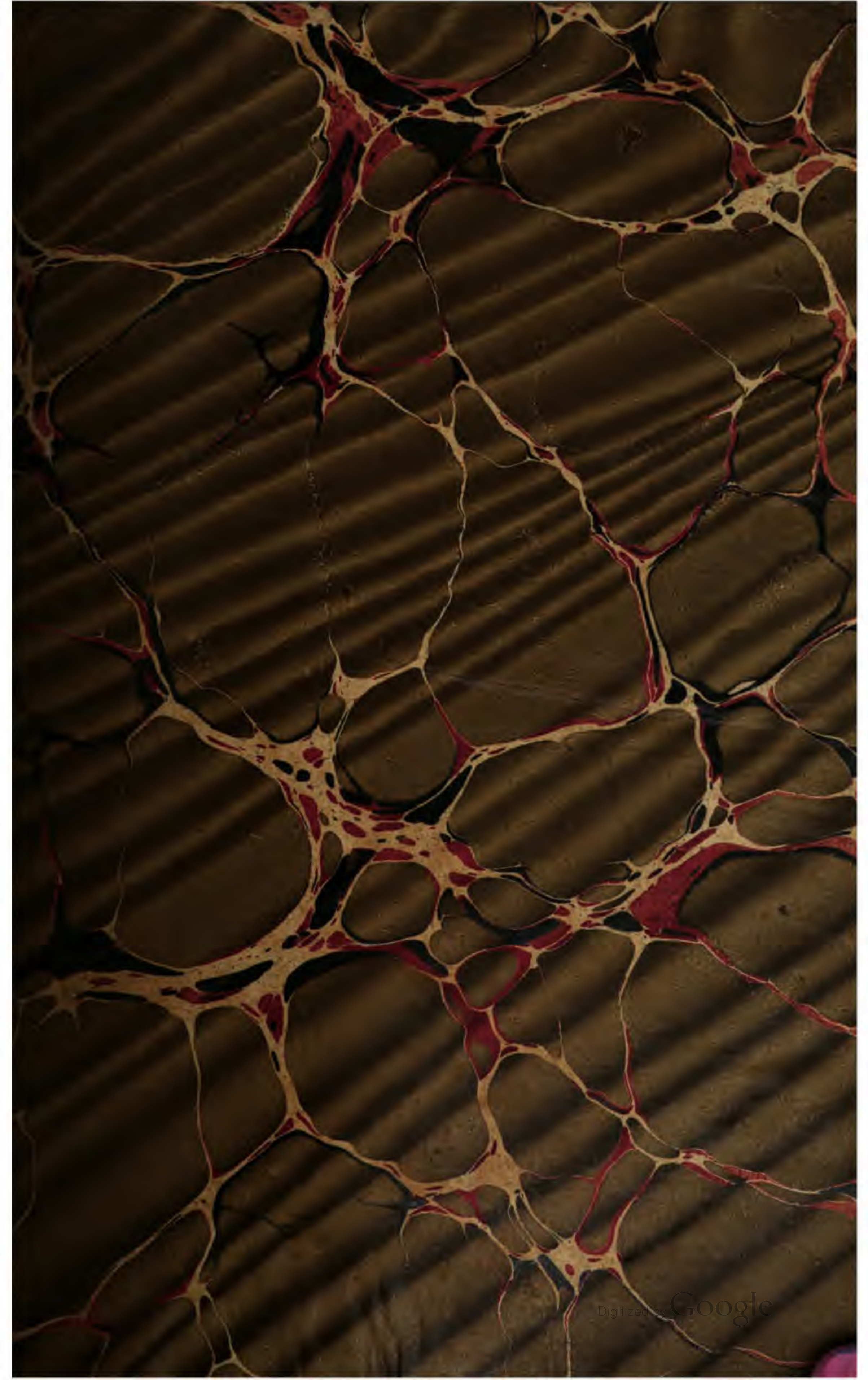



SE TAIRE ET FAIRE
1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBR



PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

HISTOIRE.

BATIGNOLLES-MONCEAUX, IMPRIMERIE D'AUGUSTE DESREZ ET Cie,
RUE LEMERCIER, N° 24.

HISTOIRE

DE LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE

DE

L'EMPIRE ROMAIN

PAR ÉDOUARD GIBBON

AVEC UNE NOTICE

PAR J. A. C. BUCHON.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

AUGUSTE DESREZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 50.

M DCCC XXXVIII.

PRÉFACE

DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

Ma promesse est remplie. J'ai mis à fin le projet que j'avais formé, d'écrire l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'empire romain en Occident et en Orient. Cette série d'événemens embrasse depuis le siècle de Trajan et des Antonins [1] jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II [2] et comprend le tableau des croisades et l'état de Rome pendant tout le moyen-âge. Depuis la publication du premier volume [3], douze années se sont écoulées, « douze années de santé, de loisir et de persévérance » telles que je les désirais. Je me trouve heureux aujourd'hui d'être soulagé d'un travail si long et si pénible, et ma satisfaction sera pure et complète si la faveur du public se prolonge jusqu'à la fin de mon ouvrage.

J'avais d'abord résolu de donner une notice sur la foule d'auteurs de tous les siècles et de toutes les langues d'où j'ai tiré les matériaux de cette histoire; et je suis encore convaincu qu'une utilité réelle ferait pardonner un si grand étalage d'érudition. Si j'ai renoncé à ce projet, qui avait obtenu l'approbation d'un maître de l'art [4], c'est parce qu'il serait très-difficile de déterminer l'étendue convenable à un pareil catalogue. Une liste pure et simple des auteurs et des éditions ne me contenterait pas, et ne ferait aucun plaisir à mes lecteurs. J'ai développé çà et là dans mes notes le caractère des principaux historiens de Rome et de Bysance. Des recherches et des jugemens plus détaillés auraient sans doute quelque mérite; mais ce travail composerait un volume tout surchargé d'érudition et qui deviendrait comme une bibliothèque universelle des historiens. Je me contenterai pour le moment de renouveler ici l'assurance bien sincère, que je me suis toujours efforcé de puiser dans les sources; que le désir de m'instruire, et le sentiment de mon devoir, m'ont toujours excité à l'étude des originaux; et que, s'ils ont quelquefois échappé à mes recherches, j'ai indiqué avec soin les témoignages secondaires sur l'autorité desquels j'ai été réduit à m'appuyer pour une citation ou un fait.

Bientôt je reverrai Lausanne et les rives de son lac, pays que j'ai connu et aimé dès ma première jeunesse. C'est là que, sous une administration douce, au milieu d'un beau paysage et chez un peuple affable et poli, dans une vie de loisir et d'indépendance, j'ai joui et puis espérer jouir encore des plaisirs de la retraite et de la société. Je n'en continuerai pas moins à me glorifier du caractère et du nom d'Anglais. Je suis fier d'avoir reçu le jour dans un pays libre et éclairé, et les suffrages de ma patrie me sembleront toujours la meilleure et la plus honorable récompense de mes travaux.

Si mon ambition ne se bornait pas à avoir le public pour défenseur, je dédierais cet ouvrage à un homme d'état [1], qui, dans une longue et orageuse administration, terminée d'une manière malheureuse, a eu beaucoup d'adversaires politiques, et à peine un ennemi personnel; qui a conservé hors de place un grand nombre d'amis fidèles et désintéressés, et qui, au milieu des infirmités [2], n'a rien

[1] Cette première époque, commençant au siècle de Trajan et finissant à Augustule, est contenue dans le premier volume.

[2] Cette seconde époque, qui finit à Mahomet II et commence à Justinien, est comprise dans ce deuxième volume.

[3] Gibbon veut parler ici de l'édition de 1776 in-4°, car c'est sous ce format que son histoire fut publiée pour la première fois. La totalité forma depuis six vol. in-4° compris dans nos deux volumes in-8°.

[4] Le docteur Robertson, dans sa préface de l'Histoire d'Amérique.

[1] Lord North.

[2] Il était devenu presque aveugle.

perdu de la vigueur et des charmes de son esprit, ni de l'heureuse tranquillité de son incomparable caractère. Lord North doit me permettre de parler ainsi le langage de l'amitié et de la vérité; car j'imposerais silence à la vérité et à l'amitié, s'il dispensait encore les grâces de la couronne.

Dans le fond de ma solitude, la vanité viendra sans doute encore murmurer à mon oreille que mes lecteurs désirent savoir si, en mettant fin au présent ouvrage, je leur fais un éternel adieu. On entendra ici tout ce que j'en sais, et tout ce que je pourrais répondre à l'ami le plus intime. Mes raisons pour me taire et pour parler sont pour le moment tellement en équilibre qu'après avoir examiné mes dispositions les plus secrètes, j'ignore, en vérité, de quel côté penchera la balance. Je ne puis me dissimuler que six gros in-4° ont assez éprouvé et peut-être lassé l'indulgence du public; qu'un auteur heureux a plus à perdre qu'à gagner en suivant la même carrière, et que les plus estimables de mes compatriotes, les hommes que j'ambitionne d'imiter, ont abandonné la plume de l'histoire vers l'âge où je me trouve. Je considère toutefois que les annales des temps anciens et des temps modernes offrent de riches et intéressans sujets; que j'ai encore de la santé et du loisir; que l'habitude d'écrire donne de la facilité et une sorte de talent, et que mon ardeur pour la vérité et les connaissances n'a point, que je sache, diminué. Un esprit actif se trouve mieux du travail que de l'indolence, et des études dirigées par la curiosité et par le goût occuperont et amuseront les premiers mois de ma liberté. Au milieu du travail rigoureux que je m'étais imposé volontairement, de pareilles tentations m'ont quelquefois entraîné : aujourd'hui mon loisir ne sera plus contrarié, et, dans l'usage ou l'abus de l'indépendance, je n'aurai plus à craindre mes reproches ni ceux de mes amis. J'ai bien droit à une année de repos; le premier été et le premier hiver s'écouleront rapidement, et l'expérience décidera seule si je préférerai toujours la liberté et la variété de mes études à la composition d'un ouvrage régulier, qui emprisonne, il est vrai, mais qui anime l'application journalière d'un auteur; et telle est la dextérité de l'amour-propre, qu'il saura donner des éloges à mon activité comme à mon repos philosophique.

Londres, Downing Street, le 1 mai 1788.

Ed. GIBBON.

P. S. Je ferai ici deux remarques de mots que je n'ai pas eu l'occasion convenable de placer ailleurs.

1° Lorsque j'emploie ces expressions, *au-delà* des Alpes, du Rhin, du Danube, etc., je suppose que je suis à Rome ou à Constantinople, sans examiner si cette géographie relative est d'accord avec la position locale et mobile du lecteur ou de l'historien.

2° Dans les noms propres des pays étrangers, et surtout des langues orientales, la version anglaise devrait toujours avoir pour but de présenter une copie fidèle de l'original; mais on est contraint dans bien des occasions de se relâcher sur cette règle, qui a pour base la loi générale de l'uniformité et de la vérité; et les habitudes d'une langue et le goût de l'interprète resserrent ou étendent les exceptions. Nos alphabets sont souvent défectueux : un son désagréable, une orthographe inusitée, blesseraient les oreilles et les yeux de nos compatriotes, et des mots notoirement corrompus se sont introduits et fixés dans nos langues vulgaires. En parlant du fondateur de la religion musulmane, on ne peut plus dire *Mohammed*, il faut suivre un mauvais usage, et écrire Mahomet. On ne reconnaîtrait plus les villes si célèbres d'Alep, Damas et du Caire, si je les appelais *Haleb, Damashk, Al Cahira.* Une habitude de trois siècles a consacré la dénomination des titres et des emplois de l'empire ottoman. On est réduit à dire Confucius, au lieu d'employer les trois monosyllabes chinois *Con-fu-tzee*, et même à adopter le terme de mandarin qu'ont fabriqué les Portugais; mais je voudrais qu'on écrivît tour à tour *Zoroastre* ou *Zerdusht*, selon que l'on tire ses informations de la Grèce ou de la Perse. Depuis nos liaisons avec l'Inde, nos auteurs disent *Timour* au lieu de Tamerlan, nos écrivains les plus corrects ont retranché du mot *Koran* l'article superflu *Al*, et ils ont échappé à une terminaison équivoque, en adoptant *Moslems,* au lieu de Musulmans au pluriel. Dans ces exemples, et dans mille autres pareils, les nuances sont quelquefois minutieuses, et il m'est arrivé de sentir les raisons de mon choix sans pouvoir les expliquer.

HISTOIRE

DE

LA DÉCADENCE ET DE LA CHUTE

DE L'EMPIRE ROMAIN,

PAR EDOUARD GIBBON.

CHAPITRE XXXIX.

Zénon et Anastase, empereurs d'Orient. — Naissance, éducation, et premiers exploits de Théodoric, prince de la nation des Ostrogoths. — Invasion et conquête de l'Italie. — Royaume des Goths en Italie. — État de l'Occident. — Gouvernement civil et militaire. — Le sénateur Boèce. — Dernières actions et mort de Théodoric.

Après la chute de l'empire romain en Occident, on ne trouve, dans un intervalle d'un demi-siècle jusqu'au règne mémorable de Justinien, que les noms obscurs et les annales imparfaites de Zénon, d'Anastase et de Justin, qui montèrent les uns après les autres sur le trône de Constantinople. Durant la même période, l'Italie se ranima et devint florissante sous l'administration d'un roi goth, qui aurait mérité une statue parmi les meilleurs et les plus braves citoyens de l'ancienne Rome.

Théodoric l'Ostrogoth, le quatorzième descendant de la maison des Amales[1], naquit dans les environs de Vienne[2], deux années après la mort d'Attila. Une victoire venait de rétablir l'indépendance des Ostrogoths, et les trois frères, Walamir, Théodomir et Widimir, qui, de concert, gouvernaient cette nation guerrière, habitaient des cantons séparés de la province fertile, mais un peu déserte, de la Pannonie. Leurs sujets étaient révoltés; les Huns, cherchant à profiter de cette division, firent une attaque précipitée, que Walamir repoussa avec ses seules forces, et la nouvelle de leur défaite arriva au camp éloigné de Théodomir, au moment où la concubine favorite de celui-ci accouchait d'un fils destiné à lui succéder. Dans la huitième année de son âge il fut livré par son père, qui sacrifiait en cela de fortes répugnances à l'intérêt public, comme otage d'une alliance que l'empereur Léon consentit à acheter par un subside annuel de six cents marcs d'or. L'otage royal fut élevé à Constantinople avec soin et tendresse. Son corps se forma à tous les exercices de la guerre, et son esprit apprit à se développer par l'habitude des conversations éclairées; il suivit les écoles des plus habiles maîtres, mais il dédaigna ou négligea la pratique des arts de la Grèce, et il demeura toujours si étranger aux premiers élémens du savoir, qu'on imagina une marque grossière pour représenter la signature du roi de l'Ita-

[1] Jornandès (*de Rebus Geticis*, c. 13, 14, p. 629, 630, édit. Grot.) a donné la généalogie de Théodoric, depuis Gapt, l'un des Anses ou demi-dieux qui vécurent vers le temps de Domitien. Cassiodore, le premier qui ait célébré la maison royale des Amales (*Variar.*, VIII, 5, 6, 25; X, 2; XI, 1) dit que le petit-fils de Théodoric en était le dix-septième rejeton. Peringskiold, commentateur suédois de Cochlæus (*Vit. Theodoric.*; p. 291, etc., Stockholm, 1699) s'efforce d'accorder cette généalogie avec les légendes ou les traditions de la Suède.

[2] S'il faut parler plus exactement, il reçut le jour sur les bords du lac Pelso (Neusiedler-see), dans le voisinage de *Carnuntum*, presque au lieu où Marc Antonin composa ses Méditations. (Jornandès, c. 52, p. 659; Severin, *Pannonia illustrata*, p. 22; Cellarius, *Geograph. Antiq.*, t. I, p. 350.)

lie, qui ne savait pas écrire [1]. Dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans, l'empereur le rendit au désir des Ostrogoths, qu'il voulait gagner par sa libéralité et sa confiance. Walamir était mort dans une bataille; Widimir, le plus jeune des trois frères, avait conduit une armée de barbares en Italie et dans la Gaule, et toute la nation avait reconnu pour roi le père de Théodoric. Ses farouches sujets admirèrent la force et la stature du jeune Théodoric [2], qui montra bientôt qu'il avait toute la valeur de ses aïeux. A la tête de six mille volontaires, il quitta secrètement le camp et alla chercher des aventures; il descendit le Danube jusqu'à *Singidunum* ou Belgrade, et ne tarda pas à venir retrouver son père avec les dépouilles d'un roi sarmate qu'il avait vaincu et égorgé. Mais tous ces triomphes ne produisaient que de la gloire, et le besoin de vêtemens et de nourriture mettait les invincibles Ostrogoths dans un extrême embarras. Ils résolurent d'une voix unanime d'abandonner leur camp de la Pannonie et de pénétrer sur les terres plus riches et plus favorisées du ciel, situées aux environs de la cour de Bysance, qui fournissait déjà à tant de tribus de Goths confédérés les moyens de vivre dans l'orgueil et le luxe. Les Ostrogoths, après avoir montré en diverses occasions qu'ils pouvaient être des ennemis dangereux, ou du moins des ennemis incommodes, mirent à un haut prix la paix et leur fidélité; ils acceptèrent des terres et de l'argent, et on leur confia la défense du Danube inférieur, sous les ordres de Théodoric, qui, après la mort de son père, monta sur le trône héréditaire des Amales [3].

Un héros, issu d'une race de rois, dut mépriser le vil Isaurien qui était revêtu de la pourpre romaine sans aucune qualité de l'esprit et du corps, et sans aucun avantage de naissance royale et de qualités supérieures. Après l'extinction de la ligne de Théodose, Martien et Léon justifièrent à quelques égards par leur caractère le choix de Pulchérie et celui du sénat; mais le dernier de ces deux princes établit et déshonora son règne par le meurtre d'Aspar et de sa famille, qui faisaient trop rudement peser sur l'empereur sa dette de soumission et de reconnaissance. Son petit-fils encore enfant, fils de sa fille Ariane, hérita sans contestation de Léon et de l'empire d'Orient, et l'Isaurien son père, l'heureux Trascallisseus, quitta ce nom barbare pour prendre le nom grec de Zénon. A la mort du grand-père, il s'approcha du trône de son fils avec respect, et accepta, comme une faveur, le second rang dans l'empire. La mort subite et prématurée de son jeune collègue, dont la vie ne pouvait plus favoriser son ambition, fit naître des soupçons contre lui. Les femmes et leurs passions gouvernaient et agitaient alors le palais de Constantinople. Verina, veuve de Léon, réclamant l'empire comme sa propriété, osa déposer l'ingrat serviteur à qui elle avait donné le sceptre de l'Orient [1]. Du moment où Zénon fut instruit de la révolte, il s'enfuit avec précipitation dans les montagnes de l'Isaurie, et le servile sénat proclama d'une voix unanime Basiliscus, frère de Verina, déjà infâme par son expédition d'Afrique [2]. Mais le règne de l'usurpateur fut orageux et de courte durée. Basiliscus osa assassiner l'amant de sa sœur; il offensa celui de sa femme, le frivole et insolent Harmatius, qui, au milieu de toutes les mollesses de l'Asie, affectait de prendre l'habillement, le maintien et le surnom d'A-

[1] Les quatre premières lettres de son nom (ΘΕΟΔ) étaient gravées sur une planche d'or percée à jour. On la posait sur le papier, et le roi traînait sa plume sur le bord des lettres (Anonym. de Valois *ad calcem Amm. Marcell.*, p. 722.) Ce fait authentique, et le témoignage de Procope ou du moins des Goths contemporains (*Gothic.*, l. I, c. 2, p. 311) doivent faire plus d'impression que les vagues éloges d'Ennodius (Sirmond., *Opera*, t. I, p. 1596) et de Théophanes (*Chronograph.*, p. 112).

[2] *Statura est quæ resignet proceritate regnantem.* (Ennodius, p. 1614). L'évêque de Pavie, c'est-à-dire l'ecclésiastique qui songeait alors à devenir évêque, fait ensuite l'éloge du teint, des yeux, des mains, etc., de son maître.

[3] On trouve des détails sur la situation des Ostrogoths, et sur les premières années de Théodoric, dans Jornandès (c. 52-56, p. 689-696) et dans Malchus (*Excerpt. Legat.*, p. 78-80) qui le suppose à tort fils de Walamir.

[1] Théophanes (p. 3) donne une copie de ses lettres aux provinces : *ισε ὁτι βασιλειον ημετερον εςι... και ὁτι προχειρησαμεθα βασιλεα Τρασκαλλισαιον*, etc. De pareilles prétentions de la part d'une femme auraient étonné jusqu'aux esclaves des premiers Césars.

[2] Voyez le chapitre XXXVI.

chille [1]. Les mécontens rappelèrent Zénon de l'exil; ils se rendirent maîtres des armées, de la capitale, et de la personne de Basiliscus, dont la famille entière fut condamnée aux longues douleurs de la faim et du froid par un vainqueur inhumain, qui n'avait ni le courage d'aller à la rencontre de ses ennemis, ni celui de leur pardonner. L'intrépide Verina ne pouvait ni se soumettre, ni vivre en repos. Elle travailla à la perte du général qui alors commandait les troupes; puis elle embrassa sa cause dès qu'il fut disgracié; elle créa un nouvel empereur en Syrie et en Égypte; elle leva une armée de soixante-dix mille hommes, et prolongea, jusqu'au dernier moment de sa vie, une rébellion infructueuse qui, s'il en faut croire les traditions contemporaines, avait été prédite par des ermites chrétiens et des magiciens païens. Tandis que ses intrigues bouleversaient l'Orient, sa fille Ariane ne se distinguait que par les vertus toutes féminines de sa douceur et de sa fidélité; elle suivit son mari dans l'exil, et, après son rétablissement, elle implora sa clémence en faveur de sa mère. A la mort de Zénon, Ariane, fille, mère, et veuve d'un empereur, donna sa main et l'empire à Anastase, vieux domestique du palais, qui demeura plus de vingt-sept ans sur le trône, et dont le mérite est attesté par cette acclamation du peuple: « Régnez comme vous avez vécu [2]. »

Zénon prodigua au roi des Ostrogoths tout ce que la crainte ou l'affection pouvaient donner; il lui accorda le rang de patrice et de consul, le commandement des troupes du palais, une statue équestre, beaucoup d'argent, le nom de fils, et la promesse d'une épouse distinguée par sa fortune et par sa naissance. Aussi long-temps que Théodoric daigna servir, il défendit avec courage et avec fidélité la cause de son bienfaiteur; sa marche rapide contribua au rétablissement de Zénon, et, lors de la seconde révolte, les Walamirs poursuivirent et pressèrent tellement les rebelles d'Asie, qu'ils offrirent une victoire facile aux troupes impériales [1]. Mais le fidèle serviteur devint tout-à-coup un ennemi terrible, qui répandit le feu de la guerre de Constantinople à la mer Adriatique. Plusieurs villes florissantes furent livrées aux flammes, et ces farouches Goths, qui coupaient la main droite des paysans captifs, anéantirent presque entièrement l'agriculture de la Thrace [2]. Théodoric encourut alors les reproches bruyans et offensans de déloyauté, d'ingratitude et de cupidité, auxquels il ne pouvait donner d'excuse que la cruelle nécessité de sa position. Il régna, non comme le monarque, mais comme le ministre d'un peuple féroce, qui n'avait point perdu son courage dans la servitude, et qui ne pouvait souffrir une insulte réelle ou imaginaire. La pauvreté des Ostrogoths était sans remède, puisqu'ils ne tardaient pas à dissiper dans de vaines dépenses tout ce qu'ils recevaient de la libéralité des empereurs, et que les terres les plus fertiles devenaient stériles entre leurs mains. Ils méprisaient, mais ils enviaient les laborieux habitans des provinces de l'empire, et, lorsqu'ils manquaient de vivres, ils avaient recours à la guerre et au pillage. Théodoric avait désiré, ou le déclarait du moins, mener une vie paisible, obscure et soumise, sur les confins de la Scythie, jusqu'au moment où la cour de Bysance, par de brillantes et trompeuses promesses, le détermina à attaquer une tribu confédérée de Goths, qui s'étaient rangés du parti de Basiliscus. Il partit de la

[1] Suidas, t. I, p. 332, 333, édit. Kuster.

[2] Les histoires de Malchus et de Candidus, deux contemporains, sont perdues; mais on en trouve des extraits ou des fragmens dans Photius (l. LXXVIII, LXXIX, p. 100-102), dans Constantin Porphyrogenète (*Excerpt. Leg.*, p. 78-97), et dans divers articles du Lexicon de Suidas. La Chronique de Marcellinus est un morceau original pour les règnes de Zénon et d'Anastase; et je dois dire ici, presque pour la dernière fois, combien j'ai d'obligations aux recueils exacts de Tillemont, Hist. des Empereurs, t. VI, p. 472-652.

[1] « In ipsis congressionis tuæ foribus cessit invasor, » cùm profugo per te sceptra redderentur de salute dubi- » tanti. » Ennodius transporte ensuite son héros sur un dragon volant, en Éthiopie, au-delà du tropique du Cancer (p. 1596, 1597, t. I, Sirmond.) Le témoignage du fragment de Valois (p. 71. *Liberatus Brev. Eutich.*, c. 25, p. 178), et celui de Théophanes (p. 112) sont plus simples et plus raisonnables.

[2] On impute surtout cet atroce expédient aux Goths *Triariens*, moins barbares, à ce qu'il semble que les *Walamirs*; mais on accuse le fils de Théodomir d'avoir opéré la ruine de plusieurs villes romaines. (Malchus, *Excerpt. Leg.*, p. 95.)

Mœsie, d'après l'assurance solennelle qu'avant d'arriver à Adrianople il trouverait un grand convoi de munitions, un renfort de huit mille cavaliers et de trente mille hommes de pied, et que les légions d'Asie, campées à Héraclée, seconderaient ses opérations. La jalousie fit échouer ces mesures. A mesure qu'il pénétrait dans la Thrace, une solitude affreuse s'offrait devant lui; ses soldats et une foule de chevaux, de mulets et de chariots, qui marchaient à sa suite, étaient égarés par leurs guides, dans les rochers et les précipices du mont Sondis, où il se vit accabler par les armes et les invectives de Théodoric, fils de Triarius. Son adroit rival harangua le camp des Walamirs, d'une hauteur voisine; il traita leur général d'enfant, d'insensé, de parjure, de traître, d'ennemi de sa famille et de sa nation. « Ignorez-vous, » s'écria-t-il, que les Romains ont toujours » eu pour politique de détruire les Goths les » uns par l'épée des autres? Ne sentez-vous » pas que, dans cette guerre dénaturée, le » vainqueur sera la victime et la juste victime » de leur implacable vengeance? Où sont ces » guerriers, mes alliés et les tiens, que leurs » veuves déplorent aujourd'hui d'avoir vu » sacrifier à ta folle ambition? Où sont les » richesses qu'ils possédaient, lorsque, séduits » par toi, ils abandonnèrent leurs foyers pour » marcher sous ton étendard? Chacun d'eux » avait alors trois ou quatre chevaux; ils te » suivent maintenant au milieu des déserts de » la Thrace, à pied comme des esclaves, ces » hommes que tu as trompés en leur faisant es- » pérer de mesurer l'or au boisseau, ces braves » gens qui sont aussi libres et aussi nobles que toi. » Un discours si analogue au caractère des Goths, excita les cris des mécontens; et le fils de Théodomir, craignant de se voir abandonné, fut réduit à embrasser la cause des Triariens, et à imiter la perfidie romaine [1].

Théodoric montra de la prudence et de la fermeté dans toutes les vicissitudes de sa fortune, lorsqu'il menaça Constantinople, à la tête des Goths confédérés, et lorsqu'il se retira avec une troupe fidèle sur les montagnes et la côte d'Epire. Enfin la mort inopinée du fils de Triarius [1] dérangea l'équilibre que les Romains avaient mis tant de soin à conserver. Toute la nation reconnut la suprématie des Amales, et la cour de Bysance signa un traité honteux [2]. Le sénat avait déja reconnu qu'il fallait se faire un parti parmi les Goths, puisque l'empire ne pouvait soutenir leurs forces réunies. La moins considérable de leur armée exigea un subside de quatre mille marcs d'or, et la solde de treize mille hommes [3]; et les Isauriens, qui gardaient non pas l'empire, mais l'empereur, reçurent, outre le droit d'un pillage illimité, une pension annuelle de dix mille marcs d'or. L'habile Théodoric s'aperçut bientôt qu'il était haï des Romains, et suspect aux barbares. On disait, de tous côtés, que ses sujets se trouvaient en proie à des maux sans nombre dans leurs cabanes glacées, tandis qu'il s'amollissait par le luxe de la Grèce. Il voulut échapper à la cruelle alternative d'attaquer les Goths au nom de l'empereur, ou de les mener au combat en qualité d'ennemi de Zénon. Il forma un projet digne de son courage et de son ambition; et il dit à l'empereur : « Grâce à votre générosité, je » me trouve dans l'abondance; mais écoutez » d'une oreille favorable les vœux de mon » cœur. L'Italie, héritage de vos prédéces- » seurs, et Rome elle-même, la capitale et » la maîtresse du monde, sont aujourd'hui » accablées par la tyrannie du mercenaire » Odoacre. Ordonnez-moi de marcher contre » le tyran, à la tête des troupes de ma nation. » Si je perds la vie, vous serez débarrassé » d'un ami dispendieux et incommode; si, à » l'aide du ciel, j'obtiens des succès, je gou- » vernerai, en votre nom et d'une manière » glorieuse pour vous, le sénat de Rome et

[1] Jornandès (c. 56, 57, p. 696) expose les services de Théodoric; il avoue les récompenses que ce prince avait reçues des Romains; mais il dissimule sa révolte, dont Malchus a conservé des détails curieux (*Excerpt. Legat.*, p. 78-97.) Marcellinus, qui composa sa Chronique sous le quatrième consulat, A. D. 534, de Justinien, dont il était le domestique (Scaliger, *Thesaurus Temporum*, part. II, p. 34-57), montre de la passion et des préjugés : « In Græciam debacchantem.... Zenonis munificentiâ » pene pacatus.... beneficiis nunquam satiatus, etc. »

[1] Il montait un cheval fougueux au milieu du camp, et il fut jeté sur la pointe d'une pique qui se trouvait suspendue devant une tente, ou arborée sur un chariot. (Marcellin., *in Chron. Evagr.*, l. III, c. 25.)

[2] Voyez Malchus, p. 91, et Evagrius, l. III, c. 35.

[3] Malchus, p. 85.

» la partie de la république que mes armes » auront affranchie. » La cour de Byzance accepta la proposition de Théodoric, que peut-être elle avait suggérée. Mais on eut soin de mettre dans l'acte d'autorisation des mots ambigus, qu'on pût expliquer selon les événemens; et on se garda bien de dire d'une manière précise si le vainqueur de l'Italie gouvernerait cette contrée en qualité de lieutenant, de vassal ou d'allié de l'empereur d'Orient[1].

La réputation du général et la nature de la guerre répandirent une ardeur universelle. Les Walamirs reçurent sous leurs drapeaux des essaims de Goths déjà engagés au service ou établis dans les provinces de l'empire; et tous ceux d'entre les barbares qui avaient de l'audace, ou qui avaient entendu parler de la richesse et de la beauté de l'Italie, ne craignirent pas de s'exposer aux aventures les plus périlleuses pour obtenir la possession d'objets si séduisans. La marche de Théodoric doit être regardée comme l'émigration d'un peuple entier. Les Goths emmenèrent leurs femmes, leurs enfans, leurs vieillards, et leurs effets les plus précieux; et les deux mille chariots, qu'ils perdirent dans une seule action de la guerre d'Epire, donneront une idée des bagages qui suivaient leur camp durant la guerre d'Italie. Ils tiraient leur subsistance des grains que leurs femmes elles-mêmes réduisaient en farine dans des moulins portatifs, du lait et de la chair de leurs troupeaux, du produit incertain de la chasse, et des contributions qu'ils exigeaient de quiconque osait leur disputer le passage ou leur refuser des secours. Mais, dans le cours d'une marche de sept cents milles, entreprise au milieu d'un hiver rigoureux, ils échappèrent avec peine aux maux de la famine. Depuis la chute de la puissance romaine, la Dacie et la Pannonie n'offraient plus ces villes peuplées, ces champs bien cultivés, et ces routes commodes qu'on y avait vues autrefois; l'empire de la barbarie et de la désolation avait recommencé; et les tribus de Bulgares, de Gépides et de Sarmates qui s'étaient emparé de cette province abandonnée, voulurent, excitées par leur farouche valeur, ou par les sollicitations d'Odoacre, arrêter son ennemi. Théodoric livra une foule de combats obscurs, mais sanglans, où il demeura vainqueur; et, après avoir enfin surmonté tous les obstacles à force d'habileté et de constance, il passa les Alpes Juliennes, et déploya sur les confins de l'Italie[1] ses invincibles drapeaux.

Odoacre occupait déjà, près des ruines d'Aquilée, le poste avantageux et bien connu de la rivière Sontius; il avait sous ses ordres une grande armée, mais elle était commandée par des rois indépendans[2], ou par des chefs qui ne connaissaient ni la subordination, ni la sagesse des délais. Théodoric, après avoir accordé quelque repos à sa cavalerie, attaqua les retranchemens de l'ennemi. Les Ostrogoths montrèrent plus d'ardeur pour s'emparer des terres de l'Italie, que les mercenaires n'en montrèrent pour les défendre; et la province vénitienne, jusqu'aux murs de Vérone, fut la récompense de leur première victoire. Théodoric rencontra, aux environs de cette ville et sur les bords de l'impétueux Adige, une nouvelle armée dont le courage ne se trouvait point amorti par des défaites. La lutte fut obstinée, mais l'issue du combat encore plus décisive : Odoacre s'enfuit à Ravenne; Théodoric pénétra jusqu'à Milan, et les troupes vaincues saluèrent le conquérant par de vives acclamations de respect et de fidélité. Mais leur manque de constance ou de foi l'exposa bientôt au plus grand des périls : un déserteur, qu'on avait imprudemment choisi pour guide, livra et fit périr, près de Faenza, l'avant-garde et plusieurs comtes goths. Odoacre reparut maître de la campagne, et Théodoric, retranché dans son camp de Pavie, fut réduit à solliciter les secours des Visigoths de la Gaule, ses alliés. Il y a dans l'histoire

[1] Jornandès (c. 57, p. 696, 697) a abrégé la grande histoire de Cassiodore. Il faut voir, comparer et concilier Procope (*Goth.*, l. I, c. 1), le Fragment de Valois (p. 718), Théophanes (p. 113), et Marcellinus (*in Chron.*)

[1] Ennodius expose et éclaircit la marche de Théodoric (p. 1598-1602); mais il faut traduire dans la langue de la raison les expressions emportées de cet écrivain.

[2] *Tot reges*, etc. (Ennodius, p. 1602). Il faut se souvenir combien les titres de rois étaient alors communs et avilis, et que les mercenaires de l'Italie faisaient partie d'un grand nombre de tribus ou de nations.

de sa vie de quoi satisfaire l'appétit le plus vorace des amateurs de batailles, et je ne puis regretter, au milieu de tant d'autres malheurs de ces temps, que des monumens obscurs ou des matériaux imparfaits m'ôtent les moyens de raconter plus en détail les infortunes de l'Italie, et cette guerre terrible qui fut enfin terminée par l'habileté, l'expérience et la valeur du roi des Goths. Sa mère et sa sœur se trouvaient dans son camp, et il alla les voir [1] avant la bataille de Vérone; il les avertit qu'il était arrivé au plus beau jour de sa vie, et leur demanda le riche vêtement qu'elles avaient travaillé de leurs mains. « Notre gloire, dit-il à sa mère, est » commune et inséparable. On sait que vous » êtes la mère de Théodoric, et je dois vous » prouver que j'ai la bravoure des héros » dont je descends. » La femme ou la concubine de Théodomir avait le courage de ces matrones germaines, qui ne craignaient pas de s'exposer pour la gloire de leur fils; et on rapporte qu'au milieu d'un combat désespéré, Théodoric s'étant vu entraîné par un torrent de fuyards, elle se présenta à l'entrée du camp, et que ses reproches généreux ramenèrent les troupes sur le glaive de l'ennemi [2].

Théodoric régna par droit de conquête des Alpes à l'extrémité de la Calabre. Des ambassadeurs vandales lui livrèrent la Sicile, comme dépendance de son royaume; et le sénat et le peuple de Rome, qui avaient fermé leurs portes à l'usurpateur Odoacre [3], le reçurent comme leur libérateur. Ravenne seule, à qui sa force naturelle et ses fortifications donnèrent du courage, soutint un siége d'environ trois années; et les sorties d'Odoacre portèrent souvent la mort et l'effroi dans le camp des Goths. Cet infortuné monarque, manquant de vivres, et n'ayant plus aucun espoir, céda enfin aux murmures de ses sujets et aux clameurs de ses soldats. L'évêque de Ravenne négocia le traité de paix; les Ostrogoths furent reçus dans la ville, et les rois ennemis consentirent, sous la foi du serment, à gouverner les provinces d'Italie en commun et avec une égale autorité. Il était aisé de prévoir les suites de cet arrangement. Après quelques jours consacrés en apparence aux plaisirs et à l'amitié, Odoacre fut poignardé au milieu d'un banquet solennel, par la main, ou du moins par l'ordre de son rival. On avait eu soin d'expédier à l'avance des ordres secrets : on égorgea partout, au même moment et presque sans résistance, les infidèles mercenaires; et les Goths proclamèrent le règne de Théodoric avec l'aveu tardif, involontaire et équivoque de l'empereur d'Orient. Pour justifier le meurtre d'Odoacre, on l'accusa, selon l'usage, d'avoir conspiré; mais ce traité avantageux, que la force ne pouvait accorder avec le dessein d'en remplir les conditions, et que la faiblesse n'aurait pas osé enfreindre, prouve assez son innocence et le crime de son vainqueur [1]. Il est plus simple d'attribuer la mort d'Odoacre à la jalousie du pouvoir, et à la discorde; et ce crime inspirera un peu moins d'horreur, si l'on songe qu'il était nécessaire pour ramener peu à peu en Italie une génération plus heureuse. Les orateurs sacrés et profanes ne craignirent pas de louer en face Théodoric, qui rendait cette contrée heureuse [2]; mais l'histoire, pres-

[1] Voyez Ennodius, p. 1603, 1604. Puisque l'orateur osait, en présence du roi, parler de sa mère et lui donner des éloges, il faut en conclure que les reproches vulgaires de concubine et de bâtard ne blessaient point la grande âme de ce prince.

[2] Nous avons inséré cette anecdote d'après l'autorité moderne, mais respectable, de Sigonius (*Opp.*, t. I, p. 580, *de Occident. Imper.*, l. XV). Il dit que la mère de Théodoric présenta aux fuyards et leur montra presque en entier les flancs qui avaient donné le jour à ce prince.

[3] Voyez l'*Hist. Miscell.*, (l. XV) qui contient une histoire de Rome, depuis Janus jusqu'au neuvième siècle, et un Epitome d'Eutrope, de Paul Diacre, et de Théophanes, que Muratori a publié d'après un manuscrit de la bibliothèque Ambrosienne (*Scriptores rerum Italiarum*, t. I, p. 100).

[1] Procope (*Gothic.*, l. I, c. 1) montre du doute et de l'impartialité sur ce fait ὡς φασι... δολερῷ τρόπῳ ἔκτεινε. Cassiodore (*in Chron.*) et Ennodius (p. 1604) croient qu'on prêta des crimes à Odoacre, et ils annoncent de la loyauté; le témoignage du Fragment de Valois peut justifier leur opinion. Marcellinus exhale le venin d'un sujet grec. *Perjuriis illectus*, dit-il, *interfectusque est.* (*In Chron.*)

[2] La pompeuse et servile oraison d'Ennodius fut prononcée à Milan ou à Ravenne, l'an 507 ou 508. (Sirmond, t. I, p. 1615.) Deux ou trois années après, l'orateur obtint l'évêché de Pavie, qu'il garda jusqu'à sa mort, c'est-à-dire, jusqu'en 521. (Dupin, Biblioth. Ecclés., t. V, p. 11-14.) Voyez *Saxii Onomasticon* (t. II, p. 12).

que muette et sans éclat alors, ne nous a pas transmis avec exactitude le récit des événemens qui firent éclater ses vertus ou ses vices [1]. Nous avons les lettres composées en son nom par Cassiodore, et on ajoute plus de foi à ce recueil qu'il ne paraît en mériter [2]. On y trouve les formes plutôt que les principes du gouvernement de Théodoric; et il serait inutile de chercher les mouvemens spontanés du roi barbare au milieu des déclamations du sophiste et du vain étalage de son savoir, parmi tous les calculs qu'il faisait comme sénateur romain, ou parmi ces minuties de protocoles et ces expressions vagues, qui, dans toutes les cours et dans toutes les occasions composent la langue des ministres discrets. La gloire de Théodoric est mieux prouvée par la paix et la prospérité d'un règne de trente-trois ans, par l'estime de tous ses contemporains, par le souvenir que les Goths et les Italiens conservèrent si longtemps de sa sagesse et de son courage, de sa justice et de son humanité.

Le partage des terres de l'Italie, dont le tiers échut à ses soldats, est le seul reproche qu'on lui fasse, et même on peut l'excuser par l'exemple d'Odoacre, par les droits de la conquête, par le véritable intérêt des Italiens et l'obligation de nourrir une peuplade qui, sur la foi de ses promesses, était venue s'établir loin de ses foyers [3]. Sous le règne de Théodoric et l'heureux climat de l'Italie, les Goths formèrent bientôt une armée de deux cent mille soldats [1]; et il est aisé d'évaluer leur population, en calculant ce qu'il faut ajouter pour les femmes et les enfans. On employa le nom généreux mais impropre d'*hospitalité*, pour déguiser cette usurpation des terres, dont une partie était sans doute sans maître. On dispersa sans ordre sur la surface de l'Italie ces hôtes fâcheux, et le lot de chaque barbare fut proportionné à sa naissance et à ses emplois, au nombre des hommes de sa suite, et à celui des esclaves et des têtes de bétail qu'il possédait. On établit les distinctions de nobles et de plébéiens [2]; tout homme libre fut affranchi d'impôts sur son domaine, et il jouit de l'inestimable privilége de n'être soumis qu'aux lois de son pays [3]. La mode et même la commodité firent bientôt adopter aux vainqueurs l'habit plus élégant des naturels; mais ils continuèrent à se servir de la langue gothique, et Théodoric lui-même, d'après leurs préjugés, ou d'après les siens, applaudit à leur mépris pour les écoles latines, en déclarant que l'enfant qui avait tremblé devant une verge, n'oserait jamais soutenir la vue d'une épée [4]. La misère engagea quelquefois les Romains indigens à adopter les mœurs féroces qu'abandonnaient peu à peu les barbares enrichis [5]; mais ces conversions mutuelles n'étaient pas favorisées par la politique d'un monarque qui

[1] Nous sommes réduits ici à quelques mots que laissent échapper Procope et le Fragment de Valois, découvert par Sirmond, et publié à la fin de l'ouvrage d'Ammien Marcellin. Le nom de l'auteur est inconnu, et son style est barbare. Mais les faits qu'il rapporte annoncent un auteur contemporain, qui dit sans passion ce qu'il a vu, ou ce que des témoins dignes de foi lui ont appris. Montesquieu avait formé le plan d'une histoire de Théodoric; sujet qui, dans l'éloignement où nous sommes, paraît riche et intéressant.

[2] La meilleure édition des *Variarum libri*, 12, est celle de Garretius (*Rotomagi*, 1679. *in Opp. Cassiodor.* 2 vol. in-fol.) Mais ces lettres demandaient un éditeur tel que le marquis Maffei, qui songeait à les publier à Vérone. La *barbara eleganza*, comme Tiraboschi l'appelle ingénieusement, n'est jamais simple, et elle a rarement de la netteté.

[3] Procope (*Gothic.*, l. I, c. 1. *Variarum*, 11). Maffei (*Verona illustrata*, P. I, p. 228) exagère l'injustice des Goths, qu'il haïssait comme noble italien. Muratori était plébéien, et il ne se récrie pas sur leur oppression.

[1] Procope (*Goth.*, l. III, c. 4, 21). Ennodius décrit (p. 1612, 1613) les connaissances militaires et la population croissante des Goths

[2] Lorsque Théodoric donna sa sœur au roi des Vandales, elle fit voile pour l'Afrique avec une garde de mille nobles de race gothique, dont chacun était suivi de cinq hommes armés. (Procope, *Vandal.*, l. I, c. 8). La noblesse chez les Goths doit avoir été aussi nombreuse que brave.

[3] Théodoric lui-même reconnaissait la liberté des Goths. (*Variar*, v. 30.)

[4] Procope, *Goth.*, l. I, c. 2. Les enfans des Romains apprenaient la langue des Goths (*Variar.*, VIII, 21). Les lumières d'Amalasonthe, qui se livrait à l'étude sans rougir, et de Theodatus, qui excitait par son savoir l'indignation et le mépris de ses compatriotes, prouvent ellesmêmes l'ignorance générale des Goths.

[5] Théodoric disait avec raison : « Romanus miser imitatur Gothum; et utilis (dives) Gothus imitatur Romanum. » Voyez le Fragment et les Notes de Valois, p. 719.

voulait maintenir la séparation des Italiens et des Goths, et réserver les premiers pour les arts de la paix, et les seconds pour le service de la guerre. Afin d'arriver à ce but, il eut soin de protéger l'industrie de ses sujets et de modérer la violence de ses guerriers, nécessaires à la défense de la paix publique, sans énerver leur valeur. Les terres de ceux-ci étaient des bénéfices militaires qui leur tenaient lieu de solde : dès que la trompette les appelait, ils marchaient sous la conduite des officiers qui commandaient dans les provinces; et l'Italie ne formait dans toute son étendue que divers quartiers d'un camp bien réglé. Les troupes faisaient chacune à leur tour, ou d'après le choix du souverain, le service du palais et celui des frontières; et toutes les fatigues extraordinaires étaient rétribuées par un accroissement de solde ou par une gratification. Théodoric avait persuadé à ses braves compagnons qu'il était nécessaire de défendre l'empire par les moyens qui avaient servi à le conquérir. Ils tâchèrent, à son exemple, d'exceller dans l'usage non seulement de la lance et de l'épée, instrumens de leur victoire, mais des armes de traits pour lesquels ils avaient trop peu d'inclination; et l'exercice journalier, et les revues annuelles de la cavalerie des Goths, présentaient le vrai simulacre de la guerre. Une discipline douce en elle-même, mais observée avec rigueur, donnait l'habitude de la modération, de la sobriété, et de l'obéissance; les Goths apprenaient ainsi à ne pas fouler le peuple, à respecter les lois, à se soumettre à tous les devoirs de la société civile, et à renoncer à la licence barbare des combats judiciaires et des vengeances particulières [1].

La victoire de Théodoric avait répandu une alarme générale chez tous les barbares de l'Occident; mais lorsqu'ils s'aperçurent que le monarque, satisfait de sa conquête, désirait la paix, ils le respectèrent au lieu de le craindre, et ils se soumirent à la puissante médiation d'un prince qui chercha toujours à les civiliser et à terminer leurs querelles [1]. Les ambassadeurs qui venaient à Ravenne des pays les plus éloignés, admiraient sa sagesse, sa magnificence [2] et sa courtoisie; et, s'il acceptait quelquefois des esclaves ou des armes, des chevaux blancs ou des animaux curieux, il donnait de son côté un cadran solaire, une horloge d'eau, ou un musicien, comme pour avertir les princes de la Gaule de la supériorité de talens et d'industrie de ses sujets d'Italie. Diverses alliances [3], une femme, deux filles, une sœur et une nièce, unissaient la famille de Théodoric aux rois des Francs, des Bourguignons, des Visigoths, des Vandales, et des Thuringiens; elles contribuaient à maintenir l'harmonie de la grande république d'Occident, ou du moins à balancer ses forces [4]. Il est difficile de suivre dans les obscures forêts de la Germanie et de la Pologne les migrations des Hérules, peuple farouche qui dédaignait de se couvrir d'une armure, et qui condamnait les veuves à ne pas survivre à leurs maris, et les vieillards à ne pas prolonger des jours dévoués à la souffrance [5]. Le roi de ces sauvages guerriers sollicita l'amitié de Théodoric, et celui-ci, d'après l'adoption militaire

[1] Ces détails sur l'établissement militaire des Goths en Italie, sont tirés des lettres de Cassiodore. (*Variar.*, I, 24-40; III, 3, 24-48; IV, 13, 14; V, 26, 27; VIII, 3, 4-25.) Le savant Mascou a jeté du jour sur les lettres du roi des Goths. (Histoire des Germains, l. XI, 40-44, note 14.)

[1] Voyez la clarté et la vigueur de ses négociations dans Ennodius (p. 1607), et dans Cassiodore (*Variar.*, III, 1, 2, 3, 4; IV, 13; V, 43, 44) qui emploie au nom du roi le ton de l'amitié, celui d'un homme qui donne des conseils ou qui fait des reproches.

[2] Sa table (*Variar.*, VI, 9) et son palais (VIII, 5) avaient de la magnificence. L'admiration des étrangers est la meilleure excuse qu'on puisse donner de ces vaines prodigalités et des soins que prenaient les officiers chargés de ces deux objets.

[3] Voyez les alliances publiques et particulières du monarque des Goths avec les Bourguignons (*Variar.*, I, 45, 46); avec les Francs (II, 40); avec les Thuringiens, IV, 1); et avec les Vandales (V, 1). Chacune de ces lettres donne des détails curieux sur la politique et les mœurs des barbares.

[4] Cassiodore (*Variar.*, IV, 1; IX, 1); Jornandès (c. 58, p. 698, 699) et le Fragment de Valois (p. 720, 721) font connaître le système politique de Théodoric : une paix honorable fut toujours un des premiers objets de ses soins.

[5] Le lecteur curieux peut étudier les Hérules de Procope (*Gothic.*, l. II, c. 14); et ceux qui auront de la patience peuvent s'enfoncer dans les recherches obscures et détaillées de M. Buat (Hist. des peuples anciens, t. IX, p. 348-396.)

alors en usage, l'éleva au rang de son fils [1]. Les Estiens ou les Livoniens vinrent des bords de la Baltique déposer l'ambre de leurs rivages [2] aux pieds d'un prince dont la réputation les avait déterminés à entreprendre un voyage de quinze cents milles, sur des terres dangereuses qu'ils ne connaissaient pas. Il avait une correspondance amicale et suivie avec la région du Nord [3], d'où la nation des Goths tirait son origine; les Italiens employaient dans leurs vêtemens les riches fourrures de la Suède [4]; et un des souverains de ce pays, le chef des treize peuplades qui cultivaient une petite portion de la grande île ou de la péninsule de Scandinavie, à laquelle on a donné quelquefois la dénomination vague de Thulé, trouva un asile dans le palais de Ravenne, après une abdication volontaire ou forcée. Cette région du Nord était peuplée; elle avait du moins été reconnue jusqu'au soixante-huitième degré de latitude, où, durant quarante jours, le soleil demeure au-dessus et au-dessous de l'horizon à chaque solstice de l'été et de l'hiver [5]. La longue nuit que causait son absence ou sa mort, amenait une saison de douleur et d'inquiétudes, et on ne se livrait à la joie qu'au moment où des hommes, envoyés au sommet des montagnes, apercevaient les premiers rayons de la lumière, et annonçaient à la plaine la fête de la résurrection du jour [1].

La vie de Théodoric nous offre le rare et louable exemple d'un prince qui rengaîna son épée au milieu de l'exaltation de la victoire et dans la vigueur de l'âge. Un règne de trente-trois ans fut consacré aux devoirs du gouvernement civil; et si, durant cet intervalle, il eut quelquefois des hostilités à soutenir, l'habileté de ses lieutenans, la discipline de ses troupes, les armes de ses alliés, et même la terreur qu'inspirait son nom, les terminèrent bientôt. Il soumit à un gouvernement régulier et sévère les contrées peu productives de la Rhétie, de la Norique, de la Dalmatie et de la Pannonie, depuis la source du Danube, et le territoire des Bavarois [2], jusqu'au petit royaume établi par les Gépides sur les ruines de Sirmium. Il était trop sage pour confier le boulevart de l'Italie à des voisins si faibles et si turbulens, et sa justice avait droit de réclamer comme une partie de son royaume ou comme l'héritage de son père, les terres qu'ils opprimaient. L'empereur Anastase devint jaloux de la grandeur d'un sujet dont les succès recevaient de lui le nom de perfidie, et la protection que le roi des Goths, dans la vicissitude des choses humaines, accorda à l'un des descendans d'Attila, alluma la guerre sur les frontières de la Dacie. Sabinien, général recommandable par lui-même et par

[1] *Variar.*, IV, 2. Cassiodore indique l'esprit et les formes de cette institution guerrière; mais il paraît avoir ajouté les traits de l'éloquence romaine aux sentimens d'un roi des Goths.

[2] Cassiodore cite Tacite, en parlant à ces sauvages Estiens qui habitaient sur les bords de la Baltique (*Var.*, V, 2). Il dit que l'ambre, qui a toujours rendu leurs rivages célèbres, est la gomme d'un arbre, durcie par le soleil et lavée et purifiée par les vagues de la mer. Cette substance singulière, analysée par les chimistes donne une huile végétale et un acide minéral.

[3] Jornandès (c. III, p. 610-613) et Procope (*Gothic.*, l. II, c. 15) décrivent Scanzia ou Thulé. Ils ne l'avaient vu ni l'un ni l'autre, mais ils avaient conversé à Ravenne ou à Constantinople avec des habitans de ce pays.

[4] *Sapherinas pelles*. Au temps de Jornandès, cette belle race d'animaux habitait le *Suethans* ou la Suède proprement dite; mais elle a été chassée peu à peu dans les parties orientales de la Sibérie. (Voyez Buffon, Hist. Natur., t. XIII, p. 309-313, in-4°; Pennant, Système des Quadrupèdes, vol. I, p. 322-328; Gmelin, Hist. gén. des Voyages, t. XVIII, p. 257, 258; et Lévesque, Hist. de Russie, t. V, p. 165, 166, 514, 515.)

[5] Dans le système ou le roman de M. Bailly (Lettres sur les sciences et sur l'Atlantide, t. I, p. 240-256; t. II, p. 114-139) le phénix de l'Edda, et la mort et la résurrection annuelle d'Adonis et d'Osiris sont les symboles allégoriques de l'absence et du retour du soleil sur les contrées du cercle polaire. Cet ingénieux écrivain est un digne élève du grand Buffon; et la raison la plus froide a peine à résister à la magie dont ces deux écrivains animent leurs idées.

[1] Αὕτη τε Θουλίταις ἡ μεγίστη τῶν ἑορτῶν ἐστι, dit Procope. Aujourd'hui un manichéisme grossier, mais assez généreux domine chez les Samoièdes, dans le Groënland et la Laponie. (Hist. des Voyages, t. XVIII, p. 508-509; t. XIX, p. 105, 188, 527, 528.) Grotius dit: *Samojutæ cœlum atque astra adorant, numina haud aliis iniquiora* (*de Rebus Belgicis*, l. IV, p. 338, édit. in-folio), idée que Tacite lui-même ne désavouerait pas.

[2] Voyez l'Histoire des peuples anciens, etc. t. IX, p. 255, 273, 396, 501. Le comte de Buat était ministre du roi de France à la cour de Bavière. Une curiosité noble dirigea ses recherches vers les antiquités de l'Allemagne et elle a produit douze volumes estimables.

les services de son père, s'avança à la tête de dix milles Romains, et distribua aux tribus les plus féroces de la Bulgarie, des provisions et des armes qui remplissaient une longue suite de chariots; mais, aux champs de Margus, l'armée des Goths et des Huns, inférieure en nombre, triompha des forces de l'Orient : l'empereur y perdit, sans ressource, la fleur, et même l'espérance de ses troupes; et Théodoric avait inspiré une telle modération à ses soldats, que, le général n'ayant pas donné le signal du butin, ils ne touchèrent point à la riche dépouille de l'ennemi [1]. La cour de Bysance, irritée de cette défaite, arma deux cents vaisseaux et huit mille hommes, qui pillèrent la côte de la Calabre et de la Pouille. Ils assiégèrent l'ancienne ville de Tarente; ils interrompirent le commerce et l'agriculture de ce pays fortuné, et retournèrent au détroit de l'Hellespont, fiers de leur succès de pirates, sur un peuple qu'ils regardaient comme sujet du même empire [2]. L'activité de Théodoric hâta sans doute leur retour. Il construisit, avec une célérité incroyable, une flotte de mille navires légers [3], et une paix solide et honorable récompensa bientôt sa modération mêlée de fermeté. Sa main vigoureuse entretint l'équilibre de l'Occident jusqu'au moment où l'ambition de Clovis vint le détruire. Se voyant hors d'état de secourir le roi des Visigoths, son téméraire et malheureux allié, il sauva du moins les restes de sa famille et de ses sujets, et il arrêta les Francs au milieu de leurs victoires. Je ne veux pas donner plus d'étendue ou ajouter de nouveaux détails à ces opérations de guerre [1], les moins intéressantes du règne de Théodoric; j'ajouterai seulement qu'il protégea les Allemands [2], qu'il punit avec rigueur une incursion des peuples de la Bourgogne, et que la conquête d'Arles et de Marseille ouvrit une communication avec les Visigoths, qui voyaient en lui leur protecteur national et le tuteur du jeune fils d'Alaric, dont il était le grand-père. Il rétablit en cette qualité le préfet du prétoire de la Gaule; il réforma quelques abus dans le gouvernement civil de l'Espagne, et accepta le tribut annuel et la soumission apparente du gouverneur militaire de la province, qui refusait sagement d'exposer sa personne en le visitant dans le palais de Ravenne [3]. Le roi des Goths donnait ses lois de la Sicile jusqu'au Danube, et de Sirmium ou Belgrade jusqu'à l'océan Atlantique; et les Grecs eux-mêmes ont reconnu que Théodoric régnait sur la plus belle portion de l'empire d'Occident [4].

L'union des Goths et des Romains pouvait maintenir durant plusieurs générations le bonheur passager de l'Italie. Elle pouvait établir, entre la première des nations et un nouveau peuple de sujets libres et de soldats devenus plus éclairés, une émulation de vertu utile aux uns et aux autres; mais le mérite de guider ou de seconder une pareille révolution n'était pas réservé au règne de Théodoric. Il n'avait pas le talent d'un législateur, et les circonstances n'étaient pas favorables [5];

[1] Voyez les opérations sur le Danube et en Illyrie, dans Jornandès, c. 58, p. 699; dans Ennodius, p. 1607-1610; dans Marcellinus, *in Chron.*, p. 44, 47, 48; et dans Cassiodore, *in Chron. et Variar.*, III, 23-50; IV, 13; VII, 4-24; VIII, 9, 10, 11-21; IX, 8, 9.

[2] Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un passage du comte Marcellinus écrit d'un style noble et classique. « Romanus, comes domesticorum, et Rusticus, comes scholariorum, cum centum armatis navibus, totidemque » dromonibus, octo millia militum armatorum secum ferentibus, ad devastanda Italiæ littora processerunt, et » usque ad Tarentum antiquissimam civitatem aggressi » sunt; remensoque mari inhonestam victoriam quam piratico ausu Romani ex Romanis rapuerunt, Anastasio » Cæsari reportârunt. (*In Chron.*, p. 48. Voyez *Variar.*, I, 16; II, 38.)

[3] Voyez les ordres et les instructions donnés par le roi *Var.*, IV, 15; V, 16-20. Ces navires armés devaient être encore plus petits que les mille vaisseaux qu'avait Agamemnon au siége de Troie.

[1] J'en ai déjà parlé au chapitre XXXVIII

[2] Voyez Ennodius, p. 1610. Cassiodore rappelle au nom du roi (*Variar.*, II, 41, la protection salutaire que Théodoric accorda aux Allemands.

[3] Cassiodore (*Variar.*, III, 32, 38, 41, 43, 44; V, 39) expose avec embarras les opérations de Théodoric dans la Gaule et en Espagne. Jornandès (c. 58, p. 698, 699, et Procope (*Gothic.*, l. I, c. 22) en parlent également. Je n'entreprendrai pas de concilier les argumens diffus et contradictoires de l'abbé Dubos et du comte de Buat sur les guerres de Bourgogne.

[4] Théophanes, p. 113.

[5] Procope observe que Théodoric et les rois d'Italie, ses successeurs, ne publièrent aucune espèce de lois. (*Gothic.*,

tandis qu'il laissait au Goths une liberté grossière, il copiait servilement les institutions et même les abus du système politique établi par Constantin et ses successeurs. Il refusa le nom, le diadème et la pourpre des empereurs, par égard pour un préjugé des Romains qui commençait à s'éteindre; mais, avec le titre de roi héréditaire, il s'arrogea tous les droits de la prérogative impériale [1]. Ses dépêches au souverain de l'Orient étaient respectueuses et équivoques; il célébrait en style pompeux l'harmonie des deux républiques; il se félicitait de régir l'Italie comme une portion de l'empire, et il réclamait sur les rois de la terre la prééminence qu'il accordait à la personne ou à la dignité d'Anastase. Le choix des deux consuls attestait chaque année l'alliance ou l'union du royaume de Théodoric et de l'empire d'Orient; mais il paraît que le consul d'Italie, nommé par le roi Goth, avait besoin de l'aveu du souverain de Constantinople [2]. Le palais de Ravenne présentait l'image de la cour de Théodose ou de Valentinien. Le préfet du prétoire, le préfet de Rome, le questeur, le maître des offices, le trésorier public, et le trésorier privé, dont le rhéteur Cassiodore a peint les fonctions avec des couleurs trop brillantes, continuaient à exercer l'autorité de ministres d'Etat. Le département des tribunaux et celui des finances, qu'on regardait comme subalternes, étaient abandonnés à sept consulaires, à trois correcteurs, et à cinq présidens qui gouvernaient les quinze *régions* de l'Italie, d'après les principes et les formes de la jurisprudence romaine [1]. L'artifice ou le délai des procédures réprimait ou éludait la violence des conquérans; les honneurs et les émolumens de l'administration civile étaient réservés aux Italiens; le peuple conservait sa langue et sa manière de s'habiller, ses lois et ses coutumes, sa liberté personnelle, et les deux tiers des terres du pays. Auguste cacha l'introduction de la monarchie, et Théodoric avait pour maxime de faire oublier qu'un barbare était sur le trône [2].

Si ses sujets, qui se berçaient de la douce idée de vivre sous un gouvernement romain, s'apercevaient de leur méprise, ils se consolaient en songeant au caractère de Théodoric, doué d'assez de pénétration pour voir ce qui convenait à ses intérêts et à ceux de son peuple, et d'assez de fermeté pour arriver à son but. Ce prince aimait les vertus qu'il possédait, et les talens qu'il n'avait pas; il nomma préfet du prétoire Liberius, qui était demeuré fidèle à la cause malheureuse d'Odoacre. Cassiodore et Boëtius [3], ses ministres, ont jeté sur son règne l'éclat de leur

l. II, c. 6). Il voulait dire sans doute qu'ils n'en publièrent aucune en langue gothique, car nous avons encore, dans la langue des Latins, un édit de Théodoric en cent cinquante-quatre articles.

[1] Le portrait de Théodoric était gravé sur ses monnaies; ses modestes successeurs se contentèrent de mettre leur nom à côté de la tête de l'empereur régnant. (Muratori, *Antiquitat. Italiæ medii ævi*, t. II, *Dissertat.*, XXVII, p. 577-579. Giannone, *Istoria civile di Napoli*, t. I, p. 166.)

[2] L'alliance de l'empereur et du roi d'Italie est attestée par Cassiodore (*Variar.*, l. I; II, 1, 2, 3; VI, 1) et par Procope (*Gothic.*, l. II, c. 6; l. III, c. 21) qui vante l'amitié d'Anastase et de Théodoric. Mais à Constantinople et à Ravenne on ne donnait pas la même valeur aux expressions figurées de ses complimens.

[1] Paul Varnefrid, le diacre (*de Reb. Longobard.*, t. II, c. 14-22) a ajouté une dix-huitième province, celle de l'Apennin, aux dix-sept de la *Notitia*. (Muratori, *Script. Rerum Italicarum*, t. I, p. 431-433). Mais de ces dix-huit provinces les Vandales possédaient la Sardaigne et la Corse, et il paraît que les deux Rhéties et les Alpes Cottiennes étaient abandonnées à un gouvernement militaire. Giannone a recherché avec une diligence patriotique, dans quel état se trouvaient alors les quatre provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples (t. I, p. 172-178).

[2] Voyez l'Histoire des Goths de Procope, l. I, c. 1; l. II, c. 6; les épîtres de Cassiodore, *passim*; mais surtout les cinquième et sixième livres, qui contiennent les *Formulæ* ou le protocole des patentes des emplois, et l'Histoire civile de Giannone, (t. I, l. II, III). Maffei (*Verona illustrata*, p. I, l. VIII, p. 227) prouve que les comtes goths, que cet auteur place dans toutes les villes d'Italie, n'existaient pas; ceux de Syracuse et de Naples (*Variar.*, VI, 22, 23) n'avaient qu'une commission particulière et passagère.

[3] Deux citoyens de l'Italie et du nom de Cassiodore, le père (*Variar.*, I, 24, 40) et le fils (IX, 24, 25) furent employés successivement dans l'administration de Théodoric. Le dernier naquit en 479. Ses diverses épîtres en qualité de questeur, de maître des offices et de préfet du prétoire, comprennent l'intervalle de 509 à 539; et il vécut environ trente ans dans un monastère. (Tiraboschi, *Storia della letter. ital.*, t. III, p. 7-24; Fabricius, *Biblioth. lat. med. ævi*, t. I, p. 357, 358, édit. Mansi.)

génie et de leur savoir. Cassiodore, plus prudent ou plus heureux, suivit constamment ses principes sans perdre la faveur du roi; et, après avoir joui trente ans des honneurs du monde, il goûta le repos, le même intervalle de temps dans la solitude pieuse et dévouée à l'étude de Squillace.

En sa qualité de patron de la république, le roi des Goths sentit qu'il était de son devoir de cultiver l'affection du sénat [1] et celle du peuple. Les nobles de Rome étaient flattés de ces pompeuses épithètes et des démonstrations de respect, qu'on avait accordées avec plus de raison au mérite et à l'autorité de leurs ancêtres. Le peuple jouissait sans crainte et sans danger des trois avantages qu'offre pour l'ordinaire la capitale d'un empire; il avait une bonne police, des vivres en abondance, et des amusemens publics. La quantité de grains qu'il recevait de la libéralité du roi [2], annonce elle-même un décroissement de population; toutefois la Pouille, la Calabre et la Sicile versaient dans les magasins de Rome le tribut qu'elles devaient en blé : on donnait aux citoyens indigens une ration de pain et de viande; et tous les emplois qui avaient rapport à leur santé et à leur bonheur étaient réputés honorables. Les jeux publics présentaient une faible idée de la magnificence des Césars, suffisante cependant pour qu'un ambassadeur grec pût y applaudir avec politesse; mais l'art de la musique, ceux de la gymnastique et de la pantomime n'étaient pas tombés entièrement dans l'oubli; les bêtes sauvages de l'Afrique exerçaient toujours dans le Colisée le courage et la dextérité des chasseurs; et l'indulgent Théodoric tolérait avec patience, ou réprimait avec douceur les factions des bleus et des verts, dont les querelles avaient si souvent rempli le cirque de clameurs et de sang [3]. La septième année de son paisible règne, il voulut voir la vieille capitale du monde; le sénat et le peuple allèrent en pompe saluer un prince qu'ils appelaient un second Trajan ou un nouveau Valentinien; et, dans un discours qu'il ne craignit pas de prononcer en public et de faire graver sur une table d'airain, il les assura qu'il imiterait ces deux princes, et qu'il gouvernerait avec justice et selon les lois [1]. La gloire expirante de Rome jeta un dernier rayon sur cette auguste cérémonie, et la pieuse imagination d'un saint, qui en fut le spectateur, ne vit au-dessus d'un si beau spectacle que la splendeur céleste de la nouvelle Jérusalem [2]. Le roi des Goths passa six mois à Rome; sa réputation, sa personne, et son agréable maintien, excitèrent l'admiration des Romains, et il examina avec autant de curiosité que de surprise les monumens de leur ancienne grandeur. Il imprima ses pas de conquérant sur le mont Capitolin, et il avoua que le forum de Trajan et sa superbe colonne lui causaient tous les jours un nouvel étonnement. Le théâtre de Pompée tombait en ruines, mais il ressemblait encore à une énorme montagne, taillée, polie et ornée par l'industrie des hommes, et Théodoric dit un jour qu'il avait fallu tarir un fleuve d'or pour construire le Colisée de Titus [3]. Quatorze aquéducs versaient dans chaque partie de la ville, des flots d'une eau pure; les eaux qu'on appelait Claudiennes avaient leur source à trente-huit milles de là, au milieu des montagnes des Sabins; une file d'arceaux, dont la pente était insensible, les

[1] Voyez ses attentions pour le sénat dans Cochlæus (*Vit. Theod.*, VIII, p. 72-80).

[2] On ne lui en donnait plus que cent vingt mille modii ou quatre mille quartiers. (Anonym. de Valois, p. 721; et *Variar.*, I, 35; VI, 18; XI, 5-39.)

[3] Voyez ses attentions et son indulgence pour les jeux du Cirque, du Colisée, ou du Théâtre, dans la Chronique et les Lettres de Cassiodore. (*Var.*, I, 20, 27, 30, 31, 32; III, 51; IV, 51.) Ces détails sont éclaircis par la quatorzième note de l'Histoire de Mascou, qui fait un étalage d'érudition, mais qui est instructif et agréable.

[1] Anonym. de Valois, p. 721. Marius Aventicensis, *in Chron.* S'il faut calculer ici le mérite du souverain et de l'homme privé, Théodoric paraît au moins aussi supérieur à Valentinien, qu'il paraît inférieur à Trajan.

[2] *Vit. Fulgentii*, *in Baron.*; Annal. Ecclés, A. D. 500, n° 10.

[3] Cassiodore décrit avec un style pompeux le Forum de Trajan (*Var.*, VII, 6), le théâtre de Marcellus (IV, 51), et l'amphithéâtre de Titus (V, 42), et ses descriptions méritent d'être lues. M. l'abbé Barthélemi a calculé que, d'après le prix moderne de la main-d'œuvre, les ouvrages en brique et en maçonnerie du Colisée coûteraient seuls vingt millions de francs (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. 28, p. 585, 586), et les ouvrages en maçonnerie n'étaient qu'une partie des dépenses du Colisée.

amenait au sommet du mont Aventin. Les longues et spacieuses voûtes qui servaient d'égouts subsistaient en leur entier après douze siècles; et on préférait ces canaux souterrains aux magnifiques constructions qui se montraient au dehors [1]. Les rois Goths, accusés avec tant d'injustice d'avoir hâté la ruine des ouvrages de l'antiquité, s'efforçaient de conserver les monumens de la nation qu'ils avaient subjuguée [2]. Ils publièrent des édits pour défendre aux citoyens de les dégrader, pour leur ordonner d'en avoir soin; ils les mirent sous la garde d'un architecte particulier; ils donnèrent chaque année quatre cents marcs d'or et vingt-cinq mille briques pour leur entretien, et ils employèrent aux réparations ordinaires des murs et des édifices publics le produit des douanes du port Lucrin. Ils étendirent leur vigilance sur les chefs-d'œuvre que les statuaires avaient tirés des métaux ou du marbre. Malgré leur barbarie, ils admiraient le feu de ces chevaux qui ont donné un nom moderne au Quirinal [3], ils réparèrent les éléphans d'airain de la *voie sacrée* [4]; ils n'eurent garde de toucher à cette vache de Myron, si belle qu'elle trompait les animaux eux-mêmes, qui traversaient le *Forum de la paix* [5]. Théodoric enfin créa un officier chargé du soin de ces prodiges de l'art, qu'il regardait comme les plus beaux ornemens de son royaume.

A l'exemple des derniers empereurs, Théodoric préféra la résidence de Ravenne, où il cultivait un jardin de ses propres mains [1]. Dès que les barbares menaçaient la tranquillité de son royaume, car jamais ils n'y firent d'invasions, il établissait sa cour à Vérone [2], sur la frontière du Nord; et la forme de son palais, qui subsiste encore sur une pièce de monnaie, offre le modèle le plus ancien et le plus authentique de l'architecture des Goths. Ravenne et Vérone, ainsi que Pavie, Spolette et Naples, et les autres villes d'Italie, virent sous son règne, des églises, des aquéducs, des bains, des portiques, et des palais s'élever dans leur enceinte [3]. Mais l'augmentation du travail et du luxe, l'acroissement rapide de la richesse nationale, et la liberté avec laquelle on en jouissait, montrent bien mieux les heureux effets de son administration. Les sénateurs Romains abandonnaient à l'entrée de l'hiver, les bocages frais de Tibur et de Préneste: ils allaient chercher le soleil et les eaux salutaires de Baïa, et, de leurs maisons de campagne placées sur des moles qui s'avançaient dans la baie de Naples, jouissaient tout à la fois d'une vue magnifique et variée du ciel, du paysage et de la mer. Une nouvelle Campanie s'était formée sur la côte orientale de l'Adriatique, dans la fertile province d'Istrie, qui communiquait avec le palais de Ravenne par une navigation facile de cent milles. Les riches productions de la Lucanie et des provinces voisines s'échangeaient à la fontaine de Marcilius, où se tenait chaque année une grande foire, aussi célèbre par l'intempé-

[1] Voyez sur les aquéducs et les égouts, Strabon, l. v, p. 368; Pline, Hist. Nat., xxxvi, 24; Cassiodore, *Var.*, III, 30, 31; VI, 6; Procope, *Goth.*, l. I, c. 19; et Nardini, *Roma Antica*, p. 514-522. On ne conçoit pas encore comment un roi de Rome a pu créer de pareils monumens.

[2] Voyez les soins que prirent les Goths des édifices et des statues, dans Cassiodore, *Var.*, I, 21-25; II, 34; IV; 30; VII, 6, 13, 15; et le Fragment de Valois, p. 721.

[3] *Variar.*, VII, 15. Ces chevaux de Monte Cavallo avaient été transportés d'Alexandrie aux bains de Constantin. (Nardini, p. 188). L'abbé Dubos (Réflexions sur la poésie, et sur la peinture, t. I, sect. 39) en fait peu de cas; et Winckelman (Hist. de l'Art, t. II) les admire.

[4] *Variar.*, X, 10. C'était probablement les restes d'un char de triomphe. (Cuper, *de Elephantis*, II, 10.)

[5] Procope (*Gothic.*, l. IV, c. 21) raconte une histoire ridicule de cette vache de Myron, à laquelle on a prodigué le faux esprit de trente-six épigrammes grecques. (Antholog., l. IV, p. 302-306, édit. Hen. Étienne, Auson. Epigram, LVIII-LXVIII.)

[1] Voyez une épigramme d'Ennodius (II, 3, p. 1893, 1894) sur ce jardin et sur ce royal jardinier.

[2] Son affection pour cette ville est prouvée par ces mots, *Verona tua*, et par la légende de ce héros sous le nom de Dietrich de Berne, c'est-à-dire Théodoric de Vérone. (Voyez Peringsciold, *ad Cochlæum*, p. 240). Maffei, qui suit avec plaisir les opérations de Théodoric à Vérone, montre des connaissances très-précises sur ce point (l. IX, p. 230-236).

[3] Voyez Maffei (*Verona illustrata*, part. I, p. 231, 232, 308, etc. Il impute l'architecture gothique, ainsi que la corruption de la langue et les défauts qui se glissèrent dans les écrits, non pas aux barbares, mais aux Italiens eux-mêmes. Comparez ses opinions avec celles de Tiraboschi (t. III, p. 61)

rance et la superstition que par le commerce. L'agréable solitude de Côme, qu'un génie plein de douceur, celui de Pline, avait animé jadis, offrait un bassin de plus de soixante milles de longueur, qui réfléchissait encore les maisons champêtres placées autour du lac Larien; et des oliviers, des vignes, des châtaigners tapissaient les collines qui s'élevaient en amphithéâtre [1]. L'agriculture se ranima à l'ombre de la paix, et le rachat des captifs multiplia le nombre des laboureurs [2]. On exploitait les mines de fer de la Dalmatie, et une mine d'or au pays des Brutiens : des entrepreneurs particuliers, qui ne devaient être récompensés de leurs travaux qu'après un long intervalle, et dans le cas où la prospérité publique continuerait, desséchaient les marais Pontins et ceux de Spolette [3]. Lorsque les récoltes étaient mauvaises, Théodoric avait soin de former des magasins de blé, d'en fixer le prix, et d'en défendre l'exportation; et cette précaution, quoiqu'en elle-même d'un effet bien incertain, attestait du moins sa bonne volonté; mais l'industrie de son peuple tirait du sol une telle abondance de productions, qu'un gallon de vin se vendait quelquefois, en Italie, au-dessous de trois liards, et une mesure de froment environ sept francs [4]. Un pays qui avait des articles de commerce si précieux attira bientôt les négocians; et l'esprit libéral du roi des Goths encourageait et protégeait leurs opérations utiles à ses sujets ; il rétablit et étendit la liberté de communication par eau et par terre entre les provinces; les portes de Ravenne n'étaient même pas fermées pendant la nuit, et cette remarque, devenue proverbiale alors, qu'on pouvait laisser sans crainte une bourse remplie d'or au milieu des campagnes, annonce la sûreté des habitans [1].

Une différence de religion est toujours pernicieuse et souvent funeste à l'harmonie du prince et du peuple. Théodoric avait été élevé dans la secte d'Arius, et l'Italie professait avec zèle le symbole de Nicée; mais il n'était point fanatique, et il suivait l'hérésie de ses ancêtres sans examiner les subtils argumens des théologiens. Se voyant le protecteur du culte public, il se contenta d'assurer la tolérance aux Ariens; et son respect extérieur pour une superstition qu'il méprisait, dut lui donner sur ces objets la salutaire indifférence d'un homme d'état et d'un philosophe. Les catholiques de ses domaines souscrivirent à la paix de l'église, peut-être avec répugnance ; leurs prêtres recevaient, selon leur rang et selon leur mérite, des honneurs distingués dans le palais du roi des Goths; il estimait la sainteté de Césaire [2], et d'Epiphane [3], évêques orthodoxes d'Arles et de Pavie ; et il déposa une offrande convenable sur le tombeau de saint Pierre, sans rechercher scrupuleusement la croyance de cet apôtre [4]. Il permit à ceux de ses compa-

1 Les épîtres de Cassiodore décrivent d'une manière agréable les maisons de campagne, le climat, et le paysage de Baïa (*Variar.*, IX, 6). Voyez aussi Cluverius (*Italia antiqua*, l. IV, c. 2, p. 119, etc.), de l'Istrie, (*Var.*, XII, 22, 26), et de Côme (*Variar.*, XI, 14 et IX, 7), où l'on trouve des détails sur les deux maisons de Pline.

2 *In Liguriâ numerosa agricolarum progenies.* (Ennodius, p. 1978, 1679, 1680.) Saint Epiphane de Pavie racheta des Bourguignons de Lyon et de Savoie six mille captifs, qu'il obtint par ses prières ou en payant une rançon. De telles actions sont les meilleurs des miracles.

3 On peut voir le système de Théodoric sur les différens points de l'économie politique, dans l'Anonyme de Valois (p. 721(et Cassiodore (*in Chron.*), et on trouvera des détails sur ses différens articles, savoir : Mines de fer *Var.*, III, 23; mines d'or, IX, 3; marais pontins, II, 32, 33; Spolette, II, 21; grains, I, 34; X, 21, 28; XI, 11, 12; commerce, VI, 7; VII, 9-23; foire de Leucothoë ou de Saint-Cyprien en Lucanie, VIII, 33; abondance, XII, 4; Cursus ou poste publique, I, 29, II, 31, IV, 47, V, 5, VI, 6, VII, 33; Voie Flaminienne, XII, 18.

4 « LX modii tritici in solidum ipsius tempore fuerunt et vinum XXX amphoras in solidum. » (Fragment de Valois. Les magasins publics donnaient quinze ou vingt-cinq modii pour une pièce d'or; et le prix des grains fut toujours modéré.

1 Voyez la vie de saint Césaire dans Baronius, A. D. 708, n° 12, 13, 14. Le roi lui donna trois cents *solidi* d'or, et un *discus* d'argent du poids de soixante livres.

2 Ennodius, *in Vit. sancti Epiphanii*, *in Sirmond. opera*, t. I, p. 1672-1690. Théodoric accorda de grandes faveurs à cet évêque, dont il prenait les conseils dans la paix et dans la guerre.

3 *Devotissimus ac si catholicus.* (Anonym. de Valois p. 720). Cependant son offrande ne fut que de deux chandeliers d'argent (*cercostrata*) du poids de cent quarante marcs, c'est-à-dire d'une valeur bien inférieure à celle de l'or ou des pierreries qu'on voyait dans les églises de Constantinople et de France. (Anastasius *in Vit. Pont. in Hormisda*, p. 34, édit. Paris.)

4 On peut étudier le système de tolérance suivi par

triotes qu'il favorisait, et même à sa mère, de continuer à suivre ou embrasser le symbole de saint Athanase; et durant tout son règne, on ne peut citer un catholique italien qui, de gré ou de force, ait adopté la religion du vainqueur [1]. La pompe et le bon ordre des cérémonies religieuses édifiaient le peuple et les barbares; les magistrats avaient ordre de protéger les immunités des personnes et des biens ecclésiastiques; les évêques tenaient leurs synodes, les métropolitains exerçaient leur juridiction, et l'on conservait ou l'on modérait les priviléges du sanctuaire selon l'esprit de la jurisprudence des Romains. Théodoric ne protégeait pas seulement l'église, il s'arrogea un droit légal de suprématie; et son administration vigoureuse rétablit ou augmenta d'utiles prérogatives négligées par les faibles empereurs d'Occident. Il connaissait la dignité et l'importance du pontife de Rome, auquel on donnait déjà le nom respectable de pape. La paix ou la révolte de l'Italie dépendait à bien des égards du caractère de cet évêque riche et chéri du peuple, qui réclamait un grand empire au ciel et sur la terre, et qu'un synode nombreux avait déclaré exempt de toute souillure et au-dessus de tout jugement [2], Lorsque Symmaque et Laurent se disputèrent le trône de saint Pierre, le monarque arien les appela devant lui, et il confirma l'élection de celui des deux candidats qui avait le plus de mérite ou le plus de soumission. Sur la fin de sa vie, il prévint, dans un moment de jalousie et de colère, le choix des Romains, et le pape qu'il nomma fut proclamé dans le palais de Ravenne. Un schisme survint; il sut arrêter sans violence le danger et les querelles qui en furent la suite, et le dernier décret du sénat eut pour objet d'anéantir la vénalité scandaleuse des élections papales [1].

J'ai raconté avec plaisir le bonheur de l'Italie sous le règne de Théodoric; mais le lecteur doit arrêter son imagination, et ne pas croire que l'âge d'or des poètes, espèce d'hommes qui ne semblent connaître ni les vices ni la misère, se réalisa durant l'administration des Goths. Un agréable tableau a quelques taches. On trompa la sagesse de Théodoric, on éluda sa puissance; et la haine du peuple et le sang des patriciens qu'il versa souillèrent sa vieillesse. Dans les premiers momens d'ivresse que donne la victoire, il fut tenté de priver le parti d'Odoacre des droits civils, et même des droits naturels de la société [2]. Il établit, après les calamités de la guerre, un impôt qui devait étouffer l'agriculture naissante de l'Italie; la rigoureuse préemption de grains qu'il accorda au fisc, pour le bien public, il est vrai, dut aggraver les malheurs de la Campanie. La vertu et l'éloquence d'Épiphane et de Boëce, qui plaidèrent la cause du peuple devant Théodoric lui-même, triomphèrent de ses dangereux projets [3]. Mais, si l'oreille de ce prince était ouverte à la vérité, il n'eut pas toujours un saint à côté de lui. La fraude des Italiens et la violence des Goths abusaient trop souvent des priviléges que donnaient la dignité, les emplois et la faveur; et la cupidité du neveu

Théodoric, dans Ennodius (p. 1612); Anonym. de Valois (p. 719); Procope, *Goth.* (l. I, c. 1; l. II, c. 6); dans les épîtres de Cassiodore qui traitent des Évêques (*Var.*, I, 9; VIII, 15-24; XI, 23), des Immunités (I, 26; II, 29, 30), des Terres de l'église (IV, 17-20), des Sanctuaires, (II, 11; III, 47), de l'Argenterie des églises (XII, 20), de la Discipline (IV, 44): d'où il résulte qu'il était chef de l'église en même temps que de l'état.

[1] Il faut regarder comme un conte absurde qu'il fit décapiter un diacre catholique qui se fit arien. (Théodor. Lector, n° 17, et Valois, *ad loc.*) Théodoric est-il surnommé *Afer?* Ce mot vient-il de *vafer?* Ce serait là une pauvre analogie.

[2] Voyez Ennodius, p. 1621, 1622, 1616, 1638. Cette décision fut approuvée et enregistrée (*synodaliter*) par un concile romain. (Baronius, A. D. 503, n° 6. Franciscus Pagi, *in Brev. Pont. Rom.*, t. I, p. 242.)

[1] Voyez Cassiodore (*Var.*, VIII, 15; IX, 15, 16; Anastase, *in Symmach.*, p. 31, et la dix-huitième note de Mascou). Baronius, Pagi, et la plupart des docteurs catholiques avouent avec colère cette usurpation des Goths

[2] Il leur ôta *licentia testandi;* et toute l'Italie fut en deuil, *lamentabili justitio.* Je voudrais croire que ces peines regardaient seulement les rebelles qui avaient manqué à leur serment de fidélité; mais le témoignage d'Ennodius (p. 1675-1678) a d'autant plus de poids, qu'il vécut et mourut sous le règne de Théodoric.

[3] Ennodius, *in vit. Epiphan.*, p. 1689, 1690; Boëce, *de Consolatione philosophiæ*, l. I, *Pros.* IV, p. 45, 46, 47. Il faut respecter mais peser la passion du saint et celle du sénateur, et fortifier ou diminuer leur témoignage par les mots que laisse échapper Cassiodore (II, 8, IV, 36, VIII, 5).

du roi se montra au grand jour, d'abord par l'usurpation, et ensuite par la restitution des domaines enlevés aux propriétaires toscans ses voisins. Deux cent mille barbares, effrayans même pour leur maître, se trouvaient au centre de l'Italie; ils souffraient avec indignation les entraves de la paix et de la discipline. Ils exerçaient partout des violences, et on les payait quelquefois pour changer leur marche; et, d'après des vues politiques, il fallait dissimuler les maux causés par leur férocité naturelle, qu'il était dangereux de punir. Lorsque Théodoric renonça aux deux tiers du tribut des habitans de la Ligurie, il voulut bien exposer à ses sujets l'embarras de sa situation, et regretter que la défense de l'état le contraignît à les charger d'un lourd fardeau [1]. Jamais ces sujets ingrats ne lui pardonnèrent son origine, sa religion, ni même ses vertus; ils oublièrent les malheurs passés; et le bonheur dont ils jouissaient alors les rendait moins indulgens sur les injustices passagères qu'ils essuyaient, ou dont ils soupçonnaient le monarque.

La tolérance religieuse que Théodoric eut la gloire d'introduire dans le monde chrétien affligea et blessa même le zèle orthodoxe des Italiens. Ils respectaient l'hérésie armée des Goths; mais ils exercèrent leur sainte colère sur les Juifs, faibles et opulens, qui avaient formé des établissemens à Rome, à Ravenne, à Milan, à Gênes, à l'avantage du commerce et sous la sanction des lois [2]. La populace de Ravenne et de Rome, échauffée, à ce qu'il paraît, par les motifs les plus frivoles ou les plus extravagans, insulta leurs personnes, pilla leurs maisons, et brûla leurs synagogues. Le gouvernement qui négligerait un pareil outrage le mériterait. On ordonna des recherches juridiques; les coupables s'étant évadés au milieu de la foule, on exigea une réparation de la communauté entière, et les bigots obstinés, qui se refusaient au paiement des contributions, furent fustigés publiquement par le bourreau. Ce décret, peut-être juste en lui-même, irrita les catholiques; ils donnèrent des éloges au mérite et à la patience des saints confesseurs; trois cents prédicateurs déplorèrent la persécution de l'église; et, si Théodoric ordonna de démolir la chapelle de Saint-Étienne à Vérone, il y a lieu de croire qu'on avait opéré sur ce théâtre sacré quelque miracle irrespectueux pour son nom et sa dignité. Le roi des Goths découvrit, sur la fin de sa glorieuse carrière, qu'il était haï de son peuple, dont il avait recherché le bonheur avec tant d'assiduité. L'indignation, la jalousie, et ce sentiment amer qui est la suite d'une affection méprisée, aigrirent son caractère. Malgré ses victoires, il désarma les naturels peu guerriers; il leur interdit les armes offensives, et il ne leur laissa qu'un petit couteau pour leur usage journalier. Le prince qui avait délivré Rome fut accusé de s'être réuni aux plus vils délateurs pour conspirer contre la vie des sénateurs qui lui paraissaient entretenir un commerce perfide avec la cour de Bysance [1]. Après la mort d'Anastase, le diadème fut placé sur la tête d'un faible vieillard; mais Justinien, neveu du nouvel empereur, qui déjà méditait l'extirpation de l'hérésie, et la conquête de l'Italie et de l'Afrique, s'empara du pouvoir. Une loi rigoureuse, publiée à Constantinople, afin de ramener les Ariens au sein de l'église par la crainte des châtimens, éveilla le juste ressentiment de Théodoric, qui réclamait pour ses malheureux frères de l'Orient l'indulgence qu'il avait accordée si long-temps aux catholiques de ses domaines. Il ordonna d'une manière impérieuse, au pontife de Rome et à quatre illustres sénateurs, de se rendre auprès de l'empereur, et il les chargea d'une commission dont il devait craindre également le bon ou le mauvais succès. Le monarque jaloux punit comme un crime la vénération qu'on témoigna au premier pape qui eût visité Constantinople. Le refus équivoque ou péremp-

[1] *Immanium expensarum pondus.... pro ipsorum salute*, etc.; mais ce ne sont là que des mots.

[2] Les Juifs étaient établis à Naples (Procope, *Goth.*, l. I, c. 8), à Gênes (*Var.*, II, 28; IV, 33), à Milan (V, 37), à Rome (IV, 43). Voyez aussi Basnage, Hist. des Juifs, t. VIII, c. 7, p. 254.

[1] *Rex avidus communis exitii*, etc. (Boëce, l. I, p. 59). *Rex dolum Romanis tendebat* (Anonym. de Valois, p. 723). Ces mots sont durs : ils annoncent la passion des Italiens, et vraisemblablement celle de Théodoric lui-même.

toire de la cour de Bysance excusait des représailles, ou engageait Théodoric à user de ce moyen, et il prépara une ordonnance qui défendait l'exercice du culte catholique après un jour fixé. Le plus tolérant des princes se trouva, par le fanatisme de ses sujets et de ses ennemis, sur le point de commencer une persécution; et Théodoric vécut trop, puisque dans ses dernières années il condamna les vertus de Boëce et de Symmaque [1].

Le sénateur Boëce [2] est le dernier des Romains que Caton ou Cicéron eussent reconnu pour leur compatriote. Orphelin dès le berceau, il hérita du patrimoine et des dignités de la famille d'Anicius, nom que les rois et les empereurs de ces temps-là avaient soin de prendre; et le surnom de Manlius attestait sa descendance véritable ou fabuleuse du consul et du dictateur qui avait chassé les Gaulois du Capitole, et sacrifié ses enfans au bon ordre de la république. A l'époque de sa jeunesse, on n'avait pas entièrement abandonné l'étude à Rome [3] : un Virgile, corrigé par la main d'un consul, est parvenu jusqu'à nous; et les professeurs de grammaire, de rhétorique et de jurisprudence, jouissaient, sous le règne des Goths, de leurs priviléges et de leurs pensions. Mais la littérature latine ne suffisait pas à l'ardente curiosité de Boëce, et on dit qu'il passa dix-huit ans dans les écoles d'Athènes [4], que soutenaient alors le zèle, le savoir et les soins de Proclus et de ses disciples. La raison et la piété du jeune Romain échappèrent heureusement à la contagion de ces folies de la magie et de la mysticité, qui souillaient les bocages de l'académie. Mais il y prit l'esprit et il y adopta la méthode des nouveaux philosophes, qui essayaient de concilier la raison forte et subtile d'Aristote avec les rêves pieux et sublimes de Platon. De retour à Rome, et après avoir épousé la fille du patricien Symmaque, son ami, il continua ses études dans un palais où brillaient de toutes parts le marbre et l'ivoire [1]. Sa défense des dogmes catholiques contre les hérésies d'Arius, d'Eutychès et de Nestorius, édifia l'église; et, dans un traité particulier, il expliqua ou exposa l'unité de Dieu, admise chez les catholiques, par l'*indifférence* de trois personnes distinctes, quoique consubstantielles. Voulant instruire les Latins, son génie se soumit à une étude minutieuse des arts et des sciences de la Grèce. Sa plume infatigable traduisit et éclaircit la géométrie d'Euclide, la musique de Pythagore, l'arithmétique de Nicomacus, la mécanique d'Archimède, l'astronomie de Ptolomée, la théologie de Platon, et la logique d'Aristote, avec le commentaire de Porphyre. Il se trouva seul en état de décrire un cadran solaire, une horloge d'eau, et une sphère qui représentait le mouvement des planètes. De ces spéculations abstraites, il descendait, ou, pour parler plus exactement, il s'élevait à la contemplation des devoirs de la vie publique et de la vie privée; sa générosité soulageait les indigens, et il déploya

[1] J'ai tâché de former un récit vraisemblable d'après quelques phrases obscures, concises et contradictoires, du Fragment de Valois (p. 722, 723, 724), de Théophanes (p. 145), d'Anastase (*in Johanne*, p. 25), et de l'*Historia Miscella* (p. 103, édit. de Muratori). On peut presser doucement et paraphraser leurs expressions sans leur faire violence. Consultez aussi Muratori (*Annali d'Italia*, t. IV, p. 471-478), et les Annales et le Bréviaire des deux Pagi, oncle et neveu (t. I, p 259-263).

[2] Le Clerc a composé une vie critique d'Anicius Manlius Severinus Boëtius (Bibl. choisie, t. XVI, p. 168-275) et la lecture de Tiraboschi (t. III) et Fabricius (Biblioth. latin.) sera utile. On peut fixer la date de sa naissance vers l'an 470, et celle de sa mort en 524, dans une vieillesse prématurée. (*Consol. Phil. metrica*, I, p: 5.)

[3] Voyez, sur l'époque et la valeur de ce manuscrit, qui est aujourd'hui dans la bibliothèque du grand-duc à Florence, la *Cenotaphia Pisana* du cardinal Norris, p. 430-447.

[4] On n'est pas sûr que Boëce ait étudié à Athènes. Voyez Baronius (A. D. 510, n° 3), qui cite un traité *de Disciplinâ Scholarum*, lequel paraît supposé. Le terme de dix-huit ans est sans doute trop long. Mais son voyage d'Athènes est attesté par un grand nombre d'auteurs (Brucker, *Hist. Crit. Philosoph.*, t. II, p. 524-527), et, par une expression vague et équivoque, il est vrai, de son ami Cassiodore (*Var.* I, 45): « *Longe positas Athenas introisti.* »

[1] *Bibliothecæ comptos ebore ac vitro parietes*, etc., (*Consol. Philos.*, l. I; *Pros.* V, p. 74.) Les épîtres d'Ennodius (VI, 6; VIII, 13; VIII, 1, 31, 37 et 40) et Cassiodore (*Var.* I, 39; IV, 6; IX, 21) fournissent plusieurs preuves de la grande réputation qu'il eut de son temps. Il est vrai que l'évêque de Pavie voulait acheter une maison que Boëce avait à Milan, et que les éloges furent peut-être une partie du paiement.

toujours en faveur de l'innocence et de l'humanité son éloquence, que la flatterie comparait à celle de Démosthène et de Cicéron. Un prince habile sentit et récompensa un mérite si éclatant : Boëce obtint les titres de consul et de patricien, et fit usage de ses lumières dans l'emploi important de maître des offices. Quoique l'Orient et l'Occident eussent une égale part au choix des consuls, ses deux fils furent créés, malgré leur jeunesse, consuls de la même année [1]. Le jour de leur inauguration, ils se rendirent en pompe de leur palais au Forum, au milieu des applaudissemens du sénat et du peuple; et leur heureux père, qui était le véritable consul, après avoir prononcé un discours à la gloire de son royal bienfaiteur, distribua des largesses triomphales dans les jeux du cirque. Avec de la réputation et de la fortune, les premières dignités de l'état, et une famille et des alliés qui lui donnaient de la satisfaction, avec des lumières et des vertus, Boëce paraîtrait heureux, s'il ne fallait pas attendre les dernières années de la vie d'un homme pour dire qu'il goûta le bonheur.

L'ambition et la soif de l'or et des emplois durent faire peu d'impression sur un philosophe prodigue de ses richesses et économe de son temps; et on peut l'en croire lorsqu'il nous assure qu'il obéit malgré lui au divin Platon, qui ordonne à chaque citoyen d'arracher l'état au vice et à l'ignorance. Il invoquait le souvenir de ses contemporains sur l'intégrité de sa vie publique. Il réprima l'orgueil et l'oppression des officiers du roi, et son éloquence sauva Paulianus, qu'on allait livrer aux chiens du palais. La misère des habitans des provinces, ruinés par les contributions qu'exigeait le fisc, ou par les extorsions que se permettaient les particuliers, excita toujours sa compassion, et il les soulagea souvent. Il osa seul résister à la tyrannie des barbares, enorgueillis par leurs conquêtes, excités par la cupidité, et, ainsi qu'il le dit, encouragés par l'impunité. Dans ces nobles querelles, son courage s'élevait au-dessus des considérations du danger, et peut-être de la prudence; et on sait, d'après l'exemple de Caton, que la prévention égare souvent l'inflexible vertu, que l'enthousiasme lui donne trop de chaleur, et qu'elle confond quelquefois les inimitiés privées et la justice publique. Le disciple de Platon s'exagérait peut-être les infirmités de la nature humaine et les imperfections de la société. Quelle que fût la douceur de Théodoric, son autorité, et même le fardeau de la fidélité et de la reconnaissance qu'il lui devait durent paraître insupportables à l'âme libre d'un patriote romain; mais sa faveur et sa fidélité déclinèrent dans la même proportion que le bonheur public; et on lui donna, en qualité de maître des offices, un indigne collègue, qui partageait et qui contrôlait son pouvoir. Pendant les dernières années de Théodoric, si remplies d'agitations intérieures, Boëce sentit qu'il était esclave; mais, le roi n'ayant de pouvoir que sur ses jours, le philosophe ne craignit pas de haranguer un barbare irrité, qui ne trouvait plus la sûreté du sénat compatible avec la sienne. On accusa le sénateur Albinus d'avoir eu la présomption d'*espérer* la liberté de Rome. « Si Albinus est coupable, s'écria l'orateur, nous avons commis le même crime, le sénat et moi; et, si nous sommes innocens, Albinus a les mêmes titres à la protection des lois. » Ces lois ne pouvaient punir le stérile vœu d'un bonheur impossible; mais elles durent avoir moins d'indulgence pour l'indiscret aveu de Boëce, qui osa dire que, s'il eût été instruit d'une conspiration, le tyran ne l'aurait jamais su [1]. Le défenseur d'Albinus se trouva bientôt dans le même péril, et peut-être coupable de la même faute. Leur signature, qu'ils déclarèrent être fausse, fut mise au bas de la requête, dans laquelle on invitait l'empereur à délivrer l'Italie de l'oppression des Goths : trois témoins d'un rang *honorable*, et peut-être d'une infâme réputation, attestèrent les

[1] Pagi, Muratori, etc., conviennent que Boëce fut consul l'an 510, et ses deux fils en 522. Ils parlent d'un autre consulat en 487. On a voulu attribuer ce dernier au philosophe, et il en est résulté de l'embarras pour la chronologie de sa vie. Il vante son bonheur (p. 109, 110) (son bonheur passé) dans ses dignités, dans ses alliances, dans ses enfans.

[1] *Si ego scissem, tu nescisses.* Boëce (l. 1, *Pros.* 4, p. 53) adopte cette réponse de Julius Canus, dont la mort



projets de trahison des deux patriciens[1]. On doit présumer son innocence, puisque Théodoric lui ôta les moyens de se justifier, et qu'il le tint resserré dans la tour de Pavie, tandis qu'à cinq cents milles de là le sénat prononçait un arrêt de confiscation et de mort contre le plus illustre de ses membres. Des juges esclaves des Goths flétrirent des noms de sacrilége et de magie les connaissances secrètes d'un philosophe[2]. La voix tremblante des sénateurs eux-mêmes punit son fidèle attachement au sénat; Boëce répondit qu'après lui personne ne serait coupable du même crime, et leur ingratitude mérita ce vœu ou cette prédiction[3].

Tandis que Boëce chargé de fers attendait de moment en moment l'arrêt de sa mort, ou le coup qui devait trancher le fil de ses jours, il écrivit dans la tour de Pavie la *Consolation de la Philosophie*, ouvrage précieux, digne des loisirs de Platon ou de Cicéron, et auquel la barbarie des temps et la position de l'auteur donnent une valeur incomparable. Le guide céleste qu'il avait invoqué si longtemps à Rome et à Athènes vient éclairer sa prison, ranimer son courage, et répandre du baume sur ses blessures. L'envoyé de Dieu lui présente le tableau de sa longue prospérité et de la misère passagère où il se trouve; il lui dit de songer à l'inconstance de la fortune, et de se livrer à l'espoir. « La raison, » dit Boëce, m'apprend combien les faveurs » de la fortune sont précaires; l'expérience » m'a instruit de leur valeur réelle. J'en ai » joui sans crime : je puis y renoncer sans » regret, et dédaigner la fureur impuissante » de mes ennemis qui me laissent le bonheur, » puisqu'ils me laissent la vertu. » De la terre il s'élève dans les cieux pour y chercher le *bien suprême*. Il fouille le labyrinthe métaphysique du hasard et de la destinée, de la prescience et du libre arbitre, du temps et de l'éternité, et il essaie de concilier les attributs parfaits de la Divinité avec les désordres apparens du monde moral et du monde physique. Des motifs de consolation si communs, si vagues ou si abstraits, ne peuvent triompher de nos sensations. Mais le travail de la pensée distrait du sentiment de l'infortune, et le sage, qui, dans le même écrit, a pu combiner avec art les diverses ressources de la philosophie, de la poésie et de l'éloquence, avait déjà cette intrépidité calme qu'il affectait de chercher. Les ministres de la mort; qui exécutèrent et peut-être excédèrent l'ordre cruel de Théodoric, terminèrent enfin son incertitude, le plus grand de tous les maux. On plaça autour de sa tête une grosse corde, qu'on serra jusqu'au moment où ses yeux sortirent de leurs orbites; et les bourreaux adoucirent du moins cet affreux supplice, puisqu'il exhala les derniers soupirs sous les coups de leurs massues[1]. Son génie a jeté après sa mort un rayon de lumière sur le monde latin; le plus illustre des rois d'Angleterre a traduit les écrits de ce philosophe[2], et Othon III fit transporter dans un tombeau plus honorable les ossemens d'un saint catholique à qui des persécuteurs ariens avaient

philosophique est décrite par Sénèque, *de Tranquillitate animi*, c. 14.

[1] Les lettres de Cassiodore donnent des détails peu avantageux sur le caractère des deux délateurs de Boëce (Basile, *Variar.* II, 10, 11; IV, 22) et sur celui d'Opilio (V, 41; VIII, 16). Elles font aussi mention (V, 31) de Decoratus, l'indigne collègue de Boëce (l. III, *Pros.* 4, p. 193),

[2] On ordonna des recherches sévères sur le crime de magie; on dit que plusieurs nécromanciens, pour se sauver, rendirent leurs geôliers fous; au lieu de fous, il faut probablement lire ivres.

[3] Boëce avait composé son Apologie (p. 53), qui serait peut-être plus intéressante que sa Consolation. Il faut nous contenter de la revue qu'il fait de ses dignités, de ses principes, de sa persécution, etc. (l. I, *Pros.* IV, p. 42-62), et on peut la rapprocher des mots concis, mais énergiques, du Fragment de Valois (p. 723). Un auteur anonyme (Sinner, *Catalog. manusc. biblioth. Bern.*, t. I, p. 287) l'accuse d'avoir conspiré contre son prince en faveur de sa patrie.

[1] Il fut exécuté *in agro Calventiano*, Calvenzano, entre Marignano et Pavie (*Anonym. Vales.*, p. 723), par ordre d'Eusèbe, comte de Ticinum ou de Pavie. Le lieu de sa prison est appelé aujourd'hui le *Baptistère*, forme d'édifice et nom particulier aux cathédrales. La tradition perpétuelle de l'église de Pavie ne laisse point de doute sur cette identité. La tour de Boëce a subsisté jusqu'en 1584, et nous en avons encore la gravure. (Tiraboschi, t. III, p. 47, 48.)

[2] Voyez la *Biographia Britannica* (Alfred, t. I, p. 80, deuxième édition). Cet ouvrage est encore plus honorable pour Alfred s'il l'a fait exécuter sous ses yeux par des auteurs étrangers et domestiques. Consultez, sur la réputation de Boëce, dans le moyen âge, Brucker (*Hist. Crit. Philosoph.*, t. III, p. 565, 566).

procuré les honneurs du martyre et la réputation de faire des miracles [1]. Il goûta dans ses derniers momens le plaisir de savoir que ses deux fils, sa femme et le respectable Symmaque, son beau-père, étaient en sûreté; mais la douleur de Symmaque fut indiscrète, et peut-être qu'elle manqua de respect. Il n'avait pas craint de pleurer en public la mort de son ami; il pouvait vouloir la venger : on le chargea de fers, on le traîna ensuite de Rome à Ravenne, où se trouvait Théodoric, et le vieillard innocent fut immolé aux soupçons du roi [2].

L'humanité est disposée à croire tout ce qui atteste l'empire de la conscience et le remords des rois; et la philosophie n'ignore pas que la force d'une imagination troublée et la faiblesse d'un corps malade créent quelquefois les plus horribles spectres. Après une vie glorieuse et pleine de vertus, Théodoric descendit au tombeau chargé de honte et de crimes; le souvenir du passé humiliait son esprit, et les frayeurs de l'avenir l'alarmaient. On raconte qu'un jour, à la vue d'un gros poisson qu'on servit sur sa table [3], il s'écria tout-à-coup qu'il apercevait le visage irrité de Symmaque, que ses yeux respiraient la fureur et la vengeance, et que sa bouche armée de longues dents allait le dévorer. Le monarque se retira chez lui sur-le-champ, et, comme il éprouvait le frisson de la fièvre sous un amas de couvertures, il témoigna à son médecin Elpidius, par des mots entrecoupés, combien les meurtres de Boëce et de Symmaque lui donnaient de remords [1]. Sa maladie fit des progrès, et, après une dyssenterie qui dura trois jours, il mourut dans le palais de Ravenne, la trente-troisième année de son règne, ou la trente-septième, si l'on compte depuis l'invasion de l'Italie. Lorsqu'il se sentit à son dernier moment, il partagea ses trésors et ses provinces entre ses deux petits-fils, et il établit le Rhône pour limite de leurs domaines [2]. Il rendit à Amalaric le trône de l'Espagne; il donna l'Italie et toutes les conquêtes des Ostrogoths à Athalaric, qui n'avait pas plus de dix ans, mais qu'on chérissait comme le dernier rejeton de la ligne des Amales, et le fils d'Amalasonthe et d'un prince qui avait abandonné la patrie de ses ancêtres [3]. Les chefs des Goths et les magistrats d'Italie promirent, sous les yeux du monarque mourant, de demeurer fidèles à Athalaric et à sa mère, et Théodoric recommanda au jeune roi de maintenir les lois, d'aimer le sénat et le peuple de Rome, et de cultiver l'amitié de l'empereur avec les soins convenables [4]. Amalasonthe, sa fille, lui éleva un monument dans un lieu qui domine la côte de Ravenne, le hâvre et les rivages des environs. On y voit une chapelle de forme circulaire, et de trente pieds de diamètre, sur-

[1] L'inscription gravée sur son tombeau fut composée par l'ancien précepteur d'Othon III, le savant pape Sylvestre II, que l'ignorance de ses contemporains appela magicien, ainsi que Boëce. Baronius (A. D. 526, n° 17, 18) dit que le martyr catholique porta durant un long espace sa tête dans ses mains : une femme de ma connaissance, à qui on parlait d'un miracle pareil, dit : « La distance n'y fait rien, il n'y a que le premier pas qui coûte. »

[2] Boëce donne des éloges aux vertus de son beau-père (l. I, *Pros.* 4, p. 59; l. II, *Pros.* 4, p. 118; *Procop. Gothic.*, l. I, c. 1). Le Fragment de Valois (p. 724) et l'*Historia Miscella* (l. XV, p. 105) se réunissent pour célébrer l'innocence ou la sainteté de Symmaque; et la Légende dit que le meurtre de ce patricien est aussi coupable que l'emprisonnement d'un pape.

[3] Cassiodore, entraîné par son imagination, croit que la variété des poissons de mer et d'eau douce est une preuve d'un domaine étendu, et il a soin de dire (*Variar.* XII, 14) qu'on servait sur la table de Théodoric ceux du Rhin, de la Sicile, et du Danube. Le monstrueux turbot de Domitien (Juvénal, *Satyr.* III, 39) avait été pris sur les côtes de la mer Adriatique.

[1] Procope, *Goth.*, l. I, c. 1; mais il aurait dû nous dire si des bruits populaires l'avaient instruit de cette anecdote curieuse, ou s'il la tenait de la bouche du médecin du roi.

[2] Procope, *Goth.*, l. I, c. 1, 2, 12, 13. Ce partage fut ordonné par Théodoric, mais il n'eut lieu qu'après sa mort. *Regni hæreditatem superstes reliquit.* (Isidor., *Chron.*, p. 721, édit. de Grot.)

[3] Bérimond, troisième descendant de Hermanric, roi des Ostrogoths, s'était retiré en Espagne, où il vécut et mourut dans l'obscurité. (Jornandès, c. 33, p. 202, édit. de Muratori.) Voyez la découverte, les noces et la mort d'Eutharic, son petit-fils, c. 58, p. 220. Les jeux qu'il donna aux Romains purent le rendre populaire (Cassiodore, *in Chron.*). Mais Eutharic était *asper in religione.* (*Anonym. Vales.*, p. 722, 723.)

[4] Voyez les conseils de Théodoric, et les promesses de son successeur dans Procope (*Gothic.*, l. I, c. 1, 2; Jornandès, c. 59, p. 220, 221; et Cassiodore, *Var.* VIII, 1-7). Ces épîtres sont le triomphe de son éloquence ministérielle.

montée d'une coupole de granit d'un seul bloc; du centre de la coupole s'élevaient quatre colonnes qui soutenaient, dans un vase de porphyre, les restes du roi des Goths qu'environnaient les statues d'airain des douze apôtres [1]. On pourrait croire qu'après quelques expiations, l'esprit de Théodoric se réunit à ceux des bienfaiteurs du genre humain, si un ermite d'Italie n'avait pas vu les ministres de la vengeance céleste plonger son âme [2] dans le volcan de Lipari, l'une des bouches de l'enfer [3].

CHAPITRE XL.

Avénement au trône de Justin l'aîné. — Règne de Justinien. — I. L'impératrice Théodora. — II. Factions du Cirque, et sédition de Constantinople. — III. Commerce et manufactures de soie. — IV. Finances et impôts. — V. Édifices de Justinien. — Église de Sainte Sophie. — Fortifications et frontières de l'empire d'Orient. — Abolition des écoles d'Athènes et du consulat de Rome.

Justinien naquit [4] près des ruines de Sardique, aujourd'hui Sophie, d'une famille obscure [5] de ces barbares [6] habitant le pays inculte et presque désert auquel on a donné successivement les noms de Dardanie, de Dacie, et de Bulgarie. Il dut sa fortune à l'esprit aventurier de son oncle Justin, qui, avec deux autres paysans de son village, abandonna pour la profession militaire l'emploi plus utile de cultivateur et de berger [1]. Les trois rustres, n'emportant dans leurs havresacs qu'une mince provision de biscuits, suivirent à pied la grande route de Constantinople, et leur force et leur stature les firent admettre bientôt parmi les gardes de l'empereur Léon. L'heureux Justin parvint à la fortune et aux honneurs : sous les deux règnes suivans, il échappa à quelques dangers qui menaçaient sa vie, et, lorsqu'il fut sur le trône, on ne manqua pas d'imputer cette délivrance à l'ange gardien qui veille sur le sort des rois Ses longs et estimables services dans les guerres d'Isaurie et de Perse n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli; mais ils justifient les dignités militaires qu'il obtint successivement dans le cours de cinquante années: il devint tribun, comte, général, sénateur, et il commandait les gardes au moment de crise où l'empereur Anastase mourut. Les alliés puissans qu'il avait élevés et enrichis furent exclus de la couronne, et l'eunuque Amantius, qui régnait au palais, ayant résolu de placer le diadème sur la tête de la plus soumise de ses créatures, imagina d'acheter les gardes en leur distribuant des sommes considérables, et chargea leur commandant de ce dépôt. Mais le perfide Justin fit valoir pour lui ces argumens, qui produisent toujours beaucoup d'effet; et, aucun compétiteur n'osant paraître, le paysan de la Dacie fut revêtu de la pourpre, de l'aveu unanime des soldats, qui connaissaient sa bravoure et sa douceur, du clergé et du peuple, qui le croyaient orthodoxe, et des habitans des provinces, qui se soumettaient aveuglément aux volontés de la capitale. Justin, qu'on appelle l'aîné pour le distinguer d'un autre empereur de la même famille et du même nom, monta

[1] Anonym. Vales., p. 724. Agnellus, *de Vitis Pont. Raven. in Muratori Script. Rerum Ital.*, t. II, P. 1, p. 67. *Alberti Descrittione d'Italia*, p. 311.

[2] Grégoire I (*Dialog.* IV, 36) débite ce conte qu'adopte Baronius (A. D. 526, n° 28). Le pape et le cardinal sont de *graves* docteurs, et, selon les principes de quelques écoles, ils suffisent pour établir une opinion *probable*.

[3] Théodoric lui-même, ou plutôt Cassiodore, avait pris le ton tragique dans la description des volcans de Lipari. (Cluver., *Sicilia*, p. 406-410, et *Vesuvius*, IV, 50.)

[4] Il reste quelques difficultés sur l'époque de sa naissance (Ludwig, *in vit. Justiniani*, p. 125); mais on est sûr qu'il naquit dans le district de Bederiana, et dans le village de Tauresium, auquel il communiqua ensuite son nom et son éclat impérial. (D'Anville, Hist. de l'Acad., etc., t. XXXI, p. 287-292.)

[5] Les noms goths de ces paysans de la Dardanie étaient presque anglais; le nom de Justinien répondait à celui de *Upranda*, en anglais *Upright*, qu'il avait porté d'abord. Son père Sabatius, en langue græco-barbare, *Stipes*, s'appelait dans son village *Istock*, Stock; on adoucit le mot de *Bigleniza*, nom de sa mère, et on en fit *Vigilantia*.

[6] Ludwig (p. 127-135) essaie de prouver que Justinien et Théodora avaient raison de prendre le nom d'Anicius et d'Anicia, famille qu'il s'efforce de lier à une autre famille d'où vient la maison d'Autriche.

[1] Voyez les Anecdotes de Procope (c. 6) avec les notes de N. Alemannus. Un écrivain qui eût voulu le satyriser ne se serait pas servi des expressions vagues et décentes de γεωργος, de βυκολος, et de συφορβος, employées par Zonaras. Au reste, pourquoi ces noms ont-ils quelque chose d'avilissant? et quel est le baron allemand qui ne serait pas fier de descendre d'Eumæus, dont parle Homère dans l'Odyssée?

sur le trône de Bysance à l'âge de soixante-huit ans ; et, si on l'eût abandonné à lui-même, chaque instant d'un règne de neuf années aurait appris à ses sujets toute la folie de leur choix. Son ignorance égalait celle de Théodoric ; et il est assez singulier que, dans un siècle où l'on avait quelque savoir, deux monarques contemporains ne sussent pas lire. Mais l'esprit de Justin était bien inférieur à celui du roi des Goths : son expérience de l'art de la guerre ne le mettait pas en état de gouverner un empire ; et, quoiqu'il eût de la valeur, le sentiment de sa faiblesse lui donnait de l'incertitude, de la défiance, et de la crainte. Le questeur Proclus[1] gouvernait cependant avec soin et avec fidélité, et le vieil empereur adopta les talens et l'ambition de Justinien son neveu, qu'il avait tiré de la solitude rustique de la Dacie, et fait élever à Constantinople comme l'héritier de sa fortune particulière, et même comme l'héritier de l'empire.

Après avoir trompé Amantius, il fallait lui ôter la vie. On l'accusa d'une conspiration réelle ou fausse; et, pour aggraver ses crimes, on eut soin de dire aux juges qu'il était secrètement attaché à l'hérésie de Manès[2]. Amantius perdit la tête; trois de ses compagnons, les premiers domestiques du palais, furent punis de mort ou exilés, et l'infortuné à qui l'eunuque avait voulu donner la couronne, fut mis dans un cachot, tué à coups de pierre, et jeté dans la mer sans sépulture. La perte de Vitalien présenta plus de difficultés et de périls. Ce chef goth avait mérité la faveur populaire par la guerre civile qu'il ne craignit pas de soutenir contre Anastase pour la défense de la foi orthodoxe ; et, ayant obtenu un traité avantageux, il restait dans le voisinage de Constantinople, à la tête d'une armée victorieuse et formidable de barbares. Séduit par de frivoles sermens, il eut l'imprudence d'abandonner cette situation avantageuse et de fier sa personne aux murs d'une capitale, dont les habitans, particulièrement la faction des bleus, avaient été excités avec adresse contre lui par le souvenir de ses pieuses hostilités. L'empereur et son neveu l'accueillirent comme le fidèle champion de l'église et de l'état; ils lui donnèrent d'un air reconnaissant les titres de consul et de général; mais, le septième mois de son consulat, il fut percé de dix-sept coups de poignard à la table du prince[1]; et Justinien, qui hérita de sa dépouille, fut accusé, par l'opinion publique, du meurtre d'un homme de la même secte que lui, auquel il avait précédemment engagé sa foi au milieu des mystères du christianisme[2]. Après la chute de son rival, celui-ci obtint le commandement en chef des armées d'Orient, sans que ses services lui donnassent des titres à cet emploi. Il devait mener les troupes au combat; mais en s'éloignant il pouvait perdre son empire sur l'âge et la faiblesse de son oncle ; et, au lieu de mériter les applaudissemens de ses compatriotes[3] par des victoires contre les Scythes et les Perses, le guerrier prudent sollicita leur faveur dans les églises, dans le cirque et le sénat de Constantinople. Les catholiques aimaient le neveu de Justin, qui, entre les hérésies de Nostrius et d'Eutychès, gardait l'étroit sentier tracé par l'inflexible

[1] Procope (*Persic.*, l. I, c. 11) donne des éloges à ses vertus. Le questeur Proclus était l'ami de Justinien, et il eut soin d'empêcher que l'empereur ne fît une seconde adoptino.

[2] L'histoire nous a transmis les acclamations forcenées que se permirent contre lui les habitans de Constantinople et de Tyr, les premiers six jours seulement après la mort d'Anastase. Ils applaudirent les uns et les autres à la mort d'Amantius. (Baronius, A. D. 518, P. II, n° 15; Fleury, qui parle d'après les conciles, Hist. ecclés., t. VII, p. 200-205; t. V, p. 282-707.)

[1] Le comte de Buat (t. IX, p. 54-81) explique très-bien la puissance, le caractère et les intentions de Vitalien. Il était arrière-petit-fils d'Aspar, prince héréditaire de la Scythie Mineure, et comte des Goths confédérés de la Thrace. Les *Bessi*, sur lesquels il avait de l'influence, sont les *Gothi minores* de Jornandès (c. 51).

[2] *Justiniani Patricii factione dicitur interfectus fuisse.* (Victor Tunnuensis, *Chron. in Thesaur. Temp.* Scaliger., P. II, p. 7.) Procope (Anecdot., c. 7) l'appelle un tyran, mais il avoue l'ἀδελφοπιστία, qui est bien expliquée par Alemannus.

[3] Dans sa première jeunesse, *planè adolescens*, il avait passé quelque temps à la cour de Théodoric en qualité d'otage. Alemannus (*ad Procop. Anecd.*, IX, p. 34 de la première édition) prouve ce fait curieux par une histoire manuscrite de Justinien, qu'avait composée Théophiles, son précepteur. Voyez aussi Ludwig, (p. 143), qui cherche à en faire un soldat.

croyance des orthodoxes[1]. Les premiers jours du nouveau règne, on le vit exciter et suivre l'enthousiasme du peuple contre la mémoire de l'empereur qui venait de mourir. Après un schisme de trente-quatre ans, il parvint à calmer l'orgueil et la colère du pontife de Rome, et à inspirer aux Latins une opinion favorable de son respect pour le siége apostolique. Les églises de l'Orient avaient des évêques catholiques dévoués à ses intérêts; il gagnait le clergé et les moines par des largesses, et on recommandait au peuple de prier pour son futur souverain, l'espoir et l'appui de la véritable religion. Justinien étalait sa magnificence dans les spectacles qu'il donnait au public, objet non moins important aux yeux de la multitude, que le symbole de Nicée et de Chalcédoine. Les dépenses de son consulat furent évaluées à deux cent quatre-vingt-huit mille pièces d'or; vingt lions et trente léopards combattirent au même temps dans le Colisée, et il fit distribuer parmi les conducteurs de char qui avaient remporté le prix aux jeux du cirque un grand nombre de chevaux couverts de riches harnais. Tandis qu'il favorisait les goûts du peuple, et que les rois étrangers lui adressaient des requêtes, il cultivait avec soin l'affection du sénat. Ce nom toujours respectable semblait autoriser les sénateurs à déclarer le vœu de la nation, et à régler la succession au trône impérial. Le faible Anastase avait laissé tomber le gouvernement dans les formes ou le régime de l'aristocratie, et les officiers militaires qui obtenaient le rang de sénateur étaient escortés d'une troupe de vétérans dont les armes ou les acclamations pouvaient, au milieu d'un tumulte populaire, disposer du diadème de l'Orient. On prodiguait les trésors de l'état, afin d'acheter les sénateurs, et d'une voix unanime ils prièrent l'empereur de vouloir bien adopter Justinien pour son collègue; mais cette requête, l'avertissant qu'il lui restait peu de jours à vivre, blessa la jalousie du vieux monarque, qui désirait garder un pouvoir qu'il ne pouvait plus exercer; et Justin leur conseilla, puisque le choix d'un empereur leur paraissait si utile, de porter leurs vues sur un homme plus âgé. Malgré cette réponse, le sénat accorda à Justinien le titre royal de *Nobilissimus*, et le prince, entraîné par l'attachement ou la crainte, ratifia le décret. La faiblesse d'esprit et de corps où le réduisit bientôt une blessure qu'il avait à la cuisse ne lui permit plus de tenir les rênes de l'empire. Il manda le patriarche et les sénateurs, et, en leur présence, il plaça le diadème sur la tête de son neveu, qui fut conduit au cirque, où le peuple lui prodigua de bon cœur les hommages et les complimens. Justin vécut encore quatre mois; mais, depuis cette cérémonie, il était mort pour l'empire, qui reconnut pour souverain légitime de l'Orient Justinien, âgé de quarante-cinq ans[1].

Justinien gouverna l'empire romain trente-huit ans sept mois et treize jours. Le secrétaire de Bélisaire, rhéteur, que ses talens élevèrent au rang de sénateur et de préfet de Constantinople, a raconté avec soin les événemens de ce règne, qui, par leur nombre, leur variété et leur importance, méritent toute notre attention. Procope[2], tour à tour courageux ou servile, enivré de la faveur ou aigri par la disgrâce, composa *l'Histoire*, le *Panégyrique* et la *Satire* de son temps. Les huit livres de la guerre des Perses, des Celtes, des Goths et des Vandales[3], auxquels les cinq

1 Nous dirons plus bas comment Justinien se conduisit dans les disputes de l'église. Voyez Baronius (A. D. 518, 521) et le long article de Justinien dans l'index du septième volume de ses Annales.

1 On trouve le règne de Justin l'aîné dans les trois chroniques de Marcellinus, de Victor, et de Jean Malala (t. II, p. 130-150), dont le dernier vécut, quoi qu'en dise Hody (*Prolegom.*, n° 14, 39, édit. Oxon.), peu de temps après Justinien (Jortin's *Remarks*, etc., vol. IV, p. 383); dans l'Histoire ecclésiastique d'Évagrius (l. IV, c. 1, 2, 3, 9), et dans les *Excerpta* de Théodorus Lector (n° 37); dans Cédrénus (p. 362-366), et dans Zonaras (l. XIV, p. 58-61) qui veut passer pour un écrivain original.

2 Voyez le caractère des écrits de Procope et d'Agathias, dans la Mothe le Vayer (t. VIII, p. 144-174); dans Vossius (*de Historicis græcis*, l. II, c. 22), et dans Fabricius (*Biblioth. Græc.*, l. V, c. 5, t. VI, p. 248-278). Il semble que leurs opinions religieuses se rapprochaient un peu des idées du paganisme ou de la philosophie.

3 Dans les sept premiers livres, deux de la guerre des Perses, deux de la guerre des Vandales, et trois de la guerre des Goths, Procope a tiré d'Appien la division des

livres d'Agathias servent de suite, sont dignes d'estime, et ils offrent une imitation pénible, mais heureuse, des écrivains attiques, ou du moins des écrivains asiatiques de l'ancienne Grèce. Il dit ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu, avec la franchise d'un soldat, d'un homme d'état et d'un voyageur. Son style cherche toujours la force et l'élégance, et il l'atteint souvent : ses réflexions, surtout dans les harangues qui sont trop nombreuses, prouvent une grande connaissance des affaires politiques; et l'historien, excité par la noble ambition de charmer et d'instruire la postérité, semble dédaigner les préjugés du peuple et la flatterie des cours. Les contemporains de Procope lurent ses écrits [1], et leur donnèrent des éloges [2]. Il les déposa respectueusement au pied du trône; mais l'orgueil de l'empereur dut être blessé, d'y voir toujours un héros qui éclipse la gloire de son oisif souverain. L'esprit et la crainte d'un esclave subjuguèrent la noble dignité d'un homme indépendant; et le secrétaire de Bélisaire publia les six livres des édifices impériaux, pour obtenir son pardon et une récompense. Il avait eu l'habileté de choisir un sujet brillant, dans lequel il pouvait faire ressortir le génie, la magnificence et la piété d'un prince qui, en qualité de conquérant et de législateur, avait surpassé les vertus *puériles* de Thémistocle et de Cyrus [1]. L'adulateur trompé se vengeait par des calomnies, et un coup d'œil de faveur le détermina à suspendre ou à supprimer un libelle [2], où le Cyrus romain n'est plus qu'un odieux et méprisable tyran; où l'on dit sérieusement que Justinien et sa femme Théodora étaient des démons qui avaient pris une forme humaine pour détruire le genre humain [3]. Tant de bassesses ternissent sans doute la réputation de Procope, et nuisent à la confiance qu'il pourrait inspirer; toutefois, lorsqu'on a mis à l'écart le venin de la malignité, plusieurs de ses anecdotes, et même les faits les plus honteux, dont il avait laissé entrevoir quelques-uns dans son histoire publique, sont prouvés par leur nature même et par des témoignages authentiques [4]. A l'aide de ces différens matériaux, je vais décrire le règne de Justinien, qui occupera un grand

provinces et des guerres. Quoique le huitième livre ait pour titre *De la guerre des Goths*, c'est un supplément général qui contient toute sorte de matières jusqu'au printemps de l'année 553. Agathias prend l'histoire à cette époque, et raconte les faits jusqu'en 559. (Pagi, *Critica*, A. D. 579, n° 5.)

1 La destinée littéraire de Procope a été assez malheureuse : 1° Léonard Arétin déroba et publia sous son nom les livres *De BelloGothico*. (Fulginii, 1470, Venet., 1471, *apud Janson*; Mattaire, Annal. Typograph., t. I, *edit. posterior.*, p. 290, 304, 279, 299; voyez Vossius, *de Hist. Lat.*, l. III, c. 5, et la faible défense du Journal de Littérature de Venise, t. XIX, p. 207.); 2° Ses ouvrages ont été mutilés par les premiers traducteurs latins, Christopher Persona (même journal, t. XIX, p. 340-348), et Raphaël de Volaterra, Huet (*de Claris Interpretibus*, p. 166), qui ne consultèrent pas même les manuscrits de la bibliothèque du Vatican, dont ils étaient gardes (Aleman. *in Præfat. Anecdot.*). 3° Le texte grec n'a été imprimé qu'en 1607 par Hoeschelius d'Augsbourg (Dictionnaire de Bayle, t. II, p. 782); 4° L'édition, appelée de Paris, et mal exécutée, a été faite, en 1663, par Claude Maltret, jésuite de Toulouse, qui se trouvait éloigné des presses du Louvre et du manuscrit du Vatican, dont il tira néanmoins quelques passages. Les commentaires, etc., qu'il avait promis, n'ont jamais paru. L'Agathias de Leyde, 1594, a été convenablement réimprimé par l'éditeur de Paris, avec la version latine de Bonaventure Vulcanius, savant interprète (Huet, p. 176.)

2 Agathias, *in Præfat.*, p. 7, 8, l. IV, p. 137; Evagrius, l. IV, c. 12; voyez aussi Photius, cod. 63, p. 65.

1 Κυρου παιδεια, dit-il (*Præfat. ad Lib. de Ædificiis*, περι κτισματων) ne signifie que Κυρυ παιδια, ou c'est un misérable jeu de mots. Procope prend dans ces cinq livres le style d'un chrétien et celui d'un courtisan.

2 Procope se trahit lui-même (*Præfat. ad Anecdot.*, c. 1, 2, 5), et Suidas (t. III, 186, édit. de Kuster) compte les Anecdotes pour le neuvième livre. Le silence d'Evagrius est une faible objection. Baronius (A. D. 548, n° 24) regrette la perte de cette histoire secrète. Elle était alors dans la bibliothèque du Vatican, dont il avait l'intendance, et elle fut publiée pour la première fois seize ans après sa mort, avec les notes savantes, mais partiales, de Nicolas Alemanus. (Lugd. 1623.)

3 On y dit que Justinien était un âne; qu'il ressemblait en tout à Domitien; que les amans de Théodora furent chassés de son lit par des démons leurs rivaux; qu'on avait prédit son mariage avec un grand démon; qu'un moine vit sur le trône le prince des démons sous l'apparence de Justinien; que les domestiques qui montaient la garde aperçurent un visage sans traits marqués, un corps sans tête, qui marchait, etc., etc. Procope déclare qu'il croyait, ainsi que ses amis, à tous ces contes (c. 12).

4 Montesquieu (Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, c. 20) adopte ces anecdotes, et il les trouve d'accord, 1° avec la faiblesse de l'empire, 2° avec l'instabilité des lois de Justinien.

espace. Ce chapitre développera les progrès de la fortune et le caractère de Théodora, les factions du cirque, et la paisible administration du souverain de l'Orient. Je raconterai, dans les trois chapitres suivans, les guerres qui achevèrent la conquête de l'Afrique, et je dirai les victoires de Bélisaire et de Narsès, sans dissimuler la vanité de leurs triomphes, ou les qualités guerrières des héros de la Perse et de la nation des Goths. Je traiterai ensuite de la jurisprudence établie par Justinien, et de ses opinions théologiques, des controverses et des sectes qui divisent encore l'église d'Orient, et du code de lois romaines que suivent ou respectent les nations modernes de l'Europe.

I. Justinien, revêtu de l'autorité suprême, la partagea avec la fameuse Théodora [1], qu'il aimait, et dont l'étrange fortune ne peut être regardée comme le triomphe de la vertu féminine. Sous le règne d'Anastase, le soin des bêtes féroces qu'entretenait la faction des verts, à Constantinople, était confié à Acacius, originaire de l'île de Chypre, et qu'on surnomma le *maître des ours*. Après sa mort, cette commission sortit de sa famille, malgré la vigilance de sa veuve, qui avait eu soin de se ménager un second mari à qui elle voulait procurer l'emploi du premier. Acacius laissa trois filles, Comito [2], Théodora et Anastasie : l'aînée n'avait pas plus de sept ans. Leur mère, qui se trouvait réduite à la misère, et qui criait à l'injustice, fit paraître les jeunes orphelines en habit de suppliantes, au milieu de l'amphithéâtre, un jour de fête solennelle. La faction des bleus les reçut avec compassion celle des verts avec mépris, et cette différence d'accueil, qui blessa profondément le cœur de Théodora, influa beaucoup par la suite sur l'administration de l'empire. A mesure que les trois sœurs avancèrent en âge et que leur beauté se développa, elles se dévouèrent successivement aux plaisirs publics et particuliers du peuple de Bysance; et Théodora, après avoir paru sur la scène sous un costume d'esclave, avec un siége sur la tête, eut enfin la permission de représenter pour son compte. Elle ne dansait point, elle ne chantait pas, elle ne jouait point de la flûte, et ses talens se bornaient à l'art de la pantomime; elle excellait dans les rôles bouffons, et, dès qu'elle enflait ses joues, et que, prenant un ton et des gestes comiques, elle se plaignait des coups qu'elle avait reçus, des éclats de rire et des applaudissemens remplissaient le théâtre de Constantinople. Sa beauté [1] obtenait des éloges plus flatteurs, et donnait des plaisirs plus vifs. Ses traits avaient de la délicatesse et de la régularité; son teint était frais et naturel, quoiqu'un peu pâle; tous ses sentimens se manifestaient à l'instant par la vivacité de son regard; ses mouvemens aisés développaient les grâces d'une taille peu élevée mais élégante; et l'amour ou l'adulation pouvait défier le pinceau du peintre et celui du poète de rendre les agrémens de sa figure; mais, en se montrant chaque jour sur des tréteaux, et en se prostituant avec tant de facilité, elle avilissait ses charmes; elle les abandonnait indistinctement pour un salaire aux citoyens et aux étrangers de tous les rangs et de toutes les professions. L'heureux soupirant à qui elle avait promis une nuit de délices était souvent chassé de son lit par un favori plus robuste ou plus riche; et, lorsqu'elle paraissait dans les rues ceux qui voulaient éviter le scandale ou la tentation fuyaient sa présence. L'historien satirique n'a pas craint [2]

[1] Voyez, touchant la vie et les mœurs de l'impératrice Théodora, les Anecdotes, et surtout le C. 1, 5, 9, 10-15, 16, 17, avec les savantes notes d'Alemanus, auxquelles je renvoie toujours, lors même que je ne les indique pas.

[2] Comito épousa par la suite Sittas, duc d'Arménie. Il paraît que Sittas fut le père, ou du moins que Comito fut la mère de l'impératrice Sophie. Les deux neveux de Théodora, dont parlent quelques auteurs, étaient peut-être fils d'Anastasie (Aleman., p. 30, 31.)

[1] On plaça sa statue sur une colonne de porphyre au milieu de Constantinople. Voyez Procope (*de Ædificiis*, l. I, c. 11) qui fait son portrait dans les Anecdotes, c. 10, Aleman. (p. 47) en cite un d'après une mosaïque de Ravenne surchargée de perles et de joyaux, mais fort belle cependant.

[2] Alemanus a supprimé un fragment un peu trop libre des Anecdotes (c. 9) qui se trouvait dans le manuscrit du Vatican, et les éditions de Paris et de Venise l'ont omis également. La Mothe le Vayer (t. VIII, p. 155) est le premier qui ait indiqué ce passage curieux et authentique (Jortin's *Remarks*, vol. IV, p. 366), qu'on lui envoya de Rome, et qu'on a publié depuis dans le Menagiana (t. III, p. 254-259) avec une traduction latine.

de décrire les scènes de nudité qu'elle osa offrir en plein théâtre [1]. Après avoir épuisé tout ce que l'art peut ajouter aux plaisirs sensuels[2], elle murmurait encore de la parcimonie de la nature [3]; mais il faut jeter le voile d'une langue morte sur ses murmures, sur ses plaisirs, et sur ses raffinemens. Au milieu de ces honteux et méprisables triomphes, elle quitta la capitale pour accompagner Écebole, Tyrien, qui venait d'obtenir le gouvernement de la Pentapole d'Afrique. Cette union dura peu; Écebole éloigna bientôt une concubine infidèle et dispendieuse. Arrivée à Alexandrie, elle y éprouva la misère, et, ayant repris le chemin de Constantinople, toutes les villes de l'Orient qui se trouvèrent sur sa route jouirent de la belle Chyprienne, qui semblait digne en effet d'avoir reçu le jour dans l'île de Vénus. Le libertinage de Théodora et d'odieuses précautions la garantirent du danger qu'elle redoutait. Elle devint cependant mère une fois, mais une seule fois. L'enfant, élevé en Arabie par son père, sut, à la mort de celui-ci, qu'il était fils d'une impératrice. Le jeune homme, plein de candeur et d'ambitieuses espérances, se hâta d'arriver à la cour, et il fut admis en présence de sa mère. Comme on ne le revit plus, même après la mort de Théodora, on reproche, avec raison peut-être, à la femme de Justinien, d'avoir étouffé par un crime un secret si contraire à sa vertu.

A l'époque de la vie où sa fortune était si abjecte et son nom si flétri, un songe, ou un rêve de son imagination, lui annonça qu'elle deviendrait l'épouse d'un puissant monarque. Ne doutant point de sa grandeur future, elle quitta la Paphlagonie, et revint à Constantinople. Elle prit, en habile comédienne, le maintien de la décence; elle fila de la laine afin de pourvoir à ses besoins; elle affecta de mener une vie chaste et retirée dans une petite maison, dont elle fit ensuite un magnifique temple [1]. Sa beauté, grâce à l'artifice ou au hasard, attira bientôt et captiva Justinien, qui exerçait déjà un empire absolu sous le nom de son oncle. Elle parvint peut-être à le tromper sur le prix de ces faveurs qu'elle avait prodiguées si souvent aux hommes des classes les plus viles; peut-être enflamma-t-elle d'abord, par de modestes refus et ensuite par des raffinemens sensuels, les désirs d'un amant qui, par sa nature ou par dévotion, avait l'habitude des longues veilles et de l'abstinence. Lorsque ses premiers transports furent calmés, elle sut conserver le même ascendant sur son esprit par le mérite plus réel de son caractère et de son intelligence. Celui-ci se plaisait à relever et à enrichir l'objet de ses amours; il répandit à ses pieds les trésors de l'Orient, et le neveu de Justin résolut, peut-être d'après ses scrupules, de donner à sa concubine le caractère sacré de son épouse. Mais les lois de Rome défendaient expressément le mariage d'un sénateur avec une femme déshonorée par une extraction servile, ou par la profession du théâtre. L'impératrice Lupicina ou Euphémia, qui était née d'une famille de barbares, et qui avait des mœurs grossières, mais une vertu sans tache, ne voulut point d'une prostituée pour sa nièce; et Vigilantia elle-même, mère de Justinien, qui portait en tout les principes religieux jusqu'à la superstition, quoiqu'elle convînt de l'esprit et de la

[1] Après avoir dit qu'elle portait une ceinture étroite, car une femme ne pouvait pas se montrer sur le théâtre absolument nue, Procope ajoute : *αναπεπτωκυια τε εν τῳ εδαφει ὑπτια εκειτο. Θητες δε τινες... κριθας αὐτη ὑπερθεν των αιδοιων ἐρριπτον ἀς δε οι χηνες, δι ες τουτο παρεσκευασμενοι ετυγχανον τοις στομασιν ενθενδε κατα μιαν ανελομενοι εσθιον.* Un savant prélat, qui ne vit plus, aimait beaucoup à citer ce passage dans la conversation.

[2] Théodora surpassait la Crispa d'Ausonne (Epigram. 71) qui imitait le *capitalis luxus* des femmes de Nola. (Voyez Quintilien, *Inst.* VIII, 6, et Torrentius *ad Horat. Sermon.*, l. I, sat. 2, v. 101.) Elle fit un célèbre souper environnée de trente esclaves, et dix des plus jeunes obtinrent les faveurs de Théodora. Sa charité était universelle.

Et lassata viris, necdum satiata, recessit.

[3] *Ηδε κακ' τριων τρυπηματων εργαζομενη ενεκαλει τῃ φυσει δυσφορουμενη ὁτι δὴ μη και τιτθους αὐτη εὐρυτερον ἢ νυν εισι τρυπῳη ὁπως δυνατη ειη και εκεινῃ εργαζεσθαι.* Elle désirait un quatrième autel pour y faire de nouvelles libations au dieu d'amour.

[1] Anonym. *de Antiquitate Constantinopolis*, l. III, 132, *in Banduri Imperium Orient.*, t. I, p. 48. Ludewig (p. 154) observe judicieusement que Théodora, devenue impératrice, n'aurait pas voulu immortaliser un mauvais lieu, et je suppose qu'elle bâtit le temple sur les fondemens de la maison plus modeste et plus chaste qu'elle habita à son retour de la Paphlagonie.

beauté de Théodora, craignait que la légèreté et la morgue de cette femme artificieuse ne corrompissent la piété et le bonheur de son fils. La passion de Justinien triompha de ces obstacles. Il attendit la mort de l'impératrice; il méprisa les larmes de sa mère, qui ne tarda pas à mourir de douleur, et on publia, au nom de l'empereur Justin, une loi qui abolissait la sévère jurisprudence de l'antiquité. On laissait un glorieux repentir (ce sont les termes de l'édit) aux malheureuses qui avaient prostitué leurs personnes sur le théâtre, et on leur permettait de contracter une union légale avec les plus illustres des Romains [1]. Bientôt cette loi fut consacrée par la célébration du mariage solennel de Justinien et de Théodora, dont la dignité s'éleva dans la proportion de celle de son amant; et, dès que Justin eut revêtu son neveu de la pourpre, le patriarche de Constantinople plaça le diadème sur les têtes de l'empereur et de l'impératrice de l'Orient. Les honneurs que la sévérité des mœurs romaines avait accordés aux femmes des princes ne pouvaient satisfaire ni l'ambition de Théodora ni la passion de son mari. Il la plaça sur le trône avec le rang d'un collègue son égal et indépendant de lui, et on exigea des gouverneurs de provinces un serment de fidélité à Justinien et à Théodora [2]. L'Orient se prosterna devant le génie et la fortune de la fille d'Acacius. Cette femme déshonorée, qui, au milieu de la capitale de l'empire, s'était montrée nue sous les yeux d'une foule innombrable de spectateurs, fut, dans cette même ville, adorée comme une reine par de graves magistrats, par des évêques orthodoxes, et par des généraux victorieux et des monarques captifs [1].

Ceux qui croient que la perte de la chasteté déprave entièrement l'esprit des femmes, écouteront avec intérêt toutes ces invectives de la jalousie des individus ou du ressentiment populaire, qui, dissimulant les vertus de Théodora, ont exagéré ses vices, et jugé sans pitié les premières habitudes de la jeune courtisane. Elle refusa souvent, par un sentiment de pudeur ou de mépris, le servile hommage de la multitude; elle s'éloignait du grand jour de la capitale, qu'elle ne pouvait plus souffrir, et elle passait la plus grande partie de l'année dans des palais et des jardins situés sur la côte de la Propontide et du Bosphore. Elle dévouait ses heures de loisir aux soins de sa beauté, aux plaisirs du bain et de la table, et on la trouvait sur un lit de repos durant plusieurs heures du matin et du soir. Des favorites et des eunuques, dont elle satisfaisait les caprices aux dépens de la justice, occupaient l'intérieur de son appartement. Les plus illustres personnages de l'état remplissaient son obscure et malpropre antichambre; et lorsque enfin, après une longue et ennuyeuse attente, on leur permettait de baiser ses pieds, ils étaient exposés à éprouver, selon qu'elle était plus ou moins mal disposée, l'arrogance silencieuse d'une impératrice, ou la légèreté capricieuse d'une comédienne. Si son avarice accumula des trésors immenses, c'est que peut-être elle cherchait à se prémunir d'avance contre la mort de son mari, qui ne lui eût laissé aucune alternative entre la ruine et le trône. La crainte ainsi que l'ambition l'irrita peut-être contre deux généraux, qui, durant une maladie de l'empereur, déclarèrent indiscrètement qu'ils n'étaient pas disposés à se soumettre au choix de la capitale. Mais le reproche de cruauté, qui au reste ne s'accorde point avec les vices plus doux de ses premières années, a imprimé sur sa mémoire une tache ineffaçable.

[1] L'ancienne loi se trouve dans le Code de Justinien, l. v, tit. 5, loi 7, tit. 27, loi 1, à la date des années 336 et 454. (Aleman., p. 36, 96). Dans le nouvel édit publié l'an 521 ou 522, on eut la maladresse d'abolir seulement la clause des *mulieres scenicæ, libertinæ tabernariæ*. Voyez les Novelles, 89 et 117; et un rescrit grec de Justinien aux évêques (Aleman., p. 41).

[2] « Je jure par le Père, etc., par la Vierge Marie, par » les quatre Évangiles, *quæ in manibus teneo*, et par » les saints archanges, Michel et Gabriel, *puram con-* » *scientiam germanumque servitium me servaturum* » *sacratissimis DDNN. Justiniano et Theodoræ con-* » *jugi ejus*. (Novell. VIII, tit. 3.) Ce serment les liait-il envers Théodora en cas de veuvage? *Communes tituli et triumphi*, etc. (Aleman., p. 47, 48.)

[1] Warburton trouve une allusion personnelle à Théodora dans ces vers :

Let greatness own her, and she's mean no more, etc.

qui offrent un tableau général du vice triomphant; mais je n'ai pas son télescope critique.

Ses nombreux espions observaient et rapportaient toutes les actions, toutes les paroles, et tous les regards contraires à sa dignité. Elle faisait jeter dans ses prisons particulières [1], inaccessibles aux enquêtes de la justice, ceux qu'ils accusaient; et on ajoute que souvent le fouet, la torture, les supplices furent infligés en présence de ce tyran féminin, insensible à toute prière comme à toute pitié. Elle assistait à la torture ou à la fustigation de ses victimes [2]. Quelques personnes expirèrent dans des cachots malsains; d'autres reparurent dans le monde après avoir perdu leur raison, leur fortune, et l'usage de leurs membres. L'implacable Théodora étendait pour l'ordinaire sa vengeance sur les enfans de ceux qu'elle avait soupçonnés ou opprimés; et, lorsqu'elle avait prononcé la mort ou l'exil d'un évêque ou d'un sénateur, elle les livrait à un satellite de confiance, et ne manquait pas d'ajouter pour hâter l'exécution : « Si vous ne vous conformez pas à mes ordres je jure par celui » qui régnera à jamais, de vous faire écorcher vif [3]. »

Si l'hérésie n'eût pas pas souillé la foi de Théodora, sa dévotion exemplaire aurait expié, dans l'esprit des contemporains, son orgueil, son avarice et sa cruauté; mais, si elle employa son crédit à calmer la fureur intolérante de l'empereur, le siècle présent lui tiendra compte de sa religion, et aura beaucoup d'indulgence pour ses erreurs théologiques [4]. Le nom de Théodora se trouve dans tous les établissemens de piété ou de charité que fit Justinien; et on peut attribuer l'institution la plus bienfaisante de son règne à son affection pour ses sœurs moins fortunées, que le libertinage ou la misère avait jetées dans la prostitution. Un palais de la côte asiatique du Bosphore devint un couvent spacieux et magnifique, et elle y pourvut d'une manière fastueuse à la subsistance de cinq cents femmes qu'elle tira des rues et des mauvais lieux de Constantinople. Ces femmes, s'y dévouèrent à une prison perpétuelle, et la reconnaissance de la plupart d'entre elles, pour la généreuse bienfaitrice qui les avait arrachées à la misère et au péché, fit oublier le désespoir de quelques-unes qui se précipitèrent dans la mer [1]. Justinien lui-même vantait la prudence de Théodora, et il attribuait ses lois aux sages conseils de sa respectable femme, qu'il regardait comme un don de la divinité [2]. Elle déploya son courage au milieu du tumulte du peuple et des terreurs de la cour. Sa chasteté après son mariage se prouve par le silence de ses ennemis les plus implacables; et, quoique la fille d'Acacius pût être rassasiée d'amour, on doit cependant des éloges à la fermeté d'un caractère qui a pu sacrifier le plaisir ou l'habitude à son devoir ou à son intérêt. Malgré ses vœux et ses prières, elle n'eut jamais de fils légitime, et sa fille unique mourut en bas âge [3]. Son empire cependant sur l'esprit de l'empereur fut toujours absolu; elle le conserva par ses artifices ou par son mérite; et les brouilleries apparentes des deux époux devinrent funestes dans tous les temps aux courtisans qui y ajoutèrent foi. Les débauches de sa jeunesse avaient peut-être affaibli sa santé qui fut toujours délicate, et ses médecins lui ordonnèrent les bains chauds de Pythie. Le préfet du prétoire, le grand-trésorier, plusieurs comtes et patriciens, et un

[1] Ses prisons, qu'on appelait le Labyrinthe ou le Tartare (Anecdot., c. 4), étaient sous le palais. L'obscurité est favorable à la cruauté, mais elle donne lieu aussi aux calomnies et aux fables.

[2] Saturninus, qui avait osé dire que sa femme, favorite de l'impératrice, ne s'était pas trouvée ἄτρητος la première nuit de son mariage (Anecdot., c. 17) fut fouetté; c'était là du moins une sorte de plaisanterie.

[3] *Per viventem in sæcula, excoriari te faciam.* (Anastasius, *de Vitis Pont. Roman. in Vigilio*, p. 40.)

[4] Ludewig., p. 161-166. Je crois ce qu'il dit sur ce point, quoique d'ailleurs il ait peu de charité.

[1] Comparez les Anecdotes (c. 17) avec le livre des Édifices (l. I, c. 9.) Quelle différence de tournure dans le récit du même fait! Jean Malala (t. II, p. 174, 175) observe qu'en cette occasion, ou dans une occasion pareille, elle habilla les filles qu'elle avait achetées dans les mauvais lieux à cinq *aurei* chacune.

[2] Novell. VIII, 1. L'empereur fait ici allusion à Théodora. Les ennemis de l'impératrice lisaient Dæmonodora. (Aleman., p. 66.)

[3] Saint Sabas refusa de prier pour que Théodora eût un fils, de peur que ce fils ne devînt plus hérétique qu'Anastase lui-même. (Cyril., *in Vit. S. Sabæ*, *apud Aleman.*, p. 70-109.)

brillant cortége de quatre mille personnes, la suivirent dans ce voyage. On répara les grands chemins à son approche; on éleva un palais pour la recevoir. En traversant la Bithynie, elle distribua des aumônes considérables aux églises, aux monastères et aux hôpitaux, afin qu'ils implorassent la bénédiction du ciel pour le rétablissement de sa santé [1]. Enfin elle mourut d'un cancer [2], la vingt-quatrième année de son mariage, et la vingt-deuxième de son règne; et Justinien, qui, au lieu d'une femme de théâtre et d'une vile prostituée, aurait pu choisir la plus pure et la plus noble femme de l'Orient, versa des larmes sur sa perte, qui lui semblait irréparable [3].

II. On remarque une différence essentielle dans les jeux de l'antiquité. Parmi les Grecs les personnages les plus éminens y jouaient un rôle; mais les Romains n'y paraissaient que comme spectateurs. Le stade olympique était ouvert à la fortune, au mérite, et à l'ambition; et si les candidats comptaient assez sur leur habileté et sur leur savoir, ils pouvaient marcher sur les traces de Diomède et de Ménélas, et conduire eux-mêmes leurs chevaux dans la carrière [4]. Dix, vingt, quarante chars s'élançaient au même instant; le vainqueur obtenait une couronne de laurier, et des vers lyriques, plus durables que les monumens de marbre et d'airain, célébraient sa gloire et celle de sa famille et de son pays. Mais, à Rome, le sénateur ou même le citoyen qui se respectait aurait rougi de montrer dans le cirque sa personne ou ses chevaux. Les jeux se donnaient aux frais de la république, des magistrats ou des empereurs; on abandonnait les rênes des coursiers à des mains serviles; et, si les profits d'un conducteur de char chéri du peuple excédaient quelquefois ceux d'un avocat, on doit les regarder comme une suite de l'extravagance publique, et des riches salaires qu'on payait à une profession frappée de déshonneur. On n'employa d'abord que deux chars; le conducteur du premier était vêtu de *blanc*, et le second de *rouge*. On y ajouta ensuite deux autres chars avec la couleur *verte* et le *bleu de mer*; et les courses se répétant vingt-cinq fois, cent chars contribuaient le même jour à la pompe du cirque. Les quatre factions ne tardèrent pas à obtenir la sanction de la loi, et on leur supposa une origine mystérieuse. On dit que les quatre couleurs, adoptéees sans dessein, venaient des divers aspects qu'offre la nature dans les quatre saisons; qu'elles représentaient les feux de la canicule, les neiges de l'hiver, les teintes foncées de l'automne, et l'agréable verdure du printemps [1]. D'autres les faisaient venir des élémens, et non pas des saisons: ils voulaient que la lutte du vert et du bleu figurât la lutte de la Terre et de l'Océan; que leurs victoires respectives annonçassent une récolte abondante ou une navigation heureuse: et ainsi les hostilités des cultivateurs et des marins étaient, à quelques égards, moins absurdes que l'aveugle fureur du peuple de Rome, qui dévouait sa vie et sa fortune à la couleur qu'il adoptait. Les princes les plus

[1] Voyez Jean Malala, t. II, p. 174; Théophanes, p. 158; Procop. *de Ædif.*, l. V, c. 3.

[2] « Theodora, chalcedonensis synodi inimica, cance» ris plagâ toto corpore perfusa, vitam prodigiose fini» vit. » (Victor Tununensis, *in Chron.*) Un orthodoxe est de fer contre la pitié en pareille occasion. Alemanus (p. 12, 13) ne voit dans l'ευσεβως εκοιμηθη de Théophanes, que des expressions polies qui ne supposent ni piété ni repentir. Mais, deux années après la mort de Théodora, Paul Silentiarius (*in Proem.*, v, 58-62) en parle comme d'une sainte.

[3] Comme elle persécuta les papes et rejeta les décrets d'un concile, Baronius épuise contre elle les noms d'Ève, de Dalila, d'Hérodiade, etc.; il a recours ensuite à son infernal dictionnaire, *civis inferni — alumna dæmonum — satanico agitata spiritu — œstro percita diabolico*, etc., etc. A. D. 548, nº 24.

[4] Le vingt-troisième livre de l'Iliade nous offre un tableau vivant des courses de chars chez les Grecs, des mœurs, des passions, et du courage de ceux qui se présentaient dans la carrière. La dissertation de West sur les jeux olympiques (sect. 12-17) donne sur ce point des détails curieux et authentiques.

[1] Les *Albati*, les *Russati*, les *Prasini* et les *Veneti* représentent les quatre saisons, selon Cassiodore (*Var.* III, 51), qui emploie beaucoup d'esprit et d'éloquence pour expliquer ce prétendu mystère. Les trois premiers mots peuvent être rendus par les *blancs*, les *rouges* et les *verts*. Celui de *venetus* équivaut, dit-on, à *cæruleus*, qui a des acceptations diverses, et qui est vague. Il signifie proprement la couleur du ciel réfléchi dans la mer; mais la nécessité et l'usage obligent d'employer ici le mot de bleu comme un terme équivalent. (Voyez Robert Étienne, *sub voce* et Spence's *Polymetis*, p. 228.)

sages dédaignèrent et favorisèrent cette folie; mais les noms de Caligula, de Néron, de Vitellius, de Verus, de Commode, de Caracalla, et d'Héliogabale, furent inscrits sur la liste des verts : ils fréquentaient les écuries de cette faction; ils applaudirent à ses favoris; ils châtièrent ses antagonistes; et, en imitant ou affectant les mœurs de ce parti, ils méritèrent l'estime de la populace. Des querelles sanguinaires et tumultueuses troublèrent les jeux du cirque jusqu'à la dernière période des spectacles de Rome; et Théodoric, entraîné par la justice ou par l'affection, interposa son autorité en faveur des verts contre la violence d'un consul et d'un patricien dévoués passionnément aux bleus [1].

Constantinople adopta les folies de l'ancienne Rome, sans adopter ses vertus; et les factions qui avaient agité le cirque troublèrent l'hippodrome avec une nouvelle fureur. Sous le règne d'Anastase, le fanatisme de religion accrut cette frénésie populaire; et les verts, qui avaient lâchement caché des pierres et des poignards dans des paniers de fruits, massacrèrent trois mille bleus au milieu d'une fête solennelle [2]. La contagion se répandit de la capitale dans les provinces et les villes de l'Orient, et deux couleurs, adoptées pour l'amusement du public, donnèrent lieu à deux factions puissantes et irréconciliables, qui ébranlèrent les fondemens d'une administration faible [3]. Les dissensions populaires, fondées sur les intérêts les plus sérieux, sur les prétextes les plus saints, ont rarement égalé l'obstination de cette discorde, qui bouleversa des familles, divisa les amis et les frères, et excita les femmes, quoiqu'on ne les vît guère dans le cirque, à épouser les inclinations de leurs amans, et à contrarier les désirs de leurs maris. On foula aux pieds toutes les lois divines et humaines; et, tant que l'une des factions fut heureuse, ses aveugles partisans parurent ne pas s'embarrasser de la misère individuelle ou des malheurs publics. On vit à Antioche et à Constantinople la licence de la démocratie, sans la liberté de cette forme de gouvernement; et, pour arriver aux dignités civiles ou ecclésiastiques, l'appui d'une faction devint nécessaire. On imputa aux verts un attachement secret à la famille ou à la secte d'Anastase. Les bleus soutenaient avec fanatisme la cause de l'orthodoxie et de Justinien [1]; et l'empereur reconnaissant protégea plus de cinq années les désordres d'une faction, dont les émeutes, dirigées à propos, intimidèrent le palais, le sénat, et les villes de l'Orient. Ceux-ci, enorgueillis de la faveur du prince, prirent un vêtement barbare pour inspirer la terreur; ils adoptèrent la longue chevelure, les larges habits et les manches étroites des Huns, une démarche fière et une voix bruyante. Le jour, ils cachaient leurs poignards à deux tranchans; mais on les trouvait la nuit, armés, et en troupes nombreuses prêts à toute espèce de violence et de rapines. Ces brigands dépouillaient et souvent assassinaient les verts, et même les citoyens paisibles; et il était dangereux de porter des boutons et des ceintures d'or, ou de se montrer dans les rues de la capitale après le coucher du soleil. Leur audace, accrue par l'impunité, osa pénétrer dans les maisons des particuliers; ils devenaient incendiaires, pour faciliter leur attaque ou cacher leurs crimes. Aucun lieu ne garantissait de leurs déprédations; pour satisfaire leur avarice ou leur vengeance, ils égorgeaient un grand nombre d'innocens. Des mœurs atroces souillaient les églises et les autels, et les assassins ne craignaient pas de se vanter de donner la mort d'un seul coup de poignard. La jeunesse de Constantinople, disposée à la disso-

[1] Voyez Onuphrius Panvinius, *de Ludis circensibus*, l. I, c. 10, 11; la dix-septième note de l'Histoire des Germains, par Masco et Aleman., *ad* c. 7.

[2] Marcellinus, *in Chron.*, p. 47. Au lieu du mot vulgaire *veneta*, il emploie les termes plus recherchés de *cærulea* et de *cærealis*. Baronius (A. D. 501, n° 4, 5, 6) croit que les bleus étaient orthodoxes, tandis que Tillemont s'irrite contre cette supposition, et ne peut pas concevoir que des hommes tués au milieu d'un jeu soient des martyrs. (*Hist. des Emp.*, t. VI, p. 554.)

[3] Voyez Procope, *Persic.*, l. I, c. 24. L'historien *public* n'est pas plus favorable que l'historien *secret*, lorsqu'il décrit les vices des factions et du gouvernement. Aleman. (p. 26) a cité un beau passage de Grégoire de Nazianze, qui prouve combien le mal était invétéré.

[1] La partialité de Justinien pour les bleus (Anecdot., c. 7) est attestée par Evagrius (Hist. ecclés., l. IV, c. 32), et par Jean Malala (t. II, p. 138, 139) particulièrement à l'égard d'Antioche, et par Théophanes (p. 142).

lution, se rangea du parti des bleus, qui se permettaient tant de désordres. Les lois gardaient le silence, les liens de la société civile étaient relâchés; on forçait les créanciers à rendre leurs titres, les juges à révoquer leurs arrêts, les maîtres à affranchir leurs esclaves, les pères à fournir aux profusions de leurs enfans, et de nobles matrones à se prostituer à leurs domestiques : on enlevait du milieu des familles de jeunes garçons d'une figure agréable; on attentait à la pudeur des femmes sous les yeux de leurs maris; et quelques-unes se tuèrent pour échapper à l'infamie [1]. Les verts, persécutés par leurs ennemis, et abandonnés par les magistrats, prirent, dans leur désespoir, la résolution de se venger eux-mêmes, et peut-être d'user de représailles; mais ceux qui survécurent au carnage furent traînés à l'échafaud; d'autres se réfugièrent dans les bois et les cavernes, d'où ils sortaient pour piller indistinctement tous les membres d'une société qui les avait chassés de son sein. Les ministres de la justice assez courageux pour punir les crimes et braver le ressentiment des bleus furent les victimes de leur zèle : un préfet de Constantinople chercha un asile à Jérusalem; un comte de l'Orient fut battu de verges, et un gouverneur de Cilicie pendu, par ordre de Théodora, sur le tombeau de deux assassins qu'il avait condamnés pour le meurtre d'un de ses valets, et un attentat contre sa propre vie [2]. Un ambitieux peut désirer de fonder sa grandeur sur le désordre public; mais il est de l'intérêt et du devoir d'un souverain de maintenir l'autorité des lois. Le premier édit de Justinien, renouvelé souvent et exécuté quelquefois, annonce une ferme résolution de soutenir les innocens et de châtier les coupables sans aucune distinction de titres ou de *couleurs*; mais les affections secrètes, les habitudes et les craintes de l'empereur faisaient toujours pencher la balance du côté des bleus. Après une apparence de combat, son équité se soumit sans répugnance aux inflexibles passions de Théodora, et l'impératrice n'oublia ou ne pardonna jamais les insultes qu'avait reçues la comédienne. Justin-le-Jeune annonça, en montant sur le trône, qu'il rendrait à tous une justice impartiale et rigoureuse, et condamna ainsi d'une manière indirecte la partialité du règne précédent, et on lut ces paroles dans son édit : « Bleus, rappelez-vous » que Justinien n'est plus; Verts, songez » qu'il existe encore [1] ».

La haine mutuelle et la réconciliation momentanée des deux factions amenèrent une sédition qui réduisit en cendres presque toute la ville de Constantinople. La cinquième année de son règne, Justinien célébra la fête des Ides de janvier : les clameurs des verts ne cessaient de troubler les jeux. L'empereur garda le silence jusqu'à la vingt-unième course. A la fin, ne pouvant plus se contenir, il commença, en phrases coupées, par l'organe d'un crieur, le plus singulier dialogue [2] qu'il y ait jamais eu entre un prince et ses sujets. Les premiers cris furent respectueux et modestes; les chefs accusèrent d'oppression les ministres subalternes, et souhaitèrent à l'empereur une longue vie et des victoires. « Insolens, s'écria Justi» nien, soyez attentifs; et vous, Juifs, Sama» ritains et Manichéens, gardez le silence. » Les verts, pour exciter sa compassion, répondirent de concert : « Nous sommes » pauvres, nous sommes innocens, nous » essuyons des injustices, nous n'osons nous » montrer dans les rues : une persécution gé» nérale accable notre parti et notre couleur;

[1] Une femme, dit Procope, qui fut enlevée et presque violée par un bleu, se précipita dans le Bosphore. Les évêques de la seconde Syrie (Aleman., p. 26) racontent avec douleur un suicide de cette espèce, crime ou gloire de la chasteté féminine, et nomment l'héroïne.

[2] Le témoignage suspect de Procope (Anecdot., c. 17) est appuyé de celui d'Évagrius, auteur moins partial, qui confirme le fait, et qui dit les noms. Jean Malala (t. II, p. 139) raconte la mort tragique du préfet de Constantinople.

[1] Voyez Jean Malala, t. II, p. 147. Il avoue que Justinien était attaché aux bleus. Procope (Anecdot., c. 10) voit peut-être avec trop de raffinement et un esprit trop soupçonneux la discorde apparente de l'empereur et de Théodora. (Lisez Aleman., *præfat.*, p. 6.)

[2] Ce dialogue, que Théophanes a conservé, retrace le langage populaire, ainsi que les mœurs de Constantinople au sixième siècle. Le grec est entremêlé de mots barbares, et Ducange ne eut pas toujours en indiquer la valeur ou l'étymologie.

» nous voulons mourir, empereur, mais » nous voulons mourir par vos ordres et à » votre service. » Justinien, continuant ses partiales invectives, dégrada à leurs yeux la majesté de la pourpre : ils abjurèrent leur serment de fidélité envers un prince qui refusait la justice à son peuple; ils regrettèrent que le père de Justinien eût reçu le jour; ils chargèrent son fils des noms insultans d'homicide, d'âne et de tyran parjure. « Méprisez-vous la vie? ajouta le monarque in- » digné? » A ces mots, les bleus se levèrent avec fureur; l'Hippodrome retentit de leurs voix menaçantes, et leurs adversaires, abandonnant une lutte inégale, remplirent les rues de Constantinople de terreur et de désespoir. Dans cet instant de crise, sept assassins des deux factions, condamnés par le préfet, traversèrent la ville : on les conduisait au faubourg de Péra, où on devait les exécuter. Quatre d'entre eux furent décapités sur-le-champ : on en pendit un cinquième; mais la corde qui attachait au gibet les deux autres, rompit, et ils tombèrent à terre encore vivans. La populace applaudit à leur délivrance; les moines de Saint-Conon sortirent d'un couvent voisin, et les portèrent en bateau dans le sanctuaire de leur église [1]. L'un de ces criminels appartenant aux verts et l'autre aux bleus, la cruauté du tyran ou l'ingratitude du protecteur irrita également les deux factions, et une courte trève fut conclue entre eux jusqu'à ce qu'ils eussent délivré leurs prisonniers ou satisfait leur vengeance. Le préfet voulut arrêter ce torrent séditieux; on réduisit son palais en cendres, on massacra ses officiers et ses gardes, on força les prisons, et on rendit la liberté à des scélérats qui ne pouvaient en user que pour commettre de nouveaux crimes. Des troupes envoyées au secours du magistrat civil eurent à combattre une multitude d'hommes armés, dont le nombre et l'audace augmentaient d'un moment à l'autre; et les Hérules les plus farouches des barbares à la solde de l'empire, renversèrent les prêtres et les reliques, qu'une indiscrète piété avait fait intervenir. Le peuple, irrité par ce sacrilége, se battit avec fureur pour la cause de Dieu : les femmes, placées aux fenêtres et sur les toits, lançaient des pierres sur la tête des soldats; ceux-ci jetaient contre les maisons des brandons enflammés, et les citoyens et les étrangers formèrent un incendie qui ravagea toute la ville sans obstacle. Le feu dévora la cathédrale, appelée Sainte-Sophie, les bains de Zeuxippe, une partie du palais, depuis la première entrée jusqu'à l'autel de Mars, et le long portique, depuis le palais jusqu'au forum de Constantin. Un grand hôpital fut réduit en cendres, avec tous les malades; une multitude d'églises et de beaux édifices n'offrirent plus qu'un amas de ruines, et une quantité considérable d'or et d'argent se trouva réduite en fusion, ou devint la proie des voleurs. Ceux des citoyens qui avaient de la prudence et des richesses traversèrent le Bosphore, et gagnèrent la côte d'Asie : durant cinq jours Constantinople fut abandonnée aux factions, et cette sédition mémorable a pris le nom de *Nika*, triomphe, du mot qui leur servait de ralliement [1].

Tant que la discorde régna parmi les factions, les bleus triomphans, et les verts découragés, parurent voir les désordres de l'état avec la même indifférence. Elles se réunirent pour censurer la mauvaise administration de la justice et des finances, et les deux ministres responsables. L'artificieux Tribonien et l'avide Jean de Cappadoce furent dénoncés hautement comme les auteurs de la misère publique. On aurait dédaigné les paisibles murmures du peuple, mais on les écouta avec attention, au moment de l'incendie qui consuma la ville. L'empereur destitua sur-le-champ le questeur et le préfet, que deux sénateurs d'une intégrité sans reproches remplacèrent. Après cette concession populaire, Justinien se rendit à l'Hippodrome, et il y avoua ses erreurs; ses sujets reconnaissans lui donnèrent des marques de repentir :

[1] Voyez cette église et ce monastère dans Ducange (*Constantinopolis Christiana*, l. IV, p. 182).

[1] Ce récit de la sédition *Nika* est tiré de Marcellinus (*in Chron.*), de Procope (*Persic.*, l. I, c. 26), de Jean Malala (t. II, p. 213-218), de la Chronique Pasc. (p. 336-340), de Théophanes (Chronograph., p. 154-158), et de Zonaras (l. XIV, p. 61, 62, 63)

mais, voyant que ses sermens, prononcés sur les saints Évangiles, laissaient encore de la défiance, la frayeur le saisit, et il gagna précipitamment la citadelle du palais. Alors on attribua l'opiniâtreté de l'émeute à une conspiration secrète : on assura que les insurgés, et surtout les verts, avaient reçu des armes et de l'argent d'Hypatius et de Pompée, deux patriciens qui ne pouvaient ni oublier avec honneur ni se souvenir sans crainte qu'ils étaient neveux de l'empereur Anastase. Le monarque, capricieux et jaloux, leur ayant montré de la confiance, et les ayant ensuite disgraciés pour leur pardonner bientôt, ils s'étaient présentés au pied du trône en fidèles serviteurs, où ils furent détenus en otages durant les cinq jours de l'émeute. Les craintes de Justinien l'emportèrent à la fin sur sa prudence; et, ne voyant plus Hypatius et Pompée que comme des espions, et peut-être des assassins, il leur ordonna d'un air sévère de sortir du palais. Après lui avoir représenté vainement que l'obéissance pouvait amener une trahison involontaire, ils se retirèrent. Le matin du sixième jour, Hypatius se vît entraîné par le peuple; malgré sa vertueuse résistance et les larmes de sa femme, on le mena au forum de Constantin, et, au défaut d'une couronne, on plaça sur sa tête un riche collier. Si l'usurpateur, qui ensuite fit valoir ses délais, eût adopté l'avis du sénat et pressé la fureur de la multitude, l'irrésistible effort de ses partisans aurait détrôné Justinien. Le palais de Bysance jouissait d'une libre communication avec la mer; des navires attendaient au bas de l'escalier des jardins, et l'on avait résolu secrètement de conduire l'empereur, sa famille et ses trésors, dans un lieu sûr, à quelque distance de la capitale.

Justinien était perdu, si la comédienne dont il avait fait son épouse n'eût pas en renonçant aux vertus de son sexe, également renoncé à sa timidité. Dans un conseil où assistait Bélisaire, Théodora montra seule le courage d'un héros, et, seule, sans rien craindre de la future haine de l'empereur, elle put le sauver de ce danger imminent et de cette indigne pusillanimité. « Lors même que la » fuite, s'écria l'épouse de Justinien, serait » notre unique moyen de salut, je dédaignerais encore de fuir. La mort est la condition » de l'humanité ; mais ceux qui ont possédé » un trône doivent savoir périr plutôt que » de renoncer à leur dignité ou à l'empire. » Fasse le ciel qu'on ne me voie jamais, ne fût-» ce qu'un seul jour, dépouillée de la pourpre » et de mon diadème! Fasse Dieu que je » cesse de respirer le jour où je cesserai d'ê-» tre saluée du nom d'impératrice! César, si » vous voulez prendre la fuite, vous possédez » des trésors : voilà la mer, et vous avez des » vaisseaux; mais craignez que l'amour de la » vie ne vous expose à un exil misérable et » à une mort ignominieuse. Pour moi, j'a-» dopte cette maxime de l'antiquité, que le » trône est un glorieux sépulcre. » Sa fermeté rendit le courage à Justinien et à son conseil, et le courage découvre bientôt des ressources dans les situations les plus désespérées. On adopta un moyen aisé, qui devait être décisif : on fit revivre l'animosité des factions; Les bleus avouèrent leur crime et leur folie. Sentant qu'une légère injure ne devait pas les réunir à leurs implacables ennemis, contre leur souverain et leur bienfaiteur, ils s'écrièrent qu'ils demeureraient fidèles à Justinien, et les verts furent laissés seuls dans l'Hippodrome, avec leur nouvel empereur. La fidélité des gardes était incertaine; mais Justinien avait d'ailleurs trois mille vétérans accoutumés à la valeur et à la discipline dans les guerres de Perse et d'Illyrie. Ils formèrent deux divisions sous les ordres de Bélisaire et de Mundus, et sortirent en silence du palais. Après avoir marché dans des passages obscurs au milieu des flammes mourantes et des édifices qui s'écroulaient, ils parurent au même instant aux deux portes de l'Hyppodrome. Le désordre et l'épouvante de la multitude ne pouvaient dans cet étroit espace, résister à une attaque régulière; les bleus signalèrent leur repentir par leur fureur, et on calcule que plus de trente mille personnes succombèrent dans le carnage universel et impitoyable de cette journée. Hypatius fut précipité du trône et conduit avec son frère Pompée aux pieds de l'empereur; ils implorèrent sa clémence, mais la rébellion était manifeste, leur innocence incertaine, et Jus-

tinien avait été trop épouvanté pour pardonner. Le lendemain matin, les deux neveux d'Anastase, avec dix-huit illustres complices de rang patricien ou consulaire, furent exécutés en secret par les soldats; leurs corps furent jetés à la mer, leurs palais rasés et leurs biens confisqués. L'Hippodrome lui-même fut, pendant plusieurs années, condamné à un lugubre silence; mais, en renouvelant les jeux, on vit se renouveler les mêmes désordres, et les factions des bleus et des verts continuèrent à troubler le règne de Justinien et le repos de l'empire d'Orient[1].

III. Quoique Rome fût devenue barbare, l'empire comprenait toujours les nations qu'elle avait conquises au delà de la mer Adriatique jusqu'aux frontières de l'Ethiopie et de la Perse. Justinien donnait des lois à soixante-quatre provinces et à neuf cent trente-cinq villes[2]; ses domaines jouissaient de tous les avantages du sol, de la position et du climat, et l'industrie humaine s'était accrue de jour en jour le long des côtes de la Méditerranée et des bords du Nil, de l'ancienne Troie jusqu'à Thèbes. On sait que la colonie d'Abraham, affligée de la famine, trouva des ressources en Egypte[3]. Ce pays, très-peuplé malgré son peu d'étendue, envoyait à Constantinople[4] deux cent soixante mille mesures de blé sous le règne de Justinien; et les manufactures de Sidon approvisionnaient la capitale de l'Orient quinze siècles après Homère, qui en parle avec tant d'éloges[1]. Loin que deux mille récoltes eussent épuisé la force de la végétation, elle se renouvelait et acquérait une nouvelle vigueur par une savante culture, par de fertiles engrais, et par des repos bien ménagés. La race des animaux domestiques était très-nombreuse; les générations successives avaient accumulé les plantations, les édifices et tous ces ouvrages de luxe dont la durée excède le terme de la vie humaine. La tradition conservait et l'expérience simplifiait la pratique des arts; la division du travail et la facilité des échanges enrichissaient la société, et mille ouvriers travaillaient pour le logement, les habits et la table de chaque Romain. On a fait honneur aux dieux de l'invention du métier du tisserand et de la quenouille; mais, dans tous les siècles, l'homme, pour se couvrir et se parer, a exercé son industrie sur des productions animales et végétales, sur les poils, sur les peaux, sur la laine, sur le lin, sur le coton, et enfin sur la soie. Les étoffes recevaient d'abord par la teinture une couleur unie, permanente, et le travail du peintre venait ajouter un nouveau prix au travail du fabricant. On suivait la fantaisie et la mode dans le choix des couleurs qui imitent la beauté de la nature[2]; mais le pourpre foncé, qu'on tirait d'un coquillage, était réservé à la personne sacrée de l'empereur et à l'usage du palais[3], et on infligeait

[1] Marcellinus dit vaguement: *Innumeris populis in circo trucidatis* Procope compte qu'on immola trente mille victimes. Théophanes dit qu'on en égorgea trente-cinq mille, et ce nombre a augmenté de cinq mille sous la plume de Zonaras. Tel est le progrès ordinaire de l'exagération.

[2] Hiéroclès, contemporain de Justinien, composa son Συνδέχμος, *Itineraria* (p. 631), ou revue des provinces et des villes de l'Orient, avant l'année 535. (Wesseling, *in præfat., et not. ad p.* 623, etc.)

[3] Voyez le livre de la Genèse (XII, 20) et les détails sur l'administration de Joseph. Les annales des Grecs et des Hébreux sont d'accord sur les arts et l'abondance de l'Égypte à des époques très-reculées. Mais cette antiquité suppose une longue suite d'améliorations. Warburton qui est comme étranglé par la chronologie des Hébreux, appelle à son secours la chronologie samaritaine. (Divine Légation, vol. III, p. 29, etc.)

[4] Huit millions de *modii* romains, outre une contribution de quatre-vingt mille *aurei* pour les frais de transport par eau qui étaient épargnés aux Romains. Voyez le treizième édit de Justinien. L'accord des textes grecs et des textes latins détermine ces deux quantités.

[1] Iliade d'Homère, VI, 289. Ces voiles, πέπλοι παμποίκιλοι, étaient l'ouvrage des femmes de Sidon; mais ce passage fait plus d'honneur aux manufactures qu'à la navigation de la Phénicie, d'où l'on avait transporté les étoffes à Troie sur des navires Phrygiens.

[2] Voyez dans Ovide (*de Arte amandi*, III, 169) une description poétique des douze couleurs, tirées des fleurs, des élémens, etc. Au reste, il est presque impossible d'exprimer avec des mots les nuances délicates et variées de l'art et de la nature.

[3] La découverte de la cochenille, etc., a donné à nos couleurs une grande supériorité sur celles des anciens. Leur pourpre royal avait une odeur très-forte et une teinte aussi foncée que le sang de bœuf. *Obscuritas rubens*, dit Cassiodore (*Var.*, I, 2), *nigredo sanguinea*. Goguet (Origine des lois et des arts, part. 2, l. II, c. 2, p. 148-215) procurera de l'amusement et de la satisfaction aux lecteurs. Je ne crois pas que son livre soit aussi

la peine décernée contre les traitres, aux sujets qui osaient usurper cette prérogative du trône [1].

Ce n'est pas ici le lieu d'expliquer la formation de la soie [2], qui est un extrait des alimens d'une chenille, ni comment ce petit animal, après s'être épuisé à fournir la matière et le travail de ses trois couvertures, perd la forme de ver et se change en chrysalide. Jusqu'au règne de Justinien, on ne connut pas, hors de la Chine, les vers à soie qui se nourrissent des feuilles du mûrier blanc; les chenilles du pin, du chêne, et du frêne, étaient communes dans les forêts de l'Asie et de l'Europe; mais leur éducation étant plus difficile, et la production de leur soie plus incertaine, on les négligeait partout, excepté dans la petite île de Céos, près de la côte de l'Attique. On tirait de leur fil une gaze légère, et ces gazes, inventées par une femme pour l'usage de son sexe, fut long-temps admirée dans l'Orient et à Rome. À quelques conjectures que donnent lieu les vêtemens des Mèdes et des Assyriens, Virgile est le plus ancien des auteurs qui fassent mention de cette *fine laine* qu'on tirait en flocons des arbres des *Sères* ou des Chinois [3]; et la connaissance d'un insecte précieux, le premier ouvrier du luxe des nations, corrigea peu à peu cette erreur bien naturelle et moins étonnante que la vérité. Les plus graves d'entre les Romains se plaignaient, sous le règne de Tibère, de l'usage des étoffes de soie; et Pline a condamné, en style recherché, mais énergique, cette soif de l'or qui mène l'homme jusqu'aux extrémités de la terre, pour exposer aux yeux du public des étoffes transparentes qui dévoilent le corps des matrones [1]. Un vêtement qui laissait voir le contour des formes ou la couleur de la peau satisfaisait la vanité ou excitait les désirs. Les Phéniciennes effilaient quelquefois les étoffes de la Chine qui étaient d'un tissu serré; elles donnaient ensuite aux fils un tissu plus lâche; elles y mêlaient du lin, et multipliaient ainsi les matières précieuses [2]. Deux siècles après le temps de Pline, les femmes seules portaient des étoffes composées ou mélangées de soie; mais les riches citoyens de Rome et des provinces imitèrent peu à peu l'exemple d'Héliogabale, le premier qui, par ces habits efféminés, avait souillé la dignité impériale et la qualité d'homme. Aurélien se plaignait de ce qu'une livre de soie coûtait douze onces d'or; les fabriques s'accrurent avec les consommations, et l'augmentation des fabriques en diminua le prix. Lorsque le hasard ou le monopole porta la valeur des soies au-dessus du prix que nous venons d'indiquer, les manufacturiers de Tyr et de Béryte furent obligés souvent de les vendre neuf fois moins cher [3]. Il

connu, du moins dans la Grande-Bretagne, qu'il mérite de l'être.

[1] Nous avons eu occasion de donner sur ce point plusieurs preuves historiques, et nous pourrions en rapporter beaucoup d'autres. Les déclarations générales de la loi justifiaient les actes du despotisme. (*Codex Theodosian.*, l. x, tit. 21, loi 3; *Codex Justinian.*, l. xi, tit. 8, loi 5.) On permit, par une exception peu honorable, aux *mimæ* et aux danseuses, mais avec quelques restrictions, de porter des habits couleur de pourpre. (*Codex Theodosian.*, l. xv, tit. 7, loi 11.)

[2] Le ver à soie tient une place distinguée dans l'histoire des insectes, qui est plus merveilleuse que l'histoire des métamorphoses d'Ovide. Le *bombyx* de l'île de Céos, tel que le décrit Pline (Hist. nat., xi, 26, 27) avec les notes des deux savans jésuites, Hardouin et Brotier, se rapproche d'une espèce de chenille qu'on trouve à la Chine. Mémoires sur les Chinois, t. ii, p. 575-698). Mais Théophraste et Pline ne connaissaient ni notre ver à soie ni le mûrier blanc.

[3] Géorgiques, ii, 121. « Serica quando venerint in » usum planissimè non scio : suspicor tamen in Julii Cæ» saris ævo, nam ante non invenio, » dit Juste Lipse (*Excursus* i, *ad Tacit. Annal.* ii, 32). Voyez Dion. Cassius (l. 43, p. 358, édit. Reimar.) et Pausanias (l. vi, p. 519), le premier qui ait décrit, quoique d'une manière bien imparfaite, l'insecte des Chinois.

[1] « Tam longinquo orbe petitur, ut in publico ma» trona transluceat..... ut denudet fœminas vestis. » (Pline, l. vi, 20; xi, 21.) Varron et Publius Syrius avaient déjà fait de la *toga vitrea*, du *ventus textilis*, et de la *nebula linea*, l'objet de leurs satires. (Horat., *Sermon.* i, 2-101, avec les notes de Torrentius et de Dacier.)

[2] Voyez sur le tissu, les couleurs, les noms et l'usage des étoffes de soie, demi-soie, et lin, dont on fit usage dans l'antiquité, les recherches profondes, diffuses et obscures de Saumaise (*in Hist. August.*, p. 127, 309, 319, 339, 341, 342, 344, 388-391, 395, 513), qui n'avait aucune idée des ateliers les plus communs des fabricans de Dijon ou de Leyde.

[3] Flavius Vopiscus, *in Aurelian.*, c. 45, *in Hist. August.*, p. 224. Voyez Saumaise (*ad Hist. August.*,

parut nécessaire de déterminer par une loi la différence entre l'habillement des comédiens et celui des sénateurs; et les sujets de Justinien consommaient la plus grande partie des soies qu'ils tiraient de la Chine. Ils connaissaient mieux encore un coquillage de la Méditerranée, appelé la *pinne de mer*. On employait à divers usages la belle laine ou les fils de soie qui attachent ce coquillage aux rochers, et un empereur romain donna aux satrapes d'Arménie une robe composée de ces fils [1].

Une marchandise précieuse d'un petit volume supporte les frais d'un transport par terre, et les caravanes traversaient en deux cent quarante-trois jours toute l'Asie, de la mer de la Chine à la côte de Syrie. Les négocians de la Perse se rendaient aux foires d'Arménie et de Nisibis [2], et livraient la soie aux Romains : les longues guerres des deux monarchies rivales interrompaient absolument le commerce qu'opprimaient l'avarice et la jalousie dans les temps de paix. Le grand roi comptait fièrement la Sogdiane et la *Sérique* parmi les provinces de son empire; mais l'Oxus était la borne de ses domaines, et les utiles échanges que firent ses sujets avec les Sogdiens dépendaient de la volonté de leurs vainqueurs, les Huns blancs et les Turcs, qui donnèrent successivement des lois à ce peuple industrieux. L'empire de ces sauvages conquérans ne put anéantir l'agriculture et le commerce dans un pays qui passe pour l'un des quatre jardins de l'Asie. Les villes de Samarcande et de Bochara étaient bien situées pour le commerce de ses diverses productions; et leurs négocians achetaient des Chinois [1] les soies écrues ou manufacturées, qu'ils conduisaient en Perse, pour l'usage de l'empire romain. La capitale de la Chine, dans sa vanité, regardait les caravanes des Sogdiens comme des ambassades des royaumes tributaires; et, lorsque ces caravanes revenaient saines et sauves dans leur patrie, un bénéfice exorbitant les récompensait de ce pénible voyage; mais la route difficile et périlleuse de Samarcande à la première ville du Shensi ne pouvait se faire en moins de soixante, quatre-vingts, ou cent jours. Dès qu'elles avaient passé le Jaxartes, elles entraient dans le désert; et les hordes vagabondes qu'on y trouve ont toujours pillé sans scrupule le citoyen et le voyageur lorsqu'on ne les a pas contenues avec des armées et des garnisons. Afin d'échapper aux voleurs tartares et aux tyrans de la Perse, les marchands de soie se portaient plus au sud; ils traversaient les montagnes du Thibet, descendaient le Gange ou l'Indus, et attendaient, dans les ports du Guzerate et de la côte de Malabar, les vaisseaux de l'Occident [2]. Les dangers du désert paraissaient moins insupportables que la fatigue, la faim et la perte de temps qu'occasionait cette route; on la prenait rarement : le seul Européen qui ait suivi ce chemin peu fréquenté applaudit à sa diligence d'avoir pu, neuf mois après son départ de Pékin, arriver à l'embouchure de l'Indus. L'Océan offrait

p. 392) et Plinian. (*Exercital. in Solinum*, p. 694, 695). Les anecdotes de Procope (c. 25) indiquent d'une manière imparfaite le prix de la soie au temps de Justinien.

[1] Procope, *de Ædif.*, l. III, c. 1. On trouve les pinnes de mer près de Smyrne, en Sicile, en Corse, et à Minorque. On présenta au pape Benoît XIV une paire de gants fabriquée avec des fils de ce coquillage.

[2] Procope, *Persic.*, l. I, c. 20; l. II, c. 25; *Gothic.*, l. IV; c. 17. Menander, *in excerpt. Legat.*, p. 107. Isidore de Charax (*in Stathmis Parthicis*, p. 7, 8, *in Hudson. Geograph. minor.*, t. II) a indiqué les routes, et Ammien Marcellin (l. XXIII, c. 6, p. 400) a donné le nombre des provinces de l'empire des Parthes ou des Persans.

[1] L'aveugle admiration des jésuites confond les diverses époques de l'histoire des Chinois. M. de Guignes a soin de les distinguer. (Hist. des Huns, t. I, part. I des Tables, et part. 2 de la Géographie; Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXXII, XXXVI, XLII, XLIII). Il a découvert les progrès insensibles de la vérité des annales, et l'étendue de la monarchie jusqu'à l'ère chrétienne. Il a recherché les liaisons des Chinois avec les nations de l'Occident; mais ces liaisons étaient faibles, précaires, et il reste de l'obscurité sur ce point. Les Romains ne soupçonnèrent jamais que l'empire de la Chine fût presque aussi étendu que le leur.

[2] Les chemins qu'on suivait pour venir de la Chine dans la Perse et l'Industan se trouvent dans les relations de Haclukluyt et de Thevenot, des ambassadeurs de Sharokh, d'Antoine Jenkinson, du père Greuber, etc. Voyez aussi Hanway's *Travels*, vol. I, p. 345-357. Le gouverneur de nos établissemens dans le Bengale a fait partir dernièrement des voyageurs qui ont traversé le Thibet.

une communication plus facile. Du grand fleuve au tropique du Cancer, les empereurs du Nord avaient subjugué et civilisé les provinces de la Chine. Au commencement de l'ère chrétienne, on y voyait une grande population, une foule de villes, et une multitude innombrable de mûriers et de vers à soie ; et, si les Chinois avaient connu la boussole et eu le génie des Grecs et des Phéniciens, ils auraient porté leurs découvertes jusqu'à l'hémisphère austral. Il ne m'appartient pas d'examiner leurs voyages au golfe de Perse, ou au cap de Bonne-Espérance, et je ne suis point disposé à les croire. Mais les travaux et les succès de leurs ancêtres égalèrent peut-être ceux de la génération actuelle; leur navigation a pû s'étendre des îles du Japon au détroit de Malacca, que l'on pourrait appeler les colonnes de l'Hercule oriental [1]. Ils pouvaient, sans perdre de vue la terre, cingler le long de la côte, jusqu'à l'extrémité du promontoire d'Achin, où abordent chaque année dix ou douze vaisseaux chargés des productions, des ouvrages, et même des ouvriers de la Chine. D'anciens auteurs semblent dire que l'île de Sumatra et la Péninsule opposée sont les régions de l'or et l'argent [2]; et les villes commerçantes, nommées dans la géographie de Ptolomée, indiquent assez que les mines seules ne composaient pas la richesse des peuples de l'Orient. Sumatra et Ceylan sont éloignés d'environ trois cents lieues. Les navigateurs chinois et indiens suivaient le vol des oiseaux et les vents périodiques; ils traversaient l'Océan, sans autre péril que ceux de la navigation, sur des bâtimens carrés, dont les bordages étaient réunis, non pas avec du fer, mais avec de la grosse filasse de coco. Deux princes ennemis partageaient l'empire de Ceylan, qui a porté le nom de Serendib ou de Taprobane. L'un possédait les montagnes, les éléphans et les escarboucles; l'autre jouissait des richesses plus solides de l'industrie domestique, du commerce étranger, et du hâvre très-étendu de Trinquemale, où abordaient les flottes de l'Orient et de l'Occident. Les Indiens et les Chinois, qui faisaient le commerce de la soie, et qui avaient recueilli dans leurs voyages de l'aloès, des clous de girofle, de la muscade et du bois de sandal, entretenaient dans cette île, située à une égale distance de leur patrie respective, un commerce avantageux avec les habitans du golfe Persique. Les sujets du grand roi exaltaient son pouvoir et sa magnificence, et le Romain qui confondit leur vanité en mettant à côté de leur misérable monnaie une belle médaille d'or de l'empereur Anastase s'était rendu à Ceylan, en qualité de simple passager, sur un navire éthiopien [1].

L'usage de la soie étant devenu général, Justinien s'indigna de voir les Perses maîtres sur terre et sur mer du monopole de cet article important, et une nation idolâtre et ennemie qui s'enrichissait aux dépens de son peuple. Sous un gouvernement actif, le commerce de l'Égypte et la navigation de la mer Rouge, tombés avec la prospérité de l'empire, se seraient rétablis, et les navires romains seraient allés acheter de la soie dans les ports de Ceylan, de Malacca, et même de la Chine. L'empereur n'eut pas de si grandes idées : il demanda les secours de ses alliés chrétiens, les Éthiopiens de l'Abyssinie, qui avaient acquis depuis peu l'art de la naviga-

[1] Voyez, touchant la navigation des Chinois à Malacca et à Achin, et peut-être à Ceylan, Renaudot, sur les deux Voyageurs musulmans, p. 8-11, 13-17, 141-157); Dampierre (vol. II, p. 136); l'Histoire philosophique des deux Indes, t. I, p. 98, et l'Histoire générale des Voyages, t. VI, p. 201.)

[2] D'Anville (Antiquité géographique de l'Inde, surtout p. 161-198) a bien montré le peu de lumières qu'avaient Strabon, Ptolomée, Arrien, Marcien, etc., sur les pays situés à l'est du cap Comorin. Le commerce et les conquêtes des Européens ont enrichi la géographie de l'Inde; et les excellentes cartes et mémoires du major Rennel ont jeté beaucoup de jour sur cette partie du monde. Si ce savant étend ses recherches, et s'il continue à porter dans ses travaux la même critique et la même sagacité, il remplacera et même il surpassera M. D'Anville, qui a été jusqu'ici le premier des géographes modernes

[1] La Taprobane de Pline (IV, 24), de Solin (c. 53) et de Saumaise (*Plinianæ exercitationes*, p. 781, 782), et de la plupart des anciens qui confondent souvent les îles de Ceylan et de Sumatra, est décrite avec plus de clarté par Cosmas Indicopleustes; mais ce topographe indien a lui-même exagéré ses dimensions. Les détails qu'il donne sur le commerce de l'Inde et de la Chine sont curieux (l. II, p. 138; l. XI, p. 337, 338, édition de Montfaucon).

tion, l'esprit du commerce, et le port d'Adulis [1], où l'on apercevait encore les trophées d'un conquérant grec. En longeant la côte d'Afrique pour chercher de l'or, des émeraudes et des aromates, ils s'avancèrent jusqu'à l'équateur; mais ils eurent la sagesse d'éviter la concurrence inégale que leur proposait Justinien; ils sentirent que les Persans, plus voisins des marchés de l'Inde, avaient trop d'avantages. Le prince s'affligeait du mauvais succès de sa négociation, lorsqu'un événement inattendu vint combler ses vœux. On avait prêché l'Évangile aux Indiens; un évêque gouvernait déjà les chrétiens de Saint-Thomas sur la côte à épices de Malabar; on fonda une église à Ceylan, et les missionnaires suivirent les pas du commerce jusqu'à l'extrémité de l'Asie [2]. Deux moines persans avaient fait un long séjour à la Chine, peut-être à Nanking, résidence d'un monarque livré aux superstitions étrangères, et qui venait de recevoir une ambassade de l'île de Ceylan. Au milieu de leurs pieux travaux, ils examinaient d'un œil curieux le vêtement ordinaire des Chinois, les manufactures de soie et les myriades de vers à soie, abandonnés jadis aux soins des reines [3]. Ils découvrirent bientôt qu'il était impossible de transporter un insecte d'une si courte vie, mais qu'on pourrait en conserver les œufs et en multiplier ainsi la race dans un climat éloigné. La religion ou l'intérêt eurent plus de force sur les moines persans que l'amour de leur patrie. Arrivés à Constantinople après un long voyage, ils communiquèrent leur projet à l'empereur, et les dons et les promesses de Justinien les excitèrent à suivre leur entreprise. Les historiens de ce prince ont mieux aimé raconter en détail une campagne au pied du mont Caucase que les travaux de ces missionnaires du commerce, qui retournèrent à la Chine, trompèrent un peuple jaloux, et, après avoir caché dans une canne des œufs de ver à soie, rapportèrent en triomphe ces dépouilles de l'Orient. Sous leur surveillance, et dans la saison convenable, on eut recours à la chaleur du fumier pour faire éclore les œufs; on nourrit les vers avec des feuilles de mûrier; ils vécurent et travaillèrent sous un climat étranger : on conserva un assez grand nombre de chrysalides pour en propager la race, et on planta des arbres qui devaient fournir à la subsistance des nouvelles générations. L'expérience et la réflexion corrigèrent les erreurs dans lesquelles on tomba d'abord; et les ambassadeurs de la Sogdiane reconnurent, sous le règne suivant, que les Romains n'étaient point inférieurs aux Chinois dans l'art d'élever les vers et de travailler la soie [1]; arts dans lesquels l'industrie de l'Europe moderne a surpassé la Chine et Constantinople.

Je ne suis pas insensible aux plaisirs d'un luxe délicat; cependant j'observe avec douleur, que, si, au lieu de nous apporter les vers à soie au sixième siècle, on nous eût donné l'art de l'imprimerie, que les Chinois connaissaient déjà à cette époque, on eût conservé les comédies de Ménandre, et toutes les décades de Tite-Live. Des connaissances plus étendues sur les diverses parties du globe auraient du moins perfectionné la théorie des sciences; mais ce n'était que dans l'écriture sainte qu'on permettait d'étudier la géographie ancienne, et l'étude de la nature était regardée comme un indice certain d'incrédulité. La foi orthodoxe bornait le monde habitable à une seule zone tempérée, et représentait la terre comme une sur-

[1] Voyez Procope, *Persic.*, l. II, c. 20. Cosmas donne des détails intéressans sur le port et l'inscription d'Adulis (*Topograph. Christ.*, l. II, p. 138, 140-143) et sur le commerce des Axumites le long de la côte de Barbarie ou de Zingi (p. 138, 139) et jusqu'à la Taprobane (l. XI, p. 339.)

[2] Cosmas (l. III, p. 178, 179; l. XI, p. 337) donne des détails sur les missions chrétiennes dans l'Inde : consultez aussi Asseman. (Biblioth. Orient., t. IV, p. 413-548).

[3] On peut voir dans du Halde (Description générale de la Chine, t. II, p. 165, 205-223) des détails sur l'invention, les manufactures, et l'usage général de la soie. La province de Chekian est celle qui fournit la plus grande quantité de la meilleure soie.

[1] Procope, l. VIII, *Gothic.*, IV, c. 17; Théophanes, *Byzant.*, *apud Phot. Cod.* 84, p. 38; Zonaras, t. II, l. 14, p. 69. Pagi (t. II, p. 602) dit que cette mémorable importation eut lieu l'an 552. Ménandre (*in Excerpt. Legat.*, p. 107) parle de l'admiration des Sogdiens; et Theophylact. (*Simocatta*, l. VII, c. 9) décrit d'une manière confuse les deux royaumes de la Chine où se faisait la soie.

face oblongue, dont la longueur occupait quatre cents jours de voyage, et la largeur deux cents, environnée de la mer, et couverte par le cristal solide du firmament [1].

IV. Le malheur des temps et la mauvaise administration de Justinien mécontentaient ses sujets. L'Europe était inondée de barbares, et l'Asie de moines: la pauvreté de l'Occident décourageait le commerce et les manufactures de l'Orient. Les sénateurs de l'église, de l'état et de l'armée, consumaient les fruits du travail, sans rien ajouter à la richesse de la nation; et les capitaux fixes, et les capitaux circulans qui forment cette richesse, décrurent avec rapidité. L'économie d'Anastase avait soulagé la misère publique, et ce sage empereur accumula un immense trésor, dans le temps même où il affranchissait son peuple des taxes les plus odieuses et les plus oppressives. On le félicita de toute part sur l'abolition de l'*or de douleur*, tribut qu'on levait sur l'industrie du pauvre [2], et qui paraît avoir été plus insupportable dans sa forme que dans sa nature, puisque dix mille ouvriers de la florissante ville d'Édesse ne payèrent en quatre ans que deux cent quatre-vingts marcs d'or [1]. Mais la générosité d'Anastase fut accompagnée d'une telle réserve dans les dépenses, que durant un règne de vingt-sept ans il économisa treize millions sterling, ou quarante mille marcs d'or [2], sur ses revenus annuels. Le neveu de Justin négligea son exemple, et dissipa ce trésor. Des aumônes et des bâtimens, des guerres d'ambition et des traités ignominieux, absorbèrent tant de richesses. Bientôt ses dépenses furent au-dessus de ses revenus: il mit en usage toute sorte d'artifices pour arracher au peuple cet or qu'il répandait d'une main prodigue des frontières de la Perse aux confins de la France [3]. La rapacité et l'avarice, la splendeur et la pauvreté, marquèrent les diverses époques de son règne; tant qu'il vécut, on pensa qu'il avait des trésors cachés [4], et il légua à son successeur le paiement de ses dettes [5]. La voix du peuple et celle de la postérité se sont élevées justement contre son administration; mais le mécontentement public est crédule; la méchanceté, qui travaille dans l'ombre, est audacieuse, et l'amant de la vérité lira avec défiance les Anecdotes, d'ailleurs instructives, de Procope. L'historien secret ne montre que les vices de Justinien; il renforce la teinte des vices. Il donne à des actions équivoques les motifs les plus odieux, il confond l'erreur et le crime, le

[1] Cosmas, surnommé Indicopleustes, ou le navigateur indien, fit son voyage vers l'an 522, et composa à Alexandrie, entre l'année 535 et l'année 547, sa topographie chrétienne (Montfaucon, *Præfat.*, c. I), où il refute ceux qui pensaient que la terre est un globe, et où il les traite d'impies. Photius avait lu cet ouvrage (Cod. 36, p. 9, 10) où l'on trouve les préjugés d'un moine et les lumières d'un négociant. Melchisedech Thevenot (Relations curieuses, part. I) a donné en français et en grec la partie la plus précieuse du Voyage de Cosmas; et le père Montfaucon a publié depuis le Voyage entier. (*Nova Collectio Patrum*, Paris, 1707, 2 vol. in-fol., t. II, p. 113-346.) Mais l'éditeur, qui était un théologien, eût pu rougir de ne pas s'être aperçu que Cosmas était infecté de l'hérésie nestorienne, découverte qui a été faite par la Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 40-56.)

[2] Evagrius (l. III, c. 49-40) est minutieux et reconnaissant sur ce point; mais il montre de l'humeur de ce que Zosime a calomnié le grand Constantin. Anastase fit compulser avec soin, et peut-être dans des vues artificieuses, tous les registres de cet impôt. A l'époque où l'on perçut cet *or de douleur*, les pères furent obligés quelquefois de prostituer leurs filles. (Zosime, l. II, c. 38, p. 165, 166, Lipsiæ, 1784). Timotheus de Gaza composa sur un de ces événemens une tragédie (Suidas, t. III, p. 475) qui contribua à la révocation de l'impôt (Cedrenus, p. 35): heureux effet, s'il est vrai, des leçons du théâtre.

[1] Voyez Josua Stylites, dans la *Bibliotheca Orientalis* d'Asseman (t. I, p. 268). La chronique d'Édesse indique, en passant, cette taxe.

[2] Procope (Anecdot. c. 19) fixe cette somme d'après le rapport des trésoriers eux-mêmes. Tibère avait un trésor de *vicies ter millies*; mais son empire était bien plus étendu que celui d'Anastase.

[3] Evagrius (l. IX, c. 30), qui faisait partie de la génération suivante, est moderé et paraît bien instruit. Zonaras (l. XIV, c. 61) qui vivait au douzième siècle, avait lu les écrivains antérieurs avec soin et sans préjugés. Cependant leurs couleurs sont presque aussi noires que celles des Anecdotes.

[4] Procope (Anecdotes, c. 30) rapporte les conjectures des oisifs de son temps. La mort de Justinien, dit l'historien secret, dévoilera ses richesses ou sa pauvreté.

[5] Voyez Corippus, *de Laudibus Justini Aug.*, l. II, 260, etc., 384, etc.

Plurima sunt vivo nimium neglecta parenti,
Unde tot exhaustus contraxit debita fiscus.

De vigoureux bras apportèrent des centenaires d'or dans l'Hippodrome.

Debita genitoris persolvit, cauta recepit

hasard et le dessein prémédité, les lois et les abus; il présente avec adresse un moment d'injustice comme la maxime générale d'un règne de trente-deux ans : il impute à l'empereur seul les fautes de ses officiers, les désordres de son siècle et la corruption de ses sujets; il ne craint pas d'attribuer les fléaux de la nature, les pestes, les tremblemens de terre et les inondations, au prince des démons, qui respirait sous la forme de Justinien [1].

Après cet avertissement, je ferai connaître en peu de mots la cupidité et les rapines de Justinien.

1. Il était si prodigue, qu'il ne pouvait être libéral. Lorsqu'on admettait au service du palais les officiers civils et militaires, on leur accordait un rang peu élevé et une faible solde; ils arrivaient par droit d'ancienneté à des places de repos, où ils recevaient plus d'argent. Les pensions annuelles montaient encore à quatre cent mille livres sterling, quoiqu'il eût révoqué celles dont jouissait la classe la plus honorable; et les courtisans corrompus ou indigens déplorèrent cette économie domestique, comme le dernier outrage à la majesté de l'empire. Les postes, les salaires des médecins de l'empire, et les frais des lanternes dans les lieux qu'on éclairait la nuit, donnèrent lieu à des plaintes mieux fondées; et les villes lui reprochèrent, avec raison, d'avoir usurpé les revenus des municipalités, destinés à ces établissemens utiles. Il se permettait des injustices, même envers les soldats; et tel était l'affaiblissement de l'esprit militaire, que ces injustices demeuraient impunies. Il leur refusa les cinq pièces d'or qu'on avait coutume de leur distribuer tous les cinq ans; il réduisit les vétérans à mendier leur pain, et la misère fit périr les troupes mal payées dans les guerres de Perse et d'Italie.

2. Ses prédécesseurs avaient toujours, dans des circonstances heureuses, pris le soin de faire remise de l'arriéré dû au trésor public, et ils se faisaient un mérite de renoncer à des réclamations qu'il n'était pas en leur pouvoir de faire valoir. « Justinien, dans l'espace de » trente-deux ans, n'a jamais accordé la » même grâce, et plusieurs de ses sujets ont » abandonné des terres dont la valeur ne suf- » fisait pas aux demandes du fisc. Anastase » avait affranchi de tout impôt, durant sept » ans, les villes qui avaient souffert des incur- » sions de l'ennemi; sous Justinien, des pro- » vinces entières ont été ravagées par les Per- » sans, les Arabes, les Huns et les Esclavons : » mais sa vaine et ridicule remise d'une seule » année a été même bornée aux places qui » étaient en réalité entre les mains de l'en- » nemi. » Tel est le langage de l'historien secret, qui déclare expressément que la Palestine n'obtint aucune faveur, après la révolte des Samaritains. Cette accusation est calomnieuse, et des monumens authentiques en prouvent la fausseté : on est sûr que saint Sabas procura à cette malheureuse province treize centenaires d'or, ou cinquante-deux mille livres sterling [1].

3. Procope n'a pas expliqué ce système d'impôt, lequel produisit, si on l'en croit, l'effet d'une grêle qui dévaste la terre, ou d'une peste qui en dévore les habitans; mais nous deviendrions complices de sa malveillance, si nous imputions à Justinien seul le vieux principe, rigoureux il est vrai, que le canton doit dédommager l'état de la perte des hommes et de la propriété des individus. L'*annone*, ou la fourniture de blé pour la consommation de l'armée et de la capitale, formait un tribut accablant et arbitraire, dont la proportion excédait peut-être de deux fois les facultés du fermier : l'injustice des poids et des mesures, et la fatigue et la dépense du transport de ces blés, qu'il fallait conduire au loin, aggravaient la misère des cultivateurs. Dans les temps de disette, la Thrace, la Bithynie et la Phrygie, provinces adjacentes, devaient fournir une quantité plus considérable de grains, et les proprié-

[1] Voyez les Anecdotes (c. 11-14, 18, 20-30), qui offrent sur ce point un grand nombre de faits et un plus grand nombre de plaintes.

[1] Saint Sabas obtint un centenaire pour Scythopolis, capitale de la seconde Palestine, et douze autres pour le reste de la province. Aleman. (p. 59) a tiré ce fait d'une vie manuscrite de saint Sabas, composée par son disciple Cyrille, qui se trouvait dans la bibliothèque du Vatican, et qui a été publiée depuis par Cotelerius.

taires, après un voyage fatigant et une navigation périlleuse, recevaient un si faible dédommagement, qu'ils auraient mieux aimé livrer les blés à la porte de leur grenier, et payer de plus leur valeur en argent. Ces précautions annoncent des soins pour maintenir l'abondance dans la capitale; Constantinople toutefois ne put échapper à l'avide tyrannie de Justinien. Jusqu'à lui les détroits du Bosphore et de l'Hellespont avaient été ouverts au commerce; et la seule prohibition avait été celle de l'exportation des armes chez les barbares. Sous son règne, un préteur, ministre de la cupidité impériale, se trouvait à chaque porte de la ville; on exigeait de gros droits des navires et de leurs marchandises; on faisait retomber cette exaction sur le malheureux consommateur : une disette produite par des manœuvres, et le prix exorbitant du marché, accablaient le pauvre; et le peuple, accoutumé à la libéralité du prince, se plaignit quelquefois du manque d'eau et de pain [1]. Le préfet du prétoire payait chaque année à l'empereur cent vingt mille livres sterling pour le tribut *sur l'air*, qui n'était établi par aucune loi, et qui n'avait pas un objet bien déterminé; et on abandonnait à sa discrétion les moyens de recouvrer cette somme.

4. Cet impôt lui-même était moins insupportable que les monopoles qui arrêtaient l'industrie, et qui, pour un bénéfice aussi léger que peu honorable, chargeaient d'un énorme fardeau les besoins et le luxe des sujets. « Dès que le trésorier impérial (je » transcris les Anecdotes) se fut approprié la » vente exclusive de la soie, la peuplade en- » tière, composée d'ouvriers venus de Tyr et » de Béryte, fut réduite à la dernière misère; » elle mourut de faim, ou se réfugia dans les » provinces de la Perse. » Le déclin des manufactures put faire souffrir une province; mais, sur cet article de la soie, le partial Procope s'est bien gardé de dire l'inestimable bienfait que la curiosité de Justinien procura à l'empire. On doit aussi juger avec candeur le septième qu'ajouta ce prince au prix ordinaire de la monnaie de cuivre; et cette altération, que nécessitèrent peut-être les circonstances, ne paraît pas avoir été coupable, puisqu'on ne changea point le titre, et qu'on n'augmenta point la valeur de la monnaie d'or [1], qui était la mesure légale des paiemens publics et particuliers.

5. L'ample juridiction qu'obtinrent les fermiers du revenu, pour remplir leurs engagemens, peut être présentée sous un jour odieux, car ils parurent avoir acheté de l'empereur la fortune et la vie de leurs concitoyens. Ce n'est pas tout : on trafiquait au palais des emplois et des dignités, d'après la permission, ou du moins la connivence de Justinien et de Théodora. On y dédaignait les droits du mérite, et même ceux de la faveur; et l'audacieux intrigant, qui faisait de la magistrature une affaire de finances, trouvait sans doute, dans l'exercice de ses fonctions, un moyen de se dédommager de son infamie, de ses travaux, et des risques qu'il courait, enfin des dettes qu'il avait contractées, et des intérêts considérables qu'il payait. Après une longue suite d'iniquités, Justinien aperçut la honte et les funestes effets d'un si détestable trafic; il décerna des peines contre cette vénalité, et il établit une formule de serment que devaient prononcer ses sujets [2] : mais en moins d'une année, durant laquelle on s'était permis des parjures sans nombre, ce rigoureux édit fut suspendu, et la corruption, qui n'avait plus de frein, triompha de l'impuissance des lois.

6. Eulalius, comte des domestiques,

[1] Jean Malala (t. II, p. 232) parle de la disette de pain, et Zonaras (l. XIV, p. 63) dit que Justinien ou ses serviteurs enlevèrent les tuyaux de plomb des aquéducs.

[1] Après cette opération de Justinien, l'*aureus* ou la sixième partie d'une once d'or, qui avait valu jusqu'alors deux cent dix *folles*, ou onces de cuivre, n'en valut plus que cent quatre-vingts. Les espèces de cuivre se trouvant au-dessous du prix du marché, auraient bientôt produit une disette de petite monnaie. Aujourd'hui douze pences d'Angleterre, en cuivre, ne valent réellement que sept pences. (Voyez Smith, Recherches sur la richesse des nations, vol. I, p. 46 de l'original.) Quant à la monnaie d'or de Justinien, voyez Evagrius (l. IV, c. 30)

[2] Le serment était conçu dans les termes les plus effrayans (*Novell.* 8, tit. 3). On se dévouait à *Quicquid habent telorum armamentaria cœli*, à partager l'infamie de Judas, à subir la lèpre de Giezi, les terreurs de Caïn, et de plus toutes les peines temporelles.



nomma dans son testament l'empereur son seul héritier, à condition que le prince acquitterait les dettes et les legs; qu'il pourvoirait d'une manière honnête à la subsistance des trois filles du testateur, et qu'à l'époque de leur mariage il leur donnerait une dot de vingt marcs d'or; mais un incendie consuma toute la fortune d'Eulalius, et l'inventaire de ses biens n'excéda pas cinq cent soixante-quatre pièces d'or. Un trait de l'histoire grecque excita l'émulation de l'empereur. Il réprima les murmures de ses avides trésoriers; il applaudit à la confiance d'Eulalius, il paya les legs et les dettes, il fit élever les trois filles sous les yeux de Théodora, et il doubla la dot qu'avait demandée la tendresse de leur père [1]. L'humanité du prince (car les princes ne peuvent être généreux) mérite quelques éloges; toutefois, dans cet acte de vertu, on découvre la funeste habitude de supplanter les héritiers nommés par la nature ou par la loi, que Procope impute au règne de Justinien. Il cite des noms illustres et des exemples scandaleux, à l'appui de son accusation : on n'épargna ni les veuves ni les orphelins, et les agens du palais pratiquaient d'une manière bien avantageuse pour eux l'art de solliciter, d'extorquer ou de supposer des testamens. Cette basse tyrannie viole la sûreté domestique : en pareille occasion, un monarque avide sera disposé à hâter le moment de la succession, à regarder la fortune comme la preuve d'un crime, et à confisquer les biens, d'après des droits éventuels sur l'héritage.

7. Parmi les formes de rapines, il est permis à un philosophe d'indiquer la donation, qu'on faisait aux orthodoxes, des richesses des païens et des hérétiques; mais, au temps de Justinien, ce saint pillage n'était désapprouvé que par les sectaires qui étaient victimes de son avarice orthodoxe [2].

La honte de ces désordres finissait par retomber sur l'empereur; mais une partie assez considérable de ces crimes, et plus considérable encore des profits, était interceptée en chemin par ses ministres aussi rarement choisis pour leurs vertus que pour leurs talens [1]. Nous examinerons le mérite du questeur Tribonien, lorsque nous parlerons de la réforme des lois romaines. Le préfet du prétoire gouvernait l'Orient; et le tableau des vices reconnus de Jean de Cappadoce [2], qu'on trouve dans l'histoire publique de Procope, justifie l'histoire secrète. Il n'avait pas puisé ses lumières dans les écoles [3], et son style était rarement supportable; mais il avait une sagacité naturelle, qui suggérait les plus sages conseils, et qui trouvait des expédiens dans les situations les plus désespérées. La corruption de son cœur égalait la vigueur de son esprit. Quoiqu'on le supposât secrètement attaché aux superstitions du paganisme et de la magie, il paraissait insensible à la crainte de Dieu, ou aux reproches des hommes : sa fortune en grandissant s'éleva toujours sur des monceaux de cadavres, sur des millions d'hommes réduits à la pauvreté, sur les ruines des cités et la désolation des provinces; il se levait avec l'aurore, et, jusqu'au moment du dîner, il travaillait sans relâche à augmenter sa fortune et celle de son maître aux dépens de l'empire. Il se livrait le reste du jour à des plaisirs sensuels et obscènes, et le silence des nuits était perpétuellement interrompu pour lui par les craintes des justes coups dont pouvait le frapper un assassin. Ses talens, peut-être ses vices, lui méritèrent la constante amitié de son maître. Justinien céda malgré lui à la fureur de ses sujets. Dès qu'il eut apaisé l'émeute, il rap-

[1] Lucien (*in Toxare*, c. 22, 23, t. II, p. 530) raconte un trait d'amitié pareil, et même plus généreux, d'Eudamidas de Corinthe. Cette histoire a donné lieu à une comédie ingénieuse, mais faible, de Fontenelle.

[2] Jean Malala, t. II, p. 101, 102, 103.

[1] Un de ces ministres, Anatolius, périt dans un tremblement de terre : ce fut sans doute un jugement divin. Les plaintes et les cris du peuple, que rapporte Agathias (l. v, p. 146, 147), s'accordent avec les accusations de Procope dans les Anecdotes. L'*aliena pecunia reddenda* de Corippus (l. II, 381, etc.) fait peu d'honneur à la mémoire de Justinien.

[2] Voyez l'histoire et le caractère de Jean de Cappadoce, dans Procope (*Persic.*, l. I, c. 24, 25; l. II, c. 30; *Vandal.*, l. I, c. 13; Anecdotes, c. 2, 17, 12). Ces accusations qui se retrouvent dans l'histoire et dans les Anecdotes, blessent mortellement la réputation du préfet.

[3] *Ου γαρ αλλα ουδεν ες γραμματιστου φοιτων εμαθεν οτι μη γραμματα, και ταυτα κακα κακως γραψαι.* — phrase très-énergique.

pelé Jean de Cappadoce, dont l'administration tyrannique leur fit éprouver, durant plus de dix années, qu'au lieu de puiser dans le malheur des leçons de sagesse il n'y avait pris que des idées de vengeance. Les murmures du peuple ne servirent qu'à fortifier la résolution du prince. Mais le préfet, enorgueilli par la faveur, excita la colère de Théodora ; il dédaigna le pouvoir de l'impératrice, devant laquelle tout le monde fléchissait le genou, et essaya de semer la discorde entre Justinien et son épouse chérie. Théodora elle-même fut réduite à dissimuler, à attendre une occasion favorable, et à mener une intrigue adroite, dans laquelle Jean de Cappadoce devait se perdre lui-même. Bélisaire essuyait alors de si grandes injustices, qu'il serait devenu rebelle, s'il n'avait eu des sentimens héroïques : sa femme Antonina, qui jouissait en secret de la confiance de l'impératrice, communiqua le mécontentement supposé de son mari à Euphémie, fille du préfet ; la crédule Euphémie en avertit son père ; et celui-ci, entraîné par son ressentiment, consentit à voir la nuit la femme de Bélisaire, rendez-vous dont on pouvoit faire un crime de trahison. Des gardes et des eunuques, placés en embuscade par ordre de Théodora, se précipitèrent, le glaive à la main, sur le ministre coupable, qu'ils voulaient arrêter ou punir de mort. La fidélité des gens de sa suite le délivra ; mais, au lieu d'en appeler à son souverain, qui l'avait instruit des dangers qu'il courait, il alla lâchement demander un asile au sanctuaire d'une église. Le favori de Justinien fut sacrifié à la tendresse conjugale ou à la tranquillité domestique. Sa conversion du rang de préfet à celui de prêtre étouffa ses espérances d'ambition. Au reste, l'amitié de l'empereur allégea sa disgrâce ; et, exilé à Cyzique, il conserva une grande portion de ses richesses. Une vengeance si imparfaite ne pouvait satisfaire la haine implacable de Théodora. Elle l'accusa du meurtre de l'évêque de Cyzique, son ancien ennemi ; et Jean de Cappadoce, dont les crimes véritables méritaient mille morts, fut condamné, en cette occasion, pour une action qu'il n'avait pas faite. Un ministre puissant, qu'on avait vu autrefois revêtu des dignités de consul et de patricien, fut ignominieusement battu de verges comme le dernier des malfaiteurs ; il ne lui resta de toute sa fortune qu'un manteau déchiré ; on le conduisit dans une barque à Antinopolis, place de la Haute-Égypte, où il était banni ; et le préfet de l'Orient mendia son pain au milieu des villes que son nom seul avait jadis fait trembler. L'ingénieuse cruauté de Théodora prolongea et menaça sa vie durant un exil de sept années ; et, lorsque la mort de cette femme déshonorée permit à l'empereur de rappeler un serviteur qu'il avait abandonné malgré lui, Jean de Cappadoce se contenta d'exercer les humbles fonctions de la prêtrise. Ses successeurs apprirent aux sujets de Justinien que l'art d'opprimer les peuples se perfectionne chaque jour. Les supercheries des banquiers syriens s'introduisirent dans l'administration des finances ; et le questeur, le trésorier public et le trésorier privé, les gouverneurs des provinces, et les principaux magistrats de l'empire d'Orient, eurent soin d'imiter le préfet [1].

V. C'est avec le sang et les trésors du peuple que Justinien éleva tous les édifices dont parle Procope. Ces magnifiques bâtimens semblaient annoncer la prospérité de l'empire, mais nous n'y chercherons que le talent des artistes. On cultivait, sous la protection des empereurs, la théorie et la pratique des arts qui dépendent des mathématiques et de la mécanique. Proclus et Anthemius paraissaient égaler la gloire d'Archimède ; et si des spectateurs intelligens avaient décrit les *miracles* de leur génie, cette partie de l'histoire étendrait les spéculations du philosophe, au lieu d'exciter sa défiance. On croit que les miroirs d'Archimède réduisirent en cendre la flotte romaine

[1] La chronologie de Procope est inexacte et obscure ; mais je découvre, à l'aide de Pagi, que Jean de Cappadoce fut nommé préfet du prétoire de l'Orient en 530 ; qu'il fut déposé au mois de Janvier 532 ; qu'il rentra dans le ministère avant le mois de juin 533 ; qu'il fut banni en 541, et rappelé d'exil entre le mois de juin 548 et le mois d'avril 549. Aleman. (p. 96, 97) donne la liste de ses dix successeurs : succession rapide, et qu'on vit en quelques années d'un seul règne.

dans le port de Syracuse [1]; et on assure que Proclus employa le même moyen pour détruire dans le port de Constantinople les vaisseaux des Goths, et protéger Anastase, son bienfaiteur, contre l'entreprise audacieuse de Vitalien [2]. Il plaça sur les murs de la ville une machine composée d'un miroir hexagone d'airain poli, avec d'autres polygones mobiles et plus petits, qui recevaient et réfléchissaient les rayons du soleil à son passage au méridien; et une flamme dévorante s'élançait au loin, peut-être à deux cents pieds [3]. Le silence des historiens les plus authentiques laisse des doutes sur la vérité de ces deux faits extraordinaires, et l'usage des miroirs ardens n'a jamais été adopté dans l'attaque ou la défense des places [4]. Mais les expériences admirables d'un savant français en ont fait voir la possibilité [5]; et, dès qu'ils sont possibles, j'aime mieux croire à la découverte des plus grands mathématiciens de l'antiquité, qu'attribuer cette heureuse fiction aux vains calculs d'un moine ou d'un sophiste. Une autre version dit que Proclus brûla les vaisseaux des Goths avec du soufre [1]. Dans une imagination moderne, le nom de soufre mène à l'instant à l'idée de la poudre à canon, et le secret manége d'Anthemius [2], disciple de Proclus, semble fortifier ce soupçon. Un citoyen de Tralles, ville d'Asie, avait cinq fils qui se distinguèrent tous dans leurs professions respectives. Olympius excella dans la pratique de la jurisprudence romaine. Dioscorus et Alexandre devinrent d'habiles médecins; mais le premier employa ses talens en faveur de ses concitoyens : le second, plus ambitieux, vint à Rome, où il acquit de la gloire et de la fortune : Justinien, averti de la réputation du grammairien Métrodore, et d'Anthemius, grand mathématicien et grand architecte, les appela à Constantinople; et, tandis que l'un enseignait l'éloquence aux jeunes gens de la capitale, l'autre remplissait la capitale et les provinces des monumens de son art. Celui-ci eut avec Zénon, son voisin, touchant les murs ou les fenêtres de leurs maisons qui étaient contiguës, une dispute, où son adversaire le vainquit par le talent de la parole. Le mécanicien, voulant, à son tour, triompher de l'orateur, trouva dans ses lumières un moyen malin quoique innocent de se venger, moyen dont l'ignorant Agathias parle d'une manière confuse. Il disposa, au milieu d'une chambre basse, plusieurs vases d'eau revêtus d'un tube de cuir, qui se resserrait au sommet, et qui aboutissait entre les solives et les poutres de la maison de son voisin. Il alluma ensuite du feu sous les vases, et la vapeur de l'eau bouillante monta dans les tubes; les efforts de l'air captif ébranlèrent la maison de Zénon : la famille de celui-ci fut saisie d'épouvante, elle s'étonna que le reste de la ville n'eût pas senti un tremblement de terre qu'elle avait éprouvé. Un autre jour, Zénon donnait à dîner à ses amis,

[1] Lucien (*in Hippid*, c. 2), et Galien (l. III, *de Temperamentis*, t. I, p. 81, édit. de Basle) indiquent dans le second siècle cet incendie. Dix siècles après, cet incendie est donné comme un fait positif par Zonaras (l. IX, p. 424); d'après le témoignage de Dion Cassius, par Tzetzès (*Chiliad.*, II, 119, etc.), par Eustathe (*ad Iliad.* E., p. 338), et par le scholiaste de Lucien. Voyez Fabricius (*Biblioth. græc.*, l. III, c. 22, t. II, p. 551, 552) à qui je dois plus ou moins quelques-unes de ces citations.

[2] Zonaras (l. XIV, p. 55) assure ce fait sans alléguer aucun témoignage.

[3] Tzetzès décrit le mécanisme de ces miroirs ardens, qu'il avait lu peut-être avec des yeux peu savans dans un traité mathématique d'Anthemius. Ce traité, *περὶ παραδόξων μηχανημάτων*, a été dernièrement publié, traduit et éclairci par M. Dupuys, académicien érudit et versé dans les sciences mathématiques. (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XLII, p. 392-451.)

[4] On juge qu'on ne les employa pas au siége de Syracuse, d'après le silence de Polybe, de Plutarque et de Tite-Live; — au siége de Constantinople, d'après le silence de Marcellinus et de tous les écrivains contemporains du sixième siècle.

[5] L'immortel Buffon, sans connaître les écrits de Tzetzès ou d'Anthemius, a imaginé et exécuté un châssis de miroirs ardens avec lesquels il enflammait des planches à deux cents pieds. (Supplément à l'Histoire naturelle, t. I, p. 399-483, édit. in-4°.) Quels miracles n'eût pas opérés son génie dans l'intérêt public, s'il eût eu à sa disposition les encouragemens du trésor royal, le soleil ardent de Constantinople ou de Syracuse?

[1] Jean Malala (t. II, p. 120-124) raconte ce fait; mais il paraît confondre les noms ou les personnes de Proclus et de Marinus.

[2] Agathias (l. V, p. 149-152). Procope (*de Ædificiis*, l. I, c. 1), et Paulus Silentiarius (part. I, 134, etc.) donnent de grands éloges à l'habileté d'Anthemius en qualité d'architecte.

et la lumière, réfléchie par les miroirs d'Anthemius, éblouit les yeux des convives. Le bruit de quelques corps sonores qu'Agathias frappait les uns contre les autres, les remplit d'effroi; et l'orateur déclara au sénat, en style tragique, qu'un simple mortel devait céder à la puissance d'un adversaire, qui ébranlait la terre avec le trident de Neptune, et qui imitait les éclairs et la foudre de Jupiter. Justinien, dont le goût pour l'architecture était devenu une passion dispendieuse et funeste, excita et employa le génie d'Anthémius et celui d'Isidore de Milet, son collègue. Les deux architectes soumirent à l'empereur leurs plans et les difficultés qu'ils prévoyaient. Ils avouaient que leurs pénibles méditations n'approchaient pas des lumières subites et de la céleste inspiration d'un prince qui tournait toutes ses vues vers le bonheur de ses sujets, la gloire de son règne et le salut de son âme [1].

Le feu avait détruit deux fois la principale église de Constantinople, dédiée à sainte Sophie, ou à l'éternelle Sagesse, par le fondateur de cette ville. Le premier incendie arriva après l'exil de Jean Chrysostôme, et le second durant la *Nika*, ou l'émeute des bleus et des verts. Dès que la sédition fut apaisée, la populace chrétienne déplora son audace sacrilége; mais elle se serait réjouie de ces malheurs, si elle eût prévu l'éclat du nouveau temple que commença Justinien quarante jours après [2]. On enleva les ruines; et, comme il fallait acheter quelques terrains, le monarque, entraîné par son impatience et par ses scrupules, les paya un prix exorbitant. Anthemius conçut les plans, et, pour les exécuter, on employa dix mille ouvriers, qui tous les soirs recevaient leurs salaires en belle monnaie d'argent. L'empereur lui-même, revêtu d'une tunique de lin, surveillait chaque jour leurs travaux, et excitait leur activité par sa familiarité, par son zèle et par ses récompenses. La nouvelle cathédrale de Sainte-Sophie fut consacrée par le patriarche, cinq ans, onze mois et dix jours après qu'on en eut posé la première pierre; et, au milieu de cette fête solennelle, Justinien s'écria avec une pieuse vanité : « Gloire à Dieu, qui m'a » jugé digne d'achever un si grand ouvrage! » O Salomon! je t'ai vaincu [1]. » Mais un tremblement de terre, qui renversa la partie orientale de la coupole, humilia bientôt l'orgueil du Salomon romain. La persévérance de ce même prince lui rendit sa splendeur, et, la trente-sixième année de son règne, il fit pour la seconde fois la dédicace d'un temple qu'on admire depuis douze siècles. L'architecture de Sainte-Sophie, devenue la principale mosquée de Constantinople, a été imitée par les sultans turcs, et cet édifice continue à exciter l'enthousiasme des Grecs et la curiosité éclairée des voyageurs européens. Des demi-dômes et des combles, dont l'inclinaison est

[1] Voyez Procope, *de Ædificiis*, l. I, c. 1, 2; l. II, c. 3. Il rapporte plusieurs songes qui s'accordent si bien, qu'il faut douter de la véracité de Justinien ou de celle de son architecte. Dans une de leurs visions, ils conçurent l'un et l'autre le même plan pour arrêter une inondation à Dara. Une carrière de pierres, placée près de Jérusalem, fut révélée à l'empereur (l. V, c. 6). On trompa un ange qui était chargé de la garde continuelle de Sainte-Sophie. (Anonym. *de Antiq. Constantinopolis*, l. IV, p. 70.)

[2] Parmi la foule des anciens et des modernes qui ont donné de grands éloges à l'église de Sainte-Sophie, je distinguerai et je suivrai : 1° quatre spectateurs et historiens originaux, Procope (*de Ædific.*, l. I, c. 1); Agathias (l. V, p. 152, 153); Paul Silentiarius, dans un poëme de mille vingt-six hexamètres (*ad Calcem Annæ Comnen. Alexiad.*), et Evagrius (l. IV, c. 31); 2° deux légendaires grecs d'une période plus récente, George Codinus (*de Origin. Constantinopolis*, p. 64-74), et l'écrivain anonyme de Banduri (*Imp. Orient.*, t. I, l. IV, p. 65-80); 3° le grand antiquaire byzantin, Ducange (*Comment. ad Paul. Silentiar.*, p. 525-598, et *Constantinop. Christ.*, l. III, p. 5-78); 4° deux voyageurs français, l'un, Pierre Gyllius (*de Topograph. Constantinop.*, l. II, c. 3, 4), du seizième siècle; l'autre, Grelot (Voyage de Constantinople, p. 95-164, Paris, 1680, in-4°). Ce dernier a donné des plans et des vues de l'extérieur et de l'intérieur de Sainte-Sophie; et, quoique ses plans soient sur une échelle plus petite, ils paraissent plus corrects que ceux de Ducange. J'ai adopté et réduit les mesures de Grelot; mais, aucun chrétien ne pouvant aujourd'hui monter sur le dôme, j'ai tiré sa hauteur d'Évagrius, comparé avec Gyllius, Greaves, et le géographe oriental.

[1] Le temple de Salomon était environné de cours, de portiques, etc.; mais cette célèbre maison de Dieu n'avait que cinquante-cinq pieds de hauteur, trente-six deux tiers de largeur, et cent dix de longueur (si nous supposons la coudée égyptienne ou hébraïque de vingt-deux pouces). Prideaux (*Connection*, vol. I, p. 144, f°) remarque avec raison qu'une petite église de paroisse est aussi grande; mais combien peu de sanctuaires peuvent être évalués à quatre ou cinq millions sterling!

désagréable, fatiguent l'œil du spectateur; la façade occidentale manque de simplicité et de magnificence, et ses dimensions sont fort inférieures à une foule de cathédrales latines. Mais l'architecte qui éleva le premier une coupole dans les airs mérite des éloges pour cette conception hardie, et pour la manière savante dont il l'a exécutée. Le dôme, éclairé par vingt-quatre fenêtres, forme une si petite courbe, que sa profondeur n'excède pas un sixième de son diamètre : ce diamètre est de cent quinze pieds, et le point le plus élevé du centre, où le croissant a remplacé la croix, a une hauteur perpendiculaire de cent quatre-vingts pieds au-dessus du pavé. Le cercle en maçonnerie qui porte la coupole repose sur quatre arceaux, soutenus par quatre gros pilastres, auxquels quatre colonnes de granit d'Égypte, placées aux côtés du nord et du sud, donnent de la force. L'édifice représente une croix grecque inscrite dans un rectangle; sa largeur est de deux cent quarante-trois pieds, et on peut estimer à deux cent soixante-neuf sa plus grande longueur, depuis le sanctuaire, placé à l'orient, jusqu'aux neuf portes occidentales qui conduisent dans le vestibule, et du vestibule dans le *Narthex* ou portique extérieur. C'est sous ce portique que se tenaient avec humilité les pénitens. Les fidèles occupaient la nef ou le corps de l'église; mais on avait soin de séparer les deux sexes, et les galeries supérieures et inférieures étaient réservées aux femmes. Au-delà des pilastres du nord et du sud, une balustrade, terminée de l'un et de l'autre côté par le trône de l'empereur et par celui du patriarche, séparait la nef du chœur; et le clergé et les chantres occupaient l'espace intermédiaire qui s'étendait ensuite jusqu'aux marches de l'autel. L'autel, nom avec lequel les oreilles chrétiennes se familiarisèrent peu à peu, était dans une niche qu'on voit à la partie orientale. Le sanctuaire communiquait par plusieurs portes à la sacristie, au vestiaire, au baptistère et au bâtiment contigu qui servait à la pompe du culte ou à l'usage particulier des ministres de l'église. Justinien, se souvenant des malheurs passés, défendit d'employer le bois dans le nouvel édifice : il n'en excepta que les portes; et, pour donner de la force, de la légèreté ou de la splendeur aux diverses parties, on choisit les matériaux avec discernement, suivant leurs diverses qualités. Les solides pilastres qui soutiennent la coupole sont formés de gros blocs de pierre de taille, coupés en forme carrée ou triangulaire, munis de cercles de fer, et cimentés avec du plomb mêlé à de la chaux vive. La légèreté des matériaux diminue le poids du dôme, qui est de pierres ponces ou de briques de l'île de Rhodes, cinq fois moins pesantes que l'espèce ordinaire. Toute la carcasse de l'édifice est de briques; mais une enveloppe de marbre cache la grossièreté de ces matériaux; et l'intérieur, la coupole, les deux grands demi-dômes et les six petits, les murs, les cent colonnes et le pavé, offrent à l'œil enchanté des barbares un assortiment varié des diverses couleurs. Un poète [1], qui avait vu Sainte-Sophie dans tout son éclat, indique les couleurs, les nuances et les veines de dix ou douze marbres, jaspes et porphyres, mariés et nuancés comme par la main d'un peintre habile. Cette église, bâtie en l'honneur du Christ, fut ornée des dépouilles du paganisme; mais la plus grande partie de ses matériaux précieux venait des carrières de l'Asie-Mineure, des îles et du continent de la Grèce, de l'Égypte, de l'Afrique et de la Gaule. Huit colonnes de porphyres, qu'Aurélien avait placées dans le temple du Soleil, furent offertes par la piété d'une dame romaine. Le zèle ambitieux des magistrats d'Éphèse en donna huit autres de marbre vert, dont on admire la grandeur et les proportions, mais qui ont des chapiteaux fantastiques dé-

[1] Paul Silentiarius décrit en style obscur et poétique les pierres et les marbres de toute espèce qu'on employa dans la construction de Sainte-Sophie (P. II, p. 129, 133, etc., etc.). 1° Le marbre de *Carystie*, pâle avec des veines couleur de fer; 2° le *phrygien*, de deux espèces, toutes deux roses, l'une avec une teinte blanche, et l'autre avec une teinte pourpre et des fleurs d'argent; 3° le *porphyre d'Égypte*, à petites étoiles; 4° le *marbre vert de Laconie*; 5° le *carien*, qu'on tirait du mont Iassis, et qui a des veines obliques, blanches et rouges; 6° le *lydien*, pâle à fleurs rouges; 7° l'*africain* ou le *mauritanien*, couleur d'or ou de safran; 8° le *celtique*, noir à veines blanches; 9° le *Bosphorique*, blanc à bordures noires. Il parle d'ailleurs du marbre de *Proconnèse* qui forme le pavé, et des marbres de *Thessalie* et du pays des *Molosses*, etc., qu'il décrit moins distinctement.

dignés dans tous les ordres d'architecture : on remplit Sainte-Sophie de belles mosaïques, et on exposa, à la superstition des Grecs, les images du Christ, de la Vierge, des Saints et des Anges, qu'a dégradées le fanatisme des Turcs. On distribua les métaux précieux en feuilles légères ou en masses solides, selon la sainteté de chaque objet. La balustrade du chœur, les chapiteaux des colonnes, les ornemens des portes et des galeries, étaient de bronze doré. L'éclat resplendissant de la coupole éblouissait les yeux ; le sanctuaire contenait quatre cents quintaux d'argent, et les vases sacrés et les décorations de l'autel étaient de l'or le plus pur, enrichi de pierreries d'une valeur inestimable. A l'époque où l'église ne s'élevait pas de deux coudées au-dessus de terre, elle coûtait déjà quarante-cinq mille deux cents livres sterling ; et le résultat du calcul le plus modéré donne un million sterling pour la dépense totale. Un temple magnifique fait honneur au goût et à la religion nationale; et l'enthousiaste, qui pénétrait sous le dôme de Sainte-Sophie, avait la tentation d'en faire la résidence ou l'ouvrage de la Divinité. Mais que cet ouvrage est grossier, si on le compare à la structure du plus vil des insectes qui se traînent sur la surface du temple !

Une description aussi détaillée du seul édifice respecté par le temps peut attester la véracité de l'historien qui s'étend avec complaisance sur une quantité innombrable d'autres bâtimens, construits avec moins de solidité, et sur des dimensions plus petites, dont Justinien remplit la capitale et les provinces, et sert d'excuse à sa diffusion[1]. Justinien dédia, dans la seule ville de Constantinople et ses faubourgs, vingt-cinq églises en l'honneur du Christ, de la Vierge et des Saints; il orna de marbre et d'or la plupart de ces églises, et il eut soin de les placer au milieu d'une place fréquentée, parmi de beaux arbres, au bord de la mer, ou sur les hauteurs qui dominent les côtes de l'Europe et de l'Asie. L'église des Saints-Apôtres à Constantinople, et celle de Saint-Jean à Ephèse, paraissent avoir été bâties sur le même modèle : leurs dômes aspiraient à imiter les coupoles de Sainte-Sophie ; mais l'autel était plus convenablement placé que dans la première église au centre du dôme, au point de jonction de quatre portiques imposans qui dessinaient plus exactement la forme de la croix grecque. La Vierge de Jérusalem pouvait être fière du temple érigé par son adorateur impérial sur un terrain ingrat, qui n'offrait aucune ressource à l'architecte. Il fallut, pour établir le niveau, élever à la hauteur d'une montagne une partie assez considérable d'une profonde vallée. Les pierres furent taillées dans la carrière ; on les amena sur des chariots particuliers, que traînaient quarante gros bœufs, et la nécessité de leur transport obligea d'élargir les chemins. On dépouilla le Liban de ses cèdres les plus élevés ; un marbre rouge, qu'on découvrit à peu de distance, fournit à ses belles colonnes, dont deux, qui soutenaient le portique extérieur, passaient pour les plus grandes du monde entier. La pieuse munificence de l'empereur se répandit sur la Terre-Sainte ; et si la raison condamne les monastères des deux sexes, construits ou réparés par Justinien, la charité doit lui donner des éloges sur les puits qu'il fit creuser et les hôpitaux qu'il fonda pour le soulagement des pèlerins fatigués. Il accorda peu de faveurs aux Égyptiens schismatiques; mais, dans la Syrie et en Afrique, il répara quelques-uns des maux causés par les guerres et les tremblemens de terre. Carthage et Antioche, sorties de leurs ruines, célébrèrent le nom de leur bienfaiteur [1]. Il fit les honneurs d'un temple à presque tous les saints du calendrier ; presque toutes les villes de l'empire acquirent des avantages plus précieux, des ponts, des hôpitaux et des

[1] Voici la division des six livres des Edifices de Procope. Le premier parle des édifices de Constantinople, le second comprend la Mésopotamie et la Syrie, le troisième l'Arménie et l'Euxin, le quatrième l'Europe, le cinquième l'Asie-Mineure et la Palestine, et le sixième l'Egypte et l'Afrique. L'Italie fut oubliée par l'empereur ou par l'historien qui publia cet ouvrage d'adulation, avant l'année 555, époque où l'Italie passa définitivement sous l'autorité de Justinien.

[1] Après le tremblement de terre qui bouleversa Antioche, Justinien donna en une seule fois quarante-cinq centenaires d'or (cent quatre-vingt mille livres sterling) pour réparer cette ville. (Jean Malala, t. II, p. 146-149.

aquéducs; mais la sévère libéralité du prince refusa à ses sujets le luxe populaire des bains et des théâtres. Tout en songeant aux avantages du public, Justinien n'oubliait ni sa dignité ni ses plaisirs. Le palais de Bysance, endommagé par un incendie, fut réparé avec une somptuosité nouvelle, dont on peut se former une idée par le seul vestibule surnommé *Chalce* ou d'*airain*, sans doute parce que les portes ou le toit étaient de cette matière. De grosses colonnes soutenaient le dôme d'un rectangle spacieux, et le pavé et les murs étaient revêtus de marbre de diverses couleurs : on y voyait le vert émeraude de la Laconie, le rouge de feu et la pierre blanche de Phrygie, coupés de veines d'un vert de mer: les mosaïques du dôme et des côtés représentaient des triomphes sur les Africains et les peuples d'Italie. Durant l'été, Justinien, et surtout Théodora, habitaient sur la côte asiatique de la Propontide, et à peu de distance de Calcédoine, le riche palais et les jardins de Hérée [1]. Les poètes du temps ont célébré la réunion des beautés de la nature et de l'art qu'on y voyait, l'harmonie des bocages, des fontaines et des eaux qu'offrait cette retraite; mais la foule de ceux qui suivaient la cour se plaignaient de l'incommodité de leur logement [2]; le fameux porphyrio, baleine de dix coudées de larges et de trente de longueur, qui se trouvait à l'embouchure du Sangaris, après avoir infecté plus d'un demi-siècle les mers de Constantinople [3], devait épouvanter les nymphes des bosquets.

6. Justinien multiplia les fortifications d'Europe et d'Asie ; mais ces timides et vaines précautions montrent au philosophe la faiblesse de l'empire [1]. De Belgrade à l'Euxin, et du confluent de la Save à l'embouchure du Danube, on trouvait une chaîne de quatre-vingts places fortes. De simples échauguettes furent converties en citadelles spacieuses ; on remplit de colons et de soldats des murailles que les ingénieurs resserraient ou étendaient selon la nature du terrain : une citadelle protégeait les ruines du pont de Trajan [2], et plusieurs postes garnis de troupes affectaient de répandre au-delà du Danube l'orgueil du nom romain ; mais ce nom n'inspirait plus la terreur. Les barbares, dans leurs incursions annuelles, passaient et repassaient avec dédain devant ces inutiles boulevarts ; et les habitans de la frontière, au lieu de vivre sans inquiétude sous l'ombre de la protection du gouvernement, étaient forcés de veiller eux-mêmes sans interruption à la garde de leurs propriétés particulières. Les anciennes villes devenues désertes se remplirent d'habitans : on se hâta trop de regarder comme bien garnies et imprenables surtout, ces nouvelles forteresses fondées par Justinien; le fortuné district où il reçut le jour inspira une vénération reconnaissante au plus vain des monarques. Il fit de l'obscur village de Tauresium la ville de *Justiniana prima*, résidence d'un archevêque et d'un préfet qui étendait sa juridiction sur les sept provinces guerrières de l'Illyrie [3] : on l'ap-

[1] Voyez, sur l'Hérée et le palais de Théodora, Gyllius (*de Bosphoro Thracio*, l. III, c. XI), Aleman. (*ad Not. ad Anecdot.*, p. 80, 81), qui cite plusieurs épigrammes de l'Anthologie, et Ducange (*Constantin. Christ.*, l. IV, c. 13, p. 175, 176).

[2] Comparez, dans les Edifices (l. I, c. 2) et dans les Anecdotes (c. 8, 15), les différens styles de l'adulation et de la malveillance. L'objet paraît le même lorsqu'on en a ôté l'enluminure ou la boue.

[3] Procope, l. VIII, 29. Cette baleine venait, selon toute apparence, de fort loin; car la Méditerranée n'engendre pas cette espèce de cétacé. *Balenæ quoque in nostra maria penetrant.* (Pline, Hist. Nat. IX, 2.) Entre le cercle polaire et le tropique, les cétacés de l'Océan ont jusqu'à cinquante, quatre-vingts, ou cent pieds. (Hist. des Voyages, t. 15, p. 289; Pennant, *British Zoology*, vol. III, p. 35.)

[1] Montesquieu (t. III, p. 503, Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains, c. 20) remarque que l'empire de Justinien fut comme la France, du temps des Normands, qui ne fut jamais si faible que lorsque tous ses villages étaient autant de petites places fortes.

[2] Procope assure (l. IV, c. 6) que les ruines du pont arrêtaient le cours du Danube. Si l'architecte Apollodore nous eût laissé une description de ses travaux, son ouvrage ferait disparaître les merveilles fabuleuses de Dion Cassius (l. LXVIII, p. 1129). Le pont de Trajan avait vingt ou vingt-deux piles en pierre, avec des arches de bois; la rivière n'est pas, selon Reimar (*ad Dion.*), d'après Marsigli, de plus de quatre cent quarante-trois toises, et selon d'Anville (Géographie ancienne, t. I, p. 305), de plus de cinq cent quinze.

[3] Voyez sur les deux Dacies, la *Mediterranea* et la *Ripensis*, sur la Dardanie, la *Prævalitana*, la seconde Mœsie, et la seconde Macédoine, Justinien (*Novell.* XI) qui parle de ses châteaux d'au-delà du Danube, et des *Homines semper bellicis sudoribus inhærentes*.

pelle aujourd'hui *Giustendil*, et on la trouve environ vingt milles au sud de Sophie; elle est le chef-lieu d'un sangiak turc [1]. Il s'empressa d'élever une cathédrale, un palais et un aquéduc pour l'usage de ses compatriotes; il donna aux édifices publics et particuliers, la grandeur des bâtimens d'une ville royale; et la force des murs résista pendant sa vie aux attaques malhabiles des Huns et des Esclavons. Les innombrables châteaux qui semblaient couvrir toute la surface du pays, dans les provinces de la Dacie, de l'Epire, de la Thessalie, de la Macédoine et de la Thrace, retardèrent quelquefois leurs progrès, ou trompèrent l'espoir qu'ils avaient conçu de faire du butin. Six cents de ces forts furent construits ou réparés par Justinien; mais il y a lieu de croire que la plus grande partie n'étaient qu'une tour de pierre ou de brique, placée au milieu d'une aire carrée ou circulaire, qu'environnaient un mur et un fossé, et qui, dans un moment de danger, offrait une sorte d'asile aux paysans et au bétail des villages voisins [2]. Toutefois ces ouvrages, qui épuisaient le trésor public, ne pouvaient dissiper les justes craintes de l'empereur et de ses sujets d'Europe. On tâcha de mettre à l'abri d'une attaque les bains chauds d'Anchyalus en Thrace, où des eaux salutaires attiraient beaucoup de monde; mais la cavalerie des Scythes fourrageait les riches pâturages de Thessalonique. La trompette guerrière troublait sans cesse la délicieuse vallée de *Tempé*, à trois cents milles du Danube [3]; et les lieux ouverts, quelque éloignés ou quelques solitaires qu'ils fussent, ne pouvaient jouir des douceurs de la paix. Justinien renforça le défilé des Thermopyles, qui semblait protéger la liberté de la Grèce, et qui lui fut souvent si fatale. Une forte muraille, qui commençait au bord de la mer, et se prolongeait à travers les forêts et les vallées, jusqu'au sommet des montagnes de Thessalie, en ferma toutes les entrées; le rempart, abandonné jusqu'alors à une troupe confuse de paysans, reçut une garnison de deux mille soldats: on y établit des magasins et des réservoirs d'eau; et, par une précaution qui inspirait la lâcheté en la présumant, on eut soin de préparer des forteresses pour la retraite de la garnison. On répara les murs de Corinthe renversés par un tremblement de terre, ainsi que les boulevarts d'Athènes et de Platée qui tombaient en ruines. Tant de forteresses à emporter découragèrent les barbares, et les fortifications de l'isthme de Corinthe couvraient les villes ouvertes du Péloponnèse. A l'extrémité de l'Europe, une autre péninsule, la Chersonnèse de Thrace, se projette dans la mer à trois journées de chemin; la pointe de cette péninsule et les côtes adjacentes de l'Asie forment, en se rapprochant, le détroit de l'Hellespont. De belles forêts, de riches pâturages et des terres fécondes, remplissaient les intervalles de l'une à l'autre des onze villes de la Chersonnèse, de Thrace et tout l'isthme qui était de trente-sept stades, avait été fortifié par un général spartiate neuf siècles avant le règne de Justinien [1]. Dans un temps de liberté et de valeur, la plus faible muraille peut empêcher une surprise; et Procope ne semble pas connaître cette supériorité des anciens, lorsqu'il donne des éloges à la solide construction et au double parapet d'un rempart, dont les longs bras se prolongeaient des deux côtés dans la mer, mais qu'on croyait trop faible pour garder la Chersonnèse, puisqu'on voulut donner des fortifications à chaque ville, et en particulier à Sestos et à Galli-

[1] Voyez d'Anville (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXXI, p. 289, 290); Ricaut (État présent de l'empire othoman, p. 97, 316); Marsigli (*Stato militare del imperio Ottomano*, p. 130). Le *sangiak de Giustendil* est un des vingt qui dépendent du Begler-bey de Romélie. On trouve dans son district quarante-huit Zaines et cinq cent quatre-vingt-trois Timariotes.

[2] On peut comparer ces fortifications aux châteaux de la Mingrelie (Chardin, Voyages en Perse, t. I, p. 60-131); et en effet elles leur ressemblent beaucoup.

[3] La vallée de Tempé est située le long du Pénée, entre l'Ossa et l'Olympe. Elle n'a que cinq milles de longueur, et en quelques endroits sa largeur n'est pas de plus de cent vingt pieds. Pline décrit avec élégance sa belle verdure et ses charmes (Hist. Nat., l. IV, 15); et Ælien en fait une autre description plus diffuse (*Hist. Var.*, l. III, c. 1).

[1] Xénophon, *Hellenic.*, l. III, c. 2. Après une longue et ennuyeuse conversation avec les déclamateurs bysantins, qu'il est agréable de retrouver la vérité, la simplicité et l'élégance d'un écrivain attique!

poli. Si la longue muraille, comme on l'appelle emphatiquement, était un ouvrage déshonorant dans son but, elle fut du moins imposante dans son exécution. Les richesses d'une capitale se répandent sur les environs; et les voluptueux jardins et les belles maisons de campagne des sénateurs et des riches citoyens ornaient le territoire enchanteur de Constantinople, véritable paradis de la nature. Mais ces richesses ne servirent qu'à attirer les avides barbares. Les plus nobles des Romains furent arrachés du sein de leur paisible indolence, et menés en captivité chez les Scythes. Leur souverain put voir de son palais les flammes qu'un insolent ennemi répandait jusqu'aux portes de la ville impériale. Anastase avait été contraint d'élever à quarante milles de Byzance la longue muraille dont nous parlions tout à l'heure, et qui occupait un espace de soixante milles de la Propontide à l'Euxin. Ce rempart inutile annonçait l'impuissance de ses armes; et, comme le danger devenait plus imminent, l'infatigable prudence de Justinien y ajouta de nouvelles fortifications [1].

L'Asie-Mineure fut sans ennemis et sans fortifications, lorsque l'empereur d'Orient eut subjugué les peuples de l'Isaurie [2]. Ces barbares audacieux, qui avaient refusé de se soumettre à Gallien deux cent trente années auparavant, gardaient leur indépendance et leur goût pour le pillage. Les princes les plus heureux redoutèrent la force des montagnes de l'Isaurie et le désespoir des habitans; quelquefois on calmait avec des présens leur valeur féroce; d'autres fois on la réprimait par la crainte; et trois légions sous les ordres d'un comte militaire se trouvaient ignominieusement cantonnées au centre des provinces de l'empire [3]. Mais, pour peu que l'empereur se relachât de sa vigilance, alors des escadrons, armés à la légère, descendaient des montagnes et venaient s'emparer des richesses de l'Asie-Mineure. Quoique les Isauriens fussent d'une stature moyenne et d'une bravoure peu remarquable, le besoin leur donnait de l'audace, et l'expérience les rendit habiles dans l'exercice de la déprédation. Ils fondaient secrètement et avec précipitation sur les villages et les villes sans défense; quelques-unes de leurs hordes arrivaient quelquefois jusqu'à l'Hellespont, à l'Euxin, aux portes de Tarse, d'Antioche et de Damas [1]; et le butin se trouvait en sûreté dans leurs repaires inaccessibles, avant que les troupes romaines eussent reçu l'ordre de les repousser, ou avant que la province envahie eût fait le calcul de ses pertes. Leur rébellion et leur brigandage les privaient des droits que s'accordent entre elles les nations ennemies; et un édit du prince avertit les magistrats que c'était un acte de justice et de piété de condamner ou de punir un Isaurien, même le jour de Pâques [2]. Si on les condamnait à la servitude domestique, ils soutenaient de leur épée ou de leur poignard la querelle particulière de leurs maîtres, et il fallut, pour la tranquillité publique, défendre le service de ces esclaves dangereux. Tarcalissæus ou Zénon, leur compatriote, ayant obtenu la couronne, appela près de lui une troupe fidèle et redoutable d'Isauriens qui insultèrent la cour et la ville, et il leur paya un tribut annuel de dix mille marcs d'or. Entraînés par l'espoir de la fortune, ils abandonnèrent leurs montagnes, le luxe les énerva, et, à mesure qu'ils se mêlèrent aux peuplades civilisées, ils se dégoûtèrent de leur liberté qu'accompagnaient la pauvreté et la solitude. Après la mort de Zé-

[1] Voyez dans Evagrius (l. IV, c. 38), une description de la longue muraille. Excepté les détails sur Anchialus (l. III, c. 7), tout ce qu'il dit est tiré du quatrième livre des Edifices.

[2] Voyez ce que j'ai dit des Isauriens au chapitre X. Dans le cours de cette histoire, j'ai quelquefois indiqué, et le plus souvent j'ai négligé les incursions précipitées de ces peuples, qui n'ont eu aucune suite importante.

[3] Trebellius Pollion (*in Hist. August.*, p. 107), qui vivait sous Dioclétien ou sous Constantin. Voyez aussi Pancirole (*ad Notit. Imper. Orient.*, c. 115, 141), et le Code Théodosien (l. IX, tit 35, loi 37), avec une note très-étendue de Godefroy qui résume tout (t. III, p. 256, 257).

[1] Voyez jusqu'où s'étendirent leurs incursions, dans Philostorgius (Hist. Ecclés., l. XI, c. 8), avec les savantes dissertations de Godefroy.

[2] *Cod. Justinian.*, l. IX, tit. 12, loi 10. Il prononce des peines sévères. — Une amende de cent livres d'or, la dégradation et la mort. La tranquillité publique put servir de prétexte; mais Zénon voulait se réserver la valeur et le service des Isauriens.

non, Anastase, son successeur, révoqua les pensions qu'on leur payait; il les exposa à la vengeance du peuple, il les chassa de Constantinople, et se disposa à soutenir une guerre qui ne laissait d'autre alternative que celle de la victoire ou de la servitude. Un frère du dernier empereur ayant usurpé le titre d'auguste, les armes, le trésor et les magasins rassemblés par Zénon furent employés pour défendre sa cause : les soldats nés dans l'Isaurie devaient former la moindre partie des cent cinquante mille barbares qui combattirent sous sa bannière, sanctifiée pour la première fois par la présence d'un évêque guerrier. La valeur et la discipline des Goths triomphèrent, dans les plaines de la Phrygie, de cette troupe désordonnée; mais une guerre de six ans épuisa presque le courage de l'empereur [1]. Les Isauriens se réfugièrent dans leurs montagnes; ils virent successivement leurs forteresses assiégées et détruites; on intercepta leur communication avec la mer : les plus braves d'entre leurs chefs périrent dans les combats; les autres furent conduits au milieu de l'hyppodrome chargés de chaînes, avant de recevoir la mort de la main des bourreaux. Une colonie de jeunes Isauriens fut transplantée dans la Thrace, et le reste se soumit au gouvernement romain. Toutefois quelques générations s'écoulèrent avant que leur caractère eût pris l'allure de l'esclavage. Leurs cavaliers et leurs archers remplissaient les grosses bourgades du mont Taurus; ils résistaient à l'imposition des tributs; mais ils recrutaient les armées de Justinien, qui autorisa ses magistrats civils, le proconsul de Cappadoce, le comte d'Isaurie, et les préteurs de Lycaonie et de Pisidie, à réprimer par la force les viols et les assassinats [2].

Si nous portons nos regards du tropique à l'embouchure du Tanaïs, nous remarquerons d'un côté les précautions de Justinien pour contenir les sauvages de l'Ethiopie [1], et, de l'autre, les longues murailles qu'il éleva dans la Crimée, afin de protéger la colonie de trois mille Goths pasteurs ou guerriers qui l'habitaient [2]. De cette péninsule à Trébisonde, des forts, des traités d'alliance, et la même religion, mettaient en sûreté la courbe orientale de l'Euxin, et la possession du *Lazica;* la Colchos des anciens, la Mingrélie de la géographie moderne, ne tarda pas à devenir l'objet d'une guerre importante. Trébisonde, où des écrivains ont placé ensuite un empire imaginaire, dut à la libéralité de Justinien une église, un aquéduc, et un château, dont les fossés étaient taillés dans le roc. De cette ville maritime, on peut suivre une frontière de cinq cents milles jusqu'à la forteresse de Circesium, dernière station des Romains sur l'Euphrate [3]. Immédiatement au-dessus de Trébisonde, le pays offre au sud, sur un espace de cinq journées de chemin, de sombres forêts et des montagnes escarpées, aussi sauvages mais moins hautes que les Alpes et les Pyrénées. Dans ce climat rigoureux, où les neiges fondent rarement, les fruits sont tardifs et sans saveur; le miel même est un poison [4]. Le cultivateur le plus industrieux

[1] La guerre d'Isaurie et le triomphe d'Anastase sont racontés en peu de mots et d'une manière confuse par Jean Malala (t. II, p. 106, 107), par Evagrius (l. III, c. 35), par Théophanes (p. 118-120), et dans la Chronique de Marcellinus.

[2] *Fortes ea regio*, dit Justinien, *viros habet, nec in ullo differt ab Isauria.* Procope (*Persic.*, l. I, c. 18) indique une différence essentielle dans le caractère de ces deux contrées; mais, dans les premiers temps, les habitans de la Lycaonie et de la Pisidie avaient défendu leur liberté contre le grand roi. (Xénophon, *Anabasis*, l. III, c. 2.) Justinien étale une érudition fausse et ridicule sur l'ancien empire des Pisidiens et de leur chef Lycaon, qui, après avoir été à Rome (long-temps avant Enée), peupla la Lycaonie et lui donna son nom. (*Novell.* 24, 25, 27, 30.)

[1] Voyez Procope, *Persic.*, l. I, c. 19. L'autel de la concorde nationale, du sacrifice annuel et des sermens, que Dioclétien avait fait élever dans l'île d'Éléphantine, fut démoli par Justinien, qui, en cette occasion, montra moins de politique que de dévotion.

[2] Procope, *de Ædificiis*, l. III, c. 7; Hist., l. VIII, c. 3, 4. Ces Goths, sans ambition, avaient refusé de suivre l'étendard de Théodoric. On voyait encore des restes de cette peuplade au quinzième et au seizième siècle, entre Caffa et le détroit d'Azoph. (D'Anville, Mémoires de l'Académie des Inscript., t. XXX, p. 240.) Ils méritaient bien la curiosité de Busbeck (p. 321-326); mais ils paraissent s'être évanouis dans la description plus récente des missions du Levant (t. I), et dans les écrits de Tott et de Peyssonnel.

[3] Voyez, sur la géographie et les édifices de la frontière de l'Arménie, Procope (*Persic. et Ædific.*, l. II, c. 457; l. III, c. 2-7).

[4] Tournefort décrit cette contrée (Voyage au Levant,

ne pouvait tirer parti que de quelques vallées, et la chair et le lait des troupeaux y fournissaient une misérable subsistance aux tribus pastorales. Les *Chalybes*, ainsi nommés parce qu'ils s'occupaient à forger le fer[1], avaient, dès les temps de Cyrus, toujours été, sous le nom de Chaldéens et de Zaniens, dans un état de guerre et de piraterie. Sous le règne de Justinien, ils reconnurent le dieu et l'empereur de Rome; et, pour contenir l'ambition du monarque de Perse[2], on bâtit sept forteresses dans les lieux qui se trouvaient les plus accessibles. Les montagnes des Chalybes renferment la principale source de l'Euphrate, qui semble couler vers l'Occident et l'Euxin; le fleuve, tournant au sud-ouest, baigne les murs de Satala et de Mélitène, qui furent réparés par Justinien, pour servir de boulevarts à l'Arménie mineure; il s'approche insensiblement de la Méditerranée, jusqu'à ce qu'enfin, repoussé par le mont Taurus[3], il replie ses ondes tortueuses au sud-est jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique. Parmi les villes romaines situées au-delà de l'Euphrate, on en distingue deux récentes (Théodoséopolis et Martyropolis), qui tirèrent leur nom de Théodose et de quelques martyrs; et deux capitales, Amida et Edesse, célèbres à toutes les époques de l'histoire. Justinien proportionna leur force aux dangers de leur position. Un fossé et une palissade suffisaient souvent contre les invasions mal habiles de la cavalerie des Scythes; mais il fallait des ouvrages plus soignés pour soutenir un siége régulier contre les armes et les trésors du grand roi. Ses savans ingénieurs connaissaient l'art de diriger de profondes mines et d'élever une plate-forme à la hauteur des remparts; il renversait avec ses machines de guerre les plus robustes créneaux, et quelquefois des tours mobiles, portées sur des éléphans, venaient livrer un assaut. Dans les grandes villes de l'Orient, le désavantage du terrain, peut-être de la position, était compensé par le zèle du peuple, qui aidait la garnison à défendre la gloire et la religion du pays; et la promesse qu'Edesse ne serait jamais prise, attribuée faussement au fils de Dieu, remplissait les citoyens d'une confiance valeureuse, et glaçait de crainte les assiégeans[1]. On fortifia avec soin les villes inférieures de l'Arménie et de la Mésopotamie, et tous les postes qui dominaient la plaine ou les fleuves furent garnis de fortins en pierre, ou élevés plus à la hâte avec de la terre et de la brique. Justinien examinait toutes les positions, et ses précautions attirèrent quelquefois la guerre dans des lieux isolés, où les paisibles habitans, liés avec leurs voisins par des alliances de commerce ou de mariage, vivaient étrangers aux discordes nationales et aux querelles des princes. A l'ouest de l'Euphrate, un désert sablonneux se prolonge jusqu'à la mer Rouge, dans un espace de plus de six cents milles. La nature, en interposant cette solitude, semblait réprimer l'ambition des deux empires rivaux. Avant Mahomet, les

t. III, Lettres 17, 18). Ce savant botaniste ne tarda pas à découvrir la plante qui empoisonne le miel. (Pline, XXI, 44, 45.) Il observe que les soldats de Lucullus durent en effet se plaindre du froid, puisque la neige tombe quelquefois au mois de juin, même dans la plaine d'Erzerum, et qu'on n'y achève guère la récolte avant le mois de septembre. Les collines de l'Arménie ne sont pas au quarantième degré de latitude; mais on sait que, dans la partie montagneuse suisse que j'habite, quelques heures d'ascension portent le voyageur du climat du Languedoc à celui de la Norwège; et on a établi un principe général, que, sous la ligne, une élévation de deux mille quatre cents toises équivaut au froid du cercle polaire. (Ramond, Observations sur le voyage de Coxe dans la Suisse, t. II, p. 104.)

[1] L'identité ou la proximité des Chalybes et des Chaldéens s'aperçoit dans Strabon (l. XII, p. 825, 826); dans Cellarius (*Geograph. Antiq.*, t. 2, p. 202-204); dans Fréret (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. IV, p. 594.) Xénophon suppose dans son roman (*Cyroped.*, l. III), que c'étaient les barbares qu'il avait combattus lors de sa fameuse retraite. (Anabasis., l. IV.)

[2] Procope, *Persic.*, l. I, c. 15; *de Ædif.*, l. III, c. 6.

[3] *Ni Taurus obstet, in nostra maria venturus.* (Pomponius Mela, III, 8). Pline, qui est tout à la fois poète et naturaliste (V, 20) personnifie le fleuve et la montagne, et décrit leur combat. (Voyez le cours du Tigre et de l'Euphrate dans l'excellent traité de d'Anville.)

[1] Procope (*Persic.*, l. II, c. 12) raconte cette histoire avec le ton moitié sceptique, moitié superstitieux d'Hérodote. La promesse ne se trouve pas dans le premier mensonge d'Eusèbe, mais elle date au moins de l'année 490; et on fabriqua bientôt un troisième mensonge, la *Veronica*, sur les deux premiers (Evagrius, l. IV, c. 27). Comme Édesse *a été prise*, Tillemont ne peut admettre cette promesse. (Mém. Ecclés., t. I, p. 362, 383, 617.)

Arabes ne furent redoutables qu'en qualité de voleurs, et, au milieu de l'orgueilleuse sécurité qu'inspirait la paix, on négligea les fortifications de la Syrie, c'est-à-dire la partie de l'empire qui donnait le plus de facilité à l'ennemi.

Une trêve, qui dura plus de quatre-vingts ans, avait suspendu l'inimitié des deux nations, ou du moins les effets de cette inimitié. Un ambassadeur de Zénon accompagna le téméraire et infortuné Perozes dans son expédition contre les Nephtalites ou les Huns blancs, qui avaient étendu leurs conquêtes de la mer Caspienne au centre de l'Inde. Cette peuplade avait donné à son roi un trône enrichi d'émeraudes[1], et, outre sa cavalerie, elle menait deux mille éléphans au combat[2]. Les Persans furent surpris deux fois dans une position qui rendit leur valeur inutile, et leur fuite impossible; et un stratagème guerrier procura cette double victoire aux Huns. Ils renvoyèrent le grand roi, après l'avoir contraint d'adorer la majesté d'un prince barbare; et la subtilité de casuistes des mages, qui conseillèrent à Perozes de diriger son intention vers le soleil levant, diminua peu la honte de cette humiliation. Le successeur de Cyrus, entraîné par la colère, oublia le danger et la reconnaissance; et, ayant voulu renouveler l'attaque avec fureur, il y perdit la vie et son armée[3]. La mort de Perozes livra la Perse à ses ennemis étrangers et domestiques; et douze années de trouble s'écoulèrent avant que Cabad ou Kobad, son fils, pût former des projets d'ambition ou de vengeance. La parcimonie d'Anastase fut le motif ou le prétexte d'une guerre contre les Romains[4]. Lorsque les Huns et les Arabes arrivèrent sous l'étendard de la Perse, les fortifications de l'Arménie et de la Mésopotamie tombaient en ruines. L'empereur remercia le gouverneur et les habitans de Martyropolis, qui avaient rendu en peu de jours une ville qu'on ne pouvait défendre avec succès, et l'incendie de Théodoséopolis peut les justifier. Amida soutint un siége long et meurtrier. Cabades, qui l'attaquait depuis trois mois, avait perdu trente mille soldats, sans aucun espoir de réussir; et les mages semblaient tirer vainement un augure favorable de l'indécence des femmes, qui, du haut des remparts, exposaient aux yeux des assaillans leurs charmes les plus secrets. A la fin cependant les Perses se montrèrent, au milieu de la nuit d'un jour de fête, sur la tour la plus accessible, qui n'était gardée que par quelques moines accablés de sommeil et de vin. On appliqua les échelles à la pointe du jour; la présence de Cabades, ses ordres absolus, et son épée, dont il menaçait les lâches, entraînèrent la victoire, et quatre-vingt mille personnes expièrent le sang que lui avait coûté cette entreprise. La guerre dura encore trois ans, et cette malheureuse frontière fut réduite à la dernière misère. Anastase offrit de l'or trop tard; il perdit ses meilleurs troupes; le pays devint une solitude, et les vivans et les morts furent abandonnés aux bêtes farouches du désert. La résistance d'Edesse, et le défaut du butin, disposèrent

[1] Ces émeraudes avaient été vendues par les marchands d'Adulis, qui faisaient le commerce de l'Inde. (Cosmas, *Topograph. Christ.*, l. XI, p. 339.) Dans l'évaluation des pierres précieuses, l'émeraude de Scythie était la première, celle de la Bactriane la seconde, et celle d'Éthiopie la troisième. (Hill's *Theophrastus*, p. 61, etc., 92.) Goguet ne peut dire précisément où se trouvent les mines d'émeraudes, ni comment la nature les produit; et il n'est pas sûr que nous possédions quelques-unes des douze espèces que connaissent les anciens. (Goguet, Origine des Lois, etc., part. 2, l. II, c. 2, art. 3.) Les Huns acquirent, ou du moins Perozes perdit la plus belle perle du monde, sur laquelle Procope raconte une histoire ridicule.

[2] Les Indo-Scythes continuèrent à régner depuis le temps d'Auguste (Dionys. Perieget., 1088, avec le commentaire d'Eustathe, dans Hudson, *Geograph. Minor.*, t. IV) jusqu'à celui de Justin l'aîné (Cosmas, *Topograph. Christ.*, l. XI, p. 338, 339). Voyez sur leur origine et leurs conquêtes d'Anville (sur l'Inde, p. 18, 45, etc., 69, 85, 89). Ils possédaient au deuxième siècle Larice ou Guzerate.

[3] Voyez la mort de Phirouz ou de Perozes et ses suites dans Procope (*Persic.*, l. I, c. 3-6), qu'on peut comparer avec les Fragmens d'histoire orientale de d'Herbelot (*Biblio*t. *Orient.*, p. 351), et Texeira (Histoire de Perse, traduite ou abrégée par Stevens, l. I, c. 32, p. 132-138). Asseman. (*Biblioth. Orient.*, t. III, p. 396-427) fixe très-bien la chronologie.

[4] Les détails de la guerre de Perse sous les règnes d'Anastase et de Justin sont épars dans Procope (*Persic.*, l. I, c. 7, 8, 9); dans Théophanes (*in Chronograph.*, p. 124-127); dans Evagrius (l. III, c. 37); dans Marcellinus (*in Chron.*, p. 47), et dans Josué Stylite (*apud Asseman.*, t. I, p. 272-281).

à la paix l'esprit de Cabades : il vendit ses conquêtes un prix exorbitant, et, après tant de carnage et de dévastation, la même limite continua à séparer les deux empires. Anastase, voulant prévenir le retour de ces malheurs, résolut de fonder une nouvelle colonie, de la fortifier tellement qu'elle fût en état de braver la puissance des Perses, et de la prolonger si loin vers l'Assyrie, que la garnison pût mettre la province à couvert, en faisant du pays ennemi le théâtre de la guerre. D'après ce dessein, il peupla et embellit la ville de Dara[1], située à quatorze milles de Nisibis, et à quatre journées du Tigre. La persévérance de Justinien perfectionna les ouvrages élevés à la hâte sous le règne d'Anastase.

Sans nous arrêter sur des places moins importantes, les fortifications de Dara peuvent nous donner une idée de l'architecture militaire de ce siècle. La place était environnée de deux murs, et les cinquante pas d'intervalle de l'un à l'autre offraient une retraite au bétail des assiégés. On admirait la force et la beauté du mur intérieur ; il s'élevait à soixante pieds, et les tours avaient cent pieds de hauteur; les meurtrières, par où la garnison jetait des armes de traits sur l'ennemi, étaient petites et peu nombreuses; les soldats se trouvaient postés le long du rempart sous le couvert d'une double galerie, et l'on voyait au sommet des tours une troisième plate-forme spacieuse et sûre. Il paraît que le mur extérieur avait moins d'élévation, mais plus de solidité; et un boulevart quadrangulaire protégeait chaque tour. Le terrain, plein de rochers, résistait aux instrumens des mineurs ; et au sud-est, où il était moins dur, un nouvel ouvrage, qui s'avançait en forme de demi-lune, retardait leur approche. Une rivière remplissait les doubles et les triples fossés ; et on avait fait les combinaisons les plus heureuses pour donner de l'eau à la ville, l'ôter aux assiégeans, et prévenir le dégât d'un débordement naturel ou d'une inondation artificielle. Dara servit de barrière durant plus de soixante années, ainsi que l'avait désiré son fondateur, et elle ne cessa d'exciter la jalousie des Perses, qui présentaient cette forteresse imprenable comme une infraction au traité de paix des deux empires.

Entre l'Euxin et la mer Caspienne, les branches du Caucase traversent dans toutes les directions la Golchide, l'Ibérie et l'Albanie; et la géographie des anciens et des modernes a souvent confondu les deux entrées ou *portes* principales qui ouvrent le pays du nord au sud. Le nom de portes *Caspiennes* ou *Albaniennes* se donne proprement à Derbend[1], qui était sur la croupe d'une étroite colline entre les montagnes et la mer. La ville, si nous en croyons une tradition du pays, avait été fondée par les Grecs, et les rois de Perse avaient fortifié ce passage dangereux pour l'ennemi, en y ajoutant un mole, de doubles murailles, et des portes de fer. Les portes *Ibériennes* se trouvent au milieu du Caucase[2]; c'est un passage étroit de six milles de longueur, lequel, du côté septentrional de l'Ibérie ou de la Géorgie, débouche dans la plaine qui se prolonge jusqu'à la rive du Tanaïs et du Volga. Une forteresse, ouvrage peut-être d'Alexandre ou d'un de ses successeurs, dominait ce passage important; elle avait été transmise, par droit de conquête ou par succession, à un prince des Huns, qui proposa de la céder à l'empereur et qui en demandait un prix modéré; mais tandis qu'Anastase délibérait, tandis qu'il calculait les frais et la distance, un rival plus vigilant survint, et Cabades s'empara de ce défilé du Caucase. Les portes Albaniennes et de l'Ibérie fermaient aux cavaliers

[1] Procope (*Persic.*, l. I, c. 10; l. II, c. 13; *de Ædif.*, l. II, c. 1, 2, 3; l. III, c. 51) décrit longuement et exactement Dara. Voyez sa situation dans d'Anville (l'Euphrate et le Tigre, p. 53, 54, 55); mais cet écrivain paraît doubler la distance entre Dara et Nisibis.

[1] Voyez, sur la ville et le défilé de Derbend, la Bibliothèque orientale (p. 157, 291, 807); Petis de la Croix (Hist. de Gengiskan, l. IV, c. 9); Histoire généalogique des Tatars (t. I, p. 120); Olearius (Voyage en Perse, p. 1030-1041); et Corneille le Bruyn (Voyages, t. I, p. 146, 147). On peut comparer la vue qu'il en donne avec le plan d'Olearius à qui la muraille paraît être de coquillages et de graviers durcis par le temps.

[2] Procope, un peu confus en cet endroit, les appelle toujours portes Caspiennes (*Persic.*, l. I, c. 10), et le défilé porte aujourd'hui le nom de Tatartopa, les portes Tartares. (D'Anville, Géographie ancienne, t. II, p. 119, 120.)

scythes les chemins les plus courts et les moins difficiles; et les auteurs anciens disent que le rempart de Gog et de Magog, ou le long mur qui excita la curiosité d'un calife arabe [1] et d'un conquérant russe [2], couvrait l'amphithéâtre entier des montagnes. D'après une description moderne, des pierres de sept pieds d'épaisseur, sur une longueur ou une hauteur de vingt-un, et réunis sans fer et sans ciment, forment un mur qui se prolonge à plus de trois cent milles des côtes de Derbend, par-dessus les collines et à travers les vallées du Daghestân et de la Géorgie. Il n'était pas nécessaire de supposer une vision pour faire entreprendre un tel ouvrage à la politique de Cabades, et il n'était pas besoin d'un miracle pour le faire terminer par son fils, si redoutable aux Romains sous le nom de Chosroès, et si cher aux Orientaux sous celui de Nushirwan. Le monarque persan tenait en ses mains les clefs de la paix et de la guerre; mais il stipula dans chaque traité que Justinien fournirait aux dépenses d'une barrière commune, qui mettait les deux empires à l'abri des incursions des Scythes [3].

VII. Justinien supprima les écoles d'Athènes et le consulat de Rome, qui avaient produit l'un et l'autre tant de sages et tant de héros. Ces deux institutions avaient depuis longtemps dégénéré de leur gloire primitive; mais on n'en doit pas moins flétrir par de justes reproches l'avarice ou la jalousie d'un prince qui favorisa la ruine de ces vénérables institutions après ses triomphes sur les Perses.

Athènes avait adopté la philosophie de l'Ionie et la rhétorique de la Sicile, et ces études devinrent le patrimoine d'une cité dont les citoyens, au nombre seulement de trente mille, ont réuni en eux, dans le court intervalle d'une génération d'hommes, le génie de tous les siècles et de tous les pays. La dignité de la nature humaine nous apparaît dans toute sa puissance lorsque nous nous rappelons qu'Isocrate [1] vivait dans la société de Platon et de Xénophon, qu'il assista peut-être avec l'historien Thucydide aux premières représentations de l'Œdipe de Sophocle et de l'Iphigénie d'Euripide; qu'Eschine et Démosthènes, ses élèves, se disputèrent la couronne du patriotisme en présence d'Aristote, le maître de Théophraste, qui donnait des leçons dans Athènes en même temps que les fondateurs de la secte des Stoïciens et de celle d'Épicure [2]. Une si belle éducation, prodiguée aux jeunes gens de l'Attique, se communiquait sans jalousie aux cités rivales. Théophraste avait deux mille disciples [3]; les écoles de rhétorique durent être encore plus nombreuses que celles de philosophie; et les élèves, se succédant avec rapidité, répandaient la gloire de leurs maîtres partout où l'on connaissait la langue et le nom des Grecs. Alexandre étendit leur réputation par ses victoires; les arts d'Athènes survécurent à sa liberté et à son empire; et les citoyens des colonies que les Macédoniens établirent en Égypte et en Asie entreprirent souvent de longs pélerinages pour venir, sur les bords de

[1] Les portes du mont Caucase et un bruit vague sur la muraille de la Chine semblent avoir donné lieu à ce rempart imaginaire de Gog et de Magog, qu'un calife du neuvième siècle alla sérieusement reconnaître. (*Geograph. nubiensis*, p. 267-270; Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XXXI, p. 210-219.)

[2] Voyez une savante Dissertation de Baïer (*de Muro Caucaseo*, *in Comment. Acad. Petropol. ann.* 1726, t. I, p. 425-463); mais on n'y trouve ni carte, ni plan. Lorsque le czar Pierre Ier s'empara de Derbend en 1722, on mesura la muraille, et on trouva trois mille deux cent quatre vingt-cinq *orgygiæ* ou brasses de Russie, chacune de trois pieds d'Angleterre; en tout un peu plus de quatre milles.

[3] Voyez les fortifications et le traité de Chosroès ou de Nushirwan, dans Procope. (*Persic.*, l. I, c. 16, 22; l. II, et dans d'Herbelot, p. 682.)

[1] Isocrate vécut depuis la première année de la quatre-vingt-sixième olympiade jusqu'à la troisième année de la cent dixième, *ante Christum*, 436-438. (Voyez Denis d'Halycarnasse, Plutarque ou un anonyme, *in Vitâ X Oratorum*, p. 1538-1543, édit. H. Etienne, Phot. Cod., 259, p. 1453.)

[2] La *Fortuna Attica* de Meursius (c. 8, p. 59-73, *in t.* I, *Opp.*) donne des détails, copieux et concis à la fois, sur les écoles d'Athènes. Voyez, sur l'état et les arts de cette ville, le premier livre de Pausanias, et un petit traité de Dicéarque, dans le second volume des Géographes de Hudson, qui écrivit vers la cent dix-septième Olympiade. (Dodwell's *Dissertat.*, sect. IV.)

[3] Diogène de Laërce *de Vit. Philosoph.*, l. V, *segment.* 37, p. 289.

l'Ilissus, adorer les muses dans leur temple favori. Les conquérans latins écoutaient avec docilité les leçons de leurs sujets et de leurs captifs ; les noms de Cicéron et d'Horace se trouvaient sur la liste des écoles d'Athènes; et, lorsque la domination romaine fut bien affermie, les naturels de l'Italie, de l'Afrique et de la Bretagne, s'entretenaient dans les berceaux de l'académie avec des hommes de l'Orient, leurs condisciples.

Les études de la philosophie et de l'éloquence sont en harmonie avec un état populaire qui excite la liberté des recherches, et ne se soumet qu'à la force de la persuasion. Dans les républiques de la Grèce et de Rome, le patriotisme et l'ambition n'avaient pas de moyen plus puissant que l'art de la parole. Les écoles de rhétorique étaient le séminaire des hommes d'état et des législateurs. A l'époque où on ne permit plus les discussions publiques, l'orateur pouvait, dans la noble profession d'avocat, plaider la cause de l'innocence et de la justice ; il pouvait abuser de ses talens dans le commerce plus productif des panégyriques ; et les mêmes règles dictaient encore les vaines déclamations du sophiste, et les beautés les plus pures des ouvrages historiques. Les systèmes qui avaient la prétention de développer la nature de Dieu, celle de l'homme et de l'univers, amusaient la curiosité du jeune étudiant ; et, selon la disposition de son esprit, il se livrait au doute avec les sceptiques, il tranchait les questions avec les stoïciens, il élevait ses idées avec Platon, ou il s'asservissait à la dialectique rigoureuse d'Aristote. L'orgueil des sectes ennemies indiquait un point de bonheur et de perfection morale qu'il était impossible d'atteindre ; mais les efforts étaient glorieux et utiles: les disciples de Zénon, et même ceux d'Epicure, savaient agir et supporter la douleur. La mort de Pétrone, ainsi que celle de Sénèque, servit à humilier un tyran, en lui découvrant son impuissance. La lumière des sciences éclairait bien au-delà des murs d'Athènes. Ses incomparables écrivains parlaient en effet à tous les hommes; des maîtres allaient instruire l'Italie et l'Asie: Béryte, dans des temps postérieurs, se dévouait à l'étude des lois ; on cultivait l'astronomie et la médecine dans le musée d'Alexandrie ; mais les écoles attiques de rhétorique et de philosophie conservèrent leur supériorité depuis la guerre du Péloponnèse jusqu'au règne de Justinien. Athènes, malgré la stérilité de son territoire, jouissait d'un air pur, d'une libre navigation et des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Le commerce ou les affaires de l'administration troublaient rarement cette retraite sacrée ; et les derniers des Athéniens se faisaient remarquer par la vivacité de leur esprit, par la pureté de leur goût et de leur langage, par leurs mœurs sociales, et par quelques restes de la grandeur de leurs aïeux, qu'on retrouvait au moins dans leurs discours. Les faubourgs de la ville offraient, parmi des arbres et des statues, l'académie des Platoniciens, le lycée des Péripaticiens, le portique des Stoïciens, et le jardin des disciples d'Épicure : les philosophes, au lieu d'être enfermés dans un cloître, donnaient leurs leçons au milieu de ces promenades vastes et délicieuses qui, à différentes heures, étaient consacrées aux exercices de l'esprit et du corps. Le génie des fondateurs respirait toujours dans ces lieux sacrés. Le désir de succéder aux maîtres de la raison des hommes, excitait une émulation généreuse ; et les libres suffrages d'un peuple éclairé fixaient à chaque mutation le mérite des candidats. Les professeurs athéniens étaient payés par leurs disciples ; il paraît que le prix variait d'une mine à un talent, selon les facultés et les talens du maître et des élèves ; et Isocrate lui-même, qui se moquait de la cupidité des sophistes, exigeait environ trente livres sterling de chacun de ses cent disciples. Le salaire de l'industrie est juste et noble ; cependant ce même Isocrate versa des larmes lorsqu'il le reçut pour la première fois. Le Stoïcien pouvait rougir de faire payer les discours dans lesquels il prêchait le mépris de l'argent ; et je serais fâché de découvrir qu'Aristote ou Platon eussent assez dégénéré de l'exemple de Socrate pour distribuer la science au poids de l'or. Des terres et des maisons étaient attribuées aux professeurs de philosophie d'Athènes, qui étaient légalement autorisés à recevoir les legs de leurs amis. Épicure laissa à ses disciples les

jardins qu'il avait achetés quatre-vingts mines, ou deux cent cinquante livres sterling; il leur transmit de plus un fond qui suffisait à leur frugale nourriture et aux fêtes qu'ils célébraient tous les mois [1]. Le patrimoine de Platon leur procura un revenu annuel; et ce revenu, qui ne fut d'abord que de trois pièces d'or, s'accroissant peu à peu, fut de mille au bout de huit siècles [2]. Les plus sages et les plus vertueux des princes romains protégèrent les écoles d'Athènes. La bibliothèque, que fonda Adrien, fut placée dans un portique orné de tableaux, de statues, d'un plafond d'albâtre, et soutenu par cent colonnes de marbre de Phrygie. La générosité des Antonins assigna des salaires publics aux maîtres des sciences, et tous les professeurs de politique, de rhétorique, de philosophie platonicienne, péripatéticienne, stoïcienne et épicurienne, recevaient un traitement annuel de dix mille drachmes ou de plus de trois cents livres sterling [3]. Après la mort de Marc-Aurèle, on supprima et on rétablit, on diminua et on étendit tour à tour les largesses ainsi que les priviléges des professeurs: on retrouve sous les successeurs de Constantin, quelque vestige de la magnificence impériale sur ce point; mais, le choix des candidats se trouvant à la disposition arbitraire des empereurs, les ignorans candidats qu'on préféra firent regretter aux philosophes d'Athènes les jours de l'indépendance et de la pauvreté [4]. Il est remarquable de voir que les Antonins accordèrent leurs faveurs à quatre sectes ennemies, qu'ils regardèrent comme également utiles, ou du moins comme aussi innocentes les unes que les autres. Socrate avait été à la fois un sujet de honte et de gloire pour ses concitoyens ingrats; et les premières leçons d'Épicure avaient tellement scandalisé les pieuses oreilles des Athéniens, que, par son exil et celui de ses adversaires, ils mirent fin aux vaines disputes sur la nature des dieux. Mais ils révoquèrent leur décret l'année suivante; ils rétablirent la liberté des écoles, et l'expérience leur apprit que la diversité des systèmes n'affecte point le caractère moral des philosophes [1].

Les armes des Goths furent moins funestes aux écoles d'Athènes que l'établissement d'une nouvelle religion, dont les ministres rendaient inutile l'usage de la raison en tranchant toute question par un article de foi, et condamnaient à des flammes éternelles l'infidèle ou le sceptique. Dans les mille volumes de laborieuses controverses qu'on leur doit, ils n'ont fait que dévoiler la faiblesse de leur intelligence et la corruption de leur cœur, en insultant à la nature humaine dans son plus beau développement offert par les sages de l'antiquité, et en proscrivant l'esprit de recherche et de philosophie, à cause de son incompatibilité avec les doctrines, ou du moins avec le caractère d'humilité d'un simple croyant. La secte des Platoniciens, que Platon aurait plus tard rougi de reconnaître, mêlait avec extravagance à une sublime théorie la pratique des superstitions et de la magie; et, demeurées seules debout au milieu du monde chrétien, elles se livraient à une secrète aversion contre le gouverneur de l'église et de l'état, dont la rigueur était sans cesse suspendue sur leurs têtes. Environ un siècle après le règne de Julien [2], on permit à Pro-

[1] Voyez le testament d'Épicure, dans Diogène de Laërce (l. x, *segm.* 16-20, p. 611, 612.) Une seule épître (Cicéron, *ad Familiar.*, XIII. 1) découvre l'injustice de l'Aréopage, la fidélité des Épicuriens, la politesse habile de Cicéron et le mélange d'estime et de mépris qu'avaient les sénateurs romains pour la philosophie et les philosophes de la Grèce.

[2] Damascius, *in Vit. Isidor. apud Phot. Cod.*, 242, p. 1054.

[3] Voyez Lucien (*in Eunech.*, t. II, p. 350-359, édit. de Reitz); Philostrate (*in Vit. Sophist.*, l. II, c. 2); et Dion Cassius ou Xiphilin (l. LXXI, p. 1195), avec les remarques des éditeurs Dusoul, Olearius, Reimar, et, par-dessus tous, de Saumaise (*ad Hist. Aug.*, p. 72). Un philosophe judicieux, M. Smith (de la Richesse des nations) préfère les contributions libres des élèves aux salaires fixes assignés à un professeur.

[4] Brucker, Hist. crit. de la Philosophie, t. II, p. 310, etc.

[1] Bayle fixe la naissance d'Épicure à l'année 342 avant J.-C., ou à la troisième année de la cent neuvième olympiade. Il ouvrit son école à Athènes la troisième année de la cent dix-huitième olympiade, trois cent six ans avant J.-C. La loi d'intolérance que j'ai citée dans le texte (Athénée, l. XIII, p. 610; Diogène de Laërce, l. V, s. 38, p. 290; Julius Pollux, IX, 5) fut publiée la même année ou l'année suivante. (Sigonius *Opp.*, t. V, p. 62; Ménage, *ad Diog. Laert.*, p. 204; Corsini, *Fasti Attici*, t. IV, p. 67, 68.) Théophraste, chef des Péripatéciens et disciple d'Aristote, fut exilé par le même décret.

[2] Ce n'est point là une ère imaginaire. Les païens da-

clus[1] de monter dans la chaire de l'académie; et telle fut son activité, que souvent il prononçait cinq leçons et composait sept cents vers le même jour. Son esprit pénétrant analysa les questions les plus abstraites de la morale et de la métaphysique, et il osa proposer dix-huit argumens contre la doctrine des chrétiens, sur la création du monde. Mais, il déclarait que dans l'intervalle de ses études, il conversait avec Pan, Esculape et Minerve. Initié aux mystères de ces dieux, il se prosternait aux pieds de leurs statues, et croyait qu'un philosophe, citoyen de l'univers, doit être le prêtre de toutes les divinités qu'il adore. Il se crut averti de sa mort par une éclipse de soleil; et sa vie, ainsi que celle d'Isidore, son élève[2], compilée par deux de leurs plus savans disciples, offre un tableau déplorable de la seconde enfance de la raison humaine. Mais ce qu'on appelait la chaîne d'or de la succession platonique se prolongea encore l'espace de quarante-quatre ans, depuis la mort de Proclus jusqu'à l'édit de Justinien[3] qui imposa un silence éternel aux écoles d'Athènes, et remplit de douleur et d'indignation le petit nombre de ceux qui demeuraient attachés à la science et à la superstition des Grecs. Sept philosophes que réunissait l'amitié, Diogènes et Hermias, Eulalius et Priscien, Damascius, Isidore et Simplicius, en n'adoptant pas la religion de leur souverain, prirent la résolution de chercher dans une terre étrangère la liberté qu'on leur ôtait dans leur patrie. Ils avaient ouï dire, et ils avaient la simplicité de croire que la république de Platon se trouvait réalisée sous le gouvernement despotique de la Perse, et qu'un roi patriote y régnait sur la plus fortunée et la plus vertueuse des nations. Ils furent bientôt fort étonnés de découvrir que la Perse ressemblait à toutes les contrées du monde, que Chosroès, qui affectait de se parer du nom de philosophe, était vain, cruel et ambitieux, que le bigotisme et l'esprit d'intolérance dominaient parmi les mages, que les nobles étaient hautains, les courtisans serviles, et les magistrats injustes, que le coupable échappait quelquefois, et qu'on opprimait souvent l'innocent. Ainsi désabusés, ils se montrèrent peu équitables sur les vertus réelles des Perses; la pluralité des femmes et des concubines, les mariages incestueux, et la coutume d'exposer les morts aux chiens et aux vautours, les scandalisèrent plus peut-être qu'il ne convenait à leur profession. Leur retour précipité annonça leur repentir, et ils déclarèrent hautement qu'ils aimaient mieux mourir sur la frontière de l'empire, que de jouir de la fortune et des richesses à la cour d'un barbare. Ce voyage cependant leur valut un bienfait qui fait le plus grand honneur à Chosroès. Le roi exigea que les sept sages qui étaient venus dans sa cour, fussent affranchis des lois pénales publiées par Justinien contre ses sujets païens; et la vigilance de ce puissant médiateur eut soin de maintenir ce privilége, en le stipulant expressément dans un traité de paix[1]. Simplicius et ses compagnons finirent leur vie dans la paix et l'obscurité; ils ne laissèrent point de disciples, et ils terminent la longue liste des philosophes grecs, qu'on peut citer, malgré leurs défauts, comme les plus sages et les plus vertueux de leurs contemporains. Nous avons les écrits de Simplicius; ses commentaires de physique et de métaphysique sur Aristote ont perdu de leur

taient leurs malheurs, de la fin du règne de leur héros. Proclus, dont la naissance est marquée par son horoscope, (A. D., 412, février, 8), à Constantinople, mourut cent vingt-quatre ans, απο Ιουλιανου βασιλεως, A. D. 485, (Marin, *in Vitâ Procli*, c. 36).

[1] Fabricius publia à Hambourg, en 1700 (et *ad calc. Bibl. lat. Lond.*, 1703) la Vie de Proclus par Marin. Voyez Suidas (t. III, p. 185, 186), Fabricius (*Biblioth. Græc.*, l. V, c. 26, p. 449-552), et Brucker (Hist. crit. de la Philosophie, t. II, p. 319-326).

[2] La vie d'Isidore a été composée par Damascius (*apud Photium*, *Cod.*, 242, p. 1028-1076.) Voyez le dernier âge des philosophes païens, dans Brucker t. II, p. 341-351.

[3] Jean Malala (t. II, p. 187, *in Decio Cos. Sol.*) et une chronique anonyme de la biblioth. du Vatican (*apud Aleman*, p. 106) rapportent la suppression des écoles d'Athènes.

[1] Agathias (l. II, p. 69, 70, 71) raconte ce fait curieux. Chosroès monta sur le trône l'an 531, et il fit sa première paix avec les Romains l'an 533, date fort compatible avec sa jeunesse déjà célèbre et la *vieillesse* d'Isidore. (Asseman., *Bibl. Orient.*, t. III, p. 404; Pagi, t. II, p. 543, 550.)

réputation ; mais son interprétation morale d'Epictète se conserve dans toutes nos bibliothèques ; c'est un livre classique, parfaitement propre à diriger la volonté, à purifier le cœur, à fortifier l'intelligence, et à inspirer une juste confiance de Dieu et de l'homme.

Ce fut vers le même temps où Pythagore inventa pour la première fois le nom de philosophe, que Brutus établit à Rome la liberté et le consulat. Nous avons indiqué légèrement, dans le cours de cette histoire, les révolutions de cette dignité de consul, qui, après avoir donné de si grands pouvoirs, ne présenta plus que l'ombre de l'autorité, et finit par n'être qu'un vain nom. Le peuple avait originairement choisi les premiers magistrats de la république, qui exerçaient au sénat et dans les camps ces pouvoirs de paix et de guerre, transférés ensuite aux empereurs ; mais, malgré la perte de sa puissance, cette dignité antique fut long-temps encore vénérée comme une tradition par les Romains et les barbares ; et le consulat de Théodoric paraît à un historien goth le comble de la gloire [1]. Le roi d'Italie félicite lui-même ces favoris annuels de la fortune, qui jouissaient de l'éclat du trône, sans en avoir les inquiétudes. Et, mille ans encore après la naissance de cette institution, deux consuls annuels étaient créés par les souverains de Rome et de Constantinople, uniquement pour donner une date à l'année, et une fête au peuple. Mais les dépenses de cette fête, où les gens riches et les citoyens vaniteux cherchaient à surpasser leurs prédécesseurs, parvinrent insensiblement à la somme de quatre-vingt mille livres sterling ; les sénateurs sages refusaient de vains honneurs qui les ruinaient ; et il me semble qu'on peut expliquer ainsi les lacunes multipliées qu'on trouve dans la dernière période des fastes consulaires. Les prédécesseurs de Justinien avaient aidé du trésor public les candidats les moins opulens ; ce prince avare aima mieux leur recommander l'économie et faire des règlemens sur les frais de

[1] Cassiodore, *Variarum Epist.*, VI, 1. Jornandès, c. 57, p. 696, édit. Grot. *Quod summum bonum primumque in mundo decus edicitur.*

l'inauguration [1]. Son édit réduisit à sept jeux les courses de chevaux et de char, les combats d'athlètes et de bêtes sauvages, les concerts, et les pantomines du théâtre ; il eut soin de substituer de petites pièces d'argent aux médailles d'or, qui avaient toujours excité le tumulte et l'ivresse lorsqu'on les distribuait avec trop de profusion à la populace. Malgré ces précautions et l'exemple de l'empereur lui-même, la succession des consuls finit avec la treizième année du règne de Justinien, dont le caractère despotique dut se féliciter de l'extinction silencieuse d'un titre qui avertissait sans cesse les Romains de leur ancienne liberté [2]. Mais le souvenir du consulat annuel vivait toujours dans l'esprit des peuples ; ils désiraient avec ardeur qu'on le rétablit promptement : ils donnèrent des éloges à plusieurs princes qui daignèrent prendre le nom de consuls la première année de leur règne ; et ce ne fut que trois siècles après la mort de Justinien, que ce simulacre de dignité, supprimé par l'usage, pût être tout-à-fait aboli par la loi [3]. On abandonna la méthode imparfaite de distinguer chaque année par le nom d'un magistrat, et on établit une ère permanente : les Grecs comptèrent depuis la création du monde, selon la version des Septante [4] ; et l'ère des latins, qui comp-

[1] Voyez les règlemens de Justinien (*Novell.*, 105) datés de Constantinople le 5 juillet, et adressés à Strategius, trésorier de l'empire.

[2] Procope, *in Anecdot.*, c. 26 ; Aleman., p. 106. Selon les calculs de Marcellinus, de Victor, de Marius, etc., l'histoire secrète fut composée la dix-huitième année après le consulat de Basilius ; et le consulat paraissait à Procope définitivement aboli.

[3] Il le fut par Léon-le-Philosophe, (*Novell.*, 94, A. D. 886-911.) Voyez Pagi (*Dissertat. Hypathica*, p. 325-362 ; et Ducange (*Gloss. Græc.*, p. 1635, 1636), Le titre même de consul était avili. *Consulatus codicilli.... vilescunt*, dit l'empereur lui-même.

[4] Selon Julius Africanus, etc., le monde fut créé le premier septembre, 5508 ans, 3 mois et 25 jours avant la naissance de Jésus-Christ (voyez Pezron, Antiquité des temps défendue, p. 20-28) ; et les Grecs, les chrétiens de l'Orient, et même les Russes, jusqu'au règne de Pierre premier, ont adopté cette ère. Cette période, quoique arbitraire, est nette et commode. Des 7296 ans qu'elle suppose écoulés depuis la création, on trouve 3000 années d'ignorance et de ténèbres 2000 fabuleuses ou incertaines, 1000 de l'histoire ancienne qui commence à l'empire de Perse, et aux républiques d'Athènes et de Rome, 1000

tent de la naissance de Jésus-Christ, a commencé au siècle de Charlemagne [1].

CHAPITRE XLI.

Conquêtes de Justinien en Occident. — Caractère et premières campagnes de Bélisaire. — Il envahit et subjugue le royaume des Vandales en Afrique. — Son triomphe. — Guerre des Goths. — Il recouvre la Sicile, Naples et Rome. — Siége de Rome, par les Goths. — Leur retraite et leurs pertes. — Prise de Ravenne. — Gloire de Bélisaire. — Ses malheurs et ses chagrins domestiques.

Lorsque Justinien monta sur le trône, environ cinquante années après la chute de l'empire d'Occident, les royaumes des Goths et des Vandales semblaient s'être établis en Europe d'une manière solide et pour ainsi dire légale. Les titres conférés aux Romains par leurs victoires se trouvaient effacés avec la même justice par le glaive des barbares; et le temps, les traités et des sermens de fidélité, qu'une seconde et une troisième génération avaient déjà renouvelés, consacraient leur fortuné brigandage. L'expérience et le christianisme réfutaient assez la superstitieuse espérance que les dieux avaient destiné Rome à régner sur les nations de la terre; mais, si des soldats ne pouvaient plus maintenir cette orgueilleuse prétention d'une domination éternelle et inattaquable, les hommes d'état et les hommes de loi, dont les opinions se sont quelquefois propagées dans les modernes écoles de jurisprudence, cherchaient à faire valoir à leur tour par l'intelligence ce que la force avait abandonné. Du moment où Rome fut dépouillée de la pourpre impériale, les princes de Constantinople prirent seuls le sceptre de la monarchie; ils demandèrent comme un héritage qui leur appartenait ces provinces subjuguées par les consuls ou possédées par les Césars, et ils songèrent faiblement à garantir leurs sujets de l'Occident contre les hérétiques et les barbares. L'exécution de ce vaste plan fut, à quelques égards, réservée à Justinien. Les cinq premières années de son règne, il soutint, malgré lui, une guerre dispendieuse et inutile contre les Perses; à la fin, son ambition triompha de son orgueil et il paya quatre cent quarante mille livres sterling une trêve passagère, que les deux nations qualifièrent du nom de *paix éternelle*. La sûreté de l'Orient lui permit d'employer ses forces contre les Vandales, et l'état intérieur de l'Afrique offrait un prétexte honorable, et promettait de puissans secours aux armes romaines [1].

D'après l'ordre de succession établi par le testament du prince qui fonda le royaume d'Afrique, Hildéric, l'aîné des princes vandales, se trouvait sur le trône que son père avait gouverné avec tyrannie: il était petit-fils d'un conquérant; mais, entraîné par la douceur de son caractère, il suivit les maximes de la clémence et de la paix. Un édit qui rendit deux cents évêques à leurs églises, et qui permit de professer librement le symbole d'Athanase, signala son avénement [2]. Les catholiques reçurent avec froideur une grâce qui se trouvait bien au-dessous de leurs prétentions; et les vertus de Hilderic blessèrent les préjugés de ses compatriotes. Les prêtres ariens le traitèrent en secret d'apostat, et les soldats lui reprochèrent plus hautement de

depuis la chute de l'empire romain en Occident jusqu'à la découverte de l'Amérique; et les 296 autres offrent trois siècles de l'état moderne de l'Europe et du genre humain. Je regrette cette chronologie, bien préférable à notre méthode confuse et double, qui compte les années antérieures et les années postérieures à l'ère chrétienne.

[1] L'ère de la création du monde a prévalu en Orient, depuis le sixième concile général, A. D. 681. L'ère chrétienne des peuples de l'Occident fut inventée dans le sixième siècle; le crédit et les ouvrages du vénérable Bède la propagèrent dans le huitième; mais elle n'est devenue légale et populaire qu'au dixième. (Voyez l'Art de vérifier les dates, Dissert. préliminaire, p. 3, 12; Dictionnaire diplomatique, t. I, p. 329-337 composé par une société laborieuse de Bénédictins.)

[1] Procope a raconté avec ordre et d'une manière élégante toute la guerre des Vandales (l. I, c. 9, 25; l. II, c. I, 13). Je serais heureux si, dans le cours de cette histoire, j'avais toujours un pareil guide. Après avoir lu avec soin le texte grec en entier, j'ai droit de prononcer qu'il ne faut pas trop se fier aux versions latines et françaises de Grotius et du président Cousin. Cependant on a donné beaucoup d'éloges à M. Cousin, et Grotius était le premier savant d'un siècle érudit.

[2] Voyez Ruinart, *Hist. Persecut. Vandal.*, c. 12, p. 589. La meilleure des autorités qu'il cite est celle de la vie de saint Fulgence, composée par un de ses disciples, copiée en grande partie dans les Annales de Baronius, et imprimée dans plusieurs recueils ecclésiastiques. (*Catalog. Biblioth. Bunavianæ*, t. I, vol. 2, p. 1258.)

n'avoir pas le courage de ses ancêtres. On soupçonnait ses ambassadeurs d'une honteuse négociation à la cour de Bysance; et son général, qu'on surnommait l'Achille des Vandales [1], perdit une bataille contre les Maures, à peine vêtus et mal disciplinés. Gilimer aigrissait le mécontentement public. Ayant, par son âge, sa naissance et sa réputation à la guerre, un droit apparent à la couronne, il prit, de l'aveu de la nation, les rênes du gouvernement; et son malheureux souverain tomba sans résistance du trône dans une prison, où il fut étroitement gardé, ainsi qu'un de ses conseillers, et son neveu, l'Achille des Vandales, qui venait de perdre la faveur populaire. Justinien reconnaissait la justice de la liberté religieuse lorsqu'il s'agissait de sa secte, et il fut touché de l'indulgence de Hildéric pour ses sujets catholiques; il avait eu des rapports avec lui à l'époque où il n'était que le neveu de Justin; des lettres et des présens avaient fortifié leurs liaisons; et l'empereur n'abandonna point la cause de la royauté et de l'amitié. Deux ambassadeurs se rendirent successivement auprès de Hildéric; il conseilla à l'usurpateur de prouver du repentir de sa trahison, ou de renoncer du moins à des violences qui pourraient exciter le déplaisir de Dieu et celui des Romains; de respecter les lois des familles et des successions; de permettre à un vieillard infirme de terminer en paix sa carrière sur le trône de Carthage ou dans le palais de Constantinople. Les passions, et même des calculs plus raisonnables, rendirent Gilimer insensible à des remontrances qu'on lui faisait du ton de la menace et de l'autorité; et, pour justifier son ambition, il prit un langage qu'on ne parlait guère à la cour de Bysance: il allégua un droit qu'ont les peuples libres de déposer ou de punir le magistrat suprême qui remplit mal les fonctions de la royauté. Le monarque captif fut traité avec plus de rigueur; on creva les yeux de son neveu, et le cruel Vandale, qui se reposait sur sa force et sur l'éloignement, se moqua des vaines menaces et des lents préparatifs de l'empereur. Justinien résolut de délivrer et de venger son ami; et Gilimer résolut de son côté de garder le pouvoir qu'il usurpait, et, selon l'usage des nations civilisées, avant de commencer la guerre, chacun des partis protesta solennellement qu'il désirait la paix.

Le bruit d'une guerre d'Afrique ne satisfit que l'oisive populace de Constantinople, si pauvre qu'elle se trouvait affranchie des tributs, si lâche qu'on l'employait peu au service militaire. Mais les citoyens sages, qui jugeaient de l'avenir par le passé, se souvenaient de l'immense perte d'hommes et d'argent qu'avait soufferte l'empire dans l'expédition de Basiliscus. Les troupes, rappelées des frontières de Perse, après cinq campagnes laborieuses, craignaient la mer, le climat et les armes d'un pays inconnu. Les ministres des finances calculaient, autant qu'ils pouvaient calculer, les frais d'une guerre d'Afrique, les taxes qu'il faudrait imaginer et percevoir, et ils redoutaient de perdre la vie ou du moins leur emploi si l'on manquait de quelque chose. Jean de Cappadoce, inspiré par ces motifs personnels, car on ne peut lui supposer du zèle pour le bien public, osa s'opposer, en plein conseil aux désirs de son maître. Il avoua qu'on ne pouvait trop payer une victoire si importante; mais il montra des difficultés certaines et une issue incertaine. « Vous » voulez assiéger Carthage, dit le préfet; par » terre, ce royaume est éloigné de cent qua» rante jours de voyage; par mer, une année » entière [1] doit s'écouler avant de recevoir » des nouvelles de votre flotte. Quand l'Afri-

[1] Quelle qualité de l'esprit ou du corps fit donner le nom d'*Achille* au général des Vandales? Fut-ce à cause de son activité, de sa beauté, ou de sa valeur? Et en quelle langue les Vandales avaient-ils lu Homère? Le poète grec avait-il été traduit dans la langue de ces barbares? Les Latins avaient quatre versions de l'Iliade (Fabric., t. I, l. II, c. 3, p. 297). Toutefois il paraît, en dépit des éloges de Sénèque (*Consol.*, c. 26), qu'ils ont été plus heureux dans l'imitation que dans la traduction des poètes grecs. Au reste, le nom d'Achille pouvait être célèbre et même populaire chez des barbares ignorans.

[1] *Une année!* quelle absurde exagération! La conquête de l'Afrique peut être fixée à l'an 533, le 14 septembre. Justinien la rappelle avec orgueil dans la préface de ses Institutes, qui furent publiées le 21 novembre de la même année. Ce calcul pourrait s'appliquer au voyage et au retour pour nos possessions dans l'Inde.

» que serait vaincue, pour la garder il faudrait conquérir la Sicile et l'Italie. Le succès vous imposerait de nouveaux travaux, » et un seul revers attirerait les barbares au » sein de votre empire épuisé. » Le prince sentit la justesse de cet avis. La hardiesse d'un sujet qui s'était toujours montré soumis l'étonna d'ailleurs; et il aurait peut-être renoncé à la guerre d'Afrique, si une voix qui fit taire les doutes de la profane raison n'eût ranimé son courage. « Écoutez ma vision, » s'écria un évêque d'Orient, charlatan ou fanatique : « Empereur, le ciel veut que » vous n'abandonniez pas votre sainte entreprise pour la délivrance de l'église d'Afri» que. Le Dieu des batailles marchera devant » votre drapeau, et il dispersera vos ennemis, » qui sont les ennemis de son fils. » Justinien put croire une révélation qui arrivait si à propos : la raison de ses ministres se trouva réduite au silence; mais la révolte que Hilderic ou Athanase venait d'exciter sur la frontière de la monarchie vandale, leur donna quelque espoir. L'Africain Pudentius avait secrètement instruit la cour de Constantinople de ses intentions loyales, et quelques troupes qu'on lui envoya suffirent pour remettre la province de Tripoli sous la domination des Romains. Godas, barbare valeureux, qui commandait en Sardaigne, suspendit le paiement du tribut qu'il devait, après avoir déclaré qu'il n'obéirait plus à l'usurpateur, et il donna audience aux émissaires de Justinien, qui le trouvèrent maître de cette île fertile, environné d'une garde nombreuse et revêtu des ornemens de la royauté. La discorde et la défiance diminuaient les forces des Vandales, tandis que le courage de Bélisaire, nom héroïque, devenu familier chez toutes les nations, animait les armées de l'empire.

Le Scipion de la nouvelle Rome reçut le jour dans la Thrace, où il semble qu'il fut élevé parmi des paysans [1]; il n'eut aucun des avantages que Scipion-le-Jeune et l'Ancien, les deux premiers vainqueurs de l'Afrique tirèrent de leur naissance, de leurs études et de cette émulation républicaine qui forma leurs vertus. Le silence de son verbeux secrétaire paraît indiquer que sa jeunesse ne pouvait offrir le sujet d'aucun éloge; il servit avec valeur et avec gloire dans les gardes de Justinien, et il obtint un commandement lorsque son protecteur monta sur le trône. Après une incursion hardie dans la Persarménie, où un collègue partagea ses succès, et où l'ennemi arrêta ses progrès, Bélisaire se rendit à l'importante station de Dara, et c'est là qu'il admit à son service Procope, le fidèle compagnon et le soigneux historien de ses exploits [1]. Le Misranes de Perse, qui venait, à la tête de quarante mille hommes d'élite, raser les fortifications de Dara, fixa le jour et l'heure où les citoyens devaient lui préparer un bain; il voulait, disait-il avec insolence, se rafraîchir après les fatigues de la victoire. Il trouva un adversaire, son égal par le nouveau titre de général de l'Orient, son supérieur dans l'art de la guerre, mais son inférieur dans le nombre et la qualité de ses soldats, qui se bornaient à vingt-cinq mille Romains ou étrangers, peu soumis à la discipline, et humiliés par des défaites récentes. La plaine de Dara ne laissant aucune ressource contre les stratagèmes et les embuscades, Bélisaire plaça le front de ses troupes derrière une large tranchée, qui se prolongeait d'abord en lignes perpendiculaires et ensuite en lignes parallèles, pour couvrir les ailes de la cavalerie qui dominaient les flancs et le derrière de l'ennemi. Une charge rapide et une évolution bien combinée de cette cavalerie, au moment où le centre des Romains s'ébranlait, détermina la victoire. L'étendard de Perse tomba, les *Immortels* prirent la fuite, l'infanterie jeta ses boucliers, et les vaincus laissèrent huit mille morts sur le champ de bataille. L'année suivante, l'ennemi pénétra en Syrie du côté du

[1] Ωρμητο δε ὁ Βελισαριος εκ Γερμανιας, ἡ Θρακωντε και Ιλλυριων μεταξυ κειται. (Procop., *Vandal.* l. I, c. 11; Aleman., *Not. ad Anecd.*, p. 5.) Un italien confondrait aisément la vanité germaine de Giphanius et de Verserus, qui veulent réclamer Bélisaire. Je ne trouve dans aucune liste civile ou ecclésiastique des provinces et des villes, cette Germania ou métropole de Thrace.

[1] Procope a raconté fidèlement et en détail les deux premières campagnes de Bélisaire, dans la guerre de Perse. (*Persic.*, l. I, c. 12-18.)

désert, et Bélisaire partit de Dara avec vingt mille hommes pour aller au secours de la province. Ses savantes dispositions arrêtèrent les Persans durant tout l'été; il les serra de près dans leur retraite. Chaque nuit il occupait le camp qu'ils avaient occupé la veille, et il se serait assuré la victoire sans effusion de sang, s'il avait pu contenir l'impatience de ses troupes. Cette valeur dont ils s'étaient vantés se montra peu le jour de la bataille; la perfidie ou la lâcheté des Arabes chrétiens exposa l'aile droite; les Huns, vieux corps de huit cents guerriers, furent accablés sous le nombre des assaillans; les Isauriens se virent interceptés au milieu de leur fuite; mais l'infanterie romaine demeura inébranlable sur la gauche; et Bélisaire, qui descendit de cheval, fit voir à ses soldats qu'il ne restait d'autre ressource que l'intrépidité du désespoir. Ils tournèrent le dos à l'Euphrate, et le visage à l'ennemi; des traits sans nombre vinrent expirer sans force sur leurs boucliers réunis en talus; ils opposèrent une ligne impénétrable de piques aux assauts multipliés de la cavalerie persane; et, après une très-longue résistance, ce qui restait de l'armée s'embarqua adroitement à la faveur de la nuit. Le général persan, se retirant en désordre et avec ignominie, alla répondre de la vie de tant de soldats qu'il avait sacrifiés à un succès inutile. Mais la gloire de Bélisaire ne fut point ternie par une défaite, où seul il avait soustrait ses troupes aux suites de leur témérité. Les approches de la paix le délivrèrent de la garde de la frontière d'Orient, et la manière dont il se conduisit, lors de la sédition de Constantinople, l'acquitta complétement envers l'empereur. Lorsque la guerre d'Afrique devint le sujet des entretiens populaires et des délibérations secrètes du conseil, chacun des généraux romains craignait plus qu'il n'ambitionnait le dangereux honneur de la diriger; mais Justinien ayant déclaré qu'il en chargerait celui qui aurait le plus de mérite, les applaudissemens unanimes qu'obtint le choix de Bélisaire excitèrent leur envie. Les mœurs de la cour de Bysance font soupçonner que la belle et adroite Antonina, qui tour à tour avait la confiance et encourait la haine de l'impératrice Théodora, aidèrent secrètement le héros. Antonina était d'un sang ignoble; elle descendait d'une famille de conducteurs de chars, et son incontinence lui mérita les plus honteux reproches. Toutefois elle exerça long-temps un empire absolu sur son illustre époux; et, si elle dédaigna le mérite de la fidélité conjugale, elle donna de grandes preuves d'amitié à Bélisaire, qu'elle eut le courage de suivre au milieu de toutes les fatigues et de tous les dangers de ses expéditions [1].

Rome allait lutter pour la dernière fois contre Carthage, et les préparatifs de la guerre d'Afrique ne furent pas indignes de cette grande querelle. Les gardes de Bélisaire, qui, selon le pernicieux usage de ce temps, faisaient à leur chef un serment de fidélité particulier, étaient le meilleur corps de l'armée. Tous étaient choisis pour leur force et leur stature, la bonté de leurs chevaux et de leur armure; une pratique assidue des exercices de la guerre les mettait en état d'effectuer tout ce que leur inspirait le courage, et la gloire de leur troupe et des vues particulières d'ambition et de fortune exaltaient leur valeur. Quatre cents des plus braves d'entre les Hérules marchaient sous la bannière de Pharas, que son activité avait rendu fameux. On aimait mieux leur indomptable valeur que la soumission servile des Grecs et des Syriens; et un renfort de six cents Massagètes ou Huns parut si important, qu'on employa la supercherie et la fraude pour les engager dans une expédition navale. Cinq mille cavaliers et dix mille fantassins s'embarquèrent à Constantinople pour la conquête de l'Afrique; mais la plupart des soldats d'infanterie, levés dans la Thrace et l'Isaurie, le cédaient aux cavaliers dont le service était plus général et plus estimé, et les armées de Rome se voyaient alors réduites à placer leur principale confiance dans l'arc des Scythes. Procope répond aux critiques de mauvaise humeur, qui ne donnaient le nom de soldats qu'aux guerriers pesamment armés, et qui observaient avec malice

[1] Voyez la naissance et le caractère d'Antonina, dans les Anecdotes (c. 1, et les Notes d'Aleman., p. 3)

qu'Homère [1] emploie le mot d'archer comme un terme de mépris. « On doit peut-être mépriser, disait-il, ces jeunes gens nus, qui se » montraient à pied dans les champs de Troie, » et qui, cachés derrière un tombeau ou » le bouclier d'un ami, attiraient vers leur poi» trine [2] la corde de leur arc, et lançaient » d'une main faible un trait mourant. Mais » nos archers montent des chevaux qu'ils » gouvernent avec une adresse admirable, » un casque et un bouclier défendent leur » tête et leurs épaules, une armure de fer » couvre leurs jambes, et leur corps est re» vêtu d'une cotte de maille. Ils portent un » carquois du côté droit, une épée du côté » gauche; et, lorsqu'ils se trouvent près de » l'ennemi, ils savent manier la lance et la » javeline. Les arcs dont ils se servent ont » de la force et de la pesanteur; ils les ti» rent dans toutes les directions possibles, » au moment où ils se précipitent, au moment » où ils se retirent; ils frappent en avant, ils » frappent sur leur derrière et sur leurs flancs » et, comme ils rapprochent la corde de l'arc, » non pas de la poitrine, mais de l'oreille » droite, il n'y a qu'une armure bien ferme » qui puisse résister à la rapidité et à la vio» lence de leurs traits. » Cinq cents navires manœuvrés par vingt mille matelots de l'Égypte, de la Cilicie et de l'Ionie, étaient rassemblés dans le port de Constantinople. Le plus petit de ces bâtimens était de trente tonneaux, et le plus considérable de cinq cents. Le terme moyen donnera un résultat de cent mille tonneaux [3], qui pouvaient contenir trente-cinq mille soldats et matelots, cinq mille chevaux, des armes, des machines et des munitions de guerre, et une provision d'eau et de vivres pour un voyage d'environ trois mois. On ne voyait plus dès long-temps ces fières galères, qui, dans les premiers siècles, sillonnaient la Méditerranée de leurs milliers de rames; et quatre-vingt-douze brigantins légers, à couvert des armes de traits de l'ennemi, et menés par deux mille des plus robustes pêcheurs de Constantinople, escortaient la flotte de Justinien. L'histoire nomme vingt-deux généraux, dont la plupart se distinguèrent ensuite dans les guerres d'Afrique et d'Italie; mais Bélisaire seul commandait en chef par mer et par terre, avec un pouvoir aussi absolu que celui de l'empereur. La séparation du service de la marine et du service de terre est tout à la fois l'effet et la cause du progrès qu'ont fait les modernes dans l'art de la navigation et la guerre maritime.

Ces six cents vaisseaux s'alignèrent avec une pompe guerrière devant les jardins du palais, la septième année du règne de Justinien, et à peu près au solstice d'été. Le patriarche donna la bénédiction, l'empereur signa ses derniers ordres; la trompette de Bélisaire annonça le départ, et chacun, selon ses espérances ou ses désirs, examina, avec inquiétude, les présages qui indiquaient des malheurs ou des succès. La flotte relâcha d'abord à Périnthus ou Héraclée, où le général attendit cinq jours des chevaux de Thrace, que lui envoyait le souverain de ce pays où il avait reçu le jour. Elle traversa ensuite la Propontide, et, au moment où elle s'efforçait de passer le détroit de l'Hellespont, un vent contraire la retint quatre jours à Abydos, où Bélisaire donna un exemple remarquable de rigueur et de fermeté. Deux Huns, pris de vin, venaient de tuer un de leurs camara-

[1] Voyez la préface de Procope. Ceux qui dédaignent les archers peuvent citer les reproches de Diomède (Iliade, v, 385, etc.) et le *permittere vulnera ventis* de Lucain (VIII, 384). Toutefois les Romains ne pouvaient mépriser les traits des Parthes; et, au siége de Troie, Pandarus, Pâris et Teucer percèrent avec l'arc ces fiers guerriers qui leur reprochaient d'avoir la faiblesse des femmes et des enfans.

[2] Νευρην μεν μαζῳ πελασεν, τοξῳ δε σιδηρον. (Iliade, Δ, 123). Que ce tableau a de précision, de justesse et de beauté! Je vois les attitudes de l'archer; le son aigu de la corde frappe mes oreilles :

Λιγξε βιος, νευρη δε μεγ' ιαχεν, αλτο δ'οϊστος.

[3] Procope semble fixer les dimensions des navires les plus gros à cinquante mille médimnes ou trois mille tonneaux (puisque le médimne pesait cent soixante livres romaines ou cent vingt livres *avoir-du-poids*). J'ai adopté une interprétation plus raisonnable, en supposant que cet écrivain veut désigner le *modius* légal et populaire, qui était la sixième partie du *médimne*. (Hooper's *Ancient Measures*, p. 152, etc.) Une erreur contraire et bien plus étrange s'est glissée dans une oraison de Dinarque (*contra Demosthenem*, in *Reiske Orator. græc.*, t. IV, p. II, p. 34) : en réduisant le *nombre* des vaisseaux de cinq cents à cinquante; et en traduisant μεδιμνοι par mines ou livres, le président Cousin donne cinq cents tonneaux à toute la flotte impériale. N'a-t-il donc jamais fait usage de sa raison?

des : toute l'armée put contempler à l'instant leurs cadavres suspendus au gibet. Leurs compatriotes, qui se sentirent outragés, répudièrent les serviles lois de l'empire, et firent valoir les priviléges de la Scythie, où une légère amende expie les fautes de l'intempérance et de la colère. Leurs plaintes étaient spécieuses, leurs clameurs bruyantes, et les Romains montraient peu de zèle contre le désordre et ils aimaient l'impunité; mais l'autorité et les paroles de Bélisaire apaisèrent la sédition naissante : il fit sentir à ses troupes assemblées la nécessité de la justice, l'importance de la discipline, les récompenses de la piété et de la vertu, l'énormité du meurtre qu'on venait de commettre, et il ajouta que l'ivresse des coupables aggravait leur crime au lieu de l'excuser [1]. Durant cette traversée de l'Hellespont aux côtes du Péloponèse, que les Grecs, après le siége de Troie, avaient fait en quatre-vingt seize heures [2], la flotte fut guidée par le vaisseau de tête, qu'on reconnaissait le jour à la couleur rouge de ses voiles, et, la nuit, aux torches qu'il portait au sommet de son grand mât : lorsqu'elle se trouva entre les îles, et qu'elle doubla le cap de Malée ou de Ténare, on recommanda aux pilotes de maintenir les intervalles d'un si grand nombre de navires ; le vent étant favorable et ayant peu de force, ils en vinrent à bout, et les troupes débarquèrent saines et sauves à Méthone, sur la côte de Messénie, où elles se reposèrent quelque temps. Elles éprouvèrent jusqu'où la cupidité revêtue du pouvoir peut se jouer de la vie des soldats. Le pain ou le biscuit des Romains passait habituellement deux fois au four, et les troupes consentaient volontiers à une diminution du quart pour le déchet de ces cuissons. Le préfet, Jean de Cappadoce, qui voulait obtenir ce honteux bénéfice et épargner du bois, avait ordonné de cuire légèrement la farine au feu des bains de Constantinople; et, lorsqu'on ouvrit les sacs, on distribua à l'armée une pâte molle et qui tombait en miettes moisies. Une nourriture si malsaine, jointe à la chaleur du climat et de la saison, produisit bientôt une maladie épidémique, et fit périr cinq cents soldats. Bélisaire rétablit la santé des malades avec du pain frais qu'il se procura à Méthone; il montra toute son indignation; l'empereur, touché de ses plaintes, loua le général, mais sans punir le ministre du port. De Méthone, les pilotes longèrent la côte occidentale du Péloponèse jusqu'à l'île de Zacynthus ou de Zante, avant de commencer les cent lieues qu'ils avaient à faire sur la mer d'Ionie, partie du voyage qui leur semblait la plus difficile. Comme il survint un calme, cette traversée employa seize jours, et Bélisaire lui-même aurait souffert les maux de la soif, si l'ingénieuse Antonina n'eût pas conservé de l'eau dans des bouteilles de verre, enterrées dans du sable, et placées en un coin du vaisseau où ne pénétraient pas les rayons du soleil. Les troupes trouvèrent enfin un asile hospitalier à Caucana [1], sur la côte méridionale de Sicile. Les officiers goths, qui gouvernaient l'île au nom de la fille et du petit-fils de Théodoric, obéirent aux ordres imprudens qu'on leur avait donnés, de recevoir les soldats de Justinien comme des amis et des alliés; ils fournirent des provisions en abondance, ils remontèrent la cavalerie [2]; et Procope, envoyé à Syracuse, ne tarda pas à rapporter des détails exacts sur la situation et les desseins des Vandales. Ces nouvelles déterminèrent Bélisaire à hâter ses

[1] J'ai trouvé dans le cours de mes lectures un législateur grec qui infligeait une double peine aux crimes qu'on commettait pendant l'ivresse; mais on paraît convenir que c'était une loi politique plutôt qu'une loi morale.

[2] Les Grecs firent ce même voyage en trois jours, car ils mouillèrent le premier soir aux environs de l'île de Ténédos; ils arrivèrent à Lesbos le second jour; le troisième au promontoire d'Eubée, et le quatrième à Argos (Homère, Odyss., p. 130-183; Wood's *Essay on Homer*, p. 40-46.) Un corsaire, qui avait appareillé de l'Hellespont, arriva au port de Sparte en trois jours. (Xénophon, *Hellen.*, l. II, c. 1.)

[1] Caucana, près de Camarina, est au moins à cinquante milles (trois cent cinquante ou quatre cents stades) de Syracuse. (Cluver., *Sicilia Antiqua*, p. 191.)

[2] Procope, *Gothic.*, l. I, c. 3. *Tibi tollit hinnitum apta quadrigis equa.* Il s'agit des pâturages de Grosphus, partie de la Sicile. (Horat., *Carm.*, II, 16.) *Acragas.... magnanimûm quondam generator equorum.* (Virgile, *Æneid.*, III, 704). Les chevaux de Thero, dont Pindare a mémoralisé les victoires, étaient nés dans ce pays.

opérations, et les vents secondèrent son impatience. La flotte perdit de vue la Sicile, passa devant l'île de Malte, découvrit les caps de l'Afrique, longea les côtes de cette partie du monde avec un vent de nord-est, et enfin jeta l'ancre au promontoire de Caput Vada, au sud de Carthage, et à environ cinq journées de cette ville [1].

Gilimer, s'il eût été instruit de l'approche de l'ennemi, aurait différé la conquête de la Sardaigne, pour s'occuper de la défense de sa personne et de son royaume. Un détachement de cinq mille soldats et de vingt galères aurait joint ce qui lui restait de forces en Afrique, et le descendant de Genseric aurait pu surprendre et accabler des transports à qui la pesanteur ne permettait pas de combattre, et de légers brigantins qui ne semblaient propres qu'à la fuite. Bélisaire eut une terreur secrète, lorsque, durant la traversée, il entendit ses soldats qui ne rougissaient pas de montrer leurs craintes; ils se disaient qu'une fois sur la côte, ils espéraient maintenir leur honneur; mais que si on les attaquait en mer, ils n'avaient pas assez de courage pour lutter à la fois contre les vents, les flots et les barbares [2]. Le général, instruit ainsi de leurs sentimens, saisit la première occasion de les débarquer en Afrique, et il eut la sagesse, de rejeter, au milieu d'un conseil de guerre, le projet qu'on y formait de conduire la flotte et l'armée dans le port de Carthage. Trois mois s'étaient écoulés depuis le départ de Constantinople, lorsqu'on fit le débarquement des soldats et des chevaux, des armes et des munitions de guerre. On laissa cinq hommes à bord de chacun des navires qu'on rangea en demi-cercle : l'armée prit sur la côte un camp qu'on environna d'un fossé et d'un rempart, selon l'ancien usage; et de l'eau douce qu'on découvrit inspira une confiance superstitieuse. Les soldats pillèrent le lendemain quelques-uns des jardins des environs; et Bélisaire, après avoir châtié les coupables, profita de cet événement pour inspirer à ses troupes les principes de l'équité, de la modération, et de la bonne police. « Lorsque je me suis chargé, leur dit-il, » du soin de subjuguer l'Afrique, j'ai moins » compté sur le nombre ou même sur la bra» voure de mes troupes, que sur la disposi» tion amicale des naturels du pays, et la » haine immortelle qu'ils portent aux Van» dales. Vous pouvez seuls m'ôter ce moyen » de succès, si vous continuez à arracher par » des rapines ce que vous obtiendriez avec » peu d'argent; de pareilles violences récon» cilieront ces implacables ennemis, et ils » formeront une juste et sainte ligue contre » nous qui venons envahir leur contrée. » Une discipline sévère, dont l'armée elle-même sentit bientôt et loua les heureux effets, ajouta une nouvelle force à ces exhortations. Les habitans, au lieu d'abandonner leurs maisons ou de cacher leur blé, approvisionnèrent de bon cœur le marché des Romains; les officiers civils de la province exercèrent leurs fonctions au nom de l'empereur d'Orient; et le clergé, entraîné par sa conscience ou par des vues d'intérêts, favorisa de tout son pouvoir la cause d'un prince catholique. La petite ville de Sullecte [1], qui se trouvait à une journée du camp, ouvrit ses portes, et repassa la première sous la domination de Justinien : Leptis et Adrumète, plus considérables, suivirent cet exemple, et Bélisaire s'avança sans trouver de résistance jusqu'à Grasse, palais des rois vandales, situé à cinquante milles de Carthage. Les Romains fatigués s'abandonnèrent aux douceurs des frais bocages, des eaux limpides, et des fruits délicieux qu'ils rencontrèrent; Procope déclare préférer ces jardins à tous ceux qu'il avait vus dans l'Orient et dans l'Occident; mais il venait de faire un long voyage, et l'on

[1] Le *Caput Vada* de Procope, où Justinien fonda ensuite une ville (*de Ædif.*, l. VI, c. 6), est le promontoire d'*Ammon* de Strabon, le Brachodes de Ptolomée, le *Capodia* des modernes, et il forme une bande longue et étroite qui se prolonge dans la mer. (Shaw's *Travels*, p. 111.)

[2] Un centurion de Marc-Antoine témoigna la même aversion pour la mer, mais d'un ton plus mâle. (Voyez Plutarque, *in Antonio*, p. 1730, édit. de Hen. Étienne.

[1] Sullecte est peut-être la *Turris Annibalis*, vieil édifice qui est encore aujourd'hui aussi grand que la tour de Londres. La campagne de César (Hirtius, *de Bello Africano*), avec l'Analyse de Guichard, et les voyages de Shaw dans le même pays (p. 109-110, etc.), jettent du jour sur la marche de Bélisaire à Leptis ou Adrumetum etc.

sait ce qu'il faut penser de ces sortes de jugemens. En trois générations, la prospérité et la chaleur du climat avaient amolli les Vandales, qui devinrent peu à peu les plus voluptueux des hommes. Ils jouissaient de la fraîcheur et du repos dans leurs maisons de plaisance et leurs jardins, qui semblaient mériter le nom de *paradis* [1], mot qui vient de la langue persane. En sortant des bains, ces barbares s'asseyaient à une table où l'on servait avec profusion tous les mets recherchés que fournissaient la terre et la mer. Des broderies d'or couvraient leurs robes de soie flottantes comme celle des Mèdes; l'amour et la chasse étaient les occupations de leur vie; et des pantomimes, des courses de char, la musique et les danses de théâtre, amusaient leurs momens de loisir.

Durant une marche de dix ou douze jours, Bélisaire ne cessa de porter son attention sur des ennemis embusqués, qui à chaque instant pouvaient fondre sur lui. Un habile officier, Jean l'Arménien, menait l'avant-garde, composée de trois cents cavaliers; six cents Massagètes couvraient l'aile gauche à quelque distance : la flotte longeait la côte, et perdait rarement de vue l'armée qui faisait environ douze milles par jour, et qui occupait le soir des camps fortifiés, ou des bourgades amies. L'inquiétude et la terreur s'emparèrent de Gilimer, lorsque les Romains approchèrent de Carthage. Il avait résolu sagement de prolonger la guerre jusqu'à ce que son frère et ses vétérans fussent revenus de la conquête de la Sardaigne; il déplorait l'imprévoyance de ses ancêtres, qui, en détruisant les fortifications de l'Afrique, ne lui avaient laissé que la ressource dangereuse de risquer une bataille aux environs de sa capitale. Les cinquante mille Vandales qui subjuguèrent l'Afrique s'étaient multipliés de manière qu'à l'époque de l'invasion de Bélisaire, ils formaient cent soixante mille combattans, non compris les enfans et les femmes; et tant de guerriers braves et unis entre eux auraient pu écraser au débarquement la faible troupe du général romain. Mais les partisans du roi captif semblaient plus disposés à souscrire aux invitations qu'à contrarier les progrès de Bélisaire; et un grand nombre de barbares cachaient leur aversion pour la guerre sous le prétexte spécieux de leur haine pour l'usurpateur. Toutefois l'autorité et les promesses de Gilimer rassemblèrent une armée nombreuse, et il concerta ses plans d'une manière assez habile. Il expédia à son frère Ammatas un ordre de réunir toutes les forces de Carthage, et de se mesurer à dix mille de la ville contre l'avant-garde des Romains. Gibamond, son neveu, qui commandait deux mille cavaliers, eut ordre de fondre sur leur aile gauche, tandis que le monarque, qui les suivait en secret les prendrait par derrière dans une position qui ne leur permettrait de tirer aucun secours de leur flotte. Mais la précipitation d'Ammatas lui devint funeste ainsi qu'à son pays. Ayant devancé l'heure de l'attaque, il laissa derrière lui son cortége, et reçut une blessure mortelle, après avoir tué de sa propre main, douze de ses plus braves ennemis. Sa troupe s'enfuit à Carthage; le chemin était jonché de morts dans un espace de dix milles, et on avait peine à comprendre que trois cents Romains eussent massacré tant de monde. Les six cents Massagètes mirent en déroute le corps du neveu de Gilimer après un léger combat; ils battirent une troupe trois fois plus considérable que la leur; chaque Scythe était animé par l'exemple de son chef, qui, d'après un glorieux privilége de sa famille, chevauchait seul en avant pour décocher le premier trait. Sur ces entrefaites, Gilimer, ignorant son malheur, et égaré au milieu des détours sinueux des collines, dépassa l'armée romaine sans le savoir, et arriva sur le terrain où l'imprudent Ammatas venait d'expirer. Il pleura la destinée de son frère et celle de Carthage; on le vit ensuite charger, avec l'intrépidité du désespoir, les escadrons qui s'avançaient, et il aurait peut-être décidé la victoire en sa faveur, s'il n'eût pas perdu ces précieux momens à rendre aux morts de vains mais pieux devoirs. Au milieu de ces

[1] *Παραδεισος καλλιστος ἁπαντων ὧν ἡμεις ισμεν.* On peut se former une idée du paradis de la Perse, d'après le jardin royal d'Ispahan. (Voyage d'Olearius, p. 774.) Voyez aussi leur modèle le plus parfait dans les romans grecs (Longus, *Pastoral.*, l. IV, p. 99-101; Achilles Tatius, l. 22, 23.)

tristes soins qui abattaient son courage, la trompette de Bélisaire vint frapper ses oreilles. Le général romain, laissant Antonina et son infanterie dans son camp, et s'avançant à la tête de ses gardes et du reste de sa cavalerie, rallia ses troupes qui prenaient la fuite, et ramena la victoire sous ses drapeaux. Cette bataille désordonnée ne lui permit guère de montrer ses talens; mais le roi s'enfuit devant le héros, et les Vandales, qui n'avaient jamais attaqué que des Maures, ne purent résister aux armes et à la discipline des Romains. Gilimer précipita sa fuite vers les déserts de la Numidie; il eut du moins la consolation d'apprendre qu'on avait obéi à ses ordres secrets pour l'exécution de Hilderic et des partisans du roi détrôné qu'il tenait en prison. Cet acte de fureur ne fut utile qu'à ses ennemis. La mort d'un prince légitime excita la compassion du peuple; sa vie aurait embarrassé les Romains victorieux; et un crime, qui ne coûtait rien à la vertu du lieutenant de Justinien, le délivra de la cruelle alternative de perdre son honneur ou d'abandonner sa conquête.

Dès que la tranquillité fut rétablie, les divers corps de l'armée romaine s'instruisirent mutuellement des pertes qu'ils avaient faites, et Bélisaire campa sur le champ de bataille qu'on a appelé *decimus*, parce qu'on y trouvait le dixième millésime depuis Carthage. Se défiant avec raison des stratagèmes et des ressources de l'ennemi, il marcha en ordre de bataille, et s'arrêta le soir devant les portes de Carthage; il accorda à ses troupes une nuit de repos, afin qu'au milieu du désordre et des ténèbres la ville ne fût pas exposée à la licence des soldats, ou que ceux-ci ne tombassent point dans des embuscades. Mais, comme une raison froide et intrépide calculait ses craintes, il vit bientôt qu'il ne courait aucun danger, puisque la ville annonçait des dispositions de paix : des torches innombrables y indiquaient la joie publique; la chaîne qui fermait l'entrée du port avait été enlevée; les portes s'ouvrirent, et le peuple salua et appela ses libérateurs par des cris de reconnaissance. On proclama la défaite des Vandales et la liberté de l'Afrique, la veille de la fête de saint Cyprien, dans un temps où les églises étaient déjà ornées et illuminées en l'honneur de ce martyr, que trois siècles de superstition avaient presque élevé au rang d'une divinité locale. Les Ariens, convaincus que la fin de leur règne était arrivée, abandonnèrent le temple aux catholiques; ceux-ci, enchantés d'avoir délivré leur saint favori de mains profanes, commencèrent leurs cérémonies religieuses, et publièrent hautement le symbole d'Athanase et de Justinien. Un seul moment avait produit bien d'autres révolutions. Les Vandales, qui, la veille encore, s'étaient livrés à tous les vices des conquérans, cherchaient alors un humble refuge dans le sanctuaire de l'église, tandis que des marchands de l'Orient, qu'on avait retenus dans les profonds cachots du palais, recouvraient leur liberté des mains de leur geôlier lui-même qui, dans son épouvante, implorait à son tour la protection de ses captifs et leur montrait par un trou de la muraille les voiles de la flotte romaine. Les navires, en se séparant de l'armée, longèrent la côte avec précipitation jusqu'au promontoire de Hermé, où ils apprirent vaguement les succès de Bélisaire. Les capitaines, fidèles à ses instructions, allaient mouiller à environ vingt milles de Carthage, lorsque d'habiles marins leur montrèrent les dangers de la côte et les indices d'une tempête. Ignorant toujours la révolution, ils ne voulurent point entreprendre de forcer la chaîne du port, ainsi qu'on le leur proposait; mais un avide officier, qui désobéit à ses chefs, et qui les abandonna, ne craignit pas d'insulter le havre et le faubourg de Mandracium. Le reste de la flotte profita d'un bon vent, et, après avoir atteint l'étroite ouverture de la Goulette, jeta l'ancre dans le vaste et profond lac de Tunis, c'est-à-dire à environ cinq milles de la capitale [1]. Bélisaire, instruit de

[1] La mer, la terre, les rivières, aussi bien que les travaux de l'homme, toutes les parties des environs de Carthage sont changés. On ne distingue plus aujourd'hui du continent l'isthme sur lequel était bâti la ville; le havre est une plaine desséchée, et le lac ou *stagnum* n'offre plus qu'un marais coupé par un ruisseau de six ou sept pieds de profondeur. (Voyez d'Anville, Géographie ancienne, t. III, p. 82; Shaw, Voyages, p. 77-84; Marmol, Description de l'Afrique, t. II, p. 465; et de Thou, LVIII, 12, t. III, p. 334.)

son arrivée, envoya sur-le-champ l'ordre de faire débarquer la plus grande partie des troupes; il désirait qu'elles assistassent à son triomphe, et que le nombre des Romains parût plus considérable aux yeux des vaincus. Avant de leur permettre de passer les portes de Carthage, il leur fit un discours digne de son caractère et de la circonstance; il les exhorta à ne pas souiller la gloire de leurs armes, à se souvenir que, si les Vandales avaient été des tyrans, les Romains, les libérateurs de l'Afrique, devaient respecter les naturels du pays, comme des sujets affectionnés à Justinien. Les vainqueurs serrèrent leurs files en traversant les rues, prêts à combattre si l'ennemi se montrait. La police sévère que maintint le général inspira l'obéissance aux vaincus; et, dans un siècle où l'usage et l'impunité autorisaient l'abus de la conquête, le génie d'un seul homme réprima les passions d'une armée victorieuse. On n'entendit ni la voix de la menace, ni celle de la plainte; le commerce ne fut point interrompu, les boutiques demeurèrent ouvertes, tandis que l'Afrique changeait de maître et de gouvernement; et, lorsqu'on eut placé les gardes, les soldats se retirèrent en paix dans les maisons où ils devaient loger. Bélisaire occupa le palais, et s'assit sur le trône de Genseric. Il reçut et distribua la dépouille des barbares; et, faisant grace de la vie à ceux des Vandales qui la demandèrent, il s'efforça de réparer les dommages que le faubourg de Mandracium avait soufferts la veille. Il donna à ses principaux officiers un souper qui eut l'appareil et la magnificence d'un banquet royal [1]. Les officiers captifs du monarque vandale servirent respectueusement le vainqueur; mais au milieu de ce festin, où les spectateurs équitables célébraient la fortune et le mérite de Bélisaire, l'envie empoisonnait secrètement toutes les paroles et toutes les actions qui pouvaient alarmer un empereur jaloux. Une journée fut consacrée à ces scènes pompeuses qu'on ne doit pas mépriser comme inutiles, lorsqu'elles inspirent du respect aux vaincus; mais l'activité du général, qui, au milieu du triomphe, songeait à une défaite, ne voulait pas que l'empire romain en Afrique dépendît du hasard de la guerre, ou de la faveur du peuple. Les fortifications de Carthage furent seules exceptées de la proscription générale. Les Vandales insoucians et énervés les avaient laissé tomber en ruines durant les quatre-vingt-quinze années de leur règne; mais un conquérant plus sage répara, avec une activité incroyable, les murs et les fossés de cette ville. Sa libéralité encouragea les ouvriers; les soldats, les matelots et les citoyens travaillèrent à l'envi les uns des autres; et Gilimer, qui avait craint d'exposer sa personne dans une ville ouverte, y vit avec étonnement et avec désespoir s'élever une forteresse imprenable.

Après la perte de sa capitale, ce monarque infortuné rassemblait les débris de son armée, plutôt dispersée que détruite, et l'espoir du pillage attira quelques troupes de Maures sous ses étendards. De son camp de Bulla, à quatre journées de Carthage, il insulta cette capitale, qu'il priva de l'usage d'un aquéduc, promit une forte récompense pour chaque tête de Romain qu'on lui apporterait, affecta d'épargner les personnes et les propriétés de ses sujets d'Afrique, et négocia en secret avec les Ariens et la confédération des Huns. Dans cette cruelle position, la conquête de la Sardaigne ne servit qu'à augmenter sa détresse; cette expédition inutile lui avait coûté cinq mille de ses plus braves soldats; et il n'éprouva que de la honte et de la douleur en lisant les lettres triomphantes de son frère Zano, qui lui exprimait sa vive confiance que de son côté, à l'exemple de ses aïeux, il aurait puni les Romains de leur témérité. « Hélas! mon frère, » lui répondit Gilimer, le Ciel s'est déclaré » contre notre malheureuse nation. Tandis » que vous subjuguiez la Sardaigne, nous » perdions l'Afrique. A peine Bélisaire s'est-il » montré avec une poignée de soldats; que » le courage et la prospérité ont abandonné » les Vandales. Gibamond, votre neveu, Am-

[1] Du nom de *delphe* on donna celui de *delphicum* en grec et en latin à un trépied, et ce mot par analogie servit ensuite à Rome, à Constantinople et à Carthage, pour désigner la salle des festins royaux. (Procope, *Vandal.*, l. 1, c. 21; Ducange, *Gloss. Græc.*, p. 277; Δελφικον, *ad Alexiad.*, p. 412.)

» matas, votre frère, ont péri par la lâcheté » de leurs troupes. Nos chevaux, nos navires, » Carthage elle-même et toute l'Afrique, sont » au pouvoir de l'ennemi. Les Vandales pré» fèrent un repos ignominieux à leurs femmes, » à leurs enfants, à leurs richesses, et à leur » liberté. Il ne nous reste que les champs de » Bulla et l'espoir en votre valeur. Abandon» nez la Sardaigne; volez à notre secours; » venez rétablir notre empire ou mourir avec » nous. » Zano communiqua la lettre aux principaux des Vandales, et il eut soin de la cacher aux naturels de l'île. Les troupes, embarquées sur cent vingt galères dans le port de Cagliari, mouillèrent le troisième jour sur les confins de la Mauritanie, et se hâtèrent de joindre Gilimer au camp de Bulla. L'entrevue fut douloureuse; les deux frères, après s'être embrassés, versèrent des larmes en silence; on évita de s'entretenir de la victoire de Sardaigne d'un côté, et des désastres de l'Afrique de l'autre. Ils voyaient toute l'étendue de leurs maux, et l'absence de leurs femmes et de leurs enfans prouvait assez que la mort ou la captivité avait été leur partage. Les prières du roi, l'exemple de Zano, et le danger qui menaçait la monarchie et la religion, éveillèrent et réunirent les Vandales. Tous les guerriers de la nation marchèrent au combat; et leur nombre augmenta avec une telle rapidité, qu'avant d'arriver à Tricameron, à environ vingt milles de Carthage, ils pouvaient se vanter qu'ils dépassaient deux fois en nombre les troupes romaines. Mais ces troupes étaient placées sous la conduite de Bélisaire, qui, comptant avec confiance sur leur valeur, laissa les barbares tenter une surprise à une heure inopportune. Les Romains se trouvèrent sous les armes au premier signal; un ruisseau couvrait leur front; la cavalerie formait la première ligne que soutenait Bélisaire à la tête de cinq cents gardes; l'infanterie, placée à quelque distance, composait la seconde ligne, et l'habile lieutenant de Justinien surveilla le poste séparé, et la fidélité suspecte des Massagètes, qui avaient pris la secrète résolution d'aider le vainqueur. Procope a rapporté, et le lecteur devinera aisément les harangues des deux généraux, qui, par des argumens analogues à leur situation, montrèrent l'impatience de la victoire, et tâchèrent d'inspirer à leurs troupes le mépris de la vie[1]. Zano et les vainqueurs de la Sardaigne occupaient le centre de la ligne; et Gilimer serait demeuré sur le trône, si le reste de sa nombreuse armée avait eu la même valeur. Les Vandales, après avoir lancé leurs javelines et leurs armes de traits, tirèrent l'épée, et attendirent les Romains; la cavalerie de ceux-ci passa trois fois le ruisseau, et fut repoussée trois fois. Le combat parut indécis jusqu'à l'instant où Zano reçut un coup mortel; alors Bélisaire arbora le drapeau de la victoire. Gilimer regagna son camp; les Huns se joignirent aux Romains dans la poursuite des vaincus, et les vainqueurs dépouillèrent les morts. Les historiens assurent qu'on ne trouva sur le champ de bataille que cinquante soldats de Bélisaire et huit cents Vandales; ainsi le combat qui fit disparaître une nation et transféra l'empire de l'Afrique fut peu meurtrier. Le soir, Bélisaire mena son infanterie à l'attaque du camp, et la fuite honteuse de Gilimer, qui avait déclaré récemment que la mort est un bonheur et la vie un fardeau pour les vaincus, que l'infamie est la seule chose à craindre, montra toute la vanité de ses paroles. Son départ fut secret. Les Vandales, s'apercevant que leur roi les abandonnait, se dispersèrent à la hâte; chacun ne songeant qu'à sa sûreté personnelle, et demeurant insensible à tout ce qui est cher et précieux aux hommes. Les Romains forcèrent sans résistance le camp des vaincus, et les ténèbres et la confusion de la nuit voilèrent les scènes les plus affreuses. Ils égorgèrent sans pitié tout soldat qui se présenta devant eux. Tout barbare qui se rencontra sous leur épée fut inhumainement égorgé, et leurs femmes et leurs filles devinrent la proie du soldat, ou comme de riches héritières, ou comme de belles concubines, et le pillage de tant de trésors, accumulés par le despotisme et par l'économie, durant une longue période de

[1] Au reste, ces harangues font connaître l'esprit du temps, et quelquefois celui des acteurs. J'en ai pris la substance, et j'ai rejeté les déclamations.



prospérité et de paix, dut satisfaire la cupidité elle-même. Au milieu de cette licence, les troupes les plus attachées à Bélisaire oublièrent leur circonspection et leur respect de la discipline. Enivrés de débauche et de pillage, ces guerriers parcoururent, seuls ou en petits détachemens, les champs voisins, les bois, les rochers et les cavernes qui pouvaient cacher quelques richesses. Chargés de butin, on les voyait sortir de leurs rangs, et errer sans guide sur le chemin de Carthage; et, si l'ennemi en fuite eût osé revenir, il n'eût échappé qu'un bien petit nombre des vainqueurs. Bélisaire, qui sentait la honte et le danger de ce désordre, passa une nuit pénible; il arbora son drapeau sur une colline à la pointe du jour; il rappela ses gardes et ses vétérans, et rétablit peu à peu la soumission et la discipline. Il voulait tout à la fois triompher de ceux qui paraîtraient en armes, et sauver ceux qui se montreraient soumis. Les Vandales s'étaient réfugiés dans les églises, en supplians; il les protégea, les désarma; et, afin qu'ils ne pussent ni troubler la paix, ni devenir la victime de la fureur populaire, on leur assigna un canton particulier. Tandis qu'un petit corps poursuivait Gilimer, le général se porta avec l'armée à dix journées de là, jusqu'à *Hippo-Regius*, qui ne possédait plus le corps de saint Augustin [1]. La saison et la nouvelle que le prince vandale se trouvait dans l'inaccessible contrée des Maures, le déterminèrent à renoncer à une vaine poursuite, et à prendre à Carthage ses quartiers d'hiver. Son principal lieutenant vint informer l'empereur qu'en trois mois les Romains avaient achevé la conquête de l'Afrique.

Bélisaire disait la vérité. Ce qui restait de Vandales abandonna sans résistance les armes et la liberté. Les environs de Carthage se soumirent à sa seule approche, et le bruit de sa victoire suffit pour lui soumettre tour à tour les provinces les plus éloignées. Tripoli renouvela le serment de fidélité qu'elle avait d'abord prêté volontairement; la Sardaigne et la Corse se rendirent à un officier qui leur porta la tête du brave Zano; et les îles de Majorque, de Minorque et d'Yvice consentirent à rester dans les dépendances du royaume d'Afrique. Césarée, ville royale, qu'on a mal à propos confondue quelquefois avec la ville actuelle d'Alger, se trouvait à trente journées à l'ouest de Carthage. Les Maures infestaient le chemin par terre; mais la mer était ouverte, et les Romains étaient alors maîtres de la mer. Un tribun embarqua des troupes qu'il conduisit jusqu'au détroit, et s'empara de Septème ou Ceuta [1], qu'on voit en face de Gibraltar sur la côte d'Afrique. Justinien embellit et fortifia ensuite Ceuta, et il paraît avoir eu la vaine ambition d'étendre son empire jusqu'aux colonnes d'Hercule. Il reçut les messagers qui lui annonçaient la victoire de Bélisaire, au moment où il se préparait à publier des Pandectes de la loi romaine; et ce prince, aussi jaloux que dévot, en remercia la bonté divine, et, en se parant d'un nouveau titre, avoua comme malgré lui ce qu'il devait aux succès de son général [2]. Empressé d'abolir la tyrannie spirituelle et temporelle des Vandales, il ordonna sans délai le triomphe de l'église catholique. Il rétablit et augmenta la juridiction, les richesses et les

[1] Les évêques d'Afrique emportèrent le corps de saint Augustin, lorsqu'on les exila dans l'île de Sardaigne (A. D. 500), et on croyait au huitième siècle que Liutprand, roi des Lombards, avait transporté (A. D. 721) ces reliques de la Sardaigne à Pavie. En 1695, les Augustins de Pavie *trouvèrent* un caveau de briques en ruines, un tombeau de marbre, un coffre d'argent, un linceul de soie, des ossemens, du sang, etc., et, si l'on en croit quelques écrivains, l'inscription *Agostino* en lettres gothiques. Mais la saine raison et l'envie ont contesté cette découverte. (Baronius, *Annal.*, A. D. 725, n° 2-9; Tillemont, Mém. Ecclés., t. XIII, p. 944; Montfaucon, *Diarium*, p. 26-30; Muratori *Antiq. Ital. Medii Ævi*, t. V, *Dissert.* 58, p. 9, qui avait composé un traité sur cet objet avant le décret de l'évêque de Pavie et du pape Benoît XIII.)

[1] *Τα της πολιτειας προοιμια.* C'est ainsi que s'exprime Procope (*de Edific.*, l. VI, c. 7). Ceuta, ruinée depuis par les Portugais, offrait une multitude de familles puissantes et de palais, une agriculture et des manufactures florissantes, sous le règne plus prospère des Arabes. (L'Afrique de Marmol, t. II, p. 236.)

[2] Voyez le deuxième et le troisième préambule du Digeste ou des Pandectes, publiés le 16 décembre 533. Justinien (ou plutôt Belisaire) avait de justes titres au surnom de *Vandalicus* et d'*Africanus*; celui de *Gothicus* était prématuré, et celui de *Francicus* faux et insultant pour une grande nation.

immunités de cette communion; il supprima le culte public des Ariens; on proscrivit les assemblées des Donatistes [1]; et le synode de Carthage, composé de deux cent dix-sept évêques, applaudit à la justice de ces saintes représailles [2]. On présume bien que, dans une pareille occasion, peu de prélats orthodoxes s'absentèrent; mais leur petit nombre, comparé au nombre deux ou trois fois plus considérable des évêques des anciens conciles, annonce clairement sa décadence. Tandis que Justinien se montrait le défenseur de la foi, il espérait que le victorieux Bélisaire recouvrerait bientôt toute la partie de l'Afrique qui dépendait de l'empire avant l'invasion des Maures et des Vandales. On recommanda à celui-ci d'établir cinq ducs ou commandans à Tripoli, à Leptis, à Cirta, à Césarée, et en Sardaigne, et de voir combien il faudrait de *palatins* et de *soldats de frontière* pour la défense de l'Afrique. On crut que le royaume des Vandales exigeait un préfet du prétoire; quatre consulaires et trois présidens administrèrent les sept provinces sous sa juridiction civile. On fixa minutieusement le nombre des secrétaires, commis, députés ou assistans qui devaient les servir; on déclara que le préfet aurait trois cent quatre-vingt-seize de ces officiers; que chacun de ses lieutenans en aurait cinquante; on régla leurs émolumens et leurs salaires; mais cette fixation confirma leurs droits sans prévenir les abus. S'ils se permirent des vexations, ils ne furent pas oisifs; et, sous le nouveau gouvernement, qui affectait de faire revivre la liberté et l'équité de la république romaine, les questions subtiles, touchant la justice et les finances, se multiplièrent sans mesure. L'empereur voulant, au moment même de la conquête, tirer de riches contributions des sujets d'Afrique, leur permit de réclamer, même au troisième degré et en lignes collatérales, les maisons et les terres dont les Vandales avaient injustement dépouillé leurs familles. Après le départ de Bélisaire, qui agissait en vertu d'une commission spéciale très-étendue, il n'y eut point de maître-général ordinaire de l'Afrique, ainsi que c'était l'usage auparavant; mais la charge du préfet du prétoire fut donnée à un soldat. Justinien, selon son usage, réunit les pouvoirs civils et militaires dans la personne du principal administrateur; et, en Afrique ainsi qu'en Italie, on ne tarda pas à donner le nom d'exarque au représentant de l'empereur [1].

Toutefois la conquête de l'Afrique demeurait imparfaite tant que Gilimer n'était pas livré mort ou vif aux Romains. Ce prince, prévoyant sa destinée, avait ordonné secrètement de conduire une partie de son trésor en Espagne, et il espérait trouver un sûr asile à la cour du roi des Visigoths. Mais son projet fut renversé par le hasard, par la perfidie des siens, et l'infatigable poursuite de ses ennemis qui ne lui permirent pas de s'embarquer, et qui chassèrent jusqu'à Papua [2], montagne inaccessible de l'intérieur de la Numidie, ce monarque infortuné, et un petit nombre d'hommes de sa suite. Il y fut assiégé par Pharas, dont la véracité et la modération obtinrent d'autant plus d'éloges, que ses qualités se trouvaient plus rarement chez les Hérules, les plus corrompus des barbares. C'est à la vigilance de cet officier que Bélisaire avait confié cette commission importante. Pharas, après avoir fait une tentative audacieuse, mais vaine, pour prendre la montagne d'assaut, tentative qui lui coûta cent dix soldats, résolut de continuer le siége durant l'hiver, et d'attendre l'effet de la misère et de la faim sur l'esprit du roi vandale. Ce prince, habitué à toutes les jouissances, à tous les plaisirs que peuvent fournir le luxe et la ri-

[1] Voyez les actes originaux dans Baronius (A. D. 535, n° 21-54). L'empereur s'applaudit de sa clémence envers les hérétiques, *cum sufficiat eis vivere*.

[2] Dupin (*Geograph. Sacra Africana*, p. 59, *ad Optat. Milev.*) observe et déplore cette diminution d'évêques. Il avait indiqué six cent quatre-vingt-dix évêchés dans un temps plus heureux pour l'église; mais, quelque petits qu'on suppose ces diocèses, vraisemblablement ils n'ont jamais existé tous à la fois.

[1] Les lois que publia Justinien sur l'Afrique sont éclaircies par son biographe allemand (*Cod.*, l. I, tit. 27, *Novell.*, 36, 37, 131; *Vit. Justinian.*, p. 349-377).

[2] D'Anville (t. III, p. 92, de la Géog. anc. et *Tabul. Imp. Rom. Occident.*) place le mont Papua près de *Hippo-Regius* et de la mer; mais cette position ne s'accorde ni avec cette longue poursuite au-delà de *Hippone* dont parlent ces historiens, ni avec ces paroles de Procope (t. II, c. 4) Εν τοις Νουμιδιας εσχατοις.

chesse, était réduit à la pauvreté des Maures[1], supportable seulement à des hommes qui ne connaissaient pas de condition plus heureuse. Leurs habitations étaient des espèces de tanières, faites de boue et de claies, d'où la fumée ne pouvait s'échapper et où la lumière ne pouvait pénétrer ; c'est là qu'avec femmes, enfans et troupeaux, ils couchaient pêle-mêle sur la terre ou sur des peaux de mouton. Leurs vêtemens étaient de malpropres lambeaux ; le pain et le vin leur étaient inconnus, et ces sauvages grossiers apaisaient leur faim en dévorant de l'avoine, de l'orge, grossièrement pilés et demi-cuits sous la cendre. Ces privations nombreuses et inhabituelles, quelle que fût la cause qui les rendit nécessaires, contribuèrent à détruire la santé de Gilimer ; et le souvenir de sa grandeur passée, l'insolence journalière de ses protecteurs, la juste crainte que les perfides Maures ne trahissent les droits de l'hospitalité, augmentèrent encore ses souffrances physiques. Pharas, qui connaissait sa situation, lui écrivit une lettre dictée par l'humanité et l'amitié. « Comme vous, lui » dit le chef des Hérules, je suis un barbare » illettré; mais je vous parlerai ici le langage » du bon sens et de l'honnêteté. Pourquoi » persister dans une vaine obstination? pour- » quoi vouloir vous perdre vous-même, et per- » dre avec vous votre famille et votre nation? » Est-ce l'amour de la liberté, la haine de » l'esclavage qui vous anime? Hélas! mon » cher Gilimer, n'êtes-vous pas le plus mal- » heureux des esclaves, et l'esclave de la » vile nation des Maures? Ne vaudrait-il pas » mieux vivre à Constantinople dans la pau- » vreté et la servitude que d'être le souve- » rain contesté de la montagne de Papua? » Regardez-vous comme honteux d'être le » sujet de Justinien? Bélisaire est son sujet; » et moi, dont la naissance n'est pas infé- » rieure à la vôtre, je ne rougis pas d'obéir » à l'empereur romain. Ce monarque géné- » reux vous accordera de riches domaines, » une place au sénat, et la dignité de patri- » cien ; telles sont ses intentions, et vous » pouvez compter sur la parole de Bélisaire. » Tant que le ciel nous condamne à souffrir, » la patience est une vertu ; mais c'est un » aveugle et stupide désespoir de rejeter la » délivrance qu'on nous offre. » — « Je ne » suis pas insensible, lui répondit le roi des » Vandales, à l'amitié et à la raison que res- » pire votre lettre ; mais je ne puis me ré- » soudre à devenir l'esclave d'un implacable » ennemi qui a mérité ma haine. Je ne l'a- » vais jamais offensé par mes paroles ou par » mes actions, et cependant il a envoyé con- » tre moi, je ne sais d'où, un Bélisaire qui » m'a précipité du trône dans l'abîme des » maux où je suis. Justinien est homme, il est » prince ; ne craint-il pas pour lui-même un » pareil revers de fortune? Je ne puis en » dire davantage : le chagrin me suffoque ; » envoyez-moi, je vous supplie, envoyez- » moi, mon cher Pharas, une lyre[1], une » éponge et un morceau de pain. » Pharas, ayant interrogé le député de Gilimer sur ces trois demandes, on lui répondit que depuis long-temps le roi d'Afrique n'avait pas vu de pain ; qu'à la suite de ses fatigues et de ses larmes continuelles une fluxion était tombée sur ses yeux, et que pour adoucir ses heures de tourmens il voulait chanter ses malheurs sur la lyre. Pharas fut touché de cette réponse, et il envoya au prince détrôné ces trois présens extraordinaires ; toutefois, par humanité même, il redoubla de vigilance, afin de déterminer plus promptement son prisonnier à adopter une résolution à la fois avantageuse aux Romains et salutaire à lui-même. La nécessité et la raison triomphèrent à la fin de l'opiniâtreté de Gilimer. L'envoyé de Bélisaire ayant promis solennellement et au nom de l'empereur que sa personne serait en sûreté, et qu'on le traiterait d'une manière honorable, le roi des Vandales descendit de la montagne. La pre-

[1] Shaw (Voyages, p. 220) décrit avec exactitude les mœurs des Bédouins et des Kabyles. On voit par la langue de ces derniers qu'ils forment le reste d'une peuplade maure ; mais ils ont bien changé : la civilisation a fait des progrès parmi ces sauvages modernes ; ils ont des vivres en abondance, et le pain est commun chez eux.

[1] Procope dit une *lyre*. Il était plus dans les habitudes nationales que Gilimer demandât une harpe. Venantius Fortunatus s'exprime ainsi en parlant des instrumens de musique :

Romanusque lyrâ tibi plaudat, Barbarus harpâ.



mière entrevue publique eut lieu dans un des faubourgs de Carthage, et, lorsque le prince captif aborda son vainqueur, il poussa un éclat de rire. La foule crut peut-être que les chagrins avaient altéré la raison de Gilimer; mais les observateurs habiles jugèrent qu'il voulait avertir, par son apparente gaîté, combien les grandeurs humaines sont passagères, et combien elles méritent peu de nous occuper sérieusement[1].

On ne tarda pas à s'apercevoir de cette autre vérité, non moins commune, que la flatterie accompagne le pouvoir, et que l'envie poursuit le mérite supérieur. Les chefs de l'armée romaine se montrèrent jaloux d'un héros. Ils assuraient, dans leurs lettres particulières, que le conquérant de l'Afrique, fier de sa réputation et de l'attachement public, songeait à monter sur le trône des Vandales. Justinien s'occupait trop de ces obscures délations, et le silence qu'il garda fut un effet de sa jalousie plutôt que de sa confiance. On laissa, il est vrai, au choix de Bélisaire, l'alternative honorable de demeurer en Afrique, ou de revenir dans la capitale; mais, d'après des lettres interceptées et ce qu'il savait du caractère de l'empereur, il sentit qu'il devait renoncer à la vie ou arborer l'étendard de la révolte, ou enfin confondre ses ennemis par sa présence et sa soumission. L'innocence et le courage déterminèrent son choix; il fit embarquer ses gardes, ses captifs et ses trésors; et sa navigation fut si heureuse qu'il arriva à Constantinople avant qu'on sût qu'il avait quitté Carthage. Une loyauté si franche dissipa les soupçons de Justinien; la reconnaissance publique fit taire et irrita l'envie, et le troisième Africain obtint les honneurs du triomphe, cérémonie que la ville de Constantin n'avait jamais vue, et que l'ancienne Rome réservait aux Césars, depuis le règne de Tibère[1]. La procession triomphale sortit du palais de Bélisaire, traversa les principales rues, et se rendit à l'Hippodrome. Cette mémorable journée sembla la vengeance des injures de Genseric, et l'expiation de la honte des Romains. On y déploya toute la richesse des nations d'alors, les trophées d'un luxe guerrier et efféminé à la fois, de riches armures, des trônes d'or, et les chars de parade qui avaient servi à la reine des Vandales; la vaisselle massive du banquet royal, des pierres précieuses sans nombre, des statues et des vases d'une forme élégante, des coffres remplis d'or et les ornemens du temple juif qu'on déposa ensuite après ce long voyage dans l'église chrétienne de Jérusalem. Une longue file de nobles Vandales y montraient, malgré eux, leur haute stature et leur mâle assurance. Gilimer s'avançait à pas lents, revêtu d'une robe de pourpre, et gardant toujours la majesté d'un roi. On ne vit point de larmes tomber de ses yeux; ses soupirs ne frappèrent point les oreilles; son orgueil et sa piété tirèrent quelque consolation de ces paroles de Salomon[2], qu'il répéta souvent: *Vanité! vanité! tout est vanité!* Le modeste vainqueur, au lieu de s'avancer sur un char de triomphe traîné par quatre chevaux ou par quatre éléphans, marchait à pied à la tête de ses braves compagnons: c'était peut-être par prudence qu'il refusait un honneur trop éclatant pour un sujet; et peut-être que sa grande âme dédaignait un honneur souillé par les plus vils des tyrans. Le triomphateur, arrivant aux portes de l'Hippodrome, fut sa-

1 Hérodote décrit heureusement les bizarres effets du chagrin dans un autre prince captif, Psammeticus d'Égypte, à qui quelques malheurs insignifians arrachèrent des larmes, tandis qu'il supporta avec calme d'autres malheurs bien plus grands (l. III, c. 14). Bélisaire pouvait étudier son rôle dans l'entrevue de Paule-Émile et de Persée; mais il est probable qu'il n'avait jamais lu Tite-Live ou Plutarque, et sa générosité n'avait pas besoin de leçons.

1 Le titre d'*imperator* ayant perdu le sens militaire que lui donnèrent les premiers Romains, et le christianisme ayant aboli les auspices romains (voyez la Bletterie, Mém. de l'Académie, t. XXI, p. 302-332), on pouvait, avec moins d'inconséquence, accorder le triomphe à un général particulier.

2 On doute encore si l'Ecclésiaste est vraiment un ouvrage de Salomon, ou si ce n'est pas plutôt, comme le poëme de Prior (*Nut-brown-maid*), un écrit pieux et moral, composé d'après le repentir de ce roi des Juifs, et sous son nom, dans des temps postérieurs. Grotius, qui avait du savoir et une grande liberté d'esprit, adopte la seconde opinion (*Op. Theolog.*, t. I, p. 258); et en effet l'Ecclésiaste et les Proverbes offrent une grande étendue de pensées, et plus d'expérience qu'on ne peut en attribuer à un Juif ou à un roi.

lué par les acclamations du sénat et du peuple; il s'arrêta devant le trône, sur lequel Justinien et Théodora attendaient l'hommage du roi captif et du héros victorieux. Bélisaire et Gilimer firent l'adoration accoutumée; en se prosternant, ils touchèrent avec respect le piédestal d'un prince qui n'avait jamais dégaîné son épée, et d'une prostituée qui avait dansé sur le théâtre. Il fallut une légère violence pour venir à bout de l'indomptable fierté du petit-fils de Genseric; et son vainqueur, quoiqu'habitué à la servitude, dut être révolté en secret d'une pareille cérémonie. Celui-ci fut sur-le-champ déclaré consul pour l'année suivante, et le jour de son inauguration ressembla à un second triomphe: des captifs Vandales portèrent sa chaire curule sur leurs épaules, et l'on jeta avec profusion les dépouilles de la guerre, des coupes d'or et de riches ceintures au milieu de la populace.

Mais ce qui causa le plus de plaisir à Bélisaire, fut la fidèle exécution du traité sur lequel il avait engagé son honneur au roi des Vandales. Les scrupules religieux de Gilimer, attaché à l'hérésie d'Arius, se trouvant incompatibles avec la dignité de sénateur et de patricien, l'empereur lui donna un vaste domaine dans la province de Galatie, où le monarque détrôné se retira avec sa famille et ses amis, et où il trouva la paix, l'abondance, et peut-être le contentement [1]. On eut pour les filles de Hilderic les égards et la tendresse qu'on devait à leur âge et à leur malheur, et Justinien et Théodora se chargèrent de l'éducation et de la fortune de ces descendantes du grand Théodose. Les jeunes Vandales, doués de plus de valeur, formèrent cinq escadrons de cavalerie qui adoptèrent le nom de leur bienfaiteur, et qui, dans les guerres de Perse soutinrent la gloire de leurs aïeux. Mais ces exceptions en petit nombre, et en faveur de la naissance et du courage, ne suffisent pas pour expliquer le sort d'une nation qui, avant l'expédition si courte et si peu meurtrière de Bélisaire, comptait plus de six cent mille individus. Il est vraisemblable qu'après l'exil de leur roi et de leur noblesse, les restes de la peuplade payèrent leur sûreté du sacrifice de leur caractère, de leur religion, et de leur langue, et que leur postérité dégénérée se mêla insensiblement avec la horde des sujets d'Afrique. Toutefois un voyageur de nos jours a trouvé, au centre des peuplades maures, le teint blanc et la longue chevelure d'une race du nord [1]; et l'on croyait jadis que les plus audacieux des Vandales, cherchant à se soustraire au pouvoir, ou même à la connaissance des Romains, trouvèrent une liberté solitaire sur les côtes de l'océan Atlantique [2]. L'Afrique, où ils avaient régné, devint leur prison; ils ne pouvaient plus ni espérer ni désirer de retourner sur les bords de l'Elbe, où leurs compatriotes, moins aventureux, erraient encore au milieu de leurs forêts. Il était impossible aux lâches d'affronter les mers inconnues et les barbares qui se présentaient devant eux : ceux qui avaient du cœur ne pouvaient se résoudre à porter dans leur patrie leur misère et leur honte, et, après avoir décrit la richesse de ces royaumes qu'ils avaient perdus, à se voir forcés de réclamer une portion du modeste héritage auquel ils avaient renoncé presque tous dans des temps plus heureux [3]. Les Vandales habitent aujourd'hui plusieurs bourgades de la Lusace entre l'Elbe et l'Oder; ils y conservent leur langage, leurs coutumes, et la pureté de leur sang; ils portent à regret le joug des Saxons et des Prussiens; et ils y obéissent avec une fidélité secrète et volontaire

[1] Dans le Bélisaire de Marmontel, le roi et le conquérant de l'Afrique soupent et causent ensemble sans se reconnaître. C'est une faute de ce roman, que non-seulement le héros, mais encore ceux dont il était si bien connu paraissent avoir perdu les yeux ou la mémoire.

[1] Shaw, p. 59. Procope (l. II, c. 13) parle d'une peuplade du mont Atlas, qui avait la peau blanche et les cheveux jaunes; et ce phénomène, qu'on retrouve dans les Andes du Pérou (Buffon, t. III, p. 504), peut être attribué à l'élévation du sol et à la température de l'air.

[2] Le géographe de Ravenne (l. III, c. 11, p. 129, 130, 131, Paris, 1688) décrit la *Mauritania Gaditana* (en face de Cadix), *ubi gens Vandalorum, a Belisario devicta in Africa, fugit, et nunquam comparuit.*

[3] Une seule voix avait protesté, et Genseric avait renvoyé sans une réponse formelle les Vandales de la Germanie; mais ceux de l'Afrique se moquèrent de sa prudence, et affectèrent de mépriser la pauvreté des forêts de leur patrie. (Procope *Vandal.*, l. I, c. 22.)

au descendant de leurs anciens rois, que son vêtement et ses misérables domaines feraient prendre pour le dernier de ses vassaux [1]. Le nom et la situation de cette peuplade malheureuse annoncent qu'elle a la même origine que les conquérans de l'Afrique. Mais l'usage d'un dialecte slavon paraît indiquer que ces hommes sont les derniers restes des colonies qui succédèrent aux véritables Vandales, déjà dispersés ou détruits au temps de Procope [2].

Si Bélisaire avait eu la tentation de manquer à son serment, il aurait allégué, contre l'empereur lui-même, l'indispensable nécessité d'arracher l'Afrique à un ennemi plus barbare que les Vandales. L'origine des Maures est enveloppée de ténèbres ; ils ignoraient l'usage de l'alphabet [3]. On ne peut fixer d'une manière précise les bornes de leur pays ; une immense contrée était ouverte aux bergers de la Libye ; les saisons et les pâturages réglaient leurs mouvemens ; et ils transportaient avec une égale facilité leurs cabanes grossières, le petit nombre de leurs meubles, leurs armes, leurs familles, et les moutons, les bœufs et les chevaux qui composaient leurs richesses [4]. Tant que la puissance romaine donna des lois en Afrique, ils se tinrent à une distance respectueuse de Carthage et de la côte de la mer ; sous le faible règne des Vandales, ils s'emparèrent des villes de la Numidie ; ils occupèrent les bords de la mer depuis Tanger jusqu'à Césarée, et ils plantèrent impunément leurs tentes dans la fertile province de Byzacium. L'armée redoutable et la conduite adroite de Bélisaire assurèrent la neutralité des princes maures, qui, dans leur vanité, désiraient recevoir de l'empereur les insignes de la royauté [1]. Sa marche rapide les étonna, et ils tremblèrent devant leur vainqueur ; mais l'approche de son départ calma bientôt les craintes de ces princes superstitieux. La multitude de leurs femmes les rendit moins sensibles à ceux de leurs enfans que les Romains détenaient en otages ; et, lorsque Bélisaire quitta le port de Carthage, il entendit les cris des habitans de la province, et il vit presque les flammes des édifices que brûlaient les Maures. Toutefois il persista dans sa résolution ; seulement il laissa une partie de ses gardes, et il donna le commandement de l'Afrique à l'eunuque Salomon [2], qui ne se montra pas indigne de remplacer Bélisaire. L'ennemi, lors de sa première invasion, tailla en pièces quelques détachemens et deux officiers de mérite ; mais Salomon rassembla sur-le-champ ses troupes ; il partit de Carthage, et, pénétrant dans l'intérieur du pays, livra deux grandes batailles, et tua soixante mille barbares. Les Maures comptaient sur leur nombre, sur leur agilité, et sur leurs montagnes inaccessibles ; et on dit

[1] Tollius, qui tenait ces détails de la bouche du grand électeur (en 1687), décrit la royauté secrète et l'esprit rebelle des Vandales de Brandebourg, qui pouvaient armer cinq ou six mille soldats, et qui s'étaient procuré du canon, etc. (*Itinerar. Hungar.*, p. 42, *apud Dubos*, Hist. de la Monarchie françoise, t. I, p. 182, 183). On peut suspecter avec raison la véracité, non pas du grand-électeur, mais de Tollius.

[2] Procope (l. I, c. 22) montre bien que tout ceci était pour lui d'une obscurité complète. Ουδε μνημη τις ουδε ονομα ες εμε σωζεται. Sous le règne de Dagobert (A. D. 630), les tribus slaves des *Sorbi* et des *Venedi* étaient déjà établies sur les frontières de la Thuringe. (Mascou, Hist. des Germains, l. XV, 3, 4, 5.)

[3] Salluste nous peint les Maures comme un reste de l'armée d'Hercule (*de Bell. Jugurth.*, c. 14), et Procope (*Vandal.*, l. II, c. 10) comme les descendans des Cananéens qui prirent la fuite devant le voleur Josué (λῃστης). Il cite deux colonnes avec une inscription phénicienne. Je crois aux colonnes, je doute de l'inscription, et je rejette la généalogie.

[4] Virgile (Géorgiques, III, 339), et Pomponius Mela (I, 8), décrivent la vie errante des pasteurs africains, qui ressemble à celle des Arabes et des Tartares ; et les Voyages (Shaw, p. 222) sont le meilleur commentaire du poète et du géographe.

[1] On donnait en ces occasions un sceptre, une couronne ou un chapeau, un manteau blanc, une tunique chargée de figures, et des souliers, le tout orné d'or et d'argent. Ces métaux n'en étaient pas moins bien accueillis lorsqu'on les présentait sous la forme d'argent monnayé. (Procope, *Vandal.*, l. I, c. 25.)

[2] Voyez les détails sur le gouvernement d'Afrique, et les exploits militaires de Salomon, dans Procope (*Vandal.*, l. II, c. 10, 11, 12, 19, 20). Cet eunuque fut rappelé, et on lui rendit ensuite le commandement de l'Afrique ; il remporta sa dernière victoire la treizième année du règne de Justinien (A. D. 539). Un accident de son enfance l'avait rendu eunuque (l. I, c. 2). Les historiens ont cru devoir avertir que les autres généraux romains avaient beaucoup de barbe, πωγωνας επιπλαμενοι, (l. II, c. 8).

que l'aspect et l'odeur de leurs chameaux jetèrent de la confusion dans la cavalerie romaine [1]. Mais, lorsqu'on lui eut ordonné de mettre pied à terre, elle se moqua de ce vain obstacle; et, dès que les escadrons eurent gravi les collines, l'armure éclatante et les évolutions régulières des Romains éblouirent la troupe désordonnée et presque nue des Maures; et la prophétie de leurs femmes, qui annonçait que les Maures seraient vaincus par un ennemi sans barbe, fut pleinement accomplie. L'eunuque victorieux se porta à treize journées de Carthage, afin d'assiéger le mont Aurasius [2], qu'on regardait comme la citadelle et le jardin de la Numidie. Cette chaîne de collines, qui est un rameau de l'Atlas, offre, dans une circonférence de cent vingt milles, une grande variété de sols et de climats. Les vallées intermédiaires et les plaines élevées offrent de riches pâturages, des ruisseaux qui ne tarissent jamais, et des fruits d'un goût délicieux et d'une grosseur peu commune. Les ruines de Lambesa, cité romaine qui contenait dans ses murs une légion et quarante mille habitans, ornent cette belle solitude. Le temple ionique d'Esculape est environné de cabanes, et on voit aujourd'hui paître des troupeaux au milieu d'un amphithéâtre, à l'ombre de colonnes corinthiennes. Au-dessus du niveau de la montagne, s'élève à pic un rocher, où les princes africains retiraient leurs femmes et leurs trésors; et c'est un proverbe familier chez les Arabes, qu'il faut être en état de manger du feu pour oser attaquer la cime escarpée et les farouches habitans du mont Aurasius. L'eunuque Salomon forma deux fois ce hardi projet; la première, il se retira peu honorablement; la seconde, sa patience et ses munitions étant presque épuisées, il allait se retirer encore, lorsque la valeur impétueuse de ses troupes parvint, au grand étonnement des Arabes, à escalader la montagne, le camp des Maures, et arriva au sommet du rocher. On éleva une citadelle pour garder cette conquête importante, et rappeler aux barbares leur défaite. Salomon, qui continua sa marche à l'occident, réunit à l'empire romain la province de Mauritanie-Sitifi, qui s'en trouvait détachée dès longtemps. La guerre des Maures dura plusieurs années après le départ de Bélisaire; mais les lauriers qu'il abandonna à son fidèle lieutenant doivent être justement regardés comme le fruit de son triomphe.

Les fautes passées, qui corrigent quelquefois un individu parvenu à un âge mur, profitent peu à l'âge mûr des nations. Les peuples de l'antiquité, pour s'être montrés indifférens à la sûreté les uns des autres, se laissèrent isolément vaincre et soumettre par les Romains. Cette leçon terrible aurait dû enseigner aux barbares de l'Occident la nécessité de s'entendre et de se confédérer à propos pour s'opposer par les armes à l'ambition illimitée de Justinien; cependant la même erreur se renouvela, et eut les mêmes suites; et les Goths de l'Italie et de l'Espagne, sans songer au danger dont ils étaient menacés, virent avec indifférence ou plutôt avec joie, la rapide destruction de l'empire vandale. Après l'extinction de la famille royale, Theudès, qui avait de la bravoure et du crédit, monta sur le trône de l'Espagne, qu'il avait gouvernée autrefois au nom de Théodoric, et du prince son petit-fils. Les Visigoths assiégèrent sous ses ordres la forteresse de Ceuta sur la côte d'Afrique; mais, tandis qu'ils passaient dans le repos et la dévotion la journée du dimanche, la pieuse sécurité de leur camp fut troublée par une sortie de la garnison, et le roi lui-même n'échappa qu'avec beaucoup de peines et de dangers, aux mains d'un ennemi assez sacrilége pour violer la loi du dimanche [1].

[1] Les anciens parlent de cette antipathie naturelle du cheval pour le chameau (Xénophon, *Cyroped.*, l. VI et l. VII; *Polyen. Stratagem.*, VII, 6; Pline, *Hist. Nat.*, VIII, 26; *Ælien. de Natur. animal.*, l. III, c. 7). Mais l'expérience de chaque jour prouve le contraire, et les meilleurs juges sur cette matière (les Orientaux) se moquent de cette observation. (Voyages d'Olearius, p. 553.)

[2] La première description du mont Aurasius se trouve dans Procope (*Vandal.*, l. II, c. 13; *de Ædific.*, l. VI, c. 7). On peut la comparer avec ce qu'en disent Léo Africanus (*dell' Africa*, part. V, *in Ramusio*, t. I, f° 77, recto); Marmol (t. 2, p. 430), et Shaw (p. 56-59).

[1] Isidor., *Chron.*, p. 722, édit. Grotius; Mariana, *Hist. Hispan.*, l. V, c. 8, p. 173. Toutefois, selon Isidore, le siége de Ceuta et la mort de Theudès eurent lieu, A. D,

Bientôt son orgueil et son ressentiment furent satisfaits : l'infortuné Gilimer implora dans sa détresse les secours du monarque espagnol ; mais, au lieu de sacrifier ses indignes passions à la générosité et à la prudence, Theudès amusa les envoyés de Gilimer, jusqu'au moment où il fut instruit de la perte de Carthage, et alors il les renvoya, en leur donnant l'avis dédaigneux d'aller apprendre dans leur pays la véritable situation des Vandales [1]. La longue durée de la guerre d'Italie différa le châtiment des Visigoths, et Theudès mourut sans avoir goûté les fruits de sa fausse politique. Après sa mort, la possession du sceptre d'Espagne donna lieu à une guerre civile. Le compétiteur le plus faible sollicita la protection de Justinien, et son ambition le détermina à souscrire un traité d'alliance, qui blessait profondément l'indépendance et le bonheur de son pays. Il livra plusieurs villes des côtes de l'Océan et de la Méditerranée aux troupes romaines qui refusèrent ensuite d'évacuer les places qu'on leur avait cédées à titre de sûreté ou d'hypothèque ; et comme elles tiraient des provisions d'Afrique, ils eurent soin de garder les places redoutables, afin d'exciter des factions et des querelles religieuses parmi les barbares. Soixante-dix ans s'écoulèrent avant qu'on pût arracher cette épine du sein de la monarchie ; et, tant que l'empereur conserva quelques-unes de ses possessions éloignées, sa vanité put compter l'Espagne au nombre de ses provinces, et les successeurs d'Alaric au rang de ses vassaux [2].

L'erreur des Goths qui régnaient en Italie, était encore moins excusable que celle des Goths de l'Espagne, et leur châtiment fut plus immédiat et plus terrible. Entraînés par la vengeance, ils fournirent à leur ennemi le plus dangereux le moyen de détruire le plus précieux de leurs alliés. Une sœur du grand Théodoric avait épousé Thrasimond, roi d'Afrique [1] ; les Vandales obtinrent, par ce mariage, la forteresse de Lilybée en Sicile [2]. Amalafrida se rendit auprès de Thrasimond, accompagnée de mille nobles et de cinq mille soldats goths, qui signalèrent leur valeur dans les guerres des Maures. Ces auxiliaires estimaient trop leur service, que les Vandales négligèrent trop peut-être ; ils virent avec jalousie le pays où ils se trouvaient, et les conquérans leur inspirèrent du dédain. Les Vandales prévinrent leur conspiration par un massacre : les Goths furent opprimés, Amalafrida fut réduite en captivité ; et, comme elle mourut bientôt après, sa mort donna des soupçons. On chargea la plume éloquente de Cassiodore de reprocher à la cour vandale l'infraction cruelle de tous les devoirs qu'elle s'était permise : mais la vengeance qu'il annonçait devait faire peu d'impression, tant que l'Afrique serait défendue par la mer, et que les Goths n'auraient point de marine. Les aveugles Goths, pleins d'amertume et d'indignation, se réjouirent de l'approche des Romains ; ils approvisionnèrent la flotte de Bélisaire, dans les ports de Sicile, et bientôt ils apprirent avec satisfaction ou avec crainte que ce général les avait vengés au delà de leur espoir, et peut-être de leurs désirs. L'empereur devait le royaume d'Afrique à leur amitié ; et ils pouvaient se croire des titres pour rentrer en possession d'un stérile rocher, dont ils avaient fait depuis peu un présent de mariage en le séparant du royaume de Sicile. Ils furent bientôt détrompés par un ordre impérieux de Bélisaire, qui leur causa de tardifs et inutiles regrets. « La ville et le promontoire de Lilybée, leur dit le général » Romain, appartenaient aux Vandales, et » je les réclame par droit de conquête. Votre » soumission peut mériter les bonnes grâces

548, et la place fut défendue, non par les Vandales, mais par les Romains.

[1] Procope, *Vandal.*, l. I, c. 24.

[2] Voyez la Chronique originale d'Isidore, et les cinquième et sixième livres de l'Histoire d'Espagne, par Mariana. Après la réunion des Visigoths à l'église catholique, Suintilla, leur roi, chassa enfin les Romains de l'Espagne. (A. D. 621-626.)

[1] Voyez des détails sur le mariage et la mort d'Amalafrida, dans Procope (*Vandal.*, l. I, c. 8, 9), et, dans Cassiodore (*Var.*, IX, 1), les plaintes et les reproches de Théodoric. Comparez les écrivains avec la Chronique de Victor Tunnunensis.

[2] Lilybée fut bâtie par les Carthaginois (*Olymp.*, XCV, 4), et, dans la première guerre punique, la force de sa position et la bonté de son port la rendirent une place importante pour les deux nations belligérantes.

» de l'empereur. Votre obstination excitera » son déplaisir, et allumera une guerre qui » ne se terminerait que par votre ruine. Si » vous nous forcez à reprendre les armes, » nous ne combattrons pas seulement pour » venger cette seule ville, mais pour vous » dépouiller de toutes les provinces que vous » avez enlevées injustement à leur légitime » souverain. » Une nation de deux cent mille guerriers aurait dû sourire de la vaine menace de Justinien et de son lieutenant; mais un esprit de discorde et de haine contre le gouvernement prévalait en Italie, et les Goths étaient indignés d'avoir une femme pour roi [1].

La naissance d'Amalasonthe, régente et reine d'Italie [2], unit les deux familles de barbares les plus illustres. Sa mère, sœur de Clovis, descendait de ces rois Mérovingiens connus sous le nom de Chevelus [3]; et la race souveraine des Amales reçut, à la quatrième génération, un nouvel éclat du père d'Amalasonthe, le grand Théodoric, dont le mérite éclatant eût suffi pour anoblir une extraction plébéienne. Sa fille était, par son sexe, exclue du trône des Goths; mais le monarque, rempli d'affection pour sa famille et pour son peuple, découvrit le dernier héritier de la ligne royale, dont les ancêtres s'étaient réfugiés en Espagne; et l'heureux Eutharic se vit élevé tout-à-coup au rang de consul et de prince. Il jouit peu de temps des charmes d'Amalasonthe, et de l'espoir d'une si belle succession : et celle-ci se trouva, après la mort de son mari et de son père, tutrice de son fils Athalaric et régente du royaume d'Italie. Elle était alors âgée de vingt-huit ans, et sa beauté et son esprit avaient acquis toute leur maturité. Une raison forte, de l'activité et du courage, ajoutaient un nouveau prix à sa belle figure, qui, pouvant captiver l'empereur, excitait la jalousie de Théodora. L'éducation et l'expérience avaient perfectionné ses talens; elle étudiait la philosophie sans vanité; et, quoiqu'elle parlât avec aisance le grec, le latin et la langue des Goths, elle savait, au milieu de ses conseils, garder un silence impénétrable. D'après les bons exemples de Théodoric, elle rétablit la prospérité de sa nation; elle s'efforçà d'expier les fautes, et de faire oublier les dernières années de la vie de son père. Elle rendit aux enfans de Boëce et de Symmaque le patrimoine de leurs aïeux. Sa douceur fut telle, qu'elle ne consentit jamais que l'on infligeât des peines corporelles ou qu'on condamnât à des amendes les Romains soumis à ses lois : et elle méprisa généreusement les clameurs des Goths, qui, après quarante années, regardaient toujours les Italiens comme leurs esclaves ou comme leurs ennemis. Son heureuse administration fut dirigée par la sagesse de Cassiodore, et célébrée par l'éloquence de ce patricien. Elle rechercha, elle mérita l'amitié de l'empereur, et les royaumes de l'Europe respectèrent, dans la paix et dans la guerre, la majesté du trône des Goths. Mais son bonheur et celui de l'Italie dépendaient de l'éducation de son fils, destiné par sa naissance à remplir les fonctions diverses et presque incompatibles de chef d'un camp barbare et de premier magistrat d'une nation civilisée. Athalaric reçut, dès l'âge de dix ans [1], des leçons sur les arts et les sciences, telles qu'aurait pu les recevoir un prince romain; et trois Goths, recommandables par leur mérite, furent chargés du soin d'enseigner à leur jeune roi des principes d'honneur et de vertu. Mais, lorsqu'un élève ne sent pas le prix des leçons de ses maîtres, il prend en aversion les gênes qu'on lui impose; et la sollicitude d'Amalasonthe, qui la rendait inquiète et sévère, aigrit le caractère indomptable de son fils et de ses su-

[1] Comparez les divers passages de Procope, *Vandal.*, l. II, c. 5; *Gothic.*, l. I, c. 3.

[2] Voyez, sur le règne et le caractère d'Amalasonthe, Procope (*Gothic.*, l. I, c. 2, 3, 4) et les Anecdotes (c. 16), avec les notes d'Alemannus; Cassiodore (*Variar.*, VIII, IX, X et XI, 1), et Jornandès (*de Rebus Geticis*, c. 59, et *de Successione regnorum*, *in Muratori*, t. I, p. 241).

[3] Le mariage de Théodoric et d'Audefleda, sœur de Clovis, peut être placé à l'année 495, peu de temps après la conquête de l'Italie. (De Buat, Hist. des Peuples, etc., t. IX, p. 213.) Les noces d'Eutharic et d'Amalasonthe furent célébrées en 515. (Cassiodore, *in Chron.*, p. 453.)

[1] Procope dit qu'à la mort de Théodoric, Athalaric, son petit-fils, avait à peu près huit ans, οκτω γεγονως ετη. Cassiodore, dont l'autorité est ici d'un grand poids, lui donne, avec raison, deux années de plus, *infantulum adhuc vix decennem*.

jets. Au milieu d'une fête solennelle, qui avait rassemblé les Goths dans le palais de Ravenne, le jeune prince se sauva de l'appartement de sa mère en versant des larmes d'orgueil et de colère : il se plaignait d'un coup que lui avait attiré son opiniâtre désobéissance. Les barbares parurent indignés de l'insulte faite à leur monarque ; ils accusèrent la régente d'avoir conspiré contre sa vie et sa couronne, et demandèrent impérieusement qu'on arrachât le petit-fils de Théodoric à la lâche discipline des femmes et des pédans, et qu'on l'élevât comme un brave Goth, dans la société de ses égaux et la glorieuse ignorance de ses ancêtres. Ces bruyantes clameurs, qu'on représentait comme la voix de la nation, forcèrent Amalasonthe à renoncer à ses principes et à ses désirs les plus chers. Le roi d'Italie s'abandonna au vin, aux femmes et à des amusemens grossiers ; et le mépris que laissa éclater ce prince ingrat laissa voir les funestes desseins de ses favoris et des ennemis de sa mère. Amalasonthe, environnée d'ennemis domestiques, entama une négociation secrète avec l'empereur Justinien, qui lui promit de la recevoir dans sa cour d'une manière amicale ; et elle avait déjà déposé à Dyrrachium en Épire un trésor de quatre-vingt mille marcs d'or. Il eût été fort heureux pour sa réputation et sa sécurité qu'elle se fût retirée du sein de ces intrigues de barbares pour aller jouir à Constantinople de la paix et d'un asile honorable : mais elle se laissa entraîner par l'ambition et la vengeance ; et, tandis que ses vaisseaux mouillaient dans le port, elle attendait le succès d'un crime que ses passions lui présentaient comme un acte de justice. Sous le prétexte de donner un emploi de confiance à trois des mécontens les plus dangereux, elle les avait relégués sur les frontières de l'Italie ; ses émissaires secrets les assassinèrent : la mort de ces Goths d'extraction noble la rendit maîtresse absolue dans le palais de Ravenne, et justement odieuse à un peuple libre. Elle avait déploré les désordres de son fils, et elle pleura bientôt sa mort. L'intempérance d'Athalaric termina sa carrière à seize ans : sa mère se vit privée alors de soutien, et sans autorité légale. Au lieu de se soumettre aux lois de son pays, où l'on regardait comme une maxime fondamentale que la succession ne peut jamais tomber *de lance en quenouille*, la fille de Théodoric conçut l'impraticable dessein de partager avec un de ses cousins le titre de roi, en se réservant presque toute l'autorité. Celui-ci reçut la proposition d'Amalasonthe avec respect ; il lui témoigna de la reconnaissance ; et l'éloquent Cassiodore annonça au sénat et à l'empereur qu'Amalasonthe et Théodat étaient montés sur le trône d'Italie. Sa naissance ne lui donnait qu'un titre imparfait, car sa mère était sœur de Théodoric ; Amalasonthe se décida surtout en sa faveur parce qu'elle connaissait son avarice et sa pusillanimité, qui lui avaient fait perdre l'amour des Italiens et l'estime des barbares. Mais Théodat paraissait indigné du mépris qu'il méritait. Amalasonthe avait réprimé les vexations qu'il exerçait contre les Toscans ses voisins ; et les principaux d'entre les Goths, unis par leur ressentiment contre la reine, tâchèrent d'aiguillonner son caractère timide. Les lettres de notification furent à peine expédiées, qu'on emprisonna la reine d'Italie dans une petite île du lac Bolsena[1], où, après une captivité de peu de durée, elle fut étranglée, par ordre ou de l'aveu du nouveau monarque, qui apprit à ses sujets factieux à verser le sang de leurs souverains.

Justinien voyait avec joie les dissensions des Goths. La médiation dont il se chargea en qualité d'allié cachait et favorisait les vues ambitieuses du conquérant. Ses ambassadeurs dans leur audience publique demandèrent la forteresse de Lilybée, dix barbares fugitifs, et un dédommagement pour le pillage d'une petite ville, sur la frontière d'Illyrie ; mais ils négocièrent en secret avec

[1] Le lac nommé aujourd'hui *Bolsena* était alors appelé *Vulsiniensis* ou *Tarquiniensis*, du nom de ces deux villes de l'Étrurie, qui se trouvaient dans ses environs. Il est environné de rochers élevés ; il est plein de poissons, et on voit sur ses bords un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Pline-le-Jeune (Epist. II, 96) parle de deux îles boisées qui flottaient sur ses eaux. Si c'est une fable, que les anciens étaient crédules ! et, si le fait est vrai, que les modernes sont négligens ! Au reste, depuis le temps de Pline, diverses causes ont pu fixer ces deux îles.

Théodat : ils l'engageaient à livrer la province de Toscane et ils exhortaient Amalasonthe à se tirer de péril et d'embarras en faisant une cession du royaume d'Italie. La reine captive se vit réduite à signer une lettre servile ou supposée : mais l'aveu des sénateurs romains envoyés à Constantinople révéla la situation déplorable où elle se trouvait ; et Justinien, par l'organe d'un nouvel ambassadeur, intercéda puissamment pour sa vie et sa liberté. Toutefois les instructions secrètes données à ce ministre étaient propres à servir la cruelle jalousie de Théodora, qui craignait la présence et les charmes d'une rivale : il hâta, par des paroles artificieuses et équivoques, l'exécution d'un crime si utile aux Romains[1]; il montra de la douleur et de l'indignation en apprenant la mort de la reine, et annonça, au nom de son maître, une guerre immortelle contre les perfides assassins. En Italie, ainsi qu'en Afrique, le crime de l'usurpateur semblait autoriser Justinien à prendre les armes ; mais les troupes qu'il rassembla n'auraient pas suffi pour vaincre un grand royaume, si le nom, le courage et la conduite d'un héros ne les eussent en quelque sorte multipliées. Une troupe choisie de gardes, qui servaient à cheval, et qui étaient armés de lances et de boucliers, escortaient Bélisaire : deux cents Huns, trois cents Maures et quatre mille confédérés formaient sa cavalerie, et il n'avait en infanterie que trois mille Isauriens. Le consul romain, après avoir suivi la route de la première expédition, mouilla devant Catane, ville de Sicile, afin d'examiner la force de l'île, et de décider s'il essaierait de la conquérir, ou s'il continuerait paisiblement son voyage vers la côtes d'Afrique. Il y trouva une terre fertile et un peuple ami. Malgré la décadence de l'agriculture, la Sicile approvisionnait toujours les greniers de Rome : les cultivateurs n'étaient point assujettis aux logemens militaires ; et les Goths, qui avaient chargé les laboureurs de la défense de l'île, eurent quelque raison de les accuser d'infidélité et d'ingratitude. En effet, les Siciliens, au lieu de réclamer et d'attendre les secours du roi d'Italie, obéirent avec joie à la première sommation de l'ennemi ; et cette province, premier trophée des guerres puniques, se trouva de nouveau réunie à l'empire romain, après en avoir été séparée long-temps[1]. Palerme, défendue par des Goths, opposa seule de la résistance ; mais, après un siége très-court, elle fut prise par un stratagème singulier. Bélisaire fit avancer ses vaisseaux dans la partie du hâvre la plus voisine de la ville. Ses chaloupes, hissées au sommet de ses mâts de hune, furent remplies d'archers, qui, de cette position élevée, dominaient les remparts de la place. A la fin de cette heureuse campagne, qui avait coûté si peu de peines, il entra en triomphe dans Syracuse, à la tête de ses troupes ; et, ce jour terminant l'année de ses conquêtes d'une manière si glorieuse, il distribua au peuple des médailles d'or. Il passa l'hiver dans le palais des anciens rois, au milieu des ruines d'une cité grecque qui avait eu autrefois une circonférence de vingt-deux milles[2] ; mais, au printemps, vers la fête de Pâques, une révolte dangereuse des forces de l'Afrique interrompit le cours de ses desseins. Carthage, où il débarqua tout-à-coup avec mille gardes, fut sauvée par sa présence. Deux mille soldats, d'une fidélité suspecte, revinrent sous le drapeau de leur ancien général ; et, se mettant en route au même instant, il fit plus de cinquante milles pour chercher un ennemi qu'il affectait de plaindre et de mépriser. Huit mille rebelles, qui tremblèrent à son approche, furent mis en déroute au premier combat ; et cette ignoble victoire aurait rétabli la paix en Afrique, si Bélisaire ne fût

[1] Au reste, Procope décrie lui-même son témoignage (*Anecdot.*, c. 16) en avouant qu'il n'a pas dit la vérité dans son histoire publique. Voyez les lettres de la reine Gundeline à l'impératrice Théodora (*Var.* x, 20, 21, 23), et observez les mots perfides : *de illâ personâ*, etc., avec le savant commentaire de Buat (t. x, p. 177-185).

[1] Comparez, sur la conquête de la Sicile, la narration de Procope avec les plaintes de Totila. (*Gothic.*, l. I, c. 5 ; l. III, c. 16.) La reine des Goths avait donné récemment des secours à cette île ingrate. (*Var.* IX, 10, 11.)

[2] On trouve une description de l'ancienne étendue et de l'ancienne magnificence des cinq quartiers de Syracuse dans Cicéron (*in Verrem*, *actio* 2, l. IV, c. 52, 53), Strabon (l. VI, p. 415), et d'Orville (*Sicula*, t. II, p. 174-202). L'enceinte de la nouvelle ville, rebâtie par Auguste, était plus petite.

pas revenu en Sicile apaiser une révolte qui, pendant son absence, s'était élevée dans son camp [1]. Le désordre et la désobéissance étaient le vice commun de cette époque; Bélisaire seul avait assez de talens pour commander, et assez de vertu pour obéir.

Quoique Théodat descendit d'une famille de héros, il ignorait l'art de la guerre, et il en craignait les dangers. Il avait étudié les écrits de Platon et de Cicéron; mais la philosophie ne pouvait extirper en lui l'avarice et la peur. L'ingratitude et un assassinat l'avaient élevé sur le trône: à la première menace de l'ennemi, il avilit sa majesté et celle de la nation, qui déjà dédaignait cet indigne souverain. Effrayé par le sort de Gilimer, il se voyait déjà chargé de chaînes, et traîné au milieu de Constantinople: l'éloquence de Pierre, envoyé de l'empereur, accroissait la terreur qu'inspirait Bélisaire; et cet audacieux et adroit envoyé lui persuada de signer une convention trop ignominieuse pour devenir le fondement d'une paix durable. On stipula que, dans les acclamations du peuple romain, le nom de l'empereur précéderait toujours celui du roi des Goths, et que, toutes les fois qu'on élèverait à Théodat une statue en bronze ou en marbre, la divine image de Justinien serait placée à sa droite. Le roi d'Italie, qui jusqu'alors avait nommé les sénateurs, fut réduit à solliciter les honneurs du sénat; on déclara que sans l'aveu de l'empereur il ne pourrait faire exécuter un arrêt de mort ou de confiscation contre un prêtre ou un sénateur. Le faible monarque renonça à la Sicile; il promit d'offrir chaque année, pour marque de sa dépendance, une couronne d'or du poids de trois cents livres; il promit de plus de fournir, à la réquisition de son souverain, trois mille auxiliaires au service de l'empire. L'heureux agent de Justinien, satisfait de tant de concessions, s'empressa de retourner à Constantinople; mais, au moment où il arrivait à Alba [1], il fut rappelé en Sicile par l'inquiétude de Théodat; et le dialogue qui eut lieu entre le roi et l'ambassadeur mérite d'être conservé dans toute sa simplicité primitive. « Pensez-vous que l'empereur veuille ratifier le traité? — Peut-être. — S'il ne veut pas le ratifier, qu'en arrivera-t-il? — La guerre. — Une pareille guerre serait-elle juste et raisonnable? — Assurément; chacun doit agir d'après son caractère. — Que voulez-vous dire? — Vous êtes philosophe, et Justinien est empereur des Romains: il siérait mal à un disciple de Platon de verser le sang des hommes dans sa querelle particulière: le successeur d'Auguste doit revendiquer ses droits, et recouvrer par les armes les anciennes provinces de son empire. » Ce raisonnement, s'il ne suffisait pas pour convaincre Théodat, suffisait du moins pour alarmer et subjuguer sa faiblesse, et il ne tarda pas à déclarer que, si on voulait lui payer une pension de douze cent mille francs, il résignerait le royaume des Goths et des Italiens, et se livrerait, le reste de ses jours, aux innocens plaisirs de la philosophie et de l'agriculture. Il confia les deux traités à l'ambassadeur, après avoir pris la vaine précaution de lui faire promettre, sous serment, de ne montrer le second que lorsqu'on aurait rejeté le premier. Il est aisé de prévoir ce qui arriva. Justinien rejeta le premier et accepta l'abdication du roi des Goths. Son infatigable émissaire revint de Constantinople à Ravenne avec d'amples instructions. Une belle épître, qui louait la sagesse et la générosité du roi philosophe, accorda la pension: on promit tous les honneurs dont pourrait jouir un sujet et un catholique; et on renvoya l'exécution définitive du traité jusqu'à ce qu'il fût statué à cet égard par l'autorité de Bélisaire en personne. Mais, dans l'intervalle de cette décision, deux généraux romains qui étaient entrés dans la province

[1] Procope (*Vandal.*, l. II, c. 14, 15) parle si clairement du retour de Bélisaire en Sicile (p. 146, *edit. Hoeschelii*). que je suis étonné de l'étrange méprise et des reproches d'un savant critique sur cet objet. (OEuvres de La Mothe le Vayer, t. VIII, p. 162, 163.)

[1] L'ancienne ville d'Alba tomba en ruines dès les premiers temps de Rome. Sur son terrain, ou du moins dans ses environs, on a vu successivement: 1° la *Villa Pompei*, etc; 2° un camp des cohortes prétoriennes; 3° la ville moderne d'Albanum ou Albano. (Procope, *Goth.*, l. II, c. 4; Cluver., *Ital. Antiq.*, t. II, p. 914.)

de Dalmatie, ayant été battus et massacrés par les Goths, de son aveugle et lâche désespoir Théodat s'éleva à une présomption qui lui devint funeste [1]; et il osa menacer et traiter avec mépris l'ambassadeur de Justinien, qui réclamait les paroles données, demandait le serment des sujets, et soutenait fièrement l'inviolable privilége de son caractère. La marche de Bélisaire dissipa ces visions chimériques de l'orgueil; et, la réduction de la Sicile ayant employé la première campagne [2], Procope fixe l'invasion de l'Italie à la seconde année de la guerre des Goths [3].

Bélisaire, après avoir laissé des garnisons à Palerme et à Syracuse, embarqua ses soldats à Messine, et les débarqua sans résistance sur la côte de Rhégium. Un prince goth, qui avait épousé la fille de Théodat, gardait cette entrée de l'Italie, à la tête d'une armée; mais il imita sans scrupule un souverain qui manquait à ses engagemens publics et particuliers. Le perfide Ébermor passa avec ses troupes dans le camp des Romains, et on l'envoya jouir à Bysance des serviles honneurs de la cour [4]. En partant de Rhégium, la flotte et l'armée, qui ne se perdirent presque jamais de vue, firent près de trois cents milles sur les rivages de la mer, avant de se trouver à Naples. Les peuplades du Bruttium, de la Lucanie et de la Campanie, qui abhorraient le nom et la religion des Goths, favorisèrent les Romains, sous prétexte que leurs murailles ruinées ne pouvaient se défendre. Bélisaire rencontra partout un marché bien fourni; ses soldats payèrent tout ce qu'ils y prirent, et la curiosité seule interrompit les paisibles travaux du laboureur ou de l'artisan. Naples, qui est devenue une grande capitale très-peuplée, garda long-temps la langue et les mœurs d'une colonie grecque [1]; et le choix de Virgile avait donné de la réputation à cette agréable retraite, où les amans du repos et de l'étude allaient passer leurs jours, loin du bruit, de la fumée et de la laborieuse opulence de Rome [2]. La place se trouvant investie par mer et par terre, Bélisaire reçut les députés du peuple, qui lui conseillèrent de ne pas s'occuper d'une conquête indigne de ses armes, d'attaquer le roi des Goths en bataille rangée, et, après la victoire, de réclamer, comme souverain de Rome, la fidélité des villes qui en dépendaient. « Lorsque je » traite avec mes ennemis, répondit le général romain avec un sourire de fierté, je suis » plus accoutumé à donner qu'à recevoir des » conseils : au reste, je tiens d'une main la » ruine de Naples, et de l'autre la paix et la » liberté, telles que je les ai accordées à la » Sicile. » L'impatience du délai le détermina à souscrire une capitulation généreuse : l'honneur l'engageait à tenir sa parole; mais deux factions divisaient Naples : les orateurs favorables à la démocratie grecque y disaient, avec beaucoup de fierté et quelque vérité, que les Goths puniraient leur défection, et que Bélisaire lui-même estimerait leur loyauté et leur valeur. Leurs délibéra-

[1] Une sibylle se hâta de prononcer : *Africa capta, mundus cum nato peribit*, oracle d'une ambiguité effrayante (*Gothic.*, l. i, c. 7), qui a été publié, en caractères inconnus, par Opsopæus, éditeur d'oracles. Le père Maltret avait promis un commentaire; mais il n'a pas rempli sa promesse.

[2] Procope, dans sa Chronologie, qu'il a imitée à quelques égards de Thucydide, commence au printemps les années de la guerre des Goths, et sa première époque tombe au premier avril 535, et non pas 536, comme le disent les Annales de Baronius (Pagi *Crit.*, t. ii, p. 555), que Muratori et les éditeurs de Sigonius ont suivi : toutefois nous ne pouvons concilier les dates de Procope avec ses propres écrits ni avec la Chronique de Marcellinus.

[3] Procope (ch. i, c. 5-29; l. ii, c. 1-30; l. iii, c. 1) raconte la première guerre des Goths jusqu'à la captivité de Vitigès. J'y ai ajouté quelques faits que j'ai tirés de Sigonius (*Opp.*, t. i, *de Imp. Occident.*, l. xvii, xviii) et de Muratori (*Annali d'Italia*, t. v).

[4] Jornandès, *de Rebus Geticis*, c. 60, p. 702, édit. Grot., et t. i, p. 221; Muratori, *de Successione Reg.*, p. 241.

[1] *Nero*, dit Tacite (Annales xv, 35) *Neapolim quasi urbem græcam delegit.* Cent cinquante ans après, au temps de Septime Sévère, Philostrate donne des éloges à l'*hellénisme* des Napolitains : γενος Ελληνες και αστυκοι οθεν και τας σπουδας των λογων Ελληνικοι εισι. (Icon. l. i, p. 793, édit. Olear.)

[2] Les poètes latins, Virgile, Horace, Silius Italicus et Stace, parlent de l'heureux *atticisme* de Naples (Cluver., *Ital. Ant.*, l. iv, p. 1149, 1150). Il nous reste une agréable épître de Stace (*Sylv.*, l. iii, 5, p. 94-98, édit Markland), où il entreprend la difficile tâche d'arracher sa femme aux plaisirs de Rome, pour la conduire dans cette paisible retraite.

tions toutefois ne furent pas complètement libres : huit cents barbares, dont les femmes et les enfans étaient détenus à Ravenne pour gage de leur fidélité, dominaient dans la ville; et les Juifs, riches et en grand nombre, résistèrent avec désespoir et avec fanatisme aux lois intolérantes de Justinien. Cinq ou six siècles après, Naples[1] avait deux mille trois cent soixante-trois pas de circonférence[2]; des précipices et la mer défendaient les fortifications. Lorsque l'ennemi était maître des aquéducs, des puits et des fontaines fournissaient de l'eau, et la place avait assez de provisions pour épuiser la patience des assiégeans. Un siége de vingt jours épuisa presque celle de Bélisaire; il ne paraissait plus sensible à la honte de s'éloigner sans l'avoir prise, et il songeait à marcher, avant l'hiver, contre Rome et le roi des Goths. Mais la curiosité audacieuse d'un Isaurien qui, ayant reconnu le canal d'un aquéduc, rapporta qu'on pouvait s'y frayer un passage, et introduire dans le centre de la place une file de soldats armés, le détermina à continuer le siége. On travailla secrètement à l'ouverture; et, lorsqu'elle fut achevée, le général, plein d'humanité, ne craignit pas d'avertir les assiégés du moyen qu'il employait, et des maux qui allaient tomber sur eux. Ses remontrances n'étant pas écoutées, quatre cents Romains pénétrèrent dans l'aquéduc au milieu des ténèbres de la nuit; à l'aide d'une corde attachée à un olivier, ils arrivèrent dans la maison ou le jardin d'une femme qui vivait seule; ils firent sonner leurs trompettes, surprirent les sentinelles, et donnèrent des secours à leurs camarades, qui escaladèrent les murs de tous les côtés, et enfoncèrent les portes de la ville. Par une suite du droit de la guerre, on commit tous les crimes que punit la justice; les Huns se distinguèrent par leurs cruautés et leurs sacriléges. Bélisaire fut le seul qui se montra dans les rues et dans les églises pour adoucir les malheurs dont il avait menacé les habitans. « L'or et l'argent, s'écria-t-il à diverses reprises, vous appartiennent à juste » titre, comme une récompense de votre valeur; mais épargnez les habitans : ils sont » chrétiens, ils sont soumis, ils sont vos concitoyens. Rendez les enfans à leurs pères, » les femmes à leurs maris, et que votre générosité leur apprenne de quels amis ils » voulaient se priver. » Les vertus et l'autorité du conquérant sauvèrent la ville[1]; et, lorsque les Napolitains revinrent chez eux, la vue de leurs trésors cachés leur causa quelque consolation. Les barbares qui composaient la garnison entrèrent au service de l'empereur. La Pouille et la Calabre, délivrées de l'odieuse présence des Goths, reconnurent son empire; et l'historien de Bélisaire a soin de décrire les dents du sanglier de Calydon, qu'on montrait encore à Bénévent[2].

Les citoyens et la fidèle garnison de Naples attendaient leur délivrance d'un prince qui parut spectateur inactif et presque indifférent de leur ruine. Théodat mit sa personne à l'abri derrière les murs de Rome, tandis que sa cavalerie se portait à quarante milles en avant sur la voie Appienne, et campait au milieu des marais Pontins, qu'un canal de dix-neuf milles de longueur avait desséchés récemment, et convertis en bons pâturages[3]. Les principales forces des Goths

[1] C'est la mesure que trouva Roger I, après la conquête de Naples, A. D. 1139, dont il fit la capitale de son nouveau royaume (Gian., *Istoria civile*, t. II, p. 169). Cette ville, la troisième de l'Europe chrétienne, a aujourd'hui plus de douze milles de circonférence (Jul. César. *Capaccii Hist. Neapol.*, l. I, p. 47) et elle contient plus d'habitans (350,000) dans un espace donné, qu'aucun autre lieu du monde connu.

[2] Il ne s'agit pas ici de pas géométriques, mais de pas communs de vingt-deux pouces de France. (D'Anville, Mesures itinéraires, p. 7, 8.) Les deux mille trois cent soixante-trois ne font pas un mille d'Angleterre.

[1] Bélisaire fut réprimandé par le pape Sylverius à l'occasion du massacre. Il repeupla Naples, et établit des captifs africains dans la Sicile, la Calabre et la Pouille. (*Hist. Miscell.*, l. XVI; et Muratori, t. I, p. 106, 107.)

[2] Bénévent fut bâti par Diomède, neveu de Méléagre. (Cluver., t. II, p. 1195, 1196.) Le sanglier de Calydon offre un tableau de la vie sauvage. (Ovide, Métamorph., l. VIII.) Trente ou quarante héros se liguaient contre un cochon, et ces brutes (je ne parle pas du cochon) se querellèrent avec une femme pour en avoir la tête.

[3] Cluverius (t. II, p. 1007) confond le *Decennovium* avec la rivière Ufeus; ce qui est assez étrange. C'était un canal de dix-neuf milles, depuis le *Forum Appii* jusqu'à Terracine, et Horace s'y embarqua pendant la nuit. Le *Decennovium* dont parlent Lucain, Dion Cassius et

se trouvaient répandues dans la Dalmatie, la Vénétie et la Gaule; et leur faible monarque fut consterné par un présage funeste, qui semblait annoncer la chute de son empire [1]. Les plus vils des esclaves s'élevèrent hautement contre le crime ou la faiblesse de leur maître. Ces barbares guerriers, qui sentaient leurs priviléges et leur puissance, scrutèrent avec rigueur le caractère de Théodat; ils le déclarèrent indigne de sa race, de sa nation et de son trône; et Vitigès, leur général, qui avait signalé sa valeur dans les guerres d'Illyrie, fut porté sur les boucliers avec des applaudissemens unanimes. Théodat s'enfuit à la première nouvelle de cette révolution; il voulait échapper aux châtimens que ses sujets allaient décerner contre lui; mais la vengeance d'un individu marchait à sa suite. Un Goth, qu'il avait offensé dans ses amours, l'atteignit sur la voie Flaminienne, et, sans égard pour les cris efféminés de son roi, le massacra au moment où le prince se prosternait comme une victime, dit Procope, aux pieds des autels. Le choix du peuple est le titre le meilleur et le plus pur pour un roi; mais telle est la prévention de tous les siècles, que Vitigès désirait vivement retourner à Ravenne, afin d'y épouser la fille d'Amalasonthe malgré elle, et se donner ainsi une vaine apparence de droit héréditaire. On tint sur-le-champ un conseil national; et le nouveau monarque fit adopter à ses troupes un expédient honteux, que la mauvaise conduite de son prédécesseur rendait sage et nécessaire. Les Goths consentirent à se retirer devant un ennemi victorieux, à différer jusqu'au printemps les opérations d'une guerre offensive, à réunir leurs forces dispersées, à abandonner leurs possessions lointaines, et à confier Rome elle-même à la fidélité de ses habitans et à sa faible garnison. Cette garnison était de quatre mille hommes, commandés par Leutheris, général affaibli par l'âge; elle pouvait seconder le zèle des Romains, mais elle n'était pas assez forte pour résister à la volonté des habitans. Ceux-ci eurent un accès de fanatisme religieux et patriotique; ils s'écrièrent avec fureur que le triomphe ou la tolérance de l'arianisme ne devait plus profaner le trône apostolique; que les sauvages du nord ne devaient plus fouler aux pieds le tombeau des Césars: et, sans songer que l'Italie allait devenir une province de l'empire de Constantinople, ils proclamèrent d'une voix enthousiaste le rétablissement d'un empereur romain, comme une nouvelle époque de liberté et de bonheur. Les députés du pape et du clergé, du sénat et du peuple, invitèrent le lieutenant de Justinien à venir recevoir leur serment de fidélité, et lui annoncèrent qu'on ouvrirait les portes pour le recevoir. Bélisaire, après avoir fortifié Naples et Cumes, s'avança jusqu'aux bords du Vulturne, qui en est éloigné d'à peu près vingt milles: il contempla les restes de la grandeur de Capoue, et s'arrêta au point de jonction des voies Latine et Appienne. Ce dernier chemin, construit aux frais du censeur romain, conservait encore toute sa beauté après neuf siècles; et les grandes pierres polies, qui par leur parfaite cohérence le rendaient si compacte et si ferme, ne présentaient pas un défaut [1]. Bélisaire toutefois préféra la voie Latine, qui, plus éloignée de la mer et des marais, se prolongeait au pied des montagnes sur un espace de cent vingt milles. Ses ennemis avaient disparu: au moment où il entrait dans Rome par la porte Asinaire, la garnison s'éloignait par la voie Flaminienne; et, après soixante années de servitude, cette ville fut délivrée du joug des barbares. Leutheris seul, dominé par l'orgueil ou le mécontentement, refusa de suivre les fuyards; et on le chargea

Cassiodore, a été successivement ruiné, rétabli et ruiné de nouveau. (Analyse de l'Italie, p. 185, etc.)

¹ Un Juif satisfit sa haine et son mépris pour les chrétiens en resserrant dans un lieu fort étroit des bandes de cochons de dix chacune, et en les numérotant sous les noms de Goths, de Grecs et de Romains. Presque tous les cochons de la première bande furent trouvés morts; presque tous ceux de la seconde étaient en vie. La moitié de ceux de la troisième moururent; les cinq autres perdirent leurs soies, et ce grossier emblème exprimait assez exactement ce qui arriva.

¹ Bergier (Hist. des grands chemins des Romains, t. I, p. 221-228, 440-444) examine la structure et les matériaux de ces routes, et d'Anville (Analyse de l'Italie, p. 200-213) détermine leur jonction et leur étendue.



de porter les clefs de Rome aux pieds du trône de l'empereur Justinien[1].

On était à l'époque des vieilles saturnales : les premiers jours furent consacrés aux félicitations et à la joie publique, et les catholiques se disposèrent à célébrer, sans rivaux, la naissance de Jésus-Christ. Ceux des Romains qui écoutèrent Bélisaire acquirent quelques notions des vertus que l'histoire attribuait à leurs aïeux. Ils furent édifiés de ses égards pour le successeur de saint Pierre; et sa discipline sévère maintint la tranquillité et la justice au milieu de la guerre. Ils applaudirent au succès de ses armes, qui subjuguèrent le pays des environs jusqu'à Narni, Pérouse et Spolette. Mais le sénat, le clergé et un peuple timide furent saisis d'effroi en voyant toutes les forces de la monarchie guerrière des Goths disposées à l'assiéger, et, d'un autre côté, ce général décidé à soutenir le siége. Vitigès avait fait ses préparatifs avec activité durant l'hiver. Les Goths, abandonnant leurs habitations rustiques et leurs garnisons éloignées, s'assemblèrent à Ravenne pour veiller à la défense du pays. Leur multitude était si nombreuse, qu'après avoir détaché une armée pour aller au secours de la Dalmatie, il resta encore cent cinquante mille combattans sous l'étendard royal. Vitigès, selon les divers degrés du rang ou du mérite, distribua des armes et des chevaux, de riches présens et de grandes promesses : il suivit la voie Flaminienne; il ne daigna pas faire le siége de Pérouse et de Spolette; il craignit d'attaquer le rocher de Narni, et il se trouva bientôt à deux milles de Rome, près du pont de Milvius. Une tour le défendait; et Bélisaire avait calculé qu'il faudrait vingt jours pour construire un autre pont. Mais l'épouvante des soldats de la tour, qui prirent la fuite et qui désertèrent, dérangea ses calculs, et l'exposa au danger le plus imminent. Il sortit par la porte Flaminienne, escorté de mille cavaliers, pour marquer une position avantageuse, et reconnaître le camp des barbares; et, lorsqu'il les croyait encore de l'autre côté du Tibre, d'innombrables escadrons l'environnèrent et l'assaillirent tout-à-coup. Le sort de l'Italie dépendait de ses jours; et les déserteurs ayant indiqué un cheval bai[1] à tête blanche, qu'il montait dans cette mémorable journée, les troupes de l'ennemi s'écrièrent de tous côtés : « Visez au cheval » bai. » Tous les arcs furent tendus, toutes les javelines furent dirigées contre lui, et des millions de soldats répétèrent et suivirent cet avis, dont ils ignoraient le motif. Les plus hardis d'entre les barbares chargèrent d'une manière plus glorieuse avec l'épée et la lance; et les éloges de l'ennemi ont honoré la mort de Visandus, l'un des enseignes de l'armée[2], qui se tint au premier rang, jusqu'au moment où il fut percé de treize coups, peut-être par Bélisaire lui-même. Le général romain avait de la force, de l'activité et de l'adresse; il portait de toutes parts des coups mortels; sa fidèle escorte imitait sa valeur et défendait sa personne; et les Goths, après avoir laissé mille morts sur le champ de bataille, fuirent devant le héros. La troupe de Bélisaire voulut les poursuivre jusqu'à leur camp; mais, accablée par le nombre, elle recula d'abord peu à peu, et elle se retira ensuite, à pas précipités, sous les portes de la ville : ces portes étaient fermées; et le bruit que Bélisaire avait reçu la mort accrut la terreur publique. La sueur, la poussière et le sang le rendaient méconnaissable; sa voix était rauque, et sa force presque épuisée; mais il conservait sa valeur indomptable; il la communiqua à ses

[1] La suite des événemens, plutôt que le texte corrompu ou interpolé de Procope, annonce que Bélisaire reprit Rome l'an 536. Evagrius (l. iv, c. 19) indique le mois de décembre; et on peut supposer que ce fut le 10, d'après le témoignage de Nicephorus Callistus (l. 17, c. 13), écrivain d'ailleurs assez peu exact. Je dois ces remarques aux recherches et à la pénétration de Pagi (t. ii, p. 559, 560).

[1] Un cheval bai ou roux était appelé φαλιὸς par les Grecs, *balan* par les barbares, et *spadix* par les Romains. *Honesti spadices*, dit Virgile (Géorg., l. iii, 72, avec les observations de Martin et de Heyne). Σπάδιξ ou βαϊον signifient branche de palmier, dont le nom φοῖνιξ est synonyme de rouge. (Aulu-Gelle, ii, 26.)

[2] Je suppose que le terme de βανδαλάριος n'est pas un nom d'homme, mais le nom de l'emploi de porte-étendard : il paraît venir de *bandum* (*vexillum*), mot barbare adopté par les Grecs et par les Romains. (Paul Diacon., l. i, c. 20, p. 760; Grot., *Nomina Gothica*, p. 575; Ducange, *Gloss. latin.*, t. i, p. 539, 540.)

soldats découragés, et leur dernière charge fut si impétueuse, que les barbares, prenant la fuite à leur tour, crurent qu'une nouvelle armée était sortie de la ville. La porte Flaminienne s'ouvrit pour un véritable triomphe; toutefois la femme et les amis de Bélisaire ne purent lui persuader de prendre de la nourriture ni du repos, que lorsqu'il eut visité tous les postes et pourvu à la sûreté publique. Aujourd'hui que l'art de la guerre a fait des progrès, on demande ou même on permet rarement à un général de déployer la valeur d'un soldat; et il faut ajouter l'exemple de Bélisaire aux exemples peu communs de Henri IV, de Pyrrhus et d'Alexandre.

L'armée des Goths passa le Tibre après le premier combat, dont l'issue leur fut si funeste, et ils formèrent le siége de Rome, qui dura plus d'une année. La circonférence de cette ville, mesurée avec exactitude, était de douze mille trois cent quarante-cinq pas; et, si l'on excepte le côté du Vatican où elle s'est étendue par la suite, cette circonférence a toujours été la même depuis le triomphe d'Aurélien jusqu'au paisible et obscur règne des derniers papes [1]. Au jour de sa grandeur, tous les quartiers étaient pleins d'édifices et d'habitans; et les faubourgs très-peuplés, qui se prolongeaient sur les bords des chemins publics, formaient autant de rayons qui partaient d'un centre commun. L'adversité avait fait disparaître les ornemens accessoires, et laissé nue et déserte une grande partie des sept collines. Rome toutefois pouvait fournir trente mille combattans [2]; et, quoiqu'ils ne fussent ni disciplinés ni exercés, la plupart d'entre eux, endurcis aux maux de la pauvreté, étaient disposés à prendre les armes pour la défense de leur pays et de leur religion. Bélisaire ne négligea pas cette importante ressource. Ses soldats trouvaient un puissant soulagement dans l'activité du peuple, qui veillait lorsqu'ils dormaient, et qui travaillait lorsqu'ils reposaient. Il accepta le service volontaire des plus braves et des plus indigens des jeunes Romains; et les compagnies bourgeoises défendirent souvent des postes d'où l'on avait tiré des soldats pour des services plus importans. Mais il comptait principalement sur les vétérans qu'il avait menés au combat dans les guerres de Perse et d'Afrique; et, quoique cette brave troupe fût réduite à cinq mille hommes, il résolut, avec des forces si peu considérables, de défendre un cercle de douze milles, contre une armée de cent cinquante mille barbares. Il construisit ou répara les murs de Rome, et on peut y reconnaître encore les matériaux de l'ancienne architecture [1]. Des fortifications environnèrent toute la ville, si l'on excepte un espace qu'on distingue encore entre la porte Pincia et la porte Flaminia, et que les préjugés des Goths et des Romains laissèrent sous la garde de l'apôtre saint Pierre [2]. Les créneaux ou les bastions présentaient des angles aigus; un fossé large et profond défendait le pied du rempart; et les archers qui garnissaient les créneaux tiraient des secours de plusieurs *balistes*, arcs énormes qui lançaient des corps très-lourds, et des *onagres* ou ânes sauvages, lesquels, d'après le même système de fronde, jetaient des pierres et des boulets d'une grosseur prodigieuse [3]. Une chaîne fermait

[1] M. d'Anville a donné, dans les mémoires de l'Acad. des Inscriptions (année 1756, t. xxx, p. 198-236), un plan de Rome sur une échelle plus petite, mais plus exacte que celle du plan qu'il avait tracé en 1738 pour l'Histoire de Rollin. Il profita, en 1756, des leçons de l'expérience; et, au lieu de la Topographie de Rossi, il se servit de la carte plus moderne et meilleure de Nolé. L'ancienne mesure de treize milles que donne Pline doit être réduite à huit. Il est plus facile d'altérer un texte que d'éloigner des collines ou des édifices.

[2] En 1709, Labat (Voyages en Italie, t. III, p. 218) comptait à Rome 138,568 âmes chrétiennes, et en outre 8 à 10 mille Juifs, qu'on ne pouvait compter par âmes, puisqu'ils étaient censés n'en pas avoir. En 1763, la population de Rome était de plus de 160 mille âmes.

[1] L'œil exact de Nardini y distinguait les *tumultuariæ opere di Belisario*. (*Roma Antic.*, l. I, c. 8, p. 31.)

[2] L'ouverture et l'inclinaison qu'observa Procope dans la partie supérieure de la muraille (*Goth.*, l. I, c. 13) se voient encore aujourd'hui (Donat., *Roma Vetus*, l. I, c. 17, p. 53, 54).

[3] Lipsius (*Opp.*, t. III, *Poliorcetes*, l. III) ne connaissait pas le passage clair et net de Procope. (*Goth.*, l. I, c. 21). Cette machine de guerre était appelée ονάγρος, l'âne sauvage, *à calcitrando* (Henri Étienne, *Thesaur. Linguæ Græc.*, t. II, p. 1340, 1341; t. III, p. 877). J'ai vu un ouvrage imaginé et exécuté par le général Melville; et cette machine moderne imite ou surpasse l'art de l'antiquité.

le Tibre; les arceaux des aquéducs avaient été murés à plein, et le môle ou le sépulcre d'Adrien servit pour la première fois de citadelle [1]. Ce respectable édifice, qui contenait la cendre des Antonins, offrait une tour ronde, élevée sur une base quadrangulaire; il était couvert de marbre blanc de Paros, et orné de statues des dieux et des héros; et l'ami des arts apprendra avec douleur que les chefs-d'œuvre de Praxitèle ou de Lysippe furent arrachés de leurs piédestaux et jetés dans les fossés sur la tête des assiégeans [2]. Bélisaire donna à chacun de ses lieutenans la garde d'une porte avec l'injonction sage et formelle, quelle que fût l'alarme, de défendre avec opiniâtreté leurs postes respectifs, et de se confier à leur général pour la sûreté de Rome. L'armée redoutable des Goths ne suffisait pas pour embrasser toute la circonférence de cette ville : ils n'investirent que sept des quatorze portes, depuis celle qu'on appelait de *Préneste* jusqu'à la voie Flaminienne; et Vitigès forma six camps, dont chacun avait un fossé et un rempart. Il établit ensuite, du côté du Tibre qui est vers la Toscane, un septième camp, au milieu du terrain ou du cirque du Vatican; il voulait avec celui-ci dominer le pont de Milvius et le cours du Tibre; mais il s'approcha dévotement de l'église de saint Pierre, qui s'y trouvait, et le seuil du temple des saints apôtres fut respecté pendant tout le siége par un ennemi chrétien. Dans les siècles de victoire, toutes les fois que le sénat de Rome se décidait à faire la conquête d'un pays éloigné, le consul, pour annoncer la guerre, ouvrait solennellement les portes du temple de Janus [3]. Les hostilités se passant sous les murs de la ville, un pareil avis devenait superflu; et cette cérémonie était tombée par l'établissement d'une nouvelle religion. Le temple de Janus était encore debout dans le Forum; on y voyait la statue du Dieu, qui avait cinq coudées de hauteur, et deux visages, l'un tourné vers l'orient, et l'autre vers l'occident. Ses doubles portes étaient d'airain, ainsi que le comble de l'édifice; et les vains efforts que l'on fit pour les mouvoir sur leurs gonds rouillés révélèrent un secret scandaleux : c'était que quelques Romains demeuraient encore attachés à la superstition de leurs aïeux.

Les assiégeans employèrent dix-huit jours à se procurer toutes les machines d'attaque qu'avaient inventées les anciens. Ils préparèrent des fascines pour remplir les fossés et des échelles pour monter sur les murs; des arbres d'une grosseur énorme fournirent le bois de quatre béliers; la tête de ces béliers était armée de fer, et cinquante hommes les faisaient agir. Des tours élevées marchaient sur des roues ou des cylindres, et formaient une plate-forme spacieuse au niveau du rempart. Le matin du dix-neuvième jour, les Goths livrèrent un assaut général, depuis la porte de Préneste jusqu'au Vatican; sept de leurs colonnes vinrent avec leurs machines au pied des murs; et les Romains qui garnissaient le rempart écoutèrent avec défiance et avec inquiétude les promesses de victoire que faisait gaîment leur général. Dès que l'ennemi fut approché du fossé, Bélisaire lança le premier trait; et telle était sa force et son adresse, qu'il perça d'outre en outre celui des chefs barbares qui se trouvait le plus en avant. Un cri d'applaudissement et de victoire retentit le long de la muraille. Il tira un second trait, qui eut le même succès, et qui fut suivi des mêmes acclamations. Il ordonna ensuite aux archers de tirer sur les bœufs, qui à l'instant furent couverts de mortelles blessures : les tours qu'ils portaient devinrent immobiles sans qu'on pût s'en servir; et un seul instant suffit pour dé-

[1] La description que fait Procope (l. I, c. 25) de ce mausolée ou de ce môle est la première et la meilleure de celles qu'on a publiées. Les côtés ont deux cent soixante pieds d'Angleterre, d'après le grand plan de Nolli.

[2] Praxitèle excellait dans les faunes, et celui d'Athènes était son chef-d'œuvre. On en trouve aujourd'hui à Rome plus de trente. Lorsque le fossé de Saint-Ange fut nettoyé, sous Urbain VIII, les ouvriers découvrirent le Faune endormi du palais Barberini; mais cette belle statue avait perdu une jambe, une cuisse et le bras droit. (Winckelman, Hist. de l'art, t. II, p. 52, 53; t. III, p. 265.)

[3] La description que fait Procope du temple de Janus, divinité du Latium, est la meilleure. (Heyne, *Excurs.* V ad l. VII, *Æneid.*) Au temps de Romulus et de Numa, c'était une des portes de la ville. (Nardini, p. 13, 256, 329.) Virgile a décrit l'ouverture du temple de Janus en poète et en antiquaire.

concerter les laborieux projets du roi des Goths. Vitigès toutefois, après ce désappointement, continua ou feignit de continuer l'assaut du côté de la porte Salaria, pour détourner l'attention de l'ennemi, tandis que ses principales forces attaquaient, avec plus d'ardeur, la porte de Préneste et le sépulcre d'Adrien, placés à trois milles l'un de l'autre. Près de la porte de Préneste, le double mur du *Vivarium* [1] se trouvait peu élevé ou rompu, et les fortifications du môle d'Adrien étaient faiblement gardées : l'espoir de la victoire et du butin animait les Goths; et, si ceux-ci eussent emporté un seul poste, les Romains et Rome elle-même étaient perdus sans retour. Cette journée, si remplie de dangers, est la plus glorieuse de la vie de Bélisaire. Au milieu du tumulte et de l'effroi de ses troupes, il ne perdit pas un moment de vue le plan de l'attaque et de la défense; il observa toutes les vicissitudes de l'assaut; il calcula tous les avantages possibles; il se porta dans tous les endroits où il y avait du péril; et ses ordres calmes et décisifs donnèrent du courage à ses soldats. On se battit opiniâtrément depuis le matin jusqu'au soir : les Goths furent repoussés de toutes parts; et, si le mérite du général n'eût pas contrebalancé les disproportions des assaillans et des assiégés, chaque Romain eût pu se glorifier d'avoir vaincu trente barbares. Les chefs des Goths avouèrent que cette action meurtrière leur coûtait trente mille hommes, et il y en eut un pareil nombre de blessés. Lorsqu'ils commencèrent l'attaque, leurs rangs étaient si confus et si pressés, qu'aucune javeline des Romains ne fut sans effet; et, quand ils se retirèrent, la populace de la ville se joignit aux vainqueurs, et massacra avec impunité les ennemis qui fuyaient. Bélisaire au même instant fit une sortie des portes, et, pendant que ses soldats célébraient sa victoire, ils réduisaient en cendres les machines de l'ennemi. Telle fut la perte et la consternation des Goths, qu'à dater de ce jour le siége de Rome devint un oisif et ennuyeux blocus : ils furent harcelés sans cesse par le général romain, qui, dans des escarmouches multipliées, tua plus de cinq mille de leurs plus valeureux soldats. Leur cavalerie ne savait point manier l'arc; leurs archers étaient à pied : et leurs forces, ainsi divisées, ne pouvaient lutter contre leurs adversaires, dont les lances et les traits étaient également formidables de près ou de loin. L'habileté de Bélisaire profitait de toutes les occasions favorables; et, comme il choisissait les positions et les momens, qu'il pressait la charge, ou faisait sonner la retraite [1], les escadrons qu'il détachait manquaient rarement de succès. Ces avantages partiels remplissaient d'ardeur les soldats et le peuple, qui commençait à sentir les maux d'un siége et à ne plus craindre les périls d'une action générale. Chaque plébéien se croyait un héros; et l'infanterie, qu'on rejetait de la ligne de bataille depuis la décadence de la discipline, aspirait aux anciens honneurs de la légion romaine. Bélisaire loua la valeur de ses troupes, désapprouva leur présomption, céda à leurs clameurs, et prépara les remèdes d'une défaite dont lui seul pouvait soupçonner la possibilité. Les Romains triomphaient dans le quartier du Vatican; et, s'ils n'avaient perdu dans le pillage du camp des instans irréparables, ils se seraient emparés du pont de Milvius, et auraient attaqué les derrières de l'armée des Goths. Bélisaire s'avançait de l'autre côté du Tibre, aux environs des portes Pincia et Salaria; mais le petit nombre de ses troupes, qui peut-être n'excédait pas quatre mille hommes, se trouvait comme perdu dans une plaine spacieuse : ils furent environnés et accablés par des corps frais qui venaient relever sans cesse les rangs de barbares qu'on mettait en déroute. Les braves chefs de son infanterie, peu habitués à remporter seuls la victoire, furent tués; la retraite se fit d'une manière précipitée; elle fut couverte

1 Le *Vivarium* était un angle du nouveau mur, où l'on renfermait des bêtes sauvages. (Procope, *Goth.*, l. I, c. 23.) On le distingue dans Nardini (l. IV, c. 2, p. 159, 160) et dans le plan de Rome qu'a publié Nolli.

1 Consultez, sur la trompette romaine et ses diverses notes, Lipsius (*de Militiâ romanâ*, *Opp.*, t. III, l. 4, dialogue X, p. 125-129). Procope proposa de distinguer la *charge* par la trompette d'airain de la cavalerie, et la retraite par la trompette de cuir et de bois léger de l'infanterie, et Bélisaire adopta cette méthode. (*Goth.*, l. II, c. 23.)

par la prudence du général, et les vainqueurs reculèrent d'effroi à la vue des guerriers qui garnissaient le rempart. Cette défaite ne nuisit point à la réputation de Bélisaire; et la vaine confiance des Goths ne fut pas moins utile à ses desseins que le repentir et la modestie des troupes romaines.

Du moment où Bélisaire résolut de soutenir un siége, il chercha, par des soins assidus, à garantir Rome de la famine, plus terrible que les armes des Goths. Il fit venir des grains de Sicile; il enleva les récoltes de la Campanie et de la Toscane; et la puissante raison de la sûreté publique le força d'attenter à la propriété particulière. Il était facile de prévoir que l'ennemi s'emparerait des aquéducs : bientôt les moulins d'eau n'allèrent plus; mais on remédia à cet inconvénient en établissant, sur le courant de la rivière, de gros navires, auxquels on adapta des meules de moulin. Des troncs d'arbres et des cadavres embarrassèrent et souillèrent les eaux du fleuve; toutefois les précautions de Bélisaire furent si heureuses, que le Tibre continua à tenir les moulins en activité, et à fournir de l'eau aux habitans; les puits étaient d'ailleurs une ressource pour les quartiers les plus éloignés, et une ville assiégée pouvait souffrir sans impatience la privation des bains publics. Une partie considérable de Rome, depuis la porte de Préneste jusqu'à l'église de Saint-Paul, ne fut jamais investie par les Goths; l'activité des Maures réprima leur incursion : la navigation du Tibre, la voie Latine, les voies Appia et Ostia demeuraient libres; on introduisit par là du bétail et des grains dans la place; et c'est par là que se retirèrent ceux des habitans qui cherchèrent un asile dans la Campanie ou la Sicile. Bélisaire, qui voulait se débarrasser de tout ce qui ne servait pas à la défense de Rome, avait fait sortir, dès le commencement du siége, les femmes, les enfans et les esclaves; il avait ordonné à ses soldats de renvoyer toutes les personnes des deux sexes qui se trouveraient à leur suite, et déclaré qu'on leur donnerait en nature la moitié de leur ration, et le reste en argent. Du moment où les Goths eurent occupé deux postes importans, situés aux environs des murs, la détresse qui en fut la suite justifia bien sa prévoyance. La perte du port, ou, comme on l'appelle maintenant, de la ville de Porto, le priva des ressources du pays qui était à la droite du Tibre, et lui enleva la meilleure communication qu'il eût avec la mer. Il vit avec douleur que, s'il eût pu y envoyer trois cents hommes, une si faible troupe aurait suffi pour sauver cette place. A sept milles de la capitale, entre la voie Latine et la voie Appia, deux aquéducs principaux qui se croisaient, et se croisaient une seconde fois à quelque distance du premier point d'intersection, renfermaient un espace défendu par leurs arceaux solides et élevés [1], où Vitigès établit un camp de sept mille Goths, afin d'intercepter les convois de la Sicile et de la Campanie. Les magasins de Rome s'épuisèrent insensiblement; le pays d'alentour avait été dévasté par le fer et la flamme; et la quantité peu considérable de provisions, qu'on obtenait par des incursions faites à la hâte, servait de récompense à la valeur, et était achetée par les riches; mais, dans les derniers mois du siége, le peuple fut exposé à tous les maux de la disette; il eut à supporter une nourriture malsaine [2] et des maladies contagieuses. Bélisaire eut pitié de leurs souffrances; il avait prévu le déclin de leur loyauté, et il suivit attentivement les progrès de leur mécontentement. L'adversité avait réveillé les Romains de ces beaux rêves de grandeur et de liberté, et leur avait appris, à leur grande humiliation, combien peu il importait à leur bonheur réel que le

1 Procope (*Goth.*, l. II, c. 3) a oublié de nommer ces aquéducs; chacun devait connaître leur double intersection, qui se trouvait à peu de distance de Rome : toutefois les écrits de Frontinus Fabretti et Eschinard, *de Aquis et de Agro romano*, ou les cartes de Lameti et de Cingolani, n'en déterminent pas clairement la position. On trouve à sept ou huit milles de Rome (à cinquante stades) sur le chemin d'Albano, entre la voie Latine et la voie Appienne, les restes d'un aquéduc, probablement le Septimien, qui se prolonge sur une étendue de six cent trente pas, et dont les arceaux ont vingt-cinq pieds de hauteur. (Υψηλω εσαγαν.)

2 Ils firent des saucissons, αλλαντας, avec de la chair de mulet; et ils durent être bien malsains si les mulets étaient morts de la maladie contagieuse. Au reste, on dit que les fameux saucissons de Boulogne sont de chair d'âne. (Voy. de Labat, t. II, p. 218.)

nom de leur maître fût tiré du goth ou du latin. Le lieutenant de Justinien écouta leurs justes plaintes; mais il rejeta avec dédain l'idée d'une fuite ou d'une capitulation; il réprima leur ardeur impatiente du combat, leur promit un secours prompt et sûr, et il eut soin de mettre en garde sa personne et la ville de Rome contre les effets de leur désespoir ou de leur perfidie. Deux fois par mois il changeait les officiers à qui la garde des portes était confiée; il multiplia les patrouilles, les mots de guet, les fanaux et la musique, pour découvrir tout ce qui se passait sur les remparts; il plaça au-delà du fossé des gardes avancées; et la vigilance d'un grand nombre de chiens suppléa à la fidélité plus douteuse des hommes. On intercepta une lettre où l'on assurait le roi des Goths qu'on ouvrirait secrètement à ses troupes la porte Asinaria, voisine de l'église de Saint-Jean-de-Latran. Plusieurs sénateurs, convaincus ou soupçonnés de trahison, furent bannis; et le pape Silverius eut ordre d'aller au quartier-général répondre au représentant de son souverain, qui se trouvait au au palais Pincius[1]. Les ecclésiastiques qui suivirent leur évêque furent retenus dans le premier ou le second appartement[2]; et le pape seul fût admis à l'audience de Bélisaire. Le vainqueur de Rome et de Carthage était modestement assis aux pieds d'Antonina, qui reposait sur un lit de parade : le général se tut; mais son impérieuse épouse chargea le pontife de reproches et de menaces. Accusé par des témoins dignes de foi et par sa propre signature, le successeur de saint Pierre fut dépouillé de ses ornemens pontificaux, revêtu de l'habit de moine; on le fit embarquer sans délai pour subir un exil dans une contrée éloignée de l'Orient. Par l'ordre de Bélisaire, et au nom de l'empereur, le clergé de Rome choisit un nouvel évêque, et, après une invocation solennelle du Saint-Esprit, donna les suffrages au diacre Vigilius qui avait acheté le trône papal quatre cents marcs d'or. Le profit, et par conséquent la faute de cette simonie ont été attribués à Bélisaire; et cependant il ne fit qu'obéir en cela aux volontés de sa femme: Antonina servait les passions de l'impératrice, et Théodora prodigua des trésors dans la vaine espérance d'obtenir un pape opposé ou indifférent au concile de Chalcédoine[1].

Bélisaire instruisit l'empereur de ses victoires, de ses dangers et de sa résolution. « Selon vos ordres, lui dit-il, nous sommes » entrés dans le pays des Goths, et nous » avons soumis à votre empire la Sicile, la » Campanie et la ville de Rome. La perte de » ces avantages serait plus déshonorante que » leur acquisition n'a été glorieuse. Jusqu'ici » nous avons triomphé de la multitude des barbares; mais leur multitude peut à la fin » l'emporter. La victoire est un bienfait du » ciel; mais la réputation des rois et des généraux dépend du succès ou de la mauvaise réussite de leurs desseins. Permettez-moi de vous parler avec franchise : si » vous voulez que nous vivions, envoyez-nous des subsistances; si vous voulez que » nous soyons vainqueurs, envoyez-nous des » armes, des chevaux et des hommes. Les » habitans de Rome nous ont reçus comme » des amis et des libérateurs; mais telle est » notre détresse, que leur confiance les perdra, ou que nous serons les victimes de leur » perfidie et de leur haine. Quant à moi, ma » vie est dévouée à votre service; c'est à vous » de voir si, dans cette position, ma mort » contribuera à la gloire et à la prospérité » de votre règne. » Ce règne aurait peut-être eu la même prospérité, si le paisible souve-

[1] Le nom du palais, de la colline et de la porte adjacente, venait du sénateur Pincius. On trouve des restes de temples et d'églises dans le jardin des Minimes de la Trinité du Mont. (Nardini, l. IV, c. 7, p. 196; Eschinard, p. 209, 210 : voyez aussi le vieux plan de Buffalino et le grand plan de Nolli.) Bélisaire avait établi son quartier entre la porte *Pincia* et la porte *Salaria*. (Procope, *Goth.*, l. I, c. 15.)

[2] Le *primum* et le *secundum Velum* paraissent indiquer que, même durant le siége, Bélisaire représentait l'empereur, et faisait observer l'orgueilleux cérémonial du palais de Byzance.

[1] Procope rapporte cet acte de sacrilége malgré lui et en peu de mots. (*Goth.*, l. I, c. 25.) La narration de Liberatus (*Breviarium*, c. 22) et d'Anastase (*de Vit. Pontif.*, p. 39) est détaillée, mais remplie de passion. Écoutez le violent cardinal Baronius (A. D. 536, n°. 123, A. D. 538, n° 4-20) : *Portentum, facinus omni execratione dignum.*

rain de l'Orient se fût abstenu de la conquête de l'Afrique et de l'Italie; mais, comme Justinien était ambitieux de gloire, il fit quelques efforts, mais faibles et languissans, pour secourir et sauver son général victorieux : celui-ci reçut un renfort de seize cents Esclavons et Huns, conduits par Martin et Valérien. Comme les hommes et les chevaux s'étaient reposés durant l'hiver dans les ports de la Grèce, les fatigues d'un voyage de mer ne leur firent rien perdre de leurs forces, et ils se distinguèrent par leur valeur à la première sortie contre les assiégeans. Vers le solstice d'été, Euthalius débarqua à Terracine avec de grande sommes d'argent, destinées à la solde des troupes. Il s'avança le long de la voie Appienne, en prenant beaucoup de précautions; et ce convoi entra à Rome par la porte Capene [1], tandis que Bélisaire tournait d'un autre côté l'attention des Goths par une escarmouche, qui eut de la vigueur et du succès. Le général se servit habilement de ces secours qui arrivaient à propos. Il ranima le courage ou du moins l'espoir des soldats et du peuple. L'historien Procope fut chargé d'aller rassembler les troupes et les vivres que la Campanie pouvait fournir, ou que Constantinople avait envoyés : le secrétaire de Bélisaire fut bientôt suivi d'Antonina elle-même [2], qui traversa hardiment les postes de l'ennemi, et qui revint après avoir bien rempli l'objet de son voyage. Des navires, qui portaient trois milles Isauriens, mouillèrent dans la baie de Naples et ensuite à Ostie; plus de deux mille chevaux, dont une partie était de Thrace, débarquèrent à Tarente; et, après avoir joint cinq cents soldats de la Campanie et un convoi de voitures chargées de vin et de farine, ils suivirent la voie Appienne, depuis Capoue jusqu'aux environs de Rome. Les forces qui arrivèrent par terre et par mer se réunirent à l'embouchure du Tibre. Antonina assembla un conseil de guerre; il y fut décidé qu'à force de voiles et de rames on remonterait la rivière; les Goths ne voulurent point les attaquer, de peur de troubler la négociation à laquelle Bélisaire s'était adroitement prêté. On leur fit dire que ce qu'ils voyaient était seulement l'avant-garde d'une grande flotte et d'une grande armée qui couvrait la mer Ionienne et les plaines de la Campanie, et ils le crurent : la fierté du général romain, au moment où il donna audience aux envoyés de Vitigès, fortifia leur illusion. Après un discours spécieux, dans lequel ils firent valoir la justice de leur cause, ils dirent que, par amour de la paix, ils étaient disposés à renoncer à la Sicile. « L'empereur n'est pas moins généreux, » leur répondit son lieutenant avec un sou» rire de dédain : en reconnaissance du don » que vous faites d'une chose que vous ne » possédez plus, il vous offre une ancienne » province de l'empire; il abandonne aux » Goths la souveraineté de l'île de la Breta» gne. Bélisaire rejeta avec la même fermeté et le même dédain le tribut qu'on lui offrit; mais il permit aux ambassadeurs goths d'aller apprendre leur sort de la bouche de Justinien lui-même; et il consentit, avec une répugnance simulée, à une trève de trois mois, depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps. Il y aurait eu de l'imprudence à trop compter sur les sermens ou les otages des barbares, et le général romain eut soin de placer ses troupes dans des lieux convenables. Dès que la peur ou la faim eut déterminé les Goths à évacuer Alba, Porto et Centum-Cellæ, il y envoya tout de suite des garnisons : celles de Narni, de Spolette et de Pérouse furent renforcées, et les sept camps de l'ennemi éprouvèrent bientôt toute la misère d'un siége. Les prières et le pélerinage de Datius, évêque de Milan, ne furent pas sans effet, et il obtint mille Thraces ou Isauriens, qu'il envoya aux rebelles de la Ligurie, contre l'Arien qui les tyrannisait. En même temps Jean le Sanguinaire [1], neveu de Vitalien, fut détaché avec deux mille cavaliers d'élite, d'abord à Alba, sur le lac Fucin,

[1] L'ancienne porte de Capene fut reculée par Aurélien, et placée près de la porte moderne de Saint-Sébastien. (Voyez le plan de Nolli.) Le bocage d'Égerie, le souvenir de Numa, des arcs de triomphe, les sépulcres des Scipions, des Metellus, etc. rendaient ce canton en quelque sorte sacré.

[2] Les expressions de Procope semblent indiquer la jalousie : Τυχαι εκ του αποπλους την φυσει συμβησομενην χαραδοκειν. (*Goth.*, l. II, c. 4.) Et cependant il parle d'une femme.

[1] Anastase (p. 40) a conservé cette épithète de *Sanguinarius*, qui pourrait convenir à un tigre.

et ensuite vers les frontières du Picenum, sur la mer Adriatique. « C'est dans cette » province, lui dit Bélisaire, que les Goths » ont retiré leurs familles et leurs trésors, » sans y mettre de garde, et sans soupçonner » le danger. Sans doute ils violeront la trêve; » qu'ils sentent vos coups avant que d'être » instruits de vos mouvemens. Épargnez les » Italiens; ne laissez sur vos derrières au- » cune place fortifiée, dont les dispositions » vous soient défavorables; et réservez fidè- » lement le butin, afin qu'il soit partagé » d'une manière égale. Il ne serait pas rai- » sonnable, ajouta-t-il en riant, que, tandis » que nous nous fatiguons à détruire les » grosses mouches, nos camarades, plus » heureux, prissent tout le miel. »

Toute la nation des Ostrogoths s'était réunie pour le siége de Rome; et à cette époque elle se trouvait presque entièrement détruite. S'il faut ajouter foi à un spectateur éclairé, un tiers au moins de cette grande armée fut tué dans les combats multipliés et sanglans qui se livrèrent sous les murs de la place. Le déclin de l'agriculture et de la population contribuait sans doute déjà à la corruption de l'air durant l'été, et la licence des barbares et les dispositions peu amicales des naturels du pays aggravaient les maux de la famine et de la peste. Tandis que Vitigès luttait contre la fortune, tandis qu'il hésitait entre la honte et sa ruine totale, les alarmes de ses sujets hâtèrent sa retraite. Il apprit de ses messagers tremblans que Jean le Sanguinaire répandait la dévastation, de l'Apennin à la mer Adriatique, que les riches dépouilles et les innombrables captifs du Picenum se trouvaient dans l'enceinte des fortifications de Rimini; que ce redoutable chef avait battu son oncle; qu'il insultait sa capitale, et qu'à l'aide d'une correspondance secrète il corrompait la fidélité de sa femme, fille d'Amalasonthe. Toutefois, avant de s'éloigner de Rome, Vitigès fit un dernier effort pour s'emparer d'assaut ou par surprise de cette place. Il découvrit un passage dans un des aquéducs; il donna de l'argent à deux citoyens du Vatican, qui promirent d'enivrer les gardes de la porte Aurélienne; il médita une attaque sur les murs situés au-delà du Tibre, dans un endroit qui n'était pas défendu par des tours; et les barbares s'avancèrent avec des torches et des échelles vers la porte Pincia. Mais les intrépides soins de Bélisaire et de ses braves vétérans, qui au moment le plus périlleux ne firent entendre aucune plainte sur l'absence de leurs compagnons, firent échouer tous les projets; et les Goths, n'ayant plus ni vivres ni espoir, demandèrent à grands cris qu'on les laissât partir, avant que la trêve fût expirée et que la cavalerie romaine fût réunie. Une année et cinq jours après le commencement du siége, cette armée des Goths, qui était si nombreuse, et qui naguère avait eu tant de succès, brûla ses tentes et repassa en désordre le pont de Milvius. Mais ils ne purent opérer leur retraite avec impunité; leur multitude pressée, ayant peine à se dégager dans cet étroit passage, vint se jeter dans le Tibre, précipitée, qu'elle était, par la frayeur et par l'ennemi; et le général romain, sortant par la porte Pincia, rendit cette fuite beaucoup plus meurtrière et honteuse. Cette troupe de malades et de soldats abattus se traînait lentement sur la voie Flaminia; et elle s'en écarta quelquefois, de peur de tomber au milieu des garnisons qui défendaient le grand chemin de Rimini et de Ravenne. Au reste, cette armée en fuite était encore si redoutable, que Vitigès en détacha dix mille hommes pour la défense des villes qu'il avait le plus d'intérêt à conserver, et qu'il ordonna à Uraias, son neveu, d'aller avec le même nombre d'hommes châtier la ville rebelle de Milan. Il se mit ensuite à la tête du reste de ses troupes, et il assiégea Rimini, qui n'était éloigné que de trente-trois milles de la capitale des Goths. L'habileté et la valeur de Jean le Sanguinaire défendait la place, dont le rempart était faible et le fossé peu profond: ce chef partageait le danger et la fatigue du dernier des soldats, et il déployait, sur un théâtre moins éclatant, toutes les qualités militaires de son illustre général. Il rendit inutiles les tours et les machines des barbares. Il repoussa leurs attaques; et le siége converti en un blocus, réduisit la garnison aux dernières extrémités de la famine; mais il laissa aux forces romaines le temps de se

réunir et d'arriver : une flotte, qui avait surpris Ancône, longea la côte de l'Adriatique, et porta des secours à la ville assiégée. Narsès débarqua dans le Picenum avec deux mille Hérules et cinq mille hommes des plus braves troupes de l'Orient. On força les rochers de l'Apennin; dix mille vétérans traversèrent les montagnes, sous les ordres de Bélisaire en personne; et une nouvelle armée dont le camp était éclairé par des milliers de feux, parut s'avancer le long de la voie Flaminia. Les Goths, saisis d'étonnement et accablés de désespoir, levèrent le siége de Rimini; ils abandonnèrent leurs tentes, leurs drapeaux et leurs chefs; et Vitigès, qui donna ou suivit l'exemple de la fuite, ne s'arrêta que lorsqu'il se crut en sûreté dans les murs et les marais de Ravenne.

La monarchie des Goths était alors réduite à ces murs, et à quelques forteresses qui ne pouvaient se soutenir mutuellement. Les provinces de l'Italie avaient embrassé le parti de l'empereur; et son armée, parvenue peu à peu au nombre de vingt mille hommes, aurait achevé aisément ses conquêtes, si la mésintelligence des généraux n'eût affaibli une puissance qui sans cela eût été invincible. Durant le siége de Rimini, un ordre sanguinaire et ambigu ternit la réputation de Bélisaire. Presidius, Italien fidèle à la cause de Bélisaire, fut arrêté par Constantin, gouverneur de Spolette, et on lui prit, dans une église où il s'était réfugié, deux poignards garnis d'or et de pierreries. Dès que les Goths eurent levé le siége, il se plaignit du vol et de l'insulte; on écouta sa plainte; le coupable reçut ordre de rendre les deux poignards, et désobéit par fierté ou par avarice. Presidius, aigri par ce délai, ne craignit pas d'arrêter le cheval de Bélisaire, au moment où il traversait la place publique, et réclama, avec le courage d'un citoyen, la protection des lois romaines. L'honneur du général était engagé; il assembla un conseil de guerre; il y exposa la désobéissance d'un de ses officiers, et une réplique insolente de Constantin, le détermina à appeler ses gardes. Celui-ci, les voyant entrer, jugea qu'il allait perdre la vie; il tira son épée, et se précipita sur Bélisaire, qui par son agilité éluda le premier coup, et fut ensuite protégé par ses amis : on désarma le forcené, on le traîna dans une chambre voisine, où il fut exécuté ou plutôt assassiné par les gardes, d'après la volonté arbitraire du général [1]. Cet acte précipité de violence fit oublier le crime de Constantin : on imputa secrètement à la vindicative Antonina le désespoir et la mort de ce brave officier; et chacun de ses collègues, qui savait bien avoir le même délit à se reprocher, craignit le même sort. L'épouvante causée par les barbares suspendit l'effet de leur jalousie et de leur mécontentement; mais, lorsqu'ils se virent sur le point de triompher des Goths, ils opposèrent un puissant rival au conquérant de Rome et de l'Afrique. L'eunuque Narsès, qui avait eu un service domestique et l'administration du revenu privé de l'empereur, parvint tout-à-coup au rang de général : il égala ensuite le mérite et la gloire de Bélisaire; et ses qualités héroïques ne firent qu'embarrasser les opérations de la guerre des Goths. Les chefs de la faction des mécontens attribuèrent à ses conseils le salut de Rimini, et l'exhortèrent à prendre un corps d'armée, qu'il commanderait sans autre supérieur que le prince. La lettre de Justinien lui enjoignait, il est vrai, d'obéir au général; mais elle ajoutait : « Autant que l'obéissance sera avantageuse au service public; » et cette dangereuse restriction laissait quelque liberté à un favori qui venait de quitter Constantinople, où il avait eu des conversations familières avec son souverain. D'après ce droit incertain, Narsès ne fut jamais de l'opinion de Bélisaire; et après avoir cédé avec répugnance, lors du siége d'Urbino, il abandonna son collègue pendant la nuit, et alla conquérir la province Æmilia. Les farouches et redoutables Hérules lui étaient dévoués [2]; il entraîna sous ses ban-

[1] Ce fait est raconté dans l'Histoire publique (*Goth.*, l. II, c. 8) avec sincérité et avec circonspection; et dans les Anecdotes (c. 7) avec malveillance et du ton de la satire : Marcellinus, ou plutôt son continuateur (*in Chron.*), représente la mort de Constantin comme une espèce d'assassinat prémédité. Il avait rendu des services utiles à Rome et à Spolette (Procope, *Goth.*, l. I, c. 7-14). Aleman, le confond avec Constantinus (*comes stabuli*).

[2] Ils refusèrent de servir après son départ; ils vendi-



nières dix mille Romains ou soldats des peuples confédérés; chaque mécontent saisit cette occasion de venger les offenses qu'il croyait avoir reçues; et les troupes qui restaient à Bélisaire se trouvaient dispersées depuis les garnisons de la Sicile jusqu'aux côtes de la mer Adriatique. Son habileté et sa constance triomphèrent de tous les obstacles: il prit Urbino; il entreprit et suivit avec vigueur les siéges de Fésule, d'Orviète et d'Auximum; et l'eunuque Narsès fut enfin rappelé aux fonctions domestiques du palais. Bélisaire, à qui ses ennemis ne pouvaient refuser leur estime, se servit de son autorité avec modération; il mit fin à toutes les oppositions et à toutes les disputes, et l'armée reconnut que les forces de l'état doivent former un seul corps, et être animées du même esprit. Mais cette discorde laissa respirer les Goths; on perdit une saison précieuse; Milan fut détruit; et les Francs ravagèrent les provinces septentrionales de l'Italie.

Lorsque Justinien forma le projet de la conquête de l'Italie, il envoya des ambassadeurs aux rois des Francs; il leur rappela les liens des traités et de la religion, et les conjura de se réunir à lui, dans une sainte entreprise contre les Ariens. Les Goths, qui avaient le plus besoin d'eux, employèrent aussi les moyens les plus puissans de persuasion, et, par des concessions de terres et d'argent, ils tentèrent, mais inutilement, d'acheter sinon l'amitié, du moins la neutralité de cette nation légère et perfide[1]. Dès que les armes de Bélisaire et la révolte des Italiens eurent ébranlé la monarchie des Goths, Théodebert d'Austrasie, le plus puissant des rois mérovingiens, consentit à leur donner des secours indirects. Dix mille Bourguignons, qui depuis peu reconnaissaient ses lois, descendirent des Alpes, sans attendre l'aveu de leur souverain, et se joignirent aux troupes que Vitigès avait envoyées contre les rebelles de Milan. Après un siége opiniâtre, la capitale de la Ligurie fut réduite par la famine, et la retraite de la garnison romaine fut la seule capitulation qu'elle pût obtenir. Datius, évêque orthodoxe, qui avait entraîné ses compatriotes dans la rébellion[1], se sauva à la cour de Byzance, où il vécut dans le luxe et les honneurs[2]; mais les défenseurs de la foi catholique égorgèrent le clergé, sans doute le clergé arien, au pied de ses autels; trois cent mille hommes furent, dit-on, massacrés[3]; les femmes et les effets les plus précieux furent abandonnés aux Bourguignons, et on rasa les maisons ou seulement les murs de Milan. Les Goths, à la fin de leur carrière, se vengèrent du moins en détruisant une ville qui, par sa grandeur et sa richesse, la splendeur de ses édifices et le nombre de ses habitans, ne le cédait qu'à Rome; et Bélisaire ne put donner que de la pitié à la destinée déplorable de ses malheureux amis. Théodebert, enorgueilli par cette heureuse incursion, revint au printemps de l'année d'après; et il fit une invasion dans les plaines de l'Italie, à la tête d'une armée de cent mille barbares[4]. Ce prince et des

rent aux Goths les captifs et le bétail qu'ils possédaient, et ils jurèrent de ne jamais leur faire la guerre. Il y a dans Procope une digression curieuse sur les mœurs et les aventures de cette nation errante, dont une partie émigra finalement à Thulé ou dans la Scandinavie. (*Goth.*, l. II, c. 14, 15.)

1 Cette perfidie que Procope (*Goth.*, l. II, c. 25) reproche aux Francs blesse La Mothe le Vayer (t. VIII, p. 163-165). On dirait, à ses critiques, qu'il n'avait pas lu l'historien grec.

1 Baronius donne des éloges à la trahison de Datius, et justifie les évêques catholiques : *Qui ne sub heretico principe degant omnem lapidem movent.* Précaution vraiment utile! Muratori, plus raisonnable (*Annali d'Italia*, t. V, p. 54), laisse entrevoir qu'il les regarde comme des parjures, et il blâme du moins l'*imprudence* de Datius.

2 Saint Datius fut plus heureux contre les démons que les barbares. Il voyagea avec une suite nombreuse, et il occupa à Corinthe une grande maison. (Baronius, A. D. 538, n° 89; A. D. 539, n° 20.)

3 Μυριαδιας τριακοντα. Voyez Procope (*Gothic.*, l. II, c. 7, 21). Au reste, une population aussi nombreuse paraît incroyable; quoique Milan fût la seconde ou la troisième ville de l'Italie, on peut retrancher un zéro, et ce serait déjà beaucoup, si ce massacre coûta la vie à trente mille personnes. Milan et Gênes se ranimèrent en moins de trente ans. (Paul Diacon., *de Gentis Langobard.*, l. II, c. 38.)

4 Outre Procope, trop disposé peut-être en faveur des Romains, voyez les Chroniques de Marius et de Marcellinus, Jornandès (*in Success. Reg.*, *in Muratori*, t. I, p. 421), et Grégoire de Tours (l. III, c. 32, t. II des Historiens de France). Grégoire suppose que Bélisaire fut battu; et Aimoin (*de Gestis Franc.*, l. II, c. 23, t. III, p. 59) dit qu'il fut tué par les Francs.

soldats d'élite qui lui servaient d'escorte étaient à cheval et armés de lances : l'infanterie, sans arcs et sans piques, n'avait qu'un bouclier, une épée et une hache de bataille à deux tranchans, qui, entre leurs mains, portait des coups mortels. L'invasion des Francs fit trembler l'Italie; et le prince goth et Bélisaire, qui ignoraient leurs desseins, recherchèrent, chacun de leur côté, l'amitié de ces alliés dangereux. Le petit-fils de Clovis dissimula ses intentions jusqu'au moment où il se fut assuré du passage du Pô, sur le pont de Pavie; et il les manifesta en attaquant, presque le même jour, les camps ennemis des Romains et des Goths. Les Goths et les Romains, au lieu de se réunir, s'enfuirent avec la même précipitation; les fertiles provinces de la Ligurie et de l'Emilia furent abandonnées à une horde de barbares, qui, ne songeant ni à s'y établir, ni à y faire des conquêtes, se livraient à toute leur fureur. Parmi les villes qu'ils ruinèrent, on cite Gènes, qui n'était pas encore bâtie de marbre; et, selon les préjugés de la guerre, il paraît que les milliers d'hommes qui périrent les armes à la main excitèrent moins d'horreur que quelques femmes et quelques enfans qui furent immolés aux dieux dans le camp du roi très-chrétien. Si, par une triste destinée, les maux les plus cruels ne tombaient pas en ces occasions sur les innocens et les malheureux sans appui on pourrait se réjouir de la détresse des vainqueurs, qui, au milieu des richesses du pays, manquèrent de pain et de vin, et furent réduits à boire l'eau du Pô, et à manger la chair des bêtes, alors attaquées d'une maladie contagieuse. La dyssenterie enleva un tiers de leur armée; et les clameurs de ses sujets qui voulaient repasser les Alpes disposèrent Théodebert à écouter les conseils remplis d'humanité que lui adressa Bélisaire. On frappa des médailles dans la Gaule pour perpétuer le souvenir de cette incursion si meurtrière et si peu glorieuse; et Justinien, qui n'avait pas dégaîné son épée, prit le titre de vainqueur des Francs. Le roi mérovingien fut blessé de la vanité de l'empereur : il montra de la pitié sur le malheur des Goths; il leur proposa insidieusement une confédération; la promesse ou la menace de descendre des Alpes à la tête de cinq cent mille hommes donnait du poids à ses paroles. Ses plans de conquête étaient sans bornes, et peut-être chimériques : il menaçait de châtier Justinien et de se rendre aux portes de Constantinople [1]; il fut renversé et tué [2] par un taureau sauvage [3], un jour qu'il chassait dans les forêts de la Belgique ou de la Germanie.

Dès que Bélisaire fut délivré de ses ennemis étrangers et domestiques, il employa toutes ses forces à achever la réduction de l'Italie. Il aurait été mortellement percé d'une flèche au siége d'Osimo, si un de ses gardes, qui perdit une main dans cette occasion, n'eût intercepté le coup mortel. Les quatre mille soldats goths qui défendaient Osimo, ceux de Fésule et des Alpes Cottiennes étaient presque les seuls qui osassent alors combattre les Romains, et leur bravoure, qui manqua de fatiguer la patience du lieutenant de Justinien, mérita son estime. Il refusa le sauf-conduit qu'ils demandaient pour se rendre à Ravenne; mais une capitulation honorable leur laissa au moins la moitié de leurs richesses, avec l'alternative de se retirer paisiblement dans leurs domaines, ou de passer au service de l'empereur dans ses guerres contre les Perses. La multitude qui obéissait encore à Vitigès surpassait le nombre des guerriers romains; mais, quoique les plus fidèles sujets du roi des Goths l'accablassent de prières, quoiqu'ils lui inspirassent de la défiance, quoiqu'il connût tout le danger au-

[1] Agathias, l. I, p. 14, 15. L'historien grec est persuadé que Théodebert aurait été anéanti dans la Thrace s'il fût venu à bout de séduire ou subjuger les Gépides ou les Lombards de la Pannonie.

[2] Théodebert présenta sa pique au taureau, qui renversa un arbre sur la tête du roi; il mourut le même jour. Tel est le récit d'Agathias; mais les historiens originaux de France (t. II, p. 202, 403, 558, 667) disent qu'il mourut d'une fièvre.

[3] Sans me perdre dans le labyrinthe que forment les diverses espèces et les différens noms que forment l'auroch, l'urus, le bison, le bubalus, le bonasus, le buffle, etc. (Buffon, Hist. Nat., t. XI, et Supplément, t. III, VI), il est sûr qu'au sixième siècle on chassait dans les grandes forêts des Vosges et des Ardennes une espèce sauvage de bêtes à cornes d'une grande taille. (Grég. de Tours, t. II, l. X, c. 10, p. 369.)

quel il les exposait, il ne put se résoudre à sortir des fortifications de Ravenne. L'artifice et la force ne pouvaient, il est vrai, emporter les fortifications; et, lorsque Bélisaire eut investi la capitale, il ne tarda pas à voir que la famine seule pouvait triompher du courage des barbares. Il gardait soigneusement la mer, le côté de terre et les canaux du Pô; et, malgré sa morale, il crut que les droits de la guerre l'autorisaient à empoisonner les eaux [1], et à mettre secrètement le feu aux magasins de blé [2] d'une ville assiégée [3]. Tandis qu'il pressait le blocus de Ravenne, deux ambassadeurs arrivèrent de Constantinople avec un traité de paix, que Justinien avait signé sans consulter le général à qui il devait ses victoires. Ce traité déshonorant et précaire partageait l'Italie et le trésor des Goths, et laissait au successeur de Théodoric, avec le titre de roi, les provinces situées au-delà du Pô. Les ambassadeurs hâtaient l'exécution de l'arrangement: Vitigès, presque captif, reçut avec transport la couronne qu'on lui offrait: les Goths étaient moins sensibles à l'honneur qu'à la faim; et les chefs romains, qui murmuraient de la durée de la guerre, déclarèrent qu'ils se soumettaient aux ordres de l'empereur. Si Bélisaire n'avait eu que le courage d'un soldat, des conseils timides et jaloux auraient arraché le laurier de ses mains; mais, dans cet instant décisif, il résolut, avec la grandeur d'âme d'un homme d'état, de courir seul le danger, et de recueillir seul la gloire d'une généreuse désobéissance. Chacun de ses officiers déclara par écrit que le siége de Ravenne était impraticable; il rejeta le traité de partage, et déclara, de son côté, qu'il mènerait Vitigès chargé de chaînes aux pieds de Justinien. Les Goths s'en allèrent consternés: ce refus péremptoire les priva de la seule signature dans laquelle ils avaient confiance, et ils sentirent que l'habile Bélisaire avait découvert tous les embarras de leur déplorable situation. Ils comparèrent sa réputation et sa fortune avec la faiblesse de leur malheureux roi; et cette comparaison leur suggéra un expédient extraordinaire, auquel Vitigès fut forcé de se soumettre avec une apparence de résignation. Le partage signé par l'empereur devant détruire la force des Goths, et l'exil devant flétrir leur honneur, ils proposèrent d'abandonner leurs armes, leurs trésors et les fortifications de Ravenne, si Bélisaire voulait abjurer l'autorité de l'empereur, se rendre aux vœux de la nation, et accepter le royaume d'Italie. Quand l'éclat du diadème l'aurait tenté, sa sagesse aurait prévu l'inconstance des barbares et son ambition raisonnable aurait préféré l'emploi sûr et glorieux de général romain. La patience et la satisfaction apparente avec lesquelles il reçut ce plan de trahison pouvaient être susceptibles d'une interprétation fâcheuse; mais le lieutenant de Justinien avait la conscience de ses bonnes intentions. Il prit un chemin couvert et tortueux pour soumettre les Goths, et son adroite politique leur persuada qu'il était disposé à les satisfaire; mais il ne fit ni serment ni promesse sur un arrangement qu'il abhorrait en secret. Les envoyés des Goths fixèrent le jour où ils devaient livrer Ravenne. Des navires chargés de provisions entrèrent dans le port; on ouvrit les portes à un roi imaginaire de l'Italie, et Bélisaire s'avança en triomphe, et sans rencontrer un seul ennemi au milieu de cette ville imprenable [1]. Les Romains furent étonnés de

[1] Durant le siége d'Auximum, il s'efforça d'abord de détruire un vieil aqueduc, et il jeta ensuite dans les eaux 1° des cadavres, 2° des herbes empoisonnées, et 3° de la chaux vive, que les anciens nommaient τιτανος, dit Procope (l. II, c. 29), et que les modernes appellent ασϐεςος. Toutefois ces deux mots sont employés comme synonymes dans Galien, Dioscorides et Lucien. (Henri Etienne, *Thesaur. Ling. græc.*, t. III, p. 748.)

[2] Les Goths soupçonnèrent Mathasuintha d'avoir contribué à cet incendie, qui fut peut-être l'effet de la foudre.

[3] Si on suit à la rigueur les principes de la guerre, il paraît absurde et contradictoire de borner ses droits. Grotius se perd dans la vaine distinction entre le *jus naturæ* et le *jus gentium*, entre le poison et l'infection. Il met d'un côté de la balance les passages d'Homère (Odyss. A., 259, etc.) et de Florus (l. II, c. 20, n° 7, ult.), de l'autre les exemples de Solon, Pausanias (l. X, c. 37) et de Bélisaire. (Voyez son grand ouvrage, *de Jure belli et pacis*, l. III, c. 4, S. 15, 16, 17, et la version de Barbeyrac, t. II, p. 257, etc.) Au reste, je comprends les avantages et la validité d'une convention tacite ou expresse qui interdisait réciproquement certaines méthodes d'hostilité. (Voyez le serment amphictyonique dans Eschine, *de Falsâ Legatione*.)

[1] Bélisaire entra dans Ravenne, non pas en l'année 540, mais à la fin de 539. Pagi (t. II, p. 569) est rectifié sur

leur succès : les Goths, si robustes et d'une si haute stature, furent eux-mêmes surpris de leur faiblesse; les femmes de cette nation, plus courageuses alors que les hommes, crachaient au visage de leurs enfans et de leurs maris : elles leur reprochaient avec amertume de livrer leur empire et leur liberté à ces pygmées du sud, méprisables par leur nombre et la petitesse de leur taille. Les Goths n'étaient pas encore revenus de leur étonnement, ils ne songeaient pas encore à demander ce qui paraissait convenu, que Bélisaire avait déjà établi sa puissance dans Ravenne, de manière à ne plus craindre leur repentir ou leur révolte. Vitigès, qui peut-être avait essayé de s'enfuir, fut gardé honorablement dans son palais [1]. On choisit pour le service de l'empereur la fleur des jeunes Goths; les autres furent envoyés dans les provinces méridionales, et une colonie d'Italie vint remplir la ville dépeuplée. Les villes et les villages de l'Italie qui n'étaient pas subjugués se soumirent ainsi que la capitale; les Goths indépendans, qui demeuraient en armes à Pavie et à Vérone, n'aspiraient qu'à devenir les sujets de Bélisaire : mais son inflexible loyauté refusa d'accepter leurs sermens sous un autre titre que sous celui de lieutenant de Justinien; et il ne s'offensa nullement du reproche de leurs députés, qui lui dirent qu'il préférait le rôle d'esclave à celui de roi.

Après la seconde victoire de Bélisaire, les envieux recommencèrent les murmures. Justinien y prêta l'oreille, et le héros fut rappelé. « Le reste de la guerre des Goths » n'est plus digne de votre présence, lui écri» vit l'empereur. Je suis impatient de récom» penser vos services et de consulter votre » sagesse; vous êtes seul en état de mettre » l'Orient à l'abri des innombrables armées » de la Perse. » Bélisaire devina le prince : il eut l'air de ne pas voir que la guerre d'Orient servait de prétexte à son rappel : il embarqua à Ravenne ses trophées et le butin qu'il avait recueilli; et sa prompte obéissance montra toute l'injustice de ce brusque rappel, qui pouvait devenir bien indiscret. Justinien reçut d'une manière honorable Vitigès et son vainqueur; et, comme le roi des Goths professait le symbole de saint Athanase, il obtint de riches terres en Asie et le rang de sénateur et de patricien [1]. Tout le monde admirait la force et la stature des jeunes barbares; ceux-ci adoraient la majesté du trône, et promettaient de verser leur sang au service de leur bienfaiteur. On déposa dans le palais de Bysance les trésors de la monarchie des Goths; et on permettait quelquefois aux sénateurs, à ceux surtout habitués aux adulations, de jouir de ce magnifique spectacle : mais on le cachait par jalousie à la vue du public; et le conquérant de l'Italie renonça sans murmures, et peut-être sans regrets, aux honneurs bien mérités d'un second triomphe. Sa gloire, il est vrai, se trouvait au-dessus de toutes les pompes intérieures; et, quoiqu'il vécût dans un siècle servile, le respect et l'admiration de son pays suppléaient à la parcimonie des éloges que lui donnait la cour d'une voix perfide. Dès qu'on le voyait dans les rues ou les lieux publics de Constantinople, le peuple s'empressait de porter les yeux sur lui. Sa taille élevée et sa physionomie majestueuse annonçaient un héros. Sa douceur et sa popularité enhardissaient le dernier de ses concitoyens, et la troupe de guerriers qui accompagnaient ses pas permettaient alors un accès plus facile de sa personne que dans les jours de bataille. Il avait à sa solde sept mille cavaliers d'une

ce point par Muratori (*Annali d'Italia*, t. v, p. 62), qui prouve d'après un acte original sur papyrus (*Antiquit. Italiæ medii ævi*, t. II, *dissert.* 32, p. 999-1007). Maffei (*Istoria diplomat.*, p. 155-160) dit qu'avant le 3 janvier 540 la paix et une libre communication étaient rétablies entre Ravenne et Faenza.

1 Vitigès fut arrêté par Jean-le-Sanguinaire, qui, au milieu de la basilique de Julius, fit le serment ou la promesse solennelle de respecter sa vie. (*Hist. Miscel.*, l. XVII, *in* Muratori, t. I, p. 107.) Le récit d'Anastasius (*in Vit. Pont.*, p. 40) laisse des incertitudes, mais il est probable. Mascou (Hist. des Germains, XII, 21) cite Montfaucon en parlant d'un bouclier qui représente la captivité de Vitigès, et qui est aujourd'hui dans le cabinet de M. Landi, à Rome.

1 Vitigès vécut deux ans à Constantinople. *Ut imperatoris in affectu convictus*, ou *conjunctus, rebus excessit humanis*. Mathasuintha, sa veuve, qui épousa le patricien Germanus l'aîné, et devint mère du jeune Germanus, unit le sang de la famille d'Anicius et de celle des Amales. (Jornandès, c. 60, p. 221, *in Muratori*, t. I.)

beauté et d'une valeur incomparables [1]. Leur bravoure se distinguait dans les combats singuliers ou dans les premiers rangs le jour d'une bataille; et les deux partis avouaient qu'au siége de Rome les gardes de Bélisaire triomphèrent seuls de l'armée des barbares. Les plus vaillans et les plus fidèles soldats de l'ennemi augmentaient sans cesse le nombre de sa troupe; et les Vandales, les Maures et les Goths qui devenaient ses captifs, le disputaient à ses guerriers domestiques en attachement pour leur maître. Il était tout à la fois libéral et juste, et il fut aimé des soldats, sans perdre l'affection du peuple. Les malades et les blessés trouvaient en lui les secours de l'art et de l'argent, et les visites affectueuses de leur ancien général contribuaient plus efficacement encore à leur guérison. La perte d'un arme ou d'un cheval était à l'instant réparée par ses soins; à chaque action de valeur, il faisait présent d'un bracelet ou d'un collier, qui, venant de lui, paraissait plus précieux. Il jouissait de l'amour des cultivateurs, qui, sous sa protection, vivaient dans la tranquillité et l'abondance. La marche des armées romaines enrichissait un pays, au lieu de l'appauvrir; et telle était la discipline rigoureuse de son camp, qu'on ne cueillait pas une pomme et qu'on n'ouvrait pas un sentier dans les champs de blé. On respectait sa continence et sa sobriété. Malgré la licence de la vie militaire, personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu pris de vin : on lui offrit les plus belles captives de la race des Goths ou de celle des Vandales; mais il ne se laissa point subjuguer par leurs charmes, et on ne soupçonna jamais le mari d'Antonina d'avoir manqué à la foi conjugale. Le témoin et l'historien de ses exploits observe qu'au milieu des périls de la guerre il avait de l'audace sans témérité, de la prudence sans frayeur, et de la lenteur ou de l'impétuosité, selon les besoins du moment; que, dans le plus profond malheur, il conservait ou montrait de l'espérance, mais qu'on remarquait sa modestie dans la prospérité. Il égala ou surpassa les anciens maîtres de l'art militaire. La victoire suivit ses armes sur terre et sur mer. Il subjugua l'Afrique, l'Italie et les îles adjacentes; il mena captifs aux pieds de Justinien les successeurs de Genseric et de Théodoric; il remplit Constantinople des dépouilles de leur palais, et il recouvra, en six années, la moitié des provinces de l'empire d'Occident. Sa célébrité et son mérite, sa fortune et sa puissance le rendirent incontestablement le premier des sujets romains; l'envie seule osa dire qu'il pouvait abuser de tant de moyens aux dépens du prince; et l'empereur dut se féliciter d'avoir découvert et excité le génie de Bélisaire.

Dans les triomphes des Romains, un esclave se plaçait derrière le vainqueur, pour le faire souvenir de l'instabilité de la fortune et des faiblesses de la nature humaine. Procope s'est chargé, dans ses Anecdotes, de cette servile et désagréable fonction. Le lecteur généreux est tenté de jeter le libelle; mais on retient les faits malgré soi. Il faut avouer même que les débauches et les cruautés de sa femme souillèrent la réputation et même la vertu de Bélisaire, et que le héros méritait une dénomination qui ne doit pas se trouver sous la plume d'un historien décent. La mère d'Antonina était une femme de théâtre connue par ses prostitutions [1]; et son père et son grand-père exerçaient, à Thessalonique et à Constantinople, la vile mais lucrative profession de conducteurs de chars. Elle fut tour à tour la compagne, l'ennemie, la servante et la favorite de l'impératrice Théodora. Le goût du plaisir avait réuni ces deux femmes libertines et ambitieuses. La jalousie du vice les divisa, et enfin des crimes

[1] Procope, *Goth.*, l. III, c. 1. Aimoin, moine français du onzième siècle, qui s'était procuré sur Bélisaire quelques détails authentiques qu'il a défigurés, parle de douze mille *pueri* ou esclaves, *quos propriis alimus stipendiis*, outre dix-huit mille soldats qu'il payait lui-même. (Historiens de France, t. III, *de Gestis Franc.*, l. II, c. 6, p. 48.)

[1] Aleman., avec tous ses soins, a ajouté peu de chose aux quatre premiers chapitres des Anecdotes, qui sont les plus curieux. Une partie de ces étranges anecdotes peut être vraie, parce qu'elle est probable : une autre partie est peut-être vraie, parce qu'elle est improbable. Procope a dû savoir les premières par lui-même, et les dernières sont telles qu'on ne peut concevoir qu'il ait pu les *inventer*.

communs les réconcilièrent. Lorsque Antonina épousa Bélisaire, elle avait eu un mari et beaucoup d'amans; on en peut juger par l'âge de Photius, enfant de son premier mariage, puisqu'il se distingua au siége de Naples; ce ne fut que dans l'automne de sa vie, et au déclin de sa beauté [1], qu'elle s'abandonna à un attachement scandaleux pour un jeune Thrace. Celui-ci, qu'on nommait Théodose, avait été élevé dans l'hérésie d'Eumonius : comme on voulut consacrer le départ pour l'Afrique par le baptême du premier soldat qui s'embarqua, il fut l'heureux prosélyte, et Bélisaire et Antonina, ses parrains, l'adoptèrent [2]. Avant d'aborder à la côte d'Afrique, cette sainte alliance produisit un amour sensuel; et, Antonina ayant passé bientôt les bornes de la modestie et de la circonspection, le général romain fut le seul à ignorer la conduite de sa femme. Durant son séjour à Carthage, il surprit les deux amans presque nus dans une chambre écartée et souterraine. Ses yeux étincelaient de colère. « Je veux, lui dit Antonina sans rougir, soustraire à la connaissance de l'empereur nos effets les plus précieux, et ce jeune homme m'aidait à les cacher ici. » Théodose reprit ses vêtemens, et le crédule mari consentit à démentir ce témoignage de ses propres yeux. Macédonia vint le tirer à Syracuse de cette illusion, qu'il se plaisait peut-être à nourrir. Cette femme, qui était au service d'Antonina, après avoir exigé que Bélisaire promît par serment de la protéger, amena deux chambellans d'Antonina, qui, comme elle, avaient été souvent témoins de ses adultères. Théodose se retira précipitamment en Asie, pour échapper à un mari offensé qui avait ordonné sa mort; mais les larmes d'Antonina et ses séductions artificieuses trompèrent le héros, et il la crut innocente. Il eut l'inexcusable faiblesse d'abandonner les imprudens amis qui avaient osé porter des accusations contre la vertu de sa femme. La vengeance d'une femme coupable est inflexible et sanguinaire : le ministre de ses cruautés arrêta l'infortunée Macédonia et les deux autres témoins. On leur arracha la langue; leur corps fut coupé en mille morceaux et jeté dans la mer de Syracuse. Constantin s'avisa de dire qu'*il aurait puni la femme adultère plutôt que le jeune homme* : Antonina n'oublia jamais ce mot injurieux et imprudent; et, deux ans après, lorsque le désespoir eut armé cet officier contre son général, ce fut elle qui conseilla et hâta sa mort. Elle ne pardonna pas même à l'indignation de Photius son fils : elle le fit exiler, et cet exil prépara le rappel de son amant. Théodose daigna se rendre aux humbles et pressantes invitations du conquérant de l'Italie; le jeune favori gouvernait la maison de Bélisaire : ayant obtenu des commissions importantes dans la paix et dans la guerre [1], il acquit bientôt une fortune de dix millions de francs; et, après son retour à Constantinople, la passion d'Antonina conserva la même vivacité. La crainte, la dévotion, peut-être la satiété, inspirèrent à Théodose des pensées plus sérieuses; il craignit les propos de la capitale, et l'indiscrète ardeur de la femme de Bélisaire : pour éviter ses caresses, il se retira à Éphèse, il se fit raser la tête, et chercha un asile dans le sanctuaire de la vie monastique. La nouvelle Ariane montra un désespoir que la mort de son mari aurait à peine justifié. Elle versa des larmes, elle s'arracha les cheveux, elle remplit le palais de ses cris; elle ne cessait de répéter qu'elle avait perdu le plus tendre, le plus fidèle et le plus infatigable de ses amis. Ses ardentes sollicitations, aidées des prières de Bélisaire, ne purent arracher le moine de sa solitude d'Éphèse. Ce ne fut qu'au départ de ce général pour la guerre de Perse que Théodose consentit à

[1] Procope insinue (*Anecdot.*, c. 4) que, lorsque Bélisaire revint en Italie, A. D. 543, Antonina avait soixante ans. Ne peut-on pas, par une interprétation forcée, mais plus polie, rapporter cet âge de soixante ans à l'époque où Procope écrivait, en 539? Cela serait d'accord avec la majorité de Photius (*Gothic.*, l. I, c. 10), qui arriva en 536.

[2] Rapprochez la guerre des Vandales (l. I, c. 12) des Anecdotes (c. 1) et d'Aleman. (p. 2, 3). Léon-le-Philosophe fit revivre cette adoption baptismale.

[1] Au mois de novembre 537, Photius arrêta le pape. (*Libert. Brev.*, c. 22; Pagi; t. II, p. 562.) Vers la fin de l'année 539, Bélisaire donna à Théodose, τον τη οικια τη αυτου εφεστωτα, une commission importante et lucrative à Ravenne. (*Goth.*, l. II, c. 18.)

revenir à Constantinople; et le court intervalle qui précéda le départ d'Antonina fut consacré tout entier par son audace à l'amour et au plaisir.

Un philosophe peut regarder en pitié et pardonner les faiblesses des femmes, toutes les fois qu'il n'en souffre pas en personne, mais le mépris est dû au mari qui connaît et supporte sa propre infamie dans celle de sa femme. Antonina poursuivit son fils de sa haine implacable, et le brave Photius [1] fut exposé à ses persécutions secrètes, au milieu de l'armée qui campait au-delà du Tigre. Ce jeune guerrier, irrité des injustices commises contre lui, et du déshonneur de son sang, finit par rejeter à son tour les sentimens de la nature, et révéla à Bélisaire la honteuse conduite d'une femme qui avait foulé aux pieds tous les devoirs de mère et d'épouse. La surprise et l'indignation que témoigna le général romain semblent prouver qu'il avait été de bonne foi jusqu'alors : il embrassa les genoux du fils d'Antonina; il le conjura de se souvenir de ce qu'il devait à son chef, plutôt que de la marâtre qui lui avait donné le jour; et ils jurèrent sur les autels de se venger et de se soutenir mutuellement. Antonina absente avait moins d'empire sur l'esprit de son époux, et, lorsqu'elle se présenta devant lui à son retour de la Perse, celui-ci, dans les premiers mouvemens de sa colère passagère, la fit arrêter, et menaça sa vie. La résolution de Photius était plus ferme, et il fut moins prompt à pardonner; il se réfugia à Éphèse; il obtint d'un eunuque, qui avait la confiance de sa mère, l'aveu complet de ses débauches; il fit saisir Théodose et ses richesses dans l'église de Saint-Jean-l'Apôtre; et, bien décidé à le faire mourir, il le relégua dans une forteresse isolée de la Cilicie. Un acte aussi arbitraire, qui offensait la justice publique, ne pouvait demeurer impuni. Antonina fut défendue par l'impératrice, dont elle avait mérité la faveur en perdant un préfet et en faisant exiler et assassiner un pape. Bélisaire fut rappelé à la fin de la campagne, et, selon son usage, il obéit à l'ordre de l'empereur. Son esprit n'était point disposé à la rébellion, et, si son obéissance était contraire aux inspirations de l'honneur, elle se trouvait analogue au vœu de son cœur. Lorsqu'il embrassa sa femme par l'ordre et peut-être sous les yeux de l'impératrice, il se montra comme un homme qui voulait pardonner ou obtenir son pardon. Théodora réservait à la compagne de ses débauches une faveur encore plus précieuse. « J'ai trouvé, lui dit-elle, une perle d'un prix inestimable : aucun mortel jusqu'ici ne l'a vue; mais je la destine à mon amie. » Dès qu'elle eut excité la curiosité et l'impatience d'Antonina, la porte d'une chambre à coucher s'ouvrit, et la femme de Bélisaire y vit son amant, que les soins des eunuques avaient arraché de sa prison. Muette d'abord de plaisir et d'étonnement, elle fit éclater ensuite sa reconnaissance et sa joie; et elle s'écria que Théodora était sa reine, sa bienfaitrice et son sauveur. Le moine d'Éphèse goûta de nouveau dans ce palais toutes les délices de ce monde; et, au lieu de prendre le commandement des armées, ainsi que cela lui avait été promis, il expira dans les premières fatigues d'une entrevue amoureuse. La colère d'Antonina ne pouvait s'apaiser que par le malheur de son fils. Un jeune homme d'un rang consulaire, et d'une constitution faible, fut puni sans être entendu, comme un malfaiteur et un esclave. Mais telle fut son intrépidité, que, sous le fer des bourreaux et à la torture, il ne viola point la foi qu'il avait jurée à Bélisaire. Après cette infructueuse cruauté, Photius fut traîné dans les prisons souterraines d'Antonina, où ne pénétraient pas les rayons du jour, tandis que sa mère se réjouissait avec l'impératrice. Il se sauva deux fois, et les églises de Sainte-Sophie et de la Vierge lui servirent d'asiles dans l'une et l'autre occasion. Mais ses tyrans n'avaient pas plus de religion que de pitié; et l'infortuné jeune homme fut arraché deux fois du pied des autels, au milieu des cris du clergé et du peuple, et reconduit dans son cachot. Sa troisième tentative réussit mieux. Après trois ans de captivité, le prophète Zacharie,

[1] Théophanes (*Chronograph.*, p. 204) donne le nom de *Photinus* au beau-fils de Bélisaire, et l'*Historia Miscella* et Anastase lui donnent le même nom.

ou quelque mortel, ennemi de Théodora et d'Antonina, lui indiqua les moyens de se sauver; il échappa aux espions et aux gardes de l'impératrice; il se rendit à Jérusalem, où il se fit moine; et, après la mort de Justinien, l'abbé Photius fut employé à concilier et à régler les églises de l'Égypte. Le fils d'Antonina avait souffert tout ce que la haine d'un ennemi peut inventer; et le faible Bélisaire se prépara le plus cruel des tourmens, celui d'avoir violé sa promesse et abandonné un ami.

La campagne suivante, Bélisaire fut encore chargé de la guerre contre les Perses; il sauva l'Orient, mais il offensa Théodora, et peut-être l'empereur lui-même. La maladie de Justinien avait donné lieu au bruit de sa mort, et le général romain, croyant que l'empereur ne vivait plus, parla avec la liberté d'un citoyen et d'un soldat. Bùzès, son collègue, accusé de la même faute, perdit ses emplois, sa liberté et sa santé par les persécutions de l'impératrice. Si la disgrâce de Bélisaire fut moins éclatante, il le dut au respect qu'il inspirait, et au crédit de sa femme, qui voulait humilier son mari, mais qui ne pouvait désirer de le perdre. On chercha même un prétexte à son rappel; on lui dit que l'Italie avait besoin de sa personne, et qu'il y rétablirait les affaires. Mais, dès qu'il fut aux portes de Constantinople, on dépêcha dans l'Orient des commissaires qui eurent ordre de saisir ses trésors, et de chercher les moyens de le montrer criminel. On dispersa dans les divers corps de l'armée les gardes et les vétérans qui étaient attachés à sa bannière particulière et à sa solde; les eunuques eux-mêmes osèrent tirer au sort le partage des guerriers attachés à sa personne. Il traversa les rues de la capitale avec une suite peu nombreuse et de peu d'apparence, et cet état d'abandon excita l'étonnement et la compassion du peuple. Justinien et Théodora le reçurent avec une froide ingratitude; les serviles courtisans lui montrèrent de l'insolence et du mépris; et le soir il regagna, en tremblant, son palais désert. Une indisposition feinte ou véritable retenait Antonina dans son appartement; elle se promenait dans un dédain silencieux sous le portique voisin de sa chambre, tandis que Bélisaire se jeta sur son lit, et attendit, dans l'agonie du chagrin et de la crainte, la mort, qu'il avait si souvent bravée sous les murs de Rome. Long-temps après le coucher du soleil, on lui annonça un message de l'impératrice. Il ouvrit avec une curiosité inquiète la lettre qui contenait son arrêt. « Vous ne pouvez » ignorer, lui écrivait Théodora, combien » vous avez mérité mon déplaisir. Je ne puis » oublier les services que m'a rendus Antonina. En considération de ses sollicitations, » je vous fais grâce de la vie, et je vous permets de garder la moitié de vos trésors, » qu'il serait juste de confisquer au profit de » l'état : témoignez de la reconnaissance à » qui vous en devez; et qu'elle ne se montre » pas par de vaines paroles, mais dans toute » votre conduite à venir. » Je ne puis croire ni décrire les transports qu'on prête à Bélisaire au moment où il reçut cet ignominieux pardon : car on dit qu'il se prosterna devant sa femme, qu'il baisa ses pieds, et que, dans l'ardeur de sa reconnaissance, il jura d'être à jamais l'esclave soumis d'Antonina. On leva sur sa fortune une amende de trois millions, et il se chargea de la guerre d'Italie, avec le titre de comte ou de maître des écuries royales. A son départ de Constantinople, ses amis et même le peuple furent persuadés qu'une fois en liberté il ferait éclater ses véritables sentimens, et qu'il sacrifierait à sa juste vengeance sa femme, Théodora, et peut-être l'empereur. On se trompait dans ces conjectures; et sa patience et sa loyauté infatigables parurent toujours au-dessous ou au dessus du caractère d'un homme [1].

[1] Le continuateur de la chronique de Marcellinus donne en peu de mots convenables la substance des Anecdotes : « Belisarius de Oriente evocatus, in offensam periculumque » incurrens grave, et invidiæ subjacens, rursus remittitur » in Italiam. » (P. 54.)

CHAPITRE XLII.

État du monde barbare. — Établissement des Lombards sur le Danube. — Tribus et incursions des Esclavons. Origine, empire et ambassades des Turcs. — Fuite des Avars. — Cosroës premier, ou Nushirvan, roi de Perse. — Prospérité de son règne, et ses guerres avec les Romains. — Guerre Colchique ou guerre Lazyque. — Les Éthiopiens.

Nos évaluations du mérite personnel se calculent d'après les facultés ordinaires des hommes. Les efforts du génie et de la vertu, dans la théorie et dans l'action, se mesurent non sur l'élévation réelle, mais sur la hauteur où ils parviennent au-dessus du niveau de leur siècle et de leur pays ; et la stature, à laquelle on ne ferait point attention chez un peuple de géans, doit paraître très-remarquable dans une race de Pygmées. Léonidas et ses trois cents guerriers se sacrifièrent aux Thermopyles ; mais l'éducation de leur enfance, de leur adolescence et de leur virilité, avait préparé et presque assuré ce mémorable sacrifice, et chaque Spartiate dut approuver plutôt qu'admirer un acte de devoir dont lui et huit mille de ses concitoyens étaient également capables [1]. Le grand Pompée inscrivit sur ses trophées qu'il avait vaincu deux millions d'ennemis en bataille rangée, et réduit quinze cents villes, depuis le lac Méotis jusqu'à la mer Rouge [2]. Mais la fortune de Rome volait devant ses aigles ; les nations étaient subjuguées par leur propre frayeur ; et les invincibles légions qu'il commandait, s'étaient formées par l'habitude des conquêtes et de la discipline durant plus de six siècles. A considérer les choses sous ce point de vue, on peut avec raison mettre Bélisaire au-dessus des héros des anciennes républiques. La contagion de son temps produisit ses imperfections ; ses vertus lui appartenaient ; il ne les dut qu'à la nature ou à la réflexion. Il s'éleva sans maîtres ou sans rivaux ; et les forces qu'on lui confia étaient si peu en proportion avec les victoires qu'on lui demandait, que l'orgueil et la présomption de ses adversaires formaient son seul avantage. Sous ses ordres, les sujets de l'empereur méritèrent souvent le nom de Romains. Toutefois les orgueilleux Goths, qui affectaient de rougir d'avoir à disputer le royaume d'Italie à une troupe de tragédiens, de pantomimes et de pirates [1], les appelaient des Grecs, terme de mépris qui annonçait des qualités peu guerrières. Il est vrai que le climat de l'Asie a toujours été moins favorable que celui de l'Europe à l'esprit militaire ; le luxe, le despotisme et la superstition énervaient les provinces de l'Orient ; et les moines y coûtaient plus alors et y étaient en plus grand nombre que les soldats. Les forces régulières de l'empire s'étaient élevées autrefois jusqu'à six cent quarante-cinq mille hommes ; et, sous le règne de Justinien, elles n'étaient plus que de cent cinquante mille : cette armée, quelque considérable qu'elle puisse paraître réunie se trouvait dispersée en Espagne, en Italie, en Afrique, en Égypte, sur les bords du Danube, sur la côte de l'Euxin et les frontières de la Perse. Les citoyens étaient épuisés, et cependant le soldat ne recevait point sa solde ; le droit de piller et de ne rien faire soulageait peu sa pauvreté ; et la fraude de ces agens qui, sans courage et sans danger, usurpent les émolumens de la guerre, retenait ou interceptait les tardives sommes qu'on lui destinait. La misère publique et particulière fournissait des recrues aux troupes de l'état ; mais, en campagne, et surtout en présence de l'ennemi, elles ne se trouvaient jamais assez nom-

[1] Je renvoie le lecteur à Hérodote (l. VII, c. 104, 134, p. 560, 615) ; ce sera pour lui un plaisir plus qu'un devoir de lire cet historien. La conversation de Xerxès et de Démarate auprès des Thermopyles est une des scènes les plus intéressantes et les plus morales de l'histoire. Démarate, prince du sang royal de Lacédémone, qui servait dans l'armée du grand roi, y expose les vertus de son pays, et cet aveu dut lui causer bien des tourmens et bien des remords.

[2] Voyez cette inscription orgueilleuse dans Pline (Hist. Natur., VII, 27). Peu d'hommes ont mieux goûté les plaisirs de la gloire et les amertumes de la honte ; et Juvénal (satire 10) ne pouvait offrir un exemple plus remarquable des vicissitudes de la fortune et de la vanité des désirs humains.

[1] Γραικυς.... εξ ων τα προτερα ουδενα ες Ιταλιαν ηκοντα ειδον, οτι μη τραγωδυς, και ναυτας λωποδυτας. Le terme de pirates rend d'une manière trop noble cette dernière épithète de Procope. Écumeurs de mer est le mot propre. Il signifie aussi voleur d'habit, et on l'emploie comme un terme injurieux et insultant. (Démosthène, *contra Conon. in Reiske*, *Orator græc.*, t. II, p. 1264.)

breuses. Le service désordonné des mercenaires barbares suppléait au défaut de la valeur nationale. L'honneur militaire, qui s'est maintenu souvent après la perte de la liberté, était presque anéanti. Il y avait beaucoup plus de généraux que dans les premiers temps ; mais il ne travaillaient qu'à prévenir le succès, ou qu'à souiller la réputation de leurs collègues; et l'expérience leur avait appris que le mérite excitait la jalousie, et que l'erreur et le crime obtenaient l'indulgence de l'empereur [1]. Dans ce siècle avili, les triomphes de Bélisaire, et ensuite ceux de Narsès, ont un éclat auquel on ne peut rien comparer; mais à côté de ces triomphes on remarque des calamités et des choses honteuses. Tandis que le lieutenant de Justinien subjuguait les royaumes des Goths et des Vandales, l'empereur [2], timide malgré son ambition, cherchait à balancer les forces des barbares, les unes par les autres : pour fomenter leurs divisions, il mettait en usage la flatterie et le mensonge; et sa patience et sa libéralité les excitaient à de nouvelles offenses [3]. On apportait à ses généraux les clefs de Carthage, de Rome et de Ravenne, au moment ou les Perses détruisaient Antioche, et où Justinien tremblait pour la sûreté de Constantinople.

Les succès de Bélisaire contre les Goths nuisirent eux-mêmes à l'état, puisqu'ils renversèrent l'importante barrière du Haut-Danube, que Théodoric et sa fille avaient gardé si fidèlement. Pour défendre l'Italie, les Goths évacuèrent la Pannonie et la Norique, qu'ils laissèrent dans une situation paisible et florissante. L'empereur d'Orient réclamait la souveraineté de ces deux provinces, abandonnées à l'audace du premier envahisseur. Les tribus des Gépides, depuis la mort d'Attila, craignant les armes des Goths, et méprisant, non pas l'or des Romains, mais la lâcheté qui les déterminait à accorder les subsides annuels, occupaient les rives opposées du Danube, les plaines de la Haute-Hongrie, et les collines de la Transylvanie. Ces barbares s'emparèrent sans retour des fortifications qui gardaient le fleuve, et qui se trouvaient désertes depuis le départ des Goths; ils plantèrent leurs drapeaux sur les murs de Sirmium et de Belgrade, et le ton ironique de leur justification aggravait cette insulte à la majesté de l'empire. Ils écrivirent à l'empereur : « Vos domaines sont si étendus, vos villes sont en si grand nombre, que vous cherchez continuellement des nations auxquelles vous puissiez, dans la paix et dans la guerre, abandonner ces inutiles possessions. Les braves Gépides sont vos fidèles alliés; et, s'ils ont anticipé vos dons, ils ont montré une juste confiance en vos bontés. » Le moyen de vengeance qu'adopta Justinien excusait leur présomption. Au lieu de faire valoir les droits d'un souverain chargé de la protection de ses sujets, l'empereur engagea un peuple féroce à envahir les provinces romaines situées entre le Danube et les Alpes; et l'ambition des Gépides fut réprimée par le pouvoir naissant et la réputation des Lombards [1], dont la puissance augmentait chaque jour. La dénomination de Lombards a commencé au treizième siècle ; c'est le nom que prirent des marchands et des banquiers italiens, issus d'une race de barbares, qu'on appelait *Langobards*, à cause de la longueur et de la forme particulière de leur barbe. Je ne veux ni révoquer en doute, ni prouver leur

[1] Voyez le troisième et le quatrième livre de la guerre des Goths. Tels étaient ces abus, que l'auteur des Anecdotes ne peut exagérer.

[2] Agathias, l. v, p. 157, 158. Il borne cette faiblesse de l'empereur et de l'empire à la vieillesse de Justinien; mais, hélas! Justinien ne fut jamais jeune.

[3] Cette funeste politique, que Procope attribue à l'empereur (Anecdot., c. 19), se trouve en effet dans une lettre de Justinien à un prince scythe, qui était en état de la comprendre. Αγαν προμηθη καὶ αγχινουστατον, dit Agathias (l. v, p. 170, 171).

[1] *Gens germana feritate ferocior*, dit Velleius Paterculus en parlant des Lombards (II, 106). *Langobardos paucitas nobilitat. Plurimis ac valentissimis nationibus cincti, non per obsequium, sed prœliis et periclitando tuti sunt.* (Tacite, *de Moribus Germ.*, c. 40; voyez aussi Strabon, l. VII, p. 446.) Les meilleurs géographes les placent au-delà de l'Elbe, dans l'évêché de Magdebourg et la moyenne marche de Brandebourg : cette position s'accorde avec la remarque de M. le comte de Hertzberg : ce ministre observe que la plupart des conquérans barbares sortirent des pays qui recrutent aujourd'hui les armées de la Prusse.

descendance des Scandinaves[1]; je ne veux pas non plus les suivre dans les pays inconnus, et les aventures merveilleuses qu'offrent leurs migrations. Sous les règnes d'Auguste et de Trajan, on aperçoit un rayon de lumière au milieu des ténèbres de leur histoire, et on les trouve, pour la première fois, entre l'Elbe et l'Oder. Plus farouches encore que les Germains, ils se plaisaient à répandre l'effroi, et à faire croire que leurs têtes avaient la forme de celles des chiens, et qu'après une bataille ils buvaient le sang de leurs ennemis. Pour augmenter leur faible population, ils adoptaient les plus vaillans d'entre leurs esclaves; et leur bravoure, sans secours étranger, maintenait leur indépendance au milieu de leurs puissans voisins. Parmi les tempêtes du Nord, qui submergèrent tant de noms et tant de peuples, la petite barque des Lombards se tint à flot; ils descendirent peu à peu vers le Midi et vers le Danube; et, quatre siècles après, on les voit reparaître avec leur ancienne valeur et leur ancienne célébrité. Leurs mœurs conservaient leur férocité première. Malgré les lois de l'hospitalité, un prince du sang royal fut égorgé sous les yeux et par l'ordre de la fille du roi, qui avait été fort désappointée de sa petite taille, et que des paroles insultantes avaient blessée. Le roi des Hérules, frère de ce malheureux prince, imposa un tribut aux Lombards pour venger cet assassinat. L'adversité ranima chez eux le sentiment de la modération et de la justice; et la défaite signalée et la dispersion des Hérules, établis dans les provinces méridionales de la Pologne[2], punirent l'insolence de leurs vainqueurs. Les victoires des Lombards leur valurent l'amitié des empereurs; et, à la sollicitation de Justinien, ils passèrent le Danube, afin de réduire les villes de la Norique et les forteresses de la Pannonie. Mais l'amour du pillage les porta bientôt au-delà de ces deux provinces; ils errèrent sur la côte de la mer Adriatique jusqu'à Dyrrachium; et leur brutale familiarité osa entrer dans les villes et les maisons des Romains leurs alliés, et y saisir les captifs qui s'étaient échappés de leurs mains. La nation désavoua et l'empereur excusa ces actes d'hostilité de quelques aventuriers, qu'il faut peut-être attribuer à un moment de fougue: mais les Lombards déployèrent surtout leur valeur dans une querelle de trente années, qui ne se termina que par l'anéantissement des Gépides. Ces deux peuples plaidèrent souvent leur cause devant le trône de Constantinople; et l'adroit Justinien, qui haïssait presque également tous les barbares, prononçait une sentence partiale et équivoque, et prolongeait la guerre, en donnant des secours tardifs et inefficaces. Leurs forces étaient redoutables, puisque les Lombards, qui envoyaient au combat plusieurs *myriades* de soldats, se disaient les plus faibles, et réclamaient à ce titre la protection des Romains. Les Lombards et les Gépides avaient de l'intrépidité; mais telle est l'incertitude du courage, que les deux armées furent saisies d'une terreur panique, qu'elles s'enfuirent l'une et l'autre, et que les princes rivaux demeurèrent avec leurs gardes au milieu de la plaine. Il y eut une trêve de peu de durée; mais bientôt la fureur se ranima des deux côtés; et le souvenir de leur honteuse fuite rendit le premier combat plus désespéré et plus meurtrier. Quarante mille barbares périrent dans la bataille qui anéantit la puissance des Gépides, fit changer d'objet aux craintes et aux vœux de Justinien, et connaître Alboin, jeune prince des Lombards, lequel devint ensuite vainqueur de l'Italie[1].

[1] Paul Warnefrid, surnommé le *Diacre*, fait descendre les Goths et les Lombards des Scandinaves; mais il est attaqué sur cet article par Cluverius, originaire de Prusse *Germania Antiq.*, l. III, c. 26, p. 102, etc.), et défendu par Grotius, qui avait été ambassadeur de Suède en France. (*Prolegomena. ad Hist. Goth.*, p. 28, etc.)

[2] Deux faits du récit de Paul le Diacre (l. I, c. 20) ont rapport aux mœurs de cette nation: 1° *Dum ad* TABULAM *luderet*, tandis qu'il jouait aux dames; 2° *Camporum viridantia lina*. La culture du lin suppose une division des propriétés, du commerce, de l'agriculture et des manufactures.

[1] J'ai raconté les faits qu'on trouve dans Procope (*Goth.*, l. II, c. 14; l. III, c. 33, 34; l. IV, c. 18, 25), dans Paul le Diacre (*de Gestis Langobard.*, l. I, c. 1-23), dans Muratori (*Script. Rerum Italicarum*, t. I, p. 405-419), et dans Jornandès (*de Successione Regnorum*, p. 242); mais je n'ai pas entrepris de concilier ces différens écrivains. Le lecteur qui aura de la patience pourra

On peut réduire aux deux grandes familles des **Bulgares**[1] et des **Esclavons** les sauvages établis ou errans dans les plaines de la Russie, de la Lithuanie et de la Pologne, au temps de Justinien. Les premiers qui touchaient à l'Euxin et au lac Mœotis, tiraient leur origine et leur nom des Huns, si l'on en croit les écrivains grecs ; et il serait inutile de faire ici le tableau si simple et si connu des mœurs des Tartares. Ils avaient de l'audace, et ils étaient habiles archers ; ils buvaient le lait de leurs jumens, et ils mangeaient la chair de leurs agiles et infatigables coursiers : leurs troupeaux les suivaient, ou plutôt les guidaient, lorsqu'ils changeaient leurs camps : le pays le plus éloigné ou le plus difficile n'était pas à l'abri de leurs incursions; et, quoiqu'ils fussent étrangers à la crainte, ils avaient une grande habitude de l'art de la fuite. La nation formait deux tribus puissantes, qui se combattaient avec cette haine souvent plus vive entre les frères que parmi les étrangers. Elles se disputaient avidement l'amitié ou plutôt les largesses de l'empereur; et un ambassadeur qui ne reçut que des instructions verbales de la bouche de son souverain, lequel ne savait pas lire[2], les distingua sous l'emblème du fidèle chien et de l'avide loup. La richesse des Romains excitait également la cupidité des deux tribus de Bulgares ; ils s'arrogèrent un vague empire sur les Esclavons et la mer Baltique ; et le grand froid ou l'extrême pauvreté des pays du Nord purent seuls les arrêter dans leurs marches rapides. Leurs diverses peuplades, éloignées ou ennemies, parlaient la même langue, c'est-à-dire un idiome irrégulier et désagréable à l'oreille ; on les reconnaissait à l'uniformité de leur visage, qui n'était pas basané comme celui des Tartares ; et ils approchaient de la stature élevée et de la peau blanche des Germains. Ils avaient quatre mille six cents villages[1] dans les provinces de la Bosnie et de la Pologne; et, le pays manquant de pierres et de fer, des bois mal taillés formaient leurs cabanes. Ces huttes élevées ou plutôt cachées au fond des bois, sur les bords des rivières et des marais, peuvent être comparées aux maisons du castor ; elles leur ressemblaient par une double issue, dont l'une était du côté de la terre, et l'autre du côté de l'eau ; et en tout le sauvage qu'on y trouvait était moins propre, moins actif et moins social que ce merveilleux quadrupède. La fertilité du sol, plutôt que le travail des naturels, produisait la rustique abondance des Esclavons. Ils possédaient beaucoup de moutons et de bêtes à cornes d'une grande taille; et leurs champs, où il semaient du millet et du panis[2], leur donnaient une nourriture plus grossière et moins nourrissante que le pain ; ils enfouissaient leurs trésors, pour les soustraire au pillage continuel de leurs voisins ; mais dès qu'un étranger arrivait parmi eux, ils lui en donnaient volontiers une partie; et ce peuple, d'un caractère fâcheux d'ailleurs, était recommandable par sa chasteté, sa patience et son hospitalité. Ils adoraient le maître invisible du tonnerre comme leur Dieu suprême. Les rivières et les nymphes des eaux obtenaient un culte subordonné ; et des vœux et des sacrifices composaient toutes les cérémonies de leur religion. Ils ne voulaient reconnaître ni despote, ni prince, ni magistrat; mais ils avaient trop peu d'ex-

tirer quelques lumières de Mascou (Hist. des Germains, et Annotat. 23) et de M. de Buat (Hist. des Peuples, etc., t. IX, X, XI).

[1] J'adopte la dénomination de Bulgares, d'après Ennodius (*in Panegyr. Theodorici, Opp. Sirmond*, t. I, p. 1598, 1599), d'après Jornandès (*de Rebus Geticis*, c. 5, p. 194, et *de Regn. Successione*, p. 242), d'après Théophanes (p. 185); et les chroniques de Cassiodore et de Marcellin. Le nom de Huns est trop vague. Les noms de tribus des Culturguriens et des Utturguriens n'offrent pas assez d'intérêt, et sont trop désagréables à l'oreille.

[2] Procope, *Goth.*, l. IV, c. 19. Les instructions verbales, données par ce prince, qui ne savait pas écrire, sont d'un style sauvage, figuré et original.

[1] Cette quantité est le résultat d'une liste particulière qu'offre un fragment manuscrit de l'année 550, trouvé dans la bibliothèque de Milan. Le Comte de Buat, t. XI, p. 69-189, tâche de débrouiller l'obscure géographie de ce temps-là. Il se perd souvent dans des déserts qui auraient besoin d'un guide saxon et polonais.

[2] *Panicum, milium*. (Voyez Columelle, l. II, c. 9, p. 430, édit. de Gesner; Pline, Hist. Nat., XVIII, 24, 25.) Les Sarmates faisaient une espèce de bouillie avec du millet, mêlé à du lait de jument ou à du sang. Au milieu des richesses de la culture moderne, on nourrit de la volaille, et non pas des héros, avec du millet. (Voyez les dictionnaires de Bomare et de Miller.)

périence et des passions trop fortes pour s'assujettir à un système de lois communes ou de défense générale. Ils montraient quelques égards volontaires à la vieillesse et à la valeur; mais chaque tribu et chaque village était une sorte de république à part; et, comme on ne pouvait forcer personne, il fallait persuader tout le monde. Ils combattaient à pied, presque nus, et n'ayant qu'un bouclier mal fait pour arme défensive. Ils n'employaient alors que l'arc, un carquois rempli de traits empoisonnés, et une longue corde qu'ils jetaient adroitement de loin, et avec laquelle ils saisissaient leur ennemi par un nœud coulant. L'ardeur, l'agilité et la fermeté des fantassins esclavons les rendaient dangereux; ils nageaient, ils plongeaient, ils demeuraient long-temps sous l'eau, en respirant à l'aide d'une canne creusée, et souvent ils se plaçaient en embuscade dans une rivière ou dans un lac, c'est-à-dire dans des lieux où on ne devait pas les supposer; mais les espions ou les coureurs se chargeaient de ces exploits. L'art militaire était étranger aux Esclavons; leur nom était obscur, et leurs conquêtes ont été sans gloire [1].

J'ai dessiné quelques traits généraux du portrait des Esclavons et des Bulgares; mais je ne cherche pas à fixer les bornes des lieux habités par ces peuplades, que les barbares eux-mêmes ne connaissaient pas exactement, ou ne respectaient pas. On les jugeait plus ou moins imposans selon qu'ils se trouvaient plus ou moins près de l'empire; et les Antes [2], tribu d'Esclavons qui fournit à Justinien une occasion d'ajouter un nom de plus à la liste de ses conquêtes [1], occupaient les plaines de la Moldavie et de la Valachie. On éleva contre les autres les fortifications de la partie basse du Danube; et l'empereur ne négligea rien pour s'assurer l'alliance d'un peuple établi sur la route des nations du Nord qui venaient faire des incursions vers le Midi, route qui fournit une espèce de canal de deux cents milles, entre les montagnes de la Transylvanie et la mer de l'Euxin. Mais les Antes n'avaient ni le pouvoir, ni la volonté de contenir ce torrent; et les autres Esclavons, armés à la légère, suivaient les traces de la cavalerie des Bulgares, qu'ils égalaient presque en vitesse. En donnant une pièce d'or à chaque soldat on se procurait une retraite sûre et facile à travers le pays des Gépides, maîtres du passage du Haut-Danube [2]. Les espérances ou les craintes des Barbares, leur union, ou leur discorde intestine, un ruisseau qui gelait ou qui n'avait pas assez de profondeur, une récolte de blés ou de vins qui excitait leur convoitise, la prospérité ou l'embarras des Romains, telles furent les causes de ces incursions des barbares qui se renouvelaient chaque année avec les mêmes ravages, et qu'il serait fastidieux de raconter en détail [3]. L'année et peut-être le mois où Ravenne ouvrit ses portes, les Huns et les Bulgares firent une incursion si désastreuse, qu'elle effaça presque le souvenir de leurs incursions antérieures. Ils se répandirent des faubourgs de Constantinople au golfe de l'Ionie; ils détruisirent trente-deux villes ou châteaux; ils rasèrent Potidée, que les Athéniens avaient bâtie, et que Philippe avait assiégée, et repassèrent le Danube, traînant cent vingt mille sujets de Justinien à la queue de leurs chevaux. Dans une incursion postérieure, ils percèrent le mur de la

[1] Voyez, sur le nom, la situation et les mœurs des Esclavons, un témoignage du sixième siècle, dans Procope (*Goth.*, l. II, c. 26; l. III, c. 14). Voyez aussi ce qu'en dit l'empereur Maurice (*Stratagemat.*, l. II, c. 5, *apud Mascou, annotat.* 31.) Je ne crois pas que les Stratagèmes de Maurice aient été imprimés ailleurs qu'à la suite de l'édition de la Tactique d'Arrien, par Scheffer (Upsal, 1664; Fabric. *Biblioth. Græc.*, l. IV, c. 8, t. III, p. 278); livre rare, et que jusqu'ici je n'ai pu me procurer.

[2] « Antes eorum fortissimi... Taysis qui rapidus et vorticosus in Histri fluente furens devolvitur. » (Jornandès, c. 5, p. 194, édit. Murator.; Procop., *Goth.*, l. III, c. 14, et *de Ædif.*, l. IV, c. 7). Le même Procope dit que les Goths et les Huns étaient voisins, *γειτονοῦντα*, du Danube. (*de Ædif.*, l. IV, c. 1.)

[1] Le titre d'*Anticus*, que prit Justinien dans les lois et les inscriptions, fut adopté par ses successeurs; et le crédule Ludewig le justifie. (*in Vit. Justinian.*, p. 515.) Il a fort embarrassé les gens de loi du moyen âge.

[2] Procope, *Goth.*, l. IV, c. 25.

[3] Procope dit qu'une incursion des Huns arriva en même temps qu'une comète : il s'agit peut-être de la comète de 531. (*Persic.*, l. II, c. 4.) Agathias (l. 5, p. 154, 155) emprunte de son prédécesseur quelques faits sur les premières incursions des barbares.

Chersonèse de Thrace, ils démolirent les édifices, et égorgèrent les habitans; ils traversèrent hardiment l'Hellespont, et retournèrent ensuite auprès de leurs camarades, chargés des dépouilles de l'Asie. Un autre détachement, qui parut aux Romains une horde effrayante, s'avança sans trouver d'obstacles du pas des Thermopyles à l'isthme de Corinthe; et les historiens ont jugé indignes de leur attention les derniers ravages qui ont achevé la ruine de la Grèce. Les ouvrages que fit élever Justinien pour la protection de ses sujets, mais à leurs dépens, ne servirent qu'à montrer la faiblesse des parties négligées; et les garnisons abandonnaient, ou les barbares escaladaient les murs que la flatterie disait imprenables. Trois mille Esclavons, qui eurent l'insolence de se se diviser en deux troupes, découvrirent la faiblesse et la misère de ce règne triomphant. Ils passèrent le Danube et l'Èbre; ils vainquirent les généraux romains qui osèrent s'opposer à leur marche, et ils pillèrent impunément les villes de la Thrace et de l'Illyrie, dont chacune avait un assez grand nombre d'armes et d'habitans pour accabler une troupe d'assaillans si méprisable. Si cette audace des Esclavons mérite des éloges, elle fut souillée par les cruautés qu'ils commirent de sang-froid contre leurs prisonniers. On dit que sans distinction de rang, d'âge et de sexe, ils empalaient et écorchaient leurs captifs; qu'ils les suspendaient à quatre poteaux et qu'ils les faisaient mourir à coups de massue; qu'ils les enfermaient dans des bâtimens spacieux, et les y laissaient périr dans les flammes avec le butin et le bétail qui pouvait retarder la fuite de ces farouches vainqueurs [1]. Il faut peut-être réduire le nombre de leurs atrocités; peut-être qu'on a aggravé la nature de leurs violences, et que le terrible droit de représailles les excusa quelquefois. Lorsque les Esclavons assiégèrent Topirus [2], la défense obstinée de cette place les irrita, et ils massacrèrent quinze mille hommes: toutefois ils épargnèrent les femmes et les enfans, et ils retenaient toujours les captifs les plus précieux pour les condamner au travail, ou en tirer une rançon. La servitude de ces captifs n'était pas rigoureuse; et leur délivrance, qu'ils obtenaient bientôt, s'achetait à un prix modéré. Mais Procope a exhalé sa juste indignation sous la forme de la plainte et du reproche; il ne craint pas d'assurer que, dans un règne de trente-deux ans, chacune des incursions annuelles des barbares enleva deux cent mille hommes à l'empire romain. La population entière de la Turquie européenne, qui embrasse à peu près les provinces de Justinien, n'offre peut-être pas les six millions d'habitans qui sont le résultat de cette incroyable évaluation [1].

Au milieu de ces obscures calamités, l'Europe sentit le choc d'une révolution qui fit connaître pour la première fois le nom et la nation des Turcs. Le fondateur de ce peuple guerrier fut, dit-on, allaité par une louve, ainsi que Romulus; et la représentation de cet animal sur les bannières des Turcs a donné l'idée d'une fable inventée par les bergers du Latium et ceux de la Scythie, sans que les uns et les autres se fussent concertés. On trouve à une distance égale de la mer Caspienne, de la mer Glaciale, de la mer de la Chine, et de celle du Bengale, une chaîne de montagnes remarquables, qui est le centre et peut-être le sommet de l'Asie, et que, dans la langue de diverses nations, on appelle Imaüs, Caf [2], et Altai, les montagnes d'or, et la ceinture de la terre. Les flancs des collines produisent des minéraux, et les Turcs, la portion la plus méprisée des esclaves du grand khan des Geougens, y travaillent à for-

[1] Les cruautés des Esclavons sont racontées ou exagérées par Procope (*Goth.*, l. III, c. 29, 38). Quant à la douceur et à la générosité de leur conduite envers leurs prisonniers, nous pouvons citer l'autorité un peu plus récente de l'empereur Maurice. (*Stratagem.*, l. II, c. 5.)

[2] Topirus était située près de Philippe, dans la Thrace ou la Macédoine, en face de l'île de Thasos, et à douze journées de Constantinople. (Cellarius, t. I, p. 676, 840.)

[1] Si l'on en croit les Anecdotes (c. 18), après ces incursions, les provinces situées au sud du Danube ressemblaient au désert de la Scythie.

[2] On lit dans quelques auteurs, depuis Caf jusqu'à Caf: on a peut-être voulu dire de l'Imaüs au mont Atlas. Selon la philosophie superstitieuse des Mahométans, la base du mont Caf est une émeraude, dont la réflexion produit l'azur des cieux. Ils disent que cette montagne est

ger le fer pour l'usage de la guerre [1]. Mais leur servitude ne pouvait durer que jusqu'à l'époque où un chef audacieux et éloquent persuaderait à ses compatriotes que ces armes qu'ils forgeaient pour leur maître pouvaient devenir en leurs mains les instrumens de la victoire. Ils sortirent en effet de leurs montagnes [2], et un sceptre fut la récompense de cet avis. Chaque année on chauffait un morceau de fer; le prince et les nobles maniaient successivement un marteau de forgeron; et cette cérémonie transmit d'âge en âge l'humble profession et l'orgueil raisonnable des premiers Turcs. Bertezena, qui les tira de l'esclavage, signala sa valeur et fit éclater la leur dans les combats livrés aux tribus voisines. Mais, lorsqu'il osa demander en mariage la fille du khan, on reçut avec dédain cette proposition d'un homme qui avait été esclave et un vil artisan. Une princesse de la Chine, qu'il épousa ensuite, le consola de ce dédain; et la bataille qui anéantit presque totalement la nation des Geougens établit dans la Tartarie l'empire plus redoutable des Turcs. Ils régnèrent sur le Nord; mais ils montrèrent bien la vanité des conquêtes par leur attachement à la montagne de leurs aïeux. Le camp de leur roi se trouva rarement hors de la vue du mont Altai, d'où l'Irtish descend pour arroser les riches pâturages des Calmouques [3] qui nourrissent les moutons et les bœufs les plus gras du monde entier. Le sol y est fertile, et le climat doux et tempéré. Cet heureux pays ne connaissait ni les tremblemens de terre, ni la peste; le trône de l'empereur était tourné vers l'Orient, et un loup d'or, élevé sur une pique, semblait garder l'entrée de sa tente. Le luxe et la superstition de la Chine tentèrent un des successeurs de Bertezena; mais le simple bon sens d'un barbare le fit renoncer au projet de bâtir des villes et des temples. « Les Turcs, lui dit-il, n'égalent » pas en nombre la centième partie des habitans de la Chine. Si nous balançons leur » puissance, et si nous échappons à leurs armes, c'est parce que, livrés à la guerre et à » la chasse, nous errons sans demeures fixes. » Sommes-nous en force? nous nous avançons et nous faisons des conquêtes. Sommes-nous faibles? nous nous retirons, et » nous nous tenons cachés. Si les Turcs s'emprisonnaient dans les murs d'une ville, la » perte d'une bataille détruirait leur empire. » Les bonzes ne prêchent que la patience, » l'humilité et l'abnégation du monde. Prince! » ce n'est pas la religion des héros. » Ils adoptèrent avec moins de répugnance la doctrine de Zoroastre; mais la plus grande partie de la nation suivit sans examen les opinions, ou plutôt les usages de ses ancêtres. Ils n'accordaient qu'à la divinité suprême les honneurs du sacrifice; ils reconnaissaient, dans leurs hymnes grossiers, ce qu'ils devaient à l'air, au feu, à l'eau, et à la terre; et les prêtres tiraient quelques profits de l'art de la divination. On trouvait de la rigueur et de l'impartialité dans leurs lois qui n'étaient pas écrites; ils condamnaient le voleur à une restitution décuple; ils punissaient de mort l'adultère, le crime de trahison, et l'assissinat; et quant à la lâcheté, ce qu'on voyait rarement, aucune peine ne leur paraissait trop sévère. Lorsque les nations sujettes marchaient sous la bannière des Turcs, on comptait les hommes et les chevaux par millions; une de leurs armées contenait quatre cent mille soldats effectifs, et en moins

sensitive dans ses racines et dans ses nerfs, et que leur vibration cause, à l'ordre de Dieu, les tremblemens de terre. (D'Herbelot, p. 230, 231.)

[1] La Sibérie fournit le fer le meilleur et le plus abondant du monde entier, et les Russes exploitent plus de soixantes mines dans les parties méridionales de cette province. (Strahlenberg, Hist. de Sibérie, p. 342, 387; Voyage en Sibérie, par l'abbé Chappe d'Auteroche, p. 603-608, édit. in-12, Amsterdam, 1770.) Les Turcs vendaient du fer, et les ambassadeurs romains, par une étrange obstination, crurent toujours que leur pays n'en produisait point. (Menander, *in Excerpt. Legat.*, p. 152.)

[2] De Irgana-Kon (Abulghazi Khan, Hist. généalogique des Tatars, p. II, c. 5, p. 71-77; c. 15, p. 155). La tradition qu'ont conservée les Mogols des quatre cent cinquante années qu'ils passèrent dans les montagnes est d'accord avec les époques chinoises de l'histoire des Huns et des Turcs, de Guignes (t. I, part. II, p. 376) et avec les vingt générations qui s'écoulèrent jusqu'à Gengis.

[3] Le pays des Turcs, aujourd'hui le pays des Calmouques, se trouve bien décrit dans l'Histoire généalogique, etc. (p. 521-562). Les notes curieuses du traducteur français ont été étendues et mises en ordre dans le second volume de la version anglaise.

de cinquante ans ils furent, dans la paix et dans la guerre, alliés des Romains, des Persans et des Chinois. Il semble qu'ils possédaient, ou qu'ils avoisinaient au nord le Kamschatka; du moins on trouve dans les auteurs un pays qui ressemble à cette péninsule, un peuple de chasseurs et de pêcheurs, qui avait des traîneaux menés par des chiens, et des habitations souterraines. Ils ignoraient l'astronomie; mais une observation faite par des savans chinois, avec un gnomon de huit pieds, place le camp de leur roi au quarante-neuvième degré de latitude, et annonce qu'ils s'arrêtèrent au troisième ou du moins au dixième degré du cercle polaire [1]. La plus brillante de leurs conquêtes vers le midi, fut celle des Nephtalites ou des Huns blancs, nation guerrière et policée à quelques égards, qui possédait les villes commerçantes de Bochara et de Samarcande, qui avait vaincu le monarque de Perse, et porté ses armes victorieuses sur les rives et jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Du côté de l'Occident, la cavalerie turque s'avança jusqu'au lac Méotis; elle traversa ce lac sur la glace. Le khan, qui habitait au pied du mont Altai, ordonna d'assiéger Bosphorus [2], ville soumise volontairement à Rome, et dont les princes avaient été jadis amis des Athéniens [3]. A l'Orient, les Turcs envahirent la Chine, toutes les fois que la vigueur de ce gouvernement se relâcha. L'histoire nous apprend qu'ils fauchèrent leurs faibles ennemis, comme on fauche du chanvre et des herbages, et que les mandarins applaudirent à la sagesse d'un empereur qui repoussa les barbares avec des lances d'or. L'étendue de l'empire des Turcs détermina un de leurs souverains à partager l'autorité avec trois princes de son sang, qui oublièrent bientôt ce qu'ils lui devaient de reconnaissance et de fidélité. Le luxe fatal à tous les peuples, excepté à un peuple industrieux, énerva les conquérans; la Chine exhorta les nations vaincues à recouvrer leur indépendance; et le règne des Turcs ne dura que deux siècles. C'est à une époque bien postérieure, que cette nation et son empire ont reparu dans les contrées méridionales de l'Asie; et je laisserai dans l'oubli les dynasties qui succédèrent aux Turcs, puisque leur histoire n'a point de rapport avec la décadence et la chute de l'empire romain [1].

Les Turcs, dans leurs rapides conquêtes, attaquèrent et subjuguèrent la nation des Ogors et des Vauchonites établis sur les bords du Til, qu'on surnommait le Noir, à cause de la couleur de ses eaux et de ses sombres forêts [2]. Le Khan des Ogors fut tué avec trois cents mille de ses sujets, et leurs cadavres jonchaient une étendue de quatre journées de chemin; ceux de leurs compatriotes qui échappèrent à ce massacre, reconnurent la force et la clémence des Turcs; et un petit corps d'environ vingt mille guerriers préféra l'exil à la servitude. Il suivirent le Volga, dont les bords étaient bien connus. Ils entretinrent l'erreur des nations qui les confondaient avec les Avars, et ils répandirent la terreur sous ce nom redouté, lequel toutefois n'avait pas sauvé du joug des Turcs les véritables Avars [3]. Après une longue

[1] Visdelou, p. 141, 151. Quoique ce fait appartienne rigoureusement à une tribu subordonnée qui parut ensuite, j'ai cru devoir le placer ici.

[2] Procope, *Persic.*, l. I, c. 12; l. II, c. 3. M. de Peyssonnel (Observations sur les peuples barbares, p. 99, 100) dit que la distance entre Caffa et l'ancienne ville de Bosphorus est de seize grandes lieues tartares.

[3] On trouve dans un mémoire de M. de Boze (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. VI, p. 549-565) la liste des anciens rois et des médailles du Bosphore Cimmérien. L'oraison de Démosthènes contre Leptines (Leiske, *Orator. græc.*, t. I, p. 466, 467) parle de la reconnaissance d'Athènes.

[1] Les détails relatifs à la Chine, qu'on vient de lire à l'occasion de l'origine et des révolutions de l'empire turc, sont tirés de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. II; p. 367-462) et de Visdelou (Supplément à la Bibliothèque orientale d'Herbelot, p. 82-114). Menander (p. 108-164) et Théophylacte Simosatta (l. VII, c. 7, 8) ont recueilli le peu de mots qu'en ont dit les Grecs et les Romains.

[2] Le Til ou Tula, selon M. de Guignes (t. I, part. II, p. 58 et 352) est un ruisseau du désert, qui tombe dans l'Oron, Selinga, etc. (Voyez Bell, Voy. de Pétersbourg à Pékin, vol. II, p. 124.) Toutefois sa description du Keat, sur lequel il s'embarqua jusqu'à l'Oby, présente le nom et les attributs des rivières noires (p. 139).

[3] Théophylacte, l. VII, c. 7, 8. Toutefois M. de Guignes n'a pu retrouver les véritables Avars; et cite-t-on un peuple plus imposant que cette nation, que Théophylacte appelle les *faux Avars?* Les Turcs eux-mêmes avouèrent que les Ogors fugitifs avaient droit de prendre ce nom. (Ménandre, p. 108.)

marche, ils arrivèrent au pied du Caucase, dans le pays des Alains [1] et des Circassiens, où ils entendirent parler pour la première fois de la splendeur et de la faiblesse de l'empire romain. Ils prièrent le roi des Alains leurs confédérés de les mener à cette source des richesses, et le gouverneur de Lazyca permit à leur ambassadeur de se rendre à Constantinople par la mer de l'Euxin. Tous les habitans de la capitale examinèrent avec curiosité et avec effroi les barbares qui composaient la suite de ces envoyés. Des rubans nouaient leur longue chevelure, qui tombait en tresses sur leur dos; mais ils avaient d'ailleurs le costume des Huns. Lorsqu'ils furent admis à l'audience de Justinien, Candish, le premier des ambassadeurs, adressa ces paroles à l'empereur : « Vous voyez devant vous les représentans de la plus forte et de la plus » nombreuse des nations, des invincibles » Avars. Nous voulons mourir à votre ser» vice, et nous sommes en état de vaincre et » de détruire tous les ennemis qui troublent » aujourd'hui votre repos. Mais nous atten» dons, pour prix de notre alliance, et pour » récompense de notre valeur, des largesses » précieuses, des subsides annuels, et de fer» tiles domaines. » Justinien régnait depuis plus de trente ans, et il en avait au moins soixante-quinze lorsque cette ambassade arriva. Son esprit ainsi que son corps étaient faibles et languissans; et le vainqueur de l'Afrique et de l'Italie, sans s'occuper des intérêts permanens de ses peuples, ne songeait qu'à finir sa carrière au sein de la paix, même de celle qui devait compromettre sa gloire. Il prononça au sénat un discours étudié; il y annonça la résolution de dissimuler l'insulte et d'acheter l'amitié des Avars; et le sénat applaudit, comme les mandarins de la Chine, à l'incomparable sagesse et à la rare prévoyance du souverain. On chercha aussitôt à captiver les barbares par les charmes du luxe : on leur donna des vêtemens de soie, des colliers et des chaînes d'or, des lits qui avaient de la mollesse et de l'éclat. Les ambassadeurs partirent de Constantinople satisfaits d'un si bon accueil; et Valentin, un des gardes de l'empereur, fut envoyé dans leur camp, situé au pied du Caucase. Comme leur destruction ou leur succès offrait des avantages à l'empire, il les engagea à former une invasion dans les pays ennemis de Rome; et les dons et les promesses qu'on leur fit les déterminèrent sans peine à des entreprises analogues à leur passion dominante. Les fuyards que la terreur éloignait des Turcs passèrent le Tanaïs et le Borysthène, et pénétrèrent dans le centre de la Pologne et de l'Allemagne, violant la loi des nations et abusant des droits de la victoire. En moins de dix ans ils campèrent sur les rives du Danube et de l'Elbe; ils exterminèrent plusieurs tribus de Bulgares et d'Esclavons, et ce qui resta de ces deux nations devint tributaire et vassal sous le drapeau des Avars. Le chagan, titre particulier de leur roi, affectait toujours de cultiver l'amitié de l'empereur; et Justinien songeait à les établir dans la Pannonie, afin de balancer la force des Lombards. Mais la vertu ou la perfidie d'un Avar annonça la secrète inimitié et les ambitieux desseins de ses compatriotes; ils se plaignirent hautement de la politique timide et jalouse de la cour de Constantinople, qui retenait et leur ambassadeur et les armes qu'on leur avait permis d'acheter dans la capitale de l'empire [1].

Il faut peut être attribuer à une ambassade des vainqueurs des Avars [2] les changemens qu'on vit ensuite dans la disposition des em-

[1] On trouve les Alains dans l'Histoire généalogique des Tartares, p. 617, et dans les cartes de d'Anville. Ils s'opposèrent à la marche des généraux de Gengis autour de la mer Caspienne, et ils furent détruits dans une grande bataille. (Hist. de Gengis-Kan, l. IV, c. 9, p. 447.)

[1] Les détails sur les ambassades et les premières conquêtes des Avars se trouvent dans Ménandre (*Exc. Leg.*, p. 99, 100, 101, 154, 155), Théophanes (p. 196), *Historia Miscella* (l. XVI, p. 109), et Grég. de Tours (l. IV, c. 23, 29), dans les Historiens de France (t. II, p. 214, 217).

[2] Théophanes (*Chron.*, p. 204), et l'*Hist. Miscella* (l. XVI, p. 110), selon l'interprétation que donne M. de Guignes (t. I, part. 2, p. 354), *semble* parler d'une ambassade turque auprès de Justinien; mais il est certain que celle de Maniach, dans la quatrième année de Justin, successeur de Justinien, est la première qui vint à Constantinople. (Ménandre, p. 108.)

pereurs. La nation des Turcs, devant laquelle les Avars fuyaient, regrettait de ne pouvoir les atteindre, et gardait son ressentiment. Ses ambassadeurs suivirent les pas des vaincus jusqu'au Jaik, au Volga, au mont Caucase, à la mer de l'Euxin et à Constantinople; ils se présentèrent enfin devant le successeur de Constantin, et lui déclarèrent qu'il ne devait pas embrasser la cause d'une troupe de rebelles et de fugitifs. Le commerce eut aussi quelque part à cette négociation; et les Sogdoïtes, alors tributaires, profitèrent de l'occasion, pour ouvrir, par le nord de la mer Caspienne, une nouvelle route à l'exportation des soies de la Chine, dans l'empire romain. Les Persans, aimant mieux la navigation par l'île de Ceylan, avaient arrêté les caravanes de Bochara et de Samarcande; ils avaient brûlé les soies qu'elles portaient. Des ambassadeurs turcs moururent en Perse; on crut qu'ils étaient morts empoisonnés, et le khan permit à Maniach, prince des Sogdoïtes, son fidèle vassal, de proposer à la cour de Bysance un traité contre leur ennemi commun. Maniach et ses collègues apportèrent de riches présens, et il étala toutes les richesses de l'Asie; contraste assez frappant avec la misère des sauvages du Nord. Leurs lettres écrites en caractère et en langue scythes annonçaient un peuple qui connaissait un peu les sciences[1]. Ils firent l'énumération des conquêtes des Turcs; ils offrirent leur amitié et leurs secours; et, pour montrer leur bonne foi, ils dévouèrent aux plus affreux malheurs, eux et Disabul leur maître, s'ils manquaient à leur parole. Les ambassadeurs d'un monarque puissant et éloigné furent accueillis d'une manière hospitalière. La vue des vers à soie et des métiers qui travaillaient la matière précieuse que fournissent ces insectes affligea les Sogdoïtes : l'empereur renonça ou parut renoncer aux fugitifs Avars; il accepta l'alliance des Turcs; et un de ses ministres porta au pied du mont Altai la ratification du traité. Sous les successeurs de Justinien, l'amitié des deux nations s'accrut par des rapports fréquens; les vassaux du khan les plus favorisés en eurent aussi avec la cour de Bysance; et cent six Turcs qui étaient venus à Constantinople à différentes époques partirent en même temps pour retourner dans leur patrie. L'histoire n'indique pas le temps qu'il fallait pour se rendre de cette ville au mont Altai; il eût été difficile de donner les détails de cette route, qui traversait les déserts, les montagnes, les rivières et les marais sans nom de la Tartarie; mais il nous reste une description curieuse de la réception qu'on fit aux ambassadeurs romains dans le camp des Turcs. Lorsqu'on les eut purifiés avec du feu et de l'encens, d'après un usage qu'on observait encore sous les fils de Gengis, on les admit à l'audience de Disabul. La tente de ce prince se trouvait au fond d'une vallée de la montagne d'or; il était assis dans un fauteuil monté sur des roulettes, auquel on attelait un cheval au besoin. Dès qu'ils eurent remis leurs présens, ils prononcèrent une harangue pompeuse : ils dirent que l'empereur romain formait des vœux pour que la victoire accompagnât les armes des Turcs, pour que leur règne fût long et prospère, et que, sans jalousie et sans tromperie, une alliance étroite se perpétuât à jamais entre les deux nations les plus puissantes de la terre. La réponse de Disabul ne fut pas moins amicale; et les ambassadeurs se placèrent à côté de lui à un festin qui dura la plus grande partie de la journée. Des tapisseries de soie environnaient la tente; et on servit une liqueur tartare qui du moins enivrait comme le vin. Le repas de la journée suivante fut plus somptueux; les tapisseries de soie de la seconde tente représentaient diverses figures, et la chaise du prince, les coupes et les vases étaient d'or : des colonnes de bois doré soutenaient un beau pavillon; un lit d'or pur reposait sur quatre paons de même métal, et devant la tente on voyait, sur des chariots, des plats, des statues et des bassins d'argent massif et d'un travail admirable,

[1] Les Russes ont remarqué des caractères et des hiéroglyphes grossiers sur les médailles, les tombeaux, les idoles, les rochers, les obélisques, etc., trouvés aux environs de l'Irtish et du Yenissei. (Strahlenberg, Hist. de la Sibérie, p. 324, 346, 429.) Hyde (*de Religione veterum Persarum*, p. 521, etc.) a donné deux alphabets du Thibet et des Eygours. Je soupçonne dès long-temps que *toutes* les connaissances des Scythes, *quelques-unes* et peut-être une *grande partie* des connaissances des Indiens, sont venues des Grecs de la Bactriane.

qui annonçaient la valeur plutôt que l'industrie de ce peuple. Lorsque Disabul marcha à la tête de ses armées vers la frontière de la Perse, les envoyés romains suivirent le camp des Turcs durant plusieurs jours, et on ne les renvoya qu'après leur avoir accordé la préséance sur un ambassadeur du grand roi, dont les clameurs immodérées interrompirent le silence du banquet. La puissance et l'ambition de Cosroës cimentèrent l'union des Turcs et des Romains voisins de ses états. Mais ces nations éloignées suivirent bientôt leurs intérêts particuliers, sans se souvenir de leurs sermens et de leurs traités. Tandis que le successeur de Disabul célébrait les obsèques de son père, il reçut les ambassadeurs de l'empereur, qui proposèrent d'envahir la Perse, et soutinrent avec fermeté les reproches peut-être justes de cet orgueilleux barbare. « Vous voyez mes dix doigts, leur » dit le khan; vous autres Romains, vous » avez un aussi grand nombre de langues; » mais ce sont des langues de tromperie et » de parjure. Vous me tenez un langage, et » vous en tenez un autre à mes sujets; et » chaque nation est trompée tour à tour par » votre perfide éloquence. Vous précipitez » vos alliés dans la guerre et dans les périls. » Vous jouissez de leurs travaux, et vous » négligez vos bienfaiteurs. Retournez promp- » tement chez vous, et dites à votre maître » que les Turcs ne peuvent ni dire ni par- » donner un mensonge, et qu'il recevra bien- » tôt le châtiment qu'il mérite. Tandis qu'il » sollicite mon amitié par des paroles flatteu- » ses et perfides, il est ligué avec mes lâches » et fugitifs Varchonites. Si je daigne marcher » contre ces esclaves dignes de mépris, le » bruit de nos fouets les fera trembler. Mes » innombrables cavaliers les écraseront, » comme des fourmis, sous les pieds de leurs » chevaux. Je sais la route qu'ils ont suivie » pour envahir une partie de votre empire; » et je ne serai point arrêté par le vain pré- » texte que le Caucase sert de barrière aux » Romains, et que cette barrière est impre- » nable; je suis instruit du cours du Niester, » du Danube et de l'Èbre. Les nations les » plus guerrières ont cédé aux Turcs; et tous » les pays qu'éclaire le soleil depuis son le- » ver jusqu'à son coucher forment mon hé- » ritage. » Malgré cette menace, les Turcs et les Romains ne tardèrent pas à renouveler une alliance qui convenait aux uns et aux autres. Mais l'orgueil du khan dura plus que sa colère; et, lorsqu'il annonça une conquête importante à l'empereur Maurice son ami, il se disait toujours le maître des sept races et le souverain des sept climats de la terre [1].

Le titre du roi du monde a produit souvent des disputes entre les souverains de l'Asie; et ces disputes mêmes prouvent qu'il n'appartenait à aucun des compétiteurs. Le royaume des Turcs était borné par l'Oxus ou le Gihon, et cette grande rivière séparait Touran de la monarchie rivale d'Iran ou de la Perse, moins étendue, mais contenant peut-être des forces, et une population plus nombreuse. Les Perses, qui alternativement attaquèrent et repoussèrent les Turcs, étaient toujours gouvernés par la maison de Sassan, laquelle monta sur le trône trois siècles avant le règne de Justinien. Cabades ou Kobad, son contemporain, avait fait la guerre avec succès contre l'empereur Anastase; mais des dissensions civiles et religieuses troublèrent le règne de ce prince. D'abord prisonnier de ses sujets, et exilé ensuite dans la Perse son ennemie, il recouvra sa liberté en prostituant sa femme, et il remonta sur le trône avec le secours dangereux et mercenaire des barbares qui avaient tué son père. Les nobles sentirent que Kobad ne pardonnerait jamais à ceux qui l'avaient chassé, peut-être même à ceux qui l'avaient rétabli. Le peuple fut trompé et excité par le fanatisme de Mazdak [2], qui prêchait la communauté des femmes [3] et l'égalité de tous les hommes, tandis qu'il

1 Tous ces détails sur les ambassades des Turcs et des Romains, si curieux dans l'histoire des mœurs des hommes, sont tirés des Extraits de Ménandre (p. 106-110, 151-154, 161-164), où l'on regrette souvent le défaut d'ordre et de liaison.

2 Voyez d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 568, 920); Hyde, (*de Religione veterum Persarum*, c. 21, p. 290, 291); Pocock (*Specimen Hist. Arab.*, p. 70, 71); Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 176); Texeira (*in Stevens*, *Hist. of Persia*, l. I, c. 34).

3 Le bruit de cette nouvelle loi sur la communauté des femmes se propagea bientôt en Syrie (Asseman., Biblioth.

appropriait à l'usage de ses sectaires les domaines les plus fertiles et les femmes les plus belles. Ces désordres, que fomentèrent ses lois et son exemple [1], remplirent d'amertume la vieillesse du monarque de Perse; et, ce qui augmentait ses craintes, il voulait changer l'ordre de succession suivi jusque alors en faveur de son troisième fils, celui qu'il aimait le plus, et qui s'est rendu si célèbre sous les noms de Cosroës et de Nushirvan. Afin que ce jeune homme fît plus d'impression sur les peuples, il pria l'empereur Justin de l'adopter. L'espoir de la paix disposait la cour de Bysance à y consentir, et Cosroës allait se procurer un titre spécieux à l'héritage de son père adoptif. Mais le questeur Proclus écarta les maux qui pouvaient en résulter; il demanda si l'adoption se ferait comme une cérémonie civile, ou comme une cérémonie militaire [2]. La négociation se rompit tout-à-coup; et cette offense demeura gravée dans l'esprit de Cosroës, qui avait pris la route de Constantinople, et qui se trouvait déjà sur les bords du Tigre. Son père mourut bientôt après. On lut son testament dans l'assemblée des nobles; et une faction puissante, préparée à le soutenir, éleva Cosroës au trône de la Perse, sans égard pour les droits de ses frères. Il régna trente-huit ans [3], et les nations de l'Orient ont proclamé d'âge en âge SA JUSTICE.

Mais, dans l'opinion des sujets et dans celle des rois eux-mêmes, la justice d'un monarque ne l'oblige que rarement au sacrifice de ses passions et de ses intérêts. Les vertus de Cosroës furent celles d'un conquérant qui est excité par l'ambition et retenu par la prudence, qui confond la grandeur et le bonheur d'une nation, et qui immole tranquillement des milliers d'hommes à la réputation ou au plaisir d'un seul. On qualifierait aujourd'hui de tyrannie l'administration domestique du juste Nushirvan. Ses deux frères aînés furent privés de leurs droits à la couronne : placés depuis cette époque entre le rang suprême et la condition des sujets, ils craignirent pour leur vie, et furent redoutés de leur maître. La frayeur, ainsi que la vengeance, pouvait les porter à la rébellion : on les accusa d'une conspiration; l'auteur de leurs maux se contenta de la preuve la plus légère, et ordonna la mort de ces deux princes malheureux, et celle de leurs parens et de leurs amis. Un vieux général, touché de compassion, sauva et renvoya un jeune innocent; et cet acte d'humanité, que révéla son fils, lui fit perdre le mérite d'avoir soumis douze nations à la Perse. Le zèle et la prudence de Mébodes avaient donné le sceptre à Cosroës; mais, comme il n'obéit aux ordres du roi qu'après avoir achevé une revue dont il était occupé, on lui ordonna tout de suite de se rendre au trépied de fer, placé devant la porte du palais [1] : on était puni de mort, lorsqu'on soulageait ou qu'on approchait la victime qui s'y trouvait. L'orgueil inflexible et la froide ingratitude du fils de Kobad se plurent à y laisser languir plusieurs jours Mebodes avant de lui envoyer son arrêt. Mais le peuple, et surtout celui de l'Orient, est disposé à pardonner et même à applaudir à la cruauté du prince, qui frappe les têtes

Orient., t. III, p. 412) et dans la Grèce (Procope, *Persic.*, l. I, c. 5).

[1] Il offrit sa femme et sa sœur au prophète; mais les prières de Nushirvan sauvèrent sa mère; et le prince indigné, se servant toujours de l'humiliation à laquelle sa piété filiale l'avait réduit : *Pedes tuos deosculatus*, dit-il ensuite à Mazdack, *cujus fetor adhuc nares occupat.* (Pocock, *Specimen Hist. Arab.*, p. 71.)

[2] Procope, *Persic.*, l. I, c. 11. Proclus n'eut-il pas trop de prévoyance? Les dangers qu'il craignait n'étaient-ils pas imaginaires? L'excuse du moins qu'on adopta était injurieuse à une nation qui savait lire : *υ γραμμασι οι βαρβαροι τυς παιδας ποιυνται αλλ' ὁπλων σκευη.* Je doute beaucoup qu'il y eût des formes d'adoption en Perse.

[3] Pagi (t. II, p. 543-626) a prouvé, d'après Procope et Agathias, que Cosroës Nushirvan monta sur le trône la cinquième année du règne de Justinien, A. D. 531, avril 1; — A. D. 532, avril 1; et Jean Malala (t. II, p. 211) nous donne la véritable chronologie, qui est d'accord avec celle des Grecs et des Orientaux. Cabades ou Kobad, après un règne de quarante-trois ans et deux mois, tomba malade le 8 et mourut le 13 septembre, A. D. 531, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Selon les annales d'Eutichius, Nushirvan régna quarante-sept ans et six mois; et, si cela est, il faut placer sa mort au mois de mars de l'année 579.

[1] Procope, *Persic.*, l. I, c. 23; Brisson, *de Regn. Pers.*, p. 494. C'est à la porte du palais d'Ispahan qu'on envoyait les hommes disgraciés ou condamnés à la mort. (Chardin, Voy. en Perse, t. IV, p. 312, 313.)

élevées, ou ces esclaves ambitieux qui se sont décidés volontairement à vivre de sourires, et à mourir du coup-d'œil irrité d'un monarque capricieux. Nushirvan ou Cosroës mérita le surnom de Juste par la manière dont il exécuta les lois, qu'il n'eut pas la tentation de violer, et dont il punit les crimes qui attaquaient sa dignité en même temps que le bonheur des individus. On remarqua la fermeté, la rigueur et l'impartialité de son gouvernement. Un des premiers soins de son règne fut de dissiper les dangereuses maximes de la communauté ou de l'égalité des biens : il restitua les terres et les femmes que les sectaires de Mazdak avaient usurpées; et les peines modérées qu'il infligea aux fanatiques et aux imposteurs confirmèrent les droits domestiques de la société. Au lieu de donner toute sa confiance à un ministre favori, il établit quatre visirs dans les quatre grandes provinces de son empire, l'Assyrie, la Médie, la Perse et la Bactriane. Lorsqu'il avait à choisir des préfets, des juges et des conseillers, il s'efforçait de faire tomber le masque qu'on porte toujours devant les rois; il voulait substituer le droit des talens aux distinctions de la naissance et de la fortune que donne le hasard. Il déclara qu'il avait l'intention de préférer les hommes qui aimaient les pauvres, et de bannir la corruption des tribunaux, comme on excluait les chiens du temple des mages. On renouvela et on publia le code des lois du premier Artaxerxès; on ordonna aux magistrats de le suivre; mais la certitude d'être puni sur-le-champ fut le meilleur gage de leur vertu. Mille agens publics ou secrets du trône surveillaient leur conduite et écoutaient leurs paroles. Le prince, affectant d'imiter le soleil dans sa rapide et salutaire carrière, visitait souvent ses provinces, des frontières de l'Inde à celles de l'Arabie. Il jugea que l'éducation et l'agriculture méritaient principalement ses soins. Dans toutes les villes de la Perse, on entretenait et on instruisait, aux dépens du public, les orphelins et les enfans des pauvres : on mariait les filles aux plus riches citoyens de leur classe; et, selon les talens divers des garçons, on les employait aux arts mécaniques ou dans des services plus honorés. Il donna des secours aux villages abandonnés; il distribua du bétail, de la semence et des instrumens de labourage aux paysans et aux fermiers qui se trouvaient hors d'état de cultiver leurs terres; il arrosa les campagnes avec économie et avec habileté [1]. La prospérité de ce royaume fut la suite et la preuve de ses vertus. Ses vices furent ceux du despotisme oriental; et, dans la longue rivalité entre Cosroës et Justinien, l'avantage du mérite et de la fortune fut presque toujours du côté du barbare [2].

Nushirvan, célèbre par sa justice, l'est aussi par son savoir : on disait de toutes parts qu'un disciple de Platon occupait le trône de la Perse; et cette étrange nouvelle séduisit et trompa les sept philosophes grecs, qui se rendirent à sa cour. Croyaient-ils donc qu'un prince occupé sans relâche des soins de la guerre et du gouvernement discuterait avec une habileté égale à la leur les questions abstraites qui amusaient le loisir des écoles d'Athènes? Pouvaient-ils espérer que la philosophie dirigeât la conduite et réprimât les passions d'un despote qui, dès son enfance, regardait sa volonté absolue et capricieuse comme la seule règle du devoir moral [3]? C'est par ostentation que Cosroës avait fait quelques études superficielles; mais son exemple éveilla la curiosité d'un peuple ingénieux, et

[1] En Perse, le prince des eaux est un officier de l'état. Le nombre des puits et des canaux souterrains est aujourd'hui fort diminué, et la fertilité du sol a diminué dans la même proportion. Dans ces derniers temps, quatre cents puits se sont comblés près de Tauris, et on en comptait jadis quarante-deux mille dans la province de Khorasan. (Chardin, t. III, p. 99, 100; Tavernier, t. I, p. 416.)

[2] Ce que nous avons dit du caractère et du gouvernement de Cosroës est tiré de d'Herbelot (*Biblioth. Orient.*, p. 680, etc.) d'après Khondemir; d'Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 179, 180), qui est très-détaillé; d'Abulpharage (*Dynast.*, VII, p. 94, 95), qui est très-pauvre; de Tarikh Schikard (p. 144-150); de Texeira (*in Stevens.* l. I, c. 35); d'Asseman. (*Biblioth. Orient.*, t. III, p. 404-410), et de l'abbé Fourmont (Hist. de l'Acad. des Inscriptions, t. VII, p. 325-334), qui a traduit un testament authentique ou supposé de Nushirvan.

[3] Mille ans avant sa naissance, les juges de Perse avaient dit solennellement : τω βασιλευοντι Περσεων εξειναι ποιειν τὸ αν βουληται (Hérodot., l. III, c. 31, p. 210, édit. de Wesseling); et cette maxime constitutionnelle n'avait pas été négligée comme une vaine et inutile théorie.

les lumières se répandirent dans la Perse [1]. Il fonda une académie de médecine à Gondi-Sapor, située aux environs de la ville royale de Suze. Cette académie devint peu à peu une école de poésie, de philosophie et de rhétorique [2]. On écrivit les annales de la monarchie [3]; et, tandis que l'histoire récente et authentique donnait d'utiles leçons au prince et au peuple, on remplit l'histoire des premiers âges des géans, des dragons et des héros fabuleux des romans orientaux [4]. Tout étranger qui avait du savoir ou de la confiance en lui-même obtenait du monarque des largesses ou les honneurs d'une conversation familière : il accorda à un médecin grec [5] la délivrance de trois mille captifs; et les sophistes, se disputant sa faveur, furent irrités de la richesse et de l'insolence d'Uranius, celui d'entre eux qui eut le plus de succès en ce genre. Nushirvan croyait ou du moins respectait la religion des mages; et on aperçoit quelques traces de persécution sous son règne [6]. Il se permettait toutefois de comparer les dogmes des différentes sectes; et les disputes théologiques, auxquelles il présida souvent, diminuèrent l'autorité des prêtres, et éclairèrent l'esprit du peuple. Les plus célèbres écrivains de la Grèce et de l'Inde furent traduits par ses ordres en langue persane, idiome plein de douceur et d'élégance, qu'on doit parler en paradis, si l'on en croit Mahomet, mais que l'ignorance et la présomption d'Agathias traitent de sauvage et d'inharmonieux [1]. Au reste, cet historien grec pouvait douter avec raison qu'on eût traduit exactement et en entier les ouvrages de Platon et d'Aristote dans un dialecte étranger, qui devait mal exprimer l'esprit de liberté et les subtilités des discussions philosophiques; et, si la raison du philosophe de Stagyre a la même obscurité ou la même clarté dans toutes les langues, le talent dramatique et le mérite des dialogues du disciple de Socrate [2] paraissent tenir essentiellement à la grâce et à la perfection de son style attique. Nushirvan, portant ses recherches sur tout ce qui pouvait augmenter les lumières, apprit que les fables morales et politiques de l'ancien brame Pilpay se conservaient parmi les trésors des rois de l'Inde. Il envoya le médecin Perozes sur les bords du Gange, et lui enjoignit de se procurer, à quelque prix que ce fût, la communication de cet ouvrage précieux. Perozes en obtint une copie; il traduisit ces fables [3], et elles furent lues et admirées dans une assemblée de Nushirvan et de ses nobles.

[1] Agathias (l. II, c. 66-71) montre beaucoup de savoir et de grands préjugés sur la littérature de la Perse, sur les versions grecques, et sur les philosophes et les sophistes, sur le savoir ou l'ignorance de Cosroès.

[2] Asseman., *Biblioth. Orient.*, t. IV, p. 745, 746, 747.

[3] Le Shah Nameh ou le Livre des Rois est peut-être le registre, original de l'histoire, qui a été traduit en grec par Sergius (Agathias, l. v, p. 141), conservé après la conquête des Mahométans, et mis en vers, l'an 954, par Ferdoussi, poète persan. (Voyez Anquetil, Mém. de l'Académie des Inscript., t. XXXI, p. 379, et sir William Jones, *Hist. of Vader Shah*, p. 161.)

[4] Au cinquième siècle, le nom de Restom ou de Rostam, héros qui avait la force de douze éléphans, était familier chez les Arméniens. (Moses Chorenensis, *Hist. Armen.*, l. II, c. 7, p. 96, édit. de Whiston.) Au commencement du septième, le roman de Rostam et Isfendiar, écrit en langue persane, était estimé à la Mecque. (*Sale's Koran*, c. 31, p. 335; voyez aussi Maracci, *Refut. Alcoran.*, p. 544-548.)

[5] Procope, *Goth.*, l. IV, c. 10. Kobad avait un médecin grec, nommé Étienne d'Édesse, lequel était son favori. (*Persic.*, l. II, c. 26.) Le roi de Perse tirait depuis longtemps ses médecins de la Grèce, et Hérodote raconte les aventures de Democèdes de Crotone (l. III, c. 135-137).

[6] Voyez Pagi, t. II, p. 626. L'un des traités qu'il signa contenait un article sur la tolérance et la sépulture des catholiques. (Ménandre, *in Excerpt. Legat.*, p. 142.) Nushizad, fils de Nushirvan, fut chrétien, rebelle et martyr. (D'Herbelot, p. 681.)

[1] Consultez, sur la langue persane et les trois dialectes, Anquetil (p. 339-343), et Jones (p. 153-185) : αγροι-τινι γλωτῃ και αμυσοτατῃ, tel est le caractère qu'Agathias (l. II, p. 66) attribue à un idiome renommé dans l'Orient pour sa douceur poétique.

[2] Agathias désigne en particulier le Gorgias, le Phédon, les Parménides et le Timée. Renaudot (Fabricius, *Biblioth. Græca*, t. XII, p. 246-251) ne parle pas de cette version d'Aristote, faite par des barbares.

[3] J'ai vu trois copies de ces fables en trois langues diverses : 1° une traduction en grec, faite par Siméon Seth, A. D. 1100, d'après l'arabe, et publiée par Starck, à Berlin, en 1697, in-12; 2° une traduction latine, d'après le grec, intitulée *Sapientia Indorum*, et insérée par le père Poussin à la fin de son édition de Pachymer, p. 547-620, *edit. Roman.*; 3° une traduction en français, d'après le turc, dédiée en 1540 au sultan Soliman. (Contes et fables indiennes de Bidpaï et de Lokman, par MM. Galland et Cardonne. (Paris, 1778, 3 vol. in-12.) M. Warton (*History of english Poetry*, vol. II, p. 129, 131) a sur cette matière des idées plus étendues.

L'original, écrit dans la langue de l'Inde, et la traduction en langue persane, ont disparu dès long-temps; mais les califes arabes ont conservé ce monument; ils lui ont donné une nouvelle vie dans le dialecte moderne de la Perse, dans les idiomes de la Turquie, de la Syrie, du peuple hébreu et du peuple grec, et des versions successives l'ont répandu dans les langues modernes de l'Europe. Les fables de Pilpay, ainsi traduites, n'offrent plus le caractère particulier, les mœurs ni la religion des Indous, et leur mérite réel est bien au-dessous de la concision élégante de Phèdre et des grâces naïves de La Fontaine. L'auteur a développé, dans une suite d'apologues, quinze maximes de morale et de politique; mais leur composition est embarrassée, la narration est prolixe, et la moralité triviale et de peu d'effet. Pilpay a cependant le mérite d'avoir inventé une fiction agréable, qui orne la vérité, et qui adoucit aux rois la rudesse de l'instruction. Les Indiens, voulant, d'après le même principe, avertir les monarques qu'ils n'ont de forces que celles de leurs sujets, imaginèrent le jeu des échecs, qui s'introduisit encore dans la Perse, sous le règne de Nushirvan [1].

Le fils de Kobad prit possession d'un royaume en état de guerre avec l'empereur d'Orient, et les inquiétudes que lui donnait sa position domestique le déterminèrent à accorder une suspension d'armes, que Justinien désirait beaucoup acheter. Cosroës vit les ambassadeurs romains à ses pieds; il accepta vingt-deux mille marcs d'or pour prix d'une paix *perpétuelle* ou indéfinie [2] : on régla des échanges réciproques; le roi de Perse se chargea de garder les postes du Caucase; et la démolition de Dara fut suspendue, à condition que le général de l'Orient ne résiderait jamais dans cette place. L'ambition de l'empereur eut soin de profiter de cet intervalle de repos qu'il avait demandé. Ses conquêtes en Afrique furent le premier fruit de son traité; et l'avarice de Cosroës obtint une grande portion des dépouilles de Carthage, que ses ambassadeurs réclamèrent, en plaisantant, sous le masque de l'amitié [1]. Mais les trophées de Bélisaire troublèrent les illusions du grand roi, qui apprit avec étonnement, avec jalousie et avec frayeur, que la Sicile, l'Italie et Rome elle-même avaient été soumises à Justinien en trois campagnes. Connaissant peu l'art de violer les traités, il excita, en secret, Almondar, son vassal, homme plein d'audace et de ruse. Ce prince des Sarrasins, qui résidait à Hira [2], n'avait pas été compris dans la paix générale, et il faisait toujours une guerre obscure à Arethas son rival, chef de la tribu de Gassan et allié de l'empire. Il s'agissait de quelques pâturages dans la partie du désert située au sud de Palmyre. Un tribut immémorial, pour les moutons qu'on y envoyait, semblait attester les droits d'Almondar, et le Gassanite alléguait le nom latin de *strata*, chemin pavé, comme un témoignage incontestable de la souveraineté et des travaux des Romains [3]. Les deux monarques appuyèrent la cause de leurs vassaux respectifs; et, sans attendre un lent et douteux arbitrage, l'Arabe, secondé par la Perse, enrichit ses troupes des dépouilles et des captifs de la Syrie. Justinien, au lieu de repousser Almondar, essaya de le corrompre, et il engagea les nations de l'Éthiopie et de la Scythie à envahir les domaines de son rival. Mais le secours de pareils alliés était éloigné et précaire; et la découverte de cette correspondance justifia les plaintes des Goths et

[1] Voyez l'*Historia Shahiludii* du docteur Hyde. (*Syntagm. Dissertat.*. t. II, p. 61-69.)

[2] La paix perpétuelle (Procope, *Persic.*, l. I, c. 21) fut signée ou ratifiée la sixième année du règne de Justinien et sous son troisième consulat, A. D., 533, entre le premier janvier et le premier avril. (Pagi, t. II, p. 550.) Marcellinus, dans sa Chronique, prend le langage des Mèdes et des Persans.

[1] Procope, *Persic.*, l. I, c. 26.

[2] Almondar, roi de Hira, fut déposé par Kobad, et rétabli sur le trône par Nushirvan La beauté de sa mère la fit surnommer l'*Eau céleste*, dénomination qui devint héréditaire, et qu'on accorda, pour des motifs plus intéressans, aux princes arabes de la Syrie, à cause de leur libéralité au milieu d'une famine. (Pocock, *Specimen Hist. Arab.*, p. 69, 70.)

[3] Procope, *Persic.*, l. II, c. 1. Nous ignorons l'origine et l'objet de ces *strata* et de ce chemin pavé, qui se prolongeait sur un espace de dix journées, depuis Auranitis jusqu'à la Babylonie. Voyez une note latine dans la carte de l'empire d'Orient, par Delisle. Wesseling et d'Anville n'en parlent pas

des Arméniens, qui implorèrent presque en même temps la protection de Cosroës. Les descendans d'Arsaces, encore nombreux en Arménie, défendaient les restes de leur liberté nationale et de leurs droits héréditaires; et les ambassadeurs de Vitigès avaient traversé l'empire en secret pour aller exposer le danger imminent et presque inévitable du royaume d'Italie. Leurs représentations étaient bien fondées, et elles eurent du succès. « Nous sommes ici, dirent-ils, pour » défendre vos intérêts, ainsi que les nôtres. » L'ambitieux et perfide Justinien veut être » le seul maître de la terre. Depuis le moment » où l'on a signé la paix perpétuelle, ce » prince, qui se dit votre allié, et qui se » conduit comme votre ennemi, a insulté » ceux qui lui sont attachés et ceux qui le » haïssent, et il a rempli le monde de trou» bles et de sang. N'a-t-il pas attenté aux » priviléges de l'Arménie, à l'indépendance » de Colchos, et à la sauvage liberté des » montagnes Tzaniennes? N'a-t-il pas envahi » avec la même avidité la ville de Bosphore » sur le Méotis glacé, et la vallée des Pal» miers sur les côtes de la mer Rouge? Les » Maures, les Goths et les Vandales ont été » opprimés tour à tour; et chaque nation a » vu d'un œil tranquille la ruine de ses voi» sins. Prince, saisissez le moment favorable: » l'Orient n'est pas défendu, et les armées de » Justinien se trouvent avec son célèbre gé» néral dans les régions éloignées de l'Occi» dent. Si vous hésitez et si vous différez, » Bélisaire et ses troupes victorieuses revien» dront des bords du Tibre aux rives du » Tigre, et la Perse ne pourra plus avoir » d'autre satisfaction que celle d'être dévorée » la dernière [1]. » Ces raisons déterminèrent Cosroës à suivre l'exemple qu'il désapprouvait; mais ce roi ambitieux de la gloire militaire dédaigna d'imiter son rival, qui donnait ses ordres sanglans au sein de la mollesse et du fond de son palais de Bysance.

Quels que fussent les sujets de plaintes de Cosroës, il abusa de la confiance des traités; et l'éclat de ses victoires [1] pouvait seul couvrir les reproches de dissimulation et de fausseté qu'on était en droit de lui faire. L'armée persane, assemblée dans les plaines de Babylone, évita sagement les villes fortifiées de la Mésopotamie: elle suivit la rive occidentale de l'Euphrate jusqu'au moment où la ville de Dara, qui avait peu d'étendue, mais une population nombreuse, osa arrêter la marche du grand roi. Cette place, livrée ou surprise, ne tarda pas à tomber au pouvoir de l'ennemi; et, dès que Cosroës eut souillé son cimeterre du sang des habitans, il renvoya l'ambassadeur de Justinien, en le chargeant de dire à son maître en quel lieu il avait laissé les Perses. Il voulait toujours passer pour humain et équitable. Voyant une noble matrone foulée aux pieds avec son enfant, il soupira, il pleura, et implora la justice divine contre l'auteur de ces calamités. Il y fit douze mille captifs, qu'il vendit quatre cents marcs d'or. L'évêque de Sergiopolis, ville des environs, garantit cette somme; et, l'année suivante, l'insensible cupidité de Cosroës exigea la peine stipulée dans l'obligation que l'évêque avait contractée par générosité, et qu'il ne pouvait remplir. Il s'avança vers le milieu de la Syrie; mais un faible corps de troupes, qui disparut à son approche, lui ôta les honneurs de la victoire; et, comme il ne pouvait espérer de retenir ce pays sous sa domination, il y déploya toute la rapacité et toute la cruauté d'un brigand. Il assiégea successivement Hiérapolis, Berrhée ou Alep, Apamée et Chalcis. Chacune de ces villes paya une somme proportionnée à sa force et à son opulence; et leur nouveau maître les assujettit aux termes de la capitulation, sans les observer lui-même. Élevé dans la religion des mages, il trafiqua des sacriléges sans remords; et, après avoir enlevé l'or et les

[1] J'ai réduit en une harangue très-courte les deux discours des Arsacides de l'Arménie et des ambassadeurs des Goths. Procope, dans son histoire publique, paraît convaincu que Justinien donna véritablement lieu à cette guerre. (*Persic.*, l. II, c. 2, 3.)

[1] Procope raconte en détail et sans lacunes l'invasion de la Syrie, la ruine d'Antioche, etc. (*Persic.*, l. II, c. 5-14.) Les Orientaux fournissent quelques secours. D'Herbelot (p. 680) aurait dû rougir lorsqu'il les a blâmés d'avoir fait Justinien et Nushirvan contemporains. D'Anville (l'Euphrate et le Tigre) suffit, et il est satisfaisant sur la topographie de cette guerre.

pierreries d'un morceau de la vraie croix, il abandonna le bois à la dévotion des chrétiens d'Apamée. Quatorze années auparavant, un tremblement de terre avait fait d'Antioche un monceau de ruines; Justinien venait de rebâtir cette capitale de l'Orient : elle avait alors un si grand nombre d'édifices et une population si nombreuse, qu'à peine se souvenait-on de ce désastre. Antioche se trouvait défendue d'un côté par la montagne, et de l'autre par l'Oronte; mais une colline dominait la partie la plus accessible : on y négligea les précautions nécessaires, de peur de découvrir sa faiblesse à l'ennemi; et Germanus, neveu de l'empereur, ne voulut point s'enfermer dans les murs de la place. Les habitans conservaient l'esprit frivole et satirique de leurs ancêtres; un renfort de six mille soldats les enorgueillit; ils dédaignèrent une capitulation avantageuse qu'on leur offrait; et, du haut de leurs remparts, ils insultèrent la majesté du roi par des clameurs immodérées. Ses innombrables troupes escaladèrent les murs sous ses yeux; les mercenaires romains s'enfuirent par la porte opposée; et la noble résistance des jeunes citoyens d'Antioche ne servit qu'à aggraver les malheurs de leur patrie. Cosroës descendit de la montagne voisine avec les ambassadeurs de Justinien, qui ne l'avaient pas encore quitté : il affecta de déplorer, d'une voix plaintive, l'extinction et la ruine de cette peuplade malheureuse; mais le massacre continuait, et il ordonna de brûler la ville. S'il épargna la cathédrale, ce fut par avarice, et non par esprit de piété : il préserva de l'incendie l'église de Saint-Julien et le quartier qu'habitaient les ambassadeurs : le vent, qui changea, sauva aussi quelques rues éloignées; et les murs, qu'on laissa dans leur entier, attirèrent bientôt de nouveaux malheurs sur les habitans. Le fanatisme avait détruit les ornemens du bosquet de Daphné; mais Cosroës respira un air plus pur au milieu de ses ombrages et au bord de ses fontaines; et les idolâtres qu'il menait à sa suite se permirent impunément des sacrifices aux nymphes de cette agréable retraite. L'Oronte tombe dans la Méditerranée, dix-huit milles au-dessous d'Antioche. L'orgueilleux monarque alla voir le terme de ses conquêtes, et, après s'être baigné dans la mer, il offrit un sacrifice d'action de grâces au soleil, ou plutôt au créateur du soleil, que les mages adoraient. Si cet acte de superstition blessa les préjugés des Syriens, ils furent charmés de la politesse et de l'empressement que montrait le prince aux jeux du cirque; et, ayant ouï dire que Justinien protégeait la faction des *bleus*, il eut soin d'assurer la victoire aux *verts*. Le peuple tira de la discipline de son camp un sujet de consolation plus réel; et on lui demanda vainement la grâce d'un soldat qui avait imité les rapines du juste Nushirvan. Las enfin de piller la Syrie, sans toutefois qu'il eût assouvi sa cupidité, il s'avança vers l'Euphrate; il établit un pont volant aux environs de Barbalissus, et ne donna que trois jours pour le passage de sa nombreuse armée. A son retour, il fonda, à une journée du palais de Ctésiphon, une nouvelle ville, qui perpétua les noms de Cosroës et d'Antioche. Les captifs syriens y retrouvèrent la forme et la position des maisons de leur pays; on éleva pour leur usage des bains et un cirque, et une colonie de musiciens et de conducteurs de chars établit en Assyrie tous les plaisirs d'une capitale grecque. Cosroës pourvut libéralement à l'entretien de ces heureux exilés, qui jouirent du singulier privilége de donner la liberté aux esclaves qu'ils reconnaissaient pour leurs parens. La Palestine et les saintes richesses de Jérusalem attirèrent ensuite l'ambition ou plutôt l'avarice de Cosroës. Constantinople et le palais des césars ne lui semblaient plus imprenables ou éloignés; et, dans son imagination, ses troupes remplissaient déjà l'Asie-Mineure, et ses vaisseaux couvraient le Pont-Euxin.

Ces espérances se seraient peut-être réalisées, si le vainqueur de l'Italie n'eût pas été rappelé pour défendre l'Orient [1]. Tandis que Cosroës suivait ses desseins ambitieux sur la côte de l'Euxin, Bélisaire campait au-delà

[1] Voyez l'histoire publique de Procope (*Persic.*, l. II, c. 16, 18, 19, 20, 21, 24, 25, 26, 27, 28). En admettant quelques exceptions, il est raisonnable de ne pas en croire les insinuations malveillantes des Anecdotes (c. 2, 3) avec les notes d'Allemannus, auxquelles je renvoie toujours.

de l'Euphrate, à six milles de Nisibis, avec une armée qui ne recevait point de solde, ou qui ne s'asservissait pas aux règles de la discipline. Il forma le projet d'attirer les Perses hors de leur imprenable citadelle, et, profitant de ses avantages en rase campagne, d'intercepter leur retraite, ou de pénétrer avec les fuyards dans la place. Il s'avança, l'espace d'une journée, sur le territoire de la Perse; il réduisit la forteresse de Sisaurane. Le gouverneur et huit cents cavaliers d'élite allèrent servir l'empereur dans ses guerres d'Italie. Arethas et ses Arabes, soutenus de douze cents Romains, eurent ordre de passer le Tigre et de ravager les moissons de l'Assyrie, province fertile qui depuis long-temps n'avait pas éprouvé les calamités de la guerre. Mais l'ingouvernable Arethas, qui ne revint point au camp, et qui n'envoya aucune nouvelle de ses opérations, déconcerta les plans de Bélisaire. Celui-ci attendait avec inquiétude des lettres ou des courriers : le temps d'agir s'écoulait, et le soleil ardent de la Mésopotamie donnait la fièvre à ses soldats européens; les troupes stationnaires et les officiers de Syrie affectaient d'être troublés à l'idée de leurs villes laissées sans défense. Cette diversion toutefois eut quelque succès; Cosroës était retourné précipitamment défendre ses états; et, si le talent de Bélisaire eût été secondé par la discipline et la valeur, ses victoires auraient satisfait les vœux bien entendus du public, qui attendait de lui en même temps la conquête de Ctésiphon et la délivrance des captifs d'Antioche. A la fin de la campagne il fut rappelé par un prince ingrat; mais les dangers furent tels au printemps de l'année suivante, qu'il fallut le renvoyer à la tête des troupes. Le héros se rendit au camp avec une extrême célérité, et son nom et sa présence arrêtèrent l'invasion de la Syrie. Il trouva les généraux romains, et entre autres un neveu de Justinien, emprisonnés par leur frayeur dans les murs de Hiérapolis. Au lieu d'écouter leurs timides avis, Bélisaire leur ordonna de le suivre à Europus, où il voulait rassembler ses forces, et exécuter tout ce que la Providence lui inspirerait contre l'ennemi. La fermeté de son maintien sur les bords de l'Euphrate empêcha Cosroës de marcher vers la Palestine; et il reçut avec adresse et avec dignité les ambassadeurs ou plutôt les espions du monarque de Perse. Des escadrons de cavalerie, et six mille chasseurs d'une grande taille et d'un tempérament robuste, qui, sans craindre les Perses, poursuivaient au loin le gibier, couvraient la plaine qu'on trouve entre Hiérapolis et la rivière. Les ambassadeurs aperçurent sur la rive opposée mille cavaliers arméniens, qui semblaient garder le passage du fleuve. La tente de Bélisaire était de la toile la plus grossière; c'était là l'habitude modeste d'un guerrier qui dédaignait le luxe de l'Orient. Les diverses nations enrôlées sous ses drapeaux campaient autour de lui, et l'art avait disposé leur arrangement, qui paraissait confus. Les Thraces et les Illyriens se présentaient au front, les Hérules et les Goths dans le centre; les Maures et les Vandales étaient sur les derrières; et leurs tentes, placées à quelque distance l'une de l'autre, semblaient multiplier leur nombre. Leur costume annonçait leur audace et leur vivacité; un soldat tenait un fouet, un second tenait une épée, un troisième avait un arc, un quatrième maniait sa hache de bataille, et l'ensemble du tableau montrait l'intrépidité des troupes et la vigilance du général. Cosroës fut en effet trompé par l'adresse et intimidé par le génie du lieutenant de Justinien. Ne sachant point quelles étoient les forces de son adversaire, dont il connaissait le mérite, il craignait une bataille décisive dans un pays si éloigné, que peut-être aucun de ses soldats n'aurait pu regagner la Perse. Le grand roi se hâta de repasser l'Euphrate; et Bélisaire, qui harcela son arrière-garde, affecta de s'opposer à une retraite si salutaire à l'empire, et qu'une armée de cent mille hommes aurait eu de la peine à empêcher. L'ignorance et l'orgueil purent croire, sur le rapport de l'envie, qu'on avait laissé échapper les Perses; mais la conquête de l'Afrique et du royaume des Goths est moins glorieuse que cette victoire, qui ne coûta point de sang, et qui appartient en entier au général, puisque le hasard et la valeur des soldats n'y eurent aucune part. Lorsqu'on ôta à Bélisaire, pour la seconde fois, le commandement de l'armée de

Perse, pour l'envoyer en Italie, cette circonstance montra bien toute l'étendue de son mérite, qui avait suppléé au défaut de la discipline et du courage. Quinze généraux, qui étaient sans accord et sans talens, conduisirent au milieu des montagnes de l'Arménie trente mille Romains qui n'obéissaient point aux signaux, et qui ne gardaient ni leurs rangs ni leurs enseignes. Quatre mille Perses, retranchés au camp de Dubis, vainquirent, presque sans combat, cette multitude désordonnée: on trouva leurs armes inutiles dispersées sur le chemin; et telle fut la rapidité de leur fuite, que leurs chevaux moururent d'épuisement. Mais les Arabes, qui combattaient en faveur des Romains, ramenèrent leurs compatriotes. Les Arméniens reconnurent l'empereur pour leur maître; les villes de Dara et d'Édesse résistèrent à un assaut et à un siége régulier, et la peste suspendit les calamités de la guerre. Une convention tacite ou formelle, entre les deux souverains, protégea la tranquillité de la frontière de l'Orient; et les armes de Cosroès se bornèrent à la guerre de Colchos ou à la guerre colchique ou lazyque, que les historiens ont racontée trop en détail[1].

La longueur de l'Euxin[2], de Constantinople à l'embouchure du Phase est de neuf journées de navigation et de sept cents milles. Le Phase a sa source dans le Caucase, chaîne de montagnes la plus élevée et la plus escarpée de toutes celles de l'Asie: il est d'abord si rapide, qu'on a construit plus de cent vingt ponts pour en rompre l'impétuosité. Il ne devient paisible et navigable qu'à Sarapana, à cinq journées du Cyrus, qui vient des mêmes montagnes, mais qui suit une direction contraire, et qui va se perdre dans la Caspienne. La proximité de ces deux rivières a donné lieu à une route pour les marchandises précieuses de l'Inde, qu'on suivait autrefois, ou du moins dont les anciens nous ont laissé le plan. Les cargaisons descendaient l'Oxus, traversaient la mer Caspienne, remontaient le Cyrus; et le courant du Phase les portait dans l'Euxin et la Méditerranée. A mesure que le Phase reçoit successivement les eaux de la plaine de Colchos, sa vitesse diminue en même temps que le volume de ses eaux augmente: il a soixante brasses de profondeur à son embouchure, et sa largeur est d'une demi-lieue; mais une petite île couverte de bois se trouve au milieu du canal: son eau, après avoir déposé un sédiment terreux ou métallique, flotte sur la surface des vagues, et elle n'est plus susceptible de corruption. Dans un cours de cent milles, dont quarante sont navigables pour les plus gros navires, il divise la célèbre Colchide[1] ou la Mingrélie[2], que les montagnes d'Ibérie et d'Arménie fortifient de trois côtés, et dont la côte de mer se prolonge à deux cents milles, depuis les environs de Trébizonde jusqu'à Dioscurias et aux confins de la Circassie. Une humidité excessive y relâche le sol et l'atmosphère; vingt-huit rivières, outre le Phase et les ruisseaux qu'il reçoit, se per-

[1] Procope (*Persic*, l. II, c. 15, 17, 28, 29, 30; *Goth.*, l. IV, c. 1-16), Agathias (l. II, III et IV, p. 55-132, 141) racontent longuement et d'une manière ennuyeuse la guerre lazyque et les combats des Romains et des Persans sur le Phase.

[2] Salluste avait écrit en latin et Arrien avait écrit en grec le *Periplus* ou la circumnavigation de l'Euxin. 1° M. de Brosses, premier président du parlement de Dijon, a refait le premier de ces ouvrages, qui n'existe plus. (Histoire de la République romaine, t. II, l. 3, p. 199-298.) Il s'est transformé en historien romain. Pour composer sa description de l'Euxin, il a employé tous les fragmens de l'original et tous les auteurs grecs et latins que Salluste a pu copier ou qui ont pu le copier. Ce travail annonce du talent, de la patience et de l'adresse, et le mérite de l'exécution fait oublier la bizarrerie du projet. 2° Le Périple d'Arrien est adressé à l'empereur Adrien (*in Geograph. Minor. Hudson*, t. I), et il contient tout ce que le gouverneur du Pont avait vu de Trébizonde à Dioscurias; les informations qu'il avait reçues, depuis Dioscurias jusqu'au Danube, et tout ce qu'il savait de la partie du pays qui s'étend du Danube à Trébizonde.

[1] Outre les mots que laissent échapper sur ce pays, selon l'occasion, les poëtes et les historiens, etc., de l'antiquité, on peut consulter les descriptions de la Colchide, par Strabon (l. XI, p. 760-765), et Pline (Hist. Nat., VI, 5, 19, etc.)

[2] J'ai suivi trois descriptions modernes de la Mingrélie et des pays adjacens: 1° une du père Arch. Lamberti (Relations de Thévenot, part. I, p. 31-52, avec une carte); il a les lumières et les préjugés d'un missionnaire: 2° une seconde de Chardin (Voyages en Perse, t. I, p. 54, 68-168); ses observations sont judicieuses, et ses aventures dans ce pays sont encore plus instructives que ses observations: 3° une troisième de M. de Peyssonel (Observations sur les peuples barbares, p. 49, 50, 51, 58, 62, 64, 65, 71, etc., et un traité plus récent sur le commerce de la mer Noire, t. II, p. 1-53). Il a résidé long-temps à Caffa en qualité de consul de France, et son érudition a moins de prix que ses observations personnelles.

dent dans la mer; et le bruit sourd qui se fait entendre lorsqu'on frappe la terre semble indiquer des canaux souterrains entre l'Euxin et la mer Caspienne. Dans les lieux où l'on sème du blé ou de l'orge, le sol est trop mou pour soutenir l'action de la charrue; mais la *gosse*, menu grain qui ressemble au millet et à la graine de coriandre, est la nourriture ordinaire du peuple; et il n'y a que le prince et les nobles qui mangent du pain. Les vignobles y sont en plus grand nombre que les champs cultivés; et la grosseur des ceps et la qualité du vin y annoncent une heureuse terre, qui n'a pas besoin des secours du cultivateur. Cette vigueur de la végétation ne tarderait pas à couvrir le pays d'épaisses forêts. Les bois des collines et le lin des plaines donnent en abondance des munitions navales; les quadrupèdes sauvages et domestiques, le cheval, le bœuf et le cochon, sont très-prolifiques, et le nom du faisan annonce assez qu'il est venu des bords du Phase. Les mines d'or, qu'on rencontre au sud de Trébizonde, et qu'on exploite encore avec un assez grand bénéfice, occasionnèrent une dispute entre Justinien et Cosroës; et il y a lieu de croire qu'une veine de ce métal précieux se trouve répandue dans le cercle des collines, quoique ces trésors secrets soient négligés par la paresse des Mingréliens ou cachés par leur prudence. Les eaux sont remplies de particules d'or, et on a soin de les passer dans des cribles de peaux de mouton ou de toisons; mais cet expédient, qui a peut-être été la première source d'une fable merveilleuse, présente une faible idée de la richesse que donnait une terre vierge à la puissance et à l'industrie des anciens rois. Nous ne pouvons croire à leurs palais d'argent et à leurs chambres d'or; mais on dit que le bruit de leur opulence excita la cupidité audacieuse des Argonautes [1]. La tradition assure, avec quelque apparence de raison, que l'Égypte établit sur les bords du Phase une colonie renommée par son savoir et sa politesse [1], laquelle fabriquait des toiles, construisait des navires, et inventa les cartes géographiques. Les modernes ont rempli de villes et de nations florissantes l'isthme situé entre l'Euxin et la mer Caspienne [2]; et un écrivain qui a beaucoup de vivacité, n'a pas craint, d'après une ressemblance de climat, et d'après le commerce étendu qu'il a cru y apercevoir, de prononcer que la Colchide était la Hollande des anciens [3].

Mais ce n'est qu'au milieu de l'obscurité des conjectures ou des traditions qu'on voit briller les richesses de la Colchide; et son histoire authentique offre toujours le tableau de la grossièreté et de la misère. Si on parlait cent trente langues dans le marché de Dioscurias [4], c'étaient les idiomes imparfaits d'un égal nombre de tribus ou de familles sauvages, séparées l'une de l'autre dans les vallées du Caucase; et leur séparation, qui diminuait l'importance de leurs rustiques capitales, doit en avoir augmenté le nombre. Aujourd'hui un village de la Mingrélie n'est qu'un assemblage de huttes environnées d'une haie; les forteresses se trouvent au sein des forêts : la ville principale, qu'on nomme Cyta ou Cotatis, est composée de deux cents maisons; et le seul édifice en pierres qu'on y voit passe pour une des magnificences du roi. Douze navires de Constantinople et environ soixante barques chargées des produits de l'industrie mouillent chaque année sur la côte; et cependant la liste des exportations de la Colchide a fort augmenté, puisque les naturels n'avaient que des esclaves et des peaux à échanger contre du

[1] Pline, Hist. Nat., l. 13, 35. Les mines d'or et d'argent de la Colchide attirèrent les Argonautes. (Strabon, l. I, p. 77.) Chardin, avec toute sa sagacité, ne trouva de l'or nulle part, ni dans les mines, ni dans les rivières. Toutefois, un Mingrélien perdit une main et un pied pour avoir montré à Constantinople quelques échantillons d'or natif.

[1] Hérodote, l. II, c. 104, 105, p. 150, 151; Diodore de Sicile, l. I, p. 38, édit. de Wesseling; Dyonis. Perieget., 689; et Eustath., *ad loc. Scholiast. ad Apollonium Argonaut.*, l. IV. 282-291.

[2] Montesquieu, Esprit des lois, l. XXI, c. 6. *L'isthme... couvert de villes et de nations qui ne sont plus.*

[3] Bougainville, Mémoires de l'Académie des Inscript., t. XXVI, p. 33, sur le voyage de Hannon et le commerce de l'antiquité.

[4] Un historien grec, Timosthènes, avait affirmé *in eam CCC nationes dissimilibus linguis descendere*; et le modeste Pline se contente d'ajouter : *Et à postea à nostris CXXX interpretibus negotia ibi gesta*, VI, 5; mais les mots *nunc deserta* couvrent une multitude d'anciennes fictions

blé et du sel que leur fournissaient les sujets de Justinien. On n'y aperçoit rien qui annonce l'industrie, les lumières et la navigation des anciens habitans de la Colchide. Peu de Grecs désiraient ou osaient suivre les pas des Argonautes, et même on ne rencontre aucune trace de colonies égyptiennes. La circoncision n'est en usage que chez les Mahométans de l'Euxin ; et les cheveux bouclés et la peau basanée des Africains ne défigurent plus la race la plus parfaite de la terre. C'est dans la Géorgie, la Mingrélie et la Circassie que la nature a placé, du moins d'après notre opinion, le modèle de la beauté, dans les contours, la couleur de la peau, l'harmonie des traits et l'expression du visage [1]. Selon la destination des deux sexes, les hommes y paraissent formés pour le travail, et les femmes pour l'amour : le sang des nations méridionales de l'Asie s'est épuré, et leur race s'est perfectionnée par cette multitude d'esclaves que les environs du Caucase lui fournissent depuis si long-temps. La Mingrélie proprement dite, qui n'est qu'une partie de l'ancienne Colchide, a exporté long-temps douze mille esclaves par année. Le nombre des prisonniers ou des criminels ne pouvait suffire à une si grande consommation ; mais le bas peuple y vit dans la servitude. La fraude et la violence demeurent impunies dans une communauté qui est sans lois, et les marchés se trouvaient toujours remplis par un abus de l'autorité civile et de l'autorité paternelle. Un pareil trafic [2], qui fait de l'homme une bête, peut encourager le mariage et la population, puisqu'une nombreuse progéniture y enrichit de barbares parens : mais cette source impure de richesses doit empoisonner les mœurs nationales, effacer le sentiment de l'honneur et de la vertu, et presque anéantir l'instinct de la nature : aussi les chrétiens de la Géorgie et de la Mingrélie sont-ils les plus dissolus des hommes, et leurs enfans en bas âge qu'achètent les étrangers sont-ils déjà habitués à imiter les vols de leurs pères et la prostitution de leurs mères. Toutefois, au milieu de la plus grossière ignorance, les naturels du pays montrent de la sagacité et une grande adresse de corps : quoique le défaut d'union et de discipline les expose à l'invasion de leurs voisins plus puissans, les habitans de la Colchide ont toujours montré de l'audace et de l'intrépidité. Ils servaient à pied dans l'armée de Xerxès ; ils portaient une dague et une javeline, un casque de bois et un bouclier de peaux non tannées ; mais leurs troupes sont presque toutes composées de cavalerie. Le dernier des paysans dédaigne d'aller à pied ; les nobles ont communément deux cents cavaliers à leur suite, et le prince de la Mingrélie en a plus de cinq mille. La Colchide a toujours été un royaume héréditaire ; et l'autorité du souverain n'est contenue que par la turbulence de ses sujets. Lorsqu'ils sont très-soumis, il peut mettre en campagne une armée nombreuse ; mais il est difficile de croire que la seule tribu des Suaniens fût composée de deux cent mille soldats, ou que la population de la Mingrélie soit aujourd'hui de quatre millions d'habitans [1].

Les habitans de la Colchide se vantaient jadis d'avoir mis un terme aux conquêtes de Sésostris ; et la défaite de ce roi d'Égypte est moins incroyable que sa marche toujours heureuse jusqu'au pied du Caucase. Ils tombèrent sous les armes de Cyrus, sans aucun effort mémorable ; ils suivaient, dans les guerres éloignées, le drapeau du grand roi, et ils lui offraient tous les cinq ans un tribut de cent garçons et d'autant de filles [2], la plus belle production de leur pays. Il rece-

[1] Buffon (Hist. Nat., t. III, p. 433, 437) présente le suffrage unanime des naturalistes et des voyageurs sur ce point. Si, au temps d'Hérodote, les habitans de ces pays étaient μελάγχροες et οὐλότριχες (et il les avait observés avec soin), ce fait précieux est un exemple de l'influence du climat sur une colonie étrangère.

[2] Un ambassadeur de la Mingrélie arriva à Constantinople avec deux cents personnes ; mais il les consomma (il les vendit) une à une, jusqu'au moment où il n'eut plus à sa suite qu'un secrétaire et deux valets. (Tavernier, t. I, p. 365.) Un autre Mingrélien vendit aux Turcs douze prêtres et sa femme, pour acheter une maîtresse. (Chardin, t. I, p. 66.)

[1] Strabon, l. XI, p. 765 ; Lamberti, Relation de la Mingrélie. Au reste, il ne faut pas donner dans un extrême opposé à celui de Chardin, qui suppose que deux cent mille habitans peuvent fournir à une exportation annuelle de douze mille esclaves : absurdité indigne de ce judicieux voyageur.

[2] Hérodote, l. III, c. 97. Voyez, dans le l. VII, c. 79, leur service et leurs exploits durant l'expédition de Xerxès contre les Grecs.

vait ces esclaves comme l'or et l'ébène de l'Inde, l'encens des Arabes, ou les nègres et l'ivoire de l'Éthiopie. Les habitans de la Colchide n'étaient pas soumis à la domination d'un satrape, et ils gardèrent leur indépendance[1]. Après la chute de l'empire de Perse, Mithridate, roi de Pont, ajouta la Colchide à ses vastes domaines sur l'Euxin. Lorsque les naturels osèrent demander que son fils régnât sur eux, il fit charger de chaînes d'or le jeune prince ambitieux, et un sénateur alla gouverner la Colchide à sa place. Les Romains, qui poursuivirent Mithridate, s'avancèrent jusqu'aux bords du Phase, et leurs galères remontèrent cette rivière jusqu'au moment où ils atteignirent le camp de Pompée et ses légions[2]; mais le sénat et ensuite les empereurs dédaignèrent de réduire en province ce pays éloigné et inutile. Dans l'intervalle qui s'écoula entre le règne de Marc Antoine et celui de Néron, on permit à la famille d'un rhéteur grec de régner dans la Colchide; et, lorsqu'il n'y eut plus de rejetons de la race de Polémo[3], le Pont oriental, qui conserva son nom, ne s'étendait plus que jusqu'aux environs de Trébizonde. Des détachemens de cavalerie et d'infanterie gardaient par-delà les fortifications de Hissus, d'Apsarus, du Phase, de Dioscurias ou Sébastopolis et de Pythius, et six princes de la Colchide reçurent leurs diadèmes des lieutenans de l'empereur. L'un de ces lieutenans, l'éloquent et philosophe Arrien, reconnut et décrivit la côte de l'Euxin, sous le règne d'Adrien. La garnison, qu'il passa en revue à l'embouchure du Phase, était composée de quatre cents légionnaires choisis : des murs et des tours de brique, un double fossé et les machines de guerre qui se trouvaient sur les parapets, rendaient cette place inaccessible aux barbares; mais Arrien jugea que les faubourgs, construits par des marchands et des soldats retirés, avaient besoin de quelque défense extérieure[1]. Lorsque la puissance de l'empire diminua, les Romains, en station sur le Phase, furent rappelés ou chassés. Les Lazes[2] imposèrent leur nom et leur domination à l'ancien royaume de Colchos; et leur postérité, qui a conservé un peu de leur ancien langage, habite la côte de Trébizonde. Un voisin puissant, qui avait acquis par les armes et les traités la souveraineté de l'Ibérie, ne tarda pas à les subjuguer. Le roi de Lazyque devint tributaire; il reçut son sceptre des mains du monarque de Perse; et les successeurs de Constantin acquiescèrent à cette prétention injurieuse qu'on faisait valoir comme un droit, et sur lequel on alléguait une prescription immémoriale. Au commencement du sixième siècle, ils reprirent de l'influence par l'introduction du christianisme, que les Mingréliens professent encore aujourd'hui avec zèle, sans comprendre les dogmes ou sans observer les préceptes de cette religion. Après la mort de son père, Zathus obtint la dignité royale, par la faveur du grand roi; mais ce pieux prince, qui avait en horreur la cérémonie des mages, vint chercher dans le palais de Constantinople un baptême orthodoxe, une femme de noble race, et l'alliance de l'empereur Justin. On lui donna le diadème en grande cérémonie; et son manteau et sa tunique de soie blanche avaient une bordure d'or et une

[1] Xénophon, qui avait combattu les habitans de la Colchide durant sa retraite (Anabasis, l. IV, et la dissertation de Forster dans la traduction anglaise de Spelman, vol. II), les appelle αυτονομοι; avant la conquête de Mithridate, Appien les nommait εθνος αρειμανες. (*De Bell. Mithridatico*, l. XV, t. I, p. 661 de la dernière édition qui est la meilleure, par Jean Schweighæuser. *Lipsiæ*, 1785. 3 vol. grand in-8°.)

[2] Appien (*de Bell. Mithridat.*) et Plutarque (*in Vit. Pomp.*) parlent de la conquête de la Colchide par Mithridate et Pompée.

[3] Nous pouvons suivre les progrès et la chute de la famille de Polémo dans Strabon (l. XI, p. 755; l. XII, p. 867), Dion Cassius ou Xiphilin) p. 588, 593, 601, 719, 754, 915, 946, édit. Reimar), Suétone (*in Neron.*, c. 18; *in Vespasian.*, c. 8), Eutrope (VII, 14), Histoire ancienne des Juifs, (l. XX, c. 7,) et Eusèbe (Chron., avec les remarques de Scaliger, p. 196)

[1] Au temps de Procope, les Romains n'avaient point de forteresse sur le Phase. Pythius et Sébastopolis furent évacuées, d'après un bruit qui courut de l'arrivée des Persans (*Goth.*, l. IV, c. 4); mais le dernier de ces forts fut ensuite rétabli par l'empereur Justinien. (*De Ædif.*, l. IV, c. 7.)

[2] Au temps de Pline, d'Arrien et de Ptolémée, les Lazes formaient une tribu particulière, et ils étaient limitrophes de la Colchide au nord. (Ellarius, *Geogr. ant.*, t. II, p. 222.) Sous le règne de Justinien, ils se répandirent ou du moins ils dominèrent sur tout le pays. Ils se trouvent aujourd'hui dispersés le long de la côte, vers Trébizonde; et ils forment une peuplade grossière, qui s'adonne à la pêche, et qui parle un idiome particulier. (Chardin, p. 149; Peyssonel, p. 64.)

riche broderie, où l'on voyait la figure de son nouveau protecteur. Justin apaisa la jalousie de la cour de Perse, et excusa la révolte de la Colchide, en faisant valoir l'honorable prétexte de l'hospitalité et de la religion. L'intérêt des deux empires imposait aux habitans de la Colchide l'obligation de garder les passages du Caucase, où un mur de soixante milles est aujourd'hui défendu par quelques soldats de la Mingrélie, qu'on relève tous les mois [1].

Mais l'avarice et l'ambition des Romains corrompirent bientôt cette alliance : ils ne traitèrent plus les Lazes en alliés, et leurs paroles et leurs actions montrèrent à ceux-ci qu'ils étaient dans la dépendance. L'empereur fit bientôt élever, une journée au-delà de l'Apsare, la forteresse de Pétra [2], qui dominait la côte de la mer au sud du Phase. Les mercenaires étrangers insultèrent la Colchide par leur licence, au lieu de la protéger par leur valeur; un vil et tyrannique monopole anéantit le commerce; et Gubazes, le prince du pays, ne fut plus qu'un fantôme de roi, soumis aux officiers de Justinien. Trompés sur les vertus des chrétiens, les Lazes indignés eurent quelque confiance dans la justice d'un infidèle. Après avoir obtenu l'assurance qu'on ne livrerait pas leurs ambassadeurs aux Romains, ils sollicitèrent publiquement l'amitié et les secours de Cosroës. L'habile monarque, apercevant tout de suite les avantages qu'il pouvait tirer de la Colchide, médita un plan de conquête, que Shah Abbas, le plus sage et le plus puissant de ses successeurs, reprit mille années après [3]. Ce qui enflammait son ambition, c'est qu'il espérait avoir une marine à l'embouchure du Phase, dominer le commerce et la navigation de l'Euxin, ravager la côte du Pont et de la Bithynie, gêner et peut-être attaquer Constantinople, et persuader aux barbares de l'Europe de seconder ses armes et ses vues contre l'ennemi commun du genre humain. Sous le prétexte d'une guerre avec les Scythes, il conduisit secrètement ses troupes sur les frontières de l'Ibérie; des habitans de la Colchide les attendaient pour les guider au milieu des bois et le long des précipices du Caucase; et, à force de travail, un sentier étroit devint un grand chemin spacieux pour la cavalerie et même les éléphans. Gubazes mit sa personne et son sceptre aux pieds du roi de Perse : les habitans de la Colchide imitèrent la soumission de leur prince; et, lorsque la garnison romaine vit les murs de Pétra ébranlés, elle prévint par une capitulation la fureur du dernier assaut. Mais les Lazes découvrirent bientôt que leur impatience les avait entraînés dans des maux plus insupportables que les calamités auxquelles ils voulaient se soustraire. S'ils s'affranchirent du monopole du sel et du blé, ce fut par la perte de ces deux articles précieux. L'autorité d'un législateur romain fit place à l'orgueil d'un despote oriental, qui voyait avec le même dédain les esclaves qu'il avait élevés et les rois qu'il avait humiliés devant les marches de son trône. Le zèle des mages introduisit dans la Colchide l'adoration du feu; leur intolérance provoqua la ferveur d'un peuple chrétien; et, d'après un préjugé qu'il tenait de la nature ou de l'éducation, l'usage d'exposer les morts au sommet d'une tour élevée, ou de les livrer aux corbeaux et aux vautours, le révolta comme un acte d'impiété [1]. Le juste Nushirvan, instruit de cette haine, qui s'ac-

[1] Jean Malala, *Chron.*, t. II, p. 134-137; Théophanes, p. 144; *Hist. Miscell.*, l. XV, p. 103. Le fait est authentique, mais la date paraît trop récente. En parlant de leur alliance avec les Perses, les Lazes, contemporains de Justinien, se servent des mots anciens εν γραμμασι μνημειοις προγονων, etc. Ces mots pourraient s'appliquer à une parenté qui n'avait cessé d'exister que depuis 20 ans.

[2] Il ne reste aucun vestige de Pétra, si ce n'est dans les écrits de Procope et d'Agathias. On peut retrouver la plupart des villes et des châteaux de la Lazyque, en comparant leur nom et leur position avec la carte de Mingrélie qu'a donnée Lamberti.

[3] Voyez les lettres amusantes du voyageur romain Pietro della Valle. (*Viaggi*, t. II, p. 207, 209, 213, 215, 266, 286, 300; t. III, p. 54, 127.) En 1618, 1619 et 1620, il conversa avec Shah Abbas, et l'excita vivement à une confédération qui aurait uni la Perse et l'Europe contre les Turcs, leurs ennemis communs.

[1] Voyez Hérodote (l. I, c. 140), qui parle avec défiance; Larcher (notes sur Hérodote); Procope (*Persic.*, l. I, c. 11), et Agathias (l. II, p. 61, 62). Cet usage, conforme au Zendavesta (Hyde, *de Relig. Pers.*, c. 34, p. 414-421), démontre que la sépulture des rois de Perse (Xénophon, *Cyroped.*, l. VIII, τι γαρ τουτου μακαριωτερον του τη γη μιχθηναι) est une fiction

croissait chaque jour, et qui retardait l'exécution de ses grands desseins, avait donné l'ordre secret d'assassiner le roi des Lazes, de transplanter ses sujets dans une terre éloignée, et d'établir sur les bords du Phase une colonie guerrière. Leur inquiète jalousie prévit leur ruine, et essaya de s'en garantir. C'est par prudence plutôt que par bonté que Justinien agréa leur repentir; et il ordonna à Dagisteus d'aller, à la tête de sept mille Romains et de mille guerriers de la Zanie, chasser les Perses de la côte de l'Euxin.

Le siége de Pétra, que le général romain entreprit immédiatement après avec le secours des Lazes, est un des exploits les plus remarquables de ce siècle. La ville était située sur une roche escarpée, au bord de la mer, et communiquait avec la terre par un chemin très-difficile et très-étroit. La difficulté de l'approche rendait l'attaque presque impossible : le roi de Perse avait ajouté de nouveaux ouvrages aux fortifications de Justinien, et des retranchemens couvraient les places les plus accessibles. Le vigilant Cosroës avait déposé dans cette forteresse un magasin d'armes offensives et défensives, suffisant pour armer cinq fois plus de monde que n'en contenait la garnison et qu'il n'y avait d'assiégeans. Elle contenait de la farine et des provisions salées pour cinq ans; elle manquait de vin, mais elle y suppléait par le vinaigre et par une liqueur qu'on tirait du grain; et un triple aquéduc éludait la vigilance et même les soupçons de l'ennemi. Pétra comptait principalement sur la valeur de quinze cents Perses, qui résistèrent aux assauts des Romains : ceux-ci, ayant trouvé une partie du sol moins dure, y creusèrent une mine; et les murs de la forteresse ne reposaient plus que sur des étais placés par les assiégeans. Dagisteus toutefois, qui ne doutait plus de ses succès, voulut savoir de quelle manière on le récompenserait; et la ville fut secourue avant le retour du messager envoyé à Constantinople. La garnison était réduite à quatre cents hommes, et on n'en comptait pas plus de cinquante qui fussent exempts de maladie ou de blessures; mais leur inflexible constance cachait leurs pertes à l'ennemi, et souffrait sans murmurer la vue et l'odeur des cadavres de leurs onze cents compagnons. Après leur délivrance, ils mirent des sacs de sable dans les endroits où l'ennemi avait fait une brèche; ils remplirent de terre la mine, ils élevèrent un nouveau mur revêtu de poutres solides, et un renfort de trois mille hommes se prépara à soutenir un second siége. L'attaque et la défense furent conduites avec habileté et avec obstination, et chaque parti tira des leçons utiles de ses fautes passées. On inventa un bélier d'une construction légère et de beaucoup d'effet; quarante soldats le transportaient et le faisaient agir; et, à mesure que les coups multipliés de cette machine détachaient les pierres du rempart, les assiégeans les enlevaient avec de longs crochets de fer. Les assiégés faisaient tomber une grêle de dards sur la tête des assaillans; mais ce qui nuisit surtout à ceux-ci, fut une composition de soufre et de bitume, que le peuple de la Colchide pouvait nommer avec quelque raison huile de Médée. Bessas, vieux général âgé de soixante-dix ans, fut le premier des six mille Romains qui montèrent à l'escalade. Le courage de ce chef, sa mort et le danger qui menaçait les troupes, tout leur inspira de l'ardeur, et la supériorité de leur nombre accabla la garnison persane, sans vaincre son intrépidité. Le sort de ces braves gens mérite quelques détails de plus. Sept cents avaient été tués durant le siége, et il n'en restait que deux mille trois cents pour défendre la brèche. Mille soixante-dix périrent dans le dernier assaut; et des sept cent trente qu'on fit prisonniers, on n'en trouva que dix-huit qui ne fussent pas blessés. Les cinq cents autres se réfugièrent dans la citadelle, qu'ils défendirent sans espérer d'être secourus; et ils aimèrent mieux expirer au milieu des flammes que de souscrire à la capitulation et aux enrôlemens qu'on leur offrait. Ils moururent en obéissant aux ordres de leur prince. Tant d'actions de bravoure et de loyauté durent exciter leurs compatriotes à montrer le même désespoir, et leur faire espérer de plus heureux succès. Le conquérant ordonna aussitôt de démolir les ouvrages de Pétra, et manifesta ainsi la crainte qu'il avait ressentie.

grecque, et que leurs tombeaux n'étaient que des cénotaphes.

Un Spartiate aurait loué et contemplé avec attendrissement la vertu de ces héroïques esclaves; mais les ennuyeuses hostilités et les succès alternatifs des Romains et des Persans ne peuvent retenir long-temps les lecteurs modernes au pied du Caucase. Les soldats de Justinien eurent des avantages plus multipliés et plus éclatans : des renforts continuels arrivèrent à l'armée du grand roi; et enfin on y comptait huit éléphans et soixante-dix mille hommes, en y comprenant douze mille Scythes alliés, et plus de trois mille Dilemites qui descendirent volontairement des montagnes de l'Hyrcanie, et qui, dans les combats éloignés ou corps à corps, se montraient également formidables. Elle leva avec précipitation et avec perte le siége d'Archéopolis, ville dont les Grecs avaient inventé ou altéré le nom; mais elle occupa les défilés de l'Ibérie : elle asservit la Colchide par ses forts et ses garnisons; elle dévora le peu de subsistances qui restait au peuple; et le prince des Lazes s'enfuit dans les montagnes. Il n'y avait ni fidélité ni discipline dans le camp des Romains; et les chefs, qui se trouvaient revêtus d'un pouvoir égal, se disputaient la prééminence du vice et de la corruption. Les Persans, au contraire, suivaient sans murmurer les ordres d'un seul chef, qui obéissait aux instructions de son maître. Mermoroës, leur général, se distinguait entre les héros de l'Orient par sa sagesse dans les conseils et sa valeur dans les combats; sa vieillesse et la paralysie qui le privait de ses deux jambes ne pouvaient diminuer l'activité de son esprit, ni même celle de son corps : tandis qu'on le portait dans une litière au front des lignes, il inspirait la terreur à l'ennemi et une juste confiance à ses troupes, qui avaient toujours des succès sous ses drapeaux. Après sa mort, le commandement passa à Nacoragan, orgueilleux satrape, qui, dans une conférence avec les généraux de l'empereur, osa déclarer qu'il disposait de la victoire d'une manière aussi absolue que de l'anneau de son doigt. Une telle présomption devint la cause naturelle et le présage d'une honteuse défaite. Les Romains, repoussés peu à peu jusqu'au bord de la mer, campaient alors sur les ruines de la colonie grecque du Phase; et de bons retranchemens, la rivière, l'Euxin et une flotte de galères, les défendaient de tous côtés. Le désespoir les réunit et leur donna de la vigueur; ils résistèrent à l'assaut des Persans; et la fuite de Nacoragan précéda ou suivit le massacre de dix mille hommes de ses plus braves soldats. Échappé à son vainqueur, il tomba dans les mains d'un maître inexorable, qui punit sévèrement l'erreur de son choix : l'infortuné général fut écorché vif; et sa peau fut rembourrée, exposée sur une montagne, afin de remplir de terreur ceux à qui on confierait par la suite la gloire et la fortune de la Perse[1]. Toutefois le sage Cosroës abandonna peu à peu la guerre de Colchos, bien persuadé qu'il ne pouvait réduire ou du moins garder un pays éloigné, contre les vœux et les efforts de ses habitans. La fidélité de Gubazes eut à soutenir les plus rudes épreuves. Il souffrit tous les maux d'une vie sauvage, et rejeta avec dédain les offres spécieuses de la cour de Perse. Le roi des Lazes avait été élevé dans la religion chrétienne; sa mère était fille d'un sénateur : durant sa jeunesse il remplit dix ans les fonctions de silentiaire du palais de Bysance[2]; et on lui redevait une partie de son salaire. La longue durée de ses maux lui arracha l'aveu de la vérité; et il convint d'avoir fait un libelle contre les lieutenans de Justinien, qui, au milieu des lenteurs d'une guerre ruineuse, avaient épargné ses ennemis et foulé aux pieds ses alliés. On persuada à l'empereur que son infidèle vassal méditait une seconde défection; on surprit un ordre de l'envoyer prisonnier à Constantinople : on y inséra une clause perfide, qui autorisait à le tuer en cas de résistance; et Gubazes, sans armes et sans soupçonner

[1] Le supplice de l'écorchement n'a pu être introduit en Perse par Sapor. (Brisson, *de Regn. Pers.*, l. II, p. 578.) On n'a pu l'adopter d'après le conte absurde de Marsyas, qu'Agathias cite sottement (l. IV, p. 132, 133).

[2] Il y avait dans le palais de Constantinople trente silentiaires, qu'on nommait *hastati ante fores cubiculi*, της σιγης επιστатαι, titre honorable, qui donnait le rang de sénateur, sans en imposer les devoirs. (*Cod. Theodos.*, l. VI, tit. 23; *Gothofred. Comment.*, t. II, p. 129.)

le danger qui le menaçait, fut poignardé au milieu d'une entrevue qu'il croyait amicale. Dans les premiers momens de sa fureur et de son désespoir, le peuple de la Colchide aurait sacrifié son pays et sa religion pour se venger; mais l'autorité et l'éloquence de quelques sages obtinrent un délai salutaire. La victoire du Phase rétablit la terreur des armes romaines; et l'empereur chercha à se disculper d'un meurtre si odieux. Un juge, du rang de sénateur, fut chargé de faire une enquête sur la conduite et la mort du roi des Lazes; il monta sur son tribunal, environné des ministres de la justice et de ses bourreaux : cette cause extraordinaire se plaida en présence des deux nations, selon les formes de la jurisprudence civile; et, pour donner quelque satisfaction à un peuple offensé, on condamna à la mort et on exécuta quelques personnes de basse condition[1].

Durant la paix, le roi de Perse cherchait toujours des prétextes de recommencer la guerre; mais il n'avait pas plus tôt pris les armes, qu'il montrait le désir de signer un traité honorable et sûr. Les deux monarques entretenaient une négociation trompeuse au milieu des plus violentes hostilités; et telle était la supériorité de Cosroës, que, tout en traitant les ministres romains avec insolence et avec mépris, il obtenait des honneurs tout nouveaux pour ses ambassadeurs à la cour impériale. Le successeur de Cyrus ne craignait pas de dire qu'il avait la majesté du soleil d'Orient; et, suivant la même métaphore, il permettait à Justinien, plus jeune que lui, de régner sur l'Occident, avec l'éclat pâle et réfléchi de la lune. La pompe et l'éloquence d'Isdigune, un des chambellans du roi, répondaient à ce style gigantesque. Sa femme et ses filles accompagnaient cet ambassadeur, et il avait à sa suite une troupe d'eunuques et de chameaux : deux satrapes, qui portaient des diadèmes d'or, faisaient partie de son cortége; cinq cents cavaliers, les plus valeureux de la Perse, l'environnaient; et le gouverneur romain qui commandait à Dara eut la sagesse de ne pas admettre dans sa place plus de vingt personnes de cette caravane guerrière. Isdigune, après avoir salué l'empereur et remis ses présens, passa dix mois à Constantinople sans discuter aucune affaire sérieuse. Au lieu de l'enfermer dans son palais et de l'y faire servir par des gens affidés, on lui laissa parcourir la capitale sans mettre autour de lui des espions et des soldats; et la liberté de conversation et de commerce qu'on permit à ses domestiques blessa les préjugés d'un siècle qui observait à la rigueur le droit des gens, mais qui, dans l'accomplissement de ce devoir, ne montrait ni confiance ni courtoisie aux envoyés des nations étrangères[1]. Par une faveur sans exemple, son interprète, qui était dans la classe des serviteurs auxquels un magistrat romain ne donnait aucune attention, s'asseyait à la table de Justinien à côté de son maître, et on assigna deux mille marcs d'or pour la dépense du voyage et le séjour de cet ambassadeur à Constantinople. Isdigune ne put stipuler qu'une trêve imparfaite, encore la cour de Bysance la paya-t-elle de ses trésors; et ce fut ensuite à ses sollicitations et à ses largesses qu'elle en dut le renouvellement. Des hostilités infructueuses désolèrent les sujets des deux nations durant plusieurs années, jusqu'à l'époque où Justinien et Cosroës, fatigués de la guerre l'un et l'autre, s'occupèrent du repos de leur vieillesse. Dans une conférence tenue sur la frontière, les deux partis firent valoir la grandeur, la justice et les intentions pacifiques de leurs souverains respectifs, sans espérer qu'on les croirait; mais la nécessité et l'intérêt dictèrent un traité qui stipula une paix de cinquante ans; il fut écrit en langue grecque et en langue persane, et douze interprètes attestèrent par leurs sceaux son exac-

[1] Agathias (l. III, p. 81-89; l. IV, p. 108-119) fait dix-huit ou vingt pages de fausse rhétorique sur les détails de ce jugement. Telle est son ignorance ou sa légèreté, qu'il néglige la raison la plus forte contre le roi des Lazes, son ancienne révolte.

[1] Procope indique à ce sujet l'usage de la cour des Goths, établie alors à Ravenne. (*Goth.*, l. I, c. 7.) Les ambassadeurs étrangers ont été traités avec la même jalousie et la même rigueur en Turquie (Busbequius, épît. III, p. 149, 242, etc.), en Russie, (Voy. d'Oléarius), et à la Chine. (Compte rendu de M. de Lange, dans les Voy. de Bell., vol. II, p. 189-311.)

titude. Un des articles établissait la liberté du commerce et de la religion : les alliés de l'empereur et ceux du grand roi furent compris dans les avantages qu'il accordait et les devoirs qui en étaient la suite; on prit les précautions les plus scrupuleuses, afin de prévenir et de terminer les disputes qui pouvaient s'élever sur les confins des deux empires. Après vingt ans d'une guerre désastreuse, quoique poussée avec peu de vigueur, les limites ne changèrent point, et on persuada à Cosroës de renoncer à ses prétentions sur la souveraineté de Colchos et des états qui en dépendaient. Quoiqu'il eût accumulé une grande partie des trésors de l'Orient, il arracha aux Romains une somme annuelle de trente mille pièces d'or; et la petitesse de la somme montra toute la honte d'un tribut. Dans un débat antérieur, un des ministres de Justinien, qui comparait le char de Sésostris à la roue de la Fortune, observa que la réduction d'Antioche et de quelques villes de la Syrie enorgueillissait trop l'esprit ambitieux du roi barbare. « Vous vous trompez, répliqua le modeste Persan, le roi des rois, le maître du monde regarde avec mépris de si misérables acquisitions ; et, des dix nations subjuguées par ses armées invincibles, les Romains lui paraissent les moins formidables[1]. » Selon les Orientaux, l'empire de Nushirvan s'étendait de Ferganah dans la Transoxiane à l'Yemen ou l'Arabie-Heureuse. Il subjugua les rebelles de l'Hyrcanie; il réduisit les provinces de Cabul et de Zablestan, situées sur les bords de l'Indus; il détruisit la puissance des Euthalites; il termina par un traité honorable la guerre contre les Turcs, et il admit la fille du khan au nombre de ses femmes légitimes. Victorieux et respecté parmi les princes de l'Asie, il donna audience dans son palais de Madain ou de Ctésiphon, aux ambassadeurs du monde, pour nous servir des expressions de quelques historiens. Ils déposèrent au pied de son trône des armes, de riches vêtemens, des pierreries, des esclaves, ou des aromates, qu'ils lui offrirent en présens ou par forme de tributs; et il daigna accepter du roi de l'Inde dix quintaux de bois d'aloès, une jeune fille de sept coudées de hauteur et un tapis plus doux que la soie, qui n'était autre chose, dit-on, que la peau d'un serpent extraordinaire[1].

On reprochait à Justinien son alliance avec les peuples de l'Éthiopie; il semblait qu'il voulût admettre une tribu de nègres sauvages dans le système politique des nations civilisées. Mais on a toujours distingué les Axumites ou Abyssiniens, amis de l'empire romain, des naturels de l'Afrique[2]. La nature a donné aux nègres un nez aplati, de la laine au lieu de cheveux, et imprimé sur leur peau un noir ineffaçable. Mais le teint olivâtre du peuple de l'Abyssinie, ses cheveux, sa taille et ses traits, annoncent que c'est une colonie arabe; et la similitude de la langue et des mœurs, le souvenir d'une ancienne émigration, et le peu d'intervalle qui se trouve entre les côtes de la mer Rouge, viennent à l'appui de cette conjecture. Le christianisme l'avait tiré de la barbarie des Africains[3]; son commerce avec l'Égypte et les successeurs de Constantin[4]

[1] Procope (*Pers.*, l. II, c. 10, 13, 26, 27, 28; *Goth.*, l. II, c. 11, 15), Agathias (l. IV, p. 141, 142), et Ménandre (*in Excerp. Legat.*, p. 132-147), développent fort au long les négociations et les traités entre Justinien et Cosroès. (Consultez aussi Barbeyrac, Hist. des anciens Traités, t. II, p. 154, 181-184, 193-200.)

[1] D'Herbelot, *Bibliot. Orient.*, p. 680, 681, 294, 295.

[2] Voyez Buffon, Hist. Nat., t. III, p. 449. Ces traits et ce teint des Arabes, qui se perpétuent depuis 3400 ans (Ludolph., *Hist. et Comment. Æthiopic.*, l. I, c. 4) dans la colonie d'Abyssinie, autorisent l'opinion que la race ainsi que le climat doivent contribuer à la formation des nègres des environs.

[3] Les missionnaires portugais, Alvarez (*Ramusio*, t. I, f° 204, rect. 274, vers.), Bermudez (*Purchas's Pilgrims*, vol. II, l. V, c. 7, p. 1149-1188), Lobo (Relation, etc., par M. Le Grand, avec quinze Dissertations; Paris, 1728), et Tellez (Relation de Thevenot, part. IV) ne pouvaient dire sur l'Abyssinie moderne que ce qu'ils avaient vu, ou ce qu'ils avaient inventé. L'érudition de Ludolph en vingt-cinq langues (*Hist. Æthiopica.* Francfort, 1681; *Commentarius*, 1691; *Appendix*, 1694) fournit peu de chose sur l'histoire ancienne de ce pays. Au reste, les chansons et les légendes nationales célèbrent la gloire de Caled ou d'Ellisthé, conquérant de l'Yémen.

[4] Procope (*Persic.*, l. I, c. 19, 20) et Jean Malala (t. II, p. 163-167, 193-198) rapportent les négociations avec les Axumites ou les Éthiopiens. L'historien d'Antioche cite la narration originale de l'ambassadeur Nonnosus dont

lui avaient appris les élémens des arts et des sciences; ses navires allaient faire le trafic à l'île de Ceylan [1]; et sept royaumes obéissaient au Négus ou prince de l'Abyssinie. Un conquérant éthiopien attenta pour la première fois à l'indépendance des Homérites, maîtres de l'opulente et heureuse Arabie; il faisait valoir un droit héréditaire que lui avait transmis la reine de Saba [2], et il cachait son ambition sous le masque du zèle religieux. Les Juifs, puissans et actifs dans leur exil, avaient séduit Dunaan, prince des Homérites. Ils l'excitèrent à user de représailles au sujet de la persécution que les lois impériales s'étaient permises contre leurs malheureux frères; quelques négocians romains furent maltraités, et plusieurs chrétiens de Negra [3] obtinrent la couronne du martyre [4]. Les églises d'Arabie implorèrent la protection du roi des Abyssins. Le Négus passa la mer Rouge avec une flotte et une armée; il ôta à Dunaan son royaume et la vie, et anéantit une race de princes qui avait gouverné plus de vingt siècles la région de la myrrhe et de l'encens. Le vainqueur proclama tout de suite l'Évangile; il demanda un patriarche orthodoxe; et il montra un si grand attachement pour l'empire romain, que Justinien se flatta de l'espoir de faire le commerce de la soie par l'Abyssinie, et d'employer les forces des Arabes contre le roi de Perse. Nonnosus, issu d'une famille d'ambassadeurs, fut chargé par l'empereur de cette commission importante. Il évita sagement le chemin plus court, mais plus dangereux des déserts sablonneux de la Nubie; il remonta le Nil, s'embarqua sur la mer Rouge, et débarqua sain et sauf à Adulis, l'un des ports de l'Afrique. D'Adulis à la ville royale d'Axume il n'y avait pas plus de cinquante lieues en ligne droite; mais les sinuosités des montagnes retinrent l'ambassadeur quinze jours; et en traversant les forêts, il vit une multitude d'éléphans sauvages, qu'il évalua au nombre de cinq mille. La capitale, selon sa relation, était grande et peuplée; et le village d'Axume a encore de la célébrité, parce qu'on y couronne le prince, parce qu'on y aperçoit les ruines d'un temple chrétien, et seize ou dix-sept obélisques, qui portent des inscriptions grecques [1]. Le Négus le reçut en pleine campagne, assis sur un char élevé, traîné par quatre éléphans magnifiquement équipés, et environné de ses nobles et de ses musiciens. Il portait un habit de toile et un chapeau; il tenait dans sa main deux javelines et un bouclier léger; et, quoiqu'il fût presque nu, il étalait en pompe, à la manière des barbares, des chaînes d'or, des colliers et des bracelets garnis de perles et de pierreries. L'envoyé de Justinien se mit à genoux; le Négus le releva, embrassa Nonnosus, baisa le sceau, lut la lettre, accepta l'alliance des Romains, en brandissant ses armes, et proclama une guerre éternelle aux adorateurs du feu. Mais il éluda ce qui regardait le commerce de la soie; et malgré les assurances et peut-être les vœux des Abyssins, les menaces que nous venons de rapporter n'eurent aucun effet. Les Homérites ne voulaient pas abandonner leurs bocages parfumés, pour se porter dans un désert de sable, et braver toutes sortes de fatigues, afin de combattre une nation redoutable qui ne les avait point offensés. Loin d'étendre ses con-

Photius (*Biblioth. Cod.* III) nous a conservé un extrait curieux.

[1] Cosmas Indicopleustes (*Topograph. Christian.*, l. II, p. 132, 138, 139, 140; l. XI, p. 338, 339) fait une description curieuse du commerce des Axumites à la côte de l'Inde et de l'Afrique, et à l'île de Ceylan.

[2] Ludolph., *Hist. et Comment. Æthiop.*, l. II, c. 3.

[3] La ville de Negra ou Nag'ran, dans l'Yemen, est environnée de palmiers, et se trouve sur le grand chemin, entre Saana (la capitale) et la Mecque; elle est éloignée de la première, de dix journées d'une caravane de chameaux; et de la seconde, de vingt journées. (Abulfeda, *Descript. Arabiæ*, p. 52.)

[4] Le martyre de saint Arethas, prince de Negra, et de ses trois cent quarante compagnons, est embelli dans les légendes de Métaphraste et de Nicephore Calliste, copiées par Baronius (A. D. 522, n° 22-66; A. D. 523, n° 16-29) et refutées d'une manière obscure par Basnage (Hist. des Juifs, t. XXII, l. VIII, c. 2, p. 333-346), qui donne des détails sur la situation des Juifs en Arabie et en Ethiopie.

[1] Alvarez (*in Ramusio*, t. I, f° 219 vers., 221 vers.) vit l'état florissant d'Axume en 1520. (*Luogo molto buono è grande.*) Une invasion des Turcs le ruina dans le même siècle. On n'y compte aujourd'hui que cent maisons; mais, comme c'est le lieu où l'on couronne le roi, on y garde le souvenir de sa grandeur passée. (Ludolph., *Hist. et Comment.*, l. II, c. 11.)

quêtes, le roi d'Ethiopie ne pouvait garder ses possessions. Abrahah, esclave d'un négociant romain établi à Adulis, s'empara du sceptre des Homérites; les avantages du climat séduisirent les troupes d'Afrique, et Justinien sollicita l'amitié de l'usurpateur, qui reconnut par un léger tribut la suprématie du prince. Après une longue suite de prospérités, la puissance d'Abrahah vint se briser contre les portes de la Mecque; ses enfans furent déposés par le roi de Perse, et les Ethiopiens chassés du continent de l'Asie. Ces détails sur des événemens obscurs et éloignés ne sont pas étrangers à la décadence et à la chute de l'empire romain. Si une puissance chrétienne se fût maintenue en Arabie, elle eût étouffé Mahomet dès ses premiers pas, et l'Abyssinie aurait empêché une révolution qui a changé l'état civil et religieux du monde entier [1].

CHAPITRE XLIII.

Rebellion de l'Afrique. — Rétablissement du royaume des Goths par Totila.—L'ennemi s'empare de Rome; mais les troupes de l'empereur d'Orient la reprennent. — Conquête définitive de l'Italie par Narsès. Extinction des Ostrogoths. — Défaite des Francs et des Allemands. — Dernière victoire, disgrâce et mort de Bélisaire. — Mort et caractère de Justinien. — Comète, tremblement de terre et peste.

Ce que nous venons de dire des diverses nations établies dans la portion du globe qui se prolonge du Danube au Nil, a montré de toutes parts la faiblesse des Romains; et on peut s'étonner avec raison qu'ils osassent étendre un empire dont ils ne pouvaient défendre les anciennes limites. Mais les guerres, les conquêtes et les triomphes de Justinien sont les débiles et pernicieux efforts de la vieillesse qui épuise les restes de sa force, et hâte le terme de la vie. Ce prince se glorifia d'avoir remis l'Afrique et l'Italie sous la domination de la république; mais les malheurs qui suivirent le départ de Bélisaire montrèrent l'impuissance du souverain, et achevèrent la ruine de ces malheureuses contrées.

Justinien attendait de ses nouvelles conquêtes une ample satisfaction pour son avarice et son orgueil. Un avide ministre des finances suivait de près les pas de Bélisaire, et, les Vandales ayant brûlé les anciens registres des tributs, son imagination se donnait carrière sur la multiplicité et la répartition arbitraire de la richesse de l'Afrique [1]. En augmentant les impôts qui allaient enrichir Constantinople, en reprenant le patrimoine ou les terres de la couronne, l'empereur ne tarda pas à dissiper l'ivresse de la joie publique; mais il fut insensible aux humbles plaintes du peuple; il ne s'éveilla et ne conçut des alarmes que lorsque les soldats mécontens firent entendre leurs clameurs. Un grand nombre d'entre eux avaient épousé des veuves et des filles de Vandales; ils faisaient valoir en leur propre nom le double titre de la conquête et de l'héritage, et ils redemandaient les domaines que Genseric avait assignés à ses troupes victorieuses. Ils ne daignèrent pas écouter les remontrances égoïstes et froides de leurs officiers, qui leur représentaient vainement que la libéralité de Justinien les avait tirés de l'état sauvage ou d'une condition servile; qu'ils étaient déjà enrichis des dépouilles de l'Afrique, des trésors, des esclaves et du mobilier des barbares vaincus; et que l'ancien patrimoine des empereurs ne devait être employé qu'au maintien du gouvernement duquel dépendait,

[1] Pour bien connaître les révolutions de l'Yemen au sixième siècle, il faut lire Procope (*Persic.*, l. I, c. 19, 20), Théophanes Byzantin (*apud Phot. Cod.* 63, p. 80), S. Théophanes (*in Chronograph.*, p. 144, 145, 188, 189, 206, 207) qui fait d'étranges méprises, Pocock (*Specimen Hist. Arab.*, p. 62, 65), d'Herbelot (Bibliot. Orientale, p. 12-477), ainsi que le discours préliminaire de Sale et le Coran, c. 105). Procope fait mention de la révolte d'Abrahah; et sa chute est un fait historique, quoiqu'on l'ait défiguré par des miracles.

[1] Procope est mon seul guide sur les troubles de l'Afrique, et je n'en désire pas d'autres. Il fut témoin oculaire des événemens mémorables de son temps, et il écoutait avec attention tous les bruits de la renommée. Il raconte, dans le second livre de la guerre des Vandales, la révolte de Stozas (c. 14-24), le retour de Bélisaire (c. 15), la victoire de Germanus (c. 16, 17, 18), la seconde administration de Salomon (c. 19, 20, 21), le gouvernement de Sergius (c. 22, 23), d'Aréobindus (c. 24), la tyrannie et la mort de Gontharis (c. 25, 26, 27, 28), et je n'aperçois aucun indice de flatterie ou de malveillance dans ses différens portraits.

en dernière analyse, leur sûreté et leur espoir de récompense. La mutinerie avait pour instigateurs secrets mille soldats, la plupart Hérules, qui, ayant adopté la doctrine d'Arius, se trouvaient excités par le clergé de cette secte; et le fanatisme ne craignit pas de sanctifier la cause du parjure et de la rébellion. Les Ariens déploraient la ruine de leur église triomphante en Afrique depuis plus d'un siècle, et ils étaient justement indignés des lois du vainqueur, qui interdisait le baptême de leurs enfans et l'exercice de leur culte religieux. Presque tous les Vandales, choisis par Bélisaire, oublièrent leur pays et leur religion au milieu des honneurs de leur service dans l'Orient. Mais quatre cents d'entre eux, les plus désintéressés et les plus braves, obligèrent les matelots à changer de route, quand ils furent à la vue de l'île de Lesbos; ils relâchèrent dans le Péloponnèse; et, après avoir échoué leur navire sur une côte déserte de l'Afrique, ils arborèrent sur le mont Auras l'étendard de l'indépendance et de la révolte. Tandis que les troupes de la province refusaient d'obéir à leur supérieur, on conspirait à Carthage contre la vie de Salomon, qui y remplaçait honorablement Bélisaire; les Ariens avaient pieusement résolu de sacrifier le tyran aux pieds des autels, au milieu des saintes solennités de la fête de Pâques. La crainte ou le remords arrêta le poignard des assassins; mais la patience de Salomon les enhardit; et dix jours après on vit éclater dans le cirque une sédition furieuse, qui désola l'Afrique plus de dix ans. Le pillage de la ville et le massacre de ses habitans, sans distinction, ne furent suspendus que par la nuit, le sommeil et l'ivresse. Le gouverneur se sauva en Sicile avec sept personnes, parmi lesquelles on comptait l'historien Procope. Les deux tiers de l'armée eurent part à cette rébellion, et huit mille insurgens, assemblés dans les champs de Bulla, élurent pour leur chef un simple soldat, nommé Stoza, qui possédait à un degré supérieur les vertus d'un rebelle. Sous le masque de la liberté, son éloquence guidait ou du moins entraînait les passions de ses égaux. Il voulut traiter de la paix avec Bélisaire et le neveu de Justinien, en osant les combattre, et ces généraux avouèrent que Stoza était digne d'une meilleure cause et d'un commandement plus légitime. Vaincu dans une bataille, il employa avec dextérité l'art de la négociation; il débaucha une armée romaine, et fit assassiner, dans une église de Numidie, les chefs qui avaient compté sur ses infidèles paroles. Lorsqu'il eut épuisé toutes les ressources de la force ou de la perfidie, il gagna les lieux sauvages de la Mauritanie, suivi de quelques Vandales désespérés; il obtint la fille d'un prince barbare, et échappa à ses ennemis, en répandant le bruit de sa mort. Le crédit de Bélisaire, la dignité, la valeur et le caractère de Germanus, neveu de l'empereur, la vigueur et le succès de la seconde administration de l'eunuque Salomon rétablirent la soumission dans le camp, et maintinrent, durant plusieurs mois, la tranquillité de l'Afrique. Mais les vices de la cour de Bysance se faisaient ressentir jusque dans cette province éloignée : les soldats se plaignaient de ne recevoir ni solde ni secours; et les désordres publics furent à leur comble. Stoza reparut en armes aux portes de Carthage. Il fut tué dans un combat singulier; et, au milieu des angoisses de la mort, il sourit en apprenant que sa javeline avait percé le cœur de son adversaire. L'exemple de Stoza, et la persuasion que le premier roi fut un soldat heureux, échauffa l'ambition de Gontharis : celui-ci promit, dans un traité particulier, de partager l'Afrique avec les Maures, si avec leur dangereux secours il pouvait monter sur le trône de Carthage. Le faible Aréobindus, incapable de diriger les affaires durant la paix et la guerre, s'était élevé à l'emploi d'exarque par son mariage avec la nièce de Justinien. Une sédition des gardes le renversa tout-à-coup, et ses abjectes supplications provoquèrent le mépris de l'inexorable rebelle, sans exciter sa pitié. Après un règne de trente jours, Gontharis fut poignardé par Artaban, au milieu d'un festin; et, ce qui est assez singulier, un prince arménien, de la famille royale des Arsacides, rétablit à Carthage l'autorité de l'empire romain. Tous les détails de la conspiration, qui fit de Brutus l'assassin de César, sont curieux et importans pour la postérité. Mais

le crime ou le mérite de ces assassins, révoltés ou fidèles à leur prince, ne pouvait intéresser que les contemporains de Procope, que l'amitié ou le ressentiment, l'espérance ou la crainte avaient engagés dans les révolutions d'Afrique [1].

Ce pays tombait rapidement dans l'état de barbarie d'où les colonies phéniciennes et les lois de Rome l'avaient tiré; et chaque degré de la discorde intestine donnait lieu à une déplorable victoire de l'homme sauvage sur l'homme civilisé. Les Maures [2] ne connaissaient pas les lois de la justice; mais ils ne pouvaient supporter l'oppression. Leur vie errante et leurs immenses déserts trompaient les armes ou éludaient les chaînes d'un conquérant; et l'expérience prouvait assez qu'on ne devait compter ni sur leurs sermens ni sur leur reconnaissance. La victoire du mont Auras avait paru les soumettre; mais, s'ils respectaient le caractère de Salomon, ils détestaient et méprisaient l'orgueil et l'incontinence de Cyrus et de Sergius, ses deux neveux, auxquels il avait donné imprudemment les gouvernemens de Tripoli et de la Pentapole. Une tribu de Maures campait sous les murs de Leptis, afin de renouveler son alliance, et de recevoir du gouverneur les présens accoutumés. Quatre-vingts de leurs députés furent introduits en amis dans la ville; mais, accusés de tramer une conspiration, ils furent égorgés à la table de Sergius, et on entendit crier aux armes et à la vengeance dans toutes les vallées du mont Atlas, depuis les Syrtes jusqu'à l'océan Atlantique. Une injure personnelle et l'injuste exécution ou le meurtre de son frère rendaient Antalus l'ennemi des Romains. La défaite des Vandales avait autrefois signalé sa valeur. Il montra en cette occasion une justice et une prudence qui fait beaucoup d'honneur à un Maure. Tandis qu'il réduisait Adrumète en cendres, il avertit l'empereur que le rappel de Salomon et de ses indignes neveux pourrait assurer la paix de l'Afrique. L'exarque sortit de Carthage avec ses troupes; mais à six journées de cette ville, et aux environs de Tébeste [1], il fut étonné de la supériorité de nombre et de la contenance farouche des barbares. Il proposa un traité, sollicita une réconciliation, et offrit de se lier par les sermens les plus solennels. « Par quels sermens peut-il » se lier, répondirent les Maures avec indi» gnation? Jurera-t-il sur les évangiles? li» vres que la religion chrétienne regarde » comme divins. C'est sur ces livres que » Sergius, son neveu, avait engagé sa foi à » quatre vingts de nos innocens et malheu» reux frères. S'il veut que les évangiles » nous inspirent de la confiance une seconde » fois, qu'il commence par nous donner des » preuves de leur efficacité, en châtiant le » parjure et en réparant ainsi l'honneur de » son livre sacré. » Cet honneur fut réparé dans les champs de Tébeste par la mort de Salomon, et par la perte totale de son armée. De nouvelles troupes et des généraux plus habiles réprimèrent bientôt l'insolence des Maures : dix-sept de leurs princes furent tués dans la même bataille; et le peuple de Constantinople prodigua ses éloges à la soumission incertaine et passagère de leurs tribus. Des incursions successives avaient réduit la province d'Afrique à un tiers de l'étendue de l'Italie; toutefois les empereurs romains continuèrent à régner plus d'un siècle sur Carthage et la fertile côte de la Méditerranée. Mais les victoires et les défaites de Justinien étaient également désastreuses

[1] Toutefois, je ne dois pas refuser à Procope le mérite de peindre avec chaleur l'assassinat de Gontharis. L'un des meurtriers montra des sentimens dignes d'un patriote romain. « Si je tombe sans mourir, dit Artasires, tuez» moi sur-le-champ, de peur que les douleurs de la tor» ture ne m'arrachent l'aveu de mes complices. »

[2] Procope parle quelquefois des guerres contre les Maures dans le cours de sa narration. (*Vandal.*, l. II, c. 19-23, 25, 27, 28; *Goth.*, l. IV, c. 17); et Théophanes ajoute quelques succès et quelques revers dans les dernières années de Justinien.

[1] Aujourd'hui Tibesch dans le royaume d'Alger. Elle est arrosée par une rivière, le Sujerass, qui tombe dans le Mejerda (Bagradas). Tibesch est encore remarquable par ses murs de grandes pierres, comme le Colisée de Rome, par une fontaine et un bosquet de noisetiers. Le pays est fertile; et les Bérébères qu'on trouve dans le voisinage sont une peuplade guerrière. Il paraît, d'après une inscription, que la route de Carthage à Tébeste fut construite sous le règne d'Adrien, par la troisième légion. (Marmol, Description de l'Afrique, t. II, p. 442, 443; Voyages de Shaw. 64, 65, 66.)

pour le genre humain; et telle était la dévastation de l'Afrique, qu'en plusieurs cantons un voyageur errait des jours entiers sans rencontrer ni amis ni ennemis. La nation des Vandales, qui compta un moment cent soixante mille guerriers, outre les femmes, les enfans et les esclaves, avait disparu; une guerre impitoyable avait anéanti un nombre de Maures encore plus grand; et le climat, les divisions intestines et la rage des barbares n'enlevèrent pas moins de monde aux Romains et à leurs alliés. Lorsque Procope débarqua en Afrique pour la première fois, il admira la population des villes et des campagnes, et l'activité du commerce et de l'agriculture. En moins de vingt ans, ce pays n'offrait plus qu'une muette solitude; les citoyens opulens se réfugièrent en Sicile et à Constantinople; et l'historien secret assure que les guerres et le gouvernement de Justinien coûtèrent cinq millions d'hommes à l'Afrique [1].

La jalousie de la cour de Bysance n'avait pas permis à Bélisaire d'achever la conquête de l'Italie, et son brusque départ ranima le courage des Goths [2], qui respectaient son génie, ses vertus, et même l'estimable motif qui le déterminait à employer la ruse contre eux et à les repousser. Ils avaient perdu leur roi (perte toutefois peu considérable), leur capitale, leurs trésors, les provinces répandues de la Sicile aux Alpes, deux cent mille guerriers avec leurs chevaux et leurs riches équipages. Mais tout n'était pas perdu, tant que mille Goths, inspirés par l'honneur, par l'amour de la liberté et le souvenir de leur ancienne grandeur, défendaient Pavie. Le commandement en chef fut offert, d'une voix unanime, au brave Uraias; lui seul regarda les malheurs de son oncle Vitigès comme un motif d'exclusion. Sa voix fit tomber les suffrages sur Hildibald: celui-ci avait du mérite; et on espérait vainement que Theudes son parent, roi d'Espagne, soutiendrait les intérêts communs de la nation des Goths. Le succès de ses armes dans la Ligurie et la Vénétie parut justifier ce choix; mais il montra bientôt qu'il était incapable de pardonner ou de commander à son bienfaiteur. Sa femme fut vivement blessée de la beauté, des richesses et de la fierté de l'épouse d'Uraias; et la mort de ce vertueux patriote excita l'indignation d'un peuple libre. Un assassin exécuta leur vœu en tranchant la tête de Hildibald au milieu d'un banquet. Les Rugiens, tribu étrangère, s'approprièrent le droit de donner la couronne; Totila, neveu du dernier roi, entraîné par la vengeance, était tenté de livrer aux Romains sa personne et la garnison de Trévise. Mais on persuada facilement à ce jeune homme valeureux et accompli de préférer le trône des Goths au service de Justinien; et, dès qu'on eut chassé du palais de Pavie l'usurpateur nommé par les Rugiens, il rassembla cinq mille soldats, et entreprit de rétablir le royaume d'Italie.

Les onze généraux égaux en rang qui succédèrent à Bélisaire négligèrent d'écraser les Goths, faibles et désunis, et ne marchèrent contre eux que lorsqu'ils furent alarmés par les progrès de Totila et les reproches de Justinien. Vérone ouvrit secrètement ses portes à Artabaze, qui commandait cent Persans au service de l'empire. Les Goths abandonnèrent la ville. Les généraux romains s'arrêtèrent à soixante stades, pour régler le partage du butin. Tandis qu'ils disputaient, l'ennemi, s'apercevant du petit nombre des vainqueurs, fondit sur les Perses et les accabla; et Artabaze sauta du haut des remparts, pour conserver une vie que lui ôta, peu de jours après, la lance d'un barbare qui l'avait défié dans un combat singulier. Vingt mille Romains combattirent les forces de Totila, près de Faënza, et sur les collines de Mugello, qui fait partie du territoire de Florence. L'ardeur qu'inspirait aux barbares le désir de reconquérir leur pays contrastait avec la langueur des troupes mercenaires, qui n'avaient pas même le mérite d'une servitude

[1] Procope, Anecd., c. 18. Les divers événemens de la guerre d'Afrique attestent cette triste vérité.

[2] Procope continue, dans le second livre de son Histoire (c. 30) et dans le troisième (c. 1-40), le récit de la guerre des Goths, depuis la cinquième jusqu'à la quinzième année de Justinien. Comme les événemens intéressent moins que dans la première période, son récit est alors moitié moins étendu, pour un intervalle de temps une fois plus considérable. Jornandès et la Chronique de Marcellin sont de quelque secours. Sigonius, Pagi, Muratori, Mascou et de Buat donnent des lumières; et j'en ai profité.

vigoureuse et bien disciplinée. Dès le premier choc, elles abandonnèrent leurs drapeaux, jetèrent leurs armes, et se dispersèrent de tous côtés avec une vitesse qui diminua leur perte, mais qui acheva de les couvrir de honte. Le roi des Goths, rougissant de la lâcheté de ses ennemis, s'élança dans la carrière de l'honneur et de la victoire. Il passa le Pô, traversa l'Apennin, retarda la conquête de Ravenne, de Florence et de Rome; et, continuant sa route par le centre de l'Italie, il vint former le siége ou plutôt le blocus de Naples. Les chefs romains, emprisonnés chacun dans leurs villes, et s'imputant l'un à l'autre ce revers, n'osaient pas troubler son entreprise. La cour de Constantinople, effrayée de l'embarras et du danger des provinces qu'il avait conquises en Italie, envoya au secours de Naples une flotte de galères et un corps de soldats de la Thrace et de l'Arménie. Ces troupes débarquèrent dans la Sicile, qui les approvisionna de ses riches magasins; mais les délais du nouveau commandant, magistrat qui n'entendait rien à la guerre, prolongèrent les maux des assiégés; et les secours envoyés timidement et tardivement furent interceptés par les navires armés que Totila avait placés dans la baie de Naples. Le principal officier des Romains fut traîné au pied du rempart, la corde au cou, et là, d'une voix tremblante, il exhorta les citoyens à implorer, comme lui, la merci du vainqueur. Les habitans demandèrent une trève, et promirent de rendre la place si, dans l'espace d'un mois, ils ne voyaient arriver aucun secours. L'audacieux barbare leur accorda trois mois au lieu d'un, bien persuadé que la famine hâterait le terme de leur capitulation. Après la reddition de Naples et de Cumes, la Lucanie, la Pouille et la Calabre se soumirent au roi des Goths. Totila conduisit son armée aux portes de Rome; et, après avoir établi son camp à Tibur ou Tivoli, à vingt milles de la capitale, il engagea le sénat et le peuple à comparer la tyrannie des Grecs avec le bonheur dont on jouissait sous la domination des Goths.

On peut attribuer en partie les succès de Totila aux révolutions que trois années d'expérience avaient produites dans l'esprit des peuples de l'Italie. D'après l'ordre ou du moins au nom d'un empereur catholique, le pape [1], leur père spirituel, avait été arraché de l'église de Rome, et on l'avait laissé mourir de faim ou on l'avait assassiné dans une île déserte [2]. Le vertueux Bélisaire fut remplacé par onze chefs, dont les vices variaient sans diminuer jamais, et qui, à Rome, à Ravenne, à Florence, à Pérouse, à Spolette, etc., abusèrent de leur pouvoir pour satisfaire leurs débauches ou leur avarice. On chargea du soin d'augmenter le revenu du fisc Alexandre, financier subtil, bien versé dans la fraude et les vexations des écoles de Bysance; il tirait son surnom de *Psalliction* (les ciseaux) [3], de l'habileté avec laquelle il diminuait le poids des monnaies d'or sans en effacer l'empreinte. Il accabla les Italiens d'impôts, sans attendre le retour de la paix et de l'industrie. Toutefois les tributs qu'il exigea à cette époque, ou par la suite, inspirèrent moins de haine que la rigueur arbitraire exercée contre les personnes et les biens de ceux qui, sous les rois goths, avaient eu part à la recette et à la dépense du trésor public. Les sujets de Justinien qui échappèrent à ces vexations essuyèrent une autre calamité. Alexandre trompant et méprisant les soldats, ceux-ci se livrèrent au maraudage pour se procurer des richesses et de la nourriture; et les habitans du pays se virent réduits à solliciter la protection d'un barbare. Totila [4] était continent et fru-

[1] Sylverius, évêque de Rome, fut d'abord transporté à Patara dans la Lycie, et mourut ensuite de faim (*sub eorum custodiâ inedia confectus*) dans l'île de Palmaria (A. D. 538) le 20 juin. Liberat. (*in Breviar.*, c. 22). Anastase (*in Sylverio*), Baronius (A. D. 540, n° 2, 3), Pagi (*in Vit. Pont.*, t. I, p. 285, 286), et Procope (Anecd., c. 1) n'imputent cette mort qu'à l'impératrice et à Antonina.

[2] Palmaria est une petite île en face de Terracine et de la côte des Volsques. (Cluver., *Ital. Antiq.*, l. III, c. 7, p. 1014.)

[3] Comme le logothète Alexandre et la plupart de ses collègues, dans l'ordre civil et militaire, étaient disgraciés ou méprisés, le style des Anecdotes (c. 4, 5, 18) est un peu plus noir que celui de l'Histoire gothique (l. III, c. 1, 3, 4, 9, 20, 21, etc.)

[4] Procope (l. III, c. 2, 8, etc.) rend avec plaisir une ample justice au mérite de Totila. Les historiens romains

gal ; ses amis ou ses ennemis, qui comptèrent sur sa clémence ou sur sa foi, ne furent jamais déçus dans leur espoir. Une proclamation du roi des Goths enjoignit aux cultivateurs de l'Italie de suivre leurs importans travaux : le prince les assura que, s'ils payaient les taxes ordinaires, sa valeur et la discipline de son armée les garantirait des maux de la guerre. Il attaqua successivement toutes les villes fortifiées ; et, quand il les avait soumises, il en démolissait les fortifications, afin d'épargner au peuple les maux d'un nouveau siége, de priver les Romains des moyens de faire preuve de leur habileté dans la défense des places, et de terminer en pleine campagne, et d'une manière plus égale et plus noble, la longue querelle des deux nations. Les captifs et les déserteurs romains passèrent sous les drapeaux d'un adversaire si loyal. Il débaucha les esclaves en leur promettant que jamais il ne les livrerait à leurs maîtres ; et les mille soldats qui défendaient Pavie formèrent bientôt sous ses ordres une nouvelle race de Goths. Il remplit de bonne foi les articles de la capitulation, sans tirer aucun avantage des expressions équivoques ou des événemens imprévus. Les troupes de la garnison de Naples avaient stipulé qu'on les embarquerait : les vents contraires ne le permirent pas ; mais on leur fournit généreusement des chevaux, des vivres et un sauf-conduit jusques aux portes de Rome. Les femmes des sénateurs, saisies dans les villas de la Campanie, furent renvoyées à leurs maris sans rançon : on punit de mort quiconque attentait à la chasteté féminine ; et, dans le régime salutaire qu'on imposa aux Napolitains affamés, le conquérant se montra médecin attentif et plein d'humanité. Les vertus de Totila sont également dignes d'estime, qu'elles lui aient été inspirées par la politique, par des principes de religion, ou par l'instinct de l'humanité. Il harangua souvent ses troupes ; il leur répétait sans cesse que la corruption d'un peuple entraîne sa ruine, que la victoire est le fruit des vertus morales ainsi que des vertus guerrières, et que le prince et même la nation sont coupables des crimes qu'ils négligent de punir.

Les amis et les ennemis de Bélisaire demandaient avec la même ardeur qu'on le chargeât du soin de sauver le pays qu'il avait subjugué : on renvoya en effet le vieux général contre les Goths, et ce fut pour lui une marque de confiance ou une espèce d'exil. Ce guerrier, qui s'était montré en héros sur les bords de l'Euphrate, jouait le rôle d'un esclave dans le palais de Constantinople ; et il accepta avec répugnance la pénible tâche de soutenir sa réputation et de réparer les fautes des chefs qui l'avaient remplacé en Italie. La mer était ouverte aux Romains. Les navires et les soldats se trouvaient rassemblés à Salona, près du palais de Dioclétien : il laissa reposer ses troupes à Pola en Istrie ; et, après en avoir fait la revue, il côtoya la mer Adriatique, entra dans le port de Ravenne, et envoya des ordres plutôt que des secours aux villes subordonnées. Il harangua les Goths et les Romains au nom de l'empereur. Il dit que ce prince avait suspendu pour quelque temps la conquête de la Perse, et écouté les prières de ses sujets d'Italie. Indiquant en peu de mots les causes et les auteurs des derniers désatres, il s'efforça de dissiper la crainte d'être puni sur le passé et l'espoir de l'impunité sur l'avenir ; et il travailla avec plus de zèle que de succès à établir une ligue d'affection et d'obéissance parmi tous ceux qui dépendaient de son gouvernement. Il ajouta que Justinien, son gracieux maître, était disposé à pardonner et à récompenser, et qu'il était de leur devoir, ainsi que de leur intérêt, de détromper leurs compatriotes, séduits par les artifices de l'usurpateur. Aucun soldat n'eut la tentation d'abandonner les drapeaux du roi des Goths. Bélisaire découvrit bientôt qu'il allait être spectateur de la gloire d'un jeune barbare, sans pouvoir l'arrêter ; et sa lettre à l'empereur peint naturellement les angoisses d'une âme généreuse. « Très-excellent prince, lui disait-il, nous sommes arrivés en Italie manquant d'hommes, d'armes, de chevaux et d'argent, c'est-à-dire dénués de tout ce qu'il faut pour la guerre. Lors de notre dernière course dans les vil-

depuis Salluste et Tacite, se plaisaient à oublier les vices de leurs compatriotes en peignant les vertus des barbares.

» lages de la Thrace et de l'Illyrie, nous » avons rassemblé avec des difficultés extrê» mes environ quatre mille recrues, qui ne » sont pas vêtues, et qui ne savent ni manier » les armes ni faire le service d'un camp. Les » soldats que j'ai trouvés dans la province » sont mécontens, timides et épouvantés. Au » premier bruit de l'approche de l'ennemi, ils » abandonnent leurs chevaux et jettent leurs » armes. On ne peut lever aucun impôt de» puis que l'Italie est dans les mains des bar» bares. La suspension de paiement nous a » privé du droit de donner des ordres et même » des avis. Soyez sûr que la plus grande » partie de vos troupes a déjà passé sous » l'étendard des Goths. Si la présence seule » de Bélisaire pouvait terminer la guerre, » vos désirs seraient satisfaits. Bélisaire est » au milieu de l'Italie. Mais, si vous voulez » triompher, il faut bien d'autres prépara» tifs : le titre de général n'est qu'un vain » nom, lorsqu'il n'est pas accompagné de » forces militaires. Il serait à propos de ren» voyer à mon service mes vétérans et mes » gardes domestiques. Je ne puis entrer en » campagne qu'après l'arrivée d'un renfort » de troupes légères et de troupes pesamment » armées ; et ce n'est qu'avec de l'argent que » vous pouvez vous procurer un grand corps » de la cavalerie des Huns, dont nous avons » un besoin indispensable [1]. » Un officier en qui Bélisaire avait confiance partit de Ravenne pour hâter et amener les secours ; mais on négligea sa requête, et un mariage avantageux le retint à Constantinople. Bélisaire, fatigué des délais, et n'ayant plus d'espoir, repassa la mer Adriatique, et attendit à Dirrachium l'arrivée des troupes qu'on assemblait avec lenteur parmi les sujets et les alliés de l'empire. Après les avoir reçues, ses forces ne suffisaient pas encore à la délivrance de Rome, que le roi des Goths serrait de toutes parts. Les barbares couvraient la voie Appienne, dont la longueur était de quarante journées ; et le sage Bélisaire, voulant éviter une bataille, préféra la route de mer, plus prompte et plus sûre, qui, en cinq jours, devait le porter de la côte de l'Épire à l'embouchure du Tibre.

Après avoir réduit par la force ou par les traités les villes inférieures des provinces du centre de l'Italie, Totila se prépara, non à donner un assaut à l'ancienne capitale de l'empire, mais à l'environner et à l'affamer. Rome était défendue par la valeur, mais opprimée par l'avarice de Bessas, vieux général d'extraction gothique, qui, avec trois mille soldats, défendait la vaste circonférence de ses murs antiques. Il trafiquait de la misère du peuple, et se réjouissait en secret de la durée du siége. C'était pour augmenter sa fortune qu'on avait rempli les greniers. La charité du pape Vigile avait acheté en Sicile et fait embarquer une provision considérable de grains : les navires échappèrent aux barbares ; mais ils tombèrent entre les mains d'un gouverneur avide, qui donnait aux soldats une faible ration et vendait le reste aux plus riches des habitans. Le médimne ou la cinquième partie de la mesure anglaise valait sept pièces d'or ; un bœuf se paya jusqu'à cinquante : le progrès de la famine accrut encore cette valeur exorbitante ; et, quoique la portion de vivres qu'on accordait aux mercenaires suffit à peine pour les faire vivre, ils furent tentés de l'échanger contre de l'argent. Une pâte insipide et malsaine, qui contenait trois fois plus de son que de farine, apaisait la faim des pauvres : ils se virent réduits peu à peu à se nourrir de chevaux, de chiens, de chats et de souris, à manger les herbes et même les orties qui croissaient au milieu des ruines de la ville. Une multitude sans nombre d'hommes d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes, en proie au désespoir, à toute sorte de maladies, environnaient le palais du gouverneur : ils lui remontraient vainement que c'est le devoir d'un maître de nourrir ses esclaves ; ils le supplièrent humblement de pourvoir à leur subsistance, ou de leur permettre de sortir de la place, ou enfin de prononcer sans délai l'arrêt de leur mort. Bessas répondait, avec une tranquillité impitoyable, qu'il ne

[1] Procope, l. III, c. 12. On retrouve l'âme d'un héros dans cette lettre ; et on ne doit pas confondre ces morceaux, où l'on remarque du naturel et de la vérité, avec les harangues si travaillées, et souvent si vides, des historiens de Bysance.

pouvait nourrir les sujets de l'empereur, qu'il compromettrait sa sûreté en les renvoyant, et que les lois ne lui permettaient pas de les tuer. Toutefois l'un des citoyens montra à ses compatriotes que le droit d'un homme sur sa vie est au-dessus des privilèges d'un tyran. Déchiré par les cris de cinq enfans qui lui demandaient du pain, il leur ordonna de le suivre; il se rendit en silence sur l'un des ponts du Tibre; et, après s'être couvert le visage, il se précipita dans la rivière sous les yeux de sa famille et du peuple romain. Bessas vendait aux citoyens riches ou pusillanimes la permission de s'en aller [1]; mais la plupart de ces fugitifs expiraient sur les grands chemins, ou se trouvaient arrêtés par des détachemens de barbares. Sur ces entrefaites, l'artificieux gouverneur, pour calmer le mécontentement et ranimer l'espoir des Romains, faisait répandre que des flottes et des armées venaient à leur secours des extrémités de l'Orient. La nouvelle certaine du débarquement de Bélisaire dans le port du Tibre les tranquillisa davantage; et, sans examiner quelles étaient ses forces, ils comptèrent sur l'humanité, la bravoure et l'habileté de ce grand général.

Totila avait eu soin de préparer des obstacles dignes de son adversaire. Quatre-vingt-dix brasses au-dessous de la ville, et dans la partie la plus étroite du Tibre, il joignit les deux bords par de fortes poutres qui formaient une espèce de pont, sur lequel il plaça deux tours élevées, qu'il garnit des plus braves d'entre les Goths, et où il mit une grande provision d'armes de traits et de machines d'attaques. Une grosse chaîne de fer couvrait l'approche du pont et celle des tours, et il posta aux deux côtés de la rivière un détachement d'archers nombreux. L'entreprise que forma Bélisaire de forcer ces barrières et de secourir la capitale est un nouvel exemple de sa hardiesse et de son habileté. Sa cavalerie s'éloignait du port, et suivait le chemin public, afin de contenir les mouvemens et de distraire l'attention de l'ennemi: il plaça son infanterie et ses munitions sur deux cents gros bateaux: chacun de ces bateaux avait un rempart élevé de grosses planches percées d'une foule de petits trous qui devaient donner passage aux armes de traits. A son front, deux grands navires, joints l'un à l'autre, soutenaient un château flottant, qui dominait les tours du pont, et qui, rempli de soufre et de bitume, devait bouleverser et incendier tous les environs. La flotte qui conduisait le général remontait paisiblement la rivière. Elle brisa la chaîne; et les ennemis qui gardaient les bords furent massacrés ou dispersés. Dès qu'elle eut touché la principale barrière, le brûlot s'attacha aussitôt au pont; les flammes consumèrent une des tours avec deux cents Goths. Les assaillans poussèrent des cris de victoire, et Rome était sauvée, si la mauvaise conduite des officiers de Bélisaire n'eût trahi sa sagesse. Il avait envoyé ordre à Bessas de seconder ses opérations en faisant une sortie à propos; et il avait enjoint à Isaac, son lieutenant, de ne point quitter le port. Mais l'avarice empêcha Bessas de faire la sortie, tandis que l'ardeur d'Isaac le livra aux mains d'un ennemi supérieur en nombre. Bélisaire apprit bientôt cette défaite, dont on exagérait le désastre. Il s'arrêta; c'est le seul moment de sa vie où il ait montré de la surprise et de l'embarras; et il donna, malgré lui, l'ordre de la retraite, afin de sauver sa femme Antonina, ses trésors, et le seul hâvre qu'il eût sur la côte de Toscane. Les angoisses de son esprit lui donnèrent une fièvre ardente et presque mortelle; et Rome fut abandonnée sans protection à la merci ou à la fureur de Totila. La longue durée de cette guerre avait aigri la haine: le clergé arien fut ignominieusement chassé de Rome. L'archidiacre Pélage revint sans succès du camp des Goths, où il avait été en ambassade; et un évêque de Sicile, l'envoyé ou le nonce du pape, perdit ses deux mains pour s'être permis des mensonges dans l'intérêt de l'église et de l'état.

[1] Procope ne dissimule pas la cupidité de Bessas (l. III, c. 17, 20). Il expia la perte de Rome par la conquête de Pétra, qui lui fit beaucoup d'honneur (*Goth.*, l. IV, c. 12); mais il porta sur les bords du Phase les vices qu'il avait montrés sur les rives du Tibre; et l'historien parle avec la même équité de son mérite et de ses défauts. Le châtiment que l'auteur du roman de Bélisaire inflige aux oppresseurs de Rome est plus conforme à la justice qu'à l'histoire.

La famine avait diminué la force et affaibli la discipline de la garnison de Rome. Elle ne pouvait tirer aucun service d'un peuple mourant ; et la cruelle avarice du marchand absorba à la fin la vigilance du gouverneur. Quatre soldats d'Isaurie, qui se trouvaient en sentinelle, descendant du haut des murs avec une corde, tandis que leurs camarades dormaient et que leurs officiers étaient absens, proposèrent en secret au roi des Goths d'introduire ses troupes dans la ville. On les reçut avec froideur et avec défiance : ils revinrent sains et saufs; ils retournèrent deux fois chez l'ennemi; la place fut examinée deux fois : la conspiration fut révélée, mais on ne voulut pas y faire attention; et dès que Totila fut d'accord avec les conjurés, ceux-ci débarrèrent la porte Asinaire, et laissèrent entrer les Goths. Ils demeurèrent en bataille jusqu'à la pointe du jour, dans la crainte d'une trahison ou d'une embuscade; mais Bessas et ses troupes avaient déjà pris la fuite; et lorsqu'on pressa le roi de harceler leur retraite, il répondit avec sagesse que rien n'était si agréable que de voir un ennemi en fuite. Les patriciens auxquels il restait des chevaux, Decius, Basilicus, etc., accompagnèrent le gouverneur : les autres, parmi lesquels Procope nomme Olybrius, Orestes et Maxime, se réfugièrent dans l'église de Saint-Pierre; mais, lorsque cet historien assure qu'il ne restait plus que cinq cents personnes dans la capitale, on a des doutes sur sa fidélité ou sur celle de son texte. Le jour vint éclairer la victoire complète des Goths; et leur monarque se rendit en dévotion au tombeau du prince des apôtres; mais, tandis qu'il faisait ses prières au pied de l'autel, vingt-cinq soldats et soixante citoyens étaient égorgés sous le vestibule. L'archidiacre Pélage[1] se présenta devant lui, les évangiles à la main, et dit : « Seigneur, ayez pitié de votre serviteur. » —Pélage, lui répondit Totila avec un sourire insultant, votre orgueil s'abaisse donc » maintenant au langage du suppliant. — » C'est que je suis un suppliant, lui répliqua » le prudent archidiacre; Dieu nous a soumis » à votre pouvoir; et en qualité de vos sujets, » nous avons droit à votre clémence. » Son humble prière sauva les Romains; et la chasteté des jeunes filles et des matrones fut préservée contre les passions du soldat furieux, mais on le dédommagea en lui permettant de piller la ville, après qu'on eut réservé pour le trésor royal les dépouilles les plus précieuses. Les maisons des sénateurs étaient remplies d'or et d'argent; et les honteux et coupables trésors qu'avait amassés Bessas, furent la proie du vainqueur. Dans cette révolution, les fils et filles des consuls éprouvèrent la misère qu'ils avaient rebutée ou qu'ils avaient soulagée; ils errèrent, couverts de haillons, au milieu des rues de la ville, et mendièrent leur pain, peut-être sans succès, à la porte des maisons de leurs pères. Rusticiana, fille de Symmaque, et veuve de Boëce, avait généreusement consacré ses richesses aux soulagemens des maux de la famine. Mais on l'accusa auprès des barbares d'avoir excité le peuple à renverser les statues du grand Théodoric; et on eût immolé cette vénérable matrone aux mânes du roi, si Totila n'eût respecté son extraction, ses vertus, et même le pieux motif de ses vengeances. Il prononça deux discours le lendemain; après avoir donné des éloges et des avis à ses Goths victorieux, il traita les sénateurs comme les plus vils des esclaves; il leur reprocha leur parjure, leur sottise et leur ingratitude; et il déclara, d'un ton sévère, que leurs biens et leurs dignités appartenaient à ses compagnons d'armes. Il voulut bien oublier leur révolte; et les sénateurs, en reconnaissance de sa clémence, adressèrent à leurs tenanciers et à leurs vassaux des lettres circulaires, où ils leur enjoignaient expressément d'abandonner le drapeau des Grecs, de cultiver en paix leurs terres, et d'apprendre de leurs maîtres à obéir au roi des Goths. Il fut inexorable contre la ville qui avait arrêté si long-temps le cours de ses victoires : il ordonna la démolition d'un tiers des murs en différens endroits; il pré-

[1] Durant le long exil de Vigile, et après la mort de ce pape, l'église de Rome fut gouvernée d'abord par l'archidiacre, et ensuite (A. D. 555) par le pape Pélage, qui passait pour complice des violences exercées contre son prédécesseur. Voyez les Vies originales des papes, sous le nom d'Anastase. Muratori, (*Script. Rer. Italicarum*, t. III, part. I, p. 130-131) raconte plusieurs incidens curieux des siéges de Rome et des guerres d'Italie.

pouvait nourrir ...
qu'il compromet ...
voyant, et que le ...
pas de les tuer. ...
montra à ses con ...
homme sur sa vi ...
ges d'un tyran. ...
enfans qui lui d ... L'a-
ordonna de le su ... de la
sur l'un des pont ...
couvert le visage ... une se-
vière sous les y ... La partie
romain. Bessas ... fut repa-
ou pusillanimes ... cette répara-
mais la plupart ... et dissemi-
les grands chem ... blesser les
par des détach ... sur le grand
entrefaites, l'a ... de fer [1]; et,
calmer le méco ... sur-le-
des Romains, ... entrée fut gar-
et des armées ... par les
extrémités de ... de vingt-cinq
du débarquem ... Pouille après des
du Tibre les ... se venger. B...
examiner qu ... trois fois
tèrent sur l'I ... ils furent ...
leté de ce gr ... de leurs ...
Totila av ... s'empar...
cles dignes ... Totila ...
dix brasses ... la fortun...
partie la pl ... tout ...
deux bords ... faire ...
maient un ... par un
plaça deu ... par son
plus brav ... l'impuis-
une gran ... ses ennemis.
machines ... proton-
couvrait ... Après un long
et il post ... laisser une
chemen ... province
que for ...

[1] Proc ...
c. 17, 2 ...
Pétra ...
c. 12); ...
avait ...
avec la ...
...
...
l'histo ...

le joug des Ariens, leurs vainqueurs. Ce héros, dont la puissance des barbares ne pouvait triompher, fut vaincu dans cette ignoble guerre par les délais, la désobéissance et la lâcheté de ses officiers. Il avait choisi Crotone pour son quartier d'hiver, et s'y reposait, bien persuadé que sa cavalerie gardait les deux passages des collines de la Lucanie. Ces passages furent livrés ou mal défendus, et la célérité des mouvemens des Goths laissa à peine à Bélisaire le temps de se sauver sur la côte de Sicile. On rassembla enfin une flotte et une armée pour secourir Ruscianum ou Rossano[1], forteresse située à soixante stades des ruines de Sybaris, où les nobles de la Lucanie s'étaient réfugiés. Un orage dissipa les troupes romaines à la première tentative. Elles approchèrent de la côte dans une seconde; mais elles virent les collines remplies d'archers, le lieu du débarquement défendu par une forêt de lances, et le roi des Goths impatient de livrer bataille. Le vainqueur de l'Italie se retira en soupirant, et continua de languir dans une inaction forcée, jusqu'au moment où Antonina, qui était allée demander des secours à Constantinople, obtint son rappel après la mort de l'impératrice.

Les cinq dernières campagnes de Bélisaire durent affaiblir la jalousie de ses compétiteurs, que l'éclat de ses premiers exploits avait éblouis et irrités. Au lieu d'affranchir l'Italie de la domination des Goths, il avait erré en fugitif le long de la côte, sans oser pénétrer dans l'intérieur du pays, ou sans accepter les défis réitérés de Totila. Toutefois dans l'opinion du petit nombre de juges qui savaient distinguer les projets et les événemens, et comparer les moyens avec ce qu'il s'agissait d'exécuter, il parut un plus grand capitaine qu'à l'époque de prospérité où il mena deux rois captifs devant le trône de Justinien. Son grand âge ne ralentissait point sa valeur. L'expérience avait mûri sa sagesse; mais il semble que son humanité et sa justice cédèrent à l'empire des circonstances. La parcimonie ou la pauvreté de l'empereur ne lui permit pas de suivre ces règles qui avaient captivé l'amour et la confiance des Italiens. Il ne se soutint, durant cette dernière guerre, qu'en opprimant Ravenne, la Sicile et tous les fidèles sujets de l'empire; et sa sévérité envers Hérodien porta cet officier, insulté ou coupable, à livrer Spolette à l'ennemi. L'avarice d'Antonina, distraite autrefois par l'amour, la dominait alors tout entière. Bélisaire lui-même pensa toujours que, dans un siècle corrompu, les richesses soutiennent et embellissent le mérite personnel; et on ne peut imaginer qu'il ait souillé son honneur pour les intérêts publics sans s'être approprié une partie des dépouilles. Il avait échappé au glaive des barbares; mais le poignard des conjurés l'attendait à son retour[1]. Artaban, après avoir châtié le tyran de l'Afrique, se plaignit de l'ingratitude des cours, quoiqu'il fût comblé de richesses et d'honneurs. Il aspira à la main de Préjecta, nièce de l'empereur, qui lui avait des obligations, et qui voulait le récompenser; mais son mariage antérieur était un obstacle pour la piété de Théodora. Il sortait d'un sang royal: les flatteurs irritaient son orgueil; et les services qu'il faisait valoir annonçaient assez qu'il était capable de toutes les entreprises audacieuses et sanguinaires. Il résolut la mort de Justinien; mais les conjurés la différèrent jusqu'à l'instant où ils pourraient surprendre Bélisaire désarmé et sans escorte dans le palais de Constantinople. On n'espérait pas de vaincre sa fidélité, si long-temps éprouvée; et on craignait avec raison la vengeance ou plutôt la justice de ce vieux général, qui pouvait assembler promptement une armée dans la Thrace, punir les assassins, et peut-être jouir du fruit de leurs crimes. Le délai donna lieu à des confidences indiscrètes et à des aveux qu'arracha le remords. Le sénat condamna Artaban et ses complices: la clémence de Justinien ne leur infligea d'autre peine que celle de les détenir prisonniers

1 Ruscia, le *Navale Thuriorum*, était à soixante stades du Ruscianum, Rossano, archevêché qui n'a point de suffragans. Le territoire de la république de Sybaris fait aujourd'hui partie des domaines du duc de Corigliano. (Voyez Riedesel, Voyages dans la grande Grèce et en Sicile, p. 166, 171.)

1 Procope (*Gothic.*, l. III, c. 31, 32) raconte cette conspiration avec tant de liberté et de bonne foi dans son histoire publique, qu'il n'a rien ajouté de plus dans les Anecdotes.

dans son palais, et à la fin il pardonna cet attentat contre son trône et sa vie. Après ce généreux pardon à ses ennemis, il dut embrasser cordialement un ami qui avait remporté des victoires, les seules dont on se souvînt alors, et que la dernière conspiration, où ils avaient couru les mêmes dangers, devait lui rendre plus cher. Bélisaire obtint le rang élevé de général de l'Orient et de comte des domestiques ; et les plus anciens des consuls et des patriciens cédèrent la préséance à son incomparable mérite [1]. Le premier des Romains était toujours l'esclave de sa femme ; mais cet esclavage de l'habitude et de l'affection devint moins honteux lorsque la mort de Théodora lui eut ôté le sentiment de la crainte. Joannina leur fille, et la seule héritière de leur fortune, était fiancée à Anastase, petit-fils ou plutôt neveu de l'impératrice [2], qui avait pressé l'union des jeunes amans. Théodora eut à peine rendu le dernier soupir, qu'on oublia ses volontés ; Bélisaire et Antonina ne voulurent plus consentir à ce mariage, et l'honneur et peut-être le bonheur de Joannina furent sacrifiés à la vengeance d'une mère insensible, laquelle rompit un engagement qui n'avait pas été ratifié par les cérémonies de l'église [3].

Lorsque Bélisaire quitta l'Italie, Pérouse était assiégée, et peu de villes résistaient aux armes des Goths. Ravenne, Ancône et Crotone étaient au nombre de celles qui ne se rendaient pas ; et, lorsque Totila demanda en mariage une des princesses de France, on lui répondit que le roi d'Italie ne mériterait ce titre qu'au moment où il serait reconnu par le peuple romain ; et ce reproche le piqua. Trois mille des plus braves soldats défendaient la capitale. Ils massacrèrent le gouverneur, soupçonné de monopole ; et une députation du clergé annonça à Justinien que, si on ne pardonnait pas cette violence, et si on différait le paiement de la solde des troupes, elles souscriraient aux propositions séduisantes de Totila. Mais l'officier qui fut chargé ensuite du commandement de la place (il se nommait Diogènes) avait leur estime et leur confiance ; et les Goths, au lieu d'une conquête facile, trouvèrent une résistance vigoureuse de la part des soldats et du peuple, qui souffrit patiemment la perte du port et de toutes les munitions navales. Le siége de Rome eût peut-être été levé, si la libéralité de Totila envers les Isauriens n'eût excité à la trahison quelques-uns de leurs vils compatriotes. Ceux-ci ouvrirent en secret la porte de Saint-Paul, tandis que les trompettes des Goths se faisaient entendre d'un autre côté. Les barbares se précipitèrent dans la ville ; et la garnison, qui s'enfuyait, fut arrêtée avant qu'elle eût gagné la porte de Centumcellæ. Un soldat, élevé à l'école de Bélisaire, Paul de Cilicie, se retira au môle d'Adrien avec quatre cents hommes. Ces braves repoussèrent les Goths ; mais, menacés de la famine, et ayant de l'aversion pour la chair de cheval, ils résolurent, dans leur désespoir, de faire une sortie décisive hors de la forteresse : mais ils se laissèrent séduire peu à peu par la capitulation qu'on leur offrait : on les dédommagea de la solde que leur devait l'empereur ; et, en s'enrôlant au service de Totila, ils conservèrent leurs armes et leurs chevaux. Leurs chefs, faisant valoir leur affection pour leurs familles qu'ils avaient laissées dans l'Orient, furent renvoyés avec honneur ; et la clémence du vainqueur épargna plus de quatre cents guerriers qui s'étaient réfugiés dans les églises. Le roi des Goths ne songeait plus

[1] Procope (*Gothic.*, l. III, c. 35 ; l. IV, c. 21) se plaît à raconter les honneurs de Bélisaire. Le titre de Στρατηγος est mal traduit, du moins en cette occasion, par *præfectus prætorio* ; et, comme il s'agit d'un capitaine, on le rendrait d'une manière plus exacte et plus convenable par *magister militum*. (Ducange, *Gloss. Græc.*, p. 1458, 1459.)

[2] Allemannus (*ad Hist. Arcanam*, p. 68), Ducange (*Familiæ Byzant.*, p. 98), et Heineccius (*Hist. Juris civilis*, p. 434), parlent tous trois d'Anastase comme fils de la fille de Théodora, et leur opinion est fondée sur le témoignage non équivoque de Procope (Anecd., c. 4, 5, θυγατριδῳ) répété deux fois. Toutefois j'observerai : 1° qu'en 547 Théodora pouvait difficilement avoir un petit-fils en âge de puberté ; 2° qu'on ne connaît point du tout cette fille et son mari ; 3° que Théodora cachait ses bâtards, et que son petit-fils, issu de Justinien, aurait été l'héritier présomptif de l'empire.

[3] Les αμαρτηματα ou fautes du héros en Italie et après son retour sont dévoilées, απαρακαλυπτως, et vraisemblablement exagérées par l'auteur des Anecdotes (c. 4, 5). La jurisprudence mobile de Justinien favorisait les desseins d'Antonina. Cet empereur était *trocho versatilior* sur la loi du mariage et du divorce. (Heineccius, *Element. Juris civil. ad ordinem Pandect.*, part. IV, n° 233.)

à renverser les édifices de Rome [1], où il voulait établir le siége de son gouvernement; il rappela le sénat et le peuple; il leur fournit des vivres en abondance; et, revêtu d'un habit de paix, il donna des jeux équestres dans le cirque. Tandis qu'il amusait la multitude, on préparait quatre cents navires pour l'embarquement de ses troupes. Après avoir réduit les villes de Rhegium et de Tarente, il passa en Sicile, pour laquelle il avait une haine implacable; et cette île fut dépouillée de ses trésors, des richesses de la terre entassées dans ses magasins, et d'un nombre infini de chevaux, de moutons et de bœufs. Il s'empara de la Sardaigne et de la Corse; et une flotte de trois cents galères se porta sur les côtes de la Grèce [2]. Les Goths débarquèrent à Corcyre et sur l'ancien territoire de l'Épire; ils s'avancèrent jusqu'à Nicopolis, monument de la gloire d'Auguste, et jusqu'à Dodone, fameuse autrefois par l'oracle de Jupiter [3]. A chaque victoire, le sage Totila renouvelait à Justinien son désir de la paix; il applaudissait à la bonne intelligence qu'on avait vue entre la cour de Ravenne et celle de Constantinople, et offrait d'employer ses troupes au service de l'empire.

Justinien ne voulait point entendre à des propositions de paix; mais il faisait mal la guerre; et l'insolence de son naturel trompa à quelques égards l'opiniâtreté de ses passions. Le pape Vigile et le patricien Cethegus arrivèrent; ils le conjurèrent, au nom de Dieu et au nom du peuple, de conquérir et de délivrer l'Italie. L'empereur, revenu de sa léthargie, montra du caprice, en même temps que de la sagesse, dans le choix de ses généraux. Une flotte et une armée allèrent, sous les ordres de Liberius, au secours de la Sicile : on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était trop âgé et qu'il manquait d'expérience; et on lui ôta le commandement, avant qu'il eût touché les côtes de l'île. Artaban, ce conspirateur dont nous avons parlé plus haut, fut tiré de sa prison, et mis à la place de Liberius, dans la persuasion que la reconnaissance animerait sa valeur et sa fidélité. Bélisaire se reposait à l'ombre de ses lauriers, et on réservait le commandement de l'armée principale à Germanus [1], neveu de l'empereur, que la jalousie de la cour tenait depuis long-temps dans l'obscurité. Théodora avait violé ses droits de citoyen, lors du mariage des enfans et du testament du frère de ce prince, et, quoique sa vie fût sans tache, il déplaisait à Justinien, parce qu'il avait la confiance des mécontens. Il donna des exemples à la cour; il refusa noblement de prostituer son nom et son caractère dans les factions du cirque; une innocente gaîté tempérait la gravité de ses mœurs, et il prêtait ses richesses sans intérêt à ceux de ses amis qui se trouvaient dans l'indigence ou dans le besoin. Sa valeur avait triomphé autrefois des Esclavons du Danube et des rebelles de l'Afrique. La première nouvelle de son élévation ranima l'espoir des Italiens, et on assura qu'une foule de déserteurs romains abandonnerait, à son approche, le drapeau de Totila. Son second mariage avec Amalasonthe, petite-fille de Théodoric, le rendait cher aux Goths eux-mêmes; et ils marchèrent avec répugnance contre le père d'un enfant royal, dernier rejeton de la ligne des Ama-

[1] Les Romains étaient toujours attachés aux monumens de leurs ancêtres; et, selon Procope (*Goth.*, l. IV, c. 22), la galère d'Enée, à un seul rang de rames, de vingt-cinq pieds de largeur et de cent vingt de longueur, se conservait tout entière dans le *Navalia*, près du mont *Testaceo*, au pied de l'Aventin. (Nardini, *Roma Antica*, l. VIII, c. 9, p. 466; Donatus, *Roma Antiqua*, l. IV, c. 13, p. 334.) Mais les autres auteurs de l'antiquité n'en parlent pas.

[2] Procope cherche vainement l'île de Calypso dans ces mers. On lui montra à Phéacie ou à Corcyre le vaisseau pétrifié d'Ulysse. (Odyss. XIII, 163.) Mais il trouva que c'était un édifice de pierres très-récent, et dédié par un marchand à Jupiter Cassius (l. IV, c. 22); Eustathe croyait que c'était un rocher d'une forme bizarre, élevé de main d'homme.

[3] M. d'Anville (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XXXII, p. 513-528) éclaircit très-bien ce qui regarde le golfe d'Ambracion; mais il ne peut déterminer la position de Dodone. Les déserts de l'Amérique sont plus connus qu'un pays qui se trouve en face de l'Italie.

[1] Voyez les actions de Germanus dans l'Histoire publique de Procope (*Vandal.*, l. II, c. 16, 17, 18; *Gothic.*, l. III, c. 31, 32), et dans l'Histoire secrète (Anecd., c. 5), et celles de son fils Justin, dans Agathias (l. IV, p. 130, 131). Malgré l'expression équivoque de Jornandès, *Fratri suo*, Aleman a prouvé qu'il était fils du frère de l'empereur.

les [1]. L'empereur lui assigna des honoraires considérables. Germanus ne craignit pas de sacrifier sa fortune particulière : ses deux fils jouissaient de la faveur populaire, et étaient remplis d'ardeur : il forma son armée et ses recrues avec tant de célérité, qu'il surpassa les espérances publiques. On lui permit de choisir quelques escadrons parmi les cavaliers de la Thrace. Les vétérans, ainsi que les jeunes gens de Constantinople et des autres pays soumis à l'empereur, servirent en qualité de volontaires, et sa réputation et sa libéralité lui amenèrent des barbares, même du centre de l'Allemagne. Les Romains s'avancèrent jusqu'à Sardique; une armée d'Esclavons prit la fuite devant eux; mais, deux jours après, Germanus mourut. L'impulsion qu'il avait donnée à la guerre d'Italie se fit toutefois sentir avec énergie, et elle eut des suites heureuses. Les villes maritimes d'Ancône, de Crotone et de Centumcellæ résistèrent aux assauts de Totila. Le zèle d'Artaban réduisit la Sicile, et la marine des Goths fut battue près de la côte de l'Adriatique. Les deux escadres étaient presque égales en forces; car il y avait quarante-sept galères contre cinquante : les connaissances et l'adresse des Grecs décidèrent la victoire. les vaisseaux s'attachèrent si bien les uns aux autres, que les Goths n'en sauvèrent que douze. S'ils affectèrent de déprécier les combats sur mer, dans lesquels ils se montraient malhabiles, leur expérience est un témoignage de plus de cette vérité, que, dans les pays situés près de l'Océan ou de la Méditerranée, le maître de la mer le sera toujours de la terre [2].

Après la mort de Germanus, les peuples se permirent des railleries, en apprenant qu'un eunuque venait d'obtenir le commandement des armées romaines. Mais l'eunuque Narsès [3] est du petit nombre des hommes de cette classe infortunée qui ont échappé au mépris du genre humain. Sa taille courte et son corps faible cachaient l'âme d'un homme d'état et d'un guerrier. Il avait passé sa jeunesse à manier le fuseau ou à travailler au métier de tisserand, ou dans les soins d'un ménage et au service du luxe des femmes. Toutefois, au milieu de ses ignobles travaux, il exerçait secrètement les facultés d'un esprit plein de vigueur et de pénétration. Étranger aux écoles et au camp, il apprenait dans l'intérieur du palais à dissimuler, à flatter et à persuader; et, lorsqu'il approchait de la personne de l'empereur, le prince écoutait avec surprise et avec satisfaction les mâles conseils de son chambellan et de son trésorier privé [1]. Plusieurs ambassades perfectionnèrent les talens de Narsès : il conduisit une armée en Italie; il acquit une connaissance pratique de la guerre et de ce pays; et il osa lutter contre les exploits de Bélisaire. Douze ans après, on lui donna le soin d'achever la conquête que le premier des généraux romains avait laissé imparfaite. Loin de se laisser éblouir par la vanité ou par l'émulation, il déclara que, si on ne lui accordait pas des forces suffisantes, il n'exposerait jamais sa gloire ni celle de son souverain. Justinien accorda au favori ce qu'il aurait peut-être refusé au héros. La guerre des Goths recommença, et les préparatifs ne furent pas indignes de l'ancienne majesté de l'empire. On mit entre les mains de Narsès la clef du trésor public; on le laissa le maître de former des magasins, de lever des soldats, d'acheter des armes et des chevaux,

[1] « Conjuncta Aniciorum gens cum Amalâ stirpe, spem » adhuc utriusque generis promittit. » (Jornandès, c. 60, p. 703.) Cet auteur écrivait à Ravenne avant la mort de Totila.

[2] Procope termine son troisième livre à la mort de Germanus. (*Add.*, l. IV, c. 23, 24, 25, 26.)

[3] Procope raconte tout ce qui a rapport à cette seconde guerre contre les Goths et à la victoire de Narsès (l. IV, c. 21, 26-35). C'est un magnifique tableau, et un des six sujets du poème épique que Le Tasse avait dans l'esprit : il hésita entre la conquête de l'Italie par Bélisaire, et la conquête de ce même pays par Narsès. (Háyley's Works, vol. IV, p. 70.)

[1] On ignore la patrie de Narsès. Procope (*Goth.*, l. II, c. 13) l'appelle βασιλικον χρηματων ταμιαν; Paul Warnefrid (l. II, c. 3, p. 776) lui donne le titre de *chartularius*; et Marcellinus y ajoute celui de *cubicularius*. Une inscription du pont Salarien le qualifiait d'*exconsul*, *expræpositus*, *cubiculi patricius*. (Mascou, Hist. des Germains, l. XIII, c. 25.) La loi de Théodose contre les eunuques était tombée en désuétude ou abolie (Annotation 20); mais la sotte prophétie des Romains subsistait dans toute sa vigueur. (Procope, l. IV, c. 21.)

de payer aux troupes la solde qu'on leur devait, et de tenter la fidélité des fugitifs et des déserteurs. Les troupes de Germanus n'avaient point quitté leurs drapeaux ; elles s'arrêtèrent à Salone, en attendant leur nouveau général, et la libéralité de Narsès créa des légions. Le roi des Lombards [1] remplit ou excéda les obligations de son traité, en prêtant deux mille deux cents de ses plus braves guerriers, qui avaient trois mille hommes à leur suite. Trois mille Hérules servaient à cheval sous Philemuth, leur compatriote ; et le noble Aratus, qui avait adopté les mœurs et la discipline de Rome, commandait une troupe de vétérans de la même nation. Dagistheus fut tiré de sa prison pour devenir le chef des Huns ; et Kobad, petit-fils et neveu du grand roi, se montrait, avec un diadème royal, à la tête de ses fidèles Persans, qui s'étaient dévoués à la fortune de leur prince [2]. Absolu dans l'exercice de son autorité, plus absolu par l'affection de ses troupes, Narsès s'avança de Philippopolis à Salone, avec une armée nombreuse et pleine de valeur ; il longea ensuite la côte orientale de l'Adriatique jusqu'aux confins de l'Italie. Il fut arrêté dans sa marche. L'Orient ne pouvait fournir assez de navires pour transporter une multitude si considérable d'hommes et de chevaux. Les Francs qui, au milieu de la confusion générale, avaient usurpé la plus grande partie de la province de Venise, refusèrent le passage aux amis des Lombards. Teias occupait la station de Vérone, à la tête des meilleures troupes des Goths. Cet habile chef avait fait des abattis et des inondations sur tous les pays d'alentour [3]. Un officier expérimenté proposa un moyen d'autant plus sûr, qu'il paraissait téméraire ; il dit que l'armée de l'empereur devait s'avancer avec précaution le long de la côte de la mer ; que la flotte devait la précéder, et jeter successivement un pont de bateaux aux embouchures du Timave, de la Brenta, de l'Adige et du Pô, qui tombent dans l'Adriatique, au nord de Ravenne. Le général romain s'arrêta neuf jours, et, après avoir rassemblé les débris de l'armée d'Italie, il marcha vers Rimini, afin de combattre un ennemi qui montrait de l'insolence.

Le sage Narsès voulait donner promptement une bataille décisive. Son armée était le dernier effort de l'empire. Les frais de chaque jour augmentaient l'embarras des finances, et les troupes, qui n'étaient faites ni à la discipline ni à la fatigue, pouvaient tourner leurs armes les unes contre les autres, ou contre leur bienfaiteur. Les mêmes considérations devaient réprimer l'ardeur de Totila. Mais il savait que le clergé et le peuple d'Italie désiraient une seconde révolution : apercevant ou soupçonnant le progrès rapide de la trahison, il résolut de commettre le royaume des Goths au hasard d'une seule journée, durant laquelle l'excès du danger animerait les soldats valeureux, et contiendrait les malintentionnés par leur ignorance réciproque. Après avoir quitté Ravenne, il châtia la garnison de Rimini, traversa en ligne droite les collines de l'Urbin, et reprit la voie Flaminienne, neuf milles au-delà du roc Terni, obstacle de la nature et de l'art, qui pouvait arrêter ou retarder sa marche [1].

[1] Le lombard Paul Warnefrid raconte avec complaisance les secours, les services et l'honorable renvoi de ses compatriotes. — *Reipublicæ Romanæ adversus æmulos adjutores fuerant.* (l. II, c. 1, p. 774, édit. Grot.) Je suis surpris qu'Alboin, leur roi guerrier, n'ait pas alors mené ses troupes à la guerre.

[2] S'il n'était pas un imposteur, c'était le fils de Zamès, sauvé par compassion et élevé dans la cour de Byzance, d'après différens motifs de politique, d'orgueil et de générosité. (Procope, *Persic.*, l. I, c. 23.)

[3] Sous le règne d'Auguste et dans le moyen-âge, tout le territoire qu'on voit d'Aquileia à Ravenne était couvert de bois, de lacs et de marais. L'homme a subjugué la nature ; on a emprisonné les eaux, et on a cultivé le sol. Voyez les savantes recherches de Muratori (*Antiquitat. Italiæ Medii Ævi*, t. I, *Dissert.* XXI, p. 253, 255), d'après Vitruve, Strabon, Hérodien, les anciennes chartres et les connaissances personnelles qu'il avait du local.

[1] Voici l'étendue de la voie Flaminienne, telle que M. d'Anville (Analyse de l'Italie, p. 147-152) l'a fixée d'après les itinéraires et les meilleures cartes modernes : de Rome à Narni, cinquante-un milles romains ; à Terni, cinquante-sept ; à Spolette, soixante-quinze ; à Foligno, quatre-vingt huit ; à Nocera, cent trois ; à Cagli, cent quarante-deux ; à Intercisa, cent cinquante-sept ; à Fossombrone, cent soixante ; à Fano, cent soixante-seize ; à Pesaro, cent quatre-vingt-quatre ; à Rimini, deux cent huit : c'est-à-dire qu'elle se prolonge de Rome à Rimini sur une étendue d'environ cent quatre-vingt-neuf milles d'Angle-

Les Goths se trouvaient rassemblés aux environs de Rome; ils vinrent sans différer à la rencontre d'un ennemi supérieur, et un intervalle de soixante stades seulement séparait les deux armées entre Tagina [1] et le sépulcre des Gaulois[2]. Le fier Narsès leur offrit, non la paix, mais un pardon. Le roi des Goths répondit qu'il était décidé à vaincre ou mourir. « Quel jour fixez-vous pour » le combat? lui dit le député de Narsès. — » Le huitième jour, » répliqua Totila. Le lendemain, dès le point du jour, Narsès essaya de surprendre l'ennemi, dont il soupçonnait d'autant plus la bonne foi, qu'il le savait en état de livrer bataille. Il plaça dans le centre de la ligne dix mille Hérules ou Lombards, qui avaient prouvé leur valeur et dont il se défiait. Huit mille Romains formèrent chacune de ses ailes : la cavalerie des Huns défendait la droite, et la gauche était couverte par quinze cents cavaliers d'élite, qui devaient, selon les circonstances, protéger la retraite de leurs camarades, ou investir le flanc de l'ennemi. L'eunuque, à la tête de l'aile droite, parcourut les rangs à cheval, et sa voix et son maintien montrèrent l'assurance de la victoire. Il excita ses soldats à punir les crimes d'une bande de voleurs; il leur dit de regarder les chaînes d'or, les colliers et les bracelets qui allaient devenir la récompense de leur valeur. Ceux-ci tirèrent un heureux augure du succès d'une simple escarmouche, et ils virent avec plaisir le courage de cinquante archers, qui se maintinrent sur une petite éminence, malgré trois attaques successives de la cavalerie des Goths. Les deux armées, ne se trouvant plus qu'à double portée de trait, passèrent la matinée dans une cruelle incertitude : les Romains prirent un peu de nourriture sans quitter leur cuirasse et sans débrider leurs chevaux. Narsès attendit que les Goths commençassent la charge, et Totila la différa jusqu'à l'arrivée d'un dernier renfort de deux mille hommes. Tandis que celui-ci perdait les momens à suivre une négociation inutile, il déploya la force et l'agilité d'un guerrier devant ses troupes et devant les Romains : son armure était enrichie d'or; son drapeau de pourpre flottait au gré du vent; il jeta sa lance dans les airs; il la ressaisit de la main droite; il la quitta pour la reprendre de la gauche, et il se renversa en arrière, et, après s'être remis sur ses étriers, il fit faire au coursier plein de feu qu'il montait tous les pas et toutes les évolutions d'un exercice de manége. Du moment où ses dernières troupes l'eurent joint, il se retira dans sa tente; il y prit l'habit et les armes d'un simple soldat, et donna le signal du combat. La première ligne de sa cavalerie s'avança avec plus de courage que de circonspection et laissa sur ses derrières l'infanterie de la seconde ligne. Elle eut bientôt à se défendre des cornes d'un croissant, que les ailes de l'ennemi avaient formé peu à peu, et elle fut assaillie des deux bords par les traits de quatre mille archers. Son ardeur et sa détresse l'amenèrent si près des Romains, qu'elle eut à soutenir un combat inégal, et qu'elle fut réduite à se servir de la lance contre un ennemi qui maniait toutes les armes avec la même habileté. Une généreuse émulation enflammait les Romains et les barbares leurs alliés. Narsès, qui examinait et qui dirigeait tranquillement leurs efforts, ne sut à qui adjuger le prix de la bravoure. La cavalerie des Goths, un peu en désordre, fut pressée et rompue, et leur infanterie, au lieu de présenter ses piques ou d'ouvrir ses rangs, fut écrasée sous les pieds

terre. M. d'Anville ne parle point de la mort de Totila; mais Wesseling (*Itinerar.*, p. 614) au lieu du champ de *Taginas*, indique un lieu auquel il donne la dénomination inconnue de *Ptanias*, à huit milles de Nocera.

[1] Pline fait mention de *Taginæ* ou plutôt de *Tadinæ;* mais l'évêché de cette ville obscure, située dans la plaine à un mille de Gualdo, a été réuni, en 1007, à celui de Nocera. La dénomination actuelle des lieux rappelle d'anciens événemens : *Fossato* signifie un camp; *Capria* vient de Caprea; et *Bastia* de *Busta Gallorum*. Voyez Cluverius (*Italia Antiqua*, l. II, c. 6, p. 615, 616, 617), Lucas Holstenius (*Annotat. ad Cluver.*, p. 85, 86), Guazzesi (*Dissert.*, p. 177-217), où l'on trouve des recherches détaillées sur cet objet, et les cartes qu'ont publiées Le Maire et Magini, sur l'état ecclésiastique et la marche d'Ancône.

[2] La bataille qui a donné lieu au sépulcre des Gaulois, se donna l'an de Rome 458; et le consul Décius, en sacrifiant sa vie, assura le triomphe de son pays et celui de son collègue. (Tite-Live, x, 28, 29.) Procope attribue à Camille la victoire de *Busta Gallorum;* et Cluvier, qui relève cette erreur, dit que c'est *Græcorum nugamenta.*

des chevaux qui s'enfuyaient. Six mille Goths furent massacrés sur le champ de Tagina. Asbad, de la race des Gépides, atteignit leur roi qui n'avait que cinq hommes à sa suite. « Épargnez le roi d'Italie », s'écria l'un d'eux. Mais Asbad transperça Totila de sa lance. Les fidèles Goths se vengèrent au même instant de ce coup funeste ; ils transportèrent ensuite leur monarque à sept milles de là ; et du moins la présence de l'ennemi n'ajouta pas à l'amertume de ses derniers momens. On eut soin de l'enterrer dans un lieu secret. Les Romains cependant ne furent satisfaits de leur victoire qu'après avoir retrouvé son corps, et les députés que Narsès envoya à Constantinople, offrirent à Justinien son chapeau garni de pierreries, et sa robe ensanglantée [1].

Narsès, après avoir remercié Dieu et la Sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière [2], donna des éloges et des récompenses aux Lombards, et il les renvoya. Ces valeureux sauvages avaient réduit les bourgades en cendres ; ils avaient arraché des matrones et des vierges du pied des autels, et un gros détachement de troupes régulières surveilla leur retraite, afin qu'ils ne se livrassent pas à de pareils désordres. L'eunuque traversa la Toscane, reçut la soumissions des Goths, entendit les acclamations et souvent les plaintes des Italiens, et il investit Rome avec le reste de sa redoutable armée. Voulant faire plusieurs attaques réelles ou simulées, autour de la vaste enceinte de cette ville, il régla le service de chacun de ses lieutenans, et marqua en secret un endroit mal gardé et d'un accès facile, par où il comptait pénétrer. Ni les fortifications du môle d'Adrien, ni celles du port ne pouvaient arrêter le vainqueur ; et Justinien reçut encore une fois les clefs de Rome, qui sous son règne avait été prise et reprise cinq fois [3]. Mais cette délivrance de Rome fut le dernier malheur du peuple romain. Les barbares, alliés de Narsès, confondirent trop souvent les droits de la paix et de la guerre ; le désespoir des Goths qui étaient en fuite, trouva quelque consolation dans une vengeance sanguinaire. Le successeur de Totila égorgea inhumainement trois cents jeunes citoyens des plus nobles familles, envoyés au-delà du Pô, en qualité d'otages. La destinée du sénat donna une mémorable leçon sur la vicissitude des choses humaines. Le roi des Goths avait banni les sénateurs. Un officier de Bélisaire en délivra plusieurs, et il les transporta de la Campanie en Sicile ; les autres se trouvèrent trop coupables pour se fier à la clémence du vainqueur, ou trop pauvres pour se procurer des chevaux et gagner la côte de la mer. Ceux-ci languissaient depuis cinq ans dans la misère et dans l'exil. La victoire de Narsès leur rendit l'espérance ; mais, comme ils se pressèrent trop de regagner la métropole, les Goths, pleins de fureur, les arrêtèrent, et le sang des patriciens souilla toutes les forteresses de la Campanie [1]. Cet établissement de Romulus fut anéanti, après avoir subsisté treize siècles ; et, si les nobles romains continuèrent à prendre le titre de sénateurs, on n'aperçoit plus guère de trace d'un conseil public, ou d'un ordre de citoyens lié à la constitution. Remontez à six cents ans, et voyez les rois de la terre qui sollicitaient une audience auprès du sénat de Rome, comme des esclaves et des affranchis [2].

La guerre contre les Goths n'était pas finie. Les plus braves d'entre eux se retirèrent au-delà du Pô ; et Teias fut choisi d'une voix unanime pour remplacer et venger To-

1 Théophanes, *Chron.*, p. 193 ; *Hist. Miscell.*, l. XVI, p. 108.

2 Evagrius, l. IV, c. 24. Paul Diacre (l. II, c. 3, p. 776) dit que la Sainte Vierge révéla à Narsès le jour de la bataille et le mot du guet.

3 Επι τουτου βασιλευοντος το πεμπτον εαλω. Rome fut prise en 536 par Bélisaire, en 546 par Totila, en 547 par Bélisaire, en 549 par Totila, et en 582 par Narsès. Maltret s'est trompé, en mettant dans sa traduction *sextum*. Il a corrigé cette erreur lui-même par la suite. Mais le mal était fait, et une foule d'écrivains français et latins ont adopté cette méprise.

1 Comparez deux passages de Procope (l. III, c. 26 ; l. IV, c. 24) ; son histoire, jointe à quelques passages de Marcellinus et de Jornandès, éclaircit bien la situation du sénat dans ses derniers momens.

2 Ce que disent de Prusias les fragmens de Polybe montre bien l'humiliation des rois devant le sénat de Rome.

tila. Les ambassadeurs du nouveau roi allèrent aussitôt implorer ou plutôt acheter le secours des Francs; et Teias prodigua noblement, en faveur de la sûreté publique, les richesses amassées dans le palais de Pavie. Le reste du trésor royal fut envoyé à Cumes, château de la Campanie, et mis sous la garde de son frère Aligern; mais Narsès fit assiéger Cumes, que Totila avait fortifiée. Le roi des Goths se rendit du pied des Alpes au mont Vésuve, par des marches rapides et secrètes, afin de donner des secours à son frère; il éluda la vigilance des chefs romains, et établit son camp sur les bords du Sarnus ou du *Draco*[1], qui vient de la Nucérie et tombe dans la baie de Naples. La rivière séparait les deux armées. Soixante jours furent employés à des escarmouches qui n'eurent aucune suite, et Teias garda ce poste important, jusqu'au moment où il se vit abandonné par sa flotte, et prêt à manquer de vivres. Il gagna malgré lui le sommet du mont *Lactaire*, où les médecins de Rome, depuis le temps de Galien, envoyaient leurs malades, à cause de la bonté de l'air et du lait qu'on y trouvait[2]. Mais les Goths formèrent bientôt le noble projet de descendre de la colline, de renvoyer leurs chevaux, et de mourir sous les armes avec la qualité d'hommes libres. Teias se mit à leur tête; il portait une lance à la main droite, et un large bouclier à la gauche; et, tandis qu'il renversait les premiers assaillans, il parait les coups que chacun s'empressait de lui porter. Après un combat de deux ou trois heures, il sentit son bras gauche fatigué du poids de douze javelines attachées à son bouclier; il en demanda un autre, sans changer de place et sans interrompre ses coups; mais un dard mortel le perça, au moment où il avait le flanc découvert. Il tomba, et sa tête, élevée sur une pique, annonça aux nations que le royaume des Goths n'existait plus. Sa mort anima ses soldats, qui avaient juré de périr avec leur chef. Après avoir combattu jusqu'aux derniers rayons du jour, ils passèrent la nuit sous les armes. Le combat recommença au retour de la lumière, et se soutint jusqu'au soir avec la même vigueur. La fatigue, le besoin d'eau et la perte de leurs plus braves guerriers, déterminèrent ce qui restait de Goths à souscrire à la capitulation honorable que le sage Narsès leur proposait. On leur permit de résider en Italie, comme sujets et soldats de Justinien, ou de se retirer dans un pays indépendant[1], avec une portion de leurs richesses. Toutefois cette alternative du serment de fidélité ou de l'exil fut rejetée par mille d'entre eux, qui s'étaient éloignés avant cette convention, et qui gagnèrent les murs de Pavie. Aligern, déterminé par son courage et sa position, imita son frère au lieu de le pleurer: il avait de la force et il était habile archer; il perça d'un seul coup l'armure et la poitrine de son adversaire, et il vint à bout de défendre Cumes plus d'une année contre les forces des Romains[2]. Ceux-ci parvinrent à creuser l'antre de la Sibylle[3], et on y établit une mine d'une étendue prodigieuse; les poutres placées pour soutenir le terrain furent consumées par les maté-

[1] Le Δρακων de Procope (*Goth.*, l. IV, c. 35) est évidemment le Sarnus. La violence téméraire de Cluverius (l. IV, c. 3, p. 1156) accuse ou altère le texte; mais Camille Pellegrini, de Naples (*Discorsi sopra la Campania Felice*, p. 330, 331) a prouvé, d'après d'anciens registres, qu'en l'année 822 cette rivière était appelée le *Dracontio* ou le *Draconcello*.

[2] Galien (*de Methodo medendi*, l. V, *apud Cluver.*, l. IV, c. 3, p. 1159, 1160) décrit la situation élevée, l'air pur et le lait nourrissant du mont Lactaire, si connus et si recherchés au temps de Symmaque (l. VI, *epist.* 18), et de Cassiodore (*Variar.*, XI, 10). On n'y trouve aujourd'hui que la petite ville de *Lettere*.

[1] Buat (t. XI, p. 2, etc.) dit que le reste de la nation des Goths se retira dans la Bavière; d'autres écrivains le relèguent dans les montagnes d'Uri, ou le renvoient dans l'île de Gothland, leur première patrie. (Mascou, *Annot.*, XXI.)

[2] Je laisse Scaliger (*Animadvers. in Euseb.*, p. 59) et Saumaise (*Exercitat. Plinian.*, p. 51, 52) se quereller sur l'origine de Cumes, la plus ancienne des colonies grecques en Italie (Strab., l. V, p. 372; Velleius Paterculus, l. I, c. 4), qui était déjà presque déserte au temps de Juvénal (Satir. III), et qui est aujourd'hui en ruines.

[3] Agathias (l. I, c. 21) place l'antre de la sibylle sous les murs de Cumes. Il est en cela d'accord avec Servius (*ad l.* VI, *Æneid.*) et je ne sais pourquoi Heyne (t. II, p. 650, 651), l'excellent éditeur de Virgile, rejette leur opinion. *In urbe media secreta religio!* Mais Cumes n'était pas encore bâtie, et les vers de Virgile (l. VI, 96, 97) sont ridicules, si Énée se trouvait alors dans une ville grecque.

riaux combustibles qu'ils y introduisirent : le mur et la porte de Cumes tombèrent dans cette caverne, et les ruines formaient un précipice où l'on ne pouvait pénétrer. Aligern, toujours inébranlable, se défendit sur le fragment d'un rocher : voyant à la fin qu'il ne restait plus d'espoir à son malheureux pays, il jugea qu'il serait plus honorable pour lui de devenir l'ami de Narsès que l'esclave des Francs. Après la mort de Teias, le général romain divisa ses troupes, afin de réduire les villes de l'Italie. Lucques soutint un siége de longue durée. Telle fut l'humanité ou la sagesse de Narsès, que la perfidie souvent réitérée des habitans ne put le déterminer à punir de mort leurs otages ; et le zèle reconnaissant de ceux-ci triompha à la fin de l'opiniâtreté de la place [1].

Lucques se défendait encore lorsqu'une nouvelle horde de barbares inonda l'Italie. Théodebald, prince jeune et faible, petit-fils de Clovis, régnait sur les peuples de l'Austrasie ou sur les Francs orientaux. Ses tuteurs écoutèrent avec froideur et avec répugnance les magnifiques promesses des ambassadeurs des Goths. Mais la valeur d'un peuple guerrier entraîna les timides conseils de la cour. Deux frères, Lothaire et Buccelin [2], ducs des Allemands, se chargèrent de la guerre d'Italie, et vingt-cinq mille Germains descendirent, en automne, des Alpes Rhétiennes, dans la plaine de Milan. L'avant-garde de l'armée romaine se trouvait près du Pô, sous les ordres de Fulcaris, Hérule plein de hardiesse, qui regardait la bravoure personnelle comme le seul devoir et le seul mérite d'un général. Il marchait sans ordre ou sans précaution sur la voie Emilienne; et des Francs embusqués sortirent tout-à-coup de l'amphithéâtre de Parme. Ses soldats furent surpris et mis en déroute; mais il refusa de s'enfuir, et déclara jusqu'au dernier moment que le fier regard de Narsès était plus terrible que la mort. Sa mort et la retraite des chefs qui survécurent décidèrent les Goths incertains et disposés à la rebellion. Se rangeant sous le drapeau de leur libérateur, ils les admirent dans les villes qui ne s'étaient pas encore rendues à Narsès. Le vainqueur de l'Italie ne put contenir le torrent des barbares. Ils passèrent sous les murs de Césène, et répondirent par des menaces et des reproches à Aligern, qui les avertissait que les Goths n'avaient plus de trésors pour payer les fatigues d'une invasion. Deux mille Francs furent victimes de l'habileté et de la valeur de Narsès, qui sortit de Rimini, à la tête de trois cents chevaux, pour réprimer leur brigandage. Les deux frères divisèrent leurs forces sur les confins du pays des Samnites. Buccelin, avec l'aile droite, alla ravager la Campanie, la Lucanie et le Bruttium; et Lothaire, qui conduisait l'aile gauche, se chargea du pillage de la Pouille et de la Calabre. Ils suivirent les côtes de la Méditerranée et de l'Adriatique, jusqu'à Rhegium et à Otrante, et leur marche destructive ne s'arrêta qu'aux extrémités de l'Italie. Les Francs, qui professaient le christianisme et la religion catholique, pillèrent aussi; mais on n'eut à leur reprocher qu'un petit nombre de meurtres. Les églises, qu'ils avaient épargnées, furent dépouillées par la main sacrilége des Allemands, qui offraient des têtes de chevaux aux divinités des bois et des rivières de leur patrie [1]. Ceux-ci fondirent ou profanèrent les vases sacrés; et, après avoir renversé les autels et les tabernacles, les inondèrent du sang des fidèles. Buccelin était animé par l'ambition, et Lothaire par l'avarice. Le premier aspirait au rétablissement du royaume des Goths; et le

[1] Il est un peu difficile de concilier le trente-cinquième chapitre du quatrième livre de Procope sur la guerre des Goths, et le premier livre de l'histoire d'Agathias. Jusqu'ici nous avons suivi un homme d'état et un soldat. Son ouvrage ne va pas plus loin, et nous sommes réduits à suivre un poète et un rhéteur (l. I, p. 11; l. II, p. 51) édition de Londres).

[2] Parmi les exploits qu'on attribue faussement à Buccelin, on dit qu'il battit et tua Bélisaire, qu'il subjugua l'Italie et la *Sicile*, etc. Voyez dans les historiens de France, Grégoire de Tours (t. II, l. 3, c. 32, p. 203), et Aimoin (t. III, l. 2, *de Gestis Francorum* c. 23, p. 59).

[1] Agathias parle en philosophe de leur superstition (l. I, p. 18). Le canton de Zug en Suisse était encore idolâtre en 613. Saint Colomban et saint Gall furent les apôtres de cette sauvage contrée, et le dernier fonda un ermitage qui est devenu une principauté ecclésiastique, et une ville peuplée, où l'on trouve de la liberté et du commerce.

second, malgré sa promesse de secourir promptement son frère, alla déposer ses trésors au-delà des Alpes. Le changement de climat et les maladies avaient déjà consumé une partie de leurs troupes : les Germains, ravis de se trouver dans un pays de vignobles, burent sans mesure, et les funestes effets de leur intempérance vengèrent à quelques égards les maux d'un peuple opprimé.

Les troupes de l'empereur, qui avaient gardé des villes, se réunirent dès les premiers jours du printemps, aux environs de Rome, où elles formèrent une armée de dix-huit mille hommes. Elles n'avaient pas passé l'hiver dans l'oisiveté. Chaque jour, d'après l'ordre et l'exemple de Narsès, elles avaient fait l'exercice à pied et à cheval ; elles s'étaient accoutumées à obéir au son de la trompette ; elles s'étaient habituées aux pas et aux évolutions de la danse pyrrhique. Buccelin, qui se trouvait sur une des rives du détroit de la Sicile, s'avança lentement vers Capoue, à la tête de trente mille hommes ; il établit une tour de bois sur le pont de Cassilinum ; il couvrit sa droite par le Vulturne ; et, pour fortifier le reste de son camp, il fit un rempart de pieux épointés, et d'un cercle de chariots, dont les roues enfonçaient en terre d'une grande partie de leur diamètre. Il attendait avec impatience le retour de Lothaire : hélas ! il ignorait que son frère ne pouvait plus revenir, et qu'une étrange maladie [1] avait fait périr ce général et son armée sur les bords du lac Bénacus, entre Trente et Vérone. Les bannières de Narsès s'approchèrent bientôt du Vulturne, et l'issue de cette guerre remplissait d'inquiétude toute l'Italie. C'est peut-être dans les opérations tranquilles qui précédèrent la bataille que les talens de Narsès se montrèrent avec le plus d'éclat. Ses habiles mouvemens interceptèrent les subsistances du barbare ; il le priva de l'avantage que devaient lui donner le pont et la rivière, et il se rendit maître du choix du terrain et du moment de l'action. Le matin du jour de la bataille, lorsque les rangs étaient déjà formés, un des chefs des Hérules tua un de ses domestiques pour une légère faute. Narsès, dominé par la justice ou par la colère, manda le coupable, et le fit mettre à mort sans écouter sa justification. Quand cet Hérule aurait violé les lois de sa nation, son exécution arbitraire n'en aurait pas été moins imprudente. Les Hérules, remplis d'indignation, s'arrêtèrent. Le général romain, sans chercher à apaiser leur fureur, ou sans attendre leur résolution, s'écria, au milieu du bruit des trompettes, que, s'ils ne se hâtaient point de gagner leur poste, ils perdraient les honneurs de la victoire. Ses troupes présentaient un front très-prolongé [1]. Sa cavalerie se trouvait aux ailes ; l'infanterie, pesamment armée, au centre ; et les archers et les frondeurs, sur le derrière. Les Germains s'avancèrent sous la forme d'un triangle ou d'un coin. Ils percèrent le faible centre de Narsès, qui les reçut en souriant, dans le piége fatal, et qui ordonna à sa cavalerie de tourner leurs flancs, et de les investir. L'armée des Francs et des Allemands n'était composée que d'infanterie. Une épée et un bouclier pendaient à leurs côtés, et ils employaient comme armes offensives une petite hache fort lourde, et une javeline crochue, dangereuses seulement dans un combat corps à corps ou à peu de distance. Les archers romains à cheval, et couverts d'une armure, escarmouchaient, sans beaucoup de risques, autour de cette immobile phalange ; ils suppléaient à leur nombre par la vitesse de leurs mouvemens ; et leurs coups étaient d'autant plus sûrs que les barbares, sans cuirasse et sans casque, n'avaient qu'un vêtement de fourrure ou de toile. La peur s'empara de ceux-ci ; ils confondirent leurs rangs, et, dans le moment décisif, les Hérules, préférant la gloire à la vengeance, chargèrent avec une ardeur extrême la tête de la colonne. Sindbal, leur

[1] Voyez la mort de Lothaire, dans Agathias (l. II, p. 38) ; et dans Paul Warnefrid, surnommé *le Diacre* (l. II, c. 3, p. 335). Si l'on en croit l'écrivain grec, Lothaire eut des accès de fureur, et il se déchira le corps. Au reste il avait pillé des églises, et Agathias avait de la disposition à exagérer ses remords.

[1] Le père Daniel (Hist. de la milice française, t. I, p. 17-21) a fait une description imaginaire de cette bataille, un peu à la manière du chevalier Folard, le célèbre éditeur de Polybe, qui assujettissait à ses habitudes et à ses opinions toutes les opérations militaires de l'antiquité.

chef, et Aligern, prince des Goths, firent des prodiges de valeur, et leur exemple excita les troupes victorieuses à achever avec la pique et la lance la destruction de l'ennemi. Buccelin et la plus grande partie de son armée périrent sur le champ de bataille, dans les eaux du Vulturne, ou de la main des paysans furieux; mais il paraît inconcevable que les Romains n'aient perdu que quatre-vingts hommes dans une bataille après laquelle on ne compta plus que cinq Allemands [1]. Sept mille Goths, les seuls qu'eût épargnés le glaive des Romains, défendirent la forteresse de Campsa jusqu'au printemps de l'année suivante. Chaque envoyé de Narsès annonçait la réduction des villes d'Italie, dont l'ignorance ou la vanité des Grecs corrompait les noms [2]. Après la bataille de Cassilinum, Narsès entra dans Rome; il y étala les armes et les trésors des Goths, des Francs et des Allemands; ses soldats, qui tenaient des guirlandes en leurs mains, célébraient la gloire du vainqueur, et Rome vit pour la dernière fois une apparence de triomphe.

Les exarques de Ravenne, représentant l'empereur des Romains durant la paix et durant la guerre, remplacèrent les rois goths qui avaient possédé le trône soixante années. Leur juridiction fut bientôt bornée à une petite province; mais Narsès, le premier et le plus puissant des exarques, gouverna plus de quinze ans tout le royaume d'Italie. Comme Bélisaire, il avait mérité l'honneur d'être envié, calomnié et disgracié; mais, favori de Justinien, il jouit toujours de sa confiance, ou bien l'ingratitude d'une cour faible fut intimidée ou arrêtée par le chef d'une armée victorieuse. Au reste, ce n'est point par une indulgence pusillanime et funeste que Narsès captiva l'affection de ses troupes. Celles-ci, oubliant le passé et ne songeant point à l'avenir, abusèrent de ce moment de prospérité et de paix. Les villes d'Italie retentissaient de la joie bruyante de leurs tavernes et de leurs bals; elles consommaient dans les plaisirs sensuels les dépouilles de la victoire; et peu s'en fallut, dit Agathias, qu'elles n'échangeassent leurs boucliers et leurs casques contre des luths et des tonneaux [1]. L'eunuque leur adressa un discours qui n'eût pas été indigne d'un censeur romain; il leur reprocha ces désordres qui souillaient leur réputation et compromettaient leur sûreté. Les soldats rougirent et obéirent : la discipline se rétablit; on répara les fortifications; on plaça dans chacune des villes principales un duc, qu'on revêtit du commandement militaire [2]; et l'œil pénétrant de Narsès embrassa tout le pays qui s'étend de la Calabre aux Alpes. Les restes de la nation des Goths évacuèrent l'Italie ou se mêlèrent aux naturels. Les Francs, au lieu de venger Buccelin, abandonnèrent sans combat les cantons qu'ils avaient subjugués; on prit le rebelle Sindbal, chef des Hérules, et l'inflexible justice de Narsès le fit mourir sur une potence élevée [3]. Une pragmatique sanction, que l'empereur publia à la prière du pape, fixa le gouvernement de l'Italie, après l'agitation d'une longue tempête. Justinien établit dans les écoles et les tribunaux de l'Occident la jurisprudence qu'il avait donnée à ses peuples quelques années auparavant; il ratifia les actes de Théodoric et de ses successeurs immédiats; mais il annula et abolit tout ce que la force avait arraché et tout ce que la crainte avait souscrit sous

[1] Agathias (l. II, p. 47) rapporte une épigramme de six vers sur cette victoire de Narsès, que le poète a la bonté de comparer aux batailles de Marathon et de Platée. Il est vrai que c'est par les suites qu'elles sont bien différentes. La suite de la bataille de Cassilinum fut commune, et celle des batailles de Marathon et de Platée fut permanente et glorieuse.

[2] Au lieu de Beroia et du Brincas de Théophanes ou de l'écrivain qui le copie (p. 201), il faut lire Verona et Brissia.

[1] *Ελιπετο γαρ οιμαι, αυτοις ὑπο αβελτεριας τας ασπιδας τυχον και ταχρανη αμφορεως οινου και βαρβιτου αποδοσθαι.* (Agathias, l. II, p. 48.) Shakespear, dans la première scène de Richard III, a fait un bel usage de cette idée, qu'il ne devait sûrement pas à l'historien de Bysance.

[2] Maffei (*Verona Illustrata*, p. I, l. X, p. 257, 259) a prouvé, contre l'opinion publique, que les ducs d'Italie furent institués avant la conquête des Lombards par Narsès. Justinien réprima le pouvoir des *judices militares* dans la pragmatique sanction, n° 23.

[3] Voyez Paul Diacre, l. III, c. 2, p. 776. Menandre (*in Excerpt. Legat.*, p. 133) fait mention de diverses émeutes suscitées en Italie par les Francs; et Théophanes (p. 201) indique quelques rébellions des Goths.

l'usurpateur Totila. Il adopta des principes modérés pour concilier les droits de la propriété et la sûreté de la prescription, les priviléges de l'état et la pauvreté du peuple, le pardon des offenses, et les intérêts de la vertu et du bon ordre. Rome ne fut plus qu'une ville du second rang sous les exarques de Ravenne. Les sénateurs toutefois eurent la permission de visiter leurs domaines situés en Italie, et d'approcher sans obstacle du trône de Constantinople. On laissa au pape et au sénat le soin de régler les poids et les mesures; et, afin de nourrir ou de rallumer le flambeau des sciences dans l'ancienne capitale, on assigna des traitemens aux gens de loi, aux médecins, aux orateurs et aux grammairiens. Justinien affecta de donner des édits de bienfaisance [1], et Narsès s'efforça de seconder ses vues en rétablissant des villes, et surtout en rebâtissant des églises; mais l'autorité des rois est principalement efficace pour détruire, et les vingt années de la guerre des Goths avaient mis le comble à la misère et à la dépopulation de l'Italie. Dès la quatrième campagne, et malgré la discipline de Bélisaire, quarante mille ouvriers étaient morts de faim [2] dans le petit canton du Picenum [3]; et, si l'on prend à la rigueur les assertions de Procope, l'Italie perdit alors plus de monde qu'elle n'en contient à présent [4].

Je voudrais croire que Bélisaire se réjouit sincèrement du triomphe de Narsès; mais je n'oserais l'affirmer. Au reste, le sentiment de ses exploits dut lui apprendre à estimer sans jalousie le mérite d'un rival; et une dernière victoire, qui sauva l'empereur et sa capitale, ajouta de nouveaux rayons de gloire à la réputation de ce vieux général. Les barbares faisaient chaque année des incursions dans les provinces de l'empire : ils étaient moins découragés par des défaites passagères, qu'excités par l'espoir d'obtenir du butin et des subsides. Le Danube gela fortement, le trente-deuxième hiver du règne de Justinien : Zabergan se mit à la tête de la cavalerie des Bulgares; et les Esclavons de toutes les classes se réunirent sous ses drapeaux. Après avoir traversé sans opposition la rivière et les montagnes, il répandit ses troupes dans la Macédoine et la Thrace, et se rendit avec sept mille cavaliers seulement au pied de cette longue muraille qu'on avait élevée pour défendre le territoire de Constantinople. Mais les ouvrages de l'homme sont impuissans contre les assauts de la nature : un tremblement de terre venait d'ébranler les fondemens de la muraille; et les forces de l'empire se trouvaient occupées sur les frontières de l'Italie, de l'Afrique et de la Perse. Le nombre des soldats des sept écoles [1] ou compagnies des gardes, qu'on appelait gardes domestiques, s'était accru, et ils formaient alors cinq mille cinq cents hommes, cantonnés pour l'ordinaire dans les villes paisibles de l'Asie. Les braves Arméniens, chargés de ce service, furent remplacés peu à peu par des citoyens paresseux, qui achetaient une exemption des devoirs de la vie civile, sans s'exposer aux dangers du service militaire. Parmi de tels soldats, on en comptait peu qui osassent se montrer hors des portes; et jamais ils n'attendaient les Bulgares que lorsqu'ils n'avaient pas assez d'agi-

[1] La pragmatique sanction de Justinien, qui règle le gouvernement de l'Italie, est composée de vingt-sept articles : elle est datée du 15 août, A. D. 554, et adressée à Narsès, V. J. *præpositus sacri cubiculi*, et à Anthiochus, *præfectus prætorio Italiæ* : Julien *Antecessor* la rapporte, et elle a été insérée dans le *Corpus juris civilis*, après les Novelles et les édits de Justinien, de Justin et de Tibère.

[2] La faim en fit mourir un plus grand nombre dans les provinces méridionales. Le gland y tint lieu de pain. Procope vit un orphelin abandonné qu'une chèvre allaitait. Dix-sept voyageurs furent logés, assassinés et mangés par deux femmes, qui furent découvertes et égorgées par un dix-huitième voyageur, etc.

[3] « Quinta regio Piceni est; quondam uberrimæ multi» tudinis CCCLX millia Picentium in fidem P. R. venere.» (Pline, Hist. Nat., III, 18.) Cette population n'était plus si considérable au temps de Vespasien.

[4] Peut-être quinze ou seize millions. Procope (Anecdot., c. 18) calcula que l'Afrique perdit cinq millions de personnes; il ajoute que l'Italie était trois fois plus étendue, et que la proportion de la population y fut plus forte; mais sa passion le porte à exagérer; et ses calculs reposent sur des années obscures et incertaines.

[1] Ce que dit Procope (Anecdot., c. 24), Aleman. (p. 102, 103), sur la décadence de ces écoles militaires, est confirmé et éclairci par Agathias (l. V, p. 159), qu'on ne peut récuser comme témoin ennemi.

lité ou de force pour leur échapper. Le rapport des fugitifs exagérait le nombre et la férocité de ces troupes ennemies, qu'on accusait avec raison d'attenter à la pudeur des vierges dévouées au culte des autels, et d'abandonner aux chiens et aux vautours des enfans nouveau-nés : une troupe de paysans, qui demandaient qu'on leur donnât de la nourriture, et qu'on les protégeât, augmenta la frayeur de Constantinople ; et Zabergan établit son camp à vingt milles [1] de cette capitale, sur les bords d'une petite rivière qui environne Mélanthias, et qui se jette ensuite dans la Propontide [2]. Justinien trembla ; et ceux qui n'avaient pas vu les premières années de son règne supposèrent qu'il avait perdu la vivacité et la force de sa jeunesse. Il ordonna d'enlever les vases d'or et d'argent que renfermaient les églises, et de les retirer dans les environs et même dans les faubourgs de Constantinople : les remparts étaient couverts de spectateurs épouvantés : des généraux et des tribuns inutiles se pressaient sous la porte d'or, et le sénat partageait les fatigues et les craintes de la populace.

Mais les yeux du prince et du peuple se portaient sur un vétéran, affaibli par les années, que le danger public avait déterminé à reprendre cette armure sous laquelle il avait subjugué Carthage et défendu Rome. On assembla à la hâte les chevaux des écuries du prince, ceux des particuliers, et même ceux du cirque : le nom de Bélisaire excitait l'émulation des jeunes gens et des vieillards ; et il alla établir son premier camp devant un ennemi victorieux. Sa prudence, le fossé et le rempart que pratiquèrent les paysans bien affectionnés, assurèrent le repos de la nuit : il fit allumer des feux sans nombre et augmenter les nuages de poussière, afin de persuader aux ennemis qu'il avait une armée plus nombreuse qu'elle ne l'était réellement. Ses soldats passèrent tout-à-coup du découragement à la présomption ; et tandis que dix mille d'entre eux demandaient qu'on les menât au combat, le général, convaincu qu'au moment critique tout dépendrait de la fermeté de trois cents vétérans, dissimula cette triste vérité. Le lendemain, la cavalerie des Bulgares commença l'attaque. Ils furent reçus par d'épouvantables cris : les armes et le bon ordre du front des Romains leur causa de l'étonnement. Deux corps embusqués sortirent des bois et les prirent en flancs ; Bélisaire et ses gardes tuèrent les premiers qui osèrent s'approcher ; et son armée les chargea et les suivit de si près, que la vitesse de leurs évolutions fut inutile. Les Bulgares soutinrent l'action si peu de temps, qu'ils ne perdirent que quatre cents chevaux, mais Constantinople fut sauvée : Zabergan, qui sentait la main d'un maître, se retira à une distance respectueuse. Il avait un grand nombre d'amis dans les conseils de l'empereur, et Bélisaire obéit avec répugnance aux ordres de l'envie et de Justinien, qui ne lui permirent pas d'achever la délivrance de son pays. Lorsque celui-ci rentra dans Constantinople, les habitans qui se voyaient toujours en danger, le reçurent avec des acclamations de joie et de reconnaissance, dont on lui fit un crime. Mais, lorsqu'il fut au palais, les courtisans se turent ; et l'empereur, après l'avoir embrassé froidement et sans le remercier, le laissa dans la foule des esclaves. Sa gloire avait cependant fait une telle impression, qu'à l'âge de soixante-dix-sept ans on détermina Justinien à se porter à près de quarante milles de la capitale, pour inspecter les réparations de la longue muraille. Les Bulgares perdirent l'été dans les plaines de la Thrace ; et leurs téméraires entreprises sur la Grèce et la Chersonnèse, les disposèrent à la paix. Ils menacèrent de tuer les prisonniers ; et on se hâta de leur payer une rançon. Zabergan ayant appris que pour intercepter son pas-

[1] On n'est pas d'accord sur la distance de Constantinople à Mélanthias, *villa Cæsariana*. (Ammien Marcellin, xxx, 11.) Quelques auteurs l'indiquent de cent deux à cent quarante stades (Suidas, t. II, p. 522, 523 ; Agathias, l. v, p. 158) et à dix-huit ou dix-neuf milles (*Itineraria*, p. 138, 230, 323, 332, et les observations de Wesseling). Justinien fit paver les douze premiers milles jusqu'à Rhegium, et construire un pont sur un marais qui se trouve entre un lac et la mer. (Procope, *de Ædif.*, l. IV, c. 8.)

[2] L'Atyras (Pomponius Mela, l. II, c. 2, p. 169, édit. Voss.) Justinien fortifia une ville ou un château du même nom à l'embouchure de la rivière. (Procope, *de Ædific.*, l. IV, c. 2 ; *Itinerar.*, p. 570, et Wesseling.)

sage on construisait sur le Danube des navires à deux proues, pressa son départ. Bientôt on oublia le péril, et les oisifs de la ville s'amusèrent vainement à examiner si leur souverain avait montré plus de sagesse que de pusillanimité [1].

Environ deux années après la dernière victoire de Bélisaire, l'empereur revint d'un voyage dans la Thrace, que sa santé, des affaires ou des motifs de dévotion avaient déterminé. Il se plaignit d'un mal de tête; et le soin avec lequel on écarta tout le monde fit croire à sa mort. La troisième heure du jour n'était pas écoulée, qu'on avait enlevé le pain chez tous les boulangers, que toutes les maisons étaient fermées; et chaque citoyen, selon ses espérances ou ses craintes, se prépara aux désordres qui allaient commencer. Les sénateurs, remplis eux-mêmes de frayeurs et de soupçons, s'assemblèrent à la neuvième heure; et le préfet reçut l'ordre de visiter tous les quartiers de la ville, et de commander une illumination générale, pour demander au ciel le rétablissement de la santé de Justinien. La fermentation se calma; mais la plus légère circonstance montrait la faiblesse de l'administration, et le caractère factieux du peuple. Les gardes se montraient disposés à la rébellion, dès qu'on changeait leurs quartiers ou qu'ils ne recevaient pas leur solde. Les incendies et les tremblemens de terre, qui arrivaient souvent, donnaient lieu à des désordres; les disputes des bleus et des verts, des orthodoxes et des hérétiques, devinrent des combats sanglans, et le prince en rougit devant l'ambassadeur de Perse. Des pardons accordés par caprice, et des châtimens infligés d'une manière arbitraire, aigrirent le mécontentement et l'ennui que causait un long règne. Une conspiration se forma dans le palais; et, si les noms de Marcellus et de Sergius ne nous trompent pas, ce complot réunit les plus intègres et les plus vicieux des courtisans. Après avoir fixé l'époque de l'exécution, ils se rendirent au banquet royal, où leur dignité leur permettait de se trouver. Leurs esclaves noirs [1], placés dans le vestibule et les portiques, devaient annoncer la mort du tyran, et exciter une sédition dans la capitale. Mais l'indiscrétion d'un complice sauva les tristes restes de la vie de Justinien. On découvrit et on arrêta les conspirateurs; ils avaient des poignards sous leurs vêtemens; Marcellus se donna la mort, et Sergius fut arraché du pied des autels où il s'était réfugié [2]. Pressé par les remords, ou séduit par l'espoir de conserver ses jours, il accusa deux officiers de la maison de Bélisaire, et la torture les porta à déclarer qu'ils avaient agi d'après les secrètes instructions de ce général [3]. La postérité ne croira pas légèrement qu'un héros, qui, dans la vigueur de l'âge, avait dédaigné les moyens offerts à son ambition et à ses vengeances, ait songé à assassiner un prince auquel il ne devait pas survivre. Les gens de sa suite s'enfuirent à la hâte. Bélisaire parut devant le conseil avec moins de frayeur que d'indignation. L'empereur l'avait jugé d'avance, malgré ses quarante années de service; et la présence et l'autorité du patriarche consacrèrent cette injustice. On eut la bonté de lui laisser la vie; mais on séquestra ses biens; et, du mois de décembre au mois de juillet, on le retint prisonnier dans son palais. Son innocence fut enfin reconnue; on le remit en liberté, et on lui rendit ses honneurs. Il mourut huit mois après; et il y a lieu de croire que le ressentiment et le chagrin abrégèrent ses jours. Le nom de Bélisaire ne périra jamais; mais, au lieu des funérailles, des monumens et des statues qu'on lui devait

[1] Agathias, dans sa prolixe déclamation (l. v, p. 154-174), et la chronique très-sèche de Théophanes (p. 197, 186), racontent d'une manière imparfaite la guerre des Bulgares et la dernière victoire de Bélisaire.

[1] Ινδον. Il est difficile de penser qu'ils fussent originaires de l'Inde; les anciens n'employèrent jamais en qualité de gardes ou de domestiques les naturels de l'Éthiopie, auxquels on a donné quelquefois le nom d'Indiens; mais ils servaient au luxe des femmes ou des rois. (Térence, Eunuque, act. I, scène 2; Suétone, *in August.*, c. 83, avec une remarque de Casaubon, qui est très-bonne, *in Caligulà*, c. 57.)

[2] Procope nomme Sergius (*Vandal.*, l. II, c. 21, 22; Anecdotes, c. 5; et Marcellus, *Goth.*, l. III, c. 32). Voyez aussi Théophanes, p. 197, 201.

[3] Alemannus (p. 3) cite un vieux manuscrit de Bysance, qui a été inséré dans l'*Imperium Orientale* de Banduri.

à si juste titre, je trouve dans les historiens que l'empereur confisqua ses trésors, suite de ses triomphes sur les Goths et les Vandales. Toutefois on en réserva une portion décente pour sa femme; et Antonina, ayant bien des crimes à expier, employa sa fortune et le reste de sa vie à fonder un couvent. Tel est le récit simple et véritable de la disgrâce de Bélisaire et de l'ingratitude de Justinien [1]. Dans les temps postérieurs, on a dit qu'on lui creva les yeux, et qu'on le réduisit à mendier son pain [2]. Chacun connaît ces mots : « Donnez une obole au général » Bélisaire. » Et cette fiction, présentant une si belle leçon sur les vicissitudes de la fortune, a obtenu de la confiance ou plutôt de la faveur [3].

Si la mort de Bélisaire fit plaisir à l'empereur, il ne jouit de cette lâche satisfaction que huit mois, dernière époque d'un règne de trente-huit ans, et d'une vie de quatre-vingt-trois. Il serait difficile de tracer le caractère d'un prince qui n'est pas l'objet le plus remarquable de son temps; mais les aveux de Procope, son ennemi, ne laissent aucun doute sur les vertus qu'il lui donne. Il observe avec malveillance que ce prince ressemblait au buste de Domitien [1], mais en avouant qu'il avait une taille bien proportionnée, le teint vermeil et un maintien agréable. Justinien était d'un accès facile, il écoutait avec patience; il avait de l'affabilité et de la politesse dans ses discours; il dominait les passions furieuses qui gouvernent le cœur d'un despote avec une violence si funeste. Procope donne ces éloges au tempérament du prince, afin de pouvoir l'accuser d'une cruauté réfléchie; mais, au milieu des conspirations qui attaquèrent son autorité et sa personne, un juge de meilleure foi approuvera la justice, ou admirera la clémence de ce monarque. Il était d'une continence et d'une sobriété exemplaires; mais ses fidèles amours pour Théodora firent plus de mal à l'empire que n'en auraient pu faire des goûts plus variés; et son austère régime était réglé, non par la prudence d'un philosophe, mais par la sagesse d'un moine. Ses repas étaient sobres et de peu de durée : les jours de grand jeûne, l'eau formait sa boisson, et il ne mangeait que des végétaux : il avait une telle force de tempérament et une telle dévotion, qu'il passait souvent deux jours et deux nuits sans prendre de nourriture. Il dormait très-peu : après une heure de sommeil, l'ardeur de son âme éveillait son corps, et ses chambellans étonnés le voyaient se promener ou étudier jusqu'à la pointe du jour. Une application si soutenue doublait le temps pour lui; il l'employait tout

[1] Le récit original et authentique de ce qui a rapport à la disgrâce et à la justification de Bélisaire se trouve dans le Fragment de Jean Malala (t. II, p. 234-243), dans la Chronique très-exacte de Théophanes (p. 194-204). Cédrénus (*Compend.*, p. 387, 388) et Zonaras (t. II, l. XIV, p. 69) semblent hésiter entre la vérité qui vieillissait et la fiction qui prenait de la consistance.

[2] Il paraît qu'un ouvrage du douzième siècle, copié dans les Chiliades du moine Jean Tzetzès (*Basil.* 1546, *ad calcem Lycophront. Colon. Allobrog.* 1614, *in corp. poet. græc.*) a publié cette fiction pour la première fois. Afin de prouver que Bélisaire eut les yeux crevés et mendia son pain, l'auteur cite dix mauvais vers. (*Chiliad.* III, nº 88, 339-348, *in corp. poet. græc.*, t. II, p. 311.)

Εκπωμα ξυλινον κρατων εβοα τω μιλιω
Βελισαριω οβολον δοτε τω στρατηλατη
Ον τυχη μεν εδοξασεν, αποτυφλοι δ' ο φθονος.

Ce conte moral s'introduisit en Italie avec la langue et les manuscrits de la Grèce; il fut répété, avant la fin du quinzième siècle, par Crinitus, Pontanus et Volateranus, attaqué par Alciat pour l'honneur du prince qui avait établi la jurisprudence qu'on suivait alors, et défendu par Baronius, A. D. 561, nº 2, etc., pour l'honneur de l'église. Au reste, Tzetzès lui-même avait lu dans d'autres chroniques que Bélisaire ne perdit pas la vue, et qu'il recouvra sa réputation et sa fortune.

[3] La villa Borghèse à Rome offre une statue qui représente un homme assis et tendant la main. On dit communément que c'est Bélisaire; mais il paraît que c'est Auguste qui cherche à se rendre Némésis favorable. (Winckelman, Hist. de l'art, t. III, p. 266.) « Ex nocturno visu etiam stipem, quotannis, die certo, emendicabat à populo, cavam manum asses porrigentibus præbens. » (Suétone, *in August.*, c. 91 avec une excellente note de Casaubon.)

[1] Tacite (*in vit. Agricolæ*, c. 45) relève le *rubor* de Domitien avec bien de la délicatesse et de l'énergie. Pline-le-Jeune (*Panegyr.*, c. 48), Suétone (*in Domitianam*, c. 18) et Casaubon (*ad locum*) le remarquent également. Procope (Anecdot., c. 8) croit fortement qu'au sixième siècle il ne restait qu'un seul buste de Domitien.

entier à acquérir des connaissances[1] et à expédier des affaires; mais on pouvait lui reprocher de gâter l'ordre général de son administration par une diligence minutieuse ou à contre-temps. Il voulait être musicien et architecte, poète et philosophe, homme de loi et théologien; et, s'il échoua dans l'entreprise de réconcilier les sectes du christianisme, son travail sur la jurisprudence romaine est un noble monument de son zèle et de son esprit. Il eut moins de sagesse ou moins de bonheur dans le gouvernement de l'empire: sa vieillesse fut malheureuse; le peuple fut opprimé et mécontent: Théodora abusa de son pouvoir; une suite de mauvais ministres fit tort au discernement de Justinien, qui ne fut ni aimé durant sa vie ni regretté après sa mort. Son cœur avait un ardent amour de la gloire; mais il eut la misérable ambition des titres, des honneurs et des éloges de ses contemporains; et, tandis qu'il s'efforça de fixer l'admiration des Romains, il perdit leur affection et leur estime. Il conçut et exécuta avec hardiesse le plan des guerres d'Afrique et d'Italie: sa pénétration découvrit les talens de Bélisaire dans les camps, et ceux de Narsès dans l'intérieur du palais. Mais son nom est éclipsé par celui de ses généraux victorieux, et Bélisaire vit toujours pour accuser l'envie et l'ingratitude de son souverain. La faveur peu éclairée des hommes applaudit au génie d'un conquérant qui mène ses sujets à la guerre; mais Philippe II et Justinien aimèrent la guerre et évitèrent le danger des batailles: cependant une statue colossale de bronze représentait l'empereur à cheval, se préparant à marcher contre les Perses, avec l'habit et l'armure d'Achille. Cette statue se trouvait sur une colonne d'airain, et un piédestal de sept marches au milieu de la grande place qu'on voit devant l'église de Sainte-Sophie; et l'avarice et la vanité de Justinien firent enlever la colonne de Théodose qui était d'argent et du poids de quatorze mille huit cents marcs. Ses successeurs ont été plus justes ou plus indulgens pour lui: l'aîné des Andronics répara et orna, au commencement du quatorzième siècle, la statue équestre dont nous venons de parler; et, depuis la chute de l'empire grec, les Turcs en ont fait des canons[1].

Je terminerai ce chapitre par des détails sur les comètes, les tremblemens de terre et la peste, qui affligèrent les peuples sous le règne de Justinien.

I. Au mois de septembre de la cinquième année de son règne, on vit, durant vingt jours, dans la partie occidentale du ciel, une comète[2] qui jetait ses rayons vers le nord. Huit années après, le soleil se trouvant au signe du capricorne, une autre comète se montra dans le sagittaire: son étendue augmenta peu à peu: sa tête paraissait à l'orient et sa queue à l'occident; et elle fut visible plus de quarante jours. Les nations la contemplèrent avec étonnement: elles s'attendirent à des guerres et à des calamités; et l'événement ne répondit que trop à ces funestes conjectures. Les astronomes dissimulaient leur ignorance sur la nature de ces corps célestes; ils les représentaient comme des exhalaisons, et un petit nombre d'entre eux adoptèrent l'idée si simple de Sénèque et des Chaldéens que ce sont des planètes qui ont des révolutions périodiques plus longues et des orbes plus excentriques[3]. Le temps et le progrès des sciences ont justifié les conjectures et les prédictions du philosophe romain; le télescope a ouvert de nouveaux

[1] Les vers de Procope (Anecdotes, c. 8, 13) attestent bien mieux l'application à l'étude et les lumières de Justinien que les éloges qu'on trouve dans l'histoire publique (*Goth.*, l. III, c. 31; *de Ædif.*, l. I; *Poem.*, c. 7). Consultez l'index détaillé d'Alemannus et la vie de Justinien par Ludewig (p. 135-142).

[1] Voyez dans la C. P. de Ducange (l. I, c. 24, n° 1) une suite de témoins originaux, depuis Procope, qui vivait au sixième siècle, jusqu'à Gyllius, qui vivait au seizième.

[2] Jean Malala (t. II, p. 190, 219) et Théophanes (p. 154) parlent de la première comète. Procope (*Persic.*, l. II, c. 4) fait mention de la seconde; mais je soupçonne fortement leur identité. Théophanes (p. 158) applique à une année différente la pâleur du soleil que rapporte Procope (*Vandal.*, l. II, c. 14).

[3] Sénèque (sixième livre des Questions naturelles) développe la théorie des comètes avec un esprit très-philosophique. Au reste, nous devons éviter ici l'excès de la bonne foi, et ne pas confondre une prédiction vague, un *veniet tempus*, etc., avec le mérite d'une découverte réelle.

mondes sous les yeux des astronomes [1]. Dans le peu de temps que nous offrent l'histoire et la fable, il est déjà prouvé que la même comète s'est montrée sept fois à la terre, et qu'elle a eu des périodes de cinq cent soixante-quinze années chacune. La première apparition [2], antérieure à l'ère chrétienne de 1767 ans, fut contemporaine d'Ogygès, au-delà duquel l'antiquité n'offre point de monument. Elle explique une tradition conservée par Varron, que, sous le règne d'Ogygès, la planète de Vénus changea de couleur, de taille, de figure et de route: prodige sans exemple jusqu'alors, et qu'on n'a jamais revu depuis [3]. La fable d'Électre, la septième des Pléiades, réduites à six depuis la guerre de Troie, indique d'une manière obscure la seconde apparition, laquelle eut lieu l'an 1193. Cette nymphe, femme de Dardanus, ne pouvant se consoler de la ruine de son pays, abandonna la danse de ses sœurs; elle quitta le zodiaque, se réfugia vers le pôle du nord, et sa chevelure en désordre lui fit donner le nom de *comète*. La troisième période finit à l'année 618, date qui est précisément celle de la comète effrayante de la sibylle et de Pline, qui parut dans l'occident deux générations avant le règne de Cyrus. La quatrième apparition, quarante-quatre ans avant la naissance de Jésus-Christ, est celle qui eut le plus d'éclat et qui est la plus importante. Après la mort de César, un corps céleste à longue chevelure se montra à Rome et aux nations durant les jeux que donnait le jeune Octave en l'honneur de Vénus et de son oncle. Le vulgaire crut qu'il portait au ciel l'âme du dictateur; et l'habile Octave eut soin d'entretenir et de consacrer cette opinion par sa piété, tandis que sa superstition secrète ne voyait dans cette comète qu'un présage de sa gloire future [1]. La cinquième, dont nous avons déjà parlé, eut lieu la cinquième année du règne de Justinien, ou la cinq cent trente-unième année de l'ère chrétienne; et il faut remarquer que dans cette apparation, ainsi qu'à l'apparition antérieure, le soleil eut ensuite, mais à des intervalles différens, une pâleur singulière. Les chroniques de l'Europe et de la Chine rapportent la sixième à l'année 1106; et, comme on éprouvait alors la première ferveur des croisades, les chrétiens et les musulmans purent imaginer, avec la même justesse, qu'elle annonçait la destruction des infidèles. On était éclairé en 1680, lors de la septième apparition [2]. Le philosophe Bayle dissipa ce préjugé, « que » l'affreuse chevelure de la comète répand la » peste et la guerre. » Préjugé que la muse de Milton venait d'embellir [3]. Flamstead et Cassini observèrent sa route dans les cieux avec une intelligence admirable; et Bernouilli, Newton et Halley cherchèrent les lois de ses révolutions. Lorsqu'en 2365 elle

[1] Les astronomes peuvent étudier Newton et Halley. J'ai tiré mes faibles connaissances sur cette matière de l'article *Comète*, que M. d'Alembert a inséré dans l'Encyclopédie.

[2] Whiston, l'honnête, le pieux, le visionnaire Whiston imagine, pour expliquer le déluge (2242 avant Jésus-Christ), une apparition de la même comète, qui, d'un coup de sa queue renversa la terre.

[3] Une dissertation de M. Fréret (Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. x, p. 357-377) offre un heureux mélange de philosophie et d'érudition. Le souvenir du phénomène au temps d'Ogygès a été conservé par Varron *apud Augustin., de Civitat. Dei*, xxi, 8) qui cite Castor, Dion de Naples et Adraste de Cyzique, *nobiles mathematici*. Les mythologues grecs et les livres supposés des vers sibyllins nous ont transmis des détails sur les deux périodes suivantes.

[1] Pline (Hist. nat., II, 25) rapporte les paroles mêmes d'Auguste. Mairan, dans ses ingénieuses lettres au père Parennin, missionnaire à la Chine, place les jeux et la comète, non pas en l'année 44, mais en l'année 43 avant la naissance de J.-C.; cependant les observations de cet astronome me laissent des doutes. (Opuscules, p. 275-351.)

[2] Cette dernière comète parut au mois de septembre 1680. Bayle, qui commença ses *Pensées sur la comète* au mois de janvier 1681 (OEuvres, t. III), fut obligé d'avouer qu'une comète *surnaturelle* aurait confirmé les anciens dans leur idolâtrie. Bernouilli (voyez son éloge dans Fontenelle, t. v, p. 99) disait encore que *la tête de la comète n'est pas un signe extraordinaire de la colère du ciel, mais que la queue en est peut-être un.*

[3] Le *Paradis perdu* fut publié l'an 1667; et les fameux vers (l. II, 708, etc.) qui étonnèrent le Censeur, pouvaient faire allusion à la comète de 1664, observée à Rome par Cassini en présence de la reine Christine. (Fontenelle, Éloge de Cassini, t. v, p. 338.) Charles II avait-il laissé apercevoir quelques symptômes de curiosité ou de frayeur?

reparaîtra pour la huitième fois, des astronomes d'une capitale de la Sibérie ou du Nouveau-Monde vérifieront peut-être leurs calculs.

II. Une comète qui s'approcherait beaucoup de notre globe pourrait l'endommager ou le détruire; mais les changemens qu'éprouve sa surface ont jusqu'ici été produits par des volcans et des tremblemens de terre[1]. La nature du sol indique les pays les plus exposés à ces secousses formidables, puisqu'elles sont causées par des feux souterrains, et que l'union et l'effervescence du fer et du soufre allument ces feux. Mais la connaissance des époques et des effets de ces mixtions ne paraissent pas à la portée des hommes; et le philosophe, ne pouvant compter les gouttes d'eau que les pyrites filtrent en silence, ni mesurer les cavernes, qui, par leur résistance, augmentent l'explosion de l'air captif, s'abstiendra d'annoncer les tremblemens de terre. L'historien, sans assigner la cause de ces événemens désastreux, désigne les époques où ils ont été rares ou communs, et observe que cette fièvre de notre globe fut très-violente sous le règne de Justinien[2]. Chacune des années de ce règne est marquée par des tremblemens de terre d'une telle durée, que Constantinople fut ébranlée plus de quarante jours, et d'une telle étendue, que la surface entière du globe, ou du moins de l'empire romain, dut être affectée de la commotion. On ressentit un mouvement d'oscillation ou de pulsation; on vit paraître d'énormes crevasses; des corps d'un grand volume et d'une grande pesanteur furent lancés dans les airs; la mer dépassa ses limites ordinaires dans sa marche progressive ou rétrograde; une montagne, arrachée du Liban[1], fut jetée au milieu des flots, où elle servit de môle au hâvre de Botrys[2] en Phénécie. Sans doute une grosse masse qui tombe sur une fourmillière, doit y écraser des myriades d'insectes; mais il faut avouer que l'homme lui-même a travaillé à sa destruction. L'établissement des grandes villes, qui enferment une nation dans l'enceinte d'une muraille, réalise presque le vœu de Caligula, qui désirait que le peuple romain n'eût qu'une seule tête. On dit que deux cent cinquante mille personnes périrent lors du tremblement de terre d'Antioche, qui arriva dans un temps où la fête de l'Ascension avait attiré un grand nombre d'étrangers. La perte de Béryte[3] fut moins considérable, mais bien plus fâcheuse. L'école des lois civiles, qui menait à la fortune et aux dignités, rendait célèbre cette ville de la côte de Phénicie : les jeunes gens les plus distingués s'y trouvaient; et une foule d'hommes, qui seraient devenus les défenseurs et les gardiens de leur pays y terminèrent leur carrière. Au milieu de ces désastres, l'architecture est l'ennemie du genre humain. La hutte d'un sauvage ou la tente d'un Arabe sont alors renversées sans accident pour ceux qui l'habitent; et les Péruviens se moquaient avec raison de la sotise des Espagnols, qui élevaient leurs sépulcres à si grands frais et avec tant de peine. Un patricien est écrasé sous ses riches marbres : les ruines des édifices publics et particuliers ensevelissent

[1] Voyez, sur la cause des tremblemens de terre, Buffon, t. I, p. 502-536; Supplément à l'Histoire naturelle, t. V, p. 382-390, édition in-4°; Valmont de Bomare (Dictionnaire d'Histoire naturelle, articles *Tremblemens de terre*, *Pyrites.*; Watson, *Chemical Essays*, t. I, p. 181-109.

[2] Les tremblemens de terre qui ébranlèrent l'empire romain sous le règne de Justinien sont décrits ou indiqués par Procope (*Goth.*, l. IV, c. 25; Anecd., c. 18); par Agathias (l. II, p. 52, 53, 54; l. V, p. 145-152); par Jean Malala (Chron., t. II, p. 140-146, 176, 177, 183, 193, 220, 229, 231, 233, 234); et par Théophanes (p. 151, 183, 185, 191-196).

[1] Il s'agit ici d'une hauteur escarpée ou d'un cap perpendiculaire, entre Aradus et Botrys, nommé par les Grecs θεων προσωπον et ευπροσωπον ou λιθοπροσωπον par les chrétiens scrupuleux. (Polybe, l. V, p. 411; Pompon. Mela, l. I, c. 12, 87, *cum Isaac. Voss. Observat.*; *Maundrell, Journey*, p. 32, 33; *Pocock's Description*, vol. II, p. 99.)

[2] Botrys fut fondé, *ann. ante Christ.* 935-903, par Ithobal, roi de Tyr. (Marsham, *Canon. chron.*, p. 387, 388.) Le misérable village de Patrone, qu'on voit aujourd'hui sur son emplacement, n'a point de hâvre.

[3] Heineccius (p. 351-356) traite de ce qui regarde l'université, la splendeur et la ruine de Béryte, comme une partie essentielle de l'histoire de la jurisprudence romaine. Cette ville fut détruite la vingt-cinquième année du règne de Justinien, A.D. 551, le 9 juillet. (Théophanes, p. 192.) Mais Agathias (l. II, p. 51, 52) ne place le tremblement de terre qu'après la conquête de l'Italie.



tout un peuple; et les feux sans nombre, nécessaires à la subsistance et aux manufactures d'une grande cité, commencent et propagent l'incendie. Au lieu de cette compassion mutuelle qui devrait soulager et aider une si déplorable misère, les habitans se voient à la merci des vices et des passions qui ne redoutent plus le châtiment : l'intrépide cupidité saccage les maisons qui s'écroulent; la vengeance saisit l'occasion et fond sur sa victime, et la terre engloutit souvent l'assassin et le ravisseur au moment de leurs crimes. La superstition ajoute au danger les frayeurs de la vie future; et, si l'image de la mort sert quelquefois à la vertu ou au repentir des individus, un peuple épouvanté redoute bien plus la fin du monde, ou conjure par des hommages plus serviles la colère d'une divinité vengeresse.

L'Éthiopie et l'Égypte [1] ont été accusées, dans tous les siècles, de produire et de répandre la peste. L'air y est humide, chaud et stagnant; et cette fièvre de l'Afrique vient de la putréfaction des substances animales, et surtout des essaims de sauterelles, non moins destructives à leur mort que pendant leur vie. La funeste maladie qui dépeupla la terre sous le règne de Justinien et celui de ses successeurs [2] se montra d'abord dans le voisinage de Péluse, entre le marais Serbonien et la branche orientale du Nil : de là elle s'ouvrit deux routes différentes : elle se répandit en Orient, sur la Syrie, la Perse et les Indes, et en Occident, le long de la côte d'Afrique et sur le continent de l'Europe. Constantinople en fut affligée deux ou trois mois au printemps de la seconde année; et Procope, qui observa sa marche et ses symptômes avec les yeux d'un médecin [1], égale presque l'habileté et le soin de Thucydide dans la description de la peste d'Athènes [2]. Elle s'annonçait quelquefois par les visions d'un cerveau troublé : la malheureuse victime se livrait au désespoir dès qu'elle avait entendu la menace ou senti l'atteinte du spectre. Mais une fièvre légère surprenait le plus grand nombre dans leur lit, au milieu des rues ou de leurs occupations ordinaires. Cette fièvre était même si légère, que le pouls ou le teint du malade ne donnait aucun signe de danger. Le même jour, le lendemain ou le surlendemain, elle se déclarait par une enflure aux glandes, surtout à celles des aines, des aisselles et des oreilles; et, lorsque ces bubons ou tumeurs s'ouvraient, on y trouvait un charbon ou une substance noire de la grosseur d'une lentille. Quand les bubons prenaient toute leur croissance et tombaient en suppuration, cette évacuation naturelle de l'humeur morbifique sauvait le malade. La léthargie et le délire accompagnaient souvent la fièvre : des pustules ou des carboncles, symptômes d'une mort très-prochaine, couvraient souvent le corps du malade. Les tempéramens trop faibles pour produire une éruption vomissaient du sang, et la gangrène des intestins arrivait bientôt après. En général, la peste était mortelle pour les femmes grosses; toutefois un enfant fut tiré vivant du sein de sa mère qui avait succombé à la maladie, et trois femmes survécurent à une opération qui arracha de leurs corps trois enfans morts, infectés de la peste : la jeunesse était l'époque de la vie la plus périlleuse. Elle attaquait moins les femmes que

[1] J'ai lu avec plaisir le traité peu étendu, mais élégant, de Mead, sur les Maladies pestilentielles, huitième édit. Londres, 1722.

[2] On peut suivre les progrès de la grande peste qui exerça ses ravages l'an 542 et les années suivantes (Pagi, *Critica*, l. II, p. 518) dans Procope (*Persic.*, l. II, c. 22, 23), Agathias (l. V, p. 153, 154), Evagrius (l. IV, c. 29), Paul Diacre (l. II, c. 4, p. 776, 777), Grégoire de Tours (t. II, l. IV, c. 5, p. 205), qui l'appelle *lues inguinaria*; dans les Chroniques de Victor Tunnensis (p. 9), *in Thesaur. temporum, in Marcellinum* (p. 54), et de Théophanes (p. 153).

[1] Le docteur Freind (*Hist. Medicin. in Opp.*, p. 416-420, Londres, 1723) est persuadé, d'après l'exactitude avec laquelle Procope emploie les mots techniques, que cet historien avait étudié la médecine. Au reste, plusieurs des mots qui sont aujourd'hui scientifiques étaient communs et populaires dans l'idiome grec.

[2] Voyez Thucydide (l. II, c. 47-54) et la Description poétique de la même peste, par Lucrèce (l. VI, v. 1136-1284). Je dois au docteur Hunter un savant commentaire sur cette partie de Thucydide; c'est un in-4° de 600 pages (Venise. 1603, *apud Juntas*). Fabius Paullinus Utinensis, médecin et philosophe, avait averti le monde savant que cet écrit se trouvait dans la bibliothèque de Saint-Marc.

les hommes : mais elle se précipitait indistinctement sur toutes les classes et toutes les professions ; et plusieurs de ceux qui conservèrent la vie perdirent l'usage de la parole, sans pouvoir espérer d'être désormais à l'abri du même fléau[1]. Les médecins de Constantinople déployèrent du zèle et de l'habileté ; mais les symptômes variés et l'opiniâtreté de la maladie déconcertèrent leur savoir : les mêmes remèdes avaient des effets contraires ; et l'événement trompait les pronostics de mort ou de santé qui paraissaient les plus sûrs. On confondit l'ordre des funérailles et le droit des sépultures : ceux qui ne laissaient ni amis ni serviteurs demeuraient sans sépulture au milieu des rues ou dans leurs maisons. Un magistrat fut autorisé à recueillir sans distinction les monceaux de cadavres, à les transporter par terre ou par eau, et à les enterrer au-delà de la banlieue, dans des fosses profondes. L'âme des plus vicieux sentit quelque remords à la vue du danger qui les menaçait personnellement, et du fléau qui ravageait Constantinople : ils reprirent leurs passions et leurs habitudes lorsqu'ils se crurent en sûreté ; mais, quand Procope dit que la Fortune ou la Providence veillait d'une manière particulière au salut de ces misérables, la philosophie doit dédaigner une pareille observation. Il oubliait ou peut-être il se souvenait que la peste avait frappé Justinien lui-même, et il eût été plus raisonnable d'attribuer la guérison de l'empereur à ce régime frugal qui, en pareille occasion, avait sauvé Socrate[2]. Durant la maladie du prince, l'habit des citoyens annonça la consternation publique, et leur oisiveté et leur découragement occasionnèrent une disette générale de la capitale de l'Orient.

La peste est toujours contagieuse : les personnes infectées répandent la maladie dans les poumons et l'estomac de ceux qui les approchent. Tandis que les philosophes adoptent ce fait, qui les remplit de terreur, il est singulier que le peuple le plus porté aux frayeurs imaginaires ait nié l'existence d'un danger si réel[1]. Les concitoyens de Procope étaient persuadés, d'après des expériences mal faites et en trop petit nombre, qu'en causant de très-près avec un pestiféré on ne pouvait prendre sa maladie[2] ; et cette confiance donna peut-être lieu à l'assiduité des amis ou des médecins des malades, qu'une prudence inhumaine aurait condamnés à la solitude et au désespoir. Mais cette fatale sécurité, produisant, sous un autre rapport, le même effet que la prédestination des Turcs, favorisa les progrès de la contagion ; et le gouvernement de Justinien ne connaissait pas les précautions salutaires auxquelles l'Europe doit sa sûreté. On ne gêna en aucune manière la communication des diverses provinces de l'empire : les guerres et les émigrations répandirent la peste depuis la Perse jusqu'à la France ; et le commerce porta dans les régions les plus éloignées le germe fatal qu'une balle de coton recèle durant des années. Procope lui-même explique comment se faisait la propagation : il dit que la maladie allait toujours de la côte de la mer dans l'intérieur du pays ; qu'elle visitait successivement les îles et les montagnes les plus écartées ; que les lieux qui avaient échappé à la fureur de son premier passage se trouvaient seuls exposés à la contagion de l'année sui-

[1] Thucydide (c. 51) assure qu'on ne prenait la peste qu'une seule fois ; mais Evagrius, qui avait vu la peste dans sa famille, observe que plusieurs personnes qui avaient résisté à une première attaque moururent d'une seconde ; et Fabius Paullinus (p. 488) confirme le retour de la peste. Les médecins sont divisés sur ce point, et la nature et le travail de la maladie peuvent n'être pas toujours les mêmes.

[2] Socrate fut sauvé par sa tempérance lors de la peste d'Athènes. (Auln-Gelle, Nuits attiques, II, 1.) Le docteur Mead dit qu'alors les maisons religieuses sont très-saines, parce qu'elles sont séparées des autres, et que le régime y est plus frugal (p. 18, 19).

[1] Mead prouve, d'après Thucydide, Lucrèce, Aristote et l'expérience journalière, que la peste est contagieuse ; et il réfute (préface, p. 213) l'opinion contraire des médecins français qui se rendirent à Marseille en 1720 ; ces médecins français étaient cependant éclairés, et ils avaient vu la peste enlever en peu de mois cinquante mille habitans (sur la peste de Marseille Paris, 1786) à une ville qui, malgré sa prospérité et son commerce actuels, ne contient pas plus de quatre-vingt-dix mille âmes. (M. Necker, sur les Finances, t. I, p. 331.)

[2] L'expérience postérieure d'Evagrius détruit ces assertions si fortes de Procope, ουτε γαρ ιατρω ουτε γαρ ιδιωτη.

vante. Les vents peuvent disperser ce venin subtil; mais, si l'atmosphère n'est pas disposée à le recevoir, la peste expirera bientôt dans les climats froids ou tempérés. Telle était, à l'époque de Justinien, la corruption universelle de l'air, que le changement de saisons n'arrêta ou ne diminua point la peste qu'on vit éclater la quinzième année du règne de ce prince. Sa première malignité se calma après quelque intervalle : elle languit et se ranima tour à tour; mais ce ne fut qu'après une période désastreuse de cinquante-deux ans que l'espèce humaine recouvra la santé, ou que l'atmosphère redevint pure et salubre. Il ne nous reste pas de faits qui puissent établir des calculs ou même des conjectures sur le nombre des hommes qu'elle enleva. Je trouve seulement que, durant trois mois, cinq mille et ensuite dix mille personnes mouraient chaque jour à Constantinople; que la plupart des villes de l'Orient perdirent toute leur population, et qu'en plusieurs cantons de l'Italie on ne récolta ni les blés ni les vins. Le triple fléau de la guerre, de la peste et de la famine accabla les sujets de Justinien; il y eut sous son règne une diminution très-sensible de l'espèce humaine[1], et quelques-uns des plus beaux pays du monde n'ont jamais pu réparer ce malheur.

CHAPITRE XLIV.

Idée de la jurisprudence romaine. — Lois que publièrent les rois. — Les Douze-Tables des décemvirs. — Les lois du peuple. — Les décrets du sénat. — Les édits des magistrats et des empereurs. — Autorité des jurisconsultes. — Codes, Pandectes, Novelles et Institutes de Justinien. — 1° Droit des personnes; 2° droit des choses; 3° injures et actions privées; 4° crimes et peines.

Le temps a réduit en poussière les vains trophées des victoires de Justinien; mais le nom de ce législateur est gravé sur un monument plus noble et plus durable. C'est sous son règne et par ses soins qu'on tira de la jurisprudence civile, le *Code*, les *Pandectes* et les *Institutes*[1]. La raison publique des Romains s'est répandue peu à peu ou tout-à-coup dans les institutions domestiques de l'Europe[2]; et des nations qui ne dépendaient pas de leur empire ont encore du respect et de l'obéissance pour les lois de Justinien. C'est pour un prince un trait de sagesse ou de bonheur de lier sa réputation à l'honneur et à l'intérêt d'une classe d'hommes toujours subsistans. La défense de leur fondateur est la première cause qui dans tous les siècles a exercé le zèle et l'esprit des gens de loi. Ils rappellent dévotement ses vertus; ils dissimulent ou nient ses défauts, et ils exercent une censure brutale contre les rebelles qui osent souiller la majesté de la pourpre. L'idolâtrie de l'amour a fait naître des oppositions, ainsi qu'on le voit ordinairement : la véhémence aveugle de la flatterie et de l'invective s'est emparée du caractère de Justinien; et la secte des *Antitriboniens* en est venue au point de refuser toute espèce d'éloges et de mérite à ce prince, à ses ministres et à ses lois[3]. Je ne suis attaché à

[1] Procope (Anecdot., c. 18) emploie d'abord des figures de rhétorique; il rappelle les sables de la mer, etc. Il tâche ensuite de parler moins vaguement, et il dit que, sous le règne du démon empereur, des μυριάδας et des μυριάδων μυριάς furent exterminés. Ces mots sont obscurs dans la langue de la grammaire et dans celle de l'arithmétique; et, interprétés littéralement, ils signifient plusieurs millions de millions. Allemannus (p. 80) et Cousin (t. III, p. 178) les traduisent par *deux cents millions*. Si on ôte μυριάδας, les deux autres mots μυριάδων μυριάς, une myriade de myriades, donneraient cent millions, nombre effrayant, mais qui n'est pas totalement inadmissible.

[1] Les gens de loi des temps barbares ont établi une manière absurde et incompréhensible de citer les lois romaines, et l'habitude a perpétué cette méthode. Lorsqu'ils renvoient au Code, aux Pandectes, aux Institutes, ils indiquent le numéro, non pas du *livre*, mais seulement de la *loi*: ils se contentent de rapporter les premiers mots du *titre* dont elle fait partie; et il y a plus de mille de ces titres. Ludewig (*Vit. Justiniani*, p. 268) forme des vœux pour qu'on s'affranchisse de ce joug pédantesque, et j'ai osé citer le livre, le titre et la loi.

[2] L'Allemagne, la Bohème, la Hongrie, la Pologne et l'Écosse les ont adoptées comme la loi ou la raison commune : en France, en Italie, etc., elles ont une influence directe ou indirecte; on les a suivies en Angleterre, depuis Étienne jusqu'à Édouard premier, le Justinien de la Grande-Bretagne. (Duck, *de Usu et auctoritate Juris civilis*, l. II, c. 1, 8-15; Heineccius, *Hist. Juris Germanici*, c. 3, 4, n° 55-123; et les historiens de la loi de chaque pays.)

[3] François Hottoman, jurisconsulte du seizième siècle, qui a du savoir et de la pénétration voulait mortifier Cujas et plaire au chancelier de l'Hôpital Son *Antitribo-*

aucun parti; je ne m'intéresse qu'à la vérité et à la candeur de l'histoire : j'ai choisi les guides les plus modérés et les plus savans [1], et je vais parler avec une juste défiance de la loi civile des Romains, qui a consumé les jours de tant d'habiles jurisconsultes, et orné les murs d'un si grand nombre de vastes bibliothèques. Je suivrai, s'il est possible, dans un chapitre qui ne sera pas d'une très-grande étendue, la jurisprudence romaine, depuis Romulus jusqu'à Justinien [2]; j'apprécierai les travaux de cet empereur, et je m'arrêterai pour examiner les principes d'une science qui importe si fort à la paix et au bonheur de la société. Les lois d'un peuple forment la portion la plus instructive de son histoire; et, quoique je me sois dévoué à la composition des Annales de l'empire dans sa décadence, je saisirai cette occasion, qui me permet de respirer l'air pur et fortifiant de la république.

Le gouvernement primitif de Rome [3] annonce quelque habileté : il était composé d'un roi électif, d'un conseil de nobles, et d'une assemblée générale du peuple. Le magistrat suprême était chargé de tout ce qui avait rapport à la guerre et à la religion: seul il proposait les lois qu'on discutait au sénat, et qui étaient enfin ratifiées ou rejetées, à la pluralité des voix, dans les trente curies ou paroisses de la ville. Romulus, Numa et Servius Tullius sont les plus anciens législateurs de cette nation, et chacun d'eux a des droits particuliers à l'une des trois divisions générales de la jurisprudence [1]. On attribue à la sagesse de Romulus, qui n'eut point de guides, les lois sur le mariage, sur l'éducation des enfans et l'autorité paternelle, lesquelles paraissent tirer leur origine de la nature même. Numa disait avoir reçu de la nymphe Égérie, dans des entretiens nocturnes, les lois sur le droit des gens et le culte religieux qu'il introduisit. Servius établit les lois civiles d'après son expérience; il balança les droits et les fortunes des sept classes de citoyens; et il assura, par cinquante nouveaux réglemens, l'exécution des contrats et le châtiment des crimes. L'état qu'il avait incliné vers la démocratie, se changea en despotisme arbitraire sous le dernier des Tarquins; et, lorsque l'office de roi fut aboli, les patriciens usurpèrent toute l'autorité. Les lois royales devinrent odieuses ou tombèrent en désuétude : les prêtres et les nobles conservèrent en silence ce dépôt mystérieux; et, soixante années après, les citoyens de Rome se plaignaient toujours d'être gouvernés par la sentence arbitraire des magistrats. Au reste, les institutions positives des rois s'étaient mêlées aux mœurs publiques et privées de la ville : les antiquaires ont publié [2] quelques fragmens de cette respectable jurisprudence [3],

nianus, que je n'ai jamais pu me procurer, fut publié en français l'an 1609, et sa secte s'est répandue en Allemagne. (Heineccius, *Opp.*, t. III; Syllog. III, p. 171-183.)

[1] A la tête de ces guides, je place, avec les égards qui lui sont dus, le savant et habile Heineccius, professeur allemand, qui mourut à Halle en 1741. (Voyez son éloge dans la nouvelle Bibliothèque germanique, t. II, p. 51-64) Ses nombreux ouvrages ont été recueillis en huit vol. in-4°. (Genève, 1743-1748.) Les traités séparés dont j'ai surtout fait usage sont : I. *Historia Juris romani et germanici*, Lugd. Batav., 1740, in-8°; II. *Syntagma Antiquitatum romanam jurisprudentiam illustrantium*, 2 vol. in-8°, *Traject. ad Rhenum*; III. *Elementa Juris civilis secundum ordinem institutionum*, *Lugd. Batav.* 1751, in-8°; IV. *Elementa J. C. secundum ordinem Pandectarum*, *Traject.* 1772, 2 vol. in-8°.

[2] Le précis de cette Histoire se trouve dans un fragment *de Origine Juris* (*Pandect.*, l. I, tit. II) de Pomponius, jurisconsulte de Rome, qui vivait sous les Antonins. (Heineccius, t. III, Syll. III, p. 66-126.) Il a été abrégé et vraisemblablement altéré par Tribonien, et rétabli par Bynkershoek (*Opp.*, t. I, p. 279-304.)

[3] On peut étudier l'histoire du gouvernement de Rome sous les rois dans Tite-Live et dans Denis d'Halycarnasse (l. II, p. 80-96, 119-130; l. IV, p. 178-220) qui laisse apercevoir quelquefois le rhéteur et le Grec.

[1] Juste Lipse (*Opp.*, t. IV, p. 279) a appliqué aux trois rois de Rome ces trois divisions générales de la loi civile. Gravina (*Origines Juris civilis*, p. 28), *edit. Lips.* 1737) adopte cette idée, que Mascou, son éditeur allemand, n'admet qu'avec répugnance.

[2] Térasson, auteur de l'Histoire de la Jurisprudence romaine (p. 22-72, Paris, 1750, in-folio, annonce avec emphase qu'il va rétablir ces premières lois de Rome; mais son ouvrage est faible, et il promet plus qu'il ne tient.

[3] Le plus ancien Code ou Digeste fut appelé *Jus Papirianum*, du nom de Papirius qui le compila, et qui vivait, dit-on, un peu avant ou un peu après le *Regifugium*. (*Pandect.*, l. I, tit. 2.) Les meilleurs critiques, Binkershoek (t. I, p. 284-285), et Heineccius (*Historia*

et plus de vingt textes font voir la grossièreté de l'idiome pélasge des Latins[1].

Je ne répéterai pas l'histoire si connue des décemvirs[2], qui souillèrent par leurs actions l'honneur de graver sur l'airain, le bois et l'ivoire, les DOUZE-TABLES des lois romaines[3]. L'esprit sévère et jaloux d'une aristocratie, qui avait cédé avec répugnance aux justes réclamations du peuple, dicta ces lois. Mais le fond des Douze-Tables fut calculé d'après la situation où se trouvait alors la ville; et les Romains étaient sortis de la barbarie, puisqu'ils pouvaient étudier et adopter les institutions des peuples de leur voisinage qui avaient plus de lumières. Le sage Hermodore, citoyen d'Éphèse, fut chassé de sa patrie par les envieux : lorsqu'il arriva aux côtes du Latium, il avait observé les diverses formes de la nature humaine et de la société civile; il communiqua ses lumières aux législateurs de Rome, et on lui éleva une statue sur la place publique[1]. Les noms et les divisions des pièces de cuivre, seule monnaie des premiers temps de Rome, venaient de la Dorique[2] : les récoltes de la Campanie et de la Sicile fournissaient à la subsistance d'un peuple chez qui la guerre et les factions interrompaient souvent la culture; et, depuis l'établissement du commerce étranger[3], ceux qui appareillaient des bouches du Tibre pouvaient rapporter à Rome les lumières des autres nations sur l'administration des états. Les colonnies de la Grande-Grèce avaient transplanté et perfectionné en Italie les arts de leur métropole. Cumes et Rhégium, Crotone et Tarente, Agrigente et Syracuse étaient au nombre des villes les plus florissantes. Les disciples de Pythagore appliquèrent la philosophie à la pratique des gouvernemens; les lois orales de Charondas empruntèrent le secours de la poésie et de la musique[4]; et Zaleucus établit la république des Locriens, qui subsista plus de deux siècles sans altération[5]. Tite-Live et Denis

J. C. R., l. I, c. 16, 17, et *Opp.*, t. III, Syllog. IV, p. 1-8), ajoutent foi à ce conte de Pomponius, sans faire assez d'attention à la valeur et à la rareté d'un pareil monument du troisième siècle, tiré d'une ville très-ignorante. Je soupçonne beaucoup que Caius Papirius, *pontifex maximus*, qui fit revivre les lois de Numa (Denis d'Halycarnasse, l. III, p. 171), ne laissa qu'une tradition orale, et que le *Jus Papirianum* de Granius Flaccus (*Pandect.*, l. I, tit. XVI, loi 144) n'était pas un commentaire, mais un ouvrage original, compilé au temps de César. (Censorin., *de Die natali*, l. III, p. 13; Duker, *de Latinitate J. C.*, p. 157.)

[1] En 1444, on tira du sein de la terre sept ou huit tables d'airain, entre Cortone et Gubio. Une partie de ces tables (le reste est en caractères étrusques) représente l'état primitif des caractères et de la langue des Pélasges, qu'Hérodote attribue à ce canton de l'Italie (l. I, c. 56, 57, 58). Au reste, on peut expliquer ce passage difficile d'Hérodote en disant qu'il a rapport à Crestona, ville de la Thrace. (Notes de Larcher, t. I, p. 256-261.) Le dialecte sauvage des tables Eugubines a exercé les conjectures des critiques, et il est loin d'être éclairci; mais ses racines sont indubitablement latines, de la même époque et du même caractère que le *Saliare Carmen*, que personne ne comprenait au temps d'Horace. L'idiome romain ayant reçu des mots du dorique et de l'éolien des Grecs, devint peu à peu le style des Douze-Tables, de la colonne Duillienne, d'Ennius, de Térence et de Cicéron. (Gruter, *Inscript.*, t. I, p. 192; Scipion Maffei, *Istoria diplomatica*, p. 241-258; Bibliothèque Italique, t. III, p. 30-41, 174-205; t. XIV, p. 1-52.)

[2] Comparez Tite-Live (l. III, c. 31-59) avec Denis d'Halycarnasse (l. X, p. 644; XI, p. 691) : que l'auteur romain est concis et animé, et comme l'auteur grec est prolixe et sans vie! Denis d'Halycarnasse toutefois a jugé d'une manière admirable les grands maîtres, et exposé habilement les règles de la composition historique.

[3] Heineccius (*Hist. J. R.*, l. I, n° 26) dit que les Douze-Tables étaient d'airain, *æreas*. On lit *eboreas* dans le texte de Pomponius; et Scaliger a substitué à ce mot celui de *roboreas*. (Bynkershoek, p. 286.) On a pu employer successivement le bois, l'airain et l'ivoire.

[1] Cicéron (*Tusculan. Quæst.* V, 36) parle de l'exil de Hermodore. Pline (Hist. Nat., XXXIV, 11) parle de sa statue. La lettre, le songe et la prophétie d'Héraclite sont supposés. (*Epist. græc. divers.*, p. 33.)

[2] Le docteur Bentley (Dissertation sur les Épîtres de Phalaris, 427-479) discute habilement tout ce qui a rapport aux monnaies de Sicile et de Rome, sujet très-obscur. L'honneur et le ressentiment l'excitaient à déployer tout son esprit dans cette controverse.

[3] Les navires des Romains ou de leurs alliés allèrent jusqu'au Béa, promontoire de l'Afrique. (Polybe, l. III, p. 177, édit. de Casaubon, in-folio.) Tite-live et Denis d'Halycarnasse parlent de leurs voyages à Cumes, etc.

[4] Ce fait prouverait seul l'antiquité de Charondas, qui donna des lois à Rhégium et à Catane : c'est par une étrange méprise que Diodore de Sicile (t. I, l. XII, p. 485-492) lui attribue l'institution politique de Thurium, laquelle est bien postérieure.

[5] Zaleucus, dont on a contesté l'existence avec si peu de raison, eut le mérite et la gloire de faire d'un ramas de proscrits (les Locriens) la république la plus vertueuse et la mieux ordonnée de la Grèce. (Voyez deux mémoires de M. le baron de Sainte-Croix sur la législation de la

d'Halycarnasse, séduits l'un et l'autre par l'orgueil national, veulent croire que les députés de Rome se rendirent à Athènes, sous l'administration sage et brillante de Périclès, et que les lois de Solon se répandirent dans les Douze-Tables. Si les barbares de l'Hespérie avaient envoyé des ambassadeurs à Athènes, le nom romain eût été familier aux Grecs avant le règne d'Alexandre [1], et la curiosité des temps postérieurs aurait recherché et proclamé le plus léger témoignage sur ce point. Mais rien ne l'annonce dans les monumens d'Athènes; et il est difficile de croire que des patriciens aient fait une longue et périlleuse navigation, pour copier le modèle le plus parfait de la démocratie. Si on rapproche les Tables de Solon de celles des décemvirs, on peut y trouver quelque ressemblance produite par le hasard; quelques-unes de ces règles que la nature et la raison inspirent à chaque société; quelques preuves de l'origine commune des deux nations, qui descendaient peut-être de l'Égypte ou de la Phénicie [2]; mais, dans les grands traits de la jurisprudence publique et privée, les législateurs de Rome et d'Athènes paraissent étrangers ou opposés les uns aux autres.

Quelle que soit l'origine ou le mérite des Douze-Tables [1], les Romains leur prodiguèrent cet aveugle et partial respect, que les jurisconsultes de chaque pays se plaisent à donner aux institutions du gouvernement où ils se trouvent. Cicéron [2] recommande de les étudier. « Elles amusent, dit-il, par le » souvenir des vieux mots et le tableau des » anciennes mœurs; on y trouve les princi- » pes les plus sains du gouvernement et de » la morale; et je ne crains pas d'affirmer que » ce petit morceau des décemvirs a plus de » valeur que tous les livres de la philosophie » grecque. — Que la sagesse de nos ancê- » tres est admirable! ajoute-t-il avec un faux » enthousiasme de bonne foi! nous excellons » seuls dans l'art de l'administration, et no- » tre supériorité paraîtra bien plus frap- » pante si nous daignons jeter les yeux sur » la jurisprudence grossière et presque ridi- » cule de Dracon, de Solon et de Lycurgue. » Les Douze-Tables furent livrées à la mémoire des jeunes gens et à la méditation des vieillards; elles furent copiées et développées avec beaucoup de soin: elles avaient échappé à l'incendie allumé par les Gaulois; elles subsistaient au temps de Justinien; elles se sont perdues depuis; mais à force de travaux les critiques modernes les ont rétablies d'une manière imparfaite [3]. Quoique ce monument respectable fût regardé comme la règle du

Grande-Grèce (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XLII, p. 276-333). Mais les lois de Zaleucus et de Charondas, qui en ont imposé à Diodore et à Stobée, ont été fabriquées par un sophiste pythagoricien dont la supercherie a été découverte par la sagacité de Bentley (p. 355-377).

[1] Je vais indiquer le progrès des communications entre Rome et la Grèce: 1° Hérodote et Thucydide (A. U. C. 300-350), paraissent ignorer le nom et l'existence de Rome. (Joseph, *contra Apion*, t. II, l. I, c. 12, p. 444, édit. de Havercamp.) 2° Théopompe, A. U. C. 400. (Pline, III, 9) parle de l'invasion des Gaulois, dont Héraclides Ponticus fait mention d'une manière plus vague. (Plutarque, *in Camillo*, p. 292, édit. H. Etienne.) 3° L'ambassade réelle ou fabuleuse des Romains auprès d'Alexandre, A. U. C. 430, est attestée par Plutarque (Pline, III, 9); par Aristus et Asclépiades (Arrien, l. VII, p. 294, p. 295); et par Memnon de Héraclée (*apud Photium, Cod.* CCXXIV, p. 725), quoique Tite-Live n'en parle pas. 4° Lycophron, A. U. C. 480-500, a répandu la première idée d'une colonie de Troyens et de la fable de l'Énéide (Cassandra, 1226-1280).

Γης και θαλασσης σκηπτρα και μοναρχιαν
Λαβοντες.

Prédiction hardie avant la fin de la première guerre punique.

[2] La dixième table, *de modo Sepulturæ*, fut empruntée de Solon. (Cicéron, *de Legibus*, II, 23-26); le *Furtum per lancem et licium conceptum*, vient, si l'on en croit Heineccius, des mœurs d'Athènes. (*Antiquitat. Rom.*, t. II, p. 167-175.) Moïse, Solon et les décemvirs permirent de tuer un voleur nocturne. (Exode, XXII, 3; Démosthènes, *contra Timocratem*, t. I, p. 736, édit. de Reiske; Marcobe, *Saturnalia*, l. I, c. 4; *Collatio legum Mosaicarum et Romanarum*, tit. VII, n° 1, p. 218, édit. Cannegieter.)

[1] Βραχεως και απεριττως: tel est l'éloge qu'en fait Diodore (t. I, l. 12, p. 494) et qu'on peut traduire par l'*eleganti atque absolutâ brevitate verborum*, d'Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, XXI, 1).

[2] Ecoutez Cicéron (*de Legibus*, II, 23) et Crassus (*de Oratore*, I, 43, 44).

[3] Voyez Heineccius, Hist. J. R., n° 29-33. J'ai suivi les Douze-Tables, telles qu'elles ont été restaurées par Gravina (Origines J. C., p. 280-307) et par Terrasson (Hist. de la Jurisprudence romaine, p. 94-205).

droit et la source de la justice [1], l'importance et la variété des nouvelles lois, qui, après une révolution de cinq siècles, devinrent un mal plus insupportable que les vices de Rome [2], le firent oublier. Le Capitole renfermait trois mille tables d'airain, qui contenaient les actes du sénat et du peuple [3]; et quelques-uns de ces actes, tels que la loi Julia contre les extorsions, avaient plus de cent chapitres [4]. Lorsqu'un Locrien présentait une nouvelle loi, il se présentait à l'assemblée du peuple, la corde au cou, si la loi était rejetée, on étranglait le novateur sur-le-champ, et les décemvirs n'eurent garde d'adopter cette institution de Zaleucus, qui maintint si longtemps l'intégrité de sa république.

Une assemblée des centuries, où la fortune prévalait sur le nombre, avait nommé les décemvirs et approuvé leurs tables. La première classe des Romains, composée de ceux qui possédaient deux cent mille marcs de cuivre [5], avait quatre-vingt-dix-huit voix, et il n'en restait que quatre-vingt-quinze aux six classes inférieures, classées d'après leur fortune par les combinaisons artificieuses de Servius. Mais les tribus établirent bientôt une maxime plus spécieuse et plus populaire; ils soutinrent que le droit des citoyens de faire les lois qu'ils devaient suivre, était le même pour tous. Au lieu des comices par *centuries*, ils assemblèrent les comices par *tribus*; et les patriciens, après de vains efforts, se soumirent aux décrets d'une assemblée où leurs suffrages se trouvaient confondus avec ceux des plus vils plébéiens. Mais tant que les tribus passèrent l'une après l'autre sur les petits ponts [1], et qu'elles donnèrent leur suffrage à haute voix, aucun des citoyens ne put se cacher aux yeux de ses amis et de ses compatriotes. Le débiteur insolvable se conformait aux vœux de son créancier; le client aurait rougi de s'opposer aux vues de son protecteur : le général était suivi de ses vieux soldats, et l'aspect d'un grave magistrat en imposait à la multitude. L'établissement du scrutin abolit l'influence de la crainte et de la honte, de l'honneur et de l'intérêt; et l'abus de la liberté accéléra les progrès de l'anarchie et du despotisme [2]. Les citoyens de Rome avaient demandé l'égalité : la servitude les mit tous au même niveau; et le consentement formel des tribus ou des centuries ratifiait les volontés d'Auguste. Une fois, une seule fois il rencontra une sincère et vigoureuse opposition. Ses sujets avaient renoncé à toute espèce de liberté politique; ils défendaient leur liberté domestique. Une loi, qui renforçait l'obligation et les liens du mariage, fut rejetée d'une manière bruyante; Properce, dans les bras de Délie, s'applaudit du triomphe du libertinage; et on attendit, pour s'occuper de cette réforme, qu'on eût une génération plus traitable [3]. L'habile

[1] *Finis æqui Juris*, Tacite, Annales III, 27. *Fons omnis publici et privati Juris*. Tite-Live, III, 34.

[2] « De principiis juris, et quibus modis ad hanc multitudinem infinitam ac varietatem legum perventum sit, » *altius* disseram. » (Tacite, Annales III, 25.) Cette discussion n'occupe que deux pages, mais ce sont des pages de Tacite. Tite-Live disait, avec le même sens, mais avec moins d'énergie (III, 34.) : « In hac immenso aliarum » super alias acervatarum legum cumulo, etc. »

[3] Suétone, *in Vespasiano*, c. 8.

[4] *Cicero ad Familiares*, VIII, 8.

[5] Denis, Arbuthnot et la plupart des modernes (si on en excepte Eisenschmidt, *de Ponderibus*, etc. p. 137-140), disent que les cent mille *asses* valaient dix mille drachmes attiques, ou un peu plus de trois cents livres sterling. Mais leur calcul ne peut s'appliquer qu'aux derniers temps, lorsque l'*as* n'était plus qu'un vingt-quatrième de son ancien poids; et je ne puis croire que dans les premiers siècles de la république, malgré la rareté des métaux précieux, une once d'argent ait valu cent quarante marcs de cuivre ou d'airain. Il est plus simple et plus raisonnable d'évaluer le cuivre à son taux actuel; et quand on aura comparé le prix de la monnaie et le prix du marché, la livre romaine et la livre avoir du poids, on trouvera que l'*as* primitif, ou une livre de cuivre, peut être évalué à un scheling d'Angleterre; qu'ainsi les cent mille *asses* de la première classe valaient cinq mille livres sterling. Il résultera des mêmes calculs qu'un bœuf se vendait à Rome cinq livres sterling, un mouton dix schelings, et un *quarter* de blé trente schelings. (Festus, p. 330, édit. Dacier; Pline, Hist. Nat., XVIII, 4.) Je ne vois aucune raison de ne pas admettre les conséquences qui modèrent nos idées sur la pauvreté des premiers Romains.

[1] Consultez les auteurs qui ont écrit sur les comices romains, et en particulier Sigonius et Beaufort. Spanheim (*de Præstantiâ et Usu Numismatum*, t. II, Dissert. X, p. 192, 193) offre une médaille curieuse, où on voit les *Cista*, les *Pontes*, les *Septa*, le *Diribitor*, etc.

[2] Cicéron (*de Legibus*, III, 16, 17, 18) discute cette question constitutionnelle, et donne à son frère le côté le moins populaire.

[3] *Præ tumultu recusantium perferre non potui.* (Suétone, *in August.*, c. 34. Voyez Properce, l. II, eleg. 6

usurpateur n'avait pas besoin de cet exemple pour sentir les inconvéniens des assemblées populaires, et leur abolition, qu'il avait préparée en silence, se fit sans opposition, et presque sans être remarquée, à l'avénement de son successeur [1]. Soixante mille législateurs plébéiens, que leur nombre et leur pauvreté rendaient redoutables, furent supplantés par six cents sénateurs, qui tenaient leurs dignités, leur fortune et leur vie de la clémence de l'empereur.

Le sénat avait perdu le pouvoir exécutif : afin de le dédommager, on lui donna l'autorité législative; et Ulpien a dit avec raison, qu'après un usage de deux siècles, les décrets de ce corps avaient la force et la validité des lois. Dans les temps de liberté, la passion ou l'erreur d'un moment ont souvent dicté les résolutions du peuple : un seul homme, d'après les désordres qui régnaient alors, établit les lois Cornélia, Pompéia et Julia; mais le sénat, sous le règne des Césars, était composé de magistrats et de jurisconsultes, et la crainte ou l'intérêt corrompaient rarement la droiture de leur jugement dans les questions de droit privé [2].

Les magistrats qui avaient les *honneurs* de l'état, suppléaient au silence et à l'ambiguité des lois par leurs édits particuliers [3]. Les consuls et les dictateurs, les censeurs et les préteurs, chacun selon leur emploi, exercèrent cette ancienne prérogative des rois de Rome; et les tribuns du peuple, les édiles et les proconsuls s'arrogèrent un droit pareil. L'officier chargé du gouvernement proclamait ses intentions et les devoirs du sujet dans la capitale et les provinces, et les édits que donnait chaque année le magistrat suprême ou le préteur de la ville réformèrent la jurisprudence civile. Dès qu'il montait sur son tribunal, il annonçait par la voix du crieur, et faisait inscrire sur une muraille blanche, les règles qu'il se proposait de suivre dans la décision des cas douteux, et les adoucissemens que mettrait son équité à la rigueur précise des anciens statuts. La république adopta de cette manière un principe qui laissait beaucoup de choses à la discrétion du magistrat, et qui était ainsi plus analogue à une monarchie qu'à une démocratie. Les préteurs perfectionnèrent peu à peu l'art de respecter le nom, et de se soustraire à l'efficacité des lois. Afin d'éluder l'expression claire et simple des décemvirs, on inventa des subtilités et des fictions; et lors même que le but de ces interprétations se trouvait salutaire, les moyens étaient souvent absurdes. On laissait prévaloir les vœux secrets ou présumés des morts sur l'ordre des successions et la forme des testamens; et il était indifférent à celui qu'on évinçait de la qualité d'héritier, de recevoir les biens de son bienfaiteur, d'après la teneur précise de la loi, ou d'après l'indulgence du magistrat. Lorsqu'il s'agissait de donner satisfaction sur une injure privée, on substituait des compensations et des amendes à la rigueur des Douze-Tables; on faisait des suppositions imaginaires pour anéantir le temps et l'espace; et, en prétextant la jeunesse, la fraude ou la violence, on annulait l'obligation d'un contrat onéreux. Une juridiction si vague et si arbitraire était sujette aux abus les plus dangereux. On sacrifiait souvent la substance et les formes de la justice aux préventions de la vertu, aux dispositions favorables qu'inspirait un attachement digne d'estime, et aux séductions plus grossières de l'intérêt et du ressentiment. Mais les erreurs et les vices de chaque préteur expiraient avec son office au bout d'une année; ses successeurs n'adoptaient que les maximes approuvées par la raison et par l'usage : la solution des cas nouveaux donnait une sorte de stabilité aux règles de la procédure; et la loi Cornélia, qui forçait le préteur en exercice à adhérer à la lettre et à l'esprit de la première proclama-

Heineccius a puisé dans une histoire particulière tout ce qui a rapport aux lois *Julia, Pappia, Poppæa.* (*Opp.*, t. VII, part. I, p. 1-479.)

[1] Tacite, Annales I, 15; Lipsius, *Excursus E. in Tacitum.*

[2] *Non ambigitur senatum Jus facere posse.* Telle est la décision d'Ulpien (l. XVI, *ad Edict. in Pandect.*, l. I, tit. 3, loi 9). Pomponius dit que les comices du peuple étaient une *Turba hominum.* (*Pandect.*, l. I, tit. 2, loi 9.)

[3] Le *Jus Honorarium* des préteurs et des autres magistrats est défini d'une manière précise dans le texte latin des Institutes (l. I, tit. 2, n° 7). La paraphrase grecque de Théophilus (p. 33-38, édit. de Reitz) qui laisse échapper le mot important *Honorarium*, l'explique d'une manière plus vague.

tion, écartait les tentatives de l'injustice [1]. Il était réservé à la curiosité et aux lumières d'Adrien d'exécuter le plan qu'avait conçu le génie de César; et la composition de l'édit perpétuel a immortalisé la préture de Salvius Julien, habile jurisconsulte. L'empereur et le sénat ratifièrent ce code rédigé avec soin; il mit fin à ce divorce de la loi et de l'équité qui subsistait depuis si long-temps; et l'Édit perpétuel, remplaçant les Douze-Tables, devint la règle invariable de la jurisprudence civile [2].

Depuis Auguste jusqu'à Trajan, les modestes césars se contentèrent de publier leurs édits en qualité de magistrats romains; et le sénat, plein d'égards, insérait dans ses décrets, les lettres et les discours du prince. Il paraît qu'Adrien fut le premier [3] qui s'arrogea ouvertement la plénitude du pouvoir législatif; et la patience de son siècle et sa longue absence de Rome autorisèrent cette innovation, si analogue à l'activité de son esprit. Ses successeurs adoptèrent la même politique, et, selon la métaphore un peu sauvage de Tertullien, « la hache des édits » et des rescrits de l'empereur éclaircit la » forêt sombre et épineuse des anciennes » lois [4]. » Depuis Adrien jusqu'à Justinien, c'est-à-dire dans un intervalle de quatre siècles, la volonté du souverain fut la règle de la jurisprudence publique et privée; et on laissa sur leurs anciennes bases un très-petit nombre des institutions civiles et religieuses. La barbarie de ces époques de ténèbres, et la terreur qu'inspirait un despotisme armé, ont caché le commencement du pouvoir législatif des empereurs; et la bassesse ou peut-être l'ignorance des gens de lois, qui espéraient leur fortune des cours de Rome et de Bysance, ont propagé une double fiction sur ce point. I. Les anciens césars avaient demandé quelquefois qu'on les affranchît des devoirs et des peines ordonnés par quelques statuts : le sénat et le peuple y avaient consenti; et chacune de ces faveurs était un acte de juridiction que la république exerçait sur le premier de ses citoyens. L'humble privilége, obtenu par les empereurs, devint la prérogative d'un tyran; et on supposa que l'expression latine, *legibus solutus* (exempté des lois) [1], mettait le prince au-dessus de toutes les lois, et ne lui laissait que sa conscience et sa raison pour règles de sa conduite. II. Les décrets du sénat, qui à chaque règne fixaient les titres et les pouvoirs d'un prince électif, annonçaient aussi la dépendance des césars; et ce ne fut qu'après la corruption des idées, et même de la langue des Romains, qu'Ulpien, ou plus vraisemblablement Tribonien lui-même [2], imagina et la loi royale [3] et une cession irrévocable de la part du peuple. Alors

[1] Dion Cassius (t. I, l. XXXVI, p. 100) fixe à l'an de Rome 686 l'époque des édits perpétuels. Cependant, selon les *Acta Diurna*, qu'on a publiés d'après les papiers de Ludovicus Dives, leur institution est de l'année 585. Pighius (*Annal. Rom.*, t. II, p. 377, 378), Grævius (*ad Sueton.*, p. 778), Dodwell (*Prælection. Cambden*, p. 665) et Heineccius soutiennent et admettent l'authenticité de ces actes. Mais les mots de *scutum cimbricum*, qu'on y trouve, prouve qu'ils ont été fabriqués. (Moyle's Works, vol. I, p. 303.)

[2] Heineccius (*Opp.*, t. VII, part. II, p. 1-564) a restauré le texte de l'Édit perpétuel : j'ai tiré ce que j'en ai dit des ouvrages de cet habile homme, dont les recherches doivent inspirer une extrême confiance. M. Bouchaud a donné dans le recueil de l'Académie des Inscriptions une suite de mémoires sur ce point intéressant de littérature et de jurisprudence.

[3] Ses lois sont les premières du Code. Voyez Dodwell (*Prælect. Cambden*, p. 319-340), qui s'écarte de son sujet pour étaler une littérature confuse et soutenir de faibles paradoxes.

[4] « Totam illam veterem et squallentem sylvam legum » novis principalium rescriptorum et edictorum securibus » ruscatis et cæditis. » (*Apologet.*, c. 4, p. 50, édit. de Havercamp.) Il loue ensuite la fermeté de Sévère, qui révoqua les lois inutiles ou pernicieuses, sans aucun égard pour leur ancienneté ou pour le crédit qu'elles avaient obtenu.

[1] Dion Cassius, par mauvaise foi ou par ignorance, se méprend sur la signification de *legibus solutus* (t. I, l. LIII, p. 713). Reimar, son éditeur, lui reproche ici tout ce que l'esprit de liberté et de critique a dit sur ce lâche historien.

[2] Voyez Gravina, *Opp.*, p. 501-512. Voyez aussi Beaufort (République romaine, t. I, p. 255-274), qui a le dernier fait usage de deux dissertations publiées par Jean-Frédéric Gronovius et Noodt, et traduites l'une et l'autre par Barbeyrac, qui a ajouté à cet ouvrage des notes précieuses (2 vol. in-12, 1731).

[3] Le mot *lex regia* était encore plus récent que la chose. Le nom de loi royale aurait fait tressaillir les esclaves de Commode et de Caracalla.

on défendit, d'après des principes de liberté et de justice, la puissance législative des empereurs, fausse dans le fait, et si despotique dans ses conséquences. On dit que « le » bon plaisir des empereurs avait la force et » l'effet de la loi, puisque le peuple romain, » par la loi royale, avait transféré à ses » princes toute la plénitude de son pouvoir » et de sa souveraineté [1]. » On souffrit que la volonté d'un seul homme, d'un enfant peut-être, prévalût sur la sagesse des siècles et les vœux de plusieurs millions de citoyens; et les serviles Grecs ne craignirent pas de déclarer qu'on ne pouvait confier sûrement l'exercice arbitraire de la législation qu'à l'empereur seul. « Quel intérêt ou quelle » passion, s'écriait Théophile, à la cour de » Justinien, peut atteindre l'empereur dans » le rang où il se trouve? Il est déjà le maî» tre de la vie et de la fortune de ses sujets; » et ceux qui ont encouru son déplaisir, sont » déjà au nombre des morts [2]. » Un historien étranger au langage dela flatterie peut avouer que, dans les questions particulières, des considérations personnelles influent rarement sur le souverain d'un grand empire. La vertu ou même la raison l'avertissent qu'il est le gardien de la paix et de l'équité, et que son intérêt est lié d'une manière inséparable à celui de la société. Sous le règne le plus faible et le plus vicieux, Papinien et Ulpien, qui eurent de la sagesse et de l'intégrité, furent à la tête du département de la justice [3]; et les dispositions les plus sages du Code et des Pandectes portent les noms de Caracalla et de ses ministres [1]. Le tyran de Rome se montra quelquefois le bienfaiteur des provinces. Un poignard termina les crimes de Domitien; mais ses lois, que le sénat avait annullées dans les premiers momens de son indignation et de sa joie, furent confirmées par Nerva [2]. Au reste, dans les *rescrits* [3], ou réponses aux consultations des magistrats, un exposé partial de la question pouvait tromper le plus éclairé des princes; et la raison et l'exemple de Trajan condamnèrent en vain cet abus, qui mettait leurs décisions précipitées au niveau des actes de la législation les plus réfléchis. L'empereur se servait d'encre de pourpre [4] pour ses *rescrits*, ses *grâces* et ses *décrets*, ses *édits* et ses *pragmatiques sanctions;* et il les transmettait aux provinces, comme des lois générales et particulières que les magistrats devaient exécuter, et que le peuple devait suivre. Mais, comme leur nombre augmentait sans cesse, la règle de l'obéissance fut chaque jour plus incertaine et plus douteuse, jusqu'à l'époque où le code Grégorien, ceux de Hermogène et de Théodose, déterminèrent et fixèrent la volonté du souverain. Les deux premiers, dont il nous reste des fragmens, furent rédigés par deux jurisconsultes particuliers: on voulut conserver les lois des empereurs païens, depuis Adrien jusqu'au fondateur de Constantinople. Le troisième, que nous avons en entier, fut compilé en seize livres par ordre de Théodose, afin de consacrer les lois

[1] *Institut.*, l. I, tit. 2, n° 6; *Pandect.*, l. I, tit. 4, loi 1; Code de Justinien, l. I, tit. 17, loi 1, n° 7. Heineccius, dans ses antiquités et ses élémens, a traité bien en détail *de Constitutionibus principum*, développées d'ailleurs par Godefroy (*Comment. ad Cod. Theodos.*, l. I, tit. 1, 2, 3) et par Gravina (p. 87-90).

[2] Theophilus, *in Paraphras. Græc. Institut.*, p. 33, 34, édit. de Reitz. Voyez, sur le caractère et les ouvrages de cet écrivain, ainsi que sur le temps où il vécut, le Theophilus de J.-H. Mylius (*Excursus* 3, p. 1034-1073).

[3] Il y a plus d'envie que de raison dans cette plainte de Macrin: « Nefas esse leges videri Commodi et Caracallæ » et hominum imperitorum voluntates. » (*Jul. Capitolin.*, c. 13.) Commode fut mis au rang des dieux par Sévère. (Dodwell, *Prælect.* 8, p. 324, 325.) Cependant les Pandectes ne le citent que deux fois.

[1] Le Code offre deux cents constitutions qu'Antonin Caracalla publia seul, et cent soixante qu'il publia de concert avec son père. Ces deux princes sont cités cinquante fois dans les Pandectes, et huit dans les Institutes.

[2] Pline, *secund. Epistol.* x, 66; Suétone, *in Domitiam.*, c. 23.

[3] Constantin avait pour maxime: *Contra jus rescripta non valeant.* (*Cod. Theodos.*, l. I, tit. 2, loi 1.) Les empereurs permettaient, malgré eux, il est vrai, quelque examen sur la loi et sur le fait; ils accordaient quelques délais; ils accueillaient quelques requêtes; mais ces remèdes insuffisans étaient trop au pouvoir des juges, et il était trop dangereux pour les juges de les employer.

[4] Cette encre était un composé de vermillon et de cinabre; on la trouve sur les diplômes des empereurs, depuis Léon premier (A. D. 470) jusqu'à la chute de l'empire grec. (Bibliothèque raisonnée de la diplomatique, t. I, p. 509-514; Lami, *de Eruditione Apostolorum*, t. II, p. 720-726.)

des princes chrétiens; depuis Constantin jusqu'à son propre règne. Ces trois codes obtinrent une autorité égale dans les tribunaux, et le juge pouvait rejeter, comme supposés ou comme tombés en désuétude, tous les actes que le recueil sacré ne renfermait pas [1].

Les peuples sauvages suppléent au défaut d'alphabet, par des signes allégoriques, qui éveillent l'attention, et qui perpétuent le souvenir de tous les événemens publics ou particuliers. La jurisprudence des premiers Romains présentait le jeu d'une espèce de pantomime; ils avaient adapté certaines paroles aux gestes, et la moindre erreur ou la moindre négligence dans les *formes*, suffisait pour entraîner la perte du *fond*. On désignait la communion du mariage par le feu et l'eau, élémens nécessaires à la vie [2]. La femme qu'on répudiait rendait le trousseau de clefs, emblème du gouvernement de la famille dont on l'avait chargée. Lorsqu'on affranchissait son fils ou son esclave, on lui donnait un petit coup sur la joue: une pierre jetée sur les travaux interdisait un ouvrage: on cassait une branche d'arbre pour interrompre une prescription: le poing fermé était le symbole d'un gage ou d'un dépôt: on présentait la main droite, pour annoncer qu'on engageait sa parole, ou qu'on accordait sa confiance: on rompait un brin de paille, pour indiquer la ratification des contrats: tous les paiemens étaient accompagnés de poids et de balances; et l'héritier qui acceptait un testament était quelquefois obligé de faire claquer ses doigts, de jeter ses habits, de sauter et de danser [3]. Si un citoyen allait réclamer chez son voisin des effets volés, il avait les reins couverts d'une serviette, et se cachait le visage avec un masque ou avec un bassin, de peur de rencontrer les yeux d'une vierge ou d'une matrone [1]. Dans une action civile, le demandeur touchait l'oreille de son témoin; il saisissait son adversaire à la gorge, et par ses lamentations implorait le secours de ses concitoyens. Les deux compétiteurs s'empoignaient l'un et l'autre, comme s'ils eussent dû se battre devant le tribunal du préteur: ce magistrat leur ordonnait de produire l'objet en litige; ils s'éloignaient, et, revenant à pas mesurés, jetaient à ses pieds une motte de terre, symbole du champ qu'ils se disputaient. Cette science obscure des paroles et des signes allégoriques des procédures devint l'héritage des pontifes et des patriciens. Comme les astrologues de la Chaldée, ils annonçaient à leurs cliens les jours de vacation et les jours de repos: ces importantes minuties étaient liées à la religion établie par Numa, et après la publication des Douze-Tables ils demeurèrent dans l'esclavage par leur ignorance des formes judiciaires. Des officiers de la classe du peuple révélèrent enfin ces utiles mystères: un siècle plus éclairé suivit, en les tournant en ridicule, les formes qu'on donnait à la loi; et on perdit ensuite l'usage et l'intelligence de cette langue primitive [2].

Au reste, les sages de Rome, qu'on peut regarder avec plus d'exactitude comme les auteurs de la loi civile, cultivèrent un art plus libéral. L'altération survenue dans l'idiome et les mœurs des Romains rendit le style des Douze-Tables moins familier à chaque nouvelle génération, et les écrits des anciens jurisconsultes expliquaient d'une manière imparfaite les passages douteux. Il était plus noble et plus important d'éclaircir l'ambiguïté des lois, d'en circonscrire l'effet, de

[1] Schulting, *Jurisprudentia ante-Justinianea*, p. 681-718. Cujas dit que Grégoire compila les lois publiées depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Gallien, et que la suite fut l'ouvrage de Hermogènes, son collaborateur. Cette division générale peut être juste; mais Grégoire et Hermogènes passèrent souvent les bornes de leur terrain.

[2] Scevola, vraisemblablement Q. Cervidius Scevola, maître de Papinien, dit que cette acceptation du feu et de l'eau était de l'essence du mariage. (*Pandect.*, l. XXIV, tit. 1, loi 66.) Voyez Heineccius, Hist. J. R., n° 317.

[3] Cicéron (*de Officiis*, III, 19) fait une supposition sur ce point; mais S. Ambroise (*de Officiis*, III, 2) en appelle à l'usage de son temps, qu'il connaissait aussi bien qu'un jurisconsulte et un magistrat. (Schulting *ad Ulpian. Fragment.*, tit. 22, n° 28, p. 643, 644.)

[1] Au temps des Antonins, on ne connaissait plus la signification des formes ordonnées dans le cas d'un *furtum lance licioque conceptum* (Aulu-Gelle, XVI, 10). Heineccius (*Antiq. rom.*, l. IV, tit. 1, n° 13-21), qui les fait venir de l'Attique, cite à l'appui de son opinion Aristophane, le scholiaste de ce poète, et Pollux.

[2] Cicéron, dans son discours pour Muréna (c. 9-13), tourne en ridicule les formes et les mystères des gens de loi, dont Aulu-Gelle (Nuits Attiques, XX, 10), Gravina (*Opp.*, p. 265, 266, 267) et Heineccius (*Antiquitat.*, l. IV, tit. 6) parlent avec plus de candeur.

faire l'application des principes, et d'en tirer toutes les conséquences, d'indiquer les contradictions réelles ou apparentes; et ceux qui exposaient ainsi les anciens statuts envahirent peu à peu le département de la législation. Leurs subtiles interprétations, jointes à l'équité du préteur, réformèrent cette tyrannie, qui s'exerçait d'après d'anciennes dispositions qu'on appliquait mal. Pour rétablir les principes de la nature et de la raison, ils employèrent des moyens qu'on appellera étranges ou embrouillés si l'on veut; et les individus se servirent utilement de leurs lumières pour détruire la base de quelques institutions publiques de leurs pays. L'intervalle de presque dix siècles, qui se trouve entre la publication des Douze-Tables et le règne de Justinien, peut se diviser en trois périodes d'une durée presque égale, et distinguées l'une de l'autre par la méthode d'instruction qu'on adopta, et par le caractère des gens de loi [1].

Durant la première époque, l'orgueil et l'ignorance resserrèrent dans les bornes étroites la science des lois romaines. Les jours de marché ou d'assemblée, les jurisconsultes qui avaient le plus de réputation se promenaient au Forum; ils donnaient leur avis aux dernières classes des citoyens, dans l'espoir d'obtenir un jour leurs suffrages. Lorsqu'ils avançaient en âge ou qu'ils obtenaient des dignités, ils se tenaient chez eux assis sur une chaise ou sur un trône; ils y attendaient avec une gravité tranquille les visites de leurs cliens, qui, dès la pointe du jour, frappaient à leur porte. Les devoirs de la vie sociale et les incidens d'une procédure étaient le sujet ordinaire de ces consultations, et les jurisconsultes donnaient leur opinion de vive voix, ou par écrit, d'après les règles de la sagesse naturelle et de la loi. Ils permettaient aux jeunes gens de leur profession ou de leur famille d'y assister; ils instruisaient en particulier leurs enfans; et la famille Mucia fut long-temps renommée pour ces sortes de connaissances, qui se transmettaient de père en fils. La seconde période, le bel âge de la jurisprudence, comprend l'espace de temps qui s'écoula depuis la naissance de Cicéron jusqu'au règne d'Alexandre Sévère. On forma un système général, on établit des écoles, on composa des livres, et on mit à contribution les vivans et les morts pour instruire les élèves. Les *Tripartite* de Ælius Petus, surnommé *Catus* ou le rusé, étaient le plus ancien des ouvrages de jurisprudence qu'on eût alors. L'étude des lois, à laquelle se livra Caton, ainsi que son fils, ajouta quelque chose à sa réputation; trois hommes habiles sur ces matières illustrèrent le nom de Mutius Scevola, mais la gloire d'avoir perfectionné cette science fut attribuée à Servius Sulpicius, leur disciple et l'ami de Cicéron; et Papinien, Paul et Ulpien, terminent la longue liste des jurisconsultes qu'on vit briller du même éclat sous la république et sous les césars. On a conservé avec soin leurs noms et les titres de leurs différens ouvrages, et Labeon peut donner une idée de leur zèle et de leur fécondité. Ce grand homme de loi, qui vivait sous Auguste, divisait son année entre la ville et la campagne, entre le travail des affaires et celui de la composition; les auteurs indiquent quatre cents ouvrages qu'il écrivit dans la retraite. On cite le deux cent cinquante-neuvième écrit du recueil de Capito son rival, et il y avait peu de professeurs qui pussent réduire leurs leçons en moins de cent volumes. Les oracles de la jurisprudence furent presque muets dans la troisième période, c'est-à-dire entre les règnes d'Alexandre et de Justinien. La curiosité avait été satisfaite, les tyrans et les barbares occupaient le trône; les esprits ardens se trouvaient distraits par des disputes religieuses, et les professeurs de Rome, de Constantinople et de Béryte,

[1] Pomponius (*de Origine juris*, *Pandect.*, l. I, tit. 2) indique la succession des jurisconsultes romains. Les modernes ont montré du savoir et de la critique dans la discussion de cette partie de l'histoire et de littérature. Gravina (p. 41-79) et Heineccius (Hist. J. R., n° 113, p. 351) surtout, m'ont servi de guide. On trouve des détails exacts et agréables dans Cicéron (*de Oratore*, *de Claris oratoribus*, *de Legibus*) et dans la *Clavis Ciceroniana* d'Ernesti, sous les noms de Mucius, etc. Horace fait souvent allusion à la matinée laborieuse des gens de loi. (*Serm.* I, 1, 10; épît. II, 1, 103, etc.)

Agricolam laudat juris legumque peritus
Sub galli cantum consultor ubi ostia pulsat.

. . . .

Romæ dulce diu fuit et solemne, reclusâ
Mane domo vigilare, clienti promere jura.

qui avaient des prétentions modestes, se contentaient de répéter les leçons de leurs prédécesseurs. On peut conclure de la lenteur des progrès de ces études, et de la rapidité avec laquelle elles tombèrent, qu'elles ont besoin d'un temps paisible et du raffinement de l'esprit. Il est clair, d'après la multitude des gens de loi, qui ont laissé tant de volumes, et qui remplissent l'espace intermédiaire, qu'on peut suivre ces études, et composer de pareils ouvrages avec fort peu d'expérience, et une portion commune de jugement et d'esprit. On sentit mieux le génie de Cicéron et de Virgile, à mesure qu'on vit les siècles s'écouler sans produire leur égal. Mais les maîtres de jurisprudence les plus célèbres étaient sûrs de laisser des disciples qui égaleraient ou qui surpasseraient leur mérite et leur réputation.

La philosophie grecque polit et perfectionna cette jurisprudence, si grossièrement adaptée à la position des premiers Romains. Les Scevola s'étaient formés par l'usage et l'expérience; mais Servius Sulpicius fut le premier homme de loi qui établit son art sur une théorie certaine et universelle [1]. Pour discerner le vrai et le faux, il employa, comme une règle infaillible, la logique d'Aristote et des Stoïciens. Il ramena les cas particuliers à des principes généraux, et répandit la lumière de l'ordre et de l'éloquence sur une masse informe. Cicéron, son contemporain et son ami, ne chercha point la célébrité d'un homme de loi de profession; mais son incomparable génie, qui change en or tout ce qu'il touche, orna la jurisprudence de son pays. A l'exemple de Platon, il composa une république, et écrivit pour cette république un traité des lois, où il s'efforça d'attribuer une origine céleste à la sagesse et à la justice de la constitution des Romains. L'univers entier, selon sa belle hypothèse, forme une immense république; les dieux et les hommes, qu'il suppose de la même essence, sont les membres de la même communauté; les lois naturelles et le droit des gens sont fondés sur la raison, et toutes les institutions positives, modifiées par le hasard ou par la coutume, dérivent de la règle de droit que la divinité a gravée dans chaque cœur vertueux. Il exclut doucement de ces mystères philosophiques les Sceptiques, qui refusent de croire, et les Épicuriens, qui ne veulent pas agir. Les derniers dédaignent le soin de la république; et il leur conseille de se livrer dans leurs bocages à un paisible sommeil. Mais il supplie humblement la nouvelle Académie de demeurer muette, parce que, dit-il, les objections audacieuses de cette secte détruiraient la structure si bien ordonnée de son grand système [1]. Il représente Platon, Aristote et Zénon, comme les seuls maîtres qui arment et instruisent un citoyen sur les devoirs de la vie sociale. On reconnut que la trempe la meilleure de ces diverses armures était celle des Stoïciens [2], et les écoles de jurisprudence affectaient de s'en servir ou de s'en parer. Les leçons du Portique apprenaient aux jurisconsultes romains à remplir les devoirs de la vie, à raisonner et à mourir, mais elles leur inspiraient à quelques égards les préjugés de secte, l'amour du paradoxe, l'habitude de l'opiniâtreté dans la dispute, et un goût minutieux pour les mots et les distinctions verbales. Dans la détermination des droits de propriété, on admit la supériorité de *forme* sur la *matière*, on osa soutenir l'égalité de tous les crimes, d'après cette opinion de Trebatius [3], que celui qui touche l'oreille tou-

[1] Crassus, ou plutôt Cicéron lui-même, propose (*de Oratore*, I, 41, 42), sur l'art ou la science de la jurisprudence, une idée qu'Antoine, qui avait de l'éloquence naturelle, mais peu d'instruction (I, 58), affecte de tourner en ridicule. Servius Sulpicius réalisa cette idée en partie (*in Bruto*, c. XLI), et Gravina, dans son latin presque classique, varie avec beaucoup d'élégance (p. 60) les éloges qu'il lui donne.

[1] « Perturbatricem autem omnium harum rerum Academiam, hanc ab Arcesilâ et Carneade recentem, exoremus ut sileat; nam, si invaserit in hæc, quæ satis scite instructa et composita videantur, nimis edet ruinas, quam quidem ego placare cupio, submovere non audeo. » (*De Legibus*, I, 13). Ce passage seul devait apprendre à Bentley (*Remarks on Free-Thinking*, p. 250) que Cicéron croyait bien fermement la doctrine spécieuse qu'il a embellie.

[2] Panætius, l'ami du jeune Scipion, fut le premier qui enseigna dans Rome la philosophie stoïcienne. (Voyez sa vie, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. X, p. 75-89.)

[3] Il est cité sur cet article par Ulpien (loi XX, *ad Sabinum in Pandect.*, l. XLVII, t. II, loi 21). Trebatius, après

che le corps entier, et que celui qui vole une partie d'un amas de blé ou d'un tonneau de vin est aussi coupable que s'il avait volé le tout [1].

Chez les Romains le métier des armes, l'éloquence et l'étude des lois civiles élevaient un citoyen aux honneurs, et ces trois professions avaient un éclat particulier si elles se trouvaient réunies dans la même personne. Lorsqu'un préteur savant rédigeait son édit, il préférait et consacrait son opinion particulière; on avait des égards pour celle d'un censeur, d'un consul, et les vertus ou les triomphes d'un jurisconsulte donnaient du poids à une interprétation qui autrement serait demeurée douteuse. Le voile du mystère couvrit long-temps l'artifice des patriciens; et, dans les temps plus éclairés, la liberté des discussions établit les principes généraux de la jurisprudence. Les disputes du Forum éclaircirent les cas subtils et embrouillés; on donna des règles, des axiomes et des définitions [2], qui passèrent pour des inspirations naturelles, et l'avis des professeurs de la loi s'introduisit dans la pratique des tribunaux. Mais ces interprètes ne pouvaient ni faire ni exécuter les lois de la république, et les juges étaient les maîtres de dédaigner l'autorité des Scevolas eux-mêmes, que l'éloquence et les sophismes d'un habile avocat renversaient souvent [3]. Auguste et Tibère furent les premiers à adopter la science des hommes de loi comme un instrument utile à leur pouvoir, et les serviles travaux de ceux-ci adaptaient l'ancien système à l'esprit et aux vues du despotisme. Sous le prétexte spécieux de maintenir la dignité de l'art, le privilége de souscrire des opinions légales et valides fut réservé à des sages du rang de sénateurs ou de l'ordre équestre, approuvés par le jugement du prince, et ce monopole prévalut jusqu'à l'époque où Adrien rendit cette profession libre à tous les citoyens qui se croyaient des lumières et du talent. Le préteur, malgré son autorité, était alors gouverné par ses maîtres; on enjoignit aux juges de suivre le commentaire, ainsi que l'esprit de la loi, et l'usage des codicilles fut une innovation mémorable qu'Auguste ratifia d'après l'avis des jurisconsultes [1].

Le prince le plus absolu ne pouvait exiger autre chose, sinon que les juges fussent d'accord avec les gens de loi, si les gens de loi étaient d'accord entre eux. Mais les institutions positives sont souvent le résultat de la coutume et du préjugé; les lois et les langues sont équivoques et arbitraires; la jalousie des rivaux, la vanité des maîtres l'aveugle attachement de leurs disciples augmentent l'amour de la dispute lorsqu'il s'agit d'un point sur lequel la raison ne peut prononcer; et les sectes autrefois fameuses des *Procutiens* et des *Sabiniens* divisèrent la jurisprudence romaine [2]. Deux jurisconsultes très-habiles, Ateius Capito et Antistius Labeon [3], firent honneur au paisible règne d'Auguste; la faveur du souverain distingua le premier; le second fut encore plus illustre par le mépris de cette faveur, et sa résistance opiniâtre, mais inactive, au tyran de Rome. La différence de leur caractère et de leurs principes influa sur leurs études. Labeon était attaché aux

s'être trouvé au premier rang des hommes de loi, *qui familiam duxit*, devint un Épicurien. (Cicéron, *ad Familiares*, VII, 5.) Il manqua peut-être de constance ou de bonne foi dans cette nouvelle secte.

[1] Voyez Gravina, p. 45-51, et les frivoles objections de Mascou. Heineccius (*Hist. J. R.*, n° 125, cite et approuve une dissertation de Éverard Otto, *de Stoïcâ jurisconsultorum philosophiâ*.

[2] On citait surtout la règle de Caton, la stipulation d'Aquilius, les formes Maniliennes, deux cent onze maximes et deux cent quarante-sept définitions. (Pandectes, l. L, tit. 16, 17.)

[3] Lisez Cicéron, l. I, *de Oratore*, *Topica*, *pro Murenâ*.

[1] Voyez Pomponius, *de Origine Juris*, *Pandect.*, l. I, tit. 2, loi 2, n° 47; Heineccius, *ad Institut.*, l. I, tit. 2, n° 8; l. II, tit. 25, *in Element. et Antiquitat.*, et Gravina, p. 41-45. Quoique ce monopole ait été bien fâcheux, les écrivains du temps ne s'en plaignent pas, et il est vraisemblable qu'il fut voilé par un décret du sénat.

[2] J'ai lu la diatribe de Gotfridus Mascovius (le savant Mascou), *de Sectis Jurisconsultorum*, *Lipsiæ*, 1728, in-12, p. 276; traité savant sur un fond stérile et très-borné.

[3] Voyez le caractère d'Antistius Labeon dans Tacite (Annales, III, 75) et dans une épître d'Antistius Capito (Aulu-Gelle, XIII, 12), qui accuse son rival de *libertas nimia et* VECORS. Au reste, je ne puis penser qu'Horace eût osé couvrir de ridicule un sénateur vertueux et respectable, et j'adopterais la correction de Bentley, qui lit LABIENO *insanior*. (*Serm.* I, III, 82.) Voyez Mascou, *de Sectis*, c. 1, p. 1-24.

formes de la république qui n'existait plus ; son rival, plus avide et plus adroit, se conformait à la monarchie naissante. Mais un courtisan est soumis et sans élévation, et Capito osa rarement s'écarter de l'opinion ou du moins des paroles de ses prédécesseurs, tandis que le hardi républicain se livrait à ses idées indépendantes, sans craindre d'être accusé de paradoxes ou d'innovations. Toutefois la liberté de Labéon fut asservie par la rigueur de ses principes, et il décidait, selon la lettre de la loi, les questions que son compétiteur indulgent résolvait d'après des modifications qu'il disait équitables, et qui étaient plus analogues à la raison commune et aux sentimens ordinaires des hommes. Lorsqu'un échange avait été substitué au paiement d'une somme d'argent monnayé, Capito y voyait toujours une vente légale [1], et il prononçait sur l'âge de puberté d'après la nature, sans borner sa définition à l'époque précise de douze ou quatorze ans [2]. Cette opposition de sentimens se répandit dans les écrits et les leçons des deux fondateurs ; la querelle des écoles de Capito et de Labeon subsista depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui d'Adrien [3], et les deux sectes tirèrent leur nom de Sabinus et de Proculeius, leurs maîtres les plus célèbres. On leur donna de plus celui de *Cassiens* et de *Pegasiens* ; mais, par un renversement bizarre, Pégase [4], timide esclave de Domitien, défendait la cause populaire, et le favori des césars était représenté par Cassius [1], lequel se glorifiait de descendre du grand homme qui s'arma contre un tyran en faveur de sa patrie. L'Édit perpétuel termina en grande partie les disputes des sectes. Lorsque l'empereur Adrien voulut faire rédiger cet important ouvrage, il préféra les chefs des Sabiniens; les partisans de la monarchie l'emportèrent, mais la modération de Salvius Julien réconcilia peu à peu les vainqueurs et les vaincus. Les jurisconsultes du siècle des Antonins imitèrent les philosophes de leur temps ; ils dédaignèrent l'autorité d'un maître, et prirent dans chaque système les opinions qui leur parurent les plus vraisemblables [2]. Mais leurs écrits auraient été moins volumineux s'il y eût eu plus d'accord dans leur choix. Le nombre et le poids des témoignages discordans embarrassaient la conscience des juges, et un nom respectable venait à l'appui de tous les décrets que leur suggérait sa passion et sa cupidité. Un édit de Théodose-le-Jeune les dispensa du soin de comparer et de peser les argumens des jurisconsultes. Cinq hommes de loi, Caïus, Papinien, Paul, Ulpien et Modestinus furent proclamés les oracles de la jurisprudence ; l'opinion de trois d'entre eux était décisive, mais, dans le cas où chacun aurait un avis particulier, on accordait une voix prépondérante à la sagesse supérieure de Papinien [3].

Lorsque Justinien monta sur le trône, la réforme des lois romaines était devenue un travail indispensable, mais difficile. Dans l'espace de dix siècles, le nombre infini des lois et des opinions des jurisconsultes avait rempli des milliers de volumes que l'homme le

[1] Justinien (*Institut.*, l. III, tit. 23) et Théophile (*Vers. græc.*, p. 677, 680) ont rappelé cette grande question, et les vers d'Homère qu'on allégua de part et d'autre comme des autorités. Elle fut décidée par Paul (loi 33, *ad edict.* in *Pandect.*, l. XVIII, tit. 1, loi 1). Voici sa solution : « Dans un simple échange, on ne peut distinguer l'acheteur et le vendeur. »

[2] Les Proculiens abandonnèrent aussi cette controverse; ils sentirent qu'elle entraînait des recherches indécentes, et ils furent séduits par l'aphorisme d'Hippocrate, qui était attaché au nombre septennaire de deux semaines d'années ou de sept cents semaines de jours. (*Institut.*, l. I, tit. 22.) Plutarque et les Stoïciens (*de Placit. Philosophor.*, l. V, c. 24) donnent une raison plus naturelle. A quatorze ans, περι ην ὁ σπερματικος κρινεται ορρος. (Voyez les *Vestigia* des sectes dans Mascou, c. 9, p. 145-278.)

[3] Mascou rapporte l'histoire et la fin de ces sectes, c. 2-7, p. 24-120.

[4] Au premier mot, il vola au conseil qu'on tint sur le turbot. Toutefois Juvénal (*Satir.* IV, 75-81) appelle ce préfet ou *bailli* de Rome *sanctissimus legum interpres.* L'ancien scholiaste dit qu'on l'appelait non pas un homme, mais un livre, d'après sa science. Il prit le nom de Pégase, parce que son père avait commandé une galère de ce nom.

[1] Tacite, Annales, XVII, 7; Suétone, *in Nerone*, c. 37.

[2] Mascou, *de Sectis*, c. 8, p. 120-144 ; *de Herciscundis*, terme de loi qu'on appliquait à ces jurisconsultes éclectiques. *Herciscere* est synonyme de *dividere*.

[3] Voyez le Code Théodosien, l. I, tit. 4, avec le Commentaire de Godefroy, t. I, p. 30-35. Ce décret pouvait occasioner des discussions jésuitiques, pareilles à celles

plus riche ne pouvait acheter, et que la tête la plus vaste ne pouvait contenir. On ne trouvait pas aisément tous ces livres; et les juges, pauvres au milieu de tant de richesses, étaient réduits à prononcer d'après leurs faibles lumières. Les sujets des provinces grecques ignoraient la langue de ces lois qui disposaient de leurs propriétés et de leur vie, et dans les académies de Béryte et de Constantinople on étudiait d'une manière imparfaite le dialecte *barbare* des Latins. Justinien, né au milieu des camps de l'Illyrie, était familiarisé avec ce langage dès son enfance: il avait pris dans sa jeunesse des leçons de jurisprudence, et il chargea de la réforme les plus savans jurisconsultes de l'Orient [1]. La théorie des professeurs fut aidée par la pratique des magistrats ou de ceux qui se livraient à la plaidoirie; et l'esprit de Tribonien anima toute l'entreprise [2]. Cet homme extraordinaire, l'objet d'un si grand nombre d'éloges et de critiques, était né à Side, dans la Pamphilie; et son génie, semblable à celui de Bacon, regarda comme son domaine toutes les affaires et toutes les lumières de son siècle. Il écrivit en prose et en vers, sur une multitude de sujets curieux et abstraits [3]: il composa deux panégyriques de Justinien, et la vie du philosophe Théodote; il publia un livre sur la nature du bonheur et les devoirs du gouvernement; le catalogue d'Homère, et les vingt-quatre sortes de mètre; le canon astronomique de Ptolémée; les changemens des mois; les demeures des planètes, et le système harmonique du monde. Il ajouta l'usage de la langue latine à la littérature de la Grèce. Les jurisconsultes romains étaient dans sa bibliothèque et dans sa tête, et il cultivait assidûment les arts qui menaient à la fortune et aux emplois. Après avoir plaidé devant les préfets du prétoire, il parvint aux dignités de questeur, de consul et de maître des offices: le conseil de Justinien écouta son éloquence et sa sagesse; et la douceur et l'affabilité de ses manières apaisèrent l'envie. Les reproches d'impiété et d'avarice souillèrent ses vertus et sa réputation. Au milieu d'une cour superstitieuse et intolérante, on accusa le principal ministre d'une aversion secrète pour la foi chrétienne; et on supposa que ses opinions étaient entachées d'athéisme et de paganisme, opinions qu'on imputa d'une manière inconséquente aux derniers philosophes de la Grèce. Son avarice fut prouvée plus clairement, et eut des suites plus funestes; s'il se laissa corrompre par des présens, dans l'administration de la justice, on se souviendra encore de Bacon: si Tribonien dégrada la pureté de son état, et s'il publia, modifia ou révoqua des lois par des vues d'intérêt particulier, son mérite ne put expier sa bassesse. Lors de la sédition de Constantinople, on accorda son éloignement aux clameurs, et peut-être à la juste indignation du peuple; mais on le rappela bientôt après; et depuis cette époque jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant plus de vingt ans, il jouit de la faveur et de la confiance de l'empereur. Justinien lui-même, que sa vanité rendait incapable de voir que la soumission était l'adulation la plus grossière, a donné des éloges à sa soumission passive et respectueuse. Tribonien adorait les vertus de son gracieux maître; et, prenant le masque de la dévotion, il faisait semblant de craindre que Justinien,

qu'on trouve dans les *Lettres Provinciales*; on pouvait demander si un juge était obligé de suivre l'opinion de Papinien ou de la majorité contre son jugement et contre sa conscience, etc. Au reste, un législateur pouvait donner à cette opinion, fausse en elle-même, la valeur, non pas de la vérité, mais de la loi.

[1] Pour suivre les travaux de Justinien sur les lois, j'ai étudié la préface des Institutes; la première, la seconde et la troisième préface des Pandectes; la première et la seconde préface du Code, et le Code lui-même (l. I, tit. 17, *de veteri jure enucleando*). Après ces témoignages originaux, j'ai consulté, parmi les modernes, Heineccius (*Hist. J. R.*, nº 383-404), Terrasson (Hist. de la Jurisprudence romaine, p. 295-356); Gravina (*Opp.*, p. 93-100), et Ludewig (Vie de Justinien, p. 19-123, 318-321; pour le Code et les Novelles, p. 209-261; pour le Digeste ou les Pandectes, p. 262-317).

[2] Voyez, sur le caractère de Tribonien, les témoignages de Procope (*Persic.*, l. I, c. 23, 24; Anecdotes, c. 13, 20), et Suidas (t. III, p. 501, édit. de Kuster); Ludewig (*in Vit. Justiniani*, p. 175-209).

[3] J'applique au même homme les deux passages de Suidas, car toutes les circonstances sont d'un accord parfait. Les jurisconsultes toutefois n'ont pas fait cette remarque; et Fabricius est disposé à attribuer ces ouvrages à deux écrivains. (*Biblioth. Græc.*, t. I, p. 341; II, p. 518; III, p. 418; XII, p. 346, 353, 474.)

comme Élie et Romulus, ne fût enlevé au milieu des airs, et porté vivant au ciel [1].

Si Jules César eût achevé la réforme des lois romaines, son génie créateur, éclairé par la réflexion et l'étude, aurait donné au genre humain un système de jurisprudence très-pur. Quels que fussent les éloges de la flatterie, l'empereur de l'Orient craignait de présenter son opinion particulière comme le guide de l'équité. Dans l'exercice de la puissance législative, il empruntait les secours que lui offraient le temps et l'opinion publique; et ses compilations laborieuses ont pour appui les lumières et les législateurs des temps antérieurs. Au lieu d'une statue jetée dans un seul moule, par la main d'un grand maître, les ouvrages de Justinien représentent une marqueterie composée de fragmens qui sont antiques et d'un grand prix, mais qui, trop souvent, n'ont point de rapport entre eux. La première année de son règne, il ordonna à Tribonien, et à neuf autres citoyens versés dans les lois, de revoir les ordonnances de ses prédécesseurs, que contenaient le code Grégorien et ceux d'Hermogène et de Théodose; d'en ôter les erreurs et les contradictions; de retrancher tout ce qui était tombé en désuétude ou superflu, et de choisir les lois sages et salutaires, les plus convenables à ses tribunaux et à ses sujets. Ce travail fut achevé en quatorze mois, et il paraît que les nouveaux décemvirs voulurent imiter leurs prédécesseurs, en faisant douze livres ou tables de ce recueil. Le nouveau code fut honoré du nom de Justinien, et signé par lui : les notaires et les scribes en multiplièrent les copies; on les transmit aux magistrats des provinces de l'Europe, de l'Asie, et ensuite de celles d'Afrique; et ces lois de l'empire furent publiées à la porte de l'église, les jours de fêtes solennelles.

Il restait un travail plus difficile : il fallait extraire l'esprit de la jurisprudence des décisions et des conjectures, des questions et des disputes des gens de lois. Dix-sept personnes éclairées sur cette matière, et présidées par Tribonien, furent revêtues d'une juridiction absolue sur les ouvrages de leurs prédécesseurs. L'empereur leur avait donné dix ans pour ce travail, et le Digeste ou les Pandectes [1], ayant été composés en trois ans, c'est d'après le mérite de l'exécution qu'on doit accorder des éloges ou exercer des critiques sur la rapidité de leur confection. Les rédacteurs choisirent, dans la bibliothèque de Tribonien, quarante des plus habiles jurisconsultes des premiers temps [2]; deux mille traités furent réduits à cinquante livres, et on a eu soin d'instruire la postérité que trois millions de lignes ou de sentences [3] n'en formèrent plus que cent cinquante mille dans ces extraits. Ce grand ouvrage ne parut qu'un mois après les Institutes, et il était en effet raisonnable de donner les élémens avant le Digeste des lois romaines. Lorsque Justinien eut approuvé les travaux, il rectifia, en vertu de son pouvoir législatif, les idées de ces citoyens pri-

[1] Cette histoire est racontée par Hesychius (*de Viris illustribus*), par Procope (Anecdot., c. 13), et par Suidas t. III, p. 501). Une telle flatterie est inconcevable.

. . . . . Nihil est quod credere de se
Non potest, cum laudatur Diis æqua potestas.

Fontenelle (t. I, p. 32-39) a tourné en ridicule l'impudence du modeste Virgile. Le même Fontenelle cependant place son roi au-dessus du divin Auguste; et le sage Boileau n'a pas rougi de dire :

« Le destin à ses yeux n'oserait balancer. »

Toutefois Auguste et Louis XIV n'étaient pas des sots.

[1] Πανδεκται (recueils généraux) était le titre commun des mélanges grecs. (Pline, *Præf. ad Hist. Nat.*) Les *Digesta* de Scævola, de Marcellinus et de Celsus étaient déjà familiers aux gens de loi; mais Justinien se trompait, en regardant ces deux mots comme synonymes Celui de *Pandectes* est-il grec ou latin, masculin ou féminin? Le laborieux Brenckman n'ose pas décider ces importantes questions. (*Hist. Pandect. Florentin.*, p. 300-304.)

[2] Ange Politien (l. v, *Epist. ult.*) compte trente-sept jurisconsultes (p. 192-200) cités dans les Pandectes. L'index grec, qui est à la suite des Pandectes, en compte trente-neuf; et l'infatigable Fabricius en a trouvé quarante. (*Biblioth. græc.*, t. III, p. 488-502.) On dit qu'Antoninus Augustus (*de Nominibus propriis Pandect.*, *apud Ludewig*, p. 283) en a ajouté cinquante-quatre; mais il faut qu'il ait confondu les jurisconsultes cités incidemment avec ceux dont on a donné des extraits.

[3] Les Στιχοι des anciens manuscrits étaient des sentences ou périodes d'un sens complet, qui, sur la largeur des rouleaux ou des volumes de parchemins, formaient autant de lignes d'une longueur inégale. Le nombre des στιχοι de chaque livre faisait connaître les fautes des copistes. (Ludewig, p. 211-215, et Suidas qu'il a copié, *Thesaur. Ecclesiast.*, t. I, p. 1021-1036.)

vés : leurs commentaires sur les Douze-Tables, sur l'Édit perpétuel, sur les lois du peuple, et sur les décrets du sénat, remplacèrent l'autorité du texte; et ce texte fut abandonné comme un monument désormais inutile. Le *Code*, les *Pandectes* et les *Institutes* devinrent le seul système légal de jurisprudence; on les admit seuls dans les tribunaux; on les enseigna seuls dans les académies de Rome, de Beryte et de Constantinople. Le prince adressa au sénat et aux provinces ses *éternels oracles;* et son orgueil, prenant le masque de la piété, attribua aux secours et à l'inspiration de Dieu l'exécution de ce grand dessein.

Justinien n'ayant point recherché le mérite d'une composition originale, nous ne pouvons exiger de lui que de la méthode, un bon choix et de la fidélité, humbles mais indispensables qualités d'un compilateur. Ses trois ouvrages offrent trois méthodes différentes; il est possible qu'elles soient toutes mauvaises, et il est sûr qu'il ne peut y en avoir deux de bonnes. Dans le choix des anciennes lois, il semble avoir traité ses prédécesseurs sans jalousie, et avec les mêmes égards; et il ne remonte pas au-delà d'Adrien. La jurisprudence des Pandectes est circonscrite dans une période de cent ans, depuis l'Édit perpétuel, jusqu'à la mort d'Alexandre Sévere. On y cite rarement les paroles des légistes qui vécurent sous les premiers césars; on n'y trouve que trois noms du temps de la république. Le favori de Justinien (on le lui a reproché avec violence) craignit de rencontrer la lumière de la liberté et la gravité des sages Romains. Tribonien condamna à l'oubli la sagesse naturelle de Caton, de Scevola et de Sulpicius, tandis qu'il invoquait des esprits plus analogues au sien, les Syriens, les Grecs et les Africains, qui se rendaient en foule à la cour impériale pour étudier le latin comme une langue étrangère, et la jurisprudence comme une profession lucrative. Au reste, le prince [1] avait recommandé à ses ministres de travailler, non pour la curiosité des amateurs de l'antiquité, mais pour l'avantage de ses sujets : ils devaient choisir celles des lois romaines qui étaient utiles et praticables; et les écrits des citoyens de l'ancienne république, malgré leur mérite et leur intérêt, ne convenaient plus à un nouveau système de mœurs, de religion et de gouvernement. Si les maîtres et les amis de Cicéron vivaient encore, la bonne foi nous obligerait peut-être d'avouer, qu'excepté dans la pureté du langage [1], l'école de Papinien et d'Ulpien les surpassait en mérite réel. La science des lois ne se perfectionne que par le laps du temps et l'expérience, et il est naturel que les auteurs les plus récens aient l'avantage de la méthode et des matériaux. Les jurisconsultes du règne des Antonins avaient étudié les ouvrages de leurs prédécesseurs; leur esprit philosophique, au-dessus de la jalousie et des préjugés des sectes rivales, avait adouci la rigueur des anciens, et simplifié la forme des procédures. Le choix des auteurs qui devaient composer les Pandectes dépendait de Tribonien; mais son souverain, avec tout son pouvoir, ne pouvait l'affranchir des devoirs que lui imposaient la vérité et la fidélité. En qualité de législateur de l'empire, Justinien pouvait révoquer les lois des Antonins, ou condamner comme séditieux les principes de liberté des premiers légistes de Rome [2]; mais l'autorité d'un despote ne peut rien sur les faits passés; et l'empereur fut coupable de supercherie et d'un crime de faux, lorsqu'il corrompit l'intégrité de leur texte, lorsqu'il attribua à des

[1] Un discours ingénieux et savant de Schultingius (*Jurisprudentia ante-Justinianea*, p. 883-907) justifie le choix de Tribonien, contre les accusations passionnées de François Hottoman et de ses sectaires.

[1] Si on ôte la croûte de Tribonien, et si on lui passe les mots techniques, on trouvera que le latin des Pandectes n'est pas indigne du siècle d'*argent*. Il a été attaqué avec véhémence par Laurentius Valla, fastidieux grammairien du quinzième siècle, et par Floridus Sabinus, son apologiste. Alciat et un auteur anonyme, qui est vraisemblablement Jacques Capellus, l'ont défendu. Duker a recueilli ces différens traités sous le titre d'*Opuscula de latinitate veterum jurisconsultorum*. *Lugd. Bat.*, 1721, in-12.

[2] « Nomina quidem veteribus servavimus, legum » autem veritatem nostram fecimus. Itaque si quid » erat in illis seditiosum, multa autem talia erant » ibi reposita, hoc decisum est et definitum, et in » perspicuum finem, deducta est quæque lex. » (Code Justinien, l. I, tit. 17, loi 3, n° 10.) Aveu plein de naïveté!

hommes respectables les paroles et les idées de son règne servile [1], et lorsqu'il supprima les manuscrits authentiques qui contenaient leur opinion. On a voulu excuser les changemens et les interpolations de Tribonien et de ses collègues, sous le prétexte de l'uniformité; mais ces soins ont été insuffisans, et les *antinomies* et les contradictions du Code et des Pandectes exercent toujours la patience et la subtilité des jurisconsultes modernes [2].

Les ennemis de Justinien ont répandu un bruit qui n'est appuyé d'aucun témoignage : on dit que l'auteur des Pandectes brûla les lois de l'ancienne Rome, d'après la vaine persuasion qu'elles se trouvaient fausses ou superflues. Ce prince n'eut pas besoin de se charger d'un rôle si odieux, et il put confier à l'ignorance et au temps l'exécution de ce vœu destructeur. Lorsqu'on ne connaissait ni l'imprimerie, ni le papier, les riches seuls pouvaient acheter le travail et la matière des manuscrits; et il paraît que les livres avaient cent fois plus de valeur qu'ils n'en ont aujourd'hui [3]. Les copies se multipliaient lentement, et on les renouvelait avec précaution; l'appât du gain excitait des copistes sacriléges à effacer les caractères de l'antiquité; et Sophocle et Tacite furent contraints d'abandonner à des missels, à des homélies et à la Légende dorée, le parchemin qui renfermait leurs chefs-d'œuvre [4]. Si ce fut le sort des plus belles compositions du génie, il est fort aisé de voir ce qu'on dut se permettre sur les lourds et stériles ouvrages d'un art qu'on ne cultivait plus. Les livres de jurisprudence intéressaient peu de monde et n'amusaient personne; l'usage du moment faisait leur valeur; et ils tombèrent pour jamais, dès l'instant où les innovations de la mode, un mérite supérieur, et l'autorité publique, les rendirent inutiles. A l'époque de savoir et de paix qui s'écoula entre Cicéron et le dernier des Antonins, on comptait déjà un très-grand nombre de pertes en ce genre; des écrivains, qui avaient été les lumières de l'école et du forum, n'étaient plus connus que des curieux; et ceux-ci même ne les connaissaient que par tradition. Trois cent soixante années de désordre et de décadence accélérèrent les progrès de l'oubli, et il y a lieu de croire que ces écrits qu'on reproche à Justinien d'avoir négligés, ne se trouvaient plus dans les bibliothèques de l'Orient [1]. Les copies de Papinien et d'Ulpien, que le réformateur avait proscrites, ne furent plus jugées dignes d'attention; les Douze-Tables et l'Édit prétorien disparurent peu à peu; et l'envie et l'ignorance des Grecs dédaignèrent et détruisirent les monumens de l'ancienne Rome. Les Pandectes elles-mêmes n'ont échappé au naufrage qu'avec beaucoup de peines et de dangers; et la critique a prononcé que *toutes* les éditions et *tous* les manuscrits de l'Occident viennent d'un seul ori-

[1] Le nombre de ces *emblemata*, terme bien poli pour ces crimes de faux, a été bien réduit par Bynkershoek, dans les quatre derniers livres de ses Observations, qui expose fort mal les droits de Justinien et les devoirs de Tribonien.

[2] Les *antinomies*, ou lois opposées du Code et des Pandectes, sont quelquefois la cause et souvent l'excuse de la glorieuse incertitude des lois civiles, qui donne lieu fréquemment à ce que Montaigne appelle *les questions pour l'ami*. (Voyez un beau passage de François Balduin, sur Justinien, l. II, p. 259, etc., *apud Ludewig*, p. 305, 306.)

[3] Lorsque Fust ou Faustus vendit à Paris pour des manuscrits ses premières Bibles imprimées, le prix d'un exemplaire en parchemin fut réduit de quatre ou cinq cents écus à soixante, cinquante et quarante. Le public fut d'abord charmé de ce bas prix; mais il montra de l'indignation lorsqu'il eut découvert la fraude. (Mattaire, Annal. typograph. t. I, p. 12, première édition.)

[4] Cet exécrable usage prévalut depuis le huitième et surtout depuis le douzième siècle, époque où il était devenu presque universel. (Montfaucon, dans les Mémoires de l'Académie, t. VI, p. 606, etc.; Bibliothèque raisonnée de la Diplomatique, t. I, p. 176.)

[1] Pomponius (*Pandect.*, l. I, tit. 2, loi 2) dit sur Mucius, Brutus et Manilius, les trois fondateurs de la science des lois civiles : *Extant volumina, scripta Manilii monumenta;* sur quelques jurisconsultes de la république, *hæc versantur eorum scripta inter manus hominum* : il ajoute que huit des sages légistes du siècle d'Auguste furent réduits à un *Compendium;* de Cascelius, *scripta non extant sed unus liber*, etc.; des écrits de Trébatius, *minus frequentantur;* de ceux de Tubero, *libri parum grati sunt.* Il y a dans les Pandectes plusieurs citations tirées de livres que Tribonien ne vit jamais : et, du septième au treizième siècle de Rome, l'érudition apparente des modernes a toujours dépendu des connaissances et de la véracité de leurs prédécesseurs.

ginal [1]. On le transcrivait à Constantinople, au commencement du septième siècle [2]; les mouvemens de la guerre et du commerce le portèrent successivement à Amalfi [3], à Pise [4] et à Florence [5]; et il est aujourd'hui déposé, comme un monument précieux [6], dans l'ancien palais de la république [7].

Le premier soin de tout réformateur est d'empêcher les réformes après lui. Afin de maintenir le texte des Pandectes et du Code, Justinien défendit rigoureusement l'usage des chiffres et des abréviations; et, se souvenant que le nombre des commentateurs avait accablé l'Édit perpétuel, il déclara qu'on punirait comme faussaires les jurisconsultes qui oseraient interpréter ou pervertir la volonté du souverain. Si on observait cette loi, il faudrait punir d'un grand nombre de crimes les élèves d'Accurse, de Bartole et de Cujas, et ils seraient réduits à contester les droits du prince qui l'a publié, et à soutenir qu'il n'a pu enchaîner ses successeurs et la liberté naturelle de l'esprit. Au reste, Justinien ne pouvait fixer son inconstance en matière de législation; et, tout en se vantant de changer, comme Diomède, l'airain en or [1], il aperçut la nécessité de purifier son or, et d'en ôter les matières d'un moindre aloi. Six ans ne s'étaient pas écoulés depuis la publication du Code, lorsqu'il déclara la première édition imparfaite, et en fit une nouvelle plus soignée. Il ajouta à celle-ci deux cents de ses propres lois, et cinquante décisions sur les points les plus obscurs et les plus épineux de la jurisprudence. Une innovation sur ces matières marqua chaque année, ou, selon Procope, chaque jour de son règne, qui dura si longtemps. Il révoqua lui-même plusieurs de ses lois; ses successeurs en rejetèrent beaucoup d'autres; le temps en fit disparaître un grand nombre; mais seize ÉDITS et cent soixante-huit NOVELLES [2] ont été admis dans le recueil authentique de la jurisprudence civile. Un

[1] On assure que *toutes* les éditions et *tous* les manuscrits répètent en plusieurs endroits les erreurs des copistes, et les transpositions de quelques feuilles qui se trouvent dans les Pandectes Florentines. Ce fait est décisif, s'il est vrai. Cependant les Pandectes sont citées par Yves de Chartres, qui mourut en 1117, par Théobald, archevêque de Cantorbéry, et par Vacarius, le premier qui ait donné en Angleterre des lois civiles. (Selden, *ad Fletam*, c. 7, t. II, p. 1080-1085.) A-t-on comparé les manuscrits des Pandectes qui se trouvent en Angleterre avec ceux des autres pays?

[2] Voyez la description de ce manuscrit original dans Brenckman (*Hist. Pand. Flor.*, l. I, c. 2, 3, p. 4-17, et l. II). L'enthousiaste Politien le révérait comme une copie faite de la main de Justinien lui-même (p. 407, 408); mais ce paradoxe est réfuté par les abréviations du manuscrit de Florence (l. II, c. 3, p. 117-130). Il est composé de deux vol. in-4° à grandes marges: le parchemin est mince, et les caractères latins annoncent la main d'un copiste grec.

[3] Brenckman a inséré à la fin de son histoire deux dissertations sur la république d'Amalfi et la guerre de Pise, en l'année 1135, etc.

[4] La découverte des Pandectes à Amalfi (A. D. 1137) a été indiquée, pour la première fois, par Ludovicus Bologninus (Brenckman, l. I, c. 11, p. 73, 74; l. IV, c. 2, p. 417-425), sur la foi d'une chronique de la ville de Pise, (p. 409, 410), sans nom et sans date. Tous les faits de cette chronique, quoique inconnus au douzième siècle, embellis par les siècles d'ignorance, et suspectés par les critiques, ne sont pas dénués en eux-mêmes de probabilité (l. I, c. 4-8, p. 17-50). Il est incontestable que le grand Bartole (p. 406, 407, voyez l. I, c. 9, p. 50-62) consulta le livre des Pandectes de Pise.

[5] Pise fut prise par les Florentins l'an 1406; et en 1411, ils transportèrent les Pandectes dans leur capitale. Ces événemens sont authentiques et célèbres.

[6] On les relia de nouveau avec soin; on les enferma dans une riche cassette; et les moines et les magistrats les montraient aux curieux, nu-tête et avec des torches allumées. (Brenckman, l. I, c. 10, 11, 12, p. 62-93.)

[7] Henri Brenckman, hollandais, après avoir comparé le texte de Politien, de Bologninus et d'Antoninus Augustinus, et la belle édition des Pandectes par Taurellus, en 1551, entreprit un voyage à Florence. Il y passa plusieurs années à étudier ce seul manuscrit. Son *Historia Pandectarum Florentinorum* (Utrecht, 1722, in-4°), qui annonce une si grande patience, n'est qu'une petite partie de son premier plan.

[1] Χρυσεα χαλκειων εκατομβοι εννεαβοιων *apud Homerum patrem omnis virtutis*. première préface des Pandectes. Un vers de Milton ou du Tasse nous surprendrait dans un acte du parlement d'Angleterre. *Quæ omnia obtinere sancimus in omne ævum*. Il dit, seconde préface, en parlant du premier Code, *in æternum valiturum*. Il s'agit d'un ouvrage de l'homme et on dit qu'il durera à jamais!

[2] Le terme de *Novellæ* est adjectif dans la bonne latinité, et substantif dans celle des temps barbares (Ludewig, p. 245.) Justinien ne les a jamais recueillies. Les neuf collations qui servent de règle aux tribunaux modernes, renferment quatre-vingt-dix-huit Novelles; mais les recherches de Julien, de Haloander et de Contius (Ludewig, p. 249, 258; Aleman, note *in Anecdot.*, p. 98) en ont augmenté le nombre.

philosophe, supérieur aux préjugés de son état, est obligé de dire, pour expliquer ces variations perpétuelles des choses de si petite importance, que Justinien vendait sans rougir ses jugemens et ses lois [1]. L'accusation de l'historien secret est formelle et véhémente, il est vrai; mais on peut attribuer à la dévotion de ce prince, aussi bien qu'à son avarice, le seul trait que cite Procope : Un riche dévot avait légué son héritage à l'église d'Emesse, et un habile faussaire, qui avait contrefait la signature des habitans de Syrie les plus aisés, sur des reconnaissances de dettes et des promesses de payement, augmenta la valeur apparente de cette succession. Les Syriens firent valoir une prescription de trente ou quarante années; mais une loi rétroactive, qui donnait aux prescriptions de l'église l'étendue d'un siècle, détruisit ce moyen de défense : loi si injuste et si capable d'enfanter des désordres, qu'on la révoqua dans le même règne [2], après qu'elle eut rempli l'objet que le prince avait eu en vue lorsqu'il la publia. Si l'on pouvait, pour disculper l'empereur, rejeter la corruption sur sa femme et sur ses favoris, le soupçon d'un vice si bas dégraderait encore la majesté de ses lois; et les défenseurs de Justinien doivent reconnaître qu'une pareille légèreté, quel qu'en ait été le motif, fut indigne d'un législateur et même d'un homme.

Les monarques daignent rarement donner des leçons à leurs sujets, et on doit quelques éloges à Justinien, qui fit réduire un grand système en un traité élémentaire de peu d'étendue. Parmi les divers Institutes des lois romaines [3], ceux de Caius [4] étaient les plus en usage en Orient et en Occident, et leur emploi prouve leur mérite. Tribonien, Théophile et Dorothée, délégués de l'empereur, les adoptèrent : on mêla à la liberté et à la pureté des siècles des Antonins, les idées plus grossières d'un siècle dégénéré. Ce volume, qui disposait la jeunesse de Rome, de Constantinople et de Beryte, à l'étude graduelle du Code et des Pandectes, est encore précieux pour l'historien, le philosophe et le magistrat. Les INSTITUTES de Justinien sont divisés en quatre livres : la méthode en est assez bonne. Après avoir traité, des *personnes*, I, ils parlent, des *choses*, II; ils passent des choses, aux *actions*, III, et les principes des lois criminelles terminent l'article sur les *injures privées*, IV.

I. La distinction des rangs et des personnes est la base la plus solide d'un gouvernement mixte et limité. En France, le courage, les honneurs et même les préjugés de cinquante mille nobles y protégent les restes de la liberté [1]. Deux cents familles, qui forment la seconde branche de la législation de la Grande-Bretagne, maintiennent la balance de la constitution entre le roi et les communes de l'Angleterre. Une gradation de patriciens et de plébéiens, d'étrangers et de sujets a soutenu l'aristocratie de Gènes, de Venise et de l'ancienne Rome. C'est dans l'égalité parfaite des hommes que la démocratie et le despotisme se ressemblent; car la majesté du prince, ou celle du peuple, serait également blessée si quelques têtes s'élevaient au-

[1] Montesquieu, *Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, c. 20. Il se débarrasse ici de la robe et du bonnet de président à mortier.

[2] Procope, *Anecdot.*, c. 28. On accorda un semblable privilége à l'église de Rome. (*Novel.* IX.) Voyez, sur la révocation générale de ces funestes priviléges, la Novelle 101 et l'Édit 5.

[3] Lactance, dans ses Institutes du christianisme, ouvrage élégant et spécieux, suit la méthode des jurisconsultes. « Quidam prudentes et arbitri æquitatis institutiones civilis juris compositas ediderunt. » (*Institut. Divin.*, l. I, c. 1.) Il voulait parler d'Ulpien, de Paul, de Florentinus et de Marcien.

[4] L'empereur Justinien se sert du mot de *suum*, en parlant de Caius, quoique cet écrivain soit mort avant la fin du deuxième siècle. Servius, Boëce, Priscien, etc., citent ses Institutes, et nous avons l'épitome qu'en a fait Arrien. Voyez les Prolégomènes et les notes de l'édition de Schulting, dans la *Jurisprudentia ante-Justinianea.* (*Lugd. Bat.*, 1717), Heineccius (Hist. J. R., n° 313), Ludewig (*in Vit. Just.*, p. 199).

[1] Voyez les Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre (t. I, p. 25). Il les publia en 1735. Les plus anciennes familles se vantent d'une possession immémoriale de leurs armes et de leurs fiefs. Depuis les Croisades, quelques-unes (et ce sont celles qui paraissent les plus dignes de respect) ont été anoblies par les rois en considération de leurs mérites et de leurs services. La tourbe récente et vulgaire vient de cette multitude de charges vénales, sans exercice ou sans dignité, qui anoblissent perpétuellement de riches plébéiens.

dessus du niveau de leurs compagnons d'esclavage ou de leurs concitoyens. Au déclin de l'empire de Rome les orgueilleuses distinctions de la république s'anéantirent peu à peu, et la raison ou l'instinct de Justinien achevèrent de rendre la monarchie absolue. Il ne pouvait détruire ce respect populaire qu'on accorde toujours à la richesse transmise de père en fils, ou à la mémoire des célèbres aïeux. Il se plaisait à donner des titres et de l'argent aux généraux, aux magistrats et aux sénateurs, et ceux-ci faisaient passer quelques rayons de leur gloire sur leurs femmes et leurs enfans. Mais, aux yeux de la loi, tous les citoyens étaient égaux, et tous les sujets de l'empire étaient citoyens de Rome. Cette qualité, qui avait été jadis d'un prix inestimable, fut dégradée en un vain titre. Un Romain n'avait plus de part à la législation, et il ne pouvait plus créer les ministres annuels de son pouvoir. Les droits dont il était revêtu par la constitution, auraient gêné la volonté absolue d'un maître, et on accordait à des aventuriers de l'Allemagne ou de l'Arabie l'autorité civile et militaire, réservée jadis au seul citoyen, sur les conquêtes de ses aïeux. Les premiers Césars avaient maintenu avec scrupule les extractions *libres* et les extractions *serviles*, qu'on déterminait d'après l'état de la mère; et les lois étaient satisfaites si elle avait eu un seul moment sa liberté entre la conception et l'accouchement. Les esclaves à qui un maître généreux rendait la liberté entraient tout de suite dans la classe des *libertini*, ou affranchis; mais rien ne pouvait jamais les dispenser des devoirs de l'obéissance et de la gratitude; leur patron et sa famille héritaient de la troisième partie de tout ce qu'ils acquéraient par leur industrie, lorsqu'ils quittaient la vie sans enfans, ou sans avoir fait de testament. Justinien respecta les droits des patrons, mais il fit disparaître la flétrissure des deux espèces inférieures d'affranchis : quiconque cessait d'être esclave, obtenait sans réserve ou sans délai la qualité de citoyen; et enfin la toute-puissance de l'empereur créa ou supposa la dignité d'une naissance libre. Pour réprimer l'abus des affranchissemens, et prévenir l'accroissement trop rapide des Romains de la dernière classe si souvent voués à la misère, il s'était introduit plusieurs règles sur l'âge et le nombre de ceux qu'on pouvait affranchir, sur les formes qu'on suivait dans leur émancipation; il abolit enfin toutes ces règles, et l'esprit de ses lois favorisa l'extinction de la servitude domestique. Au reste, les provinces de l'Orient étaient remplies, sous son règne, d'une multitude d'esclaves, nés ou achetés pour l'usage de leurs maîtres; et leur âge, leur force et leur éducation déterminaient leur prix, qui variait de dix à soixante-dix pièces d'or [1]. Mais l'influence du gouvernement et de la religion diminuaient sans cesse les maux de cet état de servitude, et un sujet de l'empire ne pouvait plus s'enorgueillir d'exercer une autorité absolue sur la vie et le bonheur de son esclave [2].

La loi de la nature excite la plupart des animaux à nourrir et à élever leurs enfans; la loi de la raison inspire la piété filiale à l'espèce humaine; mais l'autorité exclusive, absolue et perpétuelle du père sur les enfans, est particulière à la jurisprudence des Romains [3]; et elle paraît aussi ancienne que

[1] Si un testament donnait à plusieurs légataires un esclave à choisir, ils le tiraient au sort, et ceux qui ne l'obtenaient pas avaient droit à une partie de sa valeur : un jeune garçon ou une jeune fille, qui avait moins de dix ans, était évaluée dix pièces d'or, et vingt au-dessus de dix ans : si l'esclave savait un métier, trente; s'il était notaire ou scribe, cinquante; s'il était accoucheur ou médecin, soixante. Les eunuques de moins de dix ans valaient dix pièces d'or; et de plus de dix ans, cinquante; s'ils s'adonnaient au trafic, soixante-dix. (*Cod.*, *Leg.* VI, tit. 43, loi 3.) Ces prix, fixés par la loi, étaient en général au-dessous de ceux du marché

[2] Voyez, sur l'état des esclaves et des affranchis, les Institutes (l. I, tit. 3-8; l. II, tit. 9; l. III, tit. 8, 9), les Pandectes ou le Digeste (l. I, tit. 5, 6; l. XXXVIII, tit. 1-4, et le livre XL en entier), le Code (l. VI, tit. 4, 5; liv. VII, tit. 1-23). Lorsque je citerai désormais le texte original des Institutes et des Pandectes, je renverrai en même temps aux articles qui leur correspondent dans les Antiquités et les Élémens de Heineccius; et, lorsqu'il s'agira des vingt-sept premiers livres des Pandectes, je renverrai au Commentaire savant et raisonnable de Gérard Noodt (*Opera*, t. II, p. 1-590 à la fin. *Lugd. Bat.*, 1724).

[3] Voyez ce que disent, sur *patria potestas*, les Institutes (l. I, tit. 9), les Pandectes (l. I, tit 6, 7), et le

la fondation de la ville [1]. Romulus lui-même établit ou confirma la puissance paternelle; et, après une expérience de trois siècles, elle fut inscrite sur la quatrième table des décemvirs. Au Forum, au sénat ou dans les camps, le fils adulte d'un citoyen de Rome jouissait des droits publics et privés d'une personne, mais dans la maison de son père il n'était qu'une *chose*. Les lois le mettaient dans la classe des meubles, du bétail et des esclaves, qu'un maître capricieux pouvait aliéner ou détruire sans répondre de sa conduite à aucun tribunal humain. La main qui lui fournissait la subsistance journalière pouvait l'en priver; et tout ce que le fils acquérait par le travail ou la fortune se confondait, à l'instant même, dans la propriété du père. L'action par laquelle celui-ci réclamait contre un vol, soit qu'il s'agit de ses bœufs, soit qu'il s'agit de ses enfans, était la même [2]; et, si le bœuf ou l'enfant avait commis un délit, il dépendait de lui de réparer le dommage, ou de livrer à la partie injuriée l'animal coupable. Le maître de famille qui se trouvait dans l'indigence, ou qui était poussé par l'avarice, pouvait disposer de ses enfans et de ses esclaves: mais la condition de l'esclave était bien plus avantageuse, puisque le premier affranchissement lui rendait la liberté; le fils, au contraire, rentrait sous l'empire de son père dénaturé, qui pouvait le condamner à la servitude une seconde et une troisième fois; et ce n'est qu'après avoir été vendu et affranchi trois fois [3], qu'il était délivré de ce pouvoir paternel dont on avait abusé si souvent contre lui. Un père punissait à volonté les fautes réelles ou imaginaires de ses enfans; il les condamnait au fouet, à la prison et à l'exil, ou il les reléguait à la campagne, et il les y faisait travailler enchaînés, comme les derniers des esclaves. L'autorité du père allait beaucoup plus loin encore; il était armé du droit de vie et de mort [1]; et on rencontre dans les annales de Rome, par-delà les temps de Pompée et d'Auguste, des exemples et des exécutions auxquelles on donne quelquefois des éloges, et qu'on ne punit jamais. Ni l'âge, ni le rang, ni la dignité de consul, ni les honneurs du triomphe, ne pouvaient soustraire le citoyen le plus illustre aux liens de la servitude filiale [2] : ses descendans se trouvaient compris dans la famille de leur commun ancêtre; et les droits que donnait l'adoption n'étaient ni moins sacrés, ni moins rigoureux que ceux de la nature. Les législateurs de Rome, en accordant un pouvoir si dangereux, avaient eu une confiance sans borne dans l'amour paternel, et la certitude qu'avait chaque génération d'arriver à son tour à l'importante dignité de père et de maître tempéra les maux de cet esclavage.

On attribue à la justice et à l'humanité de Numa la première restriction mise à l'autorité paternelle; la jeune fille qui, de l'aveu de son père, avait épousé un affranchi n'avait plus à craindre de devenir la femme d'un esclave. La vente des enfans dut être commune dans les premiers siècles, lorsque les peuples du Latium et de la Toscane resser-

Code (l. VIII, tit. 47, 48, 49). « Jus potestatis quod in liberos habemus, proprium est civium romanorum. Nulli enim alii sunt homines, qui talem in liberos habeant potestatem qualem nos habemus. »

[1] Denis d'Halycar. (l. II, p. 94, 95), Gravina (*Opp.*, p. 286) rapportent les termes des Douze-Tables. Papinien (*in Collatione Legum Roman. et Mosaïcarum*, tit. 4, p. 204) donne au *patria potestas* le nom de *lex regia*. Ulpien (*ad Sabin.*, l. XVI; *in Pandect.*, l. I, tit. 6, loi 8) dit : *Jus potestatis moribus receptum;* et plus loin : *Furiosus filium in potestate habebit.* Combien cette disposition est effrayante!

[2] Pandectes, l. XLVII, tit. 2, loi 14, no 13; loi 38, no 1. Telle était la décision d'Ulpien et de Paul.

[3] La *trina mancipatio* est définie clairement par Ulpien (Fragment X, p. 591, 592, édit. Schulting). Les Antiquités de Heineccius en parlent d'une manière encore plus claire.

[1] Justinien (*Institut.*, l. IV, tit. 9, no 7) rapporte et réprouve l'ancienne loi qui accordait aux pères le *jus necis*. On en retrouve d'autres vestiges dans les Pandectes (l. XLIII, tit. 29, loi 3, no 4), et dans la *Collatio Legum Romanorum et Mosaïcarum* (tit. 2, no 3, p. 189).

[2] Il faut excepter toutefois les occasions publiques et l'exercice actuel des emplois. « In publicis locis atque muneribus, atque actionibus patrum, jura cum filiorum qui in magistratu sunt, potestatibus collata interquiescere paululum et connivere, etc. » (Aulu-Gelle, Nuits Attiques, II, 2.) L'ancien et mémorable exemple de Fabius justifiait les leçons du philosophe Taurus: et on retrouve la même histoire, embellie par le style de Tite-Live (XXIV, 44) et gâtée par la doctrine grossière de l'annaliste Claudius Quadrigarius.

raient et souvent affamaient la ville; mais, la loi ne permettant pas à un citoyen de Rome d'acheter la liberté de son concitoyen, ces ventes diminuèrent peu à peu, et les conquêtes de la république durent anéantir cet odieux commerce. Enfin on communiqua aux enfans un droit imparfait de propriété, et la jurisprudence du Code et des Pandectes déterminent trois espèces de pécules, sous le nom de *profectitius*, *adventitius* et *professionalis* [1]. Lorsque le père semblait accorder à ses enfans une partie de sa propriété, il n'en donnait que l'usufruit, et s'en réservait le domaine absolu : toutefois, lorsqu'on vendait ses biens, on en exceptait la portion de ses enfans, d'après une interprétation favorable qui était devenue une coutume. Le fils avait la propriété de tout ce qu'il acquérait par mariage, par des dons, par des successions collatérales; mais le père en avait l'usufruit durant sa vie, à moins qu'il n'eût été exclus de cette jouissance d'une manière formelle. On récompensa avec raison la valeur militaire, et un soldat acquérait, possédait et léguait les dépouilles de l'ennemi : d'après le même principe, on le laissa le maître aussi de ce qu'il gagnait dans une profession libérale, des salaires qu'il recevait pour un service public, et de ce qu'il obtenait de la libéralité de l'empereur ou de l'impératrice. La vie d'un citoyen était moins exposée que sa fortune à l'abus de l'autorité paternelle. Au reste, sa vie pouvait contrarier les intérêts ou les passions d'un père vicieux : les crimes qui venaient de la corruption des mœurs firent une impression plus vive sur l'humanité du siècle d'Auguste; et l'empereur enleva à la juste fureur de la multitude le cruel Érixo, qui ôta la vie à son fils en le battant de verges [2]. Les pères, qui avaient jusque alors exercé un empire absolu et capricieux sur leurs enfans, furent réduits à la gravité et à la modération d'un juge. La présence et l'opinion d'Auguste confirmèrent le décret d'exil prononcé contre un parricide d'intention par le tribunal domestique d'Arius. Adrien relégua dans une île un père jaloux, qui, semblable à un voleur, avait profité d'un temps de chasse pour assassiner un jeune homme, amant incestueux de sa belle-mère [1]. Une juridiction domestique répugne à l'esprit de la monarchie; le père perdit encore l'autorité de juge, et ne conserva plus que celle d'accusateur, et Alexandre Sévère enjoignit aux magistrats d'écouter ses plaintes et d'exécuter sa sentence. Il ne pouvait plus tuer son fils sans encourir la peine décernée contre les meurtriers; et Constantin le soumit au châtiment des parricides, dont la loi Pompeia les avait affranchis [2]. On doit la même protection à toutes les époques de la vie d'un enfant; et il faut donner des éloges à Paulus, qui déclare meurtrier le père qui étrangle, laisse mourir de faim, abandonne ou expose sur une place publique les enfans nouveau-nés. Au reste, l'exposition des enfans tenait à une habitude motivée des nations antiques. Elle fut quelquefois ordonnée, souvent permise, et presque toujours pratiquée impunément, même dans les pays où l'on n'eut jamais, sur la puissance paternelle, les idées qu'on en avait à Rome; et, quoique les auteurs domestiques cherchent à émouvoir le cœur humain, ils parlent avec indifférence d'une coutume populaire que palliaient des motifs d'économie et de compassion [3]. Si le père venait à bout de triompher de ses émotions, il échappait si-

[1] Voyez la manière dont le pécule des enfans s'étendit et acquit peu à peu de la sûreté dans les Institutes (l. II, tit. 9), les Pandectes (l. XV, tit. 1; l. XLI, tit. 1), et le Code (l. IV, tit. 26, 27).

[2] Sénèque (*de Clementiâ*, 1, 14, 15) cite les exemples d'Érixo et d'Arius : il parle du premier avec horreur, et du second avec éloge.

[1] « Quod latronis magis quam patris jure eum interfecit, nam patria potestas in pietate debet non in atrocitate consistere. » (Marcien, Institutes, l. XIV, *in Pand.*, l. XLVIII, tit. 9, loi 5.)

[2] Les lois Pompeia et Cornelia, *de Sicariis et Parricidiis*, sont renouvelées ou plutôt abrégées avec les derniers supplémens d'Alexandre Sévère, de Constantin et de Valentinien, dans les Pandectes (l. XLVIII, tit. 8, 9), et dans le Code (l. IX, tit. 16, 17). Voyez aussi le Code Théodosien (l. IX, tit. 14, 15), avec le Commentaire de Godefroy (t. III, p. 84-113), qui verse sur ces lois pénales un torrent d'érudition ancienne et moderne.

[3] Lorsque le Chrêmes de Térence reproche à sa femme de lui avoir désobéi en n'exposant pas leur enfant, il s'exprime comme un père et comme un maître, et il fait

non à la censure, du moins à la peine décernée par les lois; et l'empire romain fut souillé du sang de ces malheureuses victimes, jusqu'à l'époque où Valentinien et ses collègues comprirent de pareils monstres dans la lettre et l'esprit de la loi Cornelia. Les leçons de la jurisprudence [1] et du christianisme n'avaient pu détruire cet usage inhumain, et il ne disparut qu'après qu'on l'eut frappé d'une peine capitale [2].

L'expérience a prouvé que les sauvages tyrannisent les femmes, et que les progrès de la civilisation adoucissent la condition du sexe le plus faible. Lycurgue avait différé l'époque du mariage, dans l'espoir d'obtenir des enfans robustes, Numa la fixa à douze ans, afin que l'époux pût élever à sa fantaisie la jeune vierge [3]. L'époux, selon la coutume de l'antiquité, achetait sa femme, et celle-ci remplissait la *coemption* en achetant, moyennant trois pièces de cuivre, le droit d'entrer dans la maison et sous la protection des pénates du mari. Les pontifes présentaient des fruits aux dieux en présence de dix témoins; les deux époux étaient assis sur la même peau de mouton; ils mangeaient un gâteau de *far* (de froment) et de riz, et cette *confarreation* [4], qui rappelait l'ancienne nourriture de l'Italie, était l'emblème de l'union mystique de leur esprit et de leur corps; mais la femme s'assujettissait à une union sévère et inégale; elle renonçait au nom et aux pénates de son père, pour embrasser une nouvelle servitude décorée seulement par un titre d'adoption. Une fiction de la loi, qui manquait de raison et de délicatesse, donnait à la mère de famille [1] le caractère de sœur de ses propres enfans, et de fille de son mari ou de son maître, lequel en cette qualité avait toute la plénitude du pouvoir paternel; il approuvait, censurait, il punissait la conduite de son épouse, d'après sa volonté, ou plutôt d'après son caprice; il exerçait un droit de vie et de mort, et, dans les cas d'adultère ou d'ivrognerie, l'usage l'autorisait à la tuer [2]. Les biens qu'elle acquérait ou dont elle héritait appartenaient à son maître, et la femme se trouvait bien clairement comprise dans la classe des *choses*, et non dans celle des *personnes*, puisqu'à défaut de titre originaire on pouvait la réclamer ainsi que les autres meubles, d'après l'*usage* et la possession d'une année entière. A Rome, le devoir conjugal, que les lois d'Athènes et les lois juives avaient fixé avec tant de soin [3], dépendait du mari;

taire les scrupules d'une femme qui lui paraît une sotte. (Voyez Apulée, Métamorph., l. x, p. 337, *edit. Delphini.*)

[1] L'opinion des jurisconsultes et l'équité des magistrats avaient, à l'époque où Tacite vécut, introduit quelques restrictions légales, qui pouvaient justifier le contraste qu'il établit entre les *Boni mores* des Germains, et les *Boni mores alibi*, c'est-à-dire à Rome (*de Moribus Germanorum*, c. 19). Tertullien (*ad Nationes*, l. I, c. 15) réfute ses propres accusations et celles de ses confrères, contre la jurisprudence païenne.

[2] Cette décision sage et humaine du jurisconsulte Paul (l. II, *Sententiarum*, *in Pandect.*, l. XXV, tit. 3, loi 4) n'est représentée que comme un précepte moral par Gérard Noodt (*Opp.*, t. I, *in Julium Paulum*, p. 567-588) et *Amica Responsio* (p. 591-606), qui soutient l'opinion de Juste-Lipse (*Opp.*, t. II, p. 409; *ad Belgas*, Cent. I, epist. 85); et Bynkershoek en parle comme d'une loi positive et obligatoire (*de Jure occidendi liberos*, *Opp.*, t. I, p. 318-340, *Curæ secundæ*, p. 391-427). Les deux amis se portèrent aux extrémités opposées dans cette controverse savante et pleine d'aigreur.

[3] Denys d'Halycarnasse, l. II, p. 92, 93; Plutarque, *in Numa*, p. 140, 141. Το σωμα και το ηθος καθαρον και αθικτον επι τω γαμουντι γενεσθαι.

[4] On employait le froment d'hiver, le *triticum*, ou le froment barbu; le *siligo*, ou le blé non barbu; le *far*, l'*adorea*, l'*oryza*, dont le description s'accorde parfaitement avec le riz d'Espagne et d'Italie. J'adopte cette identité, d'après l'autorité de M. Paucton, dans son utile et laborieux ouvrage sur la métrologie (p. 517-529).

[1] Aulu-Gelle (Nuits Attiques, XVIII, 6) donne une définition ridicule d'Elia-Melissa, *Matrona quæ semel*, mater familias *quæ sæpius peperit*, comme s'il s'agissait d'une *porcetra* et d'une *scropha*. Il explique ensuite sa pensée par ces mots: *Quæ in matrimonium vel in manum convenerat.*

[2] C'était assez d'avoir goûté du vin ou dérobé la clef du cellier. (Pline, Hist. Nat., XIV, 14.)

[3] Solon exige qu'on remplisse le devoir conjugal trois fois par semaine. La Misna l'ordonne une fois par jour à un mari qui ne travaille point, et qui est jeune et vigoureux. Elle le fixe à deux fois par semaine pour l'habitant de la ville, à une fois pour un paysan, à une fois tous les trente jours pour un conducteur de chameaux, et à une fois tous les six mois pour un marin. Mais celui qui se livrait à l'étude en était exempt; et une femme qui l'obtenait une fois par *semaine* ne pouvait demander le divorce: le vœu de continence pour *une semaine* était permis. La polygamie divisait les devoirs du mari sans les multiplier. (Seldin, *Uxor Ebraica*, l. III, c. 6, dans ses ouvrages, vol. II, p. 717-720.)

mais la polygamie était inconnue, il ne pouvait jamais admettre à sa couche une autre femme plus belle et plus favorisée.

Lorsque Rome eut triomphé des Carthaginois, les matrones réclamèrent les avantages d'une république libre et opulente; leurs vœux furent remplis par l'indulgence des pères et des amans, et la gravité de Caton le Censeur s'opposa vainement à leur ambition[1]. Elles se débarrassèrent des anciennes formalités de la noce; elles éludèrent la prescription annuelle, en s'absentant trois jours; les articles de leur contrat de mariage furent moins tyranniques et mieux déterminés, et elles le signèrent sans perdre leur nom et leur indépendance; elles donnaient à l'époux l'usufruit de leur fortune particulière, mais elles en gardaient la propriété; un mari prodigue ne pouvait ni aliéner ni engager leurs biens. La jalousie des lois interdisait les dons mutuels, et l'inconduite de l'une des parties donnait lieu, sous un autre nom, à une action de vol. Les cérémonies religieuses et civiles n'étaient plus de l'essence de ce contrat devenu si relâché et si volontaire, et, entre les personnes de même rang, la communauté apparente d'habitation passait pour une preuve suffisante de mariage. Les chrétiens qui attendaient des secours spirituels des prières des fidèles et de la bénédiction du prêtre ou de l'évêque, rétablirent la dignité du mariage. La tradition de la synagogue, les préceptes de l'Évangile, les canons des synodes généraux ou provinciaux[2], réglaient l'origine, la validité et les devoirs de cette sainte institution, et les décrets et les censures de l'église intimidaient la conscience des chrétiens. Au reste, les magistrats de Justinien n'étaient pas soumis à l'autorité de l'église, l'empereur consultait les légistes incrédules de l'antiquité, et des motifs purement terrestres, tels que ceux de la justice, de la politique et de la liberté naturelle des deux sexes, ont fait insérer dans le Code et les Pandectes, les lois qu'on y trouve sur le mariage[1].

Outre l'accord des parties, nécessaire dans tous les contrats raisonnables, le mariage, chez les Romains, exigeait l'aveu des parens. On pouvait, d'après des lois récentes, forcer le père à subvenir aux besoins d'une fille arrivée à un âge mûr; au reste, son état de folie ne dispensait pas toujours de l'obligation d'obtenir son consentement. Les causes de la dissolution du mariage ont varié[2], mais des cérémonies d'une nature contraire pouvaient toujours annuler le mariage le plus solennel et la *confarreation* elle-même. Dans les premiers siècles, un père de famille était le maître de vendre ses enfans, et sa femme se trouvait comprise dans le nombre des enfans. Armé d'un pouvoir domestique, il pouvait la condamner à la mort ou la chasser de son lit et de sa maison; il ne restait aucun espoir à la malheureuse épouse, et son esclavage était perpétuel, à moins que le mari, déterminé par sa propre convenance, ne voulût la répudier, autre privilége qu'ils avaient obtenu. On a donné de grands éloges à la vertu des Romains, qui, durant plus de cinq sièles, ne firent aucun usage de ce privilége si séduisant[3], mais ce fait même montre l'iné-

[1] Tite-Live (l. xxxiv, 1-8) rapporte le discours modéré de Valérius Flaccus et la harangue sévère de Caton l'aîné. Mais les orateurs du sixième siècle de la fondation de Rome n'avaient pas le style élégant que leur prête l'historien du huitième. Aulu-Gelle (x, 23) a mieux conservé les principes et même le style de Caton.

[2] Voyez, sur le système du mariage des Juifs et des catholiques, Selden (*Uxor Ebraica*, *Opp.*, vol. II, p. 529-860), Bingham (*Christian. Antiquities*, l. XXII), et Chardon (Histoire des Sacremens, t. VI).

[1] Les lois civiles du mariage sont exposées dans les Institutes (l. I, tit. 10), dans les Pandectes (l. XXIII, XXIV, XXV), et dans le Code (l. V). Mais le titre de *Ritu nuptiarum* est imparfait; et il faut recourir aux Fragmens d'Ulpien (tit. 9, p. 590, 591), et à la *Collatio legum Mosaicarum* (tit. 16, p. 790, 791) avec les notes de Pithæus et de Schulting. Il y a deux passages curieux dans le Commentaire de Servius sur le premier livre des Géorgiques et le quatrième de l'Énéide.

[2] Selon Plutarque, Romulus n'admit que trois causes de divorce : l'ivrognerie, l'adultère et les fausses clefs. En tout autre cas, lorsque l'époux abusait de son droit de suprématie, la moitié de ses biens était, dit-on, confisquée au profit de la femme, l'autre moitié au profit de la déesse Cérès, et il offrait un sacrifice aux divinités de la terre avec le reste. Mais que pouvait-il lui rester après l'emploi des deux moitiés de toute sa fortune? Cette étrange loi est imaginaire, ou elle n'a été que passagère.

[3] L'an de Rome 523, Spurius Carvilius Ruga répudia

galité d'une liaison, dans laquelle l'esclave ne pouvait renoncer à son tyran, et où le tyran ne voulait point abandonner son esclave. Lorsque les matrones romaines furent devenues les compagnes volontaires et les égales de leurs maris, une nouvelle jurisprudence s'établit, et le mariage se rompit comme toutes les autres associations, par le désistement d'un des associés. Pendant trois siècles de prospérité et de corruption, ce principe passa en pratique, et entraîna de funestes abus. Les passions, l'intérêt ou le caprice excitaient chaque jour à demander la dissolution du mariage; un mot, un signe, un message, la bouche d'un affranchi, déclaraient la séparation, et la plus tendre des liaisons humaines devenait une association passagère d'argent ou de plaisir. Selon les diverses conditions de la vie, cet arrangement nuisait tour à tour aux deux sexes; une femme inconstante portait ses richesses dans une nouvelle famille; elle abandonnait à son premier époux un grand nombre d'enfans, qui peut-être n'étaient pas de lui; une femme qui avait été belle se trouvait, à l'époque de sa vieillesse, rejetée dans le monde, sans ressources et sans amis; mais lorsque Auguste pressa les Romains de se marier, leur répugnance prouva assez que les lois établies alors sur les mariages étaient moins favorables aux hommes; cette expérience si libre et si complète des Romains, démontre, malgré la théorie spécieuse formée sur cet objet, que la trop grande liberté du divorce ne contribue pas au bonheur et à la vertu. La facilité des séparations détruirait la confiance mutuelle et aigrirait les disputes les plus minutieuses. On peut écarter sans beaucoup de peine les petites querelles qui surviennent entre un mari et une femme, on peut les oublier encore plus aisément, et la matrone qui en cinq années ose se livrer aux embrassemens de huit maris ne peut plus avoir de chasteté[1].

Des remèdes insuffisans suivirent à pas tardifs et éloignés le progrès rapide du mal. Il y avait, dans l'ancienne religion des Romains, une déesse particulière qui écoutait les plaintes des époux, et qui les réconciliait. mais son nom de *Viri placa*[1], *qui apaise les maris*, indiquait assez nettement le côté où l'on voulait toujours trouver la soumission et le repentir. Toutes les actions d'un citoyen étaient soumises au jugement des *censeurs* : ils mandèrent le premier qui usa du privilége du divorce, et il exposa devant eux les motifs de sa conduite[2]; ils déposèrent un sénateur qui avait renvoyé sa jeune femme, sans en instruire ses amis, et sans prendre leur conseil. Lorsqu'on réclamait un douaire en justice, le préteur, en qualité de gardien de l'équité, examinait la cause et le caractère des parties, et il inclinait la balance en faveur de celle qui n'était point coupable, et à laquelle on voulait nuire. Auguste, réunissant le pouvoir des censeurs et des préteurs, adopta leurs diverses méthodes de réprimer, de châtier la licence du divorce[3]. Il fallait sept témoins pour valider cet acte solennel et réfléchi; si le mari s'était mal conduit à l'égard de sa femme, au lieu du délai de deux ans, il devait, dans l'espace de six mois, payer ce que la loi accordait à celle-ci. Les princes chrétiens furent les premiers qui désignèrent avec précision les justes causes du divorce; leurs lois, depuis Constantin jusqu'à Justinien semblent flotter entre la coutume de l'empire,

une femme qui avait de la beauté et de la bonté, mais qui était stérile. (Denis d'Halycar., l. II, p. 93; Plutarque, *in Numa*, p. 141; Valère Maxime, l. II, c. 1; Aulu-Gelle, IV, 3.) Il fut mandé par les censeurs et détesté du peuple; mais son divorce était valide d'après les lois.

1 Sic fiunt octo mariti
Quinque per autumnos.
JUVENAL, Satir. VI, 20.

Quoique cette succession soit bien rapide, toutefois elle est croyable, ainsi que le *non consulum numero, sed maritorum annos suos computant* de Sénèque (*de Beneficiis*, III, 16). Jérôme vit à Rome un mari qui enterrait sa vingt-unième femme, laquelle avait enterré vingt-deux de ses prédécesseurs, moins robustes que lui. (*Opp.*, t. I, p. 90, *ad Gerontiam.*) Mais les dix maris en un mois du poëte Martial sont une hyperbole extravagante (l. VI, épigram. 7).

1 Publius Victor, dans la Description de Rome, parle d'un *Sacellum Viriplacæ* (Valère Maxime, l. II, c. 1) qui se trouvait dans le quartier Palatin au temps de Théodose.

2 Valère Maxime, l. II, c. 6. Il déclare le divorce plus criminel que le célibat : « Illo namque conjugalia sacra » spreta tantum, hoc etiam injuriosè tractata. »

3 Voyez les lois d'Auguste et de ses successeurs dans Heineccius (*ad Legem Papiam-Poppeam*, c. 19, *in Opp.*, t. VI, part. I, p. 323-333).

et les vœux de l'église [1], et l'auteur des Novelles réforme trop souvent la jurisprudence du Code et des Pandectes. Les lois les plus rigoureuses condamnaient une femme à supporter un joueur, un ivrogne ou un libertin, à moins qu'il ne fût coupable d'homicide, d'empoisonnement ou de sacrilége, c'est-à-dire d'au moins deux crimes pour lesquels la main du bourreau aurait dû dissoudre le mariage. Elles maintenaient invariablement le droit du mari, afin de sauver son nom et sa famille de la honte d'un adultère. Des réglemens successifs abrégèrent et étendirent la liste des délits de l'homme et de la femme qui donnent lieu au divorce, et il fut convenu qu'une impuissance sans remède, une longue absence, et la profession monastique annulaient les obligations du mariage. On condamnait à des peines graves et variées quiconque transgressait la loi, on dépouillait la femme de ses richesses et de ses ornemens, on n'en exceptait pas l'aiguille de ses cheveux; Si le mari introduisait une autre femme dans son lit, la femme répudiée avait droit de saisir la fortune de la nouvelle épouse. La peine de la confiscation se commuait quelquefois en celle d'une amende. Outre l'amende, quelquefois on transportait le coupable dans une île, ou on l'emprisonnait dans un monastère; la partie injuriée était affranchie des liens du mariage, et le coupable durant sa vie, ou durant un certain nombre d'années, ne pouvait plus convoler à un second mariage. Le successeur de Justinien écouta les prières de ses malheureux sujets, et rétablit la liberté du divorce pour les cas où les deux époux le demanderaient, les jurisconsultes furent d'un avis unanime sur ce point [2]; l'opinion des théologiens fut partagée [3], car le mot équivoque, qui renferme le précepte de l'Évangile, se prête à toutes les interprétations que la sagesse du législateur peut demander.

Des obstacles naturels et civils restreignaient chez les Romains la liberté de l'amour et du mariage. Un instinct presque inné et presque universel semble interdire le commerce incestueux [1] des pères et des enfans, à tous les points de la ligne ascendante et de la ligne descendante. Quant aux branches obliques et collatérales, la nature ne dit rien, la raison se tait, et la coutume est variée et arbitraire. L'Égypte permettait sans scrupule, ou sans exception, les mariages des frères et des sœurs; un Spartiate pouvait épouser la fille de son père, un Athénien la fille de sa mère, et Athènes applaudissait au mariage d'un oncle avec sa nièce, comme à une union fortunée entre des parens qui se chérissaient. L'intérêt ou la superstition n'excita jamais les législateurs de Rome profane à multiplier les degrés défendus; mais ils prononcèrent un arrêt inflexible contre les mariages des sœurs et des frères; il songèrent même à frapper du même interdit les cousins au premier degré; ils respectèrent le caractère paternel des tantes et des oncles, et traitèrent l'affinité et l'adoption comme une juste analogie des liens du sang. Selon les orgueilleux principes

[1] « Aliæ sunt leges Cæsarum, aliæ Christi: aliud » Papinianus, aliud Paulus *noster* præcipit. » (Jérôme, t. I, p. 198; Selden, *Uxor Ebraïca*, l. III, c. 31, p. 847-853.)

[2] Les Institutes ne disent rien sur cet objet; mais on peut voir le Code de Théodose (l. III, tit. XVI), avec le Commentaire de Geoffroy (t. I, p. 310-315), et celui de Justinien (l. V, tit. XVII); les Pandectes (l. XXIV, tit. II), et les Novelles (22, 117, 127, 134, 140). Justinien flotta jusqu'à son dernier moment entre la loi civile et la loi ecclésiastique.

[3] Πορνεια n'est pas un mot commun dans les bons auteurs grecs; et la fornication, qu'il signifie proprement, ne peut à la rigueur, convenir à l'infidélité du mariage. Jusqu'où peut-il s'étendre, et à quelles offenses est-il applicable dans un sens figuré? Jésus-Christ parlait-il la langue des rabbins ou la langue syriaque? Quel est le mot original qu'on a rendu par celui de πορνεια? Dans les versions anciennes et modernes, on traduit ce mot grec de bien des manières différentes. Si on veut soutenir que J.-C. n'excepta pas cette cause de divorce, on a deux autorités (S. Marc, X, 11; S. Luc, XVI, 18, contre une, S. Matthieu, XIX, 9). Quelques critiques, adoptant une réponse qui élude la difficulté, ont osé croire qu'il ne voulait offenser ni l'école de Sammai, ni celle de Hillel. (Selden, *Uxor Ebraica*, l. III, c. 18, 22, 28, 21.)

[1] Justinien expose les principes de la jurisprudence romaine (Institut., l. I, tit. X); et les lois et les mœurs des différentes nations de l'antiquité sur les degrés défendus, etc., sont développées en détail par le docteur Taylor, dans ses Élémens de la Loi civile (p. 108, 314-339), ouvrage d'une érudition amusante et variée, mais dont on ne peut louer la précision philosophique.

de la république, les citoyens pouvaient seuls contracter un mariage légitime. Un sénateur devait épouser une femme d'une extraction honorable, ou du moins libre; mais le sang des rois ne pouvait jamais se mêler en légitime mariage avec le sang romain; la qualité d'étranger dégrada Cléopâtre et Bérénice[1], et en fit des *concubines*[2] de Marc-Antoine et de Titus. Toutefois cette dénomination de concubines, si injurieuse à la majesté de ces reines de l'Orient, ne leur convient pas à la rigueur. Une concubine, dans l'acception stricte des gens de loi, était une femme d'une naissance servile et plébéienne, la compagne unique et fidèle d'un citoyen de Rome qui demeurait célibataire. Les lois la plaçaient au-dessous des honneurs de la femme, et au-dessus de l'infamie de la prostituée. Depuis le siècle d'Auguste jusqu'au dixième siècle, ces demi-mariages furent communs dans l'Occident, ainsi qu'en Orient, et on préféra souvent les humbles vertus d'une concubine, à la pompe et à l'arrogance d'une noble matrone. Les deux Antonins, les meilleurs des princes, et les meilleurs des hommes, trouvèrent les douceurs de l'amour domestique dans cette espèce de liaison; une multitude de citoyens qui ne pouvaient supporter le célibat, mais qui songeaient peu à leur race, les imitèrent. S'ils désiraient ensuite légitimer leurs enfans naturels, cette légitimation se faisait en célébrant leurs noces avec cette femme dont ils connaissaient la fécondité et la fidélité. Cette épithète de *naturels*, distinguait les enfans de la concubine, des enfans qui venaient de l'adultère, de la prostitution et de l'inceste, auxquels Justinien n'accorde que malgré lui des alimens; et ces enfans naturels avaient seuls le droit d'hériter de la sixième partie des biens de leur père putatif. La loi[1], interprétée à la rigueur, ne donnait aux bâtards que le nom et la condition de leur mère, ce qui les revêtait du caractère d'esclave, d'étranger, ou de citoyen. L'état adoptait sans reproches ces infortunés que rebutaient les familles.

Les rapports des tuteurs et des pupilles, dont on parle si souvent dans les Institutes et dans les Pandectes[2], sont simples et uniformes. La personne et la propriété d'un orphelin doivent toujours être mises sous la garde d'un ami discret. Lorsque le père n'avait pas déclaré son choix en mourant, le fardeau retombait sur les *agnats*, ou les parens les plus proches du côté du père : les Athéniens craignaient d'exposer l'enfant au pouvoir de ceux qui étaient les plus intéressés à sa mort; mais un axiome de la jurisprudence romaine a prononcé que le fardeau de la tutelle doit toujours accompagner les avantages de la succession. Quand le choix du père et la ligne de parenté ne fournissaient point de tuteur, le préteur ou le président de la province en nommait un. Celui qu'ils chargeaient de ces fonctions en était dispensé, s'il était fou ou aveugle, ignorant ou incapable; s'il était l'ennemi de l'orphelin, et s'il avait des intérêts opposés; s'il était chargé d'un grand nombre d'enfans et d'autres tutelles; s'il se trouvait dans la classe des magistrats, des gens de loi, des médecins et des professeurs, qu'on crut devoir exempter en raison de leurs utiles travaux. Le tuteur représentait l'enfant jusqu'à l'époque où celui-ci pouvait parler et penser, et l'âge de puberté terminait son pouvoir. Le pupille ne pouvait se lier à son désavantage, sans le consentement du tuteur; mais il n'en avait pas besoin pour obliger les autres en sa faveur. Il est inutile d'observer

[1] Lorsque Agrippa, son père, mourut (A. D. 44), Bérénice avait seize ans. (Josèphe, Hist. anc. des Juifs, l. XIX, c. 9.) Elle avait donc plus de cinquante ans lorsque Titus (A. D. 79) *invitus invitam dimisit*. Le tendre Racine a eu soin de ne pas rappeler cette date dans sa tragédie, ou dans sa belle pastorale.

[2] L'*aegyptia conjux* de Virgile (Énéide, VIII, 688), semble être comptée parmi les monstres qui firent la guerre avec Marc-Antoine contre Auguste, le sénat et les dieux de l'Italie.

[1] Les droits modestes, mais autorisés par la loi, des concubines et des enfans naturels, se trouvent fixés dans les Institutes (l. I, tit. X), les Pandectes (l. I, tit. VII), le Code (l. V, tit. XXV), et les Novelles (74 et 79). Les Recherches de Heineccius et de Giannone, *ad legem Juliam et Papiam-Poppæam* (l. IV, p. 164-175), ouvrage posthume (p. 108-148), éclaircissent ce point intéressant.

[2] Voyez l'article des tuteurs et des pupilles dans les Institutes (l. I, tit. XXIII-XXVI), les Pandectes (l. XXVI, XXVII), et le Code (l. V, tit. XXVIII-LXX).

que le tuteur donnait souvent une caution, qu'il rendait toujours ses comptes, et que le défaut d'intégrité ou de soin l'exposait à une action civile, et presque criminelle, sur l'infraction de ces devoirs sacrés. Les jurisconsultes avaient fixé à quatorze ans l'âge de puberté; mais les facultés de l'esprit mûrissent plus tard que celles du corps; un *curateur* venait défendre la fortune du jeune Romain, contre son inexpérience et ses ardentes passions. Un préteur avait imaginé cette institution pour soustraire une famille aux prodigalités d'un dissipateur ou d'un fou; les lois déclaraient invalides les actes d'un mineur âgé de moins de vingt-cinq ans, qui ne se faisait pas autoriser par son curateur. Les femmes dépendaient toute leur vie de leurs parens, de leurs maris ou de leurs tuteurs : on supposait qu'un sexe créé pour plaire et pour obéir n'arrivait jamais à l'âge de la raison et de l'expérience : tel était, du moins, l'esprit impérieux et sévère d'une ancienne loi, que les mœurs publiques avaient admis peu à peu, lorsque Justinien monta sur le trône.

II. On ne peut justifier le droit de propriété, que par une première occupation, qui est la suite du hasard ou du travail; et la philosophie des jurisconsultes l'établit avec raison sur cette base [1]. Le sauvage qui creuse un arbre, qui adapte un manche de bois à une pierre aiguë, qui façonne une branche élastique, et qui y ajoute une corde, devient, dans l'état de nature, le juste propriétaire de la pirogue, de l'arc et de la hache. La matière appartenait à tout le monde; mais sa nouvelle forme, résultat de son temps et de son travail, n'appartient qu'à lui. Les sauvages ne peuvent, sans s'avouer à eux-mêmes leur injustice, arracher à un chasseur les bêtes de la forêt qu'il a saisies à la course, et qui sont tombées sous les coups qu'a portés son adresse. Si sa vigilance conserve et multiplie des animaux domestiques, il acquiert à jamais le droit d'employer à son service leur progéniture, qui tire son existence de lui seul. Si, pour se nourrir et nourrir ses troupeaux, il enferme et cultive un champ, change un terrain stérile en un sol fécond, la semence, l'engrais, le travail, créant une nouvelle valeur, les fatigues de toute l'année forment son droit à la moisson. Aux diverses époques de la société, le chasseur, le berger et le cultivateur peuvent défendre leur propriété par deux raisons qui font un grand effet sur l'esprit de l'homme. Tout ce qu'ils possèdent est le prix de leur industrie; et quiconque envie leur bonheur est le maître de se procurer les mêmes jouissances par les mêmes soins. Ce qu'on vient de dire convient parfaitement à une petite colonie placée sur une île fertile; mais, lorsque la colonie s'accroît, le terrain n'augmente pas d'étendue : les hommes audacieux et habiles envahissent les droits et l'héritage communs de l'espèce humaine; un maître jaloux pose des bornes à tous les champs et dans toutes les forêts, et, ce qui est une disposition pleine de sagesse particulière aux lois romaines, elles accordent au premier occupant les bêtes fauves de la terre, de l'air et des eaux. Dans le progrès de l'équité primitive aux derniers excès de l'injustice, les pas se font en silence, les nuances sont presque imperceptibles; et des lois positives et une raison artificielle viennent enfin consacrer le monopole universel. Le principe de l'amour de soi, toujours en activité, et toujours infatigable, peut seul suppléer aux arts de la vie sociale; et, dès que le gouvernement civil et la propriété exclusive se sont établis, ils deviennent nécessaires à l'existence de la race humaine. Excepté l'institution singulière de Sparte, les législateurs les plus sages n'ont vu dans une loi agraire qu'une innovation fausse et dangereuse. Chez les Romains, la disproportion des richesses surmonta les gênes idéales d'une tradition incertaine, et d'une loi tombée en désuétude. C'est en vain qu'on rappelait sans cesse les deux arpens [1] qui devaient être

[1] Institutes (l. II, tit. I, II). Comparez les raisonnemens nets et précis de Caïus et de Heineccius (l. II, tit. I, p. 69-91) avec la prolixité vague de Théophile (p. 207-265). Les opinions d'Ulpien se trouvent dans les Pandectes (l. I, tit. VIII, loi 41, n° 1).

[1] Varron détermine l'*Heredium* des premiers Romains (*de Re rusticâ*, l. I, c. 2, p. 141; c. 10, p. 160, 161, édit. Gesner). Les déclamations de Pline (Hist. Nat., XVIII, 2) obscurcissent cette matière. On trouve sur ce

à jamais l'héritage des enfans les plus pauvres de Romulus, et les cinq cents arpens, ou trois cents douze acres d'Angleterre, que les domaines du citoyen le plus riche ne devaient pas outrepasser. Le territoire de Rome ne fut d'abord composé que de quelques milles de bois et de prairies, répandus sur les bords du Tibre, et les échanges domestiques ne pouvaient rien ajouter à l'étendue de ce sol national : mais la guerre permettait de s'emparer des biens d'un étranger ou d'un ennemi : cet utile commerce enrichit Rome, et elle ne paya qu'avec le sang de ses citoyens les moutons des Volsques, les esclaves de la Bretagne, les pierres précieuses et l'or des royaumes de l'Asie. Dans la langue de l'ancienne jurisprudence, qui s'était corrompue, et qu'on avait oubliée avant le règne de Justinien, pour distinguer ces dépouilles, on leur donna le nom de *manceps* ou *mancipium*, (prises avec la main); et lorsqu'on les vendait ou qu'on les *émancipait*, l'acheteur exigeait une assurance qu'elles avaient été la propriété d'un ennemi, et non pas celle d'un concitoyen [1]. Un citoyen ne pouvait perdre ses droits sur une terre qu'en l'abandonnant, et, dès que la terre avait une certaine valeur, on présumait difficilement cet abandon. Au reste, selon la loi des Douze-Tables, une prescription d'une année pour les meubles, et de deux ans pour les immeubles, abolissait les droits de l'ancien maître, si le possesseur les avait acquis par une transaction honnête, de celui qu'il en croyait le légitime propriétaire [2]. Cette injustice involontaire, sans aucun mélange de fraude ni de violence, ne pouvait guère nuire aux membres d'une petite république; mais les prescriptions de trois, dix ou vingt années, établies par Justinien, conviennent davantage à un vaste empire. Ce n'est que par rapport au temps fixé pour les prescriptions, que les jurisconsultes distinguent les biens réels et les biens personnels; car, d'après leur idée générale sur la propriété, elle vous revêt d'une autorité simple, uniforme et absolue : ils expliquent fort en détail les exceptions subordonnées relatives à *l'usage*, à *l'usufruit* [1] et *aux servitudes* [2] accordées à un voisin, sur les terres et sur les maisons. Ils discutent aussi avec une subtilité métaphysique, les changemens qu'établissent sur les droits de propriété, le mélange, la division, ou la transformation des substances.

A la mort du premier propriétaire, il faut décider à qui passent ses biens : il est naturel qu'on les laisse à ses enfans, qui ont partagé ses travaux, ou du moins sonopulence. Les législateurs de tous les pays et de tous les siècles ont protégé cette succession : en effet, le père continue des améliorations qui doivent produire des effets éloignés, parce qu'il espère qu'une longue postérité jouira de son industrie. Le *principe* de la succession héréditaire est donc universel; mais l'ordre de ces successions varie d'après les convenances ou le caprice, d'après l'esprit des institutions nationales ou d'après les exemples donnés originairement par la fraude ou la violence. Les lois des Romains semblent s'être moins écartées de l'égalité de la nature, que celles des Juifs [3], celles des Athéniens [4],

point des remarques justes et savantes dans l'*Administration des terres chez les Romains* (p. 12-66).

[1] Ulpien (Fragment tit. xviii, p. 618, 619), et Bynkershoek (*Opp.* t. i, p. 306-315), expliquent la *res mancepi* d'après quelques faibles lueurs tirées de très-loin; leur définition est un peu arbitraire; et, les auteurs n'ayant point donné de raison sur ce point, je me défie de celle que j'ai alléguée.

[2] Hume conclut de cette règle (Essais, vol. 1, p. 423), que les propriétés ne pouvaient pas *alors* être plus fixes en Italie qu'elles ne le sont aujourd'hui chez les Tartares. Wallace, son adversaire, plus versé dans les lois de Rome, lui reproche de n'avoir pas étudié les Institutes (l. ii tit. vi).

[1] Voyez les Institutes (l. i, tit. iv, v), et les Pandectes (l. vii). Noodt a composé un Traité particulier et savant *de Usufructû* (*Opp.* t. i, p. 387-478).

[2] Les questions *de Servitutibus* se trouvent discutées dans les Institutes (l. ii, tit. iii) et les Pandectes (l. viii). Cicéron (*pro Murenâ*, c. 9), et Lactance (Institut. divin. l. i, c. 1), affectent de rire de la doctrine insignifiante *de aquâ pluviâ arcendâ*, etc. Cependant ces sortes de procès devaient être communs à la ville et à la campagne

[3] Chez les patriarches, le premier né avait un droit de primogéniture mystique et spirituelle. (Genèse, xxv, 31.) Dans la terre de Canaan, il avait une double portion de l'héritage. (Deutéronome, xxi, 17, avec le Commentaire judicieux de Le Clerc.)

[4] A Athènes, la portion des fils était égale; mais les pauvres filles ne recevaient que ce que les frères voulaient bien leur donner. (Voyez les raisons que faisait valoir

ou celles de l'Angleterre [1]. A la mort d'un citoyen, tous ses descendans, lorsqu'ils n'avaient pas été affranchis de la puissance paternelle, partageaient ses biens. On ne connaissait pas l'injuste droit de primogéniture; les deux sexes se trouvaient placés sur le même niveau : chacun des fils et chacune des filles recevait une égale portion des biens du père; et, si la mort avait enlevé un des fils, ses enfans le représentaient, et obtenaient sa part. A l'extinction de la ligne directe, le droit de succession passait aux branches collatérales. Les jurisconsultes marquent les degrés de parenté [2] en remontant du dernier possesseur à un chef commun, et en descendant de ce chef commun, au parent qui est le plus près de l'héritage : mon père est au premier degré, mon frère au second, ses enfans au troisième : l'imagination conçoit aisément la suite du tableau, et on l'a détaillé dans les tables généalogiques. On fit dans ce calcul une distinction essentielle aux lois, et même à la constitution de Rome; les *agnats*, ou les individus de la ligne des mâles, furent appelés, selon leur proximité, à un partage égal; mais une femme ne pouvait transmettre aucune prétention autorisée par la loi; et la loi des Douze-Tables déshéritait comme étrangers et comme aubains les *cognats* de toutes les classes, sans même excepter le rapport si intéressant de mère et de fils. Chez les Romains, un nom commun et des rites domestiques unissaient une *gens* ou un lignage. Les *cognomen*, ou surnoms de Scipion et de Marcellus, distinguaient les branches ou familles subordonnées de la race Cornelia ou Claudia : au défaut des *agnats* du même surnom, des parens, auxquels on donnait la dénomination plus générale de *gentiles*, les remplaçaient; et la vigilance des lois conservait, dans les individus du même nom la lignée perpétuelle des cérémonies religieuses et des propriétés. Un principe de même nature dicta la loi Voconia [1], qui ôta aux femmes le droit d'hériter. Tant que les vierges furent données ou vendues à leurs époux, l'adoption de la femme éteignait les espérances de la fille : mais, les matrones indépendantes ayant recouvré ce droit qui alimentait leur orgueil et leur luxe, elles purent transporter les richesses de leurs pères dans une maison étrangère. Les maximes de Caton [2], aussi long-temps qu'elles furent respectées, tendaient à perpétuer dans chaque famille une médiocrité honnête et vertueuse; mais le manége et les caresses des femmes triomphèrent peu à peu, et toutes les entraves salutaires disparurent au milieu de la grandeur et de la corruption de la république. L'équité des préteurs tempéra la rigueur des Décemvirs; leurs édits rendirent les droits de la nature aux enfans émancipés et posthumes; et, lorsqu'il n'y avait point d'*agnats*, ils préféraient le sang des *cognats* à celui des *gentiles*, dont le titre et la qualité tombèrent insensiblement dans l'oubli. L'humanité du sénat établit la succession réciproque des mères et des fils, par les décrets de Tertullien et d'Orphisius. Les Novelles de Justinien, qui affectent de ranimer la jurisprudence des Douze-Tables, introduisirent un nouvel ordre de choses plus impartial. Les lignes du côté des chefs, et celles du côté des femmes, furent confondues : les lignes ascendantes, descendantes et collatérales,

lsée dans le septième volume des Orateurs grecs, développées dans la version et le Commentaire de sir William Jones, écrivain savant, très-instruit sur les anciennes lois, et homme de talent.

[1] En Angleterre, le fils aîné hérite seul de tous les biens-fonds; loi, dit orthodoxe Blackstone (*Commentaries on the Laws of England*, vol. II, p. 215) qui n'est injuste que dans l'opinion des fils cadets. Elle est injuste en elle-même; mais elle peut avoir quelqu'utilité politique, en excitant l'industrie.

[2] Les tables qu'a données Blackstone (vol. II, p. 202), désignent et rapprochent les degrés de la loi civile, de ceux de la loi canonique et de la loi commune. Un Traité particulier de Julius Paulus, *de Gradibus et Affinibus*, a été inséré en entier ou en abrégé dans les Pandectes (l. XXXVIII, tit. X). Au septième degré on compte déjà, nº 18, mille vingt-quatre personnes.

[1] La loi Voconia fut publiée l'an de Rome 584. Le plus jeune des Scipions, qui avait alors dix-sept ans (Freinshemius, Supplément de Tite-Live, XLVI, 40), trouva l'occasion d'exercer sa générosité envers sa mère, ses sœurs, etc. Polybe, fut le témoin de cette belle action (l. 31).

[2] *Legem Voconiam* (Ernesti, *Clavis Ciceroniana*), *magnâ voce bonis lateribus* (à 65 ans) *succesione*, dit Caton l'Ancien (*de Senectute*, c, 5). Aulu-Gelle (VII, 13, XVII, 6) en a conservé quelques passages.

furent désignées avec soin, et chaque degré, selon la proximité du sang et de l'affection, succéda aux propriétés d'un citoyen de Rome[1].

L'ordre de la succession est réglé par la nature ou du moins par la raison générale et permanente du législateur : mais les *actes de dernière volonté*, qui prolongent au-delà du tombeau les droits du testateur, intervertissent souvent cet ordre[2]. On ne permit guère ce dernier usage, ou plutôt cet abus du droit de la propriété dans les premiers temps de l'association civile ; les lois de Solon l'introduisirent à Athènes, et les Douze-Tables autorisèrent les testamens du père de famille. Avant les décemvirs[3], un citoyen de Rome exposait ses vœux et ses motifs à l'assemblée des trente curies ou paroisses, et un acte passager du corps législatif suspendait la loi générale des successions. D'après la permission accordée par les décemvirs, un testateur qui, à cet égard, se trouvait revêtu du droit de faire une loi privée, déclarait son testament verbal ou par écrit devant cinq citoyens, qui représentaient les cinq classes du peuple ; un sixième témoin attestait leur accord et leur adhésion ; un septième était chargé de peser la monnaie de cuivre que payait un acheteur imaginaire, et les biens se trouvaient émancipés par une vente fictive et une décharge immédiate. Cette singulière cérémonie[4], qui excitait l'étonnement des Grecs, avait encore lieu sous le règne de Sévère ; mais les préteurs avaient déjà approuvé une forme de testament plus simple, dans laquelle ils exigeaient le sceau et la signature de sept témoins irréprochables, et appelés d'une manière expresse pour l'exécution de cet acte important. Un monarque domestique, qui régnait sur la vie et la fortune de ses enfans, pouvait régler leur part selon le degré de leur mérite ou de son affection : lorsqu'il voulait déshériter un fils qui se conduisait mal, il en était le maître, et il appelait un étranger à sa succession. Mais il y eut un si grand nombre de pères dénaturés, qu'il fallut mettre des restrictions à ce droit. Un père ne pouvait plus déshériter un fils, et même, selon les lois de Justinien, une fille, en évitant de les nommer : il devait nommer le criminel et désigner l'offense ; et l'empereur détermina les seuls cas qui pouvaient justifier une telle infraction aux premiers principes de la nature et de la société[1]. Lorsqu'on ne laissait pas aux enfans leur légitime ou la quatrième partie des biens, ils étaient autorisés à former une action ou une plainte contre ce testament *inofficieux*, et à supposer que la maladie ou la vieillesse avait affaibli l'entendement de leur père, et à appeler de sa sentence rigoureuse à la sagesse réfléchie du magistrat. On trouve dans la jurisprudence romaine une distinction essentielle entre l'héritage et les legs. Les héritiers qui succédaient à tout, ou, si l'on veut, à chacune des douze fractions des biens du testateur, représentaient son caractère civil et religieux ; ils faisaient valoir ses droits ; ils remplissaient ses obligations, et acquittaient les dons de l'amitié et de la libéralité, ordonnés dans son testament, sous le nom de legs. Mais, comme l'imprudence et la prodigalité d'un mourant pouvaient épuiser

[1] Voyez la loi des successions dans les Institutes de Caïus (l. II, tit. VIII, p. 130-144) et de Justinien (l. III, tit. I-VI), avec la version grecque de Théophile (p. 515-575 ; 588-600), les Pandectes (l. XXXVIII, tit. VI-XVII), le Code (l. VI, tit. LV-LX), et les Novelles (118).

[2] Taylor, écrivain savant et plein de feu, mais sujet aux écarts, a prouvé (*Elements of civil Law*) que la succession était la *règle*, et le testament l'*exception*. La méthode du deuxième et du troisième livre des Institutes est incontestablement renversée. Le chancelier d'Aguesseau (œuvres, t. I, p. 275) désirait que Domat, son compatriote, eût été à la place de Tribonien. Cependant les *contrats* avant les *successions* ne sont assurément pas l'ordre naturel des lois civiles.

[3] Les testamens antérieurs à cette époque sont peut-être fabuleux. A Athènes les pères qui mouraient sans enfans, avaient seuls le droit de tester. (Plutarque, *in Solone*, t. I, p. 164). Voyez Isée et Jones.

[4] On trouve une mention du testament d'Auguste dans Suétone (*in August.* c. 101, *in Neron.* c. 4), écrivain qu'on peut étudier comme un recueil d'antiquités romaines. Plutarque (*Opuscul.*, t. II, p. 976) est surpris ὁταν δε διαθηκας γραφωσιν ετερους μεν απολειπουσιν κληρονομους, ετεροι δε πωλουσι τας ουσιας. Les expressions d'Ulpien (Fragment, tit. XX, p. 627, édit. Schulting) sont trop exclusives : *Sòlum in usu est.*

[1] Justinien (Novelle 115, n. 3, 4) fait seulement l'énumération des crimes publics et privés pour lesquels un fils pouvait aussi déshériter son père.

la succession, et ne laisser à l'héritier que de la peine ou des risques à courir, on accorda à celui-ci la portion *falcidienne*, qui l'autorisait à prélever le quart net des biens avant de payer les legs. On lui laissa un temps raisonnable pour examiner le rapport des dettes et de la succession, pour décider s'il voulait accepter ou refuser le testament; et, lorsqu'il l'acceptait par bénéfice d'inventaire, les créanciers n'étaient point autorisés à réclamer au-delà de la valeur des biens. Un citoyen conservait jusqu'à son dernier soupir le droit de changer son testament, qu'on pouvait, dans les cas déterminés par la loi, casser après sa mort. Les personnes qu'il y nommait pouvaient mourir avant lui, rejeter ses dons ou ne pas avoir la capacité requise. D'après ces considérations, on permit de désigner des seconds et des troisièmes héritiers, qui se remplaceraient les uns les autres, selon l'ordre du testament, et on suppléa de la même manière à l'incapacité d'un homme tombé en démence ou à celle d'un enfant [1]. Le pouvoir du testateur s'éteignait dès qu'on avait accepté son testament; tous les Romains d'un âge mûr, ou qui avaient la capacité nécessaire, acquéraient le domaine absolu d'un héritage; et ces substitutions si longues et si embrouillées, qui diminuent aujourd'hui le bonheur et la liberté des générations futures, n'obscurcirent jamais la simplicité de leurs lois civiles.

Les conquêtes de la république, et les formalités de la loi, établirent l'usage des codicilles. Si la mort surprenait un Romain dans une province éloignée, il adressait une lettre à l'héritier que lui désignait la loi ou qu'il avait nommé par son testament; et celui-ci remplissait avec honneur ou négligeait impunément cette prière, dont les juges n'eurent pas, avant le siècle d'Auguste, le droit d'ordonner l'exécution. Un codicille n'était assujetti à aucune forme ou aucune langue particulière : mais son authenticité devait être prouvée par la signature de cinq témoins. Celui qui l'avait écrit pouvait, malgré ses bonnes intentions, enfreindre les lois; et l'opposition de la loi naturelle et de la jurisprudence positive donna lieu à l'invention des *fideicommissa*. Le Romain qui n'avait point d'enfans chargeait de l'exécution de ses dernières volontés un Grec ou un naturel de l'Afrique; mais il fallait être son concitoyen pour agir en qualité de son héritier. La loi Voconia, qui abolit les successions des femmes, leur permit seulement de recevoir, à titre de legs ou d'héritage, la somme de cent mille sesterces [1]; et une fille unique était presque regardée comme un étranger dans la maison de son père. Le zèle de l'amitié et l'affection paternelle imaginèrent un noble artifice : le testateur nommait un citoyen, avec la prière ou l'injonction de rendre l'héritage à la personne qu'on lui désignerait. La conduite des fidéicommissaires, dans cette position critique, variait : ils avaient juré d'observer les lois de leur pays; mais l'honneur les excitait à violer ce serment; et, lorsque, sous le masque du patriotisme, ils préféraient leur intérêt, ils perdaient l'estime de tous les gens vertueux. La déclaration d'Auguste mit fin à leurs embarras : il autorisa les testamens et les codicilles de confiance, et détruisit doucement les formes et les entraves des lois de la république [2]. Mais le nouvel usage des fidéicommis donna lieu à quelques abus; et les décrets de Trebellius et de Pégase permettaient au fidéicommissaire de garder une quatrième partie des biens, ou de transférer sur la tête d'un véritable héritier toutes les dettes et tous les procès de la succession. L'interprétation des testamens était stricte et littérale; mais la langue des fi-

[1] Les *substitutions fidéicommissaires* de nos lois civiles offrent une idée féodale, entée sur la jurisprudence des Romains, et à peine ont-elles quelque ressemblance avec les anciens *fideicommissa*. (Institutions du droit français, t. I, p. 347-383; Denisart, Décisions de Jurisprudence, t. IV, p. 577-604.) En abusant de la cent cinquante-neuvième Novelle, loi partiale, embarrassée et déclamatoire, on les étendit jusqu'au quatrième degré.

[1] Dion Cassius (t. II, l. LVI, p. 814, avec les notes de Reimar) se sert de la manière de compter des Grecs, et il dit 25,000 drachmes.

[2] Montesquieu (Esprit des Lois, l. XXVII) a expliqué avec son talent ordinaire, mais quelquefois d'après son imagination plutôt que d'après les monumens, les révolutions des lois romaines sur les successions.

déicommis et des codicilles fut affranchie de l'exactitude minutieuse et technique des gens de loi[1].

III. Nos devoirs généraux dérivent de nos rapports publics et privés; mais les obligations spécifiques des individus les uns envers les autres ne peuvent être que la suite, 1° d'une promesse, 2° d'un bienfait, et 3° d'une injure et d'un tort; et, lorsque la loi ratifie ces obligations, la partie intéressée peut intenter une action judiciaire et en exiger l'accomplissement. Sur ce principe, les légistes de chaque pays ont établi une jurisprudence qui, étant à peu près la même, peut être regardée comme l'expression de la raison et de la justice universelles[2].

1. Les Romains adoraient la déesse de la *Bonne-Foi*, non-seulement dans ses temples, mais dans tout le cours de leur vie; et, si cette nation manqua des qualités plus aimables de la bienveillance et de la générosité, elle étonna les Grecs par la manière honnête et simple avec laquelle elle remplit les engagemens les plus onéreux[3]. Chez ce peuple cependant, d'après les maximes sévères des patriciens et des décemvirs, un *simple pacte*, une promesse, ou même un serment, n'imposaient aucune obligation civile, à moins qu'ils n'eussent la forme légale de *stipulation*. Quelle que fût l'étymologie du mot latin *stipulatio*, il donnait l'idée d'un contrat solide et irrévocable, qui s'exprimait toujours en forme de question et de réponse : « Promettez-vous de me payer cent pièces d'or? » Telle était, par exemple, l'interrogation solennelle de Séius. « Je le promets, » répondait Sempronius. Séius pouvait assigner séparément les amis de Sempronius, qui garantissaient ses facultés et son obligation; et l'avantage d'avoir plusieurs cautions, et l'ordre des actions réciproques, s'écartèrent peu à peu de la théorie rigoureuse de la stipulation. Pour qu'une promesse gratuite fût valide, on exigeait, avec raison, le consentement le moins léger et le plus réfléchi; le citoyen qui, pouvant obtenir une sûreté légale, négligeait cette précaution, était soupçonné de fraude; et, afin de le punir de sa négligence, on le privait de ce qui lui avait été promis; mais les gens de loi travaillèrent avec succès à donner aux simples engagemens la forme de stipulations solennelles. Les préteurs, en qualité de gardiens de la bonne foi, admettaient toutes les preuves raisonnables d'un acte volontaire et réfléchi, qui à leur tribunal produisait une obligation consacrée par la loi, et sur laquelle ils donnaient une action et un remède[1].

2. Les jurisconsultes désignent sous le nom de *réelles*[2] les obligations de la seconde classe, qui étaient la suite d'une chose qu'on avait reçue. On doit de la reconnaissance à un bienfaiteur; et celui à qui on a confié une propriété est obligé de la rendre. S'il s'agit d'un prêt amical, le prêteur fait un acte généreux, et l'emprunteur n'est qu'un dépositaire. Mais lorsqu'il est question d'un prêt sur *gage*, ou de ces autres dispositions fondées sur un intérêt réciproque, un équivalent compense le bienfait, et la nature de la transaction modifie le devoir de la restitution. La langue latine exprime d'une manière heureuse la différence essentielle qui se trouve entre le *commodatum* et le *mutuum*, que la pauvreté de notre idiome est réduite à confondre sous la dénomination va-

[1] Les principes de la jurisprudence civile, sur les successions, les testamens, les codicilles, les legs et les fidéicommis se trouvent dans les Institutes de Caïus (l. II, tit. II-IX, p. 91-144); dans les Instit. de Justinien (l. II, tit. X-XXV), et dans Théophile (p. 328-514). Cet immense détail occupe douze livres (28-39) des Pandectes.

[2] Les Institutes de Caïus (l. II, tit. IX, X, p. 144-214), de Justinien (l. III, tit. XIV-XXX; l. IV, tit. I-VI) et de Théophile (p. 616-837) distinguent quatre espèces d'obligations, aut *re*, aut *verbis*, aut *litteris*, aut *consensu*; mais j'avoue que je préfère la division que j'ai adoptée.

[3] Le témoignage calme et rationnel de Polybe (l. VI, l. XXXI) est bien supérieur à ces éloges vagues et généraux d'Aulu-Gelle, qui dit (XXXI, I) : *Omnium maximè et præcipuè fidem coluit.*

[1] Gérard Noodt a composé un Traité particulier et satisfaisant sur le *Jus prætorium de Pactis et Transactionibus* (*Opp.* t. I, p. 463-564), et j'observerai ici qu'au commencement de ce siècle les universités de Hollande et de Brandebourg semblent avoir étudié les lois civiles sur les principes les plus justes et les plus nobles.

[2] Ce qui a rapport à la matière délicate et variée des contrats par consentement mutuel est répandu dans les quatre livres des Pandectes (17-20); et c'est une des parties qui mérite le plus d'être étudié par un Anglais.

gue et commune de prêt. Dans le premier, l'emprunteur devait rendre la même chose individuelle qu'il avait reçue pour sa *commodité* ; dans le second, la chose prêtée était destinée à sa consommation, et il remplissait l'engagement *mutuel*, en substituant la valeur spécifique de cette chose, d'après l'évaluation de la quantité, du poids et de la mesure. Dans une *vente*, l'acheteur acquiert le domaine absolu, et il paie ce bienfait avec une somme équivalente d'or ou d'argent, métaux qui sont le prix et la mesure universelle de tous les biens de ce monde. L'obligation d'un autre contrat, celui de la *location* ou des baux, est plus compliquée. On peut louer pour un temps fixe, des terres ou des maisons, le travail ou l'industrie d'un individu : à l'expiration de ce temps, on doit rendre la chose au propriétaire, si elle existe en nature, et le récompenser en sus de l'avantage qu'il nous a procuré. Dans ces contrats lucratifs, auxquels il faut joindre ceux de société ou de commission, les gens de loi supposent quelquefois la livraison de l'objet, et quelquefois ils présument le consentement des parties. Le recours, qui est la base de ces contrats, a produit les droits invisibles d'*hypothèque*, et le prix d'une vente déterminé de part et d'autre met, dès cet instant, le gain ou la perte sur le compte de l'acheteur. Il est permis de supposer que chaque individu écoutera ses intérêts, et que, s'il reçoit les avantages, il est obligé de supporter les frais de la transaction. Sur cette matière infinie, je ne crois devoir parler que du bail des terres et de l'argent, de la rente de l'une et de l'intérêt de l'autre, ces deux points ayant un rapport direct à la prospérité de l'agriculture et du commerce. Le propriétaire était souvent obligé de faire les avances, de fournir les instrumens de culture, et de se contenter d'une partie des fruits. Si des accidens, une maladie épidémique, ou les violences de l'ennemi, accablaient le fermier, il en appelait à l'équité des lois, et demandait un dédommagement. Les baux étaient pour l'ordinaire de cinq ans, et on ne pouvait espérer aucune amélioration solide ou dispendieuse d'un fermier qui craignait à chaque moment d'être chassé par la vente du domaine qu'il faisait valoir [1]. La loi des Douze-Tables avait découragé l'usure [2], ce mal invétéré de la république de Rome [3], et les réclamations du peuple l'avaient enfin abolie. Les besoins et l'oisiveté des dernières classes la rétablirent ; on l'abandonna à la discrétion des préteurs, et le Code de Justinien régla enfin le taux de l'intérêt de l'argent. Cet intérêt fut fixé à quatre pour cent pour les personnes d'un rang illustre ; on déclara que l'intérêt ordinaire et légal serait de six pour cent : on permit le denier douze et demi pour l'avantage des manufacturiers et des négocians, et le denier huit et un tiers sur les assurances maritimes, que les anciens n'avaient pas voulu déterminer : mais, excepté dans cette occasion périlleuse, on réprima avec sévérité les usures exorbitantes [4]. Le clergé de l'Orient et de l'Occident

[1] La nature des baux est fixée dans les Pandectes (l. XIX), et dans le Code (l. IV, tit. LXV). Le *quinquennium* ou le terme des baux, paraît avoir été une coutume plutôt qu'une loi : en France, tous les baux des biens-fonds étaient fixés à neuf ans. Cette restriction n'a été abolie qu'en 1775 (Encyclopédie méthodique, t. I, de la Jurisprudence, p. 668, 669) ; et je remarque avec douleur qu'elle subsiste encore dans l'heureuse et belle contrée que j'habite (dans le pays de Vaud).

[2] On peut suivre ici l'opinion et les recherches des trois livres de G. Noodt, *de Fœnore et Usuris* (*Opp.*, t. I, p. 175-268). Les meilleurs critiques et les gens de loi les plus habiles, évaluent les *asses* ou *centesimæ usuræ* à douze, et les *unciariæ* à un pour cent. (Noodt l. II, c. 2, p. 207 ; Gravina, *Opp.* p. 205, etc. 210 ; Heineccius, *Antiquitat. ad Institut.* l. III, tit. XV ; Montesquieu, Esprit des Lois, l. XXII, c. 22 ; Défense de l'Esprit des Lois, et particulièrement Jean-Frédéric Gronovius *de Pecunid veteri*, l. III, c. 13, p. 213-227, et ses trois Antexégèses, p. 455-655, fondateur ou du moins champion de cette opinion probable qui offre encore cependant quelques difficultés.)

[3] *Primo* 12 *Tabulis sancitum est, ne quis unciario fœnore ampliùs exerceret.* (Tacite, Annales, VI, 16.) Pour peu, dit Montesquieu (Esprit des Lois, l. XXII, c. 22) qu'on soit versé dans l'histoire de Rome, on verra qu'une pareille loi ne devait pas être l'ouvrage des décemvirs. Tacite était-il donc ignorant ou stupide ? Les plus sages et les plus vertueux des patriciens pouvaient sacrifier leur avarice à leur ambition, et essayer d'anéantir l'usage en établissant un intérêt auquel aucun prêteur ne voudrait souscrire, et de telles peines, qu'aucun débiteur ne voudrait s'y exposer.

[4] Justinien n'a pas daigné parler de l'usure dans ses Institutes ; mais les règles et les restrictions sur cette matière se trouvent dans les Pandectes (l. XXII, tit. I, II), et le Code (l. IV, tit. XXXII-XXXIII).

condamna le plus léger intérêt [1]. Mais les avantages que retirèrent des prêts le prêteur et l'emprunteur avaient triomphé des lois de la république, et triomphèrent également des décrets de l'église, et même des préjugés des hommes [2].

3. La nature et la société font un devoir rigoureux de réparer un tort : celui qui a souffert d'une injustice particulière acquiert un droit personnel, et peut intenter une action qu'autorisent les lois. Si quelqu'un a mis sa propriété entre nos mains, le degré de soin que nous devons en prendre, augmente et diminue, selon les avantages que nous retirons de cette possession momentanée ; il est rare que nous répondions d'un accident inévitable ; mais les suites d'une faute volontaire s'imputent toujours à celui qui l'a commise [3]. Un Romain réclamait par une action civile de vol, les choses qu'on lui avait dérobées : des mains pures et innocentes pouvaient en acquérir successivement la possession ; mais il fallait une prescription de trente ans pour éteindre son droit de propriété. Il le recouvrait d'après une sentence du préteur, et on lui adjugeait des dommages d'une valeur double, triple et même quadruple, selon qu'il y avait eu une fraude secrète ou une rapine ouverte, selon que le voleur avait été surpris en flagrant délit ou découvert après quelques recherches. La loi Aquilia [4] mettait les esclaves et le bétail d'un citoyen à l'abri de la méchanceté ou de la négligence : elle condamnait le coupable à payer le plus haut prix auquel on pût évaluer l'animal domestique, au moment de l'année qui avait précédé sa mort : lorsqu'il s'agissait d'une chose précieuse détruite, elle accordait trente jours, et la valeur se réglait sur le prix auquel elle aurait pu s'élever dans cet intervalle. Une injure personnelle devient légère ou grave, selon les mœurs du temps et la sensibilité de celui qui l'a reçue, et il n'est pas facile d'évaluer en argent la douleur ou la honte d'un coup ou d'une parole. La jurisprudence grossière des décemvirs avait confondu toutes les insultes de la colère qui n'allaient pas à la fracture d'un membre, et elle soumettait l'agresseur à la même peine de vingt-cinq *asses*. Mais, dans l'espace de trois siècles, l'*as*, qui pesait une livre, fut réduit à une demi-once, et Veratius, qui avait de la fortune et de l'insolence, se procura à peu de frais le plaisir d'enfreindre et de satisfaire la loi des Douze-Tables : il courait les quartiers de Rome en frappant au visage tous ceux qu'il rencontrait ; et son caissier apaisait leurs clameurs en leur offrant les vingt-cinq pièces de cuivre, c'est-à-dire à peu près un schelling [1], qu'exigeait la loi. Les préteurs examinaient et évaluaient selon l'équité la nature de chaque plainte particulière. Quand on adjugeait des dommages civils, le magistrat se permettait de faire entrer dans son calcul les diverses circonstances du temps et du lieu, de l'âge et de la dignité, qui aggravaient la honte et les douleurs de la personne injuriée : mais s'il imposait une amende, s'il infligeait un châtiment, il empiétait sur le ressort de la loi criminelle, à l'imperfection de laquelle il suppléait peut-être.

Tite-Live rapporte le supplice du dictateur d'Albe, qui fut écartelé par huit chevaux, comme le premier et le dernier exemple de la cruauté des Romains dans le châtiment des crimes les plus atroces [2]. Mais cet acte

[1] L'opinion des Pères de l'Église est unanime sur ce point. Barbeyrac (Morale des Pères, p. 144, etc.) Il cite en particulier S. Cyprien, Lactance, S Basile, S. Chrysostôme. (Voyez ses frivoles argumens dans Noodt, l. I, c. 7, p. 188 ; S. Grégoire de Nysse, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, et une multitude de conciles et de casuistes.)

[2] Caton, Sénèque et Plutarque ont condamné hautement la pratique ou l'abus de l'usure. Selon l'étymologie de *fœnus* et de τοκος, on suppose que le principal engendre l'intérêt.

[3] Sir William Jones a donné un essai ingénieux et raisonnable sur la loi des cautions (Londres, 1781, p. 127, in-8°). Il est peut-être le seul homme de loi qui connaisse également bien les registres de Westminster, les commentaires d'Ulpien, les plaidoyers attiques d'Isée, et les sentences des juges de l'Arabie et de la Perse.

[4] Noodt (*Opp.*, t. I, p. 137-172) a composé un traité particulier sur la loi Aquilia. (Pandectes, l. IX, tit. II).

[1] Aulu-Gelle (Nuits attiques, XX, 1). Il a tiré cette histoire des commentaires de Q. Labéon, sur les Douze-Tables.

[2] La narration de Tite-Live (I, 28) est imposante et grave. *At tu dictis, Albane, maneres*, est une réflexion bien dure, indigne de l'humanité de Virgile (Énéide, VIII,

de justice ou de vengeance se fit contre un ennemi étranger, au milieu de l'ivresse de la victoire, et par les ordres d'un seul homme. Les Douze-Tables offrent une preuve plus décisive de l'esprit national, puisqu'elles furent rédigées par les hommes les plus sages du sénat, et acceptées par le suffrage libre du peuple. Toutefois elles sont, ainsi que les statuts de Dracon [1], écrites en caractères de sang [2]. Elles approuvent la règle inhumaine et inégale du talion; et elles ordonnent rigoureusement la perte d'un œil pour un œil, d'une dent pour une dent, et d'un membre du corps pour un membre, à moins que le coupable ne puisse obtenir son pardon, en payant une amende de six cents marcs de cuivre. Les décemvirs décernèrent avec beaucoup de légèreté la peine du fouet et de la servitude, et assignèrent des peines capitales à neuf délits d'une nature bien différente. 1° Ils rangèrent dans cette classe tous les actes de trahison contre l'état, ou de correspondance avec l'ennemi. Le supplice était cruel et ignominieux : on cachait sous un voile la tête du Romain dégénéré; on lui liait les mains derrière le dos; et, après qu'il avait été battu de verges par le licteur, on l'attachait à une croix au milieu du Forum, ou on le suspendait à un arbre, qui passait pour être de mauvais augure, et on l'y laissait expirer. 2° Les assemblées nocturnes dans la capitale, soit que le plaisir, la religion ou le bien public en fussent le prétexte. 3° L'assassinat d'un citoyen, qui exige le sang du meurtrier, si l'on écoute l'indignation qui s'élève dans le cœur de tous les hommes. Le poison est encore plus odieux que l'épée ou le poignard, et on est étonné de découvrir que cette scélératesse raffinée souilla de bonne heure la simplicité de la république et la chasteté des matrones romaines [1]. On enfermait dans un sac, et on jetait dans la rivière ou dans la mer, le parricide qui violait les lois de la nature et de la reconnaissance : on mettait dans le sac qui le contenait, d'abord un coq, puis une vipère, un chien et un singe [2]. L'Italie ne produit pas de singes; mais on ne put s'apercevoir de ce défaut que vers le milieu du sixième siècle, époque où l'on vit un parricide pour la première fois [3]. 4° Le crime d'arsion. On battait d'abord l'incendiaire de verges, et on le livrait ensuite aux flammes; on n'est tenté d'applaudir à la justice du talion que dans ce cas. 5° Le parjure judiciaire. On précipitait le témoin du haut de la roche Tarpéienne : on regardait sa perfidie comme d'autant plus funeste, que les lois pénales étaient sévères, et qu'on ne connaissait pas les preuves par écrit. 6° La corruption du juge qui recevait de l'argent pour prononcer des arrêts iniques. 7° Les libelles et les satires, dont les traits grossiers troublaient quelquefois la paix d'une cité ignorante. On

643). Heyne, avec son bon goût ordinaire, observe que ce sujet était trop horrible, et que l'auteur de l'Énéide n'aurait pas dû le placer sur le bouclier d'Énée (t. III, p. 229).

[1] Sir John Marsham (*Canon chronicus*, p. 593-596) et Corsini (*Fasti attici*, t. III, p. 62) ont fixé l'époque où vécut Dracon (Olympiade XXXIX, 1). Quant à ses lois, voyez les auteurs qui ont écrit sur le gouvernement d'Athènes, Sigonius, Meursius, Potter, etc.

[2] La huitième des Douze-Tables, *de Delictis*, est développée par Gravina (*Opp.* p. 292, 293, avec un commentaire, p. 214-230). Aulu-Gelle (XX, 1) et la *Collatio legum mosaïcarum et romanarum* contiennent beaucoup de détails instructifs.

[1] Tite-Live fait mention de deux époques de crime où 3000 personnes furent accusées et 190 nobles matrones convaincues du crime d'empoisonnement (XL, 43, VIII, 18). Hume distingue les temps de vertu publique et ceux de vertu privée. (Essais, vol. I, p. 22, 23.) Je croirais plutôt que ces momens d'effervescence de crime tel que l'année 1680 en France, sont des accidens et des monstruosités qui ne laissent point de traces dans les mœurs d'une nation.

[2] Les Douze-Tables et Cicéron (*pro Roscio Amerino*, c. 25, 26) ne parlent que du sac. Sénèque (*Excerpt. Controvers.* V, 4) y ajoute les serpens; Juvénal a pitié du singe qui n'avait fait aucun mal, *innoxia Simia* (Satir. XIII, 156); Adrien (*apud Dositheum magistrum*, l. III, c. 16, p. 874-876, avec la note de Schulting), Modestinus (Pandect. XLVIII, tit. IX, leg. 9), Constantin (Code, l. IX, tit. XVII), et Justinien (Institutes, l. IV, tit. XVIII) désignent tout ce qu'on mettait dans le sac du parricide. Mais on simplifiait dans la pratique ce supplice bizarre. *Hodiè tamen vivi exuruntur vel ad bestias dantur.* (Paul *Sentent. Recept.*, l. V, tit. XXIV, p. 512, édit. de Schulting.)

[3] Le premier parricide qu'on ait vu à Rome, fut L. Ostius, après la seconde guerre punique. Plutarque (*in Romulo*, t. I, p. 57). Durant la guerre des Cimbres, P. Malleolus se rendit coupable du premier matricide. (Tite-Live, *Epitome*, l. LXVIII.)

donnait des coups de bâton à l'auteur, digne châtiment d'un tel délit; mais il n'est pas sûr qu'on le fit expirer sous le bâton du bourreau [1]. 8° Le dégât ou la destruction nocturne des blés de son voisin. On suspendait le criminel, et on l'immolait à Cérès. Mais les divinités des bois étaient moins implacables : l'extirpation de l'arbre le plus précieux n'entraînait qu'une amende de cinquante marcs de cuivre. 9° Les enchantemens magiques, qui, dans l'opinion des bergers du Latium, pouvaient épuiser la force d'un ennemi, trancher le fil de ses jours, et arracher de ses domaines les plantations qui avaient les racines les plus profondes. Il me reste à parler de la cruauté des Douze-Tables envers les débiteurs insolvables, et j'ose préférer le sens littéral de l'antiquité, à l'interprétation spécieuse des critiques modernes [2]. Quand on avait obtenu la preuve judiciaire de la créance ou l'aveu du débiteur, ce n'était qu'après trente jours de grâce qu'on pouvait livrer celui-ci à son concitoyen. On le détenait alors en prison, et on ne lui donnait que douze onces de riz par jour : il était permis de le charger d'une chaîne du poids de quinze livres : on l'exposait trois fois dans la place du marché, afin de solliciter la pitié de ses amis et de ses compatriotes. Lorsque soixante jours s'étaient écoulés, la perte de la liberté ou de la vie acquittait la dette; on faisait mourir le débiteur insolvable, ou on le vendait comme esclave au-delà du Tibre; mais, si plusieurs créanciers demeuraient inflexibles, la loi les autorisait à le mettre en pièces, et à satisfaire leur vengeance par cet affreux partage. Les défenseurs d'une loi si atroce ont dit qu'elle devait intimider fortement les oisifs et les fripons, et les empêcher de contracter des dettes qu'ils ne pouvaient payer : mais l'expérience dissipait cette crainte salutaire, puisqu'il ne se trouvait aucun créancier qui profitât d'une cruelle disposition dont il ne retirait aucun profit. A mesure que les mœurs de Rome s'adoucirent, l'humanité des accusateurs, des témoins et des juges s'écarta du Code criminel des décemvirs, et une rigueur excessive produisit l'impunité. La loi Porcia et la loi Valeria défendaient aux magistrats d'infliger à un citoyen une peine capitale, ou même un châtiment corporel; et on imputa adroitement, et peut-être avec vérité, ces statuts sanguinaires, tombés en désuétude, non pas à l'esprit des patriciens, mais à la tyrannie des rois.

Au défaut des lois pénales, et au milieu de l'insuffisance des actions civiles, la juridiction privée des citoyens maintint dans la ville la paix et la justice d'une manière imparfaite. Les malfaiteurs, qui remplissent nos prisons, sont le rebut de la société, et on peut ordinairement attribuer à l'ignorance, à la pauvreté et à des passions grossières les crimes dont on les punit. Un vil plébéien pouvait réclamer et usurper le caractère sacré de membre de la république pour commettre des forfaits; mais sur la preuve, ou même sur le soupçon du délit, on attachait à une croix l'esclave ou l'étranger, et l'on pouvait exercer sans obstacle cette justice rigoureuse et sommaire sur le plus grand nombre des individus qui formaient la populace de Rome. Chaque famille avait un tribunal domestique, qui n'était pas borné, comme celui du préteur, à la connaissance des actions extérieures : la discipline de l'éducation inculquait des principes et des habitudes de vertu; et un père répondait des mœurs de ses enfans, puisqu'il disposait, sans appel de leur vie, de leur liberté et de leur héritage. Dans des cas pressans, le citoyen avait droit de venger les torts faits à la société ou à lui. Les lois juives, les lois athéniennes et les lois de Rome permettaient de tuer un voleur de nuit; mais en plein jour on ne pouvait égorger le voleur sans prouver le danger qu'on avait couru. Un mari, qui surprenait sa femme et son amant, était au-

[1] Horace parle du *formidine fustis* (l. II, *epist.* 2, 154); mais Cicéron (*de Republicâ*, l. IV, *apud August.*, *de Civit. Dei*, IX, *in Fragment. Philosoph.*, t. III, p. 393, édit. d'Olivet), assure que les décemvirs décernèrent des peines capitales contre les libelles : *Cum perpaucas res capite sanxissent. — Perpaucas !*

[2] Bynkershoek (*Observ. Juris* Rom l. I, c. 1, *in Opp.* t. I, p. 9, 10, 11) s'efforce de prouver que les créanciers ne partageaient pas le *corps*, mais la *valeur* du débiteur insolvable. Son interprétation, n'étant qu'une métaphore continuelle, ne peut détruire celle des Romains eux-mêmes, de Quintilien, de Cæcilius, de Favonius et de Tertullien. (Voyez Aulu-Gelle, Nuits attiques, XXI.)

torisé à satisfaire sa vengeance [1]; la loi excusait alors les derniers excès de fureur [2]; et ce ne fut que sous le règne d'Auguste qu'on obligea à peser le rang du coupable, ou que le père fut réduit à sacrifier sa fille avec son séducteur. Après l'expulsion des rois, on dévouait aux dieux infernaux le Romain qui osait prendre leur titre pour imiter leur tyrannie : chacun de ses concitoyens se trouvait armé du glaive de la justice; et si l'action de Brutus répugne à la reconnaissance ou à la sagesse, le jugement des Romains l'avait consacrée [3]. La coutume barbare de paraître en public armé, au milieu de la paix [4], et les sanguinaires maximes de l'honneur étaient étrangères aux Romains : durant les deux siècles les plus vertueux de la république, depuis l'époque où la liberté fut égale pour tous les citoyens, jusqu'à la fin des guerres puniques, la sédition ne troubla jamais la ville, et des crimes atroces la souillèrent rarement. Lorsque les factions domestiques et l'ivresse de la domination excitèrent tous les vices, on sentit davantage les suites funestes de la désuétude des lois criminelles. Du temps de Cicéron, chaque citoyen jouissait d'une sorte de privilége d'anarchie : les tentatives de chaque ministre de la république allaient jusqu'au pouvoir des rois; et leurs vertus méritent d'autant plus d'éloges, qu'il faut les attribuer uniquement à la nature et à la philosophie. Le tyran de la Sicile, Verrès, après s'être livré durant trois ans à la rapine, à la cruauté, aux passions les plus dissolues, fut traduit en justice; mais on ne put lui demander que la restitution de trois cent mille livres sterling; et telle fut la modération des lois, des juges, et peut-être de l'accusateur lui-même [1], que, le coupable ayant rendu la treizième partie de ce qu'il avait volé, alla vivre en exil dans la mollesse et l'abondance [2].

Le dictateur Sylla, qui, au milieu de ses triomphes sanguinaires, voulait réprimer la licence plutôt qu'opprimer la liberté des Romains, essaya le premier, mais d'une manière imparfaite, de rétablir la proportion des délits et des peines. Il se vantait d'avoir proscrit, selon ses volontés, quatre mille sept cents citoyens [3]. Mais en qualité de législateur, il respecta les préjugés de son temps; et, au lieu de condamner à mort le voleur ou l'assassin, le général qui livrait une armée, ou le magistrat qui ruinait une province, il se contenta d'ajouter aux dommages pécuniaires la peine de l'exil, ou, pour parler le langage de la constitution, l'interdiction du feu et de l'eau. La loi Cornélia, et ensuite les lois Pompéia et Julia introduisirent un nouveau système de jurisprudence criminelle [4]; et les empereurs, depuis Auguste

[1] Le premier discours de Lysias (Reiske, *Orator. græc.*, t. v, p. 2-48) offre la défense d'un mari qui avait tué un adultère. Le docteur Taylor (*Lectiones Lysiacæ*, c. 11, *in Reiske*, t. vi, p. 301-308) discute avec beaucoup de savoir les droits des maris et des pères à Rome et à Athènes.

[2] Voyez Casaubon *ad Athenæum* (l. i, c. 5, p. 19). *Percurrent raphani mugilesque* (Catulle, p. 41, 42, édit. de Vossius.) *Hunc mugilis intrat.* (Juvénal, Satir. x, 317.) *Hunc perminxere calones.* (Horat., l. i, satir. ii, 44.) *Familiæ stuprandum dedit... Fraudi non fuit.* (Valère Maxime, l. vi, c. 1, nº 13.)

[3] Tite-Live (ii, 8) et Plutarque (*in Publicolâ*, t. i, p. 187) remarquent cette loi : elle justifie complètement l'opinion publique sur la mort de César, opinion que Suétone ne craignait pas de publier sous le gouvernement des empereurs. *Jure cæsus existimatur*, dit-il, *in Julio* (c. 76). Lisez de plus les lettres que s'écrivirent Cicéron et Mutius, peu de mois après les Ides de Mars (*ad Fam.* xi, 27, 28).

[4] Πρατοι δε Αθηναιοι τον τε σιδηρον κατεθεντο. (Thucydide l. i, c. 6.) L'historien, qui tire de cette circonstance un moyen de juger l'état de la civilisation, dédaignerait la barbarie d'une cour de l'Europe.

[1] Cicéron évalua d'abord les dommages de la Sicile à *millies* (800,000 livres sterling). (*Divinatio in Cæcilium*, c. 5.) Il les réduisit ensuite à *quadringenties* (320,000 livres sterling) (première action *in Verrem*, c. 18); et enfin il se contenta de *tricies* (24,000 livres sterling). Plutarque (*in Ciceron.*, t. iii, p. 1584, n'a pas dissimulé les soupçons et les bruits qui coururent alors.

[2] Verrès passa environ trente années dans son exil, jusqu'au second triumvirat, époque où sa belle vaisselle de Corinthe détermina Marc-Antoine à le proscrire. (Pline, Hist. Nat., xxxiv, 3.)

[3] Tel fut le nombre indiqué par Valère-Maxime (l. ix, c. 2, nº 1). Florus (iv, 21) dit que deux mille sénateurs et chevaliers furent proscrits par Sylla. Appien (*de Bello civili*, l. i, c. 95, t. ii, p. 133, édit. Schweighæuser) compte avec plus d'exactitude, quarante victimes du rang de sénateur et seize cents de l'ordre équestre.

[4] Voyez sur les lois pénales, c'est-à-dire les lois Cornélia, Pompéia, Julia, de Sylla, de Pompée et des Cé-

jusqu'à Justinien, en augmentèrent la sévérité, qu'ils eurent soin de cacher sous les noms des auteurs primitifs de ces lois. Mais l'invention et l'usage fréquent des peines extraordinaires venaient du désir d'étendre et de déguiser le progrès du despotisme. Lorsqu'il s'agissait de condamner d'illustres Romains, le sénat, esclave des volontés du maître, était toujours prêt à confondre la puissance judiciaire et la puissance législative. Les gouverneurs devaient maintenir la tranquillité de leurs provinces par une administration arbitraire et sévère de la justice; l'étendue de l'empire détruisit la liberté de la capitale; et un malfaiteur espagnol ayant réclamé le privilége de Romain, Galba le fit suspendre à une croix plus belle et plus élevée [1]. Des rescrits émanés du trône, décidaient, de temps à autre, les questions qui, par leur nouveauté et leur importance, semblaient être au-dessus du pouvoir et du discernement d'un proconsul. On ne transportait et on ne décapitait que les personnes d'un rang honorable; les criminels des autres classes étaient pendus ou brûlés, enterrés dans les mines, ou exposés aux bêtes de l'amphithéâtre. On poursuivait et on exterminait, comme des ennemis de la société, les voleurs armés: voler, disposer des chevaux ou du bétail d'autrui était un crime capital [2]; mais on ne voyait jamais qu'une injure civile dans le vol simple. Les caprices des hommes revêtus de l'autorité fixaient trop souvent le degré du délit et la forme du châtiment, et on laissait les sujets dans l'ignorance des dangers auxquels chaque action de leur vie les exposait.

Les péchés, les vices et les délits sont du ressort de la théologie, de la morale ou de la jurisprudence. Lorsque leurs jugemens sont d'accord, elles se fortifient l'une l'autre; mais, dès qu'ils varient, un sage législateur évalue le délit et détermine la peine selon le mal qui en résulte pour la société. C'est sur ce principe que l'attentat le plus audacieux contre la vie et la propriété d'un citoyen parut moins atroce que le crime de trahison ou de rébellion qui attentait à la majesté de la république: les jurisconsultes, toujours esclaves, prononcèrent que la république se trouvait dans la personne de son chef; et les soins continuels des empereurs aiguisèrent le tranchant de la loi Julia. On peut tolérer le commerce licencieux des deux sexes, parce que c'est un besoin de la nature, ou le défendre, parce qu'il produit des désordres et de la corruption; mais l'infidélité d'une femme nuit à la réputation, à la fortune et à la famille du mari. Le sage Auguste, après avoir réprimé la liberté de la vengeance, soumit cette offense domestique à l'animadversion des lois: il assujettit les coupables à des confiscations et à des amendes considérables, et les relégua pour long-temps ou pour leur vie dans des îles séparées [1]. La religion prononce des peines égales contre l'infidélité de l'époux; mais, l'infidélité de celui-ci ne produisant pas les mêmes effets civils, on ne permettait point à la femme de venger ses injures personnelles [2];

sars, les Sentences de Paul (l. IV, tit. 18-30, p. 497-528 édit. Shulting), le Code Grégorien (Fragment, l. XIX. p. 705, 706, édit. Schulting), la *Collatio legum Mosaïcarum et Romanarum* (tit. I-XV), le Code de Justinien (l. IX), les Pandectes (XLVIII), les Institutes (l. IV, tit. 18), et la version grecque de Théophile (p. 917-926).

1 C'était un tuteur qui avait empoisonné sa pupille. On voit l'atrocité du crime; cependant Suétone (l. IX); met ce châtiment au nombre des actions où Galba se montra *acer*, *vehemens*, *et in delictis coercendis immodicus*.

2 Les *abactores*, ou *abigeatores*, qui chassaient au loin un cheval, deux jumens ou deux bœufs, cinq cochons ou dix chèvres, encouraient une peine capitale. (Paul, *Sent. Recept.*, l. IV, tit. 18, p. 497, 498.) Adrien (*ad Concil. Bœticæ*), plus sévère lorsque le délit est plus fréquent, condamne les criminels *ad gladium*, *ludi damnationem*. (Ulpien, *de Officio proconsulis*, l. VIII; *in collatione legum Mosaïc. et Rom.*, tit. XI, p. 235.)

1 Jusqu'à la publication de Julius Paulus par Schulting (l. II, tit. 26, p. 317-323) on a affirmé et on a cru que les lois Julia décernaient la peine de mort contre l'adultère; et cette méprise est venue d'une fraude ou d'une erreur de Tribonien. Au reste, Lipse devinait la vérité, d'après le récit de Tacite (Annales, II, 50; III, 24; IV, 42), et même d'après l'usage d'Auguste: celui-ci distinguait les faiblesses des femmes de sa famille, qui entraînaient le crime de haute trahison.

2 Dans les cas d'adultère, Sévère borna les droits du mari à une accusation publique. (Code Justinien, liv. IX, tit. 9, loi 1.) Cette faveur accordée au mari n'est peut-être pas injuste, puisque l'infidélité des femmes a des suites bien plus fâcheuses que celle des hommes

et la jurisprudence du Code et des Pandectes ne connaît point la distinction de l'adultère simple et de l'adultère double, si familière et si importante dans la loi canonique. Il est un vice plus odieux, dont la pudeur rejette le nom, et dont la nature abhorre l'idée. Je vais en parler en peu de mots et malgré moi. L'exemple des Étrusques[1] et des Grecs[2] corrompit les premiers Romains : enivrés par la prospérité et la puissance, les plaisirs innocens leur parurent insipides; et le laps du temps et la multitude des coupables abolirent peu à peu la loi Scatinia[3], qu'on avait arrachée de force. Cette loi regardait l'enlèvement et peut-être la séduction d'un jeune homme d'extraction libre comme une injure personnelle, et elle n'infligeait d'autre peine qu'une misérable amende de dix mille sesterces, ou de quatre-vingts livres sterling : il était permis à la chasteté qui résistait ou se vengeait de tuer le ravisseur; et j'aime à croire qu'à Rome ainsi qu'à Athènes, le déserteur volontaire et efféminé de son sexe perdait les honneurs et les droits de citoyen[4]. Mais la sévérité de l'opinion publique ne décourageait pas la pratique du vice : on confondait ce vice qui souillait la nature de l'homme avec les fautes moins graves de la fornication et de l'adultère, et le débauché n'était pas exposé au déshonneur qu'il imprimait sur l'homme ou la femme qui servait à ses honteuses amours. Depuis Catulle jusqu'à Juvénal[1], les poètes montrent assez la corruption de leurs siècles : les gens de loi entreprirent vainement la réforme des mœurs, et on ne remarque de changement qu'à l'époque où le plus vertueux des césars proscrivit le vice contre nature en le déclarant un crime contre la société[2].

Un nouvel esprit de législation, dont les erreurs mêmes sont respectables, se montra dans l'empire avec la religion de Constantin[3]. On regarda les lois de Moïse comme le divin modèle de la justice, et les peines qu'elles décernent furent adaptées par les princes chrétiens aux différens délits contre la morale et la religion. On déclara d'abord que l'adultère était un crime capital : on assimila les faiblesses des deux sexes à l'empoisonnement où à l'assassinat, à la sorcellerie ou au parricide. Ceux qui dans la pédérastie jouaient le rôle passif ou actif furent assujettis aux mêmes peines; et tous les coupables, de condition libre ou de condition servile, furent noyés, décapités ou jetés vivans au milieu des flammes. L'indulgence presque générale sur ce point épargna les adultères; mais une pieuse indignation poursuivait ceux qui aimaient leur sexe : les mœurs impures de la Grèce dominaient toujours dans chaque ville de l'Asie; et le célibat des moines et du clergé fomentaient tous les vices. Justinien diminua du moins la peine de l'infidé-

[1] Timon (l. I) et Théopompe (l. XLIII, *apud Athenæum*, l. XII, p. 517) décrivent le luxe et la débauche des Étrusques : πολυ μεν τοι γε χαιρουσι συνοντες τοις παισι και τοις μειρακιοις. Vers la même époque (A. U. C. 445), les jeunes Romains fréquentaient les écoles de l'Étrurie (Tite-Live, IX, 36.)

[2] Les Perses s'étaient corrompus à la même école : απ Ελληνων μαθοντες παισι μισγονται. (Hérodote, l. I, c. 135.) On ferait une dissertation très-curieuse sur l'introduction du vice contre nature après le temps d'Homère, sur ses progrès chez les Grecs de l'Asie et de l'Europe, sur la véhémence de leurs passions, et le faible prétexte de la vertu et de l'amitié qui amusait les philosophes d'Athènes. Mais *scelera ostendi oportet dum puniuntur, abscondi flagitia.*

[3] Le nom, l'époque et les dispositions de cette loi ont la même incertitude. (Gravina, *Opp.*, p. 432, 433; Heineccius, *Hist. Jur. Rom.*, n° 108; Ernesti, *Clav. Ciceron.*, *in indice legum.*) Mais j'observerai que la *nefanda Venus* de l'honnête Allemand est appelée *aversa* par l'Italien plus poli.

[4] Voyez le discours d'Æschines contre le Catamite Timarchus, *in Reiske* (*orator. græc.*, t. III, p. 21-184).

[1] Les honteux passages se présentent en foule à l'esprit du lecteur qui connaît les auteurs anciens; je me contenterai d'indiquer ici la tranquille réflexion d'Ovide :

Odi concubitus qui non utrumque resolvunt.
Hoc est quod pueri tangar amore minus.

[2] *Ælius Lampride* (*in vit. Heliogabali*, dans l'histoire Aug., p. 112); Aurelius Victor (*in Philip.*); Code Théodos. (l. IX, tit. 7, loi 7), et le commentaire de Godefroy (t. III, p. 63). Théodose abolit les mauvais lieux établis dans les souterrains de Rome, où les deux sexes se prostituaient impunément.

[3] Voyez les lois de Constantin et de ses successeurs contre l'adultère et la sodomie, etc., dans le Code Théodosien (l. XI, tit. 7, loi 7; l. XI, tit. 36, loi 1, 4), et le Code Justinien (l. IX, tit. 9, loi 30, 31. Ces princes parlent le langage de la passion, ainsi que celui de la justice, et ils ont la mauvaise foi d'attribuer aux premiers césars leur propre sévérité.

lité des femmes : on ne condamnait plus l'épouse criminelle qu'à la solitude et à la pénitence, et son mari était maître de la rappeler deux ans après. Le même empereur toutefois se déclara l'ennemi implacable du vice contre nature, et la pureté de ses motifs put à peine excuser la cruauté de ses persécutions [1]. Il donna à ses édits un effet rétroactif, malgré tous les principes de l'équité : seulement il accorda un intervalle de peu de durée à ceux qui viendraient avouer leur crime et demander pardon. L'amputation de la partie coupable, l'insertion de pointes de fer dans les pores et les tubes, dont la sensibilité est extrême, faisaient partie du supplice ; et, pour justifier cette disposition, il s'avisa de dire que les délinquans auraient perdu la main s'ils eussent été convaincus de sacrilége. Dans cet affreux état de douleur et de honte, deux évêques, Isaïe de Rhodes et Alexandre de Diospolis, furent traînés au milieu des rues de Constantinople, tandis qu'un héraut avertissait les ecclésiastiques de profiter de cette grande leçon, et de ne pas souiller la sainteté de leur ministère : ces prélats étaient peut-être innocens. On condamnait à mort ou à l'infamie sur la déposition d'un seul témoin, quelquefois d'un enfant, quelquefois d'un esclave. Les juges présumaient coupables les citoyens de la faction des verts, les riches, et les ennemis de Théodora, et la pédérastie devint le crime de ceux à qui on ne pouvait pas en imputer un autre. Un philosophe français [2] a osé remarquer qu'il reste de l'incertitude sur tout ce qui est secret, et que la tyrannie peut abuser de l'horreur même qu'inspire le vice dont nous parlons : mais il ajoute qu'on doit avoir confiance dans le goût et la raison des hommes ; que la nature saura défendre ses droits ou les reprendre ; et malheureusement son assertion n'est point d'accord avec l'histoire des anciens et les progrès de ce vice [1].

Les citoyens de Rome et d'Athènes avaient, en matière criminelle, l'estimable privilége d'être jugés par leurs pairs [2]. I. L'administration de la justice est la plus ancienne des fonctions exercées par un prince ; les rois de Rome s'en chargèrent, et Tarquin en abusa : sans lois ou sans conseil il prononçait des jugemens arbitraires. Les premiers consuls succédèrent à cette prérogative royale. Le droit d'appel abolit bientôt la juridiction des magistrats, et le tribunal suprême du peuple décida toutes les causes publiques : mais les démocrates effrénés, qui se mettent au-dessus des formes, dédaignent trop souvent les principes inviolables de la justice. La jalousie des plébéiens extermina l'orgueil du despotisme ; et les héros d'Athènes vantèrent quelquefois le bonheur du Perse, dont le sort dépendait du caprice d'un *seul* tyran. De salutaires entraves, mises par le peuple lui-même à ses propres passions, paraissent avoir été en même temps la cause et l'effet de la gravité et de la modération des Romains. Le droit d'accusation était réservé aux magistrats. Le décret des trente-cinq tribus pouvait décerner une amende ; mais une loi fondamentale attribuait la connaissance de tous les délits capitaux à une assemblée des centuries, où le crédit et la fortune dominaient toujours. On

[1] Justinien, Novelles LXXVII, CXXXIV, CXLI; Procope *in Anecdot.*, c. 11-16, avec les notes d'Aleman.; Théophanes, p. 151; Cedrenus, p. 368; Zonaras, l. XIV, p. 64.

[2] Montesquieu (Esprit des lois, l. XII, c. 6), philosophe si recommandable par son génie, concilie les droits de la liberté et de la nature, qui ne devraient jamais être opposés.

[1] Voyez sur la corruption de la Palestine, vingt siècles avant l'ère chrétienne, l'histoire et les lois de Moïse. Diodore de Sicile (t. I, l. V, p. 356) reproche ce vice aux anciens Gaulois : les voyageurs musulmans ou chrétiens l'imputent à la Chine. (Anciennes relations de l'Inde et de la Chine, p. 34, traduites par le père Renaudot et son aigre critique, le père Prémare, Lettres édifiantes, t. XIX, p. 435.) On en accuse les naturels de l'Amérique. (Garcilasso de la Vega, l. III c. 43; et Dictionnaire de Bayle, t. III, p. 88.) Je crois et j'espère que cette peste ne s'est pas répandue parmi les nègres en Afrique.

[2] Charles Sigonius (l. III, *de Judiciis, in Opp*, t. III, p. 679-864) explique, avec beaucoup d'érudition et en style classique, l'importante matière des questions et des jugemens publics à Rome, et on en trouve un précis bien fait dans la République romaine de Beaufort (t. II, l. V, p. 1-121). Ceux qui désirent plus de détails peuvent étudier Noodt (*de Jurisdictione et Imperio, libri duo*, t. I, p. 93-134), Heineccius (*ad Pandect.*, l. I et II; *ad Institut.*, l. IV, tit. 17; *Elementa ad Antiquitat.*) et Gravina (*Opp.*, 230-251).

interposâ des proclamations et des ajournemens multipliés, afin que la prévention et le ressentiment eussent le loisir de se calmer : un augure arrivant à propos, ou l'opposition d'un tribun, annulait toute la procédure ; et ces instructions, devant le peuple, étaient pour l'ordinaire moins formidables à l'innocence qu'utiles au criminel. Mais, d'après cette réunion du pouvoir judiciaire et du pouvoir législatif, on ignorait si l'accusé était absous ou s'il obtenait son pardon ; et, lorsque les orateurs de Rome ou d'Athènes parlaient en faveur d'un illustre client, ils invoquaient la politique et la bienveillance, ainsi que la justice du souverain. 2. L'assemblée des citoyens à chaque accusation devint d'autant plus difficile, que le nombre des citoyens et celui des coupables augmentait sans cesse ; et on adopta l'expédient bien naturel de déléguer la juridiction du peuple aux magistrats en exercice, ou à des inquisiteurs extraordinaires. Dans les premiers temps, ces jugemens publics furent rares. Au commencement du septième siècle de Rome, il fallut établir un tribunal perpétuel : quatre préteurs furent revêtus, pour une année, du droit de juger les graves délits de trahison, d'extorsion, de péculat et de corruption par présens ou par largesses ; Sylla créa de nouveaux préteurs, et étendit leur juridiction sur les crimes qui attentent d'une manière plus directe à la sûreté des individus. Les inquisiteurs préparaient et dirigeaient l'instruction ; mais ils étaient réduits à prononcer l'arrêt de la majorité des juges, qu'on a comparés, avec bien plus de prévention que de vérité, aux jurés de l'Angleterre [1]. Pour remplir cette importante mais incommode fonction de juge, le préteur formait chaque année une liste de citoyens d'une ancienne famille, et respectables par leur conduite. Après bien des discussions, on les tira en nombre égal du sénat, de l'ordre équestre et de la classe du peuple : on en nommait quatre cent cinquante pour les affaires ordinaires ; et les différens rôles ou *décuries* de juges devaient contenir les noms de plusieurs milliers de Romains, qui représentaient l'autorité judiciaire de l'état. Dans chaque cause particulière, on en faisait sortir de l'urne un nombre suffisant ; ils prêtaient serment de demeurer intègres ; la manière d'opiner assurait leur indépendance : le droit de récusation accordé à l'accusé ou à l'accusateur écartait le soupçon de partialité ; et lors du jugement de Milon, quinze juges ayant été récusés de part et d'autre, il n'y eut plus que cinquante-une voix ou tablettes ; les unes absolvaient l'accusé, les autres le condamnaient, et d'autres enfin présumaient son innocence, parce que le délit ne paraissait pas assez prouvé [1]. 2. Le préteur de Rome exerçait une juridiction civile ; et en cette qualité il était vraiment juge et presque législateur. Mais, dès qu'il avait déterminé la nature de l'action, il se donnait souvent un délégué, qu'il chargeait de la décision du fait. Le nombre des actions juridiques augmenta, et le tribunal des centumvirs, qu'il présidait, acquit plus de crédit et plus de réputation. Mais, soit qu'il agît seul, ou de l'avis de ses conseils, il y avait peu de danger à revêtir des pouvoirs les plus absolus un magistrat que le peuple choisissait chaque année. Les règles et les précautions établies par la liberté ont demandé quelques détails : la marche du despotisme et simple est inanimée. Avant le siècle de Justinien, ou peut-être de Dioclétien, les décuries des juges de Rome n'offraient plus qu'un vain titre : on pouvait recevoir ou dédaigner l'humble avis des assesseurs ; et un seul magistrat, élevé ou chassé d'après le caprice de l'empereur, exerçait la juridiction civile et criminelle dans chaque tribunal.

Un Romain accusé d'un crime capital était le maître de prévenir son arrêt en s'exilant ou en se donnant la mort. On présumait son innocence, et on le laissait en liberté, jus-

[1] Ces fonctions de juges ou de jurés formèrent à Rome et forment en Angleterre un devoir passager, et non pas une magistrature ou une profession ; mais l'unanimité des suffrages est particulière aux lois de la Grande-Bretagne, qui exposent les jurés à un genre de torture dont on a affranchi les criminels.

[1] Nous devons ce fait intéressant à un fragment d'Asconius Pedianus, qui vivait sous le règne de Tibère. La perte de ses commentaires sur les Oraisons de Cicéron nous a privé, d'un fonds précieux de connaissances historiques ou relatives aux lois.

qu'à ce que son crime fût prouvé d'une manière légale : tant qu'on n'avait pas compté et déclaré l'opinion de la dernière centurie, il pouvait se retirer en paix dans quelqu'une des villes alliées de l'Italie, de la Grèce ou de l'Asie [1]. Sa réputation et sa fortune demeuraient intactes, du moins pour ses enfans, par cette mort civile; et des plaisirs raisonnables ou sensuels lui offraient encore une sorte de bonheur, si son esprit, accoutumé au fracas et à l'ambition de Rome, ne s'ennuyait pas de l'uniformité et du silence de Rhodes et d'Athènes. On avait besoin de plus d'intrépidité pour se soustraire à la tyrannie des Césars. Mais les maximes des stoïciens, l'exemple des plus braves d'entre les Romains, et les encouragemens que la loi donnait au suicide, rendaient cette intrépidité familière. On exposait après leur mort, d'une manière ignominieuse, les criminels condamnés par les juges; et, ce qui était un mal plus réel, on confisquait leurs biens, et on réduisait ainsi leurs enfans à la misère. Lorsque les victimes de Tibère et de Néron anticipaient le décret du prince ou du sénat, le public donnait des éloges à leur courage et à leur diligence; on leur accordait les honneurs de la sépulture, et leurs testamens étaient valides [2]. Il paraît que l'avarice et la cruauté recherchées de Domitien les privèrent de cette consolation, et que la clémence des Antonins eux-mêmes la leur refusa. Une mort volontaire qui, dans une affaire capitale, survenait entre l'accusation et l'arrêt, était regardée comme un aveu du crime, et le fisc inhumain saisissait les dépouilles du mort [3]. Au reste, les gens de loi ont toujours respecté le droit que donne la nature à un citoyen de disposer de sa vie; et la peine flétrissante qu'imagina Tarquin [1] pour contenir le désespoir de ses sujets ne fut ni rétablie ni imitée par les tyrans qui lui succédèrent. Toutes les autorités de ce monde ne peuvent rien sur celui qui a résolu de mourir, et la crainte d'une vie future peut seule arrêter son bras. Virgile met les suicides au nombre des infortunés plutôt que des coupables [2]; et l'enfer des poètes ne peut influer sérieusement sur la foi ou la conduite des hommes. Mais les préceptes de l'Évangile et ceux de l'église ont à la longue chargé d'une pieuse servitude l'esprit des chrétiens; et ils obligent à attendre, sans murmurer, le dernier trait de la maladie et le dernier coup du bourreau.

Les lois pénales occupent peu d'espace dans les soixante-deux livres du Code et des Pandectes; et les tribunaux décident de la vie et de la mort d'un citoyen, avec moins de circonspection et de délai qu'ils ne prononcent sur les questions journalières relatives à un contrat ou à un héritage. D'abord il est urgent de maintenir le pacte de la société; ensuite cette distinction singulière dérive de la nature de la jurisprudence criminelle et de celle de la jurisprudence civile. Nos devoirs envers l'état sont simples et uniformes: la loi d'après laquelle on condamne un citoyen n'est pas gravée seulement sur le marbre et l'airain, mais dans le cœur du coupable, et la certitude d'un seul fait prouve ordinairement son crime. Mais nos devoirs réciproques sont très-variés et même infinis: des injures, des bienfaits et des promesses, créent, annulent ou modifient nos obligations; et l'interprétation des contrats ou des

[1] Polybe, l. VI, p. 645. L'étendue de l'empire et des lieux où l'on jouissait des droits de citoyens de Rome obligeait l'exilé à chercher une retraite plus éloignée.

[2] « Qui de se statuebant, humabantur corpora, manebant testamenta; pretium festinandi. » (Tacite, Annales VI, 25, avec les notes de Juste-Lipse.)

[3] Julius Paulus, *Sentent. Recept.*, l. V, tit. 12, p. 476; les Pandectes, l. XLVIII, tit. 21; le Code, l. IX, tit. 50; Bynkershoek, t. I, p. 59; *Observat. J. C. R.*, IV, 4. Montesquieu (Esprit des lois, l. XXIX, c. 9) marque les restrictions civiles de la liberté et les priviléges des suicides. Les peines qu'on leur infligea furent inventées dans un temps postérieur, où le despotisme confondit tout.

[1] Pline, Hist. nat. XXXVI, 24. Lorsque Tarquin fatigua ses sujets en bâtissant la capitale, le désespoir porta plusieurs ouvriers à se donner la mort; il fit clouer leurs cadavres sur une croix.

[2] La ressemblance d'une mort violente et d'une mort prématurée a déterminé Virgile (Énéide, VI, 434-439) à confondre les suicides et les enfans, ceux qui meurent d'amour et les personnes injustement condamnées. Heyne, le meilleur de ses éditeurs, ne sait comment expliquer les idées ou le système de jurisprudence du poète romain sur cet objet.

actes de dernière volonté, que dictent souvent la fraude ou l'ignorance, offrent à la sagacité du juge un exercice bien long et bien laborieux. L'étendue du commerce et de l'empire multiplient les affaires de la vie; et la résidence des plaideurs dans les provinces éloignées entraîne des incertitudes, des délais et des appels inévitables de la juridiction du lieu à celle du magistrat suprême. Justinien, empereur de Constantinople et de l'Orient, se trouvait, d'après la loi, le successeur du berger du Latium qui avait établi une colonie sur les bords du Tibre. Dans une période de treize siècles, les lois n'avaient suivi qu'à regret les changemens survenus dans la constitution et les mœurs; et le désir estimable en lui-même de concilier les anciens noms et les institutions récentes, détruisit l'harmonie et agrandit les conséquences d'un système obscur, et plein d'irrégularités sans nombre. Les lois, qui excusent dans tous les cas l'ignorance des sujets, avouent elles-mêmes leur imperfection: la jurisprudence civile, telle qu'elle fut abrégée par Justinien, demeura une science mystérieuse et l'objet d'un commerce utile, et la secrète industrie des praticiens épaissit les ténèbres de cette étude déjà trop embrouillée. Les frais du procès excédaient quelquefois la valeur de la chose qu'on réclamait devant les tribunaux; et la pauvreté ou la sagesse de ceux qui avaient des prétentions à former abandonnaient quelquefois les droits les plus clairs. Une justice si coûteuse pouvait diminuer l'esprit de chicane; mais cette inégalité d'avantages ne sert qu'à augmenter l'influence des riches et aggraver la misère du pauvre. Des exceptions dilatoires et dispendieuses donnent au riche plaideur un avantage plus sûr que celui qu'il pouvait espérer en corrompant son juge. L'expérience d'un abus dont notre siècle et l'Angleterre elle-même ne sont pas exempts, révolte les âmes généreuses; et quelquefois, dans un mouvement d'indignation, on forme le vœu peu réfléchi que notre laborieuse jurisprudence soit remplacée par les décrets sommaires d'un cadi turc. Après quelque méditation, on s'aperçoit bientôt qu'on a besoin de ces formes et de ces délais pour défendre la personne et la propriété du citoyen; que l'autorité arbitraire des juges est le premier instrument de la tyrannie, et que les lois d'un peuple libre doivent prévoir et décider toutes les questions qui semblent devoir s'élever dans l'exercice du pouvoir et les transactions de l'industrie. Mais le gouvernement de Justinien réunissait les maux de la liberté et de la servitude, et les Romains furent accablés tout à la fois par la multiplicité des lois, et par la volonté despotique de leur maître.

CHAPITRE XLV.

Règne de Justin-le-Jeune. — Ambassade des Avars. — Leur établissement sur les bords du Danube. — Conquête de l'Italie par les Lombards. — Adoption et règne de Tibère. — Règne de Maurice. — État de l'Italie sous les Lombards et les exarques de Ravenne. — Embarras et misère de Rome. — Caractère et pontificat de Grégoire I[er].

Durant les dernières années de Justinien, sa tête affaiblie se livra à des contemplations célestes, et il négligea les affaires de ce monde. Ses sujets étaient fatigués d'un si long règne; mais tous les hommes réfléchis craignaient le moment de sa mort, qui pouvait remplir la capitale de séditions, et plonger l'empire dans une guerre civile. Ce monarque, sans enfans, avait sept neveux [1], fils ou petits-fils de son frère et de sa sœur; on les avait élevés avec toute la pompe des cours; on les avait vus dans les provinces et les armées revêtus du commandement; on connaissait leur caractère; leurs partisans étaient pleins de zèle; et, le vieillard jaloux différant toujours de déclarer son successeur, chacun d'eux espérait succéder à son oncle. Il mourut dans son palais, après un règne de trente-huit ans; et les amis de Justin, fils de Vigilantia [2], profitè-

[1] Voyez ce qui a rapport à la famille de Justin et de Justinien, dans les *Familiæ Byzantinæ* de Ducange (p. 89-101); Ludewig (*in Vit. Justiniani*, p. 131) et Heineccius (*Hist. Jur. Rom.*, p. 374), pleins d'un respect superstitieux pour le prince à qui on doit ces lois qu'ils étudiaient tous les jours, ont depuis développé la généalogie de leur empereur favori.

[2] Dans le récit de l'avénement au trône de Justin, j'ai traduit en prose les huit cents vers des deux premiers livres de Corippe, *de Laudibus Justini* (*Appendix Hist. Byzant.*, p. 401-416. Rome, 1777.)

rent de l'instant décisif. Vers le milieu de la nuit, sa maison est éveillée par un assez grand nombre de gens qui frappaient à la porte ; ils demandent à entrer, et on le leur permet, parce qu'ils se disent les principaux membres du sénat. Ces députés annoncent l'important secret de la mort de l'empereur ; ils racontent ou peut-être ils supposent que Justinien, avant d'expirer, a choisi pour son successeur celui de ses neveux qui est le plus chéri et qui a le plus de mérite, et ils supplient Justin de prévenir les désordres de la multitude, si elle s'aperçoit au point du jour qu'elle n'a point de maître. Justin, après avoir composé son visage, montre de la surprise, de la douleur et de la modestie, et se soumet aux volontés du sénat, selon l'avis de Sophie son épouse. On le conduit au palais à la hâte et en silence ; les gardes saluent leur nouveau souverain ; et à l'instant même les cérémonies martiales et religieuses de son couronnement s'accomplissent. On lui met les brodequins rouges, la tunique blanche et la robe de pourpre qui formaient le costume de l'empereur. Un soldat, dont tant de précipitation fit la fortune, lui plaça le hausse-col et Justin le créa tout de suite tribun ; quatre hommes robustes l'élevèrent sur un bouclier ; il s'y tint debout pour recevoir l'adoration de ses sujets et la bénédiction du patriarche, qui s'empressant de poser le diadème sur la tête d'un prince orthodoxe, sanctifia leur choix. L'Hippodrome était déjà rempli de monde ; et, dès que l'empereur se montra sur son trône, on entendit de toutes parts les acclamations de la faction des bleus et des verts. Justin harangua le sénat et le peuple ; il promit de réformer les abus qui avaient déshonoré la vieillesse de son prédécesseur ; il débita les maximes d'une administration juste et bienfaisante, et déclara qu'aux Kalendes de janvier [1], dont on n'était pas éloigné, il ferait revivre dans sa personne le nom et la libéralité d'un consul romain. Le paiement des dettes de son oncle donna une grande preuve de sa bonne foi et de sa générosité : une longue file de porte-faix, chargés de sacs remplis d'or, s'avança au milieu de l'Hippodrome, et les créanciers de Justinien, qui ne conservaient plus d'espoir, reçurent comme un don volontaire ce paiement bien juste en lui-même. Moins de trois ans après, l'impératrice Sophie imita et surpassa son exemple : elle délivra une foule de citoyens indigens de la misère où les dettes et les usuriers les tenaient plongés : cette espèce de bienfaisance mérite d'autant plus d'éloges, qu'elle rend le bonheur à des familles arrivées au dernier dégré de l'infortune ; mais aussi la bonté du prince est facilement trompée par les dissipateurs et les fripons [1].

Le septième jour de son règne, Justin donna audience aux ambassadeurs des Avars ; et, pour frapper les barbares d'étonnement, de respect et de terreur, on eut soin de rendre cette cérémonie très-pompeuse. Les cours spacieuses et les longs portiques qu'il y avait de la porte à l'intérieur du palais offraient de tous côtés les grands casques et les boucliers dorés des gardes : ceux-ci présentèrent leurs piques et leurs haches de bataille avec plus de confiance qu'ils ne l'auraient fait un jour de combat. Les officiers qui exerçaient le pouvoir ou qui accompagnaient la personne du prince avaient leurs vêtemens les plus riches, et se trouvaient placés selon l'ordre militaire et civil de la hiérarchie. Lorsqu'on leva le voile du sanctuaire ; les ambassadeurs aperçurent le trône de l'empereur d'Orient ; il était assis sous un dais que soutenaient quatre colonnes et que surmontait une figure de la victoire. Dans les premiers momens de leur surprise, ils se soumirent à la servile adoration de la cour de Bysance ; mais, du moment où ils se furent relevés, Targitius, leur chef, s'exprima avec toute la liberté et la fierté d'un barbare. Son interprète fit valoir la grandeur du chagan, dont la clémence permettait aux royaumes du midi d'exister, dont les sujets victorieux avaient traversé les rivières glacées

[1] On est étonné que Pagi (*Critica in Annal. Baron.*, t. II, p. 639), sur la foi de quelques chroniques, ait voulu contredire le texte clair et décisif de Corippe (*Vicina Dona*, l. II, 354 ; *Vicina Dies*, l. IV) et ne placer le consulat de Justin qu'à l'année 567.

[1] Théophanes, *Chronograph.*, p. 205. Il est inutile d'alléguer le témoignage de Cedrenus et de Zonaras, lorsqu'ils ne sont que des compilateurs.

de la Scythie, et couvraient alors les bords du Danube de leurs innombrables tentes. Justinien avait cultivé à grands frais, par des largesses annuelles, l'amitié du chagan, et les ennemis de Rome avaient respecté les alliés des Avars. Les mêmes motifs de prudence excitaient son neveu à prendre cette libéralité pour modèle, et à acheter la paix d'un peuple invincible, qui excellait dans la guerre et qui en faisait ses délices. Sa réponse cependant fut aussi fière que le discours des ambassadeurs : le Dieu des chrétiens, l'antique gloire de Rome, et les triomphes récens de Justinien, lui inspiraient de la confiance. « L'empire, leur dit-il, est » rempli d'hommes et de chevaux, et il a » des armes en assez grand nombre pour dé» fendre ses frontières et châtier les barba» res. Vous nous offrez des secours, vous » nous menacez de la guerre : nous mépri» sons votre inimitié et vos secours. Les » vainqueurs des Avars sollicitent notre al» liance; craindrons-nous un peuple d'exilés » qui prend la fuite devant eux [1]? Mon oncle » d'après vos humbles supplications, ac» corda des largesses à votre misère, et je » veux vous rendre un service plus impor» tant; je vous ferai connaître votre faiblesse. » Éloignez-vous de ma présence : la vie des » ambassadeurs est en sûreté; et, si vous re» venez me demander pardon, vous goûte» rez peut-être les fruits de ma bienveil» lance [2]. » Sur le récit de ses ambassadeurs, le chagan redouta la fermeté apparente d'un empereur romain dont il ignorait le caractère et les ressources. Au lieu de faire la guerre à l'empire d'Orient selon ses menaces, il marcha dans les contrées pauvres et sauvages de la Germanie qui obéissaient aux Francs. Il consentit à se retirer après deux batailles, dont l'issue fut incertaine; son camp éprouvait une disette; et le roi d'Austrasie eut la générosité de lui envoyer des grains et du bétail [1]. Toutes ces espérances trompées rabaissaient l'orgueil des Avars, et leur puissance se serait évanouie au milieu des déserts du pays des Sarmates, si l'alliance d'Alboin, roi des Lombards, n'eût pas offert un nouvel objet à leur valeur, et un établissement fixe à cette nation qui se trouvait à la fin de ses succès.

[1] Corippe, l. III, 398. Il s'agit incontestablement des Turcs vainqueurs des Avars; mais le mot *Scultor* ne paraît pas avoir de sens; et le seul manuscrit de Corippe, d'après lequel on a publié la première édition de cet écrivain (1581, *apud Plantin*) ne se trouve plus. Le dernier éditeur, Foggini de Rome, a mis à la place le mot *Soldan;* mais les raisons qu'allègue Ducange (Joinville, *Dissertat.*, XVI, p. 238-240) pour prouver que les Turcs et les Persans ont employé ce titre de très-bonne heure, sont faibles ou équivoques; et je suis plus disposé en faveur de d'Herbelot (Bibliot. Orient., p. 825), qui donne à ce mot une origine arabe et chaldéenne, et qui le fait commencer au onzième siècle, époque où le calife de Bagdad l'accorda à Mahmud, prince de Gazna et vainqueur de l'Inde.

[2] Comparez sur ces discours les vers de Corippe (l. III, 251-401) avec la prose de Ménandre (*Excerpt. Legation.*, p. 102, 103). Leur diversité prouve qu'ils n'ont pas copié un écrivain antérieur, et leur ressemblance qu'ils ont puisé à la même source.

Au temps où Alboin servait sous les drapeaux de son père, il rencontra, au milieu d'une bataille, le prince des Gépides, son rival, et le perça de sa lance. Les Lombards, frappés de cet exploit, demandèrent à son père, par des acclamations unanimes, que le jeune héros, qui avait partagé les dangers du combat, pût assister au banquet de la victoire. « Vous n'avez pas oublié, leur ré» pondit l'inflexible Audoin, les sages cou» tumes de nos aïeux : quel que soit le mé» rite d'un prince, il ne peut s'asseoir à la » table de son père sans avoir été armé de » la main d'un roi étranger. » Alboin se soumit avec respect aux institutions de son pays; mais il choisit quarante guerriers, et se rendit hardiment à la cour de Turisund, roi des Gépides, qui embrassa le meurtrier de son fils, et le traita selon les lois de l'hospitalité. Au milieu d'un repas où Alboin occupait la place du jeune prince qu'il avait tué, un tendre souvenir vint frapper Turisund. Celui-ci, plein d'indignation, dit en soupirant : » Que cette place m'est chère! mais combien » je déteste celui qui l'occupe! » Sa douleur fit éclater le ressentiment national des Gépides; et Cunimund, son dernier fils, échauffé

[1] Voyez sur la guerre des Avars contre les Austrasiens, Ménandre (*Excerpt. legat.*, p. 110), Grégoire de Tours (*Hist. Franc.*, l. IV, c. 29), et Paul le Diacre (*de Gest. Langobard.*, l. II, c. 10).

par le vin ou par la tendresse, voulut se livrer à la vengeance. « Les Lombards, dit-il » avec grossièreté, ont la figure et l'odeur » des jumens de nos plaines de Sarmatie. » Cette insulte faisait allusion aux bandelettes qui enveloppaient leurs jambes. « Fais un » autre rapprochement, s'écria un Lombard » entraîné par son audace, tes concitoyens » ont senti la force des coups de pied des » gens de ma nation : va reconnaître la plaine » d'Asfeld, cherches-y les ossemens de ton » frère : ils s'y trouvent confondus avec ceux » des plus vils animaux. » Les Gépides se levèrent avec fureur, et l'intrépide Alboin et ses quarante guerriers mirent l'épée à la main. L'intervention de Turisund apaisa le tumulte. Il sauva son honneur et la vie de son hôte; et, après lui avoir donné solennellement l'investiture des armes, il le renvoya avec les vêtemens ensanglantés de son fils, noble présent d'un père affligé. Alboin revint en triomphe; et les Lombards, qui célébraient son incomparable valeur, ne purent refuser des éloges aux vertus d'un ennemi [1]. Il paraît qu'il vit, durant ce voyage extraordinaire, la fille de Cunimund, lequel, bientôt après, monta sur le trône des Gépides. Elle s'appelait Rosamonde, nom bien convenable à une belle femme, et dont les écrivains de l'Angleterre font un grand usage dans les contes amoureux. Alboin, devenu roi des Lombards, devait épouser la petite-fille de Clovis; mais les liens de la bonne foi et de la politique cédèrent bientôt à l'espoir de jouir de la belle Rosamonde, et d'insulter sa famille et sa nation. Il employa sans succès l'art de la persuasion; mais son impatiente ardeur, à l'aide de la force et de la ruse, lui procura l'objet de ses désirs. Il prévoyait que la guerre serait la suite de cet attentat, il la désirait; et les Lombards ne purent soutenir l'attaque furieuse des Gépides qu'appuyait une armée romaine. Ils répondirent avec mépris à Alboin qui offrait d'épouser Rosamonde; il se vit contraint d'abandonner sa proie, et de partager le déshonneur qu'il avait imprimé sur la maison de Cunimund [1].

Lorsque des injures particulières enveniment une querelle publique, les coups qui ne sont pas mortels ou décisifs ne produisent qu'une trêve de peu de durée, pendant laquelle on aiguise ses armes pour combattre de nouveau. Alboin n'ayant pas assez de force pour satisfaire son amour, son ambition et sa vengeance implora les secours du chagan; et les raisons qu'il fit valoir montrent l'art et la politique des barbares. Il dit qu'en attaquant les Gépides il avait eu le dessein d'anéantir un peuple que son alliance avec l'empire romain, rendait l'ennemi commun des nations et l'ennemi personnel du chagan; que la réunion de l'armée des Avars et de celle des Lombards assurerait la victoire; que la récompense de ces travaux serait infinie; que le Danube, l'Èbre, l'Italie et Constantinople se trouveraient exposés sans barrière à leurs armées invincibles; mais que, si le chagan hésitait ou différait à prévenir l'exécution des odieux projets des Romains, l'esprit impérieux qui avait insulté les Avars les poursuivrait jusqu'aux extrémités de la terre. Le chagan écouta avec froideur et avec dédain ces raisons spécieuses; il retint dans son camp les ambassadeurs d'Alboin; il prolongea la négociation, et allégua successivement son défaut d'inclination et son défaut de moyens pour une si grande entreprise. Il déclara enfin le prix qu'il mettait à cette alliance; il demanda que les Lombards lui payassent sur-le-champ la dîme de leurs troupeaux; que les dépouilles et les captifs fussent partagés également; mais que les terres des Gépides appartinssent aux Avars d'une manière exclusive. Alboin, dominé par ses passions, ne balança point à souscrire à des conditions si rigoureuses; et Justin, reprochant aux Gépides de l'ingratitude et de la perfidie, abandonna ce peuple incorrigible à sa destinée, et demeura tranquille spectateur de cette

[1] Paul Warnefrid, diacre de Frioul, *de Gest. Langobard.*, l. I, c. 23, 24. Ses tableaux des mœurs nationales, quoique grossièrement esquissés, sont plus animés et plus fidèles que ceux de Bède ou de Grégoire de Tours.

[1] Cette histoire est racontée en détail par un imposteur (Théophylact. Simocat., l. VI, c. 10.) Mais cet imposteur a eu l'adresse d'établir ses fictions sur des faits publics et notoires.

lutte inégale. Le désespoir de Cunimund était d'autant plus dangereux, que ce prince avait beaucoup d'ardeur. Il apprit que les Avars se trouvaient sur son territoire; et, convaincu qu'après la défaite des Lombards il repousserait aisément ces étrangers, il marcha d'abord contre l'implacable ennemi de son nom et de sa famille. Mais l'intrépidité des Gépides ne leur valut qu'une mort honorable. Les plus braves d'entre eux furent tués dans les combats; la tête de Cunimund fut apportée au roi des Lombards; et, pour rassasier sa haine, ou suivre une coutume barbare de son pays, il fit monter son crâne en forme de coupe [1]. Après cette victoire rien ne pouvait plus contenir les alliés, et ils exécutèrent avec fidélité les articles de leur convention [2]. Une colonie de Scythes s'établit sans obstacles dans les belles contrées de la Valachie, de la Moldavie, de la Transylvanie et de la portion de la Hongrie qui est au-delà du Danube, et le règne des chagans dans la Dacie subsista avec splendeur plus de deux cent trente ans. La nation des Gépides disparut; mais, lors du partage des captifs, les esclaves qui tombèrent au pouvoir des Avars furent moins heureux que ceux qui eurent les Lombards pour maîtres: la générosité de ceux-ci adoptait un ennemi valeureux, et leur liberté se trouvait incompatible avec une tyrannie froide et réfléchie. La moitié du butin introduisit dans le camp des Lombards plus de richesses qu'ils n'en pouvaient compter par les lents et grossiers calculs de leur arithmétique. On détermina ou on força la belle Rosamonde à reconnaître les droits de l'amant que favorisait la victoire, et la fille de Cunimund parut oublier des crimes qu'on pouvait imputer à ses charmes.

[1] Il paraît, d'après les remarques de Strabon, de Pline et d'Ammien Marcellin, que c'était un usage commun chez les tribus des Scythes. (Muratori, *Script. rer. Italicar.*, t. I, p. 424.) Les chevelures de l'Amérique septentrionale sont aussi des trophées de valeur; les Lombards conservèrent plus de deux siècles le crâne de Cunimund; et Paul lui-même fut du festin, durant lequel le duc Ratchis exposa cette coupe à la vue de chacun des convives (l. II, c. 28).

[2] Paul, l. I, c. 27; Ménandre, *in Excerpt. legat.*, p. 110, 111.

La destruction d'un puissant royaume établit la gloire d'Alboin. Au temps de Charlemagne, les Bavarois, les Saxons et les autres tribus qui parlaient la langue teutonique, chantaient encore des ballades, qui rappelaient les vertus héroïques, la valeur, la générosité et la fortune du roi des Lombards [1]. Mais son ambition n'était pas satisfaite, et le vainqueur des Gépides convoita les fertiles rivages du Pô et du Tibre. Quinze ans auparavant, ses sujets, alliés de Narsès, avaient visité l'agréable Italie: ils se souvenaient de ses montagnes, de ses rivières et de ses grands chemins: le bruit de leur succès, peut-être la vue du butin qu'ils avaient rapporté, donnait à la génération d'alors un vif désir d'aller dans cette riche contrée. La valeur et l'éloquence d'Alboin échauffèrent leurs désirs; et on assure que, pour faire plus d'impression sur eux, il ordonna de servir dans un banquet des fruits d'une extrême beauté et d'un goût exquis, en les avertissant que c'étaient les productions spontanées de ce pays, qu'il fallait appeler le Jardin de l'univers. Dès qu'il eut arboré son étendard, les jeunes gens de la Germanie et de la Scythie se joignirent à ses troupes. Les robustes paysans de la Norique et de la Pannonie avaient repris les mœurs des barbares; et on peut suivre la trace des Gépides, des Bulgares, des Sarmates et des Bavarois dans les provinces de l'Italie [2]. Les Saxons étaient d'anciens alliés des Lombards, et vingt mille de leurs guerriers, suivis de leurs femmes et de leurs enfans, acceptèrent l'invitation d'Al-

[1] « Ut hactenus etiam tam apud Bajoariorum gentem, » quam et Saxonum sed et alios ejusdem linguæ homi- » nes... in eorum carminibus celebretur. » (Paul, l. I, c. 27.) Il mourut, A. D. 799. (Muratori, *in Præfat.*, t. I, p. 397.) Ces chansons des Germains, dont quelques-unes pouvaient remonter au temps de Tacite (*de Morib. Germ.*, c. 2), furent compilées et transcrites par Charlemagne. « Barbara et antiquissima carmina, quibus vete- » rum regum actus et bella canebantur scripsit memoriæ- » que mandavit. » (Eginhard, *in vit. Car. Magn.*, c. 29, p. 130, 131.) Les poèmes dont Goldast fait l'éloge (*Animadvers. ad Eginard*, p. 207) paraissent être des romans modernes, qui ne sont dignes que du mépris.

[2] Paul (l. II, c. 6-26) parle des autres nations. Muratori (*Antichità Italiane*, t. I, Dissert., I, p. 4) a découvert un village des Bavarois à trois milles de Modène.

boin. Leur bravoure contribua à ses succès; mais tel était le nombre de ses troupes, qu'on s'y apercevait peu de leur présence ou de leur absence. Chacun y exerçait librement sa religion. Le roi des Lombards avait été élevé dans l'hérésie d'Arius. On permettait aux catholiques de prier dans leurs églises pour sa conversion, tandis que les barbares sacrifiaient une chèvre, ou peut-être un captif, aux dieux de leurs ancêtres [1]. Les Lombards et leurs alliés étaient également attachés à un chef qui avait toutes les vertus et tous les vices d'un héros sauvage, et dont la vigilance avait préparé un immense magasin d'armes offensives et défensives. Tout ce que les Lombards purent emporter de leurs richesses suivait l'armée; ils abandonnèrent joyeusement leurs terres aux Avars, d'après une promesse solennelle, faite et reçue sans sourire, que, s'ils échouaient dans la conquête de l'Italie, ils rentreraient dans leurs anciennes possessions.

Ils n'auraient peut-être pas réussi s'ils eussent eu à combattre Narsès, et les vieux guerriers d'Alboin, qui avaient eu part à la victoire de ce général romain sur les Goths, se seraient présentés avec répugnance contre un ennemi qu'ils redoutaient et qu'ils estimaient. Mais la faiblesse de la cour de Bysance fut utile aux barbares; et ce fut pour la ruine de l'Italie que l'empereur écouta une fois les plaintes de ses sujets. L'avarice souillait les vertus de Narsès; et, durant les quinze années qu'il gouverna l'Italie, il accumula une somme d'or et d'argent qui excédait la modération d'une fortune privée. Son administration fut tyrannique, ou n'eut point la faveur du peuple; et les députés de Rome à Constantinople énoncèrent avec liberté le mécontentement général. Ils déclarèrent à haute voix que leur servitude sous les Goths avait été plus supportable que le despotisme d'un eunuque grec; et que, si on ne déposait pas sur-le-champ leur tyran, ils travailleraient à leur bonheur en se choisissant un maître. L'envie et la calomnie, qui avaient triomphé depuis peu du mérite de Bélisaire, surent accroître cette crainte d'une révolte. Un nouvel exarque, Longin, remplaça le vainqueur de l'Italie; et l'impératrice Sophie l'instruisit, d'une manière insultante, des motifs qui la déterminaient à son rappel. Elle lui écrivit. « Qu'il devait laisser à des » *hommes* l'exercice des armes, et revenir » dans la place qui lui convenait parmi les » filles du palais, où on mettrait de nouveau » une quenouille dans sa main. » On dit que le héros indigné fit cette réponse : « Mes fils » seront tissus de manière qu'elle ne les effi» lera pas aisément. » Au lieu d'aller, comme un esclave et comme une victime, à la porte du palais de Bysance, il se retira à Naples, d'où, si l'on en croit les assertions de ses contemporains, il excita les Lombards à punir l'ingratitude du prince et du peuple [1]. Mais les passions du peuple sont furieuses et mobiles, et les Romains ne tardèrent pas à se souvenir du mérite de ce brave général, dont ils redoutaient la colère. Le pape, qui alla trouver Narsès à Naples fit accepter leur repentir; et Narsès paraissant plus modéré, et prenant un ton plus soumis, consentit à fixer sa résidence au Capitole. Il mourut dans une extrême vieillesse [2]; et toutefois sa mort fut prématurée, puisque son génie seul pouvait réparer la fatale erreur de ses dernières années. La réalité ou le bruit d'une conspiration désarma et désunit les Italiens. Les soldats s'étaient montrés favorables à leur général,

[1] Grégoire le Romain (Dialog., l. III, c. 27, 28; apud Baron., Annal. Ecclés., A. D. 579, n° 10) suppose qu'ils adoraient aussi la chèvre. Je ne connais qu'une religion où le dieu soit en même temps la victime.

[1] Les reproches que le diacre Paul (l. II, c. 5) fait à Narsès peuvent être sans fondement; mais les meilleurs critiques rejettent la faible apologie qu'a publiée le cardinal Baronius (Annal. Ecclés., A. D. 567, n° 8-12). J'indiquerai parmi ces critiques Pagi (t. II, p. 639, 640), Muratori (*Annali d'Italia*, t. V, p. 160-163), et les derniers éditeurs, Horace Blancus (*Script. Rerum Italic.*, t. I, p. 427, 428), et Philippe Argelatus (*Sigon. Opera*, t. II, p. 11, 12). Il est clair que le Narsès qui assista au couronnement de Justin (*Corippus*, l. III, 221) était une autre personne du même nom.

[2] Paul (l. II, c. 11), Anastase (*in Vit. Johan.*, III, p. 43), et Agnellus (*Liber Pontifical. Raven. in Script. Rer. Italic.*, t. II, part. I, p. 114-124), font mention de la mort de Narsès. Mais je ne puis croire, avec Agnellus, que ce général fût âgé de quatre vingt-quinze ans. Est-il probable qu'il fût âgé de quatre-vingts ans lors de ses derniers exploits?

et ils déplorèrent sa perte. Ils n'entendaient pas parler de leur nouvel exarque, et Longin ignorait aussi l'état de l'armée et des provinces. L'année précédente, la peste et la famine avaient désolé l'Italie; et le peuple mécontent attribuait les calamités de la nature aux crimes ou à l'imprudence de ses administrateurs [1].

Quels que fussent les motifs de sa sécurité, Alboin comptait bien ne pas trouver une armée romaine devant lui. Lorsqu'il fut au sommet des Alpes Juliennes, il regarda avec avidité et avec mépris ces fertiles plaines auxquelles ses victoires ont donné le nom de *Lombardie*. Un commandant fidèle et une troupe choisie furent placés par lui au Forum Julii, le Frioul de la géographie moderne, et gardaient les défilés des montagnes. La force de Pavie en imposa aux Lombards, et ils écoutèrent les prières des Trévisans: leurs hordes, chargées d'un lourd bagage, vinrent occuper le palais et la ville de Vérone; et, six mois après son départ de Pannonie, Alboin investit avec toute son armée Milan, qui renaissait de ses cendres. La terreur le précédait; il trouvait déserts les cantons où il portait ses pas; il en faisait une effrayante solitude; et les pusillanimes Italiens le jugeaient invincible, sans vouloir s'en assurer par leur expérience. On les voyait, dans leur effroi, se réfugier au milieu des lacs, des rochers et des marais, avec quelques débris de leurs richesses, et ils différaient ainsi le moment de leur servitude. Paulin, patriarche d'Aquilée, retira ses trésors sacrés et profanes dans l'île de Grado [2]; et la république naissante de Venise, qui s'enrichissait des calamités publiques, adopta ses successeurs. Honorat remplissait le siége de saint Ambroise : il avait eu la simplicité de souscrire à la capitulation qu'on lui proposa; et le perfide Alboin chassa bientôt de Milan l'archevêque, le clergé et les nobles, qui cherchèrent un asile dans les remparts moins accessibles de Gènes, sur la côte de la mer. Le courage des habitans était soutenu par la facilité de recevoir des vivres, l'espoir d'être secourus et les moyens de prendre la fuite; mais, des collines du Tyrol aux portes de Ravenne et de Rome, les Lombards s'approprièrent l'intérieur de l'Italie, sans livrer une bataille et sans former un siége. La soumission du peuple détermina le barbare à revêtir le caractère de légitime souverain, et l'exarque, se voyant hors d'état de résister, alla annoncer à l'empereur Justin la perte rapide et irréparable de ses provinces et de ses villes [1]. Une place que les Goths avaient fortifiée avec soin arrêta les progrès du conquérant; et, tandis que des détachemens de Lombards subjuguaient le reste de l'Italie, le camp du roi demeura plus de trois ans devant la porte occidentale de *Ticinum* et de Pavie. Cette valeur, qui obtient l'estime d'un ennemi civilisé, provoque la fureur d'un sauvage; et Alboin fit l'épouvantable serment de confondre dans un massacre général les âges, les sexes et les dignités. La famine lui permit enfin d'accomplir ce vœu sanguinaire; mais, en passant sous la porte de Pavie, son cheval fit un faux pas, et tomba sans qu'on pût le relever. La compassion ou la piété détermina un des hommes de la suite d'Alboin à avertir le prince que c'était un indice miraculeux de la colère du ciel. Alboin remit son épée dans le fourreau; il vint s'établir dans le palais de Théodoric, et annonça à la multitude tremblante qu'elle vivrait, mais qu'elle vivrait pour obéir. Le roi des Lombards, charmé de la position de cette ville, que la longueur du siége avait rendue plus chère à

[1] Paul Diacre expose, dans le dernier chapitre du premier livre et les sept premiers chapitres du second, les desseins de Narsès et des Lombards relativement à l'invasion de l'Italie.

[2] L'île de Grado fut appelée, d'après cette transaction, la Nouvelle-Aquilée (*Chron. Venet.*, p. 3). Le patriarche de Grado ne tarda pas à devenir le premier citoyen de la république (p. 9, etc.), mais son siége ne fut transféré à Venise qu'en 1450. Il est maintenant chargé de titres et d'honneurs. Mais le génie de l'église s'est abaissé devant celui de l'état, et le gouvernement de Venise catholique est presbytérien à la rigueur. (Thomassin, Discipline de l'Eglise, t. I, p. 156, 157, 161-165; Amelot de la Houssaye, Gouvernement de Venise, t. I, p. 256-261.)

[1] Paul a donné une description de l'Italie, d'après les dix-huit régions qu'elle contenait alors (l. II, c. 14-24). La *Dissertatio chorographica de Italiâ medii ævi*, par le père Beretti, religieux bénédictin et professeur royal à Pavie, peut être consultée utilement.

son orgueil, dédaigna l'antique gloire de Milan; et Pavie fut, durant quelques générations, la capitale du royaume d'Italie[1].

Le règne d'Alboin fut brillant et de peu de durée : ce prince fut la victime d'une trahison domestique et de la vengeance de sa femme, avant d'avoir pu régler ses nouvelles conquêtes. Il célébrait une orgie avec ses compagnons d'armes dans un palais près de Vérone : l'ivresse était la récompense de la valeur, et la gloutonnerie ou la vanité excitèrent le roi à passer les bornes ordinaires de son intempérance. Après avoir vidé des coupes sans nombre du vin de Rhétie ou de Falerne, il demanda le crâne de Cunimund, l'ornement le plus noble et le plus précieux de son échansonnerie. Les chefs lombards qui se trouvaient à sa table, poussèrent d'horribles acclamations de joie en voyant cette coupe de la victoire. « Remplissez-la, » remplissez-la de nouveau, remplissez-la » jusqu'à ce qu'elle déborde, s'écria le vainqueur inhumain; portez-la ensuite à la » reine, et priez-la de ma part de se réjouir » avec les restes de son père. » Rosamonde, prête à suffoquer de douleur et de rage, ne dit que ces paroles : « Il faut obéir à mon » maître. » Elle fit semblant de porter à sa bouche cette coupe exécrable, et prononça au fond de son cœur le serment de punir cette insulte dans le sang d'Alboin. Si elle n'avait pas encore violé ses devoirs de femme, il faut avoir de l'indulgence pour sa colère. Implacable dans sa haine, ou inconstante dans ses amours, la reine d'Italie prodigua ses faveurs à un de ses sujets, et Helmichis, le porte-armes du roi, fut le ministre secret de ses plaisirs et de sa vengeance. Il ne pouvait plus combattre par des raisons de fidélité ou de reconnaissance le projet d'assassiner le prince; mais il trembla en songeant au danger qu'il allait courir, et au crime qu'on lui demandait, en se rappelant la force incomparable et l'intrépidité de ce guerrier, qu'il avait accompagné si souvent sur les champs de bataille. A force de sollicitations, il obtint qu'on lui donnerait pour second un des plus intrépides champions de l'armée des Lombards : on s'adressa au brave Pérédée; mais on ne put en tirer qu'une promesse de garder le secret sur cet attentat. Le moyen de séduction qu'employa Rosamonde annonce à quel excès d'effronterie elle était arrivée. Elle prit la place d'une de ses femmes qu'aimait Pérédée; et, après l'avoir trompé sur les causes de l'obscurité et du silence de leur entrevue, elle lui dit qu'il sortait des bras de la reine des Lombards, et que sa mort ou celle d'Alboin devait être la suite d'un pareil adultère. Dans cette alternative, il aima mieux devenir le complice que la victime de Rosamonde[1], qui ne connaissait plus ni la crainte ni le remords : elle attendait un moment favorable, et elle le trouva bientôt. Le roi, chargé de vin, sortit de table, et alla sommeiller, selon sa coutume. L'infidèle épouse, paraissant s'occuper de la santé et du repos du prince, ordonna de fermer les portes du palais, et d'éloigner les armes; elle renvoya les gens du service, et, après avoir endormi Alboin, en lui prodiguant les plus tendres caresses, elle ouvrit la porte de la chambre où il était, et força les deux conspirateurs à l'égorger. Le roi s'éveilla et s'élança de son lit à la première rumeur : il voulut tirer son épée, que Rosamonde avait eu soin d'enchaîner au fourreau, et une petite escabelle, la seule arme qu'il trouva sous sa main, ne put le défendre long-temps contre le glaive des meurtriers. La fille de Cunimund sourit en le voyant tomber : on l'enterra sous l'escalier du palais; et long-temps après sa mort la postérité des Lombards révéra le tombeau et la mémoire de leur chef victorieux.

L'ambitieuse Rosamonde aspirait à régner sous le nom de son amant; la ville et le palais

[1] Voyez, sur la conquête de l'Italie, les matériaux rassemblés par Paul (l. II, c. 7-10, 12, 14, 25, 26, 27), le récit éloquent de Sigonius (t. II, *de Regno Italiæ*, l. I, p. 13-19), et les discussions exactes et critiques de Muratori (*Annali d'Italia*, t. V, p. 164-180).

[1] Le lecteur se rappellera l'histoire de la femme de Candaule et le meurtre de cet époux, qu'Hérodote raconte d'une manière si agréable au premier livre de son histoire. Le choix de Gygès (αιρεεται αυτος περιειναι) peut servir d'une sorte d'excuse à Pérédée; et ce moyen d'adoucir une idée odieuse a été suivi par les meilleurs écrivains de l'antiquité. (Græevius, *ad Ciceron. Orat. pro Milone*, c. 10.)

de Vérone redoutaient son pouvoir, et une troupe de Gépides, qui lui était dévouée, se disposait à applaudir à la vengeance et à seconder les désirs de sa souveraine. Mais les chefs lombards, qui s'étaient enfuis dans les premiers momens de la consternation et du désordre, avaient repris courage et rassemblé leurs forces, et la nation, au lieu d'obéir à cette perfide épouse, demanda à grands cris le châtiment de la coupable Rosamonde et des assassins du roi. Elle se réfugia chez les ennemis des Lombards, et l'exarque protégea, dans des vues de politique, une criminelle qui méritait l'exécration du monde entier. Elle descendit l'Adige et le Pô avec sa famille, héritière du trône des Lombards, avec ses deux amans, ses fidèles Gépides, et les dépouilles du palais de Vérone; un vaisseau grec la porta dans le hâvre de Ravenne. Longin vit avec plaisir les charmes et les trésors de la veuve d'Alboin; la position et la conduite de cette femme autorisaient les entreprises les plus audacieuses, et elle s'empressa de satisfaire la passion d'un ministre qu'on respectait à l'égal des rois, malgré le déclin de l'empire. Elle ne tarda pas à lui sacrifier un amant jaloux, et Helmichis, en sortant du bain, reçut un breuvage empoisonné de la main de sa maîtresse. Le goût de la liqueur, ses prompts effets, sa connaissance du caractère de Rosamonde, lui apprirent bientôt que le poison coulait dans ses veines: mettant alors le poignard sur la gorge de son amante, il la força à boire le reste de la coupe, et expira peu de minutes après, avec l'espoir qu'elle ne recueillerait pas le fruit de ce dernier attentat. La fille de cette Rosamonde et d'Alboin fut emmenée à Constantinople avec les dépouilles les plus précieuses des Lombards. La force étonnante de Pérédée servit d'amusement et d'objet de terreur à la cour impériale; sa cécité et sa vengeance rappelèrent ensuite d'une manière imparfaite les aventures de Samson.

Les libres suffrages de l'assemblée de Pavie donnèrent le trône à Cléphon, l'un des plus braves généraux d'Alboin. Il fut assassiné par un de ses domestiques moins de quinze mois après. Il y eut un interrègne de plus de dix ans durant la minorité de son fils Autharis, et une aristocratie de trente tyrans divisa et opprima l'Italie [1].

Le neveu de Justinien, en montant sur le trône, annonça une nouvelle époque de bonheur et de gloire. Mais son règne [2] fut honteux au dehors et misérable au dedans. Du côté de l'Occident, il perdit l'Italie; il vit ravager l'Afrique, et n'arrêta point les conquêtes des Perses. L'injustice domina dans la capitale et les provinces: les riches tremblaient pour leur fortune, les pauvres pour leur sûreté; les magistrats ordinaires étaient ignorans ou corrompus, et la couronne ne se trouvait plus sur la tête d'un législateur et d'un conquérant qui imposât silence aux plaintes du peuple. Un historien peut indiquer comme une vérité précieuse, ou comme un préjugé salutaire, l'opinion qui impute aux princes les calamités de leur temps. Mais, pour être de bonne foi, il faut dire que Justin paraît avoir eu des intentions pures et bienfaisantes, et qu'il aurait pu porter le sceptre sans reproche, sans une maladie qui diminua les forces de sa tête, le priva de l'usage de ses pieds, et le retint dans son palais: il ne fut instruit ni des plaintes du peuple, ni des vices de son gouvernement. S'apercevant, mais trop tard, de son impuissance, il abdiqua la couronne, et montra du discernement et même de la magnanimité dans le choix de son successeur. Justin et Sophie n'eurent qu'un fils, qui mourut en bas âge; Arabia, leur fille, avait épousé Baduarius [3],

[1] Voyez l'Histoire de Paul, l. II, c. 28-32. J'ai tiré quelques détails intéressans du *Liber Pontificalis* d'Agnellus (*in Script. Rerum Ital.*, t. II, p. 124). Muratori est le plus sûr de tous les guides sur la chronologie.

[2] Les auteurs originaux pour le règne de Justin-le-Jeune sont Evagrius (Hist. Ecclés., l. V, c. 1-12), Théophanes (*in Chronograph.*, p. 204-210), Zonaras (t. II, l. XIV, p. 70-72), Cedrenus (*in Compend.*, p. 388-392).

[3] Dispositorque novus sacræ Baduarius aulæ.
Successor soceri mox factus Cura-palatî.
Corripus

Baduarius est compté parmi les descendans et les alliés de la maison de Justinien. Une famille noble de Venise (*la casa Badoero*) a bâti des églises et donné des ducs à la république dès le neuvième siècle; et, si sa généalogie est bien prouvée, il n'y a pas de rois en Europe qui puissent en produire une aussi ancienne et aussi illustre. (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 99; Amelot de la Houssaye, gouvernement de Venise, t. II, p. 555.)

d'abord surintendant du palais, et ensuite général des armées d'Italie, qui essaya vainement de faire confirmer les droits de son mariage par ceux de l'adoption. Justin voyait d'un œil de jalousie et de haine les intrigues de ses frères et de ses cousins: ils auraient accepté la pourpre comme une restitution, plutôt que comme un bienfait, et il ne pouvait compter sur leur reconnaissance. L'un de ses compétiteurs avait d'abord été exilé, et on lui avait ensuite donné la mort; l'empereur avait fait de si cruelles insultes à un second, qu'il devait craindre son ressentiment ou mépriser sa patience. Cette animosité domestique donna lieu à la généreuse résolution de chercher un successeur, non dans sa famille, mais dans la république; et l'adroite Sophie recommanda Tibère[1], fidèle capitaine des gardes du prince, qui pouvait regarder les vertus et la fortune de cet officier comme les fruits de son choix judicieux. La cérémonie de son élévation au rang de césar ou d'auguste se fit dans le portique du palais, en présence du patriarche et du sénat. Justin rassembla alors le peu de forces qui lui restaient, et, l'opinion populaire, que Dieu l'inspirait dans son discours, prouve la mince opinion qu'on avait de lui, et les préjugés qui dominaient sous son règne[2]. « Vous » voyez, dit-il à Tibère, les insignes du pou» voir souverain. Vous allez les recevoir, non » de ma main, mais de celle de Dieu. Tenez» les en honneur, et elles vous honoreront. » Respectez l'impératrice votre mère: vous » étiez hier son serviteur, et vous êtes au» jourd'hui son fils. Ne prenez pas plaisir à » verser le sang des hommes; abstenez-vous » de la vengeance; évitez les actions qui ont » attiré sur moi la haine publique, et, au lieu » d'imiter votre prédécesseur, profitez de » son expérience. En qualité d'homme, j'ai » commis des péchés, et j'en ai été puni sé» vèrement, même dès cette vie; mais ces » serviteurs (en montrant ses ministres), qui » ont abusé de ma confiance et échauffé mes » passions, paraîtront avec moi devant le tri» bunal de Jésus-Christ. L'éclat du diadème » m'a ébloui: soyez modeste et sage; n'ou» bliez pas ce que vous avez été, et songez » toujours à ce que vous êtes. Vous avez sous » les yeux vos esclaves et vos enfans: en pre» nant l'autorité, prenez la tendresse d'un » père. Aimez votre peuple à l'égal de vous» même; cultivez l'affection et maintenez la » discipline de l'armée; protégez la fortune » des riches, et soulagez la misère du pau» vre[1]. » L'assemblée gardait le silence; elle applaudit par ses larmes aux conseils de l'empereur, et fut touchée de son repentir. Tibère reçut le diadème à genoux, et Justin, que son abdication sembla rendre digne du trône, adressa au nouveau monarque les paroles que voici: « Je ne vivrai plus qu'autant » que vous le voudrez, et un mot de votre » bouche me donnera la mort. Puisse le Dieu » du ciel et de la terre inspirer à votre cœur » tout ce que j'ai négligé ou oublié! » Justin passa les quatre dernières années de sa vie dans une obscurité paisible; sa conscience ne fut plus tourmentée par le souvenir des devoirs qu'il ne pouvait plus remplir, et le respect et la reconnaissance de Tibère justifièrent son choix.

Tibère était d'une haute taille et d'une belle figure; indépendamment de ses vertus[2], sa beauté lui valut peut être la bienveillance

[1] Les éloges accordés aux princes avant leur élévation au trône sont les plus purs et les plus imposans. Corippe louait Tibère lorsque Justin prit la couronne (l. I, p. 212-222). Au reste, un capitaine des gardes pouvait exciter la flatterie d'un Africain exilé.

[2] Evagrius (l. V, c. 13) a ajouté le reproche de Justin à ses ministres. Il suppose que ce discours fut prononcé lors de la cérémonie où Tibère obtint le rang de césar. C'est par des expressions trop vagues, plutôt que par une véritable méprise, que Théophanes et quelques auteurs l'ont différé jusqu'à l'époque où Tibère fut revêtu du titre d'auguste, c'est-à-dire immédiatement avant la mort de Justin.

[1] Théophylacte Symocatta (l. III, c. 11) déclare qu'il transmet à la postérité la harangue de Justin telle que ce prince la prononça, et sans vouloir corriger les fautes de langage et de rhétorique. Ce frivole sophiste n'aurait peut-être pas été en état d'en faire une pareille.

[2] Voyez, sur le caractère et le règne de Tibère, Evagrius (l. V, c. 13), Théophylacte (l. III, c. 12, etc.), Theophanes (*in Chron.*, p. 210-213), Zonaras (t. II, l. XIV, p. 72), Cedrenus (p. 392), Paul Warnefrid (*de Gestis Langobard.*, l. III, c. 11, 12). Le diacre du *Forum Julii* paraît avoir eu connaissance de quelques faits curieux et authentiques.

de Sophie ; et la veuve de Justin imagina peut être qu'elle l'épouserait et conserverait son rang et son crédit sous son règne. Mais, si le particulier ambitieux lui donna des espérances sur ce point, s'il cacha ses desseins, il n'était plus en son pouvoir de la satisfaire ou de tenir sa promesse. Les factions de l'Hippodrome demandèrent avec impatience une nouvelle impératrice, et le peuple et Sophie furent étonnés lorsqu'on proclama en cette qualité Anastasie, que Tibère avait épousée en secret plusieurs années auparavant, et dont le mariage était légal. Il accorda à Sophie tout ce qui pouvait calmer sa douleur, les honneurs d'impératrice, un magnifique palais et une nombreuse maison. Dans les occasions importantes, il allait consulter la femme de son bienfaiteur; mais l'ambition de celle-ci dédaigna le vain simulacre de la royauté, et le respectueux titre de mère que lui donnait l'empereur irritait, au lieu de l'adoucir, une femme qui se croyait insultée. En même temps qu'elle recevait, avec un de ces sourires si familiers dans les cours, les témoignages du respect et de la confiance de Tibère, elle se liguait avec ses anciens ennemis, et Justinien, fils de Germanus, devint l'instrument de sa vengeance. L'orgueil de la maison régnante voyait avec peine un étranger sur le trône : le jeune fils de Germanus jouissait de la faveur populaire, et la méritait; une faction tumultueuse avait prononcé son nom après la mort de Justin, et la soumission qu'il montra en offrant sa tête avec un trésor de soixante mille livres sterling pouvait être regardée comme une preuve de son crime ou du moins de sa frayeur. Justinien reçut le pardon de l'empereur et le commandement de l'armée de l'Orient. Le monarque de Perse prit la fuite devant lui, et les acclamations qui accompagnèrent son triomphe le déclarèrent digne de la pourpre. Son adroite protectrice avait choisi le mois des vendanges, époque de l'année où Tibère goûtait, dans une solitude champêtre, les plaisirs d'un sujet. Instruit des vues de Sophie, il revint à Constantinople, et sa présence et sa fermeté étouffèrent la conspiration. Il ôta à l'impératrice douairière la pompe et les honneurs dont elle avait abusé; il la priva de son cortége; il intercepta ses lettres, et la mit sous la garde d'un homme fidèle; mais les services de Justinien n'aggravèrent point son crime dans l'opinion de cet excellent prince : après lui avoir fait quelques reproches pleins de douceur, il lui pardonna sa trahison et son ingratitude, et chacun fut alors persuadé qu'il songeait à former une double alliance avec le rival de son trône. Selon une fable qui courut dans le temps, la voix d'un ange révéla à l'empereur qu'il triompherait toujours de ses ennemis; mais Tibère comptait davantage sur son innocence et sa générosité.

Il ajouta à l'odieux nom de Tibère le surnom plus populaire de Constantin, et il imita toutes les vertus des Antonins. Après avoir raconté les vices ou les extravagances d'un si grand nombre d'empereurs, il est doux de s'arrêter un moment sur un prince qui eut de l'humanité, de la justice, de la force d'âme, et de la tempérance; de contempler un souverain affable dans son palais, religieux au pied des autels, plein d'impartialité lorsqu'il exerçait les fonctions de juge, et vainqueur, du moins par ses généraux, dans la guerre de Perse. Mais une multitude de captifs, dont il prit des soins extrêmes, et qu'il renvoya dans leur patrie avec la charité d'un héros chrétien, après les avoir rachetés de ses soldats et de ses officiers, fut le trophée le plus glorieux de sa victoire. Le mérite ou l'infortune de ses sujets excitait toujours sa munificence, et ses largesses, qu'il calculait d'après sa dignité, surpassaient communément leurs désirs. Cette maxime, dangereuse dans un dépositaire de la fortune publique, était contrebalancée toutefois par un principe d'humanité et d'équité, qui lui faisait regarder avec horreur l'or qui coûte des larmes aux sujets. Dès qu'ils avaient souffert par une calamité de la nature ou par les ravages de la guerre, il se hâtait de leur remettre les arrérages des tributs, ou de les affranchir d'impôts : si des ministres voulaient acheter par leur servilité les moyens d'augmenter l'oppression, il les rejetait d'un air sévère; et ses sages lois excitèrent les éloges et les regrets des temps postérieurs. Constantinople croyait que

l'empereur avait découvert un trésor : une noble économie et le mépris de toutes les dépenses vaines ou superflues formait son trésor. Les sujets de l'empire d'Orient auraient goûté le bonheur, si ce roi patriote, le plus beau présent que le ciel puisse faire au monde, fût toujours resté sur la terre : mais, dès la quatrième année de son règne, Tibère fut attaqué d'une maladie mortelle, qui lui laissa à peine le temps de rendre le diadème au plus digne de ses concitoyens, ainsi qu'il l'avait reçu. Il choisit Maurice dans la foule, jugement plus précieux en lui-même que la pourpre. Il lui donna sa fille et l'empire, en présence du patriarche et du sénat qu'il avait appelés autour de son lit de mort; il y ajouta des conseils par la voix du questeur et il exprima son espérance que les vertus de son successeur et de son beau-fils seraient le plus noble mausolée qui pût honorer sa mémoire. L'affliction publique l'entoura comme d'un encens précieux; mais la douleur la plus sincère s'évapore au milieu du tumulte d'un nouveau règne, et les yeux et les acclamations des Romains se tournèrent bientôt vers le nouvel astre qui commençait à paraître.

La famille de Maurice était originaire de l'ancienne Rome [1]. Mais son père et sa mère habitaient Arabissus dans la Cappadoce, et ils eurent le rare bonheur de voir et de partager la fortune de leur *auguste* fils. Il passa sa jeunesse dans le métier des armes : ayant obtenu le commandement d'une nouvelle légion de douze mille confédérés que Tibère venait de lever, il se signala par sa valeur et sa conduite dans la guerre de Perse, et revint à Constantinople, où la pourpre fut la récompense de son mérite. Il monta sur le trône a l'âge de quarante-trois ans, et il en régna plus de vingt sur l'empire et sur lui-même [2] : il chassa de son cœur les passions tumultueuses, et, selon l'expression d'Evagrius, il établit dans son âme l'aristocratie parfaite de la raison et de la vertu. Au reste, le témoignage d'un sujet inspire des soupçons, quoiqu'il déclare que ses éloges n'arriveront jamais à l'oreille de son souverain [1]; et quelques fautes semblent placer Maurice au-dessous de son prédécesseur, dont la vertu fut si pure. On pouvait attribuer à de l'arrogance son maintien froid et réservé; sa justice n'était pas toujours sans cruauté; sa clémence n'était pas toujours exempte de faiblesse, et son économie rigoureuse l'exposa trop souvent au reproche d'avarice. Au reste les vœux raisonnables d'un monarque absolu doivent tendre au bonheur du peuple; Maurice travailla au bonheur de l'empire avec discernement et avec courage, et les principes et l'exemple de Tibère dirigèrent son administration. La pusillanimité des Grecs avait établi une séparation si absolue entre les fonctions de roi et celles de général, qu'un soldat, arrivé à la pourpre par son mérite, se montrait rarement ou ne se montrait jamais à la tête de ses armées. Au reste, l'empereur Maurice eut la gloire de rétablir le roi de Perse sur le trône : ses lieutenans firent contre les Avars du Danube une guerre dont les succès furent douteux, et il jeta un œil de compassion, mais de vaine compassion, sur l'abjection et la misère des provinces d'Italie.

L'Italie exposait continuellement sa misère aux empereurs; elle leur demandait sans cesse des secours; et ces princes étaient obligés de faire l'humiliant aveu de leur faiblesse. La dignité de Rome expirait, et on ne la retrouvait plus que dans la liberté et l'énergie de ses plaintes. « Si vous n'êtes pas » en état, disait-elle, de nous délivrer du » glaive des Lombards, sauvez-nous du moins » des maux de la famine. » Tibère lui pardonna ses reproches, et fit ce qu'elle désirait : des blés de l'Égypte arrivèrent à l'embou-

[1] Il est assez singulier que Paul (l. III, c. 15) le donne pour le premier empereur grec : *Primus ex Græcorum genere in imperio constitutus*. Il est vrai que ses prédécesseurs immédiats étaient nés dans les provinces latines de l'Europe : il faut peut-être lire, dans le texte de Paul, *in Græcorum imperio*.

[2] Voyez, sur le caractère et le règne de Maurice, les cinquième et sixième livres d'Evagrius, et en particulier le livre VI, c. 1; les huit livres de l'histoire prolixe et ampoulée de Théophylacte Simocatta; Théophanes (p. 213, etc.), Zonaras (t. II, l. XIV, p. 73), et Cedrenus (p. 394).

[1] Αυτοκρατωρ οντως γενομενος την μεν οχλοκρατειας των παθων εκ της οικειας εξεληλατησε ψυχης· αριστοκρατειαν δε εν τοις εαυτου λογισμοις καταστησαμενος. Evagrius composa son histoire la douzième année du règne de Maurice, et il avait été si sagement indiscret, que l'empereur connut et récompensa cette opinion favorable (l. VI, c. 24).

chure du Tibre; et le peuple romain, au lieu du nom de Camille invoquant le nom de saint Pierre, repoussa les barbares qui venaient attaquer ses murs. Ces secours furent passagers, et le danger était continuel et pressant. Le clergé et le sénat rassemblèrent une somme de six mille marcs d'or qui composaient les débris de leur antique richesse, et le patricien Pamphronius vint déposer ce présent et les plaintes de la ville au pied du trône de Bysance. La guerre de Perse occupait l'attention de la cour et les forces de l'Orient; mais la justice de Tibère employa ces six mille marcs d'or à la défense de Rome : il dit à Pamphronius, en le renvoyant, que le meilleur avis qu'il pût lui donner, c'était de corrompre les chefs Lombards, ou d'acheter le secours des rois de France. Cet expédient était misérable : la détresse de l'Italie continua; Rome fut assiégée de nouveau, et les troupes d'un simple duc de Spolette pillèrent et envahirent le faubourg de Classe, situé à trois milles de Ravenne. Maurice reçut une seconde députation de prêtres et de sénateurs; le pontife de Rome retraçait avec énergie, dans ses lettres, les devoirs et les menaces de la religion, et le diacre Grégoire, son envoyé, était autorisé à parler au nom de Dieu et au nom des hommes. L'empereur adopta, mais avec plus de succès, les mesures de son prédécesseur : on détermina plusieurs chefs des barbares à embrasser la cause des Romains; et l'un d'eux, qui avait de la douceur et de la fidélité, vécut, depuis cette époque, et mourut au service de l'exarque : on livra aux Francs les défilés des Alpes, et le pape les excita à violer sans scrupule leur serment et leur foi envers des païens et des hétérodoxes. La promesse de cinquante mille pièces d'or engagea Childebert, arrière-petit-fils de Clovis, à envahir l'Italie; mais ayant été frappé d'une pièce d'or de Bysance, qui pesait deux marcs, le roi d'Austrasie exigea que quelques pièces de cette belle monnaie rendissent le subside plus digne de lui. Les ducs des Lombards avaient provoqué par des incursions fréquentes les redoutables Gaulois, leurs voisins. Du moment où ils eurent à craindre de justes représailles, ils renoncèrent à une indépendance, qui n'était pourtant qu'une cause de faiblesse et de désordre. Ils reconnurent toujours les avantages du gouvernement monarchique, qui produit l'union, le secret et la vigueur, et ils se soumirent à Autharis, fils de Cléphon, qui avait déjà la réputation d'un habile guerrier. Les vainqueurs de l'Italie, rangés sous l'étendard de leur nouveau roi, arrêtèrent trois invasions successives, dont l'une était dirigée par Childebert, le dernier des princes mérovingiens qui aient passé les Alpes. Lors de la seconde, ils furent vaincus dans une bataille sanglante, avec plus de perte et de déshonneur qu'ils n'en avaient éprouvé depuis la fondation de leur monarchie. Enflammés par la vengeance, ils revinrent une troisième fois, formant une armée très-nombreuse; et Autharis céda à la fureur de ce torrent. Les troupes et les trésors des Lombards étaient répandus dans les villes murées, situées entre les Alpes et l'Apennin. Une nation moins sensible au danger qu'à la fatigue et aux délais murmura bientôt contre la sottise de ses vingt chefs; et le soleil ardent de l'Italie frappa de maladie ces corps habitués à d'autres climats, et qui avaient déjà souffert des alternatives de l'intempérance et de la famine. Les forces des Gaulois ne suffisaient pas pour conquérir le pays; mais elles se trouvaient plus que suffisantes pour le ravager, et les naturels épouvantés ne pouvaient distinguer leurs ennemis de leurs libérateurs. Si la jonction des troupes gauloises et des troupes impériales se fût effectuée aux environs de Milan, elles auraient peut-être renversé le trône des Lombards; mais les Francs attendirent six jours le signal d'un village en flammes, dont on était convenu, et les Grecs s'amusèrent à réduire Modène et Parme, qu'on leur enleva après la retraite des Gaulois. Autharis triomphant exerça tous ses droits sur l'Italie. Il subjugua au pied des Alpes rhétiennes une île du lac de Côme, et y prit des trésors qu'on y avait cachés. A l'extrémité de la Calabre, il toucha de sa lance une colonne placée près de Rhégium, sur le bord de la mer [1]; et dé-

[1] Les géographes anciens parlent souvent de la *columna Rhegina*, placée dans la partie la plus étroite du phare de Messine, à cent stades de la ville de Rhégium. (Voyez Cluver., *Ital. Antiq.*, t. II, p. 1295;



clara que cette ancienne borne serait à jamais celle de son royaume [1].

Le royaume des Lombards et l'exarchat de Ravenne divisèrent inégalement l'Italie durant une période de deux siècles. Justinien réunit les offices et les professions que la jalousie de Constantinople avait séparés, et dix-huit exarques furent revêtus, au déclin de l'empire, de toute l'autorité civile, militaire et même ecclésiastique, que conservait le prince qui régnait à Bysance. Leur juridiction immédiate, qu'on consacra ensuite sous le nom de patrimoine de saint Pierre, embrassait la Romagne actuelle, les marais ou les vallées de Ferrare et de Comacchio [2], cinq villes maritimes, depuis Rimini jusqu'à Ancône, et cinq autres villes de l'intérieur, entre la mer Adriatique et les collines de l'Apennin. Les trois provinces de Rome, de Venise et de Naples, où des usurpateurs avaient envahi l'autorité immédiate, reconnaissaient la suprématie de l'exarque dans la paix et dans la guerre. Il paraît que le duché de Rome comprenait l'Étrurie, le pays des Sabins et le Latium, qui, durant quatre siècles, exercèrent les armées de la République : on en retrouve les limites le long de la côte de Civita-Vecchia à Terracine; et en suivant le cours du Tibre, depuis Améria et Narni jusqu'au port d'Ostie. Cette multitude d'îles, répandues de Grado à Chiozza, formaient l'empire naissant de Venise; mais les Lombards, qui voyaient avec une fureur impuissante une nouvelle capitale s'élever au milieu de la mer, renversèrent les villes que cette république possédait sur le continent. La puissance des ducs de Naples était resserrée par la baie et les îles adjacentes, par le territoire de Capoue avec lequel ils étaient en guerre, et par la colonie romaine d'Amalfi [1], dont les industrieux citoyens, par l'invention de la boussole, nous ont dévoilé toute la face du globe. Les trois îles de Sardaigne, de Corse et de Sicile obéissaient encore à l'empire; et Autharis, ayant acquis la Calabre ultérieure, étendit ses états jusqu'à l'isthme de Consentia. Les farouches montagnards de la Sardaigne conservaient la liberté et la religion de leurs aïeux; mais les cultivateurs de la Sicile étaient enchaînés à leur fertile sol. Rome était accablée sous le sceptre de fer des exarques, et un Grec, peut-être un eunuque insultait impunément aux ruines du Capitole. Mais Naples acquit bientôt le privilége de nommer ses ducs [2]; le commerce amena l'indépendance d'Amalfi; et l'affection volontaire de Venise pour les empereurs fut enfin anoblie, par une alliance, sur le pied de l'égalité avec l'empereur d'Orient. L'exarchat occupe très-peu d'espace sur la carte de l'Italie; mais il avait beaucoup de richesses, d'industrie et de population. Les plus fidèles et les plus précieux de ses sujets échappèrent au joug des barbares; et les nouveaux habitans de Ravenne déployaient, dans les différens quartiers de cette ville, les bannières de Pavie et de Vérone, de Milan et de Padoue. Les Lombards possédaient le reste de l'Italie; et depuis Pavie, résidence du prince, leur royaume se prolongeait à l'orient, au nord et à l'occident, jusqu'aux frontières du pays des Avars, des Bavarois et des Francs de l'Austrasie et de la Bourgogne. Il forme aujourd'hui la Terre Ferme de la république de Venise, le Tyrol, le Milanais, le Piémont, la côte de Gênes, les duchés de Mantoue, de Parme et de Modène, le grand-duché de Toscane, et une portion considérable de l'état de l'Église, de-

Lucas Holsten., *Annotat. ad Cluver.*, p. 301; Wesseling, *Itinerar.*, p. 106.)

[1] Les historiens grecs donnent peu de détails sur les guerres d'Italie (Ménandre, *in Excerpt. Legat.*, p. 124-126, Théophylacte, l. III, c. 4). Les Latins sont plus satisfaisans, et surtout Paul Warnefrid (l. III, c. 13-34), qui avait lu les histoires antérieures de Secundus et de Grégoire de Tours. Baronius rapporte quelques lettres des papes, etc., et on trouve les époques fixées dans la Chronologie exacte de Pagi et de Muratori.

[2] Zacagni et Fontanini, défenseurs de la cause des papes, ont pu réclamer, à juste titre, la vallée et les marais de Commachio comme une partie de l'exarchat; mais, dans leur ambition, ils ont voulu y comprendre Modène, Reggio, Parme et Plaisance, et ils ont obscurci une question de géographie déjà douteuse et obscure par elle-même. Muratori lui-même, en qualité de serviteur de la maison d'Est, n'est pas exempt de partialité et de prévention.

[1] Voyez Brenckmann, *Dissert. prima de Republicâ Amalphitanâ*, p.1-42, *ad calcem Hist. Pand. Florent.*

[2] Grégoire-le-Grand, l. III, épît. 23, 25, 26, 27.

puis Pérouse jusqu'à la mer Adriatique. Les ducs et enfin les princes de Bénévent survécurent à la monarchie, et perpétuèrent le nom des Lombards. De Capoue à Tarente, ils donnèrent des lois pendant plus de cinq cents ans à la plus grande partie du royaume actuel de Naples [1].

Les changemens d'idiome qui surviennent dans un pays subjugué par la conquête sont les meilleurs indices qu'on puisse suivre sur la proportion des vainqueurs et des vaincus. Il paraît, d'après cette règle, que les Lombards de l'Italie et les Visigoths de l'Espagne étaient moins nombreux que les Francs ou les Bourguignons; et les vainqueurs de la Gaule doivent le céder en ce point à la multitude de Saxons et d'Angles qui anéantirent presque l'idiome de la Bretagne. Le mélange des nations a formé peu à peu l'italien moderne; la maladresse des barbares dans l'emploi délicat des déclinaisons et des conjugaisons, les réduisit à recourir aux articles et aux verbes auxiliaires, et un assez grand nombre de nouvelles idées furent exprimées par des termes teutoniques; mais le principal fond des mots techniques et familiers vient du latin [2]; et, si nous connaissions assez le dialecte rustique, le dialecte ancien et les divers dialectes municipaux de l'ancienne Italie, nous remonterions à l'origine d'une foule de mots qu'aurait peut-être rejetés la pureté classique des auteurs de Rome. Une armée nombreuse ne forme qu'une petite nation, et la puissance des Lombards fut bientôt diminuée par la retraite de vingt mille Saxons, qui, méprisant une situation dépendante, retournèrent dans leur patrie à travers un grand nombre d'aventures périlleuses [1]. Le camp d'Alboin était d'une étendue formidable; mais une ville contiendrait aisément le camp le plus étendu : et, quand il s'agit d'une vaste contrée, ses guerriers doivent être clair-semés sur sa surface. Lorsque Alboin descendit des Alpes, il établit son neveu duc de Frioul, et lui donna le commandement de la province et du peuple; mais le sage Gisulf n'accepta ce dangereux emploi que sous la condition qu'on lui permettrait de choisir parmi les nobles lombards un nombre de familles [2] suffisant pour former une colonie de soldats et de sujets. Dans le progrès de la conquête, on ne put accorder la même grâce aux ducs de Brescia ou de Bergame, de Pavie ou de Turin, de Spolette ou de Bénévent; mais chacun de ceux-ci, et chacun de leurs collègues, établit dans son district une bande de serviteurs qui venaient se ranger sous son drapeau durant la guerre, et qui ressortissaient à son tribunal durant la paix. Cette dépendance leur laissait la liberté et l'honneur. En rendant ce qu'ils avaient reçu, ils pouvaient se retirer avec leurs familles dans le district d'un autre duc; mais leur absence du royaume passait pour une désertion militaire, et elle était punie de mort [3]. La postérité des premiers conquérans s'établit d'une manière plus fixe sur ce sol que l'intérêt et l'honneur l'obligeaient à défendre. Un Lombard naissait soldat de son roi et de son duc; et les assemblées civiles de la nation arboraient les drapeaux, et prenaient le titre d'armée régulière. Les provinces conquises fournissaient à la solde et aux récompenses de cette armée, et l'injustice et la rapine présidèrent à la distribution des terres, qui n'eut lieu qu'après la mort d'Alboin. Un grand nombre de riches Italiens furent égorgés ou bannis; on répartit les autres entre les étrangers, et on leur imposa, sous le nom d'hospitalité, l'obligation de payer aux

[1] J'ai décrit l'état de l'Italie d'après l'excellente dissertation de Beretti. Giannone (*Istoria civile*, t. I, p. 374-387) a suivi dans la géographie du royaume de Naples le savant Camillo Pellegrini. Lorsque l'empire eut perdu la Calabre proprement dite, la vanité des Grecs substitua à l'ignoble dénomination de Bruttium celle de Calabre; et il paraît que cette altération eut lieu avant le règne de Charlemagne. (Eginhard, p. 75.)

[2] Maffei (*Verona Illustrata*, part. I, p. 310-321) et Muratori (*Antichita Italiane*, t. II, Dissert. 32, 33, p. 71-365) ont soutenu les prétentions de la langue latine, le premier avec enthousiasme, et le second avec modération; et, dans cette discussion, ils ont déployé l'un et l'autre du savoir, de l'esprit et de l'exactitude.

[1] Paul, *de Gest. Langobard.*, l. III, c. 5, 6, 7.

[2] Paul, l. II, c. 9. Il donne à ces familles ou à ces générations le nom teutonique de *Faras*, qu'on trouve aussi dans les lois des Lombards. Le modeste diacre n'était pas insensible à l'honneur de sa race. (Voyez l. IV, c. 39.)

[3] Comparez le numéro 3 et le numéro 177 des lois de Rotharis.

Lombards le tiers des productions de la terre. En moins de soixante-dix ans, on adopta un système plus simple sur les propriétés [1]. Le Lombard, abusant de la force, dépouillait et chassait le propriétaire romain; ou bien celui-ci, pour se racheter du tribut du tiers des productions, cédait une certaine quantité de terres. Sous ces maîtres étrangers, les blés, les vins et les olives étaient cultivés par des esclaves ou des naturels, tous les jours moins actifs et moins intelligens dans les travaux de l'agriculture; la paresse des barbares s'accommodait mieux des loisirs de la vie pastorale. Ils rétablirent et améliorèrent, dans les riches pâturages de la Vénétie, la race de chevaux qui avait autrefois rendu cette province célèbre [2]; et les Italiens virent avec étonnement la propagation d'une nouvelle race de bœufs ou de buffles [3]. La dépopulation de la Lombardie et l'augmentation des forêts ouvrirent une vaste carrière aux plaisirs de la chasse [4]. Les Grecs et les Romains ne connaissaient pas [5] cet art merveilleux qui rend les oiseaux dociles à la voix et obéissans à l'odre de leur maître. La Scandinavie et la Scythie ont toujours produit les faucons les plus hardis et les plus faciles à apprivoiser [1]. Les habitans de ces contrées, qui étaient toujours à cheval ou parcourant les champs, les élevaient et les dressaient. Les barbares introduisirent dans les provinces romaines cet amusement favori de nos aïeux; et l'épée et le faucon, dans la main d'un noble lombard, ont, selon les lois de l'Italie, la même dignité et la même importance [2].

L'effet du climat et de l'exemple fut tel, que les Lombards de la quatrième génération regardaient avec curiosité et avec effroi les portraits de leurs sauvages aïeux [3]. Leur chevelure était coupée par derrière; mais des poils hérissés tombaient sur leurs yeux et sur leur bouche, et une longue barbe indiquait le nom et les habitudes de la nation. Ils portaient, comme les Anglo-Saxons, des vêtemens de toile, qui n'étaient point serrés sur le corps, et qu'ils avaient soin de garnir, comme d'un ornement qui leur plaisait, d'une bordure de différentes couleurs. Une

[1] Paul, l. II, c. 31, 32; l. III, c. 16. Les lois de Rotharis, publiées A. D. 643, n'offrent aucun vestige de ce tribut du tiers des productions; mais elles présentent plusieurs détails curieux sur l'état de l'Italie et les mœurs des Lombards.

[2] Les haras de Denis de Syracuse et les victoires qu'il remporta si souvent aux jeux olympiques avaient répandu chez les Grecs la réputation des chevaux de la Vénétie; mais leur race ne subsistait plus au temps de Strabon (l. V, p. 325). Gisulf obtint de son oncle *generosarum equarum greges*. (Paul, l. II, c. 9.) Les Lombards y introduisirent ensuite *caballi sylvatici*, des chevaux sauvages. (Paul, l. IV, c. 11.)

[3] *Tunc* (A. D. 596) *primum* bubali *in Italiam delati Italiæ populis miracula fuére*. (Paul Warnefrid, l. IV, c. 11.) Les buffles, qui semblent originaires de l'Afrique et de l'Inde, sont inconnus en Europe, si l'on excepte l'Italie, où il y en a beaucoup, et où ils sont d'une grande utilité : les anciens n'avaient aucune idée de ces animaux, à moins qu'Aristote (Hist. Animal. l. II, c. 1, p. 58, Paris, 1783) ne les ait voulu décrire sous le nom de bœuf sauvage d'Arachosie. (Voyez Buffon, Hist. Nat., t. XI, et Supplément, t. VI; Hist. générale des Voyages, t. I, p. 7-481; II, 105; III, 291; IV, 234-461; V. 193; VI, 491; VIII, 400; X, 666; Pennant's Quadrupedes, p. 24; Dictionnaire d'Histoire naturelle, par Valmont de Bómare, t. II, p. 74.) Au reste, je ne dois pas dissimuler que Paul, d'après une erreur vulgaire, a pu donner le nom de *bubalus* à l'auroch ou taureau sauvage de l'ancienne Germanie.

[4] Voyez la vingt-unième dissertation de Muratori.

[5] Cela est prouvé par le silence des auteurs qui traitent de l'art de la chasse et de l'histoire des animaux. (Aristote, Hist. Animal. l. IX, c. 36, t. I, p. 586, et les notes de M. Camus, son dernier éditeur, t. II, p. 314). Pline (Hist. Nat. l. X, c. 10), Ælien (*de Natur. Animal.* l. II, c. 42), et peut-être Homère (Odyssée, XXII, 302-306), parlent avec étonnement d'une ligue tacite et d'une chasse commune entre les faucons et les chasseurs de la Thrace.

[1] En particulier le gerfaut ou le *gyrfalcon*, qui est de la grandeur d'un petit aigle. Voyez la description animée qu'en fait M. de Buffon (Hist. naturelle, t. XVI, p. 239, etc.).

[2] *Script. Rerum italicarum*, t. I, part. II, p. 129. Il s'agit ici de la seizième loi de l'empereur Louis-le-Pieux. Des fauconniers et des chasseurs faisaient partie de la maison de Charlemagne son père. (Mém. sur l'ancienne Chevalerie, par M. de Saint-Palaye, t. III, p. 175.) Les lois de Rotharis parlent de l'art de la fauconnerie à une époque antérieure (nº 322); et, dès le cinquième siècle, Sidonius Apollinaris le comptait parmi les talens du Gaulois Avitus (202-207).

[3] L'épitaphe de Droctulf (Paul, l. III, c. 19) peut être appliquée à plusieurs de ses compatriotes

Terribilis visu facies, sed corda benignus,
Longaque robusto pectore barba fuit.

On voit encore aujourd'hui les portraits des anciens Lombards, à douze milles de Milan, dans le palais de Monza, qui fut bâti ou réparé par la reine Theudelinde (l. IV, 22, 23)

longue chaussure et des sandales ouvertes couvraient leurs jambes et leurs pieds, et, même au milieu de la paix, une épée se trouvait toujours suspendue à leur ceinture. Mais cet étrange costume et cet air effrayant cachaient souvent un naturel doux et généreux; et, dès que la fureur des combats s'était calmée, l'humanité du vainqueur étonnait quelquefois les captifs et les sujets. Il faut attribuer leurs vices à la colère, à l'ignorance et à l'ivrognerie : et leurs vertus méritent d'autant plus d'éloges, qu'ils n'avaient point l'hypocrisie des mœurs sociales, et que la contrainte des lois et de l'éducation ne les gênait pas. Je ne craindrais point de m'écarter de mon sujet s'il était en mon pouvoir de décrire la vie privée des conquérans de l'Italie, et je raconterai avec plaisir une aventure chevaleresque d'Autharis [1]. Après la mort d'une princesse mérovingienne qu'il devait épouser, il demanda la main de la fille du roi de Bavière, et celui-ci, qui se nommait Garibald, cousentit à s'allier au monarque de l'Italie. Autharis, très-amoureux, s'impatientait des faibles progrès de la négociation : il partit en secret, et se rendit à la cour de Bavière, à la suite de ses ambassadeurs. Au milieu d'une audience publique, il s'avança jusqu'au pied du trône, et dit à Garibald : que l'ambassadeur des Lombards était ministre d'état, mais que lui seul avait l'amitié d'Autharis, qui l'avait chargé d'une commission délicate, et qui enfin lui demandait un rapport fidèle des charmes de celle qu'il devait épouser. Theudelinde eut ordre de subir cet examen : il fut ravi, et, après un moment de silence, il la salua reine de l'Italie, et la supplia d'offrir au premier de ses nouveaux sujets une coupe remplie de vin, selon la coutume de la nation. Elle le fit d'après un ordre de son père : Autharis reçut la coupe à son tour; en la rendant à la princesse, il lui toucha secrètement la main, et porta ensuite ses doigts sur ses lèvres. Le soir Theudelinde raconta à sa nourrice la familiarité indiscrète de l'étranger. La vieille la rassura : elle lui dit que cette hardiesse ne pouvait venir que du roi son mari, qui par sa beauté et son courage semblait digne de son amour. Les ambassadeurs partirent; mais, dès qu'ils furent sur la frontière de l'Italie, Autharis, s'élevant sur ses étriers, lança sa hache de bataille contre un arbre, avec une force et une dextérité merveilleuses : « Voilà, dit-il aux Bavarois » étonnés, les coups que porte le roi des » Lombards. » Aux approches d'une armée française, Garibald et sa fille se réfugièrent sur les terres de leur allié, et le mariage se consomma dans le palais de Vérone. Autharis mourut une année après; mais les vertus de Theudelinde [1] avaient captivé la nation, qui lui permit de donner, avec sa main, le sceptre du royaume d'Italie.

Ce fait et d'autres pareils [2] démontrent que les Lombards avaient le droit d'élire leur souverain, et assez de raison pour ne pas faire trop souvent usage de ce dangereux privilége. Leur revenu public provenait des productions de la terre et des émolumens de la justice. Lorsque les ducs indépendans permirent à Autharis de monter sur le trône de son père, ils donnèrent à la couronne la moitié de leurs domaines respectifs. Les plus fiers d'entre les nobles aspiraient aux honneurs de la servitude auprès de la personne de leur prince : celui-ci, pour récompenser la fidélité de ses vassaux, leur accordait des pensions et des bénéfices, et croyait réparer les malheurs de la guerre en fondant de riches monastères et des églises. Il exerçait les fonctions de juge durant la paix, celles de général pendant la guerre, et il n'usurpa jamais les pouvoirs de législateur absolu. Il convoquait les assemblées nationales dans le pa-

[1] Paul (l. III, c. 29, 34) raconte l'histoire d'Autharis et de Theudelinde; et, le moindre fragment des anciennes Annales de la Bavière excitant les infatigables recherches du comte de Buat, cet auteur a soin d'en parler. (Hist. des Peuples de l'Europe, t. II, p. 595-635; t. XII, p. 1-53.)

[1] Giannone (*Istoria civile de Napoli*, t. I, p. 263) relève avec raison l'impertinence de Boccace (l. III, Nouvelle 2) qui, sans aucun titre, sans aucun prétexte, et en dépit de la vérité, met la pieuse reine Theudelinde dans les bras d'un muletier.

[2] Paul, l. III, c. 16. On peut consulter, sur l'état du royaume d'Italie, les premières dissertations de Muratori, et le premier volume de l'Histoire de Giannone.

lais de Pavie, ou, ce qui est plus vraisemblable, dans les environs de cette ville : les personnes les plus éminentes par leur extraction et leurs dignités formaient son grand-conseil ; mais la validité et l'exécution des décrets de ce sénat dépendaient de l'approbation du peuple et de l'armée des Lombards. Quatre-vingts ans après la conquête de l'Italie, on écrivit en latin teutonique [1] leurs coutumes traditionnelles ; elles furent ratifiées par le consentement du prince et du peuple ; on établit de nouveaux règlemens plus analogues à la position où ils se trouvaient alors. Les plus sages des successeurs de Rotharis imitèrent son exemple, et on a jugé les lois des Lombards les moins imparfaites de toutes celles du code des barbares[2]. Ces grossiers législateurs, qui savaient maintenir la liberté par leur courage, étaient incapables de balancer les pouvoirs d'une constitution, ou de discuter la théorie des gouvernemens ; ils condamnaient à des peines capitales les crimes qui menaçaient la vie du roi ou la sûreté de l'état ; mais ils s'occupaient surtout du soin de défendre la personne et la propriété des sujets. Selon la jurisprudence de ce temps-là, un meurtrier ne payait qu'une amende ; au reste, les 900 pièces d'or qu'on exigeait de lui prouvent du moins qu'on évaluait assez haut la vie d'un citoyen. On calculait avec des soins scrupuleux et presque ridicules, les injures moins graves, une blessure, une fracture, un coup ou un mot insultant, et le législateur favorisait l'ignoble usage de renoncer, pour de l'argent, à l'honneur et à la vengeance. Telle était la grossièreté des Lombards idolâtres ou chrétiens, qu'ils croyaient à la magie et au pouvoir merveilleux des sorciers ; mais la sagesse de Rotharis, qui se moquait des superstitions absurdes, et qui protégeait les malheureuses victimes de la cruauté populaire ou juridique [1], aurait pu instruire et confondre les juges du dix-septième siècle. Luitprand avait des idées d'administration supérieures à celles de son siècle et de son pays ; car en tolérant l'abominable moyen du duel [2], il le condamnait ; et il observait, d'après son expérience, qu'une violence heureuse avait souvent triomphé de la cause la plus juste. Quel que soit le mérite des lois des Lombards, elles sont du moins dues en entier à la raison naturelle de ce peuple, qui n'admit jamais les évêques d'Italie dans son conseil de législation. Ses rois eurent des talens et des vertus : on trouve dans son histoire des intervalles de paix, d'ordre et de bonheur domestique ; et les Italiens jouirent d'un gouvernement plus modéré et plus équitable qu'aucun des autres royaumes qui s'établirent sur les ruines de l'empire d'occident [3].

Au milieu des hostilités des Lombards, et sous le despotisme des Grecs, la condition de Rome[4], vers la fin du sixième siècle, était descendue au dernier degré de l'humiliation. Le siége de l'empire transféré à Constantinople, et la perte successive des provinces, avaient tari la source de la fortune publique et de la richesse des individus : le grand arbre à l'ombre duquel les nations de la terre

[1] L'édition la plus exacte des lois des Lombards se trouve dans les *Scriptores Rerum Italicarum* (t. I, part. II, p. 1-181). Elle a été collationnée sur le plus ancien manuscrit, et éclaircie par les notes critiques de Muratori.

[2] Montesquieu (Esprit des Lois, l. XXVIII) : « Les lois » des Bourguignons sont assez judicieuses ; celles de Ro- » tharis et des autres princes lombards le sont encore » plus. »

[1] Voyez les lois de Rotharis (n° 379, p. 47). *Striga* y désigne un sorcier. Ce mot est de la latinité la plus pure. (Horace, *Epod.* V, 20 ; Petrone, c. 134.) Un passage de ce dernier auteur, *quæ striges comederunt nervos tuos?* semble prouver que ce préjugé était né en Italie plutôt que chez les barbares.

[2] « Quia incerti sumus de judicio Dei, et multos audi- » vimus per pugnam sine justâ causâ suam causam per- » dere. Sed propter consuetudinem gentem nostram Lan- » gobardorum legem impiam vetare non possumus. » (Voyez p. 74, n° 65 des lois de Luitprand, promulguées A. D. 724.)

[3] Lisez l'Histoire de Paul Warnefrid, et en particulier le livre III, c. 16. Baronius ne convient pas de ce fait, qui semble contredire les invectives du pape Grégoire-le-Grand : mais Muratori (*Annali d'Italia*, t. V, p. 217) ose insinuer que le saint peut avoir exagéré les fautes des Ariens et de ses ennemis.

[4] Baronius a transcrit dans ses Annales (A. D. 590, n° 16 ; A. D. 595, n° 2, etc., etc.) les passages des Homélies de Grégoire, qui peignent l'état misérable de la ville et de la campagne de Rome.

s'étaient reposées n'offrait plus ni feuilles ni branches, et son tronc desséché approchait de la dissolution. Les couriers, qui portaient les ordres de l'administration, et les messagers de la victoire ne se rencontraient plus sur la voie Appienne ou sur la voie Flaminia. On éprouvait quelquefois les funestes suites de l'arrivée des Lombards, qu'on craignait toujours. Les paisibles habitans d'une grande capitale, qui parcourent sans inquiétude les jardins des environs, se formeront difficilement une idée de la détresse des Romains : ceux-ci fermaient et ouvraient leurs portes d'une main tremblante : du haut des murs, ils voyaient leurs maisons en feu ; des champs, ils entendaient les lamentations de leurs compatriotes, accouplés comme des chiens, qu'on menait en esclavage au-delà de la mer et des montagnes. Ces continuelles alarmes devaient anéantir les plaisirs et interrompre les travaux de la vie champêtre. Bientôt la campagne de Rome ne fut plus qu'un affreux désert, dont le sol ne produisait rien, dont les eaux étaient impures et l'atmosphère empestée. La curiosité et l'ambition n'amenaient plus les peuples dans la capitale du monde ; et, si le hasard ou la nécessité y conduisaient un étranger, il voyait avec horreur la solitude de cette ville, et était tenté de demander où se tenaient le sénat et le peuple. Après des pluies excessives, le Tibre sortit de son lit, et se précipita avec une violence irrésistible dans les vallées des sept collines. La stagnation des eaux produisit une maladie pestilentielle ; et la contagion fut si rapide, que quatre-vingts personnes expirèrent, en une heure, au milieu d'une procession solennelle qu'on avait imaginée pour implorer la miséricorde de Dieu [1]. Une société où l'on encourage le mariage, et où il y a beaucoup d'industrie, répare bientôt les malheurs qu'ont causés la peste ou la guerre ; mais la plus grande partie des Romains se trouvant condamnée à la misère et au célibat, la dépopulation était constante et visible, et la sombre imagination des enthousiastes se croyait à la fin du monde [1]. Au reste, le nombre des citoyens excédait encore la mesure des subsistances : les récoltes de la Sicile ou de l'Égypte leur fournissaient des vivres qui manquaient souvent, et la multiplicité des disettes de grains montre l'inattention de l'empereur pour ces provinces éloignées. Les édifices de Rome n'annonçaient pas moins la décadence et la misère ; les inondations, les orages et les tremblemens de terre renversaient aisément ces bâtimens qui tombaient en ruines ; et les moines, qui avaient eu soin de s'établir dans les positions les plus avantageuses, triomphaient bassement de la destruction des monumens de l'antiquité [2]. On est persuadé que Grégoire Ier attaqua les temples et mutila les statues ; que ce barbare fit brûler la bibliothèque Palatine, et que son absurde fanatisme nous a privés d'une partie des Annales de Tite-Live. Ses écrits montrent assez sa haine implacable pour les ouvrages du génie ; et il blâme avec beaucoup de sévérité le profane savoir d'un évêque, qui enseignait l'art de la grammaire, étudiait les poëtes latins, et chantait les louanges de Jupiter et celles de Jésus-Christ. Mais les témoignages que nous avons de sa fureur sont incertains et d'une date bien plus moderne : c'est la succession des siècles qui a détruit le temple de la Paix et le théâtre de Marcellus, et une proscription formelle aurait multiplié les copies de Virgile ou de Tite-Live dans les pays qui ne reconnaissaient pas ce dictateur ecclésiastique [3].

[1] Un diacre, que Grégoire de Tours avait envoyé à Rome pour y chercher des reliques, décrit l'inondation et la peste. L'ingénieux député ajouta un grand dragon et une file de petits serpens, afin d'embellir son récit. (Grég. de Tours, l. x, c. 1.)

[1] Grégoire de Rome (Dialog., l. II, c. 15) rapporte une prédiction mémorable de saint Benoît. « Roma à gentilibus » non exterminabitur, sed tempestatibus, coruscis, turbi- » nibus ac terræ motu in semetipsâ marcescet. » Cette prophétie rentre dans le domaine de l'histoire, et sert de de preuve au fait d'après lequel on l'a fabriquée.

[2] « Quia in uno se ore cum Jovis laudibus, Christi » laudes non capiunt, et quam grave nefandumque sit » episcopis canere, quod nec laico religioso conveniat » ipse considera. » (L. IX., épît. 4). Ses écrits attestent qu'il n'avait pas à se reprocher le goût et la littérature des auteurs classiques.

[3] Bayle (Dictionnaire critique, t. II, p. 598, 599) a fait un très-bon article sur Grégoire I : il cite Platine sur la destruction des bâtimens et des statues, reprochée à Gré-

Rome se serait anéantie, ainsi que Thèbes, Babylone ou Carthage, si cette cité n'avait pas eu un principe de vie qui lui rendit les honneurs et l'autorité. Il se répandit une vague tradition que deux apôtres juifs, l'un faiseur de tentes et l'autre pêcheur, avaient été jadis mis à mort dans le cirque de Néron; et, cinq siècles après l'époque de cette exécution, on révéra leurs reliques vraies ou supposées, comme le Palladium de Rome chrétienne. Les pèlerins de l'Orient et de l'Occident venaient se prosterner au pied des autels qui les renfermaient, et des miracles et la terreur que faisaient naître des objets invisibles ajoutaient encore au respect qu'inspiraient les sanctuaires de ces apôtres. On dit qu'on ne touchait pas impunément les corps des deux saints, et qu'il était dangereux de les regarder : ceux mêmes qui, déterminés par les motifs les plus purs, osaient troubler le repos de l'église, où on les offrait à la vénération des fidèles, étaient épouvantés par des visions ou frappés de mort subite. On rejeta avec horreur la demande déraisonnable d'une impératrice, qui voulait priver les Romains de la tête de saint Paul; et le pape assura que la toile sanctifiée par le voisinage du corps du saint, ou les particules de ses chaînes qu'il était quelquefois aisé et quelquefois impossible d'obtenir, avaient également la vertu de faire des miracles [1]. Mais le pouvoir et la vertu de ces apôtres respiraient avec énergie dans l'âme de leurs successeurs; et Grégoire, le plus grand d'entre eux, occupait la chaire de saint Pierre sous le règne de Maurice [2]. Son grand-père Félix avait aussi porté la tiare; et, les évêques se trouvant déjà astreints à la loi du célibat, sa consécration dut être postérieure à la mort de sa femme. Gordien, père de Grégoire, et Sylvia, sa mère, étaient des plus nobles familles du sénat, et on les mettait au nombre des personnes les plus pieuses de l'église de Rome : il comptait des saintes et des vierges parmi ses parentes; et sa figure et celles de son père et de sa mère subsistèrent plus de trois siècles dans un tableau de famille qu'il donna au monastère de Saint-André [1]. Le dessin et le coloris de ce portrait annoncent que les Italiens du sixième siècle cultivaient avec quelque succès l'art de la peinture; mais on doit avoir la plus pauvre idée de leur goût et de leur littérature, d'après les épîtres de saint Grégoire, ses sermons et ses dialogues, puisqu'on assurait que personne n'égalait son habileté [2] : sa naissance et ses lumières l'avaient élevé à l'emploi de préfet de la ville, et il eut le mérite de renoncer à la pompe et aux vanités de ce monde. Il employa son riche patrimoine à la fondation de sept couvens [3],

goire I; il cite Jean de Salisbury (*de Nugis Curialium*, l. II, c. 26) sur la Bibliothèque palatine, qu'il dévoua, dit-on, aux flammes; et il cite enfin Antonius de Florence, le plus ancien de ces trois témoins (il vivait au douzième siècle), sur la perte des Annales de Tite-Live.

[1] Grégoire (l. III, *epist.* 24, *indict.* 12, etc.) Les épîtres de Grégoire et le huitième volume des Annales de Baronius apprendront aux lecteurs pieux que des particules des chaînes de saint Paul furent amalgamées avec de l'or, sous une forme de clef ou de croix, et qu'on les répandit dans la Bretagne, la Gaule, l'Espagne, à Constantinople et en Égypte. Le pontife serrurier, qui maniait la lime, comprenait qu'il dépendait de lui d'opérer ou de supprimer des miracles, ce qui diminua sa superstition aux dépens de sa véracité.

[2] Outre les épîtres de saint Grégoire, qui ont été mises en ordre par Dupin (Biblioth. Ecclés., t. v, p. 103-126), nous avons trois Vies de ce pape. Les deux premières ont été écrites au huitième et au neuvième siècle (*de triplici Vitâ S. Gregor.*, préface du quatrième volume de l'édition des Bénédictins, par les diacres Paul, p. 1-18, et Jean, p. 19-188). Elles sont authentiques; mais les faits qu'on y trouve sont incertains. La troisième est une longue et pénible compilation des Bénédictins éditeurs (p. 199-305). Les Annales de Baronius offrent aussi une histoire très-détaillée, mais très-partiale, des actions de saint Grégoire. Le judicieux Fleury (Hist. Ecclés., t. VIII) a relevé ses prétentions immodérées en faveur des papes; et Pagi et Muratori ont rectifié ses dates.

[1] Le diacre Jean parle de ce portrait qu'il avait vu (l. IV, c. 83, 84), et sa description est éclaircie par Angelo Rocca, antiquaire romain (saint Grég., *Opera*, t. IV, p. 312-326). Ce dernier auteur dit qu'on conserve dans quelques vieilles églises de Rome (p. 321-323) des mosaïques des papes du septième siècle. Les murs, où l'on voyait autrefois le tableau de la famille de Saint Grégoire, offrent aujourd'hui le martyre de Saint André, où le génie du Dominicain a lutté contre le génie du Guide.

[2] « Disciplinis vero liberalibus, hoc est grammaticâ, » rhetoricâ, dialecticâ, ità à puero est institutus, ut quamvis eo tempore florerent adhuc Romæ studia litterarum, » tamen nulli in urbe ipsâ secundus putaretur. » (Paul Diacon., *in Vit. S. Greg.*, c. 2.)

[3] Les Bénédictins (*Vit. Greg.*, l. I, p. 205-208) s'efforcent de prouver que Grégoire adopta pour ses monastères la règle de leur ordre; mais, comme ce fait est très-douteux, il est clair que l'esprit de corps a dicté toutes leurs remar-

un à Rome [1] et six en Sicile. Comme il ne formait d'autre vœu que celui de mener une vie obscure et de ne songer qu'au ciel, il embrassa la vie monastique. Sa dévotion parut bien sincère; mais un homme ambitieux et rusé n'aurait pas suivi une autre route. Les talens de Grégoire et l'éclat de sa retraite le rendirent cher et utile à l'église : il fallait bien qu'il obéît aux ordres qu'on lui donnait; car une obéissance implicite a toujours été recommandée comme le premier devoir d'un moine. Parvenu au diaconat, il alla résider à la cour de Bysance, en qualité de nonce ou de ministre du saint-siége, et il y prit, au nom de saint Pierre, un ton d'indépendance et de dignité que le plus illustre laïc de l'empire n'aurait pu prendre sans crime et sans danger. Cette ambassade ajouta à sa célébrité ; et, après un court intervalle, durant lequel il exerça les vertus monastiques, les suffrages unanimes du clergé, du sénat et du peuple lui conférèrent la papauté. Son élection ne rencontrait point d'obstacles, lui seul s'y opposait : il supplia Maurice de ne pas confirmer le choix des Romains ; et cette modestie le rendit plus intéressant dans l'esprit de l'empereur et dans l'opinion publique. Lorsque la confirmation du prince arriva, il détermina des marchands à l'enfermer dans un panier, et à le conduire au-delà des portes de Rome ; il se tint caché plusieurs jours au milieu des bois et des montagnes, et des écrivains assurent qu'on le découvrit à la lueur d'un flambeau céleste.

Le pontificat de Grégoire-le-Grand, qui dura treize ans six mois et dix jours, est une des époques les plus édifiantes de l'église. Ses vertus et même ses fautes, une réunion siguliére de simplicité et d'astuce, d'orgueil et d'humilité, de bon sens et de superstition, convenaient beaucoup à sa position et à l'esprit de son temps. Il s'éleva contre le titre anti-chrétien d'évêque universel que se donnait le patriarche de Constantinople, son rival. Le successeur de saint Pierre était trop fier pour le lui laisser et trop faible pour le prendre lui-même; il n'exerça sa juridiction qu'en qualité d'évêque de Rome, de primat de l'Italie et d'apôtre de l'Occident. Il prêcha souvent, et son éloquence grossière mais pathétique, embrasait les passions de son auditoire, interprétait et appliquait le langage des prophètes juifs; il tournait vers l'espoir et la crainte d'une autre vie l'esprit du peuple abattu par le malheur. Il établit la liturgie romaine [1], la division des paroisses, le calendrier des fêtes, l'ordre des processions, le service des prêtres et des diacres, la variété et le changement des habits sacerdotaux. Il officia jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans le canon de la messe, qui durait plus de trois heures. Le chant qu'il introduisit, et qu'on appela chant grégorien [2], conserva la musique vocale et instrumentale du théâtre, et les voix rauques des barbares essayèrent vainement d'imiter la mélodie de l'école romaine [3]. L'expérience lui avait appris que des cérémonies pompeuses et solennelles calment les chagrins, affermissent la foi, adoucissent la férocité, et dissipent le sombre enthousiasme du vulgaire, et il excusa vo ontiers leur tendance à favoriser l'empire

ques. (Voyez Buller's *Lives of the Saints*, vol. III, p. 145, ouvrage de mérite où le bon sens et le savoir honorent l'auteur, tandis que les préjugés qu'on y trouve sont ceux de sa profession.)

[1] « Monasterium gregorianum in ejusdem beati Gregorii » ædibus ad clivum Scauri propè ecclesiam SS. Joannis » et Pauli in honorem S. Andreæ. (Jean, *in Vit Greg.*, l. I, c. 6; Grégoire, l. VII, *epist.* 13.) Cette maison et ce monastère étaient situés sur le mont Cœlius, qui fait face au mont Palatin. On y trouve aujourd'hui les Camaldules. Saint Grégoire triomphe, et saint André s'est retiré dans une petite chapelle. (Nardini, *Roma antica*, l. III, c. 6, p. 100; *Descrizzione di Roma*, t. I, p. 442-446.)

[1] Le *Pater noster* est composé de cinq ou six lignes. Le *Sacramentarius* et l'*Antiphonarius* de Grégoire remplissent huit cent quatre-vingts pages in-folio (t. III, part. I, p. 1-880); toutefois ils ne forment qu'une partie de l'*Ordo Romanus* que Mabillon a développé, et qui a été abrégé par Fleury. (Hist. Ecclés., t. VIII, p. 139-152.)

[2] L'abbé Dubos (Réflexions sur la poésie et la peinture, t. III, p. 174, 175) observe que la simplicité du chant ambrosien n'employait que quatre tons, et que l'harmonie plus parfaite de celui de saint Grégoire comprenait les huit tons ou les quinze cordes de l'ancienne musique. Il ajoute (p. 332) que les connaisseurs admirent la préface et plusieurs morceaux de l'office grégorien.

[3] Jean le Diacre nous apprend que les Italiens méprisèrent de bonne heure le chant des peuples du nord. « Alpina scilicet corpora vocum suarum tonitruis altisone » perstrepentia, susceptæ modulationis dulcedinem pro-



des prêtres et celui de la superstition. Les évêques de l'Italie et des îles adjacentes reconnaissaient le pontife de Rome pour leur métropolitain. L'existence, l'union ou la translations des évêchés dépendaient de lui, et ses heureuses incursions dans les provinces de la Grèce, de l'Espagne et de la Gaule, autorisèrent à quelques égards les prétentions plus élevées de ses successeurs; il interposa son autorité pour empêcher les abus des élections populaires; il conserva la pureté de la foi et de la discipline, et surveilla soigneusement les simples pasteurs. Les Ariens de l'Italie et de l'Espagne se réunirent à l'église catholique sous son pontificat; il conquit aussi la Bretagne, et d'une manière encore plus glorieuse que César. Au lieu de six légions, quarante moines s'embarquèrent pour cette île, et on le vit regretter que ses austères devoirs ne lui permissent pas de partager les dangers de la guerre spirituelle qu'ils allaient entreprendre. En moins de deux ans, il annonça à l'évêque d'Alexandrie que ses missionnaires avaient baptisé le roi de Kent et dix mille Anglo-Saxons, et que cependant ils n'avaient, comme ceux de la primitive église, que des armes spirituelles et surnaturelles. La crédulité ou la prudence de Grégoire était toujours disposée à confirmer la vérité de la religion par des apparitions, des miracles et des résurrections[1], et la postérité a payé à sa mémoire le tribut qu'il accordait facilement à la vertu de ses contemporains, ou à celle des générations qui l'avaient précédé. Les papes ont donné les honneurs du ciel à plusieurs saints personnages; mais Grégoire est le dernier pontife de Rome qu'ils aient osé inscrire sur le calendrier des saints.

Le malheur des temps augmenta peu à peu le pouvoir temporel des papes, et les évêques de Rome, qui depuis saint Grégoire ont inondé de sang l'Europe et l'Asie, étaient alors réduits à exercer leur pouvoir en qualité de ministres de charité et de paix.

I. L'église de Rome, ainsi que je l'ai observé ailleurs, possédait de riches domaines en Italie, en Sicile et dans les provinces les plus éloignées; et les agens qu'elle employait, et qui étaient ordinairement des sous-diacres, avaient acquis une juridiction civile et même criminelle sur ses vassaux et ses cultivateurs. Le successeur de saint Pierre administrait son patrimoine avec les soins d'un propriétaire vigilant et modéré[1]. Grégoire recommanda dans ses épîtres d'éviter les procès douteux ou vexatoires, de maintenir l'intégrité des poids et des mesures, d'accorder tous les délais raisonnables, et de réduire la capitation des esclaves de la glèbe, qui payaient une somme arbitraire pour obtenir le droit de se marier[2]. Le revenu ou les productions de ces domaines arrivaient à l'embouchure du Tibre, aux risques et aux frais du pape. L'usage qu'il faisait de ses richesses annonçait un fidèle intendant de l'église et des pauvres; et il consacrait à leurs besoins les inépuisables ressources des privations et de l'ordre. On conserva, durant plus de trois siècles, dans le palais de Latran, le compte volumineux de ses recettes et de ses dépenses, qui pouvaient servir de modèle à l'économie chrétienne. Aux quatre grandes fêtes de l'année, il distribuait des largesses au clergé, à ses domestiques, aux monastères, aux églises, aux cimetières, aux aumôneries

« prié non resultant : quia bibuli gutturis barbara feritas » dum inflexionibus et repercussionibus mitem nititur » edere cantilenam, naturali quodam fragore quasi » plaustra per gradus confusè sonantia rigidas voces » jactat, etc. » Sous le règne de Charlemagne, les Francs convenaient, un peu malgré eux, de la justesse de ce reproche. (Muratori, *Dissert.* 25.)

[1] Un critique français, Petrus Gussanvillus (*Opera*, t. II, p. 105-112), a justifié saint Grégoire sur ce point. Dupin (t. v, p. 138) ne pense pas que personne veuille garantir la vérité de *tous* ces miracles; mais il ne dit pas combien il en adoptait.

[1] Baronius ne veut donner aucun détail sur ces domaines de l'église, de peur sans doute de montrer qu'ils étaient composés de *fermes* et non pas de *royaumes*. Les écrivains français (les Bénédictins, t. IV, l. III, p. 272, etc.) et Fleury (t. VIII, p. 29, etc.) ne craignent pas d'entrer dans ces modestes mais utiles détails; et l'humanité de ce dernier insiste sur les vertus sociales de saint Grégoire.

[2] Je suis bien tenté de croire que cette amende pécuniaire sur le mariage des *villains* a produit le droit fameux et souvent fabuleux de *cuissage*, de *marquette*, etc. Peut-être que, dans ces temps grossiers, une belle épousée se livrait à son jeune maître, de l'aveu de son mari, pour s'affranchir de la dette. Peut-être que cet accord mutuel encouragea les seigneurs à réclamer les mêmes faveurs que peut-être les lois n'ont jamais autorisées.

et aux hôpitaux de Rome, ainsi qu'au reste du diocèse. Le premier jour de chaque mois, il faisait distribuer aux pauvres, selon la saison, du blé, du vin, du fromage, des végétaux, de l'huile, du poisson, des provisions fraîches, des habits et de l'argent; et l'indigence et le mérite recouraient sans cesse à ses trésoriers. Des libéralités de chaque moment soulageaient les malades et les personnes estropiées, les étrangers et les pélerins; et le pontife ne se permettait un frugal repas qu'après avoir envoyé des plats de sa table à quelques malheureux. La misère des temps avait réduit des nobles et des matrones à recevoir sans rougir les aumônes de l'église: il logeait et nourrissait trois mille vierges; et plusieurs évêques d'Italie, échappés aux mains des barbares, vinrent demander l'hospitalité au Vatican. Grégoire méritait le surnom de père de son pays; et tels étaient ses scrupules, qu'il s'interdit plusieurs jours les fonctions sacerdotales, parce qu'un mendiant était mort dans la rue.

II. Les malheurs de Rome jetèrent le pasteur apostolique dans les travaux de l'administration et dans ceux de la guerre; et peut-être ne savait-il pas bien lui-même si la piété ou l'ambition le déterminait à exercer l'autorité de son souverain absent. Il tira l'empereur de sa léthargie; il exposa les crimes ou l'incapacité de l'exarque et de ses ministres; il se plaignit de ce qu'on avait fait sortir de Rome les vétérans pour les envoyer à la défense de Spolette: il excita les Italiens à défendre leurs villes et leurs autels; et, dans un moment de crise, il nomma des tribuns et dirigea les opérations des troupes de la province; mais les scrupules de l'humanité et de la religion tempéraient son esprit martial; il déclara odieuse et tyranique toute espèce d'impôts, même de ceux qu'on employait à la guerre d'Italie; et il protégeait en même temps, contre les édits de l'empereur, la pieuse lâcheté des soldats, qui abandonnaient leurs drapeaux pour embrasser la vie monastique. Si nous l'en croyons, il eût pu facilement exterminer les Lombards par leurs factions domestiques, et il n'eût pas laissé un roi, un duc ou un comte, qui pût soustraire cette nation à la vengeance de ses ennemis. En qualité d'évêque chrétien, il aima mieux travailler à la paix: sa médiation apaisa le tumulte des armes; mais il connaissait trop bien l'artifice des Grecs et les passions des Lombards pour garantir l'exécution de la trève. Trompé dans l'espoir qu'il avait conçu d'un traité général et permanent, il osa sauver son pays sans l'aveu de l'empereur ou de l'exarque. L'éloquence et les largesses de ce pontife respecté des hérétiques et des barbares détournèrent le glaive des Lombards suspendu sur Rome. La cour de Bysance blâma et insulta les bonnes actions de Grégoire; mais il trouva dans l'affection d'un peuple reconnaissant la plus douce récompense que puisse obtenir un citoyen, et le meilleur titre de l'autorité souveraine [1].

CHAPITRE XLVI.

Révolutions de la Perse après la mort de Cosroës ou de Nushirvan. — Le tyran Hormouz, son fils, est déposé. — Usurpation de Baharam. — Fuite et rétablissement de Cosroës II. — Sa reconnaissance envers les Romains. — Le chagan des Avars. — Révolte de l'armée contre Maurice. — Sa mort. — Tyrannie de Phocas. — Avénement d'Héraclius au trône. — La guerre de Perse. — Cosroës subjugue la Syrie, l'Égypte et l'Asie-Mineure. — Siége de Constantinople par les Persans et les Avars. — Expédition de Perse. — Victoires et triomphe d'Héraclius.

La querelle de l'empire de Rome et de celui de la Perse se prolongea depuis Crassus jusqu'au règne d'Héraclius. Une expérience de sept siècles aurait dû convaincre les deux nations de l'impossibilité de garder leurs conquêtes au-delà des bornes du Tigre et de l'Euphrate. Mais les trophées d'Alexandre excitèrent l'émulation de Trajan et de Julien, et les souverains de la Perse se livrèrent à l'ambitieux espoir de rétablir l'empire de Cyrus [2]. Ces grands efforts de la puissance et du courage obtiennent toujours l'attention

[1] Sigonius développe très-bien le gouvernement temporel de Grégoire Ier. (Voyez le premier livre *de Regno Italiæ*, t. II, du Recueil de ses ouvrages, p. 44-75.)

[2] « Missis qui... reposcerent... veteres Persarum ac » Macedonum terminos, seque invasurum possessa Cyro » et post Alexandro, per vani loquentiam ac minus ja- » ciebat. (Tacite, Annales, VI, 31.) Tel était le langage des *Arsacides*. J'ai rappelé en plusieurs endroits les grandes prétentions des *Sassaniens*.

de la postérité ; mais les événemens qui n'ont pas changé d'une manière complète le sort des peuples laissent une faible trace sur les pages de l'histoire ; et la répétition des mêmes hostilités, entreprises sans motifs, suivies sans gloire et terminées sans effet, épuiserait la patience du lecteur. Les princes de Bysance pratiquaient avec soin l'art de la négociation, que la noble grandeur du sénat et des césars ne connaissait point ; et les mémoires de leurs ambassades continuelles [1] offrent toujours une prolixité uniforme, le langage de la fausseté et de la déclamation, l'insolence des barbares, et les serviles dispositions des Grecs tributaires. La stérile abondance des matériaux m'a fatigué, et j'ai eu soin de resserrer la narration d'un si grand nombre d'entreprises peu intéressantes ; mais j'ai cru devoir m'arrêter sur le règne du juste Nushirvan, qu'on regarde encore comme le modèle des rois de l'Asie, et sur Cosroës, son petit-fils, qui prépara cette révolution, exécutée en si peu de temps par les armes et la religion des successeurs de Mahomet.

Durant les vaines discussions qui précèdent et justifient les querelles des princes, les Grecs et les barbares s'accusèrent mutuellement de violer la paix, signée quatre années avant la mort de Justinien. Le souverain de la Perse et de l'Inde voulait subjuguer la province d'Yemen ou l'Arabie-Heureuse [2], terre éloignée, qui produit l'encens et la myrrhe, et qui avait échappé plutôt qu'elle n'avait résisté aux vainqueurs de l'Orient. Après la défaite d'Abrahah, sous les murs de la Mecque, la discorde de ses fils et de ses frères facilita l'invasion des Perses : ils poussèrent au-delà de la mer rouge les étrangers établis dans l'Abyssinie ; et un prince du pays et de la race des anciens Homérites fut remis sur le trône en qualité de vassal et de vice-roi de Nushirvan [1]. Le neveu de Justinien déclara qu'il vengerait les injures qu'avait reçues son allié chrétien, le prince d'Abyssinie : ces injures fournissaient un prétexte de cesser le tribut annuel, que les Persans avaient mal déguisé sous le titre de pension. L'esprit intolérant des mages opprimait les églises de la Persarménie ; elles invoquèrent en secret le protecteur des chrétiens ; et les rebelles, après avoir égorgé leurs satrapes, furent avoués et soutenus comme les frères et les sujets de l'empereur des Romains. La cour de Bysance ne fit aucune attention aux plaintes de Nushirvan : Justin céda à l'importunité des Turcs, qui lui proposaient une alliance contre l'ennemi commun ; et les forces de l'Europe, de l'Éthiopie et de la Scythie menacèrent au même instant la monarchie de Perse. Le souverain de l'Asie avait quatre-vingts ans, et son goût le portait peut-être à jouir en paix des restes de sa gloire et de sa grandeur ; mais, n'apercevant plus de moyens d'éviter la guerre, il entra en campagne avec l'ardeur d'un jeune homme, tandis que l'agresseur tremblait dans son palais de Constantinople. Nushirvan ou Cosroës dirigea lui-même le siége de Dara ; et, quoiqu'il n'y eût ni troupes ni magasins dans cette importante forteresse, la valeur des habitans résista plus de cinq mois aux archers, aux éléphans et aux machines de guerre du grand roi. Sur ces entrefaites, Adarman, son général, arrivait de Babylone ; il traversa le désert, passa l'Euphrate, insulta les faubourgs d'Antioche, brûla la ville d'Apamée, et mit les dépouilles de la Syrie aux pieds de son maître, qui enfin, par sa persévérance, renversa le boulevard de l'Orient au milieu de l'hiver. Mais ces pertes, qui éton-

[1] Voyez les ambassades de Ménandre. On fit cet extrait dans le onzième siècle par ordre de Constantin Porphyrogénète.

[2] L'indépendance générale des Arabes, qu'on ne peut admettre sans restrictions, est soutenue aveuglément dans une dissertation particulière des auteurs de l'Histoire universelle (t. xx, p. 196-250). Ils supposent qu'un miracle continuel a maintenu la prophétie en faveur des fils d'Ismaël ; et les savans dévots ne craignent pas de compromettre la vérité du christianisme en s'appuyant sur cette fragile et glissante base.

[1] D'Herbelot, Bibliot. Orient., p. 477 ; Pocock, *Specimen Hist. Arabum*, p. 64, 65. Le père Pagi (*Critica*, t. II, p. 646) a prouvé qu'après dix ans de paix la guerre de Perse, qui avait duré vingt ans, recommença A. D. 571. Mahomet était né A. D. 599), l'année de l'éléphant ou de la défaite d'Abrahah (Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 89, 90, 98), et, selon ses calculs, deux années furent employées à la conquête de l'Yémen

nèrent la cour et les provinces, eurent un effet salutaire, puisqu'elles amenèrent le repentir et l'abdication de l'empereur Justin. Les conseils de Bysance montrèrent de la hardiesse, et le sage Tibère obtint une trève de trois ans. On fit des préparatifs de guerre durant cet intervalle; et la renommée publia dans le monde entier que cent cinquante mille soldats, venus des Alpes et des bords du Rhin, de la Scythie, de la Mœsie, de la Pannonie, de l'Illyrie et de l'Isaurie, avaient renforcé la cavalerie impériale. Le roi de Perse, qui n'était arrêté ni par la crainte ni par ses engagemens, résolut de prévenir l'attaque de l'ennemi: il repassa l'Euphrate; et, lorsqu'il renvoya les ambassadeurs de Tibère, il leur ordonna insolemment de l'attendre à Césarée, métropole des provinces de la Cappadoce. Les deux armées se livrèrent bataille à Mélitène : les barbares, qui obscurcirent l'atmosphère de leurs traits, prolongèrent leur ligne, et étendirent leurs ailes sur toute la plaine, tandis que les Romains, formant des colonnes profondes et solides, comptaient triompher, par la pesanteur de leurs épées et de leurs lances, dans un combat plus rapproché. Un chef scythe, qui commandait l'aile droite de ceux-ci, tourna tout-à-coup le flanc des Perses; il attaqua leur arrière-garde en présence de Cosroës; il pénétra jusqu'au milieu de leur camp, pilla la tente du roi, profana le feu sacré; et, traînant à sa suite une multitude de chameaux, chargés des dépouilles de l'Asie, il s'ouvrit un passage à travers l'armée ennemie, et rejoignit, en poussant les cris de victoire, ses camarades, qui avaient passé cette journée dans de petits combats et d'inutiles escarmouches. L'obscurité de la nuit et la dispersion des campemens des Romains offrirent au monarque de Perse une occasion de se venger : il fondit avec impétuosité sur un de leurs camps qu'il enleva. Mais l'examen de ses pertes et le sentiment du danger le déterminèrent à une retraite prompte; il brûla sur sa route la ville de Mélitène, qu'il trouva vide de sa population, et traversa l'Euphrate sur le dos d'un éléphant. Après cette entreprise malheureuse, le défaut de magasins, et peut-être une incursion des Turcs, l'obligea à licencier ou à diviser ses forces : les Romains demeurèrent maîtres de la campagne : Justinien, leur général, s'avança au secours des rebelles de la Persarménie, et arbora son drapeau sur les rives de l'Araxe. Le grand Pompée s'était arrêté jadis à trois journées de la Caspienne [1]; une escadre ennemie [2] reconnut pour la première fois cette mer, placée dans l'intérieur du continent; et soixante-dix mille captifs furent transplantés de l'Hyrcanie dans l'île de Chypre. Au retour du printemps, Justinien descendit dans les fertiles plaines de l'Assyrie : le feu de la guerre approcha de la résidence de Nushirvan, qui mourut à cette époque, et qui, par son dernier édit, défendit à ses successeurs d'exposer leur personne dans une bataille contre les Romains. Toutefois la gloire d'un long règne effaça le souvenir de cet affront passager; et ses redoutables ennemis, après s'être livrés à de vaines idées de conquête, sollicitèrent de nouveau une interruption aux malheurs de la guerre [3].

Cosroës Nushirvan transmit sa couronne à Hormouz ou Horsmidas, l'aîné de ses enfans, ou celui qu'il aimait le plus. Outre les royaumes de la Perse et de l'Inde, il lui laissa les fruits de sa réputation, d'habiles et valeureux officiers de tous les rangs, et un système général d'administration, consolidé par le temps et calculé par Cosroës, pour le bonheur du prince et du peuple. Hormouz jouit

[1] Pompée avait vaincu les Albanais, qui mirent en campagne douze mille cavaliers et soixante mille fantassins; mais il craignait la multitude de reptiles venimeux qu'on supposait plus loin, et dont l'existence est douteuse, ainsi que celle des Amazones, qu'on plaçait dans le voisinage. (Plutarque, Vie de Pompée.)

[2] Je ne trouve dans les annales de l'histoire que deux escadres sur la mer Caspienne : 1° celle des Macédoniens, lorsque Patrocles, amiral de Séleucus et d'Antiochus, roi de Syrie, arriva des frontières de l'Inde après avoir descendu une rivière qui est vraisemblablement l'Oxus (Pline, Hist. Nat., VI, 21); 2° celle des Russes, lorsque Pierre-le-Grand conduisit une escadre et une armée des environs de Moscou sur les côtes de Perse. (*Bell's Travels*, vol. XII, p. 325-352.) Il observe avec raison que le Volga n'avait jamais vu un pareil spectacle.

[3] Voyez, sur les guerres de Perse et les traités avec cette nation, Ménandre (*in Excerpt. Legat.*, p. 113-125), Théophanes (*Byzant. apud Photium*, Cod., 64, p. 77, 80, 81), Evagrius (l. V, c. 7-15), Théophylacte (l. III, c. 9-16), Agathias (l. IV, p. 140).

d'un avantage encore plus précieux, l'amitié d'un sage qui avait dirigé son éducation, qui préféra toujours l'honneur de son élève aux intérêts de celui-ci, et qui, ayant à se décider en faveur des intérêts ou des goûts du jeune roi, favorisa toujours les premiers. Buzurg[1] (c'est le nom de ce sage) avait soutenu autrefois, dans une discussion avec les philosophes de la Grèce et de l'Inde, qu'une vieillesse qui n'est embellie par le souvenir d'aucune vertu, est le plus grand malheur de la vie; et il y a lieu de croire que, durant trois ans, il guida les conseils de la Perse d'après ce principe. Il trouva de la reconnaissance et de la docilité dans Hormouz, qui déclara devoir plus à son précepteur qu'à son père. Mais, lorsque l'âge et les travaux eurent diminué la force et peut-être les facultés de Buzurg, il s'éloigna de la cour, et abandonna le jeune monarque à ses passions et à celles de ses favoris. Selon la fatale vicissitude des choses humaines, on vit à Ctésiphon ce qu'on avait vu à Rome après la mort de Marc-Aurèle. Les ministres de la flatterie et de la corruption, qu'avait bannis le père, furent rappelés et accueillis par le fils; la disgrâce et l'exil des amis de Cosroës favorisèrent leur tyrannie; et la vertu fut bannie peu à peu de l'esprit d'Hormouz, de son palais et de son gouvernement. De fidèles sujets voulurent l'instruire des progrès du désordre; ils lui dirent que les gouverneurs traitaient les habitans des provinces ainsi que les lions et les aigles traitent leur proie; que leur rapine et leur injustice feraient abhorrer le nom et l'autorité du souverain; la sincérité de cet avis fut punie de mort. Le despote méprisa les murmures des villes; il étouffa les émeutes par des exécutions militaires; il abolit les pouvoirs intermédiaires qui se trouvaient entre le trône et le peuple; et sa puérile vanité, qui ne quittait jamais la couronne, le porta à déclarer qu'il prétendait être le seul juge et le seul maître de son royaume. Dans chacune de ses paroles et dans chacune de ses actions, il se montrait bien éloigné des vertus de son père. Son avarice fraudait les troupes; ses caprices jaloux avilissaient les satrapes; le sang de l'innocent souillait le palais, les tribunaux et les eaux du Tigre; et le tyran osa se réjouir d'avoir fait expirer treize mille victimes dans les tourmens. Pour justifier sa cruauté, il observait quelquefois que la crainte des Persans enfanterait la haine, et que leur haine irait jusqu'à la révolte; mais il oubliait que ces sentimens étaient la suite des crimes et des folies qu'il déplorait, et il préparait l'orage qu'il appréhendait avec tant de raison. Les provinces de Babylone, de Suze et de Carmanie, irritées d'une longue oppression qui ne laissait plus d'espoir, arborèrent l'étendard de la révolte; et les princes de l'Arabie, de l'Inde et de la Scythie refusèrent à l'indigne successeur de Nushirvan le tribut qu'ils avaient payé jusqu'alors. Les armées des Romains désolèrent les frontières de la Mésopotamie et de l'Assyrie par des siéges et des incursions fréquentes; un de leurs généraux se donna pour le disciple de Scipion; et une image miraculeuse de Jésus-Christ, qu'on n'aurait jamais dû montrer à la tête d'une armée, anima les soldats[1]. Le khan passa l'Oxus avec trois ou quatre cent mille Turcs, et envahit dans le même temps les provinces orientales de la Perse. L'imprudent Hormouz accepta leur redoutable et perfide secours; les villes du Khorasan et de la Bactriane eurent ordre d'ouvrir leurs portes: la marche des Turcs vers les montagnes de l'Hycarnie révéla leur intelligence avec les Romains, et leur union aurait dû renverser le trône de la maison de Sassan.

[1] Buzurg Mihir, d'après son caractère et sa position, peut être regardé comme le Sénèque de l'Orient. Ses vertus, et peut-être ses fautes, sont moins connues que celles du philosophe romain, qui semble avoir été beaucoup plus parleur. C'est Buzurg qui apporta de l'Inde le jeu des échecs et les Fables de Pilpay. Tel a été l'éclat de sa sagesse et de ses vertus, que les chrétiens le réclament comme un sectateur de l'Évangile, et que les Musulmans le révèrent, parce que, disent-ils, il eût été de la secte de Mahomet si ce grand apôtre ne fût pas venu après lui.

[1] Théophylacte (l. I, c. 14) donne des détails sur ce général, qui voulait imiter Scipion; et au l. II, c. 3, il parle de l'image de Jésus-Christ. Je traiterai plus bas des images des chrétiens assez au long. Celle-ci fut, si je ne me trompe, le plus ancien ἀχειροποίητος; mais elles se sont beaucoup multipliées dans les dix siècles qui ont suivi.

La Perse avait été perdue par un roi, elle fut sauvée par un héros. Varanes ou Bahram fut traité après sa révolte d'ingrat esclave par le fils d'Hormouz : cette insulte ne prouvait que la fierté du despote; car Bahram descendait des anciens princes de Rei [1], l'une des sept familles qui, par leurs éclatantes et utiles prérogatives, se trouvaient au-dessus de la noblesse de Perse [2]. Au siége de Dara, il signala sa valeur sous les yeux de Cosroës ; et Nushirvan et Hormouz lui donnèrent tour à tour le commandement des armées, le gouvernement de la Médie et la surintendance du palais. Ses victoires passées et sa haute taille purent donner lieu à une prédiction répandue parmi le peuple, qui l'indiquait comme le libérateur de la Perse. L'épithète de *Giubin* exprime la qualité du *bois sec;* il avait la force et la stature d'un géant, et on comparait sa physionomie farouche à celle d'un chat sauvage. Tandis que la nation tremblait, qu'Hormouz voulait faire passer sa frayeur pour des soupçons, et que ses serviteurs cachaient leur déloyauté sous le masque de la crainte, Bahram seul montrait un courage intrépide et une fidélité apparente; et, voyant qu'il ne pouvait rassembler que douze mille soldats pour marcher à l'ennemi, il déclara habilement que les honneurs du triomphe étaient réservés à ce nombre de douze mille hommes. La descente escarpée et étroite du Pule Rudbar [1] ou du rocher de l'Hycarnie est le seul passage qui puisse conduire une armée dans le territoire de Rei et les plaines de la Médie. Une petite troupe de braves gens placée sur les hauteurs pouvait détruire avec des pierres et des dards des myriades de Turcs : l'empereur et son fils furent abandonnés, sans conseil et sans provisions, à la fureur d'un peuple outragé. L'affection du général persan pour la ville de ses aïeux excita son patriotisme : au moment de la victoire, chaque paysan devint soldat et chaque soldat fut un héros. Les lits, les trônes et les tables d'or massif, les dépouilles de l'Asie et le luxe du camp ennemi échauffèrent leur imagination et leur ardeur. Un prince d'un caractère moins dépravé n'aurait pas pardonné aisément à son bienfaiteur; et ce qui augmenta la haine secrète d'Hormouz, des délateurs lui rapportèrent que Bahram avait gardé la partie la plus précieuse du butin fait sur les Turcs. Mais l'approche d'une armée romaine, du côté de l'Araxes, força cet implacable despote à sourire et à donner des éloges à son brave lieutenant; et Bahram obtint pour récompense de ses travaux la permission d'aller combattre un nouvel ennemi, qui, par son habileté et sa discipline, était plus formidable qu'une horde de Scythes. Enorgueilli par la victoire, il envoya un héraut dans le camp des Romains; il les laissa les maîtres de fixer le jour de la bataille, et leur demanda s'ils voulaient eux-mêmes passer la rivière ou laisser un libre passage aux troupes du grand roi. Le général de l'empereur Maurice se décida pour le parti le plus sûr; et cette circonstance locale, qui aurait augmenté l'éclat de la victoire des Perses, rendit leur défaite plus meurtrière et leur fuite plus difficile. La perte de ses sujets et le danger de son royaume furent contrebalancés dans l'esprit d'Hormouz par la honte de son ennemi personnel; et dès que Bahram eut réuni ses for-

[1] Le livre de Tobie dit que Ragæ ou Rei était déjà florissante sept siècles avant Jésus-Christ sous l'empire des Assyriens. Les Macédoniens et les Parthes l'embellirent successivement sous les noms étrangers d'Europus et d'Arsacia, située à cinq cents stades au sud des portes Caspiennes (Strabon, l. XI, p. 396). Ce qu'on dit de sa grandeur et de sa population au neuvième siècle est absolument incroyable; au reste, les guerres et l'insalubrité de l'atmosphère l'ont ruinée depuis. (Chardin, Voyage en Perse, t. I, p. 279, 280; d'Herbelot, Biblioth. Orientale, p. 714.)

[2] Théophylacte, l. III, c. 18. Hérodote parle, dans son troisième livre, des sept Persans qui furent les chefs de ces sept familles. Il est souvent question de leurs nobles descendans, et en particulier dans les Fragmens de Ctesias. Au reste, l'indépendance d'Otanes (Hérodote, l. III, c. 83, 84) est contraire à l'esprit du despotisme; et on peut trouver peu vraisemblable que les sept familles aient survécu aux révolutions de onze siècles. Toutefois elles ont pu être représentées par les sept ministres. (Brisson, *de Regno Persico*, l. I, p. 190.) Et quelques nobles Persans, ainsi que les rois de Pont (Polybe, l. V, p. 540) et de la Cappadoce (Diodore de Sicile, l. XXXI, t. II, p. 517) pouvaient se dire issus des braves compagnons de Darius.

[1] Voyez une bonne description de cette montagne par Olearius (Voyage en Perse, p. 997, 998), qui la monta avec beaucoup de peine, et qui courut des dangers en revenant d'Ispahan à la mer Caspienne.

ces dispersées, un messager du prince lui apporta une quenouille, un rouet et un vêtement de femme. Soumis à la volonté de son souverain, il se montra aux soldats revêtu de cet indigne habit : ses guerriers ressentirent vivement un pareil outrage qui rejaillissait sur eux; ils poussèrent de toutes parts des cris de révolte; et Bahram reçut le serment qu'ils prononcèrent de lui demeurer fidèles et de le venger. Un second messager, qui avait ordre d'enchaîner le rebelle, fut foulé aux pieds d'un éléphant. L'armée publia des manifestes, et exhorta les Perses à défendre leur liberté contre un tyran méprisable. La défection fut rapide et universelle : la fureur publique immola les vils esclaves qui soutenaient Hormouz : presque tous les soldats se réunirent sous le drapeau de Bahram, et les provinces saluèrent une seconde fois le libérateur de son pays.

Les passages étant bien gardés, Hormouz ne pouvait compter le nombre de ses ennemis que par les remords de sa conscience et le spectacle de tous ceux qui, au milieu de sa détresse, s'empresseraient de venger les injures qu'ils avaient reçues. Il voulut déployer les enseignes de la royauté ; mais la ville et le palais de Modayn ne reconnaissaient déjà plus le tyran. Bindoës, prince de la maison de Sassan, fut une des victimes de sa cruauté ; il le fit jeter dans un cachot : le zèle et le courage de son frère ayant brisé ses fers, il se présenta devant le monarque, à la tête des gardes qu'on avait choisi pour ses geôliers et peut-être pour ses bourreaux. Effrayé par l'arrivée et les reproches du captif, Hormouz chercha vainement autour de lui des conseils ou des secours : il découvrit qu'il n'avait de force que par l'obéissance de ses sujets; et il céda au seul bras de Bindoës, qui le traîna du trône dans le même cachot où il avait été plongé la veille. Cosroës, l'aîné des fils de Hormouz, se sauva de la ville au commencement de l'émeute. Bindoës, qui lui promit de l'établir sur le trône, et qui comptait régner sous le nom d'un jeune prince sans expérience, le détermina à revenir : persuadé d'ailleurs que ses complices ne pouvaient ni pardonner ni espérer leur pardon, que chacun des Perses serait propre à juger un tyran détesté, il soumit Hormouz à un jugement public, qu'on n'avait pas vu jusqu'alors, et qu'on n'a point retrouvé depuis dans les annales de l'Orient. Hormouz, qui suppliait qu'on lui permit de se justifier, fut amené comme un criminel dans l'assemblée des nobles et des satrapes [1]. On daigna l'écouter tant qu'il développa les bons effets de l'ordre et de l'obéissance; le danger des innovations, et l'inévitable discorde de ceux qui s'étaient ligués pour la ruine de leur légitime souverain : il implora ensuite, d'un ton pathétique, l'humanité de ses juges, et leur inspira cette compassion qu'on ne refuse guère à un roi détrôné. En voyant l'abjection et l'air misérable du prisonnier, ses larmes, ses chaînes, et les ignominieuses cicatrices des coups de fouet qu'il avait reçus, il leur fut impossible d'oublier que peu de jours auparavant ils adoraient la splendeur de son diadème et de sa pourpre. Mais il s'éleva un murmure d'indignation, lorsqu'il essaya de faire l'apologie de sa conduite, et qu'il donna des éloges aux victoires de son règne. Il exposa les devoirs des rois, et on remarqua le sourire du mépris sur les lèvres des nobles persans ; ils montrèrent de la fureur au moment où il osa avilir Cosroës; et, ayant proposé indiscrètement d'abdiquer la couronne en faveur du second de ses fils, il souscrivit sa condamnation et sacrifia ce prince innocent. On exposa en public les corps déchirés du second de ses fils et de la mère qui lui avait donné le jour. On creva les yeux d'Hormouz avec un fer ardent, et ce châtiment fut suivi du couronnement de son fils aîné. Cosroës, parvenu sur le trône sans crime, s'efforça d'adoucir les malheurs de son père : il tira Hormouz du cachot où on le retenait, et lui donna un appartement dans le palais : il lui fournit généreusement tout ce qui pouvait lui procurer des plaisirs sensuels, et souffrit avec patience les saillies furieuses de son ressentiment et de son désespoir. Il pouvait mépriser la colère d'un tyran qui avait perdu les yeux et que le peuple abhorrait ; mais son trône de-

[1] Les Orientaux supposent que Bahram convoqua cette assemblée, et proclama Cosroës; mais Théophylacte est ici plus exact et plus digne de foi.



vait être mal affermi aussi long-temps qu'il ne renverserait pas la puissance ou qu'il ne gagnerait pas l'amitié de Bahram, qui ne voulait point reconnaître la justice d'une révolution sur laquelle on n'avait consulté ni lui ni ses soldats, qu'il disait être les véritables représentans de la Perse. On lui offrit une amnistie générale et la seconde place du royaume; il répondit par une lettre où il se qualifiait d'ami des dieux, de vainqueur des hommes, d'ennemi des tyrans, de satrape des satrapes, de général des armées de la Perse, et de prince doué de onze vertus[1]. Il ordonnait à Cosroës d'éviter l'exemple et le sort de son père; de remettre en prison les traîtres dont on avait brisé les chaînes; de déposer dans un lieu saint le diadème qu'il avait usurpé, et d'accepter de son gracieux bienfaiteur le pardon de ses fautes et le gouvernement d'une province. Le fier Bahram sentait sa force, et le roi sentait si bien sa faiblesse, que le ton modeste de sa réplique n'anéantit pas l'espoir d'un traité et d'une réconciliation. Cosroës entra en campagne, à la tête des esclaves du palais et de la populace de sa capitale. Ils virent avec terreur les bannières d'une armée de vétérans; ils furent environnés et surpris par les évolutions de Bahram; et les satrapes qui avaient déposé Hormouz furent punis de leur révolte, ou expièrent leur trahison par un second acte d'infidélité plus criminel que le premier. On laissa la vie et la liberté au monarque; mais Cosroës était réduit à chercher des secours ou un asile dans une terre étrangère; et l'implacable Bindoës, qui voulait se ménager un titre auprès de l'usurpateur, retourna en hâte au palais, et tua d'un coup de flèche le fils de Nushirvan[2].

[1] Voici les paroles de Théophylacte (l. IV, c. 7.) Βαραμ φιλος τοις θεοις, νικητης επιφανης, τυραννων εχθρος, σατραπης μεγιςανων, της Περσικης αρχων δυναμεως, etc. Dans sa réponse Cosroës se qualifie de τῃ νυκτι χαριζομενος ομματα .... ὁ τυς Ασωτας (les génies) μισθώμενος. C'est de la véritable boursoufflure orientale.

[2] Théophylacte (l. IV, c. 7) impute la mort de Hermouz à son fils, qui le fit mourir, si on l'en croit, à coups de bâton. J'ai suivi le récit moins odieux de Khondemir et d'Eutychius, et je serai toujours disposé à adopter le témoignage le plus léger lorsqu'il s'agira de diminuer l'atrocité d'un parricide.

Tandis que Cosroës faisait les préparatifs de sa retraite, il délibéra avec le peu d'amis qui lui restaient[1] s'il se cacherait dans les vallées du mont Caucase, s'il se réfugierait dans le camp des Turcs, ou s'il solliciterait la protection de l'empereur de Constantinople. La longue rivalité des successeurs d'Artaxerxès et de Constantin augmentait sa répugnance à paraître en suppliant auprès de Maurice; mais, calculant les forces des Romains, il vit que le voisinage de la Syrie rendrait son évasion plus facile et leurs secours plus efficaces. N'ayant à sa suite que ses concubines et trente gardes, il partit en secret de la capitale; il suivit les bords de l'Euphrate, traversa le désert, et s'arrêta à dix milles de Circesium. Le préfet romain fut instruit de son approche à la troisième veille de la nuit; et, dès la pointe du jour, il introduisit l'étranger dans la forteresse. Le roi de Perse fut ensuite conduit dans la résidence plus commode d'Hiérapolis. Maurice dissimula son orgueil et déploya de la munificence lorsqu'il reçut les lettres et les ambassadeurs du petit-fils de Nushirvan. Celui-ci rappelait humblement les vicissitudes de la fortune et les intérêts communs des princes; il exagérait l'ingratitude de Bahram, qu'il peignait comme l'agent du mauvais principe; et il ajoutait qu'il serait avantageux aux Romains eux-mêmes de soutenir deux monarchies qui tenaient le monde en équilibre, et deux astres dont l'heureuse influence vivifiait et embellissait la terre. Les inquiétudes de Cosroës ne tardèrent pas à se dissiper: l'empereur lui répondit qu'il embrassait la cause de la justice et de la royauté; mais il éluda sagement les frais et les délais qu'aurait entraînés un voyage du prince fugitif à Constantinople. Cosroës reçut de son bienfaiteur un riche diadème, de l'or et des diamans. Maurice assembla une puissante armée sur les frontières de la Syrie; il en donna le commandement au

[1] Après la bataille de Pharsale, Pompée délibère sur les mêmes objets dans le poème de Lucain (l. VIII, 256-455). Il voulait se réfugier chez les Parthes; mais les compagnons de sa fortune abhorraient cette alliance antipatriotique; et une prévention contraire agissait peut-être avec force dans l'esprit de Cosroës et dans celui de sa petite troupe.



brave et fidèle Narsès [1]; et ce général eut ordre de passer le Tigre, et de faire la guerre jusqu'à ce qu'il eût rétabli Cosroës sur le trône de ses aïeux. Cette entreprise si éclatante était moins difficile qu'elle ne le paraissait. La Perse se repentait déjà d'avoir livré l'héritier de la maison de Sassan à l'ambition d'un sujet rebelle; et le refus des mages de consacrer l'usurpateur détermina Bahram à s'emparer du sceptre, en dépit des lois et des préjugés de sa nation. Bientôt on vit des conspirations dans le palais, des émeutes dans la capitale, et des soulèvemens dans les provinces: l'exécution des coupables ou de ceux qu'on soupçonnait, loin d'affaiblir le mécontentement public, ne servit qu'à l'irriter. Dès que le petit-fils de Nushirvan eut arboré au-delà du Tigre ses bannières et celles des Romains, une multitude de nobles et de gens du peuple, dont le nombre augmentait chaque jour, arriva dans son camp; et, à mesure qu'il avança, on lui offrit de toutes parts les clefs de ses villes et les têtes de ses ennemis. Lorsque Modayn fut délivré de la présence de l'usurpateur, les habitans obéirent aux premiers ordres de Mébodes, qui ne commandait que deux mille hommes de cavalerie, et Cosroës accepta les ornemens sacrés du palais comme un gage de leur bonne foi, et un présage de ses succès. Après la jonction des troupes impériales, que Bahram s'efforça vainement d'empêcher, deux batailles, l'une sur les bords du Zab, et l'autre sur les frontières de la Médie, décidèrent la querelle. Les Romains, en comptant les fidèles sujets de la Perse, formaient soixante mille hommes, et l'usurpateur n'en avait pas quarante mille: les deux généraux montrèrent de la valeur et du talent; mais la supériorité du nombre et de la discipline triompha. Bahram emmena le reste de ses troupes vers les provinces orientales de l'Oxus: la haine de la Perse le réconcilia avec les Turcs; mais l'aiguillon du remords et du désespoir, et le souvenir de sa gloire perdue, qu'on peut regarder comme le plus incurable de tous les poisons, abrégèrent ses jours. Au reste, les Persans modernes célèbrent encore les exploits de Bahram; et d'excellentes lois ont prolongé la durée de son règne, qui fut si orageux.

Des fêtes et des exécutions signalèrent le rétablissement de Cosroës; et les gémissemens des criminels qu'on mutilait ou qu'on faisait expirer dans les tortures troublèrent souvent la musique du banquet royal. Un pardon général aurait tranquillisé et satisfait un pays que les dernières révolutions avaient ébranlé; mais, pour bien juger des actes de rigueur que se permit ce prince, il faudrait savoir si les Persans n'étaient pas dans l'habitude de trembler devant les rigueurs ou de mépriser la faiblesse de leurs souverains. Le conquérant juste ou vindicatif punit sans partialité la révolte de Bahram et la conspiration des satrapes; le mérite de Bindoës lui-même ne put faire oublier qu'il avait trempé ses mains dans le sang du dernier roi; et le fils de Hormouz voulut montrer son innocence et venger la personne sacrée des monarques. Durant la vigueur de la puissance romaine, les armes et l'autorité des premiers césars établirent plusieurs princes sur le trône de la Perse. Mais les Persans étaient bientôt révoltés des vices ou des vertus que leurs maîtres avaient pris dans une terre étrangère; et l'instabilité de leur pouvoir donna lieu à cette remarque vulgaire, que la légèreté capricieuse des esclaves de l'Orient sollicitait et rejetait avec la même ardeur le choix de Rome [1]. Mais la gloire de Maurice jeta un grand éclat sous le règne heureux et de longue durée de son fils adoptif et de son allié. Une troupe de mille Romains, qui continua à garder la personne

[1] Il y eut dans ce siècle trois généraux du nom de *Narsès*, qu'on a souvent confondus (Pagi, *Critica*, t. II, p. 640): 1° un Persarménien, frère d'Isaac et d'Armatius, qui, après une bataille heureuse contre Bélisaire, abandonna les drapeaux du roi de Perse, son souverain, et servit ensuite dans les guerres d'Italie; 2° l'eunuque qui conquit l'Italie; 3° celui qui rétablit Cosroës sur le trône, et dont Corippe parle en ces termes (l. III, 220-227): « As excelsus super omnia vertice agmina... Habitu » modestus..... morum probitate placens, virtute verendus, fulmineus, cautus, vigilans, etc. »

[1] « Experimentis cognitum est barbaros malle Româ » petere reges quam habere. » Tacite fait un tableau admirable de l'invitation et de l'expulsion de Vonones (Annales, II, 1-3), de Tiridates (Annales, VI, 32-44), et de Méherdates (Annales, XI, 10; XII, 10-14). L'œil de son génie semble avoir percé tous les secrets du camp des Parthes et des murs du harem.

de Cosroës, annonçait la confiance de ce prince dans la fidélité des étrangers : l'accroissement de ses forces lui permit de renvoyer les secours que le peuple voyait avec déplaisir; mais il eut toujours la même reconnaissance et le même respect pour son père adoptif; et, jusqu'à la mort de Maurice, les deux empires remplirent fidèlement les devoirs de la paix et de l'alliance. Au reste, des cessions importantes avaient payé la mercenaire amitié de l'empereur : le roi de Perse lui rendit les forteresses de Martyropolis et de Dara, et les Persaméniens devinrent sujets de l'empire, qui se prolongea vers l'Orient, au delà des anciennes bornes, jusqu'aux rives de l'Araxe et aux environs de la mer Caspienne. Les dévots espéraient que l'église triompherait ainsi que l'état dans cette révolution; mais, si Cosroës écouta de bonne foi les évêques chrétiens, le zèle et l'éloquence des mages effacèrent cette impression : s'il n'eut jamais qu'une indifférence philosophique, il adapta sa croyance ou plutôt sa profession de foi aux circonstances où il se trouvait; et le fugitif, devenu souverain, ne s'exprima plus de la même manière. La conversion imaginaire du roi de Perse se réduisit à des marques de vénération, qu'il donna, peut-être par politique ou par une illusion de l'amour, à Sergius [1], l'un des saints d'Antioche, qui, dit-on, exauça ses prières et lui apparut en songe : il déposa des offrandes d'or et d'argent dans le temple de Sergius; attribua à ce protecteur invisible le succès de ses armes, et la grossesse de Sira, chrétienne remplie de dévotion, et celle de ses femmes qu'il aimait le plus [2]. La beauté de Sira ou *Schirin* [1], son esprit, ses talens pour la musique sont célèbres dans l'histoire, ou plutôt dans les contes romanesques de l'Orient; son nom, dans la langue persane, signifie la douceur et la grâce, et l'épithète de *Parviz* fait allusion aux charmes du roi son amant. Au reste, Sira ne partageait point la passion qu'elle inspirait; Cosroës craignit toujours d'avoir un rival secret, et cette jalousie empoisonna son bonheur [2].

Tandis que le nom romain reprenait de la majesté en Orient, il se montrait en Europe avec bien moins de gloire. Le départ des Lombards et la ruine des Gépides avaient détruit sur le Danube la balance du pouvoir, et les Avars se formèrent un empire permanent, depuis le pied des Alpes jusqu'aux rives de l'Euxin. Le règne de Baïan est l'époque la plus brillante de leur monarchie. Leur chagan, qui occupait le rustique palais d'Attila, semble avoir imité le caractère et la politique de ce prince [3]. Mais, comme on revit

[1] On dit que Sergius, et Bacchus son compagnon, obtinrent la couronne du martyre durant la persécution de Maximien, et qu'on leur rendit les honneurs célestes en France, en Italie, à Constantinople et dans l'Orient. Leur tombeau, qu'on voyait à Rasaphe, était célèbre par des miracles; et on donna à cette ville de Syrie le nom plus honorable de Sergiopolis. (Tillemont, Mém. ecclés., t. v, p. 491-496; Butler's *Saints*, vol. x, p. 155.)

[2] Evagrius (l. vi, c. 21) et Théophylacte Simocatta (l. v, c. 13, 14) ont conservé les lettres originales de Cosroës, écrites en grec, signées de sa main, et inscrites ensuite sur des croix et des tables d'or qu'on déposa dans l'église de Sergiopolis. Elles avaient été adressées à l'évêque d'Antioche, en qualité de primat de la Syrie.

[1] Les Grecs disent seulement qu'elle était d'extraction romaine, et qu'elle avait embrassé le christianisme. Mais les Romains de la Perse et de la Turquie la donnent pour la fille de l'empereur Maurice : ils décrivent les amours de Khosrou pour Schirin, et celles de Schirin pour Ferhad, le plus beau des jeunes amoureux de l'Orient. (D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 789, 997, 998.)

[2] L'histoire complète de la tyrannie de Hormouz, de la révolte de Bahram, et de la fuite et du rétablissement de Cosroës, est racontée par deux Grecs contemporains : par Evagrius, d'une manière très-concise (l. vi, c. 16, 17, 18, 19), et par Théophylacte Simocatta (l. iii, c. 6-18; l. iv, c. 1-16; l. v, c. 1-15) d'une manière très-diffuse. Les compilateurs qui les ont suivis, Zonaras et Cedrenus, par exemple, n'ont pu que transcrire et abréger. Les Arabes chrétiens, tels qu'Eutychius (Annal, t. ii, p. 200-208) et Abulpharage (Dynast., p. 96-98), semblent avoir consulté des mémoires particuliers. Je ne connais Mirkhond et Khondemir, les deux grands historiens persans du quinzième siècle, que par les extraits imparfaits de Schikard (Tarikh, p. 150-155), de Texeira, ou plutôt de Stevens (Hist. de Perse, p. 182-186), et d'un manuscrit turc, traduit par l'abbé Fourmont (Hist. de l'Acad. des Inscript., t. vii, p. 325-334), et d'Herbelot, aux mots *Hormouz* (p. 457-459), *Bahram* (p. 174), *Khosrou Parviz* (p. 996). Si j'étais plus convaincu de l'autorité de ces écrits orientaux, je désirerais qu'ils fussent en plus grand nombre.

[3] On peut avoir une idée générale de la fierté et de la puissance du chagan en lisant Ménandre (*Excerpt. Legat.*, p. 117, etc.) et Théophylacte (l. i, c. 3; l. vii, c. 15), dont les huit livres font plus d'honneur au chef des Avars qu'à l'empereur d'Orient. Les prédécesseurs de

les mêmes scènes sur un théâtre moins étendu, une description minutieuse de la copie n'aurait pas la grandeur et la nouveauté de l'original. La fierté de Justin II, de Tibère et de Maurice, fut humiliée par un barbare, plus prompt à commencer les ravages de la guerre qu'exposé à les souffrir; et, toutes les fois que les armes de la Perse menaçaient l'Asie, les dangereuses incursions ou la dispendieuse amitié des Avars opprimait l'Europe. Lorsque les envoyés de Rome approchèrent du chagan, on leur ordonna d'attendre à la porte de sa tente; et enfin, après dix ou douze jours, on leur permit d'entrer. On ne sait si le chagan fut blessé de leur style, mais il insulta leur dignité et celle de l'empereur avec une fureur réelle ou simulée; on pilla leurs bagages, et ils ne conservèrent la vie qu'après avoir promis des présens plus riches et une députation plus respectueuse. Ses ambassadeurs jouirent à Constantinople de la plus grande liberté, et ils en abusèrent. Leurs importunes clameurs ne cessèrent de demander un accroissement de tributs, ou la restitution des captifs et des déserteurs; et la majesté de l'empire fut presque également avilie par une basse condescendance ou par les fausses et craintives excuses qu'on leur donna. Le chagan n'avait jamais vu d'éléphant, et ce qu'on lui racontait d'un si merveilleux animal excita sa curiosité. On équipa richement un des plus gros éléphans des écuries impériales, et une suite nombreuse le conduisit au village, situé au milieu des plaines de la Hongrie, qu'habitait le chef des barbares. Celui-ci vit l'énorme quadrupède avec étonnement, avec dégoût, peut-être avec frayeur; et il sourit de la frivole industrie des Romains, qui allaient aux extrémités de la terre et de l'Océan chercher ces inutiles raretés. Il voulut se coucher dans un lit d'or aux dépens de l'empereur. Tout de suite les artistes de Constantinople, les plus habiles, eurent ordre de satisfaire sa fantaisie; et, lorsque le lit fut achevé, il rejeta avec dédain un présent si indigne de la majesté d'un grand roi [1]. Telles étaient les saillies de l'orgueil du chagan; mais son avarice était plus constante et plus traitable. On lui envoyait exactement une quantité considérable d'étoffes de soie, de meubles et de vaisselle bien travaillés; et les élémens des arts et du luxe s'introduisirent sous les tentes des Scythes: le poivre et la cannelle de l'Inde stimulaient leur appétit [2]. Le subside ou tribut annuel fut porté de quatre-vingts à cent vingt mille pièces d'or; et, quand les hostilités recommençaient, le paiement des arrérages, avec un intérêt exorbitant, était toujours la première condition du nouveau traité. Le prince des Avars, prenant le ton d'un barbare qui ne sait point tromper, affectait de se plaindre de la mauvaise foi des Grecs [3]; mais il était aussi habile dans l'art de la dissimulation et de la perfidie que les peuples les plus civilisés. Le chagan réclamait, en qualité de successeur des Lombards, la ville importante de Sirmium, l'ancien boulevart des provinces de l'Illyrie [4]. Les chevaux des Avars couraient les plaines de la Basse-Hongrie, et on construisait dans la forêt de Hercynie de gros bateaux qui devaient descendre le Danube, et porter dans la Save les matériaux d'un pont. Mais la garnison nombreuse de Singidunum, qui dominait le confluent des deux rivières, pouvant arrêter le passage et renverser ces projets, il eut soin de tranquilliser la garnison. Il jura que ce n'était pas

Baïan avaient éprouvé les libéralités de Rome, et Baïan survécut au règne de Maurice. (Buat, Hist. des peuples barbares, t. XI, p. 545.) Le chagan qui fit une invasion en Italie A. D. 611 (Muratori, *Annali*, t. V, p. 305), était alors *juvenili ætate florens*. (Paul Warnefrid, *de Gest. Langobard.*, l. V, c. 38.) C'était le fils ou peut-être le petit-fils de Baïan.

[1] Théophylacte, l. I, c. 5, 6.

[2] Même lorsqu'il était à la guerre, le chagan aimait à user de ces aromates. Il demandait qu'on lui fît présent de Ινδικας καρυκιας, et il reçut πεπερι και φυλλον Ινδων, κασιαν τε και τον λεγομενον κοστον. (Théophylacte, l. VII, c. 13.) Les Européens des siècles d'ignorance consommaient plus d'épices dans leur viande et leur boisson que n'en souffrirait la délicatesse d'un palais moderne. (Vie privée des Français, t. II, p, 162, 163.)

[3] Théophylacte, l. VI, c. 6; l. VII, c. 15. L'historien grec convient de la vérité et de la justice du reproche du chagan.

[4] Ménandre (*in Excerpt. Legat.*, p. 126-132, 174, 175) décrit le parjure de Baïan et la reddition de Sirmium. Nous avons perdu son histoire du siége dont Théophylacte parle avec éloge (l. I, c. 3): το δ'οπως Μενανδρω τω περιφανει σαφως διηγορευται.

comme ennemi de Rome qu'il songeait à élever un pont sur la Save. « Si je viole mon » serment, continua l'intrépide Baian, que » j'expire sous le glaive avec tous les indivi» dus de ma nation; que le firmament et le » feu, la divinité du ciel, tombent sur nos » têtes, et que la Save, remontant vers sa » source, malgré les lois de la nature, nous » engloutisse dans ses ondes courroucées! » Après cette barbare imprécation, il demanda tranquillement quel était le serment le plus respectable et le plus sacré chez les chrétiens, et qu'elle était la plus terrible peine du parjure? L'évêque de Singidunum lui présenta l'Évangile; le chagan le reçut avec respect, et ajouta : « Je jure par le Dieu qui a » parlé dans ce livre saint que la vérité est » sur mes lèvres, et que la perfidie n'est pas » dans mon cœur. » Il hâta sur-le-champ les travaux du pont, et un envoyé alla annoncer de sa part ce qu'il ne cherchait plus à cacher. « Informez l'empereur, dit le perfide » Baian, que Sirmium est investi de tous » côtés; conseillez à sa sagesse d'en retirer » les citoyens avec leurs effets, et de livrer » une place qu'il ne peut plus ni secourir ni » défendre. » Sirmium se défendit plus de trois ans sans espoir d'être secouru : les murailles étaient encore dans leur entier, et une capitulation accorda la liberté aux habitans réduits aux dernières extrémités de la misère et de la faim. Singidunum, située à cinquante milles, eut une destinée plus cruelle : ses édifices furent rasés, et ses habitans condamnés à la servitude et à l'exil. Il ne reste aucun vestige de Sirmium; mais la situation avantageuse de Singidunum y a attiré une nouvelle colonie d'Esclavons, et le confluent de la Save et du Danube est encore gardé aujourd'hui par les fortifications de Belgrade ou de la Ville-Blanche, que les chrétiens et les Turcs ont défendue si souvent et avec tant d'opiniâtreté [1]. De Belgrade aux murs de Constantinople, la distance est de six cents milles; le fer et la flamme ravagèrent tout ce pays. Les chevaux des Avars se baignaient alternativement dans l'Euxin et dans la mer Adriatique; et le pontife de Rome, alarmé de l'approche d'un ennemi plus farouche [1], se vit forcé de réclamer la protection des Lombards en faveur de l'Italie. Le désespoir d'un captif, que sa nation ne voulut point racheter, enseigna aux Avars l'art de fabriquer et d'employer les machines de guerre [2] : ils les firent d'abord grossièrement, et s'en servirent sans adresse; et la résistance de Dioclétianopolis, de Berée, de Philippopolis et d'Andrinople, épuisa le savoir et la patience des assiégeans. Baian faisait la guerre en Tartare; mais il était susceptible d'humanité et de sentimens généreux; il épargna Anchialus, dont les eaux salutaires avaient rétabli la santé de celle de ses femmes qu'il chérissait le plus; et les Romains avouent qu'il nourrit et qu'il renvoya leur armée qui manquait de vivres. Il donnait des lois à la Hongrie, à la Pologne et à la Prusse, depuis l'embouchure du Danube jusqu'à celle de l'Oder [3]; et sa politique jalouse divisa ou transplanta les nouveaux sujets qu'il venait conquérir [4]. Des colonies d'Esclavons peuplèrent les parties orientales de la Germanie, que l'émigration des Vandales avait rendues désertes. On découvre les mêmes tribus dans les environs de la mer Adriatique et de la

[1] Voyez d'Anville, Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. XXVIII, p. 412-443. Constantin Porphyrogénète employait, au dixième siècle, le nom de *Belgrade*, qui est esclavon. Les Francs se servaient, au neuvième siècle, de la dénomination latine d'*Alba Græca* (p. 414).

[1] Baronius (Annal. Ecclés. A. D. 600, nº 1); Paul Warnefrid (l. IX, c. 38) raconte l'incursion des Avars dans le Frioul et (c. 39) la captivité de ses ancêtres, A. D. 632. Les Esclavons traversèrent la mer Adriatique, *cum multitudine navium*, et firent une descente sur le territoire de Sipontum (c. 47).

[2] Il leur enseigna l'usage de l'hélépolis ou de la tour mobile. (Théophylacte, l. II, 16, 17.)

[3] Les armes et les alliances du chagan allèrent jusqu'aux environs d'une mer située à l'occident, et éloignée de Constantinople de quinze mois de marche. L'empereur Maurice conversa avec quelques musiciens ambulans de ce pays lointain, et il semble avoir pris pour un peuple la profession d'une certaine classe d'hommes. (Théophylacte, l. VI, c. 2.)

[4] C'est une des conjectures les plus vraisemblables et les plus lumineuses du savant comte de Buat (Histoire des peuples barbares, t. XI, p. 546-568). On retrouve les Tzechi et les Serbi près du mont Caucase, dans l'Illyrie et sur la partie basse de l'Elbe. Les traditions les plus bizarres des Bohémiens, etc., paraissent confirmer son hypothèse.

Baltique, et les villes illyriennes de Neyff et de Lissa se retrouvent, avec le nom de Baïan, au centre de la Silésie. S'intéressant peu à la vie de ses vassaux [1], le chagan les exposait d'abord dans la disposition de son armée ou par la situation de ses provinces; et le glaive de ses ennemis était émoussé avant de combattre la valeur naturelle des Avars.

L'alliance de la Perse rendit les troupes de l'Orient à la défense de l'Europe; et Maurice, qui avait souffert dix années l'insolence du chagan, déclara qu'il marcherait en personne contre les barbares. Dans un intervalle de deux siècles, aucun des successeurs de Théodose n'était entré en campagne; leurs jours s'écoulaient mollement dans le palais de Constantinople, et les Grecs ne savaient plus que le nom d'empereur désignait, selon son acception primitive, le chef des armées de la république. Les flatteries du sénat, la superstition pusillanime du patriarche, et les pleurs de l'impératrice Constantine, s'opposèrent à l'ardeur guerrière de Maurice; on le supplia de charger un de ses généraux des fatigues et des périls d'une campagne de Scythie. L'empereur, sans écouter leurs conseils et leurs prières, se porta à sept milles [2] de sa capitale; l'étendard sacré de la croix flottait à la tête de ses troupes; et la revue de ce grand nombre de vétérans, qui avaient livré des batailles et fait des conquêtes au-delà du Tigre, enfla son orgueil. Anchialus fut le terme de son expédition; il sollicita vainement une réponse miraculeuse à ses prières nocturnes : son esprit fut troublé par la mort d'un cheval qu'il aimait beaucoup, par la rencontre d'un sanglier, par un orage suivi d'une pluie abondante, enfin par la naissance d'un enfant monstrueux, et il oublia que le meilleur de tous les présages est de s'armer pour son pays [1]. Il revint à Constantinople, sous prétexte de recevoir les ambassadeurs de la Perse : des idées de dévotion lui firent renoncer à ses idées de guerre, et son retour et le choix de ses lieutenans trompèrent l'espoir public. L'aveugle prévention de l'amour fraternel peut l'excuser d'avoir donné un commandement à son frère Pierre, qui prit honteusement la fuite devant les barbares, en présence de ses propres soldats et des habitans d'une ville romaine. Cette ville, si nous en croyons la ressemblance du nom et du caractère, était la célèbre Azimuntium [2], qui seule avait repoussé l'impétueux Attila. La bravoure de sa jeunesse se communiqua aux générations suivantes; et le premier ou le second Justin lui accorda un honorable privilége : il déclara qu'elle ne serait gardée que par la valeur de ses jeunes citoyens. Le frère de Maurice voulut attenter à ce privilége, et mêler une troupe de patriotes avec les mercenaires de son camp : ils se retirèrent dans l'église, et la sainteté du lieu n'en imposa point au général : le peuple se souleva, il ferma les portes, il parut armé sur les remparts; et la lâcheté de Pierre égala son arrogance et son injustice. Le caractère guerrier de Commentiolus [3] doit être l'objet de la satire ou de la comédie plutôt que de l'histoire, puisqu'il n'avait pas même la qualité si vulgaire du courage personnel. Ses conseils tenus avec appareil, ses étranges évolutions et ses ordres secrets, fournissaient toujours une apologie en cas de fuite ou de délai. S'il marchait contre l'ennemi, les agréables vallées du mont Hémus lui opposaient une barrière insurmontable; et, dans ses retraites, il choisissait des sentiers si difficiles et telle-

[1] Voyez Frédégarius dans les Historiens de France, t. II, p. 432. Baïan ne cachait pas son orgueilleuse insensibilité. Οτι τοιουτους (non pas τοσουτους, selon une sotte correction) επαφησω τη Ρωμαικη, ως ει και συμβαιη γε τουτοις θανατω αλωναι, αλλ' εμοι γε μη γινεσθαι συναισθησιν.

[2] Voyez la marche et le retour de Maurice dans Théophylacte (l. V, c. 16; l. VI, c. 1, 2, 3). Si cet écrivain avait du goût ou de l'esprit, on supposerait qu'il s'est permis une ironie délicate; mais Théophylacte n'a sûrement pas cette malice à se reprocher.

[1] Εις οιωνός αριστος αμυνεσθαι περι πάτρης.

(*Iliade*, XII, 243.)

Ce beau vers, où l'on retrouve le courage d'un héros et la raison d'un sage, prouve bien qu'Homère était à tous égards supérieur à son siècle et à son pays

[2] Théophylacte, l. VII, c. 3. D'après ce fait, qui ne s'était pas présenté à ma mémoire, le lecteur voudra bien excuser et corriger une de mes notes du chapitre XXXIV, dans laquelle j'ai raconté trop tôt la ruine d'Asimus ou Azimuntium.

[3] Voyez la honteuse conduite de Commentiolus dans Théophylacte, l. II, c. 10-15; l. VII, c. 13, 14; l. VIII, c. 2-4.

ment abandonnés, que le plus âgé des naturels du pays ne les connaissait pas. La lancette du chirurgien lui tira, dans une maladie réelle ou simulée, les seules gouttes de sang qu'il ait perdues en sa vie; et le repos et la sûreté de l'hiver rétablissaient toujours sa santé, qui se trouvait d'une extrême faiblesse lorsque les barbares approchaient. Le mérite accidentel de Priscus son collègue [1] ne fait aucun honneur au prince qui éleva et soutint cet indigne favori. En cinq batailles, qui semblent avoir été conduites avec habileté et avec courage, Priscus fit prisonniers dix-sept mille deux cents barbares; il massacra les quatre fils du chagan et soixante mille hommes: il surprit un canton des Gépides, qui se croyait en sûreté sous la protection des Avars; et c'est sur les bords du Danube et de la Teyss qu'il eut ses derniers succès. Depuis la mort de Trajan, les armes de l'empire n'avaient pas pénétré si avant dans la Dacie: au reste, les victoires de Priscus furent passagères et infructueuses; et il fut bientôt rappelé, de peur que Baïan ne vînt, avec une nouvelle intrépidité et de nouvelles forces, venger sa défaite sous les murs de Constantinople [2].

Les camps de Justinien et de Maurice [3] connaissaient la théorie de la guerre aussi bien que ceux de César et de Trajan. Les ouvriers de Bysance façonnaient toujours le fer de la Toscane ou du Pont. Les arsenaux étaient remplis d'armes offensives et défensives de toute espèce. Dans la construction et l'usage des navires, des fortifications et des machines de guerre, les barbares admiraient la supériorité d'un peuple dont ils triomphaient si souvent sur les champs de bataille. Les livres des Grecs et des Romains enseignaient l'art de la tactique, les évolutions et les stratagèmes de l'antiquité. Mais la solitude et l'abâtardissement des provinces ne fournissaient plus des hommes en état de manier les armes, de défendre les murs, de manœuvrer les vaisseaux, et enfin de réduire avec succès la théorie en pratique. Le génie de Bélisaire et de Narsès s'était formé sans maître, et ne laissa point de disciples. L'honneur, le patriotisme ou une superstition généreuse ne pouvait animer les esclaves et les étrangers qui faisaient l'honorable service des légions. Ce n'est que dans le camp que l'empereur aurait dû exercer un pouvoir despotique, et c'est là qu'on lui désobéissait et qu'on l'insultait: il calmait et excitait avec de l'or la licence des troupes: mais leurs vices tenaient à la constitution militaire; leurs victoires étaient accidentelles, et leur solde dispendieuse épuisait un état qu'elles ne pouvaient défendre. Après une longue et pernicieuse indulgence, Maurice essaya de guérir ce mal invétéré; mais son entreprise téméraire le perdit, et ne fit qu'accroître les abus. Un réformateur ne doit pas être soupçonné d'intérêt, et il faut qu'il ait la confiance et l'estime de ceux qu'il veut réformer. Les soldats de Maurice auraient peut-être écouté la voix d'un général victorieux; ils dédaignèrent les avis des hommes d'état et des sophistes; et, lorsqu'ils reçurent l'édit qui prélevait sur la solde le prix des armes et des vêtemens, ils maudirent l'avarice d'un prince insensible aux dangers et aux fatigues dont il s'était affranchi. Des séditions très-multipliées et très-violentes agitèrent les camps de l'Asie et de l'Europe [4]. La garnison d'Édesse accabla de reproches, de menaces et de blessures ses généraux tremblans; elle renversa les statues de l'empereur, elle assaillit de pierres l'image miraculeuse du Christ, et elle rejeta le joug des lois civiles et des lois militaires, ou se soumit à une subordination bien dangereuse, puisqu'elle était volontaire de la part des individus. Le monarque, toujours

[1] Voyez les exploits de Priscus, l. VIII, c. 2, 3.

[2] On peut suivre les détails de la guerre entre les Avars, dans le premier, le second, le sixième, le septième et le huitième livre de l'Histoire de l'empereur Maurice, par Théophylacte Simocatta. Il écrivait sous le règne d'Héraclius, et il ne pouvait avoir la tentation de flatter. Mais il n'a point de jugement; il est diffus sur des bagatelles, et concis sur les faits les plus intéressans.

[3] Maurice lui-même composa douze livres sur l'art militaire, qui subsistent encore, et qui ont été publiés (Upsal, 1664) par Jean Scheffer, à la fin de la tactique d'Arrien. (Fabricius, *Biblioth. Græca*, l. IV, c. 8, t. III, p. 278.)

[4] Voyez le détail des émeutes, sous le règne de Maurice, dans Théophylacte, l. III, c. 1-4; l. VI, c. 7, 8, 10; l. VII, c. 1; l. VIII, c. 6, etc.

éloigné et trompé souvent, ne pouvait céder ou résister à propos. La crainte d'une révolte générale le déterminait trop tôt à oublier un soulèvement, en considération d'une action de valeur ou d'une expression de loyauté : il abolit la nouvelle réforme avec autant de rapidité qu'il l'avait conçue; et les troupes, qui s'attendaient à des châtimens, et à un régime plus sévère, furent surprises d'une manière agréable lorsqu'on leur annonça des immunités et des récompenses : mais elles ne furent point reconnaissantes de ces largesses tardives que l'empereur accordait malgré lui : la découverte de sa faiblesse et de leur force augmenta leur insolence; et, de part et d'autre, la haine s'éleva au point que le souverain ne songeait plus à pardonner, et que l'armée n'avait plus d'espoir de conciliation. Les historiens du temps adoptèrent le soupçon vulgaire, que Maurice s'efforça de détruire les troupes qu'il avait voulu réformer : ils imputent à ce dessein malveillant la mauvaise conduite et la faveur de Commentiolus; et tous les siècles doivent flétrir l'inhumanité et l'avarice [1] d'un prince qui, pour ne pas donner six mille pièces d'or, laissa massacrer douze mille prisonniers qui se trouvaient au pouvoir du chagan. Ce massacre excita l'indignation parmi les Romains : on ordonna aux troupes du Danube d'épargner les magasins de la province, et d'établir leurs quartiers d'hiver dans le pays des Avars. Ce dernier ordre lassa leur patience; elles déclarèrent Maurice indigne du trône; elles chassèrent ou égorgèrent ceux qui lui demeuraient fidèles; et, commandées par un simple centurion nommé Phocas, elles revinrent à marches précipitées aux environs de Constantinople. Les désordres militaires du troisième siècle recommencèrent après un grand nombre de successions conformes aux lois; mais l'entreprise que formaient les troupes était si hasardeuse, qu'elles en furent effrayées. Elles balancèrent à revêtir de la pourpre leur favori; et, tandis qu'elles rejetaient toute espèce de négociation avec Maurice, elles entretenaient une correspondance amicale avec Théodose son fils et avec Germanus, beau-père du jeune prince. Telle était l'obscurité dans laquelle avait vécu Phocas, que l'empereur ignorait le nom et le caractère de son rival; mais, dès qu'il apprit que le centurion, audacieux au milieu des soulèvemens, se montrait timide dans les dangers : « Hélas! s'écria-t-il, s'il est lâche, il sera sûrement un assassin. »

Si Constantinople était demeurée fidèle, Phocas aurait vainement exhalé sa fureur contre les murs de cette place; et la sagesse de l'empereur aurait détruit ou ramené peu à peu l'armée des rebelles. Maurice, au milieu des jeux du cirque, où il eut soin d'étaler une pompe extraordinaire, cacha l'inquiétude de son cœur par des sourires de confiance; il daigna solliciter les applaudissemens des factions, et flatta leur orgueil en recevant de leurs tribus respectives une liste de neuf cents bleus et de quinze cents verts, qu'il parut estimer comme les fermes appuis de son trône. Leurs efforts perfides ou languissans montrèrent sa faiblesse et précipitèrent sa chute : les verts étaient d'intelligence avec les rebelles, et les bleus recommandaient la douceur et la modération dans une lutte entre des citoyens du même empire. Les vertus rigides et parcimonieuses de Maurice lui avaient dès long-temps aliéné le cœur de ses sujets : comme il marchait pieds nus à la tête d'une procession religieuse, une grêle de pierres tomba sur lui, et ses gardes furent obligés de présenter leurs masses de fer pour garantir sa personne. Un moine fanatique courait les rues, l'épée à la main, en déclarant que Dieu irrité avait condamné l'empereur, et la multitude suivait avec des imprécations un vil plébéien qui était monté sur un âne, et qui représentait Maurice [1]. Le

[1] Théophylacte et Théophanes paraissent ignorer la conspiration et la cupidité de Maurice. On rencontre pour la première fois ces accusations si défavorables à la mémoire de cet empereur dans la Chronique Pasc. (p. 879); c'est de là que Zonaras (t. II, l. XIV, p. 77, 78) les a tirées. Cédrénus (p. 399) a suivi un autre calcul sur la rançon des douze mille prisonniers.

[1] Le peuple de Constantinople, dans ses injures contre Maurice, lui donna le nom de Marcionite ou de Marcioniste. Théophylacte (l. VIII, c. 9) dit de l'hérésie qu'on reprochait à l'empereur, μετα τινος μωρας ευλαβειας συνηθης τε και καταγελαστος. Maurice avait-il réellement écouté quelque obscur prédicant de la secte des anciens Gnostiques?

prince soupçonna que les soldats et les citoyens chérissaient Germanus. Il craignait, il menaçait, mais il différait de frapper : Germanus se réfugia dans une église; le peuple se souleva en sa faveur : les gardes abandonnèrent les murs; et, durant le tumulte de la nuit, la ville, où l'on ne connaissait plus de frein, fut livrée aux flammes et au pillage. L'infortuné Maurice se jeta avec sa femme et ses neuf enfans dans une petite barque; il voulait se sauver sur la côte d'Asie; mais la force du vent le réduisit à débarquer près de l'église de Saint-Antomus[1], aux environs de Chalcédoine; et Théodose, son fils aîné, alla implorer la reconnaissance et l'amitié du roi de Perse. Quant à lui, il refusa de prendre la fuite. Il éprouvait de vives douleurs de sciatique [2], et la superstition affaiblissait son esprit : il attendit patiemment l'issue de la révolution, et adressa en public et avec ferveur une prière au Dieu tout-puissant pour qu'on le punît de ses péchés dans ce monde plutôt que dans l'autre. Après l'abdication de Maurice, les deux factions se disputèrent le droit d'élire un empereur : les verts rejetèrent le favori des bleus; une foule de peuple alla chercher au palais de Hebdomon, à sept milles de Constantinople, Germanus lui-même, et força les passans de venir adorer la majesté du centurion Phocas. Celui-ci voulait céder le trône à la dignité et au mérite de Germanus; Germanus persista dans ses refus : le sénat et le clergé se rendirent à ses exhortations; et dès que le patriarche fut assuré de l'orthodoxie de l'usurpateur, il le sacra dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Le troisième jour, Phocas fit son entrée publique sur un char traîné par quatre chevaux, au milieu des acclamations du peuple, qui ne pensait pas aux maux que lui causeraient de pareilles révolutions. La révolte des troupes fut récompensée par de grandes largesses; et le nouvel empereur, après s'être arrêté quelques momens au palais, alla voir les jeux de l'Hippodrome. Dans une dispute de préséance qu'eurent les deux factions, son jugement parut favoriser les verts. « Souvenez-vous » que Maurice vit toujours, » s'écrièrent les bleus; et cette clameur indiscrète avertit et excita la cruauté du tyran. Des ministres de la mort, envoyés par lui à Chalcédoine, arrachèrent Maurice du sanctuaire qu'il avait choisi pour son asile, et ses cinq fils furent massacrés sous ses yeux. A mesure qu'on égorgeait un de ses enfans, il eut la force de dire : « Tu es juste, ô mon Dieu! et tes jugemens sont remplis d'équité. » Et il fut si bien dominé par la vérité et la justice dans ses derniers momens, qu'il révéla aux soldats la pieuse supercherie d'une nourrice qui substitua son fils au jeune prince [1]. Cette scène tragique se termina par la mort de l'empereur lui-même, qui fut égorgé la vingt-cinquième année de son règne, et à l'âge de soixante-trois ans. On jeta dans la mer son corps et celui de ses cinq enfans; on exposa leurs têtes sur les murs de Constantinople aux outrages ou à la pitié de la multitude, et Phocas ne permit de les enterrer secrètement que lorsqu'on aperçut des signes de putréfaction. La générosité publique ensevelit dans ce tombeau les fautes et les erreurs de Maurice. On ne se souvint plus que de ses malheurs; et, vingt ans après, sa déplorable histoire, racontée par Théophylacte, arracha les larmes d'une nombreuse assemblée [2].

[1] L'église de Saint-Antomus était située à cent cinquante stades de Constantinople. (Théophylacte, l. VIII, c. 9.) Gyllius (*de Bosphoro Thracio*, l. III, c. 11) parle du port d'Eutrope, où Maurice et ses enfans furent assassinés, comme de l'un des deux hâvres de Chalcédoine.

[2] Les habitans de Constantinople avaient souvent des douleurs νοσοι αρθριτιδες; et Théophylacte insinue (l. VIII, c. 9) que, si les règles de l'histoire le lui permettaient, il pourrait assigner la cause de cette maladie. Une pareille digression n'aurait pas été plus déplacée que ses recherches (l. VII, c. 16, 17) sur les inondations périodiques du Nil et les opinions des philosophes grecs sur cette matière.

[1] Ce trait a fourni à Corneille l'intrigue compliquée de sa tragédie d'*Heraclius*, qu'on ne saisit qu'après l'avoir vue plus d'une fois (Comment. de Voltaire), et qui, dit-on, embarrassa l'auteur lui-même, après quelques années d'intervalle. (Anecd. dramatiques, t. I, p. 422.)

[2] Théophylacte Simocatta (l. VIII, c. 7-12), la Chronique Pasc. (p. 379-380), Théophanes (*Chronogr.*, p. 238-244), Zonaras (t. II, l. XIV, p. 77-80), et Cedrenus (p. 393-404), racontent la révolte de Phocas et la mort de Maurice.

Ces larmes coulèrent sans doute en secret, et une telle compassion eût été criminelle sous le règne de Phocas, reconnu souverain par les provinces de l'Orient et de l'Occident. Son portrait et celui de Léontia, son épouse, furent exposés à la vénération du clergé et du sénat dans la basilique de Latran; et on les déposa ensuite dans le palais des césars, entre ceux de Constantin et de Théodose. En qualité de sujet et de chrétien, Grégoire devait se soumettre au gouvernement établi; mais la joie qu'il montra en félicitant l'assassin laisse une tache ineffaçable sur le caractère de ce saint. Il était du devoir du successeur des apôtres de faire sentir, avec une fermeté décente, le crime de Phocas et la nécessité du repentir : il se contenta de parler avec éloge de la délivrance du peuple et de la chute du tyran : il se réjouit de ce que la Providence a placé sur le trône impérial la piété et la bonté de Phocas; il prie le ciel de fortifier son bras contre ses ennemis, et il désire qu'après un règne glorieux et de longue durée Phocas obtienne le royaume céleste [1]. J'ai raconté les crimes d'une révolution qui paraissait au pontife de Rome si agréable au ciel et à la terre; on va voir que Phocas exerça le pouvoir d'une manière aussi odieuse qu'il l'avait usurpé. Un historien impartial le peint comme un monstre [2] : il décrit la petite taille et la difformité de sa personne, ses épais sourcils, qui n'étaient séparés par aucun intervalle, ses cheveux roux, son menton sans barbe, et une de ses joues défigurée et décolorée par une large cicatrice. Ne connaissant ni les lettres, ni les lois, ni même le métier des armes, il ne voyait dans le rang suprême qu'un moyen de se livrer davantage à la débauche et à l'ivrognerie; et chacun de ses grossiers plaisirs était une insulte pour ses sujets, ou un trait d'ignominie pour lui-même : il renonça aux fonctions de soldat sans remplir celles de prince; et, durant son règne, l'Europe jouit d'une paix honteuse, et l'Asie fut ravagée par la guerre. Des mouvemens de colère enflammaient son caractère sauvage, qu'endurcissait la crainte et qu'aigrissait la résistance ou le reproche. Ses émissaires arrêtèrent Théodose qui allait chercher de l'assistance à la cour des Perses : le jeune prince fut décapité à Nicée, et les consolations de la religion et le sentiment de son innocence adoucirent ses derniers instans. Mais son fantôme troubla le repos de l'usurpateur; on répandit le bruit que le fils de Maurice vivait encore : le peuple attendait un vengeur, et la veuve et les filles du dernier empereur auraient adopté le dernier des hommes pour leur fils et pour leur frère. Lors du massacre de la famille de Maurice [1], Phocas avait épargné ces malheureuses femmes par compassion, ou plutôt par des vues politiques, et on les gardait avec quelques égards dans une maison particulière. Mais l'impératrice Constantina se souvenait toujours de son père, de son mari et de ses fils, et elle aspirait à la liberté et à la vengeance. Une nuit, elle vint à bout de se sauver dans l'église de Sainte-Sophie; mais ses larmes et l'or distribué par Germanus, qui était d'intelligence avec elle, ne purent exciter une révolte. On allait lui ôter la vie, lorsque le patriarche obtint sa grâce : on l'emprisonna dans un monastère. Elle fut convaincue ou soupçonnée d'une nouvelle conspiration : Phocas ne se crut plus engagé par le serment qu'il avait fait, et se livra à toute sa fureur. On voulut connaître les projets et les complices de Constantina. Une matrone, fille, femme et mère d'empereur, qui devait inspirer des égards et de la pitié,

[1] Grégoire, l. XI, épît. XXXVIII, *Indict.* VI. « Benignitatem vestræ pietatis ad imperiale fastigium pervenisse » gaudemus. Lætentur cœli et exultet terra, et de vestris » benignis actibus universæ reipublicæ populus, nunc » usque vehementer afflictus hilarescat, etc. » Cette lâche flatterie, qui a excité les invectives des protestans, est critiquée avec raison par le philosophe Bayle (Dictionnaire critique, Grégoire Ier, note H, t. II, p. 597, 598). Le cardinal Baronius justifie le pape aux dépens de l'empereur détrôné.

[2] On détruisit les portraits de Phocas : mais ses ennemis eurent soin de soustraire aux flammes une copie d'une pareille caricature. (Cedrenus, p. 404.)

[1] Ducange (*Familiæ Byzantinæ*, p. 106, 107, 108) donne des détails sur la famille de Maurice : Théodose, son fils aîné, avait été couronné empereur à l'âge de quatre ans et demi, et Grégoire l'adjoint toujours à son père dans ses complimens. Ses filles professaient le christianisme; et je suis surpris de trouver à côté d'Anastasie et Théocteste le nom païen de Cléopâtre.

fut mise à la torture, comme le plus vil des malfaiteurs. Elle fut décapitée à Chalcédoine, ainsi que ses trois filles, à l'endroit même où l'on avait versé le sang de son époux et celui de ses cinq fils. Il serait superflu d'indiquer les noms et les tourmens des victimes d'une classe ordinaire qu'immola l'usurpateur. Les formalités du jugement précédèrent rarement leur condamnation, et on eut soin d'augmenter la douleur de leurs supplices par les raffinemens de la cruauté. On perça les yeux, on arracha la langue, on coupa les pieds et les mains de plusieurs; quelques-unes expirèrent sous le fouet des bourreaux; d'autres furent jetées au milieu des flammes ou percées de flèches, et elles obtinrent rarement la faveur d'une prompte mort. Des têtes, des parties de corps et des cadavres souillèrent l'Hippodrome, cet asile des plaisirs et de la liberté des Romains; et les anciens camarades de Phocas comprirent que sa faveur ni leurs services ne pouvaient les garantir de la fureur d'un tyran, digne rival des Caligula et des Domitien du premier siècle de l'empire [1].

Phocas n'eut qu'une fille, qui épousa le patricien Crispus [2] : on eut l'indiscrétion de placer dans le cirque, à côté de l'empereur, les bustes des deux époux. Le père désirait sans doute que sa postérité recueillît le fruit de ses crimes; mais cette association prématurée et agréable au peuple offensa le monarque : les tribunsde la faction des verts, qui voulurent justifier la méprise des sculpteurs, furent tout de suite condamnés à la mort; les prières du peuple obtinrent leur grâce; mais Crispus eut lieu de douter que l'usurpateur jaloux pût jamais oublier cette concurrence involontaire. L'ingratitude de Phocas indisposa la faction des verts, qu'il dépouilla de leurs priviléges; chacune des provinces de l'empire était mûre pour la rébellion; et Heraclius, exarque de l'Afrique, refusait depuis plus de deux ans toute espèce de tribut ou d'obéissance au centurion qui déshonorait le trône de Constantinople. Des envoyés secrets de Crispus et du sénat excitèrent cet exarque à sauver et à gouverner son pays; mais, son ambition se trouvant amortie par la vieillesse, il chargea de cette dangereuse entreprise son fils Heraclius, et Nicétas, fils de Grégoire, son ami et son lieutenant. Ces jeunes guerriers armèrent l'Afrique; l'un d'eux se chargea de conduire la flotte de Carthage à Constantinople, tandis que l'autre traverserait l'Égypte et l'Asie à la tête d'une armée : ils étaient convenus que la pourpre impériale appartiendrait à celui qui aurait le plus de diligence et de succès. Une faible rumeur de leur dessein arriva aux oreilles de Phocas, qui arrêta la femme et la mère d'Héraclius, afin d'avoir un gage de sa fidélité; mais l'artificieux Crispus vint à bout de faire regarder comme imaginaire le danger éloigné : on négligea ou on différa les moyens de défense; et le tyran se croyait en sûreté, lorsque les vaisseaux de l'Afrique mouillèrent dans l'Hellespont. Les fugitifs et les exilés, qui respiraient la vengeance, joignirent Heraclius à Abydos : ses navires portaient au sommet de leurs mâts les symboles sacrés de la religion [1]; ils traversèrent la Propontide en triomphe, et Phocas vit de ses fenêtres approcher l'orage qui allait le renverser. Il détermina, par des promesses et des présens, la faction des verts à opposer une faible et inutile résistance au débarquement des troupes de l'Afrique; mais le peuple et même les gardes furent entraînés par Crispus, qui se déclara sur ces entrefaites; et une seule personne suffit pour aller saisir le tyran au milieu de son palais abandonné. Après l'avoir dépouillé du diadème et de la pourpre, et l'avoir revêtu de l'habit des gens du peuple, on

[1] Théophylacte (l. VIII, c. 13, 14, 15) rapporte quelques-unes des cruautés de Phocas. George de Pisidie, poète d'Heraclius, l'appelle (*Bell. Avaricum*, p. 46, Rome, 1777) της τυραννιδος ὁ δυσκαθεκτος και βιοφθορος δρακων. La dernière épithète est juste.

[2] Les auteurs et leurs copistes confondent si souvent les noms de *Priscus* et de *Crispus* (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 111), que j'ai été tenté de supposer que le gendre de Phocas et le héros qui triompha cinq fois des Avars fut la même personne.

[1] Selon Théophanes, ils portaient, κιβωτια, et εικονα θεομητορος. Cedrenus ajoute un αχειροποιητον εικονα τυ κυριυ, dont Heraclius s'était servi comme d'une bannière dans la première expédition de Perse. (Voyez George Pisid., *Acroas*, I, 140.) Foggini, l'éditeur romain (p. 26), est embarrassé pour déterminer si c'était un original ou une copie.

le chargea de chaînes, et on le mena dans un canot à la galère d'Heraclius, qui lui reprocha les forfaits de son règne abominable. Phocas lui répondit : « Et le tien sera-t-il meilleur? » Quand il eut souffert tous les genres d'outrages et de tortures qu'on put inventer, on lui coupa la tête; son corps en lambeaux fut jeté dans les flammes. On traita ensuite de la même manière les statues de cet usurpateur et le drapeau séditieux des verts. Le clergé, le sénat et le peuple engagèrent Heraclius à monter sur le trône dont il venait de chasser le crime et l'ignominie. Après avoir hésité aussi long-temps que l'exigeait la décence, il se rendit à leurs prières. Son couronnement fut suivi de celui d'Eudoxia son épouse; et leur postérité régna sur l'empire d'Orient jusqu'à la quatrième génération. La navigation d'Heraclius avait été très-heureuse, comme on vient de le voir; la marche de Nicétas fut pénible; et, quand il arriva, la révolution se trouvait consommée; mais il ne murmura point de la fortune de son ami : et, pour le récompenser de ses louables intentions, on lui accorda une statue équestre et la fille de l'empereur. Il était plus difficile de compter sur la fidélité de Crispus, auquel on donna le commandement de l'armée de Cappadoce. Son arrogance provoqua bientôt et parut excuser l'ingratitude de son nouveau souverain. Le gendre de Phocas fut condamné, en présence du sénat, à embrasser la vie monastique; et l'arrêt fut justifié par cette remarque judicieuse d'Heraclius, que l'homme qui avait trahi son père ne serait pas fidèle à son ami [1].

Les crimes de Phocas eurent des suites funestes pour l'empire, même après sa mort. Il avait voulu annoncer à Cosroës son avénement au trône, selon les formes d'amitié et d'égalité établies entre la cour de Bysance et celle de Perse; et Lillius, qui lui avait présenté les têtes de Maurice et de ses enfans, lui parut le plus propre à décrire les circonstances de cette scène tragique [2]. Quoique Lillius eût arrangé son récit en y mêlant les faussetés et les sophismes, Cosroës, indigné de l'assassinat, se détourna avec horreur; il emprisonna l'envoyé; il déclara qu'il n'aurait plus de liaisons avec l'usurpateur, et qu'il vengerait son bienfaiteur et son père adoptif. Le monarque de Perse éprouva tous les mouvemens de douleur et de colère que l'humanité et l'honneur pouvaient inspirer; et les préjugés nationaux et religieux des mages et des satrapes achevèrent de rendre sa résolution inébranlable. Pour le flatter, ils employèrent une tournure d'autant plus adroite, qu'ils semblaient prendre le langage de la liberté. Ils osèrent blâmer l'excès de son amitié et de sa reconnaissance pour les Grecs; nation, disaient-ils, avec laquelle il était dangereux de signer un traité de paix ou d'alliance, qui dans ses superstitions ne connaissait ni la vérité ni la justice, et qui devait être incapable d'aucune vertu, puisqu'en assassinant ses souverains elle commettait le plus atroce des forfaits [1]. Les provinces de l'empire romain furent ainsi accablées des maux de la guerre, pour le crime du centurion ambitieux qui les opprimait; et vingt ans après les Romains se vengèrent, et accablèrent les Persans des mêmes maux [2]. Le général qui avait rétabli Cosroës sur le trône commandait toujours en Orient, et en Assyrie les mères épouvantaient leurs

[1] On trouve des détails sur la tyrannie de Phocas et l'avénement d'Heraclius au trône dans la Chronique Pasc. (p. 380-383), dans Theophanes (p. 242-250), dans Nicéphore (p. 3-7), dans Cedrenus (p. 404-407), dans Zonaras (t. II, l. XIV, p. 80-82).

[2] Théophylacte, l. VIII, c. 15. La vie de Maurice fut composée, vers l'an 628 (l. VIII, c. 13), par Théophylacte Simocatta, ex-préfet, né en Égypte. Photius, qui donne un long extrait de cet ouvrage (Cod. LXV, p. 81-100), critique doucement l'affectation et l'allégorie du style. La préface est un dialogue entre la Philosophie et l'Histoire : elles s'asseyent sous un platane, et l'Histoire touche sa lyre.

[1] « Christianis nec pactum esse, nec fidem, nec » fœdus.... Quod si ulla illis fides fuisset, regem suum » non occidissent. » (Eutych., Annales, t. II, p. 211, vers. Pocock.)

[2] Nous quittons ici pour quelques siècles les auteurs contemporains; et ceux qui nous guideront, au lieu de l'affectation de la rhétorique, offrent la grossière simplicité des chroniques et des abrégés. Les ouvrages de Théophanes (*Chronogr.*, p. 244-279) et de Nicéphore (p. 3-16) donnent la suite de la guerre de Perse, mais d'une manière imparfaite. Lorsque je rapporterai des faits qu'ils n'indiquent pas, je citerai des autorités particulières. Théophanes, courtisan, qui se fit moine, naquit A. D. 748. Nicéphore, patriarche de Constantinople, qui mourut A. D. 829, était un peu plus jeune : ils périrent tous les deux dans la persécution des Iconoclastes. (Hankius, *de Scriptoribus bysantinis*, p. 200-246.)

enfans du terrible nom de Narsès. Il n'est pas hors de vraisemblance que Narsès, né en Perse, encouragea son maître et son ami à délivrer et à envahir les provinces d'Asie ; il est encore plus probable que Cosroës, pour animer ses troupes, les assura que le glaive qu'ils redoutaient davantage demeurerait dans le fourreau, ou serait favorable à leur cause. Le héros ne pouvait compter sur la foi d'un tyran ; et le tyran devait sentir combien il méritait peu l'obéissance d'un héros. Un ordre qui déposait Narsès arriva ; il arbora le drapeau de l'indépendance à Hiérapolis, ville de Syrie : il se laissa séduire par de trompeuses promesses ; des traîtres le livrèrent, et il fut brûlé vif au milieu du marché de Constantinople. Les soldats, qu'il avait menés à la victoire, privés du seul général qu'ils pussent craindre ou estimer, furent rompus deux fois par la cavalerie, écrasés sous les pieds des éléphans, et percés par les traits des barbares : un grand nombre de captifs furent décapités sur le champ de bataille par ordre du vainqueur, qui condamna ces mercenaires séditieux comme auteurs et complices de la mort de Maurice. Le monarque de Perse assiégea, réduisit et renversa successivement les fortifications de Merdin, Dara, Émida et Adesse, sous le règne de Phocas ; il passa l'Euphrate, s'empara de Hiérapolis, Chalcis et Berrhée ou Alep, villes de la Syrie, et arriva en peu de temps sous les murs d'Antioche. Ses rapides succès montrent la décadence de l'empire, l'incapacité de Phocas et le peu d'affection de ses sujets. Un imposteur, qui se disait le fils de Maurice [1] et l'héritier légitime de l'empire, suivait le camp de Cosroës, qui offrait ainsi aux provinces un prétexte de soumission ou de révolte.

Les premières lettres qu'Heraclius reçut de l'Orient [2] lui apprirent la perte d'Antioche ; mais cette vieille métropole, si souvent renversée par les tremblemens de terre ou pillée par l'ennemi, offrit peu de trésors aux Persans. Le sac de Césarée, capitale de la Cappadoce, leur fut plus utile ; et, à mesure qu'ils s'avancèrent au-delà des remparts de la frontière, ils trouvèrent moins de résistance, et le butin fut plus considérable. L'agréable vallée de Damas contenait une ville royale. Cosroës y fit reposer ses troupes avant de monter les collines du Liban ou d'envahir les villes de la côte de Phénicie. La conquête de Jérusalem [1], qu'avait méditée Nushirvan, fut exécutée par le zèle et l'avarice de son petit-fils. L'esprit intolérant des mages demandait à grands cris la ruine de l'édifice le plus imposant du christianisme ; et Cosroës vint à bout d'enrôler pour cette sainte guerre une armée de vingt-six mille Juifs, qui suppléèrent à la valeur et à la discipline par un fanatisme ardent. Jérusalem fut prise d'assaut après la réduction de la Galilée et du pays qui est au-delà du Jourdain, dont la résistance semble avoir différé le sort de la capitale. Le saint sépulcre et les belles églises d'Hélène et de Constantin furent consumés, ou du moins endommagés par les flammes ; le conquérant pilla en un jour tout ce que la piété des fidèles y avait apporté durant trois siècles. On conduisit en Perse le patriarche Zacharie et la *vraie croix*, et on impute le massacre de quatre-vingt-dix mille chrétiens aux Juifs et aux Arabes qui augmentèrent les déprédations de l'armée persane. La charité de Jean, archevêque d'Alexandrie, que son glorieux surnom d'*Aumônier* [2] fait distinguer dans la foule des saints,

[1] Les historiens de Perse ont eux-mêmes été trompés sur ce point ; mais Théophanes (p. 244) reproche à Cosroës cette supercherie et ce mensonge ; et Eutychius croit (Annal., t. II, p. 211) que le fils de Maurice, qui échappa aux assassins, se fit moine sur le mont Sinaï, où il mourut.

[2] Eutychius place toutes les pertes de l'empire sous le règne de Phocas, erreur qui sauve la gloire d'Heraclius. Il fait venir ce général, non de Carthage, mais de Salonique, avec une flotte chargée de végétaux pour Constantinople (Annal., t. II, p. 223, 224). Les autres chrétiens de l'Orient, Barhebræus, (*apud Asseman.*, Bibliot. Orient., t. III, p. 412, 413), Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 13-16), Abulpharage (*Dynast.*, p. 98, 99), sont de meilleure foi et plus exacts. Pagi indique les diverses années de la guerre de Perse.

[1] Voyez, sur la conquête de Jérusalem, fait si intéressant pour l'église, les Annales d'Eutychius (t. II, p. 212-223) et les Lamentations du moine Antiochus (Baronius, Annal. Ecclés., A. D. 614, n° 16-26), dont cent vingt homélies subsistent encore, si toutefois on peut dire qu'elles existent, puisque personne ne les lit.

[2] La vie de ce digne prélat a été composée par l'évêque Leontius son contemporain. On trouve dans Baronius

accueillit les fugitifs de la Palestine : ce digne prélat rendit les revenus de son église et un trésor de trois cent mille livres sterling à leurs véritables propriétaires, c'est-à-dire aux pauvres de tous les pays et de toutes les dénominations. Les successeurs de Cyrus subjuguèrent l'Égypte elle-même, le seul état qui n'eût pas essuyé de guerre étrangère ou domestique depuis le temps de Dioclétien. Les cavaliers persans surprirent Péluse, la clef de ce pays, ville d'un accès difficile ; ils passèrent impunément les innombrables canaux du Delta, et reconnurent la longue vallée du Nil, depuis les pyramides de Memphis jusqu'aux frontières de l'Éthiopie. Alexandrie aurait pu recevoir des secours du côté de la mer ; mais l'archevêque et le préfet se réfugièrent dans l'île de Chypre, et Cosroës pénétra dans la seconde ville de l'empire, qui était encore florissante par les restes de son industrie et de son commerce. Il plaça ses derniers trophées, non sur les murs de Carthage [1], mais aux environs de Tripoli : les colonies grecques de Cyrène furent anéanties ; et le vainqueur, marchant sur les pas d'Alexandre, revint en triomphe par les sables du désert de la Libye. Dans la même campagne, une autre armée alla de l'Euphrate au bosphore de Thrace : Chalcédoine se rendit après un long siége, et les Persans demeurèrent campés plus de dix ans à la vue de Constantinople. La côte du Pont, la ville d'Ancyre et l'île de Rhodes sont mises au nombre des dernières conquêtes du grand roi ; et, si Cosroës avait eu des forces maritimes, son ambition, qui ne connaissait point de bornes, aurait répandu l'esclavage et la désolation sur les provinces de l'Europe.

La domination du petit-fils de Nushirvan, bornée jusqu'alors aux rives si long-temps disputées du Tigre et de l'Euphrate, s'étendit tout-à-coup jusqu'à l'Hellespont et au Nil, qui avaient été jadis les bornes de la monarchie persane. Mais les provinces façonnées aux vertus et aux vices du gouvernement romain par six siècles d'habitude supportaient malgré elles le joug des barbares. Les institutions ou du moins les écrits des Grecs et des Romains, maintenaient l'idée d'une république, et les sujets d'Heraclius savaient, dès leur enfance, prononcer les mots de liberté et de loi. L'orgueil et des vues politiques ont toujours déterminé, au contraire, les princes de l'Orient à étaler les titres et les attributs de leur pouvoir absolu, à rappeler aux peuples esclaves leur servitude et leur abjection, et ils ne manquent pas d'ajouter d'insolentes et cruelles menaces à la rigueur de leurs ordres. Le culte du feu et la doctrine des deux principes scandalisèrent les chrétiens de l'Orient. Les mages n'étaient pas moins intolérans que les évêques ; et on regarda le martyre de quelques Persans, qui avaient abandonné la religion de Zoroastre [1], comme le prélude d'une persécution générale. Les lois tyranniques de Justinien rendaient les adversaires de l'église ennemis de l'état ; l'alliance des Juifs, des Nestoriens et des Jacobites, avait contribué aux succès de Cosroës, et sa partialité en faveur de ces sectaires excita la haine et les craintes du clergé catholique. Cosroës, qui vit leur haine et leur frayeur, gouverna ses nouveaux sujets avec un sceptre de fer ; et, comme s'il se fût défié de la stabilité de son pouvoir, il épuisa leurs richesses par des tributs exorbitans et par des rapines ; il dépouilla ou démolit les temples de l'Orient, et transporta dans ses états héréditaires l'or, l'argent, les marbres précieux, les monumens des arts et les artistes des villes de l'Asie. Au milieu de l'obscur tableau des calamités de l'empire [2], il

(Annal. Ecclés., A. D. 610, n° 10, etc.) et dans Fleury (t. VIII, p. 235-242) d'assez longs extraits de cet ouvrage édifiant.

[1] L'erreur de Baronius et de beaucoup d'autres écrivains qui ont étendu les conquêtes de Cosroës jusqu'à Carthage, au lieu de Chalcédoine, est fondée sur la ressemblance des mots grecs Καλχηδόνα et Καρχηδόνα, qu'on trouve dans le texte de Théophanes, etc. Ils ont été confondus quelquefois par les copistes et d'autres fois par les critiques.

[1] Les actes *authentiques* de saint Anastase ont été publiés parmi ceux du septième concile général, d'où Baronius (Annal. Ecclés., A. D. 614, 626, 627) et Butler (*Lives of the Saints*, vol. I, p. 242-248) ont tiré leur récit. Ce saint martyr quitta les drapeaux du roi de Perse et passa dans l'armée romaine ; il se fit moine à Jérusalem, et insulta le culte des mages, qui était alors établi à Césarée, ville de la Palestine.

[2] Abulpharage, *Dynast.*, p. 99 ; Elmacin., *Hist. Saracen.*, p. 14.

n'est pas aisé d'apercevoir la figure de Cosroës, de séparer ses actions de celles de ses lieutenans, et de déterminer le degré de son mérite personnel, revêtu comme il était de tant de gloire et de magnificence. Il jouissait avec ostentation des fruits de la victoire, et abandonnait souvent les travaux de la guerre pour se livrer à la mollesse de son palais. Des idées superstitieuses ou le ressentiment l'empêchèrent, durant vingt-quatre ans, d'approcher de Ctésiphon; et Artemita ou Dastagerd, où il se plaisait à résider, était située au-delà du Tigre, à environ soixante milles au nord de la capitale [1]. Les pâturages des environs étaient couverts de troupeaux; des faisans, des paons, des autruches, des chevreuils et des sangliers remplissaient son parc; et on y lâchait des lions et des tigres lorsqu'il voulait goûter les plaisirs d'une chasse plus hardie. On entretenait neuf cent soixante éléphans pour le service ou la pompe fastueuse du grand roi. Douze mille grands chameaux et huit mille plus petits [2] portaient ses tentes et son bagage à l'armée: et on trouvait dans les écuries du prince six mille mulets ou chevaux, parmi lesquels on remarquait les Shebdiz et les Barid, renommés pour leur vitesse et leur beauté. Six mille gardes faisaient sentinelle tour à tour à la porte du palais; douze mille esclaves étaient chargés du service des appartemens; et Cosroës pouvait se consoler de la vieillesse ou de l'indifférence de Sira en choisissant parmi trois mille vierges, les plus belles de l'Asie, qui composaient son sérail. Cent voûtes souterraines renfermaient ses trésors en or, en argent, en pierreries, en soie et en parfums: et la chambre *Badaverd* contenait la dépouille d'Heraclius, que les vents avaient conduite par hasard dans un hâvre de la Syrie qui appartenait à son rival. La voix de la flatterie, ou peut-être celle de la fiction, s'est complue à énumérer les trente mille tapisseries précieuses qui ornaient les murs du palais de Cosroës; les quarante mille colonnes d'argent, ou, ce qui est plus vraisemblable, de marbre ou de bois recouvert de lames d'argent, qui en soutenaient le toit, et les mille globes d'or suspendus au dôme; et par lesquels on avait voulu imiter le mouvement des planètes et les constellations du zodiaque [1]. Tandis que le grand roi contemplait les merveilles de son art et de sa puissance, il reçut une lettre d'un obscur citoyen de la Mecque, qui l'engageait à reconnaître Mahomet en qualité d'apôtre de Dieu. Il dédaigna ce conseil, et déchira la lettre. « C'est » ainsi, s'écria le prophète arabe, que Dieu » déchirera le royaume et rejettera les sup» plications de Cosroës [2]. » Mahomet, qui se trouvait sur les bords des deux vastes empires de l'Orient, observait avec une joie secrète les progrès de leur destruction mutuelle, et il osa prédire, au milieu des triomphes de la Perse, qu'en peu d'années la victoire repasserait sous le drapeau des Romains [3].

Lorsqu'il fit cette prédiction, tout semblait annoncer qu'elle ne s'accomplirait pas, puisque les douze premières années d'Heraclius indiquèrent la dissolution prochaine de l'empire des Romains. Si Cosroës avait eu des motifs purs et honnêtes, il eût fait la paix à

[1] D'Anville, Mém. de l'Acad. des Inscrip., t. XXXII, p. 568-571.

[2] L'une de ces races a deux bosses, et l'autre n'en a qu'une. La première est proprement le chameau; la seconde est le dromadaire. Le chameau est plus grand, et vient du Turkestan ou de la Bactriane; on ne trouve le dromadaire qu'en Arabie et en Afrique. (Buffon, Hist. Naturelle, t. XI, p. 211, etc.; Aristote, Hist. Animal., t. I, l. II, c. 1; t. II, p. 185.)

[1] Théophanes, *Chronograph.*, p. 268; d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 997. Les Grecs décrivent Dastagerd au moment de son déclin, et les Perses au moment de sa splendeur; mais les premiers sont des témoins oculaires, et les seconds rapportent ce qu'on leur avait dit.

[2] Les historiens de Mahomet, Abulfeda (*in Vit. Mohammed*, p. 92, 93) et Gagnier (Vie de Mahomet, t. II, p. 247) placent cette ambassade dans la septième année de l'hégire, qui commença A. D. 628, le 11 de mai. Leur chronologie est fausse, puisque Cosroës mourut au mois de février de la même année. (Pagi, *Critica*, t. II, p. 779.) Le comte de Boulainvilliers (Vie de Mahomet, p. 327, 328) la place vers l'an 615, peu de temps après la conquête de la Palestine. Mahomet ne dut pas hasarder sitôt une pareille démarche.

[3] Voyez le trentième chapitre du Koran, intitulé *les Grecs*. L'honnête et savant Sale, qui a traduit le Koran, expose très-bien (p. 330, 331) cette conjecture, cette prédiction ou cette gageure de Mahomet: mais Boulainvilliers (p. 329-344), d'après des intentions blâmables, s'efforce d'établir la vérité de cette prophétie, qui devait, selon lui, embarrasser les écrivains polémiques du christianisme.

la mort de Phocas, et aurait embrassé, comme le meilleur de ses alliés, l'heureux Africain qui avait vengé si noblement Maurice, son bienfaiteur. Le barbare, en continuant la guerre, laissa voir son caractère; et il rejeta avec un silence dédaigneux, ou avec des menaces, les propositions d'Heraclius, qui le conjurait d'épargner les innocens, d'accepter un tribut, et de donner la paix à l'univers. Les armes de la Perse subjuguèrent la Syrie, l'Égypte et les provinces de l'Asie, tandis que les Avars, toujours avides de sang et de rapine, dévastaient l'Europe, depuis les confins de l'Istrie jusqu'à la longue muraille de la Thrace. Ils avaient massacré de sang-froid tous les captifs mâles dans les champs de la Pannonie; ils réduisaient en servitude les femmes et les enfans : et les vierges des plus nobles familles étaient livrées à la brutalité des soldats. L'amoureuse Romilda, qui ouvrit la porte de Frioul, ne passa qu'une nuit dans les bras du roi son amant; elle fut condamnée le lendemain à subir les caresses de douze Avars : le troisième jour, cette princesse, de la race des Lombards, fut empalée à la vue du camp; et, au milieu de son supplice, le chagan observa, avec un sourire cruel, que ses débauches et sa perfidie méritaient un pareil époux [1]. Ces implacables ennemis insultaient et resserraient Heraclius de toutes parts. L'empire romain se trouvait réduit aux murs de Constantinople, à quelques cantons de la Grèce, de l'Italie et de l'Afrique, et au petit nombre de villes maritimes de la côte d'Asie qu'on trouvait de Tyr à Trébisonde. Après la perte de l'Égypte, la famine et la peste désolèrent la capitale, l'empereur, hors d'état d'opposer de la résistance, et n'espérant point d'être secouru, avait résolu de porter et sa personne et son gouvernement dans la résidence plus sûre de Carthage. Ses navires étaient déjà chargés des trésors du palais; mais il fut arrêté par le patriarche, qui, déployant en faveur de son pays l'autorité de la religion, conduisit le prince à l'autel de Sainte-Sophie : Heraclius y jura solennellement de vivre et de mourir avec le peuple que Dieu avait confié à ses soins. Le chagan campait dans les plaines de la Thrace; mais il dissimulait ses perfides desseins, et demandait à l'empereur une entrevue près de la ville d'Héraclée. Des courses de chevaux suivirent leur réconciliation; le sénat et le peuple assistèrent à cette fête de la paix avec les vêtemens de la joie; et les Avars virent d'un œil de jalousie le tableau du luxe romain. La cavalerie des Scythes, qui avait fait la nuit une marche secrète et forcée, environna tout-à-coup l'enceinte où se donnaient les jeux : le son du fouet du chagan fut le signal de l'assaut; et Heraclius, attachant son diadème à son bras, dut son salut à l'extrême vitesse de son cheval. Les Avars poursuivirent les Romains d'une manière si rapide, qu'ils entrèrent presque dans Constantinople, sur les pas des pelotons qui revenaient à toutes jambes [1]; mais le pillage des faubourgs récompensa leur trahison, et ils transportèrent deux cent soixante-dix mille captifs au-delà du Danube. L'empereur eut, aux environs de Chalcédoine, une autre conférence avec un ennemi plus fidèle à sa parole : celui-ci salua la majesté de la pourpre d'un air respectueux et compatissant, avant même qu'Heraclius descendit de sa galère. Sain, général persan, lui offrit amicalement de conduire une ambassade auprès du grand roi; l'empereur témoigna la plus vive reconnaissance, et le préfet du prétoire, le préfet de la ville et un des premiers ecclésiastiques de l'église patriarcale [2], demandèrent humblement une amnistie et la paix. Malheureusement Sain s'était mépris sur les intentions de son maître. « Ce n'était » pas une ambassade, dit le tyran de l'Asie, » mais Heraclius enchaîné qu'il devait amener au pied de mon trône. Tant que l'empereur de Rome ne renoncera point à son » Dieu crucifié, et qu'il n'embrassera pas le

[1] Paul Warnefrid, *de Gest. Langobardorum*, l. IV, c. 38, 42; Muratori, *Annali d'Italia*, t. v, p. 305, etc.

[1] La Chronique Pasc., qui place quelquefois des morceaux d'histoire au milieu d'une liste stérile de noms et de dates, décrit très-bien la trahison des Avars (p. 389, 390). Nicéphore donne le nombre des captifs.

[2] Des pièces originales, telles que la harangue ou la lettre des ambassadeurs romains (p. 386-388) rendent d'ailleurs intéressante la Chronique Pasc., qui fut composée sous le règne d'Heraclius, peut-être à Alexandrie.

» culte du soleil, je ne lui accorderai jamais » la paix. » Sain fut écorché vif, selon la barbare coutume de son pays. Cosroës, qui fit emprisonner les ambassadeurs, viola la loi des nations et la foi engagée par une stipulation formelle. Six années d'expérience lui apprirent à la fin qu'il ne devait plus songer à la conquête de Constantinople : il demanda pour tribut annuel, ou pour la rançon de l'empire romain, mille talens d'or, mille talens d'argent, mille robes de soie, mille chevaux et mille vierges. Heraclius souscrivit à ces ignominieuses conditions; et, dans son désespoir, il eut soin de se préparer à une dernière attaque, dans l'espace de temps qu'il obtint pour rassembler ces trésors.

Parmi tous les princes qui jouent un rôle dans l'histoire, le caractère d'Heraclius est un des plus singuliers et un de ceux qui se démentirent le plus. Durant les premières et les dernières années d'un long règne, il paraît avoir été esclave de la fainéantise, du plaisir ou de la superstition, et tranquille spectateur des calamités publiques. Mais, entre ces brouillards du matin et du soir, le soleil se montra au méridien dans tout son éclat. L'Arcadius du palais devint le César des camps; et les exploits et les trophées de six campagnes périlleuses honorèrent Rome et l'empereur. Les historiens de Bysance auraient dû nous révéler les causes de sa léthargie et celles de son réveil. Au point de distance où nous sommes, on peut conjecturer seulement qu'il avait plus de courage personnel que de résolution dans les affaires; qu'il fut retenu par les charmes et peut-être par les artifices de sa nièce Martina, avec laquelle il forma un mariage incestueux [1] après la mort d'Eudoxie, et qu'il se livra à de lâches conseillers, qui lui répétaient, comme une loi fondamentale, que l'empereur ne devait jamais exposer ses jours à la guerre [2]. L'insolence de Cosroës changea peut-être ses dispositions; mais lorsque Heraclius se montra en héros, les Romains n'avaient plus d'espoir que dans les vicissitudes de la fortune, qui pouvait menacer l'orgueilleuse prospérité du roi de Perse, et devenir favorable aux Romains, arrivés au dernier degré de l'humiliation [1]. Il chercha d'abord à pourvoir aux frais de la guerre, et réclama sur cet objet la bienveillance des provinces de l'Orient; mais les sources du revenu étaient taries; et, le crédit d'un monarque absolu se trouvant anéanti par son pouvoir, son courage lui inspira un autre expédient : il osa demander les richesses des églises, après avoir juré solennellement de rendre avec usure tout ce qu'il serait obligé d'employer au service de la religion et de l'empire. Il paraît que le clergé lui-même se prêta à la misère publique; et l'habile patriarche, qui ne voulait pas permettre un arrangement sacrilége dont on abuserait dans la suite, assista son souverain d'un trésor caché, qu'il avait connu sans doute d'une manière miraculeuse [2]. De tous les soldats complices de Phocas, deux seulement avaient résisté aux coups du temps et au glaive des barbares [3] : les nouvelles levées d'Heraclius suppléèrent d'une manière imparfaite aux troupes qu'avait perdues l'empire, et l'or de l'église réunit sous

[1] Nicéphore (p. 10, 11), qui flétrit ce mariage des noms de αθεσμον et de αθεμιτον, se plaît à raconter que, des deux fils issus de ce mariage incestueux, l'aîné reçut de la Providence un cou immobile, et que le cadet était sourd.

[2] George de Pisidie (*Acroas*, I, 112-125, p. 5), qui expose les opinions, dit que ces pusillanimes conseillers n'avaient pas de mauvaises intentions. Il excusait donc cet avis fier et dédaigneux de Crispus? Επιθωπτασσων ουκ εξον βασιλει εφασκε καταλιμπανειν βασιλεια, και τοις πορρω επιχωριαζειν δυναμεσιν.

[1] Ει τας επ' ακρον ηρμενας ευεξιας
Εσφαλμενας λεγουσιν ουκ απεικοτως
Κεισθω το λοιπον εν κακοις το Περσιδος
Αντιστροφως δε, etc.

GEORG. PISID., *Acroas*, I, 51, etc., p. 4.

Les Orientaux ne rappellent pas avec moins de plaisir cette étrange vicissitude; et je me souviens d'une histoire de Khosrou Parviz, qui diffère peu de celle de l'anneau de Polycrate de Samos.

[2] Baronius raconte gravement cette découverte d'un trésor annoncé par le patriarche (Annal. Ecclés., A. D. 620, n° 3, etc.). Le prêt fut forcé, puisqu'il fut levé par des soldats, auxquels on ordonna de ne laisser au patriarche que deux cents marcs d'or. Deux siècles après, Nicéphore (p. 11) parle avec humeur de cette contribution, dont l'église de Constantinople pouvait se ressentir.

[3] Théophylacte Simocatta, l. VIII, c. 12. Ce fait ne doit pas étonner; même durant la paix, les soldats d'un régiment se renouvellent en entier en moins de vingt ou vingt-cinq ans.

les mêmes tentes les noms, les armes et les idiômes de l'Orient et de l'Occident. Il eût été satisfait de la neutralité des Avars; et, pour déterminer le chagan à agir, non pas en ennemi, mais en défenseur de l'empire, il lui envoya deux cent mille pièces d'or. Deux jours après la fête de Pâques, il quitta sa robe de pourpre; et, ayant pris l'habit d'un pénitent ou d'un guerrier [1], il donna le signal du départ. Il recommanda ses enfans à la fidélité du peuple; il délégua l'autorité civile et l'autorité militaire aux hommes qui avaient le plus de mérite, et il autorisa le patriarche et le sénat à sauver Constantinople par une reddition, si en son absence l'ennemi venait accabler cette capitale de forces supérieures.

Des tentes et des armes couvraient les hauteurs des environs de Chalcédoine; mais, si on avait mené tout de suite les nouvelles levées au combat, une victoire des Persans à la vue de Constantinople aurait été le dernier jour de l'empire romain. Il n'eût pas été plus sage de pénétrer dans les provinces de l'Asie, en laissant sur ses derrières une cavalerie innombrable qui pouvait intercepter les convois et harceler sans cesse l'arrière-garde. Mais les Grecs étaient toujours maîtres de la mer; des galères, des transports et des navires munitionnaires se trouvaient rassemblés dans le hâvre : les barbares leur permirent de s'embarquer; un bon vent les porta au-delà de l'Hellespont. Heraclius montra son courage au milieu d'une tempête, et tout le monde, jusqu'aux eunuques de sa suite souffrit l'orage sans murmurer, et travailla à l'exemple du maître. Il débarqua ses troupes sur les frontières de la Syrie et de la Cilicie, dans le golfe de Scanderoon, où la côte tourne brusquement au sud [2], et le choix de ce poste important fit voir son habileté [1]. Les garnisons dispersées des villes maritimes et des montagnes pouvaient se rendre en peu de temps, et sans courir de danger, sous le drapeau de l'empereur. Les fortifications naturelles de la Cilicie protégeaient et même cachaient le camp d'Heraclius, qui se trouvait près d'Issus, sur le terrain où l'armée de Darius avait été vaincue par Alexandre. L'angle qu'il occupait aboutissait à un vaste demi-cercle des provinces de l'Asie, de l'Arménie et de la Syrie; et, en quelques points de la circonférence qu'il voulût former une attaque, il lui était facile de dissimuler ses mouvemens et de prévenir ceux de l'ennemi. Il y corrigea les vétérans de leur fainéantise et de leurs désordres, et il y apprit à ses nouvelles recrues la théorie et la pratique des vertus militaires. Arborant l'image miraculeuse de Jésus-Christ, il les exhorta à venger les saints autels profanés par les adorateurs du feu; il leur donna les tendres noms de fils et de frères, et déplora devant eux les malheurs publics et privés de sa nation. Les sujets d'un monarque absolu crurent qu'ils combattaient pour la cause de la liberté; et des mercenaires étrangers, qui devaient voir avec une égale indifférence les intérêts de Rome ou ceux de la Perse, eurent le même enthousiasme. Heraclius, qui avait les connaissances de détail et la patience d'un centurion, donnait lui-même des leçons de tactique, et exerçait avec assiduité les soldats au maniement des armes et aux manœuvres des combats. La cavalerie et l'infanterie, armées pesamment ou à la légère, furent divisées en deux parties : les trompettes étaient

[1] Il quitta ses brodequins de *pourpre*, et en prit de *noirs*, qu'il teignit ensuite dans le sang des Perses. (George de Pisid., *Acroas.*, III, 118, 121, 122.) Voyez les Notes de Foggini, p. 35.

[2] George de Pisidie (*Acroas.*, II, 10, p. 8) a fixé ce point important des portes de la Syrie et de la Cilicie. Xénophon, qui les avait passées dix siècles auparavant, les décrit avec son élégance ordinaire. Un défilé de trois stades de largeur, entre des rochers élevés et à pic (πετραι ηλιβατοι) et la Méditerranée se trouvait fermée, à chacune de ses extrémités, par deux grosses portes imprenables du côté de terre, παρελθειν ουκ ην βια, mais accessibles du côté de la mer. (*Anabasis*, l. I, p. 35, 36), avec la Dissertation géographique de Hutchinson, p. 6.) Les deux portes étaient à trente-cinq parasanges ou lieues de Tarse (*Anabasis*, l. I, p. 33, 34) et à huit ou dix d'Antioche. Comparez l'Itinéraire de Wesseling (p. 580, 581), l'Index géograhique de Schultens (*ad calcem vit. Saladen.*, p. 9), Voyage en Turquie et en Perse, par Otter (t. I, p. 78, 79).

[1] Heraclius pouvait écrire à son ami les modestes paroles de Cicéron : « Castra habuimus ea ipsa quæ contra Darium habuerat apud Issum Alexander, imperator, haud » paulo melior quam tu aut ego. » (*Ad Atticum*, v, 20.) La prospérité d'Alexandrie ou de Scanderoon, située de l'autre côté de la baie, ruina Issus, qui était riche et florissante au temps de Xénophon.

au centre; elles donnaient le signal de la marche, de la charge, de la retraite et de la poursuite, de la ligne droite ou de l'ordre oblique, de la formation de la phalange sur l'ordre mince ou sur l'ordre profond. Heraclius s'assujettissait à toutes les fatigues qu'il imposait à ses troupes; l'inflexible règle de la discipline déterminait le temps du travail, celui des repas et celui du sommeil; et, sans leur inspirer du dédain pour l'ennemi, on leur recommandait de se reposer entièrement sur la bravoure et sur la sagesse de leur chef. Les Persans environnèrent bientôt la Cilicie; mais leur cavalerie balança à s'engager dans les défilés du mont Taurus; Heraclius, à force d'évolutions, vint à bout de les entourer; et, tandis qu'il semblait leur présenter le front de son armée en ordre de bataille, il gagna peu à peu leurs derrières. Un mouvement simulé, qui paraissait menacer l'Arménie, les amena, malgré eux, à une action générale. Le désordre apparent de ses troupes les tenta; mais, lorsqu'il s'avancèrent pour combattre, le terrain et le soleil leur furent défavorables; les Romains manœuvrèrent habilement[1], et l'issue de la journée déclara au monde entier qu'on pouvait vaincre les Persans, et qu'un héros était revêtu de la pourpre. Heraclius, à qui sa victoire avait donné de nouvelles forces, gravit les hauteurs du mont Taurus, traversa les plaines de la Cappadoce, et établit son armée dans des quartiers sûrs et bien approvisionnés sur les bords de l'Halys[2]. Son âme était bien au-dessus du vain désir d'étaler à Constantinople un triomphe imparfait; mais la capitale avait besoin de sa présence pour imposer aux Avars, qui donnaient chaque jour des preuves de leur turbulence et de leur rapacité.

[1] Foggini soupçonne (*Annotat.*, p. 31) que les Persans furent trompés par le φαλαγξ πεπλεγμενη d'Élien (Tactique, c. 48), mouvement spiral et compliqué que faisaient les troupes. Il observe (p. 28) que la tactique de l'empereur Léon a copié les Descriptions militaires de George de Pisidie.

[2] George de Pisidie, témoin oculaire, a décrit, en trois *Acroaseis* ou chants, la première expédition d'Héraclius. Son poëme a été publié à Rome en 1777; mais les vagues éloges et les déclamations qu'on y trouve sont bien loin de répondre aux belles espérances qu'avaient conçues Pagi, d'Anville, etc.

Depuis les jours de Scipion et d'Annibal, on n'avait rien vu d'aussi hardi que l'entreprise conçue par Heraclius pour la délivrance de l'empire[1]. Il permit au roi de Perse d'accabler pour un temps les provinces, et même d'insulter la capitale de l'Orient; mais, sur ces entrefaites, il s'ouvrait une route périlleuse au milieu de la mer Noire[2] et des montagnes de l'Arménie; il pénétrait dans le centre de la Perse[3], et forçait ainsi les armées du grand roi à revoler à la défense de leur pays. Heraclius se rendit de Constantinople à Trébisonde avec cinq mille soldats d'élite; il rassembla les troupes qui avaient passé l'hiver dans le Pont; et, depuis l'embouchure du Phase jusqu'à la mer Caspienne, il excita ses sujets et ses alliés à marcher avec le successeur de Constantin, sous la bannière triomphante et sacrée de la croix. Lorsque les légions de Lucullus et de Pompée passèrent l'Euphrate pour la première fois, elles rougirent de gagner si facilement des victoires sur les naturels de l'Arménie. Mais une longue habitude de la guerre avait fortifié les esprits et les corps de ce peuple efféminé; il montra du zèle et de la bravoure au déclin de l'empire; il abhorrait et craignait les usurpations de la maison de Sassan, et le souvenir de la persécution aigrissait sa haine

[1] Théophanes (p. 256) porte Heraclius très-promptement (κατα ταχος) en Arménie. Nicéphore (p. 11) confond les deux expéditions; mais il désigne la province de Lazyque. Eutychius (Annal., t. II, p. 231) indique le nombre de cinq mille hommes, et leur station à Trébisonde, qui est assez probable.

[2] De Constantinople à Trébisonde, le voyage était de quatre ou cinq jours avec un bon vent; de Trébisonde à Erzerom, cinq jours; de là jusqu'à Érivan, douze jours; jusqu'à Tauris enfin, dix; c'est-à-dire trente-deux jours de marche en tout. Tel est l'itinéraire de Tavernier (Voyages, t. I, p. 12-56), qui connaissait parfaitement les chemins de l'Asie. Tournefort, qui voyageait avec un pacha, employa dix ou douze jours à se rendre de Trébisonde à Erzerom (Voyage du Levant, t. III, lettre 18); et Chardin (Voyages, t. I, p. 249-254) indique avec plus d'exactitude cinquante-trois parasanges de cinq mille pas chacun (mais de quels pas?) entre Érivan et Tauris.

[3] M. d'Anville a jeté beaucoup de jour sur l'expédition d'Héraclius dans la Perse. (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XXVIII, p. 559-573.) Pour découvrir la position de Gandzaca, de Thebarma, de Dastagerd, etc., il a montré une sagacité et un savoir admirables; mais il passe sous silence l'obscure campagne de 624.

contre les ennemis de Jésus-Christ. L'Arménie, telle qu'on l'avait cédée à l'empereur Maurice, se prolongeait jusqu'à l'Araxe : cette rivière subit l'outrage d'un pont[1]; et Heraclius, marchant sur les pas de Marc-Antoine, s'avança vers la ville de Tauris ou de Gandzaca[2], la capitale ancienne et moderne d'une des provinces de la Médie. Cosroës était revenu, à la tête de quarante mille hommes, d'une expédition très-éloignée, pour arrêter les progrès des Romains ; mais, évitant la généreuse alternative de la paix ou d'une bataille, il se retira lorsqu'il vit qu'Heraclius approchait. Au lieu d'un demi-million d'habitans qu'on supposait dans Tauris, sous le règne des sophis, cette ville ne contenait plus que trois mille maisons ; mais les trésors du roi, qu'on y avait renfermés, passaient pour considérables : une tradition assurait que c'étaient les dépouilles de Crésus, transportées de la citadelle de Sardes par Cyrus. L'hiver seul suspendit les rapides conquêtes d'Heraclius ; la prudence ou la superstition[3] le déterminèrent à se retirer dans la province de l'Albanie, le long des bords de la mer Caspienne ; et il est probable qu'il dressa ses tentes dans les plaines de Mogan[4], où les princes de l'Orient aimaient à camper. Dans le cours de cette heureuse incursion, il signala le zèle et la vengeance d'un empereur chrétien : ses soldats éteignirent par ses ordres le feu des mages, et renversèrent leurs temples. Les statues de Cosroës furent livrées aux flammes, et la ruine de Thebarma ou d'Urmia[1], qui avait donné le jour à Zoroastre, expia la profanation du saint sépulcre. Il suivit mieux l'esprit de la religion lorsqu'il soulagea et délivra cinquante mille captifs : des larmes et des acclamations de reconnaissance le récompensèrent de son bienfait ; mais cette sage opération, qui lui fit honneur, excita les murmures des Persans contre l'orgueil et l'obstination de leur nouveau souverain.

Dans le récit des historiens grecs, on ne peut suivre Heraclius au milieu des triomphes de la campagne suivante[2]. Il paraît qu'en quittant les plaines vastes et fertiles de l'Albanie, il suivit la chaîne des montagnes de l'Hyrcanie, pour descendre dans la province de la Médie ou de l'Irak, et porter ses armes victorieuses jusqu'aux villes royales de Casbin ou d'Ispahan, dont un général romain ne s'était jamais approché. Cosroës, inquiet sur le sort de ses états, avait déjà rappelé celles de ses troupes qui se trouvaient aux environs du Nil et du Bosphore, et trois armées formidables environnaient le camp de l'empereur, sur une terre éloignée et ennemie. Les habitans de la Colchide, alliés d'Heraclius, se disposaient à abandonner ses drapeaux, et le silence des braves vétérans exprimait plutôt qu'il ne cachait leur frayeur. « Que

1 . . . . . Et pontem indignatus Araxes.
Virgile, *Énéide*, viii, 728.

L'Araxe est bruyant, impétueux et rapide ; et on ne peut lui résister à la fonte des neiges. Il renverse les ponts les plus forts et les plus lourds ; et les ruines d'un grand nombre d'arches, qu'on voit près de l'ancienne ville de Zulfa, attestent son indignation. (Voyages de Chardin, t. i, p. 252.)

2 Chardin (t. i, p. 255-259) attribue, avec les Orientaux (d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 834), la fondation de Tauris ou Tebris à Zobéide, femme du célèbre calife Haroun-Al-Rashid ; mais il paraît qu'elle est plus ancienne ; et les noms de Gandzaca, Gazaca et Gaza indiquent le trésor royal qu'on y trouvait. Chardin, au lieu de suivre l'estimation populaire, qui était de onze cent mille âmes, réduit sa population à cinq cent cinquante mille.

3 Il ouvrit l'Évangile, et appliqua au nom et à la position de l'Albanie le premier passage que le sort offrit à ses yeux. (Théophanes, p. 258.)

4 La bruyère de Mogan, entre le Cyrus et l'Araxes, a soixante parasanges de longueur et vingt de large. (Olearius, p. 1023, 1024.) Elle a beaucoup d'eaux et de pâturages fertiles (Hist. de Nader Shah, traduite par M. Jones sur un manuscrit persan, part. ii, p. 2, 3). Voyez les camps de Timur (Hist. par Skerefeddin Ali, l. v, c. 37 ; l. vi, c. 13), le couronnement de Nader Shah (Hist. Persane, p. 3-13), et sa Vie, par M. Jones (p. 64, 65).

1 D'Anville a prouvé que Thebarma et Urmia, près du lac Spauta, sont la même ville. (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. xxviii, p. 564, 565.) Les Persans la révèrent comme la ville où Zoroastre a reçu le jour. Schulten (*Index Geograph.*, p. 18) et M. Anquetil (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. xxxi, p. 375) offrent quelques textes de son Zendavesta ou du Zendavesta des Perses, qui appuient cette tradition.

2 Je ne puis trouver et même M. d'Anville n'a pas essayé de chercher la position de Salban, de Tarentum, territoire des Huns, etc., dont parle Théophanes (p. 260-262). Eutychius (Annal., t. ii, p. 231, 232), auteur insuffisant, nomme Asphalan ; et Casbin est vraisemblablement la ville de Sapor. Ispahan est à vingt-quatre journées de Tauris, et Casbin à mi-chemin entre ces deux villes. (Voyages de Tavernier, t. i, p. 63, 82.)

» la multitude de vos ennemis ne vous épouvante pas, leur dit l'intrépide Heraclius : » un Romain peut avec l'aide du ciel triompher de mille barbares ; mais, si nous perdons la vie pour sauver nos frères, nous » obtiendrons la couronne du martyre, et » Dieu et la postérité nous accorderont des » récompenses immortelles. » La vigueur de ses actions soutenait ses magnanimes sentimens. Les Persans l'attaquèrent de trois côtés, et il les repoussa de toutes parts ; il augmenta la mésintelligence de leurs chefs, et, après une suite bien combinée de marches, de retraites et de combats heureux, il leur fit abandonner la campagne, et les relégua dans les villes fortifiées de l'Assyrie et de la Médie. Sarabaza, qui occupait Salban au milieu de l'hiver, se croyait en sûreté dans les murs de cette ville : il fut surpris par l'activité d'Heraclius, qui divisa ses troupes, et exécuta une marche laborieuse pendant la nuit. La garnison défendit avec une valeur inutile, contre les dards et les torches des assiégeans, les terrasses qui surmontaient les maisons. Les satrapes et les nobles de la Perse, leurs femmes, leurs enfans et la fleur de leur jeunesse tombèrent sous le glaive ou au pouvoir du vainqueur. Une fuite précipitée sauva le général ; mais son armure d'or fut le prix du conquérant, et les soldats d'Heraclius jouirent des richesses et du repos qu'ils avaient si bien mérités. Au retour du printemps, l'empereur traversa en sept jours les montagnes du Curdistan, et passa le rapide courant du Tigre, sans rencontrer d'obstacle. L'armée romaine, embarrassée du butin et des captifs qu'elle traînait à sa suite, s'arrêta sous les murs d'Amida, et Héraclius instruisit le sénat de Constantinople de ses succès. Cette ville en avait déjà senti les heureux effets par la retraite des assiégeans. Les Persans détruisirent les ponts de l'Euphrate ; mais, dès que l'empereur eut découvert un gué, ils se retirèrent à la hâte pour défendre les bords du Sarus[1]. La largeur de cette rivière de la Cilicie était d'environ trois cents pieds ; le pont avait de grosses tours, et des archers garnissaient ses rivages. Après une attaque meurtrière, qui dura jusqu'à la nuit, les Romains triomphèrent, et l'empereur tua de sa main et jeta dans le Sarus un Persan d'une taille gigantesque. Ses ennemis épouvantés se dispersèrent ; il continua sa marche jusqu'à Sébaste en Cappadoce, et la côte de l'Euxin, qui l'avait vu partir pour cette longue et victorieuse expédition, applaudit à son retour trois années après [1].

Au lieu d'escarmoucher sur les frontières, les deux monarques qui se disputaient l'empire d'Orient cherchaient à se porter des coups mortels dans le centre de leurs états. La Perse avait perdu beaucoup de monde dans les marches et les combats de vingt années, et plusieurs des vétérans, échappés au glaive et au climat, se trouvaient dans les forteresses de l'Égypte et de la Syrie. Mais la vengeance et l'ambition de Cosroës épuisèrent son royaume ; et il forma trois armées nombreuses des sujets, des étrangers et des esclaves qu'il enrôla [2]. La première, qui avait des piques d'or, et à laquelle on en donnait le nom, était composée de cinquante mille homme : elle devait marcher contre Heraclius ; la seconde fut chargée de prévenir sa jonction avec les troupes de son frère Théodore ; et la troisième eut ordre d'assiéger Constantinople, et de seconder les opérations du chagan, avec qui le roi de Perse avait signé un traité d'alliance et de partage. Sarbar, général de la troisième armée, traversa les provinces d'Asie, arriva au camp si connu de Chalcédoine, et s'amusa à détruire les édifices sacrés et profanes des faubourgs asiatiques de Constantinople, en attendant que les Scythes se fussent rendus sous les murs de la capitale, de l'autre côté du Bosphore. Le 29 juin, trente mille guerriers, l'avant-garde des Avars, forcèrent la longue muraille, et repoussèrent dans Constantinople une

[1] L'armée du jeune Cyrus passa le Sarus, large de trois plèthres, à vingt parasanges de Tarse. Le Pyrame, qui avait un stade de largeur, courait cinq parasanges plus à l'est. (Xénophon, *Anabas.*, l. I, p. 33, 34.)

[1] George de Pisidie (*Bell. Abaricum*, 246-265, p. 49) vante avec raison le courage persévérant des trois campagnes (τρεις περιδρομας) contre les Perses.

[2] Petavius (*Annotationes ad Nicephorum*, p. 62, 63, 64) distingue les noms et les actions de cinq généraux persans qui furent envoyés successivement contre Heraclius.

multitude confuse de paysans, de citoyens et de soldats; le chagan s'avançait à la tête de quatre-vingt mille hommes [1], parmi lesquels on voyait des Gépides, des Russes, des Bulgares et des Esclavons, tribus qui relevaient de lui. Les marches et les négociations employèrent un mois; mais la ville fut investie le 31 juillet, depuis les faubourgs de Péra et de Galata jusqu'aux Sept-Tours, et les habitans observaient avec frayeur les signaux des côtes de l'Europe et de l'Asie. Les magistrats de Constantinople voulurent, à diverses reprises, acheter la retraite du chagan : celui-ci renvoya et insulta toujours leurs députés : des patriciens arrivèrent en supplians; ils trouvèrent le chagan sur son trône, et les envoyés de Perse, revêtus de robes de soie, assis à côté de lui. « Voici, leur dit l'orgueilleux » barbare, des preuves de ma parfaite union » avec le grand roi, et son général est prêt à » envoyer dans mon camp trois mille guer- » riers d'élite. N'espérez plus qu'une rançon » particulière et insuffisante tente votre maî- » tre : je ne recevrai que vos richesses et vo- » tre ville; ce sont les seules choses dignes » de moi. Je vous permettrai de retourner » vers vos compatriotes avec une soubreveste » et une chemise, et Sarbar, mon ami, ne me » refusera pas la permission que je lui de- » manderai pour vous de passer dans ses li- » gnes. Votre prince absent, aujourd'hui cap- » tif ou fugitif, a livré Constantinople à sa » destinée : pour échapper aux Avars et aux » Persans il faut que, semblables aux oi- » seaux, vous preniez votre vol dans les airs, » ou qu'à l'exemple des poissons vous sa- » chiez plonger sous les vagues [2]. » Les Avars, qui avaient fait des progrès dans l'art d'attaquer les places, donnèrent des assauts dix jours consécutifs. Ils s'avancèrent sous l'impénétrable tortue pour saper ou battre la muraille; leurs machines de guerre vomissaient une grêle continuelle de pierres et de dards, et douze grandes tours de bois élevaient les assiégeans à la hauteur des remparts. Mais le courage d'Heraclius, qui avait détaché douze mille cuirassiers au secours de la capitale, animait le sénat et le peuple. Les assiégés se servirent du feu et des forces de la mécanique avec beaucoup d'habileté et de succès : des galères à deux et trois rangs de rames dominaient sur le Bosphore, et rendirent les Persans inutiles spectateurs de la défaite de leurs alliés. Les Avars furent repoussés; une flotte de navires esclavons fut détruite dans le hâvre : les vassaux du chagan menaçaient de l'abandonner; il n'avait plus de munitions : après avoir brûlé ses machines il donna le signal de la retraite, et s'éloigna avec un air toujours imposant. La dévotion des Romains attribua cette délivrance à la vierge Marie; mais ils égorgèrent les envoyés persans, que l'humanité, au défaut de la loi des nations, devait protéger; et la mère de Jésus-Christ n'approuvait sûrement pas cet assassinat [1].

Heraclius, après la division de son armée, se retira sagement sur les bords du Phase; il y soutint une guerre défensive contre les cinquante mille piques d'or de la Perse. Les nouvelles de Constantinople dissipèrent ses inquiétudes; une victoire de Théodore, son frère, confirma ses espérances, et il opposa l'utile et flatteuse alliance des Turcs à la ligue de Cosroës et des Avars. Il détermina la horde des Chozars [2] à transporter ses tentes des plaines du Volga aux montagnes de la Géorgie; il les reçut aux environs de Téflis.

[1] George de Pisidie spécifie le nombre de huit myriades (*Bell. Abar.*, 219). Ce poète (50-88) dit clairement que le vieux chagan vécut jusqu'au règne d'Heraclius, et que son fils et son successeur était né d'une mère étrangère. Cependant Foggini (*Annotat.*, p. 57) a donné une autre interprétation à ce passage.

[2] Le roi des Scythes envoya à Darius un oiseau, une grenouille, une souris et cinq traits. (Hérodote, l. IV, c. 131, 132.) « Substituez une lettre à ces signes, dit » Rousseau avec beaucoup de goût : plus elle sera mena- » çante, moins elle effraiera : ce ne sera qu'une fanfaron- » nade dont Darius n'eût fait que rire. » (Émile.) Mais je doute que le sénat et le peuple de Constantinople aient ri de ce message du chagan.

[1] La Chronique de Paschal (p. 392-397) fait un récit détaillé et authentique du siége et de la délivrance de Constantinople. Théophanes (p. 264) y ajoute quelques faits; et on peut tirer quelques lueurs de la fumée de George de Pisidie, qui a composé un poème (*de Bello Abarico*, p. 45-54) pour célébrer cet heureux événement.

[2] La puissance des Chozars domina aux septième, huitième et neuvième siècles. Ils furent connus des Grecs, des Arabes; et, sous le nom de *Kosa*, des Chinois eux-mêmes. (De Guignes, Hist. des Huns, t. II, part. II, p. 507-509.)

Si nous en croyons les Grecs, le khan et ses nobles descendirent de cheval et se prosternèrent pour adorer la pourpre du césar. Un pareil hommage et des secours si importans méritaient une extrême reconnaissance; et l'empereur, ôtant son diadème, le plaça sur la tête du prince turc, qu'il embrassa et salua du nom de fils. Après un banquet somptueux, il lui donna la vaisselle, les ornemens, l'or, les pierreries et la soie dont on venait de faire usage, et il distribua de sa main de riches joyaux et des boucles d'oreilles à ses nouveaux alliés. Dans une entrevue secrète, il lui montra le portrait d'Eudoxie, sa fille [1], et la lui promit en mariage. Il obtint sur-le-champ un secours de quarante mille cavaliers, et négocia une puissante diversion des armes turques du côté de l'Oxus [2]. Les Persans imitèrent les Avars, et se retirèrent avec précipitation : Heraclius, qui campait à Édesse, avait une armée de trente mille Romains et étrangers, et il employa quelques mois à réparer les villes de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Arménie, dont les fortifications avaient été mal soignées. Sarbar se tenait toujours au poste important de Chalcédoine; mais la jalousie de Cosroës ou les artifices de l'empereur indisposèrent bientôt ce puissant satrape contre son roi et contre son pays. On arrêta un messager avec un ordre, supposé ou réel, qui enjoignait au cadarigan, ou à celui qui commandait en second, d'envoyer sans délai au pied du trône la tête de Sarbar. On transmit les dépêches à Sarbar lui-même; et, après y avoir lu son arrêt de mort, il y inséra adroitement les noms de quatre cents officiers. Il assembla ensuite un conseil de guerre, et demanda au cadarigan s'il se disposait à exécuter les ordres du despote. Les Persans déclarèrent d'une voix unanime que Cosroës était déchu de la couronne : ils signèrent un traité particulier avec la cour de Constantinople; et, si l'honneur ou la politique empêcha Sarbar de joindre le drapeau d'Heraclius, l'empereur du moins eut la certitude de pouvoir suivre sans obstacle ses projets de victoire et ses desseins relatifs à la paix.

Cosroës se trouva privé de son plus ferme appui; il doutait de la fidélité de ses sujets; mais les restes de sa grandeur étaient encore imposans. Les auteurs contemporains parlent de cinq cent mille hommes, chevaux et éléphans, qui couvraient la Médie et l'Assyrie, pour contenir Heraclius; mais ce doit être une exagération orientale. Au reste, les Romains s'avancèrent de l'Araxe aux bords du Tigre; et la timide prudence de Rhazates se contenta de les suivre par des marches forcées, jusqu'au moment où il reçut un ordre péremptoire de risquer le sort de la Perse dans une bataille décisive. La fameuse Ninive avait jadis étalé ses remparts à l'est du Tigre et à l'extrémité du pont de Mosul [1]; cette cité et même ses ruines avaient disparu dès long-temps [2] : son emplacement offrait un vaste terrain aux opérations des deux armées. Mais les historiens de Bysance négligent ces opérations; et, comme les auteurs des poèmes épiques et des romans, ils attribuent la victoire, non pas aux heureuses combinai-

[1] Epiphania ou Eudoxie, la seule fille d'Heraclius et d'Eudoxia, sa première femme, naquit à Constantinople le 7 juillet, A. D. 611. Elle fut baptisée le 15 août 662, et couronnée, dans la chapelle de Saint-Étienne du Palais, le 4 octobre de la même année. Ainsi elle avait environ quinze ans. On l'envoyait au prince turc; mais elle apprit en route la mort du mari qui lui était destiné. (Ducange, *Familiæ Byzant.*, p. 118.)

[2] Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 13-16) rapporte des faits curieux et vraisemblables; mais ses évaluations arithmétiques sont trop considérables. Il suppose qu'il y avait à Édesse trois cent mille Romains, et que cinq cent mille Persans furent tués à la bataille de Ninive. On peut, sans craindre de se tromper, retrancher au moins un zéro.

[1] Ctésias (*apud Diod. Sicil.*, t. I, l. II) assigne quatre cent quatre-vingts stades, peut-être trente-deux milles seulement, à la circonférence de Ninive. Jonas parle de trois journées de marche : les cent vingt mille personnes, qui ne pouvaient y distinguer leur main droite de leur main gauche, dont parle le prophète, supposeraient environ sept cent mille personnes de tout âge pour la population de cette ancienne capitale (Goguet, Origine des Lois, etc., t. III, part. I, p. 92, 93), qui cessa d'exister six cents ans avant Jésus-Christ. Le faubourg occidental subsistait encore au premier siècle des califes arabes, et les historiens en parlent sous le nom de Mosul.

[2] Niebuhr (Voyage en Arabie, etc., t. II, p. 286) passa sur Ninive sans s'en apercevoir; il prit pour une chaîne de collines un vieux rempart de brique ou de terre. On dit que ce rempart avait cent pieds de hauteur, qu'il était flanqué de quinze cents tours, élevées chacune de deux cents pieds.

sons, mais à la valeur personnelle du héros qu'ils célèbrent. Dans cette journée mémorable, Heraclius, monté sur Phallus, cheval dont l'histoire a conservé le nom, surpassa ses plus braves guerriers : il reçut un coup de lance à la lèvre; son coursier, blessé à la cuisse, porta son maître, sain et sauf d'ailleurs, au milieu de la triple phalange des barbares. Durant l'action, l'empereur tua de sa main trois chefs ennemis renommés par leur valeur : Rhazates, l'un des trois, mourut en bon soldat; mais la vue de sa tête portée en triomphe répandit la douleur et le désespoir parmi les lignes découragées des Persans. Son armure d'or massif, son bouclier de cent vingt plaques, son épée et son baudrier, sa selle et sa cuirasse ornèrent le triomphe d'Heraclius; et, s'il n'eût pas été fidèle à Jésus-Christ et à la Vierge Marie, il aurait pu offrir ces dépouilles opimes au Jupiter du Capitole [1]. Les Romains prirent vingt-huit drapeaux à la bataille de Ninive, où l'on se battit avec acharnement depuis la pointe du jour jusqu'à la onzième heure : la plus grande partie de l'armée persane fut taillée en pièces; et les vainqueurs, cachant leur perte, passèrent la nuit sur le terrain où l'on venait de combattre. Ils avouèrent qu'il leur avait été moins difficile de tuer que de vaincre les soldats de Cosroës. Le reste des cavaliers persans eut l'intrépidité de se tenir à deux portées de trait des Romains, et au milieu des cadavres de leurs compatriotes, jusqu'à la septième heure de la nuit. Vers la huitième heure, ils se retirèrent dans leur camp, qu'on n'avait pas pillé ; ils rassemblèrent leurs bagages, et se dispersèrent de tous côtés, plutôt par absence d'ordres à suivre que par défaut de bravoure. Heraclius profita de la victoire avec une activité admirable : il fit quarante-huit milles en vingt-quatre heures, et son avant-garde occupa les ponts du grand et du petit Zab ; et les villes et les palais de l'Assyrie s'ouvrirent pour la première fois devant les Romains. Ils pénétrèrent jusqu'à la résidence royale de Dastagerd ; et, quoiqu'on eût enlevé une partie de ses trésors, et qu'on y eût pris des sommes considérables pour fournir aux besoins publics, les richesses qu'on y trouva surpassèrent les espérances des vainqueurs et parurent même satisfaire leur cupidité. Ils brûlèrent tout ce qu'ils ne purent transporter aisément, afin que Cosroës fût accablé de tous les maux qu'il avait versés si souvent sur les provinces de l'empire. Ils seraient peut-être excusables, si cette déprédation se fût bornée aux objets du luxe personnel du grand roi, et si la haine nationale, la licence des troupes et le fanatisme religieux n'eussent pas ravagé les habitations et les temples de ses innocens sujets. La reprise de trois cents drapeaux romains, et la délivrance d'un grand nombre de captifs d'Édesse ou d'Alexandrie, qui se trouvaient au pouvoir des Persans, procurèrent une gloire plus pure à Heraclius. Du palais de Dastagerd, il continua sa marche, et arriva à peu de milles de Modayn ou Ctésiphon; mais il fut arrêté sur les bords de l'Arba, par la difficulté du passage, par la rigueur de la saison, et peut-être par ce qu'il apprit de la force de cette capitale. Le nom moderne de la ville de Sherbour marque son retour; il passa le mont Zara avant les neiges qui tombèrent durant trente-quatre jours, et les citoyens de Gandzaca ou Tauris furent contraints de bien recevoir ses soldats et leurs chevaux [1].

Lorsque Cosroës se vit réduit à défendre ses états héréditaires, l'amour de la gloire, ou même le sentiment de la honte aurait dû le déterminer à aller chercher son rival sur un champ de bataille; il aurait dû se trouver à la journée de Ninive, y inspirer du courage à ses troupes, ou tomber avec honneur sous la lance d'Heraclius. Le successeur de Cyrus aima mieux attendre de loin l'événement. Il assembla les débris de son armée ; il se retira

[1] *Rex regia arma fero*, dit Romulus, lors de la première consécration du Capitole... *Bina postea*, continue Tite-Live, I, 10, *inter tot bella, opima parta sunt spolia, adeò rara ejus fortuna decoris*. Si l'on avait accordé les dépouilles opimes au simple soldat qui avait tué le roi ou le général de l'ennemi, ainsi que le dit Varron (*apud Pomp. Festum*, p. 306, édit. Dacier), cet honneur eût été moins difficile et plus commun.

[1] Les faits, les lieux et les dates qu'indique Théophanes, dans le récit de cette dernière expédition d'Heraclius, sont si exacts et si vrais, qu'il doit avoir suivi les lettres originales de l'empereur, dont la chronique Pasc. (p. 398-402) nous a conservé un échantillon curieux.

devant l'empereur romain, et poussa un soupir à la vue de son palais chéri de Dastagerd. Ses amis et ses ennemis crurent qu'il avait le projet de s'ensevelir sous les ruines de cette ville; mais ce faible monarque se sauva par un trou de la muraille avec Sira et trois concubines, neuf jours avant l'arrivée de ses vainqueurs. Un voyage rapide et secret remplaça ce magnifique appareil dans lequel il s'était montré à la foule prosternée devant lui, et la nuit de la première journée il logea dans la chaumière d'un paysan, que le grand roi eût à peine regardé au temps de son orgueil [1]. La peur triompha de la superstition; le troisième jour, il fut charmé de se faire un rempart des murailles de Ctésiphon; mais il ne se crut en sûreté que lorsqu'il eut mis le Tigre entre lui et les Romains. Son évasion remplit d'effroi et de tumulte le palais, la ville et le camp de Dastagerd: les satrapes examinèrent s'ils devaient plus craindre leur souverain que l'ennemi; et les femmes de son sérail eurent le plaisir de voir des hommes, jusqu'au moment où le jaloux Cosroès relégua ses trois mille concubines dans un château plus éloigné. Il ordonna à l'armée de Dastagerd de se retirer dans un nouveau camp: Arba et une ligne de deux cents éléphans en couvraient le front; les troupes des provinces arrivèrent successivement; et, pour soutenir le trône par un dernier effort, on enrôla les plus vils domestiques du roi et des satrapes. Cosroès pouvait toujours obtenir une paix raisonnable; et les députés d'Heraclius le pressèrent à diverses reprises d'épargner le sang de ses sujets, et de dispenser un conquérant humain du pénible devoir de porter le fer et la flamme dans les plus belles contrées de l'Asie. Mais son orgueil n'avait pas encore pris le niveau de sa fortune: la retraite de l'empereur lui donna de la confiance; il versa des pleurs de rage sur les ruines de ses palais d'Assyrie, et dédaigna trop long-temps les murmures de ses sujets, indignés de ce qu'on sacrifiait leur vie et leur fortune à l'obstination d'un des poste. Les douleurs les plus vives d'esprit et de corps tourmentaient ce malheureux vieillard; et, voyant approcher sa fin, il résolut de placer la tiare sur la tête de Merdaza, celui de ses fils qu'il chérissait le plus; mais on ne respectait plus les volontés de Cosroès; et Siroës, qui s'enorgueillissait du rang et du mérite de Sira sa mère, avait conspiré avec les mécontens pour faire valoir et devancer les droits de la primogéniture [1]. Vingt-deux satrapes, qui se donnaient le nom de patriotes, furent séduits par la fortune et par les honneurs d'un nouveau règne. Siroës promit aux soldats une augmentation de solde, aux chrétiens le libre exercice de leur religion, aux captifs la liberté et des récompenses, et à la nation en général une prompte paix et la réduction des impôts. Les conspirateurs décidèrent qu'il se montrerait dans le camp avec les marques de la royauté; et ils eurent soin de lui ménager une retraite à la cour impériale, si l'entreprise échouait. Mais il y eut des acclamations unanimes à la vue du nouveau monarque: on arrêta Cosroès; on massacra sous ses yeux dix-huit de ses enfans, et il fut jeté dans un cachot, où il expira après cinq jours. Les Grecs et les Persans modernes décrivent avec de grands détails tout ce que Cosroès eut à souffrir d'insultes, de misère et de tourmens de la part d'un fils qui porta la cruauté beaucoup plus loin que son père; mais à l'époque de sa mort quelle langue aurait osé raconter l'histoire du parricide, et quel œil put pénétrer dans *la tour d'oubli?* Si l'on en croit ses ennemis chrétiens, qui montrent moins de pitié que de foi, il tomba sans espoir dans un abîme plus profond [2]. Au reste, on conviendra que les tyrans de tous

[1] Les expressions de Théophanes sont remarquables: Εισηλθε Χοσρόης εις οικον γεωργου μηδαμινου μειναι, ου χωρηθεις εν τη τουτου θυρα ην ιδων υστατον Ηρακλειος εθαυμασε. (P. 269.) Les jeunes princes qui montrent du goût pour la guerre devraient transcrire et traduire souvent de pareils passages.

[1] Le récit authentique des dernières opérations de Cosroës, en qualité de roi, se trouve dans la lettre d'Heraclius (Chron. Pasch., p. 398) et dans l'Histoire de Théophanes (p. 271).

[2] Au premier bruit de la mort de Cosroës, George de Pisidie, (p. 97-105) publia à Constantinople une Héracliade en deux chants. Cet écrivain, prêtre et poète, se réjouissait de la damnation de l'ennemi public, εμπεσων εν ταρταρω (v, 56). Mais une si basse vengeance est indigne d'un roi et d'un conquérant; et je suis fâché de trouver dans la lettre d'Heraclius cette joie d'une superstition grossière: θεομαχος Χοσροης επεσε και απτωματισθη εις τα καταχθονια.... εις το πυρ ακατασβεστον, etc.

les siècles et de toutes les sectes sont ceux qui méritent le mieux les tourmens de l'enfer. La gloire de la maison de Sassan finit avec Cosroës : son fils dénaturé ne jouit que huit mois du fruit de ses crimes; et neuf compétiteurs, qui se disputèrent, avec l'épée et le poignard, les restes d'une monarchie épuisée, prirent le titre de rois dans l'espace de quatre ans. Chaque province, chaque ville de la Perse était un théâtre d'indépendance, de discorde et de meurtre; et l'anarchie se prolongea huit années de plus, jusqu'au moment où les califes arabes firent taire les factions, et les réunirent sous le même joug [1].

Dès que le chemin fut praticable sur les montagnes, l'empereur reçut l'heureuse nouvelle du succès de la conspiration, de la mort de Cosroës, et de l'avénement de son fils aîné au trône de la Perse. Les auteurs de la révolution, empressés de faire valoir à la cour et au camp de Tauris la part qu'ils y avaient eue, précédèrent les ambassadeurs de Siroës, qui remirent les lettres du nouveau monarque à l'empereur des Romains [2]. Selon le langage des usurpateurs de tous les temps, Siroës rejetait ses crimes sur la divinité, et offrait de terminer la longue discorde des deux nations par un traité de paix et d'alliance plus durable que le fer ou l'airain. Les conditions du traité furent réglées sans peine et exécutées fidèlement. Heraclius eut soin, à l'exemple d'Auguste, de redemander les drapeaux et les prisonniers qui étaient tombés au pouvoir des Persans; les poètes célébrèrent son zèle pour la dignité nationale; mais on peut juger de la décadence des arts en comparant Horace et George de Pisidie. Les sujets et les frères d'armes d'Heraclius furent délivrés de la persécution, de l'esclavage et de l'exil; mais, au lieu des aigles romaines, le successeur de Constantin ne put obtenir que la vraie croix. Le vainqueur ne désirait pas ajouter à la faiblesse de l'empire en l'étendant; et le fils de Cosroës abandonna sans regret les conquêtes de son père. Les Persans, qui évacuèrent les villes de la Syrie et de l'Égypte, furent conduits d'une manière honorable jusqu'à la frontière; et une guerre qui avait blessé les parties vitales des deux monarchies ne changea rien à leur position extérieure. Le retour d'Heraclius fut un triomphe continuel de Tauris à Constantinople; et après les exploits de six campagnes glorieuses il jouit, disent les auteurs contemporains, d'un jour de dimanche. Le sénat, le clergé et le peuple allèrent à la rencontre du héros; ils le reçurent avec des larmes et des acclamations, des branches d'olivier, et une quantité innombrable de flambeaux; il fit son entrée dans la capitale sur un char traîné par quatre éléphans; et, dès qu'il put se soustraire au tumulte de la joie publique, il goûta des plaisirs plus réels dans les bras de sa mère et de son fils [1].

La vraie croix, renvoyée au saint sépulcre, donna lieu, l'année d'après, à un triomphe bien différent. Heraclius fit le pèlerinage de Jérusalem. Le discret patriarche vérifia l'identité de la relique [2], et la fête annuelle de l'exaltation de la croix rappelle encore cette auguste cérémonie. L'empereur, avant de porter ses pas sur les lieux consacrés par la mort de Jésus-Christ, se dépouilla du diadème et de la pourpre, qui ne sont que des vanités mondaines; mais son clergé décida que la persécution des Juifs se conciliait plus aisément que le luxe avec les préceptes de l'Évangile. Il remonta sur son trône pour y recevoir les félicitations de la France et de l'Inde;

Il applaudit presque au parricide de Siroës, comme à un acte de piété et de justice.

[1] Eutychius, qui pourtant dissimule le parricide de Siroës, d'Herbelot (Bibliothèque orientale, p. 789) et Assemanni (Biblioth. Orient., t. III, p. 415-420) donnent les détails les plus exacts sur cette dernière période des rois sassaniens.

[2] La lettre de Siroës, dans la Chronic. Pasch., ne contient malheureusement qu'un vain protocole. On peut deviner les articles du traité d'après ce que Théophanès et Nicéphore racontent de son exécution.

[1] Ce vers de Corneille :

Montrez Héraclius au peuple qui l'attend,

conviendrait bien mieux à cette circonstance. Voyez son triomphe dans Théophanes (p. 272, 273), et Nicéphore (p. 15, 16). George de Pisidie atteste l'existence de la mère et la tendresse du fils. (*Bell. Abar.*, 255, etc., p. 49.) La métaphore du dimanche, qu'adoptèrent ces chrétiens de Bysance, était un peu profane.

[2] Voyez Baronius, Annal. ecclés., A. D. 628, n° 1-4, Eutychius, Annal., t. II, p. 240-248; Nicéphore, *Brev.*, p. 15. Les sceaux de la caisse qui le renfermait n'avaient jamais été rompus, et on attribua cette conservation de la vraie croix à la dévotion de la reine Sira.

et, dans l'opinion publique, le mérite supérieur et la gloire du grand Heraclius éclipsèrent la réputation de Moïse, d'Alexandre et d'Hercule[1]. Mais le libérateur de l'Orient était très-faible et très-pauvre. La portion la plus précieuse des dépouilles de la Perse avait été consommée dans la guerre, distribuée aux soldats, ou ensevelie par la tempête dans les vagues de l'Euxin. L'empereur, dominé par ses scrupules, songeait à rendre à l'église les richesses qu'il lui avait empruntées; un fonds perpétuel était nécessaire pour acquitter cette dette que les prêtres redemandaient vivement. Les provinces, déjà dévastées par les armes et la cupidité des Persans, se virent réduites à payer une seconde fois les mêmes impôts; et les arrérages que devait le trésorier de Damas furent convertis en une amende de cent mille pièces d'or. Durant ces hostilités si longues et si destructives, la perte des deux cent mille soldats[2] qu'avait moissonnés la guerre fut moins funeste que la décadence des arts, de l'agriculture et de la population: et, quoiqu'une armée victorieuse se fût formée sous le drapeau d'Heraclius, il paraît que cet effort contraire à la nature des choses épuisa plutôt qu'il n'exerça les forces de l'empire. Tandis que l'empereur triomphait à Constantinople ou à Jérusalem, une ville obscure des frontières de la Syrie était pillée par les Sarrasins; ceux-ci taillèrent en pièces quelques troupes qui marchaient à son secours. Un événement si peu important en lui-même ne mérite d'être remarqué que parce qu'il fut le prélude d'une grande révolution. Ces brigands, qui pillèrent la petite ville dont nous venons de parler, étaient les apôtres de Mahomet; leur valeur fanatique s'était formée dans le désert; et les Arabes enlevèrent à Heraclius, dans les huit dernières années de son règne, les mêmes provinces qu'il avait arrachées aux Persans.

[1] George de Pisidie, *Acroas.* III, *de Expedit. contra Persas*, 415, etc., et *Heracleid. Acroas.*, I, 65-138. Je néglige les autres parallèles moins imposans qu'on trouve dans Daniel, Timothée, etc. Cosroës et le chagan furent comparés par les mêmes rhéteurs à Belshazzar, à Pharaon, au serpent, etc

[2] Suidas (*in Excerpt. Hist. Byzant.*, p. 46) indique ce nombre. Mais, au lieu de la guerre d'*Isaurie*, il faut lire la guerre de Perse; et ce passage ne regarde pas l'empereur Heraclius.

CHAPITRE XLVII.

Histoire théologique de la doctrine de l'incarnation. — La nature humaine et divine de Jésus-Christ. — Inimitié des patriarches d'Alexandrie et de Constantinople, saint Cyrille et Nestorius. — Troisième concile général tenu à Éphèse.—Hérésie d'Eutychès. — Quatrième concile général tenu à Chalcédoine.—Discorde civile et ecclésiastique. — Intolérance de Justinien. — Les trois chapitres. — Controverse des Monothélites. — État des sectes de l'Orient; 1° les Nestoriens; 2° les Jacobites; 3° les Maronites; 4° les Arméniens; 5° les Cophtes et les Abyssins.

Les chrétiens, après avoir détruit le paganisme, pouvaient jouir de leur triomphe dans la solitude et la piété. Mais un principe de discorde respirait en eux, et ils mirent plus d'ardeur à découvrir la nature du fondateur de leur religion qu'à pratiquer ses lois. J'ai déjà observé que les disputes sur la trinité furent suivies de celles sur l'incarnation, également scandaleuses pour l'Église, et également funestes à l'état, mais plus minutieuses encore dans leur origine, et plus durables dans leurs effets. Ce chapitre contiendra le récit d'une guerre religieuse de deux cent cinquante ans; j'exposerai le schisme ecclésiastique et politique des sectes de l'Orient; et, avant d'arriver à leurs querelles, qui furent si bruyantes et si sanguinaires, je ferai de modestes recherches sur la doctrine de la primitive église[1].

[1] Comment dois-je m'y prendre pour montrer la justesse et l'exactitude de ces recherches préliminaires que je me suis efforcé de circonscrire et d'abréger? Si je continue à citer à la suite de chacun des faits et de chacune des réflexions le monument qui en prouve la vérité, il faudra qu'à chaque ligne je rapporte un grand nombre de témoignages, et chaque mot deviendra une dissertation; mais le Clerc, Beausobre et Mosheim ont compilé, rédigé et éclairci les passages sans nombre des anciens auteurs que j'ai lus dans les originaux. Je me bornerai donc à indiquer à l'appui de ma narration les noms et les caractères de ces respectables guides; et, lorsqu'il s'agira d'un objet plus minutieux ou très-éloigné, je ne rougirai pas d'emprunter les lumières, 1° des *Dogmata theologica* de Pétau, ouvrage qui, par l'immensité du plan et des détails, effraie l'imagination: les volumes qui traitent de l'incarnation (deux in-folio, le cinquième et le sixième de huit cent trente-sept pages) sont divisés en seize livres; le premier est historique, et les autres exposent la controverse et la doctrine. L'érudition de l'auteur est très-grande et très-exacte; son latin a de la pureté; il suit une méthode claire; il y a de la profondeur et de la liaison

1. Les chrétiens se sont intéressés à l'honneur des premiers prosélytes de leur religion, et on a espéré, on a désiré, on a cru que les Ébionistes, ou du moins les Nazaréens, ne se distinguèrent que par leur persévérance obstinée dans la pratique des cérémonies que Moïse avait établies. Leurs églises ont disparu; on ne se souvient plus de leurs livres. Leur obscure liberté a pu laisser un vaste champ aux opinions sur cette matière, et fournir au zèle et à la prudence du troisième siècle un moyen d'exposer diversement leur flexible symbole. Mais la critique la plus charitable doit refuser à ces sectaires toute connaissance de la divinité de Jésus-Christ. Sortant de l'école des Juifs, et imbus de leurs prophéties et de leurs préjugés, on ne leur avait jamais appris à élever leurs espérances au-dessus d'un Messie humain et temporel[1]. S'ils pouvaient avoir le courage de saluer leur roi lorsqu'il se montrait sous un habit plébéien, ils ne pouvaient, dans leur grossièreté, reconnaître leur Dieu lorsqu'il avait caché sa céleste nature sous le nom et la personne d'un mortel[2]. Jésus de Nazareth s'entretenait familièrement avec ses compagnons; il se montrait leur ami, et dans toutes les actions de la vie raisonnable ou de la vie animale il paraissait de la même espèce qu'eux. Ainsi que les autres hommes, il passa de l'enfance à la jeunesse et à la virilité, par un accroissement graduel de stature et de sagesse; et il expira sur la croix, après une pénible agonie de l'esprit et du corps. Il vécut et mourut pour servir les hommes. Mais Socrate avait aussi consacré sa vie et sa mort à la cause de la religion et de la justice; et, si le stoïcien ou le héros dédaignait les humbles vertus de Jésus, les larmes qu'il verse sur son pays et sur les disciples qu'il aimait prouvent son humanité d'une manière incontestable. Les miracles de l'Évangile ne devaient pas étonner un peuple qui croyait avec intrépidité aux prodiges encore plus éclatans de la loi de Moïse. Avant lui des prophètes avaient guéri des malades, ressuscité des morts, arrêté le soleil, étaient montés au ciel sur des chars de feu, et le style métaphorique des Hébreux pouvait donner à un saint ou à un martyr le titre adoptif de *fils de Dieu*.

Toutefois, dans le symbole des Nazaréens et des Ébionistes, on ne parlait que des faibles traces d'une distinction nécessaire entre les hérétiques, qui disaient que le Christ avait été engendré selon l'ordre commun de la nature, et les schismatiques, moins coupables, qui admettaient la virginité de sa mère et excluaient l'intervention d'un père terrestre. L'incrédulité des premiers semblait au-

dans ses argumens; mais il est esclave des pères de l'Église; il traite les hérétiques avec trop de dureté, et il n'a pas respecté la vérité et la bonne foi lorsqu'il les a jugées contraires aux prétentions des ecclésiastiques. 2° Des remarques de l'Arménien Le Clerc, qui a publié un volume in-4° (Amsterdam, 1716) sur l'Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles : il n'y a rien de servile dans son caractère ni dans sa position; son esprit est net, mais ses vues ont peu d'étendue; il réduit la raison ou la sottise des siècles à la mesure de sa propre intelligence particulière : il n'ajoute pas beaucoup de foi aux Pères; et, d'après cette opposition, son impartialité a recours en quelques endroits à des subtilités, et en d'autres il s'écarte de la droiture. (Voyez ce qu'il dit des Cérinthiens, LXXX, des Ébionites, CIII, des Carpocratiens, CXX, des Valentiniens, CXXI, des Basiliens, CXXIII, des Marcionites, CXLI, etc.) 3° De l'Histoire critique du Manichéisme (Amsterdam, 1754-1739, en deux volumes in-4° avec une dissertation posthume sur les Nazaréens, Lausanne, 1745) qui contient des choses très-précieuses sur la Philosophie et la Théologie des Anciens. Le savant historien tisse avec un art admirable le fil systématique de l'opinion, et tour à tour il joue le rôle d'un saint, d'un sage ou d'un hérétique; mais ses raffinemens sont quelquefois excessifs : on voit qu'en secret il est favorable au parti le plus faible; et, tandis qu'il se prémunit contre la calomnie avec tant de soin, il ne calcule pas assez les effets de la superstition et du fanatisme. L'index très-curieux de ce livre indiquera aux lecteurs tous les points qu'ils voudront examiner. 4° L'historien Mosheim, moins profond que Pétau, moins indépendant que Le Clerc, et moins ingénieux que Beausobre, est complet, raisonnable, exact et modéré. Voyez, dans son savant ouvrage *de rebus Christianis antè Constantinum* (Helmstadt, 1753, in-4°), ce qu'il dit des Nazaréens et des Ébionites, p. 172-179-328-332, des Gnostiques en général, p. 179, etc., de Cérinthe, p. 196-202, de Basilide, p. 352-361, de Carpocrates, p. 363-367, de Valentin, p. 371-389, de Marcion, p. 404-410, des Manichéens, p. 829-837 etc.

[1] Και γαρ παντες ἡμεις τον Χριστὸν ανθρωπον εξ ανθρωπων προσδοκωμεν γενησεσθαι, dit le juif Tryphon (Justin, dialogues, p. 207), au nom de ses compatriotes; et ceux des Juifs modernes qui abandonnent les idées de spéculation commerciale pour s'occuper de la religion, tiennent encore le même langage, et allèguent le sens littéral des prophètes.

[2] Saint Chrysostôme (Basnage, Hist. des Juifs, t. v. c. 9, p. 183), et saint Athanase (Petavii, Dogmat. Théolog., t. v, l. I, c. II, p. 3), sont obligés d'avouer que J.-C. lui-même ou ses apôtres parlent rarement de sa divinité

torisée par les circonstances visibles de sa naissance, par le mariage de Joseph son père putatif, qui avait rempli toutes les formalités de la loi, et par les réclamations qu'il formait sur le royaume de David et l'héritage de Judas, d'après son extraction en ligne directe. Mais l'histoire secrète et authentique s'est conservée dans plusieurs copies de l'Evangile selon saint Mathieu[1], que ces sectaires conservèrent long-temps dans l'original hébreu[2], comme le seul témoignage de leur croyance. Joseph, sûr de sa chasteté, eut des soupçons bien naturels; mais, instruit en songe que son épouse avait conçu par l'opération du Saint-Esprit, il n'eut plus d'inquiétude; et, l'historien n'ayant pu observer lui-même ce miracle domestique, il faut qu'il ait écouté, en cette occasion, la voix qui dicta à Isaïe la future conception de la Vierge. Le fils d'une vierge engendré par l'ineffable opération du Saint-Esprit lui présentait un miracle qu'on n'avait jamais vu; on ne pouvait le comparer à rien, et dans tous les attributs de l'esprit et du corps il se trouvait supérieur aux enfans d'Adam. Depuis l'introduction de la philosophie grecque ou chaldéenne[3], les Juifs[4] croyaient à la préexistence, à la transmigration, et à l'immortalité de l'âme; et pour justifier la providence ils supposaient que l'âme subissait une prison corporelle, afin d'expier les fautes qu'elle avait commises dans une existence antérieure[1]. Mais les degrés de la pureté et de la corruption sont presque incommensurables. On peut croire que le plus sublime et le plus vertueux des esprits fut accordé à l'être que Marie et le Saint-Esprit venaient de produire[2]; que son humiliation fut le résultat de son choix, et que l'objet de sa mission était d'expier, non pas ses péchés, mais ceux du monde. A son retour au ciel, d'où il sortait, Jésus-Christ reçut le prix de son obéissance, ce royaume à jamais durable du Messie que les prophètes avaient prédit obscurément sous les charnelles images d'une paix, d'une conquête et d'une domination terrestres. Dieu pouvait proportionner les facultés humaines du Christ à l'étendue de ses célestes fonctions. Dans la langue de l'antiquité, le titre de Dieu n'était pas réservé exclusivement à notre premier père, et son incomparable ministre, son propre fils pouvait, sans présomption, réclamer des hommes un culte secondaire.

II. Les germes de la foi, qui avaient fructifié lentement au milieu du sol ingrat de la Judée, furent transplantés en pleine maturité dans les climats plus heureux des Gentils, et les étrangers de Rome et de l'Asie qui n'avaient pas vu les formes humaines de Jésus-Christ, ne furent que plus disposés à ne voir en lui qu'un Dieu. Le polythéiste et le philo-

[1] Le deux premiers chapitres de saint Mathieu n'existaient pas dans les copies des Ébionites (Épiphane, *Hæres.* xxx, 13); et la conception miraculeuse est un des derniers articles que le docteur Priestley a retranchés de sa profession de foi déjà si peu étendue.

[2] Il est assez vraisemblable que le premier des Évangiles, destiné aux Juifs qui embrassaient le christianisme, fut composé en hébreu et en syriaque. Papias, Irénée, Origène, saint Jérôme et d'autres Pères attestent ce fait. Les catholiques le croient, et, parmi les protestans, Casaubon, Grotius et Isaac Vossius l'admettent. Mais il est sûr que cet évangile hébreu de saint Mathieu n'existe plus; et on peut accuser ici le zèle et la fidélité des premières églises, qui ont préféré la version dénuée d'autorité d'un Grec anonyme. Érasme et ses disciples, qui respectent le texte grec que nous avons comme l'Évangile original, se privent eux-mêmes du témoignage qui le déclare l'ouvrage d'un apôtre. (Voyez Simon, Hist. critique, etc., t. III, c. 5-9, p. 47-101, et les Prolégomènes de Mill et de Wetstein sur le Nouveau Testament.)

[3] Cicéron (Tusculanes, l. I) et Maxime de Tyr (dissert. 16) ont dégagé la métaphysique de l'âme du dialogue embrouillé qui amuse quelquefois et embarrasse souvent les lecteurs du Phèdre, du Phædon et des lois de Platon.

[4] Les disciples de Jésus croyaient qu'un homme avait péché avant d'être venu au monde (Jean, IX, 2). Les Pharisiens admettaient la transmigration des âmes vertueuses (Joseph, *de bell. Judaïc.*, l. II, c. 7); et un rabbin moderne ne craint pas d'assurer que Hermès, Pythagore, Platon, etc., avaient tiré leur métaphysique des écrits ou des systèmes des Juifs.

[1] On a soutenu quatre opinions différentes sur l'origine de l'âme humaine. 1° On a dit qu'elle est éternelle et divine; 2° qu'elle a une existence séparée avant d'être réunie au corps; 3° que la souche primitive d'Adam, qui renfermait le germe spirituel et corporel de sa postérité, a propagé aussi les âmes; 4° qu'au moment de la conception Dieu crée l'âme de chaque individu, et la destine au corps qui vient de s'ébaucher. Cette dernière opinion semble avoir prévalu parmi les modernes; et notre histoire spirituelle est devenue moins sublime, sans être plus intelligible.

[2] *Ο'τι ἡ του Σωτηρος ψυχη ἡ του Αδαμ ην*, est une des quinze hérésies reprochées à Origène, et contestées par son apologiste Photius, (Bibliothec. cod. CXVII. p. 296.) Quelques rabbins donnent une seule et même âme aux personnes d'Adam, de David et du Messie.

sophe, le Grec et le barbare admettaient une longue éternité, une chaîne infinie d'anges ou de démons, de divinités ou d'Æons, ou d'émanations qui sortaient du trône de la lumière; et ils ne voyaient rien d'étrange ou d'incroyable à ce que le premier de ces Æons, le *logos* ou le verbe de Dieu, de la même substance que le Père éternel, descendît sur la terre pour délivrer le genre humain du vice et de l'erreur, et le guider dans le chemin de la vie spirituelle et de l'immortalité. Mais le dogme de l'éternité, et des idées trop relevées sur les êtres spirituels qui prévalaient alors, infectèrent les premières églises de l'Orient. Un grand nombre des prosélytes païens refusait de croire qu'un esprit céleste, une portion indivise de la première essence, se fût trouvée personnellement unie à une masse de chair impure et souillée; et, pleins de zèle pour la divinité de Jésus-Christ, leur dévotion les porta à ne plus reconnaître son humanité. Son sang fumait encore sur le mont Calvaire [1], lorsque les Docètes, secte d'Asie nombreuse et savante, inventèrent le système *fantastique* que propagèrent ensuite les Marcionites, les Manichéens et les Gnostiques des différentes classes [2]. Ils ne voulurent point admettre la vérité et l'authenticité des Évangiles, en ce qui a rapport à la conception de Marie, à la naissance de Jésus-Christ, et aux trente années qui précédèrent l'exercice de son ministère. C'est sur les bords du Jourdain qu'il parut d'abord revêtu de la forme humaine; mais, disaient ces hérésiarques, sa forme humaine n'était qu'un fantôme, et non pas une substance; c'était une simple figure humaine créée par le Dieu tout-puissant, afin d'imiter les facultés et les actions d'un homme, et faire une illusion continuelle aux sens de ses amis et de ses ennemis. Des sons articulés frappaient les oreilles de ses disciples; mais l'image qui se gravait sur leur nerf optique éludait la preuve du toucher, qui est plus sûre; et ils jouissaient de la présence spirituelle et non pas de la présence corporelle du fils de Dieu. Les Juifs exercèrent en vain leur rage sur un fantôme impassible, et les scènes mystiques de la passion et de la mort, de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, furent représentées sur le théâtre de Jérusalem, pour l'avantage du genre humain. Si on disait aux Docètes qu'une pareille momerie, qu'une supercherie si continuelle étaient indignes du Dieu de vérité, ils soutenaient qu'une fausseté pieuse est permise; proposition dont on n'a que trop abusé dans tous les temps. Dans le système des Gnostiques, le Jehovah d'Israël, le créateur de ce monde sublunaire, fut un esprit rebelle, ou du moins ignorant. Le fils de Dieu est venu sur la terre pour abolir le temple et la loi de Jehovah; et, pour arriver à ce but salutaire, il transféra habilement sur lui-même les espérances et les prédictions d'un Messie temporel.

L'un des champions les plus subtils de l'école manichéenne, a fait valoir le danger et l'indécence d'une supposition d'après laquelle le Dieu des chrétiens, d'abord fœtus, serait sorti du sein d'une femme après neuf mois de grossesse. La pieuse horreur qu'excita sa proposition parmi ses adversaires, les porta à désavouer toutes les circonstances charnelles de la conception et de l'accouchement; à soutenir que la divinité passa dans le corps de Marie comme un rayon du soleil dans le verre, et que Marie ne perdit point sa virginité, même au moment où elle devint mère de Jésus-Christ. Mais la témérité de ces assertions a fait naître une opinion plus modérée; quelques Docètes ont enseigné, non pas que Jésus-Christ fût un fantôme, mais qu'il était revêtu d'un corps impassible et incorruptible. Tel est dans le système le plus orthodoxe, disaient-ils, l'espèce de corps qu'il a possédé depuis sa résurrection; et, s'il était capable de pénétrer une matière intermédiaire sans résistance et sans blessure,

[1] « Apostolis adhuc in sæculo superstitibus, apud Judæam Christi sanguine recente, phantasma Domini corpus » asserebatur, etc. » (S. Jérôme *Advers. Lucifer*. c. 8.) L'Épître d'Ignace aux Smyrniens, et même l'Évangile selon saint Jean, ont pour but de détruire l'erreur des Docètes, qui faisait des progrès, et qui avait obtenu trop de crédit dans le monde. (1, Jean, IV, 1, 5.)

[2] Vers l'an 200 de l'ère chrétienne, saint Irénée et Hippolyte réfutèrent les trente-deux sectes, της ψευδωνυμου γνωσεως, qui étaient au nombre de quatre-vingts du temps de saint Épiphane. (Phot. Biblioth., cod. CXX, CXXI, CXXII.) Les cinq livres d'Irénée n'existent plus qu'en latin barbare; mais on retrouverait peut-être l'original dans quelque monastère de la Grèce.

telle dut être toujours la nature de son corps. Un semblable corps pouvait être exempt des attributs et des infirmités de la chair. Un fœtus qui d'un point invisible arriverait à son entière maturité, un enfant qui parviendrait à la stature d'un homme fait, sans tirer aucune nourriture des sources ordinaires, pourrait continuer à exister sans réparer, par des repas journaliers, ses pertes journalières : Jésus pouvait donc partager les repas de ses disciples, sans éprouver la soif ou la faim, et sa pureté virginale ne fut jamais souillée par la concupiscence. Si l'on demandait par quels moyens et de quelle matière un corps ainsi constitué fut formé primitivement, les Gnostiques et d'autres sectaires répondaient : que la forme et la substance provenaient de l'essence divine; réponse qui fait tressaillir de frayeur notre théologie. L'idée d'un esprit pur et absolu est un raffinement de la philosophie moderne. L'essence spirituelle que les anciens attribuaient aux âmes humaines, aux êtres célestes et à Dieu lui-même, n'exclut pas la notion d'un espace étendu, et il suffisait à leur imagination d'attribuer à l'air, au feu ou à l'éther, une nature plus subtile et incomparablement plus parfaite que les matériaux grossiers dont est formé notre monde. Si nous déterminons le lieu qu'occupe la divinité, nous devons faire une sorte de description de sa figure. D'après notre expérience, et peut-être notre vanité, la puissance de la raison et de la vertu se représente à nous sous une forme humaine. Les Anthropomorphites, qui étaient en grand nombre parmi les moines de l'Égypte et les catholiques de l'Afrique, pourraient citer cette déclaration formelle de l'Écriture : que Dieu a fait l'homme à son image [1]. Le vénérable Sérapion, un des saints du désert de Nitrf, abandonna en pleurant une croyance qu'il chérissait, et gémit comme un enfant d'une conversion qui lui enlevait son Dieu, et laissait son esprit sans aucun objet visible de foi et de dévotion [1].

[1] Le pélerin Cassien, qui parcourut l'Égypte au commencement du cinquième siècle, observe et déplore le règne de l'anthropomorphisme parmi les moines, qui ne savaient pas suivre le système d'Épicure. (Cicéron, *de Nat. Deorum*, I, 18 — 34.) « Ab universo » prope modum genere monachorum, qui per totam pro» vinciam Ægyptum morabantur par simplicitatis errore » susceptum est, ut è contrario memoratum pontificem » (Theophilum) velut hæresi gravissimâ depravatum, pars » maxima seniorum ab universo fraternitatis corpore de» cerneret detestandum » (Cassien, *Collation*. x, 2) Tant que saint Augustin fut attaché au manichéisme, l'anthropomorphisme des catholiques vulgaires le scandalisa.

III. Tels furent les systèmes fantastiques des Docètes. Cérinthe d'Asie [2] qui osa combattre le dernier des apôtres, imagina une hypothèse plus substantielle et plus compliquée. Placé sur les confins du monde juif et du monde gentil, il s'efforça de réconcilier les Gnostiques et les Ebionites, en reconnaissant dans le Messie l'union surnaturelle de l'homme et de la divinité; et Carpocrates, Basilides et Valentin [3] adoptèrent cette doctrine mystique, à laquelle ils ajoutèrent plusieurs détails de leur invention. Dans leur opinion, Jésus de Nazareth n'était qu'un mortel, fils légitime de Joseph et de Marie; mais c'était le meilleur et le plus sage des humains; il avait été choisi pour rétablir sur

[1] « Ita est in oratione senex mente confusus eo quod » illam ανθρωπομορφον imaginem deitatis, quam proponere » sibi in oratione consuerat aboleri, de sua corde sentiret, » ut in amarissimos fletus, crebrosque singultus repentè » prorumpens, in terram prostratus cum ejulatu validis» simo proclamaret : « Heu me miserum! tulerunt à me » Deum meum, et quem nunc teneam non habeo, vel » quem adorem, aut interpellem jam nescio. » (Cassien, *Collation*., x. 2.)

[2] Saint Jean et Cérinthe (A. D. 80. Cleric., Hist. Ecclésiast., p. 393) se rencontrèrent par hasard dans les bains publics d'Éphèse; mais l'apôtre s'éloigna de l'hérétique, de peur que l'édifice ne tombât sur sa tête. Cette sotte histoire, que rejette le docteur Middleton (*Miscellaneous Works*, vol. II), est racontée toutefois par saint Irénée (III, 3) sur le témoignage de Polycarpe, et elle doit vraisemblablement naissance à l'époque où vécut Cérinthe, et au lieu qu'il habitait. Cette version de saint Jean (IV, 3) — λυει τον Ιησυν — tombée en désuétude, quoiqu'elle paraisse être la vraie, fait allusion à la double nature qu'enseignait l'hérétique Cérinthe.

[3] Le système des Valentiniens était compliqué et presque incohérent. I. Le Christ et Jésus étaient des *Æons*, mais dont la vertu n'était pas au même degré : l'un agissait comme l'âme raisonnable, et l'autre comme l'esprit divin du Sauveur. II. Au moment de la passion, ils se retirèrent l'un et l'autre, et ils ne laissèrent qu'une âme sensitive et un corps humain. III. Ce corps même était éthéré et peut-être apparent. Tels sont les résultats qu'indique Mosheim après beaucoup de peine. Mais je doute beaucoup que le traducteur latin ait entendu saint Irénée, ou que saint Irénée ou Valentin se soient entendus.

la terre le culte du vrai Dieu. Au moment de son baptême dans le Jourdain, le Christ, le premier des Æons, fils de Dieu lui-même, descendit sur Jésus sous la forme d'une colombe, pour remplir son esprit, et diriger ses actions durant la période de son ministère. Quand le Messie fut livré aux Juifs, le Christ, être immortel et impassible, abandonna sa demeure terrestre : il retourna dans le *Pleroma* ou le monde des esprits, et il abandonna Jésus, qui éprouva des douleurs, qui forma des plaintes, et qui mourut. Mais on peut contester la justice et la générosité de cette désertion; et le sort d'un martyr mourant, d'abord exalté, et ensuite délaissé par l'esprit divin qui l'accompagnait, dut exciter la pitié et l'indignation des profanes. Les sectaires, en adoptant et modifiant le double système de Cérinthe, firent taire les murmures de ceux-ci. On dit que, lorsque Jésus fut attaché à la croix, il fut doué d'une miraculeuse apathie d'esprit et de corps, laquelle le rendit insensible aux douleurs qu'il paraissait souffrir. D'autres assurèrent que le règne temporel de mille ans, réservé au Messie dans son royaume de la nouvelle Jérusalem, le dédommagerait amplement de ses angoisses, qui furent réelles mais passagères. Enfin on laisse entrevoir que, s'il souffrait, il mérita de souffrir; que la nature humaine n'est jamais absolument parfaite, et que la croix et la passion purent expier les transgressions vénielles du fils de Joseph avant son union mystérieuse avec le fils de Dieu[1].

IV. Tous ceux qui croient à la spiritualité de l'âme doivent avouer, d'après l'expérience, que l'union de l'esprit et du corps est incompréhensible. Il est aisé de concevoir que le corps peut être uni à un esprit qui a des facultés intellectuelles beaucoup plus grandes, ou même qui a des facultés au plus haut degré possible; et l'incarnation d'un Æon ou d'un archange, le plus parfait des esprits créés, n'est ni contradictoire ni absurde. Durant l'époque de la liberté religieuse, à laquelle le concile de Nicée mit des bornes, chaque individu mesurait la divinité de Jésus-Christ d'après la règle indéfinie de l'écriture, de la raison ou de la tradition. Mais, lorsqu'on eut établi sa divinité sur les ruines de l'arianisme, la foi des catholiques trembla au bord d'un précipice d'où elle ne pouvait s'éloigner, où il était dangereux de se tenir, et près duquel un faux pas devait effrayer. Le sublime caractère de leur théologie aggravait encore les divers inconvéniens de leur symbole. Ils hésitaient à prononcer que Dieu lui-même, la seconde personne d'une trinité égale et consubstantielle, se fût manifesté dans la chair[1]; qu'un être qui remplit l'univers eût été emprisonné dans le sein de Marie; que les jours, les mois et les années de l'existence humaine eussent marqué les époques de son éternelle durée; que le Tout-Puissant eût été battu de verges et crucifié; que son impassible essence eût éprouvé la douleur et les angoisses; que cet être qui sait tout ne fût pas exempt d'ignorance, et que la source de la vie et de l'immortalité eût expiré sur le mont Calvaire. Apollinaire[2], évêque de Laodicée, et l'un des

[1] Les hérétiques abusèrent de cette exclamation de Jésus-Christ : « Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Rousseau, qui a fait un parallèle éloquent, mais peu convenable, de Jesus-Christ et de Socrate, oublie que le philosophe mourant ne laisse pas échapper un mot d'impatience et de désespoir. Ce sentiment ne peut être qu'apparent dans le Messie; et on a dit avec raison que ces paroles si peu soumises n'étaient que l'application d'un psaume ou d'une prophétie.

[1] Cette expression énergique peut être justifiée par un passage de saint Paul (1, Tim., III, 16); mais les bibles modernes nous trompent. Le mot ὃ (lequel) fut changé à Constantinople, au commencement du sixième siècle, en Θεὸς (Dieu). La véritable version qu'on apprend dans les textes latins et syriaques existe encore dans les raisonnemens des Pères grecs et des Pères latins; et sir Isaac Newton a très-bien remarqué cette fraude, ainsi que celle des *trois témoins de saint Jean*. (Voyez ses deux lettres traduites par M. de Missy, dans le Journal Britannique, t. XV, p. 148-190-351-390.) J'ai examiné les raisons alléguées de part et d'autre, et je souscris à l'autorité du premier des philosophes, qui était très-versé dans la théologie et les discussions critiques.

[2] Voyez, sur Apollinaire et sa secte, Socrate (l. II, c. 46; l. III, c. 16), Sozomène (l. V, c. 18; l. VI, c. 25-27), Théodoret (l. V, 3, 10, 11), Tillemont (Mémoires Ecclésiastiques, t. VII, p. 602-638, not. p. 789-794, in-4°, Venise, 1732). Les saints qui vécurent de son temps parlaient toujours de l'évêque de Laodicée comme d'un ami et d'un frère; le style des historiens plus récens est vigoureux, et ils prennent le ton de l'inimitié. Au reste, Philostorge le compare (l. VIII, c. 11-15) à saint Basile et à saint Grégoire.

flambeaux de l'église, affirmait dans sa simplicité toutes les propositions qui dérivèrent des principes admis par ses contemporains. Fils d'un savant grammairien, il était versé dans toutes les sciences de la Grèce: il dévoua humblement au service de la religion l'éloquence, l'érudition et la philosophie qu'annoncent ses ouvrages. Digne ami de saint Athanase et digne adversaire de Julien, il lutta courageusement contre les Ariens et les polythéistes; et, quoiqu'il affectât la rigueur des démonstrations géométriques, ses commentaires exposaient le sens littéral et le sens allégorique des écritures. Ses funestes soins réduisirent sous une forme technique un mystère qui avait flotté long-temps dans le vague de l'opinion populaire; et il publia pour la première fois ces paroles mémorables, *la nature incarnée de Jésus-Christ*, que les églises d'Asie, d'Égypte et d'Éthiopie répètent encore avec des cris de haine. Il enseigna que la divinité s'unit ou se mêla au corps d'un homme, et que le *logos*, ou l'éternelle sagesse, tint en Jésus la place et remplit les fonctions de l'âme humaine. Mais, comme s'il eût été lui-même épouvanté de sa hardiesse, on dit qu'il proféra quelques paroles pour excuser son innovation et expliquer sa doctrine. Il admit l'ancienne distinction qu'avaient établie les philosophes grecs entre l'âme raisonnable et l'âme sensitive de l'homme; il réservait ainsi le *logos* pour les fonctions intellectuelles, et il employait le principe humain dans les fonctions subordonnées de la vie animale. Il révérait, avec les plus modérés d'entre les Docètes, Marie, comme la mère spirituelle plutôt que comme la mère charnelle de Jésus-Christ, dont le corps, venu du ciel, était impassible et incorruptible, ou absorbé et transformé dans l'essence de Dieu. Les théologiens d'Asie et de Syrie, qui virent leurs écoles honorées des noms de saint Basile, de saint Grégoire et de saint Chrysostôme, et souillées par ceux de Diodore, de Théodore et de Nestorius, combattirent vivement le système d'Apollinaire; mais on n'attenta point à la personne, au caractère ou à la dignité du vieil évêque de Laodicée; et ses rivaux, qu'on ne peut soupçonner d'avoir eu la faiblesse de la tolérance, furent peut-être étonnés de la nouveauté de ses argumens, et craignaient la décision que prononcerait enfin l'église catholique. A la fin elle se détermina en leur faveur: l'hérésie d'Apollinaire fut condamnée, et les lois impériales proscrivirent les diverses congrégations de ses disciples. Mais les monastères de l'Égypte continuèrent à suivre en secret ses principes, et ses ennemis éprouvèrent la haine de Théophile et de Cyrille, qui se succédèrent sur le trône d'Alexandrie.

V. Les Ébionites et les Docètes étaient proscrits et oubliés; le zèle que venaient de montrer les catholiques contre les erreurs d'Apollinaire, les força à se rapprocher en apparence de la double nature de Cérinthe. Mais, au lieu d'une alliance passagère, ils établirent, et nous adoptons encore l'union substantielle, indissoluble et à jamais durable d'un Dieu parfait avec un homme parfait, de la seconde personne de la Trinité avec une âme raisonnable et un corps humain. L'*unité des deux natures* était la doctrine dominante de l'église au commencement du cinquième siècle. Les deux partis convenaient que nos idées et nos langues ne pourraient ni représenter ni exprimer le mode de leur existence; toutefois il y avait une animosité secrète, mais implacable, entre ceux qui craignaient le plus de confondre et ceux qui avaient le plus de frayeur de séparer la divinité et l'humanité de Jésus-Christ. Les uns et les autres, entraînés par une sorte de frénésie religieuse, s'empressaient d'éviter une erreur qu'ils regardaient mutuellement comme destructive de la vérité et du salut. Les deux partis montraient la même inquiétude pour maintenir et défendre l'union et la distinction des deux natures, et pour inventer les formules et les symboles de doctrine les moins susceptibles de doute ou d'équivoque. La pauvreté de nos idées et de nos idiomes les détermina à chercher dans l'art et la nature toutes les comparaisons possibles; et, dans le développement d'un mystère incomparable, chacune de ces comparaisons égarait leur esprit. Sous le microscope polémique, un atome prend la taille d'un monstre, et les deux partis savaient exagérer les conséquences absurdes

ou simples qu'on pouvait tirer des principes de leurs adversaires. Afin d'échapper les uns aux autres, ils se jetaient en des routes obscures et détournées, jusqu'au moment où ils apercevaient les horribles fantômes de Cérinthe et d'Apollinaire, qui gardaient les issues opposées du labyrinthe théologique. Dès qu'ils apercevaient les premiers rayons du bon sens et de l'hérésie, ils tressaillaient ; on les voyait revenir sur leurs pas et se précipiter de nouveau dans les ténèbres d'une orthodoxie impénétrable. Afin de se disculper du crime ou du reproche d'une coupable erreur ils expliquaient leurs principes ; ils en désavouaient les conséquences ; ils s'excusaient de leurs indiscrétions, et prononçaient d'une voix unanime les mots de concorde et de foi. Mais une étincelle presque imperceptible était cachée sous la cendre de la controverse ; les préjugés et la passion en firent sortir bientôt une flamme dévorante, et les disputes des sectes d'Orient, sur les mots[1] dont elles se servaient dans l'exposition de leurs dogmes, ébranlèrent les colonnes de l'église et de l'état.

Le nom de Cyrille d'Alexandrie est fameux dans l'histoire de la controverse, et son titre de saint annonce que ses opinions et son parti finirent par triompher. Élevé dans la maison de l'archevêque Théophile son oncle, il y contracta l'habitude du zèle et l'amour de la domination, et il passa cinq années dans les monastères de la Nitrie, voisins de sa résidence. Sous la tutelle de l'abbé Sérapion, il s'adonna aux études ecclésiastiques avec une ardeur si infatigable, que dans une nuit il lut les quatre évangiles, les épîtres catholiques, et l'épître aux Romains. Il détestait Origène, mais il parcourait sans cesse les écrits de Clément et de Denis, de saint Athanase et de saint Basile. La théorie et la pratique de la dispute affermirent sa foi et aiguisèrent son esprit ; sa cellule était remplie de traités sur la théologie scolastique, et il y composait les ouvrages d'allégorie et de métaphysique, dont il nous reste sept gros volumes in-folio, qui dorment en paix à côté de leurs rivaux[1]. Saint Cyrille priait et jeûnait dans le désert ; mais (un de ses amis lui fait ce reproche[2]) ses pensées étaient toujours fixées sur le monde, et l'ermite ambitieux s'empressa d'obéir à Théophile, qui l'appela à la vie bruyante des villes et des synodes. Du consentement de son oncle, il exerça les fonctions de prédicateur populaire, et acquit de la réputation dans ce métier. Sa figure agréable ornait la chaire ; sa voix harmonieuse retentissait dans la cathédrale. Ses amis allaient l'entendre, et avaient soin d'exciter et de seconder les applaudissemens de la congrégation[3], et des scribes recueillaient à la hâte ses discours, qui, dans leurs effets, mais non pas dans leur composition, peuvent être comparés à ceux des orateurs d'Athènes. La mort de Théophile agrandit et réalisa les espérances de son neveu. Le clergé d'Alexandrie était divisé. Les soldats et leur général portaient l'archidiacre, mais les clameurs et les violences de la multitude firent nommer le candidat qu'elle chérissait ; et Cyrille monta sur le trône qu'avait occupé saint Athanase trente-neuf années auparavant[4].

Le prix n'était pas indigne de son ambi-

[1] Deux prélats de l'Orient, Grégoire Abulpharage, primat jacobite de cette partie du monde, et Élie, attaché à la secte de Nestorius, métropolitain de Damas (voyez Asseman, Biblioth. Oriental., p. 291, t. III, p. 514, etc.), avouent que les Melchites, les Jacobites, les Nestoriens, etc., étaient d'accord sur la doctrine, et ne différaient que sur l'expression. Basnage, Le Clerc, Beausobre, La Croze, Mosheim et Jablonski inclinent vers cette opinion charitable ; mais le zèle de Pétau est véhément et plein de colère, et Dupin ose à peine laisser entrevoir sa modération.

[1] La Croze (Hist. du Christianisme des Indes, t. I, p. 24) avoue son mépris pour le génie et les écrits de saint Cyrille. « De tous les ouvrages des anciens, dit-il, il y en » a peu qu'on lise avec moins d'utilité. » Et Dupin (Biblioth. Ecclésiastique, t. IV, p. 42-52) nous apprend à les mépriser, quoiqu'il en parle avec respect.

[2] C'est Isidore de Peluse qui lui fait ce reproche (l. I, épît. 25, p. 8). Comme la lettre n'est pas très-authentique, Tillemont, moins sincère que les Bollandistes, affecte de douter si ce Cyrille était le neveu de Théophile. (Mém. Ecclésiast., t. XIV, p. 268.)

[3] Socrate (l. VII, 13) appelle un grammairien διαπυρος δε ακροατης του επισκοπου Κυριλλου καθεστως, και περι το κροτους εν ταις διδασκαλιαις αυτου εγειρειν ην σπουδαιοτατος.

[4] Socrate (l. VII, c. 7) et Renaudot (*Hist. Patriarch. Alexandrin.*, p. 106-108) parlent de la jeunesse et de la nomination de Cyrille au siége d'Alexandrie. L'abbé Renaudot a tiré ses matériaux de l'Histoire arabe de Sévère, évêque d'Hermopolis Magna ou Ashmunein, au dixième

tion. Loin de la cour, et à la tête d'une immense capitale, le patriarche d'Alexandrie (car c'est ainsi qu'on le nommait) avait usurpé peu à peu le faste et le pouvoir d'un magistrat civil. Il était le dispensateur des charités publiques et privées de la ville ; sa voix excitait ou calmait les passions de la multitude : un grand nombre de fanatiques, *Parabolani*[1], familiarisés dans leurs fonctions journalières avec des scènes de mort, obéissaient aveuglément à ses ordres, et la puissance temporelle de ces pontifes chrétiens intimidait ou irritait les préfets d'Égypte. Cyrille, plein d'ardeur contre les hérétiques, commença son pontificat par opprimer les Novatiens, les plus innocens et les plus tranquilles de tous les sectaires. L'interdiction de leur culte religieux lui parut un acte juste et méritoire, et il confisqua leurs vases sacrés sans craindre d'être accusé de sacrilége. Les lois des Césars et des Ptolomées, et une prescription de sept siècles écoulés depuis la fondation d'Alexandrie, assuraient la liberté du culte, et même les priviléges des Juifs, qui s'étaient multipliés jusqu'au nombre de quarante mille. Sans aucune sentence légale, sans aucun ordre de l'empereur, le patriarche fondit sur les synagogues à la tête d'une multitude séditieuse. Les Juifs, désarmés et attaqués à l'improviste, ne pouvaient faire aucune résistance : on rasa leurs maisons, et l'évêque guerrier après avoir permis à ses troupes de piller leurs effets, chassa de la ville le reste de cette nation de mécréans. Il allégua peut-être l'insolence de leur prospérité, et leur haine mortelle pour les chrétiens, dont ils avaient versé depuis peu le sang, au milieu d'une émeute qui arriva par hasard ou de dessein prémédité. De pareils crimes méritaient l'animadversion du magistrat ; mais l'acte d'hostilité que nous venons de décrire confondit les innocens et les coupables, et Alexandrie perdit une colonie riche et industrieuse. Le zèle de Cyrille l'assujettissait aux peines de la loi Julia ; mais, sous un gouvernement faible et dans un siècle superstitieux, il ne craignait pas d'être puni, et il était sûr d'obtenir des éloges. Orestes, préfet de l'Égypte, se plaignit ; les ministres de Théodose oublièrent trop promptement ses justes réclamations, et un prêtre qui, affectant de lui pardonner, continuait à le haïr, ne s'en souvint que trop. Un jour qu'il passait dans la rue, une bande de cinq cents moines de la Nitrie attaquèrent son char ; ses gardes prirent la fuite : il protesta qu'il était chrétien et catholique ; on ne lui répondit que par une grêle de pierres qui couvrirent son visage de sang. De bons citoyens volèrent à son secours. Il punit au même instant le moine qui l'avait blessé ; et Ammonius expira sous les verges du licteur. Cyrille fit recueillir le corps d'Ammonius ; une procession solennelle le transporta dans la cathédrale ; on changea son nom en celui de Thaumasius, *le merveilleux* ; son tombeau fut orné des symboles du martyre, et le patriarche monta en chaire pour célébrer la grandeur d'âme d'un assassin et d'un rebelle. De pareils honneurs durent exciter les fidèles à combattre et à mourir sous les bannières du saint ; et Cyrille encouragea bientôt ou accepta le sacrifice d'une vierge qui professait la religion des Grecs, et qui avait avec Orestes des liaisons d'amitié. Hypatia, fille du mathématicien Théon [1], était versée dans les études de son père ; ses savans commentaires ont jeté du jour sur la géométrie d'Apollonius et de Diophante, et elle enseignait publiquement à Athènes et à Alexandrie la philosophie de Platon et d'Aristote. Cette modeste fille, alors dans tout l'éclat de la beauté,

siècle, auquel on ne peut jamais ajouter foi, à moins que les faits ne soient en eux-mêmes d'une grande vraisemblance.

[1] Les Parabolani d'Alexandrie formaient une corporation de charité, établie durant la peste de Gallien, afin de visiter les malades et enterrer les morts. Ils se multiplièrent peu à peu ; ils abusèrent et trafiquèrent de leurs priviléges. L'insolence qu'ils montrèrent sous le pontificat de Cyrille détermina l'empereur à priver le patriarche du droit de les choisir, et à réduire leur nombre à cinq ou six cents ; mais ces restrictions furent passagères et inefficaces. (Voyez le Code Théodosien, l. XVI, t. II, et Tillemont, Mém. Ecclésiast., t. XIV, p. 276-278.)

[1] Voyez, sur Théon et sa fille Hypatia (Fabricius, Bibliot. t. VIII, p. 210, 211). Son article dans le Lexicon de Suidas est curieux et de première source. Hesychius (*Meursii Opera*, t. VII, p. 295, 296) observe qu'elle fut persécutée δια την υπερβαλλουσαν σοφιαν ; et une épigramme de l'Anthologie grecque (l. I, c. 76, p. 159, *edit. Broderi*) vante ses lumières et son éloquence. L'évêque philosophe Synésius, son ami et son disciple, en parle d'une manière honorable (épit. 10-15, 16-33-80-124-135-153).

avait toute la maturité de la sagesse; elle n'écoutait point ceux qui lui parlaient d'amour, et se bornait à instruire ses disciples. Les personnes les plus illustres par leur rang et par leur mérite la recherchaient avec empressement; et Cyrille voyait d'un œil jaloux la troupe fastueuse de chevaux et d'esclaves qui environnaient la porte de son académie. On répandit parmi les chrétiens que la fille de Théon était le seul obstacle à la réconciliation du préfet et de l'archevêque, et on eut bientôt écarté cet obstacle. L'un des saints jours du carême, Hypatia, qui rentrait chez elle, fut arrachée de son char, dépouillée de ses vêtemens, traînée à l'église, et massacrée par Pierre le Lecteur et une troupe d'impitoyables fanatiques; ils découpèrent son corps avec des écailles d'huîtres [1]; et, ainsi mutilée on la jeta au feu. De l'argent donné à propos arrêta l'enquête juridique qui suivit ce forfait; mais le meurtre d'Hypatia a laissé une souillure ineffaçable sur le caractère et la religion de Cyrille d'Alexandrie [2].

Cyrille avait accompagné son oncle à l'odieux conciliabule du chêne. Lorsqu'on réhabilita la mémoire de Chrysostôme, le neveu de Théophile, qui se trouvait à la tête d'une faction expirante, s'obstina à soutenir que ce prélat avait été condamné justement; et ce ne fut qu'après de longs délais et une résistance opiniâtre, qu'il se soumit au décret de l'église catholique [3]. C'est par intérêt et non par passion, qu'il se montrait l'ennemi des pontifes de Bysance [1]. Ils se trouvaient placés au grand jour du palais impérial, et il enviait leur position; il redoutait leur ambition qui opprimait les métropolitains de l'Europe et de l'Asie, envahissait les provinces d'Alexandrie et d'Antioche, et essayait de donner à leurs diocèses les bornes de l'empire. La longue modération d'Atticus, qui gouvernait avec douceur l'église de Constantinople, suspendit l'animosité des patriarches de l'Orient; mais Cyrille se mit à découvert lorsqu'il le vit remplacé par un rival plus digne de son estime et de sa haine. Après l'orageux et court pontificat de Sisinnius, le choix de l'empereur, qui en cette occasion consulta l'opinion publique et lui donna un étranger pour successeur, apaisa les factions du clergé et du peuple. Le prince accorda l'archevêché de sa capitale à Nestorius [2], né à Germanicie et moine d'Antioche, recommandable par l'austérité de sa vie et l'éloquence de ses sermons. Mais la première fois qu'il prêcha en présence du dévot Théodose, il laissa paraître l'aigreur et l'impatience de son zèle. « César, s'écria-t-il, » donnez-moi la terre purgée d'hérétiques, » et je vous donnerai en échange le royaume » du ciel. Exterminez avec moi les hérétiques, » et avec vous j'exterminerai les Persans. » Le cinquième jour de son pontificat, le patriarche, comme s'il eût signé cet accord, découvrit, surprit et attaqua un conventicule secret d'Ariens : ils aimèrent mieux mourir que se soumettre; les flammes qu'ils allumèrent dans leur désespoir se portèrent sur les maisons voisines, et le triomphe de Nestorius fut flétri par le surnom d'*incendiaire*. Il imposa des deux côtés de l'Hellespont un rigoureux formulaire sur la foi et la discipline; il punit, comme une offense contre l'église et l'état, une erreur chronologique sur la fête de Pâques; il purifia la Lydie et la Carie, Sardes et Milet, en faisant

[1] Οϛρακοις ανειλον και μεληδον διασπασαντες, etc. Il y avait un grand nombre de coquilles d'huîtres sur le rivage de la mer, en face de Césarée. Je préfère donc m'en tenir ici au sens littéral, sans rejeter la version métaphorique de *tegulæ*, tuiles, qu'adopte M. de Valois; j'ignore si Hypatia vivait encore; et il est probable que les assassins ne s'embarrassèrent pas de ce point.

[2] Socrate (l. VII, c. 13, 14, 15) raconte ces exploits de Cyrille. On est honteux de citer un historien qui appelle froidement les meurtriers de Hypatia ανδρες το φρονημα ενθερμοι. Je remarque avec plaisir que ces mots font rougir Baronius lui-même. (A. D. 415, n° 48.)

[3] Il ne voulut point écouter les prières d'Atticus de Constantinople et d'Isidore de Péluse; et, si l'on en croit Nicéphore (l. XIV, c. 18), il ne céda qu'à l'intercession de la Vierge. Au reste, dans ses dernières années, il disait encore que Jean Chrysostôme avait été condamné justement. (Tillemont, Mém. Ecclésiast., t. XIV, p. 278-282; Baronius, Annales ecclésiastiques, A. D. 412, n° 46-46.)

[1] Voyez des détails sur leurs caractères dans l'Histoire de Socrate (l. VII, c. 25-28), et sur leur autorité et leur prétention, dans la volumineuse compilation de Thomassin (Discipline de l'Église, t. I, p. 80-91).

[2] Socrate raconte l'histoire de son avènement au siege épiscopal de Constantinople, et décrit sa conduite (l. VII, c. 29-31), et Marcellinus semble lui appliquer les mots de Salluste : *Loquentiæ satis, sapientiæ parum.*

condamner à mort les quarto-décimans; et l'édit de l'empereur, ou plutôt l'édit du patriarche, indique, sous vingt-trois dénominations différentes, ving-trois degrés d'hérésie punissable[1]. Le glaive de la persécution, dont Nestorius faisait un usage si odieux, se tourna bientôt contre lui-même; mais, si l'on en croit un saint qui vivait de son temps, l'ambition fut le véritable motif de ses hostilités épiscopales[2].

Nestorius avait pris dans l'école de Syrie de l'horreur pour la confusion des deux natures; il savait séparer habilement l'humanité du *Christ* son maître de la divinité de Jésus son *Seigneur*[3]. Il révérait la sainte Vierge comme la mère du Christ; mais le titre récent de mère de Dieu[4], qu'on avait adopté insensiblement depuis l'origine de la controverse d'Arius, blessait ses oreilles. Un ami du patriarche, et ensuite le patriarche lui-même, prêchèrent à diverses reprises, du haut de la chaire de Constantinople, contre l'usage et l'abus d'un mot[5] méconnu des apôtres, non autorisé par l'église, susceptible d'alarmer les fidèles timorés, d'égarer les simples, d'amuser les profanes, et de justifier à quelques égards la généalogie des dieux de l'Olympe[1]. Lorsque Nestorius était plus tranquille, il avouait qu'on pouvait le tolérer et l'excuser par l'union des deux natures et la communication de leurs *idiomes*[2]; mais, quand la contradiction l'irritait, il rejetait le culte d'un Dieu nouveau-né, enfant; il tirait des similitudes des associations conjugales et civiles de la vie, et représentait l'humanité du Christ comme la robe, l'instrument et le temple de sa divinité. Ces blasphèmes parurent ébranler les colonnes de l'église. Ceux des rivaux de Nestorius qui avaient sollicité vainement le siége de Constantinople se livrèrent au ressentiment que leur inspirait la religion ou la jalousie; le clergé de Byzance se voyait à regret gouverné par un étranger; les moines se mêlent toujours de ce qui a rapport à la superstition, et le peuple s'intéressait à la gloire de la sainte Vierge, sa protectrice[3]. Des clameurs séditieuses troublèrent les sermons de l'archevêque et le service des autels; des congrégations particulières abjurèrent son autorité et sa doctrine: bientôt cette querelle agita tout l'empire, et, les combattans se trouvant placés sur un théâtre sonore, leur voix retentissait dans les cellules de la Palestine et de l'Égypte. Cyrille devait éclairer le zèle et l'ignorance de ces moines qui étaient en si grand nombre: l'école d'Alexandrie lui avait enseigné l'incarnation d'une nature, et il l'avait adoptée. Mais le successeur de saint

[1] Cod. Théodos., l. XVI, tit. V, loi 65, avec les éclaircissemens de Baronius, A. D. 428, nº 25, etc.; Godefroy, *ad locum*, et Pagi, *Critica*, t. II, p. 208.

[2] Isidore de Péluse, l. 4, épît. 57. Ses paroles sont énergiques: Τι θαυμαζεις ει και νυν περι πραγματα θειου και λογου κρειττον διαφωνειν προσποιειται υπο φιλαρχιας εκβακχευομενοι Isidore est un saint, mais il ne fut jamais évêque; et je suis tenté de croire que l'orgueil de Diogène foulait aux pieds l'orgueil de Platon.

[3] La Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 44-53; *Thesaurus epistolicus La Crozianus*, t. III, p. 276-280) a découvert l'emploi de ὁ δεσποτης et ὁ κυριος Ιησους, qui, aux quatrième, cinquième et sixième siècles, distinguèrent l'école de Diodore de Tarse de celle de ses disciples nestoriens.

[4] Θεοτοκος, *Deipara*, ainsi que, dans la zoologie, on parle d'animaux ovipares ou vivipares. Il n'est pas aisé de fixer l'époque où on inventa ce mot, que La Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 16) attribue à Eusèbe de Césarée et aux Ariens. Cyrille et Pétau citent des témoignages orthodoxes (Dogmat. Théolog., t. V, l. V, c. 15, p. 254, etc.); mais on peut contester la véracité de Cyrille; et l'épithète θεοτοκος a pu se glisser de la marge dans le texte d'un manuscrit catholique.

[5] Basnage, dans son Histoire de l'Église, ouvrage de controverse (t. I, p. 505), justifie la mère de Dieu par le sang (Actes XX, 28, avec les différentes versions de Mill); mais les manuscrits grecs sont loin d'être d'accord; et le style primitif du sang du Christ s'est conservé dans la version syriaque, même dans les copies dont se servent les chrétiens de Saint-Thomas sur la côte de Malabar. (La Croze, Christianisme des Indes, t. I, p. 347.) La jalousie des Nestoriens et des Monophysites a conservé la pureté de leur texte.

[1] Les païens de l'Égypte se moquaient déjà de la nouvelle Cybèle des chrétiens (Isidore, l. I, épît. 54). On fabriqua, au nom d'Hypatia, une lettre qui tournait en ridicule la théologie de son assassin. (Synodicon, c. 216, dans le quatrième concil., p. 484.) Il faut voir à l'article Nestorius ce que dit Bayle du culte de la vierge Marie.

[2] L'αντιδοσις des Grecs, c'est-à-dire un prêt ou une translation mutuelle des idiomes ou des propriétés d'une nature à l'autre, de l'infinité de l'homme, de la passibilité à Dieu, etc. Pétau établit douze règles sur cette matière très-délicate. (Dogmat. Théolog., t. V, l. IV, c. 14, 15, p. 209, etc.)

[3] Voyez Ducange. (*C. P. Christiana*, l. I, p. 30, etc.)

Athanase ne consulta que sa fierté et son ambition lorsqu'il s'arma contre un autre Arius, plus effrayant et plus coupable que le premier, et qui se trouvait sur le second trône de la hiérarchie ecclésiastique. Après une correspondance de peu de durée, dans laquelle les prélats rivaux couvrirent leur haine du masque du respect et de la charité, le patriarche d'Alexandrie dénonça au prince et au peuple, à l'Orient et à l'Occident, les coupables erreurs du pontife de Byzance. Les évêques d'Orient, et en particulier celui d'Antioche, qui favorisait la cause de Nestorius, conseillèrent aux deux partis la modération et le silence; mais le Vatican reçut à bras ouverts les députés de l'Égypte. Célestin fut flatté qu'on le choisît pour juge; et des préventions de parti décidèrent de la foi d'un pape qui, ainsi que son clergé latin, ne connaissait ni la langue, ni les arts, ni la théologie des Grecs. Célestin, à la tête d'un concile d'évêques italiens, examina la question : il approuva le symbole de Cyrille; il condamna la personne et les opinions de Nestorius. Il ôta à cet hérétique sa dignité épiscopale : après lui avoir donné dix jours pour se rétracter et montrer son repentir, il chargea son ennemi de l'exécution de ce décret illégal. Mais, tandis que le patriarche d'Alexandrie lançait les foudres célestes, il laissait voir les erreurs et les passions d'un mortel; et ses douze Anathèmes[1] embarrassent encore aujourd'hui les orthodoxes trop scrupuleux, qui adorent la mémoire d'un saint, et qui ont en même temps de la soumission pour les décrets du concile de Chalcédoine. Ces propositions hardies paraîtront toujours infectées de l'hérésie des Apollinaristes, tandis que les déclarations sérieuses et peut-être sincères de Nestorius ont satisfait les théologiens les plus sages et les plus impartiaux de notre temps[2].

[1] *Concil.*, t. III, p. 943. Ils n'ont jamais été approuvés *directement* par l'église (Tillemont, Mém. Ecclésias., t. XIV, p. 368-372). J'ai presque pitié du démon de la fureur et du sophisme dont Pétau paraît agité dans le sixième livre de ses *Dogmata Theologica*.

[2] Je puis citer le judicieux Basnage (*ad t.* I *Variar. Lection. Canisii in præfat.*, c. II, p. 11-23), et La Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 16-29; de l'Éthiopie, p. 26, 27; *Thesaur. epist.*, p. 176, etc., 283-285). Son avis indépendant sur ce point est confirmé par celui de Jablonski (*Thesaur. epist.*, t. I, p. 193-201), de Mosheim (*idem*, p. 304), *Nestorium crimine caruisse est et mea sententia;* et il ne serait pas facile de trouver trois juges plus dignes d'égards. Asseman, qui avait ces lumières, mais un esprit servile, put *à peine* découvrir (Biblioth. Orient., t. IV, p. 190-224) le crime et l'erreur des Nestoriens.

L'empereur et le primat de l'Orient n'étaient pas disposés à se soumettre au décret d'un prêtre de l'Italie; et on demandait de toutes parts un concile de l'église catholique, ou plutôt de l'église grecque, comme le seul moyen d'apaiser ou de terminer cette dispute ecclésiastique[1]. Éphèse, où l'on arrivait aisément par mer et par terre, fut choisie pour le lieu de cette assemblée; on la fixa à la fête de la Pentecôte : on envoya des lettres de convocation à chaque métropolitain; et on plaça autour de la salle de réunion une garde destinée à protéger et à emprisonner les pères du Synode, jusqu'à ce qu'ils eussent déterminé les mystères du ciel et la foi des humains. Nestorius y parut, non pas comme un criminel, mais en qualité de juge : il comptait sur la réputation plutôt que sur le nombre de ses prélats; et ses robustes esclaves des bains de Zeuxippe étaient armés et prêts à le défendre ou à attaquer ses ennemis. Mais l'avantage des armes temporelles et spirituelles était du côté de Cyrille son adversaire. Celui-ci, désobéissant à la lettre, ou du moins à l'esprit de l'ordre de l'empereur, était accompagné de cinquante évêques égyptiens, qui attendaient d'un signe de leur patriarche l'inspiration du Saint-Esprit. Il se trouvait intimement lié avec Memnon, évêque d'Éphèse. Ce primat de l'Asie avait à sa disposition les voix de trente ou quarante évêques : une troupe de paysans, esclaves de l'église, arriva dans la ville, afin de soutenir par des cris et des violences les raisons qu'alléguerait leur protecteur sur une discussion métaphysique; et le

[1] On trouve des détails sur l'origine et les progrès de la controverse de Nestorius, jusqu'au concile d'Éphèse, dans Socrate (l. VII, c. 32), dans Évagrius (l. I, c. 1, 2), dans Liberatus (*Brev.*, c. 1-4), dans les Actes originaux (*Concil.*, t. III, p. 551-591, édit. de Venise, 1728), dans les Annales de Baronius et de Pagi, et dans les fidèles Recueils de Tillemont. (Mém. Ecclésiast., t. XIV, p. 283-377).

peuple soutint avec zèle l'honneur de la Vierge Marie, dont le corps reposait dans les murs d'Éphèse [1]. La flotte qui avait amené Cyrille était chargée des richesses de l'Égypte; et elle débarqua une bande nombreuse de gens de mer, d'esclaves et de fanatiques qui s'étaient enrôlés et dévoués aveuglément sous la bannière de saint Marc et celle de la mère de Dieu. Cette troupe guerrière intimida les Pères et même les gardes du concile. Les adversaires de Cyrille et de Marie furent insultés au milieu des rues, ou menacés dans leurs maisons. L'éloquence et la libéralité du prélat égyptien augmentaient chaque jour le nombre de ses adhérens, et il put bientôt compter deux cents évêques à ses ordres [2]. Mais l'auteur des douze Anathèmes prévit et redouta l'opposition de Jean d'Antioche, qui, avec une suite peu nombreuse mais respectable de métropolitains et de théologiens, arrivait à petites journées de la capitale de l'Orient. Cyrille, impatienté d'un délai qu'il traitait de volontaire et de coupable [3], fixa l'ouverture du concile au seizième jour après la Pentecôte. Nestorius, comptant sur ses amis de l'Orient, persista, ainsi que Chrysostôme son prédécesseur, à décliner la juridiction de ses ennemis et à refuser d'obéir à leurs sommations : ceux-ci hâtèrent le jugement, et son accusateur présida le tribunal. Soixante-huit évêques, dont vingt-deux avaient le rang de métropolitains, le défendirent par une protestation décente et modérée : ils furent chassés des assemblées. Candidien demanda, au nom de l'empereur, un délai de quatre jours; ce profane magistrat fut insulté et chassé de l'assemblée des saints.

On jugea cette grande affaire dans l'espace d'un jour : les évêques donnèrent leur opinion séparément; mais l'uniformité du style indique l'influence ou la manie d'un chef qu'on accuse d'avoir falsifié les actes et les signatures [1]. Ils déclarèrent d'une voix unanime que les épîtres de Cyrille contenaient les dogmes du concile de Nicée, et la doctrine des Pères : des imprécations et des anathèmes interrompirent la lecture de l'extrait peu fidèle qu'on avait fait des lettres et des homélies de Nestorius. Celui-ci fut dégradé du rang d'évêque et de ses dignités ecclésiastiques. Le décret, où on le qualifiait malignement de nouveau Judas, fut proclamé et affiché dans les carrefours d'Éphèse : lorsque les prélats sortirent de l'église de la Mère de Dieu, on les salua comme ses défenseurs; et des illuminations, de la musique et des réjouissances célébrèrent pendant la nuit la victoire de la Mère de Dieu.

Le cinquième jour, l'arrivée et l'indignation des évêques d'Orient troublèrent ce triomphe. Jean d'Antioche reçut dans l'hôtellerie où il venait de descendre, Candidien, ministre de l'empereur : celui-ci raconta ses vains efforts pour prévenir ou rendre nulles les violences précipitées de Cyrille. Avec la même précipitation et la même violence, un synode de cinquante évêques d'Orient dépouilla Cyrille et Memnon de leur qualité d'évêque, déclara que les douze Anathèmes renfermaient le venin de l'hérésie des Apolli-

[1] Les chrétiens des quatre premiers siècles ne connaissaient ni le lieu de la mort ni celui de la sépulture de Marie. Le concile dont nous parlons ici confirme la tradition d'Éphèse, qui croyait posséder son corps. (Ενθα ὁ θεολογος Ιωαννης και ἡ θεοτοκος παρθενος ἡ αγια Μαρια, *Concil.*, t. III, p. 1102). Au reste, Jérusalem, qui a formé les mêmes prétentions, a fait oublier celles d'Éphèse : on y montrait aux pèlerins le sépulcre vide de la Vierge; c'est de là qu'est venue l'histoire de sa résurrection et de son assomption, que les églises grecque et latine ont adoptée. (Voyez Baronius, Annal. Ecclésiast., A. D. 48, n° 6, etc., et Tillemont, Mém. Ecclésiast., t. I, p. 467-477.)

[2] Les actes du concile de Chalcédoine (*Concil.*, t. IV, p. 1405-1408), montrent bien l'aveugle et opiniâtre soumission des évêques d'Égypte à leur patriarche.

[3] Des affaires civiles ou ecclésiastiques retinrent les évêques à Antioche jusqu'au 18 mai. D'Antioche à Éphèse on comptait trente journées, et ce n'est pas trop de supposer que des accidens ou le besoin de repos leur firent perdre dix jours. Xénophon, qui fit la même route, compte plus de deux cent soixante parasanges ou lieues; et j'éclaircirais cette mesure d'après les itinéraires anciens et modernes, si je connaissais bien la proportion de vitesse d'une armée, d'un concile et d'une caravane. Au reste, Tillemont lui-même justifie avec un peu de répugnance Jean d'Antioche (Mém. Eclésiast., t. XIV, p. 386-389).

[1] Μεμφομενον μη κατα το δεον τα εν Εφεσω συνελθειν και υπομνηματα πανουργια δε και τινι αθεσμω καινοτομια Κυριλλω τεχναζοντος. (Evagrius, l. I, c. 7.) Le comte Irénée (t. III. p. 1248) lui faisait le même reproche, et les critiques orthodoxes ont un peu de peine à défendre la pureté des copies grecques et latines des actes de ce concile.

naristes, et peignait le primat d'Alexandrie comme un monstre né pour la destruction de l'église[1]. Son siége était éloigné et inaccessible; mais on résolut au même instant de donner un pasteur fidèle au troupeau d'Éphèse. Par les soins de Memnon, les églises furent fermées, et on jeta une garnison nombreuse dans la cathédrale. Les troupes marchèrent à l'assaut sous les ordres de Candidien; les gardes avancées furent mises en déroute et passées au fil de l'épée; mais les postes étaient imprenables: les assiégeans se retirèrent; et, poursuivis par ceux qui étaient dans la cathédrale, ils perdirent leurs chevaux, et plusieurs des soldats furent grièvement blessés à coups de massue et de pierres. Des cris forcenés et des actes de fureur la sédition et le sang, souillèrent la ville de la sainte Vierge. Les synodes rivaux s'attaquèrent avec des anathèmes et des excommunications; et le récit contradictoire des factions de Syrie et d'Égypte embarrassa le conseil de Théodose. L'empereur, qui voulait apaiser cette querelle théologique, employa toutes sortes de moyens durant trois mois, excepté l'indifférence et le mépris, qui auraient réussi davantage. Il voulut écarter ou intimider les chefs, en faisant absoudre ou condamner les uns et les autres; il revêtit de pleins pouvoirs ses représentans à Éphèse, et leur donna des forces militaires. Il manda huit députés des deux partis, pour entrer en conférence aux environs de la capitale, loin de la frénésie populaire, qui est toujours contagieuse. Mais les Orientaux refusèrent d'obéir à cet ordre; et les catholiques, enorgueillis par leur nombre et par l'appui des Latins leurs alliés, rejetèrent toute espèce d'union ou de tolérance. Théodose s'impatienta malgré sa modération: il prononça en colère la dissolution de ce synode tumultueux, qu'on a depuis honoré du nom de troisième concile œcuménique, parce que le temps fait tout oublier[2]. « Dieu m'est témoin, dit ce prince religieux, » que je n'ai aucune part à ce désordre. La » Providence discernera et punira les coupables. Retournez dans vos provinces, et puissent vos vertus privées réparer les maux et » les scandales qu'a produits votre assemblée » tumultueuse! » Les évêques retournèrent en effet chez eux; mais les passions qui avaient troublé le concile d'Éphèse agitèrent l'Orient. Jean d'Antioche et Cyrille d'Alexandrie, après trois campagnes où ils se combattirent avec opiniâtreté et avec des succès pareils, voulurent bien s'expliquer et faire la paix; mais on doit imputer leur réconciliation à la prudence plutôt qu'à la raison, à une lassitude mutuelle plutôt qu'à la charité chrétienne

Le pontife de Bysance avait donné à l'empereur des préventions sur le caractère et la conduite du prélat égyptien son rival: Cyrille reçut, avec l'ordre de se rendre de nouveau à Éphèse, une lettre de menaces et d'invectives[1], où on lui reprochait des intrigues, de l'insolence et de la jalousie, où on l'accusait d'embarrasser la simplicité de la foi, de violer la paix de l'église et de l'état, et de supposer ou de faire naître la discorde dans la famille impériale, en s'adressant d'une manière artificieuse et secrète à la femme et à la sœur de Théodose. Cyrille se rendit en effet à Éphèse, sur l'ordre de son souverain irrité; les magistrats, favorables à Nestorius et aux évêques d'Orient, le traitèrent avec hauteur et l'emprisonnèrent; ils rassemblèrent ensuite les troupes de la Lydie et de l'Ionie, pour con-

[1] Ὁ δη επ' ολεθρω των εκκλησιων τεχθεις και τραφεις. Après la coalition de Jean et de Cyrille, les invectives furent réciproquement oubliées. Il ne faut jamais chercher dans des déclamations l'opinion d'ennemis respectables sur leur mérite réciproque. (*Concil.*, t. III, p. 1244.)

[2] Voyez les actes du synode d'Éphèse dans l'original grec et dans une version latine, qu'on publia presque en même temps (*Concil.*, t. III, p. 991-1339, avec le *Synodicon adversus tragædiam Irenæi*, t. IV, p. 235-497). Voyez aussi l'Histoire Ecclésiastique de Socrates (l. VII, c. 34), et Evagrius (l. I, c. 3, 4, 5), le Bréviaire de Libératus (*in Concil.*, t. VI, p. 419-459, c. 5, 6), et les Mémoires ecclésiastiques de Tillemont (t. XIV, p. 377-487).

[1] Ταραχην (dit Théodose avec aigreur) το γε επι σαυτω, και χωρισμον ταις εκκλησιαις εμβεβληκας..... ὡς θρασυτερας ὁρμης πρεπουσας μαλλον η ακριβειας..... και ποικιλιας μαλλον τουτων ἡμιν αρκουσης ηπερ απλοτητος..... παντος μαλλον η ἱερεως..... τα τε των εκκλησιων, τα τε των βασιλεων μελλειν χωριζειν βουλεσθαι, ὡς ουκ ουσης αφορμης ετερας ευδοκιμησεως. Je serais curieux de savoir combien Nestorius paya des expressions si mortifiantes pour son rival.

tenir la suite fanatique et désordonnée de ce patriarche. Cyrille, sans attendre la réponse de l'empereur à ses plaintes, se sauva des mains de ses gardes; il s'embarqua précipitamment, abandonna le synode, qui n'était pas encore fermé, et se retira à Alexandrie, où il devait être en sûreté. Ses émissaires à la cour et dans la capitale vinrent à bout d'apaiser le ressentiment de l'empereur et de lui attirer ses bonnes grâces. Le débile fils d'Arcadius était gouverné alternativement par sa femme et sa sœur, par les eunuques et les femmes du palais; la superstition et l'avarice étaient ses passions dominantes, et les chefs orthodoxes avaient soin d'alarmer sa piété et de satisfaire son avarice. Constantinople et les faubourgs étaient remplis de monastères; et les saints abbés Dalmatius et Eutychès [1] défendaient avec zèle et avec fidélité la cause de Cyrille, le culte de la Vierge et l'unité du Christ. Depuis qu'ils avaient pris l'habit monastique, on ne les avait pas revus dans le monde et sur le terrain profane de la capitale; mais, dans ce danger où ils crurent voir l'église, un devoir plus sublime et plus indispensable leur fit oublier leur vœu. Ils sortirent de leur couvent, et se rendirent au palais à la tête d'une longue file de moines et d'ermites qui tenaient à la main des flambeaux allumés, et qui chantaient les litanies de la mère de Dieu. Ce spectacle extraordinaire édifia et échauffa le peuple; et le monarque effrayé écouta les prières et les supplications de ces saints personnages, qui déclarèrent hautement qu'il n'y avait point d'espoir de salut pour ceux qui ne défendraient pas la personne et le symbole du successeur orthodoxe de saint Athanase. On assiégea en même temps toutes les avenues du trône: sous les noms décens d'*eulogies* et de *bénédictions*, on paya les courtisans des deux sexes, chacun selon la mesure de son pouvoir ou de sa capacité; les nouvelles demandes qu'ils formaient chaque jour entraînèrent la spoliation des églises de Constantinople et d'Alexandrie : le clergé se plaignit qu'on eût déjà contracté une dette de soixante mille livres sterling pour soutenir les frais d'une corruption scandaleuse, et l'autorité du patriarche ne put faire taire les murmures [1]. Pulchérie, qui allégeait à son frère le fardeau du gouvernement, était le plus ferme appui de la foi orthodoxe; et les foudres du synode et les manéges de la cour furent tellement d'accord, que Cyrille eut la certitude de réussir s'il venait à bout de déplacer un eunuque en faveur, et d'en substituer un autre à sa place. Au reste, il ne pouvait encore se vanter d'une victoire glorieuse et décisive. L'empereur montrait en cette occasion une fermeté qu'on ne lui avait jamais vue: il avait promis de protéger l'innocence des évêques d'Orient, et il tenait à sa parole : Cyrille fut réduit à modifier ses anathèmes; et, avant de jouir du plaisir de satisfaire sa vengeance contre l'infortuné Nestorius, il confessa d'une manière équivoque, et malgré lui, la double nature de Jésus-Christ [2].

Nestorius, toujours opiniâtre, fut avant la fin du synode accablé par Cyrille, trahi par la cour, et faiblement soutenu par ses amis de l'Orient. La frayeur et l'indignation le déterminèrent à une abdication qui paraissait volontaire [3]. Il exposa ses désirs, ou du

[1] Cyrille donne à Eutychès, à l'hérésiarque Eutychès, les noms de son ami, de saint, de zélé défenseur de la foi. L'abbé Dalmatius attaqua l'empereur et tous ceux qui servaient près de la personne du prince, *terribili conjuratione*. (*Synodicon*, c. 203, *in Concil.*, t. IV, p. 467.)

[1] « Clerici qui hic sunt contristantur, quod ecclesia » alexandrina nudata sit hujus causâ turbulæ : et debet » præter illa quæ hinc transmissa sint auri libras mille » quingentas. Et nunc ei scriptum est ut præstet; sed de » tuâ ecclesiâ præsta avaritiæ quorum nosti, etc. » Cette lettre originale et curieuse de l'archidiacre de Cyrille à sa créature, le nouvel évêque de Constantinople, s'est conservée, sans qu'on puisse dire par quel hasard, dans une ancienne version latine (*Synodicon*, c. 203, *Concil.*, t. IV, p. 465-468). Le masque est presque tombé; et les saints parlent ici le langage de l'intérêt et d'une troupe de ligueurs.

[2] Les ennuyeuses négociations qui suivirent le synode d'Éphèse sont racontées longuement dans les actes originaux (*Concil.*, t. III, p. 1379-1771, *ad fin. vol.*) et dans le *Synodicon* (*in t.* IV), dans Socrates (l. VII, c. 28-35-40, 41), dans Evagrius (l. I, c. 6, 7, 8-12), dans Liberatus (c. 7-10), dans Tillemont (*Mém. Ecclésiast.*, t. XIV, p. 487-676). Le lecteur le plus patient me saura gré d'avoir resserré en un petit nombre de lignes tant de choses fausses ou peu raisonnables.

[3] Αυτω τε αυθενθεντος επιτραπη κατα το οικειον επα-

moins sa prière, sur cet objet; on le conduisit d'une manière honorable d'Ephèse au monastère d'Antioche, d'où l'empereur l'avait tiré; et bientôt après Maximien et Proclus ses successeurs furent reconnus légitimes évêques de Constantinople. Mais le patriarche déposé ne put retrouver dans sa paisible cellule l'innocence et la sécurité d'un simple moine. Il regrettait le passé, le présent le mécontentait, et il avait lieu de craindre l'avenir : les évêques d'Orient s'éloignèrent peu à peu d'un homme qui n'était plus chéri du peuple, et chaque jour diminuait le nombre des schismatiques qui révéraient Nestorius comme le confesseur de la foi. Il était à Antioche depuis quatre ans, lorsque l'empereur signa un édit [1] qui le mettait au rang de Simon le magicien, qui proscrivait ses opinions et ses sectateurs, et qui condamnait au feu ses écrits. Nestorius fut d'abord exilé à Pétra en Arabie, et ensuite à Oasis, une des îles du désert de la Libye [2]. Quoiqu'il fût loin de l'église et du monde, on le poursuivit encore dans cette retraite. Une tribu errante de Blemmyes ou de Nubiens envahit sa solitude : Nestorius fut au nombre des captifs inutiles qu'ils renvoyèrent ensuite. Mais, se voyant sur les bords du Nil, et près d'une ville romaine et orthodoxe, il regretta sans doute sa servitude chez les sauvages. Sa fuite fut punie comme un nouveau crime; l'esprit de Cyrille respirait dans les autorités civiles et ecclésiastiques de l'Égypte. Les magistrats, les soldats et les moines tourmentèrent à l'envi l'ennemi du Christ et de saint Cyrille; et l'hérétique fut tour à tour traîné sur les confins de l'Éthiopie, ou rappelé de ce nouvel exil, jusqu'à ce qu'épuisé déjà par les années, il succombât aux fatigues de tant de voyages. Au reste, il conserva jusqu'à la mort l'indépendance de son esprit : ses lettres pastorales intimidèrent le président de Thébaïs. Il survécut à Cyrille, et le concile de Chalcédoine, touché d'un exil de seize ans, allait peut-être lui rendre les honneurs ou du moins la communion de l'église. Il y était mandé lorsqu'il mourut [1]. On dit que sa langue, organe de ses blasphèmes, fut mangée par les vers. Sa dernière maladie sembla peut-être autoriser ce bruit calomnieux. Il fut enterré dans une ville de la Haute-Égypte, qu'on nommait Chemnis, ou Panopolis, ou Akmin [2]; mais l'acharnement des Jacobites a continué pendant plusieurs générations à insulter son sépulcre, et à publier sottement que la pluie du ciel, qui tombe également sur les méchans et sur les justes [3], n'arrosa jamais le lieu où il se trouvait placé. L'humanité peut verser une larme sur la destinée de Nestorius; mais, pour être juste, on doit observer qu'il avait approuvé ou qu'il s'était lui-même

ναζουσαι μοναστηριον. (Evagrius, l. I, c. 7.) Les lettres originales qui se trouvent dans le *Synodicon* (c. 15-24, 25, 26) justifient l'apparence d'une abdication volontaire que Ebed Jésus, écrivain nestorien, soutient (*apud Asseman. Bibliothec. Orient.*, t. III, p. 299-302).

[1] Voyez les lettres de l'empereur dans les actes du synode d'Éphèse (*Concil.*, t. III, p. 1730-1735). L'odieux nom de *Simoniens*, qu'on donna aux disciples de ce τερατώδους διδασκαλίας, était désigné ὡς ἂν ὀνειδεσι προβληθέντες αἰώνιον ὑπομένοιεν τιμωρίαν τῶν ἁμαρτημάτων, καὶ μήτε ζῶντας τιμωρίας, μήτε θανόντας ἀτιμίας ἐκτὸς ὑπάρχειν. Ce sont des chrétiens qui se traitaient ainsi, et des chrétiens qui ne différaient guère les uns des autres que par des mots.

[2] De graves jurisconsultes (Pandectes, l. 48, tit. 22, loi 7) ont donné ce nom métaphorique d'*îles* à ces petites portions des déserts de la Libye où l'on aperçoit de l'eau et de la verdure : on en distingue trois sous le nom commun d'Oasis ou d'Alvahat : 1° le temple de Jupiter Ammon; 2° l'Oasis du milieu, trois journées à l'occident de Lycopolis; 3° l'Oasis méridional, où Nestorius fut exilé, et qui se trouvait à trois journées seulement des confins de la Libye. (Voyez une savante note de Michaelis, *ad Descript. Ægypt. Abulfedæ*, p. 21-34).

[1] L'invitation de Nestorius au concile de Chalcédoine est racontée par Zacharie, évêque de Malte (Evagrius, l. II, c. 2; Asseman., Biblioth. Orient., t. II, p. 55) et par le fameux Xenaias ou Philoxène, évêque de Hiéropolis (Asseman., Biblioth. Orient., t. II, p. 40, etc.), niée par Evagrius et Asseman, et fortement soutenue par La Croze (*Thesaurus epistol.*, t. III, p. 181, etc.) Ce fait n'est pas vraisemblable; mais il était de l'intérêt des Monophysites de répandre cette nouvelle, capable d'exciter l'envie. Eutychius (t. II, p. 13) assure que Nestorius mourut la huitième année de son exil, et par conséquent dix années avant le concile de Chalcédoine.

[2] Consultez d'Anville (Mémoire sur l'Égypte, p. 191), Pocock (Description de l'Orient, vol. I, p. 76), Abulfeda (*Descript. Ægypt.*, p. 14). Voyez aussi Michaelis, son commentateur (not. p. 78-83), et le géographe de Nubie (p. 42), qui cite au douzième siècle les ruines et les cannes à sucre d'Akmim.

[3] Eutychius (Annal., t. II, p. 12), et Grégoire Bar-Hebræus ou Abulpharage (Asseman., t. II, p. 316), représentent la crédulité du dixième et du treizième siècle.

permis[1] les persécutions dont il fut la victime.

Après la mort du primat d'Alexandrie, dont le pontificat fut de trente-deux ans, les catholiques se livrèrent à l'intempérance de leur zèle, et abusèrent de la victoire[2]. La doctrine *monophysite* (une nature incarnée) se prêchait scrupuleusement dans les églises de l'Égypte et les monastères de l'Orient. La sainteté de Cyrille protégeait le symbole primitif d'Apollinaire ; et Eutychès, son respectable ami, a donné son nom à la secte la plus opposée à l'hérésie de Nestorius. Eutychès était abbé ou archimandrite, c'est-à-dire supérieur de trois cents moines ; mais les opinions d'un reclus peu versé dans les lettres n'auraient jamais franchi les bornes de sa cellule, où il avait sommeillé plus de soixante-dix ans, si le ressentiment ou l'indiscrétion de Flavien, pontife de Bysance, ne les eût exposées au monde chrétien. Flavien rassembla sur-le-champ son synode domestique ; les clameurs et l'artifice en déshonorèrent les opérations, et on y condamna l'hérétique affaibli par la vieillesse, à qui on surprit une déclaration, où il semblait confesser que le Christ n'avait pas tiré son corps de la substance de la Vierge Marie. Eutychès appela de ce décret à un concile général ; et Chrysaphius, l'eunuque régnant du palais, qu'il avait tenu sur les fonts de baptême, et Dioscore, son complice, qui avait succédé au siége, au symbole, aux talens et aux vices du neveu de Théophile, défendirent sa cause avec vigueur. Le second synode d'Éphèse fut composé, d'après les ordres particuliers de Théodose, de dix métropolitains et de dix évêques de chacun des six diocèses de l'Orient : quelques exceptions accordées à la faveur ou au mérite portèrent à cent trente-cinq le nombre des Pères du concile ; et le Syrien Barsumas, en qualité de chef et de représentant des moines, fut invité à prendre séance, et à voter avec les successeurs des apôtres. Mais le despotisme du patriarche d'Alexandrie viola encore la liberté des discussions ; les arsenaux de l'Égypte fournirent de nouveau des armes matérielles et des armes spirituelles ; une troupe de vieux archers asiatiques servait sous les ordres de Dioscore, et de redoutables moines, inaccessibles à la raison ou à la pitié, assiégeaient les portes de la cathédrale. Le général et les Pères, qui semblaient garder la liberté de leurs opinions, souscrivirent le symbole et même les Anathèmes de Cyrille ; et l'hérésie des deux natures fut condamnée d'une manière formelle dans la personne et les écrits des hommes les plus éclairés de l'Orient. « Puissent ceux qui divisent Jésus-Christ être divisés par le glaive ! » Puisse-t-on les mettre en pièces et les brûler vifs ! » Tel fut le vœu charitable d'un concile chrétien[1]. On reconnut sans hésiter l'innocence et la sainteté d'Eutychès ; mais les prélats, et surtout ceux de la Thrace et de l'Asie, ne voulaient pas déposer leur patriarche, parce qu'il avait usé ou abusé de sa juridiction légitime. Ils embrassèrent les genoux de Dioscore au moment où il se tenait avec l'air de la menace sur les degrés de son trône, et ils le conjurèrent de pardonner à son frère et de respecter sa dignité. « Voulez-vous exciter une sédition ? leur répondit » l'impitoyable prêtre. Où sont les officiers ? » A ces mots, une troupe furieuse de moines et de soldats, armés de bâtons, d'épées et de chaises, se précipita dans l'église ; les évêques, remplis d'effroi, se cachèrent derrière l'autel ou sous les bancs, et, comme ils

[1] Nous devons à Evagrius quelques extraits des lettres de Nestorius ; mais ce fanatique, sans esprit et d'un caractère dur, insulte aux souffrances de ce prélat après en avoir fait un tableau qui aurait dû le toucher.

[2] « Dixi Cyrillum dum viveret, auctoritate suâ effecisse, ne Eutychianismus et Monophysitarum error » in nervum erumperet : idque verum puto.... aliquo.... » honesto modo παλινωδιαν cecinerat. » Le savant mais circonspect Jablonski ne disait pas la vérité tout entière. « Cum Cyrillo lenius omnino egi, quam si tecum aut cum » aliis rei hujus probè gnaris et æquis rerum æstimatori» bus sermones privatos conferrem. » (*Thesaurus epistol.* La Crozian., t. I, p. 197, 198.) Et ce passage éclaircit beaucoup ses dissertations sur la controverse excitée par Nestorius.

[1] Η άγια συνοδος ειπεν, αρον, καυσον Ευσεβιον ὗτος ζων καη, ὑτος εις δυο γενηλαι, ὡ εμερισε μερισθη... ει τις λεγει δυο αναθεμα. D'après les ordres de Dioscore, ceux qui ne purent pousser des cris (βοησαι) étendirent les mains. Au concile de Chalcédoine, les Orientaux désavouèrent ces exclamations ; mais les Egyptiens déclarèrent d'une manière plus conséquente, ταυτα καὶ τοτε ειπομεν και νυν λεγομεν. (*Concil.*, t. IV, p. 1012.)

n'avaient pas le zèle du martyre, ils signèrent chacun à leur tour un papier blanc, où l'on écrivit ensuite la condamnation du pontife de Bysance. Flavien fut au même instant livré aux bêtes féroces de cet amphithéâtre ecclésiastique: les moines furent excités, par la voix et l'exemple de Barsumas, à venger les injures de Jésus-Christ : on dit que le patriarche d'Alexandrie outragea, souffleta et foula aux pieds l'évêque de Constantinople [1]. Il est sûr qu'avant d'atteindre le lieu de son exil, la victime expira, le trentième jour, des blessures et des coups qu'elle avait reçus à Éphèse. On a dit avec raison que ce second synode d'Éphèse n'offrit qu'une troupe de voleurs et d'assassins; au reste, les accusateurs de Dioscore exagèrent sa violence, afin de diminuer la lâcheté ou l'inconstance de leurs procédés.

La foi de l'Égypte avait prévalu ; mais le parti vaincu était soutenu par ce pape qui avait affronté sans terreur les violences d'Attila et de Genseric. Le synode d'Éphèse n'avait fait aucune attention au fameux *tome* ou à la fameuse lettre de Léon sur le mystère de l'incarnation ; son autorité et celle de l'église latine furent insultées dans la personne de ses légats, qui, échappés avec peine à l'esclavage et à la mort, vinrent raconter la tyrannie de Dioscore et le martyre de Flavien. Le pape, assemblant son synode provincial, annula les procédés irréguliers de celui d'Éphèse ; mais, cette démarche étant irrégulière aussi, il demanda un concile général dans les provinces libres et orthodoxes de l'Italie. Du haut de son trône, qui semblait ne plus dépendre que de lui, le pontife de Rome parlait et agissait sans danger, en qualité de chef des chrétiens; et Placidia et son fils Valentinien donnaient avec soumission les ordres qu'il désirait : ils écrivirent au prince qui gouvernait l'Orient de rétablir la paix et l'unité de l'église. L'eunuque faisait mouvoir avec la même dextérité le fantôme qui donnait des lois à cette partie de l'empire; et, sur ces entrefaites, Théodose ne craignit pas de prononcer que l'église était déjà paisible et triomphante, et que les justes peines infligées aux Nestoriens avaient éteint l'incendie dont on craignait les ravages. Les Grecs seraient peut-être encore attachés à l'hérésie des Monophysites, si le cheval de l'empereur ne fût pas tombé. Théodose mourut ; Pulchérie sa sœur, zélée pour la foi orthodoxe, succéda au trône avec un mari qui n'avait de l'autorité que le nom : Chrysaphius fut brûlé vif; Dioscore fut disgracié; on rappela les exilés, et les évêques d'Orient signèrent le *tome* de Léon. Toutefois le projet favori du pape sur un concile d'évêques latins n'eut pas lieu : il dédaigna de présider le synode grec, qu'on rassembla à la hâte à Nice, ville de Bythinie ; ses légats exigèrent d'un ton péremptoire la présence de l'empereur, et les Pères de ce concile, déjà fatigués, furent conduits à Chalcédoine, où ils se trouvèrent sous les yeux de Marcien et du sénat de Constantinople. Ils s'assemblèrent dans l'église de Sainte-Euphémie ; elle était située à un quart de mille du Bosphore de Thrace, au sommet d'une colline d'une pente douce mais élevée ; on vantait ses trois étages comme un prodige d'architecture, et l'immensité de la vue du côté de la terre et du côté de la mer pourrait faire naître des idées très-religieuses dans l'âme d'un dévot. Six cent trente évêques se rangèrent dans la nef; les légats précédèrent les patriarches, quoique le troisième d'entre eux ne fût qu'un simple prêtre ; et on réserva les places d'honneur à vingt laïques, qui avaient la dignité de sénateurs ou de consuls. L'Évangile fut exposé avec appareil au milieu de l'assemblée ; mais les ministres du pape et ceux de l'empereur, qui dominèrent dans les treize séances du concile de Chalcédoine, déterminèrent la règle de la foi [1]. Leur intervention arrêta les cris immodérés et les

[1] Ελεγε δε (Eusèbe, évêque de Dorylée) τον Φλαβιανον και δειλαιως αναιρεθηναι προς Διοσκορου ωθουμενον τε και λακτιζομενον. Et ce témoignage d'Évagrius (l. II, c. 2) se trouve encore fortifié par l'historien Zonaras (t. II, l. XIII, p. 44), qui affirme que Dioscore donnait des coups de pieds comme un onagre; mais le langage de Liberatus (*Brev.*, c. 12, *in Concil.*, t. VI, p. 438) est plus circonspect. Et les actes du concile de Chalcédoine, qui prodiguent les noms de *homicide*, de *Caïn*, etc., ne justifient pas une accusation si grave. Le moine Barsumas est accusé en particulier — εσφαξε τον μακαριον Φλαυιανον, αυτος εστηκε και ελεγε σφαξον. (*Concil.*, t. IV, p. 1413.)

[1] Les actes du concile de Chalcédoine (*Concil.*, t. IV, p. 761-2071) comprennent ceux d'Éphèse (p. 890-1189),



imprécations qui dégradaient la réserve épiscopale. D'après une accusation formelle des légats, Dioscore fut obligé de descendre de la place qu'il occupait, et de jouer le rôle d'un criminel déjà condamné dans l'esprit des juges. Les Orientaux, moins contraires à Nestorius qu'à Cyrille, reçurent les Romains comme leurs libérateurs : la Thrace, le Pont et l'Asie étaient irrités contre le meurtrier de Flavien, et les nouveaux patriarches de Constantinople et d'Antioche s'assurèrent de leurs places en sacrifiant leur bienfaiteur. Les évêques de Palestine, de Macédoine et de Grèce étaient attachés à la doctrine de Cyrille; mais, au milieu des assemblées du synode, dans la chaleur du combat, les chefs avec leur troupe passèrent de l'aile droite à l'aile gauche, et décidèrent la victoire par leur désertion. Quatre des dix-sept suffragans qui arrivèrent d'Alexandrie manquèrent à la parole qu'ils avaient donnée à leur église, et les treize autres, se prosternant la face contre terre, implorèrent la clémence du concile par leurs sanglots et par leurs larmes, et déclarèrent d'une manière pathétique que, s'ils cédaient, le peuple indigné les massacrerait à leur retour en Égypte. On laissa aux complices de Dioscore un certain temps pour expier leurs crimes et leur faute, et ils eurent soin d'accumuler leurs délits sur sa tête : quant à lui, il ne demanda point pardon, il n'espérait pas qu'on lui fît grâce; et la modération de ceux qui sollicitaient une amnistie générale fut étouffée par les cris de vengeance de la partie victorieuse. Pour sauver la réputation de ceux qui avaient embrassé la cause de Dioscore, on dévoila habilement plusieurs offenses dont il était seul coupable, l'excommunication illégale qu'il avait prononcée contre le pape, et son refus obstiné d'obéir aux ordres du synode; toutefois on n'eut garde de dire qu'alors il était prisonnier. Des témoins racontèrent plusieurs traits de son arrogance, de son avarice et de sa cruauté; et les prélats apprirent avec horreur que les aumônes de l'église avaient été prodiguées à des danseuses, que les prostituées d'Alexandrie entraient dans son palais et même dans ses bains, et que l'infâme Pansophie ou Irène était publiquement la concubine du patriarche [1].

D'après ces délits scandaleux, Dioscore fut déposé par le concile, et banni par l'empereur; mais la pureté de sa foi fut déclarée en présence des Pères, et avec leur approbation tacite. Ils supposèrent, plutôt qu'ils ne prononcèrent, l'hérésie d'Eutychès, qui ne fut jamais demandé devant leur tribunal. Ils demeurèrent confus et en silence lorsqu'un Monophysite, jetant à leurs pieds un des volumes de Cyrille, les accusa d'ignorer que sa doctrine et celle du saint étaient la même. Si on lit de bonne foi les actes du concile de Chalcédoine, tels que les rapporte le parti orthodoxe [2], on trouvera qu'une majorité considérable des évêques adopta la simple unité du Christ; et l'aveu équivoque qu'il était

lesquels comprennent aussi le synode de Constantinople sous Flavien (p. 930-1072); et il faut faire un peu d'attention pour discerner ce double entrelacement. Tout ce qui a rapport à Eutychès, à Flavien et à Dioscore, est raconté par Évagrius (l. I, c. 9-12; et l. II, c. 1, 2, 3, 4) et par Liberatus (*Brev.*, c. 12, 13, 14). Je renvoie encore ici, et presque pour la dernière fois, aux recherches exactes de Tillemont (Mém. Ecclésiast., t. XV, p. 479-719). Les Annales de Baronius et de Pagi m'accompagneront plus loin dans le long et pénible voyage que j'ai entrepris.

[1] *Μαλιστα ἡ περιβοητος Πανσοφια ἡ καλουμενη Ορεινη* (peut-être Ειρηνη), *περι ἡς και ὁ πολυανθρωπος της Αλεξανδρεων δημος αφηκε φωνην αυτης τε και του ερασου μεμνημενος* (*Concil.*, t. IV, p. 1276). On trouve un échantillon de l'esprit et de la malice du peuple dans l'Anthologie grecque (l. II, c. 5, p. 188, édit. Wechel.); l'éditeur Brodée n'en a pas connu l'application. Le trait de l'auteur anonyme de l'épigramme est assez bon; il confond cette salutation épiscopale (la paix soit avec vous tous) avec le nom véritable ou corrompu de la concubine de l'évêque.

Ειρηνη παντεσσιν επισκοπος ειπεν επελθων,
Πως δυναται πασιν ην μονος ενδον εχει.

J'ignore si le patriarche, qui paraît avoir été un amant jaloux, est le Cimon de l'épigramme précédente, dont Priape lui-même voyait avec étonnement et avec envie *στεος εστηκος*.

[2] Les actes du concile de Chalcédoine doivent embarrasser ceux qui respectent l'infaillibilité des conciles. Les évêques qui eurent le plus de crédit dans l'assemblée avaient des scribes partiaux ou négligens, qui dispersèrent leurs copies dans le monde. On trouve dans nos manuscrits grecs cette version fausse et proscrite de *εκ των φυσεων* (*Concil.*, t. III, p. 1460). La traduction authentique du pape Léon ne paraît pas avoir été exé-

composé *de* ou *d'après* deux natures pouvait supposer leur existence antérieure, ou leur confusion subséquente, ou un intervalle dangereux entre la conception de l'homme et l'assomption de Dieu. Les théologiens de Rome, plus positifs et plus précis, adoptèrent la formule qui blessait le plus l'oreille des Égyptiens : ils dirent que le Christ existait *en* deux natures; et cette particule[1] manqua de produire un schisme parmi les évêques latins. Ils avaient souscrit respectueusement, peut-être avec sincérité, le *tome* de Léon; mais ils déclarèrent, en deux délibérations successives, qu'il n'était ni expédient ni légitime de passer les bornes sacrées, posées par les conciles de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse, conformément à l'écriture et à la tradition. Ils cédèrent enfin aux importunités de leur maître. Mais leur décret, après avoir été ratifié d'une manière solennelle, et reçu avec de grandes acclamations, fut détruit, dans la session suivante, par l'opposition des légats et de leurs partisans. Un grand nombre d'évêques s'écrièrent en vain : « La décision des Pères est ortho» doxe et immuable! les hérétiques sont » maintenant démasqués! anathème aux Nes» toriens! qu'ils sortent des assemblées du » concile! qu'ils se rendent à Rome[2]! » Les légats menacèrent; l'empereur exprimait ses volontés d'un ton absolu, et un comité de dix-huit évêques prépara un nouveau décret, que les pères souscrivirent malgré eux. Au nom du quatrième concile général, on annonça au monde catholique le Christ en une personne, mais en deux natures. On tira une ligne imperceptible entre l'hérésie d'Apollinaire et la doctrine de saint Cyrille, et les théologiens tracèrent sur un abîme le chemin du paradis, et y élevèrent un pont bien étroit et bien glissant. Durant dix siècles d'ignorance et de servitude, l'Europe a reçu ses opinions religieuses de l'oracle du Vatican, et cette doctrine, déjà couverte de la rouille de l'antiquité, a été admise sans contestation dans le symbole des réformateurs du seizième siècle, qui ont abjuré la suprématie du pontife de Rome. Le concile de Chalcédoine triompha toujours dans les églises protestantes; mais le levain de la controverse ne fermenta plus, et les chrétiens de nos jours les plus religieux ne savent pas ce qu'ils croient touchant le mystère de l'incarnation, et ne s'embarrassent point de cet objet.

Les dispositions des Grecs et des Égyptiens furent bien différentes sous les règnes orthodoxes de Léon et de Marcien. Ces empereurs dévots appuyèrent le symbole de leur foi[1] de la force des armes et des édits, et cinq cents évêques ne rougirent pas de déclarer qu'il était permis de soutenir, même par des homicides, les décrets du concile de Chalcédoine. Les catholiques observèrent avec satisfaction que le même concile était odieux aux Nestoriens et aux Monophysites[2]; mais les Nesto-

cutée; et les modernes versions latines diffèrent essentiellement de la Vulgate actuelle, qui fut révisée (A. D. 550) par Rusticus, prêtre romain, d'après les meilleurs manuscrits de l'Ακοιμητοι à Constantinople (Ducange, *C. P. Christiana*, l. IV, p. 151), célèbre monastère de Latins, de Grecs et de Syriens. (Voyez *Concil.*, t. IV, p. 1959-2049; et Pagi, *Critica*, t. II, p. 326, etc.)

[1] Pétau, malgré son microscope, ne présente pas cette particule dans son vrai jour (t. V, l. III, c. 5); mais ce subtil théologien est lui-même effrayé : « Ne quis for» tasse supervacaneam, et nimis anxiam putet hujus modi » vocularum inquisitionem, et ab instituti theologici gra» vitate alienam (p. 124). »

[2] Εβοησαν η ὁ ὁρος κρατειτω η απερχομεθα.... οι αντιλεγοντες φανεροι γενωνται, οι αντιλεγοντες Νεστοριανοι εισιν, οι αντιλεγοντες εις Ρωμην απελθωσιν (*Concil.*, t. IV, p. 1449). Evagrius et Liberatus ne montrent ce concile que sous un aspect pacifique, et ils glissent discrètement sur les feux *suppositos cinere doloso*.

[1] Voyez, dans l'Appendice des actes du concile de Chalcédoine, la confirmation de ce synode par Marcien (Concile, t. IV, p. 1781-1783), les lettres de ce prince aux moines d'Alexandrie (p. 1791); à ceux du mont Sinaï (p. 1793), à ceux de Jérusalem et de la Palestine (p. 1798); ses lois contre les Eutychiens (p. 1809-1811-1831); la correspondance de Léon avec les synodes provinciaux; la révolution d'Alexandrie (p. 1835-1930).

[2] Photius, ou plutôt Eulogius d'Alexandrie, avoue que cette double accusation contre le pape Léon et son concile de Chalcédoine paraît bien fondée (Biblioth. Cod., 225, p. 768); il faisait une double guerre aux ennemis de l'église, et blessait l'un ou l'autre de ses ennemis avec les traits de son adversaire καταλληλοις βελεσι τους αντιπαλους επιτρωσκε. Contre Nestorius, il semblait établir le συγχυσις des Monophysites; contre Eutychès, il semblait autoriser le ὑποστασεων διαφορα des Nestoriens. L'apologiste dit qu'il faut interpréter d'une manière charitable les actions des saints : si l'on s'était conduit de la même façon à l'égard des hérétiques, ces controverses auraient eu des suites moins fâcheuses.

riens étaient moins irrités ou moins puissans, et le fanatisme obstiné et sanguinaire des Monophysites troubla l'Orient. Une armée de moines envahit Jérusalem; au nom d'une nature incarnée, ils se permettaient des vols, des incendies, des meurtres; du sang humain souilla le sépulcre de Jésus-Christ, et des rebelles, tumultuairement assemblés, fermèrent les portes de la ville aux troupes de l'empereur. Après la condamnation et l'exil de Dioscore, les Égyptiens regrettèrent leur père spirituel, et détestèrent l'usurpation de son successeur, qui fut établi par les Pères du concile de Chalcédoine. Ce successeur se nommait Proterius; une garde de deux mille soldats défendait son trône; il fit cinq ans la guerre au peuple d'Alexandrie; et, au premier bruit de la mort de Marcien, il fut égorgé par son troupeau. Trois jours avant la fête de Pâques, on l'assiégea dans la cathédrale, et il fut tué au milieu du baptistaire. On livra aux flammes son corps mutilé, et on jeta ses cendres au vent: ce meurtre fut inspiré par l'apparition d'un prétendu ange, qui n'était autre chose qu'un moine surnommé Timothée le *Chat*[1], lequel succéda à la dignité et aux opinions de Dioscore. Le principe et l'abus des représailles envenimèrent des deux côtés une si odieuse superstition; cette dispute métaphysique coûta la vie à des milliers d'hommes[2], et les chrétiens de toutes les classes furent privés des jouissances de la vie sociale et des dons invisibles du baptême et de la sainte communion. Il nous reste de ce temps-là un conte extravagant, qui renferme peut-être une peinture allégorique des fanatiques qui se tourmentaient les uns les autres. « Sous le consulat » de Vénantius et de Céler, dit un grave » évêque, les habitans d'Alexandrie et toute » l'Égypte furent attaqués d'une étrange et » diabolique frénésie: les grands et les petits, les esclaves et les hommes libres, les » moines et le clergé, tous ceux enfin qui » s'opposaient au concile de Chalcédoine, » perdirent l'usage de la parole et de la raison; ils aboyaient comme des chiens, et se » mangeaient les mains et les bras[1]. »

Trente années de désordre produisirent à la fin le célèbre HENOTICON[2] de l'empereur Zénon, formulaire qui, sous le règne de Zénon et celui d'Anastase, fut signé par tous les évêques de l'Orient, qu'on menaça de la dégradation et de l'exil s'ils rejetaient ou s'ils violaient cette loi fondamentale. Le clergé peut sourire ou gémir lorsque des princes laïques s'avisent de déterminer les articles de foi; mais lorsqu'ils se chargent de ce travail, la prévention ou les vues d'intérêt égarent moins leur esprit, et l'autorité du magistrat ne peut se maintenir que par la concorde du peuple. C'est dans l'histoire ecclésiastique que Zénon paraît moins méprisable, et je n'aperçois aucun venin de l'hérésie manichéenne ou eutychienne dans les généreuses paroles d'Anastase, qui regardait comme une chose indigne d'un empereur de persécuter les adorateurs du Christ et les citoyens de Rome. L'Henoticon plut surtout aux Égyptiens; cependant l'œil jaloux de nos théologiens orthodoxes n'y a pas aperçu la plus petite tache: on y expose d'une manière très-exacte la doctrine catholique sur l'incarnation, sans adopter ou sans rejeter les termes particuliers ou les opinions des sectes ennemies. On y prononce un anathème solennel contre Nestorius et Eutychès, contre tous les hérétiques qui divisent ou confondent le Christ, ou qui le réduisent à un vain fantôme. Sans entrer dans des explications sur le mot nature, on y confirme respectueusement le système de saint Cyrille, la doctrine des con-

[1] On le surnommait Αιλουρος, d'après ses expéditions noctures. Au milieu des ténèbres, et revêtu d'un déguisement, il se glissait autour des cellules du monastère, et adressait à ses confrères endormis des paroles qu'on prenait pour des révélations. (Théodor. Lector, l. I.)

[2] Φονους τε τολμηθηναι μυριους, αιματων πληθει μολυνθηναι μη μονον την γην αλλα και αυτον τον αερα. Tel est le langage hyperbolique de l'Henoticon.

[1] Voyez la Chronique Victor Tunnunensis, dans les *Lectiones antiquæ* de Canisius, réimprimées par Basnage, t. I, p. 326.

[2] L'Henoticon a été transcrit par Evagrius (l. III, c. 13), et traduit par Liberatus (Brev., c. 18). Pagi (*Critica*, t. II, p. 411) et Asseman (Biblioth. Orient., t. I, p. 343) n'y voyaient aucune hérésie; mais Pétau (*Dogmat. Théolog.*, t. V, l. I, c. 13, p. 40) s'est permis une assertion bien étrange en disant: *Chalcedonensem ascivit;* un de ses ennemis pourrait l'accuser de n'avoir jamais lu l'Henoticon.

ciles de Nicée, de Constantinople et d'Éphèse; mais, au lieu de se prosterner devant les décrets du quatrième concile général, on éluda ce point, en réprouvant toutes les doctrines contraires, si des docteurs les ont enseignées à Chalcédoine ou ailleurs. Cette expression équivoque pouvait réunir les amis et les ennemis du concile de Chalcédoine. Les plus raisonnables d'entre les chrétiens approuvèrent cette tournure, mais leur raison était faible et inconstante; et l'esprit véhément de leurs frères méprisa cette soumission, et n'y vit que de la timidité et de la servitude. Il était difficile de garder une neutralité exacte sur un sujet qui absorbait les pensées et les discours des hommes; un livre, un sermon, une prière rallumaient le feu de la controverse, et l'animosité privée des évêques brisait et renouait tour à tour les liens de la communion. Mille nuances d'expressions et d'opinions remplissaient l'intervalle qui se trouvait entre Nestorius et Eutychès; les *Acéphales*[1] d'Égypte et les pontifes de Rome, doués de la même valeur, mais d'une force inégale, se trouvaient aux deux extrémités de l'échelle théologique. Les Acéphales, sans roi et sans évêque, étaient, depuis plus de trois siècles, séparés des patriarches d'Alexandrie, qui avaient accepté la communion de Constantinople, sans exiger une condamnation formelle du concile de Chalcédoine. Les papes anathématisèrent les patriarches de Constantinople, qui avaient accepté la communion d'Alexandrie sans approuver le même concile d'une manière formelle : leur despotisme inflexible enveloppa dans cette contagion spirituelle les plus orthodoxes des églises grecques; ils nièrent ou contestèrent la validité de leurs sacremens[2]; on les vit fomenter trente-cinq ans le schisme de l'Orient et de l'Occident, jusqu'à l'époque où ils condamnèrent la mémoire de quatre pontifes de Bysance qui avaient osé s'opposer à la suprématie de saint Pierre[1]. Avant cette époque, le zèle des prélats rivaux avait violé la trève mal affermie de Constantinople et de l'Égypte. Macedonius, à qui on soupçonnait un secret attachement à l'hérésie de Nestorius, défendit dans la disgrâce et l'exil le concile de Chalcédoine.

Au milieu de l'effervescence de ce siècle, la valeur ou même le son d'une syllabe suffisait pour troubler la paix de l'empire. Les Grecs supposèrent que le *Trisagion*[2] (trois fois saint), saint, saint, saint, Dieu seigneur des armées, est l'hymne que les anges et les chérubins répètent continuellement devant le trône de Dieu, hymne qui fut révélée d'une manière miraculeuse à l'église de Constantinople, vers le milieu du cinquième siècle. Les prêtres d'Antioche y ajoutèrent bientôt par dévotion, « qui a été crucifié pour nous; » cette adresse au Christ seul ou aux trois personnes de la trinité, peut se justifier d'après les règles de la théologie; et les catholiques de l'Orient et de l'Occident l'ont adoptée peu à peu; mais un évêque monophysite l'avait imaginée[3] : cette proposition d'un ennemi

[1] Voyez Renaudot (Hist. Patriarch. Alexan., p. 123-131-145-195-247). Ils se réconcilièrent par les soins de Marc Ier (A. D. 799-819); il fit avoir à leurs chefs les évêchés d'Athribis et de Talba, peut-être Tava. (Voyez d'Anville, p. 82); et il donna les sacremens qui n'avaient pas été conférés, faute d'une ordination épiscopale.

[2] « De his quos baptizavit, quos ordinavit Acacius, » majorum traditione confectam et veram, præcipuè reli» giosæ sollicitudini congruam præbemus sine difficultate » medicinam. » (Gelasius, *in epist.* I *ad Euphemium*. Concil., t. v. p. 236.) L'offre d'une médecine prouve la maladie, et beaucoup doivent avoir péri avant l'arrivée du médecin romain. Tillemont lui-même (Mém. Ecclésiast., t. XVI, p. 372-642, etc.) est révolté du caractère fier et peu charitable des papes. « Ils sont bien aises maintenant, dit-il, d'invoquer Flavien d'Antioche et saint Élie de Jérusalem, etc., auxquels ils refusaient la communion durant leur séjour sur la terre. Mais le cardinal Baronius est ferme et dur comme le rocher de saint Pierre. »

[1] On effaça leurs noms sur le dyptique de l'Église : « Ex » venerabili dypticho, in quo piæ memoriæ transitum ad » cœlum habentium episcoporum vocabula continentur. » (Concil., t. IV, p. 1846.) Ce registre ecclésiastique équivalait donc au Livre de Vie.

[2] Pétau (*Dogmat. Théolog.*, t. v, l. v, c. 2, 3, 4, p. 217-225), et Tillemont (Mém. Ecclésiast., t. XIV, p. 713-799), exposent l'histoire et la doctrine du *Trisagion;* durant les douze siècles qui se sont écoulés entre Isaïe et le jeune homme de saint Proclus, qui fut enlevé au ciel en présence de l'évêque et du peuple de Constantinople, cette hymne avait été bien perfectionnée; le jeune homme entendit ces paroles qui sortaient de la bouche des anges : « Dieu de sainteté, saint doué de force, saint immortel. »

[3] Pierre Gnaphée, le *Foulon* (profession qu'il exerçait dans son monastère), patriarche d'Antioche. On trouve des discussions sur son ennuyeuse histoire dans les An-

fut d'abord rejetée comme un blasphème dangereux, et manqua de coûter le trône et la vie à l'empereur Anastase [1]. Le peuple de Constantinople n'avait aucun principe raisonnable sur la liberté; mais la couleur d'une livrée dans les courses, et la *couleur* d'un mystère dans les écoles, lui paraissaient une cause légitime de rébellion. Le Trisagion, avec l'addition ou sans l'addition dont nous venons de parler, fut chanté dans la cathédrale par deux chœurs ennemis, et, après avoir épuisé la force de leurs poumons, ils recoururent aux bâtons et aux pierres, argumens plus solides; l'empereur punit les agresseurs; le patriarche les défendit, et dans ce misérable jeu on exposait la couronne et la mitre. Une troupe innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans remplit bientôt les rues. Des légions de moines, rangés en ordre de bataille, les dirigeaient au combat en criant : « Chrétiens, » c'est le jour du martyre, n'abandonnons » pas notre père spirituel; anathème au ty» ran manichéen! il est indigne de régner! » Telles étaient les vociférations des catholiques. Les galères d'Anastase reposaient sur leurs rames devant le palais, et prêtes à marcher : le patriarche pardonna enfin à son pénitent, et calma les flots de la multitude irritée. Macedonius ne jouit pas long-temps de son triomphe, car il fut exilé peu de jours après; mais son troupeau recommença encore ses fureurs sur la même question: « Si une personne de la trinité avait expiré sur la croix. » Cette importante affaire suspendit la discorde à Constantinople entre la faction des Bleus et celle des Verts, et leurs forces réunies paralysèrent l'action de la puissance civile et de la puissance militaire. Les clefs de la ville et les drapeaux des gardes furent déposés dans le forum de Constantin, qui se trouvait être le poste et le camp principal des fidèles. Ceux-ci passaient les jours et les nuits à chanter des hymnes en l'honneur de leur dieu, ou à piller et à tuer les serviteurs de leur prince. La tête d'un moine qu'aimait Anastase, et qu'on surnommait pour cela l'ami de l'ennemi de la sainte trinité, fut portée dans les rues au haut d'une pique; et les torches enflammées qu'on jeta contre les maisons des hérétiques répandirent l'incendie sur les édifices qui appartenaient aux personnes les plus orthodoxes. On brisa les statues de l'empereur; Anastase alla se cacher dans un faubourg; il n'en sortit au bout de trois jours que pour implorer la clémence de ses sujets. Il parut sur le trône du cirque sans diadème et dans la posture d'un suppliant. Les catholiques récitèrent le Trisagion devant lui : le prince ayant offert, par la voix d'un héraut, d'abdiquer la pourpre, cette proposition excita leur joie : cependant on leur représenta que, tous ne pouvant régner, ils devaient, avant cette abdication, convenir du choix d'un souverain; ils trouvèrent cet avis fort bon, et acceptèrent le sang de deux ministres haïs du peuple, que leur maître condamna aux lions sans balancer. Ces séditions furieuses, mais passagères, étaient encouragées par les succès de Vitalien, qui, avec une armée de Huns et de Bulgares, idolâtres pour la plupart, se déclara le champion de la foi catholique : durant cette pieuse rébellion, il dépeupla la Thrace, il assiégea Constantinople, et extermina soixante-cinq mille chrétiens : il continua ses ravages jusqu'à l'époque où il obtint le rappel des évêques, la ratification du concile de Chalcédoine et la satisfaction que demandait le pape. Anastase mourant signa contre son gré ce traité bien orthodoxe, et l'oncle de Justinien en remplit fidèlement les conditions. Telle fut l'issue de la première des guerres religieuses entreprises sous le nom et par les disciples du Dieu de paix [1].

nales de Pagi (A. D. 477-490), et dans une dissertation que M. de Valois a publiée à la fin de son Evagrius.

[1] Les traits qui ont rapport aux troubles qu'on vit sous le règne d'Anastase, se trouvent dispersés dans les chroniques de Victor, de Marcellinus et de Théophanes. La dernière n'était pas publique au temps de Baronius; et Pagi, son critique, est plus détaillé et plus exact.

[1] Les faits généraux de l'histoire, depuis le concile de Chalcédoine jusqu'à la mort d'Anastase, sont consignés dans le bréviaire de Liberatus (c. 14-19), dans le second et le troisième livre d'Evagrius, dans l'extrait des deux livres de Théodore le Lecteur, dans les actes des synodes et les épîtres des papes (*Concil.*, t. v). Les détails de la suite se trouvent avec quelque désordre dans les tomes xv et xvi des Mémoires Ecclésiastiques de Tillemont. Je dois faire ici mes adieux à ce guide incomparable, dont la

Nous avons déjà montré Justinien en qualité de prince, de conquérant et de législateur : il nous reste à tracer le portrait de ce prince comme théologien [1]; et, ce qui donne une prévention défavorable, son ardeur sur les matières théologique forme un des traits les plus saillans de son caractère. Il avait, ainsi que ses sujets, un grand respect pour les saints durant leur séjour sur la terre et après leur mort. Son Code, et surtout ses Novelles, confirment et étendent les priviléges du clergé; et, lorsqu'il s'élevait une discussion entre un moine et un laïque, il était toujours disposé à prononcer que la vérité, l'innocence et la justice étaient du côté de l'église. Il paraissait assidu et exemplaire dans ses dévotions publiques et privées; ses prières, ses veilles et ses jeûnes annonçaient l'austère pénitence d'un moine; l'espoir d'être personnellement inspiré, ou la croyance que le ciel lui faisait cette faveur, amusait son imagination; il s'était assuré de la protection de la sainte Vierge et de saint Michel archange, et il attribua aux secours des saints martyrs Cosme et Damien, sa guérison d'une maladie dangereuse. Il remplit la capitale et les provinces des monumens de sa religion [2]; et, quoiqu'on puisse imputer à son goût pour les arts et à son ostentation la plus grande partie de ces édifices dispendieux, il parut qu'un sentiment d'amour et de reconnaissance envers ses bienfaiteurs invisibles, aiguillonnait son zèle. Parmi les titres de ses dignités, le surnom de pieux était celui qui lui plaisait le plus. Les avantages temporels et spirituels de l'église furent l'occupation sérieuse de sa vie, et il sacrifia souvent les devoirs de père de son pays à ceux de défenseur de la foi. Les controverses de son temps se trouvaient analogues à son caractère et à son esprit, et les professeurs de théologie devaient rire en secret d'un prince qui faisait leur métier et qui négligeait le sien. « Qu'avez-vous à craindre de votre tyran bigot? » dit un conspirateur à ses associés : il passe » les nuits entières désarmé dans son cabinet, » à discuter avec des barbes grises et à compulser les pages des volumes ecclésiastiques [1]. » Il exposa les fruits de ses veilles dans plusieurs conférences, où on le vit briller tant par la force de ses poumons que par la subtilité de ses argumens dans plusieurs sermons qui, sous le nom d'édits et d'épîtres, annonçaient à l'empire la théologie du maître. Tandis que les barbares envahissaient les provinces, et que les légions victorieuses marchaient sous les drapeaux de Bélisaire et de Narsès, le successeur de Trajan, inconnu à ses troupes, se contentait de vaincre à la tête d'un synode. S'il eût invité à ces synodes un homme raisonnable et désintéressé, il aurait pu apprendre « que les controverses religieuses sont le fruit de l'arrogance et de la » sottise; que la véritable piété se montre » par le silence et la soumission d'une manière plus digne d'éloges; que l'homme, » ignorant de sa nature, ne doit point avoir » l'audace de scruter la nature de Dieu, et » qu'il nous suffit de savoir que la puissance » et la bonté sont les attributs de la divinité [2]. »

La tolérance n'était pas la vertu de son siècle, et l'indulgence envers des rebelles n'a guère été la vertu des princes; mais, lorsqu'un souverain s'abaisse à jouer le rôle petit

bigoterie est contre-balancée par le mérite de l'érudition, par l'exactitude des recherches, par la véracité et par les soins scrupuleux qu'il met dans les faits les moins importans. La mort l'empêcha de terminer le sixième siècle de l'église et de l'empire.

[1] Les accusations des anecdotes de Procope (c. 11-13-18-27, 28) avec les savantes remarques d'Alleman. sont confirmées plutôt que contredites par les actes des conciles, par le quatrième livre d'Evagrius, et les plaintes de l'Africain Facundus dans son douzième livre de « tribus » capitulis — cum videri doctus appetit, importunè.... » spontaneis questionibus ecclesiam turbat. » (Voyez Procope, *de Bell. Goth.*, l. III, c. 35.)

[2] Procope, *de Edificiis*, l. I, c. 6, 7, etc. *Passim.*

[1] Ὁς δε καθηται αφυλακτος ες αει επι λεσχης τινος αωρι νυκτων ομου τοις των ιερεων γερουσιν ασχελον ανακυκλειν τα Χριστιανων λογια σπουδην εχων. (Procope, *de Bell. Goth.*, l. III, c. 32.) L'auteur de la Vie de saint Eutychius (*apud Alleman. ad Procop. Arcan.*, c. 18) donne le même caractère à Justinien, mais avec l'intention de le louer.

[2] Procope, qui expose ces sentimens sages et modérés (*de Bell. Goth.*, l. I, c. 3), est traité pour cela avec bien de la dureté dans la préface d'Allemannus, qui le met au rang des chrétiens politiques — *sed longè verius hæresium omnium sentinas, prorsusque atheos :* celui qui recommandait d'imiter la bonté de Dieu envers les hommes (*ad Hist. Arcan.*, c. 13), était donc un abominable athée!

et hargneux d'un théologien polémique, il est aisément conduit à suppléer par son autorité au défaut de ses argumens, et à châtier sans pitié l'aveuglement pervers de ceux qui ferment les yeux à la lumière de ses démonstrations. Le règne de Justinien présente une scène uniforme, quoique variée, de persécution, et sur cet objet il semble avoir surpassé ses indolens prédécesseurs dans l'invention et dans l'exécution rigoureuse des lois. Il n'accordait que trois mois pour la conversion ou l'exil de tous les hérétiques[1]; et, s'il les tolérait quelquefois après ce délai, sous son joug de fer ils se trouvaient privés non-seulement des avantages de la société, mais des droits naturels qui appartiennent à tous les hommes et à tous les chrétiens. Après quatre cents ans, les Montanistes de Phrygie[2] montraient toujours cet enthousiasme de perfection et de prophétie que leur avaient inspiré des hommes et des femmes qui jouaient le rôle d'apôtres, et qui se disaient les organes du Saint-Esprit. A l'approche des prêtres et des soldats catholiques, ils saisissaient avec ardeur la couronne du martyre: le conciliabule et la congrégation périssaient dans les flammes, mais leur fanatisme ne fut anéanti que trois siècles après la mort de leur tyran. L'église des Ariens à Constantinople, protégée par les Goths, avait bravé la rigueur des lois. Leurs prêtres égalaient le sénat en richesses et en magnificence; et l'or et l'argent que leur prit l'avide Justinien auraient pu être revendiqués comme les dépouilles des provinces et les trophées des barbares. Un petit nombre de païens, qui se trouvaient encore dans les classes les plus polies et les plus grossières de la société, excitait l'indignation des chrétiens, lesquels ne voulaient peut-être pas qu'aucun étranger fût témoin de leurs querelles intestines. L'un des évêques fut nommé inquisiteur de la foi; et tel fut le zèle de ses recherches, qu'il découvrit bientôt à la cour et à la ville des magistrats, des gens de loi, des médecins et des sophistes attachés à la superstition des Grecs. On leur déclara positivement qu'ils devaient choisir sans délai entre le déplaisir de Jupiter et celui de Justinien, et qu'ils ne pouvaient plus déguiser leur aversion pour l'Évangile sous la marque scandaleuse de l'indifférence ou de l'impiété. Le patricien Photius fut inébranlable, et il paraît qu'il n'eut pas beaucoup d'imitateurs: ayant résolu de vivre et de mourir comme ses ancêtres, il se perça d'un coup de poignard, et laissa au tyran le triste plaisir d'exposer ignominieusement son corps aux regards du public. Ses frères, moins courageux, se soumirent à leur monarque temporel; ils reçurent le baptême, et s'efforcèrent, par un zèle extraordinaire, d'effacer le soupçon ou d'expier le crime de leur idolâtrie. La patrie d'Homère et le théâtre de la guerre de Troye conservaient les dernières étincelles de la mythologie des Grecs : l'inquisiteur dont nous parlions tout à l'heure découvrit et convertit soixante-dix mille païens en Asie, dans la Phrygie, la Lydie et la Carie. On bâtit quatre-vingt-seize églises pour les néophytes; et la pieuse munificence de Justinien donna des vêtemens de toile, des Bibles, des liturgies et des vases d'or et d'argent[1]. Les Juifs, qu'on avait dépouillés peu à peu de leurs priviléges, furent assujettis à une loi qui les forçait de célébrer la Pâque le même jour que les chrétiens[2]. Ils durent se plaindre avec d'autant plus de raison, que les catholiques eux-mê-

[1] Cette alternative, intéressante à connaître, a été conservée par Jean Malala (t. II, p. 63, *édit. Venet.* 1733), qui mérite plus de croyance à mesure qu'il approche de la fin de son ouvrage: après avoir fait l'énumération des Nestoriens et Eutychiens, etc. « Ne expectent, dit Jus» tinien, ut digni veniâ judicentur: jubemus enim ut.... » convicti et aperti hæretici justæ et idoneæ animadver» sioni subjiciantur. » Baronius copie les édits du Code, et en parle avec éloge (A. D. 527, n° 39, 40).

[2] Voyez le caractère et les principes des Montanistes dans Mosheim (*de Rebus Christ. ante Constantinum*, p. 410-424).

[1] Théophan., *Chron.*, p. 153. Le monophysite Jean, évêque d'Asie, est un témoin d'autant plus admissible sur cette opération, qu'il y fut employé par l'empereur. (Asseman., Biblioth. Orient., t. II, p. 85.)

[2] Comparez Procope (*Hist. Arcan.*, c. 28, et les notes d'Alleman) avec Théophanes (*Chron.*, p. 190). Le concile de Nicée avait chargé le patriarche, ou plutôt les astronomes d'Alexandrie, de la proclamation annuelle de la Pâque; et il nous reste plusieurs des épîtres de saint Cyrille sur cette solennité. Depuis le règne du monophysisme en Egypte, un préjugé aussi peu raisonnable que celui qui, parmi les protestans, s'est si long-temps opposé à la réception du style grégorien, arrêtait les catholiques.

mes n'étaient pas d'accord sur les calculs astronomiques du souverain. Les habitans de Constantinople commençaient le carême huit jours avant l'époque fixée par l'empereur, et ils avaient ensuite le plaisir de jeûner sept jours durant lesquels on vendait de la viande dans les marchés par l'autorité du prince. Les Samaritains de la Palestine[1] formaient une race batarde, une secte équivoque : les païens les traitaient de juifs, les juifs de schismatiques, et les chrétiens d'idolâtres. Ce qu'ils regardaient comme une abomination, la croix était déjà établie sur la sainte montagne de Garizim[2]; mais la persécution de Justinien ne leur laissa que l'alternative du baptême ou de la rébellion : ils se montrèrent en armes sous les drapeaux d'un chef désespéré; et, pour se venger du mal qu'on leur avait fait, ils attentèrent à la vie, à la propriété et aux églises d'un peuple sans défense. Les troupes de l'Orient les subjuguèrent à la fin : il y en eut vingt mille de massacrés; vingt mille autres furent vendus par les Arabes aux infidèles de la Perse et de l'Inde, et les restes de cette malheureuse nation expièrent le crime de rébellion par le péché d'hypocrisie. On a calculé que la guerre des Samaritains coûta la vie à cent mille sujets de l'empire[3], et qu'elle fit un affreux désert d'une province fertile. Mais, dans le symbole de Justinien, on pouvait sans crime égorger les mécréans, et il employa le fer et la flamme pour établir l'unité de la foi chrétienne[4].

[1] Voyez, sur la religion et l'histoire des Samaritains, l'Histoire des Juifs par Basnage, ouvrage savant et impartial.

[2] Sichem, Neapolis, Napious, qui est la résidence ancienne et moderne des Samaritains, se trouve dans une vallée entre le stérile Ebal, le mont des Malédictions au nord, et le fertile Garizim, ou le mont des Malédictions au sud, à dix ou onze heures de chemin de Jérusalem. (Voyez Maundrell, *Journey From Aleppo*, etc., p. 59-63.)

[3] Procope, Anecdot., c. 11; Théophanes, Chron., p. 152; Jean Malala, t. II, p. 62. Je me souviens d'avoir lu cette observation, moitié philosophique, moitié superstitieuse, que la province dévastée par le bigotisme de Justinien fut celle par où les Musulmans pénétrèrent dans l'empire.

[4] Les expressions de Procope sont remarquables : *ου γαρ οἱ ἐδοκει φονος ανθρωπον ειναι, ην γε μη της αυτυ δοξης οι τελευτωντες τυχοιεν οντες.* (Anecdotes, c. 13.)

Avec de pareils sentimens il fallait du moins avoir toujours raison. Durant les premières années de son administration, il signala son zèle en qualité de disciple et de protecteur de la foi orthodoxe. La réconciliation des Grecs et des Latins fit du *tome* de saint Léon le symbole de l'empereur et de l'empire; les Nestoriens et les Eutychiens étaient des deux côtés en proie au glaive à double tranchant de la persécution; et les quatre conciles de Nicée, de Constantinople, d'Éphèse et de *Chalcédoine* furent ratifiés par le code d'un législateur catholique[1]. Mais, tandis que Justinien ne négligeait rien pour maintenir l'uniformité de la foi et du culte, sa femme Théodora qui, malgré ses vices, montrait de la dévotion, avait écouté les prédications monophysites; et les ennemis publics ou secrets de l'église se ranimèrent et se multiplièrent sous la protection de l'impératrice. Une discorde spirituelle troublait la capitale, le palais et le lit nuptial; mais la sincérité de Justinien et de Théodora était si douteuse, que plusieurs personnes imputaient leur querelle apparente à une ligue secrète contre la religion et le bonheur du peuple[2]. La fameuse dispute des *trois chapitres*[3], qui a rempli plus de volumes qu'elle ne méritait de lignes, annonce bien cet esprit

[1] Voyez la Chronique de Victor (p. 328) et le témoignage original des lois de Justinien. Durant les premières années du règne de Justinien, Baronius est fort satisfait de l'empereur, qui caressa les papes jusqu'au moment où il les tint sous son pouvoir.

[2] Procope, Anecdotes, c. 13; Évagrius, l. IV, c. 10. Si l'historien ecclésiastique n'avait pas lu l'historien secret, leur soupçon commun prouve du moins la haine générale.

[3] Voyez, sur les trois chapitres, les actes originaux du cinquième concile général tenu à Constantinople; on y trouve beaucoup de faits authentiques, mais sans utilité (*Concil.*, t. VI, p. 1-419). Évagrius, auteur grec, est plus détaillé et plus exact (l. IV, c. 38) que les trois Africains zélés, Facundus (dans ses douze livres *de tribus Capitulis*, que Sirmond a publiés d'une manière très-correcte), Liberatus (dans son *Breviarium*, c. 22, 23, 24), et Victor Tununensis, dans sa Chronique (*in t.* I, *Antiq. Lect. Canisii*, p. 330-334). Le *Liber Pontificalis*, ou *Anastasius* (*in Vigilio, Pelagio*, etc.), est original. Le lecteur moderne tirera quelques lumières de Dupin (Biblioth. Ecclésiast., t. V, p. 189-207), et de Basnage (Hist. de l'Église, t. I, p. 519-541); mais le dernier déprécie trop l'autorité et le caractère des papes.

d'astuce et de mauvaise foi. Trois siècles s'étaient écoulés depuis que le corps d'Origènes[1] avait été la pâture des vers : son âme, dont il avait enseigné la préexistence, était auprès de son Créateur; mais les moines de la Palestine lisaient avidement ses écrits. L'œil perçant de Justinien y aperçut plus de dix erreurs de métaphysique, et le docteur de la primitive église fut dévoué par le clergé à *l'éternité* du feu de l'enfer, qu'il n'avait pas voulu admettre. Sous le masque de cette condamnation, on portait un coup perfide au concile de Chalcédoine. Les Pères avaient entendu sans impatience l'éloge de Théodore de Mopsueste[2], et leur justice ou leur indulgence avait rendu la communion des fidèles à Théodoret de Cyrrhe et à Ibas d'Édesse. Mais l'accusation d'hérésie laissait une tache sur les noms de ces évêques de l'Orient. Le premier avait été le maître de Nestorius, et les deux autres les amis de cet hérétique : les passages les plus suspects de leurs écrits furent dénoncés sous le titre des *trois chapitres*, et la flétrissure de leur mémoire devait compromettre l'honneur d'un concile dont le monde catholique prononçait le nom avec respect. Il est permis de désapprouver les condamnations après la mort; car enfin, en raisonnant pour un moment d'après l'hypothèse des matérialistes, si ces évêques innocens ou coupables se trouvaient anéantis dans la nuit éternelle, le bruit qu'on faisait sur leur tombeau, un siècle après l'époque où ils rendirent le dernier soupir, ne pouvait les éveiller; si, dans une autre hypothèse, ils étaient déjà dans les mains du démon, l'homme ne pouvait plus ni aggraver ni calmer leurs tourmens; et enfin s'ils jouissaient, dans la société des saints et des anges, de la récompense due à leur piété, ils devaient sourire de la vaine fureur des insectes théologiques qui rampaient encore sur la surface de la terre. L'empereur des Romains, qui se montrait le plus acharné de ces insectes, dardait son aiguillon et lançait son venin, peut-être sans apercevoir les motifs de Théodora et des ecclésiastiques de sa faction. Les victimes n'étaient plus soumises à son pouvoir, et ses édits, avec toute la véhémence de leur style, ne pouvaient que proclamer leur damnation, et inviter le clergé de l'Orient à se réunir à lui pour les accabler d'imprécations et d'anathèmes. Les prélats de l'Orient hésitèrent à se réunir à leur souverain sur cet objet; le cinquième concile général, auquel assistèrent trois patriarches et cent soixante-cinq évêques, se tint à Constantinople, et les auteurs ainsi que les défenseurs des trois chapitres furent séparés de la communion des saints, et livrés solennellement au prince des ténèbres. Les églises latines furent plus jalouses de l'honneur de Léon et de celui du concile de Chalcédoine; et, si elles avaient combattu sous l'étendard de Rome, ainsi qu'elles le faisaient ordinairement, elles auraient peut-être dicté la loi dans la cause de la raison et de l'humanité; mais leur chef était captif et au pouvoir de l'ennemi; le trône de saint Pierre, déshonoré par la simonie, fut trahi par la lâcheté de Vigile, qui, après une lutte longue et inconséquente, se soumit au despotisme de Justinien et aux sophismes des Grecs. Son apostasie excita l'indignation des Latins, et on ne trouva que deux évêques qui voulussent ordonner Pélage, son diacre et son successeur. Au reste, la persévérance des papes transféra peu à peu à leurs adversaires la dénomination de schismatiques : les églises d'Illyrie, d'Afrique et d'Italie étaient opprimées par les puissances civile et ecclésiastique qui employaient les troupes[1]; les barbares éloignés suivaient la

[1] Origènes avait en effet trop de propension à imiter le πλανη et le δυσσεβεια des anciens philosophes. (Justinien, *ad Mennam*, *in Concil.*, t. VI, p. 356.) Ses opinions modérées, s'accordaient mal avec le zèle de l'Église, et on le trouva coupable de l'hérésie de raison.

[2] Basnage (*Præfat.*, p. 11-14, *ad t.* I, *Antiq. Lect. Canis.*) a très-bien balancé le crime ou l'innocence de Théodore de Mopsueste : s'il composa dix mille volumes, la charité exige qu'on lui passe dix mille erreurs. Il se trouve, sans ses deux confrères, dans les catalogues d'hérésiarques qu'on a formés après lui; et Asseman (Biblioth. Orient., t. IV, p. 203-207), justifie ce décret.

[1] Voyez les plaintes de Liberatus et de Victor, et les exhortations du pape Pélage au vainqueur et à l'exarque de l'Italie. *Schisma per potestates publicas opprimatur*, etc. (*Concil.*, t. VI, p. 467, etc.) On gardait une armée pour étouffer la sédition d'une ville d'Illyrie. (Voyez Procope, *de Bell. Goth.*, l. IV, c. 25) : ὧν περ

doctrine du Vatican, et en moins d'un siècle le schisme des trois chapitres expira dans un canton obscur de la province vénitienne [1]. Mais le mécontentement des Italiens, causé par cette querelle de religion, avait déjà facilité les conquêtes des Lombards, et les Romains eux-mêmes étaient habitués à suspecter la foi et à détester l'administration du souverain de Bysance.

Justinien ne savait fixer ni ses opinions ni celles de ses sujets, et sur ce point il ne fut ni ferme ni conséquent. Durant sa jeunesse, on l'offensait en s'écartant le moins du monde de la ligne orthodoxe; il devint hérétique dans sa vieillesse; les Jacobites et les catholiques se scandalisèrent lorsqu'il déclara que le corps du Christ était incorruptible, et que son humanité n'avait jamais éprouvé les besoins et les infirmités qui sont la suite de notre mortelle existence. Cette opinion se trouve dans ses derniers édits. A l'époque de sa mort, qui arriva bien à propos, le clergé avait refusé d'y souscrire, le prince se disposait à commencer une persécution, et le peuple était disposé à la souffrir ou à opposer de la résistance. Un évêque de Trèves, qui se voyait hors des atteintes du monarque de l'Orient, lui adressa des remontrances pleines de hardiesse. « Très-gracieux Justinien, lui » dit-il, souvenez-vous de votre baptême et » du symbole de votre foi, et ne déshonorez » pas vos cheveux blancs par une hérésie. » Rappelez vos pères de l'exil, et retirez vos » adhérens du chemin de la perdition. Vous » devez savoir que l'Italie et la Gaule, l'Es» pagne et l'Afrique déplorent déjà votre » chute, en disant anathème à votre nom. Si » vous ne rétractez pas sans délai ce que vous » avez enseigné, si vous ne déclarez pas hau» tement : Je suis tombé dans l'erreur, j'ai » péché : anathème à Nestorius! anathème » à Eutychès! vous vous dévouez à ces flam» mes qui les consumeront éternellement [1]. » Justinien mourut sans se rétracter. Sa mort rétablit à quelques égards la paix de l'église, et, ce qui est rare et ce qui fut un bonheur, ses quatre successeurs, Justin, Tibère, Maurice et Phocas, ne jouent aucun rôle dans l'histoire ecclésiastique de l'Orient [2].

C'est sur elles-mêmes qu'ont le moins de prise les facultés de sentir et de raisonner; notre œil est de tous les objets le plus inaccessible à notre vue, et rien n'échappe à notre pensée autant que les opérations de notre âme; toutefois nous pensons et même nous sentons qu'*une volonté*, c'est-à-dire un seul principe d'action, est essentielle à un être raisonnable et sensible. Lorsque Heraclius revint de la guerre de Perse, ce héros orthodoxe demanda aux évêques si une volonté simple ou une volonté double animait le Christ, formant une seule personne mais deux natures, qu'il adorait. Ils répondirent qu'une seule volonté animait le Christ, et l'empereur espéra que cette doctrine, qui certainement ne faisait point de mal, et qui paraissait être la vraie, puisqu'elle était enseignée par les Nestoriens eux-mêmes [3], ramènerait les Jacobites de l'Égypte et de la Syrie. On l'essaya, mais en vain, et ceux des catholiques qui avaient de la timidité, ainsi que ceux qui avaient de

ἕνεκα σφισιν αυτοις οι Χριστιανοι διαμαχονται. Il semble promettre une histoire de l'Église; elle eût été curieuse et impartiale.

[1] Le pape Honorius réconcilia avec l'église (A. D. 638) les évêques du patriarchat d'Aquilée (Muratori, *Annali d'Italia*, t. v, p. 376); mais ils devinrent relaps; et ce schisme ne s'éteignit définitivement qu'en 698. Quatorze années auparavant, l'Église d'Espagne avait gardé un silence dédaigneux sur le cinquième concile général. (XIII *Concil. Toletan. in Concil.*, t. VII, p. 487-494.)

[1] Nicetius, évêque de Trèves (*Concil.*, t. VI, p. 511-513). Son refus de condamner les trois chapitres le sépara de la communion des quatre patriarches, ainsi que la plupart des prélats de l'église gallicane. (*Gregor. epist.*, l. VII, *epist.* V, *in Concil.*, t. VI, p. 1007.) Baronius prononce presque la damnation de Justinien (A. D. 565, n° 6).

[2] Evagrius, après avoir raconté la dernière hérésie de Justinien (l. IV, c. 39, 40, 41), et l'édit de son successeur (l. V, c. 3), remplit son histoire d'événemens civils et non pas ecclésiastiques.

[3] La Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 19, 20) a remarqué cette doctrine extraordinaire et peut-être inconséquente des Nestoriens; elle est exposée plus en détail par Abulpharage (Biblioth. Orient., t. II, p. 292; *Hist. Dynast.*, p. 91, *vers. lat.* Pocock) et par Asseman (t. IV, p. 218). Ils semblent ignorer qu'ils pouvaient alléguer l'autorité positive de l'Ecthèse. Ὁ μιαρος Νεστοριος καιπερ διαιρων την θειαν τυ Κυριυ ενανθρωπησιν, και δυο εισαγων υιυς (le reproche ordinaire des Monophysites), δυο θεληματα τουτων ειπειν υκ ετολμησε, τυναντιον δε ταυτο βυλιαν των... δυο προσωπων εδοξασε. (*Concil.*, t. VII, p. 205.)

l'ardeur, désapprouverent l'apparence d'une retraite devant un ennemi subtil et audacieux. Les Orthodoxes, qui dominaient alors, inventèrent de nouvelles formules, de nouveaux argumens et de nouvelles interprétations; ils donnèrent une énergie propre et distincte aux deux natures du Christ; la différence devint imperceptible lorsqu'ils avouèrent que la volonté humaine et la volonté divine étaient invariablement la même[1]. La maladie s'annonça par les symptômes ordinaires; mais les prêtres grecs, comme s'ils eussent été rassasiés par l'interminable controverse sur l'incarnation, donnèrent de bons conseils au prince et au peuple. Ils se déclarèrent *Monothélites* (défenseurs d'une seule volonté); mais ils traitèrent le mot de nouveau et la question de superflue, et recommandèrent un silence religieux, qu'ils dirent être ce qu'il y avait de plus conforme à la prudence et à la charité de l'Évangile. Cette loi de silence fut établie successivement par l'Ecthèse, ou l'exposition d'Heraclius, et le *Type* ou le formulaire de la foi de Constans son petit-fils[2] et les quatre patriarches de Rome, de Constantinople, d'Alexandrie et d'Antioche, souscrivirent ces édits du prince avec joie ou avec répugnance. Mais l'évêque et les moines de Jérusalem sonnèrent l'alarme; les églises latines aperçurent une erreur cachée dans les paroles, ou même dans le silence des Grecs, et l'obéissance du pape Honorius aux ordres de son souverain fut rétractée ou censurée par l'ignorance plus audacieuse de ses successeurs. Ils condamnèrent l'exécrable et abominable hérésie des Monothélites, qui ranimaient les erreurs de Manès, d'Apollinaire, d'Eutychès, etc.; ils signèrent sur le tombeau de saint Pierre le décret d'excommunication; l'encre qu'ils employèrent contenait du vin du sacrement, c'est-à-dire du sang de Jésus-Christ, et ils n'oublièrent aucune des cérémonies qui pouvaient remplir d'horreur ou d'effroi l'âme des superstitieux. En qualité de représentans de l'église d'Occident, le pape Martin et le concile de Latran anathématisèrent le silence perfide des Grecs; cent cinq évêques d'Italie, la plupart sujets de Constans, ne craignirent pas de rejeter son *Type* odieux et *l'Ecthèse* impie de son grand-père, et de confondre les auteurs et leurs adhérens avec vingt-un hérétiques reconnus, qu'on traitait d'apostats et d'organes du démon. Le prince le plus soumis à l'église n'aurait pas laissé une telle offense impunie. Le pape Martin termina sa carrière sur la côte déserte de la Chersonèse Taurique, et on coupa la langue et la main droite à l'abbé Maxime son oracle[1]. Mais ils transmirent leur obstination à leurs successeurs; le triomphe des Latins les vengea de la défaite qu'ils venaient d'éprouver, et fit oublier l'opprobre des trois chapitres. Les synodes de Rome furent confirmés par le sixième concile général, tenu à Constantinople dans le palais et sous les yeux d'Heraclius, qui se montrait un nouveau Constantin. Le néophyte royal convertit le pontife de Bysance et la pluralité des évêques[2]; les dissidens, et Macaire d'Antioche leur chef, furent condamnés aux peines spirituelles et temporelles décernées contre l'hérésie; l'Orient voulut bien recevoir les leçons de l'Occident, et on régla définitivement le symbole de la foi, qui apprend aux catholiques de tous les âges que la personne de Jésus-Christ

[1] Voyez la doctrine orthodoxe dans Pétau (*Dogm. Theol.*, t. v, l. IX, c. 6-10, p. 433-447). Toutes les profondeurs de cette controverse se trouvent dans le dialogue grec entre Maximus et Pyrrhus (*ad calcem*, t. VIII, *Annal. Baron.*, p. 735-794) qui raconte une conférence qui avait eu lieu, et qui montre une conversion qui avait eu peu de durée.

[2] *Impiissima Ecthesim... scelerosum Typum* (*Concil.*, p. 366), *diabolicæ operationis genimina* (peut-être *germina*, ou autrement le mot grec γεννηματα de l'original (*Concil.*, p. 363, 364) : telles sont les expressions du dix-huitième anathème. L'épître de Martin à Amandus, l'un des évêques de la Gaule, traite avec la même virulence les Monothélites et leur hérésie (p. 392).

[1] Les maux qu'eurent à souffrir Martin et Maxime sont décrits avec une simplicité pathétique dans leurs lettres originales et dans les actes des conciles. (*Concil.*, t. VII, p. 63-78; Baronius, Annal. Ecclesiast. A. D. 656, n° 2, *et annos subsequent.*) Au reste, le châtiment de leur désobéissance ἐξορια et σωματος αικισμος avait été annoncé par l'exemple de Constans. (*Concil.*, t. VII, p. 240.)

[2] Eutychius (Annal., t. II, p. 368) suppose à tort que les cent vingt-quatre évêques du synode romain se transportèrent à Constantinople, et, en les ajoutant aux cent soixante-huit Grecs, il compose ainsi le sixième concile général de deux cent quatre-vingt douze Pères.

réunissait deux volontés ou deux énergies. Deux prêtres, un diacre et trois évêques représentèrent la majesté du pape et celle du synode romain. Mais ces obscurs théologiens de l'Italie n'avaient point de troupes pour soutenir leurs opinions, point de trésors pour acheter des partisans, et point d'éloquence pour faire des prosélytes ; et j'ignore par quelle adresse ils purent déterminer l'empereur des Grecs à abjurer le catéchisme de son enfance, et à persécuter la religion de ses aïeux. Les moines et le peuple de Constantinople[1] favorisaient la doctrine du concile de Latran, qui est en effet la plus raisonnable des deux ; et ce soupçon est autorisé par la modération peu naturelle du clergé grec, lequel, dans cette querelle, parut sentir sa faiblesse. Tandis que le synode discutait la question, un fanatique proposa un expédient plus court, celui de ressusciter un mort: les prélats assistèrent à l'expérience: tout le monde s'étant récrié sur le non succès, il en résulta que les passions et les préjugés de la multitude n'étaient pas du parti des Monothélites. Sous la génération suivante, lorsque le fils de Constantin fut déposé et massacré par le disciple de Macaire, ils goûtèrent le plaisir de la vengeance et de la domination ; le simulacre ou le monument du sixième concile œcuménique fut effacé, et les actes originaux de ce tribunal ecclésiastique livrés aux flammes. Mais, dès la seconde année de son règne, leur protecteur fut précipité du trône ; les évêques de l'Orient furent affranchis de cette conformité, qu'ils avaient adoptée par occasion ; la foi de l'église romaine fut rétablie sur des bases plus solides par les successeurs orthodoxes de Bardanes, et la dispute plus populaire et plus sensible, sur le culte des images fit oublier les beaux problèmes sur l'incarnation[2].

Avant la fin du septième siècle, le dogme de l'incarnation, établi à Rome et à Constantinople, fut prêché jusque dans les îles de la Bretagne et de l'Irlande[1]; tous les chrétiens, qui avaient adopté la langue grecque ou la langue latine pour la liturgie, adoptaient les mêmes idées, ou plutôt répétaient les mêmes paroles. Leur nombre et l'éclat qu'ils jetaient alors leur donnaient une sorte de titre au surnom de catholiques ; mais en Orient on les désignait par le nom moins honorable de *Melchites* ou de royalistes[2], c'est-à-dire d'hommes dont la foi, au lieu de reposer sur la base de l'Écriture, de la raison ou de la tradition, avait été établie et se trouvait encore maintenue par la puissance

1 Constans, attaché à la doctrine des Monothélites, était haï de tous, *δια τοι ταυτα* (dit Théophanes, Chron., p. 292) *εμισηθη σφοδρα παρα παντων*. Lorsque le moine monothélite échoua dans le miracle qu'il avait entrepris, le peuple s'écria : Ο λαος ανεβοησε (*Concil.*, t. VII, p. 1032); mais ce fut une émotion naturelle et passagère, et je dois craindre que la dernière n'ait été une anticipation d'orthodoxie dans le bon peuple de Constantinople.

2 L'histoire du Monothélisme se trouve dans les Actes des conciles de Rome (t. VII, p. 77-395, 601-608) et de Constantinople (p. 609-1429). Baronius a tiré quelques documens originaux de la bibliothèque du Vatican; et les soigneuses recherches de Pagi ont rectifié sa chronologie. Dupin (Biblioth. Ecclésiast., t. VI, p. 57-71) et Basnage (Hist. de l'Église, t. I, p. 541-555) en donnent un abrégé qui est assez bon.

1 Dans le concile de Latran de 679, Wilfrid, évêque anglo-saxon, signa *pro omni aquilonari parte Britanniæ et Hiberniæ, quæ ab Anglorum et Britonum, necnon Scotorum et Pictorum gentibus colebantur.* (Eddius, *in Vit. sanct. Wilfrid. apud Pagi, Critica*, t. III, p. 88.) Théodore (*magnæ insulæ Britanniæ archiepiscopus et philosophus*) fut attendu long-temps à Rome (*Concil.*, t. VII, p. 714); mais il se contenta de tenir (A. D. 680) son synode provincial à Hatfield, où il reçut les décrets du pape Martin et du premier concile de Latran contre les Monothélites (*Concil.*, t. VII, p. 597, etc.). Théodore, moine de Tharse en Cilicie, avait été nommé à la primatie de la Bretagne par le pape Vitalien (A. D. 668). (Voyez Baronius et Pagi, qui avait de l'estime pour sa littérature et sa piété, mais qui se défiait de son caractère national : *Ne quid contrarium veritati fidei, Græcorum more in ecclesiam, cui præesset introduceret.*) Le Cilicien fut envoyé de Rome à Canterbury, sous la tutelle d'un guide africain. (Bedæ, *Hist. ecclesiast. Anglorum*, l. IV, c. 1.) Il adhéra à la doctrine romaine ; et le même dogme de l'incarnation s'est transmis sans altération de Théodore aux primats des temps modernes, qui peut-être s'occupent rarement de ce mystère abstrait.

2 Ce nom inconnu jusqu'au dixième siècle paraît avoir une origine syriaque. Il fut inventé par les Jacobites, et adopté avec ardeur par les Nestoriens et les musulmans ; mais les catholiques le prirent sans rougir, et on le trouve souvent dans les Annales d'Eutychius. (Asseman., Biblioth. Orient.; t. II, p. 507, etc.; t. III, p. 355; Renaudot, *Hist. Patriarch. Alexandrin.*, p. 119) *Ημεισ δουλοι του βασιλεωσ*, fut l'acclamation des Pères du concile de Constantinople. (*Concil.*, t. VII, p. 765.)

arbitraire d'un monarque temporel. Leurs adversaires pouvaient citer les mots des Pères du concile de Constantinople, qui se déclarèrent les esclaves du prince, et ils pouvaient raconter avec une joie maligne combien l'empereur Marcien et son épouse avaient influé sur les décrets du concile de Chalcédoine. Une faction dominante rappelle sans cesse le devoir de la soumission, et il n'est pas moins naturel que les dissidens sentent et réclament les principes de la liberté. Sous la verge de la persécution, les Nestoriens et les Monophysites devinrent des rebelles et des fugitifs, et les alliés de Rome, les plus anciens et les plus utiles, apprirent à regarder l'empereur, non pas comme le chef, mais comme l'ennemi des chrétiens. La langue, ce grand mobile qui réunit ou sépare les diverses tribus du genre humain, distingua bientôt les sectaires de l'Orient, au moyen d'un signe particulier et continuel, qui anéantit tout commerce et tout espoir de réconciliation. La longue domination des Grecs, leurs colonies, et surtout leur éloquence, avaient répandu un idiome, qui est sans doute le plus parfait de tous ceux qu'ont inventés les hommes. Mais le corps du peuple dans la Syrie et en Égypte se servait encore de la langue nationale, avec cette différence toutefois que les paysans grossiers et sans lettres parlaient le cophte, tandis que, dans les sujets les plus relevés de la poésie et de la dialectique, on se servait du syriaque [1] depuis les montagnes de l'Assyrie jusqu'à la mer Rouge. L'idiome corrompu et le faux savoir des Grecs infectaient l'Arménie et l'Abyssinie; et leurs langues barbares, qui ont revécu dans les études de l'Europe moderne, étaient inintelligibles pour les habitans de l'empire romain. Le syriaque et le cophte, l'arménien et l'éthiopien sont consacrés dans les liturgies de leurs églises respectives, et leur théologie a des versions particulières [1], des écritures et des ouvrages de ceux des Pères qui ont fait le plus de fortune. Après un intervalle de treize cent soixante années, le feu de la controverse, allumé d'abord par un sermon de Nestorius, brûle encore au fond de l'Orient, et les communions ennemies gardent toujours la foi et la discipline de leurs fondateurs. Dans l'état le plus abject d'ignorance, de pauvreté et de servitude, les Nestoriens et les Monophysites rejettent la suprématie spirituelle de Rome, et aiment la tolérance des Turcs, qui leur permettent d'anathématiser, d'un côté saint Cyrille et le concile d'Éphèse, et de l'autre le pape Léon et le concile de Chalcédoine. Leur influence sur la chute de l'empire d'Orient exige quelques détails, et nous allons parler avec un peu d'étendue 1° des Nestoriens, 2° des Jacobites [2], 3° des Maronites, 4° des Arméniens, 5° des Cophtes, et 6° des Abyssins. Les trois premières sectes parlent la langue syriaque, mais chacune des trois dernières emploie l'idiome de sa nation. Au reste, les modernes habitans de l'Arménie et de l'Abyssinie ne pourraient converser avec leurs ancêtres, et les chrétiens de l'Égypte et de la Syrie, qui rejettent la religion des Arabes, en ont adopté la langue. Le temps a secondé les artifices des prêtres, et, en Orient, ainsi qu'en Occident, c'est dans une langue morte,

[1] Le syriaque, que les naturels de la Syrie regardent comme la langue primitive, avait trois dialectes : 1° l'*Aramæen*, qu'on parlait à Édesse et dans les villes de la Mésopotamie; 2° le *Palestin*, qu'on employait à Jérusalem, à Damas et dans le reste de la Syrie; 3° le *Nabathæen*, idiome rustique des montagnes de l'Assyrie et des villages de l'Yrak. (Gregor. Abulpharag., *Hist. Dynast.*, p. 11). Voyez, sur le syriaque, Ebed-Jésus (Asseman., t. III, p. 326, etc.), qui le préférait à l'arabe, mais qui, sur ce point, n'était déterminé que par ses préventions.

[1] Je ne cacherai pas mon ignorance sur ces matières, en empruntant les dépouilles de Simon, de Walton, de Mill, de Wetstein, d'Asseman, de Ludolphe ou de La Croze, que j'ai consultés avec soin. Il paraît 1° qu'il n'est pas sûr que nous ayons aujourd'hui dans leur intégrité aucune des versions vantées par les Pères de l'église; 2° que la version syriaque est celle qui semble avoir le plus de titres, et que l'aveu des sectes de l'Orient prouve qu'elle est plus ancienne que leur schisme.

[2] Sur ce qui regarde les Monophysites et les Nestoriens, j'ai de grandes obligations à la *Bibliotheca Orientalis Clementino-Vaticana* de Joseph-Simon Assemannus. Ce savant Maronite alla en 1715 examiner, par ordre du pape Clément XI, les monastères de l'Égypte et de la Syrie, pour y chercher des manuscrits. Les quatre volumes in-folio qu'il a publiés à Rome (1719-1728) ne contiennent qu'une partie de son vaste projet, mais c'est peut-être la plus précieuse. Il était né en Syrie, il connaissait très-bien la littérature syriaque; et, quoiqu'il dépendît de la cour de Rome, il a de la modération et de la bonne foi.

ignorée du plus grand nombre des fidèles, qu'on s'adresse à la divinité.

I. L'hérésie de l'infortuné Nestorius fut promptement oubliée dans la province qui lui avait donné le jour, et même dans son diocèse. Les évêques d'Orient qu'on avait vus, au concile d'Éphèse, attaquer à découvert l'arrogance de Cyrille, s'adoucirent lorsque le prélat abandonna par la suite quelques-unes de ses propositions. Ces évêques ou leurs successeurs signèrent, non sans murmures, les décrets du concile de Chalcédoine. La puissance des Monophysites les réconcilia avec les catholiques, qui insensiblement montrèrent les mêmes passions, le même intérêt, et professèrent les mêmes dogmes; et c'est dans la dispute des trois chapitres qu'ils soutinrent pour la dernière fois leur système particulier. Des lois pénales écrasèrent ceux de leurs frères moins modérés ou plus sincères qui ne voulurent point faire cause commune avec les catholiques; et, dès le temps de Justinien, il était difficile de trouver une église de Nestoriens dans les limites de l'empire. Ils avaient découvert au-delà de ces limites un nouveau monde, où ils pouvaient espérer de la liberté et aspirer à des conquêtes. Le christianisme avait jeté de profondes racines dans la Perse, malgré la résistance des mages, et les nations de l'Orient reposaient sous son ombre salutaire. Le *catholique* ou le primat habitait la capitale; ses métropolitains, ses évêques et son clergé représentaient, dans les synodes et dans leurs diocèses, la pompe et le bon ordre d'une hiérarchie régulière; un grand nombre de personnes abandonna le Zendavesta pour l'Évangile, et la vie séculière pour la vie monastique; la présence d'un ennemi artificieux et redoutable excita leur zèle. Des missionnaires de Syrie avaient fondé l'église de la Perse; et la langue, la discipline et la doctrine de leur pays s'y trouvaient mêlées depuis sa fondation. Les primats étaient nommés et ordonnés par leurs suffragans; mais les canons de l'église d'Orient attestent leur dépendance filiale envers les patriarches d'Antioche [1]. Les nouvelles générations de fidèles se formaient aux discussions théologiques dans l'école persane d'Édesse [1]; elles étudiaient, dans la version syriaque, les dix mille volumes de Théodore de Mopsueste, et elles révéraient la foi apostolique et le saint martyre de son disciple Nestorius, dont la personne et la langue étaient inconnues chez les nations placées au-delà du Tigre. Ibas, évêque d'Édesse, leur inspirait de l'horreur pour les *Égyptiens*, qui, dans leur concile d'Éphèse, avaient confondu les deux natures de Jésus-Christ. La fuite des maîtres et des élèves, chassés deux fois de l'Athènes de Syrie, dispersa une troupe de missionnaires, excités tout à la fois par le zèle de religion et par la vengeance. L'unité rigoureuse soutenue par les Monophysites, qui, sous les règnes de Zénon et d'Anastase, avaient envahi les trônes de l'Orient, provoqua leurs antagonistes, qui se trouvaient dans une terre de liberté, et qui reconnurent une union morale plutôt qu'une union physique des deux personnes du Christ. Depuis l'époque où l'on avait prêché l'Évangile aux nations, les rois sassaniens voyaient avec inquiétude et avec défiance une race d'étrangers et d'apostats dévoués à la religion, et pouvant favoriser la cause des ennemis naturels de leur trône. Des édits avaient souvent défendu leur commerce avec le clergé de Syrie; le progrès du schisme fit plaisir à l'orgueil jaloux de Perozes, et il

[1] Voyez les canons arabes du concile de Nicée dans la traduction d'Abraham Echelensis (nº 37, 38, 39, 40; *Concil.*, t. II, p. 335, 336; *edit. Venet.*) Ces titres vulgaires de *Nicée* et *arabes* sont apocryphes l'un et l'autre. Le concile de Nicée ne fit pas plus de vingt canons (Théodoret, Hist. Ecclésiast., l. I, c. 8); les septième et huitième qu'on y a ajoutés ont été tirés des synodes de l'église grecque. L'édition syriaque de Maruthas ne subsiste plus (Asseman., Biblioth. Orient., t. I, p. 195, t. III, p. 74); et il y a plusieurs interpolations récentes dans la version arabe. Au reste, ce code renferme des débris précieux de la discipline ecclésiastique; et, puisque toutes les communions de l'Orient le révèrent, il est probable qu'il fut achevé avant le schisme des Nestoriens et des Jacobites. (Fabric., *Bibliothec. Græc.*, t. XI, p. 363-367.)

[1] Théodore le Lecteur (l. II, c. 5-49, *ad calcem Hist. Ecclésiast.*) a fait mention de cette école persane d'Édesse. Asseman. (Biblioth. Orient., t. II, p. 402; t. III, p. 376-378; t. IV, p. 70, 924) discute avec beaucoup de clarté ce qui a rapport à son ancien état et aux deux époques de sa chute, en 431 et 489.

écouta l'éloquence du prélat adroit qui peignait Nestorius comme l'ami de la Perse ; et, comme on l'assurait de la fidélité de ses sujets chrétiens, il favorisa les victimes et les ennemis du despote romain. Les Nestoriens formaient la plus grande partie du clergé et du peuple ; ils étaient encouragés par le sourire du prince et armés de son glaive : mais plusieurs d'entre eux craignirent de se séparer de la communion du monde chrétien, et le sang de sept mille sept cents Monophysites ou catholiques établit l'uniformité de la foi et de la discipline dans les églises de la Perse[1]. Un principe de raison, ou du moins de politique, distinguait leurs institutions religieuses ; l'austérité du cloître se relâcha et tomba peu à peu ; on dota des maisons de charité, qui prirent soin de l'éducation des orphelins et des enfans trouvés. Le clergé de la Perse dédaigna la loi du célibat, recommandé si vivement aux Grecs et aux Latins, et les prêtres, les évêques et le pratriarche lui-même se marièrent publiquement et à diverses reprises. Des myriades de fugitifs arrivèrent de toutes les provinces de l'Orient dans ce pays, où l'on jouissait d'une si grande liberté. Justinien fut puni de ses vues bornées par l'émigration de ses sujets les plus industrieux : ils portèrent en Perse les arts de la guerre et de la paix, et un monarque habile éleva aux emplois ceux qui méritaient de la faveur. Les sectaires cachèrent leur désespoir dans les villes de l'Orient où ils avaient reçu le jour, aidèrent de leurs conseils, de leur argent et de leurs bras les armes de Nushirvan et celles de son petit-fils, et obtinrent des églises catholiques pour récompense de leur zèle ; mais, lorsque Heraclius eut reconquis ces villes et ces églises, ils professèrent hautement la rébellion et l'hérésie, et cherchèrent un asile dans la Perse. La tranquillité apparente des Nestoriens courut bien des dangers, et fut troublée quelquefois. Ils partagèrent les maux que le despotisme oriental fait à l'espèce humaine. Leur inimitié pour Rome ne suffit pas toujours pour expier leur attachement à l'Évangile ; et une colonie de trois cent mille Jacobites faits prisonniers à Apamée et à Antioche eut la permission d'élever en face des autels catholiques des autels ennemis. Justinien inséra dans son dernier traité des articles qui tendaient à augmenter et à fortifier la tolérance dont le christianisme jouissait en Perse. L'empereur, ne connaissant pas les droits de la conscience, était incapable de pitié ou d'estime pour les hérétiques qui n'avaient pas l'autorité des conciles ; mais il se flattait que ces infortunés remarqueraient peu à peu les avantages temporels d'une union avec l'empire et l'église de Rome ; et, s'il ne venait pas à bout d'obtenir leur reconnaissance, il comptait bien exciter la jalousie de leur souverain. A une époque plus récente on a vu le roi très-chrétien brûler les luthériens à Paris et les protéger en Allemagne.

Le désir de gagner des âmes à Dieu et des sujets à l'église a occupé dans tous les temps le zèle des prêtres chrétiens. Après la conquête de la Perse, ils portèrent leurs armes spirituelles à l'orient, au nord et au midi, et la simplicité de l'Évangile fut enluminée des couleurs de la théologie syriaque. Si l'on en croit un voyageur nestorien[1], le christia-

[1] Une dissertation sur l'état des Nestoriens est devenue entre les mains d'Asseman un volume in-folio de neuf cent cinquante pages, et il a disposé dans l'ordre le plus clair ses savantes recherches. Outre le quatrième volume de la *Bibliotheca Orientalis*, on peut consulter avec fruit les extraits qui se trouvent dans les trois premiers tomes (t. I, p. 203 ; t. II, p. 321 — 463 ; t. III, p. 64 — 70 — 378 — 395, etc., 403 — 408 — 580 — 589).

[1] Voyez la *Topographia Christiana* de Cosmas, surnommé Indicopleustès, ou le navigateur indien (l. III, p. 178, 179, l. XI, p. 337). L'ouvrage entier dont on trouve des extraits curieux dans Photius (Cod. 36, p. 9, 10, édit. Hœschel), dans Thévenot (première partie de ses relations des voyages, etc.), et dans Fabricius (*Biblioth. Græc.*, l. III, c. 25, t. II, p. 603 — 617), a été publié par le père Montfaucon, Paris, 1707, dans la *Nova Collectio Patrum* (t. II, p. 113 — 346). L'auteur avait le projet de réfuter l'hérésie de ceux qui soutiennent que la terre est un globe, et non pas une surface aplatie et oblongue, telle que le représente l'Écriture (l. II, p. 138) ; mais l'absurdité du moine se trouve mêlée avec les connaissances pratiques du voyageur qui partit A. D. 522, et qui publia son livre à Alexandrie, A. D. 547 (l. II, p. 140, 141, Montfaucon, *Præfat*, c. 2). Le Nestorianisme de Cosmas, dont son savant éditeur ne s'aperçut pas, a été découvert par La Croze (Christianisme des Indes, t. I, p. 40 — 55) ; et ce point est confirmé par Asseman (Biblioth. Orient., t. IV, p. 605, 606).

nisme fut prêché avec succès, dans le sixième siècle, aux Bactriens, aux Huns, aux Persans, aux Indiens, aux Persarméniens, aux Mèdes et aux Élamites : le nombre des églises qu'on trouvait chez les barbares, depuis le golfe de la Perse jusqu'à la mer Caspienne, était presque infini; et la sainteté de leurs moines et de leurs martyrs donnait de l'éclat à leur foi récente. Les chrétiens se multipliaient de jour en jour sur la côte de Malabar et dans les îles de Socotora et de Ceylan, et les évêques et le clergé de ces contrées lointaines tiraient leur ordination du *catholique* de Babylone. Dans un siècle postérieur, le zèle des Nestoriens dépassa les bornes qui avaient resserré l'ambition et la curiosité des Grecs et des Persans. Les missionnaires de Balch et de Samarcande suivirent sans crainte les pas du Tartare errant, et se glissèrent dans les camps des vallés de l'Imaüs et des rives de la Selinga. Ils exposèrent des dogmes métaphysiques à ces pasteurs ignorans; ils recommandèrent l'humanité et le repos à ces guerriers sanguinaires. On dit qu'un khan, dont ils exagérèrent vainement la grandeur, reçut de leurs mains le baptême et même l'ordination; et la réputation de *Prêtre Jean* a long-temps amusé la crédulité de l'Europe [1]. On permit un autel portatif à ce néophyte royal, et il fit demander au patriarche, par des ambassadeurs, de quelle manière il pourrait suppléer aux nourritures animales pendant le carême, et comment il pourrait célébrer l'eucharistie dans un désert qui ne produisait ni blé ni vin. Les Nestoriens, qui s'avançaient toujours par mer et par terre, entrèrent dans la Chine par le port de Canton, et du côté du nord par la ville qu'habitait le Sigan. Bien différens des sénateurs de Rome, qui jouaient en souriant les rôles de prêtres et d'augures, les mandarins affectent en public la raison des philosophes, et se livrent en secret à tous les genres de superstition populaire. Ils confondaient les dieux de la Palestine et de l'Inde, auxquels ils rendaient secrètement des hommages; mais la propagation du christianisme réveilla la jalousie de l'état; et, après une courte vicissitude de faveur et de persécution, la secte étrangère expira dans l'oubli [1]. Sous le règne des califes, l'église des Nestoriens s'étendit de la Chine à Jérusalem et en Chypre et on calcula que le nombre des églises nestoriennes et jacobites surpassait celui des églises grecques et latines [2]. Vingt-huit métropolitains ou archevêques composaient leur hiérarchie; mais plusieurs d'entre eux, à raison de la distance et des dangers du voyage, furent dispensés de l'obligation de se présenter en personne, sous la condition, facile à remplir, que tous les six ans ils fourniraient un témoignage de leur foi et de leur obéissance au *catholique* ou patriarche de Babylone, dénomination vague qu'on a donnée successivement aux résidences royales de Séleucie, de Ctésiphon et de Bagdad. Ces rameaux éloignés sont flétris dès long-temps, et le vieux trône patriarchal [3] se trouve aujourd'hui partagé entre les *Élijahs* de Mosul, représentans presque en ligne directe de la succession primitive, entre les *Josephs* d'Amida, qui se sont réconciliés avec l'église de Rome [4], et

[1] L'histoire du prêtre Jean, durant la longue route qu'elle eut à faire pour être connue à Mosul, Jérusalem, Rome, etc., devint une fable monstrueuse, dont quelques traits ont été empruntés du Lama du Thibet (Hist. généalogique des Tartares, p. II, p. 42; Hist. de Gengiskan, p. 31, etc.); et, par une erreur grossière, les Portugais l'attribuèrent à l'empereur d'Abyssinie. (Ludolph., *Hist. Ethiop. Comment.*, l. II, c. 1.) Au reste, il est probable qu'aux onzième et douzième siècles la horde des Kéraïtes professait le christianisme selon les dogmes des Nestoriens (d'Herbelot, p. 256 — 915 — 959; Asseman, t. IV, p. 468 — 501).

[1] Le christianisme de la Chine, entre les 7e et 13e siècles, est prouvé d'une manière incontestable par une réunion de témoignages chinois, arabes, syriaques et latins. (Ass., Bibl. Or., t. IV, p. 502—552; Mém. de l'Acad. des Inscr., t. XXX, p. 802—819.) La Croze, Voltaire, etc., qui devinrent dupes de leur propre finesse, pour se tenir en garde contre une fraude de Jésuites, dénoncent comme supposée l'inscription de Sigan Fu, qui expose la fortune de l'église nestorienne depuis la première mission, A. D. 636, jusqu'à l'année 781.

[2] *Jacobitæ et nestorianæ plures quam græci et latini.* (Jacob à Vitriaco, *Hist. Hierosol.*, l. II, c. 76, p. 1093, dans les *Gesta Dei per Francos*.) Thomassin (Discipline de l'Église, t. I, p. 172) donne là-dessus des détails.

[3] On peut suivre la division du patriarchat dans la *Bibliotheca Orient.* d'Assemannus (t. I, p. 523 — 549, t. II, p. 457, etc; t. III, p. 603, p. 621—623; t. IV, p. 164 —169, p. 423, p. 622— 629, etc.)

[4] Fra-Paolo parle avec élégance du langage pompeux

entre les *Siméons* de Van ou d'Ormia, qui se révoltèrent dans le seizième siècle, au nombre de quarante mille familles, et furent favorisés par les sophis de la Perse. On croit qu'il y a aujourd'hui trois cent mille Nestoriens, qu'on a confondus, sous le nom de Chaldéens et d'Assyriens, avec la nation la plus éclairée ou la plus puissante de l'antiquité orientale.

Selon la légende de l'antiquité, saint Thomas prêcha l'Évangile dans l'Inde [1]. Sur la fin du troisième siècle, les ambassadeurs d'Alfred rendirent une pieuse visite à son tombeau, situé, selon toute apparence, aux environs de Madras, et la cargaison de perles et d'épiceries qu'ils rapportaient paya le zèle du monarque anglais qui avait conçu de vastes plans sur les progrès du commerce et de la géographie [2]. Lorsque les Portugais ouvrirent la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, les chrétiens de Saint-Thomas étaient établis depuis des siècles sur la côte de Madras; et leur caractère, ainsi que la couleur de leur teint, attestait le mélange d'une race étrangère. Ils surpassaient les naturels de l'Indostan dans l'art militaire, dans les arts de la paix, et peut-être en vertus. Ceux qui tiraient leurs richesses de la terre cultivaient le palmier; le commerce du poivre enrichissait les marchands; les soldats précédaient les *naïres* ou les nobles de Malabar, et le roi de Cochin et le Zamorin, par reconnaissance ou par crainte, respectaient leurs priviléges héréditaires; ils obéissaient à un souverain Gentou; mais l'évêque d'Angalama les gouvernait même dans les affaires temporelles. Il continuait à faire valoir son ancien titre de métropolitain de l'Inde; sa juridiction s'étendait réellement sur quatorze cents églises, et il prenait soin de deux cent mille âmes. Ils seraient devenus par leur religion les alliés les plus sûrs et les plus affectionnés des Portugais; mais les inquisiteurs aperçurent bientôt l'hérésie et le schisme parmi les chrétiens de Saint-Thomas, et ce crime était impardonnable à leurs yeux. Les chrétiens de l'Inde, au lieu de professer leur soumission au pontife de Rome, adhérèrent, ainsi que leurs ancêtres, à la communion du patriarche nestorien; et les évêques qu'il ordonna à Mosul affrontèrent, par mer et par terre, un grand nombre de dangers pour arriver dans leurs diocèses situés sur la côte de Malabar. Dans leur liturgie, en langue syriaque, on rappelait dévotement les noms de Théodore et de Nestorius; ils réunissaient les deux personnes de Jésus-Christ; le titre de mère de Dieu offensait leurs oreilles, et ils mesurèrent avec une avarice scrupuleuse les honneurs de la Vierge Marie, que la superstition des Latins avait presque portée au rang d'une déesse. Lorsqu'on présenta son image pour la première fois aux disciples de saint Thomas, ils s'écrièrent avec indignation : « Nous sommes » des chrétiens, et non pas des idolâtres; » et leur dévotion plus simple se contenta de la vénération de la croix. Séparés de l'Occident, ils ne connaissaient point les améliorations ou la corruption que le genre humain y avait éprouvées dans l'intervalle de dix siècles; et leur conformité avec la foi et les pratiques du cinquième siècle doit également embar-

qu'emploie la cour de Rome lors de la soumission d'un patriarche nestorien. Le pape eut soin d'employer les grands mots de Babylone, de Ninive, d'Arbèle, les trophées d'Alexandre, Tauris et Ecbatane, le Tigre et l'Indus. (V. Fra-Paolo, 7e liv.)

[1] Saint Thomas, qui prêcha dans l'Inde, dont les uns parlent comme d'un simple missionnaire, les autres comme d'un Manichéen, et les autres enfin comme d'un marchand arménien (La Croze, Christianisme des Indes, t. I, p. 57 — 70), était célèbre toutefois, même dès le temps de saint Jérôme (*ad Marcellam Epist.*, 148). Marco-Paulo apprit sur les lieux que saint Thomas souffrit le martyre dans la ville de Maabar ou de Méliapour, qui n'était éloignée que d'une lieue de Madras (d'Anville, éclaircissemens sur l'Inde, p. 125), où les Portugais établirent un évêché sous le nom de Saint-Thomas, et où le saint a fait chaque année un miracle, jusqu'à l'époque où il a été interrompu par le profane voisinage des Anglais. (La Croze, t. II, p. 7 —16.)

[2] L'auteur de la Chronique Saxonne (A. D. 883) et Guillaume de Malmesbury (*de Gestis regum Angliæ*, l. II, c. 4, p. 44) n'étaient pas en état d'inventer au douzième siècle ce fait extraordinaire; ils ne surent pas même expliquer les motifs et le plan d'Alfred, et ce qu'ils en disent ne sert qu'à exciter notre curiosité. Guillaume de Malmesbury sent la difficulté de l'entreprise, *quod quivis in hoc sæculo miretur*; et je suis tenté de croire que les ambassadeurs anglais prirent en Égypte leur cargaison et leur légende. Alfred, qui dans son Orose (voyez *Barington Miscellanies*) parle d'un voyage dans la Scandinavie, ne fait pas mention d'un voyage dans l'Inde.

rasser les papistes et les protestans. Le premier soin des ministres de Rome fut d'intercepter toute correspondance avec le patriarche nestorien, et plusieurs de ses évêques expirèrent dans les prisons du saint office. La puissance des Portugais, les artifices des Jésuites et le zèle d'Alexis de Menèzes, évêque de Goa, attaquèrent ce troupeau qui n'avait plus de pasteur. Le synode de Diamper, que présida Menèzes, acheva le saint ouvrage de la réunion : il imposa aux chrétiens de Saint-Thomas la doctrine et la discipline de l'église romaine, et il n'oublia point la confession auriculaire. On y condamna la doctrine de Théodore et de Nestorius, et le Malabar se trouva réduit sous la domination du pape, sous celle du primat et des six jésuites qui envahirent le siége d'Angalama ou de Cranganor. Les Nestoriens endurèrent avec patience soixante années de servitude et d'hypocrisie; mais du moment où l'industrie et le courage des Provinces-Unies ébranlèrent l'empire des Portugais, ils défendirent avec énergie et avec succès la religion de leurs pères. Les Jésuites ne pouvaient maintenir le pouvoir dont ils avaient abusé : quarante mille chrétiens tournèrent leurs armes contre leurs oppresseurs, qui tombaient, et l'archidiacre de l'Inde remplit les fonctions épiscopales jusqu'au temps où le patriarche de Babylone envoya des évêques et des missionnaires syriaques. Depuis l'expulsion des Portugais, le symbole nestorien se professa librement sur la côte de Malabar. Les compagnies de Hollande et d'Angleterre aiment la tolérance; mais si l'oppression blesse moins que le mépris, les chrétiens de Saint-Thomas ont lieu de se plaindre de la froide indifférence des Européens [1].

II. L'histoire des Monophysites est moins étendue et moins intéressante que celle des Nestoriens. Sous les règnes de Zénon et d'Anastase, leurs chefs surprirent l'oreille du prince, usurpèrent le trône ecclésiastique de l'Orient, et écrasèrent sur son propre terrain l'école de Syrie. Sévère, patriarche d'Antioche, fixa avec une discrétion extrême les dogmes des Monophysites ; il condamna, dans le style de l'Henoticon, les hérésies opposées de Nestorius et d'Eutychès; il soutint contre le dernier la réalité du corps du Christ, et força les Grecs de convenir que c'était un menteur qui disait la vérité [1]. Mais le rapprochement des idées ne pouvait diminuer la violence de la passion; chaque parti se montrait étonné que ses adversaires disputassent sur une question de cette espèce ; le tyran de la Syrie employa la force au soutien de sa croyance, et son règne fut souillé par le sang de trois cent cinquante moines, qu'on égorgea sous les murs d'Apamée, et qui vraisemblablement avaient provoqué leurs ennemis, ou du moins qui voulurent leur opposer de la résistance [2]. Le successeur d'Anastase rétablit en Orient le drapeau de l'orthodoxie; Sévère se sauva en Égypte, et l'éloquent Xénaias [3], son ami, échappé aux Nestoriens de la Perse, fut étouffé dans son exil par les Melchites de la Paphlagonie. Cinquante-quatre évêques furent précipités de leurs siéges; on emprisonna huit cents

[1] Voyez, sur les chrétiens de Saint-Thomas, Assemannus (Biblioth. Orient., t. IV, p. 391-407, 435-451); Gedde (*Church History of Malabar*), et surtout La Croze (Histoire du Christianisme des Indes, 2 vol. in-12, La Haye 1758, ouvrage savant et agréable). Ils ont tiré leurs matériaux de la même source, c'est-à-dire des relations des Portugais et des Italiens, et les préjugés des Jésuites sont bien contrebalancés par ceux des protestans.

[1] Οιον ειπειν ψευδαληθης; c'est l'expression de Théodore dans son Traité de l'Incarnation (p. 245, 247), telle qu'elle est citée par La Croze (Hist. du Christianisme d'Éthiopie et d'Arménie, p. 35), qui s'écrie peut-être avec trop de précipitation : « Quel pitoyable raisonnement! » Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 127-138) parle de la conduite de Sévère, et on peut découvrir la vraie croyance de celui-ci dans l'épître que Jean le Jacobite, patriarche d'Antioche, écrivit au dixième siècle à Mennas d'Alexandrie, son frère. (Asseman, Biblioth. Orient., t. II, p. 132-141.)

[2] *Epist. archimandritarum et monachorum Syriæ secundæ ad papam Hormisdam.* (*Concil.*, t. V, p. 598-602.) Le courage de saint Sabas, *ut leo animosus*, ferait penser que les armes de ces moines n'étaient pas toujours spirituelles ou défensives. (Baronius, A. D. 513, n° 7, etc.)

[3] Assemannus (Biblioth. Orient., t. II, p. 10-46) et La Croze (Christianisme d'Éthiopie, p. 36-40) donnent l'histoire de Xenaias ou Philoxène, évêque de Mabug ou Hiéropolis en Syrie. Il savait très-bien la langue syriaque, et fut l'auteur ou l'éditeur d'une version du nouveau Testament.

ecclésiastiques[1]; et, malgré la faveur équivoque de Théodora, les églises de l'Orient, privées de leurs pasteurs, durent s'anéantir peu à peu. Au milieu de cette détresse, la faction expirante se ranima; elle se réunit et se perpétua par les soins d'un moine; et le nom de Jacques Baradée[2] s'est conservé dans la dénomination de Jacobites qui peut effaroucher un Anglais. Les saints évêques emprisonnés à Constantinople lui donnèrent les pouvoirs d'évêque d'Édesse et d'apôtre de l'Orient, et l'ordination de plus de quatre-vingt mille évêques, prêtres ou diacres, est dérivée de la même source inépuisable. Les dromadaires les plus agiles du chef dévot des Arabes favorisaient l'ardeur du zélé missionnaire. La doctrine et la discipline des Jacobites s'établirent secrètement dans les domaines de Justinien, et on apprenait à chaque Jacobite à violer les lois du législateur de Rome et à le détester. Tandis que les successeurs de Sévère se tenaient cachés dans les couvens et les villages, tandis qu'ils ensevelissaient leurs têtes proscrites dans les cavernes des ermites ou les tentes des Sarrasins, ils soutenaient toujours, ainsi qu'ils soutiennent encore aujourd'hui, leur droit au titre, au rang et aux prérogatives du patriarchat d'Antioche. Sous le joug plus supportable des infidèles, ils résident à une lieue environ de Merdin, dans l'agréable monastère de Zapharan, qu'ils ont embelli par des aquéducs, des plantations, et par différens édifices. Le *maphrian*, qui réside à Mosul, et qui brave le *catholique* ou primat nestorien, auquel il dispute la primatie de l'Orient, occupe la seconde place. On a compté, aux diverses époques de l'église jacobite, cent cinquante archevêques ou évêques sous le patriarche et le maphrian; mais l'ordre de la hiérarchie s'est affaibli ou s'est rompu, et les environs de l'Euphrate et du Tigre forment la plus grande partie de leurs diocèses. On trouve de riches marchands et d'habiles ouvriers dans les villes d'Alep et d'Amide, dont le patriarche fait souvent la visite; mais le peuple y tire une misérable subsistance de ses travaux journaliers; et la pauvreté, ainsi que la superstition, a pu établir leurs jeûnes, qu'ils portent à l'excès : ils ont chaque année cinq carêmes, durant lesquels le clergé et les laïques ne mangent ni viande ni œufs, et s'abstiennent même de vin, d'huile et de poisson. Leur population actuelle est évaluée de cinquante à quatre-vingt mille âmes, reste d'une église très-nombreuse, qui a diminué insensiblement sous une tyrannie de douze siècles. Mais, dans cette longue période, des hommes de mérite ont embrassé la secte des Monophysites; et Abulpharage[1], primat de l'Orient, dont la vie et la mort eurent tant d'éclat, était fils d'un Juif. Il écrivait avec élégance le syriaque et l'arabe; il fut poète, médecin, historien, philosophe plein de sagacité, et théologien rempli de modération. On vit à ses funérailles le patriarche nestorien, son rival, avec une suite nombreuse de Grecs et d'Arméniens, qui oublièrent leurs disputes, et versèrent des larmes sur son tombeau. Il paraît cependant que la secte qui fut honorée des vertus d'Abulpharage tomba au-dessous de celle des Nestoriens. La superstition des Jacobites est plus abjecte, leurs jeûnes sont plus rigides[2], leurs divi-

[1] On trouve dans la Chronique de Denys (*apud Asseman.*, t. II, p. 54) les noms et les titres de cinquante-quatre évêques exilés par Justin. Sévère fut mandé à Constantinople pour y subir son jugement, dit Liberatus (*Brev.*, c. 19), pour y avoir la langue coupée, dit Évagrius (l. IV, c. 4); le prudent patriarche ne s'amusa pas à examiner la différence de ces deux peines. Cette révolution ecclésiastique finit, selon Pagi, au mois de septembre 518. (*Critica*, t. II, p. 506.)

[2] L'obscure histoire de Jacques Baradée ou Zanzalus se trouve éparse dans Eutychius (Annal., t. II, p. 144-147), dans Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 133), et dans Asseman. (Biblioth. Orient., t. I, p. 424; t. II, p. 62-69, 324-332, 414; t. III, p. 385-388). Il paraît n'avoir pas été connu des Grecs : les Jacobites aimaient mieux tirer leur nom et leur généalogie de l'apôtre saint Jacques.

[1] Les détails sur sa personne et ses écrits forment peut-être l'article le plus curieux de la Bibliothèque d'Asseman. (t. II, p. 244-332); il y porte le nom de *Gregorius Bare-Hebræus*. La Croze (Christianisme d'Éthiopie, p. 53-63) se moque du préjugé des Espagnols contre le sang des Juifs qui souille en secret leur église et leur nation.

[2] La Croze (p. 352) et même le syrien Asseman. (t. I, p. 226, t. II, p. 304, 305) critiquent cette *excessive* abstinence.

sions intestines plus multipliées, et (autant qu'on peut mesurer les degrés de la sottise) leurs docteurs plus éloignés de la raison. Sans doute la sévérité de la théologie des Monophysites contribue à cette différence; et les règles monastiques sont une autre cause qui produit encore plus d'effet. Dans la Syrie, en Égypte et en Éthiopie, les moines jacobites se sont toujours distingués par l'austérité de leur vie et l'absurdité de leurs légendes, et, après leur mort, on les révéra comme les favoris de la Divinité; la crosse de l'évêque et du patriarche se trouve dans leurs respectables mains, et ils se chargent de gouverner des hommes lorsqu'ils ont encore toutes les habitudes et tous les préjugés du cloître [1].

III. Dans le style des chrétiens de l'Orient, les Monothélites de tous les siècles sont appelés *Maronites* [2], nom qui a passé peu à peu d'un ermite à un monastère, et d'un monastère à une peuplade. Maron, saint personnage du cinquième siècle, déploya en Syrie son zèle religieux; les villes d'Apamée et d'Émèse se disputèrent ses reliques; on éleva une belle église sur son tombeau, et six cents de ses disciples réunirent leurs cellules sur les bords de l'Oronte. Au milieu des controverses de l'incarnation, ils suivirent adroitement la ligne orthodoxe, entre les sectes de Nestorius et d'Eutychès; mais leur loisir donna lieu à la malheureuse question d'une *volonté* ou d'une opération dans les deux natures de Jésus-Christ. L'empereur Heraclius leur prosélyte, ne pouvant entrer dans les murs d'Émèse, se réfugia dans le monastère de ses frères, et, pour les payer des leçons de théologie qu'il y reçut, il leur donna un vaste et riche domaine. Le nom et la doctrine de cette respectable école se répandirent parmi les Grecs et les Syriens; et on peut juger de leur zèle d'après la résolution de Macaire, patriarche d'Antioche, qui déclara devant le concile de Constantinople qu'il se laisserait couper en morceaux et jeter dans la mer plutôt que de reconnaître deux volontés en Jésus-Christ [1]. Une persécution de cette espèce, ou une autre plus modérée, ne tarda pas à convertir les sujets de la plaine, tandis que la robuste peuplade du mont Liban se glorifiait du titre de *Mardaïtes* ou de rebelles [2]. Jean Maron, l'un des moines les plus savans et les plus chéris du peuple, s'arrogea les fonctions du patriarche d'Antioche : Abraham son neveu, qui se trouvait à la tête des Maronites, défendit leur liberté civile et religieuse contre les despotes de l'Orient. Le fils de Constantin persécuta avec une sainte haine un peuple de soldats, qui pouvait servir de boulevart à son empire contre les ennemis de Jésus-Christ et de Rome. Une armée de Grecs envahit la Syrie; le feu consuma le monastère de saint Maron; les plus braves chefs de la secte furent trahis et assassinés, et douze mille de leurs partisans conduits sur les frontières de l'Arménie et de la Thrace. Au reste, l'humble secte des Maronites a survécu à l'empire de Constantinople, et les Turcs, qui les tiennent aujourd'hui dans un état de servitude modérée, leur laissent la liberté de religion. On tire de l'ancienne noblesse leurs gouverneurs domestiques; du fond de son monastère de Canobin, le patriarche se croit sur le trône d'Antioche; neuf évêques forment son synode, et cent cinquante prêtres, auxquels le mariage est permis, prennent soin

[1] Une dissertation de cent quarante-deux pages, qui se trouve au commencement du second volume d'Assemannus, explique parfaitement l'état des Monophysites. La Chronique syriaque de Grégoire de Bar-Hébrée ou Abulpharage (Biblioth. Orient., t. II, p. 321-463) donne la double liste des *Catholiques* ou patriarches Nestoriens, et des *Maphriens* des Jacobites.

[2] Eutychius (Annal., t. II, p. 191-267-332) et d'autres passages qu'on trouve dans la table méthodique de Pocock prouvent qu'on a employé indifféremment le nom de Monothélites et celui de Maronites. Eutychius n'avait aucune prévention contre les Maronites du dixième siècle; et nous pouvons en croire un Melchite dont les Jacobites et les Latins ont confirmé le témoignage.

[1] *Concil.*, t. VII, p. 780. Constantin, prêtre *syrien* d'Apanée, défendit la cause des Monothélites avec intrépidité et avec estime (p. 1040, etc.).

[2] Théophanes (Chron., p. 295, 296-300-302-306) et Cedrenus (p. 437-440) racontent les exploits des Mardaites : le nom de *Mard*, qui, en syriaque, signifie *rebellavit*, est expliqué par La Roque (Voyage de la Syrie, t. II, p. 53); les dates sont fixées par Pagi (A. D. 676, nº 4-14, A. D. 685, nº 3, 4); et même l'obscure histoire du patriarche Jean Maron (Asseman., Biblioth. Orient., t. I, p. 496-520) éclaircit les troubles du mont Liban, depuis l'année 686 jusqu'à l'année 707.

de cent mille âmes. Leur pays se prolonge de la chaîne du mont Liban aux côtes de Tripoli; et, malgré le peu d'étendue de ce terrain, sa pente insensible offre toutes les variétés du sol et du climat, depuis les grands cèdres qui résistent au poids des neiges [1], jusqu'aux vignobles, aux mûriers et aux oliviers de la fertile vallée. Les Maronites, après avoir abjuré au douzième siècle l'erreur des Monothélites, se réconcilièrent avec les églises latines d'Antioche et de Rome [2]; et l'ambition des papes et la détresse des chrétiens de la Syrie ont souvent renouvelé la même alliance. Mais il est permis de douter que cette réunion ait jamais été complète ou sincère, et les savans Maronites du collége de Rome se sont vainement efforcés d'absoudre leurs ancêtres du crime d'hérésie et de schisme [3].

IV. Depuis le siècle de Constantin, les Arméniens [4] ont signalé leur attachement pour la religion et l'empire des chrétiens. Les désordres de leur pays et leur ignorance de la langue grecque empêchèrent leur clergé d'assister au concile de Chalcédoine, et ils flottèrent quatre-vingt-quatre ans [1] dans un état d'indifférence et d'incertitude, jusqu'à l'époque où ils adoptèrent les opinions des missionnaires de Julien d'Halycarnasse [2], qui, en Égypte, où il se trouvait exilé, avait été vaincu par les argumens ou par le crédit de Sévère, son rival, patriarche monophysite d'Antioche. Les Arméniens seuls sont les purs disciples d'Eutychès, père malheureux qu'ont renié la plupart de ses enfans. Ils persévèrent seuls dans l'opinion que l'humanité de Jésus-Christ a été créée, ou qu'elle existait sans création d'une substance divine et incorruptible. Leurs adversaires leur reprochent d'adorer un fantôme, et ils rétorquent l'accusation en couvrant de ridicules ou chargeant de malédictions le blasphème des Jacobites, qui imputent à Dieu les viles infirmités de la chair, même les effets naturels de la nutrition et de la digestion. La religion de l'Arménie ne pouvait tirer beaucoup de gloire du savoir ou de la puissance de ses habitans. La royauté expira au commencement de leur schisme, et leurs rois chrétiens, qui s'élevèrent et tombèrent au treizième siècle sur les frontières de la Cilicie, étaient les protégés des Latins, et les vassaux du Turc qui donnait des lois à *Iconium*. On n'a guère permis à cette nation sans appui de jouir de la tranquillité de la servitude. Dès les premiers temps de son histoire, jusqu'au moment actuel, l'Arménie a été le théâtre d'une

[1] Dans le dernier siècle, on voyait encore sur le mont Liban vingt de ces cèdres si vantés par l'histoire sainte (voyez de la Roque, t. I, p. 68-76); il n'y en a plus aujourd'hui que quatre ou cinq. (Voyez de Volney, t. I, p. 264.) L'excommunication défendait ces arbres si célèbres dans l'Écriture; on en prenait, mais avec réserve, une légère portion dont on faisait de petites croix, etc.: on chantait toutes les années une messe sous leurs rameaux; et les Syriens leur supposaient la faculté de relever leurs branches contre la neige à laquelle le Liban paraît être moins fidèle que ne le dit Tacite: *inter ardores opacum fidumque nivibus*. Métaphore pleine de hardiesse (Hist. v, 6).

[2] Le témoignagne de Guillaume de Tyr (*Hist. in gestis Dei per Francos*, l. XXII, c. 8, p. 1022) est copié ou confirmé par Jacques de Vitry (*Hist. Hierosol*, l. II, c. 77, p. 1093, 1094); mais cette ligue peu naturelle expira avec le pouvoir des Francs, et Abulpharage (qui mourut en 1286) regarde les Maronites comme une secte de Monothélites. (Biblioth. Orient., t. II, p. 292.)

[3] Je trouve la description et l'histoire des Maronites dans le Voyage de la Syrie et du mont Liban, par La Roque, 2 vol. in-12 (Amsterdam, 1723, surtout au t. I, p. 42—47, p. 174—184, t. II, p. 10—120); et, ce qui a rapport aux temps anciens, il adopte les préventions de Nairon et des autre Maronites de Rome, auxquels Asseman craint de renoncer, et qu'il a honte de soutenir. On peut consulter Jablonski (*Institut. Hist. Christ.*, t. III, p. 186), Niebuhr (Voyage de l'Arabie, etc., t. II, p. 346—370—381), et surtout le judicieux Volney (Voyage en Égypte et en Syrie, t. II, p. 8—31, Paris 1787).

[4] La Croze (Hist. du Christianisme de l'Éthiopie et de l'Arménie, p. 269—402) décrit en peu de mots la religion des Arméniens. Il renvoie à la grande Histoire d'Arménie par Galanus (3 vol. in-fol., Rome 1650—1661); et il recommande l'état de l'Arménie, qui se trouve dans le troisième volume des nouveaux mémoires des missions du Levant. L'ouvrage d'un Jésuite doit avoir un bien grand mérite quand La Croze lui donne des éloges.

[1] On place l'époque du schisme des Arméniens quatre-vingt-quatre ans après le concile de Chalcédoine (Pagi *Critic.*, *ad A. D.* 535): il se consomma dans l'espace de dix-sept ans, et c'est de l'année 552 que nous datons l'ère des Arméniens (l'art de vérifier les dates, p. XXXV).

[2] On peut voir les sentimens et les succès de Julien d'Halycarnasse dans Liberatus (*Brev.*, c. 19), Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 132—303), et Assemannus (Biblioth. Orient., t. II, dissertat. des Monophysites, p. VIII, p. 286).

guerre perpétuelle. La cruelle politique des sophi a dépeuplé les terres situées entre Tauris et Érivan, et des myriades de familles chrétiennes ont été transplantées dans les provinces de la Perse les plus lointaines, où elles furent s'anéantir ou se multiplier. Le zèle des Arméniens est fervent et intrépide sous la verge de l'oppression; ils ont souvent préféré la couronne du martyre à la coiffure blanche de Mahomet; ils détestent pieusement l'erreur et l'idolâtrie des Grecs, et il n'y a pas plus de vérité dans leur union passagère avec les Latins que dans ce compte de mille évêques amenés par leur patriarche aux pieds du pontife de Rome [1]. Le *catholique* ou patriarche des Arméniens réside au monastère d'Ekmiasin, à trois lieues d'Érivan. Il ordonne quarante-sept archevêques, chacun desquels a quatre ou cinq suffragans; mais ce ne sont pour la plupart que des prélats titulaires qui relèvent la simplicité de sa cour par leur présence et leur service. Ils cultivent leur jardin dès qu'ils ont achevé les cérémonies de leur culte, et nos évêques apprendront avec surprise que l'austérité de leur vie augmente en proportion de leur rang. Dans les quatre-vingt mille bourgades ou villages de cet empire spirituel, le patriarche reçoit de chaque personne âgée de plus de quinze ans une taxe peu considérable et volontaire; mais les six cent mille écus qu'il en retire ne suffisent pas aux demandes continuelles des pauvres et aux tributs qu'exigent les pachas. Depuis le commencement du dernier siècle, les Arméniens ont obtenu une grande portion du commerce de l'Orient. A leur retour d'Europe, ils s'arrêtent pour l'ordinaire aux environs d'Érivan; ils enrichissent les autels des fruits de leur industrie courageuse, et la doctrine d'Eutychès se prêche aux congrégations qu'ils ont formées depuis peu dans la Barbarie et en Pologne [2].

V. L'Égypte exceptée, le prince pouvait anéantir ou réduire au silence, dans le reste de l'empire, les sectaires d'une doctrine que l'administration regardait comme dangereuse. Les habitans des rives du Nil, doués d'un caractère opiniâtre, s'opposèrent toujours au concile de Chalcédoine, et l'adroit Justinien attendit le moment où il pourrait profiter de leur discorde. La dispute des *corruptibles* et des *incorruptibles* déchirait l'église monophysite d'Alexandrie [1], et, à la mort du patriarche, chacune des deux factions présenta un candidat [2]. Gaïan était disciple de Julien, et Théodose avait reçu les leçons de Sévère: les moines et les sénateurs, la capitale et la province portaient le premier; le second comptait sur l'antériorité de son ordination, sur la faveur de l'impératrice Théodora, et sur les armes de l'eunuque Narsès, qui n'aurait dû interposer son pouvoir que dans une guerre plus glorieuse. Le candidat du peuple fut exilé à Carthage et en Sardaigne; la fermentation des habitans d'Alexandrie augmenta, et cent soixante-dix ans après le commencement du schisme, les Gaïanites révéraient encore la mémoire et la doctrine de leur fondateur. Les deux partis se livrèrent de sanglans combats; les cadavres des citoyens et des soldats remplirent les rues de la métropole; les dévotes montaient sur le toit des maisons, et lançaient sur la tête de l'ennemi tout ce qu'elles rencontraient de lourd ou de tranchant; Narsès ne triompha qu'en mettant le feu à la troisième capitale du monde romain. Mais le lieutenant de Justinien ne voulut pas qu'un hérétique recueillît les fruits de sa victoire; Théodose ne tarda pas à être déposé, mais on le renvoya d'une manière douce; et Paul de Tanis, moine orthodoxe,

[1] Voyez un fait remarquable du douzième siècle dans l'Histoire de Nicetas Choniates (p. 258). Au reste, trois siècles auparavant, Photius (épît. 2, p. 49, édit. Montacut.) s'était glorifié de la conversion des Arméniens. — λατρευει σημερον ορθοδοξως.

[2] Tous les voyageurs rencontrent des Arméniens dont la métropole se trouve sur le grand chemin, entre Constantinople et Ispahan. Voyez, sur leur état actuel, Fabricius (*Lux Evangelii*, etc., c. XXXVIII, p. 40 — 51), Olearius (l. IV, c. 40), Chardin (vol. 2, p. 232), Tournefort (Lettre 20, etc.), et surtout Tavernier (t. I, p. 28 — 37, 510 — 518), ce joaillier errant qui n'avait rien lu, mais qui avait vu tant de choses, et qui les avait si bien vues.

[1] L'histoire des patriarches d'Alexandrie, depuis Dioscore jusqu'à Benjamin, est tirée de Renaudot (p. 114 — 164) et du deuxième volume des Annales d'Eutychius.

[2] Liberat., *Brev.*, c. 20-23; Victor, Chron., p. 329, 330; Procop., Anecdot., c. 26, 27.

fut élevé au trône de saint Athanase. Le gouvernement fit usage de toutes ses forces pour le soutenir : il pouvait nommer ou déplacer les tribuns d'Égypte ; il supprima les distributions de pain que Dioclétien avait ordonnées ; il ferma les églises de ses rivaux, et une peuplade schismatique fut privée tout-à-coup de la nourriture spirituelle et corporelle. De son côté, le peuple, entraîné par la vengeance et le fanatisme, excommunia ce tyran ; et, excepté les serviles Melchites de Paul de Tanis, personne ne voulut le saluer en qualité d'homme, de chrétien ou d'évêque. Mais l'ambition est si aveugle, qu'ayant été chassé sur une accusation de meurtre, il offrit quatorze cents marcs d'or pour remonter à cette place, où il ne recueillait que de la haine et des affronts. Apollinaire, son successeur, entra dans Alexandrie avec un équipage militaire, prêt à édifier le peuple par ses prières, ou à l'intimider par des combats. Ils distribua ses troupes dans les rues ; elles gardèrent les portes de la cathédrale, et une bande d'élite se plaça au milieu du chœur pour défendre la personne de leur chef. Apollinaire se tenait debout sur son trône, et, ôtant son habit de guerrier, il se montra tout-à-coup aux yeux de la multitude avec la robe de patriarche d'Alexandrie. L'étonnement produisit le silence ; mais, dès qu'Apollinaire eut commencé la lecture du *tome* de saint Léon, des imprécations, des invectives et des pierres assaillirent cet odieux ministre de l'empereur et du synode. Le successeur des apôtres ordonna l'attaque sur-le-champ ; on dit que les soldats marchaient dans le sang jusqu'au genou, et qu'il y eut deux cent mille chrétiens d'égorgés : on ne peut admettre ce calcul quand il s'agirait, non du massacre d'une journée, mais de tous ceux qui eurent lieu durant les dix-huit années du pontificat d'Apollinaire. Les deux patriarches qui lui succédèrent, Eulogius [1] et Jean [1], travaillèrent à la conversion des hérétiques avec des armes et des argumens plus dignes de leur ministère. Eulogius étala ses connaissances en théologie dans plusieurs volumes qui exagéraient les erreurs d'Eutychès et de Sévère, et qui essayaient de concilier les assertions équivoques de Cyrille et le symbole orthodoxe du pape Léon et des pères du concile de Chalcédoine. La superstition, la bienfaisance ou la politique, inspirèrent les saintes libéralités de Jean l'Aumônier. Il nourrissait sept mille cinq cents pauvres ; il trouva à son installation seize mille marcs d'or dans le trésor de l'église ; il en tira vingt mille de la générosité des fidèles, et cependant il put assurer en mourant qu'il ne laissait pas la troisième partie de la plus petite pièce d'argent. Les églises d'Alexandrie furent livrées aux catholiques ; la religion des Monophysites fut proscrite en Égypte, et on publia une loi qui excluait les naturels du pays des honneurs et des émolumens de l'état.

Il restait à faire une conquête plus importante, celle du patriarche, l'oracle et le chef de l'église d'Egypte. Théodose avait résisté aux menaces et aux promesses de Justinien avec le courage d'un apôtre ou celui d'un fanatique. « Telles furent, répondit le patriarche, les offres du tentateur lorsqu'il montrait les royaumes de la terre. Mais je mets plus de prix au salut de mon âme qu'à la vie ou à l'autorité. Les églises dépendent d'un prince qui peut tuer le corps ; mais ma conscience est à moi, et, dans l'exil, dans la pauvreté, ou dans les fers, je demeurerai constamment attaché à la foi de mes saints prédécesseurs Athanase, Cyrille et Dioscore. Anathème au tome de Léon et au concile de Chalcédoine ! anathème à tous ceux qui admettent leur doctrine ! que maintenant et à jamais ils soient chargés d'anathèmes ! Je suis sorti nu du sein de ma mère, je descendrai nu dans le tombeau :

[1] Eulogius, qui était moine d'Antioche, était plus remarquable par ses subtilités que par son éloquence. Il prouve qu'on ne doit pas chercher à réconcilier les Gaïanites et les Théodosiens ; que la même proposition peut être orthodoxe dans la bouche de saint Cyrille et hérétique dans celle de Sévère ; que les assertions opposées de Léon sont également vraies. Ses écrits n'existent plus que dans les extraits de Photius, qui les avait lus avec soin et avec plaisir. (Cod. CCVIII, CCXXV, CCXXVI, CCXXVII, CCXXX, CCXLXXX).

[1] Voyez la Vie de Jean l'Aumônier par Leontius, évêque de Naples en Chypre, son contemporain, dont le texte grec, ou perdu ou caché, se trouve en partie dans la version latine de Baronius (A. D. 610, nº 9 ; A. D. 620, nº 8. Pagi (*Critica*, t. II, p. 763) et Fabricius (l. V, c. II, t. VII, p. 454) ont fait quelques observations critiques.

» que ceux qui aiment Dieu me suivent et » cherchent leur salut. » Après avoir donné de la force et de la consolation à ses frères, il s'embarqua pour Constantinople, et résista six fois à la présence du souverain, dont l'effet est toujours si puissant. On avait une idée favorable de ses opinions dans le palais et dans le Capitole; le crédit de Théodora le mettait en sûreté et lui promettait un exil honorable; il termina sa carrière, non sur un trône, mais au milieu de ses compatriotes. Apollinaire, instruit de sa mort, eut l'indécence de régaler la noblesse et le clergé; mais sa joie ne fut pas de longue durée; d'autres nouvelles lui annoncèrent bientôt la nomination du successeur de Théodose; et, tandis qu'il jouissait des richesses d'Alexandrie, ses rivaux donnaient des lois dans les monastères de la Thébaïde, et vivaient des oblations volontaires du peuple. Après la mort de Théodose, on vit une succession de patriarches qui ne fut pas interrompue, et le nom de Jacobites et la communion de l'église orthodoxe réunirent les églises monophysites de la Syrie et de l'Égypte. Mais la doctrine, qui avait été concentrée dans une secte peu étendue de Syriens, se répandit dans la nation égyptienne ou cophte, qui rejeta d'une voix presque unanime les décrets du concile de Chalcédoine. Dix siècles s'étaient écoulés depuis que l'Égypte avait cessé d'être un royaume, et que les vainqueurs de l'Asie et de l'Europe avaient mis sous un joug un peuple dont la sagesse et la puissance remontent au-delà des monumens de l'histoire. La lutte du fanatisme et de la persécution y ralluma quelques étincelles de l'intrépidité nationale. En abjurant une hérésie étrangère, les Égyptiens abjurèrent les mœurs et la langue des Grecs; ils regardaient tout Melchite comme un étranger, et tout Jacobite comme un citoyen. Ils déclaraient péchés mortels les alliances du mariage et les devoirs de l'humanité; ils renoncèrent à la fidélité qu'ils avaient montrée pour l'empereur; et le prince, éloigné d'Alexandrie, ne pouvait y faire exécuter ses ordres qu'avec des soldats. Un généreux effort aurait rétabli la religion et la liberté de l'Égypte, et ses six cents monastères auraient versé des myriades de saints guerriers, qui craignaient d'autant moins la mort, que la vie n'avait pour eux ni consolations ni délices. Mais l'expérience a prouvé la distinction du courage actif et du courage passif; le fanatique qui, sans pousser un gémissement, souffre les plus cruelles tortures, tremblerait et prendrait la fuite devant un ennemi armé. Les Égyptiens avec leur caractère pusillanime, bornaient leur espoir à un changement de maître; Chosroës dépeupla leur pays; mais sous son règne les Jacobites jouirent d'un répit précaire et de peu de durée. La victoire d'Heraclius renouvela et augmenta la persécution, et le patriarche s'enfuit encore d'Alexandrie pour se réfugier dans le désert. Benjamin, tandis qu'il fuyait, crut entendre une voix qui lui ordonnait d'attendre après dix ans le secours d'une nation étrangère, soumise, ainsi que les Egyptiens, à la loi de la circoncision. Nous expliquerons plus bas le caractère de ces libérateurs et la nature de la délivrance; et je franchirai ici un intervalle de onze siècles pour observer la misère actuelle des Jacobites de l'Égypte. La grande ville du Caire est la résidence ou plutôt l'asile de leur patriarche indigent et des dix évêques qu'ils ont conservés: quarante monastères ont résisté aux incursions des Arabes, et le progrès de la servitude et de l'apostasie a réduit les Cophtes au misérable nombre de vingt-cinq ou trente mille familles [1]: c'est une race de mendians sans lumières, qui n'ont d'autres consolations que la misère encore plus grande du patriarche grec et de son petit troupeau [2].

[1] Je tire ce nombre des *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois* (t. II, p. 192, 193), et il est plus vraisemblable que les 600,000 Cophtes anciens et les 15,000 Cophtes modernes de Gemelli Carrery. Cyrille Lucar, patriarche de Constantinople, se plaignit de ce que ces hérétiques étaient dix fois plus nombreux que les Grecs orthodoxes, et il leur appliqua le πολλαὶ κεν δεκάδες δευοίατο οἰνοχόοιο d'Homère (Iliade, II, 12), paroles qui sont peut-être de la plus parfaite expression de mépris (Fabrice, *lux Evangelii*, 740).

[2] Ce qui a rapport à l'histoire, à la religion, aux mœurs etc., des Cophtes, se trouve dans l'ouvrage bigarré de l'abbé Renaudot, qui n'est ni une traduction ni un original; dans le *Chronicon oriental* de Pierre le Jacobite, dans les deux versions d'Abraham Econellensis, Paris, 1651, et dans Jean-Simon Asseman., Venet., 1729, ces

VI. Le patriarche cophte, rebelle envers les césars, ou esclave des califes, se glorifiait toujours de ce que les rois de la Nubie et de l'Ethiopie lui montraient de l'obéissance. Il exagérait leur grandeur pour les payer de leur hommage : ses partisans osaient assurer que ces princes pouvaient mettre en campagne cent mille cavaliers et un nombre égal de chameaux [1], qu'ils étaient les maîtres de répandre ou d'arrêter les eaux du Nil [2], et que la paix et l'abondance de l'Égypte dépendaient de l'intervention du patriarche. Théodose, durant son exil à Constantinople, recommanda à sa protectrice la conversion des noirs de la Nubie [3], depuis le tropique du Cancer jusqu'aux frontières de l'Abyssinie. L'empereur, attaché à la foi orthodoxe, soupçonna le dessein de sa femme, et voulut en partager la gloire. Deux missionnaires rivaux, un Melchite et un Jacobite, partirent en même temps; mais Théodora, qu'on aimait ou qu'on craignait davantage, fut mieux obéie, et le préfet de la Thébaïde retint le prêtre catholique, tandis que le roi de la Nubie et sa cour furent baptisés à la hâte dans la communion de Dioscore. L'envoyé de Justinien arriva trop tard et fut renvoyé avec honneur. Mais, lorsqu'il dénonça l'hérésie et la trahison des Égyptiens, le néophyte nègre répondit qu'il n'abandonnerait jamais ses frères, les vrais croyans, aux ministres persécuteurs du concile de Chalcédoine [1]. Durant plusieurs générations, le patriarche d'Alexandrie nomma et ordonna les évêques de la Nubie : le christianisme y domina jusqu'au douzième siècle; on aperçoit encore des cérémonies et des restes de cette religion dans les bourgades de Sennaar et de Dongola [2]. Mais les Nubiens effectuèrent à la longue leurs menaces de retourner au culte des idoles; le climat exigeait qu'on leur accordât la polygamie, et ils ont enfin préféré le triomphe du Koran à l'humiliation de la croix. Une religion métaphysique est peut-être au-dessus de l'intelligence d'une peuplade nègre; au reste, un noir peut répéter comme un perroquet les paroles du symbole de Chalcédoine et de celui des Monophysites.

Le christianisme avait jeté des racines plus profondes dans l'empire d'Abyssinie; et, quoique la correspondance ait souffert des interruptions de plus de soixante-dix ou cent ans, la métropole d'Alexandrie est toujours la tutrice de cette église. Sept évêques formaient jadis le synode d'Éthiopie; s'ils s'étaient trouvés au nombre de dix, ils auraient pu nommer un primat indépendant, et un de leurs rois eut le désir de donner cette primatie à son frère. Mais on découvrit ses desseins; on se refusa à l'établissement de trois nouveaux évêchés : des pertes insensibles ont concentré les fonctions épiscopales dans l'*Abuna* [3], qui est le chef et la source

annales ne descendent que jusqu'au treizième siècle. Il faut chercher des détails plus récens dans les auteurs qui ont écrit leur voyage en Égypte et dans les nouveaux mémoires des missions du Levant. Dans le dernier siècle, Joseph Abudacnus publia à Oxford une histoire des Jacobites en trente pages, 147 *post* 150.

[1] Vers l'an 737. (Voyez Renaudot, *Hist. Patriarch. Alex.*, p. 221, 222; Elmacin, *Hist. Saracen.*, p. 99.)

[2] Ludolph., *Hist. Æthiop. et Comment.*, l. I, c. 8.; Renaudot, *Hist. Partriarch. Alex.*, p. 280, etc. Cette opinion, introduite en Europe par l'artifice des Cophtes, par l'orgueil des Abyssins, la crainte et l'ignorance des Turcs et des Arabes, n'a pas même l'apparence de la vérité. Les pluies de l'Éthiopie ne consultent pas la volonté du monarque pour augmenter les eaux du Nil. Si le fleuve s'approche de Napata, à trois journées de la mer Rouge (voyez les cartes de d'Anville), un canal qui détournerait son cours, exigerait toute la puissance des Césars et vraisemblablement la surpasserait.

[3] Les Abyssins, qui ont encore les traits et le teint olive des Arabes, prouvent assez que vingt siècles ne suffisent pas pour changer la couleur de la race humaine. Les Nubiens, dont l'extraction est africaine, sont de véritables nègres, aussi noirs que ceux du Sénégal et du Congo; ils ont également le nez aplati, les lèvres épaisses, et leur tête revêtue de laine (Buffon, Hist. Naturelle, t. V, p. 117, 143, 144, 166, 219, édit. in-12, Paris, 1769). Les anciens voyaient sans beaucoup d'attention ce phénomène extraordinaire, qui a exercé les philosophes et les théologiens des temps modernes

[1] Asseman. Biblioth. Orient., t. I. p. 329.

[2] Le christianisme des peuples de la Nubie, A. D. 1153, est attesté par le sheriff al Edrisi, et a été exposé d'une manière fausse, sous le nom du géographe de Nubie (p. 18), qui les représente comme une peuplade de Jacobites. Les rayons de lumière historique qu'on aperçoit dans l'histoire de Renaudot (p. 178, 220 — 224, 281 — 286, 405 — 434, 451 — 564) sont tous antérieurs à cette époque. Voyez l'état moderne de ce pays, dans les lettres édifiantes (Recueil 4), et dans Busching (t. IX, p. 152 — 159, par Bérenger).

[3] Les Latins donnent improprement le titre de patriarche à l'Abuna; les Abyssins ne reconnaissent que quatre

des prêtres de l'Abyssinie; quand la place d'abuna vient à vaquer, le patriarche d'Alexandrie y nomme un moine égyptien; un étranger vêtu de cette dignité paraît plus respectable aux yeux du peuple et moins dangereux à ceux du monarque. Lorsque le schisme de l'Égypte fut déclaré au sixième siècle, les chefs rivaux, aidés de Justinien et de Théodora leurs protecteurs, s'efforcèrent de s'enlever l'un à l'autre la conquête de cette province éloignée et indépendante. Ce fut encore l'habileté de l'impératrice qui l'emporta, et la pieuse Théodora avait établi dans cette église solitaire la foi et la discipline des Jacobites [1]. Les Éthiopiens, que les ennemis de leur religion environnaient de tous côtés, sommeillèrent près de dix siècles, sans songer au reste du monde qui ne songeait point à eux. Ils furent réveillés par les Portugais, qui après avoir doublé le promontoire méridional de l'Afrique, se montrèrent dans l'Inde et la mer Rouge, comme s'ils étaient descendus d'une planète éloignée. Les sujets de Rome et d'Alexandrie observèrent, dans les premiers momens de leur entrevue, la conformité plutôt que la différence de leur foi; et chacune des deux nations comptait qu'une alliance avec des chrétiens lui serait très-utile. Les Éthiopiens, séparés des autres peuples de la terre, étaient presque retombés dans la vie sauvage. Leurs navires, qu'on avait vu jadis à Ceylan, osaient à peine se hasarder sur les rivières de l'Afrique; les ruines d'Axume n'offraient plus d'habitans, la nation était dispersée dans des villages; et ce grand personnage qu'on décorait du nom pompeux d'empereur passait sa vie sous les tentes. Les Abyssins, qui sentaient leur misère, avaient formé le raisonnable projet d'importer chez eux les arts et l'industrie de l'Europe [1]; et les ambassadeurs qu'ils avaient à Rome et à Lisbonne eurent ordre de solliciter une colonie de forgerons, de charpentiers, de tuiliers, de maçons, d'imprimeurs, de chirurgiens et de médecins. Mais le danger public les détermina bientôt à demander tout de suite des armes et des soldats pour la défense d'un peuple paisible contre les barbares qui ravageaient l'intérieur du pays, et contre les Turcs et les Arabes, qui avec un appareil effrayant s'avançaient des rives de la mer. L'Éthiopie fut sauvée par quatre cent cinquante Portugais, qui montrèrent dans les combats la valeur naturelle aux Européens, et la puissance artificielle du fusil et du canon. Dans un moment de terreur, l'empereur avait promis de se réunir ainsi que ses sujets à la foi catholique; un patriarche latin représenta la suprématie du pape [2]; on supposait que l'empire auquel on donnait dix fois plus d'étendue qu'il n'en avait, renfermait plus d'or que les mines d'Amérique; et la cupidité et le zèle religieux se formèrent les chimères les plus extravagantes sur la soumission volontaire des chrétiens de l'Afrique.

Mais, au retour de la santé, on ne se souvint plus des sermens qu'avait arrachés la douleur. Les Abyssins défendaient la doctrine des Monophysites avec une fidélité inébranlable; l'exercice de la dispute échauffait leur croyance, où l'on remarquait de la langueur; ils donnèrent aux Latins les noms d'Ariens et de Nestoriens, et reprochèrent à ceux qui séparaient les deux natures de Jésus-

patriarches, et leur chef n'est qu'un métropolitain, ou un primat national. (Ludolph, *Hist. Æthiop. et Comment.*, l. III, c. 7.) Cet historien ne connaissait pas les sept évêques de Renaudot (p. 511), qui existaient A. D. 1131.

[1] Je ne sais pourquoi Asseman révoque en doute (Biblioth. Orient., t. II, p. 384) ces missions assez vraisemblables de Théodora dans la Nubie et l'Éthiopie. Renaudot (p. 336 — 341, 381, 382, 405 — 443, etc., 452 — 456, 463, 475 — 480, 511 — 525, 559 — 564) a suppléé, d'après les écrivains cophtes, au peu que nous savons sur l'Abyssinie, jusqu'à l'année 1500. Ainsi la tête de Ludolphe était d'un blanc parfait lorsqu'il écrivit sur ce pays.

[1] Ludolph, *Hist. Æthiop*, l. IV, c. 5. Les Juifs y exercent maintenant les arts de première nécessité, et les Arméniens font le commerce étranger. L'industrie de l'Europe (*artes et opificia*) était ce que Grégoire admirait et enviait le plus.

[2] Jean Bermudez, dont la relation, imprimée à Lisbonne en 1569, a été traduite en anglais par Purchas (Pilgrims, l. VII, c. 7, p. 1149, etc.), et de l'anglais en français par La Croze (Christianisme d'Éthiopie, p. 92—265). Ce morceau est curieux, mais on peut soupçonner l'auteur d'avoir voulu tromper l'Abyssinie, Rome et le Portugal. Son titre au rang de patriarche est obscur et incertain. (Ludolph., Comment., n° 101, p. 473.)

Christ d'adorer *quatre* dieux. On assigna la bourgade de Fremona aux missionnaires jésuites : c'était un véritable exil ; leur savoir dans les arts libéraux et mécaniques, leurs lumières sur la théologie et la décence de leurs mœurs inspiraient une vaine estime; mais ils n'avaient pas le don des miracles [1], et on leur demanda un renfort de troupes européennes, qu'ils ne purent accorder. Après quarante années de patience et de dextérité, on leur prêta une oreille plus favorable, et deux empereurs d'Abyssinie se laissèrent persuader que Rome pouvait faire en ce monde et en l'autre le bonheur de ses adhérens. Le premier de ces néophytes rois perdit la couronne et la vie, et l'armée rebelle fut sanctifiée par l'*Âbuna*, qui chargea l'apostat d'anathèmes, et délia ses sujets de leur serment de fidélité. Zadenghel fut vengé par le courage et la fortune de Susnée, qui monta sur le trône avec le nom de Segued, et qui suivit avec plus de vigueur la dévote entreprise de son parent. L'empereur, après s'être donné le plaisir d'une lutte d'argumentation entre les Jésuites et ses prêtres malhabiles, se déclara prosélyte du concile de Chalcédoine, croyant que son clergé et son peuple embrasseraient sans délai la religion de leur prince. Bientôt après il ordonna, sous peine de mort, de croire aux deux natures de Jésus-Christ ; il enjoignit aux Abyssins de travailler le jour du Sabbat; et Segued, à la face de l'Europe et de l'Afrique, renonça à ses liaisons avec l'église d'Alexandrie. Un jésuite, Alphonse Mendez, patriarche catholique de l'Éthiopie, reçut, au nom d'Urbain VIII, l'hommage et l'abjuration de son pénitent : « Je confesse, dit l'empereur à genoux, je » confesse que le pape est le vicaire de Jésus- » Christ, le successeur de saint Pierre et le » souverain du monde : je lui jure une véri- » table obéissance, et je dépose à ses pieds » ma personne et mon royaume. » Son fils, son frère, le clergé, les nobles, et même les femmes de la cour, répétèrent le même serment; le patriarche latin fut comblé d'honneurs et de richesses, et ses missionnaires élevèrent leurs églises ou leurs citadelles dans les positions les plus heureuses de l'empire. Les jésuites eux-mêmes déplorent la fatale indiscrétion de leur chef, qui, oubliant la douceur de l'Évangile et la politique de son ordre, établit avec une violence précipitée la liturgie de Rome et l'inquisition du Portugal. Il condamna l'ancienne pratique de la circoncision, que des motifs de santé plutôt que de superstition avait introduite dans le climat de l'Éthiopie [1]. Il assujettit les naturels à un nouveau baptême et à une nouvelle ordination; ils furent pénétrés d'horreur en voyant les plus saints d'entre les morts arrachés de leurs tombeaux et un prêtre étranger excommunier les plus illustres d'entre les vivans. Pour défendre leur religion et leur liberté, les Abyssins prirent les armes; ils montrèrent une valeur désespérée, mais infructueuse. Cinq rébellions furent étouffées dans le sang des rebelles; deux Abunas furent tués dans les combats ; leurs troupes périrent sur le champ de bataille ou furent étouffées dans des cavernes ; et le mérite, le rang ni le sexe ne purent soustraire les ennemis de Rome à une mort ignominieuse. Le monarque vainqueur se laissa vaincre à la fin par la constance de sa nation, par celle de sa mère, de son fils et de ses plus fidèles amis. Segued écouta la voix de la patrie, de la raison et peut-être de la crainte, et l'édit par lequel il accordait la liberté de conscience révéla la tyrannie et la faiblesse des Jésuites. Basi-

[1] *Religio romana.... nec precibus Patrum, nec miraculis ab ipsis editis suffulciebatur*, est l'assertion non contredite du dévot empereur Susneus à Mendez son patriarche (Ludolph., Comment., n° 126, p. 529), et on doit conserver précieusement de pareilles assertions, comme une anecdote contre toutes les légendes merveilleuses.

[1] Je sais avec quelle réserve il faut traiter cet article de la circoncision ; toutefois j'affirmerai 1° que les Éthiopiens avaient une raison physique de circoncire les mâles et même les femelles (Recherches philosophiques sur les Américains, t. II); 2° que la circoncision était usitée en Éthiopie long-temps avant l'introduction du judaïsme, ou du christianisme (Hérodote, l. II, c. 104, Marsham, Canon Chron. p. 72, 73). « *Infantes circumcidunt ob consuetudinem, non ob judaïsmum*, dit Grégoire, prêtre abyssin (*apud Fabric., Lux Christiana*, p. 720). Au reste, dans la chaleur de la dispute, on donna quelquefois aux Portugais le nom flétrissant d'incirconcis. (La Croze, p. 80; Ludolph., *Hist. ad Comment.*, 2, 3, c. 1)

lides, après la mort de son père, chassa le patriarche latin, et rendit aux vœux de la nation la foi et la discipline de l'Égypte. Les églises monophysites répétèrent en triomphe, « que le troupeau de l'Ethiopie était délivré » des Hyènes de l'Occident ; » et les portes de ce royaume solitaire furent à jamais fermées aux arts, aux sciences et au fanatisme de l'Europe [1].

CHAPITRE XLVIII.

Plan du reste de l'ouvrage. — Tableaux et caractères des empereurs Grecs de Constantinople, depuis le temps d'Heraclius, jusqu'à la conquête des Latins.

J'ai fait l'histoire de tous les empereurs romains depuis Trajan jusqu'à Constantin, et depuis Constantin jusqu'à Heraclius, et j'ai fidèlement exposé les succès ou les désastres de leurs règnes. Il y a cinq siècles que l'empire romain est dans la décadence ; mais il me reste encore plus de huit siècles à parcourir avant d'arriver au terme de mes travaux, c'est-à-dire à la prise de Constantinople par les Turcs. Si je suivais le même plan et la même marche, je composerais un grand nombre de volumes, et ceux qui auraient la patience de les lire n'y trouveraient pas assez d'instruction ou d'amusement. A mesure que j'avancerai dans le récit du déclin et de la chute de l'empire d'Orient, chacun des empereurs rendrait ma tâche plus ingrate et plus triste : cette dernière période de leurs annales offrirait partout la même faiblesse et la même misère ; des transitions brusques et précipitées rompraient la liaison naturelle des causes et des événemens, et une foule de détails trop minutieux détruiraient le jour et l'effet de ces grands tableaux, qui donnent de l'éclat et du prix à une histoire éloignée. Après Héraclius, le théâtre de Bysance se resserre et devient plus sombre ; les bornes de l'empire, fixées par les lois de Justinien et les armes de Bélisaire, perdent de leur étendue, ou ne sont plus sensibles ; le nom romain, l'objet de nos recherches, est réduit à un petit coin de l'Europe, aux environs solitaires de Constantinople, et on a comparé l'empire grec au fleuve du Rhin, qui se perd dans les sables avant de se mêler à l'Océan. L'éloignement des temps et des lieux diminue à nos yeux l'appareil de la domination, et les qualités plus nobles de la vertu et du génie ne compensent pas le défaut de la splendeur extérieure. Dans les derniers momens de l'empire, Constantinople eut sans doute plus de richesses et de population que n'en eut Athènes à l'époque la plus florissante de ses annales, lorsque vingt-un mille citoyens d'un âge adulte possédaient une misérable somme de six mille talens ou de douze cent mille livres sterling. Mais tous les citoyens osaient individuellement faire valoir la liberté de leurs pensées, de leurs paroles et de leurs actions ; des lois impartiales défendaient leur personne et leur propriété, et ils avaient une voix indépendante dans l'administration de la république. Les nuances si variées et si fortement prononcées des caractères semblaient augmenter leur nombre, et, couverts de la liberté, échauffés par la vanité et l'émulation, ils voulaient tous se mettre au niveau de la dignité nationale : quelques esprits choisis s'élançaient de ce point au-delà des bornes prescrites à l'œil vulgaire, et, en suivant le calcul des chances d'un mérite supérieur, telles que l'expérience les indique pour un grand royaume très-peuplé, on est tenté de croire, d'après la foule de ses grands hommes que la république d'Athènes eut des millions d'habitans. Toutefois son territoire, celui de Sparte et de leurs alliés, n'excèdent pas le territoire d'une province de France ou d'Angleterre d'une médiocre étendue ; et, après les victoires de Salamine et de Platée,

[1] Les trois historiens protestans, Ludolph. (*Hist. Æthiop.*, Francfort, 1681 ; *Commentarius*, 1691 ; *Relatio nova*, etc., 1673, In-folio), Geddes (*Church History of Æthiopia*, Londres, 1696, in-8°), et La Croze (Hist. du Christianisme d'Éthiopie et d'Arménie, la Haye, 1739, in-12), ont tiré leurs matériaux les plus importans des jésuites, et en particulier de l'histoire générale de Teller, publiée en portugais à Coimbre, 1660. Leur franchise peut étonner ; mais un grand crime, l'esprit de persécution était à leurs yeux une vertu très-méritoire. Ludolph a tiré quelques avantages, mais assez minces, de la langue éthiopienne qu'il savait, ou de ses conversations avec Grégoire, prêtre abyssin, d'un esprit courageux qui était à Rome, et qu'il appela à la cour de Saxe-Gotha. (Voyez la *Theologia Æthiopica* de Grégoire, dans *Fabricius*, *Lux Evangelii*, p. 716 — 734.

ces petites républiques prennent dans notre imagination la taille gigantesque de l'Asie, que les Grecs venaient de fouler sous leurs pieds. Mais les sujets de l'empire de Bysance, qui prenaient et déshonoraient les noms de Grecs et de Romains, présentent sans cesse les vices abjects qu'on ne peut justifier par les faiblesses de l'humanité, et dans lesquels on ne retrouve pas même l'énergie des crimes mémorables. Les hommes libres de l'antiquité pouvaient répéter cette généreuse maxime d'Homère, « qu'un captif perd la » moitié de ses vertus le premier jour de sa » servitude. » Cependant le poète n'avait vu que l'esclavage civil et domestique, et il ne pouvait prévoir que ce despotisme spirituel qui enchaîne les actions et même les pensées du dévot anéantirait encore une moitié des qualités du genre humain. Les successeurs d'Heraclius chargèrent les Grecs de ces deux jougs; les vices des sujets, d'après une loi d'éternelle justice, dégradèrent le tyran, et à peine rencontre-t-on sur le trône, dans les camps et dans les écoles, quelques noms qui méritent d'échapper à l'oubli. L'habileté ou la manière différente des peintres ne dédommagea point des défauts du sujet. Les quatre premiers siècles d'un intervalle de huit cents années sont demeurés pour nous dans des ténèbres qu'interrompent rarement de faibles et épars rayons de lumières historiques : de Maurice à Alexis, Basile-le-Macédonien est le seul prince dont la vie forme un ouvrage séparé, et l'autorité incertaine des compilateurs plus récens supplée mal au défaut, à la perte ou à l'imperfection des auteurs contemporains. On n'a pas à se plaindre de la disette des quatre derniers siècles; la muse de l'histoire se ranima à Constantinople avec la famille de Comnènes; mais elle est chargée d'enluminure, et elle n'a ni élégance ni grâce. Une multitude de prêtres et de courtisans se suivent les uns et les autres, en ne s'écartant jamais du sentier que leur ont tracé la servitude et la superstition : leurs vues sont étroites, leur jugement est faible ou corrompu, et on ferme le volume plein d'une stérile abondance, sans connaître les causes des événemens, le caractère des acteurs, ou les mœurs du siècle. On a observé qu'un guerrier donne à s plume l'énergie de son épée : cette remarque peut s'appliquer à une nation, et on verra que le tome de l'histoire s'élève ou s'abaisse avec le courage du temps où l'on vit.

D'après ces considérations, j'aurais abandonné sans regrets les esclaves grecs à leurs serviles historiens, si le sort de la monarchie de Bysance ne se trouvait lié à ces révolutions éclatantes qui ont changé la face du monde. Au moment où elle perdait des provinces, de nouvelles colonies et de nouveaux royaumes s'y établissaient : les nations victorieuses prenaient les vertus actives de la guerre ou de la paix qu'avaient délaissées les vaincus, et c'est dans l'origine et les conquêtes, dans la religion et le gouvernement de ces peuples nouveaux, que nous devons chercher les causes et les effets de la décadence et de la chute de l'empire d'Orient. Au reste, dans ce nouveau plan, la richesse et la vérité des matériaux n'empêcheront pas l'unité du dessein et de la composition : semblable au musulman de Fez ou de Delhy, qui dans ses prières regarde toujours le temple de la Mecque, l'œil de l'historien ne perdra jamais Constantinople de vue.

Voici donc le plan que j'ai adopté pour la suite de mon ouvrage. Je parlerai dans les chapitres suivans de tous les empereurs qui ont régné à Constantinople durant une période de six siècles, depuis les jours d'Heraclius jusqu'à la conquête des Latins; ce récit sera peu étendu, mais il ne s'écartera ni de l'ordre ni du texte des historiens originaux. Je me bornerai, dans cette introduction, à indiquer les révolutions du trône, la succession des familles, le caractère personnel des princes grecs, leur manière de vivre, et leur mort, les maximes et l'influence de leur administration, et j'aurai soin de dire si leur règne a précipité ou suspendu la chute de l'empire d'Orient. Le tableau chronologique jettera du jour sur les chapitres qui viendront ensuite; et chacun des détails des opérations des barbares qui ont produit un si grand effet sur la dissolution de l'empire se placera de lui-même dans les annales de Bysance. L'intérieur de l'empire et l'hérésie dangereuse des Pauliciens, qui ébranla l'Orient et

éclaira l'Occident, seront la matière de deux chapitres séparés; mais je différerai ces recherches jusqu'au moment où j'aurai mis sous les yeux du lecteur l'état des différens peuples du monde au huitième et au dixième siècle de l'ère chrétienne. Après avoir établi ces fondemens de l'histoire bysantine, je passerai en revue plusieurs nations, et, en traitant ce qui les regarde, je proportionnerai l'étendue de mon récit à leur grandeur, à leur mérite ou à leurs liaisons avec le monde romain et le siècle actuel. Voici les noms de ces peuples, et un précis des matières: 1° Les Francs, dénomination générale qui comprend tous les barbares de la France, de l'Italie et de l'Allemagne, que réunirent le glaive et le sceptre de Charlemagne. La persécution des images et des Iconoclastes sépara Rome et l'Italie du trône de Bysance, et prépara le rétablissement de l'empire romain en Occident. 2° Les Arabes et les Sarrasins, sujet intéressant et curieux, occuperont trois chapitres. Après avoir décrit l'Arabie et ses habitans, j'examinerai dans le premier, quels furent le caractère, la religion et les succès de Mahomet : dans le second, je mènerai les Arabes à la conquête de la Syrie, de l'Égypte et de l'Afrique, provinces de l'empire romain, et je les suivrai dans leur carrière triomphante, jusqu'à ce qu'ils aient renversé le trône de la Perse et de l'Espagne ; je rechercherai dans le troisième comment Constantinople et l'Europe furent sauvés par le luxe et les arts, la discorde et l'affaiblissement de l'empire des kalifes. Un seul chapitre indiquera ce qui regarde, 3° les Bulgares, 4° les Hongrois, 5° les Russes, qui attaquèrent par mer ou par terre les provinces et la capitale; et l'origine et l'enfance de ce dernier peuple, dont la grandeur est aujourd'hui si imposante, exciteront quelque curiosité, 6° les Normands, ou plutôt quelques aventuriers de cette peuplade guerrière, qui fondèrent un royaume puissant dans la Pouille et la Sicile, ébranlèrent le trône de Constantinople, déployèrent toute la valeur des chevaliers, et réalisèrent presque les merveilles des Romains; 7° les Latins, ou les nations de l'Occident soumises au pape, qui s'enrôlèrent sous la bannière de la croix pour reprendre ou délivrer le saint sépulcre. Les empereurs Grecs furent d'abord épouvantés et ensuite affermis sur leur trône par des myriades de pélerins qui se rendirent à Jérusalem avec Godefroy de Bouillon et les pairs de la chrétienté. La seconde et la troisième croisade marchèrent sur les pas de la première; l'Europe et l'Asie se mêlèrent dans une guerre sainte qui dura deux siècles; et Saladin et les Mameluks d'Égypte, après avoir opposé une vigoureuse résistance aux puissances chrétiennes, finirent par les chasser tout-à-fait. Au milieu de ces hostilités fameuses, une escadre et une armée de Français et de Vénitiens se portèrent vers le Bosphore de Thrace, au lieu de gagner les côtes de la Syrie; ils prirent la capitale d'assaut, ils renversèrent la monarchie des Grecs, et une dynastie de princes latins régna plus de soixante ans à Constantinople. 8° Durant cette époque de captivité et d'exil, il faut regarder les Grecs eux-mêmes comme un peuple étranger, comme les ennemis et ensuite les souverains de Constantinople. Le malheur leur avait rendu une étincelle de valeur nationale; et, du moment où ils eurent repris la couronne jusqu'à la conquête des Turcs, les empereurs montrèrent quelque dignité. 9° Les Mogols et les Tartares, les armes de Zinghis et de ses descendans ébranlèrent le globe depuis la Chine jusqu'à la Pologne et à la Grèce; les sultans furent renversés; les califes tombèrent du trône; les césars tremblèrent au milieu de leur cour; et les victoires de Timour suspendirent plus d'un demi-siècle la ruine finale de l'empire de Bysance. 10° J'ai déjà indiqué la première apparition des Turcs, et les noms de *Seljuk* et d'*Othman* distinguent les deux dynasties successives de cette nation, qu'on vit sortir au onzième siècle des déserts de la Scythie. Le premier établit un illustre et puissant royaume, qui se prolongeait des bords de l'Oxus jusqu'à Antioche et Nice : ses entreprises sur Jérusalem et le danger où il mit Constantinople donnèrent lieu à la première croisade. Les Ottomans, dont l'origine avait été si faible, devinrent la terreur et le fléau de la chrétienté. Mahomet II assiégea et prit Constantinople, et son triomphe anéantit le

simulacre de l'empire romain en Orient. Le schisme des Grecs eut une grande influence sur leurs derniers malheurs et le rétablissement des arts en Occident. Après avoir fait le tableau de la nouvelle Rome, je retournerai aux ruines de l'ancienne, et un grand nom jettera un rayon de gloire sur la fin de nos travaux.

L'empereur Heraclius avait puni un tyran; il s'était emparé de son trône, et la conquête passagère et la perte irréparable des provinces de l'Orient ont donné de la célébrité à son règne. Après la mort d'Eudocie, sa première femme, il désobéit au patriarche; il viola les lois en épousant sa nièce Martina, et la superstition des Grecs vit un jugement du ciel dans les maladies du père et la difformité de ses enfans. Mais le bruit d'une naissance illégitime pouvant écarter le choix, ou affaiblir l'obéissance du peuple, la tendresse maternelle, et peut-être la jalousie d'une belle-mère, donna plus d'activité à l'ambition de Martina, et son vieux mari était trop faible pour résister aux séductions et aux caresses de son épouse. Constantin, son fils aîné, obtint dans un âge mûr le titre d'Auguste; mais la faiblesse de son corps exigeait un collègue et un surveillant, et il consentit avec une secrète répugnance au partage de l'empire. Le sénat fut rassemblé au palais pour ratifier ou attester l'association d'Héracléonas, fils de Martina : l'imposition du diadème fut consacrée par les prières et la bénédiction du patriarche : les sénateurs et les patriciens adorèrent la majesté de l'empereur et celle de ses collègues; et, dès qu'on ouvrit les portes, la voix tumultueuse, mais importante, des soldats salua les trois princes. Après un intervalle de cinq mois, les pompeuses cérémonies qui semblaient seules former la constitution de l'état eurent lieu dans la cathédrale et l'Hippodrome : afin de montrer la bonne intelligence des deux frères, le plus jeune se présenta appuyé sur le bras de l'aîné, et les acclamations d'un peuple vendu, ou séduit par la crainte, joignirent le nom de Martina à ceux de Constans et d'Héracléonas. Heraclius ne survécut que deux ans à cette association : son testament déclara ses deux fils héritiers de l'empire d'Orient par égale part; et il leur ordonna d'honorer Martina comme leur mère et leur souveraine.

Martina, se montrant pour la première fois sur le trône, avec le nom et les attributs de la royauté, rencontra une opposition ferme mais respectueuse, et des préjugés superstitieux ranimèrent les dernières étincelles de la liberté. « Nous respectons la mère de nos » princes, s'écria un citoyen, mais ces prin» ces sont les seuls à qui nous devions de » l'obéissance, et Constantin, l'aîné de nos » deux empereurs, est en âge de soutenir le » poids de la couronne. La nature a exclu » votre sexe des travaux du gouvernement. » Si les barbares approchaient de la ville » royale en ennemis ou avec de pacifiques » intentions, pourriez-vous leur répondre? » Une femme sur le trône lasserait la pa» tience des esclaves de la Perse; et que le » Ciel préserve à jamais la république ro» maine d'un événement qui déshonorerait la » nation! » Martina descendit du trône, indignée, et se réfugia dans la partie du palais qu'habitaient les femmes. Le règne de Constantin III ne fut que de cent trois jours : il mourut à l'âge de trente ans : sa vie entière avait été une longue maladie; on attribua cependant sa mort à sa belle-mère, et on crut qu'elle avait employé le poison. Elle recueillit en effet les fruits de cette mort, et s'empara du gouvernement au nom d'Héracléonas; mais tout le monde abhorrait l'incestueuse veuve d'Heraclius; elle excita la jalousie du peuple, et les deux orphelins qu'avait laissés Constantin devinrent les objets des soins publics. Le fils de Martina, qui n'avait pas plus de quinze ans, déclara en vain qu'il servirait de tuteur à un de ses neveux; il rappela en vain son alliance avec l'un d'eux qu'il avait tenu sur les fonds de baptême; c'est en vain qu'il jura sur la vraie croix de les défendre contre tous leurs ennemis. Le dernier empereur avait fait partir un serviteur fidèle, peu de momens avant sa mort, pour armer les troupes et les provinces de l'Orient en faveur des orphelins qu'il laissait en des mains si suspectes : l'é-

loquence et la libéralité de Valentin avaient eu des succès; de son camp de Chalcédoine il osa demander qu'on punît les assassins, et qu'on rétablît sur le trône l'héritier légitime. La licence des soldats qui saccageaient les vignes et buvaient le vin de leurs domaines d'Asie, excita les citoyens de Constantinople contre les auteurs de leurs maux, et on entendit dans l'église de Sainte-Sophie, non pas des hymnes et des prières, mais les clameurs et les imprécations d'une multitude furieuse. Heracléonas, d'après des ordres impérieux, se montra en chaire avec l'aîné des deux orphelins; Constans seul fut proclamé empereur des Romains; et on plaça sur sa tête, au milieu des bénédictions solennelles du patriarche, une couronne d'or, qu'on prit sur le tombeau d'Heraclius. L'église fut pillée dans le tumulte de la joie et de l'indignation; les Juifs et les barbares souillèrent le sanctuaire, et Pyrrhus, sectateur de l'hérésie des Monothélites, et créature de l'impératrice, eut soin de se soustraire à la violence des catholiques, après avoir laissé une protestation sur l'autel. Le sénat, à qui le consentement des soldats et du peuple donnait une force passagère, avait à remplir des fonctions plus sérieuses. Animé par l'esprit de la liberté romaine, il donna aux nations le grand spectacle d'un tyran jugé par son peuple; et Martina et son indigne fils furent déposés et déclarés les auteurs de la mort de Constantin. Les pères conscrits punirent ensuite sans distinction les innocens et les coupables. On coupa la langue de Martina et le nez d'Héracléonas, et après cette cruelle exécution l'une et l'autre passèrent le reste de leurs jours dans l'exil et dans l'oubli. Les Grecs susceptibles de réflexion se consolèrent à quelques égards de leur servitude, en observant l'abus que les aristocrates font du pouvoir, lorsqu'il se trouve pour un moment entre leurs mains.

Quand on lit les discours que Constans II prononça devant le sénat de Bysance, à l'âge de douze ans, on se croit au temps des Antonins, c'est-à-dire à une époque antérieure de cinq siècles. Après l'avoir remercié du juste châtiment infligé aux assassins qui venaient de priver la nation des heureuses espérances que donnait le règne de son père, le jeune prince ajouta : « La Providence et » votre équitable décret ont précipité du » trône Martina et son incestueuse progéni» ture. Votre Majesté et votre sagesse ont » empêché l'empire romain de dégénérer en » une tyrannie qui ne connaît plus de lois; » je vous exhorte et je vous supplie de vous » montrer les conseillers et les juges de la » sûreté commune. » Ces paroles respectueuses, jointes à de grandes largesses, satisfirent les sénateurs; mais ces serviles Grecs étaient indignes de la liberté, dont ils ne s'occupaient en aucune manière, et le nouvel empereur savait que les préjugés de sa nation et l'habitude du despotisme effaceraient bientôt cette leçon momentanée. Il craignait seulement que le sénat et le peuple n'envahissent un jour le droit de primogéniture, et ne plaçassent son frère Théodose sur le trône, en le revêtant d'un pouvoir égal au sien. Le petit-fils d'Heraclius devint inhabile à la pourpre par les saints ordres qu'on lui conféra; mais cette cérémonie, qui semblait profaner les sacremens de l'église, ne suffit pas pour apaiser les soupçons du tyran, et la mort du diacre Théodose put seule expier le crime de son extraction royale. Cet assassinat fut suivi des imprécations du peuple; et le meurtrier, malgré son pouvoir absolu, se condamna de lui-même à un exil perpétuel. Constans s'embarqua pour la Grèce; et, comme s'il eût voulu rejeter sur sa patrie l'horreur qu'il méritait, on dit que de sa galère impériale il cracha sur les murs de Constantinople. Après avoir passé l'hiver à Athènes, il se rendit à Tarente en Italie; il alla voir Rome, et termina ce honteux voyage, où il se permit de rapides sacriléges, en fixant sa résidence à Syracuse. Mais, s'il pouvait s'éloigner de son peuple, il ne pouvait s'éloigner de lui-même. Les remords de sa conscience créèrent un fantôme qui le poursuivit par terre et par mer, la nuit et le jour; et Théodose, qu'il croyait toujours apercevoir devant lui, tenait sans cesse sur les bords de ses lèvres une coupe remplie de sang, et lui disait ou semblait lui dire : « Bois, mon frère, bois. » Vision d'autant plus effrayante qu'il avait reçu des mains du diacre la coupe mystérieuse du

sang de Jésus-Christ. Odieux à lui-même, et odieux au genre humain, il mourut dans la capitale de la Sicile, par une trahison domestique, et peut-être par une conspiration des évêques. Un domestique qui le servait au bain, après lui avoir versé de l'eau chaude sur la tête, le frappa avec violence du vase qu'il tenait : le prince tomba étourdi par le coup, et la chaleur de son bain ne tarda pas à le suffoquer : sa suite, étonnée de ne point le voir paraître, s'approcha de lui, et reconnut avec indifférence qu'il était mort. Les troupes de la Sicile revêtirent de la pourpre une jeune homme obscur, dont l'inimitable beauté échappait à l'habileté des peintres et des sculpteurs de son temps.

Constans avait laissé trois fils dans le palais de Bysance : l'aîné avait été revêtu de la pourpre dès son enfance. Lorsqu'il leur ordonna de venir le trouver en Sicile, les Grecs, voulant garder ces otages précieux, répondirent que c'étaient les enfans de l'état, et qu'on ne les laisserait pas partir. La nouvelle de sa mort arriva avec une rapidité extraordinaire de Syracuse à Constantinople, et Constantin, l'aîné de ses fils, hérita de son trône, sans hériter de la haine publique. Ses sujets concoururent avec zèle et avec allégresse au châtiment de la province qui avait usurpé les droits du sénat et du peuple : le jeune empereur se mit à la tête d'une escadre nombreuse, et, arrivé dans le hâvre de Siracuse, les légions de Rome et de Carthage se réunirent sous ses drapeaux. La défaite de l'empereur proclamé par les Siciliens était facile, et sa mort était juste : sa belle tête fut exposée dans l'Hippodrome ; mais je ne puis donner des éloges à un prince qui, dans la foule des victimes, condamna le fils d'un patricien, parce qu'il avait déploré avec aigreur l'exécution d'un père vertueux. Ce jeune homme, qu'on appelait Germanus, subit la mutilation à laquelle Atys s'était dévoué lui-même : il survécut à cette violence, et, comme il est parvenu ensuite au rang de patriarche et de saint, le souvenir de l'indécente cruauté de l'empereur s'est conservé. Constantin, après avoir fait tous ces sacrifices sur le tombeau de son père, revint dans sa capitale, et sa barbe ayant paru durant son voyage de Sicile, les Grecs lui donnèrent le surnom familier de Pogonat. La discorde fraternelle souilla son règne, ainsi que celui de son prédécesseur. Il avait accordé le titre d'Auguste à Heraclius et à Tibère ses deux frères ; ce ne fut pour eux qu'un vain titre, car ils continuèrent à languir dans la solitude du palais, sans exercer aucun pouvoir, et sans être chargés d'aucune fonction. Les troupes de la province d'Anatolie s'approchèrent de Constantinople du côté de l'Asie à leur instigation ; elles demandèrent en faveur des deux frères de Constantin, le partage ou l'exercice de la souveraineté, et firent valoir un argument théologique pour soutenir leurs prétentions. Elles dirent à grands cris qu'elles étaient chrétiennes et catholiques, et sincères adorateurs de la sainte et indivise Trinité ; que, puisqu'il y avait trois personnes égales dans le ciel, il était raisonnable qu'il y eût trois personnes égales sur la terre. L'empereur invita ces savans à une conférence, dans laquelle ils pourraient proposer leurs raisons au sénat : ils s'y rendirent ; on les arrêta bientôt après, et la vue de leurs corps suspendus à un gibet dans le faubourg de Galata reconcilia leurs camarades avec l'unité du règne de Constantin. Il pardonna à ses frères ; on continua à les nommer dans les acclamations publiques ; mais, s'étant rendus de nouveau coupables, ou ayant été de nouveau soupçonnés, ils perdirent le titre d'auguste, et on leur coupa le nez en présence des évêques qui formaient à Constantinople le sixième concile général. Le projet d'établir le droit de primogéniture donna des inquiétudes à Pogonat sur la fin de sa vie. Quelques cheveux de Justinien et Heraclius ses deux fils furent offerts sur l'autel de saint Pierre, comme un symbole de leur adoption spirituelle par le pape ; mais l'aîné fut seul élevé au rang d'auguste, et obtint seul l'assurance de la couronne.

Justinien II hérita de l'empire après la mort de son père ; et le nom d'un législateur triomphant fut déshonoré par les vices d'un jeune homme, qui n'imita le réformateur des lois que dans le luxe des bâtimens. Ses passions avaient de la force, et son intelligence de la faiblesse : enivré d'un sot orgueil, il

croyait que sa naissance lui donnait le droit de commander à des millions d'hommes, tandis que la plus petite communauté ne l'aurait pas choisi pour son magistrat. Un eunuque et un moine étaient ses deux ministres favoris, c'est-à-dire qu'ils se trouvaient par leur état fort peu susceptibles des affections humaines : à l'un il abandonnait le palais, à l'autre les finances : le premier donnait des coups de fouet à la mère de l'empereur ; le second faisait suspendre la tête en bas et brûler à petit feu les débiteurs insolvables. Depuis les jours de Commode et de Caracalla, la crainte avait été le mobile ordinaire de la cruauté des princes de Rome ; mais Justinien, doué de quelque vigueur de caractère, se plut à voir les tourmens de ses sujets, et brava leur vengeance l'espace d'environ dix ans, jusqu'au moment ou il eut comblé la mesure de ses crimes et celle de leur patience. Leontius, général renommé, avait gémi plus de trois ans dans un cachot, avec quelques patriciens des plus nobles familles, et du nombre de ceux qui avaient le plus de mérite : le souverain l'en tira tout-à-coup pour lui donner le gouvernement de la Grèce : cette grâce, accordée à un homme qu'on venait d'outrager et de punir si cruellement, annonçait le mépris plutôt que la confiance. Ses amis l'accompagnèrent jusqu'au port où il devait s'embarquer ; il leur dit en soupirant qu'on ornait la victime pour le sacrifice, et que la mort le suivrait de près. Ils osèrent lui répondre que la gloire et l'empire seraient peut-être la récompense d'une résolution généreuse ; que toutes les classes de l'état abhorraient le règne d'un monstre, et que deux cent mille patriotes n'attendaient que la voix d'un chef. Ils essayèrent au milieu de la nuit d'attenter à la vie de Justinien ; et, dans les premiers efforts des conspirateurs, le préfet de la capitale fut égorgé, et on força les prisons : les émissaires de Leontius crièrent dans toutes les rues : « Chrétiens, à Sainte-Sophie ! » et le patriarche prononça un discours séditieux qui eut pour texte : « Voici le jour du Seigneur ; » et, quittant l'église, le peuple indiqua une autre assemblée dans l'Hippodrome. Justinien, en faveur duquel on n'avait pas vu un seul glaive, fut traîné devant ces juges furieux, qui demandèrent qu'on le punît de mort au même instant. Leontius, déjà revêtu de la pourpre, vit d'un œil de compassion le fils de son bienfaiteur, et le rejeton d'un si grand nombre d'empereurs, prosterné devant lui. Il épargna la vie de Justinien ; on lui coupa d'une manière imparfaite le nez et peut-être la langue : l'heureuse flexibilité de l'idiome grec lui donna sur-le-champ le nom de Rhinotmetus : et le tyran ainsi mutilé fut relégué à Cherson, bourgade solitaire de la Tartarie-Crimée, qui tirait des blés, du vin et de l'huile des pays voisins comme des objets de luxe.

Justinien, banni sur la frontière des déserts de la Scythie, nourrissait toujours l'orgueil de sa naissance et l'espoir de remonter sur le trône. Après trois ans d'exil, on vint lui apprendre qu'une seconde révolution l'avait vengé, et que Leontius avait été détrôné et mutilé à son tour par le rebelle Apsimar, qui prenait le nom plus imposant de Tibère. Un usurpateur de la classe du peuple craignait les prétentions qui pouvaient résulter de la succession linéale ; et les plaintes et les accusations des habitans de Cherson, qui retrouvaient les vices du tyran dans la conduite du prince exilé, donnèrent une nouvelle activité à sa jalousie. Justinien, suivi d'une bande de soldats attachés à sa personne par l'espoir ou le désespoir communs, s'éloigna de la terre inhospitalière où il se trouvait, et se réfugia chez les Chozars, qui campaient entre le Tanaïs et le Boristhène. Le khan lui montra des égards et de la pitié : il l'établit à Phanagoria, ville jadis opulente, située sur la rive du lac Mœotis, placée vers l'Asie. Justinien, sans s'occuper alors du préjugé des Romains, épousa une sœur du barbare, laquelle, d'après son nom de Théodora, semble avoir reçu le baptême. Mais l'infidèle khan fut bientôt séduit par l'or de Constantinople ; et Justinien aurait péri sous le glaive des assassins, ou on l'aurait livré au pouvoir de ses ennemis, si sa femme, entraînée par la tendresse conjugale, ne lui eût pas révélé ce projet. Justinien, après avoir étranglé de sa main les deux émissaires du khan, renvoya Théodora à son frère, et s'embarqua sur l'Euxin pour chercher des alliés plus fidèles.

Une tempête assaillit le vaisseau qu'il montait, et l'un des hommes de sa suite lui conseilla d'obtenir la miséricorde du ciel en faisant le vœu d'un pardon général si jamais il remontait sur le trône. « Pardonner, s'écria l'intrépide tyran : plutôt mourir à l'instant même! que le Tout-Puissant m'engloutisse dans les vagues de la mer, si je consens à épargner la tête d'un seul de mes ennemis! » Il survécut à cette menace impie; il arriva à l'embouchure du Danube, se rendit au village qui était la capitale du pays des Bulgares, et, ayant promis à Terbelis, qui y donnait des lois, sa fille et le partage des trésors de l'empire, il obtint ses secours. Le royaume des Bulgares se prolongeait jusqu'aux frontières de la Thrace, et les deux princes se portèrent sous les murs de Constantinople avec quinze mille cavaliers. Apsimar fut déconcerté par cette brusque apparition de son rival, que les Chozars devaient égorger, et dont il ignorait l'évasion. On se souvenait à peine des crimes de Justinien après dix années d'absence; sa naissance et ses malheurs excitèrent la pitié de la multitude toujours indisposée contre les princes qui la gouvernent; et les soins actifs de ses partisans l'introduisirent dans la ville et le palais de Constantin.

Justinien récompensa ses alliés; il rappela sa femme, et ces deux actions prouvèrent qu'il n'était pas insensible à l'honneur et à la reconnaissance. Terbelis se retira avec un monceau d'or dont l'étendue fut déterminée par la portée de son fouet. Mais jamais vœu ne fut si religieusement accompli que le serment de se venger qu'il avait fait au milieu des orages de l'Euxin. Les deux usurpateurs furent amenés dans l'Hippodrome, l'un de sa prison et l'autre de son palais. Leontius et Apsimar, avant d'être livrés aux bourreaux, furent étendus sous le trône de l'empereur, et, Justinien établissant ses pieds sur leur tête, regarda plus d'une heure la course de chars, tandis que le peuple inconstant répétait ces paroles du psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et sur le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » La défection universelle qu'il avait jadis éprouvée le porta à dire, comme Caligula, qu'il désirait que le peuple romain n'eût qu'une tête. On pourrait observer toutefois que ce désir ne convenait pas à un tyran ingénieux, puisqu'au lieu des tourmens variés dont il accablait les victimes de sa colère, un seul coup aurait terminé les plaisirs de sa vengeance et de sa cruauté. Ses plaisirs furent en effet inépuisables : les vertus privées ou les services publics ne pouvaient expier le crime d'une obéissance active, ou même passive, à un gouvernement établi, et, dans les six années de son nouveau règne, la hache, la corde et la torture lui parurent les seuls instrumens de la royauté. Il donna surtout des preuves de haine aux habitans de Cherson, qui avaient insulté à son exil, et enfreint les lois de l'hospitalité. Ils trouvèrent dans leur position éloignée quelques moyens de défense ou du moins d'évasion. Constantinople fut chargée d'un impôt qui devait payer les frais d'une escadre et d'une armée. « Ils sont tous coupables et ils doivent tous périr : » tel fut l'ordre de Justinien; il chargea de l'exécution de ce sanguinaire arrêt Étienne son favori, qu'on avait raison de surnommer le Sauvage. La lenteur de ses attaques permit à la plus grande partie des habitans de se retirer dans l'intérieur du pays, et le ministre des vengeances du prince se contenta de réduire en servitude les jeunes gens des deux sexes, de brûler vifs sept des principaux citoyens, d'en jeter vingt dans la mer, et d'en réserver quarante-deux qui devaient recevoir leur condamnation de la bouche de Justinien. Au retour d'Étienne, son escadre échoua sur les côtes escarpées de l'Anatolie, et Justinien eut la bassesse d'applaudir à l'Euxin, qui avait fait périr dans un naufrage plusieurs milliers de ses sujets et de ses ennemis. Ce scélérat, toujours avide de sang, ordonna une seconde expédition pour anéantir les restes de la colonie qu'il avait proscrite. Dans ce court intervalle, les Chersonites étaient revenus à leur cité, et se préparaient à mourir les armes à la main; le khan des Chozars ne soutenait plus son détestable beau-frère; les exilés de chaque province se réunirent à Tauris, et Bardanes fut revêtu de la pourpre sous le nom de Philippicus. Les troupes impériales, qui ne voulaient pas ou qui ne pouvaient pas exécu-

ter les vindicatifs projets de Justinien, échappèrent à sa fureur en ne le reconnaissant plus pour leur souverain; l'escadre conduite par Philippicus arriva aux havres de Sinope et de Constantinople; chacun prononça la mort du tyran, et chacun s'empressa de concourir à sa perte; le malheureux fut abandonné de ses amis et des barbares qui gardaient sa personne, et on proclama le nom de son assassin, comme celui d'un homme qui avait fait un acte de patriotisme et exercé une vertu romaine. Tibère, son fils, s'était réfugié dans une église; sa grand'mère qui était fort âgée en défendait la porte; le jeune prince suspendit à son cou toutes les reliques qu'il croyait capables de le garantir; il s'appuya d'une main sur l'autel et de l'autre sur la vraie croix. Mais la fureur populaire qui ose fouler aux pieds la superstition est sourde aux cris de l'humanité, et la race d'Héraclius s'éteignit après avoir porté la couronne durant un siècle.

Entre la chute de la race des Heraclides et l'avénement de la dynastie Isaurienne, il y a un intervalle de six années rempli par trois règnes. Bardanes ou Philippicus fut regardé comme un héros qui avait délivré son pays d'un tyran : proclamé empereur à Constantinople, il dut goûter quelque bonheur dans les premiers transports de la joie universelle. Justinien avait laissé un grand trésor, fruit de ses cruautés et de ses rapines; mais son successeur ne tarda pas à le dissiper. Le jour de l'anniversaire de sa naissance, Philippicus amusa la multitude avec les jeux de l'Hippodrome; il se montra ensuite dans toutes les rues, précédé de mille bannières et de mille trompettes; il se reposa dans les bains de Zeuxippe, et de retour à son palais il y donna un festin somptueux à sa noblesse. Il se retira au fond de son appartement à l'heure de sa méridienne : il était ivre d'orgueil et de vin; il oubliait que ses succès avaient rendu ambitieux chacun de ses sujets, et que chaque ambitieux était secrètement son ennemi. D'audacieux conspirateurs, pénétrant jusqu'à lui au milieu du désordre de la fête, surprirent le monarque endormi; ils le garrottèrent, lui crevèrent les yeux et le déposèrent avant même qu'il s'éveillât. Ces traîtres ne profitèrent pas de leur crime; et le sénat et le peuple revêtirent de la pourpre Arthémius, qui exerçait les fonctions de secrétaire auprès de Philippicus. Arthemius prit le nom d'Anastase II, et déploya des vertus propres à la paix et à la guerre, pendant un règne qui fut de peu de durée et rempli d'agitations. Mais, depuis l'extinction de la ligne impériale, les sujets obéissaient mal à leur souverain, et chaque avénement au trône répandait le germe d'une nouvelle révolution. Dans un soulèvement de la flotte, un obscur officier du fisc fut revêtu malgré lui de la pourpre; après quelques mois d'une guerre navale, Anastase abdiqua la couronne, et Théodose III, son vainqueur, se soumit à son tour à l'ascendant supérieur de Léon, général des troupes d'Orient. On permit à Anastase et à Théodose d'embrasser l'état ecclésiastique; l'ardeur impatiente du premier le détermina à risquer sa vie dans une conspiration; les derniers jours du second furent honorables et tranquilles. Il ne grava sur sa tombe que ce mot: « santé; » ce mot, sublime dans sa simplicité, exprime la confiance de la philosophie ou de la religion, et le peuple d'Ephèse garda long-temps le souvenir de ses miracles. L'église offrit ainsi un moyen de clémence aux empereurs qui voulaient se débarrasser de quelques princes; mais il n'est pas sûr qu'en diminuant les périls d'une ambition malheureuse on ait travaillé pour l'intérêt public.

J'ai parlé de la chute d'un tyran avec quelque étendue. Je vais indiquer en peu de mots le fondateur d'une nouvelle dynastie, connu de la postérité par les invectives de ses ennemis, et dont la vie publique et la vie privée sont mêlées à l'histoire des Iconoclastes. En dépit des clameurs de la superstition, l'obscurité de la naissance et la durée du règne de Léon l'Isaurien inspirent une prévention favorable au caractère de ce prince. I. Dans un siècle de force, l'appât de la couronne impériale doit donner de l'énergie aux hommes, et produire une foule de compétiteurs dignes du trône. Au milieu même de la corruption et de la faiblesse des Grecs au temps où nous parlons, la fortune d'un plébéien qui s'éleva du dernier au premier rang de la société,

suppose des qualités au-dessus du niveau de la multitude. Il y a lieu de penser que ce plébéien ignorait et dédaignait les sciences, et que, dans sa carrière ambitieuse, il se dispensait des devoirs de la bienveillance et de la justice; mais on peut croire qu'il avait les vertus utiles de la prudence et de la force, qu'il connaissait les hommes et l'art important de gagner leur confiance et de diriger leurs passions. On convient que Léon était né dans l'Isaurie, et qu'il porta d'abord le nom de Conon. Des écrivains, dont la satire maladroite est un éloge, disent qu'il courait les foires du pays avec un âne chargé de quelques marchandises de peu de valeur. Ils racontent sottement qu'il trouva sur une route des Juifs qui disaient la bonne aventure, et qui lui promirent l'empire romain, sous la condition d'abolir le culte des idoles. D'après une version plus vraisemblable, son père quitta l'Asie-Mineure pour aller s'établir dans la Thrace, où il exerça l'utile profession de nourrisseur de bestiaux, et où il avait acquis des richesses, puisqu'une fourniture de cinq cents moutons au camp de l'empereur fit entrer son frère au service. Il servit d'abord dans les gardes de Justinien; il attira bientôt l'attention du tyran, dont il excita peu à peu la jalousie. Il montra de la valeur et de la dextérité dans la guerre de Colchos : Anastase lui donna le commandement des légions de l'Anatolie, et les soldats l'ayant revêtu de la pourpre, l'empire romain applaudit à ce choix. II. Léon III, placé sur le trône, s'y soutint malgré l'envie de ses égaux, le mécontentement d'une faction redoutable, et les hostilités de ses ennemis étrangers et domestiques. Les catholiques, qui blâment ses innovations en matières religieuses, sont obligés de convenir qu'il les entreprit avec modération, et qu'il les exécuta avec fermeté. Leur silence respecta la sagesse de son administration et la pureté de ses mœurs. Après un règne de vingt-quatre ans, il mourut de mort naturelle dans le palais de Constantinople, et ses descendans héritèrent jusqu'à la troisième génération de la pourpre qu'il avait acquise.

Le règne de Constantin V, surnommé Copronyme, fils et successeur de Léon, fut de trente-quatre ans; il attaqua, avec un zèle modéré, le culte des images. Les partisans de ce culte ont tracé son portrait avec tout le fiel que peuvent inspirer les dissensions religieuses; ils le traitent de panthère tachetée, d'antechrist, de dragon volant, de rejeton du serpent qui séduisit la première femme : ils disent qu'il surpassa les vices d'Héliogabale et de Néron; que son règne fut une longue boucherie des personnages les plus nobles, les plus saints ou les plus innocens de l'empire; qu'il assistait au supplice de ses victimes; qu'il examinait les convulsions de leur agonie; que leurs cris et leurs gémissemens lui causaient du plaisir; qu'il se plaisait à répandre le sang, et qu'il ne pouvait jamais satisfaire sa cruauté; qu'un vase rempli de nez lui paraissait un présent agréable; que souvent il battait de verges ou mutilait ses domestiques de sa main royale; qu'on lui donna le surnom de Copronyme, parce qu'il avait souillé la pureté des fonts baptismaux; que son âge le rend excusable sur ce dernier point, mais que, parvenu à l'âge de virilité, ses jouissances le mirent au-dessous du niveau de la brute; que dans ses débauches il osa confondre tous les sexes et toutes les espèces, et que les objets qui révoltent le plus les sens de l'homme semblaient le charmer; qu'il fut hérétique, juif, mahométan, païen, athée; que ses cérémonies magiques, les victimes humaines qu'il immola, et les sacrifices nocturnes à Vénus et aux démons de l'antiquité, sont les seules preuves que nous ayons de sa croyance en Dieu; que les vices les plus contradictoires souillèrent sa vie, et qu'enfin les ulcères qui couvrirent son corps, le soumirent d'avance aux tourmens de l'Enfer. L'absurdité d'une partie de ces accusations, que j'ai eu la patience de copier, se réfute d'elle-même; et, dans les anecdotes privées de la vie des princes, il est bien aisé de mentir, puisque nous avons si peu de moyens de fournir la preuve du mensonge. Je n'adopte point la pernicieuse maxime, qu'il y a quelque chose de vrai lorsqu'on reproche à un individu beaucoup de fautes ou de crimes, mais je crois remarquer clairement que Constantin V fut dissolu et cruel. La calomnie est plus

portée à exagérer les faits qu'à les inventer; et sa langue audacieuse est contenue à quelques égards par les lumières du siècle et du pays qu'elle veut tromper. On indique le nombre des évêques, des moines et des généraux qu'immola sa cruauté; leurs noms étaient illustres, leur exécution fut publique et leur mutilation visible et permanente. Les catholiques détestaient la personne et le gouvernement de Copronyme, et leur haine elle-même est un indice qu'on les opprima. Ils dissimulent les fautes ou les insultes qui purent excuser ou justifier sa rigueur; mais ces insultes durent échauffer peu à peu sa colère et l'endurcir dans l'abus du despotisme. Toutefois Constantin V n'était pas dénué de mérite, et son gouvernement ne fut pas toujours digne de l'exécration ou du mépris des Grecs. Ses ennemis avouent qu'il répara un ancien aquéduc, qu'il racheta deux mille cinq cents captifs; que les peuples jouirent sous son règne d'une abondance peu commune; qu'il forma de nouvelles colonies, pour repeupler Constantinople et les villes de la Thrace : ils donnent des éloges malgré eux à son activité et à son courage. A l'armée, on le voyait à cheval à la tête de ses légions; et quoique ses armes n'aient pas toujours eu du succès, il triompha par terre et par mer, sur l'Euphrate et sur le Danube, dans la guerre civile et dans la guerre contre les barbares. Il faut rapprocher les invectives des orthodoxes, des louanges des hérétiques. Les Iconoclastes révérèrent ses vertus; ils le regardèrent comme un saint, et quarante ans après sa mort ils priaient sur son tombeau. Le fanatisme ou la supercherie propagèrent une vision miraculeuse. On publia que le héros chrétien s'était montré sur un cheval blanc, agitant sa lance contre les païens de la Bulgarie. « Fable absurde, dit l'historien » catholique, puisque Copronyme est enchaîné » avec les démons dans les abîmes de l'enfer. »

Léon IV, fils de Constantin V et père de Constantin VI, fut faible de corps et d'esprit, et, durant tout son règne, il s'occupa principalement du choix de son successeur. Ses sujets l'exhortaient à associer le jeune Constantin à l'empire : l'empereur, qui s'apercevait de son dépérissement, se rendit à leurs vœux unanimes, après avoir examiné cette grande affaire avec toute l'attention qu'elle méritait. Constantin, qui n'avait que cinq ans, fut couronné ainsi que sa mère Irène; et on donna à cette cérémonie la pompe et l'appareil qui pouvaient éblouir les yeux des Grecs ou enchaîner leur conscience. Les différens ordres de l'état prêtèrent serment de fidélité dans le palais, dans l'église et dans l'Hippodrome; ils adjurèrent les saints noms du fils et de la mère de Dieu : « Nous en attestons » Jésus-Christ, s'écrièrent-ils; nous veillerons sur la sûreté de Constantin, fils de » Léon; nous exposerons nos jours à son » service, et nous demeurerons fidèles à sa » personne et à sa postérité. » Ils répétèrent ce serment devant la vraie croix, et l'acte de leur soumission fut déposé sur l'autel de Sainte-Sophie. Les cinq fils qu'avait eus Copronyme d'un second mariage, furent les premiers à faire ce serment, et les premiers à le violer. L'histoire de ces princes est bien tragique : le droit de primogéniture les excluait du trône; l'injustice de leur frère aîné les priva d'un legs d'environ deux millions sterling; ils ne crurent pas que de vains titres pussent les dédommager des richesses et de l'autorité qu'ils avaient perdus; et, avant et après la mort de leur père, ils conspirèrent à diverses reprises contre leur neveu. On leur pardonna la première fois; à la seconde on les condamna à embrasser l'état ecclésiastique; à la troisième trahison, Nicéphore l'aîné et le plus coupable, eut les yeux crevés; et, ce qu'on regardait comme un châtiment plus doux, on coupa la langue à Christophe, à Nicétas, à Anthemeus et à Eudoxas, ses quatre frères. Après cinq ans de prison, ils s'en échappèrent, se réfugièrent dans l'église de Sainte-Sophie, et y offrirent au peuple un spectacle touchant. « Mes compatriotes, frères en Jésus-Christ, s'écria Nicéphore en son » nom et celui de ses frères qui ne pouvaient » plus parler, voyez les fils de votre empereur, si toutefois vous pouvez les reconnaître dans cet affeux état. La vie, et quelle » vie! voilà tout ce que la cruauté de nos » ennemis nous a laissé : on la menace aujourd'hui, cette misérable vie, et nous venons implorer votre compassion. » Les cris

de l'assemblée auraient produit une révolution, s'ils n'eussent été contenus par la présence d'un ministre qui adoucit les infortunés princes avec des caresses et des espérances, et qui vint à bout de les conduire au palais. On ne tarda pas à les embarquer pour la Grèce, et on leur donna la ville d'Athènes pour exil. Dans cette retraite, et malgré leur état, Nicéphore et ses frères, éprouvant encore le désir de la domination, se laissèrent séduire par un chef esclavon, qui promit de les remettre en liberté et de les conduire en armes et revêtus de la pourpre aux portes de Constantinople; mais le peuple d'Athènes, toujours zélé en faveur d'Irène, prévint la justice ou la cruauté de cette femme toute-puissante, et la débarrassa pour jamais des cinq fils de Copronyme.

Cet empereur avait épousé une barbare, fille du khan des Chozars; mais, lorsqu'il s'agit de marier son héritier, il préféra une orpheline athénienne âgée de dix-sept ans, qui paraît n'avoir eu d'autre fortune que sa beauté. Les noces de Léon et d'Irène se célébrèrent avec une pompe royale : elle acquit bientôt l'amour et la confiance d'un mari faible; il la déclara dans son testament impératrice, tutrice du monde romain et de Constantin VI, qu'il avait eu d'elle, et qui n'était âgé que de dix ans. Durant la minorité du jeune prince, Irène montra des lumières et de l'assiduité dans son administration publique, et dans l'exercice des devoirs d'une bonne mère ; et le zèle pour le rétablissement des images lui a mérité le rang et les honneurs d'une sainte, qu'elle occupe encore dans le calendrier des Grecs. Mais l'empereur, parvenu à la maturité de l'adolescence, trouva le joug maternel trop pénible; il écouta les jeunes gens de son âge, qui partageaient ses plaisirs et voulaient partager son pouvoir. Ils lui répétèrent sans cesse que le trône lui appartenait, et qu'il avait le talent de régner: il consentit qu'on exilât Irène pour sa vie dans l'île de Sicile. La vigilance et la pénétration de cette femme déconcertèrent aisément leurs projets mal combinés. Irène fit châtier le prince ingrat comme on châtie les enfans; et elle infligea une punition du même genre ou plus sévère à ses habiles conseillers et à leur instigateur. La mère et le fils furent dès lors à la tête de deux factions domestiques, et, au lieu de régner sur lui par la douceur, et de l'assujettir à l'obéissance sans qu'il s'en aperçût, elle tint dans les chaînes un captif et un ennemi. Elle se perdit en abusant de la victoire. Le serment de fidélité, qu'elle exigea pour elle seule fut prononcé avec répugnance et avec des murmures, et les gardes arméniennes ayant osé le refuser, la nation déclara que Constantin VI était légitime empereur des Romains. Il prit le sceptre en cette qualité, et il condamna sa mère à l'inaction et à la solitude. La fierté d'Irène employa la dissimulation; elle flatta les évêques et les eunuques, elle ranima la tendresse filiale du prince, regagna sa confiance et trompa sa crédulité. Constantin ne manquait ni de sens ni d'esprit : mais on avait négligé son éducation à dessein; et son ambitieuse mère exposa à la censure publique les vices qu'elle avait nourris, et les actions qu'elle avait conseillées secrètement. Le divorce et le second mariage de Constantin, blessèrent les préjugés des ecclésiastiques; et il perdit par sa rigueur imprudente l'affection des gardes arméniennes. Il se forma une conspiration pour le rétablissement d'Irène; et ce secret, confié à un grand nombre de personnes, fut gardé plus de huit mois. L'empereur, instruit à la fin du danger qu'il courait, se sauva de Constantinople avec le dessein de réclamer le secours des provinces et des armées. Cette brusque évasion laissa Irène sur le bord du précipice : toutefois, avant d'implorer la clémence de son fils, elle adressa une lettre particulière aux amis qu'elle avait placés autour de la personne du prince, et les menaça de révéler leur trahison s'ils manquaient à leur parole. La crainte les rendit intrépides; ils saisirent l'empereur sur la côte d'Asie, et l'amenèrent dans l'appartement du palais où il avait reçu le jour. Irène, en proie à l'ambition, ne connaissait plus ni les sentimens de l'humanité, ni ceux de la nature. Elle décida qu'on mettrait Constantin hors d'état de régner: ses émissaires attaquèrent le prince au moment où il dormait; de leurs poignards ils lui crévèrent les yeux avec une telle

violence et une telle précipitation, qu'on eût dit qu'ils voulaient lui donner la mort. Un passage équivoque de Théophanes a persuadé à l'auteur des Annales de l'église, qu'en effet l'empereur expira sous leurs coups. L'autorité de Baronius a trompé ou subjugué les catholiques, et le fanatisme des protestans a répété les paroles d'un cardinal qui semble avoir voulu favoriser la protectrice des images. Mais le fils d'Irène vécut encore plusieurs années, opprimé par la cour et oublié du monde. La dynastie isaurienne s'éteignit dans le silence, et on ne se souvint de Constantin qu'à l'époque où sa fille Euphrosine épousa l'empereur Michel II.

Ceux des catholiques, qui ont montré le plus de fanatisme, maudissent avec raison une mère si dénaturée, qu'elle ne trouve point d'égale dans l'histoire des crimes. La superstition a attribué à l'attentat qu'elle se permit contre son fils une obscurité de dix-sept jours dont parlent les historiens, et durant laquelle plusieurs vaisseaux perdirent leur route en plein midi, comme si le soleil, cet astre si éloigné et d'une si grande étendue, pouvait graduer sa lumière ou sa marche sur ce qui se passe parmi les atomes d'une planète qui fait sa révolution autour de lui. Le crime d'Irène fut cinq ans impuni; son règne eut de l'éclat au dehors; elle n'entendait pas et dédaignait les reproches de sa nation, mais elle ne put étouffer la voix de sa conscience. Le monde romain se soumit au gouvernement d'une femme; et lorsqu'elle traversait les rues de Constantinople quatre patriciens, qui marchaient à pied, tenaient les rênes de quatre chevaux blancs attelés à son char. Mais ces patriciens étaient communément des eunuques; et leur ingratitude justifia en cette occasion la haine et le mépris qu'on avait pour eux. Sortis de la poussière, enrichis et revêtus des premières dignités de l'état, ils conspirèrent lâchement contre leur bienfaitrice : le grand trésorier, qu'on nommait Nicéphore, fut revêtu secrètement de la pourpre; le successeur d'Irène fut établi dans le palais, et couronné à Sainte-Sophie par un patriarche qui trafiquait de son crédit ecclésiastique. Dans leur première entrevue, elle exposa avec dignité les révolutions de sa vie; elle laissa entrevoir la perfidie de Nicéphore; elle dit à mots couverts qu'il devait la vie à sa clémence que n'avaient pu arrêter les soupçons; et, pour la dédommager du trône et des trésors qu'elle abandonnait, elle sollicita une retraite honorable. L'avare Nicéphore refusa cette modeste compensation, et l'impératrice, exilée dans l'île de Lesbos, n'eut pour subsister que le produit de sa quenouille.

Sans doute, il y a eu des tyrans plus criminels que Nicéphore, mais il n'en est peut-être aucun qui ait excité plus universellement la haine du peuple. Trois vices méprisables, l'hypocrisie, l'ingratitude et l'avarice souillèrent son caractère : il n'avait aucun talent pour suppléer à son manque de vertus, et aucune qualité agréable pour racheter son manque de talent. Mal habile et malheureux à la guerre, il fut vaincu par les Sarrasins, et tué par les Bulgares; et sa mort, qu'on regarda comme un bonheur, contrebalança dans l'opinion publique la perte d'une armée romaine. Stauracius, son fils et son héritier, reçut dans le combat une blessure mortelle; mais six mois d'une vie languissante suffirent pour démentir la promesse agréable au peuple, mais indécente en elle-même, qu'il avait faite d'éviter en tout l'exemple de son père. Lorsqu'on vit qu'il lui restait peu de jours à vivre, le palais, la ville, les provinces nommèrent pour son successeur au trône Michel, grand-maître du palais, et mari de Procopia sa sœur. Ne voulant point quitter le sceptre qui s'échappait de ses mains, il conspira contre la vie du successeur qu'on lui désignait, et il eut le projet de faire de l'empire romain une démocratie. Mais ces desseins, qui ne portaient sur aucune base, ne servirent qu'à enflammer le zèle du peuple, et à dissiper les scrupules de Michel. Celui-ci accepta la pourpre, et le fils de Nicéphore, qui n'avait plus que quelques momens à respirer, eut la bassesse d'implorer la clémence de son nouveau souverain. Si Michel était monté à une époque de paix sur un trône occupé par ses aïeux, il aurait pu mériter par son administration le surnom de père de son peuple; mais ses paisibles vertus

convenaient à sa vie privée, et il ne fut pas en état de réprimer l'ambition de ses égaux, ou de résister aux armes des Bulgares victorieux. Tandis que son défaut de talens et de succès l'exposait au mépris des soldats, le courage de sa femme Procopia excita leur indignation. Les Grecs du neuvième siècle furent blessés de l'insolence d'une femme, qui osa se placer au front des étendards, commander l'exercice, et animer leur valeur; et leurs clameurs avertirent la nouvelle Sémiramis de respecter un camp romain. Après une campagne malheureuse, l'empereur laissa dans les quartiers de la Thrace une armée mal affectionnée et commandée par ses ennemis ; leur adroite éloquence persuada aux soldats de s'affranchir de l'empire des eunuques, de dégrader le mari de Procopia, et de rétablir le droit de l'élection militaire. Ils marchèrent vers la capitale ; le clergé, le sénat et le peuple de Constantinople étaient toujours du parti de Michel, et les troupes et les trésors de l'Asie pouvaient traîner la guerre civile en longueur. Mais l'humanité de Michel, que les ambitieux appelleront faiblesse, protesta qu'il ne laisserait pas verser une goutte de sang humain pour sa querelle, et ses députés offrirent aux troupes arrivées de la Thrace les clefs de la ville et du palais. Son innocence et sa soumission les désarmèrent, ils n'attentèrent point à sa vie, et ne lui crevèrent point les yeux ; Michel entra dans un monastère, et y jouit plus de trente-deux ans des plaisirs de la solitude et de la religion.

On dit que, sous le règne de Nicéphore, un rebelle, le célèbre et infortuné Bardanes, avait eu la curiosité de consulter un prophète d'Asie qui, après lui avoir annoncé sa chute, l'avertit de la fortune que feraient un jour Léon l'Arménien, Michel de Phrygie et Thomas de Cappadoce, ses trois principaux officiers. La prophétie l'instruisit de plus, à ce qu'on assure, que les deux premiers régneraient l'un après l'autre, et que le troisième formerait une entreprise infructueuse qui lui deviendrait fatale. Cette prédiction se vérifia, ou plutôt elle fut faite après l'événement. Dix années après, à l'époque où les troupes de la Thrace déposèrent le mari de Procopia, on offrit la couronne à Léon, qui avait le premier grade de l'armée, et qui était l'auteur secret de la révolte. Comme il paraissait hésiter, Michel, son camarade, lui dit : « Ce » glaive ouvrira les portes de Constantinople » et mettra la capitale sous votre empire, » ou je le plongerai dans votre sein si vous » vous refusez aux justes désirs de vos frères » d'armes. » L'Arménien accepta la pourpre, et régna sept ans et demi sous le nom de Léon V. Élevé dans les camps et ne connaissant ni les lois ni les lettres, il introduisit dans le gouvernement civil la rigueur et même la cruauté de la discipline militaire ; mais si sa sévérité fut quelquefois dangereuse pour les innocens, elle en imposa toujours aux coupables. Afin de désigner son inconstance religieuse, on dit qu'il était un caméléon sur cette matière ; mais chez les catholiques, un saint et plusieurs confesseurs ont avoué que la vie de l'Iconoclaste fut utile à l'église. Le zèle de Michel fut payé par des richesses, des honneurs et des commandemens militaires ; et l'empereur employa ses talens du second ordre d'une manière avantageuse pour le service public. Le Phrygien ne fut pas satisfait de recevoir comme une marque de faveur une mince portion de l'empire qu'il avait donné à son égal, et, après s'être permis plusieurs paroles indiscrètes, se déclara l'ennemi du prince, qui ne lui paraissait plus qu'un tyran cruel. Toutefois le tyran surprit à diverses reprises son compagnon d'armes ; il se contenta toujours de le ramener à la fidélité par la douceur, et ne songea à le punir que lorsque la frayeur et la colère l'emportèrent sur la reconnaissance. Après un examen approfondi des actions et des desseins de Michel, il fut convaincu de haute trahison, et un arrêt déclara qu'on le brûlerait vif dans le fourneau des bains privés. La pieuse humanité de l'impératrice Théophane devint fatale à son mari et à sa famille ; l'exécution avait été fixée au 25 décembre, c'est-à-dire le jour d'une fête solennelle ; elle représenta que ce spectacle inhumain souillerait l'anniversaire de la naissance de Jésus-Christ, et Léon accorda un sursis contre son gré. Mais la veille de Noël, les inquiétudes de l'empereur le déterminèrent à aller, au milieu du silence de la nuit dans la chambre

où Michel était détenu : il le trouva débarrassé de ses chaînes et dormant d'un profond sommeil sur le lit de son garde ; cet indice de sécurité et d'intelligence avec les hommes qui répondaient de sa personne, alarma Léon : il se retira sans faire de bruit ; mais un esclave caché dans un coin de la prison, le vit entrer et sortir. Sous le prétexte de demander un confesseur, Michel informa les conjurés que leurs jours dépendaient de sa discrétion, et qu'ils n'avaient qu'un petit nombre d'heures pour se sauver et délivrer leur ami et l'empire. Aux grandes fêtes de l'église, une troupe choisie de prêtres et de musiciens se rendait au palais par une petite porte, afin de chanter les matines dans la chapelle ; et Léon, qui faisait observer dans le chœur une discipline aussi sévère que dans le camp, assistait presque toujours à cet office du matin. Les conjurés, revêtus d'habits ecclésiastiques et ayant des glaives sous leurs robes, entrèrent avant le service ; ils se placèrent aux angles de la chapelle, et attendirent que l'empereur entonnât le premier psaume, signal dont ils étaient convenus. Ils fondirent d'abord sur un prince qu'ils prenaient pour Léon ; l'obscurité du jour et l'uniformité des vêtemens auraient pu favoriser l'évasion de celui-ci, mais ils découvrirent bientôt leur méprise, et environnèrent de tous côtés la victime royale. L'empereur qui se trouvait sans armes et sans défenseur, saisit une lourde croix et en imposa quelques momens aux assassins ; il demanda grâce, et on lui répondit d'une voix terrible, « que » c'était le moment non pas d'une grâce, mais » de la vengeance. » Un coup de sabre abattit d'abord son bras droit et la croix, et il fut ensuite massacré au pied de l'autel.

La destinée de Michel II, qu'on surnomma le bègue, à cause d'un défaut dans l'organe de la voix, présenta une révolution mémorable. On le tira d'une fournaise ardente pour le placer sur le trône de l'empire. Et, comme on ne trouva pas un serrurier, au milieu du tumulte, les fers demeurèrent sur ses jambes plusieurs heures après qu'on l'eut assis sur le trône des césars. Il conserva sous la pourpre les vices ignobles de son origine, et on le vit perdre ses provinces avec une stupide indifférence. Thomas de Cappadoce, qui des bords du Tigre et des rives de la Caspienne transporta en Europe quatre-vingt mille barbares, lui disputa la couronne, et forma le siége de Constantinople ; mais la capitale n'oublia rien pour sa défense, pas même les armes spirituelles. Un roi bulgare ayant attaqué son camp, il tomba au pouvoir du vainqueur. On coupa les pieds et les mains du rebelle ; on le mit sur un âne, et on le conduisit dans les rues qu'il arrosait de son sang, au milieu des outrages du peuple : l'empereur assista à une si horrible fête ; et d'après ce trait on peut juger jusqu'à quel point les mœurs étaient farouches et corrompues. Michel, sourd aux lamentations de son frère d'armes, s'obstinait à vouloir découvrir les complices de la rébellion ; mais un ministre vertueux ou coupable l'arrêta en lui demandant, « s'il ajouterait foi aux dépositions d'un « ennemi contre ses amis les plus fidèles. » Lorsque l'empereur eut perdu sa femme, le sénat l'engagea à épouser Euphrosine, fille de Constantin VI, enfermée dans un monastère, et il se rendit à cette prière. Le contrat de mariage déclara que les enfans d'Euphrosine partageraient l'empire avec leur frère aîné ; mais ce second mariage fut stérile, et Euphrosine se contenta du titre de mère de Théophile, fils et successeur de Michel.

Théophile nous offre un de ces rares exemples qui présentent le fanatisme religieux, avouant et peut-être exagérant les vertus d'un hérétique et d'un persécuteur. Ses ennemis éprouvèrent souvent sa valeur, et il eut la prétention de gouverner ses sujets avec justice. Sa valeur fut téméraire et infructueuse, et sa justice arbitraire et cruelle. Il déploya l'étendard de la croix contre les Sarrasins ; mais ses cinq expéditions se terminèrent par un revers signalé : Amorium, patrie de ses ancêtres, fut rasée, et ses travaux militaires ne lui procurèrent que le surnom de malheureux. Un souverain montre sa sagesse dans l'institution des lois et le choix des magistrats, et, tandis qu'il paraît inactif, le gouvernement civil fait sa révolution autour de son centre, avec le silence et le bon ordre du système planétaire. Théophile fut juste comme le sont les despotes de l'Orient, qui,

lorsqu'ils exercent eux-mêmes l'autorité, suivent la raison ou la passion du moment, sans s'occuper des lois, ou sans mesurer la peine sur le délit. Une pauvre femme vint se jeter à ses pieds et se plaindre du frère de l'impératrice, qui avait tellement élevé son palais, que son humble habitation manquait d'air et de jour. Au lieu de lui accorder, après la preuve du fait, des dommages suffisans, ou même des dommages proportionnés au rang du coupable, il lui adjugea le palais et le terrain. Il ne fut pas même satisfait de cet arrêt extravagant; il fit d'une injure civile une action criminelle, et l'infortuné patricien fut battu de verges dans la place publique de Constantinople. Il bannit, fit mutiler, échauder avec de la poix bouillante ou brûler vif dans l'Hippodrome, trois de ses principaux ministres, un préfet, un questeur, un capitaine de ses gardes, qui avaient commis des fautes légères, ou manqué d'équité ou de vigilance en quelques points de détail; et ces terribles décrets, dictés vraisemblablement par l'erreur et le caprice, aliénèrent l'affection des meilleurs citoyens. L'orgueil du monarque se plaisait cependant à exercer son pouvoir ou, comme il le pensait, à faire des actes de vertu; et le peuple que sa position obscure mettait en sûreté, applaudisssait au danger et à l'humiliation de ses supérieurs. Cette rigueur extrême eut quelques effets salutaires, puisque après une inquisition de dix-sept jours à la cour ou dans la capitale, on ne trouva pas matière à une plainte, ou un abus à dénoncer. On doit peut-être avouer que les Grecs avaient besoin d'être menés avec un sceptre de fer, et que l'intérêt public est le motif et la loi du magistrat suprême; mais, lorsqu'il s'agit de prononcer sur un homme convaincu ou soupçonné de haute trahison, ce juge est plus qu'un autre crédule ou partial. Théophile infligea des peines tardives aux assassins de Léon et aux libérateurs de son père, en jouissant du fruit de leur crime, et sa tyrannie jalouse immola le mari de sa sœur à sa propre sûreté. Un Persan de la race des Sassanides mourut à Constantinople dans la pauvreté et l'exil, et laissa un fils unique qu'il avait eu de son mariage avec une plébéienne. Théophobe était âgé de douze ans lorsqu'on révéla le secret de sa naissance, et son mérite n'était pas indigne de son extraction. Il fut élevé dans le palais de Bysance, et y reçut l'éducation d'un chrétien et d'un soldat; il fit des progrès rapides dans la carrière de la fortune et de la gloire; il épousa la sœur de l'empereur, et obtint le commandant des trente mille Perses qui, ainsi que son père, avaient quitté leur pays pour échapper aux Musulmans. Ces trente mille guerriers, qui avaient tout à la fois les vices des fanatiques et ceux des troupes mercenaires, voulaient se révolter contre leur bienfaiteur, et arborer l'étendard du prince leur compatriote; mais Théophobe rejeta leur proposition; il déconcerta leurs projets, et se réfugia dans le camp ou dans le palais de son beau-frère. L'empereur, en lui accordant une généreuse confiance, se serait ménagé un habile et fidèle tuteur pour sa femme et pour son fils encore enfant, à qui Théophile devait laisser la couronne de si bonne heure. Ses maux corporels et son caractère envieux augmentèrent sa jalousie; il craignit des vertus qui, si elles pouvaient soutenir leur faiblesse et leur enfance, pouvaient aussi devenir dangereuses, et au lit de mort il demanda la tête du prince persan. Il montra un plaisir barbare en reconnaissant les traits de son frère : « Tu n'es plus Théophobe, » dit-il; et, retombant sur sa couche, il ajouta d'une voix défaillante: « Et moi bientôt, » trop tôt, hélas! je ne serai plus Théophile. »

Les Russes, qui ont pris chez les Grecs le plus grand nombre de leurs lois civiles et ecclésiastiques, ont conservé jusqu'au dernier siècle un usage singulier au mariage du czar; ils rassemblaient les jeunes filles, non pas de tous les rangs et de toutes les provinces, ce qui eût été ridicule et impossible, mais toutes celles de la principale noblesse; et elles attendaient au palais le choix de leur souverain. On assure qu'on suivit cet usage lors des noces de Théophile. Il se promena tenant une pomme d'or à la main, au milieu de toutes ces beautés rangées sur deux files; les charmes d'Icasia arrêtèrent ses yeux, et ce prince maladroit ne sachant de quelle manière il devait commencer l'entretien, lui dit que les femmes avaient fait beaucoup de

mal : « Oui, sire, répondit-elle avec vivacité, mais aussi elles ont été l'occasion de » beaucoup de bien. » L'empereur, mécontent de cette réplique, lui tourna le dos : Icasia alla cacher son humiliation dans un couvent, et Théodora, qui garda un modeste silence, reçut la pomme d'or. Elle mérita l'amour de son maître, mais ne put se soustraire à sa sévérité. Il vit des jardins du palais un vaisseau très-chargé qui entrait dans le port ; ayant découvert qu'il était rempli de marchandises de la Syrie qui appartenaient à sa femme, il condamna le navire au feu, et reprocha avec aigreur à Théodora de dégrader sa qualité d'impératrice pour prendre celle d'une marchande. Toutefois, au lit de la mort, il lui confia la tutelle de l'empire et celle de son fils Michel, âgé alors de cinq ans. Le rétablissement des images et l'entière expulsion des Iconoclastes ont rendu le nom de Théodora cher aux Grecs : dans la ferveur de son zèle religieux, elle s'occupa avec reconnaissance de la mémoire et du salut de son mari. Après treize ans d'une administration sage et modérée, elle s'aperçut du déclin de son crédit ; mais cette seconde Irène n'imita que les vertus de la première. Au lieu d'attenter à la vie ou à l'autorité de son fils, elle se dévoua sans murmures à la solitude de la vie privée, en déplorant l'ingratitude, les vices et la ruine inévitable de cet indigne prince.

C'est à Néron et à Héliogabale qu'il faut comparer Michel III. Ainsi qu'eux, il regardait le plaisir comme l'objet important de la vie, et la vertu comme l'ennemie du plaisir. Quand Théodora aurait pris des soins extrêmes de l'éducation de son fils, il se trouva sur le trône avant l'âge de virilité, et ses soins auraient été inutiles. Si cette mère ambitieuse s'efforça d'arrêter le développement de la raison, elle ne put calmer l'effervescence des passions, et sa conduite intéressée fut digne du mépris et de l'ingratitude de cet opiniâtre jeune homme. A l'âge de dix-huit ans, il s'affranchit de l'autorité de Théodora, sans s'avouer qu'il était hors d'état de gouverner l'empire et de se gouverner lui-même. La gravité et la sagesse s'éloignèrent de la cour avec Théodora ; on n'y vit plus que le vice et la sottise qui régnaient tour à tour ; et il fut impossible d'acquérir ou de conserver l'estime du prince sans perdre l'estime publique. Les millions amassés pour le service de l'état furent prodigués aux plus vils des hommes, qui flattaient ses passions et partageaient ses plaisirs ; et, dans un règne de treize ans, le plus riche des monarques fut réduit à vendre les ornemens les plus précieux de son palais et ceux des églises. Semblable à Néron, les amusemens du théâtre le charmaient, et comme lui il voyait avec dépit qu'on eût sur lui des avantages qu'il aurait dû rougir de posséder. Mais l'étude que fit Néron de la musique et de la poésie annonçait une sorte de goût : les inclinations plus ignobles du fils de Théophile se bornaient aux courses de chars de l'Hippodrome. Les factions qui avaient troublé la paix de la capitale amusaient encore ses oisifs habitans : l'empereur prit la livrée des bleus ; il distribua à ses favoris les trois couleurs rivales, et, au milieu de ces vils travaux, il oublia la dignité de sa personne et la sûreté de ses états. Il fit taire un courrier qui, pour lui apprendre que l'ennemi venait d'envahir une des provinces de l'empire, s'avisa de l'aborder au moment de sa course le plus intéressant : il ordonna d'éteindre les feux importuns qui dans les temps d'alarmes avertissaient tout le pays situé entre Tarse et Constantinople. Les conducteurs de char les plus habiles obtenaient surtout sa confiance et son estime : il leur permettait de lui donner des festins, et il tenait leurs enfans sur les fonts de baptême ; il s'applaudissait alors de sa popularité, et affectait de blâmer la morgue froide et insultante de son prédécesseur. L'univers ne connaissait plus cette abominable débauche qui a déshonoré Néron ; mais Michel consumait ses forces en se livrant à l'amour et à l'intempérance. Échauffé par le vin dans ses orgies nocturnes, il donnait les ordres les plus sanguinaires, et, lorsqu'au retour de sa raison l'humanité parvenait à se faire entendre, il approuvait la désobéissance salutaire de ses serviteurs. Michel tournait en ridicule la religion de son pays, avec une liberté dont on a vu peu d'exemples. La superstition des Grecs devait exciter le sourire d'un philosophe ; mais le sourire du sage eût été rai-

sonnable et modéré, et il aurait désapprouvé la sottise ignorante d'un jeune homme qui insultait aux objets de la vénération publique. Un bouffon de la cour prenait une robe de patriarche; ses douze métropolitains, au nombre desquels se trouvait l'empereur, se revêtaient d'habits ecclésiastiques; ils maniaient et profanaient les vases sacrés, et, pour égayer leurs bacchanales, ils administraient la sainte communion dans du vinaigre et de la moutarde. On ne cachait pas à la ville ces impiétés. Les jours de grandes fêtes, l'empereur, les évêques et ses bouffons, courant les rues montés sur des ânes, rencontrèrent le véritable patriarche à la tête de son clergé, et, par leurs acclamations licencieuses et leurs gestes obscènes, déconcertèrent la gravité de cette procession chrétienne. Michel ne se conforma jamais aux pratiques de la dévotion, que pour faire un outrage à la raison et à la piété : il recevait d'une statue de la Vierge les couronnes du théâtre, et il viola le tombeau d'un empereur afin de brûler les ossemens de Constantin l'Iconoclaste. Cette conduite extravagante le rendit aussi méprisable qu'il était odieux. Chaque citoyen désirait avec ardeur la délivrance de son pays, et ses favoris eux-mêmes craignaient qu'un caprice ne leur ôtât ce qu'un caprice leur avait donné. A l'âge de trente ans, et au milieu de l'ivresse et du sommeil, Michel III fut assassiné dans son lit par le fondateur d'une nouvelle dynastie, qu'il avait revêtu de tant de pouvoirs, qu'on pouvait le regarder comme son collègue.

La généalogie de Basile-le-Macédonien, si elle n'a pas été fabriquée par l'orgueil et la flatterie, montre bien à quelles révolutions se trouvent exposées les plus illustres familles. Les Arsacides, rivaux de Rome, donnèrent des lois en Orient durant près de quatre siècles; une branche cadette de ces rois parthes régnait en Arménie, et leurs descendans survécurent au partage et à la servitude de cette ancienne monarchie. Deux de ces princes se réfugièrent ou se retirèrent à la cour de Léon Ier, qui les accueillit avec générosité et les établit d'abord dans la province de Macédoine : Andrinople devint à la fin le lieu de leur résidence. Ils gardèrent durant plusieurs générations une dignité analogue à leur rang, et, pleins de zèle pour l'empire romain, rejetèrent les offres séduisantes des Persans et des Arabes qui les rappelaient dans leur patrie. Mais le temps et la pauvreté obscurcirent peu à peu leur grandeur, et le père de Basile fut réduit à une petite ferme qu'il cultivait de ses mains : cependant il refusait toujours d'avilir le sang des Arsacides en s'alliant à des plébéiens : il épousa une veuve qui se plaisait à compter Constantin parmi ses aïeux. Un fils qu'on nomma Basile fut la suite de ce mariage. Enlevé par les Bulgares, qui vinrent ravager Andrinople, il fut élevé dans la servitude et sous un climat étranger, et cette sévère discipline lui donna une force de corps et une flexibilité d'esprit qui, par la suite, firent sa fortune. En âge d'adolescence, ou voisin de celui de la virilité, il fut du nombre des captifs romains qui brisèrent leurs fers, et, après avoir traversé la Bulgarie, gagné les côtes de l'Euxin, et défait deux armées de barbares, s'embarquèrent sur les vaisseaux qui les attendaient, et revinrent à Constantinople, d'où chacun d'eux se rendit dans sa famille. Basile, redevenu libre, se trouvait dans la misère. Les dévastations de la guerre avaient ruiné sa ferme : après la mort de son père, le travail de ses mains, ou ce qu'il gagnait au service, ne pouvait plus soutenir une famille d'orphelins, et il résolut de chercher un théâtre plus éclatant, où chacune de ses vertus et chacun de ses vices pussent le mener à la grandeur. Arrivé à Constantinople, sans amis et sans argent, il y passa la première nuit sur les marches de l'église de Saint-Diomède; un moine charitable lui donna quelque nourriture ; il entra ensuite au service d'un parent de l'empereur Théophile, et du même nom, qui était très-petit de sa personne, mais qui avait toujours à sa suite une foule de domestiques d'une grande taille. Basile suivit son maître, qui allait commander dans le Péloponnèse. Il éclipsa par son mérite personnel la naissance et la dignité de Théophile, et forma une liaison utile avec une riche matrone de Patras. Il inspira de l'amour ou du moins une affection spirituelle à cette femme, qu'on nommait Danielis, qui l'adopta pour

son fils. Danielis lui donna trente esclaves; il en reçut d'autres largesses, avec lesquelles il fournit à la subsistance de ses frères et acheta des biens dans la Macédoine. La reconnaissance ou l'ambition le retenait au service de Théophile, et un heureux hasard le fit connaître à la cour. Un fameux lutteur, qui était à la suite des ambassadeurs de la Bulgarie, avait défié, au milieu du banquet royal, le plus robuste des Grecs. On vantait la force de Basile : il accepta le défi, et le barbare fut renversé dès le premier choc. Il fut décidé qu'on couperait les jarrets d'un très-beau cheval que rien ne pouvait dompter; la dextérité et l'intrépidité de Basile l'ayant subjugué, il obtint une place honorable dans les écuries de l'empereur. Mais il était impossible d'avoir la confiance de Michel sans adopter ses vices. Ce nouveau favori étant parvenu à la place de grand-chambellan du palais, on exigea de lui qu'il épouserait une concubine du prince, et il fallut ensuite qu'il consentît au déshonneur de sa sœur, dont l'empereur était amoureux. Les soins de l'administration avaient été abandonnés au césar Bardas, frère et ennemi de Théodora. Les maîtresses de Michel lui peignirent son collègue comme un homme odieux et redoutable; on écrivit à Bardas qu'on avait besoin de ses services pour l'expédition de Crète : il sortit de Constantinople, et le chambellan l'égorgea, sous les yeux de l'empereur, dans la tente où on lui donnait audience. Basile obtint le titre d'auguste et le gouvernement de l'empire un mois après cet assassinat. Il supporta cette association, qui ne lui laissait qu'un faible pouvoir, jusqu'au moment où il se crut assuré de l'estime du peuple. Un caprice de l'empereur mit ses jours en danger, et Michel avilit sa dignité de césar en se donnant un second collègue, qui avait servi de rameur dans les galères. Toutefois le meurtre de son bienfaiteur fut un acte d'ingratitude et de trahison, et les églises qu'il dédia à saint Michel ne furent qu'un moyen puéril d'expier son crime.

Les diverses époques de sa vie peuvent être comparées à celle d'Auguste. La situation des Grecs ne lui permit pas, dans sa première jeunesse, d'attaquer sa patrie à la tête d'une armée ou de proscrire les plus nobles de ses concitoyens; mais son génie ambitieux se soumit à toute la bassesse d'un esclave; il cacha son ambition et même ses vertus, et commit un assassinat pour se rendre maître de cet empire qu'il gouverna avec la prudence et la tendresse d'un père. Les intérêts d'un individu peuvent se trouver en contradiction avec ses devoirs, mais un monarque absolu est dénué de sens ou de courage lorsqu'il sépare son bonheur de sa gloire, ou sa gloire du bonheur public. La vie ou le panégyrique de Basile a été composé et publié sous le règne de ses descendans, qui fut de longue durée; mais on peut attribuer à son mérite supérieur leur stabilité sur le trône. Constantin, son petit-fils, après avoir tracé le caractère et écrit le règne de Basile l'offrit au peuple comme une parfaite image de la royauté; mais, si ce faible prince n'eût pas copié un modèle, il ne se serait pas élevé si aisément au-dessus du niveau de sa conduite et de ses idées : l'éloge sur lequel on peut le plus compter, c'est le misérable état de la monarchie qu'il enleva à Michel et la situation florissante de cette monarchie à l'époque où il la transmit à la dynastie macédonienne. Son habile main arrêta des abus consacrés par le temps et par des exemples : il fit renaître, sinon la valeur nationale, du moins l'ordre et la majesté de l'empire romain. Son application était infatigable; il avait du sang-froid, une tête forte, il savait prendre des partis décisifs, et il pratiquait cette rare et utile modération qui tient chacune des vertus à une égale distance des vices auxquels elles sont opposées. Il n'avait point appris l'art de la guerre, et il manqua du courage ou des talens d'un guerrier. Cependant, sous son règne, les aigles romaines épouvantèrent encore une fois les barbares. Dès qu'il eut créé une nouvelle armée à force de discipline, il se montra en personne sur les bords de l'Euphrate; il humilia le faste des Sarrasins, et étouffa la révolte dangereuse, quoique juste, des Manichéens. Son indignation contre un rebelle qui lui avait long-temps échappé le porta à former une singulière prière : il demanda à Dieu la grâce d'enfoncer trois traits dans la tête de Chrysochir. Cette tête

odieuse, qu'il avait obtenue par trahison, fut attachée à un arbre, et exposée trois fois à l'adresse de l'archer impérial; trait de vengeance d'une extrême lâcheté, et plus digne du siècle que du caractère de Basile. L'administration des finances et celle des lois furent son principal mérite. Afin de remplir le trésor épuisé, on lui proposa de revenir sur les dons mal placés de son prédécesseur : il eut la sagesse de n'en reprendre que la moitié; il se procura de cette manière une somme de douze cent mille livres sterling, avec laquelle il pourvut aux besoins les plus urgens, et gagna du temps pour l'exécution de ses réformes économiques. Parmi les plans divers qu'on forma pour accroître son revenu, on lui proposa un nouveau tribut, sur lequel les personnes chargées de la répartition auraient eu un empire trop absolu. Le ministre lui présenta sur-le-champ une liste d'agens honnêtes et en état de remplir cette fonction : Basile, les ayant examinés lui-même, n'en trouva que deux à qui l'on pût confier des pouvoirs si dangereux, et ils justifièrent son estime en refusant cette marque de confiance. Les soins assidus de l'empereur établirent de l'équilibre entre les propriétés et les contributions, entre la recette et la dépense : on assigna un fonds particulier à chaque service, et une méthode publique assura les intérêts du prince et la fortune du peuple. Après avoir réformé le luxe de sa table, il décida que deux domaines patrimoniaux pourvoiraient à cette espèce de dépense : il réservait les impôts pour la dépense nationale, et il employait le reste à embellir la capitale et les provinces. Le goût des bâtimens, quoique dispendieux en lui-même, peut être excusé et mérite quelquefois des éloges; il alimente l'industrie, il excite les progrès des arts, et concourt à l'utilité ou aux plaisirs du public; les avantages qui résultent d'un chemin, d'un aquéduc, ou d'un hôpital, sont sensibles : mais les cent églises que fit élever Basile ne furent qu'un tribut payé à la dévotion de son temps. Il se montra assidu et impartial en sa qualité de juge; il désirait sauver les accusés, mais il ne craignait pas de les frapper : il punissait sévèrement les oppresseurs du peuple; s'il avait des ennemis personnels auxquels il fût dangereux de pardonner, après leur avoir fait crever les yeux, il les condamnait à une vie de solitude et de repentir. L'altération survenue dans la langue et les mœurs exigeait une révision de la jurisprudence de Justinien : on rédigea en quarante titres et en langue grecque le corps volumineux des Institutes, des Pandectes, du Code et des Novelles; et, si les *basiliques* furent perfectionnées et achevées par le fils et le petit-fils de Basile, c'est cependant à lui qu'il faut les attribuer. Un accident de chasse termina ce règne glorieux. Un cerf furieux embarrassa ses cornes dans le ceinturon de Basile, qu'il enleva de dessus son cheval. L'empereur fut dégagé par un homme de sa suite, qui coupa le ceinturon et tua la bête; mais la chute ou la fièvre qui en fut la suite épuisa la force du vieux monarque, et il mourut dans son palais, au milieu des larmes de sa famille et de son peuple. Si, comme on le dit, il demanda la tête du fidèle serviteur qui avait osé faire usage de son épée sur la personne de son souverain, l'orgueil du despotisme, endormi durant sa vie, se ranima dans ses derniers momens, lorsqu'il n'eut plus besoin ou lorsqu'il ne fit plus de cas de l'opinion des hommes.

Il vit mourir Constantin, l'un de ses quatre fils, et un imposteur et une vision amusèrent sa douleur et sa crédulité; Étienne, le plus jeune, se contenta des honneurs d'un patriarche et de ceux d'un saint; Léon et Alexandre furent l'un et l'autre revêtus de la pourpre, mais l'aîné exerça seul les pouvoirs du gouvernement. Léon VI a obtenu le glorieux surnom de *Philosophe* : s'il en fut digne, s'il réunit les qualités du prince et celles du sage, s'il eut toutes les vertus spéculatives et pratiques, on put lui donner ce titre qui désigne la perfection de la nature humaine. Léon fut bien loin de cette perfection idéale. En effet, vint-il à bout de soumettre ses passions et ses désirs à l'empire de la raison? Il passa sa vie au milieu de la pompe du palais, dans la société de sa femme et de ses concubines, et on ne peut même attribuer qu'à la douceur et à l'indolence de son caractère la clémence qu'il montra et la paix qu'il s'efforça de maintenir. Oserait-on assurer qu'il triompha de ses préjugés et de ceux de ses sujets?

la superstition la plus puérile souilla son esprit; il consacra par ses lois l'influence du clergé et les erreurs du peuple; et ces oracles où il révéla la destinée de l'empire en style prophétique ne sont fondés que sur l'astrologie et la domination. Si on examine pourquoi on le surnomma le Philosophe, on trouve qu'il fut moins ignorant que la plus grande partie de ses contemporains, de l'ordre ecclésiastique ou de l'ordre civil; que le savant Photius avait dirigé son éducation, et que cet empereur philosophe composa ou publia sous son nom plusieurs ouvrages sur des matières sacrées ou profanes. Mais tous les mariages qu'il se permit nuisirent à sa réputation de philosophe et d'homme religieux. Les moines prêchaient les anciennes maximes sur le mérite et la sainteté du célibat, et elles étaient avouées par la nation. On permettait le mariage, comme un moyen nécessaire de propager le genre humain. Après la mort de l'un des époux, le survivant pouvait former un *second* mariage; mais un troisième passait pour une espèce de fornication légale, et les *quatrièmes* noces passaient et étaient regardées comme un péché et un scandale que ne connaissaient pas encore les chrétiens de l'Orient. Léon lui-même avait aboli l'état civil des concubines dès les premières années de son règne, et avait condamné les troisièmes noces sans les annuler: le patriotisme et l'amour le déterminèrent bientôt à violer ses propres lois; et il aurait dû subir la peine qu'en pareil cas il imposait à ses sujets. Il n'eut point d'enfans de ses trois premiers mariages; il voulait une compagne, et l'empire demandait un héritier légitime. La belle Zoé fut établie dans le palais en qualité de concubine, et, lorsque par la naissance de Constantin elle eut donné des preuves de sa fécondité, l'empereur déclara son intention de légitimer la mère et l'enfant, et de célébrer ses quatrièmes noces. Le patriarche Nicolas lui refusa sa bénédiction; Léon ne put le déterminer à donner le baptême au jeune prince qu'après avoir promis de renvoyer sa maîtresse : l'empereur, continuant à vivre avec cette femme, fut chassé de la communion des fidèles. Le moine, menacé de l'exil, abandonné de ses confrères, averti que l'église latine ne soutenait pas la même opinion, qu'il y aurait du danger pour l'état si la succession au trône s'interrompait ou devenait incertaine, demeura toujours inflexible. Après la mort de Léon, il fut rappelé de son exil. Il rentra dans les charges ecclésiastiques et civiles; et l'édit d'union, qui fut promulgué au nom de Constantin, ayant déclaré scandaleuses les quatrièmes noces, ce prince inculpa ainsi lui-même tacitement sa naissance.

Dans la langue grecque, le même mot signifie *pourpre* et *porphyre;* et, les couleurs de la nature étant invariables, on sait que la pourpre des anciens était un rouge foncé, puisque les substances de Tyr qu'ils employaient donnent cette couleur. Un appartement du palais de Bysance était revêtu de porphyre; les impératrices l'occupaient lorsqu'elles devenaient enceintes; et, afin de désigner l'extraction royale de leurs enfans, on les appelait *Porphyrogénètes*, ou nés dans la pourpre. Un grand nombre d'empereurs romains avait eu des enfans, mais Constantin VII prit pour la première fois ce surnom particulier. La durée de son règne titulaire égala celle de sa vie; six de ses cinquante-quatre années s'écoulèrent avant la mort de son père; le fils de Léon fut toujours soumis à ceux qui subjuguaient sa faiblesse ou abusaient de sa confiance. Alexandre son oncle, revêtu depuis longtemps du titre d'Auguste, se trouva d'abord collègue et gouverneur du jeune prince : tel fut le rapide progrès de ses vices et de ses sottises, qu'on le compara bientôt à l'empereur Michel; et, quand la mort le surprit, il avait le dessein de réduire son neveu à la situation d'Atys, et de laisser l'empire à un indigne favori. Zoé donna des lois durant le reste de la minorité de Constantin, et sept régens, qui ne s'occupaient que de leurs intérêts, et qui, satisfaisant leurs passions, abandonnaient la république, se supplantèrent les uns et les autres, et disparurent enfin devant un guerrier qui se rendit maître de l'empire. Romain Lecapenus, d'une extraction obscure, était parvenu au commandement des armées navales, et, au milieu de l'anarchie de l'empire, avait mérité ou du moins avait ob-

tenu l'estime de la nation. Il sortit de l'embouchure du Danube avec une escadre victorieuse et bien affectionnée; il arriva dans le hâvre de Constantinople, et fut salué comme le libérateur du peuple et le tuteur du prince. Une dénomination nouvelle, celle de père de l'empereur, exprima ses importantes fonctions; mais Romain dédaigna bientôt le pouvoir subordonné d'un ministre; et, prenant les titres de César et d'Auguste, il s'arrogea toute l'indépendance d'un roi, et régna près de vingt-cinq ans. Christophe, Étienne et Constantin furent successivement revêtus des mêmes titres, et le légitime empereur tomba du premier au cinquième rang dans ce collége de princes. Toutefois il dut s'applaudir de sa fortune et de la clémence des usurpateurs, puisqu'il conserva la vie et la couronne. Des exemples tirés de l'histoire ancienne et de l'histoire moderne auraient excusé l'ambition de Romain; il tenait en ses mains les pouvoirs et les lois de l'empire; la bâtardise de Constantin l'autorisait à l'exclure du trône, et il avait sans doute autour de lui de lâches flatteurs qui lui conseillaient de plonger le fils de la concubine dans le tombeau ou dans un monastère. Mais il ne paraît pas que Lecapenus ait eu les vertus ou les vices du tyran. Le trône éteignit le courage et l'activité de sa vie privée, et, au milieu de ses débauches, il oublia la sûreté de la république et celle de sa famille. Il eut un caractère doux et religieux; il respecta la sainteté des sermens, l'innocence du jeune Constantin, la mémoire de Léon et l'attachement du peuple. Le goût pour l'étude et la retraite que montrait Constantin désarma la jalousie : les livres et la musique, sa plume et son pinceau lui offraient des plaisirs continuels; et, si réellement il accrut son mince revenu par la vente de ses tableaux, sans que le nom de l'artiste en ait augmenté la valeur, il eut des talens dont peu de princes pourraient se faire une ressource dans l'adversité.

Les vices de Romain et ceux de ses enfans causèrent sa perte. Après la mort de Christophe son fils aîné, ses deux autres enfans, en proie à la discorde, conspirèrent contre leur père. Vers l'heure de midi, moment de la journée où l'on faisait sortir du palais tous les étrangers, ils entrèrent dans son appartement les armes à la main, et le conduisirent, en habit de moine, à une petite île de la Propontide qu'habitait une communauté religieuse. Le bruit de cette révolution domestique remplit la ville de désordre; mais Porphyrogénète était l'empereur légitime, et il occupa seul les soins du public; et une tardive expérience apprit aux fils de Lecapenus qu'ils avaient exécuté pour un rival un dessein coupable et hasardeux. Hélène leur sœur, femme de Constantin, les accusa injustement ou avec raison d'avoir voulu assassiner son mari au milieu d'un festin; ses partisans furent alarmés : on arrêta les deux usurpateurs, on leur ôta la pourpre, et on les relégua dans l'île et le monastère où ils avaient emprisonné leur père. Le vieux Romain les reçut au rivage avec un sourire de dédain, et, après avoir rappelé leur ingratitude et leur sottise, leur offrit une portion de l'eau et des nourritures végétales qui composaient ses repas. Constantin VII était âgé de quarante ans lorsqu'il monta sur le trône, et régna ou parut régner près de quinze ans. Il n'avait pas cette énergie qui donne l'amour du travail, de l'administration et de la gloire; et les études qui avaient amusé et embelli ses loisirs n'étaient plus compatibles avec les devoirs sérieux d'un souverain. L'empereur, au lieu de régir ses états, s'amusa à enseigner à son fils la théorie du gouvernement : livré à l'intempérance et à la paresse, il laissa les rênes de l'administration dans les mains d'Hélène sa femme; et, au milieu des faveurs capricieuses de celle-ci, les indignes ministres qu'elle choisissait faisaient toujours regretter leurs prédécesseurs. Toutefois la naissance et les malheurs de Constantin l'avaient rendu cher aux Grecs : ils excusèrent ses fautes, ils respectèrent son savoir, son innocence, sa charité et son amour de la justice; et, lors de ses funérailles, ses sujets versèrent des larmes sincères. D'après un ancien usage, son corps fut exposé en grand appareil dans le vestibule du palais; et les officiers de l'ordre civil et de l'ordre militaire, les patriciens, le sénat et le clergé s'approchèrent chacun à leur tour pour adorer et baiser la dépouille

inanimée de leur souverain. Avant que le convoi se mît en marche vers le lieu qui servait de sépulture aux empereurs, un héraut fit cette proclamation, dont les princes devraient profiter : « Levez-vous, roi de la » terre, et obéissez au roi des rois. »

On crut que Constantin était mort empoisonné, et Romain son fils, qui prit le nom de son grand-père maternel, monta sur le trône de Constantinople. Ce prince n'avait que vingt ans lorsqu'il fut soupçonné d'un parricide, et il faut qu'à cette époque il eût déjà perdu l'estime publique. Mais il était plus faible que méchant, et on attribuait la plus grande part de ce crime à Théophane, femme d'une basse origine, d'un esprit audacieux et de mœurs très-corrompues. La gloire personnelle et le bonheur public, ces vrais plaisirs de la royauté, n'intéressaient pas le fils de Constantin; et, tandis que les deux frères, Nicéphore et Léon, triomphaient des Sarrasins, il consumait dans une pénible oisiveté ces journées qu'il devait à son peuple. Le matin il se rendait au cirque; à midi il donnait à dîner aux sénateurs; il passait la plus grande partie de son après-dîner dans le *Sphæristerium*, c'est-à-dire dans un jeu de paume, le seul théâtre de ses victoires : il se faisait ensuite conduire à la rive asiatique du Bosphore; il chassait; et, après avoir tué communément quatre gros sangliers, il revenait dans son palais, enorgueilli de ses exploits. Il avait une figure et une beauté remarquables : il était d'une grande taille et droit comme un jeune cyprès; il avait la peau blanche et vermeille, les yeux très-vifs, les épaules larges et le nez long et aquilin. Tant d'avantages ne fixèrent pas l'amour de Théophane, et, après un règne de quatre ans, elle empoisonna son mari, comme elle avait empoisonné son père.

Romain eut de son mariage avec cette femme dénaturée deux fils, qui parvinrent au trône sous le nom de Basile II et de Constantin IX; il eut aussi deux filles, qui portèrent les noms d'Anne et de Théophane. L'aînée épousa Othon II, empereur d'Occident; la plus jeune fut mariée à Wolodimir, grand-duc et apôtre de Russie, et, sa petite-fille ayant épousé Henri I, roi de France, le sang des Macédoniens et peut-être celui des Arsacides coule encore dans les veines de la famille des Bourbons. Après la mort de son mari, l'impératrice voulut régner sous le nom de ses fils, l'un âgé de cinq ans et l'autre de deux ans. Elle s'aperçut bientôt de l'instabilité d'un trône, n'ayant d'appui qu'une femme qu'on ne pouvait estimer et deux enfans qu'on ne pouvait craindre. Théophane, cherchant un protecteur, se jette dans les bras du soldat le plus valeureux de l'armée. Elle était facile et peu délicate; mais la difformité de son nouvel amant fit croire à tout le monde que des motifs d'intérêt produisirent ces amours. Nicéphore Phocas avait dans l'opinion publique le double mérite d'un héros et d'un saint. Sous le premier rapport, il était doué de qualités naturelles et brillantes : descendant d'une race illustre par des exploits guerriers, il avait montré dans tous les grades et dans toutes les provinces la valeur d'un soldat et les talens d'un général, et il venait d'ajouter à sa gloire par la conquête de l'île de Crète : sa religion était plus équivoque, et son cilice, ses jeûnes, son langage dévot, et le désir qu'il montrait de se retirer du monde, masquaient peut-être sa criminelle et dangereuse ambition. Au reste, il trompait un saint patriarche, qui, par son crédit et d'après un décret du sénat, lui avait donné, durant la minorité des jeunes princes, le commandement absolu des armées de l'Orient. Assuré des chefs et des soldats, il marcha à Constantinople, écrasa ses ennemis, publia sa bonne intelligence avec l'impératrice, et, sans dégrader les enfans de Théophane, il prit, avec le titre d'Auguste, la prééminence du rang et la plénitude du pouvoir. Mais le patriarche, qui l'avait porté sur le trône, ne voulut point lui permettre d'épouser Théophane. Les secondes noces qu'il célébra, contre le gré du chef de l'église, l'assujettirent à une peine canonique d'une année : les prêtres firent valoir une affinité spirituelle, et il fallut recourir à des subterfuges et à des parjures pour réduire au silence les scrupules du clergé et ceux du peuple. L'empereur perdit sous la pourpre l'attachement de la nation; son règne de six années excita la

haine des étrangers et de ses sujets, et on retrouva en lui l'hypocrisie et l'avarice du premier Nicéphore. Je n'essaierai jamais de justifier ou de pallier l'hypocrisie, mais je ne craindrai pas d'observer qu'on accuse surtout d'avarice avec une grande précipitation, et qu'on se montre bien impitoyable envers ce défaut. Lorsqu'il s'agit d'un citoyen, on ne se donne pas la peine d'examiner sa fortune et ses dépenses : pour le dépositaire de la fortune publique, l'économie est toujours une vertu, et l'augmentation des impôts trop souvent un devoir indispensable. Nicéphore, qui avait montré son caractère généreux dans l'usage de son patrimoine, employa scrupuleusement les revenus publics au service de l'état. Au retour de chaque printemps il marchait en personne contre les Sarrasins; et tous les Romains voyaient leurs contributions employées à des triomphes, à des conquêtes et à la sûreté de la barrière d'Orient.

Parmi les guerriers qui le conduisirent au trône, et servirent sous ses drapeaux, Jean Zimiscès, brave Arménien, d'une noble famille, avait obtenu les récompenses les plus distinguées. Il était au-dessous de la taille ordinaire, mais sa petite stature avait de la force et de la beauté, et renfermait l'âme d'un héros. Le frère de l'empereur, qui enviait sa fortune, le fit tomber du rang de général à celui de directeur des postes, et le fit envoyer en exil lorsqu'il apprit ses murmures. Zimiscès se trouvait dans la nombreuse liste des amans de l'impératrice : elle fit des démarches en sa faveur, et on lui permit de demeurer à Chalcédoine, aux environs de la capitale : pour la payer de ses soins, il lui fit des visites amoureuses et clandestines, et Théophane consentit avec joie à la mort d'un mari très-économe et d'une laide figure. Des conspirateurs audacieux et fidèles étaient cachés dans les chambres les plus secrètes du palais : au milieu des ténèbres d'une nuit d'hiver, Zimiscès et les chefs du complot s'embarquèrent sur une chaloupe, traversèrent le Bosphore, débarquèrent aux environs du palais, et montèrent sans bruit par une échelle de corde que leur jetèrent des femmes. La défiance de Nicéphore, les conseils de ses amis, les secours tardifs de son frère Léon, et son palais devenu une espèce de forteresse, ne purent le défendre contre les ennemis qu'il avait autour de lui, et qui ouvrirent les portes aux assassins. Il dormait sur une peau d'ours étendue par terre; éveillé par le bruit des conjurés, il aperçut trente poignards levés sur lui. Il n'est pas sûr que Zimiscès ait trempé ses mains dans le sang de son souverain, mais il montra une joie cruelle lorsque ses yeux se portèrent sur son ennemi percé de coups. La barbarie et l'insolence des meurtriers prolongèrent la mort de l'empereur. Du moment où la multitude aperçut la tête de Nicéphore, le tumulte se calma, et l'Arménien fut proclamé empereur, d'Orient. Au jour fixé pour son couronnement, l'intrépide patriarche, l'arrêtant sur la porte de l'église de Sainte-Sophie, lui reprocha le meurtre de Nicéphore, déclara qu'il devait avant tout donner des preuves de repentir, et n'avoir plus de commerce avec Théophane. Cette saillie de zèle apostolique n'offensa point le nouvel empereur, puisqu'il ne pouvait plus avoir ni amour ni confiance pour une femme qui avait manqué à diverses reprises aux obligations les plus sacrées; et il chassa ignominieusement de son lit et de son palais Théophane, qui comptait partager le trône. Elle montra une rage impuissante lors de leur dernière entrevue; elle accusa son amant d'ingratitude; elle outragea et frappa son fils Basile, qui se taisait et paraissait soumis devant son collègue : elle ne craignit pas de se déshonorer elle-même en déclarant qu'il était le fruit d'un adultère. Pour calmer l'indignation publique, on exila cette femme audacieuse, et on punit de mort quelques-uns de ses complices. On pardonna à Zimiscès d'avoir attenté à la vie d'un prince détesté du peuple, et l'éclat de ses vertus fit oublier son crime. Sa profusion fut peut-être moins utile à l'état que l'avarice de Nicéphore; mais la douceur et la générosité de son caractère charmèrent tous ceux qui l'approchaient, et il ne marcha sur les traces de son prédécesseur que dans le chemin de la victoire. Il passa dans les camps la plus grande partie de son règne; il signala sa valeur et son activité sur le Danube et sur le Tigre, qui avaient jadis été les limites de

l'empire romain, et en triomphant des Russes et des Sarrasins, il mérita d'être appelé le sauveur de l'empire et le vainqueur de l'Orient. Lorsqu'il revint de la Syrie pour la dernière fois, il observa que les eunuques possédaient les terres les plus fertiles de ses nouvelles provinces. « Est-ce donc pour eux, » s'écria-t-il avec une vertueuse indignation, » que nous avons livré des batailles et fait » des conquêtes? Est-ce pour eux que nous » versons notre sang, et, que nous épuisons » les trésors du peuple? » Les eunuques, maîtres du palais, ne lui pardonnèrent point cette remarque, et, à la mort de Zimisces, on crut avoir de grands indices de poison.

Durant cette usurpation, ou si l'on veut durant cette régence de douze années, les deux empereurs légitimes, Basile et Constantin, parvinrent sans éclat à l'âge de virilité. Leur âge n'avait pas permis de laisser le pouvoir entre leurs mains; ils s'étaient conduits avec une modestie vertueuse envers leur tuteur : celui-ci, qui n'avait point d'enfans, ne songea point à les priver de la couronne; il administra leur patrimoine fidèlement et avec habileté, et la mort prématurée de Zimisces fut une perte plutôt qu'un avantage pour les fils de Romain. Dénués d'expérience, ils abandonnèrent leur autorité douze années de plus à un ministre, qui prolongea sa domination en leur persuadant de se livrer aux plaisirs de la jeunesse, et en leur inspirant du dédain pour les travaux du gouvernement. Cette vie molle et paresseuse déprava Constantin pour jamais : son frère aîné, qui sentit l'impulsion du génie et le besoin d'agir, fronça le sourcil, et le ministre ne fut plus. Basile régna sur Constantinople et sur les provinces de l'Europe; mais l'Asie fut opprimée par Phocas et Sclerus, qui tour à tour amis et ennemis, sujets et rebelles, maintinrent leur indépendance, et s'efforcèrent d'atteindre aux succès de tant d'usurpateurs qui les avaient précédés. Le fils de Romain marcha contre ces ennemis domestiques, et ils tremblèrent devant un prince rempli de courage et armé par les lois. Phocas, qui l'attendait à la tête de ses troupes, périt par le fer ou par le poison. Le second, qui avait été chargé de chaînes deux fois, et deux fois revêtu de la pourpre, désirait passer tranquillement le peu de jours qui lui restaient. Lorsque ce vieillard, qui avait les yeux humides de larmes, la démarche mal assurée, et qui s'appuyait sur deux hommes de sa suite, s'approcha du trône, l'empereur, enivré de sa jeunesse et de son pouvoir, s'écria : « Est-ce donc là l'homme » que nous avons craint si long-temps? » Basile, après avoir affermi son autorité et rétabli la tranquillité dans l'empire, voulut acquérir la gloire de Nicéphore et de Zimisces. Ses longues et fréquentes expéditions contre les Sarrasins furent plus glorieuses qu'utiles à l'état; mais il anéantit le royaume des Bulgares, et il paraît que c'est le triomphe le plus important des armes romaines depuis l'époque de Bélisaire. Toutefois ses sujets, au lieu de donner des éloges à leur prince victorieux, détestèrent son avide cupidité, et, dans l'imparfait récit que les annalistes nous ont laissé de ses exploits, on n'aperçoit que le courage, la patience et la férocité d'un soldat. Son esprit avait été gâté par une éducation vicieuse, qui cependant ne put triompher de son énergie : il était étranger à toutes les sciences, et le souvenir de son grand-père, qui avec toutes ses lumières eut une si grande faiblesse, semblait autoriser son mépris réel ou simulé des lois et des jurisconsultes, des artistes et des arts. La superstition s'empara d'un tel caractère; après les premiers désordres de sa jeunesse, Basile II vécut comme un ermite dans son palais et dans son camp; il portait un habit de moine sous sa robe et son armure; il fit le vœu de continence, et le garda; il s'interdit pour jamais l'usage du vin et de la viande. A l'âge de soixante-huit ans, il se mit à la tête d'une escadre, et alla combattre les Sarrasins de la Sicile. La mort le surprit durant cette guerre entreprise par des motifs de religion; et il quitta ce monde au milieu des bénédictions du clergé et des imprécations du peuple. Après sa mort, Constantin son frère jouit du pouvoir, ou plutôt des plaisirs de la royauté. Il ne fut occupé pendant son règne que du choix de son successeur : il avait eu soixante-six ans le titre d'auguste, et le règne de ces deux frères est le plus long et

le plus obscur de la monarchie de Bysance.

Cinq empereurs de la même famille, qui régnèrent cent soixante ans, avaient attaché les Grecs à la dynastie macédonienne, que les usurpateurs du trône respectèrent trois fois. Après la mort de Constantin IX, le dernier mâle de cette maison, commence une nouvelle scène, où la durée du règne de douze empereurs n'égale pas celle du règne de Constantin IX. Son frère aîné avait préféré la vertu de chasteté à l'intérêt public; et Constantin n'eut que trois filles, Eudoxie, qui se fit religieuse, Zoé et Théodora. Leur père mourant s'occupa du soin de les marier. Théodora, entraînée par la dévotion ou par la froideur de ses sens, refusa de donner un héritier à l'empire: mais Zoé consentit à ce dévouement. On voulut la marier à Romain Argyrus, patricien, d'une figure agréable et d'une bonne réputation; et, comme il s'opposait à ce mariage, on le menaça de lui crever les yeux, ou de le punir de mort. Il était marié, et l'affection qu'il avait pour son épouse produisit sa résistance; mais cette femme généreuse sacrifia son bonheur à la sûreté et à la grandeur de son mari, et se retira dans un monastère. Après la mort de Constantin, le sceptre passa dans les mains de Romain III. Son administration intérieure et ses opérations au dehors furent faibles et infructueuses; et on n'espérait guère que Zoé, âgée de quarante-huit ans, donnât le jour à un prince. Elle aimait un de ses chambellans, appelé Michel, d'une très-belle figure. Né dans la Paphlagonie, il avait exercé autrefois la profession de changeur de monnaie. Romain, par reconnaissance ou par esprit de justice, favorisa leur amour, ou les crut sur leur parole, lorqu'ils l'assurèrent de leur innocence. Zoé justifia bientôt cette maxime romaine, que toute femme adultère est capable d'empoisonner son mari. Au grand scandale de l'empire, elle épousa Michel IV, et lui donna la couronne immédiatement après la mort de Romain. Ses espérances furent trompées; elle avait cru épouser un amant plein de force et de reconnaissance, elle ne trouva qu'un pauvre malheureux, d'une santé et d'une raison affaiblies par des accès d'épilepsie, et tourmenté par le désespoir et le remords. On appela les plus habiles médecins au secours de Michel. Pour le distraire, on l'envoya souvent aux eaux et sur les tombeaux des saints qui dans l'esprit du peuple avaient le plus de crédit. Les moines donnaient des éloges à son repentir, et, la restitution exceptée, il employa tous les moyens qu'il croyait alors propres à expier son crime. Tandis qu'il gémissait et priait sous le sac et la cendre, son frère, l'eunuque Jean, s'amusait de ses remords, et jouissait des suites d'un forfait dont il avait été l'instigateur le plus criminel. Il n'eut dans son administration d'autre objet que celui de satisfaire son avarice; et Zoé fut traitée en captive dans le palais de ses pères, et par ses esclaves. L'eunuque, s'apercevant que la maladie de son frère était sans remède, s'occupa de la fortune de son neveu, qui portait aussi le nom de Michel, et qu'on surnomma *Calaphatus*, d'après le métier de son père, qui travaillait à la carène des vaisseaux. Zoé suivit les volontés de l'eunuque; elle adopta pour son fils Michel Calaphates, qui devait le jour à un ouvrier, et qui fut revêtu du titre et de la pourpre des césars en présence du sénat et du clergé. La faible Zoé fut accablée de la liberté et du pouvoir qu'elle recouvra à la mort du Paphlagonien; et quatre jours après elle plaça la couronne sur la tête de Michel V, qui lui avait promis par des larmes et des sermens d'être toujours le plus empressé et le plus obéissant de ses sujets. Son règne dura peu, et on ne trouve dans son administration qu'une odieuse ingratitude envers l'eunuque et l'impératrice ses bienfaiteurs. La nation se réjouit de la disgrâce de l'eunuque; mais la capitale murmura, et enfin se plaignit hautement de l'exil de Zoé, fille d'un si grand nombre d'empereurs. On oublia ses vices, et Michel apprit qu'il survient une époque où les plus vils esclaves se livrent à la fureur et à la vengeance. Les citoyens de toutes les classes s'attroupèrent d'une manière effrayante durant trois jours; ils assiégèrent le palais, forcèrent les portes, tirèrent Zoé de sa prison, Théodora de son monastère, et condamnèrent le fils de Calaphates à perdre les yeux ou la vie. Ces deux femmes s'assirent sur le même trône, présidèrent au sé-

nat, et donnèrent audience aux ambassadeurs des nations. Un partage si singulier ne dura que deux mois. Les deux souveraines se détestaient secrètement; elles avaient des caractères, des intérêts et des partisans opposés; et, Théodora montrant toujours de l'aversion pour le mariage, l'infatigable Zoé, âgée alors de soixante ans, consentit encore, pour le bien public, à subir les caresses d'un troisième mari et les censures de l'église grecque. Ce troisième mari prit le nom de Constantin X et le surnom de *Monomaque*, *seul combattant*, nom devant venir de ce qu'il avait montré de la valeur et triomphé dans une querelle publique ou particulière. Mais les douleurs de la goutte délabrèrent sa santé, et la maladie et les plaisirs remplirent alternativement son règne dissolu. Scléréna, belle veuve d'une noble famille, et qui avait accompagné Constantin lors de son exil dans l'île de Lesbos, s'enorgueillissait du nom de sa maîtresse. Après le mariage de Constantin et son avénement au trône, elle fut revêtue du titre d'*augusta*; la pompe de sa maison fut proportionnée à cette dignité, et elle occupa au palais un appartement contigu à celui de l'empereur. Zoé (telle fut sa délicatesse ou sa corruption), permit ce scandaleux partage; et Constantin se montra en public entre sa femme et sa concubine. Il survécut à l'une et à l'autre; mais les amis de Théodora arrêtèrent les projets de Constantin, qui sur la fin de sa carrière, voulut changer l'ordre de la succession, et après sa mort elle remonta sur le trône, de l'aveu de la nation. Quatre eunuques gouvernèrent l'empire d'Orient, sous son nom, l'espace d'environ dix-neuf mois; et, voulant prolonger leur domination, ils persuadèrent à l'impératrice, alors très-avancée en âge, de nommer Michel VI son successeur. Le surnom de *Stratioticus* indique la profession militaire qu'il suivait; mais ce vétéran infirme et décrépit ne pouvait voir que par les yeux de ses ministres, et agir que par leurs mains. Lorsqu'il monta sur le trône, Théodora, dernier rejeton de la dynastie macédonienne ou basiléienne descendait au tombeau. J'ai parcouru à la hâte, et j'abandonne avec plaisir cette honteuse et destructive période de vingt-huit ans, durant laquelle les Grecs tombèrent au-dessous du niveau commun de la servitude, et se trouvèrent comme un vil troupeau à la merci du caprice de deux femmes.

Au milieu de cette nuit de servitude, un règne de liberté, ou du moins une étincelle de courage, commença à paraître. Les Grecs conservèrent ou rétablirent l'usage des surnoms qui perpétuèrent le souvenir des vertus héréditaires; et l'histoire fait assez bien connaître le commencement, la succession et les alliances des dernières dynasties de Constantinople et de Trébisonde. Les Comnènes, qui soutinrent quelque temps l'empire prêt à s'écrouler, se disaient originaires de Rome; mais leur famille était établie dès long-temps en Asie. Leurs domaines patrimoniaux se trouvaient dans le district de Castamona, aux environs de l'Euxin; et un de leurs chefs, déjà lancé dans la carrière de l'ambition, alla revoir avec tendresse, et peut-être avec regret, l'habitation modeste mais honorable de ses pères. Le premier de cette race d'empereurs fut l'illustre Michel, qui, sous le règne de Bazile II, contribua par ses négociations à apaiser les troubles de l'Orient. Il laissa deux fils en bas âge, Isaac et Jean, qu'il légua à la reconnaissance et à la faveur de son souverain. On leur apprit durant leur éducation ce qu'enseignaient les moines, les arts du palais et les exercices de la guerre; et, après avoir servi dans les gardes, ils parvinrent bientôt au commandement des armées et des provinces. Leur union fraternelle doubla la force et la réputation des Comnènes. Ils ajoutèrent à l'éclat de leur ancienne famille, l'un en épousant une princesse de Bulgarie, qui se trouvait captive, et l'autre la fille du patricien surnommé *Charon*, à cause du grand nombre d'ennemis qu'il avait envoyé aux enfers. Les troupes avaient servi malgré elles une suite d'empereurs efféminés. L'élévation de Michel était un outrage pour des généraux plus habiles que lui; et la parcimonie de ce prince et l'insolence des eunuques augmentèrent leur mécontentement. Les chefs s'assemblèrent en secret dans l'église de Sainte-Sophie; et les suffra-

ges de ce synode militaire se seraient réunis en faveur de Catacalon, guerrier âgé et vaillant, si ce vieux général, entraîné par le patriotisme ou par la modestie, ne leur avait rappelé que la naissance doit accompagner le mérite de celui qu'on veut placer sur le trône. Isaac Comnène réunit toutes les voix. Les conjurés se séparèrent sans délai, et se rendirent dans les plaines de la Phrygie, à la tête de leurs escadrons et de leurs détachemens respectifs. Michel ne put soutenir qu'une bataille; il n'avait sous ses drapeaux que les mercenaires de la garde impériale, étrangers à l'intérêt public, et animés seulement par un principe d'honneur et de reconnaissance. Après leur défaite, l'empereur plein d'effroi demanda un traité; et telle était la modération d'Isaac Comnène qu'il allait y consentir. Mais Michel fut trahi par ses ambassadeurs, et Comnène averti par ses amis. Le premier, abandonné de tout le monde, se soumit à la voix du peuple; le patriarche affranchit la nation de son serment de fidélité; et au moment où il rasa la tête de l'empereur, qu'on reléguait dans un monastère, il le félicita d'échanger une couronne terrestre contre le royaume du ciel, échange toutefois que ce prêtre n'aurait pas agréé pour son compte. Le même patriarche couronna solennellement Isaac Comnène: l'épée qu'il fit graver sur les monnaies dut révolter la nation, s'il voulut annoncer ainsi qu'il régnait par droit de conquête; toutefois il ne songeait peut-être qu'à rappeler ses victoires contre les ennemis de l'état, étrangers ou domestiques. L'affaiblissement de sa santé et de sa force diminuèrent son activité; et, se voyant prêt de la mort, il résolut de mettre quelque intervalle entre le trône et l'éternité. Mais au lieu de laisser l'empire pour dot à sa fille, il aima mieux remettre le sceptre dans les mains de son frère Jean, prince guerrier et patriote, et père de cinq fils qui devaient maintenir la couronne dans sa famille. La réserve et l'attachement pour son frère et sa nièce parurent inspirer la modeste résistance que fit d'abord celui-ci. Quoique son obstination à refuser l'empire paraisse être de la vertu, on peut néanmoins l'accuser d'avoir manqué à son devoir en cette occasion, et nui aux intérêts de sa famille et à ceux de son pays. La pourpre qu'il refusa constamment fut acceptée par Constantin Ducas, qui était ami de la maison des Comnènes, et qui à une extraction noble joignait des lumières et de l'expérience. Isaac se retira dans un couvent, et il vécut deux ans soumis aux ordres de son abbé; il suivit la règle de saint Basile, et remplit les fonctions les plus serviles du monastère. Le reste de vanité qu'il conservait sous son habit de moine fut satisfait des visites fréquentes et respectueuses qu'il reçut de l'empereur régnant, qui voyait en lui son bienfaiteur, et qui respectait sa sainteté.

Si Constantin XI fut en effet l'homme qui mérita le mieux de monter sur le trône, l'abâtardissement de son siècle et de la nation où il vécut était bien méprisable. Il composa des déclamations puériles pour obtenir la couronne de l'éloquence, qui à ces yeux était plus précieuse que celle de Rome; et, en se livrant aux fonctions subalternes de juge, il oublia les devoirs d'un souverain et d'un guerrier. Loin d'imiter l'indifférence patriotique de ceux de ses ancêtres auxquels il devait sa grandeur, Ducas ne parut occupé que du soin d'assurer, aux dépens de la république, le pouvoir et la fortune de ses enfans. Michel VII, Andronic I et Constantin XII, ses trois fils, obtinrent en bas âge le titre d'auguste; la mort de leur père, qui arriva bientôt après, leur laissa l'empire à partager. En mourant il confia l'administration de l'état à Eudoxie sa femme. L'expérience lui ayant appris qu'il devait protéger ses fils contre les dangers d'un second mariage, Eudoxie promit de ne point se remarier; et cet engagement solennel, attesté par les principaux sénateurs, fut déposé entre les mains du patriarche. Sept mois n'étaient pas écoulés lorsque Eudoxie, écoutant ses besoins ou ceux de l'état, crut devoir appeler près d'elle les mâles vertus d'un soldat: son cœur avait déjà choisi Romain Diogènes, qu'elle tira de l'échafaud pour le placer sur le trône. On l'avait surpris dans un projet de trahison qui l'exposait à toutes les rigueurs des lois: sa beauté et sa valeur le justifièrent aux yeux de l'impératrice; elle le condamna

d'abord à un exil peu désagréable, et le second jour elle le rappela pour le mettre à la tête des armées de l'Orient. Le public ne savait pas alors qu'elle lui destinait la couronne; et un de ses émissaires tira habilement des mains du patriarche Xiphilin une promesse par écrit, qui aurait dévoilé à tous les yeux la mauvaise foi de cette femme. Xiphilin réclama d'abord la sainteté des sermens et le respect sacré qu'on doit aux dépôts; comme on lui fit entendre que c'était son frère dont Eudoxie voulait faire un empereur, il n'eut plus de scrupules, et avoua que la sûreté publique était la suprême loi : il rendit l'écrit important; et, quand la nomination de Romain eut renversé ses espérances, il ne pouvait plus ni rentrer en possession du papier qui le mettait en sûreté, ni rétracter ce qu'il avait dit, ni s'opposer au second mariage de l'impératrice. Toutefois on entendait des murmures au palais; les barbares qui le gardaient s'étaient armés de leurs haches de bataille en faveur de la maison de Ducas, et ils ne se montrèrent paisibles qu'au moment où les jeunes princes furent apaisés par les larmes d'Eudoxie, en l'assurant de la fidélité de leur tuteur, qui occupait le trône impérial. Je raconterai plus bas l'infructueuse valeur qu'il déploya contre les Turcs. Sa défaite et sa captivité causèrent une blessure mortelle à la monarchie de Bysance; et, remis en liberté par le sultan, il ne retrouva ni sa femme ni ses sujets. Eudoxie avait été reléguée dans un monastère et, les sujets de Romain avaient adopté cette rigoureuse loi civile, qu'un homme au pouvoir de l'ennemi est privé des droits publics et particuliers de citoyen, comme s'il était frappé de mort. Au milieu de la consternation générale, le césar Jean fit valoir l'inviolable droit de ses trois neveux : Constantinople l'écouta, et Romain, qui se trouvait entre les mains des Turcs, fut déclaré ennemi de la république, et reçu comme tel aux frontières. Romain ne fut pas plus heureux dans ses querelles domestiques, que dans ses guerres contre les nations voisines : la perte de deux batailles le détermina à céder le trône, après toutefois qu'on lui eût promis de le traiter honorablement; ses ennemis, qui n'avaient ni bonne foi ni humanité, lui crevèrent les yeux, ne daignèrent pas même faire soigner ses blessures, et il mourut peu de jours après cette barbare opération. Sous le triple règne de la maison de Ducas, les deux frères cadets furent réduits aux vains honneurs de la pourpre; l'aîné, le pusillanime Michel, était incapable de soutenir le sceptre de Rome, et son surnom de *Parapinaces* annonça qu'on l'accusait, ainsi qu'un de ses avides favoris, d'augmenter le prix du blé et d'en diminuer la mesure. Le fils d'Eudoxie fit dans l'école de Psellus, et d'après l'exemple de son père, quelques progrès dans l'étude de la philosophie et de la rhétorique; mais les vertus des moines, et le savoir d'un sophiste, dégradèrent plutôt qu'ils n'anoblirent son caractère. Deux généraux, réunis par leur mépris pour l'empereur, et par une estime réciproque, se trouvant à la tête des légions de l'Europe et de l'Asie, prirent la pourpre à Andrinople et à Nicée; ils se révoltèrent dans le même mois; ils portèrent le même nom de Nicéphore, mais on les distingua par les surnoms de Bryennius et de Botoniates; le premier avait toute la maturité de la sagesse et du courage; le second n'était recommandable que par des exploits passés. Tandis que Botoniates s'avançait avec circonspection et avec lenteur, son compétiteur, plus actif, était en armes devant les portes de Constantinople. Bryennius portait un nom célèbre; il défendait une cause populaire, mais il ne put contenir ses troupes, qui pillèrent et brûlèrent un faubourg; et le peuple, qui aurait accueilli le rebelle, repoussa l'incendiaire de son pays. Cette révolution dans l'opinion publique fut favorable à Botoniates, qui enfin, à la tête d'une armée de Turcs, s'approcha des rivages de Chalcédoine. Le patriarche, le synode et le sénat invitèrent tous les citoyens de la capitale à se réunir dans l'église de Sainte-Sophie : cette assemblée générale eut lieu, et on y délibéra tranquillement et sans désordre sur le choix de l'empereur. Les gardes de Michel auraient pu disperser cette multitude désarmée; mais ce faible prince, qui s'applaudissait de sa modération et de sa clémence, déposa les insignes de la royauté,

se fit moine, et pour le récompenser on lui donna le titre d'archevêque d'Ephèse. Constantin son fils naquit et fut élevé dans la pourpre, et une fille de la maison de Ducas illustra le sang et affermit le trône dans la famille des Comnènes.

Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac, vécut en paix et d'une manière honorable après avoir refusé le sceptre. Il eut huit enfans d'Anne son épouse, femme qui eut un courage et des vues supérieures à son sexe; trois filles multiplièrent les alliances des Comnènes avec les plus nobles d'entre les Grecs; et, s'il faut raconter la destinée de ses cinq fils, une mort prématurée enleva Manuel; Isaac et Alexis parvinrent à l'empire, et rétablirent la grandeur impériale de leur maison, et Adrien et Nicéphore, les cadets, en jouirent sans peine et sans danger. Alexis, celui des cinq qui se distingua le plus, fut favorisé de la nature pour les qualités du corps et celles de l'esprit : il reçut une bonne éducation, et il se forma à l'école de la soumission et de l'adversité. L'empereur Romain, qui l'aimait comme son enfant, ne voulut pas lui permettre de s'exposer dans la guerre des Turcs; mais la mère des Comnènes fut enveloppée avec toute son ambitieuse famille dans une accusation de haute trahison, et reléguée par les fils de Ducas dans une île de la Propontide. Les deux frères se distinguèrent et arrivèrent bientôt à la faveur; ils combattirent, sans se quitter, les rebelles et les barbares, et demeurèrent attachés à l'empereur Michel jusqu'à l'époque où il fut abandonné de tout le monde. Dans sa première entrevue avec Botoniates : « Prince, lui dit » Alexis avec une noble candeur, mon de» voir m'avait rendu votre ennemi, les décrets » de Dieu et ceux du peuple m'ont fait votre » sujet; jugez de ma fidélité future par mon » opposition passée. » Honoré de l'estime et de la confiance du successeur de Michel, il employa sa valeur contre trois rebelles qui troublaient la paix de l'empire, ou du moins celle des empereurs. Ursel, Bryennius et Basilacius, redoutables par leurs nombreuses troupes et leur réputation militaire, furent vaincus successivement, et amenés au pied du trône chargés de chaînes; et, quelle que soit la manière dont ils furent traités par une cour timide et cruelle, ils applaudirent à la clémence et au courage de leur vainqueur. La fidélité des Comnènes inspira bientôt des craintes et des soupçons, et il n'est pas facile de régler entre un sujet et un despote la dette de reconnaissance que le premier est tenté de réclamer par une révolte, et le second de payer avec un bourreau. Alexis, ayant refusé de marcher contre un quatrième rebelle, mari de sa sœur, on ne se souvint plus de ses services, ou il en perdit le mérite : les favoris de Botoniates provoquèrent l'ambition qu'ils redoutaient et qu'ils dénonçaient, et le soin de défendre leur vie et leur liberté peut justifier la retraite des deux frères. Les femmes de cette famille furent placées dans un asile respecté par les tyrans; les hommes montèrent à cheval, sortirent de la ville, et arborèrent l'étendard de la révolte; les soldats qui s'étaient rassemblés peu à peu dans la capitale et les environs, embrassèrent la cause d'un chef victorieux et insulté : des intérêts communs et des alliances lui attachèrent la maison de Ducas. Les deux Comnènes se renvoyaient mutuellement le trône, et cette dispute généreuse se termina par la résolution d'Isaac, qui revêtit son frère cadet du nom et des emblèmes de la royauté. Ils revinrent sous les murs de Constantinople, pour menacer plutôt que pour assiéger cette ville si forte : ils corrompirent la fidélité des gardes, et surprirent un poste. Alexis monta sur le trône, et George Paléologue, qui lui disputait la couronne fut relégué dans un monastère. Une armée composée de soldats de diverses nations obtint le pillage de la ville; mais les larmes et les jeûnes des Comnènes, qui se soumirent à toutes les pénitences compatibles avec la possession de l'empire, expièrent ces désordres publics.

La vie de l'empereur Alexis a été écrite par celle de ses filles qu'il aimait le plus. La princesse Anne Comnène, inspirée par sa tendresse et par l'estimable désir de perpétuer les vertus de son père, sentit bien que les lecteurs douteraient de sa véracité. Elle proteste à diverses reprises que, outre les faits parvenus à sa connaissance personnelle,

elle a recherché les discours et les écrits de tous ceux qui ont vécu sous le règne de son père ; qu'après un intervalle de trente ans, oubliée du monde, qu'elle a elle-même oublié, son obscure solitude est inaccessible à l'espérance et à la crainte, et que la vérité, la simple et respectable vérité, est plus sacrée pour elle que la gloire de son père. Mais au lieu de cette simplicité de style et de narration qui attire la confiance, un étalage recherché de savoir et de fausse rhétorique, laisse voir à chaque page la vanité d'une femme auteur. En accumulant toutes les vertus sur Alexis, on n'aperçoit point son véritable caractère ; en ne quittant jamais le ton du panégyrique et de l'apologie, elle nous fait douter de la véracité de l'historien et du mérite du héros. On ne peut toutefois refuser des éloges à une remarque judicieuse et importante : que les désordres de cette époque firent le malheur et la gloire d'Alexis; et que les vices de ses prédécesseurs et la justice du ciel accumulèrent sur son règne toutes les calamités qui peuvent affliger un empire dans sa décadence. En Orient, les Turcs victorieux avaient établi la gloire du Koran et celle du croissant, de la Perse à l'Hellespont : la valeur chevaleresque des peuples de la Normandie envahit l'Occident, et, dans les intervalles de paix, le Danube versait des torrens de guerriers, qui avaient acquis dans l'art militaire ce qu'ils avaient perdu du côté de la férocité des mœurs. La mer n'était pas plus tranquille que le continent, et tandis qu'un ennemi déclaré attaquait les frontières, des traîtres et des conspirateurs troublaient le palais. Tout-à-coup les Latins déployèrent l'étendard de la croix : l'Europe se précipita sur l'Asie, et cette inondation manqua d'engloutir Constantinople. Durant la tempête, Alexis gouverna le vaisseau de l'empire avec dextérité et avec courage. Lorsqu'il se trouvait à la tête des armées, il montrait de la hardiesse dans les combats ; il calculait habilement ses stratagèmes ; il savait supporter la fatigue, profiter de ses avantages, et se relever d'une défaite avec une vigueur inépuisable. Il rétablit la discipline parmi les troupes, et son exemple et ses préceptes créèrent une nouvelle génération d'hommes et de soldats. Il eut de l'adresse et de la patience dans ses négociations avec les Latins, son œil pénétrant saisit le nouveau système de ces peuples de l'Europe qu'il ne connaissait pas ; et j'exposerai dans un autre endroit les vues supérieures avec lesquelles il balança les intérêts et les passions des champions de la première croisade. Il demeura trente-sept ans sur le trône, et, après avoir triomphé de tous ses ennemis, il sut leur pardonner à propos ; il remit en vigueur les lois sur la police générale et particulière ; on cultiva sous son règne les arts qui procurent des richesses et ceux qui donnent des lumières ; il recula les bornes de l'empire, en Europe et en Asie, et la famille des Comnènes garda le sceptre jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. Les temps difficiles où il vécut, donnèrent lieu à quelques défauts de son caractère, qui ont soumis sa mémoire à des reproches bien ou mal fondés. Le lecteur sourit des éloges infinis que sa fille donne si souvent à son héros en fuite ; on peut confondre avec un défaut de valeur la faiblesse ou la prudence de sa conduite, et les Latins traitent de perfidie et de dissimulation les manéges qu'il employa dans ses négociations. Le grand nombre d'individus des deux sexes que comptait alors sa famille orna le trône et assurait la succession ; mais leur fierté et leur luxe révoltèrent les patriciens, épuisèrent le trésor royal, et insultèrent à la misère du peuple. Anne raconta que les travaux de l'administration détruisirent le bonheur et affaiblirent la santé de son père : la longueur et la sévérité de son règne lassèrent Constantinople, et lorsqu'il mourut il avait perdu l'amour et le respect de ses sujets. Le clergé ne lui pardonna point d'avoir employé les richesses de l'Église à la défense de l'état ; mais il loua ses connaissances théologiques et son zèle ardent pour la foi orthodoxe, qu'il défendit par ses paroles, avec sa plume et son épée. La superstition des Grecs dégrada son caractère ; et un principe incohérent de la nature humaine le détermina à fonder un hôpital pour les malades et les pauvres, et à ordonner le supplice d'un hérétique, qui fut brûlé vif dans la place de Sainte-Sophie.

Les personnes qui avaient vécu dans son intimité suspectèrent même ses vertus morales et religieuses. Lorsque dans ses derniers momens Irène, son épouse, le pressait de changer l'ordre de succession, il éleva sa tête, et fit une pieuse réflexion sur les vanités de ce monde. L'impératrice indignée lui adressa ces paroles qu'on aurait pu graver sur son tombeau : « Vous mourez comme vous avez « vécu, c'est-à-dire en HYPOCRITE. »

Irène voulait supplanter l'aîné de ses fils, en faveur de la princesse Anne sa fille, qui, malgré sa philosophie, n'aurait pas refusé le diadème. Mais les patriotes exigèrent qu'on ne changerait rien à l'ordre de succession ; l'héritier légitime tira le sceau royal des mains de son père, qui ne s'en aperçut pas ou qui y consentit, et l'empire obéit au maître du palais. L'ambition et la vengeance déterminèrent Anne Comnène à conspirer contre la vie de son frère ; et, lorsque les craintes et les scrupules de son mari firent avorter son projet, elle s'écria que la nature s'était trompée de sang, et avait donné l'âme d'une femme à Bryennius. Jean et Isaac, fils d'Alexis ne manquèrent point à l'amitié fraternelle, vertu héréditaire dans leur famille ; et le cadet se contenta du titre de *sebastocrator*, c'est-à-dire d'une dignité presque égale à celle de l'empereur, mais non pas du même pouvoir. Il réunissait les droits de la primogéniture et ceux du mérite ; son teint basané, ses traits grossiers et sa petite taille lui valurent le surnom ironique de *Calo-Johannes* ou de Jean-le-Beau, que ses sujets reconnaissans accordèrent ensuite d'une manière plus sérieuse aux beautés de son esprit. Anne devait perdre sa fortune et la vie lorsqu'on eut découvert sa trahison. L'empereur lui fit grâce de la vie ; mais il alla voir le faste et les trésors de son palais, et donna cette riche dépouille à ceux de ses courtisans qu'il voulait favoriser. Axuch, esclave né parmi les Turcs, eut l'âme assez grande pour refuser la portion qu'on lui destinait, et intercéder en faveur de la coupable. Son maître généreux, touché de la vertu de son favori, suivit un si bel exemple, et des reproches modérés furent la seule peine qu'il infligea à la princesse. Dès ce moment il n'y eut plus ni conspirations ni révolte sous son règne : redouté des nobles et chéri du peuple, Jean ne fut plus réduit à la pénible nécessité de punir ses ennemis personnels, ou même de leur pardonner. Sous son administration, qui dura vingt-cinq ans, la peine de mort fut abolie dans l'empire romain : cette modération charme le philosophe qui étudie dans son cabinet la théorie du Code pénal ; mais, lorsque le corps politique est nombreux et corrompu, elle se trouve rarement d'accord avec la sûreté publique. Sévère pour lui-même et indulgent pour les autres, Jean était chaste, frugal et sobre ; et le philosophe Marc-Aurèle n'aurait pas dédaigné les vertus que ce prince tirait de son cœur, et qu'il n'avait pas empruntées des écoles. Il méprisa et diminua le faste de la cour de Bysance, si accablant pour le peuple, et si méprisable aux yeux de la raison. Sous son règne, l'innocence n'eut rien à craindre, et le mérite put tout espérer. Sans s'arroger les fonctions tyranniques d'un censeur, il réforma peu à peu les mœurs publiques et privées de Constantinople. Il n'eut que le défaut des âmes nobles, l'amour des armes et de la gloire militaire. La nécessité de chasser les Turcs de l'Hellespont et du Bosphore peut justifier, du moins dans leur principe, les expéditions fréquentes de Jean-le-Beau. Le sultan d'Iconium fut resserré dans sa capitale, les barbares furent repoussés dans les montagnes, et les provinces maritimes de l'Asie goûtèrent du moins un moment de repos. Il se rendit souvent de Constantinople à Antioche et à Alep, à la tête d'une armée victorieuse; et, dans les siéges et les batailles de cette guerre sainte, les Latins, ses alliés, furent étonnés de la valeur et des exploits d'un Grec. Il commençait à se livrer à l'espoir de rétablir les anciennes limites de l'empire ; il avait l'esprit occupé de l'Euphrate et du Tigre, de la conquête de la Syrie et de Jérusalem, lorsqu'un accident singulier termina sa carrière. Il chassait un sanglier dans la vallée d'Anazarbe : en luttant contre l'animal furieux qu'il avait percé de sa javeline, un trait empoisonné tomba de son carquois et lui fit une légère blessure : la gangrène survint, et le meilleur et le plus grand des princes Comnènes mourut.

Une mort prématurée avait tranché les jours des deux fils aînés de Jean-le-Beau : Isaac et Manuel lui restaient ; guidé par la justice ou par l'affection, il préféra le plus jeune, et les soldats qui avaient applaudi à la valeur de ce jeune prince durant la guerre des Turcs ratifièrent son choix. Le fidèle Axuch se rendit en hâte à Constantinople, s'assura de la personne d'Isaac, qu'il relégua dans une prison honorable, et avec quatre cents marcs d'argent il acheta ceux des ecclésiastiques qui menaient le clergé de Sainte-Sophie, et qui avaient une voix décisive pour la consécration de l'empereur. Manuel arriva bientôt dans la capitale à la tête de ses troupes : son frère se contenta du titre de *Sébastocrator;* ses sujets admirèrent la stature élevée et les grâces martiales de leur nouveau souverain ; on leur dit qu'il joignait la sagesse de l'âge mûr à l'activité et à la vigueur, et ils le crurent. L'expérience leur apprit bientôt qu'il avait le courage et les talens de son père, dont les vertus sociales furent ensevelies dans le tombeau : durant tout son règne, qui fut de trente-sept ans, il fit la guerre sans cesse, mais avec des succès différens, aux Turcs, aux chrétiens, et aux peuplades du désert situé par-delà le Danube. Il combattit sur le mont Taurus, dans les plaines de la Hongrie, sur la côte de l'Italie et de l'Égypte, et sur les mers de la Sicile et de la Grèce. L'effet de ses négociations se fit sentir de Jérusalem à Rome et en Russie, et la monarchie de Bysance fut quelque temps un objet de respect ou de terreur pour les puissances de l'Asie et de l'Europe. Manuel, élevé dans la mollesse de l'Orient, avait ce tempérament de fer d'un soldat, qu'on ne trouve que dans les vies de Richard I, roi d'Angleterre, et de Charles XII, roi de Suède. Telle était sa force et son habileté dans l'exercice des armes, que Raimond, surnommé l'Hercule d'Antioche, ne put manier la lance et le bouclier de l'empereur grec. Lors d'un tournoi fameux, il parut dans la carrière sur un coursier plein de feu, et renversa dès la première passe deux Italiens qu'on comptait parmi les plus robustes chevaliers. Toujours le premier à l'attaque et le dernier au moment de la retraite, ses amis et ses ennemis tremblaient également, les uns pour sa sûreté, et les autres pour la leur. Après avoir placé une embuscade au fond d'un bois, il se posta en avant, afin de trouver une aventure périlleuse, n'ayant à sa suite que son frère et le fidèle Axuch, qui refusèrent d'abandonner leur souverain. Il battit et dispersa dix-huit chevaliers : le nombre des ennemis augmentant, le renfort qu'on envoya à son secours s'avança d'un pas lent et timide, et Manuel, sans recevoir une blessure, s'ouvrit un chemin au milieu d'un escadron de cinq cents Turcs. Au milieu d'une bataille contre les Hongrois, il s'impatienta du défaut d'activité de ses troupes ; il arracha un drapeau des mains de l'enseigne qui se trouvait à la tête de la colonne, et fut le premier et presque le seul à passer un pont qui le séparait de l'ennemi. C'est dans le même pays qu'après avoir conduit son armée au-delà de la Save, il renvoya les bateaux en ordonnant, sous peine de mort, au chef de la flottille de le laisser vaincre ou mourir sur cette terre étrangère. Il remorqua au siége de Corfou une galère qu'il avait prise; et, se tenant sur la partie de son vaisseau la plus exposée, il affronta une grêle continuelle de pierres et de dards, sans autre défense qu'un large bouclier et une voile flottante; et la mort était inévitable pour lui, si l'amiral sicilien n'eût enjoint à ses archers de respecter un héros. On dit qu'un jour il tua de sa main plus de quarante barbares, et qu'il revint dans le camp, traînant quatre prisonniers turcs, attachés aux anneaux de sa selle : il montrait une ardeur extrême lorsqu'il s'agissait de proposer ou d'accepter un combat singulier ; et il perçait de sa lance ou pourfendait de son sabre les *gigantesques* champions qui osaient résister à son bras. L'histoire de ses exploits, qu'on peut regarder comme le modèle ou la copie des romans de chevalerie, donne des soupçons sur la véracité des Grecs : pour justifier la foi qui leur est due, je ne perdrai pas celle que je puis inspirer. J'observerai toutefois que, dans la longue suite de leurs annales, Manuel est le seul prince qui ait donné lieu à de pareilles exagérations. Il ne joignait nullement à la valeur d'un soldat l'habileté ou la sagesse d'un général : aucune conquête

utile ou permanente ne résulta de ses victoires; et ses succès contre les Turcs se flétrirent dans sa dernière campagne, durant laquelle il perdit son armée sur les montagnes de la Pisidie, et dut son salut à la générosité du sultan. Mais il fut tour à tour laborieux et paresseux, dur à lui-même et efféminé, et ce contraste et cette vicissitude forment le trait le plus singulier de son caractère. Durant la guerre il paraissait oublier les plaisirs de la paix; et durant la paix il semblait incapable de faire la guerre. En campagne on le voyait dormir au soleil ou sur la neige; il se montrait toujours infatigable quand ses chevaux et ses soldats étaient affaissés, et il partageait en souriant l'abstinence ou le régime frugal de ses troupes. De retour à Constantinople, il se livrait aux arts et aux plaisirs d'une vie voluptueuse; il dépensait pour ses habits, pour sa table et son palais, plus que n'avaient dépensé ses prédécesseurs; et durant l'été il passait des journées entières dans les charmantes îles de la Propontide, ou dans des entrevues amoureuses avec sa nièce Théodora. Les dépenses d'un prince guerrier et dissolu épuisèrent les revenus publics, et multiplièrent les impôts; et, à l'époque de sa dernière expédition contre les Turcs, un soldat au désespoir lui adressa un reproche amer. Le prince se plaignit de ce qu'il y avait du sang de chrétien dans l'eau d'une fontaine où il buvait : « Empereur, ce » n'est pas la première fois, s'écria une voix » qui partit de la foule, que vous buvez le » sang de vos sujets chrétiens. » Manuel Comnène se maria deux fois : il épousa d'abord Berthe ou Irène, princesse d'Allemagne, recommandable par ses vertus, et ensuite Marie, princesse d'Antioche, d'extraction française ou latine, dont les historiens vantent la beauté. Il eut de sa première femme une fille qu'il destinait à Bela, prince de Hongrie, qu'on élevait à Constantinople sous le nom d'Alexis; et ce mariage aurait pu transférer le sceptre romain à une race de barbares qui aimaient la guerre et la liberté. Mais, dès que Marie eut donné un fils et un héritier à l'empire, les droits présomptifs de Bela furent abolis, et on ne lui accorda point la femme qui lui était promise; le prince hongrois reprit alors le nom et la royauté de ses pères, et montra des vertus qui durent exciter le respect et la jalousie des Grecs. Le fils de Marie fut nommé Alexis; et, à l'âge de dix ans, il monta sur le trône de Bysance, lorsque la mort de son père eut terminé la gloire de la race des Comnènes.

Des intérêts et des passions opposés avaient quelquefois troublé l'estime fraternelle des deux fils d'Alexis-le-Grand. L'ambition détermina Isaac Sébastocrator à prendre la fuite et à se révolter; la fermeté et la clémence de Jean-le-Beau le ramenèrent à la soumission. Les erreurs d'Isaac, père des empereurs de Trébisonde, furent légères et de peu de durée; mais Jean, l'aîné de ses fils, abjura pour jamais sa religion. Offensé d'une insulte réelle ou imaginaire de son oncle, il abandonna le camp des Romains et se réfugia dans celui des Turcs. Pour le récompenser de son apostasie, on lui donna en mariage la fille du sultan, le titre de chelebi ou de noble, et de grands domaines; et, au quinzième siècle, Mahomet II se vantait de descendre de la famille des Comnènes. Andronique, frère cadet de Jean, fils d'Isaac, et petit-fils d'Alexis Comnène, est un des plus beaux caractères du siècle que nous esquissons, et ses aventures feraient la matière d'un roman très-singulier. Il fut aimé de trois femmes d'extraction royale, et en effet les artistes qui voulaient rendre la force et la beauté pouvaient le choisir pour modèle : il n'avait pas les petites grâces que donne le monde; mais il en était bien dédommagé par une mâle contenance, par une stature élevée, par des muscles d'athlète et l'air et le maintien d'un soldat. Il conserva sa santé et sa vigueur jusqu'à un âge très-avancé, et ce fut le fruit de la tempérance et de ses exercices. Un morceau de pain et un verre d'eau formaient souvent son repas du soir, et, lorsqu'il mangeait du sanglier et du chevreuil, il avait tué ce gibier à la chasse, et il l'avait fait cuire de ses propres mains. Habile dans le maniement des armes, il ne connaissait point la peur. Son éloquence persuasive savait se plier à tous les événemens et à toutes les positions de la vie; il imitait saint Paul, mais non pas dans sa conduite; et, lorsqu'il s'agis-

sait de faire du mal, il concevait ses plans avec hardiesse, et les exécutait avec courage. Après la mort de l'empereur Jean, il se retira à la tête d'une armée romaine; en traversant l'Asie mineure, il erra par hasard ou à dessein dans les montagnes, quoiqu'il fût très-jeune; les chasseurs turcs l'environnèrent, et il demeura quelque temps de son plein gré, ou malgré lui, au pouvoir de leur prince. Ses vertus et ses vices lui procurèrent la faveur de son cousin : il partagea les dangers et les plaisirs de Manuel; et, tandis que l'empereur vivait dans un commerce incestueux avec Théodora, il vint à bout de séduire Eudoxie, sœur de cette princesse. Celle-ci, qui bravait les bienséances de son sexe et de son rang, se glorifiait de porter le nom de la concubine d'Andronic, et le palais et les troupes auraient attesté qu'elle couchait ou veillait dans les bras de son amant. Elle le suivit lorsqu'il alla commander dans la Cilicie, qui fut le premier théâtre de sa valeur et de son imprudence. Il pressa vivement le siége de Mopsueste; il passait la journée à diriger les attaques les plus audacieuses, et la nuit à se livrer à la musique et à la danse; et une troupe de comédiens grecs formait la partie de sa suite à laquelle il mettait le plus de prix. Environné par la garnison, qui fit une sortie au moment où il s'y attendait le moins, son invincible lance perça les bataillons les plus épais des Arméniens. A son retour au camp impérial établi dans la Macédoine, Manuel l'accueillit en public d'une manière amicale; mais il lui fit des reproches en secret, et, pour récompenser ou consoler le général malheureux, il lui donna les duchés de Naissus, B aniséba et Castoria. Sa maîtresse l'accompagnait partout : les frères de celle-ci, pleins de fureur et désirant expier son infamie dans son sang, fondirent tout-à-coup sur sa tente; Eudoxie lui conseilla de prendre des habits de femme et de se sauver; le brave Andronic ne voulut point écouter un pareil avis, il se revêtit brusquement de ses armes, et s'ouvrit une route au milieu de ses nombreux assassins. C'est là qu'il montra pour la première fois son ingratitude et sa perfidie : il entama une négociation criminelle avec le roi de Hongrie et l'empereur d'Allemagne; il approcha de la tente de l'empereur, l'épée à la main et à une heure suspecte : se donnant pour un soldat latin, il avoua qu'il voulait se venger d'un ennemi mortel, et eut la maladresse de louer la vitesse de son cheval, avec lequel, disait-il, il comptait se sauver sain et sauf dans toutes les circonstances de sa vie. Manuel dissimula ses soupçons; mais, lorsque la campagne fut terminée, il fit arrêter Andronic, et on l'emprisonna dans une tour du palais de Constantinople.

Cette prison dura plus de douze années : ne pouvant supporter ni le repos ni la privation des plaisirs, il s'occupa sans cesse des moyens d'en sortir. Il aperçut un jour des briques cassées dans un coin de sa chambre; il parvint à s'ouvrir un passage et à reconnaître par derrière un réduit obscur et oublié. Il gagna ce réduit avec le reste de ses provisions, après avoir eu soin de remettre les briques en place et d'effacer tous les vestiges de sa retraite. Les gardes, qui vinrent faire la visite à l'heure accoutumée, furent étonnés du silence et de la solitude de la prison, et répandirent qu'Andronic s'était sauvé, sans qu'on pût savoir de quelle manière. Au même instant les portes du palais et de la ville se fermèrent; les provinces reçurent l'ordre le plus rigoureux de s'assurer de la personne du fugitif, et sa femme, qu'on soupçonnait d'avoir favorisé son évasion, fut emprisonnée dans la même tour. Durant la nuit, elle crut voir un spectre : elle reconnut son mari; ils partagèrent leurs vivres, et ces secrètes entrevues, qui adoucissaient les peines de leur captivité, produisirent un fils. La vigilance des geôliers chargés de la garde d'une femme se relâcha peu à peu, et Andronic était en pleine liberté lorsqu'on le découvrit et qu'on le ramena à Constantinople, chargé d'une double chaîne. Il trouva le moyen de se sauver de sa prison, devenue encore plus rigoureuse. Un jeune homme qui le servait enivra les gardes, et prit sur de la cire l'empreinte des clefs : les amis d'Andronic lui envoyèrent au fond d'un tonneau de fausses clefs avec un paquet de cordes. Le prisonnier s'en servit avec courage et avec intelligence; il ouvrit les portes, descendit de la tour, se tint une journée entière caché dans une haie,

et la nuit il escalada les murs du jardin du palais. Un bateau l'attendait ; il vint voir sa maison, embrassa ses enfans, se débarrassa de ses fers, et, montant un agile coursier, marcha vers les bords du Danube. Lorsqu'il fut à Anchiale, ville de la Thrace, un ami que rien n'effrayait lui donna des chevaux et de l'argent ; il passa le fleuve, traversa à la hâte le désert de la Moldavie et les monts Carpathes, et il se trouvait déjà près de Halicz, ville de la Russie polonaise, lorsqu'il fut arrêté par un parti de Valaques, qui résolurent de le mener à Constantinople. Sa présence d'esprit le tira de ce nouveau danger. Sous prétexte d'une incommodité, il descendit de cheval durant la nuit, et on lui permit de se retirer à quelque distance de la troupe. Après avoir fiché en terre le bâton sur lequel il avait fait semblant de s'appuyer, il le revêtit de son chapeau, et d'une partie de ses habits, se glissa dans les bois, et les Valaques, trompés par le mannequin, lui laissèrent le temps de gagner Halicz. Il y fut bien reçu, et on le conduisit à Kiow, où résidait le grand-duc : l'habile Grec ne tarda pas à obtenir l'estime et la confiance de Ieroslas : il savait se conformer aux mœurs de tous les pays, et les barbares donnèrent des éloges à l'intrépidité et à la force qu'il montrait dans la chasse de l'élan et de l'ours. Le prince des Russes fut sollicité par Manuel de joindre ses armes à celles de l'empire, pour faire une invasion dans la Hongrie. Andronic rendit des services à l'empereur durant cette négociation importante : il promit par un traité particulier de mourir fidèle à l'empereur, qui de son côté déclara qu'il oubliait le passé. Il se rendit ensuite, à la tête de la cavalerie russe, du Borysthène aux rives du Danube. Malgré son ressentiment, Manuel avait toujours aimé le caractère martial et libertin d'Andronic, et, lors de l'attaque de Zemlin, où celui-ci se distingua, l'empereur lui pardonna d'une manière solennelle.

Dès qu'Andronic fut de retour dans sa patrie, son ambition se ralluma d'abord pour son malheur, et enfin pour celui de la nation. Une fille de Manuel était un faible obstacle aux vues ambitieuses des princes de la maison de Comnène, qui se sentaient plus dignes du trône : elle devait épouser le roi de Hongrie, et ce mariage contrariait les espérances et les préjugés des princes et des nobles. Mais, lorsqu'on leur demanda le serment de fidélité envers l'hériter présomptif, Andronic soutint seul l'honneur du nom romain ; il ne voulut point prêter ce serment illégitime, et protesta hautement contre l'adoption d'un étranger. Son patriotisme offensa l'empereur ; mais il était d'accord avec les sentimens du peuple, et le monarque, en l'éloignant de sa personne, le disgracia d'une manière honorable, puisqu'il lui donna pour la seconde fois le commandement de la frontière de Cilicie, avec la disposition absolue des revenus de l'île de Chypre. Les Arméniens y exercèrent encore son courage. Sa négligence manqua en cette occasion de lui devenir funeste. Il désarçonna et blessa d'une manière dangereuse un rebelle qui déconcertait toutes ses opérations. Il fit bientôt une conquête plus facile et plus agréable : il séduisit la belle Philippe, sœur de l'impératrice Marie et fille de Raimond de Poitou, prince latin qui donnait des lois à Antioche. Abandonnant son poste afin de lui plaire, il passa l'été dans des bals et des tournois : Philippe, enivrée d'amour, lui sacrifia son innocence, sa réputation et un mariage avantageux. Andronic vit ses plaisirs interrompus par la colère de Manuel, irrité de cet affront domestique : il abandonna la malheureuse princesse à ses larmes et à son repentir, et, suivi d'une troupe d'aventuriers, il fit le pèlerinage de Jérusalem. Sa naissance, sa réputation de grand homme de guerre, le zèle qu'il montrait en faveur de la religion, firent désirer qu'il s'enrôlât sous l'étendard de la croix ; il captiva le roi et le clergé, et obtint la seigneurie de Béryte sur la côte de Phénicie. Dans son voisinage résidait une jeune et belle reine de sa nation et de sa famille, arrière-petite-fille de l'empereur Alexis, et veuve de Baudoin III, roi de Jérusalem. Elle alla voir son parent et conçut de l'amour pour lui. Cette reine s'appelait Théodora ; elle fut la troisième victime de ses séductions, et sa honte fut encore plus éclatante et plus scandaleuse que celle des deux autres. L'empereur, qui respirait toujours la vengeance,

pressa vivement ses sujets et les alliés qu'il avait sur la frontière de Cilicie d'arrêter Andronic et de lui crever les yeux. Il n'était plus en sûreté dans la Palestine; mais Théodora l'instruisit des dangers qu'il courait, et l'accompagna dans sa fuite. La reine de Jérusalem se montra à tout l'Orient la concubine d'Andronic, et deux enfans illégitimes attestèrent sa faiblesse. Son amant se réfugia d'abord à Damas, et, malgré son respect pour la religion des Grecs, il ne douta plus des vertus des Musulmans lorsqu'il eut vécu avec le grand Noureddin et Saladin, l'un de ses serviteurs. En qualité d'ami de Noureddin, il alla vers Bagdad et les cours de la Perse, et, après un long circuit autour de la mer Caspienne et des montagnes de la Georgie, il établit sa résidence parmi les Turcs de l'Asie-Mineure, ennemis héréditaires de ses compatriotes. Andronic, sa maîtresse, et la troupe de proscrits qu'il avait à sa suite, trouvèrent une retraite hospitalière dans les domaines du sultan de Colonia; afin de prouver sa reconnaissance, il fit des incursions multipliées dans la province romaine de Trébisonde; à chaque incursion, il rapportait une quantité considérable de dépouilles et un grand nombre de captifs chrétiens. Quand il racontait ses aventures, il aimait à se comparer à David, qui, par un long exil, sut échapper aux piéges des méchans. Mais le prophète roi, ajoutait-il, borna ses soins à se cacher sur la frontière de la Judée, à tuer un Amalécite, et à menacer dans sa triste position l'avide Nabal. Les excursions d'Andronic furent plus étendues, et il fit connaître son nom et sa religion dans tout l'Orient. Un décret de l'église l'avait séparé de la communion des fidèles, et cette excommunication même prouve qu'il n'abjura jamais le christianisme.

Il avait éludé ou repoussé la persécution ouverte et cachée de l'empereur. La captivité de sa maîtresse l'attira enfin dans le piége. Le gouverneur de Trébisonde vint à bout d'arrêter Théodora; la reine de Jérusalem et ses deux enfans furent envoyés à Jérusalem, et dès lors Andronic trouva sa vie errante bien pénible. Il implora son pardon et l'obtint: on lui permit de plus de venir se jeter aux pieds de son souverain, qui se contenta de la soumission de ce prince si fier. Prosterné la face contre terre, il déplora ses rébellions avec des larmes et des gémissemens; il déclara qu'il ne se relèverait que lorsqu'un sujet fidèle viendrait le saisir par la chaîne de fer qu'il avait au cou, et le traîner sur les marches du trône; cette marque extraordinaire de repentir excita l'étonnement et la compassion de l'assemblée; l'église et l'empereur lui pardonnèrent ses péchés et ses délits; mais Manuel, qui se défiait toujours de lui, l'éloigna de la cour et le relégua à Œnoe, ville du Pont, entourée de fertiles vignobles, et située sur la côte de l'Euxin. La mort de Manuel et les désordres de la minorité ouvrirent à son ambition une nouvelle carrière. L'empereur, âgé de douze à quatorze ans, ne pouvait avoir ni vigueur, ni sagesse, ni expérience. L'impératrice Marie, sa mère, abandonnait sa personne et les soins de l'administration à un favori du nom de Comnène, et la sœur du prince, laquelle se nommait également Marie, et était femme d'un Italien décoré du titre de césar, excita une conspiration et enfin une révolte contre son odieuse belle-mère. On oublia les provinces; la capitale fut en feu, et les vices et la faiblesse de quelques mois renversèrent l'ouvrage d'un siècle de paix et de bon ordre. La guerre civile recommença dans les murs de Constantinople; les deux factions se livrèrent un combat meurtrier sur la place du palais, et les rebelles enfermés dans l'église de Sainte-Sophie y soutinrent un siége régulier. Le patriarche n'oublia rien de ce qui pouvait guérir les maux de l'état; les patriotes les plus respectables demandaient à haute voix un défenseur et un vengeur de leurs droits, et chacun faisait l'éloge des talens et même des vertus d'Andronic; dans sa retraite, il affectait de rappeler les devoirs que lui imposait son serment: « Si la sûreté ou l'honneur de » la famille impériale est menacé, disait-il, » j'emploierai en sa faveur tous les moyens » que je puis avoir. » Il eut soin de placer dans sa correspondance avec le patriarche et les patriciens des citations tirées des psaumes de David et des épîtres de saint Paul; et il attendit patiemment que la voix de ses com-

patriotes l'appelât au secours de la patrie. Lorsqu'il se rendit d'Œnoe à Constantinople, sa suite, d'abord peu considérable, devint bientôt une troupe nombreuse et ensuite une armée; on le crut sur sa parole lorsqu'il parlait de sa religion et de sa fidélité. Il n'avait garde de quitter un costume étranger, qui dans sa simplicité faisait ressortir sa taille majestueuse, et exposait à tous les yeux sa pauvreté et son exil. Tous les obstacles disparurent devant lui; il arriva au détroit du Bosphore de Thrace; l'empereur de Bysance sortit du hâvre pour recevoir le sauveur de l'empire; rien ne put lui résister. On oublia tous les favoris à qui les bonnes grâces de l'empereur avaient donné tant d'éclat, et on ne songea qu'à lui. Le premier soin d'Andronic fut de s'emparer du palais, de saluer l'empereur, d'emprisonner l'impératrice Marie, de punir le ministre de cette femme, et de rétablir le bon ordre et la tranquillité publique. Il se rendit ensuite au sépulcre de Manuel: les spectateurs eurent ordre de se tenir à quelque distance; mais, comme ils l'examinaient dans l'attitude de la prière, ils entendirent ou ils crurent lui entendre dire : « Mon implacable ennemi, je ne te crains plus, » toi qui m'as poursuivi comme un vagabond » dans toutes les contrées de la terre. Ce » tombeau renferme ta dépouille, et tu ne » pourras en sortir qu'au jour du dernier ju» gement, lorsque la trompette nous appel» lera tous. C'est maintenant mon tour, et je » vais fouler aux pieds tes cendres et ta » postérité. » Les tyrannies qu'il exerça par la suite donnent lieu de croire qu'il eut réellement cette idée; mais il n'est pas vraisemblable qu'il ait articulé ses pensées secrètes dans les premiers mois de son administration; il couvrit ses desseins d'un masque d'hypocrisie qui ne pouvait tromper que la multitude. Le couronnement d'Alexis se fit avec l'appareil accoutumé, et son perfide tute r, tenant en ses mains le corps et le sang de Jésus-Christ, déclara qu'il vivrait et qu'il était prêt à mourir pour son bien-aimé pupille. Sur ces entrefaites, on recommandait à ses nombreux partisans de soutenir que l'empire qui s'écroulait devait périr sous l'administration d'un enfant, qu'un prince expérimenté, audacieux à la guerre, habile dans la science du gouvernement, et instruit par les vicissitudes de la fortune dans l'art de régner, pouvait seul sauver l'état, et que tous les citoyens devaient forcer le modeste Andronic à se charger du fardeau de la couronne. Le jeune empereur fut obligé lui-même de joindre sa voix aux acclamations générales, et de demander un collègue, qui ne tarda pas à le dégrader du rang suprême, à le tenir dans une sorte de captivité, et qui enfin vérifia la justesse de cette remarque du patriarche, qu'on pouvait regarder Alexis comme mort dès qu'il se trouvait au pouvoir de son tuteur. Alexis ne mourut qu'après l'emprisonnement et l'exécution de sa mère. Lorsque le tyran eut noirci la réputation de l'impératrice Marie, et excité contre elle les passions de la multitude, il la fit accuser et juger sur une correspondance criminelle avec le roi de Hongrie. Son fils, jeune homme plein d'honneur et de droiture, montra de l'horreur pour cette action criminelle, et trois des juges eurent le mérite de préférer leur conscience à leur sûreté; mais les autres, soumis à ses volontés, sans demander aucune preuve, et sans écouter la défense de l'accusée, condamnèrent la veuve de Manuel, et le fils de celle-ci signa l'arrêt de mort. Marie fut étranglée, on jeta son corps à la mer, et on souilla sa mémoire de la manière qui blesse le plus la vanité des femmes, car on fit une caricature difforme de sa belle figure. Alors on ne différa plus le supplice de son fils; on l'étrangla avec la corde d'un arc; et Andronic, insensible à la pitié et aux remords, après avoir examiné le corps de cet innocent jeune homme, le frappa grossièrement avec son pied: « Ton père, s'écria-t-il, était un fripon, ta » mère une prostituée, et toi tu étais un sot. »

Le sceptre de Bysance fut la récompense des crimes d'Andronic; il le porta environ trois ans et demi en qualité de tuteur et de souverain de l'empire. Son administration présenta un contraste singulier de vices et de vertus. Lorsqu'il suivait ses passions, il était le fléau de son peuple, et, quand il consultait sa raison, il en était le père. Il se montrait équitable et rigoureux dans l'exercice de la justice privée : il abolit une honteuse et fu-

neste vénalité; et, comme il avait assez de discernement pour faire de bons choix, et assez de fermeté pour punir les coupables, des gens de mérite ne tardèrent pas à remplir les charges. Jusqu'à lui on avait dépouillé les malheureux qui faisaient naufrage, et il abolit cet usage inhumain : les provinces, opprimées ou négligées si long-temps, se ranimèrent au milieu de l'abondance, et, tandis que les témoins de ses cruautés journalières le maudissaient, des millions d'hommes placés loin de la capitale applaudissaient à l'heureuse prospérité de son règne. Marius et Tibère n'ont que trop vérifié cet ancien proverbe, que l'homme qui passe de l'exil à l'autorité est avide de sang. La vie d'Andronic en montra la justesse pour la troisième fois. Il se rappelait dans son exil tous ceux de ses ennemis et de ses rivaux qui avaient mal parlé de lui, qui avaient insulté à ses malheurs, ou qui s'étaient opposés à sa fortune, et l'espoir de la vengeance était alors sa seule consolation. Après s'être débarrassé de l'empereur et de sa mère, il se crut obligé de trancher les jours de ceux qui le haïssaient ou qui pouvaient le punir, et tant d'assassinats achevèrent d'éteindre en lui la compassion. Pour peindre sa cruauté, il n'est pas nécessaire de parler de toutes les victimes qu'il sacrifia par le poison ou par le glaive, qu'il fit jeter dans la mer ou dans les flammes; il suffit de dire qu'une semaine où il ne versa point de sang, a été appelée *l'époque des jours heureux* dans les annales de sa vie. Il tâcha de rejeter sur les lois ou sur les juges une partie de ses crimes; mais il avait laissé tomber son masque, et ses sujets ne pouvaient plus se méprendre sur l'auteur de leurs calamités. Les plus nobles d'entre les Grecs, et en particulier ceux qui, par leur extraction ou leur alliance, pouvaient former des prétentions à l'héritage des Comnène, se sauvèrent de l'antre du monstre : ils se réfugièrent à Nicée ou à Pruse, en Sicile, ou dans l'île de Chypre; et, leur évasion passant déjà pour criminelle, ils aggravèrent leur délit en arborant l'étendard de la révolte, et en prenant le titre d'empereurs. Toutefois Andronic échappait aux poignards et aux glaives de ses plus redoutables ennemis ; il réduisit et châtia les villes de Nicée et de Pruse; les Siciliens se bornèrent au sac de Thessalonique; et, si ceux des rebelles qui avaient gagné l'île de Chypre se trouvèrent hors de la portée des coups de l'empereur, cette distance ne fut pas moins utile à Andronic. Un rival sans mérite et un peuple désarmé renversèrent son trône. Andronic avait prononcé un arrêt de mort contre Isaac l'Ange, qui descendait du grand Alexis par les femmes : Isaac défendit sa liberté et sa vie : après avoir tué le bourreau qui venait exécuter l'ordre du tyran, il se retira dans l'église de Sainte-Sophie. Une populace curieuse et affligée, qui s'intéressait à une proscription dont elle était menacée, remplit insensiblement le sanctuaire. Mais la multitude passe bientôt des gémissemens aux imprécations, et des imprécations aux menaces. Des voix s'écrièrent : « Pourquoi donc avons-nous de la frayeur? pourquoi donc sommes-nous soumis à un tyran? nous formons des millions d'hommes, et il est seul : notre esclavage n'est fondé que sur notre patience. » Dès la pointe du jour, le soulèvement fut général dans toute la ville : on força les prisons; les citoyens les moins ardens ou les plus serviles se montrèrent prêts à défendre leur pays; et Isaac, le second du nom, fut porté du sanctuaire sur le trône. Andronic, qui se croyait en sûreté, se trouvait alors dans les îles délicieuses de la Propontide. Il avait contracté un mariage peu décent avec Alice ou Agnès, fille de Louis VII, roi de France, et veuve du malheureux Alexis, et sa société, plus analogue à son tempérament qu'à son âge, était composée d'une jeune femme et de celle de ses concubines qu'il aimait le plus. Au premier bruit de la révolution, il se rendit à Constantinople, très-empressé de faire mourir les coupables; mais il fut étonné du silence du palais, du tumulte de la ville, et il montra de l'inquiétude lorsqu'il s'aperçut que tout le monde l'abandonnait. Il publia une amnistie générale en faveur de ses sujets : ses sujets se moquèrent de sa proclamation, et dirent qu'ils ne voulaient pas lui pardonner; il proposa d'abandonner la couronne à son fils Manuel; mais les vertus du fils ne pouvaient expier les crimes du père. Il pouvait encore se sauver

par mer, mais la nouvelle de la révolution s'était répandue le long de la côte; du moment où on ne redouta plus le tyran, on ne lui montra plus de soumission. Un brigantin armé s'empara de la galère impériale; et Andronic, chargé de fers et d'une longue chaîne autour du cou, fut traîné aux pieds d'Isaac l'Ange. Son éloquence et les larmes des femmes qui l'accompagnaient n'empêchèrent pas son supplice, et, au lieu de l'appareil d'une exécution légale, le nouveau monarque l'abandonna à la fureur de cette foule nombreuse de citoyens que sa cruauté avait privés d'un père, d'un mari et d'un ami. Ils lui arrachèrent les dents et les cheveux, ils lui crevèrent un œil et lui coupèrent les mains; ils eurent soin de mettre quelque intervalle dans ces tortures, afin que sa mort fût plus douloureuse. On le monta sur un chameau, et, sans craindre que personne entreprît de le délivrer, on le conduisit en triomphe dans toutes les rues de la capitale, et la plus vile populace se réjouit de fouler aux pieds la majesté de ce prince. Lorsque Andronic eut reçu des coups et des insultes sans nombre, on le pendit par les pieds entre deux colonnes qui avaient sur leurs chapiteaux un loup et une truie; et tous ceux qui purent atteindre à son corps se plurent à exercer sur lui une cruauté brutale et raffinée. Deux Italiens, auxquels il inspira de la pitié, ou qui furent entraînés par la rage, lui plongèrent deux épées dans le corps, et ils l'affranchirent de toutes les douleurs de cette vie. Durant une agonie si longue et si pénible, il ne prononça que ces paroles : « Seigneur, ayez » pitié de moi; pourquoi voulez-vous mettre » en pièces un roseau déjà brisé? » Au milieu de ses tortures, on oublie le tyran; alors l'homme le plus criminel inspire de la compassion, et on ne peut blâmer sa résignation pusillanime, puisqu'il professait le christianisme, et qu'il n'était plus le maître de terminer ses tourmens.

Je me suis arrêté long-temps sur le caractère et les aventures extraordinaires d'Andronic, mais je terminerai ici la suite des princes qu'a eus l'empire grec depuis le règne d'Heraclius. Les branches issues de la souche des Comnènes disparurent peu à peu; et la ligne mâle ne se continua que dans la postérité d'Andronic, laquelle, au milieu de la confusion publique, usurpa la souveraineté de Trébisonde, si obscure dans l'histoire et si fameuse dans les romans. Constantin l'Ange, citoyen de Philadelphie, était parvenu à la fortune et aux honneurs en épousant une fille de l'empereur Alexis. Andronic, son fils ne se distingua que par sa lâcheté. Isaac, son petit-fils, punit le tyran, et le remplaça sur le trône; mais il fut détrôné par ses vices et par l'ambition de son frère ; et leur discorde facilita aux Latins la conquête de Constantinople, la première grande époque dans la chute de l'empire d'Orient.

Si on calcule le nombre et la durée des règnes, on trouvera qu'une période de six siècles a donné soixante empereurs; mais, on y comprend quelques femmes et des usurpateurs qui ne furent jamais reconnus dans la capitale, et des princes qui ne vécurent pas assez pour hériter de l'empire. Le terme moyen de chaque règne serait ainsi de dix années, c'est-à-dire, bien au-dessous de la proportion chronologique de sir Isaac Newton, qui, d'après ce qu'il avait observé dans les monarchies modernes constituées d'une manière plus régulière, réunissait dix-huit ou vingt ans pour la durée de la domination de chaque monarque. L'empire de Bysance n'eut jamais plus de repos et de prospérité que lorsqu'il se soumit à la succession héréditaire. Cinq dynasties, les familles d'Heraclius, d'Isaurie, d'Amorie, de Basile et de Comnène, régnèrent tour à tour durant cinq, quatre, trois, six et quatre générations. Plusieurs princes régnèrent dès leur enfance; et Constantin VII et ses deux petits-fils occupent tout un siècle. Mais, dans les intervalles des dynasties bysantines, la succession fut rapide et interrompue, et un compétiteur plus heureux ne tardait pas à faire disparaître un heureux candidat. Plusieurs voies conduisaient au trône. L'ouvrage d'une rébellion se trouvait renversé par des conspirateurs ou miné par le travail silencieux de l'intrigue. Les favoris des soldats ou du peuple, du sénat ou du clergé, des femmes et des eunuques, obtenaient successivement la couronne. Pour y parvenir, ils employaient

des moyens vils, et leur fin était méprisable ou tragique. Un être de la nature de l'homme, doué des mêmes facultés, mais d'une vie plus longue, jetterait un coup d'œil de compassion et de mépris sur les forfaits et les folies de l'ambition humaine, qui s'agite avec tant d'ardeur pour saisir des jouissances précaires et d'une si courte durée. C'est ainsi que l'expérience de l'histoire élève et agrandit l'horizon de nos idées. Le lecteur parcourra en deux heures cette esquisse de six siècles de l'empire romain, dont la composition n'a pris que quelques jours à l'historien. La vie ou le règne d'un empereur n'y occupe qu'un moment : le tombeau est toujours derrière le trône : tous les ambitieux se voient dépouillés de leur proie presqu'au moment où ils la saisissent; et la raison, qui ne périt jamais, dédaigne les soixante simulacres de rois qui ont passé devant nos yeux, et qui ont à peine laissé une faible trace dans notre souvenir. Le philosophe sait bien que, dans tous les siècles et dans toutes les contrées, l'ambition montre la même énergie; mais il ne se borne pas à condamner cette variété, il cherche le motif d'un empressement si universel à obtenir le sceptre du pouvoir. On ne peut raisonnablement l'attribuer à l'amour de la gloire ou à l'amour de l'humanité. Durant la plus grande partie des annales de Bysance, Jean Comnène montra seul un esprit de bienfaisance et des vertus pures. Les plus illustres princes qui précèdent ou suivent ce respectable empereur ont marché avec une sorte d'adresse et de vigueur dans les sentiers tortueux et sanglans d'une politique inspirée par des vues personnelles. Lorsqu'on examine bien les caractères imparfaits de Léon l'Isaurien, de Basile Ier, d'Alexis Comnène, de Théophile, de Basile II, et de Manuel Comnène, l'estime et la censure se balancent d'une manière presque égale; et le reste de la foule des empereurs n'a pu former des espérances que sur l'oubli de la postérité. Leur bonheur personnel fut-il l'objet de leur ambition ? Je ne rappellerai pas les maximes vulgaires sur les chagrins des rois; mais j'observerai que leur condition est plus remplie de terreurs et moins susceptible d'espérances qu'aucune autre. Les passions avaient plus d'étendue au milieu des révolutions de l'antiquité que dans les temps modernes, où la civilisation et le progrès des lumières ne donnent plus lieu au triomphe d'Alexandre ou à la chute de Darius. Toutefois, par une fatalité particulière aux princes de Bysance, ils furent exposés à des périls domestiques, sans pouvoir espérer de grandes conquêtes. Une mort plus cruelle et plus honteuse que celle du dernier des criminels précipita Andronic du faîte des grandeurs. Mais les plus illustres de ses prédécesseurs eurent beaucoup plus à craindre de leurs sujets qu'à espérer de leurs ennemis. L'armée était licencieuse sans courage, et la nation turbulente sans liberté. Les barbares de l'Orient et de l'Occident pressaient la monarchie; et la perte des provinces fut suivie de la servitude de la capitale.

La chute des empereurs romains, depuis le premier des Césars jusqu'au dernier des Constantins, occupe un intervalle de plus de quinze siècles; et les anciennes monarchies des Assyriens ou des Mèdes, des successeurs de Cyrus ou de ceux d'Alexandre, ne présentent pas un empire d'une aussi longue durée.

CHAPITRE XLIX.

Introduction, culte et persécution des images.—Révolte de l'Italie et de Rome. — Domaine temporel des papes. — Conquête de l'Italie par les Francs. — Établissement des images. — Caractère et couronnement de Charlemagne. — Rétablissement et décadence de l'empire romain en Occident. — Indépendance de l'Italie. — Constitution du corps germanique.

Je n'ai envisagé l'église que dans ses rapports avec l'état et dans les avantages qu'elle procure aux corps politiques; et il serait bien à désirer que les gouvernemens eussent toujours fait la même distinction. J'ai abandonné à la curiosité des théologiens la philosophie orientale des Gnostiques, l'abîme ténébreux de la prédestination et de la grâce, et la transformation merveilleuse que présente l'Eucharistie [1]. Mais j'ai exposé avec soin et avec

[1] Le savant Selden dit, en parlant de la transsubstantiation : « Cette opinion est une figure de rhéteur qu'on a » prise pour une proposition de dialectique. » (Voyez ses ouvrages, vol. III, p. 2073, dans son *Seldeniana* ou ses Propos de table.)

plaisir les détails de l'histoire ecclésiastique qui ont influé sur la décadence et la chute de l'empire romain. Je me suis étendu sur la propagation du christiansime, sur la constitution de l'église catholique, sur la ruine du paganisme, et sur les sectes qui se sont élevées au milieu des controverses mystérieuses touchant la trinité et l'incarnation. Je ne dois pas omettre non plus le culte des images, qui occasiona des disputes forcenées aux huitième et neuvième siècles, puisqu'il a produit la révolte de l'Italie, le domaine temporel des papes, et le rétablissement de l'empire romain en Occident.

Les premiers chrétiens avaient une répugnance invincible pour les images; et on peut attribuer cette aversion aux restes de judaïsme et à leur aversion pour les Grecs. La loi de Moïse avait sévèrement défendu tous les simulacres de la divinité; et le précepte était bien établi dans les principes et les mœurs du peuple choisi. Les apologistes de la religion chrétienne employèrent tous les traits de leur esprit contre les idolâtres, qui se prosternaient devant l'ouvrage de leurs mains; et on a observé avec raison que les images d'airain ou de marbre, auxquelles ils supposaient le mouvement et la vie, auraient dû plutôt s'élancer de leur piédestal pour adorer la puissance de l'artiste [1]. Quelques Gnostiques qui venaient d'embrasser la religion chrétienne accordèrent peut-être aux statues de Jésus-Christ et de saint Paul, dans les premiers momens d'une conversion mal assurée, les profanes honneurs qu'ils avaient rendus à celles d'Aristote et de Pythagore [2]; mais au dehors la religion des catholiques fut toujours uniformément simple et spirituelle; et il est question des images pour la première fois dans la censure du concile d'Illibéris, trois cents ans après l'ère chrétienne. Sous les successeurs de Constantin, au milieu du faste et de la paix de l'église triomphante, les plus sages d'entre les évêques crurent devoir autoriser le culte des images en faveur de la multitude; et, depuis la ruine du paganisme, ils ne craignirent plus un parallèle odieux. Les hommages rendus à la croix et aux reliques furent les premiers traits d'un culte symbolique. On voyait assis à la droite de Dieu les saints et les martyrs dont on employait les secours; et les faveurs souvent miraculeuses qui se répandaient autour de leur tombeau inspiraient une entière confiance à ces dévots pélerins, qui allaient voir, toucher et baiser la dépouille inanimée qui rappelait leur mérite et leurs souffrances [1]. Le portrait ou le buste du saint rappelle des souvenirs encore plus intéressans que son crâne ou ses sandales. La tendresse particulière ou l'estime publique ont mis dans tous les temps beaucoup d'intérêt à ces représentations si analogues aux affections humaines. On prodiguait des honneurs civils et presque religieux aux images des empereurs romains; les statues des sages et des patriotes recevaient des hommages moins fastueux, mais plus sincères; et ces profanes vertus, ces brillans péchés disparurent en présence des simulacres des saints personnages qui s'étaient dévoués à la mort pour obtenir le ciel. On fit d'abord l'essai du culte des images avec précaution et avec scrupule; on les permettait pour instruire les ignorans, pour exciter les dévots peu fervens, et se conformer aux préjugés des païens, qui avaient embrassé ou qui désiraient embrasser le christianisme. Par une progression insensible mais inévitable, les honneurs accordés à l'original se rendirent à la copie : le dévot priait devant l'image d'un saint, et la génuflexion, les cierges allumés, l'encens et d'autres cérémonies païennes s'introduisirent dans l'église. Les visions et les miracles, dont l'effet est si imposant, faisaient taire les scrupules de la raison et de la piété. On pensa

[1] « Nec intelligunt homines ineptissimi, quod si sentire » simulacra et moveri possent, adoratura hominem fuis» sent a quo sunt expolita. » (*Div. Instit.*, l. II, c. 2.) Lactance est le dernier et le plus éloquent des apologistes du christianisme : lorsqu'ils se moquent des idoles, ils attaquent non-seulement l'objet, mais la forme et la matière.

[2] Voyez saint Irénée, saint Épiphane et saint Augustin (Basnage, Hist. des églises réformées, t. II, p. 1313). Cette pratique de Gnostiques a beaucoup d'affinité avec le culte secret qu'avait adopté Alexandre Sévère (Lampride, c. 29, *Leardner*, *Heathen Testimonies*, vol. III, p. 34.)

[1] Voyez cette histoire, 295-356-470-473.



que des images qui se remuaient et versaient du sang devaient avoir une force divine, et pouvaient être l'objet d'une adoration religieuse. Le pinceau le plus hardi dut trembler lorsqu'il essaya de rendre, par des traits et des couleurs, l'Esprit infini, le Dieu tout-puissant, qui pénètre et soutient l'univers [1]. Mais la superstition se hâtait de peindre et d'adorer les anges, et particulièrement le fils de Dieu qu'on avait vu ou qu'on croyait avoir vu dans ce monde sous une forme humaine. La seconde personne de la Trinité s'était revêtue d'un corps mortel; mais ce corps était monté au ciel; et, si on n'en eût pas offert quelque simulacre aux yeux de ses disciples, les restes ou les images des saints auraient effacé le spirituel de Jésus-Christ. On dut permettre par les mêmes motifs les images de la sainte Vierge; on ignorait le lieu de sa sépulture; et les Grecs et les Latins croyaient à l'assomption de son âme et de son corps dans le ciel. Le culte des images était bien établi avant la fin du sixième siècle; la tête vive des Grecs et des Asiatiques eut soin de l'entretenir : de nouveaux emblèmes ornèrent le Panthéon et le Vatican; mais les barbares plus grossiers, et les prêtres ariens de l'Occident ne goûtèrent pas cette apparence d'idolâtrie. Les statues d'airain ou de marbre qui remplissaient les temples de l'antiquité blessaient l'imagination ou la conscience des Grecs chrétiens; et les simulacres qui n'offraient qu'une surface coloriée et sans relief parurent plus décens et moins dangereux [2].

Une copie doit ressembler à l'original pour avoir du mérite et faire de l'effet; mais les premiers chrétiens ne connaissaient pas les véritables traits du fils de Dieu, de sa mère ou de ses apôtres. La statue de Paneas en Palestine [1], qu'on croyait être celle de Jésus-Christ, était vraisemblablement celle d'un sauveur qui avait rendu des services temporels à la nation. On avait condamné les Gnostiques et leurs profanes monumens; et les artistes chrétiens avaient besoin d'imiter en secret les monumens du paganisme. Dans cet embarras, un homme habile et audacieux imagina de produire une image du fils de Dieu qui fût ressemblante, et à laquelle on ne pût reprocher d'être un ouvrage des hommes. Il se servit d'une fable populaire de la légende de Syrie sur la correspondance de Jésus-Christ et du roi Abgare, qui était si fameux aux temps d'Eusèbe, et que des écrivains modernes ont abandonné avec tant de regret. L'évêque de Césarée [2] rapporte la lettre d'Abgare à Jésus-Christ [3]. Mais ce qu'il y a de singulier,

[1] Ου γαρ το Θειον απλουν υπαρχον και αληπτον μορφαις τισι και σχημασιν απεικαζομεν, ουτε κηρῳ καὶ ξυλοις την υπερουσιον και προαναρχον ουσιαν τιμαν ἡμεις διεγνωκαμεν (*Concilium Nicenum* II, *in Collect. Labbe*, t. VIII, p. 1025, *edit. Venet.*) « Il serait peut-être à propos, dit M. Dupin, de ne point souffrir d'images de la Trinité ou de la Divinité; les défenseurs les plus zélés des images ayant condamné celles-ci, et le concile de Trente ne parlant que des images de Jésus-Christ et des saints. » (Bibliot. Ecclésiast., t. VI, p. 154.)

[2] Ce précis de l'histoire des images est tiré du vingt-deuxième livre de l'Histoire des églises réformées de Basnage (t. II, p. 1318-1337). Il était protestant, mais il avait un esprit généreux; et les réformés ne craignent pas de montrer de l'impartialité sur cet objet, ayant si notoirement raison. Voyez l'embarras du moine Pagi (*Critica*, t. I, p. 42).

[1] Lorsqu'on étudie les annalistes, on juge, après avoir écarté des miracles et des contradictions, que dès l'année 300 la ville de Paneas en Palestine avait un groupe de bronze qui représentait un grave personnage, enveloppé d'un manteau, ayant à ses genoux une femme qui lui témoignait sa reconnaissance, ou qui lui adressait des prières, et qu'on avait gravé sur le piédestal τῳ Σωτηρι, τῳ ευεργετη. — Les chrétiens y voyaient Jésus-Christ et la pauvre femme qu'il avait guérie d'un flux de sang. (Eusèbe, VII, 18; Philostorg., VII, 3, etc.) M. de Beausobre conjecture avec plus de raison qu'il s'agissait du philosophe Apollonius, ou de l'empereur Vespasien : dans cette dernière supposition, la femme représente une ville, une province ou peut-être la reine Bérénice (*Biblioth. Germ.*, XIII, p. 1-92.)

[2] Eusèbe, Hist. Ecclésiast., l. I, c. 13. Le savant Assemannus y ajoute le témoignage de trois Syriens, de saint Éphrem, de Josué Stylite et de Jacques, évêque de Sarug; mais je ne sache pas qu'on ait produit l'original de cette lettre, ou qu'on ait indiqué les archives d'Édesse. (Biblioth. Orient., t. I, p. 318-420-554.) Il paraît que cette tradition si vague et si incertaine venait des Grecs.

[3] Leardner discute et rejette avec sa candeur ordinaire les témoignages cités en faveur de cette correspondance. (*Heathen Testimonies*, vol. I, p. 297-389.) Parmi les écrivains bigots qu'il chasse de ce poste peu tenable, je suis surpris de trouver M. Adisson à la suite de Grabes, de Caves, de Tillemont, etc. (Voyez ses ouvrages, vol. I, p. 528, édition de Baskerville); mais le traité superficiel qu'il a composé sur la religion chrétienne ne doit la réputation dont il jouit qu'à son nom, à son style, et aux éloges bien suspects que lui ont donnés les prêtres.

il ne parle pas de cette empreinte exacte[1] de la figure de Jésus-Christ sur un linge que le Sauveur du monde envoya, dit-on, au prince qui avait invoqué sa puissance dans la guérison des maladies, et lui avait offert la ville fortifiée d'Édesse, afin de le mettre à l'abri de la persécution des Juifs. Ce qui montre bien l'ignorance de la primitive église, cette empreinte respectable fut long-temps emprisonnée dans une niche du mur; elle y fut oubliée cinq siècles. Un évêque habile la remit au grand jour, et l'offrit à la dévotion de ses contemporains. La délivrance de la ville attaquée par Cosroës Nushirvan fut le premier miracle qu'on lui attribua : bientôt on la révéra comme un gage qui, d'après la promesse de Dieu, garantirait Édesse contre les armes de tout ennemi étranger. Il est vrai que le texte de Procope attribua la délivrance d'Édesse à la richesse et à la valeur des citoyens, qui achetèrent l'absence du monarque persan, et repoussèrent ses attaques. Ce profane historien ne savait rien de ce qu'on lui fait dire dans l'ouvrage d'Evagrius si favorable au clergé. Evagrius suppose, d'après Procope, que le Palladium fut exposé sur les murs de la ville, et que des cuves d'eau, dont une partie avait respecté l'empreinte du visage de Jésus-Christ, produisirent un autre miracle utile aux assiégés. Après ce grand service, on conserva l'image d'Édesse avec beaucoup de respect et de reconnaissance; et, si les Arméniens ne voulurent point admettre la légende, les Grecs, plus crédules, adorèrent le dessin de la figure du Sauveur du monde, qui n'était pas l'ouvrage d'un mortel, mais une production immédiate du divin original. Le style et les idées d'un hymne que chantaient les sujets de Bysance montreront jusqu'où le culte rendu par eux aux images s'éloignait du système grossier des » idolâtres. « Avec des yeux mortels, comment pourrons-nous regarder cette image, » dont les saints qui sont au ciel n'osent pas » envisager la céleste splendeur? Celui qui » habite les cieux daigne nous honorer aujourd'hui de sa visite par une empreinte » digne de nos respects : celui qui est assis » au-dessus des chérubins vient se présenter aujourd'hui à notre adoration dans un » simulacre que notre Père tout-puissant a » fait de ses mains sans tache, et devant lequel nous devons nous prosterner avec » crainte et avec amour. » Avant la fin du sixième siècle, les images, qui n'étaient pas une œuvre de la main des hommes (les Grecs rendaient cette idée par un seul mot[1]), étaient communes dans les armées et les villes de l'empire d'Orient[2]. Elles étaient des objets de culte et des instrumens de miracles. Leur présence, au moment du danger ou au milieu du tumulte, rendait l'espérance, rétablissait le courage ou réprimait la fureur des légions romaines. La plus grande partie de ces images étant sortie de la main de l'homme ne pouvait prétendre qu'à une ressemblance imparfaite; et on les appelait mal à propos empreintes du visage de Jésus-Christ. Mais il y en avait de plus imposantes, produites par un contact immédiat avec l'original, auquel on supposait une vertu miraculeuse et prolifique. D'autres, qui ne descendaient pas de l'image d'Édesse, voulaient du moins avoir des rapports de fraternité avec elle; telle est la *Veronica* de Rome, d'Espagne et de Jéru-

[1] Je conclus du silence de Jean de Sarug (Asseman., Biblioth. Orient., p. 289-318) et du témoignage d'Évagrius (Hist. Ecclésiast., l. IV, c. 27) que cette fable a été inventée entre les années 521 et 594, vraisemblablement après le siége d'Édesse en 540 (Asseman., t. I, p. 416; Procope, *de Bello Persico*, l. II); c'est l'épée et le bouclier de Grégoire II (*in epist.* I, *ad Leon. Isaur. Concil.*, t. VIII, p. 656, 657), de saint Jean Damascène (*Opera*, t. I, p. 281, édit. de Lequien) et du second concile de Nicée (*actio* V, p. 1040). L'édition la plus parfaite se trouve dans Cedrenus. (*Compend.*, p. 175-178.)

[1] Αχειροποιητος. Voyez Ducange, *in Gloss. Græc., et Latin.* Ce sujet est traité avec beaucoup d'érudition et de préjugés par le jésuite Gretser (*Syntagma de Imaginibus non manû factis, ad calcem codini de Officiis*, p. 289-330), l'âne ou plutôt le renard d'Ingolstadt (voyez le *Scaligerana*); avec autant d'esprit que de raison par le protestant Beausobre, dans la controverse ironique qu'il a insérée dans plusieurs volumes de la Bibliothèque Germanique (t. XVIII, p. 1-50; t. XX, p. 27-68; t, XXV, p. 1-36; t. XXVII, p. 85-118, t. XXVIII, p. 1-33; t. XXXI, p. 111-148; t. XXXII, p. 75-107; t. XXXIV, p. 67-96).

[2] Théophylacte Simocatta (l. II, c. 3, p. 34; l. III, c. 1, p. 63) célèbre le θεανδρικον εικασμα, qu'il appelle αχειροποιητον; mais ce n'était qu'une copie, puisqu'il ajoute αρχετυπον το εκεινον οι Ρωμαιοι (d'Édesse) θρησκευουσι τι αρρητον. (Voyez Pagi, t. II, A. D. 586, n° 11

salem, et le mouchoir que Jésus-Christ, lors de son agonie et de la sueur de sang, appliqua sur son visage, et remit à une sainte matrone. Bientôt il y eut des Véroniques de la vierge Marie, des saints et des martyrs. On montrait dans l'église de Diospolis, ville de la Palestine, les traits de la mère de Dieu [1], empreints jusqu'à une assez grande profondeur sur une colonne de marbre. Le pinceau de saint Luc avait décoré, disait-on, les églises de l'Orient et d'Occident; et on a supposé que cet évangéliste, qui peut-être était médecin, avait exercé le métier de peintre, que les premiers chrétiens jugèrent si profane et si odieux. Le Jupiter Olympien, créé par le génie d'Homère et le ciseau de Phidias, pouvait inspirer à un philosophe une dévotion momentanée; mais les images catholiques, qui sortaient de la main des moines à une époque où il restait à peine une étincelle de goût et de génie, ne montraient que de la grossièreté sans aucun intérêt [2].

Le culte des images s'était introduit peu à peu dans l'Église; et les hommes superstitieux qui y voyaient des moyens de force pour leur faiblesse se réjouissaient à chaque pas que faisait cette innovation. Mais, au commencement du huitième siècle, lorsque ce culte fut bien établi, les plus timorés d'entre les Grecs craignirent d'avoir, sous les dehors du christianisme, rétabli la religion de leurs ancêtres; ils furent affligés et blessés du nom d'idolâtres, que leur donnaient sans cesse les Juifs et les Musulmans [3], à qui la loi de Moïse et le Koran inspiraient une haine immortelle pour les images et toute espèce de culte relatif. La servitude des Juifs affaiblissait leur zèle et donnait peu d'importance à leurs accusations; mais les Musulmans qui régnaient à Damas, et menaçaient Constantinople, avaient tout le poids qui est la suite des victoires. Les villes de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte étaient munies d'images de Jésus-Christ, de sa mère et des saints; et chacune de ces places avait l'espoir, ou comptait avoir la promesse d'être défendue d'une manière miraculeuse. Les Arabes subjuguèrent en dix années ces villes et leurs images, et, selon leur opinion, le Dieu des armées prononça un jugement décisif sur le mépris que devaient inspirer ces idoles muettes et inanimées. Édesse résista quelque temps aux attaques du roi de Perse; mais cette ville de prédilection, l'épouse de Jésus-Christ, partagea la ruine commune, et l'empreinte du visage du Sauveur du monde devint un des trophées de la victoire des infidèles. Après trois siècles de servitude, le Palladium fut rendu à la dévotion de Constantinople, qui, pour l'obtenir paya cent vingt quintaux d'argent, remit deux cents Musulmans en liberté, et promit que le territoire d'Édesse ne ferait jamais d'acte d'hostilité [1]. A cette époque de détresse et de crainte, les moines employèrent toute leur éloquence à défendre les images; ils voulurent prouver que les péchés et le schisme de la plus grande partie des Orientaux avaient aliéné la faveur et anéanti la vertu de ces précieux symboles. Mais ils eurent contre eux les murmures d'une foule de chrétiens qui invoquèrent les textes, les faits et les temps primitifs, et qui désiraient en secret la réforme de l'église. Aucune loi générale ou positive n'ayant établi le culte des images, ses progrès dans l'empire d'Orient furent retardés ou accélérés, selon les hommes et selon les dispositions du mo-

[1] Voyez, dans les ouvrages authentiques ou supposés de saint Jean Damascène, deux passages sur la vierge Marie et sur saint Luc, que Gretser a oubliés, et dont Beausobre, par conséquent, n'a pas fait mention. (*Opera Joh. Damascen.*, t. I, p. 618-631.)

[2] « Vos scandaleuses figures sortent de la toile; elles » sont aussi mauvaises que des statues groupées. » C'est ainsi que l'ignorance et le fanatisme d'un prêtre grec donnait des éloges à des tableaux du Titien qu'il avait commandés, et qu'il ne voulait pas recevoir à cause de leurs défauts.

[3] Cedrénus, Zonaras, Glycas et Manassès disent que le calife Yezid et deux Juifs, qui avaient promis l'empire à Léon, donnèrent naissance à la secte des Iconoclastes. Les reproches de ces sectaires, animés par d'autres vues d'inimitié, sont interprétés comme une conspiration absurde pour le rétablissement de la pureté du culte chrétien. (Voyez Spanheim, *Hist. Imag.*, c. 2.)

[1] Voyez Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 267), Abulpharage (Dynast. p. 201) et Abulfeda (*Annal. Moslem.*, p. 264), et les critiques de Pagi (t. III, A. D. 944). Ce prudent Cordelier n'ose dire si l'image d'Édesse se trouvait de son temps à Rome ou à Gènes. Au reste, cet ancien objet du culte des chrétiens n'est plus célèbre, ou n'est plus à la mode; il repose maintenant sans gloire.

ment, selon que chaque endroit était plus ou moins éclairé, et selon le caractère particulier des évêques. La légèreté de la capitale, et le génie inventif du clergé de Bysance, le soutinrent avec chaleur. Tandis que les cantons éloignés de l'Asie, plus grossiers dans leurs mœurs, montraient peu de goût pour cette espèce de faste religieux, des corps nombreux de Gnostiques et d'Ariens gardèrent après leur conversion le culte simple qu'ils avaient suivi avant d'avoir abjuré, et les Arméniens, les plus guerriers des sujets de Rome, n'étaient pas réconciliés au douzième siècle avec les images [1]. Tous ces noms divers amenèrent des préventions et des haines, qui produisirent peu d'effets dans les villages de l'Anatolie et de la Thrace, mais qui dirigèrent souvent le guerrier, le prélat ou l'eunuque parvenus aux premières dignités de l'église ou de l'état.

Le plus heureux de tous ces aventuriers fut l'empereur Léon III [2], qui, des montagnes de l'Isaurie, passa sur le trône de l'Orient. Il ne connaissait ni la littérature sacrée ni la littérature profane ; mais son éducation, sa raison et peut-être son commerce avec les Juifs et les Arabes, lui avaient inspiré de l'aversion pour les images ; et l'on pensait alors qu'un prince devait imposer à ses sujets sa propre croyance. Toutefois, au milieu des orages d'un règne mal affermi, qui dura dix ans, et qui, durant cet intervalle fut pénible et dangereux, Léon pensa que l'hypocrisie lui convenait ; il se prosterna devant des idoles qu'il méprisait au fond du cœur, et il contenta le pontife romain en faisant chaque année une déclaration solennelle de son orthodoxie et de son zèle. Lorsqu'il voulut réformer la religion, ses premières démarches furent circonspectes et modérées : il assembla un grand conseil de sénateurs et d'évêques, et ordonna, d'après leur aveu, d'enlever toutes les images du sanctuaire et de l'autel, de les placer dans les nefs, à une hauteur où on pût les apercevoir, mais où la superstition du peuple ne pourrait atteindre. Mais il n'y avait pas moyen de réprimer de l'un et de l'autre côté l'impulsion rapide de la vénération, et de l'horreur. Les saintes images placées à cette hauteur édifiaient toujours les dévots, et accusaient le tyran. La résistance et les invectives irritèrent Léon lui-même : son parti l'accusa de mal remplir ses devoirs, et lui proposa pour modèle le roi juif qui avait brisé le serpent d'airain. Un second édit proscrivit à jamais les tableaux religieux : on dépouilla Constantinople et les provinces ; les images de Jésus-Christ, de la mère de Dieu et des saints furent anéanties ; et on revêtit d'une couche de plâtre les murs des édifices. Le fanatisme et la violence tyrannique de six empereurs soutinrent la secte des Iconoclastes, et une querelle bruyante troubla l'Orient et l'Occident durant cent vingt années. Léon l'Isaurien voulait faire un article de foi de la proscription des images, et établir ce nouveau dogme sous l'autorité d'un concile général ; mais ce concile ne fut assemblé que sous son fils Constantin, et, quoiqu'on ait dit qu'il fût composé de sots et d'athées [1], on trouve de

[1] *Αρμενιοις και Αλαμανοις επισης ἡ αγιων εικονων προσκυνησις απηγορευται* (Nicétas, l. II, p. 258.) Les églises d'Arménie ne font encore usage que de la croix (Missions du Levant, t. III, p. 148) ; mais sûrement le Grec superstitieux est injuste à l'égard de la superstition des Allemands du douzième siècle.

[2] Il y a de la partialité dans les monumens originaux qui nous restent des Iconoclastes. Il faut chercher ces monumens dans les Actes des Conciles (t. VIII, et IX, Collection de Labbe, *edit. Venet.*) et dans les écrits historiques de Théophanes, de Nicéphore, de Manassès, de Cedrenus, de Zonaras, etc. Parmi les catholiques modernes, Baronius, Pagi, Natalis Alexander (*Hist. Ecclesiast.*, *seculum* VIII et IX) et Maimbourg (Hist. des Iconoclastes) ont montré de l'érudition, de la passion et de la crédulité en traitant ce sujet. Les recherches du protestant Frédéric Spanheim (*Historia Imaginum restituta*) et Jacques Basnage (Hist. des églises réformées, t. II, l. XXIII, p. 1339-1385) penchent du côté des Iconoclastes. D'après les secours que nous offrent les deux partis et leurs dispositions contraires, il nous est facile de juger cette question avec une impartialité philosophique.

[1] Voyez des traits de rhétorique de quelques écrivains, *συνοδον παρανομον και αθεον* ; on a traité les évêques de *τοις ματαιοφροσιν*. Damascène appelle ce concile *ακυρος και αδεκτος* (*Opera*, t. I, p. 623.) Il y a de la vérité et de la bonne foi dans l'apologie qu'a faite Spanheim du concile de Constantinople (p. 171, etc.) ; il a employé les matériaux que lui ont offerts les actes du concile de Nicée (p. 1046, etc.). Le spirituel Jean de Damas, dit *επισκοτους* au lieu de *επισκοπους* ; il donne aux évêques le nom de *κοιλιοδουλους*, esclaves de leur ventre, etc. (*Opera*, t. I, p. 306.)

la raison et de la piété dans ce qui nous reste de ses actes. Les discussions et les décrets de plusieurs synodes provinciaux préparèrent le travail du concile général, qui se tint dans les faubourgs de Constantinople, et fut composé de trois cent trente-huit évêques de l'Europe et de l'Anatolie: les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie, qui étaient alors esclaves du calife, et les pontifes de Rome, qui avaient détaché de la communion des Grecs les églises d'Italie et d'Occident, n'y assistèrent point. Le concile de Bysance s'arrogea le titre et le pouvoir de septième concile général; et ce titre même était une reconnaissance des six conciles généraux antérieurs, qui avaient établi d'une manière si laborieuse l'édifice de la foi catholique. Après une délibération de six mois, les trois cent trente-huit évêques déclarèrent et signèrent unanimement que tous les symboles visibles de Jésus-Christ, excepté dans l'Eucharistie, sont blasphématoires ou hérétiques; que le culte des images corrompt la foi chrétienne, et rétablit un usage du paganisme; qu'il faut effacer ou anéantir de pareils monumens d'idolâtrie; que ceux qui refuseront de livrer les objets de leurs superstitions particulières se rendront coupables de désobéissance à l'autorité de l'église et de l'empereur. Ils étaient si dévoués à l'empereur, qu'ils célébrèrent le mérite de Léon, et conférent à son zèle et à sa justice l'exécution de leurs censures spirituelles. A Constantinople, ainsi que dans les premiers conciles, la volonté du prince fut la règle de la foi épiscopale; mais je suis tenté de croire qu'en cette occasion un grand nombre de prélats sacrifièrent à des vues d'espérance ou de crainte les opinions de leur conscience. Durant cette longue nuit de superstition, les chrétiens s'étaient écartés de la simplicité de l'Évangile, et il n'était pas aisé pour eux de suivre le fil, et de reconnaître les détours du labyrinthe. Dans l'imagination d'un dévot, le culte des images se trouvait lié d'une manière inséparable avec la croix, la Vierge, les saints et leurs reliques; des miracles et des visions obscurcissaient cette question sacrée, et les habitudes de l'obéissance et de la foi avaient engourdi les forces de l'esprit, la curiosité et le scepticisme. On accuse Constantin lui-même d'avoir permis de contester, de nier ou de tourner en ridicule les mystères des catholiques [1]. Mais ces mystères se trouvaient bien établis dans le symbole public et privé de ses évêques; et l'iconoclaste le plus audacieux dut éprouver une secrète horreur en détruisant les monumens de la superstition populaire, consacrés à la gloire des saints qu'il regardait encore comme ses protecteurs auprès de Dieu. Lors de la réforme du seizième siècle, la liberté et les lumières avaient donné de l'énergie à toutes les facultés de l'homme; le goût des innovations l'emporta sur le respect pour l'antiquité, et l'Europe, pleine de vigueur, osa dédaigner les fantômes qui effrayaient l'âme efféminée et servile des Grecs.

Le peuple ne connaît le scandale d'une hérésie sur des questions abstraites, que par le bruit de la trompette ecclésiastique; mais les plus ignorans peuvent apercevoir la profanation et la chute de leurs divinités visibles, et cette espèce de scandale doit mouvoir les esprits les plus engourdis. Les premières hostilités de Léon se portèrent sur un crucifix placé dans le vestibule et au-dessus de la porte du palais. On allait l'abattre; l'échelle sur laquelle montaient les ministres de l'empereur fut renversée par une troupe de fanatiques; ceux-ci virent avec des transports de joie les sacriléges écrasés contre le pavé; ils furent justement condamnés à mort pour crime de meurtre et de rébellion, et leur parti leur prodigua les honneurs des anciens martyrs [2]. L'exécution des édits de l'empereur entraîna de fréquentes émeutes à Constantinople et dans les provinces: la personne de Léon fut en danger; on massacra

[1] On l'accuse d'avoir proscrit le titre de saint, d'avoir appelé la vierge Marie mère de Jésus-Christ, de l'avoir comparée après son accouchement à une bourse vide: on l'accuse en outre d'arianisme, de nestorianisme, etc. Spanheim, qui le défend (c. 4, p. 207), est un peu embarrassé des opinions favorables aux protestans, et des devoirs d'un théologien orthodoxe.

[2] Le saint confesseur Théophanes donne des éloges au principe de leur rébellion, θειω κινουμενοι ζηλω (p. 339). Grégoire II (*in epist.* I, *ad imp. Leon. Concil.*, t. VIII, p. 661-664) applaudit au zèle des femmes de Bysance qui tuèrent les officiers de l'empereur.

ses officiers, et il fallut employer toute la force de l'autorité civile et de la puissance militaire, pour éteindre l'enthousiasme du peuple. Les nombreuses îles de l'Archipel, qu'on nommait la mer Sainte, étaient remplies d'images et de moines; les habitans abjurèrent sans scrupule leur fidélité envers un ennemi de Jésus-Christ, de sa mère et des saints; ils armèrent une flottille de bateaux et de galères, déployèrent leurs bannières sacrées, et marchèrent hardiment vers le hâvre de Constantinople, afin de placer sur le trône un homme plus agréable à Dieu et au peuple. Ils comptaient sur des miracles; mais ces miracles ne purent résister au *feu grégeois*, et, après la déroute et l'incendie de leurs navires, les îles furent abandonnées à la clémence ou à la justice du vainqueur. Le fils de Léon avait entrepris, la première année de son règne, une expédition contre les Sarrasins; et, durant l'absence de celui-ci, Artavasdes son parent, défenseur de la foi orthodoxe, et rempli d'ambition, s'était emparé de la capitale, du palais et de la pourpre. On rétablit en grande pompe le culte des images; le patriarche se conforma aux circonstances, et les droits de l'usurpateur furent reconnus dans la nouvelle et dans l'ancienne Rome. Constantin se réfugia sur les montagnes où ses aïeux avaient reçu le jour; mais il descendit à la tête des braves Isauriens qui lui demeuraient attachés, et, ayant remporté une victoire décisive, il triompha des troupes et des prédictions des fanatiques; des clameurs, des séditions, des conspirations, une haine mutuelle et des vengeances sanguinaires troublèrent son règne, qui fut de longue durée. La persécution des images fut le motif ou le prétexte de ses adversaires, et, s'ils manquèrent un diadème temporel, ils reçurent des Grecs la couronne du martyre. Dans tous les actes de trahison publique ou cachée, l'empereur éprouva l'implacable inimitié des moines, fidèles esclaves d'une communion à laquelle ils devaient leurs richesses et leur crédit. Ils priaient, prêchaient et donnaient des absolutions; ils échauffaient le peuple et conspiraient: un torrent d'invectives sortit de la solitude de la Palestine, et la plume de saint Jean Damascène[1], le dernier des Pères grecs, proscrivit la tête du tyran dans ce monde et dans l'autre[2]. Je n'ai pas le loisir d'examiner jusqu'où les moines provoquèrent les maux réels ou prétendus dont ils se plaignaient, jusqu'à quel point ils ont exagéré leurs souffrances, ni quel est le nombre de ceux qui perdirent la vie ou quelques-uns de leurs membres, les yeux ou la barbe, par la cruauté de l'empereur. Après avoir châtié les individus, il s'occupa de l'abolition de leurs ordres; et, comme ils avaient de la fortune et qu'ils paraissaient inutiles, l'avarice excita peut-être son ressentiment, et le patriotisme peut le justifier. La mission et le nom redoutable de *Dragon*[3], son visiteur général, remplit de crainte et d'horreur les habitans de la Palestine, dévoués aux moines: celui-ci détruisit les communautés religieuses, convertit les édifices en magasins ou en baraques, confisqua les terres, les meubles et les troupeaux; et ce que nous avons vu en pareille occasion donne lieu de croire que le fanatisme ou la licence se permirent un grand nombre d'attentats contre les reliques et même contre les bibliothèques des couvens: en proscrivant l'habit et l'état de moine, on proscrivit avec la même rigueur le culte public et privé des images; et il semblerait qu'on exigea des

1 Jean ou Mansur était un noble chrétien de Damas, qui avait un emploi considérable au service du calife. Son zèle dans la cause des images l'exposa au ressentiment et à la perfidie de l'empereur grec; et, soupçonné du crime de trahison, on lui coupa la main droite, qui, dit-on, lui fut rendue par l'intervention miraculeuse de la sainte Vierge. Il résigna ensuite son emploi, distribua ses richesses, et alla se cacher dans le monastère de Saint-Sabas, situé entre Jérusalem et la mer Morte. La légende est fameuse; mais malheureusement le père Lequien, son savant éditeur, a prouvé que saint Jean Damascène avait pris l'habit monastique avant la dispute des Iconoclastes (*Opera*, t. 1, *Vit. sanct. Johannis Damascen.*, p. 10-13, et *Notas ad loc.*)

2 Après avoir donné Léon au diable, il fait intervenir son héritier — το μιαρον αυτου γεννημα, και της κακιας αυτου κληρονομος εν διπλω γενομενος. (*Opera Damascen.*, t. 1, p. 625.) Si l'authenticité de cette pièce est suspecte, nous somme sûrs que dans d'autres ouvrages qui n'existent plus, Jean donna à Constantin les titres de νεον Μαμεθ, χριστομαχον, μισαλιαν. (t. 1, p. 306).

3 Spanheim (p. 235-238), qui raconte cette persécution d'après Théophanes et Cédrénus, se plaît à comparer le *Draco* de Léon avec les dragons (*dracones*) de Louis XIV, et il tire une grande consolation de ce jeu de mots.

sujets, ou du moins du clergé de l'empire d'Orient, une abjuration solennelle de l'idolâtrie[1].

L'Orient abjura avec répugnance ses images sacrées; le zèle indépendant des Italiens les défendit avec vigueur, et redoubla de dévotion pour elles. La dignité et la juridiction du patriarche de Constantinople égalaient presque celles du pontife de Rome. Mais le prélat grec était un esclave sous les yeux de son maître, qui d'un signe de tête le faisait passer tour à tour d'un couvent sur le trône, et du trône dans le fond d'un couvent. L'évêque de Rome, éloigné de la cour et dans une position dangereuse, au milieu des barbares de l'Occident, tirait de sa situation du courage et de la liberté; ses revenus considérables fournissaient aux besoins publics et à ceux des pauvres. Il était élu par le peuple, et les Romains le chérissaient; la faiblesse ou la négligence des empereurs le déterminait à consulter, dans la paix et dans la guerre, la sûreté temporelle de la ville. Il prenait peu à peu dans l'école de l'adversité les qualités et l'ambition d'un prince : l'Italien, le Grec ou le Syrien qui arrivaient à la chaire de saint Pierre, s'arrogeaient les mêmes fonctions et suivaient la même politique; et Rome, après avoir perdu ses légions et ses provinces, voyait sa suprématie rétablie de nouveau par le génie et la fortune des papes. On convient qu'au huitième siècle ils fondèrent leur domination sur la révolte, et que l'hérésie des Iconoclastes produisit et justifia la rébellion; mais la conduite de Grégoire II et de Grégoire III, durant cette lutte honorable, est interprétée diversement par leurs amis et par leurs ennemis. Les ennemis de Bysance déclarent, d'une voix unanime, qu'après un avertissement inutile les papes prononcèrent la séparation de l'Orient et de l'Occident, et privèrent le sacrilége empereur du revenu et de la souveraineté de l'Italie. Les Grecs témoins du triomphe des papes parlent de cette excommunication d'une manière encore plus claire; et, comme ils sont plus attachés à leur religion qu'à leur pays, ils louent au lieu de blâmer le zèle et l'orthodoxie de ces hommes apostoliques[1]. Les auteurs qui ont défendu la cour de Rome dans les temps modernes rappellent avec plaisir cet éloge et cet exemple; les cardinaux Baronius et Bellarmin célèbrent ce grand exemple de la déposition des rois hérétiques[2]; et, si on leur demande pourquoi on ne lança pas les mêmes foudres contre les Néron et les Julien de l'antiquité, ils répondent que la faiblesse de la primitive église fut la seule cause de sa patiente fidélité[3]. L'amour et la haine produisent en cette occasion les mêmes effets, et les zélés protestans, qui veulent exciter l'indignation, et alarmer le pouvoir des princes et des magistrats, accusent les deux Grégoires d'insolence et de trahison[4]. Ils ne sont défendus que par les catholiques modérés, pour la plupart de l'Église gallicane[5], qui respectent le saint sans approuver son délit. Les au-

[1] Προγραμμα γαρ ἐξεπεμψε κατα πασαν ἐξαρχιαν την ὑπο της χειρος αυτου, παντας ὑπογραψαι και ομνυναι του ἀθετησαι την προσκυνησιν των σεπτων εικονων (*Damascen. Opera*, t. I, p. 605.) Je ne me souviens pas d'avoir lu ce serment ou ce formulaire dans aucune compilation moderne.

[1] Και την Ρωμην συν παση Ιταλια της βασιλειας αυτου απεστησε, dit Théophanes (*Chronograph.*, p. 343.) Grégoire est appelé par Cedrenus ανηρ αποστολικος pour cela (p. 550). Zonare spécifie cette foudre de αναθηματι συνοδικω (t. II, l. XV, p. 104, 105). Il faut observer que les Grecs sont disposés à confondre les règnes et les actions des deux Grégoires.

[2] Voyez Baronius (Annal. Ecclésiast. A. D. 730, n° 4, 5) : *dignum exemplum!* Bellarmin (*de Romano Pontifice*, l. V, c. 8) : *mulctavit eum parte imperii.* (Sigonius *de Regno Italiæ*, l. III, *Opera*, t. II, p. 169.) Mais les opinions ont tellement changé en Italie, que l'éditeur de Milan, Philippe Argelatus, Bolonais et sujet du pape, corrige Sigonius.

[3] « Quod si Christiani olim non deposuerunt Neronem » aut Julianum, id fuit quia deerant vires temporales » Christianis. » C'est l'honnête Bellarmin qui parle ainsi (*de Rom. Pont.*, l. V, c. 7). Le cardinal du Perron fait une distinction qui est plus honorable aux premiers chrétiens, mais qui ne doit pas plaire davantage aux princes modernes. Il distingue la *trahison* des hérétiques et des apostats qui manquent à leurs sermens, et qui renoncent à la fidélité qu'ils doivent à Jésus-Christ et à son vicaire. (*Perroniana*, p. 89.)

[4] Je puis citer ici le circonspect Basnage (Hist. de l'église, p. 1350, 1351) et le véhément Spanheim (*Hist. Imaginum*) qui, avec cent autres marchent sur les traces des centuriateurs de Magdebourg.

[5] Voyez Launoy (*Opera*, t. V, part. II, épît. VII, 7, p. 456-474), Natalis Alexander (*Hist. Novi Testamenti, secul.* VIII, *dissert.* I, p. 92-96), Pagi (*Critica*, t. III, p. 215-216), et Giannone (*Istoria civile di Napoli*, t. I,

teurs qui soutiennent ainsi la couronne et la tiare jugent des faits d'après la règle de l'équité, de l'écriture et de la tradition; et ils en appellent au témoignage des Latins [1], aux Vies [2] et aux épîtres des papes eux-mêmes. Il nous reste deux épîtres originales de Grégoire II à l'empereur Léon [3]; et, si on ne peut les citer comme des modèles d'éloquence et de logique, elles offrent le portrait ou du moins le masque d'un fondateur de la monarchie papale. « On compte, lui dit-il, dix an» nées de bonheur, durant lesquelles nous » avons eu la consolation de recevoir des » lettres de vous, écrites en encre de pour» pre, et de votre main : ces lettres étaient » pour nous des gages sacrés de votre atta» chement à la foi orthodoxe de nos aïeux. » Quel déplorable changement et quel épou» vantable scandale! Vous accusez les catho» liques d'idolâtrie, et, par cette accusation, » vous laissez voir votre impiété et votre » ignorance; nous sommes obligés de donner » de la grossièreté à notre style et à nos ar» gumens. Les premiers élémens des saintes » lettres suffisent pour vous confondre; et, si » dans une école de grammaire, vous vous » déclariez l'ennemi de notre culte, vous ir» riteriez la simplicité et la piété des enfans » qu'on y instruit, et ils vous jetteraient leur » alphabet à la tête. » Après ces paroles honnêtes, le pape fait la distinction ordinaire entre les idoles de l'antiquité et les images du christianisme. Il dit que les idoles étaient des représentations imaginaires, des fantômes et des démons, à une époque où le vrai Dieu n'avait pas manifesté sa personne sous une forme visible; que les images sont les véritables formes de Jésus-Christ, de sa mère et de ses saints, qui ont approuvé par une foule de miracles l'innocence et le mérite de ce culte relatif. Il faut qu'en effet il ait bien compté sur l'ignorance de Léon, puisqu'il assura qu'il y a toujours eu des images depuis le temps des apôtres, et qu'on les a vues dans les six conciles de l'église catholique. Il tira de la possession du moment une raison plus spécieuse; il prétend que l'harmonie du monde chrétien ne rend plus un concile général nécessaire; et il a la franchise d'avouer que ces assemblées ne peuvent être utiles que sous le règne d'un prince orthodoxe. Il s'adresse ensuite à Léon, qui lui paraît impudent, inhumain et plus coupable qu'un hérétique; il lui recommande la paix, le silence et une soumission implicite à ses guides spirituels de Constantinople et de Rome. Il fixe les bornes de la puissance civile et de la puissance ecclésiastique; il assujettit le corps à la première, et l'âme à la seconde; il établit que le glaive de la justice est entre les mains du magistrat; qu'un glaive plus formidable, celui de l'excommunication, appartient au clergé; que, dans l'exercice de cette divine commission, un prêtre zélé n'épargnera point son père; que le successeur de saint Pierre a le droit de châtier les rois du monde. « Tyran, ajoute-t-il, vous nous attaquez » d'une main charnelle et militaire : désar» més et nus comme nous le sommes, nous

p. 317-320), disciple de l'église gallicane. Lorsque les champions de la controverse sont aux prises, j'ai toujours de la compassion pour les gens modérés qui se tiennent à découvert au milieu des combattans, et exposés au feu des deux partis.

[1] Ils en appellent à Paul Warnefrid, ou le Diacre (*de Gestis Langobard.*, l. VI, c. 49, p. 506, 507), *in Script. Ital. Muratori* (t. II, part. I), et à l'Anastase supposé (*de Vit. Pont. in Muratori*, t. III, part. I), à Grégoire II (p. 154), à Grégoire III (p. 158), à Zacharie (p. 161), à Étienne III (p. 165), à Paul (p. 172), à Étienne IV (p. 174), à Adrien (p. 179), à Léon III (p. 195). Mais je remarquerai que le véritable Anastase (Hist. Ecclésiast., p. 134, édit. Reg.) et l'auteur de l'*Historia Miscella* (l. XXI, p. 151, *in t.* I, *Script. Ital.*), tous deux écrivains du cinquième siècle, traduisent et approuvent le texte grec de Théophanes.

[2] A de petites différences près, les critiques les plus savans, Lucas Holstenius, Schelestrate, Ciampini, Bianchini, Muratori (*Prolegomena, ad t.* III, part. I), conviennent que le *Liber pontificalis* a été composé d'abord, et continué ensuite par les bibliothécaires et les notaires apostoliques du huitième et du neuvième siècle, et que la dernière partie, la moins considérable, est l'ouvrage d'Anastase, dont il porte le nom. Le style en est barbare, la narration pleine de partialité; les détails sont minutieux: cependant on doit le lire comme un ouvrage curieux et authentique du siècle dont nous parlons ici. Les épîtres des papes sont éparses dans les volumes des conciles.

[3] Les deux épîtres de Grégoire II ont été conservées dans les actes du concile de Nicée (t. VIII, p. 651-674); elles ne portent point de date; Baronius leur donne celle de 726; Muratori (*Annali d'Italia*, t. VI, p. 120) dit qu'elles furent écrites en 729, et Pagi en 730. Telle est la force des préventions, que des écrivains papistes ont loué le bon sens et la modération de ces lettres.

» ne pouvons qu'implorer Jésus-Christ, le » prince de l'armée céleste, et le supplier » de vous envoyer un diable qui détruise » votre corps et vous détermine à sauver » votre âme. J'expédierai des ordres à Rome, » dites-vous avec une sotte arrogance; je » mettrai en pièces l'image de saint Pierre, » et Grégoire, ainsi que Martin son prédé- » cesseur, sera conduit chargé de chaînes au » pied du trône impérial, pour y recevoir un » arrêt d'exil. Ah! plût à Dieu qu'il me fût » permis de marcher sur les traces de saint » Martin! mais que le sort de Constans serve » d'avis aux persécuteurs de l'église. Lorsque » le tyran tout couvert de péchés eut été jus- » tement condamné par les évêques de Sicile, » un de ses domestiques l'égorgea : ce saint » est encore adoré chez les peuples de la » Scythie, parmi lesquels il finit sa carrière. » Mais nous devons vivre pour l'édification et » l'appui des fidèles, et nous ne sommes pas » réduits à compromettre notre sûreté dans » un combat. Faibles comme vous l'êtes, » vous n'avez donné aucun moyen de défense » à la ville de Rome, et elle est peut-être » exposée à la déprédation de vos troupes » qui arriveraient par mer ; mais nous pou- » vons nous retirer à vingt-quatre *stades*[1], » dans la première forteresse des Lombards, » et alors vous poursuivriez les vents. Ne » savez-vous pas que les papes sont les liens » de l'union et les médiateurs de paix entre » l'Orient et l'Occident? Les yeux des na- » tions sont fixés sur notre humilité; elles » révèrent ici-bas comme un dieu l'apôtre » saint Pierre, dont vous nous menaciez de » détruire l'image[2]. Les royaumes de l'Occi- » dent présentent leurs hommages à Jésus- » Christ et à son vicaire, et nous nous dispo- » sons à aller voir un des plus puissans » monarques de cette partie du monde, qui » désire recevoir de nos mains le sacrement » de baptême[1]. Les barbares se sont soumis » au joug de l'Évangile, et vous seul ne voulez » point écouter la voix du berger. Ces pieux » barbares sont pleins de fureur; ils brûlent » de venger la persécution que souffre l'église » en Orient. Renoncez à votre audacieuse et » funeste entreprise; faites vos réflexions, » tremblez et respectez-vous. Si vous persis- » tez dans vos desseins, on ne pourra nous im- » puter le sang qui sera versé dans cette que- » relle : puisse-t-il retomber sur votre tête! »

Une foule d'étrangers avait vu les premiè- res hostilités de Léon contre les images de Constantinople; ces témoins, pénétrés de douleur et d'indignation, racontèrent en Ita- lie et en Occident le sacrilége de l'empereur. Mais, en recevant l'édit qui proscrivait ce culte, ils tremblèrent pour leurs dieux do- mestiques; les images de Jésus-Christ, de la Vierge, des anges, des martyrs et des saints furent enlevées de toutes les églises de l'Italie, et on proposa au pontife de Rome la faveur royale pour prix de sa soumission; ou la dé- position et l'exil pour châtiment de sa déso- béissance. Le zèle religieux et la politique ne lui permettaient pas d'hésiter, et la fierté et l'audace de sa lettre à l'empereur annoncent sa confiance dans la vérité de sa doctrine, et dans ses moyens de résister. Sans comp- ter sur les prières ou sur les miracles, il s'arma contre l'ennemi public, et ses lettres pastorales avertirent les Italiens de leurs dangers et de leurs devoirs[2]. A ce signal, Ravenne, Venise, villes de l'exarchat et de la Pentapole, adhérèrent à la cause de la re-

[1] Εικοσι τεσσαρα σταδια ὑποχωρησει ὁ Αρχιερευς Ρωμης εις την χωραν της καμπανιας, καὶ ὑπαγε διωξον τους ανεμους. (Epît. I, p. 664.) Cette proximité des Lombards est d'une dure digestion. Camillo Pellegrini (*Dissert.* IX *de Ducatû Beneventi*, dans les *Script. Ital.*, t. V, p. 172-173), compte les vingt-quatre stades, non de Rome, mais des limites du duché romain, jusqu'à la première forteresse des Lombards, laquelle était peut-être Sora. Je crois plutôt que Grégoire, d'après la pédanterie de son siècle, employa le terme de *stades*, au lieu de celui de milles, et qu'il s'embarrassait peu de mettre sur cet article une grande précision.

[2] Ὁι δὲ πασαι βασιλειαι της δυσεως ως Θεον επιγειον εχουσι.

[1] Απο της εσωτερου δυσεως του λεγομενου Σεπτετου. Il paraît que le pape en imposait à l'ignorance des Grecs : il vécut et mourut dans le palais de Latran, et à l'époque de son règne tous les royaumes de l'Occident avaient embrassé le christianisme. Ce *Septetus* inconnu ne pourrait-il pas avoir quelque rapport avec le chef de l'heptarchie saxonne, avec Ina, roi de Wessex, qui, sous le pontificat de Grégoire II, se rendit à Rome, non pour y recevoir le baptême, mais pour y prier sur le tombeau de saint Pierre. (Pagi, A. D. 689, nº 2; A. D. 726, nº 15.)

[2] Je rapporterai ici le passage important et décisif du *Liber Pontificalis*. « Respiciens ergo pius vir profanam

ligion ; des naturels du pays formaient la plus grande partie de leurs troupes de terre et de mer ; et ils donnèrent aux mercenaires étrangers l'esprit de patriotisme et de zèle. Les Italiens jurèrent de vivre et de mourir pour la défense du pape et des images ; le peuple romain était dévoué à son père spirituel, et les Lombards eux-mêmes désiraient partager le mérite et les avantages de cette guerre. La destruction des statues de Léon fut l'acte de trahison le plus audacieux et celui qui se présentait le plus naturellement : on employa un moyen de rébellion plus efficace, on retint le tribut que l'Italie payait à Constantinople, et ainsi on dépouilla le prince d'un pouvoir dont il avait abusé depuis peu, en exigeant une nouvelle capitation [1]. On élut des magistrats et des gouverneurs, et de cette manière on conserva une forme de gouvernement : telle était l'indignation publique, que les Romains se disposaient à créer un empereur orthodoxe, et à le conduire avec une armée dans le palais de Constantinople. Sur ces entrefaites l'empereur déclara Grégoire II et Grégoire III auteurs de la révolte, et on employa toutes sortes de moyens de fraude ou de violence pour les arrêter et leur ôter la vie. Des capitaines, des gardes, des ducs et des évêques, revêtus d'une dignité publique, ou chargés d'une commission secrète, vinrent à Rome, ou se présentèrent à diverses reprises pour l'attaquer ; ils débarquèrent des troupes étrangères : ils obtinrent quelques secours des naturels du pays, et la superstitieuse Naples doit rougir de ce que ses ancêtres défendaient alors la cause de l'hérésie. Mais la valeur et la vigilance des Romains repoussèrent ces attaques ouvertes ou clandestines ; les Grecs furent battus et massacrés ; leurs chefs subirent un châtiment ignominieux, et les papes, malgré leur disposition à la clémence, refusèrent d'intervenir en faveur de ces coupables victimes. Une violente querelle divisait depuis bien des années les différens quartiers de Ravenne [1] ; ces factions, qui transmettaient la haine de père en fils, trouvèrent un nouvel aliment dans la controverse religieuse ; mais les partisans des images avaient la supériorité du nombre ou de la valeur, et l'exarque, qui voulut arrêter le torrent, perdit la vie dans une sédition populaire. Pour punir cet attentat et rétablir sa domination en Italie, l'empereur envoya une escadre et une armée dans le golfe Adriatique. Les Grecs, après avoir beaucoup souffert des vents et des flots, débarquèrent aux environs de Ravenne ; ils menacèrent d'anéantir cette coupable ville, et d'imiter, peut-être de surpasser Justinien II, qui, ayant jadis à punir une rébellion, livra aux bourreaux cinquante des principaux habitans. Les femmes et le clergé en habits de deuil remplissaient les églises ; les hommes étaient sous les armes, le péril commun avait réuni les factions, et ils aimèrent mieux livrer une bataille que s'exposer aux longues misères d'un siége. On combattit en effet avec acharnement. Les deux armées plièrent et s'avancèrent tour à tour ; on dit qu'alors on vit un fantôme, ou qu'on entendit une voix qui assurait de la victoire les guerriers de la ville. Elle triompha réellement ; les soldats de l'empereur se retirèrent sur leurs vaisseaux ; mais la côte de la mer, qui était très-peuplée, détacha une multitude de chaloupes contre l'ennemi ; les eaux du Pô reçurent une quantité de sang si considérable, que le peuple passa six années sans vouloir manger du poisson de ce fleuve ;

» principis jussionem, jam contra Imperatorem quasi » contra HOSTEM se armavit, renuens hæresim ejus, scribens ubique se cavere Christianos eo quod orta fuisset, » impietas talis. IGITUR permoti omnes Pentapolenses, » atque Venetiarum exercitus contra imperatoris jussionem restiterunt : dicentes se nunquam in ejusdem pontificis condescendere necem, sed pro ejus magis defensione viriliter decertare. » (P. 156.)

[1] Un *census* ou capitation, dit Anastase (p. 156), impôt cruel et inconnu des Sarrasins eux-mêmes, s'écrient le zélé Maimbourg (Hist. des Iconoclastes, l. I), et Théophanes (p. 334), qui rappelle le dénombrement des mâles d'Israël qu'ordonna Pharaon. Cette forme d'imposition était familière aux Sarrasins, et, malheureusement pour Maimbourg, Louis XIV, son protecteur, l'établit en France peu d'années après.

[1] Voyez le *Liber pontificalis* d'Agnellus (dans les *Scriptores rerum Italicarum* de Muratori, t. II, part I). On aperçoit dans cet écrivain une teinte de barbarie plus forte ; d'où il résulte que les mœurs de Ravenne étaient un peu différentes de celles de Rome. Au reste, nous lui devons quelques faits curieux et domestiques. — Il nous fait connaître les quartiers et les factions de Ravenne (p. 154), la vengeance de Justinien II (p. 160, 161), la défaite des Grecs (p. 170, 171), etc.

et on établit un jeûne annuel, afin de perpétuer le culte des images et l'aversion du tyran grec. Au milieu du triomphe des armes catholiques, le pontife de Rome, voulant condamner l'hérésie des Iconoclastes, assembla un concile de trente-trois évêques. Il prononça, de leur aveu, une excommunication générale contre ceux qui, de paroles ou d'actions, attaqueraient la tradition des Pères et les images des saints : ce décret comprenait l'empereur sans le nommer[1]; mais, comme on résolut de lui adresser une dernière remontrance, il paraît que l'anathème n'était alors que suspendu sur sa tête coupable. Il semble aussi que les papes, après avoir établi les points qui intéressaient leur sûreté, le culte des images et la liberté de Rome et de l'Italie, se relâchèrent de leur sévérité, et épargnèrent les restes de la domination de Bysance. Ils différèrent et empêchèrent l'élection d'un nouvel empereur, et exhortèrent les Italiens à ne pas se séparer du corps de la monarchie romaine. On permit à l'exarque de résider dans les murs de Ravenne, où il joua moins le rôle d'un maître que celui d'un captif; et, jusqu'au couronnement de Charlemagne, l'administration de Rome et de l'Italie fut toujours au nom des successeurs de Constantin[2].

La liberté de Rome, opprimée par les armes et l'adresse d'Auguste, sortit du joug de Léon l'Isaurien, après sept cent cinquante années de servitude. Les Césars avaient anéanti les triomphes des consuls; dans le déclin et la chute de l'empire romain, le dieu Terme, ce boulevart autrefois sacré des provinces, s'était retiré peu à peu des rives de l'occident, du Rhin, du Danube et de l'Euphrate; et Rome se trouvait réduite à son ancien territoire, c'est-à-dire, à l'intervalle qu'il y a de Viterbe à Terracine et de Narni à l'embouchure du Tibre[1]. Après l'expulsion des rois, la république reposa sur la solide base qu'avaient établie leur sagesse et leur vertu. Deux magistrats qu'on élisait tous les ans partagèrent leur juridiction perpétuelle; le sénat continua à exercer une partie de l'administration, et à donner des conseils; et le pouvoir législatif fut placé dans les assemblées du peuple, d'après une proportion bien calculée de fortune et de services. Les premiers Romains, étrangers aux arts de luxe, avaient perfectionné l'art du gouvernement et celui de la guerre : les droits des individus étaient sacrés; cent trente mille citoyens se trouvaient armés pour défendre leur pays, ou pour faire des conquêtes, et une troupe de voleurs et de proscrits était devenue une nation digne de la liberté et amoureuse de la gloire[2]. A l'époque où la souveraineté des empereurs grecs s'anéantit, Rome n'offrait plus que l'image de la dépopulation et de la misère; elle était habituée à l'esclavage, et ne pouvait jouir de la liberté que par accident : c'est par la superstition qu'elle recouvra ses droits, et ses succès furent pour elle un objet de surprise et de terreur. On ne retrouvait pas, dans les institutions ou dans le souvenir des Romains, le moindre vestige de la substance ou même des formes de la constitution; et ils n'avaient ni assez de lumières ni assez de vertus pour reconstruire l'édifice d'une république. Ils ne paraissaient aux bar-

[1] Il est clair que les termes du décret comprenaient Léon : « Si quis.... imaginum sacrarum.... destructor.... » extiterit sit extorris à corpore D. N. Jesu Christi, vel » totius ecclesiæ unitate. » C'est aux canonistes à décider s'il suffit du délit pour être assujetti à l'excommunication, ou s'il faut être nommé dans le décret. Et cette décision intéresse extrêmement leur sûreté, puisque l'oracle (Gratien, *Caus.* xxiii, q. 5, c. 47, *apud Spanheim*, *Hist. Imag.*, p. 112) dit : *Homicidas non esse qui excommunicatos trucidant.*

[2] « Compescuit tale consilium pontifex, sperans con» versionem principis (Anastas., p. 156). Sed ne desiste» rent ab amore et fide R. J. admonebat. » (P. 157.) Les papes donnent à Léon et à Constantin Copronyme les titres d'*Imperatores* et de *Domini*, et l'épithète de *piissimi.* Une célèbre mosaïque du palais de Latran (A. D. 798) représente Jésus-Christ qui remet les clefs de saint Pierre et la bannière à Constantin V. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. vi, p. 337.)

[1] J'ai indiqué l'étendue du duché de Rome d'après les cartes, et j'ai fait usage des cartes d'après l'excellente dissertation du père Beretti (*Choragraphia Italiæ medii ævi.*, sect. 20, p. 216-232). Au reste, je dois observer que Viterbe a été fondée par les Lombards (p. 211), et que les Grecs s'étaient emparés de Terracine.

[2] Le *discours préliminaire* de la république romaine, par M. de Beaufort (t. i), contient des détails satisfaisans sur l'étendue, la population, etc, du royaume romain : on n'accusera pas cet auteur d'être trop crédule sur les premiers siècles de Rome.

bares triomphans qu'une méprisable troupe d'esclaves et d'étrangers. Lorsque les Francs et les Lombards voulaient employer contre un ennemi les paroles les plus outrageantes, ils l'appelaient un *Romain* : « Et ce nom, dit l'évêque Luitprand, renferme tout ce qui est vil, » tout ce qui est lâche, tout ce qui est perfide; » les entraves de la cupidité et du luxe, et enfin » tous les vices qui prostituent la dignité de la » nature humaine [1]. » Par la nécessité de leur position, les habitans de Rome adoptèrent une forme d'administration républicaine. Ils furent obligés de choisir des juges en temps de paix, et des chefs durant la guerre; les nobles s'assemblaient pour délibérer, et on ne pouvait écouter leurs résolutions sans le consentement de la multitude. On vit reparaître le style du sénat et du peuple romain [2]; mais on n'y retrouvait plus leur esprit, et la lutte orageuse de la licence et de l'oppression déshonora cette nouvelle indépendance. Le défaut de lois ne pouvait être suppléé que par l'influence de la religion, et l'autorité de l'évêque dirigeait l'administration au dedans et la politique au dehors. Ses aumônes, ses sermons, sa correspondance avec les rois et les prélats de l'Occident, les services qu'il venait de rendre à la ville, les sermens qu'on lui avait prêtés, et la reconnaissance qu'on lui devait, accoutumèrent les Romains à le regarder comme le premier magistrat ou le prince de Rome. Le nom de *dominus* ou de seigneur n'effaroucha pas l'humilité chrétienne des papes, et on retrouve leur figure et leur inscription sur les anciennes monnaies [1]. Leur domaine temporel est aujourd'hui affermi par dix siècles de respect, et le libre choix d'un peuple qu'ils avaient délivré de l'esclavage est leur plus beau titre.

Au milieu des querelles de l'ancienne Grèce, le peuple saint de l'Élide jouissait d'une paix continuelle sous la protection de Jupiter et dans l'exercice des jeux olympiques [2]. C'eût été un bonheur pour les Romains, si un privilége semblable avait défendu le patrimoine de l'église contre les maux de la guerre, et si les chrétiens qui allaient voir le tombeau de saint Pierre avaient renoncé à l'usage de leurs armes en présence de l'apôtre et de son successeur. Mais ce cercle mystique ne pouvait être tracé que par la baguette d'un législateur et d'un sage; ce système pacifique ne s'accordait pas avec le zèle et l'ambition des papes; les Romains n'étaient pas, comme les habitans de l'Élide, adonnés aux innocens et pénibles travaux de la culture; et les institutions publiques et privées des barbares de l'Italie, malgré l'effet que le climat avait produit sur leurs mœurs, se trouvaient bien au-dessous de celles des états de la Grèce. Luitprand, roi des Lombards, donna un exemple mémorable de repentir et de dévotion. Ce vainqueur était à la tête de son armée, à la porte du Vatican; il écouta la voix de Grégoire II [3]. Il retira ses troupes, il se rendit à l'église de Saint-Pierre, et, après y avoir fait ses dévotions, il déposa sur la tombe de cet apôtre son épée et son poignard, sa cuirasse et son manteau, sa croix d'argent et sa couronne d'or. Cette fer-

[1] « Quos (Romanos) nos, Langobardi scilicet, Saxones, Franci, Lotharingi, Bajoarii, Suevi, Burgundiones, tanto dedignamur ut inimicos nostros commoti, » nihil aliud contumeliarum nisi Romane dicamus : hoc » solo, id est Romanorum nomine, quicquid ignobilitatis, » quicquid timiditatis, quicquid avaritiæ, quicquid luxuriæ, quicquid mendacii, imo quicquid vitiorum est comprehendentes. » (Luitprand, *in Legat. Script. Ital.*, t. II, part. I, p. 481.) Minos, voulant punir les péchés de Caton ou de Cicéron, aurait dû leur imposer l'obligation de lire ce passage tous les jours.

[2] « Pipino, regi Francorum, omnis senatus, atque » universa populi generalitas à Deo servatæ Romanæ urbis. » (*Codex Carolin.*, *epist.* XXXVI, *in Script. Ital.*, t. III, part. II, p. 160.) Les noms de *senatus* et de *senator* ne furent jamais absolument anéantis (*Dissert. Chorograph.*, p. 216, 217.) Mais, dans le moyen âge, ils ne signifièrent guère que *nobiles, optimates*, etc. (Ducange, *Gloss. Latin.*)

[1] Voyez Muratori, *Antiquit. Italiæ mediiævi*, t. II, *Dissert.*, 27, p. 548. On lit sur une de ces monnaies *Hadrianus papa* (A. D. 772), sur le revers *Vict. DDNN*, avec le mot *CONOB*, que le père Joubert (Sciences des médailles, t. II, p. 42) explique par *CONstantinopoli Officina B.* (*secunda*).

[2] Voyez la dissertation de West sur les jeux olympiques (Pindare, vol. II, p. 32 — 36, édit. in-12), et les judicieuses réflexions de Polybe (t. I, l. IV, p. 466, édit. de Gronovius).

[3] Sigonius (*de regno Italiæ*, l. III, *Opera*, t. II, p. 173), prête à Grégoire un discours au roi des Lombards. Ce discours est très-bien fait; il imite la hardiesse ou l'esprit de Salluste ou de Tite-Live.

veur religieuse fut une illusion ou peut-être un artifice du moment : le sentiment de l'intérêt a de la force et il est de longue durée. L'amour des armes et du pillage était naturel aux Lombards ; et les désordres de l'Italie, la faiblesse de Rome et la profession pacifique de son nouveau chef, furent pour eux un objet de tentation irrésistible. Lorsqu'on publia les premiers édits de l'empereur, ils se déclarèrent les défenseurs des images. Luitprand envahit la province de Romagne, qui s'était déjà rangée du même parti ; les catholiques de l'exarchat se soumirent sans répugnance à son pouvoir civil et militaire, et un ennemi étranger entra pour la première fois dans la forteresse de Ravenne, qu'on regardait comme imprenable. L'activité et les vaisseaux des Vénitiens reprirent bientôt la ville et la forteresse, et ces fidèles sujets se rendirent aux exhortations de Grégoire, qui les engagea à séparer la faute personnelle de Léon de la cause générale de l'empire romain [1]. Les Grecs oublièrent ce service, et les Lombards se souvinrent de cette injure. Les deux nations, ennemies par leur foi, formèrent une alliance dangereuse et peu naturelle ; le roi et l'exarque marchèrent à la conquête de Spolette et de Rome ; cet orage se dissipa sans produire beaucoup d'effet ; mais Luitprand alarma l'Italie en ne proposant d'autres alternatives que la guerre ou une trêve. Astolphe son successeur se déclara tout à la fois l'ennemi de l'empereur et du pape. Ravenne fut subjuguée par la force ou par la trahison [2], et cette conquête anéantit les exarques, qui avaient régné avec un pouvoir subordonné depuis le temps de Justinien et la ruine du royaume des Goths. Rome eut ordre de reconnaître pour son légitime souverain le Lombard victorieux ; on fixa la rançon de chaque citoyen à un tribut annuel d'une pièce d'or ; et le vainqueur déclara que son glaive ne s'arrêterait qu'à cette condition. Les Romains hésitèrent ; ils adressèrent des supplications ; ils formèrent des plaintes, et on arrêta les barbares par les armes et par des négociations, afin de laisser au pape le loisir de se ménager au-delà des Alpes un allié et un vengeur [1].

Dans sa détresse, Grégoire I avait employé les secours du héros de son siècle, de Charles Martel, qui gouvernait la France avec le modeste titre de maire ou de duc, et qui, par sa victoire singulière sur les Sarrasins, avait sauvé son pays et peut-être l'Europe du joug des Musulmans. Charles reçut avec beaucoup d'égards les ambassadeurs du pape ; mais telles furent la multiplicité de ses opérations et la courte durée de sa vie, qu'il ne put se mêler des affaires de l'Italie que par une médiation infructueuse. Son fils Pépin, héritier de son pouvoir et de ses vertus, se chargea de défendre l'église romaine, et il paraît que le zèle de ce prince fut excité par l'amour de la gloire et par la religion. Mais le danger était sur les bords du Tibre, les secours se trouvaient sur ceux de la Seine, et notre commisération est languissante lorsqu'on nous raconte des misères éloignées. Tandis que la ville de Rome se livrait à la douleur, Étienne III prit la généreuse résolution de se rendre lui-même à la cour de Lombardie et à celle de France, de détourner l'injustice de son ennemi, ou d'exciter la pitié et l'indignation de son ami. Après avoir nourri le désespoir public par des prières, il entreprit un laborieux voyage avec les ambassadeurs du monarque français et ceux de l'empereur grec. Le roi des Lombards fut inflexible, mais ses menaces ne purent contenir

1 Deux historiens vénitiens, Jean Sagorninus (*Chron. Venet.*, p. 13), et le doge André Dandolo (*Script. rer. ital.* t. XII, p. 135), ont conservé cette épître de Grégoire. Paul, diacre (de *Gest. Langobard.* l. VI, c. 49 — 54, *in Script. Ital.*, t. I, part. I, p. 506 — 508), fait mention de la perte et de la reprise de Ravenne ; mais nos chronologistes Pagi et Muratori, etc., ne peuvent fixer l'époque de cette lettre, ou dire en quelle circonstance elle fut écrite.

2 Cette alternative est fondée sur les leçons différentes du manuscrit d'Anastase : dans l'une on lit *deceperat*, et dans l'autre *decerpserat* (*Scrip. Ital.* t. III, part. I, p. 167).

1 Le *Codex Carolinus* est un recueil de lettres des papes à Charles Martel (qu'ils appellent *Subregulus*) à Pépin et à Charlemagne ; elles vont jusqu'à l'année 791, époque où le dernier de ces princes les recueillit. Le manuscrit original et authentique (*Bibliotheca Cubicularis*) est aujourd'hui dans la bibliothèque impériale de Vienne, et il a été publié par Lambecius et Muratori (*Scrip. rerum italicarum*, t. III, part. II, p. 75, etc.).

les plaintes ou retarder la diligence du pontife de Rome, qui traversa les Alpes pennines, se reposa dans l'abbaye de Saint-Maurice, et se hâta de toucher cette main de son protecteur, qui, dans la guerre et les liaisons d'amitié, ne s'élevait jamais inutilement. Étienne fut accueilli comme le successeur visible de l'apôtre. A la première assemblée du Champ-de-Mars ou du Champ-de-Mai, le roi de France exposa les griefs du pape à une nation dévote et guerrière, et le pontife repassa les Alpes, non comme un suppliant, mais à la tête d'une armée de Français que leur roi commandait en personne. Les Lombards, après une faible résistance, obtinrent une paix ignominieuse; ils jurèrent de rendre les possessions et de respecter la sainteté de l'église romaine. Astolphe, ne voyant plus les troupes françaises autour de lui, oublia sa promesse, et se souvint de l'outrage qu'il venait de recevoir. Ses soldats investirent Rome de nouveau, et Étienne, qui craignait de fatiguer le zèle des alliés qu'il avait au-delà des Alpes, imagina de fortifier sa plainte et sa requête par une lettre écrire au nom de saint Pierre lui-même [1]. L'apôtre assure ses fils adoptifs, le pape, le clergé et les nobles de France, que, s'il est mort dans la chair, son esprit vit toujours; que c'est la voix du fondateur et du gardien de l'église de Rome qui leur parle, et qu'ils doivent obéir; que la Vierge, les anges, les saints et les martyrs réunis, font la même déclaration; que, pour les récompenser de leur dévote entreprise, ils obtiendront la fortune, la victoire et le Paradis, et que la damnation éternelle sera la peine de leur négligence, s'ils souffrent que son tombeau, son église et son peuple tombent entre les mains des perfides Lombards. La seconde expédition de Pépin ne fut ni moins rapide ni moins heureuse que la première : saint Pierre obtint ce qu'il désirait; Rome fut sauvée une seconde fois, et les violences d'un maître étranger donnèrent à Astolphe des leçons de justice et de bonne foi. Après ce double châtiment, les Lombards ne firent plus que languir et déchoir l'espace d'environ vingt ans. Leur caractère toutefois n'avait pas pris l'abaissement de leur condition; et, au lieu d'affecter les paisibles vertus des faibles, ils fatiguèrent les Romains par une multitude de prétentions, de subterfuges et d'incursions qu'ils renouvelèrent sans réflexion, et qu'ils terminèrent sans gloire. Leur monarchie expirante était pressée d'un côté par le zèle et la prudence du pape Adrien I, et de l'autre par le génie, la fortune et la grandeur de Charlemagne, fils de Pépin : ces héros de l'église et de l'état se réunirent par une alliance et par l'amitié, et, lorsqu'ils foulèrent les faibles à leurs pieds, ils eurent soin de se couvrir du masque de l'équité et de la modération [1]. Les défilés des Alpes et les murs de Pavie étaient la seule défense des Lombards. Le fils de Pépin surprit les défilés et investit ces murailles; et, après un blocus de deux ans, Didier, le dernier de leurs princes, rendit son sceptre et sa capitale. Les Lombards, soumis à un roi étranger, mais gardant leurs lois nationales, devinrent les concitoyens plutôt que les sujets des Francs, lesquels tiraient également leur origine, leurs mœurs et leur langue de la Germanie [2].

Les obligations réciproques des papes et de la famille carlovingienne, forment l'anneau qui réunit l'histoire ancienne et moderderne, l'histoire civile et ecclésiatique. La conquête de l'Italie offrit une occasion favo-

[1] Voyez cette lettre extraordinaire, dans le *Codex Carolinus*, épît. III, p. 92. Les ennemis des papes ont accusé Etienne de supercherie et de blasphèmes: toutefois ce pontife voulait persuader plutôt que tromper. Cette méthode de faire parler les morts, ou des immortels, était familière aux anciens orateurs; mais il faut avouer qu'en cette occasion on l'employa avec la grossièreté de l'époque dont nous parlons.

[1] Ils négligèrent cette précaution lors du divorce de la fille de Didier, que Charlemagne répudia *fine aliquo crimine*. Le pape Etienne IV s'était opposé avec fureur au mariage d'un noble franc, — *cum perfidâ, horridâ, nec dicendâ, fœtentissima natione Longobardorum*, de laquelle, disait-il, la race des Lépreux tirait son origine. (*Cod. Carolin.* épît. XLV, p. 178, 179.) Il alléguait l'existence d'une première femme, comme une autre raison contre ce mariage. (*Muratori, Annali d'Italia*, t. VI, p. 232, 233-236, 237.) Mais Charlemagne se permettait librement la polygamie ou le concubinage.

[2] Voyez les *Annali d'Italia* de Muratori, t. VI, et les trois premières dissertations de ses *Antiquitates Italiæ medii ævi*, t. I.

rable aux défenseurs de l'église romaine; ils avaient un titre spécieux, les vœux du peuple; et le clergé priait et intriguait pour eux. La dignité de roi de France [1] et celle de patricien de Rome, furent les dons les plus précieux des papes à la race carlovingienne.

1. Sous la monarchie sacerdotale de saint Pierre, les nations reprirent l'habitude de chercher sur les bords du Tibre leurs monarques, leurs lois et les oracles de leur destinée. Les Francs ne connaissaient pas la nature de leur gouvernement; Pépin, qui paraissait n'être que le maire du palais, exerçait tous les pouvoirs de la royauté; et, excepté le titre de roi, rien ne manquait à son ambition. Ses ennemis se trouvaient abattus sous la valeur; sa générosité multipliait le nombre de ses amis. Son père avait été le sauveur de la chrétienté, et quatre illustres générations appuyaient et relevaient les droits de son mérite personnel. Le dernier descendant de Clovis, le faible Childéric, conservait toujours le nom et l'image de la royauté; mais son droit tombé en désuétude ne pouvait exciter de sympathis; la France désirait rétablir la simplicité de sa constitution, et Pepin, sujet et prince, voulait fixer son rang et la fortune de sa famille. Le serment de fidélité liait le maire et les nobles envers le fantôme royal : le sang de Clovis était sacré pour eux, et leurs ambassadeurs demandèrent au pontife de Rome de dissiper leurs scrupules ou de les absoudre de leurs promesses. L'intérêt personnel du pape Zacharie, successeur des deux Grégoires, le détermina à prononcer en leur faveur: il décida que la nation avait le droit de réunir sur la même tête le titre et l'autorité de roi; qu'il fallait immoler à la sûreté publique l'infortuné Childéric, qu'on devait le déposer, le raser et l'enfermer dans un couvent pour le reste de ses jours. Une réponse si conforme au désir des Francs fut reçue par eux comme l'opinion d'un casuiste, l'arrêt d'un juge ou l'oracle d'un prophète : la race mérovingienne disparut; et un peuple libre, accoutumé à obéir aux lois de Pépin et à marcher sous son étendard, l'éleva sur un bouclier. Il fut couronné deux fois avec la sanction de la cour de Rome, la première par saint Boniface, apôtre de la Germanie, et la seconde par les mains reconnaissantes d'Étienne III, qui, dans le monastère de Saint-Denis, plaça le diadème sur la tête de son bienfaiteur. On eut alors l'adresse d'y ajouter l'onction des rois d'Israël [1] : le successeur de saint Pierre s'arrogea les fonctions d'un ambassadeur de Dieu; un chef germain devint aux yeux des peuples l'oint du Seigneur, et cette cérémonie juive se répandit dans l'Europe moderne où elle subsiste encore. On affranchit les Francs de leur premier serment de fidélité, mais on les dévoua à l'anathème ainsi que leur postérité, s'ils osaient faire encore usage de la liberté d'élection, ou choisir un roi qui ne fût pas de la sainte race des princes carlovingiens. Ces princes jouirent de leur gloire sans s'inquiéter de l'avenir; le secrétaire de Charlemagne assura que l'autorité des papes transférait le sceptre de France [2]; et, lorsque dans les temps modernes ils ont voulu former des entreprises hardies, ils ont insisté avec confiance sur ce grand acte de juridiction temporelle.

[1] Outre les historiens ordinaires, trois critiques français, Launoy (*Opera*, t. v, part. II, l. VII, épît. IX, p. 477-487), Pagi (*Critica*, *A. D.* 751, nº 1-6, *A. D.* 752, nº 1-10), et Natalis Alexander (*Hist. Novi Testamenti*, *Dissert.* II, p. 96-107), ont traité ce sujet de la déposition de Childéric avec savoir, avec attention, mais en contournant les faits pour sauver l'indépendance de la couronne. Au reste, ils se trouvent très-pressés par les passages qu'ils tireut d'Eginhard, de Théophanes, et des anciennes annales *Laureshamenses*, *Fuldenses*, *Loisielani*.

[1] Ce n'était pas, rigoureusement, la première fois qu'on employait l'onction des rois d'Israël. Les évêques de la Brétagne et de l'Espagne l'avaient déjà employée aux sixième et septième siècles. L'onction royale de Constantinople fut empruntée des Latins à la dernière époque de l'empire. Constantin Manassés parle de celle de Charlemagne comme d'une cérémonie étrangère, juive et incompréhensible. Voyez *Selden's Tilles a Honour*, dans ses ouvrages (vol. III, part. I, p. 234-249.)

[2] Voyez Eginhard, *in Vitâ Caroli Magni*, c. I, p. 9, etc., c. III, p. 24. Childéric fut déposé *jussû*, et la race carlovingienne fut établie sur le trône, *auctoritate pontificis romani*. Launoy et d'autres écrivains disent que ces mots très-énergiques sont susceptibles d'une interprétation très-modérée. Cela peut-être, mais Eginhard connaissait bien le monde, la cour et la langue latine.

2. Les mœurs et la langue avaient tellement changé, que les patriciens de Rome[1] ne conservaient plus guère de rapports avec les sénateurs de Romulus ou les officiers du palais de Constantin, avec les nobles de la république ou les patriciens que l'empereur appelait fictivement ses parens. Lorsque Justinien eut reconquis l'Italie et l'Afrique, et d'après l'importance et le danger des provinces éloignées, il fallut faire résider un magistrat suprême sur les lieux : on le nommait indifféremment exarque ou patricien, et ces gouverneurs de Ravenne, qui tiennent leur place dans la chronologie des princes, étendaient leur juridiction sur la ville de Rome. Depuis la révolte de l'Italie et la perte de l'exarchat, la détresse des Romains avait exigé quelques sacrifices de leur indépendance. Mais, dans cet acte, ils exercèrent encore le droit de disposer d'eux-mêmes, et les décrets du sénat et du peuple revêtirent successivement Charles Martel et sa postérité des honneurs de patricien de Rome. Les chefs d'une nation puissante auraient dédaigné des titres serviles et des fonctions subordonnées ; mais le règne des empereurs grecs était suspendu, et, durant la vacance de l'empire, ils tirèrent du pape et de la république une commission plus glorieuse. Les ambassadeurs romains présentèrent à ces patrices les clefs de l'église de Saint-Pierre pour gage et pour symbole de souveraineté ; on leur présenta de plus une bannière, en les avertissant qu'ils pouvaient et qu'ils devaient la déployer dans la défense de l'église et de la ville[2]. Au temps de Charles Martel et de Pépin, l'interposition du royaume des Lombards menaçait la sûreté de Rome, mais elle couvrait à quelques égards la liberté de cette ville, et le *patriciat* ne représentait que le titre, les services et l'alliance de ces protecteurs éloignés. Telles furent la puissance et l'adresse de Charlemagne, qu'il anéantit les Lombards et devint maître de Rome. Lorsqu'il arriva pour la première fois dans cette ville, il y fut reçu avec tous les honneurs qu'on avait autrefois accordés à l'exarque, c'est-à-dire au représentant de l'empereur ; et la joie et la reconnaissance du pape[1] donnèrent à ces honneurs un nouvel éclat. Dès qu'Adrien I fut instruit de l'approche du monarque, il envoya à sa rencontre les magistrats et les nobles avec la bannière jusqu'à environ trente milles. Les écoles ou les communautés nationales des Grecs, des Lombards, des Saxons, etc., garnissaient la voie Flaminienne l'espace d'un mille, et des enfans, qui tenaient à la main des palmes et des branches d'olivier, chantaient les louanges de leur libérateur. Quand Charlemagne aperçut les croix et les bannières, il descendit de cheval ; il conduisit au Vatican la procession de ses nobles, et en montant l'escalier il baisa dévotement chaque marche du sanctuaire des apôtres. Adrien l'attendait sous le portique à la tête de son clergé. Ils s'embrassèrent comme des amis et comme des égaux. Mais en allant vers l'autel, le roi ou le patricien prit la droite du pape. Ces vaines démonstrations de respect ne contentèrent pas Charlemagne. Durant les vingt-six années qui s'écoulèrent entre la conquête de la Lombardie et son couronnement en qualité d'empereur, il gouverna en maître la ville de Rome, qu'il avait délivrée par ses armes. Le peuple jura de demeurer fidèle à sa personne et à sa famille : on frappa les monnaies, on administra la justice en son nom ; et il exa-

[1] Voyez, sur le titre et les pouvoirs de patricien de Rome, Ducange (*Gloss. Latin*, t. v, p. 149-151), Pagi (*Critica, A. D.* 740, nº 6-11), Muratori (*Annali d'Italia*. t. 6, p. 308-329), et Saint-Marc (Abrégé chronologique de l'Italie, t. I, p. 379-382). De tous ces écrivains, le cordelier Pagi est le plus disposé à voir dans le patrice un lieutenant de l'église, plutôt que de l'empire.

[2] Les écrivains qui défendent le pape, peuvent adoucir l'expression symbolique de la bannière et des clefs ; mais les mots *ad regnum dimisimus* ou *direximus* (*Codex Carolin.* épît. I, t. III, part. II, p. 76), ne souffrent ni palliatifs ni subterfuges. Dans le manuscrit de la bibliothèque de Vienne, on lit *Rogum*, prière ou requête, au lieu de *regnum* (voyez Ducange); et cette correction importante détruit la royauté de Charles Martel (Catalani, dans ses Préfaces critiques des *Annali d'Italia*, t. 17, p. 95-99.)

[1] On lit dans le *Liber Pontificalis*, qui contient des détails authentiques sur cette réception : *Obviam illi ejus sanctitas dirigens venerabiles cruces, id est signa; sicut mos est ad exarchum, aut patricium suscipiendum, eum cum ingenti honore suscipi fecit.* (T. III, part. I, p. 185.)

mina et confirma l'élection des papes. Excepté le moyen de réclamer la souveraineté de son propre chef, le titre d'empereur ne pouvait ajouter aucune prérogative à celle dont le patrice de Rome était déjà revêtu [1].

La reconnaissance des Carlovingiens était proportionnée à ces obligations, et les bienfaits qu'ils accordèrent à l'église de Rome ont conservé leurs noms. Elle n'avait jamais eu que des métairies et des maisons, ils lui donnèrent des villes et des provinces avec la souveraineté temporelle. La concession de l'exarchat fut le premier fruit des victoires de Pépin [2]. Astolphe abandonna sa proie en soupirant. Les chefs et les otages des principales villes furent livrés à l'ambassadeur de France, et il les présenta sur le tombeau de saint Pierre au nom de son roi. L'exarchat, selon l'acception la plus étendue [3], embrassait toutes les provinces de l'Italie qui avaient obéi à l'empereur et à ses ministres; mais, à parler rigoureusement, il ne comprenait que les territoires de Ravenne, de Bologne et de Ferrare; il faut y joindre la Pentapole, qui s'étendait le long de la mer Adriatique, depuis Rimini jusqu'à Ancône, et qui s'avançait dans l'intérieur du pays jusqu'aux chaînes de l'Apennin. On a beaucoup blâmé l'ambition et l'avarice des papes dans cette opération. L'humilité d'un prêtre chrétien aurait peut-être dû refuser un royaume terrestre, qu'il ne pouvait gouverner aisément sans renoncer aux vertus de son état. Un sujet fidèle ou même un ennemi généreux aurait peut-être dû montrer moins d'ardeur à partager les dépouilles du prince barbare, et, si l'empereur avait chargé Étienne de solliciter en son nom la restitution de l'exarchat, je n'absoudrais pas le pape du reproche de perfidie et de fausseté. Mais, à suivre les lois bien exactement, chacun peut sans offense accepter ce qu'un bienfaiteur peut lui donner sans injustice. L'empereur grec avait abandonné ou perdu ses droits sur l'exarchat, et le glaive d'Astolphe se trouvait brisé par le glaive plus fort du Carlovingien. Ce n'était pas pour défendre la cause de l'Iconoclaste que Pépin avait exposé sa personne et son armée dans ses expéditions au-delà des Alpes; il possédait légalement ses conquêtes, et il pouvait les aliéner d'une manière légale: il répondit pieusement aux importunités des Grecs qu'aucune considération humaine ne le déterminerait à reprendre un don qu'il avait fait au pontife de Rome pour la rémission de ses péchés et le salut de son âme. Il avait donné l'exarchat en toute souveraineté, et le monde vit pour la première fois un évêque chrétien revêtu du droit de nommer les magistrats, de faire exercer la justice, d'imposer les taxes, et de disposer des richesses du palais de Ravenne, c'est-à-dire de toutes les prérogatives de prince temporel. Lors de la dissolution du royaume des Lombards, les habitans du duché de Spolette [1] cherchèrent à se mettre à l'abri de l'orage: ils coupèrent leurs cheveux selon l'usage des Romains; il se déclarèrent serviteurs et sujets de saint Pierre; et par cette reconnaissance volontaire, ils achevèrent l'arrondissement actuel de l'état ecclésiastique. Ce cercle mystérieux prit une étendue indéfinie par la donation verbale ou par écrit de Charlemagne [2], qui, dans les premiers

[1] Paul, diacre, qui écrivit avant l'époque où Charlemagne prit le titre d'empereur, décrit Rome comme une ville sujette de ce prince. — *Vestræ civitates* (*ad Pompeium Festum*) *suis addidit sceptris* (*de Metensis Episcopis*). Des médailles carlovingiennes, frappées à Rome, ont déterminé Le Blanc à écrire une dissertation, pleine de recherches, mais très-partiale, touchant l'autorité qu'avaient les rois de France sur Rome, en qualité de patrices et d'empereurs. (Amsterdam, 1692, in-4°.)

[2] Molsheim (*Institution. Hist. Ecclésiast.*, p. 263) examine cette donation avec bonne foi et avec sagesse. L'acte original n'a jamais été produit, mais le *Liber Pontificalis* décrit ce beau présent (p. 171), et le *Codex Carolinus* le suppose. Ces deux ouvrages sont des monumens contemporains, et le dernier est d'autant plus authentique, qu'on l'a conservé dans la bibliothèque de l'empereur, et non dans celle du pape.

[3] Au milieu des réclamations exorbitantes, et des concessions très-bornées, de l'intérêt et du préjugé qui asservissaient Muratori lui-même (*Antiquitat.* t. I, p. 63-68), j'ai pris pour guide, dans la fixation des limites de l'exarchat de la Pentapole, la *Dissertatio Geographica Italiæ Medii Ævi*, t. x, p. 160-180.

[1] *Spoletini deprecati sunt, ut eos in servitio B. Petri reciperet et more Romanorum tonsurari faceret* (Anastasius, p. 185). Mais on peut demander s'ils donnèrent leur personne ou leur pays.

[2] Saint Marc (Abrégé, t. I, p. 390-408, qui a bien étudié le *Codex Carolinus*, examine avec soin quelle fut la donation de Charlemagne. Je crois avec lui que cette do-

transports de sa victoire, se dépouilla lui-même et dépouilla l'empereur grec des villes et des îles autrefois réunies à l'exarchat. Mais lorsqu'il fut loin de l'Italie, et qu'il réfléchit sur ce qu'il avait fait, il vit d'un œil de jalousie et d'envie la grandeur du pape. Il éluda d'une manière respectueuse l'exécution de ses promesses et de celles de son père; le roi des Francs et des Lombards fit valoir les droits inaliénables de l'empire, et, durant sa vie et au moment de sa mort, Ravenne[1] ainsi que Rome, se trouvaient au nombre de ses villes métropolitaines. La souveraineté de l'exarchat se perdit dans les mains des papes. Ils trouvèrent dans l'archevêque de Ravenne un rival dangereux[2]: les nobles et le peuple dédaignèrent le joug d'un prêtre; et, au milieu des désordres de ce temps, les pontifes de Rome ne purent garder que le souvenir d'une ancienne prétention qui avait eu pour eux des suites si heureuses à une époque plus favorable.

La fraude est la ressource de la faiblesse et de l'astuce, et les barbares ignorans, malgré toute leur force, furent souvent enveloppés dans les filets des manœuvres sacerdotales. Le Vatican et le palais de Latran étaient un arsenal qui, selon les occcasions, produisait ou recélait une nombreuse collection d'actes vrais ou faux, corrompus ou suspects, favorables aux intérêts de l'église romaine. Avant la fin du huitième siècle, un écrivain dévoué au siége apostolique, peut-être le fameux Isidore, fabriqua les décrétales et la donation de Constantin ces deux colonnes de la monarchie spirituelle et temporelle des papes. Cette donation mémorable fut annoncée au monde par une lettre d'Adrien I, qui exhortait Charlemagne à imiter la libéralité du grand Constantin, et à faire revivre son nom[1]. Selon la légende, saint Silvestre, évêque de Rome, guérit de la lèpre, et purifia dans les eaux du baptême le premier des empereurs chrétiens; et il n'y a jamais eu de médecin mieux récompensé. Le néophyte royal s'éloigna de la résidence et du patrimoine de saint Pierre; il déclara sa résolution de fonder une nouvelle capitale en Orient, et abandonna aux papes la souveraineté perpétuelle de Rome, de l'Italie et des provinces de l'Occident[2]. Cette supercherie eut les effets les plus avantageux. Elle prouvait l'usurpation des princes grecs, et Grégoire ne s'était révolté que pour rentrer dans un héritage qui lui appartenait. Les papes furent affranchis de la reconnaissance, et les Carlovingiens, en faisant une donation apparente, avaient restitué justement une modique portion de l'état ecclésiastique. La souveraineté de Rome ne dépendait plus du choix d'un peuple volage; et les successeurs de saint Pierre et de Constantin étaient revêtus de la pourpre et des droits des césars. Telles étaient l'ignorance et la crédulité de ce siècle, que la plus absurde des fables fut accueillie avec respect dans la Grèce et en France, et, qu'elle se trouve encore parmi

nation ne fut que verbale. Le plus ancien acte de donation qu'on allègue est celui de l'empereur Louis-le-Pieux. (Sigonius *de Regno Italiæ*, l. IV, *Opera*, t. II, p. 267-270.) On doute beaucoup de son authenticité, ou du moins de son intégrité (Pagi, A. D. 817, n° 7, etc.; Muratori, *Annali*, t. VI, p. 432, etc.; *Dissertat. Chorographica*, p. 33, 34); mais je ne trouve dans les auteurs aucune objection raisonnable contre ces princes qui disposaient si librement de ce qui ne leur appartenait pas.

[1] Charlemagne demanda les mosaïques du palais de Ravenne, à Adrien I, à qui elles appartenaient; il les obtint: il voulait en décorer Aix-la-Chapelle. (*Cod. Carolin.* épît. LXVII, p. 223.)

[2] Les papes se plaignent souvent des usurpations de Léon de Ravenne (*Codex Carolin.*, épît. LI, LII, LIII, p. 200-205.) « Si corpus sanct. Andreæ fratris Germani, sanct. Petri, hic humasset, nequaquam nos romani pontifices sic subjugassent » (Agnellus, *Liber Pontificalis in Scriptor. rerum ital.* de Muratori, t. II, p. 107.)

[1] « Piissimo Constantino magno, per ejus largitatem S. R. Ecclesia elevata exaltata est, et potestatem in his Hesperiæ partibus largiri dignatus est... Quia ecce manus Constantinus his temporibus, etc. » (*Codex Carolin.*, épît. XLIX, *in* t. III, part. 2, p. 195.) Pagi (*Critica*, *A. D.* 324, n° 16), les attribue à un imposteur du huitième siècle, qui prit le nom de saint Isidore. C'est par ignorance, mais d'une manière assez heureuse, que de son titre de *Peccator*, on fit celui de *Mercator*. Ces pièces supposées ont été en effet d'un bon débit.

[2] Fabricius (*Bibliot. Græc.*, t. VI, p. 4-7) a indiqué les différentes éditions en grec et en latin de cet acte. La copie que rapporte Laurentius Valla, et qu'il réfute, paraît avoir été faite sur les actes supposés de saint Sylvestre, ou sur le décret de Gratien, auquel, selon lui et selon les autres écrivains, on l'a ajouté d'une manière subreptice.

les décrets de la loi canonique[1]. Les empereurs et les Romains n'étaient pas en état d'apercevoir une supercherie qui détruisait leurs droits et leur liberté : la seule réclamation qu'on entendit vint d'un monastère du pays des Sabins, qui, au commencement du douzième siècle, contesta l'authenticité et la validité de la donation de Constantin[2]. A la renaissance des lettres et de la liberté, ce faux acte fut frappé de mort par la plume de Laurentius Valla, critique éloquent et Romain rempli de patriotisme[3]. Ses contemporains furent étonnés de son audace sacrilége; mais tel est le progrès silencieux et invincible de la raison, qu'avant la fin de la génération suivante les historiens[4] et les poètes[5] parlèrent avec mépris de cette fable, et que les avocats de l'église de Rome la désapprouvèrent tacitement ou avec mesure[1]. Les papes eux-mêmes se sont permis de sourire de la crédulité publique[2]; mais ce titre supposé et tombé en désuétude continua à revêtir leur domination d'une sorte de sainteté; et, par un hasard aussi heureux que celui qui a favorisé les décrétales et les oracles de la sybille, l'édifice a subsisté après la destruction des fondemens.

Tandis que les papes établissaient en Italie leur indépendance et leur domination, les images, qui avaient été la première cause de leur révolte, se rétablirent dans l'empire d'Orient[3]. Sous le règne de Constantin V, l'union du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique avait renversé l'arbre sans extirper la racine. La classe d'hommes et le sexe les plus portés à la dévotion chérissaient en secret le culte des images, et l'alliance des moines et des femmes remporta une victoire

[1] En 1059, le pape Léon IX et le cardinal Pierre Damien, etc., croyaient à cette fable, disent les historiens; mais ce pape et ce cardinal y croyaient-ils réellement? Muratori (*Annali d'Italia*, t. IX, p. 23, 24) parle des prétendues donations de Louis-le-Pieux, et de la donation de Constantin. (Voyez une dissertation de Natalis Alexander (*Seculum* IV, *dissert.* 25, p. 335-350).

[2] Voyez de grands détails sur la controverse (A. D. 1105), qui s'éleva à la suite d'un procès (dans le *Chronicon Farsense*), chronique qui a été insérée dans les *Script. rerum italicarum*, t. II, part. II, p. 637, etc.; et qui est un extrait étendu des archives de cette abbaye de bénédictins. Ces archives étaient autrefois accessibles aux étrangers (Le Blanc et Mabillon), et ce qu'elles contiennent aurait enrichi le premier volume de l'*Historia monastica Italiæ* de Quirini. Mais la timide politique de Rome les tient aujourd'hui fermées (Muratori, *Scriptores R. I.*, t. II, part. II, p. 269); et Quirini, qui songeait au chapeau de cardinal, céda à la voix de l'autorité et aux paroles secrètes qu'on fit donner à son ambition. (Quirini, *Comment.*, part. II, p. 123-136.)

[3] J'ai lu dans la Collection de Schardius (*de Potestate imperiali ecclesiasticâ*, p. 734-780), ce discours plein de chaleur, qui fut composé par Valla, A. D. 1440, six ans après la fuite du page Eugène IV. C'est un pamphlet très-véhément et dicté par l'esprit de parti. L'auteur justifie et excite la révolte des Romains; et on voit qu'il aurait approuvé l'usage du poignard contre le tyran sacerdotal dont il se plaint. Un pareil critique devait s'attendre à la persécution du clergé; il fit cependant sa paix, et il est enterré dans le palais de Latran. (Bayle, Dict. critique, art. VALLA; Vossius de *Historicis Latinis*, p. 580.)

[4] Voyez Guichardin, serviteur des papes, dans cette longue et précieuse digression qui a repris sa place dans la dernière édition très-correcte, publiée d'après le manuscrit de l'auteur, et imprimée en quatre volumes in-4°, sous le nom de Fribourg, 1775. (*Istoria d'Italia*, t. I, p. 385-395.)

[5] Le paladin Astolphe retrouva cet acte dans la lune parmi les choses qui s'étaient perdues sur la terre. (*Orlando Furioso*, XXXIV, 80.)

Di vari fiori ad un gran monte passa,
Ch'ebbe gia buono odore, or puzza forte
Questo era il dono (se pero dir lece)
Che Constantino ad buono Sylvestro fece.

Toutefois une bulle du pape Léon X a approuvé ce poème incomparable.

[1] Voyez Baronius, A. D. 324, n° 117-123; A. D. 1191, n° 51, etc. Il voudrait supposer que Constantin offrit Rome à Sylvestre, et que ce pape la *refusa*. Il a une idée assez étrange de l'acte de donation : il le regarde comme ayant été fabriqué par les Grecs.

[2] « Baronius n'en dit guère contre : encore en a-t-il » trop dit, et l'on vouloit, sans moi (cardinal du Perron) » qui l'empêchai, censurer cette partie de son histoire. J'en » devisai un jour avec le pape, et il ne me répondit autre » chose : *che volete? I canonici la leggono*. Il le disait » en *riant*. » (Perroniana, p. 77.)

[3] Le reste de l'histoire des images, depuis Irène jusqu'à Théodora, a été fait, du côté des catholiques, par Baronius et Pagi (A.D. 780-840), par Natalis Alexander (*Historia N. T. seculum* VIII, *Panoplia adversus Hæreticos*, p. 118-178), et par Dupin (Biblioth. Eccles., t. VI, p. 136-154); du côté des protestans, par Spanheim (*Hist. Imag.*, p. 305-639); par Basnage (Hist. de l'Eglise, t. I, p. 556-572; t. II, p. 1362-1385), et par Mosheim (*Institut. Hist. Eccles.*, *sæcul.* VIII et IX). Excepté Mosheim, les protestans sont aigris par la controverse : les catholiques, excepté Dupin, montrent un excès de zèle, et Le Beau lui-même (Hist. du Bas-Empire), qui était un homme du monde et un savant, partage la contagion.

décisive. Léon IV soutint avec moins de rigueur la religion de son père et de son aïeul; mais sa femme, la belle et ambitieuse Irène, était imbue du fanatisme des Athéniens, héritiers de l'idolâtrie plutôt que de la philosophie de leurs ancêtres. Les dangers qu'elle courut pendant la vie de son mari, et la dissimulation qui en fut la suite, échauffèrent ces dispositions; elle put seulement protéger et avancer quelques-uns de ces moines favoris qu'elle tira de leurs cavernes, et qu'elle plaça sur les trônes métropolitains de l'Orient. Mais, du moment de son règne, en son nom et en celui de son fils, elle s'occupa plus sérieusement de la ruine des Iconoclastes; et c'est par un édit général en faveur de la liberté de conscience qu'elle annonça sa persécution. En rétablissant les moines, elle exposa des milliers d'images à la vénération publique; alors, on inventa mille légendes sur leurs souffrances et leurs miracles. Quand un évêque mourait ou était déposé, elle le remplaçait par des hommes animés des mêmes vues qu'elle. Les compétiteurs les plus ardens pour les faveurs de la terre allaient au-devant du choix de leur souveraine, qu'ils louaient toujours; et, lorsqu'elle eut donné à Tarasius, son secrétaire, le patriarcat de Constantinople, elle se trouva maîtresse de l'église d'Orient. Mais les décrets d'un concile général ne pouvaient être révoqués que par une assemblée de la même nature [1]; les Iconoclastes qu'elle assembla, maintenaient leur possession avec audace. Ils ne voulaient point entrer en conférence; et, si la voix de leurs évêques avait peu de force, leurs paroles étaient répétées par la voix plus formidable des soldats et du peuple de Constantinople. On différa le concile d'une année; durant cet intervalle on forma des intrigues, on sépara les troupes mal affectionnées, et enfin, pour détruire tous les obstacles, on décida qu'il se tiendrait à Nicée; et la conscience des évêques se trouva dans les mains du prince. On ne donna que dix-huit jours pour l'exécution d'un ouvrage si important : les Iconoclastes parurent à l'assemblée non comme des juges, mais comme des criminels et des pénitens; les légats du pape Adrien et des patriarches d'Orient ornèrent la scène [1]. Tarasius, qui présidait le concile, rédigea le décret, lequel fut confirmé et ratifié par les acclamations et la signature de trois cent cinquante évêques. Ils déclarèrent d'une voix unanime que le culte des images est conforme à l'Écriture et à la raison, aux Pères et aux conciles : mais ils hésitèrent lorsqu'on voulut déterminer si ce culte est relatif ou direct; si la Divinité et la figure de Jésus-Christ sont susceptibles de la même forme d'adoration. Nous avons les actes de ce second concile de Nicée : les protestans osent dire que c'est un monument curieux de superstition et d'ignorance, de mensonge et de sottise. Je me contenterai d'observer que les évêques mettaient bien plus de prix au culte des images qu'à la morale. Un moine était convenu d'une trève avec le démon de la fornication, à condition qu'il cesserait de faire ses prières de chaque jour devant une image suspendue aux murs de sa cellule. Ses scrupules le déterminèrent à prendre l'avis de son abbé. « Il vaudrait » mieux, lui répondit le casuiste, entrer dans » tous les mauvais lieux, et voir toutes les » prostituées de la ville, que de vous abstenir » d'adorer Jésus-Christ et sa Mère dans » leurs saintes images [2]. »

Il est malheureux que les deux princes qui ont convoqué les deux conciles de Nicée se soient souillés du sang de leurs fils. Irène

[1] Voyez les actes en grec et en latin du second concile de Nicée, avec les pièces qui y sont relatives, dans le huitième volume des Conciles, p. 645 — 1600. Une version fidèle, accompagnée de notes critiques, exciterait des soupirs ou des sourires, selon la disposition des lecteurs.

[1] Les légats du pape, qui assistèrent au concile, étaient des messagers qui se trouvèrent au hasard; ces prêtres n'avaient aucune commission spéciale, et ils furent désavoués à leur retour. Les catholiques persuadèrent à des moines vagabonds de représenter les patriarches d'Orient. C'est Théodore Studites, l'un des plus ardens Iconoclastes de son siècle, qui révèle cette anecdote (Epist. I, 38, *in Sirmond. Opp.*, t. v, p. 1319.)

[2] Συμφερει δε σοι μη καταλιπειν εν τῃ πολει ταυτῃ πορνειον εις ὃ μη εισελθης, η ἳνα αρνησῃ το προσκυνειν τον κυριον ἡμων και θεον Ιησουν Χριστον μετα της ιδιας αυτου μητρος εν εικονι. Ces visites ne pouvaient pas être innocentes, puisque le Δαιμων πορνειας (le *démon* de la fornication), επολεμει δε αυτον..... εν μιᾳ ουν ἀφεπεκειτο αυτῳ σφοδρα (*Actio* IV, p. 109.; *Actio* V, p. 1031).

approuva et fit exécuter despotiquement les décrets de la seconde de ces assemblées; et elle refusa à ses adversaires la tolérance qu'elle avait d'abord accordée à ses amis. La querelle entre les Iconoclastes, et ceux qui soutenaient le culte des images, se soutint trente-huit ans, ou pendant cinq règnes consécutifs, avec la même fureur et des succès qui varièrent; mais je ne veux pas revenir sur des faits pareils à ceux que j'ai déjà racontés. Nicéphore accorda une liberté générénérale de dire et de faire sur ce point ce qu'on voudrait; et les moines ont indiqué la seule vertu de son règne comme la cause de ses malheurs en ce monde, et de sa damnation éternelle. La superstition et la faiblesse formèrent le caractère de Michel I, mais les saints et les images auxquels il rendait des hommages si assidus, ne purent le soutenir sur le trône. Lorsque Léon arriva à la pourpre, il prit le nom et la religion d'un Arménien, et il condamna de nouveau à l'exil les images et leurs séditieux adhérens. Les partisans des images auraient donné des éloges au meurtrier d'un tyran; mais Michel II, son assassin et son successeur, était attaché dès sa naissance aux hérésies phrygiennes; il voulut interposer sa médiation entre les deux partis; et on dit que l'esprit intraitable des catholiques le fit pencher peu à peu de l'autre côté de la balance. Sa timidité ajoutait à sa modération; mais Théophile son fils, qui ne connaissait ni la cainte ni la pitié, fut le dernier et le plus cruel des Iconoclastes. Les dispositions générales leur étaient alors très-défavorables; et les empereurs qui voulurent arrêter le torrent, ne recueillirent que la haine publique. Après la mort de Théophile, une seconde femme, Théodora son épouse, à qui il laissa la tutelle de l'empire, acheva le triomphe définitif des images. Elle prit des mesures audacieuses et décisives. Pour rétablir la réputation de son mari, elle supposa qu'il avait eu des remords; le patriarche iconoclaste avait été condamné à perdre les yeux; elle lui fit donner deux cents coups de fouet; les évêques tremblèrent, les moines poussèrent des cris de joie, et l'église catholique célèbre chaque année la fête du triomphe des images. Il ne restait plus qu'une question à discuter; savoir si elles ont une sainteté qui leur soit propre et inhérente : elle fut agitée par les Grecs du onzième siècle[1]; il ne faut pas être surpris qu'on ait penché vers cette opinion absurde; on doit s'étonner plutôt qu'on n'ait pas soutenu l'affirmative plus explicitement. Le pape Adrien souscrivit et annonça le premier en Occident les décrets du concile de Nicée; que les catholiques révèrent aujourd'hui comme le septième des conciles œcuméniques. Rome et l'Italie furent dociles à la voix de leur père spirituel, mais la plupart des chrétiens de l'église latine n'eurent pas la même soumission. Les églises de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Espagne se frayèrent une route entre l'adoration et la destruction des images qu'ils admirent dans leurs temples, non pas comme des objets de culte, mais comme des moyens propres à rappeler et à conserver le souvenir de quelques événemens qui intéressent la foi. On vit paraître sous le nom de Charlemagne un livre de controverse rempli de fiel[2]; un concile de trois cents évêques s'assembla à Francfort sous l'autorité de ce prince[3]. Ils blâmèrent la fureur des Iconoclastes, mais ils censurèrent avec plus de sévérité la superstition des Grecs et les décrets de leur prétendu concile, qui fut long-temps méprisé des barbares de l'Occident[4]. Le culte des images fit parmi eux des progrès si-

[1] Voyez des détails sur cette controverse dans l'Alexis d'Anne Comnène (l. v, p. 129); et dans Mosheim (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 371, 372).

[2] Nous voulons parler ici des *Libri Carolini* (Spanheim p. 443 — 529), composés dans le palais ou les quartiers d'hiver de Charlemagne à Worms, A. D. 790, et envoyés par Engebert au pape Adrien I, qui en les recevant écrivit une *grandis et verbosa epistola*. (Concil. t. VIII, p. 1553.). Ces Carolines proposent cent vingt objections contre le concile de Nicée; et voici des échantillons des fleurs de rhétorique qu'on y trouve : *Dementiam priscæ Gentilitatis obsoletum errorem*...... *argumenta insanissima et absurdissima*.... *derisione dignas nænias*, etc., etc.

[3] Les assemblées que convoqua Charlemagne avaient rapport à l'administration ainsi qu'à l'église; et les trois cents membres (*Nat. Alexander. sec.*, VIII, p. 53) qui siégèrent et donnèrent leur voix à l'assemblée de Francfort devaient comprendre non-seulement les évêques, mais les abbés et les principaux laïques.

[4] « Qui supra sanctissima patres nostri (episcopi et sacerdotes) omnimodis servitium et adorationem imaginum

lencieux et imperceptibles; on ne doit pas juger leur hésitation d'une manière trop rigoureuse, puisque ce culte devint une grossière idolâtrie dans les générations qui précédèrent la réforme, et qu'aujourd'hui même il donne lieu à des superstitions si grossières et si voisines de l'idolâtrie. Ce fut après le second concile de Nicée, et sous le règne de la pieuse Irène, que les papes, en donnant l'empire à Charlemagne, qui pourtant n'était pas trop orthodoxe, détachèrent de l'empire d'Orient Rome et l'Italie. Il fallait opter entre deux rivales; la religion ne fut pas le seul motif de leur choix, et, tandis qu'ils dissimulaient les fautes de leurs amis, ils montraient toujours de la répugnance et des soupçons sur les vertus de leurs ennemis. La différence de langage et de mœurs avait perpétué l'inimitié des deux capitales, et ces dispositions de haine subsistaient depuis soixante-dix ans : durant ce schisme, les Romains avaient tâté de la liberté, et les papes de la domination; en se soumettant ils se seraient exposés à la vengeance d'un despote jaloux, et la révolution de l'Italie avait montré l'impuissance et la tyrannie de la cour de Bysance. Les empereurs Grecs avaient rétabli les images, mais ils n'avaient pas rendu les domaines de la Calabre [1], ni le diocèse d'Illyrie [2], que les Iconoclastes avaient enlevés aux successeurs de saint Pierre; et le pape Adrien les menaça de l'excommunication, s'ils n'abjuraient pas cette hérésie pratique [1]. Les Grecs étaient alors orthodoxes; mais le monarque régnant pouvait infecter leur religion de son souffle : les Francs montraient de l'opiniâtreté; les esprits pénétrans remarquaient qu'ils passeraient bientôt de l'usage au culte des images. Le nom de Charlemagne fut souillé par le fiel polémique de ses écrivains. Mais le vainqueur lui-même se conforma avec la souplesse d'un homme d'état aux diverses opinions de la France et de l'Italie. Il fit quatre pélerinages ou quatre visites au Vatican, et chaque fois il embrassa les papes avec des marques d'affection et de piété; il s'agenouilla devant le tombeau et devant l'image de saint Pierre, et il prit part sans scrupule à toutes les prières et à toutes les processions de la liturgie romaine. La sagesse et la reconnaissance ne s'opposaient-elles pas à ce que les pontifes de Rome s'éloignassent de leur bienfaiteur? avaient-ils le droit d'aliéner l'exarchat qu'ils en avaient reçu? pouvaient-ils abolir son gouvernement de Rome. Le titre de patrice était au-dessous du mérite et de la grandeur de Charlemagne; et, pour s'acquitter de ce qu'ils lui devaient ou assurer leur position, ils n'avaient pas d'autre moyen que de rétablir l'empire d'Occident. Cette opération décisive allait anéantir à jamais les prétentions des Grecs; Rome cessant d'être une ville de province allait reprendre sa majesté; les chrétiens de l'église latine allaient être réunis, sous un chef suprême, dans leur ancienne métropole, et les vainqueurs de l'Occident allaient recevoir leur couronne des successeurs de saint Pierre. L'église romaine devait acquérir un défenseur zélé et imposant; et sous la garde de la puissance

» renuentes, contempserunt, atque consentientes condemnaverunt » (*Concil.*, t. IX, p. 101, canon II, Francfort).

Il faudrait avoir le cœur bien dur pour ne pas tenir compte à Baronius, à Pagi, à Alexandre et à Maimbourg, etc., de leurs efforts pour éluder ce malheureux décret.

[1] Théophanes (p. 343) indique les domaines de la Sicile et de la Calabre, qui donnaient un revenu annuel de trois talens et demi d'or (peut-être 7,000 livres sterling). Liutprand, plus pompeux, désigne les patrimoines de l'église romaine dans la Grèce, la Judée, la Perse, la Mésopotamie, la Babylonie et la Libye, que l'empereur grec retenait injustement (*Legat. ad Nicephorum, in Script. rerum italicarum*, t. II, part. I, p. 481).

[2] Il s'agit ici du grand diocèse de l'Illyrie orientale avec la Pouille, la Calabre et la Sicile (Thomassin, Discipline de l'Église, t. I, p. 145). De l'aveu des Grecs, le patriarche de Constantinople avait détaché de Rome les métropolitains de Thessalonique, d'Athènes, de Corinthe, de Nicopolis et de Patras (*Luc. Holsten.*, *Geograp. sacra*, p. 22); et ses conquêtes spirituelles s'étendaient jusqu'à Naples et Amalphi. (Giannone, *Historia civile di Napoli*, t. I, p. 517 — 524; Pagi, A. D. 730, n° 11.)

[1] « In hoc ostenditur, quia ex uno capitulo ab errore » reversis, in aliis duobus, in EODEM (était-ce le même), » permaneant errore..... de Dioesi: S. R. E. seu de patrimoniis iterum increpentes commonemus, ut si ea » restituere noluerit hæreticum eum pro hujusmodi errore perseverentia decernemus (*Epis. Adriani papæ* » *ad Carolum Magnum, in Concil.*, t. VIII, p. 1598). » Il ajoute une raison directement opposée à sa conduite; il dit qu'il préfère aux biens de ce monde le salut des âmes et la règle de la foi.

carlovingienne, l'évêque de Rome pouvait gouverner cette capitale honorablement et en sûreté [1].

Avant l'extinction complète du paganisme dans Rome, les brigues pour ce riche évêché avaient produit souvent des émeutes et des carnages. Le peuple était moins nombreux, mais les mœurs étaient plus sauvages, et les ecclésiastiques ambitieux, qui aspiraient au rang de souverain, se disputaient avec fureur la chaire de saint Pierre. Les acquisitions d'Adrien I [2], surpassent celles de ses prédécesseurs et celles des papes qui vinrent après lui [3]; il obtint la ville de Rome, le patrimoine de l'église, la destruction des Lombards et l'amitié de Charlemagne; il éleva en secret le trône de ses successeurs, et sur un théâtre peu étendu il déploya les vertus d'un grand prince. On respecta sa mémoire; mais lorsqu'il fallut le remplacer on préféra un prêtre de l'église de Latran, Léon III, à son neveu et à son favori, qu'il avait revêtu des premières dignités de l'église. Ceux-ci, paraissant se soumettre, dissimulèrent durant plus de quatre ans leurs projets de vengeance; enfin les conspirateurs attaquèrent une procession; ils dispersèrent une multitude désarmée; ils frappèrent et blessèrent la personne sacrée du pape. Ils en voulaient à sa vie ou à sa liberté; mais ce grand coup manqua par leurs remords ou par la confusion, suite inévitable d'un pareil projet. Léon fut laissé pour mort sur la place. Revenu de l'évanouissement que lui avaient causé ses blessures, il recouvra la parole et la vue; et, sur cet événenement naturel, on a fabriqué l'histoire miraculeuse de la restauration de ses yeux et de sa langue, dont le fer des assassins l'avait privé deux fois [1]. Il s'échappa de sa prison et se réfugia au Vatican; le duc de Spolette vint le délivrer; Charlemagne était indigné de cet attentat: le pontife de Rome alla le trouver dans son camp de Paderborn en Westphalie. Léon repassa les Alpes avec une escorte de comtes et d'évêques, qui devaient défendre sa personne et prononcer sur son innocence; et ce fut malgré lui que le vainqueur des Saxons différa jusqu'à l'année suivante son voyage de Rome, où il voulait rendre lui-même une justice éclatante à Léon III. Charlemagne se rendit en effet à Rome pour la dernière fois; il y fut reçu avec les honneurs dus aux rois des Francs et au patrice de cette capitale; Léon eut la permission de se disculper par le serment des crimes qu'on lui imputait; ses ennemis furent réduits au silence, et on se contenta d'exiler les sacriléges assassins qui avaient voulu attenter à sa vie. Le jour de Noël 799, Charlemagne se rendit à la basilique de Saint-Pierre; pour satisfaire la vanité des Romains, il portait l'habit de patrice au lieu de l'habit simple des Francs [2]. Léon, après avoir célébré les saints mystères, plaça

[1] Fontanini ne voit dans les empereurs que les avocats de l'église, *advocatus et defensor* S. R. E. (Voyez Ducange, *Gloss. Lat.*, t. I, p. 59.) Muratori son adversaire, ne fait du pape que l'exarque de l'empereur. Mosheim, qui a des idées plus justes (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 264, 265), dit que les papes tenaient Rome en qualité de vassaux de l'empire, et comme possédant la plus honorable espèce de fief ou de bénéfice; au reste ces détails *premuntur nocte caliginosâ*.

[2] Une épitaphe de trente-huit vers, dont Charlemagne se déclare l'auteur (*Concil.*, t. VIII, p. 520), rend compte de son mérite et de ses espérances.

> Post patrem lacrymans Carolus hæc carmina scripsi.
> Tu mihi dulcis amor, te modo, plango pater....
> Nomina jungo simul titulis, clarissime, nostra,
> Adrianus, Carolus, rex ego, tuque pater.

On peut croire qu'Alcuin fit ces vers, mais que ce glorieux tribut de larmes venait de Charlemagne.

[3] On dit à chaque nouveau pape: *Sancte Pater non videbis annos Petri*, vingt-cinq ans. En examinant la liste des papes, on voit que le terme moyen de leur règne est d'environ huit ans, terme bien court pour un cardinal ambitieux.

[1] Anastase (t. III, p. 197, 198), le dit positivement, et quelques annalistes français le croient aussi; mais Eginhard et d'autres écrivains du même siècle sont plus raisonnables ou de meilleure foi. *Unus ei oculus paullulum est læsus*, dit Jean, diacre de Naples. (*Vit. Episcop. Napol. in Scriptores*, Muratori, t. I, part. II, p. 312.) Un contemporain, Théodulphe, évêque d'Orléans, observe avec prudence (l. III, *carm.* III).

> Reddita sunt? mirum est; mirum est auferre nequisse.
> Est tamen in dubio, hinc mirer aut inde magis.

[2] Il se montra deux fois dans Rome, à la requête d'Adrien et de Léon, *longâ tunicâ et chlamide amictus, et calceamentis quoque romano more formatis*. Eginhard (c. 23, p. 109 — 113), décrit, à la manière de Suétone, la simplicité de son habit qui faisait tant de plaisir à ses sujets, que lorsque Charles le Chauve revint en France avec un habillement étranger les chiens, dit-on, ne cessèrent d'aboyer après lui. (Gaillard, Vie de Charlemagne, t. IV, p. 109.)

tout-à-coup une couronne précieuse sur la tête de ce prince [1], et l'église retentit de cette acclamation : « Longue vie et victoire à Charles, empereur très-pieux, que Dieu vient de déclarer empereur des Romains! » On répandit l'huile royale sur sa tête et sur son corps. D'après l'exemple des Césars, il fut salué ou adoré par le pontife; il jura de maintenir la foi et les priviléges de l'église, et il eut soin de déposer de riches offrandes sur le tombeau du saint apôtre. L'empereur protesta, dans des entretiens familiers, qu'il n'avait pas connu le dessein de Léon; que s'il en eût été instruit, il n'aurait point paru dans la basilique de Saint-Pierre. Mais les préparatifs de la cérémonie durent en divulguer le secret, et le voyage de Charlemagne annonce qu'il s'attendait à ce couronnement; il avait avoué que le titre d'empereur était l'objet de son ambition, et un synode, tenu à Rome, avait prononcé que c'était la seule récompense proportionnée à son mérite et à ses services [2].

On a souvent donné le surnom de Grand à des princes qui ne l'ont guère mérité, mais il n'y a que Charlemagne pour lequel on ait fait un seul mot de cette belle épithète et du nom propre. Il se trouve au nombre des saints dans le calendrier de Rome; et, par un rare bonheur, les historiens ou les philosophes d'un siècle éclairé ont donné des éloges à ce saint [3]. La barbarie de son siècle et de sa nation ajoute sans doute à son mérite réel mais les objets tirent aussi une grandeur apparente de la petitesse de ceux qui les environnent, et la nudité du désert qui entoure Palmyre donne de l'éclat aux ruines de cette ville. Je puis sans injustice faire remarquer quelques taches sur la sainteté et la grandeur du restaurateur de l'empire d'Occident. La continence ne doit pas être comptée parmi ses vertus morales [1]; au reste neuf femmes ou concubines, d'autres amours moins relevées et moins durables, la multitude de ses bâtards qu'il plaça tous dans l'ordre ecclésiastique, le long célibat et les mœurs licencieuses de ses filles [2], qu'il semble avoir trop aimées, ne paraissent pas avoir nui au bonheur public. A peine voudra-t-on me permettre d'accuser l'ambition d'un conquérant; mais au jour de l'examen final les fils de Carloman son frère, les princes mérovingiens d'Aquitaine, et les quatre mille cinq cents Saxons qu'il fit décapiter au même endroit, auraient quelque chose à reprocher à la justice et à l'humanité de Charlemagne. Le traitement qu'essuyèrent les Saxons [3] fut un abus du droit de la victoire;

[1] Voyez Anastase (p. 119), et Eginhard (c. 23, p. 124 — 128). Théophanes (p. 399) parle de l'onction; Sigonius (d'après l'*Ordo Romanus*), du serment, et les *Annales Bertiniani* (*Script.* Muratori, t. II, part. II, p. 505), des hommages ou de l'adoration que lui rendit le pape, *more antiquorum principum*.

[2] Ce grand évenement de la restauration de l'empire d'Occident est raconté et discuté par Natalis Alexander (*secul.* IX, *Dissert.*, I, p. 390—397), par Pagi (t. III, p. 418), par Muratori (*Annali d'Italia*, t. VI, p. 339—352), par Sigonius (*de Regno Italiæ*, l. IV, *Opp.*, t. II, p. 247—251), par Panheim (*de fictâ translatione imperii*), par Gianonne (t. I, p. 395 — 405), par St-Marc (Abrégé Chronologique, t. I, p. 438 — 450), et par M. Gaillard (Hist. de Charlemagne, t. II, p. 389). Presque tous ces modernes ont des préventions religieuses ou nationales.

[3] Mably (Observations sur l'histoire de France), Voltaire (Histoire générale), Roberston (Histoire de Charles-Quint), et Montesquieu (Esprit des Lois, l. XXXI, c. 28), ont donné de grands éloges à Charlemagne. M. Gaillard a publié en 1782 l'histoire de ce prince (4 vol. in-12), qui m'a été fort utile et dont j'ai usé librement. L'auteur est judicieux et humain, et son ouvrage est élégant et soigné. Au reste, j'ai examiné aussi les monumens originaux des règnes de Pepin et de Charlemagne, dans le cinquième vol. des historiens de France.

[1] La vision de Weltein, composée par un moine, onze ans après la mort de Charlemagne, le montre dans un lieu d'expiation, où un monstre semblable au vautour de Prométhée déchire l'organe de ses criminels plaisirs, en respectant toutes les autres parties de son corps qui sont l'emblème de ses vertus (Voyez Gaillard, t. II, p. 317—360).

[2] Le mariage d'Eginhard avec Emma, fille de Charlemagne, est selon moi assez réfuté par le *probrum* et le *soupçon* qui souilla toutes les belles princesses sans en excepter la femme de l'empereur (c. 19, p. 98—100, *cum notis* Schmincke). Le mari était trop puissant pour ne pas gêner la véracité de l'historien.

[3] Outre les massacres et les transmigrations qu'essuyèrent les peuples de la Saxe, Charlemagne leur déclara qu'il punirait de mort dans les cas suivans, 1° le refus du baptême; 2° ceux qui pour éviter ce baptême se diront baptisés; 3° le retour à l'idolâtrie; 4° le meurtre d'un prêtre ou d'un évêque; 5° les sacrifices humains; 6° ceux qui mangeaient de la viande pendant le carême. Au reste un Saxon coupable de tous les crimes dont on vient de parler, les expiait en se faisant baptiser ou en se soumettant

ses lois ne furent pas moins sanguinaires que ses armes, et, dans l'examen de ses motifs, tout ce qu'on ne donne pas à la superstition doit s'imputer au caractère. L'homme tranquille qui parcourt sa vie est étonné de l'activité infatigable de son esprit et de son corps; et ses sujets et ses ennemis n'étaient pas moins surpris de sa brusque présence, lorsqu'ils le croyaient dans les parties de l'empire les plus éloignées. Il ne se reposait ni durant la paix, ni durant la guerre, ni l'hiver ni l'été; et notre esprit ne concilie pas aisément les annales de son règne avec la géographie de ses expéditions. Mais cette activité était une vertu nationale plutôt qu'une vertu personnelle. Un Franc passait alors sa vie à la chasse, dans des pélerinages ou des aventures militaires, et les voyages de Charlemagne n'étaient distingués que par une suite plus nombreuse et des desseins plus importans. Pour bien juger de la réputation qu'il a obtenue dans le métier des armes, il faut considérer quels furent ses troupes, ses ennemis et ses actions. Alexandre fit des conquêtes avec les soldats de Philippe; mais les deux héros qui précédèrent Charlemagne lui léguèrent leur nom, leurs exemples et les compagnons de leurs victoires. C'est avec ces vétérans, et à la tête de ses armées supérieures en nombre, qu'il accabla des nations sauvages ou dégénérées, qui ne pouvaient se réunir pour leur sûreté commune; et jamais il ne combattit un peuple qui eût le même nombre de troupes, la même discipline et les mêmes armes que lui. La science de la guerre a été perdue, et s'est ranimée avec les arts de la paix; mais aucun siége ou aucune bataille bien difficile ou d'un succès bien éclatant n'illustra ses campagnes, et il dut voir d'un œil d'envie les triomphes de son grand-père sur les Sarrasins. Après son expédition d'Espagne, son arrière-garde fut défaite dans les Pyrénées; et ses soldats, dont la position se trouvait sans remède, et dont la valeur était inutile, purent en mourant accuser le défaut d'habileté ou de circonspection de leur général [1]. C'est avec défiance que je vais dire quelques mots de ses lois, auxquelles un juge si imposant a donné tant d'éloges. Elles ne forment pas un système, mais une suite d'édits minutieux publiés selon les besoins du moment pour la correction des abus, la réforme des mœurs, l'économie de ses fermes, le soin de sa volaille, et même la vente de ses œufs. Il voulait perfectionner la législation et le caractère des Français; et ses tentatives, malgré leur faiblesse et leur imperfection, méritent de l'estime : il suspendit ou il adoucit par son administration les maux invétérés de son temps [2]; mais, dans ses institutions, j'aperçois rarement les vues générales et l'immortel esprit d'un législateur qui se survit à lui-même pour le bonheur de la postérité. L'union et la stabilité de son empire dépendaient de sa vie : il suivit le dangereux usage de partager son royaume entre ses enfans, et, après ses nombreuses diètes, tous les points de la constitution flottèrent entre les désordres de l'anarchie et ceux du despotisme. Son estime pour la piété et les lumières du clergé le déterminèrent à donner à cet ordre ambitieux des domaines temporels, et une juridiction civile; et lorsque Louis son fils fut accusé et déposé par les évêques, il put se plaindre à bien des égards de l'imprudence de son père. Ses lois ordonnèrent d'une manière impérieuse le paiement de la dîme [3], parce que les démons avaient proclamé dans les airs qu'on venait d'éprouver une disette de grains pour

à la pénitence publique (Gaillard, t. II, p. 241-247), et les chrétiens saxons devinrent les égaux et les amis des Francs (Struv., *Corpus*, *Hist. Germanicæ*, p. 133).

[1] Le fameux Rutland ou Roland, fut tué dans cette action *cum compluribus aliis*. La vérité se trouve dans Eginhard (c. 9, Hist. de Charlemagne, p. 51-56), et la fable dans un supplément de M. Gaillard (t. III, p. 474). Les Espagnols sont trop fiers d'une victoire que les monumens historiques attribuent aux Gascons, et les romans aux Sarrasins.

[2] Au reste Schmidt décrit, d'après les meilleures autorités, les désordres intérieurs et la tyrannie de son règne. (Hist. des Allemands, t. II, p. 45-49.)

[3] « Omnis homo ex suâ proprietate legitimam decimam » ad ecclesiam conferat. Experimento enim didicimus, in » anno quo valida illa fames irrepsit, ebullire vacuas an- » nonas à dæmonibus devoratas, et voces exprobationis » auditas. » Tel est le décret et l'assertion du grand concile de Francfort (canon XXV, t. IX, p. 105); Selden (*Hist. of Tythes*; *Works*, vol. III, part. II, p. 1146) et Montesquieu (Esprit des lois, l. XXXI, c. 12) repré-

n'avoir pas voulu payer cette dette. Son goût pour les lettres est attesté par les écoles qu'il établit, par les arts qu'il donna à sa nation, par les ouvrages qui parurent sous son nom, et par sa familiarité avec une foule de sujets et d'étrangers qu'il appela à sa cour, afin de travailler à son éducation et à celle de son peuple. Ses études furent tardives, laborieuses et imparfaites; s'il parlait latin et s'il entendait le grec, il avait appris dans la conversation plutôt que dans les livres ce qu'il savait de ces deux langues, et ce ne fut qu'à un âge mûr qu'il s'efforça d'apprendre à écrire, chose que tous les paysans apprennent aujourd'hui dès leur enfance [1]. On ne cultivait alors la grammaire et la logique, l'astronomie et la musique, que pour les faire servir à la superstition; mais la curiosité de l'esprit humain doit amener enfin son perfectionnement, et Charlemagne, en encourageant les lettres, a donné du lustre à son caractère [2]. Sa figure majestueuse [3], la longueur de son règne, la prospérité de ses armes, la vigueur de son administration, et les hommages que lui rendirent les nations éloignées, le distinguent de la foule des rois; et l'empire d'Occident, rétabli par lui, forme une nouvelle époque dans notre histoire.

Il pouvait d'après l'étendue de ses domaines, se qualifier du titre d'empereur [4]. Quelques-uns des plus beaux royaumes de l'Europe furent le patrimoine ou la conquête d'un prince qui régna en même temps sur la France, sur l'Espagne, sur l'Italie, l'Allemagne et la Hongrie [1]. I. La province romaine de la Gaule, était devenue la monarchie de FRANCE ; mais, au milieu de la faiblesse de la ligne des Mérovingiens, ses limites furent resserrées par l'indépendance des *Bretons* et la révolte de l'Aquitaine. Charlemagne poursuivit les Bretons; il les réduisit aux côtes de l'Océan, et pour punir cette tribu féroce, dont l'origine et la langue sont si éloignées de celles des Français, il lui imposa des tributs et exigea des otages, et il la contraignit à la paix. Après une longue querelle, la province d'Aquitaine fut confisquée, et ses princes perdirent la liberté et la vie. Le châtiment de ces princes ambitieux qui avaient imité trop fidèlement les maires du palais, dût paraître sévère. Mais une chartre, découverte depuis peu [2], prouve qu'ils étaient les héritiers légitimes du sang et du sceptre de Clovis, qu'ils formaient une branche cadette, et descendaient d'un frère de Dagobert. Leur ancien royaume se trouvait réduit au duché de Gascogne, aux comtés de Fésenzac et d'Armagnac, situés au pied des Pyrénées; leur race se propagea jusqu'au commencement du sixième siècle, et ils survécurent aux tyrans de la race car-

sentent Charlemagne comme le premier auteur *légal* de la dîme. C'est un des services qu'il a rendus à l'ordre laïque.

[1] Eginhard (c. 25, p. 119) affirme clairement : « Tentabat et scribere.... sed parum prosperè successit labor » præposterus et serò inchoatus. » Les modernes ont perverti et corrigé le sens naturel de ces paroles, et le titre seul de la dissertation de M. Gaillard (t. III, p. 247-260) laisse apercevoir sa prévention.

[2] Voyez Gaillard, t. III, p. 138-176, et Schmidt, t. II, p. 121-129.

[3] M. Gaillard (t. III, p. 372) fixe la taille de Charlemagne (Voyez une dissertation de Marquard Freher *ad calcem Eginhard*, p. 220, etc.) à cinq pieds neuf pouces de France, c'est-à-dire à environ six pieds un pouce et un quart, mesure d'Angleterre. Les Romains lui ont donné huit pieds; ils ajoutent que ce géant avait une force et un appétit extraordinaires; que d'un seul coup de son épée, qu'on nommait la *joyeuse*, il partageait en deux un cavalier et son cheval; qu'il mangeait dans un seul repas une oie, deux volailles, un quartier de mouton, etc.

[4] Voyez un ouvrage concis mais exact et original de M. d'Anville (Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain, Paris 1771, in-4°), dont la carte renferme l'empire de Charlemagne. Les différentes parties sont éclaircies, relativement à la France, par Valois (*Notitia Galliarum*), à l'Italie, par Beretti (*Dissertatio Chorographica*), et à l'Espagne, par Marca (*Marca Hispanica*). J'avoue que je connais peu d'ouvrages sur la géographie du moyen âge de l'Allemagne.

[1] Eginhard, après avoir raconté brièvement les guerres et les conquêtes de Charlemagne (*Vit. Carol.*, c. 5-14), récapitule en peu de mots (c. 15) les contrées soumises à son empire. Struvius (*Hist. German.*, p. 118-149), a inséré dans ses notes les textes des anciennes Chroniques.

[2] Une chartre accordée au monastère d'Alaon (A. D. 845) par Charles le Chauve, donne cette généalogie. Je ne sais si, dans cette chaîne, les anneaux du IX[e] et du X[e] siècle sont aussi solides. Au reste, la généalogie est approuvée et défendue en entier par M. Gaillard (t. II, p. 60-81-203-206), qui assure que la famille de Montesquieu descend, par les femmes de Clotaire et de Clovis.—Prétention innocente!

lovingienne, pour éprouver l'injustice ou les faveurs d'une troisième dynastie. Après la réunion de l'Aquitaine, la France acquit l'étendue qu'elle conserve aujourd'hui, et les Pays-Bas jusqu'au Rhin se trouvaient soumis au même sceptre. 2. Les Sarrasins avaient été chassés de la France par le père et le grand-père de Charlemagne, mais ils demeuraient les maîtres de la plus grande partie de L'ESPAGNE, depuis le rocher de Gibraltar jusqu'aux Pyrénées. Au milieu de leurs dissensions civiles, un Arabe, l'émir de Sarragosse, implora sa protection durant la diète de Paderborn. Charlemagne se rendit en Espagne; il rétablit l'émir, et, sans distinguer les croyances, il écrasa les chrétiens qui voulurent résister, et il récompensa l'obéissance et les services des Musulmans. Il établit ensuite la *Marche espagnole* [1], qui se prolongeait des Pyrénées à la rivière d'Èbre: le gouverneur français résidait à Barcelone; il donnait des lois aux comtés de *Roussillon* et de *Catalogne*, et les petits royaumes d'*Aragon* et de *Navarre* étaient soumis à sa juridiction. 3. En qualité de roi des Lombards et de patrice de Rome, Charlemagne gouvernait la plus grande partie de L'ITALIE [2]; il avait sous sa domination mille milles de terrain, depuis les Alpes jusqu'aux frontières de la Calabre. Le duché de *Bénévent*, fief lombard, avait envahi, aux dépens des Grecs, le pays qui compose le royaume actuel de Naples. Mais Arrechis, qui le possédait, ne voulut point partager la servitude de son pays; il se qualifia de prince indépendant, et il opposa son glaive à la monarchie carlovingienne. Il se défendit avec fermeté; sa soumission ne fut pas sans gloire, et un tribut modique, la démolition de ses forteresses et la promesse de reconnaître un souverain sur ses monnaies, contentèrent l'empereur. Grimoald, fils d'Arrechis, donna artificieusement le nom de père à Charlemagne mais il soutint sa dignité avec prudence, et, Bénévent s'affranchit peu à peu du joug des Français [1]. 4. Charlemagne est le premier qui ait réuni la Germanie sous le même sceptre. Le nom de *France orientale* s'est conservé dans le cercle de *Franconie*, et la conformité de la religion et du gouvernement avait incorporé aux vainqueurs les habitans de la *Hesse* et de la *Thuringe*. Les *Allemands*, si formidables aux Romains, étaient les fidèles vassaux et les confédérés des Francs; et leur pays comprenait le territoire de l'*Alsace*, de la *Souabe* et de la *Suisse*. Les *Bavarois*, à qui on laissait aussi leurs lois et leurs mœurs, souffraient un maître avec plus d'impatience: Tassilon se permit des actes de trahison si multipliés, qu'il parut juste d'abolir leurs ducs héréditaires, et les comtes qui jugeaient et gardaient cette frontière importante partagèrent leurs pouvoirs. Mais la partie du nord de l'Allemagne, qui s'étend du Rhin au-delà de l'Elbe, était toujours ennemie et païenne: ce ne fut qu'après une guerre de trente-trois ans que les Saxons embrassèrent le christianisme, et furent soumis à Charlemagne. On en tira les idoles et les idolâtres: la fondation des évêchés de Munster, d'Osnabruck, de Paderborn, de Minden, de Brême, de Werden, de Hildesheim et d'Halberstadt, marquent des deux côtés du Weser les bornes de l'ancienne Saxe: ces évêchés formèrent les premières écoles et les premières villes de cette terre sauvage; et la religion et l'humanité qu'on sut inspirer aux enfans expièrent en quelque sorte les violences meurtrières qu'on s'était permises contre les pères. Au-delà de l'Elbe, les *Slaves* ou Sclavons, qui portaient différens noms, mais qui vivaient de la même manière, occupaient le territoire qui forme aujourd'hui la Prusse, la Pologne et la Bohème; et, d'après quelques marques passagères d'obéissance, un historien français est disposé à prolonger

[1] Les gouverneurs ou les comtes de la Marche espagnole levèrent l'étendard de la révolte contre Charles-le-Simple, l'an 900; et les rois de France n'en ont recouvré qu'une faible partie (le Roussillon) en 1692. (Longuerue, Description de la France, t. I, p. 200-222). Au reste, le Roussillon contient cent quatre-vingt huit mille neuf cents habitans, et il paie 2,600,000 livres d'impôt (M. Necker, Administration des Finances, t. I, p. 278, 279); c'est-à-dire qu'il y a peut-être plus de monde, et qu'on y lève plus de contributions que dans la Marche de Charlemagne.

[2] Schmidt, Hist. des Allemands, t. II, p. 200, etc.

[1] Voyez Giannone, t. I, p. 374, 375, et les Annales de Muratori.

l'empire de Charlemagne jusqu'à la Baltique et à la Vistule. La conquête ou la conversion de ces pays est plus récente; mais on peut attribuer aux armes de ce prince la première réunion de la Bohème au corps germanique. 5. Il fit tomber sur les Avars ou les Huns de la Pannonie les calamités que ces peuplades avaient répandues sur les nations. Le triple effort d'un ennemi franc qui entra dans leur pays par terre et par les fleuves, en traversant les monts Carpathes et la plaine du Danube, renversa les fortifications de bois qui environnaient leurs districts et leurs villages. Après une sanglante lutte qui dura huit ans, le massacre des plus nobles d'entre les leurs vengea la mort de quelques généraux francs; les restes de la nation se soumirent. La résidence royale du chagan fut dévastée, bientôt on en perdit le souvenir, et les trésors amassés pendant deux siècles et demi de rapine enrichirent les troupes victorieuses ou ornèrent les églises de l'Italie et de la Gaule[1]. Après la réduction de la Pannonie, l'empire de Charlemagne n'était plus borné que par le confluent du Danube, de la Teyss et de la Save; il acquit sans peine les provinces d'Istrie, de Liburnie et de Dalmatie, dont il tira quelques avantages; et ce fut par un effet de sa modération qu'il laissa les villes maritimes sous la dépendance nulle ou nominale des Grecs. Mais ces domaines éloignés ajoutèrent plus à sa domination qu'à sa puissance, et il n'osa point y risquer d'établissement ecclésiastique pour tirer les barbares de leur vie errante et de leur idolâtrie. S'il entreprit quelques canaux de communication entre la Saône et la Meuse, le Rhin et le Danube[2], il suivit faiblement ces projets. Leur exécution toutefois aurait vivifié l'empire, et la construction d'une cathédrale fut souvent plus dispendieuse et plus pénible.

Si on rapproche les grands traits de ce tableau géographique, on verra que l'empire des Francs se prolongeait vers l'Orient et l'Occident, de l'Èbre à l'Elbe ou à la Vistule, vers le Nord et le Midi, du duché de Bénévent à la rivière d'Eyder, qui a toujours séparé l'Allemagne et le Danemarck. La misère et les états morcelés du reste de l'Europe augmentaient l'importance personnelle et l'importance politique de Charlemagne. Une foule de princes, d'origine saxonne ou écossaise, se disputaient les îles de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; et, après la perte de l'Espagne, le royaume d'Alphonse-le-Chaste, prince goth et chrétien, fut borné à une chaîne étroite des montagnes des Asturies. Les petits souverains révéraient la puissance ou la vertu du monarque carlovingien; ils imploraient son alliance qui devait leur être si honorable et si utile : ils le nommaient leur père commun, seul et suprême empereur de l'Occident[1]. Il eut une correspondance sur le pied de l'égalité avec le calife Haroun al Raschid[2], dont les états se prolongeaient depuis l'Afrique jusqu'à l'Inde, et il reçut des ambassadeurs de ce prince une tente d'une beauté singulière, une horloge d'eau, un éléphant et les clefs du saint sépulcre. Il n'est pas aisé de croire ce que disent les historiens sur l'amitié personnelle d'un Français et d'un Arabe, qui ne s'étaient jamais vus, et qui avaient une langue et une religion si différentes. Il paraît que leur cor-

[1] « Quot prælia in eo gesta! quantum sanguinis effusum sit! testatur vacua omni habitatione Pannonia, et locus in quo regia Chagani fuit ita desertus, ut ne vestigium quidem humanæ habitationis appareat. Tota in hoc bello Hunnorum nobilitas periit, tota gloria decidit, omnis pecunia et congesti ex longo tempore thesauri direpti sunt. »

[2] Il n'entreprit la jonction du Rhin et du Danube qu'afin d'avoir plus de facilité pour la guerre de Pannonie (Gaillard, Vie de Charlemagne, t. II, p. 312-315). Des pluies excessives, des opérations militaires et des frayeurs superstitieuses interrompirent ce canal, qui n'aurait eu que deux lieues de longueur, et dont on voit encore quelques vestiges dans la Souabe. (Schæpflin, Hist. de l'Académie des Inscriptions, t. XVIII, p. 256, *Molimina Fluviorum, etc., jungendorum*, p. 59-62.)

[1] Voyez Eginhard (c. 16) et M. Gaillard (t. II, p. 361-385), qui rapportent, sans trop dire sur quelle autorité, la correspondance de Charlemagne et d'Egbert, le don que l'empereur fit de son épée au prince saxon, et la modeste réponse de celui-ci. Cette anecdote, si elle est véritable, aurait été un ornement de plus pour nos histoires d'Angleterre.

[2] Les Annales françaises parlent seules de cette correspondance de Charlemagne avec Haroun al Raschid; et les Orientaux ne connaissaient point l'amitié du calife pour un *chien de chrétien*, expression de mépris qu'employait Haroun en parlant de l'empereur des Grecs.

respondance publique était fondée sur la vanité; car, éloignés comme ils l'étaient, des vues d'intérêt ne purent l'établir. Les deux tiers de l'empire que Rome avait possédés en Occident, se trouvèrent soumis à Charlemagne, et les nations inaccessibles ou invincibles de la Germanie, auxquelles il donnait des lois, suppléaient largement à la partie qui lui manquait. Mais, dans le choix de ses ennemis, il y a lieu de s'étonner qu'il ait préféré si souvent la pauvreté du Nord aux richesses du Midi. Les trente-trois campagnes qu'il fit d'une manière si laborieuse dans les bois et dans les marais de la Germanie auraient suffi pour chasser les Grecs de l'Italie, et les Sarrasins de l'Espagne, et lui donner ainsi tout l'empire de Rome. La faiblesse des Grecs rendait cette victoire facile; la gloire et la vengeance auraient excité ses sujets à une croisade contre les Sarrasins, et la religion et la politique l'auraient justifiée. Peut-être, dans ses expéditions au-delà du Rhin et de l'Elbe, voulait-il soustraire sa monarchie à la destinée de l'empire romain; peut-être voulait-il désarmer les ennemis des nations civilisées, et anéantir les germes des migrations futures. Mais on a sagement observé que les conquêtes de précaution doivent être universelles, leur devenir efficaces, et qu'au-delà des ennemis vaincus on trouve toujours un nouvel ennemi [1]. L'asservissement de la Germanie écarta le voile qui avait si long-temps caché à l'Europe le continent ou les îles de la Scandinavie. Il réveilla la valeur endormie de ses barbares habitans. Ceux des idolâtres de la Saxe qui avaient le plus d'énergie, échappèrent au joug du tyran chrétien, et se réfugièrent dans le Nord; ils couvrirent de leurs corsaires l'Océan et la Méditerranée, et Charlemagne vit avec douleur les funestes progrès des Normands, qui, en moins de quatorze lustres précipitèrent la chute de sa race et celle de sa monarchie.

Si le pape et les Romains eussent rétabli la constitution primitive, Charlemagne aurait joui toute sa vie des titres d'empereur et d'auguste, et une élection formelle ou tacite aurait placé chacun de ses successeurs sur le trône; mais, en associant à l'empire son fils Louis-le-Pieux, il fit valoir le droit absolu de monarque et de conquérant; et il paraît qu'en cette occasion il aperçut et prévint les persécutions secrètes du clergé. Il ordonna au jeune prince de prendre la couronne sur l'autel, de la placer lui-même sur sa tête, comme un don qu'il tenait de Dieu, de son père et de la nation [1]. Ensuite lorsque Lothaire et Louis II furent associés à l'empire, on répéta la même cérémonie mais d'une façon qui ne fut pas si marquée : le sceptre carlovingien se transmit de père en fils durant quatre générations, et l'ambition des papes fut réduite à l'infructueux honneur de donner la couronne et l'onction royale à ces princes héréditaires, qui se trouvaient déjà revêtus du pouvoir et en possession de leurs états. Louis-le-Pieux survécut à ses frères, et il réunit sous son sceptre tout l'empire de Charlemagne; mais les peuples et les nobles, ses évêques et ses enfans découvrirent bientôt que la même âme n'inspirait plus ce grand corps, et que les fondemens étaient minés au centre, tandis que la surface extérieure paraissait en son entier. Après une guerre ou une bataille qui consuma cent mille Francs, un traité de partage divisa l'empire entre ses trois fils, qui avaient violé tous leurs devoirs de fils et de frères. Les royaumes de Germanie et de France furent séparés pour jamais; Lothaire, à qui on donna le titre d'empereur, obtint les provinces de la Gaule, situées entre le Rhône et les Alpes, la Meuse et le Rhin. Lorsqu'on divisa sa portion, la Lorraine et Arles, deux petits royaumes établis depuis peu, furent accordés à ses fils cadets. Louis II, l'aîné, se contenta du royaume d'Italie, qu'il regarda

[1] M. Gaillard, t. II, p. 361-365-471-476-492. J'ai adopté ses remarques judicieuses sur le plan de conquête de Charlemagne, et la distinction non moins judicieuse qu'il a faite de ses ennemis de la première et de la seconde *enceinte* (t. II, p. 184-509, etc.).

[1] Thegan, le biographe de Louis, raconte ce couronnement; et Baronius a eu la bonne foi de le transcrire (A. D. 813, n° 13, etc. Voyez Gaillard, t. II, p. 506, 507, 508), quoiqu'il soit bien contraire aux prétentions des papes. Voyez, sur la suite des princes carlovingiens, les historiens de France, d'Italie et d'Allemagne, Pfeffel, Schmidt, Velly, Muratori, et même Voltaire, dont les tableaux sont quelquefois exacts et toujours agréables.

comme un patrimoine suffisant pour un empereur de Rome. Il mourut sans laisser d'enfans mâles, et ses oncles et ses cousins se disputèrent le trône : les papes saisirent habilement cette occasion de juger les prétentions ou le mérite des candidats, et de donner au plus soumis ou au plus libéral la dignité impériale d'avocats de l'église de Rome. Les princes de la race carlovingienne n'offraient plus ni vertus ni pouvoir, et c'est par les ridicules surnoms de *Chauve*, de *Bègue*, de *Gros* et de *Simple* qu'on distingua cette ignoble foule de rois dignes de l'oubli. L'extraction des branches maternelles fit passer l'héritage entier à Charles-le-Gros, dernier empereur de sa famille. La faiblesse de son esprit autorisa la désertion de la Germanie, de l'Italie et de la France : il fut déposé dans une diète, et réduit à mendier sa subsistance auprès des rebelles, qui, par dédain, lui laissèrent la liberté et la vie. Les gouverneurs, les évêques et les seigneurs s'emparèrent, chacun selon sa force, de quelque lambeau de l'empire; il y eut des préférences pour ceux qui descendaient de Charlemagne par les femmes ou par les bâtards. Le titre et la possession de la plus grande partie de ces compétiteurs étaient également douteux, et leur mérite se trouvait analogue au peu d'étendue de leurs domaines. Ceux qui purent se montrer aux portes de Rome avec une armée furent couronnés empereurs dans le Vatican; mais leur modestie se contenta le plus souvent du titre de rois de l'Italie; et depuis l'abdication de Charles-le-Gros, jusqu'à l'installation d'Othon I, on peut regarder cet intervalle de soixante-dix ans comme une vacance du trône.

Othon [1] était de la noble maison des ducs de Saxe, et s'il descendait réellement de Witikind, ennemi et ensuite prosélyte de Charlemagne, la postérité du peuple vaincu régna enfin sur les conquérans. Henri l'Oiseleur, son père, choisi par le suffrage de sa nation, établit le royaume de Germanie. Son fils, le premier et le plus grand des Othons, recula de tous côtés les bornes de ce royaume [1]. Une portion de la Gaule, située à l'ouest du Rhin, sur les bords de la Meuse et de la Moselle, fut donnée aux Germains avec lesquels depuis le temps de César et de Tacite les habitans de ce pays avaient toujours eu des rapports d'alliance et de langue. Les successeurs d'Othon acquirent entre le Rhin, le Rhône et les Alpes, une vaine suprématie sur les royaumes de Bourgogne et d'Arles. Du côté du nord, le glaive d'Othon, vainqueur et apôtre des nations esclaves de l'Elbe et de l'Oder, propagea le christianisme : des colonies d'Allemands fortifièrent les Marches de Brandebourg et le Sleswick; et le roi de Danemarck et les ducs de Pologne et de Bohème se reconnurent ses vassaux et ses tributaires. Il passa les Alpes à la tête d'une armée victorieuse, subjugua le royaume d'Italie, délivra le pape, et établit la couronne impériale pour jamais dans la nation des Germains. Après cette époque mémorable, la force introduisit, et le temps ratifia ces deux maximes de jurisprudence publique : 1° que le prince élu dans une diète d'Allemagne, acquérait au même instant les royaumes sujets d'Italie et de Rome; 2° mais qu'il ne pouvait pas légalement se qualifier d'empereur et d'auguste avant d'avoir reçu la couronne des mains du pontife de Rome [2].

Dès que Charlemagne eut le titre d'empereur, il changea de style dans ses lettres à l'empire d'Orient, et, au lieu de donner aux

[1] Il était fils d'Othon, fils de Ludolph, en faveur duquel on avait établi le duché de Saxe, A. D. 858. Ruotgerus, bibliographe de Saint-Bruno (*Biblioth. Bunavianæ Catalog.*, t. III, vol. II, p. 679), parle avec beaucoup d'éloges de l'ancienneté et du mérite de la famille de ce prince. « Atavorum atavi usque ad hominum » memoriam omnes nobilissimi; nullus in eorum stirpe » ignotus, nullus degener facilè reperitur. » (*Apud Struvium Corp. Hist. German*, p. 216.) Au reste, Gundling (*in Henrico Aucupe*) n'est pas persuadé de sa descendance de Witikind.

[1] Voyez le traité de Conringius (*de Finibus Imperii Germanici*, Francfort, 1680, in-4°). Il rejette les fixations d'étendue qu'on a données aux empires de Rome et des Carlovingiens; il discute avec modération les droits de la Germanie, ceux des vassaux et des voisins de cette contrée.

[2] La force de l'usage m'oblige à placer Conrad Ier et Henri Ier l'Oiseleur au nombre des empereurs, titre que ne prirent jamais ces rois de la Germanie. Les Italiens, Muratori, par exemple, sont plus scrupuleux et plus exacts, et ils ne comptent que les princes qui furent couronnés à Rome.

empereurs grecs le nom de père, il les traita d'une manière plus égale et plus familière, en les appelant ses frères [1]. Peut-être qu'il songeait à la main d'Irène : ses ambassadeurs à Constantinople parlèrent le langage de la paix et de l'amitié ; ils négocièrent peut-être un mariage avec cette princesse ambitieuse, qui avait abjuré ses devoirs de mère. Il est impossible de conjecturer quelles eussent été la nature, la durée et les suites d'une pareille union entre deux empires qui se trouvaient si éloignés, et qui avaient entre eux si peu de rapports ; mais le silence unanime des Latins doit faire penser que cette négociation de mariage fut inventée par les ennemis d'Irène, afin de la charger du crime d'avoir voulu livrer l'église et l'état aux peuples de l'Occident [2]. Les ambassadeurs des Francs furent témoins de la conspiration de Nicéphore et de la haine nationale, et ils manquèrent d'en être la victime. Constantinople fut indignée de la trahison et du sacrilége de l'ancienne Rome ; chacun répétait ce proverbe, que les « Francs étaient de bons » amis et de mauvais voisins ; » mais il était dangereux de provoquer un voisin qui pouvait avoir la tentation de renouveler dans l'église de Sainte-Sophie la cérémonie de son couronnement. Les ambassadeurs de Nicéphore, après de longs détours et de longs délais, trouvèrent Charlemagne dans son camp, sur les bords de la Saal ; et, pour confondre leur vanité, ce prince déploya dans un village de la Franconie toute la pompe ou du moins toute la morgue du palais de Bysance [3]. Les Grecs traversèrent quatre grandes salles magnifiquement ornées ; dès la première ils allaient se prosterner devant un personnage couvert d'or et de pierreries, lequel était assis sur un trône : on leur dit que c'était le connétable ou le maître des chevaux, c'est-à-dire un des serviteurs du prince. Ils firent la même méprise, et on leur fit la même réponse dans la seconde, où se trouvait le comte du palais, l'intendant et le grand-chambellan. Leur impatience s'accrut ainsi peu à peu, jusqu'au moment où l'on ouvrit la porte de la chambre où était Charlemagne : alors ils aperçurent enfin le monarque, environné de tout l'étalage de ce luxe étranger qu'il méprisait, et à qui ses chefs victorieux donnaient à l'envi des marques d'amour et de respect. Les deux empires conclurent un traité de paix et d'alliance, et il fut décidé que chacun garderait les domaines dont il se trouvait en possession. Mais les Grecs [1] oublièrent bientôt cette humiliante égalité, ou ils ne s'en souvinrent que pour détester les barbares qui l'avaient obtenue de force. Tant que la même personne réunit le pouvoir et les vertus, ils saluèrent avec respect l'*auguste* Charlemagne, en lui donnant les titres de *Basileus* et d'empereur des Romains. Du moment où ils virent que son fils dévot ne réunissait plus ces qualités, on lut sur la souscription des lettres de la cour de Bysance, « au roi, » ou pour employer les qualifications qu'il se donne, « à l'em- » pereur des Francs et des Lombards. » Lorsqu'ils n'aperçurent plus ni pouvoir ni vertus, ils dépouillèrent Louis II de son titre héréditaire, et, en lui appliquant la dénomination barbare de *rex* ou de *rega*, ils le reléguèrent dans la foule des princes latins. Sa réponse [2] annonce sa faiblesse : il prouve

[1] « Invidiam tamen suscepti nominis C. P. imperatoribus super hoc indignantibus magnâ tulit patientiâ, » vicitque eorum contumaciam... Mittendo ad eos crebras » legationes, et in epistolis fratres eos appellando. » (Eginhard, c. 28, p. 128.) Ce fut peut-être à cause d'eux qu'à l'exemple d'Auguste il affecta de la répugnance à recevoir l'empire.

[2] Théophanes parle du couronnement et de l'onction de Charles Καρουλλος (Chronographe, p. 399), et de son traité de mariage avec Irène (p. 402), qui est inconnu aux Latins. M. Gaillard raconte les négociations de ce prince avec l'empire grec (t. II, p. 446-468).

[3] Gaillard observe très-bien que tout cet appareil, toute cette *débauche* de représentation, n'était qu'un jeu d'enfant, mais que c'était devant de grands enfans que cette cérémonie se passait, et qu'il faut des spectacles pour tous les yeux.

[1] Comparez dans les textes originaux recueillis par Pagi (t. III, A. D. 812, nº 7, A. D. 824, nº 10, etc.) le contraste de Charlemagne et de son fils : lorsque les ambassadeurs de Michel (lesquels, il est vrai, furent désavoués) s'adressèrent au premier, *more suo, id est linguâ græcâ laudes dixerunt, imperatorem eum et βασιλεα appellantes* ; et ils appliquèrent au dernier ces expressions : *Vocato Imperatori Francorum*, etc.

[2] Voyez cette lettre dans les *Paralipomena* de l'auteur anonyme de Salerne (*Script. Ital.*, t. II, p. 243-254, c. 93-107), que Baronius (A. D. 871, nº 51-71) a

avec un peu d'érudition que, dans l'histoire sacrée et l'histoire profane, le nom de roi est synonyme du mot grec *basileus* : il ajoute que, si à Constantinople on lui donne une acception plus exclusive et plus auguste, il tire de ses ancêtres, et de la cérémonie du couronnement opéré par les papes, le juste droit de participer aux honneurs de la pourpre romaine. La même dispute recommença sous le règne des Othons, et leur ambassadeur décrit avec chaleur l'insolence de la cour des empereurs grecs [1]. Les sujets de ceux-ci affectaient de mépriser la pauvreté et l'ignorance des Francs et des Saxons : et, au dernier degré de l'abaissement, ils refusaient d'accorder aux rois de la Germanie le titre d'empereurs romains.

Les empereurs d'Occident continuaient l'exercice des pouvoirs que s'étaient appropriés les princes goths et les princes grecs, et l'importance de cette prérogative augmenta avec les domaines temporels et la juridiction spirituelle de l'église romaine. Les principaux membres du clergé formaient un sénat qui de ses conseils aidait l'administration, et qui nommait à l'évêché lorsqu'il devenait vacant. Il y avait dans Rome vingt-huit paroisses : chaque paroisse était gouvernée par un cardinal prêtre ou *presbyter*, titre qui fut ainsi très-modeste à son origine, mais qui ensuite voulut égaler la pourpre des rois. L'association des sept diacres des hôpitaux les plus considérables, des sept juges du palais de Latran, et de quelques dignitaires de l'église, augmenta le nombre des membres du sénat. Il se trouvait sous la direction des sept cardinaux-évêques de la province romaine, qui s'occupaient moins de leurs diocèses d'Ostie, de Porto, de Vélitre, de Tuscule, de Præneste, de Tivoli et du pays des Sabins, situés aux portes de Rome, que de leur service hebdomadaire à la cour de l'évêque, et du soin d'obtenir une plus grande portion des honneurs et de l'autorité du siége apostolique. Lorsque le pape mourait, ces évêques désignaient son successeur au collége des cardinaux [1], et les applaudissemens ou les clameurs du peuple romain approuvaient ou rejetaient leur choix. Mais, après le suffrage du peuple, l'élection était encore imparfaite, et, pour sacrer légalement le pontife, il fallait que l'empereur, en qualité d'avocat de l'église, eût déclaré son approbation et son consentement. Le commissaire impérial examinait sur les lieux la forme et la liberté de l'élection, et ce n'était qu'après avoir bien approfondi les qualifications des électeurs qu'il recevait le serment de fidélité, et qu'il confirmait les donations qui avaient enrichi successivement le patrimoine de saint Pierre. S'il survenait un schisme, et il en arrivait souvent, on se soumettait au jugement de l'empereur, qui, au milieu d'un synode d'évêques, osa juger, condamner et punir un pontife criminel. Le sénat et le peuple s'engagèrent, dans un traité avec Othon I, de choisir le candidat le plus agréable à sa majesté [2] : ses successeurs anticipèrent ou prévinrent leurs suffrages ; ils donnèrent à leur chancelier l'évêché de Rome, ainsi que les évêchés de Cologne et de Bamberg ; et, quelque fût le mérite d'un Français ou d'un Saxon, son nom prouve assez l'intervention d'une

pris par erreur pour Erchempert lorsqu'il l'a copié dans les Annales.

[1] « Ipse enim vos non *Imperatorem*, id est βασιλεα, suâ » linguâ, sed ob indignationem Ρηγα, id est *regem* nos» trâ vocabat. » (Liutprand, *in Legat. in Script. Ital.*, t. II, part. I, p. 479.) Le pape avait exhorté Nicéphore, empereur des *Grecs*, à faire la paix avec Othon Auguste, empereur des *Romains*. — « *Quæ inscriptio* secundum » Græcos peccatria et temeraria... Imperatorem inquiunt, » *universalem*, *Romanorum*, *augustum*, *magnum*, *so*» *lum* Nicephorum. » (P. 486.)

[1] On trouve l'origine et les progrès du titre de cardinal dans Thomassin (Discipline de l'église, t. I, p. 1261-1298), dans Muratori (*Antiquit. Italiæ medii ævi*, t. VI, *Dissert.* LXI, p. 159-182), et dans Mosheim (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 345-347), qui remarque avec exactitude les formes de l'élection et les changemens qu'elle a subis. Les cardinaux évêques, que Pierre Damien éleva si fort, sont tombés au niveau des autres membres du sacré collége.

[2] « Firmiter jurantes, nunquam se papam electuros aut » ordinaturos, præter consensum et electionem Othonis » et filii sui. » (Liutprand, l. VI, c. 6., p. 472). Ce droit important pouvait suppléer ou confirmer le décret du clergé et du peuple de Rome, que Baronius, Pagi et Muratori (A. D. 964) rejettent avec tant de force, et qui est si bien défendu et si bien expliqué par saint Marc (Abrégé, t. II, p. 808-816; t. IV, p. 1167-1185). Cet ouvrage est une critique historique, et on doit la consulter, ainsi que les Annales de Muratori, sur l'élection et la confirmation de chaque pape.

puissance étrangère. Les inconvéniens d'une élection populaire excusaient d'une manière spécieuse ces actes d'autorité. Le compétiteur exclu par les cardinaux en appelait aux passions ou à l'avarice de la multitude : des meurtres souillèrent le Vatican et le palais de Latran, et les sénateurs les plus puissans, les marquis de Toscane et les comtes de Tusculе, tinrent le siége apostolique dans une longue servitude. Les papes des neuvième et dixième siècles furent insultés, emprisonnés et assassinés par leurs tyrans; et, lorsqu'on les dépouillait des domaines qui dépendaient de leur église, telle était leur indigence, que non-seulement ils ne pouvaient pas soutenir l'état d'un prince, mais qu'ils ne pouvaient pas même exercer la charité d'un prêtre [1]. Le crédit qu'eurent alors deux sœurs prostituées, Marozia et Théodora, était fondé sur leurs richesses et sur leur beauté, sur leurs intrigues amoureuses ou politiques : elles donnaient la mitre romaine aux plus infatigables de leurs amans, et leur règne [2] a pu faire naître dans les siècles d'ignorance [3] la fable [1] d'une papesse [2]. Un bâtard de Marozia, un de ses petits-fils et un de ses arrière-petits-fils, descendant du bâtard, montèrent sur le trône de saint Pierre, et ce fut à l'âge de dix-neuf ans que le second de ces trois respectables sujets devint le chef de l'église latine. Sa jeunesse et son âge mûr répondirent à la belle éducation qu'il avait reçue ; et la foule des pélerins qui arrivaient à Rome pouvait attester la vérité des accusations qu'on forma contre lui, dans un synode romain et en présence d'Othon-le-Grand. Ce pape, qui portait le nom de Jean XII, renonça à l'habit et aux bienséances de son état : il avait les mœurs d'un soldat ; il faisait un usage immodéré du vin ; il se plaisait au milieu du carnage et des incendies, ou au jeu et à la chasse. On lui reprochait des actes publics de simonie, qui pouvaient être la suite de sa détresse ; et si, comme on le dit, il invoqua Jupiter et Vénus, ce ne fut peut-être qu'en plaisantant. Mais les historiens racontent que ce digne petit-fils de Marozia avait publiquement des liaisons d'adultère avec les matrones de Rome; que le palais de Latran devint une école de prostitution, et que ses attentats contre la pudeur des vierges et des veuves empêchaient les femmes d'aller faire leurs dévotions au tombeau de saint Pierre, où, selon l'expression d'un de ces historiens, elles craignaient d'être violées par son successeur, au milieu de leurs prières [3]. Les pro-

[1] L'histoire et la légation de Liutprand (voyez p. 440-450-471-476-479, etc.) peignent avec chaleur l'oppression et les vices du clergé de Rome au dixième siècle; et il est assez bizarre de voir Muratori adoucissant les invectives de Baronius contre les papes. Mais il faut observer que ces papes avaient été choisis non par les cardinaux, mais par les laïques.

[2] L'époque où l'on place la papesse Jeanne est un peu antérieure à celle de Théodora et de Marozia; et les deux années de son règne imaginaire sont insérées entre Léon IV et Benoît III. Anastase, leur contemporain, ne laisse aucun intervalle entre la mort de Léon et l'élévation de Benoît (*Illico*, *mox*, p. 247). L'exacte chronologie de Pagi, de Muratori et de Leibnitz fixe ces deux événemens à l'année 857.

[3] Les auteurs qui soutiennent qu'il y a eu une papesse Jeanne produisent cent cinquante témoins, ou plutôt cent cinquante échos du quatorzième, du quinzième et du seizième siècles. En multipliant ainsi les témoignages, ils fournissent une preuve contre eux et contre la légende, puisque tous les écrivains sans exception auraient dû raconter ou indiquer une histoire si curieuse. Un fait si récent aurait une double impression sur ceux du neuvième et du dixième siècle. Photius aurait-il négligé une pareille accusation? Luitprand aurait-il oublié un pareil scandale? Ce n'est pas la peine de discuter les diverses éditions de Martinus Polonus, de Sigebert de Gemblours, ou même de Marianus Scotus; mais le passage de la papesse Jeanne, inséré par surprise dans quelques manuscrits et éditions du Romain Anastase, est d'une fausseté palpable.

[1] Au reste, je ne dirai pas que cette histoire est incroyable. Supposons que le fameux chevalier français (mademoiselle d'Éon), qui de nos jours a fait tant de bruit, soit né en Italie, et qu'il ait été élevé dans l'église : le mérite ou la fortune aurait pu l'élever sur le trône de saint Pierre : elle aurait pu se livrer à l'amour et accoucher au milieu d'une procession.

[2] Jusqu'à la réformation, on répéta et on crut ce conte, sans que personne en fût révolté; et la statue de la papesse Jeanne se trouva long-temps parmi celles des papes, dans la cathédrale de Sienne. (Pagi, *Critica*, t. III, p. 624-626.) Ce roman a été bien anéanti par deux protestans très-éclairés, Blondel et Bayle (Dictionnaire critique, art. PAPESSE, POLONUS, BLONDEL); mais cette critique équitable et généreuse scandalisa leurs frères. Spanheim et Lenfant essaient de maintenir ce misérable objet de controverse; et Mosheim lui-même veut bien encore conserver des doutes (p. 289).

[3] « Lateranense palatium... prostibulum meretricum... » Testis omnium gentium, præter quam Romanorum, » absentia mulierum, quæ sanctorum apostolorum limina

testans ont insisté avec un plaisir malin sur ces abominables pontifes; mais, aux yeux d'un philosophe, les vices du clergé sont moins dangereux que ses vertus. Après de longs scandales, le siége apostolique fut purifié et relevé par l'austérité et le zèle de Grégoire VII. Ce moine ambitieux s'occupa toute sa vie de l'exécution de deux projets : 1° il ne cessa de travailler à fixer dans le collége des cardinaux la liberté et l'indépendance de l'élection du pape, et à établir pour jamais les droits ou l'usurpation des empereurs et du peuple romain sur cet objet ; 2° à donner et à reprendre l'empire d'Occident, comme un fief ou bénéfice [1] de l'église, et à étendre sa domination temporelle sur les rois et les royaumes de la terre. Après cinquante années de combat, la première de ces opérations se trouva achevée, avec l'appui de l'ordre ecclésiastique, dont la liberté était liée à celle de leur chef. Mais la seconde, qui eut d'abord des succès en quelques points et qui sembla réussir en entier, essuya une vigoureuse résistance de la puissance civile, et elle a enfin été arrêtée par les progrès de la raison humaine.

Lors de la renaissance de l'empire de Rome, l'évêque ni le peuple ne purent donner à Charlemagne ou à Othon les provinces qui s'étaient perdues, comme on les avait acquises, par le sort des armes. Mais les Romains étaient libres de se choisir un maître, et le pouvoir délégué au patrice fut accordé d'une manière irrévocable aux empereurs français et saxons. Les annales interrompues de ces temps [2] conservent le souvenir du palais, de la monnaie, du tribunal et des édits de ces princes. Elles parlent aussi du glaive de la justice, dont le préfet de la ville a fait usage jusqu'au treizième siècle, en vertu des pouvoirs reçus des césars [1]. Ces droits de souverains, attaqués par les artifices des papes et la violence du peuple, se perdirent. Les successeurs de Charlemagne, contens des titres d'empereur et d'auguste, négligèrent de maintenir cette juridiction locale ; dans des temps de prospérité, des objets plus séduisans occupaient leur ambition, et, lors de la décadence et de la division de l'empire, le soin de défendre leurs provinces héréditaires absorba leur attention. Au milieu des désordres de l'Italie, la fameuse Marozia détermina un des usurpateurs à l'épouser, et la faction de cette femme introduisit Hugues, roi de Bourgogne, dans le môle d'Adrien, ou château Saint-Ange, qui domine la porte principale et une des entrées de Rome. Albéric, qu'elle avait eu d'un de ses premiers maris, fut contraint d'assister au banquet nuptial, et, comme il faisait son service malgré lui et de mauvaise grâce, son beau-père le frappa. Ce coup produisit une révolution. « Romains, » s'écria le jeune homme, vous étiez jadis les » maîtres du monde, et ces Bourguignons » étaient alors les plus abjects de vos escla» ves. Ils règnent maintenant ces sauvages » avides qui ont tant de brutalité, et l'ou» trage que je viens de recevoir est le com» mencement de votre servitude [2]. » On sonna le tocsin, et tous les quartiers de la ville coururent aux armes : les Bourguignons se retirèrent honteusement et à pas précipités : Albéric emprisonna Marozia sa mère, et réduisit son frère, le pape Jean XI, à l'exercice de ses fonctions spirituelles. Il gou-

» orandi gratiâ timent visere, cum nonnullas ante dies » paucos, hunc audierint conjugatas viduas, virgines vi » oppressisse. » (Liutprand, Hist., l. vi, c. 6, p. 471.) Voyez tout ce qui a rapport à la conduite et au libertinage de Jean XII (p. 471-476).

[1] S'il faut citer un nouvel exemple des maux qu'ont produits les mots équivoques, nous citerons le *beneficium* (Ducange, t. i, p. 617, etc.), que le pape accorda à l'empereur Frédéric I, puisque le terme latin pouvait signifier un fief légal, ou une simple faveur, un bienfait. (Voyez Schmidt, Hist. des Allemands, t. iii, p. 393-408; Pfeffel, Abrégé Chronologique, t. i, p. 229-296-317-324-420-430-500-505-509, etc.)

[2] Voyez, sur les opérations des empereurs à Rome et dans l'Italie, Sigonius (*de Regno Italiæ; Opp.*, t. ii) avec des notes de Saxius, et les Annales de Muratori, qui aurait pu faire des renvois plus précis aux auteurs contenus dans sa grande collection.

[1] Voyez la dissertation de Le Blanc, à la fin de son traité des *Monnaies de France*, où il fait connaître quelques monnaies romaines des empereurs français.

[2] « Romanorum aliquando servi, scilicet Burgundio» nes, Romanis imperent?... Romanæ urbis dignitas » ad tantam est stultitiam ducta, ut meretricum etiam » imperio pareat? » (Liutprand, l. iii, c. 12, p. 450.) Sigonius (l. vi, p. 400) assure d'une manière positive qu'on rétablit le consulat; mais, dans les vieux auteurs, Albéric est appelé plus souvent *Princeps Romanorum*.

verna Rome plus de vingt ans avec le titre de prince. On dit que, pour satisfaire les droits du peuple, il rétablit l'office ou du moins le nom des consuls et des tribuns. Octavien, son fils et son héritier, prit avec le pontificat le nom de Jean XII : harcelé par les princes lombards, ainsi que son prédécesseur, il chercha un libérateur de l'église et de la république, et, ayant reçu sur cet objet des services d'Othon, il lui donna la dignité impériale pour récompense. Mais le Saxon était impérieux, et les Romains étaient impatiens : lors de la cérémonie du couronnement, une lutte secrète de la prérogative royale et de la liberté inspira des craintes; et Othon, qui craignait d'être attaqué et assassiné au pied de l'autel, ordonna à son porte-glaive de ne pas s'éloigner de sa personne [1]. Avant de repasser les Alpes, l'empereur punit la révolte du peuple et l'ingratitude de Jean XII. Le pape fut déposé dane un synode, le préfet fut traîné sur un âne au milieu de tous les quartiers de la ville, et, après avoir été fustigé, on le jeta au fond d'un cachot : treize des citoyens les plus coupables expirèrent sur un gibet; d'autres furent mutilés ou bannis, et les anciennes lois de Théodose et de Justinien justifièrent les châtimens. La voix publique a reproché au second Othon un attentat où l'on trouve de la cruauté et de la perfidie, le massacre des sénateurs qu'il avait invités à sa table sous l'apparence de l'hospitalité et de l'amitié [2]. Durant la minorité d'Othon III, son fils, Rome fit une tentative vigoureuse pour secouer le joug des Saxons, et le consul Crescence fut le Brutus de la république. De la condition de sujet et d'exilé, il parvint deux fois au commandement de la ville; il opprima, chassa, créa des papes, il forma une conspiration pour rétablir l'autorité des empereurs grecs. Il soutint un siége opiniâtre dans le château Saint-Ange; mais, s'étant laissé séduire par une promesse de sûreté, il fut pendu, et on exposa sa tête sur les créneaux de la forteresse. Othon, à qui la fortune devint contraire après la séparation de ses troupes, fut assiégé durant trois jours dans son palais, où il manquait de vivres; et ce ne fut que par une honteuse évasion qu'il vint à bout de se soustraire à la justice ou à la fureur des Romains. Le sénateur Ptolémée dirigeait le peuple, et la veuve du consul Crescence eut le plaisir ou la gloire de venger son mari, en empoisonnant l'empereur, qui avait conçu de l'amour pour elle. Othon III voulait abandonner les âpres contrées du Nord, pour élever son trône en Italie et faire revivre les institutions de la monarchie romaine. Mais ses successeurs ne se montrèrent qu'une seule fois sur les bords du Tibre, pour recevoir la couronne dans le Vatican [1]. Leur absence inspirait le mépris, et leur présence était odieuse et formidable. Ils descendaient des Alpes à la tête de leurs barbares, qui ne connaissaient point et qui détestaient l'Italie; et leurs courses passagères entraînaient du tumulte et des massacres [2]. Les Romains étaient toujours tourmentés par une faible réminiscence de leurs ancêtres; ils virent avec une pieuse indignation cette suite de Saxons, de Français, de princes de Souabe et de Bohême, qui usurpèrent la pourpre et les prérogatives des césars.

Il n'y a peut-être rien de plus contraire à la nature et à la raison, que de tenir sous le joug, contre leur gré et contre leur intérêt, des pays éloignés et des nations étrangères. Un torrent de barbares peut passer sur la terre; mais pour maintenir un empire étendu il faut un système approfondi de politique et

[1] Ditmar, p. 354, *apud Schmidt.*, t. III, p. 439.

[2] Ce sanglant festin se trouve décrit en vers léonins dans le Panthéon de Godefroy de Viterbe (*Script. Ital.*, t. VII, p. 436, 437), qui vécut sur la fin du douzième siècle (Fabricius, *Biblioth. Latin. Med. et infimi ævi*, t. III, p. 69, édit. Mansi); mais Muratori (*Annali*, t. VIII, p. 177) suspecte avec raison son témoignage, qui en a imposé a Sigonius.

[1] On trouve des détails, sur le couronnement de l'empereur et sur quelques cérémonies du dixième siècle, dans le panégyrique sur Bérenger (*Script. Ital.*, t. II, part. I, p. 405-314), éclairci par les notes d'Adrien de Valois et de Leibnitz. Sigonius a raconté en bon latin, avec quelques fautes de dates et quelques erreurs de fait (l. VII, p. 441-446), tout ce qui a rapport aux voyages de ces empereurs à Rome.

[2] Muratori demande la permission d'observer, à l'occasion d'une querelle qui survint au couronnement de Conrad II, — « Doveano ben essere allora, indisciplinati, » Barbari, e *bestiali* i Tedeschi. » (Annales, t. VIII. p. 368.)

d'oppression. Il doit y avoir au centre un pouvoir absolu qui agisse avec rapidité, et qui soit fertile en ressources; une communication facile et prompte avec les extrémités; des fortifications pour réprimer les premiers mouvemens des rebelles; une administration régulière, capable de protéger et de punir, et une armée bien disciplinée qui puisse inspirer la crainte sans exciter le mécontentement et le désespoir. Les césars de l'Allemagne, qui voulaient réduire en servitude le royaume d'Italie, se trouvaient dans une position bien différente. Leur domaine patrimonial se prolongeait le long du Rhin, ou il était dispersé en diverses provinces; mais l'imprudence ou la détresse de plusieurs princes avait aliéné ce riche héritage, et le revenu qu'ils tirèrent d'un exercice minutieux et vexatoire de leur prérogative, suffisait à peine à l'entretien de leur maison. Ils n'avaient d'autres troupes que leurs vassaux, qui, servant sous sa bannière d'après la nature de leurs fiefs, et d'après leur volonté, passaient les Alpes avec répugnance, se permettaient des rapines et des désordres, et désertaient souvent avant la fin de la campagne. Le climat de l'Italie en détruisait des armées entières; ceux qui échappaient à son influence meurtrière reportaient dans leur patrie les ossemens de leurs princes et de leurs nobles [1]; ils imputaient quelquefois l'effet de leur intempérance à la perfidie et à la méchanceté des Italiens, qui se réjouissaient à la vue des maux des barbares. Cette tyrannie irrégulière s'exerçait avec de grands excès et à armes égales contre les petits tyrans de ce pays; l'issue de la querelle n'intéressait pas beaucoup le peuple, et elle doit aujourd'hui peu intéresser le lecteur. Mais, aux onzième et douzième siècles, les Lombards ranimèrent le flambeau de l'industrie et de la liberté; et les républiques de la Toscane imitèrent enfin ce généreux exemple. Les villes d'Italie avaient toujours conservé une sorte de gouvernement municipal; et les empereurs qui voulaient opposer une barrière de plébéiens à l'indépendance de la noblesse leur accordèrent des priviléges. Mais le rapide progrès de ces communautés, et les extensions qu'elles donnaient chaque jour à leur pouvoir, n'eut d'autre cause que la multitude et l'énergie de leurs membres [1]. La juridiction de chaque ville embrassait toute l'étendue d'un diocèse ou d'un district : celle des évêques, des marquis et des comtes fut anéantie, et les nobles, qui avaient le plus de fierté, se laissèrent persuader ou furent contraints d'abandonner leurs châteaux solitaires, et de prendre la qualité plus honorable de citoyens et de magistrats. L'autorité législative appartenait à l'assemblée générale; mais le pouvoir exécutif était entre les mains de trois consuls, qu'on tirait annuellement des trois ordres des *capitaines*, des *valvasseurs* [2] et des communes qu'on comptait dans la république. Chacun se trouvant assujetti aux mêmes lois, l'agriculture et le commerce se ranimèrent peu à peu; mais la présence du danger entretenait le caractère guerrier des Lombards, et, dès qu'on sonnait le tocsin ou qu'on arborait le drapeau [3], les portes de la ville versaient une troupe nombreuse et intrépide, si zélée pour ses intérêts, qu'elle se soumit bientôt à la discipline des armes. L'orgueil des césars fut terrassé au pied de ces conquêtes populaires, et l'indomptable génie de la liberté triompha des deux Frédérics, les deux plus grands princes du moyen âge : le premier avait peut-être plus de talens militaires, mais le second était sûrement plus habile dans les arts de la paix et dans les lettres.

[1] Après les avoir fait bouillir. Les vases destinés à cet objet étaient au nombre des ustensiles du voyage; et un Germain qui faisait bouillir les os de son frère dans un de ces vases le promettait à son ami lorsqu'il aurait servi pour les siens. (Schmidt, t. III, p. 423, 424.) Le même auteur observe que toute la ligue saxonne s'éteignit en Italie (t. II, p. 440).

[1] Othon, évêque de Freysingue, nous a laissé un passage important sur les villes d'Italie (l. II, c. 13, *in Script. Ital.*, t. VI, p. 707-710), et Muratori (*Antiquitat. Ital. medii ævi*, t. IV, *dissert.* XLV, LII, p. 1-675, Annal., t. VIII, IX, X); explique parfaitement la naissance, le progrès et le gouvernement de ces républiques.

[2] Voyez, sur ces titres, Selden (*Titles of honour*, vol. III, part. I, p. 488), Ducange (Gloss. Latin, t. II, p. 140; t. VI, p. 776), et Saint-Marc (Abrégé chronologique, t. II, p. 719).

[3] Les Lombards inventèrent le *carocium*, étendard placé sur un chariot attelé par des bœufs (Ducange, t. II, p. 194, 195; Muratori, *Antiquitat.*, t. II, *dissert.* XXVI, p. 489-493).

Frédéric I, voulant rétablir l'éclat de la pourpre, envahit les républiques de la Lombardie avec l'adresse d'un homme d'état, la valeur d'un soldat, et la cruauté d'un tyran. Les Pandectes, qu'on avait découvertes depuis peu, renouvelèrent une science très-favorable au despotisme, et les lâches jurisconsultes déclarèrent l'empereur maître absolu de la vie et de la propriété de ses sujets. La diète de Roncaglia reconnut ses prérogatives royales dans un sens moins odieux; le revenu de l'Italie fut fixé à soixante mille marcs d'argent [1], mais les extorsions des officiers du fisc donnèrent à ces impôts une étendue indéfinie. Il réduisit par la terreur ou la force de ses armes les villes qui se montrèrent obstinées : il livra les captifs au bourreau, ou les fit périr à la bouche de ses machines de guerre [2] : après le siége et la reddition de Milan, il fit raser les édifices de cette belle capitale; il en tira trois cents otages qu'il envoya en Allemagne, et les habitans, assujettis au joug de l'inflexible vainqueur, furent dispersés dans quatre villages. Milan ne tarda pas à se relever, et la ligue de Lombardie fut cimentée par la détresse; Venise, le pape Alexandre III, et l'empereur grec en défendirent les intérêts : cette grande fabrique du despotisme, qui avait coûté tant de travaux, fut renversée en un jour, et, dans le traité de Constance, Frédéric signa avec quelques réserves la liberté de vingt-quatre villes. Ces villes avaient acquis toute leur vigueur et toute leur maturité lorsqu'elles luttèrent contre son petit-fils, mais des avantages personnels et particuliers distinguaient Frédéric II [3]. Sa naissance et son éducation le recommandèrent aux Italiens, et, durant l'implacable discorde de la faction des Gibelins et de celle des Guelfes, les premiers s'attachèrent à l'empereur, tandis que les seconds arborèrent la bannière de la liberté et de l'Église. La cour de Rome s'était oubliée lorsqu'elle permit à Henri VI de posséder en même temps l'empire et les royaumes de Naples et de Sicile; et Frédéric II, son fils, tira de ces états héréditaires de grandes ressources en soldats et en argent. Au reste, il fut enfin accablé par les armes des Lombards et les foudres du Vatican; son royaume fut donné à un étranger, et son dernier rejeton fut décapité sur une place publique de la ville de Naples. Il y eut un intervalle de soixante ans, durant lequel on ne vit point d'empereur en Italie, et on ne se souvint de ce nom que par la vente ignominieuse des derniers restes de la souveraineté.

Les barbares vainqueurs de l'Occident se plaisaient à donner à leur chef le nom d'empereur; mais ils ne voulaient pas le revêtir du despotisme de Constantin et de Justinien. La personne des Germains était libre, leurs conquêtes leur appartenaient et, ce qui animait leur caractère national, ils méprisaient la servile jurisprudence de l'ancienne et de la nouvelle Rome. Il eût été dangereux et inutile de vouloir imposer un monarque à des citoyens armés qui ne pouvaient souffrir un magistrat, à des hommes audacieux qui refusaient d'obéir, et à des hommes puissans qui voulaient commander. Les ducs des nations ou des provinces, les comtes des petits districts, et les margraves des Marches et des frontières se partagèrent l'empire de Charlemagne et d'Othon, et réunirent toute l'autorité civile et militaire qu'on avait déléguée aux lieutenans des premiers césars. Les gouverneurs romains, soldats de fortune pour la plupart, séduisirent leurs mercenaires légions; ils prirent la pourpre impériale, et échouèrent ou réussirent dans leur révolte sans blesser le pouvoir et l'unité du gouvernement. Si les ducs, les margraves et les comtes de l'Allemagne furent moins audacieux dans leurs prétentions, leur succès fut plus durable et plus funeste à l'état. Au lieu d'aspirer au rang suprême, ils travaillèrent en secret à établir leur indépendance sur le territoire qu'ils occupaient. Le nombre de leurs domaines et de leurs vassaux,

[1] Gunther Ligurinus, l. VIII, 584 et suiv., *apud Schmidt*, t. III, p. 399.

[2] *Solus imperator faciem suam firmavit ut petram.* (Burkard., *de Excidio Mediolani*, *Script. Ital.* t. VI, p. 917.) Ce volume de Muratori renferme les originaux de l'histoire de Fréderic I, qu'il faut comparer aux écrits des Germains et des Lombards, en n'oubliant pas la position et les préjugés de chacun de ces écrivains.

[3] Voyez, sur l'Histoire de Frédéric II et la maison de Souabe à Naples, Giannone, *Istoria civile*, t. II, l. XIV-XIX.

l'exemple et l'appui qu'ils se donnaient mutuellement, l'intérêt commun de la noblesse subordonnée, le changement des princes et des familles, la minorité d'Othon III, et celle d'Othon IV, l'ambition des papes, et la vaine poursuite des couronnes fugitives de l'Italie et de Rome, secondèrent leurs projets. Les commandans des provinces usurpèrent peu à peu tous les attributs de la juridiction royale et territoriale, le droit de faire la paix et la guerre, celui de vie et de mort, de battre monnaie et d'établir des impôts, de contracter des alliances au dehors, et de publier les règlemens de l'intérieur de l'état. Tout ce qui avait été enlevé par la violence leur fut ratifié par l'empereur, qui semblait accorder une grâce et qui était déterminé par sa détresse : il abandonnait ses droits pour obtenir une voix douteuse, ou pour prix d'un service volontaire: il ne pouvait sans injustice refuser au successeur ou au légat de l'un de ces usurpateurs ce qu'il avait accordé à l'usurpateur lui-même; et les différens actes de domination passagère ou locale que fit chacun d'eux ont produit insensiblement la constitution du corps germanique. Dans chaque province, le duc ou le comte se trouvait entre le trône et la noblesse; les sujets de la loi devinrent vassaux d'un chef particulier, et le drapeau qu'il recevait de son souverain, il l'arborait souvent contre son maître. La puissance temporelle du clergé fut favorisée et augmentée par la superstition ou les vues politiques des dynasties carlovingiennes et saxonnes, qui comptaient aveuglément sur sa modération et sa fidélité : les évêchés d'Allemagne acquirent l'étendue et les priviléges des plus vastes domaines de l'ordre militaire, et ils obtinrent même une supériorité de richesses et de population. Aussi long-temps que les empereurs conservèrent la prérogative de nommer à ces bénéfices ecclésiastiques et laïques, la reconnaissance ou l'ambition de leurs amis et de leurs favoris soutinrent le parti de la Cour. Mais, lors de la querelle des investitures, ils furent privés de leur influence sur les chapitres qui avaient des évêques; les élections redevinrent libres, et le souverain se trouva réduit au droit de recommander une fois durant son règne à une prébende de chaque église. Les gouverneurs séculiers, loin d'être soumis à la volonté d'un supérieur, ne pouvaient plus être déposés que par une sentence de leurs pairs. Durant le premier âge de la monarchie, la nomination d'un fils au duché ou au comté de son père était sollicitée comme une faveur; peu à peu elle devint un usage, et enfin on l'exigea comme un droit. La succession linéale s'étendait aux branches collatérales ou aux branches des femmes; les états de l'empire, dénomination qui fut d'abord populaire, et qui finit par être légale, furent divisés et aliénés par des testamens et des contrats de vente; ils passèrent bientôt pour des héritages particuliers et transmissibles à perpétuité, et on n'y vit plus de commissions publiques. Les confiscations et les extinctions ne pouvaient pas même enrichir l'empereur; il n'avait qu'une année pour disposer du fief vacant, et dans le choix du candidat il devait consulter la diète générale ou celle de la province.

Après la mort de Frédéric II, l'Allemagne était un monstre à cent têtes. Une foule de princes et de prélats se disputaient les débris de l'empire; d'innombrables châteaux avaient pour maîtres des hommes plus disposés à imiter leurs supérieurs qu'à leur obéir, et leurs hostilités continuelles recevaient les noms de conquête ou de brigandage, selon la mesure des forces de chacun d'eux. Une pareille anarchie était l'inévitable suite des lois et des mœurs de l'Europe, et le même orage mit en pièces les royaumes de la France et de l'Italie. Mais les villes de cette dernière contrée et les vassaux français se divisèrent et se perdirent, tandis que l'union des Allemands a produit, sous le nom d'empire, un grand système de confédération. Les diètes, d'abord fréquentes et enfin perpétuelles, ont maintenu l'esprit national, et le pouvoir de faire des lois communes à tous les états qui en dépendent appartient aux trois branches ou colléges des électeurs, des princes et des villes libres et impériales. I. On permit aux feudataires les plus puissans d'exercer, avec un nom et un rang particulier, le privilége exclusif de choisir un empereur romain, et ces électeurs furent le roi de Bohême, le

duc de Saxe, le margrave de Brandebourg, le comte palatin du Rhin, et les trois archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne. II. Le collége des princes et des prélats se débarrassa de la confusion que devait entraîner la multitude de ses membres; ils réduisirent à quatre voix représentatives la longue suite des nobles indépendans, et ils exclurent les nobles ou les membres de l'ordre équestre, qu'on avait vus, ainsi qu'en Pologne, au nombre de soixante mille à cheval, dans le champ de l'élection. III. Malgré l'orgueil qu'inspirent la naissance et les riches domaines, malgré celui que donnent le glaive et la mitre, on eut la sagesse de faire des communes la troisième branche du pouvoir législatif, et, d'après les progrès de la civilisation, elles entrèrent, à peu près à la même époque, dans les assemblées nationales de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne. La ligue anséatique maîtrisait le commerce et la navigation du Nord; les confédérés du Rhin assuraient la paix et la communication de l'intérieur de l'Allemagne: les villes ont conservé une influence proportionnée à leurs richesses et à leur politique, et leur négative annule encore les résolutions des deux colléges supérieurs, c'est-à-dire de celui des électeurs et de celui des princes[1].

C'est au quatorzième siècle qu'il faut voir dans tout son jour la situation et le contraste de l'empire romain d'Allemagne, lequel, excepté les bords du Rhin et du Danube, ne possédait pas une seule des provinces de Trajan et de Constantin. Ces princes avaient pour successeurs les comtes de Hapsbourg, de Nassau, de Luxembourg et de Schwartzenbourg: l'empereur Henri VII promit à son fils la couronne de Bohême, et Charles IV, son petit-fils, avait reçu le jour chez un peuple que les Allemands eux-mêmes traitaient de barbare[1]. Après l'excommunication de Louis de Bavière, les papes, qui, malgré leur exil ou leur captivité dans le comté d'Avignon, affectaient de disposer des royaumes de la terre, lui donnèrent ou lui promirent l'empire qui se trouvait vacant. La mort de ses compétiteurs lui procura les voix du collége électoral, et il fut unanimement reconnu roi des Romains et futur empereur, titre qu'on prostituait alors aux césars de la Germanie et à ceux de la Grèce. L'empereur d'Allemagne n'était que le magistrat électif et sans pouvoir d'une aristocratie de princes qui ne lui avaient pas laissé un village dont il pût se dire le maître. La plus utile de ses prérogatives était le droit de présider le sénat de la nation, qui s'assemblait d'après ses lettres de convocation, et d'y faire les propositions qu'il croirait utiles au bien public; et son royaume de Bohême, moins opulent que la ville de Nuremberg, située aux environs, formait la base la plus solide de son pouvoir et la source la plus riche de son revenu. L'armée avec laquelle il passa les Alpes n'était composée que de trois cents cavaliers. Il fut couronné dans la cathédrale de Saint-Ambroise avec la couronne de fer que la tradition attribuait à la monarchie des Lombards; mais on ne lui permit qu'une suite peu nombreuse; les portes de la ville se fermèrent sur lui, et les armes des Visconti, auxquels il assura la souveraineté de Milan, retinrent le roi d'Italie dans une sorte de captivité. Il fut couronné une seconde fois au Vatican, avec la couronne d'or de l'empire;

[1] Dans l'immense labyrinthe du droit public d'Allemagne, je dois citer un seul auteur ou en citer mille; et j'aime mieux adopter un seul guide fidèle, que transcrire sur parole une multitude de noms et de passages. Ce guide est M. Pfeffel, auteur du *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire et du droit public d'Allemagne*, Paris, 1776, 2 vol. in-4°. C'est à mon avis la meilleure histoire légale et constitutionnelle qu'on ait publiée dans cette contrée. Il a saisi les faits les plus intéressans avec beaucoup de justesse et de savoir: il a l'habitude de les resserrer dans un petit espace; d'après sa méthode chronologique, ils se trouvent bien classés et chacun à leur place; et un index fait avec soin les présente sous des points de vue généraux. Cet ouvrage, quoique moins parfait, lorsqu'il n'était qu'à sa première édition, a servi beaucoup au docteur Robertson, pour cette esquisse de main de maître où il trace jusqu'aux changemens qu'a subis le corps germanique dans les temps modernes. J'ai aussi consulté le *Corpus Historiæ Germanicæ* de Struvius, et avec d'autant plus de fruit, que cette volumineuse compilation rapporte à chaque page les textes originaux.

[1] Au reste, Charles IV personnellement ne doit pas être regardé comme un barbare. Après avoir été élevé à Paris, il reprit l'usage du bohémien, sa langue naturelle, et il parlait et écrivait avec la même facilité le français, le latin, l'italien et l'allemand. (Struvius, p. 615, 616.) Pétrarque en parle toujours comme d'un prince poli et éclairé

mais, pour se conformer à un article d'un traité secret, l'empereur romain se retira sans passer une seule nuit dans l'enceinte de Rome. L'éloquent Pétrarque [1], qui, entraîné par son imagination, voyait déjà recommencer la gloire du Capitole, déplore et accuse la fuite ignominieuse du prince bohémien; et l'on peut observer que l'empereur n'exerçait son autorité que par la vente des priviléges et des titres. L'or de l'Italie assura l'élection de son fils : telle était la honteuse pauvreté de cet empereur romain, qu'un boucher l'arrêta dans les rues de Rome, et qu'on retint sa personne dans une hôtellerie pour caution ou pour otage de ce qu'il avait dépensé.

De cette scène d'humiliation portons nos regards sur l'apparente majesté que déploya Charles IV dans les diètes de l'empire. La bulle d'or, qui fixa la constitution germanique, présente le style d'un souverain et d'un législateur. Cent princes se courbaient devant son trône, et relevaient leur dignité par les hommages volontaires qu'ils accordaient à leur chef ou à leur ministre. Les sept électeurs, ses grands-officiers héréditaires, qui par leur rang et leurs titres égalaient les rois, servaient au banquet impérial. Les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne, archichanceliers perpétuels de l'Allemagne, de l'Italie et de la contrée d'Arles, portaient en grand appareil les sceaux du triple royaume. Le grand-maréchal, qui exerçait ses fonctions à cheval, tenait un boisseau d'argent rempli de grains d'avoine qu'il versait par terre, et aussitôt après il mettait pied à terre pour régler l'ordre des convives. Le grand-intendant, le comte palatin du Rhin, apportait les plats sur la table. Après le repas, le grand-chambellan, le margrave de Brandebourg, se présentait avec l'aiguière et un bassin d'or, et donnait à laver. Le roi de Bohême était représenté, en qualité de grand-échanson, par le frère de l'empereur, c'est-à-dire par le duc de Luxembourg et de Brabant; et, pour terminer la cérémonie, les grands-officiers de la chasse, avec des cors et des chiens, introduisaient un sanglier et un cerf [1]. La suprématie de l'empereur ne se bornait pas à l'Allemagne; les monarques héréditaires des autres contrées de l'Europe avouaient la prééminence de son rang et de sa dignité : il était le premier des princes chrétiens et le chef temporel de la grande république d'Occident [2] : il prenait dès long-temps le titre de majesté, et il disputait au pape le droit éminent de créer des rois et d'assembler des conciles. L'oracle de la loi civile, le savant Barthole, recevait une pension de Charles IV, et de toutes parts on enseignait dans son école que l'empereur romain était le légitime souverain de la terre, depuis les lieux où se lève le soleil jusqu'aux lieux où il se couche. L'opinion opposée fut condamnée, non pas comme une erreur, mais comme une hérésie, d'après les paroles de l'Évangile : « Et un décret de César Auguste déclare que *tout le monde* devait payer cet impôt [3]. »

Si nous oublions les temps et les lieux pour rapprocher Auguste de Charles, les deux Césars nous offriront un contraste bien frappant. Le dernier cachait sa faiblesse sous le masque de l'ostentation, et le premier déguisait sa force sous l'apparence de la modestie. Auguste, à la tête de ses légions victorieuses, donnant des lois sur terre et sur mer, depuis le Nil et l'Euphrate jusqu'à l'Océan Atlantique, se disait le serviteur de l'état et l'égal de ses concitoyens. Le vainqueur de Rome et des provinces paraissait n'exercer que les fonctions légales et populaires de censeur, de consul et de tribun. Sa volonté faisait la loi du monde; mais, dès qu'il s'agissait de publier une ordonnance, il empruntait la voix du sénat et du peuple; lorsque l'époque de sa commission d'administrateur

[1] L'expédition de Charles IV a été décrite par les historiens d'Allemagne et d'Italie, et se trouve peinte d'une manière très-animée et très-exacte dans les *Mémoires sur la Vie de Pétrarque* (t. v, p. 376-430) par l'abbé de Sade, ouvrage curieux et dont aucun lecteur qui réunit le goût à l'esprit de recherche ne blâmera la prolixité.

[1] Voyez la description de cette cérémonie dans Struvius, p. 629.

[2] La république de l'Europe, ayant le pape et l'empereur pour chefs, n'a jamais été représentée avec plus de dignité que dans le concile de Constance. Voyez l'histoire de cette assemblée par Lenfant.

[3] Gravina, *Origines Juris civilis*, p. 108.

de la république finissait, il avait soin de se faire proroger par leurs décrets. Son vêtement, sa maison domestique [1], ses titres, tout en lui annonçait un sujet citoyen; et les adroits flatteurs qui l'environnèrent respectèrent le secret de sa monarchie absolue et perpétuelle.

CHAPITRE L.

Description de l'Arabie et de ses habitans.—Naissance, caractère et doctrine de Mahomet. — Il prêche à la Mecque.—Il se réfugie à Médine. — Il propage sa religion par le glaive. — Soumission volontaire ou forcée des Arabes. — Sa mort et ses successeurs.— Prétentions et succès d'Ali et de ses descendans.

Après avoir suivi durant plus de six siècles les césars de Constantinople et de la Germanie, dont le règne fut si orageux et d'une si courte durée, je vais remonter à l'époque du règne d'Héraclius, et examiner la frontière orientale de la monarchie grecque. Tandis que l'état s'épuisait par la guerre de Perse, et que la secte de Nestorius et celle des Monophysites troublaient l'église, Mahomet, le glaive d'une main et le Coran de l'autre, élevait son trône sur les ruines du christianisme et sur celles de Rome. Le génie du prophète arabe, les mœurs de son peuple et l'esprit de sa religion ayant beaucoup influé sur la décadence et la chute de l'empire d'Orient, sa révolution, une de celles qui ont donné un caractère nouveau et permanent aux nations du globe, intéressera toujours notre curiosité [2].

[1] On a retrouvé six mille urnes des esclaves et des affranchis d'Auguste. La division des emplois était si multipliée dans les maisons des riches citoyens de Rome, qu'un esclave n'avait d'autre fonction que celle de peser la laine que filaient les filles d'honneur de Livie, et qu'un autre était chargé de son épagneul, etc. (*Camere Sepolcrali, etc.*, par Bianchini. Voyez aussi l'extrait de son ouvrage dans la Bibliothèque italienne, t. IV, p. 175, et son éloge par Fontenelle, t. VI, p. 356.) Mais ces serviteurs avaient tous le même rang, et peut-être n'étaient-ils pas plus nombreux que ceux de Pollion ou de Lentulus. Ils prouvent seulement la richesse générale de la ville de Rome.

[2] Il sera beaucoup question de la littérature des Arabes dans ce chapitre et dans les chapitres suivans: je dois déclarer ici que j'ignore parfaitement les langues orientales, et que j'ai de grandes obligations aux savans interprètes qui ont communiqué leur savoir sur cet objet en latin, en français et en anglais. J'indiquerai, selon l'occasion, les recueils, les versions et les histoires qu'ils ont publiés.

La grande péninsule d'Arabie [1] forme entre la Perse, la Syrie, l'Égypte et l'Éthiopie une espèce de triangle à côtés réguliers. De la pointe septentrionale de Belis [2] sur l'Euphrate, une ligne de quinze cents milles est terminée par le détroit de Babel-Mandel et le pays de l'encens. Environ la moitié de cette longueur peut être regardée comme la largeur moyenne de la péninsule, de l'orient à l'occident, de Bassora à Suez, et du golfe de Perse à la mer Rouge [3]. Nous ne pouvons indiquer ici d'une manière plus précise la longueur des côtés du triangle; mais sa base, qui est au midi, présente à l'Océan-Indien une

[1] On peut diviser en trois classes les géographes de l'Arabie: 1° les *Grecs* et les *Latins*, dont on peut suivre les lumières progressives dans Agatharcides (*de Mari Rubro in Hudson, Geographi Minores*, t. I), dans Diodore de Sicile (t. I, l. II, p. 159-167, l. III, p. 211-216, édit. Wesseling); dans Strabon (l. XVI, p. 1112-1114; d'après Eratosthènes, p. 1122-1132, et d'après Artemidor); dans Denis (Periegesis, 927-969); dans Pline (Hist. Naturelle, V, 12; VI, 32); dans Ptolémée (*Descript. et Tabulæ urbium*); dans Hudson (t. III). 2° Les *écrivains arabes*, qui ont traité ce sujet avec le zèle du patriotisme et de la dévotion. Les extraits qu'a donnés Pocock (*Specimen Hist. Arabum*, p. 125-128) de la Géographie de Shérif el Edrissi ajoutent au mécontentement qu'a inspiré la version ou l'abrégé p. 24-27-44-56-108, etc.) publié par les Maronites, sous le titre de *Geographia Nubiensis* (Paris, 1619); mais les traducteurs latins et français, Greaves (dans Hudson, t. III), et Galland (Voyage de la Palestine par La Roque, p. 265-346), nous ont fait connaître l'Arabie d'Abulféda, description la plus détaillée et la plus exacte que nous ayons de cette péninsule, et sur laquelle la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (p. 120, *et alibi passim*) donne de nouveaux faits. 3° *Les voyageurs européens*, parmi lesquels Shaw (p. 438-455) et Niebuhr (Description, 1773, Voyages, t. I, p. 1776), méritent une distinction honorable: Busching (Géographie par Bérenger, t. VIII, p. 416-510) a fait une compilation judicieuse; et le lecteur doit avoir devant les yeux les cartes de d'Anville, placées dans *l'Orbis veteribus notus*, première partie de l'Asie, et sa géographie ancienne (t. II, p. 208-231).

[2] Abulféda, *Descrip. Arabiæ*, p. I; d'Anville, l'Euphrate et le Tigre, p. 19, 20. C'est en cet endroit, qui servait de *paradis* et de jardin à un satrape, que Xénophon et les Grecs passèrent l'Euphrate pour la première fois (Anabase, l. I, c. 10).

[3] Reland a prouvé, avec un étalage de savoir bien superflu, 1° que notre mer Rouge (le golfe d'Arabie) n'est qu'une partie du *mare Rubrum*, l'Ερυθρα θαλασση des anciens, qui se prolongeait jusqu'à l'espace indéfini de l'Océan de l'Inde; 2° que les noms synonymes ερυθρος, αιθιοψ, font allusion à la couleur des noirs et des nègres (*Dissert. Miscell.*, t. I, p. 39-117.)

côte d'environ mille milles. La surface entière de la péninsule est dix fois plus considérable que celle de l'Allemagne ou de la France ; mais la portion la plus étendue de ce terrain a été justement flétrie par les épithètes de *Pétrée* et de *Sablonneuse*. La nature a du moins orné les déserts de la Tartarie de grands arbres et d'herbages d'une végétation abondante, et le voyageur trouve au milieu de sa solitude cette espèce de consolation et de société ; mais les affreux déserts de l'Arabie n'offrent qu'une immense plaine de sable, coupée seulement par des montagnes anguleuses et polies ; on y est brûlé par les rayons directs d'un soleil ardent ; et on n'y aperçoit ni ombrage ni couvert. Les vents, au lieu de rafraîchir l'atmosphère, ne répandent qu'une vapeur nuisible et même mortelle, surtout lorsqu'ils viennent du sud-ouest ; les éminences de sable qu'ils forment et qu'ils dispersent tour à tour peuvent se comparer aux vagues de l'océan : on a vu des caravanes et des armées entières englouties par le tourbillon. On y désire, on s'y dispute l'élément de l'eau, partout ailleurs si commun, et on y éprouve une telle disette de bois, qu'il faut un peu d'art pour conserver et propager le feu. L'Arabie n'a point de ces rivières navigables qui fertilisent le sol et portent ses productions dans les contrées voisines. La terre affamée absorbe les torrens qui tombent des collines : le tamarin, l'acacia, le petit nombre de plantes robustes qui établissent leurs racines dans les crevasses des rochers, n'ont d'autre nourriture que la rosée de la nuit : lorsqu'il pleut, on s'efforce d'arrêter quelques gouttes d'eau dans des citernes ou des aquéducs ; les puits et les sources sont les trésors secrets de ces déserts ; et, après plusieurs marches étouffantes, le pélerin de la Mecque [1] ne rencontre pour se rafraîchir que des eaux qui, s'étant promenées sur un lit de soufre ou de sel, lui inspirent du dégoût. Cette peinture du climat de l'Arabie n'est point exagérée. Des inconvéniens si graves donnent une grande valeur aux plus minces avantages. Un petit lieu couvert, le moindre pâturage, un courant d'eau douce, attirent une colonie d'Arabes ; ils s'établissent sur ces cantons fortunés qui procurent de la nourriture et de la fraîcheur à eux-mêmes et à leurs troupeaux, et qui les excitent à cultiver le palmier et la vigne. Les hautes terres qui bordent l'Océan de l'Inde se distinguent par le bois et l'eau qu'on y trouve en plus grande abondance ; l'air y est tempéré ; les fruits y ont un meilleur goût, les animaux et les hommes y sont en plus grand nombre ; la fertilité du sol y encourage et y récompense les travaux du cultivateur ; et, dans chaque siècle les négocians y sont arrivés de toutes parts afin d'en tirer l'encens [1] et le café qu'elles produisent. Si on les compare au reste de la péninsule, elles méritent la dénomination d'Arabie *Heureuse ;* mais c'est bien le contraste des pays d'alentour qui a donné lieu aux belles descriptions qu'on en a faites : ces descriptions ont produit d'autant plus d'effet, que les lecteurs en étaient plus éloignés. L'imagination ne s'est point arrêtée ; on a supposé que la nature avait réservé à ce paradis terrestre ses faveurs les plus distinguées et ses ouvrages les plus curieux ; que les naturels y jouissaient de deux choses incompatibles, du luxe et de l'innocence ; que le sol était rempli d'or [2] et de pierreries, et que la terre et la mer exhalaient des vapeurs aromatiques. Les Arabes ne connaissent point cette division de l'Arabie *Déserte*, de l'Arabie *Pétrée* et de l'Arabie *Heureuse ;* il est assez singulier qu'un canton qui n'a changé ni de langage ni d'habitans conserve à peine quelques vestiges de son

[1] Parmi les trente jours ou stations qu'il y a entre le Caire et la Mecque, on en compte quinze dénuées d'eau douce. (Voyez la route des Hadjées, dans les voyages de Shaw, p. 477.)

[1] Pline traite, au douzième livre de son Histoire Naturelle, des aromates et surtout du *thus* ou de l'encens de l'Arabie : Milton, ce grand poète d'Angleterre (*Paradise Lost.*, l. IV), rappelle dans une comparaison les odeurs aromatiques que le vent du nord-est apporte de la côte de Saba.

Many a league,
Pleas'd with the grateful scent, old Ocean smiles.

(Pline, Histoire Naturelle, XII, 42.)

[2] Agatharcides assure qu'on y trouvait des morceaux d'or vierge, dont la grosseur variait depuis celle d'une olive jusqu'à celle d'une noix ; que le fer y valait deux fois et l'argent dix fois plus que l'or (*de Mari Rubro*, p. 60). Ces trésors réels ou imaginaires se sont évanouis, et l'on ne connaît pas maintenant une seule mine d'or en Arabie (Niebuhr, Description, p. 124).

ancienne géographie. Les districts maritimes de *Bahrein* et d'*Oman* sont en face de la Perse. Le royaume d'*Yémen* développe les limites ou du moins la situation de l'Arabie Heureuse : le nom de *Neged* s'étend sur l'intérieur des terres, et la naissance de Mahomet a illustré la province de *Hejaz*, située sur la côte de la mer Rouge [1].

La mesure des subsistances est celle de la population, et la vaste péninsule de l'Arabie a peut-être moins d'habitans qu'une de nos provinces fertiles et industrieuses. Les *ichtyophages* [2] ou les mangeurs de poisson erraient autrefois sur les côtes du golfe Persique de l'Océan et de la mer Rouge pour y chercher leur première nourriture. Dans ce misérable état, qui mérite peu le nom de société, la brute humaine, sans arts et sans lois, n'ayant presque ni sentiment ni idiome, se trouvait peu au-dessus du reste des animaux. Les générations et les siècles s'écoulaient dans l'oubli, et le besoin et les courses qui bornaient l'existence à l'étroite bordure de la côte de la mer empêchaient ces sauvages de se multiplier. Mais l'époque où le grand corps des Arabes est sorti de cette déplorable misère est déjà bien ancienne; et, le désert ne pouvant nourrir une peuplade de chasseurs, ils passèrent subitement à la position plus tranquille et plus heureuse de la vie pastorale. Toutes les tribus errantes des Arabes ont les mêmes habitudes : on retrouve dans le tableau des *Bédouins* actuels les traits de leurs aïeux [3], qui, au temps de Moïse ou de Mahomet, habitaient sous des tentes de la même forme, et conduisaient leurs chevaux, leurs chameaux et leurs moutons aux mêmes sources et aux mêmes pâturages. Notre empire sur les animaux utiles diminuant notre travail et augmentant notre richesse, le pasteur arabe est devenu le maître absolu d'un ami fidèle et d'un esclave laborieux [1]. Les naturalistes croient que le cheval est originaire de l'Arabie; le climat est très-favorable, non pas à la taille, mais au feu et à la vitesse de ce généreux quadrupède. Les chevaux barbes, espagnols et anglais ont tant de mérite parce qu'ils viennent des chevaux arabes [2]. Les Bédouins conservent avec des soins superstitieux le souvenir de l'histoire et des succès de la race la plus pure. Les mâles se vendent fort cher, mais les femelles s'aliènent rarement, et la naissance d'un noble poulain est un sujet de joie et de félicitation parmi les tribus. Ces chevaux sont élevés dans des tentes au milieu des enfans : ils y prennent l'habitude d'une tendre familiarité qui leur inspire la douceur et l'attachement. Ils n'ont que deux allures, le pas et le galop : comme on les touche rarement de l'éperon et du fouet, leurs sensations ne sont point émoussées; on réserve leur force pour les momens où il faut prendre la fuite ou courir avec rapidité; mais, dès qu'ils sentent la main ou l'étrier, ils s'élancent avec la légèreté du vent, et, si leur ami tombe au milieu de la carrière, à l'instant même ils s'arrêtent jusqu'à ce que le cavalier se soit remis en selle. Le chameau est un présent du ciel et

[1] Consultez, lisez en entier et étudiez le *Specimen Historiæ Arabum* de Pocock (*Oxon.*, 1650, in-4°). Les trente pages du texte et de la version sont un extrait des dynasties de Grégoire Albupharage, que Pocock traduisit ensuite (*Oxon*, 1663, in-4°). Les trois cent cinquante-huit notes forment un ouvrage classique et original sur les Antiquités arabes.

[2] Arrien indique les ichtyophages de la côte de Hejaz (*Periplus maris Erythræ*, p. 12); et il les indique encore au-delà d'Aden (p. 15). Il paraît vraisemblable que les côtes de la mer Rouge (prises dans l'acception la plus étendue) étaient occupées par ces sauvages, même dès le temps de Cyrus. Mais j'ai peine à croire qu'il y eût encore des cannibales parmi eux sous le règne de Justinien (Procop., *de Bell. Persic.*, l. 1, c. 19).

[3] Voyez le *Specimen Historiæ Arabum* de Pocock, p. 2-5-86, etc. Le voyage de M. d'Arvieux, en 1664, au camp de l'émir du mont Carmel (Voyage de la Palestine, Amsterdam, 1718), offre un tableau agréable et original de la vie des Bedouins, auquel Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 327-344) et M. Volney (t. 1, p. 344-385), le dernier et le plus judicieux de tous ceux qui ont publié des voyages en Syrie, ajoutent des traits lumineux.

[1] Voyez les articles incomparables du *cheval* et du *chameau* dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon.

[2] Voyez, sur les chevaux arabes, d'Arvieux (p. 159-173) et Niebuhr (p. 142-144). A la fin du treizième siècle, les chevaux de Neged passaient pour avoir le pied sûr, ceux de l'Yémen pour avoir de la force et être les plus utiles, et ceux de Hejaz paraissaient avoir la plus belle apparence. Les chevaux de l'Europe, qu'on reléguait dans la dixième et dernière classe, étaient généralement méprisés; on leur reprochait d'avoir trop de corps et trop peu de force (d'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, p. 339); ils avaient besoin de toutes leurs forces pour porter le cavalier et son armure.

un animal sacré au milieu des sables de l'Afrique et de l'Arabie. Cette bête de somme, qui a tant de force et de patience, peut marcher plusieurs jours sans manger et sans boire; elle a un cinquième estomac où elle tient de l'eau douce en réserve; et on trouve sur son corps les empreintes de la servitude: ceux de la plus grande taille se chargent d'un poids de dix quintaux, et le dromadaire, d'une structure plus légère et plus active, devance le plus agile coursier. Durant sa vie et après sa mort, toutes les parties du chameau sont utiles à l'homme: la femelle donne une quantité considérable d'un lait nourrissant; lorsqu'il est en bas âge, sa chair a le goût du veau [1]; on tire de son urine un sel précieux; ses excrémens tiennent lieu de matières combustibles, et les longs poils qu'il jette et qu'il reproduit toutes les années servent à l'habit, à l'ameublement et aux tentes des Bédouins. Durant la saison pluvieuse, il se nourrit de l'herbe clairsemée et insuffisante du désert; pendant les chaleurs de l'été et la disette de l'hiver, les tribus vont camper sur la côte de la mer, sur les collines de l'Yémen ou aux environs de l'Euphrate, et souvent elles se sont portées jusqu'aux rives du Nil et aux villages de la Syrie et de la Palestine. La vie d'un Arabe errant est une vie de dangers et de misère; et quoiqu'il se procure quelquefois par des vols ou des échanges les fruits de l'industrie, un simple bourgeois de l'Europe a des jouissances plus solides et plus agréables que ce fier émir qui se met en campagne à la tête de dix mille chevaux.

On remarque une différence essentielle entre les hordes de la Scythie et les tribus d'Arabes; plusieurs de ces dernières ont été rassemblées dans des bourgades et adonnées au commerce et à l'agriculture. Elles employaient une partie de leur temps et de leur industrie au soin de leur bétail; durant la guerre et durant la paix, elles se mêlaient avec leurs frères du désert; ces utiles rapports procurèrent aux Bédouins quelques moyens de subvenir à leur misère, et leur apprirent les élémens des arts. Les plus anciennes et les plus peuplées des quarante-deux villes d'Arabie [1] qu'indique Abulféda étaient situées dans l'Arabie Heureuse; les rois des Homérites firent élever les tours de Saana [2] et le réservoir merveilleux de Mérab [3]; mais la gloire céleste de MÉDINE [4] et celle de la MECQUE [5], situées près de la mer Rouge, et éloignées l'une de l'autre de deux cent cinquante milles, ont éclipsé cette gloire persane. Les Grecs connaissaient sous le nom de Macoraba la dernière de ces villes; et la

[1] *Qui carnibus camelorum vesci solent odii tenaces sunt*, disait un médecin arabe (Pocock, *Specimen*, p. 88). Mahomet lui-même, qui aimait beaucoup le lait de la femelle de ce quadrupède, préférait la vache; et il n'a pas fait mention du chameau. Mais les alimens qu'on prenait à la Mecque et à Médine étaient déjà plus variés. (Gagnier, Vie de Mahomet, t. II, p. 404.)

[1] Marcien d'Héraclée (*in Periplo*, p. 16, t. I; Hudson, *Minor. Géograph.*) comptait cent soixante-quatre villes dans l'Arabie Heureuse. L'étendue de ces villes pouvait être peu considérable, et la crédulité de l'écrivain était peut-être grande.

[2] Abulféda (*in Hudson*, t. III, p. 54) compare Saana à Damas, et c'est encore aujourd'hui la résidence de l'iman de l'Yémen (Voyages de Niebuhr, t. I, p. 331-342). Saana est à vingt-quatre parasanges de Dafar (Abulféda, p. 51) et à soixante-huit d'Aden (p. 53).

[3] Pocock, *Specimen*, p. 57; *Geographiæ Nubiensis*, p. 52. Meriaba ou Marab, qui avait six milles de circonférence, fut détruite par les légions d'Auguste (Pline, Hist. Nat., VI, 32); et, au seizième siècle, elle ne s'était pas encore relevée. (Abulféda, Description Arab., p. 58.)

[4] Le nom de *Cité*, *Médine*, fut donnée κατ᾽ ἐξοχήν à Yatreb (*la Iatrippa* des Grecs), où résidait le prophète. Abulféda calcule (p. 15) les distances de Médine en stations ou journées d'une caravane: il en compte quinze jusqu'à Bahrein, dix-huit jusqu'à Bassora, vingt jusqu'à Cufah, vingt jusqu'à Damas ou jusqu'en Palestine, vingt-cinq jusqu'au Caire, dix jusqu'à la Mecque, trente depuis la Mecque jusqu'au Saana ou Aden, et trente-un jours ou quatre cent douze heures jusqu'au Caire (Voyages de Shaw, p. 477); et, selon l'estimation de d'Anville (Mesures itinéraires, p. 99), une journée de chemin était d'environ vingt-cinq milles anglais. Pline (Hist. Nat., XII, 32) comptait soixante-cinq stations de chameaux depuis le pays de l'encens (Hadramant, dans l'Yémen), entre Aden et le cap Fartasch, jusqu'à Gaza en Syrie. Ces mesures peuvent aider l'imagination et jeter du jour sur les faits.

[5] C'est des Arabes qu'il faut tirer ce que nous pouvons savoir de la Mecque (d'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, p. 368-371; Pocock, *Specimen*, p. 125-128; Abulféda, p. 11-40). Comme on ne permet à aucun mécréant d'entrer dans cette ville, nos voyageurs n'en parlent pas, et Thévenot avait recueilli de la bouche suspecte d'un renégat africain le peu de mots qu'il laisse échapper. (Voyages du Levant, part. I, p. 490.) Quelques Persans y comptaient six mille maisons (Chardin, t. IV, p. 167).

terminaison du mot désigne sa grandeur, qui, à l'époque la plus florissante, n'a jamais surpassé l'étendue et la population de Marseille. Un motif caché, et qui peut-être venait de la superstition, doit avoir déterminé ses fondateurs à choisir une position si défavorable. Ils élevèrent leurs habitations de vase ou de pierre sur une plaine d'environ deux milles de longueur et d'un mille de large, au pied de trois montagnes stériles. Le sol y est de roche; l'eau, même celle du saint puits de Zemzem, y est amère ou saumâtre; les pâturages sont éloignés de la ville, et les raisins qu'on y mange viennent des jardins de Tayef, qui se trouve à plus de trente milles. Les Koreishites, qui régnèrent à la Mecque, se distinguèrent entre les diverses tribus d'Arabes par leur réputation et leur valeur; mais, si la mauvaise qualité de leur terrain se refusait aux travaux de l'agriculture, ils étaient placés d'une manière avantageuse pour faire le commerce. Ils entretenaient, par le port de Gedda, qui n'est éloigné que de quarante milles, une correspondance aisée avec l'Abyssinie, et ce royaume chrétien fut le premier asile des disciples de Mahomet. Les trésors de l'Afrique traversaient la Péninsule jusqu'à Gerrha ou Katif, ville de la province de Bahrein, qui, à ce qu'on dit, fut bâtie sur un roc de sel par des Chaldéens exilés de leur pays [1]. On les conduisait ensuite, avec les perles du golfe Persique, sur des radeaux, jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. La Mecque se trouve presque à une égale distance, c'est-à-dire à trente journées de marche de l'Yémen, qui est à sa droite, et de la Syrie, qui est à sa gauche. Ces caravanes se reposaient l'hiver dans l'Yémen et l'été dans la Syrie; et leur arrivée dispensait les vaisseaux de l'Inde de l'ennuyeuse et pénible navigation de la mer Rouge. Les chameaux des Koréishites se chargeaient d'aromates précieux dans les marchés de Saana et de Mérab, dans les hâvres d'Oman et d'Aden. Les foires de Bostra et de Damas fournissaient à la Mecque du blé et des ouvrages de leurs manufactures :

[1] Strabon, l. XVI, p. 1110; d'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, p. 6, indique une de ces maisons de sel près de Bassora.

ces échanges lucratifs répandaient l'abondance et la richesse dans les rues de cette ville; et les plus nobles de leurs enfans réunissaient l'amour des armes à la profession du commerçant [1].

Les étrangers et les naturels du pays ont loué l'indépendance perpétuelle des Arabes, et d'artificieux controversistes ont fait de cet événement singulier mais naturel une prophétie et un miracle en faveur de la postérité d'Ismaël [2]. Des raisons qu'on ne peut ni dissimuler ni éluder rendent cette manière de raisonner aussi indiscrète que superflue : le royaume d'Yémen a été subjugué tour à tour par les Abyssins, par les Persans, par les sultans d'Égypte [3] et par les Turcs [4]; les saintes villes de la Mecque et de Médine se sont trouvées à diverses reprises sous le joug d'un tyran de la Scythie; et la province romaine d'Arabie [5] comprenait en particulier

[1] *Mirum dictu. ex innumeris populis pars æqua in commerciis aut latrociniis degit* (Pline, Hist. Nat., VI, 32). Voyez le coran de Sale, Surat, 106, p. 503; Pocock, *Specimen*, p. 2; d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 361; Prideaux, Vie de Mahomet, p. 5; Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 72-120-126, etc.

[2] Un docteur anonyme (*Histoire universelle*, vol. 20, édit. in-8°) a tiré de l'indépendance des Arabes une *démonstration* formelle de la vérité du christianisme. Un critique peut d'abord nier les faits et ensuite disputer sur le sens du passage de la Bible qu'on allègue, sur l'étendue de son application, et sur l'origine de la généalogie.

[3] Il fut subjugué (A. D. 1173) par un frère du grand Saladin, qui établit une dynastie des Curdes et des Ayoubites (Guignes, Hist. des Huns, t. I, p. 425; d'Herbelot, 477).

[4] Par le lieutenant de Soliman I (A. D. 1538) et par Selim II (1568). Voyez Cantemir (Hist. de l'Empire ottoman, p. 201-221). Le pacha qui résidait à Saana donnait des ordres à vingt-un beys, mais jamais il n'envoya aucun revenu à la Porte (*Marsigli*, *Stato militare dell' imperio ottomano*, p. 124), et les Turcs en furent chassés vers l'an 1630 (Niebuhr, p. 167, 168).

[5] Les principales villes de la province romaine, qu'on appelait Arabie et la troisième Palestine, étaient Bostra et Pétra, qui comptaient de l'année 105, époque où elles furent subjuguées par Pélma, lieutenant de Trajan (Dion Cassius, l. 68). Pétra était la capitale des Nabathéens, qui tiraient leur nom de l'aîné des enfans d'Ismaël (Genèse XXV, 12, etc., avec les commentaires de saint Jérôme, de le Clerc et de Calmet). Justinien abandonna un pays de palmier, de dix journées de marche, au sud de Ælah (Procop., *de Bell. Pers*, l. I, c. 19); et les Romains avaient un centerion et une douane (Arrien, *in Periplo*, *Maris Erythræi*, p. 11, *in Hudson*, t. I) dans un coin

le désert où Ismaël et ses enfans doivent avoir établi leurs tentes en face de leurs frères. Au reste, cet asservissement ne fut que passager ou local; le corps de la nation a échappé à l'empire des plus puissantes monarchies. Sésostris et Cyrus, Pompée et Trajan ne purent achever la conquête de l'Arabie; et, si le souverain actuel des Turcs[1] exerce une apparence de juridiction, son orgueil est réduit à solliciter l'amitié d'un peuple qu'il est dangereux de provoquer, et qu'on attaque vainement. Il est simple d'attribuer la liberté des Arabes à leur caractère et à la nature de leur pays. Plusieurs générations avant Mahomet[2], les contrées d'alentour avaient senti leur intrépide valeur dans la guerre offensive et défensive. Les habitudes et la discipline de la vie pastorale forment peu à peu les vertus patientes et actives d'un soldat. Le soin des moutons et des chevaux est abandonné aux femmes de la tribu; mais les jeunes gens sont toujours à cheval, sous le drapeau de l'émir; ils s'exercent à lancer des traits, à manier la javeline et le cimeterre. Le souvenir de leur indépendance, qui est si ancienne, est le gage le plus sûr de sa durée : à mesure que les générations paraissent sur la scène, elles s'empressent de montrer qu'elles ont les vertus de leurs ancêtres, et qu'elles sauront maintenir leur héritage. L'approche d'un ennemi commun suspend leurs querelles domestiques, et, dans leurs dernières hostilités contre les Turcs, quatre-vingt mille confédérés attaquèrent et pillèrent la caravane de la Mecque. Lorsqu'ils marchent au combat, ils ont d'autant plus d'assurance, qu'ils ne sont pas embarrassés de leur retraite. Leurs chevaux ou leurs chameaux, qui en huit ou dix jours peuvent faire une marche de quatre ou cinq cents milles, disparaissent devant le vainqueur; les eaux cachées du désert éludent sa poursuite; et, lorsque ses troupes victorieuses poursuivent un ennemi qui devient invisible, qui méprise ses efforts, et qui repose en sûreté au sein de sa brûlante solitude, elles sont consumées par la soif, la faim et la fatigue. Les armes et les déserts des Bédouins ne garantissent pas seulement leur liberté, ils servent de barrière à l'Arabie Heureuse, dont les habitans, éloignés du théâtre de la guerre, sont énervés par le luxe et le climat. La fatigue et les maladies emportèrent les légions d'Auguste[1]; et c'est avec des forces maritimes seulement qu'on a eu quelques succès dans l'entreprise de la réduction de l'Yémen. Lorsque Mahomet arbora son étendard[2], ce royaume était une province de l'empire de Perse; mais sept princes des Homérites régnaient encore dans les montagnes, et le lieutenant de Cosroès eut la tentation d'oublier sa patrie et de ne plus obéir à son maître infortuné. Les historiens du siècle de Justinien décrivent la situation des Arabes libres, que l'intérêt ou l'affection divisèrent dans la longue querelle de l'Orient : la tribu de Gassan pouvait camper sur le territoire de la Syrie, et on permit aux princes de Hira de former une ville, environ quarante milles au sud de Babylone. Leur service à la guerre avait de la promptitude et de la vigueur; mais ils vendaient leur amitié; leur fidélité avait de l'inconstance, et leur inimitié des caprices : il était plus facile de les exciter que de les désarmer; et, au milieu de la familiarité qu'entraîne la guerre, ils apprenaient à voir et à mépriser l'éclatante fai-

(λευκη κωμη, *Pagus Albus*, Hawara) du territoire de Médine (d'Anville, Mémoire sur l'Égypte, p. 243). Les historiens et les faiseurs de médailles ont donné pour une conquête de l'Arabie ces possessions réelles et quelques incursions nouvelles de Trajan (*Peripl.*, p. 14, 15).

[1] Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 302, 303, 329-331) fournit les détails les plus récens et les plus authentiques sur le degré d'autorité que possèdent les Turcs en Arabie.

[2] Diodore de Sicile (t. II, l. XIX, p. 390-393, édit. Wesseling) a exposé d'une manière claire la liberté des Nabathéens, qui résistèrent aux armes d'Antigone et à celles de son fils.

[1] Strabon, l. XVI, p. 1127-1129. Pline, Hist., VI, 32. Ælius Gallus débarqua près de Médine, et fit plus de trois cents lieues dans la partie de l'Yémen qui est entre Mareb et l'Océan. Le *non ante devictis Sabeæ regibus* (od. I, 29), et les *intacti Arabum thesauri* (od., III, 24) d'Horace, attestent les inutiles efforts de Rome contre les Arabes.

[2] Voyez une histoire imparfaite de l'Yémen dans Pocock (*Specimen*, p. 55-66); de Hira (p. 66-74); de Gassan (p. 75-78); sur tous les points qu'on a pu savoir, ou dont on a pu conserver le souvenir dans un temps d'ignorance.

blesse de Rome et de la Perse. Les Grecs et les Latins confondaient les tribus arabes, répandues de la Mecque à l'Euphrate [1] sous le nom général de Sarrasins [2], que tous les chrétiens prononçaient dès leur enfance avec horreur et avec effroi.

Les hommes soumis à une tyrannie domestique se réjouissent en vain de leur indépendance nationale; mais l'Arabe est personnellement libre, et il jouit à quelques égards des avantages de la société, sans renoncer aux droits de la nature. Dans chaque tribu, la reconnaissance, la superstition ou la fortune ont élevé une famille particulière au-dessus des autres. Les dignités de scheik et d'émir se transmettent d'une manière invariable dans cette race choisie; l'ordre de succession est néanmoins précaire et mal déterminé, et les personnages les plus dignes ou les plus âgés obtiennent la préférence, lorsqu'il s'agit de nommer à la fonction simple mais importante de terminer les disputes par leurs conseils, et de guider la valeur de la nation par leur exemple. On a même permis à une femme qui avait du sens et du courage de donner des ordres aux compatriotes de Zénobie [3].

La réunion momentanée de plusieurs tribus produit une armée : lorsque leur réunion est plus durable, elles forment une nation; et le chef suprême, l'émir des émirs, qui arbore sa bannière à leur tête, peut être regardé par les étrangers comme une espèce de roi. Si les princes arabes abusent de leur pouvoir, la désertion des sujets, accoutumés, à une juridiction douce et paternelle, les en punit bientôt. L'esprit de ces sujets n'est assujetti à aucune entrave, leurs démarches ne sont point contenues, le désert s'ouvre devant eux; et, si les tribus et les familles ne se dispersent pas, c'est l'effet d'un contrat volontaire. La peuplade de l'Yémen, plus douce, a souffert la pompe et la majesté d'un monarque; mais si, comme on l'a dit, ce roi ne pouvait sortir de son palais sans mettre sa vie en danger [1], la force active de son gouvernement devait être entre les mains des nobles et des magistrats. Les villes de la Mecque et de Medine présentent au sein de l'Asie la forme ou plutôt la substance d'une république. Le grand-père de Mahomet et ses ancêtres en ligne directe paraissent, dans les opérations au dehors et dans l'administration intérieure, comme princes de leur pays; toutefois leur empire, ainsi que celui de Périclès à Athènes et des Médicis à Florence, était fondé sur l'opinion qu'on avait de leur majesté et de leur sagesse : leur influence se divisait avec leur patrimoine, et le sceptre passa des oncles du prophète à la branche cadette de la tribu des Koréishites. Ils assemblaient le peuple dans les grandes occasions; et, puisqu'on ne peut mener le genre humain que par la force ou la persuasion, l'usage et la célébrité de l'art oratoire chez les Arabes est la preuve la plus claire de leur

1 Les *Σαρακηνικα φυλα, μυριαδες ταυτα και το πλειστον αυτων ερημονομοι και αδεσποτοι* sont décrits par Ménandre (*Excerpt. Legat*, p. 149), par Procope (*de Bell. Persic.*, l. I, c. 17-19, l. II, c. 10), et avec les couleurs les plus vives par Ammien Marcellin (l. XIV, c. 4), qui les fait connaître dès le temps de Marc-Aurèle.

2 On a fait venir ce nom qu'emploient Ptolémée et Pline dans une acception plus réservée, et auquel Ammien et Procope donnent un sens plus étendu, de *Sarah*, femme d'Abraham, et cette étymologie est assez ridicule; on l'a fait venir d'une manière assez obscure du village de *Saraka μετα Ναβαταιους* (*Stephan., de Urbibus*); et d'une manière plus plausible de mots arabes, qui signifient un caractère disposé au vol, ou de leur situation à l'Orient (Hottinger, Hist. Orient., l. I, c. 1, p. 7, 8; Pocock, *Specimen*, p. 33-35; Asseman., Biblioth. Orient., t. IV, p. 567). Mais la dernière et la plus populaire de ces étymologies est réfutée par Ptolémée (*Arabia*, p. 2, 18, *in Hudson*, t. IV), qui remarque expressément la position occidentale et méridionale des Sarrasins, qui était alors une tribu obscure établie sur les frontières de l'Égypte. Cette dénomination ne peut donc pas avoir de rapport au caractère national; et, puisqu'elle a été donnée par les étrangers, il faut en chercher l'origine, non pas dans la langue arabe, mais dans une langue étrangère.

3 *Saraceni... mulieres aiunt in eos regnare* (*Expositio totius mundi*, p. 3, *in Hudson*, t. III). Le règne de Mavia est célèbre dans l'Histoire Ecclésiastique. Pocock, *Specimen*, p. 69-83.)

1 *Μη εξειναι εκ των βασιλειων*, disent Agatharcides (*de Mari Rubro*, p. 63, 64, *in Hudson*, t. I), Diodore de Sicile (t. I, l. III, c. 47, p. 215), et Strabon (l. XVI, p. 1124); mais je suis bien tenté de croire que c'est un de ces contes ou de ces accidens extraordinaires que la crédulité des voyageurs a donnés si souvent pour un fait constant, pour une coutume ou pour une loi.

liberté publique [1]. Mais leur liberté était bien différente de la structure délicate et artificielle des républiques grecques et de la république romaine, où chaque citoyen avait une part indivise des droits civils et politiques de la communauté. L'administration des Arabes est encore plus simple aujourd'hui; la nation jouit de la liberté, parce que chacun de ses enfans dédaigne ceux qui se soumettent à la volonté d'un maître. Ils portent dans leur cœur les austères vertus du courage, de la patience et de la sobriété : ils aiment si fort l'indépendance, qu'ils ont acquis beaucoup d'empire sur eux-mêmes, et ils redoutent si fort le déshonneur, qu'ils ne craignent ni la fatigue, ni le danger, ni la mort. Leur démarche annonce la gravité et la fermeté de leur esprit; ils parlent avec lenteur, d'une manière imposante et concise; ils ne rient guère, et n'ont d'autre geste que celui de frapper leur barbe, respectable symbole de la virilité. Ils sont si remplis de leur importance, qu'ils abordent leurs égaux sans légèreté, et leurs supérieurs sans embarras [2]. La liberté des Sarrasins survécut à leurs conquêtes : les premiers califes autorisèrent le langage audacieux et familier de leurs sujets; ils montaient en chaire, afin de persuader et d'édifier la congrégation, et ce ne fut qu'après qu'on eut transféré le siége de l'empire sur les bords du Tigre, que les Abassides adoptèrent l'orgueilleux et pompeux cérémonial de la cour de Perse et de celle de Bysance.

L'étude des nations fait connaître les causes qui les rendent amies ou ennemies, qui rétrécissent ou étendent, qui adoucissent ou aigrissent le caractère social. Les Arabes, séparés du reste des hommes, se sont habitués à confondre les idées d'étrangers et d'ennemis, et la pauvreté de leur sol a introduit une maxime de jurisprudence qu'ils ont toujours crue et toujours pratiquée. Ils disent que, dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille ont obtenu les climats riches et heureux, et que la postérité de l'infortuné Ismaël a le droit de reprendre, par l'artifice et la violence, la portion d'héritage dont on l'a privée injustement. Selon la remarque de Pline, les tribus d'Arabes sont toutes adonnées au vol et au commerce; elles rançonnent ou pillent les caravanes qui traversent le désert; et, dès le temps de Job et de Sésostris [1], leurs voisins ont été les victimes de leur rapacité. Si un Bédouin aperçoit un voyageur solitaire, il s'élance vers lui, et lui dit à haute voix : « Déshabille-toi, ta tante » (*ma femme*) n'a point de vêtement. » Si la soumission est prompte, il lui montre de la pitié; mais, si le voyageur veut faire résistance, son sang doit expier le sang qu'il s'efforce de verser dans cette querelle. Celui qui seul détrousse les passans, ou qui a un petit nombre d'associés, est traité de voleur; mais les exploits d'une bande nombreuse prennent le caractère des actions légitimes et honorables de la guerre. La fureur d'un peuple ainsi armé contre le genre humain s'est accrue par les vols, les meurtres et les vengeances de ses mœurs domestiques. Dans la constitution actuelle de l'Europe, le droit de faire la paix et la guerre est l'apanage d'un petit nombre de princes, et le nombre de ceux qui réellement exercent ce droit est encore plus petit; mais autrefois chaque Arabe pouvait impunément et avec gloire percer son compatriote de sa javeline. Une vague ressemblance d'idiomes et de mœurs formait à peu près toute l'association des tribus, et dans chaque communauté la juridiction du magistrat était impuissante et muette; la tradition conserva le souvenir de sept cents batailles [2] données à ces époques

[1] *Non gloriabantur antiquitus Arabes, nisi gladio, hospite, et eloquentiâ* (*Sephadius apud Pocock*, *Specimen*, p. 161, 162). Ils ne partageaient qu'avec les Perses ce don de la parole; et les Arabes, qui avaient le goût des sentences, auraient vraisemblablement dédaigné la dialectique simple et sublime de Démosthènes.

[2] Je dois avertir le lecteur que d'Arvieux, d'Herbelot et Niebuhr font une description très-animée des mœurs et du gouvernement des Arabes, et que divers passages de la vie de Mahomet jettent du jour sur ces objets.

[1] Etudiez le premier chapitre de Job, et observez la longue muraille de quinze cents stades que Sésostris éleva depuis Péluse jusqu'à Héliopolis (Diodore de Sicile, l. I.) A cette époque les rois pasteurs avaient subjugué l'Égypte, sous le nom des *Hycsos* (Marsham, *Canon. Chron.*, p. 98-163, etc).

[2] Ou, selon un autre auteur, douze cents (d'Herbelot,

d'ignorance qui précédèrent Mahomet : l'animosité des factions civiles rendait les hostilités plus vives, et le récit en prose ou en vers d'une vieille querelle suffisait pour rallumer les mêmes passions chez les descendans des peuplades ennemies. Dans la vie privée chaque homme, ou du moins chaque famille, était le juge et le vengeur de sa propre cause. Cette susceptibilité de l'honneur, qui calcule l'outrage plutôt que le tort, empoisonne les disputes de ces pauvres Arabes; l'honneur de leurs femmes et celui de leurs *barbes* se blessent aisément; une action indécente, une parole de mépris ne peut être expiée que par le sang du coupable; et telle est la patience de leur haine, qu'ils attendent des mois et des années entières l'occasion de se venger. Les barbares de tous les siècles ont admis une amende ou une compensation pour le meurtre; mais en Arabie les parens du mort sont les maîtres d'accepter la satisfaction ou d'exercer de leurs mains le droit de représailles. Leur profonde méchanceté refuse même la tête de l'assassin; elle substitue un innocent au coupable, et rejette la peine sur l'individu le meilleur et le plus considérable de la race dont ils ont à se plaindre. S'ils viennent à bout de le tuer, ils se trouvent exposés à leur tour au danger de représailles; l'intérêt et le principal de cette dette sanguinaire s'accumulent. Les membres de l'une ou de l'autre famille passent leurs jours à combiner des projets de noirceur, ou au milieu des transes que leur inspire la haine de leur adversaire; et ce n'est quelquefois qu'au bout d'un demi-siècle qu'on solde ce compte de la vengeance [1]. Cet esprit sanguinaire, qui ne connaît ni la pitié ni le pardon, s'est affaibli cependant par les maximes de l'honneur, qui exige dans toutes les rencontres privées une sorte d'égalité d'âge et de force, de nombre et d'armes. Avant Mahomet, les Arabes célébraient une fête annuelle de deux et peut-être de quatre mois, durant laquelle, oubliant les hostilités étrangères et domestiques, ils laissaient reposer leurs glaives; cette trêve partielle montre bien quelles étaient leur anarchie et leur implacable fureur [1].

Le commerce et la littérature ont diminué ce genre de rapine et de vengeance. Les peuples les plus civilisés de l'ancien monde environnent l'Arabie; le marchand est l'ami de toutes les nations; et les caravanes annuelles importèrent dans les villes et dans les camps du désert les premiers rayons de lumière et les premiers germes de la politesse. Quelle que soit la généalogie des Arabes, leur langue a la même source que l'hébreu, le syriaque et le chaldéen : les dialectes particuliers de chaque tribu marquent son indépendance [2], et toutes préfèrent après le leur, l'idiome pur et clair de la Mecque. Dans l'Arabie, ainsi que dans la Grèce, le langage a fait des progrès plus rapides que les mœurs : il y avait quatre-vingts mots pour désigner le miel, deux cents pour désigner le serpent, cinq cents pour un lion, et mille pour une épée, dans un temps où cette riche nomenclature ne se conservait que dans la mémoire d'un peuple qui était illettré. Les monumens des Homérites présentaient un caractère mystérieux et tombé en désuétude; mais les lettres qui forment la base de l'alphabet actuel furent inventées sur les bords de l'Eu-

Biblioth. Orient, p. 75). Les deux historiens qui ont écrit sur les *Ayam al Arab*, ou sur les batailles des Arabes, vivaient au neuvième et au dixième siècle. Deux chevaux donnèrent lieu à la fameuse guerre de Dahes et de Gabrah, qui dura quarante ans et qui devint proverbiale (Pocock, *Specimen*, c. 48).

[1] Niebuhr (Description, p. 26-31) décrit la théorie et la pratique modernes des Arabes, dans la vengeance du meurtre. On peut suivre dans le Coran, c. 2, p. 20; c. 17, p. 230, avec les observations de Sale, le caractère plus grossier de l'antiquité.

[1] Procope (*de Bell. Persic.*, l. I, c. 16) place les *deux* mois de paix vers le solstice d'été. Les Arabes ont consacré ainsi *quatre* mois de l'année, le premier, le septième, le onzième et le douzième, et ils prétendent que, dans une longue suite de siècles, on n'a manqué que quatre ou cinq fois à cette trêve (Sale, *Disc. Prelim.*, p. 147-150, et notes sur le neuvième chapitre du Coran, p. 154, etc.; Casiri, *Biblioth. Hispano-Arabica*, t. II, p. 20, 21).

[2] Arrien qui vivait au second siècle, remarque (*in Periplo maris Erythræi*, p. 12) la différence partielle ou totale des dialectes des Arabes. Pocock (*Specimen*, p. 150-154), Casiri (*Bibliot. Orient.*, *Hispano-Arabica*, t. I, p 1-83-292; t. II, p. 25, etc.) et Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 72-88), ont traité fort en détail ce qui a rapport à la langue et à l'alphabet des Arabes.

phrate, et un étranger, qui s'établit à la Mecque après la naissance de Mahomet, les introduisit dans cette ville. L'éloquence naturelle des Arabes ne connaissait point les arts de la grammaire, de la poésie et de la rhétorique; mais ils avaient une grande sagacité; leur imagination était riche, et les traits de leur esprit acérés et sentencieux [1]; prononçant avec énergie les morceaux qu'ils travaillaient davantage, ils produisaient beaucoup d'effet sur leur auditoire. Un poète à son début recevait des éloges de sa tribu et des tribus alliées, qui célébraient son génie et son mérite. On préparait alors un festin solennel; un chœur de femmes qui frappaient sur des timbales, et déployaient toute la parure du jour de leurs noces, chantaient devant leurs fils et leurs époux le bonheur de leur tribu : elles les félicitaient du nouveau champion qui vengerait leurs droits, du nouvel héraut qui devait immortaliser leur nom. Les tribus éloignées ou ennemies se rendaient à une foire annuelle, qui a été abolie par le fanatisme des premier Moslems; cette assemblée doit avoir eu d'heureux effets sur la civilisation et la concorde de ces barbares. On employait trente jours à échanger, non-seulement du blé et du vin, mais à réciter des morceaux d'éloquence et de poésie. La généreuse émulation des bardes se disputait le prix : les ouvrages qui remportaient la couronne étaient déposés dans les archives des princes et des émirs : les sept poèmes originaux, gravés en lettres d'or, et suspendus au temple de la Mecque [2], ont été publiés en anglais. Les poètes arabes étaient les historiens et les moralistes de leur siècle; et, s'ils se conformaient aux préjugés de leurs compatriotes, ils inspiraient et couronnaient leurs vertus. Ils se plaisaient à chanter l'union de la générosité et de la valeur; et, dans leurs sarcasmes contre une tribu méprisable, ils mettaient le comble à leurs reproches en disant que les hommes ne savaient pas donner, et que les femmes ne savaient pas refuser [1]. On trouve dans les camps des Arabes cette hospitalité que pratiquait Abraham et que chantait Homère. Les féroces Bédouins, la terreur du désert, embrassent sans examen et sans indécision l'étranger qui ose se confier à leur honneur et mettre le pied dans leurs tentes. On a pour lui des égards, et on le traite amicalement. Il partage la richesse ou la pauvreté de son hôte, et lorsqu'il s'est reposé, on le remet sur son chemin, avec des actions de grâces, des bénédictions, et peut-être des présens. Les Arabes montrent une cordialité encore plus généreuse à leurs frères et à leurs amis qui se trouvent dans le besoin; mais ces actes héroïques qui ont mérité les éloges de toutes les tribus, doivent avoir surpassé les traits généreux qu'on voit chaque jour. Au milieu d'une dispute sur celui des citoyens de la Mecque qui méritait le prix de générosité, on imagina d'éprouver le caractère généreux de trois d'entre eux, parmi lesquels se balançaient les suffrages. Abdallah, fils d'Abbas, partait pour un voyage éloigné, lorsqu'un homme, qui semblait être un pélerin, lui adressa ces paroles : « Fils de » l'oncle de l'apôtre de Dieu, je suis un voya» geur, et je me trouve dans le besoin. » Abdallah descendit au même instant, offrit au suppliant son chameau, avec son riche équipage et une bourse de quatre mille pièces d'or; il n'excepta que son épée, parce qu'elle était d'une bonne trempe, ou parce qu'il l'avait reçue d'un de ses parens. Le serviteur de Kais dit au second suppliant : « Mon maître dort, mais recevez cette bourse » de sept mille pièces d'or, c'est tout ce que » nous avons au logis : voilà de plus un ordre » avec lequel on vous donnera un chameau

[1] Voltaire a inséré dans *Zadig* un conte familier (le Chien et le Cheval), pour prouver la sagacité naturelle des Arabes (d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 120, 121; Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 37-46); mais d'Arvieux ou plutôt La Roque (Voy. de Palestine, p. 92) a nié la supériorité dont se vantent les Bédouins. Les cent soixante-neuf sentences d'Ali (traduites en anglais par Ockley, à Londres 1718) donnent une idée juste et favorable de l'esprit des Arabes.

[2] Pocock (*Specimen*. p. 158-161) et Casiri (*Biblioth. Hispanico-Arabica*, t. I, p. 48-84, etc., 119; t. II, p. 17, etc.) parlent des poètes arabes antérieurs à Mahomet. Les sept poèmes de la Caaba ont été publiés en anglais par sir William Jones; mais l'honorable mission dont on l'a chargé dans l'Inde nous a privés de ses notes, beaucoup plus intéressantes que ce texte obscur et tombé en désuétude.

[1] Sale, Discours préliminaire, p. 29, 30.

» et un esclave. » Dès que le maître fut éveillé, il combla d'éloges son fidèle intendant, et l'affranchit, en lui reprochant avec douceur qu'en respectant son sommeil il avait mis des bornes à ses largesses. L'aveugle Araba était le dernier de ces trois héros : faisant sa prière, appuyé sur les épaules de deux de ses esclaves : « Hélas! » s'écria-t-il, mes coffres sont vides; mais » vous pouvez vendre ces deux esclaves, et, » quand vous les refuseriez, je ne les reprendrais pas. » A ces mots il repoussa loin de lui les deux esclaves, et avec son bâton il chercha en tâtonnant le bord de la muraille. Hatem nous offre un modèle parfait des vertus arabes [1]; il était brave et libéral, poète éloquent et voleur habile; il faisait rôtir quarante chameaux pour ses festins hospitaliers, et, dès qu'un ennemi l'abordait en suppliant, il rendait les captifs et le butin. La liberté de ses compatriotes dédaignait les lois de la justice; ils s'abandonnaient à l'impulsion de la pitié et de la bienveillance.

Les Arabes [2], ainsi que les Indiens, adoraient le soleil, la lune et les étoiles, superstition qui a été celle des premiers peuples, et qui est très-spécieuse. Ces astres éclatans, qui semblent déployer au ciel l'image de la divinité, qui donnent au philosophe et au vulgaire l'idée d'un espace sans borne; le caractère d'éternité empreint sur ces globes qui ne paraissent susceptibles ni de corruption ni de dépérissement; la régularité de leur marche qui semble annoncer un principe de raison ou d'instinct, leur influence réelle ou imaginaire portent à croire que la terre et ses habitans sont l'objet de leurs soins particuliers. Babylone cultiva l'astronomie avec tous les secours de l'art, tel qu'on le connaissait alors; mais les Arabes, qui firent des progrès dans cette science, n'eurent d'autres secours qu'un œil et une plaine unie. Dans leurs marches nocturnes, ils prenaient les étoiles pour guides; les Bédouins, excités par la curiosité et la dévotion, avaient appris leurs noms, leurs dispositions et le lieu du ciel où elles se montraient chaque jour; l'expérience leur avait montré à diviser en vingt-huit parties le zodiaque de la lune; et à bénir les constellations qui accordaient des pluies à la soif du désert. L'empire de ces corps radieux ne pouvait s'étendre au-delà de la sphère visible; ils admettaient sans doute des puissances spirituelles, puisqu'ils croyaient à la transmigration des âmes et à la résurrection des corps : on laissait mourir un chameau sur la tombe d'un Arabe, afin qu'il pût servir son maître dans l'autre vie; et, puisqu'ils invoquaient les âmes après la mort, ils leur supposaient du sentiment et du pouvoir. J'ignore quel fut en détail l'aveugle mythologie de ces barbares; je ne sais rien sur leurs divinités locales, sur les étoiles, l'air et la terre, qu'ils adoraient, sur le sexe et les titres de ces dieux, non plus que sur leurs attributs ou leur subordination. Chaque tribu, chaque famille, chaque guerrier indépendant créait et changeait les rites et l'objet de son culte; mais, dans tous les siècles, la nation a adopté à quelques égards la religion et l'idiome de la Mecque. L'antiquité de la CAABA remonte au-delà de l'ère chrétienne. L'historien grec Diodore [1] remarque, dans sa description de la côte de la mer Rouge, qu'entre le pays des Thamudites et celui des Sabéens on trouvait un temple fameux, dont tous les Arabes révéraient la saint eté : ce voile de lin, et non pas de soie, que l'em-

[1] D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 458; Gagnier, Vie de Mahomet, t. III, p. 118. Caab et Hesnus (Pocock, *Specimen*, p. 43-46-48) se distinguèrent aussi par leur libéralité; et un poëte arabe dit avec élégance du dernier: *Videbis eum cum accesseris, exultantem, ac si dares illi quod ab illo petis.*

[2] Tout ce qu'on peut savoir maintenant de l'idolâtrie des anciens Arabes se trouve dans Pocock (*Specimen*, p. 89-136-163, 164). Sa profonde érudition a été interprétée d'une manière très-claire et très-concise par Sale (Discours préliminaire, p. 14-24), et Asseman (Biblioth. Orient., t. IV, p. 580-590) a ajouté des remarques précieuses.

[1] *Ιερον αγιωτατον ιδρυται τιμωμενον ύπο παντων Αραβων περιττοτερον* (Diod. de Sicile, t. I, l. III, p. 211); ce passage curieux est si clair et si précis, que je suis étonné qu'on l'ait lu sans le remarquer et sans en suivre l'application. Toutefois Agatharcides (*de Mari Rubro*, p. 58, *in Hudson*, t. I), que Diodore copie dans le reste de sa description, n'a pas fait mention de ce temple fameux. Le Sicilien en savait-il plus que l'Égyptien ? ou la Caaba a-t-elle été construite entre l'année de Rome 650 et l'année 746, époques où leurs ouvrages respectifs ont été publiés? (Dodwel, *in Dissert.*, *ad* t. I; Hudson, p. 72; Fabricius, *Biblioth. Græc.*, t. II, p. 770.)

pereur des Turcs y envoie toutes les années, fut offert pour la première fois par un pieux roi des Homérites, qui régnait sept siècles avant l'époque de Mahomet[1]. Le culte des premiers sauvages put se contenter d'une tente ou d'une caverne, mais on éleva ensuite un édifice de pierre et d'argile, et les rois de l'Orient, malgré les progrès des arts et malgré leur puissance, ne se sont pas écartés de la simplicité du premier modèle[2]. La Caaba forme un parallélogramme qu'enferme un vaste portique; on y trouve une chapelle carrée, longue de vingt-quatre coudées, large de vingt-trois, et élevée de vingt-sept : elle reçoit le jour par une porte et une fenêtre; trois colonnes de bois soutiennent le faîte qui a un double toit; l'eau de pluie tombe par une gouttière qui est aujourd'hui d'or, et un dôme défend le puits des Zemzem contre les souillures accidentelles. La tribu des Koréishites a obtenu, par l'artifice ou par la force, la garde de la Caaba; le grand-père de Mahomet exerça cette sainte fonction, qui était depuis quatre générations dans sa famille : celle des Hashémites d'où il sortait, passait pour la plus respectable et la plus sacrée du pays[3]. L'enceinte de la Mecque jouissait des prérogatives du sanctuaire, et, le dernier mois de chaque année, une longue suite de pèlerins, qui apportaient leurs vœux et leurs offrandes dans la maison de Dieu, remplissait la ville et le temple. Ces cérémonies qu'observe aujourd'hui le fidèle Musulman furent inventées et pratiquées par la superstition des idolâtres. Arrivés à une certaine distance, ils se dépouillaient de leurs vêtemens; ils faisaient à pas précipités le tour de la Caaba, et sept fois ils baisaient la pierre noire; ils visitaient et adoraient sept fois les montagnes voisines; ils jetaient à sept reprises des pierres dans la vallée de Mina; et, pour achever les rites du pèlerinage, alors, ainsi qu'à présent, on immolait des moutons et des chameaux, et on enterrait dans le terrain sacré le pied et les ongles de ces animaux. Les diverses tribus trouvèrent ou introduisirent leur culte domestique dans la Caaba. Trois cents idoles qui représentaient des hommes, des aigles, des lions et des gazelles, ornaient ou souillaient le temple; celle qu'on remarquait le plus était la statue d'Hébal, d'agate rouge, qui tenait en sa main sept flèches sans têtes ou plumes, instrumens et symboles de la divination profane. Mais cette statue était un monument de l'art des Syriens. La dévotion des temps plus grossiers se contenta d'une colonne ou d'une tablette, et les rochers du désert furent taillés en forme de dieux ou d'autel, afin d'imiter la pierre noire de la Mecque[1], qui paraît avoir une origine idolâtre. On a adopté partout les sacrifices, du Japon au Pérou; et, pour exprimer sa reconnaissance ou sa crainte, le dévot a détruit ou consumé en l'honneur des dieux les dons du ciel les plus chers et les plus précieux. On en est venu jusqu'à croire[2] que rien n'était aussi propre que la vie d'un homme à écarter une calamité publique, et le sang humain a souillé les autels de la Phénicie et de l'Égypte, de Rome

[1] Pocock, *Specimen*, p. 60, 61. De la mort de Mahomet nous montons à soixante-huit ans, et depuis sa mort à cent vingt-neuf ans avant l'ère chrétienne. Le voile ou la toile, qui est aujourd'hui de soie et d'or, n'était autrefois qu'une pièce de toile de lin d'Egypte. (Abulféda, *Vit. Mohammed.*, c. 6, p. 14.)

[2] Le plan original de la Caaba, qui a été copié exactement par Sale, par les auteurs de l'Histoire universelle, etc., est une esquisse faite par un Turc, que Reland (*de Religione Mohammedicâ*, p. 113-123) a corrigée et expliquée d'après de très-bonnes autorités. Consultez, sur la Légende et la Description de la Caaba, Pocock (*Specimen* p. 115-122), la Biblioth. Orient., de d'Herbelot (*Caaba*, *Hagier*, *Zamzem*, etc.), et Sale (Discours préliminaire, p. 114-122).

[3] Il paraît que Cosa, cinquième ancêtre de Mahomet, usurpa la Caaba, A. D. 440; mais Jannabi (Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 65-69) et Abulféda (*Vit. Moham.*, c. 6, p. 13) racontent ce fait d'une manière différente.

[1] Maxime de Tyr, qui vivait au second siècle, attribue aux Arabes le culte d'une pierre. — *Αραβιοι σεβουσι μεν οντινα δε ουκ οιδα το δε αγαλμα ειδον λιθος ην τετραγωνος* (Dissert., 8, t. I, p. 142, édit. Reiske); et les chrétiens ont répété ce reproche avec une grande véhémence (Clément Alex. *in Protreptico*, p. 40; Arnobius, *contra gentes*, l. VI, p. 246). Au reste, ces pierres n'étaient que les *βαιτυλα* de la Syrie et de la Grèce, si renommés dans l'antiquité sacrée et profane (Eusèbe, *Præp. Evangel.*, l. I, p. 37; Marsham, *Canon Chron.*, p. 54-56).

[2] Le savant sir John Marsham (*Canon. Chron*, p. 76-78-301-304) discute avec exactitude les deux horribles sujets de *Ανδροθυσια* et de *παιδοθυσια*. Sanchoniaton fait dériver les sacrifices phéniciens de l'exemple de Chronos; mais nous ignorons si Chronos vivait avant ou après Abraham, ou même s'il a jamais existé.

et de Carthage. Cette abominable coutume s'est long-temps maintenue parmi les Arabes : la tribu des Dumatiens sacrifiait un jeune garçon tous les ans dans le troisième siècle[1], et un roi captif fut religieusement égorgé par le prince des Sarrasins, qui servait sous les drapeaux de l'empereur Justinien son allié[2]. Un père qui immole son fils aux pieds des autels présente le dernier excès du fanatisme. L'exemple des saints et des héros a sanctifié l'acte ou l'intention de ce dévouement. Le père de Mahomet lui-même fut ainsi dévoué à la mort par un vœu téméraire, et on eut beaucoup de peine à faire accepter cent chameaux pour sa rançon. Dans ces temps d'ignorance, les Arabes, comme les Juifs et les Égyptiens, s'abstenaient de la viande de porc[3]; ils faisaient circoncire[4] leurs enfans à l'âge de puberté, et ces coutumes qui n'ont été ni improuvées ni ordonnées par le Coran, se sont transmises en silence à leur postérité et à leurs prosélytes. On a conjecturé que l'adroit législateur se conforma aux opiniâtres préventions de ses compatriotes : il est plus simple de croire qu'il tenait aux habitudes et aux opinions de sa jeunesse, sans prévoir qu'un usage analogue au climat de la Mecque deviendrait inutile ou incommode sur les rives du Danube ou du Volga.

L'Arabie était libre; la conquête et la tyrannie ayant bouleversé les royaumes d'alentour, les sectes persécutées se réfugièrent sur cette terre fortunée, où elles pouvaient professer librement leur opinion et régler leur conduite sur leur croyance. Les religions des Sabéens et des Mages, des Juifs et des Chrétiens se trouvaient répandues depuis le golfe Persique jusqu'à la mer Rouge. A une époque très-reculée, la science des Chaldéens[1], et les armes des Assyriens, propagèrent le sabéisme en Asie : les prêtres et les astronomes de Babylone[2] entrevirent les éternelles lois de la nature et de la Providence, d'après des observations de deux mille ans. Ils adoraient les sept dieux ou anges qui dirigeaient le cours des sept planètes, et qui versaient sur la terre leur influence, à laquelle rien ne peut résister. Des images et des talismans représentaient les attributs des sept planètes, les douze signes du zodiaque et les vingt-quatre constellations de l'hémisphère septentrional et de l'hémisphère austral. Les sept jours de la semaine étaient dédiés à leurs divinités respectives; les Sabéens faisaient la prière trois fois par jour, et le temple de la Lune, situé à Haran, était le terme de leur pélerinage[3]; mais, d'après la flexibilité de leur

[1] Κατ' ἔτος ἕκαστον παῖδα ἔθυον; tel est le reproche de Pherphyre; mais il impute aussi aux Romains cette coutume barbare, qui avait été définitivement abolie, A. U. C., 657. Ptolémée (Tabul, p. 37; Arabia, p. 9-29) et Abulféda (p. 57), font mention de Dumætha. Daumat al Gendal, et les cartes de d'Anville placent ce lieu au milieu du désert, entre Chaibar et Tadmor.

[2] Pocock (*de Bell. Pers.*, l. I, c. 28), Evagrius (l. VI, c. 21), et Pocock (*Specimen*, p. 72-86), attestent les sacrifices humains des Arabes du sixième siècle. Le danger et la délivrance d'Abdallah sont une tradition plutôt qu'un fait. (Gagnier, Vie de Mahomet, t. I, p. 82-84.)

[3] *Suillis carnibus abstinent*, dit Solin (*Poly-Histor.* c. 33), qui copie cette étrange supposition de Pline (l. VIII c. 68), que les cochons ne peuvent vivre en Arabie. Les Égyptiens avaient une aversion naturelle et superstitieuse pour cette bête mal propre. (Marsham, *Canon.*, p. 205.) Les anciens Arabes pratiquaient la cérémonie de l'ablution, *post coitum* (Hérodote, l. I, c. 80), que la loi des Musulmans a consacrée (Reland, p. 75, etc.; Chardin, ou plutôt le Mollah de Shah Abbas, t. IV., p. 71, etc.).

[4] Les docteurs musulmans n'aiment pas à traiter cette matière; ils regardent cependant la circoncision comme nécessaire au salut; ils prétendent même que, par une sorte de miracle, Mahomet naquit sans prépuce (Pocock, *Specimen*, p. 319, 320; Sale, Discours préliminaire, p. 106 107).

[1] Diodore de Sicile (t. I, l. II, p. 142 — 145) a jeté sur leur religion le coup d'œil curieux mais superficiel d'un Grec. Leur astronomie devra être d'un plus grand prix; car enfin ils s'étaient servis de leur raison, puisqu'ils doutaient que le soleil fût au nombre des planètes et des étoiles fixes.

[2] Simplicius), qui cite Porphyre (*de Cœlo*, l. II, *Com.*, 46, p. 123, l. XVIII, *apud Marsham*, *Canon. Chron.*, p. 474), doute du fait, parce qu'il est contraire à ses systèmes. La date la plus ancienne des observations des Chaldéens est de l'année 2234 avant Jésus-Christ. Après la conquête de Babylone, par Alexandre, ces observations furent, à la prière d'Aristote, communiquées à l'astronome Hipparque. Et c'est un beau monument dans l'histoire des sciences.

[3] Pocock (*Specimen*, p. 138-146), Hottinger (Hist. Orient., p. 162-803), Hyde (*de Religione vet. Persarum*, p. 124-128, etc.), d'Herbelot (*Sabi*, p. 725, 726) et Sale (Discours Préliminaire) excitent notre curiosité plutôt qu'ils ne la satisfont, et le dernier de ces écrivains confond le sabéisme avec la religion primitive des Arabes.

foi, ils se montraient toujours disposés à donner et à recevoir des leçons nouvelles. Leurs idées sur la création du monde, sur le déluge et les patriarches, avaient un rapport singulier avec celles des Juifs leurs captifs; ils en appelaient aux livres secrets d'Adam, de Seth et d'Enoch; quelques vérités de l'Évangile, adoptées par eux, ont fait de ce reste de polythéistes les chrétiens de Saint-Jean qu'on trouve dans le territoire de Bassora [1]. Les autels de Babylone furent renversés par les Mages; mais le glaive d'Alexandre vengea les outrages qu'on s'était permis contre les Sabéens; la Perse gémit plus de cinq siècles sous un joug étranger; ceux des disciples de Zoroastre qui conservèrent sa doctrine échappèrent à la contagion de l'idolâtrie et respirèrent avec leurs antagonistes l'air libre du désert [2]. Les Juifs s'établirent en Arabie sept siècles avant la mort de Mahomet, et les guerres de Titus et d'Adrien en chassèrent un plus grand nombre de la Terre-Sainte. Ces exilés, dont l'industrie a toujours été remarquable, aspirèrent à la liberté et au pouvoir; ils formèrent des synagogues dans les villes et des châteaux dans le désert, et les gentils qu'ils convertirent à la religion de Moïse, furent confondus avec les enfans d'Israël auxquels ils ressemblaient par le signe extérieur de la circoncision. Les missionnaires chrétiens furent encore plus actifs et plus heureux : les catholiques soutinrent l'empire universel qu'ils réclamaient; les sectes opprimées par eux se retirèrent successivement au-delà des limites de l'empire romain : les Marcionites et les Manichéens répandirent leurs opinions et leurs évangiles apocryphes; les évêques israélites et nestoriens [3] endoctrinaient les églises de l'Yémen, et les princes de Hira et de Gassan. Les tribus avaient la liberté du choix; chaque Arabe était le maître de se composer une religion, et il joignait quelquefois à une superstition grossière, la théologie sublime des saints et des philosophes. Les savans étrangers se réunirent pour leur inculquer le dogme fondamental de l'existence d'un Dieu suprême qui est au-dessus de toutes les puissances de la terre et du ciel, mais qui a fait souvent des révélations aux hommes, par le ministère de ses anges et de ses prophètes, et qui, d'après une grâce particulière et des motifs de justice, a interrompu le cours de la nature par des miracles. Les plus raisonnables d'entre les Arabes reconnaissaient son pouvoir, quoiqu'ils négligeassent de l'adorer [1]. L'habitude plutôt que la conviction les tenait attachés aux restes de l'idolâtrie. Les Juifs et les Chrétiens étaient le peuple du saint livre; la Bible se trouvait déjà traduite en arabe [2], et ces implacables ennemis avaient la même opinion sur l'Ancien Testament. Les Arabes aimaient à retrouver leurs ancêtres dans l'histoire des patriarches hébreux. Ils applaudissaient à la naissance d'Ismaël et aux promesses qu'on leur avait faites; ils révéraient la foi et les vertus d'Abraham; ils faisaient remonter sa généalogie et la leur jusqu'à la création du premier homme, et adoptèrent avec la même crédulité les prodiges de l'Écriture et les songes et les traditions des rabbins juifs.

[1] D'Anville (l'Euphrate et le Tigre, p. 130-147) indique la position de ces chrétiens équivoques. Assemannus (Biblioth. Orient., t. IV, p. 607-614) expose leur croyance; mais il est bien difficile de déterminer la croyance d'un peuple ignorant qui craint et qui rougit de dévoiler ses traditions secrètes.

[2] Les Mages étaient établis dans la province de Bahrein (Gagnier, Vie de Mahomet, t. III, p. 114) et mêlés aux anciens Arabes (Pocock, *Specimen*, p. 146-150).

[3] Pocock, d'après Sharestani, etc. (*Specimen*, p. 60-134, etc.), Hottinger (Hist. Orient., p. 212-238), d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 474-476), Basnage Hist. des Juifs, t. VII, p. 185; t. VIII, p. 280) et Sale (Discours préliminaire), décrivent l'état des Juifs et des Chrétiens en Arabie.

[1] Dans leurs offrandes, ils avaient pour maxime de tromper Dieu au profit de l'idole, qui était moins puissante, mais plus irritable (Pocock, *Specimen*, p. 108-109).

[2] Les versions juives ou chrétiennes que nous avons de la bible, paraissent plus modernes que le Coran; mais on peut croire qu'il y a eu des traductions antérieures; 1° d'après l'usage perpétuel de la synagogue, qui expliquait la leçon hébraïque par une paraphrase, en langue vulgaire du pays; 2° d'après l'analogie des versions arméniennes, persannes et éthiopiennes, expressément citées par les Pères du cinquième siècle, qui assurent que les écritures avaient été traduites dans toutes les langues des Barbares. (Walton, *Prolegomena ad Biblia Polyglot.*, p. 34-93-97; Simon, Hist. critique du vieux et du nouveau Testament, t. I, p. 180, 181-282-286-293-305, 306; t. IV, p. 206.)

L'origine plébéienne qu'on a donnée à Mahomet est une calomnie maladroite des chrétiens [1], qui relèvent ainsi le mérite de leurs adversaires, au lieu de l'abaisser. Sa descendance d'Ismaël était un privilége ou une fable de sa nation [2]. Mais, si les premiers chaînons de sa généalogie avaient de l'obscurité ou de l'incertitude, il prouvait plusieurs générations d'une noblesse très-pure; il sortait de la tribu de Koreish et de la famille des Hashémites, les plus illustres d'entre les Arabes, princes de la Mecque, et gardiens héréditaires de la Caaba. Abdol Motalleb, fils de Hashem et son grand-père, était riche et généreux; dans un temps de famine, il nourrit ses concitoyens à l'aide du commerce. La Mecque, qui avait reçu des subsistances de la libéralité du père, fut sauvée par le courage du fils. Le royaume d'Yémen obéissait aux princes chrétiens de l'Abyssinie; une insulte que reçut Abrahah, leur vassal, le détermina à venger l'honneur de la croix, et une troupe d'éléphans et une armée d'Africains investirent la sainte cité. On proposa un arrangement; dès la première conférence, le grand-père de Mahomet demanda la restitution de ses troupeaux. « Et pourquoi, lui » dit Abrahah, n'implorez-vous pas plutôt » ma clémence en faveur de votre temple que » j'ai menacé? » « C'est, répondit l'intrépide chef, que les troupeaux sont à moi, » et que la Caaba appartient aux dieux, » qui sauront la défendre contre l'injure » et le sacrilége. » Le défaut de vivres ou la valeur de la tribu de Koreish forcèrent les Abyssins à une honteuse retraite : pour excuser leur fuite, on a dit que des oiseaux rassemblés en troupes jetèrent des pierres sur la tête des infidèles; et, afin de perpétuer le souvenir de cette délivrance, on en fit une grande époque dans l'histoire des Arabes [1]. Abdol Motalleb n'eut pas seulement de la gloire, il goûta le bonheur domestique; il vécut jusqu'à cent vingt ans, et il donna le jour à six filles et treize fils. Abdallah, qu'il aimait le plus, était le jeune homme de l'Arabie qui avait la plus belle figure et le plus de modestie : on dit que la première nuit de ses noces, où il devait consommer son mariage avec la belle Amina, de la noble famille des Zahrites, deux cents vierges moururent de jalousie et de désespoir. Mahomet, ou, pour être exact, Mohammed, le seul fils d'Abdallah et d'Amina, naquit à la Mecque quatre ans après la mort de Justinien, et deux mois après la défaite des Abyssins [2], qui auraient introduit la religion des chrétiens dans la Caaba, s'ils avaient remporté la victoire. Il était encore enfant lorsqu'il perdit son père, sa mère et son aïeul: ses oncles avaient du crédit; ils étaient en grand nombre; et, dans le partage de la succession, il n'eut pour son lot

[1] *In eo conveniunt omnes, ut plebeio vilique genere ortum*, etc. (Hottinger, Hist. Orient., p. 136). Au reste, Théophone, le plus ancien des Grecs, et le père de tant de mensonges, avoue que Mahomet était de la race d'Ismaël, *ἐκ μιᾶς γενικωτάτης φυλῆς* (Chronograph., p. 277).

[2] Abulféda (*in Vit. Mohammed.*, c. 1, 2) et Gagnier (Vie de Mahomet, p. 25-97) exposent la généalogie du prophète, telle qu'elle est reçue parmi ses compatriotes. Si j'étais à la Mecque, je ne voudrais pas contester son authenticité; mais, à Lausanne, je me permettrai d'observer 1° que, depuis Ismaël jusqu'à Mahomet, l'intervalle est de deux mille cinq cents ans, et que les Musulmans ne comptent que trente générations au lieu de soixante-quinze; 2° que les modernes Bédouins ignorent leur histoire, et ne s'embarrassent pas de leur généalogie (Voyage de d'Arvieux, p. 100-103).

[1] Les premiers élémens de cette fable ou de cette histoire se trouvent dans le cent cinquième chapitre du Coran, et Gagnier (Préface de la Vie de Mahomet, p. 18, etc.) a traduit le récit d'Abulféda, sur lequel d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 12) et Pocock (*Specimen*, p. 64) jettent du jour. Prideaux (Vie de Mahomet) dit que c'est un mensonge de l'invention de ce prophète; mais Sale (Coran, p. 501-503), devenu à moitié musulman, attaque l'inconséquence de cet écrivain, qui croyait aux miracles de l'Apollon de Delphes. Maracci (Coran, t. I, part. 2, p. 14; t. II, p. 823) attribue le prodige au diable, et fait observer aux Musulmans que Dieu n'aurait pas défendu les idoles de la Caaba contre les chrétiens.

[2] Les époques les plus sûres, celles d'Abulféda (*in Vit.*, c. 1, p. 2), d'Alexandre ou des Grecs 882, de Bocht Naser ou Nabonasser 1316, indiquent également l'année 569 pour la naissance de Mahomet. Les Bénédictins ont trouvé le vieux calendrier arabe trop obscur et trop incertain pour y ajouter foi (Art de vérifier les dates, p. 15); d'après le jour du mois ou celui de la semaine, ils établissent un nouveau calcul, et reculent la naissance de Mahomet jusqu'au 10 novembre 570. Au reste, cette date s'accorderait avec l'année 882 des Grecs, que donnent Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 5) et Abulféda (Dynast., p. 101, et l'errata de la version de Pocock). On s'occupe assez mal à propos de tous ces calculs; car Mahomet, qui ne savait pas lire, ignorait peut-être son âge.

que cinq chameaux et une esclave éthiopienne. Abu Taleb, le plus respectable de ses oncles, le guida au dedans et au dehors, durant la paix et durant la guerre. A l'âge de vingt-cinq ans, Mahomet entra au service de Cadija, riche et noble veuve de la Mecque, qui, pour le récompenser de sa fidélité, lui donna bientôt sa main et sa fortune. Le contrat de mariage rappelle, selon la simplicité de ces temps, l'amour réciproque de Mahomet et de Cadija; il en parle comme de l'homme le plus accompli de la tribu de Koreish, et l'époux assigna à sa femme un douaire de douze onces d'or et de vingt chameaux, qui fut fourni par son oncle[1]. Cette alliance rendit au fils d'Abdallah l'éclat de ses ancêtres, et la judicieuse matrone eut à se louer de ses vertus domestiques; mais, parvenu à l'âge de quarante ans[2], il se donna pour un prophète, et prêcha la religion du Coran.

Selon la tradition de ses compatriotes, Mahomet[3] avait une très-belle figure, avantage extérieur qui n'est guère méprisé que de ceux qui ne l'ont pas. Avant de parler en public ou en particulier, il disposait en sa faveur. On applaudissait à son maintien, qui annonçait l'autorité, à son air majestueux, à son œil perçant, à son agréable sourire, à sa longue barbe, à sa physionomie, qui exprimait tous les sentimens de l'âme, et à ses gestes, qui donnaient de la force à toutes ses paroles. Dans la familiarité de sa vie privée, il ne s'écartait jamais de la politesse grave et cérémonieuse de son pays; ses attentions respectueuses pour les riches et les hommes puissans s'ennoblissaient par sa condescendance et son affabilité envers les citoyens les plus pauvres de la Mecque. La franchise de ses manières cachait l'artifice de ses ruses; et, d'après sa courtoisie, chaque Arabe le regardait comme son ami personnel, ou comme un citoyen dont le noble cœur accordait sa bienveillance à tous les hommes. Il avait une mémoire très-étendue et sûre, un esprit facile et fait pour la société, une imagination très-riche et un discernement net, rapide et décisif. Ses pensées et ses actions annonçaient le courage; et, s'il y a lieu de croire que ses desseins s'étendirent avec ses succès, la première idée qu'il conçut sur sa mission prophétique porte l'empreinte d'un génie supérieur. Il fut élevé au sein de la plus noble famille du pays; il y prit l'usage du dialecte le plus pur des Arabes; et, sachant se taire à propos, la facilité et l'abondance de ses discours en avaient plus de prix. Avec tous ces dons de l'éloquence, Mahomet ne savait pas lire. On ne lui avait appris dans sa jeunesse ni à lire ni à écrire[1];

[1] Voici le témoignage flatteur qu'Abu Taleb rendit à sa famille et à son neveu : « Laus Dei, qui nos a stirpe » Abrahami et semine Ismaelis constituit, et nobis regio- » nem sacram dedit, et nos judices hominibus statuit. » Porró Mohammed filius Abdallahi nepotis mei (nepos » meus) quo cum ex æquo librabitur e Korashidis quis- » piam cui non præponderaturus est, bonitate et excellen- » tiâ, et intellectû et gloriâ, et acumine, etsi opum inops » fuerit (et certè opes umbra transiens sunt et depositum » quod reddi debet), desiderio Chadijæ filiæ Chowailedi » tenetur, et illa vicissim ipsius, quicquid autem dotis » vice petieritis, ego in me suscipiam. » (Pocock, *Specimen*, *è septimâ parte libri Ebn Hamduni*.)

[2] L'histoire de la vie privée de Mahomet, depuis sa naissance jusqu'à sa mission, se trouve dans Abulféda (*in Vit.*, c. 3-7) et dans les écrivains arabes, authentiques ou supposés, que cite Hottinger (Hist. Orient., p. 204-211), dans Maracci (t. I, p. 10-14), et dans Gagnier (Vie de Mahomet, t. I, p. 97-134).

[3] Abulféda, *in Vit.*, c. 65, 66; Gagnier, Vie de Mahomet, t. III, p. 279-289. Les traductions les plus vraisemblables sur la personne et les conversations du prophète viennent d'Ayesha, d'Ali et Abu Horaira (Gagnier, t. II, p. 267; Ockley, *Hist. of the Saracens*, vol. II, p. 149), qui mourut l'an de l'hégire 59. Abu est surnommé le père *of a cat*.

[1] Ceux qui croient que Mahomet savait lire et écrire n'ont donc pas examiné les surats ou chapitres du Coran, 7, 29 et 96. Abulféda (*in Vit.*, c. 7), Gagnier (*Not. ad Abulfeda*, p. 15), Pocock (*Specimen*, p. 151), Reland (*de Religione mohammedicâ*, p. 236), et Sale (Discours préliminaire), admettent ces textes et la tradition de la Sonna sans les contester. M. White est presque le seul qui nie l'ignorance du prophète, afin d'accuser son imposture. Ses raisons sont loin d'être satisfaisantes. Deux voyages de peu de durée aux foires de Syrie ne suffisent sûrement pas pour acquérir des connaissances si rares parmi les citoyens de la Mecque; et ce n'était pas à la signature d'un traité qui se fait toujours de sang-froid, que Mahomet aurait laissé tomber le masque. On ne peut tirer aucune conséquence de ce qu'on dit sur sa maladie et son délire. Avant qu'il songeât à se donner pour un prophète, il aurait dû montrer souvent dans la vie privée qu'il savait lire et écrire; et ses premiers prosélytes, les membres de sa famille, auraient été les premiers à reconnaître et à accuser son hypocrisie scandaleuse. (White, Sermons, p. 203, 204; Notes, p. 36-38.)

il n'avait pas à rougir ni à craindre des reproches, puisque l'ignorance était générale; mais des bornes étroites emprisonnaient son esprit, et il se trouvait privé de ces fidèles miroirs qui réfléchissent pour nous les pensées des sages et des héros. Au reste, si le livre de la nature et celui de l'homme étaient ouverts devant lui, les auteurs qui racontent les observations politiques et philosophiques de ses voyages[1] se sont trop livrés à leur imagination. Si on les en croit, il compara les nations et les religions de la terre, il découvrit la faiblesse de la monarchie de Perse et de celle de Rome, il vit avec indignation et avec pitié l'abâtardissement de son siècle, et résolut d'unir sous un même roi et sous un même Dieu l'invincible valeur et les anciennes vertus des Arabes. Des recherches plus exactes donnent lieu de penser que Mahomet n'avait point vu les cours, les armées et les temples de l'Orient; que ses voyages se bornèrent à ce qu'il aperçut de la Syrie en se rendant deux fois aux foires de Bostra et de Damas; qu'il n'avait que treize ans lorsqu'il accompagna la caravane de son oncle, et qu'à une époque postérieure ses devoirs l'obligèrent de retourner chez Cadija, dès qu'il eut disposé de la pacotille que lui avait confiée cette femme. Au milieu de ces courses précipitées et superficielles, son génie distingua peut-être des objets que ses camarades, doués d'une moindre pénétration, n'aperçurent pas; peut-être qu'il remplit son esprit de quelques germes d'idées qui fructifièrent ensuite; mais son ignorance de l'idiome syriaque dut réprimer beaucoup sa curiosité, et je ne remarque pas, dans la vie et les écrits de Mahomet, que ses vues se soient jamais étendues au-delà des bornes de l'Arabie. La dévotion et le commerce amenaient toutes les années à la Mecque des pèlerins de chaque canton de cette partie solitaire du globe : une grande liberté régnait parmi ces individus; Mahomet put étudier l'état politique et le caractère des diverses tribus, et la théorie et la pratique des Juifs et des chrétiens. Il eut peut-être occasion d'acquérir des lumières dans la conversation de quelques étrangers que le goût des voyages ou le hasard conduisaient en Arabie; et ses ennemis ont nommé un Juif, un Persan et un moine syrien, qu'ils accusent d'avoir travaillé à la composition du Coran[1]. La conversation enrichit l'entendement, mais la solitude est l'école du génie, et l'uniformité d'un ouvrage annonce la main d'un seul artiste. Mahomet se livrait à la contemplation religieuse dès sa première jeunesse : chaque année il s'éloignait du monde et des bras de Cadija, durant le mois de Ramadan; il se retirait au fond de la caverne de Hera, située à trois milles de la Mecque[2]; il y consultait l'esprit de fraude ou de fanatisme. *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu*; telle est la foi qu'il prêcha à sa famille et à sa nation, sous le nom d'*Islam*, et qui contient ainsi une vérité éternelle et une fable évidente.

Les apologistes de la religion juive ne manquent pas de répéter avec orgueil qu'à l'époque où les fables du polythéisme trompaient les nations savantes de l'antiquité, leurs ancêtres conservèrent dans la Palestine le culte du vrai Dieu. Il n'est pas aisé de concilier les qualités morales de Jehovah avec la règle des vertus *humaines*; ses qualités métaphysiques sont énoncées d'une manière très-obscure; mais chaque page du Pentateuque et des prophètes atteste son pouvoir;

[1] Le comte de Boulainvilliers (Vie de Mahomet, p. 202-228) fait voyager Mahomet, d'après l'exemple du Télémaque de Fénelon et du Cyrus de Ramsay. Son voyage à la cour de Perse est vraisemblablement une fable, et je ne puis remonter à l'origine de cette exclamation : « Les Grecs sont pourtant des hommes! » Presque tous les écrivains arabes, musulmans et chrétiens parlent des deux voyages de Syrie. (Gagnier, *ad Abulfed.*, p. 10.)

[1] Je n'ai pas le temps d'examiner les fables et les conjectures sur ces étrangers, qu'accusent ou soupçonnent les infidèles de la Mecque. (Coran, c. 16, p. 223; c. 35, p. 297, avec les remarques de Sale; Prideaux, Vie de Mahomet, p. 22-27; Gagnier, *Not. ad Abulfed.*, p. 11-74; Maracci, t. II, p. 400.) Prideaux lui-même a observé que ces arrangemens durent être secrets, et que la scène se passa au centre de l'Arabie.

[2] Abulféda, *in Vit.*, c. 7, p. 15; Gagnier, t. I, p. 133-135. Abulféda (*Geogr. Arab.*, p. 4) indique la position du mont Héra. Au reste, Mahomet n'avait jamais entendu parler de la caverne d'Égérie, *ubi nocturnæ Numa constituebat amicæ*, et du mont Ida, où Minos conversait avec Jupiter, etc.

l'unité de son nom est écrite sur la première table de la loi, et aucune image visible de l'invisible essence ne souilla jamais son sanctuaire. Après la destruction du temple de Jérusalem, la dévotion spirituelle de la synagogue épura, fixa et éclaira la foi des Hébreux proscrits; et l'autorité de Mahomet ne suffit pas pour justifier le reproche qu'il a toujours fait aux Juifs de la Mecque ou de Médine d'adorer Ezra en qualité de fils de Dieu [1]. Mais les enfans d'Israël ne formaient plus un peuple, et toutes les religions du monde étaient coupables, du moins aux yeux de ce prophète, parce qu'elles donnaient des fils, des filles ou des collègues au Dieu suprême. La prééminence que les Sabéens donnaient à la première planète, dans leur hiérarchie céleste, les excusait mal; et, dans le système des mages, la lutte des deux principes faisait voir l'imperfection du vainqueur. Les chrétiens du septième siècle paraissaient être tombés dans l'idolâtrie; ils adressaient leurs vœux en public et en secret aux reliques et aux images qui remplissaient les temples de l'Orient; une foule de martyrs, de saints et d'anges, objets de la vénération populaire, obscurcissait le trône du Tout-Puissant; et les Collyridiens, hérétiques qui parurent en Arabie, donnèrent à la vierge Marie le nom et les honneurs d'une déesse [2]. Les mystères de la trinité et de l'incarnation *semblent* contredire le principe de l'unité divine. D'après l'idée qui se présente d'abord, ils établissent trois divinités égales, et transforment l'homme Jésus en la substance du fils de Dieu [3]. L'explication des orthodoxes ne satisfait qu'un croyant; une curiosité et un zèle immodérés avaient déchiré le voile du sanctuaire, et chaque sectaire de l'Orient s'empressait de dire que toutes les sectes, excepté la sienne, méritaient le reproche d'idolâtrie et de polythéisme. Le symbole de Mahomet n'offre ni équivoque ni soupçon sur cette matière. Le prophète de la Mecque rejeta le culte des idoles et des hommes, des étoiles et des planètes, sur ce principe raisonnable que tout ce qui se lève doit se coucher, que tout ce qui reçoit le jour doit mourir, et que tout ce qui est corruptible doit se gâter ou se dissoudre [1]. Son enthousiasme, dirigé par la raison, adorait dans le Créateur de l'univers un être infini et éternel, qui n'a point de forme, et qui n'occupait point d'espace; auquel on ne peut rien comparer, qui assiste à nos pensées les plus secrètes, qui existe par la nécessité de sa nature, et qui tire de lui-même toutes ses perfections morales et intellectuelles. Les disciples du prophète adhèrent avec constance à ces grandes vérités [2], et les interprètes du Coran les expliquent avec toute la précision des métaphysiciens. Un philosophe théiste pourrait signer le symbole populaire des Musulmans [3], qui contient des dogmes peut-être trop sublimes pour les facultés actuelles des hommes; et, en effet, comment

[1] Coran, c. 9, p. 153. Al Beidawi et les autres commentateurs cités par Sale admettent cette accusation; je ne vois pas que les traditions obscures ou absurdes des Talmudistes puissent lui donner de la vraisemblance.

[2] Hottinger, Hist. Orient., p. 225-228. L'hérésie des Collyridiens fut apportée de Thrace en Arabie par des femmes, et leur nom vient du κολλυρις, ou gâteau qu'elles offraient à la déesse. Cet exemple, celui de Berylle, évêque de Bostra (Eusèbe, Hist. Ecclésiast., l. VI, c. 33), et plusieurs autres peuvent excuser ce reproche, *Arabia hæreseon ferax*.

[3] Lorsque le Coran parle de trois dieux (c. 4, p. 81, c. 5, p. 92), il est clair que Mahomet faisait allusion à notre mystère de la trinité; mais les commentateurs arabes ne voient dans les passages que le Père, le Fils et la Vierge Marie, trinité hérétique que quelques barbares soutinrent, dit-on, au concile de Nicée (Eutych., Annal., t. I, p. 440). Mais l'existence des *Marianites* est contestée par Beausobre, qui est toujours de bonne foi (Hist. du Manichéisme, t. I, p. 532); et, pour expliquer la méprise, il dit qu'elle vient du mot *Rouah* (le Saint-Esprit), qui est du genre féminin dans quelques idiomes de l'Orient, et qui est au figuré la mère de Jésus-Christ dans l'Évangile des Nazaréens.

[1] A l'appui de ces raisonnemens, il cite Abraham, qui, dans la Chaldée s'opposa à la première introduction de l'idolâtrie. (Coran, c. 6, p. 106; d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 13.)

[2] Voyez le Coran, et surtout les chapitres II (p. 30), 57 (p. 437) et 58 (p. 441), qui proclament la toute-puissance du Créateur.

[3] Pocock (*Specimen*, p. 274-284-292), Ockley (*Hist. of the Saracens*, v. II, p. 81-95), Reland (*de Religione Mohamm.*, l. I, p. 7-13), et Chardin (Voyages en Perse, t. IV, p. 4-28), traduisent les symboles les plus orthodoxes de l'islamisme. Maracci (Coran, t. I, part. III, p. 87-94) fait une sotte critique de cette grande vérité, qu'on ne peut rien comparer à Dieu: cela n'est pas vrai, dit-il, puisque Dieu a fait l'homme à son image.

leur imagination ou même leur intelligence pourrait-elle saisir une substance inconnue, lorsqu'on en sépare toutes les idées du temps et de l'espace, du mouvement et de la matière, de la sensation et de la réflexion? La voix de Mahomet confirma ce premier principe de l'unité de Dieu qu'exige la raison; ses prosélytes, depuis les frontières de l'Inde jusqu'à celles de Maroc, sont distingués par le nom d'*Unitaires;* et l'interdiction des images a prévenu le danger de l'idolâtrie. Les Mahométans ont adopté la doctrine des décrets éternels et de la prédestination absolue; et, lorsqu'on les presse sur la difficulté d'accorder la prescience de Dieu avec la liberté de l'homme, et son mérite ou son démérite, ou de dire pourquoi une puissance infinie et une bonté infinie permettent le mal, ils s'efforcent vainement de répondre.

Le Dieu de la nature a gravé son nom sur tous ses ouvrages, et empreint sa loi dans le cœur de l'homme : les prophètes de chaque siècle ont eu pour objet véritable ou simulé de rendre aux hommes la connaissance de l'Être suprême, et de rétablir la pratique de la morale. Mahomet accordait à ses prédécesseurs le crédit qu'il réclamait pour lui-même, et il trouvait une suite d'hommes inspirés depuis la chute de notre premier père jusqu'à la promulgation du Coran [1]. Durant cette époque, disait-il, cent vingt-quatre mille élus, distingués par des faveurs et des vertus, ont reçu quelques rayons de la lumière prophétique; trois cent treize apôtres ont été chargés spécialement de tirer leurs compatriotes de l'idolâtrie et du vice; l'esprit saint a dicté cent quatre volumes, et six législateurs d'un éclat transcendant ont annoncé au monde six révélations successives, où l'on variait les cérémonies d'une immuable religion. Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet sont ces six législateurs; il les classait de manière qu'ils s'élevaient les uns au-dessus des autres, et que le dernier se trouvait le plus respectable de tous. Il mettait au nombre des infidèles quiconque haïssait ou rejetait l'un d'entre eux. Les écrits des patriarches n'existaient que dans les copies apocryphes des Grecs et des Syriens [1]; la conduite d'Adam ne lui avait pas donné de droit à la reconnaissance et au respect de ses enfans; une classe inférieure des prosélytes de la synagogue observait les sept préceptes de Noé [2], et les Sabéens révéraient, sans faire de bruit, la mémoire d'Abraham dans la Chaldée, où ce patriarche avait reçu le jour. Mahomet ajoutait que des myriades de prophètes, inspirés par Dieu, Moïse et Jésus-Christ seuls, avaient vécu et régné, et que tout ce qui restait des écrits inspirés se trouvait dans les livres de l'ancien et du nouveau Testament. Le Coran [3] a consacré et embelli l'histoire miraculeuse de Moïse, et les Juifs captifs peuvent se livrer en secret au plaisir de voir leurs dogmes adoptés par les nations dont ils tournent en ridicule les symboles de foi plus récens. Le prophète des Musulmans montre beaucoup de respect pour l'auteur du christianisme [4]. « Jésus-Christ, fils de Marie, » dit-il, est vraiment l'apôtre de Dieu, et sa » parole; il mérite des honneurs en ce monde » et dans l'autre; c'est un de ceux qui appro» chent le plus de la divinité [5]. » Il accumule sur sa tête les merveilles des évangiles apocryphes [6], et l'église latine n'a pas dédaigné

1 Voyez Reland (*de Religione Mohamm.*, l. I, p. 17-47), Sale (Discours préliminaire, p. 73-76; Voyage de Chardin, t. IV, p. 28-37, et 89-47) sur cette addition des Persans : « Ali est le vicaire de Dieu. » Au reste, le nombre précis de ces prophètes n'est pas un article de foi.

1 Voyez, sur les livres apocryphes d'Adam, Fabricius, *Codex Pseudepigraphus V. T.*, p. 27-29; sur ceux de Seth, p. 154-157; sur ceux d'Énoch, p. 160-219. Mais le livre d'Énoch est consacré à quelques égards par la citation de l'apôtre saint Jude, et Syncelle et Scaliger alléguaient un long fragment d'une légende.

2 Les sept préceptes de Noé sont expliqués par Marsham (*Canon. chronicus*, p. 154-180), qui adopte en cette occasion le savoir ou la crédulité de Selden.

3 D'Herbelot a inséré aux articles *Adam*, *Noé*, *Abraham*, *Moïse*, etc., les légendes inventées par l'imagination des Musulmans, qui ont construit leur édifice sur les fondemens de l'Écriture et du Talmud.

4 Coran, c. 7, p. 128, etc.; c. 10, p. 173, etc.; d'Herbelot, p. 647, etc.

5 Koran, c. 3, p. 40, c. 4, p. 80; d'Herbelot, p. 399, etc.

6 Voyez l'Évangile de saint Thomas ou de l'Enfance, dans le *Codex apocryphus N. T.*, de Fabricius, qui recueille les différens témoignages sur cet écrit (p. 128-158). Il a été publié en grec par Cotelier, et en arabe par Sike, qui croit que la copie que nous en avons est postérieure à Mahomet; au reste, ses citations s'accordent avec l'o-

d'emprunter du Coran l'immaculée conception de la vierge Marie [1]. Il observe toutefois que Jésus n'était qu'un mortel, et qu'au jour du jugement son témoignage déterminera l'arrêt des Juifs, qui ne veulent point le reconnaître pour un prophète, et des chrétiens, qui l'adorent comme le fils de Dieu. La méchanceté de ses ennemis souilla sa réputation, et conspira contre ses jours; mais il n'y eut de criminelle que leur intention : on substitua un fantôme ou un coupable sur la croix, et le saint monta au septième ciel [2]. L'Évangile fut le chemin de la vérité et du salut durant six siècles; mais les chrétiens oublièrent peu à peu les lois et l'exemple de leur fondateur, et Mahomet apprit des Gnostiques à accuser l'église, ainsi que la synagogue, d'avoir corrompu le texte sacré [3]. Moïse et Jésus-Christ se réjouirent lorsqu'on leur révéla qu'après leur mort on verrait un prophète plus illustre qu'eux. La promesse du *Paraclet* ou de l'esprit saint que fait l'évangile s'est trouvée accomplie dans le nom et la personne de Mahomet [1], le plus grand et le dernier des apôtres de Dieu.

Le rapport des pensées et du langage est nécessaire à la communication des idées; le discours d'un philosophe ne ferait aucun effet sur l'oreille d'un paysan; mais qu'il y a peu de distance entre leur esprit, si on la compare à celle qu'offrent une intelligence finie et une intelligence infinie, la parole de Dieu exprimée par les paroles ou les écrits d'un mortel! L'inspiration des prophètes hébreux, des apôtres et des évangélistes de Jésus-Christ, peut n'être pas incompatible avec l'exercice de leur raison et de leur mémoire, et le style et la composition des livres de l'ancien et du nouveau Testament marquent bien la diversité de leur génie. Mahomet joua le rôle plus modeste en apparence, mais en effet plus sublime, de simple éditeur : d'après ses paroles, ou celles de ses disciples, la substance du Coran [2] est incréée et éternelle; elle existe dans l'essence de la divinité, et elle a été inscrite, avec une plume de lumière, sur la table de ses éternels décrets; l'ange Gabriel, qui sous la religion judaïque avait été chargé des missions les plus importantes, lui apporta, dans un volume orné de soie et de pierreries, une copie en papier de cet ouvrage immortel; et ce fidèle messager lui en révéla successivement les chapitres et les versets. Mahomet ne promulgua pas le Coran tout à la fois; ou le laissa le maître d'en annoncer les divers lambeaux, selon sa volonté; il donna chacune des révélations selon les besoins de ses passions ou de ses vues politiques; et, afin d'échapper au reproche de contradiction, il établit pour maxime que chacun des textes se trouvait abrogé ou mo-

riginal sur le discours de Jésus-Christ au berceau, sur les oiseaux d'argile doués de la vie, etc. (Sike, c. I, p. 168, 169, c. 36, p. 198, 199, c. 46, p. 206, Cotelier, c. 2, p. 160, 161.)

[1] L'immaculée conception de la vierge Marie se trouve indiquée d'une manière obscure dans le Coran (c. 3, p. 39), et expliquée plus clairement par la tradition des Sonnites (Sale, note, et Maracci, t. II, p. 112). Saint Bernard réprouva au douzième siècle l'immaculée conception, comme une nouveauté présomptueuse. (Fra Paolo, *Istoria del concilio di Trento*, l. II.)

[2] Voyez le Coran, c. 3, v. 53, et c. 4, v. 156, de l'édition de Maracci. *Deus est præstantissimus dolose agentium* (éloge bizarre).... *nec crucifixerunt eum, sed objecta est eis similitudo :* expression qui peut convenir au système des Docètes; mais les commentateurs croient (Maracci, t. II, p. 113-115-173; Sale, p. 42, 43-79) qu'un autre homme, ami ou ennemi, fut crucifié à la place de Jésus-Christ. C'est une fable qu'ils avaient lue dans l'Évangile de saint Barnabé, et qui a été publiée, dès le temps de saint Irénée, par quelques Ébionites (Beausobre, Hist. du Manichéisme, t. II, p. 25, Mosheim, *de Reb. Christian.*, p. 353.)

[3] On fait valoir cette accusation d'une manière assez obscure dans le Coran (c. III, p. 45); mais ni Mahomet ni ses sectaires n'étaient assez versés dans les langues ou dans l'art de la critique pour donner à leurs soupçons quelque poids ou quelque apparence de vérité. Au reste, les Ariens et les Nestoriens ont pu raconter quelques histoires sur ce point, et ce prophète a pu entendre les assertions audacieuses des Manichéens. (Voyez Beausobre, t. I, p. 291-305.)

[1] Entre les prophéties de l'ancien et du nouveau Testament, dont la fraude et l'ignorance des Musulmans ont perverti le sens, j'observerai qu'ils appliquent à leur prophète la promesse du *Paraclet* ou du Confortateur, que les Montanistes ou les Manichéens s'étaient déjà appropriée (Beausobre, Hist. Critique du Manichéisme, t. I, p. 263, etc.); et, en faisant du mot περικλυτος celui de παρακλητος, ce qui est aisé, ils tirent de belles conséquences du nom de Mahomet. (Maracci, t. I, part. I, p. 15-28.)

[2] Voyez, sur le Coran, d'Herbelot, p. 85-88; Maracci, t. I, *in Vit. Mohammed.*, p. 32-45; Sale, Discours préliminaire, p. 56-70.

difié par un passage postérieur. Les disciples de Mahomet écrivirent avec soin sur des feuilles de palmier, ou des omoplates de mouton, les paroles de Dieu et celles de l'apôtre, et ces diverses pages furent jetées sans ordre et sans liaison dans un coffre dont le prophète confia la garde à une de ses femmes. Deux ans après sa mort, Abubeker, son ami et son successeur, les recueillit et les publia; le calife Othman revit l'ouvrage la trentième année de l'hégire : on dit que, par un privilége miraculeux, les diverses éditions du Coran offrent toutes un texte uniforme et incorruptible. Le prophète, entraîné par le fanatisme et l'orgueil, veut qu'on juge de la vérité de sa mission par le mérite de son livre; il défie hardiment les hommes et les anges d'imiter la beauté d'une seule de ses pages, et il ose assurer que Dieu seul a pu dicter cet écrit [1]. Cet argument fait beaucoup d'impression sur un dévot arabe dont l'esprit est asservi par la crédulité et l'enthousiasme, qui laisse séduire son oreille par le charme des sons, et qui, dans son ignorance, ne peut comparer les productions de l'esprit humain [2]. L'infidèle européen ne trouvera pas dans les versions l'harmonie et la richesse du style de l'original. Il s'impatientera à la lecture de cette rapsodie qui accumule la fable, les préceptes et les déclamations, qui inspire rarement un sentiment ou une idée, qui se traîne quelquefois dans la poussière, et qui d'autres fois se perd dans les nues. Les attributs de Dieu exaltent l'imagination du missionnaire arabe, mais ses accens les plus élevés sont bien au-dessous de la simplicité sublime du livre de Job, écrit dans le même pays et dans la même langue, à une époque très-ancienne [3]. Si la composition du Coran excède les facultés de l'homme, à quelle intelligence supérieure faut-il attribuer l'Iliade d'Homère et les Philippiques de Démosthènes? Dans toutes les religions, la vie du fondateur supplée au silence de ses révélations écrites : les paroles de Mahomet passaient pour des leçons de vérité, et ses actions pour des exemples de vertu : ses femmes et ses compagnons gardèrent le souvenir de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait fait dans sa vie publique et sa vie privée. Deux siècles après, le Sonna ou la loi orale fut fixée et consacrée par le travail de Al Bochari, qui sépara sept mille deux cent soixante-quinze traditions véritables d'une masse de neuf mille plus incertaines ou moins authentiques. Chaque jour ce pieux auteur allait prier dans le temple de la Mecque. Il y faisait ses ablutions avec les eaux du Zemzem; il déposa successivement ses pages sur la chaire et le tombeau de l'apôtre, et les quatre sectes orthodoxes des Sonnites ont approuvé l'ouvrage [1].

Des prodiges éclatans avaient confirmé la mission de Moïse et de Jésus, et les habitans de la Mecque et de Médine invitèrent plusieurs fois Mahomet à donner des preuves semblables de la sienne; à faire descendre du ciel l'ange et le volume qu'il disait avoir reçu; à créer un jardin au milieu du désert, ou à consumer par un incendie la cité incrédule. Lorsque les Koreishites le pressent ainsi, il s'enveloppe du pathos des missionnaires et des prophètes; il en appelle à la sagesse divine que sa doctrine renferme en elle-même, et il se couvre du bouclier de la Providence, laquelle refuse ces signes et ces merveilles, qui diminuent le mérite de la foi, et aggravent les crimes des infidèles. Mais le ton modeste ou irrité de ses réponses montre sa faiblesse et son embarras, et ces passages fâcheux ne laissent aucun doute sur l'inté-

[1] Coran, c. 17, v. 89; Sale, p. 235, 236, Maracci, p. 410.

[2] Une secte d'Arabes croyait que la plume d'un mortel pouvait égaler ou surpasser le Coran (Pocock, *Specimen*, p. 221, etc.); et Maracci tourne en ridicule l'affectation de rimes qui se trouve dans les passages les plus applaudis (t. I, part. II, p. 69-75); la polémique est trop difficile pour le traducteur.

[3] *Colloquia* (réels ou fabuleux) *in mediâ Arabiâ atque ab Arabibus habita*. (Lowth, *de Poesi Hebræorum prælect.* XXXII, XXXIII, XXXIV, avec Michaelis, son éditeur allemand, *Epimetron*, IV.) Michaelis, p. 671-673) a découvert plusieurs images qui viennent de l'Égypte, telles que l'éléphantiasis, le papyrus, le Nil, le crocodile, etc. On a dit d'une manière assez équivoque que le livre de Job était écrit en langue *arabico-hebræa*. La similitude de dialectes sœurs était beaucoup plus sensible à leur origine qu'à l'époque de leur âge mûr. (Michaelis, p. 682, Schultens, *in præfat. Job.*)

[1] Al Bochari mourut A. H. 224. (Voyez d'Herbelot, p. 208-416-827; Gagnier, *not. ad Abulfed.*, c. 19, p. 33.)

grité du Coran [1]. Ses sectaires parlent de ses miracles avec plus d'assurance que lui; et leur confiance et leur crédulité augmentent à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque et du lieu de ses exploits. Ils croient ou ils assurent que les arbres allèrent à sa rencontre; qu'il fut salué par les pierres; que l'eau jaillissait de ses doigts; qu'il procurait des subsistances, guérissait les malades d'une manière miraculeuse, et ressuscitait les morts; qu'une solive poussa des gémissemens devant lui; qu'un chameau lui adressa des plaintes; qu'une épaule de mouton l'informa qu'elle était empoisonnée; et que la nature vivante et la nature morte se trouvaient également soumises à l'apôtre de Dieu [2]. Il décrit sérieusement un voyage qu'il avait rêvé pendant la nuit. Un animal mystérieux, le Borak, le porta du temple de la Mecque à celui de Jérusalem; il parcourut successivement les sept cieux avec l'ange Gabriel, qui l'accompagnait; et, lorsqu'il arriva dans les demeures respectives des patriarches, des prophètes et des anges, il y reçut leurs salutations. Il eut seul la permission de s'avancer au-delà du septième ciel; il passa le voile de l'unité; il se trouva à deux portées de trait du trône de Dieu, et il éprouva un froid qui se fit sentir jusqu'au cœur lorsqu'il fut frappé à l'épaule par la main du Très-Haut. Après cette imposante et familière entrevue, il redescendit à Jérusalem, il remonta le Borak, il revint à la Mecque, et n'employa que la dixième partie d'une nuit à faire un voyage qui exigerait plusieurs milliers d'années [3]. Selon une autre légende, il confondit au milieu d'une assemblée nationale les Koreishites qui lui adressaient un défi malicieux. Ses irrésistibles paroles coupèrent en deux l'orbe de la lune; la planète obéissante s'éloigna de sa route, elle fit ses révolutions autour de la Caaba, et, après avoir salué Mahomet en langue arabe, elle resserra tout-à-coup ses dimensions, entra par le col de sa chemise, et sortit par sa manche [1]. Ces contes merveilleux amusent le vulgaire, mais les plus graves d'entre les docteurs musulmans imitent la modestie de leur maître, et laissent une sorte de liberté de croyance ou d'interprétation [2]. Ils pourraient répondre qu'en prêchant la religion il n'était pas nécessaire de violer l'harmonie de la nature; qu'une croyance sans mystères n'a pas besoin de miracles, et que le glaive de Mahomet n'était pas moins puissant que la verge de Moïse.

Des superstitions sans nombre accablent et troublent le polythéisme; mille rites venus d'Égypte se trouvaient entrelacés avec la substance de la loi mosaïque, et l'esprit de l'Évangile était presque étouffé sous un vain

[1] Voyez surtout les chapitres 2, 6, 12, 13, 17 du Koran. Prideaux (Vie de Mahomet, p. 18, 19) a confondu l'imposteur. Maracci, qui déploie un appareil plus savant, a fait voir que les passages du Coran qui nient les miracles de Mahomet sont clairs et positifs (Alcoran, t. I, part. II, p. 7-12), et que ceux qui semblent les alléguer sont ambigus et insuffisans (p. 12-22).

[2] Voyez le *Specimen Hist. Arabum*, le texte d'Abulpharage, p. 17, les notes de Pocock, p. 187-190, d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 76, 77; les Voyages de Chardin, t. IV, p. 200-203. Maracci (Coran, t. I, p. 22-64) a recueilli et réfuté les miracles et les prophéties de Mahomet, lesquels, selon quelques écrivains, montent à trois mille.

[3] Abulféda (*in Vit. Mohammed.*, c. 19, p. 33) raconte fort en détail ce voyage nocturne, qu'il traite de vision. Prideaux, qui en parle également (p. 31-40), aggrave les absurdités; et Gagnier (t. I, p. 252-343) déclare, d'après le fanatique Al Jannabi, que nier ce voyage c'est ne pas croire au Coran. Au reste, le Coran ne nomme sur ce point ni le ciel, ni Jérusalem, ni la Mecque: il ne dit que ces mots mystérieux: « Laus illi qui transtulit » servum suum ab oratorio Haram ad oratorium remo» tissimum. » (Koran, c. 17, v. 1, *in Maracci*, t. II, p. 407; car Sale se permet plus de licence dans sa version.) Base bien légère pour la structure aérienne de la tradition.

[1] Mahomet avait dit dans le style prophétique, qui emploie le présent ou le passé au lieu du futur: *Appropinquavit hora et scissa est luna*, (c. 54, v. 1, dans Maracci, t. II, p. 688). On a pris cette figure de rhétorique pour un fait qu'on dit attesté par des témoins oculaires les plus dignes de foi. (Maracci, t. II, p. 690.) Les Persans célèbrent toujours la fête de cet événement (Chardin, t. IV, p. 201); et Gagnier (Vie de Mahomet, t. I, p. 183-231) raconte d'une manière ennuyeuse cette légende, sur la foi, à ce qu'il semble, du crédule Al Jannabi. Au reste, un docteur musulman a attaqué le principal témoin (*apud Pocock*, *Specimen*, p. 187). Les meilleurs interprètes expliquent le passage du Coran de la manière la plus simple. (Al Beidawi, *apud Hottinger*, *Hist. Orient.*, l. II, p. 302), et Abulféda garde le silence qui convenait à un prince et à un philosophe.

[2] Abulpharage (*in Specimen Hist. Arab.*, p. 17) et les autorités les plus pures citées dans les notes de Pocock (p. 190-194) justifient son scepticisme.

appareil. Le préjugé, la politique ou le patriotisme déterminèrent le prophète de la Mecque à consacrer les cérémonies des Arabes, et l'usage de visiter la sainte pierre de la Caaba. Mais ses préceptes inspirent une piété plus sainte et plus raisonnable; la prière, le jeûne et l'aumône sont au nombre des devoirs religieux du Musulman; il a lieu d'espérer que, dans sa route vers Dieu, la prière le portera à la moitié du chemin, que le jeûne le conduira à la porte du palais du Très-Haut, et que les aumônes l'y feront entrer [1]. I. D'après la tradition du voyage nocturne, l'apôtre, dans sa conférence avec Dieu, eut ordre d'imposer à ses disciples l'obligation de faire cinquante prières par jour. Moïse lui ayant conseillé de demander qu'on adoucît cet insupportable fardeau, le nombre fut peu à peu réduit à cinq, sans que les affaires, les plaisirs, les temps ou les lieux pussent en dispenser. Les fidèles prièrent donc à la pointe du jour, à midi, l'après-dîner, le soir et à la première veille de la nuit; et quoique la ferveur religieuse ait bien diminué, la parfaite humilité et l'attention des Turcs et des Persans, durant leurs prières, édifient encore nos voyageurs. La propreté est une introduction à la prière; les Arabes se lavaient souvent les mains, le visage et le corps, depuis l'époque la plus reculée; le Coran ordonne ces ablutions d'une manière expresse, et, lorsqu'on manque d'eau, il permet de se servir de sable. La coutume et les décisions des docteurs déterminent les paroles et les attitudes, si on doit se tenir assis, debout, ou la face prosternée contre terre; mais de courtes et ferventes éjaculations forment la prière; une ennuyeuse liturgie ne fixe pas la manière de la dévotion, et chaque Musulman est revêtu, en ce qui a rapport à lui, du caractère sacerdotal. Parmi les Théistes, qui rejettent les images, on a cru devoir arrêter les écarts de l'imagination, en dirigeant l'œil et la pensée vers un *Kebla* ou un point visible de l'horizon. Le prophète fut d'abord tenté de choisir Jérusalem, et de satisfaire ainsi les Juifs; mais une prévention bien naturelle l'entraîna bientôt, et cinq fois le jour les yeux des Musulmans, établis à Astracan, à Fez et à Delhi, se tournent avec dévotion vers le saint temple de la Mecque. Au reste, tous les lieux conviennent au service de Dieu; les Mahométans font leurs prières dans leur maison ou dans la rue. Pour les distinguer des Juifs et des Chrétiens, leur législateur a consacré au culte public le vendredi de chaque semaine: le peuple se rassemble dans la mosquée; un vieillard monte en chaire; il fait la prière, et ensuite un sermon. Mais la religion musulmane n'a ni prêtres ni sacrifice; et l'esprit de fanatisme, qui n'a rien perdu de sa liberté, regarde avec mépris les ministres et les esclaves de la superstition. II. Les privations volontaires [1] des dévots étaient odieuses à un prophète qui blâme ses disciples d'avoir fait le vœu de s'abstenir de viande, de femmes et de sommeil; il déclara qu'il ne souffrirait point de moines dans sa religion [2]. Mais il institua un jeûne de trente jours par année; il recommanda soigneusement de l'observer, comme une chose qui purifie l'âme et maîtrise le corps, comme un exercice d'obéissance à la volonté de Dieu et à celle de son apôtre. Pendant le mois de ramadan, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, le Musulman s'abstient de boire et de manger; il se prive de femmes, de bains et de parfums; il re-

[1] Maracci (Prodrome, part. IV, p. 9-24), Reland (dans son excellent traité *de Religione Mohammedicâ* (Utrecht, 1717, p. 57-123) et Chardin (Voyage en Perse, t. IV, p. 47-195) donnent, d'après les théologiens persans et arabes, un détail très-authentique de ces préceptes sur le pèlerinage, la prière, le jeûne, les aumônes et les ablutions. Maracci est un accusateur partial; mais le joaillier Chardin avait le coup d'œil d'un philosophe; et Reland, savant judicieux, avait parcouru l'Orient, sans sortir d'Utrecht. Tournefort raconte dans la quatorzième lettre (Voyage du Levant, t. II, p. 325-360 in-8°), ce qu'il avait aperçu dans la religion des Turcs.

[1] Mahomet (Coran de Sale, c. 9, p. 153) reproche aux chrétiens de se soumettre aux prêtres et aux moines, et d'avoir ainsi d'autres maîtres que Dieu. Maracci (*Prodromus*, part. III, p. 69, 70) excuse ces institutions, surtout celle du pape; et il cite, d'après le Coran lui-même, le cas d'Éblis ou de Satan qui fut précipité du ciel pour avoir refusé d'adorer Adam.

[2] Coran, c. 5, p. 94, et la note de Sale, qui cite sur ce point Jallalodin et Al Beidawi. D'Herbelot déclare que Mahomet condamna *la vie religieuse*, et que les premiers essaims de fakirs, de derviches, etc., ne se montrèrent qu'après l'année 300 de l'hégire. (Biblioth. Orient., p. 292-718.

nonce à tous les plaisirs qui peuvent satisfaire ses sens. D'après des révolutions de l'année lunaire, le ramadan tombe tour à tour au milieu des froids de l'hiver et des chaleurs de l'été, et, pour accorder à sa soif une goutte d'eau, il faut attendre la fin d'une journée brûlante. Mahomet est le seul qui ait fait une loi positive et générale de l'interdiction du vin[1], particulière à quelques classes de prêtres ou d'ermites; et, à sa voix, une portion considérable du globe a abjuré l'usage de cette liqueur salutaire mais souvent dangereuse. Sans doute le libertin ne se soumet pas à ces fâcheuses privations; l'hypocrite les élude : mais on ne peut accuser le législateur qui a fait ces règlemens de séduire ses prosélytes par l'appât des plaisirs sensuels. III. La charité des Musulmans va jusqu'aux animaux, et le Coran recommande plusieurs fois, non pas comme une œuvre seulement méritoire, mais comme un devoir rigoureux et indispensable, de secourir les pauvres et les malheureux. Mahomet est peut-être le seul législateur qui ait fixé la mesure précise de la charité : elle semble varier avec le degré ou la nature de la propriété, c'est-à-dire, selon que les biens sont en argent, en grains ou en bétail, en fruits ou en productions des arts; mais, pour accomplir la loi, le Musulman doit donner le *dixième* de ses revenus; et s'il a à se reprocher des fraudes ou des extorsions, il doit restituer, et alors il est obligé de donner le *cinquième*[2]. La charité établit ainsi la justice. Un prophète peut révéler les secrets du ciel et ceux de l'avenir; mais dans ses maximes morales, il ne peut que répéter les sentimens du cœur de l'homme.

Des récompenses et des punitions appuient les deux dogmes, et les quatre devoirs pratiques de l'islamisme; le Musulman est tout occupé de l'issue du jugement dernier; et si le prophète indique obscurément les signes qui, au ciel et sur la terre, précéderont la dissolution universelle, où tous les êtres animés perdront la vie, et où l'ordre de la création rentrera dans son premier chaos, il n'a pas osé déterminer l'époque de cette importante catastrophe. Au son de la trompette on verra paraître de nouveaux mondes, les anges, les génies et les hommes sortiront des tombeaux et les âmes humaines se trouveront réunies à leurs corps. Les Égyptiens semblent avoir adopté les premiers la doctrine de la résurrection[1]; ils embaumèrent leurs momies; ils élevèrent leurs pyramides, afin de conserver l'ancienne demeure de l'âme durant une période de trois mille ans. Mais ils ne formèrent qu'un vain projet; et c'est avec des vues plus philosophiques que Mahomet compte sur toute la puissance du Créateur, ranimant d'une parole l'argile, et rassemblant d'innombrables atomes qui ne conservent plus leur forme ou leur substance[2]. Il n'est pas aisé de dire ce que devient l'âme pendant cette intervalle; et ceux qui sont le plus convaincus de sa spiritualité sont bien embarrassés lorsqu'il s'agit d'expliquer comment elle peut penser ou agir sans avoir les organes de nos sens.

Le jugement dernier suivra la réunion du corps et de l'âme; et Mahomet, en copiant le tableau des mages, a peint d'une manière trop fidèle les formes et les lentes et successives opérations d'un tribunal de ce monde. Ses adversaires intolérans lui reprochent d'avoir étendu jusqu'à eux-mêmes l'espoir du salut, d'avoir soutenu l'hérésie la plus cri-

[1] Voyez une double défense sur ce point (Coran, c. 2, p. 25; c. 5, p. 94), l'une dans le style d'un législateur, et l'autre dans celui d'un fanatique. Prideaux (Vie de Mahomet, p. 62-64), et Sale (Discours préliminaire, p. 124) recherchent les motifs publics et les motifs privés de Mahomet.

[2] La jalousie de Maracci (*Prodromus*, part. IV, p. 33) le porte à faire l'énumération des aumônes plus libérales encore des catholiques de Rome. Il dit que quinze grands hôpitaux reçoivent des milliers de malades et de pèlerins; qu'on y dote annuellement quinze cents filles; qu'il y a cinquante-six écoles de charité pour les deux sexes, et que cent vingt confréries soulagent les besoins de leurs membres, etc. Les charités de Londres sont encore plus étendues; mais j'ai pensé qu'il fallait les attribuer à l'humanité plutôt qu'à la religion du peuple anglais.

[1] Voyez Hérodote (l. II, 23) et sir John Marsham, notre savant compatriote (*Canon Chronicus*, p. 46). Le Αδης du même écrivain (p. 254-274) est une esquisse laborieuse des régions infernales, telles qu'on les trouvait dans les descriptions imaginaires des Égyptiens et des Grecs, des poètes et des philosophes de l'antiquité.

[2] Le Coran (c. 2, p. 259, etc.), de Sale (p. 32), et Maracci (p. 97) rapportent un miracle ingénieux qui satisfit la curiosité d'Abraham, et qui affermit sa croyance.

minelle, en disant que tout homme qui croit en Dieu et fait de bonnes œuvres peut compter sur une sentence favorable au dernier jour. Une indifférence si raisonnable convenait mal à un fanatique, et il n'y a pas lieu de penser qu'un envoyé du ciel ait ainsi diminué le prix et la nécessité de sa révélation. Selon le Coran [1], la foi en Dieu est inséparable de la foi en Mahomet; il n'est de bonnes œuvres que celles qu'il a ordonnées; et ces deux points comprennent l'islamisme, auquel on invite également toutes les nations et toutes les sectes. Pour excuser leur aveuglement spirituel, elles allégueront en vain leur ignorance et leurs vertus; elles seront punies par des tourmens éternels; et les larmes que versa Mahomet sur la tombe de sa mère, pour laquelle on lui défendit de prier, offrent un contraste frappant de fanatisme et d'humanité [2]. La réprobation des infidèles est générale; le degré d'évidence qu'ils auront rejeté, et la gravité des erreurs qu'ils auront adoptées, détermineront le degré de leur crime et celui de leur châtiment. Les demeures éternelles des Chrétiens, des Juifs, des Sabéens et des Mages se trouvent dans l'abîme les unes au-dessous des autres, et le dernier enfer est destiné aux mécréans hypocrites qui ont pris le masque de la religion. Si la plus grande partie des hommes doit être réprouvée à cause de ses opinions, la vraie croyance sera seule jugée d'après ses œuvres. Une balance réelle ou allégorique pèsera avec soin le bien et le mal de chaque Musulman, et il y aura alors une singulière compensation pour la satisfaction des injures : l'agresseur fera passer un équivalent de ses bonnes actions en faveur de l'offensé, et, s'il est dénué de cette espèce de propriété morale, une partie proportionnelle des démérites de l'offensé viendra accroître la masse de ses péchés. L'arrêt sera prononcé selon que le bassin des délits ou celui des vertus l'emportera, et alors tous les êtres humains, sans distinction, traverseront le pont dangereux de l'abîme; mais, les saints, c'est-à-dire ceux qui auront marché sur les traces de Mahomet, feront leur entrée triomphale dans le paradis, tandis que les coupables seront précipités dans le premier et le moins affreux des sept enfers. Le temps de l'expiation variera de neuf siècles à sept mille ans; mais le prophète a déclaré habilement que la foi de *tous* ses disciples (quels que soient leurs péchés), et son intercession en leur faveur les sauveront de la damnation éternelle. Il ne faut pas s'étonner que la superstition agisse sur nous par la crainte dont l'homme est susceptible, puisque l'imagination peint avec plus d'énergie la misère que le bonheur de la vie future. Deux élémens très-simples, l'obscurité et le feu nous donnent l'idée d'une peine que l'éternité peut aggraver à un point infini. L'éternité produit un effet contraire, lorsqu'il s'agit de la durée du plaisir; et nos jouissances ne viennent trop souvent que de l'exemption de la douleur, ou de la comparaison de notre état avec une situation plus malheureuse. Il est assez naturel qu'un prophète arabe décrive avec ravissement les bocages, les fontaines et les rivières du paradis; mais, au lieu de donner aux bienheureux le noble goût de l'harmonie et de la science, il promet des perles, et des diamans, des robes de soie, des palais de marbre, de la vaisselle d'or, des vins exquis, des friandises recherchées, une suite nombreuse, et tout cet appareil de luxe et de sensualité qui devient insipide, même durant la courte période de notre vie mortelle. Le dernier des croyans aura pour son usage soixante-douze houris, c'est-à-dire soixante-douze filles; Mahomet a soin de leur donner des yeux noirs, une beauté éclatante, toute la fraîcheur de la jeunesse, et une sensibilité exquise; il a l'adresse d'ajouter que l'instant du plaisir se prolongera durant des milliers d'années, et que, pour rendre les bienheureux dignes de leur félicité, ils auront cent fois plus de force

[1] Reland, toujours guidé par la bonne foi, a démontré que Mahomet réprouva tous les incrédules (*de Relig. Mohamm.*, p. 128-142), qu'il n'y aura jamais de salut pour les diables (p. 196-199), que le paradis n'offrira pas *seulement* des plaisirs sensuels (p. 199-205), que l'âme des femmes est immortelle (p. 205-209).

[2] Al Beidawi, *apud Sale*, Coran, c. 9, p. 164. Le refus de prier pour un parent incrédule est justifié, selon Mahomet, par les devoirs d'un prophète et l'exemple d'Abraham, qui réprouva son père et le déclara ennemi de Dieu. Cependant Abraham (ajoute-t-il, c. 9, v. 116; Maracci, t. II, p. 317) *fuit sanè plus, mitis.*

qu'ils n'en avaient pendant leur vie. Malgré le préjugé contraire, il ouvre aux deux sexes les portes du ciel, mais il n'a pas voulu s'expliquer sur les hommes qu'y trouveraient les femmes, dans la crainte d'alarmer la jalousie des époux, ou de troubler leur bonheur en leur faisant imaginer que leur mariage sera peut-être éternel. Ce tableau d'un paradis sensuel a excité l'indignation et peut être l'envie des moines; l'impure religion de Mahomet est l'objet de leurs déclamations, et ceux de ses apologistes qui ont de la pudeur sont réduits à dire que toutes ces jouissances sont des figures et des allégories ; mais les docteurs les plus habiles et les plus conséquens adoptent sans rougir l'interprétation littérale du Coran : la résurrection du corps serait en effet inutile, si on ne lui rendait pas l'exercice de ses facultés les plus précieuses ; et la réunion des plaisirs des sens et des plaisirs intellectuels est nécessaire pour achever le bonheur de l'homme, qui est composé de deux substances. Au reste, les joies du paradis de Mahomet ne se borneront pas aux plaisirs du luxe et à la satisfaction des appétits sensuels ; le prophète a déclaré d'une manière expresse que les saints et les martyrs admis à la béatitude de la vision divine oublieront et dédaigneront toutes les espèces de bonheur d'un degré inférieur [1].

La première et la plus difficile des conversions de Mahomet [2], fut celle de sa femme, de son serviteur, de son pupille et de son ami [1] ; car il se disait prophète à ceux qui connaissaient le mieux ses faiblesses humaines. Cadija crut aux mensonges de son mari, dont elle chérissait la gloire : Zéid, soumis et affectionné, se laissa séduire par la liberté qu'on lui offrit ; l'illustre Ali, fils d'Abu Taleb, embrassa les opinions de son cousin avec l'énergie d'un jeune héros ; et la fortune, la modération et la véracité d'Abubeker affermirent la religion du prophète auquel il devait succéder. Il parvint à faire admettre aux leçons particulières de l'islamisme dix des plus respectables citoyens de la Mecque: ceux-ci répétèrent le dogme fondamental : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu ; » et, pour récompense de leur crédulité, ils obtinrent, même dès cette vie, des richesses et des honneurs, le commandement des armées et l'administration de quelques royaumes. Les trois premières années de la mission de Mahomet furent laborieuses et assez secrètes, et il ne fit que quatorze prosélytes ; mais, dès la quatrième

[1] Voyez sur le jour du jugement, sur l'enfer, le paradis, etc., le Coran (c. 2, v. 25, c. 56-78, etc.), avec la réfutation virulente, mais remplie de savoir, de Maracci (dans ses notes et dans le *Prodromus*, part. IV, p. 78-120-122, etc.); d'Herbelot, (Bibliot. Orient., p. 368-375); Reland (p. 47-61), et Sale (p. 76-103). Les idées des mages sont exposées d'une manière obscure et incertaine par le docteur Hyde, leur apologiste (*Hist. Religionis Persarum*, c. 33, p. 402-412, Oxon. 1760). Bayle a prouvé dans l'article *Mahomet*, que l'esprit et la philosophie suppléent bien mal au défaut de connaissances précises.

[2] Avant de tracer l'histoire des opérations de Mahomet, je vais indiquer les auteurs ou les monumens que j'ai suivis. Les versions latines, françaises et anglaises du Coran sont précédées de discours préliminaires; et les trois traducteurs, Maracci (t. I, p. 10-32), Savary (t. I, p. 1-248), et Sale (*Preliminary discourse*, p. 33-56) avaient étudié soigneusement la langue et le caractère de leur auteur. On a publié deux vies particulières de Mahomet, l'une par le docteur Prideaux (*Life of Mahomet*, septième édition, Londres, 1718, in-8°), et l'autre par le comte de Boulainvilliers (Londres, 1730, in-8°). Mais le désir opposé de trouver un imposteur ou un héros a trop souvent corrompu le savoir du premier et la sincérité du second. L'article de la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (p. 598-603) est tiré principalement de Novairi et de Mircond ; mais M. Gagnier, originaire de France, et professeur de langues orientales à Oxford, est sur cet objet le meilleur et le plus exact des guides. Il a publié deux ouvrages bien faits (Ismaël Abulféda, *de Vitâ et Rebus gestis Mohammedis*, etc., *Latinè vertit, præfatione et notis illustravit Joannes Gagnier. Oxon.* 1723, in-folio.—La vie de Mahomet, traduite et compilée de l'Alcoran, des traditions authentiques de la Sonna et des meilleurs auteurs arabes. Amsterdam, 1748, 3 v. in-12) : il a interprété, éclairci et suppléé le texte arabe d'Abulféda et Al Jannabi ; le premier fut un prince éclairé qui régna à Hamach en Syrie, A. D. 1310-1332 (voyez Gagnier, *præfat. ad Abulfed.*) ; le second fut un docteur crédule qui visita la Mecque, A. D. 1556 (D'Herbelot, p. 397, Gagnier, t. III, p. 209, 210). Tels sont les auteurs que j'ai suivis : d'après cette déclaration, le lecteur pourra examiner plus en détail l'ordre des temps et l'ordre des chapitres. Je dois observer toutefois qu'Abulféda et Al Jannabi sont des historiens modernes, et qu'ils ne pouvaient citer aucun écrivain du premier siècle de l'hégire.

[1] Prideaux (p. 8) révèle, d'après les Grecs, les doutes secrets de la femme de Mahomet. Boulainvilliers (p. 272, etc.) développe les vues sublimes et patriotiques de Cadija et des premiers disciples du prophète, comme s'il eût été le conseiller privé de Mahomet.

année, il ne garda plus de mesure ; et, voulant communiquer à sa famille la lumière de la vérité, il fit préparer un festin composé, à ce qu'on dit, d'un agneau et d'un vase rempli de lait, et il y invita quarante personnes de la race des Hashémites. « Mes amis » et mes alliés, leur dit-il, je vous offre, et » je suis le seul qui puisse vous offrir les » plus précieux de tous les dons, les trésors » de ce monde, et ceux de l'autre vie. Dieu » m'a ordonné de vous appeler à son service. » Quel est celui d'entre vous qui veut m'aider » à porter mon fardeau ? quel est celui qui » veut être mon compagnon et mon visir [1] ? » L'étonnement, l'incertitude ou le mépris fermèrent la bouche à tout le monde ; Ali, jeune homme âgé de quatorze ans, rompit enfin le silence, et il s'écria : « Prophète, je » suis cet homme ; si quelqu'un ose s'élever » contre toi, je lui briserai les dents, je lui » arracherai les yeux, je lui casserai les » jambes, et je lui ouvrirai le ventre. Pro» phète, je serai ton visir. » Mahomet reçut cette proposition avec transport, et engagea ironiquement Abu Taleb à respecter la dignité de son fils. » Épargnez vos remontrances, » dit ensuite l'intrépide Mahomet à son oncle » et à son bienfaiteur : » quand on placerait » le soleil dans ma main droite, et la lune » dans ma main gauche, on ne me ferait pas » changer de résolution. » Il persévéra dix années dans l'exercice de sa mission ; et sa religion, qui a subjugué l'Orient et l'Occident, s'établit avec bien de la lenteur et de la peine dans les murs de la Mecque. Au reste, sa petite congrégation d'unitaires s'augmentait d'un jour à l'autre ; elle le révérait comme un prophète, et il lui donnait à propos la nourriture spirituelle du Coran. On peut juger du nombre de ses prosélytes par le départ de quatre-vingt-trois hommes et de dix-huit femmes qui se retirèrent en Éthiopie ; il fortifia son parti par la conversion de Hamza son oncle, et de l'inflexible et farouche Omar, qui déploya en faveur de l'islamisme le fanatisme qu'il avait montré pour sa destruction. La charité de Mahomet ne se borna pas à la tribu de Koréish ou à l'enceinte de la Mecque : lors des grandes fêtes, ou les jours de pélerinage, il allait à la Caaba ; il abordait les étrangers de toutes les tribus, et, dans les entrevues particulières ou ses discours publics, il prêchait la croyance et le culte d'un seul Dieu. Comme il était faible alors, il soutenait la liberté de conscience, et réprouvait l'usage de la violence en matière de religion [1] : mais il exhortait les Arabes au repentir, et les conjurait de se souvenir des anciens idolâtres, de Ad et de Thamud, que la justice divine avait fait disparaître de dessus la surface de la terre [2].

La superstition et la jalousie affermirent le peuple de la Mecque dans son incrédulité. Les anciens de la ville et les oncles du prophète affectaient de mépriser l'audace d'un orphelin qui voulait jouer le rôle de réformateur de son pays. Au milieu des pieuses oraisons de Mahomet dans la Caaba, Abu Taleb s'écriait : » Citoyens et pélerins, n'é» coutez pas le fourbe, ne prêtez point » l'oreille à ces nouveautés impies. Soyez » invariablement attachés au culte de Al » Lâta et de Al Uzzah. » Au reste, ce vieux chef aimait toujours le fils d'Abdallah, il défendit la personne et la réputation de son neveu contre les attaques des Koréishites, à qui la prééminence de la famille de Hashem inspirait une jalousie bien ancienne. Ils couvraient du prétexte de la religion leurs mé-

[1] *Vezirus, portitor, bajulus, onus ferens* ; et par une adroite métaphore on donna ce nom plébéien au premier officier de l'état (Gagnier, *Not. ad Abulfed.*, p. 19). Je m'efforce de conserver le caractère de l'idiome arabe, autant que je puis l'apercevoir dans une traduction latine et française.

[1] Les passages du Coran en faveur de la tolérance sont énergiques et en grand nombre. (Voyez les chap. 2, v. 257, le chap. 16, 129, le chap. 17, 54, le chap. 45, 15) le chap. 50, 39, le chap. 88, 21, etc., avec les notes de Maracci et de Sale. En général cette disposition à la tolérance peut terminer les incertitudes des savans, lorsqu'ils examinent si tel chapitre a été révélé à la Mecque ou à Médine.

[2] Voyez le Coran (*passim*, et particulièrement c. 7, p. 123, 124, etc.) et la tradition des Arabes (Pocock, *Specimen*, p. 35-37). On montrait à mi-chemin, entre Médine et Damas, des cavernes de la tribu de Thamud, propres à des hommes d'une taille ordinaire (Abulféd., *Arabiæ Descript.*, p. 43-44) ; et on peut les attribuer avec assez de vraisemblance aux Troglodites du monde primitif. (Michaelis, *ad Lowth de Poesi Hebræor.*, p. 131-134 ; Recherches sur les Égyptiens, t. II, p. 48, ect.)

chans desseins; au temps de Job, le magistrat arabe punissait le crime d'impiété [1]; et Mahomet était coupable puisqu'il abandonnait et reniait les dieux de sa nation. Mais la police de la Mecque était si défectueuse, que les chefs des Koreishites, au lieu d'accuser ce criminel, furent réduits à employer la persuasion ou la violence. Ils s'adressèrent à diverses reprises à Abu Taleb, avec le ton du reproche et de la menace. « Ton neveu, lui » dirent-ils, insulte notre religion; il accuse » d'ignorance et de folie nos sages ancêtres; » fais-le taire promptement, de peur qu'il ne » trouble ou ne soulève la ville. S'il continue, » nous mettrons l'épée à la main contre lui » et ses adhérens, et tu répondras du sang » de tes concitoyens. » Abu Taleb vint à bout, par son crédit et sa modération, d'échapper à la violence de cette faction religieuse. Les plus faibles ou les plus timides des disciples de Mahomet se retirèrent en Éthiopie, et le prophète lui-même se réfugia en divers endroits de la ville et de la campagne qui étaient fortifiés. Sa famille continuant à lui donner des secours, le reste de la tribu de Koréish prit l'engagement de renoncer à tout commerce avec les enfans de Hashem, de ne rien acheter d'eux, de ne rien leur vendre, de ne plus former de mariage avec eux, mais de les poursuivre sans pitié, jusqu'à l'époque où ils livreraient Mahomet à la justice des dieux. Ce décret fut affiché dans la Caaba; les émissaires des Koréishites persécutèrent les exilés musulmans jusqu'au centre de l'Afrique; ils assiégèrent ses disciples et la petite troupe qui lui demeurait fidèle; ils les privèrent d'eau; et des représailles exercées de part et d'autre augmentèrent l'animosité mutuelle. Une trève peu solide sembla rétablir la concorde; mais la mort d'Abu Taleb abandonna Mahomet au pouvoir de ses ennemis; la mort de la fidèle et généreuse Cadija, qui arriva en même temps, lui enleva toutes ses consolations domestiques. Abu Sophian, chef de la branche d'Ommiyah, succéda à la dignité principale de la république de la Mecque. Partisan fanatique des idoles, ennemi mortel de la ligne de Hashem, il convoqua une assemblée des Koréishites et de leurs alliés, pour décider du sort de l'apôtre. Son emprisonnement pouvait le déterminer à des actes de désespoir, et l'exil d'un fanatique éloquent et chéri du peuple devait remplir de confusion les provinces de l'Arabie. Sa mort fut résolue; mais on convint que, pour diviser le crime et prévenir la vengeance des Hashémites, chacune des tribus lui plongerait une épée dans le sein. Un ange ou plutôt un espion l'instruisit de cet arrêt, et il n'eut d'autre ressource que la fuite [1]. Au milieu de la nuit, et accompagné d'Abubeker, son ami, il se sauva de sa maison; les assassins l'attendaient à la porte, mais ils furent trompés par la figure d'Ali, qui reposait sur le lit de l'apôtre, et qui était couvert de ses habits. Les Koréishites respectèrent la piété du jeune héros; mais quelques vers d'Ali, qui subsistent encore, peignent bien ses inquiétudes, sa tendresse et sa confiance. Mahomet et son camarade se tinrent cachés trois jours dans une caverne de Thor, située à une lieue de la Mecque: dès que la nuit survenait, le fils et la fille d'Abubeker leur portaient des vivres, et les instruisaient de ce qui se passait dans la ville. Les Koréishites, qui examinaient tous les lieux des environs, arrivèrent à l'entrée de la caverne; mais, si l'on en croit le fanatisme, une toile d'araignée et un nid de pigeons, qui se trouvèrent là d'une manière miraculeuse, leur persuadèrent qu'elle ne contenait personne. « Nous ne sommes que deux, » disait Abubeker en tremblant. Un troi» sième est avec nous, lui répondit le pro» phète, et c'est Dieu lui-même. » Dès que les émissaires se furent éloignés, les deux fuyards sortirent du rocher et montèrent sur leurs chameaux: ils cheminaient vers la Mecque lorsqu'ils furent arrêtés; ils firent tant de prières et tant de promesses qu'on les relâcha. A ce moment de crise, la lance d'un Arabe aurait changé l'histoire du monde.

[1] Au temps de Job, les magistrats arabes punissaient réellement le crime d'impiété (c. 31, v. 26, 27, 28), et un respectable prélat (*de poesi Hebræorum*, p. 650, 651, *edit. Michaelis;* et Lettre d'un professeur à l'université d'Oxford, p. 15-53), qui justifie et qui célèbre cette inquisition des patriarches, aurait dû rougir.

[1] D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 445. Il cite une histoire particulière de l'évasion de Mahomet.

Cette évasion de Mahomet, qui, en s'éloignant de la Mecque se réfugia à Médine, forme l'époque mémorable de *l'hégire* [1], laquelle, après douze siècles, distingue encore les années lunaires des nations musulmanes [2].

La religion du Coran aurait péri dès son berceau, si Médine n'eût pas accueilli avec respect les proscrits de la Mecque; les tribus des Charégites et des Awsites, dont la haine héréditaire se rallumait par les plus légers motifs, divisaient Médine ou la *cité* qu'on appelait Yatreb, avant qu'elle fût consacrée par le nom du prophète : deux colonies de juifs, qui se disaient d'une race sacerdotale, étaient ses humbles alliés; sans convertir les Arabes, elles introduisirent ce goût de la science et des matières religieuses qui procura à Médine l'honneur d'être surnommée la ville du Livre saint. Les prédications de Mahomet ayant converti quelques-uns de ses plus nobles citoyens qui étaient venus en pélerinage à la Caaba, de retour chez eux ils répandirent la connaissance du vrai Dieu et de son prophète : il y eut pendant la nuit deux entrevues secrètes sur une colline des faubourgs de la Mecque, et leurs députés ratifièrent une alliance avec l'apôtre. Dans la première conférence, dix Charégites et deux Awsites se promirent attachement et fidélité, et déclarèrent, au nom de leurs femmes, de leurs enfans et de leurs frères absens, qu'ils professeraient à jamais les dogmes du Coran, et qu'ils en observeraient les préceptes. La seconde produisit une association politique, qui fut la première étincelle de l'empire des Sarrasins [3]. Soixante-treize hommes et deux femmes eurent une conférence solennelle avec Mahomet, ses alliés et ses disciples, et ils se prêtèrent l'un à l'autre serment de fidélité. Les habitans de Médine stipulèrent, au nom de leur ville, que si Mahomet était banni, ils le recevraient comme un allié, qu'ils lui obéiraient comme à leur chef, et qu'ils le défendraient jusqu'à la dernière extrémité, comme s'il se trouvait au nombre de leurs femmes et de leurs enfans. « Mais si votre patrie vous rappelle, demandèrent-ils avec une inquiétude flatteuse pour lui, n'abandonnerez-vous pas vos nouveaux alliés? — Tout est devenu commun entre nous, répondit Mahomet en souriant; votre sang est mon sang; votre ruine est ma ruine. L'honneur et l'intérêt nous attachent les uns aux autres. Je suis votre ami, et l'ennemi de vos ennemis. — Mais si nous perdons la vie à votre service, quelle sera notre récompense? » ajoutèrent ensuite les députés de Médine. « Le PARADIS, » répliqua Mahomet : et, à cette réplique, ils s'écrièrent : « Étends la main. » L'apôtre étendit en effet sa main, et ils renouvelèrent leur serment de soumission et de fidélité. Le peuple ratifia ce traité, et adopta la profession de l'islamisme à l'unanimité des voix. Les habitans de Médine se réjouirent dès lors de l'exil de Mahomet, mais ils craignirent qu'on ne l'arrêtât, et ils attendirent son arrivée avec impatience. Après une route périlleuse et rapide le long de la côte de la mer, il se reposa à Koba, située à deux milles de Médine, et il fit son entrée publique seize jours après son évasion de la Mecque. Cinq cents citoyens allèrent à sa rencontre; et il entendit de toutes parts des acclamations de loyauté et de respect. Il montait un chameau, un parasol ombrageait sa tête, et, comme il n'avait point d'étendard, on portait devant lui un turban déroulé. Ceux de ses disciples qu'avait dispersés l'orage, le rejoignirent, et, pour distinguer les Moslems, qui avaient le même rang, sans avoir le même mérite, il leur donna les noms de *Mohagériens* et d'*Ansars*, c'est-à-dire de fugitifs de la Mecque et d'auxiliaires de Médine. Afin d'extirper les semences de jalousie, il imagina habilement de les réunir deux à deux, en leur accordant les droits et leur imposant les obligations de

[1] L'*hégire* fut instituée par Omar, second calife, pour imiter l'ère des martyrs des chrétiens (d'Herbelot, p. 444), et, à proprement parler, elle commença soixante-huit jours avant le premier de moharren, ou le premier jour de cette année arabe, qui fut le vendredi 16 juillet, A. D. 622. (Abulféda, *Vit. Moham.*, c. 22, 23, p. 45-50; et l'édition, qu'a donnée Greaves, des *Epochæ Arabum* d'Ulug. Beig., etc., c. 1, p. 8-10, etc.)

[2] Les détails de la vie de Mahomet, depuis sa mission jusqu'à l'hégire, se trouvent dans Abulféda (p. 14-45, et Gagnier (t. I, p 134-251-342-383). La légende qu'on trouve (p. 187-234) est garantie par Al Jannabi, et dédaignée par Abulféda.

[3] Abulféda (30-33-40-86) et Gagnier (t. I, p. 343, etc., 349, etc., t. II, p. 223, etc.) décrivent la triple inauguration de Mahomet.

frères. Après cette disposition, Ali se trouva seul, et le prophète lui dit affectueusement qu'il lui servirait de compagnon et de frère. Cet expédient eut un plein succès; la sainte fraternité fut respectée dans la paix et dans la guerre, et chacun des deux partis montra une généreuse émulation de courage et de fidélité. Une seule querelle dérangea un moment l'union; un patriote de Médine accusa les étrangers d'insolence; il laissa entrevoir qu'on pouvait les chasser, mais ce projet inspira de l'horreur, et le fils de celui qui l'avait indiqué s'empressa de déclarer que, si on le voulait, il porterait la tête de son père aux pieds de l'apôtre.

Du moment où Mahomet fut établi à Médine, il exerça les fonctions de roi et celles de grand-pontife, et ce fut une impiété de ne pas se soumettre aux décrets d'un juge inspiré par la sagesse divine. Il se fit donner ou il acheta une portion de terre qui appartenait à deux orphelins [1]; il y bâtit une maison et une mosquée, plus respectable dans leur grossière simplicité que les palais et les temples des califes assyriens. Il fit graver sur son sceau son titre d'apôtre; lorsqu'il faisait sa prière, ou lorsqu'il prêchait dans une assemblée hebdomadaire, il s'appuyait sur le tronc d'un palmier, et ce ne fut que long-temps après qu'il prit un fauteuil et une chaire de bois grossièrement travaillé [2]. Il régnait depuis six ans, lorsque cinq cents Moslems sous les armes renouvelèrent leur serment de fidélité : Mahomet les assura de nouveau de sa protection jusqu'à la mort du dernier d'entre eux ou la solution totale de la ligue. C'est dans le même camp que le député de la Mecque fut étonné de l'attention des fidèles aux paroles et aux regards du prophète; de leur empressement à recueillir soit ses crachats, soit la partie de ses cheveux qui tombait à terre, soit l'eau qui avait servi à ses ablutions, comme si tous ces objets avaient eu un degré de vertu prophétique. « J'ai vu, dit-il, le Cosroës de la Perse et le » César de Rome, mais je n'ai jamais vu un » roi aussi respecté de ses sujets que Maho» met l'est de ses compagnons. » Les hommages du fanatisme sont en effet plus énergiques et plus vrais que la servitude froide et cérémonieuse des cours.

Dans l'état de nature, chaque homme a le droit d'employer la force des armes à la défense de sa personne ou de ses propriétés, de repousser et même de prévenir la violence de ses ennemis, et de continuer ses hostilités jusqu'à ce qu'il ait obtenu une juste satisfaction, ou qu'il soit arrivé au dernier point qu'autorisent les représailles. L'association très-libre des Arabes asservissait le sujet et le citoyen à peu de devoirs, et Mahomet, en exerçant une mission de paix et de charité, avait été dépouillé et banni par l'injustice de ses compatriotes. Le choix d'un peuple indépendant avait élevé le fugitif de la Mecque à la dignité d'un souverain, et il se trouvait revêtu de la prérogative de former des alliances et de faire la guerre offensive et défensive. La plénitude de la puissance divine suppléait et renforçait l'imperfection de ses droits; il prit, dans ses nouvelles révélations, un ton plus farouche et plus sanguinaire : on peut en conclure que son ancienne modération avait été la suite de sa faiblesse [1]. Il avait essayé les moyens de persuasion, l'époque de la patience était écoulée, et il déclara que Dieu lui ordonnait de propager sa religion par le glaive, de détruire les monumens de l'idolâtrie, et de poursuivre les nations in-

[1] Prideaux (Vie de Mahomet, p. 44) accuse la tyrannie de l'imposteur qui dépouilla deux orphelins, fils d'un charpentier : c'est un reproche qu'il a tiré de la *Disputatio contra Saracenos*, composée en arabe avant l'année 1130; mais l'honnête Gagnier (*ad Abulfed.*, p. 53), a démontré que ces deux auteurs ont mal saisi la valeur du mot *Al Nagjar*, qui signifie en cet endroit, non pas un obscur métier, mais une noble tribu d'Arabes. Abulféda décrit le mauvais état de ce terrain : son habile interprète a pensé, d'après Al Bochari, qu'on en offrit la valeur; d'après Al Jannabi, que l'achat se fit dans toutes les formes, et, d'après Ahmed Ben Joseph, que le généreux Abubeker en paya la somme. Ainsi la prophétie se trouve justifiée sur ce point.

[2] Al Jannabi (*apud Gagnier*, t. II, p. 246-324) décrit le sceau et la chaire de Mahomet comme deux reliques précieuses : et le tableau qu'il donne de la cour du prophète est tiré d'Abulféda (c. 44, p. 85).

[1] Le huitième et le neuvième chapitre du Coran sont les plus véhémens et les plus farouches; et Maracci (*Prodromus*, part. IX, p. 59-64) s'est élevé avec plus de justice que de discrétion contre les passages à double sens de l'imposteur.

crédules, sans avoir égard à la sainteté des jours ou à celle des mois. Il attribua à l'auteur du Pentateuque et de l'Évangile ces préceptes de sang que le Coran répète de page en page. Mais le caractère de douceur qu'offre le style de l'Évangile peut expliquer le passage équivoque où l'on dit que Jésus a apporté sur la terre le glaive et non pas la paix; et on ne doit pas confondre ses vertus patientes et modestes avec le zèle intolérant des princes et des évêques qui ont déshonoré le nom de ses disciples. Pour justifier cette guerre de religion, on alléguait avec plus d'exactitude l'exemple de Moïse ou celui des juges et des rois d'Israël. Les lois militaires des Hébreux sont encore plus sévères que celles du législateur arabe [1]. Le Dieu des armées marchait en personne devant les Juifs; si une ville leur résistait, ils passaient les mâles au fil de l'épée, sans aucune distinction; les sept peuplades de Canaan furent exterminées, et ni le repentir ni la conversion ne pouvaient les soustraire à cet épouvantable arrêt, d'après lequel tout devait périr. Mahomet laissa du moins à ses ennemis l'option de son amitié, de la soumission ou du combat. Du moment où ils professaient l'islamisme, il les admettait aux avantages temporels et spirituels de ses premiers disciples, et il les réunissait sous son étendard, afin d'étendre sa religion. Ce n'était que des vues d'intérêt qui le déterminaient à la clémence, mais rarement il foulait aux pieds un ennemi terrassé; et il semble promettre qu'il laissera leur culte grossier ou leur imparfaite croyance aux moins coupables de ses incrédules sujets s'ils veulent payer les tributs. Dès le premier mois de son règne, il exécuta tout ce qu'il avait établi dans ses préceptes sur la guerre religieuse, et il arbora sa bannière blanche devant les portes de Médine. L'apôtre guerrier se trouva à neuf batailles ou neuf siéges [2], et, en dix années, il termina, par lui-même ou par ses lieutenans, cinquante opérations de guerre. Il continuait à exercer ses professions de marchand et de voleur, et ses petites excursions, pour la défense ou l'attaque d'une caravane, disposaient peu à peu ses troupes à la conquête de l'Arabie. Une loi divine réglait le partage du butin [1]; on rassemblait fidèlement toutes les prises; il réservait, pour des œuvres pieuses et charitables, un cinquième de l'or et de l'argent, les prisonniers et le bétail, les meubles et les immeubles; il faisait du reste des lots égaux qu'il distribuait aux soldats qui avaient remporté la victoire ou gardé le camp; les récompenses de ceux qui avaient perdu la vie passaient à leurs femmes et à leurs enfans; il accordait une première part au cheval et une seconde au cavalier, ce qui augmentait le nombre de ses troupes à cheval. Les Bédouins errans venaient de tous côtés se ranger sous le drapeau de la religion et du pillage : le prophète eut soin de sanctifier le commerce des soldats avec les femmes captives; c'est-à-dire que les jouissances de la beauté et de la fortune n'étaient qu'un faible échantillon des joies du paradis, destinées aux braves martyrs de la foi. « Le glaive, leur disait-il, est la clef du » ciel et de l'enfer : une goutte de sang ver» sée dans le champ de Dieu, une nuit passée » sous les armes, seront plus comptées que » deux mois de jeûnes ou de prières : celui » qui périra dans une bataille obtiendra le » pardon de ses péchés : au dernier jour ses » blessures seront éclatantes comme le ver» millon, parfumées comme le musc, et les » ailes des anges et des chérubins remplace» ront les membres qu'il aura perdus. » Dès lors le fanatisme embrasa l'intrépide cœur des Arabes. Le tableau du monde invisible

[1] Les dévots chrétiens de notre siècle lisent avec plus de respect que de satisfaction le dixième et le vingtième chapitre du Deutéronome, avec les commentaires pratiques de Josué, de David, etc. Mais, d'après ces passages, quelques évêques et les rabbins des premiers temps ont prêché l'intolérance avec plaisir et succès. (Sale, Discours préliminaire, p. 142, 143.)

[2] Abulféda, *in Vit. Mohamm.*, p. 156. L'arsenal personnel de Mahomet était composé de neuf sabres, trois lances, sept piques ou demi-piques, un carquois et trois arcs, sept cuirasses, trois boucliers et deux casques (Gagnier, t. III, p. 328-334); on y trouvait de plus un étendard blanc et un drapeau noir (p. 335), vingt chevaux (p. 322), etc. La tradition a conservé deux de ses propos de guerre. (Gagnier, t. II, p. 88-337.)

[1] Le savant Reland (*Dissertationes miscellaneæ*, t. III, dissert. x, p. 3-53) a épuisé dans une dissertation particulière tout ce qui a rapport au *jus belli Mohammedanorum*.

frappa vivement leur imagination, et la mort, qu'ils avaient toujours méprisée, devint l'objet de leurs espérances et de leurs désirs. Le Coran enseigna, dans l'acception la plus absolue, les dogmes de la prédestination et de la fatalité, qui éteindraient l'industrie et la vertu si l'homme réglait sa conduite sur ses opinions. Au reste, ces dogmes ont exalté, dans tous les temps, le courage des Sarrasins et des Turcs. Les premiers disciples de Mahomet marchaient au combat avec une confiance intrépide; s'ils étaient prédestinés à mourir dans leurs lits, ils devaient être en sûreté et invulnérables au milieu des traits des combattans [1].

La fuite de Mahomet aurait peut-être satisfait les Koreishites, si la vengeance d'un ennemi qui pouvait harceler ceux d'entre eux qui faisaient le commerce de la Syrie, au moment où ils passeraient et repasseraient sur le territoire de Médine, ne leur eût causé des alarmes et de la fureur. Abu Sophian lui-même se mit à la tête de trente ou quarante guerriers pour conduire une caravane de mille chameaux; sa marche fut si heureuse ou si habile, qu'il échappa à la vigilance du prophète; mais il apprit que les saints voleurs étaient en embuscade et épiaient son retour. Il envoya un courrier à ses frères de la Mecque; ceux-ci, craignant de perdre leurs marchandises s'ils ne volaient pas à son secours, prirent les armes. La bande sacrée de l'apôtre était composée de trois cent treize Moslems, parmi lesquels on comptait soixante-dix-sept fugitifs : il n'avait que soixante-dix chameaux, qu'ils montèrent à leur tour (les chameaux d'Yatreb étaient formidables à la guerre); mais telle était la pauvreté de ses premiers disciples, qu'on n'en comptait que deux qui eussent des chevaux [2]. Il se trouvait dans la célèbre et fertile vallée de Beder [1], à trois marches de Médine, lorsque ses vedettes l'informèrent que la caravane approchait, et que les Koréishites avaient cent chevaux et huit cent cinquante fantassins. Après une délibération qui fut courte, il sacrifia les richesses à la gloire et à la vengeance : il fit un léger retranchement afin de couvrir ses troupes et un ruisseau d'eau douce qui arrosait la vallée. « Dieu, s'écria-t-il à mesure que » les Koréishites descendaient les collines, » Dieu, si ces guerriers périssent, quels se» ront tes adorateurs sur la terre?—Courage, » mes amis, serrez les rangs, lancez vos traits, » et la victoire est à nous. » A ces mots, il se plaça, ainsi qu'Abubeker, sur un trône ou sur une chaire [2], et réclama le secours de Gabriel et de trois mille anges. Il avait l'œil fixé sur le champ de bataille; ses soldats mollissaient, et ils allaient être accablés : en cet instant critique, le prophète s'élança de son trône, il monta son cheval et jeta une poignée de sable dans les airs. « Que leur face soit couverte de honte, » s'écrie-t-il. Les deux armées entendirent son éclatante voix; elles crurent voir l'armée d'anges qu'il avait appelée à son secours [3] : les Koréishites tremblè-

[1] Le Coran (c. 3, p. 52, 53, c. 4, p. 70, etc., avec les notes de Sale, etc., 17, p. 413, avec les notes de Maracci) expose d'un ton sévère cette doctrine de la prédestination absolue, sur laquelle peu de religions ont des reproches à se faire. Reland (*de Religione Mohamm.*, p. 61-64) et Sale (Discours prélim., p. 103) développent les opinions des docteurs, et nos voyageurs modernes le degré de confiance qu'elles inspirent aux Turcs.

[2] Al Jannabi (*apud Gagnier*, t. II, p. 9) lui donne soixante-dix ou quatre-vingts chevaux; et, en deux autres occasions antérieures à la bataille d'Ohud, il dit (p. 10) que Mahomet avait une troupe de trente, et, à la page 66, un corps de cinq cents cavaliers. Abulféda, qui paraît plus exact, assure (*in Vit. Mohamm.*, p. XXXII, p. 65) que les Musulmans n'avaient que deux chevaux au combat d'Ohud. Les chameaux étaient en grand nombre dans l'Arabie *Pétrée*, mais il semble que les chevaux y étaient moins communs que dans l'Arabie *Heureuse* ou l'Arabie *Déserte*.

[1] Bedder Houneene, à vingt milles de Médine et à quarante de la Mecque, est sur le grand chemin de la caravane de l'Égypte, et les pélerins célèbrent annuellement la victoire du prophète par des illuminations, des fusées, etc. (Voyage de Shaw, p. 477.)

[2] Le lieu où Mahomet se retira pendant l'action est appelé par Gagnier (*in Abulfeda*, c. 27, p. 58; Vie de Mahomet, t. II, p. 30-33) *umbraculum*, *une loge de bois avec une porte*. Reiske (*Annales Moslemici Abulfedæ*, p. 23) traduit le même mot arabe par ceux de *solium, suggestus editior;* et cette différence importe beaucoup à l'honneur de l'interprète et à celui du héros. Je suis fâché de voir l'orgueil et l'aigreur que Reiske montre envers son collaborateur. « Sæpè sic vertit, ut in» tegræ paginæ nequeant nisi unâ liturâ corrigi : Arabice » non satis callebat et carebat judicio critico. J. J. Reiske, *Prodidagmata ad Hagji Chalifæ Tabulas*, p. 228, *ad calcem Abulfedæ Syriæ Tabulæ*, *Lipsiæ*, 1766, in-4°.)

[3] Les expressions vagues du Coran (c. 3, p. 124, 125,

rent et prirent la fuite : trente des plus braves furent tués, et soixante-dix captifs ornèrent le premier triomphe des fidèles. Les morts furent dépouillés et insultés ; deux des prisonniers, jugés les plus coupables, furent punis de mort ; et les autres payèrent pour leur rançon quatre mille drachmes d'argent, qui dédommagèrent un peu de l'évasion de la caravane. Mais les chameaux d'Abu Sophian cherchèrent en vain une nouvelle route au milieu du désert et le long de l'Euphrate; ils furent arrêtés par les Musulmans, et cette prise dut être bien considérable, si, comme on le dit, le cinquième de l'apôtre fut de vingt mille drachmes. Abu Sophian, irrité de la perte publique et de la sienne propre, rassembla un corps de trois mille hommes, parmi lesquels on comptait sept cents hommes armés de cuirasses et deux cents cavaliers : trois mille chameaux le suivirent, et Henda son épouse, avec quinze matrones de la Mecque, battaient sans cesse du tambourin, afin d'animer les troupes et de montrer la grandeur de Hobal, qui était la divinité la plus populaire de la Caaba. Trois cent cinquante croyans défendaient le drapeau de Mahomet; la disproportion du nombre ne paraissait pas alarmer plus qu'à la journée de Beder; et telle fut leur confiance, qu'ils ne voulurent point écouter l'apôtre qui leur parlait au nom de Dieu, et qui ensuite essaya le langage de la raison. La seconde bataille se donna sur le mont Ohud, à six milles au nord de Médine [1]; les Koréishites s'avancèrent sous la forme d'un croissant, et Caleb, le plus farouche et le plus heureux des guerriers arabes, conduisait l'aile droite de la cavalerie. Mahomet plaça ses soldats sur la croupe de la colline, d'une manière savante, et laissa sur ses derrières un détachement de cinquante archers. Leur charge fut si vigoureuse, qu'elle rompit le centre des idolâtres ; mais, durant la poursuite, ils perdirent l'avantage du terrain ; les archers abandonnèrent leur poste ; les uns et les autres, séduits par l'appât du butin, désobéirent à leur général, et mirent leur camp en désordre. L'intrépide Caleb ramena sa cavalerie sur leurs flancs et sur leur derrière; et il dit, avec tout l'éclat de sa voix, que Mahomet venait d'être tué. Il avait en effet reçu un coup de javeline au visage, et une pierre lui avait cassé deux dents : au reste, au milieu du désordre et de l'épouvante, il reprocha aux infidèles le meurtre d'un prophète, et il donna des bénédictions à la main amicale qui étancha son sang et le conduisit dans un lieu de sûreté. Soixante-dix martyrs perdirent la vie pour les péchés du peuple ; ils tombèrent, dit l'apôtre, deux à deux, et, fidèles jusqu'au dernier soupir, on vit celui qui mourut le dernier embrasser le corps inanimé de son camarade [1] : les femmes de la Mecque exercèrent toutes sortes de cruautés sur les cadavres, et l'épouse d'Abu Sophian mangea une partie des entrailles de Hamza, oncle de Mahomet. Les Koréishites ne manquèrent pas de se réjouir du triomphe de leurs idoles, et de satisfaire leur fureur; mais la petite armée de Mahomet se rallia bientôt, et ils n'eurent ni assez de force ni assez de courage pour entreprendre le siége de Médine. L'apôtre fut attaqué l'année suivante par dix mille ennemis, et cette troisième expédition a reçu tour à tour le nom des *nations* qui marchaient sous le drapeau d'Abu Sophian, ou celui du *fossé* qu'on creusa devant la ville, et qu'on fit garder par trois mille Musulmans. Le sage Mahomet évita une action générale ; Ali signala sa valeur dans un combat singulier : cette guerre dura vingt jours, après lesquels les confédérés se retirèrent. Un ouragan accompagné de pluie et de grêle renversa leurs tentes ; un adversaire insidieux fomentait leur division, et les Koréishites, abandonnés de leurs alliés, n'espérèrent plus culbuter le trône ou arrêter les conquêtes de l'invincible personnage qu'ils avaient proscrit [2].

c. 8, p. 9) permettent aux commentateurs de supposer le nombre de mille, trois mille ou neuf mille anges ; le plus petit suffisait sans doute pour massacrer soixante-dix Koréishites. (Maracci, Alcoran, t. II, p. 131.) Au reste, les scholiastes avouent qu'aucun vieux mortel n'aperçut cette troupe angélique. (Maracci, p. 297.) Ils raffinent sur les mots : « Non pas toi, mais Dieu, » etc. (c. 8, 16; d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 600, 601).

[1] *Geograph. Nubiensis*, p. 47.

[1] Dans le troisième chapitre du Coran (p. 50-53) avec les notes de Sale, le prophète donne de misérables excuses sur la défaite d'Ohud.

[2] Voyez, sur les détails des trois guerres de Beder, d'O-

Mahomet voulut choisir Jérusalem pour le premier Kebla de la prière de ses disciples: il eut d'abord de la prévention en faveur des Juifs; et, à n'examiner que les intérêts temporels de cette peuplade, il serait à désirer qu'elle eût reconnu dans le prophète arabe l'espoir d'Israël et le Messie qu'elle attendait. Les Juifs gardèrent leur obstination, et l'apôtre conçut pour eux une haine implacable; il persécuta ces infortunés jusqu'au dernier moment de sa vie; et, en sa double qualité d'apôtre et de conquérant, cette persécution s'étendit jusqu'à l'autre monde[1]. Les Kainoka habitaient Médine sous la protection de la cité: il survint un tumulte, et Mahomet leur déclara qu'ils devaient embrasser sa religion, ou se présenter sur un champ de bataille. « Hélas! repondirent en tremblant les Juifs, » nous nesavons point manier les armes; mais » nous persévérons dans la croyance et le » culte de nos pères; et pourquoi veux-tu » nous réduire à la nécessité d'une juste dé» fense? » Cette lutte inégale se termina en quinze jours; et ce fut avec beaucoup de peine que le prophète céda aux sollicitations de ses alliés, et qu'il fit aux captifs grâce de la vie; mais il confisqua leurs richesses. Les Musulmans se servirent avec plus de succès de l'arsenal, et sept cents exilés se réfugièrent avec leurs femmes et leurs enfans sur les frontières de la Syrie. Les Nadhirites étaient plus coupables, car ils essayèrent d'assassiner le prophète au milieu d'une conférence amicale. Mahomet assiégea leur château, situé à trois lieues de Médine; mais ils se défendirent avec tant de valeur, qu'ils obtinrent une capitulation honorable; la garnison sortit tambour battant, et elle eut tous les honneurs de la guerre. Les Juifs avaient excité la guerre des Koréishites, et ils y avaient pris part: du moment où les *nations* s'éloignèrent du *fossé*, Mahomet, sans déposer son armure, se mit en route la même journée, afin d'extirper la race ennemie des enfans de Koraidha. Ils se rendirent à discrétion, après une résistance de vingt-cinq jours. Ils comptaient sur l'intervention de leurs alliés de Médine, mais ils auraient dû savoir que le fanatisme étouffe l'humanité. Un vieillard qu'ils demandèrent pour juge prononça l'arrêt de leur mort. Sept cents Juifs enchaînés furent conduits sur la place du marché: on les fit descendre dans le tombeau préparé pour leur exécution et leur sépulture, et le prophète vit leur massacre d'un œil tranquille. Les Musulmans héritèrent des moutons et des chameaux de cette infortunée peuplade; trois cents cuirasses, cinq cents piques et mille lances formèrent la partie la plus utile de la dépouille. Chaïbar, ville ancienne et riche, située à six journées au nord-est de Médine, était le centre de la puissance des Juifs en Arabie; son territoire, fertile au milieu du désert, était couvert de plantations et de bétail, et défendu par huit châteaux, parmi lesquels on en comptait d'imprenables. Mahomet avait deux cents cavaliers et quatorze cents fantassins: dans une suite de huit siéges laborieux qu'il fallut faire d'une manière régulière, ces troupes se virent exposées aux dangers, à la fatigue et à la faim, et les chefs les plus audacieux désespéraient du succès. L'apôtre ranima leur fidélité et leur courage en leur citant les exploits d'Ali, qu'il surnomma le Lion de Dieu. Peut-être qu'en effet le redoutable cimeterre de celui-ci partagea en deux un guerrier juif d'une taille gigantesque; mais, lorsque les romanciers ajoutent qu'il arracha de ses gonds la porte d'une forteresse, et qu'il couvrit son bras gauche de cet énorme bouclier[1], on est étonné de leur assurance. La ville de Chaibar se soumit après la réduction des châteaux. Le chef de la tribu fut mis à la torture en présence de Mahomet; on voulait quil avouât en quel lieu il avait caché ses trésors; on accorda une tolérance précaire à

hud et du Fossé, entreprises par les Koréishites contre Mahomet, Abulféda (p. 56-61-64-69-73-77); Gagnier (t. II, p. 23-45-70-96-120-139), avec les articles de d'Herbelot et les Abrégés d'Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 6, 7), et Abulpharage (Dynast., p. 102).

[1] Abulféda (p. 61-71-77-87, etc.) et Gagnier (t. II, p. 61-65-107-112-139-148-268-294) racontent les guerres de Mahomet contre les tribus juives de Kainoka, des Nadhirites, de Koraidha et Chaibar.

[1] On cite le témoignage d'Abu Rafe, serviteur de Mahomet, qui affirme que ses forces, réunies à celles de sept autres personnes, essayèrent vainement de relever de terre la même porte (Abulféda, p. 90). Abu Rafe était un témoin oculaire, mais on ne cite pas les témoins d'Abu Rafe.



l'industrie des pasteurs et des cultivateurs; ou leur permit d'améliorer leur patrimoine, mais sous le bon plaisir du vainqueur, et sous la condition de lui donner la moitié du produit. Omar relégua ensuite dans la Syrie les Juifs de Chaibar, et le calife déclara en cette occasion que son maître lui avait ordonné, au lit de mort, de chasser de l'Arabie toute religion qui ne serait pas la véritable [1].

Les yeux de Mahomet se tournaient vers la Mecque cinq fois par jour [2], et les motifs les plus sacrés et les plus puissans l'engageaient à rentrer en triomphe dans la ville et dans le temple d'où on l'avait chassé. Durant ses veilles et durant son sommeil, il voyait toujours la Caaba; il donnait ses songes pour des visions et des prophéties; enfin il arbora la sainte bannière, et il promit indiscrètement le succès de l'entreprise. Sa marche de Médine à la Mecque n'annonçait qu'un pèlerinage religieux et paisible : soixante-dix chameaux ornés pour le sacrifice précédaient son avant-garde; il respecta le territoire sacré, et, pour montrer sa dévotion et sa clémence, il renvoya les captifs sans rançon. Mais, dès qu'il fut dans la plaine, à une journée de la ville, on l'entendit s'écrier : « Ils se sont revêtus de peaux de tigre. » Il fut arrêté par la multitude et la valeur des Koréishites, et il avait à craindre que les Arabes du désert, retenus sous son drapeau par l'espoir du butin, n'abandonnassent et ne trahissent leur chef. L'intrépide apôtre recourut au sang-froid et à la circonspection d'un homme d'état; il renonça dans le traité à la qualité d'apôtre de Dieu; il signa avec les Koréishites et leurs alliés une trève de dix ans; il s'engagea à rendre les fugitifs de la Mecque qui embrasseraient sa religion, et il stipula l'humble privilége d'entrer à la Mecque l'année d'après, comme ami, et d'y rester trois jours pour achever les cérémonies d'un pélerinage. Les Musulmans se retirèrent couverts de honte et remplis de douleur; et ce mauvais succès semblait annoncer la chute d'un prophète qui avait si souvent donné ses succès pour preuve de sa mission. L'année suivante, la foi et l'espérance des pélerins se ranimèrent à la vue de la Mecque; leurs glaives reposaient; ils firent sept fois le tour de la Caaba sur les traces de Mahomet : les Koréishites s'étaient retirés sur les collines; et Mahomet, après les cérémonies accoutumées, sortit de la ville le quatrième jour. Sa dévotion édifia le peuple; il étonna, il divisa ou il séduisit les chefs; et Caleb et Amrou, qui subjuguèrent ensuite la Syrie et l'Égypte, abandonnèrent alors l'idolâtrie, qui tombait en ruines. La soumission des tribus arabes ayant augmenté son pouvoir, il rassembla dix mille soldats pour la conquête de la Mecque; et les idolâtres, qui étaient les plus faibles, furent aisément convaincus d'une infraction à la trève. Le fanatisme et la discipline régnant parmi ses guerriers, ils marchèrent avec rapidité, et surent garder le secret. Dix mille feux annoncèrent bientôt aux Koréishites épouvantés le dessein, l'approche et la force irrésistible de l'ennemi. Le fier Abu Sophian, qui vint offrir les clefs de la ville, admira cette multitude variée d'armes et de drapeaux qu'on fit passer devant lui; il vit que le fils d'Abdallah avait acquis un grand royaume; et sous le cimeterre d'Omar il avoua que Mahomet était l'apôtre du vrai Dieu. Le sang des Romains souilla le retour de Marius et de Sylla; le fanatisme de la religion excitait le prophète à la vengeance; et son armée, qui se souvenait de son humiliation, montrait beaucoup d'ardeur pour exécuter ou devancer l'ordre d'un massacre. Au lieu de satisfaire ses passions et celles de ses troupes [1],

[1] Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 9) et le grand Al Zabari (Gagnier, t. II, p. 285 (attestent le bannissement des Juifs. Au reste, Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 324) croit que la tribu de Chaibar professe encore la religion juive et la secte des Karéites, et que, dans le pillage des caravanes, les disciples de Moïse sont les associés de ceux de Mahomet.

[2] Abulféda (p. 84-87-97-100-102-111), Gagnier (t. II, p. 209-245-309-322; t. III, p. 1-58), Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 8-10), Abulpharage (Dynast., p. 103) racontent les progrès de la réduction de la Mecque.

[1] C'est après la conquête de la Mecque que le Mahomet de Voltaire imagina et exécuta les crimes les plus affreux. Le poète avoue qu'il ne peut citer les monumens de l'histoire; il se contente de dire pour sa justification « que » celui qui fait la guerre à sa patrie au nom de Dieu est » capable de tout. » (Œuvres de Voltaire.) Cette maxime n'est ni charitable ni philosophique, et on doit sûrement quelques égards à la gloire des héros et à la religion

il pardonna à ses compatriotes, et réunit les factions de la Mecque. Ses soldats entrèrent dans cette ville en trois divisions; Caleb égorgea vingt-huit citoyens; Mahomet proscrivit onze hommes et six femmes; mais il blâma la cruauté de son lieutenant; et sa clémence ou son mépris fit grâce à plusieurs personnes désignées pour victimes. Les chefs des Koréishites tombèrent à ses pieds. Il leur dit : « Que pouvez-vous attendre d'un » homme que vous avez outragé? » Et comme ils s'écrièrent : « Nous comptons sur la gé» nérosité de notre concitoyen. — Vous n'y » compterez pas en vain, ajouta-t-il; allez, » votre vie est en sûreté, et vous êtes libres. » Le peuple de la Mecque mérita son pardon en se déclarant pour l'islamisme; et, après un exil de sept ans, le missionnaire fugitif fut reconnu en qualité de prince et de prophète de son pays [1]. Mais on réduisit en poudre les trois cent soixante idoles de la Caaba; le temple de Dieu fut purifié et embelli : pour donner une leçon aux générations futures, il fit de nouveau toutes les cérémonies d'un pélerin, et une loi expresse défendit à tout mécréant de mettre le pied sur le territoire de la sainte cité [2].

La conquête de la Mecque entraîna la foi et la soumission des tribus arabes [3], qui, selon les vicissitudes de la fortune, avaient respecté ou dédaigné l'éloquence et les armes du prophète. Les Bédouins se montrent toujours indifférens aux cérémonies et aux opinions religieuses, et il est vraisemblable qu'ils adoptèrent la doctrine du Coran, ainsi qu'ils la professent aujourd'hui, c'est-à-dire sans y mettre beaucoup d'intérêt. Au reste, quelques-uns d'entre eux, plus obstinés, demeurèrent fidèles à la religion et à la liberté de leurs ancêtres; et la guerre de Honain a été surnommée avec raison la guerre des *idoles*, car Mahomet avait fait vœu de les détruire, et les confédérés de Tayef avaient juré de les défendre [1]. Quatre mille paysans s'avancèrent à la hâte et en secret, afin d'attaquer le conquérant à l'improviste; ils regardaient en pitié la stupide négligence des Koréishites; mais ils comptaient sur les vœux et peut-être sur le secours d'un peuple qui venait de renoncer à ses dieux et de se soumettre au joug de son ennemi. Le prophète arbora les bannières de Médine et de la Mecque; une foule de Bédouins se rangea sous ses drapeaux, et les Musulmans, se voyant au nombre de douze mille, présumèrent trop de leurs forces. Ils descendirent sans précaution dans la vallée de Honain; les archers et les frondeurs des alliés s'étaient emparés des hauteurs : l'armée de Mahomet fut accablée; elle perdit sa discipline, son courage faiblit, et le danger qui la menaçait remplit de joie les Koréishites. Les ennemis environnaient le prophète monté sur sa mule blanche; il voulut se précipiter contre leurs piques, afin d'obtenir du moins une mort glorieuse; mais dix de ses fidèles compagnons interposèrent leurs armes et leurs poitrines, et trois d'entre eux furent tués à ses pieds. « Mes frères, » s'écria-t-il à diverses reprises, avec douleur » et avec indignation, je suis le fils d'Abdal» lah; je suis l'apôtre de la vérité! Hommes, » soyez constans dans la foi. Dieu, envoie» moi du secours. » Abbas, son oncle, qui, semblable aux héros d'Homère, excellait par l'éclat et la force de sa voix, fit retentir la vallée du récit des dons et des promesses de Dieu; les Moslems, fuyards, revinrent de

des peuples. Je sais que la représentation de cette tragédie scandalisa beaucoup un ambassadeur turc qui se trouvait alors à Paris.

[1] Les docteurs musulmans disputent encore sur la question de savoir si la Mecque fut réduite par la force, ou si elle se soumit de bon gré (Abulféda, p. 107, et Gagnier, *ad locum*); et cette dispute de mots est aussi importante que celle qu'on agite en Angleterre sur Guillaume le *Conquérant*.

[2] Chardin (Voyage en Perse, t. IV, p. 166), et Reland (*Dissert. Miscell.*, t. III, p. 51), en excluant les chrétiens de la péninsule d'Arabie, de la province de Hejaz ou de la navigation de la mer Rouge, sont plus sévères que les Musulmans eux-mêmes. Les chrétiens sont admis sans difficulté dans le port de Mocha, et même dans celui de Gedda, et on n'a interdit aux profanes que la ville et l'enceinte de la Mecque. (Niebhur, Description de l'Arabie, p. 308, 309; Voyage en Arabie, t. I, p. 205-248, etc.)

[3] Abulféda, p. 112-115; Gagnier, t. III, p. 67-88; d'Herbelot, art. *Mohammed*.

[1] Abulféda (p. 117-123) et Gagnier (t. III, p. 88-111) racontent le siége de Tayef, le partage du butin, etc. Al Jannabi fait mention des machines et des ingénieurs de la tribu de Daws. On croyait que le fertile terrain de Tayef était une portion de la Syrie, amenée en cet endroit par le déluge universel.

tous côtés sous le saint drapeau, et Mahomet eut la satisfaction de voir recommencer le combat : sa conduite et son exemple décidèrent la journée en sa faveur, et il exhorta ses troupes victorieuses à ne montrer aucune pitié pour des hommes qui les avaient couverts de honte au commencement de la bataille. Il quitta tout de suite la vallée de Honain, et alla assiéger Tayef, forteresse située à soixante milles au sud-est de la Mecque, et dont le terrain produisait les fruits de la Syrie au milieu du désert. Une tribu amie, qui avait appris l'art des siéges, je ne sais de quelle manière, lui fournit des béliers et d'autres machines, et un corps de cinq cents ouvriers. Mais c'est en vain qu'il offrit la liberté aux esclaves de Tayef, qu'il viola ses propre lois en extirpant les arbres fruitiers, que les mineurs ouvrirent les tranchées, et que ses troupes attaquèrent la brèche. Le siége durait depuis vingt jours lorsqu'il donna le signal de la retraite; mais, en s'éloignant de la place, il chanta dévotement son triomphe, et affecta de demander au ciel le repentir et la sûreté de cette cité incrédule. L'expédition fut d'ailleurs très-heureuse, car le prophète fit six mille captifs; il prit vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons, et quatre mille onces d'argent. Une tribu qui avait combattu à Honain racheta ses prisonniers en sacrifiant ses idoles; mais le prophète, voulant dédommager ses soldats, leur abandonna son cinquième du butin, en ajoutant qu'il aurait voulu à cause d'eux posséder autant de têtes de bétail qu'il y avait d'arbres dans la province de Tehama. Au lieu de châtier la mauvaise volonté des Koréishites, il prit la résolution de les réduire au silence, ce qu'il appelait avec une sorte de gaîté leur *couper la langue*, et s'assurer de leur affection par ses libéralités : Abu Sophian seul reçut trois cents chameaux et vingt onces d'argent, et la Mecque embrassa l'utile religion du Coran. Les *fugitifs* et les *auxiliaires* se plaignirent, ils dirent qu'après avoir porté le fardeau de la guerre on les négligeait au moment du triomphe « Hélas! répliqua leur chef artificieux, souffrez que je sacrifie quelques biens périssables pour m'attacher ces gens qui étaient nos ennemis, pour affermir la foi de ces nouveaux prosélytes. Quant à vous, je vous confie ma vie et ma fortune; vous êtes les compagnons de mon exil, de mon royaume, de mon paradis. » Les députés de Tayef, qui craignaient un second siége, arrivèrent : « Apôtre de Dieu, accordez-nous lui dirent-ils, une trêve de trois ans, et souffrez notre ancien culte. » Le prophète ayant répondu qu'il n'accorderait pas un mois, pas une heure : « Dispensez-nous du moins du devoir de la prière, » ajoutèrent-ils. « La religion est inutile sans la prière, » répliqua Mahomet. Ils se soumirent donc; on démolit leur temple, et on étendit cet arrêt de proscription sur toutes les idoles de l'Arabie. Un peuple fidèle salua ses lieutenans sur les côtes de la mer Rouge, de l'Océan et du golfe de Perse; et les ambassadeurs qui vinrent s'agenouiller devant le trône de Médine furent aussi nombreux, dit un proverbe arabe, que les dattes qui tombent du palmier lorsque le fruit est parvenu à sa maturité. La nation se soumit au Dieu et au sceptre de Mahomet; on supprima l'ignominieuse dénomination de tribut; les aumônes ou les dîmes volontaires ou forcées furent employées au service de la religion, et cent quatorze mille Moslems accompagnèrent le dernier pèlerinage de l'apôtre [1].

Lorsque Héraclius revint en triomphant de la guerre de Perse, il recueillit à Émèse un des envoyés de Mahomet, qui invitait les princes et les nations de la terre à la profession de l'islamisme. Le fanatisme des Arabes supposa ensuite la conversion secrète de cet empereur chrétien; la vanité des Grecs a supposé de son côté que le prince de Médine était venu voir l'empereur, et qu'il accepta de la munificence impériale un riche domaine et un sûr asile dans la province de Syrie [2]. Mais l'amitié d'Héraclius et de Mahomet fut de courte durée : la nouvelle reli-

[1] Abulféda (p. 121-133), Gagnier (t. III, p. 119-219), Elmacin (p. 10, 11), et Abulpharage (p. 103), racontent les dernières conquêtes et le dernier pèlerinage de Mahomet. La neuvième année de l'hégire fut appelée l'année des ambassades. (Gagnier, *Not. ad Abulfed.*, p. 121.)

[2] Comparez le superstitieux Al Jannabi (*apud Gagnier*, t. II, p. 232-255) avec Théophanes (p. 276-278),

gion avait excité plutôt que satisfait l'esprit avide des Sarrasins, et le meurtre d'un envoyé fournit une occasion honnête d'envahir avec trois mille soldats le territoire de la Palestine, qui se prolonge à l'est du Juordain. Zéid fut chargé de la sainte bannière; et telle fut la discipline ou le fanatisme de la secte naissante, que les plus nobles chefs servirent volontiers sous l'esclave du prophète. Si Zéid mourait, Jaafar et Abdallah devaient le remplacer successivement, et, s'ils périssaient tous les trois, les troupes étaient autorisées à choisir leur général. Ces trois généraux furent tués en effet à la bataille de Muta [1], c'est-à-dire à la première action de guerre où les Moslems mesurèrent leur valeur contre un ennemi étranger. Zéid tomba comme un soldat au premier rang : la mort de Jaafar fut héroïque et mémorable : ayant perdu la main droite, il saisit l'étendard de la gauche; ayant perdu aussi la gauche, il tint la bannière avec ses deux poignets couverts de sang, jusqu'au moment où cinquante blessures l'étendirent par terre. « Avancez, s'écria Abdallah, qui » alla le remplacer; avancez avec confiance, » la victoire ou le paradis est à nous. » La lance d'un Romain lui donna la mort; mais Caled, jeune homme de la Mecque, s'empara du drapeau; neuf glaives le brisèrent dans sa main, et sa valeur contint et repoussa les chrétiens, qui avaient la supériorité du nombre. Dans un conseil qui se tint la nuit au milieu du camp, il fut choisi pour général; le nouveau chef fit le lendemain des dispositions si habiles, qu'il assura la victoire ou la retraite des Sarrasins; et le glorieux surnom d'*Épée de Dieu* a rendu son nom célèbre parmi ses frères et ses ennemis. Mahomet monta en chaire, et décrivit avec fanatisme le bonheur des soldats qui avaient perdu la vie; mais en particulier il laissa voir les sentimens de la nature; on le surprit versant des larmes sur le sort de la fille de Zéid. « Qu'est-ce que » je vois? lui dit un de ses disciples étonné.— » Vous voyez, lui répondit l'apôtre, un ami » qui pleure la mort de sa fidèle amie. » Après la conquête de la Mecque, le souverain de l'Arabie voulut avoir l'air de prévenir les hostilités d'Héraclius, et il déclara la guerre aux Romains d'une manière solennelle, sans essayer de déguiser les fatigues et les dangers qu'entraînerait cette résolution [1]. Les Moslems étaient découragés; ils observèrent qu'ils manquaient d'argent, de chevaux et de vivres, que c'était la saison de la récolte, et que la chaleur de l'été serait insupportable. « L'enfer est beaucoup plus » chaud, » leur dit le prophète indigné. Il ne daigna pas les contraindre au service, mais à son retour il lança une excommunication de cinquante jours contre les plus coupables. Leur désertion fit briller Abubeker, Othman et les fidèles serviteurs qui exposèrent leur vie et leur fortune. Mahomet arbora son drapeau à la tête de dix mille cavaliers et de vingt mille fantassins. La marche fut en effet très-pénible; les vapeurs bouillantes et pestilentielles du désert aggravèrent la lassitude et la soif : dix hommes montaient tour à tour le même chameau, et ils furent réduits à boire l'urine de ce quadrupède. Lorsqu'ils eurent fait la moitié du chemin, c'est-à-dire lorsqu'ils se trouvèrent à dix journées de Médine et de Damas, ils se reposèrent près du bocage et de la fontaine de Tabuc. Mahomet ne voulut pas aller plus avant; il dit qu'il était satisfait d'avoir remarqué partout des intentions de paix : il y a lieu de croire que les préparatifs de l'empereur d'Orient l'effrayèrent. Mais l'intrépide Caled répandit la terreur de son nom aux environs des lieux qu'il parcourait; et le prophète reçut la soumission des tribus et des villes, depuis l'Euphrate jusqu'à Ailah, ville située à la pointe de la mer Rouge. Mahomet accorda à ses sujets chrétiens la sûreté de leurs personnes, la liberté de leur commerce, la propriété de leurs biens, et la tolérance de leur culte [2]. La faiblesse de leurs

Zonaras (t. II, l. XIV, p. 86), et Cedrenus (p. 421), qui ne sont pas moins superstitieux.

[1] Voyez sur la bataille de Muta et ses suites, Abulféda (p. 100-102), et Gagnier (t. II, p. 327-343). Καλεδος, dit Théophanes, ὃν λεγουσι μαχαιραν του Θεοῦ.

[1] Abulféda (*Vit. Mohamm.*, p. 123-127), et Gagnier (Vie de Mahomet, t. III, p. 147-163) racontent l'expédition de Tabuc; mais nous pouvons citer ici le Coran (c. 9, p. 154-165), avec les notes savantes et judicieuses de Sale.

[2] Le *Diploma securitatis Ailensibus* est attesté par Ahmed Ben Joseph et par l'auteur *Libri Splendorum* (Gagnier, *Not. ad Abulfed.*, p. 125). Mais Abulféda lui-

frères arabes les avait empêchés de mettre des barrières à son ambition; les disciples de Jésus étaient chers à l'ennemi des Juifs; et un conquérant avait intérêt de proposer une capitulation avantageuse à la religion la plus puissante de la terre.

Mahomet conserva jusqu'à l'âge de soixante-trois ans les forces nécessaires aux travaux temporels et spirituels de sa mission. Ses accès d'épilepsie, calomnie inventée par les Grecs, devraient exciter la pitié plutôt que l'horreur [1] : mais il fut persuadé qu'une femme juive, qui se plaignait de lui, l'avait empoisonné à Chaibar [2]. Sa santé s'affaiblit de jour en jour pendant quatre ans; ses infirmités s'accrurent, et il mourut après une fièvre de quatorze jours, qui le priva par intervalles de sa raison. Quand il se vit à la fin de sa carrière, il édifia ses frères par son humilité. « S'il y a quelqu'un, leur dit-il, du » haut de la chaire, que j'aie puni injuste- » ment, je me soumets au fouet des repré- » sailles. Si j'ai souillé la réputation d'un Mu- » sulman, qu'il proclame mes fautes devant » la congrégation. Si j'ai dépouillé un fidèle » de ses biens, le peu que je possède acquit- » tera le capital et l'intérêt de la dette. » « Oui, s'écrie une personne de la foule, j'ai » droit de réclamer trois drachmes d'argent. » Mahomet trouva la plainte juste; il donna ce qu'on lui demandait, et il remercia son créancier de l'avoir accusé dans ce monde, plutôt qu'au dernier jour. Il montra une fermeté tranquille à l'approche de la mort; il affranchit ses esclaves (dix-sept hommes et onze femmes), il régla très en détail l'ordre de ses funérailles, et épuisa les lamentations de ses amis auxquels il donna sa bénédiction. Il faisait encore ses prières publiques trois jours avant sa mort : il parut désigner Abubeker, son ancien et fidèle ami, pour son successeur dans les fonctions sacerdotales et royales, mais il eut soin d'éviter les risques et la jalousie qu'aurait entraînés une élection plus formelle. Au moment qui précéda sa dissolution, il demanda une plume et de l'e - cre, afin d'écrire, ou plutôt afin de dicter ce qu'il appelait le résumé de toutes ses révélations : ceux qui l'environnaient délibérèrent entre eux, pour savoir si on le laisserait affaiblir l'autorité du Coran, en dictant ses dernières paroles, qui devaient l'emporter sur ses paroles antérieures : la dispute s'échauffa, et il blâma les clameurs indécentes de ses disciples. Si on peut ajouter quelque foi aux traditions de ses femmes et de ceux qui vécurent avec lui, il garda au sein de sa famille, et jusqu'au dernier moment de sa vie, toute la dignité d'un apôtre et toute la confiance d'un fanatique; il décrivit la visite de l'ange Gabriel qui était venu dire un dernier adieu à la terre; et il ajouta avec vivacité qu'il comptait sur la bonté et sur la faveur de l'Être suprême. Il avait annoncé un jour, dans un entretien familier, que par une prérogative spéciale l'ange de la mort ne viendrait s'emparer de son âme qu'après lui en avoir demandé la permission d'une manière respectueuse. A l'instant qui précéda son agonie, il dit qu'il venait d'accorder cette permission. Il reposa sa tête sur le sein d'Ayesha, la plus chérie de ses femmes; il s'évanouit au milieu des douleurs; mais il reprit connaissance, et, élevant les yeux, il

même, ainsi qu'Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 11), quoiqu'ils conviennent des égards de Mahomet pour les Chrétiens (p. 13), ne font mention que d'un traité de paix et d'un tribut. En 1630, Sionita publia à Paris le texte et la version de la patente de Mahomet en faveur des Chrétiens; elle fut admise par Saumaise, et rejetée par Grotius (Bayle, Mahomet Rem., AA.). Hottinger doute de son authenticité (Hist. Orient., p. 236). Renaudot fait valoir l'aveu des Musulmans sur ce point (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 169); mais Mosheim (Hist. Ecclés., p. 244) montre la futilité de leur opinion, et il penche vers celle qui croit la patente supposée. Au reste, Abulpharage cite le traité de l'imposteur avec le patriarche nestorien (Asseman., Biblioth. Orient., t. II, p. 418); mais Abulpharage était primat des Jacobites.

[1] Théophanes, Zonaras et le reste des Grecs assurent que Mahomet avait des accès d'épilepsie; et le bigotisme grossier de Hottinger (Hist. Orient., p. 10, 11), Prideaux (Vie de Mahomet, p. 12), et Maracci (t. II, de l'Alcoran, p. 762, 763), s'empressent d'adopter cette accusation. Pour l'établir, on a forcé le sens des titres des chapitres 73 et 74 du Coran. Le silence ou l'ignorance des commentateurs musulmans est plus décisif qu'une dénégation péremptoire : et Ockley (*Hist. of The Saracen.*, t. I, p. 301), Gagnier (*ad Abulfeda*, p. 9, Vie de Mahomet, t. I, p. 118), et Sale (Coran, p. 449-474) se rangent du côté le plus charitable.

[2] Abulféda (p. 92) et Al Jannabi (*apud Gagnier*, t. II, p. 286-288), ses zélés partisans, avouent avec franchise ce poison qui était d'autant plus ignominieux, que la femme proposait de démontrer l'imposture du prophète.

articula d'une voix défaillante ces paroles entrecoupées : « Dieu... pardonnez mes pé» chés.... oui..... je vais retrouver mes conci» toyens qui sont au ciel. » Et il rendit ensuite le dernier soupir sur un tapis qui couvrait le plancher de sa chambre. Sa mort arrêta l'expédition ordonnée pour la conquête de la Syrie : l'armée s'était arrêtée aux portes de Médine; et les chefs ne quittèrent point leur maître tant qu'il lui resta un souffle de vie. La ville et en particulier la maison du prophète n'offrirent plus que des cris de douleur, ou le silence du désespoir : le fanatisme seul essaya de donner de l'espoir et des consolations. « Notre témoin, notre inter» cesseur, notre médiateur auprès de Dieu » ne peut être mort, s'écrièrent quelques » personnes. » « Non, il n'est pas mort; il » est dans ce saint évanouissement où l'on a » vu Moïse et Jésus, et il sera bientôt rendu » à son peuple fidèle. » On ne voulut point admettre le témoignage des sens, et Omar, prenant son cimeterre, menaça d'abattre la tête des infidèles qui oseraient soutenir que le prophète n'était plus. Le crédit et la modération d'Abubeker apaisèrent le tumulte. « Est-ce donc Mahomet, dit-il à Omar et à la » multitude, ou le Dieu de ce prophète que » vous adorez? Le Dieu de Mahomet vit à ja» mais, mais l'apôtre est mortel comme » nous, et, selon sa prédiction, il a subi la » destinée commune des mortels. » Ceux de sa famille qui se trouvaient les plus près de lui par les liens du sang, l'enterrèrent à l'endroit même où il expira [1]. Sa mort et sa sépulture ont consacré Médine, et les innombrables pélerins de la Mecque se détournent souvent pour faire leurs dévotions [2] sur la tombe du prophète, qui est d'une simplicité remarquable [1].

Le lecteur croit peut-être qu'à la fin de la vie de Mahomet j'examinerai ses fautes et ses vertus, et que je dirai si cet homme extraordinaire était plus fanatique qu'imposteur. Quand j'aurais vécu dans l'intimité du fils d'Abdallah, la tâche serait encore difficile, et je ne devrais pas espérer de la remplir avec succès. Mais, après douze siècles, les traits de ce prophète s'offrent à moi au milieu d'un nuage d'encens, et d'une manière confuse, que si je venais à bout de les saisir pour un moment, cette mobile ressemblance ne conviendrait pas au solitaire du mont Hera, au prédicateur de la Mecque, et au vainqueur de l'Arabie. Il paraît que cet homme, à qui on doit une si grande révolution, avait de la piété et du goût pour la vie contemplative : du moment où il se trouva au-dessus des besoins par son mariage, il s'éloigna de la route de l'ambition et de l'avarice; il vécut avec innocence jusqu'à l'âge de quarante ans, et, s'il fût mort à cette époque de sa vie, il n'aurait eu aucune célébrité. L'unité de Dieu est une idée très-conforme à la nature et à la raison : une conversation avec les Juifs et les chrétiens put lui inspirer du mépris et de la haine pour l'idolâtrie de la Mecque. Il était du devoir et d'un homme et d'un citoyen de publier la doctrine du salut, et d'arracher son pays au péché et à l'erreur. Il est aisé de concevoir qu'un esprit ardent, occupé sans cesse d'un même objet, put croire qu'au lieu d'une obligation générale il était chargé d'une mission particulière; qu'au milieu de ses vives émotions il put regarder comme des inspira-

[1] On répète souvent que de forts aimans tiennent le tombeau de Mahomet suspendu à la voûte du temple de la Mecque (σημα μετεωριζομενον. Laonicus Chalcocondyles, *de Rebus Turcicis*. l. III, p. 66). Cette ridicule histoire a été inventée et propagée par les Grecs et les Latins. Voyez le dictionnaire de Bayle (art. *Mahomet*, rem. EE. FF.) Sans faire usage de la philosophie, il suffit d'observer 1° que le prophète n'a pas été enterré à la Mecque ; 2° que son tombeau, qui est à Médine, a été vu par des millions de pélerins, et qu'il se trouve à terre. (Reland *de Relig. Moham.*, l. II, c. 19, p. 209-214 ; Gagnier, Vie de Mahomet, t. III, p. 263-268.)

[2] Al Jannabi fait l'énumération (Vie de Mahomet, t. III p. 372-391) des devoirs très-variés du pélerin qui va voir le tombeau du prophète et celui de ses disciples ; et le savant casuiste décide que cet acte de dévotion est presque de rigueur comme un précepte divin, et qu'il a presque le même mérite. Les docteurs examinent gravement laquelle des deux villes de la Mecque et de Médine a la supériorité (p. 391-394).

[1] Abulféda et Gagnier (*Vit. Moham.*, p. 123-142, Vie de Mahomet, t. III, p. 220-271) décrivent la dernière maladie, la mort et l'enterrement de Mahomet. Les détails les plus secrets et les plus intéressans ont été donnés dans le principe par Ayesha, par Ali, par les fils d'Abbas, etc.; et, comme ils habitaient Médine, et qu'ils survécurent au prophète plusieurs années, ils purent répéter ces contes pieux à une seconde et à une troisième génération de pélerins.

tions du ciel les aperçus de son esprit et de son imagination ; que le travail de la pensée dut finir dans cette espèce de ravissement et de vision, et que ses sensations intérieures, et le moniteur invisible qu'il croyait entendre, purent se présenter à lui sous la forme et les attributs d'un ange de Dieu [1]. L'intervalle qui sépare le fanatisme de l'imposture est périlleux et glissant. Le démon de Socrate [2] nous apprend assez jusqu'à quel point un sage peut se tromper lui-même, comment avec de la bonté on peut tromper les autres, et de quelle manière la conscience peut sommeiller entre l'illusion personnelle et la fraude volontaire. La charité croira que Mahomet fut d'abord animé par la bienfaisance ; mais un missionnaire purement humain est incapable de chérir les mécréans obstinés qui rejettent ses prétentions, qui méprisent ses argumens, et qui le persécutent. Si Mahomet pardonna quelquefois à ses adversaires personnels, il croyait sans doute qu'il lui était permis de détester les ennemis de Dieu ; alors les passions terribles de l'orgueil et de la vengeance s'allumèrent dans son sein, et, ainsi que le prophète de Ninive, il forma des vœux pour la destruction des rebelles qu'il avait condamnés. L'injustice de la Mecque et le choix de Médine transformèrent le simple citoyen en prince, et l'humble prédicateur en général d'armée. Mais l'exemple des saints consacrait son glaive, et il pouvait penser que le Dieu qui châtie un monde coupable par la peste et les tremblemens de terre, inspirait la valeur de ses serviteurs pour la conversion et le châtiment des hommes. Dans l'exercice du gouvernement politique, il fut contraint d'adoucir l'orgueilleuse sévérité du fanatisme, de se prêter en quelque sorte aux préjugés et aux passions de ses sectaires, et d'employer au salut du genre humain jusqu'aux vices des mortels. Le mensonge et la perfidie, la cruauté et l'injustice ont servi souvent à la propagation de la foi ; et Mahomet, à l'exemple de ses prédécesseurs, ordonna ou approuva l'assassinat des Juifs et des idolâtres qui étaient sortis sains et saufs du champ de bataille. De pareils actes répétés durent corrompre peu à peu son caractère, et la pratique de quelques vertus personnelles et sociales, nécessaires pour maintenir la réputation du prophète dans sa secte et parmi ses amis, compensent faiblement le funeste effet de ces odieuses habitudes. L'ambition fut la passion dominante de ses dernières années ; et un homme d'état soupçonnera qu'après ses victoires l'imposteur souriait en secret du fanatisme de sa jeunesse et de la crédulité de ses prosélytes [1]. De son côté, un philosophe observera que ses succès et leur crédulité donnaient plus de force à la mission dont il se disait chargé par Dieu, que ses intérêts et sa religion se trouvaient unis d'une manière inséparable, et qu'en se persuadant que la divinité le dispensait seul des lois positives et morales il apaisait les cris de sa conscience. Lorsqu'il s'agit de soutenir la vérité, l'art du mensonge et de la supercherie semble être moins criminel, et la malhonnêteté des moyens qu'employa Mahomet l'aurait révolté, s'il n'avait pas été convaincu de l'importance et de la justice de ses desseins. Au reste, Mahomet conquérant, ou Mahomet fondateur d'une religion, nous offre des paroles ou des

[1] Les chrétiens se sont avisés de dire qu'un pigeon semblait descendre du Ciel, et parler à l'oreille de Mahomet ; Grotius fait valoir ce prétendu miracle (*de Veritate. Religionis Christianæ*), et le savant Pocock lui demanda sur quels auteurs cette assertion se trouvait fondée ; Grotius lui avoua qu'elle est inconnue aux Musulmans. On a supprimé ce pieux mensonge dans la version arabe, de peur qu'il n'excitât l'indignation et le rire des sectateurs de Mahomet ; mais on l'a toujours laissé dans les nombreuses éditions du texte latin. (Pocock, *Specimen Hist. Arabum*, p. 186, 187 ; Reland, *de Religion. Mohamm.*, l. II. c. 39, p. 259-262.)

[2] Εμοι δ'ε τουτο ες'ιν εκ παιδος αρξαμενον φωνη τις γιγνομενη ἡ ὁταν γενηται αει αποτρεπει με τουτου ὁ αν μελλω πραττειν, προτρεπει δε ουποτε (Platon, *in Apolog. Socrat.*, c. 19, p. 121, 122, édit. Fischer). Les exemples familiers que Socrate fait valoir dans son dialogue avec Theagès (Platonis *Opera*, t. I, p. 128, 129, édit. *Hen. Stephan.*) sont au-dessus de la prévoyance humaine, et l'inspiration divine (le Δαιμονιον) du philosophe se trouve clairement énoncé dans les *Memorabilia* de Xénophon. Cicéron (*de Divinat.*, I. 54) et les quatorzième et quinzième dissertations de Maxime de Tyr (p. 153-172. édit. Davis) exposent les idées des Platoniciens les plus raisonnables.

[1] Voltaire, dans un de ses nombreux écrits, compare Mahomet âgé à un Fakir « qui détache la chaîne de son » cou pour en donner sur les oreilles à ses confrères.»



actions d'une véritable humanité; et ce décret qui défendit de séparer les mères des enfans, lors de la vente des captifs, doit suspendre ou adoucir la censure de l'historien [1].

Le bon sens de Mahomet méprisait la pompe de la royauté [2] : l'apôtre de Dieu se soumettait aux occupations les moins relevées d'une famille : il allumait le feu, il balayait le plancher, il tirait le lait des brebis, il raccommodait ses souliers et ses vêtemens. S'il dédaignait les privations et les vertus d'un ermite, il observait sans effort ou sans vanité le régime frugal d'un Arabe et d'un soldat. Dans les grandes occasions, il donnait à ses camarades un festin hospitalier où l'on voyait une rustique abondance; mais, dans sa vie habituelle, plusieurs semaines s'écoulaient sans qu'on fît du feu chez lui. Il confirmait par son exemple l'interdiction du vin; il apaisait sa faim avec une modique portion de pain d'orge; il aimait beaucoup le lait et le miel, mais il se nourrissait ordinairement de dattes et d'eau. Les parfums et les femmes étaient les deux sensualités qu'exigeait son tempérament : sa religion ne les défendait pas, et il assurait que les plaisirs augmentaient la ferveur de sa dévotion. La chaleur du climat enflamme le sang des Arabes, et les écrivains de l'antiquité ont remarqué leur disposition libertine [3]. Les lois civiles et religieuses du Coran réglèrent leur incontinence; elles blâmèrent leurs alliances incestueuses; et la polygamie, qui n'avait point de bornes, fut réduite à quatre femmes ou concubines; elles fixèrent d'une manière équitable les droits de couches et le domaine qu'auraient ces femmes; elles découragèrent la liberté du divorce; elles déclarèrent l'adultère une offense capitale, et elles punirent la fornication de l'un ou de l'autre sexe [1]. Tels furent les préceptes que donna le législateur dans le calme de la raison; mais, dans sa vie privée, Mahomet se livra sur ce point à tous ses désirs, et il abusa de sa qualité de prophète. Une révélation particulière le dispensa des lois qu'il avait imposées à son peuple; il pouvait sans réserve user de toutes les femmes, et cette singulière prérogative excita la jalousie plutôt que le scandale, et la vénération plutôt que la jalousie des dévots Musulmans. Si le lecteur veut se souvenir des sept cents femmes et des trois cents concubines du vertueux Salomon, il donnera des éloges à la modération d'un Arabe, qui n'épousa que quinze ou dix-sept femmes : on en désigna onze qui avaient chacune leur appartement autour de la maison de l'apôtre, et qui obtenaient à leur tour la faveur de sa société conjugale. Ce qu'il y a de singulier, elles avaient toutes été mariées, si l'on excepte Ayesha, fille d'Abubeker. Celle-ci était vierge sans doute quand il l'épousa, puisqu'elle n'avait que neuf ans lorsqu'il consomma son mariage : on sait qu'en Arabie les femmes à cet âge arrivent en état de puberté. La jeunesse, la beauté, le courage d'Ayesha lui méritèrent bientôt des distinctions : le prophète lui accorda son amour et sa confiance; et, après la mort de son mari, la fille d'Abubeker fut long-temps révérée comme la mère des fidèles. Sa conduite fut équivoque et indiscrète : dans une marche de nuit elle resta par derrière, et le matin elle rentra au camp accompagnée d'un homme. Mahomet était disposé à la jalousie; mais une révélation l'assura de l'innocence de sa femme : il châtia ses accusateurs, et publia cette loi si favorable à la paix des ménages, qu'aucune femme ne serait condamnée si quatre hommes ne l'avaient pas vue dans

[1] L'impartial Gagnier expose cette loi humaine de Mahomet, et les meurtres de Caab et de Sophian, que le prophète excita et approuva (Vie de Mahomet, t. II, p. 69-97-208).

[2] Consultez sur la vie domestique de Mahomet, Gagnier et les chapitres correspondans d'Abulféda, sur son régime diététique (t. III, p. 285-288), sur ses enfans (p. 189-289), sur ses femmes (p. 290-303), sur son mariage avec Zeineb (t. II, p. 152-160), sur ses amours avec Maria (p. 303-309), sur la fausse accusation d'Ayesha (p. 186-199). Le témoignage sur ces trois derniers faits, le moins récusable, se trouve dans les vingt-quatrième, trente-troisième et soixante-sixième chapitres du Coran, avec le commentaire de Sale. Prideaux (Vie de Mahomet, p. 80-90) et Maracci (*Prodrom. Alcoran*, part. 4, p. 49-59) ont malhonnêtement exagéré les faiblesses de Mahomet.

[3] *Incredibile est quo ardore apud eos in Venerem, uterque solvitur sexus.* (Ammien Marcellin, l. XIV, c. 4.)

[1] Sale (Discours préliminaire, p. 133-137) fait une récapitulation des lois sur le mariage, le divorce, etc.; et, si on lit l'*Uxor Hebraica* de Selden, on y reconnaîtra plusieurs ordonnances des Juifs



l'acte d'adultère [1]. Ce prophète amoureux oublia les intérêts de sa réputation dans ses intrigues avec Zéineb, épouse de Zéid, et avec Marie, captive égyptienne. Se trouvant un jour chez Zéid, son affranchi et son fils adoptif, il aperçut la belle Zéineb à demi nue, et pour exprimer ses désirs il emprunta le langage de la dévotion. Le servile ou reconnaissant affranchi comprit ce que voulait l'apôtre, et il se prêta sans hésiter à l'amour de son bienfaiteur. Mais, les rapports dont nous venons de parler ayant excité une espèce de scandale, l'ange Gabriel, qui descendit du ciel, ratifia ce qui s'était passé; il annula l'adoption, et reprocha au prophète avec douceur de se défier de l'indulgence de Dieu. Hafna, fille d'Omar, l'une des femmes de Mahomet, le surprit au moment où il prodiguait ses caresses à la captive égyptienne : elle promit de lui pardonner et de garder le secret; il jura de son côté qu'il renoncerait à Marie. Ils oublièrent tous les deux leurs engagemens, et l'ange Gabriel descendit encore une fois du ciel, avec un chapitre du Coran, qui absolvait Mahomet de son serment, et l'exhortait à jouir en liberté de ses captives et de ses concubines, sans s'occuper des clameurs de ses femmes. Il fit une retraite de trente jours avec Marie, et il profita bien des conseils de l'envoyé de Dieu. Lorsqu'il eut rassasié son amour et sa vengeance, il manda ses onze femmes devant lui; il se plaignit de leur désobéissance et de leur indiscrétion, et les menaça du divorce dans ce monde et dans l'autre; menaces terribles, puisque celles qui avaient partagé le lit du prophète se trouvaient exclues pour jamais de l'espoir d'un second mariage. Les avantages singuliers que Mahomet avait reçus de la nature [2] doivent peut-être l'excuser de son incontinence : on dit qu'il avait à lui seul la force de trente hommes, et qu'il se serait bien tiré du treizième des travaux [1] de l'Hercule de la Grèce [2]. Sa fidélité pour Cadijah pourrait fournir une excuse plus sérieuse et plus directe ; durant les vingt-quatre années de leur mariage il ne fit aucun usage de son droit de polygamie, malgré sa jeunesse, et une rivale ne blessa point la vanité ou la tendresse de la respectable matrone. Après sa mort il dit qu'on avait vu sur la terre quatre femmes parfaites, la sœur de Moïse, la mère de Jésus, Fatime, la plus chérie de ses filles, et Cadijah. « N'était-elle » pas vieille ? lui dit un jour Ayesha, avec » l'orgueil d'une jeune femme qui a de la » beauté, et Dieu ne l'a-t-il pas remplacée » par une autre qui vaut mieux ? — Non de » par Dieu, répondit Mahomet avec l'effusion » de la reconnaissance, aucune femme ne » peut-être préférable à Cadijah : elle croyait » en moi lorsque les hommes me méprisaient; » elle m'a donné des secours lorsque j'étais » pauvre et persécuté par les hommes [3]. »

En multipliant ainsi les femmes, le fondateur d'une religion et d'un nouvel empire multipliait les chances d'une postérité nombreuse et d'une succession linéale. Les espérances de Mahomet furent trompées. Ayesha, et ses dix autres femmes, d'un âge mûr et d'un fécondité reconnue, devinrent stériles dans ses bras puissans. Marie, sa concubine, donna le jour à Ibrahim, et il l'en aima da-

[1] Le calife Omar décida dans un cas mémorable que tous les témoignages de présomption ne compteraient point, et que les quatre témoins devaient avoir vu *stylum in pixide* (Abulféda, *Annales Moslem.*, p. 71, vers. Reiske).

[2] « Sibi robur ad generationem, quantum triginta viri » habent inesse jactaret : ita ut unicâ horâ posset unde- » cim fœminis *satisfacere*, ut ex Arabum libris refert » sanctus Petrus Paschasius, c. 2 (Maracci Prodromus Alcoran, p. 4, p. 55. Voyez aussi les observations de Belon, l. III, c. 10, fol. 179, recto). Al Jannabi (Gagnier, t. III, p. 287) cite Mahomet lui-même, qui se vantait de surpasser tous les hommes en vigueur conjugale ; et Abulféda rapporte cette exclamation d'Ali, qui lavait le corps du prophète après sa mort : *O Propheta, certe penis suus cœlum versus erectus est.* (*In Vit. Mohammed.*, p. 140).

[1] J'emprunte ici le style d'un Père de l'Eglise, εναθλευσαι Ἡρακλεους τρισκαιδεκατον αθλον. (Greg. Nazianzen., *Orat.* III, p. 108.)

[2] Selon la version la plus commune et la plus glorieuse, Hercule remporta en une seule nuit cinquante victoires sur les filles de Thestius (Diodor. Sicul., t. I, l. IV, p. 274; Pausanias, l. IX, p. 763 ; *Statius Sylv.*, l. I, eleg. 3, v. 42); mais Athénée lui accorde sept nuits pour ces exploits (*Deipnosophist.*, l. XIII, p. 556), et Apollodore dit qu'Hercule, qui n'avait alors que dix-huit ans, rendit mères les cinquante filles de Thestius en cinquante nuits (Biblioth., l. II, c. 4, p. III, *cum notis Heyne*, part. I, p. 332).

[3] Abulféda, *in Vit. Moham.*, p. 12, 13-16, 17, *cum notis* Gagnier.

vantage : le prophète pleura cet enfant, qui mourut à l'âge de quinze mois; mais il soutint avec fermeté les railleries de ses ennemis, et il réprima l'adulation ou la crédulité des Moslems, en les assurant que la mort d'Ibrahim n'avait point produit d'éclipse de soleil. Il avait eu de Cadijah quatre filles, qui épousèrent les plus fidèles de ses disciples; les trois premières moururent avant leur père; mais Fatime, qui possédait sa confiance et son amour, devint la femme d'Ali, dont elle était la cousine, et la fortune de sa race est connue. Le mérite et les malheurs d'Ali et de ses descendans me déterminent à placer ici des détails que j'aurais pu donner en parlant des califes sarrasins, titre qui désigne les commandans des fidèles, en qualité de vicaires et de successeurs de l'apôtre de Dieu [1].

Ali se trouvait au-dessus de ses compatriotes, et son extraction, son mariage et son caractère pouvaient justifier ses prétentions au trône de l'Arabie. Le fils d'Abu Taleb était chef de la famille de Hashem, et prince héréditaire ou tuteur de la ville et du temple de la Mecque. La lumière des prophètes avait disparu, mais le mari de Fatime pouvait espérer l'héritage et la bénédiction du père de sa femme : on avait vu les Arabes obéir à une femme, et le prophète avait caressé souvent ses deux petits-fils; du haut de sa chaire il les avait quelquefois montrés au peuple comme l'espoir de sa vieillesse, et les chefs de la jeunesse du Paradis. Le premier des vrais croyans pouvait espérer de marcher devant eux en ce monde et dans l'autre; et, à l'égard de ceux qui avaient des dispositions plus graves et plus sévères, aucun prosélyte ne pouvait surpasser le zèle et la vertu d'Ali. Il réunissait les qualités d'un poète, d'un soldat et d'un saint; sa sagesse respire encore dans un recueil de sentences morales et religieuses [1]; et, lorsqu'il s'agissait de disputer ou de combattre, son éloquence et sa valeur subjuguaient tous ses adversaires. Depuis le premier moment de sa mission, jusqu'à la dernière cérémonie de ses funérailles, l'apôtre ne fut jamais abandonné par Ali; il se plaisait à nommer cet ami généreux son frère, son vice-gérant, et le fidèle Aaron du second Moïse. On reprocha ensuite au fils d'Abu Taleb d'avoir négligé ses intérêts, en ne se faisant pas déclarer d'une manière solennelle successeur du trône, d'avoir ainsi oublié une disposition qui aurait écarté toute concurrence, et revêtu ses droits d'un arrêt du ciel. Mais le héros était sans défiance, et il ne comptait que sur lui : la jalousie et peut-être la crainte de rencontrer de l'opposition suspendirent les résolutions de Mahomet, et, lors de sa dernière maladie, l'artificieuse Ayesha, fille d'Abubeker, et ennemie d'Ali, ne le quitta point.

La nation recouvra ses droits par la mort et le silence de Mahomet, et on convoqua une assemblée pour délibérer sur le choix de son successeur. Les titres de naissance et la fierté de courage d'Ali blessaient les anciens, qui, formant une sorte d'aristocratie, voulaient que les élections fussent libres et fréquentes, et se trouver ainsi les maîtres de donner le sceptre et quelquefois de le reprendre : les Koréishites ne pouvaient souffrir l'orgueilleuse prééminence de la ligne d'Hashem; l'ancienne discorde des tribus se ralluma; les fugitifs de la Mecque et les auxiliaires de Médine firent valoir leurs droits respectifs, et on proposa de choisir deux califes indépendans, ce qui aurait étouffé dès son berceau la religion et l'empire des Sarrasins. Le généreux Omar apaisa le tumulte; il renonça à ses prétentions, et, élevant la main, il se déclara le premier sujet du respectable Abubeker. La conjoncture, qui était pressante, et l'assentiment du peuple purent

[1] Ce précis de l'histoire arabe est tiré de la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (articles *Aboubècre, Omar, Othman, Ali*, etc.), des Annales d'Abulféda, d'Abulpharage et d'Elmacin, et surtout de Ockley (*History of the Saracens*, vol. I, p. 1-10-115-122-229-249-363-372-378-391), et du second volume presque en entier. Au reste, on doit adopter avec précaution les traditions des sectes ennemies; c'est une rivière qui devient plus vaseuse à mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Chardin a copié trop fidèlement les fables et les erreurs des Persans modernes (Voyages, t. II, p. 235-250, etc).

[1] Ockley a donné à la fin de son second volume une version anglaise des 169 maximes qu'il attribue en hésitant à Ali, fils d'Abu Taleb. On trouve dans sa préface l'enthousiasme du traducteur. Au reste, ces maximes sont justes, mais elles rembrunissent le tableau de la vie humaine.

excuser cette mesure illégale et précipitée ; mais Omar lui-même annonça en chaire que, si désormais un Musulman osait devancer le suffrage de ses frères, l'électeur et l'élu seraient condamnés à mort [1]. Abubeker fut installé sans appareil; Médine, la Mecque et les provinces d'Arabie lui obéirent. Les Hashémites seuls lui refusèrent le serment de fidélité, et leur chef obstiné se tint enfermé chez lui plus de six mois sans vouloir le reconnaître ; il résistait aux menaces d'Omar, qui essaya de brûler la maison de la fille de l'apôtre. La mort de Fatime et l'affaiblissement de son parti triomphèrent de l'indignation d'Ali : il reconnut enfin le général des fidèles; il approuva l'excuse de celui-ci, qui fit valoir la nécessité de prévenir leurs ennemis communs, et il eut la sagesse de ramener Abubeker, qui proposait, sans doute par politesse, d'abdiquer le gouvernement des Arabes. Après un règne de deux ans, le vieux calife fut attaqué de la maladie dont il mourut. Dans son testament, il légua le sceptre à la vertu d'Omar, de l'aveu tacite de ses compagnons. « Je n'ai pas besoin de cette dignité, » dit le modeste Musulman. — Mais la dignité » a besoin de vous, » lui répondit Abubeker, qui mourut en priant avec ferveur que le Dieu de Mahomet voulût bien ratifier son choix, et inspirer aux Musulmans la concorde et la soumission. On put croire que sa prière avait été exaucée, car Ali se consacra à la solitude et à la prière, et il fit profession de respecter le mérite et la dignité de son rival, qui le consola de la perte de l'empire en lui donnant les marques les plus flatteuses de confiance et d'estime. Omar fut assassiné la douzième année de son règne. Craignant de charger sa conscience des péchés de son successeur, il ne voulut nommer au trône ni son fils ni Ali, et laissa aux six personnages les plus respectables le pénible soin de choisir un calife. Ali fut encore blâmé par ses amis [1] d'avoir permis que ses droits fussent soumis au jugement des hommes, d'avoir reconnu leur juridiction en acceptant une place parmi les six électeurs. Il aurait obtenu leur suffrage, s'il eût voulu promettre de se conformer d'une manière rigoureuse et servile, non-seulement au Coran et à la tradition, mais aux résolutions des deux anciens [2]. Othman, qui avait été secrétaire de Mahomet, accepta le gouvernement à ces conditions, et ce ne fut qu'après le troisième calife, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la mort du prophète, qu'Ali fut revêtu, par le choix du peuple, de la qualité de roi et de grand-pontife. Les mœurs des Arabes n'avaient rien perdu de leur simplicité primitive, et le fils d'Abu Taleb méprisa la pompe et les vanités de ce monde. A l'heure de la prière, il se rendait à la mosquée de Médine, vêtu d'une légère étoffe de coton; sa tête était couverte d'un turban grossier; il portait ses pantoufles d'une main, et de l'autre il s'appuyait sur son arc qui lui tenait lieu de bâton. Les compagnons du prophète et les chefs des tribus saluèrent leur nouveau souverain, et ils lui présentèrent la main droite en signe de fidélité.

Les maux qu'entraînent les disputes de l'ambition, se bornent pour l'ordinaire aux temps et aux lieux où se passent ces disputes. Mais la discorde religieuse des amis et des ennemis d'Ali s'est renouvelée à tous les siècles de l'hégire, et la haine immortelle des Persans et des Turcs prouve assez qu'elle subsiste encore [3]. Les premiers, flétris par la

[1] Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. 1, p. 5, 6) suppose, d'après un manuscrit arabe, que Ayesha n'approuvait point que son père remplaçât l'apôtre. Abulféda, Al Jannabi, Al Bochari, ne disent rien sur ce point si peu vraisemblable en lui-même. Le dernier de ces écrivains cite, au contraire, une tradition, d'après laquelle Ayesha concourut à cet arrangement (*in Vit. Mohammed*, p. 136; Vie de Mahomet, t. III, p. 236).

[1] Son ami et son cousin, Abdallah, fils d'Abbas, qui mourut, A. D. 687, avec le titre de Grand-Docteur des Moslems, lui fit surtout des reproches. Et Abdallah récapitule dans Abulféda ces occasions importantes où Ali avait négligé ses lois salutaires (p. 76, *vers. Reiske*), et il conclut ainsi (p. 85) : « O princeps fidelium, absque controversia tu quidem vere fortis es, at inops boni consilii, » et rerum gerendarum parum callens. »

[2] Je présume que les deux *Anciens* dont parlent Abulpharage (p. 115) et Ockley (t. I, p. 371) ne signifient pas deux conseillers en exercice, mais Abubeker et Omar, les deux prédécesseurs d'Othman.

[3] Le schisme des Persans est expliqué par tous les voyageurs du dernier siècle, et surtout dans le second et le quatrième volume de Chardin, leur maître. Niebuhr, inférieur à Chardin, a toutefois l'avantage d'avoir écrit à une époque très-récente en 1764 (Voyages en Arabie, etc.,

dénomination de *Shiites* ou de sectaires, ont ajouté au symbole musulman cet article de foi : que, si Mahomet est l'apôtre de Dieu, Ali est le vicaire de la divinité. Dans le commerce habituel de la vie et dans leur culte public, ils chargent d'imprécations les trois usurpateurs qui interceptèrent son droit à la dignité d'iman et de calife; et le nom d'Omar exprime dans leur langue la réunion de la scélératesse et de l'impiété [1]. Les *Sonnites*, dont la doctrine est avouée généralement et fondée sur la tradition orthodoxe des Musulmans, suivent une opinion plus impartiale, ou du moins plus décente. Ils respectent la mémoire d'Abubeker, d'Omar, d'Othman, et les saints et légitimes successeurs du prophète. Mais, persuadés que le degré de sainteté a déterminé l'ordre de la succession [2], ils donnent la dernière place à l'époux de Fatime. L'histoire, qui pèsera le mérite des quatre califes d'une main que n'ébranle pas la superstition, prononcera que leurs mœurs furent également pures et exemplaires; que leur zèle avait de la ferveur; que, selon toute apparence, il était sincère, et qu'au milieu de leurs richesses et de leur puissance, ils consacrèrent leur vie à la pratique des devoirs de la morale et de la religion. Mais les vertus publiques d'Abubeker et d'Omar, la sagesse du premier et la sévérité du second, maintinrent la paix et la prospérité de leurs règnes. Le caractère faible et la vieillesse d'Othman ne pouvaient faire des conquêtes ou soutenir le fardeau de l'empire. Il déléguait son autorité, et on le trompait; il donnait sa confiance, et on le trahissait. Ceux des fidèles qui avaient le plus de mérite devinrent inutiles ou hostiles à son administration, et ses prodigues largesses ne firent que des ingrats et des mécontens. L'esprit de discorde se répandit dans les provinces; leurs députés s'assemblèrent à Médine, et on ne distingua plus les Charégites, fanatiques désespérés qui ne voulaient se soumettre ni au joug de la subordination ni à celui du bon sens, des Arabes plus soumis, lesquels demandaient qu'on réformât les abus dont ils se plaignaient et qu'on punît les oppresseurs. Cufa, Bassora, l'Égypte et les tribus du désert armèrent leurs guerriers; ces troupes vinrent camper à environ une lieue de la Mecque, et déclarèrent impérieusement à leur souverain qu'il devait leur faire justice, ou descendre du trône. Son repentir désarma d'abord et dispersa les insurgés; mais l'artifice de ses ennemis ralluma leur fureur; et on détermina un perfide secrétaire au crime de faux qui souilla la réputation d'Othman et qui précipita sa chute. Le calife avait perdu l'estime et la confiance des Moslems qui formaient la seule garde de ses prédécesseurs : on lui intercepta l'eau et les vivres durant un siége de six semaines, et les faibles portes du palais ne se trouvèrent défendues que par les scrupules de ceux des rebelles qui avaient une conscience timorée. Abandonné de ceux qui avaient abusé de son caractère, Othman attendit la mort : le frère d'Ayesha se présenta à la tête des assassins, et le calife, qui avait le Coran sur sa poitrine, fut percé de mille coups. L'inauguration d'Ali apaisa une anarchie tumultueuse qui dura cinq jours; le refus de la couronne aurait produit un massacre général. Dans cette position critique, il soutint la fierté du chef des Hashemites; il déclara qu'il aurait mieux aimé servir que de régner; il s'éleva contre la présomption des soldats étrangers, et exigea le consentement formel des chefs de la nation. On ne l'a jamais accusé d'avoir eu part à l'assassinat d'Omar, quoique la Perse célèbre indiscrètement la fête du meurtrier de ce calife. Ali était intervenu de bonne heure pour apaiser la querelle d'Othman et de ses sujets, et Hassan,

t. II, p. 208-233), depuis la tentative infructueuse qu'a faite Nadir Shah pour changer la religion de sa nation. (Voyez son Histoire de la Perse, traduite par sir William Jones, t. II, p. 5, 6-47, 48-144-155.)

[1] On donne au diable le nom d'Omar. Son meurtrier est un saint. Lorsque les Persans lancent une flèche, ils s'écrient souvent : « Puisse cette flèche percer le cœur d'Omar ! » (Voy. de Chardin, t. II, p. 239, 240-259, etc.)

[2] Cette gradation de mérite est marquée d'une manière distincte dans un symbole qu'explique Reland (*de Religione Moham.*, l. I, p. 37), et par un argument des Sonnites que rapporte Ockley (*Hist. of the Saracens*, t. II, p. 230). L'usage de maudire la mémoire d'Ali fut aboli quarante ans après par les Ommiades eux-mêmes (d'Herbelot, p. 690), et il y a peu de Musulmans qui osent le traiter d'infidèle et l'insulter (Voy. de Chardin, t. IV, p. 46).

l'aîné de ses fils, fut insulté et blessé au moment où il voulait défendre le calife. Au reste, il est douteux qu'Ali ait mis de la vivacité et de la bonne foi dans son opposition aux rebelles, et il est sûr qu'il profita de leur crime. L'appât était en effet si séduisant, qu'il dut ébranler et corrompre la vertu la mieux affermie. Il ne s'agissait pas seulement du sceptre de l'Arabie; les califes étaient alors maîtres des riches contrées de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte.

Une vie passée dans la prière et la contemplation n'avait point refroidi la guerrière activité d'Ali; il était d'un âge mûr, possédait une longue expérience des hommes, et cependant sa conduite laissait voir la témérité et l'indiscrétion de la jeunesse. Les premiers jours de son administration, il négligea de s'assurer par des largesses ou par des fers la fidélité incertaine de Telha et de Zobéir, deux des chefs arabes les plus puissans. Ils se réfugièrent à la Mecque et ensuite à Bassora; ils arborèrent l'étendard de la révolte, et s'emparèrent de la province d'Irak et de l'Assyrie, qu'ils avaient demandées en vain pour récompense de leurs services : on sait que le masque du patriotisme couvre les inconséquences les plus sensibles; et les ennemis d'Othman, peut-être ses assassins, demandèrent à cette époque qu'on vengeât sa mort. Ils furent accompagnés dans leur fuite d'Ayesha, veuve de Mahomet, qui garda jusqu'au dernier moment de sa vie une haine implacable pour le mari et la postérité de Fatime. Les plus raisonnables des Moslems furent scandalisés de voir la mère des fidèles au milieu d'un camp; mais la superstitieuse multitude crut que sa présence consacrait la justice et assurait le succès de la cause qu'elle avait embrassée. Le calife, qui avait sous ses drapeaux vingt mille arabes et neuf mille vaillans auxiliaires de Cufa, livra bataille, sous les murs de Bassora, aux rebelles, supérieurs en nombre, et remporta la victoire. Telha et Zobéir, chefs de l'armée ennemie, furent tués dans ce combat, qui est le premier où les Moslems aient attaqué leurs concitoyens. Ayesha, après avoir parcouru les rangs pour exciter les troupes, s'était placée dans un lieu où elle courait de grands dangers. Soixante-dix hommes, qui tenaient la bride de son chameau, furent tués ou blessés, et la cage ou la litière où elle était se trouva à la fin de l'action hérissée de javelines et de dards. La captive soutint avec fermeté les reproches du vainqueur, qui la renvoya auprès du tombeau de Mahomet, avec les égards et l'affection qu'il conservait à la femme de l'apôtre. Après cette victoire, qu'on appela la journée du chameau, il se porta vers un adversaire plus redoutable, vers Moawiyah, fils d'Abu Sophian, qui avait pris le titre de calife, et était soutenu par les forces de la Syrie et le crédit de la maison d'Ommiyah. Depuis le passage de Thapsaque, la plaine de Siffin [1] se prolonge sur la rive occidentale de l'Euphrate. Les deux compétiteurs se firent quarante jours la petite guerre sur ce terrain vaste et uni. Il y eut quatre-vingt-dix escarmouches ou petits combats qui coûtèrent, dit-on, vingt-cinq mille hommes à Ali, et quarante-cinq à Moawiyah, et on compte parmi les tués, vingt-cinq vétérans qui avaient combattu à Beder, sous le drapeau de Mahomet. Le légitime calife donna alors une grande preuve de valeur et d'humanité. Il ordonna à ses troupes, sous des peines sévères, d'attendre le premier choc de l'ennemi, de ne point égorger les fuyards, et de respecter les morts et les captives. Afin d'épargner le sang des Moslems, il proposa généreusement de terminer la querelle dans un combat singulier; mais son rival effrayé refusa le cartel. Ali combattit à cheval, et la forme inimitable de son grand sabre à deux tranchans donna la mort à une multitude de Syriens. Toutes les fois qu'il couchait par terre un rebelle, il s'écriait : « Allah Acbar, » Dieu est vainqueur! » et, au milieu d'une bataille de nuit, cette acclamation sortit de sa bouche quatre cents fois. Le prince de Damas méditait déjà son évasion, mais la désobéissance et le fanatisme des troupes d'Ali arrachèrent à celui-ci la victoire qui paraissait déclarée en sa faveur. Moawiyah troubla leur conscience en déclarant avec

[1] D'Anville (l'Euphrate et le Tigre, p. 29) fait voir que la plaine de Siffin est le *campus Barbaricus* de Procope.

solennité qu'il en appelait au Coran, qu'il leur montrait exposé sur les piques de la première ligne des soldats; et Ali fut réduit à souscrire une trève honteuse et un compromis insidieux. Il se rendit à Cufa, plein de douleur et d'indignation : son parti était découragé; son adroit rival subjugua ou séduisit la Perse, l'Yémen et l'Égypte ; et le poignard du fanatisme, qui cherchait les trois chefs de la nation, ne donna la mort qu'au cousin de Mahomet. Trois Charégites s'entretenant un jour, au milieu du temple de la Mecque, des désordres de l'église et de l'état, décidèrent que la mort d'Ali, de Moawiyah et de Amrou, ami de celui-ci et vice-roi de l'Égypte, rétablirait la paix et l'unité de la religion. Chacun des assassins choisit sa victime, empoisonna son glaive, se dévoua à la mort, et tous trois se rendirent secrètement au lieu où ils devaient exécuter leur crime. Ils étaient tous remplis d'intrépidité; mais le premier fit une méprise, et poignarda le député qui occupait le siége d'Amrou; le prince de Damas fut blessé dangereusement par le second; et le troisième porta un coup mortel au légitime calife, qui se trouvait dans la mosquée de Cufa. Ali finit sa carrière à l'âge de soixante-trois ans; et au moment de sa mort il recommanda à ses enfans de terminer d'un seul coup le supplice de l'assassin. On eut soin de soustraire son sépulcre [1] à la connaissance des tyrans de la maison d'Ommiyah [2]; mais la quatrième année de l'hégire, on éleva un tombeau, un temple et une ville près des ruines de Cufa [3]. On a enterré des milliers de Shiites aux pieds du vicaire de Dieu; mais ce désert n'est animé que par les Persans, qui s'y rendent chaque année en foule, et qui croient leur pélerinage aussi méritoire que celui de la Mecque.

Les persécuteurs de Mahomet usurpèrent l'héritage de ses enfans, et les défenseurs de l'idolâtrie devinrent les chefs suprêmes de sa religion et de son empire. L'opposition d'Abu Sophian avait été violente et opiniâtre; sa conversion fut tardive et involontaire; mais l'ambition et l'intérêt l'affermirent dans la foi qu'il venait d'embrasser; il servit, il combattit, peut-être crut-il, et la famille d'Ommiyah fut si utile à la nouvelle religion, qu'elle fit oublier son ancienne conduite. Moawiyah, fils d'Abu Sophian et de la cruelle Henda, fut honoré dès sa première jeunesse des fonctions ou du titre de secrétaire du prophète : le judicieux Omar lui ayant donné le gouvernement de la Syrie, il administra cette province plus de quarante ans en qualité de subordonné ou de chef. Il voulut toujours passer pour un homme vaillant et libéral; et en même temps il affecta de l'humanité et de la modération. La reconnaissance attachait le peuple à son bienfaiteur, et les Moslems victorieux s'enrichirent des dépouilles de Chypre et de Rhodes; le devoir de poursuivre les assassins d'Othman fut le mobile et le prétexte de son ambition. Il exposa dans la Mosquée de Damas la chemise ensanglantée du martyr : l'émir déplora le sort de son allié, et soixante mille Syriens jurèrent de lui demeurer fidèles et de venger Othman. Amrou, vainqueur de l'Égypte, qui lui seul valait une armée, fut le premier à saluer le nouveau monarque, et il divulgua ce dangereux secret, qu'on pouvait créer les califes arabes ailleurs que dans la ville du prophète [1]. L'adroit Moawiyah éluda la valeur de son rival, et, après la mort d'Ali, négocia l'abdication de Hassan, fils d'Ali, qui n'avait pas les talens nécessaires au gouvernement, et qui quitta sans regret le palais de Cufa, pour se retirer dans une humble cellule

[1] Abulféda, Sonnite modéré, expose les diverses opinions sur l'enterrement d'Ali; mais il adopte le sépulcre de Cufa, *famâ numeroque religiose frequentantium celebratum*. Niebuhr compte qu'on enterre aux environs deux mille personnes chaque année, et que le nombre de pélerins qui vont les visiter est de cinq mille (t. II, p. 208, 209).

[2] Tous les tyrans de la Perse, depuis Adhad El Dowlat, A. D. 977 (d'Herbelot, p. 58-59-95), jusqu'à Nadir Shah, A. D. 1743 (Hist. de Nadir Shah, t. II, p. 155), ont orné le tombeau d'Ali des dépouilles du peuple. Le dôme est de cuivre doré, que le soleil fait briller à la distance de plusieurs milles.

[3] La ville de Meshed Ali, située à cinq ou six milles des ruines de Cufa, et à cent vingt au sud de Bagdad, a l'étendue et la forme de la moderne Jérusalem Meshed Hosein, plus grande et plus peuplée, est éloignée de trente milles.

[1] C'est une pensée de Tacite (Hist. I, 4): *Evulgato imperii arcano, posse imperatorem alibi quam Romæ fieri.*

près du tombeau de son grand-père. Le calife parvint à rendre son royaume héréditaire, et combla ainsi ses vœux ambitieux. Quelques murmures de liberté ou de fanatisme attestèrent la répugnance des Arabes, et quatre citoyens de la Mecque refusèrent le serment de fidélité; mais Moawiyah conduisit ses projets avec vigueur et avec adresse, et Yézid son fils, d'un caractère faible et de mœurs dissolues, fut proclamé général des fidèles et successeur de l'apôtre de Dieu.

Voici un trait de bienfaisance d'un des fils d'Ali. Un esclave, qui en servant à table avait laissé tomber un plat sur son maître, se jeta à ses pieds, et pour échapper au châtiment il répéta ce passage du Coran. « Le Paradis est » pour ceux qui dominent leur colère. — Je » ne suis point en colère.—Et pour ceux qui » pardonnent les offenses.—Je pardonne ton » offense.—Et pour ceux qui rendent le bien » pour le mal. — Je te donne ta liberté et » quatre cents pièces d'argent. » Le fils d'Ali profita de la leçon. Hosein, frère cadet de Hassan, eut toute la piété de son père, et une partie de son courage; il servit avec honneur contre les chrétiens au siége de Constantinople. Il réunissait la primogéniture de la ligne des Hashem, et le sacré caractère du petit-fils de l'apôtre, et il pouvait suivre ses prétentions contre Yézid, tyran de Damas, dont il méprisait les vices, et dont il n'avait jamais voulu reconnaître le titre. On transmit secrètement de Cufa à Médine une liste de cent quarante Moslems, qui se déclaraient en faveur de sa cause, et qui promettaient de s'armer de leur glaive dès qu'il se montrerait sur les bords de l'Euphrate. Malgré les conseils de ses amis, il résolut de mettre sa personne et sa famille entre les mains d'un peuple perfide. Il traversa le désert de l'Arabie avec une nombreuse suite de femmes et d'enfans; mais, lorsqu'il approcha des frontières de l'Irak, la solitude du pays et les apparences d'inimitié qu'il remarqua, lui inspirèrent des alarmes, et il soupçonna la défection ou la ruine de son parti. Ses craintes étaient fondées; Obéidollah, gouverneur de Cufa, avait amorti les premières étincelles d'une insurrection, et Hosein fut environné dans la plaine de Kerbela par cinq mille chevaux, qui interceptèrent sa communication avec la ville et le fleuve. Il pouvait encore se réfugier dans une forteresse du désert, qui avait sauvé les forces de César et de Cosroës, et compter sur la fidélité de la tribu de Tai, qui aurait armé dix mille guerriers pour sa défense. Dans une conférence avec le général ennemi, il demanda trois choses : qu'on lui permît de retourner à Médine; ou qu'on le plaçât dans une des garnisons de frontières qu'on entretenait contre les Turcs; ou enfin qu'on le conduisît sain et sauf devant Yézid. Mais les ordres du calife ou ceux de son lieutenant étaient rigoureux et absolus, et on informa Hosein qu'il devait se soumettre, en qualité de captif et de criminel, au commandant des fidèles ou s'attendre aux suites de la rébellion. « Comptez-vous m'effrayer, répliqua-» t-il, en me menaçant de la mort? » Il passa la nuit suivante à se préparer à cette résignation calme et tranquille avec laquelle il voulait subir son sort. Il consola sa sœur Fatime, qui déplorait la ruine de sa maison. « Nous ne » devons avoir confiance qu'en Dieu, lui dit-il; » au ciel et sur la terre tout doit périr et re» tourner vers son créateur : mon frère, mon » père, ma mère valaient mieux que moi, et » la mort du prophète doit nous éclairer » tous. » Il pressa ses amis de songer à leur sûreté en prenant la fuite : d'une voix unanime, ils refusèrent d'abandonner leur maître chéri, ou de lui survivre, et une prière fervente et la persuasion où ils étaient qu'ils obtiendraient le Paradis, fortifièrent leur courage. Lorsque le fatal moment fut arrivé, Hosein monta à cheval; il prit son épée d'une main et le Coran de l'autre; ses généreux amis étaient au nombre de trente-deux cavaliers et de quarante fantassins; ils avaient barricadé leurs flancs et leurs derrières avec les cordes de leurs tentes, et ils se trouvaient défendus par un fossé profond rempli de fagots allumés selon l'usage des Arabes. Les ennemis s'avancèrent d'assez mauvais gré, et un de leurs chefs, qui déserta avec trente guerriers, vint se ranger du côté d'Hosein, c'est-à-dire de celui où la mort paraissait inévitable. Dans les attaques corps à corps, ou dans les combats singuliers, le désespoir

des Fatimites fut invincible, et les chevaux et les hommes furent tués successivement : les deux partis consentirent à une trève d'un moment pour l'heure de la prière; et enfin la bataille cessa lorsque le dernier des compagnons d'Hosein fut renversé. Seul alors, épuisé de fatigues et blessé, il s'assit à la porte de sa tente. Il buvait quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir; un dard vint lui percer la bouche; et son fils et son neveu, jeunes princes d'une grande espérance, furent tués dans ses bras. Il éleva alors vers le ciel ses mains couvertes de sang, et pria pour les vivans et pour les morts. Sa sœur sortit de la tente dans un accès de désespoir, conjura le général des Cufiens de ne pas souffrir qu'on égorgeât Hosein devant elle : une larme tomba des yeux du vieux général, et les plus hardis d'entre ses soldats reculaient de tous côtés à l'approche du héros mourant qui s'offrait à leur glaive. L'impitoyable Shamer, nom détesté des fidèles, leur reprocha cette lâcheté, et le petit-fils de Mahomet, après avoir reçu trente-trois coups de lance ou de sabre, expira. Les barbares foulèrent son corps à leurs pieds; ils portèrent sa tête au château de Cufa, et l'inhumain Obéidollah lui donna un coup de canne sur la bouche. « Hélas! s'écria un vieux musulman, j'ai vu sur » ces lèvres les lèvres de l'apôtre de Dieu. » Après tant de siècles et dans un climat si différent, cette scène tragique doit toucher le lecteur le plus froid[1]. Quant aux Persans, au retour de la fête de ce martyr, qu'ils célèbrent chaque année lorsqu'ils vont en pélerinage à son tombeau, ils abandonnent leur âme à toute la frénésie de la douleur et de l'indignation[2].

Lorsque les sœurs et les enfans d'Ali furent amenés chargés de chaînes au pied du trône de Damas, on conseilla au calife d'extirper une race chérie du peuple, qu'il avait offensée au point de ne plus espérer de réconciliation. Mais Yézid écouta la pitié; il renvoya à Médine, d'une manière honorable, cette famille en pleurs. La gloire du martyr l'emporta sur le droit de primogéniture, et les douze imans[1] ou pontifes de la religion persane sont Ali, Hassan, Hosein, et les descendans de celui-ci, jusqu'à la troisième génération. Sans armes et dénués de trésors ou de sujets, ils jouirent de la vénération du peuple, et excitèrent la jalousie des califes. Les dévots vont encore visiter leurs tombeaux, qui se trouvent à la Mecque, ou à Médine, sur les bords de l'Euphrate, ou dans la province de Chorasan. Leur nom a été souvent le prétexte d'une sédition ou d'une guerre civile. Ces saints d'extraction royale méprisèrent les vanités de ce monde; ils se soumirent à la volonté de Dieu et à la justice des hommes, et consacrèrent leur paisible vie à l'étude et à la pratique de la religion. Le douzième et le dernier des imans, distingué par le surnom de *Mahadi* ou de guide, vécut plus solitaire et fut encore plus religieux que ses prédécesseurs. Il se cacha dans une caverne près de Bagdad ; on ignore l'époque et le lieu de sa mort : les dévots à sa mémoire disent qu'il n'est pas mort, et qu'il se montrera avant le jour du jugement pour détruire la tyrannie de Dejal ou l'Antéchrist[2]. En deux ou trois siècles, la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, forma trente-trois mille personnes[3] : la race d'Ali se multiplia peut-être dans la même proportion; le dernier individu de cette famille était au-dessus du premier et du plus grand des princes, et les plus illustres d'entre eux passaient pour être plus parfaits que les anges. Leur pauvreté et la vaste étendue de l'empire musulman offraient une ample carrière aux impos-

[1] J'ai abrégé l'intéressante narration d'Ockley (t. II, p. 170-231). Elle est longue et détaillée : le détail des petites circonstances forme presque toujours le pathétique.

[2] Le Danois Niebuhr (Voyages en Arabie, etc., t. II, p. 208, etc.) est peut-être le seul voyageur européen qui ait osé aller à Meshed-Ali et Meshed-Hosein. Ces deux tombeaux sont au pouvoir des Turcs, qui tolèrent la dévotion des hérétiques persans, mais qui l'assujettissent à un impôt. Chardin, à qui j'ai donné souvent des éloges, décrit la fête de la mort de Hosein.

[1] D'Herbelot indique la succession à l'article général *Iman*, et, dans les articles particuliers de chacun de ces douze pontifes, il donne un précis de leur vie.

[2] Le nom d'Antéchrist paraîtra ridicule, mais les Musulmans ont emprunté les fables de toutes les religions. (Sale, Discours préliminaire, p. 80-82.) Il y a dans l'écurie royale d'Ispahan deux chevaux toujours sellés, l'un pour Mahadi, et l'autre pour son lieutenant, Jésus, fils de Marie.

[3] L'année de l'hégire 200 (A. D., 815). Voyez d'Herbelot, p. 546.

teurs audacieux qui voulaient se dire membres de cette respectable famille. Ce titre vague et équivoque a consacré le sceptre des Almohades en Espagne et en Afrique, des Fatimites en Égypte et en Syrie [1], des sultans de l'Yémen et des sophis de la Perse [2]. Il fut dangereux sous leur règne de contester leur naissance; Moez, un des califes fatimites, à qui on faisait une question indiscrète, tira son cimeterre, et dit : « Voilà ma généalogie ; » et montrant ses soldats, auxquels il jeta des pièces d'or : « Voilà mes alliés et mes enfans. » Les descendans véritables ou supposés de Mahomet et d'Ali sont honorés du titre de sheik, de schérif, ou d'émir, soit qu'ils se trouvent au rang des princes, des docteurs et des nobles, des marchands ou des mendians. Dans l'empire ottoman, ils portent un turban vert ; ils reçoivent une pension du trésor impérial; ils ne sont jugés que par leur chef, et, quoique abaissés par la fortune ou par leur caractère, ils font toujours valoir le titre orgueilleux de leur naissance. Une famille de trois cents personnes, qui descendent de la pure et orthodoxe branche du calife Hassan, s'est conservée sans mélange à la Mecque et à Médine; malgré les révolutions de douze siècles, elle garde toujours le temple, et elle a la souveraineté de la patrie de ses aïeux. La gloire ou le mérite de Mahomet anoblirait une race de plébéiens, et le sang si ancien des Koréishites surpasse la majesté beaucoup plus récente des autres rois de la terre [1].

Les talens de Mahomet sont dignes de nos éloges, mais peut-être qu'on a eu trop d'admiration pour ses succès. Doit-on s'étonner qu'une foule de prosélytes ait embrassé la doctrine et les passions d'un fanatique éloquent? Depuis le temps des apôtres jusqu'à celui de la réforme, tous les hérésiarques ont employé la même séduction avec le même succès. Est-il donc incroyable qu'un citoyen se soit saisi du glaive et du sceptre, qu'il ait subjugué ses compatriotes, et que ses armes victorieuses aient fondé une monarchie? Au milieu des révolutions des dynasties de l'Orient, cent usurpateurs d'une extraction plus basse ont vaincu de plus grands obstacles, fait de plus vastes conquêtes, et possédé des empires plus étendus. Mahomet savait tout à la fois prêcher et combattre, et la réunion de ces qualités opposées en apparence ajoutait à sa gloire et contribuait à son triomphe. La force et la persuasion, le fanatisme et la crainte qu'il mit en usage, doublèrent l'effet de ces moyens par leur action réciproque ; et leur irrésistible pouvoir renversa enfin toutes les barrières. Sa voix appelait les Arabes à la liberté et à la victoire, à la guerre et aux rapines, aux jouissances, dans ce monde et dans l'autre, de ce qu'ils aimaient le plus : les privations qu'il imposa étaient nécessaires pour établir le crédit du prophète et exercer l'obéissance du peuple, et sa doctrine trop raisonnable de l'unité et des perfections de Dieu est la seule chose qui ait arrêté ses progrès. Il ne faut pas être surpris de l'établissement, mais de la stabilité de sa religion. Douze siècles se sont écoulés, et les peuples d'une partie de l'Inde et de l'Afrique, et tous ceux de l'empire ottoman ont conservé la pureté de la doctrine qu'il prêcha à la Mecque et à Médine. Si les apôtres saint Pierre et saint Paul revenaient au Vatican, ils demanderaient peut-être le nom de la divinité qu'on adore, au milieu de tant de cérémonies mys-

[1] D'Herbelot, p 342. Les ennemis des Fatimites cherchaient à les rabaisser en leur attribuant une extraction juive; mais ils prouvaient très-bien leur descendance de Jaafar, qui fut le sixième iman ; et l'impartial Abulféda convient (*Annal. Moslem.*, p. 230) qu'ils étaient reconnus de plusieurs : *Qui absque controversiâ genuini sunt Alidarum, homines propaginum suæ gentis exacte callentes*. Il cite quelques lignes du célèbre *scherif or Rahdi : Ego ne humilitatem induam, in terris hostium?* (Je soupçonne que c'était un Edrissite de la Sicile.) « Cum in Egypto sit Chalifa de gente Alidi, quocum ego » communem habeo patrem et vindicem. »

[2] Les rois de Perse de la dernière dynastie descendent du sheik Sefi, saint du quatorzième siècle, et par lui de Moussa Cassem, fils de Hosein, fils d'Ali (Olearius, p. 957; Chardin, t. III, p. 288); mais je ne puis tracer les degrés intermédiaires d'aucune de ces généalogies variables ou fabuleuses. S'ils étaient vraiment Fatimites, ils tiraient peut-être leur origine des princes de Mazanderan, qui régnaient au neuvième siècle. (D'Herbelot, p. 96.)

[1] Démétrius Cantemir (Histoire de l'Empire Ottoman, p. 94) et Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 9-16-317, etc.) donnent des détails exacts sur la situation actuelle de Mahomet et d'Ali. Il est fort à regretter que le voyageur danois n'ait pu acheter les Chroniques de l'Arabie.

térieuses, dans ce temple magnifique : le culte d'Oxford ou de Genève les étonnerait moins; mais ils seraient toujours obligés de lire le cathéchisme de l'église, et d'étudier les longs commentaires qu'on a publiés sur leurs écrits et sur les paroles de leur maître. Mais l'église de Sainte-Sophie, devenue plus éclatante et plus étendue, représente l'humble tabernacle élevé à Médine par les mains de Mahomet. Tous les Musulmans ont résisté à la tentative d'asservir leur foi aux sens et à l'imagination de l'homme. « Je crois en un seul Dieu, et » en Mahomet l'apôtre de Dieu; » tels sont leurs dogmes simples et invariables. Ils n'ont jamais dégradé par aucun simulacre l'image intellectuelle de la divinité; les honneurs rendus au prophète n'ont jamais excédé ceux que méritent les vertus humaines; et, lorsqu'il vivait, il a toujours contenu la reconnaissance de ses disciples dans les bornes de la raison et de la foi. Les sectaires d'Ali ont, il est vrai, consacré la mémoire de ce héros, de sa femme et de ses enfans; et des docteurs de la Perse disent que l'essence divine se trouvait dans la personne des imans; mais tous les Sonnites condamnent cette superstition, qui a achevé de prémunir contre le culte des saints et des martyrs. Les questions métaphysiques sur les attributs de Dieu et la liberté de l'homme ont été agitées dans les écoles des Musulmans, ainsi que dans celles des Chrétiens; mais chez les premiers elles n'ont pas échauffé les passions du peuple, ou troublé la tranquillité de l'état. La séparation ou l'union des fonctions sacerdotales et des fonctions royales parut être la cause de cette différence remarquable. Il était de l'intérêt des califes, successeurs du prophète, et commandans des fidèles, de réprimer et décourager toutes les innovations religieuses : les Moslems ne connaissent point l'ordre et la discipline du clergé, ni son ambition temporelle et spirituelle; et les sages de la loi sont les guides de leur conscience et les oracles de leur foi. Depuis la mer Atlantique jusqu'au Gange, le Coran est le code fondamental non-seulement de la théologie, mais de la jurisprudence civile et criminelle; et l'infaillible et immuable sanction de la volonté de Dieu maintient les lois qui règlent les actions et la propriété des hommes. Cette servitude religieuse a dans la pratique quelques désavantages; le législateur ignorant a été égaré souvent par ses préjugés et ceux de son pays, et les institutions établies pour le désert de l'Arabie conviennent assez mal, en bien des cas, à la richesse et à la population d'Ispahan et de Constantinople. Alors le cadi place respectueusement le livre sacré sur sa tête, et l'interprète d'une manière plus conforme aux principes de l'équité et aux mœurs ou à la politique de son temps.

Si l'on examine quelle a été l'influence de la doctrine de Mahomet sur le bonheur public de l'Arabie, les Chrétiens et les Juifs les plus violens ou les plus superstitieux conviendront sûrement que ce prophète imagina une supercherie pour établir une doctrine qui est salutaire, mais moins parfaite que la leur. Il adopta pour base de sa religion la vérité et la sainteté des révélations de Moïse et de Jésus-Christ, les vertus et les miracles de ces deux apôtres. Les idoles de l'Arabie disparurent devant le trône de Dieu; la prière, le jeûne, l'aumône, de louables ou d'innocentes dévotions expièrent le sang des victimes humaines, et Mahomet peignit les récompenses et les punitions de l'autre vie de la manière la plus analogue à un peuple ignorant et charnel. Il était peut-être incapable de dicter un système détaillé de morale et de politique, mais il inspirait aux fidèles un esprit de charité et d'affection; il recommandait la pratique des vertus sociales, et par ses lois et ses préceptes il réprimait la soif de la vengeance, et l'oppression des veuves et des orphelins. La foi et l'obéissance réunissaient les tribus ennemies, et la valeur, consumée jusqu'alors dans des querelles domestiques, se tourna contre les peuples étrangers avec une grande énergie. Si l'impulsion avait été moins forte, l'Arabie, libre au dedans et formidable au dehors, aurait pu devenir florissante. Elle perdit sa souveraineté par l'étendue et la rapidité de ses conquêtes; ses colonies furent dispersées en Orient et en Occident, et le sang des Arabes se mêla au sang des peuples qu'ils convertirent ou qu'ils réduisirent en captivité; après le règne des trois premiers califes, le trône

fut transporté de Médine à la vallée de Damas et sur les bords du Tigre; une guerre impie viola les deux cités saintes; l'Arabie fut gouvernée par un de ses sujets, peut-être par un étranger; et les Bédouins du désert, revenus des chimères qu'ils s'étaient formées sur leur domination au dehors, reprirent leur solitaire indépendance[1].

CHAPITRE LI.

Conquête de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique et de l'Espagne, par les Arabes ou les Sarrasins. — Empire des califes ou des successeurs de Mahomet.—Etat des Chrétiens, etc., sous leur gouvernement.

La révolution de l'Arabie n'avait pas changé le caractère des Arabes; la mort de Mahomet fut le signal de l'indépendance, et l'édifice élevé à la hâte, de son pouvoir et de sa religion, fut ébranlé jusque dans ses fondemens. Une petite troupe de ses premiers disciples avait écouté son éloquence et partagé sa détresse; afin d'échapper à la persécution de la Mecque, ils avaient pris la fuite avec l'apôtre, ou ils avaient reçu les fugitifs dans les murs de Médine. Les millions d'hommes qui reconnurent ensuite Mahomet pour leur roi et leur prophète avaient été contraints par ses armes ou séduits par ses prospérités. L'idée simple d'un seul Dieu, inaccessible aux sens, révoltait les prosélytes; et ceux des Chrétiens et des Juifs qui avaient embrassé l'islamisme dédaignaient le joug d'un législateur qui était mort et qui avait été leur contemporain. La foi et l'obéissance des Musulmans n'étaient pas bien affermies; et, parmi les nouveaux convertis, il y en eut un grand nombre qui regrettèrent la vénérable antiquité de la loi de Moïse, les rites et les martyrs de l'église catholique, ou les idoles, les sacrifices et les fêtes joyeuses des païens. Un système d'union et de subordination n'avait pas encore apaisé le choc des intérêts et les querelles héréditaires des tribus arabes; et les barbares ne pouvaient s'asservir à des lois, même modérées ou salutaires, dès qu'elles repoussaient leurs passions ou violaient leurs coutumes. Ils se soumirent avec répugnance aux préceptes religieux du Coran, à la privation du vin, au jeûne du Ramadan, et aux cinq prières de chaque jour; ils ne voyaient dans les aumônes et les dîmes, qu'on recueillait pour le trésor de Médine, qu'un tribut perpétuel et ignominieux. L'exemple de Mahomet avait excité un esprit de fanatisme et d'imposture, et durant sa vie plusieurs de ses rivaux osèrent imiter sa conduite et braver son autorité. Le premier calife qui se touva à la tête des fugitifs et des auxiliaires fut réduit aux villes de la Mecqué, de Médine et de Tayef, et il paraît que les Koréishites auraient rétabli les idoles de la Caaba, s'il n'eût pas contenu leur légèreté par ce reproche : « Citoyens de la Mecque, leur dit-il, voulez-vous être les derniers à embrasser l'islamisme, et les premiers à l'abandonner? » Après avoir exhorté les Moslems à compter sur les secours de Dieu et de son apôtre, Abubeker résolut de prévenir la jonction des rebelles par une attaque vigoureuse. Il fit retirer les femmes et les enfans dans les cavernes des montagnes; ses guerriers marchèrent sous treize drapeaux; ils répandirent la terreur, et cette apparence d'armée ranima et affermit la loyauté des fidèles. Les tribus inconstantes montrèrent du repentir, et se soumirent à la prière, au jeûne et à l'aumône; et lorsque les apôtres les plus audacieux virent les succès d'Abubeker et de sa souveraineté, ils se prosternèrent devant le glaive du Seigneur et devant celui de Caled. Dans la fertile province de Yamanah[1], entre la mer

[1] Les auteurs de l'Histoire universelle moderne ont compilé (vol. I et II) en huit cent cinquante pages in-folio la vie de Mahomet et les annales des califes. Ils ont eu l'avantage de lire et quelquefois de corriger les textes arabes; mais, en dépit de toute leur jactance, je ne trouve pas, à la fin de ce morceau sur l'islamisme qu'ils m'aient procuré la connaissance d'un grand nombre de détails, si même ils m'ont procuré la connaissance d'un seul. La lourde masse n'est pas animée par une seule étincelle de philosophie et de goût, et les compilateurs à qui nous la devons se sont permis une critique pleine de fiel et de bigotisme contre Boulainvilliers, Sale, Gagnier, et tous ceux qui ont montré de l'indulgence ou même de la justice pour Mahomet.

[1] Voyez la description de la ville et du district d'Al Yamanah dans Abulféda, *Descript. Arabiæ*, p. 60 et 61. Au treizième siècle il y avait encore des ruines et quel-

Rouge et le golfe de Perse, dans une ville qui n'était pas inférieure à Médine, un chef puissant, nommé Moseilama, s'était donné pour un prophète, et la tribu de Hanifa l'avait écouté. Sa réputation attira près de lui une femme qui se donnait pour une prophètesse: ces deux favoris du ciel dédaignèrent la bienséance des paroles et des actions [1]; et ils passèrent plusieurs jours dans un commerce mystique et amoureux. Une sentence obscure du Coran de Moseilama est parvenue jusqu'à nous [2]; et, dans l'ivresse de sa mission, il daigna écrire à Mahomet qu'il consentirait au partage de la terre. Celui-ci lui fit une réponse dédaigneuse; mais le rapide progrès de Moseilama donna des craintes au successeur de l'apôtre. Quarante mille Moslems s'assemblèrent sous le drapeau de Caled, et exposèrent leur religion au hasard d'une bataille décisive. Ils furent repoussés dans une première action, et perdirent douze cents hommes, mais l'habileté et la persévérance de leur général triomphèrent; ils se vengèrent de cette défaite par le massacre de dix mille infidèles, et un esclave éthiopien perça Moseilama de la javeline qui avait blessé mortellement l'oncle de Mahomet. La force et la discipline de la monarchie naissante étouffèrent bientôt les rebelles de l'Arabie, manquant de chefs, ou se révoltant sans pouvoir produire un de ces sujets qui font impression sur les hommes. L'ambition des califes chercha tout de suite des occasions d'exercer la valeur turbulente des Sarrasins; ils se réunirent pour faire une guerre sainte, et les succès et les revers augmentèrent également leur fanatisme.

D'après les rapides conquêtes des Sarrasins, on est disposé à croire que les premiers califes commandèrent en personne les armées des fidèles, et qu'ambitieux de la couronne du martyre ils se trouvaient au premier rang les jours du combat. Abubeker [1], Omar [2] et Othman [3] avaient en effet déployé leur courage lors de la persécution et des guerres du prophète; et on les assura si souvent du paradis qu'ils durent mépriser les plaisirs et les dangers de ce monde. Mais ils étaient vieux ou d'un âge mûr quand ils montèrent sur le trône, et les soins domestiques de la religion et de l'ordre judiciaire leur parurent les devoirs les plus importans d'un souverain. Si l'on excepte le siége de Jérusalem, où l'on vit Omar, le pélerinage de Médine à la Mecque, qu'ils renouvelèrent souvent, fut leur plus longue expédition; ils apprenaient tranquillement les victoires de leurs troupes, lorsqu'ils priaient ou lorsqu'ils prêchaient devant le tombeau du prophète. L'austérité et la frugalité de leur vie furent l'effet de la vertu ou de l'habitude; et leur simplicité orgueilleuse insultait à la vaine magnificence des rois de la terre. Lorsque Abubeker commença ses fonctions de calife, il enjoignit à Ayesha, sa fille, de faire un inventaire exact de son patrimoine, afin qu'on vît s'il s'enrichirait ou s'il s'appauvrirait au service de l'état. Il ne demanda pour son salaire que trois pièces d'or, un chameau et un esclave noir; le vendredi de chaque semaine il distribuait ce qui lui restait de son bien et de l'argent des revenus publics, d'abord à ceux des Moslems qui avaient le plus de mérite, et ensuite à ceux qui étaient les plus indigens. A l'époque de sa mort, un vê-

ques palmiers. Le même canton a retenti, dans ce siècle, des visions et des armes d'un prophète moderne, dont la doctrine est connue d'une manière imparfaite. (Niebuhr, Description de l'Arabie, p. 296-302.)

[1] Voici leur première salutation, telle que la rapporte un écrivain; elle est dans une langue morte: on ne peut la traduire. *Maseilama* dit ou chanta ce qui suit:

> Surge tandem itaque strenue permolenda; nam stratus tibi torus est.
> Aut in propatulo tentorio si velis, aut in abditiore cubiculo si malis;
> Aut supinam te humi exporrectam fustigabo, si velis, aut si malis manibus pedibusque nixam.
> Aut si velis ejus (PRIAPI) gemino triente, aut si malis totus veniam.
> Imo totus venito, ô apostole Dei, clamabat fœmina. Id ipsum, dicebat Moseilama mihi quoque suggessit Deus.

Cette prophétesse, qu'on appelait Segjah, retourna à l'idolâtrie après la chute de son amant; mais sous le règne de Moawiyah elle embrassa la religion musulmane, et mourut à Bassora. (Abulféda, *Annal. vers. Reishe*, p. 63.)

[2] Voyez le texte, qui démontre l'existence d'un Dieu d'après les merveilles de la génération, dans Abulpharage (*Spécimen Hist. Arabum*, p. 13, et *Dynast.*, p. 103) et dans Abulféda (*Annal.*, p. 63).

[1] Les détails de son règne se trouvent dans Eutychius, t. II, p. 251; Elmacin, p. 18; Abulpharage, p. 108; Abulféda, p. 60; d'Herbelot, p. 58.

[2] Voyez sur son règne Eutychius, p. 264; Elmacin, p. 24; Abulpharage, p. 110; Abulféda, p. 66; d'Herbelot, p. 686.

[3] Voyez sur son règne Eutychius, p. 323; Elmacin, p. 36; Abulpharage, p. 115; Abulféda, p. 75; d'Herbelot, p. 695.

tement grossier et cinq pièces d'or composaient toute sa fortune ; on les remit à son successeur, qui eut la modestie de dire en soupirant qu'il désespérait d'imiter un modèle si admirable. Toutefois l'abstinence et l'humilité d'Omar ne furent pas au-dessous des vertus d'Abubeker : il se nourrissait de pain d'orge ou de dattes ; il ne buvait que de l'eau ; il prêchait revêtu d'une robe percée en douze endroits, et un satrape de Perse, qui vint faire sa cour au vainqueur, le trouva endormi, parmi des mendians, sur les marches de la mosquée de Médine. L'économie est la source de la libéralité, et l'augmentation des revenus permit à Omar de fixer à jamais la récompense des services passés et des services présens des fidèles. Sans s'occuper de son traitement personnel, il assigna à Abbas, l'oncle du prophète, vingt-cinq mille drachmes ou pièces d'argent, somme qui parut très-considérable ; il déclara qu'on en paierait cinq mille toutes les années à chacun des vieux guerriers qui s'étaient trouvés à la bataille de Beder, et le dernier des compagnons de Mahomet eut un traitement annuel de trois mille drachmes. Il en assigna mille aux vétérans qui avaient combattu à la première bataille contre les Grecs et les Persans, et il fixa les autres soldes dans une proportion décroissante jusqu'à cinquante pièces, selon le mérite et l'ancienneté des soldats d'Omar. Sous son règne et celui de son prédécesseur, les vainqueurs de l'Orient se montraient zélés serviteurs de Dieu et du peuple : les fonds du trésor public étaient consacrés aux dépenses de la paix et de la guerre : un adroit mélange de justice et de générosité conserva la discipline des Sarrasins ; et, par un rare bonheur, ils réunissaient la promptitude et l'énergie du despotisme aux maximes d'égalité et de frugalité d'un gouvernement républicain. Le courage héroïque d'Ali [1], la sagesse consommée de Moawiyah [2] excitèrent l'émulation de leurs sujets, et les talens qui s'étaient exercés au milieu des discordes civiles furent employés d'une manière plus utile à la propagation de la foi et de l'empire du prophète. Les princes de la maison d'Ommiyah, qui régnèrent ensuite, livrés à l'inertie et aux vanités du palais de Damas, furent dénués tout à la fois des qualités d'un homme d'état et des vertus d'un saint [1]. Mais on apportait sans cesse aux pieds de leur trône les dépouilles des nations vaincues, et il faut attribuer l'ascendant uniforme des Arabes au courage de la nation, plutôt qu'aux talens de leurs chefs. Sans doute on doit calculer la faiblesse de leurs ennemis, qui diminua beaucoup leur gloire. La naissance de Mahomet se trouva heureusement placée à l'époque du dernier degré de l'abâtardissement et du désordre des Persans, des Romains et des barbares de l'Europe. L'empire de Trajan, ou même celui de Constantin ou de Charlemagne, aurait repoussé ces Sarrasins à demi nus, et le torrent du fanatisme se serait perdu sans fracas dans les déserts de l'Arabie.

A l'époque des victoires de la république de Rome, le sénat avait toujours eu pour maxime de ne faire qu'une guerre à la fois, et d'étouffer un premier ennemi d'une manière complète avant d'en provoquer un second. La magnanimité ou le fanatisme des califes arabes dédaigna ces vues politiques. Ils envahirent avec la même vigueur et le même succès les domaines des successeurs d'Auguste et ceux des successeurs d'Artaxerxès ; et les deux monarchies rivales devinrent au même instant la proie d'un ennemi qu'elles méprisaient d'après une longue habitude. Durant les dix années de l'administration d'Omar, les Sarrasins subjuguèrent trente-six mille villes ou châteaux ; ils détruisirent quatre mille églises ou temples de mécréans, et élevèrent quatorze cents mosquées pour l'exercice de la religion de Mahomet. Un siècle après son évasion de la Mecque, ses successeurs donnaient des lois,

[1] Voyez sur son règne Eutychius, p. 343 ; Elmacin, p. 51 ; Abulpharage, p. 117 ; Abulféda, p. 83 ; d'Herbelot, p. 89.

[2] Voyez sur son règne Eutychius, p. 344 ; Elmacin, p. 54 ; Abulpharage, p. 123 ; Abulféda, p. 101 ; d'Herbelot, p. 586.

[1] Les détails de leurs règnes se trouvent dans Eutychius, t. II, p. 360-395 ; Elmacin, p. 59-108 ; Abulpharage, Dynast. 9, p. 124-139 ; Abulféda, p. 111-141 ; d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 691 ; et les articles particuliers de cet ouvrage qui sont relatifs aux Ommiades.

des frontières de l'Inde à l'océan Atlantique, à des provinces éloignées qu'on peut classer sous les noms : I. de la Perse, II. de la Syrie, III. de l'Égypte, IV. de l'Afrique, et V. de l'Espagne. Je suivrai cette division générale dans le récit de tant de conquêtes mémorables ; je raconterai en peu de mots celles qui ont rapport aux parties de l'Orient les plus éloignées et les moins intéressantes ; je serai plus détaillé sur les contrées qui faisaient partie de l'empire romain. Mais, pour faire excuser les imperfections de cette partie de mon ouvrage, je dois former de justes plaintes sur l'aveuglement et l'insuffisance des guides auxquels j'ai été réduit. Les Grecs, si verbeux dans la controverse, n'ont point mis d'empressement à célébrer les triomphes de leurs ennemis [1]. Le premier siècle de l'islamisme fut une époque d'ignorance, et, lorsqu'à la fin de ce siècle on écrivit les premières annales des Musulmans, ce fut en grande partie d'après la tradition [2]. Parmi les nombreuses productions de la littérature arabe et de la littérature persane [3], nos interprètes ont choisi les esquisses moins imparfaites d'une période plus moderne [1]. Les Asiatiques sont étrangers à l'art et au génie de l'histoire [2] ; ceux de leurs ouvrages qui ont eu le plus de succès, peuvent être comparés aux chroniques publiées par les moines à la même époque : on n'y trouve ni philosophie, ni même l'esprit de la liberté. La *Bibliothèque orientale*, que nous devons à un Français [3], instruirait le

[1] Les historiens de Byzance offrent à peine quelques monumens originaux sur le septième et le huitième siècle, si l'on en excepte la Chronique de Théophanes (*Theophanis Confessoris Chronographia*, gr. et lat., *cum notis Jacobi Goar.*, Paris, 1655, in-folio), et l'Abrégé de Nicéphore (*Nicephori Patriarchæ*, C. P., *Breviarum Historicum*, gr. et lat., Paris, 1648, in-folio). Ces deux écrivains vécurent au commencement du neuvième siècle (Voyez Hanckius, *de Scriptor. Byzant.*, p. 200-246). Photius, leur contemporain, ne présente guère plus de faits. Après avoir loué le style de Nicéphore, il ajoute : *Και ολως πολλους εστι των προ αυτου αποκρυπτομενος τηδε της ιστοριας τη συγγραφη*; et il se plaint seulement de son extrême brièveté (Photius, Biblioth., cod. 66, p. 100). On peut recueillir quelques additions dans les Histoires de Cedrenus et de Zonaras, qui sont du douzième siècle.

[2] Tabari ou Al Tabari, originaire de Taborestan, fameux iman de Bagdad et le Tite-Live des Arabes, acheva son Histoire générale l'an 302 de l'hégire (A. D. 914). D'après les sollicitations de ses amis, il réduisit son ouvrage, qui avait trente mille feuilles; mais on ne connaît l'original arabe que par les versions qu'on en a faites en langue persane et en langue turque. On dit que l'Histoire des Sarrasins, par Ebn Amid ou Elmacin, est un abrégé de la grande Histoire de Tabari. (Ockley, *Hist. of the Saracens*, vol. II, préface, p. 39; et Liste des Auteurs, par d'Herbelot, p. 866, 870, 1014.)

[3] Outre le texte des auteurs arabes que donnent Prideaux (Vie de Mahomet, p. 179-189), Ockley (à la fin de son second volume), et Petit de la Croix (Hist. de Gengiskan, p. 525-550), on trouve dans la Bibliothèque orientale, article *Tarikh*, un catalogue de deux ou trois cents Histoires ou Chroniques de l'Orient, dont trois ou quatre seulement sont antérieures à Tabari. Reiske (*Prodidagmata ad Hagji chalifæ librum memorialem ad calcam Abulfedæ Tabulæ Syriæ*, *Lipsiæ*, 1766) fait un tableau animé de la littérature orientale; mais son projet et la version française qu'annonçait Petit de la Croix (Histoire de Timur-Bec, t. I, préface, p. 45) n'ont pas eu lieu.

[1] J'indiquerai, selon les occasions, les historiens et les géographes particuliers; mais les ouvrages suivans m'ont guidé dans la narration générale : 1° *Annales Eutychii, Patriarchæ Alexandrini, ab Edwardo Pocockio*, Oxon, 1656, 2 vol. in-4°. C'est une édition pompeuse d'un auteur assez mauvais; Pocock le traduisit pour satisfaire les préjugés presbytériens de Selden, son ami. 2° *Historia Saracenica Georgii Elmacini, operâ et studio Thomæ Erpenii*, in-4°. Lugd. Batavorum, 1625. On dit qu'Erpénius traduisit à la hâte un manuscrit corrompu, et sa version est remplie de contresens, et d'un mauvais style. 3° *Historia compendiosa Dynastiarum a Gregorio Abulpharagio, interprete Edwardo Pocockio*, in-4°, Oxon, 1663. Elle est plus utile pour l'histoire littéraire que pour l'histoire civile de l'Orient. 4° *Abulfedæ Annales Moslemici ad ann. hegiræ 406, a Jo. Jac. Reiske*, in-4°, Lipsiæ, 1754. C'est la meilleure de nos chroniques pour l'original et la version; mais elle est fort au-dessous du nom d'Abulféda. Nous savons qu'il écrivit à Hamah dans le quatorzième siècle. Les trois premiers auteurs étaient chrétiens, et ils vécurent aux dixième, douzième et treizième siècles. Les deux premiers naquirent en Égypte; l'un était patriarche des Melchites, et l'autre écrivain jacobite.

[2] M. de Guignes (Histoire des Huns, t. I, préf., p. 19, 20) a caractérisé avec exactitude et connaissance de cause les deux espèces d'historiens arabes, le froid annaliste et l'orateur boursouflé et pompeux.

[3] Bibliothèque orientale, par M. d'Herbelot, in-folio, Paris, 1697. Voyez, sur le caractère de cet estimable auteur, Thévenot son ami (Voyage du Levant, part. I, c. 1). Son ouvrage est un composé de mélanges qui doivent satisfaire tous les goûts; mais je n'ai jamais pu souffrir l'ordre alphabétique qu'il a suivi, et je le trouve plus satisfaisant dans l'Histoire de la Perse que dans celle des Arabes. Le supplément qu'on a donné depuis peu, d'après les papiers de MM. Visdelou et Galland (in-folio, La Haie, 1775), est bien inférieur : c'est un recueil de contes, de proverbes et de détails sur les antiquités chinoises.

mufti le plus éclairé de l'Orient, et les Arabes ne trouveraient peut-être pas dans un seul de leurs historiens un récit de leurs exploits aussi clair et aussi complet que celui qu'on va lire.

I. La première année du règne du premier calife, Caled, son lieutenant, qu'on surnommait le glaive de Dieu et le fléau des infidèles, s'avança jusqu'aux rives de l'Euphrate, et soumit les villes de Anbar et de Hira. Une tribu d'Arabes domiciliés s'était établie sur la frontière du désert, à l'ouest des ruines de Babylone ; et des rois qui avaient adopté le christianisme, et qui régnèrent plus de six siècles à l'ombre du trône de la Perse, résidaient à Hira [1]. Le dernier des princes Mondars fut égorgé par Caled; son fils captif fut envoyé à Médine; ses nobles se prosternèrent devant les successeurs de Mahomet; le peuple fut séduit par l'exemple et les succès de ses compatriotes, et le calife reçut pour premier tribut de ses conquêtes étrangères, une somme annuelle de soixante-dix mille pièces d'or. Les vainqueurs, et même les historiens furent étonnes de ce présage de leur grandeur future. « La même année, dit » Elmacin, Caled livra plusieurs grandes » batailles; il fit un immense carnage des in- » fidèles, et une quantité innombrable de » dépouilles d'une valeur infinie tomba au » pouvoir des Moslems victorieux [2]. » Mais l'invincible Caled fut bientôt chargé de la guerre de Syrie; des chefs moins actifs ou moins prudens dirigèrent l'invasion de la frontière de Perse; ils châtièrent les Magiens, il est vrai, mais ils ne firent d'ailleurs que rôder dans le désert de Babylone.

[1] Pocock explique la chronologie de la dynastie des Almondars (*Specimen Hist. Arabum*, p. 66-74), et d'Anville donne les détails relatifs à la géographie (l'Euphrate et le Tigre, p. 125). Le savant anglais savait plus d'arabe que le mufti d'Alep (Ockley, vol. II, p. 34). Lorsque le géographe français portait ses recherches sur les différens siècles et les différens pays du monde, il était également admirable.

[2] « Fecit et Chaled plurima in hoc anno prœlia, in qui- » bus vicerunt Muslimi et *infidelium* immensâ multitu- » dine occisâ spolia infinita et innumera sunt nacti. » (*Hist. Saracenica*, p. 20.) L'annaliste chrétien se permet souvent l'expression d'*infidèles*, et, si je l'imite, j'espère qu'on n'en sera pas scandalisé.

L'indignation et la crainte des Persans suspendirent pour un moment leurs querelles intestines. Arzéma, leur reine, fut déposée de l'avis unanime des prêtres et des nobles : c'était le sixième des usurpateurs qu'on avait vus s'élever et disparaître dans l'espace de trois ou quatre ans, depuis la mort de Cosroës et la retraite d'Héraclius. On donna sa couronne à Yezdegerd, petit-fils de Cosroës; et, à cette époque, qui est celle d'une période astronomique [1], la chute de la dynastie des Sassaniens et de la religion de Zoroastre [2] arriva. Le nouveau roi n'avait que quinze ans, et sa jeunesse et son inexpérience ne lui permirent pas de se mettre à la tête de ses troupes. Le drapeau royal fut livré à Rustam, général de son armée, et les trente mille soldats qui la composaient parvinrent, dans la réalité ou dans l'opinion, à un corps de cent vingt mille guerriers, sujets ou alliés de la Perse. Les Moslems, qui ne furent d'abord qu'au nombre de douze mille, reçurent des secours, et présentèrent bientôt trente mille combattans; ils campaient dans les plaines de Cadésie [3]; et, quoiqu'ils eussent moins de *têtes*, ils avaient plus de *soldats* qu'on n'en pouvait compter dans la troupe des infidèles. Je ferai ici une remarque

[1] Un cycle de cent vingt ans, à la fin duquel un mois intercalaire de trente jours tenait lieu de notre année bissextile, et rétablissait l'intégrité de l'année solaire. Dans une révolution de mille quatre cent quarante ans, cette intercalation s'appliquait successivement du premier au douzième mois; mais Hyde et Freret discutent la grande question si douze cycles, ou seulement huit, s'accomplirent avant l'ère de Yezdegerd, que tout le monde place au 16 de juin, A. D. 632. Avec quelle ardeur les Européens examinent les points d'antiquité les plus éloignés et les plus obscurs! (Hyde, *de Religione Persarum*, c. 14-18, p. 181-211; Freret, Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XVI, p. 233-267.)

[2] L'ère de Yezdegerd, du 16 juin 632, tombe au cinquième jour après la mort de Mahomet, qui arriva le 7 juin, A. D. 632; et son avénement au trône ne peut être renvoyé au-delà de la fin de la première année. Ses prédécesseurs n'opposèrent donc pas de résistance aux armes du calife Omar; et ces dates incontestables renversent la chronologie plus que négligée d'Abulpharage. (Voyez Ockley, *Hist. of the Saracens*, vol. I, p. 130.)

[3] Cadesia, dit le géographe de Nubie (p. 121), est située, *in margine solitudinis*, à soixante-une lieues de Bagdad, et à deux stations de Cufa. Otter (Voyez t. I, p. 163) compte quinze lieues, et il observe qu'on y trouve des dattes et de l'eau.

que j'aurai occasion de répéter souvent : l'attaque des Arabes n'était pas, comme celle des Grecs et des Romains, l'effort d'une ligne compacte d'infanterie; des cavaliers et des archers composaient la plus grande partie de leurs forces, et une bataille, souvent interrompue et souvent renouvelée par des combats singuliers et des escarmouches de fuyards, pouvait se prolonger plusieurs jours, sans qu'il y eût rien de décisif : des dénominations particulières distinguent les diverses périodes de celle de Cufa. La première a été appelée la journée du *secours*, à cause des six mille Syriens qui joignirent les Arabes : la journée de l'*ébranlement* désigne sans doute le désordre de l'une des armées, et peut-être des deux ; la troisième, durant laquelle les charges se firent de nuit, a reçu le nom bizarre de rugissement, à raison des clameurs discordantes des guerriers, qu'on a comparées aux sons inarticulés des animaux les plus farouches. La matinée du lendemain décida du sort de la Perse; et un ouragan, qui survint à propos, jeta des nuages de poussière contre les yeux des Persans. Le bruit des armes parvint jusqu'à la tente de Rustam, qui, bien différent d'un ancien héros de son nom, était mollement couché à l'ombre, au milieu du bagage de ses troupes et d'une suite nombreuse de mulets chargés d'or et d'argent. Ce général se leva au premier avis du danger qui le menaçait; mais ayant été arrêté dans sa fuite par un Arabe, celui-ci le saisit au pied, lui coupa la tête qu'il rapporta au haut de sa lance; et, de retour parmi les combattans, il se précipita au milieu des rangs les plus épais des Perses, dont il fit un grand carnage. Les Sarrasins avouent qu'ils perdirent sept mille cinq cents hommes, et ils disent avec raison que la bataille de Cadésie fut opiniâtre et cruelle [1]. Les Arabes s'emparèrent du drapeau de la monarchie et du tablier de cuir d'un forgeron qui avait été jadis le libérateur de la Perse; mais un grand amas de pierres précieuses éclipsait ce gage précieux d'une pauvreté héroïque [1]. Après cette victoire, la riche province d'Irak ou de l'Assyrie se soumit au calife, et la fondation de Bassora [2], place qui domine toujours le commerce et la navigation des Perses, l'affermit dans ses conquêtes. A quatre-vingts milles du golfe, l'Euphrate et le Tigre se réunissent pour ne former qu'un seul courant dont la marche est directe et qu'on appelle le fleuve des Arabes. Bassora fut établie sur la rive occidentale à mi-chemin entre la jonction et l'embouchure des deux rivières. Huit cents Moslems formèrent la première colonie; les avantages de sa situation produisirent bientôt une capitale florissante et peuplée. L'air y est d'une extrême chaleur, mais il est pur et sain; des palmiers et des troupeaux de bétail couvrent les environs, et l'une des vallées d'alentour a été comptée parmi les quatre paradis ou jardins de l'Asie. Sous les premiers califes, les provinces méridionales de la Perse étaient soumises à la juridiction de cette colonie arabe; des martyrs de l'islamisme ont consacré la ville, et les navires européens continuent à fréquenter le port de Bassora, qui offre une station commode au commerce de l'Inde.

Malgré la perte de la bataille de Cadésie, un pays entrecoupé de rivières et de canaux pouvait opposer une barrière insurmontable à la cavalerie des vainqueurs, et les murs de Ctésiphon et de Madayn, qui avaient résisté aux machines de siége des Romains, n'auraient pas été renversés par les dards des Musulmans. Mais, ce qui acheva la ruine des Perses c'est qu'ils crurent que leur religion et leur empire étaient arrivés à leur dernier jour; des traîtres ou des lâches abandonnèrent les postes les mieux fortifiés, et le roi, suivi d'une partie de sa famille et de ses trésors, se réfugia à Holwan, au pied des collines de la

[1] *Atrox*, *contumax*, *plus semel renovatum*, telles sont les expressions bien choisies du traducteur d'Abulféda (Reiske, p. 69).

[1] D'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 297 — 348.

[2] Le lecteur trouvera des détails satisfaisans sur Bassora, dans la *Geogr. Nubiens.* (p. 121), d'Herbelot (Bibliothèque orientale, p. 192), d'Anville, l'Euphrate et le Tigre, p. 130-133-145), Raynal (Hist. Philosophique des deux Indes, t. II, p. 97-100), Voyages de Pietro della Valle (t. IV, p. 370-391), Tavernier (t. I, p. 240-247), Thevenot (t. II, p. 545-584), Otter (t. II, p. 45-78), Niebuhr (t. II, p. 172-199).

Médie. Le troisième mois après la bataille, Said, lieutenant d'Omar, passa le Tigre sans opposition; la capitale de la Perse fut prise d'assaut, et le peuple, ayant voulu résister en désordre, tomba par milliers sous le sabre des Moslems, qui s'écriaient avec un transport religieux : « Le palais de Cosroës est à » nous, la promesse de l'apôtre de Dieu est » accomplie. » Les brigands du désert, qui n'étaient pas vêtus, se trouvèrent riches au-delà de leurs espérances. Chacune des chambres de ce palais offrait un nouveau trésor qu'on recélait avec soin et qu'on étalait en triomphe : l'or, l'argent et les meubles précieux surpassèrent, dit Abulféda, tous les calculs de l'imagination; et un autre historien qui essaya d'évaluer tant de richesses, adoptant un calcul absurde, parle de trois milliers de milliers de milliers de pièces d'or[1]. Des faits qui sont minutieux, mais qui intéressent la curiosité, montrent bien le contraste de la richesse et de l'ignorance. La ville renfermait une grande provision de camphre[2], matière qu'on avait fait venir des îles éloignées de l'Océan, de l'Inde, et qu'on brûle avec de la cire pour éclairer les palais de l'Orient. Les Sarrasins, ne connaissant ni la propriété ni le nom de cette gomme parfumée, la prirent pour du sel; ils en mirent dans leur pain, et ils furent étonnés de son amertume. Un tapis de soie de soixante coudées de longueur et de largeur décorait un des appartemens du palais : il représentait un paradis ou un jardin : on y voyait des fleurs, des fruits et des arbrisseaux brodés en or, ou figurés par des pierres précieuses; et la bordure, qui était verdoyante, avait un autre genre de mérite. Le général arabe, persuadé avec raison que ce bel ouvrage de la nature et de l'art ferait plaisir au calife, détermina ses soldats à renoncer à cette partie du butin. Omar, sans s'occuper du mérite de l'artiste et de la beauté du tapis, ordonna de le découper, et il en distribua les lambeaux à ses frères de Médine; mais tel était le prix de la matière, que la portion d'Ali se vendit vingt mille drachmes. Un mulet qui emportait la tiare et la cuirasse, la ceinture et les bracelets de Cosroës, fut arrêté; on offrit ce brillant trophée au commandant des fidèles, et les plus graves d'entre ses conseillers sourirent en voyant la barbe blanche, les bras couverts de poils et la figure grossière du vétéran qui s'était revêtu des dépouilles du grand roi[1]. Après le sac de Ctésiphon, cette ville perdit sa population et tomba en ruine peu à peu. Les Sarrasins n'aimaient ni le climat ni la situation de cette place; Omar décida qu'on transférerait le siége du gouvernement sur la rive occidentale de l'Euphrate. La fondation et la ruine des villes de l'Assyrie ont été faciles et promptes dans tous les siècles. Le pays est dénué de pierres et de bois de charpente, et les édifices les plus solides[2] sont de briques cuites au soleil et réunies par un ciment de bitume du pays. Le nom de *Cufa*[3] signifie une habitation de roseaux et de terre; mais le nombre, la richesse et la valeur de la colonie de vétérans qu'on y plaça accrurent l'importance de cette nouvelle capitale : les plus sages d'entre les califes, craignant de provoquer la révolte de cent mille guerriers, favorisaient leur licence. « Habitans de Cufa, » disait Ali qui sollicitait leur secours, vous » vous êtes toujours distingués par votre va- » leur. Vous avez vaincu le roi de Perse,

[1] *Mente vix potest numerove comprehendi quanta spolia.... nostris cesserint* (Abulféda, p. 69). Au reste, je présume que le calcul extravagant d'Elmacin est une faute de la traduction, et non pas du texte. J'ai reconnu que ceux qui ont traduit d'anciens ouvrages, des ouvrages grecs, par exemple, sont de mauvais calculateurs.

[2] L'arbre du camphre croît à la Chine ou au Japon; mais on donne plusieurs quintaux de ce camphre d'une qualité inférieure pour une livre de la gomme de Bornéo et de Sumatra, qui est ainsi beaucoup plus précieuse (Raynal, Hist. Philosophique, t. I, p. 362-365); Dictionnaire d'Histoire Naturelle par Bomare; Millar, *Gardener's Dictionary*). C'est peut être de Bornéo et de Sumatra que les Arabes importèrent dans la suite leur camphre. (*Geograph. Nub*, p. 34, 35, d'Herbelot, p. 232.)

[1] Voyez Gagnier (Vie de Mahomet, t. I, p. 376, 377); je puis croire le fait, mais non pas la prophétie qu'on y ajoute.

[2] La tour de Belus à Babylone et le salon de Cosroës à Ctésiphon sont les ruines les plus considérables de l'Assyrie. Pietro della Valle, ce voyageur si curieux mais si rempli de vanité, alla les voir (t. I, p. 715-718, 731-735).

[3] Consultez l'article Coufah de la bibliothèque de d'Herbelot (p. 277, 278), et le second volume de l'histoire d'Ockley, surtout les pages 40-153.

» vous avez tenu ses forces dispersées, et » vous vous êtes emparés de son héritage. » Les batailles de Jalula et de Nehavend achevèrent cette grande conquête. Après la perte de la première, Yezdegerd ne se crut plus en sûreté à Holwan, il alla cacher sa honte et son désespoir dans les montagnes du Farsistan, d'où Cyrus était descendu avec ses braves compagnons. Le courage de la nation fut de plus longue durée que celui du monarque; au milieu des collines situées au sud d'Ecbatane ou Hamadan, cent cinquante mille Perses firent un troisième et dernier effort pour défendre leur religion et leur pays, et les Arabes donnèrent à la bataille de Nehavend, qui fut décisive, le nom de victoire des victoires. S'il est vrai que le général persan fut arrêté dans sa fuite au milieu d'une troupe de mulets et de chameaux qui portaient du miel, le luxe de ces armées de l'Orient devait bien embarrasser leur marche [1].

Les Grecs et les Latins ont parlé d'une manière très-imparfaite de la géographie de la Perse; mais il paraît que ses villes les plus célèbres sont antérieures à l'invasion des Arabes. La réduction de Hamadan et Ispahan, de Caswin, de Tauris et de Rei, approcha peu à peu ces conquérans des rives de la mer Caspienne; et les orateurs de la Mecque ne manquèrent pas d'applaudir aux succès et à la valeur des fidèles, qui avaient déjà perdu de vue l'ours du Nord et presque dépassé *les bornes du monde habitable* [2]. Se tournant ensuite du côté de l'Occident et de l'empire romain, ils repassèrent le Tigre sur le pont de Mosul; et, au milieu des provinces captives de l'Arménie et de la Mésopotamie, ils embrassèrent leurs compatriotes de l'armée de la Syrie, qui, de leur côté, avaient eu de grands succès. Du palais de Madayn, ils se mirent en marche vers l'Orient, et leur progrès ne fut ni moins rapide ni moins étendu. Ils s'avancèrent le long du Tigre et du golfe de la Perse, et, après avoir passé les défilés des montagnes, ils arrivèrent dans la vallée de Estachar ou Persépolis, et profanèrent le dernier sanctuaire de l'empire des Mages. Le petit-fils de Cosroès manqua d'être arrêté au milieu des colonnes qui s'écroulaient et des figures mutilées qui tombaient de toutes parts, triste emblème de la fortune passée et de la fortune présente de la Perse [1] : il traversa, avec toute la célérité possible, le désert de Kirman; il implora les secours des braves Segestains, et chercha un asile inconnu sur la frontière de l'empire des Turcs et de celui des Chinois. Mais une armée victorieuse dédaigna la fatigue : les Arabes divisèrent leur forces, afin de poursuivre l'ennemi de toutes parts, et le calife Othman promit le gouvernement du Chorasan au premier général qui pénétrerait dans cette contrée vaste et peuplée, laquelle avait formé autrefois le royaume de Bactriane. On accepta la condition, et on mérita le prix; l'étendard de Mahomet fut planté sur les murs de Hérat, Merou et Balch; et le général, à qui on dut cette conquête ne se reposa que lorsque sa cavalerie eut bu des eaux de l'Oxus. Telle était l'anarchie que les gouverneurs des villes et des châteaux, étant parvenus à une sorte d'indépendance, obtinrent leur capitulation particulière; l'estime, la prudence ou la compassion des vainqueurs en dictaient les articles, et le vaincu se trouvait le concitoyen ou l'esclave des vainqueurs, s'il consentait ou s'il ne consentait pas à professer l'islamisme. Harmozan, prince de Ahwaz et de Suze, fit une belle défense, mais il fut contraint de livrer sa personne et ses états à la merci du calife. Leur entrevue donnera une idée des mœurs arabes. Lorsque Harmozan fut en présence d'Omar, le calife ordonna de le dépouiller de ses

1 Voyez l'article Nehavend de d'Herbelot (p. 667-668), et les voyages en Turquie et en Perse, par Otter (t. I, p. 191).

2 C'est avec cette ignorance et ce ton admiratif qu'un orateur athénien décrivit les conquêtes que fit vers le nord Alexandre, qui cependant ne dépassa jamais les rives de la Caspienne. *Αλεξανδρος εξω της αρκτου και της οικουμενης, ολιγου δειν, πασης μεθειστηκει.* Eschines *contra Ctesiphontem*, t. III, p. 554, *Edit. Græc. orator. Reiske.* cette cause mémorable fut plaidée à Athènes (Olymp. CXII, 3), l'an 330 avant Jésus-Christ, durant l'automne (Tayler, préface, p. 379, etc.), environ un an après la bataille d'Arbèles : Alexandre poursuivait Darius et marchait vers l'Hircanie et la Bactriane.

1 Nous devons ce fait curieux aux Dynasties d'Abulpharage p. 116. Il est inutile de prouver l'identité d'Estachar et de Persepolis (d'Herbelot, p. 327), et il le serait encore davantage de copier les plans et les descriptions de Chardin ou de Corneille le Bruyn.

robes de soie brodées en or, et de sa tiare chargée de rubis et d'émeraudes : « Reconnaissez-vous maintenant, dit le vainqueur » à son captif à demi-mort, l'arrêt de Dieu? » Sentez-vous que, si la soumission est ré» compensée, l'infidélité est punie. — Hélas! » répondit Harmozan, j'en suis pénétré. » Dans les jours de notre commune igno» rance, nous combattions avec les armes de » la chair, et ma nation eut l'avantage. Dieu » était neutre alors; depuis qu'il a épousé » votre querelle, il a renversé notre royaume » et notre religion. » Au milieu de ce pénible dialogue, le Persan dit qu'il avait une soif extrême; mais il parut craindre qu'on ne le tuât au moment où il boirait. « Ayez du cou» rage, lui dit le calife, votre vie est en sû» reté jusqu'à ce que vous ayez bu cette » eau. » L'adroit satrape le remercia de cette promesse, et, au même instant, il brisa le vase. Omar voulait le punir de sa supercherie; mais les Moslems lui observèrent qu'un serment était sacré; Harmozan, s'étant déclaré de la religion de Mahomet, obtint son pardon et on lui accorda même un traitement de deux mille pièces d'or. Pour régler l'administration de la Perse, on fit le dénombrement du peuple, des têtes de bétail et des fruits de la terre [1]; et, si ce monument, qui atteste la vigilance des califes, était parvenu jusqu'à nous, il instruirait les philosophes de tous les siècles [2].

Yezdegerd s'était porté dans sa fuite au delà de l'Oxus et jusqu'au Jaxartes, deux fleuves [3] très-connus des anciens et des modernes, qui descendent des montagnes de l'Inde vers la mer Caspienne. Tarkhan, prince de Fargana [1], province fertile située sur les rives du Jaxartes, l'accueillit; les lamentations et les promesses du monarque détrôné touchèrent les hordes turques de la Sogdiane et de la Scythie, et ce malheureux prince implora l'amitié plus solide et plus puissante de l'empereur de la Chine [2]. On peut comparer aux Antonins de l'empire de Rome le vertueux Taitsong [3], premier roi de la dynastie des Tang : son peuple vivait dans l'abondance et la paix, et quarante-quatre tribus de tartares reconnaissaient ses lois. Cashgar et Khoten, garnisons de ses frontières, entretenaient des communications fréquentes avec les peuplades qui habitaient les environs de Jaxartes et de l'Oxus : une colonie de Persans avait depuis peu introduit à la Chine l'astronomie des Mages; le progrès rapide et le voisinage dangereux des Arabes purent alarmer Taitsong. L'influence et peut-être les secours du gouvernement de la Chine ranimèrent l'espoir de Yezdegerd et le zèle des adorateurs du feu; et ayant rassemblé une armée de turcs, il vint chercher les Arabes, et entreprendre la conquête du royaume de ses pères. Les fortunés Moslems furent témoins de sa défaite et de sa mort, sans faire aucun usage de leurs épées. Le petit-fils de Cosroës fut trahi par un de ses serviteurs, et insulté par les habitans de Merou; et les barbares qui lui servaient d'alliés se tournèrent contre lui, le battirent et le poursuivirent. Il arriva au bord d'une rivière; il pria un meûnier de le porter dans son bateau à l'autre rive, et lui offrit ses anneaux

1 Après le récit de la conquête de la Perse, Théophanes ajoute : αυτῳ δε τῳ χρονῳ εκελευσεν Ουμαρος αναγραφηναι πασαν την ὑπ' αυτον οικουμενην, εγενετο δε η αναγραφη και ανθρωπων και κτηνων και φυτων (*Chronograph.*, p. 283).

2 Au milieu de la disette des monumens sur cette partie de l'histoire, je regrette que d'Herbelot n'ait pas trouvé une traduction en langue persane de l'ouvrage de Tabari, enrichie, à ce qu'il dit, de plusieurs extraits des Annales écrites par les Ghebers ou les Mages. (Biblioth. Orient., p. 1014.)

3 Ce que nous savons de plus authentique des deux rivières de Sihon (Javartes) et de Gihon (Oxus), se trouve dans l'ouvrage du shérif Al Edrisi (*Geograph. Nubiens.*, p. 138), dans Abulféda (*Descript. Chorosan.*, *in Hudson*, t. III, p. 23), dans l'écrit d'Abulghazi Khan, qui régnait sur les rive de ces deux fleuves (Hist. généalogique des Tartars, p. 32, 57, 766), et dans le géographe turc, manuscrit qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (Examen critique des historiens d'Alexandre, p. 194-360).

1 Abulféda (p. 76, 77) décrit le territoire de Fergana.

2 « Eo redegit angustiarum eumdem regem exsulem ut » Turcici regis et Sogdiani, et Sinensis, auxilia missis » literis imploraret. » (Abulféda, *Annal.*, p. 74.) Freret (Mém. de l'Acad. des Inscrip., t. XVI, p. 245-255), et de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. 54-59) ont jeté beaucoup de jour sur les rapports de l'Histoire de Perse avec celle de la Chine. M. de Guignes donne des détails géographiques sur les frontières des deux pays (t. II, p. 1-43).

3 *Hist. Sinica* (p. 41-46), dans la troisième partie des Relations curieuses de Thevenot.

et ses bracelets : le rustre lui dit que son moulin rapportait quatre drachmes par jour, et qu'il n'abandonnerait son travail que dans le cas où on l'en dédommagerait. Au milieu de cette discussion, le dernier des rois sasseniens fut arrêté et massacré par la cavalerie des Turcs, dans la dix-neuvième année de son malheureux règne [1]. Firuz son fils, humble courtisan de l'empereur de la Chine, accepta l'emploi de capitaine de ses gardes; et une colonie de Persans qui s'établit dans la province de la Bucharie, y conserva longtemps la religion des Mages. Son petit-fils hérita du titre de roi; mais, après une faible tentative qui n'eut aucun succès, il retourna à la Chine, et termina sa carrière dans le palais de Sigan. La ligne mâle des Sassanides s'éteignit; mais les captives du sang royal de Perse furent données aux vainqueurs, en qualités d'esclaves ou d'épouses, et leur sang ajouta un nouvel éclat à la race des califes et des Imans [2].

Après la destruction du royame de Perse, l'empire des Sarrasins ne fut plus séparé de celui des Turcs que par la rivière d'Oxus. La valeur des Arabes franchit bientôt cette étroite limite : les gouverneurs du Chorasan étendirent peu à peu leurs excursions, et l'on vit porter dans un de leurs triomphes une bottine que laissa tomber une reine des Turcs, au moment où elle s'enfuyait à pas précipités au delà des collines de Bochara [3]. La conquête définitive de la Transoxiane [4] et de l'Espagne était réservée au règne glorieux de l'inactif Walid, et le nom de Catibah, qui signifie un conducteur de chameaux, annonce l'extraction et le mérite du général qui subjugua ces deux contrées. Tandis qu'un de ses collègues arborait pour la première fois le drapeau des Musulmans sur les rives de l'Indus, Catibah soumettait à la religion du prophète et à l'empire du calife les vastes régions situées entre l'Oxus, le Jaxartes et la mer Caspienne [1]. Les infidèles furent assujettis à un tribut de deux millions de pièces d'or; on brûla et on mit en pièces leurs idoles; le chef musulman prononça un sermon dans la nouvelle Mosquée de Carizme; après plusieurs combats, les hordes turques furent repoussées jusqu'au désert, et les empereurs de la Chine sollicitèrent l'amitié des Arabes. On peut, à bien des égards, attribuer à leur industrie la fertilité de cette province, qui formait la Sogdiane des anciens; mais, depuis le règne des rois macédoniens, on connaissait les avantages de son sol et de son climat, et on en tirait parti. Avant l'invasion des Sarrasins, Carizme, Bochara et Samarcande étaient des villes riches et peuplées, sous le joug des Pasteurs du nord. Elles étaient environnées d'une double muraille, et le mur extérieur renfermait des champs et des jardins d'une grande étendue. Les négocians de la Sogdiane fournissaient toutes les marchandises dont l'Inde et l'Europe avaient besoin; et ce sont les fabriques de Samarcande qui ont répandu en Occident cet art précieux qui fait du papier avec des chiffons [2].

1 J'ai tâché d'accorder les récits d'Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 37), d'Abulpharage (Dynast., p. 116), d'Abulféda (*Annal.*, p. 74-79), et de d'Herbelot (p. 485).

2 Yezdegerd laissa deux filles; l'une épousa Hassan, fils d'Ali, et l'autre Mohammed, fils d'Abubeker, et la famille de Hassan devint très-nombreuse. La fille de Phirouz épousa le calife Walid, et Yézid, leur fils, se vantait, à juste titre ou sans preuves, de descendre des Cosroës de la Perse, des Césars de Rome, et des Chagans, des Turcs ou des Avars. (D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 96-487.)

3 Cette bottine fut évaluée 3,000 pièces d'or, et on la donna par récompense à Obéidollah, fils de Ziyad, qui se déshonora ensuite par le meurtre de Hosein (Ockley's *History of the Saracens*, vol. II, p. 142, 143). Salem, son frère, avait avec lui son épouse; c'est la première femme arabe qui ait passé l'Oxus (A. D. 680); elle emprunta, ou plutôt elle vola la couronne et les pierreries de la reine des Sogdiens (p. 231, 232).

4 M. Greaves a traduit une partie de la Géographie d'Abulféda; il l'a inséré dans les petits géographes de Hudson (t. III), sous le titre de *Descriptio Chorasmiæ et Mawaralnahræ, id est, regionum extra fluvium Oxum*, p. 80. Petit de la Croix (Hist. de Gengiskan, etc.), et quelques-uns des auteurs modernes qui ont écrit sur les contrées de l'Orient, emploient avec raison le mot de *Trans-Oxiana*, qui est plus agréable à l'oreille, et qui signifie la même chose; mais ils se trompent en l'attribuant aux écrivains de l'antiquité.

1 Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 84), d'Herbelot Biblioth. Orient., *Catbah Samarcand Walid*) et de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. 58, 59), indiquent faiblement les conquêtes de Catibah.

2 On a inséré dans la *Bibliotheca Arabico-Hispana* une Description curieuse de Samarcande (t. I, p. 208, etc.). Le bibliothécaire Casiri raconte (t. II, 9), d'après un té-

II. Abubeker, après avoir rétabli l'unité de la foi et du gouvernement, écrivit cette lettre à toutes les tribus arabes : « Au nom du Dieu » miséricordieux, salut et bonheur au reste » des vrais croyans, et que les bénédictions » du ciel soient avec eux. Je célèbre le Dieu » tout-puissant, et je fais mes prières d'après » le symbole de Mahomet son prophète. — » Je vous avertis que je me propose d'en- » voyer les vrais croyans en Syrie [1], afin de » l'arracher des mains des infidèles; et j'ai » voulu vous faire savoir que combattre pour » la religion est un acte d'obéissance à la vo- » lonté de Dieu. » Ses envoyés rapportèrent qu'ils avaient excité dans chaque province une sainte ardeur pour la guerre; et le camp de Médine reçut successivement des troupes de Sarrasins qui brûlaient de marcher au combat, mais qui se plaignirent bientôt de la chaleur de la saison, de la disette des vivres, et qui blâmèrent hautement les délais du calife. Dès que l'armée fut complète, Abubeker monta sur la colline, fit la revue des hommes, des chevaux et des armes, et pria le ciel avec ferveur pour le succès de l'entreprise. Le premier jour de marche il accompagna l'armée à pied, et, lorsque les chefs voulurent descendre de cheval, il dissipa leurs scrupules en leur disant que ceux qui marchaient à cheval et ceux qui marchaient à pied pour le service de la religion avaient le même mérite. Ses instructions [1] aux généraux de l'armée de Syrie furent dictées par ce fanatisme guerrier qui va s'emparer de ces objets de l'ambition mondaine qu'il affecte de mépriser. « Souvenez-vous, leur dit le successeur du » prophète, que vous êtes toujours sous les » regards de Dieu et à la veille de la mort; » que vous rendrez compte au dernier jour, » et que le paradis est votre espérance : déli- » bérez avec vos frères, et efforcez-vous de » maintenir l'amour et la confiance des trou- » pes. Lorsque vous combattrez pour la » gloire de Dieu, conduisez-vous comme des » hommes, sans tourner le dos, mais que le » sang des femmes ou celui des enfans ne » souille pas votre victoire. Ne détruisez pas » les palmiers, ne brûlez pas les champs de » blé, n'abattez jamais les arbres fruitiers, » et ne faites de mal au bétail que lorsque » vous serez contraints de le manger. Quand » vous accorderez un traité ou une capitula- » tion, ayez soin d'en remplir les articles. A » mesure que vous avancerez, vous rencon- » trerez des personnes religieuses qui vivent » dans des monastères et qui servent Dieu » dans la retraite; laissez-les seules, ne les » égorgez point et ne détruisez pas leurs mo- » nastères [2] : vous trouverez une autre classe » d'hommes qui appartiennent à la syna- » gogue de Satan, et qui ont la tête rasée [3] : » vous devez vous attacher à leur classe et ne

moignage digne de foi, que le papier fut importé pour la première fois de la Chine à Samarcande A. H. 30, et qu'on l'inventa ou plutôt qu'on l'introduisit à la Mecque A. H. 88. La bibliothèque de l'Escurial possède un manuscrit sur papier qui est du quatrième ou du cinquième siècle de l'hégire.

1 Al Wakidi, cadi de Bagdad, qui naquit A. D. 748, qui mourut A. D. 822, a composé une histoire particulière de la conquête de la Syrie : il a aussi écrit l'histoire de la conquête de l'Égypte, du Diarbekir, etc. Al Wakidi, supérieur aux chroniques stériles et récentes des Arabes, a le double mérite d'être ancien et fort détaillé. Les contes et les traditions qu'il rapporte offrent un tableau sans art de la nature humaine et de son siècle. Au reste, sa narration est trop souvent défectueuse, remplie de détails minutieux et invraisemblables. Tant qu'on ne découvrira point de meilleurs ouvrages, la version qu'en a donnée le savant et courageux Ockley sera précieuse. Cet auteur ne mérite pas les critiques virulentes que s'est permises Reiske (*Prodidagmata ad Hagji chalifæ Tabulas*, p. 236). J'observe avec douleur qu'Ockley a fait ce grand travail dans une prison. (Voyez la préface du premier vol. A. D. 1708, et la préface du second, 1718, avec la liste des auteurs qui est à la fin.)

1 Al Walkidi et Ockley (t. I, p. 22-27, etc.), rapportent les instructions, etc., sur la guerre de Syrie. Je resserrerai les détails qu'ils donnent, sans les citer davantage. J'indiquerai les autres écrivains.

2 Malgré ce précepte, M. de Paw (Recherches sur les Égyptiens, t. II, p. 192, édit. de Lausanne) représente les Arabes comme les implacables ennemis des moines chrétiens. Je présume que les brigands de l'Arabie violèrent souvent ce précepte par amour du pillage, mais que le philosophe allemand a été entraîné par ses préjugés contre les moines.

3 Au septième siècle les moines en général étaient des laïques; leur chevelure était longue et très-négligée, et ils la coupaient lorsqu'on les admettait à la prêtrise. La tonsure était emblématique et mystérieuse; elle représentait la couronne d'épines qu'on mit sur la tête de Jésus-Christ; mais elle désignait aussi le diadème royal, et chaque prêtre était regardé comme un roi, etc. (Thomassin, Discipline de l'Église, t. I, p. 721-758, et particulièrement p. 737, 738.)

» leur point faire de quartier, à moins qu'ils » ne veuillent embrasser la religion de Mahomet ou payer le tribut. » Les entretiens profanes ou frivoles, tout ce qui pouvait rappeler les anciennes querelles, se trouvaient sévèrement défendus parmi les Arabes; ils se livraient avec assiduité aux exercices de la religion au milieu du tumulte des camps, et employaient à la prière, à la méditation et à l'étude du Coran les intervalles de repos qu'on leur laissait. On punissait l'usage du vin de quatre-vingts coups de bâton sur la plante des pieds, et l'on vit des hommes révéler leur faute et solliciter leur punition. Après quelques incertitudes, le commandement de l'armée de Syrie fut donné à Abu Obéidah, un des fugitifs de la Mecque et des compagnons de Mahomet; l'extrême douceur et l'extrême bonté de son caractère adoucissaient son zèle et sa dévotion sans les affaiblir; mais, dès qu'il survenait quelque chose de particulier à la guerre, les soldats réclamaient le génie supérieur de Caled; et, quel que pût être le choix du prince, le *glaive de Dieu* se trouvait, dans le fait et dans l'opinion, le premier général des Sarrasins. Au reste, ce Caled si renommé obéissait sans répugnance, et on le consultait sans jalousie : tel était le dévouement de ce guerrier, ou plutôt celui de ses compatriotes, qu'il se déclara prêt à servir sous la bannière de la foi, lors même qu'elle se trouverait entre les mains d'un enfant et d'un ennemi. Un Musulman croyait que la victoire lui procurerait de la gloire, de la fortune et le plaisir de dominer; mais on avait eu soin de lui répéter que, si les biens de ce monde étaient les seuls motifs de ses actions, ils seraient aussi sa seule récompense.

La vanité romaine avait donné le nom d'*Arabie*[1] à celle des quinze provinces de la Syrie qui comprenait les terres cultivées à l'orient du Jourdain; et, lorsque les Sarrasins l'envahirent, une sorte de droit national semblait les autoriser. Les fruits du commerce avaient enrichi ce canton; les empereurs avaient élevé une ligne de forts pour le couvrir; et les villes de Gerasa, Philadelphie et Bosra[1] avaient de gros murs capables de les garantir au moins d'une surprise. La dernière formait la dix-huitième station depuis Médine : les caravanes de Hejaz et d'Irak, qui se rendaient chaque année à ce marché bien fourni de la province et du désert, en connaissaient très-bien la route; les habitans, qui redoutaient les Arabes, s'étaient habitués au maniement des armes, et douze mille cavaliers pouvaient sortir des portes de Bosra, nom qui, dans l'idiome de Syrie, signifiait une tour bien fortifiée. Quatre mille Moslems, encouragés par leurs premiers succès contre les bourgades ouvertes et les troupes légères des frontières, osèrent déclarer à la garnison de la forteresse de Bosra que, si elle ne se rendait point, ils la prendraient d'assaut. Ils furent accablés par la multitude des Syriens; et ils eussent tous péri, si Caled ne fût arrivé avec quinze cents chevaux. Il blâma l'entreprise, remit l'équilibre entre les combattans, et délivra son ami, le respectable Serjabil, qui invoquait en vain l'amitié de Dieu et les promesses de l'apôtre. Les Moslems, après s'être reposés quelques momens, firent leurs ablutions avec du sable qui leur tint lieu d'eau[2], et Caled récita la prière du matin avant de les faire monter à cheval. Le peuple de Bosra, enorgueilli du nombre de ses troupes, ouvrit les portes, rangea son armée dans la plaine, et jura de défendre sa religion jusqu'à la mort. Mais une religion de paix ne pouvait résister à ce cri forcené : « Au combat, au combat! le

[1] « Huic Arabia est conserta, ex alio latere Nabathæis contigua; opima varietate commerciorum, castrisque » oppleta validis et castellis, quæ ad repellendos gentium » vicinarum excursus, sollicitudo pervigil veterum per op- » portunos saltos erexit et cautos.» (Ammien Marcellin XIV, 8; Reland, *Palestin.*, t. I, p. 85, 86.)

[1] Ammien loue les fortifications de Gerasa et de Philadelphie, et celles de Bosra, *firmitate cautissimas*. Elles méritaient les mêmes éloges au temps d'Abulféda (*Tabul. Syriæ*, p. 99), lequel décrit cette ville, qui était la métropole de Hawran (*Auranitis*), et située à quatre journées de Damas. Reland explique son étymologie. (*Palest.*, t. II, p. 666.)

[2] Mahomet, qui prêchait sa religion dans un désert et à des guerriers, fut obligé de permettre qu'on fît les ablutions avec du sable lorsqu'on manquait d'eau (Coran, c. 3, p. 66; c. 5, p. 83); mais les casuistes arabes et persans ont eu soin d'imaginer de petites délicatesses et des distinctions pour modifier cette permission pure et simple (Reland, *de Relig. Mohammed.*, l. I, p. 82, 83; Chardin, Voyages en Perse, t. IV).

» paradis, le paradis! » qui retentissait de toutes parts au milieu des lignes des Sarrasins : le tumulte de la ville, le son des cloches [1], les déclamations des prêtres et des moines, augmentèrent l'épouvante et le désordre des Chrétiens. Les Arabes ne perdirent que deux cent trente hommes, et demeurèrent maîtres du champ de bataille, malgré les croix et les saintes bannières qui couvraient les remparts de Bosra. Romanus, gouverneur de cette ville, avait engagé les habitans à la soumission du moment où les Arabes s'étaient montrés ; il avait été déposé par le peuple, qui le méprisait ; il désirait vivement se venger, et par malheur il en avait les moyens. Il eut une entrevue nocturne avec les émissaires de Caled : il leur apprit qu'un passage pratiqué sous sa maison se prolongeait en dehors de la place : le fils du calife et cent volontaires se fièrent à la parole de Romanus, et par une heureuse intrépidité ouvrirent une route facile au reste des Sarrasins. Lorsque Caled eut réglé la servitude et le tribut, Romanus se vanta de sa trahison dans l'assemblée du peuple. « Je renonce à » votre société, ajouta-t-il, dans ce monde et » dans l'autre ; je renie celui qui a été crucifié, et tous ceux qui l'adorent ; je choisis » Dieu pour mon maître, l'islamisme pour » ma religion, la Mecque pour mon temple, » les Moslems pour mes frères, et je reconnais pour mon prophète Mahomet, envoyé » sur la terre afin de nous conduire dans le » chemin du salut, et faire briller la véritable religion, en dépit des hommes qui donnent des collègues à la divinité. »

Bosra n'était qu'à quatre journées de Damas [2], et la conquête de cette ville excita les Arabes à assiéger l'ancienne capitale de la Syrie [1]. Ils campèrent à quelque distance des murs, au milieu des bocages et des fontaines de cet agréable canton [2] : ils proposèrent aux citoyens, qui venaient de recevoir un renfort de cinq mille Grecs, et qui montraient de l'intrépidité, l'alternative de se soumettre au tribut ou à la guerre, que les Moslems proposaient à tous leurs ennemis. A toutes les époques de l'art militaire, les généraux eux-mêmes ont souvent offert et accepté des cartels [3] : on vit dans la plaine de Damas plusieurs exemples de cette espèce de prouesse ; et, lors de la première sortie des assiégés, Caled signala sa valeur personnelle. Il venait, à la suite d'un combat obstiné, de renverser et de faire prisonnier un des chefs chrétiens, guerrier qui, par sa haute taille et son intrépidité, était un adversaire digne de lui ; au même instant il prit un cheval frais que lui avait donné le gouverneur de Palmyre, et se rendit en hâte à la première ligne de son armée. « Reposez-vous un moment, lui dit Dérar, son ami, et permettez-moi de vous remplacer ; votre lutte » contre ce chien de chrétien vous a fatigué ; » — Dérar, lui répondit l'infatigable Caled, » nous nous reposerons dans l'autre monde ;

[1] *Les cloches sonnèrent!* Ockley (t. I, p. 38). Mais je doute beaucoup que le texte de Al Wakidi ou l'usage du temps puisse justifier cette expression. *Ad Græcos*, dit le savant Ducange (*Gloss. med. et infim. Græcitat.*, t. I, p. 774), *campanarum usus serius transit et etiamnum rarissimus est*. La mention de cloches la plus ancienne qu'il ait pu trouver dans les écrivains de Bysance est de l'année 1040. Mais les Vénitiens disent qu'ils ont introduit les cloches à Constantinople dès le neuvième siècle.

[2] Le shérif Al Edrisi (*Geograph. Nub.*, p. 116, 117), et Sionita son traducteur (Appendix, c. 4), Abulféda (*Tabulæ Syriæ*, p. 100), Schultens (*Index Geograph. ad Vit. Saladin.*), d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 291), Thévenot (Voyage du Levant, part. I, p. 688-698), Maundrell (Voy. d'Alep à Jérusalem, p. 122-130), et Pocock (Description de l'Orient, vol. II, p. 117-127), font une description très-détaillée de Damas.

[1] *Nobilissima civitas*, dit Justin. Selon les traditions orientales, elles étaient plus anciennes qu'Abraham ou Sémiramis. (Josèphe, *Antiq. Jud.*, l. I, c. 6, 7, p. 24-29, édit. Havercamp.; Justin. XXXVI, 2.)

[2] Ἔδει γαρ οιμαι την Διος πολιν αληθως και της Ἑωας απασης οφθαλμοι, την ιεραν και μεγιστην Δαμασκον λεγω τοις τε αλλοις συμπασιν, διον ἱερων καλλει, και νεων μεγεθει, και ὡρων ευκαιρια, και πηγων αγλαια, και ποταμων πληθει, και γης ευφορια νικωσαν, etc. Julien, épît. 24, p. 392. Les figues de Damas donnèrent lieu à ces grandes épithètes : Julien en envoya cent à son Sérapion ; et Petau, Spanheim, etc. (p. 390-396), insèrent ce thème d'un rhéteur parmi les épîtres authentiques de Julien. Comment n'ont-ils pas vu que l'auteur de la lettre était un habitant de Damas, puisqu'il répète trois fois que cette figue particulière ne croît que παρ' ἡμιν, ville où Julien n'entra jamais et dont jamais il n'approcha ?

[3] Voltaire, qui jette un coup d'œil perçant et habile sur la surface de l'histoire, a été frappé de la ressemblance des premiers Moslems et des héros du siége de Troie et de celui de Damas (Hist. Générale, t. I, p. 348).

» d'ailleurs celui qui travaille aujourd'hui se » reposera demain. » Caled, ayant reçu un second défi d'un autre champion, le combattit et le renversa encore sur la poussière; et il fit jeter dans la ville les têtes de ces deux captifs, qui refusèrent d'abandonner leur religion. Le mauvais succès de plusieurs actions générales et particulières obligea les habitans de Damas à se tenir dans l'enceinte de leurs maisons. Un messager qu'ils descendirent du haut des remparts rentra dans la ville avec la promesse d'un puissant renfort qui ne tarderait pas à arriver, et les Arabes furent instruits de cette nouvelle par la joie tumultueuse qu'ils aperçurent. Après quelques discussions, les généraux résolurent de lever ou plutôt de suspendre le siége, jusqu'à ce qu'ils eussent livré bataille aux forces de l'empereur. Pendant la retraite Caled voulait se placer à l'arrière-garde, c'est-à-dire à l'endroit le plus périlleux: il céda malgré lui ce poste à Abu Obéidah; mais, celui-ci se trouvant pressé par six mille cavaliers et dix mille fantassins qui sortirent de la ville, il vola au secours de son collègue, et fit un si grand carnage des Chrétiens, qu'un petit nombre d'entre eux rentra à Damas. Cette guerre devenait si difficile, qu'il eut besoin de réunir les Sarrasins dispersés sur les frontières de la Syrie et de la Palestine: je vais rapporter un ordre qu'il adressa à Amrou, qui subjugua ensuite l'Égypte. « Au » nom du Dieu miséricordieux: Caled fait des » vœux pour la sûreté et le bonheur d'Am» rou. Apprends que les Moslems, tes frères, » ont le projet de se rendre à Aiznadin, où » il y a une armée de soixante-dix mille Grecs, » qui se proposent de nous combattre, *afin » d'éteindre la lumière de Dieu; mais Dieu » consacre sa lumière en dépit des infidèles* [1]. » Dès que tu auras vu cette lettre, prends » avec les guerriers la route de Aiznadin, où » tu nous trouveras, s'il plaît à Dieu. » Amrou se conforma sur-le-champ aux volontés de Caled, et les quarante-cinq mille Moslems qui se réunirent le même jour et au même endroit attribuèrent à la Providence les effets de leur activité et de leur zèle.

Quatre ans après les triomphes de la guerre de la Perse, un nouvel ennemi, qui fit sentir aux chrétiens de l'Orient toute la force d'une religion qu'ils comprenaient assez mal, troubla le repos d'Héraclius et celui de l'empire. L'invasion de la Syrie, la perte de Bosra et le siége de Damas éveillèrent l'empereur dans son palais de Constantinople. Werdan [1], son général, assembla à Hems ou Émèse soixante-dix mille vétérans ou soldats de nouvelle levée, et ces guerriers, presque tous à cheval, pouvaient être appelés indifféremment Syriens, Grecs ou Romains: *Syriens*, à cause du lieu de leur naissance ou du théâtre de la guerre; *Grecs*, à raison de la religion et de la langue de leur maître; et *Romains*, d'après l'imposante dénomination que profanaient toujours les successeurs de Constantin. Werdan, monté sur une mule blanche, ornée de chaînes d'or et environnée de drapeaux et d'étendards, traversait la plaine de Aiznadin, lorsqu'il aperçut un guerrier farouche et à demi nu, qui venait reconnaître l'ennemi; c'était Dérar, conduit par le fanatisme de son siècle et de son pays, qui peut-être ont exagéré cette action de valeur. La haine du christianisme, l'amour du pillage et le mépris du danger formaient les passions dominantes de l'audacieux Sarrasin; la vue de la mort n'ébranlait jamais sa confiance religieuse, elle ne troublait jamais sa tranquille intrépidité; elle ne pouvait même suspendre les saillies naturelles et martiales de sa bonne humeur; par son audace et sa prudence, il venait à bout des entreprises les plus désespérées. Après avoir couru des hasards sans nombre, après avoir été trois fois entre les

[1] C'est un passage du Coran, c. IX, 32, LXI, 8. Les Moslems, ainsi que les fanatiques anglais du dernier siècle, citaient à tout propos l'Écriture dans leurs entretiens familiers et dans les occasions importantes: au reste, ces citations avaient quelque chose de moins bizarre que l'idiome hébraïque transplanté dans le climat et le dialecte de la Grande-Bretagne.

[1] Le nom de Werdan n'était pas connu de Théophanes, et, quoiqu'il ait pu appartenir à un chef arménien, sa terminaison et sa prononciation n'annoncent pas une origine grecque. Si les historiens de Bysance ont défiguré les noms orientaux, les Arabes le leur ont bien rendu, comme le prouve ce cas particulier. En lisant le mot grec *Andrew* de droite à gauche, on trouve *Werdan*, et c'est peut-être de cette manière qu'est arrivée la méprise.

mains des infidèles, il triompha de tous les dangers, et partagea les récompenses de la conquête de Syrie. En cette occasion il soutint, lors de sa retraite, l'attaque de trente Romains, que Werdan détacha contre lui; et, après en avoir tué ou désarçonné dix-sept, il rentra sain et sauf dans le camp des Moslems. Il répondit avec la simplicité d'un soldat à son général, qui lui reprochait avec douceur la témérité qu'il venait de faire paraître : « Je » n'ai pas commencé l'attaque; ils sont venus » pour me saisir, et je craignais que Dieu ne » me vît tourner le dos aux infidèles. Je me » suis battu avec courage, et la divinité m'a » sûrement prêté son secours. Si je n'avais » pas craint de désobéir à vos ordres, je ne se» rais pas rentré si tôt : au reste, je m'aper» çois déjà qu'ils tomberont entre nos mains. » Un Grec accablé par la vieillesse s'avança au milieu des deux armées, et offrit la paix; il déclara que, si les Sarrasins voulaient se retirer, on donnerait à chaque soldat un turban, une robe et une pièce d'or, que leur général aurait dix robes et cent pièces d'or, et qu'on accorderait cent robes et mille pièces d'or au calife. Un sourire d'indignation exprima le refus de Caled. « Chiens de chrétiens, vous » savez ce que je vous ai dit : soumettez-vous » au Coran, payez un tribut, ou venez com» battre. Nous prenons plaisir à la guerre, » et nous l'aimons mieux que la paix; nous » dédaignons vos misérables aumônes, car » bientôt nous serons les maîtres de vos for» tunes, de vos familles et de vos person» nes. » Quoiqu'il montrât du dédain, il sentait vivement le danger où se trouvaient les Moslems. Ceux d'entre les sujets du calife qui avaient été en Perse et qui avaient vu les armées de Cosroës avançaient que jamais troupe plus formidable n'avait frappé leurs regards. L'adroit Sarrasin profita de la supériorité de l'ennemi pour échauffer la valeur de ses soldats. « Vous voyez devant vous, leur » dit-il, les forces réunies des Romains. Il ne » vous reste aucun espoir de leur échapper; » mais vous pouvez conquérir la Syrie en un » jour. Ce succès dépend de votre discipline et » de votre fermeté. Réservez vos forces pour » ce soir. C'est ainsi que le prophète rem» portait ses victoires. » L'ennemi livra successivement deux attaques, durant lesquelles Caled, fidèle à son plan, soutint les dards des Romains et les murmures de son armée. Enfin, lorsqu'il vit leurs forces et leurs carquois presque épuisés, il ordonna de charger, et eut un plein succès. Les débris de l'armée de l'empereur se retirèrent à Antioche, à Césarée ou à Damas, et les Moslems, qui ne perdirent que quatre cent soixante-dix hommes, se vantèrent d'avoir envoyé aux enfers plus de cinquante mille infidèles. Il serait difficile d'apprécier le butin de cette journée : les Sarrasins s'emparèrent d'un grand nombre de bannières, de croix et de chaînes d'or et d'argent, de pierres précieuses, et d'une multitude innombrable d'armures et de vêtemens d'un grand prix. Le partage fut différé jusqu'à l'époque où l'on aurait pris Damas; mais les armes, qui arrivaient à propos, devinrent l'instrument de plusieurs victoires nouvelles. On informa le calife de cette nouvelle importante, et les tribus arabes qui se montraient les plus insensibles ou les plus opposées à la mission de Mahomet demandèrent avec ardeur qu'on leur permît d'avoir part aux dépouilles de la Syrie.

Damas était remplie d'épouvante et de douleur, et les habitans virent du haut de leurs murs le retour des héros de Aiznadin. Amrou, à la tête de dix mille cavaliers, formait l'avant-garde. Les bandes de Sarrasins se suivaient l'une l'autre avec un appareil effrayant, et Caled, précédé de l'étendard de l'aigle noire, était à l'arrière-garde. Il chargea Dérar de faire la patrouille autour de la ville avec deux mille cavaliers, de balayer la plaine, et d'intercepter tous les secours ou toutes les lettres qu'on voudrait envoyer dans la place. Les autres chefs arabes furent placés devant les sept portes, et le siége recommença avec une nouvelle vigueur et une nouvelle confiance de la part des Moslems. Au milieu de tant d'heureuses opérations des Sarrasins, il est rare d'apercevoir l'art, le travail et les machines de guerre des Grecs et des Romains : c'est avec des guerriers plutôt qu'avec des tranchées qu'ils investissaient une ville; ils se contentaient de repousser les sorties des assiégés; ils tentaient une surprise ou un assaut, ou bien ils attendaient que la

famine ou le mécontentement missent une place en leur pouvoir. Damas voulait se soumettre après la bataille d'Aiznadin, qu'elle regardait comme une sentence définitive prononcée contre l'empereur à l'avantage du calife : l'exemple et l'autorité de Thomas, noble grec, illustré dans une condition privée par une alliance avec Héraclius [1], ranimèrent son courage. Le tumulte et l'illumination de la nuit firent connaître aux assiégeans que la ville méditait une sortie au point du jour, et le héros chrétien, qui faisait semblant de mépriser le fanatisme des Arabes, recourut de son côté aux expédiens de la superstition. Il fit élever un grand crucifix devant la principale porte et à la vue des deux armées; l'évêque et le clergé menèrent la procession et déposèrent le nouveau testament aux pieds de l'image de Jésus-Christ : on pria le fils de Dieu de défendre ses serviteurs et de venger la vérité de sa loi. La bataille continuait avec fureur, et la dextérité de Thomas [2], le plus adroit des archers, coûta la vie aux plus braves d'entre les Sarrasins : une héroïne vengea enfin la mort de ceux-ci. La femme d'Aban, qui accompagnait son mari dans cette guerre, l'embrassa au moment où il expira de ses blessures. « Tu es heureux, tu es heureux, mon ami, lui dit-elle; tu es allé rejoindre ton maître, qui nous avait réunis et qui nous a séparés. Je vengerai ta mort, et, comme je t'aime, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me rendre au lieu que tu habites. Désormais aucun homme ne me touchera, car je me suis consacrée au service de Dieu. » Elle lava le corps de son époux sans pousser un gémissement, sans verser une larme, et l'enterra avec les cérémonies accoutumées. Après avoir rempli ce triste devoir, elle prit les armes de son époux, qu'elle savait manier, et son intrépide bras alla chercher le meurtrier d'Aban, qui combattait au plus épais de la mêlée. Elle perça du premier trait la main du porte-étendard de Thomas; du second elle blessa le chef à l'œil; et les chrétiens ne virent plus leur drapeau ni leur général. Celui-ci ne voulut point se retirer dans son palais; sa blessure fut pansée sur les remparts; le combat se prolongea jusqu'au soir, et les Syriens attendirent le jour sous les armes. Au milieu du silence de la nuit, la grande cloche donna le signal; on ouvrit les portes; chacune d'elles vomit une colonne de guerriers qui fondirent sur le camp des Sarrasins. Caled s'arma le premier, vola au poste du danger à la tête de quatre cents chevaux, et des larmes coulèrent sur les joues de cet homme insensible au moment où il s'écria : « Dieu, qui ne dors jamais, jette un regard sur tes serviteurs, et ne les livre pas aux mains de leurs ennemis. » La présence du *glaive de Dieu* arrêta la valeur et le triomphe de Thomas; dès que les Moslems aperçurent le danger qui les menaçait, ils se placèrent à leurs postes et chargèrent les assaillans en flanc et par derrière. Le général chrétien se retira plein de désespoir, après avoir perdu des milliers de soldats; et les machines de guerre établies sur le rempart réprimèrent la poursuite des Sarrasins.

Après un siége de soixante-dix jours [1], les habitans de Damas se trouvèrent n'avoir plus ni fermeté ni vivres, et les plus braves d'entre leurs chefs se soumirent aux lois de la nécessité. Dans les diverses conjonctures de la paix

[1] La vanité fit croire aux Arabes que Thomas était gendre d'Héraclius. On sait qu'Héraclius eut des enfans de ses deux femmes; et son auguste fille n'épousa sûrement pas un homme exilé à Damas. (Voyez Ducange, *Fam. Byzantin.*, p. 118, 119.) Si Héraclius avait été moins religieux, je présumerais qu'il s'agit d'une fille bâtarde.

[2] Al Wakidi (Ockley, p. 101) dit que Thomas lançait « des traits empoisonnés; » mais cette invention sauvage est si contraire à la pratique des Grecs et des Romains, qu'en cette occasion je me défie beaucoup de la crédulité malveillante des Sarrasins.

[1] Abulféda ne compte que soixante-dix jours pour le siége de Damas (*Annal. Moslem.*, p. 67, vers. Reiske); mais Elmacin, qui rapporte cette opinion, prolonge jusqu'à six mois la durée du siége, et dit que les Sarrasins employèrent des *balistes* (*Hist. Saracen.*, p. 25-32). Ce dernier calcul ne suffit pas même pour remplir l'intervalle qui se trouve entre la bataille d'Aiznadin (juillet A. D. 633) et l'avénement d'Omar au califat (24 juillet A. D. 634), sous le règne duquel les auteurs conviennent que Damas fut prise (Al Wakidi, *apud* Ockley, vol. 1, p. 115; Abulpharage, *Dynast.*, p. 112, vers. Pocock). Les opérations du siége furent peut-être interrompues, ainsi qu'à la guerre de Troie, par des excursions et des détachemens, jusqu'aux derniers soixante-dix jours du siége.

et de la guerre, ils avaient appris à redouter la férocité de Caled et à respecter la douceur et les vertus d'Abu Obéidah. Cent députés du clergé et du peuple arrivèrent vers le milieu de la nuit dans la tente de ce respectable chef, qui les reçut avec politesse. Ils reportèrent à la ville une convention par écrit, où l'un des compagnons du prophète déclarait que toutes les hostilités cesseraient; que les habitans de Damas auraient la liberté de se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter de leurs effets; que les sujets tributaires du calife jouiraient de leurs terres et de leurs maisons, et qu'on leur abandonnerait sept églises. D'après ces conditions, on livra à Abu Obéidah des otages, et la porte qui se trouvait près de son camp; ses soldats ayant imité sa modération, il jouit des honneurs que lui conféra la reconnaissance d'un peuple qu'il venait d'arracher à la mort. Le succès de la négociation diminua la vigilance de la ville, et au même instant le quartier-général fut pris d'assaut. Cent arabes avaient ouvert la porte orientale à un ennemi plus inflexible : « Point de quartier, s'écria » l'avide et sanguinaire Caled, point de quar- » tier aux ennemis du Seigneur. » Ses trompettes sonnèrent, et le sang des Chrétiens inonda les rues de Damas. Lorsqu'il arriva à l'église de Sainte-Marie, l'air tranquille de ses camarades le surprit et l'indigna; leurs glaives pendaient à leur côté, et une multitude de prêtres et de moines les environnait. Abu Obéidah salua le général : « Dieu, lui » dit-il, a remis la ville entre mes mains par » capitulation, et a épargné aux fidèles la » peine de combattre. — Et moi, lui répondit » Caled indigné, ne suis-je pas le lieutenant » du calife? n'ai-je pas pris la ville d'assaut? » Les infidèles seront égorgés. Soldats, con- » tinuez le massacre. » Les Arabes inhumains allaient obéir à cet ordre cruel, et Damas était perdue si Obéidah n'eût pas contenu Caled avec une noble fermeté; il se jeta entre les citoyens épouvantés et ceux des barbares qui montraient le plus d'ardeur pour la cruauté; il les conjura, par le saint nom de Dieu, de respecter sa promesse, de suspendre leur fureur et d'attendre la résolution du conseil. Les chefs se retirèrent dans l'église de Sainte-Marie, et, après une discussion véhémente, Caled se soumit à quelques égards à la raison et à l'autorité de son collègue, qui fit voir que la capitulation devait être sacrée; qu'il serait utile et honorable pour les Moslems de tenir exactement leur parole; que, si on inspirait la défiance et le désespoir au reste des villes de la Syrie, elles se défendraient avec une obstination qu'on surmonterait avec peine. Il fut convenu que le carnage cesserait, que la partie de Damas qui avait obtenu une capitulation en jouirait au moment même, et qu'enfin on renverrait à la sagesse et à la justice du calife la décision de cette affaire [1]. La plus grande partie des habitans accepta la tolérance et la charge de payer un tribut; et il y a encore vingt mille chrétiens à Damas. Mais le valeureux Thomas et les braves patriotes qui avaient combattu sous sa bannière préférèrent la pauvreté et l'exil. Des prêtres et des laïques, des soldats et des citoyens, des femmes et des enfans formèrent un camp nombreux dans une prairie voisine de la ville : ils y portèrent à la hâte leurs effets les plus précieux, et abandonnèrent avec des cris ou avec le silence du désespoir leur patrie et les agréables rives du Pharphar. Le spectacle de leur détresse n'émut point l'impitoyable Caled; il disputa aux habitans de Damas la propriété d'un magasin de blé; il s'efforça d'ôter à la garnison les avantages qu'accordait le traité; il permit avec répugnance à chacun des fugitifs de s'armer d'une épée, d'une lance ou d'un arc, et déclara d'une manière impérieuse que dan trois jours ses soldats pourraient les poursuivre et les traiter en ennemis des Moslems.

La passion d'un jeune Syrien acheva la ruine des exilés de Damas. Un noble citoyen de cette ville, appelé Jonas [2], venait d'être

[1] Il paraît, d'après Abulféda (p. 125) et Elmacin (p. 32), que les souverains mahométans distinguèrent long-temps ces deux parties de la ville de Damas, mais qu'ils ne respectèrent pas toujours la capitulation primitive. Voyez aussi Eutychius (Annal., t. II, p. 379, 380-383).

[2] La destinée de ces deux amans a fourni à M. Hughes, qui les nomme Phocyas et Eudoxie, le sujet d'une de nos tragédies anglaises les plus populaires : elle a le rare mérite de présenter les sentimens de la nature et les faits de l'histoire, les mœurs du siècle des personnages, et les mouvemens du cœur humain. La sotte délicatesse des ac-

fiancé à une jeune fille d'une grande fortune, nommée Eudoxie ; les parens de celle-ci différant la noce, on la détermina à s'enfuir avec l'homme qu'elle avait choisi. Les deux amans corrompirent les soldats qui, pendant la nuit, gardaient la porte de Keisan : Jonas, qui marchait le premier, fut environné par une troupe d'Arabes; il s'écria en langue grecque : « L'oiseau est pris, » et de cette manière il avertit sa maîtresse de rentrer dans la ville de Damas. Jonas, amené devant Caled et menacé de la mort, déclara qu'il croyait en un seul Dieu et en Mahomet son apôtre ; et, jusqu'à l'époque de son martyre, il remplit les devoirs d'un brave et sincère Musulman. La ville prise, il se rendit au monastère où Eudoxie s'était réfugiée; elle y oublia son amant, y prit du mépris pour un homme qui avait apostasié; elle préféra sa religion à ses compatriotes, et Caled, sourd à la pitié, mais accessible à la justice, ne se permettait pas de tenir de force un homme ou une femme de Damas. Un article du traité et les lois qu'exigeait cette nouvelle conquête retinrent Caled à Damas pendant quatre jours. Le calcul du temps et de la distance aurait éteint dans cette occasion son goût pour le carnage et la rapine; mais il se rendit aux importunités de Jonas, qui l'assurait qu'on pouvait encore atteindre les fuyards épuisés par la fatigue. Caled les poursuivit en effet à la tête de quatre mille cavaliers déguisés en Arabes chrétiens. Il ne s'arrêtait que pour les momens de la prière, et son guide connaissait très-bien le pays. Les traces des habitans de Damas furent sensibles un long espace de chemin; elles disparurent tout-à-coup. Les Sarrasins reprirent courage lorsqu'on les assura que les fuyards s'étaient détournés dans les montagnes, et qu'ils les atteindraient bientôt. Ils souffrirent des maux extrêmes durant le passage des chaînes du Liban, et l'indomptable ardeur d'un amant soutint et égaya les esprits des fanatiques vétérans. Un paysan du canton leur dit que l'empereur avait envoyé aux exilés un ordre de suivre, sans perdre de temps, la côte de la mer sur la route qui menait à Constantinople, de peur que le spectacle et le récit de leurs souffrances ne portassent le découragement dans le cœur des soldats et du peuple d'Antioche. Les Sarrasins furent conduits au milieu du territoire de Gabala[1] et de Laodicée; mais ils eurent soin de se tenir à une certaine distance de ces villes : la pluie était continuelle, la nuit très-obscure; ils n'étaient plus séparés des fugitifs que par une montagne ; et Caled, toujours inquiet pour la sûreté de ses guerriers, révéla un songe qui annonçait des succès à sa petite troupe. Dès la pointe du jour, il aperçut devant lui les tentes des Chrétiens échappés de Damas. Après quelques momens consacrés au repos et à la prière, il divisa sa cavalerie en quatre corps; il confia le premier à son fidèle Dérar, et se réserva le dernier. La petite armée se précipita tour à tour sur la multitude en désordre, mal pourvue d'armes, et déjà vaincue par le chagrin et la fatigue. Excepté un captif qui obtint son pardon et qui fut renvoyé, les fanatiques Musulmans purent se réjouir d'avoir égorgé tous les Chrétiens, sans distinction de sexe. L'or et l'argent de Damas se trouvaient répandus dans le camp; les Moslems y trouvèrent de plus trois cents charges de soie, qui suffisaient pour habiller une armée de barbares nus. Jonas chercha et découvrit au milieu du carnage cette Eudoxie qui avait occasioné l'expédition; mais sa maîtresse fut indignée du dernier acte de sa perfidie; elle s'efforça de se débarrasser de ses odieuses caresses, et se poignarda. Une autre femme, la veuve de Thomas, qu'on dit fille

teurs les a déterminés à adoucir le crime du héros et le désespoir de l'héroïne. Phocyas n'est plus un vil renégat, et il sert les Arabes à titre d'allié; au lieu de déterminer Caled à poursuivre les chrétiens, il vole au secours de ses compatriotes; après avoir tué Caled et Dérar, il est blessé mortellement, et expire sous les yeux d'Eudoxie, qui déclare sa résolution de prendre le voile à Constantinople. Le dénoûment est ainsi d'une extrême froideur.

[1] On voit encore les ruines de Gabala et de Laodicée, que dépassèrent les Arabes (Maundrell, p. 11, 12; Pocock, vol. II, p. 13). Si Caled n'eût pas arrêté les chrétiens, ils auraient traversé l'Oronte sur un pont, qu'ils n'auraient pas manqué de rencontrer à quelques points des seize milles qui forment la distance d'Antioche et de la mer, et ils auraient pu rejoindre à Alexandrie le grand chemin de Constantinople. Les itinéraires indiquent la direction des routes et les distances (p. 146-148-581-582, édit. de Wesseling).

d'Héraclius, avec fondement ou sans raison, fut épargnée aussi, et on ne lui demanda point de rançon. C'est par mépris que Caled se montra si généreux, et l'orgueilleux Sarrasin insulta, par un message de défi, le trône des Césars. Après avoir fait plus de cent cinquante milles dans la province romaine, il retourna à Damas avec la même rapidité et le même secret. Omar, en montant sur le trône, lui ôta le commandement; mais, si le calife blâma la témérité de son entreprise, il donna des éloges à la vigueur et à la sagesse de son exécution.

Une autre expédition des vainqueurs de Damas montrera de plus en plus leur avidité et leur mépris pour les richesses de ce monde. Ils apprirent que la foire d'Abyla [1], qui se tenait à environ trente milles de la ville, réunissait chaque année les productions naturelles et les productions des arts de la Syrie; qu'une multitude de pélerins allait, à cette époque, visiter la cellule d'un saint ermite, et que la noce de la fille du gouverneur de Tripoli devait embellir cette fête du commerce et de la superstition. Abdallah, fils de Jaafar, se chargea, à la tête de cinq cents chevaux, de l'utile et religieuse commission de dépouiller les infidèles. En approchant de la foire d'Abyla, il apprit avec étonnement que les Juifs et les Chrétiens, les Grecs et les Arméniens, les naturels de la Syrie et les habitans de l'Égypte y formaient une troupe de dix mille hommes, et que la jeune fille destinée au mariage avait une escorte de cinq cents cavaliers. Les Sarrasins s'arrêtèrent. « *Je n'ose pas* retourner en arrière, dit Abdallah; nos ennemis sont nombreux, nous courons de grands dangers; mais le prix que nous obtiendrons dans ce monde et dans l'autre est éclatant et sûr: que chacun, selon son inclination, avance ou se retire. » Aucun des Musulmans ne se retira. « Marchez, dit Abdallah au chrétien qui lui servait de guide, et vous verrez ce que peuvent faire les compagnons du prophète. » Ses soldats chargèrent en cinq pelotons; après les premiers momens du succès que leur donna cette attaque à l'improviste, ils furent environnés et presque accablés par les ennemis, supérieurs en nombre; et on a comparé leur brave troupe au point blanc qu'on aperçoit sur la peau d'un chameau noir [1]. Vers le coucher du soleil, lorsque la fatigue faisait tomber les armes de leurs mains, au moment où ils allaient périr, ils découvrirent un nuage de poussière qui venait à eux; le *tecbir* [2] frappa leurs oreilles, et bientôt ils découvrirent l'étendard de Caled qui arrivait à leur secours et qui marchait au galop. Il renversa les bataillons chrétiens, et les poursuivit jusqu'à la rivière de Tripoli, où le carnage cessa. Ces infortunés abandonnèrent les richesses étalées à la foire, l'argent qu'ils avaient apporté pour leurs emplettes, la fille du gouverneur et quarante femmes de sa suite. Les brigands rassemblèrent à la hâte des chevaux, des ânes et des mulets, et, s'étant emparés des fruits, des vivres, des meubles, de l'argent, de la vaisselle et des bijoux de la foire, ils revinrent triomphans à Damas. L'ermite, après une discussion remplie d'aigreur qu'il eut alors avec Caled, n'obtint pas la couronne du martyre; on le laissa plein de vie au milieu des mourans et des blessés.

La Syrie [3] est un des pays les plus ancien-

[1] *Dair Abil Kodos.* Après avoir retranché le dernier mot, qui est une épithète et qui signifie *saint*, je découvre l'Abila de Lysanias, située entre Damas et Héliopolis. Le nom (*Abil* signifie une vigne) concourt, ainsi que la position, à justifier ma conjecture. (Reland, *Palestin.*, t. I, p. 317; t. II, p. 525-527.)

[1] Je suis plus hardi que Ockley (vol. I, p. 164), qui n'ose pas insérer cette comparaison dans le texte, quoiqu'il observe dans une note que l'utile chameau sert souvent de comparaison aux Arabes. Il paraît que le renne n'est pas moins fameux dans les poésies des Lapons.

[2] Les Arabes donnent le nom de *tecbir* aux cris que poussent les Musulmans au moment d'une charge, lorsque leur voix s'ouvre, invoque le ciel et lui demande la victoire. Ce mot, si formidable dans leurs guerres sacrées, est un verbe actif (dit Ockley dans son *Index*) de la seconde conjugaison de *kabbara*, qui a la même signification que *Alla acbar, Dieu est tout-puissant.*

[3] La description de la Syrie est la partie la plus intéressante et la plus authentique de la géographie d'Abulféda, qui avait reçu le jour dans cette contrée. Elle a été publiée en arabe et en latin (Lipsiæ, 1761, in-4°), avec de savantes notes de Kochler et de Reiske, et quelques extraits de géographie et d'histoire naturelle tirés d'Ibn Ol Wardii. De tous les voyages modernes, celui de Pocock, intitulé Description de l'Orient, de la Syrie et de la Mésopotamie (vol. II, p. 88-209), offre le plus de connaissances et de mérite; mais l'auteur confond trop souvent les choses dont il a été le témoin et celles qu'il a lues.

nement cultivés : elle mérite cette distinction [1]. La proximité de la mer et des montagnes, l'abondance du bois et de l'eau y tempèrent la chaleur du climat; et la fertilité du sol y donne une quantité si considérable de subsistances, qu'elle encourage la propagation des hommes et des animaux. On y a vu des villes florissantes depuis le règne de David jusqu'à celui d'Héraclius : les habitans y étaient riches et nombreux; et, après le ravage insensible du despotisme et de la superstition, après les calamités de la guerre de Perse, qui se trouvaient à peine terminées, la Syrie excita encore la rapacité des avides tribus du désert. Une plaine de dix journées, qui se prolonge de Damas à Alep et Antioche, est arrosée, du côté de l'Occident, par le tortueux Oronte. Les monts du Liban et de l'Anti-Liban sont placés du nord au sud, entre l'Oronte et la Méditerranée, et on donna autrefois l'épithète de *creuse* (Cœlesyria) à une longue et fertile vallée que deux chaînes de montagnes, toujours revêtues de neige [2], bornent dans la même direction. Parmi les villes qui ont des noms grecs ou orientaux dans la géographie et l'histoire de la conquête de Syrie, on remarque Émèse ou Hems, Héliopolis ou Baalbec, la première métropole de la plaine, et la seconde capitale de la vallée. Elles étaient bien fortifiées et remplies d'habitans sous le dernier des Césars; leurs tours brillaient au loin; des édifices publics et privés y couvraient un vaste terrain, et les citoyens étaient célèbres par leur esprit, ou du moins par leur orgueil, par leurs richesses, ou au moins par leur luxe. Sous le règne du paganisme, Émèse et Héliopolis adoraient Baal ou le soleil; mais une singulière vicissitude a marqué le déclin de leur superstition et de leur grandeur. Il ne reste aucun vestige du temple d'Émèse, lequel, si on en croit les poëtes, égalait en hauteur le sommet du mont Liban [1], tandis que les ruines de Baalbec, inconnues aux écrivains de l'antiquité, excitent la curiosité et l'étonnement des voyageurs européens [2]. Le temple qu'on y voit est long de deux cents pieds et large de cent; un double portique de huit colonnes en décore la façade; on en compte quatorze de l'un et de l'autre côté, et chacune de ces colonnes, formée de trois blocs de pierre ou de marbre, a quarante-cinq pieds d'élévation. Les proportions et les ornemens de l'ordre corinthien annoncent l'architecture des Grecs; mais Baalbec n'ayant jamais été habitée par un monarque, on a peine à concevoir que la libéralité des citoyens ou celle du corps de ville ait pu fournir à la dépense de ces magnifiques constructions [3]. Après la conquête de Damas,

L'éloge que Denys fait de la Syrie est juste et plein de feu : Και την μεν (la Syrie) πολλοι τε και ολβιοι ανδρες εχουσιν (*in Periegesi*, vol. 902, in t. 4; *Geograp. Minor. Hudson*). Dans un autre endroit, il dit, en parlant de ce pays, πολυπτολιν αιαν (vol. 898). Il continue ainsi :

Πασα δε τοι λιπαρη τε και ευβοτος επλετο χωρη
Μηλα τε φερβεμεναι και δενδρεσι καρπον αεξειν.
(Vol. 921, 922.)

Ce poëte géographe vivait au siècle d'Auguste, et sa Description du Monde a été éclairée par le commentaire grec d'Eustathius, qui s'occupa de l'ouvrage de Denys comme il s'occupa de celui d'Homère. (Fabricius, *Biblioth. Græc.*, liv. IV, c. 2, t. III, p. 21, etc.)

2 Le savant et judicieux Reland (Palestine, t. I, p. 311-326) a très-bien décrit la topographie du Liban et de l'Anti-Liban.

1 ..... Emesæ fastigia celsa renident,
Nam diffusa solo latus explicat; ac subit auras
Turribus in cœlum nitentibus : incola claris
Cor studiis acuit.....
Denique flammicomo devoti pectora soli
Vitam agitant. Libanus frondosa cacumina turget,
Et tamen his certant celsi fastigia templi.

Ces vers de la version latine d'Avienus ne se trouvent pas dans l'original grec de Denys; et, puisque Eusthatius n'en a pas fait mention, je dois, avec Fabricius (*Bibliot. Latin.*, t. III, p. 153, *edit. Ernesti*) et contre l'opinion de Saumaise (*ad Vopiscum*, p. 366, 367, *in Hist. Aug.*), les attribuer à l'imagination plutôt qu'au manuscrit d'Avienus.

2 Je suis beaucoup plus content du petit in-8° de Maundrell (*Journey*, p. 134-139) que du pompeux in-folio du docteur Pocock (Description de l'Orient, vol. II, p. 106-113); mais la magnifique Description et les belles gravures de MM. Dawkins et Wood, qui ont transporté en Angleterre les ruines de Palmyre et de Baalbec, effacent toutes les descriptions antérieures.

3 Pour expliquer ce fait, les Orientaux adoptent un moyen qui réussit toujours : ils disent que les édifices de Baalbec furent construits par des fées ou des génies (Hist. de Timour Bec, t. III, l. V, c. 23, p. 311, 312. Voyez d'Otter, t. I, p. 83). Abulféda et Ibn Chaukel suivent une opinion qui n'est pas moins absurde, et qui suppose la même ignorance : ils les attribuent aux Sabiens

les Sarrasins marchèrent vers Héliopolis et Émèse; mais je ne décrirai pas des sorties et des combats dont j'ai déjà fait le tableau sur une plus grande échelle. Dans la suite de la guerre, leur politique n'eut pas moins de succès que leur sabre. En accordant des trèves particulières et de peu de durée, ils divisèrent l'ennemi; ils habituèrent le peuple de Syrie à comparer leur alliance et leur inimitié; ils le familiarisèrent avec leur langue, leur religion et leurs mœurs, et épuisèrent, par de secrets achats, les magasins et les arsenaux des villes qu'ils voulaient assiéger. Ils exigèrent une rançon plus forte des plus riches et des plus obstinés; Chalcis seule fut taxée à cinq mille onces d'or, cinq mille onces d'argent, deux mille robes de soie, et à la quantité de figues et d'olives que pourraient porter cinq mille ânes. Au reste, ils observèrent fidèlement les articles de la trève ou de la capitulation, et le lieutenant du calife, qui avait promis de ne pas entrer dans les murs de Baalbec, demeura tranquille dans sa tente jusqu'à l'époque où les différens partis sollicitèrent l'intervention d'un maître étranger. La conquête de la plaine et de la vallée de Syrie fut terminée en moins de deux ans. Le calife néanmoins se plaignit de la lenteur de leurs progrès; et les Sarrasins, versant des larmes de repentir sur leurs fautes, demandèrent hautement que leurs chefs les menassent aux combats du Seigneur. Au milieu d'une action qui eut lieu sous les murs d'Émèse, un jeune Arabe, cousin de Caled, s'écria : « Les Houris aux yeux noirs jettent » des regards sur moi : si l'une d'entre elles » se montrait sur la terre, tous les hommes » expireraient d'amour. J'en aperçois une » qui tient un mouchoir de soie verte et un » chapeau de pierres précieuses; elle me fait » des signes, elle m'appelle. Viens promptement, me dit-elle, car je suis consumée de » désirs. » A ces mots, il chargea les chrétiens avec fureur; il portait le carnage de tous côtés, lorsque le gouverneur de Hems, qui le remarqua, le perça d'une javeline.

Les Sarrasins avaient besoin de toute leur valeur et de tout leur fanatisme pour résister aux forces de l'empereur, à qui des échecs multipliés faisaient assez connaître que les pirates du désert voulaient conquérir régulièrement et garder la Syrie, et qu'en peu de temps ils viendraient à bout de leur projet. Quatre-vingt mille soldats des provinces de l'Europe et de l'Asie furent conduits par mer et par terre à Antioche et à Césarée : soixante mille Arabes chrétiens, de la tribu de Gassan, formaient les troupes légères de cette armée : ils marchaient en avant sous le drapeau de Jabalh, le dernier de leurs princes, et les Grecs avaient pour maxime que *le diamant était, de tous les moyens, le plus propre à couper un autre diamant.* Héraclius n'exposa point sa province aux dangers d'une guerre qui devait être si cruelle; mais telle fut sa présomption ou plutôt son inquiétude, qu'il ordonna expressément de déterminer, dans une seule bataille, le sort de la province et celui de la guerre. Les habitans de la Syrie défendaient la cause de Rome et de la croix; mais le noble, le citoyen et le paysan furent irrités de l'injustice et de la cruauté d'une armée licencieuse qui les traitait comme des sujets, et qui les méprisait comme des étrangers [1]. Les Sarrasins campaient sous les murs d'Émèse lorsqu'ils furent instruits de ces grands préparatifs; et, quoique les chefs fussent bien décidés à combattre, ils assemblèrent un conseil de guerre : Abu Obéidah voulait attendre la couronne du martyre au lieu où il se trouvait : le sage Caled conseilla de se retirer sur la frontière de la Palestine et de l'Arabie, où ils obtiendraient peut-être le secours de leurs amis, et où l'attaque des infidèles serait moins dangereuse. Un courrier, envoyé à Médine, rapporta les bénédictions d'Omar et d'Ali et les prières des veuves du prophète, et, ce qui valait mieux encore, il amena un renfort de huit mille Moslems. Ce petit corps battit sur sa route un détachement de Grecs; et, lorsqu'ils furent à Yermuk, où campaient leurs frères, ils ap-

ou Aadites. « Non sunt in omni Syriâ ædificia magnificentiora his. » (*Tabula Syriæ*, p. 103.)

[1] J'ai lu dans Tacite ou dans Grotius ce passage : « Subjectos habent tamquam suos, viles tamquam alienos. » Des officiers grecs enlevèrent la femme et assassinèrent l'enfant du Syrien qui les logeait; et, lorsqu'il porta ses plaintes, Manuel ne fit que sourire.

prirent que Caled avait déjà mis en déroute et dispersé les Arabes chrétiens de la tribu de Gassan. Aux environs de Bosra, les sources de la montagne de Hermon se versent en torrent sur la plaine de *Décapolis* ou des dix villes, et l'Hieromax, dont on a fait Yermuk, se perd bientôt après dans le lac de Tibérias [1]. Une bataille, qui fut meurtrière et de longue durée, a rendu célèbre cette rivière obscure. En cette grande occasion, la voix publique et la modestie d'Abu Obéidah donnèrent le commandement à celui des Moslems qui le mériterait le plus. Caled se plaça au front de l'armée; il mit son collègue sur les derrières, afin que sa figure imposante et la vue de la bannière jaune que Mahomet avait déployée devant les murs de Chaibar continssent ceux qui voudraient prendre la fuite. On voyait, sur la dernière ligne, la sœur de Dérar et les femmes arabes qui s'étaient enrôlées pour cette guerre sainte, qui savaient manier l'arc et la lance, et qui, dans un moment de captivité, avaient défendu contre les infidèles leur pudeur et leur religion [2]. Voici la harangue des généraux : elle fut courte, mais énergique. « Le Paradis est devant vous, le diable et » le feu de l'enfer se trouvent derrière. » La cavalerie des Romains chargea avec tant d'impétuosité, que l'aile droite des Arabes fut enfoncée et séparée du centre. Ils se retirèrent trois fois en désordre, et les reproches et les coups des femmes les ramenèrent trois fois à la charge. Dans les intervalles de l'action, Abu Obéidah visita les tentes de ses frères ; il prolongea leur repos en réunissant deux des cinq prières de chaque jour; il pansa leurs blessures de ses mains; et, pour les consoler, il leur dit que les infidèles qui partageaient leurs maux ne partageraient pas leur récompense. Quatre mille et trente Musulmans furent enterrés sur le champ de bataille, et les archers arméniens étaient si habiles, qu'ils crevèrent un œil à sept cents d'entre ceux qui s'occupèrent de la sépulture des morts. Les vétérans de la guerre de la Syrie avouèrent qu'ils n'avaient jamais vu d'action si terrible et dont l'issue eût été si douteuse. La bataille fut décisive, des milliers de Grecs et de Syriens tombèrent sous le glaive des Arabes ; un grand nombre de fuyards fut massacré dans les bois et les montagnes. Beaucoup d'autres, qui manquèrent le gué, se noyèrent dans les eaux de l'Yermuk ; et, quelle que soit l'exagération des Musulmans [1], les auteurs chrétiens avouent que le ciel les punit de leurs péchés d'une manière bien sanguinaire [2]. Il permit que Manuel, qui commandait les Romains, fût tué à Damas, où il se réfugia dans le monastère du mont Sinaï. Jabalah, qui vivait à la cour de Bysance, regrettait les mœurs de l'Arabie et le choix qu'il avait fait de la cause des chrétiens [3]. Il avait penché un moment vers l'islamisme; mais, durant un pélerinage à la Mecque, il frappa un de ses frères dans un moment de colère, et prit la fuite, afin d'échapper à la justice sévère du calife. Les Sarrasins victorieux se reposèrent

[1] Voyez Reland, *Palestine*, t. I, p. 272-283; t. II, p. 773-775. Ce savant professeur était bien en état de décrire la Terre-Sainte, puisqu'il connaissait parfaitement la littérature grecque et latine, la littérature hébraïque et arabe. Cellarius (*Geograph. Antiq.*, t. II, p. 392) et d'Anville (Géographie Ancienne, t. II, p. 185) parlent de l'Yermuck ou de l'Hyeromax. Les Arabes et Abulféda lui-même ne paraissent pas reconnaître le lieu du combat.

[2] Ces femmes étaient de la tribu des Hamyarites, qui descendaient des anciens Amalécites. Leurs épouses étaient habituées à monter à cheval et à combattre, ainsi que les Amazones de l'antiquité. (Ockley, vol. I, p. 67.)

[1] Nous en avons tué cent cinquante mille, et nous avons fait quarante mille prisonniers, disait Abu Obéidah au calife. (Ockley, vol. I, p. 241.) Comme je ne puis ni douter de sa véracité ni croire à ses calculs, je présume que les historiens arabes ont composé des harangues et des lettres qu'ils ont prêtées à leur héros, ainsi que tant d'autres historiens.

[2] Théophane, après avoir déploré les péchés des chrétiens, ajoute (Chronograph., p. 276) *ανεστη ὁ ερημικος Αμαληκ τυπτων ἡμας τον λαον του Χριστου, και γινεται πρωτη φορα πτωσις του Ρωμαικου στρατου ἡ κατα το Γαβιθαν λεγω* (veut-il parler de Aiznadin ?) *και Ιερμουχαν, και την αθεσμον ἁιματοχυσιαν.* Sa description est courte et obscure, mais il attribue le succès des Musulmans à la supériorité du nombre, au vent contraire et à des nuages de poussière : *μη δυνηθεντες* (les Romains) *αντιπροσωπησαι εχθροις δια τον κονιορτον ἡττωνται, και ἑαυτους βαλλοντες εις τας στενοδους του Ιερμοχθου ποταμου εκει απωλοντο αρδην.* (Chronograph., p. 280.)

[3] Voyez Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 70, 71), qui transcrit les lamentations poétiques de Jabalah lui-même; et les éloges d'un poète arabe, à qui le chef de la tribu de Gassan envoya, par un ambassadeur d'Omar, cinq cents pièces d'or.

et se divertirent pendant un mois à Damas : Abu Obéidah régla le partage du butin; il accorda une portion aux chevaux ainsi qu'aux soldats, et donna même une part double aux nobles coursiers du sang arabe.

L'armée romaine ne tint plus la campagne après la bataille de Yermuk, et les Sarrasins furent les maîtres de choisir celle des villes fortifiées de la Syrie qu'ils voudraient ensuite attaquer. Ils demandèrent au calife s'ils devaient aller prendre Césarée ou Jérusalem, et, d'après la réponse d'Ali, cette dernière ville fut assiégée. Aux yeux d'un profane, Jérusalem était la première ou la seconde capitale de la Palestine; mais les dévots Moslems la révéraient, après la Mecque et Médine, comme le temple de la Terre-Sainte, consacré par les révélations de Moïse, de Jésus et de Mahomet lui-même. Le fils d'Abu Sophian alla, à la tête de cinq mille Arabes, voir s'il serait possible de s'emparer de la place par surprise ou par un traité; mais le onzième jour toute l'armée d'Abu Obéidah investissait Jérusalem ou *Ælia* [1]; il fit au commandant et au peuple la sommation accoutumée. « Santé et bonheur, leur dit-il, » à ceux qui suivent la bonne voie! Nous » vous l'ordonnons, déclarez qu'il n'y a qu'un » Dieu, et que Mahomet est son apôtre. Si » vous ne le faites pas, consentez à payer » un tribut et à être nos sujets; sinon je mè» nerai contre vous des hommes qui mettent » plus de prix à la mort que vous n'en met» tez à boire du vin et à manger de la viande » de porc; et je ne vous quitterai, s'il plaît à » Dieu, qu'après avoir exterminé ceux qui » combattront pour vous, et réduit vos en» fans à la servitude. » Des vallées profondes et des hauteurs escarpées défendaient la ville de toutes parts : on en avait soigneusement réparé les murs et les tours depuis l'invasion de la Syrie; les plus braves des guerriers échappés au carnage de Yermuk s'étaient arrêtés dans cette ville, qui se trouvait peu éloignée, et les naturels du pays et les étrangers durent ressentir quelques étincelles de ce fanatisme qui embrasait l'âme des Sarrasins. Le siége de Jérusalem dura quatre mois; chaque jour on fit des sorties ou l'on donna des assauts; les machines des assiégés jouèrent constamment du haut de leurs remparts, et l'inclémence de l'hiver fit encore plus de mal aux Arabes. La persévérance des Moslems triompha à la longue des Chrétiens. Le patriarche Sophronius se montra sur les murs, et demanda une conférence par l'organe d'un interprète. Après avoir essayé en vain de détourner le lieutenant du calife de son projet impie, il proposa une capitulation au nom du peuple; on y trouvait cette clause extraordinaire : qu'Omar viendrait lui-même en ratifier les articles. La question fut discutée dans le conseil de Médine; la sainteté du lieu et l'opinion d'Ali déterminèrent le calife à remplir sur ce point les vœux de ses soldats et de ses ennemis, et la simplicité de son voyage produit plus d'effet que la pompe royale des princes vaniteux et des tyrans. Le vainqueur de la Perse et de la Syrie montait un chameau de poil roux, qui portait sur le cou un sac de blé, un second sac plein de dattes, un plat de bois, et une bouteille de cuir remplie d'eau. Dès qu'il s'arrêtait, tous ceux qui se trouvaient autour de lui étaient invités, sans aucune distinction, à manger et à partager son frugal repas qu'il consacrait par des prières et un sermon [1]. Au reste, dans le cours de cette expédition ou de ce pélerinage, il exerça son pouvoir en qualité d'administrateur de la justice; il mit des bornes à la polygamie licencieuse des Arabes; il supprima les extorsions et les cruautés qu'on se permettait envers les tributaires; et, pour punir les Sarrasins de leur luxe, il les dépouilla de leurs robes de soie, et voulut qu'ils traînassent leur visage dans la boue. Du moment où il aperçut Jérusalem, il s'écria : « Dieu est victorieux : Seigneur, rends-

[1] L'usage des profanes l'emporte relativement au nom de la ville : elle était connue des dévots chrétiens sous celui de *Jérusalem* (Eusèbe, *de Martyr. Palest.*, c. 11); mais la dénomination légale et populaire d'*Ælia* (la colonie d'Ælius Adrianus) a passé des Romains parmi les Arabes. (Reland, *Palestin.*, t. I, p. 207, t. II, p. 835; d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, article *Cods*, p. 269, *Ilia*, p. 420.) L'épithète *Al Cods*, la Sainte, est le nom que les Arabes donnent proprement à Jérusalem.

[1] Ockley (vol. I, p. 250) et Murtadi (Merveilles de l'Égypte, p. 200-202) décrivent la simplicité du voyage et de l'équipage d'Omar.

» nous cette conquête facile. » Et, après avoir dressé la tente d'étoffe grossière, il s'assit paisiblement sur la terre. Dès qu'il eut signé la capitulation, il entra dans la ville sans précaution et sans crainte, et s'entretint poliment avec le patriarche sur les antiquités religieuses de son église [1]. Sophronius, qui se prosterna devant son nouveau maître, proféra à voix basse ces paroles de Daniel : « L'abomination de la désolation est dans le » saint lieu [2]. » Ils se trouvèrent dans l'église de la Résurrection à l'heure de la prière; mais le calife refusa d'y faire ses dévotions, et se contenta de prier sur les marches de l'église de Constantin. Il instruisit le patriarche du sage motif qui l'avait déterminé. « Si je m'étais » rendu à vos instances, lui dit-il, sous pré- » texte d'imiter mon exemple, les Moslems » auraient un jour enfreint les articles du » traité. » Il ordonna de bâtir une mosquée [3] sur le terrain où l'on avait vu autrefois le temple de Salomon; et, durant les dix journées qu'il passa à Jérusalem, il régla pour le moment et pour l'avenir ce qui avait rapport à l'administration de la Syrie. Médine pouvait craindre que la sainteté de Jérusalem ou la beauté de Damas ne retînt le calife; mais ses inquiétudes furent bientôt dissipées, car elle ne tarda pas à le revoir [4].

Le calife forma deux corps d'armée pour achever la conquête du reste de la Syrie; un détachement choisi fut laissé dans le camp de la Palestine sous les ordres d'Amrou et d'Yezid, tandis qu'Abu Obéidah et Caled marchaient vers le nord avec la division la plus considérable. Ils voulaient s'emparer d'Antioche et d'Alep; cette dernière ville, la Berœa des Grecs, n'avait pas encore la célébrité d'une capitale; et les habitans qui se soumirent d'eux-mêmes et qui firent des représentations sur leur pauvreté rachetèrent à un prix modéré leur vie et leur religion. Le château d'Alep [1], séparé de la place, se trouvait sur une haute colline élevée par la main des hommes; il n'était pas facile d'escalader ses flancs garnis de pierres de taille, et l'eau des sources voisines pouvait remplir le fossé. La garnison, après avoir perdu trois mille hommes, était encore en état de se défendre, et Youkinna, leur chef héréditaire, qui la commandait, tua son frère, un saint moine, qui osa prononcer le nom de la paix. Un grand nombre de Sarrasins furent tués ou blessés durant ce siége, qui dura quatre ou cinq mois, et qui fut le plus pénible de tous les siéges de la guerre de Syrie : ils se retirèrent à un mille de la place; mais la vigilance de Youkinna ne se ralentit point, et les trois cents captifs qu'ils décapitèrent sous les murs du château n'épouvantèrent pas les chrétiens. Le calife sut d'abord par le silence et ensuite par les lettres d'Abu Obeidah, que son armée se consumait en vain au pied de cette forteresse. « Je suis affligé de ce que » vous me dites, lui répondit Omar, mais je » ne vous ordonne point du tout de lever le

[1] Les Arabes citent avec orgueil une ancienne prophétie conservée à Jérusalem, laquelle décrivait le nom, la religion, et la personne d'Omar, qui devait conquérir cette ville. On dit que les Juifs employèrent le même artifice pour adoucir la morgue de Cyrus et d'Alexandre qui venaient les subjuguer. (Josèphe, Antiq. Jud., l. XI, c. 1-8, p. 547-579-582.)

[2] Το βδελυγμα της ερημωσεως το ρηθεν δια Δανιηλ του προφητου, εστως εν τοπω αγιω. (Théoph., Chronograph., p. 281.) Sophronius, l'un des théologiens qui montrèrent le plus de profondeur dans la controverse des Monothélites, appliqua à la circonstance cette prédiction qu'il avait déjà appliquée du temps d'Anthiochus et des Romains.

[3] D'après les calculs exacts de d'Anville (Dissertation sur l'ancienne Jérusalem, p. 42-54), la mosquée d'Omar, qui fut agrandie et embellie par les califes, ses successeurs, occupait sur le terrain de l'ancien temple de Salomon (παλαιον του μεγαλου ναου δαπεδον, dit Phocas) un espace en longueur de deux cent quinze et en largeur de cent soixante-douze *toises*. Le géographe de Nubie assure que cette magnifique construction n'était surpassée en étendue et en beauté que par la grande mosquée de Cordoue (p. 113), dont M. Swinburne a décrit avec élégance l'état actuel (*Travels into Spain*, p. 296-302.)

[4] Ockley a trouvé dans les manuscrits de Pocock, conservés à Oxford (vol. I, p. 257), une des nombreuses taricks ou chroniques arabes de la ville de Jérusalem (d'Herbelot, p. 867), et il l'a employée comme supplément à la narration défectueuse de Al Wakidi.

[1] L'histoire persane de Timur (t. III, l. V, c. 21, p. 300) décrit le château d'Alep comme une forteresse établie sur un rocher de cent coudées de hauteur, preuve, dit le traducteur français, que l'auteur ne l'avait pas vu. Il est maintenant au milieu de la ville; il n'a point de force; il n'offre qu'une seule porte; sa circonférence est de cinq ou six cents pas, et des eaux croupissantes remplissent à moitié le fossé. (Voyage de Tavernier, t. I, p. 149; Pocock, vol. II, part. I, p. 150.) Les forteresses de l'Orient paraissent méprisables à un Européen.

» siége du château. Votre retraite diminue- » rait la réputation de nos armes, et excite- » rait les infidèles à fondre sur vous de tous » côtés : demeurez devant Alep jusqu'à ce » que Dieu décide l'événement, et que votre » cavalerie fourrage les environs. » Des volontaires de toutes les tribus de l'Arabie, qui arrivèrent au camp montés sur des chevaux ou des chameaux, donnèrent un nouveau poids à l'exhortation du calife. Dames, guerrier d'une extraction servile, mais d'une taille gigantesque et d'un courage intrépide, se trouvait parmi eux. Le quarante-septième jour de son service, il demanda trente hommes avec lesquels il se proposait de surprendre le château. Caled, qui le connaissait, appuya ce projet, et Abu Obéidah avertit ses frères de ne pas mépriser la naissance de Dames; il déclara que, s'il pouvait abandonner les affaires publiques, il servirait de bon cœur sous les ordres de l'esclave. Afin de couvrir l'entreprise, les Sarrasins portèrent leur camp à environ une lieue d'Alep. Les trente aventuriers étaient en embuscade au pied de la colline, et Dames se procura enfin les éclaircissemens qu'il désirait, mais ce ne fut pas sans se fâcher contre l'ignorance de ses captifs grecs. « Que Dieu maudisse ces » chiens, s'écria-t-il quoiqu'il ne fût pas » lettré; que leur langue est barbare! » A l'heure la plus obscure de la nuit, il escalada la hauteur la plus accessible, qu'il avait reconnue avec soin : c'était le lieu où les pierres de taille se trouvaient le plus dégradées, où la porte était le plus inclinée et la garde moins vigilante. Sept des plus robustes de ses camarades montèrent sur les épaules les uns des autres, et le dos large et nerveux de l'esclave gigantesque soutenait le poids de la colonne. Ceux qui se trouvaient au haut d'une échelle si dangereuse vinrent à bout de saisir la partie inférieure des créneaux, et arrivèrent sur le rempart. Ils poignardèrent sans bruit les sentinelles; et les trente guerriers, répétant cette pieuse prière : « Apô- » tre de Dieu, veille à nos succès et à notre » salut, » furent successivement amenés sur le mur à l'aide des longs plis de leur turban. Dames alla reconnaître avec précaution le palais du gouverneur, qui, au milieu d'une fête donnée à l'occasion de sa délivrance, se livrait à la joie. De retour auprès de ses camarades; il attaqua par l'intérieur l'entrée du château. Sa petite troupe renversa la garde, débarrassa la porte, laissa tomber le pont-levis, et défendit cet étroit passage jusqu'à l'arrivée de Caled, qui à la pointe du jour vint délivrer les héros et assurer sa conquête. L'actif Youkinna, qui s'était montré un ennemi si redoutable, rendit des services signalés à la cause des Musulmans; et le général des Sarrasins, qui avait des attentions pour le mérite, en quelque rang qu'il le trouvât, laissa l'armée dans Alep jusqu'à ce que Dames fût guéri de ses blessures. Le château de Aazaz et le pont de fer de l'Oronte couvraient encore la capitale de la Syrie. Antioche, amollie par le luxe [1], trembla et se soumit. Après la perte de ces postes importans, et la défaite de la dernière des armées romaines, elle paya une rançon de trois cent mille pièces d'or; mais cette ville où l'on avait vu le trône des successeurs d'Alexandre et le siége de l'administration romaine en Orient, que César avait décorée des titres de cité sainte et à jamais mémorable, ne fut plus, sous le joug des califes, qu'une ville de province du second rang [2].

Dans la vie d'Héraclius, la honte et la faiblesse des premières et des dernières années de son administration obscurcissent la gloire du triomphe de la guerre des Persans. Lorsque les successeurs de Mahomet déclarèrent

[1] La date de la conquête d'Antioche par les Arabes est de quelque importance : en comparant les époques de la chronologie de Théophanes avec les années de l'hégire qu'offre l'histoire d'Elmacin, on verra que cette ville fut prise entre le 23 janvier et le premier septembre de l'année de la naissance de Jésus-Christ 638 (Pagi, *Critica*, *in Baron. Annal.*, t. II, p. 812, 813). Al Waliki (Ockley, v. I, p. 314) fixa cet événement au mardi 21 août; et cela est impossible, puisque, Pâques ayant été le 5 avril cette année, le 21 août doit avoir été un vendredi. (Voyez les tables de l'Art de vérifier les dates.)

[2] L'édit de César, qui détermina la ville reconnaissante à compter depuis la victoire de Pharsale, fut donné εν Αντιοχεια τη μητροπολει, ιερᾳ και ασυλῳ και αυτονομῳ, και αρχουσῃ και προσαθημενῃ της ανατολης. (Jean Malala, *in Chron.*, p. 91, *edit. Venet.* Il faut distinguer ce qu'il dit des faits domestiques en connaissance de cause; car sur les faits de l'histoire générale il est d'une ignorance grossière.

la guerre aux infidèles, la perspective des fatigues et des dangers sans nombre qui allaient l'environner l'étonna : il avait toujours été d'un naturel apathique, et les infirmités et les glaces de sa vieillesse ne comportaient pas un second effort. La crainte d'être méprisé et les sollicitations des Syriens l'empêchèrent de s'éloigner du théâtre de la guerre au moment où il en conçut le désir; mais le héros n'était plus, et on peut attribuer en quelque sorte à l'absence ou à la mauvaise conduite du souverain la perte de Damas et de Jérusalem et les sanglantes journées d'Aiznadin et de Yermuk. Au lieu de défendre le tombeau de Jésus-Christ, il éleva sur l'unité de sa volonté une controverse métaphysique qui troubla l'église et l'état; et, tandis qu'il couronnait le fils qu'il avait eu de sa seconde femme, il se laissait dépouiller de la portion la plus précieuse de l'empire. Il déplora les péchés du prince et du peuple, au milieu de la cathédrale d'Antioche, en présence des évêques et aux pieds du crucifix. Les Sarrasins étaient réellement invincibles dès qu'on les regardait comme tels; et la désertion de Youkinna, son faux repentir, ses perfidies multipliées pouvaient justifier les soupçons de l'empereur, qui se croyait entouré de traîtres et d'apostats cherchant à livrer sa personne et son empire aux ennemis de Jésus-Christ. Égaré par la superstition, il crut, au jour de son adversité, que des songes et des présages annonçaient la chute de sa couronne; et, après avoir dit à la Syrie un éternel adieu, il s'embarqua avec une suite peu nombreuse : son évasion parut délier ses sujets de leur serment de fidélité [1]. Constantin, son fils aîné, se trouvait à la tête de quarante mille hommes dans Césarée, siége de l'administration civile des trois provinces de la Palestine; mais ses intérêts particuliers l'appelaient à la cour de Bysance; et, après l'évasion de son père, il sentit qu'il ne pouvait résister aux forces réunies du calife. Trois cents Arabes et mille esclaves noirs qui, au milieu de l'hiver, avaient escaladé les neiges du Liban, et qui furent bientôt suivis des escadrons de Caled, osèrent attaquer son avant-garde. Les Sarrasins, postés à Antioche et à Jérusalem, arrivèrent du côté du nord et du midi, le long de la côte de la mer, et se réunirent sous les murs des villes de la Phénicie : des traîtres livrèrent Tripoli et Tyr, et une flotte de cinquante navires de transport, qui entrèrent sans défiance dans les hâvres alors au pouvoir de l'ennemi, procurèrent des armes et des vivres aux Musulmans, qui commençaient à éprouver la disette. Césarée, qui se rendit lorsqu'on s'y attendait le moins, mit fin à leurs travaux : le fils d'Héraclius s'était embarqué pendant la nuit [1]; et les citoyens, se voyant abondonnés, offrirent deux cent mille pièces d'or pour obtenir leur pardon. Les autres villes de la province, Ramlah, Ptolémaïs ou Acre, Sichem ou Néapolis, Gaza, Ascalon, Béryte, Sidon, Gabala, Laodicée, Apamée et Hiérapolis, ne s'opposèrent plus aux volontés du conquérant; et la Syrie se soumit au sceptre des califes sept siècles après que Pompée eut dépouillé le dernier des rois macédoniens [2].

Les siéges et les actions de six campagnes avaient coûté la vie à des milliers de Musulmans. Ils marchaient avec la gloire et la satisfaction des martyrs; et ces paroles d'un jeune Arabe qui embrassait sa mère et sa sœur pour la dernière fois montrent bien la simplicité de leur croyance. « Ce ne sont

[1] Voyez Ockley (v. I, p. 308-312), qui rit de la crédulité de son auteur. Lorsqu'Héraclius fit ses adieux à la Syrie : *Vale Syria, et ultimum vale*, il prophétisa que les Romains ne rentreraient dans cette province qu'après la naissance d'un funeste rejeton qui serait le fléau de l'empire. (Abulféda, p. 68.) Je ne connais point du tout l'allégorie de cette prédiction : ce n'était peut-être qu'une sottise.

[1] Au milieu de la chronologie obscure et peu exacte de ces temps, j'ai pour guide un monument authentique qui se trouve dans le Livre des cérémonies (de Constantin Porphyrogenète), et qui atteste que, le 4 juin A. D. 638, l'empereur couronna, dans le palais de Constantinople, Héraclius, son fils cadet, en présence de Constantin, son fils aîné, et que le premier janvier, A. D. 639, les trois princes se rendirent à la grande église et le 4 à l'Hippodrome.

[2] Soixante-cinq ans avant Jésus-Christ; *Syria, Pontusque monumenta sunt Cn. Pompeii virtutis* (Vell. Paterculus, II, 38) : il faut dire de son bonheur et de sa puissance : il réduisit la Syrie en province romaine, et le dernier des princes séleucides fut hors d'état d'armer un homme pour la défense de leur patrimoine. (Voyez les textes originaux recueillis par Usher, Annal., p. 420.)

» pas, leur dit-il, les délicatesses de la Syrie » et les joies passagères de ce monde qui me » déterminent à consacrer ma vie à la cause » de la religion; je veux obtenir la faveur de » Dieu et celle de son apôtre : j'ai ouï dire à » un des compagnons du prophète que les » esprits des martyrs seront logés dans les » jabots des oiseaux verts, qui mangeront les » fruits du paradis et qui boiront l'eau de ses » rivières. Adieu : nous nous verrons dans » les bocages et auprès des fontaines que » Dieu réserve à ses élus. » Ceux des fidèles qui tombaient au pouvoir de l'ennemi montraient une constance extrême; et on cita un cousin de Mahomet, qui se priva de nourriture pendant trois jours parce qu'on ne lui offrait que du vin et du cochon. La faiblesse de quelques Musulmans moins courageux irritait le fanatisme, et le père d'Amer déplora d'un ton pathétique l'apostasie et la damnation de son fils, qui avait renoncé aux promesses de Dieu et à l'intercession du prophète, et qui devait un jour occuper au milieu des prêtres et des diacres les demeures les plus profondes de l'enfer. Les Arabes qui survécurent à la guerre, en persévérant dans la foi, furent entretenus par leurs chefs, et n'abusèrent point de leur prospérité. Alors Obéidah ne donna à ses troupes que trois jours de repos; il ne voulut pas les laisser davantage au milieu du luxe contagieux d'Antioche; il assura le calife qu'on ne pouvait maintenir leur religion et leur vertu qu'en les assujettissant à la rigueur de la pauvreté et du travail. Mais Omar, si sévère pour lui-même, était indulgent et humain pour ses frères. Il fut touché de compassion; et, après avoir payé à ses soldats le tribut d'éloges qu'ils méritaient, il censura avec douceur la sévérité d'Obéidah. « Dieu, lui » dit le successeur du prophète, n'a pas in» terdit l'usage des bonnes choses de ce » monde aux fidèles ou à quiconque fait des » bonnes œuvres. Vous aurez soin de procu» rer plus de repos à vos troupes, et de leur » permettre de jouir des choses agréables » qu'offre le pays où vous vous trouvez. Cent » des Sarrasins, qui n'ont point de famille en » Arabie, peuvent se marier en Syrie, et cha» cun d'eux est le maître d'acheter les escla» ves femelles dont il aura besoin. » Les vainqueurs se disposèrent à user et abuser de la liberté qu'on leur accordait sur ce dernier point. L'année de leur triomphe, il survint une mortalité qui enleva les hommes et les troupeaux, et vingt-cinq mille Sarrasins périrent en Syrie. Les chrétiens devaient regretter Obéidah, mais ses frères se souvenaient qu'il était un des élus que le prophète avait nommés héritiers de son paradis[1]. Caled vécut encore trois ans; et on montre aux environs d'Émèse la tombe du Glaive-de-Dieu. Il était persuadé que la Providence prenait de lui un soin spécial : cette opinion fortifia la valeur qui établit l'empire des califes en Arabie et en Syrie; et, tant qu'il porta un chapeau qu'avait béni Mahomet, il se crut invulnérable au milieu des traits des infidèles.

Les Moslems qui moururent en Syrie, après la conquête, furent remplacés par leurs enfans ou par leurs compatriotes; ce pays devint la résidence et le soutien de la maison d'Ommiyah; et le revenu les troupes et les navires d'un si puissant royaume n'eurent pas d'autre destination que celle d'étendre de toutes parts l'empire des califes. Les Sarrasins méprisaient le superflu de gloire, et leurs historiens daignent rarement indiquer les conquêtes inférieures éclipsées par l'éclat et la rapidité de leurs grands triomphes. Au nord de la Syrie, ils passèrent le mont Taurus; ils subjuguèrent la province de Cilicie, et Tarse sa capitale, ancien monument des rois d'Assyrie. Arrivés au-delà d'une seconde chaîne des mêmes montagnes, ils répandirent le feu de la guerre plutôt que le flambeau de la religion jusqu'aux côtes de l'Euxin et aux environs de Constantinople. Du côté de *l'Orient*, ils s'avancèrent jusqu'aux sources de l'Euphrate et du Tigre[2]. Cette barrière, que Rome et la Perse se disputèrent si long-

[1] Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 73. Mahomet avait l'adresse de varier les éloges qu'il donnait à ses disciples. Il disait ordinairement d'Omar que, s'il pouvait y avoir un prophète après lui, ce serait Omar, et que, dans une calamité générale, la justice divine l'excepterait. (Ockley, v. 1, p. 221.)

[2] Al Wakidi avait écrit une Histoire de la conquête du Diarbékir ou de la Mésopotamie (Ockley, à la fin du second volume), que nos interprètes ne semblent pas avoir vue. La Chronique de Denis de Telmar, patriarche jaco-

temps, fut détruite pour jamais; Édesse, Amida, Dara et Nisibis virent abattre leurs murs, qui avaient résisté aux armes et aux machines de Sapor et de Nushirvan, et c'est en vain que la ville d'Abgare montra à des Musulmans une lettre de Jésus-Christ et l'empreinte de sa figure. La mer borne la Syrie à *l'Occident*, et la ruine d'Aradus, petite île ou péninsule située sur la côte, fut différée dix ans. Mais les collines du Liban étaient couvertes de bois propres à la construction; le commerce de la Phénicie offrait une multitude de marins, et les Arabes équipèrent et armèrent une flotte de dix-sept cents barques. Elle mit en fuite la marine de l'empire, qui se retira depuis les rochers de la Pamphilie jusqu'à l'Hellespont. Un songe et un jeu de mots [1] avaient vaincu avant le combat l'empereur, petit-fils d'Héraclius. Les Sarrasins demeurèrent les maîtres de la Méditerranée, et pillèrent successivement les îles de Chypre, de Rhodes et des Cyclades. Trois siècles avant l'ère chrétienne, le mémorable et infructueux siége de Rhodes [2], que fit Démétrius, avait fourni à cette république le sujet et la matière d'un grand trophée : elle éleva à l'entrée du hâvre une statue colossale d'Apollon ou du soleil : ce noble monument de la liberté et des arts de la Grèce avait soixante-dix coudées de hauteur. Le colosse de Rhodes subsistait depuis cinquante-six ans, lorsqu'il fut renversé par un tremblement de terre; son énorme tronc et ses vastes débris demeurèrent huit siècles épars sur la terre, et on les a décrits souvent comme une des sept merveilles de l'ancien monde. Les Sarrasins, après les avoir rassemblés, les vendirent à un marchand juif d'Édesse, qui, dit-on, y trouva assez d'airain pour en charger neuf cents chameaux : poids qui paraît bien grand, lors même qu'on y comprendrait les cent figures colossales [1] et les trois mille statues qui décoraient la ville du soleil aux jours de sa prospérité.

III. Des détails sur Amrou, un des premiers d'entre les Sarrasins, à une époque où le fanatisme éleva le dernier des Musulmans au-dessus de lui-même, jetteront du jour sur la conquête de l'Égypte. La naissance de ce guerrier fut ignoble, mais fameuse; il reçut le jour d'une célèbre prostituée, qui, de cinq Koréishites qu'elle recevait chez elle, ne put dire lequel était le père de cet enfant; mais, d'après la ressemblance des traits, elle l'attribua à Aasi le plus ancien de ses amans [2]. La jeunesse d'Amrou se passa au milieu des passions et des préjugés de sa famille; il avait du talent pour la poésie, et il fit des vers satyriques contre la personne et la doctrine de Mahomet; la faction qui dominait alors, voulant profiter de son habileté, le chargea de se rendre à la cour du roi d'Éthiopie [3] afin d'en chasser les proscrits qui s'y étaient réfugiés. Au retour de son ambassade, il était en secret dévoué à l'islamisme; il renonça au culte des idoles par raison ou par intérêt; il se sauva de la Mecque avec Caled son ami, et le prophète de Médine eut le plaisir d'embrasser au même instant les plus intrépides de tous les champions. Amrou montrait un extrême désir de se trouver à la tête des armées des fidèles;

bite, raconte la prise d'Édesse, A. D. 637, et celle de Dara, A. D. 641 (Asseman, Biblioth. Orient., t. II, p. 103); et les lecteurs attentifs peuvent recueillir quelques détails incertains dans la Chronographie de Théophanes (p. 285-287). La plupart des villes de la Mésopotamie se rendirent d'elles-mêmes (Abulpharage, p. 112).

1 Il rêva qu'il était à Thessalonique; et, dans ce songe, l'esprit le plus crédule ne pouvait rien voir de fâcheux; mais son devoir ou sa lâcheté virent un présage certain de défaite, caché dans ce funeste mot : θες αλλω νικην, donnez la victoire à un autre. (Théophanes, p. 286; Zonaras, t. II, l. XIV, p. 88.)

2 Tous les passages et tous les faits relatifs à l'île, à la ville et au colosse de Rhodes ont été recueillis dans le laborieux traité de Meursius, qui s'est livré aux mêmes recherches sur les îles de Crète et de Chypre. (Voyez, dans le troisième volume de ses ouvrages, le traité appelé *Rhodus* (l. I, c. 15, p. 715-719). Il est échappé à Théophanes et Constantin, écrivains de Bysance, une erreur grossière de chronologie, et ils ajoutent, d'une manière bien ridicule, que l'airain des débris du colosse de Rhodes forma la charge de trente mille chameaux.

1 *Centum colossi alium nobilitaturi locum*, dit Pline, Hist. Naturelle, XXXIV, 18.

2 Une vieille femme courageuse fit ces reproches au calife et à son ami. Elle fut encouragée par le silence d'Amrou et les largesses de Moawiyah. (Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 111.)

3 Gagnier (Vie de Mahomet, t. II, p. 46, etc.), qui cite l'Histoire d'Abyssinie, ou le roman d'Abdel Balcides. Au reste, ces détails sur l'ambassade et l'ambassadeur sont vraisemblables.

et Omar, pour réprimer son ardeur, lui conseilla de ne pas chercher le pouvoir et la domination, car l'homme qui est sujet aujourd'hui peut être prince demain. Au reste, les deux premiers successeurs de l'apôtre ne négligèrent pas son mérite; ils durent à sa bravoure les conquêtes de la Palestine; et, dans toutes les batailles et tous les siéges de la Syrie, il montra les talens d'un général et la valeur d'un soldat. Dans un de ses voyages de Médine, le calife lui témoigna le désir de voir le glaive qui avait massacré tant de guerriers chrétiens : le fils d'Aasi lui présente un petit cimeterre qui n'avait rien de particulier, et s'apercevant de la surprise d'Omar : « Hélas! lui dit-il avec modestie, ce cimeterre » sans le bras de Dieu n'est ni plus tranchant » ni plus lourd que le sabre de Pharezdak le » poète [1]. » La jalousie du calife Othman le rappela après la conquête de l'Égypte; mais, dans les troubles qui survinrent, le capitaine, l'homme d'état et l'orateur se montrèrent dans tout leur éclat. Il établit le trône des Ommiades par sa fermeté dans les conseils et ses succès à l'armée; Moawiyah reconnaissant accorda le gouvernement et l'administration des finances de l'Égypte à un ami qui de lui-même s'était élevé au-dessus du rang d'un simple sujet, et Amrou termina sa carrière dans le palais et la ville qu'il avait fondés sur les bords du Nil. Les Arabes citent comme un modèle d'éloquence et de sagesse le discours qu'il adressa à ses enfans au lit de la mort : il paraît qu'il conservait un reste de vanité en qualité de poète, puisqu'il s'exagérait le venin et le danger de ses anciennes satires contre l'islamisme [2].

Amrou campait dans la Palestine, lorsque, sans attendre la permission du calife, il se mit en route pour faire la conquête de l'Égypte [1]. Omar comptait sur Dieu et sur la valeur de son peuple qui avait ébranlé les trônes de Cosroës et de César; mais, comparant la faible armée des Moslems et la grandeur de l'entreprise, il fut indécis et écouta ses timides compagnons. La fierté et la puissance des anciens Pharaons étaient très-familières aux lecteurs du Coran, et des prodiges renouvelés dix fois avaient à peine suffi pour effectuer, non la victoire, mais l'évasion de six cent mille des enfans d'Israël : l'Égypte avait un grand nombre de villes très-peuplées et fortement construites; le Nil avec toutes ses branches formait seul une barrière insurmontable; et les Romains devaient défendre avec opiniâtreté le grenier de la capitale de l'empire. Dans cet embarras, le calife s'en rapporte à la décision du sort, ou, selon son opinion, à celle de la Providence. L'intrépide Amrou était parti de Gaza, et marchait vers l'Égypte avec quatre mille Arabes seulement, lorsque le cousin d'Omar l'aborda. « Si vous êtes toujours en Syrie, » disait la lettre équivoque du calife, retirez-» vous sans délai; mais, si à l'arrivée du cour-» rier vous êtes déjà sur la frontière d'Égypte, » avancez avec confiance, et comptez sur le » secours de Dieu et sur celui de vos frères. » D'après son expérience, ou peut-être d'après des avis secrets, Amrou se défiait de la stabilité des résolutions du calife, et il continua sa route jusqu'au moment où il se trouva sur le territoire d'Égypte. Il assembla ses officiers, brisa le sceau, lut la lettre, et, après avoir demandé gravement le nom et la situation du lieu où il était, et qu'il semblait ne pas connaître, il déclara qu'il se soumettrait toujours aux ordres du calife. Après un siége de trente jours, il s'empara de Farmah ou de Péluse, et cette ville, qu'on nommait avec raison la clef de l'Égypte, était l'entrée du pays jusqu'aux ruines d'Héliopolis et de la ville actuelle du Caire.

Sur la rive occidentale du Nil, à peu de

[1] Cette réponse a été conservée par Pocock (*Not. ad Carmen Tograi*, p. 184), et M. Harris (*Philosophical Arrangements*, p. 350) la loue avec raison.

[2] Voyez, sur la vie et le caractère d'Amrou, Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. I, p. 28-63-94-328-342-344, et à la fin du volume; vol. II, p. 51-55-57-74-110-112-162) et Otter (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. XXI, p. 131-132). Les lecteurs de Tacite rapprocheront sans doute Vespasien et Mucien de Moawiyah et d'Amrou. Au reste, l'analogie est encore plus dans la position que dans le caractère de ces personnages.

[1] Al Wakidi a composé une histoire particulière de la conquête d'Égypte, que M. Ockley n'a pu se procurer, et les recherches de ce dernier (vol. I, p. 344-362) ont ajouté très-peu de chose au texte original d'Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 296-323, *vers. Pocock*), patriarche melchite d'Alexandrie, qui vécut trois siècles après la révolution.

distance, à l'est des pyramides et au sud du Delta, Memphis, qui avait cent cinquante stades de circuit, étalait la magnificence des anciens rois d'Égypte. Sous le règne des Ptolomées et des césars, le siége du gouvernement fut transféré au bas de la mer; les arts et la richesse d'Alexandrie éclipsèrent l'ancienne capitale; les palais et les temples de Memphis tombèrent en ruine; mais au siècle d'Auguste, et même au temps de Constantin, on la mettait encore au nombre des villes de province les plus étendues et les plus peuplées [1]. Le Nil, large en ces endroits de trois mille pieds, avait un pont de soixante bateaux et un second de trente, réunis au milieu du courant de la petite île de Rouda, couverte de jardins et d'habitations [2]. La ville de Babylone et le camp d'une légion romaine qui défendait le passage du fleuve et la seconde capitale de l'Égypte, terminaient l'extrémité orientale du port. Amrou investit cette importante forteresse, qu'on pouvait regarder comme une partie de Memphis ou de Misrah; un renfort de quatre mille Sarrasins arriva bientôt dans son camp, et il faut sans doute attribuer à l'industrie et au travail des Syriens ses alliés les machines qui foudroyèrent les murailles. Au reste, le siége dura sept mois; et l'inondation du Nil environna et déracina les arbres [3]. Le dernier assaut, qui fut d'une hardiesse extrême, réussit; ils passèrent le fossé défendu par des pointes de fer; ils placèrent leurs échelles; ils pénétrèrent dans la forteresse en s'écriant: « Dieu est vainqueur! » Enfin ils repoussèrent jusqu'à leurs bateaux et jusqu'à l'île de Rouda le peu de Grecs qui s'y trouvaient encore. Ce lieu offrant une communication facile avec le golfe et la péninsule d'Arabie, Amrou le préféra à Memphis qui fut abandonnée. Les Arabes y formèrent des habitations permanentes, et, lorsqu'on fit dédicace de la première mosquée, quatre-vingts compagnons de Mahomet assistèrent à la cérémonie [1]. Leur camp sur la rive orientale du Nil devint une nouvelle cité; et dans l'état de ruine où se trouvent aujourd'hui les quartiers contigus de Babylone et de Fostat, on les confond sous la dénomination de vieux Misrah ou de vieux Caire, dont ils font un faubourg étendu; mais le nom de Caire, qui signifie la ville de la victoire, appartient proprement à la capitale actuelle que les califes fatimites fondèrent au dixième siècle [2]. Elle s'est éloignée peu à peu du Nil; mais un observateur attentif peut suivre la continuité des bâtimens depuis le monument de Sésostris, jusqu'à ceux de Saladin [3].

Après un triomphe si glorieux, les Arabes, toutefois, se seraient vus contraints de regagner le désert s'ils n'avaient trouvé un allié puissant au centre de l'Égypte. La superstition et la révolte des naturels du pays facili-

[1] Strabon, témoin exact et attentif, dit, en parlant d'Héliopolis, νυνι μεν ουν εστι πανερημος ἡ πολις (Géograph., l. XVII, p. 1158), et de Memphis, πολις δ' εστι μεγαλη τε και ευανδρος δευτερα μετ' Αλεξανδρειαν (p. 1161). Il remarque toutefois le mélange de la population et la ruine des palais. Ammien, en traitant l'Égypte proprement dite, compte Memphis parmi les quatre villes, *maximis urbibus quibus provincia nitet* (XXII, 16); et le nom de Memphis se montre avec distinction dans l'itinéraire des Romains et la liste des évêchés.

[2] On ne trouve que dans Niebuhr et le géographe de Nubie (p. 98) ces détails curieux sur la largeur (2946 pieds) et les ponts du Nil.

[3] Le Nil commence à grossir peu à peu depuis le mois d'avril; l'élévation devient plus sensible durant la lune qui est après le solstice d'été (Pline, Hist Nat., v, 10); et ordinairement on le proclame au Caire le jour de la Saint-Pierre (le 29 juin). Un registre de trente années indique la plus grande hauteur des eaux entre le 25 juillet et le 18 août. (Maillet, Description de l'Égypte, lettre XI, p. 67, etc.; Pocock, Description de l'Orient, vol. I, p. 200; Shaw's Travels, p. 383.)

[1] Murtadi, Merveilles de l'Égypte, p. 243-259. Il s'étend sur ce sujet avec le zèle et l'esprit minutieux d'un citoyen et d'un bigot: et ses traditions locales paraissent vraies et exactes.

[2] D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 233.

[3] La position de la vieille et de la nouvelle ville du Caire est bien connue, et on l'a décrite souvent. Deux écrivains qui connaissent parfaitement l'ancienne Égypte et l'Égypte moderne ont, après de savantes recherches, fixé l'emplacement de Memphis à *Gizeh*, en face du vieux Caire. (Sicard, nouveaux Mémoires des Missions du Levant, t. VI, p. 5, 6; Observations et Voyages de Shaw, p. 296-304.) Au reste, l'autorité et les argumens de Pocock (vol. I, p. 25-41), de Niebuhr (Voyage, t. I, p. 77-109), et particulièrement de d'Anville (Description de l'Égypte, p. 110, 112-130-149), qui placent Memphis auprès du village de Mohannah, quelques milles plus bas au sud, laissent des doutes. Quelques-uns de ces écrivains ont oublié, dans la chaleur de la dispute, que le vaste terrain d'une métropole couvre et anéantit la plus grande partie de la controverse.

têrent la conquête d'Alexandrie ; ils abhorraient ces Perses, leurs tyrans, qui avaient brûlé les temples de l'Égypte et mangé la chair de leur dieu Apis[1]. Une cause pareille produisit la même révolution dix siècles après, et les chrétiens cophtes soutinrent un dogme incompréhensible avec la même ardeur que les sectaires du dieu Apis. J'ai déjà expliqué l'origine et les progrès de la controverse des Monophysites, ainsi que la persécution des empereurs, qui firent d'une secte une nation, et qui indisposèrent l'Égypte contre leur religion et leur gouvernement. Les Sarrasins furent accueillis comme les libérateurs de l'église jacobite, et une armée victorieuse et un peuple d'esclaves se lièrent par un traité secret durant le siége de Memphis. Un noble égyptien, d'une grande fortune, appelé Mokawkas, avait dissimulé sa croyance pour obtenir l'administration de sa province. Au milieu des désordres qu'entraîna la guerre des Perses, il aspira à l'indépendance ; une ambassade de Mahomet le mit au rang des princes ; mais, par de riches présens et des complimens équivoques, il éluda la nouvelle religion qu'on lui proposait[2]. L'abus qu'il fit de la place de confiance qu'on lui avait donnée l'exposa au ressentiment d'Héraclius ; on ne devait pas tarder à envoyer des troupes contre lui, et tout l'engageait à se jeter dans les bras de la nation et à se procurer l'appui des Sarrasins. Dans ses premières conférences avec Amrou, il ne parut point étonné qu'on lui proposât, selon l'usage des Moslems, de payer un tribut ou de combattre : « Les Grecs, dit-il, sont décidés à combattre, » mais je ne veux avoir de commerce avec les » Grecs ni dans ce monde ni dans l'autre ; je » renie à jamais le tyran qui donne des lois à » Bysance, son concile de Chalcédoine, et les » Melchites ses esclaves. Mes frères et moi, » nous sommes résolus de vivre et de mourir dans la profession de l'Évangile et de » l'unité de Jésus-Christ. Nous ne pouvons » embrasser la religion de votre prophète ; » mais, désirant la paix, nous consentons de » bon cœur à payer un tribut et à montrer » notre soumission à ses successeurs temporels. » Le tribut fut fixé à deux pièces d'or pour chaque chrétien ; les vieillards, les moines, les femmes et les enfans des deux sexes jusqu'à l'âge de seize ans, en furent affranchis : les Cophtes établis au-dessus et au-dessous de Memphis prêtèrent serment de fidélité au calife, et promirent de régaler trois jours tout musulman qui arriverait dans leur canton. Cette chartre de sûreté anéantit la tyrannie ecclésiastique et civile des Melchites[1] ; les anathèmes de saint Cyrille retentirent dans toutes les chaires, et on rendit les églises et leur patrimoine à la communion des Jacobites, qui jouirent sans modération de cet instant de triomphe et de vengeance. Benjamin, leur patriarche, sortit de son désert d'après les sollicitations pressantes d'Amrou ; et, à la suite d'un entretien avec lui, l'Arabe eut la politesse de dire qu'il n'avait jamais rencontré de chrétien qui eût des mœurs plus pures, et une physionomie plus respectable[2]. Le lieutenant d'Omar se rendit de Memphis à Alexandrie ; et, durant cette marche, il compta si fort sur l'affection et la reconnaissance des Égyptiens, qu'il ne prit aucune précaution pour sa sûreté : à son approche on réparait les chemins et les ponts,

[1] Voyez Hérodote (l. III, c. 27, 28, 29) ; Ælien (*Hist. Var.*, l. IV, c. 8), Suidas in Ωχος (t. II, p. 774), Diod. de Sicile (t. II, l. XVII, p. 197 ; édit. de Wesseling). Των Περσων ασεβηκοτων εις τα ιερα, dit le dernier de ces historiens.

[2] Mokawkas envoya au prophète deux vierges cophtes, avec leur suivante, et un eunuque ; un vase d'albâtre, un lingot d'or pur, de l'huile, du miel, et les plus belles toiles de l'Égypte, un cheval, un mulet et un âne, distingués tous les trois par des qualités particulières. L'ambassade de Mahomet partit de Médine la septième année de l'hégire (A. D. 628). Voyez Gagnier (Vie de Mahomet, t. II, p. 255, 256-303), d'après Al Jannabi.

[1] Héraclius avait chargé le patriarche Cyrus de la préfecture de l'Égypte et de la conduite de la guerre (Théophanes, p. 280, 281). « Ne consultez-vous pas vos prêtres » en Espagne ? disait Jacques II. — Oui, lui répondit » l'ambassadeur du roi catholique, et c'est pour cela que » nos affaires vont si bien. » Je ne chercherai pas à expliquer les plans de Cyrus, qui voulait payer le tribut aux Moslems sans diminuer le revenu de l'empereur, et convertir Omar en lui faisant épouser la fille d'Héraclius. (*Nicephor. Breviar.*, p. 17, 18.)

[2] Voyez la Vie de Benjamin dans Renaudot (*Hist. Patriarch. Alexandrin.*, p. 156-172), qui a enrichi l'histoire de la conquête de l'Égypte de quelques faits tirés du texte arabe de Severus, historien jacobite

et sur toute la route on s'empressa de lui fournir des vivres et de l'instruire de ce qui se passait. La défection fut universelle, et les Grecs d'Égypte, qui égalaient à peine la dixième partie des naturels, furent hors d'état d'opposer la moindre résistance; on les avait toujours détestés, et on ne les craignait plus : le magistrat n'osait plus paraître sur son tribunal, l'évêque n'osait plus se montrer à l'autel, et la multitude surprit ou affama les garnisons éloignées. Si le Nil n'eût pas donné une communication facile et prompte avec la mer, aucun de ceux qui, par leur naissance, leur langage, leur emploi ou leur religion, avaient des liaisons avec les Grecs, n'aurait conservé la vie.

Les Grecs qui avaient abandonné les provinces de la Haute-Égypte, formaient une troupe considérable dans l'île de Delta; les canaux naturels et artificiels du Nil offraient une suite de bons postes, qu'il était aisé de défendre; et, pour arriver à Alexandrie, les Sarrasins victorieux employèrent vingt-deux jours, durant lesquels ils livrèrent un grand nombre d'actions générales ou particulières. Les annales de leurs conquêtes n'offrent peut-être pas d'entreprise plus difficile et plus importante que le siége d'Alexandrie[1]. La première ville de commerce du monde entier avait de grands magasins de vivres, et toutes sortes de moyens de défense. Ses nombreux habitans soutenaient les droits les plus chers au cœur de l'homme, la religion et la propriété; et la haine des naturels du pays semblait ne leur laisser aucun espoir d'obtenir la paix et la tolérance. La mer était toujours libre, et, si la détresse de l'Égypte eût fait impression sur Héraclius, il aurait pu verser dans la seconde capitale de l'empire de nouvelles armées de Romains et de barbares. Les dix milles de circonférence qu'avait Alexandrie, devaient diviser les forces des Grecs et favoriser les stratagèmes d'un ennemi actif; mais la mer et le lac Mœotis couvraient les deux côtés d'un carré oblong, et chacune des extrémités exposait un front qui n'avait pas plus de dix stades. Les Arabes proportionnèrent leurs efforts à la difficulté du siége et à la valeur de la place. Du haut du trône de Médine, Omar tenait les yeux fixés sur le camp et sur la ville; sa voix excitait au combat les tribus arabes, ainsi que les vétérans de la Syrie; et la réputation et la fertilité de l'Égypte attiraient de toutes parts les guerriers. Les Égyptiens, qui voulaient perdre ou chasser leurs tyrans, se dévouèrent au service d'Amrou; l'exemple de leurs alliés ranima peut-être dans leur sein quelques étincelles de l'esprit martial, et Mokawkas espérait se faire enterrer dans l'église d'Alexandrie. Le patriarche Eutychius observe que les Sarrasins montrèrent un courage de lion; ils repoussèrent les sorties fréquentes et presque journalières des assiégés, et ils ne tardèrent pas à attaquer eux-mêmes les murs et les tours de la ville. Dans toutes les attaques, le glaive et le drapeau d'Amrou brillaient à l'avant-garde. Un jour, sa téméraire valeur l'égara; les guerriers qu'il avait à sa suite avaient pénétré dans la citadelle, mais ils en furent chassés, et le général, qui ne voyait plus autour de lui qu'un ami et un esclave, demeura au pouvoir des chrétiens. Lorsqu'on le conduisit devant le préfet, il oubliait sa position : un maintien audacieux et un langage fier pouvaient avertir qu'il était le lieutenant du calife, et la hache d'un soldat, déjà levée sur lui, allait abattre la tête de l'insolent captif. Sa vie fut sauvée par la présence d'esprit de son esclave, qui frappa son maître au visage, et qui, d'un ton irrité, lui ordonna de garder le silence devant ses supérieurs. L'officier grec fut trompé; il écouta la proposition d'un traité; il renvoya ses prisonniers qui se donnaient pour des députés des Moslems : mais bientôt les acclamations du camp annoncèrent le retour du général, et insultèrent à la sottise des infidèles. Enfin les Sarrasins triomphèrent après un siége de quatorze mois[1], et une perte de vingt-trois

[1] Le premier des géographes, d'Anville (Mémoire sur l'Égypte, p. 52-63), a fait, avec son exactitude ordinaire, la description locale d'Alexandrie; mais les voyageurs modernes nous ont instruits d'autres détails. Je ne citerai que Thevenot (Voy. au Levant, part. I, p. 381-396), Pocock (vol. I, p. 2-13), Niebuhr (Voyag. en Arabie, t. I, p. 34-43), et deux voyageurs plus récens qui sont rivaux, Savary et Volney, dont l'un est amusant, et l'autre instructif.

[1] Eutychius (Annal., t. II, p. 319) et Elmacin (*Hist. Sa-*



mille hommes. Le peu de Grecs qui restaient dans la place s'embarquèrent pour Constantinople, et le drapeau de Mahomet flotta sur les murs de la capitale de l'Égypte. « J'ai » pris la grande ville de l'Occident, écrivait » Amrou au calife; il n'est pas possible de » faire l'énumération des richesses et des » beautés qu'elle contient. Je me contenterai » d'observer qu'elle renferme quatre mille » palais, quatre mille bains, quatre cents » théâtres ou lieux de plaisir, douze mille » boutiques de comestibles, et quarante mille » tributaires juifs. La ville a été subjuguée » par la force des armes; elle n'a obtenu ni » traité ni capitulation, et les Moslems sont » impatiens de jouir des fruits de leur victoire [1]. » Le calife rejeta avec fermeté le projet de pillage, et ordonna à son lieutenant de réserver la richesse et le revenu d'Alexandrie pour le service public et la propagation de la foi: on compta le nombre des habitans; on les assujettit à un tribut; on asservit le fanatisme et le ressentiment des Jacobites; et les Melchites, qui se soumirent au joug des Arabes, obtinrent un exercice obscur, mais tranquille, de leur culte. La santé de l'empereur déclinait chaque jour; la nouvelle de ce honteux et funeste événement l'accabla, et il mourut d'une hydropisie environ sept semaines après la perte d'Alexandrie [2]. Sous la minorité de son petit-fils, les clameurs d'un peuple privé des grains que jusqu'alors on lui avait distribués chaque jour, déterminèrent le conseil de Bysance à former une tentative pour recouvrer la capitale de l'Égypte. Une escadre et une armée romaine occupèrent deux fois le hâvre et les fortifications d'Alexandrie dans l'espace de quatre ans. Elles en furent chassées deux fois par la valeur d'Amrou, que ce péril domestique rappela de la province de Tripoli et de la Nubie, où il avait porté le théâtre de la guerre. Mais il était si facile à l'empereur d'attaquer Alexandrie par mer, ces attaques revenaient si souvent, et les Grecs suivaient leur plan avec une si grande fermeté, qu'Amrou jura de rendre Alexandrie aussi accessible de toutes parts que la maison d'une prostituée, s'il était obligé une troisième fois de repousser les infidèles de la mer. Il tint sa parole, car il démantela plusieurs parties des murs et des tours; mais dans ce châtiment il épargna le peuple, et il éleva la mosquée de la Clémence à l'endroit où il avait arrêté la fureur de ses troupes.

Je tromperais l'attente du lecteur, si je ne parlais pas de la bibliothèque d'Alexandrie, d'après la description du savant Abulpharage. Amrou avait un esprit plus curieux et plus noble que celui des autres Musulmans, et dans ses heures de loisir il se plaisait à converser avec Jean, qui était le dernier des disciples d'Ammonius, et qu'une étude assidue de la grammaire et de la philosophie avait fait surnommer *Philoponus* [1]. Enhardi par cette familiarité, Philoponus osa solliciter une grâce, à laquelle il pensait que les barbares ne mettraient aucun prix; il demanda la bibliothèque royale, qui était la seule des dépouilles d'Alexandrie où l'on n'eût pas apposé le sceau du vainqueur. Amrou était disposé à satisfaire le grammairien; mais sa scrupuleuse intégrité ne voulait pas aliéner la moindre chose sans l'aveu du calife; et l'ignorance

racen., p. 28) disent l'un et l'autre que la ville d'Alexandrie fut prise le vendredi de la nouvelle lune de moharram, dans la vingtième année de l'hégire (le 22 décembre A. D. 640). Si on compte ensuite les quatorze mois passés devant Alexandrie, les sept mois passés devant Babylone, etc., il paraît qu'Amrou commença l'invasion de l'Égypte vers la fin de l'année 638; mais on sait qu'il entra dans ce pays le 12 de bayni, le 6 juin (Murtadi, Merveilles de l'Égypte, p. 164; Severus, *apud Renaudot*, p. 162). Le général sarrasin, et ensuite Louis IX, roi de France, s'arrêtèrent à Pelusium ou Damiette durant l'inondation du Nil.

[1] Eutychius, Annal., t. II, p. 316-319.

[2] Il y a des contradictions dans Théophanes et Cedrénus; mais l'exact Pagi (*Critica*, t. II, p. 824) a tiré de Nicéphore et de la Chronique orientale la vraie date de la mort d'Héraclius: il termina sa carrière le 11 février, A. D. 641, cinquante jours après la perte d'Alexandrie. Une lettre arrivait en douze jours d'Alexandrie à Constantinople.

[1] Il nous reste plusieurs traités de cet amant du travail (φιλοπονος); mais on ne lit pas plus ceux qui sont imprimés que ceux qui sont en manuscrit : Moïse et Aristote sont les principaux objets de ses verbeux commentaires : il y en a un qui porte la date du 10 mai A. D. 617 (*Fabric. Biblioth. Græc.*, t. IX, p. 458-468). Un moderne (Jean le Clerc), qui prenait quelquefois le même nom, était aussi laborieux que le Philoponus d'Amrou ; mais il avait plus de bon sens et de véritables lumières.

du fanatique a pu seule dicter cette réponse d'Omar, qu'on a citée si souvent : « Si les » écrits des Grecs sont d'accord avec le Co- » ran, ils sont inutiles, et il ne faut pas les » garder ; s'ils contrarient les assertions » du livre saint, ils sont dangereux, et on » doit les brûler. » On ajoute qu'on exécuta cet arrêt avec une aveugle soumission ; que les volumes en papier ou en parchemin furent distribués aux quatre mille bains de la ville, et que le nombre en était si grand, que six mois suffirent à peine pour les consumer tous. Depuis qu'on a publié une version latine des Dynasties d'Abulpharage [1], on a répété ce conte dix mille fois, et tous ceux qui aiment les lettres ont déploré avec une sainte indignation la perte que firent en cette occasion la littérature et les arts. Quant à moi, je suis bien tenté de nier l'ordre du calife, et les suites qu'on lui attribue. Sans doute ce fait est étonnant. « Écoutez et soyez surpris, » dit l'historien lui-même ; et l'assertion d'un étranger, qui écrivait six siècles après sur les confins de la Médie, est contre-balancée par le silence de deux annalistes d'une époque antérieure, tous les deux chrétiens, tous les deux originaires d'Égypte, et dont le plus ancien, le patriarche Eutychius, a décrit bien en détail la conquête d'Alexandrie [2]. Le sévère décret d'Omar répugne au sens littéral et à l'esprit de la doctrine des casuistes musulmans ; ils déclarent en termes formels qu'on ne doit jamais livrer aux flammes les livres religieux des Juifs et des Chrétiens qu'on acquiert par le droit de la guerre, et qu'on peut légitimement employer à l'usage des fidèles les compositions profanes, les historiens ou les poètes, les médecins ou les philosophes [3]. Il faut peut-être attribuer aux premiers successeurs de Mahomet un fanatisme plus destructeur ; et même, dans ce cas, ils durent anéantir peu de livres, car ils en connaissaient fort peu. Je ne récapitulerai point tous les accidens qu'éprouva la bibliothèque d'Alexandrie, le feu qu'y mit César, contre son gré, lorsqu'il se défendait [1], ou l'odieux fanatisme des chrétiens, qui s'efforçaient de détruire les monumens de l'idolâtrie [2]. Mais, si nous descendons ensuite du siècle des Antonins à celui de Théodose, une suite de témoignages contemporains nous apprendra que le palais du roi et le temple de Sérapis ne contenaient plus les quatre ou les sept cent mille volumes qui avaient été rassemblés par le goût et la magnificence des Ptolémées [3]. La métropole et la résidence des patriarches avaient peut-être une bibliothèque ; mais si les volumineux ouvrages des controversistes ariens ou monophysites chauffèrent en effet les bains publics [4], le philosophe avouera en souriant qu'un pareil sacrifice fut utile au genre humain. Je regrette sincèrement des bibliothèques plus précieuses qui se sont perdues au milieu des ruines de l'empire romain. Mais, lorsque je calcule de sang-froid les révolutions qu'amène le temps, les dégâts que l'ignorance se permet,

[1] Abulpharage, Dynast., p. 114, *vers.* Pocock. *Audi quid factum sit et mirare.* Je ne finirais pas si je voulais donner la liste des modernes qui ont adopté ce conte, mais je dois citer avec éloges le scepticisme raisonnable de Renaudot (*Hist. Alex. Patriarch.*, p. 170) : *Historia..... habet aliquid* ἄπιστον, *ut Arabibus familiare est*).

[2] On chercha en vain cette anecdote curieuse dans les Annales d'Eutychius et l'Histoire des Sarrasins d'Elmacin. Le silence d'Abulféda, de Murtadi et d'une foule de Moslems doit produire moins d'effet, parce qu'ils ne connaissaient pas la littérature des chrétiens.

[3] Voyez Reland, *de Jure militari Mohammedanorum*, dans son troisième volume de Dissertations, p. 37. Ils ne veulent pas qu'on brûle les livres des Juifs et des Chrétiens, à cause du respect qu'on doit au *nom* de Dieu.

[1] Consultez les recueils de Freinsheim (Supplément de Tite-Live, c. 22-43) et Usher (Annal., p. 469). Tite-Live dit en parlant de la bibliothèque d'Alexandrie : *elegantiæ regum curæque egregium opus* ; éloge dicté par un esprit noble, et sur lequel Sénèque, dominé par les étroites vues du stoïcisme, le critique vivement (*De Tranquillitate animi*, c. 9). La sagesse du philosophe n'est ici que de la sottise.

[2] Voyez le chapitre 28 de cette histoire.

[3] Aulugelle (Nuits Attiques, VI, 17), Ammien Marcellin (XXII, 16) et Orose (l. VI, c. 15) ; ils parlent tous au temps passé, et le passage d'Ammien est remarquable : *fuerunt Bibliothecæ innumerabiles ; et loquitur monumentorum veterum concinens fides*, etc.

[4] Renaudot dit qu'on chauffa les bains avec les versions de la Bible, les Hexaples, les *Catenæ Patrum*, les commmentaires, etc. (p. 170). Notre manuscrit d'Alexandrie, s'il est venu d'Égypte et non pas de Constantinople ou du mont Athos (Wetstein, *Prolegomen. ad* N. T. p. 8, etc.), aurait pu se trouver parmi les ouvrages dévoués aux flammes, et ce ne serait pas une grande perte.

et enfin les calamités de la guerre, je suis plus étonné des trésors qui nous restent que de ceux que nous avons perdus. Un grand nombre de faits intéressans a disparu; les ouvrages de trois grands historiens de Rome ne nous sont pas parvenus en entier, et nous sommes privés d'une foule de morceaux agréables de la poésie lyrique, iambique et dramatique des Grecs. Au reste, il faut se réjouir de ce que les calamités dont je parlais il n'y a qu'un moment ont épargné les livres classiques, auxquels le suffrage de l'antiquité [1] a donné la première place du génie et de la gloire. Ces grands maîtres avaient lu et comparé les ouvrages de leurs prédécesseurs [2]; et il n'y a pas lieu de croire qu'une vérité importante ou une découverte utile se soit perdue.

Amrou établit l'administration de l'Égypte [3] d'après les règles de l'équité et celles de la politique; il s'occupa en même temps de l'intérêt des Musulmans et de l'intérêt des Chrétiens, dont il venait de faire ses alliés. Au milieu des désordres qu'entraîna la conquête, la langue des Cophtes et le glaive des Arabes s'opposèrent principalement à la tranquillité de la province. Amrou déclara aux Cophtes qu'il punirait doublement la faction et la perfidie; que, si on lui portait des accusations mal fondées, il châtierait les délateurs et les regarderait comme ses ennemis personnels, et qu'il protégerait ou récompenserait les citoyens innocens qu'on aurait voulu perdre ou supplanter. Il rappela aux Arabes tous les motifs de religion et d'honneur qui devaient les engager à soutenir la dignité de leur caractère, à se rendre agréables à Dieu et au calife par leur simplicité et leur modération; à épargner et défendre un peuple qui se confiait à leurs paroles, et à demeurer satisfaits du prix éclatant que la loi accordait à leur victoire. Sur l'article des finances, il désapprouva la capitation, qui lui parut un impôt très-simple, mais très-oppressif, et il préféra avec raison d'autres tributs calculés d'après les produits nets de l'agriculture et du commerce. Le tiers de l'impôt fut destiné à l'entretien des digues et des canaux, si essentiels à la prospérité publique. Sous son administration, la fertilité de l'Égypte suppléa aux disettes de l'Arabie, et une suite de chameaux qui portaient du blé et d'autres provisions couvrait presque sans intervalle la route de Memphis à Médine [1]. Le génie d'Amrou renouvela bientôt la communication avec la mer, qui avait été entreprise ou exécutée par les Pharaons, les Ptolémées ou les Césars, et du Nil à la mer Rouge, on commença un canal d'au moins quatre-vingts milles de longueur. Le projet de cette navigation intérieure, qui aurait réuni la Méditerranée et l'Océan de l'Inde, fut bientôt abandonné comme inutile et dangereux; le siége du gouvernement passa de Médine à Damas, et on craignit que les flottes grecques ne pénétrassent jusqu'aux saintes cités de l'Arabie [2].

Omar ne connaissait que par la renommée et les légendes du Coran l'Égypte qu'on venait de lui soumettre; il voulut que son lieutenant lui fît la description du royaume de Pharaon et des Amalécites; et la réponse d'Amrou, ornée de vives couleurs, ne manque pas d'exactitude [3]. « Calife, lui dit-il,

[1] J'ai lu souvent, et toujours avec plaisir le chapitre de Quintilien (*Insitut. Orator.*, x, 1), et ce judicieux critique fait le dénombrement et la critique des auteurs classiques grecs et latins.

[2] Je citerai seulement Galien, Pline et Aristote. Wotton (*Reflexions on ancient and modern Learning*, p. 85-95) oppose sur cette matière des raisons très-solides aux assertions piquantes et imaginaires de William Temple. Les Grecs avaient un si grand mépris pour la sience des barbares, qu'ils durent placer dans la bibliothèque d'Alexandrie très-peu de livres indiens ou éthiopiens, et il n'est pas prouvé que cette exclusion ait été une perte pour la philosophie.

[3] M. Ockley et les compilateurs de l'histoire universelle moderne, qui sont si contens de leur travail, n'ont pas découvert ces détails curieux et authentiques rapportés par Murtadi (p. 284-289).

[1] Eutychius, Annal., t. II, p. 320; Elmacin, *Hist. Saracen.*, p. 35.

[2] Ce qui a rapport à ces canaux est bien obscur. C'est au lecteur à arrêter son opinion d'après la lecture de d'Anville (Mém. sur l'Égypte, p. 108-110-124-132) et d'une savante thèse soutenue et imprimée à Strasbourg en 1770 (*Jungendorum marium fluviorumque molina*, p. 39-47-68-70). Les Turcs eux-mêmes, si paresseux sur ces objets, ont agité l'ancien projet de joindre les deux mers. (Mémoires du baron de Tott, t. IV.)

[3] Pierre Vatier publia en 1666, à Paris, un petit vo-

» l'Égypte est un composé de terre noire et » de plantes vertes, qui se trouve entre une » montagne pulvérisée et du sable rouge. » Un cavalier part de Syène, arrive dans un » mois au bord de la mer. Dans la vallée » coule une rivière sur laquelle le Très-Haut » repose le soir et le matin, et qui s'élève et » s'abaisse avec les révolutions du soleil et » de la lune. Lorsque la bonté annuelle de » la Providence ouvre les sources et les fon- » taines qui alimentent le sol, les eaux du Nil » débordent avec fracas dans toute la con- » trée; cette inondation salutaire fait dispa- » raître les champs, et les villages communi- » quent entre eux à l'aide d'une multitude » de barques peintes. Quand les eaux se re- » tirent, elles déposent une vase fertile, et » on ne tarde pas à ensemencer. Les nuées de » cultivateurs qui noircissent la terre peuvent » se comparer à une fourmilière indus- » trieuse; le fouet du maître et l'espoir d'ob- » tenir des fleurs et des fruits aiguillonnent » leur indolence naturelle. Cet espoir est ra- » rement trompé; mais la richesse que pro- » curent le froment, l'orge, le riz, les légu- » mes, les arbres fruitiers et les troupeaux, » se partage d'une manière inégale entre ceux » qui travaillent et les propriétaires du ter- » rain. Selon la vicissitude des saisons, des » vagues d'*argent*, des *émeraudes* et des mois- » sons dorées ornent la surface du pays [1]. » Au reste, cet ordre avantageux est quelquefois interrompu; et le retard de l'inondation et le débordement subit du fleuve, la première année de la conquête, ont pu donner lieu à la fable qu'on a débitée sur ce point. On dit que la pitié d'Omar avait défendu le sacrifice d'une vierge qu'on immolait au Nil chaque année [1], et que le fleuve courroucé ne voulut point s'étendre hors de son lit, mais que, lorsqu'on eut jeté l'ordre du calife au milieu des ondes, il s'éleva dans une nuit à la hauteur de seize coudées. Les Arabes étaient émerveillés du pays qu'ils venaient de conquérir, et leur esprit romanesque ne connut plus de bornes. De graves auteurs assurent qu'on trouvait alors en Égypte vingt mille villes, bourgs ou villages [2]; que, sans parler des Grecs et des Arabes, le résultat d'un dénombrement fut qu'il y avait six millions de Cophtes tributaires [3], et vingt millions de Cophtes de tout âge et de tout sexe; que le trésor du calife recevait annuellement de ce pays trois cents millions d'or ou d'argent [4]. On est révolté de tant d'exagérations. Elles deviendront plus sensibles si on se donne la peine de prendre le compas et de mesurer l'étendue des terres labourables : une vallée qui se prolonge depuis le tropique jusqu'à Memphis, et qui a rarement plus de douze milles de largeur, et le triangle du

lume des *Merveilles* de l'Egypte, composé au treizième siècle par Murtadi, habitant du Caire, et traduit d'après un manuscrit arabe qui appartenait au cardinal Mazarin. Ce que dit l'auteur des Antiquités de l'Égypte est absurde et extravagant ; mais ses détails sur la conquête et la géographie de sa patrie méritent la confiance et l'estime. (Voyez la correspondance d'Amrou et d'Omar, p. 279-289.)

[1] Maillet, qui a été vingt ans consul au Caire, avait eu toutes sortes d'occasions d'examiner ce grand tableau. Il parle du Nil (lettre II, et en particulier p. 70-75), de la fertilité du sol (lettre IX). Gray, qui vivait dans un collége de Cambridge, a jeté sur cette contrée un coup-d'œil plus vif. (Voyez ses vers, p. 199, 200 des *Works and Mémoires of Gray*, édition de Mason.)

[1] Murtadi, p. 164-167. Le lecteur ne croira pas aisément à des sacrifices humains sous des empereurs qui professaient le christianisme, ou à un miracle opéré par des successeurs de Mahomet.

[2] Maillet, Description de l'Égypte, p. 22. Il indique ce nombre comme l'opinion *commune*; et il ajoute qu'en général ces villages renferment deux ou trois mille personnes, et qu'il en est beaucoup où il y a plus de monde que dans nos grandes villes.

[3] Eutych. Annal., t. II, p. 308-311. Les vingt millions ont été calculés d'après les données suivantes : les personnes au-dessus de soixante ans forment le douzième de la population ; celles qui sont au-dessous de seize ans forment le tiers, et la proportion des hommes aux femmes est de dix-sept à seize (Recherches sur la population de la France, p. 71, 72). M. Goguet (Origine des Arts, etc., t. III, p. 26, etc.) suppose que l'ancienne Égypte contenait vingt-sept millions d'habitans, parce que les dix-sept cents compagnons de Sésostris étaient nés le même jour.

[4] Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 218) et d'Herbelot adoptent sans scrupule ce calcul énorme. (Biblioth. Orient., p. 1031; Arbuthnot, *Tables of ancient coins*, p. 262, et de Guignes, Hist. des Huns, t. III, p. 135.) Ils auraient pu adopter la générosité non moins extravagante d'Appien, qui donne aux Ptolémées (*in Præfat.*) un revenu annuel de soixante-quatorze myriades, 740,000 talens, c'est-à-dire de cent quatre-vingt-cinq ou d'environ trois cents millions sterling, si l'on compte d'après la valeur du talent d'Égypte ou d'après la valeur de celui d'Alexandrie (Bernard, *de Ponderibus antiquis*, p. 186).

Delta, plaine de deux mille cent lieues carrées, n'offrent que la douzième partie de l'étendue de la France [1]. Des recherches plus exactes donneront une évaluation plus raisonnable. Les trois cents millions créés par une erreur de copiste sont réduits à la somme, d'ailleurs assez considérable, de quatre millions trois cent mille pièces d'or, dont la paie des soldats absorbait neuf cent mille [2]. Deux états authentiques, l'un du douzième siècle et l'autre du présent, ne présentent que deux mille sept cents villages ou villes [3]. Un consul français, après un long séjour au Caire, a évalué la population actuelle de l'Égypte à environ quatre millions de Musulmans, de Chrétiens et de Juifs [4].

IV. Une armée du calife Othman entreprit la conquête de la partie de l'Afrique qui se prolonge du Nil à l'Océan Atlantique [5]. Les compagnons de Mahomet et les chefs des tribus approuvèrent ce dessein; et vingt mille Arabes partirent de Médine, chargés des présens et des bénédictions du commandant des fidèles. Ils se réunirent à vingt mille de leurs compatriotes qui campaient aux environs de Memphis; on chargea de cette guerre Abdallah [1], fils de Said et frère de lait du calife, lequel avait supplanté depuis peu le vainqueur et le lieutenant de l'Égypte. Son mérite et la faveur du prince ne pouvaient faire oublier son apostasie. Abdallah avait adopté de bonne heure la religion de Mahomet, et, comme il écrivait très-bien, on lui confia le soin de transcrire les feuilles du Coran : il manqua de fidélité dans l'exercice de cette grande commission; il corrompit le texte; il se moqua des erreurs qui étaient de lui, et il se réfugia à la Mecque pour échapper au châtiment et faire voir l'ignorance de l'apôtre. Après la conquête de la Mecque, il vint se prosterner aux pieds du prophète; ses larmes et les sollicitations d'Othman touchèrent à la fin Mahomet, qui ne voulait point lui accorder sa grâce; et celui-ci déclara qu'il avait hésité si long-temps parce qu'il espérait qu'un disciple zélé vengerait dans le sang du perfide l'outrage fait à la religion. Il rendit ensuite des services signalés à l'islamisme, car il n'avait plus intérêt à l'abandonner : son extraction et ses talens lui valurent une place honorable parmi les Koréishites; et, chez un peuple qui était presque toujours à cheval, on le cita pour le plus habile et le plus courageux des cavaliers. Il partit de l'Égypte à la tête de quarante mille Moslems, et pénétra dans les régions

[1] Voyez les calculs de d'Anville (Mém. sur l'Égypte, p. 23, etc.). M. de Paw, après quelques chicanes d'un homme de mauvaise humeur, ne peut porter son évaluation qu'à deux mille deux cent cinquante lieues carrées (Recherches sur les Égyptiens, t. I, p. 118-121).

[2] Renaudot (*Hist. Patriarch. Alexand.*, p. 334) traite la leçon commune ou la version d'Elmacin de *error librarii*. Les quatre millions trois cent mille pièces qu'il substitue pour le neuvième siècle offrent un terme moyen assez vraisemblable, outre les trois millions que les Arabes acquirent par la conquête de l'Égypte (*idem*, p. 168) et les deux millions quatre cent mille que le sultan de Constantinople leva dans le dernier siècle. Pietro della Valle (t. I, p. 352), Thevenot (part. I, p. 824), Paw (Recherches, t. II, p. 365-373) élèvent peu à peu le revenu des Pharaons, des Ptolémées et des Césars, de six à quinze millions d'écus d'Allemagne.

[3] La liste de Schultens (*Index Geograph. ad calcem Vit. Saladin*, p. 5) contient deux mille trois cent quatre-vingt-seize lieues; celle de d'Anville (Mém. sur l'Égypte, p. 29), d'après des détails fournis par le divan du Caire, en compte deux mille six cent quatre-vingt-seize.

[4] Voyez Maillet (Description de l'Égypte, p. 28), dont les raisonnemens sont judicieux et paraissent venir d'un homme de bonne foi. Je suis beaucoup plus content des observations qu'a faites cet auteur que de son érudition. Il ne connaissait ni la littérature grecque ni la littérature latine, et il est trop charmé des fictions des Arabes. Abulféda (*Descript. Ægypt. Arab. et Latin. Joh. David Michaelis*, Gottingue, in-4°, 1776) a recueilli ce qu'ils ont dit de plus raisonnable. Quant aux deux voyageurs modernes, Savary et Volney, le premier amuse, ainsi que je l'ai déjà observé; mais le second est si instructif, que je voudrais qu'il pût parcourir tout le globe.

[5] J'ai fait le morceau qu'on va lire sur la conquête de l'Afrique d'après deux Français qui ont écrit sur la littérature des Arabes (Cardonne, Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes, t. I, p. 8-55, et Otter, Hist. de l'Acad. des Inscriptions, t. XXI, p. 111-125-136); ils ont tiré les faits en grande partie de Novairi, qui composa, A. D. 1331, une encyclopédie en plus de vingt volumes. Cette encyclopédie a cinq parties générales. Elle traite 1° des livres de médecine, 2° de l'homme, 3° des animaux, 4° des plantes, et 5° de l'histoire. Les affaires de l'Afrique sont discutées dans le sixième chapitre de la cinquième section de cette dernière partie (Reiske, *Prodidagmata ad Hagji chalifæ Tabulas*, p. 232-234). Parmi les historiens anciens que cite Novairi, il faut distinguer la narration originale d'un soldat qui menait l'avant-garde des Moslems.

[1] Voyez l'histoire d'Abdallah dans Abulféda (*Vit. Mohammed.*, p. 109) et Gagnier (Vie de Mahomet, t. III, p. 45-46).

inconnues qui se trouvaient à l'Occident. Les sables de Barca purent arrêter une légion romaine, mais les Arabes étaient suivis de leurs fidèles chameaux, et ils virent sans frayeur un sol et un climat qui ressemblaient aux déserts de leur pays. Après une pénible marche, ils campèrent devant les murs de Tripoli [1], ville maritime où les habitans de la province s'étaient retirés peu à peu avec leurs richesses, et qui est aujourd'hui la capitale de la troisième des puissances barbaresques. Un renfort de Grecs fut surpris et taillé en pièces sur la côte de la mer; les fortifications de Tripoli résistèrent aux premiers assauts, et, lorsque les Sarrasins apprirent que le préfet Grégoire [2] s'avançait, ils furent tentés d'abandonner les travaux du siége pour livrer une bataille décisive. Si Grégoire avait une armée de cent vingt mille hommes, comme on le dit, les troupes régulières de l'empire devaient former un bien petit nombre, en comparaison de la multitude nue et désordonnée d'Africains et de Maures qu'on y voyait. Il parut indigné lorsqu'on lui proposa d'adopter la religion du Coran ou de payer un tribut; et, durant plusieurs jours, les deux armées combattirent avec acharnement, depuis la pointe du jour jusqu'à midi, époque où la fatigue et l'excès de la chaleur les forçaient à chercher du repos dans leurs camps respectifs. On dit que la fille de Grégoire, jeune personne d'une extrême beauté et d'un grand courage, combattit aux côtés de son père : elle montait à cheval, elle lançait des traits et maniait le cimeterre dès sa première jeunesse; la richesse de ses armes et de ses vêtemens se montrait avec éclat aux yeux de l'ennemi. On offrit sa main et cent mille pièces d'or à celui qui apporterait la tête du général arabe, et une si belle récompense excita les jeunes guerriers de l'Afrique. Abdallah, vivement sollicité par ses frères, s'éloigna du combat, mais sa retraite et la répétition de toutes ces attaques, dont le succès demeurait indécis ou leur devenait contraire, découragèrent les Sarrasins.

Un Arabe nommé Zobéir [1], d'une famille noble, qui devint par la suite l'adversaire d'Ali et le père du calife, avait signalé sa valeur en Égypte, et ce fut le premier qui appliqua une échelle aux murs de Babylone. On l'avait aigri au commencement de la guerre d'Afrique, et il ne suivait plus le drapeau d'Abdallah. Dès qu'il fut instruit que ses frères livraient une bataille, on le vit, à la tête de douze guerriers, s'ouvrir un chemin au milieu du camp des Grecs, et, sans prendre de repos et de nourriture, accourir pour partager les périls des Musulmans. Il jeta les yeux sur le champ de bataille : « Où est notre général? dit-il. — Dans sa tente. — Le général des Moslems doit-il être dans sa tente au moment du combat? » reprit Zobéir. Abdallah, qu'il alla trouver, lui dit avec modestie que la vie d'un général était précieuse, et que le préfet romain offrait un grand prix au soldat qui lui apporterait la tête du chef des Musulmans. « Employez contre les infidèles ce moyen peu généreux, lui répondit Zobéir, déclarez à vos troupes que quiconque apportera la tête de Grégoire obtiendra la fille de ce préfet et cent mille pièces d'or. » Le lieutenant du calife laissa à Zobéir le soin de cet expédient, qui fixa la victoire du côté des Sarrasins. Les Musulmans suppléèrent, par l'activité et l'artifice, au défaut de leur nombre; une partie de l'armée se tint cachée dans les tentes, tandis que l'autre prolongea une escarmouche irrégulière contre l'ennemi, jusqu'au moment

[1] Léon l'Africain (*in Navigatione e Viaggi di Ramusio*, t. I, Venise, 1550, fol. 76, verso) et Marmol (*Description de l'Afrique*, t. II, p. 562) ont décrit la province et la ville de Tripoli. Le premier était un Maure qui avait du savoir et qui avait voyagé; il composa ou traduisit la géographie de l'Afrique à Rome, où il se trouvait captif, et où il venait de prendre le nom et la religion du pape Léon X. L'Espagnol Marmol, soldat de Charles-Quint, était captif chez les Maures lorsqu'il compila sa description de l'Afrique, que d'Ablancourt a traduite en français (Paris, 1667, 3 vol. in-4°). Marmol avait lu et observé; mais il n'a pas cet esprit curieux et étendu qu'on remarque dans l'écrit de Léon l'Africain.

[2] Voyez Théophanes, qui fait mention de la défaite plutôt que de la mort de Grégoire. Il donne au préfet le nom flétrissant de Τυραννος; il est vraisemblable que Grégoire avait pris la pourpre (*Chronograph.*, p. 285).

[1] Voyez dans Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. II, p. 45) la mort de Zobeir, qui fut honoré des larmes d'Ali, contre lequel il s'était révolté. Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 308) parle de sa valeur au siége de Babylone, si toutefois il s'agit de la même personne.

où le soleil arriva au point le plus élevé du ciel. Les Moslems et les soldats de l'empereur se retirèrent accablés de fatigue; ils ôtèrent la bride de leurs chevaux, ils se dépouillèrent de leurs armures, et les deux partis semblaient ne songer qu'à jouir de la fraîcheur de la soirée, et attendre le lendemain pour recommencer le combat. Tout-à-coup Zobéir fait sonner la charge; le camp des Arabes verse un torrent d'intrépides guerriers, et la longue ligne des Grecs et des Africains est surprise, attaquée et renversée par de nouveaux escadrons de fidèles, que le fanatisme prit sans doute pour une armée d'anges descendus des cieux. Le préfet expira sous les coups de Zobéir; sa fille, qui cherchait la vengeance et la mort, tomba au pouvoir de l'ennemi; ceux des Grecs qui échappèrent au fer des Arabes enveloppèrent dans leur désastre la ville de Sufétula, où ils se réfugièrent. Sufétula se trouve à cent cinquante milles au sud de Carthage; un côteau d'une pente douce est arrosé par un ruisseau, et revêtu de genévriers; et les ruines d'un arc-de-triomphe, d'un portique et de trois temples d'ordre corinthien, offrent encore aux voyageurs les restes de la magnificence des Romains [1]. Lorsque cette opulente ville fut entre les mains des Musulmans, les habitans de la province et les barbares implorèrent de tous côtés la clémence du vainqueur : ils proposèrent de payer un tribut ou d'embrasser l'islamisme, et sa vanité et son fanatisme durent être satisfaits; mais ses pertes, ses fatigues et le progrès d'une maladie épidémique qui se déclara parmi ses troupes, empêchèrent les sujets du calife de former dans ce pays un établissement stable; et, après une campagne de quinze mois, ils se retirèrent vers les confins de l'Égypte avec les captifs et le butin dont ils s'étaient emparés. Le calife en accorda le cinquième à un de ses favoris qui disait avoir avancé cinq cent mille pièces d'or [2]. On s'attendait à voir paraître le guerrier qui réclamerait la belle personne promise au meurtrier de Grégoire : aucun ne se présentant, on crut qu'il avait été tué dans le combat; mais les cris et les larmes de la fille du préfet, au moment où elle aperçut Zobéir, révélèrent le courage et la modestie de ce brave soldat. On lui offrit la malheureuse captive; il voulut à peine la recevoir au nombre de ses esclaves : il observa d'un air tranquille qu'il avait consacré son glaive au service de la religion, et qu'il travaillait pour obtenir un prix bien supérieur aux charmes d'une mortelle et à la richesse d'une vie passagère. On lui accorda d'ailleurs une récompense analogue à son caractère: on le chargea de porter au calife Othman la nouvelle du succès des Moslems. Les conseillers, les chefs et le peuple s'assemblèrent dans la mosquée de Médine pour entendre le récit de Zobéir; et l'orateur n'ayant rien oublié, si ce n'est le mérite de ses avis et celui de ses actions, les Arabes joignirent le nom d'Abdallah aux noms héroïques de Caled et d'Amrou [1].

L'invasion commencée par les Sarrasins vers l'Occident fut suspendue l'espace d'environ vingt années, jusqu'à l'époque ou l'établissement de la Maison d'Ommiyah termina leurs discordes civiles; alors les troupes du calife Moawiyah furent invitées par les cris des Africains eux-mêmes à repasser en Afrique. Les successeurs d'Héraclius furent instruits du tribut que la force venait d'imposer aux sujets de la province romaine en Afrique; mais, au lieu de prendre pitié de ce peuple et d'aller au secours de sa misère, ils le chargèrent, à titre de compensation et d'amende, d'un second tribut de la même somme. Les Africains alléguèrent vainement leur pauvreté et leur ruine totale; le ministère de Constantinople fut inexorable; dans leur désespoir ils préférèrent la domination d'un seul maître; et les exhortations du pa-

[1] *Shaw's Travels*, p. 118, 119.

[2] « Mirifica emptio, *dit Abulféda*, erat hæc, et mira donatio; quandoquidem Othman, ejus nomine nummos ex ærario prius ablatos ærario præstabat. » (*Annal. Moslem.*, p. 78.) Elmacin (dans son obscure version, p. 39) semble rapporter le même fait. Lorsque les Arabes assiégèrent le palais d'Othman, ce fut un des principaux griefs qu'ils alléguaient.

[1] Επεςρατευσαν Σαρακηνοι την Αφρικην, και συμβαλοντες τω τυραννω Γρηγοριω τουτον τρεπουσι και τους συν αυτω κτεινουσι και ςοιχησαντες φορους μετα των Αφρων υπεςρεψαν. (Théophanes, Chronograph., p. 285, édition de Paris.) Sa chronologie est incertaine et inexacte.

triarche de Carthage, qui était revêtu du pouvoir civil et du pouvoir militaire, déterminèrent les sectaires et même les catholiques à abjurer la religion et l'autorité de leurs tyrans. Le premier lieutenant de Moawiyah se couvrit de gloire; il subjugua une ville importante; il battit une armée de trente mille Grecs; il fit quatre-vingt mille captifs, et enrichit de leurs dépouilles les aventuriers de la Syrie et de l'Égypte qu'il commandait [1]. Mais le surnom de vainqueur de l'Afrique appartient plus justement à Akbah son successeur. Celui-ci partit de Damas à la tête de dix mille des plus braves d'entre les Arabes, et la conversion de plusieurs milliers de barbares augmenta la force des Moslems. Il serait difficile d'indiquer les progrès d'Akbah d'une manière précise, et ces détails ne sont pas nécessaires. Les Orientaux avaient rempli l'intérieur de l'Afrique d'armées et de citadelles imaginaires. La province guerrière de Zab ou de Numidie pouvait armer quarante mille hommes; mais on y a supposé trois cent soixante villes : ce nombre est incompatible avec l'état d'ignorance ou de misère où se trouvait l'agriculture [2]; et les ruines d'Erbe ou de Lambesa, ancienne métropole de l'intérieur de ce pays, ne justifient pas les trois lieues de circonférence qu'on lui a données. En se rapprochant de la côte de la mer, on trouve les villes très-connues de Bugia [3] et de Tangier [4], et il paraît qu'elles furent la borne des victoires des Sarrasins. Le hâvre commode de Bugia, place qui dans des temps plus heureux renfermait vingt mille maisons, à ce qu'on dit, a gardé un reste de commerce; et le fer qu'on tire en grande quantité des montagnes voisines pourrait fournir des instrumens de défense à un peuple plus valeureux que les Maures actuels. Les Grecs et les Arabes ont orné de leurs fables la position lointaine et l'antiquité de Tingi ou de Tangier; mais, lorsque les derniers disent que ses murs étaient d'airain, et que l'or et l'argent couvraient les faîtes de ses édifices, il ne faut voir dans ce langage figuré que des emblèmes de la force et de la richesse. Les Romains avaient reconnu d'une manière imparfaite la province de la Mauritanie Tingitane [1], qui tirait son nom de la capitale; ils y établirent cinq colonies; mais ces colonies se trouvaient resserrées dans une étroite enceinte; et, excepté les agens du luxe qui parcouraient les forêts pour y chercher du bois d'ivoire et de citronnier [2], et les côtes de l'Océan pour y trouver le coquillage qui donne la pourpre, on allait peu dans les parties les plus méridionales. L'intrépide Akbah pénétra dans l'intérieur des terres; il traversa le désert où ses successeurs ont élevé les capitales de Fez et de Maroc [3]; et il arriva en-

[1] Théophanes (*in Chronograph.*, p. 293) rapporte les bruits vagues qui arrivaient à Constantinople sur les conquêtes des Arabes à l'Occident; et Paul Warnefrid, diacre d'Aquileia (*de Gestis Langobard.*, l. v, c. 13) nous apprend qu'à cette époque ils envoyèrent une flotte d'Alexandrie dans les mers de la Sicile et de l'Afrique.

[2] Voyez Novairi (*apud Otter*, p. 118), Léon l'Africain (fol. 81, verso), qui ne compte que *cinque citta e infinite casal*, Marmol (Description de l'Afrique, t. III, p. 33), et Shaw (Voyages, p. 57-65-68).

[3] Léon l'Africain, fol. 58 verso, 59 recto; Marmol, t. II, p. 415; Shaw, p. 45.

[4] Léon l'Africain, fol. 52; Marmol, t. II, p. 228.

[1] « Regio ignobilis, et vix quicquam illustre sortita, » parvis oppidis habitatur, parva flumina emittit, solo » quam viris melior et segnitie gentis obscura. » Pomponius Mela, I, 5; III, 10. Mela inspire d'autant plus de confiance, que les Phéniciens ses ancêtres abandonnèrent la Tingitane pour s'établir en Espagne. (Voyez, *in* II, 6, un passage de ce géographe, que Saumaise, Isaac Vossius et Jacques Gronovius, le plus virulent des critiques, ont mis à la torture d'une manière si cruelle.) Il vivait à l'époque où ce pays fut entièrement subjugué par l'empereur Claude : cependant trente années après Pline (Hist. Nat., v, I) se plaint de ces auteurs trop paresseux pour faire des recherches sur cette province sauvage et éloignée, et trop orgueilleux pour avouer leur ignorance.

[2] Le goût sot et extravagant pour le bois de citronnier dominait à Rome parmi les hommes, ainsi que le goût pour les perles dominait parmi les femmes. Une table ronde de quatre ou cinq pieds de diamètre se vendait le prix d'un riche domaine (*Latefundii taxatione*), huit, dix ou douze mille livres sterling (Pline, Hist. Nat., XIII, 29). Je sais qu'on ne doit pas confondre le *citrus* avec l'arbre qui donne le fruit que les anciens appelaient le *citrum*; mais je ne suis pas assez versé dans la botanique pour décrire le pommier qui ressemble au cyprès des bois par son nom vulgaire, ou par celui que lui donne Linné (*M. Valmont de Bomare dit que le bois de citronnier des anciens est le bois de rose de la Guyane*, addition du traducteur), et il faut voir dans les naturalistes si le *citrum* est l'orange ou le limon. Saumaise semble épuiser cette matière. (*Plinian. Exercitat.*, t. II, p. 666, etc.)

[3] Léon l'Africain, fol. 16, verso; Marmol, t. II, p. 28. Il est souvent question de cette province, le premier théâ-

fin au rivage de l'Atlandide et à la frontière du grand désert. Le Sus descend de la partie occidentale du mont Atlas; ainsi que le Nil, il fertilise le sol des environs, et se perd dans la mer, à peu de distance des îles Canaries ou des îles Fortunées. Ses bords étaient habités par les plus grossiers d'entre les Maures, espèce de sauvages qui n'avaient ni lois, ni discipline, ni religion; ils furent épouvantés de l'invincible force des Arabes; et, comme ils ne possédaient aucun des métaux précieux, les Moslems ne tirèrent de ce canton que de belles captives, dont quelques-unes se vendirent ensuite mille pièces d'or. Les rivages de l'Océan arrêtèrent la marche d'Akbah, sans arrêter son zèle. Il poussa son cheval au milieu des flots de la mer, et levant ses yeux vers le ciel, il s'écria d'un ton fanatique : « Grand Dieu! si je n'étais point arrêté par » cette mer, j'irais jusqu'aux royaumes in» connus de l'Occident; je prêcherais sur » ma route l'unité de ton saint nom, et je » passerais au fil de l'épée les nations rebelles » qui adorent un autre Dieu que toi [1]. » Au reste, ce nouvel Alexandre, qui souhaitait de nouveaux mondes pour en faire la conquête, ne put garder les régions qu'il venait d'envahir. La défection générale des Grecs et des Africains le rappela des rivages de l'Atlantique; et, environné de tous côtés par une multitude furieuse, il n'eut d'autre ressource que celle de mourir glorieusement. La dernière scène de sa vie offrit un bel exemple de la générosité si commune parmi les Arabes. Un chef ambitieux qui lui avait disputé le commandement, et qui avait échoué dans son entreprise, fut amené prisonnier dans le camp d'Akbah; les insurgés, comptant sur sa haine, croyaient qu'il poignarderait le général : ce chef avait paru se prêter volontiers au complot, mais il dédaigna les grandes espérances qu'on lui donnait, et révéla la conspiration. Lorsqu'Akbah se vit environné de toutes parts, il brisa les fers du captif, et lui conseilla de se retirer : le chef déclara qu'il aimait mieux mourir sous le drapeau de son rival. Alors ce généreux Arabe et Akbah s'embrassant à titre d'amis et de martyrs, ils saisirent leurs cimeterres, en brisèrent les fourreaux, combattirent avec acharnement, et tombèrent enfin l'un à côté de l'autre, après avoir vu massacrer jusqu'au dernier de leurs camarades. Zuheir, qui fut le troisième général ou le troisième gouverneur de l'Afrique, vengea la mort de son prédécesseur, et eut la même destinée. Il remporta plusieurs victoires sur les naturels du pays, mais il fut accablé par une grande armée que Constantinople envoya au secours de Carthage.

Les tribus des Maures s'étaient réunies souvent aux étrangers qui venaient envahir leur pays; elles prenaient part au butin, elles professaient l'islamisme; mais, dès que les Moslems se retiraient ou essuyaient un échec, elles retournaient à leur état d'indépendance et à leur idolâtrie. Le sage Akbah voulut établir une colonie d'Arabes au centre de l'Afrique; il pensa qu'une ville fortifiée contiendrait la légèreté des barbares, et que pendant la guerre les familles des Sarrasins y retireraient leurs richesses. La cinquantième année de l'hégire, il y établit en effet une colonie sous le titre modeste de station d'une caravane. Cairoan [1] est encore la seconde des villes du royaume de Tunis; elle est éloignée de la capitale d'environ cinquante milles vers le sud [2]; comme elle est à douze milles de la côte de la mer vers l'ouest, les flottes grec-

tre des exploits et de la grandeur des *chérifs* dans l'histoire curieuse de cette dynastie, qui se trouve à la fin du troisième volume de la description de l'Afrique par Marmol. Le troisième volume des Recherches historiques sur les Maures, qu'on a publiées dernièrement à Paris, jettent du jour sur l'histoire et la géographie du royaume de Fez et de Maroc.

[1] Otter (p.119) a donné toute l'énergie du fanatisme à cette exclamation, que Cardonne (p. 37) a adoucie, et qui, sous sa plume, n'offre que le pieux dessein de *prêcher* le Coran. Cependant ils avaient l'un et l'autre le texte de Novairi sous les yeux.

[1] Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. II, p. 129, 130) parle de la fondation de Cairoan; et Léon l'Africain (fol. 75), Marmol (t. II, p. 532) et Shaw (p. 115) parlent de la situation de la mosquée.

[2] Les auteurs ont fait souvent une méprise énorme: d'après une ressemblance de nom bien légère, ils ont confondu la *Cyrène* des Grecs et le *Cairoan* des Arabes, deux villes éloignées l'une de l'autre de mille milles. Le grand de Thou n'a pas évité cette faute, d'autant moins excusable, qu'elle se trouve dans une description en forme et bien travaillée de l'Afrique (*Historiar.*, l. VII, c. 2, *in t.* I, p. 240, édit. de Buckley.)

ques et les flottes de Sicile n'ont pu l'insulter. Lorsqu'on eut débarrassé le terrain des bêtes sauvages et des serpens, lorsqu'on eut nettoyé la forêt ou plutôt le désert, on aperçut au milieu d'une plaine de sable les vestiges d'une ville romaine. La terre végétale de Cairoan y a été portée d'assez loin, et, comme les environs manquent de sources, les habitans sont réduits à recueillir de l'eau de pluie dans des citernes et des réservoirs. L'industrie d'Akbah triompha de ces obstacles; il marqua une enceinte de trois mille six cents pas de tour qu'il environna d'un mur de brique : en moins de cinq ans on vit s'élever autour du palais du gouverneur un nombre suffisant d'habitations particulières : on bâtit une mosquée spacieuse qui avait cinq cents colonnes de granit, de porphyre et de marbre de Numidie, et Cairoan, où résidait le gouverneur, se distingua même par ses lumières. Mais cette ville n'acquit de la gloire que dans des temps postérieurs. Les défaites d'Akbah et celles de Zuheir ébranlèrent la nouvelle colonie, et les dissensions civiles de la monarchie des Arabes interrompirent encore les expéditions du côté de l'Occident. Le fils du brave Zuheir soutint une guerre de douze ans et un siége de sept mois contre la maison des Ommiyah. On dit qu'Abdallah réunissait la férocité du lion et l'astuce du renard; mais, s'il hérita du courage de son père, il n'en avait pas la générosité [1].

Le retour de la paix dans l'intérieur de l'empire permit au calife Abdalmalek d'achever la conquête de l'Afrique; Hassan, gouverneur de l'Égypte, fut chargé du commandement des troupes : on destina à cette expédition le revenu de l'Égypte et quarante mille hommes. Au milieu des vicissitudes de la guerre, les Sarrasins avaient subjugué et perdu tour à tour les provinces intérieures; mais la côte de la mer était toujours au pouvoir des Grecs : les prédécesseurs de Hassan avaient respecté le nom et les fortifications de Carthage; et ceux des habitans de Cabès et de Tripoli qui se réfugièrent dans cette place augmentèrent le nombre de ses défenseurs. Hassan montra plus de hardiesse, et fut plus heureux; il réduisit et pilla la métropole de l'Afrique; les historiens disent qu'il appliqua des échelles, mais on peut croire qu'au lieu de se livrer aux ennuyeuses opérations d'un siége régulier, il l'emporta d'assaut. Un renfort de chrétiens qui ne tarda pas à paraître, troubla la joie du vainqueur. Le préfet Jean, général qui avait de l'expérience et de la réputation, embarqua à Constantinople les forces de l'empire d'Orient [1]; les navires et les soldats de la Sicile le joignirent bientôt, et il obtint de la frayeur et de la religion du monarque espagnol une nombreuse troupe de Goths [2]. Ses navires brisèrent la chaine qui gardait l'entrée du hâvre; les Arabes se retirèrent à Cairoan ou à Tripoli; les chrétiens firent leur débarquement; les citoyens saluèrent la bannière de la croix, et des chimères de victoires et de délivrance occupèrent durant l'hiver les loisirs des Grecs et des habitans. Mais l'Afrique était perdue pour jamais. Le commandant des fidèles, dominé par le fanatisme et la colère [3], pré-

[1] Outre les chroniques arabes d'Abulféda, d'Elmacin et d'Abulpharage sur la soixante-treizième année de l'hégire, on peut consulter d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 7) et Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. II, p. 339-349). Ockley rapporte d'une manière pathétique le dernier entretien d'Abdallah et de sa mère; mais il a oublié un effet physique de la douleur qu'elle éprouva à la mort de son fils, le retour et les funestes suites de la maladie périodique des femmes qui lui revint à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

[1] *Λεοντιος..... απαντα τα Ρωμαικα ἐξοπλισε πλοιμα, ϛρατηγον τε ἐπ' αυτοις Ιωαννην τον Πατρικιον εμπειρον των πολεμιων προχειρισαμενος προς Καρχηδονα κατα των Σαρακηνων ἐξεπεμψεν.* (Nicephor., *Constantinopolitani Breviar.*, p. 28.) Le patriarche de Constantinople et Théophanes (Chronograph., p. 309) ont rappelé en peu de mots cette dernière tentative pour secourir l'Afrique. Pagi (*Critica*, t. III, p. 129-141) a fini la Chronologie avec beaucoup de sagacité, en comparant les historiens arabes et ceux de Bysance, qui se contredisent souvent sur les époques et sur les faits. (Voyez aussi une note d'Otter, p. 121.)

[2] *Dove s'erano ridotti i nobili Romani e i* GOTTI; et ensuite *i Romani suggirono e i Gotti, lasciarono Carthagine.* (Léon l'Africain, fol. 72, recto.) J'ignore de quel écrivain arabe il a tiré ce fait relatif aux Goths; mais ce détail nouveau est si intéressant et si vraisemblable, que je l'adopterais d'après la plus mince autorité.

[3] Ce commandant est appelé par Nicéphore *Βασιλευς Σαρακηνων*, définition un peu vague, mais assez exacte. Théophanes emploie l'étrange dénomination de *Πρωτοσυμβολος*, que Goar, son interprète, applique au *vizir Azem*. C'est peut-être avec vérité qu'ils attribuaient le rôle actif au ministre plutôt qu'au prince; mais ils ont

para pour la campagne suivante une armée de terre et de mer plus considérable, et Jean se vit contraint d'évacuer Carthage. Il y eut une seconde bataille aux environs d'Utique; les Grecs et les Goths furent encore battus, et pour échapper au glaive de Hassan, qui avait investi la faible palissade de leur camp, ils s'embarquèrent avec précipitation. Ce qui restait de Carthage fut livré aux flammes, et la colonie de Didon [1] et de César fut abandonnée durant plus de deux siècles, jusqu'à l'époque où le premier des califes fatimites repeupla un de ses quartiers, qui n'était peut-être pas la vingtième partie de l'espace qu'elle avait occupé autrefois. Au commencement du seizième siècle, la seconde capitale de l'Occident offrait une mosquée, un collége où il n'y avait point d'étudians, vingt-cinq ou trente boutiques, et les cabanes de cinq cents paysans, qui, malgré leur abjecte pauvreté, conservaient toute l'arrogance des sénateurs carthaginois. Les Espagnols que Charles-Quint avait placés dans la forterese de la Goulette, détruisirent cette bourgade. Les ruines de Carthage ont disparu, et on ne saurait pas où elles étaient situées, si les restes d'un aquéduc ne guidaient les pas d'un voyageur qui cherche l'emplacement de la ville de Didon [2].

Les Grecs avaient été chassés, mais les Arabes n'étaient pas encore maîtres du pays. Les Maures ou les *barbares* [3], si faibles sous les premiers césars, et si redoutables aux princes de Bysance, opposaient dans les provinces intérieures une résistance confuse à la religion et au pouvoir des successeurs de Mahomet. Les tribus indépendantes se soumirent, sous le drapeau de leur reine Cahina, à une sorte d'accord et de discipline, et les Maures, croyant que leurs femmes avaient le don de prophétie, attaquèrent les usurpateurs de leur pays avec un fanatisme pareil à celui des Musulmans. Les vieilles troupes de Hassan ne pouvaient suffire à la défense de l'Afrique; les conquêtes d'une génération se perdaient en un jour; le général arabe, entraîné par le torrent, se retira sur les frontières de l'Égypte, et il y attendit cinq années les secours que lui promettait le calife. Après la retraite des Sarrasins, Cahina assembla les chefs des Maures, et leur recommanda un expédient qui annonce des mœurs sauvages, mais une grande énergie de caractère. « Nos villes, dit-elle, » et l'or et l'argent qu'elles contiennent attirent sans cesse les Arabes; ces vils métaux » ne sont pas l'objet de notre ambition, les » productions de la terre nous suffisent. Détruisons ces villes; ensevelissons sous leurs » ruines ces funestes trésors, et, lorsque nous » n'offrirons plus d'appât à la cupidité de nos » ennemis, peut-être qu'ils cesseront de troubler la tranquillité d'un peuple qui sait faire » la guerre. » Cette proposition reçut des applaudissemens unanimes. De Tanger à Tripoli, on démolit les édifices ou du moins les fortifications; on coupa les arbres fruitiers; on anéantit les cultures; des cantons fertiles

oublié que les califes Ommiades n'avaient qu'un kareb ou secrétaire, et que la dignité de visir ne fut rétablie ou instituée que la cent trente-deuxième année de l'hégire (d'Herbelot, p. 912)

[1] Solin (l. 27, p. 36, édit. Saumaise) dit que la Carthage de Didon a subsisté six cent soixante-dix-sept ou sept cent trente-sept ans. Ces deux versions viennent de la différence des manuscrits et des éditions. (Saumaise, *Plinian. Exercit.*, t. I, p. 228.) Le premier de ces calculs, qui remonte à 823 ans avant Jésus-Christ, est mieux d'accord avec le témoignage bien réfléchi de Velleius Paterculus; mais nos chronologistes (Marsham, *Canon. Chron.*, p. 398) préfèrent le dernier, qui leur paraît plus conforme aux annales des Hébreux et à celles des Tyriens.

[2] Léon l'Africain, fol. 71, *verso*; 72, *recto*; Marmol, t. II, p. 445-744; Shaw, p. 80.

[3] On peut distinguer quatre époques dans l'histoire du nom de *barbare*; 1° Au temps d'Homère, où les Grecs et les habitans de la côte d'Asie se servaient peut-être d'un idiome commun, le son imitatif de barbare devint un nom qu'on donna à celles d'entre les tribus qui étaient les plus grossières, et qui avaient la prononciation la plus désagréable et la grammaire la plus défectueuse: Καρες βαρβαροφωνοι (Iliad., II, 867, avec le scholiaste d'Oxford, les notes de Clarke, et le Trésor grec de Henry Estienne, t. I, p. 720). 2° Dès le temps d'Hérodote au moins, on l'applique à toutes les nations qui étaient étrangères à la langue et au nom des Grecs. 3° Au siècle de Plaute, les Romains acceptèrent l'insulte (Pompeius Festus, l. II, p. 48, édit. de Dacier), et ils se donnaient eux-mêmes le nom de barbares. Ils soutinrent peu à peu que cette dénomination ne convenait pas à l'Italie et aux personnes sujettes; et enfin ils le donnèrent uniquement aux peuples sauvages ou ennemis qui se trouvaient au-delà de l'enceinte de l'empire. 4° Il convenait aux Maures sous tous les rapports. Les conquérans arabes empruntèrent ce mot de la langue des Romains établis dans les provinces, et il est devenu une dénomination locale pour les peuples établis le long de la côte septentrionale de l'Afrique, nommée *Barbarie*.

et peuplés devinrent des déserts ; et les historiens des temps postérieurs ont souvent remarqué les traces de la prospérité et de la dévastation de leurs ancêtres. Voilà ce que disent les modernes Arabes ; mais je suis fortement disposé à croire que c'est par ignorance de l'antiquité, par amour du merveilleux, et par cette habitude devenue une espèce de mode d'exagérer la philosophie des barbares, qu'ils ont décrit comme un acte volontaire les calamités et les dévastations de trois siècles, à compter des premières fureurs des Donatistes et des Vandales. Dans le progrès de la révolte, il est vraisemblable que Cahina fit dévaster quelques cantons, et peut-être que la crainte de se voir ruinées épouvanta ou indisposa les villes qui s'étaient soumises malgré elles au joug d'une femme. Les colons n'aperçurent pas peut-être qu'ils ne désiraient pas le retour du souverain qui régnait à Bysance ; les avantages de l'ordre et de la justice n'adoucissaient par leur servitude, et les plus zélés d'entre les catholiques devaient préférer les vérités imparfaites du Coran à l'aveugle et grossière idolâtrie des Maures. Le général des Sarrasins fut donc accueilli une seconde fois comme le sauveur de la province : les amis de la société civile conspirant contre les sauvages de cette partie du du monde, Cahina fut tuée dès la première bataille, et l'édifice mal affermi de sa superstition et de son empire fut renversé. Il y eut une rébellion sous le successeur de Hassan : elle fut étouffée par l'activité de Musa et celle de ses deux fils. Mais la captivité de trois cent mille rebelles peut faire juger de leur nombre ; soixante mille de ces captifs, mis à part pour le cinquième du calife, furent vendus au profit du trésor. Trente mille jeunes gens furent enrôlés dans les troupes ; et les travaux de Musa, qui ne cessa de s'occuper du soin d'inculquer aux vaincus les lumières et la pratique du Coran, habituèrent les Africains à obéir à l'apôtre de Dieu et au commandant des fidèles. Les Maures errans ressemblaient aux Bédouins du désert par le climat et le gouvernement, le régime et la manière de vivre. Leur orgueil se plut à adopter la langue, le nom et l'origine des Arabes, avec la religion de Mahomet ; le sang des étrangers et celui des naturels du pays se mêlèrent peu à peu, et il sembla alors que la même nation se fût répandue de l'Euphrate à l'Atlantique, sur les plaines sablonneuses de l'Asie et de l'Afrique. Au reste, je conviens que cinquante mille *tentes* de purs Arabes ont pu traverser le Nil et se disperser dans le désert de Libye, et je sais que cinq tribus mauresques ont encore aujourd'hui leur idiome *barbare*, et qu'elles portent le nom et offrent le caractère d'Africains *blancs* [1].

V. Les Goths, qui poussaient leurs conquêtes du nord vers le midi, et les Sarrasins, qui poussaient les leurs du midi vers le nord, se rencontrèrent sur les confins de l'Europe et de l'Afrique. Les derniers se croyaient autorisés à détester et attaquer un peuple qui n'avait pas leur religion [2]. Sous le règne d'Othman[3], leurs navires ravagèrent la côte d'Andalousie [4], et les Musulmans se souvenaient toujours que les Goths avaient donné du secours à Carthage. Les rois d'Espagne possédaient alors, ainsi qu'à présent, la forteresse de Ceuta, l'une des colonnes d'Hercule, qui n'est s'éparée que par un détroit de peu de largeur de l'autre colonne ou la pointe d'Europe. Les Musulmans avaient besoin du petit canton de la Mauritanie pour arrondir leurs

[1] Le premier livre de Léon l'Africain, et les observations du docteur Shaw (p. 220, 223, 227, 247, etc.) jetteront du jour sur les tribus errantes de la Barbarie, qui descendent des Arabes ou des Maures. Mais Shaw n'avait vu ces sauvages que de loin ; et il semble que Léon, captif à Rome, oublia en Italie ce qu'il savait de la littérature arabe, et qu'il n'acquit de lumières que sur celle des Grecs ou des Romains. Il a fait un assez grand nombre d'erreurs grossières sur la première partie de l'histoire mahométane.

[2] Amrou dit à un prince grec, au milieu d'une conférence, que leur religion n'était pas la même, et que cette raison autorise des querelles entre des frères. (Ockley, *History of the Saracens*, vol. I, p. 328.)

[3] Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 78, *vers. Reiske.*

[4] Les Arabes donnent le nom d'Andalousie, non-seulement à la province qui porte aujourd'hui ce nom, mais à toute la péninsule d'Espagne. (*Geograph. Nub.*, p. 151 ; d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 114, 115). Il paraît que ce nom ne vient pas de *Vandalusia*, pays des Vandales, comme l'ont dit quelques auteurs. (D'Anville, États de l'Europe, p. 146, 147, etc.) La véritable étymologie semble être celle de Casiri, qui observe que *Handalusia* signifie en arabe la région du soir, de l'Occident, et qui équivaut ainsi à l'*Hesperia* des Grecs. (*Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 327, etc.)

conquêtes en Afrique. Musa, qu'enorgueillissait la victoire, attaqua Ceuta ; mais il fut repoussé par la vigilance et le courage du comte Julien, général des Goths. Sa confusion et son embarras étaient grands, lorsqu'un message du chef chrétien offrit aux successeurs de Mahomet sa personne, son épée et la place qu'il commandait, et sollicita l'indigne gloire d'introduire les Arabes dans le cœur de l'Espagne[1]. Si on demande aux Espagnols quel fut le motif de sa trahison, ils disent, d'après un conte populaire, que sa fille Cava[2] avait été séduite ou violée par son souverain, et que ce père sacrifia à la vengeance sa religion et son pays. Les passions des princes ont été souvent dissolues ; mais on ne cite que de mauvais garans de ce conte très-connu et romanesque par lui-même ; et l'histoire d'Espagne offre des motifs d'intérêts et de politique qui durent faire plus d'impression sur un guerrier maître de son district[3]. Après la mort ou la déposition de Witiza, ses deux fils furent écartés du trône par l'ambition de Rodéric, Goth d'une noble famille, et dont le père, duc ou gouverneur d'une province, avait été immolé sous la tyrannie du règne précédent. La monarchie était toujours élective ; mais les fils de Witiza, élevés sur les marches du trône, ne pouvaient supporter la condition privée à laquelle on venait de les réduire. Leur ressentiment, caché par l'habitude de dissimulation des cours, n'était que plus dangereux. Leurs partisans se trouvaient excités par le souvenir des faveurs qu'ils avaient reçues jadis, et par l'espoir que leur donnait une révolution ; et Oppas leur oncle, archevêque de Tolède et de Séville, était la première personne de l'église et la seconde de l'état. Il est vraisemblable que Julien fut enveloppé dans la ruine de cette faction malheureuse ; que le nouveau règne lui inspirait beaucoup de crainte, sans lui laisser aucun espoir, et que l'imprudent Rodéric ne pouvait, sur le trône, ni oublier ni pardonner les outrages qu'avait reçus sa famille. Le mérite et le crédit de Julien le rendaient utile, mais redoutable ; il avait de grands biens, des partisans audacieux et en grand nombre ; et, malheureusement il avait trop fait voir que, maître de l'Andalousie et de la Mauritanie, il tenait en ses mains les clefs de la monarchie d'Espagne. Trop faible cependant pour déclarer la guerre à son souverain, il chercha le secours d'une puissance étrangère, et, en appelant les Maures et les Arabes, il amena huit siècles de calamités. Il leur apprit, dans ses lettres ou dans une conférence, que son pays était riche et mal défendu ; que le prince, peu chéri du peuple, était très-faible, et que le peuple était sans force, comme le sont toutes les nations efféminées. Les Goths n'étaient plus ces barbares victorieux qui avaient humilié l'orgueil de Rome, dépouillé la reine du monde, et qui s'étaient avancés triomphans du Danube à la mer Atlantique. Les successeurs d'Alaric, séparés du reste du globe par les Pyrénées, sommeillaient dans une longue paix. Les murs des villes tombaient en ruines ; les jeunes citoyens avaient abandonné l'exercice des armes, et, toujours fiers de leur ancienne renommée, leur présomption devait les perdre dès le premier combat. La facilité et l'importance de cette conquête échauffèrent

[1] Mariana décrit la chute et le rétablissement de la monarchie des Goths (t. I, p. 238-260, l. VI, c. 19-26 ; l. VII, c. 1, 2). Le style de cet historien (*Historiæ de Rebus Hispaniæ, libri* 30 ; *Hagæ Comitum* 1733, 4 vol. in-folio, avec la continuation de Miniana) a presque le mérite et l'énergie des auteurs romains devenus classiques ; et, depuis le douzième siècle, on peut compter sur ses lumières et son jugement. Mais ce jésuite ne s'était pas affranchi des préjugés de son ordre ; ainsi que Buchanan son rival, il adopte et embellit les légendes nationales les plus absurdes. Il néglige trop la critique et la chronologie, et il supplée avec son imagination aux lacunes des monumens historiques. Ces lacunes sont considérables et très-multipliées ; Roderic de Tolède, le premier des historiens espagnols, vivait cinq siècles après la conquête des Arabes ; et ce qu'on sait des temps antérieurs se trouve compris dans quelques lignes très-sèches des Annales ou Chroniques d'Isidore de Badajoz (*Pacensis*) et d'Alphonse III, roi de Léon, que j'ai trouvées dans les Annales de Pagi seulement.

[2] « Le viol, dit Voltaire est aussi difficile à faire qu'à prouver. Des évêques se seraient-ils ligués pour une fille ? » (Hist. Générale, c. 26.) A la rigueur, cette raison ne prouve rien.

[3] Il paraît que, dans l'Histoire de Cava, Mariana (l. VI, c. 21, p. 241, 242) veut lutter contre le récit que fait Tite-Live de l'histoire de Lucrèce. A l'exemple des anciens, il cite rarement ses auteurs ; et le témoignage le plus ancien, indiqué par Baronius (Annal. Ecclésiast., A. D. 713, nº 19), celui de Lucas Tudensis, diacre gallicien du treizième siècle, dit seulement : *Cava, quam pro concubinâ utebatur.*

l'ambitieux Sarrasin; mais il ne voulut l'entreprendre qu'après avoir consulté le calife. Son courrier rapporta une lettre de Walid, qui permettait de soumettre les royaumes de l'Occident à la religion et au trône des successeurs de Mahomet. Musa, qui résidait à Tanger, entretint sa correspondance avec Julien, et hâta ses préparatifs. Les conjurés ne tardèrent pas à éprouver des remords; mais ils se laissèrent séduire par le général arabe, qui les assura qu'il se contenterait de la gloire et du butin de l'expédition, et qu'il ne songerait point à établir les Arabes au-delà de la mer qui sépare l'Afrique de l'Europe [1].

Musa, avant de confier une armée de Musulmans aux traîtres et aux infidèles d'une terre étrangère, voulut faire sur leur force et leur véracité une épreuve qui pouvait être dangereuse. Cent Arabes et quatre cents Africains passèrent de Tanger à Ceuta sur quatre navires; le nom de Tarik, leur chef, annonce encore le lieu de leur débarquement, et la date de cet événement mémorable [2] est fixée au mois de ramadan de la quatre-vingt-onzième année de l'hégire, ou, si l'on veut, au mois de juillet 748, si l'on calcule comme les Espagnols depuis l'ère de César [1], ou enfin sept cent dix ans après la naissance de Jésus-Christ. En partant de ce premier port, ils firent dix-huit milles sur un terrain rempli de collines avant d'arriver au château et à la ville de Julien [2]. D'après l'aspect verdoyant de la pointe de ce cap projeté dans la mer, et sur laquelle on l'a établie, ils lui donnèrent le nom d'Ile-Verte; elle est encore connue sous celui d'Algéziras. Ils y furent bien accueillis; des chrétiens se joignirent à eux; ils firent des incursions dans une province fertile et mal gardée; ils revinrent sains et saufs et chargés d'un riche butin; et les Musulmans tirèrent de ces diverses circonstances les présages les plus favorables. Dès les premiers jours du printemps, cinq milles vétérans ou volontaires s'embarquèrent sous les ordres de Tarik, soldat qui avait de l'intrépidité et des lumières, et qui surpassa les espérances de son chef. Le trop fidèle Julien avait fourni les navires de transport.

Les Sarrasins débarquèrent [3] sur la pointe de l'Europe. Le nom de Gibraltar (Gebel al Tarik) indique encore la montagne de Tarik; et les tranchées de son camp ont été les premiers élémens de ces fortifications, qui, défendues par des Anglais, viennent de résister à l'art et à la puissance de la maison de Bourbon. Les gouverneurs des cantons voisins informèrent la cour de Tolède de la descente

[1] Les Orientaux, Elmacin, Abulpharage et Abulféda passent sous silence la conquête de l'Espagne, ou ils n'en disent qu'un mot. Le texte de Novairi et des autres écrivains arabes, se trouve dans l'Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes (Paris 1765, 3 vol. in-12, t. I, p. 55-114) par M. de Cardonne, et plus concisément dans l'Histoire des Huns, t. I, p. 347-350) par M. de Guignes. Le bibliothécaire de l'Escurial n'a pas répondu à mes espérances; et cependant il paraît avoir fouillé avec soin les monumens qui se trouvent sous sa garde. Des fragmens précieux du véritable Razis (qui écrivit à Cordoue, A. H. 300), de Ben Hazil, etc., jettent du jour sur l'histoire de la conquête d'Espagne. (Voyez *Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 32-105, 106-182-252-319-332.) Le savant Pagi a profité ici des lumières qu'avait sur la littérature des Arabes son ami l'abbé de Longuerue, et leurs travaux m'ont été fort utiles.

[2] Une méprise qu'a faite Roderic de Tolède, en comparant les années lunaires de l'hégire avec les années juliennes de l'ère de César, a déterminé Baronius, Mariana et la foule des historiens espagnols à placer la première invasion des Arabes en l'année 713, et la bataille de Xérès au mois de novembre 714. Cet anachronisme a été découvert par les chronologistes modernes, et surtout par Pagi (*Critica*, t. III, p. 169-171-174), qui ont indiqué la vraie date de cette révolution. M. de Cardonne, qui était versé dans la littérature des Arabes, et qui cependant a adopté l'ancienne erreur, a montré sur ce point une ignorance ou une négligence inexcusables.

[1] La première année de l'ère de César, que la loi et le peuple d'Espagne ont suivie jusqu'au quatorzième siècle, est antérieure de trente-huit années à la naissance de Jésus-Christ. La paix générale sur mer et sur terre, qui confirma le pouvoir et le *partage* des triumvirs, me paraît y avoir donné lieu (Dion. Cassius, l. XLVIII, p. 547-553; Appien, *de Bell. Civil.*, l. V, p. 1034, édit. in-folio). L'Espagne était une des provinces soumises à César Octavien; et Tarragone, qui éleva le premier temple en l'honneur d'Auguste (Tacite, Annal., I, 78), put emprunter des Orientaux ce genre de flatterie.

[2] Le père Labat (Voyages en Espagne et en Italie, t. I, p. 207-217) parle avec son enjouement ordinaire de la route, du canton et du château du comte Julien, ainsi que des trésors cachés, etc., auxquels croient les superstitieux Espagnols.

[3] Le géographe de Nubie (p. 154) décrit les lieux qui furent le théâtre de la guerre; mais on a peine à croire que le lieutenant de Musa ait adopté un expédient aussi désespéré et aussi inutile que celui de brûler ses vaisseaux

et du progrès des Arabes, et la défaite d'Édecon, qui reçut ordre de saisir et d'enchaîner ces présomptueux étrangers, avertit Rodéric de tout le danger qu'il courait. D'après un ordre du prince, les ducs et les comtes, les évêques et les nobles de la monarchie des Goths se mirent à la tête de leurs vassaux; et l'affinité de langage, de religion et de mœurs, qu'avaient entre elles les nations de l'Espagne, peut excuser un historien arabe qui donne à Rodéric le titre de roi des Romains. L'armée de ce roi était composée de quatre-vingt-dix ou cent mille hommes; et ses forces eussent été bien redoutables s'il eût pu compter sur la fidélité et sur la discipline, ainsi que sur le nombre de ses soldats. Tarik, ayant reçu de nouvelles troupes, réunissait douze mille Sarrasins sous son drapeau; mais le crédit de Julien parvint à y enrôler des chrétiens mécontens, et un grand nombre d'Africains voulurent goûter ces plaisirs temporels qu'offrait le Coran. La bataille qui décida du sort de ce royaume se donna aux environs de Cadix, et elle a rendu célèbre la ville de Xérès [1] ; la petite rivière de Guadalète, qui se perd dans la baie, séparait les deux camps, et, durant trois jours, il y eut de sanglantes escarmouches sur ses bords; mais, le quatrième, les deux armées se livrèrent une grande bataille, qui fut décisive. Alaric aurait rougi de voir son indigne successeur avec un diadème de perles sur la tête, une longue robe brodée en or et en soie, et penché sur une litière ou sur un char d'ivoire traîné par deux mules blanches. Les Sarrasins, malgré leur valeur, furent accablés sous le poids de la multitude, et seize mille d'entre eux jonchèrent la terre de leurs cadavres. « Mes frères, dit Tarik aux troupes » qui lui restaient, l'ennemi est devant vous, » la mer est par derrière. Où pourriez-vous » vous retirer? Suivez votre général; j'ai ré» solu de mourir ou de fouler aux pieds le » roi des Romains. » L'intrépidité de son désespoir n'était pas sa seule ressource; il espérait beaucoup de la correspondance secrète et des entrevues nocturnes du comte Julien avec le fils et le frère de Witiza. Les deux princes et l'archevêque de Tolède se trouvaient au poste le plus important; leur défection, qui arriva bien à propos, brisa les rangs des chrétiens; chaque guerrier, entraîné par la frayeur et le soupçon, songea à sa sûreté personnelle, et les restes de l'armée des Goths furent dispersés et détruits dans la fuite et la poursuite des trois jours suivans. Rodéric s'élança de son char au milieu du désordre général; il monta le plus vif de ses coursiers; mais, s'il échappa au genre de mort qui convient à un soldat, ce fut pour se noyer dans les eaux du Bétis ou du Guadalquivir. On trouva sur le rivage son diadème, sa robe et son coursier; les flots ayant englouti le corps du prince, la tête que l'orgueilleux calife fit exposer en triomphe devant le palais de Damas n'était point la sienne. « Tel est souvent, dit un valeureux » historien des Arabes, la destinée des rois » qui s'éloignent du champ de bataille [1]. »

Le comte Julien, devenu si criminel et si infâme, n'avait plus d'espoir que dans la ruine totale de son pays. Après la bataille de Xérès, il conseilla au général sarrasin les opérations qui devaient terminer la conquête de la manière la plus sûre. « Le roi des Goths est » tombé sous votre glaive, lui dit-il; leurs » princes ont pris la fuite; l'armée est en dé» route; la nation est épouvantée. Jetez dans » les villes de la Bétique un nombre suffisant » de troupes; marchez en personne et sans » délai à la cité royale de Tolède; et ne lais» sez pas aux chrétiens troublés le loisir ou » le repos nécessaire à l'élection d'un monar» que. » Tarik adopta cet avis. Un captif romain, qui avait embrassé l'islamisme, et que le calife lui-même avait affranchi, attaqua Cor-

[1] Xérès (la colonie romaine d'Asta Regia) n'est qu'à deux lieues de Cadix; elle fournissait beaucoup de blé au seizième siècle, et le vin de Xérès est aujourd'hui connu chez toutes les nations de l'Europe. (Lud. Nonii *Hispania*, c. 13, p. 54-56, ouvrage très-exact et très-concis; D'Anville, Etats de l'Europe, etc., p. 154.)

[1] *Id sanè infortunii Regibus pedem ex acie referentibus sæpe contingit.* (Ben Hazil de Grenade, *in Bibliot. Arabico-Hispand*, t. II, p. 323.) De crédules Espagnols pensent que Roderic se réfugia dans la cellule d'un ermite; d'autres disent qu'on le jeta vif dans un tonneau plein de serpens, et qu'il s'écria d'une voix lamentable : « Ils déchirent l'organe qui m'a fait faire tant de » gros péchés. » (Don Quichotte, part. II, l. III, c. 1.)

doue avec sept cents cavaliers ; il passa le fleuve à la nage, et surprit la ville; les chrétiens retirés dans la grande église se défendirent plus de trois mois. Un autre détachement soumit la côte de la Bétique, qui, à la dernière époque de la puissance des Maures, comprenait sur un petit espace le royaume très-peuplé de Grenade. Tarik en se portant du Bétis au Tage [1], traversa la Sierra Morena, qui sépare l'Andalousie et la Castille, et il parut bientôt sous les murs de Tolède [2]. Les plus zélés d'entre les catholiques avaient pris la fuite avec les reliques de leurs saints, et les portes ne furent fermées que jusqu'au moment où le vainqueur eut signé la capitulation. Il laissa aux habitans la liberté de se retirer avec leurs effets; il accorda sept églises aux chrétiens; il permit à l'archevêque et à son clergé d'exercer leurs fonctions, et aux moines de suivre ou d'enfreindre leur règle; et dans toutes les affaires civiles et criminelles, les Goths et les Romains demeurèrent soumis à leurs lois et à leurs magistrats. Mais, si par esprit de justice Tarik protégea les chrétiens, il récompensa les Juifs, qui, par leurs intrigues publiques et secrètes, avaient déterminé ses succès les plus importans. Persécutée par les rois et les conciles d'Espagne, qui lui avaient souvent proposé l'alternatvie de l'exil ou du baptême, cette peuplade infortunée saisit cette occasion de vengeance: les Musulmans pouvaient croire à sa fidélité, en comparant ce qu'elle avait souffert et les avantages dont elle allait jouir; et en effet l'alliance des disciples de Moïse et de ceux de Mahomet s'est maintenue jusqu'à l'époque où l'Espagne les a chassés les uns et les autres. Tarik, en quittant Tolède, poussa ses conquêtes vers le nord, et soumit les districts qui dans les temps modernes ont formé les royaumes de Castille et de Léon. Mais il serait inutile de faire l'énumération des villes qui se rendirent à son approche, ou de décrire de nouveau cette table d'émeraude[1] apportée de l'Orient en Italie par les Romains, trouvée par les Goths au milieu des dépouilles de Rome, et envoyée par Tarik au pied du trône de Damas. La ville maritime de Gijon fut, au-delà des montagnes des Asturies, le terme [2] des exploits du lieutenant de Musa, il avait fait avec la rapité d'un voyageur les sept cents milles qui se trouvent du rocher de Gibraltar à la baie de Biscaye. La barrière de l'Océan le força à revenir sur ses pas; et il fut bientôt rappelé à Tolède pour s'y justifier de la présomption d'avoir osé subjuguer un royaume en l'absence de son général. L'Espagne, qui avait résisté deux siècles aux armes des Romains, à une époque où elle était plus sauvage et plus divisée, fut vaincue en peu de mois par les Sarrasins : et tel était l'empressement des peuples à obtenir une capitulation, qu'on cite le gouverneur de Cordoue comme le seul chef tombé sans capitulation au pouvoir de l'ennemi. La bataille de Xérès avait prononcé d'une manière irrévocable sur la destinée des Goths; l'épouvante s'empara de la nation, et chaque partie de la monarchie évita une lutte qui avait triomphé des forces réunies de toute la nation [3]. La peste qui succéda à la famine

[1] M. Swinburne a employé soixante-douze heures et demie à se rendre de Cordoue à Tolède par le chemin le plus court. La marche lente et détournée d'une armée doit prendre plus de temps. Les Arabes traversèrent la province de la Manche, dont la plume de Cervantes a fait une terre classique pour les lecteurs de toutes les nations.

[2] Nonius (*Hispania*, c. 59, p. 181-186) décrit en peu de mots les antiquités de Tolède, qui était *urbs parva* durant les guerres Puniques, et *urbs regia* au sixième siècle. Il emprunte de Roderic le *fatale palatium* des Maures. Mais il insinue modestement que ce n'était autre chose qu'un amphithéâtre romain.

[1] Roderic de Tolède (*Historia Arabum*, c. 9, p. 17, *ad calcem Elmacin*) décrit cette table d'émeraude. Il paraît connaître les écrivains musulmans; mais je ne puis convenir avec M. de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. 350), qu'il avait lu et qu'il transcrit Novairi, car il mourut un siècle avant l'époque où Novairi a composé son histoire. Cette méprise est fondée sur une erreur encore plus grossière. M. de Guignes confond l'historien Roderic Ximenès, archevêque de Tolède au treizième siècle, avec le cardinal Ximenès, qui gouverna l'Espagne au commencement du seizième, et qui a exercé les pinceaux de l'histoire, mais qui ne les a jamais maniés.

[2] Tarik aurait pu graver sur le dernier rocher cette inscription de Regnard et de ses compagnons à l'extrémité de la Laponie : « *Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis.* »

[3] Tel fut l'argument du traître Oppas; et les chefs auxquels il s'adressa ne répondirent point avec le courage de Pélage : « Omnis Hispania dudum sub uno regimine Gothorum, omnis exercitus Hispaniæ in uno congregatus » Ismaelitarum non valuit sustinere impetum. » (*Chron. Alphonsi Regis, apud Pagi*, t. III, p. 177.)

acheva l'épuisement de ces forces; et les gouverneurs, qui voulaient se rendre, purent mettre de l'exagération dans ce qu'ils dirent de la difficulté de rassembler les provisions nécessaires à un siége. Les terreurs de la superstition aidèrent aussi à désarmer les chrétiens: l'adroit Arabe eut soin de répandre les bruits prétendus de songes, de présages, de prophéties, et de portraits des héros qui devaient conquérir l'Espagne, et qu'on disait avoir trouvés dans un des appartemens du palais. Toutefois il restait encore une étincelle de courage; d'indomptables fugitifs se décidèrent à mener une vie pauvre et libre, dans les vallées de l'Asturie; ils repoussèrent les esclaves du calife, et le glaive de Pélage est devenu le sceptre des rois catholiques [1]. Musa, instruit de ces rapides succès, donna des éloges à Tarik, mais bientôt il en fut jaloux; il craignit que ce guerrier ne lui enlevât toutes les occasions d'acquérir de la gloire en Europe. Il partit de la Mauritanie à la tête de dix mille Arabes et de huit mille Africains, et se rendit en Espagne : il avait sous ses drapeaux les plus nobles d'entre les Koréishites. Il laissa à son fils aîné le commandement de l'Afrique, et emmena ses trois fils cadets, qui par leur âge et leur valeur se montraient disposés à seconder les entreprises les plus audacieuses de leur père. Il débarqua à Algéziras, où il fut accueilli par le comte Julien, qui étouffait les cris de sa conscience, et montrait par ses paroles et par ses actions que la victoire des Arabes n'avait point diminué son attachement pour eux. Musa pouvait jouir de la satisfaction de terrasser quelques ennemis. Les Goths, qui s'étaient repentis de leur lâcheté, comparèrent alors leur nombre à celui des vainqueurs; les villes qu'avait négligées Tarik se crurent imprenables, et d'intrépides patriotes défendirent les fortifications de Séville et de Mérida. Musa, qui tranféra son camp du Bétis à l'Anas, et du Guadalquivir au Guadiana, les assiégea et les soumit. Lorsqu'il vit les ouvrages de la magnificence romaine, le pont, les aquéducs, les arcs de triomphe et le théâtre de l'ancienne métropole de la Lusitanie : « On croirait, dit-il à quatre officiers de sa » suite, que la race humaine a réuni son art et » son pouvoir pour élever cette ville: heureux » celui qui s'en emparera ! » Il comptait bien jouir de ce bonheur, mais les habitans de Mérida prouvèrent en cette occasion qu'ils descendaient des braves légionnaires d'Auguste [1]. Ne voulant point s'emprisonner dans leurs murailles, ils attaquèrent les Arabes dans la plaine; mais un détachement ennemi, placé en embuscade au fond d'une carrière ou parmi des ruines, les punit de leur indiscrétion, et trompa leur retraite. Musa fit alors conduire au pied des remparts les tours de bois qu'on employait dans les siéges, la défense de la place fut opiniâtre et longue, et le *château des Martyrs* attesta aux générations futures la perte des Musulmans. La famine et le désespoir triomphèrent à la fin de la constance des assiégés; et l'habile vainqueur, qui brûlait d'entrer à Mérida, accorda une capitulation dont sa clémence et son estime pour la garnison furent le prétexte. Au reste, l'alternative de l'exil ou du tribut en fut la base; les deux religions se partagèrent les églises, et on confisqua au profit des Musulmans la fortune de ceux qui périrent durant le siége, ou qui se retirèrent dans la Galice. Tarik salua Musa entre Mérida et Tolède, et le conduisit au palais des rois goths. La première entrevue fut cérémonieuse et réservée : le lieutenant du calife exigea un compte rigoureux des trésors de l'Espagne; Tarik fut exposé au soupçon et à la calomnie; ce héros fut emprisonné, insulté et fustigé par la main et par l'ordre de Musa. Au reste, les premiers Musulmans observaient une discipline si sévère, ils avaient un zèle si pur et un courage si soumis, qu'après cet outrage public on ne craignit pas de charger Tarik de la réduction de la province de Tarragone. La li-

[1] D'Anville (États de l'Europe, p. 159) parle en peu de mots, mais d'une manière très-distincte, de la renaissance du royaume des Goths dans les Asturies.

[1] Les légionnaires qui restaient de la guerre des Cantabres (Dion. Cassius, l. LIII, p. 720) furent placés dans cette métropole de la Lusitanie, et peut-être de l'Espagne (*submittit cui tota suos Hispania fasces*). Nonnius (*Hispania*, c. 31, p. 106-110) fait l'énumération des anciens édifices, mais il la termine par ces mots : « Urbs » hæc olim nobilissima ad magnam incolarum infrequen» quentiam delapsa est, et præter priscæ claritatis ruinas » nihil ostendit. »

béralité des Koréishites éleva une mosquée à Sarragosse, rouvrit le port de Barcelone aux navires de la Syrie, et les Arabes suivirent au-delà des Pyrénées les Goths dans la province de Septimanie (le Languedoc), que possédaient ceux-ci [1]. Musa trouva à Carcassonne sept statues équestres d'argent massif dans l'église de Sainte-Marie, et sans doute il eut soin de les enlever; arrivé à Narbonne, il retourna sur les côtes de la Galice et de la Lusitanie. Durant son absence, Abdelaziz, un de ses fils, châtia les insurgés de Séville; et depuis Malaga jusqu'à Valence il subjugua les rives de la Méditerranée. Le traité qu'il accorda au sage et vaillant Théodemir [2], donnera une idée des mœurs et de la politique de ce temps. « *Articles de paix convenus et » jurés entre Abdelaziz, fils de Musa, fils de » Nassir, et Théodemir, prince des Goths.* Au » nom du Dieu miséricordieux, Abdelaziz » fait la paix, à condition: qu'on n'inquiétera » point Théodemir dans sa principauté; qu'on » n'attentera ni à sa vie, ni à sa propriété, » ni aux femmes, ni aux enfans, ni à la reli- » gion, ni aux temples des chrétiens; que » Théodemir livrera ses sept villes de Ori- » huela, Valentola, Alicante, Mola, Vaca- » sora, Bigerra (aujourd'hui Bejar), Ora (ou » Opta) et Lorca; qu'il ne secourra ni ne » recevra point les ennemis du calife, mais » qu'il communiquera fidèlement ce qu'il » saura de leurs projets d'hostilités; qu'il » paiera annuellement, ainsi que chacun des » Goths de famille noble, une pièce d'or, » quatre mesures de blé, quatre mesures » d'orge, et une certaine quantité de miel, » d'huile et de vinaigre; et que l'impôt de » chacun de leur vassaux sera de la moitié de » cette contribution. Donné le 4 de regeb, » l'an de l'hégire 94, et signé de quatre té- » moins musulmans [1]. » Théodemir et ses sujets furent traités avec une douceur singulière. Mais il paraît que la quotité de l'impôt varia du dixième au cinquième, selon la soumission ou l'opiniâtreté des chrétiens [2]. Durant cette révolution, plusieurs calamités partielles furent la suite des passions charnelles et religieuses des Arabes: ils profanèrent quelques églises; ils confondirent des reliques et des images avec des idoles. On passa les rebelles au fil de l'épée; et une ville située entre Cordoue et Séville, et qu'on connaît mal, fut rasée. Mais si on compare ces violences à l'invasion de l'Espagne par les Goths, ou à ce qu'on vit lorsque les rois de Castille et de l'Arragon la reprirent, on donnera des éloges à la modération et à la discipline des Arabes.

Musa était âgé: pour cacher sa vieillesse il mettait un peu de rouge sur sa barbe blanche. Mais son cœur avait toute l'effervescence de la jeunesse, et il aimait l'activité et la gloire. Ne voyant dans la conquête d'Espagne qu'un moyen de vaincre toute l'Europe, il se préparait à traverser de nouveau les Pyrénées

[1] Les interprètes de Novairi, de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. 349), et Cardonne (Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, t. I, p. 93, 94, 104, 105) font entrer Musa dans la Gaule Narbonnaise. Mais je ne trouve pas que Roderic de Tolède ou les manuscrits de l'Escurial fassent mention de cette entreprise; et une chronique française renvoie l'invasion des Sarrasins à la neuvième année après la conquête de l'Espagne, A. D. 721 (Pagi, *Critica*, t. III, p. 177-195; Historiens de France, t. III). Je doute beaucoup que Musa ait passé les Pyrénées.

[2] Quatre siècles après Théodemir, ses domaines de Murcie et de Carthagène conservent le nom de Tadmir dans le géographe de Nubie (Édrisie, p. 154-161; voyez aussi d'Anville, États de l'Europe, p. 156; Pagi, t. III, p. 174). Malgré l'état misérable de l'agriculture actuelle de l'Espagne, M. Swinburne (*Travels in Spain*, p. 119) a vu avec plaisir la vallée délicieuse qui se prolonge de Murcie à Orihuela, et qui, sur un espace de quatre lieues et demie, offre une quantité considérable de blés, de légumes, de luzernes, d'oranges, etc.

[1] Voyez ce traité en arabe et en latin, dans la *Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. II, p. 105, 106. Il est daté du quatre du mois regeb, A. H. 94, c'est-à-dire du 5 avril A. D. 713; ce qui semble prolonger la résistance de Théodemir et le gouvernement de Musa.

[2] Fleury (Hist. Hist. Ecclés., t. IX, p. 261) a donné, d'après l'Histoire de Sandoval (p. 87), la substance d'un autre traité signé (*A. Æ. C.* 782, *A. D.* 734) entre un chef arabe et les Goths et les Romains du territoire de Coïmbre en Portugal. La contribution des églises y est fixée à vingt-cinq livres d'or, celle des monastères à cinquante, celle des cathédrales à cent. On y déclare: que les chrétiens seront jugés par leur comte, mais que, dans les affaires capitales, ils seront obligés de consulter les chrétiens; que les portes de l'église doivent être fermées, et que les chrétiens doivent respecter le nom de Mahomet. Il faudrait voir sur l'original si, comme on l'a dit, on a fabriqué cette pièce pour assurer les immunités d'un couvent de l'Espagne.

à la tête d'un grand armement de mer et de terre, à éteindre dans la Gaule et l'Italie les royaumes des Francs et des Lombards, et à prêcher l'unité de Dieu au Vatican. Il comptait s'occuper ensuite de la soumission des barbares de la Germanie, suivre le Danube depuis sa source jusqu'au Pont-Euxin, renverser l'empire de Constantinople, et repassant l'Europe en Asie, réunir les contrées qu'il aurait vaincues au gouvernement d'Antioche et aux provinces de la Syrie [1]. Mais les esprits vulgaires durent trouver extravagant ce vaste projet, qui peut-être n'était pas d'une exécution bien difficile; et pour guérir le conquérant de ses illusions, on ne tarda pas à le faire souvenir de sa dépendance et de sa servitude. Les amis de Tarik avaient exposé avec succès ses services et le traitement qu'il avait reçu : la cour de Damas blâma la conduite de Musa; elle suspecta ses intentions, et, pour le punir de la lenteur avec laquelle il obéissait à la première lettre du calife qui le mandait auprès de lui, on lui envoya un ordre péremptoire. Un messager du calife arriva dans le camp de Musa, à Lugo en Galice; et là, en présence des Musulmans et des chrétiens, il saisit la bride de son cheval. Telle était la loyauté de Musa et celle de ses troupes, que personne ne songea à la désobéissance; mais ce qui adoucit sa disgrâce, ce fut la promesse qu'on lui fit de donner ses deux gouvernemens à Abdallah et Abdelaziz ses fils, et le rappel de son rival. Le cortége qui le suivit de Ceuta à Damas étalait les dépouilles de l'Afrique et les trésors de l'Espagne : on y distinguait quatre cents Goths d'une noble famille, qui portaient de petites couronnes et des ceintures d'or. On évaluait à dix-huit et même à trente mille le nombre des captifs mâles et femelles qu'on avait choisis, à raison de leur naissance et de leur beauté, pour orner ce triomphe. Dès qu'il fut à Tibérias de Palestine, un courrier de Soliman, frère de Walid et héritier présomptif de la couronne, lui apprit que le calife était atteint d'une maladie dangereuse : Soliman désirait qu'on réservât pour son règne le spectacle de l'entrée triomphale de Musa. Si Walid eût guéri, le délai de Musa aurait été criminel; celui-ci continua donc sa marche, et il trouva un ennemi sur le trône. Sa conduite fut examinée par un juge partial; son adversaire était aimé du peuple; on le déclara coupable de vanité et de mauvaise foi; et, ce qui dut le ruiner ou attester ses rapines, on le condamna à une amende de deux cent mille pièces d'or. Pour le punir de la manière indigne dont il avait traité Tarik, on lui infligea le même châtiment : le vieux général, après avoir été fustigé en public, fut un jour entier exposé au soleil devant la porte du palais, et finit par obtenir un honnête exil, sous le nom de pélerinage à la Mecque. La ruine de Musa aurait dû satisfaire le ressentiment du calife; mais il craignait une famille puissante et outragée; et dans sa frayeur il résolut de l'anéantir. L'arrêt de mort fut envoyé secrètement et avec promptitude à de fidèles serviteurs du trône, qui étaient en Afrique et en Espagne; et, si l'arrêt fut juste, il viola du moins les formes de l'équité. Abdelaziz fut égorgé dans la mosquée ou le palais de Cordoue; ses assassins lui reprochèrent d'avoir formé des prétentions aux honneurs de la royauté; et son mariage avec Egilona, veuve de Rodéric, blessait les préjugés des chrétiens et des Musulmans. Par un raffinement de cruauté, on présenta sa tête à son père, à qui on demanda s'il connaissait les traits du rebelle? « Oui, s'écria-t-il avec indignation, je connais ses traits; je soutiens qu'il fut innocent, et j'appelle la justice du ciel sur la tête de ses meurtriers. » Le désespoir et la vieillesse de Musa le mirent bientôt hors de l'atteinte des rois, et il mourut de douleur peu de temps après son arrivée à la Mecque. Tarik son rival eut aussi à se plaindre; on oublia ses services et on lui permit de se mêler à la foule des esclaves [1].

[1] On peut comparer ce vaste projet, qu'attestent plusieurs écrivains arabes (Cardonne, t. I, p. 95, 96), à celui de Mithridates, qui voulait se rendre de la Crimée à Rome, ou à celui de César, qui voulait conquérir l'Orient, et revenir en Italie par le Nord : mais l'expédition d'Annibal en Italie, qui a été bien réelle, est peut-être au-dessus de ces trois grands desseins.

[1] Je regrette beaucoup que deux ouvrages arabes du huitième siècle, une Vie de Musa et un poëme sur les exploits de Tarik, ne soient pas arrivés jusqu'à nous, ou



J'ignore si le comte Julien fut puni comme il le méritait; mais les témoignages les plus irrécusables démentent ce qu'on dit de l'ingratitude des Sarrasins envers les fils de Witiza. Les deux princes furent rétablis dans les domaines particuliers de leur père; mais à la mort de l'aîné, qui se nommait Eba, sa fille fut dépouillée par son oncle Sigebut de ce qui lui revenait de son héritage. La jeune fille plaida sa cause devant le calife Hashem, et elle obtint la restitution de ce qui lui appartenait: elle épousa ensuite un noble arabe, et Isaac et Ibrahim, ses deux fils, furent reçus en Espagne avec les égards dus à leur naisance et à leur fortune.

Lorsqu'un assez grand nombre de vainqueurs s'établissent dans une province conquise, les vaincus s'efforcent d'imiter leurs maîtres; et l'Espagne, qui avait vu tour à tour le sang des Carthaginois, des Romains et des Goths se mêler au sien, prit en peu de générations le nom et les mœurs des Arabes. Les premiers généraux et les lieutenans du calife qui se succédèrent dans ce pays avaient une suite nombreuse d'officiers civils et d'officiers militaires, qui aimaient mieux jouir au loin d'une vie aisée, que se trouver à l'étroit dans leur patrie; ces colonies de Musulmans étaient favorables à l'intérêt du public et à celui des particuliers, et les villes de l'Espagne rappelaient avec orgueil la tribu ou le canton de l'Orient d'où elles tiraient leur origine. Les bandes de Tarik et de Musa se donnaient le nom d'*espagnoles*, et elles établissaient ainsi leur droit sur cette contrée; elles permirent toutefois aux Musulmans de l'Égypte de venir habiter Murcie et Lisbonne. La légion royale de Damas s'établit à Cordoue; celle de Kinnisrin ou de Chalcis, à Jaen; celle de Palestine à Algeziras et à Medina Sidonia. Des peuplades de l'Yémen et de la Perse se dispersèrent autour de Tolède et dans l'intérieur du pays, et les fertiles domaines de Grenade furent donnés à dix mille cavaliers de la Syrie et de l'Irak, qui étaient du sang le plus pur et le plus noble de l'Arabie [1]. Ces factions héréditaires entretenaient un esprit d'émulation quelquefois utile, plus souvent dangereux. Dix années après la conquête, on présenta au calife une carte de l'Espagne; on y voyait les mers, les rivières et les havres, les habitans et les villes, le climat, le sol et les productions minérales [2]. Dans l'espace de deux siècles, l'agriculture [3], les manufactures et le commerce d'un peuple industrieux ajoutèrent aux bienfaits de la nature. L'imagination des Arabes a exagéré les effets de leurs soins. Le premier des Ommiades qui régna en Espagne sollicita l'appui des chrétiens; et, par son édit de protection et de paix, il se borna à exiger la modique contribution de dix mille onces d'or, de vingt mille marcs d'argent, de dix mille chevaux, de dix mille mulets, de mille cuirasses, et d'un pareil nombre de casques et de lances [4]. Les plus

du moins que je n'en aie pas eu connaissance. Le premier fut composé par un des petit-fils de Musa, qui échappa au massacre de sa famille; et le second, par le visir du premier Abdalrahman, calife d'Espagne, qui avait pu s'entretenir avec quelques-uns des soldats de Tarik (*Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 36-139).

[1] *Biblioth. Arab. Hispana*, t. II, p. 32-252. La première de ces citations est tirée d'une *Biographia Hispanica*, par un Arabe de Valence. Voyez les longs extraits de Casiri, t. II, p. 30-121); et la dernière d'une chronologie générale des califes, et des dynasties africaines et espagnoles, avec une histoire particulière de Grenade, que Casiri a traduite presque en entier (*Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 177-319). L'auteur, Ebn Khareb, originaire de Grenade, et contemporain de Novairi et d'Abulféda (il naquit A. D. 1313, et il mourut A. D. 1374), était historien, géographe, médecin, poète, etc. (t. II, p. 71, 72).

[2] Cardonne, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, t. I, p. 116, 117.

[3] Il y a dans la bibliothèque de l'Escurial un long traité d'agriculture, composé au douzième siècle par un Arabe de Séville; et Casiri songeait à le traduire. Il donne une liste des auteurs arabes, grecs, latins, etc., qui s'y trouvent cités; mais c'est déjà beaucoup si l'écrivain a connu les derniers par l'ouvrage de Columelle, son compatriote. (Casiri, *Biblioth. Arabico-Hispana.*, t. I, p. 323-338.)

[4] *Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 104. Casiri traduit le témoignage original de l'historien Rasis, tel qu'il se trouve dans la *Biographia Hispanica* arabe, part. 9; mais je suis extrêmement surpris de le voir adressé, *Principibus cæterisque Christianis Hispanis suis Castellæ*. Le nom de *Castellæ* était inconnu au huitième siècle. Ce royaume n'a commencé qu'en 1022, une siècle après le temps de Rasis (*Biblioth.*, t. II, p. 330), et ce nom désignait toujours non pas une province tributaire, mais une suite de châteaux qui n'étaient pas soumis aux Maures (d'Anville, États de l'Europe, p. 166-170). Si Casiri avait

puissans de ses successeurs tirèrent du même royaume un revenu annuel de douze millions et quarante-cinq mille dinars ou pièces d'or, c'est-à-dire environ six millions sterling [1], somme qui au dixième siècle surpassait vraisemblablement la quotité réunie des impôts que les monarques chrétiens levaient sur leurs sujets. Le calife résidait à Cordoue, ville qui renfermait six cents mosquées, neuf cents bains et deux mille maisons; il donnait des lois à quatre-vingts villes du premier ordre, et à trois cents du second et du troisième; et douze mille villages ou hameaux ornaient les fertiles bords du Guadalquivir. Sans doute les Arabes se sont livrés à l'exagération, mais l'Espagne n'a jamais été plus riche, mieux cultivée et plus remplie d'habitans que sous leur empire [2].

Le prophète avait consacré les guerres des Musulmans; mais parmi les préceptes divers et les exemples qu'il donna durant sa vie, les califes choisirent les leçons de tolérance qui pouvaient désarmer les incrédules. L'Arabie était toujours le sanctuaire et le patrimoine du dieu de Mahomet; mais il semblait que les nations de la terre leur inspiraient moins de jalousie et d'affection qu'à la première époque de l'islamisme. Ils se croyaient autorisés à donner la mort aux polythéistes et aux idolâtres qui ignoraient le dieu de leur apôtre [3]; mais de sages vues de politique arrêtèrent ces principes destructeurs; et, après quelques actes d'un fanatisme intolérant, les Musulmans, qui s'emparèrent de l'Inde, épargnèrent les pagodes de ce pays si peuplé et si dévot. Les disciples d'Abraham, de Moïse et de Jésus furent invités solennellement à adopter la révélation plus *parfaite* de Mahomet; mais, s'ils aimaient mieux payer un tribut modéré, on leur accordait la liberté de conscience et la permission d'adorer Dieu à leur manière [1]. Les prisonniers qu'on faisait sur un champ de bataille, dévoués à la mort, rachetaient leur vie en professant l'*islamisme;* les femmes devaient embrasser la religion de leurs maîtres, et l'éducation des enfans des captifs augmentait peu à peu le nombre des prosélytes de bonne foi. Mais les milliers de néophites de l'Afrique et de l'Asie qui se déclarèrent en faveur de la religion nouvelle, furent entraînés par la persuasion plutôt que par la force. Le sujet ou l'esclave, le captif ou le criminel qui disait : « Je crois en Dieu et » en Mahomet son prophète, » et qui se laissait circoncire, devenait en un moment l'égal des victorieux Musulmans. Cette déclaration expiait tous les péchés, rompait tous les engagemens : la religion nouvelle annulait tous les vœux de chasteté; la trompette des Sarrasins éveilla tous les esprits actifs qui dormaient dans le cloître, et au milieu de la convulsion générale, chaque membre de la nouvelle société se plaçait au niveau de ses talens et de son courage. Le bonheur de l'autre vie annoncé par Mahomet ne faisait pas moins d'impression sur la multitude, et il faut bien croire, par charité, qu'un grand nombre de ses prosélytes croyait de bonne

été un bon critique, il aurait éclairci une difficulté à laquelle peut-être il a donné lieu.

[1] Cardonne, p. 337, 338. Il évalue ce revenu à cent trente millions de livres de France. On aime à trouver dans les Annales des Maures ce tableau de la paix et de la prospérité de leur empire, d'ailleurs si rempli de massacres.

[2] J'ai le bonheur de posséder un magnifique ouvrage que la cour de Madrid a distribué, « Bibliotheca Arabico-» Hispana escurialensis, operà et studio Michaelis Casiri » Syro, Maronitæ, Matriti, in-folio tomus prior, 1760, to-» mus posterior, 1770. » L'impression de ce livre fait honneur aux presses d'Espagne; l'éditeur y indique 1851 manuscrits classés d'une manière judicieuse; et ses longs extraits jettent du jour sur la littérature musulmane et l'histoire d'Espagne. On n'a plus à craindre la perte de ces monumens; mais c'est par une négligence inconcevable qu'on n'a pas fait ce travail avant l'année 1671, époque où une incendie consuma la plus grande partie de la bibliothèque de l'Escurial, qui possédait alors de riches dépouilles de Grenade et de Maroc.

[3] Les *Harbii*, ainsi qu'on les appelle, *qui tolerari nequeunt*, sont 1° ceux qui ne se bornent pas à adorer Dieu, mais qui adorent le soleil, la lune ou les idoles. 2° Les Athées. « Utrique, quamdiu princeps aliquis inter » Mohammedanos superest, oppugnari debent donec re-» ligionem amplectantur, nec requies iis concedenda est, » nec pretium acceptandum pro obtinendâ conscientiæ » libertate. » (Reland, *Dissert.* 10, *de Jure Militari Mahommedani*, t. III, p. 14). Quelle théorie sévère!

[1] La conversation du calife Al Mamun avec les idolâtres ou les Sabéens de Charræ, expose d'une manière très-nette la distinction entre une secte proscrite et une secte tolérée, entre les *Harbii* et le peuple du Saint Livre, ou ceux qui croyaient à une révélation divine. (Hottinger, Hist. Orient., p. 107, 108.)

foi à la vérité et à la sainteté de sa révélation : un polythéiste qui savait réfléchir devait la trouver digne de la nature divine et de la nature humaine. Plus pure que le système de Zoroastre, plus généreuse que la loi de Moïse, la religion de Mahomet devait paraître moins contraire à la raison que cette foule de mystères et de superstitions qui, au septième siècle, déshonoraient la simplicité de l'Évangile.

L'islamisme avait fait disparaître la religion nationale dans les provinces étendues de la Perse et de l'Afrique. Les seules sectes de l'Orient suivaient la théologie équivoque des Mages; mais on pouvait, sous le respectable nom d'Abraham, réunir les profanes écrits de Zoroastre [1] à la chaîne de la révélation divine. On pouvait représenter son mauvais principe, le démon Ahriman, comme le rival ou comme la créature du dieu du jour. Les temples de la Perse n'offraient aucune image, mais on pouvait peindre comme une idolâtrie grossière et criminelle [2] le culte du soleil et du feu. La conduite de Mahomet [3] et la prudence des califes suivirent en ce point l'opinion la plus modérée, et les Mages ou les Guèbres furent mis, avec les Juifs et les Chrétiens, parmi les peuples qui avaient une loi écrite [4]; et, jusqu'au troisième siècle de l'hégire, la ville de Hérat offre un contraste frappant de fanatisme privé et de tolérance publique [1]. La loi musulmane assura la liberté civile et religieuse des Guèbres de Hérat, à condition qu'ils paieraient un tribut; mais l'humble mosquée qu'élevèrent les Musulmans fut éclipsée par l'antique splendeur d'un temple du feu qui se trouvait aux environs. Un iman fanatique déplora dans ses sermons ce scandaleux voisinage, et accusa les fidèles de faiblesse ou d'indifférence. Le peuple, excité par sa voix, se rassembla d'une manière tumultueuse ; la mosquée et le temple furent livrés aux flammes ; on commença tout de suite une nouvelle mosquée sur leur emplacement. Les mages outragés adressèrent leurs plaintes au souverain du Chorasan ; il avait promis justice et satisfaction, quand quatre mille citoyens de Hérat, d'un caractère grave et d'un âge mûr, jurèrent d'une voix unanime que le temple du feu n'avait *jamais* existé ; les commissaires terminèrent alors leurs enquêtes, et la conscience des Musulmans, dit l'historien Mirchond [2], ne se re-

1 Le Zend ou Pazend, la Bible des Guèbres, est mis par eux, ou du moins par les Musulmans, au nombre des dix livres qu'Abraham reçut du ciel ; et leur religion porte l'honorable nom de religion d'Abraham (d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 701, Hyde, *de Religione veterum Persarum*, c. 12, p. 27, 28, etc.). Je crains beaucoup que nous n'ayons pas une description bien pure du système de Zoroastre. Le docteur Prideaux (*Connection*, vol I, p. 300, in-8°) adopte l'opinion qui suppose que Zoroastre fut esclave et disciple d'un prophète juif durant la captivité de Babylone. Les Perses, qui ont donné des lois aux Juifs, revendiqueraient peut-être l'honneur, le misérable honneur d'avoir été aussi leurs maîtres en fait d'opinions religieuses.

2 Les Mille et une Nuits, tableau amusant des mœurs de l'Orient, peignent des couleurs les plus odieuses les Mages ou les adorateurs du feu, à qui elles reprochent de sacrifier un Musulman toutes les années. La religion de Zoroastre n'a pas la moindre affinité avec celle des Hindous ; toutefois il n'est pas rare que les Musulmans les confondent, et cette méprise aiguisa le glaive de Timour. (Histoire de Timour-Bec, par Cherefeddin Ali Yezdi, l. V)

3 Vie de Mahomet, par Gagnier, t. III, p. 114-115.

4 Hæ tres sectæ Judæi, Christiani, et qui inter Persas » Magorum institutis addicti sunt, κατ' ἐξοχὴν, populi » liberi dicuntur. » (Reland, *Dissert.*, t. III, p. 15.) Le calife Al Mamun confirma cette honorable distinction en faveur des trois sectes, d'avec la religion vague et équivoque des Sabéens, à l'abri de laquelle on permettait aux anciens polythéistes de Charræ de se livrer à leur culte idolâtre (Hottinger, Hist. Orient., p. 167, 168).

1 Cette Histoire singulière est racontée par d'Herbelot (Biblioth. Orient., 448, 449), d'après Khondemir et Mirchond lui-même (*Hist. priorum regum Persarum*, etc., p. 9-18, not. p. 88, 89).

2 Mirchond (*Mohammed emir Khoondah Shah*), originaire de Hérat, composa en langue persane une histoire générale de l'Orient, depuis la création jusqu'à l'année 875 de l'hégire (A. D. 1471). L'an 904 (A. D. 1498), il obtint la garde de la bibliothèque du prince, et, à l'aide de ce secours, il publia en sept ou douze parties un ouvrage qui mérita des éloges, et qui fut réduit en trois volumes par son fils Khondemir (A. H. 927, A. D. 1520). Petit de La Croix (Hist. de Gengiskan, p. 537, 538-544, 545) a distingué soigneusement ces deux écrivains, que d'Herbelot a confondus (p. 358-410-994, 995)). Les nombreux extraits que ce dernier a publiés sous le nom de Khondemir, appartiennent au père plutôt qu'au fils. L'historien de Gengiskan renvoie à un manuscrit de Mirchond, qui lui avait été donné par d'Herbelot son ami. On a publié dernièrement à Vienne (1782, in-4°. *cum notis Bernard de Jenisch*), un fragment curieux (les Dynasties Tabériennes et Soffariennes) ; et l'éditeur nous fait espérer une continua-

procha point ce parjure méritoire[1]. Au reste, ce fut une désertion insensible mais générale, qui ruina le plus grand nombre des temples de la Perse. La désertion fut insensible, puisqu'on ne peut citer ni l'époque ni le lieu où elle arriva, et qu'on ne cite pas davantage le temps de la persécution ou celui de la résistance. Elle fut générale, puisque le royaume entier de Shiraz à Samarcande adopta l'islamisme, et que la langue du pays, qu'ont conservée les Musulmans de la Perse, atteste leur origine[2]. Des mécréans, dispersés dans les montagnes et les déserts, défendirent avec opiniâtreté la superstition de leurs ancêtres; et il reste une faible tradition de la théologie des Mages dans la province de Kirman, sur les bords de l'Indus, parmi les Persans qui sont à Surate, et dans la colonie que Shah Abbas établit dans le dernier siècle auprès d'Ispahan. Le grand-pontife s'est retiré au mont Elbourz, à dix-huit lieues de la ville de Yezd. Le feu perpétuel, s'il continue de brûler, est inaccessible aux profanes; mais les Guèbres, dont les traits, fortement prononcés et uniformes, attestent la pureté du sang, vont en pèlerinage au lieu qu'habite ce pontife où est leur école et leur oracle. Quatre-vingt mille familles y mènent une vie paisible et innocente sous la juridiction de leurs vieillards; des manufactures curieuses et les arts mécaniques fournissent à leur subsistance, et elles cultivent la terre avec d'autant plus de zèle, que ce travail leur paraît un devoir prescrit par la religion. Leur ignorance arrêta le despotisme de Shah Abbas, qui demandait les livres de Zoroastre, et qui, pour se faire obéir, les menaçait de la torture; et c'est par esprit de modération ou par mépris que les souverains actuels n'inquiètent pas ce reste de Mages[1].

La côte septentrionale de l'Afrique est le seul pays où la lumière de l'Évangile ait tout-à-fait disparu, après un établissement complet et de longue durée. Les ténèbres de l'ignorance éclipsèrent les arts qu'elle avait tirés de Carthage et de Rome : on n'étudia plus la doctrine de Cyprien ou de saint Augustin. La fureur des Donatistes, des Vandales et des Maures renversa cinq cents églises épiscopales. Le zèle et le nombre des prêtres diminuèrent, et le peuple, qui n'avait plus ni discipline, ni lumières, ni espérance, se courba sous le joug du prophète arabe. Un demi-siècle après l'expulsion des Grecs, un lieutenant de l'Afrique informa le calife que la conversion des infidèles venait de faire cesser leur tribut[2]; il cherchait à déguiser sa fraude et sa rébellion, et le progrès rapide et étendu de l'islamisme lui offrait un prétexte spécieux. Au milieu de la génération suivante, on vit une chose assez extraordinaire; cinq évêques partirent d'Alexandrie, et se rendirent à Cairoan, où ils voulaient prêcher le christianisme. Ils avaient été ordonnés par le patriarche jacobite, qui cherchait à ranimer les cendres de la foi chrétienne[3]; mais l'intervention d'un prélat étranger, qui n'était pas avoué des Latins, et qui était l'ennemi des catholiques, suppose le dépérissement et la dissolution de la hiérarchie d'Afrique. On n'était plus au temps où

tion de Mirchond. Le fragment publié est en persan et en latin.

[1] *Quo testimonio boni se quidpiam præstitisse opinabantur*. Au reste, Mirchond dut condamner leur zèle, puisqu'il approuvait la tolérance légale des Mages, « cui, » (le temple du feu) peracto singulis annis censu, uti sacra » Mohammedis lege cautum, ab omnibus molestiis ac oneribus liberó esse licuit. »

[2] Le dernier mage qui ait eu un nom et quelque pouvoir, paraît être Mardavige le Dilemite, lequel, au dixième siècle, donnait des lois aux provinces septentrionales de la Perse qui se trouvent auprès de la mer Caspienne (d'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 355). Mais les *Bowides*, ses soldats et ses successeurs, professaient l'islamisme, ou du moins ils l'embrassèrent; et c'est sous leur dynastie (A. D. 933-1020) que je placerais la chute de la religion de Zoroastre.

[1] Ce que j'ai dit de l'état où se trouvent aujourd'hui les Guèbres dans la Perse est tiré de Chardin, qui, sans être le plus savant, est le plus judicieux de nos voyageurs modernes et celui qui a mis le plus de zèle dans ses recherches (Voyages en Perse, t. II, p. 109-179-177, in-4°). Pietro della Valle, Olearius, Thevenot, Tavernier, etc. que j'ai consultés vainement, n'avaient ni des yeux assez exercés, ni assez d'attention pour bien décrire ce peuple intéressant.

[2] Lettre de Abdoulrahman, gouverneur ou tyran de l'Afrique, au calife Aboul-Abbas, le premier des Abassides, A. H., 132 (Cardonne, Hist., de l'Afrique et de l'Espagne, t. I, p. 168).

[3] Bibliothèque orientale, p. 66; Renaudot, *Hist. Patriarch. Alexand.*, p. 287, 288.

saint Cyprien, à la tête d'un nombreux synode, pouvait lutter, sur le pied de l'égalité, contre l'ambition du pontife de Rome. Au onzième siècle, le prêtre infortuné qui siégeait sur les ruines de Carthage sollicita les aumônes ou la protection du Vatican; il dit avec douleur que son corps, dépouillé de ses vêtemens, avait été battu de verges par les Sarrasins, et que ses quatre suffragans lui disputaient son autorité. Nous avons deux épîtres de Grégoire VII [1], où ce pape essaie de consoler les catholiques, et d'adoucir l'orgueil d'un prince maure. Il assure le sultan qu'il adore le même Dieu que lui; il ajoute qu'il espère le trouver un jour dans le sein d'Abraham. Mais sa remarque, qu'on ne pouvait pas rencontrer trois évêques pour sacrer un de leurs frères, annonçait la prompte et inévitable ruine de l'ordre épiscopal. Les chrétiens de l'Afrique et de l'Espagne s'étaient soumis depuis long-temps à la circoncision; dès long-temps ils s'abstenaient de vin et de porc, et on leur donnait le nom de *Mozarabes* [2] ou d'Arabes adoptifs, parce que leurs usages civils et religieux se rapprochaient de ceux des Musulmans [3]. Vers le milieu du douzième siècle, le christianisme et la succession des pasteurs de cette communion, furent abolis sur la côte de Barbarie, et dans les royaumes de Cordoue et de Séville, de Valence et de Grenade [1]. Le trône des Almohades ou des Unitaires reposait sur le plus aveugle fanatisme, et les victoires récentes et le zèle intolérant des princes de Sicile et de Castille, d'Aragon et de Portugal, excitèrent ou justifièrent peut-être la rigueur peu commune de leur administration. Des missionnaires envoyés par le pape, ranimèrent de temps en temps la foi des Mozarabes; et, lorsque Charles-Quint débarqua sur les côtes, quelques familles de chrétiens levèrent la tête à Tunis et à Alger. Mais cette nouvelle semence de l'Évangile s'anéantit bientôt, et, depuis Tripoli jusqu'à l'Océan Atlantique, on oublia tout-à-fait la langue et la religion de Rome [2].

Onze siècles se sont écoulés depuis le règne de Mahomet, et les Juifs et les Chrétiens de l'empire turc jouissent de la liberté de conscience que leur accordèrent les califes arabes. Aux premiers temps de la conquête, les califes suspectèrent la loyauté des catholiques, que leur nom de Melchites faisait accuser d'un attachement secret à l'empereur grec, tandis que les Nestoriens et les Jacobites, ses ennemis invétérés, montraient un attachement sincère pour les Musulmans [3]. Mais le temps et la soumission dissipèrent cette ja-

[1] Voyez dans les lettres des papes Léon IX (*epist.* III); Greg. VII (l. I, *epist.* 22, 23, l. III, *epist.* 19, 20, 21); et les critiques de Pagi (t. IV, A. D. 1053, n. 14; A. D. 1072, n° 13), qui recherche le nom et la famille du prince maure avec lequel le plus orgueilleux des pontifes romains avait un commerce de lettres si poli.

[2] Mozarabes ou Mostarabes, *adscititii*, ainsi qu'on rend ce mot en latin (Pocock, *Specimen Hist. Arabum*, p. 39, 40; *Biblioth. Arabico-Hispana*, t. II, p. 18). La liturgie mozarabique que suivait autrefois l'église de Tolède, a été attaquée par les papes, et exposée aux épreuves incertaines du glaive et du feu (Marian., *Hist. Hispan.*, t. I, l. 9, c. 18 p. 378); elle est en langue latine; mais au neuvième siècle on jugea nécessaire (A. Æ. c. 1687; A. D. 1039) de faire une version arabe des canons des conciles d'Espagne (*Biblioth. Arab. Hisp.*, t. I, p. 547), pour les évêques et le clergé des contrées soumises aux Maures.

[3] Vers le milieu du dixième siècle, l'intrépide envoyé de l'empereur Othon I reprocha cette criminelle condescendance au clergé de Cordoue. (*Vit. Johann. Gorz, in Sec., Benedict.* V, n° 115, *apud* Fleury, Hist. Eccles., t. XII, p. 91.)

[1] Pagi, *Critica*, t. IV, A. D. 1149, n° 8, 9. Il observe avec raison que, lorsque Séville fut reprise par Ferdinand de Castille, on n'y trouva des chrétiens que parmi les captifs, et que la description des églises mozarabiques de l'Afrique et de l'Espagne, par Jacques de Vitry, A. D. 1218 (*Hist. Hierosol.* c. 180, p. 1095, *in Gest. Dei per Francos*), a été tirée d'un livre plus ancien, et j'ajouterai qu'une date de l'hégire 677 (A. D. 1278) doit s'appliquer à la copie et non pas à l'original d'un traité de jurisprudence qui expose les droits civils des chrétiens de Cordoue (*Biblioth. Arab. Hisp.*, t. I, p. 471), et que les Juifs étaient les seuls dissidens que Abul Waled, roi de Grenade (A. D. 1313), pût persécuter ou tolérer (t. II, p. 288).

[2] Renaudot, *Hist. Patriarch. Alex.* p. 288. Si Léon l'Africain, captif à Rome, avait pu découvrir en Afrique le moindre reste de christianisme, il n'aurait pas manqué de le dire pour faire sa cour au pape.

[3] « Absit (disaient les catholiques au visir de Bagdad) ut » pari loco habeas Nestorianos, quorum præter Arabas » nullus alius rex est, et Græcos quorum reges amovendo » Arabibus bello non desistunt, etc. » Voyez dans les recueils d'Asseman. (Biblioth. Orient. t. IV, p. 94-101) l'état des Nestoriens sous les califes. La dissertation préliminaire du second volume d'Asseman expose d'une manière plus concise celui des Jacobites.

lousie; les catholiques et les Mahométans se partagèrent les églises de l'Égypte [1], et toutes les sectes de l'Orient furent tolérées. Le magistrat civil protégeait la dignité, les immunités et la juridiction domestique des patriarches, des évêques et du clergé: les individus arrivaient, par leur savoir, aux emplois de secrétaires et de médecins; la commission de percevoir les impôts les enrichissait, et selon leur mérite ils obtenaient quelquefois le commandement des villes et des provinces. Un calife de la maison d'Abbas déclara que les chrétiens étaient ceux qui méritaient le plus de confiance pour l'administration de la Perse. « Les Moslems, dit-il, » abuseront de leur fortune actuelle; les » Mages regrettent leur grandeur passée, et » les Juifs soupirent après leur délivrance » qu'ils croient prochaine [2]. » Mais les esclaves du despotisme sont exposés aux vicissitudes de la faveur et de la disgrâce. Les églises de l'Orient ont été opprimées dans tous les siècles par la cupidité ou le fanatisme de leur maître; et les gênes imposées par l'usage ou par la loi doivent révolter l'orgueil et le zèle des chrétiens. Environ deux siècles après Mahomet, on les obligea à porter un turban et une ceinture d'une couleur moins honorable: on leur interdit l'usage des chevaux ou des mules, et on les condamna à monter des ânes à la manière des femmes. On borna l'étendue de leurs édifices publics et privés; dans les rues ou dans les bains, ils durent céder la place ou faire la révérence au dernier homme du peuple, et on rejetta leur témoignage, s'il pouvait être préjudiciable à un vrai fidèle. On leur a défendu la pompe des processions, le son des cloches et la psalmodie; leurs sermons et leurs entretiens doivent respecter la foi nationale, et le sacrilége qui veut entrer dans une mosquée ou séduire un Musulman, est infailliblement puni [1]. Au reste, excepté dans les temps de trouble et d'injustice, on n'a jamais forcé les chrétiens à renoncer à l'Évangile ou à embrasser le Coran; mais on infligea la peine de mort aux apostats qui avaient professé puis abandonné la loi de Mahomet: c'est en déclarant publiquement leur apostasie, et en se permettant des invectives forcenées contre la personne et la religion du prophète, que les martyrs de Cordoue provoquèrent l'arrêt du cadi [2].

Vers la fin du premier siècle de l'hégire, les califes étaient les monarques les plus puissans et les plus absolus de la terre. Dans le droit et dans le fait, leur prérogative n'était limitée ni par le pouvoir des nobles, ni par la liberté des communes, ni par les priviléges de l'église, ni par la juridiction d'un sénat, ni enfin par le souvenir d'une constitution libre. L'autorité des compagnons de Mahomet disparut avec eux, et les chefs ou les émirs des tribus arabes renonçaient, en quittant le désert, à leur esprit d'égalité et d'indépendance. Les successeurs du prophète réunirent le caractère royal et le caractère sacerdotal; et, si le Coran était la règle de leurs actions, ils se trouvaient aussi les juges et les interprètes de ce livre divin. Ils régnaient par droit de conquête sur les nations de l'Orient, qui ne connaissaient pas même le nom de liberté, et qui avaient l'habitude d'applaudir à des actes de violence et de sévérité dont elles étaient les victimes. Sous le dernier des Ommiades, l'empire des Arabes s'étendait,

[1] Eutych. *Annal.*, t. II, p. 384-387, 388; Renaudot, *Hist. Patriarch. Alex.*, p. 205, 206-257-332. Le premier de ces patriarches grecs, professant quelques points de l'hérésie des Monothélites, pouvait être moins fidèle aux empereurs et moins contraire aux Arabes.

[2] Motadhed, qui régna depuis l'année 892 jusqu'à l'année 902. Les Mages conservaient encore leur nom et leur rang parmi les religions de l'empire. (Asseman, Biblioth. Orient., t. IV, p. 97.)

[1] Reland expose les gênes que la loi et la jurisprudence des Musulmans ont imposées aux chrétiens (*Dissert.* t. III, p. 16-20). Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 448) et d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 640) indiquent les tyranniques ordonnances du calife Motawakkel, A. D. 847-861), qui sont encore en vigueur. Le Grec Théophanes raconte et vraisemblablement exagère une persécution du calife Omar II. (*Chron.*, p. 334.)

[2] Saint Euloge, qui lui-même fut immolé à son tour, rappelle et justifie les martyrs de Cordoue (A. D. 850, etc.) Un synode assemblé par le calife censura leur témérité d'une manière équivoque. Fleury, qui montre ici sa modération ordinaire, ne peut accorder la conduite des évêques avec la discipline de l'antiquité. *Toutefois l'autorité de l'Église*, etc. (Fleury, Hist. Ecclés., t. x, p. 415-522, et surtout p. 451-503, 509). Les actes authentiques de ce synode jettent une lumière vive et passagère sur l'état de l'église d'Espagne au neuvième siècle.

de l'Orient à l'Occident, sur un espace de deux cents journées, depuis les confins de la Tartarie et de l'Inde, jusqu'aux rivages de la mer Atlantique; et si nous retranchons *la manche de cette robe,* pour me servir de l'expression de leurs écrivains, c'est-à-dire la longue mais étroite province de l'Afrique, une caravane devait employer quatre ou cinq mois à traverser les parties de cet empire qui étaient contiguës, c'est-à-dire depuis Fargana jusqu'à Aden, et depuis Tarse jusqu'à Surate [1]. On y aurait cherché vainement cette union indissoluble et cette prompte obéissance qu'offrait l'empire d'Auguste et des Antonins; mais la religion musulmane donnait à de si vastes contrées une ressemblance générale de mœurs et d'opinions. A Samarcande et à Séville on étudiait avec le même zèle la langue et les lois du Coran; les Maüres et les Indiens, qui allaient en pèlerinage à la Mecque, s'embrassaient à titre de compatriotes et de frères, et l'idiome des Arabes était l'idiome populaire de toutes les provinces situées à l'occident du Tigre [2].

CHAPITRE LII.

Les deux siéges de Constantinople par les Arabes. — Leur invasion de la France et leur défaite par Charles Martel.—Guerre civile des Ommiades et des Abassides. — Littérature des Arabes. — Luxe des califes. — Entreprises navales sur l'île de Crète, sur la Sicile et sur Rome. — Décadence et division de l'empire des califes.—Défaites et victoires des empereurs Grecs.

Lorsque les Arabes sortirent de leur désert pour la première fois, ils durent s'étonner de l'aisance et de la rapidité de leurs succès; mais lorsque dans leur carrière triomphante ils arrivèrent aux bords de l'Indus et au sommet des Pyrénées, lorsqu'après une foule d'épreuves ils eurent reconnu toute la force de leurs cimeterres et toute l'énergie de leur foi, ils durent s'étonner aussi qu'aucune nation leur résistât, et que l'empire des califes semblât devoir rencontrer des barrières. D'un autre côté, il faut excuser la confiance de fanatiques et de soldats; car l'historien qui veut suivre aujourd'hui les triomphes des Sarrasins a besoin d'un assez grand travail pour expliquer comment la religion et les peuples de l'Europe, l'Espagne exceptée, ont pu échapper à un danger si imminent. Les déserts des Scythes et des Sarmates étaient gardés par leur étendue, par leur pauvreté et le courage des pasteurs du Nord; la Chine était très-éloignée et inaccesible; mais les Musulmans asservirent la plus grande partie de la zone tempérée; les Grecs se trouvèrent épuisés par les calamités de la guerre, et la perte de leurs plus belles provinces et la chute précipitée de la monarchie des Goths ont fait trembler les barbares de l'Europe. Je vais développer les causes qui préservèrent la Bretagne et la Gaule du joug civil et religieux du Coran, qui protégèrent la majesté de Rome, qui différèrent la servitude de Constantinople, qui donnèrent de la vigueur à la défense des chrétiens, et qui jetèrent parmi les Mahométans des semences de division et de faiblesse.

Quarante-six années après l'évasion de Mahomet, ses disciples parurent en armes sous les murs de Constantinople [1]; ils étaient animés par le mot véritable ou supposé du prophète, que la première armée qui assiégerait la ville des Césars obtiendrait le pardon de ses péchés. Les Arabes croyaient d'ail-

[1] Voyez l'article Eslamiah (comme nous disons Chrétienté) de la Bibliothèque Orientale (p. 325). Cette carte des pays soumis à la religion musulmane doit s'appliquer à l'année de l'hégire 385 (A. D. 995) : elle est de Ebn Alwardi. Les pertes que le mahométisme a faites en Espagne, depuis cette époque, ont été contrebalancées par les conquêtes dans l'Inde, la Tartarie et la Turquie d'Europe.

[2] L'arabe du Coran s'enseigne comme une langue morte dans le collége de la Mecque. Le voyageur danois compare cet ancien idiome au latin; la langue vulgaire de Hejaz et de l'Yémen à l'italien; et les dialectes arabes de la Syrie, de l'Égypte et de l'Afrique, etc., au provençal, à l'espagnol et au portugais. (Niebuhr, Description de l'Arabie, p. 74, etc.).

[1] Théophanes place les sept années du siége de Constantinople à l'année 673 de l'ère chrétienne, au premier septembre 665 de l'ère d'Alexandrie, et la paix des Sarrasins quatre années après; et c'est une contradiction manifeste que Peteau, Goar et Pagi (*Critica*, t. IV, p. 63, 64) se sont efforcés de faire disparaître. Parmi les Arabes, Elmacin place le siége de Constantinople à l'an 52 de l'hégire (A. D. 672, janvier 8), et Abulféda, qui a fait les calculs les plus exacts, dont le témoignage est le plus digne de foi, à l'année 48 (A. D. 668, le 20 février).

leurs que les vainqueurs de la nouvelle Rome partageraient en quelque sorte la gloire de cette longue suite de triomphes des premiers Romains; et enfin Bysance, enrichie par le commerce et le séjour des empereurs, offrait une grande portion de la richesse du monde. Le calife Moawiyah, après avoir étouffé ses rivaux et afférmi son trône, voulut expier, par le succès et la gloire de cette sainte expédition, le sang des citoyens qu'il avait versé [1]. Ses préparatifs sur mer et sur terre égalèrent l'importance de l'objet: ayant confié son drapeau à Sophian qui était vieux, afin d'encourager les troupes, il envoya à l'armée Yézid son fils, héritier présomptif de sa couronne. Il restait peu d'espoir aux Grecs, et leurs ennemis n'avaient rien à craindre du courage et de la vigilance de l'empereur, qui déshonorait le nom de Constantin, et n'imitait que les années de mollesse d'Héraclius son grand-père. Les forces navales des Sarrasins traversèrent sans délai, ou sans rencontrer de résistance, le canal de l'Hellespont, qu'aujourd'hui même les Turcs regardent comme le boulevart naturel de la capitale [2]. La flotte arabe jeta l'ancre, et les troupes débarquèrent près du palais de Hebdomon, à sept milles de la place. Durant plusieurs jours elles livrèrent, depuis l'aurore jusqu'à la nuit, des assauts qui se prolongeaient de la porte dorée au promontoire oriental; et le poids et l'effort des colonnes placées sur les derrières précipitaient en avant les guerriers de la première ligne. Mais les assiégés avaient mal jugé de la force et des ressources de Constantinople. Une garnison nombreuse et disciplinée y défendait des murs solides et d'une grande hauteur. Le danger de la religion et de l'empire ranima la valeur des Romains: les habitans des provinces déjà soumises au calife, qui s'y étaient réfugiés, renouvelèrent avec plus de succès les moyens de défense employés à Damas et à Alexandrie, et les Sarrasins furent épouvantés de l'effet extraordinaire et prodigieux du feu grégeois. Cette opiniâtre résistance les détermina à des entreprises plus aisées; ils pillèrent les côtes d'Europe et d'Asie qui bordent la Propontide; et, après avoir tenu la mer depuis le mois d'avril jusqu'à celui de septembre, ils se retirèrent à quatre-vingts milles de la capitale, dans l'île de Cyzique, où ils avaient établi leurs magasins. Leur persévérance fut si patiente, ou leurs opérations furent si faibles, que les six campagnes suivantes on les vit former le même plan d'attaque et la même retraite; et les naufrages et les maladies, le glaive et le feu de l'ennemi les contraignirent enfin à abandonner leur inutile projet. Ils purent regretter la perte ou célébrer le martyre de trente mille Musumans qui perdirent la vie au siége de Constantinople; et les pompeuses funérailles d'Abu Ayub ou Job excitèrent la curiosité des chrétiens eux-mêmes. Cet Arabe, presque le dernier des compagnons de Mahomet, était au nombre des *ansars* ou auxiliaires de Médine, qui accueillirent le prophète lors de son évasion de la Mecque. Dans sa jeunesse il s'était trouvé à la bataille de Beder et d'Ohud. Parvenu à la maturité de l'âge, il avait été l'ami et le camarade d'Ali, et il venait d'épuiser le reste de ses forces loin de sa patrie, dans une guerre contre les ennemis du Coran. Sa mémoire fut toujours respectée; mais on négligea, on ignora même le lieu de sa sépulture durant près de huit siècles, jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II. Une de ces visions si communes dans toutes les religions du monde apprit aux Musulmans qu'Ayub était enterre au pieds des murs et au fond du hâvre; on y éleva une mosquée, qu'on a choisie avec raison pour le lieu de l'inauguration simple et martiale des sultans Turcs [1].

[1] Voyez, sur le premier siége de Constantinople, Nicéphore (*Breviar.*, p. 21, 22), Théophanes (*Chronograph.*, p. 294), Cedrenus (*Compend.*, p. 437), Zonaras (*Hist.*, t. II, l. 14, p. 89) et Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 56, 57), Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 107, 108, *vers. Reiske*), d'Herbelot (Biblioth. Orient., *Constantinah*), Ockley (*Hist. of the Saracens*, vol. II, p. 127, 128).

[2] On trouvera l'état et la défense des Dardanelles dans les Mémoires du baron de Tott (t. III, p. 39-97), qui a été chargé par la Porte de les fortifier contre les Russes. J'aurais attendu des détails plus exacts d'un acteur principal; mais il paraît écrire pour l'amusement plutôt que pour l'instruction de ses lecteurs. Peut être qu'à l'approche des Arabes le ministre de Constantin s'occupa, comme celui de Mustapha, à trouver deux serins qui chantassent précisément la même note.

[1] Démétrius Cantemir, Histoire de l'empire Ottoman,

L'issue du siége rétablit dans l'Orient et l'Occident, la gloire des armes romaines, et obscurcit pour un moment celle des Sarrasins. L'envoyé de l'empereur à Damas fut bien reçu dans un conseil général des émirs ou des Koréishites; les deux empires signèrent une paix ou une trève de trente ans, et le calife dégrada sa majesté en promettant un tribu annuel de cinquante chevaux de bonne race, de cinquante esclaves et de trois mille pièces d'or [1]. Ce calife était avancé en âge; il voulait jouir de ses domaines, et termina sa carrière dans la tranquillité et le repos: tandis que son nom faisait trembler les Maures et les Indiens, son palais et la ville de Damas étaient insultés par les Mardaïtes ou Maronites du mont Liban, qui ont été la meilleure barrière de l'empire jusqu'à l'époque où la politique soupçonneuse des Grecs les désarma et les relégua dans une autre contrée [2]. Après la révolte de l'Arabie et de la Perse, la maison d'Ommiyah [3] ne possédait plus que les royaumes de Syrie et d'Égypte: son embarras et sa frayeur la déterminèrent à de nouveaux témoignages de condescendance envers les chrétiens, et elle consentit à leur donner un esclave, un cheval et mille pièces d'or chacun des trois cent soixante-cinq jours de l'année solaire; mais, dès qu'Abdalmalek eut recouvré par ses armes et par ses négociations les parties de l'empire des califes qui en avaient été détachées, il ne voulut plus souffrir une marque de servitude qui blessait sa conscience non moins que sa fierté: il cessa de payer le tribut; et les Grecs, affaiblis par la tyrannie extravagante de Justinien II, par la rébellion du peuple et les révolutions fréquentes qui arrivèrent parmi ses adversaires et ses successeurs, ne purent le réclamer les armes à la main. Jusqu'au règne d'Abdalmalek, les Sarrasins se contentèrent de jouir des trésors de la Perse et de ceux de Rome, avec l'empreinte de Cosroës ou de l'empereur de Constantinople; ce calife fit fabriquer des monnaies d'or et d'argent, et ces monnaies, qu'on appelait dinars, annonçaient par leur inscription l'unité du Dieu de Mahomet [1]. Sous le règne du calife Walid, on cessa d'employer la langue et les caractères grecs dans les comptes du revenu public [2]. Si ce changement a produit l'invention ou établi l'usage des chiffres qu'on appelle communément arabes ou indiens, un règlement de bureau imaginé par les Musulmans a donné lieu aux découvertes les plus importantes de l'arithmétique, de l'algèbre et des sciences mathématiques [3].

p. 105, 106; Ricaut, État de l'empire Ottoman, p. 10, 11; Voyag. de Thévenot, part. I, p. 189. Les chrétiens qui supposent que les Musulmans confondent pour l'ordinaire le martyr Abu Ayub et le patriarche Job, laissent voir leur ignorance plutôt que celle des Turcs.

[1] Théophanes, malgré sa qualité de Grec, est digne de confiance sur ces tributs (*Chronograph.*, p. 295, 296-300, 301), que l'histoire arabe d'Abulpharage (Dynast., p. 128, vers. de Pocock) confirme avec quelques variantes.

[2] La critique de Théophanes est juste et exprimée avec énergie, την Ρωμαικην δυναστειαν ακρωτηριασας..... πανδεινὰ κακα πεποιθεν η Ρωμανια ὑπο των Αραβων μεχρι του νυν (*Chronograph.*, p. 302, 303). On peut recueillir la suite de ces événemens dans les Annales de Théophanes et dans l'Abrégé du patriarche Nicéphore, p. 22-24.

[3] Ces révolutions sont exposées d'un style clair et naturel dans le second volume de l'Histoire des Sarrasins, par Ockley (p. 233-370). Outre les auteurs imprimés, il a tiré des matériaux des manuscrits arabes d'Oxford, qu'il aurait fouillés avec encore plus de soin, si, au lieu de la prison de cette ville, il eût été enfermé dans la bibliothèque Bodléienne. Je ne cesserai de dire que cet auteur ne méritait pas sa destinée, et qu'elle fut indigne de son pays.

[1] Elmacin, qui indique la fabrication des monnaies arabes (A. H. 76, A. D. 695) cinq ou six ans plus tard que les historiens grecs, a comparé le poids de la dinar d'or la plus forte ou la plus commune, à la drachme ou dirhem d'Égypte (p. 77), qui équivaut à environ deux *pennies* (48 grains) de notre poids de troye (Hooper's *Inquiry into ancient measures*, p. 24-36) ou à environ huit schellings de la monnaie d'Angleterre. On peut conclure d'Elmacin et des médecins arabes qu'il y avait des dinars qui valaient jusqu'à deux dirhems, et d'autres qui ne valaient qu'un demi-dirhem. La pièce d'argent était le dirhem en poids et en valeur; mais une pièce très-belle malgré son ancienneté, fabriquée à Waset, A. H. 88, et conservée dans la bibliothèque Bodléienne, est de quatre grains au-dessous de l'étalon du Caire. (Voyez l'Histoire Universelle moderne, t. I, p. 548 de la traduction française).

[2] Και εκωλυσε γραφεσθαι ἑλληνιστι τους δημοσιους των λογοθεσιων κωδικας, αλλ' Αραβιοις αυτα παρασημαινεσθαι χωρις των ψηφων, επειδη αδυνατον τω εκεινου γλωσση μοναδα, η δυαδα, η τριαδα η οκτω ημισυ η τρια γραφεσθαι. Théophanes, *Chronograph.*, p. 314. Ce défaut, s'il existait réellement, dut exciter les Arabes à inventer ou emprunter un autre moyen.

[3] Selon un nouveau système probable que soutient Villoison (*Anecdota græca*, t. II, p. 152-157), nos chiffres n'ont été inventés ni par les Indiens ni par les Arabes.

Tandis que le calife Walid sommeillait sur le trône de Damas, au moment où ses lieutenans achevaient la conquête de la Transoxiane et de l'Espagne, une troisième armée de Sarrasins inondait les provinces de l'Asie-Mineure, et s'approchait de Bysance. Mais l'ignominie de lever une seconde fois le siége de cette place était réservée à son frère Soliman, qui parut avoir un esprit plus actif et plus martial. Au milieu des révolutions de l'empire grec, après la punition du tyran Justinien, et la vengeance qu'on exerça contre ses meurtriers, un humble secrétaire, Anastase ou Artemius, fut élevé à la pourpre par le hasard ou par son mérite. Son ambassadeur, qui revenait de Damas, lui dit que les Sarrasins préparaient, sur mer et sur terre, un armement bien supérieur à tous ceux qu'ils avaient faits, et tel que son siècle aurait peine à le croire. Les précautions d'Anastase ne furent indignes ni de son rang ni du danger qui le menaçait. Il fit sortir de la ville toutes les personnes qui n'auraient pas des vivres pour un siége de trois années; il remplit les magasins et les arsenaux; il fit réparer et fortifier les murs; et on plaça sur les remparts ou sur sur des brigantins, dont on augmenta le nombre à la hâte, les machines qui lançaient des pierres, des dards ou du feu. Il est à la fois plus sûr et plus honorable de prévenir que de repousser une attaque, et les Grecs conçurent un projet au-dessus de leur courage, celui de brûler les munitions navales de l'ennemi, les bois de cyprès qu'on avait tirés du Liban et amenés sur les côtes de Phénicie pour le service de l'escadre égyptienne. La lâcheté ou la perfidie des troupes, qu'on appelait, d'après une nouvelle dénomination, les soldats du *Theme Obsequien* [1], firent échouer cette généreuse entreprise. Elles assassinèrent leur chef; elles abandonnèrent leur drapeau dans l'île de Rhodes; elles se dispersèrent sur le continent voisin, et revêtirent de la pourpre un homme qui n'avait d'autre qualité que celle de petit officier des finances. Il s'appelait Théodose, et son nom pouvait être agréable au sénat et au peuple; mais, après un règne de quelques mois, il alla s'ensevelir dans un cloître, et remit à la main plus vigoureuse de Léon l'Isaurien la défense de la capitale et de l'empire. Le plus redoutable des Sarrasins, Moslemah, frère du calife, approchait à la tête de cent vingt mille Arabes et Persans, dont le plus grand nombre était monté sur des chevaux ou des chameaux; et les siéges de Tyana, Amorium et Pergame, places qu'ils emportèrent, furent assez longs pour exercer leur savoir et enfler leurs espérances. C'est au passage très-connu d'Abydos, sur l'Hellespont, que les Musulmans débarquèrent en Europe pour la première fois. De là, tournant les villes de la Thrace situées sur la Propontide, Moslemah investit Constantinople du côté de la terre : il environna son camp d'un fossé et d'un rempart; il établit ses machines de siége, et annonça, par ses paroles et ses actions, qu'il attendrait le retour des semailles et de la récolte, si l'obstination des assiégés se montrait égale à la sienne. Les Grecs de la capitale offrirent de racheter leur religion et leur empire en payant une amende ou une contribution d'une pièce d'or par tête d'habitans. Mais cette offre fut rejetée avec dédain, et l'arrivée des navires de l'Égypte et de la Syrie augmenta la présomption de Moslemah. On dit que ces navires étaient au nombre de dix-huit cents : d'où l'on peut conclure qu'ils étaient de petite dimension : les historiens indiquent vingt vaisseaux plus forts et plus grands, qui marchaient moins bien, lesquels toutefois ne contenaient que cent soldats pesamment armés. Cette nombreuse escadre s'avançait vers le Bosphore sur une mer tranquille et avec un bon vent; et, pour me servir ici des expressions des Grecs, une forêt

Les calculateurs grecs et latins les employaient long-temps avant le siècle de Boëce. Lorsque les lumières disparurent en Occident, les Arabes qui traduisaient les manuscrits originaux les adoptèrent, et les Latins en reprirent l'usage vers le onzième siècle.

[1] Selon la division des *Themes* ou provinces que décrit Constantin Porphyrogénète (*de Thematibus*, l. 1, p. 9, 10), l'*obsequium*, dénomination latine de l'armée ou du palais, était le quatrième dans l'ordre public. Nicée en était la métropole, et sa juridiction s'étendait de l'Hellespont sur les parties adjacentes de la Bythinie et de la Phrygie. (Voyez les cartes qu'a placées Delisle à la tête de l'*Imperium Orientale* de Banduri.)

mouvante ombrageait la surface du détroit; le commandant sarrasin n'attendait que la nuit pour livrer un assaut général par mer et par terre. Afin de tromper l'ennemi, l'empereur avait fait abattre la chaîne qui gardait l'entrée du port; mais, tandis que les Musulmans examinaient s'ils profiteraient de l'occasion, ou s'ils n'avaient pas à craindre quelque piége, la mort les enveloppa. Les Grecs lancèrent leurs brûlots; les Arabes et leurs navires devinrent la proie des flammes; ceux des vaisseaux qui voulurent prendre la fuite se brisèrent les uns contre les autres, ou furen engloutis par les vagues, et on ne trouve dans les historiens aucun vestige de cette escadre qui menaçait d'anéantir l'empire. Les Musulmans firent une perte encore plus irréparable; le calife Soliman mourut d'une indigestion [1] dans son camp, près de Kinnisrin ou de Chalcis en Syrie, lorsqu'il se préparait à marcher sur Constantinople avec le reste des forces de l'Orient. Un parent et un ami de Moslemah remplaça Soliman, et les inutiles et funestes vertus d'un bigot déshonorèrent le trône d'un prince rempli d'activité et de talens. Tandis qu'Omar, le nouveau calife, se montrait l'esclave des scrupules de son aveugle conscience, ce fut par sa négligence plutôt que par sa résolution qu'on continua le siége pendant l'hiver [2]. Cet hiver fut extraordinairement rigoureux. Une neige profonde couvrit la terre durant plus de cent jours, et les naturels des climats brûlans de l'Égypte et de l'Arabie étaient presque sans vie au milieu de leur camp, que la gelée pénétrait de toutes parts. Ils se ranimèrent au retour du printemps; on avait fait pour eux un second effort, et ils reçurent deux flottes nombreuses chargées de blé, d'armes et de soldats; la première, de quatre cents transports et galères, venait d'Alexandrie, et la seconde, de trois cent soixante navires, venait des ports de l'Afrique. Mais les Grecs firent encore usage de ce feu terrible dont ils avaient le secret; et, si la destruction fut moins complète, c'est parce que les Musulmans avaient appris à se tenir à une certaine distance, ou par la trahison des Égyptiens qui servaient sur la flotte, lesquels passèrent avec leurs vaisseaux du côté de l'empereur des chrétiens. Le commerce et la navigation de la capitale se rétablirent, et les pêcheries fournirent aux besoins et même au luxe des habitans. Mais la famine et les maladies désolèrent bientôt les troupes de Moslemah, et les maladies firent d'autant plus de ravages, que les malheureux soldats étaient obligés de prendre les nourritures les plus malpropres, ou celles qui révoltent le plus la nature. L'esprit de conquête et même de fanatisme avait disparu : les Sarrasins ne pouvaient plus sortir de leurs lignes, seuls ou en petits détachemens, sans s'exposer à l'impitoyable fureur des paysans de la Thrace. Les dons et les promesses de Léon lui procurèrent une armée de Bulgares qui arriva des bords du Danube; ces sauvages auxiliaires massacrèrent vingt-deux mille Asiatiques, et expièrent ainsi en quelque sorte les maux qu'ils avaient faits à l'empire. On répandit avec adresse le bruit que les Francs, peuplade inconnue du monde latin, armaient sur mer et sur terre en faveur des chrétiens; et ce formidable secours, qui remplissait de joie les assiégés, épouvantait les assiégeans. Enfin, après un siége de treize mois [1], Moslemah, qui n'avait plus d'espoir,

[1] Le calife avait mangé deux paniers d'œufs et de figues, et il avait terminé son repas par une quantité considérable de moelle et de sucre. Dans un de ses pélerinages à la Mecque, Soliman mangea en une seule fois dix-sept grenades, un chevreau, six volailles et un grand nombre de raisins de Tayef. Si le menu du dîner du souverain de l'Asie est exact, il faut admirer son appétit plutôt que son luxe (Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 126).

[2] Voyez l'article d'Omar Ben Abdelaziz, dans la Bibliothèque Orientale (p. 689, 690) : *Præferens*, dit Elmacin (p. 91), *religionem suam rebus suis mundanis.* Il désirait si fort de se rendre auprès de la divinité, qu'on l'entendit un jour assurer qu'il ne se donnerait pas la peine de frotter d'huile son oreille, fût-ce pour guérir de sa dernière maladie. Il n'avait qu'une chemise, et, à une époque où le luxe s'était introduit parmi les Arabes, il ne dépensait pas plus de deux drachmes par année (Abulpharage, p. 131). *Haud diu gravisus eo principe fuit orbis moslemus* (Abulféda, p. 127).

[1] Nicéphore et Théophanes conviennent que le siége de Constantinople fut levé le 15 août (A. D. 718). Mais le premier, qui est le témoin le plus digne de foi, assurant qu'il dura treize mois, le second doit s'être trompé en assurant qu'il commença l'année précédente à pareil jour. Je ne vois pas que Pagi ait remarqué cette contradiction.

reçut la permission de se retirer. La cavalerie arabe traversa l'Hellespont et les provinces de l'Asie sans délai ou sans obstacle; mais une armée de Musulmans avait été taillée en pièces dans la Bythinie, et les orages et le feu grégeois endommagèrent si fort le reste de la flotte, que cinq galères seulement arrivèrent à Alexandrie pour y faire le récit des désastres sans nombre qu'elles avaient essuyés [1].

Si Constantinople se tira des deux siéges qu'entreprirent les Arabes, on peut l'attribuer surtout à l'effet prodigieux et à l'épouvante que causait le *feu grégeois* [2], découvert depuis peu. Callinicus, originaire d'Héliopolis en Syrie, qui avait abandonné le service du calife pour passer du côté de l'empereur, donna l'important secret de faire et de diriger cette composition terrible [3]. Le talent d'un chimiste et d'un ingénieur devint équivalent à des escadres et à des armées; et cette découverte ou cette amélioration dans l'art de la guerre arriva heureusement à l'époque où les Romains dégénérés ne pouvaient lutter contre le fanatisme guerrier et la jeunesse vigoureuse des Sarrasins. L'historien qui voudra analyser ce moyen extraordinaire de destruction doit se défier de son ignorance et de celle des auteurs grecs, si portés au merveilleux, si négligens, et, en cette occasion, si jaloux de garder la découverte pour eux seuls. D'après les mots obscurs et peut-être trompeurs qu'ils laissent échapper, on est tenté de croire que le naphte [4] ou le bitume liquide, huile légère, tenace et inflammable [1], qui vient de la terre, et qui prend feu dès qu'elle touche l'atmosphère, était le principal ingrédient du feu gregeois. Le naphte se mêlait, j'ignore de quelle manière et en quelle proportion, avec le soufre et avec la poix qu'on tire des sapins [2]. De cette mixtion qui produisait une fumée épaisse et une explosion bruyante, sortait une flamme ardente et durable qui non-seulement s'élevait sur une ligne perpendiculaire, mais qui brûlait avec la même force de côté et par en bas. Au lieu de l'éteindre, l'eau la nourrissait et lui donnait de l'activité; le sable, l'urine et le vinaigre étaient les seuls moyens de calmer la fureur de cet agent redoutable, que les Grecs nommaient avec raison le feu *liquide* ou le feu *maritime*. On l'employait contre l'ennemi avec le même succès sur mer et sur terre, dans les batailles ou dans les siéges. On le versait du haut des remparts, à

[1] J'ai suivi, sur le second siége de Constantinople, Nicéphore (*Brev.*, p. 33-36); Théophanes (Chronograph., p. 324-334); Cedrenus (*Compend.*, p. 449-452); Zonaras (t. II, p. 98-102); Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 88); Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 126), et Abulpharage (*Dynast.* p. 130), celui des auteurs arabes qui satisfait davantage le lecteur.

[2] Charles Dufresne du Cange, guide sûr et infatigable pour le moyen âge et l'histoire de Byzance, a traité du feu grégeois en plusieurs endroits de ses écrits, et après lui on doit espérer de glaner peu de faits. (Voyez en particulier *Glossar. Med. et Infim. Græcitatis*, p. 1275, *sub voce* πυρ θαλασσιον, υγρον; *Glossar. Med. et infim. Latinitatis*, *Ignis græcus*; Observations sur Villehardouin, p. 305, 307; Observations sur Joinville, p. 71, 72.)

[3] Théophanes l'appelle αρχιτεκτων, p. 295. Cedrenus (p. 437) fait venir cet artiste d'Héliopolis (des ruines d'Héliopolis) en Égypte; et la chimie était en effet une science très-cultivée chez les Égyptiens.

[4] C'est sur une faible autorité, mais d'après une vraisemblance très-forte, qu'on suppose que le naphte, *l'oleum incendiarium* de l'histoire de Jérusalem (*Gest. Dei per Francos*, p. 1167), la *fontaine orientale* de Jacques de Vitry (l. III, c. 84) entrait dans la composition du feu grégeois. Cinnamus (l. VI, p. 165) appelle le feu grégeois πυρ Μηδικον; et l'on sait qu'il y a une grande quantité de naphte entre le Tigre et la mer Caspienne. Pline (Hist. Nat., II, 189) dit que le naphte servit à la vengeance de Médée, et dans l'une ou l'autre étymologie Ελαιον Μηδιας ou Μηδειας (Procope *de Bell. Gothic.*, l. IV, c. II) peut signifier ce bitume liquide.

[1] Voyez, sur les différentes espèces d'huiles et de bitumes, les essais chimiques (vol. V. essai I) du docteur Watson (aujourd'hui évêque de Landoff). Ce livre chimique est le plus propre de tous ceux que je connais à répandre le goût et les lumières de la chimie. Les idées moins parfaites des anciens se trouvent dans Strabon (Géograph., l. XVI, p. 1078) et Pline (Hist., Nat. II, 108, 109): *Huic (naphtæ) magna cognatio est ignium, transiliuntque protinus in eam undecunque visam.* Otter (t. I, p. 153-158) est celui de ces voyageurs qui me satisfait davantage sur ce point.

[2] Anne Commène a levé le voile en partie. Απο της πευκης, και αλλων τινων τοιουτων δενδρων αειθαλων συναγεται δακρυον ακαυστον. Τουτο μετα θειου τριβομενον εμβαλλεται εις αυλισκους καλαμων και εμφυσαται παρα του παιζοντος λαβρῳ και συνεχει πνευματι. (*Alexiad.*, l. XIII, p. 383.) Elle fait mention de la propriété qu'avait le feu grégeois de brûler κατα το πρανες και εφ' εκατερα. Léon, au dix-neuvième chapitre de sa tactique (*Opera Meursii*, t. VI, p. 843, édit. de Lami, Florence, 1745) parle de la nouvelle invention de πυρ μετα βροντης και καπνου. Ce sont là, comme on voit, des témoignages authentiques et officiels.

l'aide d'une grande chaudière; quelquefois on jetait avec une espèce de mortier des boulets de pierre et de fer qui en étaient imprégnés, ou on lançait des traits et des javelines couverts de lin et d'étoupes chargés aussi d'huile inflammable; d'autres fois on le déposait dans des boulets qui faisaient de plus grands ravages; plus communément on le jetait avec de longs tubes de cuivre placés sur l'avant d'une galère; on donnait à ces tubes la forme de divers monstres sauvages qui semblaient vomir des torrens de feu liquide. Le feu grégeois passait à Constantinople pour le palladium de l'état, et on en cachait soigneusement la composition. Lorsque l'empereur prêtait ses galères et son artillerie à ses alliés, on n'avait garde de leur apprendre le secret du feu grégeois, et l'ignorance et la surprise des ennemis augmentaient et prolongeaient leur frayeur. L'un des empereurs[1] indique, dans son traité sur l'administration de l'empire, les réponses et les excuses avec lesquelles on peut éluder la curiosité indiscrète et les sollicitations importunes des barbares. Il recommande de dire qu'un ange a révélé le mystère du feu grégeois au premier et au plus grand des Constantins, en lui ordonnant, d'une manière expresse, de ne jamais communiquer aux nations étrangères ce don du ciel et cette grâce particulière accordés aux Romains; que le prince et les sujets doivent garder sur ce point un silence religieux; que, s'ils y manquaient, ils se rendraient coupables de trahison et de sacrilége; que le Dieu des chrétiens exercerait une vengeance surnaturelle contre cette impiété. Les Romains de l'Orient gardèrent leur secret durant quatre siècles, et, à la fin du troisième, les Pisans, qui connaissaient toutes les mers et tous les arts, se virent foudroyés par le feu grégeois, sans pouvoir deviner sa composition. A la fin les Musulmans le découvrirent ou vinrent à bout de le savoir; et, dans les guerres de la Syrie et de l'Égypte, les chrétiens eurent à souffrir d'un moyen qu'ils avaient inventé contre les Musulmans. Un chevalier, qui méprisait les glaives et les lances des Sarrasins, raconte de bonne foi ses frayeurs et celles de ses compagnons lorsqu'il vit et lorsqu'il entendit la funeste machine qui vomissait des torrens de feu grégeois. Il arrivait fendant les airs, dit Joinville[1], sous la forme d'un dragon ailé qui avait une longue queue et qui était de la grosseur d'un tonneau ; il était bruyant comme la foudre; il avait la vitesse de l'éclair, et sa funeste lumière dissipait les ténèbres de la nuit. L'usage du feu grégeois a continué jusque vers le milieu du quatorzième siècle[2], jusqu'à l'époque où des combinaisons chimiques sur le nitre, le soufre et le charbon, ou bien le hasard, ont produit, par la découverte de la poudre à canon, une nouvelle révolution dans l'art de la guerre et les annales du monde[3].

Constantinople et le feu grégeois empêchèrent les Arabes de pénétrer en Europe du côté de l'Orient; mais, à l'Occident et du

[1] Constantin Porphyrogénète, *de Administratione Imperii* c. XIII, p. 64, 65.

[1] Histoire de saint Louis, p. 39, Paris, 1683, p. 44; Paris, de l'imprimerie royale, 1761. Les observations de Ducange rendent précieuse la première de ces éditions; et la pureté du texte de Joinville donne du prix à la seconde*. Cet auteur est le seul qui nous apprenne que les Grecs, à l'aide d'une machine qui agissait comme la fronde, lançaient le feu Grégeois à la suite d'un dard ou d'une javeline.

[2] La vanité ou le désir d'ébranler les réputations bien affermies a engagé quelques modernes à placer avant le quatorzième siècle la découverte de la poudre à canon (voyez sir William Temple, Dutens, etc.), et celle du feu grégeois avant le septième siècle (voyez le Salluste du président Desbrosses, t. II, p. 381); mais les témoignages qu'ils citent avant l'époque où l'on place ces découvertes ont rarement de la clarté et ne satisfont point du tout; et on peut soupçonner de fraude et de crédulité les écrivains postérieurs. Les anciens employaient dans leurs siéges des combustibles qui offraient de l'huile et du soufre; et le feu Grégeois a, par sa nature et ses effets, quelques affinités avec la poudre à canon. Au reste, le témoignage le plus difficile à éluder sur l'antiquité de la première découverte est un passage de Procope (*de Bell. Goth.*, l. IV, c. 11), et, sur celle de la seconde, quelques faits de l'histoire d'Espagne au temps des Arabes (A. D. 1249-1312-1332, *Biblioth. Arab. Hispan.*, t. II, p. 6-7 et 8).

[3] Le moine Bacon, cet homme extraordinaire, révèle deux des substances qui entrent dans la poudre à canon, le salpêtre et le soufre, et il cache la troisième sous une phrase d'un jargon mystérieux: il semblait craindre les suites de sa découverte (*Biographia Britannica*, vol. I, p. 430, quatrième édition, et le quatrième tome de la traduction de l'Histoire d'Angleterre de Henri.)

* Elle fait partie de notre collection d'après un texte plus complet.



côté des Pyrénées, les vainqueurs de l'Espagne menaçaient d'une invasion les provinces de la Gaule [1]. La décadence de la monarchie française attirait ces guerriers toujours avides de conquêtes : les descendans de Clovis n'avaient plus ni sa valeur ni la fermeté de son caractère ; et c'est d'après leurs malheurs ou d'après leur nullité qu'on a donné le nom de *Fainéans* aux derniers rois de la race mérovingienne [2]. Ils régnaient sans pouvoir et mouraient sans gloire. Un palais de campagne, qu'on voyait aux environs de Compiègne [3], était leur résidence ou leur prison ; toutes les années, aux mois de mars et de mai, un chariot, attelé de six bœufs, les menait à l'assemblée des Francs, où ils donnaient audience aux ambassadeurs étrangers, et où ils ratifiaient les actes des maires du palais. Cet officier domestique était le ministre de la nation et le maître du prince : un emploi public était devenu le patrimoine d'une seule famille. Un gouvernement moitié sauvage et moitié corrompu se trouvait presque dissous, et les ducs qui payaient un tribut, les comtes qui gouvernaient les provinces, et les seigneurs des fiefs méprisaient la faiblesse du monarque, et cherchaient, à l'exemple du maire du palais, à satisfaire leur ambition aux dépens du souverain. Parmi les chefs indépendans, Eudes, duc d'Aquitaine, qui, dans les provinces méridionales de la Gaule, usurpait l'autorité et même le titre de roi, fut un des plus hardis et des plus heureux. Les Goths, les Gascons et les Francs se rassemblèrent sous le drapeau de ce héros chrétien ; il repoussa la première invasion des Sarrasins ; et Zama, lieutenant du calife, perdit la vie et son armée sous les murs de Toulouse. L'ambition de ses successeurs fut aiguillonnée par l'esprit de vengeance ; ils passèrent de nouveau les Pyrénées, et entrèrent dans la Gaule avec de grandes forces et la résolution de conquérir ce pays. Ils choisirent une seconde fois cette position avantageuse de Narbonne [1], qui avait déterminé les Romains à y établir leur première colonie ; ils réclamèrent la province de Septimanie ou du Languedoc, à titre de dépendance de la monarchie d'Espagne ; le souverain de Damas et de Samarcande fut le maître des vignobles de la Gascogne et des environs de Bordeaux, et le midi de la France, depuis l'embouchure de la Garonne jusqu'à celle du Rhône, adopta les mœurs et la religion de l'Arabie.

Mais Abdalrahman ou Abdérame, que le calife Hashem avait rendu aux vœux des soldats et du peuple d'Espagne, n'était pas satisfait. Le vieux général, qui ne doutait de rien, condamna au joug du prophète les autres provinces de la France ou de l'Europe, et, ne croyant pas que la nature ou les hommes pussent lui résister, il se disposa à exécuter cet arrêt à l'aide d'une armée formidable. Il eut d'abord soin d'étouffer un rebelle domestique appelé Munuza, qui était le maître des passages les plus importans des Py-

[1] Voyez, sur l'invasion de la France et la défaite des Arabes par Charles Martel, l'*Historia Arabum* (c. 11-12-13-14) de Rodéric Ximenès, archevêque de Tolède, qui avait sous les yeux la Chronique chrétienne d'Isidore Pacensis, et l'Histoire des Mahométans par Novairi. Les Musulmans gardent le silence ou s'expriment en peu de mots sur leurs pertes ; mais M. Cardonne (t. I, p. 129-130-131) a fait un récit pur et simple de ce qu'il a pu recueillir dans les ouvrages de Ibn Halican, de Hidjaci et d'un auteur anonyme. Les textes des chroniques de France et des vies des saints se trouvent dans le recueil de Bouquet (t. III) et dans les annales de Pagi (t. III), qui a rétabli la chronologie sur laquelle les Annales de Baronius se trompent de six ans. Il y a plus de sagacité et d'esprit que de véritable érudition dans les articles *Abdérame* et *Munuza* du Dictionnaire de Bayle.

[2] Eginhart, *de Vitâ Caroli magni*, c. 2, p. 13-18, édit. de Schmink, Utrecht 1711. Des critiques modernes accusent le ministre de Charlemagne d'avoir exagéré la faiblesse des Mérovingiens ; mais ses traits généraux sont exacts, et le lecteur français répétera à jamais les beaux vers du Lutrin de Boileau.

[3] *Mamaccæ* sur l'Oise, entre Compiègne et Noyon, qu'Eginhart appelle *perparvi reditûs villam*. (Voyez les notes et la carte de l'ancienne France dans Bouquet.) *Compendium* ou Compiègne était un palais plus majestueux (Adrien Valois, *noticia Galliarum*, p. 152) ; et l'abbé Galliani, ce philosophe jovial, a pu dire avec vérité (Dialogues sur le commerce des blés) que c'était la résidence des rois très-chrétiens et très-chevelus.

[1] Avant même l'établissement de cette colonie, A. U. C. 630. (Velleius Patercul., I-15), au temps de Polybe (*Hist.*, l. III, p. 265, édit. de Gronov.), Narbonne était une ville celtique du premier rang et une des places les plus septentrionales du monde alors connu. (D'Anville, notice de l'ancienne Gaule, p. 473.)

rénées. Ce chef maure avait accepté l'alliance du duc d'Aquitaine; et Eudes, conduit par des motifs d'intérêt particulier ou par des vues d'intérêt public, maria sa fille, jeune personne d'une grande beauté, à l'incrédule Africain. Abdérame s'empara des forteresses de la Cerdagne; le rebelle fut égorgé dans les montagnes, et sa veuve envoyée à Damas pour satisfaire les désirs, ou, ce qui est plus vraisemblable, pour contenter la vanité du calife. Abdérame passa le Rhône sans perdre de temps, et assiégea Arles. Une armée de chrétiens voulut secourir cette ville : on voyait encore au treizième siècle les tombeaux de leurs chefs, et le rapide fleuve entraîna dans la Méditerranée des milliers de morts. Abdérame n'eut pas moins de succès du côté de l'Océan. Il traversa sans opposition la Garonne et la Dordogne, qui réunissent leurs flots dans le golfe de Bordeaux; mais il trouva au-delà de ces fleuves le camp de l'intrépide Eudes qui avait formé une seconde armée, et qui essuya une seconde défaite, si fatale aux chrétiens, que, de leur aveu, Dieu seul put compter le nombre des morts. Après cette victoire, l'armée des Sarrasins inonda les provinces de l'Aquitaine, dont les noms gaulois se trouvent déguisés plutôt qu'effacés par les dénominations actuelles de Périgord, Saintonge et Poitou; Abdérame arbora son drapeau sur les murs ou du moins devant les portes de Tours et de Sens, et ses détachemens parcoururent le royaume de Bourgogne, jusqu'aux villes très-connues de Lyon et de Besançon. La tradition a conservé long-temps le souvenir de ces ravages, car Abdérame n'épargnait ni le pays ni les habitans; et l'invasion de la France par les Maures et les Musulmans a donné lieu à ces fables, dont les romans de chevalerie ont dénaturé les faits d'une manière si bizarre, et que l'Arioste a ornées de couleurs si brillantes et si agréables. La civilisation était alors peu avancée; les arts avaient fait peu de progrès, et les villes qu'abandonnaient les naturels offraient aux Sarrasins une proie de peu de valeur; ils trouvèrent les plus riches dépouilles dans les églises et les monastères qu'ils livrèrent aux flammes après les avoir pillés; et saint Hilaire de Poitiers et saint Martin de Tours, qui passaient pour avoir le don des miracles, oublièrent de défendre leurs tombeaux [1]. Les Sarrasins s'étaient avancés en triomphe l'espace de plus de trois cents lieues, depuis le rocher de Gibraltar jusqu'aux bords de la Loire, et, en faisant trois cents lieues de plus, ils seraient arrivés aux confins de la Pologne et aux montagnes de l'Écosse : le passage du Rhin est aussi facile que celui du Nil et de l'Euphrate, et d'un autre côté la flotte arabe aurait pu pénétrer dans la Tamise sans livrer un combat naval. Les écoles d'Oxford expliqueraient aujourd'hui le Coran, et du haut de ses chaires on démontrerait à un peuple circoncis la sainteté et la vérité de la révélation de Mahomet [2].

Le génie d'un seul homme sauva la chrétienté. Charles, fils illégitime de Pepin-le-Bref, se contentait du titre de maire ou de duc des Francs; mais il méritait de devenir la tige d'une race de rois. Il gouverna vingt-quatre ans le royaume; son administration rétablit et soutint la dignité du trône, et les rebelles de la Germanie et de la Gaule furent écrasés successivement par l'activité d'un guerrier qui, dans la même campagne, arbora ses drapeaux sur l'Elbe, le Rhône et les côtes de l'Océan. Le danger de son pays échauffa son courage, et son rival, le duc d'Aquitaine, fut réduit à paraître au nombre des fugitifs et des supplians. « Hélas! s'écriaient les Francs, quel malheur! quelle » indignité! Il y a long-temps qu'on parle de » la conquête des Arabes; nous craignions » leur attaque du côté de l'Orient; ils ont

[1] Rodéric Ximenès accuse les Sarrasins d'avoir *attenté* au sanctuaire de Saint-Martin de Tours. *Turonis civitatem, ecclesiam et palatia vastatione et incendio simili diruit et consumpsit.* La continuation de Frédégaire ne leur reproche que l'intention: *ad domum beatissimi Martini evertendam festinant; at Carolus*, etc. L'annaliste français était plus jaloux de l'honneur du saint.

[2] Au reste, je doute que la mosquée d'Oxford eût produit un ouvrage de controverse aussi élégant et aussi ingénieux que les sermons prêchés dernièrement au cours de M. Brampton, par M. White, professeur d'arabe. Ses observations sur le caractère et la religion de Mahomet sont adaptées avec art au sujet qu'il traite, et en général fondées sur la vérité et la raison. Il joue le rôle d'un avocat plein d'esprit et d'éloquence; et il a quelquefois le mérite d'un historien et d'un philosophe.

» conquis l'Espagne, et c'est par l'Occident » qu'ils envahissent notre pays. Au reste, ils » nous sont inférieurs en nombre, et leurs » armes ne valent pas les nôtres, puisqu'ils » n'ont pas de boucliers. — Si vous suivez » mon conseil, leur répondit l'habile maire » du palais, vous n'interromprez point leur » marche, et vous ne précipiterez pas votre » attaque : c'est un torrent qu'il est dange- » reux d'arrêter dans sa course; la soif des » richesses et le sentiment de leur gloire re- » doublent leur valeur, et la gloire est au- » dessus des armes et du nombre. Attendez » que, chargés de butin, ils soient embarras- » sés dans leurs mouvemens. Ces richesses » diviseront leurs conseils, et assureront vo- » tre victoire. » Cette politique subtile est peut-être de l'invention des écrivains arabes, et la situation de Charles indique un motif plus simple de temporiser, le secret désir d'humilier l'orgueil et de ravager les provinces du rebelle duc d'Aquitaine. Il est encore plus vraisemblable que les délais de Charles furent contre son gré, et qu'il ne put s'y soustraire. La première et la seconde race ne connaissaient pas les armées permanentes à l'époque dont nous parlons; les Sarrasins étaient alors les maîtres de plus de la moitié du royaume; selon leur position respective, les Francs de la Neustrie et ceux de l'Austrasie furent trop effrayés ou trop insoucians sur le danger qui les menaçait; et les Gépides et les Germains, disposés à donner du secours, avaient beaucoup de chemin à faire pour se rendre au camp des chrétiens. Dès que Charles Martel eut rassemblé ses forces, il chercha l'ennemi et le trouva au milieu de la France entre Tours et Poitiers. Une chaîne de collines couvrit sa marche, qui fut bien calculée; et il paraît qu'Abdérame fut surpris de le voir. Les nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe se livrèrent avec la même ardeur à une bataille qui devait changer la face du monde. Les six premiers jours se passèrent en escarmouches, et les cavaliers et les archers de l'Orient eurent l'avantage; mais, dans la bataille rangée qui eut lieu le septième, les Orientaux furent accablés par la force et la stature des Germains, qui, avec des cœurs intrépides et des mains de *fer* [1], soutinrent la liberté civile et religieuse de leur postérité. Le surnom de Martel ou de *Marteau* qu'on donna à Charles, rappelle les irrésistibles coups qu'il portait. Le ressentiment et l'émulation animèrent la valeur d'Eudes, et leurs compagnons d'armes sont les véritables pairs et les vrais paladins de la chevalerie française. On combattit jusqu'au dernier rayon du jour; Abdérame fut tué, et les Sarrasins se retirèrent dans leur camp. Au milieu du désordre et du désespoir de la nuit, les diverses tribus de l'Yémen et de Damas, de l'Afrique et de l'Espagne, tournèrent leurs armes les unes contre les autres; les restes de l'armée se dissipèrent tout-à-coup, et chaque émir, ne songeant qu'à sa sûreté, fit avec précipitation sa retraite particulière. Au lever de l'aurore, le camp des Sarrasins paraissait tranquille, mais les chrétiens avaient peur d'y trouver une embuscade : sur le rapport des espions, ils allèrent fouiller les tentes. Excepté des reliques fameuses, on ne rendit aux légitimes propriétaires qu'une très-petite portion du butin. Le monde catholique fut bientôt instruit de cette grande nouvelle, et les moines d'Italie assurèrent et crurent que le marteau de Charles avait écrasé trois cent cinquante ou trois cent soixante-quinze mille Musulmans [2], et que les chrétiens n'avaient pas perdu plus de quinze cents hommes à la bataille de Tours. Mais ces calculs invraisemblables sont assez réfutés par la circonspection du général français, qui craignait les piéges et les hasards d'une poursuite, et qui remit dans leurs forêts ses alliés de la Germanie. L'inaction d'un vainqueur annonce qu'il a perdu de ses forces, et ce n'est pas au moment du

[1] « Gens Austriæ membrorum preeminentiâ valida, » et gens Germana corde et corpore præstantissima, » quasi in ictu oculi, manu ferreâ et pectore arduo Arabes » extinxerunt. » (Rodéric de Tolède, c. 14).

[2] Ce sont les calculs de Paul Warnefrid, diacre d'Aquilée (*de Gestis Langobard.* VI, I., p. 921, édit. de Grot.), et d'Anastase, bibliothécaire de l'église romaine (*in Vit. Gregorii II*); ce dernier parle de trois éponges miraculeuses, lesquelles rendirent invulnérables les soldats français qui se les étaient partagées. On dirait qu'Eudes, dans ses lettres au pape, usurpa l'honneur de la victoire; les annalistes français l'injurient sur ce point, et l'accusent aussi faussement d'avoir appelé les Sarrasins.

combat, c'est au moment de la fuite des vaincus que la mort a fait le plus de ravages. Au reste, la victoire des Francs fut complète et décisive : Eudes reprit l'Aquitaine; les Arabes ne songèrent plus à la conquête des Gaules, et Charles Martel et ses braves descendans les repoussèrent bientôt au-delà des Pyrénées [1]. On est surpris que le clergé, qui doit à Charles Martel son existence, n'ait pas canonisé ou du moins n'ait pas comblé d'éloges le sauveur de la chrétienté. Mais, au milieu de la détresse publique, le maire du palais s'était vu contraint d'employer au service de l'état et au paiement des soldats les richesses ou du moins les revenus des évêques et des abbés. On oublia son mérite pour ne se souvenir que de son sacrilége; et un concile de France osa déclarer, dans une épître à un prince carlovingien, que Charles Martel était en enfer; qu'à l'ouverture de son tombeau une odeur de feu et la vue d'un horrible dragon effrayèrent les spectateurs, et qu'un saint personnage du temps avait eu le plaisir de voir l'âme et le corps de ce sacrilége brûlans dans les abîmes éternels [2].

La perte d'une armée et d'une province en Occident fit moins d'impression à la cour de Damas que l'élévation et le progrès d'un compétiteur domestique. Excepté chez les Syriens, la maison d'Ommiyah n'avait jamais été l'objet de la faveur publique. On l'avait vue sous Mahomet persévérer dans l'idolâtrie et la rébellion; elle avait adopté l'islamisme malgré elle ; son élévation avait été irrégulière et factieuse, et le sang le plus sacré et le plus noble de l'Arabie avait cimenté son trône. Le pieux Omar, le meilleur des princes de cette race, n'avait pas paru satisfait de son titre à la couronne; leurs vertus personnelles ne suffisaient pas pour les justifier d'avoir violé l'ordre de la succession, et les yeux et le cœur des fidèles se tournaient vers la ligne de Hashem et les parens de l'apôtre de Dieu. Parmi ces descendans du prophète, les Fatimites étaient inconsidérés ou pusillanimes, mais les Abbassides nourrissaient avec courage et avec discrétion les espérances de leur fortune. Du fond de la Syrie, où ils menaient une vie obscure, ils firent partir en secret des agens et des missionnaires, qui prêchèrent dans les provinces d'Orient leur droit héréditaire et irrévocable; et Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abdallah, fils d'Abbas, oncle du prophète, donna audience aux députés du Korasan, et reçut d'eux un présent de quarante mille pièces d'or. Après la mort de Mohammed, une nombreuse troupe de fidèles, qui n'attendaient qu'un chef et un signal de révolte, prêta serment de fidélité à son fils Ibrahim; le gouverneur du Korasan continua à déplorer l'inutilité de ses soins et le funeste sommeil des califes de Damas, jusqu'à l'époque où il fut chassé avec tous ses adhérens de la ville et du palais de Méru, par Abu Moslem. Ce faiseur de rois, l'auteur de la dénomination des Abbassides, appelés ainsi de son nom, éprouva à la fin pour ses services la reconnaissance ordinaire des cours [1]. Une naissance ignoble, peut-être étrangère, ne put arrêter l'ambition d'Abu Moslem. Jaloux de ses femmes, prodigue de ses richesses, de son sang et de celui des autres, il se vantait avec plaisir, et peut-être avec vérité, d'avoir donné la mort à six cent mille ennemis; et telle était l'intrépide gravité de son caractère et de sa physionomie, qu'excepté un jour de bataille on ne le vit jamais sourire. Les différens partis imaginèrent des moyens de se reconnaître : la couleur *verte* fut réservée aux Fatimites; les Ommiades prirent la couleur *blanche*, et les

[1] Pepin, fils de Charles Martel, reprit Narbonne et le reste de la Septimanie, A. D. 755 (Pagi, *Critica*, t. III, p. 300). Trente-sept ans après les Arabes firent une incursion dans cette partie de la France, et ils employèrent les captifs à la construction de la mosquée de Cordoue (de Guignes, Hist. des Huns, t. I, p. 354).

[2] Cette lettre pastorale, adressée à Louis le-Germanique, et vraisemblablement composée par l'adroit Hincmar, est datée de l'an 858, et signée par les évêques des provinces de Reims et de Rouen (Baronius, *Annal. Eccles.* A. D. 741; Fleury, *Hist. Eccles.* t. X, p. 514-516.) Au reste, Baronius lui-même et les critiques français rejettent avec mépris cette fable inventée par des évêques.

[1] Les chevaux qui avaient porté ses femmes furent tués et les selles brûlées, de peur qu'un homme ne les montât par la suite. Douze cents mulets ou chameaux étaient employés au service de sa cuisine; les historiens disent qu'on y consommait chaque jour trois mille pains, cent moutons, sans parler des bœufs, de la volaille, etc. (Abulpharage, *Hist. Dynast.*, p. 140.)



Abbassides adoptèrent le *noir*. Les turbans et les habits étaient de cette triste couleur : on voyait deux étendards noirs de neuf coudées de hauteur à l'avant-garde d'Abu Moslem ; on les appelait la *nuit* et *l'ombre*, et ces noms allégoriques désignaient d'une manière obscure l'indissoluble union et la succession perpétuelle de la ligne de Hashem. La faction des blancs et des noirs bouleversa l'Orient de l'Inde à l'Euphrate ; les Abbassides étaient le plus souvent victorieux, mais les malheurs personnels de leur chef diminuèrent l'éclat de ses succès. Enfin la cour de Damas s'éveilla ; elle résolut d'empêcher le pélerinage de la Mecque, qu'Ibrahim avait entrepris avec un brillant cortége. Un détachement de cavalerie intercepta sa marche, se saisit de sa personne, et le malheureux Ibrahim expira dans un cachot de Haran, sans avoir goûté les plaisirs de cette royauté qu'on lui avait tant promise. Saffah et Almansor, ses deux frères cadets, échappèrent au tyran ; ils se tinrent cachés à Cufa jusqu'à l'époque où le zèle du peuple et l'arrivée de quelques troupes de l'Orient, qui leur étaient favorables, leur permirent de se montrer en public. Saffah, revêtu des ornemens de calife, et suivi d'une pompe religieuse et militaire, se rendit à la mosquée un vendredi. Il monta en chaire, fit sa prière et un sermon, en qualité de successeur légitime de Mahomet ; et, après son départ, ses alliés reçurent le serment du peuple, qui, depuis long-temps, le désirait pour maître. Mais c'était sur les bords du Zab, et non dans la mosquée de Cufa, que cette grande querelle devait se terminer. La faction des blancs paraissait avoir tous les avantages, l'autorité d'un gouvernement bien affermi, une armée de cent vingt mille soldats, et des troupes ennemies six fois moins nombreuses, et la présence et le mérite du calife Merwan, le quatorzième et le dernier de la maison d'Ommiyah. Avant de monter sur le trône, il avait mérité par ses campagnes en Géorgie l'honorable surnom *de l'Ane de la Mésopotamie* [1], et on aurait pu le compter parmi les plus grands princes, dit Abulféda, si les décrets éternels n'eussent pas fixé cette époque pour la ruine de sa famille ; décret, ajoute-t-il, contre lequel toute la force et toute la sagesse des hommes lutteraient en vain. On comprit mal ou l'on viola les ordres de Merwan ; le retour de son cheval, que des besoins l'avaient obligé de quitter pour un moment, fit croire qu'il était mort ; et Abdallah, oncle de son compétiteur, sut employer habilement le fanatisme des escadrons noirs. Le calife se sauva à Mosul, après une défaite dont il ne put se relever ; mais, voyant le drapeau des Abbassides flotter sur le rempart, il repassa tout-à-coup le Tigre ; il jeta un regard de douleur sur son palais de Haran ; il traversa l'Euphrate, abandonna les fortifications de Damas, et, sans s'arrêter dans la Palestine, prit son dernier camp à Busir, sur les rivages du Nil [1]. Il fuyait avec d'autant plus de rapidité, que l'infatigable Abdallah le suivait de près, et augmentait de jour en jour de forces et de réputation. Les restes de la faction des blancs furent vaincus dans les plaines de l'Égypte, et Merwan reçut peut-être avec plaisir le coup de lance qui termina sa vie et ses inquiétudes. Le vainqueur, après une inquisition qui dut révolter tout le monde, extirpa les bran-

[1] *Al Hemar*. Il avait été gouverneur de la Mésopotamie ; et un proverbe arabe donne des éloges au courage de ces âmes guerrières qui ne prennent jamais la fuite devant l'ennemi. Le surnom de Merwan peut justifier la comparaison d'Homère (Iliade, A. 557, etc.), et le surnom et la citation d'Homère doivent imposer silence aux modernes, qui regardent l'âne comme un emblème de stupidité et de bassesse. (D'Herbelot, Biblioth. Orient., p. 558.)

[1] Quatre villes de l'Égypte portent le nom de Busir ou Busiris, si célèbre dans les fables grecques. La première, où Merwan fut tué, se trouve à l'Occident du Nil, dans la province de Fium ou d'Arsinoë, la seconde, dans le Delta et le Nôme Sebennitique ; la troisième est près des Pyramides ; et la quatrième, qui fut détruite par Dioclétien (voyez ci-dessus, chapitre 13), est dans la Thébaïde. Voici une note du savant et orthodoxe Michaëlis : « Videntur in pluribus Ægypti superioris urbibus Busiri » Coptoque arma sumpsisse Christiani, libertatemque de » religione sentiendi defendisse, sed succubuisse quo in » bello Coptus et Busiris diruta, et circa Esnam magna » stages edita. Bellum narrant, sed causam belli ignorant » scriptores Bysantini, alioqui Coptum et Busirim non » rebellasse dicturi, sed causam Christianorum suscep- » turi. » (Not. 211, p. 100.) Voyez, sur la géographie des quatre Busiris, Abulféda (*Descript. Ægypt.*, p. 9, *Michaelis*, Gottingue, 1776, in-4°), Michaelis (not. 122-127, p. 58-63), et d'Anville (Mémoire sur l'Egypte, p. 85-147-205).

ches les plus éloignées de la maison rivale. On dispersa leurs ossemens ; on chargea leur mémoire d'imprécations ; et la postérité des tyrans de Hossein paya bien cher le meurtre de cet Arabe. Quatre-vingts personnes de la famille des Ommiades, qui comptaient sur la parole ou la clémence de leurs ennemis, se rendirent à un festin solennel qui se préparait à Damas : des assassins les égorgèrent indistinctement, en dépit des lois de l'hospitalité : on dressa la table sur leurs corps, et les soupirs que les victimes exhalaient en mourant ne firent qu'augmenter la bonne humeur des convives. L'issue de la guerre civile établit solidement la dynastie des Abbassides ; mais les divers partis des Musulmans avaient fait de si grandes pertes, que les chrétiens seuls durent triompher de la révolution [1].

Si cette révolution n'eût pas porté atteinte à la force et à l'unité de l'empire des Sarrasins, une génération aurait suffi pour remplacer tous les Musulmans qu'avait moissonnés la guerre civile. Dans la proscription des Ommiades, Abdalrahman, jeune Arabe du sang royal, échappa seul à la fureur de ses ennemis : on le poursuivit des rives de l'Euphrate aux vallées du mont Atlas. Son arrivée aux environs de l'Espagne ranima le zèle de la faction des blancs. Jusqu'ici les Persans s'étaient mêlés seuls de la cause des Abbassides : l'Occident n'avait point eu de part à la guerre civile, et les serviteurs de la famille détrônée y possédaient encore leurs terres et les emplois du gouvernement. Excités par la reconnaissance, l'indignation et la crainte, ils engagèrent le petit-fils du calife Hashem à monter sur le trône de ses ancêtres ; et il faut avouer que, dans la situation désespérée où il se trouvait, il était à peu près indifférent de se décider pour les dernières résolutions de la témérité ou pour celles de la sagesse. Le peuple le reçut avec des acclamations lorsqu'il débarqua sur la côte d'Andalousie ; et, après une lutte qui eut des succès, Abdalrahman établit le trône de Cordoue, et fut la tige des Ommiades d'Espagne, lesquels régnèrent plus de deux siècles et demi des bords de l'Atlantique aux montagnes des Pyrénées [1]. Il tua dans un combat un lieutenant des Abbassides, qui était venu attaquer ses domaines avec une escadre et une armée. Un audacieux émissaire alla suspendre devant le palais de la Mecque la tête d'Ala, conservée dans du sel et du camphre ; et le calife Almansor se réjouit d'être séparé d'un si formidable adversaire par les mers et une si vaste étendue de pays. Abdalrahman et Almansor se disposaient à recommencer les hostilités ; peut-être même se déclarèrent-ils la guerre ; mais ce projet et cette déclaration d'hostilités n'eurent aucun effet : l'Espagne, au lieu d'ouvrir une porte à la conquête de l'Europe, fut détachée du trône de la monarchie ; et engagée dans une guerre continuelle avec l'Orient, elle se montra disposée à maintenir la paix et des liaisons d'amitié avec les princes chrétiens de Constantinople et de France. Les descendans vrais ou faux d'Ali, les Edrissites de Mauritanie, et les Fatimites de l'Égypte et de l'Afrique, qui avaient plus de puissance, suivirent l'exemple des Ommiades. Au dixième siècle, trois califes ou commandans des fidèles qui régnaient à Bagdad, à Cairoan et à Cordoue, se disputaient le trône de Mahomet ; ils s'excommuniaient les uns les autres, et n'étaient d'accord que sur ce principe capable de produire tant de divisions : qu'un sectaire est plus odieux et plus coupable qu'un infidèle [2].

La Mecque était le patrimoine de la ligne de Hashem ; mais les Abbassides ne songè-

[1] Voyez Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 136-145) ; Eutychius (*Annal.*, t. II, p. 392, *vers. Pocock*) ; Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 109-121) ; Abulpharage (*Hist. Dynast.* p. 134-140) ; Rodéric de Tolède (*Hist. Arabum*, c. 18, p. 33) ; Théophanes (*Chronograph.*, p. 356, 357), qui parle des Abbassides sous les noms de Χαρασανιται et de Μαυροφοροι), et la Bibliothèque d'Herbelot, articles *Ommiades*, *Abbassides*, *Mærwan*, *Ibrahim*, *Saffah*, *Abou Moslem*.

[1] Consultez, sur la révolution d'Espagne, Rodéric de Tolède (c. 18, p. 34, etc.), la *Bibliotheca Arabico-Hispana* (t. II, p. 30-198), et Cardonne (Hist. de l'Afrique et de l'Espagne, t. I, p. 180-197-205-272-323, etc.)

[2] Je ne réfuterai pas les erreurs bizarres et les chimères de sir William Temple (ses œuvres, vol. III, p. 371-374, édition in-8°), et de Voltaire (Hist. Générale, c. 28, t. II, p. 124, 125, édit. de Lausanne), sur la division de l'empire des Sarrasins. Les erreurs de Voltaire viennent d'un défaut de connaissance des faits et de réflexion ; mais sir William fut trompé par un imposteur espagnol qui a fabriqué une histoire apocryphe de la conquête de l'Espagne par les Arabes.

rent jamais à habiter la ville du prophète. Ils prirent en aversion Damas qui avait été la résidence des Ommiades, et où l'on avait égorgé un si grand nombre de citoyens; et Almansor, frère et successeur de Saffah, jeta les fondemens de Bagdad [1], où les califes ses successeurs établirent leur trône durant cinq siècles [2]. On plaça la nouvelle capitale sur la rive orientale du Tigre, à environ quinze milles au-dessus des ruines de Modain; on l'environna d'un double mur de forme circulaire; et tel fut le rapide progrès de cette cité, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ville de province, que huit cent mille hommes et soixante milles femmes de Bagdad et des villages voisins assistèrent aux funérailles d'un saint chéri du peuple. Dans cette *cité de paix* [3], au milieu des richesses de l'Orient, les Abbassides dédaignèrent bientôt la modération et la simplicité des premiers califes, et voulurent égaler la magnificence des rois de Perse. Almansor, après avoir fait tant de guerres et élevé un si grand nombre d'édifices, laissa à peu près trente millions sterling en or et en argent [4], et ses fils dissipèrent ce trésor en peu d'années. Mahadi, l'un d'entre eux, dépensa six millions de dinars d'or en un seul pélerinage à la Mecque; c'est-peut être par des motifs de charité et de dévotion qu'il établit des citernes et des caravanserais sur une route de sept cents milles; mais cette troupe de chameaux chargés de neige qui marchaient à sa suite, ne pouvaient qu'étonner les Arabes et rafraîchir les liqueurs et les fruits qu'on servait sur la table du prince [1]. Les courtisans ne manquèrent pas de combler d'éloges la libéralité d'Almanon son petit-fils, qui distribua les quatre cinquièmes du revenu d'une province, deux millions quatre cent mille dinars d'or, avant de descendre de cheval. Aux noces du même prince, on répandit sur la tête de l'épousée mille perles de la plus forte grandeur [2]; et on fit une loterie où chaque lot donnait des terres et des maisons. Au déclin de l'empire, l'éclat de la cour s'accrut au lieu de diminuer; et un ambassadeur grec eut occasion d'admirer ou de regarder en pitié la pompe du faible Moctader. « Toute l'armée » du calife était sous les armes, dit l'historien » Abulféda; la cavalerie et l'infanterie for» maient un corps de cent soixante mille » hommes; les grands-officiers, ses esclaves » favoris, vêtus de la manière la plus bril» lante, ayant des baudriers qui étincelaient » d'or et de pierreries, se trouvaient rangés » autour de sa personne. On voyait ensuite » sept mille eunuques, parmi lesquels on en » comptait quatre mille blancs, et sept cents » portiers ou gardes d'appartemens. Des » chaloupes et des gondoles, décorées de la » manière la plus riche, étalaient leurs ban» derolles sur le Tigre. La somptuosité ré» gnait partout dans l'intérieur du palais; on

[1] Le géographe d'Anville (l'Euphrate et le Tigre, p. 121-123), et d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 167, 168) suffisent pour faire connaître Bagdad. Nos voyageurs Pietro della Valle (t. I, p. 688-688), Tavernier (t. I, p. 230-238), Thévenot (part. II, p. 209-212), Otter (t. I, p. 162-168), et Niebuhr (Voyage en Arabie, t. II, p. 239-271) n'en ont vu que les ruines; et, à ma connaissance, le géographe de Nubie (p. 204) et le Juif Benjamin Tudèle (*Itinerarium*, p. 112-123, *apud Elzevir*, 1633) sont les seuls écrivains qui aient vu Bagdad sous le règne des Abbassides.

[2] On posa les fondemens de Bagdad A. H. 145, A. D. 762. Mostasem, le dernier des Abbasides, tomba au pouvoir des Tartares, qui le mirent à mort A. H. 656, A. D. 1258, le 20 février.

[3] Medinat al Salem, Dat al Salam. *Urbs pacis*, ou Ειρηνοπολις (*Irenopolis*), selon la dénomination encore plus élégante que lui ont donnée les écrivains de Bysance. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie de Bagdad, mais ils conviennent que la première syllabe signifie un jardin en langue persane, le jardin de Dad, ermite chrétien, dont la cellule était la seule habitation qu'on trouvât à l'endroit où l'on bâtit la ville.

[4] « Reliquit in ærario sexcenties millies mille stateres, et » quater et vicies millies mille aureos. » (Elmacin, *Hist. Saracen.*, p. 126.) J'ai évalué les pièces d'or à huit schelings, et j'ai supposé que la proportion de l'or à l'argent était de douze à un. Mais je ne garantis pas les quantités numériques d'Erpenius; les Latins ne sont guère au-dessus des sauvages dans les calculs d'arithmétique.

[1] D'Herbelot, p. 530; Abulféda, p. 154. « Nivem Meccam apportavit, rem ibi aut nunquam aut rarissimè » visam. »

[2] Abulféda (p. 184-189) décrit la magnificence et la libéralité d'Almamon. Milton a fait allusion à cet usage de l'Orient:

Or where the gorgeous East, with richest hand
Showers on her kings Barbaric pearls and gold.

Je me suis servi de l'expression moderne de *loterie*, pour rendre les *missilia* des empereurs romains, lesquels accordaient un prix ou un lot à ceux qui les saisissaient lorsqu'on les jetait au milieu de la foule.

» y remarquait trente-huit mille pièces de tapisserie, parmi lesquelles douze mille cinq » cents étaiont de soie brodées en or; on y » trouvait vingt deux mille tapis de pied. Le » calife entretenait cent lions avec un garde » pour chacun d'eux [1]. Entre autres raffinemens d'un luxe merveilleux, il ne faut pas » oublier un arbre d'or et d'argent qui portait » dix-huit branches, sur lesquelles, ainsi que » sur les rameaux, on apercevait des oiseaux » de toute espèce : ces oiseaux et les feuilles » de l'arbre étaient des métaux les plus » précieux. Cet arbre se balançait comme » les arbres de nos bois, et alors on entendait le ramage des différens oiseaux. C'est » au milieu de tout cet appareil que l'ambassadeur grec fut conduit par le visir au pied » du trône du calife [2]. » Les Ommiades d'Espagne soutenaient avec la même pompe le titre de commandant des fidèles. Le troisième et le plus grand des Abdalrahmans éleva à trois milles de Cordoue, en l'honneur de sa sultane favorite, la ville, le palais et les jardins de Zehra. Il y employa vingt-cinq années de travail et plus de neuf millions sterling; il fit venir de Constantinople les sculpteurs et les architectes les plus habiles de son siècle; douze cents colonnes de marbre d'Espagne et d'Afrique, de Grèce et d'Italie, soutenaient ou décoraient ces édifices. La salle d'audience était incrustée d'or et de perles; et des figures d'oiseaux et de quadrupèdes d'un prix infini environnaient un grand bassin qu'on voyait au centre. Un pavillon élevé des jardins renfermait un bassin ou une fontaine remplie du vif-argent le plus pur. Le sérail d'Abdalrahman contenait six mille trois cents femmes, concubines et eunuques noirs; et, lorsqu'il allait à l'armée, douze mille gardes à cheval, qui avaient des baudriers et des cimeterres garnis en or, entouraient sa personne [1].

Dans une condition privée, la pauvreté et la subordination répriment sans cessé nos désirs; mais un despote, qui voit des sugets se prosterner devant ses paroles, peut satisfaire toutes ses fantaisies; car il dispose de la vie et du travail des millions d'hommes qui lui obéissent. Une position si heureuse nous éblouit; et quels que soient les conseils de la froide raison, il en est peu parmi nous qui se refusassent opini trement aux plaisirs et aux soins de la royauté. Il est donc utile d'indiquer sur cet objet l'opinion de ce même Abdalrahman, dont la magnificence a peut-être excité notre admiration et notre envie, et de citer un écrit de sa main qu'on trouva dans son cabinet après sa mort. « J'ai régné plus » de cinquante ans, et mon règne a été paisible » ou victorieux; j'étais chéri de mes sujets, » redouté de mes ennemis, et respecté de » mes alliés. La richesse et les honneurs, la » puissance et le plaisir accouraient à ma » voix; et il semble que rien n'a dû manquer » à mon bonheur. Dans cette situation heureuse en apparence, j'ai compté avec soin » les journées de véritable bonheur qui ont » été mon partage; elles se montent à *quatorze*... Mortel, qui que tu sois, ne compte » pas sur le bonheur de ce monde [2]. » Le luxe des califes, si inutile à leur bonheur privé, affaiblit la vigueur et termina les progrès de l'empire des Arabes. Les premiers

[1] Lorsque Bell d'Antermony (*Travels*, vol. 1, p. 99) accompagna l'ambassadeur russe à l'audience de l'infortuné shah Hussein de Perse, on amena deux lions dans la salle d'assemblée, afin de montrer le pouvoir du monarque sur les animaux les plus farouches.

[2] Abulféda, p. 237; d'Herbelot, p. 590. Cet ambassadeur grec arriva à Bagdad A. H. 305, A. D. 917. Dans le passage d'Abulféda, je me suis servi avec quelques changemens de la traduction anglaise du savant et aimable M. Harris de Salisbury (*Philological Enquiries*, p. 363, 364), ou Histoire littéraire du moyen âge, traduite par Boulard, p. 142.

[1] Cardonne, Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, t. 1, p. 330-336. La description et les gravures de l'Alhambra qui se trouvent dans les Voyages de Swinburne (p. 171-188), donnent une juste idée du goût et de l'architecture des Arabes.

[2] Cardonne, t. 1, p. 329, 330. Les détracteurs de la vie humaine citeront d'un air triomphant cet aveu, les complaintes de Salomon sur les vanités de ce monde (voyez le poème verbeux mais éloquent de Prior), et les dix jours heureux de l'empereur Seghed (Rambler, nº 204, 205); ils forment des projets immodérés pour l'ordinaire; et il est rare que leurs jugemens aient de l'impartialité. Si je puis parler de moi (le seul homme dont je puisse parler avec certitude), mes journées de bonheur ont excédé de beaucoup, et elles excèdent encore le nombre que nous indique le calife d'Espagne; et je ne craindra pas d'ajouter que le plaisir que je trouve à la composition de cet ouvrage joue un grand rôle dans le calcul de mes journées heureuses.

califes ne s'étaient occupés que de conquêtes temporelles et spirituelles; et après avoir pourvu à leur dépense personnelle, qui se bornait aux nécessités de la vie, ils employaient scrupuleusement tout leur revenu à ces grands desseins. La multitude des besoins et le défaut d'économie appauvrirent les Abbassides; au lieu de se livrer aux objets de l'ambition humaine, le faste et le plaisir absorbaient leur temps et les forces de leur esprit. Des femmes et des eunuques usurpaient les récompenses dues à la valeur, et le luxe du palais embarrassait le camp royal. Les sujets du calife adoptaient les mêmes mœurs. Le temps et la prospérité avaient calmé leur fanatisme; ils cherchaient la fortune dans les travaux de l'industrie, la gloire dans la culture des lettres, et le bonheur dans la tranquillité de la vie domestique. La guerre n'était plus la passion des Sarrasins; et l'augmentation de la solde et de largesses souvent renouvelées ne suffisaient plus pour séduire les descendans de ces braves guerriers qui arrivaient en foule sous le drapeau d'Abubeker et d'Omar, sans autre espoir que celui d'obtenir un modique butin et de gagner le paradis.

Sous le règne des Ommiades, les Musulmans bornaient leurs études à l'interprétation du Coran ainsi qu'à l'éloquence et à la poésie de leur langue naturelle. Un peuple toujours exposé aux dangers de la guerre doit estimer l'art de la médecine, ou plutôt l'art de la chirurgie. Mais les médecins arabes se plaignaient de ce que l'exercice et la tempérance diminuaient le nombre des malades [1]. Les Abbassides, après leurs guerres civiles et leurs guerres domestiques, sortirent de la léthargie qui avait frappé leur entendement; ils prirent du goût pour les sciences profanes, et les cultivèrent; le calife Almansor, qui, outre ses connaissances sur la loi musulmane, s'était adonné à l'astronomie avec succès, les encouragea. Mais lorsque Almamon, le septième des Abbassides, fut sur le trône, il accomplit les desseins de son grand-père, et appela les muses à sa cour. Ses ambassadeurs à Constantinople, ses agens dans l'Arménie, la Syrie et l'Égypte, rassemblèrent les écrits de la Grèce; il les fit traduire en arabe par d'habiles interprètes; il exhorta ses sujets à les lire assidûment, et le successeur de Mahomet eut la modestie d'assister aux assemblées et aux disputes des savans. « Il n'ignorait pas, dit Abulpharage, que » ceux qui travaillent au progrès de la raison » sont les élus de Dieu, et les meilleurs et les » plus utiles des serviteurs de l'Être suprême. » La vile ambition des Chinois et des Turcs » peut se vanter de l'industrie de leurs mains » ou de leurs jouissances sensuelles. Ces habiles ouvriers doivent rougir en voyant les » hexagones et les pyramides des cellules » d'une ruche d'abeilles [1]. La férocité des » lions et des tigres doit épouvanter ces hommes braves; et dans les plaisirs de l'amour » leur vigueur est bien au-dessous de celle » des plus vils quadrupèdes. Les maîtres de la » sagesse sont les flambeaux et les législateurs » du monde, et sans eux le genre humain » retomberait dans l'ignorance et la barbarie [2]. » Les princes de la ligne d'Abbas, qui succédèrent à Almamon, eurent la même curiosité et le même zèle; les Fatimites d'Afrique et les Ommiades d'Espagne, leurs rivaux, protégèrent aussi les sciences : on vit dans les provinces des émirs indépendans accorder au savoir la protection qu'ils regar-

[1] Le Gulistan (p. 239) raconte la conversation de Mahomet et d'un médecin. (*Epist. Renaudot.*, *in Fabricium, Biblioth. Græc.*, t. I, p. 814.) Le prophète lui-même était versé dans l'art de la médecine; et Gagnier (Vie de Mahomet, t. III, p. 394-405) a donné un extrait des aphorismes qui subsistent sous son nom.

[1] Voyez les détails de cette architecture curieuse dans Réaumur (Hist. des Insectes, t. V, mémoire VIII). Ces hexagones sont terminés par une pyramide. Un mathématicien a cherché quels angles des trois côtés d'une semblable pyramide rempliraient l'objet donné avec la moindre quantité de matière possible, et il a fixé le plus grand à cent neuf degrés vingt-six minutes, et le plus petit à soixante-dix degrés trente-quatre minutes. La mesure que suivent les abeilles, qui ignorent la géométrie transcendante, est de cent neuf degrés vingt-huit minutes et de soixante-dix degrés trente-deux minutes.

[2] Saed Ebn Ahmed, cadi de Tolède, qui mourut A. H. 462, A. D. 1069, a fourni à Abulpharage (Dynast., p. 160) ce passage curieux, ainsi que le texte du *Specimen Historiæ Arabum* de Pocock. Des anecdotes littéraires sur les philosophes et les médecins, etc., qui ont vécu sous chaque calife forment le principal mérite des Dynasties d'Abulpharage.

daient comme un des apanages de la royauté, et leur émulation répandit les lumières depuis Samarcande et Bochara jusqu'à Fez et à Cordoue. Le visir de l'un de ces sultans donna deux cent mille pièces d'or pour bâtir à Bagdad un collége, qu'il dota ensuite d'un revenu de quinze mille dinars. Les historiens disent qu'on y instruisait six mille disciples de toutes les classes, depuis le fils du noble jusqu'à celui de l'artisan : les pauvres élèves recevaient une somme qui suffisait à leurs besoins; et le mérite ou le talent des professeurs n'avait pas à se plaindre de leur salaire. Dans toutes les villes, la curiosité des amateurs et le zèle des riches copiaient et recueillaient les productions de la littérature arabe. Un docteur se refusa aux invitations du sultan de Bochara, parce que le transport de ses livres aurait exigé quatre cents chameaux. La bibliothèque des Fatimites contenait cent mille manuscrits, d'une très-belle écriture et d'une reliure magnifique, qu'on ne craignait pas de prêter aux étudians du Caire. Au reste, ce nombre paraîtra modéré, si on veut croire que les Ommiades d'Espagne avaient formé une bibliothèque de six cent mille volumes, parmi lesquels on en comptait quarante-quatre pour le catalogue. Cordoue leur capitale, et les villes de Malaga, d'Almeria et de Murcie, donnèrent le jour à plus de trois cents auteurs; et il y avait au moins soixante-dix bibliothèques publiques dans les villes seules du royaume d'Andalousie. Le règne de la littérature arabe s'est prolongé l'espace d'environ cinq siècles, jusqu'à la grande irruption des Mongols, et il fut contemporain de la période la plus ténébreuse et la plus oisive des annales européennes; mais il paraît que la littérature orientale a décliné depuis que les lumières ont paru en Occident [1].

Dans les bibliothèques des Arabes, ainsi que dans celles de l'Europe, la plus grande partie de cette énorme masse de volumes n'a qu'une valeur locale et un mérite imaginaire [1]. On y trouvait une multitude d'orateurs et de poètes, dont le style était analogue au goût et aux mœurs du pays; d'histoires générales et particulières qui ne seraient pour nous d'aucun intérêt; de recueils et de commentaires sur la jurisprudence, qui tiraient leur autorité de la loi du prophète; d'interprètes du Coran et des règles de la tradition : on y rencontrait enfin tous ces théologiens polémiques, mystiques, scholastiques et moralistes que les sceptiques ou les croyans regardent comme les derniers ou les premiers des écrivains. Les livres de science regardaient les quatre classes de la philosophie, des mathématiques, de l'astronomie et de la médecine. Les écrits des sages de la Grèce furent traduits et développés en langue arabe, et on a retrouvé dans ces versions quelques traités dont l'original est aujourd'hui perdu [2] : ils traduisirent et ils étudièrent, par exemple, les écrits d'Aristote et de Platon, d'Euclide et d'Apollonius, de Ptolémée, d'Hippocrate et de Galien [3]. Parmi les systèmes qui ont varié avec le goût de chaque siècle, les Ara-

[1] Ces anecdotes littéraires sont tirées de la *Biblioth. Arabico-Hispana* (t. II, p. 38-71-201. 202); de Léon l'Africain (*de Arab. Medicis et Philosophis*, *in Fabric. Biblioth. Græc.*, t. XIII, p. 259-298, et en particulier p. 274); de Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 274. 275-536, 537), et des remarques chronologiques d'Abulpharage.

[1] Le catalogue arabe de l'Escurial donnera une juste idée de la proportion des classes. Dans la Bibliothèque du Caire, les manuscrits d'astronomie et de médecine montaient à six mille cinq cents, avec deux beaux globes, l'un d'airain, et l'autre d'argent. (*Biblioth. Arab. Hispan.*, t. I, p. 417.)

[2] On y a retrouvé, par exemple, le cinquième, le sixième et le septième livre (le huitième manque toujours) des sections coniques d'Apollonius Pergæus, qui ont été imprimés en 1661, d'après le manuscrit de Florence. (Fabric. *Biblioth. Græc.*, t. II, p. 559.) Au reste, les savans jouissaient déjà du cinquième livre, que Viviani, par un effort admirable, avait deviné. (Voyez son éloge dans Fontenelle, t. V, p. 59, etc.)

[3] Renaudot (Fabric. *Biblioth. Græc.*, t. I, p. 812-816) discute d'une manière très-philosophique le mérite de ces versions arabes que Casiri (*Biblioth. Arab. Hispana*, t. I, 2, 8) défend avec piété. La plupart des traductions de Platon, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, etc., sont attribuées à Honain, médecin de la secte de Nestorius, qui vivait à la cour des califes de Bagdad, et qui mourut A. D. 876. Il était à la tête d'une école d'interprètes, et les ouvrages de ses disciples ont été publiés sous son nom. Voyez Abulpharage (Dynast., p. 88-115-171-174, et *apud Asseman.*, Biblioth. Orient., t. III, p. 438) d'Herbelot, etc. (Biblioth. Orient., p. 456), Asseman (Biblioth. Orientale, t. III, p. 164), et Casiri (*Biblioth.-Arab.-Hispana*, t. I, p. 538, etc., 251-286-290-302-304, etc.).

bes adoptèrent la philosophie d'Aristote, également intelligible ou également obscure pour les lecteurs de tous les âges. Platon écrivit pour les Athéniens; et l'esprit de ses allégories est uni d'une manière trop intime à la langue et à la religion de la Grèce. Après la chute de cette religion, les Péripatéticiens sortant de leur obscurité, triomphèrent dans les controverses des sectes orientales, et leur fondateur fut rendu long-temps après par les Musulmans d'Espagne aux écoles latines [1]. Les sciences naturelles, telles qu'on les enseignait à l'académie et au Lycée, non d'après des observations, mais d'après des systèmes, ont retardé le progrès des véritables connaissances. La superstition a fait trop d'usage de la métaphysique de l'esprit infini et de l'esprit fini. Mais la théorie et la pratique de la dialectique fortifient nos facultés intellectuelles; les dix catégories d'Aristote généralisent et mettent en ordre nos idées [2], et son syllogisme est l'arme la plus tranchante de la dispute. Les écoles des Sarrasins le maniaient avec habileté; mais, comme il sert plus à découvrir l'erreur que la vérité, il ne faut pas s'étonner qu'à chaque génération les maîtres et les disciples tournent dans le même cercle d'argumens. Les mathématiques ont un avantage particulier; c'est que dans le cours des siècles elles peuvent toujours faire des progrès, sans jamais avoir de mouvement rétrograde. Mais, si je ne me trompe, les Italiens du quinzième siècle prirent la géométrie au point où elle se trouvait chez les anciens; et, quelle que soit l'étymologie de l'algèbre, les Arabes eux-mêmes attribuent cette science à Diophante, l'un des géomètres de la Grèce [3]. Ils cultivèrent avec plus de succès l'astronomie, qui élève l'esprit de l'homme, et qui lui apprend à dédaigner la petite planète qu'il habite, et son existence passagère. Le calife Almamon fournit les instrumens dont les observateurs avaient besoin : le pays des Chaldéens offrait un vaste terrain très-uni, et un horizon sans nuages : les mathématiciens mesurèrent avec exactitude dans les plaines de Sennaar, et une seconde fois, dans celles de Cufa, un degré du grand cercle de la terre; et ils trouvèrent que la circonférence entière du globe est de vingt-quatre mille milles [1]. Depuis le règne des Abbassides jusqu'à celui des petits-fils de Tamerlan, on observa les étoiles avec zèle, mais sans le secours de lunettes; et les tables astronomiques de Bagdad, d'Espagne et de Samarcande [2] corrigent quelques erreurs de détail, sans oser renoncer à l'hypothèse de Ptolémée, et sans faire un pas vers la découverte du système du monde. Pour répandre les vérités dans les cours de l'Orient, il fallait prendre le masque de l'ignorance et de la sottise : on aurait dédaigné l'astronome, s'il n'eût pas avili sa sagesse et son honnêteté par de vaines prédictions d'astrologie [3]. Mais les Arabes ont obtenu de justes éloges dans la science de la médecine. Mesua et Geber, Razis et Avicène se sont élevés à la hauteur des Grecs : il y avait dans la ville de Bagdad huit cent soixante méde-

[1] Voyez Mosheim, *Institut. Hist. Eccles.*, p. 181-214-236-257-315-338-396-438, etc.

[2] Le commentaire le plus élégant sur les catégories d'Aristote est celui qu'on trouve dans les *Philosophical arrangements* de M. Jacques Harris (Londres, 1775, in-8°), qui s'efforce de ranimer l'étude de la littérature et de la philosophie des Grecs.

[3] Abulpharage, Dynast., p. 81-222; *Bibliot. Arab. Hispana*, t. I, p. 378, 371. *In quem* (dit le primat des Jacobites) *si immiserit se lector, oceanum hoc in genere (Algebræ) inveniet*. On ignore en quel temps Diophante d'Alexandrie a vécu. Mais ses six livres existent encore, et ils ont été expliqués par le grec Planudes et le français Meziriac. (Fabric., *Biblioth. Græc.*, t. IV p. 12-15.)

[1] Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 210, 211, *vers. Reiske*) décrit cette opération d'après Ibn Challecan et les meilleurs historiens. Les observateurs trouvèrent que ce degré était de deux cent mille coudées royales ou hashémites, mesure consacrée par les livres divins de la Palestine et de l'Égypte; cette ancienne coudée se trouve quatre cent fois sur chaque base de la grande pyramide, et elle paraît indiquer les mesures primitives et universelles de l'Orient. (Voyez la Métrologie du laborieux M. Paucton, p. 101-195.)

[2] Voyez es tables astronomiques d'Ulugh Begh, avec la préface du docteur Hyde, dans le premier volume de son *Syntagma Dissertationum*, *Oxon.*, 1767.

[3] Albumazar et les meilleurs astronomes arabes convenaient de la vérité de l'astrologie; ils tiraient leurs prédictions les plus certaines, non pas de Vénus et de Mercure, mais de Jupiter et du Soleil (Abulpharage, Dynast., p. 161-163.) Voyez, sur l'état et les progrès de l'astronomie en Perse, Chardin. (Voyages, t. III, p. 162-203.)

cins autorisés à exercer leur profession [1]. En Espagne on confiait la vie des princes catholiques au savoir des Sarrasins [2], et l'école de Salerne qu'ils établirent, fit revivre les préceptes de l'art de guérir en Italie et dans le reste de l'Europe [3]. Des causes personnelles et accidentelles doivent avoir influé sur les succès de tous ces médecins; mais on peut se former une idée plus juste de ce qu'ils savaient en général, sur l'anatomie [4], la botanique [5] et la chimie [6], les trois bases de leur théorie et de leur pratique. D'après un respect superstitieux pour les morts, les Grecs et les Arabes ne disséquaient que des singes ou d'autres quadrupèdes. Les parties les plus solides et les plus visibles du corps humain étaient connues du temps de Gallien; mais la connaissance des détails merveilleux qu'on y trouve était réservée au microscope et aux injections des artistes modernes. La botanique exige des recherches fatigantes, et les découvertes de la Zone Torride peuvent enrichir de deux mille plantes l'herbier de Dioscoride. Les temples et les monastères de l'Égypte pouvaient conserver la tradition de quelques lumières; la pratique des arts et des manufactures avait appris un grand nombre de procédés utiles; mais la *science* de la chimie doit son origine et ses progrès au travail des Sarrasins. Ils inventèrent l'alambic de distillation; ils analysèrent les substances des trois règnes; ils observèrent les distinctions et les affinités des alcalis et des acides, ils tirèrent des remèdes salutaires des minéraux empoisonnés. Cependant la transmutation des métaux et le breuvage immortel furent les recherches dont la chimie arabe s'occupa le plus. Des milliers de savans virent disparaître leur fortune et leur raison dans les creusets de l'alchimie; le mystère, la fable et la superstition excitaient à l'accomplissement du grand œuvre.

Les Musulmans se privèrent des plus grands avantages que donnent la lecture des auteurs de la Grèce et de Rome; je veux dire de la connaissance de l'antiquité, de la pureté de goût, et de la liberté d'esprit qu'offrent ces écrivains. Les Arabes, enorgueillis des richesses de leur langue, dédaignaient l'étude d'un idiome étranger. Ils choisissaient leurs interprètes grecs parmi les chrétiens qui leur étaient soumis; ces interprètes faisaient leurs traductions quelquefois sur le texte original, plus souvent peut-être sur une version syriaque; et les Sarrasins, après avoir publié dans leur langue un si grand nombre d'ouvrages sur l'astronomie, la physique et la médecine, ne paraissent pas avoir traduit un seul poète, un seul orateur, ou même un seul historien [1]. La mythologie d'Homère aurait inspiré de l'horreur à ces impérieux fanatiques : ils gouvernaient dans une paresseuse ignorance les colonies des Macédoniens et les provinces de Carthage et de Rome; on ne se souvenait plus des héros de Plutarque et de Tite-Live; et l'histoire du monde avant Mahomet était réduite à une courte légende sur les patriarches, les prophètes et les rois de la Perse.

[1] *Biblioth. Arabico-Hispana*, t. I, p. 438. L'auteur original raconte une histoire plaisante d'un praticien ignorant.

[2] En 956, Sancho-le-Gras, roi de Léon, fut guéri par les médecins de Cordoue. (Mariana, l. VIII, c. 7, t. I, p. 318.)

[3] Muratori discute d'une manière savante et judicieuse (*Antiquitat. Italiæ medii ævi*, t. III, p. 932-940) ce qui a rapport à l'école de Salerne, et à l'introduction en Italie des connaissances des Arabes. (Voyez aussi Giannone (*Historia civile di Napoli*, t. II, p. 119-127.)

[4] Voyez un tableau bien fait des progrès de l'anatomie, dans Wotton (*Reflexions on ancient and modern Learning*, p 208-256). Les beaux-esprits ont indignement attaqué sa réputation dans la controverse de Boyle et de Bentley.

[5] *Biblioth. Arab. Hispanica*, t. I, p. 275. Al Beithar de Malaga, leur plus grand botaniste, avait voyagé en Afrique, dans la Perse et dans l'Inde.

[6] Le docteur Watson (*Elements of Chemistry*, vol. I, p. 17, etc.) convient que les Arabes eurent un mérite réel en chimie; il cite toutefois le modeste aveu du fameux Gerbert, au neuvième siècle (d'Herbelot, p. 387) qui disait avoir tiré des anciens sages la plus grande partie de ses lumières, peut-être sur la transmutation des métaux. Quelles que fussent l'origine ou l'étendue de leurs connaissances, il paraît que les arts de la chimie ou de l'alchimie étaient répandus en Égypte au moins trois siècles avant Mahomet (Wotton's *Reflexions*, p. 121-133; Paw, Recherches sur les Égyptiens et les Chinois, t. I, p. 376-429).

[1] Abulpharage (Dynast., p. 26-148) cite une version *syriaque* des deux poèmes d'Homère, par Théophile, Maronite chrétien du mont Liban, qui professait l'astronomie à Roha ou Édesse, vers la fin du huitième siècle. Son ouvrage serait une curiosité littéraire. J'ai lu quelque part, mais sans le croire, que les Vies de Plutarque furent traduites en langue turque pour Mahomet II.

Les auteurs grecs et latins, dont l'étude remplit notre éducation, ont peut-être pu nous inspirer un goût trop exclusif; et je ne me presse pas de condamner la littérature et le jugement des nations dont j'ignore la langue. Je sais toutefois que les auteurs classiques peuvent nous enseigner beaucoup de choses, et que les Orientaux ont beaucoup de choses à apprendre : ils manquent en particulier de la dignité du style contenue dans de justes bornes, des belles proportions de l'art, des formes de la beauté réelle et idéale, du talent de tracer avec justesse les caractères et les passions, d'embellir un récit ou un argument, et de dresser d'une manière régulière l'édifice de l'épopée ou du drame [1]. La vérité et la raison ont toujours exercé sur les hommes une sorte d'empire. Les philosophes d'Athènes et de Rome jouissaient de la liberté religieuse, et ils défendaient ces deux biens avec courage. Leurs écrits sur la morale et la politique auraient brisé peu à peu les fers du despotisme oriental; ils auraient répandu un esprit général de discussion et de tolérance : en les lisant les Arabes auraient pensé que leur calife pouvait bien être un tyran, et leur prophète un imposteur [2]. L'instinct de la superstition fut alarmé même des sciences abstraites, et les docteurs de la loi les plus sévères condamnèrent l'audacieuse et funeste curiosité d'Almamon [3]. Il faut attribuer à la soif du martyre, aux visions sur le paradis, et au dogme de la prédestination, l'indomptable fanatisme du prince et du peuple. Le glaive des Sarrazins inspira moins d'effroi lorsque leurs jeunes citoyens quittèrent les camps pour aller au collége, lorsque les armées des fidèles osèrent lire et faire des réflexions. Au reste, ces études donnèrent de la jalousie à la sotte vanité des Grecs, et ce fut malgré eux qu'ils communiquèrent le feu sacré aux barbares de l'Orient [1].

Au milieu de la sanglante lutte des Ommiades et des Abbassides, les Grecs saisirent une occasion de venger les outrages qu'ils avaient reçus, et d'étendre leurs limites. Mais Mohadi, troisième calife de la nouvelle dynastie, eut soin de se venger à son tour, lorsqu'il vit un femme et un enfant, Irène et Constantin, sur le trône de Bysance. Une armée de quatre-vingt-quinze mille Persans et Arabes arriva des rives du Tigre au Bosphore de Thrace, sous les ordres de Harun [2] ou Aaron, second fils du calife. Il campa sur les hauteurs de Chrysopolis et de Scutari, et l'impératrice, qui l'apercevait de son palais, put juger qu'elle avait perdu une grande partie de ses troupes et de ses provinces. Ses ministres souscrivirent une paix ignominieuse, et l'empire romain s'engagea à payer un tribut annuel de soixante-dix mille dinars d'or. Les Sarrasins s'étaient trop avancés dans une terre ennemie; ils désiraient d'autant plus de se retirer, que des guides fidèles leur promettaient sur la route des vivres en abondance; et il ne se trouva pas un seul Grec qui eût le courage de dire qu'on pouvait les environner et les détruire lorsqu'ils passeraient entre une montagne d'un accès très-difficile et la rivière de Sangarius. Cinq années après cette expédition, Harun monta sur le trône de son père : c'est de tous les monarques de sa famille celui qui a déployé le plus de puissance et d'énergie; à titre d'allié de Charlemagne, il a de la célébrité en Occident, et nous le connaissons dès notre

[1] J'ai lu avec beaucoup de plaisir le commentaire latin de sir William Jones sur la poésie asiatique (London, 1774, in-8°), que cet homme merveilleux par ses connaissances sur les langues, publia dans sa jeunesse. Aujourd'hui que son goût et sa raison sont parvenus à toute leur maturité, il donnerait peut-être moins d'éloges à la littérature des Orientaux.

[2] On a accusé Averroës, un des philosophes arabes, de mépriser les religions des Juifs, des Chrétiens et des Musulmans. (Voyez son article dans le Dictionnaire de Bayle.) Chacune de ces religions conviendrait que son mépris fut raisonnable, excepté en ce qui la regarde.

[3] D'Herbelot, Bibliothèque orientale, p. 546.

[1] *Θεοφιλος ατοπον κρινας ει την των οντων γνωσιν, δι' ἣν το Ρωμαιων γενος θαυμαζεται εκδοτον ποιησει τοις εθνεσι*, etc. Cédrénus (p. 548) expose les vils motifs d'un empereur qui refusa un mathématicien aux instances et aux offres du calife Almamon. Ce sot scrupule est raconté presque dans les mêmes mots par le continuateur de Théophanes (*Scriptores post. Theophanem*, p. 118).

[2] Voyez le règne et le caractère de Harun al Raschid dans la Bibliothèque Orientale, p. 431-433, à l'article de ce calife, et dans les différens articles auxquels renvoie M. d'Herbelot. Ce savant auteur a choisi avec beaucoup de goût, dans les Chroniques d'Orient, les anecdotes qui sont instructives et amusantes.

enfance, parce qu'il joue un grand rôle dans les contes arabes. Il a souillé son surnom de *Raschid* (le Juste) en faisant mourir le généreux Barmécide, qui peut-être n'était coupable d'aucun crime. Au reste, il écouta la plainte d'une pauvre veuve qui avait été pillée par ses troupes, et qui, d'après un passage du Coran, osa menacer le despote du jugement de Dieu et de la postérité. Le luxe et les sciences ornèrent sa cour; mais durant les vingt-trois années de son règne il parcourut à diverses reprises ses provinces depuis le Khorâsan jusqu'à l'Égypte; il fit cinq pèlerinages à la Mecque; il envahit à huit époques différentes le territoire des Romains; et toutes les fois que ceux-ci refusèrent de payer le tribut, ils apprirent qu'une année de soumission leur enlevait moins d'argent qu'un mois de ravages. Après la déposition et l'exil de la mère de Constantin, Nicéphore, qui prit le sceptre, résolut d'anéantir ce tribut de servitude et de déshonneur. Sa lettre au calife faisait allusion au jeu des échecs, qui s'était déjà répandu de la Perse dans la Grèce. « La » reine (il voulait parler d'Irène) vous regar- » dait comme une tour, lui disait-il, et elle » se croyait un pion. Cette femme pusilla- » nime avait consenti à vous payer un tribut, » elle qui aurait dû exiger des barbares une » somme double de ce tribut. Restituez donc » les fruits de votre injustice, ou disposez- » vous à vider cette querelle par les armes. » Ses ambassadeurs jetèrent au pied du trône un faisceau d'épées. Le calife sourit de la menace, et tirant son redoutable *sansamah*, ce cimeterre si célèbre dans les annales de l'histoire et dans celles de la fable, il coupa les faibles armes des Grecs sans émousser la sienne. Il dicta ensuite cette épître d'un laconisme effrayant : « Au nom du Dieu miséri- » cordieux, Harun al Raschid, commandant » des fidèles, à Nicéphore, neveu de Romain, » fils d'une mère infidèle. — J'ai lu ta lettre. » Ma réponse ne frappera pas tes oreilles; tu » la verras. » Il l'écrivit en caractères de sang sur les plaines de la Phrygie; et, pour arrêter la célérité guerrière des Arabes, les Grecs furent contraints de recourir à la dissimulation et de montrer du repentir. Le calife victorieux se retira, après les fatigues de la campagne, à Racca sur l'Euphrate [1], celui de ses palais qu'il aimait le plus. Mais Nicéphore, qui se trouvait à cinq cent milles du héros, profita de l'inclémence de la saison, et viola la paix. Il fut étonné de la hardiesse et de la rapidité du calife, qui, au milieu de l'hiver, repassa les neiges du mont Taurus. Le perfide grec avait épuisé ses stratagèmes de négociations et de guerre, et il ne sortit qu'avec trois blessures d'une bataille qui coûta la vie à quarante mille de ses sujets. Bientôt la soumission qu'il avait consentie l'indigna, et le calife, de son côté, songea à suivre le cours de ses victoires. Harun avait à sa solde cent trente-cinq mille soldats de troupes régulières, et plus de trois cent mille personnes de toutes les dénominations entrèrent en campagne sous le drapeau noir des Abbassides. Ils balayèrent l'Asie-Mineure jusque par delà Tyana et Ancyre, et investirent Héraclée Pontique [2], qui était jadis la capitale d'un pays florissant, et qui est aujourd'hui une pauvre bourgade; elle soutint, à l'époque dont nous parlons, un siége d'un mois contre toutes les forces de l'Orient. Harun la ruina de fond en comble; ses guerriers y trouvèrent de grandes richesses : mais s'il eût su l'histoire de la Grèce, il aurait regretté la statue d'Hercule, qui portait une massue, un arc, un carquois et une peau de lion d'or massif. Les progrès de la dévastation sur mer et sur terre, depuis l'Euxin jusqu'à l'île de Chypre, déterminèrent Nicéphore à rétracter son insolent défi. Harun consentit à la paix, mais il voulut que les ruines d'Héraclée servissent à jamais de leçon aux Grecs, et que la monnaie du tribut portât l'image et le nom de Harun et de ses trois fils [3]. Après

1 Voyez, sur la situation de Racca, l'ancien *Nicephorium* de d'Anville (l'Euphrate et le Tigre, p. 24-27). Dans les Nuits arabes, Harun al Raschid ne sort presque jamais de Bagdad. Il respectait la résidence royale des Abbassides; mais les vices des habitans l'avaient chassé de la ville. (Abulféda, Annal., p. 167.)

2 M. Tournefort alla de Constantinople à Trébisonde; il passa une nuit à Héraclée ou Eregri. Il examina la ville telle qu'elle se trouvait alors, et il étudia son état ancien dans les auteurs. (Voyage du Levant, t. III, lettre XVI, p. 23-35.) Nous avons une histoire particulière d'Héraclée dans les Fragmens de Memnon, qu'a conservés Photius.

3 Théophanes (p. 384, 385-391-396-407, 408), Zona-

la mort de leur père, les trois fils du calife se livrèrent à la discorde, et le rétablissement de la paix domestique et l'introduction des sciences occupèrent suffisamment le généreux Almamon, qui triompha dans cette guerre civile.

Tandis qu'Almamon régnait à Bagdad et Michel-le-Bègue à Constantinople, les Arabes subjuguèrent les îles de Crète [1] et de Sicile. Leurs écrivains, qui ignoraient la réputation de Jupiter et de Minos, ont dédaigné la première de ces conquêtes; mais elle n'a pas été négligée par les historiens de Bysance, qui commencent ici à éclairer d'une manière plus nette les affaires de leur temps [2]. Une troupe d'Andalous, mécontens du climat et du gouvernement d'Espagne, cherchèrent les aventures de la mer; mais, puisqu'ils n'avaient que dix ou vingt galères, il faut les regarder comme des pirates. En qualité de sujets et de défenseurs du parti des *blancs*, ils se croyaient en droit d'envahir les domaines du calife qui était du parti des *noirs*. Une faction rebelle les introduisit à Alexandrie [3]; ils taillèrent en pièces leurs amis et leurs ennemis; ils pillèrent les églises et les mosquées; ils vendirent plus de six mille chrétiens, et se soutinrent dans la capitale de toute l'Égypte jusqu'à l'époque où Almamon vint à la tête de toutes ses forces les accabler. Depuis l'embouchure du Nil jusqu'à l'Hellespont, les îles et les côtes qui appartenaient aux Grecs et aux Musulmans furent exposées à leurs pirateries. Ils virent la fertilité de la Crète, ils en jouirent, et, pleins du désir de se l'approprier, ils revinrent bientôt avec quarante galères. Les Andalous ne furent point arrêtés dans leur course au milieu de cette île; mais, lorsqu'ils arrivèrent au rivage pour y embarquer leur butin, ils virent leurs navires en proie aux flammes, et Abu Caab leur chef s'avoua l'auteur de l'incendie. Leurs clameurs l'accusèrent d'extravagance ou de perfidie. « De quoi vous plaignez-vous? leur répondit l'adroit émir. Je vous ai amenés » dans une terre où coulent le lait et le miel. » C'est ici votre patrie. Reposez-vous de vos » fatigues, et oubliez les déserts qui vous ont » donné le jour. — Et nos femmes et nos enfans, s'écrièrent les pirates? — Vos belles » captives remplaceront vos femmes, ajouta » Abu Caab : dans leurs bras vous deviendrez bientôt les pères d'une nouvelle famille. » Ils n'eurent d'abord pour habitation que leur camp placé dans la baie de Suda, et environné d'un fossé et d'un rempart; mais un moine apostat leur fit connaître dans la partie orientale une position plus avantageuse, et le nom de *Candax*, qu'ils donnèrent à leur forteresse et à leur colonie, est devenu celui de l'île entière, que, par corruption, on a appelée *Candie*. Il ne restait plus que trente de ces cent villes qu'on y voyait au temps de Minos; et une seule, ce fut vraisemblablement Cydonia, eut le courage de maintenir sa liberté et de ne pas abjurer le christianisme. Les Sarrasins de la Crète ne tardèrent pas à reconstruire des vaisseaux; le mont Ida leur offrit tous les bois qu'ils pouvaient désirer. Les princes de Constantinople firent à ces audacieux cor-

ras (t. II, l. XV, p. 115-124), Cédrénus (p. 477, 478), Eutychius (Annal., t. II, p. 407), Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 136-151, 152), Abulpharage (Dynast., p. 147-151), et Abulféda (p. 156-166-168) parlent des guerres de Harun al Raschid contre l'empire romain.

[1] Les auteurs qui m'ont instruit de l'état ancien et moderne de la Crète sont Belon (Observations, etc., c. 3-20, Paris 1555), Tournefort (Voyage du Levant, t. I, lettre II et III), et Meursius (Creta, dans le recueil de ses œuvres, t. III, p. 343-544). Quoique la Crète soit appelée par Homère Πιειρα, et par Denys λιπαρη τε και ευβοτος, je ne puis croire que cette île montueuse surpassât ou même égalât la fertilité de la plus grande partie des cantons de l'Espagne.

[2] Les détails les plus authentiques et les plus circonstanciés se trouvent dans les quatre livres de la continuation de Théophanes, que Constantin-Porphyrogénète a faite lui-même ou qu'on a faite par ses ordres, et qu'on a publiée avec la vie de Basile-le-Macédonien, son père. (*Scriptores post Theophanem*, p. 1 162, *à* Francisc. Combesis, Paris 1685.) La perte de la Crète et de la Sicile y est racontée (l. II, p. 46-52). On peut y ajouter des témoignages secondaires, ceux de Joseph Genesius (l. II, p. 21, *Venet.*, 1733); de Georges Cédrénus (*Compend.*, p. 506-508), et de Jean Scylitzes Curopalata (*apud Baron. Annal. Eccles.* A. D. 827, n° 24, etc.) Mais les Grecs modernes sont des plagiaires si bien connus pour tels, qu'il serait inutile de citer d'autres auteurs.

[3] Renaudot (*Hist. Patriarch. Alexand.*, p. 251-256-268-270) a décrit les ravages que firent en Egypte les Arabes de l'Andalousie; mais il a oublié de les lier à la conquête de la Crète.



saires une guerre inutile qui dura cent trente-huit ans.

Un acte de sévérité monacale occasiona la perte de la Sicile [1]. Un jeune homme, qui avait enlevé une religieuse, fut condamné par l'empereur à perdre la langue. Euphémius (c'était le nom du jeune homme) implora le secours des Sarrasins d'Afrique ; et bientôt il vint dans sa patrie braver l'arrêt du prince à la tête de cent navires, de sept cents cavaliers et de dix mille fantassins. Ces troupes débarquèrent à Mazara, près des ruines de l'ancienne Sélinunte. Après quelques victoires partielles, les Grecs livrèrent Syracuse [2]; mais l'apostat fut tué durant le siége, et les Arabes furent réduits à manger leurs chevaux. Des Musulmans de l'Andalousie vinrent à leur secours; la partie la plus considérable de l'île fut soumise peu à peu; et les Sarrasins firent du hâvre de Palerme le siége de leur puissance navale et militaire. Syracuse garda un demi-siècle la foi qu'elle avait jurée à Jésus-Christ et à l'empereur. Lorsqu'elle fut assiégée pour la dernière fois, ses citoyens montrèrent un reste de la valeur qui avait autrefois résisté aux armes d'Athènes et de Carthage. Ils arrêtèrent plus de vingt jours l'effet des béliers et des catapultes, des mines et des tortues des assiégeans ; et on aurait sauvé cette place si les matelots de la flotte impériale n'eussent pas été employés à Constantinople à la construction d'une église en l'honneur de la vierge Marie. Le diacre Théodose, et ensuite l'évêque et tout le clergé furent arrachés des autels; on les chargea de fers; on les amena à Palerme; on les jeta dans un cachot, où ils n'eurent d'autre ressource que la mort ou l'apostasie. Théodose a écrit sur sa situation un morceau qui est pathétique, et qui n'est pas dénué d'élégance: c'est une sorte d'épitaphe de son pays [1]. Depuis l'époque où les Romains avaient subjugué la Sicile jusqu'à la conquête des Sarrasins, Syracuse avait décliné peu à peu et était réduite à l'île d'Ortygie, qui forma d'abord sa première enceinte. Elle contenait encore de grandes richesses; les vases d'argent, qu'on trouva dans la cathédrale, pesaient cinq mille livres; le butin fut évalué à un million de pièces d'or, c'est-à-dire à environ quatre cent mille livres sterling, et le nombre des captifs dut être plus considérable qu'à Tauromenium, d'où dix-sept mille chrétiens furent transportés en Afrique pour y vivre dans l'esclavage. Les vainqueurs anéantirent en Sicile la religion et la langue des Grecs; et telle fut la docilité de la génération nouvelle, que quinze mille garçons reçurent la circoncision le même jour que le fils du calife fatimite. Les forces maritimes des Arabes sortirent des hâvres de Palerme, de Biserte et de Tunis; ils attaquèrent et pillèrent cent cinquante villes de la Calabre et de la Campanie; le nom des Césars ni celui des apôtres de Jésus-Christ ne put défendre les fâubourgs de Rome. Si l'union eût régné parmi les Musulmans, l'Italie serait tombée au pouvoir des descendans du prophète; mais les califes de Bagdad avaient perdu leur autorité en Occident; les Aglabites et les Fatimites usurpèrent les provinces de l'Afrique; leurs émirs en Sicile aspirèrent à l'indépendance, et les vastes desseins qu'ils avaient formés pour étendre leurs conquêtes, se bornèrent à quelques incursions de pirates [2].

Au milieu des humiliations qui accablaient alors l'Italie, le nom de Rome rappelle un auguste et douloureux souvenir. Des navires

[1] Δηλοι (dit le continuateur de Théophanes, l. II, p. 51) δε ταυτα σαφεστατα και πλατικωτερον η τοτε γραφεισα Θεογνωστω και εις χειρας ελθουσα ημων. Cette histoire de la conquête de la Sicile n'existe plus. Muratori (*Annali d'Italia*, t. VII, p. 7-19-21, etc.) a ajouté quelques détails qu'il a tirés des chroniques italiennes.

[2] La pompeuse et intéressante tragédie de *Tancrède* conviendrait mieux à cette époque qu'à l'année 1005 qu'a choisie Voltaire. Si l'on ne connaissait pas les licences permises aux poëtes, on pourrait faire un léger reproche à l'auteur : on dirait qu'il a donné à des Grecs esclaves de l'empereur de Bysance le courage de la chevalerie moderne et des anciennes républiques.

[1] Pagi a rapporté et éclairci le récit ou les lamentations de Théodose (*Critica*, t. III, p. 719, etc.). Constantin Porphyrogénète (*in Vit. Basil.* c. 69, 70, p. 190-192) fait mention de la perte de Syracuse et du triomphe des démons.

[2] On trouve des extraits des auteurs arabes sur la conquête de la Sicile dans Abulféda (*Annal. Moslem.*, p. 271-273), et dans le premier volume de *Scriptores Rerum italicarum* de Muratori. M. de Guignes (*Hist. des Huns*, t. I, p. 363, 364) ajoute quelques faits importans.

sarrasins arrivés de la côte d'Afrique osèrent remonter le Tibre, et approcher d'une ville qui, malgré sa dégradation, était encore respectée comme la métropole du monde chrétien. Un peuple effrayé en gardait les portes et les remparts ; mais les tombeaux et les églises de Saint-Pierre et Saint-Paul, situés dans les faubourgs du Vatican et sur la route d'Ostie, furent abandonnés à la fureur des Musulmans. Les Goths, les Vandales et les Lombards les avaient respectés ; mais les Arabes dédaignaient l'Évangile et les traditions des chrétiens ; et les préceptes du Coran approuvaient et excitaient leur rapacité. Ils dépouillèrent les images du christianisme, qu'ils regardaient comme des idoles ; ils prirent un autel d'argent dans l'église de Saint-Pierre ; et s'ils laissèrent dans leur entier l'édifice et les corps des fidèles qu'on y avait inhumés, il faut l'attribuer à la précipitation plutôt qu'aux scrupules des Sarrasins. Dans leurs incursions sur la voie Appienne, ils saccagèrent Fundi, et assiégèrent Gaëte ; mais ils s'éloignèrent des murs de Rome, et leur division sauva la capitale du joug du prophète de la Mecque. Au reste, les habitans de Rome couraient toujours le même danger, et leurs forces ne pouvaient les défendre contre un émir de l'Afrique. Ils réclamèrent la protection du roi de France, qui leur donnait alors des lois ; un détachement des barbares battit une armée française ; Rome, dans sa détresse, songeait à se remettre sous l'empire du prince qui régnait à Byzance ; mais ce projet pouvait passer pour un crime de haute trahison, et les secours qu'on pouvait en attendre étaient éloignés et précaires [1]. La mort du pape, qui était le chef spirituel et temporel de la ville, mit le comble à tant de maux. D'après les circonstances impérieuses où l'on se trouvait alors, on ne suivit ni les formes ni les intrigues d'une élection, et la réunion des suffrages en faveur de Léon IV [1] sauva la chrétienté et la ville de Rome. Ce pontife était né Romain. Le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un temps de lâcheté et de corruption, tel qu'une de ces belles colonnes qu'on voit encore debout au milieu du Forum. Les premiers jours de son règne il purifia les reliques et les mit en lieu de sûreté ; il fit avec appareil des prières, des processions et beaucoup d'autres cérémonies qui servirent du moins à guérir l'imagination et à rétablir les espérances de la multitude. On négligeait dès longtemps ce qui concernait la défense de la ville, non parce qu'on comptait sur la paix, mais parce qu'on était pauvre. Léon répara les murailles autant que ses faibles moyens et la brièveté du temps le permirent : on éleva ou on rebâtit quinze tours aux endroits qui offraient l'accès le plus facile ; deux de ces tours commandaient les rives du Tibre, et on tendit des chaînes sur la rivière, afin d'arrêter les navires ennemis qui se présenteraient. Les Romains eurent du moins quelque répit, car ils apprirent que les Sarrasins venaient de lever le siége de Gaëte, et que les vagues avaient englouti une partie des Musulmans avec leur butin.

L'explosion de l'orage fut différée, mais ce fut pour éclater avec plus de violence. L'Aglabite [2] qui régnait en Afrique avait eu un trésor et une armée de la succession de son père ; une escadre d'Arabes et de Maures, après une courte relâche dans les hâvres de la Sardaigne, vint mouiller à l'embouchure du Tibre, c'est-à-dire à seize milles de Rome ; leur nombre et leur discipline semblaient annoncer non pas une incursion passagère, mais le projet bien arrêté de conquérir l'Italie. Léon avait formé une alliance

[1] L'un des personnages les plus éminens de la ville de Rome (Gratien, *magister militum et romani palatii superista*) fut accusé d'avoir dit : « Quia Franci nihil nobis boni faciunt, neque adjutorium præbent, sed magis quæ nostra sunt violenter tollunt, quare non advocamus Græcos, et cum eis fœdus pacis componentes Francorum regem et gentem de nostro regno et dominatione expellimus ? » (Anastase, *in Leone* IV, p. 199.)

[1] Voltaire (Hist. Générale, c. 38, p. 124, t. II) a été vivement frappé du caractère de Léon IV. J'ai employé une de ses phrases ; mais, d'après le souvenir des colonnes que j'ai vues à Rome au milieu du Forum, j'ai rendu l'image de Voltaire plus précise et plus animée.

[2] De Guignes, Hist. Génér. des Huns, t. I, p. 363, 364 ; Cardonne, Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes, t. II, p. 24, 25. Ces écrivains ne sont pas d'accord sur la succession des Aglabites, et je ne puis les concilier.

avec les cités libres de Gaëte, de Naples et d'Amalfi, vassales de l'empire grec; et à l'arrivée des Sarrasins leurs galères se montrèrent au port d'Ostie, sous les ordres de Cæsarius, fils du duc de Naples, jeune guerrier plein de générosité et de valeur, qui avait déjà vaincu les flottes des Arabes. Il se rendit avec ses principaux officiers au palais de Latran, d'après les invitations du pape, qui fit semblant de le questionner sur l'objet de son voyage, et qui affecta de la surprise sur les secours que lui envoyait la Providence. Le pape se rendit à Ostie à la tête des milices de Rome; il y fit la revue de ses libérateurs, et leur donna sa bénédiction. Les alliés baisèrent les pieds du pontife. Ils reçurent la communion avec une sorte de dévotion guerrière; et Léon pria le Dieu qui avait soutenu saint Pierre et saint Paul sur les vagues de la mer, de donner de la force aux défenseurs de son saint nom. Les Musulmans, après avoir demandé aussi de la force au Dieu de Mahomet, commencèrent l'attaque des navires chrétiens, qui gardèrent leur position avantageuse le long de la côte. La victoire penchait du côté des Musulmans; mais il survint une tempête qui confondit l'habileté et le courage des marins les plus hardis. Les chrétiens se trouvaient garantis par le hâvre, et les navires africains furent dispersés et mis en pièces parmi les rochers et les îles d'une côte ennemie. Ceux d'entre eux qui échappèrent au naufrage et à la faim tombèrent au pouvoir des chrétiens, qui ne les traitèrent pas avec clémence. Le glaive et le gibet diminuèrent cette multitude de captifs qui parut dangereuse; le reste fut mis à la chaîne et employé à la réparation des édifices sacrés qu'ils avaient voulu détruire. Le pape, à la tête des citoyens et des alliés, conduisit une procession au sanctuaire des apôtres; et, parmi les dépouilles de cette victoire navale, il suspendit quatorze arcs d'argent massif autour de l'autel du pêcheur de la Galilée. Durant tout son règne, Léon IV s'occupa du soin de fortifier et d'embellir la ville de Rome. Il répara les églises et y ajouta de nouveaux ornemens; il employa huit mille marcs d'argent à réparer celle de Saint-Pierre; il lui donna des vases d'or qui pesaient cinq cent vingt marcs, et qui présentaient les portraits du pape et de l'empereur, garnis de belles perles. Au reste, cette vaine magnificence fait moins d'honneur au caractère de Léon, que le soin paternel avec lequel il releva les murs de Horta et d'Amérie, et offrit un asile, dans la nouvelle ville de Léopolis, à douze milles de la côte, aux habitans de Centumcellæ qui erraient en Italie [1]. Il établit à Porto une colonie de Corses avec leurs femmes et leurs enfans. Cette ville, située à l'embouchure du Tibre, tombait en ruines; Léon IV la répara; il partagea entre les colons les champs de blé et les vignobles; pour aider leurs premiers efforts, il leur donna des chevaux et du bétail; et ces braves exilés, pleins de fureur contre les Sarrasins, jurèrent de vivre et de mourir sous l'étendard de saint Pierre. Les pélerins de l'Occident et du Nord, qui venaient au tombeau des saints apôtres, avaient formé peu à peu le vaste faubourg du Vatican; et, selon le langage du temps, on donnait à leurs habitations le nom d'écoles des Grecs et des Goths, des Lombards et des Saxons. Mais ce lieu saint était toujours exposé à l'insulte des sacriléges; afin de l'environner de murs et de tours, l'autorité épuisa tout son pouvoir, et la charité toutes ses aumônes: durant quatre années, l'infatigable pontife excita les travailleurs par sa présence. Le nom de cité léonine qu'il donna au Vatican laisse apercevoir l'amour de la célébrité, passion généreuse mais terrestre: au reste, des actes de pénitence et d'humilité chrétienne tempérèrent l'orgueil de cette dédicace. Le pape et son clergé parcoururent nus pieds, et sous le sac et la cendre, l'enceinte marquée pour la nouvelle ville; les chants de triomphe furent des psaumes et des litanies; on répandit l'eau sainte sur les murs; et, à la fin de le cérémonie, Léon pria les apôtres et l'armée des anges de maintenir toujours pure, heureuse et imprenable l'ancienne et la nouvelle Rome [2].

[1] Baretti (*Chronographia Italiæ medii ævi*, p. 106-108) a jeté du jour sur les villes de Centumcellæ, Léopolis, Civitas Léonina et les autres places du duché de Rome.

[2] Les Arabes et les Grecs se taisent sur ce qui a rapport à l'invasion de Rome par les Africains. Les chroniques



L'empereur Théophile, fils de Michel le Bègue, est un des princes les plus actifs et les plus courageux qu'on ait vus dans le moyen âge sur le trône de Constantinople. Il marcha cinq fois contre les Sarrasins; il se montra redoutable par ses attaques, et, lorsqu'il fut battu ou qu'il reçut des échecs, il fut estimé de l'ennemi. Dans la dernière de ses expéditions, il pénétra en Syrie, et assiégea la ville obscure de Sozopétra; le calife Motassem y avait reçu le jour, parce que Harun son père traînait à sa suite celles de ses femmes et de ses concubines qu'il aimait le plus. La révolte d'un imposteur persan occupait alors les armes des Sarrasins, et il ne pouvait qu'entamer une négociation en faveur d'une ville pour laquelle il avait une sorte d'attachement filial. Ses sollicitations déterminèrent l'empereur à blesser son orgueil en un point si sensible. Sozopétra fut rasée; les Syriens qu'on y trouva furent mutilés ou marqués d'une manière ignominieuse; et les vainqueurs enlevèrent mille captives sur le territoire des environs. Une matrone de la maison d'Abbas eut, dans son désespoir, recours à Motassem, qui résolut de punir les insultes et la cruauté des Grecs. Sous le règne des deux frères aînés, l'héritage du plus jeune s'était borné à l'Anatolie, l'Arménie, la Géorgie et la Circassie : cette position sur les frontières avait exercé ses talens militaires; et, parmi les titres qu'il faisait valoir pour prendre le surnom d'*Octonaire* [1], les quatre batailles qu'il gagna ou qu'il livra aux ennemis du Coran lui font le plus d'honneur. Dans cette querelle personnelle, les troupes de l'Irak, de la Syrie et de l'Égypte tirèrent leurs recrues des tribus de l'Arabie et des hordes turques; sa cavalerie dut être nombreuse, quand on ferait une grande diminution sur les cent trente mille chevaux dont parlent les historiens; et les frais de l'armement ont été évalués à quatre millions sterling ou cent mille livres d'or. Les Sarrasins se rassemblèrent à Tarse, et prirent, en trois divisions, la grande route de Constantinople. Motassem commandait le corps de bataille; l'avant-garde était sous les ordres d'Abbas, son fils, qui, dans l'essai de ses premières armes, pouvait triompher avec plus de gloire ou recevoir un échec avec moins de honte. Le père de Théophile était originaire d'Amorium [1] en Phrygie : cette ville, berceau de la maison impériale, avait des priviléges et des monumens; et, quelle que fût l'opinion du peuple, elle était aussi précieuse que Constantinople aux yeux du souverain et de sa cour. On grava le nom d'*Amorium* sur les boucliers des Sarrasins; et les trois armées se réunirent de nouveau sous les murs de cette cité proscrite. Des citoyens sages avaient conseillé d'évacuer la place, d'en faire sortir les habitans et d'en abandonner les édifices à la fureur des barbares. L'empereur prit le parti plus généreux de soutenir un siége et de livrer une bataille pour défendre la patrie de ses ancêtres. Lorsque les armées s'approchèrent, le fort de la ligne musulmane parut plus hérissé de piques et de javelines; mais de l'un et de l'autre côté l'issue du combat ne fut point glorieuse pour les troupes nationales. Les Arabes furent enfoncés, mais ce fut par les glaives de trente mille Persans qui avaient obtenu du service et un établissement dans l'empire grec. Les Grecs furent repoussés et vaincus, mais ce fut par les traits de la cavalerie turque; et, si une pluie qui tomba le soir n'eût pas mouillé et relâché les cordes de ses arcs, un très-petit nombre de chrétiens aurait échappé au carnage. Les chrétiens prirent quelques momens de repos à Dorylée, ville située à trois journées du champ de bataille. Théophile y fit la revue

latines ne fournissent pas beaucoup d'instruction (voyez les Annales de Baronius et Pagi). Anastase, bibliothécaire de l'église romaine, est un guide authentique et contemporain sur l'histoire des papes du neuvième siècle. Sa Vie de Léon IV contient vingt-quatre pages (p. 175-199, édit. de Paris); et, si elle offre un grand nombre de minuties superstitieuses, il faut se souvenir que son héros fut plus souvent dans une église que dans un camp.

[1] Motassem était le huitième des Abbassides : il régna *huit* ans *huit* mois et *huit* jours. Il laissa en mourant *huit* fils, *huit* filles, *huit* mille esclaves et *huit* millions d'or.

[1] Les anciens géographes ne font guère mention d'*Amorium*, et les itinéraires romains l'ont oublié tout-à-fait. Après le sixième siècle elle devint un siége épiscopal, et enfin la métropole de la nouvelle Galatie (*Carol. Sancto Paulo, Geograph. Sacra*, p. 234). Cette ville s'est relevée de ses ruines, si c'est en effet *Ammuria* qu'on doit lire au lieu d'*Anguria*, dans le texte du géographe de Nubie (p. 236).

de ses escadrons tremblans, et pallia sa fuite et celle de ses sujets. Après cette découverte de sa faiblesse il n'espéra plus sauver Amorium. L'inexorable calife rejeta avec dédain ses prières et ses promesses; il retint même ses ambassadeurs pour les rendre témoins de sa vengeance : il s'en fallut peu qu'ils ne fussent témoins de sa honte. Un gouverneur fidèle, une garnison composée de vétérans, et un peuple désespéré, soutinrent durant cinquante-cinq jours les vigoureux assauts des Musulmans; et les Sarrasins auraient été réduits à lever le siége si un traître ne leur eût indiqué la partie la plus faible des murailles. Motassem accomplit son vœu dans toute sa rigueur. Fatigué du carnage, sans en être rassasié, il retourna au palais de Samara, qu'il venait de bâtir aux environs de Bagdad, tandis que l'*infortuné* [1] Théophile implorait le secours tardif et incertain de l'empereur des Francs. Au reste, soixante-dix mille Musulmans avaient perdu la vie au siége d'Amorium; ils se vengèrent par le massacre de trente mille Chrétiens et par les cruautés qu'ils se permirent envers un égal nombre de captifs, qu'ils traitèrent comme les plus atroces criminels. La nécessité obligea quelquefois les deux partis à consentir à l'échange et à la rançon des prisonniers [2]; mais, au milieu de cette lutte nationale et religieuse des deux empires, la paix n'inspirait point de confiance, et la guerre se faisait sans quartier. Au moment du combat le vainqueur accordait rarement grâce aux ennemis qui tombaient en son pouvoir; ceux qui échappaient à la mort devenaient pour jamais esclaves; on les condamnait à d'affreuses tortures, et un empereur catholique raconte avec joie l'exécution des Sarrasins de la Crète, qu'on écorcha vifs ou qu'on plongea dans des chaudières d'huile bouillante [1]. Motassem avait sacrifié au point d'honneur une ville florissante, deux cent mille hommes et la propriété de plusieurs millions de sujets. Le même calife descendit de cheval et salit sa robe pour secourir un vieillard décrépit qui était tombé, avec son âne, dans un fossé rempli de boue. On pourrait lui demander laquelle de ces deux actions lui plut davantage lorsqu'il fut appelé par l'ange de la mort [2]?

A la mort de Motassem, le huitième des Abbassides, la gloire de sa famille et de sa nation disparut. Lorsque les vainqueurs arabes se répandirent en Orient, lorsqu'ils se mêlèrent avec les troupes serviles de la Perse, de la Syrie et de l'Égypte, ils perdirent peu à peu l'énergie et les vertus guerrières du désert. Le courage des pays du midi est une production artificielle de la discipline et du préjugé. L'activité du fanatisme avait diminué, et les troupes du calife, devenues mercenaires, se recrutaient dans les climats du nord où la valeur est naturelle aux habitans. Les Arabes s'étaient approchés des Turcs [3] qui vivaient au-delà de l'Oxus et du Jaxarte. Les jeunes Turcs qu'on prenait à la guerre ou qu'on achetait étaient formés

[1] On l'appelait en Orient Δυςυχης (*Continuator Theophan.*, l. III, p. 84). Mais telle était l'ignorance des peuples de l'Occident, que leurs ambassadeurs ne craignirent pas, dans un discours public, de parler *de victoriis quas adversus exteras bellando gentes cœlitus fuerat assecutus* (*Annalist. Bertinian. apud Bagi*, t. III, p. 720).

[2] Abulpharage (Dynast., p. 167, 168) raconte un de ces échanges qui ont eu lieu sur le pont du Lamus en Cilicie, qui était la borne des deux empires, et qui se trouvait à une journée à l'ouest de Tarse (d'Anville, Géographie Ancienne, t. II, p. 91). Quatre mille quatre cent soixante Musulmans, huit cents femmes et enfans, et cent alliés, furent échangés contre un égal nombre de Grecs. Ils passèrent les uns devant les autres au milieu du pont; et lorsque de part et d'autre ils eurent atteint leurs compatriotes, ils s'écrièrent : *Allah Acbar*, et *Kyrie Eleison*. Il est vraisemblable qu'alors on échangea le plus grand nombre des prisonniers d'Amorium; mais la même année (A. H. 231) deux des plus illustres d'entre eux furent décapités par ordre du calife.

[1] Constantin Porphyrogenète, *in Vit. Basil.*, c. 61, p. 186. Il est vrai que ces Sarrasins, en qualité de pirates et de renégats, furent traités avec une rigueur particulière.

[2] Voyez sur Théophile Motassem et la guerre d'Amorie, le continuateur de Théophanes (l. III, p. 77-84); Genesius (l. III, p. 24-34); Cedrenus (p. 528-532); Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 180); Abulpharage (Dynast.; p. 165, 166); Abulféda (*Annal. Moslem*, p. 191); d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 639, 640).

[3] M. de Guignes, qui franchit quelquefois le gouffre qui se trouve entre l'histoire des Chinois et celle des Musulmans et qui d'autres fois s'y laisse tomber, croit apercevoir que ces Turcs sont les *Hoei-ke*, autrement dit les *Kao-tche* ou les *grands Chariots*; qu'ils se trouvaient répandus dans la Chine et la Sibérie jusqu'aux domaines des califes et des Samanides, et qu'ils formaient quinze hordes, etc. (Hist. des Huns, t. III, p. 1-43-124-131

de bonne heure dans l'art de la guerre et élevés dans la foi musulmane. Ces Turs devinrent les gardes du calife, et, quand ils furent placés autour du trône de leur bienfaiteur, leurs chefs usurpèrent l'empire du palais et des provinces. Motassem fit une faute bien dangereuse : il appela plus de cinquante mille Turcs dans la capitale : leur licence excita l' ndignation publique, et les querelles des soldats et du peuple déterminèrent le calife à s'éloigner de Bagdad et à établir sa résidence et le camp de ses barbares favoris à Samara, sur le Tigre, à environ douze lieues au-dessus de la cité de paix [1]. Mota-Wakkel, son fils, fut un tyran plein de jalousie et de cruauté. Détesté de tous ses sujets, il eut recours à la fidélité des gardes turques : ces gardes, ambitieuses et effrayées de la haine qu'elles inspiraient, se laissèrent séduire par les avantages que leur promettait une révolution. C'est à l'instigation de son fils, ou du moins pour lui donner la couronne, qu'elles pénétrèrent en fureur dans l'intérieur du palais, à l'heure du souper. Ces guerriers mirent le calife en pièces avec les mêmes glaives qu'il venait de leur donner pour défendre sa vie et son trône. Mostanser monta sur ce trône couvert encore du sang de son père; mais durant les six mois de son règne il n'éprouva que les angoisses d'une conscience criminelle. Si, comme on le dit, il versa des larmes à la vue d'une ancienne tapisserie qui représentait les crimes et les châtimens du fils de Cosroës; si le chagrin et le remords abrégèrent en effet sa vie, on peut avoir quelque compassion pour un parricide qui, au moment de sa mort, s'écriait qu'il avait perdu le bonheur de ce monde et celui de sa vie future. Après cet acte de trahison, les mercenaires étrangers donnèrent et reprirent le vêtement et le bâton de Mahomet, qui étaient encore les emblèmes de la royauté; et dans l'espace de quatre ans ils créèrent, déposèrent et assassinèrent trois califes. Toutes les fois que les Turcs étaient agités par la crainte, la rage et la cupidité, ils saisissaient les califes par les pieds; après les avoir traînés hors du palais, ils les exposaient nus à un soleil brûlant; ils les frappaient avec des massues de fer; ils les forçaient à abdiquer la couronne pour prolonger de quelques instans une vie qu'on finissait par leur ôter [1]. A la fin cette tempête se calma ou elle prit un autre cours : les Abbassides retournèrent à Bagdad, qui leur offrait un séjour moins orageux : une main plus ferme et plus habile réprima l'insolence des Turcs; ces troupes redoutables furent divisées ou détruites par les guerres étrangères. Mais les nations de l'Orient avaient vu fouler aux pieds les successeurs du prophète; et c'est en diminuant leur force et en relâchant la discipline que les califes obtinrent la paix dans l'intérieur de leurs états. Les funestes effets du despotisme militaire sont si uniformes, qu'il semble que je parle ici des gardes prétoriennes [2].

Tandis que les affaires, les plaisirs et les lumières du temps amortissaient le fanatisme, il se conservait avec toute sa chaleur dans le cœur d'un petit nombre de forcenés qui voulaient régner dans ce monde ou dans l'autre. L'apôtre de la Mecque avait eu soin de répéter mille et mille fois qu'il serait le dernier des prophètes; mais l'ambition, ou, si l'on peut profaner ce mot, la raison du fanatisme espérait qu'après les missions successives d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse, de Jésus et de Mahomet, Dieu révélerait dans la plénitude des temps une loi plus parfaite et plus durable. L'an 277 de l'hégire, un prédicateur arabe,

[1] Il changea l'ancien nom de Sumere ou Samara en celui de *Ser-men-roi*, celui qui donne du plaisir au premier coup-d'œil (d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 808; d'Anville, l'Euphrate et le Tigre, p. 97, 98).

[1] Pour en donner un exemple, voici les détails de la mort du calife Motaz : « Correptum pedibus pertrahunt, et » sudibus probe permulcant, et spoliatum laceris vestibus » in sole collocant, præ cujus acerrimo æstu pedes alternos attollebat et demittebat. Adstantium aliquis misero colaphos continuo ingerebat, quos ille objectis manibus avertere studebat...... quo facto traditus tortori » fuit, totoque triduo cibo potuque prohibitus.... suffocatus, etc. » (Abulféda, p. 206). Il dit en parlant du calife Mohtadi : « Cervices ipsi perpetuis ictibus contundebant, testiculosque pedibus conculcabant. » (P. 208.)

[2] Voyez ce qui a rapport aux règnes de Motassem, Mota-Wakkel, Mostanser, Mostain, Motaz, Mokadi et Motamed, dans la Bibliothèque de d'Herbelot et dans les Annales d'Elmacin, Abulpharage et Abulféda, dont les noms doivent être devenus familiers au lecteur.

nommé Carmath, prit aux environs de Cufa les titres sublimes et inintelligibles de *guide*, de *directeur*, de *démonstration*, de *Verbe*, de *Saint-Esprit*, de *chameau*, de *héraut du Messie*, qui avait, disait-il, conversé avec lui sous la forme humaine, et enfin de *représentant de Mahomet* fils *d'Ali*, de *représentant de saint Jean-Baptiste et de l'ange Gabriel.* Il publia un volume mystique où il donna un sens plus spirituel aux préceptes du Coran; il relâcha les lois sur les ablutions, les jeûnes et le pélerinage; il permit l'usage du vin et des nourritures défendues; et, pour maintenir la ferveur de ses disciples, il leur imposa l'obligation de faire cinquante prières par jour. La durée et l'effervescence de la troupe rustique qui s'attacha au nouveau prophète attirèrent l'attention des magistrats de Cufa; une timide persécution étendit les progrès de la secte; mais le nom de Carmath ne fut que plus révéré quand sa personne eut quitté le monde. Ses douze apôtres se dispersèrent parmi les Bédouins, « race d'hommes, » dit Abulféda, qui n'a ni raison ni religion; » et leur succès semblait menacer l'Arabie d'une contre-révolution. Les Carmathiens étaient bien disposés à la révolte, puisqu'ils méconnaissaient les titres de la maison d'Abbas, et qu'ils abhorraient la pourpre mondaine des califes de Bagdad. Ils étaient susceptibles de discipline, car ils jurèrent une soumission aveugle et absolue à leur iman, que la voie de Dieu et celle du peuple appelaient à ses fonctions prophétiques. Au lieu des dîmes fixées par la loi, il leur demanda le cinquième de leur propriété et de leur butin; les actions les plus criminelles n'étaient qu'une ombre de désobéissance, et les frères se juraient mutuellement de garder le secret. Après de sanglantes hostilités, ils triomphèrent dans la province de Bahrein; les tribus d'une vaste étendue du désert furent soumises au sceptre ou plutôt au glaive d'Abu Said et d'Abu Taher son fils; et ces rebelles imans pouvaient mettre plus de cent mille fanatiques en campagne. Les mercenaires du calife furent épouvantés à l'approche d'un ennemi qui ne demandait et qui ne donnait point de quartier; et cette particularité annonce le changement que trois siècles de prospérité avaient opéré dans le caractère des Arabes. De pareilles troupes étaient battues dans tous les combats; les villes de Racca et de Baalbec, de Cufa et de Bassora furent prises et saccagées; la consternation régnait à Bagdad, et le calife tremblait derrière les voiles de son palais. Abu Taher fit une incursion au-delà du Tigre, et arriva jusqu'aux portes de la capitale, n'ayant que cinq cents chevaux à sa suite. Moctader avait ordonné qu'on brisât les ponts, et le calife attendait à chaque moment la personne ou la tête du rebelle. Son lieutenant, entraîné par la crainte ou la pitié, instruisit Abu Taher de tous les dangers, et lui recommanda de s'enfuir à la hâte : « Votre maître, dit au messager l'in» trépide Carmathien, est à la tête de trente » mille soldats; il n'a pas dans son armée » trois hommes comme ceux-ci. » Il montra en même temps trois de ses compagnons; il ordonna au premier de se plonger un poignard dans le sein, au second de se précipiter dans le Tigre, et au troisième de se jeter dans un précipice. Ils obéirent sans murmurer. « Racontez ce que vous avez vu, ajouta » l'iman; avant la nuit, votre général sera en» chaîné parmi mes chiens. » Il surprit en effet le camp des Arabes avant la nuit, et exécuta sa menace. L'aversion que le culte de la Mecque inspirait aux Carmathes justifiait leur rapine; ils dépouillèrent une caravane de pélerins, et abandonnèrent au milieu des sables brûlans du désert vingt mille Musulmans qui durent y mourir de faim et de soif. Une autre année ils laissèrent les pélerins continuer leur marche sans interruption; mais, tandis que les dévots célébraient une fête à la Mecque, Abu Taher prit d'assaut la cité sainte, et foula aux pieds tous les objets que les Musulmans regardaient comme sacrés. Ses soldats passèrent au fil de l'épée cinquante mille citoyens ou étrangers, souillèrent l'enceinte du temple en y enterrant trois mille morts; le puits de Zemzem fut rempli de sang; on enleva la gouttière d'or; les sectaires impies se partagèrent le voile de la Caaba, et portèrent en triomphe dans leur capitale la pierre noire qui était le premier monument de la nation arabe. Après tant de sacriléges et tant de cruautés, ils conti-

nuèrent à infester les frontières de l'Irak, de la Syrie et de l'Égypte; mais le principe vital du fanatisme n'agissait plus. Par scrupule ou par cupidité, ils rouvrirent aux pélerins la route de la Mecque; ils rendirent la pierre noire de la Caaba : il est inutile d'indiquer les factions qu'on vit bientôt parmi eux, ou de quelle manière ils furent enfin anéantis. La secte des Carmathes peut être envisagée comme la seconde des causes visibles qui contribuèrent à la décadence et à la chute de l'empire des califes [1].

La pesanteur et l'étendue de l'empire lui-même furent la troisième cause de sa destruction, et celle qui s'offre au premier coup d'œil. Le calife Almamon se vantait qu'il lui était plus facile de conduire l'Orient et l'Occident que de bien gouverner les pièces qu'on voit sur un échiquier de deux pieds carrés [2]; mais je présume qu'il fit un grand nombre de fautes dans l'un et l'autre de ces jeux; et j'observe que, dans les provinses éloignées, l'autorité du premier et du plus puissant des Abbassides avait déjà perdu quelque chose. Le despote communiqua toute sa majesté à son représentant; la division et la balance des pouvoirs durent relâcher l'habitude de l'obéissance; elle dut encourager les sujets, jusqu'alors passifs dans leur soumission, à rechercher l'origine et les devoirs du gouvernement civil. Celui qui est né sous la pourpre est rarement digne du trône; mais on est tenté de croire que le simple citoyen, le paysan ou l'esclave qui arrive au rang suprême, a du courage et de la capacité. Le vice-roi d'un pays éloigné cherche à s'approprier le dépôt confié à ses soins, et à le transmettre à ses descendans; les peuples aiment à voir leur souverain au milieu d'eux; et les trésors et les armées dont il dispose sont tout à la fois l'objet et l'instrument de son ambition. Tant que les lieutenans du calife se contentèrent du titre de vice-roi, tant qu'ils sollicitèrent pour eux ou pour leur fils une prorogation, tant qu'ils conservèrent sur les monnaies et dans les prières publiques le nom ou la prérogative du maître des fidèles, on s'aperçut à peine qu'ils gouvernaient en leur propre nom. Mais, dans le cours d'une longue administration, qui passait à leur famille, ils prirent l'orgueil et les attributs de la royauté : la paix ou la guerre, les récompenses ou les châtimens dépendaient de leur volonté, et ils faisaient un emploi local des revenus de leur gouvernement, ou les réservaient pour leur magnificence particulière. Au lieu de fournir aux successeurs du prophète des secours en hommes et en argent, ils leur envoyaient un éléphant, des faucons, des tapisseries de soie et quelques livres de musc et d'ambre [1].

Après la révolte de l'Espagne, qui s'affranchit du joug temporel et spirituel des Abbassides, les premiers symptômes de désobéissance éclatèrent dans la province d'Afrique. Ibrahim, fils d'Aglab, lieutenant de l'habile et sévère Harun, légua son nom et son pouvoir à la dynastie des *Aglabites*. Par indolence ou par politique, les califes dissimulèrent cet outrage ou cette perte, et ils se bornèrent à employer le poison contre le chef de la maison des *Édrisites* [2], qui fonda le royaume et la ville de Fez sur les rives de la mer Occidentale [3]. En Orient, la première dynastie

[1] Consultez sur la secte des Carmathes Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 219-224-229-231-238-241-243); Abulpharage (*Dynast.*, p. 179-182); Abulféda (*Annal. Moslem*, p. 218-219, etc., 245-265-274), et d'Herbelot (Bibliothèque Orientale, p. 256-258-635). J'y trouve sur les matières de théologie et sur la chronologie des contradictions qu'il serait difficile et peu important d'éclaircir.

[2] Hyde, *Syntagma Dissertat.*, t. II, p. 57, *in Hist. Shahiludii.*

[1] On peut étudier les dynasties de l'empire arabe dans les Annales d'Elmacin, d'Abulpharage et d'Abulféda, et dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot. Les tables de M. Guignes (Hist. des Huns, t. I) offrent une chronologie générale de l'Orient, entremêlée de quelques anecdotes historiques; mais il a confondu quelquefois les époques et les lieux.

[2] M. de Cardonne parle fort au long des Aglabites et des Édrisites (Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes, t. II, p. 1-63).

[3] Afin qu'on ne m'accuse pas de commettre des erreurs, je dois relever les inexactitudes de M. de Guignes (t. I, p. 359) sur les Édrisites. 1° Ce n'est pas l'an de l'hégire 173 qu'on fonda la dynastie et la ville de Fez, puisque l'une et l'autre ont été fondées par un fils *posthume* d'un descendant d'Ali, qui s'enfuit de la Mecque l'an 168; 2° ce fondateur, Édris, fils d'Édris, au lieu d'avoir prolongé sa carrière jusqu'à l'âge de cent vingt ans, ou jusqu'à l'année 313 de l'hégire, ainsi qu'on le dit contre toute vraisemblance, mourut A. H. 214, dans un âge

fut celle des *Tahérites* [1], descendans du brave Taher, qui, dans les guerres civiles du fils de Harun, avait servi avec trop de zèle et de succès la cause d'Almamon, frère cadet du calife. Comme on voulait l'exiler d'une manière honorable, on lui donna le commandement des rives de l'Oxus; et l'indépendance de ses successeurs, qui gouvernèrent le Chorasan en maîtres jusqu'à la quatrième génération, fut couverte par la modestie de leur conduite, le bonheur de leurs sujets, et la sûreté et la paix qu'ils surent maintenir sur leur frontière. Ils furent supplantés par un de ces aventuriers si communs dans les annales de l'Orient, qui abandonna la profession de chaudronnier pour le métier de voleur. Il se nommait Jacob, et il était fils de Leith. Il se rendit une nuit au trésor du prince de Sistan, dans l'intention de le piller; mais, ayant rencontré un morceau de sel qui le fit tomber, il porta à sa bouche ce qu'il venait de trouver sous ses pieds. Le sel, parmi les Orientaux, est le symbole de l'hospitalité, et le pieux voleur se retira aussitôt sans rien prendre et sans faire de dégât. Le prince de Sistan, instruit de ce fait, combla Jacob d'éloges; il pensa que c'était un homme sûr, et lui donna le commandement d'une armée. Jacob acquit de la célébrité à la guerre; il subjugua la Perse pour son compte, et menaça la résidence des Abbassides. Il marchait vers Bagdad, lorsqu'il fut arrêté par la fièvre. L'ambassadeur du calife demanda une audience; Jacob le manda au chevet de son lit : il avait à côté de lui sur une table un cimeterre nu, une croûte de pain noir et une botte d'ognons. « Si je meurs, dit-il, votre » maître n'aura plus de crainte; si je vis, ce » glaive décidera notre querelle; si je suis » vaincu, je reprendrai sans peine la vie frugale de ma jeunesse. » Il ne pouvait pas tomber d'une manière tranquille de la hauteur où il s'était élevé : sa mort, venue à temps, assura le repos du calife, qui acheta, par des concessions sans nombre, la retraite de son frère Amrou. Les Abbassides étaient trop faibles pour combattre, et trop orgueilleux pour pardonner; ils appelèrent à leur secours la puissante dynastie des *Samanides*, qui passèrent l'Oxus au nombre de dix mille cavaliers, si pauvres qu'ils avaient des étriers de bois, mais si braves qu'ils vainquirent l'armée des Soffariens, huit fois plus nombreuse que la leur. Ils firent Amrou prisonnier, et l'envoyèrent chargé de fers à la cour de Bagdad, et l'héritage de la Transoxiane et du Chorasan ayant satisfait le vainqueur, les royaumes de la Perse repassèrent pour quelque temps sous l'autorité des califes. Les provinces de la Syrie et de l'Égypte furent démembrées deux fois par les Turcs de la race de *Toulun* et *Ikshide* [1], qui y vivaient dans l'esclavage. Ces barbares, qui avaient adopté la religion et les mœurs des Musulmans, parvinrent, au milieu des factions sanglantes du palais, à envahir une province et à établir un trône indépendant; ils eurent de la célébrité, et inspirèrent de la terreur; mais les fondateurs de ces deux puissantes dynasties reconnurent de parole ou de fait la vanité de l'ambition humaine. Au moment de rendre le dernier soupir, le premier implora la miséricorde de Dieu envers un pécheur qui avait ignoré les bornes de son pouvoir; le second, environné de quatre cent mille soldats et de neuf mille esclaves, cachait à tout le monde la chambre où il essayait de dormir. Leurs fils furent élevés au milieu des vices des rois, et les Abbassides recouvrèrent la Syrie et l'Égypte, qu'ils possédèrent trente ans. Au déclin de leur empire, les princes arabes de la tribu de *Hamadan* étaient les maîtres de la Mésopotamie et des villes importantes de Mosul et d'Alep. Les poètes de leur cour disaient hardiment que la nature avait fait leur visage sur le modèle de la

peu avancé; 3° la dynastie a fini l'an de l'hégire 307, vingt-trois ans plus tôt que ne le dit l'historien des Huns. Voyez les Annales d'Abulféda, où règne beaucoup d'exactitude (p. 158, 160-185-238.)

[1] L'histoire originale et la version latine de Mirchond traitent de la dynastie des Tahérites et des Soffarides, ainsi que de l'établissement de celle des Samanides; mais l'infatigable d'Herbelot y avait déjà puisé les faits les plus intéressans.

[1] M. de Guignes (Hist. des Huns, t. III, p. 124-154) a épuisé tout ce qui a rapport aux Toulonides et aux Ikshidites de l'Égypte, et il a jeté du jour sur les Hamadanites et les Carmathes ou Carmathiens.

beauté, qu'elle avait formé leur langue pour l'éloquence, et leurs mains pour la libéralité et la valeur ; mais l'histoire dit de son côté que la perfidie, le meurtre et le parricide frayèrent aux *Hamadanites* le chemin du trône. A cette fatale époque, la dynastie des *Bowides* usurpa de nouveau le royaume de Perse. Cette révolution fut opérée par le glaive des trois frères, qui, sous différens noms, étaient regardés comme les soutiens et les colonnes de l'état, et qui, de la mer Caspienne à l'Océan, ne voulurent souffrir d'autres tyrans qu'eux-mêmes. La langue et le génie de la Perse se ranimèrent sous leur domination ; et, trois cent quatre ans après la mort de Mahomet, les Arabes perdirent le sceptre de l'Orient.

Rahdi, le vingtième des Abbassides et le trente-neuvième des successeurs de Mahomet, fut le dernier qui mérita le titre de calife [1] ; le dernier (dit Abulféda) qui ait harangué le peuple et conversé avec les savans; le dernier qui ait montré de la richesse et de la magnificence. Après lui les maîtres des contrées de l'Orient furent réduits à la plus abjecte misère ; ils se virent exposés aux outrages et aux coups des esclaves eux-mêmes. La révolte des provinces borna leur domaine à l'enceinte de Bagdad; mais cette capitale renfermait toujours une multitude innombrable de sujets enorgueillis de leur fortune passée; mécontens de la position où ils se trouvaient alors, et accablés par les exactions d'un trésor que les dépouilles et les tributs des nations avaient rempli autrefois, les factions et la controverse occupaient leur oisiveté. Les rigides sectateurs de *Hanbal* [1] attentèrent, sous le masque de la piété, aux plaisirs de la vie domestique; ils pénétrèrent de force dans les maisons des plébéiens et des princes, répandirent le vin qui s'offrit à leur regard, battirent les musiciens et brisèrent leurs instrumens, déshonorèrent par des soupçons infâmes tous ceux qui vivaient avec des jeunes gens d'une belle figure. De deux personnes réunies pour la même profession, l'une était pour et l'autre contre Ali, et les Abbassides furent éveillés par les clameurs des sectaires qui contestaient leurs titres et maudissaient les fondateurs de cette dynastie. La force militaire pouvait seule réprimer un peuple turbulent, mais rien ne pouvait satisfaire la cupidité des mercenaires, ou maintenir leur discipline. Les Africains et les Turcs, chargés de la garde du calife, s'attaquèrent mutuellement, et les émirs d'Omra [2] emprisonnèrent ou déposèrent leur souverain, et violèrent la mosquée et le harem. Si les califes se réfugiaient dans le camp ou à la cour d'un prince voisin, ils ne faisaient que changer de servitude ; le désespoir les détermina enfin à appeler les sultans de la Perse, qui, par l'invincible valeur de leurs troupes, réduisirent au silence les factions de Bagdad. Moezaldowlat, le second des trois frères Bowides, s'arrogea le pouvoir civil et le pouvoir militaire, et on regarda comme un trait de générosité qu'il voulût bien assigner soixante mille livres sterling pour les dépenses particulières du commandant des fidèles. Mais quarante jours après la révolution, au milieu d'une audience donnée aux ambassadeurs du Chorasan, le calife fut arraché de son trône, et, sous les yeux d'une multitude effrayée, traîné dans un cachot par ordre du

[1] « Hic est ultimus chalifa qui multum atque sæpius pro » concione perorarit... fuit etiam ultimus qui otium cum » eruditis et facetis hominibus fallere hilariterque agere » soleret ultimus tandem chalifarum cui sumptus, stipen- » dia, reditus, et thesauri, culinæ, cæteraque omnis aulica » pompa priorum chalifarum ad instar comparata fuerint. » Videbimus enim paulo post quam indignis et servi- » tibus ludibriis exagitati, quam ad humilem fortunam, » ultimumque contemptum abjecti fuerint hi quondam » potentissimi totius terrarum orientalium orbis domini. » (Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 261.) J'ai rapporté ce passage afin d'indiquer la manière d'Abulféda, mais les tournures appartiennent proprement à Reiske. L'historien arabe (p. 255-257-260, 261-269-283, etc.) m'a fourni les faits les plus intéressans de ce paragraphe.

[1] En pareille occasion leur maître montra plus de modération et plus d'indulgence. Ahmed Ebn Hanbal, chef d'une des quatre sectes orthodoxes, naquit à Bagdad A. H. 164, et il y mourut A. H. 241. Il combattit et trouva le martyre dans une dispute sur la création du Coran.

[2] L'emploi de visir fut remplacé par celui d'émir al omra (*imperator imperatorum*), titre d'abord institué par Rahdi, et qui à la longue s'introduisit dans le gouvernement de la dynastie des Bowides et des Seljukides. « Vestigalibus, et tributis et curiis per omnes regio- » nes præfecit, jussique in omnibus suggestis moninis » ejus in concionibus mentionem fieri. » Abulpharage (Dynast., p. 199) et Elmacin (p. 254-255) en font aussi mention.

prince étranger. On pilla son palais, on lui creva les yeux; et telle fut l'ambition des Abbassides, qu'ils ne craignirent pas d'aspirer à une couronne si dangereuse et si avilie. Les califes, plongés dans la mollesse jusqu'alors, reprirent la frugalité et les vertus simples des premiers temps. Dépouillés de leur armure et de leur robe de soie, ils jeûnaient, ils priaient, ils étudiaient le Coran et la tradition des Sonnites; ils remplissaient avec zèle et d'une manière éclairée les fonctions de leur dignité ecclésiastique. Les nations respectaient toujours les successeurs de l'apôtre; ils passaient toujours pour être les oracles de la loi et la conscience des fidèles; et la faiblesse et la division de leurs tyrans rendirent quelquefois aux Abbassides la souveraineté de Bagdad. Mais le triomphe des Fatimites, descendans vrais ou faux d'Ali, avait aigri leur malheur. Ces rivaux fortunés, venus des extrémités de l'Afrique, anéantirent en Égypte et en Syrie l'autorité spirituelle et temporelle des Abbassides; et le monarque du Nil insultait l'humble pontife qui donnait des lois sur les bords du Tigre.

Au déclin de l'empire des califes, durant le siècle qui s'écoula après la guerre de Théophile et de Motassem, les hostilités des deux nations se bornèrent à quelques incursions par terre et par mer, effet de leur voisinage et de leur haine inflexible. Mais, au milieu des convulsions des peuples de l'Orient, l'espoir de faire des conquêtes et de se venger tira les Grecs de leur léthargie. L'empire de Bysance, depuis l'avénement de la race de Basile, avait vécu en paix et montré une sorte de dignité; il pouvait attaquer avec toutes ses forces les nombreux petits émirs qui avaient usurpé le pouvoir parmi les Musulmans, au moment où ces mêmes émirs seraient attaqués ou menacés sur leurs derrières par les peuplades ennemies de la foi musulmane qui se trouvaient répandues autour d'eux. Les sujets de Nicéphore Phocas, prince renommé à la guerre, mais peu chéri de son peuple, lui donnèrent dans leurs acclamations les titres emphatiques d'étoile du matin et de mort des Sarrasins [1]. Lorsqu'il exerçait l'emploi subalterne de grand-domestique ou de général de l'Orient, il réduisit l'île de Crète, et anéantit ce repaire de pirates qui bravait la majesté de l'empire dès long-temps et avec impunité [1]. Il développa ses talens dans cette entreprise, qui avait entraîné si souvent la honte et des pertes fâcheuses. Les Sarrasins furent confondus de le voir débarquer ses troupes sur des ponts solides qu'il jetait de ses navires sur la côte. Le siége de Candie dura sept mois; les naturels de la Crète prolongèrent d'autant plus leur résistance, qu'ils reçurent de fréquens secours de ceux de leurs compatriotes qui se trouvaient en Afrique et en Espagne; et, lorsque l'armée des Grecs eut emporté la muraille et le double fossé, ils se battaient encore dans les rues et les maisons de la ville. La prise de la capitale entraîna la soumission de l'île entière; et les vaincus ne firent plus difficulté de se soumettre au baptême du vainqueur [2]. On donna à Constantinople le spectacle d'un triomphe: la capitale applaudit à cette cérémonie dès long-temps oubliée; et le diadème impérial était la seule récompense qui pût payer les services ou satisfaire l'ambition de Nicéphore.

Après la mort de Romanus-le-Jeune, quatrième descendant de Basile en ligne directe, Théophania sa femme épousa successivement les deux héros de son siècle, Nicéphore

[1] Liutprand, dont le caractère irascible était aigri par les malheurs de sa position, indique des noms de reproche et de mépris plus convenables à Nicéphore que les vains titres imaginés par les Grecs: « Ecce venit stella » matutina, surgit Eous, reverberat obtutu solis radios, » pallida Saracenorum mors, Nicephorus μέδων. »

[1] Malgré l'insinuation de Zonaras, και ει μη, etc. (t. II, l. XVI, p. 197), c'est un fait sûr que Nicéphore Phocas subjugua complètement la Crète (Pagi, *Critica*, t. III, p. 873-875; Meursius, *Creta*, l. III, c. 7; t. III, p. 464-465).

[2] On a découvert dans la bibliothèque de Sforze une vie grecque de saint Nicon l'Arménien, que le jésuite Sirmond traduisit en latin pour l'usage du cardinal Baronius. Cette légende contemporaine jette un rayon de lumière sur l'état de la Crète et du Péloponnèse au dixième siècle. Saint Nicon trouva l'île nouvellement unie à l'empire des Grecs, « fœdis detestandæ Agarenorum superstitionis vestigiis adhuc plenam ac refertam.... » Mais le missionnaire, peut-être avec quelques secours terrestres, « ad baptismum omnes veræque fidei disciplinam pepulit. » Ecclesiis per totam insulam ædificatis, » etc. (Annal. eccles. A. D. 961.)

Phocas et Jean Zimiscès, l'assassin de son second mari. Ils régnèrent en qualité de tuteurs et de collègues de ses enfans qui étaient en bas âge ; et les douze années où ils commandèrent l'armée des Grecs forment la plus belle époque des annales de Bysance. Les sujets et les alliés qu'ils menèrent à la guerre furent au nombre de deux cent mille hommes ; si l'on en croit l'ennemi, trente mille étaient armés de cuirasses [1], quatre mille mulets suivaient leur marche, et une enceinte de piques défendait le camp qu'ils formaient chaque nuit. Sans m'arrêter aux petits combats meurtriers et non décisifs, je vais raconter en peu de mots les conquêtes des deux empereurs depuis les collines de la Cappadoce jusqu'au désert de Bagdad. Les siéges de Mopsueste et de Tarse en Cilicie exercèrent d'abord l'habileté et la persévérance de leurs soldats, auxquels je ne craindrai pas de donner ici le nom de Romains. Deux cent mille Musulmans trouvèrent la mort ou l'esclavage [2] dans la ville de Mopsueste, que le Sarus divise en deux parties ; population si considérable, qu'elle doit renfermer au moins celle des districts qui dépendaient de Mopsueste. Elle fut prise d'assaut ; mais c'est par la famine qu'on réduisit Tarse ; et, dès que les Sarrasins eurent fait leur capitulation, ils eurent la douleur d'apercevoir au loin les navires de l'Égypte qui venaient à leur secours. On les renvoya avec un sauf-conduit aux frontières de la Syrie ; des chrétiens avaient vécu en paix sous leur domination ; et les habitans furent remplacés par une nouvelle colonie. Mais on fit de la mosquée une étable : on livra aux flammes les chaires des docteurs de l'islamisme : on réserva pour l'empereur les croix enrichies d'or et de pierreries qu'on trouva dans les églises de l'Asie ; et les vainqueurs firent enlever les portes de Mopsueste et de Tarse, qu'on incrusta dans les murs de Constantinople, pour servir à jamais de monument de leur victoire. Les deux princes romains, après s'être rendus maîtres des défilés du mont Aman, se portèrent avec leurs troupes dans le centre de la Syrie ; mais, au lieu d'attaquer les murs d'Antioche, l'humanité ou la superstition de Nicéphore sembla respecter l'ancienne métropole de l'Orient ; il se contenta d'établir une ligne de circonvallation autour de la place ; il laissa une armée sous les murs, et il recommanda à son lieutenant d'attendre avec tranquillité le retour du printemps. Mais au milieu de l'hiver, durant une nuit obscure et pluvieuse, un officier subalterne s'approcha des remparts à la tête de trois cents soldats ; il appliqua ses échelles, s'empara de deux tours ; et pressé de tous côtés par l'ennemi, son intrépidité en triompha, et son général lui envoya du secours. Les Grecs reprirent Antioche : lorsque le meurtre et le pillage eurent cessé, on rétablit solennellement le règne de César et celui de Jésus-Christ ; et cent mille Sarrasins des armées de Syrie et des navires de l'Afrique, firent de vains efforts pour rentrer dans la place. La cité royale d'Alep était soumise à Seifeddowlat, de la dynastie de Hamadan, qui ternit sa gloire par la précipitation avec laquelle il abandonna son royaume et sa capitale. Les Romains saccagèrent le magnifique palais qu'il habitait hors des murs d'Alep ; ils y trouvèrent un arsenal bien fourni, une écurie de quatorze cents mulets, et trois cents sacs d'or et d'argent. Mais les murs de la place résistèrent à leurs béliers, et les assiégeans campèrent sur une montagne voisine. Leur retraite aigrit la querelle des habitans de la ville et des mercenaires ; ils ne gardèrent plus les portes ni les remparts ; et, tandis qu'ils se chargeaient avec fureur dans la place du marché, ils furent surpris par les Grecs : on égorgea tous les mâles, et on emmena dix mille jeunes femmes captives. Le butin fut si considérable, que les vainqueurs n'eurent pas assez de bêtes de somme pour le

[1] Elmacin, *Hist. Saracen.*, p. 278-279. Liutprand était disposé à déprécier la puissance des Grecs, mais il avoue que Nicéphore marcha contre les Assyriens à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes.

[2] « Ducenta ferè millia hominum numerabat urbs. » (Abulféda, *Annal. Moslem.*, p. 231, *de Mopsuestica* ou *Masifa*, *Mampsysta*, *Mampista.*, *Mamsista*, comme on l'appelle dans le moyen âge, par corruption, ou peut-être d'après une édition plus exacte (Wesseling, *Itinerar.*, p. 580.) Au reste, je ne puis croire à cette extrême population peu d'années après le témoignage de l'empereur Léon, ου γαρ πολυπληθια ϛρατου τοις Κιλιξι Βαρβαροις εϛιν. (*Tactica*, c. XVIII, *in Meursii Oper.* t. VI, p. 817.)

transporter : on brûla ce qui en restait ; et les Romains, après s'être livrés dix jours à la licence ordinaire en pareille occasion, sortirent de cette ville nue et dévastée par le carnage. Dans leurs incursions en Syrie, ils ordonnèrent aux cultivateurs d'ensemencer les terres, afin qu'à la saison prochaine l'armée y trouvât des subsistances; ils soumirent plus de cent villes ; et, pour expier les sacriléges des disciples de Mahomet, ils livrèrent aux flammes dix-huit chaires des principales mosquées. On trouve sur la liste de leurs conquêtes les villes classiques de Hiéropolis, d'Apamée et d'Emèse ; l'empereur Zimiscès campa dans le paradis de Damas, et il accepta la rançon d'un peuple soumis : ce torrent ne fut arrêté que par la forteresse de Tripoli, située sur la côte de Phénicie. Depuis le règne d'Héraclius, les Grecs n'avaient pas traversé l'Euphrate au-dessous du passage du mont Taurus; à peine l'avaient-ils aperçu. Zimiscès passa ce fleuve sans obstacle, et subjugua en peu de temps les villes autrefois fameuses de Samosate, d'Édesse, de Martyropolis, d'Amida [1] et de Nisibis, jadis ancienne limite de l'empire aux environs du Tigre. Son ardeur était augmentée par le désir de s'emparer des trésors vierges d'Ecbatane [2], nom très-connu et sous lequel un historien de Bysance a caché la capitale des Abbassides. La consternation des fuyards avait déjà répandu la terreur ; mais l'avarice et la prodigalité des tyrans domestiques avait déjà dissipé les richesses imaginaires de Bagdad. Les prières du peuple et les sollicitations impérieuses du lieutenant des Bowides appelaient l'attention du calife sur la défense de la ville. L'infortuné Mothi leur écrivit qu'on l'avait dépouillé de ses armes, de ses revenus et de ses provinces, et qu'il était prêt à abdiquer un trône qu'il ne pouvait plus soutenir. L'émir fut inexorable ; on vendit les meubles du palais, et la misérable somme de quarante mille pièces d'or qu'ils produisirent fut employée aussitôt à de vains objets d'un luxe privé. Mais la retraite des Grecs dissipa les inquiétudes de Bagdad; la soif et la faim gardaient le désert de la Mésopotamie ; et l'empereur, rassasié de gloire et chargé desdépouilles de l'Orient, revint à Constantinople, où il étala dans la cérémonie de son triomphe une grande quantité d'étoffes de soie et d'aromates, et trois cent myriades d'or et d'argent. Cet orage avait courbé les puissances de l'Orient sans les détruire. Après le départ des Grecs les princes fugitifs rentrèrent dans leur capitale; leurs sujets abjurèrent le serment de fidélité qu'ils avaient prêté malgré eux ; les Musulmans purifièrent de nouveau leurs temples, et renversèrent les images des saints et des martyrs de la religion chrétienne ; les Nestoriens et les Jacobites aimèrent mieux obéir aux Sarrasins qu'à un prince orthodoxe; et les Melchites, par leur nombre et leur peu de courage, ne pouvaient soutenir l'église et l'état. De tant de conquêtes, Antioche, les villes de la Cilicie et l'île de Chypre furent seules réunies à l'empire romain d'une manière permanente [1].

[1] Le texte de Léon-le-Diacre nous indique les villes d'Amida et de Martyropolis sous les noms corrompus d'Emeta et de Myctarsim. (Voyez Abulféda, Géograph., p.245, *vers. Reiske.*) Léon dit en parlant de la première, « urbs munita et illustris, » et de la seconde, « clara atque » conspicua opibusque et pecore, reliquis ejus provinciis » urbibus atque oppidis longé præstans. »

[2] « Ut et Ecbatana pergeret Agarenorumque regiam » everteret..... aiunt enim urbium quæ usquam sunt ac » toto orbe existunt felicissimam esse auroque ditissimam. » (Léon-le-Diacre, *apud Pagi*, t. vi, p. 34.) Cette magnifique description ne convient qu'à Bagdad, et on ne peut l'appliquer ni à Hamadan, la véritable Ecbatane (d'Anville, Géog. ancienne, t. ii. p. 237), ni à Tauris, qu'on a confondu ordinairement avec cette ville. Cicéron (*pro Lege Manilià*, c. iv) donne le nom d'Ecbatane dans le même sens indéfini à la résidence royale de Mithridate, roi de Pont.

[1] Voyez les Annales d'Elmacin, Abulpharage et Abulféda, depuis A. H. 351. jusqu'à A. H. 361, et les règnes de Nicéphore Phocas et de Jean Zimiscès, dans les chroniques de Zonaras (t. ii, l. xvi, p. 199; l. xvii, p. 215), et Cédrénus (*Comp.*, p. 649-684). Les récits défectueux qu'on trouve en grand nombre dans ces auteurs sont suppléés par l'histoire manuscrite de Léon-le-Diacre, que Pagi a obtenue des Bénédictins, et qu'il a insérée presque en entier dans une version latine (*Critica*, t. iii, p. 873, t. iv, p. 37).

CHAPITRE LIII.

État de l'empire d'Orient au dixième siècle. — Son étendue et sa division. — Richesses et revenus.—Palais de Constantinople.—Titres et emplois.—Morgue et puissance des empereurs. — Tactique des Grecs, des Arabes et des Français. — Désuétude de la langue latine.— Etudes et solitudes des Grecs.

On aperçoit quelques rayons de lumière au milieu de la profonde obscurité du dixième siècle. Constantin Porphyrogénète [1] composa à un âge mur, et pour l'instruction de son fils, quatre écrits qui sont arrivés jusqu'à nous: à quelques égards, ils présentent assez bien l'état de l'empire d'Orient au dedans et au dehors durant la paix et durant la guerre. L'empereur développe dans le premier les pompeuses cérémonies de l'église et du palais de Constantinople, d'après son cérémonial et celui de ses prédécesseurs [2]. Il tâche, dans le second, de faire une description exacte des provinces, ou, comme on les nommait alors des *thèmes* de l'Europe et de l'Asie [3]. Le troisième expose le système de tactique des Romains, la discipline et l'ordre de leurs troupes, et leurs opérations militaires sur mer comme sur terre; mais on ignore si ce traité est de Constantin ou de Léon son père [4]. Le quatrième a pour objet l'administration de l'empire, et on y révèle les secrets de la politique de Bysance dans ses rapports d'amitié ou de haine avec les autres nations. Les lettres de cette époque firent quelque bien; on publia des systèmes pratiques sur les lois, l'agriculture et l'histoire, dont les sujets profitèrent, et qui honorent à bien des égards les princes macédoniens. Les soixantes livres des *Basiliques* [1], qu'on peut regarder comme le code et les pandectes de la jurisprudence civile, furent rédigés sous les trois premiers règnes de cette heureuse dynastie. L'art de l'agriculture avait amusé les loisirs et exercé la plume des personnages les plus éclairés et les plus vertueux de l'antiquité, et les vingt livres des *Géoponiques* [2] de Constantin renferment ce qu'ils ont dit de meilleur sur cet objet. Ce prince ordonna de recueillir en cinquante-trois livres [3] les traits d'histoire les plus propres à encourager la vertu et à inspirer l'horreur du vice, et tous les citoyens y trouvèrent les leçons et les avis des temps passés. Le souverain de

[1] Claudien développe très-bien le sens de l'épithète de Πορφυρογέννητος, Porphyrogénète, ou né dans la pourpre.

> Ardua privatos nescit fortuna Penates;
> Et regnum cum luce dedit. Cognata potestas
> Excepit Tyrio venerabile pignus in ostro.

Et Ducange rapporte, dans son Glossaire grec et latin, plusieurs passages qui expriment la même idée.

[2] Un superbe manuscrit de Constantin, *de Cæremoniis aulæ et ecclesiæ byzantinæ* a été apporté de Constantinople à Bude, Francfort et Leipsick, où on l'a imprimé en beaux caractères (A. D. 1751, in-folio). Leich et Reiske lui ont prodigué ces éloges que les éditeurs ne manquent jamais de donner à l'objet de leurs travaux, soit que cet objet le mérite, soit qu'il ne le mérite pas.

[3] Voyez, dans le premier volume de l'*Imperium Orientale* de Banduri, Constantinus, *de Thematibus*, p. 1-24; *de Administr. Imperio*, p. 45-127, édit. de Venise. Le texte de l'ancienne édition de Meursius y est corrigé d'après un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris, qu'Isaac Casaubon avait indiqué (*Epist. ad Polybium*, p. 10), et sur lequel deux cartes de Guillaume de l'Isle, le premier des géographes antérieurs à d'Anville, ont jeté beaucoup de jour.

[4] La Tactique de Léon ou de Constantin a été publiée, à l'aide de quelques nouveaux manuscrits, dans la grande édition des œuvres de Meursius, par le savant Lamy (t. VI, p. 531-920-1211-1417, Florence 1745); mais le texte est encore corrompu et mutilé, et la version est toujours obscure et remplie de fautes. La bibliothèque de Vienne fournirait quelques matériaux précieux à un nouvel éditeur, (Fabric., *Bibliot. Græc.* t. VI, p. 369-370.)

[1] Voyez, sur les Basiliques, Fabricius (*Bibliot. Græc.*, t. XII, p. 425-514), Heineccius (*Hist. Juris romani*, p. 396-399), et Giannone (*Istoria civile di Napoli*, t. I, p. 450-458). Quarante-un livres de ce code grec ont été publiés avec une version latine, par Charles Annibal Fabrotti (Paris 1647), en sept volumes in-folio; on a découvert depuis quatre autres livres, qu'on a insérés dans le *Novus Thesaurus Juris civ. et canon*, t. V, de Gérard Meerman. Jean Leunclavius a composé (à Bâle 1574) une Églogue ou *Synopsis* de l'ouvrage entier en soixante livres. On trouve dans le *Corpus Juris Civilis*, les cent treize Novelles ou nouvelles lois de Léon.

[2] Je me suis servi de la dernière édition des Géoponiques, qui est la meilleure (par Nicolas Niclas, *Lipsiæ*, 1781, 2 vol. in-8°). Je lis dans la préface que le même empereur fit revivre les systèmes de rhétorique et de philosophie oubliés dès long-temps. Ses deux livres de l'Hippiatrique, ou de l'art de traiter les maladies des chevaux, ont été publiés à Paris 1530, in-folio. (Fabric., *Biblioth. Græc.*, t. VI, p. 493-500.)

[3] De ces cinquante-trois livres ou titres, deux seulement sont arrivés jusqu'à nous et ont été imprimés, l'un, *de Legationibus* (par Fulvius Ursinus, Anvers, 1582, et Daniel Haeschelius, *August. Vindel*, 1603), et l'autre, *de Virtutibus et Vitiis* (par Henri Valesius ou de Valois, Paris, 1634). C'est ainsi que nous ont été conservés de précieux fragmens de Polybe, qui se retrouvent dans l'*édition du Panthéon*, distribués par livres comme ils l'étaient dans l'ouvrage original de Polybe.

l'Orient se dépouilla ainsi de l'auguste caractère de législateur, pour exercer l'humble fonction de professeur ou de copiste ; et, si ses successeurs ou ses sujets ne rendirent pas justice à ses soins paternels, la postérité jouit de son travail. Au reste, ces écrits ont peu de valeur en eux-mêmes ; ils ne nous empêchent pas de regretter notre pauvreté et notre ignorance sur cette époque de l'histoire ; et, si on oubliait le nom des auteurs, ils n'inspireraient que l'indifférence ou le mépris. Les Basiliques ne sont qu'une copie imparfaite, une version en langue grecque des lois de Justinien, où l'on a fait de mauvais changemens : souvent on y abandonne la sagesse des premiers jurisconsultes pour adopter des décisions inspirées par le bigotisme ; et la prohibition absolue du divorce et de l'intérêt de l'argent asservirent le commerce et nuisirent au bonheur de la vie privée. Un sujet de Constantin pouvait admirer dans la compilation historique les inimitables vertus de la Grèce et de Rome ; il pouvait y voir à quel point d'énergie et d'élévation l'homme était jadis parvenu. Une nouvelle édition de la vie des Saints, que le grand-logothète ou chancelier de l'empire eut ordre de préparer, ne dut pas produire le même effet ; et Siméon le *Métaphraste* [1] ajouta ses légendes fabuleuses à tous les mensonges que dictait la superstition. Au jugement de la raison, il est des vertus et des miracles attribués aux saints, qui ont moins de prix que le travail d'un cultivateur qui multiplie les dons du ciel et fournit des subsistances aux hommes. Mais les empereurs à qui nous devons les Géoponiques ont mis plus de soin à exposer les préceptes d'un art destructeur, celui de la guerre, qu'on enseignait dès le temps de Xénophon [2] comme l'art des héros et des rois. On retrouve dans la tactique de Léon et de Constantin le peu de lumières du siècle où ils vécurent ; ils sont dénués de talent; ils transcrivent sans réflexion les règles et les maximes confirmées par des victoires ; ils ne connaissent ni la propriété du style, ni la méthode ; ils confondent aveuglément les institutions les plus éloignées et celles qui ont le moins d'accord entre elles, la phalange de Sparte et celle de Macédoine, les légions de Caton et de Trajan, d'Auguste et de Théodose. On peut même contester l'utilité, ou du moins l'importance de ces élémens de l'art militaire ; leur théorie générale est dictée par la raison, mais c'est l'application qui en fait le mérite et la difficulté. L'exercice plutôt que l'étude forme la discipline du soldat. Le talent de la guerre est le partage de ces esprits calmes mais rapides que produit la nature pour décider du sort des armées et des nations ; la première est une suite de l'habitude de la vie ; le coup d'œil d'un moment détermine la seconde, et les batailles gagnées par les leçons de la tactique sont aussi rares que les épopées créées d'après les règles de la critique. Le livre des cérémonies est une description ennuyeuse et imparfaite de cet appareil de théâtre qui infectait l'église et l'état depuis que l'une avait perdu sa pureté, et que l'autre avait perdu sa force. La description des thèmes ou des provinces où l'on compte trouver ces détails authentiques, que le gouvernement seul peut obtenir, n'offre que des traditions fabuleuses sur l'origine des villes, et des épigrammes sur les vices de leurs habitans [1]. un historien

[1] Hankius (*de Scriptorib. Bysant.* p. 418-460) donne l'abrégé de la vie et la liste des ouvrages de Siméon Métaphraste. Ce biographe des saints a fait des paraphrases sur les anciens actes : il écrit en rhéteur, et, sa rhétorique ayant été paraphrasée une seconde fois dans la version latine de Surius, à peine distingue-t-on aujourd'hui un fil de la trame primitive.

[2] Selon le premier livre de la Cyropédie, il y avait déjà en Perse des professeurs pour la tactique, qui n'est qu'une petite partie de l'art de la guerre. Une bonne édition de tous les auteurs qui ont écrit sur la tactique aurait du succès ; le savant qui s'en chargerait pourrait découvrir quelques manuscrits nouveaux, et ses lumières pourraient jeter du jour sur l'histoire militaire des anciens. Mais ce savant devrait être de plus un soldat, et malheureusement Quintus Icilius n'est plus.

[1] Après avoir observé que les Cappadociens ont d'autant moins de mérite qu'ils sont plus élevés par leur rang et plus riches, l'auteur de la description des provinces adopte cette épigramme qu'on attribue à Démodocus

Καππαδοκην ποτ' εχιδνα κακη δακεν, αλλα και αυτη
Κατθανε, γευσαμενη αἱματος ιοβολου,

La pointe est précisément la même que celle d'une épigramme française. «Un serpent mordit Jean Fréron; — ce fut le serpent qui creva.» (Constantin Porphyrog., *de Themat.*, c. II; Brunk, *Analect. Græc.*, t. II, p. 56, *Brodæi Anthologia*, l. II, p. 244.)

aurait aimé à transmettre d'utiles détails d'administration ou de statistique; mais je serai excusable de garder le silence, puisque Léon le Philosophe et Constantin, son fils, ont négligé les objets les plus intéressans, et qu'ils ne disent rien sur la population de la capitale et des provinces, sur la quotité des impôts et des revenus, sur le nombre des sujets et des étrangers qui servaient sous le drapeau impérial. Le traité de l'administration publique présente les mêmes taches; il a toutefois un mérite particulier: ce qu'on y lit des antiquités des nations peut être incertain ou fabuleux; mais les détails sur la géographie et les mœurs des barbares sont exacts. Parmi ces peuples, les Francs étaient les seuls en état de faire des observations et de décrire à leur tour la métropole de l'Orient. L'ambassadeur du grand Othon, évêque de Crémone, a décrit Constantinople tel qu'elle était vers le milieu du dixième siècle; son style est plein de chaleur, sa narration vive, ses remarques sont piquantes; et même, dans ses préjugés et ses passions Liutprand annonce un caractère original, l'esprit de liberté et un homme de talent [1]. C'est avec ce peu de matériaux étrangers et domestiques que je vais développer la force de l'empire de Byzance, l'état des provinces et leurs richesses, le gouvernement civil et les forces militaires, les mœurs et la littérature des Grecs durant les six siècles qui se sont écoulés depuis le règne d'Héraclius jusqu'à l'invasion des Francs et des Latins.

Après le partage des provinces entre les fils de Théodose, des essaims de Scythes et de Germains inondèrent les provinces et anéantirent l'empire de l'ancienne Rome. L'étendue des domaines cachait la faiblesse de Constantinople: on n'avait point violé ses limites, ou du moins elles demeuraient dans leur entier, et Justinien avait réuni à ses états l'Afrique et l'Italie; mais les empereurs ne possédèrent ces contrées que peu de temps et d'une manière précaire, et les Sarrasins envahirent presque la moitié de l'empire d'Orient. Les califes arabes s'emparèrent de la Syrie et de l'Égypte, et, après la réduction de l'Afrique leurs lieutenans subjuguèrent la province romaine qui formait alors la monarchie des Goths en Espagne. Leurs vaisseaux se portèrent sur les îles de la Méditerranée; et des hâvres de la Crète et des forteresses de la Cilicie, leurs stations les plus éloignées, les émirs fidèles ou rebelles aux califes insultaient la majesté du trône et la capitale. Les provinces qui obéissaient encore aux empereurs prirent une nouvelle forme; on supprima la juridiction des présidens, des consulaires et des comtes, et on établit les *thèmes* [1] ou gouvernemens militaires existans sous les successeurs d'Héraclius, et décrits par un des empereurs. L'origine des douze thèmes qu'il y avait en Europe et des dix-sept qui se trouvaient en Asie est obscure et leur étymologie incertaine ou dictée par le caprice: leurs bornes étaient arbitraires et changeaient souvent; mais quelques-uns de leurs noms, ceux que notre oreille juge les plus étrangers, étaient dérivés du caractère et des attributs des troupes que les divisions respectives payaient pour leur servir de garde. La vanité des princes grecs saisit avidement l'ombre des anciennes conquêtes de l'empire et le souvenir des domaines qu'ils avaient perdus. On créa une nouvelle Mésopotamie sur la rive occidentale de l'Euphrate: on donna le nom de Sicile à une bande étroite de la Calabre, et un lambeau du duché de Bénévent fut appelé le thème de la Lombardie. Au déclin de l'empire des Arabes les successeurs de Constantin purent satisfaire leur orgueil d'une manière plus utile; les victoires de Nicéphore, de Jean Zimiscès et de Basile II rétablirent la gloire et reculèrent les bornes de l'empire romain; la province de Cilicie, la métropole d'Antioche, les îles de Crète et de Chypre rentrèrent sous la foi de Jésus-Christ et la domination des Césars; le tiers de l'Ita-

[1] La *legatio Liutprandi, episcopi cremonensis, ad Nicephorum Phocam*, a été insérée par Muratori dans les *Scriptores Rerum italicarum*, t. II, partie première.

[1] Voyez Constantin, *de Thematibus* (*in Banduri*, t. I, p. 1-30), qui convient que ce mot est ουκ παλαια. Maurice (*Stratagem.*, l. II, c. 2,) se sert du mot Θεμα pour désigner une légion: on l'apliqua ensuite au poste ou à la province qu'elle occupait (Ducange, *Gloss. Græc.*, t. I, p. 487-488). Les auteurs ont essayé de donner l'étymologie des thèmes Opsicien, Optimatien et Thracésien.

lie fut annexé au trône de Constantinople; le royaume de Bulgarie fut détruit et les derniers souverains de la dynastie macédonienne donnèrent des lois aux contrées qui s'étendent des sources du Tigre aux environs de Rome. De nouveaux ennemis et de nouveaux malheurs obscurcirent, au onzième siècle, ce bel horizon; les Normands envahirent le reste de l'Italie, et les Turcs séparèrent du trône romain presque toutes les branches de l'Asie. Après ces pertes, les empereurs de la maison de Comnène régnaient encore des bords du Danube aux rivages du Péloponnèse, et depuis Belgrade jusqu'à Nicée, à Trébisonde et au ruisseau du Méandre. Les vastes provinces de la Thrace, de la Macédoine et de la Grèce leur obéissaient; Chypre, Rhodes, la Crète et cinquante îles de la mer Égée et de la mer Sainte [1] leur appartenaient, et ces débris surpassaient encore l'étendue du plus grand royaume de l'Europe.

Les empereurs pouvaient dire qu'aucun des monarques de la chrétienté n'avait une aussi grande capitale [2], un revenu aussi considérable et un état aussi florissant et aussi peuplé. Les villes de l'Occident avaient déperi au milieu de la décadence de l'empire, et les ruines de Rome, les murs de boue, les maisons de bois et l'étroite enceinte de Paris et de Londres ne donnaient aucune idée de la situation et de l'étendue de Constantinople, de la magnificence de ses palais, de ses églises, et des arts ou du luxe de ses innombrables habitans. Ses trésors excitaient la convoitise des Persans, des Bulgares, des Arabes et des Russes, mais sa force les avait repoussés et promettait de les repousser encore. Les provinces étaient moins heureuses et plus aisées à conquérir, et on citait peu de cantons et peu de villes qui n'eussent pas été saccagées par les barbares, d'autant plus avides de butin qu'ils n'avaient aucune espérance de s'établir dans les contrées où ils faisaient des incursions. Depuis le règne de Justinien l'empire d'Orient tombait en ruines; la force destructive était plus puissante que la force conservatrice, et les calamités de la guerre se trouvaient aggravées par la tyrannie civile et la tyrannie ecclésiastique, qui sont des maux plus durables. Le captif échappé aux barbares était souvent dépouillé et emprisonné par son souverain. La prière amollissait l'esprit des Grecs et les jeûnes affaiblissaient leurs corps : la multitude des concerts et des fêtes privait la nation d'un grand nombre de bras et d'un grand nombre de journées de travail. Toutefois, les sujets de l'empire de Byzance formaient encore le peuple le plus industrieux et le plus actif; la nature avait prodigué à leur pays tous les avantages du sol, du climat et de la position; et, pour conserver ou rétablir les arts, la persévérance et la douceur de leur caractère étaient plus utiles que l'esprit guerrier et l'anarchie féodale de l'Europe. Les provinces qui faisaient encore partie de l'empire se peuplèrent et s'enrichirent des malheurs de celles qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les catholiques de la Syrie, de l'Égypte et de l'Afrique échappèrent au joug des califes; ils rentrèrent sous la domination de leur prince légitime et dans la société de leurs frères. Les richesses mobiliaires, plus faciles à soustraire aux tyrans, accompagnèrent ou adoucirent leur exil, et Constantinople reçut dans son sein le commerce qui abandonna Tyr et Alexandrie. Les chefs de l'Arménie et de la Scythie, qui prirent la fuite devant leurs ennemis et devant les persécuteurs religieux, y furent reçus avec hospitalité : on excita les hommes qui les suivirent à bâtir de nouvelles villes et à défricher des terres; et plusieurs cantons de l'Europe et de l'Asie ont conservé le nom, les mœurs, ou du moins la mémoire de ces colonies. Les tribus elles-mêmes de

1 Αγιος Πελαγος, ainsi que l'appellent les Grecs modernes; les géographes et les marins en ont fait l'*Archipelago*, l'Archipel et les Arches (d'Anville, Géographie ancienne, t. I, p. 281, analyse de la carte de la Grèce, p. 60). La multitude de moines et de caloyers que renfermaient toutes les îles et le mont Athos, ou Αγιον Ορος, Montagne Sainte, qui est aux environs (Observations de Belon, fol. 32, verso), pouvait justifier l'épithète de sainte, αγιος, qu'on donna à cette partie de la Méditerranée. C'est un léger changement au mot primitif αιγαιος, imaginé par les Doriens, qui, dans leur dialecte, donnèrent le nom figuré de αιγας, ou chèvres, aux vagues bondissantes (Vossius, *apud Cellarium*, *Géograph. antiq.*, t. I, p. 829).

2 Selon le voyageur juif qui avait parcouru l'Europe et l'Asie, Constantinople n'était égalée en étendue que par Bagdad, la grande cité des Ismaélites (Voyag. de Benjamin de Tudèle, publiés par Baratier, t. I, c. 5, p. 46).

barbares qui s'étaient établies les armes à la main sur le territoire de l'empire furent ramenées peu à peu sous les lois de l'église et de l'état. Quand j'aurais assez de matériaux pour décrire les vingt-neuf thèmes de la monarchie de Bysance, la crainte d'ennuyer le lecteur devrait peut-être me déterminer à la description d'une seule de ces provinces, laquelle donnerait une idée des autres : heureusement je puis parler en détail de celle qui est la plus intéressante, du *Péloponnèse,* nom qui excitera l'attention de tous les amateurs de l'antiquité.

Des bandes d'Esclavons, qui devancèrent l'étendard royal de la Bulgarie, inondèrent la Grèce et même le Péloponnèse [1] dès le huitième siècle, au milieu du règne tumultueux des Iconoclastes. Cadmus, Danaüs et Pélops avaient jeté autrefois sur ce fertile sol les germes de la civilisation et des lumières ; mais les sauvages du Nord extirpèrent complètement les restes de cette semence, qui avait très-mal réussi. Cette irruption changea le pays et les habitans ; le sang grec perdit de sa pureté, et les nobles du Péloponnèse furent, malgré leur orgueil, qualifiés d'étrangers et d'Esclavons. Sous les règnes suivans, on parvint à débarrasser cette terre des barbares qui la souillaient ; ceux qu'on y laissa furent enchaînés par un serment de soumission, de tribut et de service militaire qu'ils renouvelèrent et violèrent souvent. Par une singulière conjoncture, les Esclavons du Péloponnèse et les Sarrasins de l'Afrique se réunirent pour former le siége de Patras. Les citoyens de cette ville se trouvaient à la dernière extrémité ; pour ranimer leur courage, on imagina un mensonge : on leur dit que le préteur de Corinthe s'avançait à leur secours ; ils firent une sortie qui eut du succès ; les étrangers se rembarquèrent, les rebelles se soumirent, et on attribua la victoire à un fantôme qui, dit-on, combattit au premier rang, et qu'on prit pour saint André l'apôtre. On porta les trophées dans l'église qui contenait les reliques, et la race captive fut pour jamais dévouée au service et au vasselage de l'église métropolitaine de Patras. La révolte de deux tribus esclavones, établies aux environs de Hélos et de Lacédémone, troubla fréquemment la paix de la péninsule. Elles insultèrent quelquefois à la faiblesse du ministère de Bysance, et quelquefois elles résistèrent à son oppression ; enfin, sur la nouvelle qu'une troupe de leurs compatriotes marchait à leur secours, elles arrachèrent une espèce de chartre qui réglait les droits et les devoirs des Ezzérites et des Milengis, dont le tribut annuel fut fixé à douze cents pièces d'or. Le prince, qui a fait la description des provinces de l'empire, a eu soin de ne pas confondre avec les Esclavons une race domestique et fort ancienne, qui peut-être tirait son origine des malheureux Ilotes. Les Romains, et Auguste en particulier, avaient affranchi de la domination de Sparte les cités maritimes, et la durée du même privilége leur valut le titre d'Eleuthéro-Laconiens ou de libres Laconiens [1]. Au temps de Constantin Porphyrogénète, on les appelait déjà Maniotes ; ils portent aujourd'hui le même nom ; comme ils dépouillent tous ceux qui échouent sur les rochers de leur rivage, ils déshonorent leur amour de la liberté par cette habitude inhumaine. Leur territoire, qui ne produisait point de blé, mais où l'on recueillait beaucoup d'olives, s'étendait jusqu'au cap Malée ; le préteur de Bysance leur donna un chef ou prince qu'ils reçurent, et un léger tribut de quatre cents pièces d'or fut le gage de leurs immunités plutôt que de leur dépendance. Les hommes libres de la Laconie montrèrent l'énergie des Romains, et adhérèrent long-temps à la religion des anciens Grecs. Ils embrassèrent le christianisme par les soins de l'empereur Basile ; mais ils adoraient encore Vénus et Neptune

[1] *Εσκλαβωθη δε πασα ἡ χωρα και γεγονε βαρβαρος*, dit Constantin (*Thematibus*, l. II, c. 6, p. 25) en un style aussi barbare que son idée, et auquel il ajoute une sotte épigramme. L'écrivain qui nous a donné des épitomes de Strabon, observe aussi *και νυν δε πασαν Ηπειρον, και Ελλαδα σχεδον και Μακεδονιαν, και Πελοποννησον Σκυθαι Σκλαβοι νεμονται* (l. VII, p. 98, édit. de Hudson). Dodwell, à propos de ce passage (*Geograph. Minor.*, t. II, *Dissert.* 6, p. 170-191), raconte les incursions des Esclavons, et il fixe à l'année 980 l'époque de ce commentateur de Strabon.

[1] Strabon, *Geograph.*, l. VIII, p. 562 : Pausanias, *Græc. Descriptio*, l. III, c. 21, p. 264, 265 ; Pline, Hist. Nat. l. IV, c. 8.

cinq siècles après la proscription des divinités du paganisme dans l'empire. On voyait encore quarante villes dans le thème du Péloponnèse [1]; et, au dixième siècle, Sparte, Argos et Corinthe se trouvaient à une égale distance de leur antique splendeur et de leur misère actuelle. Ceux qui possédaient les terres ou les bénéfices de la province furent assujettis à un service militaire personnel ou de remplacement : on exigea cinq pièces d'or de chacun des riches tenanciers, et les citoyens qui avaient moins de fortune se réunissaient pour payer la même capitation. Lorsqu'on proclama la guerre d'Italie, les habitans du Péloponnèse, pour se dispenser de servir, offrirent deux cents marcs d'or et mille chevaux avec leurs équipages. Les églises et les monastères fournirent leur contingent; la vente des honneurs ecclésiastiques donna une certaine somme, et le pauvre évêque de Leucadie [2] répondit d'un impôt de cent pièces d'or qu'on exigea de son diocèse [3].

Le commerce et les manufactures faisaient la richesse de la province, et étaient la source du revenu public. On aperçoit quelques symptômes d'une saine politique dans une loi qui affranchit de toute espèce d'impôt personnel les marins du Péloponnèse et les ouvriers qui travaillaient le parchemin et la pourpre. Il paraît qu'il faut étendre cette dénomination aux fabriques de toile, de laine, et surtout aux fabriques de soie : les deux premières florissaient dans la Grèce dès le temps d'Homère, et les dernières étaient en activité peut-être dès le règne de Justinien. Ces arts, qu'on exerçait à Corinthe, à Thèbes et à Argos, occupaient un grand nombre de bras; on y employait les hommes, les femmes et les enfans; et, si plusieurs d'entre eux étaient esclaves, leurs maîtres, qui dirigeaient leurs travaux et qui en recueillaient les fruits, étaient d'une condition libre et honorable. Les riches étoffes qu'une matrone du Péloponnèse offrit à l'empereur Basile, son fils adoptif, avaient sans doute été fabriquées dans la Grèce. Cette femme, qui s'appelait Daniélis, lui envoya un tapis d'une très-belle laine, qui représentait une queue de paon, et qui était assez étendue pour couvrir le pavé d'une nouvelle église qu'on venait d'élever en l'honneur de Jésus-Christ, de l'archange saint Michel et du prophète Élie : elle lui donna de plus six cents pièces de soie et de toile, qui servaient à différens usages, et qui portaient différens noms : les étoffes de soie étaient brodées, et la couleur de Tyr y ajoutait un nouveau prix; et telle était la finesse des toiles, qu'une pièce entière pouvait se placer dans le creux d'une canne [1]. Un historien de Sicile, qui décrit ces manufactures de la Grèce, indique leur prix d'après la quantité et la qualité de la soie, la beauté du tissu et celle des couleurs, et le travail et la matière des broderies. Les étoffes avaient ordinairement un fil simple, double ou triple; mais on en fabriquait à six fils, et c'étaient celles qui coûtaient le plus. Parmi les couleurs il vante, avec le style boursouflé d'un rhéteur, la flamboyante écarlate, et la teinte plus douce et plus lustrée du vert. On les brodait en or ou en soie; les rayures ou les cercles composaient les ornemens simples; les ouvriers en fabriquaient d'un plus grand prix, sur lesquelles on voyait de belles fleurs : celles qu'on fabriquait pour l'usage du palais ou des autels étincelaient souvent de pierres précieuses; elles offraient des figures relevées en bosses, avec des perles orientales [2]. Au

[1] Constantin, *de Administr. Imp.*, l. II, c. 50, 51, 52.

[2] Le rocher de Leucate, si connu de ceux qui lisent Ovide (Epit. Sapho) et le Spectateur, faisait partie de son diocèse.

[3] « Leucatensis mihi juravit episcopus, quot annis ecclesiam suam debere Nicephoro aureos centum persolvere, similiter et ceteras plus minusve secundum vires suas. » (Liutprand, *in Legat.*, p. 489.)

[1] Voyez Constantin (*in Vit. Basil.*, c. 74, 75, 76, p. 194-197, *in Script. post Theophanem*), qui emploie un grand nombre de mots techniques ou barbares; Barbares, dit-il, τῃ των πολλων αμαθιᾳ καλειν γαρ επι ταυτηρια κοινολεκτειν. Ducange s'efforce d'en expliquer quelques-uns; mais il connaissait mal l'art du fabricant d'étoffes de soie.

[2] Les fabriques de Palerme, telles que les décrit Hugo Falcandus (*Hist. Sicula in Proœm. in Muratori Script. Rerum italicarum*, t. v, p. 256), étaient une copie de celles de la Grèce. Sans transcrire ses phrases de déclamateur, que j'ai adoucies dans le texte, j'observerai que dans ce passage Carisius, le premier éditeur, a substitué avec raison le terme de *Exanthemata* au terme bizarre d'*Exarentasmata*. Falcandus vivait vers l'an 1190.

douzième siècle, la Grèce était le seul pays de la chrétienté qui possédât le ver à soie, et des ouvriers instruits dans l'art de fabriquer ces étoffes de luxe. Mais les Arabes avaient dérobé ce secret; les califes de l'Orient et de l'Occident auraient cru s'avilir en tirant d'un pays infidèle leurs meubles et leurs étoffes; et deux villes d'Espagne, Alméria et Lisbonne, devinrent célèbres par leurs manufactures de soie, et peut-être par l'exportation des précieuses étoffes qu'elles fabriquaient. Les Normands introduisirent ces fabriques dans la Sicile; et, en favorisant ainsi un art utile, Roger distingua sa victoire des infructueuses hostilités de tous les siècles. Après le sac de Corinthe, d'Athènes et de Thèbes, son lieutenant embarqua une foule captive de tisserands et d'ouvriers des deux sexes: noble trophée qui faisait honneur à son maître, et qui déshonorait l'empereur grec [1]. Le roi de Sicile fut sensible à la valeur du présent, et, lors de la restitution des prisonniers, il n'excepta que les ouvriers mâles ou femelles de Thèbes et de Corinthe, qui travaillaient sous un maître barbare, dit l'historien de Bysance, comme les Érétriens travaillaient autrefois au service de Darius [2]. On construisit, dans le palais de Palerme un magnifique bâtiment pour cette colonie industrieuse [3]; et cet art fit de tels progrès, qu'il suffit bientôt à toutes les commissions qui venaient de l'Occident. On peut attribuer la chute des fabriques aux troubles de l'île, et à la concurrence des villes de l'Italie. L'an 1314, la république de Lucques faisait exclusivement le commerce des étoffes de soie [1]. Une révolution domestique dispersa les ouvriers à Florence, à Bologne, à Venise, à Milan, et même dans les pays situés au-delà des Alpes; et, treize années après cet événement, les statuts de Modène ordonnent de planter des mûriers et de régler l'impôt sur la soie écrue [2]. Les climats du nord sont moins propres à l'éducation des vers à soie; mais les soies de la Chine et de l'Italie alimentent les fabriques de la France et de l'Angleterre [3].

Je dois surtout me plaindre ici de ce que le défaut et le petit nombre de mémoires du temps ne me permettent pas de donner une évaluation exacte des impôts, des revenus et des ressources de l'empire grec. Je dirai seulement que chacune des provinces de l'Europe et de l'Asie versait sans cesse des contributions dans le trésor impérial. Les conquêtes de l'ennemi augmentèrent la grandeur relative de Constantinople, et les maximes du despotisme réduisirent l'état à la capitale, la capitale au palais, et le palais à la personne du prince. Un voyageur juif, qui parcourut l'Orient au douzième siècle, s'extasie sur les richesses de Byzance. « Cette capitale, dit » Benjamin Tudèle, est la reine des cités; » elle reçoit chaque année les contributions » des sujets de l'empire; ses hautes tours » sont remplies de soie, de pourpre et d'or. » On dit que Constantinople paie tous les » jours, à son souverain, vingt mille pièces

1 « Inde ad interiora Græciæ progressi Corinthum, » Thebas, Athenas antiquâ nobilitate celebres expugnant; » et maximâ ibidem prædâ direptâ, opifices etiam qui se- » ricos pannos texere solent, ob ignominiam Imperatoris » illius, suique Principis gloriam, captivos deducunt. » Quos Rogerius, in Palermo Siciliæ Metropoli collocans » artem texendi suos edocere præcepit; et exhinc præ- » dicta ars illa, prius à Græcis tantum inter Christianos » habita, Romanis patere cœpit ingeniis. » (Otho Frisengius, *de Gestis Frederici I*, l. I, c. 33, *in Muratori Script. Ital.*, t. VI, p. 668). Cet évêque dit en parlant de Lisbonne et d'Almeria, *in sericorum pannorum opificio prænobilissimæ* (*in Chron. apud Muratori, Annali d'Italia*, t. IX, p. 415).

2 Nicetas, *in Manuel*, l. II, c. 8, p. 65. Il décrit ainsi l'habileté de ces Grecs, συντριους οθονας υφαινειν, comme ιστῳ προσανεχοντας των εξαμιτων και χρυσοπαστων στολων . . . .

3 Hugo Falcandus les appelle *Nobiles officinas*. Les Arabes, qui plantèrent des cannes et firent du sucre dans la plaine de Palerme, n'y établirent pas les mûriers.

1 Voyez la Vie de Castruccio Castracani, non celle qu'a publiée Machiavel, mais celle de Nicolas Tegrimi, qui est plus authentique. Muratori, qui l'a insérée dans le onzième volume de ses *Scriptores*, etc., cite ce passage curieux dans ses Antiquités d'Italie (t. I, Dissert. 25, p. 378).

2 Voyez l'extrait des statuts manuscrits de Modène, cités par Muratori dans les Antiquités d'Italie (t. II, Dissert. 30, p. 46-48).

3 Les fabriques d'étoffes de soie ont été établies en Angleterre l'an 1620 (Anderson's *Chronological deduction*, vol. II, p. 4). Mais c'est à la révocation de l'édit de Nantes que la Grande-Bretagne doit la colonie de Spitalfields.

» d'or qu'on lève sur les boutiques, les ta- » vernes et les marchés, sur les marchands » de la Perse et de l'Egypte, de la Russie et » de la Hongrie, de l'Italie et de l'Espagne, » qui s'y rendent par mer et par terre [1]. » En affaires d'argent l'autorité d'un Juif est sans doute de quelque poids; mais, comme les trois cent soixante-cinq jours de l'année donneraient une somme de plus de sept millions sterling, je crois qu'il faut retrancher au moins les nombreuses fêtes du calendrier grec. Le trésor amassé par Théodora et Basile II donnera une grande idée des revenus et des ressources de l'empire. La mère de Michel, avant de se retirer dans un cloître, voulut contenir ou dévoiler la prodigalité de son fils ingrat en donnant un compte fidèle des biens de succession qu'il avait obtenus, et elle publia un état de deux cent dix-huit mille marcs d'or et de six cent mille marcs d'argent, fruits de son économie et de celle de son mari défunt [2]. L'avarice de Basile n'est pas moins célèbre que sa valeur et sa fortune. Il paya et récompensa ses armées victorieuses sans toucher à un trésor de quatre cent mille marcs d'or, ou de huit millions sterling, qu'il gardait dans les voûtes souterraines du palais [3]. De pareils trésors s'accordent peu avec la théorie et la pratique des administrations modernes, qui calculent trop souvent la richesse nationale par l'usage et les abus du crédit public. Au reste, un roi redouté de ses ennemis, une république respectée de ses alliés, suivent encore ces maximes des gouvernemens anciens, et l'un et l'autre sont arrivés à leur but, je veux dire à avoir une puissance militaire et à jouir de la tranquillité domestique.

Quelles que fussent les sommes réservées aux besoins journaliers et aux besoins futurs de l'état, les dépenses consacrées au faste et aux plaisirs de l'empereur étaient mises en première ligne et réglées par ses fantaisies. Les princes de Constantinople se trouvaient loin de la simplicité de la nature; toutefois, obéissans à leur goût ou à la mode, au retour de la belle saison, ils abandonnaient la fumée et le tumulte de la capitale pour respirer l'air des champs, et jouissaient ou paraissaient jouir de la rustique joie des vendanges, la chasse et la pêche amusaient leurs loisirs, et durant les chaleurs de l'été ils cherchaient les lieux frais et les brises de la mer. Ils avaient de superbes maisons sur les côtes et dans les îles de l'Asie et de l'Europe; mais, au lieu de ces modestes ornemens d'un art qui se cache pour faire ressortir la nature, les marbres de leurs jardins ne servaient qu'à montrer la richesse du maître et le travail de l'artiste. Les domaines du prince, agrandis par les héritages et les confiscations, avaient rendu le souverain propriétaire d'un grand nombre de beaux édifices dans la ville et les faubourgs; les ministres en occupaient douze : le grand palais [1], où résidait l'empereur, garda le même emplacement durant onze siècles, entre l'Hippodrome, la cathédrale de Sainte-Sophie, et les jardins dont les terrasses aboutissaient aux rivages de la Propontide. Constantin, en élevant le premier édifice, avait voulu copier l'ancienne Rome ou rivaliser avec elle; dans les additions qu'on y fit par la suite, ses successeurs cherchaient à égaler les merveilles de l'ancien monde [2],

[1] Voyage de Benjamin de Tudèle, t. I, c. 5, p. 44-52. Le texte hébreu a été traduit en français par un enfant, le Baratier, qui étonna par son savoir avant l'âge d'adolescence, et qui a joint à sa version un volume d'une érudition mal digérée. Les erreurs et les fictions du rabin juif ne suffisent pas pour faire contester la réalité de ses voyages.

[2] Voyez le continuateur de Théophanes (l. IV, p. 107); Cedrenus (p. 544); et Zonaras (t. II, l. XVI, p. 157).

[3] Zonaras (t. II, l. XVII, p. 225) au lieu de *livres*, se sert de la dénomination plus classique de talens, et, d'après le sens littéral et un calcul rigoureux, le trésor de Basile se trouverait soixante fois plus considérable.

[1] Si vous désirez une description très-détaillée du palais impérial, voyez la *Constantinop. Christiana* (l. II, c. 4, p. 113-123) de Ducange, qui est le Tillemont du moyen âge. La laborieuse Allemagne n'a pas produit deux savans plus laborieux et plus exacts que ces deux Français, quoique d'une nation si vive.

[2] Si l'on croit une épigramme (*Antholog. Græc.*, l. IV, p. 488, 489, *Brodæi, apud Wechel*) attribuée à Julien, ex-préfet de l'Égypte, le palais de Byzance était supérieur au Capitole, au palais de Pergame, au bois Rufinien (φαιδρον ἀγαλμα), au temple d'Adrien à Cyzique, aux Pyramides, au Phare, etc.; Brunck a recueilli (*Analect. Græc.*, t. II, p. 493-510) 71 de ses épigrammes, dont quelques-unes sont piquantes; mais celle-ci ne se trouve pas dans son recueil.

et, au dixième siècle, telle était la force, l'étendue et la richesse du palais de Byzance, qu'il excitait l'admiration des peuples, ou du moins celle des Latins [1]. Mais le travail et les trésors de sept siècles n'avaient produit qu'une grande masse irrégulière; on voyait sur chaque édifice séparé l'empreinte du temps où on l'avait élevé, et, comme le terrain était occupé en entier, il y eut des monarques qui, pour satisfaire leur goût de bâtimens, démolirent l'ouvrage de leurs prédécesseurs. L'économie de l'empereur Théophile lui permit sur ce point les plus grandes dépenses. L'un de ses ambassadeurs, qui avait étonné les Abbassides eux-mêmes par sa morgue et par ses libéralités, lui rapporta le modèle d'un palais que le calife de Bagdad venait de construire sur les rivages du Tigre. L'empereur ordonna aussitôt qu'on copiât et qu'on surpassât le modèle: le nouveau palais de Théophile [2] fut accompagné de jardins et de cinq églises, parmi lesquelles on en distinguait une d'une étendue et d'une beauté remarquable: elle était surmontée de trois dômes; le comble, d'airain doré, reposait sur des colonnes de marbre d'Italie et les murs étaient revêtus de marbres de différentes couleurs; quinze colonnes de marbre de Phrygie soutenaient, au devant de l'église, un portique demi-circulaire qui avait la forme et le nom du *sigma* des Grecs. Une fontaine décorait la place qui précédait le portique et des plaques d'argent faisaient la bordure du bassin. Au commencement de chaque saison on remplissait ce bassin d'excellens fruits, qu'on abandonnait à la populace pour l'amusement du prince. Il jouissait de ce grossier spectacle du haut d'un trône étincelant d'or et de pierreries, auquel un escalier de marbre donnait l'élévation d'une haute terrasse. On voyait au-dessous du trône les officiers de ses gardes, les magistrats et les chefs des factions du cirque; le peuple occupait les gradins inférieurs, et on apercevait plus bas des troupes de danseurs, de chanteurs et de pantomimes. Le palais de la justice, l'arsenal et les bureaux environnaient la place: on y montrait de plus l'appartement de pourpre, ainsi nommé d'après les robes d'écarlate et de pourpre que l'impératrice elle-même y distribuait chaque année. La longue file des appartemens du palais se trouvait appropriée aux diverses saisons; on y avait répandu avec profusion le marbre et le porphyre, les tableaux, les statues et les mosaïques; l'or, l'argent et les pierres précieuses. Dans sa bizarre magnificence Théophile exerça l'habileté des artistes, tels qu'on les avait de son temps; mais le goût d'Athènes aurait méprisé leurs frivoles et dispendieux travaux. Ils firent, par exemple, un arbre d'or, qui, sous ses branches et sous ses feuilles, offrait une multitude d'oiseaux, du gosier desquels sortait le ramage particulier à chacune des espèces, et deux lions d'or massif et de grandeur naturelle, qui tournaient leurs yeux avec un air de fureur et rugissaient comme les lions des forêts de l'Afrique. Les successeurs de Théophile, des dynasties de Basile et de Comnène, eurent aussi l'ambition de laisser après eux des monumens de leur règne, et l'un d'eux bâtit la partie du palais la plus éclatante et la plus auguste, qui fut qualifiée du titre de *Triclinium* d'or [1]. Ceux des Grecs qui possédaient les avantages de la naissance et de la fortune voulaient imiter leur souverain; et lorsqu'avec leurs robes de soie brodées ils traversaient les rues à cheval, les enfans les prenaient pour des rois [2]. Daniélis, cette matrone du Péloponnèse [3] dont j'ai parlé plus

1 « Constantinopolitanum palatium non pulchritudine » solum, verum etiam fortitudine omnibus quas unquam » videram munitionibus præstat. » (Liutprand, *Hist.* l. v, c. 9. p. 465.)

2 Voyez le continuateur anonyme de Théophanes (p. 59-61-86), que j'ai suivi d'après l'extrait élégant et concis de Le Beau (Hist. du Bas-Empire, t. xiv, p. 436-438).

1 *In aureo Triclinio quæ præstantior est pars potentissimus* (l'usurpateur Romanus) *degens cæteras partes (filiis) distribuerat* (Liutprand, *Hist.*, l. v, c. 9, p. 469). Voyez, sur la signification très-vague de triclinium (*ædificium tria vel plura* κλινη *scilicet* στεγη *complectens*), Ducange (*Gloss. Græc.* et observations sur Joinville, p. 240), et Reiske (*ad Constantinum de Ceremoniis*, p. 7).

2 *In equis vecti* (dit Benjamin de Tudèle) *regum filiis videntur persimiles*. Je préfère la version latine de l'empereur Constantin (p. 46) à la version française de Baratier (t. I, p. 49).

3 Voyez les détails de son voyage, de sa munificence et de son testament, dans la Vie de Basile, par Constantin, petit-fils de cet empereur (c. 74, 75, 76, p. 195-197).

haut, qui avait eu soin de l'enfance de Basile-le-Macédonien, voulut, par tendresse ou par vanité, voir son fils adoptif dans toute sa grandeur. Pour faire le voyage de cinq cent milles, de Patras à Constantinople, elle ne trouva pas les chevaux ou les voitures assez commodes pour son âge ou pour sa mollesse : dix robustes esclaves portaient sa litière, et, les relais étant très-multipliés, elle employa à ce service trois cents de ses esclaves. Théophile la reçut dans le palais de Byzance, avec le respect d'un fils; il lui accorda les honneurs d'une reine, et, quelle que fût l'origine de sa fortune, elle fit à l'empereur des présens dignes d'un roi. J'ai déjà décrit les belles fabriques du Péloponnèse, qui travaillaient si habilement le lin, la soie et la laine. J'ai parlé des magnifiques étoffes qu'elle donna au prince; mais, ce qui charma surtout Théophile, il reçut d'elle trois cents jeunes eunuques [1] d'une belle figure; « car elle n'ignorait pas, dit l'historien, que l'air du palais convient à cette espèce d'insectes, ainsi que la laiterie d'une bergère convient aux mouches de l'été. » Elle disposa, durant sa vie, de la plus grande partie des domaines du Péloponnèse, et dans son testament elle nomma Léon, fils de Basile, son héritier universel. Lorsque le prince eut acquité les legs il réunit au domaine impérial quatre-vingts métairies ou fermes; il affranchit trois mille esclaves de Daniélis, qu'il transplanta sur la côte d'Italie, où il leur accorda des terres. On peut, d'après la fortune de cette femme, se faire une idée de la richesse et de la magnificence des empereurs.

Sous un gouvernement absolu qui confond les extractions nobles et les extractions plébéiennes, tous les honneurs viennent du souverain, et le rang au palais et parmi les classes de l'empire dépend des titres et des emplois qu'il donne et qu'il ôte à son gré. Dans un intervalle de plus de dix siècles, depuis Vespasien jusqu'à Alexis Comnène [1], on accorda souvent le titre suprême d'*auguste* aux fils et aux frères du monarque, et celui de *césar* forma la seconde place ou du moins le second degré de l'état. L'astucieux Alexis, qui voulait éluder sa promesse envers le mari de sa sœur et récompenser Isaac, sans se donner un égal, imagina une nouvelle dignité, supérieure à celle de césar. L'heureuse flexibilité de la langue grecque lui permit de réunir les noms d'auguste et d'empereur (sebastos et autocrator); et cette réunion produisit le mot sonore de *sebastocrator*. Il était au-dessus du césar et sur la première marche du trône; les acclamations publiques répétaient son nom, et à l'extérieur il n'était distingué du souverain que par sa coiffure et sa chaussure. L'empereur avait seul des brodequins de pourpre ou de couleur rouge, et le diadème ou la tiare que les empereurs grecs avaient emprunté du costume des rois persans [2]. C'était un grand bonnet pyramidal, d'étoffe de laine ou de soie, presque caché sous un amas de perles et de diamans; un cercle horizontal et deux arcs d'or formaient la couronne : on voyait au sommet, dans le point d'intersection, un globe ou une croix, et deux cordons de perles tombaient sur l'une et l'autre joue. Les brodequins du sebastocrator et du césar étaient verts, et il y avait moins de pierreries sur leurs couronnes, qui se trouvaient *ouvertes*. Alexis, fécond sur les bagatelles, créa au-dessous du césar le *panhypersebastos* et le *protosebastos*, dont les noms feront plaisir à une oreille grecque. Ils indiquent une supériorité sur le simple titre d'auguste, et dès lors ce titre sacré et primitif d'un prince romain fut avili, car on l'ac-

[1] « Carsamatium (*καρξιμαδισ* Ducange, Glossaire) » Græci vocant amputatis virilibus et virgâ puerum eu- » nuchum quos verdunenses mercatores ob immensum lu- » crum facere solent et in Hispaniam ducere. » (Liutprand, l. VI, c. 3, p. 470.) C'est la pire abomination de l'abominable commerce des esclaves. Au reste je suis surpris de trouver qu'au dixième siècle les Lorrains faisaient de pareilles spéculations.

[1] Voyez l'Alexiade (l. III, p. 78, 79) d'Anne Comnène, qu'on peut comparer à mademoiselle de Montpensier, si on en excepte l'article de la piété filiale. Elle avait un profond respect pour les titres et les formes; elle donnait à son père le nom de *Επιστημοναρχης*, d'un auteur de cet art royal, de *τεχνη τεχνων*, et d'*επιστημων επιστημη*.

[2] *Στεμμα, στεφανος, διαδημα*; Voyez Reiské, *ad ceremoniale*, p. 14, 15. Ducange a publié une savante dissertation sur les couronnes de Constantinople, de Rome et de France, etc. (sur Joinville, xxv, p. 289-303); mais aucun des trente-quatre modèles qu'il donne ne s'accorde exactement avec la description d'Anne.

corda aux alliés et aux officiers de la cour de Byzance. La fille d'Alexis s'extasie sur cette heureuse gradation d'espérance et d'honneurs; mais, comme les esprits les plus bornés peuvent atteindre à la science des mots, l'orgueil des successeurs d'Alexis enrichit sans peine ce dictionnaire de vanité. Ils donnèrent à ceux de leurs fils ou de leurs frères qu'ils aimaient le plus le nom plus relevé de Maître ou de *Despote*, auquel on accorda une nouvelle pompe et de nouvelles prérogatives, et qu'on plaça immédiatement après la dignité d'empereur. En général, celui-ci n'accordait qu'aux princes de son sang les cinq titres, 1° de *despote*, 2° de *sebastocrator*, 3° de césar, 4° de *panhypersebastos*, et 5° de *protosebastos*; c'étaient des émanations de sa majesté, mais ils n'attribuaient aucune fonction.

Dans toutes les monarchies, les ministres du palais et du trésor, de la flotte et de l'armée, partagent l'autorité du gouvernement. Les titres sont indifférens; et, par la révolution des siècles, les comtes et les préfets, le préteur et le questeur descendirent peu à peu, tandis que leurs subordonnés arrivèrent aux premiers honneurs de l'état. 1° La monarchie rapporte tout à la personne du prince, et les détails et les cérémonies du palais forment le département qui en impose davantage. Le *curopalata* [1], qui avait un rang si illustre sous le règne de Justinien, fut supplanté par le *protovestiaire*, qui d'abord n'avait été chargé d'autre soin que de celui de la garde-robe; on étendit ensuite sa juridiction sur tous les officiers qui servaient au faste et au luxe du prince, et il présidait, avec sa bagnette d'argent, aux audiences publiques et aux audiences privées. 2° D'après la hiérarchie qu'avait établie Constantin, on donnait le nom de *logothètes* aux receveurs des finances; on distinguait les logothètes du domaine, des postes, de l'armée, du trésor public et du trésor particulier, et on a comparé le *grand logothète*, gardien suprême des lois et des revenus, aux chanceliers des monarchies latines [1]. Il surveillait toute l'administration civile; il était secondé dans ce travail par l'éparque ou le préfet de la ville, par le premier secrétaire, par les gardes du sceau privé, des archives et de l'encre pourpre réservée pour les signatures de l'empereur [2]. On donnait à l'introducteur et à l'interprète des ambassadeurs étrangers les noms de grands *chiaus* [3] et de *dragoman* [4], qui viennent de la langue turque et qui sont encore familiers à la Porte. 3° Les *domestiques*, dont le titre fut d'abord si modeste, et qui n'avaient d'autre fonction que celle de garder le prince, s'élevèrent peu à peu au rang de généraux; les provinces militaires de l'Orient et de l'Occident, les légions de l'Europe et de l'Asie eurent souvent des généraux particuliers; mais le *grand-domestique* finit par obtenir le commandement universel et absolu des forces de terre. Le *protostrator* fut d'abord chargé d'aider l'empereur lorsque celui-ci montait à cheval; il devint insensiblement le lieutenant du grand-domestique à la guerre; et les écuries, la cavalerie et tout ce qui avait rapport à la chasse et à la fauconnerie se

[1] Par extimas curis, solo diademate dispar
Ordine pro rerum vocitatus CURA-PALATI,

dit l'Africain Coripe (*de Laudibus Justini*, l. I, 136); et au même siècle (le sixième) Cassiodore dit en parlant de cet officier : *Virgâ aureâ decoratus inter numerosa obsequia primus ante pedes regis incedebat* (Variar., VII, 5). Dans la suite, les Grecs reléguèrent au quinzième rang ce grand-officier; il devint presque inconnu, ανεπιγνωστος, et il n'exerçait plus de fonctions νυν δε ουδεμιαν (Codin, c. 5, p. 65).

[1] Nicétas (*in Manueli*, l. VII, c. 1) le définit ainsi : ὡς ἡ Λατινων φωνη καγκελαριον, ὡς δ' Ἑλληνες ειποιεν Λογοθετην. Andronic l'aîné y ajoute l'épithète de μεγας (Ducange, t. I, p. 822, 823).

[2] L'encre impériale, qu'on voit encore sur quelques actes originaux, était un mélange de vermillon et de cinabre ou de pourpre. Les tuteurs de l'empereur, qui avaient le droit de s'en servir, écrivaient toujours l'indiction et le mois avec de l'encre verte. Voyez le dictionnaire diplomatique (t. I, p. 511-513), qui contient des extraits précieux sur ces matières.

[3] Le sultan envoya un Σιάους à Alexis (Anne Comnène, l. VI, p. 170; Ducange, *ad loc.*); et Pachymer parle souvent du μεγας τζαους (l. VII, c. 1; l. XII, c. 30; l. XIII, c. 22). Le chiaoux bacha est aujourd'hui à la tête de sept cents officiers (Rycaut, *Ottoman Empire*, p. 349, édition in-8°).

[4] *Tagerman* est le nom arabe d'un interprète (d'Herbelot, p. 854, 855), πρωτος των ερμηνεων οὓς κοινως ονομαζουσι δραγομανους, dit Codin (c. 5, n° 70, p. 67). Voyez Villehardouin (n° 96); Busbeck (*epist.* 4, p. 338), et Ducange (Observations sur Villehardouin, et *Gloss. Græc. et latin*).

trouvèrent sous ses ordres. Le *stratopédarque* exerçait les fonctions de grand-juge du camp; le *protospathaire* commandait les gardes; le *connétable* [1], le *grand-œtheriaque* et l'*acolyte* étaient les chefs séparés des Francs, des barbares et des Varanges ou Anglais, mercenaires étrangers qui, au milieu de l'abâtardissement des Grecs, faisaient la force des armées de Bysance. 4° Le *grand-duc* disposait des forces navales : en son absence elles obéissaient au *grand-drungaire* de la flotte, et celui-ci était remplacé par l'*émir* ou *amiral*, nom qui vient de la langue des Sarrasins [2], mais que toutes les langues de l'Europe moderne ont adopté. Ces officiers, et beaucoup d'autres dont il serait inutile de faire l'énumération, composaient la hiérarchie civile et la hiérarchie militaire; on régla les honneurs et les émolumens, l'habit et les titres de chacun, enfin les saluts qu'ils se devaient et leur prééminence respective, avec plus de soin qu'on en aurait mis à former la constitution d'un peuple libre; le code était presque achevé, lorsque cette vaine fabrique, monument de servitude et d'orgueil, fut enseveli pour jamais sous les ruines de l'empire [3].

L'homme religieux donne à l'Être suprême les titres les plus relevés; s'il veut s'adresser à lui, il prend les plus humbles postures, et l'adulation et la crainte ont accordé aux princes ces hommages qu'on doit seulement à la divinité. Dioclétien emprunta du servile cérémonial de la Perse l'usage d'*adorer* [4] l'empereur, de se prosterner devant lui et de baiser ses pieds; mais il s'est maintenu, et il est devenu plus vil encore jusqu'à la dernière époque de la monarchie des Grecs : excepté les dimanches où on les omettait par des motifs de fierté religieuse, on exigeait ces honteux respects de tous ceux qui étaient admis devant le monarque; on y assujettissait les princes qui portaient le diadème et la pourpre, les ambassadeurs des souverains indépendans, les califes de l'Asie, de l'Égypte et de l'Espagne, les rois de France et d'Italie, et même les empereurs de l'ancienne Rome. Liutprand, évêque de Crémone [1], soutint la noblesse d'un Franc et la dignité d'Othon son maître. Mais il est de bonne foi, et il ne déguise pas l'humiliation de sa première audience. Lorsqu'il approcha du trône, les oiseaux de l'arbre d'or commencèrent leur ramage, que les rugissemens des deux lions du même métal accompagnèrent. On le força, ainsi que les officiers qui se trouvaient près de lui, à faire une révérence et à se prosterner; et trois fois il toucha la terre de son front. Dans le peu de momens que prit cette dernière cérémonie, une machine avait hissé le trône jusqu'au plafond; l'empereur se montra avec des vêtemens encore plus somptueux, et un majestueux silence termina l'entrevue. L'évêque de Crémone, dans son récit si curieux et si remarquable par sa candeur, expose les cérémonies de la cour de Bysance : la Porte les observe encore aujourd'hui, et elles se sont maintenues à la cour des ducs de Moscovie ou de Russie jusqu'au dernier siècle. Après un long voyage par mer et par terre, depuis Venise jusqu'à Constantinople, l'ambassadeur s'arrêta à la porte d'Or, et les officiers de l'empereur le conduisirent au palais qu'on lui avait destiné; mais ce palais était une prison, et on lui défendit tout commerce avec les étrangers ou les naturels du pays. Il offrit à sa première

[1] Κονοσταυλος ou κοντοσταυλος, mot qui semble venir du latin *comes stabuli*, ou du français *connétable*. Les Grecs ont donné à ce mot une acception militaire dès le onzième siècle, c'est-à-dire au moins d'aussi bonne heure que les Français.

[2] Les Grecs toutefois tirèrent ce mot de la langue des Normands. Au douzième siècle, Giannone compte l'amiral de Sicile parmi les grands-officiers.

[3] Cette esquisse des honneurs et des emplois de l'empire grec est tirée de Georges Codinus Curopalata, qui vivait encore après la prise de Constantinople par les Turcs. Son ouvrage, frivole, mais travaillé avec soin (*de Officiis ecclesiæ et aulæ C. P.*), a été éclairci par les notes de Goar et les trois livres de Gretser, savant jésuite.

[4] La manière de saluer en portant la main à la bouche, *ad os*, est l'origine du mot latin *adoro, adorare*. Voyez le savant Selden (*Titles of Honour*, vol. III, p. 143-145-942). Il semble, d'après le premier livre d'Hérodote, que cet usage vient de la Perse.

[1] Liutprand décrit d'une manière agréable ses deux ambassades à la cour de Constantinople, tout ce qu'il vit et tout ce qu'il eut à souffrir dans la capitale de l'empire grec (Hist., l. VI, c. 1-4, p. 469-471; *Legatio ad Nicephorum Phocam*, p. 479-489).

audience les présens de son maître ; c'étaient des esclaves, des vases d'or et des armes d'un grand prix. On étala devant lui les sommes destinées à la solde des troupes, sans doute pour qu'il prît une haute idée des richesses de l'empire ; il fut un des convives du banquet royal [1], et les ambassadeurs des nations étaient rangés d'après l'estime ou le mépris des Grecs ; ce qui passa pour une grande faveur, ce fut que l'empereur envoya de sa table des plats qu'il avait goûtés, et chacun de ses favoris reçut une robe d'honneur [2]. Le matin et le soir les officiers de l'ordre civil et de l'ordre militaire allaient au palais exercer leurs fonctions ; leur maître les honorait quelquefois d'un coup d'œil ou d'un sourire ; il déclarait ses volontés par un mouvement de la tête ou par un signe ; mais devant lui tous les grands de ce monde se tenaient debout en silence et avec l'air du respect. Lorsque l'empereur faisait dans la ville des promenades triomphales à des époques fixées ou dans des occasions extraordinaires, il se montrait librement aux regards du public : les cérémonies imaginées par la politique étaient liées à celles de la religion, et les fêtes du calendrier grec déterminaient ses visites aux principales églises. Les hérauts annonçaient la veille ces sorties d'apparat. On nettoyait et on purifiait les rues, on les jonchait de fleurs ; on étalait sur les fenêtres et les balcons des meubles précieux, de la vaisselle d'or et d'argent, des tapisseries de soie, et une sévère discipline réprimait et calmait le tumulte de la populace. Les officiers de l'armée ouvraient la marche à la tête de leurs troupes ; ils étaient suivis des magistrats et des officiers de l'ordre civil ; les eunuques et les domestiques environnaient l'empereur ; et le patriarche et son clergé le recevaient à la porte de l'église. On n'abandonnait pas le soin des applaudissemens aux voix grossières de la populace ; les *Bleus* et les *Verts* se disputaient à l'envi l'honneur de célébrer la gloire du monarque ; et ces factions, qui ébranlèrent jadis la capitale, n'avaient alors d'autre émulation que celle de montrer une plus grande servitude. Les uns et les autres poussaient des cris de joie ; leurs poètes et leurs musiciens dirigeaient le chœur, et à la fin de chaque chant on formait des vœux pour que l'empereur jouît d'une longue vie [1] et qu'il remportât des victoires. L'audience, le banquet, l'église retentissaient des mêmes acclamations ; et, comme pour attester l'étendue du despotisme du prince, des mercenaires, qui représentaient les différentes nations, les répétaient en latin [2], dans la langue des Goths, des Persans, des Français et même des Anglais [3]. Constantin Porphyrogénète a écrit un volume emphatique sur cette science de l'étiquette et de l'adulation [4] ; et la vanité de ses successeurs put y ajouter un long supplément. Au reste, un instant de réflexion devait leur apprendre qu'on prodiguait les mêmes acclamations à tous les empereurs et à tous les règnes ; et celui d'entre

[1] Entre autres amusemens de cette fête, un jeune homme tint en équilibre sur son front une pique ou une perche de vingt-quatre pieds de longueur, qui portait une barre de traverse de deux coudées, un peu au-dessous du sommet. Deux autres, nus, mais couverts à la ceinture (*campestrati*), firent différens tours ensemble et séparément : *ita me stupidum reddidit*, dit Liutprand, *utrum mirabilius nescio* (p. 470). A un autre repas, on lut une homélie de saint Chrysostôme sur les Actes des Apôtres, *elatâ voce non latine* (p. 483).

[2] On a fait dériver avec assez de vraisemblance le mot *gala*, de *cala* ou *caloat*, qui, en arabe, signifie une robe d'honneur (Reiske, *Not. in Cæremon.*, p. 84).

[1] Πολυχρονιζειν, mot qu'on a expliqué par celui de ευφημιζειν. (Codin, c. 7 ; Ducange, *Gloss. Græc.*, t. I, p. 1199.)

[2] Κωνσερβετ Δεους ἡμπεριουμ βεστρουμ — βικτορ σις σεμπερ — βιβητε Δομινι Ημπερατορες ιν μουλτος αννος. (*Cæremon.*, c. 75, p. 215.) Les Grecs, n'ayant pas le V latin, furent obligés de se servir de leur B. Cette étrange phrase a peut-être embarrassé des professeurs qui n'en connaissaient pas l'origine.

[3] Βαραγγοι κατα την πατριαν γλωσσαν και ουτοι ηγουν Ιγκλινιστι πολυχρονιζουσι. (Codin, p. 90.) Je voudrais qu'il eût conservé les mots de l'acclamation des Anglais.

[4] Voyez, sur toutes ces cérémonies, l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, avec les notes, ou plutôt les dissertations des éditeurs allemands Leich et Reiske, sur le rang des personnes de la cour (p. 80, not. 23-62) ; sur l'adoration qui n'avait pas lieu les dimanches (p. 95-240, not. 131) ; sur les sorties triomphales (p. 2, etc., not. p. 3, etc.) ; sur les acclamations, *passim*, note 25, etc. ; sur les factions et l'Hippodrome, p. 177-214, not. 9-93, etc.) ; sur les jeux des Goths (p. 221, not. 3) ; sur les vendanges (p. 217, not. 109). Ce livre contient beaucoup d'autres détails.

eux qui était sorti d'une condition privée pouvait se souvenir qu'il avait élevé plus haut la voix et montré plus d'ardeur lorsqu'il enviait la fortune, ou lorsqu'il conspirait contre la vie de son prédécesseur [1].

Les princes des nations du Nord, lesquels, dit Constantin, n'ont ni bonne foi ni réputation, désiraient se lier par des mariages à la famille des Césars; ils offraient leurs mains à une princesse du sang impérial, ou leurs filles à un prince romain [2]. Le vieux monarque dévoile dans ses instructions à son fils les secrètes maximes imaginées par la politique et l'orgueil; il indique même ce qu'on peut répondre de plus décent, pour éluder de pareilles propositions, qu'il traite d'insolentes et de déraisonnables. La nature, dit-il, porte chaque animal à se chercher un compagnon parmi les animaux de son espèce, et la langue, la religion et les mœurs forment du genre humain diverses tribus. Le maintien de la pureté des races conserve l'harmonie de la vie publique et celle de la vie privée; mais leur mélange produit le désordre et la division. Les sages Romains ont toujours eu cette opinion, et ne s'en sont pas écartés dans la pratique : leurs lois proscrivaient le mariage d'un citoyen et d'une étrangère. Au temps de la liberté et des vertus, un sénateur aurait dédaigné la main d'un roi pour sa fille; Marc Antoine ternit sa réputation en épousant une Egyptienne [3]; et les reproches du peuple déterminèrent Titus à renvoyer, en dépit de son amour, Bérénice, qui s'en alla malgré elle [4]. Afin de donner plus de poids à cette défense générale, on supposa que Constantin l'avait établie. Les ambassadeurs des nations étrangères, et surtout des nations qui n'avaient pas embrassé le christianisme, furent avertis d'une manière solennelle que ce prince avait proscrit ces alliances. On inscrivit la prétendue loi sur l'autel de Sainte-Sophie, et on déclara déchu de la communion civile et religieuse des Romains, l'impie qui oserait souiller la majesté de la pourpre. Si les ambassadeurs avaient su l'histoire de Byzance, ils auraient pu citer trois infractions mémorables à cette loi imaginaire, le mariage de Léon, ou plutôt de son père Constantin IV, avec la fille du roi des Chosars, celui d'une petite-fille de Romanus avec un prince bulgare, et enfin celui de Berthe, princesse de France ou d'Italie, avec le jeune Romanus, fils de Constantin Porphyrogénète lui-même. Au reste, voici la réponse que la cour aurait faite à ces objections : 1° Le mariage de Constantin Copronyme était reconnu pour criminel : ce prince, né dans l'Isaurie, et qu'on traitait d'hérétique qui avait souillé la pureté baptismale et déclaré la guerre aux images, avait en effet épousé une barbare. Cette alliance combla la mesure de ses crimes, et il fut dévoué à la censure de l'église et de la postérité. 2° Romanus ne pouvait être regardé comme un empereur légitime; issu d'une famille plébéienne, il avait usurpé le trône; il ignorait les lois, et ne s'occupait pas de l'honneur de la monarchie. Christophe son fils, père de la jeune femme qui épousa le roi bulgare, n'avait que le troisième rang dans le collége des princes. Les Bulgares professaient le christianisme; ils montraient du zèle en faveur de cette religion, et ce mariage fit la sûreté de l'empire, et rendit la liberté à plusieurs milliers de captifs. Au reste, nul motif ne pouvait l'affranchir de la loi de Constantin; le clergé, le sénat et le peuple désapprouvèrent sa conduite; et durant sa vie et à sa mort on lui reprocha d'avoir souillé le sang des Romains. Porphyrogénète imagina une apologie plus honorable sur le mariage de son fils avec la fille de Hugon, roi d'Italie. Le grand Constantin, ce prince remarquable par sa sainteté, estimait la fidélité et la valeur

[1] « Et privato [illegible] et nuper eadem dicenti nota » adulatio. » (Tacite, Hist. I, 85.)

[2] Les *Familiæ Byzantiæ* de Ducange expliquent et rectifient le treizième chapitre *de Administratione Imperii*.

[3] *Sequiturque nefas Ægyptia conjux*. (Virgile, Énéide VIII, 688.) Cette Égyptienne cependant était issue d'un grand nombre de rois. *Quid te mutavit* (dit Antoine à Auguste dans une lettre particulière), *an quod reginam ineo? Uxor mea est*. (Sueton., *in August.*, c. 69). Au reste, je doute beaucoup que le triumvir ait osé célébrer son mariage avec Cléopâtre selon les rites de l'Égypte ou selon les rites de Rome; mais je n'ai pas le loisir de faire des recherches sur ce point.

[4] *Berenicem invitus invitam dimisit*. (Suéton., *in Tito*, c. 7.) J'ai observé ailleurs que cette beauté juive avait alors plus de cinquante ans. Racine s'est bien gardé de parler de son âge et de son pays.

des Francs [1]; le ciel lui montra dans une vision leur future grandeur. Ils furent seuls exceptés de la prohibition générale : Hugon, roi de France, descendait de Charlemagne en ligne directe [2], et Marthe sa fille hérita des prérogatives de sa famille et de sa nation. On dévoila insensiblement la fraude ou l'erreur de la cour impériale par esprit de vérité ou par esprit de malice. Hugon, qui avait compté la monarchie de France dans son patrimoine, était réduit au seul comté d'Arles; mais on convenait qu'au milieu des troubles de son temps il avait usurpé la souveraineté de la Provence, et envahi le royaume d'Italie. Son père n'était qu'un simple gentilhomme, et, si Berthe descendait des Carlovingiens, la bâtardise ou la débauche avait souillé chaque degré de cette extraction. Hugon avait eu pour grand'mère la fameuse Valdrade, qui fut la concubine plutôt que la femme de Lothaire II, laquelle, par ses adultères, son divorce et ses secondes noces, avait provoqué les foudres du Vatican. Sa mère, qu'on nommait la grande Berthe, fut successivement épouse du comte d'Arles et du marquis de Toscane; ses galanteries scandalisèrent l'Italie et la France, et, jusqu'à l'époque où elle atteignit sa soixantième année, ses amans de toutes les classes servirent avec zèle son ambition. Le roi d'Italie imita l'incontinence de sa mère et de sa grand'mère, et en donna à ses trois concubines favorites les noms de Vénus, de Junon et de Semèle [3]. La fille de Vénus fut accordée aux sollicitations de la cour de Bysance; elle quitta son nom de Berthe pour prendre celui d'Eudoxie, et elle fut mariée ou plutôt promise au jeune Romanus, héritier présomptif de l'empire d'Orient. La grande jeunesse des deux époux suspendit la consommation du mariage, et la mort d'Eudoxie rompit cette union cinq ans après. L'empereur Romanus épousa en secondes noces une plébéienne, mais issue du sang romain : il en eut deux filles, Théophane et Anne. L'aînée fut donnée en mariage, pour gage de la paix, au fils du grand Othon, qui avait sollicité cette alliance les armes à la main et par la voie des négociations. On pouvait douter qu'un Saxon eût des droits aux priviléges de la nation française; mais la réputation et la piété d'un héros qui avait rétabli l'empire d'Occident firent taire tous les scrupules. Théophane, après la mort de son beau-père et de son mari, gouverna Rome, l'Italie et l'Allemagne, durant la minorité de son fils Othon III, et les Latins ont loué les vertus d'une impératrice qui sacrifia le souvenir de son pays à des devoirs d'un ordre supérieur [1]. Lorsqu'on maria sa sœur Anne, on renonça à tous les préjugés; on négligea toutes les considérations relatives à la dignité impériale; la nécessité et la peur firent tout oublier. Un idolâtre des contrées du nord, Wolodimir, duc de Russie, offrit sa main à la fille de l'empereur; et, pour qu'on fît plus d'attention à sa demande, il menaça de la guerre, il promit de se convertir et de donner des secours contre un rebelle qui troublait l'empire. La princesse, victime de sa religion et de son pays, quitta le palais de ses aïeux pour aller vivre sur les rives du Borysthène ou aux environs du cercle polaire [2]. Au reste,

1 On supposait que Constantin avait donné des éloges à l'ευγενεια et à la περιφανεια des Francs, avec lesquels il voulait établir des alliances publiques et privées. Les auteurs français (Isaac Casaubon, *in Dedicat. Polybii*) sont très-charmés de ces complimens.

2 Constantin Porphyrogénète (*de Administrat. Imp.*, c. 26) donne la généalogie et la vie de l'illustre roi Hugon περιβλεπτου ρηγος Ουγωνος. On aura des idées plus exactes de ce prince si on étudie la Critique de Pagi, les Annales de Muratori, et l'Abrégé de Saint-Marc, A. D. 925-946.

3 Liutprand, après avoir parlé des trois déesses, ajoute naturellement : « Et quoniam non rex solus iis abutebatur, » earum nati ex incertis patribus originem ducunt. » (*Hist.*, l. IV, c. 6.) Voyez, sur le mariage de la jeune Berthe, *Hist.*, l. V, c. 5; sur l'incontinence de l'aînée, *Dulcis Exercitio hymenaei* (l. II, c. 15), sur les vertus et les vices de Hugon, l. III, c. 5. Au reste, il ne faut pas oublier que l'évêque de Crémone aimait les chroniques scandaleuses.

1 « Licet illa imperatrix græca sibi et aliis fuisset satis » utilis et optima, etc. » Tel est le préambule d'un auteur ennemi (*apud Pagi*, t. IV, A. D. 989, n° 3). Muratori, Pagi, et Saint-Marc parlent de son mariage et des principales actions de sa vie.

2 Cédrenus, t. II, p. 699; Zonaras, t. II, p. 221; Elmacin, *Hist. Saracenica*, l. III, c. 6; Nestor, *apud Levesque*, t. II, p. 112; Pagi, *Critica*, A. D. 987, n° 6. Singulier concours! Wolodimir et Anne sont au nombre des saints de l'église russe; nous connaissons les vices du premier, et nous ignorons les vertus de la seconde.

ce mariage fut heureux ; la fille de Jéroslas, petit-fils d'Anne, épousa un roi de France. Henri I alla chercher une femme sur les confins de l'Europe et de la chrétienté [1].

L'empereur était le premier esclave du cérémonial qu'il imposait à ses sujets, et de ces rigides formes qui réglaient chaque parole et chaque geste ; l'étiquette l'assiégeait dans son palais, et troublait le loisir de sa retraite à la campagne. Mais il disposait arbitrairement de la vie et de la fortune de ses peuples, et les esprits courageux, qui dédaignent la pompe et le luxe, peuvent être séduits par le plaisir plus entraînant de commander à leurs égaux. Le monarque réunissait le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, et Léon-le-Philosophe anéantit les derniers restes de l'autorité du sénat [2]. La servitude avait frappé d'engourdissement l'esprit des Grecs ; au milieu des actes de rébellion les plus audacieux, ils ne songeaient jamais à établir une constitution libre, et le bonheur public se trouvait à la merci du caractère privé du monarque. La superstition rivait encore toutes ces chaînes. Lorsque l'empereur était couronné dans l'église de Sainte-Sophie par le patriarche, les peuples juraient, au pied des autels, une soumission passive et absolue à son gouvernement et à sa famille. Le prince promettait de s'abstenir, autant qu'il serait possible, des peines capitales et des mutilations ; il signait une profession de foi orthodoxe, et il s'engageait à obéir aux décrets des sept synodes et aux canons de la sainte église [3]. Mais, s'il semblait promettre de gouverner avec douceur, cette assurance était bien vague et bien peu solide ; il faisait ce serment, non pas à son peuple, mais à un juge invisible ; et, si l'on en excepte les cas d'hérésie, sur lesquels le clergé se montrait toujours inexorable, les ministres du ciel étaient prêts à soutenir le droit sacré du prince et à absoudre les fautes ou les crimes de leur souverain. Ces prêtres étaient eux-mêmes soumis au magistrat civil ; un seul mot du despote créait, transférait, déposait ou punissait de mort les évêques : quelle que fût leur richesse ou leur crédit, ils n'ont jamais pu, comme ceux de l'église latine, former une république indépendante, et le patriarche de Constantinople condamnait la grandeur temporelle de l'évêque de Rome, que sans doute il enviait. Au reste, le despotisme est du moins contenu par les lois de la nature et celles de la nécessité. S'il a de la sagesse et des vertus, il ne s'écarte pas du sentier de ses laborieux devoirs ; s'il est vicieux ou mal habile, il laisse tomber le sceptre trop lourd pour sa main : c'est un ministre ou un favori qui, avec un fil imperceptible, fait mouvoir le fantôme royal, et qui, pour son intérêt particulier, se charge du soin de l'oppression publique. Il est des momens où le monarque le plus absolu doit craindre la raison ou la fureur d'une nation d'esclaves, et l'expérience a prouvé que l'autorité royale perd du côté de la sûreté et de la solidité ce qu'elle gagne en étendue.

Un despote usurpe vainement les titres les plus pompeux, il établit en vain ses droits, il n'a, en dernière analyse, que son glaive contre les ennemis étrangers et domestiques. Depuis le siècle de Charlemagne jusqu'à celui des croisades, les trois grandes nations des Grecs, des Sarrasins et des Francs, possédaient et se disputaient la terre, telle qu'on la connaissait alors, car je ne parle pas ici de la Chine, qui, par sa position à l'extrémité de l'Asie, était isolée de tous ces mouvemens. Pour juger de leurs forces mili-

[1] « Henricus primus duxit uxorem scythicam, russam, » filiam regis Jeroslai. » Des évêques grecs allèrent en ambassade en Russie, et l'empereur *gratanter filiam cum multis donis misit*. Ce mariage eut lieu en 1051. (Voyez les passages des Chroniques originales dans les Historiens de France, par Bouquet, t. XI, p. 29-159-161-319-384-481.) Voltaire a pu s'étonner de cette alliance ; mais il n'aurait pas dû dire qu'il ne savait rien sur le pays, la religion, etc., de Jéroslas, nom si connu dans les Annales de la Russie !

[2] Léon-le-Philosophe dit dans une constitution (78) : *Ne senatusconsulta amplius fiant* : c'est le langage du despotisme qui ne se cache plus : *εξ οὗ το μοναρχον κρατος την τουτων ανηπται διοικησιν, και ακαιρον και ματαιον το αχρηςον μετα την χρειαν παρεχομενον συναπτεσθαι.*

[3] Codinus (*de Officiis*, c. 17, p. 120., 121) donne une idée de ce serment si favorable à l'église, *πιςος και γνησιος δουλος και υιος της ἁγιας εκκλησιας*, et si faible lorsqu'il s'agit des intérêts du peuple, *και απεχεσθαι φονων και ακρωτηριασμων και ὁμοιων τουτοις κατα το δυνατον.*

taires, il faut comparer leur valeur, les arts et les richesses qu'elles avaient, et enfin leur soumission au chef suprême qui pouvait mouvoir tous les ressorts de l'état. Les Grecs, bien inférieurs à leurs rivaux sur le premier point, étaient supérieurs aux Francs, et ils égalaient au moins les Musulmans sur le second et le troisième.

La richesse des Grecs leur permettait de prendre à leur solde des nations plus pauvres, et d'entretenir une marine pour défendre leurs côtes et porter le ravage sur les terres ennemies [1]. L'or de Constantinople achetait le sang des Esclavons et des Turcs, des Bulgares et des Russes; leur valeur contribua aux victoires de Nicéphore et de Zimiscès : et, si une peuplade ennemie serrait trop la frontière, on l'obligeait à désirer la paix et à retourner à la défense de son pays, qu'on faisait envahir par une tribu plus éloignée [2]. Les successeurs de Constantin réclamèrent toujours et possédèrent souvent l'empire de la Méditerranée, depuis l'embouchure du Tanaïs jusqu'aux colonnes d'Hercule. Leur capitale était pleine de munitions navales et d'habiles ouvriers; la position de la Grèce et de l'Asie, les longues côtes, les golfes profonds et les nombreuses îles qui faisaient partie de l'empire, habituaient leurs sujets à la navigation, et le commerce de Venise et d'Amalfi était une pépinière de matelots pour la flotte impériale [3]. Depuis la guerre du Péloponnèse et les guerres Puniques, les armées de mer n'avaient pas augmenté en énergie, et la science de l'architecture navale avait rétrogradé. Les charpentiers de Constantinople ignoraient, ainsi que les mécaniciens de nos jours, l'art de construire ces édifices merveilleux qui déployaient trois, six ou dix rangs de rames les uns au-dessus des autres [1]. Les *dromones* [2] ou galères légères de l'empire de Bysance ne portaient que deux rangs composés chacun de vingt-cinq bancs; un banc offrait deux rameurs qui travaillaient de l'un et de l'autre côté du navire. Au moment du combat, le capitaine ou le centurion se tenait sur la poupe avec son écuyer; deux pilotes étaient chargés du gouvernail, et deux officiers se trouvaient à la proue, l'un pour pointer, et l'autre pour faire jouer contre l'ennemi les machines qui lançaient le feu grégeois. Les hommes de l'équipage, ainsi qu'on le voit dans l'enfance de l'art, faisaient les fonctions de matelots et celles de soldats; ils avaient des armes défensives et offensives, des arcs et des traits dont ils se servaient du haut du pont, et de longues piques qui sortaient par les sabords du rang de rames inférieur. Il est vrai que les navires de guerre avaient quelquefois plus d'étendue et de solidité; le soin de combattre et de manœuvrer se divisait d'une manière plus régulière entre soixante-dix soldats et deux cent trente matelots. Mais, en général, ils étaient légers, et on les faisait mouvoir aisément. Comme le cap de Malée, situé sur la côte du Péloponnèse, épouvantait toujours les marins, une flotte impériale fut transportée par terre l'espace de cinq

[1] Voici les menaces de Nicéphore à l'ambassadeur d'Othon : « Nec est in mari domino tuo classium numerus. » Navigantium fortitudo mihi soli inest, qui eum classibus aggrediar, bello maritimas ejus civitates demoliar; » et quæ fluminibus sunt vicina redigam in favillam. » (Liutprand, *in Legat. ad Nicephorum Phocam*, *in Muratori Scriptores Rerum italicarum*, t. II, part. I, p. 481.) Il dit dans un autre endroit : *Qui cæteris præstant Venetici sunt et Amalfitani.*

[2] « Nec ipsa capiet eum (l'empereur Othon) in quâ » ortus est pauper et pelliceâ Saxoniâ : pecuniâ quâ pollemus omnes nationes super eum invitabimus; et quasi » Keramicum confringemus. » (Liutprand, *in Legat.*, p. 487.) Les deux livres, *de Administrando Imperio*, répètent partout les mêmes principes politiques.

[3] Le dix-neuvième chapitre de la Tactique de Léon (Meurs., *Opera*, t. VI, p. 825-848), qui a été publiée d'une manière plus correcte d'après un manuscrit de Gudius, par le laborieux Fabricius (*Biblioth. Græc.*, t. VI, p. 372-379) traite de la *Naumachie* ou de la guerre de mer.

[1] La flotte de Démétrius Poliorcètes avait même des navires de quinze et seize rangs de rames, dont on se servait dans les combats. Quant au navire à quarante rangs de rames de Ptolémée Philadelphe, c'était un petit palais flottant dont le port, comparé à celui d'un vaisseau anglais de cent canons, était, selon le docteur Arbuthnot (*Tables of ancient Coins*, etc., p. 231-236), dans le rapport de 4 1/2 à 1.

[2] Les auteurs disent si clairement que les *dromones* de Léon, etc., avaient deux rangs de rames, que je dois critiquer la version de Meursius et de Fabricius, qui pervertissent le sens d'après un aveugle attachement à la dénomination classique de *trirèmes*. On trouve quelquefois la même inexactitude dans les historiens de Bysance.

milles, c'est-à-dire dans toute la largeur de l'isthme de Corinthe [1]. Les principes de la tactique de mer n'avaient éprouvé aucun changement depuis Thucydide : une escadre de galères qui voulait combattre arrivait sous la forme d'un croissant, et s'efforçait de plonger ses éperons à pointes dans les faibles bordages des navires ennemis. On voyait au-dessus du pont une grosse machine de bois qui lançait des pierres et des dards; l'abordage se faisait au moyen d'une grue qui élevait et abaissait des paniers remplis d'hommes armés : les diverses positions et la variété des couleurs du pavillon amiral composaient toute la langue des signaux, si clairs et si abondans parmi les modernes. Les fanaux de la galère de fête annonçaient au milieu de la nuit les ordres de chasser, de combattre, de s'arrêter, de faire retraite, de rompre ou de former la ligne. Sur terre, les signaux de feu se répétaient d'une montagne à l'autre; huit montagnes avertissaient une étendue de pays de cinq cents milles, et Constantinople apprenait en peu d'heures les mouvemens des Sarrasins de Tarse [2]. On peut juger de la force navale des empereurs grecs par le détail de l'armement qu'ils préparèrent pour la réduction de la Crète. On équipa dans la capitale, dans les îles de la mer Égée, et dans les ports de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce, cent douze galères et soixante-quinze navires construits sur le modèle de ceux de la Pamphilie. Cette escadre portait trente-quatre mille matelots, sept mille trois cent quarante soldats, sept cents Russes et cinq mille quatre-vingt-sept Mardaïtes, qui descendaient d'une peuplade venue du mont Liban. On évalua leur solde à trente-quatre centenaires d'or, c'est-à-dire à environ cent trente-six mille livres sterling; les auteurs qui font ce calcul veulent peut-être parler de la solde de l'armée pour un mois. La liste des armes et des machines, des étoffes et des toiles, des vivres et des fourrages, des munitions et des ustensiles de toute espèce, est infinie : tous ces objets auraient suffi pour établir une colonie florissante, et on est étonné qu'il en ait fallu davantage pour la conquête d'une île de peu d'étendue [1].

L'invention du feu grégeois n'a pas produit, comme celle de la poudre à canon, une révolution totale dans l'art de la guerre. La ville et l'empire de Constantinople durent leur délivrance à ce feu singulier. Il produisait de grands ravages dans les siéges et les combats de mer; mais on perfectionna peu cet art nouveau, ou il se trouve moins susceptible de progrès. Dans l'attaque et la défense des fortifications, on continua de se servir, et avec plus de succès, des machines de l'antiquité, des catapultes, des balistes et des béliers. Le fer et l'acier étaient toujours les instrumens ordinaires de carnage et de défense; les casques, les cuirasses et les boucliers du dixième siècle, différaient peu de ceux des soldats d'Alexandre ou d'Achille [2]. Mais, au lieu d'accoutumer les Grecs à porter constamment le fardeau de leur armure, ainsi que le portaient les soldats des légions, les armes d'une troupe étaient traînées sur des chariots légers qui suivaient la marche; et, à l'approche de l'ennemi, ces faibles troupes reprenaient à la hâte, et contre leur gré, un attirail trop pénible pour leur mollesse. Elles

[1] Constantin Porphyrogénète, *in Vit. Basil.*, c. 61, p. 185. Il loue froidement son stratagème *βουλην συνετην και σοφην*; mais, troublé par son imagination, il ajoute qu'il fallait faire mille milles pour doubler le cap du Péloponnèse.

[2] Le continuateur de Théophanes (l. IV, p. 122, 123) nomme les emplacemens de ces signaux, qui se répondaient les uns les autres; il indique le château de Lulum près de Tarse, le mont Argæus, le mont Isamus, le mont Ægilus, la colline de Mamas, le Cyrisus, le Mocilus, la colline d'Auxentius, le cadran du phare du grand palais. Il dit que les nouvelles se transmettaient *εν ακαρει* dans un instant. Misérable expression qui ne dit rien, parce qu'elle dit trop! Il eût été bien plus instructif s'il eût indiqué un intervalle de trois, de six ou de douze heures.

[1] Voyez le Cérémonial de Constantin Porphyrogénète, l. II, c. 44, p. 176-192. Un lecteur attentif apercevra quelques contradictions en différentes parties de ce calcul; mais elles ne sont pas plus obscures que les états au complet et ceux des hommes effectifs, des soldats présens et de ceux qui sont en disponiblité, des contrôles de revues et des congés, objets que dans nos armées modernes on a soin de couvrir d'un voile mystérieux et utile.

[2] Voyez les cinquième, sixième et septième chapitres, *περι οπλων*, *περι οπλισεως*, et *περι γυμνασιας*, dans la Tactique de Léon, avec les passages qui leur correspondent dans celle de Constantin.

avaient pour armes offensives des épées, des haches de bataille et des piques; mais leurs piques, de douze coudées ou de douze pieds, n'avaient que les trois quarts de la longueur de celles des Macédoniens. Les traits des Scythes et des Arabes avaient tué un grand nombre de Grecs; les empereurs déploraient à cette époque la décadence de l'art des archers; ils attribuaient les malheurs publics à cette décadence; et ils recommandèrent, ou plutôt ils ordonnèrent à tous les hommes destinés au service militaire, de faire avec assiduité l'exercice de l'arc jusqu'à quarante ans [1]. Les *bandes* ou régimens étaient pour l'ordinaire de trois cents soldats; et, s'il faut prendre un terme moyen entre les lignes sur quatre et les lignes sur seize hommes de profondeur, l'infanterie de Léon et de Constantin se formait sur une profondeur de huit soldats. Mais la cavalerie chargeait sur quatre de profondeur, d'après cette considération très-juste que la pression des chevaux de derrière n'augmente pas le poids du choc qui se fait au front. Si quelquefois on augmentait du double l'épaisseur des rangs de l'infanterie ou de la cavalerie, cette disposition annonçait une secrète défiance de leur courage; elle rendait la ligne plus imposante; mais on la grossissait ainsi parce qu'il n'y avait qu'un petit nombre de soldats qui eût assez de fermeté pour soutenir l'action des piques et des épées des barbares. L'ordre de bataille variait sans doute selon la nature du terrain, selon l'objet qu'on avait en vue, et selon l'ennemi; mais en général l'armée formait deux lignes et une réserve; et, de cette manière, elle offrait une succession d'espérances et de ressources, analogues toutefois au caractère et à l'esprit judicieux des Grecs [2]. Si la première ligne était repoussée, elle se repliait dans les intervalles de la seconde; et la réserve, qui se formait en deux divisions, tournait les flancs, afin de profiter de l'avantage qu'on avait obtenu, ou afin de couvrir la retraite. L'autorité du monarque de Bysance faisait tout ce que peut faire l'autorité; elle prescrivait des camps et des marches, des exercices et des évolutions; elle publiait des ordonnances et des écrits sur l'art militaire [1]. Telle était la richesse du prince et l'habileté de ses nombreux ouvriers, que les armées avaient en abondance tout ce qu'elles pouvaient désirer en ustensiles et en munitions. Mais l'autorité du prince et l'adresse de ses ouvriers ne pouvaient former la machine la plus importante, c'est-à-dire le soldat; et, si le *cérémonial* de Constantin suppose toujours que l'empereur reviendra triomphant [2], sa tactique ne s'éleva guère au-dessus des moyens d'échapper à une défaite et de prolonger une guerre [3]. Malgré des succès passagers, les Grecs étaient déchus dans leur propre opinion et dans celle de leurs voisins. On disait d'eux qu'ils avaient la main paresseuse et la langue active; l'auteur de la Tactique fut assiégé dans sa capitale, et les descendans des barbares, qui tremblaient au seul nom des Sarrasins ou des Francs, pouvaient montrer avec orgueil les médailles d'or et d'argent qu'ils avaient arrachées du faible souverain de Constantinople. La religion aurait pu leur inspirer à bien des égards le courage dont ils manquaient par un effet de leur gouvernement et de leur caractère; mais la religion des Grecs n'enseignait que la résignation et la patience. Nicéphore, qui rétablit un moment la discipline et la gloire du nom romain, vou-

[1] Ils disaient της γαρ τοξειας παντελως αμεληθεισης.... εν τοῖς Ῥωμαιοις τα πολλα νυν ειωθε σφαλματα γινεσθαι. (Léon, Tactique, p. 581; Constantin, p. 1216.) Ce n'étaient pas les maximes des Grecs et des Romains, qui méprisaient l'art des archers parce qu'ils combattaient de loin et en désordre.

[2] Comparez les passages de la Tactique (p. 669 et 721), et le douzième avec le dix-huitième chapitre.

[1] Léon, dans la préface de sa Tactique, déplore la perte de la discipline et les malheurs du temps; il répète sans scrupule (*Proëm.*, p. 537) les reproches de αμελεια, αταξια, αγυμνασια, δειλια, etc., et il paraît que, sous la génération suivante, les disciples de Constantin méritaient la même censure.

[2] Voyez, dans le Cérémonial (l. II, c. 19, p. 353), l'étiquette observée lorsque l'empereur foulait à ses pieds les Sarrasins captifs, tandis qu'on chantait: « Tu as fait de mes ennemis un marche-pied, » et que le peuple répétait le *Kyrie eleison* quarante fois de suite.

[3] Léon observe (Tactique, p. 668) qu'une bataille rangée contre une nation quelconque est επισφαλες et επικινδυνον; les mots sont énergiques et la remarque est juste. Si les premiers Romains avaient eu la même opinion, Léon n'aurait jamais donné des lois aux rivages du Bosphore de Thrace.

lui accorder les honneurs du martyre aux chrétiens qui perdaient la vie dans une guerre contre les infidèles; mais le patriarche, les évêques et les principaux sénateurs arrêtèrent cette loi dictée par la politique; ils soutinrent, avec obstination, d'après les canons de saint Basile, que tous ceux qui embrassaient la profession sanguinaire de soldat devaient être séparés trois ans de la communion des fidèles [1].

On a rapproché ces scrupules des Grecs, de la conduite des premiers Musulmans qui versaient des larmes lorsqu'ils ne pouvaient se trouver à une bataille, et ce contraste d'une superstition lâche et d'un fanatisme courageux développa aux yeux d'un philosophe l'histoire des deux nations rivales. Les sujets des derniers califes [2] n'avaient plus sans doute le zèle et la foi des compagnons du prophète; mais leurs dogmes guerriers attribuaient toujours la guerre à l'ordre de Dieu [3]. Il y avait toujours une étincelle de fanatisme dans le sein de leur religion, et il en résultait souvent des flammes très-actives parmi les Sarrasins établis sur les frontières des chrétiens. Leurs troupes régulières étaient composées de ces vaillans esclaves, habitués à garder la personne et le drapeau de leur maître; mais, dès qu'on déclarait la guerre aux infidèles, le peuple musulman de la Syrie et de la Cilicie, de l'Afrique et de l'Espagne, allait grossir l'armée. Les riches désiraient de vaincre ou de mourir dans la cause de Dieu; l'espoir du butin attirait les pauvres; et les vieillards, les infirmes et les femmes s'empressaient d'envoyer des soldats, des armes et des chevaux. Leurs armes offensives et défensives le disputaient à celles des Romains par la force et la trempe, mais ils se montraient bien supérieurs dans l'art de conduire un cheval ou de lancer des traits. Les plaques d'argent qui couvraient les baudriers, les épées et même l'équipage du cheval, étalaient la magnificence d'une nation riche; et, si l'on en excepte quelques archers noirs venus du midi, les Arabes ne faisaient pas de cas de cette bravoure de leurs ancêtres, qui se montraient nus sur le champ de bataille. Au lieu de chariots, ils avaient à leur suite une longue file de chameaux, d'ânes et de mulets; la multitude de ces animaux, qu'ils ornaient de pavillons et de banderolles, augmentait la pompe et l'étendue de leur armée; la figure grossière et la mauvaise odeur des chameaux effarouchaient souvent les chevaux de l'ennemi. Ils souffraient la chaleur et la soif avec une patience qui les rendait invincibles; mais le froid de l'hiver glaçait leurs esprits: on connaissait leur disposition au sommeil, et les chefs devaient recourir aux précautions les plus rigoureuses pour ne pas se laisser surprendre au milieu des ténèbres. Leur ordre de bataille était un parallélogramme de deux lignes profondes, l'une d'archers et l'autre de cavalerie. Dans leurs combats sur mer et sur terre, ils soutenaient avec intrépidité l'attaque la plus furieuse, et en général ils ne s'avançaient pour charger que lorsqu'ils avaient aperçu la lassitude des assaillans. Mais, s'ils étaient repoussés ou enfoncés, ils ne savaient ni se rallier ni renouveler le combat, et, ce qui augmentait leur épouvante, ils croyaient alors que Dieu se déclarait en faveur de l'ennemi. La décadence et la chute de l'empire des califes autorisaient alors cette timide opinion; et parmi les Musulmans et les Chrétiens on ne manquait pas d'obscures prophéties [1] qui annonçaient des défaites de part ou d'autre. L'unité

[1] Zonaras (t. II, l. XVI, p. 202, 203) et Cedrenus (*Compend.*, p. 668), qui rendent compte de ce projet de Nicéphore, appliquent mal à propos l'épithète de γενναιως à l'opposition du patriarche.

[2] Le dix-huitième chapitre, qui traite de la tactique des différentes nations, est le plus historique et le plus utile de l'ouvrage de Léon. L'empereur romain n'avait que trop d'occasions d'étudier les mœurs et les armes des Sarrasins. (Tactique, p. 809, 817, et un fragment d'un manuscrit de la Bibliothèque des Médicis, qui se trouve dans la préface du sixième volume de Meursius.)

[3] Παντος δε και κακου εργου τον Θεον αιτιον ὑποτιθενται, και πολεμοις χαιρειν λεγουσι τον Θεον τον διασκορπιζοντα εθνη τα τους πολεμους θελοντα. (Léon, Tactique, p. 809.)

[1] Liutprand (p. 484, 485) raconte et explique les oracles des Grecs et des Sarrasins, où le passé est clair et historique, et l'avenir obscur, énigmatique et inexact, ainsi qu'on le remarque dans toutes les prophéties. D'après cette ligne de démarcation de la lumière et de l'ombre, on peut communément fixer l'époque où le prophète a débité ses oracles.

de l'empire des Arabes n'existait plus, mais ses débris formaient des états indépendans qui égalaient de grands royaumes; et, lorsqu'un émir d'Alep ou de Tunis voulait faire une guerre maritime ou une guerre de terre, grâces à ses trésors et à l'habileté et l'industrie de ses sujets, il levait une armée vraiment redoutable. Les princes de Constantinople n'eurent que trop d'occasions d'observer que les Sarrasins n'avaient rien de barbare dans leur discipline, et que, s'ils manquaient de l'esprit d'invention, ils recherchaient et imitaient promptement les découvertes des autres. Le modèle, il est vrai, valait mieux que la copie; leurs navires, leurs machines et leurs fortifications étaient d'une construction moins savante; et ils avouaient sans honte que Dieu, qui a donné la langue aux Arabes, a façonné avec plus de délicatesse la main des Chinois et la tête des Grecs [1].

Le nom de quelques tribus de la Germanie établies entre le Rhin et le Weser devint celui de la plus grande partie de la Gaule, de l'Allemagne et de l'Italie, et les Grecs et les Arabes appliquèrent la dénomination de Francs [2] aux Chrétiens de l'église latine et aux nations de l'Occident qui se trouvaient dans cette partie de l'Europe qu'ils connaissaient à peine. Le génie de Charlemagne avait inspiré et réuni le grand corps de la nation des Francs; la discorde et l'abâtardissement de ses successeurs anéantirent bientôt son *empire*, qui serait devenu le rival de l'empire de Bysance, et qui aurait vengé les outrages faits aux chrétiens. Les ennemis ne craignaient plus et les sujets ne croyaient plus qu'on fît un bon emploi du revenu public : les uns et les autres savaient que le commerce et les manufactures n'étaient plus dévoués au service militaire, que les provinces et les armées ne se secouraient plus, qu'enfin ces escadres, stationnées autrefois depuis l'embouchure de l'Elbe jusqu'à celle du Tibre, n'existaient plus au commencement du dixième siècle. La famille de Charlemagne avait presque disparu; des états ennemis et indépendans s'étaient formés sur les ruines de sa monarchie; les chefs les plus ambitieux prenaient le titre de roi : telles étaient l'anarchie et la discorde, qu'au dessous de ces chefs une longue suite de subalternes arborait aussi l'étendard de la rébellion, que les nobles de chaque province désobéissaient à leur souverain, accablaient leurs vassaux, et se trouvaient toujours en état de guerre contre leurs voisins. Ces guerres privées, qui bouleversaient la machine du gouvernement, maintenaient l'esprit martial de la nation. Dans le système actuel de l'Europe, cinq ou six grands potentats jouissent, au moins dans le fait, de la puissance du glaive. Une classe d'hommes qui se dévouent à la théorie et à la pratique de l'art militaire exécutent sur une frontière lointaine les opérations imaginées dans le secret des cours; le reste du pays jouit alors de la tranquillité de la paix, et il ne s'aperçoit de la guerre ou de la paix que par l'accroissement ou la diminution des impôts. Au milieu des désordres du dixième et du onzième siècle, tout paysan était soldat, et tout village était fortifié; tous les bois et toutes les vallées offraient des scènes de meurtre et de rapine, et les propriétaires de tous les châteaux se voyaient contraints de se revêtir du caractère de princes et de guerriers. Ils adoptaient un système quelconque; ils n'avaient recours qu'à leur valeur pour défendre leur famille, protéger leur terre et venger leurs injures; et, semblables en cela à ceux qui font la guerre avec plus de force et d'appareil qu'eux, ils avaient trop de dispositions à outrepasser les droits de la défense personnelle. La présence du danger et l'indispensable nécessité du courage endurcissaient leur esprit et leur corps; ils refusaient d'abandonner un ami et de pardonner à un ennemi; et, au lieu de dormir sous la garde du magistrat, ils récusaient fièrement l'autorité des lois. A cette époque de l'anar-

[1] On trouve le fond de cette remarque dans Abulpharage (Dynast., p. 2-62-101); mais je ne me rappelle pas en quel endroit j'ai lu cet apophthegme en toutes lettres.

[2] « Ex Francis, quo nomine tam Latinos quam Teu» tones comprehendit, ludum habuit (Liutprand, *in Legat. ad Imp. Nicephorum*, p. 483-484). L'étendue qu'acquit cette dénomination est confirmée par Constantin (*de Administrando Imperio*, l. II, c. 27, 27) et par Eutychius (Annal., t. I, p. 55-56), qui vécurent tous les deux avant les croisades. Les témoignages d'Abulpharage (Dynast., p. 68) et d'Abulféda (*Præfat. ad Geograph.*) sont plus récens

chie féodale, les outils de la culture et des arts furent convertis en instrumens de mort; les paisibles travaux de la société civile et de la société ecclésiastique s'anéantirent ou se dépravèrent; et l'évêque qui quittait sa mitre pour prendre un casque était plus entraîné par les mœurs de son siècle que par les devoirs de son fief [1].

Les Francs s'enorgueillissaient d'aimer la liberté et les armes; et les Grecs parlent de cette disposition avec une sorte d'étonnement et de frayeur. « Les Francs, dit l'empereur » Constantin, sont audacieux et braves jus» qu'à la témérité; et, ce qui soutient leur » valeur intrépide, ils méprisent le danger » et la mort. Sur un champ de bataille ils se » précipitent contre l'ennemi sans calculer » leur nombre. Au moment de l'action, les » parens et les amis se placent à côté les uns » des autres; et le désir de sauver et de ven» ger ce qu'ils ont de plus cher au monde » est la source de leurs exploits. Ils regardent » la retraite comme une fuite honteuse, et » la fuite est à leurs yeux une infamie que » rien ne peut laver [2]. » Une nation si valeureuse et si intrépide aurait été sûre de la victoire si de grands défauts n'eussent contrebalancé ces avantages. Le dépérissement de leur marine laissa aux Grecs et aux Sarrasins l'empire de la mer. Au siècle qui précéda l'institution de la chevalerie, les Francs étaient malhabiles dans le service de la cavalerie [3], et dans les momens de péril leurs guerriers sentaient si bien leur ignorance, qu'ils aimaient mieux descendre de cheval et combattre à pied. N'étant point habitués à l'usage des piques ou des armes de trait, la longueur de leurs épées, le poids de leur armure, la grandeur de leurs boucliers, et, si je puis répéter un mot satirique des Grecs, qui menaient une vie frugale, un embonpoint remarquable, suite de leur intempérance, les gênaient. Leur caractère indiscipliné dédaignait le joug de la subordination, et ils abandonnaient l'étendard de leur chef s'il voulait les tenir en campagne au-delà de l'époque fixée pour leur service. Ils étaient ouverts de tous les côtés aux piéges de l'ennemi, moins brave, mais plus astucieux. On pouvait les corrompre avec de l'argent, car ils avaient une âme vénale; on pouvait les surprendre la nuit, car ils ne resserraient point leur camp, et ils faisaient mal leurs gardes. Les fatigues d'une campagne d'été épuisaient leur force et leur patience, et ils tombaient dans le désespoir si leur appétit vorace ne trouvait pas une grande quantité de vin et de nourriture. Au milieu de ces traits généraux de la nation des Francs, on remarquait des nuances locales, que j'attribuerais au hasard plutôt qu'au climat, mais qui frappaient les naturels et les étrangers. Un ambassadeur d'Othon déclara, dans le palais de Constantinople, que les Saxons savaient mieux se battre avec l'épée qu'avec la plume, et qu'ils préféraient la mort à la honte de tourner le dos à l'ennemi [1]. Les nobles de la France disaient avec orgueil que dans leurs modestes habitations ils n'avaient d'autre plaisir que la guerre et la rapine, et que c'étaient les occupations de toute leur vie. Ils affectaient de se moquer des palais, des banquets et des mœurs polies des Italiens, qui, dans l'opinion des Grecs eux-mêmes, n'avaient plus l'amour de la liberté ni la valeur des anciens Lombards [2].

[1] On peut consulter utilement, sur ce point de discipline ecclésiastique et bénéficiale, le père Thomassin (t. III, l. 1, c. 40-45-46-47). Une loi de Charlemagne affranchissait les évêques du service personnel; mais l'usage contraire, qui a prévalu du neuvième au quinzième siècles, est confirmé par l'exemple ou le silence des saints et des docteurs...... « Vous justifiez votre lâcheté par les saints » Canons, disait Ratherius de Vérone, mais les canons » vous défendent aussi l'incontinence, et cependant..... »

[2] L'empereur Léon a exposé d'une manière impartiale, dans le dix-huitième chapitre de sa Tactique, les vices et les qualités militaires des Francs (que Meursius) traduit d'une manière ridicule par le mot de *Galli*) et des Lombards ou Langobards. Voyez aussi la vingt-sixième dissertation de Muratori, *de Antiquitatibus Italiæ medii ævi*.

[3] « Domini tui milites (disait l'orgueilleux Nicéphore) » equitandi ignari, pedestris pugnæ sunt inscii : scutorum » magnitudo, ensium longitudo, galearumque pondus » neutrà parte pugnare eos sinit. Ac subridens : Impedit, » inquit, et eos gastrimargia, hoc est ventris ingluvies, » etc. » (Liutprand, *in Legat.*, p. 480-381).

[1] « In Saxonià certe scio..... decentius ensibus pugnare » quam calamis et prius mortem obire, quam hostibus » terga dare. (Liutprand, p. 482.)

[2] Φραγγοι τοινυν και Λογιβαρδοι λογον ελευθεριας περι

Le fameux édit de Caracalla accorda à ses sujets, depuis la Bretagne jusqu'à l'Égypte, le nom et le privilége des Romains. Lors de la division de l'Orient et de l'Occident, on conserva scrupuleusement l'unité idéale de l'empire, et, dans leurs titres, leurs lois et leurs statuts, les successeurs d'Arcadius et d'Honorius se donnèrent pour des collègues inséparables du même office, pour des co-souverains de l'empire de Rome. Après la monarchie d'Occident, les princes de Constantinople furent seuls revêtus de la pourpre; Justinien reconquit les domaines de l'ancienne Rome, séparés depuis soixante années, et son titre d'empereur des Romains était fondé sur la conquête [1]. Un motif de vanité ou de mécontentement détermina un de ses successeurs, Constans II, à abandonner le Bosphore de Thrace; il voulait fixer sa résidence sur les bords du Tibre: « Projet insensé, s'écrie un auteur grec. Son auteur ne ressemble-t-il pas à un homme qui dépouillerait une vierge parée de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, pour enrichir ou plutôt pour exposer aux regards publics la difformité d'une matrone couverte de rides [2]? » Mais le glaive des Lombards l'empêcha de s'établir en Italie; il entra dans Rome, non en vainqueur, mais bien en fugitif; et, après y avoir passé douze jours, il pilla l'ancienne capitale du monde, dont il s'éloigna pour jamais [1].

L'entière séparation de l'Italie et de l'empire de Bysance eut lieu environ deux siècles après les conquêtes de Justinien, et c'est sous son règne que la langue latine commença à tomber en désuétude. Ce législateur avait publié ses Institutes, son Code et ses Pandectes, dans une langue qui devait être, selon lui, le style public du gouvernement romain, l'idiome du palais et du sénat de Constantinople, des armées et des tribunaux de l'Orient [2]. Mais le peuple et les soldats des provinces de l'Asie ignoraient cette langue étrangère; la plupart des interprètes des lois et des ministres d'état la savaient imparfaitement. Après une lutte qui dura peu, la nature et l'habitude triomphèrent des institutions humaines : Justinien promulga ses Novelles dans les deux langues; les diverses parties de sa volumineuse jurisprudence furent traduites [3] : on oublia l'original, on n'étudia que la version; et la langue qui en elle-même méritait la préférence devint l'idiome de la loi et celui du peuple dans l'empire grec. Ses successeurs devinrent étrangers à la langue

πολλου πωλουνται, αλλ' οι μεν Λογιβαρδοι το πλεον της τοιαυτης αρετης νυν απωλεσαν. (*Léonis Tactica*, c. XVIII, p. 805.) L'empereur Léon mourut A. D. 911 : un poëme historique qui finit en 916, et qui semble avoir été composé en 940, par un Vénitien, parle ainsi des mœurs de l'Italie et de celles de la France :

. . . . .Quid inertia bello
Pectora (Ubertus ait) duris prætenditis armis,
O Itali? Potius vobis sacra pocula cordi;
Sæpius et stomachum nitidis laxare saginis
Elatasque domos rutilo fulcire metallo.
Non eadem Gallos similis vel cura remordet;
Vicinas quibus est studium devincere terras
Depressumque larem spoliis hinc inde coactis
Sustentare.

(Anonym., *Carmen Panegyricum de Laudibus Berengarii Augusti*, l. II, *in Muratori Script. Rerum italicar.*, t. II, partie I, p. 393.)

[1] Justinien, dit l'historien Agathias (l. v, p. 157) — πρωτος Ρωμαιων αυτοκρατωρ ονοματι και πραγματι. Au reste, les empereurs de Bysance ne prirent le titre formel d'empereur des Romains qu'après l'époque où les empereurs français et allemands de l'ancienne Rome voulurent le réclamer.

[2] Constantin Manassès a fait contre ce projet des vers barbares :

Την πολιν την βασιλειαν αποκοσμησαι θελων,
Και την αρχην χαρισασθαι τριπεμπελῳ Ρωμῃ,
Ως ειτις αβροστολιστον αποκοσμησει νυμφην,
Και γραυν τινα τρικορωνον ὡς κορην ωραϊσει.

Et il est confirmé par Théophanes, Zonaras, Cedrenus, et l'*Historia Miscella : Voluit in urbem Romam imperium transferre* (l. XIX, p. 157); dans le t. I, part. I, des *Scriptores Rer. ital.* de Muratori.

[1] Paul Diacre, l. vic. 11, p. 480; Anastase, *in Vitis Pontificum*, dans la collection de Muratori, t. III, part. I, p. 141.

[2] Consultez la préface de Ducange (*ad Gloss. Græc. medii ævi*) et les Novelles de Justinien (c. 7, 76). L'empereur disait que la langue grecque était κοινος, la langue latine πατριος pour lui, et enfin qu'elle était κυριωτατος pour le πολιτειας σχημα, pour le système du gouvernement.

[3] Ου μεν αλλα και Λατινικη λεξις και φρασις εις επι τους νομους κρυπτουσα τους συνιεναι ταυτην μη δυναμενους ισχυρους απετειχιζε (Matth. Blastares, *Hist. Jur. apud Fabr. Bib. Græc.*, t. XII, p. 369). Le Code et les Pandectes furent traduits au temps de Justinien (p. 358-366). C'est Thalelæus qui publia la version des Pandectes. Théophile a laissé une paraphrase élégante, mais diffuse, des Institutes. D'un autre côté, Julien, antécesseur de Constantinople (A. D. 570) cxx *Novellas græcas eleganti latinitate donavit* (Heineccius, *Hist. J. R.* 396), à l'usage de l'Italie et de l'Afrique.

romaine par leur extraction et le pays qu'ils habitèrent. Tibère, si l'on en croit les Arabes [1], et Maurice, si l'on en croit les Italiens [2], furent les premiers Césars grecs, et ils fondèrent une nouvelle dynastie et un nouvel empire: cette sourde révolution fut achevée avant la mort d'Héraclius, et on conserva quelques restes de langue latine dans les termes de jurisprudence et les acclamations du palais. Lorsque Charlemagne et les Othons eurent rétabli l'empire d'Occident, les noms de Francs et de Latins acquirent la même acception et la même étendue, et ils soutinrent avec une sorte de justice que Rome leur appartenait. Ils insultèrent les peuples de l'Orient qui avaient renoncé à l'habit et à l'idiome des Romains; et c'est à cette époque qu'on leur donna tout-à-fait le nom de Grecs [3]. Le prince et le peuple de l'empire de Bysance rejettérent avec indignation ce nom de mépris. malgré les changemens introduits par la marche des siècles, ils faisaient valoir une succession directe et ininterrompue depuis Auguste et Constantin, et parvenus au dernier degré de l'abâtardissement et de la faiblesse, les fragmens de l'empire de Constantinople gardèrent le nom de romains [4].

Tandis que l'administration de l'Orient parlait la langue latine, le grec était la langue de la littérature et de la philosophie; et, avec cet idiome si riche et si parfait, les hommes éclairés n'enviaient pas le savoir et l'esprit des Romains qui se traînaient sur leurs pas. Après la destruction du paganisme, après la perte de la Syrie et de l'Égypte, et l'abolition des écoles d'Alexandrie et d'Athènes, les connaissances des Grecs se réfugièrent peu à peu dans les monastères, et surtout dans le collége royal de Constantinople, qui fut incendié sous le règne de Léon-l'Isaurien [1]. D'après le style emphatique de l'époque dont nous parlons, le président de ce collége était appelé l'astre de la science; les douze professeurs étaient les douze signes du zodiaque; ils avaient à leur disposition une bibliothèque de trente-six mille cinq cents volumes, et ils montraient un ancien manuscrit d'Homère sur un rouleau de parchemin de cent vingt pieds de longueur, qui avait été, disait-on, l'un des intestins d'un serpent d'une grandeur monstrueuse [2]. Mais le septième et le huitième siècles furent une période de discorde et d'ignorance; le feu consuma la bibliothèque; le collége fut supprimé; les auteurs peignent les Iconoclastes comme les ennemis des lumières; et l'ignorance et le mépris des lettres ont déshonoré les princes de la famille d'Héraclius et ceux de la dynastie isaurienne [3].

On aperçoit, au neuvième siècle, l'aurore du rétablissement des sciences [4]. Lorsque le

[1] Abulpharage dit que la septième dynastie fut celle des Francs ou des Romains, la huitième celle des Grecs, et la neuvième celle des Arabes. « A tempore Augusti Cæsaris, » donec imperaret Tiberius Cæsar, spatio circiter anno- » rum 600 fuerunt imperatores C. P. patricii, et præci- » pua pars exercitûs romani : extra quod, consiliarii, » scribæ et populus, omnes Græci fuerunt : deinde reg- » num etiam græcanicum factum est. » (P. 96, *vers.* Pocock.) Abulpharage avait étudié la religion chrétienne et les matières ecclésiastiques, et il avait quelque avantage sur les Musulmans les plus ignorans.

[2] *Primus ex Græcorum genere in imperio confirmatus est;* ou, suivant un autre manuscrit de Paul Diacre (l. III, c. 15 p. 443), *in Græcorum imperio.*

[3] « Quia linguam, mores, vestesque mutastis, putavit » sanctissimus Papa (ironie bien audacieuse), ita (vobis) » displicere Romanorum nomen. Hi nuntii rogabant Ni- » cephorum imperatorem Græcorum, ut cum Othone im- » peratore Romanorum amicitiam faceret. » (Liutprand, *in Legatione*, p. 486.)

[4] Laonicus Chalcondyles, qui survécut au dernier siége de Constantinople, observe (l. I, p. 3) que Constantin transplanta les Latins de l'Italie dans une ville de Thrace; qu'ils adoptèrent la langue et les mœurs des naturels du pays, et qu'on confondit les naturels du pays et les Latins de Bysance sous le nom de Grecs. Les rois de Constantinople, ajoute l'historien, *επι το σφας αυτους σεμνυνεσθαι Ρωμαιων βασιλεις τε και αυτοκρατορας αποκαλειν, Ελληνων δε βασιλεις ουκετι ουδαμη αξιουν.*

[1] Voyez Ducange (*C. P. christiana*, l. II, p. 150, 151), qui a recueilli les témoignages, non pas de Théophanes, mais du moins de Zonaras (t. II, l. XV, p. 104); de Cédrénus (p. 454); de Michel Glycas (p. 281); de Constantin Manassès (p. 87). Après avoir réfuté l'absurde accusation qu'on répandit sur le compte de l'empereur, Spanheim (*Hist. Imaginum*, p. 99-111) joue le rôle d'un avocat; il fait des observations qui tendent à révoquer en doute ou à contester l'existence du feu, et presque de la bibliothèque.

[2] Selon Malchus, ce manuscrit d'Homère fut consumé par les flammes au temps de Basiliscus. On aura peine à croire que ce manuscrit fût sur un boyau de serpent: il avait aussi pu être renouvelé.

[3] L'*αλογια* de Zonaras, et l'*αγρια και αμαθια* de Cédrénus sont des expressions énergiques qui peut-être convenaient assez bien à ces deux dynasties.

[4] Voyez Zonaras (l. XVI, p. 160-161) et Cédrénus (p. 549-

fanatisme des Arabes se fut calmé, les califes voulurent conquérir les arts plutôt que les provinces de l'empire; le soin qu'ils se donnèrent pour acquérir des lumières ranima l'émulation des Grecs : ceux-ci fouillèrent leurs livres, oubliés dès long-temps; ils apprirent à connaître et à récompenser les philosophes, qui, jusqu'ici, n'avaient eu pour dédommagement de leurs travaux que le plaisir de l'étude et la découverte de la vérité. Le césar Bardas, oncle de Michel III, mérita le surnom de protecteur des lettres, titre qui seul a servi de sauve-garde à sa mémoire et fait excuser son ambition; il avait une école dans le palais de Magnaure, et sa présence y excitait les maîtres et les élèves. Le philosophe Léon, archevêque de Thessalonique, se trouvait à la tête des premiers; les peuples de l'Orient admiraient son profond savoir sur l'astronomie et les mathématiques, et, ce qui rehaussait le prix de ses lumières, le crédule vulgaire les regardait comme une suite de l'inspiration et de la magie. Le célèbre Photius [1], pressé par le césar, son ami, renonça à l'indépendance d'une vie studieuse; il accepta la dignité de patriarche, et il fut tour à tour excommunié et absous par les synodes de l'Orient et de l'Occident. De l'aveu même des prêtres ses ennemis, aucun art ou aucune science n'était étranger à cet homme universel, profond dans ses idées, infatigable dans ses études et éloquent dans son style. Photius exerçait les fonctions de protospathaire, ou de capitaine des gardes, lorsqu'il fut envoyé en ambassade auprès du calife de Bagdad [2]. Pour tromper l'ennui de son exil, et peut-être de sa prison, il composa à la hâte sa *Bibliothèque*, ouvrage remarquable par l'érudition et la critique. Il examina, sans aucune méthode, deux cent quatre-vingts auteurs, historiens, orateurs, philosophes et théologiens: il abrégea leur récit ou leur doctrine; il apprécia leur style et leur caractère, et il jugea même les Pères de l'église avec une liberté qui se montre souvent au milieu des superstitions de son siècle. L'empereur Basile, qui regrettait qu'on l'eût mal élevé, chargea Photius de l'éducation de son fils et successeur, qu'on a surnommé Léon-le-Philosophe; et le règne de ce prince et celui de Constantin Porphyrogénète, son fils, forment une des plus belles époques de la littérature de Bysance. Ils enrichirent la bibliothèque impériale des bons ouvrages de l'antiquité; ils en firent, par eux-mêmes et à l'aide de leurs collaborateurs, des extraits et des abrégés qui purent amuser la curiosité sans accabler l'indolence du public. Outre les *Basiliques*, ou le code des lois, ils propagèrent avec le même soin ce qui avait rapport à l'agriculture et à la guerre, c'est-à-dire aux deux arts qui nourrissent et détruisent l'espèce humaine; et l'histoire de la Grèce et de Rome fut distribuée sous cinquante-trois titres; mais deux titres seulement de cette espèce de compilation, l'un des Ambassades et l'autre des Vertus et des Vices, sont arrivés jusqu'à nous. Les lecteurs de toutes les classes y trouvaient le tableau du passé; ils pouvaient profiter des leçons ou des avis qu'offrait chaque page; ils y apprenaient à admirer et peut-être à imiter des vertus d'un temps plus éclairé. Je ne m'arrêterai pas sur les ouvrages des Grecs de Constantinople, qui, par une étude assidue des anciens, ont mérité, à quelques égards, le souvenir et la reconnaissance de la postérité. Nous possédons le Manuel philosophique de Stobée, le Lexique grammatical et historique de Suidas, les Chiliades de Tzetzès, qui traitent, en douze mille vers, de six cents sujets, et les Commentaires sur Homère, d'Eustathe, archevêque de Thes

550). Ainsi que le moine Roger Bacon, le philosophe Léon fut traité de sorcier par son siècle ignorant : l'injustice fut moins grande s'il est l'auteur des oracles qu'on attribue pour l'ordinaire à l'empereur du même nom. Les ouvrages de Léon sur les sciences naturelles sont en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne (Fabricius, *Biblioth. Græc.*, t. VI, p. 366; t. XII, p. 781). *Quiescant!*

[1] Hanckius (*de Scriptorib. Bysant.*, p. 269-396) et Fabricius discutent en détail ce qui a rapport au caractère ecclésiastique et au caractère littéraire de Photius.

[2] Εἰς Ἀσσυρίους ne peut signifier que Bagdad, résidence du calife. La relation de son ambassade aurait été curieuse et instructive. Mais comment se procura-t-il tous les livres? Il ne dut pas trouver à Bagdad une bibliothèque si nombreuse; il ne put la transporter avec ses équipages, et il est impossible de croire qu'il la portait dans sa tête. Il semble pourtant que Photius lui-même veuille établir cette dernière hypothèse, οσας αυτων ἡ μνημη διεσωζε. Camusat (Hist. critique des Journaux, p. 87-97) expose très-bien ce qui a rapport au Myrio-biblon.

salonique, qui cite les noms et les autorités de quatre cents auteurs. D'après ces écrivains originaux et d'après la nombreuse tribu des scholiastes et des critiques [1], on peut avoir une idée des trésors littéraires du douzième siècle. Le génie d'Homère et de Démosthènes, d'Aristote et de Platon, éclairait Constantinople, et, malgré nos richesses, nous devons porter envie à la génération qui pouvait lire l'histoire de Théopompe, les oraisons d'Hypérides, les comédies de Ménandre [2] et les odes d'Alcée et de Sapho. Presque à cette époque on publiait des éclaircissemens et des commentaires nombreux sur les classiques grecs, il en résulte qu'on les lisait beaucoup : et deux femmes, l'impératrice Eudoxie et la princesse Anne Comnène, qui cultivèrent, sous la pourpre, la rhétorique et la philosophie [3], prouvent assez que les connaissances étaient généralement répandues alors. Le dialecte vulgaire de la capitale était grossier et barbare; un style plus correct et plus soigné distinguait la conversation, ou du moins les écrits des ecclésiastiques et des personnes du palais, qui aspiraient quelquefois à la pureté des modèles attiques.

Dans notre éducation moderne, l'étude pénible mais nécessaire de deux langues mortes consume le temps et ralentit l'ardeur d'un jeune élève. Les barbares dialectes de nos ancêtres, ces dialectes si dépourvus d'harmonie et de grâce, enchaînèrent nos premiers poètes et nos premiers orateurs; et leur génie, qui n'était guidé ni par les préceptes ni par les exemples des anciens, se trouvait abandonné à la force grossière de leur jugement et de leur imagination. Mais les Grecs de Constantinople, après avoir épuré leur idiome vulgaire, acquirent le libre usage de la langue de leurs aïeux, chef-d'œuvre de l'esprit humain; la connaissance des maîtres sublimes qui avaient charmé ou instruit la première des nations leur devint familière; mais ces avantages ne font qu'augmenter la honte d'un peuple dégénéré. Si les Grecs de l'empire tenaient dans leurs mains inanimées les richesses de leurs pères, ils n'avaient pas hérité de l'énergie qui créa et améliora ce beau patrimoine : ils lisaient, ils admiraient, ils compilaient, mais leur âme, accablée de langueur, paraissait hors d'état de penser et d'agir. Un intervalle de dix siècles n'offre pas une découverte qui ait augmenté la grandeur de l'homme ou contribué à son bonheur : on n'ajouta pas une seule idée aux systèmes des anciens : de serviles disciples se succédaient les uns aux autres, et enseignaient à leur tour une génération non moins servile. Il ne s'est pas trouvé un seul morceau d'histoire, de philosophie ou de littérature, qui, par la beauté du style ou des mouvemens, par l'originalité ou une heureuse imitation, ait mérité d'échapper à l'oubli. La modeste simplicité des prosateurs de Bysance les moins mauvais désarma la censure; mais les orateurs qui se croyaient les plus éloquens [1] sont les plus éloignés des modèles qu'ils affectaient d'égaler. Des mots gigantesques et tombés en désuétude, des phrases lourdes et embrouillées,

[1] Voyez les articles particuliers sur ces Grecs modernes dans la Bibliothèque Grecque de Fabricius, ouvrage savant, mais susceptible d'une meilleure méthode et de beaucoup d'améliorations. Fabricius parle d'Eustathe (t. I, p. 289-292-306-329), de Psellus (Diatribe de Léon Allatius *ad Calcem*, t. V), de Constantin Porphyrogénète (t. VI, p. 486-509), de Jean Stobée (t. VIII, p. 665-728), de Suidas (t. IX, p. 622-827), de Jean Tzetzès (t. XII, p. 245-273). M. Harris, dans ses *Philological Arrangements* (*Opus senile*), a donné une esquisse de cette littérature des Grecs de Bysance (p. 287-300).

[2] Gerard Vossius (*de Poetis Græcis*, c. 6) et Le Clerc (Bibliothèque Choisie, t. XIX, p. 285) indiquent, d'après des témoignages obscurs ou d'après des ouï-dire, un commentaire de Michel Psellus, sur les vingt-quatre comédies de Ménandre, qui existaient encore en manuscrit à Constantinople. Des travaux si délicats paraissent incompatibles avec la gravité et la pesanteur d'un lourd savant qui pâlissait sur les Catégories de Psellus (p. 42); et il est vraisemblable qu'on a confondu Michel Psellus avec Homère Sellius, qui a écrit les programmes des comédies de Ménandre. Suidas comptait, au douzième siècle, cinquante comédies de cet auteur; mais il transcrit souvent l'ancien scholiaste d'Aristophanes.

[3] Anne Comnène se vantait de la pureté de sa diction grecque (το Ελληνιζειν ες ακρον εσπουδακυια), et Zonaras son contemporain, mais non pas son adulateur, a pu ajouter avec vérité γλωτ7αν ειχεν ακριβως Αττικιζουσαν. La princesse était familière avec les habiles dialogues de Platon, le τετρακτυς ou *quadrivium* de l'astrologie, la géométrie, l'arithmétique et la musique. (Voyez sa préface sur l'Alexiade, avec les notes de Ducange.)

[1] Ducange, qui fait la critique des auteurs de Bysance (*Præfat. Gloss. Græc.*, p. 17), cite les autorités d'Aulugelle, de Jérôme Petronius, de George Hamartolus, et de Longin.

la discordance des images, une recherche puérile d'ornemens faux ou hors de propos, les pénibles efforts de ces écrivains pour s'élever, pour étonner le lecteur et revêtir d'exagération et d'obscurité une idée triviale, blessent à chaque page notre goût et notre raison. Dans leur prose, ils recherchaient toujours le ton de la poésie, et leur poésie est encore au-dessous de la platitude et de l'insipidité de leur prose. Les muses de la tragédie, de l'épopée et du poème lyrique se taisaient; les Bardes de Constantinople n'allaient guère au-delà d'une énigme ou d'une épigramme, d'un panégyrique ou d'un conte; ils oubliaient jusqu'aux règles de la prosodie, et, quoique leur oreille fût remplie de la musique d'Homère, ils confondaient toutes les mesures de pieds et de syllabes dans ces accords impuissans qui ont reçu le nom de vers *politiques* [1]. L'esprit des Grecs portait les fers d'une superstition vile et impérieuse, qui étend sa domination autour du cercle des sciences et des arts. Des controverses métaphysiques égaraient leur intelligence : en croyant aux visions et aux miracles, ils avaient perdu tous les principes de l'évidence morale; et les homélies des moines, mélange absurde de déclamations et de phrases de l'Écriture, dépravaient leur goût. Ces misérables études ne produisirent pas même l'effet qu'on devait en attendre; les chefs de l'église grecque se contentaient d'admirer et de copier les oracles anciens; et les écoles et la chaire ne produisirent aucun rival de la gloire de saint Athanase et de saint Chrysostôme [2].

Dans les affaires et dans les travaux des citoyens studieux, l'émulation des peuples et des individus est le mobile le plus puissant des efforts et des progrès des hommes. Les anciennes villes de la Grèce offraient un heureux mélange d'union et d'indépendance, qu'on vit sur une plus grande échelle, mais avec un tissu plus relâché, parmi les nations de l'Europe moderne : elles se trouvaient unies par la langue, la religion et les mœurs, ce qui les rendait spectatrices et juges de leur mérite réciproque [1]; elles se trouvaient indépendantes par leur administration; chacune d'elles maintenait sa liberté séparément, et s'efforçait de surpasser ses rivales dans la carrière de la gloire. La position des Romains était moins favorable; mais, dès les premiers temps de la république, c'est-à-dire dès le temps où le caractère national se fixa, on vit naître la même émulation parmi les états du Latium et de l'Italie; et, dans les arts et les sciences, ils voulurent tous égaler ou surpasser les Grecs, qui leur servaient de modèles. Il est sûr que l'empire des Césars arrêta l'activité et les progrès de l'esprit humain. Sa grandeur put quelques temps offrir de nombreux moyens d'émulation et d'ambition aux citoyens; mais, lorsqu'il se trouva réduit d'abord à l'Orient, et ensuite à la Grèce et à Constantinople, les sujets n'eurent plus qu'un caractère abject et languissant, effet naturel de leur position solitaire. Ils se voyaient accablés vers le nord par des tribus de barbares dont ils ne connaissaient pas le nom, et qu'ils regardaient à peine comme des hommes. La langue et la religion des Arabes, nation plus civilisée, opposaient une barrière insurmontable aux communications sociales. Les vainqueurs de l'Europe professaient ainsi qu'eux la religion chrétienne, mais ils ne savaient pas l'idiome des Francs ou des Latins : ces Francs et ces Latins avaient des mœurs grossières, et dans la paix et dans la guerre ils se lièrent rarement avec les successeurs d'Héraclius. Le spectacle des peuples étrangers ne troublait point l'orgueil des Grecs, qui ont toujours été satisfaits d'eux-mêmes; et il ne faut pas s'étonner si, n'étant pas aiguillonnés par des rivaux, et n'ayant point de juges pour récompenser leurs succès, ils manquèrent de forces au milieu de la carrière. Les croisades mêlèrent les nations de l'Europe et de l'Asie;

[1] *Les versus politici*, ces prostituées qui se livrent à tout le monde, comme le dit Léon Allatius, parce qu'ils étaient faciles, avaient ordinairement quinze syllabes. Constantin Manassès, Jean Tzetzès les emploient, etc. (Voyez Ducange, *Gloss. Latin.*, t. III, p. I, p. 345-346, *édit. Basil.*, 1762)

[2] Saint Bernard est le dernier père de l'église latine, et Saint Jean Damascène, qui vivait au huitième siècle, est révéré comme le dernier de l'église grecque.

[1] Essais de Hume, vol. I, p. 125.

et c'est sous la dynastie des Comnènes que l'empire de Bysance reprit une faible émulation de lumières et de qualités militaires.

CHAPITRE LIV.

Origine et doctrine des Pauliciens. — Persécutions qu'ils essuyèrent de la part des empereurs grecs. — Leur révolte en Arménie, etc. — Leur établissement dans la Thrace. — Propagation de leur doctrine en Occident. — Germes, caractères et suites de la réforme.

Les diverses nations qui embrassèrent le christianisme conservèrent leur caractère. Les naturels de la Syrie et de l'Égypte, toujours paresseux, se livrèrent à une dévotion contemplative : Rome chrétienne voulut encore gouverner le monde, et les Grecs exercèrent leur sagacité et leur vain babil dans des discussions de théologie métaphysique. Ceux-ci, au lieu d'adorer en silence les mystères incompréhensibles de la Trinité et de l'incarnation, agitèrent avec chaleur des controverses subtiles, qui étendirent leur foi peut-être aux dépens de leur charité et de leur raison. Les guerres spirituelles troublèrent la paix et l'unité de l'église, depuis le concile de Nicée jusqu'à la fin du septième siècle; et elles ont tellement influé sur la décadence et la chute de l'empire, que je me suis vu trop souvent obligé de suivre les conciles, d'examiner les symboles, et de dénombrer les sectes de cette période orageuse des annales ecclésiastiques. On n'a guères entendu le bruit de la controverse dans l'intervalle qui s'est écoulé du huitième siècle aux derniers temps de l'empire de Constantinople : la curiosité était épuisée, le zèle était fatigué, et les décrets de six conciles avaient irrévocablement fixé les articles du symbole catholique. L'esprit de dispute est frivole et pernicieux, mais il exerce les facultés intellectuelles; il leur donne de l'énergie; et les Grecs se contentaient de jeûner, de prier, et de croire aveuglément à ce que disaient le patriarche et son clergé. A cette époque de superstition, les moines prêchaient le culte de la Vierge et des saints, celui des reliques et des images; ils débitaient leurs miracles et leurs visions, et l'on peut sans injustice comprendre ici, sous le nom de peuple, les premières classes de la société. Les empereurs de la dynastie isaurienne entreprirent d'éveiller leurs sujets dans un moment défavorable et d'une façon un peu rude; la raison fit alors quelques prosélytes; le plus grand nombre fut subjugué par l'intérêt ou la crainte; mais l'Orient défendit ou regretta ses images, et leur rétablissement fut une fête pour les orthodoxes. Au milieu de cet état passif, aucun des fidèles ne se révoltait, et les chefs de l'église se trouvèrent affranchis des souffrances, ou privés des jouissances de la persécution. Les païens avaient disparu; les Juifs se taisaient et menaient une vie obscure. Les diputes avec les Latins étaient fort rares: c'étaient des hostilités lointaines contre un ennemi national; et les sectes de l'Égypte et de la Syrie jouissaient de la tolérance sous l'ombre des califes arabes. Vers le milieu du septième siècle, le despotisme spirituel choisit pour victimes les Pauliciens, qui sortaient de l'école de Manès : on épuisa leur patience; on les poussa au désespoir et à la rébellion, et, dispersés en Occident, ils y répandirent les germes de la réforme. Ce dernier effet me détermine à entrer dans des détails sur la doctrine et l'histoire des PAULICIENS [1]; et, comme ils ne peuvent plus se défendre, l'impartialité et la bonne foi m'obligeront à faire valoir le bien et à atténuer le mal qu'en ont dit leurs adversaires.

Les Gnostiques furent accablés par la grandeur et l'autorité de l'église, dont ils avaient troublé l'enfance. Loin de pouvoir égaler ou surpasser les catholiques en richesses, en savoir et en nombre, les faibles partisans que conservait cette secte furent chassés des capitales de l'Orient et de l'Occident, et relégués dans les villages et les montagnes situés sur les rives de l'Euphrate. On aperçoit au cinquième siècle quelques traces des Marcionites [2]. Mais tous les sec-

[1] Le savant Mosheim examine avec sa justesse et sa bonne foi ordinaires les erreurs et les vertus des Pauliciens (*Hist. Eccles.*, *seculum* IX, p. 311, etc.). Il tire les faits de Photius (*contra Manichæos*, l. I) et de Pierre le Sicilien (*Hist. Manichæorum*). Le premier de ces ouvrages n'est pas tombé entre mes mains; j'ai lu le second (que Mosheim préfère) dans une version latine insérée dans la *Maxima Bibliotheca Patrum* (t. XVI, p. 754-764), d'après l'édition du jésuite Raderus (*Ingolstadii*, 1704, in-4°).

[2] Au temps de Théodoret, le diocèse de Cyrrhus en

taires furent confondus sous la dénomination de Manichéens : ceux-ci, voulant réconcilier les doctrines de Zoroastre et de Jésus-Christ, furent persécutés par les deux religions. Pendant le règne du petit-fils d'Héraclius et aux environs de Samosate, plus célèbre par la naissance de Julien que par le nom qu'elle a donné à un royaume de Syrie, on vit paraître un réformateur, que ses disciples annoncèrent bientôt pour un missionnaire de la vérité, digne de la confiance des hommes. Constantin reçut dans sa modeste habitation de Mananalis un diacre qui revenait de Syrie, où il avait été captif, et qui lui donna le Nouveau Testament, que la prudence du clergé grec, et peut-être des prêtres gnostiques, cachait déjà au vulgaire [1]. Ses études se bornèrent aux livres de ce recueil; il en fit la règle de sa foi, et les catholiques, qui contestent ses interprétations, avouent que les textes cités par lui sont purs et authentiques. Il prit un goût et un respect particuliers pour les écrits et le caractère de saint Paul : les ennemis de la secte qu'il a formée disent que le nom de Pauliciens vient d'un prédicant inconnu ; mais je suis persuadé que ses disciples l'adoptèrent parce qu'ils croyaient avoir de l'affinité avec l'apôtre des gentils. Constantin et ses élèves représentaient, disaient-ils, Titus, Timothée, Sylvanus, Tychinus, premiers disciples de saint Paul; ils donnèrent à leurs congrégations dans l'Arménie et la Cappadoce le nom des églises fondées par les apôtres; et cet innocent moyen ranima le souvenir et l'exemple des premiers âges de l'église. Le réformateur chercha dans l'Évangile et les épîtres de saint Paul le symbole des premiers chrétiens ; et les Protestans applaudiront du moins à l'esprit de ces recherches. Les premiers Pauliciens rejetaient les deux épîtres de saint Pierre [2], apôtre de la circoncision : ils ne lui pardonnaient pas d'avoir soutenu contre leur favori l'observance de la loi mosaïque [1]. Ainsi que les Gnostiques, ils méprisaient tous les livres de l'Ancien Testament, parmi lesquels ceux de Moïse et des prophètes avaient été consacrés par les décrets de l'église catholique. Constantin, qu'on nommait le nouveau Sylvanus, rejeta avec la même hardiesse, et sans doute avec plus de raison, ces visions qui ont fourni aux sectes orientales un si grand nombre de beaux volumes [2], ces productions fabuleuses des patriarches hébreux et des sages de l'Orient, ces évangiles, ces épîtres et ces actes supposés, qui surchargèrent le code orthodoxe au premier siècle de l'église : il rejetait de plus la théologie de Manès, les hérésies qui y avaient quelque rapport, et les trente classes d'æons qu'avait créées la fertile imagination de Valentin. Ses disciples condamnaient sincèrement la mémoire et les opinions des Manichéens ; et ils se plaignaient de l'injustice de leurs adversaires, qui chargeaient de ce nom odieux les sectateurs de saint Paul et de Jésus-Christ.

Les chefs des Pauliciens brisèrent plusieurs anneaux de la chaîne ecclésiastique ; ils étendirent leur liberté en réduisant le nombre des docteurs qui asservissent la profane raison à la voix des mystères et des miracles. La secte des Gnostiques s'était formée avant que le

Syrie contenait huit cents villages : deux de ces villages étaient habités par les Ariens et les Eunomiens, et huit par les Marcionites, que le laborieux évêque réunit à l'église catholique (Dupin, Biblioth. Ecclés., t. IV, p. 81, 82).

Nobis profanis ista (*sacra Evangelia*) *legere non licet, sed sacerdotibus duntaxat :* tel fut le premier scrupule d'un catholique à qui on conseillait de lire la Bible. (Petr. Siculus, p. 761).

[2] Des anciens et des modernes, dignes de quelque attention, ont aussi rejeté la *seconde* épître de saint Pierre (voyez Wetstein, *ad loc.;* Simon, Hist. Critique du Nouveau Testament, c. 17). Les Pauliciens dédaignaient aussi l'Apocalypse (Petr. Sicul., p. 756). Mais, puisque les contemporains ne leur en firent pas un crime, il faut que les Grecs du neuvième siècle aient mis peu d'intérêt aux révélations.

[1] Cette dispute, qui n'a pas échappé à la malignité de Porphyre, suppose de l'erreur ou de la passion dans l'un ou l'autre des apôtres, ou peut-être dans tous les deux. Saint Chrysostôme, saint Jérôme et Érasme, la donnent pour une querelle supposée, une fraude pieuse, imaginée pour servir les Gentils et corriger les Juifs (*Middleton's Works*, vol. II, p. 1-20).

[2] Le lecteur qui désirera des détails sur tous les livres hétérodoxes peut consulter les recherches de Beausobre (Hist. critique du Manichéisme, t. I, p. 305-437). Saint Augustin, parlant des livres manichéens qui se trouvaient en Afrique, dit : *Tam multi, tam grandes, tam pretiosi Codices* (*contra Faust.*, XIII, 14) ; mais il ajoute sans pitié : *Incendite omnes illas membranas;* et on suivi son conseil à la rigueur.

christianisme fut établi par les lois; et, outre le silence de saint Paul et des évangélistes, l'habitude et la haine préservèrent les Pauliciens des innovations qui s'introduisirent peu à peu dans la discipline et la doctrine de l'église. Les objets transformés par la superstition ne leur en imposaient pas. Une image descendue du ciel n'était à leurs yeux que l'ouvrage d'un mortel, et ils n'y voyaient d'autre mérite que le talent de l'ouvrier. Ils regardaient les reliques miraculeuses comme des ossemens et des cendres inanimées, dénuées de vertu, et peut-être étrangères à la personne à qui on les attribuait; la vraie croix était dans leur opinion un morceau de bois sain ou pourri, le corps et le sang de Jésus-Christ du pain et du vin qui sont un don de la nature et un symbole de la grâce. Ils ôtaient à la mère de Dieu les honneurs célestes et son immaculée conception : ils ne priaient pas les saints et les anges d'employer leur médiation au ciel, et de donner des secours sur la terre. Dans la pratique, ou du moins dans la théorie des sacremens, ils voulaient abolir tous les objets visibles de culte, et les paroles de l'Évangile étaient pour eux le baptême et la communion des fidèles. Ils interprétaient l'Écriture d'une manière assez libre; et, lorsque le sens littéral les embarrassait, ils se sauvaient dans les labyrinthes des figures et des allégories. Il paraît qu'ils mirent beaucoup de soin à rompre la liaison établie entre l'Ancien et le Nouveau Testament, car le dernier était pour eux les oracles de Dieu, et ils abhorraient le premier, qu'ils traitaient d'invention fabuleuse et absurde des hommes ou des démons. Ils trouvaient le mystère de la Trinité dans l'Évangile; mais, au lieu de confesser la nature humaine et les souffrances réelles de Jésus-Christ, ils imaginèrent un corps céleste qui traversa celui de la Vierge, ainsi que l'eau passe dans un conduit, une crucifixion fantasque qui éluda la vaine fureur des Juifs. Un symbole si simple et si spirituel ne convenait pas à l'esprit du temps [1]; et ceux des chrétiens qui auraient été bien aises qu'on les débarrassât d'une partie de leur fardeau, en rétablissant le joug léger imposé par Jésus-Christ et les apôtres, s'offensèrent avec raison de ce que les Pauliciens osaient violer l'unité de Dieu, premier article de la religion naturelle et de la religion révélée. Quoique les Pauliciens crussent et espérassent dans le père du Christ, de l'âme humaine et du monde invisible, ils adoptaient l'éternité de la matière, substance opiniâtre et rebelle, origine d'un second principe, d'un être actif qui a créé le monde visible, jusqu'à la consommation définitive de la mort et du péché [1]. Le mal moral et le mal physique qu'on aperçoit dans le monde établit les deux principes dans l'ancienne philosophie et l'ancienne religion de l'Orient; et cette doctrine avait été adoptée par les diverses sectes des Gnostiques. Qu'*Ahriman* soit un dieu rival ou un démon subordonné; qu'il soit un être emporté par la passion et la fragilité, ou un être qui n'a que de la malveillance, on peut imaginer mille nuances dans sa nature et son caractère. Mais, en dépit de nos efforts, la bonté et la puissance d'Orsmud se trouvent à l'extrémité contraire de la ligne, et tout ce qui approche de l'un doit s'éloigner de l'autre dans la même proportion [2].

Les travaux apostoliques de Constantin Sylvanus multiplièrent bientôt le nombre de ses disciples. Les restes des sectes gnostiques, et spécialement les Manichéens de l'Arménie, se réunirent sous son étendard; il convertit ou séduisit plusieurs catholiques, et il prêcha avec succès dans les contrées du Pont [3] et de la Cappadoce, qui dès long-temps

[1] Pierre le Sicilien (p. 756) a indiqué avec beaucoup de prévention et de passion les six erreurs capitales des Pauliciens.

[1] « Primum illorum axioma est duo rerum esse principia : Deum malum et Deum bonum, aliumque hujus » mundi conditorem et principem, et alium futuri ævi. (Pierre le Sicilien, p. 756.)

[2] Deux savans critiques, Beausobre (Hist. critique du Manichéisme, l. I, IV, V, VI) et Mosheim (*Institut. Hist. Eccles.* et *de Rebus Christianis ante Constantinum*, sect. I, II, III) se sont efforcés de reconnaître et de distinguer les différens systèmes des Gnostiques sur les deux principes.

[3] Les Mèdes et les Perses ont possédé plus de trois siècles et demi les provinces situées entre l'Euphrate et l'Halys (l. I, c. 103), et les rois de Pont étaient de la royale des Achéménides (Salluste, Fragment,

se trouvaient imbus de la religion de Zoroastre. Les docteurs pauliciens ne se distinguaient que par un surnom tiré de l'Écriture, par le modeste titre de compagnons de pèlerinage, par l'austérité de leurs mœurs, par leur zèle ou leurs lumières, ou enfin par quelques faveurs extraordinaires qu'ils croyaient avoir reçues du Saint-Esprit. Mais ils ne désiraient pas, ou du moins ils ne pouvaient obtenir la richesse et les honneurs des prélats orthodoxes; ils censuraient avec amertume ces vanités mondaines; ils les qualifiaient d'orgueil anti-chrétien; et ils réprouvaient même la dénomination d'anciens ou de prêtres, comme une institution de la synagogue. La nouvelle secte se répandit dans les provinces de l'Asie-Mineure situées à l'Orient de l'Euphrate. Six de ses principales congrégations représentaient les églises auxquelles saint Paul avait adressé ses épîtres. Sylvanus, après avoir exercé vingt-sept ans les fonctions de missionnaire, voulut abandonner le gouvernement des Arabes, qui lui laissaient une entière liberté; il établit sa résidence aux environs de Colonia [1], dans ce district du Pont que les autels de Bellone [2] et les miracles de Grégoire [3] avaient rendu fameux, et il ne tarda pas à perdre la vie. Les empereurs dévots attentèrent rarement à la vie des hérétiques les moins odieux; mais on vit paraître une loi qui proscrivait sans pitié la doctrine, les écrits et la personne des Montanistes et des Manichéens. On brûla leurs livres; et tous ceux qui osèrent les garder ou professer les opinions qu'on y trouvait furent dévoués à une mort ignominieuse [1]. Siméon, ministre de l'empereur grec, armé de la puissance des lois et de la force militaire, arriva à Colonia dans l'intention de frapper le pasteur et de ramener au sein de l'église le troupeau égaré: il se permit un raffinement de cruauté; après avoir fait placer l'infortuné Sylvanus devant ses disciples disposés en haie, il ordonna à ceux-ci, pour prix de leur pardon et pour témoignage de leur repentir, de massacrer leur père spirituel. Cet ordre les révolta; les pierres tombèrent de leurs mains, et, pour employer les expressions des catholiques, la troupe entière n'offrit qu'un seul bourreau, un nouveau David, qui renversa le géant de l'hérésie. Cet apostat, qui se nommait Justus, trompa ensuite et livra ses frères; le ministre de l'empereur présenta bientôt une nouvelle conformité aux actes des apôtres; ainsi que Siméon le converti, il embrassa la doctrine dont il s'était déclaré le persécuteur; il renonça à ses dignités et à sa fortune, et il acquit dans la secte la gloire d'un missionnaire et d'un martyr. Les Pauliciens n'ambitionnaient pas la couronne du martyre [2]; mais, dans une période désastreuse d'un siècle et demi, ils supportèrent courageusement les attentats de la haine, et on ne put extirper le germe de leur fanatisme et de leur raison. Des prédicans et des congrégations s'élevèrent à diverses reprises sur les cendres des premières victimes. Au milieu de leurs hostilités au dehors, ils trouvèrent

l. III, avec le supplément et les notes du président de Brosses).

[1] Il est vraisemblable que Pompée la fonda après la conquête du Pont. Cette ville se trouve sur le Lycus au-dessus de Neo-Cæsarée: les Turcs la nomment Coulei-Hisar, ou Chonac; elle est peuplée et dans un district naturellement fortifié. (D'Anville, Géographie Ancienne, t. II, p. 84; Tournefort, Voyage du Levant, t. III Lettre 21, p. 293.)

[2] Le temple de Bellone, à Comana dans le Pont, était une riche et puissante fondation: le grand-prêtre était révéré comme la seconde personne du royaume. Cet emploi avait été occupé par plusieurs des aïeux maternels de Strabon (l. XII, p. 809-835, 836, 837), qui s'arrête avec une complaisance particulière sur le temple, le culte de la déesse, et la fête qu'on y célébrait deux fois chaque année; mais la Bellone du Pont ressemblait à la déesse de l'amour plus qu'à celle de la guerre.

[3] Grégoire, évêque de Neo-Césarée (A. D. 240-265), surnommé le Thaumaturge ou le faiseur de merveilles. Un siècle après, Grégoire de Nysse, frère du grand saint Basile, publia l'histoire ou le roman de la vie de Grégoire le Thaumaturge.

[1] « Hoc ceterum ad sua egregia facinora, divini atque » orthodoxi imperatores addiderunt, ut Manichæos Mon» tanosque capitali puniri sententiâ juberent, eorumque » libros quocunque in loco inventi essent flammis tradi; » quod si quis uspiam eosdem occultasse deprehendere» tur, hunc eumdem mortis pœnæ addici, ejusque bona » in fiscum inferri.» (Petr. Sicul., p. 759.) Le bigotisme et l'esprit de persécution ne pouvaient rien désirer de plus.

[2] Il paraît que les Pauliciens se permirent des équivoques et des restrictions mentales, jusqu'au moment où ils furent réduits à l'alternative de l'apostasie ou du martyre par les questions précises des catholiques (Petr. Sicul., p. 760).

du loisir pour se livrer à des querelles domestiques; ils prêchèrent, ils disputèrent, ils montrèrent de la résignation; et les historiens catholiques confessent malgré eux les vertus que déploya Sergius dans une carrière de trente-trois ans [1]. La cruauté naturelle à Justinien II fut aiguillonnée par un motif de religion: il conçut l'espoir d'étouffer dans une seule persécution le nom et la mémoire des Pauliciens. Les princes iconoclastes, qui avaient de la simplicité, et qui abhorraient les superstitions populaires, n'étaient pas éloignés des principes des Manichéens; mais, exposés déjà aux calomnies des moines, ils devinrent les tyrans des disciples de Manès, afin qu'on ne les accusât point d'en être les complices. C'est le reproche qu'on fait à Nicéphore, qui adoucit en leur faveur la rigueur des lois pénales, car son caractère ne permet pas de lui supposer un motif plus généreux. Michel I et Léon l'Arménien furent des persécuteurs ardens, le premier par faiblesse, et le second par sévérité; mais il faut adjuger la palme à la dévotion sanguinaire de Théodora, qui rétablit les images dans les églises d'Orient. Ses émissaires parcoururent les villes et les montagnes de l'Asie-Mineure, et les flatteurs de cette impératrice ont assuré que, dans un règne très-court, cent mille Pauliciens périrent sous le glaive des bourreaux, sur le gibet ou dans les flammes. Il y a peut-être ici de l'exagération; mais, si le calcul est exact, on doit présumer que de simples Iconoclastes furent enveloppés dans la proscription, et que d'autres personnes, chassées de l'église, embrassèrent l'hérésie des Pauliciens malgré elles.

Les sectaires d'une religion long-temps persécutée qui arborent l'étendard de la révolte deviennent les plus terribles et les plus dangereux des rebelles. Livrés à une cause qui leur paraît sainte, ils ne se montrent plus susceptibles de crainte ni de remords: vivement frappés de l'injustice de leurs ennemis, ils n'éprouvent plus les sentimens de l'humanité, et vengent sur les enfans les torts des pères. Tels ont été les Hussites de la Bohême, les Calvinistes de la France; et tels furent au neuvième siècle les Pauliciens de l'Arménie et des provinces voisines [1]. Ceux-ci massacrèrent d'abord un gouverneur et un évêque, chargés par l'empereur de convertir ou d'exterminer les hérétiques: retirés dans les cavernes les moins connues du mont Argée, ils y vivaient hors de l'atteinte des lois; ils y calculaient leurs projets de vengeance. La persécution de Théodora, et la révolte de Carbéas, brave Paulicien qui commandait les gardes du général de l'Orient, produisirent des hostilités plus dangereuses et plus générales. Les inquisiteurs catholiques avaient empalé le père de Carbéas, et la religion ou du moins la nature semblait le justifier. Cinq mille de ses frères prirent les armes d'après les mêmes motifs; ils abjurèrent toute espèce de soumission à Rome, devenue anti-chrétienne à leurs yeux; et un émir sarrasin présenta Carbéas au calife, qui protégea l'implacable ennemi des Grecs. Il bâtit ou fortifia dans les montagnes situées entre Siwas et Trébisonde la ville de Téphrice [2], qu'occupe encore aujourd'hui un peuple farouche et licencieux; et les collines des environs furent couvertes de Pauliciens fugitifs qui conciliaient alors l'usage des armes et la charité que recommande l'Écriture. Les malheurs d'une guerre étrangère et domestique affligèrent l'Asie plus de trente ans: les disciples de saint Paul se réunirent dans leur incursion à ceux de Mahomet, et les paisibles chrétiens, les vieillards et les jeunes filles qui tombèrent dans la servitude, durent accuser l'esprit intolérant de l'empereur. Les dévastations des rebelles devinrent si multipliées,

[1] Petrus Siculus (p. 579-763) raconte cette persécution avec joie et d'un ton plaisant. « Justus *justa* persolvit. » — Simon n'était pas τίτος, mais κῆτος (la prononciation des deux voyelles doit avoir été à peu près la même), une grande baleine, laquelle submergeait les marins, qui la prenaient pour une île. Voyez aussi Cedrenus (p. 432-435).

[1] Petrus Siculus (p. 763, 764), le continuateur de Théophanes (l. IV, c. 4, p. 103, 104), Cedrenus (p. 541, 542-545), et Zonaras (t. II, l. XVI, p. 256) décrivent la révolte et les exploits de Carbéas et des Pauliciens qu'il commandait.

[2] Otter, Voyag. en Turquie et en Perse, t. II; selon toute apparence, c'est le seul Franc qui soit allé dans le pays des barbares indépendans de Tephrice, aujourd'hui Divrigni; il parvint à se sauver à la suite d'un officier turc.

l'humiliation de l'empire arriva au point qu'un prince débauché, Michel, fils de Théodora, fut réduit à marcher en personne contre les Pauliciens : après avoir été battu sous les murs de Samosate, il prit la fuite devant les hérétiques que sa mère avait condamnés au feu. Les Sarrasins eurent part à la victoire; mais on l'attribua à Carbéas, qui relâcha par cupidité ou qui par fantaisie fit mettre à la torture les généraux ennemis et plus de cent tribuns tombés en son pouvoir. Chrysochéir[1], son successeur, fameux par sa valeur et son ambition, donna plus d'étendue à ses plans de déprédation et de vengeance. Allié des Musulmans, il pénétra au centre de l'Asie; il battit en diverses occasions les troupes des frontières et celles du palais : pour répondre aux édits de persécution, il pilla Nicée et Nicomédie, Ancyre et Éphèse. La cathédrale d'Éphèse fut changée en écurie, et les Pauliciens traitèrent les images et les reliques avec la même aversion et le même mépris que montraient les Sarrasins. On vit sans peine le triomphe de la rébellion sur le despotisme qui avait dédaigné la plainte d'un peuple opprimé. Basile-le-Macédonien fut réduit à demander la paix, à offrir une rançon pour les captifs, à prendre avec Chrysochéir le langage de la modération et de la charité, à le prier d'épargner les chrétiens, à se contenter d'un présent d'or, d'argent et d'étoffes de soie. « Si l'empereur désire la paix, répondit ce » fanatique égaré par l'insolence, qu'il ab- » dique l'Orient, et qu'il règne en Occident » sans inquiéter personne : s'il se refuse à » cette proposition, il sera précipité de son » trône par les serviteurs de Dieu. » Basile suspendit la négociation, et son armée, qu'il commandait en personne, ravagea les terres des Pauliciens. La contrée de ces hérétiques se trouva en proie à toutes les violences qu'ils s'étaient permises. Mais, lorsque l'empereur eut reconnu la force de Téphrice, la multitude des barbares, leurs vastes magasins d'armes et de munitions, il n'osa point l'assiéger : il reprit le chemin de Constantinople; et, afin de s'assurer de la protection de saint Michel archange et du prophète Élie, il fonda des couvens et des églises sur sa route. Il demandait chaque jour au ciel de vivre assez long-temps pour percer de trois dards la tête de son impie adversaire. Il eut cette satisfaction : Chrysochéir fut surpris et égorgé dans une incursion qui d'abord avait été heureuse, et sa tête fut portée en triomphe au pied du trône. Dès que Basile aperçut cet agréable trophée, il demanda son arc; il le perça de trois flèches, et reçut avec plaisir les éloges des courtisans, qui vantèrent son adresse. La gloire des Pauliciens se flétrit à la mort de Chrysochéir[1]; ils abandonnèrent Téphrice, et demandèrent pardon, ou se sauvèrent sur les frontières dans une seconde expédition que fit l'empereur. La place devint un monceau de ruines, mais l'esprit d'indépendance se soutint au fond des montagnes. Les sectaires défendirent leur religion et leur liberté, infestèrent les frontières romaines, et conservèrent durant plus d'un siècle leur alliance avec les ennemis de l'empire et de l'Évangile.

Constantin, que les partisans des images ont surnommé Copronyme, fit, vers le milieu du huitième siècle, une expédition dans l'Arménie : il trouva dans les villes de Mélitène et de Théodosiopolis un grand nombre de Pauliciens qui suivaient une doctrine peu différente de la sienne. Voulant les punir, ou leur donner une marque de faveur, il les transplanta des rives de l'Euphrate à Constantinople et dans la Thrace; et cette migration répandit leur système en Europe[2]. Si ceux qu'on établit dans la métropole adoptèrent bientôt les opinions du reste des habitans, les autres jetèrent de profondes racines sur le sol où on venait de les transplanter. Les Pauliciens de la Thrace résistèrent aux orages de la persécution; ils entretinrent une cor-

1 Genesius à exposé dans l'histoire de Chrysochéir (*Chron.*, p. 67-70, édit. de Venise) la faiblesse de l'empire. Constantin Porphyrogénète (*in Vit. Basil.*, c. 37-43, p. 166-171) parle avec étalage de la gloire de son grand-père. Cedrenus (p. 570-573) ne montre ni leurs passions ni leurs connaissances.

1 *Συναπεμαρανθη πασα ἡ ανθουσα της Τεφρικης ευανδρια.* Que la langue grecque a d'élégance, même dans la bouche de Cedrenus!

2 Copronyme transplanta ses *συγγενεις*, hérétiques; et ainsi *επλατυνθη ἡ αἱρεσις Παυλικιανων*, dit Cedrenus (p. 463), qui a copié les Annales de Théophanes.

respondance secrète avec leurs frères d'Arménie, et donnèrent des secours aux apôtres de la secte, qui eurent quelque succès parmi les Bulgares [1]. Leur population augmenta au dixième siècle, lorsque Jean Zimiscès [2] transplanta une colonie puissante des vallées du mont Hémus sur les collines Chalybiennes. Le clergé oriental désirait vivement la destruction des Manichéens, et il y a lieu de croire que, ne pouvant l'obtenir, il demanda du moins cette transplantation. Zimiscès estimait leur valeur, dont il avait ressenti les coups : leur attachement aux Sarrasins entraînait des suites fâcheuses ; il pensa qu'en les établissant près du Danube ils résisteraient aux barbares de la Scythie, et que, si les Scythes égorgeaient cette colonie, l'empire serait débarrassé d'une secte dangereuse. Les Pauliciens, en exil dans une terre éloignée, obtinrent toutefois la tolérance de leurs opinions ; on leur donna la ville de Philippopolis, et ils furent les maîtres des clefs de la Thrace ; les catholiques de ce canton devinrent leurs sujets ; des Jacobites les suivirent dans cette migration, et devinrent leurs alliés ; enfin ils occupèrent une ligne de villages et de châteaux dans la Macédoine et l'Épire, et reçurent dans leur association et sous leurs drapeaux un assez grand nombre de Bulgares. Aussi long-temps qu'ils furent intimidés par la force et traités avec modération, leurs troupes se distinguèrent dans les armées de l'empire, et les pusillanimes Grecs remarquent avec étonnement, et presque d'un ton de reproche, le courage de ces *chiens* toujours passionnés pour la guerre et avides de sang humain. Le même esprit leur donna de l'arrogance et de l'obstination : entraînés par le caprice, ou révoltés par une injure, ils se mettaient facilement en colère, et le gouvernement ainsi que le clergé violaient souvent leurs priviléges. Durant la guerre des Normands, vingt-cinq mille Manichéens abandonnèrent les drapeaux d'Alexis Comnène [1], et retournèrent dans leur famille. L'empereur indigné dissimula sa fureur. Ayant appelé les chefs à une conférence amicale, sans distinguer les innocens et les coupables, il leur ordonna de choisir entre le baptême ou la prison et la confiscation de leurs biens. Au retour de la paix, il entreprit de les réconcilier avec l'église et avec l'état. Ce prince, que sa fille dévote surnomme le treizième apôtre, se trouvant en quartier d'hiver à Philippopolis, passa des journées et des nuits entières dans des controverses de théologie. Pour appuyer ses raisons et vaincre l'opiniâtreté des sectaires, il accorda des honneurs et des récompenses aux plus distingués d'entre les prosélytes, et établit les nouveaux convertis dans une nouvelle ville qu'il environna de jardins, et à laquelle il donna son nom et de grands priviléges, et leur ôta le poste important de Philippopolis ; les chefs réfractaires furent jetés dans des cachots ou condamnés au bannissement ; et c'est par des calculs de prudence, plutôt que par compassion, qu'on leur fit grâce de la vie, car un pauvre hérétique fut brûlé vif devant l'église de Sainte-Sophie par ordre du même empereur [2]. Mais l'indomptable fanatisme des Pauliciens, qui cessèrent de dissimuler ou qui refusèrent d'obéir, prouva bientôt que la force ne parvient pas à extirper les préjugés d'une nation. Ils reprirent leurs lois civiles et religieuses après le départ et la mort d'Alexis. Au commencement du treizième siècle, leur pape ou primat résidait sur les frontières de la Bulgarie, de la Croatie et de la Dalmatie, et gouvernait par ses vicaires les congrégations que la secte avait formées en Italie et en France [3]. Depuis cette époque, en les cher-

[1] Petrus Siculus, qui résida neuf mois à Téphrice (A. D. 870) lorsqu'on négociait la rançon des captifs (p. 764), fut instruit de ce projet de mission ; et, pour empêcher le triomphe de l'erreur, il adressa l'*Historia Manichæorum* au nouvel archevêque des Bulgares (p. 754).

[2] Zonaras (t. II, l. XVII, p. 209) et Anne Comnène (*Alexiad.*, l. XIV, p. 450, etc.) parlent de la colonie de Pauliciens et de Jacobites transplantée par Zimiscès (A. D. 970) d'Arménie dans la Thrace.

[1] Anne Comnène raconte dans l'Alexiade (l. V, p. 154, 155 ; l. XIV, p. 450-457 avec les remarques de Ducange) la conduite de son père envers les Manichéens : il les traitait d'abominables hérétiques, et il avait le projet de les réfuter.

[2] Le moine Basile, auteur des Bogomiles, secte de Gnostiques qui s'évanouit bientôt. (Anne Comnène, Alexiade, l. XV, p. 486-494 ; Mosheim, *Hist. Ecclesiastica*, p. 420.)

[3] Matt. Paris, *Hist. Major.*, p. 267. Ducange rapporte ce morceau de l'historien anglais dans une excellente

chant bien, on les retrouverait à chaque génération. Vers la fin du dernier siècle, la secte ou la colonie habitait toujours les vallées du mont Hémus; elle y vivait dans l'ignorance et la pauvreté, et le clergé grec la tourmentait plus que l'administration des Turcs. Les Pauliciens modernes ne se souviennent pas de leur origine, et leur religion est souillée par l'adoration de la croix et par des sacrifices sanglans, que des captifs venus des déserts de la Tartarie ont introduits parmi eux [1].

En Occident, la voix des prédicateurs manichéens avait été repoussée par le peuple et étouffée par le prince. Si l'on écouta les Pauliciens, et s'ils eurent des succès aux onzième et douzième siècles, il faut l'attribuer à un mécontentement secret qui armait contre l'église de Rome les chrétiens qui avaient le plus de piété. L'avarice de cette église opprimait les fidèles; son despotisme inspirait la haine : moins dégénérée peut-être que l'église grecque sur le culte des saints et des images, ses innovations étaient d'ailleurs plus rapides et plus scandaleuses. Elle avait établi le dogme de la transsubstantiation; elle l'avait imposé comme une loi rigoureuse; les mœurs des prêtres latins étaient plus corrompues, et les évêques de l'Orient ressemblaient plus aux apôtres que ces prélats mondains qui maniaient tour à tour la crosse, le sceptre et l'épée. Trois routes ont pu amener les Pauliciens en Europe. Il y a lieu de croire qu'après la conversion de la Hongrie les pélerins qui se rendaient de cette contrée à Jérusalem suivaient le cours du Danube; qu'à leur départ et à leur retour ils passaient à Philippopolis, et que des sectaires, cachant leur nom et leur croyance, accompagnèrent les caravanes françaises et allemandes. Venise étendait son commerce et sa domination sur toute la côte de la mer Adriatique : elle accueillait les étrangers de tous les climats et de toutes les religions. Les Pauliciens enrôlés sous les drapeaux de l'empire de Bysance furent souvent portés dans les provinces que l'empereur possédait en Italie et en Sicile; en temps de paix et durant la guerre, ils conversaient librement avec les étrangers et les naturels du pays, et leurs opinions se répandirent en silence à Rome, à Milan et dans les royaumes situés au-delà des Alpes [1]. On découvrit bientôt que des milliers de catholiques des deux sexes et de tous les rangs avaient embrassé le manichéisme; et les flammes qui consumèrent douze chanoines d'Orléans furent le premier acte de la persécution. Les Bulgares [2], nom si innocent dans son origine et si odieux dans ses applications, se répandirent en Europe. Ils avaient tous de l'aversion pour l'idolâtrie et pour Rome, et ils étaient réunis sous une forme de gouvernement épiscopal ou presbytérien; des nuances plus ou moins fortes de théologie scholastique distinguaient les différentes sectes; mais, en général, ces sectes adoptaient les deux principes, méprisaient l'ancien Testament, et soutenaient que le corps de Jésus-Christ n'avait pas été sur la croix, et qu'il n'est point dans l'eucharistie. De l'aveu de leurs ennemis, le culte des Bulgares était simple, et on ne pouvait rien reprocher à leurs mœurs : leur modèle de perfection était si élevé, que chaque congrégation offrait deux espèces de disciples, les praticiens et les aspirans.

note sur un passage de Villehardouin (nº 208), qui trouva les Pauliciens de Philippopolis amis des Bulgares.

[1] Voyez Marsigli, *Stato militare dell' Imperio Ottomano*, p. 24.

[1] Muratori (*Antiquitat. Italiæ medii ævi*, t. v, Dissert. 60 p. 81-152) et Mosheim (p. 379-382-419-422) discutent fort en détail ce qui a rapport à l'établissement des Pauliciens en Italie et en France. Mais ces deux auteurs ont négligé un passage curieux de Guillaume de Pouille qui les montre d'une manière très-claire, dans une bataille entre les Grecs et les Normands, A. D. 1040 (*in Muratori Script. Rerum ital.*, t. v, p. 256).

Cum Græcis aderant, quidam quos pessimus error
Fecerat amentes et ab ipso nomen habebant.

Mais il connait si peu leur doctrine, qu'il en fait une espèce de Sabellianisme ou de Patripassianisme.

[2] Le nom de *Bulgari*, *Boulgres*, *Bougres*, désignait un peuple; les Français en ont fait un terme de reproche, qu'ils ont appliqué tour à tour aux usuriers et aux infâmes qui ont des goûts contre nature. On a donné celui de *Paterini* ou *Patelini* à l'hypocrite qui a une langue flatteuse et emmiellée, tel que le principal personnage de la farce originale et plaisante de *l'Avocat Patelin* (Ducange, *Gloss. Latinitat. medii et infimi ævi*). Les Manichéens étaient aussi nommés *Cathari*, et par corruption *Gazari*, etc.

Les Pauliciens avaient surtout jeté de profondes racines dans le territoire des Albigeois [1], c'est-à-dire dans les provinces méridionales de la France; et les bords du Rhône offrirent au treizième siècle ces alternatives de persécution et de vengeance qu'on avait vues aux environs de l'Euphrate. Frédéric II renouvela les lois des empereurs d'Orient. Les barons et les villes du Languedoc retracèrent les insurgens de Téphrice; le pape Innocent III surpassa la sanguinaire Théodora. C'est par l'inhumanité seulement que les soldats de cette femme purent égaler les héros des croisades; et la cruauté de ces prêtres fut bien inférieure à celle des fondateurs de l'inquisition [2], établissement plus propre à confirmer qu'à réfuter l'opinion d'un mauvais principe. Les Pauliciens et les Albigeois, contre lesquels on employait le fer et la flamme, cessèrent leurs assemblées visibles; ils furent réduits à prendre la fuite, à se cacher ou à se couvrir du masque de la foi catholique. Mais l'esprit de cette secte se soutint en Occident. Il y eut toujours dans l'administration, dans l'église et même dans les cloîtres, une succession secrète des disciples de saint Paul, qui, protestant contre la tyrannie de Rome, prenaient la Bible pour règle de leur foi, et repoussaient avec leur symbole toutes les visions de la théologie des Gnostiques. Les efforts de Wicliff en Angleterre et de Huss dans la Bohème furent prématurés et infructueux; mais on sait assez que Zuingle, Luther et Calvin eurent plus de succès.

Le philosophe, qui calcule le degré de leur mérite et la valeur de la réforme opérée par leurs travaux, demandera de quels articles de foi *supérieurs* ou *contraires* à la raison ils ont affranchi les chrétiens, car cet affranchissement offre un avantage dès qu'il est compatible avec la vérité et la piété. Après une discussion impartiale, la liberté des premiers réformateurs scandalise moins que leur timidité ne surprend [1]. Ainsi que les Juifs, ils adoptaient tous les livres des Hébreux, et toutes les merveilles qu'on y voit, depuis le jardin d'Éden jusqu'aux visions du prophète Daniel; et ils furent obligés, ainsi que les catholiques, de justifier contre les Juifs une loi émanée de Dieu. Les réformateurs étaient d'une orthodoxie rigoureuse sur les grands mystères de la trinité et de l'incarnation; ils adoptaient la doctrine des quatre ou des six premiers conciles, et, selon le symbole de saint Athanase, ils prononçaient la damnation éternelle de tous les incrédules. La transsubstantiation ou opération par laquelle le pain et le vin deviennent d'une manière invisible le corps et le sang de Jésus-Christ, présente un dogme qui peut défier le pouvoir du raisonnement et de la plaisanterie; mais, au lieu de consulter le témoignage de leurs sens, de la vue, du toucher et du goût, les premiers protestans s'embarrassèrent dans leurs scrupules; il semble que leur esprit était fasciné par les paroles que proféra Jésus lors de l'institution de la cène. Luther soutenait la présence *corporelle* de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; Calvin croyait à la présence *réelle*; et l'opinion de Zuingle, que l'Eucharistie n'est qu'une communion spirituelle, un simple mémorial, s'est établie lentement dans les églises réformées [2]. Mais, s'ils enlevaient quelques mystères au symbole de la foi, cette perte se trouvait largement compensée par l'éton-

[1] Mosheim (p. 477-481) donne une idée juste, quoique générale, des lois contre les Albigeois, et de la persécution qu'ils ont essuyée. On en trouve les détails dans les historiens ecclésiastiques anciens et modernes, catholiques et protestans; et Fleury est le plus impartial et le plus modéré de tous.

[2] Les actes (*Liber Sententiarum*) de l'inquisition de Toulouse (A. D. 1308-1323) ont été publiés par Limborch (Amsterdam 1692), avec une notice historique de l'inquisition en général. Ils méritaient un éditeur plus savant et plus critique. Comme il ne faut calomnier ni Satan ni le Saint-Office, je ferai observer que sur une liste de dix-neuf pages in-folio, on ne livra au bras séculier que quinze hommes et quatre femmes.

[1] Mosheim expose dans la seconde partie de son Histoire Générale, les opinions et les procédés des premiers réformateurs; mais la balance qu'il a tenue d'un œil si sûr et d'une main si ferme commence à pencher en faveur de ses frères luthériens.

[2] Ceux qui prêchèrent la réforme en Angleterre sous Édouard VI furent plus hardis; mais l'un des articles fondamentaux de notre église contenait une déclaration formelle et énergique contre la présence réelle, on l'a effacé dans l'original afin de plaire au peuple, aux Luthériens ou à la reine Élisabeth (*Burnet's History of the Reformation*, vol. II, p. 82-128-302).

nante doctrine du péché originel, de la rédemption, de la foi, de la grâce et de la prédestination, qu'on a fait sortir de force des épitres de saint Paul. Sans doute les Pères et les scolastiques avaient préparé ces subtiles questions; mais il faut attribuer leur perfectionnement définitif et leur usage populaire aux chefs de la réforme, qui les donnèrent pour des articles essentiels au salut. Jusqu'ici le mérite des protestans est peu sensible, et plusieurs chrétiens aimeraient mieux croire à la divinité dans une hostie que de reconnaître pour Dieu un tyran capricieux et cruel.

Toutefois Luther et ses rivaux ont rendu des services durables et importans; et le philosophe doit des éloges à ces fanatiques courageux [1]. I. Depuis l'abus des indulgences jusqu'à l'intercession de la Vierge, ils ont renversé l'édifice de la superstition. Ils ont rendu à la liberté et aux travaux de la vie sociale des myriades de moines et de religieuses; ils ont détruit la puissance temporelle d'une multitude de saints et d'anges qu'on adorait comme des espèces de divinités imparfaites et subordonnées; ils ont banni des églises les images et les reliques; et des miracles et des visions qu'on publiait chaque jour n'ont plus nourri la crédulité du peuple. A un culte voisin du paganisme ils ont substitué un culte spirituel de prières et d'actions de grâce plus digne de l'homme et moins indigne de la divinité. Il ne reste plus qu'à savoir si cette simplicité sublime est analogue à la dévotion populaire, si le vulgaire, à qui l'on ôte tous les objets visibles, ne se livrera pas à l'enthousiasme, ou s'il ne tombera pas peu à peu dans la langueur et l'indifférence. II. La réforme a brisé la chaine d'autorité qui empêche le bigot de penser d'après lui, et l'esclave de dire ce qu'il pense : depuis ce moment, les papes, les pères et les conciles n'ont plus été les juges suprêmes et infaillibles du monde; les chrétiens apprirent à ne reconnaître d'autre loi que l'Écriture, et d'autres interprètes que leur conscience. La liberté cependant a été la suite plutôt que le but de la réforme. Les premiers réformateurs voulaient succéder aux tyrans qu'ils avaient détrônés : ainsi que les catholiques, ils demandaient impérieusement qu'on se soumit à leurs symboles; ils revendiquaient le droit exercé par les magistrats de punir de mort les hérétiques. Calvin, entrainé par le fanatisme ou le ressentiment, punit dans Servet [1], son rival, un crime dont il était coupable lui-même [2]. Et Crammer voulait jeter les Anabaptistes dans les flammes de Smithfield, où il perdit la vie [3]. Le tigre n'avait pas changé de nature; mais on lui rogna peu à peu les griffes et les dents. Le pontife de Rome avait un royaume spirituel et temporel; les docteurs protestans étaient d'humbles sujets sans revenus et sans juridiction. L'antiquité de l'église catholique consacrait les décrets du pape, tandis que les réformateurs devaient soumettre leurs argumens et leurs disputes au jugement du peuple, qui, par curiosité et par enthousiasme, donnait à cet appel une grande étendue. Depuis les jours de Luther et de Calvin, une autre réforme s'opère en secret au sein des églises protestantes; elle a déjà détruit une foule de préjugés, et les disciples d'Érasme [4] ont répandu l'esprit de

[1] « Sans Luther et sans moi, disait le fanatique Whiston, au philosophe Halley, vous seriez à genoux devant une image de saint Winifred. »

[1] L'article Servet du Dictionnaire critique de Chauffepié est ce que j'ai trouvé de mieux sur cette honteuse condamnation. Voyez aussi l'abbé d'Artigny, Nouveaux Mémoires d'Histoire, etc., t. II, p. 55-151.

[2] Je suis plus révolté du supplice de Servet que des auto-da-fé de l'Espagne et du Portugal. 1° La méchanceté personnelle de Calvin et peut-être la jalousie envenima son zèle. Il accusa son adversaire devant quatre juges de Vienne, leurs ennemis communs; et pour le perdre il eut la bassesse de livrer des lettres particulières. 2° Le prétexte d'un danger pour l'église ou pour l'état ne colora pas même cet acte de cruauté. Lorsque Servet passa à Genève, il y mena une vie tranquille, il n'y prêcha point, il ne publia aucun livre, il ne fit point de prosélytes. 3° Un inquisiteur catholique se soumet du moins au joug qu'il impose; mais Calvin viola cette belle maxime, de *faire aux autres ce qu'on veut qu'ils nous fassent;* maxime que je trouve dans un traité moral d'Isocrates (*in Nicocle*, t. I, p. 93, édit. Battie), quatre siècles avant l'Évangile. Ἃ πασχοντες ὑφ' ἑτερων ὀργιζεσθε, ταυτα τοις αλλοις μη ποιειτε.

[3] Voyez Burnet, vol. II, p. 84-86. L'autorité du primat subjugua le bon sens et l'humanité du jeune roi.

[4] Érasme peut être regardé comme le père de la théo-

liberté et de modération. La liberté de conscience a été réclamée comme un bien qui appartient à tous les hommes, comme un droit inaliénable [1]; la Hollande [2] et l'Angleterre [3] ont introduit la pratique de la tolérance, et la sagesse et l'humanité des modernes ont étendu les concessions trop faibles de la loi. L'esprit de l'homme a ressaisi son pouvoir, et la raison ne se contente plus de ces paroles et de ces chimères qui amusent les enfans. On ne lit plus les ouvrages de controverse : la doctrine d'une église réformée se trouve loin des lumières et de la croyance de ceux qui en font partie ; et c'est avec un sourire ou en soupirant que le clergé souscrit maintenant les dogmes et les symboles établis. Au reste, les amis du christianisme voient l'esprit humain entraîné vers des recherches et un scepticisme qui n'ont point de bornes, et ils sont alarmés. Les prédictions des catholiques se trouvent accomplies. Les Arminiens, les Ariens et les Sociniens, dont il ne faut pas calculer le nombre d'après leurs congrégations respectives, rejettent tous les mystères. Enfin on voit les colonnes du christianisme ébranlées par des hommes qui se donnent pour religieux, et n'ont que le masque de la religion; qui se livrent à la licence de la philosophie sans avoir la raison des philosophes [4].

logie rationnelle. Elle sommeillait depuis un siècle, lorsqu'en Hollande les Arminiens, Grotius, Limborch et Le Clerc, en Angleterre Chillingworth et les Latitudinaires de Cambridge (Brunet, Hist. de son Temps, vol. I, p. 261-268, édit. in-8°), Tillotson, Clarke, Hoadley, etc.

[1] Les trois philosophes du dernier siècle, Bayle, Leibnitz et Locke, qui ont défendu si noblement les droits de la tolérance, étaient des laïques et des philosophes.

[2] Voyez l'excellent chapitre de sir William Temple sur la religion des Provinces-Unies. Grotius (*de Rebus Belgicis*, Annal., l. I, p. 13, 14, édit. in-12) approuve les lois impériales relatives à la persécution, et il ne condamne que le tribunal sanguinaire de l'inquisition.

[3] Blackstone (*Commentaries*, vol. IV, p. 53, 54) explique la loi que l'Angleterre a établie sur la tolérance lors de la révolution. Exceptant les papistes et ceux qui nient la Trinité, elle semble laisser une assez grande carrière à la persécution; mais l'esprit national produit plus d'effets que cent actes du parlement.

[4] J'appelle l'animadversion publique sur deux passages du docteur Priestley, qui montrent où tendent ses opinions en dernière analyse. Le premier (*Hist. of the Corruptions of Christianity*, vol. I, p. 275, 276) doit faire trembler les prêtres, et le second (vol. II, p. 484) doit faire trembler les magistrats.

CHAPITRE LV.

Les Bulgares. — Origine, migrations et établissemens des Hongrois. — Leurs incursions en Orient et en Occident. — La monarchie des Russes. — Détails sur la géographie et le commerce de cette nation. — Guerres des Russes contre l'empire grec. — Conversion des barbares.

Sous le règne de Constantin, petit-fils d'Héraclius, un nouvel essaim de barbares détruisit à jamais cette ancienne barrière du Danube, si souvent renversée et rétablie. Les califes favorisèrent leurs progrès. Les légions romaines étaient occupées en Asie ; et, après la perte de la Syrie, de l'Égypte et de l'Afrique, les Césars se virent deux fois réduits à défendre leur capitale contre les Sarrasins. Si je me suis écarté du plan de mon ouvrage dans la description de ce peuple intéressant, l'importance du sujet couvrira ma faute et me servira d'excuse. Les Arabes excitent notre curiosité en Orient et en Occident; on est empressé de connaître leurs guerres, leur religion, leurs progrès dans les sciences, leur prospérité et leur déclin. On peut attribuer à leurs armes le premier renversement de l'église et de l'empire grecs, et les disciples de Mahomet tiennent encore le sceptre civil et religieux des nations de l'Orient. Mais je ne dois pas donner d'aussi longs détails sur ces peuples sauvages, qui, dans l'intervalle du septième au douzième siècle, descendirent des plaines de la Scythie pour faire des incursions passagères ou s'établir en d'autres pays [1]. Ils portent des noms barbares; leur origine est incertaine; on n'est instruit de leurs actions que d'une manière confuse; ils avaient une superstition aveugle et une valeur brutale, et la monotonie de leur vie publique et de leur vie privée n'inspire aucun intérêt, car on ne trouvait pas chez eux cette innocence de mœurs ou cet art de l'administration

[1] Le laborieux Jean Gotthelf Stritter a compilé, rédigé et traduit en latin tous les passages de l'histoire Byzantine qui ont rapport aux barbares, dans ses *Memoria Populorum, ad Danubium, Pontum-Euximum, Paludem Mæotidem, Caucasum, mare Caspium, et inde magis ad septentriones incolentium*, Petropolis 1771-1779, 4 tomes ou 6 vol. in-4°; mais ce sont des matériaux qui ne sont pas mis en œuvre.

qui font supporter l'ennui d'un pareil tableau. Leurs attaques désordonnées ne purent ébranler le trône de Bysance; la plus grande partie de ces hordes a disparu sans laisser de traces, et celles qui subsistent encore sont et seront peut-être encore longtemps sous le joug d'un étranger. Je me bornerai à choisir dans les antiquités, I des *Bulgares*, II des *Hongrois*, et III des *Russes*, les traits qui méritent d'être conservés. Après avoir parlé de la conquête IV des NORMANDS, et V de la monarchie des TURCS, j'arriverai aux fameuses croisades et à la chute de la cité et de l'empire de Constantin.

Théodoric [1] avait battu les Bulgares lorsqu'il se rendit en Italie. Après cette défaite, le nom des Bulgares et le peuple lui-même disparurent un siècle et demi, et il y a lieu de croire que des colonies qui se formèrent sur les rives du Borysthène, du Tanaïs ou du Volga, firent revivre la même dénomination ou une dénomination à peu près semblable. Un roi de l'ancienne Bulgarie [2], qui était au lit de la mort, donna à ses cinq fils une dernière leçon de modération et de concorde. Les jeunes princes la reçurent comme la jeunesse reçoit toujours les avis de la vieillesse et de l'expérience : ils enterrèrent leur père; ils partagèrent ses sujets et ses troupeaux; ils oublièrent ses conseils. Ils se séparèrent : se mettant à la tête de leur horde, ils cherchèrent fortune chacun de leur côté, et l'un d'entre eux se montra bientôt au centre de l'Italie, sous la protection de l'exarque de Ravenne [3]. Mais ces peuplades dirigèrent leur marche ou furent entraînées vers la capitale. Elles formèrent la Bulgarie moderne, sur la rive méridionale du Danube; elles acquirent par la guerre ou les négociations les provinces romaines de Dardanie, de Thessalie et des deux Épires [1]. Elles enlevèrent la suprématie ecclésiastique à la ville qui avait donné le jour à Justinien; et, à l'époque de leur prospérité, la ville obscure de Lychnidus ou d'Achrida devint la résidence de leur roi et de leur patriarche [2]. D'après une preuve incontestable, celle qu'on tire de la langue, on est sûr que les Bulgares descendent de la race primitive des Esclavons, ou, s'il faut parler d'une manière plus exacte, des Slavons [3], et que les peuplades des Serviens, des Bosniens, des Rasciens, des Croates, des Valaques [4], etc., suivirent les drapeaux ou l'exemple de la tribu principale. Ces diverses tribus se dispersèrent sur les terres qui se trouvent entre l'Euxin et la mer Adriatique, dans l'état de captives ou de sujettes, d'alliées ou d'ennemies de l'empire grec; et le nom de SLAVES [5], qui désignait la gloire, corrompu par le ha-

1 Voyez le chapitre XXXIX.

2 Théophanes, p. 296-299; Anastase, p. 113; Nicéphore C. P., p. 22-23. Théophanes place l'ancienne Bulgarie sur les rives de l'Atell ou du Volga; mais il fait déboucher ce fleuve dans l'Euxin; et, d'après cette faute grossière, on ne peut avoir en lui aucune confiance.

3 Paul Diacre, *de Gestis Langobard.*, l. v c. 29, p. 881-882, Camillo Pellegrino (*de Ducatu Beneventano*, *Dissert.* 7 *in Script. Rerum ital.*, t. v, p. 186-187, etc.), et Beretti (*Chronograph. Italiæ medii ævi*, p. 273, etc.), accordent aisément l'historien lombard et les Grecs cités dans la note précédente. Cette colonie bulgare s'établit dans un canton désert du Samnium, et apprit le latin, sans oublier sa langue naturelle.

1 Ces provinces, soumises à l'idiome et à l'empire grecs, sont assignées au royaume des Bulgares dans la dispute sur la juridiction ecclésiastique entre les patriarches de Rome et de Constantinople. (Baronius, Annal. Ecclés. A. D. 869, n° 75.)

2 Cédrénus (p. 713) désigne clairement la position et le trône de Lychnidus ou d'Achrida. La translation de l'archevêché ou du patriarcat depuis la *Justinianea prima* au Lychnidus ou au moins au Ternovo a jeté de l'embarras dans les idées ou les expressions des Grecs (Nicephorus Gregoras, l. II, c. 2, p. 14-15; Thomassin, Discipline de l'Eglise, t. I, l. I. c. 19-23); et un Français (D'Anville) montre des connaissances plus précises sur la géographie de l'empire grec (Histoire de l'Acad. des Inscriptions, t. XXXI).

3 Chalcondyles, en état de prononcer sur cette matière, affirme l'identité de la langue des Dalmates, des Bosniens, des Serviens, des *Bulgares* et des Polonais (*de Rebus turcicis*, l. X, p. 283), et ailleurs des Bohémiens (l. II, p. 38). Le même auteur a indiqué l'idiome particulier des Hongrois.

4 Voyez l'ouvrage de Jean-Christophe de Jourdan, *de Originibus sclavicis*, *Vindobonæ*, 1745, en quatre parties ou 2 volumes in-folio. Son recueil et ses recherches jettent du jour sur les antiquités de la Bohême et des pays circonvoisins: mais son plan est très-borné, son style barbare, et sa critique superficielle; et le conseiller aulique n'est pas affranchi des préjugés d'un Bohémien.

5 Jourdan adopte l'étymologie bien connue et vraisemblable de *slava*, *laus*, *gloria*, terme d'un usage familier dans les différens dialectes et dans les diverses parties du discours, et qui forme la terminaison des noms les plus illustres (*de Originibus sclavicis*, part. I, p. 40; part. IV, p. 101-102).

sard ou la malveillance, ne désigne plus que la servitude [1]. Parmi ces colonies, les Chrobatiens [2] ou les Croates, qui fournissent aujourd'hui des troupes légères aux armées autrichiennes, descendent d'un peuple puissant, vainqueur et souverain de la Dalmatie. Les villes maritimes et celles de la république de Raguse, qui commençaient à se former, implorèrent le secours et les avis de la cour de Bysance : Basile eut assez de grandeur d'âme pour leur conseiller de garder un reste de fidélité à l'empire romain, et d'apaiser par un tribut annuel la fureur de ces invincibles barbares. Onze Zoupans, ou propriétaires de grands fiefs, gouvernaient le royaume de Croatie, et en réunissant leurs forces ils avaient une armée de soixante mille cavaliers et de cent mille fantassins. Une longue côte de mer, coupée par des hâvres d'une grande étendue, couverte par une chaîne d'îles, et presque à la vue des rivages de l'Italie, excitait à la navigation les naturels et les étrangers. Les chaloupes ou les brigantins des Croates étaient construits sur le modèle des embarcations des premiers Liburniens : cent quatre-vingts navires donnent l'idée d'une marine imposante; mais nos marins se moqueront des dix, vingt ou quarante hommes qui formaient les équipages de ces vaisseaux de guerre. Ils tombèrent peu à peu au service du commerce : au reste, les pirates esclavons couraient toujours les mers; ils inspiraient toujours l'épouvante; et ce n'est que sur la fin du dixième siècle que la république de Venise établit la liberté et la sou-

[1] Il paraît que cette dénomination nationale est devenue un nom appellatif au douzième siècle, et que ce changement arriva dans la France orientale, où les princes et les évêques avaient beaucoup d'Esclavons captifs, non de la race bohémienne, s'écrie Jordan, mais de celle des Sorabes. Ensuite le mot devint d'un usage général; il passa dans les langues modernes, et même dans le style des derniers auteurs de Bysance. (Voyez les Glossaires grec et latin de Ducange). On a confondu de la même manière les Σερβλοι, ou les Serviens, avec les *Servi* latins. (Constant. Porphyr., *de Administrando Imperio*, c. 32, p. 99.)

[2] L'empereur Constantin Porphyrogénète, qui est très-exact lorsqu'il parle des choses de son temps, mais qui est très-fabuleux lorsqu'il parle de ce qui s'est passé avant lui, décrit les Esclavons de la Dalmatie (c. 29-36).

veraineté du golfe [1]. Les ancêtres de ces rois dalmates ne faisaient aucun usage de la navigation; ils habitaient la Croatie Blanche, l'intérieur de la Silésie et de la Petite-Pologne, selon les calculs des Grecs, à trente journées de la mer Noire.

La gloire des Bulgares [2] a été de peu de durée et de peu d'étendue. Aux neuvième et dixième siècles, ils donnaient des lois au sud du Danube. Mais les nations plus puissantes qui les surveillaient les empêchèrent de retourner au nord ou de faire des progrès vers l'Occident. Au reste, dans la liste obscure de leurs exploits, ils peuvent en citer un réservé jusqu'ici aux Goths, celui d'avoir tué dans une bataille un des successeurs d'Auguste et de Constantin. L'empereur Nicéphore avait perdu sa réputation dans la guerre d'Arabie; il perdit la vie dans la guerre des Esclavons. Lors de la première campagne, il pénétra avec hardiesse et avec succès au centre de la Bulgarie, et brûla la *cour royale*, qui, selon toute apparence, n'était qu'un édifice et un village de bois; mais, tandis qu'il rassemblait le butin et se refusait à toutes les négociations, ses ennemis reprirent courage et réunirent leurs forces, ils mirent à sa retraite des barrières insurmontables; et Nicéphore effrayé s'écria : « Hélas! hélas! puisque » nous n'avons pas des ailes comme les oi» seaux, il ne nous reste aucun moyen de » nous sauver. » Il attendit son sort pendant deux jours, au milieu de l'inactivité du désespoir; les Bulgares surprirent son camp le troisième jour, au lever de l'aurore, et l'empereur et les grands-officiers de l'empire furent massacrés dans leurs tentes. Le corps de Valens n'avait point essuyé d'outrages; la tête de Nicéphore fut exposée sur une pique, et son crâne, enchâssé dans de l'or, fut sou-

[1] Voyez la Chronique annonyme du XI siècle, attribuée à Jean Sagorninus (p. 94-102), et la Chronique composée au quatorzième siècle par le doge André Dandolo (*Script. Rerum ital.*, t. XII, p. 227-230), les deux plus anciens monumens de l'histoire de Venise.

[2] Les Annales de Cédrénus et de Zonaras parlent du premier royaume des Bulgares. Striter (*Memoriæ Populorum*, t. 2, part. 2, p. 441-687) a recueilli les matériaux qu'offrent les auteurs de Bysance; et Ducange a fixé la suite des rois bulgares (*Fam. Byzant.* p. 305-318).

vent rempli de vin au milieu des orgies de la victoire. Les Grecs déplorèrent l'humiliation du trône, mais en avouant qu'ils étaient justement punis de leur avarice et de leur cruauté. La coupe dont on vient de parler annonçait toute la barbarie des Scythes; un commerce paisible avec les Grecs, la possession d'un pays cultivé et l'introduction du christianisme, adoucirent ces mœurs sauvages avant la fin du même siècle. Les nobles de Bulgarie étaient élevés dans les écoles et le palais de Constantinople, et Siméon[1], jeune prince de la famille royale, apprit la rhétorique de Démosthènes et la logique d'Aristote. Il quitta la vie monastique pour monter sur le trône; et, sous son règne, qui fut de plus de quarante ans, les Bulgares prirent leur place parmi les peuples civilisés. Il attaqua et battit les Grecs à diverses reprises. Il remporta des victoires sur les Turcs à une époque où l'on regardait comme un bonheur d'échapper aux coups de cette formidable nation. Il réduisit en captivité, il dispersa la tribu des Serviens; et ceux qui parcoururent le territoire de cette peuplade avant qu'on l'eût repeuplé n'y trouvèrent que cinquante vagabonds qui n'avaient ni femmes ni enfans, et qui tiraient de la chasse une subsistance précaire. Les Grecs essuyèrent une défaite sur les rives de l'Acheloüs, si célèbres dans les auteurs classiques[2]; leur corne fut brisée par la vigueur de l'Hercule barbare. Siméon forma le siége de Constantinople, et imposa les conditions de la paix dans une conférence avec l'empereur. Des précautions jalouses distinguèrent cette entrevue; la galère royale fut amarrée à une plate-forme bien fortifiée qu'on avait élevée pour cette occasion, et le barbare se piqua d'égaler en pompe la majesté de la pourpre. « Etes-vous chrétien? lui dit Romanus, vous ne devez pas souiller le sang » de vos frères. Est-ce la soif des richesses » qui vous a fait renoncer aux biens de la » paix? remettez votre épée dans son fourreau; ouvrez la main, et je vous donnerai » tout ce que vous pouvez désirer. » Une alliance domestique fut le sceau de la réconciliation : la liberté du commerce entre les deux peuples fut accordée ou rétablie; on assura les premiers honneurs de la cour aux envoyés de la Bulgarie, de préférence aux ambassadeurs des ennemis et des étrangers[1], et les princes bulgares obtinrent le titre pompeux de *basileus* ou d'empereur. Mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée; les deux nations reprirent les armes à la mort de Siméon; ses faibles successeurs se divisèrent et s'anéantirent; et, au commencement du onzième siècle, Basile II, qui était né dans la pourpre, mérita le surnom de vainqueur des Bulgares. Un trésor de 400,000 livres sterling ou de 20,000 marcs d'or qu'il trouva dans le palais de Lychnidus, satisfit à quelques égards son avarice. Il exerça une vengeance abominable contre vingt-cinq mille captifs, qui n'avaient commis d'autre crime que celui de défendre leur pays. On leur creva les yeux; mais, sur chaque centaine de captifs qu'on rendit aveugles, on laissa un œil à l'un d'entre eux, afin qu'il pût conduire les autres aux pieds de leur monarque. On dit que le roi des Bulgares expira de saisissement et de douleur : ce terrible exemple épouvanta ses sujets; on les chassa de leur établissement et on les resserra dans un canton peu étendu. Les chefs, se voyant au lit de la mort, recommandèrent à leurs enfans d'épier avec tranquillité l'occasion de la vengeance.

II. Lorsque les Hongrois menacèrent l'Europe environ neuf siècles après l'ère du christianisme, les autres nations, troublées

[1] « Simeonem semi-Graecum esse aiebant, eo quod à pueritiâ Byzantii Demosthenis rhetoricam et Aristotelis syllogismos didicerat. » (Liutprand, l. III, c. 8.) Il dit dans un autre endroit : « Simeon, fortis bellator, Bulgariæ præerat; christianus sed vicini Græcis valdè inimicus » (l. I, c. 2).

[2] .....Rigidum fera dextera cornu
Dum tenet infregit, truncâque à fronte revellit.

— Ovide (Métamorph. IX. 1-100) a peint le combat du dieu du fleuve et du héros, des naturels du pays et des étrangers.

[1] L'ambassadeur d'Othon fut révolté des excuses que lui firent les Grecs : « Cum Christophori filiam Petrus » Bulgarorum VASILEUS conjugem duceret, Symphona, id » est consonantia, scripto juramento firmata sunt ut omnium gentium apostolis, id est nunciis, penes nos Bulgarum apostoli præponantur, honorentur, diligantur. » (Liutprand, *in Legatione*, p. 482.) Voyez le Cérémonial de Constantin Porphyrogénète, t. I, p. 82; t. II, p. 429, 430, 434, 335-443-444-446-447, avec les Observations de Reiske.

par la frayeur et la superstition, les prirent pour le Gog et le Magog de l'Écriture, pour des signes et des avant-coureurs de la fin du monde [1]. Depuis que la littérature s'est introduite parmi eux, ils ont recherché les anciens monumens de leur histoire avec un zèle qui mérite des éloges [2]. Ils sont éclairés par une sage critique; et une vaine généalogie d'Attila et des Huns ne les amuse plus: mais ils disent que leurs premières archives ont péri dans la guerre des Tartares; qu'on a oublié dès long-temps le sens vrai ou fabuleux de leurs chansons rustiques, et qu'on est réduit à concilier péniblement les restes d'une chronique grossière [3] avec les détails publiés par l'empereur qui a écrit sur l'administration et la géographie de l'empire grec [4]. Les Hongrois portent le nom de *Magiar* dans leur langue et en Orient. Les Grecs, en examinant les diverses tribus de la Scythie, leur donnaient celui de *Turcs*, parce qu'ils semblaient issus de cette nation imposante, qui avait conquis et gouverné tous les pays répandus de la Chine au Volga. La peuplade fixée dans la Pannonie avait des rapports de commerce et d'amitié avec les Turcs établis sur les frontières de la Perse; on comptait trois siècles et demi depuis son émigration, lorsque les missionnaires du roi de Hongrie découvrirent près des bords du Volga et reconnurent la patrie de leurs ancêtres. Ils furent accueillis par des idolâtres et des sauvages qui portaient encore le nom de Hongrois: ils entendaient leur langue; ils se rappelèrent une ancienne tradition sur une horde qui venait de cette partie de l'Orient; et ils examinèrent avec étonnement les états et la religion de leurs frères. Les liens du sang donnèrent une nouvelle ardeur au zèle qu'avaient les Hongrois de la Pannonie pour la conversion des Hongrois des frontières de la Perse. Un des plus grands princes qu'ait eus la peuplade établie en Europe forma le dessein généreux mais inutile, de transplanter dans les déserts de la Pannonie la horde hongroise qui se trouvait dans le pays des Tartares [1]. A l'époque de leur première migration, les Hongrois furent poussés vers l'Occident par la guerre ou la fantaisie de quelques hordes, par les hostilités de diverses tribus, qui, chassées du fond de l'Asie, subjuguaient dans leur fuite les peuplades qui se rencontraient dans leur chemin. La raison ou le hasard les amenèrent vers les frontières de l'empire romain; ils s'arrêtèrent sur les bords des grandes rivières, dans les stations accoutumées; et on a découvert sur le territoire de Moscou, de Kiow et de la Moldavie, des vestiges de leur séjour. Dans ce long voyage, ils n'échappèrent pas toujours à la domination du plus fort; le mélange d'une race étrangère améliora ou corrompit la pureté de leur sang; plusieurs tribus des Chosars s'associèrent de force ou volontairement à leurs anciens vassaux; elles introduisirent l'usage d'un second idiome; et telle fut la réputation de leur valeur, qu'elles obtinrent le premier rang à la guerre. Les troupes des Turcs et de leurs alliés formaient sept divi-

[1] Un évêque de Wurtzbourg soumit cette opinion au jugement d'un abbé. Celui-ci décida gravement que Gog ou Magog étaient les persécuteurs spirituels de l'église, parce que Gog signifie le faîte, l'orgueil des hérésiarques, et Magog ce qui vient du faîte, c'est-à-dire la propagation de leur secte. Voilà pourtant les hommes habiles que respectait autrefois le genre humain! (Fleury, Hist. Ecclés., t. XI, p. 594, etc.)

[2] Les deux auteurs hongrois de qui j'ai tiré le plus de secours sont George Pray (*Dissertationes ad Annales veterum Hungarorum*, etc., *Vindobonæ*, 1775, in-folio) et Étienne Katona (*Hist. critica Ducum et Regum Hungariæ stirpis Arpadianæ*, *Pæstini*, 1778-1781, 5 vol. in-8°). Le premier embrasse un grand intervalle sur lequel on ne peut souvent former que des conjectures. Le second a des lumières, du jugement et de la sagacité, et mérite le nom d'un historien critique.

[3] On attribue cette chronique à un notaire du roi Béla. Katona la place au douzième siècle, et la défend contre les accusations de Pray. Il paraît que cet annaliste grossier avait travaillé sur d'anciennes chroniques, car il dit noblement: *Rejectis falsis fabulis rusticorum, et garrulo cantu joculatorum.* Thurotzius recueillit ces fables au quinzième siècle, et l'Italien Bonfinius les a embellies. Voyez le discours préliminaire de l'*Historia critica Ducum*, p. 7-33.

[4] Voyez Constantin, *de Administrando Imperio* (3, 4, 13-38-42), Katona a fixé avec intelligence la date de cet ouvrage aux années 949, 950, 951 (p. 4-7). L'historien critique (p. 34-107) s'efforce de prouver l'existence et de raconter les actions du duc *Almus*, père d'Arpad, que Constantin rejette tacitement.

[1] Pray (*Dissert.*, p. 37-39) rapporte et éclaircit les passages originaux des missionnaires hongrois, de Bonfinius et d'Æneas Sylvius.

sions : chaque division comptait trois mille huit cent cinquante-sept guerriers; et, en calculant le nombre des femmes, des enfans et des serviteurs, d'après la proportion ordinaire, on trouvera au moins un million d'émigrans. Sept *wayvodes* ou chefs héréditaires dirigeaient les affaires publiques; mais, lassée bientôt de la discorde et de la faiblesse, cette nation voulut une forme de gouvernement plus simple et plus énergique. Le sceptre, refusé par Lebedias, fut accordé à la naissance et au mérite d'Almus et de son fils Arpad: le peuple jura d'obéir à son prince; le prince jura de consulter le bonheur et la gloire de son peuple, et l'autorité du suprême khan des Chosars confirma cet engagement.

Ces détails suffiraient pour contenter les lecteurs ; mais la sagacité des littérateurs modernes a pénétré plus avant dans l'histoire des anciens peuples : elle a présenté sur cet objet des vues nouvelles qu'il faut indiquer. La langue des Hongrois, qui forma une langue particulière parmi les dialectes esclavons, a une affinité sensible et intime avec les idiomes de la race fennique [1], peuple sauvage qu'on ne connaît plus, et qui occupait autrefois les régions septentrionales de l'Asie et de l'Europe. On trouve la dénomination primitive de *Ugri* ou *Igours* sur la frontière occidentale de la Chine [2]; des monumens tartares prouvent leur transplantation sur les bords de l'Irtish [3]; on aperçoit un nom et un idiome semblables dans les parties méridionales de la Sibérie [4], et les restes des tribus fenniques sont dispersés depuis la source de l'Oby jusqu'aux côtes des Lapons [1]. Les Hongrois et les Lapons, sortant de la même race, montrent bien l'effet du climat; le contraste qu'on aperçoit entre les aventuriers audacieux, dont les enfans s'enivrent aujourd'hui avec le vin des rives du Danube, et les misérables fugitifs qui sont ensevelis dans les neiges du cercle polaire, frappe vivement. Les armes et la liberté ont toujours été les passions dominantes, mais trop souvent malheureuses, des Hongrois, à qui la nature a donné la force du corps et celle de l'âme [2]. L'extrême froid a diminué la stature des Lapons et glacé, pour ainsi dire, leur esprit; et, de tous les enfans des hommes, les tribus arctiques se montrent seules étrangères à la guerre et à l'effusion du sang humain : heureuse ignorance, si leur paisible vie était un effet de la raison et de la vertu [3]!

L'empereur à qui nous devons un livre de Tactique [4], cité souvent dans cet ouvrage, observe que toutes les hordes de la Scythie se ressemblaient dans leur vie pastorale et militaire, qu'elles avaient toutes les mêmes moyens de pourvoir à leur subsistance, et qu'elles faisaient usage des mêmes instrumens

[1] Fischer (*Quæstiones Petropolitanæ de Origine Hungarorum*) et Pray (Dissert. I, II, III, etc.) ont donné plusieurs tables de comparaison de la langue des Hongrois avec les dialectes fenniques. L'affinité est frappante; mais les listes sont courtes, les mots qu'on y trouve ont été choisis d'après ce système, et le savant Bayer dit (*Comment. Academ. Petropol*, t. x, p. 374) que la langue des Hongrois a adopté un grand nombre de mots fenniques (*innumeras voces*) mais qu'elle diffère *tuto genio et naturâ*.

[2] Dans la région de Turfan, que les géographe chinois décrivent nettement et en détail (Gaubil, Hist. du grand Gengiscan, p. 13; de Guignes. Hist., des Huns, t. II, p. 32, etc.

[3] Hist. généalogique des Tartares, par Abulghazi Bahadur Khan, partie II, p. 90-98.

[4] Lorsque Isbrand Ives (Harris's *Collection of Voyages and Travels*, vol. II, p. 920-924) et Bell (*Travels*, vol. I, p. 174) allèrent à la Chine, ils trouvèrent les Vogulitz aux environs de Tobolsk. En mettant les mots à la torture, selon l'art des étymologistes, *Ugur* et *Vogul* offrent le même nom. Les montagnes circonvoisines sont réellement appelées *Ugriennes*, et, de tous les dialectes fenniques, le vogulien est celui qui approche le plus du hongrois (Fischer, *Dissert.* I, p. 20-30; Pray, *Dissert.* II, p. 31-54).

[1] Les huit tribus de la race fennique sont décrites dans l'ouvrage curieux de M. Lévêque (Histoire des peuples soumis à la domination de la Russie, t. I, p. 361-561).

[2] Ce tableau des Hongrois et des Bulgares est tiré principalement de la Tactique de Léon, p. 796-801, et des annales latines que rapportent Baronius, Pagi et Muratori, A. D. 889, etc.

[3] Buffon, Hist. Naturelle, t. v, p. 6, in-12. Gustave Adolphe entreprit sans succès de former un régiment de Lapons. Grotius dit de ces tribus arctiques : *Arma, arcus et pharetra sed adversus feras* (Annal., l. IV, p. 236); et, d'après l'exemple de Tacite, il essaie de couvrir d'un vernis philosophique leur brutale ignorance.

[4] Léon a observé que le gouvernement des Turcs était monarchique, et leur code pénal rigoureux (Tactique, p. 896, απηνεις και βαρειας). Rhegino (*in Chron.* A. D. 819) dit que le vol entraînait une peine capitale; et le code original de saint Étienne (A. D. 1016) confirme cette remarque. Si un esclave commettait un délit, la première fois on lui coupait le nez, ou on l'obligeait à payer trois vaches; la seconde fois on lui coupait les oreilles, ou on exigeait de lui une amende proportionnée : ce n'est qu'à la

de destruction ; mais il ajoute que les deux nations des Bulgares et des Hongrois étaient supérieures aux autres, et se ressemblaient dans les progrès d'ailleurs faibles de leur discipline et de leur gouvernement : cette affinité détermine Léon à confondre ses amis et ses ennemis dans une seule description ; et les contemporains, c'est-à-dire les auteurs du dixième siècle, ajoutent quelques traits à ce tableau. Si l'on excepte les prouesses militaires, ces barbares jugeaient vil et digne de mépris tout ce qu'estiment les hommes : la supériorité du nombre et la liberté donnaient une nouvelle ardeur à leur violence naturelle. Les Hongrois avaient des tentes de cuir ; ils se couvraient de fourrures ; ils coupaient leurs cheveux et se tailladaient le visage ; ils parlaient avec lenteur ; ils agissaient avec promptitude : ils violaient effrontément les traités : enfin on leur reprochait, ainsi qu'aux autres tribus, d'avoir trop d'ignorance pour sentir l'importance de la vérité, et trop d'orgueil pour nier ou pallier l'infraction à leurs engagemens les plus solennels. On a donné des éloges à leur simplicité, mais ils ne connaissaient point ce luxe dont ils s'abstenaient ; ils convoitaient tout ce qui frappait leurs regards ; ils ne pouvaient satisfaire leurs désirs, et n'avaient d'industrie que celle du brigandage et du vol. Ces détails sur les mœurs, les hostilités et le gouvernement d'une nation de pasteurs, conviennent à toutes les peuplades qui se trouvent au même degré de civilisation ; j'ajouterai que les Hongrois devaient à la pêche et à la chasse une partie de leur subsistance, et que, s'ils cultivaient *rarement* la terre, comme le remarquent les auteurs, ils n'ignoraient pas tout-à-fait l'art du labourage, au moins dans leurs nouveaux établissemens. Dans leurs migrations, et peut-être dans leurs expéditions guerrières, on voyait à la suite de l'armée des milliers de moutons et de bœufs, qui formaient un nuage de poussière effrayant, et qui offraient constamment à la horde du lait et des nourritures animales. Une grande provision de fourrages était le premier soin du général ; et, dès qu'on pouvait faire pâturer les troupeaux, les dangers et la fatigue n'inquiétaient point les robustes soldats. Les hommes et le bétail étant dispersés pêle-mêle, ils avaient à craindre les surprises nocturnes ; mais leur cavalerie légère, toujours en mouvement pour épier et différer l'approche de l'ennemi, décrivait une vaste circonférence autour du camp ou de la peuplade. Après quelque expérience des usages des Romains, ils adoptèrent l'épée et la lance, le casque du soldat et l'armure du cheval ; mais l'arc usité dans la Tartarie fut toujours leur arme principale. Ils apprenaient dès leurs premiers ans à lancer des traits et à monter à cheval ; leurs bras étaient forts, et leur coup d'œil sûr ; au milieu de la course la plus rapide, ils savaient se retourner et jeter sur l'ennemi une grêle de dards. Ils se montraient également redoutables dans une bataille rangée, dans une embuscade, lors de la fuite ou de la poursuite : les premières lignes gardaient une apparence d'ordre ; mais elles étaient jetées en avant par l'impulsion des corps qui se trouvaient sur le derrière, et qui se précipitaient avec impatience du côté de l'ennemi. Après avoir mis des guerriers en déroute, ils les poursuivaient tête baissée, à toutes brides, et en poussant des cris affreux ; s'ils prenaient la fuite eux-mêmes dans un moment de terreur réelle ou simulée, l'ardeur des troupes qui se croyaient victorieuses était réprimée et châtiée par les subites évolutions qu'ils savaient former au milieu de la course la plus rapide et la plus désordonnée ; ils firent un tel abus de la victoire, qu'ils étonnèrent l'Europe, qui souffrait encore des coups que lui avaient portés les Sarrasins et les Danois ; ils demandaient quartier rarement, et l'accordaient plus rarement encore : on reprochait aux deux sexes d'être inaccessibles à la pitié : on les accusait de boire le sang et de manger le cœur des vaincus, et leur goût pour la chair crue semblait appuyer ce conte populaire. Au reste, les Hongrois n'étaient pas étrangers à ces principes d'humanité et de justice que la nature inspire à tous les hommes. Des lois et des châtimens réprimaient les larcins publics et privés. Cette

quatrième offense qu'on infligeait ces deux châtimens à l'homme libre, qui pour un premier délit perdait sa liberté. (Katona, *Hist. Regum Hungar.*, t. I, p. 231-232).

précaution était nécessaire, car au milieu d'un camp ouvert le voleur trouve mille occasions, et son délit est très-dangereux. Toutefois, chez ce peuple grossier, les vertus naturelles d'un assez grand nombre d'individus, qui remplissaient les devoirs de la vie sociale et qui en éprouvaient les affections, suppléaient aux lois et corrigeaient les mœurs.

Les hordes turques, après avoir erré longtemps en fuyards ou à la suite de la victoire, s'approchèrent des frontières de l'empire des Francs et de l'empire Grec. Leurs premières conquêtes et leurs derniers établissemens s'étendirent des deux côtés du Danube, au-dessus de Vienne, au-dessous de Belgrade, et au-delà des bornes de la province romaine de Pannonie ou du royaume moderne de la Hongrie[1]. Ce vaste et fertile territoire était occupé par les Moraves, tribu d'Esclavons, qu'ils chassèrent et resserrèrent dans l'enceinte d'un petit canton. Charlemagne semblait avoir prolongé son empire jusqu'aux confins de la Transylvanie; mais, après l'extinction de sa lignée légitime, les ducs de la Moravie ne montrèrent plus de soumission et ne payèrent plus de tribut aux monarques de la France orientale. Le bâtard Arnolphe, entraîné par la vengeance, appela les Turcs: ceux-ci profitèrent de son indiscrétion, et on a justement reproché à ce roi de la Germanie d'avoir trahi les intérêts de la société civile et ecclésiastique des chrétiens. La reconnaissance ou la crainte arrêta les Hongrois durant la vie d'Arnolphe; mais ils découvrirent et envahirent la Bavière à l'époque où Louis son fils était encore enfant; et telle fut la rapidité de leurs marches, qu'en un jour il dévastaient un terrain de cinquante milles de circonférence. A la bataille d'Augsbourg, les chrétiens conservèrent l'avantage jusqu'à la septième heure de la journée; mais ils furent ensuite surpris et vaincus par la cavalerie turque, qui semblait prendre la fuite. L'embrasement ravagea les provinces de la Bavière, de la Souabe et de la Franconie, et les Hongrois[2] favorisèrent l'anarchie en obligeant les barons à discipliner leurs vassaux et à fortifier leurs châteaux. C'est à cette époque désastreuse qu'on place l'origine des villes murées: l'éloignement ne garantissait pas d'un ennemi, qui presque au même instant réduisit en cendres le monastère de Saint-Gall en Suisse, et la ville de Brême, située sur les côtes de l'Océan du Nord. L'empire ou le royaume d'Allemagne fut soumis plus de trente ans à l'humiliation du tribut; il voulut le refuser, mais il renonça bientôt à ce projet, après la déclaration des Hongrois, qui menacèrent de traîner en captivité les enfans et les femmes, et d'égorger tous les mâles qui auraient plus de dix ans. Je n'ai ni la force ni le désir de suivre les Hongrois au-delà du Rhin; j'observerai seulement que les provinces méridionales de la France se ressentirent de l'orage, et que l'approche de ces redoutables étrangers effraya l'Espagne derrière ses Pyrénées[1]. Attirés par le voisinage de l'Italie, ils y avaient fait des incursions de bonne heure; mais, de leur camp de la Brenta, ils virent avec quelque terreur la force et la population apparentes de cette contrée. Ils demandèrent la permission de se retirer; le roi d'Italie leur répondit avec orgueil, et son obstination et sa témérité coûtèrent la vie à vingt-deux mille chrétiens. Parmi les villes d'Occident, on citait surtout la célèbre et magnifique Pavie, et Rome elle-même n'avait la prééminence que parce qu'elle conservait les reliques des saints Apôtres. Les Hongrois parurent; ils livrèrent Pavie aux flammes; ils réduisirent en cendres quarante-trois églises et massacrèrent les habitans, à l'exception de deux cents misérables qui avaient tiré des ruines fumantes de leur patrie quelques boisseaux d'or et d'argent. Tandis que les Hongrois partaient chaque

[1] Voyez Katona, *Hist. Ducum Hungar.*, p. 321-352.

[2] *Hungarorum gens, cujus omnes ferè nationes expertæ sævitiam*, etc.: c'est ainsi que commence la préface de Liutprand (l. I, c. 2), qui fait souvent le tableau des calamités de son temps. (Voyez l. I, c. 5; l. II, c. 1-2-4-5-6-7; l. III, c. 1, etc.; l. V, c. 8-15, *in Legat.*, p. 485.) Son coloris est éblouissant; mais il faut rectifier sa chronologie d'après les remarques de Pagi et de Muratori.

[1] Katona (*Hist. Ducum*, etc., p. 107-499) a répandu le jour de la critique sur les trois règnes sanguinaires d'Arpad, de Zoltan et de Toxus. Il a recherché soigneusement ce qui avait rapport aux naturels du pays et aux étrangers; toutefois j'ai découvert la destruction de Brême, dont il ne semble pas avoir eu connaissance (Adam Bremensis, l. I, 43).

année du pied des Alpes, pour faire des incursions aux environs de Rome et de Capoue, les églises qui n'avaient pas encore été détruites par les barbares retentissaient de cette prière : « Dieu ! délivrez-nous des traits » des Hongrois. » Le ciel fut inexorable, et le torrent ne fut arrêté qu'à l'extrémité de la Calabre [1]. Les vainqueurs consentirent à la rançon de chaque individu de l'Italie, et dix boisseaux d'argent furent versés dans le camp des Turcs ; mais la violence oblige à la fausseté, et on trompa les voleurs dans le nombre des contribuables et dans le titre du métal. En Orient, les Hongrois rencontrèrent les armes des Bulgares, qui depuis leur conversion ne pouvaient s'allier à des païens, et qui, par leur position, servaient de barrière à l'empire de Bysance. Cette barrière fut renversée ; l'empereur de Constantinople vit flotter les drapeaux des Turcs ; et un de leurs guerriers osa donner à la porte d'or un coup de sa hache de bataille. L'artifice et les trésors des Grecs détournèrent l'assaut ; mais les Hongrois purent se vanter d'avoir assujetti à un tribut la valeur de la Bulgarie et la majesté des Césars [2]. Les opérations de cette campagne furent si rapides et d'une telle étendue, qu'elles exagèrent à nos

[1] Muratori a examiné avec un zèle patriotique le danger que courut Modène, et les ressources qu'elle avait alors. Les citoyens conjurèrent saint Geminien, leur protecteur, de détourner par son intercession le *rabies*, *flagellum*, etc.

Nunc te rogamus licet servi pessimi
Ab Ungarorum nos defendas jaculis.

L'évêque éleva des murailles pour la défense publique *non contra Dominos serenos* (*Antiquit. Ital. med. ævi*, t. I, *Dissert.* I, p. 21-22) ; et la chanson de la garde de nuit n'est pas sans élégance (t. III, *Dissert.* XL, p. 709). L'annaliste italien a indiqué d'une manière exacte la suite de leurs incursions (*Annali d'Italia*, t. VII p. 365-267-393-401-437-440 ; t. VIII, p. 19-41-52, etc).

[2] Les annales de Hongrie et de Russie supposent qu'ils assiégèrent Constantinople, ou tentèrent un assaut, ou enfin qu'ils insultèrent cette ville (Pray, *Dissert.* X, p. 239 ; Katona, *Hist. Ducum*, p. 354-360) ; et les Historiens de Bysance (Leo Grammaticus, p. 506 ; Cedrenus, t. II, p. 506) conviennent presque de ce fait ; mais Katona, et même le notaire de Béla, le contestent ou le révoquent en doute, quoiqu'il soit glorieux pour leur nation. Leur scepticisme est digne d'éloges : sans doute ils ne pouvaient ni copier ni adopter les *rusticorum fabulas* ; mais Katona aurait dû faire attention au témoignage de Liutprand : *Bulgarorum Gentem atque Græcorum tributariam fecerant* (Hist., l. II, c. 4, p. 435)..

yeux la force et le nombre des Turcs : toutefois leur courage mérite de grands éloges, car un corps de trois ou quatre cents cavaliers entreprit et exécuta souvent des courses jusqu'aux portes de Thessalonique et de Constantinople. A cette époque désastreuse des neuvième et dixième siècles, l'Europe se vit assaillie du côté du Nord, du côté de l'Orient et du côté du Midi ; plusieurs cantons furent ravagés tour à tour par les Normands, les Hongrois et les Sarrasins ; et Homère aurait pu comparer ces sauvages ennemis à deux lions qui rongent le cadavre d'un cerf [1].

L'Allemagne et la chrétienté durent leur délivrance à deux princes saxons, Henri-l'Oiseleur et Othon-le-Grand, qui remportèrent sur les Hongrois deux batailles mémorables [2]. Le brave Henri était malade, et, oubliant sa faiblesse, il se mit à la tête des troupes dès qu'il fut instruit de l'invasion. « Mes camarades, » dit-il à ses soldats, avant le combat, « gardez vos rangs, recevez sur » vos boucliers les premiers traits des païens » et servez-vous ensuite de vos lances avec » rapidité et bon ordre, afin d'empêcher l'en» nemi de faire une seconde décharge. » Ils obéirent et furent victorieux. Au milieu d'un siècle d'ignorance Henri recourut aux beaux-arts pour perpétuer son nom, car il fit peindre dans le château de Mersebourg les événemens de cette heureuse journée [3]. Vingt ans après, les enfans des Turcs qu'il avait égorgés

[1] λεονθ' ὡς δηρινθητην
Οτ' ουρεος κορυφησι περι κταμενης ελαφοιο
Αμφω πειναοντε μεγα φρονεοντε μαχεσθον.

[2] Katona (*Hist. Ducum*, p. 360-368-427-470), discute longuement ce qui a rapport à ces deux batailles. Liutprand (l. II, c. 8, 9.) offre le témoignage le plus sûr sur la première, et Witichind (*Annal. Saxon.*, l. III) sur la seconde.

[3] « Hunc verò triumphum tam laude quam memoriâ » dignum, ad Meresburgum rex in superiori cœnaculo » domûs per ζωγραφιαν, id est, picturam notari, præ» cepit, adeò ut rem veram potius quam verisimilem » videas. » (Liutprand, l. II, c. 9.) Charlemagne avait fait peindre des sujets sacrés dans un autre palais d'Allemagne, et Muratori observe avec raison : *Nulla sæcula fuere in quibus pictores desiderati fuerint* (*Antiquitat. Ital. medii ævi*, t. II, *Dissert.* 24, p. 360, 361) ; et, s'il faut employer ici l'heureuse expression de M. Walpole, les prétentions des Anglais à l'antiquité de l'ignorance et de l'imperfection originale sont beaucoup plus récentes. (*Anecdotes of Painting*, v. I, p. 2, etc.)

envahirent les états de son fils; et, selon les calculs les plus modérés, leur armée était composée de cent mille cavaliers. Ils furent excités par les factions d'Allemagne; profitant des passages que des traîtres leur ouvrirent, ils pénétrèrent jusqu'au-delà du Rhin et de la Meuse, dans le sein de la Flandre. Mais la vigueur et la prudence d'Othon triomphèrent. Les princes du corps germanique sentirent qu'en manquant de loyauté ils perdraient infailliblement leur religion et leur pays, et les forces de toute la nation se rassemblèrent dans la plaine d'Augsbourg; ils marchèrent et combattirent en huit légions, d'après le nombre des provinces et des tribus: la première, la seconde et la troisième étaient composées de Bavarois, la quatrième de Franconiens, la cinquième de Saxons commandés par leur monarque, la sixième et la septième d'habitans de la Souabe; et huit mille Bohémiens, qui formaient la huitième, faisaient l'arrière-garde de l'armée. La superstition, qui, en pareil cas, devient généreuse et salutaire, renforça les ressources de la discipline et de la valeur: des reliques des saints et des martyrs remplissaient le camp; le héros chrétien ceignit l'épée de Constantin, saisit la redoutable pique de Charlemagne et la bannière de saint Maurice, préfet de la légion thébaine. Mais il comptait en particulier sur la sainte lance [1], qui était garnie, à la pointe, des clous de la vraie croix, et que son père avait arrachée au roi de Bourgogne en le menaçant de la guerre et lui donnant une province. Les Hongrois, qu'il attendait sur le front de son armée, passèrent secrètement le Lech, rivière de la Bavière, qui tombe dans le Danube; ils tournèrent les derrières de l'armée chrétienne, pillèrent le bagage et mirent en désordre les légions de la Bohême et de la Souabe. Les Franconiens rétablirent le combat; leur duc, le brave Conrad, s'était retiré du champ de bataille pour goûter un moment de repos: il fut percé d'un trait; les Saxons combattirent sous les yeux de leur roi, et sa victoire surpassa, par ses difficultés et par ses suites, les triomphes des deux derniers siècles. Les Hongrois perdirent encore plus de monde dans la fuite que dans l'action; ils étaient environnés des fleuves de la Bavière, et les cruautés qu'ils s'étaient permises ne leur laissaient aucun espoir. Trois de leurs princes, qui tombèrent entre les mains des vainqueurs, furent pendus à Ratisbonne; on mutila ou on égorgea les autres prisonniers; et les fuyards qui osèrent retourner auprès de leurs compagnons y vécurent pauvres et déshonorés [1]. La nation se trouva humiliée, et elle garnit d'un fossé et d'un rempart les passages de la Hongrie qui étaient les plus accessibles. L'adversité inspira la modération et la paix: ces barbares, qui venaient ravager l'Occident, consentirent à mener une vie sédentaire, et un prince éclairé apprit à la génération suivante que la culture et le commerce des productions d'un sol fertile sont plus utiles que la piraterie. La race primitive, le sang turc ou le sang fennique se mêla aux nouvelles colonies, d'origine scythe ou esclavone [2]: on y trouvait des milliers de captifs robustes et industrieux, de tous les pays de l'Europe [3], et Geisa, après avoir épousé une princesse de Bavière, ac-

[1] Voyez Baronius, Annal. Eccles. A. D. 929, n. 2-5, Luitprand (l. III, c. 11). Sigebert et les actes de saint Gérard parlent de la lance de Jésus-Chist: mais ce que j'ai dit des autres reliques n'est fondé que sur les *Gesta Anglorum post Bedam*, l. II, c. 8.

[1] Katona, *Hist. Ducum Hungariæ*, p. 500, etc.

[2] Parmi ces colonies, on peut distiguer, 1° les Chasars ou Cabari, qui se joignirent aux Hongrois (Constant., *de Admin. Imp.*, c. 39, 40, p. 108, 109); 2° les Jazuges, les Moraves et les Sicules, que les Hongrois trouvèrent sur le territoire où ils s'établirent: les derniers étaient peut-être les restes des Huns d'Attila, et on les chargea de garder la frontière; 3° les Russes, qui servaient alors de portiers dans les riches maisons, ainsi que les Suisses en servent aujourd'hui chez les Français; 4° les Bulgares, dont les chefs (A. D. 956) furent invités *cum magnâ multitudine Hismahelitarum*. Quelques-uns de ces Esclavons avaient-ils embrassé la religion Musulmane? 5° les Bissènes et les Cumans, mélange de Patzinacites, d'Uzi et de Chasars, etc., qui s'étaient répandus jusqu'à la partie inférieure du Danube. Les rois de Hongrie reçurent (A. D. 1239) et convertirent la dernière colonie de quarante mille Cumans, et tirèrent de cette colonie le nom de roi (Pray, Dissert. 6, 7, p. 109-173; Katona, *Hist. Ducum*, p 95-99-259-264-476-479-483, etc.).

[3] *Christiani autem, quorum pars major populi est, qui ex omni parte mundi illuc tracti sunt captivi*, etc. Ainsi parlait Piligrimus, le premier des missionnaires qui entrèrent en Hongrie. *Pars major* est forte (*Hist. Ducum*, p. 517).

corda des dignités et des domaines aux nobles de l'Allemagne [1]. Le fils de Geisa prit le titre de roi, et la maison d'Arpad donna des lois au royaume de Hongrie pendant trois siècles. Mais les barbares ne furent pas éblouis de l'éclat du diadème, et le peuple fit valoir son droit de choisir, de déposer et de punir le serviteur héréditaire de l'état.

III. C'est au neuvième siècle, lors d'une ambassade que Théophile, empereur d'Orient, envoya à l'empereur d'Occident, Louis, fils de Charlemagne, qu'on trouva le nom de RUSSES [2] pour la première fois. Les Grecs étaient accompagnés des envoyés du grand-duc, qu'on nommait aussi le chagan ou le czar des Russes. Ceux-ci, pour se rendre à Constantinople, avaient passé sur le territoire de plusieurs peuplades ennemies; et, afin d'échapper au danger du retour, ils prièrent le monarque français de les faire conduire par mer dans leur patrie. Un examen attentif fit découvrir leur origine : ils se trouvaient de la race des Suédois et des Normands, qui alors inspiraient aux Français de l'aversion et de la terreur, et on pensa que ces Russes pouvaient être des espions, et non des messagers de paix. Les ambassadeurs grecs partirent, mais on retint les russes; Louis attendit de nouveaux détails, afin de suivre les lois de l'hospitalité ou celles de la prudence, conformément à l'intérêt des deux empires [3]. Les annales moscovites et l'histoire générale du Nord prouvent et éclaircissent cette origine scandinave du peuple ou du moins des princes de la Russie [1]. Les Normands, qu'un voile impénétrable cachait depuis un si grand nombre d'années, formèrent tout-à-coup des entreprises navales et militaires. Les régions vastes et, à ce qu'on dit, très-peuplées, du Danemarck, de la Suède et de la Norwège, étaient remplies de chefs indépendans et d'aventuriers forcenés, qui s'affligeaient dans l'oisiveté de la paix, et qui souriaient au milieu des douleurs de la mort. Les jeunes Scandinaviens n'avaient d'autre profession que la piraterie; elle faisait leur gloire et leur vertu. Fatigués d'un climat glacé et d'un pays qui ne remplissait pas l'étendue de leur désir, ils prenaient leurs armes au sortir d'un banquet, sonnaient du cor, montaient sur leurs navires, et parcouraient tous les rivages qui promettaient du butin et un établissement. Leurs expéditions navales se firent d'abord dans la Baltique; ils descendirent sur la côte orientale qu'habitaient les tribus fenniques et esclavones; ils reçurent des Russes du lac Ladoga un tribut d'écureuils blancs, avec le nom de *Varangiens* [2], ou de corsaires. Leur supériorité dans les armes, leur discipline et leur célébrité, inspiraient la crainte et le respect aux naturels du pays. Lorsque ceux-ci firent la guerre aux sauvages établis plus avant dans l'intérieur des terres, les Varangiens leur donnaient des secours en qualité d'auxiliaires et d'amis, et ils soumirent peu à peu, par les négociations et par la conquête, un peuple qu'ils faisaient semblant de protéger. On se révoltait contre leur tyrannie; on les rappelait ensuite, et il y eut des exemples de cette vicissitude jusqu'à l'époque où Ruric devint le chef d'une dynastie qui régna plus de sept siècles. Ses frères augmentèrent leur

[1] Les anciennes chartes font mention des *fideles Teutonici* de Geisla; et Katona, après des recherches faites avec soin, selon son usage, a évalué d'une manière assez juste la population de ces colonies, que l'Italien Ranzanus avait exagérée (*Hist. critic. Ducum*, p. 667-681).

[2] Chez les Grecs, cette dénomination nationale est exprimée par Ρῶς, mot indéclinable, qui a donné lieu à plusieurs étymologies imaginaires. J'ai lu avec plaisir et avec utilité une dissertation *de Origine Russorum* (*Comment. Academ. Petripolitanæ*, t. VIII, p. 388-436), par Théophile Sigefrid Bayer, Allemand plein de savoir qui a dévoué sa vie et ses travaux au service de la Russie. J'ai aussi profité d'un morceau de géographie de d'Anville, intitulé : de l'Empire de Russie, son origine et ses accroissemens (Paris, 1772, in-12).

[3] Voyez le passage entier (*dignum*, dit Bayer, *ut aureis in tabulis figatur*) dans les *Annales Bertiniani Francorum* (*in Script. Ital. Muratori*, t. II, part. 1, p. 525), A. D. 839, vingt-deux ans avant l'ère de Rurique. Liutprand, qui vivait au dixième siècle, dit (Hist., l. V, c. 6) que les Russes et les Normands, les mêmes *aquilonares homines*, avaient le teint roux.

[1] Je ne connais ces annales que par l'Histoire de Russie de M. Lévêque. Nestor, le premier et le meilleur des annalistes russes, était moine de Kiow, et mourut au commencement du douzième siècle; mais on a parlé rarement de sa chronique jusqu'en 1767, époque où on l'a publiée in-4°, à Pétersbourg. Lévêque (Hist de Russie, t. I, p. 16; *Coxes Travels*, vol. 2, p. 185).

[2] Théophil., Sig. Bayer de Varagis (car ce nom s'écrit différemment), *in Comment. Academ. Petropolitanæ*, t. IV, p. 275-311.

influence; les compagnons de Ruric achevèrent leurs usurpations de la même manière dans les provinces de la Russie; et enfin les divers établissemens consolidés, selon l'usage, par la guerre et des assassinats, devinrent une puissante monarchie.

Les descendans de Ruric furent regardés long-temps comme des étrangers et des conquérans; ils gouvernèrent alors avec le glaive des Varangiens; ils donnèrent des domaines et des sujets à leurs fidèles capitaines; et de nouveaux aventuriers, qui arrivaient des côtes de la Baltique, augmentèrent leur population [1]. Mais, lorsque l'établissement des chefs scandinaves eut acquis de la stabilité, ils se mêlèrent aux familles des Russes, ils adoptèrent leur religion et leur langage, et Waladimir Ier eut la gloire de délivrer son pays de ces mercenaires étrangers. Ils l'avaient placé sur le trône; ses richesses ne suffisaient pas à leurs demandes; il leur dit qu'ils ne trouveraient pas un maître plus reconnaissant, mais il leur conseilla d'en chercher un plus riche, et de s'embarquer pour la Grèce, où leur valeur trouverait, non des peaux d'écureuils, mais de l'or et de la soie. Sur ces entrefaites, le prince russe avertit l'empereur de Bysance, son allié, de disperser, d'occuper, de récompenser et de contenir ces impétueux enfans du Nord. Les auteurs contemporains ont décrit l'établissement, le nom et le caractère des *Varangiens;* leur confiance et l'estime qu'ils inspiraient augmentèrent chaque jour; on les rassembla à Constantinople, et on les chargea de la garde du palais; et les habitans de l'île de Thule redoutaient ce corps. Les auteurs disent que, sous le nom vague de Thule, on désigne ici l'Angleterre; et les nouveaux Varangiens étaient une colonie d'Anglais et de Danois qui s'éloignèrent pour échapper au joug des Normands. L'habitude des migrations et de la piraterie rapprochait les diverses contrées de la terre : ces exilés furent accueillis à la cour de Bysance; ils y conservèrent, jusqu'aux dernières années de l'empire, une loyauté sans tache et l'usage de la langue danoise ou anglaise. Armés de leur grande hache de bataille à deux tranchans, ils accompagnaient l'empereur au temple, au sénat et à l'Hippodrome; le prince, sûr de leur fidélité, dormait ou se livrait à la joie sans inquiétude, et les intrépides Varangiens gardaient les clefs du palais, du trésor et de la capitale [1].

Au dixième siècle, on avait sur la Scythie des connaissances géographiques bien plus étendues que celles des anciens; et la monarchie des Russes joua un grand rôle dans la description de Constantin [2]. Les fils de Ruric donnaient des lois à la vaste province de Wolodomir, ou Moscow, et, s'ils étaient resserrés de ce côté par les hordes de l'Orient, leur empire se prolongeait vers l'Occident jusqu'à la mer Baltique et à la Prusse. Du côté du Nord, il s'étendait par-delà le soixantième degré de latitude sur ces régions hyperboréennes que notre imagination a remplies de monstres ou couvertes d'une nuit éternelle. Ils suivirent au Sud le cours du Borysthène, et les rives de ce fleuve les portèrent aux environs de l'Euxin. Les tribus établies ou errantes sur un grand territoire obéissaient au même vainqueur, et for-

1 L'an 1018, Kiow et la Russie étaient encore défendues *fugitivorum servorum robore, confluentium et maxime Danorum*. Bayer, qui cite (p. 292) la Chronique de Dithmar de Mersebourg, observe que les Allemands ne servaient guère dans les troupes étrangères.

1 Ducange a recueilli les passages des auteurs originaux sur l'état et l'histoire des Varangiens à Constantinople (*Glosar. med. et infim. Græcitatis*, *sub voce* Βαραγγοι *med. et infimæ latinitatis*, *sub voce* Vagri. *Not. ad Alexiad. Annæ Comnenæ*, p. 256, 257, 258; notes sur Villehardouin, p. 296-299). Voyez aussi les remarques de Reiske sur le *Ceremoniale Aulæ Bysant.* de Constantin, t. II, p. 149, 150. Saxon-le-Grammairien assure qu'ils parlaient la langue danoise; mais, si l'on en croit Codin, ils se servirent jusqu'au quinzième siècle de l'idiome de l'Angleterre, leur patois. Πολυχρονιζουσι οι Βαραγγοι κατα την πατριον γλωσσαν αυτων ητοι Ιγκλινιστι.

2 Les détails sur la géographie et le commerce de la Russie, à cette époque, ont été publiés par l'empereur Constantin Porphyrogénète (*de Administrat. Imperii*, c. 2, p. 55, 56, c. 9, p. 59-61, c. 13, p. 63-67, c. 37, p. 106, c. 42, p. 112, 113) et éclaircis par les soins de Bayer (*de Geographiâ Russiæ vicinarumque regionum circiter*, A. C. 948, *in Comment. Academ. Petropol.*, t. IX, p. 367-422, t. X, p. 371-421), à l'aide des chroniques et des traditions de la Russie, de la Scandinavie, etc.

mèrent peu à peu la même nation. La langue russe actuelle est un dialecte de l'esclavone; mais, au deuxième siècle, ces deux idiomes avaient peu d'analogie, et, l'esclavon ayant prévalu au midi, il y a lieu de croire que les premiers Russes, subjugués d'abord par le général varangien, faisaient partie de la race fennique. Les migrations, l'union ou la séparation des tribus errantes, ont changé sans cesse le mobile tableau du désert de la Scythie; mais on trouve sur la plus ancienne carte de la Russie des lieux qui n'ont pas changé de nom, et Novogorod [1] et Kiow [2], les deux capitales, existent dès les premiers temps de la monarchie. Novogorod n'avait pas encore obtenu le surnom de Grande; elle n'était pas encore alliée de la ligue Anséatique, qui, avec les richesses, a répandu en Europe les principes de la liberté. Kiow ne contenait pas encore ces trois cents églises, cette population innombrable et le degré de grandeur et d'éclat qui la firent ensuite comparer à Constantinople par ceux qui n'avaient jamais vu la résidence des césars. Les deux villes ne furent d'abord que des camps ou des foires où les barbares se réunissaient pour des opérations de guerre ou de commerce. Ces assemblées toutefois annoncent quelque progrès dans la civilisation. On tira des provinces méridionales une nouvelle race de bêtes à corne; et l'esprit de commerce se répandit sur terre et sur mer, de la Baltique à l'Euxin, et de l'embouchure de l'Oder au port de Constantinople. Sous le règne du paganisme et de la barbarie, les Normands, qui avaient eu soin de se ménager un entrepôt de commerce, fréquentèrent et enrichirent Julin, ville habitée par des Esclavons [1]. Les corsaires ou les navires marchands qui partaient de ce hâvre situé à la source de l'Oder arrivaient en quarante-trois jours aux côtes orientales de la Baltique. Les peuplades les plus éloignées se mêlaient, et *on dit* que l'or de *la Grèce* et de l'Espagne ornait les bocages sacrés de la Courlande [2]. On découvrit une communication facile entre Novogorod et la mer; on traversait durant l'été un golfe, un lac et une rivière navigable; et pendant l'hiver on voyageait sur la surface durcie d'une immense plage de neige. Des environs de cette ville, les Russes descendaient les rivières qui tombent dans le Borysthène; leurs canots d'un seul arbre étaient chargés d'esclaves, de fourrures, de miel et de peaux crues; et toutes les productions du Nord se versaient dans les magasins de Kiow. Le mois de juin était communément l'époque du départ de la flotte; le bois des canots servait à faire des rames et des bancs pour des bateaux plus solides et plus grands; ces nouvelles embarcations descendaient le Borysthène sans obstacle, jusqu'à sept ou treize chaînes de rochers qui coupent le lit et précipitent les eaux du fleuve. Lorsque la chute se trouvait peu considérable, il

[1] M. Lévêque (Histoire de Russie, t. I, p. 60) applique aux temps mêmes qui précédèrent le règne de Ruric cet orgueilleux proverbe: « Qui peut résister à Dieu et à la grande Novogorod? » Dans le cours de son Histoire, il parle souvent de cette république, qui s'anéantit A. D. 1475 (t. II, p. 252-266). Un voyageur exact, Adam Oléarius, décrit (en 1635) les restes de Novogorod, et la route que firent par mer et par terre les ambassadeurs du Holstein (t. I, p. 123-129).

[2] « In hâc magnâ civitate, quæ est caput regni, plus » trecentæ ecclesiæ habentur et nundinæ octo, populi » etiam ignota manus (*Eggehardus*, *ad* A. D. 1018, *apud Bayer*, t. IX, p. 412). Il cite aussi (t. X, p. 397) les paroles de l'annaliste saxon: « Cujus (*Russiæ*) metropolis » est Chive, æmula sceptri constantinopolitani, quæ est » clarissimum decus Græciæ. » Kiow était connu au neuvième siècle des géographes allemands et arabes.

[1] « In Oderæ ostio quâ scythicas alluit paludes, nobilissima civitas Julinum, celeberrimam, barbaris et Græ» cis, qui sunt in circuitu præstans stationem; est sane » maxima omnium quas Europa claudit civitatum. » (Adam Bremensis, Hist. Ecclés., p. 19.) Étrange exagération, même pour un écrivain du onzième siècle! Anderson *Historical Deduction of Commerce*) a traité avec soin ce qui a rapport au commerce de la Baltique et à la ligue Anséatique; je ne connais pas sur cette matière de livre anglais aussi satisfaisant.

[2] Adam de Brême (*de Situ Daniæ*, p. 58) dit que l'ancienne Courlande se prolongeait sur la côte l'espace de huit journées, et, selon Pierre Teutoburgien (p. 68, A. D. 1326), Memel était la frontière commune de la Russie, de la Courlande et de la Prusse. « Aurum ibi plurimum » (ajoute Adam) divinis, auguribus atque necromanticis » omnes domus sunt plenæ....... à toto orbe ibi responsa » petuntur maxime ab Hispanis (*forsan Zupanis*, *id est regulis Lettoviæ*) et Græcis. » Les Russes, même avant leur conversion, étaient appelés Grecs, conversion qui fut bien imparfaite, s'ils persistèrent dans l'usage de consulter les sorciers (Bayer, t. x, p. 378-402, etc.; Grotius, *Prolegomen. ad Hist. Goth.*, p. 99).



suffisait d'alléger les embarcations ; mais elles ne pouvaient franchir les hautes cataractes : les matelots étaient obligés de traîner par terre les navires et les esclaves sur un espace de six milles, et, indépendamment d'un si pénible travail, de s'exposer aux brigands du désert [1]. Les Russes célébraient la fête de leur délivrance sur la première île qu'ils rencontraient au-dessous des chutes ; sur une seconde, qui est près de l'embouchure de la rivière, ils réparaient leurs navires, afin de les mettre en état de commencer le voyage plus long et plus dangereux de la mer Noire. S'ils longeaient la côte, ils gagnaient sans peine la bouche du Danube en trente-six ou quarante heures ; ils arrivaient sur le rivage de l'Anatolie, et se rendaient ensuite à Constantinople. Ils retournaient en Russie avec une riche cargaison de blé, de vin et d'huile, avec des oranges de la Grèce et des épiceries de l'Inde. Quelques-uns de leurs compatriotes résidaient dans la capitale et les provinces de l'empire grec ; et les traités des deux nations garantissaient la personne, les biens et les priviléges du négociant russe [2].

Mais bientôt on abusa d'une communication ouverte pour l'avantage du genre humain. Dans une période de cent quatre-vingt-dix ans, les Russes essayèrent quatre fois de piller les trésors de Constantinople : ces expéditions navales, qui eurent toujours les mêmes motifs et le même objet, et où l'on employa toujours les mêmes moyens, ne réussirent pas également [3]. Les négocians russes avaient vu la magnificence et le luxe de la cité des césars. Leur récit merveilleux, quelques échantillons de la mollesse de l'empire grec, excitèrent le désir de leurs sauvages compatriotes : ils enviaient des bienfaits de la nature que refusait le climat de leur pays ; ils convoitaient les ouvrages de l'art que la paresse ne leur permettait pas d'imiter, et qu'ils ne pouvaient acheter dans leur misère. Les princes varangiens arborèrent les drapeaux de la piraterie, et tirèrent leurs plus braves soldats des nations qui habitaient les îles septentrionales de l'Océan [1]. Les flottes des cosaques, qui, au dernier siècle, sortaient du Borysthène pour parcourir ces mers dans les mêmes intentions, nous présentent une image des premiers armemens des Russes [2]. Le nom grec *monoxyla* ou de simples canots convenait très-bien à la quille de leurs navires. Ce n'était autre chose qu'une longue tige de hêtre ou de bouleau creusé ; mais, sur cette base légère et étroite, qui avait soixante pieds de longueur, on élevait des bordages à la hauteur d'environ douze pieds. Ces navires n'offraient point de pont, mais ils avaient deux gouvernails et un mât ; ils marchaient à la rame et à la voile, et portaient de quarante à soixante-dix hommes, avec les armes nécessaires et des provisions d'eau douce et de poisson salé. Les Russes employèrent deux cents bateaux dans leur première expédition ; mais, lorsqu'ils déployaient toutes les forces de la nation, ils pouvaient conduire mille ou douze cents navires sous les murs de Constantinople. Leur flotte n'était guère inférieure à la marine d'Agamemnon, mais les Grecs effrayés la supposaient dix ou quinze fois plus forte et plus nombreuse. Si les empereurs avaient eu de la prévoyance et de la vigueur, ils au-

[1] Constantin n'indique que sept cataractes, dont il donne les noms dans la langue russe et la langue esclavone. Mais Beauplan, ingénieur français, qui avait reconnu le cours et la navigation du Dnieper et du Borysthène, en compte treize. (Voyez sa description d'Ukranie, Rouen, 1660, petit in-4°.) Malheureusement la carte qui accompagne cet ouvrage, ne se trouve pas dans mon exemplaire.

[2] Nestor, *apud* Lévêque, Hist. de Russie, t. I, p. 78-80. Les Russes se rendaient, dit-on, du Dnieper ou du Borysthène, dans la Bulgarie noire, la Chasarie et la Syrie. Dans la Syrie ! et comment ? à quelle époque et en quel port de la Syrie ? Au lieu de Συνια, ne peut-on pas lire Συανια (*de Administrat. Imp.*, c. 42, p. 113) ? Le changement est léger. La position de la Suanie entre la Chosarie et la Lazique explique tout, et on employait encore ce nom au onzième siècle (Cédrénus, t. II, p. 770).

[3] Les guerres des Russes et des Grecs, aux neuvième, dixième et onzième siècles, sont racontées dans les Annales de Bysance, et surtout par Zonaras et Cedrenus. La *Russica* de Striller (t. II, part. II, p. 939-1044) contient tous ces passages.

[1] Προσεταιρισαμενος δε και συμμαχικον ου ολιγον απο των κατοικουντων εν ταις προσαρκτιοις το Ωκεανου νησοις εθνων. (Cedrenus, *in Compend.*, p. 756).

[2] Voyez Beauplan (Description de l'Ukranie, p. 54-61). Ses descriptions sont animées et ses plans exacts ; et, si l'on en excepte les armes à feu, ce qu'il dit des modernes cosaques est applicable aux anciens Russes.

raient pu avec quelques vaisseaux fermer l'embouchure du Borysthène. La côte d'Anatolie se vit, par leur indolence, en proie aux corsaires qu'on n'avait pas rencontrés dans l'Euxin depuis six siècles ; mais, tant que la capitale fut respectée, les malheurs d'une province éloignée échappèrent à l'attention du prince et des historiens. L'orage qui avait balayé les rives du Phase et de Trébizonde éclata enfin sur le Bosphore de Thrace, détroit de quinze milles, où un adversaire un peu habile aurait pu arrêter et détruire les navires grossiers des Russes. Lors de leur première entreprise [1] sous les princes de Kiow, ils passèrent sans obstacle et occupèrent le port de Constantinople, dans un moment où l'empereur Michel, fils de Théophile, se trouvait absent. Ce prince parvint, après bien des dangers, à débarquer à l'escalier du palais, et se rendit sur-le-champ à une église consacrée à la vierge Marie [2]. D'après l'avis du patriarche, une relique précieuse, le vêtement de la mère de Dieu fut tiré du sanctuaire et plongé dans la mer, et une tempête, qui arriva par hasard et qui détermina la retraite des Russes, fut attribuée à la sainte Vierge [3]. Le silence des Grecs fait naître des doutes sur la vérité ou du moins sur l'importance de la seconde expédition formée par Oleg, tuteur des fils de Ruric [4]. Une barrière bien fortifiée et garnie de soldats défendait le Bosphore; les Russes éludèrent cet obstacle en traînant leur embarcation sur l'isthme; et, lorsque les chroniques nationales parlent de cet expédient bien simple, on dirait que la flotte russe a navigué sur la terre avec un vent favorable. Igor, fils de Ruric, qui commanda la troisième expédition, choisit le moment où les forces navales de l'empire étaient employées contre les Sarrasins; mais, lorsqu'on a du courage, il est rare de manquer de moyens de défense. On arma quinze galères en mauvais état; et, au lieu d'une seule bouche de feu grégeois qu'on établissait ordinairement sur la proue, les flancs et l'arrière de ces quinzes navires en furent abondamment pourvus. Les artificiers avaient de l'habileté, le temps était favorable; des milliers de Russes, qui aimèrent mieux se noyer que devenir la proie des flammes, sautèrent dans la mer; et ceux qui se réfugièrent sur la côte de Thrace furent massacrés par les paysans et les soldats. Toutefois le tiers des bateaux russes échappa à la destruction en gagnant des eaux basses, et Igor se prépara à venger sa défaite l'année suivante [1]. Après une longue paix, Jéroslas, petit-fils d'Igor, tenta une quatrième invasion. Le feu grégeois repoussa encore à l'entrée du Bosphore une flotte commandée par son fils. Mais l'avant-garde des Grecs, poursuivant les fuyards sans précaution, fut environnée par les navires russes : les provisions du feu grégeois se trouvaient vraisemblablement épuisées, et vingt-quatre de leurs galères furent prises, coulées bas ou détruites d'une autre manière [2].

L'empire détournait plus souvent par les négociations que par les armes les menaces ou les malheurs d'une guerre contre les Russes. Dans ces hostilités navales, tout le désavantage était du côté des Grecs. Le peuple farouche qu'ils combattaient ne donnait point de quartier; sa pauvreté ne laissait

[1] On doit regretter que Bayer n'ait publié qu'une dissertation de *Russorum* primâ *expeditione constantinopolitanâ* (*Comment. Acad. Petrop.*, t. VI, p. 365-391). Après avoir fait disparaître quelques difficultés de chronologie, il fixe l'époque de cette expédition aux années 864 ou 865, date qui aurait dû dissiper les doutes et aplanir les difficultés qu'on trouve au commencement de l'Histoire de M. Lévêque.

[2] Lorsque Photius écrivit sa lettre encyclique sur la conversion des Russes, le miracle n'était pas encore mûr. Il dit de la nation : *εις ωμοτητα και μιαιφονιαν παντας δευτερους ταττομενον.*

[3] Léon-le-Grammairien, p. 463, 464; Constantin Continuator, *in Script., post Theophanem*, p. 121, 122; Siméon Logothet., p. 445, 446; Georg. Monach., p. 535, 536; Cedrenus, t. II, p. 551; Zonaras, t. II, p. 162.

[4] Voyez Nestor et Nicon, dans l'Histoire de Russie de M. Lévêque, t. I, p. 74-80; Katona (*Hist. Ducum*, p. 75-79) ne veut point admettre cette victoire des Russes, qui diminuerait l'éclat du siége de Kiow par les Hongrois.

[1] Léon-le-Grammairien, p. 506, 507, *Incert. Contin.*, p. 263, 264; Siméon Logothet., p. 490, 491; George Monach., p. 588, 589; Cedrenus, t. II, p. 629; Zonoras, t. II, p. 190, 191; et Liutprand, l. V, c. 6) qui écrivait d'après la narration de son beau-père, alors ambassadeur à Constantinople, et qui relève les exagérations des Grecs.

[2] Je ne puis citer ici que Cedrenus (t. II, p. 758, 759) et Zonaras (t. II, p. 253, 254); mais leur témoignage devient plus sûr, et ils sont plus dignes de foi à mesure qu'ils approchent de l'époque où ils vécurent.

pas l'espoir du butin; sa retraite impénétrable était au vainqueur l'espoir de la vengeance, et, par orgueil ou par faiblesse, ils croyaient qu'on ne pouvait ni gagner ni perdre de la gloire avec des barbares. Les propositions de ceux-ci furent d'abord immodérées et inadmissibles : ils demandèrent six marcs d'or pour chaque soldat ou matelot de de la flotte; la jeunesse russe voulait faire des conquêtes; les vieillards prêchaient la modération : « Contentez-vous, disaient-ils, » de la proposition avantageuse pour nous » que fait l'empereur. Ne vaut-il pas mieux » obtenir sans combattre l'or, l'argent, les » étoffes de soie, et tout ce qui est l'objet de » nos désirs? Sommes-nous sûrs de la vic- » toire? Pouvons-nous signer un traité avec » la mer? Nous ne sommes pas sur terre, » nous flottons sur l'abîme des eaux, et la » mort est suspendue sur nos têtes [1].» Le souvenir de ces flottes arctiques, qui semblaient descendre du cercle polaire, épouvanta long-temps la cité impériale. Le vulgaire de tous les rangs assurait et croyait que l'inscription d'une statue équestre qu'on voyait dans la place du Taurus annonçait comment les Russes deviendraient un jour maîtres de Constantinople [2]. Il y a peu d'années qu'une escadre russe a fait le tour de l'Europe, au lieu de sortir du Borysthène : nous avons vu la capitale des Ottomans menacée par des vaisseaux de ligne qui portaient des équipages si habiles et une artillerie si formidable, qu'un seul d'entre eux aurait coulé bas ou dispersé cent bateaux des anciens Moscovites; et les Turcs doivent craindre que la génération actuelle ne soit témoin de l'accomplissement de cette prédiction, dont le style n'est point équivoque, et dont on ne peut contester la date.

Les Russes étaient moins redoutables sur terre que sur mer : en combattant presque toujours à pied, il y a lieu de croire que la cavalerie scythe les renversa et les mit souvent en déroute. Au reste, leurs villes naissantes, malgré l'état d'imperfection où elles se trouvaient, présentaient un asile aux sujets et une barrière à l'ennemi : la monarchie de Kiow, jusqu'à l'époque où elle fut divisée, donna des lois dans le nord; et Swatoslas [1], fils d'Igor, fils d'Oleg, fils de Ruric, subjugua ou repoussa les nations établies du Volga au Danube. Les fatigues d'une vie militaire et sauvage avaient fortifié la vigueur de son esprit et celle de son corps. Couvert d'une peau d'ours, il se couchait ordinairement sur la terre, la tête appuyée sur une selle; il prenait des alimens grossiers, et, comme les héros d'Homère [2], il faisait griller sur des charbons les viandes dont il se nourrissait, et qui étaient souvent de la chair de cheval. L'habitude de la guerre disciplina son armée, et il y a lieu de croire que la vie des soldats était aussi dure que celle du général. Des ambassadeurs de l'empereur Nicéphore déterminèrent Swatoslas à entreprendre la conquête de la Bulgarie, et bientôt il reçut trois mille marcs d'or pour le défrayer des dépenses de l'expédition. Il embarqua soixante mille hommes, qui sortirent de l'embouchure du Borysthène, et marchèrent vers celle du Danube; leur débarquement se fit sur la côte de Mœsie, et, après un combat sanglant, le glaive des Russes triompha des traits de la cavalerie bulgare. Le roi vaincu descendit au tombeau, ses enfans tombèrent au pouvoir du vainqueur; et les guerriers du nord subjuguèrent ou ravagèrent ses états jusqu'au mont Hémus. Mais, au lieu d'abandonner sa proie et de tenir ses engagemens,

[1] Nestor, *apud* Lévêque, Hist. de Russie, t. I, p. 87.

[2] Cette statue d'airain venait d'Antioche, et les Latins la fondirent; on supposait qu'elle représentait Josué ou Bellérophon, et on établissait ainsi une alternative bizarre. Voyez Nicétas Choniates (p. 413-414), Codinus (*de Originibus, C. P.*, p. 24), et l'auteur anonyme *de Antiquitat. C. P.* (Banduri, *Imp. Orient.*, t. I, p. 17, 18), qui vivait vers l'an 1100. Ils attestent qu'on croyait à la prophétie; le reste est indifférent.

[1] M. Lévêque (Hist. de Russie, t. I, p. 94-107) a donné, d'après les chroniques de Russie, un extrait de la vie de Swatoslaus ou Swiatoslaf, ou enfin Sphenposthlabus.

[2] Le neuvième livre de l'Iliade (205-221) et les détails de la cuisine d'Achille montrent bien cette ressemblance. Un poète qui mettrait aujourd'hui un pareil tableau dans un poème épique souillerait son ouvrage, et dégoûterait ses lecteurs; mais les vers grecs sont harmonieux; les expressions d'une langue morte nous paraissent rarement ignobles ou familières; et, comme vingt siècles se sont écoulés depuis le temps d'Homère, les mœurs de l'antiquité nous amusent.

le prince varangien était plus disposé à marcher en avant qu'à se retirer; et, si le succès eût couronné la fin de son entreprise, le siége de l'empire de Russie eût été transféré, dès le dixième siècle, sous un climat plus tempéré et plus fertile. Swatoslas sentit les avantages de sa nouvelle position; il pouvait obtenir les diverses productions de la terre par des échanges ou des incursions. Une navigation aisée lui apportait les fourrures, le miel et l'hydromel de la Russie: la Hongrie lui fournissait des chevaux et les dépouilles de l'Occident, et la Grèce était remplie d'or, d'argent et de ces objets de luxe pour lesquels sa pauvreté affectait du mépris. Les Patzinacites, les Chosars et les Turcs venaient servir sous les drapeaux d'un prince victorieux. Sur ces entrefaites, l'ambassadeur de Nicéphore trahit son maître, se revêtit de la pourpre, et promit de partager les trésors de l'Orient avec les nouveaux alliés. Le prince russe continua sa marche jusqu'à Andrinople: on le somma d'évacuer la province romaine; sa réponse fut dédaigneuse, et il ajouta que Constantinople devait s'attendre à voir bientôt son ennemi et son maître.

Jean Zimiscès, qui, sous un corps d'une petite taille, avait le courage et les talens d'un héros, hérita du trône et de la femme de Nicéphore [1]. La première victoire de ses lieutenans priva les Russes de leurs alliés: vingt mille de ces étrangers furent égorgés ou entraînés à la révolte, ou enfin prirent le parti de la désertion. La Thrace fut délivrée, mais soixante-dix mille barbares demeuraient armés, et les légions qu'on avait rappelées des nouvelles conquêtes de la Syrie se disposèrent à marcher au printemps sous les drapeaux d'un prince guerrier qui se déclarait le vengeur des Bulgares. Les défilés du mont Hémus ne se trouvaient pas gardés; les troupes de l'empire les occupèrent sur-le-champ; l'avant-garde romaine était composée des *Immortels*, nom orgueilleux par lequel on avait voulu sans doute imiter le style des Persans; l'empereur conduisait un corps de dix mille cinq cents fantassins; le reste de ses forces, le bagage et les machines de guerre venaient ensuite. Le premier exploit de Zimiscès eut de l'éclat; il réduisit en deux jours Marcianapolis ou Péristhlaba [1]. Cette ville ayant été prise d'assaut, les vainqueurs passèrent huit mille cinq cents Russes au fil de l'épée; et les fils du roi bulgare furent délivrés d'une prison ignominieuse et qualifiés du vain titre de rois. Après ces pertes multipliées, Swatoslas se retira dans le poste bien fortifié de Dristra, sur les bords du Danube, et il fut poursuivi par un ennemi qui employa tour à tour la lenteur et la célérité. Les galères de Bysance remontèrent le fleuve; les troupes achevèrent une ligne de circonvallation, et le prince russe, qui comptait sur les fortifications du camp et de la ville, se vit environné, assailli et affamé. Les Russes firent un grand nombre d'actions de valeur; ils essayèrent plusieurs sorties désespérées, et Swatoslas ne céda à sa fortune qu'après un siége de soixante-cinq jours. La capitulation qu'il obtint annonce la prudence du vainqueur, qui estimait la valeur et craignait le désespoir d'un guerrier dont le caractère n'était pas subjugué. Le grand-duc de Russie jura solennellement d'abandonner tous ses projets contre l'empire. On lui permit de retourner dans ses états; on rétablit la liberté du commerce et de la navigation; les vainqueurs accordèrent une mesure de blé à chacun de ses soldats; et, comme on sait qu'on lui en fournit vingt-deux mille mesures, on peut juger de ses pertes et du nombre des troupes qui lui restaient. Les Russes, après un pénible voyage, regagnèrent l'embouchure du Borysthène; mais ils n'avaient plus de vivres, la saison était défavorable; ils passèrent

[1] L'épithète singulière de Zimiscès vient de la langue arménienne: les Grecs traduisaient le mot de ξιμισκης par celui de μουζακιξης, ou de μοιρακιζης. Je ne connais pas ces deux expressions, mais, d'après le sens de la phrase, ils paraissent signifier *adolescentulus* (Léon le Diacre, l. IV, MS. *apud Ducange, Glossar. Græc.*, p. 1570).

[1] Dans la langue esclavone, Peristhlaba signifie la grande ou l'illustre ville, μεγαλη και ουσα και λεγομενη, dit Anne Comnène (Alexiade, l. VII, p. 194). On la place entre le mont Hémus et la partie inférieure du Danube, et il paraît qu'elle occupait l'emplacement ou du moins la station de Macianapolis. On n'est pas embarrassé sur la position de Durostolus ou Dristra, et il est aisé de la reconnaître. (*Comment. Academ. Petropol.*, t. IX, p, 415, 416; d'Anville, Géographie Ancienne, t. I, p. 307-311.)



l'hiver sur la glace; et, avant de pouvoir continuer sa marche, Swatoslas fut surpris et accablé par les tribus des environs, avec lesquelles les Grecs entretenaient des négociations utiles [1]. Sur ces entrefaites, Zimiscès était reçu dans sa capitale comme Camille et Marius, les libérateurs de l'ancienne Rome. Mais le dévot empereur attribuait sa victoire à la mère de Dieu; et l'image de la Vierge, qui portait l'enfant Jésus dans ses bras, fut placée sur un char de triomphe que décoraient des trophées et les symboles du royaume des Bulgares. L'empereur fit son entrée à cheval : le diadème ornait sa tête; il tenait à la main une couronne de laurier, et Constantinople fut étonnée d'avoir à célébrer les vertus guerrières de son souverain [2].

Photius, patriarche de Constantinople, qui avait une extrême ambition et un grand désir de connaître des peuples nouveaux, félicita l'église grecque, et se félicita lui-même de la conversion des Russes [3]. Il avait déterminé ces hommes farouches à reconnaître Jésus-Christ pour leur Dieu, les missionnaires chrétiens pour leurs docteurs, et les Romains pour leurs amis et leurs frères. Son triomphe fut de courte durée. Au milieu des vicissitudes de leur piraterie, quelques chefs russes consentirent peut-être à recevoir les eaux du baptême. Un évêque grec a pu acquérir le nom de métropolitain et administrer dans l'église de Kiow les sacremens à des esclaves et des naturels du pays. Mais la semence de l'Évangile tombait sur un mauvais sol; le nombre des apostats fut considérable, les conversions ne firent aucun progrès, et le baptême d'Olga doit être regardé comme l'époque de l'établissement du christianisme en Russie [1]. Une femme, peut-être des dernières classes de la société, qui vengea la mort et prit le sceptre d'Igor, son mari, avait sans doute ces vertus actives qui inspirent la crainte à des barbares et les déterminent à la soumission. Dans un temps où sa nation jouissait de la paix au dedans et au dehors, elle se rendit de Kiow à Constantinople; l'empereur Constantin Porphyrogénète la reçut dans son palais, et il a décrit minutieusement le cérémonial de cette réception : on eut soin de conserver le respect dû à la pourpre, mais on disposa d'ailleurs les détails de l'étiquette, les titres, les salutations, les banquets et les présens de manière à satisfaire la vanité de la princesse étrangère [2]. Elle se fit baptiser et prit le nom de l'impératrice Hélène. Il paraît que sa conversion fut précédée ou suivie de celles de son oncle, de deux interprètes, de seize dames, de dix-huit femmes d'un rang moins élevé, de vingt-deux domestiques ou ministres, et de quarante-deux négocians qui formaient son cortége. De retour à Kiow et à Novogorod, elle demeura attachée à sa nouvelle religion; mais ses efforts pour propager l'Évangile n'eurent point de succès, et sa famille et son peuple restèrent attachés avec opiniâtreté ou avec indifférence aux dieux de leurs ancêtres. Swatoslas, son fils, craignit le mépris et le ridicule de ses camarades, et Wolodimir, son petit-fils, multiplia et décora les monumens de l'ancien culte. On offrait encore des sacrifices humains aux farouches divinités du Nord; lorsqu'il s'agis-

[1] Le livre *de Administratione imperii* développe, surtout dans les sept premiers chapitres, les négociations des Grecs avec les barbares, et en particulier avec les Patzinacites.

[2] Dans le récit de cette guerre, Léon le Diacre (*apud Pagi Critica*, t. IV, A. D., 968-973) est plus authentique et plus circonstancié que Cedrenus (t. II, p. 660-683) et Zonaras (t. II, p. 205-214). Ces déclamateurs ont porté à trois cent huit mille et trois cent trente mille hommes le nombre des troupes russes, sur lesquelles ses contemporains avaient donné une évaluation modérée et vraisemblable.

[3] Phot. *epist.* 2, n° 35, p. 58, édition Montacut. Ce savant éditeur n'aurait pas dû prendre pour le cri de guerre des Bulgares les deux mots το Ρως, qui signifient la nation russe, et Photius, qui avait des lumières, ne devait pas accuser les idolâtres esclavons της Ελληνικης και αθεου δοξης. Ils n'étaient ni Grecs ni athées.

[1] Les détails les plus satisfaisans sur la religion des *Slaves* et la conversion de la Russie se trouvent dans l'Histoire de Russie (t. I, p. 35-54-59-92, 93-113-121-124-129-148, 149, etc.). M. Lévêque les a tirés des anciennes chroniques et des observations faites par les modernes.

[2] Voyez le *Ceremoniale aulæ byzant.*, t. II, c. 15, p. 343-345 : il appelle Olga ou Elga Αρχοντισσα Ρωσιας. Les Grecs, pour désigner la souveraine des Russes, employaient le titre d'un magistrat d'Athènes avec une terminaison féminine, ce qui aurait étonné l'oreille de Démosthènes.

sait de choisir la victime, on préférait un citoyen à un étranger, un chrétien à un idolâtre : des fanatiques se soulevaient et dévouaient à la mort un père qui arrachait son fils au couteau des prêtres. Toutefois les leçons et l'exemple de la pieuse Olga avaient fait une impression secrète sur l'esprit du prince et du peuple; les missionnaires grecs continuaient à prêcher, à se disputer et à baptiser des convertis, et les ambassadeurs et les négocians russes comparaient leur idolâtrie grossière avec le culte plus élégant de Constantinople. Ils avaient admiré l'église de Sainte-Sophie, les portraits animés des saints et des martyrs, les richesses de l'autel, la multitude des prêtres et leurs magnifiques vêtemens, la pompe et le bon ordre des cérémonies : ils étaient édifiés de ces harmonieux cantiques qui succédaient à un silence religieux; et on leur persuada sans peine qu'un chœur d'anges descendait chaque jour du ciel pour se joindre à la dévotion des chrétiens [1]. Mais Wolodimir se convertit ou hâta sa conversion, parce qu'il voulait avoir une femme romaine. Le pontife chrétien le baptisa et le maria en même temps dans la ville de Cherson; il rendit cette ville à l'empereur Basile, frère de son épouse; mais elle avait des portes d'airain qu'on transporta, dit-on, à Novogorod, et qu'on plaça devant une église comme un monument de sa victoire et de sa foi [2]. Il ordonna de traîner dans les rues de Kiow Peroun, le dieu du tonnerre, qu'il avait adoré si long-temps, et douze barbares jetèrent l'idole dans le Borysthène après l'avoir frappée à coups de massue. Le despote avait déclaré dans un édit que tous ceux qui refuseraient le baptême seraient traités en ennemis de Dieu et du prince; et bientôt les eaux des rivières reçurent des milliers de Russes, qui reconnaissaient la vérité et l'excellence d'une doctrine adoptée par le grand-duc et ses boyards. La génération suivante vit disparaître les restes du paganisme; mais, les deux frères de Wolodimir étant morts sans avoir reçu le signe du christianisme, on administra un baptême posthume ou irrégulier à leurs ossemens tirés du tombeau qui les renfermait.

Aux neuvième, dixième et onzième siècles de l'ère chrétienne, le règne de l'Évangile et de l'église s'étendit sur la Bulgarie, la Hongrie, la Bohême, la Saxe, le Danemarck, la Norwège, la Suède, la Pologne et la Russie [1]. Les triomphes du zèle apostolique se renouvelèrent à cette époque, qui sembla avoir été l'âge de fer du christianisme, et les contrées septentrionales et orientales de l'Europe se soumirent à une religion qui différait moins du culte des idoles dans la pratique que dans la théorie. Une louable ambition excita les moines de l'Allemagne et de la Grèce à parcourir les tentes et les huttes des barbares : la pauvreté, la fatigue et les dangers furent leur partage : leur courage était actif et patient, leurs motifs purs et dignes d'estime; ils n'envisageaient d'autre salaire que le témoignage de leur conscience et la reconnaissance du peuple régénéré. Les orgueilleux et riches prélats des temps postérieurs ont recueilli le fruit de ces missions. Les premières conversions furent volontaires; les missionnaires n'avaient pour armes que la sainteté de leurs mœurs et l'éloquence de leurs discours; mais ils combattaient par des miracles et des visions les fables domestiques des païens; et, pour mieux séduire les chefs, on flatta leur vanité, et on s'occupa de leurs intérêts. Les chefs des nations, auxquels on prodiguait les titres de rois et de saints [2],

[1] Voyez un fragment anonyme publié par Banduri (*Imperium Orientale*, t. II, p. 112, 113), *de Conversione Russorum*.

[2] Herberstein (*apud Pagi*, t. IV, p. 56) dit que Wolodimir fut baptisé et marié à Cherson ou Corsun : Novogorod conserve encore de nos jours cette tradition, et les portes dont nous avons parlé dans le texte. Au reste, un voyageur qui observe avec soin dit que ces portes d'airain viennent de Magdebourg (*Coxe's Travels into Russia*, etc., vol. I, p. 452), et il cite une inscription qui semble le prouver. Le lecteur ne doit pas confondre cette Cherson, ville de la Tauride ou de la Crimée, avec une ville du même nom qui s'est élevée à l'embouchure du Borysthène, et où la czarine et l'empereur ont eu dernièrement une entrevue.

[1] Voyez le texte latin, ou la version anglaise de l'excellente Histoire de l'Église, par Mosheim, au premier chapitre ou à la première section des neuvième, dixième et onzième siècles.

[2] L'an 1000, les ambassadeurs de saint Étienne reçurent du pape Sylvestre le titre de roi de Hongrie, avec un diadème que des artistes grecs avaient travaillé. On le

croyaient faire une œuvre légitime et pieuse en assujettissant à la foi catholique leurs sujets et leurs voisins. Des troupes qui marchaient sous la bannière de la croix envahirent la côte de la Baltique, depuis Holstein jusqu'au golfe de Finlande, et la conversion de la Lithuanie, au quatorzième siècle, termina le règne de l'idolâtrie. Au reste, la vérité et la bonne foi obligent d'avouer que la conversion du nord procura plusieurs avantages temporels aux vieux et aux nouveaux chrétiens. Les préceptes de l'Évangile, qui recommandent la charité et la paix, ne purent anéantir la fureur de la guerre naturelle aux hommes, et l'ambition des princes catholiques a renouvelé dans tous les siècles les calamités qu'entraîne ce fléau. Mais l'admission des barbares dans la société civile et ecclésiastique délivra l'Europe des ravages, sur mer et sur terre, des Normands, des Hongrois et des Russes, qui apprirent à respecter le sang humain et à cultiver leurs domaines [1]. Le clergé contribua, par son influence, à l'établissement des lois et du bon ordre; et les peuples sauvages connurent les élémens des arts et des sciences. Les princes russes, qui avaient une piété libérale, voulant décorer les villes et instruire les habitans, engagèrent à leur service les plus éclairés d'entre les Grecs. On copia dans les églises de Kiow et de Novorogod, d'une manière grossière il est vrai, le dôme et les tableaux de Sainte-Sophie : les écrits des Pères furent traduits en langue esclavone, et on engagea ou l'on força trois cents jeunes nobles à suivre les leçons du collége de Jaroslas. Il paraît que la Russie tira de grands avantages de ses liaisons particulières avec l'église et l'état de Constantinople, qui alors méprisait à juste titre l'ignorance des Latins. Mais la nation grecque était esclave, solitaire et dans un état de décadence : après la chute de Kiow, on oublia la navigation du Borysthène; les princes de Wolodimir et de Moscow étaient éloignés de la mer et de la chrétienté, et les Tartares asservirent la monarchie divisée [1]. Le royaume des Esclavons et des Scandinaves, que les missionnaires latins avaient converti, se trouvait soumis, il est vrai, à la juridiction spirituelle des papes, qui formaient d'ailleurs des prétentions temporelles sur ces contrées [2] : mais ils avaient la même langue et le même culte que Rome; ils prirent l'esprit libre et généreux de la république européenne, et ils furent éclairés peu à peu par les lumières qu'on y vit paraître.

destinait au duc de Pologne, mais les Polonais étaient trop barbares, de leur aveu, pour mériter une couronne *angélique* et *apostolique* (Katona, *Hist. Critic. Regum stirpis arpadianæ*, t. I, p. 1-20).

1 Écoutez les exclamations d'Adam de Brême (A. D. 1080), dont le fond est vrai : « Ecce illa ferocissima Danorum, etc. Natio.... jamdudum novit in Dei laudibus alleluia resonare...... Ecce populus ille piraticus...... suis nunc finibus contentus est. Ecce patria horribilis semper inaccessa propter cultum idolorum...... prædicatores veritatis ubique certatim admittit, etc., etc. » (*De Situ Daniæ*, etc., p. 40, 41, édit. d'Elzevir; ouvrage qui offre un tableau curieux et original du nord de l'Europe et de l'établissement du christianisme dans cette partie du monde.)

1 Les princes de Russie abandonnèrent en 1156 la résidence de Kiow, qui en 1240 fut ruinée par les Tartares. Moscow devint au quatorzième siècle le siége de l'empire. Voyez le premier et le second volume de l'Histoire de Russie par M. Lévêque, et les *Coxe's Travels into the North*, t. I, p. 241, ou Voyages de Coxe.

2 Les ambassadeurs de saint Étienne avaient employé les expressions respectueuses de *regnum oblatum*, *debitam obedientiam*, etc., que Grégoire VII interprète à la rigueur; et la sainteté du pape, et l'indépendance de la couronne embarrassent les Hongrois. (Katona, *Hist. Critica*, t. I, p. 20-25; t. II, p. 304-346-360, etc.)

CHAPITRE LVI.

Les Sarrasins, les Francs et les Grecs en Italie. — Premières aventures des Normands, et leur établissement dans cette partie de l'Europe. — Caractère et conquêtes de Robert Guiscard, duc de la Pouille. — Délivrance de la Sicile par Roger, frère de Guiscard. — Victoire de Guiscard sur les empereurs de l'Orient et de l'Occident. — Roger, roi de Sicile, envahit l'Afrique et la Grèce. — L'empereur Manuel Comnène. — Guerres des Grecs et des Normands. — Extinction des Normands.

Les trois grandes nations du Monde, les Grecs, les Sarrasins et les Francs, se rencontrèrent et se combattirent sur le théâtre de l'Italie [3]. Les provinces méridionales qui forment aujourd'hui le royaume de Naples étaient presque toutes soumises aux ducs

3 On me permettra sans doute de renvoyer, sur l'histoire d'Italie du neuvième et du dixième siècle, aux cinquième, sixième et septième livres de Sigonius, *de Regno*

lombards, princes de Bénévent [1], si redoutables à la guerre, qu'ils arrêtèrent un moment le génie de Charlemagne, et si zélés pour le progrès des lumières, qu'ils entretenaient dans leur capitale une académie de trente-deux philosophes ou grammairiens. On fit sortir de la division de ce duché florissant les principautés rivales de Bénévent, de Salerne et de Capoue; les compétiteurs, entraînés par l'ambition et la vengeance, appelèrent les Sarrasins, et leur héritage commun devint la proie de ces étrangers. Des malheurs sans nombre accablèrent l'Italie pendant deux siècles; elle reçut alors un si grand nombre de blessures, qu'elle ne put réparer ses forces au milieu de l'union et de la tranquillité qu'établirent les usurpateurs après la conquête. Les vaisseaux des Sarrasins sortaient souvent et presque chaque année du port de Palerme; et les chrétiens de Naples les accueillaient avec trop d'indulgence : on équipait aussi sur la côte d'Afrique d'autres escadres encore plus fortes, et les Arabes même de l'Andalousie se déterminaient quelquefois à secourir ou à combattre les Moslems d'une secte opposée. Dans le cours des révolutions humaines, les fourches caudines cachèrent une nouvelle embuscade; le sang des Africains arrosa une seconde fois les champs de Cannes, et le souverain de Rome attaqua ou défendit de nouveau les murs de Capoue et de Tarente. Une colonie de Sarrasins s'était formée à Bari, qui domine l'entrée du golfe Adriatique; et, comme ils ravageaient sans distinction les terres des Grecs et des Latins, les deux empereurs irrités se réunirent pour en tirer vengeance. Basile-le-Macédonien, le premier de sa race, et Louis, arrière-petit-fils de Charlemagne [1], signèrent une alliance offensive, et chacune des parties fournit ce qui manquait à l'autre. L'empereur grec ne pouvait sans imprudence charger d'une campagne d'Italie les troupes qui avaient l'Asie pour cantonnement, et les guerriers latins n'auraient pas suffi, si la marine de Bysance n'avait pas été maîtresse de l'embouchure du golfe. L'infanterie des Francs et la cavalerie et les galères des Grecs investirent la forteresse de Bari; et l'émir arabe, après s'être défendu quatre ans, se soumit à la clémence de Louis, qui commandait le siége. La concorde des deux empereurs les rendit maîtres de cette place importante; mais des plaintes dictées de part et d'autre par la jalousie et l'orgueil troublèrent bientôt leur amitié. Les Grecs réclamaient le mérite de la conquête et la gloire du triomphe; ils vantèrent la grandeur de leurs forces, et se moquèrent de l'intempérance et de la paresse d'une poignée de barbares qui servaient sous les drapeaux du prince carlovingien. Celui-ci fit une réponse qui respire l'éloquence de l'indignation. « Nous avouons la grandeur de vos
» préparatifs, dit l'arrière petit-fils de Charlemagne; vos armées étaient en effet nombreuses, comme ces bataillons de sauterelles qui obscurcissent un jour d'été, font du bruit avec leurs ailes, et, après un vol de peu d'étendue, tombent par terre, ne pouvant plus se soutenir. Semblables à ces insectes, vous tombiez après un faible effort; vous étiez vaincus par votre propre lâcheté; vous abandonniez le champ de bataille pour insulter, pour dépouiller les chrétiens de la côte d'Esclavonie, qui sont nos sujets. Le nombre de nos guerriers était peu considérable, et pourquoi ne se trouvait-il pas plus grand? parce que, lassé de vous attendre, j'avais renvoyé mon armée, en ne gardant que des soldats d'élite

Italiæ (dans le second volume de ses ouvrages, Milan, 1732); aux Annales de Baronius, avec la critique de Pagi; aux septième et huitième livres de l'*Historia civile del Regno di Napoli*, par Giannone; aux septième et huitième volumes (édit. in-8°) des *Annali d'Italia* de Muratori; et au second volume de l'Abrégé Chronologique de M. de Saint-Marc, ouvrage qui, sous un titre superficiel, contient beaucoup de savoir et de recherches. Le lecteur, qui connaît bien à présent ma manière de travailler, me croira, si je l'assure que j'ai remonté aux sources quand cet examen était possible, ou lorsqu'il pouvait en résulter des avantages, et que j'ai consulté avec soin les originaux des premiers volumes de la grande collection intitulée : *Scriptores Rerum italicarum*, par Muratori.

[1] Le savant Camillo Pellegrino, qui vivait à Capoue dans le dernier siècle, a jeté du jour sur l'histoire du duché de Bénévent, dans son *Historia Principum Longobardorum*. Voyez les *Scriptores* de Muratori, t. II, part. I, p. 221-345, et t. V, p. 159-245.

[1] Voyez Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus*, l. II, c. 11. *in Vit. Basil.*, c. 55, p. 181.

» pour continuer le blocus de la place. S'ils » se sont livrés à des plaisirs hospitaliers » en face du danger et de la mort, ces fêtes » ont-elles diminué la vigueur de leurs en- » treprises? Est-ce votre frugalité qui a ren- » versé les murs de Bari? Ces braves Francs, » quoique la fatigue leur eût enlevé beaucoup » de monde, n'ont-ils pas intercepté et vaincu » trois des plus puissans émirs des Sarrasins? » La défaite de ces émirs n'a-t-elle pas pré- » cipité la chute de la ville? Bari est tombé; » la frayeur a saisi Tarente; la Calabre sera » délivrée; et, si nous sommes maîtres de la » mer, on peut arracher la Sicile des mains » des infidèles. » Faisant ensuite usage de ce nom de frère, qui blessait surtout la vanité du prince grec: « Mon frère, ajouta-t-il, » pressez les secours maritimes que vous » devez me fournir; respectez vos alliés, et » défiez-vous des flatteurs[1]. »

La mort de Louis et la faiblesse de la maison carlovingienne anéantirent ces belles espérances; et, si les troupes de Bysance n'eurent pas le mérite de la réduction de Bari, les empereurs grecs, Basile et son fils Léon, en recueillirent les avantages. On détermina par la persuasion ou l'on força la Pouille et la Calabre à reconnaître leur suprématie; et une ligne idéale, tirée du mont Garganus à la baie de Salerne, montre que la plus grande partie du royaume de Naples était soumise à l'empire d'Orient. Au-delà de cette ligne, les ducs ou les républiques d'Amalfi[2] et de Naples, qui n'avaient jamais manqué à leurs devoirs de vassaux, se réjouirent du voisinage de leur légitime souverain, et Amalfi acquit des richesses en fournissant à l'Europe les productions et les ouvrages de l'Asie. Mais les princes lombards de Bénévent, de Salerne et de Capoue[3], furent détachés malgré eux du monde latin, et ils violèrent souvent la promesse qu'ils avaient faite de demeurer soumis et de payer un tribut. La ville de Bari s'enrichit et devint la métropole du nouveau thème ou de la nouvelle province de Lombardie; l'officier qui y commandait obtint le titre de patricien et ensuite le nom singulier de *Catapan*[1], et on régla l'administration de l'église et de l'état de manière à les subordonner complètement au trône de Constantinople. Les efforts des princes de l'Italie eurent peu de vigueur; ils se détruisirent tant qu'ils se disputèrent le sceptre; et les Grecs repoussèrent ou éludèrent les troupes de l'Allemagne, qui descendaient des Alpes sous le drapeau des Othons. Le premier et le plus grand de ces empereurs saxons se vit contraint d'abandonner le siége de Bari; le second, après avoir perdu les plus hardis de ses évêques et de ses barons, sortit avec honneur de la bataille meurtrière de Crotone. La valeur des Sarrasins y triompha des Francs[2]. Les escadres de Bysance

[1] L'épître originale de l'empereur Louis II à l'empereur Basile, monument curieux du neuvième siècle, a été publiée pour la première fois par Baronius (*Annal. Eccles.*, A. D. 871, n° 51-71), d'après un manuscrit d'Erchempert, ou plutôt de l'historien anonyme de Salerne, qui se trouvait au Vatican.

[2] Voyez une excellente Dissertation *de Republicâ amalphitanâ*, dans l'Appendix (p. 1-42) de l'*Historia Pandectarum, trajecti ad Rhenum*, 1722, in 4°) par Henri Brencmann.

[3] Votre maître, disait Nicéphore, a donné secours et protection *principibus capuano et beneventano, servis meis, quos oppugnare dispono...... Nova* (*potius* nota) *res est quod eorum patres et avi nostro imperio tributa dederunt* (Liutprand, *in Legat.* p. 484). Il ne fait pas mention de Salerne, cependant le prince changea de parti vers la même époque, et Camillo Pellegrino (*Script. Rer. ital.*, t. II, part. I, p. 285) a très-bien remarqué ce changement dans le style de la Chronique anonyme. Liutprand (p. 480), d'après les monumens de l'histoire et ceux du langage, a prouvé d'une manière assez plausible que les Latins avaient des droits sur la Pouille et la Calabre.

[1] Voyez les glossaires grecs et latins de Ducange (articles Κατεπανω et *Catapanus*) et ses notes sur l'Alexiade (p. 275). Il n'adopte pas l'idée des contemporains qui faisaient dériver ce mot de Κατα παν, *juxta omne*; il n'y trouve qu'une corruption du latin *capitaneus*. Au reste, M. de Saint-Marc a observé avec raison (Abrégé chronologique, t. II, p. 924) que, dans ce siècle, les *capitanei* n'étaient pas *capitaines*, mais seulement des nobles du premier rang, grands-vassaux de l'Italie.

[2] Ου μονον δια πολεμων ἀκριβως εστεταγμενων το τοιουτον υπηγαγε το εθνος (les Lombards), αλλα και αγχινοια χρησαμενος και δικαιοσυνη και χρηστοτητι επιεικως τε τοις προσερχομενοις προσφερομενος και την ελευθεριαν αυτοις πασης τε δουλειας, και των αλλων φορολογικων χαριζομενος. (Léon Tactic., c. 15, p. 741.). La petite Chronique de Bénévent (t. II, part. I, p. 280) donne un caractère bien différent aux Grecs durant les cinq ans (A. D. 891-896) que Léon fut maître de la ville.

avaient chassé ces corsaires des forteresses et des côtes de l'Italie ; mais l'intérêt l'emporta sur la superstition ou le ressentiment ; le calife d'Égypte avait envoyé quarante mille Moslems au secours de son allié chrétien. Après la conquête de la Lombardie, les successeurs de Basile imaginèrent que la justice de leurs lois, les vertus de leurs ministres et la reconnaissance d'un peuple délivré de l'anarchie et de l'oppression, maintenaient la soumission de cette contrée. Une suite de révoltes dut jeter un rayon de lumière dans le palais de Constantinople, et le rapide succès des aventuriers normands dissipa les illusions.

La Pouille et la Calabre, du temps de Pythagore et du dixième siècle de l'ère chrétienne, présente un contraste qui inspire de la douleur. A la première époque ces deux pays, qu'on nommait alors la grande Grèce, offraient partout des cités libres et opulentes ; des soldats, des artistes et des philosophes remplissaient les villes, et Tarente, Sybaris et Crotone avaient des forces peu inférieures à celles d'un grand royaume. A la seconde ces provinces étaient en proie à l'ignorance ; elles se trouvaient ruinées par la tyrannie et dépeuplées par la guerre des barbares ; et il ne faut pas juger avec trop de rigueur l'exagération d'un auteur contemporain qui nous peint un vaste et fertile district dévasté comme le fut la terre après le déluge universel [1]. Parmi les dévastations des Arabes, des Francs et des Grecs, dans l'Italie méridionale, je choisirai deux ou trois anecdotes qui feront connaître les mœurs de ces peuples. I. Les Sarrasins s'amusaient à profaner et à piller les monastères et les églises. Au siége de Salerne un chef musulman se couchait sur la table de la communion, et toutes les nuits il immolait la virginité d'une religieuse. Tandis qu'il luttait contre une de ces malheureuses victimes, une portion du toit tomba par hasard ou fut lancée sur sa tête. Le lascif Musulman fut tué, et on attribua sa mort à la colère de Jésus-Christ, qui prenait enfin la défense de ses fidèles épouses [1]. II. Les Sarrasins assiégèrent les villes de Bénévent et de Capoue : les Lombards, après avoir vainement demandé du secours aux successeurs de Charlemagne, recoururent à l'empereur grec [2]. Un citoyen intrépide qu'on descendit du haut des murs, traversa les retranchemens, fit sa commission, et tomba entre les mains des barbares au moment où il allait rendre le courage à la ville par les bonnes nouvelles qu'il rapportait. Les ennemis lui ordonnèrent de tromper ses compatriotes ; pour mieux le séduire, ils lui offrirent des richesses et des honneurs, et le menacèrent de la mort s'il s'avisait de parler : il parut se rendre ; mais, dès qu'il fut à la portée du rempart, il s'écria : « Mes amis, » mes frères, ayez du courage et de la patience, votre souverain sait votre détresse, et » vos libérateurs approchent. On va me » punir de mort, et je vous recommande ma » femme et mes enfans. » La fureur des Arabes confirma son témoignage, et ce généreux citoyen fut percé de mille coups. Il mérite de vivre à jamais dans la mémoire des hommes ; mais, comme les annales des anciens et des modernes offrent souvent le même fait, on doutera peut-être d'un si beau dévouement [3]. III. Une troisième anecdote peut exciter le sourire au milieu des horreurs de la

[1] « Calabriam adeunt, eamque inter se divisam reperientes funditus depopuli sunt (at *depopularunt*) ita » ut deserta sit velut in diluvio. » Tel est le texte de Herempert ou d'Erchempert, selon les deux éditions de Caracciolí (*Rer. italic. Script.*, t. v, p. 23) et de Camillo Pellegrino (t. II, part 1, p. 246). Ces deux ouvrages étaient rares à l'époque où Muratori les a réimprimés.

[1] Baronius (*Annal. Eccles.* A. D. 874, n° 2) a tiré cette histoire d'un manuscrit d'Erchempert, qui mourut à Capoue quinze années après l'événement. Mais un faux titre a trompé ce cardinal, et nous ne pouvons citer que la chronique anonyme de Salerne (*Paralipomena*, c. 110), composée vers la fin du dixième siècle, et publiée dans le second volume de la collection de Muratori. Voyez les dissertations de Camillo Pellegrino (t. II, part I, p. 231-281, etc.).

[2] Constantin Porphyrogénète (*in Vit. Basil.*, c. 58, p. 183) est le premier auteur qui rapporte cette histoire. Il la place sous les règnes de Basile et de Louis II ; mais la réduction de Bénévent par les Grecs est de l'année 891, après la mort de ces deux princes.

[3] Paul le Diacre rapporte (*de Gestis Longobard.*, l. v, c. 7, 8, p. 870, 871, édit. de Grot.,) un fait pareil, qui arriva en 663, sous les murs de la même ville de Bénévent ; mais il impute aux Grecs eux-mêmes le crime que les auteurs de Bysance attribuent aux Sarrasins. On dit

guerre. Théobald, marquis de Camerino et de Spolette [1], soutenait les rebelles de Benevent, et, ce qui était commun alors, il avait de la cruauté et de l'héroïsme. Les captifs de la nation ou du parti des Grecs qui tombaient entre ses mains perdaient les organes de la virilité; et tel était son atroce caractère, qu'il voulait, disait-il, présenter à l'empereur une troupe de ces eunuques qui faisaient l'ornement le plus précieux de la cour de Bysance. La garnison d'un château avait été battue dans une sortie, et les prisonniers furent condamnés à la mutilation; mais une femme, qui avait les joues couvertes de sang et les cheveux épars, et qui poussait les cris d'une forcenée, survint au milieu de l'exécution: ayant forcé Théobald à l'écouter: « Héros magnanimes, c'est ainsi, s'écria-t-elle, » que vous faites la guerre aux femmes, aux » femmes, qui ne vous ont fait aucun tort, » et qui n'ont d'autres armes que leur que- » nouille et leur fuseau! » Théobald, ayant nié le fait, déclara que depuis les Amazones il n'avait pas ouï parler d'une guerre contre des femmes: « Ah! reprit-elle avec plus » de chaleur, pourriez-vous nous attaquer » d'une manière plus directe? Pourriez-vous » nous faire une blessure plus sensible, puis- » que vous privez nos maris de ce que nous » aimons le plus, que vous tarissez nos » plaisirs, et que vous nous ôtez l'espoir de » nous reproduire? Vous avez enlevé nos » troupeaux, je l'ai souffert sans murmure; » mais cette fatale injure, cette perte irré- » parable a lassé ma patience, et appelle » sur vos têtes la justice du ciel et celle des » hommes. » On applaudit à son éloquence par des éclats de rire; son ridicule désespoir toucha les sauvages Francs, inaccessibles à la pitié; et, outre la délivrance des captifs, elle obtint la restitution de ses biens. Comme elle retournait en triomphe au château, un messager vint lui demander, au nom de Théobald, quel châtiment il faudrait infliger à son mari si on le reprenait les armes à la main. « Si mon mari commet ce crime, et » si le sort le livre entre vos mains, répon- » dit-elle sans hésiter, il a des yeux et un » nez, des mains et des pieds; ces choses » lui appartiennent, et il peut les perdre par » ses délits; mais que mon seigneur et maître » daigne épargner ce que sa servante ose » réclamer comme sa propriété légitime [1]. »

L'établissement des guerriers de la Normandie à Naples et en Sicile [2] eut quelque chose de romanesque dans son origine, et les suites en ont été importantes pour l'Italie et l'empire d'Orient. Les provinces des Grecs, des Lombards et des Sarrasins se trouvaient ruinées et ne pouvaient résister à une invasion: à cette même époque les pirates de la Scandinavie ravageaient toutes les terres et toutes les mers de l'Europe. Après une longue suite de pillages et de meurtres, les Normands acceptèrent et occupèrent un canton de la France qui prit leur nom; ils abjurèrent leurs dieux pour adopter le Dieu des chrétiens [3]; et les ducs de Normandie se reconnurent vassaux des succes-

que, dans la guerre de 1756, M. d'Assas, officier du régiment d'Auvergne, se dévoua de la même manière. Sa conduite fut d'autant plus héroïque, que les ennemis qui venaient de l'arrêter ne lui demandaient que le silence. (Voltaire, Siècle de Louis XV, c. 33, IX, p. 172.)

[1] Théobald, que Liutprand qualifie de *héros*, fut duc de Spolette et marquis de Camerino, depuis l'année 925 jusqu'à l'année 935. Les empereurs français introduisirent en Italie le titre et l'emploi de marquis (commandant de la marche ou de la frontière). (Abrégé chronologique, t. II part. II, p. 645-732, etc.)

[1] Liutprand, Hist., l. IV, c. 4, dans les *Rerum Italic. Script.*, t. I, part. I, p. 453, 454. Si l'on trouve ces détails trop libres, je m'écrierai, avec Sterne, qu'il est dur de ne pouvoir transcrire avec circonspection ce qu'un évêque a écrit sans scrupule. Eh que serait-ce donc si j'avais traduit *ut viris certetis testiculos amputare, in quibus nostri corporis refocillatio*, etc.?

[2] Les monumens qui nous restent du séjour des Normands en Italie ont été recueillis dans le cinquième volume de Muratori; et parmi ces monumens il faut distinguer le poëme de Guillaume l'appulien (p. 245-278), et l'histoire de Galfridus (*Jeffrey de Montmouth*) Malaterra (p. 537-607). Ces deux auteurs étaient nés en France, mais ils écrivirent en Italie, à l'époque des premiers conquérans (avant l'année 1100) et avec l'énergie des hommes libres. Il n'est pas besoin d'indiquer les compilateurs et les critiques de l'histoire d'Italie; chacun de mes lecteurs connaît maintenant Sigonius, Baronius, Pagi, Giannone, Muratori, Saint-Marc, etc., que j'ai toujours consultés, mais que je n'ai jamais copiés.

[3] Quelques-uns des premiers convertis furent baptisés dix ou douze fois, afin de recevoir dix ou douze fois la tunique blanche qu'il était d'usage de donner aux néophytes. Aux funérailles de Rollo on fit des concessions aux mo-

seurs de Charlemagne et de Capet. Cette énergie farouche qu'ils avaient apportée des montagnes glacées de la Norwège se raffina, sans se corrompre, sous un climat plus chaud; les camarades de Rollo se mêlèrent peu à peu aux naturels du pays; ils adoptèrent les mœurs, la langue [1] et la galanterie des Français; et, dans un siècle guerrier, les Normands méritèrent la palme de la valeur et des prouesses militaires. Parmi les superstitions à la mode, ils se livrèrent avec ardeur aux pélerinages de Rome, de l'Italie et de la Terre-Sainte. Une dévotion si active renforçait leur esprit et leur corps; ils se trouvaient aiguillonnés par le danger de la route et le plaisir de voir des pays nouveaux; et les merveilles, la crédulité et l'espérance embellissaient à leurs yeux la scène du monde. Ils se liguèrent pour leur défense mutuelle; et les voleurs des Alpes, qu'attirait l'habit d'un pélerin, étaient châtiés souvent par le bras d'un guerrier. Dans un de ces pieux voyages à la caverne du Garganus, montagne de la Pouille, qu'une prétendue apparition de l'archange saint Michel [2] avait rendue célèbre, ils conversèrent avec un étranger qui portait un habit grec, et qui se déclara bientôt rebelle, fugitif et ennemi mortel de l'empire de Bysance. Ce citoyen de Bari, qui était d'extraction noble et se nommait Melo, avait suscité une révolte; et, ses projets ayant échoué, il cherchait d'autres alliés et d'autres vengeurs de son pays. Le maintien audacieux des Normands ranima son espoir et détermina sa confiance : ils écoutèrent ses plaintes et surtout ses promesses. Les richesses qu'on leur offrit en perspective démontraient la justice de sa cause, et la terre fertile qu'opprimaient des tyrans efféminés leur parut l'héritage de la valeur. De retour dans la Normandie, ils y répandirent le goût des expéditions lointaines, et une troupe d'aventuriers peu nombreuse, mais intrépide, se forma pour la délivrance de la Pouille. Ils traversèrent les Alpes séparément et cachés sous un habit de pélerin; ils trouvèrent aux environs de Rome Melo, qui fournit des armes et des chevaux aux plus pauvres, et les mena aux combats sans perdre de temps. Leur bravoure triompha dans la première action; mais, accablés dans la seconde par les Grecs, supérieurs en nombre et bien pourvus de machines de guerre, ils s'éloignèrent avec indignation et sans tourner le dos à l'ennemi. L'infortuné Melo mourut à la cour d'Allemagne, où il demandait des secours : ses soldats normands, ayant abandonné leur patrie pour une contrée qu'ils n'avaient pu vaincre, errèrent parmi les collines et les vallées de l'Italie, et furent réduits à conquérir, à la pointe de l'épée, leur subsistance journalière. Les princes de Capoue, de Bénévent, de Salerne et de Naples, qui avaient des querelles domestiques, réclamèrent cette redoutable épée; la faveur et la discipline des Normands déterminaient la victoire en faveur du parti qu'ils adoptaient; et ils avaient soin de maintenir l'équilibre des forces, de peur que la prépondérance de l'un des états ne rendît leur secours moins important, et leurs services moins utiles. Ils occupèrent d'abord un camp fortifié qui se trouvait au milieu des marais de la Campanie; mais la libéralité du duc de Naples leur procura bientôt un établissement plus fertile et plus agréable. Voulant avoir une barrière contre Capoue, il les plaça à huit milles de sa résidence, dans la ville d'Aversa, qu'il venait de construire : nos aventuriers obtinrent une sorte de propriété, du blé et des fruits, des prairies et des bois de ce fertile terrain.

nastères pour le repos de son âme, et on sacrifia cent captifs; mais, dans l'intervalle d'une ou deux générations, le changement fut complet et général.

[1] Les Normands de Bayeux, ville située sur la côte de la mer, parlaient encore la langue danoise à une époque (A. D. 940) où Rouen, la cour et la capitale l'avaient oubliée : « Quem (Richard I) confestim pater Baiocas » mittens Botoni militiæ suæ principi nutriendum tradi» dit, ut ibi *linguâ* eruditus *danicâ* suis exterisque » hominibus sciret aperte dare responsa. » (Wilhelm Gemeticensis, *de Ducibus Normannis*, l. III, c. 8, p. 623, *édit. Cambden.*) Selden (*Opera*, t. II, p. 1640-1656) a donné un petit vocabulaire de l'idiome commun et favori de Guillaume-le-Conquérant (A. D. 1035), qui est tombé en désuétude, et est même obscur pour les antiquaires et les gens de loi.

[2] Voyez Léandre Alberti (*Descrizione d'Italia*, p. 250) et Baronius (A. D. 493, n° 43). On peut comparer cette caverne de Garganus à celle de Calchas, dont parle Strabon (Geograph., l. VI, p. 435, 436). Les catholiques, à cet égard, ont surpassé les Grecs par l'élégance de leur superstition.

La nouvelle de leurs succès y amenait chaque année de nouvelles troupes de pélerins et de soldats; la nécessité déterminait les pauvres, l'espérance déterminait les riches; et telles étaient l'activité et la valeur de la peuplade fixée en Normandie, que chaque individu désirait de passer les Alpes et l'Apennin pour vivre dans l'aisance et acquérir de la réputation. La ville d'Aversa offrait un asile aux habitans de la province qui se trouvaient hors de la protection des lois, à quiconque était parvenu à se soustraire à l'injustice ou à la justice de ses supérieurs; et les réfugiés adoptaient bientôt les mœurs et la langue de la colonie gauloise. Le comte Rainulfe fut le premier magistrat des Normands, et on sait que, dans l'origine de la société, le premier rang est la récompense et la preuve d'un mérite supérieur [1].

Depuis la conquête de la Sicile par les Arabes, les empereurs grecs s'étaient occupés sans cesse des moyens de rentrer dans cette belle province : leurs efforts furent vigoureux, mais l'éloignement et la mer opposèrent des obstacles invincibles. Des expéditions dispendieuses, qui semblaient d'abord réussir, finissaient par ajouter de nouvelles pages de calamités et d'humiliations aux annales de Bysance : une seule de ces expéditions coûta vingt mille soldats d'élite; et les Musulmans victorieux se moquèrent d'une nation qui donnait à la fois à des eunuques la garde de ses femmes et le commandement de ses guerriers [2]. Après un règne de deux siècles, les Sarrasins se perdirent par leurs divisions [3]. L'émir ne voulut plus reconnaître l'autorité du roi de Tunis; le peuple se souleva contre l'émir; les chefs envahirent les villes; le dernier des rebelles gouvernait à son gré son village et son château, et le plus faible de deux frères qui se faisaient la guerre implora le secours des chrétiens. Dans les occasions dangereuses, les Normands se distinguaient toujours par leur promptitude; et Arduin, agent et interprète des Grecs, enrôla cinq cents *chevaliers* ou guerriers à cheval sous le drapeau de Maniacès, gouverneur de la Lombardie. Lorsqu'ils débarquèrent en Sicile, les deux frères étaient réconciliés; l'union de la Sicile et de l'Afrique se trouvait rétablie, et il y avait des troupes jusqu'aux bords de la mer; les Normands menaient l'avant-garde, et les Arabes de Messine sentirent leur valeur : Guillaume de Hauteville, qu'on surnommait *Fier-à-bras*, désarçonna et transperça l'émir de Syracuse dans une seconde action. Ses intrépides soldats ne tardèrent pas à mettre en déroute une armée de soixante mille Sarrasins, et ne laissèrent aux Grecs d'autre fatigue que celle de poursuivre les troupes vaincues. Les historiens de Bysance se bornent à dire que la lance des Normands eut part à cette belle victoire; il est sûr néanmoins que Maniacès, qui soumit à l'empereur treize cités et la plus grande partie de la Sicile, leur dut tous ses succès. Il s'y déshonora par son ingratitude et sa tyrannie dans le partage du butin; il oublia le mérite de ses braves auxiliaires, et révolta leur avarice et leur orgueil. Ils se plaignirent par la bouche de leur interprète; on dédaigna leurs plaintes, et on fustigea l'interprète : les braves Normands furent indignés; mais ils ne firent éclater leur ressentiment qu'après s'être assurés par la négociation ou par la supercherie d'un libre passage sur la côte d'Italie. Les Normands d'Aversa partagèrent leur colère, et la province de la Pouille [1] fut envahie vingt ans après leur première émigration : on les avait vus entrer en campagne avec un corps

[1] Voyez le premier livre de Guillaume de Pouille. Ce qu'il dit convient à tous les essaims de barbares et de flibustiers :

Si vicinorum quis pernitiosus ad illos
Confugiebat, eum gratanter suscipiebant.
Moribus et lingua quoscumque venire videbant
Informant propria; gens efficiatur ut una.

Et ailleurs, en parlant des aventuriers normands :

Pars parat, exiguæ vel opes aderant quia nullæ.
Pars quia de magnis majora subire volebant.

[2] Liutprand *in Legatione*, p. 485. Pagi a jeté du jour sur cet événement, d'après l'Histoire manuscrite du diacre Léon (t. IV, A. D. 965, n. 17-19).

[3] Voyez la chronique arabe de la Sicile, *apud Muratori*, *Script. Rerum italicarum*, t. I, p. 253.

[1] Voyez Geoffroy Malaterra, qui raconte la guerre de Sicile et la conquête de la Pouille (l. I, c. 7, 8, 9-19). Cédrénus (t. II, p. 741-743-755, 756) et Zonaras (t. II, p. 237, 238) décrivent les mêmes événemens, et les Grecs étaient si accoutumés aux humiliations, que leur narration est assez impartiale.

de troupes, où l'on ne comptait que sept cents cavaliers et cinq cents fantassins, et on assure qu'ils formaient une armée de soixante mille hommes lorsque les légions de Bysance [1] eurent quitté l'Italie à la fin de la guerre de Sicile. Un héraut leur proposa de choisir entre une bataille ou la retraite : « la bataille ! » fut le cri de tous les soldats ; et un de leurs guerriers renversa d'un coup de poing le cheval d'un messager grec. On renvoya ce messager avec un autre cheval : les généraux bysantins eurent soin de cacher l'insulte aux troupes de l'empire ; mais deux batailles, qui se suivirent de près, leur apprirent d'une terrible manière quelle était la force et la bravoure des Normands. Les Asiatiques s'enfuirent au milieu des plaines de Cannes, devant les aventuriers de la France ; le duc de Lombardie tomba au pouvoir des vainqueurs. Les habitans de la Pouille se soumirent à une nouvelle domination, et l'Empereur grec ne conserva que les quatre places de Bari, d'Otrante, de Brindes et de Tarente. C'est à cette époque que commença la république des Normands, qui éclipsa bientôt la petite colonie d'Aversa. Le peuple élut douze comtes [2], et l'âge, la naissance et le mérite obtinrent les suffrages. Les contributions des districts servaient à leurs dépenses, et chacun des comtes éleva une forteresse au milieu de ses terres et de ses vassaux. L'habitation commune des Melphites, placée au centre de la province, devint la métropole et la citadelle de l'état ; chacun des douze comtes eut une maison et un quartier séparés, et ce sénat militaire régla les affaires de la nation. L'un d'eux fut nommé président ou général avec le titre de comte, mais sans autre avantage que celui de la préséance ; le choix tomba sur Guillaume Bras-de-fer, lequel, s'il faut employer le langage de ce siècle, était un lion dans les combats, un agneau dans la société, et un ange dans les conseils [1]. Un auteur national et contemporain décrit de bonne foi les mœurs de ses compatriotes [2]. « Les Normands, dit Malaterra, sont un peuple » astucieux et vindicatif ; ils ont naturelle» ment de l'éloquence et de la dissimulation : » ils savent s'abaisser à la flatterie ; mais, si » la loi ne les tient pas sous le joug, ils se » livrent à tous les excès de leurs passions. » Leurs princes se piquent de munificence » envers le peuple ; le peuple garde le milieu » ou plutôt il réunit les extrêmes de l'avarice » et de la prodigalité : enfin les Normands, » avides de richesses et de domination, mé» prisent tout ce qu'ils possèdent et espèrent » tout ce qu'ils désirent ; les armes et les » chevaux, le luxe des habits et l'exercice » de la chasse et de la fauconnerie, font leurs » délices [3] ; et, dans les occasions pressantes, » ils supportent avec une patience incroyable » les rigueurs de tous les climats et la fati» gue et les privations d'une vie militaire [4].

[1] Cedrenus spécifie le ταγμα de l'*Obsequium* (*Phrygia*), et le μερος des Thracésiens (*Lydia*) ; voyez Constantin, *de Thematibus*, 1-3, 4, avec la carte de Delisle ; et il nomme ensuite les Pisidiens et les Lycaoniens, avec les *fœderati*.

[2] Omnes conveniunt et bis sex nobiliores
Quos genus et gravitas morum decorabat et ætas,
Elegêre duces. Provectis ad comitatum
His alii parent. Comitatus nomen honoris
Quo donantur erat. Hi totas undique terras
Divisere sibi, ni sors inimica repugnet ;
Singula proponunt loca quæ contingere sorte
Cuique duci debent, et quæque tributa locorum.

Et après avoir parlé de Melphi, Guillaume de la Pouille ajoute :

Pro numero comitum bis sex statuere plateas
Atque domus comitum totidem fabricantur in urbe

Leo Ostiensis (l. II, c. 67) donne l'état des villes de la Pouille.

[1] Gulielm. Appulus, l. II, c. 12. Je me fie ici sur une citation faite par Giannone (*Historia civile di Napoli*, t. II, p. 31), citation que je ne puis vérifier sur l'original. L'Apulien donne des éloges aux *validas vires*, à la *probitas animi et vivida virtus* de Bras-de-Fer, et il déclare que, si ce héros eût vécu, aucun poëte n'aurait pu célébrer son mérite (l. I, p. 258 ; l. II, p. 259). Bras-de-Fer fut regretté par les Normands, « quippe qui tanti consilii vi» rum (dit Malaterra, l. I, c. 12, p. 552) tam armis stre» nuum, tam sibi munificum, affabilem, morigeratum, ul» terius se habere diffidebant. »

[2] Malaterra (l. I, c. 3, p. 550) dit : *Gens astutissima, injuriarum ultrix...... adulari sciens...... eloquentiis inserviens* ; et ces expressions indiquent le caractère populaire et proverbial des Normands.

[3] L'exercice de la chasse et de la fauconnerie caractérise surtout les descendans des marins de Norwége ; au reste, les Normands auraient pu apporter de la Norwége et de l'Irlande les plus beaux oiseaux de fauconnerie.

[4] On peut comparer ce portrait avec celui de Guillaume de Malmesbury (*de Gestis Anglorum*, l. III, p. 101, 102), qui apprécie en historien philosophe les vices et les vertus des Saxons et des Normands. Il est certain que la conquête fut utile à l'Angleterre.

Les Normands de la Pouille se trouvaient sur la limite des deux empires; et, suivant l'intérêt du moment, ils reçurent l'investiture du souverain de l'Allemagne ou de celui de Constantinople. Mais le droit de conquête était le meilleur titre de ces aventuriers : ils n'accordaient à personne ni leur amour ni leur confiance, et on avait pour eux les mêmes dispositions. Le mépris qu'ils inspiraient aux princes était mêlé de frayeur, et la crainte des naturels du pays à leur égard était mêlée de haine et de ressentiment. Dès qu'ils désiraient un cheval, une femme, un jardin, ils ne manquaient pas de s'en emparer [1]; et les chefs ne coloraient leur cupidité qu'en lui donnant les noms plus spécieux d'ambition et de gloire. Les douze comtes se liguaient quelquefois pour commettre une injustice : dans leurs querelles domestiques, ils se disputaient la dépouille du peuple; les vertus de Guillaume disparurent avec lui, et Drogon, son frère et son successeur, était plus propre à conduire la valeur qu'à réprimer la violence de ses égaux. Sous le règne de Constantin Monomaque, la cour de Constantinople essaya, moins par bienfaisance que par politique, de délivrer l'Italie de cette calamité permanente, plus fâcheuse qu'un torrent de barbares [2], et Argyre, fils de Melo, qu'on chargea de l'exécution de ce dessein, obtint les titres les plus pompeux [3] et les plus grands pouvoirs. Le souvenir des qualités de son père le fit accueillir des Normands : il s'était déjà assuré de leur service volontaire pour étouffer la révolte de Maniacès et venger leurs propres injures aussi bien que les injures publiques. Constantin voulait tirer cette colonie guerrière des provinces de l'Italie, et la transplanter sur le théâtre de la guerre de Perse; et, pour donner une première marque de la magnificence impériale, il répandit, parmi les chefs, de l'or et des ouvrages précieux des manufactures de la Grèce. Mais le bon sens et le courage des vainqueurs de la Pouille déjouèrent ses artifices : après avoir rejeté ses présens, ou du moins ses propositions, on les vit déclarer d'une voix unanime qu'ils n'abandonneraient pas leurs possessions et leurs espérances pour cette fortune éloignée qu'on leur offrait en Asie. Les moyens de persuasion ayant échoué, Argyre résolut d'employer la force ou les moyens de destruction; il réclama contre l'ennemi commun le secours des puissances latines, et le pape, l'empereur d'Orient et celui d'Occident formèrent une ligue offensive. Le trône de saint Pierre se trouvait occupé par Léon IX, qui n'était qu'un saint [1], très-propre par là à se tromper lui-même ou à tromper le monde, et à consacrer sous le nom de piété les mesures les plus contraires à la pratique de la religion. Les plaintes, peut-être les calomnies d'un peuple qui se disait opprimé, affectèrent son cœur; les Normands avaient interrompu le paiement des dîmes, et on ne manqua pas de décider qu'on pouvait s'armer du glaive temporel contre des brigands sacriléges qui méprisaient les censures de l'église. Léon, né en Allemagne, d'une famille noble et alliée de la maison royale, avait un libre accès à la cour de l'empereur Henri III; et pour trouver des guerriers et des alliés, son zèle ardent le conduisit de la Pouille en Saxe, et des rives de l'Elbe à celles du Tibre. Au mi-

[1] Le biographe de saint Léon IX jette sur les Normands son venin sacré : « Videns indisciplinatam et alienam gentem Normannorum, crudeli et inaudità rabie et plus quam paganà impietate adversus ecclesias Dei insurgere, » passione christianos trucidare, etc. » (Wibert, c. 6.) L'honnête Appulien (l. II, p. 259) dit tranquillement de leur accusateur : *Veris commiscens fallacia*.

[2] On peut tirer ces détails de la politique des Grecs, de la révolte de Maniacès, etc., de Cedrénus (t. II, p. 757, 758), de Guillaume de la Pouille (l. I, p. 257, 258; l. II, p. 259), et des deux chroniques de Bari, par Lupus Protospata (Muratori, *Script. Ital.*, t. V, p. 42, 43, 44), et par un auteur anonyme (*Antiquitat. Italiæ medii ævi*, t. I, p. 313-5). Cette dernière est un fragment qui a quelque prix.

[3] Argyre reçut, dit la chronique anonyme de Bari, des lettres impériales. *Fœderatûs et patriciatûs, et catapani, et vestatûs*. Muratori (Annal., t. VIII, p. 426) fait avec raison une correction ou une interprétation sur ce dernier mot : il lit *sevestatus*, c'est-à-dire le titre de sebastos ou d'Augustus, mais dans ses antiquités il en fait, d'après Ducange, un office du palais, ou la grande maîtrise de la garde-robe.

[1] Wibert a composé une Vie de Saint-Léon IX, où l'on retrouve les passions et les préjugés de son siècle : cette Vie a été imprimée à Paris en 1615, in-8° et insérée depuis dans les recueils des Bollandistes, de Mabillon et de Muratori. M. de Saint-Marc (Abrégé, t. II, p. 140-210, et p. 25-95, seconde colonne) a traité avec soin l'histoire publique et privée de ce pape

lieu de ces préparatifs, Argyre se permettait en secret des assassinats. Une multitude de Normands furent sacrifiés à sa vengeance particulière ou aux intérêts de l'état, et le brave Drogon fut assassiné dans une église. Son frère, troisième comte de la Pouille, hérita de son courage. Les assassins furent punis; Argyre, renversé et blessé par les rebelles, alla cacher sa honte derrière les murs de Bari, en attendant les tardifs secours de ses alliés.

Mais une guerre contre les Turcs occupait les troupes de Constantin : Henri était faible et irrésolu; et le pape, au lieu de repasser les Alpes avec une armée d'Allemands, ne ramena que sept cents soldats de la Souabe, et quelques volontaires de la Lorraine. Il se rendit à petites journées de Mantoue à Bénévent, et la populace des Italiens s'enrôla sous sa sainte bannière [1]. Le prêtre et le voleur couchaient dans la même tente : on voyait des piques et des croix au front de la troupe, et le saint guerrier qui avait à régler les marches, les camps et les combats, tâchait de se souvenir des leçons militaires qu'il avait reçues dans sa jeunesse. Les Normands de la Pouille ne pouvaient mettre en campagne que trois mille cavaliers et un petit nombre de fantassins. La désertion des naturels du pays les priva de vivres et coupa leur retraite, et un respect superstitieux glaça pour un moment leur bravoure incapable de crainte. Léon s'approchait d'eux en ennemi; mais, du moment où ils l'aperçurent, ils se mirent à genoux devant leur père spirituel. Le pape fut inexorable ; ses orgueilleux Allemands se moquèrent de la petite stature de leurs adversaires ; et on déclara à ceux-ci qu'ils devaient choisir entre la mort et l'exil. Les Normands dédaignaient la fuite, et, plusieurs d'entre eux n'ayant pas pris de nourriture depuis trois jours, leur petite armée se décida pour une mort prompte et honorable. Après avoir monté la colline de Civitella, ils descendirent dans la plaine, et chargèrent, en trois divisions, les troupes du pape. Richard, comte d'Aversa et le fameux Robert Guiscard, qui étaient à la gauche et au centre, attaquèrent, enfoncèrent, mirent en déroute et poursuivirent les troupeaux d'Italiens qui combattaient sans discipline et fuyaient sans rougir. Le comte Humphroy, qui menait la cavalerie de l'aile droite, rencontra plus d'obstacles. On dit que les Allemands [1] ne savaient manier ni leur lance ni leur cheval; mais ils formaient à pied une impénétrable phalange, et l'homme, le coursier et l'armure ne pouvaient résister à la pesanteur de leurs énormes sabres. Ils se défendaient avec opiniâtreté, lorsque la cavalerie qui revenait de la poursuite les environna, et ils moururent dans les rangs avec l'estime de l'ennemi et le plaisir de s'être vengés. Le pape prit la fuite, et trouva les portes de Civitella fermées, il fut arrêté par les vainqueurs, qui, subjugués une seconde fois par leur dévotion, baisèrent ses pieds, et lui demandèrent sa bénédiction et l'absolution de leur coupable victoire. Ils voyaient le vicaire de Jésus-Christ dans un ennemi captif. On peut supposer que les chefs lui donnèrent par politique ces marques de respect, mais, selon toute apparence ils étaient asservis aux superstitions du peuple. Le pontife, alors dans le calme de la retraite, regretta l'effusion du sang humain; il sentit qu'il avait causé des péchés et des scandales, et, son entreprise n'ayant pas réussi, tout le monde le condamnait d'avoir fait la guerre [2]. D'après ces dispositions, il ne se refusa point au traité avantageux qu'on lui proposait; il abandonna une alliance que ses sermons avaient annoncée comme la cause de Dieu, et ratifia les conquêtes passées et futu-

[1] Voyez, sur l'expédition de Léon IX contre les Normands, Guillaume l'Appulien (l. II, p. 259-261) et Geoffroy Malaterra (l. I, c. 13, 14, 15, p. 253). Ces deux auteurs ont de l'impartialité ; leurs préjugés naturels se trouvent contrebalancés par leurs préjugés de prêtres.

[1] Teutonici quia cæsaries et forma decoros
Fecerat egregie proceri corporis illos
Corpora derident normannica quæ breviora
Esse videbantur.

Les vers de l'Appulien ont ordinairement cette platitude; mais il s'échauffe dans la description de la bataille. Deux de ses comparaisons tirées de la chasse au faucon et de la sorcellerie indiquent les mœurs de son temps.

[2] M. de Saint-Marc (t. II, p. 200-204) allègue des plaintes et des critiques graves qu'on formait alors. Pierre Damien, l'oracle de ce temps, avait refusé aux papes le droit de faire la guerre, et le cardinal Baronius (Annal. Eccles., A. D. 1053, n° 10-17) traite durement l'hermite (*Lugens eremi incola*), et soutient avec chaleur les prérogatives des deux glaives de saint Pierre.

res des Normands. Par quelques mains qu'elles eussent été usurpées, les provinces de la Pouille et de la Calabre faisaient partie de la donation de Constantin et du patrimoine de saint Pierre, et cette faveur du pape, agréée des donataires, confirmait les prétentions du pontife et des Normands. Ils engagèrent réciproquement leurs armes spirituelles et temporelles : les Normands promirent ensuite de payer à la cour de Rome un tribut ou une redevance de douze deniers par charrue; et, depuis cette transaction mémorable, c'est-à-dire depuis environ sept siècles, le royaume de Naples est un fief du saint siége [1].

On fait descendre Robert Guiscard [2] tantôt d'un paysan, tantôt d'un duc de Normandie : une princesse grecque [3], entraînée par sa fierté et son ignorance, le disait issu d'une famille de cultivateurs, et c'est par ignorance et par flatterie que les Italiens le faisaient sortir d'une maison ducale [4]. Il reçut le jour dans la seconde classe ou l'ordre moyen de la noblesse [1]. Il sortait d'une race de *vavasseurs ou bannerets*, du diocèse de Coutances en Basse-Normandie, lesquels habitaient le château de Hauteville; Tancrède son père se distinguait à la cour et à l'armée du duc, et fournissait dix soldats ou chevaliers. Deux mariages dans une famille qui n'était pas indigne de la sienne le rendirent père de douze enfans, qui furent tous élevés par les généreux soins de sa seconde femme. Mais un modique patrimoine ne suffisait pas à une si nombreuse progéniture : les douze frères voyant autour d'eux les funestes suitte de la pauvreté et de la discorde, résolurent de chercher fortune dans les guerres étrangères. Deux seulement se chargèrent du soin de perpétuer leur race et de soigner la vieillesse de leur père; les dix autres, partant du château à mesure qu'ils arrivaient à l'âge de virilité, traversèrent les Alpes, et joignirent les Normands qui se trouvaient dans la Pouille. Les aînés furent entraînés par leur valeur; le succès de ceux-ci encouragea les plus jeunes, et Guillaume, Drogon et Humphroy méritèrent d'être les chefs de leur nation et les fondateurs de la nouvelle république. Robert, le premier des sept fils du second mariage, avait, de l'aveu même de ses ennemis, toutes les qualités d'un capitaine et d'un homme d'état. Sa stature excédait celle des hommes les plus grands de son armée : son corps avait les proportions de la beauté et de la grâce; au déclin de sa vie il jouissait encore d'une robuste santé, et son maintien n'avait rien perdu de sa noblesse. Il avait le visage vermeil, de larges épaules, de longs cheveux et une longue barbe couleur de lin, des yeux très-vifs, et sa voix, comme celle d'Achille, inspirait la soumission et l'effroi au milieu du tumulte d'une bataille. Les poëtes et les historiens des siècles de la chevalerie n'oublient pas ces avantages. Ils remarquent que Robert faisait, tout à la fois et

[1] Giannone (*Historia civile di Napoli*, t. II, p. 37-49-57-66) discute habilement l'origine et la nature des investitures papales ; et dans cette discussion il se montre jurisconsulte et antiquaire. Mais il s'efforce vainement de concilier les devoirs de patriote et ceux de catholique : adoptant une frivole distinction, il dit : *Ecclesia romana non dedit, sed accepit;* et il évite une confession honnête mais dangereuse de la vérité.

[2] On trouve des détails sur la naissance, le caractère et les premières actions de Guiscard, dans Geoffroy Malaterra (l. I, c. 3, 4-11-16, 17, 18-38, 39, 40); dans Guillaume l'Appulien (l. II, p. 260-262), dans Guillaume *Gemeticensis* ou de Jumièges (l. XI, c. 30, p. 663, 664, édit. Cambden), et dans Anne Comnène (Alexiade, l. I, p. 23-27; l. VI, p. 165, 166), avec les notes de Ducange (*Not. in Alexiad.*, p. 230-232-320), qui a ramassé toutes les chroniques latines et françaises pour en tirer de nouvelles lumières.

[3] *Ο δε Ρομπερτος ουτος ην Νορμαννος το γενος, την τυχην ασημος....*, ailleurs *εξ αφανους πανυ τυχης περιφανης*, et dans un autre endroit (l. IV, p. 84) *απο εσχατης πενιας και τυχης αφανους*. Anne Commène était née dans la pourpre, mais son père n'était qu'un sujet, qui par son mérite arriva à l'empire.

[4] Giannone (t. II, p. 2) oublie ses auteurs originaux, et, en faisant sortir Guiscard d'une maison de princes, il s'en rapporte au témoignage d'Invèges, moine augustin de Palerme, qui vivait dans le dernier siècle. Ces deux auteurs prolongent la succession des ducs depuis Rollon jusqu'à Guillaume II, le Bâtard ou le Conquérant, qu'on croyait (*communemente si tiene*) le père de Tancrède de Hauteville. Cette erreur est grossière et bien étonnante car, lorsque les fils de Tancrède faisaient la guerre dans la Pouille, Guillaume II n'avait que trois ans (A.D., 1037).

[1] L'opinion de Ducange est juste et modérée : « Certè » humilis fuit ac tenuis Roberti familia, si ducalem et » regium spectemus apicem, ad quem postea pervenit; quæ » honesta tamen et præter nobilium vulgarium statum et » conditionem illustris habita est, quæ nec humi reperet, » nec altum quid tumeret » (Guillaume Malmesbury, *de Gestis Anglorum*, l. III, p. 107; Notes *ad Alexiad.* p. 230).

avec la même dextérité, usage de son épée qu'il tenait de la main droite, et de sa lance qu'il tenait de la main gauche; qu'il fut désarçonné trois fois à la bataille de Civitella, et qu'à la fin de cette journée mémorable les guerriers des deux armées lui adjugèrent le prix de la valeur [1]. Son ambition, qui ne connaissait point de bornes, était fondée sur le sentiment de son mérite. Dans le cours de sa carrière les scrupules de la justice ne l'arrêtèrent jamais; les émotions de la pitié le touchèrent rarement; et, quoiqu'il ne fût pas insensible à l'opinion, il n'était guidé que par ses intérêts dans le choix de ses mesures secrètes ou publiques. On donna le surnom de *Guiscard* [2] à ce grand maître de la sagesse politique, qu'on a confondue trop souvent avec la dissimulation et la fourberie. Le poète Appulien le loue d'avoir surpassé l'astuce d'Ulysse et l'éloquence de Cicéron. Une apparence de franchise militaire couvrait ses artifices : au comble de la fortune il fut accessible et affable pour les soldats ; et, tout en se montrant indulgent aux préjugés de ses nouveaux sujets, il affectait dans son vêtement et dans ses mœurs l'ancien usage de son pays. Il pillait avec avidité, afin de répandre des largesses avec profusion. Sa première indigence l'avait rendu frugal; le gain d'un marchand ne lui paraissait pas au-dessous de son attention; il soumettait ses captifs à de longues et cruelles tortures, pour découvrir leurs trésors cachés. Les Grecs disent qu'il partit de la Normandie n'ayant à sa suite que cinq hommes à cheval et trente fantassins, et ce calcul même paraît exagéré; le sixième fils de Tancrède de Hauteville, qui passa les Alpes sous un habit de pélerin, leva ses premiers soldats parmi les aventuriers de l'Italie. Ses frères et ses compatriotes avaient partagé les fertiles terres de la Pouille, et ils gardaient leurs lots avec la jalousie de la cupidité: le jeune homme, plein d'ambition, gagna les montagnes de la Calabre, et, dans ses premiers exploits contre les Grecs et les naturels du pays, il n'est pas facile de distinguer le héros du brigand. Surprendre un château ou un couvent, attirer un riche citoyen dans un piége, enlever des vivres dans les villages des environs, tels furent les obscurs travaux qui exercèrent sa force et ses facultés intellectuelles. Les volontaires de la Normandie se rangèrent sous ses drapeaux, et les paysans de la Calabre, commandés par lui, prirent le nom et le caractère des Normands.

Robert, dont le génie s'accrut avec la fortune, excita la jalousie de son frère aîné, qui, dans une querelle passagère, menaça ses jours et mit des entraves à sa liberté. A la mort de Humphroy, ses fils en bas âge se trouvèrent exclus du commandement, et réduits à une vie privée par l'ambition de leur tuteur et de leur oncle; et Guiscard, élevé sur un bouclier, fut déclaré comte de la Pouille et général de la république. Son autorité et sa force ayant augmenté, il voulut achever la conquête de la Calabre, et acquérir un rang qui le mît pour jamais au-dessus de ses égaux. Le pape l'avait excommunié pour des rapines ou des sacriléges; mais on persuada sans peine à Nicolas II que des amis qui se brouillent se nuisent mutuellement; que les Normands étaient les défenseurs du saint-siége, et que l'alliance d'un prince offrait plus de sûreté que la conduite capricieuse d'un corps aristocratique. Un concile de cent évêques s'assembla à Melphi, et le comte différa une entreprise importante, afin de garder la personne et d'exécuter les décrets du pontife romain. Celui-ci, par reconnaissance et par politique, accorda à Robert et à sa postérité le titre de duc [1], avec l'in-

[1] Je vais citer quelques-uns des meilleurs vers de l'Appulien (l. II, p. 270).

Pugnat utraque manû, nec lancea cassa, nec ensis
Cassus erat, quocumque manû deducere vellet.
Ter dejectus equo, ter viribus ipse resumptis
Major in arma redit: stimulos furor ipse ministrat.
Ut leo cum frendens, etc.
. . . .
Nullus in hoc bello sicuti post bella probatum est
Victor vel victus, tam magnos edidit ictus.

[2] Les auteurs et les éditeurs normands qui connaissaient le mieux leur langue traduisaient le mot *Guiscard* ou *Wiscard*, par *callidus*, un homme rusé et astucieux. La racine *wise* est familière aux oreilles anglaises, et l'ancien mot *wise acre* offre à peu près le même sens et la même terminaison. Την ψυχην πανουργοτατος rend assez bien le surnom et le caractère de Robert.

[1] Le récit des anciens auteurs sur l'acquisition du titre de duc par Robert Guiscard est très-confus. D'après les remarques judicieuses de Giannone, Muratori et Saint-

vestiture de la Pouille, de la Calabre et de toutes les terres de l'Italie et de la Sicile qu'il enlèverait aux Grecs schismatiques et aux infidèles Sarrasins[1]. Cette bulle semblait justifier les armes de Robert, mais on ne pouvait disposer ainsi d'un peuple libre et vainqueur sans son aveu ; et Guiscard ne rendit publique sa nouvelle dignité qu'après s'être illustré dans la campagne suivante, par la prise de Consenza et de Reggio. Il assembla ses troupes au milieu de l'enthousiasme qu'inspirait son triomphe, et il les pria de confirmer par leur suffrage le jugement du vicaire de Jésus-Christ. Les soldats lui répondirent par des acclamations de joie ; et les comtes, jusqu'alors ses égaux, prononcèrent le serment de fidélité avec le sourire sur les lèvres et l'indignation dans le cœur. Robert se qualifia dès lors de « duc de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, par la grâce de Dieu ; » et il lui fallut vingt années de travaux pour réaliser ces titres pompeux. Des succès si tardifs dans un pays si peu étendu paraissent au-dessous des talens du chef et de la valeur de la nation ; mais les Normands étaient en petit nombre ; ils avaient peu de ressources, et ne servaient que comme volontaires. Le parlement des barons s'opposa quelquefois aux grands desseins du duc ; les douze comtes élus par le peuple conspirèrent contre son autorité, et les fils de Humphroy, dénonçant la perfidie de leur oncle, demandèrent justice et vengeance. L'habile Guiscard découvrit leurs complots, étouffa leur rébellion, et condamna les coupables à la mort ou à l'exil ; mais il consuma ses années et les forces de la nation dans ces querelles domestiques. Lorsqu'il eut mis en déroute ses ennemis du dehors, les Grecs, les Lombards et les Sarrasins, les villes fortifiées de la côte de la mer leur servirent d'asile. Ils excellaient dans l'art des fortifications et dans celui de la défense ; les Normands, habitués à servir à cheval, ne savaient pas attaquer des places ; ils ne pouvaient s'en rendre maîtres que par la persévérance. Salerne se défendit plus de huit mois : le siége ou blocus de Bari dura près de quatre ans. Le duc normand se montrait le premier dans tous les dangers, et se retirait le dernier d'un service fatigant. Tandis qu'il resserrait la citadelle de Salerne, une pierre énorme, lancée du haut des remparts, mit en pièces une de ses machines, et un éclat de bois le blessa à la poitrine. Il logeait sous les murs de Bari, dans une mauvaise baraque formée de branchages secs et couverte de paille : poste dangereux, exposé aux rigueurs de l'hiver et aux dards de l'ennemi[1].

Robert conquit à peu près toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples ; et les révolutions de sept siècles n'ont pas séparé les contrées réunies par ses armes[2]. Cette monarchie comprend les provinces grecques de la Calabre et de la Pouille, de la principauté de Salerne, soumise aux Lombards, de la république d'Amalfi, et des dépendances du vaste et ancien duché de Bénévent. Trois districts seulement échappèrent à sa domination, le premier pour jamais et les deux autres pour être réunis à son état vers le milieu du siècle suivant. L'empereur d'Allemagne avait transféré au pape, par don ou par échange, la ville et le territoire immédiats de Bénévent : ce district fut envahi quelquefois, mais le nom de saint Pierre triompha à la fin du glaive des Normands. Leur première colonie d'Aversa subjugua l'état de Capoue, et les princes de cette ville furent réduits à mendier leur subsistance à la porte du palais de leurs aïeux. Les ducs de la ville de Naples maintinrent la liberté populaire à l'ombre de l'empire de Bysance. Parmi les conquêtes de Guiscard, les lumiè-

Marc, j'ai tâché de faire ce récit d'une manière cohérente et vraisemblable.

[1] Baronius (Annal. Eccles., A. D. 1059, n° 69) a publié l'acte original. Il dit l'avoir copié sur le *Liber censuum*, manuscrit du Vatican. Mais Muratori a imprimé (*Antiquit. medii ævi*, t. v, p. 851-908) un *Liber Censuum* où il ne se trouve pas : et les noms de Vatican et de cardinal éveillent les soupçons d'un protestant et même d'un philosophe.

[1] Voyez la vie de Guiscard dans le second et le troisième livre de l'Appulien, et dans le premier et le second livre de Malaterra.

[2] Giannone (vol. II, de son *Istoria civile*, l. IX, X, XI, et l. XVII, p. 460-470) expose avec impartialité les conquêtes de Robert Guiscard et de Roger I ; et l'exemption de Bénévent et des douze provinces du royaume. Cette division n'a été établie que sous le règne de Frédéric II.

res de Salerne[1] et le commerce d'Amalfi[2] doivent fixer un moment la curiosité du lecteur. I. Une école de jurisprudence suppose des lois et des propriétés, et une religion bien claire, où l'évidence de la raison peut faire négliger la théologie. Mais, à toutes les époques de la civilisation, les hommes ont besoin du secours de la médecine; et, si le luxe rend les maladies aiguës plus fréquentes, li y a plus de coups et de blessures chez les barbares. Les trésors de la médecine des Grecs s'étaient répandus parmi les colonies arabes de l'Afrique, de l'Espagne et de la Sicile : au milieu des communications de la paix et de la guerre, une étincelle de savoir avait paru et s'était maintenue à Salerne, ville recommandable par l'honnêteté des hommes et la beauté des femmes[3]. Une école, la première qu'on ait vue au milieu des ténèbres de l'Europe, s'occupa de l'art de guérir; les moines et les évêques se réconcilièrent avec cette profession salutaire et lucrative; et des malades sans nombre, du rang le plus élevé et des pays les plus éloignés, appelèrent ou allèrent chercher les médecins de Salerne. Les vainqueurs normands protégeaient cette école; et Guiscard, élevé dans les camps, savait discerner le mérite et la valeur d'un philosophe. Après trente-neuf ans de voyage, Constantin, né en Afrique, et disciple du christianisme, rapporta de Bagdad la connaissance de la langue et des arts des Arabes, et Salerne profita de la pratique, des leçons et des écrits de l'élève d'Avicenne. Son école de médecine, cachée sous le nom d'université, a été long-temps obscure; mais ses préceptes, qui forment une suite d'aphorismes en vers du treizième siècle, qu'on appelle léonins ou vers latins rimés[1], sont aujourd'hui très-connus. II. La ville d'Amalfi, située à sept milles à l'ouest de Salerne, et à trente au sud de Naples, faisait voir la puissance et les heureuses suites de l'industrie. Son territoire était fertile, mais de peu d'étendue; et ses habitans profitèrent de leur situation près d'une mer accessible; ils se chargèrent les premiers du soin de fournir au monde occidental les ouvrages et les productions de l'Orient, et ce trafic fut la source de leur opulence et de leur liberté. Amalfi avait un gouvernement populaire, sous la direction d'un duc et la suprématie de l'empereur grec; elle comptait cinquante mille citoyens dans ses murs, et aucune autre ville n'offrait une quantité si considérable d'or et d'argent et d'objets de luxe. Les marins qui remplissaient son port excellaient dans la théorie et la pratique de la navigation et de l'astronomie, et on doit à leurs recherches ou à leur bonne fortune la découverte de la boussole, qui nous a donné le moyen de parcourir le globe. Leur commerce s'étendait aux rivages de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde, ou du moins il embrassait les productions de ces trois pays, et leurs établissemens à Constantinople, à Antioche, à Jérusalem et à Alexandrie, devinrent, à quelques égards, des colonies indépendantes[2]. Après trois siè-

[1] Giannone (t. II, p. 119-127), Muratori (*Antiquit. medii ævi*, t. III, Dissert. 44, p. 935, 936) et Tiraboschi (*Istoria della Letteratura italiana*) ont donné le tableau historique des médecins de l'école de Salerne. Le jugement de leur théorie et de leur pratique doit être abandonné à nos médecins.

[2] L'infatigable Henri Brunckman a inséré à la fin de l'*Histor. Pandectar.* (*Trajec. ad Rhen.*, 1722, in-4°) deux dissertations *de Republicâ Amalphitanâ*, et *de Amalphi à Pisanis direptâ*, fondées sur le témoignage de cent quarante écrivains. Mais il a oublié les deux passages importans de l'ambassade de Liutprand (A. D. 959), qui comparent le commerce et la navigation d'Amalfi et de Venise.

Urbs Latii non est hâc delitiosior urbe,
Frugibus arboribus vinoque redundat; et unde
Non tibi poma, nuces, non pulchra palatia desunt,
Non species muliebris abest, probitasque virorum.

Gulielmus Appulus, l. III, p. 267).

[1] Muratori fait remonter l'époque de ces vers au-delà de l'an 1066, époque de la mort d'Édouard-le-Confesseur, *rex Anglorum*, à qui ils sont adressés. L'opinion ou plutôt la méprise de Pasquier (Recherches de la France, l. VII, c. 2) et de Ducange (*Glossar. latin.*) laisse les preuves de Muratori en leur entier. L'usage des vers rimés, qu'on trouve déjà au septième siècle, fut emprunté des langues du Nord et de l'Orient (Muratori, *Antiquit.*, t. III, Dissert., 40, p. 686-708).

[2] La description d'Amalfi, par Guillaume l'Appulien (l. III, p. 267), est assez exacte et très-poétique; et le troisième vers semble faire allusion à la boussole!

Nulla magis locuples argento, vestibus, auro
Partibus innumeris : hac plurimus urbe moratur
Nauta maris cœlique vias aperire peritus.
Hunc et Alexandri diversa feruntur ab urbe
Regis, et Antiochi. Gens hæc freta plurima transit.
His Arabes, Indi, Siculi nascuntur et Afri.
Hæc Gens est totum prope nobilitata per orbem,
Et mercanda ferens, et amans mercata referre.



cles de prospérité, Amalfi fut subjuguée par les Normands, et saccagée par la jalousie de la république de Pise. Elle ne contient plus que mille pêcheurs, mais on y voit les restes d'un arsenal, d'une cathédrale et des palais de ses anciens négocians.

Roger, le douzième et le dernier des fils de Tancrède, fut retenu long-temps en Normandie par sa jeunesse et le grand âge de son père. Appelé ensuite en Italie, il se hâta d'arriver dans la Pouille, où il mérita l'estime, et où bientôt après il excita la jalousie de Guiscard. Ils avaient la même valeur et la même ambition; mais la jeunesse, la belle figure et les manières élégantes de Roger captivèrent l'affection des soldats et du peuple. Il avait si peu de moyens de subsistance pour lui et les quarante guerriers qui formaient son cortége, qu'il avilit ses qualités guerrières par des actions de brigand et des vols domestiques. On avait alors des notions si imparfaites sur la propriété, que, d'après ses ordres particuliers, son historien l'accuse d'avoir volé des chevaux dans une étable de Melphi [1]. Ses talens se formèrent au milieu de la pauvreté et du brigandage: quittant ses viles habitudes, il se montra un digne champion de la foi; et l'invasion de la Sicile, dans laquelle il fut secondé par le zèle et la politique de son frère Guiscard, le couvrit de gloire. Après la retraite des Grecs, les Sarrasins, que les catholiques nommaient idolâtres, étaient rentrés dans leurs possessions; mais une petite troupe d'aventuriers acheva la délivrance de la Sicile, que l'armée de l'empire d'Orient n'avait pu effectuer [2]. Lors de sa première tentative, Roger brava sur un canot couvert les dangers réels et fabuleux de Charybde et de Scylla. Osant débarquer avec soixante soldats sur une côte ennemie, il poussa les Musulmans jusqu'aux portes de Messine, et repassa en Italie chargé de butin. Il déploya l'activité et la patience de son courage dans la forteresse de Trani. Parvenu à un âge avancé, il racontait avec plaisir que, durant le cours du siége, sa femme et lui furent réduits à un manteau qu'ils portaient alternativement; que, son cheval ayant été tué, il tomba au pouvoir des Sarrasins; qu'il se dégagea par la force de son épée, et rapporta sur son dos la selle de son coursier, afin de ne laisser aucun trophée entre les mains des infidèles. Au siége de Trani, trois cents Normands arrêtèrent et repoussèrent les forces de l'île. On assure qu'à la bataille de Ceramio cinquante mille hommes de cavalerie ou d'infanterie furent mis en déroute par cent trente-six soldats chrétiens; car il ne faut pas compter saint George, qui, dit-on, combattit à cheval aux premiers rangs. On réserva pour le successeur de saint Pierre les bannières ennemies et quatre chameaux. Si on eût exposé ces dépouilles au Capitole, et non pas au Vatican, elles auraient du moins rappelé le souvenir des triomphes sur les Carthaginois. Il est vraisemblable que ce calcul n'embrasse que les chevaliers normands, chacun desquels avait à sa suite cinq ou six guerriers [1]; mais, en adoptant cette interprétation et en supposant tous les avantages que purent donner la valeur, la bonté des armes et la réputation, la déroute d'une armée si nombreuse doit encore être traitée de miracle ou de conte fabuleux. Les Arabes de la Sicile recevaient de puissans secours de l'Afrique: les galères de Pise aidèrent la cavalerie des Normands au siége de Palerme, et au moment de l'action la jalousie des deux frères ne fut plus qu'une émulation généreuse et invincible. Après une guerre de trente ans [2],

[1] « Latrocinio armigerorum suorum in multis sustentabatur, quod quidem ad ejus ignominiam non dicimus; sed ipso ita præcipiente adhuc viliora et reprehensibiliora dicturi sumus, ut pluribus patescat, quam laboriosè et cum quantâ angustiâ à profundâ paupertate ad summum culmen divitiarum vel honoris attigerit. » C'est ainsi que s'exprime Malaterra avant de raconter le vol des chevaux (l. I, 25). Du moment où cet auteur a fait mention de Roger son protecteur (l. I, c. 19), Guiscard ne paraît plus jouer que le second rôle. On remarque la même chose dans Velléius Paterculus, à l'occasion d'Auguste et de Tibère.

[2] « Duo sibi proficua deputans animæ scilicet et corporis si terram idolis deditam ad cultum divinum revocaret. » (Galfrid. Malaterra, l. II, c. 1). Il raconte la conquête de la Sicile dans ses trois derniers livres, et il a donné un sommaire exact des chapitres (p. 544-546).

[1] Voyez le mot *Milites* dans le Glossaire latin de Ducange.

[2] Entre autres détails curieux ou bizarres, Malaterra dit que les Arabes avaient introduit en Sicile l'usage des

Roger acquit, avec le titre de grand-comte, la souveraineté de la plus grande et de la plus fertile des îles de la Méditerranée ; et son administration annonce un esprit libéral et éclairé, bien supérieur à son éducation et à son siècle. Il accorda aux Musulmans la liberté de leur religion et la jouissance de leurs propriétés [1] : un philosophe et un médecin de Mazara, et de la race de Mahomet, lequel avait harangué le vainqueur, fut appelé à la cour ; on traduisit en latin sa Géographie des sept climats ; et Roger, après l'avoir lue avec attention, préféra le livre de l'Arabe aux écrits du grec Ptolémée [2]. Quelques naturels du pays, disciples du christianisme, avaient favorisé les Normands ; ils ne voulurent d'autre récompense que le triomphe de la croix. L'île rentra sous la juridiction du Pontife de Rome : on établit de nouveaux évêques dans les principales villes, et le clergé eut le plaisir de voir fonder des églises et des monastères qu'on dota richement. Le héros catholique revendiqua néanmoins les droits du magistrat civil. Loin de renoncer à l'investiture des bénéfices, il eut l'adresse de tourner à son profit les prétentions des papes, et la singulière bulle qui déclare les princes de Sicile légats héréditaires et perpétuels du saint-siége [3] consolida et étendit la suprématie de la couronne.

La conquête de la Sicile fut plus glorieuse qu'utile pour Robert Guiscard : la possession de la Pouille et de la Calabre ne suffisait pas à son ambition, et il résolut de saisir ou de faire naître une occasion d'envahir et peut-être de subjuguer l'empire d'Orient [1]. Un divorce, obtenu sous prétexte de consanguinité, avait éloigné sa première épouse, et Bohémond, issu de ce premier mariage, se trouvait destiné à faire lui-même sa fortune, de la même manière que son illustre père. Sa seconde femme était fille des princes de Salerne ; les Lombards permirent que la succession passât à Roger, fils du second lit : cinq filles que Guiscard eut d'ailleurs de la princesse de Salerne trouvèrent des maris d'un rang élevé [2] ; et l'une d'elles fut fiancée en bas âge à Constantin, fils et héritier de l'empereur Michel [3]. Mais une révolution ébranla le trône de Constantinople ; la famille royale de Ducas fut emprisonnée dans un palais ou dans un cloître ; et Robert, qui s'intéressait au sort de sa fille et à celui de son allié, médita des projets de vengeance. Un Grec, qui se disait père de Constantin, parut bientôt à Salerne, et raconta l'histoire de son détrônement et de son évasion. Il fut reconnu par le duc, qui lui donna le cortége et les titres de la dignité

chameaux (l. i, c. 33) et des pigeons messagers (c. 44) ; que la morsure de la tarentule donne une incommodité *quæ per anum inhonestè crepitando emergit* ; et, ce qui est ridicule, il ajoute que toute l'armée des Normands, campée près de Palerme, éprouva cet effet (c. 36). J'ajouterai une étymologie qui n'est pas indigne du onzième siècle. *Messana* vient de *Messis*, lieu d'où les blés de la Sicile étaient envoyés en tribut à Rome (l. ii, c. 1).

[1] Voyez la capitulation de Palerme dans Malaterra (l. ii, c. 45) et Giannone, qui parle de la tolérance générale accordée aux Sarrasins (t. ii, p. 72).

[2] Jean Léon l'Africain, *de Medicis et Philosophis arabibus* (c. 14, *apud Fabric. Bibliot. Græc.*, t. xiii, p. 278-279). Ce philosophe se nommait Esseriph Essachalli, et il mourut en Afrique A. H. 516, A. D. 1112. Ceci ressemble beaucoup au shérif al Edrissi, qui présenta son livre (*Geographia Nubiensis* ; voyez la préface, p. 88, 90, 170) à Roger, roi de Sicile, A. H. 548, A. D. 1153. (d'Herbelot, Bibliothèque Orientale, p. 786 ; Prideaux, *Life of Mahomet*, p. 188 ; Petit de la Croix, Hist. de Gengiskan, p. 535-536 ; Casiri, *Bibliot. Arab.-Hispan.*, t. ii, 9-13), et je crains qu'il n'y ait de la méprise sur l'un de ces deux faits.

[3] Malaterra indique la fondation des évêchés (l. iv, c. 7), et il produit l'original de la bulle (l. iv, c. 29). Giannone donne une idée raisonnable de ce privilége et de la monarchie de Sicile (t. ii, p. 95-102), et Saint-Marc (Abrégé, t. iii, p. 217-301) discute cette question avec toute l'habileté d'un jurisconsulte sicilien.

[1] Dans les détails de la première expédition de Robert contre les Grecs, je suis Anne Comnène (premier, second, quatrième et cinquième livres de l'Alexiade), Guillaume l'Appulien (l. iv et v, p. 270-275) et Geoffroy Malaterra (l. iii, c. 13-14-24-29-39). Ils étaient contemporains ; et leurs écrits sont authentiques, mais aucun d'eux n'a été témoin oculaire de la guerre.

[2] L'une d'entre elles épousa Hugues, fils d'Azzo ou d'Axo, marquis de Lombardie. Guillaume l'Appul. (l. iii, p. 267) dit qu'Axo était riche, puissant et *noble*. Leibnitz et Muratori ont cherché quels furent ses ancêtres aux neuvième et dixième siècles. Les deux illustres maisons de Brunswick et d'Est viennent des deux fils aînés du marquis d'Azzo. (Voyez Muratori, *Antichità Estense*.)

[3] Anne Comnène loue et regrette un peu trop librement ce beau jeune homme qui devint son fiancé après qu'on l'eut dégagé de sa promesse de mariage à la fille de Guiscard (l. i p. 23). Elle dit que ce prince était αγαλμα φυσεως Θεου χειρων φιλοτιμημα.... χρυσου γενους αποῤῥοη.... etc. p. 27.) Elle décrit ailleurs la blancheur et le vermillon de sa peau, ses yeux de faucon, etc. (l. 3, p. 71).



impériale. Le faux Michel [1] parcourut en triomphe la Pouille et la Calabre : les peuples le reçurent avec des larmes et des acclamations ; et le pape Grégoire VII exhorta les évêques à concourir par leurs sermons, et les catholiques par le secours de leurs bras, au rétablissement de ce prince. Ses conversations avec Robert étaient fréquentes et familières, et la valeur des Normands et les trésors de l'empire grec justifiaient leurs promesses réciproques. Mais, de l'aveu des Grecs et des Latins, ce Michel n'était qu'un imposteur : c'était un moine échappé de son couvent, ou un domestique qui avait servi dans le palais. L'adroit Guiscard avait imaginé cette fourberie ; il comptait qu'après avoir donné ainsi une apparence de justice à ses armes, il ferait d'un mot rentrer le faux empereur dans l'état obscur d'où il venait de le tirer. Mais on ne pouvait déterminer la croyance des Grecs que par la victoire, et l'ardeur des Latins n'égalait pas leur crédulité : les vétérans de la Normandie voulaient jouir en paix du fruit de leurs travaux, et les périls connus et inconnus d'une expédition au-delà de la mer frappaient de terreur les faibles Italiens. Robert, qui avait besoin de nouvelles troupes, eut recours aux présens et aux promesses ; il employa l'autorité civile et ecclésiastique ; et on reproche à ce prince inexorable d'avoir enrôlé de force des vieillards et des enfans. Après deux années de préparatifs, l'armée de terre et les forces navales s'assemblèrent à Otrante, dernier promontoire de l'Italie ; Robert s'y rendit accompagné de sa femme, qui combattit à ses côtés, de son fils Bohémond, et de l'imposteur qu'on donnait pour l'empereur Michel. Treize cents chevaliers [2] normands, ou élevés à leur école, étaient le nerf de cette armée composée d'environ trente mille hommes [1] de toutes les dénominations. Cent cinquante navires reçurent sur leur bord les soldats, les chevaux, les armes, les machines de guerre, et les tours de bois couvertes de peaux non tannées ; ces bâtimens avaient été construits en Italie, et la république de Raguse, devenue l'alliée de Robert, fournit les galères.

Les côtes de l'Italie et de l'empire se rapprochent à l'embouchure du golfe Adriatique. L'espace qui est entre Brindes et Durazzo n'a pas plus de cent milles [2] ; en face d'Otrante il n'en a que cinquante [3], et le peu de largeur du détroit donna à Pyrrhus et à Pompée l'idée sublime ou extravagante d'y élever un pont. Robert, avant d'embarquer ses munitions et ses troupes, détacha Bohémond avec quinze galères ; il lui enjoignit de subjuguer ou de menacer l'île de Corfou, de reconnaître la côte opposée, et de s'assurer, aux environs de Vallona, d'un hâvre pour ses troupes. Bohémond fit sa traversée et son débarquement sans apercevoir d'ennemis ; et le succès de cette entreprise montre l'état de décadence de la marine des Grecs. Les îles et les villes maritimes de l'Épire tombèrent au pouvoir de Robert, qui, après son arrivée à Corfou, mena son escadre et son armée au siége de Durazzo. Cette ville, qui était la clef de l'empire du côté de l'Occident, se trouvait gardée par son ancienne réputation, par des ouvrages récens, par le patricien Georges Paléologue, qui avait gagné des batailles en

[1] Anne Comnène, l. I p. 28-29. Gulielm. Appul., l. IV, p. 271 (Galfrid. Malaterra, l. III, c. 13, p. 579-580. Malaterra est plus réservé ; mais l'Appulien dit positivement:

Mentitum se Michaelem
Venerat à Danais quidam seductor ad illum.

Comme Grégoire VII avait ajouté foi à cette imposture Baronius est presque le seul qui le reconnaisse pour l'empereur Michel (A. D. 80, n° 44).

[2] *Ipse armatæ militiæ non plusquam MCCC milites secum habuisse, ab eis qui eidem negotio interfuerunt attestatur* (Malaterra, l. III, c. 24, p. 583). Ce sont les guerriers que l'Appulien (l. IV, p. 273) appelle *equestris gens ducis, equites de gente ducis.*

[1] Εις τριακοντα χιλιαδας, dit Anne Comnène (Alexiade, l. I, p. 37), et son calcul cadre exactement avec le nombre et la charge des navires. *Ivit in Dyrrachium cum XV militibus hominum*, dit le *Chronicum breve Normannicum* (Muratori, *Scriptores*, t. V, p. 278). J'ai tâché de concilier ces calculs.

[2] l'Itinéraire de Jérusalem (p. 609, édit. Wesseling) indique un intervalle raisonnable et vrai de mille stades, ou de cent milles, que Strabon (l. VI, p. 433), et Pline (Hist. Natur. III, 26) doublent, on ne sait pourquoi.

[3] Pline (Hist. Natur., III, 6 16) donne QUINQUAGINTA *millia* à ce *brevissimus cursus*, et est d'accord avec la véritable distance d'Otrante à la Vallona ou Aulon (d'Anville, analyse de sa carte des côtes de la Grèce, etc., p. 3-6). Hermolaus Barbarus, qui substitue le mot *centum* (Hardouin., not. 67. *in Plin.*, l. III), aurait pu interroger tous les pilotes vénitiens qui étaient sortis du golfe.

Orient, et enfin par une garnison d'Albanais et Macédoniens, que leur valeur rendait recommandables dès les temps les plus reculés. Des dangers et des accidens de toute espèce assaillirent Guiscard. Sa flotte, qui longeait la côte au milieu de la saison la plus favorable de l'année, essuya un ouragan et des neiges; des coups de vent qui venaient du sud enflèrent la mer Adriatique, et un naufrage confirma la mauvaise réputation des rochers Acrocérauniens[1]. Les voiles, la mâture et les rames furent mises en pièces : des débris de vaisseaux, des armes et des cadavres couvrirent les flots et les rivages; et la mer engloutit ou endommagea la plus grande partie des munitions. On eut peine à délivrer la galère ducale, et Robert s'arrêta sept jours sur le cap voisin, pour attendre les restes de ses navires, et ranimer le courage de ses troupes. Les Normands n'étaient plus ces audacieux marins qui avaient reconnu l'Océan, du Groenland au mont Atlas, et qu'on avait vus sourire des faibles périls de la Méditerranée. Ils pleurèrent durant la tempête : l'approche des Vénitiens, séduits par les prières et les promesses de la cour de Bysance, les alarma. La première action ne fut pas désavantageuse au jeune Bohémond[2], qui commandait les vaisseaux de son père. Les galères de la république de Venise mouillèrent en forme de croissant durant la nuit; l'habileté de leurs évolutions, l'activité des archers, le poids des javelines et le feu grégeois décidèrent la victoire de la seconde journée. Les vaisseaux de la Pouille et de Raguse se réfugièrent à la côte; plusieurs virent couper leurs câbles et furent emmenés captifs par le vainqueur. Une sortie de la garnison de Durazzo porta le carnage et l'épouvante au milieu du camp de Robert : on jeta des secours dans la place; et, dès que les assiégeans ne furent plus maîtres de la mer, les îles et les villes maritimes cessèrent de leur envoyer des tributs et des provisions. Une maladie pestilentielle dévasta bientôt l'armée des Normands; cinq cents chevaliers furent frappés de cette mort sans gloire, et Guiscard eût eu à célébrer dix mille funérailles, si l'honneur des funérailles eut pu être donnée à tous. Il fut seul inébranlable au milieu de tant de calamités; et, tandis qu'il faisait venir de nouvelles forces de la Pouille et de la Sicile, il foudroyait avec ses machines de siége, il escaladait ou sapait les murs de Durazzo. Mais son industrie et sa valeur rencontraient une valeur égale et une habilité supérieure. Il avait conduit au pied du rempart une tour mobile qui renfermait cinq cents soldats; la chute de la porte ou du pont-levis fut arrêtée par une énorme poutre, et la tour devint la proie du feu grégeois.

Tandis que les Turcs fondaient sur l'empire romain du côté de l'Orient, et l'armée de Guiscard du côté de l'Occident, un prince âgé, le successeur de Michel, remettait le sceptre aux mains d'Alexis, illustre général et fondateur de la dynastie de Comnène. La princesse Anne, qui a écrit l'histoire d'Alexis son père, observe, dans son style affecté, qu'Hercule lui-même ne pouvait suffire à deux combats, et, sur ce principe, elle donne des éloges à une paix précipitée avec les Turcs, qui permit à l'empereur d'aller lui-même au secours de Durazzo. Alexis trouva peu de soldats dans le camp, et le laissa vide; mais telles furent la vigueur et l'activité de ses mesures, qu'en six mois il rassembla une armée de soixante-dix mille hommes[1], et fit une marche de cinq cents milles. Il leva ses troupes en Europe et en Asie, dans l'espace qui se prolonge du Péloponnèse à la mer

[1] *Infames scopulos Acroceraunia*. (Horat., *carmen* 1-3.) Il y a un peu d'exagération dans le *præcipitem africum decertantem aquilonibus et rabiem noti*, et dans les *monstra natantia* de l'Adriatique; mais c'est une époque intéressante pour l'histoire de la poésie et de l'amitié, que celle où Horace tremblait pour la vie de Virgile.

[2] Των δε εις τον πωγωνα αυτου ενυβρισαντων (Alexiade, l. 4. p. 106). Au reste, les Normands coupaient leur barbe; les Vénitiens la portaient dans toute sa longueur, et ils se moquèrent du défaut de barbe de Bohémond. (Ducange, *Not. ad Alexiad.*, p. 283.)

[1] Muratori (*Annali d'Italia*, t. IX, p. 136-137) observe que quelques auteurs (Petrus Diacon., *Chron. Casinen.*, l. III, c. 49) donnent cent soixante-dix mille hommes à l'armée grecque, mais qu'on peut en ôter *cent* et que Malaterra en indique seulement soixante-dix mille. Le passage auquel il fait allusion se trouve dans la Chronique de Lupus Protospata (*Script. Ital.*, t. V, p. 45). Malaterra (l. IV, c. 27) dit en termes vagues : *Cum copiis innumerabilibus*, et le poète Appulien (l. IV, p. 272) :

More locustarum montes et plana teguntur.

Noire : les armes d'argent et les riches équipages des cavaliers qui gardaient sa personne firent connaître sa magnificence; il avait un nombreux cortége de nobles et de princes, dont plusieurs, après avoir été un moment revêtus de la pourpre au milieu des révolutions du palais, possédaient, grâce à la tolérance de la cour, une grande fortune et des charges considérables. Leur noble ardeur dut animer la multitude; mais leur goût pour le plaisir, et le mépris pour la subordination, produisaient des désordres : ils voulaient qu'on les menât tout de suite au combat; et leurs clameurs importunes déconcertèrent la prudence d'Alexis, qui aurait pu environner et affamer l'armée des assiégeans. L'énumération des provinces fait voir toutes les pertes qu'avait essuyées l'empire. On leva les nouveaux soldats a la hâte et au milieu de la terreur; on paya cher les garnisons de l'Anatolie et de l'Asie-Mineure, car il fallut livrer aux Turcs les villes qu'elles défendaient. Les Varangiens et les gardes de la Scandinavie, dont une troupe d'exilés et de volontaires de l'île de Thulé, ou de l'île de la Grande-Bretagne, avait accru le nombre, composaient la force de l'armée grecque. Les Danois et les Anglais étaient réunis sous le joug des Normands. De jeunes aventuriers résolurent d'abandonner une terre d'esclavage; la mer leur offrait un moyen de se sauver, et, dans leur long pélerinage, ils parcoururent toutes les côtes qui présentaient quelque espoir de liberté et de vengeance. L'empereur grec les prit à son service, et on les établit d'abord dans une nouvelle cité de la côte d'Asie; mais Alexis les appela bientôt au secours de sa personne et de son palais, et il recommanda à son successeur leur bravoure et leur fidélité [1]. Se rappelant avec indignation ce qu'ils avaient souffert de la part des Normands, ils marchèrent avec joie contre l'ennemi de leurs compatriotes, et ils brûlaient de recouvrer en Épire la gloire qu'ils avaient perdue à la bataille de Hastings. Quelques compagnies de Francs ou de Latins soutenaient les Varangiens; et les rebelles, qui s'étaient réfugiés à Constantinople, pour échapper à la tyrannie de Guiscard, s'empressaient de prouver leur zèle et de satisfaire leur vengeance. L'empereur n'avait pas dédaigné le secours des Pauliciens, ou des Manichéens de la Thrace et de la Bulgarie, et ces hérétiques réunissaient à l'intrépidité des martyrs la valeur active et la discipline des braves soldats [1]. Le traité avec le sultan avait procuré mille Turcs, et on opposa les traits de la cavalerie des Scythes aux lances de la cavalerie des Normands. Robert, voyant tous ces corps formidables prêts à tomber sur lui, assembla un conseil où il appela ses officiers principaux. « Vous voyez, » leur dit-il, dans quel péril vous êtes; il est » pressant et inévitable. Les collines sont » couvertes de guerriers et de drapeaux, et » l'empereur des Grecs est accoutumé aux » guerres et aux triomphes. Nous ne pouvons » nous sauver que par l'obéissance et l'union, » et je suis prêt à céder le commandement à » un général plus habile. » Ses ennemis eux-mêmes lui ayant répondu par des acclamations qui annonçaient l'estime et la confiance : « Comptons sur les fruits de la victoire, ajou» ta-t-il, et ne laissons aux lâches aucun » moyen d'échapper. Je suis d'avis qu'on » brûle les vaisseaux et les bagages, et que » nous nous battions sur ce terrain, comme » si c'était le lieu de notre naissance et de no» tre sépulture. » Ce projet fut adopté d'une voix unanime, et Guiscard sortit de ses lignes pour attendre l'ennemi. Une rivière de peu de largeur couvrait ses derrières; son aile droite se prolongeait jusqu'à la mer, et sa gauche aboutissait à des collines : il ne savait peut-être pas que ce fut au même endroit que César et Pompée s'étaient disputé l'empire du monde [2].

[1] Voyez Guillaume de Malmesbury, *de Gestis Anglorum*, l. II, p. 92. *Alexius fidem Anglorum suscipiens, præcipuis familiaritatibus suis eos applicabat, amorem eorum filio transcribens.* Ordericus Vitalis (Hist. Ecclés., l. IV, p. 508, l. VII, p. 641) raconte leur départ d'Angleterre, et leur service dans l'empire grec.

[1] Voyez l'Appulien (l. I, c. 256). J'ai tracé dans le cinquante-quatrième chapitre le caractère et l'histoire de ces Manichéens.

[2] Voyez la narration simple et héroïque de César (*Comment. de Bell. Civil.* III, 41-75). C'est dommage que Quintus Icilius (M. Guiscard) n'ait pas assez vécu pour analyser ces opérations, ainsi qu'il a analysé les campagnes d'Afrique et d'Espagne.

Alexis, ayant résolu, contre l'avis de ses sages capitaines, de risquer une bataille, exhorta la garnison de Durazzo à concourir à la délivrance de la ville en faisant une sortie à propos. Il marcha sur deux colonnes pour surprendre les Normands avant la pointe du jour, et de deux côtés; sa cavalerie légère se répandit au milieu de la plaine; les archers formaient la seconde ligne, et les Varangiens se réservèrent l'honneur de combattre au front. Au premier choc, les haches de bataille des étrangers portèrent des coups terribles à l'armée de Guiscard, réduite alors à quinze mille hommes. Les Lombards et les Calabrois n'eurent pas honte de tourner le dos; ils prirent la fuite vers la rivière et vers la mer; mais on avait détruit le pont, afin d'arrêter les soldats de la place, et la côte était bordée de galères vénitiennes qui attaquèrent avec succès la multitude en désordre. Cette troupe se voyait au bord du précipice; la valeur et la conduite de ses chefs la sauva. Les Grecs font de Gaïta, femme de Robert, une amazone et une seconde Pallas, moins habile dans les arts, mais non moins terrible à la guerre que la déesse des Athéniens [1]. Elle demeura sur le champ de bataille malgré ses blessures; et ses exhortations et son exemple rallièrent les troupes qui prenaient la fuite [2]. Sa faible voix était secondée par la voix plus forte et les bras plus vigoureux de Guiscard : aussi calme au milieu de l'action que magnanine dans les conseils: « Où fuyez- » vous? s'écriait-il : l'ennemi est implacable, » et la mort est moins fâcheuse que la » servitude. » Le moment était décisif; les Varangiens, se portant sur la ligne des Normands, s'aperçurent que ses flancs étaient nus; les huit cents chevaliers rangés autour du duc ne furent point entamés; ils se précipitèrent la lance en arrêt, et les Grecs déplorent le carnage qui fut la suite de l'impétueuse fermeté des chevaliers français [1]. Alexis remplit tous les devoirs d'un soldat ou d'un général; mais, voyant le massacre des Varangiens et la fuite des Turcs, il méprisa ses sujets et désespéra de sa fortune. La princesse Anne, qui a versé une larme sur ce triste événement, est réduite à vanter la force et l'agilité du cheval de son père, et la vigueur avec laquelle il se défendit contre un chevalier qui, d'un coup de lance, avait mis en pièces le casque de l'empereur. Dans son désespoir, il enfonça un escadron de Francs qui s'opposait à sa fuite; et, après avoir erré deux jours et deux nuits au milieu des montagnes, il ne put jouir de quelque repos, non de l'esprit, mais du corps, que dans les murs de Lychnidus. Robert se plaignait de la mollesse de ses troupes, qui n'avaient pas arrêté ce prince; mais les trophées et les drapeaux enlevés à l'ennemi, la richesse et le luxe du camp des Grecs, et la gloire d'avoir défait une armée cinq fois plus nombreuse que la sienne, le consolèrent. Une foule d'Italiens avaient été victimes de leur frayeur, et cette mémorable journée ne lui coûta que trente chevaliers. Les Grecs, les Turcs et les Anglais perdirent cinq ou six mille hommes [2], parmi lesquels on compta beaucoup de nobles et des guerriers du sang royal; l'imposteur Michel fut tué, et sa mort fut ainsi plus honorable que sa vie

[1] Παλλας αλλη καν μη Αθηνη. Le président Cousin (Hist. de Constantinople, t. IV, p. 131, in-12) traduit ainsi ce passage, « qui combattait comme une Pallas, quoiqu'elle » ne fût pas aussi savante que celle de la Grèce; » version assez exacte. Les Grecs avaient donné à leur déesse deux caractères opposés, celui de Neith, l'ouvrière de Saïs en Égypte, et d'une Amazone vierge, du lac Tritonien dans la Libye (Bannier, Mythologie, t. IV, p. 1-31, in-12).

[2] Anne Comnène (l. IV, p. 116) admire ses mâles vertus avec une sorte d'effroi. Elles étaient plus familières aux Latins; et, quoique l'Appulien (l. IV, p. 273) fasse mention de sa présence et de sa blessure, il lui attribue beaucoup moins d'intrépidité :

Uxor in hoc bello Roberti fortè sagittâ
Quâdam læsa fuit : quo vulnere *territa*, nullam
Dum sperabat opem, se pœnè *subegerat* hosti.

Le mot de *subegerat* est très-mal choisi lorsqu'il s'agit d'une femme prisonnière.

[1] Απο της του Ρομπερττου προηγησαμενης μαχης, γινωσκων την πρωτην κατα των εναντιων ἱππασιαν των Κελτων ανυποιστον (Anne, l. V, p. 133); et ailleurs και γαρ Κελτος ανηρ πας εποχουμενος μεν ανυποιστος την ορμην, και την θεαν εστιν (p. 140). Le pédantisme de la princesse, dans le choix des dénominations classiques, a encouragé Ducange à attribuer à ses compatriotes le caractère des anciens Gaulois.

[2] Lupus Protospata (l. III, p. 45) dit six mille, Guillaume l'Appulien plus de cinq mille (l. IV, p. 273); leur modération est rare et honorable, car ils pouvaient supposer aisément qu'il y avait eu vingt ou trente mille schismatiques ou infidèles de tués.

Après la défaite des Grecs, la garnison continua à se défendre : l'empereur avait eu l'imprudence de rappeler George Paléologue, et un Vénitien commandait dans la ville. Les assiégeans construisirent des baraques, afin de pouvoir soutenir les rigueurs de l'hiver; et, en réponse au défi de la place, Robert insinua que sa persévérance égalait au moins l'obstination des assiégés [1]. Peut-être comptait-il déjà sur sa liaison secrète avec un noble vénitien, qui, séduit par l'espoir d'un grand et riche mariage, eut la bassesse de les trahir. Des échelles de corde tombèrent du haut des murs au milieu de la nuit; les Calabrois montèrent en silence, et le nom et les trompettes du vainqueur éveillèrent les Grecs. Cependant ils défendirent, trois jours entiers, les rues contre un ennemi déjà maître du rempart, et près de sept mois s'écoulèrent depuis le moment où l'on investit la place jusqu'à sa reddition. Robert pénétra ensuite au centre de l'Épire ou de l'Albanie; il passa les premières montagnes de la Thessalie, surprit trois cents Anglais dans la ville de Castoria, s'approcha de Thessalonique, et fit trembler Constantinople. Un devoir plus pressant ne lui permit pas de suivre ses desseins ambitieux. Le naufrage, les maladies pestilentielles et le glaive de l'ennemi avaient détruit les deux tiers de son armée; et, au lieu des recrues qu'il attendait de l'Italie, des lettres l'informèrent des malheurs et des dangers qu'avait produits son absence; de la révolte des villes et des barons de la Pouille; de la détresse du pape et de l'approche ou de l'invasion de Henri, roi d'Allemagne. Ce prince orgueilleux imagina que sa présence suffirait à la sûreté de ses états; il repassa la mer avec un seul brigantin, et laissa l'armée sous les ordres de son fils et des comtes normands, en exhortant Bohémond à respecter la liberté de ses égaux, et les comtes à obéir à l'autorité de leur général. Le fils de Guiscard marcha sur les traces de son père. Les Grecs comparent ces deux guerriers à la chenille et à la sauterelle; ils ont soin d'ajouter que la sauterelle dévore tout ce qui a échappé aux ravages de la chenille [1]. Après avoir gagné deux batailles contre l'empereur, il descendit dans la Thessalie, et assiégea Larisse, capitale du royaume fabuleux d'Achille [2], laquelle contenait le trésor et les magasins de l'armée des Grecs. Au reste, on doit des éloges à la fermeté et à la prudence d'Alexis, qui lutta courageusement contre ses malheurs. Afin de subvenir à la pauvreté de l'état, il osa emprunter les ornemens superflus des églises; il suppléa à la désertion des Manichéens par quelques tribus de la Moldavie; sept mille Turcs remplacèrent et vengèrent la perte de leurs frères; les soldats grecs apprirent à monter à cheval, à lancer des traits; ils s'exercèrent à la pratique journalière des embuscades et des évolutions. Alexis savait par expérience que la cavalerie si redoutable des Français ne pouvait ni combattre ni presque se mouvoir, dès qu'elle se trouvait à pied [3]. Il ordonnait à ses archers de viser le cheval plutôt que le cavalier; et, lorsqu'il craignait d'être attaqué, il semait le terrain de pointes de fer et de trappes. Les succès des deux armées se balancèrent aux environs de Larisse. Bohémond se distingua toujours par son courage, et il fut souvent heureux; mais les Grecs imaginèrent un stratagème qui occasiona le pillage de son camp : la ville était imprenable, et les com-

[1] Les Romains avaient trouvé le nom d'*Epidamnus* de mauvais augure, et ils avaient substitué celui de Dyrrachium (Pline, III, 26); et le peuple en avait fait Duracium (voyez Malaterra), qui a quelque analogie avec le mot de *dureté*. Durand était un des noms de Robert; et, par un misérable jeu de mots, on le faisait venir de Durando. (Alberic. Monach., *in Chron. apud* Muratori. *Annali d'Italia*, t. IX, p. 137.)

[1] *Βρουχους και ακριδας ειπεν αν τις αυτους πατερα και υιον* (Anne, l. I, p. 35). Par ces comparaisons si différentes de celles d'Homère, elle veut inspirer du mépris et de l'horreur pour *le méchant petit animal*, qu'on appelle le conquérant. Malheureusement le sens commun ou la déraison publique contrarient ses louables desseins.

[2] *Prodiit hâc auctor Trojanæ cladis Achilles. Virgile* (Énéide, II, *Larissæus Achilles*) autorise la supposition de l'Appulien (l. v. p. 275), qui n'est pas justifiée par la géographie d'Homère.

[3] L'ignorance a traduit par éperons le *των πεδιλων προαλματα*, qui embarrassait les chevaliers lorsqu'ils se trouvaient à pied (Anne Comnène, Alexiade, l. v, p. 140). Ducange en a fait voir le véritable sens, par un usage ridicule et incommode qui a subsisté depuis le onzième jusqu'aux quinzième siècle. Ces pointes, en forme de scorpion, avaient quelquefois deux pieds, et une chaîne d'argent les attachait au genou.

tes, dégoûtés ou corrompus par l'ennemi, quittèrent ses drapeaux, trahirent leur foi, et s'enrôlèrent au service de l'empereur Alexis, qui eut l'avantage plutôt que l'honneur de la victoire, et retourna à Constantinople. Après avoir abandonné des conquêtes qu'il ne pouvait plus défendre, le fils de Guiscard s'embarqua pour l'Italie, où il fut très-bien reçu par son père, qui connaissait son mérite, et qui ne lui imputait point les malheurs de la guerre.

Parmi les princes latins, alliés d'Alexis et ennemis de Robert, Henri III ou IV, roi d'Allemagne et d'Italie, et qui devint ensuite empereur d'Occident, était le plus puissant et le plus zélé. La lettre que lui adressa le monarque grec[1] respire une vive amitié et un extrême désir d'ajouter à leur alliance des liaisons publiques et privées. Il félicite Henri de ses succès dans une sainte guerre, fondée sur la justice, et il se plaint de ce que les entreprises audacieuses des Normands troublent la prospérité de son empire. La liste de ses présens est analogue aux mœurs de ce siècle: il lui envoya une couronne d'or garnie de rayons, une croix pectorale garnie de perles, une boite de reliques avec les noms et le titre des saints, un vase de cristal, un vase de sardoine, du baume, vraisemblablement de la Mecque, et cent pièces de pourpre. Il y joignit cent quarante-quatre mille bysantins d'or, avec la promesse d'en donner deux cent seize mille de plus lorsque Henri se trouverait en armes sur le territoire de la Pouille; et les deux princes appuyèrent d'un serment leur ligue contre l'ennemi. Le prince allemand[2], qui était déjà dans la Lombardie à la tête d'une armée et d'une faction, se rendit à ces propositions généreuses, et marcha vers le midi; il fut arrêté par la nouvelle de la bataille de Durazzo; mais l'empereur fut bien dédommagé de l'argent dont il venait de faire le sacrifice, puisque l'invasion du roi d'Allemagne rappela Guiscard dans la Pouille. Henri détestait les Normands alliés et vassaux de Grégoire VII, son implacable ennemi. Le zèle et l'ambition de ce pontife orgueilleux avaient rallumé la longue querelle du sacerdoce et de l'empire[1]: le roi et le pape se déposaient mutuellement, et chacun d'eux avait établi un rival sur le trône de son antagoniste. Après la défaite et la mort du rebelle à qui Grégoire avait donné le royaume d'Allemagne, Henri passa en Italie pour y prendre la couronne impériale, et chasser du Vatican le tyran de l'église[2]. Mais le peuple romain adhéra à la cause de Grégoire; des secours d'hommes et d'argent, qui arrivèrent de la Pouille, fortifièrent la résolution du pontife, et le roi d'Allemagne forma vainement trois entreprises contre la cité de Rome. On dit que, la quatrième année, Henri corrompit avec l'or de Bysance les nobles romains qui avaient vu leurs domaines et leurs châteaux ruinés par la guerre. On lui livra les portes, les ponts et cinquante otages: l'antipape Clément III fut sacré dans le palais de Latran; et, tandis que le pape, plein de reconnaissance, couronnait son protecteur, l'empereur Henri résidait au Capitole en qualité de légitime successeur d'Auguste et de Charlemagne. Le neveu de Grégoire défendait encore les ruines de Septizonium; le pape était bloqué dans le château Saint-Ange, et il ne comptait plus que sur son courage et la fidélité de son vassal normand.

[1] L'épître entière mérite d'être lue (Alexiade, l. III, p. 93, 94, 95). Ducange n'a pas entendu ces mots, αστροπελεκυν δεδεμενον μετα χρυσαφιου. Je crois en avoir deviné le sens: χρυσαφιου signifie une couronne d'or: Simon Portius (*in Lexico Græco-Barbar.*) dit que αστροπελεκυς équivaut à κεραυνος, πρηστηρ, un éclair.

[2] Je renvoie sur ces faits généraux à Sigonius, Baronius, Muratori, Mosheim, Saint-Marc, etc.

[1] Les vies de Grégoire VII sont des légendes ou des invectives (Saint-Marc, Abrégé, t. III, p. 335, etc.), et les lecteurs modernes ne croiront ni à ses miracles ni à ses œuvres magiques. On trouve des détails instructifs dans Le Clerc (Vie de Hildebrand, Bibliothèque ancienne et moderne, t. VIII), et beaucoup d'amusement dans Bayle (Dictionnaire critique, *Grégoire VII*). Ce pape fut sans doute un grand homme, un second Athanase dans un siècle plus fortuné pour l'église. Me permettra-t-on d'ajouter que le portrait d'Athanase est un des morceaux de mon Histoire (chapitre 21) dont je suis le moins mécontent?

[2] Anne, qui a la rancune d'un schismatique grec, l'appelle καταπτυστος ουτος Παπας (l. I, p. 32); un pape ou un prêtre qui mérite qu'on crache sur sa personne: elle l'accuse d'avoir fustigé, d'avoir rasé les ambassadeurs de Henri, et peut-être de leur avoir ôté les organes de la virilité (p. 31-33). Mais ce cruel outrage est invraisemblable et douteux. (Voyez la préface judicieuse de Cousin.)

Des injures et des plaintes réciproques avaient interrompu leur amitié; mais, au milieu de ce pressant danger, Guiscard fut entraîné par ses sermens, par son intérêt plus fort que ses sermens, par l'amour de la gloire, et par son inimitié pour les deux empereurs. Il résolut donc de voler au secours du prince des apôtres; il se mit en route après avoir rassemblé six mille cavaliers et trente mille fantassins, c'est-à-dire l'armée la plus nombreuse qu'il ait jamais eue; et les applaudissemens publics, et la promesse des secours du ciel, animèrent ses troupes de Salerne à Rome. Henri, qui avait gagné soixante-six batailles, trembla : se souvenant de quelques affaires indispensables, qui exigeaient sa présence en Lombardie, il exhorta les Romains à demeurer fidèles, et partit à la hâte trois jours avant l'arrivée des Normands. En moins de trois ans, le fils de Tancrède de Hauteville eut la gloire de délivrer le pape et de chasser devant ses armes victorieuses l'empereur d'Orient et celui d'Occident [1]. Mais les malheurs de Rome diminuèrent l'éclat du triomphe de Robert. A l'aide des partisans de Grégoire, on était venu à bout de percer ou d'escalader les murs; mais la faction impériale était toujours active et puissante; le peuple se souleva le troisième jour; et un mot inconsidéré qui échappa au vainqueur, pour sa sûreté et sa vengeance, fut le signal du feu et du pillage [2]. Les Sarrasins de la Sicile, les sujets de Roger et les auxiliaires de Guiscard saisirent cette occasion de dépouiller et de profaner la sainte cité des chrétiens : on réduisit en captivité ou on égorgea des milliers de citoyens sous les yeux du pontife : ce furent les alliés de Grégoire qui se rendirent coupables de ces forfaits; un quartier spacieux, qui se prolongeait du palais de Latran au Colisée, fut consumé par les flammes, et de nos jours c'est encore un désert [1]. Grégoire, abandonnant une ville qui le détestait et qui ne le craignait plus, alla finir ses jours dans le palais de Salerne. L'adroit pontife fit sans doute espérer à Guiscard la souveraineté de Rome ou la couronne impériale; mais cette mesure dangereuse, qui, selon toute apparence, donna une nouvelle ardeur à l'ambition du duc normand, devait indisposer pour jamais les fidèles princes de l'Allemagne.

Le libérateur et le fléau de Rome aurait pu se livrer enfin au repos, mais l'infatigable Robert recommença la guerre en Orient l'année de l'évasion de l'empereur d'Allemagne. Le zèle ou la reconnaissance de Grégoire avait promis à sa valeur les royaumes de la Grèce et de l'Asie [2]. Les troupes de Guiscard étaient enorgueillies par le succès et prêtes à marcher aux combats. La princesse Anne les compare à un essaim d'abeilles, d'après l'exemple d'Homère [3]; mais j'ai indiqué plus haut les deux extrêmes des forces du duc normand : il avait alors cent vingt navires; et, comme la saison était très-avancée, il préféra le hâvre de Brindes [4] à la rade

1 . . . .Sic uno tempore victi
Sunt terræ domini duo : rex allemanicus iste,
Imperii rector romani maximus ille,
Alter ad arma ruens armis superatur; et alter
Nominis auditi sola formidine cessit.

Il est assez singulier que ce poète latin dise que l'empereur grec gouvernait l'empire romain (l. 4, p. 274).

2 La narration de Malaterra (l. III, c. 27, p. 587-588) est authentique, circonstanciée et impartiale. *Dux ignem exclamans urbi incensa*, etc. L'Appulien, affaiblit le malheur (*inde quibusdam ædibus exustis*) que des chroniques partiales exagèrent de nouveau. (Muratori *Annali*, t. IX, p. 147.)

1 Le jésuite Donatus (*de Româ veteri et novâ*, l. IV, c. 8, p. 489), après avoir parlé de cette dévastation, ajoute d'une manière agréable : « Duraret hodieque in Cœlio » monte interque ipsum et Capitolium miserabilis facies » prostratæ urbis, nisi in hortorum vinetorumque amœ- » nitatem Roma resurrexisset ut perpetuâ viriditate con- » tegeret vulnera et ruinas suas. »

2 Le titre de roi, promis ou donné à Robert par le pape (Anne, l. I, p. 32), est assez prouvé par le poète appulien (l. IV, p. 270).

Romani regni sibi promisisse coronam
Papa ferebatur.

Et je ne conçois pas pourquoi ce nouveau trait de juridiction apostolique déplaît à Gretser et à quelques autres défenseurs des papes.

3 Voyez Homère, Iliade B (je hais cette manière pédantesque de citer les livres de l'Iliade par les lettres de l'alphabet grec), 87, etc. Ses abeilles présentent l'image d'une foule en désordre. Leur discipline et leurs travaux publics sont des idées d'un siècle postérieur (Virgile Enéide, l. I).

4 Gulielmus Appulus, l. V, p. 276. L'excellent port de Brindes était double; le hâvre extérieur présentait un golfe qui se trouvait couvert par une île, se rétrécissait par degrés, et communiquait par une passe avec le hâ-

ouverte d'Otrante. Alexis, craignant d'être attaqué une seconde fois, avait rétabli sa marine avec soin. Venise lui donna trente-six navires de transport, quatorze galères et neuf galiotes ou vaisseaux d'une grandeur ou d'une force extraordinaire; et il paya libéralement ce secours de la république, car elle obtint un assez grand nombre de boutiques et de maisons dans le port de Constantinople, et un tribut d'autant plus agréable, que c'était le produit d'un impôt sur les citoyens d'Amalfi, ses rivaux. La réunion des Grecs et des Vénitiens couvrit la mer Adriatique d'une escadre ennemie; mais leur négligence ou l'habileté de l'ennemi, la variation des vents ou l'obscurité d'une brume, ouvrirent un passage à Robert, et les troupes des Normands débarquèrent saines et sauves sur la côte d'Épire. L'intrépide duc, ayant pris vingt fortes galères, chercha l'ennemi sans perdre de temps; et, quoique habitué à combattre à cheval, il exposa dans une bataille navale sa vie et celle de ses deux fils. L'empire de la mer fut disputé en trois combats livrés à la vue de l'île de Corfou: l'habileté et le nombre des alliés prévalurent dans les deux premiers; mais, au troisième, les Normands remportèrent une victoire complète et décisive [1]. Une fuite ignominieuse dispersa les brigantins des Grecs; les neuf forteresses mouvantes des Vénitiens soutinrent un combat plus opiniâtre; sept furent coulées bas, et les deux autres tombèrent au pouvoir de l'ennemi; deux mille cinq cents captifs implorèrent en vain la pitié du vainqueur; et la fille d'Alexis évalue à treize mille hommes le nombre des Grecs ou alliés qui perdirent la vie en cette occasion. Le génie de Guiscard suppléa au défaut d'expérience: à la fin de chacune des deux premières actions, il examinait avec tranquillité les causes de sa défaite; il imaginait de nouvelles méthodes de remédier à sa faiblesse et de détruire les avantages des Grecs. L'hiver suspendit ses opérations: au retour du printemps, il travailla à se rendre maître de Constantinople; mais, au lieu de traverser les collines de l'Épire, il se porta dans la Grèce et les villes de l'Archipel, qui offraient un immense butin, et où son armée et ses vaisseaux pouvaient agir ensemble et avec plus de succès. Une maladie épidémique déconcerta ses projets dans l'île de Céphalonie; Robert, âgé de soixante-dix ans, y termina sa carrière: selon quelques auteurs, le public parut croire que ce prince avait été empoisonné par sa femme ou par l'empereur grec [1]. L'imagination peut calculer à son aise les succès qu'aurait eus ce prince, s'il eût vécu; mais il est assez prouvé que la grandeur des Normands dépendait de son existence [2]. Une armée victorieuse, qui ne voyait plus d'ennemis autour d'elle, se dispersa ou se retira avec le désordre de la consternation; et Alexis, qui avait tremblé pour son empire, se réjouit de sa délivrance. La galère qui portait les restes de Guiscard fit naufrage sur la côte d'Italie; mais on retira le corps, et il fut déposé dans les tombeaux de Vénuse [3], lieu plus célèbre

vre inférieur qui embrassait la ville des deux côtés. César et la nature ont travaillé à sa ruine: et que peuvent les faibles efforts de l'administration napolitaine contre de pareils agens! (Swinburne's *Travels in the two Sicilies*, vol. I, p. 384-390).

[1] Guillaume l'Appulien (l. v, p. 276) décrit la victoire des Normands, et oublie les deux défaites antérieures qu'Anne Comnène a soin de rappeler (l. VI, p. 159-160-161). Elle invente ou elle exagère une quatrième action, pour venger la gloire de la république. Les Vénitiens ne pensaient pas ainsi, puisqu'ils déposèrent leur doge, *propter excidium stoli*, (Dandulus, *in Chron. in Muratori, Script. Rerum italicarum*, t. XII, p. 249.)

[1] Les auteurs les plus authentiques, Guillaume l'Appulien (l. v, p. 277), Geoffroy Malaterra (l. III, c. 41, p. 589), et Romuald de Salerne (*Chron. in Muratori, Script. Rerum italic.*, t. VII) ne parlent point de ce crime qui paraît si évident à Guillaume de Malmesbury (l. III, p. 107) et à Roger de Hoveden (p. 710, *in Scrip. post Bedam*). Hoveden explique comment Alexis-le-Juste épousa, couronna et fit brûler vive sa complice. Cet historien anglais est si aveugle, qu'il place Robert Guiscard ou Wiscard au nombre des chevaliers de Henri I, qui monta sur le trône quinze ans après la mort du duc de la Pouille.

[2] Anne Comnène, qui se réjouit de la mort de Guiscard, jette néanmoins des fleurs sur le tombeau de ce prince (Alexiade, l. v, p. 162-166); mais l'estime et la jalousie de Guillaume-le-Conquérant prouvent bien mieux le mérite de Robert. *Græcia* (dit Malaterra) *hostibus recedentibus libera læta quievit: Appulia tota, sive Calabria turbatur.*

[3] *Urbs Venusina nitet tantis decorata sepulcris.*

C'est un des meilleurs vers du poème de l'Appulien (l. v, p. 278). Guillaume de Malmesbury (l. III, p. 107) rapporte une épitaphe de Guiscard, qui ne mérite pas d'être insérée ici.

par la naissance d'Horace [1], que par la sépulture des héros normands. Roger, son fils et son successeur, n'eut plus que l'état modeste d'un duc de la Pouille ; Guiscard, entraîné par la prévention ou l'estime, laissa ses conquêtes au brave Bohémond. Les prétentions de celui-ci troublèrent la tranquillité nationale, jusqu'à l'époque où la première croisade contre les Sarrasins ouvrit une carrière plus importante de gloire et de conquêtes [2].

La carrière glorieuse ou modeste des humains est également terminée par le tombeau. La lignée masculine de Robert Guiscard s'éteignit à sa seconde génération dans la Pouille et à Antioche; mais son frère cadet fut la souche d'une ligne de rois, et le fils du grand-comte hérita du nom, des conquêtes et du courage de Roger premier [3]. Le fils de celui-ci était né en Sicile, et n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à la souveraineté de ce pays; s'il s'était contenté de son fertile patrimoine, ses peuples reconnaissans auraient pu bénir leur bienfaiteur : sous une sage administration on aurait revu les heureux temps des colonies grecques [4]. La richesse et la puissance de la Sicile auraient égalé ce qu'on pouvait attendre des plus vastes conquêtes; mais l'ambition du grand-comte ne s'accommodait pas de ces vues : c'est par les vulgaires moyens de la violence et de l'artifice qu'il voulut la satisfaire. Il chercha à dominer seul à Palerme, dont la branche aînée avait obtenu la moitié ; il s'efforça d'étendre la Calabre au-delà des bornes que fixaient les premiers traités, et il épia avec impatience le moment où la santé de son cousin, Guillaume de la Pouille, petit-fils de Robert, déclinerait. Roger, instruit de sa mort, partit de Palerme avec sept galères, mouilla dans la baie de Salerne, reçut, après dix jours de négociation, le serment de fidélité de la capitale des Normands, força les barons à lui rendre hommage, et arracha une investiture des papes qui ne pouvaient plus supporter l'amitié ou l'inimitié d'un vassal puissant ; il respecta le territoire de Bénévent comme le patrimoine de saint Pierre; mais la réduction de Capoue et de Naples compléta l'exécution des desseins formés par son oncle Guiscard, et il se trouva le maître de toutes les conquêtes des Normands. Enorgueilli de sa force et de son mérite, il dédaigna les titre de duc et de comte, et la Sicile, réunie à un tiers peut-être du continent de l'Italie, forma la base d'un royaume [1] qui ne le cédait qu'aux monarchies de France et d'Angleterre. Il fut couronné à Palerme, et les chefs de la nation ne manquèrent pas de déclarer sous quel nom il régnerait sur eux; mais l'exemple d'un tyran grec et d'un émir sarrasin ne suffisait pas pour justifier son titre de monarque, et les neufs rois du monde latin [2] ne voulurent le reconnaître que lorsqu'il aurait obtenu la sanction du pape. L'orgueil d'Anaclet fut bien aise d'accorder un titre que l'orgueil de

[1] Horace toutefois avait peu d'obligations à Venuse : il fut conduit à Rome dès son enfance (*Sermon.*, 1-6), et ses allusions multipliées aux limites incertaines de la Pouille et de la Lucanie (*Car.*, III, 4; *Sermon.*, II, 1), sont indignes de son siècle et de son génie.

[2] Voyez Giannone (t. II, p. 88-93), et les historiens de la première croisade.

[3] Le règne de Roger et des rois normands de la Sicile occupe quatre livres de l'*Historia civile* de Giannone (t. II, l. XI-XIV, p. 136-340), et on le trouve aux neuvième et dixième volumes des Annales de Muratori. La Bibliothèque italique (t. I, p. 176-222) contient un extrait fort utile de Capecelatro, moderne Napolitain, qui a publié deux volumes sur l'histoire de son pays, depuis Roger I jusqu'à Frédéric II inclusivement.

[4] Selon le témoignage de Philiste et de Diodore, Denys, tyran de Syracuse, entretenait une armée de dix mille cavaliers, de cent mille fantassins et de quatre cents galères. Rapprochez Hume (*Essays*, vol. 1, p. 268-435) de Wallace son adversaire (*Numbers of Mankind*, p. 306-307). Tous les voyageurs, d'Orville, Reidesel, Swinburne, etc., parlent des ruines d'Agrigente.

[1] Un auteur contemporain, qui décrit les actions de Roger, de l'an 1127 à l'an 1135, fonde les titres de ce prince sur son mérite et son pouvoir, sur le consentement des barons, et l'ancienne monarchie de la Sicile et de Palerme, sans faire valoir l'investiture donnée par le pape Anaclet. (Alexand., *cœnobii Telesini abbatis*, *de Rebus gestis regis Rogerii*, l. IV, *in Muratori*, *Script. Rerum ital.*, t. V, p. 607-645.)

[2] Les rois de France, d'Angleterre, d'Écosse, de Castille, d'Aragon, de Navarre, de Suède, de Danemark et de Hongrie. Le trône des trois premiers était beaucoup plus ancien que Charlemagne. Les trois suivans avaient établi le leur par le glaive, et les trois derniers par leur baptême : le roi de Hongrie se trouvait le seul qui eût reçu sa couronne du pape.

Roger n'avait pas craint de demander[4]. Mais on contestait l'élection de celui-ci ; on avait élu un autre pape sous le nom d'Innocent II, et tandis qu'Anaclet siégeoit au Vatican les nations de l'Europe reconnaissaient son rival. Roger ayant mal choisi son protecteur ecclésiastique, sa monarchie fut ébranlée et presque détruite ; et le glaive de l'empereur Lothaire II, les excommunications d'Innocent, les escadres de Pise et le zèle de saint Bernard se réunirent pour perdre le roi sicilien, qu'on regardait comme un brigand. Roger se vit chassé du continent de l'Italie après une forte résistance ; et à la cérémonie de l'investiture d'un nouveau duc de la Pouille, le pape et l'empereur tinrent l'extrémité du *gonfanon*[2] ; ils voulaient par-là soutenir leurs droits réciproques et faire connaître la suspension de leurs querelles. Mais ces liaisons d'amitié furent de peu de durée ; la maladie et la désertion ne tardèrent pas à détruire les armées l'Allemagne[3] : Roger, qui pardonna rarement à ses ennemis mort ou vifs, extermina le duc de la Pouille et tous ses adhérens. Innocent, plein de fierté malgré sa faiblesse, devint, ainsi que Léon IX son prédécesseur, le captif et l'ami des Normands ; et l'éloquence de Bernard, qui prit alors du respect pour le titre et les vertus du roi de Sicile, célébra leur réconciliation.

Pour expier sa guerre contre un pape, Roger avait promis d'arborer l'étendard de la croix, et il s'empressa d'accomplir un vœu si favorable à ses intérêts et à sa vengeance. Les outrages que venait de recevoir la Sicile attirèrent de justes représailles sur les Sarrasins. Les Normands, qui s'étaient alliés à un si grand nombre de familles sujettes, regardèrent les Siciliens des premiers siècles comme leurs ancêtres, et imitèrent les exploits maritimes du pays qu'ils avaient adopté ; ils luttèrent, dans la maturité de leur force, contre la nation en décadence qui gouvernait l'Afrique. Le calife fatimite, voulant, lors de son départ pour la conquête de l'Afrique, récompenser le mérite réel et la fidélité apparente de Joseph et de ses officiers, lui donna son manteau royal, quarante chevaux arabes, son palais avec les meubles magnifiques qui s'y trouvaient, et enfin le gouvernement des royaumes de Tunis et d'Alger. Les Zéirides[1], descendans de Joseph, oubliant la soumission et la reconnaissance qu'ils devaient à un bienfaiteur éloigné, s'étaient emparés et avaient abusé des fruits de leur prospérité, et ils tombaient de faiblesse après avoir fourni la carrière peu étendue d'une dynastie orientale. Ils étaient accablés sur le continent par les Almohades, princes fanatiques de Maroc, et ils voyaient leurs rivages exposés aux entreprises des Grecs et des Français, qui, avant la fin du onzième siècle, avaient obtenu de force une rançon de deux cent mille pièces d'or. Les premières campagnes de Roger annexèrent à la couronne de Sicile le rocher de Malte, qu'une colonie religieuse et militaire a rendu célèbre depuis. Il attaqua bientôt Tripoli[2], forte place située sur la côte de la mer ; et, s'il égorgea les mâles et réduisit les femmes en captivité, on doit se souvenir que les Moslems se permirent souvent le même abus de la victoire. La capitale des Zéirides portait le nom d'Afrique, d'après celui de la contrée, et on l'appelait quelquefois Mahadia[3], d'après le nom de

[1] Fazellus et d'autres Siciliens ont imaginé un couronnement antérieur de quelques mois, et auquel le pape et l'empereur n'eurent aucune part (A. D. 1130, 1er mai), que Giannone rejette malgré lui (III, p. 137-144). Les contemporains n'en parlent pas, et une chartre de Messine, qu'on a fabriquée, ne peut soutenir cette fable. (Muratori, *Annali d'Italia*, t. IX, p. 340 ; Pagi, *Critica*, t. IV, p. 467, 468.)

[2] Ou bâton de pavillon.

[3] Roger corrompit le second officier de l'armée de Lothaire, qui fit sonner la retraite, ou plutôt, qui cria aux troupes de se retirer : car les Allemands, dit Cinnamus (l. III, c. 1, p. 51), ignorent l'usage des trompettes. Mais cette assertion est d'un ignorant.

[1] Voyez de Guignes, Hist. générale des Huns, t. I, p. 369-373, et Cardonne, Hist. de l'Afrique, etc., sous la domination des Arabes, t. II, p. 70-140. Il paraît que ces deux auteurs ont pris Novairi pour leur guide.

[2] Tripoli (dit le géographe de Nubie, ou, pour parler plus exactement, le sherif Al-Edrisi) « urbs fortis, saxeo » muro vallata, sita prope littus maris. Hanc expugnavit » Rogerius, qui, mulieribus captivis ductis, viros peremit. »

[3] Voyez la géographie de Léon l'Africain (in *Ramusio*, t. I, fol. 74 verso, fol. 86 recto), et Schaw (*Travels*, p. 110), le septième livre du président de Thou et le onzième de l'abbé de Vertot. Les chevaliers de Malte eurent la sagesse de refuser cette place, que Charles-Quint leur offrait à condition de la défendre.

l'Arabe qui en avait jeté les fondemens : elle est forte et bâtie sur un isthme; mais la fertilité de la plaine des environs ne compense pas l'imperfection du hâvre. George, amiral de Sicile, assiégea Mahadia avec une escadre de cent cinquante galères, bien pourvue de soldats et de machines de guerre : le souverain avait pris la fuite; le gouverneur maure refusait de capituler; mais, ne voulant pas affronter le dernier assaut, il se sauva ainsi que les Moslems, et abandonna aux Français la ville et ses trésors. Le roi de Sicile et ses lieutenans subjuguèrent en plusieurs expéditions Tunis, Safax, Capsia, Bona, et une longue étendue de côtes[1]; on mit des garnisons dans les forteresses, on assujettit la contrée à un tribut, et on peut dire à quelques égards que le glaive de Roger tenait l'Afrique sous le joug[2]. Après sa mort, son glaive se brisa; et, sous le règne orageux de son successeur, on négligea, on évacua ou l'on perdit ces possessions éloignées[3]. Les triomphes de Scipion et de Bélisaire ont prouvé que les Européens peuvent conquérir l'Afrique; mais de grands princes de la chrétienté ont échoué dans leurs armemens contre les Maures, qui peuvent encore se glorifier de la rapidité de leurs conquêtes et de leur longue domination en Espagne.

Après la mort de Robert Guiscard, les Normands oublièrent soixante ans leurs projets sur l'empire de Constantinople. L'habile Roger sollicita auprès des princes grecs des liaisons publiques et privées, qui devaient relever son titre de roi; il demanda en mariage une fille de la maison de Comnène, et les premières négociations du traité paraissaient annoncer une issue favorable; mais le mépris qu'on témoigna à ses ambassadeurs irrita sa vanité, et, selon l'usage, un peuple innocent fut puni de la morgue de la cour de Bysance[1]. George, amiral de Sicile, assiégea Corfou avec une escadre de soixante-dix galères. Les habitans, peu attachés à la cour qui les gouvernait, livrèrent la capitale et le reste de l'île. Durant cette invasion, qui joue un rôle dans les annales du commerce, les Normands se répandirent sur la Méditerranée et les provinces de la Grèce; et la rapine et la cruauté attentèrent aux respectables villes d'Athènes, de Thèbes et de Corinthe. Aucun monument de la dévastation que subit Athènes n'est parvenu jusqu'à nous. Les Latins escaladèrent les anciens murs qui environnaient les richesses de Thèbes, sans les garder; les vainqueurs ne se souvinrent de l'Évangile que pour le faire intervenir dans le serment par lequel les légitimes propriétaires jurèrent qu'ils n'avaient soustrait aucune portion de leurs biens. La basse ville de Corinthe fut évacuée à l'approche des Normands; les Grecs se retirèrent dans la citadelle, placée sur une hauteur, où la source de Pirène, si connue des amateurs de l'ancienne littérature, versait des eaux en abondance; elle eût été imprenable si les avantages de l'art et de la nature pouvaient suppléer au défaut de la bravoure. Les assiégeans n'essuyèrent d'autre fatigue que celle de gravir la colline : leur général, étonné de sa victoire, ne craignit pas d'irriter le ciel, car il arracha de l'autel une image précieuse de Théodore, le saint tutélaire de la forteresse. Les fabricans de soie des deux sexes que Roger envoya en Sicile, formèrent la partie la plus précieuse du butin; et, comparant l'habile industrie de ces artisans avec la fainéantise et la lâcheté des soldats, il s'écria que la quenouille et les métiers d'étoffes étaient les seules armes que les Grecs sussent manier. Deux événemens remarquables signalèrent cette expédition maritime; la liberté rendue à un roi de France, et le mouillage des vaisseaux sici-

[1] Pagi a indiqué d'une manière exacte les conquêtes de Roger en Afrique, et son ami, l'abbé de Longuerue, a suppléé à ses remarques, d'après des mémoires arabes (A. D. 1147, nos 26-27. A. D. 1148, no 16. A. D. 1153, no 16.)

[2] Appulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

Inscription orgueilleuse, d'où il résulte que les vainqueurs normands étaient toujours distingués de leurs sujets chrétiens et moslems ou musulmans.

[3] Hugo Falcandus (Hist. Sicula, in Muratori, Script., t. VII, p. 270-271) attribue ces pertes à la négligence ou à la perfidie de l'amiral Majo.

[1] Le silence des historiens de Sicile, qui finit trop tôt ou qui commence trop tard, doit être suppléé par Othon de Frisingen (*de Gestis Frederici I*, l. I, c. 33, *in Muratori, Script.*, t. VI, p. 668), par le Vénitien André Dandolo (id. t. XII. p. 282, 283), et par les auteurs grecs, Cinnamus (l. III, c. 2-5) et Nicetas (*in Manuel*, l. II, c. 1-6).

liens sous les murs de la capitale de l'empire d'Orient. Louis VII, revenant d'une croisade malheureuse, avait été arrêté par les Grecs, qui violèrent les loix de l'honneur et de la religion. Délivré par le général de Roger, on lui donna des fêtes à la cour de Sicile, et il se rendit ensuite à Paris en passant par Rome [1]. L'empereur grec se trouvait absent; Constantinople et l'Hellespont étaient sans défense et ne se croyaient pas en danger. Les soldats ayant suivi le drapeau de Manuel, les galères de Sicile, qui vinrent mouiller devant la cité impériale, épouvantèrent le clergé et le peuple: l'amiral sicilien n'avait pas assez de forces pour assiéger ou s'emparer brusquement d'une si grande métropole; mais il eut le plaisir d'humilier l'arrogance des Grecs, et de montrer le chemin de la victoire aux vaisseaux de l'Occident. Il débarqua quelques soldats pour saccager les jardins de l'empereur, et il arma de pointes d'argent, ou, ce qui est plus vraisemblable, de pointes de fer, les traits que lança son armée contre le palais des Césars [2]. Manuel affecta de mépriser cette insulte des pirates de la Sicile, qui profitaient d'un moment d'oubli; mais, dans son indignation, il se préparait à fondre sur les Normands avec toutes les forces de l'empire. L'Archipel et la mer d'Ionie furent couverts de ses escadres et de celles de Venise; mais en comptant les transports, les navires munitionnaires et les chaloupes, on trouve encore exagéré le calcul d'un historien de Bysance, qui parle de quinze cents vaisseaux. L'empereur dirigea cette opération avec sagesse et avec énergie; George perdit dans sa retraite dix-neuf galères, dont plusieurs tombèrent au pouvoir de l'ennemi; Corfou implora la clémence de son légitime souverain, après avoir résisté long-temps à ses armes; et dès ce moment le territoire de l'empire n'offrait pas un navire ou un soldat de Roger qui ne fût captif. La prospérité et la santé de ce prince déclinaient: tandis qu'il écoutait au fond de son palais les messagers qui lui annonçaient une victoire ou une défaite, l'invincible Manuel, qui se trouvait toujours le premier au combat, était regardé des Grecs et des Latins comme l'Alexandre ou l'Hercule de son siècle.

Un prince si valeureux ne se trouvait pas satisfait d'avoir repoussé un insolent barbare. Il était de son devoir, de son intérêt et de sa gloire, de rétablir l'ancienne majesté de l'empire, de recouvrer les provinces de l'Italie et de la Sicile, et de châtier ce prétendu roi, petit-fils d'un vassal normand [1]. Les naturels de la Calabre se montraient toujours attachés à la langue et au culte des Grecs, que le clergé latin avait sévèrement proscrits: la Pouille, après avoir perdu ses ducs, ne fut plus qu'une servile dépendance de la couronne de Sicile; le fondateur de la monarchie de Sicile avait gouverné par le glaive, et sa mort avait diminué la frayeur de ses sujets sans dissiper leur mécontentement. Le gouvernement féodal était déjà plein des germes de rébellion, et un neveu de Roger lui-même appela en Sicile les ennemis de sa famille et de son pays. La majesté de la pourpre et une suite de guerres contre les Hongrois et les Turcs, empêchèrent Manuel d'être de l'expédition d'Italie. Le siége de Bari fut le premier exploit du brave Paléologue, qui commandait la flotte et l'armée de l'empire; et dans toutes les occasions l'or servit autant que le fer aux succès de ce général. Salerne et quelques villes de la côte occidentale demeurèrent fidèles au roi normand; mais il perdit en deux campa-

[1] J'applique à la prise et à la délivrance de Louis VII le παρ' ὀλιγον ηλθε του αλωναι de Cinnamus, l. II, c. 19, p. 49. Muratori se moque, d'après un assez bon témoignage (*Annali d'Italia*, tom. IX, p. 420, 421), de quelques auteurs français qui assurent, *marisque nullo impediente pericolo ad regnum proprium reversum esse;* au reste j'observe que Ducange, leur défenseur, est moins positif lorsqu'il commente Cinnamus, que lorsqu'il donne l'édition de Joinville.

[2] *In palatium regium sagittas igneas injecit*, dit Dandolo; mais Nicetas (l. II, c. 8, p. 66) transforme ces traits en βελη αργυρεους εχοντα ατρακτους; il ajoute que Manuel qualifiait cet outrage de παιγνιον ου γελωτα... λῃστευοντα. Un compilateur, Vincent de Beauvais, dit que ces traits étaient d'or.

[1] Voyez sur l'invasion de l'Italie, qu'oublie presque Nicétas, l'histoire plus polie de Cinnamus (l. IV, c. 1-15, p. 78-101). Ce dernier commence par une narration diffuse, après avoir dit d'une manière pompeuse: περι της Σικελιας τι, και της Ιταλων εσκεπτετο γης, ως και ταυτας Ρωμαιοις ανασωσαιτο.

gnes la plus grande partie des possessions qu'il avoit sur le continent; et le modeste empereur, dédaignant la flatterie et le mensonge, fut satisfait de la réduction de trois cents villes ou villages de la Pouille et de la Calabre, dont on grava les noms et les titres sur tous les murs du palais. Pour se conformer aux préjugés des Latins, on leur montra une donation vraie ou fausse des Césars de l'Allemagne [1]. Mais le successeur de Constantin, renonçant bientôt à ce honteux prétexte, fit valoir ses droits inaliénables sur l'Italie, et déclara qu'il voulait reléguer les barbares au-delà des Alpes. Les cités libres, entraînées par les discours artificieux, les largesses et les promesses sans bornes de Manuel, persévérèrent dans leur résistance au despotisme de Frédéric-Barberousse; l'empereur de Bysance paya les frais de la reconstruction des murs de Milan, et versa, dit un historien, une rivière d'or dans la ville d'Ancône, d'autant plus attachée aux Grecs, que les Vénitiens lui inspiraient de la jalousie et de la haine [2]. Ancône formait, par sa situation et son commerce, une place importante au milieu de l'Italie; les troupes de Frédéric l'assiégèrent deux fois, et se virent deux fois repoussées. L'ambassadeur de Constantinople y maintenait l'esprit de liberté; il prodiguait des richesses et des honneurs aux patriotes les plus fidèles [3]. La fierté de Manuel ne voulait point avoir un barbare pour collègue: l'espoir d'arracher la pourpre aux usurpateurs de l'Allemagne et de devenir, en Occident ainsi qu'en Orient, le seul empereur des Romains, animait son ambition. D'après ces desseins il sollicita l'alliance du peuple et de l'évêque de Rome. Plusieurs nobles se rangèrent de son parti: le mariage de sa nièce avec Odo Frangipani lui assura les secours de cette puissante famille [1], et l'ancienne métropole de l'empire accueillit avec respect son drapeau ou son image [2]. Dans le cours de la querelle entre Frédéric et Alexandre III, le pape reçut deux fois au Vatican les ambassadeurs de Constantinople. Afin de séduire la piété du pontife, on lui montra l'union des deux églises annoncée depuis si long-temps; on excita la cupidité de sa cour vénale; on exhorta Alexandre III à venger ses injures, et à profiter d'un moment favorable pour humilier la farouche insolence des Allemands, et reconnaitre le véritable successeur de Constantin et d'Auguste [3].

Mais ces conquêtes en Italie et ces règnes universels étaient des chimères qui s'évanouirent bientôt. Les premières demandes de Manuel furent éludées par le sage Alexandre III, qui calcula les suites de cette importante révolution [4]; et une dispute personnelle ne put déterminer le pape à renoncer à l'héritage perpétuel du nom latin. Le pontife, réconcilié avec Frédéric, parla plus nettement, confirma les actes de ses prédécesseurs, excommunia les adhérens de l'empereur grec, et prononça la séparation des églises ou du moins des empires de Constantinople et de Rome [5]. Les cités libres de la Lombardie

[1] Un auteur latin, Othon (*de gestis Frederici* I, l. II, c. 30, p. 734), atteste la supposition de cette pièce; le Grec Cinnamus (l. I, c. 4, p. 78) fait valoir une promesse de restitution qu'avaient donnée Conrad et Frédéric. Une fraude est toujours croyable lorsqu'il s'agit des Grecs.

[2] « Quod Anconitani Græcum imperium nimis diligerent... Veneti speciali odio Anconam oderunt. » Les *beneficia* et le *flumen aureum* de l'empereur étaient la cause de cet amour, et peut être de cette jalousie. Cinnamus (l. IV, c. 14, p. 98) confirme la narration latine.

[3] Muratori fait mention des deux siéges d'Ancone; le premier, en 1167, contre Frédéric I, en personne (*Annal.*, t. X, p. 39, etc.); le second, en 1173, contre l'archevêque de Mayence, lieutenant de ce prince, prélat indigne de son titre et de ses emplois (p. 76, etc.) Les mémoires que Muratori a publiés dans sa grande collection (t. VI, p. 921-946), sont ceux du second siége.

[1] Nous tirons cette anecdote d'une chronique anonyme de Fossa Nova publiée par Muratori (*Script. Rerum ital.*, t. VII, p. 874).

[2] Le βασιλειον σημειον de Cinnamus (l. IV, c. 14, p. 99) est susceptible de ces deux explications. Un étendard est plus analogue aux mœurs des Latins, et une image à celles des Grecs.

[3] « Nihilominus quoque petebat, ut quia occasio justa » et tempus opportunum et acceptabile se obtulerant, ro» mani corona imperii a sancto apostolo sibi redderetur; » quoniam non ad Frederici alamanni, sed ad suum jus » asseruit pertinere. » (*Vit. Alexandri III, cardinal. Aragoniæ, in Script. Rerum ital.*, t. III, part. 1, p. 458). Il partit pour sa seconde ambassade *cum immensâ multitudine pecuniarum.*

[4] *Nimis alta et perplexa sunt* (*Vit. Alexandri III*, p. 465, 461), disait le pontife circonspect.

[5] Μηδεν μεσον ειναι λεγων Ρωμη τη νεωτερα προς την πρεσβυτεραν παλαι αποῤῥαγεισαν. (Cinnam., l. IV, c. 14, p. 99.)

ne se souvenaient plus de leur bienfaiteur étranger, et le monarque de Bysance se vit bientôt exposé à la haine de Venise, sans conserver l'amitié d'Ancône [1]. Entraîné par l'avarice ou les plaintes de ses sujets, il arrêta la personne et confisqua les richesses des négocians vénitiens. Cette violation de la foi publique irrita un peuple libre et adonné au commerce. Cent galères équipées et armées en trois mois balayèrent les côtes de la Dalmatie et de la Grèce; mais, après des pertes réciproques, une convention sans gloire pour l'empire et insuffisante aux vues de la république termina la guerre: une vengeance complète des griefs de celle-ci était réservée à la génération suivante. Le lieutenant de Manuel écrivait à sa cour qu'il avait assez de forces pour étouffer les révoltes de la Pouille et de la Calabre, mais qu'il ne pourrait résister au roi de Sicile, qui ne tarderait pas à l'attaquer. Sa prédiction se vérifia bientôt; la mort de Paléologue donna le commandement à plusieurs chefs du même rang que lui, et aussi dénués de talens militaires; les Grecs furent accablés par mer et par terre, et les captifs qui échappèrent au glaive des Normands et des Sarrasins, abjurèrent toute espèce d'hostilité contre la personne et les états de leur vainqueur [2]. Toutefois le roi de Sicile estimait le courage et la persévérance de Manuel, qui avait envoyé une seconde armée sur la côte d'Italie; il adressa des propositions respectueuses au nouveau Justinien; il sollicita une paix ou une trève de trente ans; il accepta le titre de roi comme une faveur, et se reconnut le vassal militaire de l'empire romain [3]. Les Césars de Bysance agréèrent ce fantôme de domination sans espérer et peut-être sans désirer le service des Normands; et des hostilités ne troublèrent point l'intervalle de paix stipulé par la convention. Elle allait expirer lorsqu'un tyran inhumain, en horreur à son pays et à tous ceux qui le connaissaient, usurpa le trône de Manuel: un prince fugitif de la maison de Comnène arma Guillaume II, petit-fils de Roger; et les sujets d'Andronic, ne voyant dans leur maître que le plus dangereux des ennemis, accueillirent les Normands comme des amis. Les historiens latins [1] se plaisent à raconter le rapide progrès des quatre comtes qui envahirent la Romanie et soumirent au roi de Sicile un assez grand nombre de châteaux et de villes: les Grecs [2] exagèrent les cruautés qu'on vit au sac de Thessalonique, la seconde cité de l'empire. Les premiers déplorent la mort de ces guerriers invincibles et confians qui perdirent la vie par les artifices d'un ennemi vaincu; les derniers rappellent avec emphase les victoires multipliées de leurs compatriotes sur la mer de Marmara ou la Propontide, sur les bords du Strymon, et sous les murs de Durazzo. Une révolution, qui punit Andronic, réunit contre les Français le zèle et le courage des Grecs; les Normands laissèrent dix mille morts sur le champ de bataille, et quatre mille captifs se trouvèrent à la merci de la vanité ou de la vengeance d'Isaac l'Ange, le nouvel empereur. Telle fut

[1] Cinnamus décrit dans son sixième livre la guerre de Venise, que Nicétas n'a pas jugée digne de son attention. Muratori rapporte (année 1171, etc.) les récits des Italiens, lesquels ne satisfont pas notre curiosité.

[2] Romuald de Salerne (*in Muratori, Script. Rer. ital.* t. VII, p. 198) fait mention de cette victoire. Il est assez singulier que Cinnamus (l. IV. c. 13, p. 97, 98) ait plus de chaleur et soit plus détaillé que Falcandus (p. 268-270) dans l'éloge du roi de Sicile. Mais l'auteur grec aimait les descriptions et le latin n'aimait pas Guillaume-le-Mauvais.

[3] Voyez, sur l'épître de Guillaume I, Cinnamus (l. IV, c. 15, p. 101, 102) et Nicétas (l. II, c. 8). Il est malaisé de dire si les Grecs se trompaient eux-mêmes, ou s'ils voulaient tromper le public dans les portraits flattés de la grandeur de l'empire.

[1] Je ne puis citer ici d'autres témoins originaux que les misérable chroniques de Sicard de Crémone (p. 603), et de Fossa Nova (p. 875), qui se trouvent au septième volume des Historiens de Muratori. Le roi de Sicile envoya ses troupes *contra nequitiam Andronici...... ad acquirendum imperium C. P.* Ses soldats furent *capti aut confusi.... decepti, captique* par Isaac.

[2] Cinnamus nous manque ici, et nous sommes réduits à Nicétas (*in Andronico*, l. I, c. 7, 8, 9; l. II, c. 1; *in Isaac Angelo*, l. I, c. 1-4) qui devient un contemporain de beaucoup de poids. Il écrivit après la chute de l'empereur et de l'empire, et on ne peut l'accuser de flatterie; mais la chute de Constantinople aigrit ses préventions contre les Latins. J'observerai, à l'honneur des lettres, qu'Eustathe, archevêque de Thessalonique, le fameux commentateur d'Homère, refusa d'abandonner son troupeau.

l'issue de la dernière guerre des Grecs et des Normands : vingt années après, les nations rivales avaient disparu, et les successeurs de Constantin ne subsistèrent pas assez long-temps pour insulter à la chute de la monarchie de Sicile.

Le sceptre de Roger passa successivement à son fils et à son petit-fils; ils portèrent tous les deux le nom de Guillaume; l'un reçut le surnom de *Mauvais*, et l'autre celui de *Bon*; mais ces deux épithètes, qui semblent indiquer le dernier point du vice et de la vertu, ne conviennent pas exactement aux deux princes dont on vient de parler. Lorsque le danger et l'honneur appelèrent aux armes le premier, il montra toute la valeur de sa race; mais son caractère avoit de la paresse; ses mœurs étaient dissolues, ses passions opiniâtres et funestes, et il doit répondre à la postérité, non-seulement de ses vices personnels, mais de ceux de Majo, son grand-amiral, qui abusa de la confiance de son bienfaiteur, et qui conspira contre ses jours. La Sicile avait, depuis la conquête des Arabes, une forte empreinte des mœurs orientales; on y trouvait le despotisme, la pompe et même le harem d'un sultan; et une nation chrétienne fut opprimée et outragée par des eunuques qui professaient ouvertement ou secrètement la religion de Mahomet. Un éloquent historien de la Sicile [1] a fait le tableau des malheurs de son pays [2]; il a peint la chute de l'ingrat Majo; la révolte et le châtiment de ses assassins; l'emprisonnement et la délivrance du roi lui-même; les guerres privées qu'entraînèrent les désordres de l'état, et les scènes de calamité et de discorde qui affligèrent la capitale, l'île entière et le continent, sous le règne de Guillaume premier et la minorité de son fils. La jeunesse, l'innocence et la belle figure de Guillaume II [1] le rendirent cher à la nation; les factions se réconcilièrent; les lois reprirent de la vigueur; et, depuis l'âge de virilité jusqu'à la mort prématurée de cet aimable prince, la Sicile eut un intervalle de paix, de justice et de bonheur, dont elle sentit d'autant mieux le prix, qu'elle se souvenait de ses malheurs passés et redoutait l'avenir. La postérité mâle légitime de Tancrède de Hauteville s'éteignit à la mort de Guillaume II; mais sa tante, fille de Roger, avait épousé le prince le plus puissant de son siècle, et Henri VI, fils de Frédéric Barberousse, vint en Italie réclamer la couronne de l'empire et la succession de sa femme. Un peuple libre lui refusait cet héritage d'une voix unanime, et il ne pouvait l'obtenir que par la force. C'est avec plaisir que je vais transcrire un morceau de l'historien Falcandus, qui écrivait sur les lieux, et au moment de la réclamation, avec l'âme d'un patriote et la sagacité prophétique d'un homme l'état. « Cette » Constance, l'un des enfans de la Sicile, habituée dès son berceau aux plaisirs et à la » mollesse, élevée dans les arts et les mœurs » de cette île fortunée, qui a porté nos trésors » chez les barbares, il y a bien des années, » revient avec ses farouches alliés troubler » le bonheur de sa respectable mère. Je vois

[1] L'*Historia sicula de Hugo Falcandus*, qui, à proprement parler, se prolonge de l'an 1154 à l'an 1169, se trouve au septième volume de la collection de Muratori (p. 259-344) : elle est précédée (p. 251-258) d'une préface ou d'une épître éloquente *de Calamitatibus Siciliæ*. On a surnommé Falcandus le Tacite de la Sicile; et, quoique l'écrivain du premier siècle diffère beaucoup de celui du douzième, quoique le sénateur soit bien au-dessus du moine, il faut lui laisser ce titre de gloire. Sa narration est rapide et claire; son style a de la hardiesse et de l'élégance; ses remarques sont pleines de sagacité : il connaissait le monde, et il avait le cœur d'un homme. Je regrette seulement qu'il ait défriché un terrain si stérile et de si peu d'étendue.

[2] Les laborieux Bénédictins, à qui nous devons l'*Art de vérifier les Dates*, pensent (p. 896) que le véritable nom de Falcandus est Fulcandus ou Foucault. Ils disent que Hugues Foucault, Français d'origine, lequel devint ensuite abbé de Saint-Denis, avait suivi en Sicile son protecteur Étienne de la Perche, oncle de la mère de Guillaume II, archevêque de Palerme et grand-chancelier du royaume. Falcandus a néanmoins tous les sentimens d'un Sicilien, et le titre d'*alumnus* (qu'il se donne lui-même) paraît indiquer qu'il reçut le jour où du moins qu'il fut élevé dans l'île.

[1] Falcand., p. 303. Richard de Sancto-Germano commence par la mort et l'éloge de Guillaume II. Après quelques épithètes qui ne signifient rien, il ajoute, *Legis et justitiæ cultus tempore suo vigebat in regno: suâ erat quilibet sorte contentus*, (et le mécontentement général à tous les hommes, qu'était-il devenu ?) « ubique securitas, nec latronum metuebat viator insidias, » nec maris nauta offendicula piratarum. (*Script. Rerum ital.*, t. VII, p. 969.)

» d'avance des essaims de barbares qui dé-
» barquent en Sicile : la frayeur agite nos
» cités qu'une longue paix a rendues si heu-
» reuses ; le carnage y moissonne les habi-
» tans ; elles sont dépouillées par les rapines
» et la débauche de l'ennemi. Je vois le mas-
» sacre ou la captivité de nos citoyens, nos
» vierges et nos matrones en proie aux sol-
» dats [1] ; dans cette extrémité, que doivent
» faire les Siciliens (il interroge un ami) ?
» l'élection d'un roi valeureux et expéri-
» menté peut encore sauver la Sicile et la
» Calabre [2], car la légèreté des Appuliens,
» toujours avides de révolutions, ne m'inspire
» ni confiance ni espoir [3]. Si nous perdons la
» Calabre, les tours élevées, la nombreuse
» jeunesse et les vaisseaux de Messine [4] suf-
» firont pour arrêter les brigands. Mais si les
» Germains se réunissent aux pirates de
» Messine, s'ils portent la flamme dans cette
» région fertile, ravagée si souvent par les
» feux de l'Etna [5], quel moyen de défense
» auront les parties intérieures de l'île, ces
» belles cités où les barbares ne sont jamais
» entrés au milieu de la guerre [6] ? Un trem-
» blement de terre a renversé Catane de
» nouveau ; les antiques vertus de Syracuse
» expirent dans la pauvreté et la solitude [1] ;
» mais Palerme est florissante, et ses triples
» murs contiennent une multitude de chré-
» tiens et de Sarrasins remplis d'ardeur.
» Si les deux nations, songeant à leur sûreté
» commune, obéissent à un roi, elles par-
» viendront à triompher des barbares ;
» mais si les Musulmans, fatigués d'une
» longue suite d'injustices, se retiraient et
» arboraient l'étendard de la révolte, s'ils
» s'emparaient des châteaux, des montagnes
» et de la côte de la mer, une servitude iné-
» vitable accablerait les malheureux chré-
» tiens, exposés à une double attaque, et
» placés entre l'enclume et le marteau [2]. » Il ne faut pas oublier que le prêtre met ici son pays au-dessus de sa religion, et que les Moslems, dont il désire l'alliance, étaient encore nombreux et puissans en Sicile.

La première partie des vœux de Falcandus s'accomplit ; les Siciliens donnèrent le sceptre, d'une voix unanime, à Tancrède, petit-fils du premier roi, qui était illégitime, mais dont les vertus civiles et militaires avaient beaucoup d'éclat. Il passa les quatre années de son règne sur la frontière de la Pouille, où il arrêta l'armée ennemie, et, ce qu'il est difficile de concilier avec les maximes de la politique et de la sagesse, il rendit aux Allemands une captive du sang royal, Constance elle-même, sans exiger aucune rançon. Après sa mort, sa femme et son fils, en bas âge, ne

[1] « Constantia, primis à cunabulis in deliciarum tuarum affluentiâ diutius educata, tuisque institutis, » doctrinis et moribus informata, tandem opibus tuis » barbaros delatura discessit : et nunc cum ingentibus » copiis revertitur, ut pulcherrima nutricis ornamenta » barbaricâ fœditate contaminet..... Intueri mihi jam » videor turbulentas barbarorum acies..... civitates opulentas et loca diuturnâ pace florentia, metu concutere, » cæde vastare, rapinis atterere et fœdare luxuriâ : hinc » cives aut gladiis intercepti, aut servitute depressi, virgines constupratæ, matronæ, etc. »

[2] « Certe si regem non dubiæ virtutis elegerint, nec » a Saracenis christiani dissentiant, poterit rex creatus » rebus licet quasi desperatis et perditis subvenire, et incursus hostium, si prudenter egerit, propulsare. »

[3] « In Appulis, qui, semper novitate gaudentes, novarum rerum studiis aguntur, nihil arbitror spei aut » fiduciæ reponendum. »

[4] « Si civium tuorum virtutem et audaciam attendas.... » murorum etiam ambitum densis turribus circumseptum. »

[5] « Cum crudelitate piraticâ Theutonum confligat atrocitas, et inter ambustos lapides, et Ethnæ flagrantis » incendia, etc. »

[6] « Eam partem, quam nobilissimarum civitatum fulgor » illustrat, quæ et toti regno singulari meruit privilegio » præminere, nefarium esset.... vel barbarorum ingressu » pollui. » Je voudrais transcrire sa description trop recherchée, mais curieuse, du palais, de la ville et de la riche plaine de Palerme.

[1] « Vires non suppetunt, et conatus tuos tam inopia » civium quam paucitas bellatorum elidunt. »

[2] « At vero, quia difficile est christianos in tanto re» rum turbine, sublato regis timore Saracenos non » opprimere, si Saraceni injuriis fatigati ab eis cœperint » dissidere, et castella forte maritima vel montanas munitiones occupaverint ; ut hinc cum Theutonicis summâ » virtute pugnandum, illinc Saracenis crebris insultibus » occurrendum, quid putas acturi sunt Siculi inter has » depressi angustias, et velut inter malleum et incudem » multo cum discrimine constituti. Hoc utique agent quod » poterunt, ut se barbaris miserabili conditione dedentes, » in eorum se conferant potestatem. O utinam plebis et » procerum, christianorum et Saracenorum vota conveniant, ut regem sibi concorditer eligentes, barbaros » totis viribus, toto conamine, totisque desideriis proturbare contendant. » Les Normands et les Siciliens paraissent confondus.

pouvant soutenir le poids de la couronne, Henri marcha en vainqueur de Capoue à Palerme. Ses victoires dérangèrent l'équilibre de l'Italie; et, si le pape et les cités libres avaient connu leurs véritables intérêts, ils auraient fait usage des moyens temporels et spirituels pour empêcher la réunion du royaume de Sicile à l'empire d'Allemagne; mais cette finesse du Vatican, qu'on a louée ou accusée si souvent, se trompa ou fut inactive en cette occasion. Et, s'il est vrai que Célestin III enleva d'un coup de pied la couronne impériale que Henri III, prosterné devant le pontife, avait sur la tête [1], cet outrage de l'orgueil impuissant ne put avoir d'autre effet que d'irriter l'empereur et de le dégager de ses promesses. Les Génois avaient un établissement en Sicile, où ils faisaient un commerce avantageux; Henri, pour les séduire, leur annonça une reconnaissance qui n'aurait point de bornes, et il eut soin d'ajouter qu'il ne tarderait pas à retourner en Allemagne [2]. Les vaisseaux des Génois croisèrent dans le détroit de Messine et ouvrirent à l'empereur le hâvre de Palerme. Le premier acte de son administration fut d'abolir les priviléges et de saisir la propriété de ces alliés imprudens. La discorde des chrétiens et des Musulmans trompa le dernier vœu qu'avait formé Falcandus : ils se battirent au sein de la capitale; on compte par milliers les disciples de Mahomet qui furent tués, mais ceux qui échappèrent à la mort se retranchèrent dans les montagnes et troublèrent l'île plus de trente années. Frédéric II transplanta soixante mille Sarrasins à Nocera, canton de la Pouille. Ce prince et son fils, Mainfroy, ne craignirent pas d'employer les ennemis de Jésus-Christ dans leurs guerres contre l'église romaine, et cette colonie de Moslems garda sa religion et ses mœurs au

[1] Le témoignage d'un Anglais, de Roger de Hoveden (p. 689), est de peu de poids contre le silence des auteurs allemands et italiens (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 156). Les prêtres et les pèlerins qui revenaient de Rome faisaient des contes sans nombre sur la toute-puissance du saint-père.

[2] *Ego enim in eo cum Teutonicis manere non debeo* (Caffari, *Annal. Genuenses*, in *Muratori*, *Script. Rerum italicarum*, t. vi, p. 367, 368.)

milieu de l'Italie, jusqu'à la fin du treizième siècle, qu'elle fut détruite par le zèle et la vengeance de la maison d'Anjou [1]. La cruauté et l'avarice de l'empereur excédèrent tous les maux qu'avait prédits Falcandus. Il viola les tombeaux des rois; son avidité rechercha les trésors secrets du palais de Palerme et de tout le royaume : outre les perles et les diamans, qu'on emporta sans peine au milieu des bagages, cent soixante chevaux furent chargés de l'or et de l'argent de la Sicile [2]. Le jeune roi, sa mère et ses sœurs, les nobles des deux sexes, furent emprisonnés séparément dans les forteresses des Alpes; et dès qu'on parlait de rébellion on tranchait les jours des captifs, on leur crevait les yeux ou on les privait des organes de la virilité. Constance elle-même fut touchée des malheurs de son pays; elle s'efforça d'arrêter le despotisme de son époux et de sauver le patrimoine de son fils nouveau-né, de cet empereur qui s'est rendu si fameux sous le nom de Frédéric II. Dix ans après cette révolution, les rois de France réunirent le duché de Normandie à leur couronne; le sceptre des anciens ducs avait été transmis à la maison de Plantagenet par une petite-fille de Guillaume-le-Conquérant; et ces aventuriers, qui avaient joué un si grand rôle en France, en Angleterre, en Irlande, dans la Pouille et la Sicile, se trouvèrent au nombre des nations vaincues.

[1] Voyez, sur les Sarrasins de Sicile et de Nocera, les Annales de Muratori (t. x, p. 149, et A. D. 1223-1247), Giannone (t. II, p. 385); et, parmi les originaux rapportés dans la collection de Muratori, Richard de Saint-Germano (t. VII, p. 996), Matteo Spinelli de Giovenazzo (t. VII, p. 1064), Nicolas de Jamsilla (t. x, p. 494,) et Matteo Villani (t. XIV, l. VII, p. 103). Le dernier laisse entrevoir que Charles II, de la maison d'Anjou, employa l'artifice, plutôt que la violence, pour réduire les Sarrasins de Nocera.

[2] Muratori rapporte le passage d'Arnaud de Lubek (l. IV, c. 20) : *Reperit thesauros absconditos, et omnem lapidum pretiosorum et gemmarum gloriam, ita ut oneratis* 160 *sommariis, gloriosè ad terram suam redierit*. Roger de Hoveden, qui parle de la violation des tombeaux et des cadavres des rois, évalue la dépouille de Salerne à 200,000 onces d'or (p. 746). Dans ces occasions je suis presque tenté de m'écrier avec la jeune fille de la Fontaine : « Je voudrais bien avoir ce qu'il » s'en faut. »

CHAPITRE LVII.

Les Turcs de la maison de Seljuk. — Leur révolte contre Mahmud, vainqueur de l'Indostan. — Togrul subjugue la Perse, et protége les califes. — L'empereur Romanus battu et réduit en captivité par Alp Arslan. — Pouvoir et magnificence de Malek Shah. — Conquête de l'Asie-Mineure et de la Syrie. — État et oppression de Jérusalem. — Pélerinages au Saint-Sépulcre.

Le lecteur doit se transporter de la Sicile aux bords de la mer Caspienne, qu'habitèrent originairement les Turcs ou les Turcomans, qui furent l'objet principal de la première croisade. L'empire qu'ils avaient élevé au sixième siècle, dans les contrées de la Scythie, ne subsistait plus depuis longtemps, mais leur nom était encore célèbre parmi les Grecs et les Orientaux ; les restes de cette nation formaient diverses peuplades indépendantes, redoutables par leurs forces, et dispersées dans le désert, de la Chine aux rivages de l'Oxus et du Danube. La colonie des Hongrois faisait partie de la république d'Europe ; et des esclaves et des soldats d'extraction turque occupaient les trônes de l'Asie. Tandis que l'épée des Normands subjuguait la Pouille et la Sicile, un essaim de ces pasteurs du Nord couvrit les royaumes de la Perse ; leurs princes de la ligne de Seljuk se formèrent un état qui se prolongeait de Samarcande aux frontières de la Grèce et de l'Égypte ; et les Turcs sont demeurés maîtres de l'Asie-Mineure, jusqu'à l'époque où le croissant victorieux s'est établi sur le dôme de Sainte-Sophie.

Mamoud ou Mahmud [1] le Gaznevide, qui donnait des lois aux provinces orientales de la Perse dix siècles après la naissance de Jésus-Christ, est un des plus grands princes de la nation des Turcs. Sebectagi, son père, était l'esclave de l'esclave de l'esclave du général des fidèles. Mais dans cette généalogie de servitude, le premier degré se trouvait purement titulaire, puisqu'il s'agissait du souverain de la Transoxiane et du Khorasan, qui gardait l'apparence de la soumission envers le calife de Bagdad. Le second indiquait un ministre d'état, un lieutenant des Sassanides [1], qui brisa par sa révolte les liens de l'esclavage politique. Mais Sebectagi avait été réellement esclave dans la famille de ce rebelle, et c'est par son courage et son habileté qu'en qualité de gendre et de successeur de son maître il devint le chef de la ville et de la province de Gazna [2]. La dynastie des Sassanides fut protégée, dans les premières années de son déclin, par leurs serviteurs, qui finirent par la renverser, et la fortune de Mahmoud s'accrut chaque jour au milieu des désordres publics. C'est pour lui qu'on inventa le nom de *sultan* [3]. Il étendit son royaume de la Transoxiane aux environs d'Ispahan, et des rives de la Caspienne à l'embouchure de l'Indus. Mais la sainte guerre qu'il fit aux Gentoux de l'Indostan fut la principale source de sa réputation et de ses richesses. Un volume suf-

[1] Je dois les détails que j'ai donnés sur sa vie et son caractère à d'Herbelot (Bibliot. Orientale, *Mahmud*, p. 533-537), à M. de Guignes (Histoire des Huns, t. III, p. 155-173), et à notre compatriote, le colonel Alexandre Dow (vol I, p. 23-83). M. Dow dit que les deux premiers volumes de son Histoire de l'Indostan sont une traduction de l'ouvrage du Persan Ferishta ; mais, au milieu des fleurs de son style, il n'est pas aisé de distinguer la version et l'original.

[1] La dynastie des Sassanides subsista cent vingt-cinq ans, A. D. 874-999, sous dix princes. Voyez la suite de ces princes et la ruine de la dynastie, dans les tables de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. I, p. 404-406). Elle fut remplacée par celle des Gaznevides, A. D. 999-1183 (voyez t. I, p. 239, 240). La division des peuples embrouille souvent les époques, et jette de l'obscurité sur les lieux.

[2] *Gazna hortos non habet : est emporium et domicilium mercaturæ indicæ.* (Abulféda, *Geograph.*, Reiske, tab. 23, p. 349 ; d'Herbelot, p. 364.) Aucun voyageur moderne ne l'a vu.

[3] Par l'ambassadeur du calife de Bagdad, lequel employa ce mot arabe ou chaldaïque, qui signifie seigneur et maître (d'Herbelot, p. 825). Les écrivains de Bysance du neuvième siècle le traduisent par ceux d'αυτοκρατωρ, βασιλευς βασιλεων ; et, lorsqu'il eut passé des Gaznevides aux Seljukides et aux émirs de l'Asie et de l'Égypte, on trouve souvent σουλτανος ou *soldanus* dans le langage familier des Grecs et des Latins. Ducange (Dissertation 16 sur Joinville, p. 238-240 ; Gloss. grec et latin), dit que le titre de sultan était en usage dans l'ancien royaume de la Perse ; mais ses preuves sont mauvaises : il fonde son opinion sur un nom propre des thèmes de Constantin (II, 11), sur un passage de Zonaras, qui a confondu les époques, et sur une médaille de Kai Khosrou, qui n'est pas, comme il le croit, le Sassanide du sixième siècle, mais le Seljukide d'Iconium, lequel vivait au treizième siècle. (De Guignes, Histoire des Huns, t. I, p. 246.)

firait à peine pour décrire les batailles et les siéges de ses douze expéditions. Le sultan de Gazna ne fut jamais arrêté par l'inclémence des saisons, la hauteur des montagnes, la largeur des rivières, la stérilité des déserts, la multitude des ennemis, ou le formidable appareil de leurs éléphans de guerre.[1] : ses victoires le portèrent au-delà des bornes des conquêtes d'Alexandre. Après une marche de trois mois dans les collines de Cachemire et du Thibet, il arriva à la cité fameuse de Kinnoge[2], située au bord du Gange supérieur; et, dans une bataille navale qui eut lieu sur une des branches de l'Indus, il mit en déroute quatre mille bateaux du pays. Dehly, Labor et Multan se virent forcés d'ouvrir leurs portes : il voulut conquérir le royaume de Guzarate, qui le retint par sa fertilité; et son avarice conçut l'inutile projet de découvrir les îles de l'Océan méridional qui produisent les épiceries. Les rajahs conservèrent leurs domaines en payant un tribut; le peuple racheta au même prix sa vie et sa fortune; mais le zélé Musulman fut cruel et inexorable pour la religion des Gentoux : on compte par centaines les temples et les pagodes qu'il fit raser; il brisa des milliers d'idoles, et la matière précieuse dont elles étaient formées servit d'appât et de récompense aux serviteurs du prophète. La pagode de Sumnat se trouvait sur le promontoire de Guzarate, aux environs de Diu, l'une des villes qu'ont conservées les Portugais[3]. Elle jouissait des tributs de deux mille villages; deux mille brames la desservaient, et lavaient l'idole, le matin et le soir, dans de l'eau du Gange, fleuve placé à une distance considérable : la même pagode avait trois cents musiciens, trois cents barbiers et cinq cents danseuses distinguées par leur naissance ou leur beauté. L'Océan protégeait trois côtés du temple; un précipice naturel ou creusé par la main des hommes protégeait la langue de terre étroite qui conduisait à la porte; et une nation de fanatiques remplisait la ville et les environs. Les ministres et les dévots déclarèrent que Kinnoge et Delhy avaient été punis justement, mais que l'impie Mahmoud serait sûrement écrasé par les foudres du ciel s'il osait approcher du temple de Sumnat. Le sultan irrité voulut essayer sa force contre celle de l'idole. Les Moslems égorgèrent cinquante mille Gentoux; ils escaladèrent les murs, profanèrent le sanctuaire, et le vainqueur frappa de sa massue de fer la tête de l'idole. On assure que les bramines effrayés offrirent dix millions sterling pour la rançon de leur idole. Les plus sages des courtisans de Mahmoud lui firent observer que la destruction d'une statue ne changerait pas les cœurs des Gentoux, et qu'une si grande somme pourrait être employée au soulagement des fidèles. « Vos raisons, répondit le sultan, sont spécieuses et fortes, mais Mahmoud ne sera jamais un marchand d'idoles aux yeux de la postérité. » Il continua donc d'exercer sa fureur sur la statue, et un amas de perles et de rubis cachés dans le ventre de la statue expliqua en quelque sorte la dévote prodigalité des brames. Les débris de l'idole furent envoyés à Gazna, à la Mecque et à Médine. Bagdad écouta avec intérêt le récit de cet exploit d'un véritable Musulman, et le calife accorda à Mahmoud le titre de gardien de la fortune et de la foi de Mahomet.

Je veux, après ces scènes de carnage, reposer l'imagination du lecteur, et lui citer quelques traits de science et de vertu. Le nom de Mahmoud le Gaznevide est encore

[1] Ferishta (*apud Dow*, *Hist. of Hindostan*, vol. I. p. 49) parle d'un *canon* qu'on disait se trouver dans l'armée des Indoux; mais je ne croirai pas aisément à cet usage prématuré (A. D. 1008) de l'artillerie : je voudrais examiner d'abord le texte, et ensuite l'autorité de Ferishta, qui vivait à la cour mongole dans le dernier siècle.

[2] On place Kinnoge ou Canouge (l'ancien Palimbothra) par 27 degrés 3 min. de latitude, et 80 degrés 11 min. de longitude. Voyez d'Anville (Antiquités de l'Inde, p. 60-62), corrigé par le major Rennel, qui a été sur les lieux, et qui a écrit un excellent mémoire sur la carte de l'Indostan (p. 37-43 de ce mémoire) : on suppose qu'il y avait trois cents joailliers, trente mille boutiques où l'on vendait de l'arèque, les soixante mille troupes de musiciens, etc. (Abulféda, *Geograph.*, tab. 15, p. 274, Dow, vol. I, p. 16); mais il faut réduire beaucoup tous ces calculs.

[3] Les idolâtres de l'Europe, dit Ferishta (Dow, vol. I, p. 65). Voyez Abulféda, p. 272, et la carte de l'Indostan par Rennel.

respecté en Orient; ses sujets jouirent de la prospérité et de la paix; le masque de la religion cachait ses vices, et deux exemples prouvèrent sa justice et sa magnanimité. I. Un jour qu'il siégeait au divan, un homme prosterné au pied du trône accusa un soldat turc qui l'avait chassé de sa maison et de son lit. « Suspendez vos cris, lui dit Mahmoud; » ayez soin de m'avertir lorsque le coupable » retournera chez vous, et j'irai moi-même le » juger et le punir. » Le sultan, averti bientôt après, suivit son guide, rangea ses gardes autour de la maison, et, faisant éteindre les flambeaux, il prononça la mort de celui qu'on venait de surprendre dans un crime de vol et d'adultère. L'arrêt exécuté, on ralluma les flambeaux; Mahmoud se mit à genoux, et, lorsque sa prière fut achevée, il demanda des alimens grossiers qu'il mangea avec la voracité de la faim. Le pauvre homme auquel on venait de rendre justice ne put contenir l'expression de son étonnement et de sa curiosité, et l'affable sultan daigna expliquer les motifs d'une conduite si singulière. « J'avais » lieu de croire, lui dit-il, que mes fils » étaient les seuls qui osassent se permettre » un pareil attentat; j'ai éteint les flambeaux, » afin que ma justice fût aveugle et inflexi- » ble. J'ai fait ma prière pour remercier le » ciel de la découverte du coupable : et telles » ont été mes inquiétudes dès l'instant de vo- » tre plainte, que j'ai passé trois jours sans » prendre de nourriture. » II. Le sultan de Gazna avait déclaré la guerre à la dynastie des Bowides, souverains de la Perse occidentale : une épître de la sultane mère le désarma, et l'invasion fut différée jusqu'à l'âge viril de l'enfant qui régnait [1]. « Tant que » mon mari a vécu, lui écrivit la régente avec » adresse, j'ai redouté votre ambition; il oc- » cupait un trône, et c'était un guerrier digne » de votre valeur. Il n'est plus; son sceptre » a passé à une femme et à un enfant, et vous » n'oserez pas attaquer l'enfance et la fai- » blesse. Votre conquête n'aurait rien de glo- » rieux; et combien votre défaite serait hon- » teuse! car enfin le Tout-Puissant dispose » de la victoire. » Un seul défaut, l'avarice, ternissait le beau caractère de Mahmoud, et personne n'eut jamais de si grands moyens de la satisfaire. On ne peut croire les Orientaux qui nous parlent de plus de millions que l'avarice de l'homme n'en a jamais accumulés, qui mettent en sa possession plus de perles, de diamans et de rubis que la nature n'en a jamais produits dans l'Indostan [1]. Des minéraux précieux remplissent toutefois le sol de cette contrée; son commerce a englouti à chaque siècle l'or et l'argent du reste du monde, et jusqu'à Mahmoud ses trésors n'avaient pas été la proie d'un conquérant. Ses derniers jours montrèrent la vanité de cette domination qu'on acquiert avec tant de peine, qu'il est si dangereux de garder, et dont la perte est inévitable. Étant allé reconnaître toutes les chambres qui contenaient le butin de Gazna, il fondit en larmes, et referma les portes sans distribuer aucune portion de tant de richesses qu'il ne pouvait plus conserver. Le lendemain il fit la revue des cent mille fantassins, des cinquante-cinq mille cavaliers et des treize cents éléphans de guerre [2] qui formaient son armée : il pleura de nouveau sur l'instabilité des grandeurs humaines; et le progrès des Turcomans, qu'il avait introduits au sein de son royaume de Perse et qui étaient devenus ses ennemis, acheva d'aigrir sa douleur.

Telle est la dépopulation de l'Asie, qu'on ne trouve qu'aux environs des villes une action régulière du gouvernement et de l'agriculture. Le reste du pays est abandonné aux

[1] D'Herbelot (Bibliothèque Orientale, p. 527). Au reste, ces lettres, ces apophthegmes, etc., offrent rarement le langage du cœur et le motif des actions publiques.

[1] Ils citent par exemple un rubis de 450 miskals (Dow, vol. I, p. 53), ou six livres trois onces : le plus gros du trésor de Delhi pesait 17 miksals (Voyages de Tavernier, partie II, p. 280). Il est vrai qu'en Orient on donne le nom de rubis à toutes les pierres colorées (p. 355), et que Tavernier en avait vu trois plus grosses et plus précieuses parmi les pierreries *de notre grand roi, le plus puissant et le plus magnifique de tous les rois de la terre* (p. 376).

[2] Dow, vol. I, p. 65. On dit que le souverain de Kinnoge avait deux mille cinq cents éléphans (Abulféda, *Geograph.*, tab. 15, p. 274). Le lecteur peut, d'après ces détails sur l'Inde, corriger la note du chapitre VIII, t. I, p. 253, 254, ou il peut corriger ces détails d'après la note que je viens d'indiquer.

tribus pastorales des Arabes, des Curdes et des *Turcomans*[1]. Deux hordes considérables de ceux-ci ont des établissemens des deux côtés de la mer Caspienne; la colonie occidentale peut armer quarante mille guerriers; la colonie qui se trouve à l'Orient, moins accessible aux voyageurs, mais plus forte et plus nombreuse, offre à peu près cent mille familles. La dernière conserve, au milieu des nations civilisées, les mœurs du désert de la Scythie : elle change ses campemens avec les saisons, et ses troupeaux paissent parmi les ruines des palais et des temples. Elle n'a d'autres richesses que ces troupeaux; ses tentes, blanches ou noires, selon la couleur de la bannière, sont couvertes de feutre et d'une forme circulaire; elle porte des peaux de moutons pendant l'hiver et une robe de drap ou de coton pendant l'été : la physionomie des hommes est grossière et farouche, celle des femmes est douce et agréable. Une vie errante entretient leur esprit militaire; ils combattent à cheval, et des querelles très-multipliées entre eux et avec leurs voisins leur donnent des occasions fréquentes de déployer leur courage. Ils achètent le droit de pâturage par un léger tribut au souverain du pays; mais la juridiction domestique appartient aux chefs et aux vieillards. Il paraît que la première migration des Turcomans orientaux, les plus anciens de leur race, eut lieu au dixième siècle de l'ère chrétienne[2]. A l'époque où le calife et ses lieutenans ne montrèrent que de la faiblesse, la barrière du Jaxartes fut souvent violée : après la retraite ou la victoire qui suivait chaque incursion, une de leurs tribus, embrassant la religion de Mahomet, obtenait le droit de camper dans les plaines spacieuses et sous le climat agréable de la Transoxiane et du Carizme. Les esclaves turcs, qui aspiraient au trône, favorisaient ces migrations, qui recrutaient leurs troupes, intimidaient leurs sujets et leurs rivaux, et protégeaient la frontière contre les naturels plus sauvages du Turkestan : Mahmoud le Gaznevide abusa plus qu'un autre de cette politique. Un chef de la race de Seljuk, qui habitait le territoire de Bochara, l'avertit de sa faute. Ismaël, à qui le sultan demandait combien il pourrait fournir de soldats, répondit : « Si » vous envoyez un de ces traits dans notre » camp, cinquante mille de vos serviteurs » monteront à cheval. — Et si ce nombre, » continua Mahmoud, ne suffit pas? — Envoyez, répliqua Ismaël, ce second trait à » la horde de Balik, et vous aurez cinquante » mille guerriers de plus. — Mais, ajouta » le Gaznevide, dissimulant ses inquiétudes, » si j'avais besoin de toutes les forces de vos » tribus alliées? — Alors, dit Ismaël, vous » enverrez mon arc, et deux cent mille cavaliers obéiront à cet ordre. » Mahmoud, effrayé d'une amitié si redoutable, fit conduire les tribus les plus dangereuses dans le Khorasan, où elles se trouvèrent séparées de leurs compatriotes par l'Oxus, et il eut soin de former cet établissement de manière que des villes soumises l'environnassent de toutes parts. Mais ce territoire tenta plus qu'il n'épouvanta la nouvelle colonie, et l'absence et ensuite la mort de Mahmoud affaiblirent la vigueur de l'administration. Les pasteurs devinrent des brigands : des bandes de voleurs formèrent une armée de conquérans; ils ravagèrent la Perse jusqu'à la ville d'Ispahan et le fleuve du Tigre, et les Turcomans ne craignirent pas de faire la guerre aux souverains les plus orgueilleux de l'Asie. Massoud, fils et successeur de Mahmoud, négligea trop les conseils des plus sages d'entre ses omrahs, qui lui dirent souvent : « Vos » ennemis étaient dans l'origine un essaim de » fourmis : ce sont aujourd'hui de petits serpens, et ils auront tout le venin des plus » dangereux d'entre ces reptiles si vous ne » vous pressez pas de les écraser. » Après quelques alternatives de trêve ou d'hostilité, après avoir vu ses lieutenans être repoussés

[1] Voyez un tableau exact et naturel de ces mœurs pastorales dans l'histoire de Guillaume, archevêque de Tyr (l. I, c. 7, *Gesta Dei per Francos*, p. 633, 634), et une note précieuse qu'on doit à l'éditeur de l'Histoire généalogique des Tatars, p. 535-538.

[2] On peut découvrir les premières migrations des Turcomans et l'origine incertaine des Seljukiens dans l'histoire laborieuse des Huns, par M. de Guignes (t. I, Tables chronologiques, l. V; t. III, l. VII-IX, X), dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot (p. 799-802, 897-901); dans Elmacin (*Hist. Saracen.* p. 331-333), et dans Abulpharage (Dynast. p. 221, 222).

ou obtenir un succès partiel, le sultan marcha en personne contre les Turcomans, qui de tous côtés fondirent sur ses troupes en désordre, et en poussant des cris affreux. « Massoud, dit l'historien persan [1], se jeta » au milieu du champ du carnage pour contenir le torrent des armes étincelantes; il » se mit au-dessus de tous les monarques par » des exploits d'une force et d'une valeur gi- » gantesques. Un petit nombre des siens, » animés par ses paroles, par ses actions » et par l'honneur qui inspire les braves, se- » condèrent si bien leur maître, que, par- » tout où il portait son redoutable glaive, » les barbares, fauchés ou épouvantés par son » bras, mordaient la poussière ou se reti- » raient devant lui. Mais, au moment où la » victoire paraissait souffler sur son éten- » dard, le malheur énervait derrière lui son » influence : il regarda autour de lui, et, si » l'on en excepte le corps qu'il commandait, » presque toute son armée dévorait les sen- » tiers de la fuite. » Le Gaznevide fut abandonné par la lâcheté ou la perfidie de quelques généraux d'origine turque; et cette mémorable journée de Zendekan [2] fonda en Perse la dynastie des rois pasteurs [3].

Les Turcomans vainqueurs procédèrent tout de suite à l'élection d'un roi, et, si le conte assez vraisemblable d'un historien latin [4] mérite quelque crédit, le hasard décida du choix de leur nouveau maître. On forma un faisceau d'une multitude de traits, sur lesquels on avait écrit le nom d'une tribu, d'une famille et d'un candidat; ils furent tirés par un enfant, et la couronne tomba sur Togrul Beg, fils de Seljuk, qui immortalisa ce dernier surnom par l'état de grandeur où parvint sa postérité. Mahmoud, très-versé dans la généalogie des familles, avait dit qu'il ne connaissait pas celle de Seljuk; il y a lieu de croire toutefois qu'elle descendait d'un chef puissant et renommé [1]. Seljuk, qui avait osé pénétrer dans le harem de son prince, fut banni du Turkestan; après avoir passé le Jaxartes à la tête d'une tribu nombreuse de ses amis et de ses vassaux, il campa aux environs de Samarcande, et, ayant embrassé la religion de Mahomet, il obtint la couronne du martyre dans une guerre contre les infidèles. Sa carrière ne finit qu'à cent sept ans: son fils était mort; et Togrul et Jaafar, ses deux petits-fils, avaient été élevés sous ses yeux : l'aîné était âgé de quarante-cinq ans lorsque l'élection dont on vient de parler se fit dans la cité royale de Nishabur. Ses vertus justifièrent l'aveugle détermination du sort. On connaît la valeur des Turcs, et j'ajouterai que son ambition [2] égalait sa valeur. Il chassa les Gaznevides des parties orientales de la Perse, et, cherchant à se rendre maître d'une contrée plus riche et d'un climat plus doux, il les poussa peu à peu jusqu'aux rives de l'Indus. Il mit fin en Occident à la dynastie des Bowides, et Irak, gouvernée jusqu'alors par les Persans, passa sous le joug de la nation turque. Les princes qui avaient éprouvé

[1] Dow, *Hist. of Hindostan*, vol. I, p. 89-95-98. J'ai copié ce passage pour échantillon du style de l'auteur persan; mais je présume que la manière de Ferishta a été perfectionnée par celle d'Ossian.

[2] Le Zendekan de d'Herbelot (p. 1028), le Dindaka de Dow (vol. I, p. 97), est, selon toute apparence, le Dandanekan d'Abulféda (Géograph., p. 345, Reiske), petite ville de Korasan, à deux journées de Marû, et célèbre en Orient par le coton que produisait son sol, et que travaillaient les habitans.

[3] Les Historiens de Bysance (Cedrenus, t. II, p. 766, 767) Zonaras (t. II, p. 255), Nicéphore Bryennius (p. 21), ont confondu dans cette révolution les époques et les lieux, les noms et les personnes, les causes et les événemens. L'ignorance et les erreurs de ces Grecs, sur lesquelles je ne m'arrêterai pas, peuvent inspirer des doutes sur l'histoire de Cyaxare et de Cyrus, telle que la racontent les plus éloquens de leurs prédécesseurs.

[4] Guillaume de Tyr., l. I. c 7., p. 633. La divination par les traits est ancienne et célèbre en Orient.

[1] D'Herbelot, p. 801. Au reste, lorsque sa postérité se trouva au faîte des grandeurs, on eut soin de dire que Seljuk était le trente-quatrième descendant du grand Afrasiab, empereur de Touran (p. 800). La généalogie tartare de Zingis offre une autre manière de flatter et une autre fable; et l'historien Mirkhond fait venir les Seljukides d'Alankavah, la Vierge mère (p. 801, col. 2). Si en effet ce sont les Zalzuts d'Abulghazi Bahadur Khan (Hist. Généal., p. 148), on cite en leur faveur un témoignage de beaucoup de poids, celui d'un prince tartare lui-même, d'un descendant de Zingis, d'Alankavah ou Alancu, et Oghus Khan.

[2] Si l'on adopte une légère transformation, Togrul Beg est le Trangroli-Pix des Grecs. D'Herbelot (Bibliot. Orient., p. 1027, 1028), et de Guignes (Hist. des Huns, t. III, p. 189-201) donnent des détails fidèles sur son règne et son caractère.

ou qui redoutaient les traits des Seljukiens, se prosternaient dans la poussière : Togrul, en subjuguant l'Aderbijan ou la Médie, s'approcha des frontières romaines, et le pasteur osa demander, par un ambassadeur ou par un héraut, le tribut et la soumission de l'empereur de Constantinople [1]. Il se montrait dans ses domaines le père de ses soldats et de son peuple; une administration ferme et impartiale délivra la Perse des maux de l'anarchie, et ses mains déshonorées par le sang protégèrent l'équité et la paix publique. Les plus grossiers, peut-être les plus sages d'entre les Turcomans [2], continuèrent à vivre sous les tentes de leurs ancêtres; et ces colonies militaires se répandirent de l'Oxus à l'Euphrate. Mais les Turcs de la cour et de la ville se policèrent par les affaires, et s'amollirent par le plaisir; ils prirent l'habit, la langue et les mœurs de la Perse, et les palais de Nishabur et de Rey étalèrent la magnificence d'une grande monarchie. Ceux des Arabes et des Persans qui avaient le plus de mérite, arrivèrent aux honneurs de l'état, et le corps entier de la nation des Turcs embrassa avec ferveur et sincérité la religion de Mahomet. Les mêmes causes ont séparé à jamais les essaims de barbares du Nord qui couvrirent l'Europe et l'Asie. Parmi les Moslems, ainsi que parmi les chrétiens, leurs traditions indéterminées et locales ont cédé à la raison et à l'autorité du système dominant, à une antique réputation, et à ce mouvement général que produisait l'aveu de tous les peuples; mais le triomphe du Koran est d'autant plus glorieux, que son culte n'avait rien de cette pompe extérieure qui pouvait séduire les païens par une sorte de ressemblance avec l'idolâtrie. Le premier des sultans seljukiens se distingua par son zèle et sa foi : il faisait chaque jour les cinq prières ordonnées aux Musulmans; il consacrait les deux premiers jours de la semaine par un jeûne particulier, et il élevait une mosquée dans chaque ville avant d'y jeter les fondemens d'un palais [1].

Togrul, en se soumettant à la religion du Coran, prit un grand respect pour le successeur du prophète ; mais les califes de Bagdad et de l'Égypte se disputaient cette importante dignité, et les deux rivaux ne négligeaient rien pour démontrer la justesse de leurs prétentions à des barbares qui ne pouvaient entendre leurs preuves, mais qui avaient de la force. Mahmoud le Gaznevide s'était déclaré en faveur de la ligne d'Abbas, et il avait rejeté avec mépris la robe d'honneur que lui présenta un ambassadeur fatimite. Mais l'ingrat Hashémite changea avec la fortune; il applaudit à la victoire de Zendecan, et nomma le sultan seljukien son vicaire temporel du monde musulman. Togrul, qui remplissait et étendait les fonctions de cette charge, fut appelé à la délivrance du calife Cayem, et, profitant d'une si belle occasion, il conquit un nouveau royaume [2]. Le général des fidèles sommeillait dans le palais de Bagdad; ce n'était plus qu'un respectable fantôme. Le prince des Bowides, son serviteur et son maître, n'avait plus la force de le soustraire à l'insolence des tyrans subalternes; et la révolte des émirs turcs et arabes opprima les rives de l'Euphrate et du Tigre. On invoquait comme un bonheur la présence d'un guerrier qui subjuguerait cette contrée, et les incendies et les meurtres passaient pour des remèdes fâcheux, mais salutaires, qui seuls pouvaient rétablir la république. Le sultan de la Perse partit de Hamadan à la tête d'une armée invincible; il écrasa les orgueilleux; il fit grâce à ceux qui se prosternaient devant lui : le prince des Bowides disparut; on apporta aux pieds de Togrul les têtes des

[1] Cédrénus, t. II, p. 774, 775; Zonaras, t. II, p. 257. Mal instruits des détails de l'administration orientale, ils parlent de l'ambassadeur comme d'un shérif, qui, semblable au Syncellus du patriarche, était le vicaire et le successeur du calife.

[2] J'ai tiré de Guillaume de Tyr cette distinction des Turcs et des Turcomans, qui du moins est populaire et commode. Les noms sont les mêmes, et la syllabe *man* a la même valeur dans l'idiome de la Perse et la langue teutonique. Peu de critiques adopteront l'étymologie de Jacques de Vitry (*Hist. Hierosol.*, l. I, c. II, p. 1061), qui dit que *Turcomani* signifie *quasi Turci*, et *Comani* un peuple mêlé.

[1] Hist. générale des Huns, t. III, p. 165, 166, 167. M. de Guignes cite Abulmahasen, historien d'Égypte.

[2] Consultez la Bibliothèque Orientale, articles *Abbassides*, *Caher* ou *Caiem*, et les Annales d'Elmacin et d'Abulpharage.

rebelles les plus obstinés, et il donna une leçon d'obéissance au peuple de Mosul et de Bagdad. Après avoir châtié les coupables et rétabli la paix, il reçut la récompense de ses travaux, et une pompeuse comédie représenta le triomphe des préjugés religieux sur la force des barbares[1]. Le sultan turc s'embarqua sur le Tigre, débarqua à la porte de Racca, et fit son entrée publique à cheval. Arrivé à la porte du palais, il descendit respectueusement, et marcha à pied, précédé de ses émirs désarmés. Le calife était assis derrière un voile noir; ainsi que les Abbassides, il avait un vêtement de la même couleur, et il tenait le bâton de l'apôtre de Dieu. Le vainqueur de l'Orient baisa la terre; il se tint prosterné quelque temps, et le visir et un interprète le conduisirent auprès du trône. Lorsque Togrul se fut assis sur un trône voisin de celui du calife, on lut publiquement une commission qui le déclarait lieutenant temporel du vicaire du prophète. Il fut revêtu successivement de sept robes d'honneur, et on lui présenta sept esclaves nés dans les sept climats de l'empire d'Arabie. On parfuma son voile de musc; on plaça deux couronnes sur sa tête, et, pour emblème de sa domination sur l'Orient et l'Occident, on lui ceignit deux cimeterres. Après cette inauguration, le sultan, à qui on ne permit pas de se prosterner une seconde fois, baisa les mains du calife, et les hérauts proclamèrent ses titres au milieu des acclamations des Moslems. Le prince seljukien arracha de nouveau le calife des mains de ses ennemis, dans un second voyage qu'il fit à Bagdad, et le conduisit de la prison au palais, marchant à pied et tenant la bride de sa mule. Pour cimenter leur alliance, la sœur de Togrul épousa le successeur du prophète. Le calife Cayem avait introduit volontiers une vierge turque dans son harem, mais il refusa sa fille au sultan d'une manière dédaigneuse; ne voulant pas mêler le sang des Hashémites au sang d'un pasteur de la Scythie, il différa la négociation durant plusieurs mois; mais la diminution graduelle de son revenu lui apprit enfin qu'il était toujours au pouvoir d'un maître. Togrul venait d'épouser la fille de Cayem lorsqu'il mourut[1]; comme il ne laissait point de postérité, Alp Arslan, son neveu, succéda à ses titres et à ses prérogatives; et les Moslems prononcèrent dans leurs prières publiques le nom d'Arslan après celui du calife. Mais cette révolution augmenta la liberté et la puissance des Abbassides. Les monarques turcs, placés sur le trône de l'Asie, se montrèrent moins jaloux de l'administration domestique de Bagdad, et les califes furent affranchis des vexations ignominieuses qu'entraînaient pour eux la présence et la pauvreté des rois de la Perse.

Les Sarrasins, divisés et abâtardis sous de faibles califes, respectaient les provinces asiatiques de l'empire romain, que les victoires de Nicéphore, de Zimiscès et de Basile, avaient prolongées jusqu'à Antioche et aux frontières orientales de l'Arménie. Vingt-cinq ans après la mort de Basile, l'empereur grec se vit attaqué par une horde inconnue de barbares, qui réunissaient la valeur des Scythes au fanatisme des nouveaux convertis, et aux arts et à la richesse d'une monarchie puissante[2]. Des myriades de cavaliers turcs ravagèrent une frontière de six cents milles, et cent trente mille chrétiens tombèrent sous leurs coups. Mais les armes de Togrul affectèrent l'empire grec d'une manière qui ne fut ni profonde ni durable : le torrent que formaient ses hordes ne se portait que sur le pays ouvert. Le sultan leva le siége

[1] Je dois à M. de Guignes (t. III, p. 197, 198) les détails de cette cérémonie curieuse; ce savant auteur les a tirés de Bondari, qui a composé en arabe l'histoire des Seljukides (t. V, p. 365). Je ne sais rien sur le siècle, le pays ou le caractère de Bondari.

[1] « Eodem anno (A. H. 455) obiit princeps Togrulbecus.... Rex fuit clemens, prudens, et peritus regnandi, cujus terror corda mortalium invaserat, ita ut obedirent ei reges atque ad ipsum scriberent. » (Elmacin, *Hist. Saracen*, p. 342, *vers. Erpenii.*)

[2] Voyez, sur les guerres des Turcs et des Romains, Zonaras et Cédrénus, Scylitzes, le continuateur de Cédrénus, et Nicéphore Bryennius César. Les deux premiers étaient des moines, et les deux derniers des hommes d'état; mais on aperçoit à peine quelque différence de style et de caractère. Quant aux monumens orientaux, c'est le riche d'Herbelot qui me les fournit (voyez les articles des premiers Seljukides), et je profite des recherches exactes de M. de Guignes (Hist. des Huns, t. III, l. X).

d'une ville d'Arménie; la fortune parut quelquefois incertaine au milieu de ces obscures hostilités, et la bravoure des légions de Macédoine rappela la gloire du vainqueur de l'Asie [1]. Le nom de Alp Arslan, qui signifie le brave lion, indique une idée populaire sur la nature de l'homme, et le successeur de Togrul avait la férocité et la générosité de ce roi des animaux. Il passa l'Euphrate à la tête de la cavalerie turque, et entra dans Césarée, métropole de la Cappadoce, où il fut attiré par la réputation et la richesse du temple de Saint-Basile. Ne pouvant renverser un édifice d'une si grande solidité, il enleva les portes du sanctuaire, incrustées d'or et de perles, et il profana les reliques du saint. Alp Arslan acheva la conquête de l'Arménie et de la Géorgie. Le royaume d'Arménie et le courage de ses habitans furent anéantis par ses armes : des mercenaires de Constantinople, d'infidèles étrangers, des vétérans sans solde ou sans armes, des recrues sans expérience ou sans discipline, cédèrent lâchement les places qu'ils devaient défendre. On ne s'occupa qu'un jour de la perte de cette frontière importante, et les catholiques ne furent ni surpris ni affligés de voir un peuple, si infecté des erreurs de Nestorius et d'Eutychès, livré aux mains des infidèles [2]. Les naturels de la Géorgie [3] ou les Ibériens se soutinrent avec plus de constance dans les bois et les vallées du mont Caucase. Mais Arslan et Malek son fils se montrèrent infatigables dans cette guerre religieuse : ils exigeaient de leurs captifs une obéissance spirituelle et temporelle, et les infidèles qui demeurèrent attachés au culte de leurs ancêtres furent contraints de porter un fer à cheval au lieu de colliers et de bracelets. Le changement ne fut toutefois ni sincère ni universel, et les Géorgiens conservent leurs princes et leurs évêques depuis des siècles de servitude. Mais l'ignorance, la pauvreté et le vice dégradent une race d'hommes à qui la nature a donné ses formes les plus parfaites. Leur profession et surtout leur pratique du christianisme est purement nominale, et, s'ils ne paraissent pas infectés d'hérésie, c'est que leur esprit a trop de grossièreté pour s'attacher à un dogme métaphysique [1].

Alp Arslan n'imita pas la grandeur d'âme réelle ou fausse de Mahmoud le Gaznevide, et il fit la guerre sans scrupule à l'impératrice Eudoxie et à ses enfans. Ses progrès alarmans obligèrent Eudoxie à donner sa main et son sceptre à un soldat; et Romanus Diogènes fut revêtu de la pourpre impériale. Entraîné par son patriotisme, et peut-être par son orgueil, il sortit de Constantinople deux mois après son avénement au trône; et l'année suivante il entra en campagne au milieu des fêtes de Pâques, ce qui scandalisa les peuples. Dans le palais, Diogènes n'était que le mari d'Eudoxie; mais à l'armée c'était l'empereur des Romains, et il soutenait ce caractère avec de faibles ressources et un courage invincible. Sa valeur et ses succès donnèrent de l'activité à ses soldats, de l'espérance à ses sujets, et de la frayeur à ses ennemis. Les Turcs avaient pénétré dans la Phrygie; mais le sultan avait abandonné à ses émirs la conduite de la guerre, et leurs nombreux détachemens étaient répandus en

1 Ἐφερετο γαρ εν Τουρκοις λογος, ως ειη πεπρωμενον καταστραφηναι το Τουρκων γενος απο της τοιαυτης δυναμεως, ὁποιαν ὁ Μακεδων Αλεξανδρος εχων κατεστρεψατο Περσας. (Cedrenus, t. II, p. 791.) La crédulité du vulgaire est toujours vraisemblable, et les Turcs avaient appris des Arabes l'histoire ou légende d'Escander Dulcarnien (d'Herbelot, p. 317, etc).

2 Ὁι και Ιβηριαν και Μεσοποταμιαν, και Αρμενιαν οικουσι και ὁι την Ιουδαικην του Νεστοριου και των Ακεφαλων θρησκευουσιν αιρεσιν. (Scylitzes, *ad calcem Cedreni*, t. II, p. 834, dont les constructions équivoques ne me déterminent pas à penser qu'il ait confondu le nestorianisme et l'hérésie des Monophysites.) Il parle familièrement de μηνις χολος, οργη Θεου, qualités que je croirais étrangères à l'Être parfait. Mais son aveugle doctrine est forcée d'avouer que cette colère, οργη, μηνις etc., tomba bientôt sur les Romains orthodoxes.

3 Si les Grecs avaient connu le nom de Géorgiens (Stritter, *Memoriæ Byzant.*, t. IV, *Iberica*), je le ferais venir de leur agriculture, ainsi que le Σκυθαι γεωργοι d'Hérodote (l. IV, c. 18, p. 289, édit. Wesseling). Mais on ne le trouve parmi les Latins (Jac. a Vitriaco, *Hist. Hierosol.*, c. 79, p. 1095) et les Orientaux (d'Herbelot, p. 407) que depuis les croisades, et la dévotion le créa d'après saint George de Cappadoce.

1 Mosheim, *Institut. Hist. Eccles.*, p. 632. Voyez dans les Voyages de Chardin (t. I, p. 171-174) les mœurs et la religion de cette peuplade si belle et si peu estimable. La généalogie de ses princes, depuis Adam jusqu'à nos jours, se trouve dans les tables de M. de Guignes (t. I, p. 433-438).

Asie avec la confiance que donne la victoire. Les Grecs surprirent et battirent séparément ces corps chargés de butin et étrangers à la discipline : l'actif empereur se montrait partout, et, tandis qu'on le croyait auprès d'Antioche, il chargeait les Turcs sur les collines de Trébisonde. Ceux-ci furent repoussés au-delà de l'Euphrate après trois campagnes laborieuses. Romanus essaya, dans une quatrième, la délivrance de l'Arménie. La dévastation du pays l'obligea à transporter des vivres pour deux mois, et il alla faire le siége de Malazkerd [1], forteresse importante située entre les villes modernes d'Erzeroum et de Van. Son armée était d'au moins cent mille hommes. La multitude désordonnée de la Phrygie et de la Cappadoce renforça les troupes de Constantinople; mais les sujets et les alliés de l'Europe, les légions de la Macédoine et les escadrons de la Bulgarie, les Uzes, horde moldave, qui était de race turque [2], et surtout les bandes mercenaires des Français et des Normands, en composaient la véritable force. Le brave Ursel de Baliol, d'où descendent, dit-on, les rois d'Écosse [3], commandait ces derniers, qui avaient la réputation d'exceller dans les armes, ou, selon l'expression des Grecs, dans la danse pyrrhique.

Alp Arslan, instruit de cette invasion qui menaçait ses domaines héréditaires, marcha vers l'ennemi à la tête de quarante mille hommes [1]. Ses évolutions rapides et savantes gênèrent et épouvantèrent l'armée des Grecs, supérieurs en nombre; et il montra de la valeur et de la clémence lors de la défaite de Basilacius, un de leurs plus grands généraux. L'empereur avait maladroitement séparé ses forces après la réduction de Malazkerd. C'est en vain qu'il appela près de lui les Francs mercenaires; on n'obéit point à ses ordres, et sa fierté ne lui permit pas d'attendre leur retour. La désertion des Uziens remplit bientôt son esprit d'inquiétudes et de soupçons, et, contre les plus sages avis, il se hâta de liver bataille. Des propositions assez raisonnables de la part du sultan lui auraient assuré une retraite, et peut-être la paix; mais Romanus ne vit dans ces ouvertures que la crainte ou la faiblesse de l'ennemi; et voici sa réponse, où domine le ton de l'insulte et du défi : « Si le barbare désire » la paix, il doit abandonner aux Romains » le terrain qu'il occupe, et livrer la ville et » le palais du roi pour gage de sa bonne foi. » Arslan sourit de cet excès de vanité, mais il déplora la mort d'un si grand nombre de Moslems, et, après une prière fervente, il déclara à ses soldats que ceux qui voulaient se retirer en avaient la permission. Il retroussa lui-même la queue de son cheval; il échangea son arc et ses traits contre une massue et un cimeterre, se revêtit d'un habit blanc, parfuma son corps, et annonça que, s'il était vaincu, le lieu où il se trouvait serait celui de sa sépulture [2]. Il avait affecté de rejeter ses armes de trait, mais il attendait la victoire

[1] Constantin Porphyrogénète fait mention de cette ville (*de Administrat. Imperii*, l. II, c. 44, p. 119). Les auteurs qui écrivirent à Bysance dans le onzième siècle en parlent également sous le nom de Mantzikierte, et plusieurs la confondent avec Théodosiopolis ; mais Delisle a fixé sa position. Abulféda (*Geograph. Tab.* 17, p. 310) dit que Malasgerd est une petite ville de pierre noire, où l'on trouve de l'eau, mais où il n'y a point d'arbres, etc.

[2] Les Uzes des Grecs (Stritter, *Memor. Bysant.*, t. III, p. 923-948) sont les Gozz des Orientaux (Hist. des Huns, t. II, p. 522; t. III, p. 133, etc.). On les trouvait sur les rives du Danube et du Volga, dans l'Arménie, la Syrie et le Chorasan, et il paraît qu'on donna ce nom à la nation entière des Turcomans.

[3] Jeffrey Malaterra (l. I, c. 33) distingue Urselius (le *Russelius* de Zonaras) parmi les Normands qui subjuguèrent la Sicile, et il lui donne le surnom de Baliol. Les historiens d'Angleterre vous disent comment les Baliols vinrent de Normandie à Durham, bâtirent le château de Bernard sur le Tées, épousèrent une héritière d'Écosse, etc. Ducange (*Not. ad Nicephor. Bryennium*, l. II, n° 4) a fait des recherches sur cette matière en l'honneur du président de Bailleul, dont le père avait quitté la profession des armes pour celle de la robe.

[1] Elmacin (p. 343-344) indique ce nombre, qui est assez vraisemblable; mais Abulpharage (p. 227) le réduit à quinze mille cavaliers, et d'Herbelot (p. 102) à douze mille. Au reste, le même Elmacin donne trois cent mille hommes à l'empereur; Abulpharage dit aussi : *Cum centum hominum millibus, multisque equis et magnâ pompâ instructus*. Les Grecs ne fixent pas le nombre des troupes de Romanus Diogènes.

[2] Les auteurs grecs ne disent pas d'une manière si claire que le sultan se soit trouvé à la bataille ; ils assurent que Arslan donna le commandement de ses troupes à un eunuque, et qu'il se retira au loin, etc. Est-ce par ignorance ou par jalousie, ou bien le fait est-il vrai?

des flèches de la cavalerie turque, dont les escadrons épars formaient un croissant. Romanus, au lieu de se donner des lignes successives et des corps de réserve, selon la tactique des Grecs, ne fit de son armée qu'un bataillon carré, et se précipita avec vigueur contre les Turcs, qui ne résistèrent à la force du choc que par l'astuce de leurs mouvemens. La plus grande partie d'un jour d'été fut employée à cet inutile combat; la prudence et la fatigue le déterminèrent à rentrer dans son camp. Mais une retraite en présence d'un ennemi actif est toujours dangereuse; et, du moment où l'on porta les drapeaux sur les derrières, la phalange se rompit par la lâcheté ou la jalousie d'Andronic, prince rival, qui déshonorait sa naissance et la pourpre des Césars [1]. Les escadrons turcs lancèrent sur les Grecs une multitude innombrable de traits dans ce moment de confusion et de fatigue, et les pointes de leur redoutable croissant embrassèrent les derrières de l'ennemi. L'armée de Romanus fut taillée en pièces, son camp fut pillé, et il n'eut pas besoin d'indiquer le nombre des morts et celui des captifs. Les écrivains de Bysance regrettent une perle d'un prix inestimable, et ils ne disent pas que cette fatale journée enleva pour jamais à l'empire ses provinces d'Asie.

Romanus essaya de rallier et de sauver les restes de ses troupes tant qu'il conserva un rayon d'espoir. Voyant le centre où il se trouvait ouvert de tous côtés, et environné par les Turcs triomphans, il se battit jusqu'à la fin du jour avec le courage du désespoir, et à la tête des braves guerriers qui demeurèrent fidèles à son drapeau. La mort les moissonna autour de lui; son cheval fut tué; il gardait son intrépidité, quoiqu'il fût seul et couvert de blessures; mais accablé par le nombre, il tomba au pouvoir de l'ennemi. Un esclave et un soldat se disputèrent la gloire de réduire l'empereur en captivité; l'esclave l'avait vu sur le trône de Constantinople, et le soldat, d'une figure très-difforme, n'avait été admis dans les troupes que sur la promesse de faire des actions de valeur. Romanus, privé de ses armes, de ses pierreries et de sa pourpre, passa la nuit sur le champ de bataille, au milieu de la foule licencieuse des barbares. A la pointe du jour, on le présenta à Alp Arslan, qui doutait de sa fortune, et qui n'osa se livrer à la joie qu'après que ses ambassadeurs eurent reconnu Romanus, et qu'il eut vu Basilacius baiser en pleurant les pieds de son malheureux souverain. Le successeur de Constantin, vêtu comme un homme du peuple, fut mené au divan, et on lui ordonna de baiser la terre devant le maître de l'Asie. Il fut contraint d'obéir: on dit qu'alors le sultan s'élança de son trône, et qu'il posa son pied sur le cou de l'empereur romain [1]; mais le fait est douteux; et, si cette insolence était un usage de la nation des Turcs, la conduite d'Alp Arslan a d'ailleurs arraché les éloges des fanatiques grecs, et peut servir de modèle aux siècles les plus civilisés. Il releva tout de suite le prince captif, et, lui serrant par trois fois la main avec tendresse, il l'assura qu'on n'attenterait ni à ses jours ni à sa dignité, et qu'Arslan avait appris à respecter la majesté de ses égaux et les vicissitudes de la fortune. On mena ensuite Romanus dans une tente voisine, où il fut servi avec appareil et avec respect par les officiers du sultan, qui, le matin et le soir, lui donnait la place d'honneur à sa table. Durant une conversation familière de huit jours, le vainqueur ne se permit pas une parole, pas un coup d'œil de dédain, mais il censura vivement les indignes sujets qui avaient abandonné leur brave prince au moment du danger, et il indiqua d'une manière très-polie les erreurs qu'avait commises son antagoniste dans la conduite de la guerre. En discutant les préliminaires de la négociation, il demanda à quel traitement l'empereur s'attendait; et la tranquille indifférence de celui-ci fit honneur

[1] Il était fils du césar Jean Ducas, frère de l'empereur Constantin (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 165). Nicéphore Bryennius loue ses vertus et atténue ses fautes (l. I, p. 30-38; l. II, p. 53); mais il montre sa haine pour Romanus, ου πανυ δε φιλικως εχων προς βασιλεα. Scylitzes parle plus nettement de la trahison d'Andronic.

[1] Nicéphore et Zonaras omettent sagement ce fait, qui est rapporté par Scylitzes et Manassès, mais qui inspire des doutes.



à son caractère. « Si vous êtes cruel, lui dit-» il, vous m'ôterez la vie ; si vous vous laissez » entraîner par l'orgueil, vous me traînerez » derrière votre char, et si vous consultez » vos intérêts, vous accepterez une rançon » et vous me rendrez à mon pays. — Mais, » continua le sultan, comment m'auriez vous » traité si le sort de la guerre vous eût été fa-» vorable ?» Le prince grec fit cette réponse peu conforme à la sagesse et à la prudence : « Si la victoire se fût déclarée en ma faveur, » tu aurais été fustigé. » Le sultan sourit de l'audace de son captif; il observa que la loi des chrétiens recommandait pourtant d'aimer ses ennemis et de pardonner les injures, en ajoutant avec grandeur d'âme qu'il ne suivrait pas un exemple qu'il désapprouvait. Arslan dicta après un mûr examen les conditions de la paix ; il exigea une rançon d'un million de pièces d'or et un tribut annuel de trois cent soixante mille autres[1], un mariage convenable pour ses enfans, et la délivrance de tous les Moslems qui étaient au pouvoir des Grecs. Romanus signa malgré lui ce traité qui flétrissait la majesté de l'empire; on le revêtit ensuite d'un cafetan d'honneur; on lui rendit ses nobles et ses patriciens; et Arslan, après l'avoir embrassé d'une manière affectueuse, le renvoya avec de riches présens et une garde militaire.

Romanus, arrrivé aux frontières de l'empire, apprit que le palais et les provinces avaient abjuré leur serment de fidélité à son égard ; il eut peine à ramasser deux cent mille pièces d'or, et il envoya cette partie de sa rançon, en avouant au vainqueur sa misère et son dénûment. Telle fut la générosité ou peut-être l'ambition du sultan, qu'il se disposa à défendre la cause de son allié; mais la défaite, l'emprisonnement et la mort de Romanus Diogènes arrêtèrent ses projets[2].

Il ne paraît pas qu'Alp Arslan ait exigé de l'empereur captif des provinces ou des cités : les trophées de sa victoire et les dépouilles de l'Anatolie, d'Antioche à la mer Noire, satisfirent sa vengeance. La plus belle partie de l'Asie obéissait à ses lois : douze cents princes ou fils de princes environnaient son trône, et deux cent mille soldats marchaient sous ses drapeaux. Le sultan ne daigna pas envoyer à la poursuite des Grecs fuyards, mais il médita la conquête plus glorieuse du Turkestan, premier domaine de la maison de Seljuk. Il se porta de Bagdad aux rives de l'Oxus ; on jeta un pont sur le fleuve, et le passage de ses troupes occupa vingt journées. Mais le gouverneur de Berzem arrêta ses progrès; et Joseph le Carizmien osa défendre sa forteresse contre une si puissante armée. Lorsqu'on amena le captif dans la tente royale, le sultan, au lieu de donner des éloges à sa valeur, lui reprocha durement sa folle obstination ; Joseph ayant répondu avec fierté, Arslan ordonna de l'attacher à quatre poteaux, et de le laisser mourir dans cette affreuse situation. Le Carizmien désespéré tira son poignard et se précipita vers le trône ; les gardes levèrent leur hache de bataille, et Arslan, l'homme de son temps qui maniait l'arc avec le plus d'adresse, réprima leur zèle; mais son pied glissa ; le trait ne fit qu'effleurer les flancs du captif, qui plongea son poignard dans le sein du sultan, et qui au même instant fut mis en pièces. La blessure était mortelle, et le prince turc donna cette leçon à l'orgueil des rois. « Dans ma jeu-» nesse, dit-il en mourant, un sage me con-» seilla de m'humilier devant Dieu, de me dé-» fier de mes forces, et de ne jamais dédaigner » l'ennemi qui paraît le plus méprisable. J'ai » négligé ces avis, et je suis bien puni de ma » négligence. Lorsque du haut de mon trône » je regardais hier les nombreux bataillons, » la discipline et le courage de mon armée, » la terre paraissait trembler sous mes pieds, » et je me disais : Tu es sûrement le plus

[1] Les Orientaux attestent la rançon et le tribut, qui sont bien vraisemblables. Les Grecs n'en disent rien, si l'on en excepte Nicéphore Bryennius, qui ose assurer que les articles étaient ουκ αναξιας Ρωμαιων αρχης, et que l'empereur aurait préféré la mort à un honteux traité.

[2] Les détails de la défaite et de la captivité de Romanus Diogènes se trouvent dans Jean Scylitzes, *ad calcem Cedreni* (t. II, p. 835-843), Zonaras (t. II, p. 281-284), Nicéphore Bryennius (l. I, p. 25-32), Glycas (p. 325-327), Constantin Manassès (p. 134), Elmacin (*Hist. Saracen*, p. 343, 344); Abulpharage (*Dynast.*, p. 227), d'Herbelot (p. 102-103), de Guignes (t. III, p. 207-211). L'historien des Huns a consulté Abulféda, et Benschounah son abréviateur, une chronique des califes, par Soyouthi, l'Égyptien Abulmahasen, et l'Africain Novairi.

» grand roi du monde et le plus invincible » des guerriers. Ces troupes ne sont plus à » moi, et, pour avoir trop compté sur ma » force personnelle, je meurs sous les coups » d'un assassin [1]. » Alp Arslan avait les vertus d'un Turc et celles d'un Musulman : sa voix et sa taille inspiraient le respect ; de longues moustaches ombrageaient sa figure, et son large turban avait la forme d'une couronne. Les restes du sultan furent déposés dans le tombeau de la dynastie seljukienne, où l'on grava cette belle inscription [2] : « *Vous, » qui avez vu la gloire de Alp Arslan exaltée » jusqu'aux cieux, venez à Maru, et vous » verrez ce prince dans la poussière.* » Et ce qui achève de montrer l'instabilité des grandeurs humaines, l'inscription et le tombeau ont disparu.

Durant la vie d'Alp Arslan, son fils aîné avait été reconnu héritier présomptif du trône des Turcs. Mais, à la mort du sultan, son oncle, son cousin et son frère lui disputèrent la succession : ces trois compétiteurs prirent les armes et rassemblèrent leurs troupes ; Malek Shah [3] triompha d'eux tous, et établit sa gloire et le droit de primogéniture. La soif de l'autorité a inspiré les mêmes passions et occasioné les mêmes désordres dans tous les temps, et surtout en Asie ; mais, au milieu de tant de guerres civiles, on ne trouve rien d'aussi pur et d'aussi magnanime que le mot du prince turc. La veille d'une bataille, il faisait ses dévotions à Thous, devant le tombeau d'un iman appelé Riza : lorsqu'il se fut relevé, il demanda à Nizam, son visir qui s'était mis à genoux derrière lui, quel avait été l'objet de sa prière ? Le ministre répondit adroitement et peut-être de bonne foi : « Que la victoire accompagne vos armes. » — Pour moi, répliqua le généreux Malek, » j'ai prié le Dieu des armées de m'ôter la vie » et la couronne si mon frère est plus digne » que moi de régner sur les Moslems. » Le cours de ses prospérités n'ayant pas été interrompu, le ciel parut le juger digne du trône, et le calife ratifia ce jugement en communiquant pour la première fois à un barbare le titre sacré de général des fidèles. Mais ce barbare, par son mérite personnel et l'étendue de son empire, était le plus grand prince de son siècle. Après avoir réglé le gouvernement de la Perse et de la Syrie, il partit à la tête d'une armée innombrable, pour achever la conquête du Turkestan, que son père avait entreprise. Lorsqu'il passa l'Oxus, des bateliers employés au transport de quelques troupes se plaignirent de ce qu'on avait assigné leur solde sur les revenus d'Antioche : le sultan marqua son mécontentement de cette indignation déplacée, mais il sourit de l'adroite flatterie du visir. « Ce n'était pas, » dit-il, pour différer leur salaire que j'ai » choisi ces lieux éloignés, mais pour attes- » ter à la postérité que sous votre règne An- » tioche et l'Oxus obéirent au même souve- » rain. » Au reste, cette fixation des limites des états de Malek n'était pas exacte. Il soumit au-delà de l'Oxus les villes de Bochara, Carizme et Samarcande ; il écrasa tous les rebelles et tous les sauvages indépendans qui osèrent lui résister. Malek passa le Sihon ou le Jaxartes, la dernière frontière de la civilisation des Persans. Les hordes du Turkestan furent vaincues par lui ; on plaça son nom sur les monnaies et dans la liturgie de Cashgar, royaume tartare situé aux confins de la Chine. De cette frontière de la Chine il étendait à l'Occident et au Midi sa juridiction immédiate ou son autorité de suzerain jusqu'aux montagnes de la Géorgie, aux environs de Constantinople, à la sainte cité de Jérusalem, et aux bocages parfumés de l'Arabie Heureuse. Au lieu de s'abandonner à la mollesse de son sérail, le roi pasteur ne cessa d'agir et de se trouver en campagne

[1] D'Herbelot (p. 103, 104) et M. de Guignes (t. III, p. 212, 213) racontent, d'après les écrivains orientaux, cette mort intéressante, mais ces deux auteurs n'ont pas conservé dans leur récit l'âme d'Elmacin. (*Hist. Saracen.*, p. 344, 345.)

[2] Un critique célèbre (le feu docteur Johnson), qui a examiné avec tant de rigueur les épitaphes de Pope, pourrait chicaner sur ces mots, VENEZ A MARU, puisqu'on doit y être au moment où on lit l'inscription.

[3] La Bibliothèque Orientale a donné le texte du règne de Maleck (p. 542, 543, 544-654, 655), et l'Histoire générale des Huns (t. III, p. 214-224) répète les mêmes faits, avec les corrections et les supplémens qu'on y trouve pour l'ordinaire. J'avoue que, sans les recherches de ces deux savans français, je connaîtrais à peine le monde oriental.

dans la paix : durant la guerre il examinait successivement toutes les provinces à la tête de ses troupes; et on dit qu'il parcourut douze fois la vaste étendue de ses domaines, qui excédaient en grandeur les états de Cyrus et des califes. Le pélerinage de la Mecque fut la plus religieuse et la plus éclatante de ces expéditions. Ses armes protégèrent la liberté et la sûreté des caravanes; ses nombreuses aumônes enrichirent les citoyens et les pélerins, et il remplit le désert d'asiles où les voyageurs trouvaient du repos et de la fraicheur. La chasse était son plaisir et même sa passion, et on assure que quarante-sept mille cavaliers l'accompagnèrent une fois lorsqu'il prit ce divertissement; mais, après la boucherie d'une de ces chasses, il donnait aux pauvres autant de pièces d'or qu'on avait tué de pièces de gibier, faible compensation des dommages que cause aux peuples l'amusement des rois. Durant la paisible prospérité de son règne, les villes de l'Asie se remplirent de palais et d'hôpitaux, de mosquées et de colléges; il était rare de sortir du divan sans récompense, et il rendait justice à tous ceux qui venaient la réclamer. La langue et la littérature de la Perse se ranimèrent sous le règne de la maison de Seljuk [1]; et, si Malek se piqua d'égaler la libéralité d'un Turc moins puissant que lui [2], les vers de cent poètes durent retentir dans son palais. Le sultan donna des soins plus sérieux et plus éclairés à la réforme du calendrier, qu'une assemblée générale des astronomes de l'Orient exécuta. Les Moslems suivent, d'après une loi de Mahomet, le calcul irrégulier des mois lunaires : les Persans ont connu, depuis le siècle de Zoroastre, la révolution du soleil, qui était pour eux une fête annuelle [1]; mais, après la chute de l'empire des Mages, on avait négligé l'intercalation : sans donner ici les détails de l'ère *gelaléenne*, qui a illustré le règne de Malek, je me contenterai de dire que le printemps fut transporté du signe du bélier à celui des poissons, et que toutes les erreurs passées ou futures se trouvèrent corrigées par un calcul qui surpasse l'exactitude du calendrier julien, et qui approche de celle du calendrier grégorien [2].

Si l'Asie eut des lumières et de l'éclat dans un temps où les ténèbres d'une profonde barbarie couvraient l'Europe, on peut l'attribuer à la docilité plutôt qu'aux connaissances des vainqueurs turcs. Ceux-ci durent une grande partie de leur sagesse et de leur vertu à un visir persan qui gouverna l'empire sous le règne d'Alp Arslan et de son fils. Nizam, un des ministres les plus éclairés de l'Orient, était traité par le calife comme un oracle de la religion et de la science; le sultan, qui l'avait chargé de son pouvoir et de sa justice, s'en rapportait complètement à lui. Après une administration de trente ans, la réputation du visir, sa fortune et même ses services, passèrent pour des crimes. Il fut renversé par un de ses rivaux, qui unit ses intrigues à celles d'une femme; et, ce qui accéléra sa chute, il eut l'indiscrétion de dire que son bonnet et son écritoire, emblèmes de son office, se trouvaient liés par les décrets de Dieu au trône et au diadème du sultan. Ce respectable ministre se vit, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, chassé par son maître, accusé par ses ennemis, et assassiné par un fanatique : ses dernières paroles attestèrent son innocence, et le peu de jours que vécut Malek se passèrent sans gloire. Ispahan avait été le théâtre de cette scène d'iniquité; le sultan se rendit à Bagdad, avec le projet de détrôner le calife et de s'établir lui-même dans la capitale des Musulmans. Le faible successeur de Mahomet obtint un répit de

[1] Voyez un excellent discours à la fin de l'Histoire de Nadir Shah, par sir William Jones, et les articles des poètes Amak, Anvari, Raschidi, etc., dans la Bibliothèque Orientale.

[2] Ce prince turc se nommait Kheder Khan : il avait quatre sacs de pièces d'or et d'argent autour de son sopha, et il en donnait des poignées aux poètes qui lui récitaient des vers (d'Herbelot, p. 107). Tout cela peut être vrai, mais je ne conçois pas que Kheder ait pu régner dans la Transoxiane au temps de Malek Shah, et beaucoup moins qu'il ait pu éclipser Malek par son faste et sa puissance. Je présume que ce prince régna au commencement et non à la fin du onzième siècle.

[1] Voyez Chardin (Voyages en Perse, t. II, p. 235).

[2] L'ère gelaléenne (Gelaleddin, la Gloire de la Foi, était un des noms ou titres de Malek Shah) fut fixée au 15 mars A. H. 471, A. D. 1079. Le docteur Hyde a rapporté les témoignages originaux des Persans et des Arabes (*de Religione veterum Persarum*, c. 16, p. 200-211).

dix jours; et la mort frappa Malek avant l'expiration de ce terme. Ses ambassadeurs à Constantinople avaient demandé pour lui la main d'une princesse romaine; mais l'empereur grec éluda la proposition avec décence; et la fille d'Alexis, dont le prince turc avait voulu faire sa femme, parle de ce mariage avec horreur [1]. Le calife Moctadi épousa la fille du sultan, mais sous la condition de renoncer pour jamais à la société de ses femmes et de ses concubines.

La grandeur et l'unité de l'empire turc disparurent avec Malek Shah. Son frère et ses quatre fils se disputèrent le trône, et, après plusieurs guerres civiles, le traité qui réconcilia les compétiteurs qui vivaient encore, sépara du reste de l'empire la dynastie persane, la branche aînée et principale de la maison Seljuk. On donnait le nom de *Kermyn*, de *Syrie* et de *Roum* aux trois branches cadettes: la première gouvernait des domaines étendus, mais peu connus [2] sur les rives de l'Océan Indien [3]; la seconde chassa les princes arabes d'Alep et de Damas; et la troisième, qui nous intéresse ici, envahit les provinces romaines de l'Asie-Mineure. La politique généreuse de Malek concourut à leur élévation; il permettait aux princes de son sang, même ceux qu'il avait vaincus dans les batailles, de chercher de nouveaux royaumes dignes de leur ambition; et il n'était pas fâché de se débarrasser ainsi des hommes ardens qui auraient pu troubler la tranquillité de son règne. En qualité de chef suprême de sa famille et de sa nation, le sultan de la Perse maintenait la soumission de ses frères et en exigeait un tribut: les trônes de Kerman et de Nicée, d'Alep et de Damas; les atabecks et les émirs de la Syrie et de la Mésopotamie élevèrent leurs drapeaux à l'ombre de son sceptre [1], et les hordes des Turcomans couvrirent les plaines de la partie occidentale de l'Asie. L'union et la subordination qui s'affaiblirent à la mort de Malek, ne tardèrent pas à se dissoudre: l'indulgence des princes de la maison de Seljuk accorda des royaumes à des esclaves, et, s'il faut employer ici le style oriental, une nuée de princes s'éleva de la poussière de leurs pieds [2].

Un prince du sang royal, Cutulmish, fils d'Izraïl, fils de Seljuk, était tombé dans une bataille contre Alp Arslan; et le vainqueur humain avait répandu une larme sur sa mort. Ses cinq fils, forts par le nombre de leurs adhérens, ambitieux et avides de vengeance, s'armèrent contre le fils d'Arslan. Les deux armées attendaient le signal, lorsque le calife, oubliant l'étiquette qui lui défendait de se montrer aux yeux du vulgaire, interposa sa médiation. « Au lieu de verser le sang de » vos frères, de vos frères par le sang et la » foi, réunissez vos forces et faites une sainte » guerre aux Grecs, les ennemis de Dieu et » de son apôtre. » On profita de ses conseils; le sultan embrassa ses parens rebelles; l'aîné de ceux-ci, le brave Soliman, accepta le drapeau royal; il conquit et assura à ses descendans les provinces de l'empire romain, d'Erzeroum à Constantinople, et aux régions inconnues de l'Occident [3]. Il passa l'Euphrate avec ses quatre frères: bientôt on vit les tentes des Turcs, aux environs de Kutaieh en Phrygie, et sa cavalerie légère ravagea le

[1] Anne Comnène, en parlant de cette royauté des Persans, dit, απασης κακοδαιμονηστερον μανιας. Elle n'avait que neuf ans à la fin du règne de Malek Shah (A. D. 1092), et lorsqu'elle dit qu'il fut assassiné, elle confond le sultan avec le visir. (Alexiade, l. VI, p. 177, 178.)

[2] Ils sont si peu connus, qu'après toutes ses recherches, M. de Guignes s'est borné à copier (t. I, p. 244, t. III, part. I, p. 269, etc.) l'histoire ou plutôt la liste des Seljukides de Karman, qui se trouve dans la Bibliothèque Orientale. Cette dynastie a disparu avant la fin du douzième siècle.

[3] Tavernier, le seul peut-être des voyageurs qui soit allé à Kerman, ne vit dans la capitale qu'un grand village en ruines, situé à vingt-cinq journées d'Ispahan et à vingt-sept d'Ormus, au milieu d'une contrée fertile. (Voyages en Turquie et en Perse, p. 107-110.)

[1] Il paraît, d'après le récit d'Anne Comnène, que les Turs de l'Asie-Mineure obéissaient au cachet et au *chiauss* du grand sultan (Alexiade, l. VI, p. 170), et qu'il retenait dans sa cour les deux fils de Soliman (p. 180).

[2] Petit de la Croix (Vie de Gengis-khan, p. 161) cite cette expression d'après un poète, qui, selon toute apparence, était de la nation persane.

[3] Dans le récit de la conquête de l'Asie-Mineure, M. de Guignes n'a tiré aucun secours des écrivains turcs ou arabes, qui se contentent de donner une liste stérile des Seljukides de Roum. Les Grecs ne veulent pas dévoiler leur ignominie; et on est réduit à profiter de quelques mots échappés à Scylitzes (p. 860-863), à Nicéphore Bryennius (p. 88-91, 92, etc., 103, 104), et à Anne Comnène (Alexiade, p. 91, 92, etc., 168, etc).

pays jusqu'à l'Hellespont et la mer Noire. Depuis la décadence de l'empire, la péninsule de l'Asie-Mineure avait essuyé les incursions passagères des Persans et des Sarrasins, mais les fruits d'une conquête durable étaient réservés au sultan; et des Grecs qui voulaient régner sur les ruines de leur patrie facilitèrent le passage de ses troupes. Depuis la captivité de Romanus, le fils d'Eudoxie, prince sans vigueur, trembla six ans sous le poids de la couronne impériale, jusqu'à l'époque où une double rebellion fit perdre, dans le même mois, les provinces de l'Orient et de l'Occident. Les deux chefs qui se soulevèrent portaient le même nom de Nicéphore, mais le surnom de Bryennius distingua celui qui arbora en Europe l'étendard de la révolte de celui qui l'arbora en Asie, et qu'on surnommait Botoniates. Le divan examina leurs raisons, ou plutôt leurs promesses, et, après quelques incertitudes, Soliman se déclara en faveur de Botoniates, ouvrit un passage à ses troupes, qui se rendirent d'Antioche à Nicée, et joignit la bannière du croissant à celle de la croix. Nicéphore Botoniates, parvenu au trône de Constantinople, donna une fête au sultan dans le faubourg de Chrysopolis ou de Scutari; il reçut un corps de deux mille Turcs, et le nouvel empereur dut à leur dextérité et à leur valeur la défaite et la captivité de Bryennius son rival. Mais il n'acheta cette partie de l'Europe qu'en sacrifiant l'Asie : Constantinople fut privée de la soumission et des revenus des provinces situées au-delà du Bosphore et de l'Hellespont; et, les Turcs ayant fortifié les passages des rivières et des montagnes, on ne pouvait espérer ni leur retraite ni leur expulsion. Un autre compétiteur réclama l'appui du sultan. Mélissenus, revêtu d'une robe de pourpre, et ayant des brodequins rouges, suivait le camp des Turcs; les villes découragées se laissaient séduire par les manifestes d'un prince romain, qui les livrait aux barbares immédiatement après. Un traité de paix que signa l'empereur Alexis confirma ces acquisitions : craignant Robert, il rechercha l'amitié de Soliman; et ce n'est qu'après la mort de celui-ci qu'il porta la frontière orientale de l'empire jusqu'à Nicomédie c'est-à-dire environ à soixante milles de Constantinople. Trébizonde seule, que la mer et les montagnes défendaient de toutes parts, gardait à l'extrémité de l'Euxin l'ancien caractère d'une colonie grecque.

L'établissement des Turcs dans l'Anatolie ou l'Asie-Mineure fut la plus grande perte qu'eussent essuyée l'église et l'empire depuis les premières conquêtes des califes. La propagation de la foi musulmane valut à Soliman le nom de Gazi ou de champion sacré, et son nouveau royaume des Romains ou de Roum enrichit les tables de la géographie orientale. Les auteurs le prolongent de l'Euphrate à Constantinople, de la mer Noire aux confins de la Syrie; ils y placent un grand nombre de mines d'argent et de fer, d'alun et de cuivre; ils ajoutent qu'il produisait du blé et du vin en abondance, et qu'on y trouvait une quantité considérable de bétail et d'excellens chevaux [1]. La richesse de la Lydie, les arts de la Grèce et les lumières du siècle d'Auguste n'existaient plus que dans des livres et dans des ruines, également inconnus des Scythes, maîtres du pays. L'Anatolie offre encore de nos jours quelques villes riches et peuplées; mais, sous l'empire de Bysance, elles étaient plus nombreuses, plus considérables et plus opulentes. Le sultan établit sa résidence à Nicée, capitale de la Bithynie, qu'il eut soin de fortifier : le siége du gouvernement de la dynastie seljukienne de Roum se trouvait à cent milles de Constantinople, et l'on niait et l'on insultait la Divinité de Jésus-Christ dans le même temple où le premier concile général des catholiques l'avait déclarée un acte de foi : on prêchait dans les mosquées l'unité de Dieu et la mission de Mahomet; les écoles enseignaient la langue arabe; les cadhis jugeaient d'après la loi du Coran; les mœurs et l'idiome des Turcs prévalaient dans les villes, et les camps des Turcs étaient répandus sur les plaines et les montagnes de l'Anatolie. Les Grecs chrétiens obtinrent l'exercice de leur religion, à condition qu'ils paieraient un tribut, et qu'ils vivraient

[1] Telle est la description de Roum, par Haiton l'Arménien : le précis de cette histoire écrite en tartare se trouve dans les recueils de Ramusio et de Bergeron. (Voyez Abulféda, Géograph., climat 17, p. 301-305.)

dans la servitude; mais on profana leurs églises; on insulta leurs prêtres et leurs évêques[1]; ils se virent contraints de souffrir et *le triomphe des Musulmans et l'apostasie de leurs frères;* des milliers d'enfans furent circoncis, et des milliers de captifs furent dévoués au service ou aux plaisirs de leurs maîtres[2]. Après la perte de l'Asie, Antioche demeurait fidèle à Jésus-Christ et à César; mais cette province solitaire ne pouvait espérer le secours des Romains, et les forces mahométanes l'environnaient de tous côtés. Le désespoir de Philarète, son gouverneur, se disposait à sacrifier sa religion et son devoir; mais son fils, qui voulut avoir le mérite de la trahison, se rendit en hâte au palais de Nicée, et proposa de remettre à Soliman cette province importante. L'ambitieux sultan monta à cheval, et fit une marche de six cents milles en douze nuits, car il se reposait durant le jour. Tels furent la célérité et le secret de l'entreprise, qu'Antioche n'eut pas le temps de se reconnaître, et les villes qui en dépendaient, jusqu'à Laodicée et aux confins d'Alep[3], suivirent l'exemple de la métropole. De Laodicée au Bosphore de Thrace, ou Bras-de-Saint-Georges, les conquêtes de Soliman occupèrent un espace en longueur de trente journées de chemin, et en largeur de dix ou quinze entre les rochers de la Lycie et la mer Noire[4]. L'ignorance des Turcs dans l'art de la navigation fut quelque temps favorable à l'empereur; mais les captifs grecs ayant construit deux cents vaisseaux pour leur maître, Alexis trembla derrière les murs de sa capitale. Pour exciter la compassion des Latins, il répandit en Europe des lettres lamentables, qui peignaient le danger, la faiblesse et la richesse de la cité de Constantin[1].

La conquête la plus intéressante des Turcs Seljukiens fut celle de Jérusalem[2], qui ne tarda pas à devenir le théâtre des nations. Omar avait promis aux habitans, par une capitulation, de leur laisser leur religion et leur propriété. Mais un maître contre lequel on ne disputait pas sans danger, interpréta les articles; et, durant les quatre siècles du règne des califes, Jérusalem fut exposée à bien des orages[3]. Les Musulmans s'emparèrent des trois quarts de la ville; ils dirent que l'accroissement du nombre de leurs prosélytes et de leur population l'avait exigé; mais on réserva un quartier particulier au patriarche, à son clergé et à son troupeau; les chrétiens payèrent un tribut de deux pièces d'or par tête, et on leur abandonna le tombeau de Jésus-Christ et l'église de la Résurrection. La portion de ces chrétiens la plus nombreuse et la plus digne d'égards ne demeurait pas à Jérusalem; la conquête des Arabes avait excité plutôt que supprimé les pélerinages à la

1 *Dicit eos quemdam abusione sodomiticâ intervertisse episcopum.* (Guibert, abbat., *Hist. Hierosol.*, l. I, 468.) Il est singulier que le même peuple se soit permis de nos jours la même abomination. « Il n'est point d'horreurs » que ces Turcs n'aient commises; et sembables aux sol- » dats effrénés qui, dans le sac d'une ville, non contens » de disposer de tout à leur gré, prétendent encore aux » succès les moins désirables, quelques spahis ont porté » leurs attentats sur la personne du vieux rabbi de la » synagogue et celle de l'archevêque grec. » (Mémoires du baron de Tott., t. II, p. 193.)

2 L'empereur, ou l'abbé Guibert, décrit les scènes du camp des Turcs comme s'il y avait été. « Matres correptæ » in conspectu filiarum multipliciter repetitis diversorum » coitibus vexabantur. (Est-ce la bonne version?) Cum fi- » liæ assistentes carmina præcinere saltando cogerentur. » Mox eadem passio ad filias, etc. »

3 Voyez des détails sur Antioche et la mort de Soliman dans Anne Comnène (Alexiade, l. VI, p. 168, 169), avec les notes de Ducange.

4 Guillaume de Tyr (l. I, c. 9, 10, p. 635) donne les détails les plus authentiques et les plus déplorables sur les conquêtes des Turcs.

1 Dans son épître au comte de Flandre, Alexis paraît avilir son caractère et sa dignité: cependant cette lettre est approuvée par Ducange (*Not. ad Alexiad.*, p. 335, etc.) et paraphrasée par l'abbé Guibert, historien contemporain. Le texte grec n'existe plus, et chacun des traducteurs et des copistes a pu dire avec Guibert (p. 475) *verbis vestita meis*, privilége d'une étendue indéfinie.

2 Deux passages d'une grande étendue et originaux de Guillaume, archevêque de Tyr (l. I, c. 1-10; l. 18, c. 5, 6), le principal auteur des *Gesta Dei per Francos*, contiennent les détails les plus sûrs touchant l'histoire de Jérusalem, depuis Héraclius jusqu'aux croisades. M. de Guignes a publié un savant mémoire sur le commerce des Français dans le Levant, avant les croisades, etc. (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. XXXVII. p. 467-500).

3 « Secundum Dominorum dispositionem plerumque » lucida plerumque nubila recepit intervalla, et ægrotan- » tium more temporum præsentium gravabatur aut res- » pirabat qualitate (l. I, c. 3, p. 630). » Le latin de Guillaume de Tyr n'est point du tout méprisable, mais, dans les quatre cent quatre-vingt-dix ans qu'il compte de la perte à la reprise de Jérusalem, il se trompe de trente années en plus.

Terre-Sainte, et la douleur et l'indignation donnaient une nouvelle force à l'enthousiasme qui avait toujours produit ces voyages dangereux. Les pélerins de l'Orient et de l'Occident arrivaient en foule au Saint-Sépulcre et dans les églises des environs, surtout à la fête de Pâques; et les Grecs et les Latins, les Nestoriens et les Jacobites, les Cophtes et les Abyssins, les Arméniens et les Géorgiens entretenaient les chapelles, le clergé et les pauvres de leurs communions respectives. L'harmonie de toutes ces prières en langues si diverses, tant de peuplades rassemblées dans le temple commun de leur religion, auraient dû présenter un spectacle d'édification et de paix; mais la haine et la vengeance aigrissaient le zèle des sectes chrétiennes; et, sur les lieux où le Messie avait perdu le jour en pardonnant à ses bourreaux, elles voulaient dominer et persécuter leurs frères. Les Francs s'arrogèrent la prééminence, d'après leur valeur et leur multitude; et la grandeur de Charlemagne [1] protégea les pélerins de l'église latine et les catholiques de l'Orient. Les aumônes de ce dévot empereur soulagèrent la pauvreté de Carthage, d'Alexandrie et de Jérusalem; et il fonda ou rétablit plusieurs monastères de la Palestine. Haroun al Raschid, le plus grand des Abassides, estimait le génie et la puissance de Charlemagne : des dons et des ambassades qu'ils s'envoyèrent souvent cimentèrent leurs liaisons d'amitié, et le calife, sans abandonner le véritable pouvoir, offrit à l'empereur les clefs du Saint-Sépulcre et peut-être de la ville de Jérusalem. Au déclin de la monarchie carlovingienne, la république d'Amalfi fut utile au commerce et à la religion des Européens en Orient; ses navires portèrent les pélerins sur les côtes de l'Égypte et de la Palestine, et, à l'aide de ses cargaisons, elle obtint la faveur et l'alliance des califes fatimites [2] : on établit sur le Calvaire une foire annuelle, et les négocians d'Italie fondèrent le couvent et l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, berceau de l'ordre monastique et militaire qui depuis a donné des lois à l'ile de Rhodes, et qui règne aujourd'hui à Malte. Si les pélerins de l'église chrétienne s'étaient contentés de révérer le tombeau d'un prophète, les disciples de Mahomet, loin de se plaindre d'une pareille dévotion, l'auraient imitée; mais ces rigides *Unitaires* furent révoltés d'un culte qui comprend la naissance, la mort et la résurrection d'un Dieu; ils flétrirent du nom d'idoles les images des catholiques, et les Musulmans sourirent avec indignation [1] de la flamme miraculeuse qui se montrait la veille de Pâques dans le Saint-Sépulcre [2] : les croisés latins se laissèrent séduire par cette pieuse supercherie inventée au neuvième siècle [3]; et les prêtres des communions grecque arménienne et cophte [4], qui pour leur intérêt et celui de leurs tyrans en imposent à la crédulité des spectateurs [5], la renouvellent chaque année. Dans tous les siècles, l'intérêt a fortifié le principe de la

[1] Voyez, sur les rapports de Charlemagne avec la Terre-Sainte, Eginhard (*de Vitâ Caroli Magni*, c. 16, p. 79-82), Constantin Porphyrogénète (*de Administratione imperii*, l. II, c. 26, p. 80), et Pagi (*Critica*, t. III, A. D. 800, nos 13, 14, 15).

[2] Le calife accorda des priviléges *Amalphitanis viris amicis et utilium introductoribus* (*Gesta Dei*, p. 934). Le commerce de Venise en Égypte et dans la Palestine ne saurait produire un titre aussi ancien, à moins qu'o n'adopte la ridicule traduction d'un Français, qui prenait les deux factions du cirque (*Veneti et Prasini*) pour les Vénitiens et les Parisiens.

[1] Une chronique arabe de Jérusalem (*apud Asseman., Biblioth. orient.*, t. I, p. 628; t. IV, p. 368) atteste l'incrédulité du calife et de l'historien; Cantacuzènes toutefois ose en parler aux Musulmans eux-mêmes pour la vérité de ce miracle perpétuel.

[2] Le savant Mosheim a discuté séparément ce prétendu miracle dans ses dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique (t. II, p. 214-306), *de Lumine Sancti-Sepulchri*.

[3] Guillaume de Malmsbury (l. IV, c. 2, p. 109) cite l'Itinéraire du moine Bernard, témoin oculaire, qui se rendit à Jérusalem A. D. 870. Un autre pélerin confirma le miracle quelques années après, et Mosheim dit que les Français inventèrent cette supercherie peu de temps après la mort de Charlemagne.

[4] Nos voyageurs, Sandys (p. 134), Thévenot (p. 621-627), Maundrell (p. 94-95), etc., décrivent cette farce extravagante. Les catholiques ne peuvent déterminer l'époque où le miracle a fini, ni celle où il a commencé.

[5] L's Orientaux eux-mêmes conviennent de la fraude, et ils la justifient par la nécessité et des vues d'édification (Mémoires du chevalier d'Arvieux, t. II, p. 140; Joseph Abudacni, *Hist. Copt.*, c. 20); mais je n'essaierai pas d'expliquer avec Mosheim comment on faisait ce prétendu miracle. Nos voyageurs se sont trompés en voulant expliquer la liquéfaction du sang de saint Janvier,

tolérance, et les dépenses et le tribut d'un si grand nombre d'étrangers augmentaient annuellement le revenu du prince et de son émir.

La révolution qui fit passer le sceptre des Abassides aux Fatimites fut plus avantageuse que nuisible à la Terre-Sainte : un souverain qui résidait en Égypte sentait bien mieux l'importance du commerce des chrétiens, et les émirs de la Palestine se trouvaient moins éloignés de la justice et de la puissance du trône. Mais le troisième de ces califes fatimites fut le fameux Hakem [1], jeune frénétique, qui, d'après son impiété et son rang de despote, ne craignait ni Dieu ni les humains, et dont le règne n'offrit que des vices et des extravagances. Sans égards pour les usages de l'Égypte les plus anciens, il assujettit les femmes à une prison absolue : cette gène excita les clameurs des deux sexes; leurs cris provoquèrent sa fureur; il livra aux flammes une partie du vieux Caire, et les gardes et les citoyens se livrèrent un combat meurtrier qui dura plusieurs jours. Le calife se montra d'abord un zélé musulman, il fonda ou enrichit des mosquées et des colléges, il fit transcrire en lettres d'or douze cent quatre-vingt-dix exemplaires du Coran, et il ordonna d'arracher toutes les vignes de la Haute-Égypte. Mais sa vanité se flatta bientôt de l'espoir d'établir une nouvelle religion; la réputation d'un prophète ne lui suffisait pas, et il se qualifiait d'image visible du Très-Haut, qui, après neuf apparitions sur la terre, se montrait enfin dans sa personne royale. Chacun s'agenouillait au nom de Hakem, le souverain des vivans et des morts : on pratiquait son nouveau culte près d'une montagne du Caire; seize mille personnes avaient signé sa profession de foi, et aujourd'hui même une peuplade libre et guerrière, les Druses du mont Liban, paraissent convaincus que ce tyran insensé était un Dieu. [2] Hakem détestait les Juifs et les chrétiens qui servaient ses rivaux; mais il ménageait la loi de Mahomet par un reste de prévention ou de prudence. Les persécutions cruelles qu'il se permit en Égypte et dans la Palestine, firent quelques martyrs et un grand nombre d'apostats. Il méprisait également les droits communs et les priviléges particuliers des sectaires, et il défendit aux étrangers et aux habitans de Jérusalem de visiter le tombeau de Jésus-Christ. Le temple du monde chrétien, l'église de la Résurrection, fut détruit jusque dans ses fondemens; ce prodige lumineux qu'on voyait à la fête de Pâques disparut, et on fit de grands travaux, afin de bouleverser cette caverne d'un rocher qui, à proprement parler, forme le Saint-Sépulcre. Les nations de l'Europe furent saisies d'étonnement et de douleur à la nouvelle de ce sacrilége ; mais, au lieu de s'armer pour la défense de la Terre-Sainte, elles se contentèrent de brûler ou de bannir les Juifs qui passaient pour être les instigateurs secrets du souverain musulman [1]. L'inconstance et le repentir de Hakem allégea en quelque sorte les malheurs de Jérusalem, et le tyran venait de signer la restitution des églises, lorsqu'il fut assassiné par les émissaires de sa sœur. Les califes ses successeurs reprirent les maximes de la religion de Mahomet, et leur politique se montra plus éclairée; on rendit aux chrétiens l'exercice de leur culte; le Saint-Sépulcre se releva du milieu de ses ruines, avec les secours de l'empereur de Constantinople, et les pélerins y retournèrent avec l'empressement qui est la suite ordinaire des privations [2]. Le voyage de Palestine par mer expo-

1 Voyez d'Herbelot (Biblioth. Orientale, p. 411), Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 390-397, 400, 401), Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 321-323), et Marci (p. 384-386) historien d'Égypte, traduit en allemand par Reiske, d'après l'arabe, qu'un de mes amis m'a interprété verbalement.

2 La religion des Druses est cachée par leur ignorance et leur hypocrisie. Des personnages d'élite, qui mènent une vie contemplative, ont le secret de leur doctrine, et les Druses des classes ordinaires, les plus indifférens des hommes, se rapprochent quelquefois du culte des Mahométans et des chrétiens de leur voisinage. Le peu qu'on sait, ou le peu qu'il faut savoir sur cette peuplade, se trouve dans Niebuhr, auteur qui a examiné avec soin les pays qu'il a parcourus (Voyages, t. II, p. 354-357), et le second volume du voyage récent et instructif de M. de Volney.

1 Voyez Glaber (l. III, c. 7) et les Annales de Baronius et de Pagi, A. D. 1009.

2 « Per idem tempus ex universo orbe tam innumera- » bilis multitudo cœpit confluere ad sepulchrum Salvato-

sait souvent à des dangers, et il était peu commode; mais la conversion de la Hongrie ouvrit une route sûre entre l'Allemagne et la Grèce. La charité de saint Étienne, l'apôtre de son royaume, secourait et dirigeait les pélerins [1] qui, de Belgrade à Antioche, traversaient un empire chrétien de quinze cents milles d'étendue. Les Français n'avaient jamais eu plus d'ardeur pour les pélerinages, et les chemins étaient couverts de personnes de tous les sexes et de tous les rangs, qui ne mettaient de prix à la vie que jusqu'au moment où elles baiseraient le tombeau de leur Rédempteur. Les princes et les prélats abandonnaient le soin de leurs domaines, et le nombre de ces pieuses caravanes annonçait les armées de croisés qui débarquèrent le siècle suivant dans la Palestine. Trente ans avant la première croisade, l'archevêque de Mayence, les évêques d'Utrecht, de Bamberg et de Ratisbonne, partirent des rives du Rhin pour se rendre à Jérusalem avec une suite de sept mille personnes. L'empereur les reçut à Constantinople d'une manière hospitalière; mais, comme leur cortége étalait soigneusement ses richesses, ils furent attaqués par les farouches Arabes; ils se servirent de leurs armes avec une espèce de scrupule; ils soutinrent un siége dans le village de Capernaum, et ne durent leur délivrance qu'à l'émir fatimite qui leur vendit sa protection. Après avoir visité les saints lieux, ils s'embarquèrent pour l'Italie; mais des sept mille personnes qui formaient leur suite, deux mille seulement revirent leur patrie. Ingulphe, secrétaire de Guillaume-le-Conquérant, avait fait ce pélerinage : une troupe de trente cavaliers robustes et bien équipés, dont il faisait partie, avait quitté la Normandie pour aller dans la Palestine, et à leur retour ils ne formaient plus que vingt misérables pélerins qui marchaient à pied, la besace sur le dos [1].

Après la défaite des Romains, les Turcs troublèrent la tranquilité des califes fatimites [2]. Atsiz le Carizmien, un des lieutenans de Malek Shah, entra dans la Syrie à la tête d'une puissante armée, et réduisit Damas par le glaive et la famine. Hems et les autres villes de la province reconnurent le calife de Bagdad et le sultan de la Perse; et l'émir victorieux s'avança jusqu'aux bords du Nil sans éprouver de résistance : le fatimite se disposait à se réfugier au centre de l'Afrique; mais les nègres de sa garde et les habitans du Caire firent une sortie désespérée, et chassèrent les Turcs des frontières de l'Égypte. Atsiz se permit durant sa retraite des meurtres et des pillages sans nombre; il fit égorger le juge et les notaires de Jérusalem qu'il avait invités dans son camp, et cette exécution fut suivie du massacre de trois mille citoyens. Il ne tarda pas à voir sa cruauté ou sa défaite punie par le sultan Toucush, frère de Malek Shah, qui, avec un titre plus élevé et des forces plus redoutables, donna des lois à la Syrie et à la Palestine. La maison de Seljuk régna à Jérusalem environ vingt ans [3]; mais le commandement héréditaire de la sainte cité et de son district fut abandonné à l'émir Ortok, chef d'une tribu de Turcomans, et les enfans de celui-ci formèrent, après leur expulsion de la Palestine, deux dynasties sur les frontières de l'Armé-

» ris Hierosolymis, quantum nullus hominum prius sperare poterat. Ordo inferioris plebis..... mediocres..... reges et comites.... præsules ... mulieres multæ nobiles cum pauperioribus..... pluribus enim erat mentis desiderium mori priusquam ad propria reverterentur. » (Glaber., l. IV, c. 6, Bouquet; Historiens de France, t. X, p. 50.)

[1] Glaber., (l. III, c. 1) et Kartona (*Hist. critic. Regum Hungariæ*, t. I, p. 304-311), examinent si saint Étienne fonda un monastère à Jérusalem.

[1] Baronius (A. D. 1054, nº 43-56) a copié la plus grande partie des récits d'Ingulphe, de Marianus et de Lambertus.

[2] Voyez Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 349, 350), et Abulpharage (*Dynast.*, p. 237, *vers.* Pocock). M. de Guignes (Hist. des Huns, t. III, part. I, p. 215, 216) ajoute les témoignages ou plutôt les noms d'Abulféda et de Novairi.

[3] Depuis l'expédition d'Isar Atsiz (A. D. 469, A. D. 1076), jusqu'à l'expulsion des Ortokides (A. D. 1096). Au reste, Guillaume de Tyr (l. I, c. 6, p. 633) assure que Jérusalem fut trente-huit ans au pouvoir des Turcs; et une chronique arabe citée par Pagi (t. IV, p. 202), suppose qu'un général carizmien la soumit au calife de Bagdad, A. H. 463, A. D. 1070. Des époques si avancées s'accordent mal avec l'histoire générale de l'Asie, et je suis sûr que, A. D. 1064, le *regnum Babylonicum* (du Caire) subsistait encore dans la Palestine (Baronius, A. D. 1064, nº 56).

nie et de l'Assyrie [1]. Les chrétiens de l'Orient et les pélerins de l'église latine déplorèrent une révolution qui, au lieu de l'administration régulière et de l'ancienne alliance des califes, les mettait sous le joug de fer des étrangers du nord [2]. La cour et l'armée du sultan offraient à quelques égards les arts et les mœurs de la Perse, mais le gros des Turcs, et particulièrement les tribus pastorales, conservaient la férocité des peuplades du désert. Ces hostilités étrangères et domestiques troublèrent les contrées occidentales de l'Asie, de Nicée à Jérusalem; et ni le caractère ni les dispositions des pasteurs de la Palestine, qui exerçaient une autorité précaire sur une frontière mal intentionnée, ne leur permettaient d'attendre les tardifs avantages de la liberté du commerce et de la liberté de religion. Les pélerins qui arrivaient aux portes de Jérusalem, après avoir couru des dangers sans nombre, devenaient les victimes du brigandage des individus ou de la tyrannie de l'administration, et ils mouraient souvent de faim et de maladie, sans avoir la consolation de saluer le Saint-Sépulcre. Les Turcomans, d'après leur barbarie naturelle, ou d'après un esprit de fanatisme qu'ils venaient de contracter, insultaient les prêtres de toutes les sectes: le patriarche fut traîné par les cheveux et jeté dans un cachot: les musulmans espéraient que son troupeau s'empresserait d'offrir une rançon considérable, et leur grossièreté sauvage troubla souvent les cérémonies de l'église de la Résurrection. Ces détails, racontés d'une manière pathétique, excitèrent des millions de chrétiens à marcher, sous l'étendard de la croix, à la délivrance de la Terre-Sainte; et cependant combien tous ces maux accumulés étaient au-dessous de l'action sacrilége de Hakem, que les chrétiens de l'église latine avaient endurée si patiemment! De moindres vexations enflammèrent le caractère plus irascible de leurs descendans: Un esprit de chevalerie religieuse et de soumission à l'empire universel du pape régnait alors: on irrita un nerf d'une grande délicatesse, et, si j'ose hasarder cette phrase, le cœur de l'Europe éprouva la sensation.

[1] De Guignes, Hist. des Huns, t. I, p. 249-252.

[2] Guillaume de Tyr. (l. I, c. 8, p. 684), qui se permet les plus grandes exagérations sur les maux que souffraient les chrétiens. Les Turcs exigeaient un *aureus* de chaque pélerin. Le caphar des Francs est aujourd'hui de quatorze dollars, et l'Europe ne se plaint pas de cette taxe volontaire.

CHAPITRE LVIII.

Origine de la première croisade, et nombre des croisés. — Caractère des princes latins. — Leur marche à Constantinople. — Politique d'Alexis, empereur grec. — Conquête de Nicée, d'Antioche et de Jérusalem par les Francs. — Délivrance du Saint-Sépulcre. — Godefroi de Bouillon, premier roi de Jérusalem. — Institution du royaume Français ou Latin.

Environ vingt ans après que les Turcs se furent emparés de Jérusalem, un ermite nommé Pierre, né à Amiens en Picardie [1], visita le Saint-Sépulcre. Ce qu'il vit souffrir aux chrétiens, ce qu'il souffrit lui-même excita son ressentiment et enflamma son enthousiasme; mêlant ses larmes à celles du patriarche, il lui demanda si on ne pouvait plus espérer aucun secours des empereurs de l'Orient. Le patriarche lui peignit les vices et la faiblesse du successeur de Constantin: « J'armerai pour vous, lui dit Pierre, toutes » les nations guerrières de l'Europe »; et ces nations furent dociles à la voix de l'ermite. Le patriarche, à qui il inspira peut-être une partie de son enthousiasme et de sa confiance, lui remit, à son départ, des lettres dans lesquelles il approuvait la mission de Pierre, et peignait d'une manière touchante la souffrance des chrétiens. A peine l'ermite avait pris terre à Bari qu'il courut, sans perdre un instant, se jeter aux pieds du pontife romain. La petite taille de Pierre et son maintien ignoble n'étaient pas propres à en imposer; mais il avait l'œil vif et perçant, et possédait cette véhémence d'élocution qui entraîne presque toujours la persuasion [2]. Né d'une famille

[1] L'origine du nom de *Picards*, et conséquemment de *Picardie*, est assez plaisante. Elle ne remonte guère qu'à A. D. 1200. Ce fut d'abord un bon mot accadémique, une épithète qu'on appliqua à l'humeur querelleuse des étudians de l'Université de Paris, qui venaient des frontières de la France ou de la Flandre. (Valesii *Notitia Galliarum*, p. 447; Longuerue, Description de la France, p. 54.)

[2] Guillaume de Tyr (l. I, c. 11, p. 637, 638) représente ainsi l'Ermite: « Pusillus, personna contemptibilis, vivacis » ingenii et oculum habens perspicacem gratumque, et

noble, il servit d'abord sous les comtes de Boulogne, les héros de la première croisade; mais, se dégoûtant bientôt des armes, du monde et de sa femme, qui n'était, dit-on, ni jeune ni jolie, il se retira dans un couvent, et peu de temps après dans un ermitage. La pénitence austère qu'il s'imposait dans cette solitude affaiblit son corps et échauffa son imagination. Tout ce qu'il désirait lui paraissait facile; et, dès que son imagination était frappée d'un objet, des songes et des révélations lui en présentaient la réalité. Pierre-l'Ermite revint de Jérusalem complétement fanatique, mais il excellait dans la folie populaire de ce temps. Le pape Urbain II le reçut comme un prophète, applaudit son dessein, promit de l'appuyer dans un concile général, et le pressa d'annoncer la délivrance de la Terre-Sainte. Encouragé par l'approbation du pontife, le zélé missionnaire traversa les provinces d'Italie et de France avec autant de succès que de rapidité. Il observait rigoureusement la diète la plus sévère et distribuait libéralement les aumônes qu'il recevait, sans en rien réserver. La tête chauve et les pieds nus, enveloppé d'une robe grossière, Pierre portait et présentait aux passans un pesant crucifix; la foule qui l'écoutait respectait jusqu'à l'âne sur lequel l'ermite était monté; il prêchait dans les églises, dans les rues et sur les grands chemins, et se présentait avec une assurance égale dans la cabane du pauvre et dans le palais du souverain. Sa voix véhémente entraînait rapidement le peuple, et tout était peuple alors : Pierre les appelait dévotement aux armes et au repentir. Lorsqu'il peignait les souffrances des habitans et des pélerins de la Palestine, la compassion passait dans tous les cœurs; et elle se changeait en indignation quand il sommait les guerriers du siècle de défendre leurs frères et de délivrer leur Sauveur. Compensant le défaut d'art et d'éloquence par des soupirs, des larmes et des élans de ferveur, Pierre suppléait aussi à la faiblesse de ses argumens en appelant sans cesse au Christ, à la Vierge sa mère, aux saints et à tous les anges du paradis, avec lesquels il avait, disait-il, fréquemment et familièrement conversé. Les plus célèbres orateurs de la Grèce auraient pu porter envie aux prompts succès de son éloquence; le fanatisme qui l'enflammait se communiqua rapidement, et la chrétienté attendit avec impatience le concile et les décrets du souverain pontife.

Le courageux Grégoire VII avait formé le projet d'armer l'Europe contre l'Asie; ses épîtres peignent encore l'ardeur de son zèle et de son ambition. Des deux côtés des Alpes, cinquante mille catholiques s'étaient enrôlés sous les drapeaux de saint Pierre[1]; et son dessein de marcher à leur tête contre les sectaires impies de Mahomet a été révélé par son successeur. Mais le reproche ou la gloire d'exécuter cette entreprise, sans cependant hasarder sa personne sacrée, était réservé à Urbain II[2], le plus fidèle des disciples de Grégoire. Urbain entreprit la conquête de l'Orient tandis que Guibert de Ravenne possédait une grande partie de Rome et lui disputait le titre de pape et les honneurs du pontificat. Il voulut réunir les puissances de l'Occident dans une circonstance où les princes étaient séparés de l'église, et les peuples de leurs princes, par l'excommunication que ses prédécesseurs et lui-même avaient fulminée contre l'empereur et contre le roi de France. Philippe premier de France supporta patiemment des censures légitimes de ses vices et de son mariage adultère. Henri IV d'Allemagne défendait le droit d'investiture, la prérogative de confirmer les élections des évêques en leur donnant la crosse et l'anneau. Mais, en Italie, la comtesse Mathilde et la révolte des Saxons écrasèrent le parti de l'empereur. Cette longue querelle était devenue plus dangereuse par

» sponte fluens ei non deerat eloquium. » Voyez Albert Aquensis, p. 185; Guibert, p. 482; Anne Comnène, *in Alexiad.*, l. x, p. 284, etc., et les notes de Ducange, p. 349.

1 « Ultra quinquaginta millia, si me possunt in expe» ditione pro duce et pontifice habere, armata manu » volunt in inimicos Dei insurgere et ad sepulchrum Do» mini ipso ducente pervenire. » (Gregor. VII, *Epist.* II, XXXI, tom. XII, p. 322. *Concil.*)

2 Voyez les originaux de la vie d'Urbain II, par Pandolphe Pisan, et par Bernard Guido, dans Muratori, (*Rer. ital. Script.*, tom. III, part. I, p. 352, 353.)

la révolte de son fils Conrad et l'ignominie de son épouse [1], qui révéla, dans les conciles de Constance et de Plaisance, les nombreuses prostitutions auxquelles son mari avait eu la bassesse et l'inhumanité de l'exposer [2]. L'opinion générale était si favorable à la cause d'Urbain, que le concile de Plaisance [3] fut composé de deux cents évêques d'Italie, de France, de Bourgogne, de Souabe et de Bavière. Quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques se rendirent à cette assemblée; et, comme la plus spacieuse cathédrale n'aurait pas suffi pour les contenir, les séances se tinrent durant sept jours dans une plaine voisine de la ville. Les ambassadeurs d'Alexis Comnène, empereur grec, y exposèrent les malheurs de leur souverain et le danger de Constantinople, qui n'était plus séparée que par un bras de mer étroit des Turcs, les ennemis implacables de tout ce qui portait le nom de chrétien. Ils flattèrent adroitement la vanité des princes latins, et leur représentèrent que la prudence et la religion les invitaient à repousser les barbares sur les confins de l'Asie avant qu'ils s'avançassent dans le cœur de l'Europe. Au récit de la triste et périlleuse situation des chrétiens de l'Orient, toute l'assemblée fondit en larmes; une partie des guerriers déclara qu'elle était prête à marcher, et les envoyés d'Alexis emportèrent en partant l'assurance d'un secours prompt et formidable. On résolut de délivrer Constantinople en allant restaurer Jérusalem; mais le prudent Urbain en remit la décision finale à un second synode qu'il proposa d'assembler dans une ville de France durant l'automne de la même année. Ce court délai tendait à augmenter l'enthousiasme; et d'ailleurs le pontife fondait son plus ferme espoir sur une nation de soldats [1], fière de la supériorité de son nom, et ambitieuse d'imiter son héros Charlemagne [2], à qui Turpin [3] attribue dans son roman la conquête de Jérusalem et de la Terre-Sainte. Un motif d'affection ou de vanité détermina peut-être le choix d'Urbain, anciennement moine de Cluni, et né à Châtillons-sur-Marne dans la province de Champagne. Il était le premier Français qui eût occupé le trône pontifical: sa piété ne le rendait peut-être point insensible au plaisir d'illustrer sa famille et son pays, et de paraître avec éclat devant les témoins de son obscurité.

On sera peut-être étonné que le pontife romain ait entrepris d'élever chez les Français le tribunal d'où il avait osé anathématiser leur souverain; mais la surprise cessera dès

[1] Elle est connue sous les noms de Praxès, Eupræcia, Eufrasia et Adélaïs; elle était fille d'un prince russe, et veuve d'un margrave de Brandebourg. (Struv., *Corpus Hist. Germanicæ*, p. 340.)

[2] « Henricus odio eam cœpit habere: ideo incarceravit » eam, et concessit ut plerique vim ei inferrent; imo fi» lium hortans ut eam subagitaret. » (Dodechin, *Continuat. Marian. Scot. apud Baron.*, A. D. 1093, n° 4.) Et dans le synode de Constance, Bertholde, *rerum inspector*, s'exprime ainsi: « Quæ se tantas et tam inauditas forni» cationum spurcitias, et a tantis passam fuisse conquesta » est, etc. » Et ensuite à Plaisance: « Satis misericorditer » suscepit, et quod ipsam tantas spurcitias non tam com» misisse quam invitam pertulisse pro certo cognoverit » papa cum sanctâ synodo. » (*Apud. Baron.*, A. D. 1093, n° 4, n° 1094, n° 3.) Un tel sujet convenait peu à la décision infaillible d'un concile. Ces abominations n'y auraient pas sans doute été admises si elles n'avaient pas servi à motiver le refus de l'investiture par la mitre et l'anneau. Il paraît que cette malheureuse princesse eut la faiblesse de révéler, par complaisance pour les prélats, des anecdotes scandaleuses, également honteuses pour elle et pour son mari.

[3] Voyez le récit et les actes du synode de Plaisance, Concil., tom. XII, p. 821, etc.

[1] Guilbert, né en France, fait lui-même l'éloge de la valeur et de la piété de sa nation, qui prêcha la croisade et en donna l'exemple: « Gens nobilis, prudens, belli» cosa, dapsilis et nitida.... Quos enim Britones, *Anglos*, » Ligures, si bonis eos moribus videamus, non illico » *Francos* homines appellemus? » (P. 478.) Il assure cependant que la vivacité des Français dégénère en pétulance avec les étrangers (p. 483), et en vaines rodomontades (p. 502).

[2] « Per viam quam jamdudum Carolus Magnus mirifi» cus rex Francorum aptari fecit usque C. P. » (*Gesta Francorum*, p. 1; Robert Monach., *Hist. Hieros.*, l. 1, p. 33, etc.)

[3] Jean Tilpin ou Turpin fut archevêque de Reims, A. D. 773. Postérieurement à l'année 1000, un moine des frontières de France et d'Espagne composa ce roman au nom du prélat, et telle était alors l'opinion du mérite ecclésiastique, qu'il ne craint pas de se peindre lui-même comme un prélat qui aime le vin et les combats. Cependant le pape Caliste II (A. D. 1122) reconnut ce livre apocryphe pour authentique; et l'abbé Suger l'a cité respectueusement dans les grandes chroniques de Saint-Denis (Fabric., *Biblioth. Latin. medii ævi*, édit. Mansi, t. IV, p. 161).

qu'on se sera fait une juste idée d'un roi de France du douzième siècle[1]. Philippe I était petit-fils de Hugues Capet, le fondateur de la famille régnante, qui, dans le déclin de la postérité de Charlemagne, avait ajouté le titre de roi à ses états héréditaires de Paris et d'Orléans. Sa puissance ne s'étendait pas plus loin ; dans tout le reste de la France, Hugues et ses premiers descendans n'étaient que les seigneurs suzerains d'environ soixante ducs ou comtes héréditaires et indépendans[2], et aussi peu soumis aux lois qu'au monarque, qu'ils bravaient impunément, et punis à leur tour par l'indocilité de la noblesse inférieure, qui imitait leur exemple. A Clermont, dans les terres du comte d'Auvergne[3], le pape ne craignait point le ressentiment de Philippe ; et le concile qu'il y assembla ne fut ni moins nombreux ni moins respectable que celui de Plaisance[4]. Outre sa cour et les cardinaux romains, treize archevêques et deux cent vingt-cinq évêques s'y rendirent ; on y comptait quatre cents prélats mitrés ; les saints et les docteurs les plus renommés du siècle vinrent éclairer les Pères de l'église, et les aider de leurs conseils ; une foule de seigneurs puissans et de vaillans chevaliers accourut de tous les royaumes voisins au concile[5], et en attendit impatiemment les décrets. Telle était l'ardeur du zèle et de la curiosité, que des milliers d'étrangers, ne trouvant plus à se loger dans la ville, campèrent dans la plaine au milieu du mois de novembre. Huit jours de séances produisirent quelques canons utiles pour la réforme des mœurs. On prononça une censure sévère contre la licence de la guerre entre particuliers ; on confirma la trêve de Dieu[1] ou la suspension de toute hostilité durant quatre jours de la semaine. L'église se déclara la protectrice des prêtres et des femmes, qu'elle prit sous sa sauve-garde, et cette protection s'étendit durant trois ans aux laboureurs et aux marchands, victimes impuissantes des vexations militaires. Mais la loi la plus respectable ne parvient pas à changer un instant le caractère d'une génération ; et l'intention qu'avait Urbain d'allumer une guerre générale depuis l'océan Atlantique jusqu'à l'Euphrate diminue le mérite des efforts qu'il fit pour apaiser les querelles des particuliers. Depuis la tenue du synode de Placentia, le bruit de ce grand projet s'était répandu chez toutes les nations. Après leur retour, les ecclésiastiques prêchèrent dans tous les diocèses le mérite et la gloire des libérateurs futurs de la Terre-Sainte ; et, lorsque le pontife monta sur son tribunal dans le marché de Clermont, ses auditeurs, préparés d'avance par le clergé, lui donnèrent à peine le temps de déployer son éloquence. Ses argumens étaient clairs, son exhortation véhémente, et le succès immanquable. Des milliers de voix, qui n'en formaient qu'une, interrompirent l'orateur et s'écrièrent ensemble : « Dieu le veut, Dieu le veut ainsi[2] ! — Dieu » le veut très-certainement, leur répliqua le

[1] Voyez l'État de la France par le comte de Boulainvilliers, t. I, p. 180-182, et le second volume des Observations sur l'Histoire de France, par l'abbé de Mably.

[2] Dans les provinces du sud de la Loire, les premiers Capétiens jouissaient à peine de la suprématie féodale. De tous côtés la Normandie, la Bretagne, l'Aquitaine, la Bourgogne, la Lorraine et la Flandre resserraient les limites de la France proprement dite. (Voyez Adrien Valois, *Notitia Galliarum*.

[3] Ces comtes, issus d'une branche cadette des ducs d'Aquitaine, furent à la fin dépouillés de la plus grande partie de leurs domaines par Philippe Auguste. Les évêques de Clermont devinrent princes de la ville. (Mélanges d'une grande Bibliothèque, tome XXXVI, p. 288, etc.)

[4] Voyez les actes du concile de Clermont. (Concil. tome XII, p. 829, etc.)

[5] « Confluxerunt ad concilium è multis regionibus, » viri potentes et honorati, innumeri quamvis cingulo lai» calis militiæ superbi. » (Balderic, témoin oculaire, p. 86-88; Robert le Moine, p. 31, 32; Guill. de Tyr, I. 14, 15, p. 639-641 ; Guibert, p. 478-480 ; Foucher de Chartres, p. 382).

[1] La trêve de Dieu (*treva* ou *treuga Dei*) fut d'abord inventée en Aquitaine A. D. 1032, blâmée par quelques évêques comme une occasion de parjure, et rejetée par les Normands comme contraire à leurs priviléges. (Voyez Ducange, Gloss. Latin, tom. VI, p. 682-685.)

[2] *Deus vult, Deus vult !* était l'acclamation du clergé qui entendait le latin. (Robert. Mon. l. I, p. 32). Les laïques qui parlaient le patois limosin la corrompaient et criaient *Deus lo volt*. (Voyez *Chron. Casinense*, l. IV, c. 2, p. 497, dans Muratori, *Script. Rerum ital.*, t. IV; et Ducange, Dissert. XI, p. 207, sur Joinville, et Gloss. Latin., tome II, p. 690.) Il produit dans sa préface un échantillon très-difficile du dialecte du Rouergue, A. D. 1100, qui approche fort, pour le temps et le lieu, du concile de Clermont (p. 15, 16).

» pieux Urbain: que ce soit là dorénavant » votre cri de guerre, c'est le Saint-Esprit » qui vous l'a dicté; il animera le zèle et le » courage des défenseurs de Jésus-Christ. Sa » croix est le symbole de votre salut. Portez-en une de couleur de sang sur votre poi» trine et sur vos épaules, comme une marque » extérieure de votre engagement irrévo» cable. » La plupart obéirent avec joie; ecclésiastiques et laïques décorèrent leurs habits de deux croix rouges [1], et pressèrent Urbain de marcher à leur tête. Le prudent successeur de Grégoire n'accepta point ce dangereux honneur. Alléguant le schisme de l'église et les devoirs du pontificat, il recommanda aux fidèles dont le sexe, la profession, l'âge ou les infirmités retenaient le zèle, de contribuer par leurs prières, et surtout par leurs aumônes, au succès de l'expédition. Urbain donna le titre et les pouvoirs de légat apostolique à l'évêque du Puy-en-Velay, qui avait reçu le premier la croix de la main du souverain pontife. Le plus ardent des chefs temporels était Raimond, comte de Toulouse; ses ambassadeurs excusèrent son absence, prirent la croix et s'engagèrent pour leur maître. Tous les champions se confessèrent et reçurent l'absolution avec une exhortation superflue d'inviter leurs compatriotes et leurs amis à les suivre. Le départ pour la Terre-Sainte fut fixé au jour solennel de l'Assomption ou au quinze d'août de l'année suivante [2].

La pratique de la violence est si familière aux hommes, qu'on pourrait supposer qu'elle leur est naturelle. Le plus léger prétexte, le droit le plus suspect suffisent pour armer deux nations et leur faire alternativement commettre et souffrir toutes les horreurs de la guerre. Mais le nom et la nature d'une guerre sainte exigent un examen plus rigoureux, et nous ne devons pas croire légèrement que les serviteurs d'un prince de paix aient tiré du fourreau le glaive de destruction sans des motifs légitimes et une nécessité indispensable. On s'éclaire sur la politique bonne ou mauvaise d'une action par la leçon tardive de l'expérience; mais, avant d'agir, il faut au moins que la conscience approuve le but et le motif de l'entreprise. Dans le siècle des croisades, les chrétiens de l'Orient et de l'Occident étaient fortement persuadés de la justice et du mérite de leur expédition; leurs argumens obscurs sont un abus continuel de la rhétorique et de la sainte Écriture. Mais ils insistaient particulièrement sur le droit naturel et sacré de défendre leur religion et de délivrer la Terre-Sainte de la tyrannie et de l'impiété des Mahométans [1]. 1° Le droit d'une défense juste comprend sans doute celle de nos alliés civils et spirituels; il dépend de l'existence réelle du danger, et ce danger est plus ou moins pressant en proportion de la haine et de la puissance des ennemis. On a imputé aux Mahométans une maxime pernicieuse, celle

[1] Les croix qu'ils portaient sur les épaules étaient la plupart brodées en or ou en soie; d'autres cousaient sur leur habit deux morceaux d'étoffe rouge. Dans la première croisade, toutes les croix étaient rouges; dans la troisième, les Français conservèrent seuls cette couleur. Les Flamands prirent des croix vertes, et les Anglais adoptèrent les blanches (Ducange, t. II, p. 651). Cependant le rouge paraît être la couleur favorite des Anglais, et en quelque façon la nationale pour les drapeaux et les uniformes militaires.

[2] Bongars, qui a publié les relations originales des croisades, adopte avec complaisance le titre fanatique de Guilbert, *Gesta Dei per Francos*; quelques critiques ont proposé de substituer *Gesta Diaboli per Francos* (Hanov., 1611, 2 vol. in-fol.). J'ai consulté, pour l'histoire de la première croisade, les auteurs suivans: 1° *Gesta Francorum*, 2° Robert le Moine, 3° Balderic, 4° Raimond des Agiles, 5° Albertus Aquensis, 6° Fulchirius Carnotensis, 7° Guibert, 8° Guillaume de Tyr. Muratori nous a fourni 9° Radulphus Cadomensis (*de Gestis Tancredi*; *Script. Rer. ital.*, t. 5, p. 285-333), et 10° Bernardus (*Thesaurarius de Acquisitione Terræ-Sanctæ*, t. VII, p. 664-848). Ce dernier n'était point connu d'un historien français moderne qui a donné une longue liste critique des historiens des croisades (Esprit des Croisades, t. I, p. 13-141); et la plupart de ses observations me paraissent justes. Je n'ai pu me procurer que fort tard la Collection des Historiens français par Duchesne. 1° Pierre Tudebod, *sacerdotis Sivracensis, Historia de Hierosolymitano Itinere*, t. IV, p. 773-815). Elle a été fondue dans les ouvrages du premier écrivain anonyme de Bongars. 2° l'Histoire poétique de la première Croisade, en sept livres (p. 890-912), est fort suspecte et très-peu instructive.

[1] Si le lecteur veut examiner la première scène de la première partie de Henri IV, il trouvera dans le texte de Shakespeare les élans naturels de l'enthousiasme, et dans les notes du docteur Johnson les efforts d'une âme bigote, quoique vigoureuse, qui saisit avidement tous les prétextes de haïr et de persécuter ceux qui diffèrent de ses opinions religieuses.

d'immoler les prosélytes de toutes les autres religions. Cette accusation de la haine ou de l'ignorance est suffisamment réfutée par le Coran, par l'histoire des conquérans musulmans, et par la tolérance publique et légale du culte des chrétiens. Mais on ne saurait nier que les églises d'Orient n'aient cruellement souffert sous le joug des Mahométans; qu'ils n'aient réclamé l'empire universel comme leur droit divin et inaliénable, et que le système de leur foi ne menace continuellement les nations qu'ils nomment infidèles de la perte de leur religion ou de leur liberté. Dans le onzième siècle, les victoires des Turcs faisaient craindre avec raison cette double perte. Ils avaient soumis en moins de trente ans tous les royaumes de l'Asie jusqu'à Jérusalem et l'Hellespont, et l'empire grec semblait pencher vers sa ruine. Indépendamment d'un sentiment naturel d'affection pour leurs frères, les Latins étaient personnellement intéressés à défendre Constantinople, la plus puissante barrière de l'Occident, et le privilége de la défense doit s'étendre aussi légitimement à prévenir qu'à repousser une invasion. Mais le succès de cette entreprise n'exigeait pas des secours si nombreux; et la raison ne peut approuver les émigrations effrayantes qui dépeuplèrent l'Europe et s'ensevelirent inutilement dans l'Asie. 2° La possession de la Palestine n'aurait contribué d'aucune manière à la sûreté des Latins, et le fanatisme a pu seul entreprendre d'excuser l'ambition de cette conquête inutile. Les chrétiens réclamaient leurs droits sur la Terre-Sainte en vertu d'un titre inaliénable scellé du sang de Jésus-Christ; leur devoir les obligeait, disaient-ils, à chasser de leur saint héritage d'injustes possesseurs qui profanaient son sépulcre et insultaient à la dévotion des pélerins. On alléguerait vainement que la prééminence de Jérusalem et la sainteté de la Palestine avaient disparu avec la loi de Moïse, que le Dieu des chrétiens n'est point une divinité locale, et que la possession de Bethléem ou du Calvaire, l'acquisition de sa tombe et de son berceau ne lui feront point excuser la violation des préceptes moraux de l'Évangile. Ces argumens seront toujours impuissans contre le fanatisme et la superstition, avides de mystères et de miracles. 3° Mais les guerres *saintes* qui ont ensanglanté tous les climats de ce globe, depuis l'Égypte jusqu'à la Livonie, et depuis le Pérou jusqu'à l'Indostan, se sont autorisées de maximes plus générales et plus hardies. On a supposé souvent et affirmé dans plusieurs occasions que la différence de doctrine religieuse suffit pour justifier des hostilités; que les champions de la croix peuvent subjuguer saintement, ou même immoler pieusement tous les mécréans opiniâtres, et que la grâce peut seule prétendre au commandement dans ce monde et au bonheur dans l'autre. Plus de quatre siècles avant la première croisade, les barbares de l'Arabie et de la Germanie avaient envahi, à peu près vers la même époque et de la même manière, les provinces orientales et occidentales de l'empire romain. Les conquêtes des Francs furent légitimées par le temps, par des traités et par leur conversion au christianisme; mais les princes mahométans passaient encore, aux yeux de leurs sujets et de leurs voisins, pour des usurpateurs tyranniques contre lesquels on pouvait légitimement se révolter[1].

A mesure que les mœurs des chrétiens se corrompirent, leur discipline de pénitence augmenta de sévérité[2], et le grand nombre des péchés entraîna la multiplicité des remèdes. Dans l'église primitive, l'expiation se préparait par une confession publique et volontaire. Dans le moyen âge, les évêques et les prêtres interrogeaient le criminel, le forçaient de révéler sa pensée, ses paroles et ses actions, et prescrivaient les conditions qui devaient obtenir la miséricorde divine. Mais, comme la tyrannie et l'indulgence pouvaient abuser alternativement de ce pouvoir arbitraire, on composa une règle de discipline

[1] Le sixième discours de Fleury sur l'Histoire Ecclés. (p. 223-261) contient un examen raisonné de la cause et des effets des croisades.

[2] Muratori (*Antiquitat. Ital. medii ævi*, tom. v, Dissert. LXVIII, p. 709-768, et M. Chais (Lettres sur les Jubilés et sur les Indulgences, tome II, lettres 21 et 22, p. 478-556) discutent amplement la pénitence et les indulgences du moyen âge, avec cette différence que le docte Italien peint avec modération, et peut-être trop faiblement, les abus de la superstition, et que le ministre hollandais les exagère avec amertume.

pour servir d'instruction et de guide aux juges spirituels. Les Grecs furent les premiers inventeurs de cette législation; l'église latine traduisit ou imita leurs préceptes de pénitence [1]; et du temps de Charlemagne le clergé de chaque diocèse avait un code qu'il cachait prudemment aux yeux du vulgaire. Dans cette estimation dangereuse des offenses et des punitions, la pénétration et l'expérience des moines prévoyaient tous les cas et toutes les différences. Il se trouvait dans leur liste des péchés inconnus à l'innocence, et d'autres qui révoltent la nature. Les crimes plus ordinaires de fornication, d'adultère, de parjure et de sacrilége, de rapines et de meurtre, s'expiaient par une pénitence que l'on prolongeait, relativement aux circonstances, depuis quarante jours jusqu'à sept ans. Durant ce cours de mortifications salutaires, un régime de prières et de jeûnes rendait la santé de l'âme et obtenait l'absolution du criminel. Le désordre de ses vêtemens annonçait ses remords et sa douleur; il s'abstenait de toutes les affaires et de tous les plaisirs de la société. Mais l'exécution rigoureuse de ces institutions aurait fait un désert du palais, du camp et de la ville. Les barbares de l'Occident ne manquaient ni de confiance ni de docilité, mais la nature se révoltait souvent contre les principes, et le magistrat tâchait en vain d'appuyer la juridiction ecclésiastique. Il était, à la vérité impossible, d'accomplir littéralement les pénitences. Le crime d'adultère se multipliait par la répétition, et celui d'homicide pouvait comprendre le massacre d'un peuple entier. Mais chaque action faisait un compte séparé; et, dans ces temps de vice et d'anarchie, le pécheur le moins endurci pouvait aisément contracter une dette de trois cents ans. On suppléait à son insolvabilité par une commutation ou *indulgence*; vingt-six solidi [2] d'argent, environ quatre livres sterling, acquittaient la pénitence d'une année pour l'homme riche, et trois solidi ou neuf schellings rendaient le même service à l'indigent. Ces aumônes furent bientôt employées aux usages de l'église, qui tira de la rémission des péchés une source inépuisable de richesses et de puissance. Une dette de trois cents ans, environ douze cents livres sterling, aurait ruiné la fortune la plus brillante; l'aliénation des terres remplaçait l'or et l'argent. Pepin et Charlemagne déclarent formellement que leurs immenses donations ont pour but la régénération de leur âme. C'est une maxime de la loi civile, que quiconque ne peut payer de sa bourse doit payer de son corps; et les moines adoptèrent la pratique de la flagellation, équivalent économique, quoique douloureux. D'après une estimation arbitraire, on évalua l'année de pénitence à trois mille coups de discipline [1]; et telles étaient la patience et l'activité du fameux ermite saint Dominique l'Encuirassé [2], qu'en six jours il acquittait la dette d'un siècle entier par une fustigation de trois cent mille coups. Un grand nombre de pénitens des deux sexes imita son exemple. Et, comme il était permis de transporter à un autre le mérite de la flagellation, un champion vigoureux pouvait expier sur son dos les péchés de tous ses bienfaiteurs [3]. Ces compensations de la bourse et de la personne introduisirent dans le onzième siècle un genre de satisfaction plus honorable. Les prédécesseurs d'Urbain II avaient accordé des indulgences au service militaire contre les Sar-

[1] Schmidt (Hist. des Allemands, t. II, p. 211-220, 452-462) donne un extrait du code pénitentiel de Rhégino dans le neuvième siècle et de Burchard dans le dixième. Il se commit à Wormcins quarante-cinq meurtres dans la même année.

[2] On peut s'assurer que jusqu'au douzième siècle le solidus d'argent ou schelling valait 12 deniers ou sous, et que 22 solidi valaient le poids d'une livre d'argent, environ une livre sterling. La monnaie d'Angleterre a perdu un tiers de sa valeur primitive, et celle de France a perdu un cinquième.

[1] A chaque centaine de coups, le pénitent se sanctifiait en récitant un psaume; et tout le psautier avec l'accompagnement de quinze mille coups d'étrivières acquittait cinq années de pénitence canonique.

[2] La vie avec les exploits de saint Dominique l'Encuirassé est l'ouvrage de Pierre Damien, son admirateur et son ami. Voyez Fleuri (Hist. Ecclésiast., t. XIII, p. 96-104). Baronius (A. D. 1056, n° 7) observe, d'après Damien, que cette mode d'expiation (*purgatorii genus*) fut adoptée même par les femmes de qualité (*sublimis generis*).

[3] Je me rappelle avoir trouvé dans les Voyages d'Italie du père Labat (t. VII, p. 16-29) un tableau frappant de la dextérité d'un de ces flagellans. Sancho Pança n'était pas si cher, et était peut-être plus honnête.

rasins de l'Afrique et de l'Espagne ; ce pontife en offrit une générale et plénière dans le concile de Clermont à tous ceux qui s'enrôleraient sous les drapeaux de la croix. Il leur donna l'absolution de tous leurs péchés, et les dispensa des pénitences canoniques qui pouvaient leur être imposées [1]. La froide philosophie de notre siècle ne concevra pas l'impulsion violente que reçut un monde fanatique et corrompu. A la voix du prélat, les brigands, les meurtriers, les incendiaires accouraient par milliers pour racheter leur âme en transportant chez les infidèles les fureurs qu'ils avaient exercées dans leur patrie. Les coupables de tous les rangs et de toutes les espèces adoptèrent ce nouveau moyen d'expiation. Personne ne pouvait se croire exempt de péché ni de pénitence, et les moines dociles aux lois de Dieu ou de l'église se flattaient d'obtenir la récompense de leur valeur dans ce monde et dans l'autre. Le clergé latin n'hésita point à promettre la couronne du martyre [2] à ceux qui succomberaient dans cette sainte expédition, et toutes sortes de récompenses temporelles à ceux qui survivraient à la conquête de la Terre-Sainte. Ils offraient leur sang au fils de Dieu, qui s'était immolé pour leur salut ; ils prenaient la croix et entraient avec confiance dans la voie du Seigneur : sa providence veillerait sur eux, et peut-être sa puissance aplanirait-elle visiblement tous les obstacles. La nuée et la colonne de Jehovah avaient marché devant les Israélites jusque dans la terre promise. Les chrétiens ne pouvaient-ils pas espérer à plus juste titre que les rivières s'ouvriraient à leur passage, que les murs des villes tomberaient au son de leurs trompettes, et que le soleil arrêterait son cours pour faciliter la destruction des infidèles ?

Parmi les chefs et les soldats qui couraient au Saint-Sépulcre, j'ose affirmer qu'il n'y en avait pas un qui ne fût animé par l'esprit d'enthousiasme, par la confiance du mérite de l'entreprise, par l'espoir de la récompense et de la protection divines. Mais je suis également persuadé que ces motifs n'étaient ni les seuls ni même les principaux qui déterminaient le plus grand nombre. L'influence ou l'abus de la religion arrêtent difficilement le torrent des mœurs nationales, mais, lorsqu'ils veulent en hâter le cours, leur impulsion devient irrésistible. Les papes et les synodes tonnaient en vain contre les guerres des particuliers, les tournois sanglans, les amours licencieuses et les duels judiciaires; ils réussissaient plus aisément à exciter les disputes métaphysiques, à attirer dans les cloîtres les victimes du despotisme et de l'anarchie, à sanctifier la patience des lâches et des esclaves. Les exercices et la guerre étaient les passions chéries des Francs ou Latins ; on leur ordonnait de s'y livrer par esprit de pénitence, de se transporter dans des pays éloignés, et de tirer leur épée contre les peuples de l'Orient : le succès ou même l'entreprise devait immortaliser les noms des héros de la croix, et la piété la plus pure pouvait ne pas être insensible à la perspective flatteuse de la gloire militaire. Dans leurs querelles particulières, ils versaient le sang de leurs amis ou de leurs compatriotes pour acquérir un village ou un château ; la conquête de l'Asie offrait à leur imagination séduite des royaumes et des richesses immenses, et les succès des Normands dans la Pouille et dans la Sicile semblaient promettre un trône au plus obscur des aventuriers. Le pays des chrétiens le cédait à celui des Mahométans pour le climat et pour la fertilité ; et les avantages que la nature et l'art prodiguaient à l'Asie avaient été considérablement exagérés par le zèle ou l'enthousiasme des pèlerins, et l'ignorance crédule adoptait sans hésiter les prodiges absurdes des terres arrosées par des sources de miel et des ruisseaux de lait, remplies de mines d'or et de diamans, couvertes de palais de marbre et de jaspe, environnées de bosquets odoriférans. Chaque

[1] « Quicumque pro solà devotione, non pro honoris » vel pecuniæ adaptione, ad liberandam ecclesiam Dei » Jerusalem profectus fuerit, iter illud pro omni pœnitentià reputetur. » (Canon. Concil. de Clermont, t. II, p. 829.) Guibert l'appelle *novum salutis genus* (p. 471), et il traite ce sujet presque en philosophe.

[2] Telle était du moins la confiance des croisés et l'opinion unanime des historiens (Esprit des Croisades, t. III, p. 477) ; mais les prières pour le repos de leurs âmes semblent incompatibles avec les mérites du martyre.

guerrier comptait se faire, avec son épée, un établissement honorable et délicieux dans ce paradis terrestre [1]. Leurs vassaux et leurs soldats marchaient avec confiance sous la garde de Dieu et la protection de leur maître. Chacun se promettait la dépouille d'un émir, et les champions de la croix ne pensaient pas sans émotion aux belles femmes de la Grèce [2] et à ses vins délicieux. L'amour de la liberté excitait puissamment les victimes de la tyrannie féodale et ecclésiastique. En prenant la croix, les bourgeois et les paysans attachés à la servitude de la glèbe espéraient échapper à la verge de leur maître, et se transplanter avec leur famille dans un pays où ils jouiraient de la liberté. Le moine esquivait la discipline de son couvent; le débiteur suspendait les arrérages de l'usure et la poursuite de ses créanciers; les brigands et les malfaiteurs éludaient les châtimens de leurs crimes, et bravaient les lois avec impunité [3].

Ces motifs étaient puissans et en grand nombre; mais, après avoir calculé leur influence sur chaque individu en particulier, il faut y ajouter l'autorité de la mode et de l'exemple. Les premiers prosélytes devinrent les plus zélés et les plus utiles missionnaires de la croix. Ils prêchaient à leurs amis et à leurs compatriotes l'obligation, le mérite et la récompense de la sainte expédition, et les auditeurs les moins disposés cédaient insensiblement à l'autorité ou à la persuasion. Les jeunes gens craignaient le reproche ou le soupçon de lâcheté; l'occasion de visiter le Saint-Sépulcre sous la protection d'une armée formidable séduisait les vieillards et les infirmes, les femmes et les enfans, qui consultaient plus leur zèle que leurs forces; et ceux qui avaient traité la veille leurs compagnons d'insensés adoptaient le lendemain avec ardeur la même folie. L'ignorance qui exagérait les avantages de l'entreprise en diminuait aussi les dangers. Depuis la conquête des Turcs, les pélerinages étaient interrompus; les chefs connaissaient imparfaitement la longueur de la route et la position des ennemis, et les hommes du peuple poussaient à tel point la stupidité, qu'en apercevant la première ville ou le premier château au-delà des limites qui leur étaient connues, ils demandaient si ce n'était pas Jérusalem, le terme de leur voyage et l'objet de leurs travaux. Cependant les plus prudens d'entre eux ne comptèrent pas assez sur les cailles et la manne céleste pour négliger d'emporter de l'argent avec lequel on peut se procurer partout ses commodités, et, pour en obtenir, les princes engagèrent leurs domaines ou même leurs provinces. Les nobles vendirent leurs terres et leurs châteaux, les paysans leur bétail et leurs instrumens de labourage : la foule et l'empressement des vendeurs faisaient baisser tous les jours le prix des terres, tandis que les besoins et l'impatience des acheteurs donnaient aux armes et aux chevaux une valeur exorbitante [1]. Ceux qui conservèrent leur bon sens tirèrent un profit énorme de leur argent et de l'épidémie générale; les souverains acquirent à bon marché les domaines de leurs vassaux, et les acquéreurs ecclésiastiques ajoutèrent généreusement à leur paiement l'assurance de leurs prières. Quelques croisés imprimèrent sur leur peau la croix que les autres ne portaient que sur leur habit; ils se servaient d'un fer chaud ou d'une liqueur corrosive qui rendait la marque indélébile. Un moine rusé, qui fit voir la croix gravée sur sa poitrine, obtint la vénè-

1 Les aventuriers écrivaient des lettres dans lesquelles ils confirmaient toutes ces belles espérances, *ad animandos qui in Franciâ residerant*. Hugues de Reiteste se vantait qu'il avait pour sa part une abbaye et dix châteaux dont le revenu montait à dix mille marcs, et que la conquête d'Alep lui vaudrait encore cent châteaux. (Guibert, p. 554, 555.)

2 Dans sa lettre vraie ou fausse adressée au comte de Flandre, Alexis mêle au danger de l'église et aux reliques des saints l'*amor auri et argenti, et pulcherrimarum fœminarum voluptas* (p. 476); comme si, dit Guibert en colère, les femmes de la Grèce étaient plus belles que celles de la France.

3 Voyez les priviléges des *cruce signati*, dispenses de dettes, d'usure, d'injures et de justice séculières, etc. Ils étaient sous la sauvegarde perpétuelle du pape (Ducange, t. II, p. 651, 652).

1 Guibert (p. 481) fait un tableau frappant de cette impulsion générale. Il faisait partie du petit nombre de ses contemporains qui étaient capables d'examiner et d'apprécier de sang-froid la scène extraordinaire qui se passait sous ses yeux. *Erat itaque videre miraculum caro omnes emere, atque vili vendere*, etc.

ration du peuple et les plus riches bénéfices de la Palestine [1].

Le concile de Clermont avait fixé le départ des croisés au 15 d'août; mais ce terme fut anticipé par la foule impatiente des plébéiens indigens; et je raconterai succinctement leurs souffrances et leurs fureurs avant de m'occuper de l'entreprise de leurs chefs. Dès le commencement du printemps, soixante mille âmes des deux sexes sortirent de la France et de la Lorraine, entourèrent le premier missionnaire de la croisade, et le pressèrent par leurs cris et leurs importunités de les conduire au Saint-Sépulcre. Pierre, devenu général sans en avoir les talens ou l'autorité, conduisit ou suivit ses ardens prosélytes des bords du Rhin sur ceux du Danube. Leur nombre et leurs besoins les forcèrent bientôt à se séparer. Gauthier-sans-Argent, lieutenant de l'Ermite, et soldat courageux quoique indigent, commanda l'avant-garde des croisés. On peut se faire une idée de cette populace en observant qu'on n'y comptait qu'environ huit cavaliers pour quinze mille piétons. Godescal, autre moine fanatique dont les sermons avaient entraîné quinze à vingt mille paysans des villages d'Allemagne, suivit de près l'exemple et les traces de Pierre l'Ermite; et ceux-ci furent encore bientôt suivis de deux cent mille aventuriers qui mêlaient aux pratiques de piété toute la licence du brigandage, de l'ivrognerie et de la prostitution. Quelques comtes ou gentilshommes, à la tête de trois mille chevaux, guettaient les mouvemens de la multitude pour partager les dépouilles. Mais leurs véritables chefs étaient (pourra-t-on croire cet excès de démence?), leurs véritables chefs étaient une oie et une chèvre qu'ils portaient à la tête de leur troupe immense, et auxquelles ces dignes chrétiens attribuaient une inspiration divine [2]. Les différentes bandes de ces fanatiques exercèrent avec facilité leurs premières fureurs contre les Juifs, qu'ils nommaient les meurtriers de Jésus-Christ. Leurs riches colonies jouissaient de l'exercice libre de leur religion dans les villes commerçantes du Rhin et de la Moselle, sous la protection de l'empereur et des évêques [1]. A Verdun, Trèves, Mayence, Spire et Worms, plusieurs milliers de ces malheureux perdirent leur fortune et la vie [2], et la persécution des pélerins féroces ne fut ni moins cruelle ni moins sanglante que celle de l'empereur Adrien. La fermeté des évêques en sauva quelques-uns, qui feignirent passagèrement d'embrasser la religion chrétienne; mais les Juifs les plus opiniâtres opposaient le fanatisme au fanatisme; ils barricadaient leurs maisons et trompaient la rage ou du moins l'avarice de leurs ennemis implacables en se précipitant dans le fleuve ou dans les flammes avec leurs familles et leurs richesses.

Entre Constantinople et les confins de l'Autriche, les croisés traversèrent un intervalle de six cents milles dans les déserts de la Hongrie et de la Bulgarie [3]. Le sol fertile est entrecoupé de rivières; mais on n'y rencontrait alors que des marais et de vastes forêts dont l'étendue devient sans bornes lorsque l'homme cesse d'exercer sur la terre son impérieuse industrie. Les deux nations avaient embrassé le christianisme; les Hon-

[1] On trouve (Esprit des Croisades, t. III, p. 169, etc.) quelques particularités sur ces stigmates, tirées d'auteurs que je n'ai point vus.

[2] « Fuit et aliud scelus detestabile in hàc congrega- » tione pedestris populi stulti et vesanæ levitatis anse- » rem quemdam divino spiritu asserebant afflatum, et » *capellam* non minus eodem repletam; et has sibi duces » secundæ viæ fecerant, etc. » (Albert Aquensis, l. I, c. 31, p. 169.) Si ces paysans eussent fondé un empire, ils auraient pu introduire le culte de ces animaux, que leurs doctes descendans auraient recouvert de quelque allégorie adroite et spécieuse.

[1] Benjamin de Tudèle décrit la situation de ses frères les Juifs à Cologne et sur les bords du Rhin : ils étaient riches, généreux, instruits, bienfaisans, et attendaient avec impatience l'arrivée du Messie. (Voyages, t. I, p. 243-245, par Baratier.) En soixante-dix ans (il écrivit vers l'année 1170) ils s'étaient rétablis de leurs pertes et de leur massacre.

[2] Le pillage et le massacre des Juifs renouvelés à chaque croisade sont racontés comme des choses indifférentes. Il est vrai que saint Bernard (épître 363, t. I, p. 329) avertit les Francs orientaux que *non sunt Judæi persequendi, non sunt trucidandi*. Mais un moine son rival prêchait une doctrine opposée.

[3] Voyez la description contemporaine de la Hongrie dans Othon de Frisingen (l. II, c. 31); et dans Muratori (*Script. Rerum italicarum*, t. VI, p. 665, 666).

grois obéissaient à un prince né parmi eux, et les Bulgares étaient gouvernés par un lieutenant de l'empereur grec; mais leur caractère féroce se réveillait au plus léger prétexte de mécontentement, et les brigandages des croisés leur en fournirent de légitimes. L'agriculture devait être languissante et mal dirigée chez un peuple ignorant qui construisait les maisons de ses villes en bois et en roseaux, et qui passait l'été sous des tentes de pâtre ou de chasseurs. Les pélerins demandèrent des provisions avec arrogance, s'en saisirent de force, les consumèrent avec voracité, et se livrèrent dès la première querelle à la vengeance et à l'indignation. Mais leur ignorance générale du pays, de la guerre et de la discipline, les exposait à donner dans toutes les embûches. Le préfet de Bulgarie avait des troupes régulières sous ses ordres; et, au premier bruit de la trompette guerrière, la huitième ou la dixième partie des Hongrois[1] courait aux armes et formait un corps de cavalerie formidable, qui exerça contre les pélerins une vengeance sanglante et implacable. Environ un tiers de cette populace affamée se sauva dans les montagnes de Thrace, et Pierre l'Ermite fut de ce nombre. L'empereur, qui avait sollicité le secours des Latins, les fit conduire par une route sûre et facile jusqu'à Constantinople, et leur conseilla d'attendre l'arrivée de leurs compatriotes. Le souvenir de leurs fautes et de leurs pertes les contint jusqu'au moment où l'oisiveté et la bonne chère réveillèrent leur avidité pour le brigandage[1]. Oubliant les bienfaits de l'empereur, ils pillèrent indifféremment les jardins, le palais et les églises. Alexis, pour se débarrasser de ses hôtes destructeurs, leur

[1] Les anciens Hongrois, sans excepter Thwroczius, sont mal informés de la première croisade, qu'ils réduisent à un seul passage. Katona est forcé comme nous de citer les écrivains français, mais il compare avec connaissance des localités la géographie ancienne à la moderne *Ante portam Cyperon* est Sopron ou Poson, *Mallevilla* Zemlim, *Fluvius Maroe* la Save, *Lintax* Leith, *Mesebroche* ou *Narseburga* Ouar ou Moson, *Tollemburg* Prague. (*De Regibus Hungariæ*, t. III, p. 19-53.)

[1] Pour ménager le temps et l'espace, je représenterai dans un court tableau les renvois particuliers aux grands événemens de la première croisade. (Les Français ont joué un rôle si éminent dans les expéditions d'outre-mer, que nous avons cru devoir leur réserver une place dans la collection de nos monumens historiques qui forme partie de la publication du Panthéon. Ainsi, dans la littérature grecque un volume sera consacré aux monument originaux (traduits en français) sur nos rapports avec l'empire d'Orient depuis la première croisade; dans la littérature latine moderne, un volume sera consacré aux monumens originaux (traduits aussi), relatifs aux diverses croisades jusqu'à celle de saint Louis. Enfin, dans la littérature nationale un volume qui comprendra nos historiens originaux du treizième siècle, en langue française, contiendra aussi quelques monumens en langue moderne relatifs au même événement, de manière à former un tout complet.)

	LA MULTITUDE.	LES CHEFS.	ROUTE A CONSTANTINOPLE.	ALEXIS.	NICÉE ET ASIE-MINEURE.	ÉDESSE.	ANTIOCHE.	LE COMBAT.	LA SAINTE LANCE.	CONQUÊTE DE JÉRUSAL.
I. Gesta Francorum. . . .	p 1,2.	p. 2.	p 2, 3.	p.4.5.	p.5-7.	—	p.9-15.	p.15-22.	p. 18-20.	p. 26-29.
II Robertus Monachus. .	p.33,34.	p.35.36.	p.36,37.	p.37,38.	p.39-45.	—	p. 45. 55.	p. 56-66.	p. 61,62.	p. 74-81.
III. Badricus.	p. 89.	—	p.91-93.	p. 91-94.	p.94-101.	—	p.101,111.	p. 111-122.	p.116-119.	p. 130,138.
IV Raimundus des Agiles.	—	—	p.139,140.	p.140,141.	p. 142.	—	p. 142-149	p.149-155.	p. 150. 152. 156.	p. 173-183.
V. Albertus Aquensis.	l.I.c.7,31.	—	l.II.c.1-8.	l.II.c 9. 19.	l.II.c.20-43. l.III.c.14.	l.III.c.5-32 l. IV.9.12. l. V.15-22	l III.c.333 — 66. IV. — 26.	l.IV.c.7—56.	l.IV.c.43	l.V.c.45,46 l.VI c.1-50
VI Fulcherius Carnotensis	p.384.	—	p.385,396.	p.386.	p. 387. 389.	p.339-390.	p.390-392.	p.392-395.	p. 392.	p. 396-400.
VII. Guibertus	p.482,485.	—	p.485,489.	p.485-490.	p. 491-493-498	p.496,497	p.498. 506.512.	p.512-523	p. 520. 530-533.	p. 528-537.
VIII. Willermus Tyrensis.	l.I.c.18,30.	I.c.17.	l.II.c.1,4, 13,17,22.	l.II.c 5-23	l.III.c.1-12. l.IV.c.13-25.	l.IV.c.1-6	l.IV.9-24. l.V.1-23.	l.VI.c.1-23	l.VI.c.14	l.VII.c.1.25 l.VIII.c.1-24
IX. Radulphus Cadomensis.	—	c.1.3.15	c. 4-7. 17.	c.8-13. 18. 19.	c.14-16. 21-47.	—	c 48-71.	c. 72-91.	c. 100-109.	c. 111-138.
X. Bernardus Thesaurarius.	c. 7. 11.	—	c.11-20.	c.11-20.	c. 21-25.	c. 25.	c. 26-38.	c.39-52.	c. 45.	c. 54-77.

conseilla de s'emparer de la rive asiatique du Bosphore; mais leur impétuosité aveugle leur fit bientôt abandonner le poste indiqué par l'empereur, et attaquer les Turcs qui occupaient la route de Jérusalem. L'Ermite, qui commençait à devenir honteux de son personnage, se retira de leur camp à Constantinople; et Gaultier, son lieutenant, qui méritait de commander de meilleures troupes, essaya sans succès d'introduire un peu d'ordre et de discipline parmi ces sauvages. Ils se séparèrent pour chercher fortune, et furent tous successivement les victimes des artifices du sultan. Soliman fit adroitement répandre que les croisés qui avaient l'avance s'étaient emparés de sa capitale; les autres se précipitèrent dans la plaine de Nicée pour joindre leurs compagnons et partager les dépouilles. Les Turcs les attendaient; des monceaux d'ossemens indiquèrent le lieu de leur défaite à ceux qui les suivirent [1], et trois cent mille des premiers croisés s'étaient ensevelis dans l'Asie, sans avoir enlevé une seule ville aux infidèles, avant que les chefs et les nobles de leurs pays eussent achevé les préparatifs de leur entreprise.

Aucun des monarques de l'Europe ne marcha en personne à la première croisade. L'empereur Henri IV n'était pas disposé à obéir aux injonctions du pape; Philippe I de France s'occupait de ses plaisirs, et Guillaume-le-Roux d'Angleterre d'une conquête récente. Les rois d'Espagne faisaient la guerre aux Maures; les souverains septentrionaux de l'Écosse et du Danemark [2], de la Suède et de la Pologne, ne prenaient point encore de part aux intérêts et aux passions des peuples du Midi. Le zèle religieux se fit plus efficacement sentir aux princes du second ordre, qui tenaient une place importante dans le système féodal. Leur situation présente naturellement la revue de leurs noms à la suite de quatre chefs principaux. Mais je puis m'éviter des répétitions inutiles en observant ici que tous les aventuriers chrétiens étaient d'une valeur éprouvée, et qu'ils excellaient dans l'exercice des armes.

1. Godefroy de Bouillon mérite le premier rang à la guerre et dans les conseils; et il eût été heureux pour les croisés qu'ils eussent chargé seul de leur conduite un héros accompli, digne de représenter Charlemagne, dont il descendait par les femmes. Son pere était de la race illustre des comtes de Boulogne. Sa mère avait hérité du Brabant ou Basse-Lorraine [1], et l'empereur investit Godefroi de ce duché, qui a été transmis à tort à sa seigneurie de Bouillon dans les Ardennes [2]. Au service de Henri IV, il porta le grand étendard de l'empire et perça de sa lance le cœur de Rodolphe, le roi rebelle. Godefroi escalada le premier les murs de Rome; et sa maladie, son vœu, ou peut-être ses remords d'avoir porté les armes contre le pape, le confirmèrent dans la résolution de visiter le saint sépulcre, non pas comme pélerin, mais comme libérateur. La prudence et la modération tempéraient sa valeur; sa piété, quoique aveugle, était sincère, et il pratiquait dans le tumulte des camps toutes les vertus réelles et imaginaires d'un cénobite. Supérieur aux intrigues d'un chef factieux, Godefroi [3] n'exerçait que contre les ennemis du Christ sa valeur et sa vengeance. Il était accompagné de ses deux frères, Eustache, l'aîné, qui avait hérité du comté de Boulogne, et Baudouin, le cadet, dont les vertus moins brillantes paraissaient aussi plus suspectes. Des deux côtés du Rhin on respec-

[1] Anne Comnène (Alexiade, l. x, p. 287) décrit cette οστων κολωνος comme une montagne υψηλον και βαθος και πλατος αξιολογωτατον; les Francs s'en servirent eux-mêmes au siége de Nicée pour construire un mur.

[2] L'auteur de l'Esprit des Croisades aurait pu rejeter tout-à-fait la croisade et la mort du prince Suénon, qui lui paraît suspecte avec raison. Il conduisait, dit-on, quinze cents ou quinze mille Danois, et fut massacré en Cappadoce avec sa troupe par le sultan Soliman. Le poème du Tasse (l. IV, p. 111) a perpétué sa mémoire.

[1] Les débris du royaume de *Lotharingia* ou Lorraine furent divisés en deux duchés, de la Moselle et de la Meuse; le premier a conservé son nom, et l'autre a pris celui de Brabant. (Valois, *Notit. Gall.*, p. 283-288.)

[2] Voyez, dans la Descript. de la France par l'abbé de Longuerue, les articles de *Boulogne* (part. I, p. 47, 48), *Bouillon* (p. 134). En partant, Godefroi vendit ou engagea Bouillon à l'église pour treize mille marcs.

[3] Voyez dans Guillaume de Tyr (l. IX, c. 5-8), le caractère de Bouillon; son ancien projet dans Guibert (p. 485); sa maladie et son vœu dans Bernard-le-Trésorier (c. 78).

tait également le duc de Lorraine : il parlait avec la même facilité la langue teutonique et la française. Les barons de France, d'Allemagne et de Lorraine assemblèrent leurs vassaux ; et les confédérés qui marchèrent sous sa bannière composaient quatre-vingt mille fantassins et dix mille chevaux. II. Dans le parlement tenu en présence du roi, environ deux mois après le concile de Clermont, on peut considérer Hugues, comte de Vermandois, comme le plus illustre des princes qui prirent la croix ; mais c'est moins en raison de son mérite ou de ses possessions qu'il obtint le surnom de *Grand* qu'en considération du rang d'un frère du roi de France [1]. Robert, duc de Normandie, et fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, avait perdu le royaume d'Angleterre à la mort de son père par sa propre indolence et par l'activité de son frère Guillaume-le-Roux. Une légèreté de caractère et une faiblesse excessives effaçaient les qualités estimables de Robert. Sa gaîté naturelle le livrait aux plaisirs; sa profusion ruinait le prince et les peuples ; sa clémence aveugle multipliait les prévarications, et les vertus aimables d'un particulier devenaient des vices funestes chez un souverain. Il engagea, durant son absence, le duché de Normandie à l'usurpateur de l'Angleterre [2] pour la faible somme de dix mille marcs; mais sa conduite dans la guerre sainte annonça dans Robert un changement qui lui rendit en quelque façon l'estime publique. Un autre Robert était comte de Flandre, province royale qui a donné dans ce siècle trois reines aux trônes de France, d'Angleterre et de Danemark. On le surnomma la lance et l'épée des chrétiens; mais, en se livrant à l'impétuosité d'un soldat, il oubliait quelquefois le devoir d'un général. Étienne, comte de Chartres, de Blois et de Troyes, était un des plus riches princes de son siècle, et l'on comparait le nombre de ses châteaux aux trois cent soixante-cinq jours de l'année. Il avait cultivé les belles-lettres avec succès, et, dans le conseil des chefs, l'éloquent Étienne faisait les fonctions de président [1]. Ces quatre principaux chefs conduisaient les Français, les Normands et les pèlerins des îles de la Bretagne ; mais la liste des barons qui possédaient deux ou trois villes excéderait, dit un auteur contemporain, le catalogue des chefs de la guerre de Troie [2]. III. Dans le midi de la France, le commandement fut partagé entre Adhémar, évêque du Puy, légat du pape, et Raimond, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, qui ajoutait à ses titres ceux de duc de Narbonne et de marquis de Provence. Le premier possédait toutes les vertus du citoyen et du prélat ; le second avait déjà fait la guerre aux Sarrasins de l'Espagne, et dévouait les restes de sa vie à la délivrance et à la défense du Saint-Sépulcre. Son âge, son expérience et ses richesses lui donnaient un grand ascendant dans le camp des chrétiens, qui eurent souvent besoin de son secours, et l'obtinrent quelquefois. Mais il était plus facile à Raimond de forcer les infidèles à louer sa valeur que de conserver l'affection de ses sujets et de ses compagnons d'armes ; son caractère arrogant, envieux et opiniâtre, ternissait ses qualités brillantes; et, quoiqu'il eût abandonné, dans l'ardeur de son zèle, un riche patrimoine, l'opinion publique l'accusait encore d'avarice et d'ambition [3]. Ses Provançaux passaient pour avoir l'esprit plus mercantile que martial; et, sous le nom de Pro-

[1] Anne Comnène suppose que Hugues tirait vanité de sa naissance, de sa puissance et de ses richesses (l. x, p. 288) : les deux derniers articles paraissent plus équivoques ; mais une εὐγένεια, célèbre il y a plus de sept cents ans dans le palais de Constantinople, atteste l'ancienne dignité de la famille capétienne de France.

[2] Guill. Gemeticensis (l. vii, c. 7, p. 672, 673, *in Camdem. Normannicis.*) Il engagea le duché pour la centième partie de ce qu'il rapporte aujourd'hui annuellement. Dix mille marcs peuvent s'évaluer à cinq cent mille livres, et la Normandie paie tous les ans au roi cinquante-sept millions. (Necker, Administration des finances, t. i, p. 287.)

[1] L'original de sa lettre à sa femme est inseré dans le *Spicilegium* de dom Luc d'Acheri, t. iv, et cité dans l'Esprit des Croisades, t. i, p. 63.

[2] « Unius enim, duum, trium seu quatuor oppidorum, » dominos quis numeret? Quorum tanta fuit copia, ut » non vix totidem trojana obsidio coegisse putetur. » (Guibert, toujours vif et intéressant, p. 486.)

[3] Il est assez extraordinaire que Raimond de Saint Gilles, personnage subordonné dans l'Histoire des Croisades, se trouve placé par les écrivains grecs à la tête des héros de cette expédition (Anne Comnène, Alexiade, l. x, xi), et par les Arabes (*Longueruana*, p. 129).

vançaux [1], on comprenait les habitans de l'Auvergne et du Languedoc [2], les vassaux du royaume de Bourgogne et d'Arles. Raimond tira des frontières de l'Espagne une bande d'intrépides aventuriers; dans son passage en Lombardie, une foule d'Italiens accourut sous ses drapeaux, et ses forces réunies montèrent à cent mille combattans. Si Raimond fut le premier à prendre la croix et le dernier à se mettre en route, la grandeur de ses préparatifs et son éternel adieu à sa patrie peuvent être regardés comme une excuse légitime. IV. Le nom de Bohémond, fils de Robert Guiscard, était déjà fameux par sa victoire sur l'empereur grec; mais le testament de son père l'avait réduit à la principauté de Tarente et au souvenir de ses trophées d'Orient, lorsqu'il fut réveillé par le bruit de la sainte entreprise et par le passage des pèlerins français. Nous trouverons, dans le caractère de ce chef normand, un modèle d'ambition et de politique, et une teinte de fanatisme religieux. Sa conduite autorise à croire qu'il avait secrètement dirigé le pape dans ses desseins, quoiqu'il feignit, en les secondant avec ardeur, de les apprendre avec étonnement. Au siége d'Amalfi, ses discours et son exemple enflammèrent le courage de l'armée chrétienne; il déchira son habit pour fournir des croix à ceux qui s'enrôlaient sous ses drapeaux, et partit pour l'Asie, à la tête de dix mille chevaux et de vingt mille hommes d'infanterie. Plusieurs princes normands suivirent leur ancien général; et son cousin Tancrède [3] partagea la gloire et les dangers de son entreprise. Le caractère de Tancrède réunit toutes les vertus d'un parfait chevalier [1], le véritable esprit de la chevalerie, qui inspirait au guerrier des sentimens de bienfaisance et de générosité bien préférables au fanatisme et à la philosophie méprisables de ces temps.

Dans l'intervalle du siècle de Charlemagne aux croisades, il se fit chez les Espagnols, les Normands et les Français une révolution qui s'étendit rapidement dans toute l'Europe; on abandonna le service de l'infanterie aux plébéiens. La cavalerie devint la force des armées, et le nom honorable de *miles* ou soldat fut réservé aux gentilshommes [2], qui combattaient à cheval après avoir été revêtus du caractère de chevalier. Les ducs et les comtes qui jouissaient des droits d'une souveraineté usurpée partageaient les provinces à leurs fidèles barons; et les barons distribuaient à leurs vassaux les fiefs et les bénéfices de leur juridiction. Ces vassaux militaires, pairs les uns des autres et même de leur seigneur suzerain, composaient l'ordre équestre ou l'ordre des nobles, qui auraient rougi de regarder le paysan ou le bourgeois comme un être de leur espèce. Ils conservaient la dignité de leur naissance par leur attention à ne contracter alliance qu'entre eux; et leurs fils n'étaient admis dans l'ordre de la

[1] « Omnes de Burgundiâ et Alverniâ, et Vasconiâ et » Gothi (du Languedoc) provinciales appellabantur, » cæteri vero Francigenæ et hoc in exercitu; inter hos» tes autem Franci dicebantur. » (Raimond des Agiles, p. 144.)

[2] Sa ville natale ou son premier apanage était consacré à saint Ægidius, dont le nom, au temps de la première croisade, avait été déjà transformé par les Français en celui de Saint-Gilles ou Saint-Giles. Elle est située dans le Bas-Languedoc, entre Nîmes et le Rhône, et tire encore vanité d'une église collégiale fondée par Raimond. (Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, t. XXXVII, p. 51.)

[3] Emma, sœur du grand Robert Guiscard, était mère de Tancrède, et son père était le marquis Odon le Bon. Il est étonnant que la patrie d'un si illustre personnage soit inconnue; mais Muratori présume avec assez de probabilité qu'il était Italien, et peut-être de la race des marquis de Montferrat dans le Piémont (*Script.*, t. V, p. 281, 282).

[1] Pour satisfaire la vanité puérile de la maison d'Est, le Tasse a inséré dans son poème et dans la première croisade un héros fabuleux, le tendre et vaillant Renaud (X, 75, XVII, 66-94); il a pu emprunter son nom à un Renaud, porte-étendard de l'église romaine, qui vainquit l'empereur Frédéric I (*Storia Imperiale di Ricabaldo*, dans Muratori, *Script. ital.*, t. IX, p. 360; Arioste, Roland le furieux, III, 30). Mais premièrement la distance de soixante ans entre la jeunesse des deux Renauds détruit l'identité. 2° La *Storia Imperiale* est une invention du comte Boyardo, à la fin du quinzième siècle (Muratori, p. 281-289). 3° Ce Renaud et ses exploits ne sont pas moins fabuleux que le héros du Tasse. (Muratori, *Antichita Estensi*, t. I, p. 350.)

[2] On produit deux étymologies du mot *gentilis*, *gentilhomme* : 1° des barbares du cinquième siècle, d'abord les soldats et enfin les conquérans de l'empire romain, qui tiraient vanité de leur noblesse étrangère; et 2° du sens des jurisconsultes qui considéraient le mot *gentilis* comme le synonyme d'*ingenuus*. Selden incline pour la première, mais la seconde paraît plus probable.

chevalerie qu'apres avoir prouvé quatre quartiers ou générations sans taches et sans reproche. Mais un vaillant plébéien pouvait s'enrichir et s'anoblir dans l'exercice des armes, et devenir la tige d'une nouvelle race. Un simple chevalier avait le droit d'en recevoir un autre qu'il jugeait digne de cet honneur militaire; et cette distinction personnelle flattait plus les souverains belliqueux de l'Europe que les honneurs du diadème. L'origine de cette cérémonie. dont on trouve des traces dans Tacite et dans les bois de la Germanie [1], est simple et profane. Après quelques épreuves d'usage, on chaussait au candidat les éperons, on lui ceignait l'épée, et, en le frappant légèrement sur l'épaule ou sur la joue, on l'avertissait que cet affront était le dernier qu'il dût souffrir sans en tirer vengeance. Mais la superstition se mêlait alors à toutes les affaires publiques et particulières; les guerres saintes sanctifièrent la profession des armes, et l'ordre de la chevalerie partagea les droits et les priviléges des ordres sacrés de la prêtrise. Le bain et la robe blanche du novice imitaient indécemment la régénération du baptême. Les ministres de la religion bénissaient son épée qu'il déposait sur l'autel; des prières et des jeûnes précédaient sa réception, et on l'armait chevalier au nom de Dieu, de saint Georges ou de l'archange saint Michel. Il faisait le vœu de remplir les devoirs de sa profession, et l'éducation, l'exemple et l'opinion publique rendaient ce serment inviolable. Comme le champion de Dieu et du beau sexe, deux titres assez discordans, il s'engageait à ne jamais trahir la vérité, à protéger la justice et les opprimés, à pratiquer la *courtoisie*, à combattre les infidèles, à mépriser les plaisirs et les dangers, et à soutenir dans toutes les occasions périlleuses l'honneur de la chevalerie, dont l'abus introduisit bientôt parmi les chevaliers le mépris des arts pacifiques et de l'industrie. Ils se regardèrent comme les juges et les vengeurs de leurs injures, et rejetèrent également les lois de la société civile et de la discipline militaire. On s'aperçut cependant et l'on observa souvent que cette institution adoucissait le caractère des barbares, et qu'elle inspirait des principes de bonne foi, de justice et d'humanité. Les préjugés nationaux disparaissaient insensiblement, et la fraternité d'armes et de religion répandait l'uniformité et l'émulation parmi les chrétiens. Les guerriers de toutes les nations s'associaient continuellement pour des pélerinages, des entreprises et des exercices militaires; et un juge de bon goût doit donner la préférence aux tournois des Goths sur les jeux olympiques, si fameux dans l'antiquité [1]. Au lieu des spectacles indécens qui corrompaient les mœurs des Grecs et bannissaient du *stadium* la vierge et les matrones, les princesses et les filles de la première distinction ajoutaient par le charme de leur présence à la décoration pompeuse de la lice, et le vainqueur recevait le prix de l'adresse et du courage des mains de la beauté. La force et l'adresse qu'exigeaient la lutte et le pugilat n'ont qu'une faible relation avec le mérite d'un soldat; mais les tournois, tels qu'ils furent inventés en France et imités dans l'Orient et dans l'Occident, présentent la véritable image des opérations militaires. Les combats particuliers, les escarmouches générales, la défense d'un passage ou d'un château, s'exécutaient comme à la guerre, et le succès dépendait des évolutions plus ou moins habiles de la cavalerie. La lance était l'arme particulière du chevalier; il combattait sur un cheval d'une taille gigantesque et massive, qu'il ne montait ordinairement qu'au moment du danger. On le conduisait en main, et le chevalier faisait paisiblement sa route sur un palefroi d'une allure plus commode. La description de son casque, de son épée, de ses cuissards, de son bouclier, etc., serait superflue; j'observerai seulement qu'au temps des croisades ils ne portaient point encore les armures pesantes dont ils se couvrirent dans la suite; et

[1] *Framea scutoque juvenem ornant.* (Tacite, *Germania*, c. 13.)

[1] Les exercices des athlètes, principalement le ceste et le pancratium, ont été blâmés par Lycurgue, Philopœmen et Galien, ou un législateur, un général et un médecin; en réponse à leur censure, le lecteur peut voir l'apologie de Lucien dans l'éloge de Solon. Voyez West, sur les jeux olympiques, dans son Pindare, vol. II, p. 86-96, 245-248.

qu'au lieu d'une lourde cuirasse leur poitrine n'était défendue que par un aubergeon ou cotte de mailles. Après avoir mis sa longue lance en arrêt, le chevalier pressait de l'éperon son cheval de bataille, et s'élançait contre son adversaire. La cavalerie légère des Turcs et des Arabes leur résistait rarement. Chaque chevalier était accompagné d'un jeune écuyer presque toujours d'une naissance égale à la sienne, et qui faisait à ses côtés le noviciat de la chevalerie. Ses archers et ses hommes d'armes marchaient à sa suite, et il fallait toujours cinq à six soldats pour composer une *lance* complète. Le service féodal n'obligeait point aux expéditions étrangères ou éloignées. Les chevaliers et leur suite ne furent conduits à la Terre-Sainte que par le zèle religieux, l'attachement pour leur chef et la promesse ou l'espoir des récompenses. Leur nombre était en proportion de la puissance, des richesses et de la réputation de chaque général indépendant : il se distinguait par sa bannière, ses armoiries et son cri de guerre ; et c'est encore dans l'obscurité de ces anciens exploits que les plus anciennes familles de l'Europe trouvent ou cherchent les preuves de leur noblesse antique. Ce tableau abrégé de la chevalerie m'a fait anticiper sur l'histoire des croisades, qui furent en même temps l'effet et la cause de cette institution [1].

Tels étaient les troupes et les chefs qui prirent la croix pour la délivrance du Saint-Sépulcre. Après le départ de la multitude des vagabonds, ils s'encourageaient mutuellement par lettres et dans des entrevues, à remplir leurs engagemens et à hâter leur départ. Leurs femmes et leurs sœurs voulurent partager le mérite et les dangers du pélerinage ; ils convertirent leurs trésors en lingots d'or et d'argent, et emmenèrent leurs chiens et leurs faucons pour se procurer en route les plaisirs de la chasse, et fournir en même temps à ceux de leur table. La difficulté de pourvoir à la subsistance d'un si grand nombre d'hommes et de chevaux les obligea de diviser leurs forces : leur choix ou la situation décida de la route ; on convint de se réunir dans les environs de Constantinople, et de commencer immédiatement les opérations contre les Turcs. Des bords de la Meuse ou de la Moselle, Godefroi traversa en ligne directe l'Allemagne, la Hongrie et le pays des Bulgares ; et, tant qu'il conserva le commandement général, chaque pas de son armée donna de nouvelles preuves de sa prudence et de sa vertu. Il fut arrêté sur les frontières de la Hongrie par un peuple chrétien qui détestait avec raison le nom ou du moins l'abus de la croix. Les injures que les Hongrois avaient reçues des premiers pélerins étaient encore récentes ; ayant abusé à leur tour de la vengeance, ils devaient redouter la colère d'un héros de la même nation et engagé dans la même entreprise. Mais, après l'examen des motifs et des événemens, le vertueux Godefroi se contenta de déplorer les crimes et les malheurs de ses indignes compatriotes. Il envoya douze députés, comme messagers de paix, demander en son nom la liberté du passage, et des provisions au prix courant des marchés. Pour ôter toute inquiétude aux Hongrois, Godefroi confia sa personne et ensuite celle de son frère à Charles leur souverain, qui les traita d'une manière simple et amicale. Ils jurèrent réciproquement sur l'Évangile d'observer les conventions ; et la proclamation de la peine de mort contint la licence et l'animosité des soldats latins. Depuis l'Autriche jusqu'à Belgrade, ils traversèrent les plaines de la Hongrie sans commettre ou souffrir la moindre injure ; et la présence de Charles, qui voltigeait sur leurs flancs avec sa nombreuse cavalerie, servit autant à la sûreté des pélerins qu'à celle de ses états. Les croisés atteignirent les bords de la Save, et, dès qu'ils eurent passé la rivière, le roi de Hongrie rendit les otages, et leur souhaita tous les succès qu'ils pouvaient désirer. En observant la même conduite et la même discipline, Godefroi traversa les forêts de la Bulgarie et les frontières de la Thrace sans tirer l'épée contre un chrétien. Après avoir traversé la Lombardie sans peine

[1] On trouvera dans les œuvres de Selden (t. III, part. I) de très-grands détails sur la chevalerie, le service des chevaliers, la noblesse, le cri de guerre, les bannières et les tournois ; sur les titres d'honneur (part. II, c. 1-3-5-8), Ducange (Gloss. Latin, t. IV, p. 398-412, etc.), Dissertations sur Joinville (I, VI, XII, p. 127-142, p. 165-222), et les mémoires de M. de Saint-Palaye sur la chevalerie.

et sans obstacle, Raymond et ses Provençaux firent une marche de quarante jours dans les contrées sauvages de la Dalmatie [1] et de l'Esclavonie; le ciel était toujours nébuleux, le pays montueux et stérile. Les habitans timides et perfides prenaient la fuite ou cherchaient à surprendre les pélerins. N'ayant aucune règle fixe de religion ou de gouvernement, ils refusèrent des guides et des provisions, massacrèrent dans la nuit tous les traineurs qu'ils atteignirent, et exercèrent continuellement la vigilance du comte, qui tira plus d'avantages de l'exécution de quelques bandits que de son entrevue et de son traité avec le prince de Scodra [2]. Les paysans et les soldats de l'empereur grec le harcelèrent sans cependant l'arrêter dans sa marche entre Durazzo et Constantinople, et se disposaient à troubler le passage des autres chefs qui s'embarquaient sur la côte d'Italie pour traverser la mer Adriatique. Bohémond était pourvu d'armes et de vaisseaux; il ne manquait ni de prévoyance ni de discipline, et les provinces d'Épire et de Thessalie n'avaient encore oublié ni son nom ni ses exploits; ses talens militaires et la valeur de Tancrède aplanirent tous les obstacles. Le prince normand affecta de ménager les Grecs, mais il permit à ses soldats de piller le château d'un hérétique [3]. Les nobles de France pressèrent leur marche avec cette ardeur aveugle et présomptueuse qu'on a reprochée souvent à leur nation. Depuis les Alpes jusqu'à la Pouille, la marche de Hugues-le-Grand, des deux Robert et d'Étienne de Chartres, à travers un pays florissant et au milieu des acclamations des catholiques, fut une espèce de procession triomphale. Ils baisèrent les pieds du pontife romain, et le frère du roi [1] de France reçut des mains du pape l'étendard de saint Pierre. Mais, dans cette visite de dévotion et de plaisir, ils négligèrent la saison et les moyens de s'embarquer. L'hiver fut inutilement perdu, et leurs soldats désespérés se corrompirent dans les villes de l'Italie. La traversée se fit séparément; et, neuf mois après la fête de l'Assomption, fixée par le pape pour l'époque du départ, tous les princes latins se trouvaient dans les environs de Constantinople. Mais le comte de Vermandois était prisonnier; la tempête sépara ses premiers vaisseaux, et les lieutenans d'Alexis violèrent les lois des nations en s'assurant de la personne du prince français. Cependant vingt-quatre chevaliers décorés de leur brillante armure avaient annoncé l'arrivée de Hugues, et ordonné à l'empereur de respecter le général des chrétiens latins et le frère du roi des rois [2].

J'ai lu dans un conte oriental la fable d'un berger qui perdit tout par l'accomplissement du vœu qu'il avait formé. Il demanda de l'eau; le Gange inonda ses terres et entraîna sa chaumière et son troupeau. Ce fut le sort ou du moins la crainte d'Alexis Comnène, dont le nom a déjà paru dans cette histoire, et dont la conduite est représentée si différemment par Anne sa fille [3] et par les écrivains la-

[1] Les *Familiæ Dalmaticæ* de Ducange sont sèches et imparfaites. Les historiens nationaux sont modernes et fabuleux. Les Grecs sont éloignés et négligens. Dans l'année 1104, Colman réduisit le pays maritime jusqu'à Trau et Salone (Katona, Hist. Crit., t. III, p. 195-207).

[2] Scodras, dans Tite-Live, paraît avoir été la capitale ou la forteresse de Gentius, roi des Illyriens, *arx munitissima*, et ensuite une colonie romaine (Cellarius, t. I, p. 393, 394): elle a pris le nom d'Iscodar ou Scutari (d'Anville, Géograp. ancienne, t. I, p. 164): le sangiac, aujourd'hui pacha de Scutari ou Schendeire, était le huitième sous le beglerbeg de Romanie, et fournissait six cents soldats sur un revenu de 78,787 rixdalers (Marsigli, *Stato militare del Imperio Ottomano*, p. 128.)

[3] « In Pelagonia castrum hæreticum........ Spoliatum » cum suis habitatoribus igne combussere. *Nec id eis* » *injuria contigit*: quia illorum detestabilis sermo et » cancer serpebat jamque circumjacentes regiones suo » pravo dogmate fœdaverat. » (Robert. Mon., p. 36, 37.) Après avoir froidement raconté le fait, l'archevêque Baldric ajoute comme un éloge: « Omnes, siquidem illi viatores, » Judæos, hæreticos, Saracenos æqualiter habent exosos; » quos omnes appellant inimicos Dei. » (P. 92.)

[1] Ανελαβομενος απο Ρωμης την χρυσην του αγιου Πετρου σημαιαν. (Alexiad., l. X, p. 288.)

[2] Ο βασιλευς των βασιλεων, και αρχηγος του Φραγγικου στρατευματος απαντος. Cette pompe orientale est ridicule dans un comte de Normandie; mais le patriote Ducange (*Not. ad Alexiad.*, p. 352, 353; Dissertat. sur Joinville, p. 315) répète avec complaisance les passages de Mathieu Pâris (A. D. 1254); et Froissard (vol. IV, p. 201), donne au roi de France le titre de *rex regum* et de chef de tous les rois chrétiens.

[3] Anne Comnène était née le premier de decembre

tins [1]. Ses ambassadeurs avaient sollicité dans le concile de Plaisance un secours médiocre, peut-être dix ou vingt mille hommes, mais il fut intimidé par l'approche de tant de chefs puissans et de tant de nations fanatiques. L'empereur flottait entre l'espérance et la crainte, entre le courage et la timidité. Mais, dans sa politique tortueuse, qu'il prenait pour de la prudence, je ne puis me persuader et je ne trouve aucune raison de croire qu'il conspira contre la vie ou contre l'honneur des héros français. Les brigands qui suivirent Pierre l'Ermite étaient des animaux sauvages sans raison et sans humanité, et Alexis ne put ni prévenir ni regretter leur perte. Les troupes de Godefroi et de ses compagnons méritaient plus de considération, mais pas beaucoup plus de confiance. Leurs motifs pouvaient être pieux et purs; mais l'empereur grec redoutait également l'ambition connue de Bohémond et le caractère inconnu des autres chefs. Le courage des Français était aveugle et impérieux; les richesses de la Grèce pouvaient les tenter; le spectacle de leurs forces et la vue de Constantinople pouvaient leur faire oublier Jérusalem. Après une longue marche et une abstinence pénible, les troupes de Godefroi campèrent dans les plaines de la Thrace; elles apprirent avec indignation la captivité du comte de Vermandois, et le général ne put éviter quelques effets de leur vengeance. La soumission d'Alexis les apaisa : il promit d'approvisionner leur camp; et, comme les soldats refusaient de passer le Bosphore au cœur de l'hiver, on assigna leurs quartiers au milieu des jardins et des palais qui couvraient les côtes de ce bras de mer. Mais il subsistait toujours une jalousie incurable entre deux nations qui se traitaient réciproquement d'esclaves ou de barbares. Les Grecs avaient de la méfiance, et des violences fréquentes augmentaient leurs soupçons; et l'on accuse Alexis d'avoir formé le projet d'affamer ou d'attaquer les Latins dans un poste dangereux environné de tous côtés par les eaux [1]. Godefroi fit sonner les trompettes, força un passage, couvrit la plaine de son armée, et insulta les faubourgs de Constantinople. Mais il n'était pas aisé de rompre les portes de la ville ou d'escalader des remparts garnis de soldats. Après un combat sanglant et inutile, les deux partis écoutèrent la voix de la paix et de la religion. Les dons et les promesses de l'empereur calmèrent peu à peu la colère des Occidentaux; comme guerrier chrétien, Alexis tâcha de ranimer le zèle de la sainte entreprise, et promit de la seconder de ses troupes et de ses trésors. Au retour du printemps, Godefroi consentit à occuper dans l'Asie un camp commode et bien approvisionné et, dès qu'il eut traversé le Bosphore, les vaisseaux grecs revinrent sur la rive opposée. On usa successivement de cette politique avec tous les chefs, séduits par l'exemple de ceux qui les avaient devancés et affaiblis par leur départ. Cette adresse d'Alexis évita la jonction de deux armées sous les murs de Constantinople, et, avant la fête de la Pentecôte, il ne restait pas un seul des croisés sur la côte d'Europe.

Les armées qui menaçaient l'Europe auraient pu délivrer l'Asie et repousser les Turcs des environs du Bosphore et de l'Hellespont. Les provinces fertiles depuis Nicée jusqu'à Antioche avaient été récemment enlevées à l'empereur romain, qui réclamait encore les royaumes de la Syrie et de l'Égypte. Dans son enthousiasme, Alexis se

A. D. 1083, Indict., VII (Alexiade, l. VI, p. 166, 167). Au temps de la première croisade elle avait treize ans; elle était déjà nubile et peut-être mariée au jeune Nicéphore, qu'elle appelle tendrement τον εμον Καισαρα (l. X, p. 295, 296). Quelques modernes ont imaginé que son aversion pour Bohémond venait d'un dépit amoureux. Dans les transactions de Constantinople et de Nicée (Alex., l. X, XI, p. 283-317), ses récits pleins de partialité peuvent servir de représailles aux fables des Latins; mais elle est concise et paraît peu instruite relativement à la suite de leurs exploits.

[1] En représentant le caractère et la politique d'Alexis, Maimbourg a favorisé les Francs catholiques, et Voltaire a montré trop de partialité en faveur des Grecs schismatiques. Les préjugés d'un philosophe sont moins excusables que ceux d'un jésuite.

[1] Entre la mer Noire, le Bosphore et la rivière de Barbyse, qui a une grande profondeur en été, et qui coule dans une prairie, dans une étendue d'environ quinze milles; elle communique à Constantinople et à l'Europe par le pont de pierre de *Blachernæ*, qui fut rétabli par Justinien et Basile. (Gyllius *de Bosphoro Thracio*, l. II, c. 3; Ducange, *C. P. christiana*, l. IV, c. 2, p. 179.)

livra ou feignit de se livrer à l'espoir de renverser les trônes de l'Asie; mais sa faiblesse et sa prudence le détournèrent de confier sa personne à des barbares. Sa vanité se contenta d'obtenir des pélerins français un vain hommage ou serment de fidélité, et la promesse de lui restituer leurs conquêtes d'Asie, ou de se reconnaître pour vassaux de son empire. Leur fierté se révolta d'abord à la proposition d'une servitude volontaire; mais ils cédèrent successivement aux artifices séduisans de la flatterie et de la libéralité; et les premiers vaincus travaillèrent efficacement à multiplier les complices de leur honte. L'orgueil de Hugues de Vermandois ne tint point contre les honneurs qu'il reçut dans sa captivité, et l'exemple d'un frère du roi de France entraîna la soumission générale. Godefroi de Bouillon regardait toutes les considérations humaines comme subordonnées à la gloire de Dieu et au succès de la croisade; il s'était constamment refusé aux sollicitations de Raimond et de Bohémond, qui le pressaient d'entreprendre la conquête de Constantinople. Alexis, pénétré de ses vertus, le nomma justement le champion de l'empire, et l'adopta solennellement pour son fils[1]. Le haineux Bohémond fut reçu comme un ancien allié, et l'empereur ne lui rappela ses premières hostilités que pour faire l'éloge de sa valeur et de la gloire qu'il avait acquise dans les plaines de Durazzo et de Larisse. Le fils de Guiscard logea dans un palais; on l'y servit avec toute la pompe impériale; et un jour, comme il traversait une galerie, une porte négligemment entr'ouverte offrit à sa vue une pile d'or et d'argent, de bijoux et de meubles précieux entassés depuis le plancher jusqu'à la voûte de la chambre. « Que de conquêtes, dit l'ambitieux avare, on pourrait faire avec le secours de ce trésor! — Il est à vous, » lui répondit un Grec qui guettait dans ses yeux l'impression de son âme; Bohémond, après avoir hésité un instant, accepta ce présent magnifique. On flatta le Normand de l'assurance d'une principauté indépendante; et Alexis éluda, n'osant la refuser, sa demande audacieuse de l'office de grand-officier ou de général de l'empire. Les deux Roberts, l'un fils du roi d'Angleterre, l'autre parent de trois reines[1], fléchirent à leur tour devant le trône d'Alexis. Une lettre d'Étienne de Chartres atteste ses sentimens d'admiration pour l'empereur, le meilleur et le plus libéral des hommes, dont il se croyait le favori, et qui avait promis d'élever et d'établir le plus jeune de ses fils. Le comte de Saint-Gilles et de Toulouse, qui, dans sa province méridionale, reconnaissait à peine la suprématie du roi de France, dont la langue et la nation lui étaient étrangères, déclara fièrement qu'il ne voulait être serviteur et soldat que du Christ, et que le prince grec pouvait se contenter d'un traité d'amitié et d'alliance égale. Sa résistance opiniâtre rehaussa le prix de sa soumission; il éclipsait tous les autres barbares, dit la princesse Anne, comme le soleil éclipse toutes les étoiles du firmament. L'empereur confiait au fidèle Raimond son antipathie pour le bruit et l'insolence des guerriers français, et ses soupçons sur les desseins de Bohémond: le politique, instruit par une longue expérience, discerna sans peine qu'Alexis pouvait être faux dans ses protestations d'amitié, mais qu'il était sincère dans les aveux de son aversion[2]. Tancrède dérogea le dernier à l'esprit de la chevalerie; et personne ne pouvait imiter l'exemple de ce vaillant chevalier. Il dédaigna l'or et les louanges du prince grec, châtia en sa présence l'insolence d'un patricien, s'enfuit en Asie sous l'habit d'un simple soldat, et céda en soupirant à l'autorité de Bohémond et à l'intérêt de la cause commune. La raison la plus frappante était l'impossibilité de passer la mer et d'achever leur entreprise sans la permission et les vaisseaux d'Alexis. Mais ils se flattaient secrètement qu'arrivés sur le continent de l'Asie, leurs épées effaceraient

[1] Il y avait deux sortes d'adoptions, celle des armes, et l'autre dont la cérémonie consistait à introduire le fils adoptif entre la peau et la chemise de son père. Ducange (sur Joinville, Dissert. XXII, p. 270) suppose que Godefroi fut adopté de la dernière de ces deux manières.

[1] Après son retour, Robert se fit l'homme lige du roi d'Angleterre pour une pension de quatre cents marcs. (Premier acte des *Fœdera* de Rymer).

[2] *Sensit vetus regnandi, falsos in amore, odia non fingere.* (Tacit. VI, 44.

leur honte et rompraient un engagement dont il était probable que le souverain de Bysance n'observerait pas bien religieusement les conventions; la cérémonie de leur hommage flatta un peuple qui considérait depuis long-temps l'orgueil comme le symbole de la puissance. L'empereur était assis sur son trône; les princes latins adorèrent sa majesté muette et immobile, et se soumirent à lui baiser les pieds ou les genoux. Leurs propres historiens, honteux d'avouer cette bassesse, n'ont point osé entreprendre de la désavouer [1].

L'intérêt public ou particulier avait contenu les murmures des ducs et des comtes; mais un baron français, qu'on suppose être Robert de Paris [2], osa se placer à côté d'Alexis sur son trône. Baudouin lui ayant fait une remontrance amicale, il répondit avec impétuosité, dans son idiome barbare : « Quel est donc ce personnage grossier qui » prétend rester assis sur son siége, tandis » que tant de vaillans capitaines sont debout » autour de lui? » L'empereur garda le silence, dissimula son indignation, et demanda à son interprète l'explication de ce qu'avait dit Robert, quoique à son geste et à sa contenance Alexis l'eût deviné en partie. Avant le départ des pélerins, l'empereur voulut savoir qui était cet audacieux baron. « Je suis » Français, répondit fièrement Robert, et de » la noblesse la plus pure et la plus ancienne » de mon pays. Il y a, dans mon voisinage, » une église [1] où se rendent ceux qui ont envie d'essayer leur valeur dans un combat » singulier; j'y vais souvent, et je n'ai point » encore rencontré d'adversaire qui ait osé » accepter mon défi. » Alexis congédia ce jeune présomptueux en lui donnant quelques avis sages sur sa conduite à la guerre des Turcs; et l'histoire raconte avec plaisir cet exemple frappant des mœurs de son siècle et de son pays.

Alexandre entreprit et acheva la conquête de l'Asie avec trente-cinq mille Grecs ou Macédoniens [2], et il fondait particulièrement sa confiance sur la valeur et la discipline de sa phalange d'infanterie. La principale force des croisés consistait dans leur cavalerie, et, quand on en fit la revue dans les plaines de Bithynie, les chevaliers et les cavaliers de leur suite montaient à cent mille combattans complètement armés d'un casque, d'une cotte de mailles, etc. La réputation dont ces guerriers jouissaient méritait qu'on en fît le dénombrement exact, et il n'est pas étonnant que la fleur de la chevalerie de toute l'Europe ait fourni dans un premier effort ce corps formidable de pesante cavalerie. L'infanterie était composée d'archers; ils faisaient le service de pionniers, et allaient à la découverte de l'ennemi. Mais nous n'avons point de renseignemens authentiques sur cette multitude : on est réduit à en croire l'opinion ou la fantaisie d'un chapelain du comte Baudouin [3], dont le témoignage n'est fondé ni sur un examen oculaire, ni sur des connaissances certaines : il évalue le nombre des pélerins à six cent mille en état de porter les armes, sans compter les prêtres, les moines,

[1] La vanité des historiens des croisades souffre dans cette humiliante circonstance sur laquelle ils passent légèrement. Cependant il est clair que puisque les héros s'agenouillèrent pour saluer l'empereur qui restait immobile sur son trône, ils lui baisèrent ou les pieds ou les genoux. Il est assez extraordinaire qu'Anne n'ait pas amplement suppléé au silence ou à l'ambiguité des Latins. L'humilité de leurs princes aurait ajouté un chapitre intéressant au *Ceremoniale aulæ Bysantinæ.*

[2] Il se donna le nom de φραγγος καθαρος των ευγενων (Alexiade, l. x. p, 301). Quel beau titre de noblesse du onzième siècle, si quelqu'un de ses descendans pouvait remonter jusqu'à lui dans ses preuves; Anne raconte visiblement avec plaisir que cet arrogant barbare, Λατινος τετυφωμενος, fut tué ou blessé à la tête des chrétiens à la bataille de Dorylæum, l. xi, p. 317. Cette circonstance peut justifier le soupçon de Ducange, qui suppose que l'audacieux baron était Robert de Paris, dont le dictrict s'appelait le duché ou l'île de France.

[1] Ducange découvre avec la même pénétration que l'église dont le baron parlait était Saint-Drausus ou Drosin de Soissons. « Quem duello dimicaturi solent invocare : » pugiles qui ad memoriam ejus (sa tombe), pernoctant » invictos reddit, ut de Italia et Burgundia tali necessitate » confugiatur ad eum. » Joan. Sariberensis, *Epist.* 139.

[2] Il y a différentes opinions sur le nombre dont cette armée était composée; mais il n'y a point d'autorité comparable à celle de Ptolémée, qui le fixe à cinq mille chevaux et trente mille hommes d'infanterie. (Voyez les Annales de Usher, p. 152).

[3] Fulcher. Carnotensis, p. 387. Il compte dix-neuf nations différentes de noms et de langage (p. 389). Mais je ne comprends pas clairement la différence des *Franci* et des *Galli*, des *Itali* et des *Apuli.*

les femmes et les enfans du camp des Latins. Le lecteur se récriera sans doute ; mais, avant qu'il soit revenu de son étonnement, j'ajouterai, d'après la même autorité, que, si tous ceux qui reçurent la croix avaient accompli leur vœu, plus de six millions d'Européens seraient partis pour l'Asie. Dans cette incertitude, je trouve quelque secours chez un historien plus modeste et plus judicieux [1], qui, après la même évaluation de la cavalerie, accuse le prêtre de Chartres de crédulité, et doute même que les régions *cisalpines* pussent fournir à des émigrations si incroyables. On ne doit pas oublier qu'un grand nombre de ces pieux volontaires ne virent jamais Nicée ni Constantinople. L'influence de l'enthousiasme est violente, mais peu durable. Une partie des pèlerins fut retenue par la crainte des dangers, par la faiblesse ou par l'indigence ; d'autres revinrent sur leurs pas, rebutés par les fatigues et les obstacles de la route que ces fanatiques ignorans n'avaient pas prévus. Il en périt beaucoup dans les contrées sauvages de la Hongrie et de la Bulgarie. Le sultan des Turcs tailla en pièce l'avant-garde ; et la perte de la première expédition a déjà été évaluée à trois cent mille tués ou morts de fatigue et de misère. Cependant il en restait encore, et il en arrivait continuellement des troupes si nombreuses, qu'ils partageaient eux-mêmes l'étonnement des Grecs. La princesse Anne semble chercher inutilement des expressions assez énergiques [2]. Les nuées de sauterelles, les feuilles et les fleurs, les sables de la mer et les étoiles du ciel représentent faiblement ce qu'elle a vu ou entendu, et la fille d'Alexis s'écrie que l'Europe, arrachée de ses fondemens, s'est précipitée sur l'Asie. La même incertitude existe encore relativement au nombre qui composait les anciennes armées de Darius et de Xerxès ; cependant j'incline à croire qu'un seul camp ne contint jamais plus de soldats que celui qui forma le siége de Nicée, première opération des princes latins, dont on connaît déjà les motifs, les armes et le caractère. La plus forte partie de leurs troupes était composée de Français ; ils reçurent un renfort puissant de la Pouille et des bords du Rhin ; des bandes d'aventuriers accoururent de l'Espagne, de la Lombardie et de l'Angleterre [1] ; des fanatiques sauvages, féroces chez eux et timides chez l'étranger, sortirent tout nus des montagnes de l'Écosse et des marais de l'Irlande [2]. Si la superstition n'eût pas désavoué la prudence qui tendait à empêcher les chrétiens faibles et les indigens de partager le mérite du pèlerinage, la foule inutile qui consommait les subsistances sans oser combattre pour les obtenir, aurait attendu dans les états de l'empereur grec que leurs compagnons eussent ouvert et assuré le chemin du Seigneur. Le faible reste des pèlerins qui passèrent le Bosphore obtint la permission de visiter le Saint-sépulcre. Accoutumés à la température de l'Occident, ils ne pouvaient supporter les exhalaisons et les rayons brûlans d'un soleil de Syrie ; leur prodigalité aveugle dissipait les provisions d'eau et de subsistances ; leur multitude épuisait l'intérieur du pays ; la mer était éloignée, les Grecs mal intentionnés, et les chrétiens de toutes les sectes fuyaient le brigandage et la voracité de leurs

[1] Guibert, p. 556. Mais son opposition modeste semble encore admettre une très-grande multitude. Urbain II, dans la ferveur de son zèle, n'évalue le nombre des pèlerins qu'à trois cent mille (*Epist.* XVI, *Concil.*, t. XII, p. 731).

[2] Alexiade, l. X, p. 283-305. Sa ridicule délicatesse se plaint de la bizarrerie des noms qu'on ne peut articuler ; et il y en a peu dans ce nombre qu'elle n'ait tâché de déguiser avec cette orgueilleuse ignorance si naturelle aux peuples civilisés. Je n'en citerai qu'un seul exemple ; elle convertit le nom de Saint-Gilles en *Sangeles*.

[1] Guillaume de Malmesbury, qui écrivit vers l'année 1130, a inséré dans son histoire (l. IV, p. 130-154) le récit de la première croisade, mais j'aurais désiré qu'au lieu d'écouter tous les contes qui traversaient l'Océan (p. 143), il se fût borné à la relation du nombre des familles et des aventures de ses compatriotes. Je trouve dans Dugdale, qu'un Normand anglais, Étienne, comte d'Albemarle et d'Holdernesse, commandait l'arrière-garde avec le duc Robert à la bataille d'Antioche. (Barouage, part. I, p. 61.)

[2] *Videres Scotorum apud se ferocium alias imbellium cuneos* (Guibert, p. 471). La *crus intectum* et l'*hispida chlamys* peut avoir rapport aux montagnards ; mais *finibus uliginosis* s'applique plus naturellement aux marécages de l'Irlande. Guillaume de Malmesbury nomme les Écossais et les Gallois, etc. (l. IV, 133), dont les premiers quittèrent *familiaritatem pulicum* et les autres *venationem saltuum*.

frères latins. Dans cette affreuse nécessité, la famine les força quelquefois à dévorer la chair de leurs enfans ou de leurs captifs. Le nom et la réputation de cannibale ajoutaient à l'horreur des Sarrasins pour les idolâtres de l'Europe. Les espions qui s'introduisirent dans la cuisine de Bohémond aperçurent, dit on, plusieurs corps humains à la broche, et les Normands encouragèrent un rapport qui pouvait augmenter la terreur des infidèles [1].

Je me suis étendu avec plaisir sur les premières démarches des croisés, parce qu'elles peignent les mœurs et le caractère des Européens; mais j'abrégerai le récit monotone et obscur d'exploits exécutés par la fureur et décrits par l'ignorance. De leur premier poste, aux environs de Nicomédie, ils s'avancèrent par divisions successives, sortirent des limites de l'empire grec, ouvrirent une route à travers les montagnes, et commencèrent la guerre contre le sultan des Turcs par le siége de sa capitale. Son royaume de Roum s'étendait depuis l'Hellespont jusqu'aux frontières de la Syrie, et barrait le chemin aux pélerins de Jérusalem. Il se nommait Kilidge-Arslan ou Soliman [2], issu de la race de Seljuk, et fils du premier conquérant. Dans la défense d'un pays que les Turcs considéraient comme leur propriété légitime, Soliman fut admiré de ses ennemis, qui firent seuls passer son nom à la postérité. Cédant à la première impétuosité du torrent, il déposa dans Nicée sa famille et ses trésors, et se retira dans les montagnes, suivi de cinquante milles cavaliers, d'où il descendit deux fois pour attaquer les assiégeans, dont le camp formait un cercle imparfait d'environ six milles. Des murs hauts et solides, flanqués de trois cent soixante-dix tours, et un fossé profond environnaient la ville de Nicée. Les Musulmans étaient braves, disciplinés et pleins de zèle pour leur religion. Les princes français prirent leurs postes devant cette forteresse, et suivirent leurs attaques sans correspondance et sans subordination. L'émulation animait leur valeur; mais cette valeur était souillée par la cruauté, et l'émulation dégénérait en envie et en discorde. Les Latins employèrent au siége de Nicée toutes les machines de guerre connues de l'antiquité; les mines, les béliers, les tortues, les tours roulantes, les artifices, les balistes, les catapultes, les frondes et les arbalètes qui lançaient des pierres et des dards [1]. En cinq semaines de travaux et de combats, on répandit beaucoup de sang, et les assiégeans, principalement le comte Robert, obtinrent quelques succès. Mais les Turcs pouvaient prolonger leur résistance et assurer leur retraite, tant qu'ils seraient les maîtres du lac Ascanius [2], qui s'étend à plusieurs milles à l'occident de Nicée. Alexis surmonta cet obstacle par son industrie; on transporta sur des traîneaux un grand nombre de bateaux de la mer sur le lac; on les remplit d'archers habiles qui rendirent la fuite de la sultane impraticable. Nicée fut investie de toutes parts, et un émissaire de l'empereur grec persuada aux habitans de se sauver à temps de la fureur des sauvages d'Europe, en acceptant la protection de leur maître. Au moment de la victoire, ou lorsqu'ils avaient du moins lieu de l'espérer, les croisés, avides de sang et de pillage, aperçurent avec étonnement l'étendard impérial qui flottait sur les murs de la citadelle, et Alexis conserva soigneusement cette conquête importante. La voix de l'hon-

[1] Cette faim de cannibale, quelquefois réelle et plus souvent un mensonge et un artifice, est affirmée par Anne Comnène (Alexiade, p. 288), Guibert (p. 546), Radulph. Cadom. (c. 97). L'auteur des *Gesta Francorum*, le moine Robert Baldric et Raimond des Agiles racontent ce stratagème dans le siége et la famine d'Antioche.

[2] Les Latins se servirent toujours, pour désigner l'empereur, du nom de Soliman; et le Tasse a fait un portrait brillant de son caractère. Les Turcs le nommaient Kilidje-Arslan (A. H. 485-500, A. D. 1093-1106) Voyez de Guignes, ses tables (t. I, p. 245). Les Orientaux se servaient de ce nom, et les Grecs avec quelque corruption. Mais on ne trouve guère que son nom dans les historiens des Mahométans, dont les écrivains sont fort secs et fort concis relativement à la première croisade. (De Guignes, t. III, part. II, p. 10-30).

[1] Pour les fortifications, les machines et les siéges du moyen âge, consultez Muratori (*Antiquitat. Italiæ*, t. II, Dissertation XXVI, p. 452-524); le *belfredus*, modèle de notre beffroi, était la tour mouvante des anciens (Ducange, t. I, p. 608).

[2] Je ne puis m'empêcher d'observer la ressemblance entre le siége et le lac de Nicée, et les opérations de Fernand Cortez devant le Mexique. (Voyez le docteur Robertson, Hist. de l'Amérique, t. I, p. 608).

neur et de l'intérêt imposa silence aux murmures des chefs. Après un repos de neuf jours, ils dirigèrent leur marche vers la Phrygie, sous la conduite d'un général grec qu'ils soupçonnaient d'intelligence avec le sultan. La sultane et les principaux serviteurs de Soliman obtinrent la liberté sans rançon; et la libéralité de l'empereur pour ces mécréans [1] passa, dans l'esprit des Latins, pour une preuve de sa perfidie.

Soliman fut plus irrité qu'effrayé de la perte de sa capitale. Il apprit à ses sujets et à ses alliés l'invasion extraordinaire des barbares d'Occident. Les émirs turcs obéirent à la voix du prince et de la religion. Leurs troupes se rassemblèrent sous les drapeaux de Soliman, et ses forces réunies sont évaluées vaguement par les chrétiens à deux et même à trois cent soixante mille hommes de cavalerie. Il attendit cependant avec patience que les croisés se fussent éloignés de la mer et de frontières de la Grèce, et remarqua, en voltigeant sur leurs flancs, qu'aveuglés par le succès ils marchaient imprudemment en deux colonnes séparées et hors de portée de la vue l'une de l'autre. A quelques milles en deçà de Dorylée en Phrygie, Soliman surprit la colonne gauche qui était la moins nombreuse; il l'attaqua et la mit presque tout-à-fait en déroute [2]. La chaleur de la saison, une nuée de flèches et les cris des Ottomanns semèrent la terreur et le désordre; les croisés perdirent la confiance, et le combat inégal ne se soutenait plus que par la valeur personnelle et par la conduite de Bohémond, de Tancrède et de Robert de Normandie. La vue des bannières de Godefroi, qui accourait à leur secours avec le comte de Vermandois et soixante mille hommes de cavalerie, rappela le courage épuisé des soldats. Raimond de Toulouse et l'évêque du Puy arrivèrent bientôt avec le reste de l'armée. Sans prendre un instant de repos, ils formèrent un nouvel ordre de bataille et commencèrent un second combat. Les Ottomans les reçurent avec intrépidité; et, malgré leur mépris pour les peuples de la Grèce et de l'Asie, on confessa de part et d'autre que les Turcs et les Francs méritaient seuls le nom de soldats [1]. Les attaques furent variées et balancées par le contraste des armes et de la discipline, de la charge directe et des évolutions rapides, de la lance immobile et du javelot, du sabre courbe et de la longue épée, des robes flottantes et de la pesante armure, de l'arc des Tartares et de l'arbalète, arme meurtrière inconnue jusqu'alors aux Orientaux [2]. Tant que les chevaux conservèrent leur vigueur, et qu'il resta des flèches dans les carquois, Soliman eut l'avantage, et quatre mille chrétiens mordirent la poussière. Mais, sur le soir, la force l'emporta sur l'agilité : les deux armées paraissaient être en nombre égal, et tout le terrain était couvert de soldats; mais, en tournant les montagnes, la dernière division des Provençaux de Raimond tomba, peut-être sans dessein, sur le derrière d'un ennemi épuisé, et décida l'événement si longtemps suspendu : outre la multitude qu'on ne prend jamais la peine de nommer, et que l'on compte a peine, les Turcs perdirent trois mille de leurs chevaliers dans la bataille et dans la poursuite. Le camp de Soliman fut pillé, et les Latins amusèrent leur curiosité du spectacle des dépouilles précieuses, des armes et de l'appareil étranger des chameaux

[1] Les *Mécréans*, terme inventé par les croisés français, et qui n'est en usage que dans ce sens originaire; il semble que le zèle de nos ancêtres leur faisait regarder tout être dont la foi n'était pas orthodoxe comme un misérable. Ce préjugé couve encore dans l'âme de bien des gens qui prétendent au nom de chrétiens.

[2] Baronius a produit une lettre fort suspecte adressée à son frère Roger (A. D. 1098), n° 15. Les ennemis étaient composés de Mèdes, de Persans et de Chaldéens : soit. La première attaque a été à notre désavantage : cela est encore vrai. Mais pourquoi Godefroi de Bouillon et Hugues se traitent-ils de frères? On donne à Tancrède le nom de *filius*; de qui? Ce n'était sûrement pas de Roger ni de Bohémond.

[1] « Verumtamen dicunt se esse de Francorum generatione; et quia nullus homo naturaliter debet esse milites nisi Turci et Franci. » (*Gesta Francorum*, p. 7.) La même égalité de valeur est avouée et attestée par l'évêque Baldric, p. 99.

[2] *Balista*, *balestra*, *arbalète*. Voyez Muratori, *Antiq.*, t. II, p. 517-524. Ducange, *Gloss. latin.*, t. I, p. 531, 532. Du temps d'Anne Comnène, cette arme, qu'elle décrit sous le nom de *Tzangra*, était inconnue en Orient (l. x, p. 291). Par un sentiment d'humanité et d'inconséquence, le pape voulut en proscrire l'usage dans les guerres des chrétiens.

et des dromadaires; la retraite précipitée du sultan prouva l'importance de la victoire. Suivi de dix mille gardes des débris de son armée, Soliman évacua le royaume de Roum, et courut implorer le secours et animer le ressentiment de ses compatriotes d'Orient.

Dans une marche de cinq cents milles, les croisés traversèrent les campagnes dévastées et les villes désertes de la petite Asie sans rencontrer ni amis ni adversaires. Le géographe [1] peut tracer la position de Dorylæum, d'Antioche, de Pisidia, Iconium, Archélaïs et Germanicia, et comparer ces anciennes dénominations aux noms modernes d'Eskishehr la Vieille Cité, Akshehr la Ville Blanche, Cogni, Erekli et Marash. Les pèlerins passèrent dans un désert où un verre d'eau s'échangeait pour une pièce d'argent; ils y furent tourmentés d'une soif ardente jusqu'au moment où la découverte d'un ruisseau et l'empressement de se désaltérer mit toute l'armée dans le plus grand désordre. Les soldats gravirent avec crainte et difficulté les côtes escarpées et glissantes du mont Taurus; un grand nombre jetèrent leurs armes pour se soutenir en marchant; et, si la terreur n'eût pas précédé leur avant-garde, une poignée d'ennemis déterminés auraient pu ensevelir toute la file tremblante dans le précipice. On portait dans une litière deux de leurs plus respectables chefs, le duc de Lorraine et le comte de Toulouse; Raimond échappa, comme par miracle, à une maladie dangereuse qui ne laissait plus d'espoir, et Godefroi manqua d'être déchiré par un ours qu'il s'amusait à chasser dans les montagnes de Pisidie.

Pour compléter la consternation générale, le cousin de Bohémond et le frère de Godefroi s'étaient détachés de l'armée, chacun avec ses escadrons composés de six ou sept cents chevaliers. Ils parcoururent rapidement les montagnes et les côtes maritimes de la Cilicie, depuis Cogni jusqu'aux frontières de la Syrie. Le Normand planta le premier ses étendards sur les murs de Tarse et de Malmistra: mais l'orgueil injuste de Baudouin irrita la patience du généreux Italien, et ils vidèrent leur querelle dans un combat singulier. L'honneur était le motif de Tancrède, et il ne voulait que la gloire pour récompense; mais la fortune favorisa l'entreprise de son rival [1]. Un tyran grec ou arménien, à qui les Turcs permettaient de régner sur les chrétiens d'Édesse, appela Baudouin à son secours. Le Normand accepta le titre de son champion et de son fils; mais, dès qu'on l'eut introduit dans la ville, il excita le peuple à massacrer son père, s'empara du trône et des trésors, étendit ses conquêtes dans les montagnes d'Arménie et dans les plaines de Mésopotamie, et fonda la première principauté des Francs ou Latins, qui subsista cinquante-quatre ans au-delà de l'Euphrate [2].

L'été et l'automne se passèrent avant que les Francs pussent pénétrer dans la Syrie. De violens débats s'élevèrent dans leurs conseils. Il s'agissait de décider si l'on entreprendrait le siége d'Antioche, ou si l'on laisserait reposer l'armée durant l'hiver. L'amour des armes et le désir de délivrer le Saint-Sépulcre l'emportèrent, et la prudence ne doit pas désapprouver leur résolution, puisqu'il est constant que le moindre délai diminue la terreur et la force d'une invasion, et multiplie les ressources d'une guerre défensive. La capitale de Syrie était défendue par le fleuve de l'Oronte et par le pont *de Fer*, qui tirait son nom de ses portes massives et de deux tours construites à chacune de ses extrémités: elles ne résistèrent point à la valeur impétueuse du duc de Normandie, et sa victoire ouvrit le chemin à trois cent mille croisés. Ce dénombrement, en admettant des pertes et des désertions, prouve

[1] Le lecteur curieux peut comparer l'érudition classique de Cellarius et la science géographique de M. d'Anville. Guillaume de Tyr est le seul écrivain des croisés qui ait quelque connaissance de l'Antiquité; et M. Otter marcha presque sur les pas des Francs depuis Constantinople jusqu'à Antioche (Voyages en Turquie et en Perse, t. I, p. 35-88.)

[1] Cette conquête détachée d'Edesse est bien décrite par Fulcherius Carnotensis ou de Chartres, le vaillant chapelain du comte Baudouin, dans les collections de Bongars, Duchesne et Martenne (Esprit des Croisades, t. I, p. 13, 14). Dans les querelles de ce prince avec Tancrède, on peut opposer sa partialité à celle de Radulphus Cadomensis, le soldat et l'historien du célèbre marquis.

[2] Voyez de Guignes, Hist. des Huns, t. I, p. 456.

évidemment une exagération dans la revue de Nicée. Il n'est pas aisé de découvrir, dans la description de la ville d'Antioche[1], un terme moyen entre son ancienne magnificence sous les successeurs d'Alexandre et d'Auguste, et l'aspect moderne de la désolation ottomane. La Tétrapolis ou les quatre villes, si elles conservaient leur nom et leur position, devaient laisser de grands vides dans une circonférence de douze milles; et cette étendue, garnie de quatre cents tours, ne cadre pas parfaitement avec les cinq portes citées si fréquemment dans l'histoire du siége. Antioche devait cependant être encore vaste, peuplée et florissante. Baghisien, vieux général, commandait dans la place à la tête des émirs. Sa garnison consistait en six à sept mille chevaux et quinze à vingt mille hommes d'infanterie. On prétend que cent mille Musulmans périrent pour la défendre; et ils devaient être inférieurs en nombre aux Grecs, aux Arméniens et aux Syriens, qui n'obéissaient que depuis quatorze ans à la race de Seljuk. D'après les restes de ses murs, il paraît qu'ils s'élevaient à la hauteur de soixante pieds dans les vallées, et les endroits où l'on avait employé moins d'art et de travaux étaient supposés suffisamment défendus par la montagne, les marais et la rivière. Malgré ses fortifications, la ville a été prise successivement par les Persans, les Arabes, les Grecs et les Turcs. Une enceinte si vaste devait offrir quelques points d'attaque accessibles; et, dans le siége que les chrétiens formèrent au milieu du mois d'octobre, la vigueur de l'exécution pouvait seule excuser la hardiesse de l'entreprise. Tous les exploits qu'on peut attendre de la force et de la valeur furent vaillamment exécutés dans la plaine par les champions de la croix. Les sorties, les fourrages, la défense et l'attaque des convois, procurèrent aux Latins de fréquentes victoires; et nous ne pouvons nous plaindre que de l'exagération qui, en racontant leurs prouesses, a passé les bornes de la probabilité. D'un seul coup de son épée, Godefroi[1] fendit en deux un Turc depuis l'épaule jusqu'à la hanche; moitié de l'infidèle tomba, et son cheval emporta l'autre jusqu'aux portes de la ville. Robert de Normandie dit pieusement, en galopant à la rencontre de son adversaire: « Je dévoue ta tête aux démons de l'enfer, » et du premier coup de son sabre le prince fendit cette tête jusqu'à la poitrine. Mais le bruit ou la réalité de ces aventures gigantesques[2] aurait appris aux Musulmans à se renfermer dans leurs murs, et contre des murs de pierre ou de terre la lance et l'épée sont des armes impuissantes. Les croisés n'étaient pas fort habiles à conduire les travaux d'un siége; ils manquaient d'intelligence pour l'invention des machines, d'argent pour s'en pourvoir, et d'industrie pour s'en servir. A la conquête de Nicée, ils avaient été puissamment aidés par l'empereur Alexis, dont les vaisseaux se trouvaient faiblement remplacés par ceux des Pisans et des Génois, que le commerce ou la religion attiraient sur les côtes de la Syrie. Les provisions étaient peu abondantes, le retour précaire et la communication difficile et dangereuse. Par indolence ou par faiblesse, les chrétiens négligeaient d'investir totalement la ville, et la liberté de deux portes fournissait continuellement à la garnison des subsistances et des recrues. En sept mois de siége, les croisés perdirent presque toute leur cavalerie et une quantité énorme de sol-

1 Relativement à Antioche, voyez la Description du Levant par Procope, vol. II, part. I, p. 188-193 (Voyages d'Otter en Turquie, etc., t. I, p. 81, etc.: le géographe turc dans les notes d'Otter; l'*Index Geographicus* de Schultens. (*ad calcem Bohadin., Vit. Saladin*) et Abulféda (*Tabula Syriæ*, p. 115, 116, *vers. Reiske*).

1 « Ensem elevat eumque à sinistrâ parte scapularum » tantâ virtute intorsit, ut quod pectus medium disjunxit » spinam et vitalia interrupit, et sic lubricus ensis su- » per dextrum integer exivit; sicque caput integrum » cum dextrâ parte corporis immersit gurgite, partemque » quæ equo præsidebat remisit civitati (Robert Mon., » p. 50). Cujus ense trajectus Turcus duo factus est Turci; » ut inferior alter in urbem equitaret, alter arcitenens » in flumine nataret (Radulph. Cadom., c. 53, p. 304); il tache cependant de justifier le fait par les *stupendis viribus* ou les forces surnaturelles de Godefroi; et Guillaume de Tyr ajoute, *obstupuit populus facti novitate*. Si l'on en croit les historiens ou les contes, les chevaliers de ce siècle ne doivent pas être étonnés d'une prouesse qui leur était familière.

2 Voyez les exploits de Robert, Raimond, et du modeste Tancrède, qui imposait silence à son écuyer. (Radulph. Cadom., c. 53.)

dats par la fatigue, la famine et la désertion, sans obtenir d'avantages considérables. Leur succès aurait peut-être été long-temps douteux, si l'ambitieux Bohémond, l'Ulysse des Latins, n'avait pas employé les armes de la ruse et de la trahison. Antioche renfermait un grand nombre de chrétiens mécontens. Phirouz, renégat syrien, jouissait de la faveur de l'émir et du commandement de trois tours : le mérite de son repentir déguisa peut-être aux Latins et à lui-même la bassesse de sa perfidie. Il s'établit une correspondance secrète entre Phirouz et le prince de Tarente, et Bohémond déclara aux chefs assemblés dans le conseil qu'il était le maître de leur livrer la ville. Mais il demanda la souveraineté d'Antioche pour prix de ce service; et cette proposition, rejetée d'abord par la jalousie, fut enfin acceptée par la faiblesse et l'indigence. Les princes français et normands exécutèrent cette surprise nocturne en montant en personne sur les échelles de corde qu'on leur jeta du haut des murs. Leur nouveau prosélyte, les mains encore teintes du sang de deux de ses frères trop scrupuleux, embrassa les serviteurs de Dieu et les introduisit dans la ville. Ils ouvrirent les portes à l'armée, et les Musulmans éprouvèrent que, quoique la soumission fût peut-être inutile, ils avaient encore moins à espérer de la résistance. Mais la citadelle refusa de se rendre, et les vainqueurs se virent bientôt environnés et assiégés par l'armée innombrable de Kerboga, prince de Mosul, qui venait, accompagné de vingt-huit émirs, au secours d'Antioche. Les chrétiens restèrent vingt-cinq jours dans cette situation désespérée, et l'orgueilleux lieutenant du calife ne leur laissait que l'alternative de la mort ou de la captivité [1]. Animés par le désespoir, ils sortirent de la ville et détruisirent ou dispersèrent dans une seule journée la multitude de Turcs et d'Arabes qu'ils ont pu évaluer sans scrupule à six cent mille hommes [2]. J'examinerai dans la suite leurs alliés surnaturels; mais le désespoir des Francs fut la cause naturelle de la victoire d'Antioche, et on doit peut-être y ajouter la surprise, la discorde et les fautes de leurs présomptueux adversaires. La confusion de la bataille a passé dans la description, où on n'oublie pas cependant d'observer que la tente de Kerboga ressemblait à un palais ambulant, enrichi de tout le faste de l'Asie, et assez vaste pour contenir deux mille personnes, et que ses gardes, composées de trois mille hommes, étaient, ainsi que leurs chevaux, complétement couverts d'une armure d'acier.

Durant le siége et la défense d'Antioche, les croisés furent alternativement aveuglés par l'abondance et la victoire, et découragés par la famine et le désespoir. On pourrait imaginer raisonnablement que leur foi devait avoir une grande influence sur leurs actions, et qu'ils se préparaient, par une vie sobre et vertueuse, à recevoir saintement la couronne du martyre. Mais l'expérience dissipe cette charitable illusion; et l'histoire des guerres profanes offre rarement des scènes de débauche et de prostitution comparables à celles qui se passaient sous les murs d'Antioche. La grotte de Daphné n'existait plus, mais l'air de Syrie était encore imprégné des mêmes vices, et les chrétiens ne résistèrent ni aux tentations que la nature inspire, ni à celles qu'elle réprouve [1]. Ils méprisaient l'autorité de leurs chefs; les sermons et les édits étaient impuissans contre des désordres aussi contraires à la discipline militaire qu'à la pureté évangélique. Dans les premiers jours du siége et de la possession d'Antioche, les

[1] Après avoir rapporté la triste situation des Francs et leur humble proposition, Abulpharage ajoute la réponse hautaine de Codbuka ou Kerboga: *non evasuri estis nisi per gladium* (*Dynast.*, p. 242).

[2] En décrivant l'armée de Kerboga, la plupart des historiens latins, l'auteur des *Gesta* (p. 17), le moine Robert (p. 56), Baldric (p. 111), Foulcher de Chartres (p. 392), Guibert (p. 512), Guillaume de Tyr (l. VI, c. 3, p. 714), Bernard le Trésorier (c. 39, p. 695), se contentent des expressions vagues de *infinita multitudo*, *immensum agmen*, *innumeræ copiæ* ou *gentes*, qui se rapportent avec μετα αναριθμητων χιλιαδων d'Anne Comnène (Alexiade, l. XI, p. 318-330). Albert d'Aix fixe le nombre des Turcs à deux cent mille hommes de cavalerie (l. IV, c. 10, p. 242), et Radulphe à quatre cent mille (c. 72, p. 309).

[1] Voyez la fin tragique et scandaleuse d'un archidiacre de race royale, qui fut tué par les Turcs tandis qu'il jouait aux dés dans un verger avec une concubine syrienne.

Francs dissipèrent des provisions suffisantes pour plusieurs semaines ou plusieurs mois; les environs dévastés refusaient d'en fournir, et l'armée des Turcs, dont ils étaient environnés, leur barrait le passage. Les maladies, fidèles compagnes de la disette, étaient envenimées par les pluies de l'hiver, les chaleurs de l'été, la nourriture malsaine et l'entassement de la multitude. Les tableaux repoussans de la peste et de la famine sont toujours les mêmes, et l'on peut aisément imaginer leurs souffrances et leurs ressources. Les restes du trésor ou des dépouilles disparurent bientôt en troc des plus vils alimens ; et quelle devait être la misère du pauvre, puisque, après avoir donné trois marcs d'argent pour le prix d'une chèvre [1], et quinze marcs pour celui d'un chameau étique, le comte de Flandre fut réduit à quêter un dîner, et Godefroi à emprunter un cheval? Soixante mille chevaux, qui avaient passé la revue dans le camp, se trouvèrent réduits à deux mille avant la fin du siége; et à peine deux cents étaient en état de servir dans un jour de bataille. L'exténuation du corps et les terreurs de l'imagination éteignirent l'enthousiasme des pélerins, et l'amour de la vie [2] emporta tous les sentimens de l'honneur et de la religion. Parmi les chefs, on peut compter trois héros sans peur et sans reproche : Godefroi de Bouillon était soutenu par sa grandeur d'âme et sa piété, Bohémond par l'ambition et l'intérêt personnel, et Tancrède déclara, comme un franc et loyal chevalier, qu'aussi long-temps qu'il serait suivi de quarante compagnons il n'abandonnerait point l'expédition de la Palestine. Mais le comte de Toulouse et de Provence fut soupçonné d'une indisposition volontaire; les censures de l'église rappelèrent en Europe le duc de Normandie; Hugues-le-Grand, qui commandait l'avant-garde de l'armée, saisit un prétexte spécieux pour retourner en France, et Étienne de Chartres déserta honteusement l'étendard qu'il portait et le conseil dont il était président. Les soldats perdirent courage en voyant partir Guillaume, vicomte de Melun, que les vigoureuses expéditions de sa hache d'armes faisaient surnommer *le Charpentier;* et leur dévotion fut fort scandalisée de la retraite de Pierre l'Ermite, qui, après avoir armé l'Europe contre l'Asie, voulut se soustraire à la pénitence d'un jeûne forcé. Les noms d'une multitude de guerriers infidèles à leur engagement sont effacés, dit un historien, du livre de vie ; et l'on appliqua l'épithète ignominieuse de danseurs de corde aux déserteurs qui descendirent, durant la nuit, des murs d'Antioche. L'empereur Alexis, qui s'avançait au secours des Latins [1], fut découragé en apprenant que leur situation était sans ressource. Livrés à un morne désespoir, ils semblaient attendre leur sort avec tranquillité. On voulut en vain leur faire prêter serment; les punitions n'obtinrent pas davantage, et, pour les forcer à la défense des murs, il fallut mettre le feu à leurs quartiers.

Le fanatisme, qui les avait conduits à une destruction presque inévitable, les fit sortir victorieux de ce danger. Dans cette sainte expédition et dans cette pieuse armée, les visions, les prophéties et les miracles étaient fréquens et familiers. Durant la calamité d'Antioche, ils se répétèrent avec une énergie et un succès extraordinaires. Saint Ambroise avait assuré un pieux ecclésiastique que l'époque de la grâce et de la délivrance devait être précédée par deux années d'épreuves. L'apparition du Christ et ses reproches avaient arrêté les déserteurs; les morts s'étaient engagés à sortir de leurs tombeaux pour com-

[1] Le prix d'un bœuf monta de cinq solidi (quinze schellings) à deux marcs (quatre liv. sterling), et ensuite beaucoup plus haut. Un chevreau ou un agneau d'un schelling à quinze, environ dix-huit livres. Dans la seconde famine, une miche de pain ou la tête d'un animal se vendait une pièce d'or. On pourrait citer encore beaucoup d'exemples; mais ce sont les prix ordinaires, non pas ceux d'une circonstance passagère, qui méritent l'attention d'un philosophe.

[2] « Alii multi, quorum nomina non tenemus, quia » deleta de libro vitæ præsenti operi non sunt inferenda.» (Guillaume de Tyr, l. VI, c. 5, p. 715.) Guibert (p. 518-523) cherche à excuser Hugues-le-Grand et même Étienne de Chartres.

[1] Voyez les progrès de la croisade, la retraite d'Alexis, la victoire d'Antioche et la conquête de Jérusalem dans l'Alexiade, l. XI, p. 317-327. Anne était si accoutumée à l'exagération, qu'elle ne peut y renoncer même en racontant les exploits des Latins.

battre avec leurs frères; la Vierge avait obtenu le pardon de leurs péchés, et leur *confiance* fut ranimée par un signe visible, la découverte magnifique et adroite de la *sainte lance*. On a loué, dans cette occasion, la politique de leurs chefs, et elle serait certainement très-excusable. Mais un conseil nombreux concerte rarement une fraude pieuse, et un imposteur volontaire pouvait compter sur l'appui des hommes éclairés et sur la crédulité du peuple. Un prêtre rusé, Pierre Barthélemy, du diocèse de Marseille, et de mœurs fort suspectes, fut se présenter à la porte du conseil pour y révéler une apparition de saint André, qui s'était réitérée trois fois durant son sommeil. Le saint l'avait menacé de sa colère s'il négligeait de déclarer la volonté du ciel. « A Antioche, dit l'apôtre, » dans l'église de mon frère Pierre, près du » maître-autel, on trouvera, en creusant la » terre, le fer de la lance qui perça le côté » de notre Rédempteur. Dans trois jours cet » instrument du salut éternel sera manifesté » à ses disciples et opérera leur délivrance. » Cherchez, et vous le trouverez; portez ce » fer mystique à la tête de l'armée, et il per» cera tous les mécréans. » L'évêque du Puy, légat du pape, affecta d'écouter froidement et de montrer peu de confiance; mais la révélation fut reçue avidement par le comte Raimond, que son fidèle sujet avait choisi pour le gardien de la sainte lance. On résolut de tenter l'expérience. Le troisième jour, après s'être préparé par le jeûne et par la prière, le prêtre de Marseille introduisit dans l'église douze spectateurs de confiance, du nombre desquels étaient le comte Raimond et son chapelain, et fit barricader les portes pour éviter l'affluence de la multitude. On ouvrit la terre à l'endroit indiqué, mais les ouvriers, qui travaillaient alternativement, creusèrent jusqu'à la profondeur de douze pieds sans trouver l'objet de leurs recherches. Lorsque le comte se fut retiré à son poste, et que les spectateurs mécontens commençaient à murmurer, Barthélemy, en chemise et sans souliers, descendit hardiment dans la fosse. L'obscurité de l'heure et du lieu lui donna la facilité de cacher et de déposer le fer d'une lance qui avait appartenu à quelque Sarrasin. Au premier son, à la première vue du saint acier, on le salua avec des élans de joie et de dévotion. La sainte lance fut enveloppée dans un voile de soie brodé en or, et exposée à la vénération des crédules croisés; leur inquiétude se convertit en cris de joie, et l'enthousiasme rendit aux troupes découragées leur ancienne valeur. Les chefs, quels que fussent leurs sentimens, donnèrent à cette heureuse révolution tout l'appui que la discipline et la religion pouvaient réunir. On renvoya les soldats dans leurs quartiers, en leur recommandant de se fortifier le corps et l'âme, de consumer sans ménagement les dernières provisions des hommes et des chevaux, et d'attendre, au point du jour, le signal du combat et de la victoire. Le jour de la fête de saint Pierre et saint Paul, les portes d'Antioche s'ouvrirent, et une procession de moines et de prêtres en sortirent en chantant un psaume martial: « Que le Seigneur se » lève, et que ses ennemis soient dispersés! » On composa l'ordre de bataille de douze divisions en l'honneur des douze apôtres, et, en l'absence de Raimond, son chapelain fut chargé de porter la sainte lance. L'influence de cette relique ou de ce trophée se fit vivement sentir aux serviteurs du Christ, et peut-être même à ses ennemis [1]. Un hasard ou un stratagème vint encore ajouter à sa puissante énergie. Trois chevaliers vêtus en blanc et portant des armes brillantes sortirent ou semblèrent sortir des montagnes: Adhémar, le légat du pape, les baptisa, sans hésiter, du nom des martyrs saint Georges, saint Théodore et saint Maurice. Le tumulte du combat n'admettait ni réflexion ni examen, et cette apparition favorable éblouit les yeux et l'imagination d'une armée de fanatiques. Dans les momens du danger et de la victoire, la révélation du Marseillais fut adoptée unanimement; mais, dans le calme qui les suivit, la dignité personnelle et la quantité d'aumônes que la garde de la sainte lance procu-

[1] Le Mahométan Aboulmahasen (*ap.* de Guignes, t. II, part. II, p. 95) est plus correct dans sa relation de la sainte lance que les chrétiens Anne Comnène et Abulpharage. La princesse grecque confond cette lance avec un clou de la croix (l. XI, p. 326), et le primat avec le bâton de saint Pierre (p. 242).

rait au comte de Toulouse excitèrent l'envie de ses rivaux et affaiblirent leur prudence. Un clerc de Normandie osa examiner philosophiquement la vérité de la légende, les circonstances de la découverte et la réputation du prophète, et le pieux Bohémond attribua exclusivement la délivrance des croisés au mérite et à l'intercession de Jésus-Christ. Les clameurs et les armes des Provençaux défendirent, pendant quelque temps, leur palladium national, et de nouvelles visions annoncèrent la mort et la damnation des sceptiques impies qui oseraient sonder le mérite ou la vérité de la découverte. Mais l'incrédulité prévalut et força Barthélemy à soumettre sa véracité et sa vie au jugement de Dieu. On éleva, au milieu du camp, une pile de fagots secs, de quatre pieds de hauteur et de quatorze en longueur; la violence des flammes montait à trente coudées, et le prêtre de Marseille fut obligé de traverser un sentier étroit d'environ un pied qu'on avait pratiqué dans cette fournaise. Malgré son adresse et son agilité, le malheureux eut le ventre et les cuisses grillés, expira dans les vingt-quatre heures, et affirma, jusqu'au dernier soupir, son innocence et sa véracité. Les Provençaux essayèrent de substituer une croix, un anneau ou un tabernacle à la sainte lance, dont le souvenir n'excitait plus que le mépris [1]. Cependant les historiens des siècles suivans attestent gravement la révélation d'Antioche; et tels sont les progrès de la crédulité, que les miracles qui ont paru suspects au temps et au lieu de leur naissance sont reçus avec une foi implicite à une certaine distance de l'un et de l'autre.

La prudence ou le bonheur des Francs différa leur expédition jusqu'au déclin de l'empire ottoman [2]. Sous le gouvernement des trois premiers sultans, les royaumes de l'Asie étaient unis par la paix et la justice; les innombrables armées qu'ils conduisaient en personne égalaient en valeur les barbares de l'Occident, et leur étaient supérieures en discipline. Mais, au temps de la croisade, quatre fils de Malek Shah se disputaient son héritage. Occupés de leur ambition personnelle, ils s'embarrassaient peu du danger public; et les vicissitudes de leurs succès rendaient les princes vassaux de l'empire incertains et indifférens sur le véritable objet de leur fidélité. Les vingt-sept émirs qui suivirent les drapeaux de Kerboga étaient ses rivaux ou ses ennemis. On avait composé une armée de levées faites à la hâte dans les villes et les tentes de la Syrie et de la Mésopotamie, tandis que les Turcs vétérans se massacraient au-delà du Tigre, dans les fureurs de la guerre civile. Le calife d'Égypte saisit ce moment de faiblesse et de discorde pour recouvrer ses anciennes possessions; son sultan Aphdal assiégea Tyr et Jérusalem, expulsa les fils d'Ortok, et rétablit dans la Palestine l'autorité civile et ecclésiastique des Fatimites [1]. Ils apprirent avec étonnement que de nombreuses armées des chrétiens avaient passé d'Europe en Asie, et se réjouirent des siéges et des batailles qui détruisaient la puissance des Turcs, les persécuteurs de leur secte et les adversaires de leur monarchie. Mais ces chrétiens étaient les ennemis jurés du prophète; et, après la conquête de Nicée et d'Antioche, le motif de leur entreprise, qui commençait à se répandre, devait les conduire sur les bords du Jourdain et peut-être du Nil. La cour du Grand-Caire entretenait avec les Latins une correspondance de lettres et d'ambassades plus ou moins suivie, selon les divers événemens de la guerre. Leur orgueil réciproque prenait sa source dans l'ignorance et dans l'enthousiasme. Les ministres de l'Égypte déclarèrent tantôt impérieusement, tantôt en termes plus modestes, que leur

[1] Les deux antagonistes qui annoncent une connaissance plus intime et une conviction plus forte du *miracle* et de la *fraude* sont Raimond des Agiles et Radulphe de Caen, l'un attaché au comte de Toulouse, et l'autre au prince normand. Fulcher de Chartres dit hardiment : *Audite fraudem et non fraudem!* et ensuite: *Invenit lanceam, fallaciter occultatam forsitan*, etc.

[2] Voyez M. de Guignes (t. II, part. II, p. 223, etc.), et les articles de *Barkiarok*, *Mohammed*, *Sangiar*, dans d'Herbelot.

[1] L'émir ou sultan Aphdal recouvra Jérusalem et Tyr A. H. 489. (Renaudot, *Hist. Patriarch. Alexandrin.*, p. 478; de Guignes, t. I, p. 249, depuis Abulféda et Ben Schounah.) *Jerusalem ante adventum vestrum recuperavimus, Turcos ejecimus*, dirent les ambassadeurs des Fatimites.

monarque, véritable et légitime souverain de tous les fidèles, avait délivré Jérusalem de la tyrannie des Turcs, et que les pélerins pouvaient librement visiter le sépulcre de Jésus, où on leur ferait la réception la plus amicale, pourvu qu'ils y vinssent sans armes et en divisions successives. Tant que le calife Mostaly les crut sans ressources, il méprisa leurs armes et fit mettre en prison leurs députés. La conquête et la victoire d'Antioche abaissèrent sa fierté. Il caressa les formidables champions de la croix, et les combla de présens, de chevaux, de robes de soie, de vases et de bourses d'or et d'argent. Bohémond tenait la première place dans son estime, et Godefroi la seconde. Dans leurs succès et dans leurs revers, les croisés répondirent toujours avec la même fermeté qu'ils dédaignaient d'entrer dans les querelles ou les réclamations des sectateurs de Mahomet; que l'usurpateur de Jérusalem était leur ennemi, quels que fussent son nom et son pays; et qu'au lieu de leur prescrire la loi ou la condition de leur pélerinage, il ferait prudemment de leur livrer la ville et la province, leur héritage sacré et légitime, s'il voulait conserver leur alliance et prévenir sa propre destruction [1].

Quoique les Francs ne fussent plus qu'à un pas de la prise glorieuse qu'ils pouvaient presque apercevoir, ils n'attaquèrent la ville de Jérusalem que dix mois après la défaite de Kerboga. Le zèle et le courage des croisés se refroidirent au moment de la victoire; et, au lieu de profiter, en s'avançant, de l'épouvante, ils se dispersèrent pour jouir du luxe de la Syrie. On doit attribuer probablement cet étrange délai au défaut de forces et de subordination. Ils avaient anéanti à Antioche toute leur cavalerie et perdu des milliers de guerriers de tous les rangs par les maladies, la famine et la désertion. Le même abus de l'abondance fut suivi d'une troisième famine, et l'alternative de la disette et de la débauche produisit une maladie épidémique qui enleva cinquante mille pélerins. Peu étaient en état de commander, et tous refusaient d'obéir. Les querelles particulières assoupies pendant le danger commun reprirent toute leur activité; les succès de Baudouin et de Bohémond excitaient la jalousie de leurs compagnons; les plus braves chevaliers s'enrôlaient pour aller défendre leurs nouvelles acquisitions, et le comte Raimond épuisait ses troupes et ses trésors en folles entreprises dans l'intérieur de la Syrie : l'hiver s'écoula dans la discorde et le désordre; le printemps ramena quelques sentimens d'honneur et de religion, et les simples soldats, moins susceptibles d'ambition et d'envie, réveillèrent par des clameurs l'indolence de leurs chefs. Dans le mois de mai, les restes d'une puissante armée réduite à quarante mille hommes, dont à peine vingt mille et quinze cents chevaux étaient en état de servir, s'avancèrent d'Antioche à Laodicée, et poursuivirent tranquillement leur marche entre la côte maritime et le mont Liban. Les vaisseaux génois et pisans fournirent abondamment à leur subsistance, et les croisés tirèrent de fortes contributions des émirs de Tripoli, Tyr, Sidon, Acre et Césarée, qui accordèrent le passage et promirent de suivre le sort de Jérusalem. De Césarée ils avancèrent dans le milieu du pays. Leurs clercs reconnurent la géographie sacrée de Lydda, Ramla, Emmaüs et Bethléem, et, aussitôt qu'ils eurent découvert la sainte cité, les croisés oublièrent leurs travaux et réclamèrent leur récompense [1].

Jérusalem avait tiré quelque éclat du nombre et de la difficulté de ses siéges mémorables. Ce ne fut qu'après de longs et sanglans combats que Babylone et Rome furent victorieuses de l'obstination du peuple, et s'emparèrent d'une ville escarpée qu'on avait garnie de murailles et de tours susceptibles de défendre l'accès d'une plaine, quoiqu'elle fût suffisamment fortifiée par la nature [2]. Dans

[1] Voyez les transactions entre le calife d'Égypte et les croisés dans Guillaume de Tyr (l. IV, c. 24, l. VI, c. 19), et Albert Aquensis (l. III, c. 59), qui semblent en sentir mieux l'importance que les écrivains contemporains.

[1] On trouve la plus grande partie de la marche des Francs soigneusement tracée dans le Voyage de Maundrell d'Alep à Jérusalem (p. 2-67), un des meilleurs morceaux sans contredit qu'on ait dans ce genre. Ce témoignage est de M. d'Anville (Mémoire sur Jérusalem, p. 27).

[2] Voyez la description de maître de Tacite (Hist., 5-11, 12, 13), qui prétend que les législateurs des Juifs avaient

le siècle des croisades, une partie de ces obstacles n'existait plus; les remparts totalement détruits étaient imparfaitement réparés. Mais, quoique les Juifs et leur culte en fussent bannis pour toujours, la nature n'avait point changé avec les hommes; et la position de Jérusalem, un peu affaiblie et changée, pouvait encore arrêter long-temps les efforts d'un ennemi. L'expérience d'un siége récent et trois ans de possession avaient éclairé les Sarrasins sur les défauts d'une place que l'honneur et la religion leur défendaient d'abandonner, et sur les moyens qui pouvaient contribuer à sa sûreté. Aladin ou Iftikhar, lieutenant du calife, qui commandait dans Jérusalem, tâcha de contenir les chrétiens qui l'habitaient par la crainte de leur propre destruction et de celle du Saint-Sépulcre, et anima la valeur des Moslems par l'espoir d'une double récompense dans ce monde et dans l'autre. On assure que la garnison était composée de quarante mille Turcs ou Arabes; et, si le commandant put y ajouter vingt mille habitans, il est certain que l'armée des assiégés surpassait en nombre celle des assiégeans [1]. Si les Latins eussent été assez nombreux pour environner la ville, dont la circonférence comprenait environ deux milles et demi [2], ils ne seraient descendus ni dans la vallée de Ben Himmon ni vers le torrent de Cédron [3], et n'auraient point côtoyé les précipices du midi et de l'orient, d'où ils n'avaient rien à craindre ni à espérer. Les croisés dirigèrent plus sagement leur siége au nord et à l'occident de la ville. Godefroi plaça son étendard au pied de la montagne du Calvaire. Vers la gauche, jusqu'à la porte de Saint-Étienne, la ligne d'attaque fut prolongée par Tancrède et les deux Roberts; et le comte Raimond établit ses quartiers depuis la citadelle jusqu'au pied de la montagne de Sion, qui n'était plus renfermée dans l'enceinte de la ville. Le cinquième jour, les Francs donnèrent un assaut général, dans l'espérance fanatique de renverser les murs sans machines, ou de les escalader sans échelles. L'impétuosité de leurs efforts les rendit maîtres de la première barrière, mais ils furent repoussés avec perte jusque dans leur camp. Le trop fréquent abus des stratagèmes pieux avait détruit l'influence des visions et des prophéties, et l'on ne comptait plus, pour arriver à la victoire, que sur la valeur, les travaux et la persévérance. Le siége ne dura que quarante jours, mais ce furent quarante jours de misère et de calamités. On peut accuser les désordres et la voracité des Latins du fléau toujours renaissant de la famine; mais l'eau est fort rare dans les environs pierreux de Jérusalem; les chaleurs de l'été avaient tari les faibles sources et desséché les torrens; et ils ne pouvaient pas y suppléer, comme on le faisait dans la ville, par des aquéducs et des citernes. Le pays d'alentour manque également d'arbres pour mettre à couvert du soleil ou construire des bâtimens; mais les croisés firent la découverte d'une grotte où ils en trouvèrent de très-gros; le bocage enchanté du Tasse fut abattu [1]. Tancrède fit transporter au camp les bois nécessaires; et des artistes génois, qui se trouvaient heureusement dans le port de Jaffa,

prémédité un état d'hostilité perpétuelle avec le reste du genre humain.

1 Le jugement et l'érudition de l'auteur français de l'Esprit des Croisades contre-balancent fortement le scepticisme ingénieux de Voltaire. Cet auteur observe (t. IV, p. 386-388) que, selon les Arabes, les habitans de Jérusalem excédaient le nombre de deux cent mille; qu'au siége de Titus Josèphe compte un million trois cent mille Juifs, et que Tacite porte lui-même leur nombre à six cent mille, et que la défalcation la plus considérable que son *accepimus* peut justifier annonce encore qu'ils étaient plus nombreux que l'armée romaine.

2 Maundrell, qui fit exactement le tour des murs, trouva une circonférence de quatre mille six cent trente pas ou quatre mille cent soixante-sept verges anglaises (p. 109, 110). D'après un plan authentique, d'Anville, dans son traité court et précieux, fixe l'étendue environ à mille neuf cent soixante toises françaises (p. 23-29). Pour la topographie de Jérusalem, voyez Reland (Palestine, t. II, p. 832-860).

3 Jérusalem ne tirait ses eaux que du torrent de Cédron, qui était à sec en été, et du petit ruisseau de Siloé (Reland, t. I, p. 294-300). Les nationaux et les étrangers se plaignaient également de la disette d'eau. Selon Tacite, il y avait dans la ville une fontaine qui ne tarissait dans aucune saison, un aquéduc et des citernes pour recevoir les eaux de pluie; l'aqueduc était fourni par le ruisseau Tekoé ou Etham, dont Bohadin parle aussi dans la Vie de Saladin, p. 238.

1 *Gerusalemme Liberata*, chant XII. On peut lire avec plaisir la relation dans laquelle le Tasse a embelli les moindres détails de ce siége.

construisirent des machines pour le service du siége. Le duc de Lorraine et le comte de Toulouse firent élever à leurs frais deux tours roulantes que l'on conduisit à force de travaux, non pas aux endroits les plus accessibles des fortifications, mais vers ceux qui étaient les plus négligés. La tour de Raimond fut réduite en cendres par le feu des assiégés; mais son collègue eut plus de bonheur ou de vigilance; ses archers chassèrent l'ennemi des remparts, les Latins baissèrent le pont-levis, et un vendredi, à trois heures après midi, le jour et l'heure de la passion, le victorieux Godefroi de Bouillon monta sur les murs de Jérusalem. Les croisés, animés par sa valeur, imitèrent son exemple; et environ quatre cent soixante ans après la conquête d'Omar, les chrétiens délivrèrent la sainte cité du joug des Mahométans. Les assiégeans étaient convenus que dans le pillage de la ville ils respecteraient la possession du premier occupant; et les dépouilles de la grande mosquée, soixante-dix lampes et un grand nombre de vases d'or et d'argent récompensèrent l'activité de Tancrède, et firent briller sa générosité. Les serviteurs de Dieu lui offrirent un sacrifice sanglant qu'il n'accepta pas sans doute. La soumission ne les désarma pas; tout fut massacré sans distinction de sexe ou d'âge: leur implacable fureur se baigna dans le sang durant trois jours [1], et l'infection des cadavres produisit une maladie pestilentielle. Après avoir égorgé soixante-dix mille Moslems et brûlé les Juifs dans leur synagogue, ils purent encore conserver une multitude de captifs que l'avarice ou la fatigue du carnage leur fit épargner. Tancrède fut le seul de ces féroces héros de la croix qui montra des sentimens de compassion: on doit cependant quelques louanges à la clémence intéressée de Raimond, qui accorda une capitulation et un sauf-conduit à la garnison de la citadelle [2]. Le Saint-Sépulcre était enfin libre, et les vainqueurs sanglans se préparèrent à accomplir le vœu de leur piété. La tête et les pieds nus, ils montèrent au Calvaire au milieu des psalmodies du clergé; leurs lèvres se collèrent sur la pierre qui avait couvert le Sauveur du monde, et des larmes de joie et de pénitence baignèrent le monument de leur rédemption. Deux philosophes ont considéré différemment ce mélange des passions les plus féroces et les plus tendres: l'un le regarde comme facile et naturel [1], l'autre comme absurde et incroyable [2]. Il a été peut-être appliqué trop rigoureusement aux mêmes personnes et au même moment: l'exemple du vertueux Godefroi réveilla la piété de ses compagnons; en purifiant leur corps ils purifièrent aussi leur âme, et j'ai peine à croire que les plus ardens au massacre aient été les plus édifians à la procession du Saint-Sépulcre.

Huit jours après cet événement mémorable, dont la mort du pape Urbain précéda la nouvelle, les chefs latins procédèrent à l'élection d'un roi pour défendre et gouverner les conquêtes de la Palestine. La retraite de Hugues-le-Grand et d'Étienne de Chartres avait nui à leur réputation, qu'ils travaillèrent à réparer par une seconde croisade et une mort glorieuse. Baudouin était établi à Édesse, et Bohémond à Antioche; les deux Robert, le duc de Normandie [3], et le comte de Flandre préférèrent leurs états héréditaires d'Occident à des prétentions douteuses sur un trône obscur et peu solide. Les compagnons de Raimond blâmèrent son ambition et sa jalousie, et l'armée proclama d'une voix unanime Godefroi de Bouillon, le premier et le plus digne champion de la chrétienté. Le héros

Outre les Latins, qui ne rougissent point de cet odieux massacre, voyez Elmacin (*Hist. Saracen.*, p. 363), Abulpharage (Dynast., p. 243), et M. de Guignes (t. II, part. II, p. 99) d'après Aboulmahasen.

[2] L'ancienne tour de Psephine, appelée Neblosa dans le moyen âge, fut nommée *Castellum Pisanum* depuis le patriarche Daimbert. Elle est encore la citadelle et la résidence d'un aga turc; de cette tour on découvre la mer Morte, et une partie de la Judée et de l'Arabie (d'Anville, p. 19-23). On l'appela aussi la tour de David, πυργη παμμεγεθιστατος.

[1] Histoire d'Angleterre par Hume, vol. I, p. 311, 312, édition in-8°.

[2] Essai de Voltaire sur l'Histoire générale, t. II, c. 54, p. 345, 346.

[3] Les Anglais attribuent à Robert de Normandie, et les Provençaux à Raimond de Toulouse, la gloire d'avoir refusé la couronne de Jérusalem; mais la voix sincère de la tradition a conservé le souvenir de l'ambition et de la vengeance (Villehardouin, n° 136) du comte Saint-Gilles; il mourut au siége de Tripoli, qui fut possédé par ses descendans.

accepta un dépôt non moins accompagné de danger que de gloire. Mais, dans une cité où le Sauveur du monde avait été couronné d'épines, le pieux Godefroi rejeta le titre et les marques de la royauté; et le fondateur du royaume de Jérusalem se contenta du nom modeste de défenseur et baron du Saint-Sépulcre. Son gouvernement, qui, pour le malheur de ses sujets, ne dura qu'une seule année [1], fut troublé dès la première quinzaine par l'approche du visir ou sultan d'Égypte, qui, n'ayant pu arriver assez tôt pour prévenir la perte de Jérusalem, était impatient d'en tirer vengeance. Sa défaite totale à la bataille d'Ascalon scella la puissance des Latins dans la Syrie, et signala la valeur des princes français, qui, après cette action, prirent congé de la Palestine et des guerres saintes. Les croisés purent tirer quelque gloire de la prodigieuse inégalité du nombre; mais, à l'exception de trois mille Éthiopiens ou noirs qui étaient armés de fléaux de fer, les barbares du Midi prirent la fuite dès la première charge, et offrirent le contraste de la valeur intrépide des Turcs et de la lâcheté efféminée des nations de l'Égypte. Après avoir suspendu devant le sépulcre l'étendard et l'épée du sultan, le nouveau roi, qui était au moins bien digne de l'être, embrassa au moment de leur départ les compagnons de ses travaux, et ne put retenir que le brave Tancrède avec trois cents chevaliers, et deux mille soldats d'infanterie pour la défense de la Palestine. Sa puissance fut bientôt attaquée par le seul ennemi qui pouvait en imposer à Godefroi. La dernière peste d'Antioche avait enlevé Adhémar, évêque du Puy, qui excellait dans les combats et dans les conseils: le reste des ecclésiastiques ne conservait de leur caractère que l'avarice et l'orgueil, et leurs clameurs séditieuses avaient exigé que le choix d'un roi fût précédé de l'élection d'un évêque. Le clergé latin usurpa les revenus et la juridiction du patriarche; le reproche de schisme ou d'hérésie servit d'exclusion aux Grecs et aux Syriens [2]; et, sous le joug de fer des libérateurs, les chrétiens orientaux regrettèrent souvent l'indulgence des califes arabes. Daimbert, archevêque de Pise, initié depuis long-temps dans les secrets de la politique romaine, avait amené une flotte de Pisans au secours des croisés: il fut installé sans réclamation chef temporel et spirituel de l'église. Le nouveau patriarche [1] déclara aussitôt ses prétentions sur le sceptre acquis par le sang et les travaux des pélerins; Godefroi et Bohémond se soumirent à recevoir de ses mains l'investiture de leurs possessions; mais cet hommage lui parut insuffisant; Daimbert réclama la propriété de Jaffa et de Jérusalem. Au lieu de repousser par un refus cette prétention absurde, le héros négocia avec le prêtre; l'église obtint un quart des deux villes, et le modeste prélat se contenta de la réversion éventuelle, en cas que Godefroi mourût sans enfans ou qu'il fît la conquête du Caire ou de Damas.

Sans cette bénigne indulgence, le conquérant aurait été à peu près dépouillé de son royaume naissant, qui ne consistait que dans Jérusalem, Jaffa et une vingtaine de villes ou villages des environs [2]; encore les Mahométans possédaient-ils dans ce faible district plusieurs forteresses imprenables, et les laboureurs, les marchands et les pélerins étaient exposés sans cesse à leurs hostilités. Par ses propres exploits, le secours d'un des deux Baudouins et celui de son frère et de son cousin, qui succédèrent au trône, Godefroi assura aux Latins un peu plus de tranquillité; et ses états furent, à force de travaux et de combats, égaux en étendue, mais non pas en population, aux anciens royaumes de Juda et d'Israël [3]. Après la réduction des villes ma-

[1] Voyez l'élection et la bataille d'Ascalon dans Guillaume de Tyr (l. IX, c. 1-12) et dans la conclusion des histoires latines de la première croisade.

[2] Renaudot, *Hist. Patriarch. Alex.*, p. 479.

[1] Voyez les réclamations du patriarche Daimbert dans Guillaume de Tyr (l. IX, c. 15-18; l. X, c. 4-7-9), qui soutient avec une candeur admirable l'indépendance des conquérans et des rois de Jérusalem.

[2] Guillaume de Tyr (l. X, 19), l'*Historia Hierosolimitana* de Jacobus à Vitriaco (l. I, c. 21-50), et les *Secreta Fidelium Crucis* de Marinus Sanatus (l. III, p. 1), décrivent l'état et les conquêtes du royaume latin de Jérusalem.

[3] Au moment d'une revue, David se trouva avoir, sans comprendre les tribus de Lévi et de Benjamin, un million trois cent mille ou un million cinq cent soixante-quatorze mille combattans; ce qui, en ajoutant les vieillards, les femmes, les enfans et les esclaves, devait composer une population d'environ treize millions d'habitans

ritimes de Laodicée, Tripoli, Tyr et Ascalon [1], à laquelle les flottes de Venise, de Gènes, de Pise et même de Flandre et de Norvège [2], contribuèrent puissamment, les pélerins d'Occident possédèrent toute la côte depuis Scanderoon jusqu'aux frontières de l'Égypte. Le prince d'Antioche rejeta la suprématie du roi de Jérusalem; mais les comtes d'Édesse et de Tripoli se reconnurent ses vassaux. Les Latins étendirent leur royaume au-delà de l'Euphrate, et les Mahométans ne conservèrent de leurs conquêtes de Syrie [3] que les quatre villes d'Hems, de Hama, Alep et Damas. Les lois, le langage, les mœurs et les titres de la nation française et de l'église latine furent adoptés dans les colonies asiatiques. Selon la jurisprudence féodale, les principaux états et les baronnies subordonnées passaient aux héritiers mâles ou femelles [4]; mais le luxe et le climat de l'Asie anéantirent la race dégénérée des premiers conquérans [5], et l'arrivée de nouveaux croisés d'Europe était un événement incertain sur lequel on ne pouvait pas compter. Le service des redevances féodales [1] se partageait entre six cent soixante-six chevaliers, qui pouvaient espérer le secours de deux cents de plus sous la bannière du comte de Tripoli; chaque chevalier marchait accompagné ou suivi de quatre écuyers ou archers à cheval [2]; les églises ou les villes fournissaient cinq mille soixante-cinq sergens, probablement des soldats d'infanterie. Toutes les forces militaires du royaume n'excédaient pas le nombre de onze mille hommes, et cette défense paraissait insuffisante contre les troupes innombrables de Turcs et de Sarrasins [3]. Mais la sûreté de Jérusalem avait pour principal appui les chevaliers de l'hôpital Saint-Jean [4] et du temple de Salomon [5]. Leur étrange association de la vie monastique et militaire fut sans doute suggérée par le fanatisme et encouragée par la politique. La fleur de la noblesse d'Europe aspirait à porter la croix et à prononcer les vœux de ces ordres respectables dont la discipline et la valeur semblaient être immortelles; et la

dans un pays long de soixante lieues sur trente lieues de large. Le judicieux et véridique Le Clerc (Comment. sur Samuel, xxiv et i; Chron., xxi) *æstuat angusto in limite*, et il laisse apercevoir son soupçon d'une faute dans les copies.

[1] La relation de ces siéges se trouve dans la grande Histoire de Guillaume de Tyr, depuis le neuvième livre jusqu'au dix-huitième, et d'une manière plus concise dans Bernardus Thesaurarius (*de Acquisitione Terræ Sanctæ*, c. 89-98, p. 732-740). On trouve quelques faits particuliers dans les Chroniques de Pise, Gènes, Venise, et dans les sixième, neuvième et douzième tomes de Muratori.

[2] *Quidam populus de insulis Occidentis egressus, et maximè de eâ parte quæ Norvegia dicitur.* Guillaume de Tyr (l. xi, c. 14, p. 804) décrit leur course *per Britannicum mare et Calpen* au siége de Sidon.

[3] Benelathir, *ap.* de Guignes, Hist. des Huns, t. ii, part. ii, p. 150, 151, A. D. 1127; il parle certainement de l'intérieur du pays.

[4] Sanut blâme avec raison le droit de succession par les femmes dans un pays environné d'ennemis. *Hostibus circumdata, ubi cuncta virilia et virtuosa esse deberent.* Cependant, par l'ordre et avec l'approbation de son seigneur suzerain, une héritière noble fut obligée de faire choix d'un mari ou d'un champion (Assises de Jérusalem, c. 242, etc.). Voyez M. de Guignes (t. i, p. 441-471). Les tables exactes et utiles de cette dynastie sont particulièrement tirées des lignages d'outre-mer.

[5] On les appelait par dérision *poullains*, *pullani*, et leur nom ne se prononçait qu'avec mépris (Ducange, Gloss. Latin., tom. v, p. 535, et les Observations sur Joinville, p. 84, 85; Jacob. à Vitriaco, *Hist. Hierosol.*, l. i, c. 67-72). ⁹ Illustrium virorum qui ad Terræ-Sanctæ... liberatio» nem in ipsâ manserunt degeneres filii.... in deliciis enu» triti, molles et effeminati. » (Voyez Sanut, l. iii, p. 8, c. 2, p. 182.)

[1] Ce détail authentique est tiré des Assises de Jérusalem (c. 324-326-331). Sanut (l. iii, p. 8, c. i, p. 174) ne compte que cinq cent dix-huit chevaliers et cinq mille sept cent soixante-quinze soldats.

[2] Le nombre total et la division fixent le service des trois grandes baronnies à cent chevaliers pour chacune; et le texte des Assises, qui porte le nombre à cinq cents, ne peut se justifier que par cette supposition.

[3] Cependant dans les grandes dangers, dit Sanut, les chevaliers amenaient volontairement une suite plus nombreuse, *decentem comitivam militum juxta statum suum*.

[4] Guillaume de Tyr (l. xviii, c. 3, 4, 5) raconte l'origine ignoble et l'insolence précoce des Hospitaliers, qui renoncèrent bientôt à leur humble patron, saint Jean Climaque, pour le plus auguste, saint Jean-Baptiste. Voyez les efforts inutiles de Pagi (*Critica*, A. D. 1099, nº 14-18). Ils embrassèrent la profession des armes vers l'année 1120. L'hôpital était *mater*, le temple *filia*. L'ordre teutonique fut fondé A. D. 1190, au siége d'Acre (Mosheim, Institut., p. 389, 390).

[5] Voyez saint Bernard, *de Laude Novæ Militiæ Templi*, composé A. D. 1132-1136, *in Opp.*, tom. i, p. 11, et p. 547-563, édit. Mabillon, Venise, 1750. Un pareil éloge donné aux Templiers morts serait très-prisé par les historiens de Malte.

donation de vingt-huit mille fermes ou manoirs [1] les mit en état d'entretenir des troupes régulières de cavalerie et d'infanterie pour la défense de la Palestine. L'austérité du couvent fit bientôt place à l'exercice des armes. L'avarice et l'orgueil de ces moines militaires scandalisèrent bientôt le monde chrétien; leurs prétentions, leurs privilèges et leur juridiction troublèrent l'harmonie de l'église et de l'état, et la jalousie de leur émulation menaçait sans cesse la tranquillité publique : mais, au moment de leur plus forte corruption, les chevaliers de l'Hôpital et du Temple conservèrent leur caractère de fanatisme et d'intrépidité; ils négligeaient de vivre selon les lois du Christ, mais ils étaient toujours prêts à mourir pour son service; et cette institution transporta du Saint-Sépulcre dans l'île de Malte l'esprit de la chevalerie, la cause et l'effet des croisades [2].

L'esprit de liberté qui perce à travers les institutions féodales, inspirait toute son énergie aux champions volontaires de la croix, qui choisirent parmi leurs chefs le plus digne de les commander. Un modèle de liberté politique s'établit au milieu des esclaves de l'Asie, incapables d'en apercevoir ou d'en suivre l'exemple. Les lois du royaume français découlent de la source la plus pure de la justice et de l'égalité. La première et la plus indispensable condition de ces lois est le consentement de ceux dont elles exigent l'obéissance, et dont elles sont destinées à faire le bonheur. Dès que Godefroi de Bouillon eut accepté le rang de premier magistrat, il sollicita, en public et en particulier, l'avis des pélerins latins les plus au fait des lois et des coutumes de l'Europe. Avec le secours de ces matériaux, le conseil et l'approbation du patriarche et des barons, du clergé et du peuple, Godefroi composa les *Assises de Jérusalem* [1], monument précieux de jurisprudence féodale. Le nouveau code, scellé du sceau du roi, du patriarche et du vicomte de Jérusalem, fut déposé dans le Saint-Sépulcre, perfectionné successivement, et consulté avec respect toutes les fois qu'il s'élevait une question douteuse dans les tribunaux de la Palestine. On perdit tout avec la ville et le royaume [2]; mais la tradition conserva les fragmens de la loi écrite [3], et une pratique incertaine jusqu'au milieu du treizième siecle. Jean d'Ibelin, comte de Jaffa, un des principaux feudataires, récrivit le code [4], et sa révision entière fut terminée en l'année treize cent soixante-neuf pour l'usage du royaume latin de Chypre [5].

Deux tribunaux d'une dignité inégale, institués par Godefroi de Bouillon après la conquête de Jérusalem, maintenaient la justice et la liberté de la constitution. Le roi présidait en

[1] Mathieu Pâris, *Hist. Major.*, p. 544. Il donne aux Hospitaliers dix-neuf mille et aux Templiers neuf mille *maneria*, mot qui, comme Ducange l'a fort bien observé, a un sens plus étendu en anglais qu'en français. *Manor* en anglais signifie une seigneurie, et *manoir* en français ne veut dire qu'une habitation.

[2] Dans les premiers livres de l'Histoire des chevaliers de Malte, par l'abbé de Vertot, le lecteur peut s'amuser du tableau exact et quelquefois flatteur de l'ordre, tant qu'il fut employé à la défense de la Palestine. Les livres suivans contiennent leur émigration à Rhodes et à Malte.

[1] Les Assises de Jérusalem, en vieux français, ont été imprimées avec les Coutumes du Beauvoisis par Beaumanoir (Bourges et Paris, 1690, in-folio) et commentées par Thomas de la Thomassière. On en a publié une traduction italienne à Venise, pour l'usage du royaume de Chypre.

[2] A la terre perdue tout fut perdu; c'est l'expression énergique des Assises (c. 281). Cependant Jérusalem capitula avec Saladin; la reine et les principaux chrétiens eurent la liberté de se retirer, et ce code précieux et portatif ne pouvait exciter l'avarice des conquérans. J'ai souvent douté de l'existence de cet original déposé dans le Saint-Sépulcre, qui pourrait avoir été inventé pour sanctifier les coutumes traditionnelles des Français dans la Palestine.

[3] Un noble jurisconsulte, Raoul de Tabarie (A. D. 1195-1205), refusa au roi Amauri de publier par écrit les connaissances qu'il avait acquises, et déclara nettement que de ce qu'il savait, ne feroit-il jà nul borjois son pareil, ne nul homme lettré (C. 281).

[4] Le compilateur de cet ouvrage, Jean d'Ibelin, était comte de Jaffa et d'Ascalon, seigneur de Baruth ou Berytus et de Rames : il mourut A. D. 1266 (Sanut, l. III, p. 2, c. 5-8). La famille d'Ibelin, qui descendait d'une branche cadette de la maison des comtes de Chartres en France, tint long-temps un rang distingué dans la Palestine et dans le royaume de Chypre. Voyez les Lignages de deçà mer ou d'outre-mer, c. 6, à la fin des Assises de Jérusalem. Ce livre original rapporte la généalogie de tous les aventuriers français.

[5] Seize commissaires choisis dans les états de l'île achevèrent l'ouvrage le 3 de novembre 1369; il fut scellé de quatre sceaux, ou cacheté et déposé dans la cathédrale de Nicosie. (Voyez la préface des Assises).

personne dans la cour supérieure ou la cour des barons, dont les quatre premiers étaient le prince de Galilée, le seigneur de Césarée et de Sidon, et les comtes de Jaffa et de Tripoli, et peut-être le connétable ou maréchal[1], tous pairs et juges les uns des autres. Mais tous les nobles dont les terres relevaient immédiatement de la couronne pouvaient et devaient siéger dans la cour du roi; et ils exerçaient la même juridiction dans l'assemblée de leurs feudataires. La relation du vassal avec son seigneur était honorable et volontaire: l'un devait le respect à son protecteur, et l'autre la protection à son inférieur; mais ils s'engageaient mutuellement leur foi, et des deux côtés l'obligation pouvait être suspendue par la négligence ou par une injure. Le clergé avait usurpé la juridiction sur les mariages et les testamens comme matière de religion; mais la cour suprême jugeait exclusivement toutes les affaires civiles et criminelles des nobles, la succession et la mouvance de leurs fiefs. Chaque membre était juge et gardien du droit public et particulier. Il devait servir son prince dans les conseils et dans les combats. Mais, si un supérieur injuste attentait sur la liberté ou sur la propriété de son vassal, ses pairs se réunissaient pour soutenir ses droits par des réclamations et par les armes. Ils affirmaient hardiment ses griefs et son innocence, exigeaient la restitution de ses terres ou de sa liberté, suspendaient leur service personnel en cas *de déni de justice*, délivraient leurs frères de prison, et employaient tous les moyens de force pour sa défense, sans insulter directement la personne du seigneur suzerain, qu'ils devaient toujours respecter[2].

[1] L'exact Jean d'Ibelin conclut, plutôt qu'il ne l'affirme, que Tripoli est la quatrième baronnie, et annonce quelques doutes sur les droits ou les prétentions du connétable ou maréchal (chap. 323).

[2] Entre seignor et homme ne n'a que la foi.... mais tant que l'homme doit à son seignor révérence en toutes choses (c. 206), tous les hommes dudit royaume sont, par ladite assise, tenus les uns aux autres.... et en celle manière que le seignor mette main ou fasse mettre au corps ou au fié d'aucun d'yaux sans esgard et sans connoissance de court, que tous les autres doivent venir devant le seignor, etc. (c. 212). La forme de leur remontrance est conçue avec la simplicité noble de la liberté.

Les avocats de la cour étaient adroits et verbeux dans leurs plaidoyers, les réponses et les répliques; mais l'usage du combat judiciaire remplaçait souvent les preuves et les argumens. Les Assises de Jérusalem admettent dans beaucoup d'occasions cette coutume barbare que les lois et les mœurs de l'Europe ont abolie lentement.

Le combat avait lieu dans toutes les causes criminelles où il était question de la perte de la vie, d'un membre ou de l'honneur, et dans toutes les demandes civiles dont la valeur égalait ou excédait celle d'un marc d'argent. Il paraît que, dans les causes criminelles, la demande du combat appartenait à l'accusateur, qui, excepté dans une accusation de crime d'état, vengeait lui-même son injure personnelle ou la mort de la personne qu'il était autorisé à représenter. Mais, dans toutes les accusations susceptibles de preuves, il fallait produire des témoins du fait. Dans les causes civiles, on n'accordait pas le combat comme une preuve justificative des droits du demandeur: il était obligé de produire des témoins qui eussent ou affirmassent avoir connaissance du fait. Le combat devenait alors le privilége du défendeur, parce qu'il accusait les témoins de parjure, et se trouvait par conséquent dans le même cas que le demandeur en matière criminelle; le combat ne prouvait dans ces occasions ni pour l'affirmative, ni pour la négative, comme M. de Montesquieu l'a supposé[1]. Mais le droit d'offrir le combat était fondé sur celui de se venger, par les armes, d'une injure; et le combat judiciaire s'exécutait d'après les principes ou les motifs qui occasionent aujourd'hui nos duels. On n'accordait un champion qu'aux femmes et aux hommes mutilés, infirmes ou au-dessus de l'âge de soixante ans. La défaite entraînait la mort de l'accusé ou de l'accusateur, ou de son champion, et même de son témoin; mais, dans les causes civiles, le demandeur était puni par l'infamie et par la perte de son pro-

[1] Voyez l'Esprit des Lois, l. XXVII. Dans les quarante années qui suivirent sa publication, jamais ouvrage ne fut plus lu et plus critiqué; et l'esprit de recherche qu'il a éveillé n'est pas une des moindres obligations que nous avons à son auteur.

cès, tandis que son champion et son témoin recevaient une mort ignominieuse. Le juge avait le droit, dans beaucoup d'occasions, de défendre le combat; mais on cite deux circonstances où il devenait la suite inévitable du défi : si un fidèle vassal démentait un de ses pairs qui formait des prétentions injustes sur les domaines de son seigneur, ou si un plaideur mécontent osait accuser l'honneur et l'équité des juges de la cour. Il le pouvait, mais sous la clause sévère et dangereuse de se mesurer dans le même jour avec tous les membres du tribunal, même avec ceux qui s'étaient trouvés absens au moment de la condamnation; la défaite entraînait la peine de mort et l'infamie. Il est fort probable que personne ne s'avisait de tenter une épreuve qui ne laissait aucune espérance de la victoire. Le comte de Jaffa a employé son adresse, dans l'Assise de Jérusalem, plus à éluder qu'à faciliter le combat judiciaire, qu'il considère plutôt comme fondé sur les principes de l'honneur que sur ceux de la superstition [1].

L'institution des villes et de leurs communautés municipales est une des principales causes qui ont affranchi les plébéiens de la tyrannie féodale; et, si celles de la Palestine datent de la première croisade, on peut les classer parmi les plus anciennes du monde latin. Un grand nombre des pélerins s'était soustrait à l'esclavage de la glèbe en suivant la bannière de la croix; et la politique engagea les princes chrétiens à tâcher de les retenir en leur assurant les droits et les priviléges de citoyens libres. L'Assise de Jérusalem déclare formellement que, après avoir institué pour les chevaliers et les barons une cour de pairs, dans laquelle il présidait lui-même, Godefroi de Bouillon établit un second tribunal où son vicomte le représentait. La juridiction de cette cour inférieure s'étendait sur toute la bourgeoisie du royaume. Elle était composée d'un nombre choisi des citoyens les plus honorables, qui faisaient serment de juger conformément aux lois toutes les affaires relatives aux actions ou à la fortune de leurs égaux [1]. Après la conquête et l'établissement des nouvelles villes, les rois et leurs grands-vassaux imitèrent l'exemple de Jérusalem; et ces communautés se multiplièrent au-dessus du nombre de quarante avant la perte de la Terre-Sainte. Les soins du gouvernement s'étendirent à une autre classe de sujets, aux chrétiens orientaux [2], qui gémissaient sous la tyrannie du clergé. Godefroi écouta favorablement la demande raisonnable qu'ils lui firent d'être jugés suivant leurs lois nationales. On institua une troisième cour exclusivement réservée à la juridiction domestique. Les jurés étaient nés en Syrie, en parlaient la langue et en professaient la religion; mais le vicomte de la ville faisait quelquefois les fonctions de président ou de *rais*, en langage arabe. Les Assises de Jérusalem daignent aussi s'occuper d'une classe inférieure, à une distance immense des nobles, des bourgeois et des étrangers, savoir de celle des vilains, des esclaves, des paysans cultivateurs et des captifs pris à la guerre, qu'on regardait presque comme une propriété. Le bonheur ou la protection de ces infortunés paraissait indigne des soins du législateur; mais il s'occupe des moyens d'assurer la restitution des fugitifs, sans cependant prononcer contre eux des peines afflictives ou des punitions. Ceux qui les avaient perdus pouvaient les réclamer comme des chiens ou des faucons. La valeur d'un faucon et d'un esclave était la même; mais il fallait trois esclaves ou deux bœufs pour compenser le prix d'un cheval de bataille; et, dans le siècle de la chevalerie,

[1] Pour l'intelligence de cette jurisprudence antique et obscure (c. 80-111), j'ai été puissamment aidé par l'amitié d'un savant lord, dont le génie éclairé et philosophique a soigneusement examiné l'histoire générale des lois. Ses travaux pourront enrichir un jour la postérité; mais le mérite du juge et de l'orateur ne peut être senti que par ses contemporains.

[1] Le règne de Louis-le-Gros, qui est regardé comme l'auteur de cette institution en France, ne commença que neuf ans après le règne de Godefroi (A. D. 1108) (Assises, c. 2-324). Relativement à son origine et à ses effets, voyez les remarques judicieuses de Robertson (Hist. de Charles V, vol. I, p. 30-36-251-265, 4e édit.)

[2] Tous les lecteurs auxquels l'histoire des croisades est un peu connue entendront, par le peuple des Syriens, les chrétiens orientaux, Melchites, Jacobites ou Nestoriens, qui avaient tous adopté l'usage de la langue arabe.

cet animal préféré à un homme fut évalué à trois cents pièces d'or [1].

CHAPITRE LIX.

Succès de l'empire grec. — Nombre, passage des croisés et événemens de la seconde et de la troisième croisade.—Saint Bernard.— Règne de Saladin en Égypte et en Syrie.—Il fait la conquête de Jérusalem.—Croisades navales. — Richard I, roi d'Angleterre. — Le pape Innocent III. — Quatrième et cinquième croisades. — L'empereur Frédéric II. — Louis IX de France, et les deux dernières croisades.— Expulsion des Francs ou Latins par les Mamelucks.

On pourrait, en dérogeant pour un instant à la gravité de l'histoire, comparer l'empereur Alexis [2] à l'oiseau qui suit, dit-on, le lion pour se nourrir de ses restes. Quelles qu'aient été ses craintes et son embarras dans le passage de la première croisade, il en fut amplement récompensé par les avantages que les exploits des Francs lui procurèrent. Son adresse et sa vigilance lui assurèrent la possession de Nicée, leur première conquête; et ce poste inquiétant força les Turcs à évacuer les environs de Constantinople. Tandis que la valeur aveugle des croisés les entraînait dans le fond de l'Asie, l'empereur grec saisit habilement l'instant où les émirs de la côte maritime étaient allés joindre les drapeaux du sultan, pour chasser les Turcs des îles de Rhodes et de Chios, et faire rentrer les villes d'Éphèse, de Smyrne, de Sardes, de Philadelphie et de Laodicée, sous le gouvernement de l'empire, qu'il étendit depuis l'Hellespont jusqu'aux bords du Méandre et aux côtes escarpées de la Pamphylie. Les églises reprirent leur ancienne splendeur; les villes furent rebâties et fortifiées; des colonies de chrétiens repeuplèrent le pays désert, et se retirèrent de la frontière, dont l'éloignement les exposait sans cesse à de nouveaux dangers. Occupé de ces soins paternels, Alexis est peut-être excusable d'avoir oublié la délivrance du Saint-Sépulcre; mais les Latins l'accusèrent de désertion et de perfidie. Ils lui avaient fait serment d'obéissance et de fidélité; mais l'empereur s'était engagé à seconder leur entreprise en personne, ou au moins de ses troupes et de ses trésors. Sa retraite honteuse anéantit leur obligation; et leur épée, l'instrument de leurs victoires, servit de titre et de garant à leur juste indépendance. Il ne paraît pas qu'Alexis ait renouvelé ses anciennes prétentions sur le royaume de Jérusalem [1]; mais les frontières de la Cilicie et de la Syrie étaient des possessions plus récentes et plus accessibles à ses troupes. La grande armée des croisés se trouvait anéantie ou dispersée, et la principauté d'Antioche était sans chef, par la surprise et la captivité de Bohémond, que le prix de sa rançon obérait, et dont les guerriers n'étaient point assez nombreux pour repousser les hostilités continuelles des Grecs et des Turcs. Dans cette extrémité, Bohémond prit la résolution courageuse de confier la défense d'Antioche à son parent le fidèle Tancrède, d'armer les forces de l'Occident contre l'empire de Bysance, et d'exécuter le projet tracé par les leçons et l'exemple de son père Guiscard. Il s'embarqua secrètement et resta caché dans un cercueil [2] tout le temps que le vaisseau eut à craindre d'être arrêté par les ennemis : tel est du moins le conte que la princesse Anne fait sur son voyage. Mais, à son arrivée en France, il jouit des applaudissemens du public, et le roi lui témoigna personnellement son estime en lui donnant sa fille en mariage. Son retour fut glorieux, puisque les guerriers les plus renommés du siècle

[1] Voyez les Assises de Jérusalem (310, 311, 312). Ces lois furent en vigueur dans le royaume de Chypre jusqu'en 1350. Dans le même siècle, sous le règne d'Édouard I, le prix d'un cheval de bataille n'était pas moins exorbitant en Angleterre, si l'on peut en croire son livre de comptes qui vient d'être nouvellement publié.

[2] Anne Comnène raconte les conquêtes que son père fit dans l'Asie-Mineure (*Alexiade*, l. XI, p. 321-325; l. XIV, p. 419), sa guerre de Cilicie contre Tancrède et contre Bohémond (p. 328-342), la guerre d'Épire avec une prolixité insupportable (l. XII, XIII, p. 345-406), la mort de Bohémond (l. XIV, p. 419).

[1] Les rois de Jérusalem se soumirent cependant à une sorte de dépendance; et, dans les dates de leurs inscriptions, dont une est encore lisible dans l'église de Bethléem, ils plaçaient respectueusement avant leur propre nom celui de l'empereur régnant. (Dissertat. sur Joinville, XXVII, p. 319.)

[2] Anne Comnène ajoute que, pour compléter l'illusion, on l'enferma dans le cercueil avec le cadavre d'un cuisinier, et elle daigne être surprise que ce barbare ait pu supporter cette clôture et l'odeur du cadavre. Ce conte ridicule n'est point connu des Latins.

consentirent à marcher sous ses ordres. Il repassa la mer Adriatique à la tête de cinq mille chevaux et de quarante mille hommes d'infanterie, rassemblés de toutes les extrémités de l'Europe [1]. La force de Durazzo, la prudence d'Alexis, le commencement d'une famine et l'approche de l'hiver anéantirent son espoir, et ses confédérés mercenaires abandonnèrent honteusement ses drapeaux; un traité de paix [2] suspendit la terreur des Grecs, et la mort les délivra pour toujours d'un adversaire dont l'ambition insatiable n'était jamais arrêtée ni par les sermens ni par le danger. Ses enfans succédèrent à la principauté d'Antioche; mais on fixa strictement les limites, on stipula clairement l'hommage, et les villes de Tarsus et de Malmistra retournèrent à l'empereur de Bysance, qui possédait le circuit entier de la côte de l'Anatolie depuis Trébisonde jusqu'aux confins de la Syrie. La dynastie de Roum ou de Seljuk [3]. se trouvait séparée de tous côtés, par la mer, de ses frères les Musulmans. Les victoires des Francs, et même leurs défaites, avaient ébranlé la puissance des sultans, qui, depuis la perte de Nicée, s'étaient retirés dans la petite ville de Cogni ou Iconium, située à plus de trois cents milles de Constantinople [4]. Loin de trembler pour leur capitale, les princes Comnène faisaient aux Turcs une guerre offensive, et la première croisade suspendit la chute de leur empire chancelant.

Dans le douzième siècle, les grandes émigrations partaient de l'Occident pour aller par terre délivrer la Palestine; l'exemple et le succès de la première croisade excitaient le zèle des pélerins et des soldats de la Lombardie, de la France et de l'Allemagne [1]. Quarante-huit ans après la délivrance du Saint-Sépulcre, l'empereur Conrad III et Louis VII, roi de France, entreprirent la seseconde croisade pour secourir l'empire ébranlé des Latins de la Palestine [2]. Une grande division de la troisième croisade marcha sous les ordres de l'empereur Barberousse [3], qui se joignit aux rois de France et d'Angleterre pour venger la perte de Jérusalem. Ces trois expéditions se ressemblent par le nombre des croisés, par leur passage à travers l'empire grec, et par les circonstances et l'événement de leurs expéditions contre les Turcs. Un parallèle abrégé évitera la répétition d'un récit monotone et fastidieux. Si brillante qu'elle puisse paraître, une histoire suivie des croisades présenterait sans cesse les mêmes causes et les mêmes effets, et les efforts multipliés de l'attaque et de la défense de Jérusalem paraîtraient autant de copies imparfaites du même original.

I. Les essaims nombreux qui suivirent de si près les traces des premiers pélerins étaient conduits par des chefs égaux pour le rang à Godefroi et à ses compagnons, quoiqu'ils leur cédassent en mérite et en renommée. On voyait à leur tête les bannières des ducs

[1] Απο Θυλης, dans la *Géographie Bysantine*, doit signifier l'Angleterre. Cependant nous savons, à n'en pas douter, que Henri I ne lui permit point de lever des troupes dans ses états. Ducange, *Not. ad Alexiad.*, p. 41.

[2] La copie du traité (*Alexiad.*, l. XIII, p. 406-416) est une pièce originale et curieuse qui exigeait et pourrait fournir une excellente carte de la principauté d'Antioche.

[3] Voyez l'ouvrage savant de M. de Guignes, t. II, part. II; l'histoire des sujets de Seljuk, d'Iconium, d'Alep et de Damas, autant qu'on a pu la recueillir chez les auteurs grecs, latins et arabes : ces derniers paraissent peu instruits des affaires de Roum.

[4] Iconium est cité par Xénophon et par Strabon, comme un poste, avec le titre équivoque de Κωμοπολις. (Cellarius, t. XII, p. 121.) Cependant saint Paul trouva dans cette place une multitude de Juifs ou Gentils, sous la dénomination de Kunijah. Elle est décrite comme une grande ville avec une rivière, et un grand nombre de magnifiques jardins à trois lieues des montagnes, et ornée, je ne sais pourquoi, du mausolée de Platon. (Abulféda, *Tabul.* XVII, p. 303, *vers. Reiske*, et *l'Index Géographicus* de Schulten, tiré d'Ibn Saïd.)

[1] Pour servir de supplément à l'Histoire de la première Croisade, voyez Anne Comnène (Alexiade, l. XI, p. 331, etc.), et le huitième livre d'Albert d'Aix.

[2] Pour la seconde croisade de Conrad III et de Louis VII, voyez Guil. de Tyr (l. XVI, c. 18-29); Othon de Frisigen (l. I, c. 34-45-59, 60); Mathieu Pâris (*Hist. Major.*, p. 68); Struvius (*Corpus Hist. Germanicæ*, p. 372, 373); *Scriptores Rerum francicarum*, Duchesne, tom. IV; Nicétas (*in Vit. Manuel.*, l. I, c. 4, 5, 6, p. 41-48); Cinnamus (l. II, p. 41-49).

[3] Pour la troisième croisade de Frédéric Barberousse, voyez Nicétas dans Isaac Lange, (l. II, c. 3-8, p. 257-266); Struve (*Corpus Hist. Germ.*, p. 414), et deux historiens qui furent probablement spectateurs : Tagino, *in Scriptor. Freder.*, tom. I, p. 406-416, édit. Struv., et l'Anonyme *de Expeditione asiaticâ;* Fred. I, *in Canisii antiq. lection.*, tome III, part. II, p. 498-526, édit. Basnage)

de Bourgogne, de Bavière et d'Aquitaine : le premier descendait de Hugues Capet, et le second fut la tige de la maison de Brunswick. L'archevêque de Milan, prince temporel, emporta les richesses de son église et de son palais, dont les Turcs profitèrent; et les anciens croisés, Hugues-le-Grand et Étienne de Chartres, revinrent achever le vœu qu'ils n'avaient point accompli. La multitude indisciplinée qui les suivait marchait sur deux colonnes; la première était composée de deux cent soixante mille personnes, et la seconde d'environ soixante mille chevaux et cent mille hommes d'infanterie [1]. Les armées de la seconde croisade auraient pu prétendre à la conquête de toute l'Asie. La présence de leurs souverains animait la noblesse de France et d'Allemagne, et le mérite personnel de Conrad et de Louis servait autant que leur rang à relever l'éclat de leur expédition et à donner aux troupes une discipline que des chefs subordonnés auraient imposée difficilement. L'empereur et le roi de France conduisaient chacun un corps de cavalerie formidable, composé de soixante-dix mille chevaliers et de leur suite ordinaire [2], en y ajoutant un nombre proportionné de troupes légères, de paysans, de femmes, d'enfans, de prêtres et de moines. On peut, sans exagération, évaluer le tout à quatre cent mille âmes. Tout l'Occident prit les armes, depuis Rome jusqu'à la Bretagne. Les rois de Bohème et de Pologne obéirent aux ordres de Conrad; et le témoignage unanime des Grecs et des Latins atteste que les agens de Bysance, après avoir compté neuf cent mille âmes au passage d'une rivière ou d'un défilé, se retirèrent épouvantés sans oser continuer le calcul du reste [3]. A la troisième croisade, l'armée de Frédéric Barberousse fut moins nombreuse, parce que les Anglais et les Français préférèrent la navigation de la Méditerranée. Quinze mille chevaliers et autant d'écuyers composaient la fleur de la chevalerie allemande; soixante mille chevaux et cent mille hommes d'infanterie passèrent en revue devant l'empereur dans les plaines de Hongrie; il n'est pas étonnant que, d'après de pareilles relations, l'opinion publique ait porté à six cent mille pélerins le nombre de cette dernière émigration [1]. Ces calculs extravagans ne prouvent que la surprise des contemporains; mais cette surprise constate évidemment une très-grande multitude, quoiqu'elle ne la définisse pas. Les Grecs pouvaient compter sur leur supériorité dans l'art et les stratagèmes de la guerre; mais ils rendaient justice à la valeur puissante de la cavalerie française et de l'infanterie des Allemands [2], et ces étrangers sont dépeints comme une race de fer, de taille gigantesque, dont les yeux lançaient des flammes, et qui voyaient couler l'eau et le sang avec la même indifférence. Conrad avait à sa suite une troupe de femmes armées comme des chevaliers. Les culottes de peau et les éperons dorés du chef de ces amazones lui firent donner le surnom de la dame aux jambes d'or.

II. Le nombre et le caractère des croisés étaient un objet de terreur pour les Grecs, et l'objet de notre crainte devient naturellement celui de notre aversion. Mais la puissance formidable des Turcs assoupit pour

[1] Anne, qui fixe le nombre de cette émigration à quarante mille chevaux et cent mille hommes d'infanterie, les appelle des Normands, et met à leur tête deux frères de Flandre. Les Grecs étaient singulièrement ignorans des noms des familles et des possessions des princes latins.

[2] Guillaume de Tyr et Mathieu Pâris comptent soixante-dix mille *loricati* dans chaque armée.

[3] Cinnamus cite ce dénombrement imparfait (ἐννενήκοντα μυριάδες), et il est confirmé par Odon de Diogile, (Ducange, *ad Cinnamum*) au nombre exact de neuf cent mille cinq cent cinquante-six. Pourquoi donc la traduction et le commentaire adoptent-ils le calcul insuffisant de quatre-vingt-dix mille? Godefroi de Viterbe ne s'écrie-t-il pas (Panthéon, p. xix, *in Muratori*, tome vii, p. 462) :

.....Numerum si poscere quæras,
Millia millena milites agmen erat.

[1] Ce calcul extravagant est d'Albert de Stade (*ap. Struv.*, p. 414). J'ai pris le mien dans Godefroi de Viterbe, Arnold de Lubeck, *apud eumdem*, et Bernard le Trésorier (c. 169, p. 804). Les auteurs originaux gardent le silence; les Mahométans évaluaient son armée à deux cents ou deux cent soixante mille hommes (Bohadin, *in Vitâ Saladini*, p. 110).

[2] Je dois observer que, dans la seconde et la troisième croisade, les Grecs et les Orientaux appellent les sujets de Conrad et de Fréderic *Alamanni;* les Lechi ou Tzechi de Cinnamus sont les Polonais et les Bohémiens : il réserve aux Français l'ancienne dénomination de Germains. Il cite aussi les Βρίτταννοι ou Βρίττοι.

quelque temps ces sentimens de haine; et, malgré les invectives des Latins, nous croyons pouvoir assurer qu'Alexis dissimula leurs injures, éluda leurs hostilités, leur donna des conseils sages, et leur ouvrit la route du pèlerinage et de la conquête. Mais, dès que les sultans eurent perdu Nicée et les côtes maritimes, qu'ils furent retirés dans Cogni, et que les princes de Bysance ne craignirent plus leur proximité, les Grecs souffrirent avec plus d'impatience le fréquent et trop nombreux passage des barbares d'Occident, qui menaçaient la sûreté de l'empire, et insultaient à sa majesté. Les seconde et troisième croisades furent entreprises sous les règnes de Manuel Comnène et d'Isaac Lange. Le premier était d'un caractère violent et jaloux; l'autre avait une âme cruelle et timide. Le prince et le peuple convinrent secrètement et peut-être tacitement de détruire ou au moins de décourager les pélerins par toutes sortes d'injures et de tyrannies, et leur défaut de prudence et de discipline en fournissait continuellement le prétexte et l'occasion. Les monarques de l'Occident avaient stipulé un passage libre et un marché franc dans les états de l'empereur grec; des otages garantissaient le traité de part et d'autre, et le plus pauvre des soldats de Frédéric avait reçu en partant trois marcs d'argent pour les frais de sa route. Mais l'injustice et la perfidie violèrent tous les engagemens, et l'aveu d'un historien grec, qui préférait la vérité à l'honneur de ses compatriotes [1], atteste les injures multipliées dont les Latins eurent à se plaindre. Au lieu de les recevoir amicalement, les villes d'Europe et d'Asie fermaient leurs portes aux croisés, et on leur descendait par-dessus les murs des provisions insuffisantes. L'expérience du passé et la crainte de l'avenir pouvaient excuser cette jalousie timide; mais l'humanité défendait de mêler dans leur pain de la chaux et d'autres ingrédiens mortels; et quand même Manuel serait innocent de ces horreurs, il serait inexcusable d'avoir fait battre de la monnaie à un faux titre pour commercer avec les pélerins. A chaque pas on les arrêtait ou on les égarait; les gouverneurs recevaient des ordres secrets de fortifier les passages et d'abattre les ponts; on pillait et l'on assassinait inhumainement les traîneurs dans le passage des forêts; des flèches lancées par des mains invisibles perçaient les chevaux et les soldats. On brûlait les malades dans leur lit, et les Grecs pendaient à des gibets, le long des routes, les cadavres de ceux qu'ils avaient égorgés. Ces atrocités enflammèrent le courroux des champions de la croix, qui n'étaient point doués d'une patience évangélique; et, pour éviter une juste vengeance, les princes grecs hâtèrent le départ et l'embarquement de ces hôtes formidables. A deux pas de la frontière des Turcs, Barberousse épargna la coupable Philadelphie [1], récompensa les services de Laodicée, et déplora la nécessité fatale qui l'avait forcé de répandre le sang de quelques chrétiens. Dans leurs entrevues avec les souverains de la France et de l'Allemagne, l'orgueil des princes grecs fut exposé à de fréquentes mortifications. La première fois que Louis parut devant Manuel, on ne lui donna qu'un tabouret auprès du trône [2]; mais, dès que son armée fut au-delà du Bosphore, le monarque français refusa de consentir à une seconde conférence, à moins que l'empereur ne voulût traiter avec lui comme avec son égal. Avec Conrad et Frédéric, le cérémonial éprouva encore plus de difficultés. Ils prétendaient être les empereurs de Rome et les successeurs de Constantin [3], et soute-

1 Nicétas était encore enfant au temps de la seconde croisade; mais à la troisième il défendit contre les Francs la ville de Philippopolis. Cinnamus est rempli d'orgueil et de partialité nationale.

1 Nicétas blâme la conduite des habitans de Philadelphie, tandis qu'un Allemand anonyme accuse ses compatriotes d'arrogance (*culpâ nostrâ*). Il serait à souhaiter qu'on ne rencontrât dans l'histoire que des contradictions de cette espèce. C'est aussi Nicétas qui nous apprend la pieuse douleur de Frédéric.

2 χθαμαλη εδρα, que Cinnamus traduit en latin par le mot σελλιον. Ducange fait tout son possible pour faire douter d'une circonstance si humiliante pour son souverain et pour son pays (sur Joinville, Dissertat. XXVII, p. 317-320). Louis insista depuis sur une entrevue, *in mari ex æquo*, et non pas *ex equo*, selon la version fautive de quelques manuscrits..

3 *Ego Romanorum imperator sum, ille Romaniorum.* (Anonym. Canis., p. 512.) Le style public et historique des Grecs était ρηξ ou *princeps*; cependant

naient avec hauteur la pureté de leur titre et de leur dignité. Le premier de ces représentans de Charlemagne ne voulut converser avec Manuel qu'à cheval au milieu de la plaine; le second refusa, en passant l'Hellespont au lieu du Bosphore, de s'arrêter à Constantinople et d'en voir le souverain. Le prince grec ne donnait dans ses lettres à un empereur couronné à Rome que le titre de *rex* ou de prince des Allemands; et le faible et vain Isaac Lange affectait d'ignorer le nom d'un des plus grands hommes et des plus grands monarques de son siècle. Tandis que les empereurs grecs exerçaient lâchement leur jalousie contre les croisés, ils entretenaient une correspondance secrète avec les Turcs et les Sarrasins. Isaac Lange se plaignit que son amitié pour le grand Saladin l'avait brouillé avec les Francs, et il fonda une mosquée à Constantinople pour l'exercice public de la religion mahométane [1].

Les armées nombreuses qui suivirent celles de la première croisade furent détruites dans l'Anatolie par la peste, la famine et les armes des Turcs; les princes s'échappèrent avec quelques escadrons pour accomplir leur lamentable pélerinage. Le dessein qu'ils avaient conçu de soumettre, chemin faisant, la Perse et le Chorasan, et le massacre des habitans d'une ville chrétienne qui venaient au-devant d'eux, des palmes et des croix à la main, peuvent donner une opinion fondée de leur bon sens et de leur humanité. Conrad et Louis eurent plus de prudence et moins de cruauté; mais l'événement de la seconde croisade n'en fut pas moins ruineux pour la chrétienté; et Manuel est accusé par ses propres sujets d'avoir trahi les princes latins en instruisant le sultan de toutes leurs démarches, et en leur donnant des guides vendus aux mahométans. Au lieu d'attaquer au même instant l'ennemi commun de deux côtés différens, l'émulation hâta le départ des Allemands, et la jalousie retarda celui des Français. Louis venait de passer le Bosphore, lorsqu'il rencontra l'empereur qui ramenait les débris de l'armée, dont il avait perdu la plus grande partie sur les bords du Méandre dans une action glorieuse, mais malheureuse. Le contraste de la pompe de son rival hâta la retraite de Conrad; la désertion de ses vassaux indépendans le réduisit à ses troupes héréditaires, et à mendier quelques vaisseaux grecs pour exécuter par mer son pélerinage de la Palestine. Sans égard pour les leçons de l'expérience ou la nature de cette guerre, le roi de France s'avança dans le même pays et y éprouva la même fortune. L'avant-garde qui portait l'étendard royal ou l'oriflamme [1] de saint Denis hâta sa marche avec précipitation, et l'arrière-garde, que le roi commandait, en personne, fut obligée de camper le soir sans avoir rejoint ses compagnons. Environné pendant la nuit par une multitude de Turcs qui forcèrent son camp et détruisirent ou dispersèrent son armée, Louis se cacha sur un arbre et rejoignit presque seul son avant-garde au point du jour. N'osant plus poursuivre son expédition par terre, il rassembla les débris de son armée dans le port de Satalie, d'où il s'embarqua pour Antioche. Mais les Grecs lui fournirent un si petit nombre de vaisseaux, qu'il ne put emmener que les nobles et les chevaliers. La malheureuse infanterie fut abandonnée au pied des montagnes de Pamphilie. L'empereur et le roi s'embrassèrent et pleurèrent ensemble à Jérusalem. Ils joignirent leurs troupes aux forces des chrétiens de la Syrie, et les derniers champions de la seconde croisade entreprirent sans succès le siége de Damas. Conrad et Louis s'embarquèrent pour l'Europe avec la réputation de princes dévots et courageux; mais les Orientaux avaient bravé la puissance de ces monarques, dont le nom et les forces militaires les menaçaient depuis long-temps [2]. Peut-être au-

Cinnamus avoue que ιμπερατορ est le synonyme de βασιλευς.

[1] Voyez dans les Épîtres d'Innocent III (XIII, p. 184), et dans l'Histoire de Bohadin (p. 129, 130), l'opinion d'un pape et d'un cadi sur cette singulière tolérance.

[1] Comme comtes de Vexin, les rois de France étaient les vassaux du monastère de Saint-Denis; la bannière du saint qu'ils recevaient de l'abbé était de forme carrée et de couleur rouge. L'oriflamme parut à la tête des armées depuis le douzième jusqu'au quinzième siècle. (Ducange, sur Joinville, Dissertat. XVIII, p. 244-253.)

[2] Les originaux des histoires françaises de la seconde croisade sont les *Gesta Ludovici VII*, publiés dans le

raient-ils dû redouter davantage Frédéric I, et son expérience acquise en Asie sous son oncle Conrad. Quarante campagnes en Allemagne et en Italie lui avaient appris à commander, et, sous son règne, ses sujets, même les princes, étaient accoutumés à obéir. Dès qu'il eut perdu de vue Philadelphie et Laodicée, les dernières villes de l'empire grec, Barberousse s'enfonça dans le désert, un pays, dit l'historien, d'horreur et de tribulation [1]. Durant vingt jours d'une marche pénible, il fut attaqué à chaque pas par des hordes innombrables de Turcomans [2], qui semblaient renaître sans cesse plus furieux de leurs défaites. L'empereur souffrit et combattit avec courage; et tel était l'excès de sa détresse lorsqu'il atteignit Iconium, qu'à peine un mille de ses chevaliers avaient encore la force de se tenir sur leurs chevaux. Cependant il attaqua sur-le-champ la ville, l'emporta, et força le sultan [3] d'implorer sa clémence et la paix. Après s'être ouvert la route, Frédéric avança victorieusement jusqu'en Cilicie, où il fut malheureusement englouti dans un torrent [4]. Les maladies ou les désertions détruisirent ou dispersèrent le reste des Allemands; et le fils de l'empereur périt au siége d'Acre avec la plus grande partie des Souabes ses vassaux. De tous les héros latins, Godefroi de Bouillon et Frédéric Barberousse furent les seuls qui parvinrent à traverser l'Asie-Mineure; et, dans les siècles plus éclairés des croisades suivantes, toutes les nations préférèrent les hasards de la mer à cette route pénible et dangereuse [1].

L'enthousiasme de la première croisade est un événement simple et naturel. L'expérience du danger ne combattait pas encore l'espoir, et cette entreprise était conforme au génie du siècle. Mais la persévérance ou plutôt l'opiniâtreté de l'Europe excite également la surprise et la compassion. Comment tant d'expériences malheureuses ne détruisaient-elles pas la confiance? Comment six générations furent-elles assez aveugles pour se plonger successivement dans le même précipice? Durant une période de deux cents ans après le concile de Clermont, chaque printemps produisait une nouvelle émigration de pélerins armés pour la défense de la Terre-Sainte; mais les sept plus grands armemens ou croisades eurent pour motif une calamité récente ou un danger pressant. Les nations prirent les armes pour obéir à leur pontife et aux souverains qui leur donnaient l'exemple. A la voix des saints orateurs, le zèle imposait silence à la raison. Le célèbre saint Bernard [2] tint parmi eux une place honorable. Né d'une famille noble de la Bourgogne, environ huit ans avant la première conquête de Jérusalem, il s'ensevelit à l'âge de vingt-deux ans dans le monastère de Cîteaux, dont l'institution conservait encore sa première ferveur. Au bout de deux ans, il fut nommé abbé de la nouvelle fondation de Clairvaux en Champagne [3], et se contenta durant toute

quatorzième volume de la collection de Duchesne. Ce même volume contient plusieurs lettres originales du roi, de Suger son ministre, et ce sont les autorités les plus authentiques de l'histoire.

[1] *Terram horroris et salsuginis, terram siccam, sterilem, inamœnam.* (Anonym. Canis., p. 517.) Ce langage emphatique est celui d'un homme souffrant.

[2] *Gens innumera, sylvestris, indomita, prædones sine ductore.* Le sultan de Cogni pouvait se réjouir sincèrement de leurs défauts. (Anonym. Canis., p. 517, 518.)

[3] Voyez, dans l'écrivain anonyme, dans la collection de Canisius, Tagino et Bohadin (*Vit. Saladin.*, p. 119 et 120), la conduite équivoque de Kilidge Arslan, sultan de Cogni, qui haïssait et redoutait également Saladin et Frédéric.

[4] Le désir de comparer deux grands hommes a fait croire à plusieurs écrivains, ou du moins écrire, que Frédéric s'était noyé dans le Cydnus, où Alexandre se baigna si imprudemment (Q Curt., l. III, c. 4, 5). Mais la marche de l'empereur me ferait préférablement supposer que le Saleph est le même que le Calycadnus, rivière moins célèbre que le Cydnus, mais d'un plus long cours.

[1] Marinus Sanutus, A. D. 1321, pose pour principe, *quod stola ecclesiæ per terram nullatenus est ducenda.* Il explique par l'aide divine l'objection ou plutôt l'exception de la première croisade. (*Secreta Fidelium Crucis*, l. II, pars II, c. 11, p. 37.)

[2] Les éclaircissemens les plus authentiques sur saint Bernard se trouvent dans ses propres écrits, publiés, dans l'édition correcte du père Mabillon, et réimprimés à Venise en 1750, en six volumes in-folio. Tout ce que l'attachement personnel ou la dévotion a pu ajouter se trouve dans deux vies de ce saint, composées par ses disciples, dans le sixième volume. Tout ce que l'érudition et la saine critique peuvent adopter se trouve dans les préfaces des éditeurs bénédictins.

[3] Clairvaux, surnommé la vallée d'Absynthe, est situé

sa vie du titre de cette communauté. Les philosophes de notre siècle ont répandu trop indistinctement le ridicule et le mépris sur ces héros spirituels. Les plus obscurs d'entre eux se sont distingués par quelque énergie de l'âme ou de l'imagination. L'activité, l'élocution et le talent d'écrire, élevèrent saint Bernard fort au-dessus de ses rivaux et de ses contemporains. Ses compositions ne sont dépourvues ni de génie ni d'éloquence; on y trouve partout l'empreinte de la raison et de l'humanité. Comme séculier, il aurait partagé entre sept une succession médiocre; par sa renonciation à ce monde, par son vœu de pénitence [1] et de pauvreté, et le refus de toutes les dignités ecclésiastiques, l'abbé de Clairvaux devint l'oracle de l'Europe et le fondateur de cent soixante monastères. La liberté de ses censures apostoliques faisait trembler les princes et les pontifes. La France, l'Angleterre et Milan se consultèrent dans un schisme de l'église, et obéirent à son jugement; Innocent II n'oublia point qu'il lui devait la tiare, et il eut pour successeur Eugène, le disciple et l'ami de saint Bernard. Ce fut dans la proclamation de la seconde croisade qu'il brilla comme missionnaire et prophète, qui appelait les nations à la défense du Saint-Sépulcre [2]. Au parlement de Vezelai, il parla devant le roi; Louis VII et ses vassaux reçurent la croix des mains de saint Bernard. L'abbé de Clairvaux entreprit la conquête moins aisée de l'empereur Conrad; ses gestes, sa voix, sa véhémence pathétique enflammèrent un peuple flegmatique et ignorant, qui n'entendait point sa langue. De Constance à Cologne il jouit partout du triomphe de son zèle et de son éloquence. Bernard s'applaudit des succès qui dépeuplèrent l'Europe; il affirme que les villes et les châteaux se trouvèrent sans habitans, et calcule qu'il ne restait qu'un homme pour la consolation de sept veuves [1]. Les pélerins voulurent le choisir pour leur général; mais il avait devant les yeux l'exemple de Pierre l'Ermite; et, content d'assurer aux croisés la faveur divine, il eut la sagesse de refuser un commandement militaire, dont les victoires ou les revers auraient également obscurci la réputation de ses vertus évangéliques [2]. Après l'événement, l'abbé de Clairvaux fut hautement traité de faux prophète et d'auteur des calamités publiques. Ses ennemis triomphèrent, ses amis gardèrent le silence, et il fit lui-même un peu tard son apologie peu satisfaisante. Saint Bernard allègue son obéissance aux ordres du pape, s'étend sur les voies mystérieuses de la Providence, impute les malheurs des chrétiens à leurs crimes, et insinue qu'il avait été affermi dans sa mission par des visions et des prodiges [3]. Des vingt ou trente miracles que ses disciples affirment avoir été opérés dans les assemblées publiques de la France et de l'Angleterre [4], pas un peut-être n'ob-

dans les bois près de Bar-sur-Aube en Champagne. Saint Bernard rougirait aujourd'hui de voir le faste de l'église et du monastère; il chercherait la bibliothèque, et ne serait pas fort édifié du spectacle d'un foudre qui contient huit cents muids; il égale presque celui de Heidelberg (Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque, tome XLVI, p. 15-20).

[1] Les disciples du saint (*Vit. prima*, l. III, c. 2, p. 1232; *Vit. secunda*, c. 16, nº 45, p. 1383) racontent un exemple frappant de sa pieuse apathie. « Juxta lacum » etiam Lausannensem totius diei itinere pergens, peni- » tus non attendit aut se videre non vidit. Cum enim » vespere facto de eodem lacu socii colloquerentur, inter- » rogabat eos ubi lacus ille esset; et mirati sunt uni- » versi. » Pour juger du sentiment que devait inspirer saint Bernard, il faudrait que le lecteur eût, comme moi, devant les fenêtres de sa bibliothèque, la superbe perspective de cet admirable paysage.

[2] Othon, Frising., l. I, c. 4; Bernard, *Epist.*, 363, *ad Francos Orientales*, *Opp.*, tome I, p. 328; *Vit. prima*, l. III, c. 4; tom. VI, p. 1235.

[1] « Mandastis et obedivi... multiplicati sunt super nu- » merum; vacuantur urbes et castella; *et pene* jam non » inveniunt quem apprehendant septem mulieres unum » virum; adeo ubique viduæ vivis remanent viris. » (Bernard, *Epist.*, p. 247.) Il faut avoir soin de ne pas faire de *pene* un substantif.

[2] « Qui ego sum ut disponam acies, ut egrediar ante » facies armatorum, aut quid tam remotum à professione » meâ, si vires, si peritia. » Etc. (*Epist.*, 256, tome I, p. 259.) Il parle avec mépris de Pierre l'Ermite, *vir quidam*. (*Epist.*, 336.)

[3] « Sic dicunt forsitan isti, unde scimus quod à Do- » mino sermo egressus sit? Quæ signa tu facis ut creda- » mus tibi? non est quod ad ista ipse respondeam; » parcendum verecundiæ meæ, responde tu pro me, et » pro te ipso, secundum quæ vidisti et audisti, et secun- » dum quod te inspiraverit Deus. » (*Consolat.*, l. II, c. 1; *Opp.*, tome II, p. 421-423.)

[4] Voyez les témoignages, *in Vit. prima*, l. IV, c. 5, 6;

tient de confiance hors de l'enceinte de Clairvaux. L'homme de Dieu guérissait, dit-on, les malades, les boiteux et les aveugles qu'on lui présentait; et il n'est plus possible de séparer aujourd'hui de ses cures les causes naturelles ou accidentelles qui purent y contribuer.

La toute-puissance est exposée elle-même aux murmures injustes des aveugles mortels; l'événement que l'Europe regarda comme une bénédiction du ciel passa dans l'Asie pour une preuve de sa colère. Après la prise de Jérusalem, les Syriens fugitifs répandirent au loin la consternation; on se désolait à Bagdad. Zeineddin, cadi de Damas, s'arracha la barbe en présence du calife; et tout le divan répandit des larmes au récit de cette triste aventure [1]. Mais les commandans des *fidèles*, captifs eux-mêmes entre les mains des Turcs, ne pouvaient offrir que des larmes. Dans le dernier siècle des Abbassides, leur puissance temporelle se rétablit un peu; mais elle était bornée à la ville de Bagdad et aux provinces des environs. Les descendans de Seljuk, leurs tyrans, avaient éprouvé, comme toutes les dynasties asiatiques, les vicissitudes de valeur, de puissance, de discorde, de faiblesse et de décadence. Leurs forces ne leur permettaient plus d'entreprendre la défense de la religion, et Sangiar, le dernier héros de leur race, retiré au fond de la Perse, n'était pas même connu de nom aux chrétiens orientaux [2]. Tandis que les faibles sultans se livraient paisiblement aux délices de leurs harems, cette pieuse tâche fut entreprise par leurs esclaves, les [3] Atabeks, dont le nom turc peut, comme celui des patriciens de Bysance, se traduire par *père du prince*. Le vaillant Turc Ascanzar avait été le favori de Malek Shaw, dont il obtint le privilége de se tenir à la droite de son trône. La guerre civile et la mort du prince lui firent perdre son gouvernement d'Alep et la vie. Ses fidèles émirs persistèrent dans leur attachement pour son fils Zenghi, qui fit ses premières armes contre les Francs à la défaite d'Antioche. Trente campagnes au service du calife et des sultans établirent sa renommée militaire; et il obtint le commandement de Mosul, comme le seul champion qui pût venger et défendre la cause du prophète. Zenghi ne trompa point l'espoir de sa nation: après un siége de vingt-cinq jours, il prit d'assaut la ville d'Édesse, et chassa les Francs de toutes leurs conquêtes au-delà de l'Euphrate [1]. Le souverain indépendant de Mosul et d'Alep soumit les tribus martiales du Curdistan. Ses soldats apprirent à considérer les camps comme leur patrie, et se fièrent à sa libéralité de leurs récompenses et du soin de leurs familles délaissées. A la tête de ces vétérans, son fils Noureddin réunit insensiblement les possessions mahométanes, ajouta le royaume de Damas à celui d'Alep, et fit avec succès une longue guerre aux chrétiens de la Syrie. Il étendit son empire depuis le Tigre jusqu'au Nil; et les Abbassides décorèrent leur fidèle serviteur du titre et des prérogatives de la royauté. Les Latins admirèrent la sagesse et la valeur et même l'équité et la dévotion de cet implacable adversaire [2].

Opp., tom. VI, p. 1258-1261; l. VI, c. 1-17; p. 1286-1314.

1 Abulmahazen, ap. de Guignes, Hist. des Huns, t. II, part. II, p. 99.

2 Voyez son article dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot et de Guignes, tome II, part. I, p. 230-261. Sa valeur brillante le fit surnommer le second Alexandre, et il était si adoré de ses sujets, qu'ils prièrent pour le sultan durant une année entière après sa mort. Cependant Sangiar aurait pu être fait prisonnier par les chrétiens aussi bien que par Uzes. Il régna près de cinquante ans, et fut le patron généreux des poètes de la Perse.

3 Voyez la chronologie des Atabeks d'Irak et de Syrie, dans de Guignes, tome I, p. 254, et les règnes de Zenghi et de Noureddin dans le même auteur (tom. II, part. II, p. 147-221), qui se sert du texte arabe de Benelathir, Ben Schounah et Abulféda; la Bibliothèque Orientale, sous les articles *Atabeks* et *Noureddin*, et les Dynasties d'Abulpharage, p. 250-267, *vers*. Pocock.

1 Guillaume de Tyr (l. XVI, c. 4, 5-7) décrit la prise d'Édesse et la mort de Zenghi. La corruption de son nom, que l'on transforma en *Sanguin*, fournit aux Latins une assez plate allusion sur son caractère sanguinaire et sur sa fin malheureuse : *Fit sanguine sanguinolentus*.

2 « Noraddinus (dit Guil. de Tyr, l. XX, 33) maximus » nominis et fidei christianæ persecutor; princeps tamen justus, vafer, providus, et secundum gentis suæ » traditiones religiosus. » Nous pouvons ajouter à cette autorité d'un catholique celle du primat des Jacobites (Abulpharage, p. 267): « Quo non alter erat inter reges » vitæ ratione magis laudabili, aut quæ pluribus justitiæ » experimentis abundaret. » L'éloge des rois qui mérite le mieux la confiance est celui qu'ils obtiennent après leur mort de la bouche de leurs ennemis.

Dans sa vie privée et dans son gouvernement, ce guerrier ranima le zèle et ramena la simplicité des premiers califes : l'or et la soie furent bannis de son palais; il défendit l'usage du vin dans ses états, appliqua scrupuleusement les revenus publics au service des peuples, et n'employa jamais à la dépense de sa maison que sa part légitime des dépouilles. Sa sultane favorite ayant sollicité un jour l'achat d'un meuble précieux: « Je » crains Dieu, lui répondit le monarque, et » je ne suis que le trésorier des Moslems. » Leurs richesses ne m'appartiennent pas; » mais je possède encore trois boutiques » dans la ville de Hems; vous pouvez en » disposer, c'est tout ce dont je suis légitime» ment le maître. » Sa chambre de justice était la terreur des grands et le refuge des pauvres. Quelques années après la mort du sultan, un citoyen lésé sortit dans la rue en s'écriant : « O Noureddin! Noureddin! » qu'es-tu devenu? Prends pitié de ton » peuple, et viens le secourir. » On craignit un tumulte, et le tyran rougit ou trembla sur son trône en entendant prononcer le nom de son vertueux prédécesseur.

Les expéditions alternatives des Turcs et des Francs chassèrent les Fatimites de la Syrie. Mais le déclin de leur réputation et de leur influence en Égypte eut des suites encore plus funestes. On les respectait comme les descendans et les successeurs du prophète. Renfermée invisiblement dans le palais du Caire, leur personne sacrée se montrait rarement a découvert devant les profanes ou les étrangers. Les ambassadeurs latins [1] ont décrit la cérémonie de leur introduction à travers une suite de passages obscurs et de portiques illuminés. La scène était animée par le gazouillement des oiseaux et le murmure des fontaines; ils ne voyaient, de tous côtés, que des animaux rares et des meubles précieux. On leur fit voir une partie du trésor et l'on supposa le reste. Après avoir passé un grand nombre de portes gardées par des Maures et des eunuques, ils parvinrent au sanctuaire ou à la chambre où le souverain était caché par un rideau. Le visir qui conduisait les ambassadeurs quitta son cimeterre et se prosterna trois fois sur le plancher. Le rideau fut enfin tiré, et ils contemplèrent le commandant des fidèles, qui donna ses ordres à son premier esclave. Mais cet esclave était son maître : les visirs ou sultans avaient usurpé l'administration suprême de l'Égypte; les contestations des candidats à cette place se décidaient par les armes, et l'on insérait le nom du vainqueur dans la patente du commandement. Les factions de Dargham et de Shawer s'expulsaient alternativement de la capitale et du royaume, et le vaincu implorait la dangereuse protection du sultan de Damas ou du roi de Jérusalem, les ennemis jurés de la secte et de la monarchie des Fatimites. La puissance et la religion des Turcs les rendaient plus formidables; mais les Francs pouvaient, sans obstacles, s'avancer directement de Gaza jusqu'au Nil, tandis que Noureddin était forcé de faire, autour de l'Arabie, un circuit pénible et dangereux à travers les sables brûlans du désert. Un mélange de zèle et d'ambition faisait désirer au prince turc de régner en Égypte sous le nom des Abbassides; mais la restauration du suppliant Shawer fut le motif spécieux de sa première expédition. Il en chargea l'émir Shiracouh, général renommé par sa valeur et son expérience. Dargham perdit la bataille et la vie; mais l'ingratitude, la jalousie et les craintes fondées de son heureux rival, l'engagèrent bientôt à solliciter le secours du roi de Jérusalem contre son bienfaiteur. Shiracouh ne put résister à leurs forces réunies; il abandonna sa conquête récente et évacua Belbeis ou Pelusium, à condition qu'on lui laisserait faire librement sa retraite. Tandis que les Turcs défilaient devant l'ennemi et que leur général suivait l'arrière-garde armé de sa hache de bataille, un Franc osa lui demander s'il ne craignait point qu'on l'attaquât. « Il ne tient qu'à vous sans doute, lui » répondit l'intrépide émir, de commencer » l'attaque; mais tenez-vous pour assuré,

[1] D'après le récit de l'ambassadeur, Guillaume de Tyr (l. XIX, c. 17, 18) décrit le palais du Caire. On trouva dans le trésor du calife une perle de la grosseur d'un œuf de pigeon, un rubis qui pesait dix-sept drachmes d'Égypte, une émeraude longue une fois et demie comme la paume de la main, et un grand nombre de cristaux et de porcelaines de la Chine. (Renaudot, p. 536.)

» qu'aucun de mes soldats n'ira en paradis » sans avoir envoyé au moins un infidèle aux » enfers. » Le rapport qu'il fit de la richesse du pays, de la mollesse des habitans, et de leurs discordes, ranima l'espoir de Noureddin. Le calife de Bagdad applaudit à sa pieuse ambition, et Shiracouh retourna dans l'Égypte avec douze mille Turcs et onze mille Arabes. Cependant ces forces se trouvèrent encore inférieures aux armées confédérées des Francs et des Sarrasins; et il me semble que son passage du Nil, sa retraite dans la Thébaïde, ses évolutions à la bataille de Baben, ses marches et ses contre-marches dans les plaines et les vallées de l'Égypte, depuis le tropique jusqu'à la mer, indiquent un degré supérieur et nouveau d'intelligence militaire. La valeur de ses troupes le seconda, et à la veille d'une action un Mameluc s'écria [1] : « Si » nous ne pouvons pas délivrer l'Égypte de » ces chiens de chrétiens, pourquoi ne re» nonçons-nous pas aux honneurs et aux » récompenses du sultan? Pourquoi n'allons» nous pas labourer la terre avec les paysans, » ou filer avec les femmes dans un harem? » Cependant, malgré tous ses efforts [2], malgré la belle défense que son neveu Saladin fit à [3] Alexandrie, Shiracouh termina sa seconde expédition par une retraite précédée d'une capitulation honorable, et Noureddin attendit impatiemment l'occasion de tenter avec plus de succès une troisième entreprise. Il la dut bientôt à l'ambition ou à l'avarice d'Amalric ou Amauri, roi de Jérusalem, qui tenait pour maxime qu'on ne devait point de bonne foi aux ennemis de Dieu. Un soldat religieux, le grand-maître de l'Hôpital, l'encouragea dans cette opinion mal fondée; l'empereur de Constantinople ou donna ou promit une flotte pour seconder les armées de la Syrie; et le perfide chrétien, peu content des dépouilles et du subside, entreprit la conquête de l'Égypte. Dans cette extrémité, les Moslems tournèrent les yeux vers le sultan de Damas; le visir, environné de tous côtés par des dangers, céda aux désirs unanimes de sa nation, et Noureddin parut satisfait de l'offre d'un tiers des revenus du royaume. Les Francs étaient déjà aux portes du Caire; mais à leur approche on brûla les faubourgs de la vieille cité; on les retarda par une négociation insidieuse, et leurs vaisseaux ne purent pas remonter le Nil. Ils évitèrent prudemment un combat avec les Turcs au milieu d'un pays ennemi; et Amauri retourna dans la Palestine avec la honte et le reproche qui suivent toujours l'injustice quand elle n'est point couronnée par le succès. Après le départ des Francs, Shiracouh fut revêtu d'une robe d'honneur, comme libérateur de l'Égypte; mais il la teignit bientôt du sang de l'infortuné Shawer. Les émirs turcs daignèrent durant quelque temps occuper le poste de visir; mais cette conquête étrangère précipita la chute des Fatimites, et la révolution s'accomplit sans tumulte et sans résistance; les califes étaient dégradés dans l'opinion publique par leur propre faiblesse et par la tyrannie des visirs; leurs sujets avaient été scandalisés de voir le descendant et le successeur du prophète tendre sa main nue et toucher celle d'un ambassadeur des infidèles. Ils avaient versé des larmes de lui voir envoyer au sultan de Damas des cheveux de ses femmes, comme un emblème de détresse et de douleur. Par l'ordre de Noureddin et la sentence des docteurs, on rétablit solennellement les noms sacrés et les honneurs d'Abubeker, d'Omar et d'Othman; le calife Mosthadi de Bagdad fut reconnu, dans les prières publiques, pour le chef légitime de tous les vrais croyans; et la livrée verte des fils d'Ali fit place à la couleur noire des Abbassides. Le dernier de sa race, le calife Adhed expira, dix jours après, dans l'heu-

[1] *Mamluc*, plur. *Mamalic*. Pocock (*Prolegom. ad Abulpharag.*, p. 7), d'Herbelot (p. 545 le définissent par *servum emptitium*, *seu qui pretio numerato in Domini possessionem cedit*. Ils se présentent souvent dans les guerres de Saladin (Bohadin, p. 236, etc.). Ce furent seulement les Mameluсs *Bahartles* qui furent les premiers introduits en Égypte par ses descendans.

[2] Jacobus à Vitriaco, p. 1116, ne donne au roi de Jérusalem que trois cent soixante-quatorze chevaliers; les Francs et les Moslems conviennent de la supériorité que l'ennemi avait pour le nombre, mais cette différence se réduit à peu de chose, en observant que les timides Égyptiens faisaient nombre dans leur armée.

[3] C'était l'Alexandrie des Arabes, terme moyen, relativement à l'étendue et aux richesses, entre l'Alexandrie des Grecs et des Romains et celle des Turcs (Savari, lettres sur l'Égypte, tome I, p. 25, 26).

reuse ignorance de son sort : ses trésors assurèrent l'obéissance des soldats et firent cesser les murmures des sectaires; et, dans toutes les révolutions suivantes, les Égyptiens conservèrent invariablement la tradition orthodoxe des Moslems [1].

Les montagnes au-delà du Tigre sont occupées par les Curds, tribus de pâtres hardis [2], vigoureux, sauvages, indociles, adonnés au brigandage et, attachés au gouvernement de leurs chefs nationaux. La ressemblance du nom, de la situation et des mœurs semblent les identifier avec les Carduchiens des Grecs [3], et ils défendent encore contre la Porte ottomane l'antique liberté qu'ils maintinrent malgré les efforts des successeurs de Cyrus. L'indigence et l'ambition leur fit embrasser la profession de soldats mercenaires; le règne du grand Saladin fut préparé par les services militaires de son père et de son oncle [4], et le fils de Job ou d'Ayub, simple Curd, souriait lorsqu'il voyait sa généalogie, où l'adulation tirait son origine des califes arabes [5]. Noureddin prévoyait si peu la ruine prochaine dont sa maison était menacée, qu'il empêcha le jeune Saladin de suivre en Égypte son oncle Shiracouh. La défense d'Alexandrie avait établi sa réputation militaire; et, si nous pouvons en croire les Latins, il reçut du général des chrétiens les honneurs profanes de la chevalerie [1]. A la mort de Shiracouh, Saladin, le plus jeune et le moins puissant des émirs, obtint par cette considération le poste de grand-visir; mais, aidé des conseils de son père, qu'il invita de se rendre au Caire, son génie prit l'ascendant sur ses égaux, et sut attacher l'armée à sa personne et à ses intérêts. Tant que Noureddin vécut, les Curds furent les plus soumis de ses esclaves; et le prudent Ayub imposa silence aux murmures indiscrets en déclarant qu'il conduirait lui-même au pied du trône son fils chargé de chaînes, s'il en recevait l'ordre du sultan. « J'ai dû, ajouta-t-il à Saladin en particulier, » tenir ce langage dans une assemblée composée de vos rivaux et peut-être de vos » ennemis; mais nous sommes aujourd'hui » au-dessus de la crainte et de l'obéissance, » et les menaces de Noureddin n'obtiendront » pas même le faible tribut d'une canne de » sucre. » La mort du sultan leur évita le danger et le reproche de cette contestation odieuse. Son fils, âgé de onze ans, resta quelque temps parmi les émirs de Damas, et le nouveau commandant de l'Égypte fut décoré par le calife de tous les titres [2] qui pouvaient sanctifier son usurpation aux yeux du peuple. Mais Saladin ne se contenta pas long-temps de la possession de l'Égypte; il chassa les chrétiens de Jérusalem, et les Atabeks de Damas, d'Alep et de Diarbekir. La Mecque et Médine le reconnurent pour protecteur temporel : son frère conquit l'Yémen

[1] Relativement à cette grande révolution d'Égypte, voyez Guill. de Tyr (l. XIX, 5, 6, 7-12-31; l. XX, 5-12); Bohadin (*in Vit. Saladin.*, p. 30-39); Abulféda (*in Excerpt. Schultens.*, p. 1.-12); d'Herbelot (Bibliot. Oriental. *Adhed Fathema*, mais fort peut correct); Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*, p. 522-525, 532-537); Vertot (Hist. des chevaliers de Malte, tom. I, p. 141-163, in-4°), et M. de Guignes (tome II, part. II, p. 185-215).

[2] Pour les Curdes, voyez de Guignes, tome I, p. 416, 417, l'*Index geographicus* de Schultens, et Tavernier, Voyages, p. I, p. 308, 309. Les Ayoubites descendaient de la tribu de Rawadiæi, une des plus nobles; mais, comme elles étaient infectées de l'hérésie de la metempsycose, les sultans orthodoxes insinuèrent qu'ils ne tiraient leur origine des Curdes que par leur mère, qui avait épousé un étranger établi parmi eux.

[3] Voyez le quatrième livre de l'Anabasis de Xénophon; les dix mille furent plus maltraités par les flèches des Carduchiens que par tout le reste de l'armée du grand roi.

[4] Nous devons au professeur Schultens la possession des matériaux les plus précieux et les plus authentiques, une vie de Saladin, composée par son ministre et son ami, le cadhi Bohadin, et de nombreux extraits de l'histoire de son parent Abulféda de Hamah, auxquels nous pouvons ajouter l'article *Salahaddin*, dans la Bibliothèque Orientale, et tout ce qu'il est possible de tirer des Dynasties d'Abulpharage.

[5] Puisque Abulféda était lui-même un Ayoubite, il doit partager le mérite d'avoir imité, au moins tacitement, la modestie du fondateur.

[1] *Hist. Hierosol.*, dans les *Gesta Dei per Francos*, p. 1162. On peut trouver un exemple semblable dans Joinville (p. 42, édit.; du Louvre); mais le pieux saint Louis refusa d'honorer les infidèles d'un ordre de chevalerie chrétienne (Ducange, Observations, p. 70).

[2] Dans ces titres arabes, il faut toujours sous-entendre *religionis*. *Noureddin*, lumen (religionis); *Ezzodin*, decus; *Amododdin*, columen : le nom propre de notre héros était Joseph; et on le nomma *Salahaddin*, salus; *Al Malichus*, *Al Nasirus*, rex defensor; *Abu Modaffir*, pater victoriæ. (Schultens, préface.)

ou l'Arabie Heureuse, et à sa mort son empire s'étendait de Tripoli au Tigre, et depuis l'Océan indien jusqu'aux montagnes de l'Arménie. L'examen de son caractère nous présente d'abord le reproche d'ingratitude et de perfidie, fondé sur nos principes d'ordre et de fidélité. Mais son ambition peut trouver en quelque façon son excuse dans les révolutions de l'Asie[1], où il ne restait pas même l'idée de succession légitime; dans l'exemple récent des Atabeks eux-mêmes; dans le respect qu'il eut toujours pour le fils de son bienfaiteur; dans sa conduite humaine et généreuse pour les branches collatérales; dans son mérite et leur incapacité; dans l'approbation du calife, seule ressource de l'autorité légitime, et enfin dans le vœu et l'avantage des peuples, dont le bonheur devrait être le premier objet du gouvernement. Ils admiraient chez Saladin, comme chez son prédécesseur, l'union heureuse et rare des vertus d'un saint avec celles d'un héros: ces deux guerriers ont également obtenu la vénération des Mahométans; et la méditation constante de la guerre sainte semble avoir jeté une teinte sérieuse et sombre sur leur vie et sur leurs actions. Le dernier, durant sa jeunesse, aimait le vin et les femmes avec excès[2]. Mais l'ambition le fit bientôt renoncer aux plaisirs des sens, pour se livrer aux illusions plus graves de puissance et de renommée. Saladin portait une robe de laine grossière, l'eau était son unique boisson. Aussi sobre et beaucoup plus chaste que le prophète arabe, sa foi et sa pratique furent toujours celles d'un rigide Musulman. Il déplorait sans cesse les circonstances fatales qui l'obligeaient à s'abstenir du pélerinage de la Mecque, pour défendre sa religion contre les infidèles; mais à des heures fixes le sultan priait publiquement cinq fois par jour avec les vrais croyans, et, lorsqu'il avait commis l'omission involontaire de quelques jeûnes prescrits par son prophète, il la réparait scrupuleusement. On peut citer comme une preuve de son courage et de sa dévotion l'habitude de lire le Coran lorsqu'il avançait à la tête de son armée pour attaquer les ennemis[1]. Il ne daigna encourager d'autre étude que la doctrine superstitieuse de la secte de Shafei: sa dédaigneuse indifférence pour les poètes faisait leur sûreté; mais toutes les sciences profanes étaient l'objet de son aversion. L'auguste saint fit saisir et étrangler un philosophe qui avait inventé quelques nouveautés spéculatives. Le plus obscur de ses sujets pouvait réclamer la justice du divan contre le sultan ou contre ses ministres; Saladin ne dérogeait à l'équité que lorsqu'un royaume était le prix de son injustice. Tandis que les descendans de Seljuk et de Zenghi lui tenaient humblement l'étrier, les derniers de ses domestiques éprouvaient sa douceur et son affabilité. Il prouva l'excès de sa libéralité en distribuant douze mille chevaux au siége d'Acre; et au moment de sa mort on ne trouva dans son trésor que quarante-sept drachmes d'argent et une seule pièce d'or. Durant son règne, il diminua cependant les tributs, et les citoyens jouirent paisiblement des fruits de leur industrie. Il fonda dans l'Égypte, dans la Syrie et dans l'Arabie, des mosquées, des colléges et des hôpitaux, et bâtit une citadelle au Caire, qu'il fit environner de murs. Mais tous ses ouvrages avaient le bien public pour objet[2], et le sultan ne s'accordait ni palais, ni jardin, ni luxe personnel. Dans un siècle de fanatisme, les vertus d'un héros fanatique subjuguèrent naturellement l'estime et l'admiration des chrétiens: l'empereur d'Allemagne se glorifiait de son amitié[3]; l'empereur grec sollicitait son alliance[4], et la conquête de Jérusalem répandit et augmenta peut-être sa

1 Abulféda, qui descendait d'un frère de Saladin, observe, d'après plusieurs exemples, que les fondateurs des dynasties se chargèrent du crime ou du reproche, et que leurs innocens collatéraux en tirèrent tout le fruit. (*Excerpt.*, p. 10.)

2 Voyez sa vie et son caractère dans Renaudot, p. 537-548.

1 Bohadin, témoin oculaire, aussi dévot que son maître, célèbre dans son premier chapitre les vertus civiles et religieuses de Saladin.

2 Par l'ignorance des nationaux et des voyageurs, beaucoup d'ouvrages du sultan, et particulièrement le puits de saint Joseph dans le château du Caire, ont été confondus avec les travaux du patriarche.

3 Anonym. Canis, tome III, part. II, p. 501.

4 Bohadin, p. 129. 130.

renommée dans l'Orient et dans l'Occident.

Le royaume de Jérusalem dut sa courte existence [1] aux discordes des Turcs et des Sarrasins. Les califes fatimites et les sultans de Damas sacrifiaient alternativement la cause de leur religion à quelques avantages présens et personnels. Mais un héros que la nature et la fortune semblaient avoir armé contre les chrétiens réunissait alors l'Égypte, la Syrie et l'Arabie sous son empire. Jérusalem, intérieurement réduite à un état de faiblesse et d'impuissance, était environnée de toutes parts d'appareils menaçans. Après la mort des deux Baudouins, l'un frère et l'autre cousin de Godefroi de Bouillon, le sceptre passa à Mélisende, fille du second Baudouin, et à son mari Foulques, comte d'Anjou, qui fut, par un premier mariage, la tige de nos Plantagenets d'Angleterre. Leurs deux fils, Baudouin III et Amauri, soutinrent avec quelques succès une longue guerre contre les infidèles. La lèpre, mal inconnu en Europe jusqu'au retour des croisés, priva Baudouin IV, fils d'Amauri, des facultés du corps et de l'esprit. Sa sœur Sibylle, mère de Baudouin V, se trouvait son héritière, et on la soupçonna d'avoir fait périr son fils, encore dans l'enfance, pour couronner son mari, Guy de Lusignan, prince d'une belle figure, mais d'une si faible réputation, qu'on entendit Geoffroi, son propre frère, s'écrier : « Puisqu'ils en ont fait un » roi, ils auraient sûrement fait de moi un » dieu. » Ce choix fut généralement blâmé. Raimond, comte de Tripoli, le plus puissant des vassaux qu'on avait exclus de la succession et de la régence, conçut contre le roi une haine implacable, et entretint avec le sultan des liaisons criminelles. Tels étaient les gardiens de la sainte cité, un lépreux, un enfant, une femme, un lâche et un traître. Douze années se passèrent cependant encore sans qu'elle succombât. Quelques secours d'Europe, la valeur des religieux militaires, les discordes des Turcs et leurs guerres éloignées contribuèrent à retarder sa chute. Mais ses ennemis la resserrèrent insensiblement de tous côtés, et les Francs violèrent imprudemment la trève qui prolongeait leur existence. Renaud de Châtillon, soldat de fortune, avait surpris une forteresse voisine du désert, d'où il pillait les caravanes, insultait la religion du prophète, et menaçait les villes de Médine et de la Mecque. Saladin daigna se plaindre et demander une satisfaction qu'il ne désirait pas d'obtenir : on la refusa, et il attaqua immédiatement la Terre-Sainte à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes. Sa première expédition fut le siége de Tibérias, que lui suggéra le comte de Tripoli, à qui cette ville appartenait. Le perfide Raimond engagea le roi de Jérusalem à épuiser ses garnisons pour secourir cette place [1] importante. Il plaça les chrétiens dans un camp dépourvu d'eau, et prit la fuite au moment du combat, également méprisé des deux partis [2]. Lusignan perdit trente mille hommes, et tomba lui-même entre les mains des infidèles. On conduisit dans la tente de Saladin le roi captif presque mourant de soif et de frayeur. Son vainqueur généreux lui présenta une coupe de sorbet rafraichi dans la neige; mais il ne permit pas que Renaud de Châtillon partageât ce garant de sa clémence et de son hospitalité. « La personne et la di» gnité d'un roi, lui dit Saladin, sont sacrées » et inviolables; mais ce brigand impie ren» dra sur-le-champ hommage au prophète » qu'il a blasphémé, ou souffrira la mort qu'il » a si souvent méritée. » Sur le refus du guerrier chrétien, le sultan frappa Renaud sur la tête avec son sabre, et ses gardes l'achevèrent [3]. On conduisit à Damas le souve-

[1] Relativement au royaume latin de Jérusalem, voyez Guillaume de Tyr, depuis le neuvième jusqu'au vingt-deuxième livre. (Jacob, à Viatrico, *Hist. Hierosolim.*, l. I, et Sanutus, *Secreta Fidelium Crucis*, l. III, part. VI, VII, VIII, IX.)

[1] « Templarii ut apes bombabant, et Hospitalarii ut » venti stridebant, et barones se exitio offerebant et Tur» copoli (les troupes légères des chrétiens) semet» ipsi ut ignem injiciebant. (*Ispahani de Expugnatione Kudsiticâ*, p. 18, *apud Schultens*). Cet essai de l'éloquence des Arabes est un peu différent du style de Xénophon.

[2] Les Latins affirment que les Arabes convinrent de la trahison de Raimond; mais, s'il eût embrassé leur religion, les Mahométans l'auraient regardé comme un héros et comme un saint.

[3] Renaud Reginald, ou Arnold de Châtillon, est célèbre

rain tremblant de Jérusalem, qu'une prompte rançon devait bientôt mettre en liberté. Mais l'exécution de deux cent trente chevaliers de l'Hôpital, intrépides champions et martyrs de la foi, déshonora la victoire. Il ne restait plus de chef dans le royaume, et, des deux grands-maîtres des ordres militaires, l'un était prisonnier et l'autre avait péri dans le combat avec la fleur des garnisons de la capitale, de toutes les villes de la côte maritime et de l'intérieur du pays. Tyr et Tripoli pouvaient seules résister à la rapide invasion de Saladin; et, trois jours après la bataille de Tibérias, le sultan parut à la tête de son armée aux portes de Jérusalem [1].

Il pouvait imaginer que le siége d'une ville dont le sort intéressait l'Europe et l'Asie ranimerait les dernières étincelles de l'enthousiasme, et que de soixante mille chrétiens, qui existaient encore, chaque homme serait un soldat, et chaque soldat un héros avide de mériter la couronne du martyre. Mais la reine Sibylle tremblait pour elle-même et pour son mari captif. Les barons et les chevaliers semblaient vouloir hâter la ruine générale par leurs dissensions particulières. La majeure partie des habitans était composée de chrétiens orientaux qui préféraient le gouvernement des Mahométans à celui des Latins [2]; et le Saint-Sépulcre attirait une foule de populace sans armes et sans courage, qui subsistaient de la charité des pélerins. On fit cependant à la hâte quelques préparatifs de défense; mais l'armée victorieuse repoussa les faibles efforts des assiégés, plaça ses machines avec succès, ouvrit une large brèche, et planta sur les murs, le quatorzième jour, les étendards du prophète et du sultan. La reine fit en vain des prières et une procession solennelle à la tête des femmes et des moines pour invoquer le secours du Tout-Puissant: il fallut avoir recours à la clémence du vainqueur, dont la députation n'obtint qu'un refus rigoureux. « Il est temps, et j'ai » juré, dit le sévère Saladin, de venger les » longues souffrances des Moslems; l'heure » du pardon est passée; le moment est ar» rivé d'expier dans le sang celui que Gode» froi et ses compagnons ont répandu. » Mais les chrétiens, poussés au désespoir, firent un courageux effort, qui pouvait faire encore douter de la conquête; et le sultan écouta plus favorablement une supplication faite au nom du maître commun de tous les humains. Un sentiment d'humanité adoucit la rigueur du fanatisme et de la conquête: Saladin accepta la soumission de la ville, et promit de ne point verser le sang des habitans. Les chrétiens grecs et orientaux obtinrent la liberté de vivre sous son gouvernement; mais tous les Francs et les Latins reçurent ordre d'évacuer Jérusalem sous quarante jours, et de se rendre directement dans les ports de l'Égypte et de la Syrie sous une escorte stipulée dans la convention. Les rançons furent fixées pour les hommes à dix pièces d'or, à cinq pour les femmes, et à une pour les enfans. Ceux qui n'étaient point en état de se racheter restaient pour toujours en esclavage. Quelques historiens se sont fait un malin plaisir de comparer la clémence de Saladin au massacre de la première croisade; mais on ne doit pas oublier que les chrétiens offrirent de capituler, que les Mahométans obstinés soutinrent le siége jusqu'à l'extrémité et que la ville fut emportée d'assaut. On doit, à la vérité, rendre justice à l'exactitude avec laquelle le sultan exécuta les conditions du traité; et les regards de compassion qu'il jeta sur la misère des vaincus sont dignes d'éloges. Au lieu d'exiger rigoureusement sa dette, il accepta une somme de trente mille bysans pour la rançon de sept mille pauvres, et en délivra deux ou trois mille gratuitement. Le nombre des esclaves se réduisit à environ quatorze mille personnes. Dans son entrevue avec la reine, Saladin lui tint les discours les plus obligeans; elle

chez les Latins par sa vie et par sa mort, dont les circonstances sont racontées clairement par Bohadin et Abulféda; Joinville (Hist. de saint Louis, p. 70) rapporte l'usage de Saladin de ne jamais faire mourir un prisonnier auquel il avait offert du pain et du sel. Quelques-uns des compagnons d'Arnold avaient été massacrés ou immolés dans la vallée de la Mecque, *ubi sacrificia mactantur* (Abulféda, p. 32).

[1] Vertot, qui donne une description détaillée de la perte du royaume et de la ville de Jérusalem (Hist. des chevaliers de Malte, t. I, l. II, p. 226-278), y insère deux lettres originales d'un Templier.

[2] Renaudot (*Hist. Patriarch. Alex.*. p. 545).

eut même la consolation de voir couler ses larmes; il distribua libéralement des aumônes aux veuves et aux orphelins; et, tandis que les chevaliers de l'Hôpital portèrent encore les armes contre lui, le vainqueur compatissant permit à leurs frères de soigner les malades durant une année. Ces actes de clémence et de vertu méritent l'amour et l'admiration des hommes. Rien n'obligeait Saladin à dissimuler; et la voix du fanatisme devait plutôt condamner qu'encourager son indulgence pour les ennemis de l'Alcoran. Lorsque tous les étrangers furent sortis de Jérusalem, le sultan fit son entrée triomphante au son d'une musique guerrière, et précédé de ses victorieux étendards. Les Musulmans rentrèrent en possession de la grande mosquée d'Omar, dont on avait fait une église; on purifia les pavés et les murs avec de l'eau de rose, et l'on plaça dans le sanctuaire un pupitre fait par le pieux Noureddin. Mais, lorsque la croix d'or qui brillait sur le dôme eut été renversée, les chrétiens de toutes les sectes poussèrent des gémissemens en la voyant traîner dans les rues aux acclamations bruyantes des Moslems. Le patriarche avait rassemblé dans trois coffres d'ivoire les croix, les images, les vases et les reliques de la sainte cité; le sultan s'en saisit dans l'intention de présenter au calife ces trophées de l'idolâtrie chrétienne. Il consentit cependant à les confier au patriarche et au prince d'Antioche; et Richard d'Angleterre les racheta pieusement au prix de cinquante mille bysans d'or [1].

Les différentes nations pouvaient craindre ou espérer l'expulsion prochaine et totale des chrétiens de la Syrie, qui ne fut cependant accomplie que plus d'un siècle après la mort de Saladin [2]. La résistance de Tyr l'arrêta dans la carrière de la victoire; on conduisit imprudemment dans le même port les troupes des garnisons qui avaient capitulé; elles se trouvèrent en assez grand nombre pour s'emparer de la place; et l'arrivée de Conrad de Montferrat rétablit un peu de confiance et d'union parmi cette multitude indisciplinée; on ignorait dans la Grèce et en Italie que son père eût été fait prisonnier à la bataille de Tibérias, lorsque le fils résolut, par pitié ou peut-être par ambition, de se rendre auprès de son neveu le jeune Baudouin. La vue des étendards de Mahomet l'avertit d'éviter la côte de Jaffa; et Conrad fut unanimement reçu comme le prince de Tyr et son défenseur. La fermeté de son zèle, et peut-être la connaissance de la générosité de son ennemi, le disposèrent à braver les menaces du sultan, et à déclarer que, quand même son père serait exposé sur la brèche, il lancerait le premier dard, et ferait gloire de descendre d'un martyr [1]. On ouvrit le port de Tyr à la flotte des Égyptiens; mais on retendit brusquement la chaîne, et cinq galères furent prises ou coulées bas. Mille Turcs périrent dans une sortie; et Saladin, après avoir brûlé ses machines, termina une campagne brillante par sa honteuse retraite à Damas. Il eut bientôt à soutenir une tempête plus violente. Des relations pathétiques et même des tableaux qui représentaient l'esclavage et la profanation de Jérusalem réveillèrent le zèle engourdi de l'Europe. L'empereur Frédéric Barberousse et les rois de France et d'Angleterre prirent la croix; et les états maritimes de l'Océan et de la Méditerranée précédèrent leurs armemens formidables et tardifs. Les Italiens s'embarquèrent sur des vaisseaux de Pise, de Gênes et de Venise, qui furent suivis de près par des pélerins empressés de France, de Normandie et des îles de l'Occident. Près de cent vaisseaux se trouvèrent remplis des secours puissans de la Flandre, de la Frise et du Danemarck, et l'on distinguait dans la plaine les guerriers du nord à leur haute taille

[1] Pour la conquête de Jérusalem, Bohadin (p. 67-75) et Abulféda (p. 40-43) sont nos autorités. Dans le nombre des écrivains chrétiens, Bernard-le-Trésorier. (c. 151 167) est le plus complet et le plus authentique. Voyez aussi Matthieu Paris (p. 120-124).

[2] On trouve d'amples détails sur les siéges d'Acre et de Tyr dans Bernard-le-Trésorier (*de Acquisitione Terræ-Sanctæ*, c. 167-179); dans l'auteur de l'*Historia Hierosolymitana* (p. 1150-1172); dans Bongars, Abulféda (p. 43-50) et Bohadin (p. 75-179).

[1] J'ai suivi le récit le plus modeste et le plus probable de ce fait. Vertot adopte sans hésiter un conte romanesque dans lequel le vénérable marquis se trouve réellement exposé aux traits des assiégeans.



et à leur énorme hache de bataille[1]. La voix de Conrad et les murs de Tyr ne purent pas contenir long-temps l'accroissement continuel de cette multitude. Ils déploraient l'infortune et révéraient la dignité de Lusignan que les Turcs avaient relâché probablement dans l'espérance de désunir l'armée des Latins. Il proposa le siége de Ptolémée ou d'Acre, à trente milles au sud de Tyr, et la place fut aussitôt investie, sous son commandement, par trente mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Je ne m'étendrai point sur l'histoire de ce siége mémorable, qui dura près de deux ans, et consuma dans un cercle étroit les forces de l'Europe et de l'Asie. Jamais la flamme de l'enthousiasme ne fut plus violente et plus destructrice; et les deux partis, qui décoraient également leurs martyrs du titre de vrais croyans, ne purent refuser un tribut de louanges et d'admiration au zèle et au courage de leurs adversaires. Au premier bruit de la trompette sacrée, les Moslems de l'Égypte, de l'Arabie, de la Syrie et de toutes les provinces d'Orient se réunirent sous les drapeaux du serviteur de Mahomet[2] : il planta ses tentes à quelques milles d'Acre, et travailla jour et nuit à la délivrance de ses frères et à la destruction des chrétiens. On se battit avec acharnement dans neuf batailles, qui toutes en méritaient le nom; et telles furent les vicissitudes des succès, que le sultan s'ouvrit une fois un chemin jusque dans la ville, et que, dans une autre circonstance, les chrétiens pénétrèrent dans la tente de Saladin. Par le secours de plongeurs et de pigeons, il entretenait avec la ville une correspondance suivie; et, dès que la mer se trouvait libre, la garnison épuisée était remplacée par de nouveaux soldats. La famine exerçait ses ravages dans le camp des Latins; les combats et l'influence d'un climat étranger diminuaient tous les jours leur armée; mais les tentes des morts se remplissaient de nouveaux arrivans, qui annonçaient et exagéraient le nombre de ceux qui marchaient sur leurs traces. Il passait pour certain dans l'opinion publique que le pape lui-même était arrivé dans les environs de Constantinople, à la tête d'une armée innombrable. La marche de l'empereur remplissait l'Orient d'alarmes encore plus sérieuses. La politique de Saladin suscita les obstacles que Barberousse rencontra dans l'Asie et peut-être dans la Grèce; et la joie que lui causa la mort de ce général fut en proportion de son estime. Les chrétiens éprouvèrent plus d'effroi que de confiance à l'arrivée du duc de Souabe et de cinq mille Allemands, tristes débris de son armée. Enfin, au printemps de la seconde année, les flottes de France et d'Angleterre parurent dans la baie d'Acre; et l'émulation des deux rois poussa le siége avec une nouvelle vigueur. Après avoir épuisé toutes les ressources, les défenseurs obtinrent une capitulation. Mais on stipula pour prix de leur vie et de leur liberté une somme de trois cent mille pièces d'or, la délivrance de cent nobles et de quinze cents captifs inférieurs, et la restitution de la vraie croix, tombée entre les mains des infidèles à la bataille de Tibérias. Quelques contestations sur le traité et quelques délais dans l'exécution ranimèrent la fureur des Francs, et le barbare Richard d'Angleterre[1] fit décoller trois mille Moslems presqu'à la vue du sultan. Par la conquête d'Acre, les Latins acquirent une forteresse et un port; mais ils payèrent bien cher cet avantage. L'historien, ministre de Saladin, calcule, d'après les rapports des ennemis, le nombre total des chrétiens à près de six cent mille arrivés successivement, celui des soldats morts les armes à la main à cent mille. Les maladies et les nau-

[1] « Northmani et Gothi, et cæteri populi insularum » quæ inter Occidentem et Septentrionem positæ sunt, » gentes bellicosæ, corporis proceri, mortis intrepidæ, » bipennibus armatæ navibus rotundis quæ *ysnachiæ* » dicuntur advectæ. »

[2] L'historien de Jérusalem (p. 1108) ajoute les nations de l'Orient depuis le Tigre jusqu'à l'Inde, et les tribus de Maures et de Gétuliens; de façon que l'Asie et l'Afrique combattaient contre l'Europe.

[1] Bohadin, p. 180, et les historiens chrétiens ne nient ni ne blâment ce massacre. *Alacriter jussa complentes* (les soldats anglais), dit Galfridus a Vinisauf (l. IV, c. 4, p. 346), qui fixe le nombre des victimes à deux mille sept cents. Roger Hoveden les fait monter à cinq mille (p. 697, 698). L'humanité ou l'avarice engageait Philippe Auguste à rendre à ses prisonniers leur liberté pour une rançon. (Jacob. a Vitriaco, l. I, c. 98, p. 1122).

frages en avaient enlevé une quantité beaucoup plus considérable que les combats; et une très-petite partie de cette effrayante armée pouvait se flatter de retourner sans accidens dans sa patrie [1].

Philippe Auguste et Richard I sont les deux seuls rois de France et d'Angleterre qui combattirent ensemble pour la même cause. Mais la jalousie nationale nuisait continuellement à l'intérêt de la sainte guerre qu'ils avaient entreprise; et les deux factions qu'ils protégeaient dans la Palestine étaient plus animées l'une contre l'autre que contre l'ennemi commun. Les Orientaux considéraient le roi de France comme supérieur en puissance et en dignité; et, en l'absence de l'empereur, les Latins le reconnaissaient pour leur chef [2]. Ses exploits ne furent point au-dessous de sa renommée. Philippe était brave, mais l'homme d'état dominait dans son caractère. Il se lassa bientôt de sacrifier ses intérêts et sa santé sur une côte stérile, et la conquête d'Acre fut le signal de son départ; dix mille soldats et cinq cents chevaliers, qu'il laissa sous les ordres du duc de Bourgogne pour la défense de la Terre-Sainte, ne pallièrent point sa désertion. Le roi d'Angleterre, quoique inférieur en dignité, surpassait son rival en richesses et en renommée militaire [3]; et, si la valeur ou la férocité peut seule constituer l'héroïsme, Richard Plantagenet doit tenir un des premiers rangs parmi les héros de son siècle. La mémoire de Cœur-de-Lion fut long-temps chère, et parut également glorieuse à ses sujets anglais. Soixante ans après sa mort, les petits-fils des Turcs et des Sarrasins, qu'il avait vaincus, le célébraient dans leurs proverbes. Les mères de Syrie se servaient de son nom pour imposer silence à leurs enfans; et, lorsqu'un cheval faisait un écart, son cavalier s'écriait ordinairement: « N'as-tu pas peur que le roi Richard soit caché dans ce buisson [1]? » Sa cruauté pour les Musulmans était un effet de son zèle et de son caractère; mais je ne puis pas me persuader qu'un brave soldat, qui se servait si volontiers de sa lance, ait eu la bassesse de faire poignarder le vaillant Conrad de Montferrat, qui fut assassiné à Acre par une main inconnue [2]. Après la prise d'Acre et le départ de Philippe, le roi d'Angleterre conduisit les croisés sur la côte maritime, et ajouta les villes de Jaffa et de Césarée aux débris du royaume de Lusignan. Une marche de cent milles, depuis Acre jusqu'à Ascalon, fut, durant onze jours, un combat perpétuel. Abandonné de ses troupes, Saladin resta sur le champ de bataille avec dix-sept de ses gardes, sans baisser ses étendards ou faire cesser le bruit de ses trompettes. Il parvint à les rallier et à les ramener contre les ennemis; et ses prédicateurs ou hérauts crièrent d'une voix forte aux *unitaires* d'attaquer courageusement les chrétiens idolâtres. Mais l'effort de ces idolâtres était irrésistible; et ce ne fut qu'en démolissant les murs et les bâtimens d'Ascalon que le sultan put les empêcher d'occuper cette importante forteresse située sur les confins de l'Égypte. Durant un hiver rigoureux, les armées restèrent dans l'inaction; mais, dès le commencement du printemps, les Francs, conduits par le roi d'Angleterre, s'avancèrent à une journée de Jérusalem; et la vigilance de Richard intercepta un convoi de sept mille chameaux.

[1] Bohadin, p. 14. Il cite le jugement de Balianus et du prince de Sidon, et ajoute : *Ex illo mundo quasi hominum paucissimi redierunt*. Parmi les chrétiens qui périrent devant Acre, je trouve les noms anglais de Ferrers, comte de Derby (Dugdale, Baronage, part. I, p. 260), Mowbray (idem, p. 124), de Mandevil, de Fiennes, et saint John, Scrope, Pigot, Talbot, etc.

[2] « Magnus hic apud eos, interque reges eorum tum » virtute, tum majestate eminens....... summus rerum » arbiter. » (Bohadin, p. 159.) Il ne semble pas qu'il ait connu les noms de Philippe ou de Richard.

[3] « Rex Angliæ præstrenuus... rege Gallorum minor » apud eos censebatur ratione regni atque dignitatis : sed » tum divitiis florentior, tum bellica virtute multo erat » celebrior. » (Bohadin, p. 161.) Un étranger pouvait admirer ces richesses, mais les historiens nationaux pourraient lui apprendre les tyrannies et les déprédations dont on s'était servi pour les amasser.

[1] Joinville, p. 17. Cuides-tu que ce soit le roi Richard?

[2] Cependant il fut coupable de ce crime dans l'opinion des Moslems, qui attestent que les assassins confessèrent qu'ils étaient envoyés par le roi d'Angleterre (Bohadin, p. 225), et sa défense ne consiste que dans un mensonge palpable (Hist. de l'Acad. des Inscript., XVI, p. 155-163), une prétendue lettre du prince des Assassins ou du Vieux de la montagne, qui justifiait Richard en se chargeant du crime de ce meurtre.

Saladin[1] s'était renfermé dans la sainte cité, où régnaient la discorde et la consternation. Il pria, jeûna, prêcha, et offrit de partager les dangers du siége; mais ses Mameluks, encore frappés du malheur récent de leurs compagnons d'Acre, pressèrent le sultan, par des clameurs, de réserver leur valeur et sa personne pour la défense future de la religion et de l'empire[2]. La brusque retraite des chrétiens délivra les Moslems, qui l'attribuèrent à un miracle[3]; et la prudence ou l'envie de ses compagnons priva Richard de ses lauriers. Sur une montagne d'où l'on découvrait Jérusalem, le héros se voila le visage, et s'écria d'un ton d'indignation: « Ceux qui refusent de délivrer le Saint-» Sépulcre de Jésus-Christ sont indignes de le » contempler. » Ayant appris, en arrivant à Acre, que le sultan avait surpris la ville de Jaffa, il embarqua quelques troupes sur des vaisseaux marchands qui se trouvaient dans le port, et sauta le premier sur le rivage. Sa présence rassura la citadelle, et soixante mille Turcs ou Sarrasins prirent la fuite en apprenant son arrivée. Instruits de la faiblesse de son escorte, ils reparurent dans la matinée du lendemain, et le trouvèrent campé sans précaution devant les portes avec dix-huit chevaliers et trois cents archers. Il soutint l'attaque sans s'embarrasser du nombre; et ses ennemis attestent que Richard, brandissant sa lance, galopa le long des rangs des Sarrasins, depuis la droite de leur armée jusqu'à la gauche, sans rencontrer un

[1] Voyez la détresse et la pieuse fermeté de Saladin dans la description de Bohadin (p. 7-9, 235-237), qui harangua lui-même les défenseurs de Jérusalem; leurs terreurs n'étaient point un mystère pour les ennemis. (Jacob. a Vitriaco, l. I, c. 100, p. 1123; Vinisauf, l. V, c. 50, p. 399.)

[2] Cependant, à moins que le sultan ou un prince ayoubite ne restât dans Jérusalem, *nec Curdi Turcis, nec Turci Curdis essent obtemperaturi*. (Bohadin, p. 236.) Il découvre un coin du voile politique.

[3] Bohadin (p. 237) et même Geoffroi de Vinisauf (l. VI, c. 1-8, p. 403-409) attribuent la retraite à Richard lui-même, et Jacobus a Viatrico observe que, dans l'impatience du départ, *in alterum virum mutatus est* (p. 1123). Cependant Joinville, chevalier français, accuse la jalousie de Hugues, duc de Bourgogne (p. 116), sans supposer, comme Mathieu Pâris, qu'il s'était laissé corrompre par l'or de Saladin.

seul Mahométan qui eût la hardiesse de l'arrêter[1]. Le lecteur, étonné, croira peut-être lire l'histoire d'Amadis ou de Roland.

Durant les hostilités, les Francs et les Moslems commencèrent, cessèrent et reprirent plusieurs fois leurs négociations[2]. Quelques actes de courtoisie, des présens de fruits, l'échange de faucons de Norvège contre des chevaux arabes, adoucirent peu à peu l'antipathie de religion. Les vicissitudes des succès purent faire soupçonner que le ciel ne prenait point de part à leur querelle, et ils s'étaient essayés trop souvent pour espérer une victoire décisive[3]. La santé de Richard et celle de Saladin déclinaient, et ils souffraient l'un et l'autre tous les inconvéniens attachés aux discordes civiles et aux guerres éloignées. Plantagenet brûlait de punir un rival perfide qui avait envahi la Normandie dans son absence; et l'infatigable sultan ne pouvait plus résister aux clameurs des soldats qui servaient son zèle, et du peuple qui en était la victime. Le roi d'Angleterre demanda d'abord la restitution de Jérusalem, de la Palestine et de la vraie croix, déclarant avec fermeté que lui et tous les pélerins passeraient plutôt toute leur vie dans la Palestine que de remporter en Europe des remords et de l'ignominie. Mais le Mahométan refusa de favoriser par cette restitution l'idolâtrie prétendue des

[1] Bohadin (p. 184-249) et Abulféda (p. 51, 52) racontent les expéditions de Jaffa et de Jérusalem. L'auteur de l'Itinéraire, ou le moine de Saint-Albans ne peut rien ajouter au rapport que le cadi fait des prouesses de Richard (Vinisauf, l. VI, c. 14-24, p. 412-421; *Hist. Major.*, p. 137-143); dans toute cette guerre, on trouve une unanimité singulière entre les Chrétiens et les Mahométans, qui prodiguent mutuellement des louanges aux vertus de leurs ennemis.

[2] Voyez la suite des négociations et des hostilités dans Bohadin (p. 207-260), qui fut lui-même un des rédacteurs du traité. Richard déclara son intention de revenir avec de nouvelles armées achever la conquête de la Terre-Sainte, et Saladin lui fit une réponse obligeante. (Vinisauf, l. VI, c. 28, p. 423.)

[3] On trouve l'histoire la plus complète de cette guerre dans l'ouvrage original Geoffroy de Vinisauf, *Itinerarium regis Anglorum Richardi et aliorum in terram Hierosolymarum*, en six livres, publié dans le second vol de Gale, *Scriptores Hist. Anglicanæ* (p. 247-429). Roger Hoveden et Mathieu Pâris fournissent aussi d'utiles matériaux, et le premier donne une description exacte de la navigation de la flotte anglaise.

chrétiens, à moins d'une forte compensation; il défendit avec la même chaleur ses droits temporels et religieux sur la souveraineté de la Palestine, allégua l'importance et la sainteté de Jérusalem, et rejeta toute convention d'établissement ou de partage des Latins. Richard proposa de donner sa sœur en mariage au frère de Saladin; mais la différence de religion servit de prétexte au refus. La princesse pensait avec horreur à devenir l'épouse d'un Turc, et Saphadin ne voulait point renoncer au droit d'en avoir plusieurs. Le sultan refusa aussi une entrevue avec Richard, qui ne serait, dit-il, d'aucune utilité entre deux princes que la différence de langage empêchait de pouvoir converser ensemble. La négociation fut artificieusement conduite et prolongée par des envoyés et des interprètes. Le pontife romain et le calife de Bagdad désapprouvèrent également le traité final. On stipula que Jérusalem et le Saint-Sépulcre seraient toujours ouverts à la dévotion des chrétiens et des pèlerins d'Europe; qu'ils ne paieraient point de tribut et n'éprouveraient point de vexations; qu'après la démolition d'Ascalon ils posséderaient toute la côte maritime depuis Jaffa jusqu'à Tyr; que le comte de Tripoli et le prince d'Antioche seraient compris dans la trêve; et que durant trois années et trois mois on cesserait de part et d'autre toute hostilité. Les principaux chefs des deux armées jurèrent d'observer la convention; mais les deux monarques se contentèrent de donner leur parole et la main droite. On dispensa la majesté royale d'un serment qui semble indiquer le soupçon de perfidie. Richard courut chercher en Europe une longue captivité et une mort précoce; et un petit nombre de mois termina la vie et la gloire du vaillant Saladin. Les Orientaux célèbrent la manière édifiante dont il mourut à Damas; mais ils semblent ignorer qu'il distribua également ses aumônes aux disciples des trois différentes religions [1], ou qu'il fit étendre un drap mortuaire au lieu d'étendard, pour avertir l'Orient de l'instabilité de la grandeur humaine. Sa mort détruisit l'union de l'empire; ses fils furent opprimés par la puissance de leur oncle Saphadin; les dissensions des sultans d'Égypte, de Damas et d'Alep [1] se renouvelèrent; et les Francs respirèrent en paix dans leurs forteresses sur les côtes de la Syrie.

La dîme de Saladin, imposée généralement sur le peuple et sur le clergé de l'église latine pour le service de la guerre sainte, est un des monumens les plus honorables de sa renommée et de la terreur qu'il inspirait. Cette pratique était trop lucrative pour cesser avec l'occasion qui la fit naître; et ce tribut fut l'origine des dîmes et des dixièmes accordés aux souverains, par les pontifes romains, sur les biens de l'église, ou réservés pour l'utilité particulière du saint-siége [2]; ce tribut pécuniaire servit à augmenter l'intérêt que les papes prenaient à la délivrance de la Terre-Sainte. Après la mort de Saladin, leurs épîtres, leurs légats et leurs missionnaires continuèrent à prêcher les croisades, et l'on pouvait espérer du zèle et des talens d'Innocent III le succès de cette pieuse entreprise [3]. Sous ce pontife jeune et ambitieux, les successeurs de saint Pierre atteignirent au faîte de la grandeur; et, dans un règne de dix-huit ans, il exerça son despotisme sur les empereurs et les rois, qu'il créait et déposait, et sur les nations, qu'il punissait des fautes de leurs chefs en les privant, durant des mois ou des années, de tout exercice de leur culte religieux. Innocent se comporta dans le concile de Latran comme le souverain spirituel et temporel de l'Orient et de l'Occident. Ce fut aux pieds de son légat que Jean d'Angleterre déposa sa couronne; ce fut lui qui établit le dogme de la transsubstantiation, et qui posa les premiers fondemens de l'inquisition. A

[1] Vertot lui-même (t. I, p. 251) adopte ce conte ridicule de l'indifférence de Saladin, qui suivit la religion de Mahomet jusqu'à son dernier soupir.

[1] Voyez la succession des Ayoubites dans Abulpharage (Dynast., p. 277, etc.), et les tables de M. de Guignes, l'Art de vérifier les dates, et la Bibliot. Orient.

[2] Thomassin (Discipline de l'Église, t. III, p. 311-374) a examiné en détail l'origine, les abus et les restrictions de ces dîmes. On soutint passagèrement une opinion par laquelle les dixièmes paraissent légitimement dus au pape, le dixième du dixième des Lévites au grand-prêtre ou pontife (Selden, sur les Dîmes; voyez ses œuvres, vol. III, part. II, p. 1083).

[3] Voyez *Gesta Innocent. III*, dans Muratori. *Script. Rer. ital.*, t. III, p. 486-568.

sa voix les chrétiens entreprirent la quatrième et la cinquième croisade; mais, excepté le roi de Hongrie, elles n'eurent pour chefs que des princes du second ordre; les forces se trouvèrent insuffisantes pour l'expédition, et le succès ne répondit point aux espérances du pape et des peuples. La quatrième croisade oublia la Syrie et s'empara de Constantinople, dont la conquête par les Latins sera le sujet du chapitre suivant. Dans la cinquième [1], deux cent mille Francs débarquèrent à l'orient des bouches du Nil. Ils crurent assez raisonnablement que la meilleure manière de délivrer la Palestine était de vaincre le sultan en Égypte; et ils attaquèrent et enlevèrent la ville de Damiette aux Moslems après un siége de seize mois. Mais l'armée des chrétiens fut détruite par l'orgueil et l'ignorance du légat Pélage, qui avait pris au nom du pape le titre de général. Les Francs, épuisés par les épidémies, environnés des eaux du Nil et de toutes les forces de l'Orient, abandonnèrent Damiette pour obtenir la liberté de la retraite, quelques concessions pour les pélerins, et la restitution tardive et suspecte du bois de la vraie croix. On doit en quelque sorte attribuer le peu de succès des croisades à la multiplicité et à l'abus de ces pieuses expéditions que l'on prêchait à la même époque contre les païens de la Livonie, les Maures d'Espagne, les Albigeois de France et les rois de Sicile de la famille impériale [2]. Sans sortir de l'Europe, les aventuriers pouvaient obtenir les mêmes indulgences et des récompenses temporelles plus sûres et plus considérables; les papes, se livrant à leur zèle contre des ennemis domestiques, oubliaient quelquefois les malheurs des chrétiens de la Syrie. Le dernier siècle des croisades leur fournit des prétextes de s'assurer un revenu et une armée; et de profonds raisonneurs ont fortement soupçonné que, depuis le premier synode de Placentia, la politique de Rome avait seule conduit toutes ces entreprises. Ce soupçon ne me paraît fondé d'aucune manière. Les successeurs de saint Pierre ont plutôt suivi que dirigé l'impulsion des mœurs et des préjugés; ils recueillaient les fruits de la superstition lorsqu'ils étaient dans leur maturité, sans en prévoir la saison ou en soigner la culture. Et cette récolte, qui ne demandait point de soin, ne les exposait à aucun danger. Innocent annonça dans le concile de Latran, en termes équivoques, le projet d'animer les croisés par son exemple; mais les prétextes ne lui manquèrent pas pour s'en dispenser, et aucun des pontifes romains ne bénit de sa sainte présence les expéditions de la Palestine [1].

Les papes prenaient sous leur protection la personne, la famille et la fortune des pélerins. Ces patrons spirituels s'arrogèrent bientôt le droit de diriger leurs opérations et de les forcer à remplir leur engagement. Frédéric II [2], petit-fils de Barberousse, fut successivement le pupille, l'ennemi et la victime de l'église. A l'âge de vingt-un ans, il prit la croix par obéissance pour Innocent III, son tuteur, qui lui fit renouveler sa promesse à la cérémonie de son couronnement; le mariage de Frédéric avec l'héritière de Jérusalem lui imposa pour toujours le devoir de défendre le royaume de son fils Conrad. Mais, lorsque Frédéric avança en âge, il se repentit des engagemens contractés dans sa jeunesse; le bon sens et l'expérience lui apprirent à mépriser les illusions du fanatisme et les couronnes de l'Asie; il n'avait plus la

[1] Voyez la cinquième croisade et le siége de Damiette dans Jacobus a Vitriaco (l. III, p. 1125-1149), dans les *Gesta Dei* de Bongars, témoin oculaire, Bernard-le-Trésorier (*in Script.* Muratori, t. VII, p. 825-846, c. 190-207), et Sanutus (*Secreta Fidel. Crucis*, l. III, p. XI, c. 4-9), compilateur laborieux, et parmi les Arabes, Abulpharage (Dynast., p. 294), et les extraits à la fin de Joinville (p. 533-537, 540-547, etc.).

[2] A ceux qui prirent la croix contre Mainfroi, le pape (A. D. 1255) accorda « plenissimam peccatorum remis-» sionem. Fideles mirabantur quod tantum eis promitteret « pro sanguine christianorum effundendo, quantum pro » cruore infidelium aliquando. » (Mathieu Pâris, p. 785.) C'était déjà beaucoup raisonner dans le treizième siècle.

[1] Cette idée simple plaît au bon sens de Mosheim (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 332), et à la philosophie de Hume (Hist. d'Angleterre, vol. I, p. 330).

[2] On peut consulter pour les matériaux de la croisade de Frédéric II, Richard de saint Germano dans Muratori (*Script. Rerum ital.*, t. VII, p. 1002-1013), et Mathieu Pâris (p. 286-291-300-302-304). Les modernes les plus raisonnables sont Fleury (Hist. Eccl., t. XVI), Vertot (Chevaliers de Malte, t. I, l. III), Giannone (*Istoria civile di Napoli*, II, l. XVI), et Muratori (*Annali d'Italia*, t. X).

même soumission pour les successeurs d'Innocent, et le projet de rétablir la monarchie italienne, depuis la Sicile jusqu'aux Alpes, occupait exclusivement son ambition. Mais le succès de cette entreprise aurait réduit les papes à leur pauvreté primitive; et, après des délais et des excuses de douze années, ils ajoutèrent les menaces aux sollicitations, et le forcèrent à fixer l'époque de son départ pour la Palestine. Il fit préparer, dans les ports de la Sicile et de la Pouille, une flotte de cent galères et de cent vaisseaux construits de manière à transporter et débarquer facilement cinq cents chevaliers avec leurs chevaux et leur suite. Ses vassaux de Naples et d'Allemagne formèrent une armée puissante, et la voix de la renommée annonça soixante mille pélerins d'Angleterre. Mais les lenteurs volontaires ou inévitables de ces préparatifs consumèrent les provisions des pélerins indigens; l'armée s'éclaircit par les maladies et par la désertion, et l'été brûlant de la Calabre anticipa sur les ravages d'une campagne de Syrie. Enfin l'empereur mit à la voile de Brundusium avec une flotte et une armée de quarante mille hommes. Mais il ne tint la mer que trois jours, et ses ennemis imputèrent à une désobéissance opiniâtre la retraite précipitée que ses amis attribuèrent à une violente indisposition. Pour avoir rompu son vœu, Frédéric fut excommunié par Grégoire IX, qui l'excommunia une seconde fois l'année suivante, parce qu'il se disposait à l'accomplir [1]. Tandis qu'il se croisait en Palestine, on prêchait contre lui une croisade en Italie, et à son retour on le força de demander pardon des injures qu'il avait reçues. Les ordres militaires et le clergé de la Palestine étaient avertis d'avance qu'ils devaient lui désobéir et rejeter toute communication avec un excommunié: enfin, dans ses propres états et dans son camp, l'empereur fut contraint de permettre qu'on ne donnât les ordres qu'au nom de Dieu et de la république chrétienne, sans faire mention du sien. Frédéric entra dans Jérusalem en triomphe, et, de ses propres mains, car aucun prêtre ne voulut en faire l'office, il prit la couronne sur l'autel du Saint-Sépulcre. Mais le patriarche jeta un interdit sur l'église que la présence de ce prince avait profanée, et les chevaliers du Temple et de l'Hôpital prévinrent le sultan du moment où Frédéric devait se rendre sur les bords du Jourdain faiblement accompagné. Environné de fanatiques et de factieux, il lui était impossible de prétendre à des victoires, et difficile de pourvoir à sa propre sûreté. Mais les discussions des Mahométans et leur estime particulière pour Frédéric procurèrent un traité de paix avantageux. L'ennemi de l'église fut accusé d'avoir entretenu avec les mécréans des liaisons d'amitié indignes d'un chrétien, d'avoir méprisé la stérilité du sol, et d'avoir eu l'impiété de dire que, si Jehova eût connu le royaume de Naples, il n'aurait pas choisi la Palestine pour l'héritage de son peuple chéri. Frédéric obtint du sultan la restitution de Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Tyr et Sidon : les Latins eurent la liberté d'habiter et de fortifier la ville. Les disciples de Jésus et de Mahomet ratifièrent une tolérance réciproque de leur culte religieux; et, tandis que les uns officiaient dans l'église du Saint-Sépulcre, les autres faisaient leurs prières dans la mosquée du temple [1] d'où le prophète partit durant la nuit pour son dernier voyage. Le clergé se récria contre cette tolérance scandaleuse, et les Moslems furent bientôt expulsés. Mais les croisés accomplirent leurs desseins sans verser de sang : les églises se rétablirent, des moines repeuplèrent les couvens, et, en moins de quinze années, Jérusalem compta six mille Latins parmi ses habitans. L'irruption des sauvages Carizmiens [2] mit fin à cette heureuse tranquillité, dont les Latins avaient témoigné peu de reconnaissance à leur bienfaiteur. Chassés des bords de la mer Caspienne par les Mogols, ces pâtres se précipitèrent sur la Syrie, et l'union des Francs avec les sultans

[1] Le pauvre Muratori sait bien qu'en penser, mais il ne sait que dire: *Chino qui il capo*, etc. (P. 322.)

[1] Le clergé confondit artificieusement la mosquée ou l'église du Temple avec le Saint-Sépulcre, et leur erreur volontaire a trompé Vertot et Muratori.

[2] L'irruption des Carizmiens ou Corasmins est rapportée par Mathieu Pâris (p. 546, 547) : et par Joinville, Nangis et les Arabes (p. 111, 112, 191, 192, 528-530).

d'Alep, d'Hems et de Damas, ne suffit point pour repousser leur irruption. La mort ou la captivité était le prix de la résistance; une seule bataille extermina presque totalement les ordres militaires; le pillage de la ville et la profanation du Saint-Sépulcre firent avouer et regretter aux Francs la discipline et l'humanité des Turcs et des Sarrasins.

La sixième et la septième croisade furent entreprises par Louis IX, roi de France, qui perdit sa liberté en Égypte et sa vie sur la côte d'Afrique. Rome le canonisa vingt-huit ans après sa mort, et soixante-cinq miracles solennellement attestés semblèrent justifier les honneurs rendus à sa mémoire[1]. La voix plus sûre de l'histoire rend un témoignage honorable à ses vertus. Il réunissait celles de l'homme, du roi et du héros; l'amour de la justice tempérait l'impétuosité de sa valeur: Louis fut le père de ses sujets, l'ami de ses voisins et la terreur des infidèles. Un zèle aveugle obscurcit ses grandes qualités[2]; la superstition nuisit à la bonté de son cœur et de son jugement. Sa dévotion admirait les moines mendians de saint François et de saint Dominique, et ne dédaignait pas de les imiter: saint Louis oublia ses sujets pour combattre au loin les ennemis de sa foi, et le meilleur des rois descendit deux fois de son trône pour jouer le rôle d'un aventurier ou d'un chevalier errant. Si un moine eût écrit son histoire, il aurait sans doute prodigué des louanges aux fautes qui ternirent son caractère; mais le brave et loyal[3] Joinville, qui posséda l'amitié de son maître et partagea sa captivité, a fait une peinture naïve de ses vertus et de ses défauts. C'est sur son témoignage que nous pouvons fonder le soupçon des vues politiques qui tendaient à affaiblir la puissance des grands vassaux, et dont on accusa souvent les souverains qui encouragèrent les croisades. Louis IX fut un des princes du moyen âge qui travaillèrent avec le plus de succès à rétablir les prérogatives de la couronne. Mais ce fut dans son royaume, et non pas en Orient, qu'il fit ces acquisitions pour lui et pour sa postérité. Son vœu eut pour motif une maladie et un enthousiasme, et, s'il fut l'auteur de cette pieuse folie, il en fut aussi la victime. La France épuisa ses troupes et ses trésors pour envahir l'Égypte. Louis couvrit la mer de Chypre de dix-huit cents voiles; le calcul le plus modéré porte son armée à cinquante mille hommes, et, si nous pouvons en croire son propre témoignage rapporté par la vanité orientale, il débarqua neuf mille cinq cents chevaux, et cent trente mille piétons qui faisaient leur pèlerinage sous sa protection[1].

Louis, armé de toutes pièces et précédé de l'oriflamme, sauta un des premiers sur le rivage, et les Moslems, épouvantés, abandonnèrent, au premier assaut, la ville de Damiette, qui avait soutenu un siége de seize mois contre ses prédécesseurs. Mais Damiette fut la première et la dernière de ses conquêtes; et, dans la cinquième et la sixième croisade, les mêmes causes renouvelèrent, sur le même terrain, les anciennes calamités[2]. Après un délai funeste qui remplit le camp d'épidémies, les Francs s'avancèrent de la côte maritime vers la capitale de l'Égypte, et tâchèrent de franchir l'inondation du Nil, qui s'opposait à leurs progrès. Sous les yeux de leur intrépide monarque, les barons et les chevaliers français se livrèrent à toute l'im-

[1] Lisez, si vous en avez le courage, la vie et les miracles de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite (p. 291-523, Joinville, édit. du Louvre).

[2] Il croyait aveuglément tout ce que l'église lui enseignait (Joinville, p. 10); il prévint d'avance Joinville qu'il ne fallait point disputer sur la religion avec les infidèles. « L'omme lay (disait-il dans son vieux langage), » quand il ot médire de la loy chrestienne, ne doit pas » deffendre la loy chrestienne, ne mais que de l'espée, de » quoi il doit donner parmi le ventre dedens, tant comme » elle y peut entrer. » (P. 12.)

[3] J'ai deux éditions de Joinville, l'une de Paris, 1668, très-utile à raison des observations de Ducange, et l'autre de Paris, au Louvre, 1761, précieuse par la pureté et l'authenticité du texte d'un manuscrit qui a été découvert récemment. Le dernier éditeur prouve que l'histoire de saint Louis fut achevée A. D. 1309; mais il n'observe ni n'admire l'âge de l'auteur, qui devait avoir alors plus de quatre-vingt-dix ans (préface, p. XI, Observations de Ducange, p. 17).

[1] Joinville, p. 32. Extraits arabes, p. 549.

[2] Les derniers éditeurs de Joinville y ont ajouté un grand nombre d'extraits curieux tirés des Arabes Macrizi et Abulféda, etc. Voyez aussi Abulpharage (*Dynast.*, p. 322-325), qui nomme Louis par corruption *Redefrans.* Mathieu Paris (p. 683, 684) a décrit la folle émulation des Français et des Anglais qui périrent à Massoure.

pétuosité de leur valeur et de leur indocilité. Le comte d'Artois s'éloigna imprudemment de l'armée, et prit d'assaut la ville de Massoure, dont des pigeons stylés annoncèrent la perte au Grand-Caire. Un soldat, qui usurpa depuis le sceptre, rassembla les fugitifs; le corps de l'armée française était éloigné; les troupes du comte d'Artois furent écrasées, et leur général perdit la vie. Le feu grégeois détruisait continuellement les Français; les galères égyptiennes commandaient sur le Nil; les Arabes occupaient la plaine et interceptaient les provisions; chaque jour aggravait les maux de la famine et de l'épidémie, et, au moment où la retraite parut nécessaire, elle se trouva impraticable. Les écrivains orientaux attestent que Louis aurait pu s'échapper s'il eût voulu abandonner ses sujets. On le fit prisonnier avec la plus grande partie de sa noblesse; tous ceux qui ne purent pas servir ou se racheter furent massacrés impitoyablement, et une file de têtes chrétiennes décora les murs du Grand-Caire [1]; on chargea Louis de chaînes; mais le généreux vainqueur, petit-fils du frère de Saladin, envoya une robe d'honneur à son auguste captif; quatre cent mille pièces d'or et la restitution de Damiette obtinrent la liberté du roi de France et de ses soldats [2]. Les descendans efféminés des compagnons de Saladin, amollis par le luxe et le climat, n'étaient point en état de résister à la fleur des chevaliers de l'Europe; ils durent la victoire à la valeur de leurs esclaves les Mameluks, nés dans la Tartarie, achetés, encore enfans, à des marchands de Syrie, et élevés dans les camps et dans le palais du sultan. Mais l'Égypte offrit bientôt un nouvel exemple du danger des bandes prétoriennes, et la violence de ces animaux féroces, qu'on avait lâchés contre les Français, se tourna bientôt contre leur bienfaiteur. Dans l'enthousiasme de la victoire, les Mameluks assassinèrent Touran Shaw, le dernier rejeton de sa race, et les plus animés de ses assassins entrèrent dans la chambre du roi captif le cimeterre à la main, et encore teint du sang de leur sultan. La fermeté de Louis leur en imposa [1]; l'avarice fit taire le fanatisme et la cruauté; le traité s'accomplit, et le roi de France, avec les débris de son armée, s'embarqua pour la Palestine. Il passa trois ans dans la ville d'Acre, sans pouvoir pénétrer jusqu'à Jérusalem, et refusant toujours de retourner sans gloire dans sa patrie.

Après seize ans de sagesse et de repos, le souvenir de sa défaite excita Louis à entreprendre la septième et dernière des croisades. Ses finances étaient rétablies, ses états augmentés, et une nouvelle génération remplaçait les anciens soldats. A la tête de six mille cavaliers et de trente mille hommes d'infanterie, Louis, plein de confiance abandonna une seconde fois sa patrie. La perte d'Antioche avait hâté cette expédition, et l'espoir de faire recevoir le baptême au roi de Tunis engagea le monarque français à cingler vers la côte d'Afrique. L'opinion publique qu'on y recélait d'immenses trésors, et l'espérance de les partager, firent aisément agréer aux soldats ce prélude de leur pélerinage. Au lieu de trouver un prosélyte, il fallut faire un siége. Les Français, trompés dans leur attente, périssaient au milieu des sables brûlans; Louis expira dans sa tente, et à peine était-il mort, que son successeur donna le signal de la retraite [2]. « C'est ainsi, dit un ingénieux écrivain, qu'un roi chrétien mourut près des ruines de Carthage en faisant la guerre aux Musulmans dans un pays où Didon avait introduit les divinités de la Syrie [3]. »

[1] Savary, dans ses charmantes lettres sur l'Égypte, a donné une description de Damiette (t. I, lettre XXIII, p. 274-290), et une relation de l'expédition de saint Louis (XXV, p. 306-350).

[2] On exigea pour la rançon de saint Louis un million de byzans, qui furent accordés. Mais le sultan les réduisit à huit cent mille, que Joinville évalue à quatre cent mille livres de France de son temps, et calculées par Mathieu Pâris à cent mille marcs d'argent (Ducange, Dissertat. XX sur Joinville).

[1] Joinville atteste sérieusement l'envie que les émirs témoignèrent de choisir saint Louis pour leur sultan, et cette idée ne me paraît point aussi absurde qu'à M. de Voltaire (Hist. général., t. II, p. 386, 387); les Mameluks étaient eux-mêmes des étrangers, des rebelles et égaux entre eux. Ils connaissaient sa valeur, et espéraient le convertir; et, dans une assemblé tumultueuse, cette proposition, qui ne fut point adoptée, a pu être faite par quelqu'un attaché secrètement au christianisme.

[2] Voyez l'expédition dans les Annales de saint Louis, par Guillaume de Nangis, p. 270-287, et les extraits arabes, p. 545-555, édition de Joinville, du Louvre.

[3] Voltaire, Hist. génér., t. II, p. 391.

Il est impossible d'inventer une constitution plus tyrannique et plus absurde que celle qui condamne pour toujours une nation à la servitude sous le gouvernement arbitraire d'esclaves étrangers. Tel fut cependant l'état de l'Égypte durant plus de cinq siècles. Les plus illustres sultans des dynasties [1] de Baharite et de Borgite sortaient eux-mêmes des bandes tartares ou circassiennes, et les vingt-quatre beys ou chefs militaires ont toujours eu pour successeurs leurs domestiques, par préférence à leurs propres enfans. Ils produisent le traité que Sélim I fit avec la république [2] comme la grande charte de leur liberté; et l'empereur Othman ne reçoit encore de l'Égypte qu'un faible tribut pour garant de leur soumission précaire. Ces deux dynasties n'offrent, en exceptant de courts intervalles d'ordre et de tranquillité, qu'une période presque continuelle de meurtres et de brigandages [3]. Mais leur trône, quoique ébranlé, se soutenait toujours sur la base solide de la discipline et de la valeur. Ils gouvernaient l'Égypte, l'Arabie, la Nubie et la Syrie; les Mameluces, composés originairement de huit cents hommes de cavalerie, se multiplièrent jusqu'au nombre de vingt-cinq mille. Ils avaient à leurs ordres cent sept mille hommes de milice provinciale, et le secours, toujours assuré, de soixante-six mille Arabes [4]. Avec des forces si considérables, des princes courageux ne pouvaient pas souffrir long-temps sur leurs côtes une nation indépendante et ennemie; et, si l'expulsion des Francs fut différée pendant près de quarante années, ils durent ce demi-siècle d'existence aux embarras d'un empire mal affermi, à l'invasion des Mongols et aux secours continuels des pèlerins de l'Europe. Dans ce nombre, le lecteur anglais remarquera le nom d'Édouard I, qui prit la croix durant la vie de son père Henri. A la tête de mille soldats, le futur conquérant du pays de Galles et de l'Écosse fit lever le siége d'Acre, s'avança jusqu'à Nazareth à la tête de neuf mille hommes, rivalisa la gloire de son oncle Richard, obtint, par ses exploits, une trève de dix ans, et revint en Europe dangereusement blessé par un assassin fanatique [1]. Bondocdard ou Bibart, sultan d'Égypte et de Syrie, surprit et détruisit presque entièrement la ville d'Antioche [2], que sa position avait préservée jusqu'alors des calamités de la guerre sainte. Telle fut la fin de cette principauté, et la première conquête des chrétiens fut dépeuplée par le massacre de dix-sept mille et la captivité de cent mille habitans. Les villes maritimes de Laodicée, Gabala, Tripoli, Berytus, Sidon, Tyr, Jaffa et les forteresses des Hospitaliers et des Templiers se rendirent successivement. Les Francs conservèrent pour toute possession la ville et la colonie de Saint-Jean-d'Acre, désignée par quelques écrivains sous le nom de Ptolémaïs.

Après la perte de Jérusalem, Acre [3], qui en est éloignée d'environ soixante-dix milles, devint la métropole des Latins orientaux; ils

[1] La chronologie des deux dynasties des Mameluces, les Baharites turcs ou Tartares de Kipzak, et les Borgites circassiens, se trouve dans Pocock (*Prolegom. ad Abulpharag.*, p. 6-31) et de Guignes (t. I, p. 264-270). Leur histoire, d'après Abulféda, Macrizi, etc., jusqu'au commencement du quinzième siècle, a été écrite par M. de Guignes (t. IV, p. 110-328).

[2] Savari, Lettres sur l'Égypte, t. II, lettre XV, p. 189-208. Je suspecte fort l'authenticité de cette copie; cependant il est vrai que le sultan Sélim conclut un traité avec les Circassiens ou Mameluces d'Égypte, et leur laissa la possession d'armes, de richesses et de puissance. Voyez un nouvel abrégé de l'Histoire Ottomane composé en Égypte et traduit par M. Digeon (t. I, p. 55-58, Paris, 1781); cette histoire nationale est authentique et curieuse.

[3] « Si totum quo regnum occuparunt tempus respicias » præsertim quod fini propius, reperies illud bellis pugnis, injuriis ac rapinis refertum. » (Al Jannabi, *apud* Pocock, p. 31.) Le règne de Mohammed (A. D. 1311-1341) offre une heureuse exception (de Guignes, t. IV, p. 208-210).

[4] Ils sont à présent réduits à huit mille cinq cents; mais la dépense de chaque Mameluck peut être évaluée à cent louis, et l'Égypte gémit de l'avarice et de l'insolence de ces étrangers (Voyage de Volney, t. I, p. 89-187).

[1] Voyez l'Hist. d'Angleterre par Carte, vol. II, p. 165-175, et les auteurs originaux, Thomas Wikes et Walter Hemingford (l. III, c. 34, 35), collection de Gale (t. II, p. 97-589-592). Ils paraissaient ignorer l'un et l'autre que la princesse Éléonore suça la plaie venimeuse et sauva la vie à son mari au risque de la sienne.

[2] Sanut, *Secret. Fidelium Crucis*, l. III, part. XII, c. 9, et de Guignes, Hist. des Huns, t. IV, p. 143, d'après les historiens arabes.

[3] On trouve la description d'Acre et de son gouvernement dans toutes les chroniques de ces temps. La plus circonstanciée est celle de Villani, l. VII, c. 144, dans Muratori, *Scriptores Rerum italicarum* (t. XIII, p. 337, 338).

l'ornèrent de bâtimens vastes et solides, l'environnèrent d'un double mur, et construisirent un port artificiel. Des fugitifs et de nouveaux pélerins en augmentaient tous les jours la population. Durant les suspensions d'hostilités, sa position favorable au commerce attirait celui de l'Orient et de l'Occident; on trouvait dans ses marchés les productions de tous les climats et des interprètes de toutes les langues. Mais ce mélange de toutes les nations amenait et propageait aussi tous les vices. De tous les disciples de Jésus et de Mahomet, les habitans des deux sexes de la ville d'Acre passaient pour les plus corrompus, et la discipline des lois devint impuissante contre l'abus de la religion. La ville avait plusieurs souverains et point de gouvernement. Les rois de Jérusalem et de Chypre, de la maison de Lusignan, les princes d'Antioche, le comte de Tripoli et de Sidon, les grands-maîtres de l'Hôpital, du Temple et de l'ordre teutonique, les républiques de Venise, de Gènes, de Pise, le légat du pape, les rois de France et d'Angleterre prétendaient tous à une autorité indépendante. Dix-sept tribunaux exerçaient souverainement les juridictions civiles et criminelles; et les coupables d'un quartier se réfugiaient dans l'autre, où ils ne manquaient jamais d'obtenir protection. La jalousie des différentes nations éclatait souvent en discussions sanglantes. Quelques aventuriers, indignes de porter la croix, suppléèrent au défaut de paie par le pillage de plusieurs villages mahométans. Dix-neuf marchands syriens, qui commerçaient sur la foi publique, furent dépouillés et pendus par des chrétiens; et le refus d'une satisfaction équitable justifia les hostilités du sultan Khalil. Il s'avança vers la ville à la tête de soixante mille chevaux et de cent quarante mille hommes d'infanterie. Son train d'artillerie, si je puis me servir de cette expression, était puissant et nombreux. Les bois qui appartenaient à une seule machine complétaient la charge de cent chariots. L'historien Abulféda, qui servait dans les troupes de Hamah, fut spectateur de cette sainte guerre. Quels que fussent les vices des Francs, l'enthousiasme et le désespoir enflammèrent leur courage; mais les discordes de dix-sept chefs et les forces du sultan rendirent leurs efforts inutiles. Après un siége de trente-trois jours, les Moslems forcèrent le double mur. Leurs machines détruisirent la principale tour; les Mamelucs montèrent à l'assaut; la ville fut emportée, et soixante mille chrétiens périrent ou tombèrent dans l'esclavage. Le couvent, ou plutôt la forteresse des Templiers, tint encore durant trois jours; mais une flèche blessa mortellement le grand-maître, et, de cinq cents chevaliers, il n'en sortit que dix en vie, moins heureux que les victimes des combats, si le sort les réservait à partager l'injuste proscription de leur ordre et une mort ignominieuse. Le roi de Jérusalem, le patriarche et le grand-maître de l'Hôpital firent leur retraite et gagnèrent le rivage; mais la mer était agitée et le nombre des vaisseaux insuffisant. Un grand nombre de fugitifs périrent dans les flots avant d'atteindre l'île de Chypre, où Lusignan espérait oublier la perte de la Palestine. Le sultan fit démolir les églises et les fortifications des villes latines: un motif de crainte ou d'avarice laissa libre l'accès du Saint-Sépulcre à la dévotion de quelques pélerins; et un silence lugubre et solitaire régna sur la côte que les Chrétiens et les Turcs avaient fait si longtemps retentir de leurs combats sanglans [1].

CHAPITRE LX.

Schisme des Grecs et des Latins. — État de Constantinople. — Révolte des Bulgares. — Isaac Lange détrôné par son frère Alexis. — Origine de la quatrième croisade. — Alliance des Français et des Vénitiens avec le fils d'Isaac. — Leur expédition navale à Constantinople. — Les deux siéges et la conquête finale de cette ville par les Latins.

Le schisme des églises grecque et latine suivit de près la restauration de l'empire d'Occident par Charlemagne [2]. L'animosité nationale et religieuse divise encore les deux

[1] Voyez l'expulsion finale des Francs dans Sanut (l. III, part. XII, c. 11-22), Abulféda, Macrizis, et dans de Guignes (t. IV, p. 162-164), et Vertot (t. I, l. III, p. 407-428).

[2] Mosheim trace l'histoire du schisme des Grecs, le *Filioque*, depuis le neuvième siècle jusqu'au dix-huitième, avec érudition, clarté et impartialité. (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 277; Léon III, p. 303; Photius, p. 307, 308; Michael Cerularius, p. 370, 371.)

plus nombreuses communions du monde chrétien; et le schisme de Constantinople a hâté, dans l'Orient, la décadence et la chute de l'empire romain en aliénant ses plus utiles alliés, et en irritant ses plus dangereux ennemis.

Dans le cours de cette histoire, l'aversion des Grecs pour les Latins s'est souvent montrée à découvert. Elle devait sa première origine à la haine de la servitude, enflammée, depuis le règne de Constantin, par l'esprit de rivalité, et envenimée dans la suite par la préférence que leurs sujets rebelles avaient donnée à l'alliance des Francs. Dans tous les temps, les Grecs s'enorgueillirent de la supériorité de leur érudition religieuse et profane. Ils avaient reçu, les premiers, la lumière du christianisme, et prononcé les décrets de sept conciles généraux. Leur langue était celle de la sainte Écriture et de la philosophie; et des barbares, plongés dans les ténèbres de l'Occident [1], ne devaient pas prétendre à discuter les questions mystérieuses de la science théologique. Ces barbares méprisaient aussi l'inconstance et la subtilité des Orientaux, auteurs de toutes les hérésies; ils bénissaient leur propre ignorance, qui se contentait de suivre avec docilité la tradition de l'église apostolique. Cependant les synodes d'Espagne, dans le septième siècle, et dans la suite ceux de France, perfectionnèrent ou corrompirent le symbole de Nicée relativement au mystère de la troisième personne de la Trinité [2]. On avait scrupuleusement défini la nature et la génération du Christ dans les longues controverses de l'Orient; et la relation connue d'un père avec son fils semblait présenter une faible image à l'imagination. L'idée de naissance paraissait moins analogue au Saint-Esprit, qui, au lieu d'un don ou d'un attribut divin, était considéré par les catholiques comme une substance, une personne, un Dieu. Il n'avait pas été engendré, mais, en style orthodoxe, il procédait. Procédait-il du Père seul, peut-être par le Fils, ou du Père et du Fils? Les Grecs adoptèrent la première de ces opinions; les Latins se déclarèrent pour la seconde, et l'addition du mot *Filioque* au symbole de Nicée alluma la discorde entre les églises gauloises et orientales. Dans les commencemens de cette controverse, les pontifes romains soutinrent le caractère de la modération et de la neutralité [1]. Ils condamnaient l'innovation et acquiesçaient cependant à l'opinion des Orientaux. Leur intention semblait être de couvrir une recherche inutile du voile du silence et de la charité; et, dans la correspondance de Charlemagne et de Léon III, le pape s'exprime en sage politique, et le monarque se livre aux passions et aux préjugés d'un prêtre [2]. Mais l'orthodoxie de Rome obéit docilement à l'impulsion de la politique temporelle; et le *Filioque* que Léon désirait d'effacer fut inscrit dans le symbole et chanté dans la liturgie du Vatican. Les symboles de Nicée et d'Athanase sont considérés comme faisant partie de la foi catholique indispensablement nécessaire au salut; et tous les chrétiens, soit romains, soit protestans, sont anathématisés par les Grecs, qu'ils anathématisent à leur tour, parce qu'ils refusent de croire que le Saint-Esprit procède également du Père et du Fils. De tels articles de foi ne sont pas susceptibles de démonstration; les règles de discipline doivent éprouver des variations dans les églises éloignées et indépendantes;

[1] *Ανδρες δυσσεβεις και αποτροπαιοι, ανδρες εκ σκοτους αναδυντες, της γαρ Ἑσπεριου μοιρας ὑπηρχον γεννηματα.* (Phot., *Epist.*, p. 47, édit. Montacut.) Le patriarche d'Orient continue à employer les images de la foudre, des tremblemens de terre, de la grêle, précurseurs de l'Antechrist.

[2] Le jésuite Petau discute dans le sens ou non sens logique historique et théologique, la *procession* du Saint-Esprit. (*Dogmata Theolog.*, t. II, l. VII, p. 362-440.)

[1] Un d'eux posa sur la châsse de saint Pierre deux boucliers d'argent pur, du poids de quatre-vingt-quatorze livres et demie, sur lesquels il inscrivit le texte des deux symboles (*utroque symbolo*) *pro amore et* cautelà *orthodoxæ fidei* (Anast. dans Léon III; dans Muratori, t. III, part. I, p. 208). Son discours prouve évidemment que ni le *Filioque* ni le symbole d'Athanase n'étaient reconnus à Rome vers l'année 830.

[2] Les *Missi* de Charlemagne les pressèrent de déclarer que tous ceux qui rejetaient le *Filioque* et sa doctrine seraient inviolablement damnés. Tous, répondit le pape, ne sont pas capables d'atteindre *altiora mysteria; qui potuerit et non voluerit salvus esse non potest.* (*Collect. Concil.*, t. IX, p. 277-286.) Le *potuerit* laissait de grandes ressources pour le salut.

et la raison même des théologiens pourrait avouer que ces différences sont inévitables et peu importantes. Rome a imposé à ses prêtres et à ses diacres la rigoureuse obligation du célibat : chez les Grecs elle ne s'étend qu'aux évêques ; la dignité compense la privation que l'âge rend peu sensible. Le clergé paroissial, les papas jouissent de la société conjugale de la femme qu'ils ont épousée avant d'entrer dans les ordres sacrés. Dans le onzième siècle, on débattit avec chaleur une question concernant les *Azymes*, et l'on prétendit que l'essence de l'Eucharistie dépendait de l'usage du pain fait avec ou sans levain. Dois-je citer, dans une histoire sérieuse, les crimes ridicules dont on accusait les Latins, qui restèrent long-temps sur la défensive ? Ils négligeaient d'observer le décret apostolique qui défend de se nourrir du sang ou d'animaux étouffés ou étranglés ; ils observaient, tous les samedis, le jeûne mosaïque ; ils permettaient le lait et le fromage durant la première semaine de carême [1] ; on accordait aux moines infirmes une petite portion de viande ; et la graisse des animaux suppléait quelquefois au défaut d'huile : on réservait le saint chrême ou l'onction du baptême à l'ordre épiscopal. Les évêques portaient un anneau comme époux spirituels de leurs églises ; les prêtres se faisaient la barbe et baptisaient par immersion ; tels sont les crimes qui enflammèrent le zèle des patriarches de Constantinople, et que les docteurs latins justifiaient avec la même chaleur [2].

La superstition et la haine nationale ont toujours envenimé les contestations les plus indifférentes ; mais on peut principalement attribuer le schisme des Grecs à la jalousie des deux pontifes. Celui de Rome soutenait la suprématie de l'ancienne métropole, et prétendait n'avoir point d'égal dans le monde chrétien ; celui de Constantinople prétendait à l'égalité, et refusait de reconnaître un supérieur. Vers le milieu du neuvième siècle, l'ambitieux Photius [1], capitaine des gardes et principal secrétaire, obtint, par son mérite ou par la faveur, le patriarchat de Constantinople. Son érudition était supérieure à celle de tout le clergé, même dans la science ecclésiastique. On n'accusa jamais la pureté de ses mœurs, mais on lui reprochait son élévation soudaine et irrégulière ; la compassion publique et la fermeté de ses adhérens soutenaient encore le parti d'Ignace son prédécesseur. Ils en appelèrent à Nicolas Ier, l'un des plus ambitieux pontifes romains, qui saisit avidement l'occasion de juger et de condamner son rival. Un conflit de juridiction avait animé leur jalousie ; les deux prélats se disputaient le roi et la nation des Bulgares, dont la récente conversion au christianisme paraissait imparfaite à celui qui ne comptait pas ces nouveaux prosélytes au nombre de ses sujets spirituels. Avec l'aide de sa cour, le patriarche grec obtint la préférence ; mais, dans la chaleur de la contestation, il déposa à son tour le successeur de saint Pierre, et enveloppa toute l'église latine dans le reproche de schisme et d'hérésie ; Photius sacrifia la paix du monde à un règne court et précaire. Le césar Bardas son patron l'entraîna dans sa chute ; et Basile-le-Macédonien fit un acte de justice en replaçant Ignace, dont on n'avait pas assez considéré l'âge et la dignité. Du fond de son couvent ou de sa prison, Photius sollicita la faveur du nouveau souverain par des plaintes pathétiques et une adulation adroite ; et son rival était à peine expiré lorsqu'il remonta sur le siége patriarchal de Constantinople. Après la mort de Basile, Photius éprouva de nouvelles vicissitudes et l'ingratitude de son auguste élève. Le patriarche fut déposé pour la seconde fois, et regretta peut-être dans ses derniers momens d'avoir sacrifié à l'ambition les

[1] La discipline ecclésiatique est aujourd'hui fort relâchée en France. Le lait, le beurre et le fromage sont une nourriture ordinaire du carême, et on y autorise l'usage des œufs par une permission annuelle qui équivaut à une indulgence perpétuelle (Vie privée des Français, t. II, p. 27-38).

[2] Les monumens originaux du schisme et les accusations des Grecs contre les Latins sont déposés dans les Lettres de Photius (*Epist. Encyclica*, II, p. 47-61) et de Michel Cerularius (*Canisii Antiq. Lectiones*, t. III, part. I, p. 281-324, édit. de Basnage, avec la réponse prolixe du cardinal Humbert).

[1] Les conciles, édit. de Venise, contiennent tous les actes des synodes et l'histoire de Photius. L'abrégé de Dupin et Fleury est un peu contraint par leur prudence ou leurs préjugés.

douceurs de l'étude et de la liberté. A chaque révolution, le clergé docile obéissait sans hésiter à la voix ou même au désir du souverain; un synode composé de trois cents évêques était toujours prêt à élever Photius sur le siége pontifical, ou à l'en précipiter [1]; et les papes, séduits par la promesse d'un secours ou d'un avantage illusoire, ratifiaient leurs décrets par leurs lettres ou par leurs légats. Mais la cour et le peuple, Ignace et Photius rejetaient également leurs prétentions; on insulta, on emprisonna leurs ministres; la procession du Saint-Esprit fut oubliée, la Bulgarie annexée pour toujours au trône de Bysance, et le schisme prolongé par la censure rigoureuse de l'ordination irrégulière du nouveau patriarche. L'ignorance et la corruption du sixième siècle suspendirent les contestations des deux nations sans les réconcilier. Mais, lorsque l'épée des Normands eut fait rentrer les églises de l'Apulie sous la juridiction de Rome, le patriarche, en faisant les derniers adieux à son troupeau, l'avertit par une lettre violente d'éviter et d'abhorrer les erreurs des Latins. La majesté naissante du pontife romain ne put souffrir l'insolence d'un rebelle; et Michel Cérularius fut publiquement excommunié par ses légats au milieu de Constantinople. Ils déposèrent sur l'autel de Sainte-Sophie un [2] anathème qui détaillait les sept mortelles hérésies des Grecs, et dévouait les prédicateurs et les sectaires aux tourmens d'un enfer éternel. Malgré cette démarche violente, la concorde parut quelquefois se rétablir; on affecta de part et d'autre le langage de la douceur et de la charité; mais les Grecs n'ont jamais abjuré leurs erreurs; les papes n'ont point révoqué leur sentence; et l'on peut dater de cette époque la consommation du schisme de l'Orient. Les entreprises audacieuses des pontifes romains le confirmèrent. Les malheurs et l'humiliation des souverains de l'Allemagne firent rougir et trembler les empereurs de Constantinople, et le peuple se scandalisa de la puissance temporelle et de la vie militaire du clergé latin [1].

[1] Le synode de Constantinople, tenu en l'an 869, est le huitième des conciles généraux, la dernière assemblée de l'Orient qui ait été reconnue par l'assemblée romaine. Elle rejette les synodes de Constantinople des années 867 et 879, qui furent également nombreux et bruyans, mais favorables à Photius.

[2] Voyez cet anathème dans les conciles, t. XI, p. 1457-1460.

L'antipathie des Grecs et des Latins se nourrit et se manifesta dans les deux premières expéditions de la Palestine. Alexis Comnène se défit adroitement des pélerins. Ses successeurs, Manuel et Isaac Lange, conspirèrent avec les Moslems la ruine des plus illustres princes français, et leur politique insidieuse et perfide fut toujours secondée par l'obéissance volontaire de leurs sujets de toutes les classes. On peut sans doute attribuer en partie cette aversion à la différence du langage, de l'habillement et des manières, qui divise et aliène les unes des autres presque toutes les nations du globe. Mais l'invasion d'armées étrangères qui réclamaient impérieusement le droit de traverser ses états et de passer sous les murs de sa capitale, alarmait également la prudence et l'orgueil du souverain. Les Francs insultaient et pillaient ses sujets; et leur entreprise pieuse et hardie était pour les timides Grecs un nouveau motif de crainte et d'aversion. Mais le zèle aveugle de la religion ajoutait encore aux motifs profanes de l'aversion nationale; au lieu d'une réception amicale, les chrétiens d'Occident entendaient retentir autour d'eux les noms de schismatiques et d'hérétiques, plus offensans pour les oreilles orthodoxes que ceux de païens ou d'infidèles. Au lieu d'inspirer de la confiance par la conformité du culte et de la foi, les Francs étaient abhorrés des Grecs pour quelques règles de discipline ou quelques questions de théologie, dans lesquelles ils différaient, eux. ou leur clergé de l'église orientale. Dans la croisade de Louis VII, les prêtres grecs lavèrent et purifièrent un autel sur lequel un Latin avait officié. Les compagnons de Frédéric Barberousse déplorent les insultes et les mauvais traitemens qu'ils ont éprouvés particu-

[1] Anne Comnène (*Alexiad.*, l. I, p. 31-33) peint l'horreur non-seulement de l'église, mais de la cour, pour Grégoire VII, les papes et la communion romaine. Le style de Cinnamus et de Nicétas est encore plus véhément. Combien cependant la voix de l'histoire est calme et modérée en comparaison de celle des théologiens!

lièrement des évêques et des moines. Ils excitaient le peuple contre les barbares, qu'ils traitaient d'impies; et le patriarche assura, dit-on, lui-même que les fidèles pouvaient obtenir la rémission de tous leurs péchés en exterminant les schismatiques [1]. Un enthousiaste, nommé Dorothée, alarma l'empereur, qu'il tranquillisa bientôt en lui prédisant que les hérétiques allemands attaqueraient la porte de Blachernes, mais que leur punition offrirait un exemple effrayant de la vengeance divine. Les passages de ces grandes armées étaient des événemens extraordinaires et dangereux; mais les croisades firent naître entre les deux nations une correspondance qui communiqua et multiplia les lumières, sans affaiblir les préjugés. Le luxe et les richesses de Constantinople attiraient les productions de tous les climats. Le travail et l'industrie de ses nombreux habitans balançaient cette importation. Sa position invitait le commerce de toutes les parties du monde; et son commerce fut dans tous les temps entre les mains des étrangers. Après la décadence d'Amalfi, les Vénitiens, les Pisans et les Génois établirent des factoreries dans la capitale de l'empire; on les récompensa par des honneurs et des priviléges; ils acquirent des terres et des maisons; leurs familles se multiplièrent par des mariages avec les nationaux; et, lorsqu'on eut toléré une mosquée mahométane, il fut impossible d'interdire les églises du rite romain [2]. Les deux femmes de Manuel Comnène [1] étaient de race française; la première, belle-sœur de l'empereur Conrad, et l'autre, fille du prince d'Antioche. Il obtint pour son fils Alexis une fille de Philippe-Auguste, roi de France, et il donna sa fille au marquis de Montferrat, qui avait été élevé dans le palais de Constantinople. Ce prince grec aspirait à la conquête de l'Occident; il estimait la valeur des Francs, se fiait à leur fidélité [2], et récompensait assez ridiculement leurs talens militaires par des offices lucratifs de juges et de trésoriers. La politique de Manuel lui suggéra de solliciter l'alliance du pape, et la voix publique l'accusa de partialité pour la nation et la religion des Latins [3]. Sous son règne et sous celui de son successeur Alexis, on les appelait alternativement les étrangers, les hérétiques, ou les favoris. Ce triple crime fut sévèrement expié dans le tumulte qui annonça le retour et l'élévation d'Andronic [4]. Le peuple courut aux armes; l'usurpateur envoya ses troupes et ses galères seconder la vengeance nationale; et la résistance impuissante des étrangers ne servit qu'à redoubler la fureur de leurs assassins. Ni l'âge, ni le sexe, ni les lois de l'amitié ou des alliances, ne purent sauver les victimes dévouées de la haine, de l'avarice et du fanatisme. Les Latins furent massacrés dans les rues et dans leurs maisons, leur quartier fut réduit en cendres : on brûla les ecclésiastiques dans leurs églises, et les malades dans leurs hôpitaux. On peut se faire une idée du carnage par l'acte de clé-

[1] Son historien anonyme (*de Expedit. Asiat. Fred. I, in Canisii lection. Antiq.*, t. III, part. II, p. 511, édit. Basnage) cite les sermons du patriarche grec : *quomodo Græcis injunxerat in remissionem peccatorum peregrinos occidere et delere de terrâ*. Tagino observe (*in Scriptor.* Freher, t. I, p. 409, édit. de Struw.) *Græci hereticos nos appellant : clerici et monachi dictis et factis persequuntur*. Nous pouvons ajouter la déclaration de l'empereur Baudouin quinze ans après : *Hæc est* (*gens*) *quæ Latinos omnes non hominum nomine, sed canum dignabatur, quorum sanguinem effundere pene inter merita reputabant.* (*Gesta Innocent. III*, c. 92, dans Muratori, *Script. rerum italicarum*, t. III, part. I, p. 536.) Il peut y avoir quelque exagération, mais l'action et la réaction de la haine étaient réelles.

[2] Voyez Anne Comnène (*Alexiad.*, l. VI, p. 161, 162) et un passage remarquable de Nicétas dans Manuel (l. V, c. 9), qui observe sur les Vénitiens, κατα σμηνη και φρατριας την Κωνσταντινου πολιν της οικειας ηλλαξαντο, etc.

[1] Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 186, 187.

[2] Nicétas dans Manuel, l. VII, c. 2. « Regnante enim (Ma- » nuele)..... apud eum tantam latinus populus repererat » gratiam ut neglectis Græculis suis tanquam viris molli- » bus effæminatis..... solis Latinis grandia committeret » negotia.... erga eos profusâ liberalitate abundabat...... » ex omni orbe ad eum tanquam ad benefactorem nobi- » les et ignobiles concurrebant. » (Willerm. Tyr., XXII, c. 10.)

[3] Les soupçons des Grecs auraient été confirmés s'ils eussent vu les lettres politiques de Manuel au pape Alexandre III, l'ennemi de son ennemi Frédéric I, dans lesquelles l'empereur déclare le désir de réunir les Grecs et les Latins en un seul troupeau sous un seul berger, etc. (Voyez Fleury Hist. Ecclésiastique., tom. XV, p. 187-213-243).

[4] Voyez les relations des Grecs et des Latins dans Nicétas, dans Alexis Comnène (c. 10), et Guillaume de Tyr (l. XXII, c. 10, 11, 12, 13) : la première modeste et concise, la seconde verbeuse, véhémente et tragique

mence qui le termina : on vendit aux Turcs quatre mille chrétiens qui survivaient à la proscription générale. Les prêtres et les moines se montraient les plus actifs et les plus acharnés à la destruction des schismatiques; ils chantèrent pieusement un *Te Deum* lorsque la tête d'un cardinal romain et celle du légat du pape eurent été séparées de leurs corps, attachées à la queue d'un chien, et traînées, par une dérision féroce, à travers les rues de la ville. Les plus vigilans des Latins firent leur retraite dès la première clameur ; ils s'embarquèrent sur leurs vaisseaux et s'éloignèrent de cette scène d'horreur. Dans leur fuite ils ne négligèrent point la vengeance; toute la côte maritime fut ravagée, et les innocens pâtirent pour les coupables. Les prêtres et les moines éprouvèrent particulièrement leur fureur, et le pillage remplaça une partie de leurs pertes. Arrivés en Europe, ils exposèrent la faiblesse, l'opulence et la perfidie des Grecs, dont les vices passèrent pour une suite inévitable du schisme et de l'hérésie. Les pélerins de la première croisade avaient négligé, peut-être par scrupule, de s'ouvrir le chemin de Jérusalem en s'assurant la possession de Constantinople; mais une révolution domestique invita et força presque les Français et les Vénitiens à faire la conquête de l'empire d'Orient.

Dans le cours de l'histoire de Bysance, j'ai déjà raconté l'hypocrisie, l'ambition, la tyrannie et la chute d'Andronic, le dernier rejeton mâle de la famille des Comnènes qui régna à Constantinople. La révolution qui le précipita du trône sauva la vie et produisit l'élévation d'Isaac l'Ange, qui descendait par les femmes de la même dynastie [1]. Le successeur d'un second Néron aurait facilement obtenu l'estime et l'affection de ses sujets; mais ils furent forcés quelquefois de regretter l'administration d'Andronic. Ce tyran féroce savait discerner les circonstances où son intérêt personnel était lié avec celui du public; et, tandis qu'il faisait trembler ceux qui pouvaient lui donner de l'inquiétude, les particuliers obscurs et les provinces éloignées bénissaient la justice rigoureuse de leur souverain. Le caractère de son successeur, vain et jaloux du pouvoir suprême, qu'il était inhabile à exercer, offrait un mélange de vices funestes et de vertus inutiles. Les Grecs imputaient toutes leurs calamités à sa négligence , et lui refusaient le mérite de leurs avantages passagers. Isaac sommeillait sur son trône, et ne se réveillait qu'à la voix du plaisir. Il passait sa vie avec des comédiens et des bouffons, et ces bateleurs méprisaient eux-mêmes le prince qui s'avilissait en leur prodiguant sa familiarité. Ses fêtes et ses palais excédaient le luxe de tous ses prédécesseurs ; le nombre de ses eunuques ou de ses domestiques montait à vingt mille, et la dépense de sa table et de sa maison à huit mille marcs d'argent par jour, ou environ cent millions par an. Sa tyrannie les arrachait aux peuples, et la haine publique s'irritait également de l'énormité des impôts et de leur emploi méprisable. Tandis que les Grecs comptaient douloureusement les jours de leur esclavage, un prophète, auquel Isaac accorda pour récompense la dignité de patriarche, lui annonça que, durant un règne heureux de trente-deux ans, il étendrait son empire jusqu'au mont Liban, et ses conquêtes au-delà de l'Euphrate. Mais sa seule démarche à l'appui de cette prédiction fut de réclamer de Saladin [1], par une ambassade fastueuse, la restitution du Saint-Sépulcre, et de proposer une alliance défensive et offensive à l'ennemi naturel de tous les chrétiens. Entre les mains d'Isaac et de son frère, les débris de l'empire grec tombèrent dans l'excès de l'opprobre. L'île de Chypre, dont le nom inspire l'idée du plaisir, fut envahie par un prince de la maison des Comnènes; et, par un singulier enchaînement de circonstances, la valeur de Richard d'Angleterre fit passer ce royaume à la maison de Lusignan.

[1] Le sénateur Nicétas a composé trois livres de l'histoire du règne d'Isaac l'Ange (p. 228-290), et on ne doit pas attendre de l'impartialité d'un principal secrétaire et d'un juge du palais. Il est vrai qu'il n'écrivit qu'après la mort de son bienfaiteur.

[1] Voyez Bohadin (*Vit. Saladin*, p. 129-131, 226, *vers. Schultens.*); les ambassadeurs d'Isaac parlaient le français, le grec et l'arabe, et c'est un phénomène pour ce siècle. On reçut honorablement ses ambassades; mais elles ne produisirent d'autre effet que beaucoup de scandale dans l'Occident.

La révolte des Valaques et des Bulgares fut également honteuse pour la monarchie et inquiétante pour la capitale. Depuis la victoire du second Basile, ils supportèrent durant plus de cent soixante-dix ans le joug des princes de Bysance. Mais on ne s'occupa point d'introduire l'influence salutaire des mœurs et les lois parmi ces tribus sauvages. Par l'ordre d'Isaac, on les priva de leur subsistance en entraînant leurs troupeaux pour servir à l'abondance des fêtes nuptiales du souverain, et le refus d'une égalité de paie et de rang dans le service militaire acheva d'aliéner ces guerriers indociles. Pierre et Asan, deux puissans chefs de la race des anciens rois[1], défendirent leurs droits et la liberté nationale : leurs prédicateurs annoncèrent au peuple que le glorieux saint Démétrius, leur patron, avait abandonné pour toujours le parti des Grecs ; et la rébellion s'étendit des bords du Danube aux montages de la Thrace et de la Macédoine. Après quelques efforts impuissans, Isaac l'Ange et son frère reconnurent leur indépendance, et les troupes impériales furent bientôt découragées par les ossemens de leurs camarades, qui furent dispersés sur le mont Hémès. La valeur et la politique de Jean ou Joannicès établirent solidement le second royaume des Bulgares. Ce rusé barbare envoya une ambassade à Rome. Ses ministres rendirent hommage au pape au nom[2] de leur souverain, qui se reconnut fils légitime, disciple et vassal du saint-siége, et reçut humblement du pontife la permission de battre monnaie, le titre de roi et un archevêque ou patriarche latin. Le Vatican se félicita de cette conquête spirituelle, première cause du schisme; et, si les Grecs eussent conservé les prérogatives de l'église, ils auraient abandonné sans regret toute prétention sur la monarchie.

[1] Ducange, *Familiæ Dalmaticæ*, p. 318, 319, 320. La correspondance du pontife romain avec le roi des Bulgares se trouve dans les *Gesta Innocent.III*, c. 66-82, p. 513-525.

[2] Le pape reconnaît son origine, *a nobili urbis Romæ prosapiâ genitores tui originem traxerunt*. M. d'Anville (Etat de l'Europe, p.258-262) explique cette tradition et la forte ressemblance de la langue latine avec l'idiome de Valachie. Le torrent des émigrations avait entraîné les colonies placées par Trajan dans la Dacie, des bords du Danube sur ceux du Volga, et une seconde vague les ramena du Volga au Danube. Cela est possible, mais fort extraordinaire.

L'ignorance des Bulgares n'allait point jusqu'à ne pas sentir que la durée du règne d'Isaac Lange était le plus sûr garant de leur indépendance et de leur prospérité; cependant leurs chefs méprisaient généralement les Grecs et toute la famille de l'empereur. « Chez les Grecs, dit Asan à ses soldats, le » climat, le caractère et l'éducation sont toujours les mêmes, et produiront toujours » les mêmes effets : regardez au bout de cette » lance les longues banderolles qui flottent » au gré du vent; elles ne diffèrent que par » la couleur : composées de la même soie, » ouvrées par les mêmes mains, celles qui » sont teintes en pourpre n'ont ni plus de » prix ni plus de valeur que les autres[1]. » Sous le règne d'Isaac, plusieurs prétendans lui disputèrent l'empire, et succombèrent. Un général, qui avait repoussé les flottes de Sicile, fut entraîné à la révolte et à sa ruine par l'ingratitude de son souverain, dont des émeutes et des conjurations troublèrent souvent l'âme indolente et corrompue. Le hasard ou le zèle de ses domestiques le sauvèrent; mais ils ne purent pas le protéger contre la perfidie d'un frère ambitieux, qui, pour acquérir la possession précaire d'un trône chancelant, oublia les sentimens de la fidélité, du sang et de la nature[2]. Tandis qu'Isaac courait la chasse, Alexis, dans le camp, se revêtit de la pourpre aux acclamations de toute l'armée. La capitale et le clergé souscrivirent à leur choix; et la vanité du nouveau souverain rejeta le nom de ses pères pour prendre celui de la race royale des Comnènes. J'ai épuisé toutes les expressions du mépris en parlant de son frère Isaac, et j'ajouterai seulement que l'indigne[3] Alexis ne se

[1] Cette parabole assez obscure est bien dans le style sauvage; mais je voudrais que le Valaque n'y eût pas ajouté le nom classique de Mysien, des expériences magnétiques ou de la pierre d'aimant, et le passage d'un ancien poëte comique. (Nicétas, *in Alex. Comnena*, l. I, p. 299, 300.)

[2] Les Latins aggravent l'ingratitude d'Alexis en supposant que son frère Isaac l'avait délivré des mains des Turcs, qui le tenaient en captivité. On a sans doute affirmé ce conte pathétique à Venise et à Zara, mais je n'en trouve aucune trace dans les historiens grecs.

[3] Voyez le règne d'Alexis Lange ou Comnène dans trois livres de Nicétas, p. 291-352.

soutint durant un règne de huit ans que par les vices de son épouse Euphrosine. Isaac n'apprit sa chute qu'au moment où ses gardes infidèles le poursuivaient pour mériter la faveur du nouveau tyran. Il courut devant eux jusqu'à Stagyre en Macédoine, éloignée d'environ cinquante milles; mais, seul, sans projet et sans ressource, le malheureux Isaac ne put éviter son sort, et fut arrêté, conduit à Constantinophe, privé inhumainement de la vue, et jeté dans un donjon, où on ne lui donnait que du pain et de l'eau pour toute subsistance. Au moment de la révolution, son fils Alexis n'avait que douze ans. L'usurpateur épargna son enfance, mais il le traînait partout avec lui, et souffrait rarement qu'il sortît de sa présence. L'armée campait sur les bords de la mer; un vaisseau italien favorisa la fuite du jeune prince; sous l'habit d'un matelot il échappa aux recherches de ses ennemis, passa l'Hellespont, et se trouva bientôt en Sicile à l'abri du danger. Après avoir salué la demeure des saints apôtres et imploré la protection du pape Innocent III, Alexis se rendit à l'invitation de sa sœur Irène, épouse de Philippe de Souabe, roi des Romains. Mais, en traversant l'Italie, il apprit que la fleur des chevaliers d'Occident, assemblés à Venise, se préparait à passer dans la Terre-Sainte. Un rayon d'espoir vint luire dans son cœur, et il entreprit d'engager les pélerins à délivrer son père.

Environ dix ou douze ans après la perte de Jérusalem, la noblesse de France fut appelée de nouveau au service de la guerre sainte par la voix d'un troisième prophète, moins extravagant peut-être que Pierre l'Ermite, mais fort au-dessous de saint Bernard comme politique et comme orateur. Un prêtre ignorant, des environs de Paris, Foulques [1] de Neuilly, abandonna le service de sa paroisse pour faire le métier de prédicateur ambulant. Sa sainteté et ses miracles répandirent au loin sa renommée; il déclamait avec véhémence contre les vices du siècle, et les sermons qu'il prêchait à Paris, en pleine rue, convertirent des voleurs, des usuriers, des filles publiques, et jusqu'à des docteurs et des écoliers de l'Université. A peine Innocent III avait pris possession de la chaire de saint Pierre, qu'il fit proclamer en Italie, en Allemagne et en France, la nécessité ou l'obligation d'une nouvelle croisade [1]. L'éloquent pontife déplorait pathétiquement la ruine de Jérusalem, le triomphe des païens et la honte de la chrétienté: sa libéralité proposait la rémission des péchés et une indulgence plénière à tous ceux qui serviraient dans la Palestine une année en personne, ou deux ans par un substitut [2]. Parmi les légats et les orateurs qui entonnèrent la trompette sacrée, Foulques de Neuilly tint le premier rang par l'éclat du zèle et des succès. La situation des principaux monarques de l'Europe n'était pas favorable aux vœux du saint-père. L'empereur Frédéric II, encore enfant, voyait déchirer ses états d'Allemagne par la rivalité des maisons de Souabe et de Brunswick, et les factions mémorables des Guelfes et des Gibelins. Philippe Auguste de France avait accompli son vœu et ne paraissait point disposé à le renouveler; mais, comme ce monarque n'était pas moins avide de louanges que de puissance, il assigna un fonds perpétuel pour le service de la Terre-Sainte. Richard d'Angleterre, rassasié de gloire et dégoûté par les accidens de sa première expédition, répondit par une plaisanterie aux exhortations de Foulques de Neuilly, qui réprimandait les peuples et les rois avec la même assurance. « Vous me conseillez, lui » dit Plantagenet, de me défaire de mes trois » filles, l'orgueil, l'avarice et l'incontinence, » pour les remettre à ceux à qui elles con» viennent le mieux. Je lègue mon orgueil » aux Templiers, mon avarice aux moines de

[1] Voyez Hist. Ecclésiast., t. XVI, p. 26, etc., et Villehardouin, n° 1, avec les Observations de Ducange.

[1] La Vie contemporaine du pape Innocent III, publiée par Baluze et Muratori (*Script. Rerum italicarum*, t. III, part. 1, p. 486-568), est très-précieuse par l'importance des instructions insérées dans le texte: on peut y lire la bulle de la croisade, c. 84, 85.

[2] Por-ce cil pardon fut issi gran, se s'en esmurent mult li cuers des genz, et mult s'en croisièrent, porce que li pardons ere si gran. Villehardouin, n° 1. Nos philosophes peuvent raisonner sur les causes des croisades; mais tels étaient les véritables sentimens d'un chevalier français.

» Cîteaux, et mon incontinence aux évêques.» Mais les grands-vassaux et les princes du second ordre obéirent docilement au prédicateur. Le jeune Thibaut, comte de Champagne, âgé de vingt-deux ans, fut son premier prosélyte ; l'exemple de son père et de son frère aîné servit à l'encourager ; le premier avait marché à la tête de la seconde croisade, et l'autre était mort en Palestine avec le titre de roi de Jérusalem. Deux mille deux cents chevaliers lui devaient l'hommage[1] et le service militaire; la noblesse de Champagne excellait dans l'exercice des armes[2]; et son mariage avec l'héritière de Navarre procurait à Thibaut le secours d'une nombreuse bande de Gascons qu'il tira des deux côtés des Pyrénées. Il eut pour compagnon d'armes Louis, comte de Blois et de Chartres, qui tirait comme lui son origine du sang royal; ces deux princes étaient l'un et l'autre neveux en même temps du roi de France et de celui d'Angleterre. Dans la foule des barons et des prélats qui imitèrent leur zèle, je distingue la naissance et le mérite de Mathieu de Montmorency, le fameux Siméon de Montfort, le fléau des Albigeois, et le vaillant Geoffroi Villehardouin[3], maréchal de la Champagne[4], qui a écrit ou dicté, dans l'idiome[5] barbare de son siècle et de son pays[1], la relation des conseils et des expéditions dans lesquelles il joua lui-même un des principaux rôles. A la même époque, Baudouin, comte de Flandre, qui avait épousé la sœur de Thibaut, prit la croix à Bruges, accompagné de son frere Henri, un des plus vaillans chevaliers de cette industrieuse province[2]. Les chefs prononcèrent solennellement leur vœu dans l'église, et le ratifièrent dans des tournois. Après avoir débattu les futures opérations de la guerre dans plusieurs assemblées successives, on résolut d'attaquer d'abord l'Égypte, ruinée, depuis la mort de Saladin, par la famine et les guerres civiles. Mais le sort des armées précédentes démontrait le danger d'entreprendre par terre cette longue expédition ; les barons français manquaient de vaisseaux, et n'avaient pas la moindre connaissance de l'art de la navigation. Ils nommèrent sagement six députés ou représentans, du nombre desquel était Villehardouin, et leur donnèrent le pouvoir d'engager et de diriger toute la confédération. Les états maritimes de l'Italie pouvaient seuls transporter les pélerins, leurs armes et leurs chevaux ; et les six députés se rendirent à Venise pour solliciter, par des motifs de dévotion et d'intérét, le secours de cette puissante république.

Dans l'invasion d'Attila en Italie, j'ai raconté[3] que les Vénitiens, échappés des villes détruites du continent, s'étaient réfugiés dans la chaîne des petites îles qui bordent l'extrémité du golfe Adriatique. Environnés de la mer, libres, indigens, laborieux et inaccessibles, ils formèrent insensiblement une république : les premiers fondemens de Venise s'élevèrent dans l'île de Rialto, et

[1] Ce nombre de fiefs, dont dix-huit cents devaient hommage lige, était enregistré dans l'église de Saint-Étienne de Troyes, et fut attesté en 1213 par le maréchal de la Champagne. (Ducange, Observ., p. 254.)

[2] « Campania... militiæ privilegio singularis excellit... » in tyrociniis... prolusione armorum, etc. » (Ducange, p. 249, tiré de l'ancienne Chronique de Jérusalem, A. D. 1177-1199.)

[3] Le nom de Villehardouin tire son origine d'un village ou château du diocèse de Troyes, entre Bar et Arcis. La famille était noble et ancienne. La branche aînée de notre historien subsista jusqu'en 1400; la cadette, qui acquit la principauté de l'Achaïe, se fondit dans la maison de Savoie (Ducange, p. 235-245).

[4] Son père et ses descendans possédèrent cet office. Mais Ducange n'a pas feuilleté avec son activité ordinaire. Je trouve qu'en 1356 cet office passa dans la maison de Conflans; mais ces maréchaux de province sont éclipsés depuis long-temps par les maréchaux de France.

[5] Ce langage, dont je donnerai quelques essais, a été expliqué par Vigenère et Ducange, dans une version et un glossaire. Le président des Brosses (Mécanisme des langues, tome II. p. 83) le donne comme un modèle du langage qui a cessé d'être français, et qui ne peut être compris par les grammairiens

[1] Son âge et son expression « moi qui *cette œuvre dicta* (n° 62, etc.), peuvent faire juger qu'il ne savait ni lire ni écrire, et ce soupçon paraît plus fondé que celui de M. Wood relativement à Homère. Cependant la Champagne peut se vanter d'avoir produit les deux premiers historiens, Villehardouin et Joinville.

[2] La croisade, les règnes du comte de Flandre, de Baudouin et son frère Henri, font le sujet particulier d'une histoire composée par Doutremens, jésuite (*Constantinopolis Belgica*, *Turnaci*, 1638, in-4°), que je ne connais que d'après ce qu'en a dit Ducange.

[3] Hist., etc., vol. III, p. 420-422.

l'élection annuelle de douze tribus fut remplacée par l'office à vie d'un duc ou doge perpétuel. Placés entre les deux empires, les Vénitiens s'enorgueillissent d'avoir toujours conservé leur indépendance [1]; ils ont défendu leur liberté contre les Latins; Charlemagne abandonna toute réclamation de souveraineté sur les îles du golfe Adriatique; son fils Pepin échoua dans l'attaque des lagunes ou canaux, trop profonds pour sa cavalerie, et trop peu pour l'approche de ses vaisseaux; et, sous le règne de tous les empereurs d'Allemagne, les terres de la république ont été clairement distinguées du royaume d'Italie. Mais les habitans de Venise adoptaient eux-mêmes l'opinion générale des nations étrangères et de leurs propres souverains, qui les considéraient comme une portion inaliénable de l'empire d'Orient [2]. Les neuvième et dixième siècles offrent des preuves nombreuses et incontestables de leur dépendance, et les vains titres, les serviles honneurs de la cour de Bysance, si recherchés de leurs ducs, auraient paru méprisables aux magistrats d'un peuple libre. Mais l'ambition de Venise et la faiblesse de Constantinople relâchèrent insensiblement les liens de cette dépendance. L'obéissance se convertit en respect; les priviléges devinrent une prérogative, et l'indépendance du gouvernement politique affermit la liberté du gouvernement civil. Les villes maritimes de l'Istrie et de la Dalmatie obéissaient aux souverains de la mer Adriatique; et, lorsque les Vénitiens armèrent contre les Normands en faveur d'Alexis, l'empereur ne réclama point leurs secours comme un devoir de sujets, mais comme un bienfait d'alliés reconnaissans et fidèles. La mer semblait être leur patrimoine [1]: les Génois et les Pisans occupaient la partie occidentale de la Méditerranée, depuis la Toscane jusqu'à Gibraltar; mais Venise acquit de bonne heure une forte part dans le commerce lucratif de la Grèce et de l'Égypte; ses richesses s'augmentaient en proportion des demandes de l'Europe; ses manufactures de glaces et de soies et l'institution de sa banque sont de la plus haute antiquité. Lorsqu'il s'agissait de maintenir l'honneur de son pavillon, de venger ses injures ou de protéger la liberté de la navigation, la république pouvait lancer et armer en peu de temps une flotte de cent galères, qu'elle employa successivement contre les Grecs, contre les Sarrasins et contre les Normands; elle fut d'un grand secours aux Francs dans leur expédition sur les côtes de la Syrie. Mais le zèle des Vénitiens n'était ni aveugle ni désintéressé: après la conquête de Tyr, ils partagèrent la souveraineté de cette ville, le premier entrepôt d'un commerce universel. On apercevait dans la politique de cette république, l'avarice d'un peuple commerçant et l'insolence d'une puissance maritime. La prudence guida cependant toujours son ambition, et la conservation des galères armées pour sa défense lui fit rarement oublier que les vaisseaux marchands étaient la source de sa grandeur et de son opulence. Venise évita le schisme des Grecs, mais elle n'eut jamais pour le pontife romain une obéissance servile; et la fréquente correspondance avec les infidèles de tous les climats paraît avoir tempéré de bonne heure l'influence de la superstition. Son gouvernement primitif fut un mélange de démocratie et de monarchie;

1 Pagi (*Critica*, tome III, A. D. 810, n° 4, etc.) discute la fondation et l'indépendance de Venise, et l'invasion de Pepin. Voyez la dissertation de Beretti, *Italiæ medii ævi, in Muratori, Script.* (tome X, p. 153). Les deux critiques montrent un peu de partialité, le Français contre et l'Italien pour la république.

2 Lorsque le fils de Charlemagne réclama ses droits de souveraineté, les Vénitiens lui répondirent: Ὁτι ἡμεις δουλοι θελομεν ειναι του Ρωμαιων βασιλεως (Constant. Porphyrogénète, *de Administrat. Imperii*, part. II, c. 28, p. 85): et la tradition du neuvième siècle établit le fait du dixième, confirmé par l'ambassade de Liutprand de Crémone. Le tribut annuel que l'empereur leur permit de payer au roi d'Italie doubla leur servitude en l'allégeant; mais le mot haineux δουλοι doit se traduire, comme dans la chartre de 827 (Laugier, Hist. de Venise, t. I, p. 67, etc.), par le terme plus doux ou plus modéré de *subditi fideles*.

1 Voyez la vingt-cinquième et la trentième dissertation des antiquités du moyen âge, par Muratori. L'Histoire du Commerce, par Anderson, ne date le commerce des Vénitiens avec l'Angleterre que de l'année 1323. L'abbé Dubos (Hist. de la Ligue de Cambrai, tome II, p. 443-180) donne une description intéressante de l'état florissant de leur commerce et de leurs richesses au commencement du quinzième siècle.

l'élection du doge se faisait par les suffrages d'une assemblée générale : tant que son administration plaisait au peuple, il régnait avec le faste et l'autorité d'un souverain; mais, dans les fréquentes révolutions, ces magistrats furent déposés, bannis, et quelquefois massacrés par une multitude toujours violente et souvent injuste. Le douzième siècle vit naître les commencemens de la sévère aristocratie, qui réduit aujourd'hui le doge à n'être qu'un fantôme, et le peuple un zéro [1].

Lorsque les six ambassadeurs des Français arrivèrent à Venise, Henri Dandolo, le duc régnant, les reçut avec affabilité dans le palais de Saint-Marc [2]. Quoique âgé de plus de quatre-vingt-dix ans et privé de la vue [3], Dandolo conservait toute la vigueur de son courage et de son imagination; il avait encore l'ambition de signaler son zèle par quelques exploits mémorables, et d'établir sa renommée en ajoutant à la gloire et à la puissance de sa patrie. La valeur et la confiance des barons et de leurs députés obtinrent son approbation et ses louanges; mais il n'était que le magistrat de la république, et il fallut le temps de consulter ses collègues sur cette affaire importante. Six sages, récemment nommés pour diriger l'administration du doge, discutèrent la proposition des Français; on en fit part ensuite aux quarante membres du conseil d'état, et elle fut enfin communiquée à l'assemblée législative, composée de quatre cent cinquante membres élus annuellement dans les six quartiers de la ville. Dans tous les temps de paix ou de guerre, le doge était toujours le chef de la république, et la réputation personnelle de Dandolo ajoutait du poids à son autorité légale : on approuva ses raisons en faveur de l'alliance, et il fut autorisé à informer les ambassadeurs des conditions du traité [1]. On proposait aux croisés de s'assembler, vers la fête de Saint-Jean de l'année suivante, sur les terres de Venise, où ils trouveraient des bâtimens à fond plat pour embarquer quatre mille cinq cents chevaux et neuf mille écuyers, avec un nombre de vaisseaux suffisant pour transporter quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille soldats. Il était accordé que, durant neuf mois, les Vénitiens fourniraient la flotte de toutes les provisions nécessaires, et la conduiraient partout où le service de Dieu ou de la chrétienté pourrait l'exiger, et que la république y joindrait une escadre de cinquante galères armées. Les pélerins devaient payer, avant le départ, la somme de quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, et partager également toutes les conquêtes entre les confédérés. Les conditions semblèrent un peu dures; mais la circonstance était pressante, et les barons français ne savaient épargner ni leur sang ni leurs richesses. On convoqua une assemblée générale pour assister à la ratification du traité. Dix mille citoyens remplirent la grande chapelle et la place de Saint-Marc, et la fierté française fut obligée de plier devant la majesté du peuple. « Illustres Vénitiens, dit le maréchal de Champagne, nous sommes députés » par les plus puissans barons de la France, » pour supplier les souverains de la mer de » nous aider à délivrer Jérusalem et le Saint- » Sépulcre. Ils nous ont recommandé de nous

[1] Les Vénitiens n'ont écrit et publié leur histoire que fort tard. Leurs plus anciens monumens sont 1° la Chronique (peut-être) de Jean Sagornin (Venise, 1765, in-8°), qui represente l'etat et les mœurs de Venise dans l'année 1008; 2° la grande Histoire du doge (1342-1354) André Dandolo, publiée pour la première fois dans le douzième tome de Muratori, A. D. 1728. L'Histoire de Venise, par l'abbé Laugier (Paris, 1758), est un ouvrage utile dont je me suis servi principalement pour la partie de la constitution ou du gouvernement.

[2] Henri Dandolo avait quatre-vingt-quatre ans quand il fut élu doge (A. D. 1192), et quatre-vingt-dix-sept quand il mourut (A. D. 1205). Voyez les observations de Ducange sur Villehardouin, n° 204. Mais les écrivains originaux n'observent point la longeur de cette carrière. Il n'existe pas, je crois, un second exemple d'un héros presque centenaire. Théophraste pourrait servir d'exemple d'un écrivain de près de quatre-vingt-dix ans. Mais, au lieu de ἐννενήκοντα (*Proœm. ad Character.*), je me sens aussi disposé à lire ἑβδομήκοντα, comme l'a jugé son dernier éditeur Fischer, et comme l'a pensé d'abord Casaubon. Il est presque impossible que le corps et l'imagination conservent leur vigueur dans un âge si avancé.

[3] Les Vénitiens modernes (Laugier, t. II, p. 119) accusent l'empereur Manuel, mais cette calomnie est réfutée par Villehardouin et les anciens écrivains, qui supposent que Dandolo perdit la vue à la suite d'une blessure (n° 34, et Ducange).

[1] Voyez le traité original dans la chronique d'André Dandolo, p. 323-326.



» prosterner à vos pieds, et nous ne nous re- » lèverons pas que vous n'ayez promis de vous » joindre aux défenseurs de Jésus-Christ. » Ce discours, accompagné de leurs larmes [1], leur air martial et leur attitude suppliante, arrachèrent un cri universel d'applaudissemens, dont le bruit, dit Geoffroi, imita l'explosion d'un volcan. Le vénérable doge monta sur son tribunal pour alléguer en faveur de la requête les motifs honorables et vertueux qui peuvent seuls déterminer l'assemblée de tout un peuple. On reçut le serment des députés; on transcrivit le traité sur un parchemin; il fut scellé et accepté mutuellement par les représentans de France et de Venise, et envoyé sur-le-champ à Rome pour obtenir l'approbation du pape Innocent III. Les marchands prêtèrent deux mille marcs pour les premières dépenses de l'armement; et, des six députés, deux repassèrent les Alpes pour annoncer le succès de la négociation, tandis que les quatre autres firent inutilement un voyage à Gènes et à Pise, pour engager ces deux républiques à entrer dans la sainte confédération.

Des délais et des obstacles imprévus retardèrent l'exécution de ce traité. En arrivant à Troyes, le maréchal alla rendre compte de sa mission à Thibaut, comte de Champagne, que les pélerins avaient unanimement choisi pour leur général. Mais le brave Thibaut était expirant, et déplorait le destin rigoureux qui le condamnait à mourir obscurément. Il distribua parmi ses vassaux tout ce qu'il possédait d'argent, et leur fit jurer d'accomplir le vœu qu'ils avaient fait avec lui. Mais, dit le maréchal, tous ceux qui acceptèrent ses dons ne lui tinrent pas parole. Les champions fidèles s'assemblèrent à Soissons pour choisir un nouveau général; mais, soit incapacité, jalousie ou répugnance, il fut impossible de trouver un prince parmi les Français qui eût des talens nécessaires pour conduire l'expédition, et la volonté de l'entreprendre. Tous les suffrages se réunirent en faveur d'un étranger, et l'on résolut d'offrir le commandement à Boniface, marquis de Montferrat, illustre rejeton d'une race de héros, et personnellement distingué par ses talens politiques et militaires [1]. La piété, ou peut-être l'ambition, décida le marquis à recevoir favorablement cette invitation honorable. Après avoir passé quelques jours à la cour de France, où on le reçut comme un ami et un parent, il accepta solennellement, dans l'église de Soissons, la croix de pélerin et le commandement de l'armée. Le prince italien repassa aussitôt les Alpes pour se préparer à la sainte expédition. Vers la fête de la Pentecôte, il déploya sa bannière et se mit en route pour Venise, à la tête de ses Italiens. Les comtes de Flandre et de Blois, et les plus illustres barons de France, le précédèrent ou le suivirent; et un corps nombreux de pélerins allemands vint joindre les Français [2]. Les Vénitiens, exacts à leurs engagemens, avaient construit des écuries pour les chevaux et des baraques pour les soldats. Les magasins étaient abondamment pourvus de fourrages et de provisions; les bâtimens de transport, les vaisseaux et les galères n'attendaient pour mettre à la voile que le paiement stipulé par le traité pour le fret et l'armement; mais cette somme excédait de beaucoup les richesses réunies de tous les pélerins assemblés à Venise. Les Flamands, dont l'obéissance pour leur comte était purement volontaire, avaient entrepris avec leurs propres vaisseaux la longue navigation de l'Océan et de la Méditerranée; et un grand nombre de Français et d'Italiens s'étaient embarqués à Marseille ou dans la Pouille. Ceux qui s'étaient rendus à Venise pouvaient

[1] En lisant Villehardouin, on ne peut s'empêcher d'observer que le maréchal et ses confrères les chevaliers répandaient fréquemment des larmes. « Sachiez que là ot mainte lerme plorée de pitié (n° 17); mult plorant (ibid.); mainte lerme plorée (n° 34); si orent mult pitié et plorèrent mult durement (n° 60); i ot maint lerme plorée de pitié (n° 202). » Ils pleuraient dans toutes les occasions, tantôt de douleur, tantôt de joie, et tantôt encore de dévotion.

[1] Par une victoire contre les citoyens d'Asti (A.D. 1191), par une croisade dans la Palestine, et par une ambassade du pape chez les princes allemands (Muratori, *Annali d'Italia*, t. x, p. 163-202).

[2] Voyez la croisade des Allemands dans l'*Historia C. P.* de Gunther (Canis., *Antiq. Lect.*, t. IV, p. 5-8), qui célèbre le pélerinage de Martin son abbé, un des prédicateurs rivaux de Foulques de Neuilly. Son monastère, de l'ordre de Cîteaux, était situé dans le diocèse de Bâle.

se plaindre qu'après avoir fourni leur contribution personnelle ils se trouvaient responsables de celle des absens. Tous les chefs donnèrent leur vaisselle d'argent; mais ce sacrifice généreux ne pouvait pas suffire, et, après tous les efforts, il manquait trente-quatre mille marcs pour compléter la somme convenue. La politique et le patriotisme du doge levèrent cet obstacle. Il proposa aux barons de se joindre à ses compatriotes pour réduire quelques villes révoltées de la Dalmatie, et promit de leur rendre la revanche dans la Palestine, et d'obtenir en outre de la république qu'elle attendît, pour le surplus de leur dette, que quelque riche conquête les mît en état d'y satisfaire. Les barons n'acceptèrent cette nouvelle convention qu'avec répugnance; mais la crainte de perdre leurs préparatifs et le chagrin de renoncer à l'entreprise l'emportèrent sur les scrupules; et les premières hostilités de la flotte et de l'armée furent dirigées contre Zara [1], ville forte, sur la côte de la Sclavonie, qui avait abandonné les Vénitiens et s'était mise sous la protection du roi de Hongrie [2]. Les croisés rompirent les chaînes qui défendaient le port, débarquèrent leurs troupes, et forcèrent la ville de se rendre, le cinquième jour, à discrétion. On épargna le sang des habitans, mais on pilla leurs maisons, et les murs de la ville furent démolis. La saison étant fort avancée, les confédérés résolurent de choisir un port sûr dans un pays fertile, pour y passer tranquillement l'hiver; mais les fréquentes querelles des soldats et des mariniers leur permirent rarement de goûter le repos. La conquête de Zara était une source de discorde et de scandale. La première expédition des alliés avait teint leurs armes du sang des chrétiens; le roi de Hongrie et ses nouveaux sujets faisaient nombre eux-mêmes parmi les champions de la croix; et la crainte ou l'inconstance augmentait les scrupules des dévots. Le pape avait excommunié des croisés parjures qui pillaient et massacraient leurs frères [1]; et l'anathème du pontife n'épargna que le marquis Boniface et Simon de Montfort, l'un parce qu'il ne s'était point trouvé au siége, et l'autre parce qu'il abandonna tout-à-fait la confédération. Innocent aurait pardonné volontiers aux dociles pénitens français, mais les Vénitiens enflammaient son ressentiment par le refus d'avouer leur faute, d'accepter le pardon, et de reconnaître l'autorité d'un prêtre, relativement à leurs affaires temporelles.

La réunion d'une flotte et d'une armée si puissante avait ranimé l'espoir du jeune Alexis [2]. A Venise et à Zara, il pressa vivement les croisés d'entreprendre la délivrance de son père [3]. La recommandation de Philippe, roi d'Allemagne, la présence et les prières du jeune Grec, excitèrent la compassion des pélerins; le marquis de Montferrat et le doge de Venise entreprirent de plaider sa cause. Une double alliance et la dignité de césar avaient lié les deux frères aînés de Boniface [4] avec la famille impériale. Il espé-

[1] Jadera, aujourd'hui Zara, était une colonie romaine qui reconnaissait Auguste pour son fondateur. Elle a environ, dans l'état présent, deux milles de tour et contient cinq à six mille habitans. Mais elle est très-bien fortifiée, et tient à la terre ferme par un pont. Voyez les voyages de Spon et Wheeler (Voyages de Dalmatie, de Grèce, etc., t. I, p. 64-70; Voyage en Grèce, p. 8-14.) Ce dernier, confondant *sestertia* et *sestertii*, évalue un arc-de-triomphe décoré de colonnes et de statues à douze livres sterling. Si de son temps il n'y avait point d'arbres dans les environs de Zara, c'est qu'on n'y avait pas encore planté apparemment les cerisiers qui nous fournissent de si excellent marasquin.

[2] Katona (*Hist. Critica Reg. Hungariæ stirpis Arpad.*, t. IV, p. 536-558) rassemble les faits et les témoignages les plus défavorables aux conquérans de Zara.

[1] Voyez toute la transaction et les sentimens du pape dans les Épîtres d'Innocent III, *Gesta*, c. 86, 87, 88.

[2] Un lecteur moderne est surpris d'entendre nommer le jeune Alexis le valet de Constantinople, à raison de son âge, comme on dit les *infans* d'Espagne et le *nobilissimus puer* des Romains : les pages ou valets des chevaliers étaient aussi nobles que leurs maîtres (Villehardouin et Ducange, n° 36).

[3] Villehardouin (n° 35) nomme l'empereur Isaac *Sursac*, mot dérivé probablement du mot français *sire*, ou du grec κυρ (κυριος) avec la terminaison du nom propre; les corruptions de Tursac et de Gonserac, que nous trouverons par la suite, nous donneront une idée de la licence que prenaient à cet égard les anciennes dynasties d'Assyrie et d'Égypte.

[4] Reinier et Conrad : l'un épousa Marie, fille de l'empereur Manuel Comnène; l'autre était marié à Théodora Angéla, sœur des empereurs Isaac et Alexis. Conrad abandonna la cour de Bysance et la princesse pour aller défendre la ville de de Tyr contre Saladin (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 187-203.)

rait que l'importance de ce service lui vaudrait l'acquisition d'un royaume; et l'ambition moins personnelle de Dandolo s'occupait d'augmenter le commerce et la puissance de son pays [1]. Leur influence obtint une audience favorable aux ambassadeurs d'Alexis; et, si la grandeur de ses offres n'excita point de défiance, les motifs et les récompenses qu'il présentait purent justifier le délai et l'emploi des forces destinées à la délivrance de Jérusalem. Il promit pour lui et pour son père qu'aussitôt qu'ils auraient recouvré le trône de Constantinople, ils termineraient le long schisme des Grecs, et se soumettraient, eux et leurs sujets, à la suprématie de l'église romaine. Il s'engagea à récompenser les travaux et les services des croisés par le paiement immédiat de trois cent mille marcs d'argent, à suivre les pélerins en Égypte, ou à entretenir durant une année, s'ils le préféraient, dix mille hommes, et durant toute sa vie, cinq cents chevaliers pour le service de la Terre-Sainte. La république de Venise accepta ces conditions; et l'éloquence du doge et du marquis persuadèrent aux comtes de Blois, de Flandre et de Saint-Pol, de prendre part à cette glorieuse entreprise : on scella par les sermens ordinaires un traité d'alliance offensive et défensive; chaque individu, séduit par les motifs de l'avantage général ou de l'intérêt personnel, consentit à partager l'honneur de replacer un souverain sur son trône, ou ils se persuadèrent peut-être que tous leurs efforts pour délivrer la Palestine seraient impuissans, à moins que l'acquisition de Constantinople ne précédât et ne facilitât la conquête de Jérusalem. Mais ils n'étaient que les chefs ou les égaux d'une nombreuse troupe de guerriers libres et de volontaires qui raisonnaient et agissaient d'après eux-mêmes; et, quoiqu'une forte majorité acceptât l'alliance, ceux qui la rejetaient n'étaient pas moins respectables par leur rang, par leur nombre et par leurs motifs [2]. Le détail des forces navales de Constantinople et de ses fortifications inaccessibles en imposait aux plus hardis; ils déguisaient en public leurs craintes, et se les dissimulaient peut-être à eux-mêmes par des objections plus honorables de devoir et de religion. Les dissidens alléguaient la sainteté du vœu qui les avait éloignés de leur famille pour courir à la délivrance du Saint-Sépulcre, et déclaraient que les intérêts particuliers et profanes ne les détourneraient point d'une sainte entreprise dont l'événement était entre les mains de la Providence. Les censures du pape et les reproches de leur conscience avaient assez sévèrement puni l'attaque de Zara, leur première imprudence, pour qu'ils évitassent de souiller à l'avenir leurs armes en répandant le sang des chrétiens; et il ne leur appartenait pas de punir le schisme des Grecs ou de venger les droits suspects des empereurs de Bysance. D'après ces principes ou ces prétextes, un grand nombre de pélerins braves et dévots firent leur retraite, et leur départ nuisit moins à la réussite de l'entreprise, que l'opposition ouverte ou secrète des mécontens qui ne quittèrent point l'armée.

Malgré cette défection, les Vénitiens pressèrent vivement le départ, et cachèrent probablement, sous l'extérieur d'un zèle généreux pour Alexis, leurs ressentimens contre sa nation et contre sa famille. La préférence du commerce, accordée récemment à la république de Pise, blessait leur cupidité, et ils voulaient venger à la fois tous les griefs anciens et nouveaux qu'ils reprochaient à la cour de Bysance. Dandolo encouragea peut-être le conte populaire qui accusait l'empereur Manuel d'avoir violé dans la personne du doge les droits des nations et de l'humanité, en le privant de la vue tandis qu'il était revêtu du caractère sacré d'ambassadeur. On n'avait point vu depuis plusieurs siècles un pareil armement sur la mer Adriatique; cent vingt bateaux plats ou *palandres* pour les chevaux, deux cent quarante vaisseaux char-

[1] Nicétas (*in Alexio Comneno*, l. III, c. 9) accuse le doge et les Vénitiens d'avoir été les auteurs de la guerre contre Constantinople, et ne considère que comme une κυμα ὑπερ κυματι l'arrivée et les offres honteuses du prince exilé.

[2] Villehardouin et Gunther expliquent les sentimens des deux partis. L'abbé Martin quitta l'armée à Zara, passa dans la Palestine, fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople, et devint malgré lui le témoin du second siége.

gés de soldats, et soixante-dix de provisions, soutenus par cinquante galères armées, composaient cette flotte formidable [1]. Tandis que le vent était favorable, la mer tranquille et le ciel serein, tous les regards se fixaient avec admiration sur cette scène martiale et brillante. Les boucliers des chevaliers et des écuyers rangés sur les deux bords des vaisseaux, les étendards flottans à la poupe, formaient un spectacle magnifique et imposant. Des catapultes et des machines propres à lancer des pierres et à ébranler des murs, tenaient lieu de notre artillerie moderne; une musique guerrière dissipait la fatigue et l'ennui de la navigation, et les guerriers s'encourageaient mutuellement dans la confiance que quarante mille héros chrétiens suffisaient pour faire la conquête de l'univers [2]. L'adresse et l'expérience des pilotes vénitiens dirigèrent la flotte; elle arriva sans accident à Durazzo, situé sur le territoire de l'empereur grec. L'île de Corfou leur servit de lieu de relâche et de repos; après avoir doublé le dangereux cap de Male et la pointe méridionale de l'Hellespont ou de la Morée, ils firent une descente dans l'île de Négrepont [3], et jetèrent l'ancre à Abydus, sur la rive asiatique de l'Hellespont. Les préludes de la conquête ne furent ni difficiles ni sanglans. Les provinciaux grecs, sans patriotisme et sans courage, n'entreprirent point de résister. La présence de l'héritier légitime pouvait justifier l'obéissance dont ils furent récompensés par la modération et la discipline sévère des confédérés. En traversant l'Hellespont, leur flotte se trouva resserrée dans un canal étroit, et leurs voiles innombrables obscurcirent la surface des eaux. Ils reprirent leur distance dans le vaste bassin de la Propontide, et voguèrent sur cette mer tranquille jusqu'aux atterrages de la côte d'Europe. Environ à trois lieues à l'ouest de Constantinople, le doge les dissuada sagement de se séparer sur une côte ennemie; et comme les provisions tiraient à leur fin, on résolut de les renouveler, durant le temps des moissons, dans les îles fertiles de la Propontide. Ils dirigèrent leur course conformément à cette intention; mais un coup de vent et leur impatience les poussèrent à l'est, et si près de la terre et de la ville, que les remparts et les vaisseaux se saluèrent mutuellement de quelques volées de pierres et de dards. L'armée admirait en passant la superbe Bysance, qui s'élevait orgueilleusement sur la cime de sept collines, et couvrait de ses vastes édifices le continent de l'Europe et de l'Asie. Les rayons du soleil doraient les dômes des palais et des églises, et les réfléchissaient sur la surface des eaux; les murs fourmillaient de soldats et de spectateurs; ils semblaient innombrables et pouvaient être courageux; les Français ne considéraient pas sans inquiétude que, depuis la naissance du monde, un si petit nombre de guerriers n'avait point osé tenter une entreprise si périlleuse. Mais la valeur et l'espérance dissipèrent bientôt cette émotion passagère; et chaque soldat, dit le maréchal de Champagne, jeta les yeux sur l'épée ou sur la lance dont il devait bientôt glorieusement se servir [4]. Les Latins jetèrent l'ancre devant le faubourg de Chalcédoine. Les matelots restèrent seuls sur les vaisseaux, et le pillage d'un palais impérial fit goûter aux barons les premières jouissances du succès. Le troisième jour, la flotte et l'armée tournèrent vers Scutari, le faubourg asiatique de Constantinople; quatre-vingts chevaliers français surprirent et mirent en fuite un corps de cinq cents hommes de cavalerie grecque, et une halte de neuf jours suffit pour fournir abondam-

[1] La naissance et la dignité d'André Dandolo lui donnèrent le désir et les moyens de rechercher dans les archives de Venise l'histoire de son illustre ancêtre. Le laconisme de son récit ne ressemble point aux relations modernes et verbeuses de Sanudo (dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, tome XXII), Blondus, Sabellicus et Rhamnusius.

[2] Villehardouin, n° 62. Ses sentimens sont aussi originaux que sa manière de les exprimer : il est sujet à pleurer, mais ne se réjouit pas moins de la gloire et du danger des combats avec un enthousiasme auquel un écrivain sédentaire ne peut atteindre.

[3] Dans ce voyage, presque tous les noms géographiques se trouvent défigurés par les Latins; le nom moderne de Chalcis et toute l'Eubée dérivent *d'Euripus*, d'où *Evripo*, *Negripo*, *Negrepont*, qui déshonorent nos cartes. (D'Anville, Geograph. Ancienne, tome I. p. 263).

[4] Et sachiez que il ne ot si hardi cui le cuer ne fremist (c. 67)...... Chascuns regardoit ses armes... .. que par tems en aront mestier (c. 68). Telle est la franchise du vrai courage.

ment le camp de fourrages et de provisions.

On trouvera peut-être extraordinaire qu'en racontant l'invasion d'un grand empire je n'aie point parlé des obstacles qui devaient s'opposer au succès des conquérans. Les Grecs manquaient, à la vérité, de courage; mais ils étaient riches et industrieux, et ils obéissaient à un prince absolu : l'usurpateur manqua de prudence tandis que ses ennemis furent éloignés, et de courage dès qu'il les vit approcher. Aux premiers bruits de l'alliance de son neveu avec les Vénitiens et les Français, Alexis sourit dédaigneusement; ses courtisans feignirent d'attribuer ce mépris à sa valeur, et parvinrent peut-être à le lui persuader. Chaque soir, sur la fin d'un banquet, il mettait les confédérés en déroute, et taillait en pièces les présomptueux barbares de l'Occident. Ces barbares redoutaient avec raison ses forces navales. Seize cents bateaux pêcheurs de Constantinople [1] auraient fourni des matelots pour armer une flotte capable d'ensevelir les galères vénitiennes dans la mer Adriatique, ou de leur fermer le passage de l'Hellespont. Mais toutes les ressources peuvent devenir impuissantes par la négligence du prince et la corruption de ses ministres. Le grand-duc ou amiral faisait un trafic scandaleux et presque public des voiles, des mâts et des cordages. On réservait les forêts royales aux plaisirs de la chasse; et les eunuques, dit Nicétas, gardaient les arbres comme s'ils eussent été consacrés au culte religieux. Le siége de Zara et l'aproche rapide des Latins réveillèrent Alexis; dès que le danger lui parut réel, il le crut inévitable. La présomption disparut et fit place au désespoir. Ces barbares méprisables campèrent impunément à la vue de son palais, et le monarque tremblant eut recours à une ambassade, dont la pompe et le ton menaçant déguisèrent mal aux Français l'effroi qu'avait répandu leur arrivée. Les ambassadeurs demandèrent au nom de l'empereur des Romains dans quelle intention l'armée des Latins campait sous les murs de sa capitale; ils assurèrent qu'Alexis se prêterait volontiers à seconder de ses trésors leur entreprise de la Palestine, mais déclarèrent en même temps que les confédérés, fussent-ils dix fois plus nombreux, devaient s'attendre à être tous promptement exterminés, s'ils avaient l'imprudence de violer le respect dû à la capitale du monde. Le doge et les barons firent une réponse ferme et concise. « Engagés, » dirent-ils, dans la cause de la justice et de » l'honneur, nous méprisons l'usurpateur de » la Grèce, ses offres et ses menaces. Votre » prince légitime siége ici parmi nous; il a » droit à notre amitié et à la soumission d'un » oncle perfide, qui, non content de renver- » ser son frère du trône, le fait languir dans » un cachot après l'avoir inhumainement » privé de la vue. Qu'il confesse son crime, » qu'il implore la clémence de celui qu'il » a persécuté, et nous intercéderons en sa » faveur; nous lui obtiendrons la liberté » d'aller vivre au loin dans la paix et dans » l'abondance. Mais nous regarderons une » seconde ambassade comme une insulte, et » nous n'y répondrons que le fer à la main » dans le palais de Constantinople [1]. »

Dix jours après leur arrivée à Scutari, les croisés se préparèrent, comme soldats et comme catholiques, au passage du Bosphore. Le canal était large et rapide; dans un calme le courant de l'Euxin pouvait descendre au milieu de la flotte les feux formidables connus sous le nom de grégeois; et soixante-dix mille hommes rangés en bataille défendaient la rive opposée. Dans cette journée mémorable, où le hasard voulut que le temps fût doux et le ciel serein, les Latins distribuèrent leur ordre de bataille en six divisions. Le comte de Flandre, un des plus puissans princes de France, suivi de ses habiles arbalétriers, conduisit la première ou l'avant-garde; les quatre qui suivaient étaient commandées par son frère Henri, par les comtes de Saint-Pol et de Blois, et par Mathieu de Montmorenci; ce fut sous les ordres de ce dernier que marchèrent volontairement le

[1] « Eamdem urbem plus in solis navibus piscatorum » abundare, quam illos in toto navigio. Habebat enim » mille et sexcentas piscatorias naves. Bellicas autem sive » mercatorias habebant infinitæ multitudinis et portum » tutissimum. » (Gunther, *Hist. C. P.*, c. 8, p. 10.)

[1] Καθαπερ ἱερων αλσεων, ειπειν δε και θεοφυτευτων παραδεισων εφειδοντο τουτωνι. (Nicetas, *in Alex. Comnèno*, l. III, c. 9, p. 348.)

maréchal et les nobles de la Champagne. Le marquis de Montferrat, à la tête des Allemands et des Lombards, conduisait la sixième division; l'arrière-garde et la réserve de l'armée, les chevaux de bataille sellés et couverts de leurs longs caparaçons, furent embarqués sur les palandres [1]. Les chevaliers se tenaient debout auprès de leurs chevaux, le casque en tête, la lance à la main, et complètement armés. Les sergens et les archers passèrent sur les bâtimens de transports, et chacun de ces bâtimens fut toué par une puissante galère. Les six divisions traversèrent le Bosphore sans rencontrer ni ennemis ni obstacle. Impatient d'atteindre le rivage, chaque soldat faisait le vœu de vaincre ou de mourir. Les chevaliers, toujours jaloux d'être les premiers au combat, sautèrent tous armés dans la mer, et gagnèrent le rivage ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Les sergens [2] et les archers imitèrent leur exemple; les écuyers baissèrent les ponts des palandres, et débarquèrent les chevaux. A peine les chevaliers en selle commençaient à former leurs escadrons, que les soixante-dix mille Grecs disparurent. Le méprisable Alexis donna l'exemple à ses soldats, et ne laissa d'autre trace de sa présence qu'un riche pavillon, dont le pillage apprit aux Latins qu'ils avaient combattu contre un empereur. On résolut de profiter de la première terreur de l'ennemi, pour forcer par une double attaque l'entrée du port. Les Français emportèrent d'assaut la tour de Galata [3], située dans le faubourg de Péra, tandis que les Vénitiens entreprenaient la tâche plus difficile de rompre la chaîne tendue depuis la tour jusqu'au pied de Bysance. Après quelques efforts inutiles, leur persévérance en vint à bout: vingt vaisseaux de guerre, triste reste de la marine des Grecs, furent ou pris ou coulés bas. Le poids des galères [1] et la force des rameurs brisèrent les énormes chaînons; et la victorieuse flotte des Vénitiens jeta l'ancre dans le port de Constantinople. Telles furent les audacieuses opérations que les Latins exécutèrent pour faciliter au reste de leurs forces, qui se montait à environ vingt mille hommes, l'attaque d'une ville qui en renfermait plus de quatre cent mille [2], auxquels il ne manquait que du courage pour la défendre et anéantir leurs téméraires ennemis. Ce calcul suppose, à la vérité, une population d'environ deux millions d'habitans; mais, en admettant que les Grecs ne fussent point en si grand nombre, il n'est pas moins vrai que les Français croyaient à cette multitude, et que cette opinion est une preuve évidente de leur intrépidité.

Dans le choix de l'attaque, les Français et les Vénitiens différèrent d'opinion; chacun d'eux préférait le genre de combat dans lequel il avait plus d'expérience; les derniers soutenaient avec raison que Constantinople était plus accessible du côté de la mer et du

[1] D'après la traduction de Vignère, j'adopte le nom de *palandre*, dont on se sert, je crois, encore dans les parages de la Méditerranée. Peut-être cependant le nom de *vessiers* ou *huissiers* conviendrait-il mieux en français. Il semble tirer son étymologie de *huis*, vieux mot qui signifiait porte que l'on baissait comme un pont-levis, et qui se relevait en dedans du bâtiment. (Voyez Ducange ou Villehardouin, n° 14; et Joinville, p. 27, 28, édit. du Louvre.)

[2] Pour éviter l'expression vague de suite ou suivans, etc., je me sers, d'après Villehardouin, du nom de sergens, pour indiquer tous les cavaliers qui n'étaient point chevaliers. Il y avait des sergens d'armes et des sergens de lois, et en visitant la salle de Westminster on peut observer l'étrange résultat de cette distinction (Ducange, *Glossar. Latin.*, *Servientes*, etc., t. VI, p. 226-231).

[3] Il est inutile d'observer qu'au sujet de Galata, de la chaîne, etc., le récit de Ducange est complet et circonstancié. Consultez aussi les chapitres particuliers de *C. P. Christiana* du même auteur. Les habitans de Galata étaient si vains et si ignorans, qu'ils s'appliquèrent l'épître de saint Paul aux Galates.

[1] Le vaisseau qui rompit la chaîne portait le nom d'*Aquila*, l'aigle (Dandol, *Chron.*, p. 322), que Blondus (*de Gestis Venet.*) a transformé en *Aquilo*, le vent du Nord. Ducange, dans ses observations, n° 83, adopte ce dernier; mais il ne connaissait pas le texte irrécusable de Dandolo, et il négligea d'observer la topographie du port; le vent de sud-est aurait été infiniment plus favorable à l'expédition que le vent du nord.

[2] Quatre cent mille hommes ou plus (Villehardouin, n° 134) doit s'entendre d'hommes en état de porter les armes. Le Beau (Hist. du Bas-Empire, t. XX, p. 417) accorde à Constantinople un million d'habitans, soixante mille hommes de cavalerie, et une multitude innombrable de soldats. Dans son état de dégradation, la capitale de l'empire ottoman contient aujourd'hui quatre cent mille âmes. (Voyages de Bell, vol. II, p. 401, 402). Mais, comme les Turcs ne tiennent registre ni des morts ni des naissances, et que tous les rapports son suspects, il est impossible de constater leur population réelle. (Niebuhr, Voyages en Arabie, t. I, p. 18, 19.)

port; mais les premiers purent déclarer sans honte qu'ils avaient suffisamment hasardé leur vie dans une barque et sur un élément perfide, et qu'il était temps d'essayer leur valeur sur terre, ou à pied, ou à cheval. On convint d'employer les deux nations au service qui leur convenait le mieux. L'armée pénétra, sous la protection de la flotte, jusqu'au fond du port; on répara diligemment le pont. Les Français passèrent la rivière, et leurs six divisions formèrent leur camp en face de la capitale, sur la base du triangle qui s'étend à quatre milles, depuis le port jusqu'à la Propontide [1]. Portés au pied du rempart, dont ils n'étaient séparés que par un fossé large et profond, ils eurent le loisir de considérer la difficulté de leur entreprise. Des portes de la ville il sortait continuellement, à la droite et à la gauche de leur camp, des partis de cavalerie et d'infanterie légère, qui massacraient les traîneurs, s'emparaient des convois, et faisaient prendre les armes cinq ou six fois par jour. Les Français furent contraints de planter une palissade et de creuser un fossé. Soit que les Vénitiens eussent fait trop peu de provisions, ou que les Français les eussent gaspillées, la disette se fit sentir; il ne restait de la farine que pour trois semaines, et les soldats, dégoûtés de viande salée, commençaient à manger des chevaux. Le lâche usurpateur se reposait du soin de sa sûreté sur son gendre Théodore Lascaris, qui aspirait à devenir le libérateur et le maître de son pays. Les Grecs, indifférens pour leur patrie, ne pensaient qu'à défendre leur religion, et fondaient leur principal espoir dans le courage des gardes varangiennes, composées, au rapport des historiens, de Danois et d'Anglais [2]. En dix jours de travaux, le fossé fut rempli, les assiégeans formèrent régulièrement leur attaque; et deux cent cinquante machines, élevées contre le rempart, travaillèrent continuellement à en chasser les défenseurs, à battre les murs et à en saper les fondemens. A la première apparence d'une brèche, les Français plantèrent leurs échelles et y montèrent avec impétuosité; le nombre l'emporta sur la valeur. Ils rent repoussés; mais les Grecs ne purent refuser leur admiration à l'intrépidité de quinze chevaliers ou sergens qui, arrivés en haut de leur échelle, s'y maintinrent jusqu'au moment où ils furent précipités ou environnés par les gardes impériales. Du côté du port, les Vénitiens conduisirent plus heureusement leur attaque. Ces marins industrieux employèrent toutes les ressources connues avant l'invention de la poudre. Les galères et les vaisseaux formèrent une double ligne, dont le front s'étendait environ à trois jets de traits. Les galères étaient soutenues, dans leurs évolutions rapides, par la force et la pesanteur des vaisseaux, dont les ponts et les poupes servaient de plate-forme à des machines qui lançaient des pierres par-dessus la première ligne. Les soldats, qui sautaient des galères sur le rivage, plantaient aussitôt leurs échelles. Les gros vaisseaux s'avancèrent dans les intervalles, et, baissant un pont-levis, offrirent aux soldats un chemin de plein-pied de leur mât sur le rempart. Dans le fort du combat, le vénérable doge, armé de toutes pièces, se tenait debout sur le pont de sa galère; et l'étendard de saint Marc flottait à ses côtés; il employait les menaces, les instances et les promesses pour animer ses rameurs; son vaisseau aborda le premier, et Dandolo précéda tous les guerriers sur le rivage. Ils admirèrent sans doute la magnanimité d'un vieillard aveugle, sans réfléchir que son âge et ses infirmités diminuaient autant le prix de sa vie qu'ils augmentaient celui de sa valeur. En un instant, une main inconnue planta sur le rempart l'étendard de la république, dont le gardien avait sans doute été tué. Les Vénitiens s'emparèrent rapidement de vingt-cinq tours, et l'expédient funeste de l'incendie chassa les Grecs du quartier. Au milieu de ses succès,

[1] D'après les plans les plus corrects de Constantinople, je ne puis admettre qu'une étendue de quatre mille pas. Cependant Villehardouin fixa l'espace à trois lieues (n° 36). Si ses yeux ne l'ont pas trompé, il faut croire qu'il comptait par lieues gauloises; les anciennes n'étaient que de quinze cents pas, et peut-être s'en sert-on encore en Champagne.

[2] Villehardouin (n° 89-95, etc.) désigne les gardes ou Varangi par les noms d'Anglais et de Danois avec leurs haches. Quelle que fût leur origine, un pèlerin français ne pouvait pas se tromper sur les nations dont une partie des croisés était composée.

le généreux doge, ayant appris la situation critique des Latins, déclara qu'il voulait ou les sauver ou périr avec eux. Dandolo, abandonnant sa victoire, rappela ses troupes et courut à leur secours. Il trouva les restes des troupes françaises environnés par soixante escadrons de cavalerie grecque, dont un seul surpassait en nombre la plus forte division des Français. La honte et le désespoir avaient déterminé enfin Alexis à tenter le dernier effort d'une sortie générale; mais la contenance ferme des Latins anéantit son espérance et sa résolution. Après avoir escarmouché de loin, il disparut, avec ses troupes, sur la fin du jour. Le silence ou le tumulte de la nuit augmenta sa terreur; l'usurpateur épouvanté fit transporter, dans une barque, dix mille livres d'or, et, abandonnant bassement son trône, son épouse et ses sujets, il traversa le Bosphore à la faveur de l'obscurité, et se réfugia dans un port obscur de la Thrace. Ses courtisans, dès qu'ils apprirent sa fuite, coururent au donjon d'Isaac, et le captif aveugle entendit avec étonnement implorer sa clémence au moment où il se croyait assailli par des assassins. Tiré de son cachot et revêtu de sa robe impériale, Isaac remonta sur son trône, environné des vils esclaves dont il ne pouvait discerner ni la terreur réelle ni la joie affectée. Au point du jour, on suspendit les hostilités, et les Latins apprirent, par un ambassadeur, que l'empereur légitime, rétabli dans ses droits, était impatient d'embrasser son fils et de récompenser ses libérateurs [1].

Mais ces généreux libérateurs n'étaient point disposés à relâcher leur otage avant d'avoir obtenu de son père le paiement ou au moins la promesse de leur récompense. Ils choisirent quatre ambassadeurs, Mathieu de Montmorenci, notre historien le maréchal de Champagne, et deux Vénitiens, pour féliciter l'empereur. On ouvrit les portes de la ville à leur approche; une double file des gardes anglaises et danoises garnissait les deux côtés des rues; leurs yeux furent éblouis dans la chambre du trône par l'éclat de l'or et des diamans, les substituts trompeurs de la puissance et de la vertu. L'épouse d'Isaac, fille du roi de Hongrie, siégeait à côté de son mari, et son retour avait attiré toutes les nobles matrones de la Grèce, qui se trouvaient confondues avec un cercle de sénateurs et de soldats. Le maréchal, chargé de la harangue, félicita l'empereur au nom des Français, mais il lui fit sentir qu'ils connaissaient et attendaient le prix de leurs services; et Isaac comprit clairement qu'il fallait remplir, sans hésiter et sans délai, les engagemens de son fils. Après avoir fait passer les quatre ambassadeurs dans une chambre intérieure où il se rendit accompagné de l'impératrice, de son chambellan et d'un interprète, le père du jeune Alexis demanda avec inquiétude en quoi consistaient les conventions de son fils. Le maréchal de Champagne lui ayant déclaré qu'il devait faire cesser le schisme en se soumettant, lui et ses peuples, à la suprématie du pape, contribuer par un secours à la délivrance de la Terre-Sainte, et payer comptant une contribution de cent mille marcs d'argent : « Il est difficile, répondit le monarque, d'accepter de pareilles conditions, et plus difficile encore de les remplir; mais elles ne » surpassent ni vos services ni ma reconnaissance. » Satisfaits de cette assurance, les barons montèrent à cheval et accompagnèrent l'héritier du trône jusque dans son palais. Sa jeunesse et ses aventures lui gagnaient tous les cœurs; et il fut couronné avec son père dans l'église de Sainte-Sophie, aux acclamations du peuple et des soldats. Dans les premiers jours de son règne, le peuple se réjouit d'une révolution qui lui rendait la paix et l'abondance, et les nobles cachèrent leurs regrets, leurs craintes et leur ressentiment sous le masque de la joie et de la fidélité. Pour éviter le désordre qui aurait pu résulter dans la ville du mélange des deux nations, on assigna pour quartiers, aux Vénitiens et aux Français, les faubourgs de Péra et de

[1] Pour le premier siége et la conquête de Constantinople, on peut lire la lettre originale des croisés à Innocent III; Villehardouin (n° 75-99), Nicétas (*in Alex. Comneno*, l. III, c. 10, p. 349-352), Dandolo (*in Chron.* p. 322). Gunther et l'abbé Martin n'étaient point encore de retour de leur premier pèlerinage à Jérusalem ou Saint-Jean d'Acre, où la plus grande partie de leurs compagnons étaient morts de la peste.

Galata, sans leur ôter cependant la liberté de se promener et de commercer dans la ville. La dévotion et la curiosité attiraient tous les jours un grand nombre de pèlerins dans les églises et dans les palais de Constantinople. Insensibles à la perfection des arts, nos grossiers ancêtres n'admiraient que la richesse et la magnificence. Leur pauvreté et la comparaison de leurs villes natales rehaussaient à leurs yeux l'éclat et la population de la superbe Byzance [1]. Entraîné par le sentiment de la reconnaissance, le jeune Alexis oubliait souvent sa dignité pour rendre des visites familières à ses bienfaiteurs, et, dans la gaîté du repas, les Français traitaient souvent l'empereur en simple compagnon [2]. On convint, dans des conférences plus sérieuses, que le temps pouvait seul opérer la réunion des deux églises, et qu'il fallait l'attendre avec patience. Mais l'avarice fut moins traitable que le zèle, et il fallut payer comptant une somme très-forte pour apaiser les besoins et les clameurs des croisés [3]. Alexis voyait avec inquiétude arriver le moment de leur départ. L'absence des confédérés l'aurait dispensé d'un engagement auquel il n'était point encore en état de satisfaire; mais elle l'aurait en même temps exposé sans secours aux caprices d'une nation perfide. Alexis offrait de défrayer leur dépense et d'acquitter en leur nom le fret des vaisseaux vénitiens, s'ils voulaient prolonger leur séjour durant une année. Après beaucoup de débats et de scrupules, les chefs des Français cédèrent aux sollicitations pressantes du doge et du jeune empereur. On convint d'une somme de seize cents livres d'or, et le marquis de Montferrat consentit à ce prix à conduire le fils d'Isaac avec une armée dans toutes les provinces d'Europe, pour y établir son autorité et poursuivre son oncle, tandis que la présence de Baudouin et des autres confédérés en imposerait aux habitans de Constantinople. L'expédition réussit; et les flatteurs qui environnaient le trône prédisaient à leur monarque aveugle que la Providence qui l'avait tiré d'un cachot le guérirait de la goutte, lui rendrait la vue, et veillerait durant de longues années sur la prospérité de son empire. Le père d'Alexis, fier du succès de ses armes, les écoutait avec confiance; mais la gloire de son fils tourmentait son âme soupçonneuse, et l'envie perçait à travers l'orgueil lorsqu'il entendait publier ses victoires [1].

L'invasion des Français dissipa l'illusion qui durait depuis plus de neuf siècles. Les Grecs aperçurent avec étonnement que la capitale de l'empire romain n'était point inaccessible à une armée d'ennemis. Les Occidentaux avaient forcé la ville et disposé du trône de Constantin, et les souverains qui l'occupaient sous leur protection parurent bientôt aussi odieux aux peuple que leurs libérateurs. Les infirmités d'Isaac rendaient ses vices encore plus méprisables, et la nation ne considérait plus le jeune Alexis que comme un apostat qui renonçait aux mœurs et à la religion de ses ancêtres: on connaissait ou du moins on soupçonnait ses conventions avec les Latins. Le peuple, et surtout le clergé, était inviolablement attaché à la doctrine de sa religion. Les couvens, les maisons et jusqu'aux boutiques des marchands retentissaient de la tyrannie du pape et du danger de l'église [2]. Un trésor épuisé

[1] Comparez dans la grossière énergie de Villehardouin (n. 66-100) l'intérieur de Constantinople, ses environs, et l'impression que ce spectacle fit aux croisés: « *Ceste ville*, dit-il, *que de toutes les autres ere souveraine.* » Voyez les passages de cette description dans Fulcherius Carnotensis (*Hist. Hierosol.*, t. I, c. 4), et Guillaume de Tyr (II, 3, XX, 26).

[2] En jouant aux dés, un Latin lui ôta son diadème et le coiffa de son bonnet de laine ou de poil. *Το μεγαλοπρεπες και παγκλεωτατον κατερρυπαινεν ονομα*. (Nicétas, p. 358.) On peut regarder la familiarité de ses compagnons, s'ils étaient Vénitiens, comme l'effet ordinaire de la richesse des négocians et de la liberté des républiques.

[3] Villehardouin, nº 181; Dandolo, p. 322. Le doge affirme que les Vénitiens furent payés plus lentement que les Français, mais il observe que l'histoire des deux nations n'est point d'accord sur cet objet. Avait-il lu Villehardouin? Les Grecs se plaignirent, *quod totius Græciæ opes transtulisset* (Gunther, *Hist. C. P.*, c. 13). Voyez les lamentations et les invectives de Nicétas, p. 355.

[1] Le règne d'Alexis Comnène contient trois livres entiers de Nicétas, et il expédie en cinq chapitres la courte restauration d'Isaac et de son fils, p. 352-362.

[2] Nicétas, en reprochant à Alexis son alliance impie, insulte dans les termes les plus offensans à la religion du pape de Rome: *μειζον και ατοπωτατον.... παρεκτροπην*

fournissait difficilement au faste de la cour et aux exactions des confédérés. Les Grecs refusaient d'éviter, par une contribution générale, le danger du pillage et de la servitude; on craignait encore plus d'aliéner les grands, et l'empereur n'osait toucher à l'argenterie des églises, de peur de justifier le reproche d'hérésie ou de sacrilége. Dans l'absence de Boniface et du jeune empereur, une calamité funeste affligea la ville de Constantinople, et on put en accuser justement le zèle indiscret des pélerins flamands [1]. En parcourant un jour la capitale, la vue d'une mosquée ou d'une synagogue les scandalisa; leur manière ordinaire d'argumenter avec les hérétiques était de les poursuivre le fer à la main, et de réduire en cendres leurs habitations; mais les infidèles et quelques chrétiens du voisinage entreprirent de défendre leur vie et leurs propriétés; et les flammes allumées par le fanatisme consumèrent indistinctement les édifices des Grecs et des païens. Durant huit jours et huit nuits, l'incendie enveloppa le quartier le plus peuplé de Constantinople dans une étendue d'environ une lieue, depuis le port jusqu'à la Propontide. Il ne serait pas facile de calculer le nombre d'églises et de palais que l'embrasement détruisit, la valeur des marchandises consumées ou pillées, et la multitude de familles réduites à l'indigence. Cette violence désastreuse augmenta la haine des Grecs pour les Latins, malgré les efforts du doge et des barons pour les disculper: et la colonie d'Occidentaux, composée de plus de quinze mille personnes qui habitaient la ville, fut obligée de se retirer précipitamment dans le faubourg de Péra, pour éviter d'être égorgée. Le jeune empereur revint victorieux; mais la politique la plus ferme et la plus sage aurait échoué dans la tempête qui entraîna sa ruine et celle de son gouvernement. Son inclination et les conseils de son père l'attachaient à ses bienfaiteurs; mais Alexis hésitait entre le patriotisme et la reconnaissance, entre le danger d'aliéner ses sujets perfides et celui d'irriter des alliés formidables [1]. Son irrésolution lui enleva l'estime et la confiance des deux partis. Tandis qu'à sa sollicitation le marquis de Montferrat occupait le palais, il souffrait que les nobles conspirassent et que le peuple prît les armes pour chasser les étrangers. Insensibles à l'embarras de sa situation, les chefs des Latins le pressèrent de remplir les conditions du traité, s'irritèrent des délais, et lui envoyèrent une députation de trois Vénitiens et de trois chevaliers français, chargés de recevoir une réponse décisive et de lui offrir le choix de la paix ou de la guerre. Ils traversèrent sur leurs chevaux la foule menaçante, et pénétrèrent jusque dans le palais de l'empereur. Après avoir récapitulé en sa présence leurs services et ses engagemens, les députés annoncèrent qu'ils venaient réclamer pour la dernière fois leurs justes prétentions, et déclarer, en cas de refus, qu'ils ne reconnaissaient plus Alexis ni pour ami ni pour souverain. Cette harangue audacieuse l'interdit; et les six héros Latins, perçant une seconde fois à travers la multitude, rentrèrent dans le camp, surpris d'avoir fait si paisiblement leur retraite. Leur arrivée fut le signal de la guerre, et l'on se prépara de part et d'autre à de nouveaux combats.

Parmi les Grecs, la prudence et l'autorité étaient forcées de céder à l'impétuosité d'un peuple aveuglé par la colère, qui mettait sa confiance dans la supériorité du nombre, et prenait l'impulsion du fanatisme pour une inspiration du ciel. Les deux nations méprisaient Alexis, et l'accusaient également de parjure. Le peuple, chargeant d'imprécations la race régnante, environna le sénat, et le pressa par ses clameurs de lui donner un nouveau souverain. La pourpre fut succes-

πιστεως ... των του Παπα προνομιων καινισμον.... μεταθεσιν τε και μεταποιησιν των παλαιων Ρωμαιοις εθων (p. 348). Telles furent les expressions de chacun des Grecs jusqu'à la subversion totale de leur empire.

[1] Nicétas (p. 355) affirme cette accusation, et en charge particulièrement les Flamands (Φλαμιονες), qu'il suppose mal à propos un ancien nom. Villehardouin (n° 107) disculpe les barons, et affecte d'ignorer le nom du coupable.

[1] Comparez les plaintes et les soupçons de Nicétas (p. 359-362) avec les accusations de Baudouin de Flandres (*Gesta Innocent III*, c. 92, p. 534), « cum patriar- » cha et mole nobilium, nobis promissis perjurus et » mendax. »

sivement offerte à tous les sénateurs distingués par leur naissance ou par leur dignité, sans qu'aucun d'eux voulût accepter ce dangereux honneur. Les sollicitations durèrent trois jours, et l'historien Nicétas, un des membres de cette assemblée, nous apprend que la crainte et la faiblesse suppléèrent au sentiment de la fidélité. La populace proclama malgré lui un fantôme qui fut bientôt abandonné [1]. Mais Alexis, prince de la maison de Ducas, était le véritable auteur du tumulte et le moteur de la guerre : les historiens le distinguent par le surnom de Mourzoufle [2], qui, dans le langage du peuple, désigne la jonction de ses sourcils noirs et gris. Jouant à la fois le rôle de patriote et celui de courtisan, le perfide Mourzoufle, armé de ruses et de courage, opposa aux Latins son éloquence et son épée, s'insinua dans la confiance d'Alexis, et en obtint l'office de chambellan et les marques de la royauté. Dans le silence de la nuit, il courut précipitamment à la chambre du jeune empereur, et, feignant une terreur perfide, lui persuada que les ennemis avaient séduit ses gardes et forcé le palais. L'infortuné Alexis se livra sans défiance au traître qui méditait sa perte : il descendit avec lui par un escalier dérobé ; mais cet escalier aboutissait à un cachot ; on se saisit du prince, on le chargea de chaînes, et, après l'avoir laissé languir plusieurs jours dans l'angoisse du désespoir, le barbare Mourzoufle le fit empoisonner ou étrangler en sa présence. L'empereur Isaac suivit bientôt son fils au tombeau. L'implacable Mourzoufle aurait pu s'épargner un crime inutile en respectant la vie d'un vieillard aveugle dont il n'avait rien à redouter.

La mort des empereurs et l'usurpation de Mourzoufle changèrent la nature de la querelle. Il ne s'agissait plus de la discorde d'alliés, dont les uns exagéraient leurs services, et les autres manquaient à leurs engagemens. Les Français et les Vénitiens oublièrent leurs griefs contre Alexis, versèrent quelques larmes sur le sort funeste de leur compagnon, et jurèrent de le venger d'une nation perfide qui avait couronné son assassin. Le prudent Dandolo inclinait cependant encore à négocier ; il exigeait un subside ou une amende de cinquante mille livres d'or, environ quarante-huit millions ; et la conférence n'aurait pas été si brusquement rompue, si, par zèle ou par politique, Mourzoufle n'eût pas refusé de sacrifier les richesses de l'église au salut de l'état [1]. A travers les invectives de ses ennemis étrangers et domestiques, on aperçoit qu'il n'était pas indigne du rôle de défenseur de son pays. Le second siége de Constantinople offrit plus de difficultés que le premier. L'usurpateur avait rempli le trésor et ramené l'ordre par un examen sévère des abus du règne précédent. Mourzoufle, une masse de fer à la main, affectait la démarche et le maintien d'un guerrier, et se faisait redouter du moins de ses soldats et de ses compatriotes. Avant et après la mort d'Alexis, les Grecs entreprirent deux fois de brûler la flotte dans le port ; mais l'intelligence et la valeur des Vénitiens éloignèrent les brûlots, et ils se consumèrent au milieu de la mer sans causer de dommage [2]. Henri, frère du comte de Flandre, repoussa l'empereur grec dans une sortie nocturne ; l'avantage du nombre et de la surprise augmentèrent la honte de sa défaite. On trouva son bouclier sur le champ de bataille, et l'on fit présent aux moines de Cîteaux, disciples de saint Bernard, de l'étendard impérial, qui représentait la sainte Vierge [3]. Environ trois mois se passèrent en préparatifs et en escar-

[1] Il se nommait Nicolas Canabus. Nicétas en fait l'éloge, et Mourzoufle le sacrifia à sa vengeance (p. 362).

[2] Villehardouin (nº 116) en parle comme d'un favori, et semble ignorer qu'il était prince du sang impérial et de la maison de Ducas. Ducange, qui furète partout, soupçonne qu'il était le fils d'Isaac Ducas Sébastocrator, et cousin issu de germain du jeune empereur Alexis.

[1] Nicétas atteste cette négociation, qui paraît assez probable (p. 365) ; mais Villehardouin et Dandolo la regardent comme honteuse, et la passent sous silence.

[2] Baudouin parle de ces deux tentatives contre la flotte (*Gesta*, c. 92, p. 534, 535); Villehardouin (nᵒˢ 113, 115) ne parle que de la première. Il est à remarquer qu'aucun de ces guerriers n'observe aucune propriété particulière aux feux grégeois.

[3] Ducange (nº 119) déploie une profonde érudition relativement au *gonfanon imperial*. On montre encore cette bannière à Venise comme un trophée et une relique. Si c'est la véritable, le pieux Dandolo a trompé les moines de Cîteaux.

mouches, sans en excepter le saint temps de carême, et sans que les Latins entreprissent de donner un assaut général. La ville paraissait imprenable du côté de la terre; les pilotes vénitiens représentaient que, l'ancrage n'étant pas sûr vers les bords de la Propontide, le courant pourrait entraîner les vaisseaux jusqu'au détroit de l'Hellespont, et ces difficultés plaisaient infiniment à une partie des pèlerins, qui désiraient trouver un prétexte pour abandonner l'armée. On résolut cependant de former une attaque du côté du port. Les assiégés s'y attendaient, et l'empereur avait placé son pavillon sur une hauteur voisine, d'où il dirigeait et animait les efforts de ses soldats. Les deux armées, l'une rangée sur les vaisseaux et les galères, et l'autre sur les tours et les murs, couvraient l'étendue d'environ une demi-lieue. L'attaque commença par une décharge réciproque de feux, de pierres et de dards. La profondeur des eaux facilitait l'approche des murs; les Vénitiens en profitèrent habilement, et les Français combattirent avec leur impétuosité ordinaire. Ils formèrent au même instant plus de cent attaques différentes, et les soutinrent jusqu'au moment où l'avantage du terrain et la supériorité du nombre les forcèrent à la retraite. Après quelques jours de repos, ils renouvelèrent l'assaut avec la même fureur et aussi peu de succès. Pendant la nuit, le doge et les barons tinrent conseil, et pas une seule voix ne prononça le mot de traité ou de retraite. Chaque guerrier résolut de vaincre ou de mourir glorieusement [1]. L'expérience du premier siége avait instruit les Grecs; mais elle animait les Latins par la certitude que Constantinople n'était point imprenable, et la confiance des assiégeans l'emporta sur les précautions des défenseurs. Au troisième assaut, on enchaîna deux vaisseaux ensemble pour en doubler la force; un vent du nord les chassait vers le rivage; les évêques de Troyes et de Soissons conduisaient l'avant-garde, et les noms de ces deux vaisseaux, le *Pèlerin* et le *Paradis*, retentissaient le long de la ligne comme un favorable augure [1]. On promit cent marcs d'argent aux premiers aventuriers qui escaladeraient les murs, et les bannières épiscopales y furent plantées. On s'empara de quatre tours, on enfonça les portes, et les chevaliers français, qui n'étaient peut-être pas fort rassurés sur l'océan, se crurent invincibles dès qu'ils se sentirent portés sur leurs chevaux et sur la terre ferme. Dois-je raconter que des milliers de soldats, qui environnaient l'empereur, prirent la fuite à l'approche d'un seul guerrier? Ce fait est attesté par Nicétas, leur compatriote; une armée de fantômes accompagnait le héros français, et il parut un géant aux yeux des Grecs [2]. Tandis que les vaincus jetaient leurs armes pour fuir avec plus de rapidité, les Latins entrèrent dans la ville sous les étendards de leurs chefs. Tous les obstacles disparurent à leur approche, et, soit à dessein ou par accident, un troisième incendie consuma en peu d'heures la valeur de trois des plus grandes villes de la France [3]. Sur le soir, les barons rappelèrent leurs troupes et fortifièrent leurs postes. Ils se voyaient avec étonnement maîtres d'une capitale immense par son étendue et par sa population, dont les églises et les palais pouvaient encore soutenir de longs siéges. Mais, dès le grand matin, une procession de supplians, armés de croix et d'images, annonça la soumission des Grecs, et implora la clémence des vainqueurs. L'usurpateur prit la fuite; le marquis de Montferrat et le comte de Flandre occupèrent les palais de Blacherne et de Boucoléon, et les pèlerins vénitiens et français devinrent les

[1] Villehardouin (n° 126) avoue que « mult ère grant péril » et Gunther (Hist. C. P., c. 13) affirme que *nulla spes victoriæ arridere poterat*. Cependant le chevalier parle avec mépris de ceux qui pensaient à la retraite, et le moine donne des louanges à ceux de ses compatriotes qui étaient résolus de mourir les armes à la main.

[1] Baudouin et tous les écrivains honorent les noms de ces deux galères de *felici auspicio*.

[2] En faisant allusion aux héros d'Homère, Nicétas le dit haut de ἐννέα ὀργυιάς, neuf *orgyæ* ou dix-huit verges anglaises, environ cinquante pieds. Une pareille taille aurait pu rendre la terreur des Grecs pardonnable. L'auteur paraît dans cette occasion plus attaché au merveilleux qu'à son pays, ou même à la vérité. Baudouin s'écrie avec l'emphase d'un psalmiste : *Persequitur unus ex nobis centum alienos*.

[3] Villehardouin (n. 130) affecte encore d'ignorer les auteurs de ce nouvel incendie, dont Gunther accuse *quidam comes Teutonicus* (c. 14). Les incendiaires en parurent honteux.

maîtres suprêmes d'un empire qui portait encore le titre de romain et le nom de Constantin [1].

La ville de Constantinople prise d'assaut n'avait le droit de réclamer que la clémence et l'humanité des vainqueurs. Ils reconnaissaient encore le marquis de Montferrat pour général; et les Grecs, qui le considéraient déjà comme leur futur souverain, s'écriaient d'un ton lamentable : « Saint marquis » roi, ayez pitié de nous! » Sa prudence ou sa compassion fit ouvrir les portes aux fugitifs, et il exhorta les soldats de la croix à épargner le sang des chrétiens. Le carnage, dont Nicétas fait un tableau hideux, se réduisit au massacre de deux mille de ses compatriotes [2], et on ne peut pas même en accuser les conquérans : le plus grand nombre fut immolé par la colonie latine que les Grecs avaient attaquée et chassée de la ville, et qui s'était réfugiée parmi les pèlerins après le premier incendie de Constantinople. Quelques-uns de ces exilés se montrèrent cependant plus sensibles aux bienfaits qu'aux outrages, et Nicétas dut la conservation de sa vie à la générosité d'un marchand vénitien. Le pape Innocent accuse les pèlerins de n'avoir respecté ni le sexe, ni l'âge, ni la profession religieuse; il déplore amèrement les viols, les adultères et les incestes qui se commirent en plein jour [3]. Il est assez probable que les soldats se permirent des excès dans la licence de la victoire; mais la capitale de l'Orient contenait sans doute un nombre de beautés dociles suffisant pour rassasier vingt mille pèlerins, et le droit ou l'abus de l'esclavage ne s'étendait plus sur les femmes. Le marquis de Montferrat était le patron de la discipline et de la décence, et l'on regardait le comte de Flandre comme le miroir de la chasteté. Ils défendirent sous peine de mort le viol des femmes mariées, des vierges et des religieuses; quelques-uns des vaincus eurent recours à cette proclamation [1], et les vainqueurs la respectèrent. L'autorité des chefs contint la débauche et la cruauté. Les soldats n'étaient plus des sauvages du Nord; le temps, la politique et la religion avaient adouci la férocité des Français, et civilisé les mœurs des Italiens. Mais leur avarice eut la liberté de se satisfaire par le pillage de Constantinople, sans égard pour la semaine sainte. Toutes les richesses publiques et celles des particuliers appartenaient aux Latins par le droit de la guerre, et chacun des vainqueurs exerça son activité à s'en saisir. Après s'être emparés des monnaies, de la vaisselle et des bijoux d'or et d'argent, ils trouvèrent encore une immense quantité de richesses que le luxe et le commerce avaient accumulées dans la capitale; les étoffes de soie, les velours, les fourrures et les épices étaient les plus précieuses, parce qu'on ne pouvait pas se les procurer pour de l'argent dans une partie de l'Europe. On établit un ordre dans le pillage; trois églises furent choisies pour le dépôt général, et les pèlerins reçurent l'ordre d'y porter toutes leurs dépouilles sans en rien distraire, sous peine de mort et d'excommunication. Un simple soldat recevait une part, le sergent ou cavalier deux parts, le chevalier quatre, et en augmentant jusqu'aux barons et aux princes, en proportion du rang et du mérite. On pendit, avec sa cotte d'armes et son bouclier à son cou, un chevalier convaincu d'avoir violé

[1] Pour le second siége et la conquête de Constantinople, voyez Villehardouin (nº 113-132), la deuxième lettre de Baudouin à Innocent III (*Gesta*, c. 92, p. 534-537), et le règne entier de Mourzoufle dans Nicétas (p. 363-375). Voyez aussi quelques passages de Dandolo (*in Chron. Venet.*, p. 323-330) et Gunther (Hist. C. P., c. 14-18), qui ajoutent le merveilleux des visions et des prophéties. Le premier cite un oracle de la sibylle Erythrée, qui annonce un grand armement sur la mer Adriatique, sous la conduite d'un général aveugle, et destiné contre Bysance; et la prédiction serait fort surprenante si elle n'était pas postérieure à l'événement.

[2] *Ceciderunt tamen eâ die civium quasi duo millia*, etc. (Gunther, c. 18.) L'arithmétique est une pierrre de touche pour évaluer et réduire l'exagération et les figures de rhétorique.

[3] « Quidam, dit Innocent III (*Gesta*, c. 94, p. 538), » nec religioni, nec ætati, nec sexui pepercerunt : sed » fornicationes, adulteria, et incestus in oculis omnium » exercentes, non solum maritatas et viduas, sed et matronas et virgines Deoque dicatas exposuerunt spurcitiis » garcionum. » Villehardouin ne parle point de ces accidens communs à la guerre.

[1] Nicétas sauva et épousa dans la suite une vierge noble qu'un soldat, ἐπὶ μάρτυσι πολλοῖς ονηδον ἐπιβρωμώμενος, avait presque violée sans égard pour ἐντολαὶ, ἐνταλματα εὖ γεγονότων.

cet engagement sacré. Un exemple si sévère apprit sans doute aux autres à mieux cacher leurs fautes; mais l'avidité l'emporta sur la prudence, et l'opinion générale évalue le pillage secret fort au-dessus de celui qui fut publiquement distribué. Ce dernier surpassait cependant les plus vastes espérances [1]. Après un partage égal entre les Français et les Vénitiens, les premiers prélevèrent une somme de cinquante mille marcs pour satisfaire à la dette contractée avec la république, et il leur restait encore quatre cent mille marcs d'argent [2], environ huit cent mille livres sterling: je ne puis pas mieux indiquer la valeur relative d'une pareille somme dans ce siècle, qu'en la définissant comme égale à sept années du revenu du royaume d'Angleterre [3].

Dans cette grande révolution, nous avons l'avantage de pouvoir comparer les relations de Villehardouin et de Nicétas, les sentimens opposés du maréchal de Champagne et du sénateur de Bysance [4].

Il semblerait au premier coup-d'œil que les richesses de Constantinople ne firent que passer d'une nation chez l'autre, et que la perte et la douleur des Grecs furent exactement compensées par la joie et l'avantage des Latins; mais, dans le jeu funeste de la guerre, le gain n'égale jamais la perte, et les jouissances sont faibles en comparaison des calamités. Les Latins n'obtinrent qu'un plaisir illusoire et passager; les Grecs pleurèrent sur la ruine irréparable de leur patrie; le sacrilége et la raillerie aggravaient leur misère. Que revint-il aux vainqueurs des trois incendies qui détruisirent une partie des richesses et des édifices de Constantinople? Quel profit tirèrent-ils des objets qu'ils brisèrent ou mutilèrent parce qu'ils ne pouvaient pas les transporter, de l'or qu'ils prodiguèrent au jeu ou en débauches? Combien d'objets précieux les soldats ne donnèrent-ils pas à vil prix par ignorance ou par impatience? Parmi les Grecs, ceux qui n'avaient rien à perdre purent tirer quelque avantage de la révolution, mais tous les autres furent réduits dans l'état le plus déplorable; nous pouvons en juger par les aventures de Nicétas. Son palais était réduit en cendres, et cet infortuné sénateur, suivi de sa famille et de ses amis, se réfugia dans une petite maison qui lui restait encore auprès de l'église de Sainte-Sophie. Ce fut à la porte de cette maison que le marchand vénitien monta la garde sous l'habit d'un soldat, jusqu'au moment où Nicétas put sauver, par une fuite précipitée, la chasteté de sa fille et les débris de sa fortune. Ces malheureux fugitifs, accoutumés aux jouissances du luxe et à la prospérité, partirent à pied dans le cœur de l'hiver. Son épouse était enceinte, et la désertion de ses esclaves les força de porter eux-mêmes leur bagage sur leurs épaules. Les femmes, placées au centre, avaient enduit leur visage de boue pour en déguiser la beauté; chaque pas les exposait à des dangers, et les menaces des étrangers leur paraissaient moins insupportables que les railleries de la populace. Ils atteignirent enfin la ville de Selymbrie, à quarante milles de Constantinople, où leurs craintes commencèrent à se calmer, et où ils terminèrent leur pélerinage lamentable. Nicétas rencontra sur la route le patriarche presque seul, monté sur un âne et réduit à l'indigence apostolique. Tandis qu'il s'occupait de sa sûreté personnelle, les Latins pillaient et profanaient ses églises. Après avoir arraché des calices les perles et les pierres précieuses dont ils étaient ornés, les pélerins

[1] De la masse générale des richesses, Gunther observe *ut de pauperibus et advenis cives ditissimi redderentur* (Hist. C. P., c. 18); Villehardouin (n° 132); que depuis la création ne fut tant gaaignié dans une ville; Baudouin (*Gesta*, c. 92), *ut tantum tota non videatur possidere Latinitas*.

[2] Villehardouin n° 133-135. Il y a une variante dans le texte, et l'on peut lire cinq cent mille au lieu de quatre cent mille. Les Vénitiens avaient offert de prendre la masse entière des dépouilles, et de donner quatre cents marcs à chaque chevalier, deux cents à chaque prêtre ou cavalier, et cent à chaque soldat. Ce marché n'aurait pas été avantageux pour la république. (Le Beau, Hist. du Bas-Empire, t. xx, p. 506.)

[3] Au concile de Lyon (A. D. 1245), les ambassadeurs d'Angleterre évaluèrent le revenu de la couronne comme inférieur à celui du clergé étranger, qui montait à soixante mille marcs chaque année. (Mathieu Pâris, p. 451; Hist. d'Angleterre, par Hume, vol. II, p. 170.)

[4] Nicétas décrit d'une manière pathétique le sac de Constantinople et ses malheurs personnels (p. 367-369), et dans le *Status Urbis. C.P.* (p. 375-384); Innocent III (*Gesta*, c. 92) confirme la réalité des sacriléges que Nicétas déplorait. Mais Villehardouin ne laisse apercevoir ni pitié ni remords.

s'en servirent comme des gobelets ordinaires. Ils jouaient et buvaient sur des tables qui représentaient les figures du Christ et de ses apôtres, et foulaient aux pieds les objets les plus vénérables du culte des chrétiens. Dans l'église de Sainte-Sophie, les soldats déchirèrent en lambeaux le voile du sanctuaire pour en arracher la frange d'or; ils mirent en pièces le maître-autel, chef-d'œuvre de l'art, dont ils n'estimaient que la richesse; on chargeait des mulets et des chevaux au milieu de l'église, et, lorsqu'ils pliaient sous le fardeau, les déprédateurs impatiens poignardaient ces malheureux animaux, dont le sang inondait le pavé du sanctuaire. Une prostituée s'assit sur le trône du patriarche, et cette fille de Bélial, dit l'historien, chanta et dansa dans l'église pour ridiculiser les hymnes et les processions des Orientaux: l'avidité ne respecta pas même les tombeaux des souverains; et l'on prétend que le corps de Justinien, inhumé depuis six siècles, et trouvé tout entier, n'annonçait aucun signe de putréfaction. Les Français et les Flamands couraient les rues de la ville coiffés comme des femmes, et enveloppés de longues robes flottantes dont ils caparaçonnaient jusqu'à leurs chevaux, et l'intempérance grossière de leurs orgies [1] insultait à la sobriété fastueuse des Orientaux. En dérision d'un peuple de scribes et d'étudians, ils portaient à la main une plume, du papier et une écritoire, sans réfléchir que les Grecs avaient autant dégénéré de la science que de la valeur de leurs ancêtres.

Leur langue et leur réputation semblaient cependant les autoriser à mépriser l'ignorance des Latins et leurs faibles progrès [2]. Dans l'amour ou le respect des arts, la différence des deux nations était encore plus sensible. Les Grecs conservaient avec vénération les monumens de leurs ancêtres, qu'ils ne pouvaient pas imiter, et nous ne pouvons nous empêcher de partager le ressentiment de Nicétas, lorsqu'il décrit la destruction des statues de Constantinople [1]. Nous avons vu le despotisme et l'orgueil de son fondateur constamment occupés d'embellir sa cité naissante: des dieux et des héros échappèrent à la destruction du paganisme; les restes d'un siècle plus florissant ornaient encore le Forum et l'Hippodrome. Nicétas [2] en décrit plusieurs, et je choisirai les plus intéressans. 1° Les conducteurs des chars qui avaient remporté le prix: ils étaient jetés en bronze à leurs frais ou à ceux du public et placés dans l'Hippodrome. On les voyait debout sur leur char, qui semblait courir dans la lice, et, en admirant l'attitude, les spectateurs pouvaient juger de la ressemblance. Les plus précieuses de ces statues avaient été transportées du stade olympique. 2° Le sphynx, le cheval marin et le crocodile indiquent l'ouvrage et les dépouilles de l'Égypte. 3° La louve qui allaite Romulus et Rémus, sujet également agréable aux Romains anciens et modernes. 4° Un aigle qui déchire un serpent, monument particulier à Bysance, et attribué par les Grecs à la puissance magique du philosophe Apollonius, dont le talisman passait pour avoir délivré Bysance des reptiles venimeux. 5° Un âne et son conducteur, qu'Auguste plaça dans sa colonie de Nicopolis, en commémoration d'un présage qui lui avait annoncé la victoire d'Actium. 6° Une statue équestre qui, selon l'opinion publique, représentait Josué, conqué-

[1] Si j'ai bien compris le texte grec de Nicétas, leurs mets favoris étaient des culottes de bœuf bouillies, du porc salé avec des pois, et de la soupe avec de l'ail et des herbes fortes (p. 382).

[2] Nicétas emploie des expressions très-dures, παρ' αγραμματοις βαρβαροις, και τελεον αναλφαβητοις (*Fragment. ap. Fabric., Biblioth. Græc.*, t. VI, p. 414). Il est vrai que ce reproche est principalement fondé sur leur ignorance de la langue grecque et des sublimes ouvrages d'Homère. Les Latins des douzième et treizième siècles ne manquaient point d'ouvrages de littérature dans leur propre langue. Voyez les Recherches philologiques de Harris (p. 111, c. 9, 10, 11, ou l'Histoire littéraire du moyen âge, traduite par Boulard.

[1] Nicétas était né à Chonæ en Phrygie. Il s'était élevé au rang de sénateur, de juge du voile et de grand-logothète. Après la ruine de l'empire, dont il fut témoin et victime, il se retira à Nicée, et composa une histoire complète et soignée depuis la mort d'Alexis Comnène jusqu'au règne de Henri.

[2] Un manuscrit de Nicétas, dans la bibliothèque de Bodley, contient ce fragment curieux sur les statues de Constantinople, que la fraude ou la honte, ou plutôt la négligence, a omis dans les autres éditions. Il a été publié par Fabrice (*Biblioth. Græc.*, t. VI, p. 405-416). M. Harris en fait un très-grand éloge dans ses Recherches philologiques, p. III, c. 5, p. 301-312.

rant juif, étendant le bras pour arrêter le cours du soleil : mais une tradition plus classique y faisait reconnaître Bellérophon et Pégase; on distinguait à l'attitude du coursier qu'il était dans les airs plutôt que sur la terre. 7° Un obélisque de forme carrée dont les faces travaillées en bosse présentaient une variété de scènes pittoresques; des oiseaux qui chantaient, des laboureurs occupés de leurs travaux, et d'autres jouant de la musette; des moutons bêlans, des agneaux bondissans, la mer, un paysage, une pêche et une quantité de différens poissons, de petits amours folâtrant et se jetant mutuellement des pommes; et, sur la cime de l'obélisque, une figure de femme que la moindre haleine de vent faisait tourner, et qu'on nommait la suivante du vent. 8° Le berger de Phrygie, qui présentait à Vénus le prix de la beauté ou la pomme de discorde. 9° La superbe statue d'Hélène : Nicétas décrit avec admiration et enthousiasme la délicatesse de ses pieds, ses bras d'albâtre, ses lèvres de rose, son sourire enchanteur, la langueur de ses yeux, la régularité de ses sourcils et de tous ses membres, son attitude voluptueuse, la légèreté de la draperie et sa superbe chevelure qui semblait flotter au gré du vent : comment la vue de ce chef-d'œuvre n'arrêta-t-elle pas le bras destructeur de nos barbares ancêtres? 10° La statue colossale d'Hercule [1], par Lysippe; son pouce était de la grosseur et sa jambe de la hauteur d'un homme ordinaire [2]. Il avait la poitrine et les épaules larges, les membres nerveux, les cheveux crépus et l'aspect impérieux; sans massue, sans arc ou carquois, sa peau de lion négligemment passée sur les épaules, il était assis sur un panier d'osier; sa jambe et son bras droits étaient étendus; son genou gauche plié soutenait son coude, et sa tête appuyée sur sa main gauche; ses

[1] Pour illustrer la statue d'Hercule, M. Harris cite une épigramme et une superbe pierre, dont la gravure ne copie point l'attitude de la statue, qui représentait Hercule sans massue, la jambe et le bras droits étendus.

[2] Je transcris littéralement les proportions données par Nicétas, qui me paraissent très-ridicules, et feront peut-être juger que le bon goût prétendu de ce sénateur se réduisait à de l'affectation et de la vanité.

regards pensifs annonçaient l'indignation. 11° Une autre statue colossale de Junon, l'ancien ornement de son temple de Samos : quatre paires de bœufs transportèrent avec peine son énorme tête jusqu'au palais. 12° Un troisième colosse de Pallas ou Minerve, de trente pieds de hauteur, et qui représentait avec énergie le caractère et les attributs de cette vierge martiale. Il est juste d'observer que les Grecs détruisirent eux-mêmes cette Pallas après le premier siége, par un motif de crainte ou plutôt de superstition [1]. Les croisés brisèrent et fondirent les autres statues de cuivre dont je viens de donner le détail; le génie des artistes s'évapora en fumée, et le métal grossier, converti en monnaie, servit à payer les soldats. Les monumens de bronze ne sont pas les plus durables; les Latins détournaient avec un mépris stupide leurs regards des marbres animés par les Phidias et les Praxitèle [2]; mais, à moins d'un accident ou d'un tumulte, ils laissaient ces blocs inutiles sur leurs piédestaux [3]; quelques pèlerins, moins dominés que leurs compatriotes par l'avarice et les passions, firent une récolte pieuse et abondante des reliques des saints [4]. Cette révolution procura aux églises d'Europe une immensité de têtes, d'os, de croix et d'images, et le commerce de ces dépouilles saintes ne fut pas le moins lucratif [5]. Une grande partie des écrits de l'antiquité, qui existaient encore au douzième siècle, est perdue aujourd'hui; mais les pèlerins n'étaient empressés ni de conserver ni

[1] Nicétas *in Isaaco Angelo et Alex.*, c. 3, p. 359. L'éditeur latin observe très-judicieusement que l'historien fait, dans son style emphatique, *ex pulice elephantem*.

[2] Nicétas, dans deux de ses passages (édit. de Paris, p. 360, Fabric., p. 408), fait aux Latins des reproches amers de οι του καλου ανεραστοι Βαρβαροι, et il s'explique clairement sur leur avidité pour le cuivre. Cependant les Vénitiens transportèrent quatre chevaux de bronze, dont ils ornèrent la place de Saint-Marc. (Sanuto, *Vite dei dogi*, *in Muratori*, *Script. Rerum italicarum*, t. XXII, p. 534.)

[3] Winckelman, Hist. de l'Art, t. III, p. 269-270.

[4] Voyez le vol pieux de l'abbé Martin, qui transporta une riche cargaison dans son couvent de Paris, diocèse de Bâle (Gunther, Hist. C. P., c. 19-23, 24). Cependant, en dérobant ces saintes dépouilles, le saint encourut la peine d'excommunication, et fut peut-être infidèle à un serment.

[5] Fleury, Hist. Ecclésiast., t. XVI, p. 139-145.

de transporter des volumes d'une langue étrangère. La multiplicité des copies peut seule perpétuer des papiers ou des parchemins que le moindre accident peut détruire; la littérature des Grecs était concentrée presque en totalité dans la capitale; et, sans connaître toute l'étendue de notre perte, nous devons vivement regretter les riches bibliothèques consumées dans les trois incendies de Constantinople [1].

CHAPITRE LXI.

Partage de l'empire entre les Français et les Vénitiens. — Cinq empereurs latins des maisons de Flandre et de Courtenai. — Leurs guerres contre les Bulgares et contre les Grecs. — Faiblesse et misère de l'empire latin. — Les Grecs reprennent Constantinople. — Réflexions générales sur les croisades.

Après la mort des princes légitimes, les Français et les Vénitiens se crurent suffisamment assurés de la victoire pour se partager d'avance les provinces de l'empire [2]. Ils convinrent par un traité de nommer douze électeurs, six de chaque nation, et de reconnaître pour empereur de l'Orient celui qui obtiendrait la majorité de leurs suffrages. Les confédérés stipulèrent qu'en cas que les voix fussent également partagées, le sort déciderait entre les deux candidats. Ils abandonnèrent au souverain futur les titres et les prérogatives des empereurs précédens, les deux palais de Blacherne et de Boucoléon, et le quart de toutes les possessions qui composaient la monarchie des Grecs. Les trois autres parts, divisées en deux portions égales, furent destinées à être distribuées entre les Vénitiens et les barons français. On convint que tous les feudataires, en exceptant respectueusement le doge, prêteraient au nouveau souverain foi, hommage et serment de service militaire, comme au chef suprême de l'empire; que celle des deux nations qui donnerait l'empereur céderait à l'autre la nomination du patriarche, et que tous les pèlerins, quelle que fût leur impatience de visiter la Terre-Sainte, consacreraient encore une année à la conquête et à la défense des provinces de l'empire grec. Lorsque les Latins furent les maîtres de Constantinople, ils confirmèrent le traité et l'exécutèrent. On commença par procéder à l'élection d'un empereur. Les six électeurs français étaient tous ecclésiastiques: l'abbé de Loches, l'archevêque élu d'Acre en Palestine, et les évêques de Soissons, de Troyes, d'Halberstadt et de Bethléem; ce dernier exerçait dans le camp l'office de légat du pape. Leur mérite personnel et leur caractère sacré les rendaient d'autant plus propres à faire un choix, qu'ils ne pouvaient pas en être l'objet. On choisit les six Vénitiens parmi les principaux ministres d'état, et les illustres familles des Querini et des Contarini s'enorgueillissent encore d'y trouver leurs ancêtres. Les douze électeurs s'assemblèrent dans la chapelle du palais, et procédèrent à l'élection après avoir solennellement invoqué le Saint-Esprit. Le respect et la reconnaissance réunirent d'abord tous les suffrages en faveur du doge. Il était l'auteur de l'entreprise, et les plus braves chevaliers rendaient hommage à la valeur et à l'intelligence que ce vieillard vénérable avait déployées dans l'expédition. Mais le patriote Dandolo dédaignait toute ambition personnelle, et se contenta de l'honneur des suffrages qui le jugeaient digne de régner. Les Vénitiens s'opposèrent eux-mêmes à sa nomination [1], et représentèrent

[1] Je terminerai ce chapitre par quelques mots sur une histoire moderne, qui donne les détails de la prise de Constantinople par les Latins, mais dont j'ai fait un peu tard l'acquisition. Paolo Ramusio, le fils du compilateur de voyages, fut nommé par le sénat de Venise pour écrire l'histoire de la conquête. Il reçut cet ordre dans sa jeunesse, et l'exécuta quelques années après. Il composa en latin un ouvrage éloquent, intitulé: *de Bello Constantinopolitano et Imperatoribus Comnenis per Gallos et Venetos restitutis* (Venise, 1635, in-folio). Ramusio ou Rhamnusus transcrit et traduit *sequitur ad unguem*, un manuscrit de Villehardouin qu'il possédait. Mais il a enrichi son récit de matériaux grecs et latins, et nous lui devons la description correcte de la flotte, les noms des cinquante nobles vénitiens qui commandaient les galères de la république, et la connaissance de l'opposition patriotique de Pantaléon Barbi au choix du doge pour empereur.

[2] Voyez l'original du traité de partage dans la Chronique d'André Dandolo (p. 326-330) et l'élection dans Villehardouin (nº 136-140); les Observations de Ducange et le premier livre de l'Histoire de Constantinople sous l'empire des Français.

[1] Après avoir rapporté la nomination du doge par un électeur français, son parent André Dandolo approuve son exclusion, *quidam Venetorum fidelis et nobilis senex, usus oratione satis probabili*, etc., que les écrivains

les inconvéniens qui pouvaient résulter pour la liberté nationale et pour la cause commune de l'union incompatible de la première magistrature d'une république et de la souveraineté de l'Orient. L'exclusion du doge laissa le champ libre au mérite égal de Boniface et de Baudouin; et tous les candidats moins illustres abandonnèrent respectueusement leurs prétentions. La maturité de l'âge, une réputation brillante, le choix des aventuriers et le vœu des Grecs, recommandaient le marquis de Montferrat; et j'ai peine à croire que ses petites possessions au pied des Alpes [1] aient pu donner de l'inquiétude à la république de Venise. Mais le comte de Flandre, âgé de trente-deux ans, vaillant, pieux et chaste, était chef d'un peuple riche et belliqueux, descendant de Charlemagne, cousin du roi de France, et pair des barons et des prélats qui avaient consenti avec répugnance à marcher sous les ordres d'un étranger. Précédés du doge et du marquis, ces barons attendaient à la porte de la chapelle la décision des électeurs. L'évêque de Soissons vint l'annoncer au nom de ses collègues. « Vous avez juré d'obéir au prince » que nous choisirions: par nos suffrages » unanimes, Baudouin, comte de Flandre et » de Hainaut, est votre souverain et em- » pereur de l'Orient. » Le comte fut salué par des acclamations; la nouvelle se répandit bientôt dans la ville; Constantinople retentit de la joie bruyante des Français, et les Grecs y joignirent leur tremblante adulation. Boniface s'empressa le premier de baiser la main de son rival et de l'élever sur un bouclier. On transporta Baudouin dans la cathédrale, et on lui chaussa le cothurne impérial. Trois semaines après l'élection, le légat du pape tint lieu de patriarche à la cérémonie du couronnement; mais le clergé vénitien compléta bientôt le chapitre de Sainte-Sophie, plaça Thomas Morosini sur le trône ecclésiastique, et ne négligea aucune des précautions qui pouvaient conserver les honneurs et les bénéfices de l'église grecque à ses compatriotes [1]. Le successeur de Constantin ne tarda pas à envoyer dans la Palestine, en France et à Rome, la nouvelle de cette révolution mémorable; il fit transporter dans la Palestine, comme un trophée, les portes de Constantinople et les chaînes du port [2], et adopta les lois et les usages des assises de Jérusalem, qui convenaient le mieux à une colonie française et à une conquête d'Orient. Baudouin invita par ses lettres tous les Français à venir augmenter cette colonie, à se fixer dans une vaste et superbe capitale, et à cultiver des terres fertiles, qui récompenseraient amplement le prêtre et le soldat de leurs travaux. Il félicite le pontife de Rome sur la restauration de son autorité dans l'Orient, l'engage à éteindre le schisme des Grecs par sa présence dans un concile général, et sollicite son indulgence et sa bénédiction pour les pèlerins [3]. Innocent répondit avec autant de dignité que de prudence: dans la subversion de l'empire d'Orient, il blâme les vices des hommes et adore les décrets de la Providence: les conquérans seront, dit-il, ou absous ou condamnés, relativement à leur conduite future, et la validité de leur traité dépend du jugement de saint Pierre; mais Innocent leur prescrit comme un devoir sacré d'établir une juste subordination d'obéissance et de tribut, des Grecs aux Latins, des magistrats au clergé, et du clergé au pape.

Après le partage des provinces de l'empire [4], la part des Vénitiens se trouva plus

modernes, depuis Blondus jusqu'à Lebeau, ont brodée chacun à leur fantaisie.

[1] Nicétas, p. 384, vain et ignorant comme un Grec, désigne le marquis de Montferrat comme le chef d'une puissance maritime Λαμπαρδιαν δε οικεισθαι παραλιον; peut-être a-t-il été induit en erreur par le thème bysantin de Lombardie, situé sur les côtes de la Calabre.

[1] Ils exigèrent de Morosini qu'il fît serment de ne reconnaître parmi les chanoines de Sainte-Sophie, pour électeurs légitimes, que des Vénitiens qui auraient habité Venise au moins pendant dix ans. Mais le clergé étranger s'opposa à cette prérogative, et, des six patriarches latins de Constantinople, le premier et le dernier furent seuls Vénitiens.

[2] Nicétas, p. 383.

[3] Voyez dans les Lettres d'Innocent III, l'institution civile et ecclésiastique de l'empire latin de Constantinople. Les plus intéressantes de ces Lettres, dont Étienne Baluze a publié la collection en deux volumes in-folio, sont insérées dans ses *Gesta*, dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, t. III, p. I, c. 94-105.

[4] Dans le traité de partage, les copistes ont défiguré presque tous les noms. On pourrait les rectifier et adapter



considérable que celle du monarque latin. Il n'en possédait qu'un quart; Venise obtint moitié du reste, et l'autre moitié fut distribuée entre les aventuriers de France et de Lombardie. Après avoir chaussé au vénérable Dandolo les brodequins pourpres, qui désignaient chez les Grecs les marques de la royauté, on le proclama despote de la Romanie. Il termina sa longue et glorieuse carrière à Constantinople; et, si sa prérogative ne passa point à ses successeurs, ils en conservèrent du moins le titre jusqu'au milieu du quatorzième siècle, et y joignirent celui de seigneurs d'un quart et demi de l'empire romain [1]. Les doges, esclaves de l'état, obtinrent rarement la permission de s'absenter; mais ils se faisaient représenter en Grèce par un bailli ou régent qui exerçait sa justice suprême sur la colonie des Vénitiens. Ils possédaient trois des huit quartiers de Constantinople; six juges, quatre conseillers, deux chambellans, deux avocats fiscaux et un connétable composaient leur tribunal indépendant. Une longue expérience du commerce d'Orient les mettait à même de choisir leur part avec discernement; ils firent cependant une imprudence en acceptant le gouvernement et la défense d'Andrinople; mais leur sage politique s'occupa de former une chaine de villes, d'iles et de factoreries le long de la côte maritime, depuis les environs de Raguse jusqu'à l'Hellepont et au Bosphore. Les travaux dispendieux de ces conquêtes épuisaient leur trésor; ils renoncèrent aux anciennes maximes de leur gouvernement, adoptèrent un système féodal, et se contentèrent de l'hommage des nobles [2] pour les possessions qu'ils entreprenaient de conquérir et défendre. Ce fut ainsi que la famille de Sanut acquit le duché de Naxos, qui comprenait la plus grande partie de l'Archipel. La république acheta du comte de Montferrat l'ile de Crète ou Candie, et les débris de cent villes, pour la somme de dix mille marcs [1]. Mais l'orgueilleuse avarice de l'aristocratie [2] en tira peu de parti, et les plus sages des sénateurs déclarèrent que ce n'était pas la possession d'un grand nombre de villes, mais l'empire de l'Océan qui formait le trésor de Saint-Marc. De tous les chefs, le marquis de Montferrat était sans contredit celui qui méritait la plus forte récompense. Outre l'ile de Crète, on compensa son exclusion du trône par le titre de roi et les provinces au-delà de l'Hellespont. Mais il échangea sagement cette conquête difficile et éloignée, pour le royaume de Thessalonique ou de Macédoine, à douze journées de la capitale, et assez près des états du roi de Hongrie, son beau-frère, pour en recevoir au besoin des secours. Les acclamations sincères ou affectées des Grecs facilitèrent ses succès; et l'ancienne et véritable Grèce reçut encore un conquérant latin [3], qui traversa la vallée de Tempé avec indifférence, et le passage étroit des Thermopiles avec précaution. Les villes de Thèbes, Athènes et Argos ouvrirent leurs portes; Corinthe et Naples [4] essayèrent inutilement

une bonne carte au dernier siècle de l'empire de Bysance. Elle serait d'un grand secours à la géographie, mais malheureusement d'Anville n'existe plus.

[1] Leur style était *dominus quartæ partis et dimidiæ imperii romani*, et ils le conservèrent jusqu'à l'année 1356, où Giovanni Dolfino fut nommé doge (Sanut., p. 430-641). Pour le gouvernement de Constantinople, voyez Ducange, Hist. de C. P., I, 37.

[2] Ducange (Hist. de C. P., II, 6) a détaillé les conquêtes de la république et des nobles vénitiens, au nombre desquelles sont l'île de Candie, celles de Corfou, Céphalonie, Zante, Naxos, Paros, Mélos, Andros, Mycone, Scyros, Céos et Lemnos.

[1] Boniface vendit l'île de Candie le 12 du mois d'août de l'année 1204. Voyez la transaction dans Sanuto, p. 534; mais j'ai peine à concevoir comment cette île était le patrimoine de sa mère, et comment sa mère pouvait être la fille d'un empereur du nom d'Alexis.

[2] En 1212, le doge Pierre Zeni envoya dans l'île de Candie une colonie tirée des différens quartiers de Venise; mais les natifs de cette île ressemblaient beaucoup, par leurs mœurs sauvages et leurs fréquentes révoltes, aux Corses sous le joug des Génois, et, lorsque je compare le récit de Belon à celui de Tournefort, je ne vois pas grande différence entre la Candie des Vénitiens et celle des Turcs.

[3] Villehardouin (n° 159, 160, 173-177), et Nicétas (p. 387-394) décrivent l'expédition du marquis Boniface dans la Grèce. Le citoyen de Chones a pu tirer ces détails de son frère Michel, archevêque d'Athènes, qu'il représente comme un orateur éloquent, un homme d'état habile, et par dessus tout comme un saint.

[4] *Napoli di Romania* ou *Nauplia*, l'ancien port de mer d'Argos, est encore un place forte et considérable; elle est assise sur une péninsule environnée de rochers, et a un bon port. (Voyez les Voyages de Chandler dans la Grèce, p. 227.)

de lui résister. Le sort ou le choix et des échanges successifs réglèrent définitivement les lots des pélerins, qui abusèrent sans modération de la vie et et de la fortune de leurs sujets. Après un examen exact des provinces, ils pesèrent dans la balance de l'avarice le revenu de chaque district, la situation plus ou moins avantageuse, et les ressources plus ou moins abondantes pour la subsistance des hommes et des chevaux. Leurs prétentions s'étendirent jusque sur les anciens démembremens de l'empire romain; ils en firent présomptueusement le partage, et chaque guerrier désirait avoir pour son lot le palais du sultan d'Iconium[1]. Je n'entreprendrai point de donner ici leur généalogie ni le détail de leurs possessions : il me suffit de dire que les comtes de Blois et de Saint-Pol obtinrent le duché de Nicée et la seigneurie de Démotica[2]; les principaux fiefs furent tenus à la charge du service de connétable, de chambellan, d'échanson, de sommelier et de maître-d'hôtel. Notre historien Geoffroi de Villehardouin acquit un riche établissement sur les bords de l'Èbre, et réunit les offices de maréchal de Champagne et de Romanie. Chaque baron partit à la tête de ses chevaliers et de ses archers, pour s'emparer de son lot, et la plupart éprouvèrent peu de résistance. Mais il résulta de cette dispersion une faiblesse générale, et l'on ne pouvait pas compter sur une union durable entre des guerriers qui ne connaissaient d'autre droit que celui de leur épée. Trois mois après la conquête de Constantinople, l'empereur et le roi de Thessalonique se déclarèrent réciproquement la guerre; l'autorité du doge, les conseils du maréchal et la fermeté impartiale des pairs parvinrent à les réconcilier[3].

Les deux fugitifs qui avaient occupé le trône de Constantinople prenaient encore le titre d'empereurs, et les sujets de ces princes détrônés pouvaient céder à un mouvement de compassion pour l'ancien Alexis, ou être excités à la vengeance par l'ambitieux Mourzoufle. Une alliance de famille, un intérêt commun, les mêmes crimes et le mérite d'avoir ôté la vie aux ennemis de son rival, engagèrent le second usurpateur à se réunir avec le premier. Mourzoufle se rendit dans le camp d'Alexis, et y reçut des caresses et des honneurs; mais les scélérats sont incapables d'amitié, et doivent se méfier de ceux qui leur ressemblent. On le saisit dans le bain, et, après l'avoir privé de la vue, Alexis s'assura de ses troupes, s'empara de ses trésors, et le fit chasser du camp. Mourzoufle, devenu un objet de mépris et d'horreur, cherchait à s'évader en Asie; mais les Latins de Constantinople le surprirent, et le condamnèrent à expier ses crimes par une mort ignominieuse. Après avoir balancé quelque temps sur le genre du supplice, ses juges firent placer[1] Mourzoufle sur le sommet d'un pilier de marbre blanc, élevé de cent quarante-sept pieds, que l'on nommait la colonne de Théodose[2]. Du haut de cette colonne on lança le malheureux aveugle, la tête la première, en présence d'une multitude de spectateurs, doublement frappés de cette scène sanglante, parce qu'elle semblait accomplir et expliquer une ancienne prédiction[3]. Le

[1] J'ai adouci l'expression de Nicétas, qui s'efforce de faire ressortir la présomption des Francs. (Voyez *De rebus post C. P. expugnatam*, p. 375-384.)

[2] Cette ville, environnée par la rivière d'Èbre, reçut des Grecs, à raison de son double mur, le nom de Didymoteichos, qui fut insensiblement changé en celui de Démotica ou Dimot. J'ai préféré le nom moderne de Démotica. Ce fut dans cette place que Charles XII résida en dernier lieu dans son voyage en Turquie.

[3] Villehardouin rend compte de leur querelle (n° 146-158) avec le ton de la franchise et de la liberté. L'historien grec (p. 387) rend hommage au mérite et à la réputation du maréchal, *μεγα παρα τοις Λατινων δυναμένου στρατεύμασι* : il ne ressemble point à certains héros dont les exploits ne sont connus que par leurs mémoires.

[1] Voyez la mort de Mourzoufle dans Nicétas (p. 393), Villehardouin (n°s 141-145-163), et Gunther (c. 20, 21). Ni le maréchal ni le moine n'annoncent le moindre mouvement de pitié pour un usurpateur ou un rebelle, dont le supplice était cependant d'un genre plus nouveau que ses crimes.

[2] La colonne d'Arcadius, dont les bas-reliefs représentent ses victoires ou celles de son père Théodose, existe encore à Constantinople; on en trouve la description dans les ouvrages de Gyllius (*Topograph.*, IV, 7), Banduri (*ad l.* I, *Antiquit. C. P.*, p. 507, etc.) et Tournefort (*Voyage du Levant*, t. II, lettre XII, p. 231).

[3] Le conte ridicule de Gunther, relativement à cette *columna fatidica*, ne mérite aucune attention; mais il paraît extraordinaire que, cinquante ans avant la conquête des Latins, le poète Tzetzès (*Chiliad.*, IX, 277) ait raconté

sort d'Alexis est moins tragique : le marquis en fit présent au roi des Romains, et le lui envoya en Italie. Condamné à une prison perpétuelle, l'usurpateur fut transféré d'une forteresse des Alpes dans un monastère de l'Asie, et ne gagna pas beaucoup au change. Mais, avant la révolution, Alexis avait donné sa fille en mariage à un jeune héros qui rétablit et occupa le trône des princes grecs [1]. Théodore de Lascaris avait signalé sa valeur dans les deux siéges de Constantinople. Après la fuite de Mourzoufle, il se présenta au peuple et aux soldats comme leur empereur; et, s'il lui manquait des vertus, ce n'était pas la valeur. Mais les timides Grecs, dont la multitude aurait aisément exterminé les Latins, refusèrent son secours, et Théodore se retira dans l'Anatolie, hors de la vue et de l'atteinte des conquérans. Sous le titre de despote et ensuite d'empereur, il attira sous ses drapeaux le petit nombre de braves gens qui préféraient la mort à l'esclavage, et s'allia sans scrupule avec le sultan des Turcs, persuadé sans doute que tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté publique était excusable. Nicée, où Théodore fixa sa résidence, Pruse, Philadelphie, Smyrne et Éphèse, ouvrirent leurs portes à leur libérateur. Ses victoires augmentèrent ses forces et sa réputation, et le successeur de Constantin recueillit quelques débris de l'empire, depuis les bords du Méandre jusqu'aux faubourgs de Nicomédie, et dans la suite jusqu'à ceux de Constantinople. L'héritier légitime des Comnènes, fils du vertueux Manuel, et petit-fils du féroce Andronic, en possédait aussi une faible portion : on le nommait Alexis, et le surnom de Grand s'appliquait probablement plus à sa taille qu'à ses exploits. Les l'Ange l'avaient nommé gouverneur ou duc de Trébisonde [2]; les droits de sa naissance éveillèrent son ambition, et la révolution lui valut l'indépendance. Sans changer de titre, il régna paisiblement sur la côte de la mer Noire, depuis Sinope jusqu'au Phase. Le fils qui lui succéda n'est connu que comme l'esclave du sultan, qu'il suivait à la guerre avec deux cents lances. Ce prince Comnène n'était que duc de Trébisonde; son petit-fils Alexis fut le premier qui prit le titre d'empereur. Dans la partie occidentale de l'empire, Michel, bâtard de la maison des Lange et connu avant la révolution comme otage, soldat et rebelle, sauva un troisième fragment du naufrage. Après s'être évadé du camp de Boniface, il épousa la fille du gouverneur de Durazzo, prit le titre de despote, et fonda une principauté redoutable dans l'Épire, l'Étolie et la Thessalie, qui ont toujours été peuplées d'une race belliqueuse. Les Latins [1] exclurent de tous les honneurs civils et militaires les Grecs qui avaient offert leurs services à leurs nouveaux souverains, et la nation, qu'on voulait réduire à obéir et à trembler, prouva, en devenant un ennemi dangereux, qu'on aurait pu en faire un allié utile. L'adversité ranima le courage, et tous les citoyens distingués par leur mérite, leur valeur ou leur naissance, abandonnèrent Constantinople, et se retirèrent sous les gouvernemens indépendans de Trébisonde, d'Épire ou de Nicée. On ne cite qu'un seul patricien qui resta fidèle aux Français. Le peuple des villes et des campagnes se serait soumis sans peine à une servitude régulière et modérée; quelques années de paix et d'industrie auraient bientôt fait oublier la guerre et ses désordres passagers;

le songe d'une matrone qui avait vu une armée dans le Forum, et un homme assis sur la colonne, battant des mains et jetant un cri perçant.

[1] Ducange, *Familiæ Bysantinæ*, a examiné soigneusement et représenté avec clarté les dynasties de Nicée, de Trébisonde et d'Épire, dont Nicétas vit les commencemens sans en concevoir de grandes espérances.

[2] En exceptant quelques faits de Pachymere et de Nicéphore Grégoras, que nous citerons dans la suite, les historiens de Bysance ne daignent point parler de l'empire de Trébisonde ou de la principauté des Lazi. Les Latins n'en font guère mention que dans les romans du quatorzième et du quinzième siècle. Cependant l'infatigable Ducange a découvert (*Famil. Bysant.*, p. 192) deux passages authentiques dans Vincent de Beauvais (l. XXXI, c. 144), et le protonotaire Ogier (*apud Wadding*, A. D., 1279, n° 4).

[1] Nicétas fait un portrait des Français-Latins, où l'on reconnaît partout la touche du ressentiment et des préjugés : Ουδ᾽ εν των αλλων εθνων εις Αρεος εργα παραζυμβεβλησθαι ηνειχοντο, αλλ᾽ ουδε τις των χαριτων η των μουσων παρα τοις βαρβαροις τουτοις επεξενιζετο, και παρα τουτο οιμαι την φυσιν ησαν ανημεροι, και τον χολον ειχον του λογου προτρεχοντα.

mais la tyrannie du système féodal éloignait les douceurs de la paix et anéantissait les fruits de l'industrie. Une administration simple et des lois sages mettaient les empereurs *romains* de Constantinople en état de protéger leurs sujets quand ils en avaient la volonté. Le trône des Latins était occupé par un prince titulaire, le chef et souvent l'esclave de ses indociles confédérés. L'épée des barons disposait de tous les fiefs de l'empire, depuis le royaume jusqu'au plus mince château. Leur ignorance, leur discorde et leur pauvreté étendaient la tyrannie jusque dans les villages les plus éloignés. Les Grecs, également opprimés par le pouvoir temporel des prêtres et par la haine fanatique des soldats, se trouvaient séparés pour toujours de leurs conquérans par la barrière insurmontable du langage et de la religion. Tant que les croisés restèrent réunis dans la capitale, le souvenir de leur victoire et la terreur de leurs armes imposèrent un silence respectueux. Leur séparation découvrit la faiblesse du nombre et les défauts de la discipline; et quelques échecs causés par leur imprudence apprirent qu'ils n'étaient pas invincibles. La crainte des Grecs diminuait, et leur haine augmentait en proportion. Ils passèrent bientôt des mumures aux conspirations; et, avant la courte révolution d'une année, le peuple vaincu implora ou accepta avec confiance le secours d'un barbare dont il avait éprouvé la puissance, et à la reconnaissance duquel il se fiait [1].

Calo-Jean ou Joannice, chef révolté des Valaques et des Bulgares, s'était empressé de complimenter les Latins par une ambassade. Le titre de roi et la sainte bannière qu'il avait reçus du pontife romain semblaient l'autoriser à se regarder comme leur ami et leur complice dans la destruction de l'empire grec. Joannice apprit avec étonnement que le comte de Flandre, imitant l'orgueil fastueux des successeurs de Constantin, exigeait qu'il vînt lui-même implorer son pardon au pied du trône; cependant la politique imposa silence au ressentiment [1], et le roi des Bulgares, guettant avec soin les mouvemens des Grecs, se montra sensible à leurs malheurs, et promit de soutenir leurs premiers efforts de toutes les forces de son royaume. La haine nationale étendit la conjuration et assura en même temps le secret et la fidélité. Les Grecs désiraient avec impatience le moment de plonger un poignard dans le sein de leurs ennemis victorieux; mais ils attendirent prudemment que Henri, frère de l'empereur, eût emmené la fleur des troupes au-delà de l'Hellespont. La plupart des villes et des villages de la Thrace exécutèrent la convention avec exactitude, et les Latins, sans armes et sans soupçons, furent impitoyablement massacrés par leurs esclaves. De Demotica, où commença la scène sanglante, quelques vassaux du comte de Saint-Pol cherchèrent un asile à Andrinople; mais la populace furieuse avait chassé ou immolé les Français et les Vénitiens : les garnisons qui parvinrent à faire leur retraite se rencontrèrent sur la route de la capitale; et les forteresses isolées qui résistèrent aux rebelles ignoraient mutuellement leur sort et celui de leur souverain. La renommée et la terreur annoncèrent au loin la révolte des Grecs et l'approche du roi des Bulgares; Joannice avait ajouté à ses troupes nationales un corps de quatorze mille Comans, tirés des déserts de la Scythie, qui buvaient, dit-on, le sang de leurs captifs et sacrifiaient les chrétiens sur les autels de leurs divinités [2]. Alarmé de cette révolte, l'empereur dépêcha un courrier pour rappeler son frère Henri; et, si Baudouin eût attendu le retour de son frère et l'arrivée de vingt mille Arméniens, il aurait pu attaquer le roi des Bulgares avec l'égalité du nombre

[1] Je commence à me servir ici avec confiance des huit livres de l'Hist. C. P. sous l'empire des Français, que Ducange a donnés pour supplément à l'histoire de Villehardouin, laquelle, quoique écrite en style antique et barbare, a cependant le mérite d'être un ouvrage classique et original.

[1] On peut voir, dans la réponse de Jaonnice au pape, ses réclamations et ses plaintes (*Gesta Innocent. III*, c. 108, 109); on le chérissait à Rome comme l'enfant prodigue.

[2] Les Comans étaient une horde de Tartares ou de Turcomans qui campaient, dans le douzième et le treizième siècle, sur les frontières de la Moldavie. Il y avait parmi eux un grand nombre de païens et quelques Mahométans. Toute la horde fut convertie au christianisme (A. D. 1370) par Louis, roi de Hongrie.

et la supériorité décisive de la valeur et de la discipline. Mais l'esprit de la chevalerie ne savait point distinguer la prudence de la lâcheté. L'empereur parut dans la plaine avec cent cinquante chevaliers et leur suite ordinaire de sergens et d'archers. Après d'inutiles représentations, le maréchal obéit et conduisit l'avant-garde sur la route d'Andrinople; le comte de Blois commandait le corps de bataille, et le doge suivait l'arrière-garde. Les Latins fugitifs accoururent de toutes parts sous les drapeaux de cette petite armée: ils entreprirent le siége d'Andrinople; et telles étaient les pieuses dispositions des croisés, qu'ils s'occupèrent durant la semaine sainte à piller la campagne et à construire des machines destinées à la destruction des chrétiens. Mais la cavalerie légère des Comans fit bientôt cesser les déprédations, et rappela les Latins dans leur camp. Les barbares vinrent escarmoucher presque sur le bord de leurs lignes; le maréchal fit publier par un trompette un ordre à la cavalerie de se former en bataille, et une défense, sous peine de mort, de se détacher à la poursuite de l'ennemi. Le comte de Blois désobéit le premier à cette sage proclamation, et son imprudence entraîna la perte l'empereur. Les Comans prirent la fuite dès la première décharge, à la manière des Parthes; mais après une course de deux lieues, ils firent volte-face, se rallièrent et enveloppèrent les pesans escadrons français au moment où les chevaliers et leurs chevaux, également essoufflés, étaient presque hors d'état de se défendre. Le comte tomba mort sur le champ de bataille, l'empereur fut fait prisonnier, et leur valeur personnelle compensa faiblement l'ignorance ou la négligence des devoirs d'un général [1].

Fier de la victoire et de son illustre captif, le Bulgare s'avança pour secourir Andrinople et achever la défaite des Latins, et leur destruction eût été inévitable si le maréchal de Romanie n'avait pas déployé une valeur et des talens militaires rares dans tous les siècles, mais plus extraordinaires encore dans un temps où la guerre était moins une science qu'une passion. Villehardouin confia ses craintes et sa douleur au brave Dandolo, son vénérable ami, mais il conserva dans le camp l'extérieur de tranquillité qui pouvait seul soutenir la confiance du soldat. Après avoir conservé durant tout un jour son poste dangereux entre la ville et l'armée ennemie, le maréchal décampa dans la nuit, et sa savante retraite de trois jours consécutifs aurait été admirée de Xénophon et des dix mille: courant sans cesse de l'arrière à l'avant-garde, il animait la valeur des uns, et modérait la précipitation des autres. Partout où les Comans se présentaient, ils trouvaient une ligne de lances inébranlables. Le troisième jour, les troupes harassées aperçurent la mer, la ville solitaire de Rodosto [1], et leurs camarades qui venaient de débarquer sur la côte de la mer Adriatique; ils s'embrassèrent, versèrent des larmes et réunirent leurs armes et leurs conseils. Le comte Henri prit, au nom de son frère, le gouvernement d'un empire encore dans l'enfance et déjà dans la caducité [2]. Les Comans se retirèrent durant les chaleurs de l'été; mais, au moment du danger, sept mille Latins, infidèles à leur serment et à leurs compatriotes, désertèrent de la capitale, et de faibles succès compensèrent mal la perte de cent vingt chevaliers qui périrent dans la plaine de Rusium. Il ne restait plus à l'empereur que Constantinople et deux ou trois forteresses sur les côtes d'Europe et d'Asie. Le roi des Bulgares, irrésistible et inexorable, éluda respectueusement les instances du pape, qui conjurait son nouveau prosélyte de ren-

[1] Nicétas, par haine ou par ignorance, impute la défaite à la lâcheté de Dandolo (p. 383); mais Villehardouin partage sa propre gloire avec son vénérable ami, *qui viels homme ere et gote ne veoit, mais mult ere sages et preus et vigueros* (nº 193).

[1] La géographie exacte et le texte original de Villehardouin (nº 194) placent Rodosto à trois journées d'Andrinople, mais Vigenère, dans sa traduction, a ridiculement substitué trois heures, et cette erreur, que Ducange n'a point corrigée, a fourvoyé plusieurs modernes dont je tairai les noms.

[2] Villehardouin et Nicétas (p. 386-416) racontent le règne et la mort de Baudouin; et Ducange supplée dans ses observations à leurs omissions, jusqu'à la fin de son premier livre.

dré aux Latins la paix et leur empereur. La délivrance de Baudouin, répondit Joannice, n'est plus au pouvoir des mortels. Ce prince avait terminé dans la prison sa vie et ses malheurs : l'ignorance et la crédulité ont fait sur le genre de sa mort des versions différentes. Ceux qui aiment les histoires tragiques croiront volontiers que le chaste captif résista aux désirs impurs de la reine des Bulgares, que son refus l'exposa à la fureur jalouse d'une sauvage, qu'on lui coupa les pieds et les mains, que le reste de son corps fut jeté tout sanglant parmi les carcasses des chiens et des chevaux, et qu'il respirait encore au bout de trois jours, lorsque les oiseaux de proie vinrent le dévorer [1]. Vingt ans après, dans une forêt des Pays-Bas, un ermite déclara qu'il était le comte Baudouin, empereur de Constantinople et légitime souverain de la Flandre; il raconta les circonstances extraordinaires de sa fuite, ses aventures et sa pénitence, chez un peuple également disposé à la révolte et à la crédulité. Toute la Flandre séduite reconnaissait son ancien souverain; mais la cour de France démasqua l'imposteur, et il subit une mort ignominieuse; les Flamands se livrèrent cependant encore à une illusion qui leur plaisait sans doute, et les plus graves historiens accusent la comtesse Jeanne d'avoir sacrifié la vie de son malheureux père au sentiment barbare de l'ambition [2].

Toutes les nations civilisées établissent durant la guerre un cartel pour l'échange ou la rançon des prisonniers. Si leur captivité est prolongée, leur sort n'est point un mystère, et l'on observe relativement à leur rang les lois de l'honneur et de l'humanité. Mais les lois de la guerre étaient inconnues au prince sauvage des Bulgares; il était difficile d'éclairer la silencieuse obscurité de ses prisons, et, durant une année entière, les Latins n'eurent point une connaissance certaine de la mort de Baudouin : son frère Henri refusa toujours de prendre le titre d'empereur. Les Grecs applaudirent à sa modestie comme à l'exemple d'une vertu inimitable; ambitieux, inconstans et perfides, ils saisissaient ou anticipaient l'occasion d'une vacance, dans le temps où presque toutes les monarchies de l'Europe avaient assuré les lois de succession, qui font également la sûreté des peuples et des souverains. Les héros des croisades moururent ou se retirèrent successivement, et Henri se trouva presque seul chargé de la guerre et de la défense de l'empire. Le marquis de Montferrat revint lentement du Péloponèse au secours de Thessalonique. Dans son entrevue avec l'empereur, ils réglèrent quelques contestations sur l'hommage et le service féodal; le danger commun les réunit, et ces deux princes scellèrent leur alliance par le mariage de Henri avec la fille de Boniface; mais l'auguste gendre eut bientôt à pleurer la mort de son beau-père. Par le conseil de quelques Grecs restés fidèles, le marquis de Montferrat fit avec succès une irruption hardie dans la montagne de Rhodope. Les Bulgares prirent la fuite à son approche; mais ils se rallièrent pour harceler sa retraite. L'intrépide chevalier, ayant appris qu'ils attaquaient son arrière-garde, sauta sur son cheval, baissa sa lance et courut aux ennemis sans daigner se couvrir de son armure; mais dans sa poursuite imprudente, il fut percé d'un trait mortel, et les barbares fugitifs présentèrent sa tête à Joannice, comme un trophée de la victoire. C'est à l'époque de cet accident funeste que tombe la plume de Villehardouin et que sa voix expire [1]; et s'il continua d'exercer l'office de maréchal de la Romanie, la suite de ses exploits n'est point connue de la postérité [2]. Henri ne manquait

[1] En élaguant toutes les circonstances suspectes et improbables, nous pouvons prouver la mort de Baudouin, 1° par l'opinion des barons, qui étaient infiniment plus à même que nous de juger des circonstances (Villehardouin (n° 230); 2° par la déclaration de Joannice ou Calo-Jean, qui s'excuse de n'avoir pas donné la liberté à l'empereur, *quia debitum carnis exsolverat cùm carcere teneretur* (*Gesta Innocent. III*, c. 109).

[2] Voyez l'histoire de cet imposteur, d'après les écrivains français et flamands, dans Ducange (Hist. de C. P. III, 9), et les fables ridicules adoptées par les moines de Saint-Alban, dans Mathieu Pâris (*Hist. Major.*, p. 271, 272).

[1] Villehardouin, n° 257. Je cite avec regret cette conclusion. Nous perdons à la fois l'original de l'histoire et les Commentaires précieux de Ducange. Les deux lettres de Henri au pape Innocent III jettent quelque clarté sur les dernières pages de notre auteur (*Gesta*, c. 106, 107).

[2] Le maréchal vivait encore en 1212, mais il paraît

point des qualités nécessaires dans sa situation dangereuse. Au siége de Constantinople et au-delà de l'Hellespont, il avait acquis la réputation d'un vaillant chevalier et d'un habile général. A l'intrépidité de son frère, Henri joignait la prudence et la douceur peu connues de l'impétueux Baudouin. Dans la double guerre contre les Grecs de l'Asie et les Bulgares de l'Europe, il fut toujours le premier à cheval ou sur les vaisseaux, et, sans jamais négliger les précautions qui pouvaient assurer la victoire, il excita souvent par son exemple les Latins découragés à sauver et à seconder leur empereur. Mais ses efforts et quelques secours d'hommes et d'argent de France, contribuèrent moins à leurs succès que la faute, la cruauté et la mort du plus formidable de leurs adversaires. En invitant Joannice à les tirer d'esclavage, les Grecs avaient espéré qu'il protégerait leurs lois et leur liberté; mais ils eurent bientôt la triste occasion de comparer les degrés de férocité nationale et d'abhorrer le conquérant sauvage qui ne dissimulait plus l'intention de dépeupler la Thrace, de démolir les villes et de transplanter les habitans au-delà du Danube. Plusieurs villes et villages étaient déjà évacués; on ne voyait plus à la place de Philippopolis qu'un monceau de ruines, et les habitans d'Andrinople et de Démotica, premiers auteurs de la révolte, redoutaient le même sort. Leurs cris de douleur et de repentir parvinrent jusqu'au trône de Henri, et l'empereur eut la grandeur d'âme d'ajouter la confiance au pardon. Quatre cents chevaliers avec leur suite d'archers et de sergens se rassemblèrent sous ses drapeaux; suivi de ce petit corps d'armée, il chercha et repoussa le Bulgare, qui, outre une infanterie nombreuse, était environné de trente mille hommes de cavalerie. Dans cette expédition, Henri eut occasion de sentir la différence d'avoir ou pour ou contre soi le vœu des habitans. Il sauva les villes qui subsistaient encore; le sauvage battu et honteux abandonna sa proie, et termina le cours de ses cruautés au siége de Thessalonique. Durant l'obscurité de la nuit, il fut assassiné dans sa tente, et le général ou peut-être le meurtrier qui le trouva baigné dans son sang, attribua cet exploit à la lance de saint Démétrius et fut universellement cru[1]. Après avoir remporté plusieurs victoires, Henri conclut sagement un traité de paix honorable avec le successeur de Joannice et les princes d'Épire et de Nicée. L'abandon de quelques limites incertaines valut à l'empereur et à ses feudataires la possession tranquille d'un vaste royaume; et son règne, qui ne dura que dix ans, procura un intervalle de paix et de prospérité. Supérieur à la politique faible de Baudouin et de Boniface, il confiait sans crainte aux Grecs les emplois civils et militaires, et cette conduite généreuse devenait d'autant plus nécessaire, que les princes d'Épire et de Nicée étaient déjà parvenus à séduire des chrétiens qui combattaient dans leurs armées. Henri s'attachait à unir tous ses sujets et à récompenser leur mérite, quels que fussent leur pays ou leur langage. Mais il parut moins empressé de réunir les deux églises. Pélage, légat du pape, qui affectait à Constantinople l'autorité d'un souverain, avait interdit le culte grec, et exigeait à la rigueur le paiement des dîmes, la profession de foi relative à la procession du Saint-Esprit, et l'obéissance aveugle au pontife romain. Dans tous les temps, le parti le plus faible a réclamé les droits de la tolérance. « Nos corps, disaient humblement les Grecs, sont à César, mais nos âmes sont à Dieu. » La fermeté de l'empereur arrêta la persécution[2]; et, s'il est vrai qu'il mourut empoisonné par les Grecs, cette preuve d'inconséquence et d'ingratitude doit nous donner une triste opinion du cœur et de l'esprit du genre

qu'il mourut peu de temps après cette époque, et qu'il ne retourna point en France (Ducange, Observ. sur Villehardouin, p. 238). Son fief de Messinopole, qu'il tenait de Boniface, était l'ancienne Maximianopolis, qui florissait, du temps d'Amien Marcellin, parmi les villes de la Thrace (n° 141).

[1] L'église de ce patron de Thessalonique était desservie par les chanoines du Saint-Sépulcre : elle contenait une huile sainte qui distillait continuellement, et une légende de miracles, etc. (Ducange, Hist. de Constantinople, II, 4).

[2] Acropolita (c. 17), rapporte la persécution du légat et la tolérance de Henri (Ερη comme il l'appelle), κλυδωνα κατεστορεσε.

humain. Sa valeur n'était qu'une vertu commune qu'il partageait avec dix mille chevaliers; mais, dans un siècle de superstition, Henri eut le courage bien extraordinaire de mettre des bornes à l'orgueil et à l'avarice du clergé. Il osa placer dans la cathédrale de Sainte-Sophie son trône à la droite du patriarche, et cette présomption attira la censure du pape Innocent III. Par un édit salutaire, un des premiers règlemens qui ait paru sur les mains-mortes, l'empereur défendit l'aliénation des fiefs. Un grand nombre de Latins, empressés de retourner en Europe, abandonnaient leurs terres à l'église, qui les payait en argent comptant ou avec des indulgences. Les terres saintes étaient immédiatement déchargées du service militaire, et une colonie de soldats aurait été bientôt convertie en une communauté de prêtres [1].

Le vertueux Henri mourut à Thessalonique, où il était allé défendre le royaume et le fils, encore enfant, de son ami Boniface. La mort des deux premiers empereurs de Constantinople avait éteint la ligne mâle des comtes de Flandre; mais leur sœur Yolande était l'épouse d'un prince français et la mère d'une nombreuse postérité. Une de ses filles avait épousé André, roi de Hongrie, brave et pieux champion de la croix. En le plaçant sur le trône, les barons de la Romanie se seraient assuré le secours d'un royaume puissant et voisin; mais le sage André respectait les lois de la succession, et les Latins invitèrent Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, à venir ceindre le diadème de l'empire d'Orient. L'origine royale de son père, la maison illustre de sa mère le faisaient respecter des barons français. Il jouissait d'une réputation brillante et de riches possessions; son zèle et sa valeur avaient été suffisamment éprouvés dans la guerre des Albigeois. La vanité pouvait s'applaudir de voir un Français sur le trône de Constantinople, mais la prudence devait inspirer moins d'envie que de compassion pour cette grandeur dangereuse et illusoire. Pour s'assurer ce vain titre, Courtenai fut contraint de vendre ou d'engager la plus riche partie de son patrimoine. A l'aide de ces expédiens et de la libéralité de son parent Philippe Auguste, il passa les Alpes à la tête de cent quarante chevaliers et de cinq mille sergens ou archers. Après avoir hésité, le pape Honorius III consentit à couronner le successeur de Constantin; mais il fit cette cérémonie dans une église hors de l'enceinte de la ville, de peur qu'elle ne donnât au nouveau souverain des prétentions sur l'ancienne capitale. Les Vénitiens s'étaient engagés à transporter Pierre avec ses troupes au-delà de la mer Adriatique, et l'impératrice avec ses quatre enfans dans le palais de Bysance; mais ils exigèrent pour prix de ce service qu'il reprît Durazzo, occupé par le despote de l'Épire. Michel Lange ou Comnène, le premier de sa dynastie, avait légué sa puissance et son ambition à son frère Théodore, qui menaçait déjà les établissemens des Latins. Après avoir acquitté sa dette par un assaut inutile, l'empereur leva le siége et continua par terre son dangereux voyage jusqu'à Thessalonique. Il se perdit dans les montagnes de l'Épire; les passages se trouvèrent fortifiés, les provisions manquèrent: on le retarda par une négociation artificieuse; Pierre de Courtenai et le légat romain furent arrêtés à l'issue d'un banquet; et les troupes françaises, sans chef et sans ressource, mirent bas les armes, sous la promesse illusoire d'avoir la vie sauve et du pain. Le Vatican lança ses foudres sur l'impie Théodore, et le menaça de la vengeance de la terre et du ciel. Mais les clameurs du pape n'avaient pour objet que son légat; il oublia l'empereur captif et ses soldats, et pardonna au despote d'Épire ou plutôt le protégea dès qu'il eut délivré le légat et promis l'obéissance spirituelle au pontife romain. Honorius ordonna impérieusement aux Vénitiens et au roi de Hongrie de suspendre leur vengeance; et une mort naturelle, ou peut-être [1] vio-

[1] Voyez le règne de Henri, dans Ducange (Hist. de C. P., l. I, c. 35-41, l. II, c. 1-12), à qui les lettres des papes ont été d'une grande ressource. Le Beau, Hist. (du Bas-Empire, t. XXI, p. 120-122) a trouvé, peut-être dans Doutremens, quelques lois de Henri qui établissent le service des fiefs et les prérogatives de l'empereur.

[1] Acropolita (c. 14) affirme que Pierre de Courtenai périt par l'épée (εργον μαχαιρας γενεσθαι); mais ses

lente, termina la captivité de l'infortuné Pierre de Courtenai [1].

La longue incertitude de son sort, la présence de son héritier légitime et d'Yolande, son épouse ou sa veuve, firent différer la proclamation d'un nouvel empereur. Avant de mourir, cette princesse mit au monde un fils qui reçut le nom de Baudouin, et fut le dernier et le plus infortuné des princes latins de Constantinople : sa naissance était un titre à l'attachement des barons de la Romanie; mais son enfance aurait exposé aux troubles d'une minorité, et les réclamations de ses frères prévalurent. L'aîné, Philippe de Courtenai, qui avait hérité, par sa mère, de Namur, eut la sagesse de préférer la réalité d'un marquisat à l'ombre d'un empire. A son refus, Robert, le second des fils de Pierre et d'Yolande, fut appelé au trône de Constantinople. Averti par le malheur de son père, il poursuivit lentement sa route à travers l'Allemagne et le long du Danube. Le mariage de sa sœur avec le roi de Hongrie lui ouvrit le passage, et le patriarche couronna Robert dans la cathédrale de Sainte-Sophie; mais il n'éprouva durant tout son règne bu'humiliations et calamités, et la colonie qu'on nommait alors la Nouvelle-France céda de tous côtés aux efforts des Grecs de l'Épire et de Nicée. Après une victoire qu'il dut plus à sa perfidie qu'à sa valeur, Théodore l'Ange entra dans le royaume de Thessalonique, expulsa le faible Démétrius, fils du marquis Boniface, planta ses étendards sur les murs d'Andrinople, et ajouta orgueilleusement son nom à la liste des empereurs titulaires. Jean Vataces, gendre et successeur de Théodore Lascaris, envahit les restes de la province d'Asie, et déploya, dans un règne de trente-trois ans, toutes les vertus du conquérant et du législateur. Sous sa discipline, la valeur des Français mercenaires devint le plus sûr instrument de ses victoires, et leur désertion du service de leur pays fut en même temps l'annonce et la cause de la supériorité renaissante des Grecs. Vataces construisit une flotte, fit la loi sur l'Hellespont, réduisit les îles de Lesbos et de Rhodes, attaqua les Vénitiens de Candie, et intercepta les secours lents et faibles qui arrivaient de l'Occident. L'empereur latin fit enfin l'effort d'opposer une armée à Vataces, et, dans la défaite de cette seule et dernière armée, le reste des chevaliers et des premiers conquérans périrent sur le champ de bataille. Mais le lâche Robert était moins sensible aux succès de son ennemi qu'à l'insolence de ses sujets latins, qui abusaient également de la faiblesse de l'empereur et de celle de l'empire. Ses malheurs personnels attestent la férocité du siècle et l'anarchie de son gouvernement. Séduit par la beauté d'une fille noble de la province d'Artois, Robert l'introduisit dans son palais, et fit aisément consentir sa mère à la lui abandonner, quoiqu'elle l'eût promise en mariage à un gentilhomme de Bourgogne, dont l'amour se convertit en fureur. Il assembla ses amis, força les portes du palais, précipita dans l'océan la mère de sa maîtresse, et coupa inhumainement le nez et les lèvres de la femme ou la concubine de l'empereur. Loin de vouloir punir le coupable, les barons applaudirent à une action féroce [1] que Robert, comme prince ou comme homme, ne pouvait pas pardonner. Il s'échappa de la capitale et courut implorer la justice ou la compassion des pontifes romains; le pape l'exhorta froidement à retourner dans son royaume; mais la douleur, la honte et le ressentiment le débarrassèrent de la vie, et lui évitèrent cette nouvelle humiliation [2].

Le siècle de la chevalerie était le seul dans lequel la valeur pût élever de simples parti-

expressions obscures me font présumer que ce fut à la suite d'une captivité, ως παντας αρδην δεσμωτας ποιησαι συν πασι σκευεσι. La chronique d'Auxerre diffère la mort de l'empereur jusqu'en 1219, et Auxerre est dans les environs de Courtenai.

[1] Voyez le règne et la mort de Pierre de Courtenai dans Ducange (Hist. de C. P., l. II, c. 22-28), qui fait de faibles efforts pour excuser Honorius de son indifférence pour le sort de l'empereur.

[1] Marinus Sanutus (*Secreta Fidelium Crucis*, l. II, part. IV, c. 18, p. 73) est si enchanté de cette scène affreuse, qu'il la transcrit en marge comme *bonum exemplum*. Cependant il reconnaît la demoiselle pour femme légitime de Robert.

[2] Voyez le règne de Robert dans Ducange, Hist. de C. P., l. III, c. 1-12.

culiers sur les trônes de Jérusalem et de Constantinople. La souveraineté titulaire de Jérusalem appartenait à Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat, et petite-fille d'Almeric ou d'Amauri. Elle avait épousé Jean de Brienne, d'une famille noble de la Champagne; la voix publique et le jugement de Philippe Auguste le lui annoncèrent comme le plus brave défenseur de la Terre-Sainte [1]. Dans la cinquième croisade, il conduisit cent mille Latins à la conquête de l'Égypte, et acheva la conquête de Damiette. On attribua unanimement le revers dont elle fut suivie à l'avarice et à l'orgueil du légat. Après le mariage de sa fille avec Frédéric II [2], l'ingratitude de l'empereur lui fit accepter le commandement des troupes de l'église; quoique âgé et privé de sa couronne, le brave et généreux Jean de Brienne était toujours prêt à tirer son épée pour le service de la chrétienté. Durant les sept années du règne de son frère, Baudouin de Courtenai n'était point encore sorti de l'enfance, et les barons de la Romanie sentaient la nécessité de placer le sceptre entre les mains d'un homme et d'un héros. Le vénérable roi de Jérusalem aurait dédaigné le nom et l'office de régent : ils convinrent de l'investir pour sa vie du titre et des prérogatives d'empereur, sous la seule condition qu'il donnerait à Baudouin sa seconde fille pour épouse, et que, dans la maturité de son âge, ce jeune prince succéderait au trône de Constantinople. Le choix de Jean de Brienne, sa réputation et sa présence, ranimèrent l'espérance des Grecs et des Latins. Ils admiraient l'air martial, la vigueur et la taille [3] extraordinaire d'un vieillard de plus de quatre-vingts ans; mais l'avarice et l'indolence refroidirent l'ardeur de l'entreprise; ses troupes se débandèrent, et deux années s'écoulèrent dans une honteuse inaction. Il fut réveillé de cet assoupissement par l'alliance menaçante de Vataces, empereur de Nicée, et d'Azan, roi des Bulgares. Ils assiégèrent Constantinople avec une armée de cent mille hommes et une flotte de trois cents vaisseaux de guerre; et toutes les forces de l'empereur latin ne consistaient qu'en cent soixante chevaliers et leur suite ordinaire de sergens et d'archers. Le lecteur n'apprendra pas sans surprise qu'au lieu de défendre la ville le héros fit une sortie à la tête de sa cavalerie, et que, de quarante-huit escadrons ennemis, trois seulement échappèrent à son invincible épée. Enflammés par son exemple, l'infanterie et les citoyens s'élancèrent sur les vaisseaux qui étaient à l'ancre au pied des murs, et en emmenèrent vingt-cinq en triomphe dans le port de Constantinople. A la voix de l'empereur, les vassaux et les alliés prirent les armes pour sa défense, renversèrent tous les obstacles qui s'opposaient à leur passage, et remportèrent, l'année suivante, une seconde victoire sur les mêmes ennemis. Les poètes de ce siècle ont comparé Jean de Brienne à Hector, Roland et Judas Machabée [1]; mais le silence des Grecs affaiblit un peu la gloire du prince et l'autorité de ces panégyristes. L'empire perdit bientôt son dernier défenseur, et le monarque expirant eut l'ambition d'entrer en paradis vêtu de la robe d'un cordelier [2].

Dans la double victoire de Jean de Brienne, je ne trouve point de trace du nom ou des exploits de Baudouin, son pupille, qui avait

[1] « Rex igitur Franciæ, deliberatione habitâ, respondit » nuntiis se daturum hominem Syriæ partibus aptum, » in armis probum (preux), in bellis securum, in » agendis providum, Johannem comitem Brennensem. » (Sanut, *Secreta Fidelium*, l. III, part. XI, c. 4, p. 205; Mathieu Pâris, p. 159.)

[2] Giannone (*Istoria Civile*, t. II, l. XVI, p. 380-385) discute le mariage de Frédéric II avec la fille de Jean de Brienne, et la double union des couronnes de Naples et de Jérusalem.

[3] Acropolita, c. 27. L'historien était alors un enfant, et il fut élevé à Constantinople. En 1223, lorsqu'il avait douze ans, son père abandonna une fortune brillante et le parti des Latins; il s'enfuit à la cour de Nicée, où son fils fut élevé aux premiers honneurs

[1] Philippe Mouskes, évêque de Tournai (A. D. 1274-1282) composa une espèce de poème en patois flamand sur les empereurs de Constantinople; et Ducange l'a publié à la fin de l'histoire de Villehardouin; voyez, p. 224, les prouesses de Jean de Brienne.

N'onc, Ector, Roll, ne Ogiers
Ne Judas Machabeus li fiers
Tant ne fit d'armes en estors
Com fist li rois Jehans cel jors
Et il defors et il dedans.
Là paru sa force et ses sens
Et li hardiment qu'il avoit.

[2] Voyez le règne de Jean de Brienne dans Ducange, Hist. de C. P., l. III, c. 13-26.



atteint l'âge du service militaire, et succéda au trône de son père adoptif [1]. Ce jeune prince s'occupa de commissions plus convenables à son caractère: on l'envoya visiter les cours de l'Occident, et principalement celles du pape et du roi de France, pour solliciter des secours d'hommes et d'argent. Il répéta trois fois ces humiliantes tournées, dans lesquelles ce prince semble avoir toujours tâché de prolonger son absence et de différer son retour. Durant les vingt-quatre années de son règne, il végéta le plus souvent chez les étrangers, et ne se crut jamais moins en sûreté que dans sa capitale. Sa vanité put s'alimenter, dans quelques occasions, des honneurs de la pourpre et du titre d'auguste : au concile général de Lyon, tandis que Frédéric II était excommunié et déposé, son collègue d'Orient siégeait sur son trône à la droite du pontife romain. Mais combien de fois cet empereur mendiant et exilé ne fut-il pas dégradé, à ses propres yeux et à ceux de toutes les nations, par une pitié insultante? Lorsqu'il passa pour la première fois en Angleterre, on lui fit, en l'arrêtant à Douvres, une sévère réprimande d'avoir osé entrer sans permission dans un pays indépendant. Cependant, après quelque délai, il obtint la permission de continuer sa route. On le reçut avec autant de froideur que de politesse; il reçut humblement un présent de sept marcs d'argent, et quitta l'Angleterre pour aller ailleurs continuer sa quête [2]. Baudouin ne tira de Rome que des indulgences et la proclamation d'une croisade. Mais, en multipliant trop cette monnaie, on en avait fait baisser considérablement la valeur. La naissance et les malheurs du prince grec intéressèrent l'âme sensible de son cousin Louis IX : mais il était occupé de son expédition dans l'Égypte et dans la Palestine. Baudouin se procura un moment d'opulence par la vente du marquisat de Namur et de la seigneurie de Courtenai, seuls restes de ses états héréditaires [1]. Au moyen de ces expédiens ruineux, il conduisit en Romanie une armée de trente mille hommes. Ses premières dépêches aux cours de France et d'Angleterre annoncèrent des succès et des espérances : il avait soumis tous les alentours de la capitale jusqu'à la distance de trois jours de marche, et la conquête d'une seule ville, qu'il ne nomma pas, et que je présume être Chiorly, devait assurer la facilité du passage et la tranquillité de la frontière. Mais toutes ses espérances s'évanouirent comme un songe; les troupes et les trésors de la France se dissipèrent dans ses mains inhabiles, et l'empereur latin fut réduit à contracter une alliance honteuse avec les Turcs et les Comans. Pour sceller son traité, il donna sa nièce en mariage au sultan de Cogni; et, pour s'affectionner le prince mahométan, Baudouin adopta les cérémonies de sa religion. On immola un chien entre les deux armées, et les parties contractantes se donnèrent réciproquement une goutte de sang, qu'elles portèrent à leur langue comme un gage de fidélité [2]. Le successeur d'Auguste démolit les maisons vacantes de son palais ou de sa prison de Constantinople, pour en tirer du bois de chauffage, et il s'empara des plombs qui couvraient les églises pour fournir à la dépense de sa maison. Des marchands d'Italie lui firent quelques prêts à grosse usure, et Philippe, son fils et son successeur, servit durant quelque temps de gage pour une dette que l'empereur avait contractée à Venise [3]. La faim et la soif sont des maux réels, mais l'opulence n'est que relative; un prince qui serait immensément riche comme

[1] Voyez le règne de Baudouin II, jusqu'à son expulsion de Constantinople, dans Ducange (Hist. de C. P., l. IV, c. 1-34; la fin, l. V, c. 1-33).

[2] Mathieu Pâris raconte les visites de Baudouin II à la cour d'Angleterre (p. 396-637); son retour en Grèce, *armatâ manu* (p. 407), ses lettres de son *nomen formidabile*, etc. (p. 481). Ce passage a échappé à Ducange; voyez l'expulsion de Baudouin, p. 850.

[1] Louis désapprouva l'aliénation de Courtenai et s'y opposa (Ducange, l. IV, c. 23). Cette seigneurie fait aujourd'hui partie des domaines de la couronne, mais on l'a engagée pour un terme à la famille des Boulainvilliers. Courtenai, élection de Nemours, dans l'Île de France, est une ville qui contient environ neuf cents habitans; on y voit encore les restes d'un château (Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, t. X, l. V, p. 74-77).

[2] Joinville, p. 104, édit. du Louvre. Un prince coman qui mourut sans baptême fut enterré aux portes de Constantinople avec un nombre d'esclaves et de chevaux vivans.

[3] Sanut, *Secret. Fidel. Crucis*, l. IV, c. 18, p. 73

particulier peut éprouver, par l'étendue de ses besoins, toute l'amertume et l'humiliation de l'indigence.

Dans cette extrémité désastreuse, il restait encore à l'empereur ou à l'empire un trésor qui tirait sa valeur de la dévotion du monde chrétien. Le bois de la vraie croix avait un peu perdu de sa réputation; son long séjour entre les mains des infidèles et la quantité de parcelles répandues dans l'Orient et dans l'Occident commençaient à diminuer la confiance; mais on conservait, dans la chapelle impériale de Constantinople, une autre relique de la passion; la couronne d'épines de Jésus-Christ était également précieuse et authentique. Dans l'absence de l'empereur, les barons de la Romanie, imitant les anciens Égyptiens, qui mettaient en gage les momies de leurs pères, empruntèrent treize mille cent trente-quatre pièces d'or, et donnèrent la sainte couronne pour gage [1] : à l'échéance du paiement, Nicolas Querini, riche commerçant vénitien, consentit à rembourser les prêteurs à condition que la couronne serait déposée à Venise, et qu'elle deviendrait sa propriété personnelle, si on ne la rachetait pas avant le terme court dont ils convinrent. Les barons mandèrent à leur souverain la teneur et les dangers de cette convention; et, comme l'état ne pouvait pas fournir une somme d'environ cinquante mille écus, Baudouin imagina de faire dégager la couronne par le roi très-chrétien [2], et d'en tirer en outre une somme d'argent dont il avait le plus grand besoin. Cependant la négociation éprouva quelque difficulté. Le pieux Louis IX aurait regardé l'achat d'une relique comme un crime de simonie. Mais, en changeant seulement le style de la convention, il pouvait rembourser la dette sans scrupule, recevoir le présent et en témoigner sa reconnaissance. Deux Dominicains furent envoyés à Venise comme ambassadeurs, pour racheter et recevoir la sainte couronne. A l'ouverture de la caisse, ils vérifièrent le sceau du doge et des barons qu'on avait apposé sur un reliquaire d'argent, dans lequel était renfermée la boîte d'or qui contenait le monument de la passion. Les Vénitiens le restituèrent, et l'empereur Frédéric accorda respectueusement le passage. La cour de France s'avança jusqu'à Troyes en Champagne au-devant de cette précieuse relique. Le roi, nu-pieds et vêtu d'une simple chemise, la porta lui-même en triomphe dans les rues de Paris, et le don de dix mille marcs d'argent consola Baudouin de son sacrifice. Le succès de cette négociation engagea l'empereur latin à offrir avec la même générosité les autres ornemens de sa chapelle, un reste considérable du bois de la vraie croix, le lange de Jésus-Christ, la lance, l'éponge et la chaîne de sa passion, la verge de Moïse et une partie du crâne de saint Jean-Baptiste. Saint Louis employa une somme de vingt mille marcs à fonder la Sainte-Chapelle de Paris [1], où il plaça toutes ces richesses spirituelles. L'authenticité de ces reliques ne peut plus se prouver par des témoignages, mais elle doit être admise par ceux qui ont été témoins des miracles qu'elles ont opérés. Dans le milieu du dernier siècle, la sainte piqûre d'une des épines de la couronne guérit radicalement un ulcère [2]: ce prodige est attesté par les chrétiens les plus dévots et les plus éclairés de la France [3], et n'est pas aisé à démentir, excepté pour ceux qui se trouvent prémunis d'un antidote général contre toute crédulité religieuse.

[1] Ducange explique vaguement les mots *perparus*, *perpera*, *hyperperum*, par *monetæ genus*. D'après un passage de Gunther (Hist. de C. P., c. 8, p. 10), je soupçonne que le *perpera* était le *nummus aureus* ou la quatrième partie d'un marc d'argent, la valeur d'environ douze francs, valant environ dix schellins sterling; en plomb, c'eût été trop peu de chose.

[2] Voyez la translation de la sainte couronne de Constantinople à Paris, Ducange (Hist. de C. P., l. IV, c. 11-14, 24-35), et Fleuri (Hist. Ecclés., t. XVII p. 201-204).

[1] Mélanges tirés d'une grande bibliothèque, t. XLIII, p. 201-205. Le Lutrin de Boileau représente l'intérieur et les cérémonies de la Sainte-Chapelle, et ses commentateurs Brossette et Saint-Marc ont rassemblé et expliqué beaucoup de faits relatifs à son institution.

[2] Cette cure fut accomplie (A. D. 1656) le 24 du mois de mars sur la nièce du célèbre Pascal. Ce génie supérieur, Arnaud et Nicole étaient présens, et ils attestent un miracle qui confondit les jésuites et sauva Port-Royal. (OEuvres de Racine, t. VI, p. 176-187, dans l'éloquente Histoire de Port-Royal.)

[3] Voltaire (Siècle de Louis XIV, c. 37; OEuvres, t. IX, p. 178, 179) s'efforce d'invalider le fait, mais Hume (Essais, vol. II, p. 483, 484) s'empare de la batterie

Les Latins de Constantinople [1] se trouvaient environnés et pressés de toutes parts. La discorde et la division des Grecs et des Bulgares pouvaient seules différer leur destruction; la politique et la supériorité des armes de Vataces, empereur de Nicée, leur enlevèrent ce dernier espoir. Depuis la Propontide jusqu'aux rochers de la Pamphilie, l'Asie jouissait sous son règne de la paix et de la prospérité, et les succès de chaque campagne augmentaient son influence dans l'Europe. Il chassa les Bulgares des forteresses situées dans les montagnes de la Macédoine et de la Thrace, et resserra leur royaume le long des bords du Danube, dans les limites qui le renferment aujourd'hui. L'empereur des Romains ne put souffrir plus long-temps qu'un duc d'Épire, un prince Comnène de l'Occident, prétendît partager avec lui les honneurs de la pourpre; Démétrius changea humblement la couleur de ses brodequins et accepta en échange le titre de despote. Sa bassesse et son incapacité aliénèrent ses sujets, et ils implorèrent la protection du prince grec. Après quelque résistance, il réunit le royaume de Thessalonique à celui de Nicée; et Vataces régna sans compétiteur depuis les frontières de la Turquie jusqu'au golfe Adriatique. Les princes d'Europe respectaient son mérite et sa puissance; et, s'il eût voulu souscrire à la foi orthodoxe, il est probable que le pape aurait abandonné l'empereur latin de Constantinople. Mais la mort de Vataces, le règne tumultueux de son fils Théodore et la minorité de Jean son petit-fils, suspendirent la restauration des Grecs. Dans le chapitre suivant, je rendrai compte de leurs révolutions domestiques; il suffira d'observer ici que le jeune prince succomba sous l'ambition de son tuteur et de son collègue Michel Paléologue, qui déploya le mélange de vices et de vertus ordinaire aux fondateurs d'une nouvelle dynastie. L'empereur Baudouin s'était flatté de recouvrer des villes et des provinces par une simple réclamation. On renvoya dédaigneusement de Nicée ses ambassadeurs; le souverain ne leur répondit que par des plaisanteries insultantes : à chaque province qu'ils nommaient, Paléologue alléguait un prétexte qui l'obligeait à la conserver; il était dans l'une, il avait été élevé dans une autre au commandement militaire, et se proposait de jouir long-temps dans la troisième des plaisirs de la chasse. « Et que » vous proposez-vous donc de rendre, lui » dirent les ambassadeurs étonnés? Rien, » leur répondit le prince grec, pas un pouce » de terre. Si votre maître désire la paix, » qu'il me paie pour tribut annuel le produit » des douanes de Constantinople : à ce prix, » je puis lui permettre de régner; son refus » sera le signal de la guerre. Je ne manque » point d'expérience militaire, et je me fie de » l'événement à Dieu et à mon épée [1]. » Il fit le premier essai de ses armes contre le despote d'Épire. Sa victoire fut suivie d'une défaite, et la race des Langes et des Comnènes résista jusqu'à la fin de son règne; mais la captivité de Villehardouin, prince d'Achaïe, priva les Latins du plus puissant vassal de leur monarchie expirante. Les républiques de Gênes et de Venise, engagées dans leur première guerre navale, se disputaient l'empire de la mer et le commerce de l'Orient. L'orgueil et l'intérêt attachaient les Vénitiens à la défense de Constantinople : leurs rivaux offrirent leur secours à ses ennemis; et l'alliance des Génois avec le conquérant schismatique enflamma l'indignation de l'église latine [2].

Occupé de son grand projet, Michel visita

avec plus d'habileté et de succès, et tourne le canon contre ses ennemis.

[1] On trouvera dans les troisième, quatrième et cinquième livres de la compilation de Ducange, les pertes successives des Latins. Mais il a omis beaucoup de circonstances relatives aux conquêtes des Grecs, qu'on peut retrouver dans l'histoire plus complète de George Acropolita et dans les trois premiers livres de Nicéphore Grégoras, deux historiens de l'histoire de Bysance qui sont heureusement tombés entre les mains des savans éditeurs Léon Allatius à Rome, et Jean Boivin, de l'Académie des Inscriptions de Paris

[1] George Acropolita, c. 78, p. 89, 90, édit. de Paris.

[2] Les Grecs, honteux d'un secours étranger, dissimulèrent l'alliance des Génois et les secours qu'ils en reçurent. Mais le fait est prouvé par le témoignage de Jean Villani (Chron., l. VI, c. 71, dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, t. XIII, p. 202, 203) et de Guillaume de Nangis (Annales de saint Louis, p. 248, dans le Joinville du Louvre), deux voyageurs désintéressés; et Urbain IV menaça de rappeler l'archevêque de Gênes.

lui-même toutes les forteresses de la Thrace et augmenta les garnisons. Après avoir chassé les Latins de leurs dernières possessions, il donna sans succès l'assaut au faubourg de Galata : un baron, avec lequel il entretenait une correspondance, ne put pas ou ne voulut pas lui ouvrir les portes de la capitale. Au printemps suivant, Alexis Strategopolus, son général favori, qu'il avait décoré du titre de césar, passa l'Hellespont à la tête de huit cents chevaux et de quelque infanterie [1], pour exécuter une expédition secrète. Ses instructions lui enjoignaient de s'approcher de Constantinople, de tout examiner avec attention, mais de ne hasarder aucune entreprise douteuse. Le territoire des environs entre la Propontide et la mer Noire était habité par une race hardie de paysans et de malfaiteurs exercés aux armes, et d'une fidélité fort incertaine, mais attachés préférablement au langage et à la religion des Grecs. On les appelait les volontaires [2], et ils offrirent en cette qualité leurs services au général de Michel, dont l'armée, augmentée des Comans auxiliaires, se trouva composée de vingt-cinq mille hommes [3]. L'ardeur de ces volontaires et sa propre ambition excitèrent le césar à négliger les ordres précis de son maître, dans la juste confiance que le succès le justifierait de sa désobéissance. Les volontaires connaissaient la situation faible et malheureuse des Latins, qu'ils étaient continuellement à même d'observer, et ils présentèrent le moment comme très-favorable à surprendre et envahir Bysance. Un jeune Vénitien, qui gouvernait depuis peu la colonie de la république, était parti, avec trente galères et les plus braves chevaliers français, pour une folle expédition contre la ville de Daphnusia, située sur les bords de la mer Noire à quarante lieues de Constantinople. Le reste des Latins était sans forces et sans soupçons. Ils apprirent qu'Alexis avait passé l'Hellespont; mais le faible nombre de ses troupes dissipa leur inquiétude, et ils ne pensèrent point à s'informer de l'augmentation de son armée. En laissant son corps d'armée à peu de distance, pour seconder au besoin ses opérations, il pouvait s'avancer, à la faveur de l'obscurité, avec un détachement choisi. Un Grec avait promis d'introduire une partie de ses compatriotes, par un souterrain, jusque dans sa maison, d'où ils pourraient passer dans la ville et rompre en dedans la porte d'Or, qu'on n'ouvrait plus depuis long-temps, et le conquérant devait être maître de Bysance avant que les Latins fussent avertis du danger. Après avoir hésité quelque temps, Alexis s'en fie au zèle des volontaires, et ce que j'ai dit du plan de l'entreprise apprend quels en furent l'exécution et le succès [1]. En traversant le seuil de la porte d'Or, le césar réfléchit et trembla de son imprudence; mais les volontaires le forcèrent d'avancer, en lui peignant la retraite comme difficile et plus dangereuse que l'attaque. Tandis qu'Alexis tenait ses troupes régulières en ordre de bataille, les Comans se dispersèrent de tous côtés. On sonna l'alarme; et les menaces de pillage et d'incendie déterminèrent les habitans à seconder la révolution. Les Grecs de Constantinople conservaient de l'attachement pour leurs anciens souverains. Les marchands génois considéraient l'alliance récente de leur république avec le prince grec, et la rivalité des Vénitiens. Tous les quartiers prirent les armes, et l'air retentit d'une acclamation générale : « Victoire et » longue vie à Michel et à Jean, les augustes » empereurs des Romains! » Baudouin, réveillé par les cris, n'osa pas tirer l'épée pour défendre une ville qu'il quitta peut-être avec plus de plaisir que de regret. Il courut au rivage, et aperçut heureusement les voiles de la flotte qui revenait de sa vaine expédition

[1] Il est assez difficile de concilier la différence de nombre des huit cents soldats de Nicétas, des vingt-cinq mille de Spandugino (dans Ducange, l. v, c. 24), les Scythes et les Grecs d'Acropolita, et la nombreuse armée de Michel, dans les lettres du pape Urbain IV (1-129).

[2] Θεληματάριοι. Pachymère les nomme et en donne la description (l. II, c. 14).

[3] Il est inutile d'aller chercher ces Comans dans les déserts de la Tartarie, ou même de la Moldavie; une partie de la horde s'était soumise à Jean Vataces, et avait probablement établi une pépinière de soldats dans quelques terres désertes de la Thrace. (Cantacuzen., l. I, c. 2.)

[1] Les Latins racontent brièvement la perte de Constantinople; la conquête est décrite avec plus de satisfaction par les Grecs, savoir, par Acropolita (c. 85), Pachymère (l. II, c. 26, 27). Nicéphore Grégoras (l. IV, c. 1, 2). Voyez Ducange, Histoire de C. P., l. v, c. 19-27.

contre Daphnusia. Constantinople était irrévocablement perdue; mais l'empereur latin et les principales familles s'embarquèrent sur les galères de Venise, et cinglèrent vers l'île d'Eubée, d'où elles conduisirent en Italie l'auguste fugitif, que le pape reçut avec un mélange de mépris et de compassion. Depuis la perte de sa capitale jusqu'à sa mort, Baudouin passa treize ans à solliciter les puissances catholiques de se réunir pour le replacer sur son trône. Cette supplique lui était familière ; et il recommença dans son dernier exil le rôle méprisable qu'on lui avait fait jouer durant son enfance dans les cours de l'Europe. Son fils Philippe hérita de son vain titre, et le mariage de sa fille transporta ses prétentions à Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, roi de France. La ligne femelle de la maison de Courtenai fut successivement représentée par différentes alliances; et le titre d'empereur de Constantinople, trop fastueux pour un particulier, tomba dans l'oubli [1].

Après avoir raconté les expéditions des Latins dans la Palestine et à Constantinople, je ne puis quitter ce sujet sans considérer quelle fut l'influence des croisades dans les pays qui en furent les théâtres, et sur les nations qui en furent les acteurs [2]. L'impression que les Français avaient faite dans l'Égypte et dans la Syrie s'effaça dès qu'ils en disparurent. Les disciples de Mahomet n'éprouvèrent jamais le désir d'étudier les lois ou le langage des idolâtres; et leur communication avec les étrangers de l'Occident n'eut pas la moindre influence sur la simplicité primitive de leurs mœurs. Les Grecs, qui prenaient leur vanité pour de l'orgueil, se montrèrent un peu moins inflexibles. Dans les efforts qu'ils firent pour restaurer leur empire, ils daignèrent imiter la discipline et la tactique de leurs adversaires. La littérature moderne de l'Occident pouvait leur paraître méprisable, mais l'esprit de la liberté qui y régnait leur révéla une partie des droits communs à tous les hommes, et ils adoptèrent quelques institutions publiques et privées des Français. La correspondance de Constantinople avec l'Italie répandit l'usage de l'idiome latin, et l'on fit à des pères et des auteurs classiques l'honneur de les traduire en grec [1]. Mais la persécution enflamma le zèle religieux et le préjugé national; et le règne des Latins confirma la séparation des deux églises.

Si nous comparons, dans le siècle des croisades, les Latins de l'Europe aux Grecs et aux Arabes, si nous considérons chez ces différens peuples les degrés des arts et de l'industrie, nous n'accorderons sans doute à nos grossiers ancêtres que le troisième rang parmi les nations civilisées : on peut attribuer leurs progrès successifs et la supériorité dont ils jouissent aujourd'hui à l'énergie de leur caractère, à un esprit d'imitation et d'activité inconnu à leurs rivaux, chez lesquels tout commençait dès lors à dégénérer. Avec ces dispositions les Latins devaient naturellement tirer des avantages immédiats et essentiels d'une suite d'événemens qui leur ouvraient une vaste perspective et une communication avec les peuples les plus policés de l'Orient. Les progrès les plus précoces et les plus sensibles se manifestèrent dans le commerce, dans les manufactures et dans les arts, suggérés par le désir ardent de s'enrichir et de satisfaire ses besoins, ou sa vanité. Parmi la foule des fanatiques, un esclave ou un pélerin pouvait quelquefois remarquer une invention ingénieuse du Caire ou de Constantinople : celui qui rapporta celle des moulins [2] à vent fut le

[1] Voyez les trois derniers livres (l. v-viii), et les tables généalogiques de Ducange. Dans l'année 1382, l'empereur titulaire de Constantinople était Jacques de Baux, duc d'Andria, dans le royaume de Naples, fils de Marguerite, qui avait eu pour mère Catherine de Valois, fille de Catherine, dont le père était Philippe, fils de Baudouin II. (Ducange, l. viii, c. 37, 38.) On ne dit point qu'elle ait eu de postérité.

[2] Abulféda, qui vit la fin des croisades, parle des royaumes des Francs et de ceux des nègres comme également inconnus (*Prolegom. ad Geograph.*). S'il n'eût pas dédaigné la langue latine, le prince syrien aurait trouvé facilement des livres et des interprètes

[1] Huet (*de Interpretatione et de claris Interpretibus*, p. 131-135) rend un compte abrégé et superficiel de ces traductions de latin en grec. Maxime Planudes, moine de Constantinople (A. D. 1327-1353), a traduit les Commentaires de César, le *Somnium Scipionis*, les Métamorphoses et les Héroïdes d'Ovide, etc. (Fabric., *Biblioth. Græc.*, t. x, p. 533).

[2] Les moulins à vent, originairement inventés dans

bienfaiteur des nations : l'histoire n'a pas daigné lui payer un tribut de reconnaissance, tandis que les jouissances du luxe, le sucre et les étoffes de soie, tirés originairement de la Grèce et de l'Égypte, y tiennent une place honorable. Les Latins sentirent plus tard des besoins intellectuels, et s'occupèrent plus lentement de les satisfaire. Des causes différentes et des événemens plus récens éveillèrent en Europe la curiosité, mère de l'étude; et, dans le siècle des croisades, la littérature des Grecs et des Arabes ne leur inspirait que de l'indifférence. Ils avaient acquis peut-être quelques principes de mathématiques et de médecine: la nécessité formait quelques interprètes ignorans dont se servaient les marchands et les soldats ; mais le commerce des Orientaux ne répandait point en Europe l'étude et la connaissance des langues [1]. Si un principe de religion repoussait l'idiome du Coran, le désir de comprendre l'original de l'Évangile aurait dû exciter la patience et la curiosité, et la même grammaire leur eût découvert les beautés d'Homère et de Platon. Durant un règne de soixante ans, les Latins de Constantinople dédaignèrent le langage et l'érudition de leurs sujets, et les manuscrits étaient les seuls trésors qu'on ne cherchait point à leur arracher. Les universités de l'Occident regardaient, à la vérité, Aristote comme leur oracle; mais, au lieu de recourir à la source, elles se contentèrent humblement d'une traduction fautive composée par des Juifs ou des Maures de l'Andalousie. Les croisades n'eurent pour principe que le fanatisme, et les effets sont toujours analogues à leur cause. Chaque pélerin avait l'ambition de remporter des dépouilles sacrées, des reliques de la Grèce et de la Palestine [2]; et chacune de ces reliques était précédée d'une multitude de miracles et de visions ; la foi des catholiques fut altérée par de nouvelles légendes, et leur pratique par des superstitions. La guerre sainte produisit l'établissement de l'inquisition, les moines mendians et le dernier abus des indulgences. L'esprit actif des Latins cherchait à se satisfaire aux dépens de leur raison et de leur religion; et, si l'ignorance et l'obscurité régnèrent dans les neuvième et dixième siècles, on peut dire aussi que les treizième et quatorzième furent le temps des fables et des absurdités.

Les peuples du Nord qui conquirent l'empire romain adoptèrent le christianisme, se mêlèrent insensiblement avec les provinciaux, et réchauffèrent les cendres des arts de l'antiquité. Vers le siècle de Charlemagne, leurs établissemens avaient acquis quelques degrés d'ordre et de stabilité, lorsque les invasions des Normands, des Sarrasins [1] et des Hongrois replongèrent l'occident de l'Europe dans son premier état d'anarchie et de barbarie. Vers le onzième siècle, l'expulsion ou la conversion des ennemis du christianisme apaisèrent cette seconde tempête. L'esprit humain, si long-temps enchaîné, prit un nouvel essor, et ouvrit une vaste perspective à la génération naissante. Durant les deux siècles des croisades, les progrès des arts furent brillans et rapides; mais je ne suis point de l'avis de certains philosophes, qui ont applaudi à l'influence de ces guerres saintes : il me semble qu'elles ont plutôt retardé qu'avancé la maturité de l'Europe [2]. La vie et les travaux de plusieurs millions d'hommes ensevelis dans les sables de l'Asie auraient été plus utilement employés à cultiver et à perfectionner leur pays natal; la masse

l'Asie-Mineure, où les eaux sont rares, furent en usage en Normandie dès l'année 1105. (Vie privée des Français, tome I, p. 42, 43; Ducange, *Gloss. Latin.*, tome IV, p. 474.) Voyez l'Angleterre, anc. trad. par Boulard, p. 282.

[1] Voyez les plaintes de Roger Bacon (*Bibliographia Britannica*, vol. I, p. 418, édit. de Kippis). Si Bacon ou Gerbert entendaient quelques auteurs grecs, ils étaient des prodiges dans leur siècle, et ne devaient point cet avantage au commerce de l'Orient.

[2] Telle était l'opinion du grand Leibnitz (OEuvres de Fontenelle, t. V, p. 458). Je ne citerai que les Carmélites et le miracle de la maison de Lorette, qui vinrent l'une et l'autre de la Palestine.

[1] Si je place les Sarrasins au nombre des nations barbares, ce n'est que relativement à leurs guerres et à leurs incursions, qui n'avaient d'autre but que le pillage et la dévastation.

[2] Un rayon brillant de lumière philosophique est sorti, de nos jours, du fond de l'Écosse, et a enrichi la littérature sur le sujet intéressant des progrès de la société en Europe, et c'est avec autant de plaisir que de justice que je cite les noms respectables de Hume, Robertson et Adam Smith. (V. deux Ouvr. trad. de G. Stuart par B.)

toujours croissante des productions et de l'industrie aurait encouragé le commerce et la navigation, et les Latins se seraient éclairés et enrichis par une correspondance amicale avec les peuples de l'Orient. Les désordres des croisades ont produit un seul bien, ou du moins fait disparaître un mal. La plupart des habitans de l'Europe, enchaînés sur leur terre natale sans en avoir la propriété, languissaient dans l'esclavage et l'ignorance; les nobles et les ecclésiastiques, qui ne composaient relativement qu'un très-petit nombre, semblaient seuls mériter le nom d'hommes et de citoyens; les artifices du clergé et l'épée des barons maintenaient ce système absurde et tyrannique. L'autorité des prêtres fut utile dans les siècles de barbarie: sans eux la lumière des sciences se serait tout-à-fait éteinte; ils adoucissaient la férocité de leurs contemporains; le faible et l'indigent trouvaient chez eux un asile et des secours dans leurs besoins; enfin on leur dut la conservation ou la restauration de l'ordre civil de la société. Mais l'indépendance, le brigandage et les discordes des nobles, qui arrêtaient l'industrie en lui ôtant tout espoir, ne produisirent jamais que des désordres et des calamités. On doit considérer les croisades comme une des causes qui contribuèrent le plus efficacement à renverser l'édifice gothique du système féodal. Les barons vendirent leurs terres, et une partie de leur race disparut dans ces expéditions périlleuses et dispendieuses. La pauvreté arracha des concessions à l'orgueil; ils accordèrent des chartres de liberté qui relâchèrent les liens de l'esclave, affranchirent la ferme du paysan et la boutique de l'ouvrier, et rendirent une existence à la portion la plus nombreuse et la plus utile de la société. L'arbre, débarrassé de ses branches stériles et gourmandes, produisit des fleurs et des fruits avec abondance.

DIGRESSION SUR LA FAMILLE DES COURTENAI.

La pourpre de trois empereurs qui régnèrent à Constantinople légitimera ou excusera une digression sur l'origine de la maison de Courtenai, et sur les vicissitudes singulières de sa fortune [1], dans les trois principales branches, 1° d'Édesse, 2° de France, et 3° d'Angleterre, la dernière a survécu seule aux révolutions de huit cents ans.

Avant l'introduction du commerce, qui enrichit les nations et ruine peu à peu leurs préjugés en les faisant communiquer ensemble, la distinction d'un homme et d'un noble inspirait à celui-ci beaucoup d'arrogance, et à l'autre beaucoup de patience et d'humilité. Dans tous les siècles, les lois et les usages des Germains fixèrent les rangs de la société : les ducs et les comtes qui se partagèrent l'empire de Charlemagne rendirent leurs offices héréditaires, et chaque baron léguait à ses enfans son orgueil et son épée. Les familles les plus vaines de leurs prétentions se résignent à perdre, dans l'obscurité du moyen âge, la trace de leurs grossiers et féroces ancêtres, dont le premier fut inévitablement un plébéien; et leurs généalogistes sont forcés de descendre à dix siècles après l'ère chrétienne pour découvrir quelques renseignemens dans les surnoms, les armoiries et les archives. I. Les premiers rayons de lumière [2] nous font discerner Atho, chevalier français : sa noblesse est prouvée par le rang de son père, dont on ne dit point le nom; et nous trouvons la preuve de son opulence dans la construction du château de Courtenai, à environ cinquante-six milles au sud de Paris, dans le district du Gâtinais. Depuis le règne de Robert, fils de Hugues Capet, les barons de Courtenai tiennent une place distinguée parmi les vassaux qui relevaient nûment de la couronne; et Josselin, petit-fils d'Atho et d'une mère noble, est enregistré parmi les héros de la première croi-

[1] Je me suis servi, sans m'y borner, d'une Histoire généalogique de la noble et illustre maison de Courtenai, par Ezra Cleaveland, tuteur du chevalier Guillaume Courtenai et recteur de Honiton, Oxford, 1735, in-fol. La première partie est tirée de Guillaume de Tyr; la seconde, de Bouchet, historien français; et la troisième, de différens mémoires publics et particuliers des Courtenai de Devonshire. Le recteur de Honiton montre plus de reconnaissance que d'adresse, et plus d'adresse que de discernement.

[2] Le premier renseignement sur sa famille est un passage du continuateur d'Aimoin, moine de Fleury, qui écrivit dans le douzième siècle. Voyez sa Chronique dans les historiens de France (t. XI, p. 276).

sade. Il s'attacha particulièrement aux étendards de Baudouin de Bruges, second comte d'Édesse, son parent; ils étaient fils de deux sœurs. Baudouin lui donna un fief considérable, dont le service exigeait une suite nombreuse, et fait présumer qu'il avait les talens et les troupes nécessaires pour le défendre. Après le départ de son cousin, Josselin prit possession du comté d'Édesse, et régna sur les deux rives de l'Euphrate. La sagesse de son gouvernement durant la paix lui attira un grand nombre de sujets de l'Europe et de la Syrie. Son économie remplit ses magasins de grains, d'huiles et de vins, et ses châteaux de chevaux, d'armes et d'argent. Dans le cours d'une guerre de trente ans, Josselin fût alternativement vainqueur et captif; mais il mourut comme un brave soldat, porté dans sa litière à la tête de ses troupes; et ses derniers regards virent la défaite des Turcs, qui croyaient pouvoir insulter impunément à son âge et à ses infirmités. Son fils, successeur de son nom et de ses états, manquait moins de valeur que de vigilance; il oubliait quelquefois qu'il faut autant de soins pour conserver un empire que pour en faire la conquête. Le prince d'Édesse défia les forces des Turcs sans s'assurer le secours du prince d'Antioche, et oublia dans les plaisirs de Turbessel en Syrie [1] la défense de la frontière qui séparait les chrétiens des Turcs au-delà de l'Euphrate. Tandis qu'il était absent, Zenghi, le premier des Atabeks, assiégea et emporta d'assaut Édesse, sa capitale, faiblement défendue par une troupe de timides et perfides Orientaux. Les Français entreprirent de rentrer dans Édesse; ils furent vaincus, et Courtenai termina sa vie dans les prisons d'Alep. Il lui restait encore un ample patrimoine, mais sa veuve et son fils, encore enfant, ne pouvaient pas résister aux efforts de leurs vainqueurs; et ils cédèrent à l'empereur de Constantinople, en échange d'une pension annuelle, le soin de défendre et la honte de perdre les dernières possessions des Latins. La comtesse douairière d'Édesse se retira dans la ville de Jérusalem avec ses deux enfans. Sa fille Agnès devint l'épouse et la mère d'un roi. Son fils Josselin III accepta l'office de sénéchal, le premier du royaume. Sa nouvelle seigneurie de la Palestine lui assurait le service militaire de cinquante chevaliers, et son nom tient une place honorable dans toutes les transactions de la guerre et de la paix. Mais il ne survécut point à la perte de Jérusalem, et le nom de Courtenai de la branche d'Édesse fut éteint par le mariage de ses deux filles avec un baron allemand et un chevalier français [1].

II. Tandis que Josselin régnait au-delà de l'Euphrate, son frère aîné, Milon, fils de Josselin et petit-fils d'Atho, jouissait en paix sur les bords de la Seine de ses biens et de son château héréditaire, qui passèrent après sa mort à son troisième fils Renauld ou Réginald. Dans les annales des anciennes familles, on trouve peu d'exemples de génie ou de vertu; mais l'orgueil de leurs descendans recueille avec soin les traits de rapines ou de violence, pouvu qu'ils annoncent une supériorité de valeur ou de puissance. Un descendant de Réginald Courtenai devrait rougir du brigand qui dépouilla et empoisonna des marchands, quoiqu'ils eussent payé les droits du roi à Sens et à Orléans. Mais il en tirera vanité, parce que le comte de Champagne, régent du royaume, fut obligé de lever une armée pour le forcer à la restitution [2]. Réginald laissa ses domaines à sa fille aînée, et la donna en mariage au septième fils de Louis-le-Gros, qui eut une nombreuse postérité. Il serait naturel de supposer que les descendans de Pierre de France et d'Élisabeth de Courtenai jouirent du titre et des honneurs de princes du sang; mais on différa long-temps de leur rendre cette justice, et on finit par la leur refuser. Les motifs de cette disgrâce comprendront l'histoire de la seconde branche. 1° De toutes les fa-

[1] D'Anville place Turbessel, ou, comme on la nomme aujourd'hui, Telbesher, à vingt-quatre milles du grand passage sur l'Euphrate, à Zeugma.

[1] Ses possessions sont enregistrées dans les assises de Jérusalem (c. 326), parmi les mouvances de la couronne, qui doivent avoir été recueillies entre les années 1153 et 1187. On peut trouver sa généalogie dans les lignages d'outremer, c. 16.

[2] L'abbé Suger, ministre d'état, raconte d'une manière singulière la rapine et la réparation, dans ses lettres 114 et 116, qui sont les meilleurs mémoires du siècle.



milles existantes, la plus ancienne, sans contredit et la plus illustre, était la maison de France, qui occupait le même trône depuis plus de huit cents ans, et descendait authentiquement d'une filiation suivie de mâles depuis le milieu du neuvième siècle [1]. Dans les siècles des croisades, elle était déjà révérée de l'Orient et de l'Occident. Mais on ne comptait que cinq règnes ou générations depuis Hugues Capet jusqu'à Pierre; et leur titre paraissait encore si précaire, que chaque monarque prenait la précaution de faire couronner durant sa vie son fils aîné. Les pairs de France maintinrent long-temps leur droit de préférence sur les branches cadettes de la maison lors régnante, et les princes du sang ne jouissaient pas dans le douzième siècle de la prérogative héréditaire qui distingue aujourd'hui les princes qui ont les droits les plus éloignés à la succession de la couronne. 2° Il fallait que les barons de Courtenai fissent grand cas de leur nom, et qu'il fût en grande vénération dans l'opinion publique, pour qu'ils imposassent au fils d'un monarque l'obligation d'adopter, en épousant leur fille, son nom et ses armes pour lui et pour toute sa postérité. Lorsqu'une héritière épouse son inférieur ou même son égal, on exige et on accorde souvent cet échange. Mais, en s'éloignant de la tige royale, les descendans de Louis-le-Gros se trouvèrent insensiblement confondus avec les ancêtres de leur mère, et les nouveaux Courtenai méritaient peut-être de perdre les honneurs de leur naissance, auxquels ils avaient été tentés de renoncer par un motif d'intérêt. 3° La honte fut infiniment plus durable que la récompense, et leur grandeur passagère se termina par une longue obscurité. Le premier fruit de cette union, Pierre de Courtenai, avait épousé, comme je l'ai déjà dit, la sœur des comtes de Flandre, les deux premiers empereurs latins de Constantinople. Il se rendit imprudemment à l'invitation des barons de la Romanie; ses deux fils Robert et Baudouin occupèrent successivement le trône de Bysance, et perdirent les derniers restes de l'empire latin de l'Orient. La petite-fille de Baudouin allia une seconde fois cette famille au sang de France et des Valois. Pour soutenir les frais d'un règne précaire, ils engagèrent ou vendirent toutes leurs anciennes possessions, et les derniers empereurs de Constantinople ne subsistèrent que des charités de Rome et de Naples.

Tandis que les aînés dissipaient leur fortune en courant les aventures romanesques, et que le château de Courtenai était occupé par un plébéien, les branches cadettes de ce nom adoptif se multiplièrent; mais le temps et la pauvreté obscuroirent l'éclat de leur naissance. Après la mort de Robert, grand-bouteiller de France, ils descendirent du rang de princes à celui de barons; les générations suivantes se confondirent avec les simples gentilshommes, et on ne reconnaissait plus les sires de Tanlai et de Champignelles pour les descendans de Hugues Capet. Les plus hardis embrassèrent sans déshonneur la profession de soldat, et les autres descendirent, comme leurs cousins, de la branche de Dreux dans l'humble classe des paysans. Durant une période obscure de quatre cents ans, leur origine royale devint chaque jour plus équivoque, et leur généalogie, au lieu d'être enregistrée dans les annales du royaume, ne peut être vérifiée que par les recherches pénibles des généalogistes. Ce ne fut que vers la fin du seizième siècle, lorsqu'une famille presque également éloignée du trône y monta, que le courage des Courtenai parut se ranimer. Des doutes élevés sur la légitimité de leur noblesse leur firent entreprendre de prouver

[1] Au commencement du onzième siècle, après avoir nommé le père et le grand-père de Hugues Capet, le moine Glaber est obligé d'ajouter *cujus genus valdè in ante reperitur obscurum*. Cependant nous sommes assurés que le grand-père de Huges Capet était Robert-le-Fort, comte d'Anjou (A. D. 863-873), noble franc de Neustrie, *Neustricus... generosæ stirpis*, qui fut tué en défendant son pays contre les Normands: *dum patriæ fines tuebatur*. Au-dessus de Robert, tout est conjecture: c'en est une probable que la troisième race descendait de la seconde par Childebrand, frère de Charles Martel. Il ne paraît pas croyable que la seconde fût alliée à la première par le mariage d'Ansbert, sénateur romain, et l'ancêtre de saint Arnould, avec Blitilde, fille de Clotaire premier. L'origine saxonne de la maison de France est une opinion très-ancienne, mais qui ne paraît pas fondée. Voyez les mémoires de M. de Foncemagne (Mém. de l'Acad. des Inscript., tome xx, p. 548-579); il a promis de donner son opinion dans un second mémoire qui n'a jamais paru.

qu'ils descendaient de la famille royale. Ils réclamèrent la justice et la compassion de Henri IV, obtinrent l'attestation de vingt jurisconsultes d'Italie et d'Allemagne, et se comparèrent modestement aux descendans de David, dont le laps des siècles et le métier de charpentier n'avaient point anéanti les prérogatives [1]. Mais les circonstances n'étaient pas favorables, et chacun ferma l'oreille à leurs justes réclamations. L'indifférence des Valois semblait justifier celle des Bourbons : les princes du sang de la branche régnante dédaignèrent leur alliance ; les parlemens ne rejetèrent point leurs preuves, mais ils en éludèrent la conséquence par une distinction arbitraire, et prétendirent que saint Louis était la véritable tige de la famille royale [2]. Les Courtenai continuèrent en vain leurs plaintes et leurs réclamations, qui se terminèrent dans ce siècle par la mort du dernier mâle de la famille [3]. Le sentiment de fierté qu'inspire la vertu adoucit la rigueur de leur situation ; ils rejetèrent toujours avec dédain les offres de faveur et de fortune ; et un Courtenai au lit de la mort aurait sacrifié son fils unique s'il se fût montré capable de renoncer, pour le sort le plus brillant, aux titres et aux droits de prince légitime du sang de France [1].

III. Selon les anciens registres de l'abbaye de Ford, les Courtenai de Devonshire descendent du prince Florus, second fils de Pierre et petit-fils de Louis-le-Gros [2]. Cette fable, l'invention de la reconnaissance ou de la vénalité des moines, a été adoptée trop facilement par nos antiquaires Cambden [3] et Dugdale [4]. Mais elle s'adapte si peu au temps et à la vérité, que la fierté judicieuse de la famille refuse d'adopter ce fondateur imaginaire. Les historiens les plus dignes de confiance croient qu'après avoir donné sa fille en mariage au fils du roi Réginald, Courtenai abandonna ses possessions de France, et obtint du monarque anglais une seconde femme et un nouvel établissement. Il est certain du moins que Henri II distingua dans ses camps et même dans ses conseils un Réginald du même nom, portant les mêmes armes, et que l'on peut raisonnablement croire descendu de la race des Courtenai de France. Le droit de garde autorisait le seigneur suzerain à récompenser son vassal en lui donnant la personne et la fortune d'une riche héritière, et Courtenai acquit de riches possessions dans le Devonshire, dont sa postérité jouit depuis plus de six cents ans [5]. De Bau-

[1] De toutes les requêtes, apologies, etc., publiées par les princes de Courtenai, je n'ai vu que les trois suivantes, toutes in-8° : 1° *De Stirpe et Origine domûs* de Courtenai : *addita sunt responsa celeberrimorum Europæ jurisconsultorum*, Paris, 1607. 2° Représentation du procédé tenu à l'instance faite devant le roi par M. de Courtenai pour la conservation de l'honneur et de la dignité de leur maison, branche de la royale maison de France, à Paris, 1613. 3° Représentation du sujet qui a porté MM. de Salle et de Fraville, de la maison de Courtenai, à se retirer du royaume, 1614. Ce fut un homicide pour lequel les Courtenai demandaient qu'on leur fît ou grâce ou leur procès comme princes du sang.

[2] De Thou exprime ainsi l'opinion des parlemens : « Principis nomen nusquam in Galliâ tributum nisi iis qui » per mares e regibus nostris originem repetunt : qui » nunc tantum a Ludovico nono beatæ memoriæ numeran- » tur : nam *Cortinæi* et Drocenses, a Ludovico Crasso » genus ducentes, hodie inter eos minime recensentur. » Cette distinction est plus d'expédient que de justice. La sainteté de Louis IX ne pouvait lui donner aucune prérogative particulière, et tous les descendans de Hugues Capet doivent se trouver compris dans son pacte avec la nation française.

[3] Le dernier mâle de la maison de Courtenai fut Charles Roger, qui mourut en 1730, sans laisser de fils ; la dernière femelle fut Hélène de Courtenai, qui épousa Louis de Beaufremont. Son titre de princesse du sang royal de France fut supprimé, le 7 février 1737, par un arrêt du parlement de Paris.

[1] L'anecdote singulière à laquelle je fais allusion se trouve dans le Recueil des pièces intéressantes et peu connues (Maestricht, 1786, en quatre vol. in-12) ; et l'éditeur inconnu cite son auteur, qui la tenait d'Hélène de Courtenai, marquise de Beaufremont.

[2] Dugdale, *Monasticon Anglicanum*, vol. I, p. 786. Cependant cette fable doit avoir été inventée avant le règne d'Édouard III. Les profusions pieuses des trois premières générations en faveur de l'abbaye de Ford furent suivies de tyrannie d'une part et d'ingratitude de l'autre ; et, à la sixième génération, les moines cessèrent d'enregistrer la naissance, les actions et la mort de leurs patrons.

[3] Dans la liste des comtes de Devonshire, Cambden, *Britannia*, indique un doute par l'expression *e regio sanguine ortos credunt*.

[4] Dans son Baronnage (p. I, p. 634) il renvoie à son propre *Monasticon*. N'aurait-il pas dû corriger les registres de l'abbaye du Ford, et effacer le fantôme de Florus, par l'autorité irrécusable des historiens français ?

[5] Outre le troisième et meilleur livre de l'Histoire de

douin de Briones, baron normand, investi par Guillaume-le-Conquérant, Havise, épouse de Reginald, avait hérité le bien honorifique de Okehampton, qui était tenu à la charge du service de quatre-vingt-treize chevaliers. Elle avait aussi le droit de réclamer l'office de vicomte héréditaire ou shérif, et de gouverneur du château royal d'Exeter. Robert leur fils épousa la sœur du comte de Devon. Environ un siècle après, à l'extinction de la famille des Rivers [1], Hugues II, son petit-fils, hérita du titre, qu'on regardait encore comme une dignité territoriale, et douze comtes de Devonshire, du nom de Courtenai, fleurirent successivement dans une révolution de deux cent vingt ans. On les comptait dans le nombre des plus puissans barons du royaume, et ce ne fu qu'après une vive contestation qu'ils cédèrent au fief d'Arundel la préséance dans le parlement d'Angleterre. Les Courtenai contractèrent des alliances avec les illustres familles des Vères, des Spencers, Saint-Jean, Talbot, Bohun, et même avec les Plantagenets. Dans une querelle avec Jean de Lancastre, un Courtenai, évêque de Londres et depuis archevêque de Cantorbéry, montra une confiance profane dans le nombre et la puissance de sa famille et de ses alliés. En temps de paix, les comtes de Devon vivaient dans leurs châteaux ou dans leurs manoirs de l'Occident : ils employaient leur opulence à des actes de dévotion et d'hospitalité, et l'épitaphe d'Édouard, surnommé l'Aveugle pour sa prodigalité, et le Bon pour ses vertus, présente avec ingénuité une sentence de morale à laquelle on peut cependant reprocher l'abus de la générosité. Après une tendre commémoraison de cinquante-cinq ans qu'il avait passés avec son épouse, le bon comte parle ainsi du fond de son tombeau :

What we gave, we have;
What we spent, we had;
What we left, we lost [2].

Ce qu'ai donné me semble avoir encore;
J'ai eu ce que j'ai dépensé;
J'ai perdu ce que j'ai laissé.

Mais leurs *pertes* dans ce sens étaient fort supérieures à leurs dons et à leurs dépenses : et le soin qu'ils prirent des pauvres s'étendit jusqu'à leurs héritiers. Les sommes qu'ils payèrent pour saisine attestent la grandeur de leurs possessions, et une partie des domaines de leur famille y est annexée depuis le quatorzième et même depuis le treizième siècle. Les Courtenai remplirent à la guerre le devoir de chevaliers, et en méritèrent les honneurs; on leur confia souvent la levée et le commandement des milices du Devonshire et du Cornouailles; ils servirent quelquefois chez l'étranger, pour un prix convenu, avec une suite de quatre-vingts hommes d'armes et autant d'archers. Les Édouard et les Henri s'en servirent utilement sur terre et sur mer. Leur nom paraît avec éclat dans les batailles, les tournois et dans la liste des chevaliers de la jarretière. Trois frères de cette famille contribuèrent à la victoire du prince Noir en Espagne. Au bout de cinq ou six générations, les Courtenai d'Angleterre oublièrent leur origine française, et partagèrent l'antipathie nationale de leurs compatriotes. Dans la querelle des deux roses, les comtes de Devon prirent le parti de la maison de Lancastre, et trois frères moururent successivement ou sur le champ de bataille ou sur l'échafaud. Henri VII les rétablit dans leurs biens et dans leurs titres; une fille d'Édouard IV ne dédaigna pas d'épouser un Courtenai; leur fils, créé marquis d'Exeter, jouit de la faveur de son cousin Henri VIII, et dans le drap d'or il rompit une lance contre le monarque français. Mais la faveur de Henri était le prélude de la disgrâce, et la disgrâce annonçait la mort. Le comte d'Exeter fut une des plus illustres et des plus innocentes victimes de la jalousie du tyran : son fils Édouard mourut en exil à Padoue, après avoir langui long-temps prisonnier dans la tour. L'amour secret de Marie, qu'il négligea peut-être en faveur d'Élisabeth, répand un

Cleaveland, j'ai consulté Dugdale, le père de notre science généalogique (Baronnage, part. 1, p. 634-643).

[1] Cette grande famille de Ripuariis, de Redvers ou Rivers, s'éteignit sous le règne d'Édouard premier; il ne restait qu'Isabelle de Fortibus, fameuse et puissante douairière, qui survécut long-temps à son frère et à son mari (Dugdale, Baronnage, p. 1, p. 254-257).

[2] Cleaveland, p. 142; quelques uns l'attribuent à un Rivers, comte de Devon; mais ce style anglais paraît plutôt appartenir au quinzième siècle qu'au treizième.

vernis romanesque sur l'histoire de ce jeune comte, dont on vante la beauté. Les débris de son patrimoine passèrent dans différentes familles par les alliances de ses quatre tantes; et les princes qui succédèrent au trône d'Angleterre rétablirent ses honneurs personnels par des patentes, comme s'ils eussent été supprimés légalement. Mais il existait encore une branche qui descendait de Hugues I, comte de Devon. Cette branche cadette de la maison de Courtenai possède le château de Powderham depuis le règne d'Édouard III jusqu'à nos jours, c'est-à-dire depuis environ quatre cents ans. Des concessions et des défrichemens en Irlande ont considérablement augmenté leur patrimoine; et ils viennent d'être récemment rétablis dans les honneurs de la pairie d'Angleterre. Cependant les Courtenai conservent encore la légende plaintive qui déplore la chute de leur maison et en affirme l'innocence [1]. Le regret de leur grandeur passée ne les rend pas sans doute insensibles à leur prospérité présente. Dans les annales de Courtenai, l'époque la plus brillante est en même temps celle de leurs plus grandes calamités; et un pair opulent de la Grande-Bretagne ne doit pas envier des empereurs de Constantinople qui parcouraient l'Europe en sollicitant des aumônes pour soutenir leur dignité ou défendre la capitale.

CHAPITRE LXII.

Les empereurs grecs de Nicée et de Constantinople. — Élévation et règne de Michel Paléologue. — Sa fausse réunion avec le pape et l'église latine. — Projets de conquête du duc d'Anjou. — Révolte de la Sicile. — Guerre des Catalans dans l'Asie et dans la Grèce. — Révolutions et situation présente d'Athènes.

La perte de Constantinople rendit aux Grecs un instant de vigueur. Les princes et les nobles quittèrent le luxe de leur palais pour courir aux armes; et les plus hardis ou les plus adroits se saisirent des débris de la monarchie. On trouverait difficilement dans les annales de Bysance [1] deux princes comparables à Théodore Lascaris et à Jean Ducas Vataces [2], qui replantèrent et maintinrent l'étendard romain sur les murs de Nicée en Bithynie. La différence de leur caractère se trouve parfaitement adaptée à leur situation. Durant ses premiers efforts, le fugitif Lascaris ne possédait que deux ou trois villes, et environ deux mille soldats. Son activité surprit souvent ses ennemis de l'Hellespont et du Méandre; et son intrépidité parvint à les réduire.

Dix-huit années de règne et de victoire donnèrent à la principauté de Nicée l'étendue d'un empire. Vataces, son successeur et gendre de Théodore Lascaris, trouva le trône fondé sur une base plus solide, et soutenu par de nouvelles ressources. Le caractère du nouveau souverain le portait à calculer le danger, à guetter l'occasion, et à préparer le succès de ses desseins ambitieux. En racontant la chute de l'empire latin, j'ai décrit brièvement les succès des Grecs, les démarches prudentes et les progrès successifs d'un conquérant, qui, dans un règne de trente-trois années, délivra les provinces de la tyrannie des nationaux et des étrangers, et réduisit enfin la capitale à tomber presque d'elle-même en la serrant de toutes part, et la privant de toutes ressources extérieures. Mais son économie politique et les soins de son administration pacifique sont encore plus dignes d'éloge et d'admiration [3]. Les calamités de la guerre avaient diminué la population, les terres les plus fertiles restaient sans culture et sans habitans. L'empereur en fit exploiter une par-

[1] *Ubi lapsus! quid feci?* Légende qui fut sans doute adoptée par la branche de Powderham après la perte du comté de Devonshire, etc. Les armes de Courtenai étaient primitivement d'or, trois tourteaux de gueules, qui semblent indiquer une affinité avec Godefroi de Bouillon et les anciens comtes de Boulogne.

[1] Pour les règnes des empereurs de Nicée, et principalement de Vataces et de son fils, nous n'avons point d'autre écrivain contemporain qu'Acropolita leur ministre. Mais Georges Pachymère revint à Constantinople avec les Grecs, à l'âge de dix-neuf ans (Hanckius, *de Script. Bysant.*, c. 33, 34, p. 564-578; Fabric., *Biblioth. Græc.*, tome VI, p. 448-460). Cependant l'histoire de Nicéphore Grégoras, quoique du quatorzième siècle, est une excellente relation des événemens depuis la prise de Constantinople par les Latins.

[2] Nicéphore Grégoras (l. II, c. 1) distingue entre le οξεια ορμη de Lascaris, et le ευσταθεια de Vataces. Les deux portraits sont également dessinés.

[3] Pachymère, l. I, c. 23, 24; Nic. Grég., l. II, c. 6. Celui qui lira les historiens de Bysance observera combien il est rare d'y trouver des détails si précieux.

tie à son profit et à ses dépens. Par ses soins et son activité, ces domaines abandonnés devinrent le jardin et le grenier de l'Asie ; et, sans opprimer ses peuples, le souverain acquit un fonds de richesses inépuisables. Selon la nature du terrain, il semait des grains ou plantait des vignes, et couvrait de chevaux et de troupeaux ses vastes pâturages. En présentant à l'impératrice une couronne enrichie de perles et de diamans, l'empereur lui apprit en souriant que le produit de sa basse-cour et la vente de ses œufs avaient payé l'achat de cet ornement précieux. Le produit de ses domaines servait à la consommation de son palais et des hôpitaux, à soutenir sa dignité et à satisfaire sa bienfaisance. L'influence de l'exemple fut encore plus avantageuse que le revenu. La charrue reprit ses honneurs avec la sécurité. Renonçant à couvrir leur fastueuse indigence des dépouilles arrachées au peuple, ou des faveurs mendiées à la cour, et que le peuple paie toujours, les nobles cherchèrent dans les productions de leurs domaines un revenu plus sûr et plus indépendant. Les Turcs s'empressèrent d'acheter le superflu des grains et des troupeaux ; Vataces entretint soigneusement leur alliance, mais il défendit l'importation de l'industrie étrangère, des soieries du Levant et des manufactures de l'Italie. « Les besoins de la nature, disait Vataces, » sont indispensables; mais le caprice de la » mode peut naître et périr en un jour.» Par ses préceptes et son exemple, le sage monarque encourageait la simplicité des mœurs l'industrie nationale et l'économie domestique. L'éducation de la jeunesse et la restauration des lettres furent principalement l'objet de ses soins; et Vataces disait avec vérité, sans prétendre décider de la préséance, qu'un prince et un philosophe sont les deux plus éminens caractères de la société humaine[1]. Il eut pour première épouse Irène, fille de Théodore Lascaris, plus illustre par son mérite personnel et les vertus de son sexe que par le sang des Comnènes, qui transmit à son mari ses droits à l'empire. Après la mort de cette princesse, il épousa Anne ou Constance, fille naturelle de l'empereur Frédéric II. Mais, comme elle n'avait pas atteint l'âge de puberté, Vataces reçut dans son lit une Italienne de sa suite; les charmes ou les artifices de cette concubine obtinrent de son amant tous les honneurs d'une impératrice, dont il ne lui manqua que le titre. Les moines firent entendre leurs clameurs, et damnèrent sans hésiter l'amoureux souverain, qui souffrit patiemment leurs invectives. Notre siècle philosophique pardonnera sans doute à ce prince un vice qu'il rachetait par tant de vertus; et les contemporains de Vataces et de Lascaris accordèrent à leurs faiblesses ou à leurs fautes une indulgence due aux restaurateurs de l'empire [1]. Les Grecs qui gémissaient encore sous la tyrannie des Latins enviaient le bonheur de ceux qui en étaient délivrés; et Vataces exerça sa politique ou sa sagesse à les convaincre qu'il était de leur intérêt de passer sous son gouvernement.

On aperçoit une vaste distance entre les vertus de Jean Vataces et celles de Théodore, son fils et son successeur, entre le conquérant qui réunit et maintint les provinces de l'Orient sous son empire et l'héritier qui jouit fastueusement de ses longs travaux[2]. Le caractère de Théodore ne manquait pas d'énergie; il avait été élevé à l'école de son père et dans l'exercice des armes. Les Latins possédaient encore Constantinople; mais, dans les quatre années de son règne, il conduisit trois fois ses armées victorieuses jusque dans le cœur de la Bulgarie. La colère et le soupçon ternissaient ses vertus : on peut attribuer la première, peut-être, aux vices de son éducation ; et l'autre trouve malheureuse-

[1] Μονοι γαρ απαντων ανθρωπων ονομαστοτατοι βασιλευς και φιλοσοφος. (Greg. Acropol, c. 32.) L'empereur examinait et encourageait dans ses conversations familières les études de son futur logothète.

[1] Comparez Acropolita (c. 18-52) avec les deux premiers livres de Nicéphore Grégoras.

[2] Un proverbe persan dit que Cyrus fut le père de ses sujets, et que Darius en fut le maître; on appliqua ce proverbe à Vataces et à son fils. Mais Pachymère a confondu Darius, prince humain, avec Cambyse, despote et tyran de son peuple. Le poids des taxes avait fait donner à Darius le nom moins odieux mais plus méprisable de Καπηλος, marchand ou fripier (Hérodot., III, 89).

ment son excuse dans la dépravation trop palpable du genre humain. Dans une de ses marches en Bulgarie, il consulta un de ses principaux ministres sur une question de politique; et George Acropolita osa lui faire entendre une vérité offensante. L'empereur porta la main sur son cimeterre; mais il réfléchit que cette mort prompte satisferait imparfaitement sa vengeance, et condamna le logothète imprudent à une punition plus ignominieuse. A son ordre, un des premiers officiers de l'empire descendit de cheval; on le dépouilla de ses vêtemens, et, après l'avoir étendu sur la terre, deux gardes ou exécuteurs le frappèrent si long-temps et si cruellement de leurs bâtons, qu'au moment où l'empereur leur ordonna de cesser, le grand-logothète eut à peine la force de se relever et de se traîner dans sa tente. Après une retraite de quelques jours, les ordres absolus de Théodore le rappelèrent au conseil; et les Grecs avaient si parfaitement renoncé à tout sentiment d'honneur, que c'est l'offensé lui-même qui nous apprend son ignominie [1]. Une maladie douloureuse, la perspective d'une mort prochaine, et le soupçon du poison ou de la magie, irritèrent la cruauté de l'empereur; il sacrifiait la fortune et la vie de ses parens et de ses principaux officiers, ou les faisait mutiler dans ses accès de colère; et le fils de Vataces mérita du peuple, ou du moins de sa cour, le surnom de tyran. Offensé par le refus que fit une matrone de la famille des Paléologues de donner sa fille à un plébeien que l'empereur favorisait par caprice, il la fit mettre, sans égard pour son rang et son âge, jusqu'au col dans un sac avec des chats dont on animait la fureur en les piquant avec des aiguilles. Inquiet dans ses derniers momens du sort d'un fils âgé de huit ans, Théodore témoigna des regrets de ses cruautés. Son dernier choix confia la tutelle de son fils à la sainteté du patriarche Arsène et à la valeur de George Muzalon, chef des domestiques du palais, également chéri du prince et détesté du peuple. Depuis leur liaison avec les Latins, les Grecs avaient adopté une partie des titres et des priviléges héréditaires; et les familles nobles [1] s'indignèrent de l'élévation d'un favori sans mérite, qu'ils croyaient coupable des erreurs du dernier empereur et des calamités de son règne. Dans le premier conseil après la mort de Théodore, Muzalon prononça du haut du trône une apologie de sa conduite et de ses intentions; il reçut modestement les protestations unanimes d'estime et de fidélité, et ses plus implacable ennemis furent les premiers à lui donner le titre de gardien et de sauveur des Romains. Huit jours suffirent pour préparer le succès d'une conspiration. On célébra, le neuvième, les obsèques du monarque défunt dans la cathédrale de Magnésie [2], ville d'Asie située sur les bords de l'Hermus et au pied du mont Sipylus. La sédition des gardes interrompit la cérémonie; Muzalon, ses frères et tous leurs partisans, furent massacrés au pied de l'autel; et l'on donna pour nouveau collègue au patriarche absent Michel Paléologue, le plus illustre des Grecs par son mérite et par sa naissance [3].

Parmi ceux qui sont fiers de leurs ancêtres, le plus grand nombre est réduit à se contenter de la renommée locale ou domestique; il y en a peu qui osassent confier les mémoires particuliers de leur famille aux annales de leur nation. Dès le milieu du onzième siècle, la noble race des Paléologues [4] parait avec

1 Acropolita (c. 62) semble tirer vanité de la patience avec laquelle il reçut la bastonnade, et de son absence du conseil jusqu'au moment où il y fut rappelé. Il raconte les exploits de Théodore et ses propres services depuis le c. 53 jusqu'au c. 74 de son Histoire. Voyez le troisième livre de Nicéphore Grégoras.

1 Pachymère (l. I, c. 21) nomme et distingue quinze à vingt familles grecques; και οσοι αλλοι, οις ἡ μεγαλογενης σειρα και χρυση συγκεκροτητο. Entendit-il par cette décoration une chaîne métaphorique ou réellement une chaîne d'or? Peut-être l'une et l'autre.

2 Les anciens géographes, Cellarius, d'Anville et nos voyageurs Pocock et Chandler, nous apprendront à distinguer les deux Magnésies, celle de l'Asie-Mineure et celle du Méandre et du Sipylus. La dernière, celle dont nous avons parlé, est encore florissante pour une ville turque. Elle est située à huit lieues au nord-est de Smyrne. (Tournefort, Voyages du Levant, tome III, lettre XXII, p. 365-370; Voyage de Chandler dans l'Asie-Mineure, p. 267.)

3 Voyez Acropolita, c. 75, 76, etc.; Pachymère, l. I, c. 13-25; Grégoras, l. III, c. 3, 4, 5.

4 Ducange (*Famil. Bysant.*, p. 230, etc.) éclaircit la généalogie de Paléologue. On trouve les événemens de

éclat dans l'histoire de Bysance. Ce fut George Paléologue qui plaça sur le trône le père des Comnènes; et ses descendans continuèrent, dans les générations suivantes, à commander les armées et à présider les conseils de l'état. La famille impériale ne dédaigna point leur alliance; et, si l'ordre de succession par les femmes eût été strictement observé, la femme de Théodore Lascaris aurait cédé à sa sœur aînée, mère de Michel Paléologue, qui éleva depuis sa famille sur le trône. A l'illustration de la naissance il joignait les plus brillantes qualités politiques et militaires. Paléologue avait occupé dans sa jeunesse l'office de connétable ou commandant des Français mercenaires; sa dépense personnelle n'excédait jamais trois pièces d'or par jour, mais son ambition le rendait avide et prodigue; et ses dons tiraient un nouveau prix de l'affabilité de ses manières et de sa conversation. La faveur du peuple et des soldats lui fit perdre celle de la cour; et Michel échappa trois fois aux dangers qu'il courut par son imprudence ou par celle de ses partisans. I. Sous le règne équitable de Vataces, il s'éleva une dispuste entre deux officiers [1], dont l'un accusait l'autre de soutenir le droit héréditaire des Paléologues. On décida la contestation d'après la jurisprudence sauvage des Latins, en ordonnant le combat des deux adversaires. L'accusé succomba, mais persista toujours à se déclarer seul coupable, et affirma que son patron n'avait point approuvé ses propos imprudens ou criminels, dont il n'était pas même instruit. On eut cependant des soupçons sur l'innocence du connétable; les murmures de l'envie le poursuivaient partout, et l'archevêque de Philadelphie, adroit courtisan, le pressa d'accepter le jugement de Dieu, et de se justifier par l'épreuve de l'ordalie ou du fer rouge [2]. Trois jours avant l'épreuve, on enveloppait le bras du patient dans un sac scellé du cachet royal, et il devait porter trois fois une boule de fer rougie au feu, depuis l'autel jusqu'à la balustrade du sanctuaire, sans éprouver la moindre blessure. Paléologue éluda cette expérience dangereuse par une plaisanterie adroite. « Je » suis soldat, dit-il, et prêt à combattre » mes accusateurs les armes à la main; mais » un profane, un pécheur n'a point le don » des miracles; votre piété, très-saint prélat, » mérite sans doute l'interposition du ciel, et » je recevrai de vos mains la boule ardente » qui doit être le garant de mon innocence. » L'archevêque fut déconcerté; l'empereur sourit: de nouveaux services obtinrent à Michel de nouveaux honneurs et l'oubli de son imprudence. II. Sous le règne suivant, tandis qu'il était gouverneur de Nicée, on l'informa, dans l'absence du prince, qu'il avait tout à craindre de sa jalousie, et qu'à son retour la mort ou au moins la perte des yeux serait sa dernière récompense. Au lieu d'attendre l'arrivée et la sentence de Théodore, le connétable, suivi de quelques serviteurs, s'échappa de la ville et de l'empire, fut pillé en route par les Turcomans du désert, et trouva un asile à la cour du sultan. Dans cette situation équivoque, l'illustre exilé remplit également les devoirs de la reconnaissance et ceux du patriotisme; en repoussant les Tartares, et en faisant passer des avis aux garnisons romaines de la frontière, il parvint à faire conclure un traité de paix dans lequel on stipula honorablement sa grâce et son rappel. III. Tandis qu'il défendait l'Orient contre les entreprises du despote d'Épire, le prince le condamna sur de nouveaux soupçons; et soit faiblesse ou loyauté, Michel se laissa charger de chaînes et conduire de Durazzo à Nicée, environ à six cents milles. Le messager exécuta lentement sa commission; la maladie de l'empereur fit cesser le danger, et Théodore, en lui recommandant son fils au moment d'expirer, rendit hommage à l'innocence et à l'autorité de Paléologue.

sa vie privée dans Pachymère (l. I, c. 7, 12), et Grégoras (l. II. 8; l. III, 2-4; l. IV, 1.). Il favorise visiblement le fondateur de la dynastie régnante

[1] Acropolita (c. 50) raconte les circonstances de cette singulière aventure, qui semble avoir échappé aux historiens plus modernes.

[2] Pachymère (l. I, c. 12), qui parle avec mépris de cette épreuve barbare, affirme que dans sa jeunesse il a vu plusieurs personnes s'en tirer sans accident; il était Grec, et par conséquent crédule. Mais l'ingénuité des Grecs avait peut-être trouvé quelques remèdes ou artifices pour servir de contre-poison à leur propre superstition ou à celle de leur tyran.

Mais on avait trop outragé son innocence, et il connaissait trop bien son autorité pour ne pas s'élancer dans la carrière ouverte à son ambition [1]. Au conseil tenu après la mort de Théodore, il prononça et viola le premier le serment fait à Muzalon, et sa conduite fut si adroite qu'il tira tout l'avantage du massacre, sans en partager le crime ou du moins le reproche. Dans le choix d'un régent, il balança les intérêts et les passions des candidats, et, en les animant l'un contre l'autre, il disposa chacun d'eux à déclarer qu'après lui Paléologue méritait la préférence. Sous le titre de grand-duc, il accepta le gouvernement de l'état durant une longue minorité, et séduisit ou dissipa les factions des nobles par l'ascendant de son génie. Vataces avait déposé les fruits de son économie dans une forteresse située sur les bords de l'Hermus, sous la garde des fidèles Varangiens. Le connétable conserva le commandement ou la faveur des troupes étrangères; il se servit des gardes pour envahir le trésor, et du trésor pour corrompre les gardes; et, quelles que fussent les déprédations des richesses publiques, on ne le soupçonna jamais d'avarice ou d'avidité personnelle. Par ses discours et ceux de ses émissaires, Paléologue tâcha de persuader aux sujets de toutes les classes que leur prospérité augmenterait à proportion de son pouvoir; il suspendit la rigueur des taxes, l'objet des réclamations perpétuelles du peuple, et défendit les épreuves du feu et les combats judiciaires. La France [2] et l'Angleterre [3] avaient déjà proscrit ces institutions barbares, et l'appel à l'épée paraissait odieux à un peuple pacifique et civilisé [4]. Le régent s'affectionna les vétérans en accordant une subsistance à leurs veuves et à leurs enfants. Le prêtre et le philosophe applaudirent à son zèle pour le progrès des sciences et la pureté de la religion; et tous les candidats s'appliquaient personnellement ses promesses vagues de ne point laisser le mérite sans récompense. Michel parvint à s'assurer les suffrages du clergé, dont il connaissait la prépondérance. Le voyage dispendieux de Nicée à Magnésie lui en fournit un prétexte honnête. Dans des visites nocturnes, le régent séduisit les prélats par des libéralités, et flatta la vanité de l'incorruptible patriarche en conduisant sa mule dans les rues de la ville, et écartant la foule à une distance respectueuse. Sans renoncer aux droits de sa naissance, Paléologue encouragea la libre discussion des avantages d'une monarchie élective, et ses partisans demandèrent, d'un ton triomphant, quel serait le malade qui voudrait confier le soin de sa santé, ou quel marchand voudrait hasarder la conduite de son vaisseau aux talens d'un médecin ou d'un pilote héréditaire? L'enfance de l'empereur et les dangers d'une longue minorité exigeaient la protection d'un régent qui eût de l'âge et de l'expérience, d'un associé au-dessus de la jalousie de ses égaux, et revêtu du titre et des prérogatives de la royauté. Pour l'avantage du prince et des peuples, le grand-duc consentit à défendre et à instruire le fils de Théodore; mais il semblait attendre avec impatience l'heureux moment où ses mains seraient assez fermes pour débarrasser son tuteur des rênes de l'administration, et lui procurer la douceur de rentrer dans sa paisible obscurité. On lui donna d'abord le titre et les prérogatives de *despote*, qui faisaient jouir des honneurs de la pourpre et du second rang dans la monarchie romaine. Jean et Mi-

[1] Sans comparer Pachymère à Tacite ou à Thucydide, j'admire l'éloquence, la clarté et même la liberté avec lesquelles il raconte l'élévation de Paléologue (l. I, c. 13-32; l. II, c. 1-9).

[2] Saint Louis abolit le combat judiciaire dans ses domaines, et, à la longue, son exemple et son autorité prévalurent dans toute la France. (Esprit des Lois, l. XXVIII, c. 29.)

[3] Dans les causes civiles, Henri II laissait le choix au défendeur. Glanville préfère les preuves par témoin, et le combat judiciaire est condamné dans le *Fleta*. Néanmoins la loi anglaise n'a jamais abrogé l'épreuve par le combat, et les juges l'ordonnèrent encore au commencement du dernier siècle.

[4] Cependant cette pratique convenait peut-être à des peuples à peine sortis de la barbarie; elle modérait la licence de la guerre entre particuliers, et les fureurs ou les perfidies de la vengeance. Elle était moins absurde que l'épreuve du feu ou de l'eau bouillante qu'elle contribua à abolir. Elle était au moins une preuve de valeur qui s'allie rarement avec la bassesse des sentimens. Le danger de l'appel au combat pouvait contenir l'injustice de la faveur et de la puissance. Le brave et malheureux comte de Surrey aurait probablement évité un sort qu'il ne méritait pas, si on lui eût permis de combattre son accusateur.

chel convinrent par la suite qu'ils seraient proclamés empereurs collègues, et élevés l'un et l'autre sur un bouclier, mais que le droit du premier à la succession lui conserverait la prééminence. Les augustes associés se jurèrent une amitié inviolable, et consentirent que les sujets s'obligeassent par serment à se déclarer contre l'agresseur, titre équivoque qui servit de prétexte à la discorde et à la guerre civile. Paléologue semblait satisfait : mais à la cérémonie du couronnement, dans la cathédrale de Nicée, ses partisans réclamèrent hautement la préséance de son âge et de son mérite. On termina cette contestation déplacée en remettant le couronnement de Jean Lascaris à une circonstance plus favorable, et le jeune prince, décoré d'une petite couronne, suivit son tuteur, qui reçut seul le diadème impérial des mains du patriarche. Ce ne fut pas sans remords et sans répugnance qu'Arsénius abandonna les intérêts de son pupille, mais les Varangiens élevèrent leur hache de bataille, et arrachèrent à l'enfance timide du prince légitime un signe d'approbation. Quelques voix se firent entendre et se félicitèrent de ce que l'existence d'un enfant ne mettrait plus obstacle à la prospérité de la nation. Paléologue distribua libéralement à ses amis les emplois civils et militaires. Il créa dans sa propre famille un despote et deux sébastocrators; Alexis Strategopulus obtint le titre de césar, et cet ancien commandant prouva bientôt sa reconnaissance par la conquête de Constantinople.

Ce fut dans la seconde année de son règne, tandis qu'il résidait dans le palais de Nymphée [1] près de Smyrne, que Michel reçut dans la nuit la première nouvelle d'un succès qui lui paraissait incroyable. Le messager, homme obscur et inconnu, ne produisait point de lettres du général victorieux; la défaite de Vataces, et plus récemment l'entreprise inutile de Paléologue lui-même, ne lui permettait point de penser que huit cents soldats eussent surpris la capitale. On arrêta le messager suspect, en lui promettant de grandes récompenses si sa nouvelle se réalisait, et la mort si elle se trouvait fausse. La cour fut alternativement tourmentée de la crainte et de l'espérance, jusqu'au moment où les messagers d'Alexis arrivèrent avec les trophées de la victoire, l'épée, le sceptre [1], les brodequins et le bonnet [2] de Baudouin l'usurpateur, qu'il avait laissé tomber dans sa fuite précipitée. On convoqua sur-le-champ une assemblée des prélats, des nobles et des sénateurs, et jamais événement ne causa une joie plus vive et plus universelle. Le nouveau souverain de Constantinople se félicita, dans un discours étudié, de sa fortune et de celle de sa nation. « Il fut un » temps, dit-il, un temps bien éloigné où » l'empire des Romains s'étendait de la mer » Adriatique au Tigre et jusqu'aux confins de » l'Éthiopie. Après la perte des provinces, la » capitale elle-même a été envahie par les » barbares d'Occident. Un rayon de prospé» rité a succédé à nos revers; mais nous » étions toujours exilés et fugitifs, et, quand » on nous demandait où était la patrie des » Romains, nous indiquions, en rougissant, » le climat du globe et la région du ciel. La » providence divine a favorisé nos armes; » nous possédons la ville de Constantin, le » siége de l'empire et de la religion; avec de » la valeur et de la conduite nous ferions de » cette précieuse acquisition le présage et » le garant de nouvelles victoires. » Telle était l'impatience du prince et du peuple, que, vingt jours après l'expulsion des Latins, Michel entra triomphant dans Constantinople. A son approche on ouvrit la porte d'or; le

[1] Les géographies anciennes et modernes ne fixent pas précisément l'endroit où Nymphée était située; mais il est évident que, sur les derniers temps de sa vie, Vataces habita par préférence un palais près de Smyrne, où il avait de très-beaux jardins (Acropolita, c. 52). On peut vaguement placer Nymphée dans la Lydie (Grégoras, l. VI, 6).

[1] Ce sceptre, l'emblème de la justice et de la puissance, était un long bâton tel que ceux dont se servaient les héros d'Homère. Les Grecs modernes le nommèrent *dicanice* et le sceptre impérial était distingué par sa couleur rouge.

[2] Acropolita affirme (c. 87) que ce bonnet était à la mode française; mais à raison du rubis qui était sur la forme, Ducange (Hist. de C. P., l. V, c. 28, 29) suppose que c'était un chapeau à haute forme, tel que les Grecs les portaient. Comment Acropolita pouvait-il s'y tromper?

pieux conquérant descendit de son cheval, et fit porter devant lui une image miraculeuse de Marie-la-Conductrice, afin que la Vierge semblât le conduire elle-même au temple de son fils, dans la cathédrale de Sainte-Sophie. Mais, après les premiers transports de dévotion et d'orgueil, il contempla en soupirant les ruines de sa capitale. Le palais enfumé était plein d'immondices; des rues entières avaient été consumées par l'incendie; la plupart des bâtimens tombaient par morceaux, faute de réparation; les édifices sacrés et profanes étaient dépouillés de leurs ornemens; et quand les Latins auraient prévu le moment de leur fuite, leur industrie ne se serait pas occupée plus constamment au pillage et à la destruction. L'anarchie et les vexations avaient anéanti le commerce, et la misère de la capitale en avait chassé les habitans. Le monarque grec rendit aux nobles les palais de leurs pères; et tous ceux qui purent présenter des titres rentrèrent en possession de leurs maisons ou du terrain qu'elles avaient occupé. Mais la plupart des propriétaires n'existaient plus, et le fisc en hérita. Michel repeupla Constantinople en y attirant les habitans des provinces, et les braves volontaires, ses libérateurs, y obtinrent un établissement. Les barons français et les principales familles s'étaient retirés avec l'empereur; mais la foule des Latins obscurs chérissait le pays, et s'embarrassait peu du changement de maître. Au lieu de bannir les Pisans, les Génois et les Vénitiens de leurs factoreries, le sage conquérant reçut leur serment de fidélité, encouragea leur industrie, confirma leurs priviléges, et leur permit de conserver leur juridiction et leurs magistrats. Les Pisans et les Vénitiens continuèrent à occuper dans la ville leurs quartiers séparés; mais les Génois méritaient la reconnaissance des Grecs dont ils excitèrent la jalousie. Leur colonie indépendante s'était d'abord fixée à Héraclée dans un port de la Thrace : on les rappela, et ils obtinrent la possession exclusive du faubourg de Galata, d'où ils ranimèrent leur commerce et insultèrent à la majesté de l'empire de Bysance [1].

On célébra la restauration de Constantinople comme l'époque d'un nouvel empire : le conquérant seul, et par le droit de son épée, renouvela la cérémonie de son couronnement dans la cathédrale de Sainte-Sophie; le nom et les honneurs de Jean Lascaris, son pupille et son légitime souverain, furent insensiblement abolis. Mais ses droits subsistaient encore dans le souvenir des peuples, et le jeune monarque avançait vers l'âge de la virilité et de l'ambition. Paléologue, arrêté peut-être par le cri de sa conscience, ne souilla point ses mains du sang d'un prince innocent; mais il s'assura la possession du trône par un de ces crimes avec lesquels l'habitude avait familiarisé les Grecs modernes : la perte de la vue rendait un prince incapable de gouverner l'empire; au lieu de lui arracher douloureusement les yeux, on en détruisit le nerf optique en les exposant à la réverbération ardente d'un bassin rougi au feu [1], et Jean Lascaris fut relégué dans un château écarté, où il languit obscurément durant un grand nombre d'années. Ce crime réfléchi peut paraître incompatible avec les remords; mais, en supposant que Michel comptât sur la miséricorde du ciel, il n'en redoutait pas moins les reproches et la vengeance des hommes, qu'il avait mérités par sa barbare perfidie; ses courtisans timides ou pervers applaudissaient ou gardaient le silence; mais le clergé faisait entendre ses clameurs au nom d'un Maître invisible, et par l'ordre et l'exemple d'un prélat inaccessible aux tentations de la crainte et de l'espoir. Après une courte abdication de sa dignité, Arsène [2] avait consenti

[1] Voyez Pachymère (l. II, 28-33), Acropolita (c. 88), Nicéphore Grégoras (l. IV, 7), et, pour sa conduite vis-à-vis des sujets latins, Ducange (l. V, c. 30, 31).

[1] Cette manière moins barbare de priver de la vue fut essayée, dit-on, par Démocrite, qui en fit l'expérience sur lui-même, lorsqu'il voulut se débarrasser de la vue du monde. Cette histoire est absurde. Le mot *abasinare*, en latin et en italien, a fourni à Ducange, *Gloss. Latin.* l'occasion de passer en revue les différentes manières d'ôter la vue ou d'aveugler. Les plus violentes étaient d'arracher les yeux, de les brûler avec un fer rouge ou du vinaigre bouillant, ou de serrer la tête avec une corde si violemment que les yeux en sortissent.

[2] Voyez la première retraite et la restauration d'Arsène, dans Pachymère (l. II, c. 15; l. III, c. 1-2); et Nicéph. Grég. (l. III, c. 1; l. IV, c. 1). La postérité blâme justement l'*αφελεια* et la *ραθυμια* d'Arsène,

à réoccuper le trône ecclésiastique de Constantinople, et à présider à la restauration de l'église. Les artifices de Paléologue s'étaient joués long-temps de la pieuse crédulité du prélat, qui se flattait d'adoucir l'usurpateur par sa soumission, et de protéger en même temps le jeune empereur. Lorsque Arsène apprit le funeste sort de Lascaris, il lança les foudres de l'église, et l'influence de la religion soutint la cause de la justice et de l'humanité. Dans un synode d'évêques animés par l'exemple du primat, le patriarche prononça contre Michel une sentence d'excommunication; mais il eut la prudence de le nommer dans les prières publiques. Les prélats d'Orient n'avaient point adopté les dangereuses maximes de l'ancienne Rome; ils ne prétendaient point forcer à l'obéissance, déposer les monarques et délier leurs sujets du serment de fidélité; mais le criminel, séparé de Dieu et de l'église, devenait un objet d'horreur; et, dans une capitale habitée par des fanatiques, cette horreur pouvait armer le bras d'un assassin ou exciter une sédition. Paléologue sentit le danger, confessa son crime, et implora la clémence de son juge : le mal était irréparable; il en avait obtenu le prix, et la rigueur de la pénitence qu'il sollicitait pouvait effacer la faute et lui donner la réputation de sainteté. Mais le patriarche refusa d'indiquer un moyen d'expiation ou de donner miséricorde. « Faut-il, dit Michel, » que j'abdique l'empire? » et il offrit ou semblait offrir de remettre l'épée royale. Arsène fit un mouvement pour s'en saisir: mais, lorsqu'il aperçut que l'empereur n'était point disposé à payer si cher son absolution, il se retira dans sa cellule avec indignation, et laissa le monarque suppliant en larmes et à genoux devant la porte [1].

Le scandale et le danger de cette excommunication subsista durant plus de trois années. Le temps et le repentir de Michel firent cesser les clameurs du peuple, et les prélats condamnèrent la rigueur d'Arsène comme opposée à la douceur de l'Évangile. L'empereur fit adroitement pressentir que, si on rejetait encore sa soumission, il pourrait réclamer l'indulgence du pontife romain; mais il parut plus simple de déplacer le juge trop sévère. On accusa Arsène d'une conspiration; quelques irrégularités de son ordination et de son gouvernement spirituel fournirent un prétexte; un synode le déposa, et une garde de soldats le transporta dans une petite île de la Propontide. Avant de partir pour son exil, le patriarche ordonna qu'on prît un état des trésors de l'église, déclara qu'il ne possédait personnellement que trois pièces d'or, qu'il avait gagnées à copier des psaumes, et refusa jusqu'au dernier soupir le pardon imploré par l'empereur [1]. Quelque temps après son départ, Grégoire, évêque d'Andrinople, vint occuper le siége de Bysance; mais son autorité ne parut pas suffisante pour absoudre le criminel; Joseph, vénérable moine, remplit cette importante fonction; et le sénat et le peuple assistèrent à cette cérémonie édifiante. Au bout de six ans, l'humble pénitent parvint à rentrer dans la communion des fidèles, et la postérité apprendra avec plaisir que la première condition imposée à l'usurpateur fut d'adoucir, autant qu'il était possible, le sort de l'infortuné Lascaris. Mais les moines et une partie du clergé conservaient encore l'inflexibilité d'Arsène, et ce schisme dura plus de quarante-huit ans. Michel et son fils respectèrent leurs scrupules, et la réconciliation des Arsénites occupa sérieusement l'état et l'église. Ils imaginèrent et proposèrent de prouver la justice de leur cause par un miracle : on jeta dans un brasier ardent deux papiers sur lesquels étaient inscrits leur sentiment et celui de leurs adversaires, dans la confiance que les flammes respecteraient la vérité; mais ils furent rapidement consumés l'un et l'autre, et cet accident imprévu, qui donna la paix d'un jour, prolongea la querelle durant un siècle [2]. Le traité final

vertus dans un ermite et vices dans un ministre (l. 12, c. 2).

[1] Pachymère raconte clairement le crime et l'excommunication (l. III, c. 10-14-19, etc.), et Grégoras (l. IV, c. 4) sa confession et sa pénitence.

[1] Pachymère raconte l'exil d'Arsène (l. IV, c. 1-16). Il fut un des commissaires qui le visitèrent dans son île déserte. Le dernier testament de l'intraitable patriarche existe encore. (Dupin, Bibliot. Ecclés., tome X, p. 95.

[2] Pachymère (l. VII, c. 22) raconte la cérémonie de

donna la victoire aux Arsénites : le clergé s'abstint pour quelques jours de toutes fonctions ecclésiastiques; on déposa le corps d'Arsène dans le sanctuaire ; et, au nom du saint défunt, le prince et le peuple furent absous des péchés de leurs pères [1].

Le crime de Paléologue eut pour motif, ou au moins pour prétexte, l'établissement de sa famille; et il s'empressa d'assurer la succession en partageant les honneurs de la pourpre avec son fils aîné. Andronic fut couronné et proclamé empereur des Romains dans la seizième année de son âge; il porta ce titre auguste durant un règne long et peu glorieux, neuf ans comme le collègue de son père, et cinquante ans comme son successeur. Michel aurait été jugé lui-même plus digne du trône s'il n'y fût jamais monté : les assauts de ses ennemis spirituels et domestiques lui laissèrent rarement le temps de travailler à sa propre gloire ou au bonheur de ses sujets. Il enleva aux Francs les îles les plus précieuses de l'Archipel, Lesbos, Chio et Rhodes : sous la conduite de son frère, qui commandait à Sparte et dans la Malvasie, les Grecs recouvrèrent toute la partie orientale de la Morée depuis Argos et Naples jusqu'au cap de Ténare. Le patriarche censura sévèrement l'effusion du sang chrétien, et tâcha inutilement d'inpirer aux princes ses craintes et ses scrupules. Mais, tandis qu'on s'occupait de ces conquêtes d'Occident, les Turcs diposaient de tous les pays au-delà de l'Hellespont, et leurs déprédations justifièrent le sentiment d'un sénateur, qui prédit au moment de sa mort qu'en recouvrant Constantinople, les Grecs perdraient l'Asie ; les lieutenans de Michel achevèrent ses conquêtes; ce prince s'enferma dans son palais, et ses négociations avec les papes et le roi de Naples présentent des traits d'une politique perfide et sanguinaire [1].

I. Le Vatican était le refuge le plus naturel d'un empereur latin chassé de son trône; le pape Urbain IV, sensible aux malheurs du prince fugitif, sembla vouloir soutenir ses droits. Il fit prêcher une croisade contre les Grecs schismatiques, avec indulgence plénière, et excommunia leurs alliés et leurs adhérens. Urbain sollicita les secours de Louis IX en faveur de son parent, et demanda un dixième des revenus ecclésiastiques de France et de l'Angleterre pour le service de la guerre sainte [2]. Le rusé Michel, qui guettait attentivement les progrès de la tempête naissante, essaya de suspendre les hostilités du pape et de calmer son zèle par des ambassades suppliantes et des lettres respectueuses; mais il insinuait qu'un établissement de paix solide devait nécessairement précéder la réunion des deux églises. La cour de Rome ne s'en laissa point imposer par cet artifice grossier; on répondit à Michel qu'un fils ne pouvait espérer le pardon de son père qu'après avoir prouvé la sincérité de son repentir; et que la foi orthodoxe pouvait seule préparer une base d'alliance et d'amitié. Après beaucoup de délais et de détours, l'approche du danger et l'importunité de Grégoire X obligèrent Paléologue d'entamer une négociation plus sérieuse; il allégua l'exemple du grand Vataces, et le clergé grec, qui pénétrait les intentions du prince, ne s'alarma point des premières démarches de respect et de réconciliation. Mais, lorsqu'il voulut presser l'exécution du traité, les prélats déclarèrent que les Latins étaient, non-seulement de nom mais de fait, des hérétiques, et qu'ils les regardaient comme la portion la plus méprisable de l'espèce humaine [3]. L'empe-

cette épreuve miraculeuse en philosophe, et cite avec le même mépris un complot des Arsénites, qui essayèrent de cacher une révélation dans le cercueil d'un saint (l. VII, c. 13); mais il compense cette incrédulité par une image qui pleure, une autre qui répand du sang, etc. (l. VII, c. 30), et la cure miraculeuse d'un homme sourd et muet de naissance (l. XI, 32).

[1] Pachymère a répandu dans treize livres l'histoire des Arsénites. Nicéphore (l. VIII. 9), qui semble n'aimer ni n'estimer ses sectaires, raconte leur réunion et leur victoire.

[1] Des douze livres de Pachymère les six premiers contiennent, ainsi que le quatrième et le cinquième de Nicéph. Gregor. le règne de Michel Paléologue. Lorsque ce prince mourut, Pachymère avait quarante ans. Au lieu de diviser son histoire en deux livres comme le père Poussin son éditeur, je suis Ducange et Cousin.

[2] Ducange, Hist. de C. P., l. V, 33, etc., tirée des Epîtres d'Urbain IV.

[3] A raison de leurs relations mercantiles avec les Génois et les Vénitiens, les Grecs appelaient les Latins [illegible]

reur tâcha de persuader, d'intimider ou de corrompre les ecclésiastiques les plus estimés du peuple, et d'obtenir l'approbation de chaque individu. Il se servit alternativement des motifs de la sûreté publique et des argumens de la charité chrétienne. On pesa le texte des pères et les armes des Français dans la balance de la politique et de la théologie; et, sans approuver le supplément au symbole de Nicée, les plus modérés avouèrent qu'ils croyaient possible de concilier les deux propositions qui occasionaient le schisme, et de réduire la procession du Saint-Esprit, du père par le fils, ou du père et du fils, à un sens catholique et orthodoxe [1]. La suprématie paraissait plus facile à concevoir, mais plus pénible à confesser. Michel représentait aux moines et aux prélats qu'ils ne pouvaient pas refuser de considérer l'évêque de Rome comme le chef des patriarches; que les conséquences du droit d'appel ne seraient pas fort dangereuses à raison de l'éloignement, et qu'ils pouvaient les éviter par de la circonspection. Paléologue protesta qu'il sacrifierait son empire et sa vie plutôt que de céder le moindre article de foi orthodoxe ou d'indépendance nationale; et cette déclaration fut scellée par une bulle d'or. Le patriarche Joseph se retira dans un monastère en attendant l'événement du traité; l'empereur, son fils Andronic, trente-cinq évêques métropolitains et leurs synodes signèrent les lettres d'union et d'obéissance, et on grossit la liste du nom de tous les diocèses que l'invasion des infidèles avait anéantis. Une ambassade, composée de ministres et de prélats intelligens, dont les ordres secrets autorisaient et recommandaient une complaisance sans borne, s'embarqua pour l'Italie, et porta des parfums et des ornemens précieux pour l'autel de Saint-Pierre. Le pape Grégoire X les reçut dans le concile de Lyon, à la tête de cinq cents évêques [1]. Il versa des larmes de joie sur ses enfans soumis et repentans, reçut le serment des ambassadeurs qui abjuraient le schisme au nom des deux empereurs, décora les prélats de l'anneau et de la mitre, chanta en grec et en latin le symbole de Nicée, avec l'addition du *filioque*, et se félicita de ce qu'il avait été réservé à réunir les deux églises. Les nonces du pape partirent bientôt après les députés de Byzance, pour terminer cette pieuse opération, et leurs instructions attestent que la politique du Vatican ne se contentait point d'un vain titre de suprématie. Ils reçurent ordre d'examiner les dispositions du monarque et du peuple, et d'absoudre les membres du clergé schismatique qui feraient les sermens d'abjuration et d'obéissance; d'établir dans toutes les églises l'usage du symbole orthodoxe; de préparer la réception d'un cardinal légat avec les pleins-pouvoirs de sa dignité et de son office, et de faire sentir à l'empereur les avantages qu'il pourrait tirer de la protection temporelle du pontife romain [2].

Mais ils ne trouvèrent pas un seul partisan chez une nation qui prononçait avec horreur le nom de Rome et de l'union. A la vérité Joseph n'occupait plus le siége patriarcal; on lui avait substitué Veccus, ecclésiastique modeste et éclairé; et les mêmes motifs obligeaient encore l'empereur à persévérer dans ses dispositions publiques. Mais en particulier il affectait de blâmer l'orgueil des Latins et de déplorer leurs innovations; et, tandis que Paléologue avilissait son caractère par cette double hypocrisie, il encourageait et punissait en même temps l'opposition de ses sujets. Du consentement des deux églises, on prononça une sentence d'excommunication contre les schismatiques obstinés; la puissance de Michel appuya les censures; et, lorsque les moyens de persua-

et βαναυσοι (Pachym., l. v, c. 10). Les uns sont hérétiques de nom, et les autres de fait, comme les Latins, dit le savant Veccus (l. v, c. 12), qui se convertit peu de temps après (c. 15, 16), et fut fait patriarche (c. 24).

1 Dans cette classe, nous pouvons placer Pachymère lui-même, dont le récit complet et impartial occupe les cinquième et sixième livres de son histoire. Cependant il ne parle point du concile de Lyon, et semble croire que les papes résidaient toujours à Rome ou dans l'Italie (l. v, c. 17-21).

1 Voyez les actes du concile de Lyon dans l'année 1274. (Fleury, Hist. Ecclés. tome xxviii, p. 181-199; Dupin, Bibliot. Ecclés., t. x, p. 135.)

2 Cette instruction curieuse, puisée avec plus ou moins d'exactitude par Wading et Léo Allatius dans les archives du Vatican, est donnée dans un extrait ou version par Fleury (tome xviii, p. 252-258).

sion ne réussissaient pas, il employait les menaces, la prison, l'exil, le fouet et les mutilations, la pierre de touche, dit un historien, du courage et de la lâcheté. Deux princes grecs qui régnaient encore sur l'Étolie, l'Epire et la Thessalie, s'étaient soumis au souverain de Constantinople, mais rejetèrent les chaînes du pontife romain, et soutinrent avec succès leur refus par les armes. Sous leur protection, les évêques et les moines fugitifs assemblèrent des synodes, rétorquèrent le nom d'hérétique, et y ajoutèrent celui d'apostat. Le prince de Trébisonde se proposa de prendre le titre d'empereur que Michel n'était plus digne de porter; et les Latins de Négrepont, de Thèbes, d'Athènes et de la Morée, oubliant le mérite de la conversion, se joignirent aux ennemis de Paléologue. Ses généraux favoris, qui faisaient partie de sa famille, désertèrent ou le trahirent successivement. Sa sœur Eulogie, sa nièce et deux de ses cousines fomentèrent une conspiration; une autre de ses nièces, Marie, reine des Bulgares, négocia la ruine de son oncle avec le sultan d'Egypte; et leur perfidie passa dans l'opinion publique pour l'effort de la vertu [1]. Lorsque les nonces du pape le pressèrent de consommer le saint ouvrage, Paléologue leur exposa dans un récit circonstancié tout ce qu'il avait fait et ce qu'il avait souffert. Ils ne pouvaient pas douter que les sectaires des deux sexes et de tous les rangs n'eussent été privés de leurs honneurs, de leur fortune et de leur liberté. La liste des confiscations et des châtimens contenait les noms des personnes les plus chéries de l'empereur, et de celles qui méritaient le mieux ses bienfaits. Ils contemplèrent dans les prisons quatre princes du sang impérial, enchaînés comme des malfaiteurs. Deux de ces captifs obtinrent la liberté, l'un par la soumission et l'autre par la mort; les deux autres furent punis de leur obstination par la perte des yeux; et les Grecs les moins opposés à l'union déplorèrent cette cruelle et honteuse tragédie [1]. Les persécuteurs doivent s'attendre à la haine de leurs victimes; mais ils tirent ordinairement quelque consolation du témoignage de leur conscience, des applaudissemens de leur parti, et peut-être du succès de leur entreprise. Michel, dont l'hypocrisie n'était animée que par des motifs de politique, devait se détester lui-même, mépriser ses partisans, estimer et envier les rebelles qui bravaient dans les fers son artificieuse cruauté. Tandis qu'on abhorrait sa violence à Constantinople, on se plaignait à Rome de sa lenteur, on y révoquait en doute sa sincérité; et la sentence du pape Martin exclut de la communion des fidèles celui qui travaillait à y faire rentrer une église schismatique. Dès que le tyran fut expiré, les Grecs abjurèrent l'union d'un consentement unanime; on purifia les églises, et Andronic, en versant des larmes sur les erreurs de sa jeunesse, refusa pieusement aux restes de son père les obsèques d'un prince et même d'un chrétien [2].

II. Les Latins, durant leurs calamités, avaient laissé tomber en ruine les tours de Constantinople; Paléologue les fit rétablir, fortifier et garnir abondamment de grains et de provisions salées, dans la crainte d'un siége qu'il s'attendait de soutenir contre les puissances de l'Occident. Le monarque des Deux-Siciles était le plus formidable de ses voisins; mais tandis que Mainfroi, bâtard de Frédéric II, occupait ce trône, ses états servaient de rempart à l'empire d'Orient. Quoique actif et brave, Mainfroi, séparé de la cause des Latins et proscrit par les sentences successives de plusieurs papes, ne pensait qu'à se défendre, et la croisade dirigée contre l'ennemi personnel de Rome occupait les armées qui auraient pu assiéger Constan-

[1] Cette confession franche et authentique de la détresse de Michel est écrite en latin barbare par Ogier, qui se donne le titre de Protonotaire des Interprètes, et transcrite par Wading des manuscrits du Vatican (A. D. 1278, n° 3). J'ai trouvé, par hasard, ses Annales de l'Ordre Franciscain, *fratres minores*, parmi les papiers de rebut chez un libraire.

[1] Voyez le sixième livre de Pachymère, et particulièrement les chapitres 1, 11, 16, 18, 24, 27; on est d'autant plus fondé à le croire, qu'il parle de cette persécution avec plus de douleur que d'aigreur.

[2] Pachymère, l. VII, c. 1, 11, 17. Le discours d'Andronic l'aîné (l. XII, c. 2) est un acte curieux qui prouve que, si les Grecs étaient esclaves de l'empereur, l'empereur n'était pas moins esclave de la superstition et du clergé.

tinople. Le frère de saint Louis, Charles, comte d'Anjou et de Provence, conduisait la chevalerie de France à cette sainte[1] expédition; le vengeur de Rome obtint pour prix la couronne des Deux-Siciles. L'aversion de ses sujets chrétiens obligea Mainfroi d'enrôler une colonie de Sarrasins que son père avait établie dans la Pouille; et cette ressource odieuse peut expliquer la méfiance du héros catholique, qui rejeta toutes les propositions d'accommodement. « Portez, dit Charles, ce » message au sultan de Nocera; dites-lui que » Dieu et nos épées décideront entre nous, » et que, s'il ne m'envoie pas au paradis, je » l'enverrai sûrement aux enfers. » Les armées se joignirent: j'ignore dans quel endroit de l'autre monde alla Mainfroi; mais dans celui-ci il perdit, près de Bénévent, la bataille, la couronne et la vie. Naples et la Sicile se peuplèrent d'une race belliqueuse de noblesse française; et leur chef ambitieux se promit de faire bientôt la conquête de l'Afrique, de la Grèce et de la Palestine. Des motifs spécieux pouvaient le déterminer à essayer d'abord ses armes contre Constantinople; et Paléologue, qui ne comptait point sur ses propres forces, implora plusieurs fois l'humanité de saint Louis contre l'ambition de son frère, sur lequel il conservait un juste ascendant. Charles fut occupé un moment de l'invasion de Conradin, dernier héritier de la maison impériale de Souabe; mais ce jeune prince succomba dans une entreprise au-dessus de ses forces; et sa tête, publiquement abattue sur un échafaud, apprit aux rivaux de Charles à craindre pour leur vie autant que pour leurs états. La dernière croisade de saint Louis sur la côte d'Afrique donna encore un répit au souverain de Bysance. Le devoir et l'intérêt obligeaient également le roi de Naples à seconder la sainte entreprise. La mort de saint Louis le débarrassa d'un censeur importun. Le roi de Tunis se reconnut vassal et tributaire de la couronne de Sicile; et les plus intrépides des chevaliers français eurent la liberté de marcher sous sa bannière contre l'empire grec. Un mariage et un traité réunirent ses intérêts à ceux de la maison de Courtenai; il promit sa fille Béatrix à Philippe, fils et héritier de l'empereur Baudouin; on lui accorda une pension de six cents onces d'or pour soutenir sa dignité; son père distribua généreusement à ses alliés les royaumes et les provinces de l'Orient, ne réservant pour lui que la ville de Constantinople et ses environs, jusqu'à la distance d'une journée de marche[1]. Dans ce danger pressant, Paléologue s'empressa de souscrire le symbole et d'implorer la protection du pape, qui prit avec le ton d'autorité le titre d'ange de paix et de père commun des chrétiens. Sa voix respectable enchaîna la valeur et l'épée de Charles d'Anjou; et les ambassadeurs grecs l'aperçurent qui mordait de fureur son sceptre d'ivoire dans l'antichambre du pontife romain. Il paraît que ce prince respecta la médiation désintéressée de Grégoire X; mais l'orgueil et la partialité de Nicolas III irritèrent sa fierté; et l'attachement de ce pontife pour la famille des Ursins, dont il descendait, aliéna du service de la chrétienté le plus redoutable de ses champions. La ligue contre les Grecs, composée de Philippe, l'empereur latin, du roi des Deux-Siciles et de la république de Venise, allait avoir son exécution; et l'élection de Martin, Français de nation, sur le trône pontifical, donna une sanction à l'entreprise. Philippe fournissait son nom, Martin une bulle d'excommunication, les Vénitiens une escadre de quarante galères, et les forces de Charles consistaient en quarante comtes, dix mille hommes d'armes, un corps nombreux d'infanterie, et une flotte de plus de trois cents vaisseaux de transport. On fixa le jour où cette nombreuse armée devait se rassem-

[1] Les meilleures relations de la conquête de Naples, par Charles d'Anjou, se trouvent dans les Chroniques florentines de Ricordano Malespina (c. 175-193) et Giovanni Villani (l. VII, c. 1-10-25-30), publiées par Muratori dans les huitième et treizième volumes des Historiens de l'Italie. Il a abrégé dans ses Annales (tome XI, p. 56-72) les grands événemens dont on trouve aussi la description dans l'*Istoria civile* de Giannone (tome II, l. XIX; tome III, l. XX).

[1] Ducange, Hist. de C. P., l. V, c. 49-56; l. VI, c. 1-13. Voyez Pachymère (l. IV, c. 29; l. V, c. 7-10-25; l. VI, c. 30-32, 33) et Nicéphore Grégoras (l. IV, 5; l. V, 1, 6).

bler dans le port de Brindes, et trois cents chevaliers qui s'étaient emparés de l'Albanie essayèrent d'avancer, d'emporter la forteresse de Belgrade. Leur défaite put flatter un instant la vanité de la cour de Constantinople; mais Paléologue, désespérant toujours de ses armes [1], eut recours à la perfidie.

Parmi les adhérens fugitifs de la maison de Souabe, Jean de Procida fut chassé d'une petite île de ce nom, qu'il possédait dans la baie de Naples. Il descendait d'une famille noble; son éducation avait été soignée, et, dans son exil, Jean se tira de l'indigence en pratiquant la médecine, qu'il avait étudiée dans l'école de Salerne. Il ne lui restait plus rien à perdre que la vie, et la première qualité d'un rebelle est de la mépriser. Procida possédait l'art de négocier et de déguiser ses motifs. Dans ses transactions avec des nations et avec des particuliers, il persuadait à tous les partis qu'il ne s'occupait que de leurs intérêts. Les nouveaux états de Charles gémissaient sous la verge des tyrannies fiscales et militaires [2]. Il sacrifiait la fortune et la vie de ses sujets italiens à ses jouissances personnelles et à la licence de ses courtisans : sa présence contenait la haine des Napolitains; mais l'administration faible et vicieuse des lieutenans ou des gouverneurs excitait le mépris et l'indignation des Siciliens. Procida ranima le sentiment de la liberté par son éloquence, et fit trouver à chaque baron son intérêt personnel à soutenir la cause commune. Dans l'espérance d'un secours étranger, Jean visita successivement la cour de l'empereur grec et celle de Pierre, roi d'Aragon [3], qui possédait les pays maritimes de Valence et de Catalogne. On offrit à Pierre une couronne qu'il aurait pu justement réclamer en faisant valoir les droits de son mariage avec la sœur de Mainfroi, et le dernier vœu de Conradin, qui, de l'échafaud où il perdit la vie, avait jeté sa bague à son héritier et à son vengeur. Paléologue se décida facilement à distraire son ennemi d'une guerre étrangère, en l'occupant chez lui d'une révolte; il fournit vingt-cinq mille onces d'or, dont on se servit utilement pour armer une flotte de Catalans, qui mirent à la voile sous un pavillon sacré, et sous le prétexte d'attaquer les Sarrasins de l'Afrique. Déguisé en moine ou en mendiant, l'infatigable organe de la révolte vola de Constantinople à Rome, et de Sicile à Sarragosse. Le pape Nicolas, ennemi personnel de Charles, signa lui-même le traité; et son acte de donation transporta les fiefs de saint Pierre de la maison d'Anjou dans celle d'Aragon. Le secret, quoique répandu dans tant de différens pays, fut gardé durant plus de deux années avec une discrétion impénétrable; et chacun des nombreux conspirateurs, adoptant les maximes de Procida, déclarait qu'il se ferait couper la main gauche s'il soupçonnait qu'elle pût connaître l'intention de sa main droite. La mine se préparait avec un artifice profond et dangereux; mais on ne peut assurer si le tumulte de Palerme fut accidentel ou prémédité.

La veille de Pâques, tandis qu'une procession de citoyens sans armes visitait une église hors de la ville, la fille d'une maison noble reçut une insulte grave d'un soldat français [1]. La populace en fit prompte justice en immolant le coupable. Les soldats qui survinrent repoussèrent pour un instant la multitude; mais à la fin le nombre et la fureur l'emportèrent; les conspirateurs saisirent cette occasion; l'alarme se répandit dans

[1] Le lecteur d'Hérodote se rappellera de quelle manière miraculeuse l'armée assyrienne de Sennachérib fut désarmée et détruite (l. II, c. 141).

[2] Selon Sabas Malaspina (Hist. de Sicile, l. III, c. 16, dans Muratori, tome VIII, p. 832), les sujets de Charles, qui avaient regardé Mainfroi comme un loup vorace, le regrettèrent comme un innocent agneau; et il justifie leur mécontentement par la tyrannie du gouvernement des Français (l. VI, c. 2-7). Voyez le manifeste sicilien dans Nicolas Spécialis (l. I, c. 11), dans Muratori (tome X, p. 930).

[3] Voyez le caractère et les conseils de Pierre, roi d'Aragon, dans Mariana (*Hist. Hispan.*, l. XIV, c. 6, tome II, p. 133). Le lecteur pardonnera les défauts du jésuite en faveur de son style, et souvent en faveur de son discernement.

[1] Après avoir détaillé les griefs de ses compatriotes, Nicolas Spécialis ajoute dans le véritable esprit de la jalousie italienne : « Quæ omnia et graviora quidem, ut » arbitror, patienti animo Siculi tolerassent, nisi quod » primum cunctis dominantibus cavendum est, alienas » feminas invasissent.» (L. I, c. 2, p. 924.)

toute l'île, et huit mille Français perdirent la vie dans un massacre auquel on a donné le nom de Vêpres siciliennes [1]. On déploya dans toutes les villes la bannière de l'église et de la liberté. La présence de Procida animait la révolte, et Pierre d'Aragon, qui cingla de la côte d'Afrique à Palerme, entra dans la ville aux acclamations des habitans, qui le nommèrent le monarque et le libérateur de la Sicile. Charles apprit avec autant de confusion que d'étonnement la révolte d'un peuple qu'il avait vexé si long-temps avec impunité, et on l'entendit s'écrier dans le premier accès de douleur et de dévotion : « Grand Dieu, si tu » as résolu de m'humilier, fais-moi du moins » descendre plus doucement du faîte de la » grandeur! » Il rappela précipitamment de la guerre contre les Grecs la flotte et l'armée qui remplissaient déjà les ports de l'Italie ; et Messine se trouva exposée, par sa situation, aux premiers efforts de sa vengeance. Sans confiance en leurs propres forces, et sans espoir de secours étrangers, les citoyens auraient ouvert leurs portes, si le monarque eût voulu assurer le pardon et la conservation des anciens priviléges : mais il avait déjà repris toute sa fierté ; les plus vives instances du légat ne purent lui arracher que la promesse d'épargner la ville, à condition qu'on lui remettrait huit cents sujets dont il donnerait la liste, et dont le sort serait à sa discrétion. Le désespoir des Messinois ranima leur courage : Pierre d'Aragon vint à leur secours [2]. Le manque de provisions et les dangers de l'équinoxe forcèrent son rival de se retirer sur les côtes de la Calabre. Au même instant l'amiral des Catalans, le célèbre Roger de Flor, balaya le canal avec son escadre invincible. La flotte française, moins nombreuse en galères qu'en bâtimens de transport, fut ou brûlée ou détruite, et le même événement assura l'indépendance de la Sicile et la sûreté de Paléologue. Peu de jours avant sa mort, il apprit avec joie la chute d'un ennemi qu'il estimait et haïssait également, et peut-être crut-il, comme le public, avec satisfaction, que Constantinople et l'Italie n'auraient eu bientôt qu'un seul maître [1], si Charles n'eût pas rencontré Paléologue pour rival. Depuis cette époque funeste, le roi des Deux-Siciles éprouva une suite continuelle de calamités. Les ennemis insultèrent sa capitale, et firent son fils prisonnier. Charles mourut sans avoir recouvré la Sicile, qui, après une guerre de vingt ans, fut définitivement séparée du royaume de Naples, et transférée comme royaume indépendant à une branche cadette de la maison d'Aragon [2].

On ne me soupçonnera pas, j'espère, de superstition, si j'observe que, même dans ce monde, l'ordre naturel des événemens offre quelquefois les plus fortes apparences d'une rétribution morale. Le premier Paléologue avait sauvé son empire en soufflant le feu de la révolte dans les royaumes de l'Occident ; et ces discordes produisirent une génération d'hommes féroces qui assaillirent et ébranlèrent le trône de son fils. Dans nos siècles modernes, les dettes et les taxes nous persécutent au sein de la paix ; mais dans les gouvernemens irréguliers du moyen-âge, des troupes de soldats licenciés pillaient, insultaient et tyrannisaient les peuples désarmés. Trop paresseux pour se livrer à des travaux, et trop fiers pour mendier leur subsistance, les mercenaires vivaient de brigandage ; appuyés du nom de quelque chef dont ils déployaient la bannière, ils devenaient plus dangereux et semblaient un peu moins méprisables ; le souverain à qui leur service

[1] Les Français se ressouvinrent long-temps de cette leçon sanglante. « Si on me pousse à bout, dit Henri IV, » j'irai déjeûner à Milan et dîner à Naples. — Votre majesté, lui répondit l'ambassadeur d'Espagne, pourrait » arriver en Sicile pour les vêpres. »

[2] Deux écrivains nationaux racontent les détails de cette révolte et de la victoire dont elle fut suivie, Barthélemi de Neocastro (dans Muratori, tome XIII) et Nicolas Spécialis (dans Muratori, tome X) ; l'un était contemporain et l'autre vivait dans le siècle suivant. Le patriote Specialis rejette le nom de rebelle, et nie la correspondance préliminaire avec Pierre d'Aragon (*nullo communicato consilio*), qui se trouva par hasard avec sa flotte sur la côte d'Afrique (l. I, c. 4-9).

[1] Nicéphore Grégoras (l. V, c. 6) admire la sagesse de la Providence dans cette balance égale des états et des princes. Pour l'honneur de Paléologue, j'aimerais mieux que cette balance eût été observée par un Italien.

[2] Voyez la Chronique de Villani, le onzième volume des *Annali d'Italia* par Muratori, et les vingtième et vingt-unième livres de l'*Istoria Civile* de Giannone.

devenait inutile et que leur présence incommodait tâchait de s'en débarrasser sur ses voisins. Après la paix de Sicile, des milliers de Génois, de *Catalans*, etc.[1], qui avaient combattu par terre ou par mer pour la maison d'Aragon ou d'Anjou, se rassemblèrent et formèrent un corps de nation réunie par la parité des mœurs et de l'intérêt. Ayant appris l'irruption des Turcs dans les provinces asiatiques de l'empire d'Orient, ils résolurent de se procurer une paie et de partager les dépouilles; et Frédéric, roi de Sicile, contribua libéralement à leur départ. Ne connaissant d'autre profession que les armes, d'autre vertu que la valeur, ils n'eurent, durant une guerre de vingt années, qu'un camp ou un vaisseau pour habitation : on prétend que d'un seul coup de sabre les Catalans fendaient en deux un cavalier et son cheval; ce conte annonce au moins qu'ils étaient redoutables, et atteste qu'ils étaient redoutés. Roger de Flor passait pour le plus populaire de leurs chefs; il effaçait tous ses rivaux d'Aragon par son mérite personnel. Issu du mariage d'un gentilhomme allemand de la cour de Frédéric II et d'une demoiselle noble de Brindes, Roger fut successivement templier, apostat, pirate, et enfin le plus puissant amiral de la Méditerranée. Il cingla de Messine vers Constantinople, suivi de dix-huit galères, quatre gros vaisseaux et huit mille aventuriers. Andronic l'aîné exécuta fidèlement le traité préliminaire que le général avait dicté avant de quitter la Sicile, et reçut ce formidable secours avec un mélange de joie et de terreur. On logea Roger dans un palais; et l'empereur donna sa nièce en mariage au vaillant étranger, qu'il décora du titre de grand-duc ou d'amiral de la Romanie. Après quelque temps de repos, il transporta ses troupes au-delà de la Propontide, et attaqua les Turcs. Trente mille Musulmans périrent dans deux batailles sanglantes; Roger fit lever le siége de Philadelphie, et mérita d'être nommé le libérateur de l'Asie. Mais l'esclavage et la ruine de cette malheureuse province furent bientôt la suite de cette courte prospérité. Les habitans, dit un historien, s'échappèrent de la fumée pour tomber dans les flammes : les hostilités des Turcs étaient moins funestes que l'amitié des Catalans. Ils considéraient comme leur propriété la vie, la fortune et l'honneur de ceux ou de celles qu'ils avaient sauvés; la perception des amendes et des subsides était accompagnée de rapines et d'exécutions arbitraires, et le grand-duc assiégea Magnésie, ville de l'empire, pour la punir de sa résistance[1]. Il s'excusa de cette violence sur les plaintes et le ressentiment d'une armée victorieuse qui aurait méconnu son autorité et peut-être attaqué sa vie s'il eût prétendu châtier des soldats justement irrités du refus qu'on faisait de leur accorder le prix convenu de leur service. Les menaces et les plaintes d'Andronic attestent la faiblesse et la misère de l'empire. Le monarque n'avait demandé par sa bulle d'or que cinq cents chevaliers et mille soldats d'infanterie; il enrôla cependant et nourrit la foule de volontaires qui accoururent dans ses états. Tandis que ses plus braves alliés se contentaient d'une paie de trois byzans d'or par mois, les Catalans recevaient chaque mois une ou même deux onces d'or, et l'on peut évaluer à cent louis la paie d'une année. Un de leurs chefs avait taxé modestement à trois cent mille écus le prix de ses services futurs, et il était déjà sorti plus d'un million du trésor royal pour la subsistance de ces dispendieux mercenaires. On imposa une taxe onéreuse sur les laboureurs, on retrancha un tiers des appointemens aux officiers publics, et le titre de la monnaie fut si honteusement altéré, qu'il ne se trouvait plus que cinq parties d'or pur sur vingt-quatre[2].

[1] Les plus braves de cette multitude de Catalans et d'Espagnols étaient connus des Grecs sous le nom d'*Almogavares*, qu'ils se donnaient eux-mêmes. Moncade les fait descendre des Goths, et Pachymère (l. XI, c. 22) des Arabes; et, en dépit de la vanité nationale et religieuse, je crois que le dernier a raison.

[1] On peut se former une idée de la population de ces villes par les trente-six mille habitans de Tralles, qui avait été rebâtie sous le règne précédent, et qui fut ruinée par les Turcs (Pachymère, l. VI, c. 20, 21).

[2] J'ai recueilli ces détails sur les monnaies dans Pachymère (l. XI, c. 21; l. XII, c. 4, 5-8-14-19), qui décrit l'altération graduelle de la monnaie d'or. Même dans les temps les plus heureux du règne de Jean Ducas Valaces, les byzans étaient composés de moitié or et moitié alliage.

Roger obéit volontiers à l'ordre que lui donna l'empereur d'évacuer une province où il ne restait plus rien à piller; mais il refusa de disperser ses troupes. Sa réponse fut respectueuse, mais sa conduite annonça la révolte ou l'indépendance. Le grand-duc protesta que, si l'empereur marchait contre lui, il s'avancerait à quarante pas pour baiser la terre, mais qu'en se relevant de cette humble posture Roger n'oublierait point qu'il avait une épée pour défendre sa vie et celle de ses compagnons. Il accepta le titre de césar et les marques de cette dignité, et rejeta la nouvelle proposition du gouvernement de l'Asie, à condition qu'il réduirait le nombre de ses troupes à celui de trois mille. L'assassinat est la dernière ressource des lâches. La curiosité conduisit le nouveau césar au palais d'Andrinople, ou la cour faisait sa résidence, et les Alains de la garde royale le poignardèrent dans l'appartement et en présence de l'impératrice. Quoiqu'on ait prétendu qu'ils l'avaient immolé à leur vengeance particulière, il est difficile de le croire, puisque ses amis essuyèrent le même sort à Constantinople, et furent tous enveloppés dans la proscription. La perte de leur chef intimida les aventuriers : ils se réfugièrent sur leurs vaisseaux, mirent à la voile et se répandirent sur les côtes de la Méditerranée. Mais une vieille bande, composée de quinze cents Catalans ou Français, se maintint dans la forteresse de Gallipoli sur l'Hellespont; ils y déployèrent la bannière d'Aragon, et offrirent de justifier ou de venger l'honneur de leur général par un combat de dix ou de cent guerriers contre un nombre égal de ses ennemis. Au lieu d'accepter ce défi, l'empereur Michel, fils et collègue d'Andronic, résolut de les accabler par la multitude. Il vint à bout de rassembler une armée de treize mille chevaux et trente mille homme d'infanterie; les vaisseaux grecs et génois couvrirent la Propontide, et deux batailles consécutives firent triompher sur terre et sur mer les invincibles Catalans. Le jeune empereur se réfugia dans son palais, et laissa un corps de cavalerie légère, insuffisant pour la défense du pays. Ces victoires ranimèrent l'espoir des aventuriers et augmentèrent bientôt leur nombre. Des guerriers de toutes les nations se réunirent sous la bannière et le nom de la grande compagnie, et trois mille Mahométans désertèrent les étendards de l'empereur pour se joindre à cette association militaire. La possession de Gallipoli donnait aux Catalans la facilité d'intercepter le commerce de Constantinople et de la mer Noire, tandis que leurs compagnons ravageaient, des deux côtés de l'Hellespont, les frontières de l'Europe et de l'Asie. Pour prévenir leur approche, les Grecs dévastèrent eux-mêmes tous les environs de Bysance : les paysans se retirèrent dans la ville avec leurs troupeaux, et égorgèrent en un seul jour tous les animaux qu'ils ne pouvaient ni renfermer ni nourrir. Andronic renouvela quatre fois, et toujours inutilement, ses propositions de paix; mais le manque de provisions et la discorde des chefs forcèrent les Catalans de s'éloigner des bords de l'Hellespont et des environs de la capitale. Après s'être séparés des Turcs, les restes de la grande compagnie continuèrent leur marche à travers la Macédoine et la Thessalie, et cherchèrent un nouvel établissement dans le cœur de la Grèce [1].

La pauvreté de Michel Paléologue le força de frapper de nouvelles monnaies où il entrait neuf parties ou carats d'or et quinze de cuivre. Après sa mort, le titre monta à dix carats, et dans l'excès des calamités on le réduisit à moitié. Le prince se débarrassa pour un moment; mais cette ressource passagère anéantit le commerce irrévocablement. En France, le titre est de vingt-deux carats et d'un douzième d'alliage, et le titre d'Angleterre et de Hollande est encore plus haut.

[1] Pachymère, dans ses onzième, douzième et treizième livres, fait le récit prolixe de la guerre des Catalans jusqu'à l'année 1308. Nicéphore est plus complet et moins diffus (l. VII, 3-6); Ducange, qui veut en faire des Français, a suivi leurs traces avec sa diligence ordinaire (Hist. de C. P., l. VI, c. 22-46) : il cite une Hist. d'Aragon que j'ai lue avec plaisir, et que les Espagnols préconisent comme un modèle de style et de composition (*Expedicion de los Catalanes y Aragoneses contra los Turcos y Griegos*; Barcelone, 1623, in-4° ; Madrid, 1777, in-8°). Don Francisco de Moncada, comte d'Ossone, peut imiter César ou Salluste, il peut avoir traduit les contemporains grecs ou italiens, mais il ne cite jamais ses autorités, et je ne trouve aucun témoignage national des exploits de ses compatriotes.

Après quelques siècles d'oubli, l'irruption des Latins fit éprouver à la Grèce de nouvelles calamités. Durant les deux cent cinquante années qui s'écoulèrent entre la première et la dernière conquête de Constantinople, une multitude de petits tyrans se disputèrent cette vénérable contrée. Ses villes antiques, dépourvues de génie et de liberté, essuyaient encore tous les désordres des guerres civiles et étrangères; et, si la servitude est préférable à l'anarchie, la Grèce doit se trouver heureuse sous le joug des Ottomans. Je n'entreprendrai point l'histoire des différentes dynasties qui s'élevèrent et tombèrent successivement sur le continent et dans les îles; mais un sentiment de vénération ou de reconnaissance pour le premier séjour des muses et de la philosophie, doit naturellement intéresser tout lecteur instruit au sort d'Athènes [1]. Dans le partage de l'empire, la principauté d'Athènes et de Thèbes fut la récompense d'Othon de La Roche, noble guerrier de la Bourgogne [2]. Il obtint le titre de grand-duc [3], auquel les Latins attribuaient un sens particulier, et dont les Grecs faisaient remonter l'origine au siècle de Constantin [4]. Othon suivit les étendards du marquis de Montferrat; son fils et ses deux petits-fils possédèrent paisiblement les vastes états qu'il avait conquis par un miracle de conduite ou de fortune [5], jusqu'au moment où l'héritière de cette famille contracta un mariage qui les fit passer à la branche aînée de la maison de Brienne. Gauthier de Brienne, leur fils, succéda au duché d'Athènes; et, avec le secours de quelques Catalans mercenaires qu'il investit de fiefs, le grand-duc se rendit maître de trente châteaux du voisinage. Mais, ayant été informé de l'approche et des desseins de la grande compagnie, Gauthier rassembla six cents chevaliers, six mille chevaux et environ huit mille hommes d'infanterie, et alla au-devant d'eux sur les bords de la rivière de Céphise en Béotie. Les forces des Catalans ne montaient qu'à trois mille cinq cents chevaux et quatre mille soldats d'infanterie; mais, suppléant au nombre par l'ordre et le stratagème, ils environnèrent leur camp d'une inondation artificielle; le duc, suivi des chevaliers, s'étant avancé sans précaution dans la prairie, leurs chevaux s'enfoncèrent dans la boue et il périt avec le plus grand nombre de ses braves compagnons. Sa famille et sa nation furent chassées de la Grèce, et son fils, Gauthier de Brienne, duc titulaire d'Athènes, tyran de Florence et connétable de France, perdit la vie dans les champs de Poitiers. Les victorieux Catalans se partagèrent l'Attique et la Béotie; ils épousèrent les veuves et les filles des vaincus; et, durant quatorze années, la grande compagnie fit trembler toute la Grèce. Des discordes les déterminèrent à reconnaître le chef de la maison d'Aragon pour leur souverain; et, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, les rois de Sicile disposèrent du gouvernement d'Athènes comme de leur apanage. Après les Français et les Catalans, la famille des Accaïoli, plébéienne à Florence, puissante à Naples, et souveraine en Grèce, forma la troisième dynastie. Athènes, qu'ils embellirent de nouveaux édifices, devint la capitale d'un royaume qui comprenait Thèbes, Argos, Corinthe, Delphes et une portion de la Thessalie. Le victorieux Mahomet II fit étrangler le dernier grand-duc, et élever ses enfans dans la discipline et la religion du sérail.

Quoiqu'il ne reste plus aujourd'hui que

1 Voyez l'histoire du laborieux Ducange, et sa Table des Dynasties françaises, dans laquelle il récapitule les trente-cinq passages où il cite les ducs d'Athènes.

2 Villehardouin le cite honorablement en deux endroits (n° 151-235); et, dans le premier passage, Ducange ajoute tout ce qui a pu être connu de sa personne et de sa famille.

3 C'est de ces princes latins du quatorzième siècle que Bocace, Chaucer et Shakespeare ont emprunté leur Thésée, duc d'Athènes. Un siècle ignorant applique ses mœurs et son langage aux temps les plus reculés.

4 Le même Constantin donna un roi à la Sicile, à la Russie un *magnus dapifer* de l'empire, à Thèbes le *primicerius*. Ducange (*ad Nicephor. Greg.*, l. VII, c. 5) rejette ces fables absurdes. Les Latins appelaient par corruption le seigneur de Thèbes *megas kurios*, ou *grand sire*.

5 *Quodam miraculo*, dit Albéric. Il fut probablement reçu par Michel-le-Choniate, l'archevêque qui défendit Athènes contre le tyran Léon Sgurus (Nicétas, *in Balduino*). Michel était frère de l'historien Nicétas, et son éloge d'Athènes existe encore en manuscrit dans la Bibliothèque Bodléienne (Fabric., *Bibliot. Græc.*, tome VI, p. 405).



l'ombre d'Athènes [1], elle contient encore huit ou dix mille habitans. Les trois quarts sont Grecs de langage et de religion; le reste est composé de Turcs, dont les liaisons avec les citoyens ont un peu adouci l'orgueil et la gravité nationale. L'olivier, don de Minerve, fleurit toujours dans l'Attique, et le miel du mont Hymète n'a point perdu de son parfum exquis [2]. Mais le commerce languissant est entre les mains des étrangers, et les Valaques s'occupent seuls de l'agriculture. Les Athéniens conservent encore leur ancienne vivacité d'esprit; mais cet avantage naturel dégénère en ruses méprisables lorsqu'il n'est ni perfectionné par l'étude ni soutenu par le sentiment généreux de la liberté. Les habitans des environs ont adopté pour proverbe: « Que Dieu nous garde des Juifs de Thessalonique, des Turcs de Négrepont et des Grecs d'Athènes! » Ils ont éludé la tyrannie des bachas par un expédient qui adoucit leur esclavage et aggrave leur honte. Vers le milieu du dernier siècle, les Athéniens choisirent pour leur protecteur le Kislar Aga ou chef des eunuques noirs du sérail. Cet esclave d'Éthiopie, qui jouit de la confiance du sultan, daigne accepter un présent de trente mille écus; le waivode, son lieutenant, qu'il confirme à la fin de chaque année, en prend cinq ou six mille pour lui; et telle est la politique adroite des Athéniens, qu'ils parviennent presque toujours à faire punir ou déposer le gouverneur dont ils ont à se plaindre. Dans leurs différends particuliers, ils prennent pour juge leur archevêque. Ce prélat, le plus riche de l'église grecque, jouit d'un revenu d'environ 24,000 francs. Ils ont en outre un tribunal composé de huit *geronti* ou vieillards choisis dans les huit quartiers de la ville. Les familles nobles ne peuvent pas remonter authentiquement à plus de trois siècles; mais leurs principaux membres se distinguent par l'affectation d'un maintien grave, un bonnet fourré et le nom d'Archon. Ceux qui aiment les contrastes représentent le langage moderne d'Athènes comme le plus barbare des soixante-dix dialectes du grec corrompu [1]. Ce tableau est trop chargé; mais il ne serait pas aisé de trouver dans la patrie de Platon et de Démosthènes un lecteur ou une copie de leurs admirables compositions. Les Athéniens foulent avec indifférence les ruines de l'antiquité; et tel est l'excès de leur dégradation, qu'ils sont incapables de payer un tribut d'admiration au génie de leurs prédécesseurs [2].

[1] Cet état d'Athènes moderne est tiré de Spon (Voyage en Grèce, tome II, p. 79-199) et de Wheeler (Voyage en Grèce, p. 337-414), de Stuart (Antiquités d'Athènes) et Chandler (Voyage en Grèce, p. 23-172). Le premier de ces voyageurs visita la Grèce dans l'année 1676; le dernier en 1765; et la révolution de près d'un siècle n'avait presque pas produit de changement sur ce théâtre paisible.

[2] Les anciens, ou au moins les Athéniens, croyaient que toutes les abeilles du monde étaient originaires du mont Hymète, qu'en mangeant du miel et se frottant d'huile on pouvait conserver sa santé et prolonger sa vie. (*Geoponica*, l. XV, c. 7, p. 1089-1094, édit. de Niclas).

[1] Ducange (*Glossar. Græc.*, *præfat.*, p. 8), qui cite pour autorité Théodore Zygomalas, grammairien moderne. Cependant Spon (tome II, p. 194) et Wheeler (p. 355), qui peuvent passer pour juges compétens, ont une opinion plus favorable du dialecte de l'Attique.

[2] Nous ne pouvons cependant pas les accuser d'avoir corrompu le nom d'Athènes, qu'ils nomment encore *Athini*. D'après le εις την Αθηνην, nous avons formé notre dénomination barbare de *Setines*.

CHAPITRE LXIII.

Guerres civiles et ruine de l'empire grec. — Règnes d'Andronic l'Aîné et d'Andronic le jeune. — Régence, révolte, règne et abdication de Jean Cantacuzène. — Établissement d'une colonie génoise à Péra et à Galata. — Leurs guerres contre l'empire et contre la ville de Constantinople.

Le long règne d'Andronic l'Ancien [3] n'est remarquable que par les querelles de l'église grecque, l'invasion des Catalans et l'essor de la grandeur ottomane. On le célèbre comme le prince le plus savant et le plus vertueux de son siècle; mais sa science et ses vertus ne contribuèrent ni à perfectionner les hommes ni à leur procurer le bonheur. Esclave de la superstition la plus absurde, il était toujours environné d'ennemis réels ou imaginaires, et il ne redoutait pas moins les flammes de l'enfer que les fureurs des Turcs

[3] Andronic justifie lui-même cette assertion par sa satire (Nicéphore Grég., l. I, c. 1) contre la partialité de l'histoire; il est vrai que sa critique est plus particulièrement dirigée contre la calomnie que contre l'adulation.

ou des Catalans. Sous le règne des Paléologues, on considérait le choix d'un patriarche comme la plus sérieuse affaire de l'état. L'église grecque se laissait conduire par des moines ambitieux et fanatiques, dont les vices et les vertus, le savoir et l'ignorance étaient également méprisables ou funestes. La discipline rigoureuse d'Arsène [1] irrita le peuple et le clergé; on l'entendit déclarer que le pécheur boirait jusqu'à la lie le calice de pénitence, et l'on répandit le conte ridicule d'un âne sacrilége qu'il punit parce qu'il avait mangé une laitue dans le jardin d'un couvent. Chassé du trône par la clameur publique, Arsène, avant de se retirer, composa deux harangues d'une teneur tout-à-fait opposée. Son testament public ne prêchait que résignation et charité; le codicille particulier lançait l'anathème sur les auteurs de sa disgrâce, et les privait pour toujours de la communion de la sainte Trinité, des anges et des saints. Le prélat déposa ce dernier papier dans un pot de terre qui fut placé par ses ordres sur le haut d'un pilier du dôme de Sainte-Sophie, dans l'espérance que la découverte de cet arrêt contribuerait quelque jour à sa vengeance. Au bout de quatre ans, des enfans le trouvèrent en grimpant sur des échelles pour chercher des nids de pigeons; et Andronic, se trouvant compris dans l'excommunication, trembla sur le bord de l'abîme perfidement caché sous ses pas. Il fit immédiatement assembler un synode d'évêques et discuter cette question importante : on condamna unanimement l'anathème clandestin; mais, comme il ne pouvait être levé que par celui qui l'avait prononcé, et que ce prélat chassé de son siége n'en avait plus le pouvoir, on jugea qu'aucune puissance de la terre ne pouvait infirmer la sentence. L'auteur du désordre daigna témoigner des regrets et faire quelques excuses; mais la conscience de l'empereur était toujours alarmée, et ce prince ne désirait pas moins vivement qu'Arsène lui-même la restauration d'un patriarche qui pouvait seul le tranquilliser. Au milieu de la nuit, un moine, après avoir heurté rudement à la porte de la chambre où l'empereur reposait, lui annonça une révélation de peste, de famine, de tremblement de terre et d'inondation. Andronic, épouvanté, sauta de son lit, passa le reste de la nuit en prière, et crut avoir senti la terre trembler. L'empereur, suivi d'un cortége d'évêques, se rendit à pied à la cellule d'Arsène, qui, après s'être fait un peu prier par décence, consentit à absoudre le prince et à gouverner l'église de Constantinople. Mais sa disgrâce ne l'avait pas rendu plus docile, et sa rigueur le rendit encore plus odieux. Ses ennemis se servirent avec succès d'un assez plaisant moyen de vengeance. Ils enlevèrent durant la nuit le tabouret de son trône, et le replacèrent sans être aperçus, orné d'une caricature des plus satiriques. L'empereur paraissait avec une bride de cheval; Arsène tenait les rênes, et conduisait l'animal aux pieds du Christ. On découvrit et l'on punit les auteurs de cette insulte; mais le patriarche, indigné de ce qu'on avait épargné leur vie, se retira une seconde fois dans sa cellule, et les yeux d'Andronic, ouverts pour un instant, se refermèrent sous son successeur.

Si cette transaction est une des plus curieuses et des plus intéressantes d'un règne de cinquante ans, on ne me trouvera point blâmable pour avoir réduit dans un petit nombre de pages les énormes in-folio de Pachymère [1], de Cantacuzène [2] et de Nicéphore Grégoras [3], qui ont composé l'histoire

[1] Pour l'anathème trouvé dans le nid de pigeons, voyez Pachymère (l. IX, c. 24). Il raconte toute l'histoire d'Arsène (l. VIII, c. 13-16 20-24; l. X, c. 27-29-31-36; l. XI, c. 1-3-5, 6; l. XIII, c. 8-10-23-35), et il s'accorde avec Nicéphore Grégoras (l. VI, 5-7; l. VII, c. 1-9), qui ajoute la seconde retraite de ce second Chrysostôme.

[1] Pachymère, dans sept livres en trois cent soixante-dix-sept pages in-folio, donne l'histoire des trente-six premières années d'Andronic l'aîné, et fait connaître la date de sa composition par les nouvelles ou mensonges courans du jour (A. D. 1308). La mort ou le dédain l'empêcha de continuer.

[2] Après un intervalle de deux ans depuis la conclusion de Pachymère, Cantacuzène prend la plume, et son premier livre (c. 6-59, p. 9-150) raconte les guerres civiles et les huit dernières années d'Andronic l'Ancien. Le président Cousin, son traducteur, est l'auteur de la comparaison ingénieuse de Moïse et de César.

[3] Nicéphore Grégoras raconte en raccourci le règne et la vie entière d'Andronic l'Ancien (l. VI, c. I; l. X, c. I, p. 96-291). C'est cette partie que Cantacuzène accuse de calomnier sa conduite.

prolixe de ces temps. Le nom de l'empereur Cantacuzène suffit sans doute pour exciter la curiosité. Ses mémoires comprennent une révolution de quarante années, depuis la révolte d'Andronic-le-Jeune jusqu'au moment où il abdiqua lui-même l'empire, et on peut observer qu'il est, comme Moïse et César, le principal acteur des scènes dont il donne la description. Mais dans son éloquent ouvrage on chercherait en vain la sincérité d'un héros, ou le mérite du repentir : retiré dans un cloître, loin des vices et des passions du monde, il présente moins une confession qu'une apologie de la vie d'un politique ambitieux. Au lieu de développer les caractères et les desseins des hommes, il ne présente que la surface spécieuse des événemens, auxquels il joint sans modération son éloge personnel, et celui de tous ses partisans. Leurs motifs sont toujours purs, et leurs vues légitimes. Ils conspirent et se révoltent sans aucune considération pour leur intérêt particulier; tyrans ou victimes, c'est toujours par un sentiment équitable et vertueux.

A l'imitation du premier des Paléologues, Andronic l'Ancien associa son fils Michel aux honneurs de la pourpre ; et, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à sa mort prématurée, ce prince fut considéré durant plus de vingt-cinq ans comme le second empereur des Grecs[1]. A la tête des armées il n'excita ni l'inquiétude des ennemis, ni la jalousie de la cour : sa patiente modération ne calcula point les années de son père; et ce père n'eut jamais à redouter ni les vices ni les vertus de son fils. Le fils de Michel portait le nom d'Andronic comme son grand-père, dont cette ressemblance de nom semblait redoubler la tendresse; le vieillard se flattait que ses espérances trompées dans sa première génération, se réaliseraient avec éclat dans sa seconde. Son petit-fils fut élevé dans le palais comme l'héritier de l'empire et le favori de l'empereur. Mais le faste de la grandeur corrompit bientôt le jeune Andronic; il voyait avec une impatience puérile les deux obstacles qui pouvaient arrêter long-temps l'essor de son ambition. Elle n'avait pour motif ni le désir de la gloire, ni celui de la bienfaisance; l'opulence et l'autorité lui semblaient être les plus précieux attributs d'un monarque; et il commença ses indiscrétions par la demande d'une île ou d'une province où il pût vivre dans les plaisirs et l'indépendance. L'empereur s'offensa des désordres bruyans qui troublaient la tranquillité de sa capitale; et le jeune prince emprunta, des usuriers génois de Péra, les sommes que la prudente économie de son père lui rfuesait. En contractant des dettes, il se fit des partisans; et ses créanciers s'y joignirent d'autant plus volontiers, qu'ils ne pouvaient attendre leur paiement que d'une révolution. Une matrone d'un rang distingué, mais de mœurs fort licencieuses, avait donné au jeune Andronic les premières leçons de l'amour. Il eut lieu de soupçonner les visites nocturnes d'un rival, et ses gardes percèrent de leurs flèches un étranger qui passait dans la rue de sa maîtresse. Cet étranger était le prince Manuel son frère, qui languit et mourut de sa blessure. L'empereur Michel leur père, dont la santé déclinait, expira environ huit jours après cette funeste aventure[1]. Quelque innocent que le jeune Andronic se sentît, il ne devait pas moins considérer la perte de son frère et de son père comme la suite de ses déréglemens; et toutes les âmes honnêtes frémirent quand elles aperçurent que, au lieu d'éprouver de la douleur et des remords, il dissimulait faiblement sa joie d'être débarrassé de deux compétiteurs. Ces événemens lugubres et de nouveaux désordres aliénèrent totalement le chef de l'empire. Après avoir épuisé en vain les conseils et les reproches, il transporta sur un autre de ses petits-fils son affection[2]. Ce changement fut annoncé

[1] Il fut couronné le 21 de mai 1295, et mourut le 12 d'octobre 1320 (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 239). Son frère Théodore hérita, par un second mariage, du marquisat de Montferrat, et embrassa la religion des Latins (οτι και γνωμη και πιστει και σχηματι, και γενειων κουρα και πασιν εθεσιν Δατινος ην ακραιφνης, Nicéph. Grégor., l. IX, c. 1), et fonda une dynastie de princes italiens qui fut éteinte en 1353 (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 249-253).

[1] Nous devons à Nicéphore Grégoras (l. VIII, c. 1) la connaissance de cette aventure tragique. Cantacuzène cache discrètement les vices du jeune Andronic, dont il fut le témoin et peut-être le complice (l. I, c. 1, etc.).

[2] Il destinait sa succession à Michel Catharus, bâtard

par un nouveau serment de fidélité fait au souverain et à la personne qu'il choisirait pour successeur. L'héritier naturel du trône, irrité de cette rigueur, renouvela ses insultes, et essuya l'ignominie d'un jugement public. Avant de prononcer la sentence qui l'aurait probablement condamné à passer sa vie dans un cachot, ou dans la cellule d'un monastère, l'empereur apprit que les partisans armés de son petit-fils remplissaient les cours de son palais. Il consentit à un traité de réconciliation ; et cette épreuve de sa puissance encouragea le jeune Andronic et sa faction.

Cependant la capitale, le clergé et le sénat obéissaient à l'ancien empereur, ou au moins à son gouvernement; et les mécontens ne pouvaient espérer de renverser son trône que par le secours des provinces éloignées ou des étrangers. Le grand-domestique, Jean Cantacuzène, était l'âme de l'entreprise. C'est de sa fuite de Constantinople que datent ses opérations et ses mémoires. Le jeune prince s'échappa de la capitale sous le prétexte d'une partie de chasse, et planta ses étendards sur les murs d'Andrinople. Cantacuzène déploya son zèle et ses talens en sa faveur, et rassembla en peu de temps une armée de cinquante mille hommes, que le devoir et l'honneur n'avaient pas pu décider à prendre les armes contre les barbares. Des forces si considérables auraient dû imposer la loi; mais la discorde régnait dans leurs conseils, leurs opérations étaient lentes et incertaines, et la cour de Constantinople retardait leurs progrès par des intrigues et des négociations. Les deux Andronics prolongèrent, suspendirent et renouvelèrent durant sept années leurs ruineuses contestations. Par un premier traité ils partagèrent l'empire ; Constantinople, Thessalonique et les îles appartinrent au vieil Andronic; le jeune acquit la souveraineté indépendante de presque toute la Thrace, depuis Philippi jusqu'au district convenu de Bysance. Par son second traité, le jeune Andronic stipula son couronnement immédiat, le paiement de l'armée, et un partage égal des revenus et de la puissance. La surprise de Constantinople et la retraite du vieil Andronic terminèrent la troisième guerre civile, et le jeune vainqueur régna seul sur l'empire. On peut découvrir les raisons de ces lenteurs dans le caractère des hommes et dans l'esprit du siècle. Lorsque l'héritier du trône exposa ses premiers griefs et annonça ses craintes, les peuples l'écoutèrent avec intérêt, et lui prodiguèrent des applaudissemens. Ses émissaires répandirent de tous côtés qu'il augmenterait la paie des soldats et déchargerait ses sujets d'une partie des impôts; et on ne réfléchit point que ces deux promesses se détruisaient mutuellement. Toutes les fautes commises durant un règne de quarante ans servirent de prétexte à la révolte. La génération naissante n'était point favorable à un prince âgé, dont les maximes antiques et la vieillesse n'inspiraient point de respect, parce que sa jeunesse avait manqué d'énergie. Il tirait des taxes publiques un revenu de cinq cent mille livres pesant d'or; et le plus riche des princes chrétiens ne pouvait pas entretenir trois mille hommes de cavalerie et trente galères pour arrêter les progrès des Turcs [1]. « Que ma situation, disait le jeune Andronic, » est différente de celle du fils de Philippe! » Alexandre se plaignait de ce que son père » ne lui laisserait rien à conquérir; et mon » grand-père ne me laissera rien à perdre. » Mais les Grecs s'aperçurent bientôt qu'une guerre civile ne remédierait point aux désordres de l'état, et que le jeune Andronic n'était pas destiné à sauver l'empire. Il aimait plus les plaisirs que la puissance, et des milliers de chasseurs, de chevaux, de chiens et de faucons lui tenaient lieu de gloire, et suffisaient à son ambition.

Considérons à présent la catastrophe de cette conspiration et la situation des principaux acteurs [2]. Andronic l'Ancien passa pres-

de Constantin son second fils. Nicéphore Grégoras (l. VIII, c. 3) et Cantacuzène (l. I, c. 1, 2) conviennent du projet d'exclure son petit-fils Andronic.

[1] Voyez Nicéph. Grég., l. VIII, c. 6; Andronic-le-Jeune se plaignait qu'il lui était dû depuis quatre ans et quatre mois une somme de trois cent cinquante mille byzans d'or pour les dépenses de sa maison (Cantacuzène, l. I, c. 48). Cependant il aurait volontiers remis cette dette si on lui eût permis de rançonner les fermiers du revenu public.

[2] Je suis la chronologie de Nicéphore, qui est singu-



que toute sa vieillesse dans la discorde civile; les différens événemens de guerre ou de traité diminuèrent successivement et sa réputation et sa puissance, jusqu'à la nuit fatale où le jeune Andronic s'empara de la ville et du palais sans éprouver de résistance. Le commandant en chef, dédaignant les avis qu'on lui donnait sur le danger, dormait paisiblement dans son lit, tandis que le faible monarque, agité d'inquiétudes, était abandonné à une troupe de pages et d'ecclésiastiques. Ses terreurs ne tardèrent pas à se réaliser; des acclamations se firent entendre, et le nom d'Andronic-le-Jeune, mêlé à celui de victoire, instruisirent son grand-père de l'événement qu'il avait redouté. Prosterné aux pieds d'une image de la Vierge, il envoya humblement remettre le sceptre et demander la vie au conquérant. Sa réponse fut modeste et respectueuse. Il se chargeait, dit-il, du gouvernement pour satisfaire le vœu du peuple; mais son grand-père n'en conserverait pas moins son rang et sa supériorité. Le vainqueur lui laissait son palais, et lui assignait une pension de vingt-quatre mille pièces d'or, dont une moitié devait être fournie par le trésor royal, et l'autre par la pêche de Constantinople. Mais un prince dépouillé de sa puissance ne conserve pas longtemps des amis; abandonné à lui-même, Andronic se promenait tristement dans la vaste solitude de son palais, dont les volailles du voisinage interrompaient seules le silence par leur bruit lugubre. On réduisit sa pension à dix mille pièces d'or [1], et c'était plus encore qu'il n'avait osé espérer. L'affaiblissement de sa vue vint encore aggraver ses souffrances. On rendait chaque jour sa retraite plus rigoureuse; et, durant l'absence et la maladie de son petit-fils, ses gardiens barbares l'obligèrent, en le menaçant de la mort, à embrasser la profession monastique et à en prendre l'habit. Après avoir renoncé aux vanités de ce monde, le moine Antoine éprouvait encore le besoin d'une robe fourrée pour l'hiver; et, comme le vin lui était défendu par son confesseur, et l'eau par son médecin, il se trouvait réduit pour toute boisson au sorbet d'Égypte. Ce ne fut pas sans peine que l'ancien empereur des Romains parvint à se procurer ces nécessités. Quatre ans après son abdication, Andronic ou Antoine expira dans sa cellule, âgé de soixante-quatorze ans; et ses confrères lui annoncèrent qu'il allait acquérir une couronne plus brillante et plus solide que celle qu'il avait portée dans ce monde corrompu [1].

Le règne d'Andronic-le-Jeune ne fut ni plus glorieux ni plus fortuné que celui de son grand-père [2]. Le succès de son ambition ne lui procura qu'une jouissance imparfaite; il perdit son ancienne affabilité et l'affection du peuple; on sentit mieux les vices de son caractère lorsque tout dépendit de son autorité. Les murmures du public le forcèrent de marcher en personne contre les Turcs. Andronic fit preuve de valeur; mais il ne remporta qu'une blessure pour trophée de son expédition, et la victoire des Ottomans consolida l'établissement de leur monarchie. L'empereur négligea tous les usages établis, et les désordres du gouvernement civil parvinrent à l'excès le plus honteux; les débauches de sa jeunesse accélérèrent des infirmités précoces, et le monarque, à peine rétabli d'une maladie dangereuse, fut enlevé presque subitement dans la quarante-cinquième année de son âge. Il avait contracté deux mariages; le premier avec Agnès, qui fut connue en Grèce sous le nom d'Irène. Elle était fille du duc de Brunswick: son père [3], petit souve-

lièrement exacte. Il est prouvé que Cantacuzène a fait des erreurs dans les dates de ses propres opérations, ou que son texte a été défiguré par l'ignorance des copistes.

[1] J'ai tâché de concilier les vingt-quatre mille pièces d'or de Cantacuzène (l. II, c. 1) avec les dix mille de Nicéphore Grégoras (l. IX, c. 2). L'un voulait cacher, et l'autre cherchait à exagérer les calamités du vieil empereur.

[1] Voyez Nicéphore Grégoras (l. IX, 6, 7, 8-10-14; l. X, c. 1). L'historien avait partagé la prospérité de son bienfaiteur; il le suivit dans sa retraite, et on ne doit pas soupçonner légèrement de basse partialité l'homme dont la fidélité n'a pas été ébranlée par l'indigence et l'humiliation de son maître.

[2] Cantacuzène (l. II, c. 1-40, p. 191-339) et Nicéphore Grégoras (l. IX, c. 7; l. XI, c. 11, p. 262-361) ont donné l'histoire du règne d'Andronic-le-Jeune depuis la retraite de son grand père.

[3] Agnès ou Irène était fille du duc Henri, chef de la maison de Brwunsick, et le quatrième descendant du fa-

rain [1] d'un pays indigent et sauvage dans le nord de l'Allemagne [2], tirait quelques revenus du produit de ses mines d'argent [3]; et les Grecs ont célébré sa famille comme la plus ancienne et la plus noble de la race teutonique [4]. Irène mourut sans laisser d'enfans, et Andronic épousa Jeanne, sœur du comte de Savoie [5]; on préféra l'empereur grec au roi de France [1]; et le comte, flatté de procurer à sa sœur le titre d'impératrice, la fit accompagner d'une nombreuse suite de filles nobles et de chevaliers. Elle fut régénérée et couronnée dans l'église de Sainte-Sophie. A la suite de ses noces, les Grecs et les Italiens se disputèrent le prix de l'adresse et de la valeur dans des tournois et des exercices militaires. L'impératrice Anne de Savoie survécut à son mari. Jean Paléologue leur fils hérita du trône dans la neuvième année de son âge; et son enfance eut le plus illustre et le plus vertueux des Grecs pour protecteur. La sincère et tendre amitié que son père conserva toujours pour Cantacuzène fait également honneur au prince et au ministre. La noblesse du dernier égalait presque [2] celle de son maître; leur attachement s'était formé au milieu des plaisirs de leur jeunesse, et l'énergie d'une excellente éducation compensait chez le sujet le lustre que la pourpre donnait au prince. Nous avons vu Cantacuzène enlever le jeune empereur à la vengeance de son grand-père, et le ramener triomphant dans le palais de Constantinople après six ans de guerre civile. Sous le règne d'Andronic-le-Jeune, le grand-domestique gouverna l'empereur et l'empire; ce fut lui qui recouvra l'île de Lesbos et la principauté d'Étolie; ses ennemis avouent que, parmi les brigands qui troublèrent la tranquillité publique, Cantacuzène montra seul de la modération; et l'état qu'il donne volontairement de sa fortune [3] semble annoncer qu'il ne l'augmenta point par des déprédations. Il n'y comprend pas, à la vérité, son argent comptant, sa vaisselle et ses bijoux. Après qu'il eut fait présent de deux cents vases d'argent, et que ses amis ou ennemis en eurent séquestré un grand nombre,

meux Henri le Lion, duc de Saxe et de Bavière. Elle était sœur de Henri, que ses deux voyages en Orient firent surnommer le Grec, mais ces deux voyages furent postérieurs au mariage d'Agnès, et je ne conçois ni comment Andronic découvrit celle-ci dans le fond de l'Allemagne, ni les raisons qui contribuèrent à former cette alliance. (Rimius, Mémoires de la maison de Brunswick, p. 126-137.)

[1] Henri, père d'Irène, fut le fondateur de la branche de Grubenhagen, éteinte dans l'année 1596 (Rimius, p. 287). Il habitait le château de Wolfenbuttel, et ne possédait qu'un sixième des états allodiaux de Brunswick et de Lunebourg, que la famille Guelphe avait sauvés de la confiscation des grands fiefs. Les fréquens partages entre frères avaient presque anéanti les maisons des princes d'Allemagne lorsque l'on abrogea cette loi funeste en faveur de la primogéniture. La principauté de Grubenhagen, dernier débris de la forêt Hercynienne, est un pays rempli de bois et de montagnes. (Géographie de Busching, vol. VI, p. 270-286, traduction anglaise.)

[2] L'auguste auteur des Mémoires de Brandebourg nous démontre que le nord de l'Allemagne méritait encore, dans des temps beaucoup plus modernes, l'épithète de pauvre et de barbare (Essai sur les Mœurs, etc.). Dans l'année 1306, des hordes de race venède qui habitaient les bois de Lunebourg, avaient pour usage d'enterrer tout vivans les vieillards et les infirmes (Rimius, p. 136).

[3] On ne doit adopter qu'avec quelque restriction l'assertion de Tacite, même relativement à son siècle, lorsqu'il prétend que l'Allemagne était totalement dépourvue de métaux précieux (*Germania*, c. 5; *Annal.*, XI, 20). Selon Spener (*Hist. Germaniæ Pragmatica*, tome I, p. 351), « Argentifodinæ in Hercyniis montibus imperante Othone » Magno (A. D. 968) primum apertæ, largam etiam opes » augendi dederunt copiam. » Mais Rimius (p. 258, 259) diffère jusqu'à l'année 1016 la découverte des mines d'argent de Grubenhagen, qu'on exploita dès le quatorzième siècle, et qui produisent encore des sommes considérables à la maison de Brunswick.

[4] Cantacuzène en rend un témoignage très-honorable : *Ην δ᾽ εκ Γερμανων άυτη θυγατηρ δουκος ντι Μπρυζουικ* (les Grecs modernes se servent du *ντ* pour le *δ*, et du *μπ* pour le *β*, et le tout produira dans l'idiome italien *di Brunzuic*); *του παρ᾽ αυτοις επιφανεστατου, και λαμπροτητι παντας τους ομοφυλους υπερβαλλοντος του γενους*. Cet éloge est équitable, et ne peut qu'être flatteur pour un Anglais.

[5] Anne ou Jeanne était une des quatre filles d'Amédée-le-Grand par un second mariage, et sœur de père de son successeur Édouard, comte de Savoie (Tables d'Anderson, p. 650). Voyez Cantacuzène (l. I, c. 40-42).

[1] Ce roi, supposé que le fait soit vrai, doit être Charles-le-Bel, qui dans l'espace de cinq ans, épousa trois femmes (1321-1326). Anne de Savoie fut reçue dans la ville de Constantinople dans le mois de février de l'année 1326.

[2] La noble race des Cantacuzène, illustre dans les annales de Bysance depuis le onzième siècle, tirait son origine des paladins de France, les héros de ces romans qui furent traduits et lus par les Grecs environ deux cents ans après (Ducange. *Fam. Bysant.*, p. 258).

[3] Voyez Cantacuzène (l. III, c. 24-30-36).

ses trésors confisqués suffirent pour équiper une flotte de soixante-dix galères. Cantacuzène ne donne point l'état de ses domaines; mais ses greniers renfermaient une quantité immense d'orge et de froment; et, d'après les calculs de l'antiquité, les deux mille paires de bœufs employés à la culture de ses terres indiquent environ soixante-deux mille cinq cents acres de labour [1]. Ses pâturages renfermaient deux mille cinq jumens poulinières, deux cents chameaux, trois cents mulets, cinq cents ânes, cinq mille bêtes à cornes, cinquante mille cochons et soixante-dix mille moutons [2]. Ce précieux détail d'opulence rurale a droit de nous paraître étonnant dans la décadence de l'empire, et principalement dans la Thrace, province successivement dévastée par tous les partis. La faveur dont son maître l'honorait était fort au-dessus de sa fortune. L'empereur voulut plusieurs fois, et entre autres durant sa maladie, partager la pourpre et le diadème avec son favori. Le grand-domestique eut assez de vertu pour résister à cette offre séduisante; il l'affirme du moins dans son histoire: le dernier testament d'Andronic-le-Jeune lui confia la garde de son fils et la régence de l'empire.

Si, pour récompense de ses services, on eût accordé au régent un juste tribut de reconnaissance et de docilité, la pureté de son zèle pour les intérêts de son pupille ne se serait peut-être jamais démentie [3]. Cinq cents soldats choisis gardaient le jeune empereur et son palais; on célébra les obsèques de son père avec décence; la tranquillité de la capitale annonçait sa soumission; et cinq cents lettres envoyées dans les provinces dès le premier mois qui suivit la mort du monarque leur apprirent ses dernières volontés. L'ambition de l'amiral Apocaucus fit disparaître l'heureuse perspective d'une minorité tranquille; et, pour rendre sa perfidie plus odieuse, l'auguste historien confesse l'imprudence qu'il avait eue d'élever Apocaucus à la dignité de grand-duc, contre l'avis de son souverain. Audacieux et rusé, avide et prodigue, l'amiral faisait alternativement servir tous ses vices aux vues de son ambition, et ses talens à la destruction de l'empire. Encouragé par le commandement d'une forteresse et des forces navales, Apocaucus conspirait contre son bienfaiteur, et lui prodiguait en même temps des assurances d'attachement et de fidélité. Il excita l'impératrice Anne de Savoie à réclamer la tutelle de son fils; on déguisa le désir de commander sous le masque de la sollicitude maternelle; et l'exemple dangereux du premier des Paléologues, tuteur de Jean Lascaris, pouvait inspirer des craintes légitimes à sa postérité. Le patriarche Jean d'Apri, vieillard vain, faible et environné d'un clergé indigent et nombreux, produisit une ancienne lettre d'Andronic, par laquelle l'empereur le chargeait de veiller, durant la minorité de son fils, sur le prince et sur le gouvernement. Le sort de son prédécesseur Arsène l'engageait à prévenir le crime d'un usurpateur; et Apocaucus ne put s'empêcher de sourire du succès de ses flatteries, lorsqu'il vit l'évêque de Bysance se décorer du titre de pontife romain, et en réclamer les droits temporels [1]. Ces trois personnages, si différens de caractère et de situation, formèrent une ligue; ils rendirent au sénat une ombre d'autorité, et tentèrent les peuples en faisant entendre le nom séduisant de liberté. Cette confédération puissante attaqua le grand-domestique, d'abord d'une manière détournée, et ensuite à

[1] Saserne en Gaule, et Columelle en Italie ou en Espagne, calculent à raison de deux paires de bœufs, deux conducteurs et six manouvriers pour deux cents *jugera*, cent vingt-cinq acres d'Angleterre de terres labourables, et ils ajoutent trois hommes de plus lorsqu'il s'y trouve du taillis (Columelle, *de Re rusticâ*, l. II, c. 13, p. 441, édit. de Gesner).

[2] En traduisant ce détail, le président Cousin a commis trois erreurs palpables et essentielles. Premièrement il omet les mille paires de bœufs de labour; 2° il traduit πεντακοσιαι προς δισχιλιαις, par le nombre de quinze cents; 3° il confond myriades avec chiliades, et ne donne à Cantacuzène que cinq mille porcs. Ne vous fiez pas aux traductions.

[3] Voyez la régence et le règne de Jean Cantacuzène, et tout le cours de la guerre civile, dans sa propre histoire (l. III, c. 1-100, p. 348-700), et dans celle de Nicéphore Grégoras (l. XII, c. 1; l. XV, c. 9, p. 353-492).

[1] Il prit les souliers ou brodequins rouges, se coiffa d'un mitre soie et or, signa ses lettres avec de l'encre verte, et réclama tous les priviléges que Constantin avait accordés à l'ancienne Rome (Cantacuzène, l. III, c. 36; Nicéph. Grég., l. XIV, c. 3).

force ouverte. On disputa ses prérogatives, on rejeta ses mesures; ses amis furent persécutés, et il courut souvent des risques pour sa vie au milieu de la capitale et à la tête des armées. Tandis qu'il s'occupait au loin du service de l'état, on l'accusa de trahison, on le déclara ennemi de l'empire et de l'église, et on le dévoua, lui et tous ses adhérens, à la vengeance de la justice, à l'exécration du peuple et aux puissances de l'enfer. Tous ses services furent oubliés; on jeta sa mère dans une prison, sans égard pour son âge; et Cantacuzène se vit forcé, par la violence et l'injustice, à commettre le crime dont on l'avait accusé [1]. Dans sa conduite précédente, rien n'autorise à penser qu'il eût formé le dessein d'usurper l'empire; et, si quelque chose pouvait le faire soupçonner, ce serait sans doute ses protestations réitérées d'innocence et de sublime vertu. Tandis que l'impératrice et le patriarche conservaient encore avec lui les apparences de l'amitié, il sollicita la permission d'abandonner la régence et de se retirer dans un monastère. Lorsqu'on l'eut déclaré ennemi public, Cantacuzène résolut d'aller se jeter aux pieds du prince, et de présenter sa tête à l'exécuteur sans murmure et sans résistance. Ses amis parvinrent difficilement à lui faire sentir qu'il était inhumain d'abandonner sa famille à une destruction certaine, et qu'il ne pouvait la sauver qu'en prenant les armes et le titre de souverain.

Ce fut dans la forteresse de Démotica, son patrimoine particulier, que l'empereur Jean Cantacuzène prit les brodequins pourpres. Sa jambe droite fut chaussée par un de ses parens, et la gauche par les chefs latins auxquels il avait conféré l'ordre de la chevalerie. Mais, conservant encore dans sa révolte un sentiment de fidélité, il fit proclamer les noms de Paléologue et d'Anne de Savoie avant le sien et celui d'Irène son épouse. Cette vaine cérémonie ne rend pas sa démarche moins criminelle, et rien ne peut sans doute excuser un sujet qui prend les armes contre son souverain : mais le manque de préparatifs et de succès peuvent faire présumer que Cantacuzène fut entraîné dans cette entreprise moins par choix que par nécessité. Constantinople resta fidèle au jeune empereur. On sollicita le roi des Bulgares de secourir Andrinople. Les principales villes de la Thrace et de la Macédoine abandonnèrent le parti du grand-domestique; et les chefs des troupes et des provinces préférèrent le gouvernement sans vigueur d'une femme, d'un prêtre et d'un enfant. L'armée de Cantacuzène, partagée en seize divisions, se cantonna sur les bords du Mélas, pour contenir ou intimider la capitale. La terreur ou la trahison dispersa ses troupes, et les officiers, particulièrement les Latins mercenaires, acceptèrent les présens de la cour de Byzance et passèrent à son service. Après cet événement, le rebelle ou l'empereur, dont le nom changeait avec sa fortune, se retira vers Thessalonique avec un reste de soldats choisis. Mais il échoua dans son entreprise sur cette place, et son ennemi Apocaucus le poursuivit à la tête d'une armée fort supérieure. Chassé de la côte, Cantacuzène, en se retirant ou plutôt en fuyant dans les montagnes de Servie, assembla ses soldats dans le dessein de ne conserver que ceux qui offriraient volontairement de suivre son sort. Un grand nombre l'abandonna; et sa troupe fidèle se trouva réduite d'abord à deux mille, et enfin à cinq cents hommes. Le despote des Serviens [1] le reçut avec humanité, mais il joua successivement les rôles d'allié, de suppliant et de captif chez ce barbare, qui le faisait attendre insolemment à sa porte, et se plaisait sans doute à humilier un empereur romain. Les offres les plus séduisantes ne purent pas cependant déterminer ce despote à violer les lois de l'hospitalité; mais il se rangea du côté

[1] Nicéph. Grég. (l. XII, c. 5) atteste l'innocence et les vertus de Cantacuzène, les vices et le crime d'Apocaucus, et ne dissimule point ses motifs d'inimitié personnelle et religieuse pour le premier : νυν δε δια κακιαν αλλων, αιτιος ὁ πρωτοστατος της των ολων εδοξεν ειναι φθορας

[1] On nommait les princes de Servie (Ducange, *Famil. Dalmaticæ*, etc., c. 2, 3, 4-9) *despotes* en langue grecque, et *cral* dans leur idiome national (Ducange, *Gloss. Græc.*, p. 751). Ce titre, l'équivalent de roi, paraît tirer son origine de la Sclavonie, d'où il est passé chez les Hongrois, chez les Grecs et même chez les Turcs (Leunclavius, *Pandect. Turc.*, p. 422) qui réservent le nom de *padishah* pour l'empereur. Obtenir le dernier au lieu du premier est l'ambition des Français à Constantinople. (Avertissement à l'Histoire de Timur Bec, p. 39.)

du plus fort, et renvoya Cantacuzène, sans lui faire aucune insulte, chercher ailleurs une retraite et de nouveaux dangers. Des succès variés alimentèrent durant près de six années les fureurs et les désordres de la guerre civile. Les Cantacuzains et les Paléologues, ou les nobles et les plébéiens, remplissaient les villes de leurs dissensions, et invitaient mutuellement les Bulgares, les Serviens et les Turcs, à consommer la ruine commune des deux partis. Le régent déplorait les calamités dont il était l'auteur et la victime; et sa propre expérience lui dicta la juste observation qu'il fit sur la différence entre les guerres civiles et les guerres étrangères. « Les dernières, dit-il, ressemblent aux chaleurs de l'été, qui sont toujours tolérables et souvent utiles; mais les autres ne peuvent se comparer qu'à une fièvre mortelle, dont l'ardeur consume et détruit les principes de la vie[1]. »

L'imprudence qu'ont eue les nations civilisées de mêler des peuples barbares ou sauvages dans leurs contestations a toujours produit des calamités et des repentirs tardifs; cette ressource momentanée répugne également aux principes de l'honneur et de l'humanité. Les deux partis s'accusent réciproquement d'avoir contracté les premiers cette indigne alliance; et ceux qui ont échoué dans leur négociation témoignent le plus d'horreur pour un exemple qu'ils envient et qu'ils ont tâché inutilement d'imiter. Les Turcs de l'Asie étaient moins barbares, peut-être, que les pâtres de la Bulgarie et de la Servie; mais leur religion les rendait les plus implacables ennemis de Rome et des chrétiens. Les deux factions employèrent à l'envi les profusions et les bassesses pour gagner l'amitié des émirs. Cantacuzène obtint la préférence; mais le mariage de sa fille avec un infidèle, et la captivité de plusieurs milliers de chrétiens, furent le prix odieux du secours et de la victoire; et le passage des Ottomans en Europe précipita la ruine des débris de l'empire romain. La mort d'Apocaucus assura le succès de son ennemi; l'amiral avait fait saisir dans la capitale et dans les provinces tous les citoyens qui lui donnaient de l'inquiétude. Ils étaient renfermés dans le vieux palais de Constantinople, et leur persécuteur s'occupait avec activité de la réparation des murs et de tout ce qui pouvait assurer leur détention. Un jour qu'ayant laissé ses gardes à la porte, il visitait la cour intérieure et pressait les ouvriers, deux prisonniers de la famille des Paléologues, armés de bâtons et animés par le désespoir, s'élancèrent sur l'amiral et l'étendirent mort à leurs pieds[1]. La prison retentit des cris de vengeance et de liberté; on rompit les fers de tous les captifs; ils barricadèrent leur retraite, et pendirent aux créneaux la tête d'Apocaucus, dans l'espérance d'obtenir l'approbation des peuples et la clémence de l'impératrice. Anne de Savoie vit peut-être sans regret la chute d'un ministre ambitieux et arrogant; mais, tandis qu'elle hésitait à prendre un parti, la populace, et particulièrement les mariniers, animés par la veuve de l'amiral, enfoncèrent la prison, firent main-basse sur tous ceux qui se présentèrent, poursuivirent les prisonniers, innocens pour la plupart, qui s'étaient réfugiés dans une église, et les égorgèrent au pied des autels. La mort d'Apocaucus, aussi funeste et aussi sanglante que sa vie, privait le jeune empereur de son dernier soutien. Ses partisans abandonnèrent l'armée et rejetèrent toutes les offres de réconciliation. Dès les commencemens de la guerre civile, l'impératrice avait senti que les ennemis de Cantacuzène la trompaient; mais le patriarche prêcha fortement contre le pardon des injures, et lia la princesse par un serment de haine éternelle qu'elle ne pouvait rompre sans s'exposer aux foudres redoutables de l'excommunication[2]. La haine d'Anne de Savoie fut

[1] Nic. Grégor. (l. XII, c. 14). Il est surprenant que Cantacuzène n'ait point inséré dans ses propres écrits cette comparaison juste et ingénieuse.

[1] Les deux prisonniers qui assommèrent Apocaucus, étaient l'un et l'autre des Paléologues, et se voyaient sans doute avec indignation chargés de chaînes comme des malfaiteurs. Pour la mort d'Apocaucus, consultez Cantacuzène (l. III, c. 86) et Nicéphore Grégoras (l. XIV, c. 10).

[2] Cantacuzène accuse le patriarche et épargne l'impératrice, mère de son souverain (l. III, 33, 34), contre laquelle Nicéphore annonce beaucoup d'animosité (l. XIV,

bientôt indépendante de cette crainte; elle contempla les calamités de l'empire avec l'indifférence d'un étranger. La concurrence d'une impératrice enflamma sa jalousie, et elle menaça à son tour le patriarche, qui semblait incliner pour la paix, d'assembler un synode et de le dégrader de sa dignité. La discorde et l'incapacité de ses ennemis offraient à l'usurpateur les moyens d'obtenir un avantage décisif; mais la faiblesse des deux partis prolongea la guerre civile, et la modération de Cantacuzène n'échappa point au reproche d'indolence et de timidité. Il s'empara successivement des villes et des provinces, et le royaume de son pupille se trouva bientôt réduit à l'enceinte de Constantinople. Mais la capitale contrebalançait seule le reste de l'empire, et Cantacuzène voulait séduire le peuple et s'assurer des partisans avant d'en entreprendre la conquête. Un Italien, nommé Facciolati [1], avait remplacé le grand-duc; il commandait la flotte et les gardes de la porte d'or : sa fortune et son rang ne le mirent point au-dessus de l'avarice et de la perfidie; il se laissa corrompre, et la révolution s'exécuta sans désordre et sans danger. Dépourvue de tous moyens de résistance et de tout espoir de secours, l'inflexible Anne de Savoie voulait encore défendre le palais. Pour arracher Bysance à sa rivale, elle aurait volontiers réduit la ville en cendres. Mais les deux partis s'opposèrent également à ses fureurs, et le vainqueur, en dictant son traité, renouvela ses protestations de zèle et d'attachement pour le fils de son bienfaiteur. Le mariage de sa fille avec Jean Paléologue s'accomplit, et on stipula les droits héréditaires de son pupille; mais toute l'administration fut confiée pour dix ans à Cantacuzène. Deux empereurs et deux impératrices partagèrent le trône, et une amnistie générale tranquillisa les plus coupables en assurant leurs propriétés. On célébra les noces et le couronnement avec un extérieur de concorde et de magnificence également dépourvues de réalité. Durant les derniers troubles, on avait dissipé les trésors de l'état, dégradé ou vendu jusqu'aux meubles du palais. Mais la vanité remplaça l'or et les bijoux par des cristaux et des cuirs dorés [1], et le banquet royal fut servi dans des plats de terre ou d'étain.

Je me hâte de conclure l'histoire personnelle de Jean Cantacuzène [2]; la victoire lui valut l'empire; mais le mécontentement des deux partis troubla son règne et ternit son triomphe. Les compagnons de sa révolte s'irritèrent de l'amnistie générale qui conservait à la faction opposée la jouissance paisible des terres et des biens qu'ils avaient envahis, tandis que, pour récompense de leurs travaux [3], les propriétaires légitimes languissaient dans l'oubli et dans la misère. Ils maudissaient la clémence intéressée d'un chef qui, placé sur le trône de l'empire, avait aisément sacrifié son patrimoine sans craindre d'être réduit comme eux à l'excès de l'indigence. Les adhérens de l'impératrice rougissaient de devoir leur vie et leur fortune à la faveur précaire d'un usurpateur, et les désirs de vengeance se couvraient du masque du zèle pour la famille des Paléologues et pour la conservation du jeune empereur. Ils furent alarmés avec raison de la demande que firent les Cantacuzains d'être dégagés de leur serment de fidélité pour les Paléologues, et mis en possession de quelques villes de sûreté. « Ils plaidèrent leur cause avec éloquence, » et n'obtinrent, dit l'empereur Cantacuzène » lui-même, qu'un refus de ma vertu sublime

10, 11; xv, 5). Il est vrai qu'ils ne parlent pas exactement de la même époque.

[1] Nicéph. Grégor. révèle la trahison et le nom du traître (l. xv, c. 8); mais Cantacuzène (l. III, c. 99) supprime discrètement le nom de son complice.

[1] Nicéph. Grég., l. xv, 11. Il y avait cependant encore quelques perles fines, mais bien clair-semées; le reste des pierres n'avait que παντοδαπην χροιαν προς τον διαυγες.

[2] Cantacuzène continue son histoire depuis son retour à Constantinople jusqu'à l'année qui suivit celle où son fils Mathieu abdiqua, A. D. 1357 (l. IV, c. 1-50, p. 705-911). Nicéph Grégor. finit la sienne au synode de Constantinople, dans l'année 1351 (l. XXII, c. 3, p. 660) le reste jusqu'à la fin ne traite que de controverse; et ses quatorze derniers livres sont encore en manuscrits dans la bibliothèque royale, à Paris.

[3] L'empereur Cantacuzène (l. IV, c. 1) parle de ses propres vertus, et Nicéph. Grég. des plaintes des amis de ce prince, que ses vertus réduisaient à la misère. Je leur ai prêté les expressions de nos cavaliers ou partisans de Charles après la restauration.

» et presque incroyable. » Des séditions et des complots troublèrent continuellement son gouvernement; il tremblait sans cesse que quelque ennemi étranger ou domestique n'enlevât le prince légitime pour déployer en son nom l'étendard de la révolte. A mesure qu'il avançait en âge, le fils d'Andronic secoua insensiblement le joug de son mentor; les vices qu'il avait hérités de son père accélérèrent son ambition naissante, et Cantacuzène, si nous pouvons en croire ses protestations, fit son possible pour déraciner ses inclinations dangereuses, et inspirer au jeune prince des sentimens plus dignes d'un souverain. Dans l'expédition de Servie, les deux empereurs, affectant l'un et l'autre un air de satisfaction et d'intelligence, se montrèrent ensemble aux troupes et aux provinces, et Cantacuzène initia son jeune collègue aux sciences de la guerre et du gouvernement. Après la conclusion de la paix il laissa son rival à Thessalonique, résidence royale située sur la frontière, afin de l'éloigner des séductions de Constantinople, et d'assurer par son absence la tranquillité de la capitale. Mais cette précaution ne produisit pas l'effet qu'il semblait en attendre. Le fils d'Andronic, éloigné de son mentor, oublia bientôt ses conseils; entouré de courtisans pervers, il apprit à haïr son tuteur et à revendiquer ses droits. Son alliance avec le despote de Servie fut le signal de la guerre, et Cantacuzène, placé sur le trône du vieil Andronic, défendit la cause qu'il avait si vigoureusement attaquée durant sa jeunesse. A sa sollicitation, l'impératrice mère consentit à employer sa médiation, et fit un voyage à Thessalonique, d'où elle revint sans succès. Mais à moins que l'âge et l'adversité n'eussent produit chez Anne de Savoie une grande métamorphose, on peut douter du zèle et même de la sincérité qu'elle mit dans cette démarche. Tandis que Cantacuzène déconcertait les efforts de ses ennemis par la fermeté de sa résistance, Anne, de concert avec lui, représenta ou dut représenter à son fils que les dix années de l'administration de son beau-père allaient bientôt expirer, et que ce prince, dégoûté des vains honneurs de ce monde, n'aspirait qu'à terminer paisiblement sa vie dans un monastère. Si ces sentimens eussent été sincères, il pouvait en abdiquant rendre la paix à l'empire, et tranquilliser sa propre conscience par un acte de justice. Paléologue était à l'avenir seul responsable de son gouvernement; et, quels que fussent ses vices, on ne pouvait pas en craindre des suites plus funestes que les calamités d'une guerre civile, dans laquelle les deux partis se servirent encore des barbares et des infidèles pour consommer réciproquement leur propre destruction. Le secours des Turcs, irrévocablement fixés en Europe, fit triompher Cantacuzène pour la troisième fois; et Paléologue, battu sur mer et sur terre, fut contraint de chercher un asile parmi les Latins de l'île de Ténédos. L'imprudente obstination de son pupille entraîna le vainqueur dans une démarche qui devait rendre la querelle irréconciliable. Il revêtit son fils Mathieu de la pourpre, l'associa à l'empire, et établit la succession dans la famille des Cantacuzène. Mais Constantinople préférait encore la race de ses anciens maîtres, et cette dernière injustice accéléra la restauration de l'héritier légitime. Un noble Génois entreprit de rétablir Paléologue : ce prince lui promit sa sœur en mariage, et son beau-frère futur termina la révolution avec deux galères et deux mille cinq cents auxiliaires. Sous le prétexte de détresse, elle furent admises dans le petit hâvre; on ouvrit la porte d'or; les soldats latins s'écrièrent tous ensemble : « Victoire et » longue vie à l'empereur Paléologue ; » et les habitans répétèrent leurs acclamations. Il restait encore à Cantacuzène un parti nombreux; mais ce prince affirme dans son histoire que, sûr d'obtenir la victoire, il en fit le sacrifice au prix de sa conscience, et que, docile à la voix de la religion et de l'humanité, il descendit volontairement du trône pour s'enfermer dans la solitude d'un monastère [1]. Dès qu'il eut renoncé à l'empire, son successeur le laissa jouir paisiblement de la réputa-

[1] On peut suppléer à l'apologie ridicule de Cantacuzène, qui raconte (l. IV, c. 39-42) sa propre chute avec une confusion visible, par la relation moins complète mais plus impartiale de Mathieu Villani (l. IV, c. 46, *in Script. Rerum ital.*, tome XIV, p. 268), et par celle de Ducas (c. 10, 11).

tion de sainteté : il dévoua les restes de sa vie à l'étude et aux exercices de piété monastique. Le moine Josaphat fut toujours respecté comme le père temporel et spirituel de l'empereur, et il ne sortit une fois de sa cellule que comme ministre de paix, pour vaincre l'obstination et obtenir le pardon de son fils rebelle [1].

Cependant Cantacuzène, qui semblait chercher la paix parmi les moines, entreprit dans le cloître une guerre théologique. Il écrivit contre les Juifs et contre les Mahométans [2], et défendit toujours avec zèle la lumière divine du mont Thabor, question mémorable et le chef-d'œuvre de la folie religieuse des Grecs. Les faquirs de l'Inde [3] et les moines de l'église orientale étaient également persuadés que, dans l'abstraction totale des facultés du corps et de l'imagination, le pur esprit pouvait s'élever à la jouissance ou à la vision de la divinité. Les préceptes et les expressions de l'abbé qui gouvernait les monastères du mont Athos [4] dans le onzième siècle, développeront d'une manière plus sensible l'opinion et les pratiques de ces religieux. « Quand vous serez seul dans votre » cellule, dit ce pieux précepteur, fermez la » porte et asseyez-vous dans un coin; élevez » votre imagination au-dessus de toutes les » choses vaines et transitoires; appuyez votre » barbe et votre menton sur votre poitrine; » tournez vos regards et vos pensées vers le » milieu de votre ventre, où est placé votre » nombril, et cherchez l'endroit du cœur, » siége de l'âme. Tout vous paraîtra d'a» bord désordre, obscurité et confusion. » Mais, si vous persévérez jour et nuit, vous » éprouverez une jouissance délicieuse. Dès » que l'âme a découvert la place du cœur, elle » jouit d'une lumière mystique et éthérée. » Cette lumière, la production d'une imagination malade, d'un estomac et d'un cerveau vide, était adorée des Quiétistes comme l'essence pure et parfaite de Dieu lui-même. Tant que cette folie se renferma dans les monastères du mont Athos, les solitaires ne pensèrent point à s'informer comment l'essence divine pouvait être une substance *matérielle*, ou comment une substance *immatérielle* pouvait se rendre sensible aux yeux du corps. Mais, sous le règne d'Andronic-le-Jeune, ces couvens reçurent la visite de Barlaam, moine de la Calabre [1], également versé dans la philosophie et la théologie, dans la langue des Grecs et celle des Romains, et dont le génie souple savait attaquer ou défendre des opinions opposées selon l'intérêt du moment : un solitaire indiscret révéla au voyageur les mystères de l'oraison mentale ou contemplative. Barlaam n'échappa point l'occasion de ridiculiser les Quiétistes qui plaçaient l'âme dans le nombril, et d'accuser les moines du mont Athos d'hérésie et de blasphème. Ses argumens forcèrent les moins ignorans à renoncer à la pratique de leurs frères, ou du moins à la dissimuler, et Grégoire Palamas introduisit une distinction scolastique entre l'essence de Dieu et son opération. Son essence inaccessible réside, selon Grégoire, au milieu d'une lumière éternelle et incréée, et cette vision béatifique des saints s'était manifestée aux disciples du mont Athos dans la transfiguration de Jésus-Christ. Mais cette distinction n'échappa point au reproche de polythéisme; Barlaam nia l'éternité de la lumière du mont Thabor,

[1] Cantacuzène reçut dans l'année 1375 une lettre du pape (Fleury, Hist. Ecclésiast., tome XX, p. 250), et mourut le 20 novembre 1411 (Ducange, *Fam. Bysant.*, p. 260). Mais, s'il était de l'âge d'Andronic-le-Jeune, compagnon de sa jeunesse et de ses plaisirs, il faut qu'il ait vécu cent seize ans, et cette longue carrière d'un si illustre personnage aurait été généralement remarquée.

[2] Ses quatre discours ou livres furent imprimés à Bâle en 1543 (Fabric., *Biblioth. Græc.*, tome VI, p. 473); il les composa pour tranquilliser un prosélyte que ses amis d'Ispahan persécutaient continuellement de leurs lettres. Cantacuzène avait lu le Koran; mais Maracci prétend qu'il adoptait toutes les fables que l'on débitait contre Mahomet et sa religion.

[3] Voyez les Voyages de Bernier, t. I, p. 127.

[4] Mosheim, *Institut. Hist. Eccles.*, p. 522, 523; Fleury, Hist. Eccles., tome XX, p. 22-24-107-114, etc. Le premier développe philosophiquement les causes, le second transcrit et traduit avec les préjugés d'un prêtre catholique.

[1] Basnage (*in Canisii antiq. Lectiones*, tome IV, p. 363-368) a examiné l'histoire et le caractère de Barlaam. La contrariété de ses opinions en différentes circonstances a fait naître des doutes sur l'identité de la personne. Voyez aussi Fabricius (*Bibliot. Græc.*, tome X, p. 427-432).

et accusa les Palamites de reconnaître deux substances éternelles, ou deux divinités, l'une visible, et l'autre invisible. Du mont Athos, où la fureur des moines menaçait sa vie, le moine calabrois s'en fut à Constantinople, et parvint à gagner la confiance du grand-domestique et de l'empereur. La cour et la ville prirent part à cette querelle théologique, et s'en occupèrent au milieu des désordres de la guerre civile. Mais Barlaam déshonora sa doctrine par sa fuite et son apostasie; les Palamites triomphèrent, et, le patriarche Jean d'Apri, leur adversaire, fut déposé par le consentement unanime des deux factions de l'état. Cantacuzène présida en qualité d'empereur et de théologien au synode de l'église grecque, qui établit comme article de foi la lumière incréée du mont Thabor; et, après avoir essuyé un si grand nombre d'injures successives, la raison humaine souffrit patiemment cette addition d'absurdité. Les sectaires impénitens qui refusèrent de souscrire à ce nouveau symbole furent privés des honneurs de la sépulture chrétienne; mais, dès le siècle suivant, cette question tomba dans l'oubli, dont elle était bien digne, et je n'aperçois point de traces de persécution relative à l'hérésie du moine Barlaam[1].

J'ai réservé pour la fin de ce chapitre la guerre des Génois, qui ébranla le trône de Cantacuzène et démontra la faiblesse de l'empire. Les Génois, qui occupaient les faubourgs de Péra et de Galata depuis que les Latins avaient été chassés de Constantinople, reçurent ce fief honorable de la reconnaissance du souverain, conservèrent leurs lois et leurs magistrats, et se soumirent aux devoirs de vassal et de sujet. On emprunta des Latins la dénomination expressive d'*hommes liges*[2], et leur podestat ou chef faisait à l'empereur le serment de fidélité avant de prendre possession de son office. Gènes fit avec les Grecs une alliance solide, et s'engagea à fournir à l'empire, en cas de guerre défensive, une flotte de cent galères, dont la moitié devait être armée et équipée aux frais de la république. Michel Paléologue s'attacha durant son règne à relever la marine nationale, afin de ne plus dépendre d'un secours étranger; et la vigueur de son gouvernement contint les Génois de Galata dans les bornes que leur opulence et l'esprit républicain les disposaient souvent à franchir. Un de leurs matelots se vanta un jour que ses compatriotes seraient bientôt les maîtres de la capitale, et tua le Grec qui s'était offensé de cette menace. Un de leurs vaisseaux de guerre, en passant devant le palais, refusa le salut, et se permit quelques actes de piraterie sur la mer Noire. Les Génois se disposaient à défendre les coupables; mais, environnés de toutes parts des troupes impériales, les habitans du faubourg ou village de Galata implorèrent humblement la clémence de leur souverain. La facilité de pénétrer dans leur résidence les exposait aux attaques des Vénitiens, qui, sous le règne d'Andronic l'Aîné, osèrent insulter la majesté du trône. A l'approche de leurs flottes, les Génois se retirèrent dans la ville avec leurs familles et leurs effets. Le faubourg qu'ils habitaient fut réduit en cendres; et le prince pusillanime, témoin de cet incendie, en exprima pacifiquement son ressentiment dans une ambassade. Les Génois tirèrent un avantage durable de cette calamité passagère, et abusèrent bientôt de la permission qu'ils obtinrent d'environner Galata d'un mur, d'introduire l'eau de la mer dans le fossé, et de garnir le rempart de tours et de machines propres à le défendre. Les limites étroites de leur habitation ne purent pas contenir longtemps l'accroissement de leur colonie; ils acquirent successivement de nouveaux terrains, et les montagnes voisines se couvrirent de villages et de châteaux environnés et proté-

[1] Voyez Cantacuzène (l. II, c. 39, 40; l. IV, c. 3-23, 24, 25,) et Nicéph. Grég. (l. XI, c. 10; l. XV, 3-7, etc.) dont les derniers livres, depuis le dix-neuvième jusqu'au vingt-quatrième, ne traitent que de ce sujet. Boivin (*in Vit. Nic. Gregoræ*), d'après des livres qui n'ont point été publiés, et Fabricius (*Bibliot.*, *Græc.* tome X, 462-473) ou plutôt Montfaucon, d'après des manuscrits de la bibliothèque de Coislin, ont ajouté quelques faits et quelques instructions.

[2] Pachymère (l. V, c. 10) explique très-clairement λιζίους (*ligios*) par ἰδίους. Les Glossaires de Ducange enseignent amplement l'usage de ces mots en grec et en latin sous le règne féodal (*Græc.*, p. 811, 812, *Latin.*, tome IV, p. 109-111).

gés par leurs fortifications [1]. Les empereurs grecs, maîtres du passage étroit qui conduit dans la mer intérieure, regardaient le commerce et la navigation du Pont-Euxin comme une partie de leur patrimoine. Sous le règne de Michel Paléologue, le sultan d'Égypte reconnut leur prérogative, sollicita et obtint la permission d'expédier tous les ans un vaisseau dans la Circassie et dans la petite Tartarie, pour l'achat des esclaves, qui devinrent, sous le nom de Mamelucs, les plus formidables ennemis des chrétiens [2]. La colonie génoise de Péra fit avec avantage le commerce lucratif de la mer Noire; ils fournirent les Grecs de grains et de poissons, deux articles presque également indispensables à un peuple superstitieux. La fertilité de l'Ukraine produit de riches moissons sans beaucoup de culture, et la quantité immense d'esturgeons que l'on pêche vers l'embouchure du Tanaïs renouvelle sans cesse une exportation inépuisable d'œufs et de poissons salés [3]. Les eaux de l'Oxus, de la mer Caspienne, du Volga, du Don ou Tanaïs, ouvraient un passage long et pénible aux épiceries et aux pierres précieuses de l'Inde; après une marche de trois mois, les caravanes de Carizme trouvaient les vaisseaux d'Italie dans les ports de la Crimée [4]. Les Génois s'emparèrent de toutes ces branches de commerce, et forcèrent les Vénitiens et les Pisans d'y renoncer. Ils en imposaient aux nationaux par les villes et les forteresses qu'ils avaient successivement élevées dans leurs factoreries; et les Tartares assiégèrent inutilement Caffa [1], leur principal établissement. Les Grecs, totalement dépourvus de vaisseaux, étaient à la merci de ces audacieux marchands qui approvisionnaient ou affamaient Constantinople au gré de leur caprice ou de leur intérêt. Les Génois s'approprièrent la pêche, les douanes et jusqu'aux droits seigneuriaux du Bosphore, dont ils tiraient un revenu de trois cent mille pièces d'or; et c'était avec répugnance qu'ils en accordaient trente mille à l'empereur [2]. Dans tous les temps de paix ou de guerre, la colonie de Péra ou Galata jouissait de toute la liberté d'une nation indépendante; et le podestat génois oubliait souvent, comme cela arrivera toujours dans les établissemens éloignés, qu'il dépendait de la république.

L'insolence des Génois fut encouragée par la faiblesse d'Andronic l'Aîné et par les guerres civiles qui affligèrent sa vieillesse et la minorité de son petit-fils. Cantacuzène employa ses talens plutôt à ruiner l'empire qu'à le défendre; et, après avoir terminé victorieusement la guerre civile, il se trouva réduit à l'alternative honteuse de dépendre, au milieu de sa capitale, des Génois ou des Vénitiens. Le refus de quelques terres voisines où ils voulaient construire de nouvelles fortifications offensa les marchands de Péra; et, durant l'absence de l'empereur, qu'une indisposition retenait à Demotica, ils bravèrent le faible gouvernement de l'impératrice. Ces audacieux républicains attaquèrent et coulèrent bas un vaisseau de Constantinople, qui avait osé pêcher à l'entrée du port; ils en massacrèrent l'équipage, et poussèrent l'insolence jusqu'à demander satisfaction, quand ils auraient dû solliciter le pardon de cet

1 Ducange décrit l'établissement et les progrès des Génois à Péra ou Galata (*C. P. Christiana*, l. I, p. 68, 69). On trouve aussi cette description dans les historiens de Bysance, Pachymère (l. III, c. 35; l. V, 10-30, l. IX, 15; l. XII, 6-9), Nicéph. Grégor. (l. V, c. 4; l. VI, c. 11; l. IX, c. 5; l. XI, c. 1; l. XV, c. 1-6), et Cantacuzène (l. I, c. 12; l. II, c. 29, etc.).

2 Pachymère (l. III, c. 3, 4, 5,) et Nicéph. Grég., (l. IV, c. 7) déplorent l'un et l'autre les effets de cette pernicieuse indulgence. Bibaras, sultan d'Égypte et Tartare de nation, mais zélé Musulman, obtint des enfans de Zingis la permission de construire une mosquée dans la capitale de la Crimée (de Guignes, Hist. des Huns, tome III, p. 343).

3 Chardin (Voyages en Perse, tome I, p. 48) apprit à Caffa que ces poissons avaient quelquefois jusqu'à vingt-six pieds de longueur, pesaient huit ou neuf cents livres, et donnaient trois ou quatre quintaux de caviar ou d'*œufs*. Du temps de Démosthènes, le Bosphore fournissait de grains la ville d'Athènes.

4 De Guignes, Hist. des Huns, tome III, p. 343, 344; *Viaggi di Ramusio*, tome I, fol. 400. Mais ce transport par terre ou par eau n'était praticable que lorsque toutes les hordes de Tartares étaient réunies sous le gouvernement d'un prince sage et puissant.

1 Nicéph. Grég. (l. XIII, c. 12) donne un détail impartial et complet du commerce et des colonies de la mer Noire. Chardin décrit l'état présent et misérable de Caffa, où il avait vu en quarante jours plus de quatre cents voiles employées au commerce de grains et de poissons (Voyages de Perse, tome I, p. 46-48).

2 Voyez Nicéph. Grég., l. XVII, c. 1.

odieux brigandage. Les Génois exigèrent que les Grecs renonçassent à tout exercice de navigation, et repoussèrent victorieusement les premiers efforts que les habitans de Constantinople firent pour se venger de leur tyrannie. Ils occupèrent le terrain qu'on leur refusait, élevèrent rapidement un mur solide, et l'environnèrent d'un fossé profond. Les Génois ne se bornèrent pas long-temps à soutenir leur usurpation; ils attaquèrent et brûlèrent trois galères bysantines. Trois autres, dans lesquelles consistaient les restes de la marine impériale, prirent la fuite pour éviter le même sort. Toutes les habitations de la côte furent pillées et saccagées impunément; le régent et l'impératrice ne s'occupèrent que de défendre la capitale. Le retour de Cantacuzène calma l'alarme publique. L'empereur inclinait pour les mesures pacifiques, mais ses ennemis refusèrent toutes les propositions raisonnables, et il céda aux sollicitations de ses sujets, qui voulaient se venger, et qui payèrent cependant avec répugnance les préparatifs de la guerre et la construction des vaisseaux. Les deux nations étaient maîtresses, l'une de la terre, et l'autre de la mer; Constantinople et Péra éprouvaient également tous les inconvéniens d'un siége : les marchands de la colonie, qui s'étaient flattés de voir terminer la querelle en peu de jours, commençaient à murmurer de leurs pertes; la république de Gênes, déchirée par les factions, envoyait lentement des secours; et une partie des commerçans de la colonie profitèrent d'un vaisseau de Rhodes pour éloigner leur fortune et leur famille du théâtre de la guerre. Au commencement du printemps, la flotte de Bysance, composée de sept galères et de quelques petits vaisseaux, sortit du port, cingla, rangée sur une seule ligne vers le rivage de Péra, et présenta maladroitement le flanc à la proue de ses adversaires. Les équipages étaient composés de paysans ou d'ouvriers qui ne suppléaient point par la valeur au défaut d'expérience : à peine aperçurent-ils de loin l'escadre ennemie, qu'ils se précipitèrent dans la mer, aux risques de se noyer. Les troupes qui marchaient à l'attaque des lignes de Péra furent saisies de la même terreur; et les Génois obtinrent sans combattre tous les avantages de cette double victoire; ils amarinèrent les galères abandonnées, et les promenèrent plusieurs fois en triomphe devant les murs du palais. Forcé d'endurer cet affront, l'empereur n'eut d'autre consolation que l'espoir de s'en venger; les deux partis, également épuisés, furent cependant contraints de conclure une trêve. Cantacuzène feignit de mépriser l'objet de la contestation, et accorda généreusement aux Génois les terres dont ils s'étaient emparées, après avoir exigé pour la forme qu'elles restassent jusqu'à ce moment sous la garde de ses officiers [1].

Mais l'empereur fut bientôt sollicité de violer la trêve et de joindre ses armes à celles des Vénitiens, ennemis implacables des Génois et de leurs colonies. Tandis qu'il balançait entre la paix et la guerre, les habitans de Péra ranimèrent son juste ressentiment en lançant de leur rempart un bloc de pierre qui tomba au milieu de Constantinople. Lorsqu'il en fit ses plaintes, ils s'excusèrent froidement sur l'imprudence de leur ingénieur. Mais ils recommencèrent dès le lendemain, et se félicitèrent d'une épreuve qui leur apprenait que Constantinople n'était point hors de l'atteinte de leur artillerie. Cantacuzène, irrité de leur insolence, signa le traité proposé par les Vénitiens; mais la puissance de l'empire romain influa bien peu dans la querelle de ces deux puissantes républiques [2]. Depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'embouchure du Tanaïs, leurs flottes combattirent plusieurs fois sans avantages décisifs, et donnèrent enfin une bataille mémorable sous les murs de Constantinople. Il ne serait pas facile de concilier ensemble les relations des Grecs, des Vénitiens et des Génois [3], en suivant le

1 Cantacuzène (l. IV, c. 11) raconte les événemens de cette guerre, mais son récit est obscur et confus; celui de Nicéph. Grég., (l. XVII, c. 1-7) est clair et paraît impartial; ce prêtre était moins responsable que le prince des fautes et de la défaite de la flotte.

2 Cantacuzène est encore obscur dans le récit de cette seconde guerre (l. IV, c. 18, p. 24, 25-28-32); il déguise ce qu'il n'ose pas nier. Je regrette cette partie de Nicéph. Grég. qui est encore en manuscrit à Paris.

3 Muratori (*Annali d'Italia*, tome XII, p. 144) renvoie aux anciennes chroniques de Venise (Caresinus, continuateur d'Andre Dandolo, tome XII, p. 421, 422),

récit d'un historien impartial[1]. J'emprunterai de chaque nation les faits qui sont à son désavantage ou à l'honneur de ses ennemis. Les Vénitiens, soutenus de leurs alliés les Catalans, avaient l'avantage du nombre; et leur flotte, en y comprenant huit galères bysantines, était composée de soixante-quinze voiles. Les Génois ne leur opposèrent que soixante-quatre galères; mais leurs vaisseaux surpassaient dans ce siècle ceux de toutes les puissances maritimes en force et en grandeur; ils étaient commandés par Doria et Pisani, dont les familles et les noms tiennent une place honorable dans les annales de leur patrie; mais les talens et la réputation du premier éclipsaient le mérite personnel de son rival. Ils attaquèrent les ennemis dans un moment de tempête, peu propre à les faire profiter de la supériorité des manœuvres; et le combat dura depuis l'aurore jusqu'à la fin du jour. Les ennemis des Génois font l'éloge de leur conduite, et les Vénitiens n'obtiennent pas même l'approbation de leurs amis; mais les deux partis admirent unanimement l'adresse et la valeur des Catalans, qui soutinrent constamment tous les efforts de leurs adversaires. Lorsque les deux flottes se séparèrent, la victoire pouvait paraître incertaine. Les Génois perdirent treize galères prises ou coulées bas, mais ils en détruisirent vingt-six, deux des Grecs, dix des Catalans, et quatorze des Vénitiens. Pisani sembla cependant convenir de sa défaite en se retirant dans un port fortifié, d'où il fit voile avec les restes de sa flotte pour l'île de Candie, et laissa la mer libre à ses rivaux, sous le prétexte d'exécuter les ordres qu'il avait reçus du sénat. Dans une épître adressée publiquement au doge et au sénat, Pétrarque[2] emploie son éloquence à réconcilier les deux puissances maritimes de l'Italie. L'orateur célèbre la victoire des Génois, qu'il considère comme les plus habiles marins de l'univers, et déplore le malheur des Vénitiens. Il les engage à réunir leurs forces contre les Grecs, et à purger la capitale de l'Orient de l'hérésie dont elle est infectée. Abandonnés de leurs alliés, les Grecs ne pouvaient plus espérer de faire résistance : trois mois après cette bataille navale, l'empereur Cantacuzène sollicita et signa un traité par lequel il renonçait pour toujours à l'alliance des Catalans et des Vénitiens, et accordait aux Génois tous les droits du commerce et presque de la souveraineté. L'empire des Romains, si l'on peut encore lui donner ce nom, serait bientôt devenu une dépendance de Gènes, si la perte de sa liberté et la destruction de sa marine n'eussent pas arrêté l'ambition de cette république. Une longue rivalité de cent trente ans se termina par le triomphe de Venise; et les factions des Génois forcèrent leur nation à chercher la paix domestique sous la domination d'un maître étranger, du duc de Milan, ou du roi de France. Cependant, en renonçant aux conquêtes, les Génois conservèrent le génie du commerce; la colonie de Péra en imposa toujours à la capitale, et resta maîtresse de la navigation de la mer Noire, jusqu'au moment où la conquête des Turcs l'enveloppa dans la ruine de Constantinople.

CHAPITRE LXIV.

Conquêtes de Gengis-khan et des Mongols depuis la Chine jusqu'à la Pologne. — Danger pressant des Grecs et de Constantinople. — Origine des Turcs ottomans en Bithynie. — Règnes et victoires d'Othman, Orchan, Amurath I et Bajazet I. — Fondation et progrès de la monarchie des Turcs en Asie et en Europe. — Situation critique de Constantinople et de l'empire grec.

Des petites querelles d'une ville avec ses faubourgs, des discordes et de la lâcheté des Grecs, je vais passer aux brillantes victoires des Turcs, dont l'esclavage civil était ennobli par la discipline militaire, l'enthousiasme

et pour Gènes à George Stella (Annales Génoises, tome XVII, p. 1091, 1092). Je les ai consultés soigneusement l'un et l'autre dans sa grande collection des historiens de l'Italie.

[1] Voyez la Chronique de Mathieu Villani de Florence (l. II, c. 59, 60, p. 145-147, c. 74, 75, p. 156, 157) dans la collection de Muratori, tome XIV.

[2] L'abbé de Sade (Mém. sur la vie de Pétrarque, tome III, p. 257-263) a traduit cette lettre qu'il avait copiée dans un manuscrit de la Bibliothèque du roi de France. Quoique attaché au duc de Milan, Pétrarque ne cache ni sa surprise ni ses regrets de la défaite et du désespoir des Génois dans l'année suivante (p. 323-332).



religieux et l'énergie du caractère national. L'origine et les progrès des Ottomans, aujourd'hui souverains de Constantinople, se trouvent liés aux plus importantes scènes de l'histoire moderne; mais elles exigent la connaissance préliminaire de la grande irruption des Mongols ou Tartares, dont on peut comparer les conquêtes rapides aux premières convulsions de la nature, qui agitèrent et changèrent la surface du globe. J'ai déjà fait connaître, dans mon premier volume, les peuples dont les émigrations opérèrent ou occasionèrent la chute de l'empire romain, et je ne puis me déterminer à passer sous silence des événemens dont la grandeur peut attacher l'attention d'un philosophe à l'histoire [1] du carnage et de la destruction.

Toutes ces émigrations sortirent successivement des vastes montagnes situées entre la Chine, la Sibérie et la mer Caspienne. Les anciennes résidences des Huns et des Turcs étaient habitées dans le douzième siècle par des hordes ou tribus de pâtres, qui descendaient de la même origine et conservaient les mêmes mœurs. Gengis-khan les réunit et les conduisit à la victoire. Ce barbare, connu primitivement sous le nom de Temugin, opprima ses égaux et parvint au faîte de la grandeur. Il descendait d'une race noble; mais ce fut l'orgueil du conquérant ou des compagnons de ses exploits qui supposa que le septième ancêtre de Gengis avait eu pour mère une vierge immaculée. Son père régnait sur treize hordes composées d'environ treize mille familles. Durant l'enfance de son fils, plus des deux tiers lui refusèrent l'obéissance et le tribut. A l'âge de treize ans, Temugin livra bataille à ses sujets rebelles, et le futur conquérant de l'Asie fut obligé de céder et de prendre la fuite. Mais il soutint ce revers avec courage. La fortune seconda ses efforts, et à l'âge de quarante ans Temugin commandait à toutes les tribus voisines. Chez les peuples où la politique est presque inconnue et la valeur générale, l'ascendant d'un seul ne peut être fondé que sur la puissance et l'habitude de punir ses ennemis et de récompenser ses partisans. Lorsque Temugin conclut sa première ligue militaire, les cérémonies se bornèrent au sacrifice d'un cheval, et à goûter réciproquement de l'eau d'un ruisseau : il promit de partager avec ses compagnons les faveurs et les revers de la fortune, leur distribua ses effets et ses chevaux, et fonda tout son espoir sur leur reconnaissance. Après sa première victoire, il fit placer soixante-dix chaudières sur une fournaise, et soixante-dix rebelles des plus coupables périrent dans l'eau bouillante où on leur plongea la tête. Les plus obstinés furent vaincus; les plus prudens se soumirent, et les plus hardis tremblèrent en contemplant le crâne du sultan des Karaïtes [1], que le vainqueur fit enchâsser dans une boîte d'argent. Sous le nom de Prêtre Jean, ce sultan avait entretenu une correspondance avec le pape et les princes de l'Europe. L'ambitieux Temugin ne négligea point l'influence de la superstition; et ce fut d'un prophète, qu'on supposa descendre du ciel sur un cheval blanc, qu'il reçut le titre de Zingis [2], *le plus grand*, et le droit divin à la conquête et à l'empire de l'univers. Dans un *couroultaï* ou diète générale, il s'assit sur un feutre, qu'on révéra longtemps comme une relique; et on le proclama grand-khan des Mongols [3] et des Tartares [4].

1 J'invite le lecteur à repasser sur les chapitres de mon premier volume qui traitent des mœurs des nations pastorales, des conquêtes d'Attila et des Huns, que j'ai composés dans un temps où j'avais plus le désir que l'espoir de continuer la présente histoire.

1 Les khans des Karaïtes n'auraient probablement pas pu même lire les éloquentes épîtres que composèrent en leur nom les missionnaires nestoriens.

2 Depuis que Voltaire a publié son Hist. et sa tragédie, le nom de Gengis paraît, au moins en français, avoir été généralement adopté. Cependant Abulghai-khan devait savoir le véritable nom de son ancêtre; son étymologie paraît juste; *zin*, en langue mongole, signifie *grand*, et *gis* est la terminaison du superlatif (Hist. généalog. des Tartares, part. III, p. 194, 195). D'après les mêmes idées de grandeur, on a donné le surnom de Zingis à l'Océan.

3 Le nom de Mongol a prévalu parmi les Orientaux, et on appelle encore le souverain titulaire le grand Mogo de l'Indostan.

4 Les Tartares (ou plus proprement les Tatares) descendaient de Tatar-khan, frère de Mogul-khan. (Voyez Abulghazi, première et seconde partie). Ils formèrent une horde de sept mille familles sur les bords du Kitai

Le premier de ces noms s'est perpétué dans la race impériale, et on a étendu l'autre à tous les habitans des vastes déserts du nord.

Le code de lois dictées par Gengis à ses sujets protégeait la paix domestique et encourageait les guerres étrangères. Les crimes d'adultère, de meurtre, de parjure, le vol d'un cheval ou d'un bœuf étaient punis de mort, et les plus féroces des hommes conservèrent entre eux de la modération et de l'équité. Le titre de grand-khan fut réservé à l'avenir pour les princes de sa famille. Il fit des règlemens pour les chasses, qui, en servant d'amusement et d'école pour la guerre, procuraient en outre l'abondance dans le camp des Tartares. La nation victorieuse s'abstenait des travaux serviles dont elle chargeait les esclaves et les étrangers; et tous les travaux lui paraissaient vils, excepté la profession des armes. L'exercice et la discipline des troupes indiquent l'expérience d'un ancien commandant. Elles étaient armées d'arcs, de cimeterres et de massues de fer, et divisées par cent, par mille et par dix mille. Chaque officier ou soldat répondait sur sa propre vie de la sûreté ou de l'honneur de ses compagnons; et le génie de la victoire semble avoir dicté la loi qui défend de faire la paix avec l'ennemi, qu'il ne soit suppliant et vaincu. Mais c'est à la religion de Gengis que nous devons principalement nos éloges et notre admiration. Tandis que les inquisiteurs de la foi chrétienne inventaient des supplices, un barbare leur donnait l'exemple de la plus parfaite tolérance [1]. Son premier et seul article de foi était l'existence d'un Dieu, l'auteur de tout bien, qui remplit de sa présence la terre et les cieux, dont il est le créateur. Les Tartares et les Mongols adoraient les idoles particulières de leur tribu; les missionnaires en avaient converti un grand nombre; d'autres suivaient la loi de Moïse ou celle de Mahomet. Ils professaient tous avec liberté leur religion dans l'enceinte du même camp. Le bonze, l'iman, le rabbin, le nestorien et le prêtre catholique jouissaient de l'exemption honorable du service et du tribut. Dans la mosquée de Bochara, le fougueux conquérant put fouler l'Alcoran aux pieds de ses chevaux; mais, dans les momens de calme, le législateur respectait les prophètes et les pontifes de toutes les sectes. Le génie de Gengis ne devait rien à la lecture; le kan ne savait ni lire ni écrire; et, en exceptant la tribu des Igours, presque tous les Mongols ou les Tartares étaient aussi ignorans que leur souverain. Le souvenir de leurs exploits s'est conservé par tradition. Soixante-huit ans après la mort de Gengis, on a recueilli et écrit ces traditions [1]. On peut suppléer à l'insuffisance de leurs annales, par celles des Chinois [2], des Persans [3], des Ar-

(p. 103-112); dans la grande invasion d'Europe (A. D. 1238), il paraît qu'ils marchaient à la tête de l'avant-garde, et la ressemblance du nom de *Tartarei* rendit celui de Tartares plus familier aux Latins. (M. Pâris, p. 398.)

[1] On trouve une conformité singulière entre les lois religieuses de Gengis-khan et les opinions de M. Locke (Constitutions de la Caroline, dans ses œuvres, vol. IV, p. 535, quatrième édit. 1777).

[1] Dans l'année 1294 et par l'ordre de Cazan, khan de Perse, et le quatrième descendant de Gengis. D'après ces traditions, son visir Fadlallah composa l'histoire des Mongols en langue persane; Petit de la Croix s'en est servi (Hist. de Gengis-khan, p. 537-539). L'hist. généalog. des Tartares (à Leyde, 1726, in-12, 2 vol.) a été traduite par les Suédois, prisonniers en Sibérie, sur le manuscrit mongol d'Abulgasi Bahadar-khan, descendant de Gengis, qui régnait sur les Usbecks de Charasme ou Carizme (A. D. 1644-1663). Il est fort précieux par l'exactitude des noms, des généalogies et des mœurs de sa nation. De ses neuf parties, la première descend depuis Adam jusqu'à Mogul-khan; la seconde depuis Mogul jusqu'à Gengis; la troisième contient la vie de Gengis; les quatrième, cinquième, sixième et septième racontent l'histoire générale de ses quatre fils et de leur postérité; les huitième et neuvième renferment l'histoire particulière des descendans de Sheibani-khan, qui régna dans le Maurenahar et le Charasme.

[2] Histoire de Gengis-khan et de toute la dynastie des Mongols ses successeurs, conquérans de la Chine, tirée de l'Histoire de la Chine par le R. P. Gaubil, de la société de Jésus, missionnaire à Pékin, à Paris, 1739, in-quarto. Cette traduction porte l'empreinte chinoise de l'exactitude scrupuleuse pour les faits domestiques, et de la plus parfaite ignorance pour tout ce qui est étranger.

[3] Voyez l'Histoire du grand Gengis-khan, premier empereur des Mongols et des Tartares, par M. Petit de la Croix, à Paris, 1710 in-douze. Cet ouvrage lui a coûté dix ans de travaux; il est tiré en grande partie des écrivains persans, entre autres de Nisavi. Ce secrétaire du

méniens[1], des Syriens[2], des Arabes[3], des Grecs[4], des Russes[5], des Polonais[6], des Hongrois[7] et des Latins[8]; et chacune de ces nations peut obtenir confiance lorsqu'elle raconte ses propres défaites et ses calamités[1].

Les armes de Gengis et de ses lieutenans soumirent successivement toutes les hordes du désert, qui campaient entre le mur de la Chine et le Volga. L'empereur mongol devint le monarque d'un monde pastoral, de plusieurs millions de pâtres et de soldats fiers de leur réunion, et impatiens d'essayer leurs forces contre les riches et pacifiques habitans du midi. Ses ancêtres avaient été tributaires des empereurs de la Chine, et Temugin lui-même s'était laissé revêtir d'un titre d'honneur et de servitude. La cour de Pékin reçut avec surprise une ambassade de son ancien vassal, qui, sous le titre imposant de roi des nations, prétendait lui imposer le tribut de subsides et d'obéissance qu'il avait précédemment payé lui-même, et affectait de traiter *le fils du ciel* avec le plus grand mépris. Les Chinois répondirent avec fermeté, et dissimulèrent leur terreur; elle fut bientôt justifiée par la marche d'une nombreuse armée, qui perça de tous côtés à travers la faible barrière de leur grand mur. Les Mongols prirent quatre-vingt-dix villes d'assaut ou par famine. Les dix dernières se défendirent avec succès; et Gengis, qui connaissait la piété filiale des Chinois, couvrit son avant-garde de leurs parens captifs; indigne abus de la vertu de ses ennemis, qui insensiblement cessa de répondre au but qu'il se proposait. Cent mille Khitans, qui gardaient la frontière, favorisèrent l'invasion de Gengis et se joignirent aux Tartares. Le vainqueur consentit cependant à traiter; une princesse de la Chine, trois mille chevaux, cinq cents jeunes hommes, autant de vierges, et un tribut d'or et d'étoffes de soie, furent le prix de sa retraite. Dans la seconde expédition, il força

sultan Gelaleddin a le mérite et les préjugés d'un contemporain. On peut reprocher au compilateur ou aux originaux un style un peu trop romanesque. Voyez aussi les articles de Gengis-khan, Mohammed, Gelaleddin, etc., dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot.

1 Haithonus ou Aithonus, prince arménien, et depuis moine prémontré (Fabric., *Biblioth. Latin. medii ævi*, tome I, p. 34), dicta en français son livre *de Tartaris*, ses anciens compagnons de guerre. Il fut immédiatement traduit en latin et inséré dans le *Novus Orbis* de Simon Grynæus (Bâle, 1555, in-folio).

2 Gengis-khan et ses premiers successeurs occupent la conclusion de la neuvième dynastie d'Abulpharage (*vers.* Pocock, Oxford, 1663, in-quarto), et sa dixième dynastie est celle des Mongols de Perse. Assemannus (Biblioth. Orient., tome II) a extrait quelques faits de ses écrits syriaques et de la vie des primats de l'Orient.

3 Parmi les Arabes de langage et de religion, nous pouvons distinguer Abulféda, sultan de Hamah en Syrie, qui combattit en personne contre les Mongols, sous les drapeaux des Mameluks.

4 Nicéphore Grégoras, (l. II, c. 5, 6) a senti la nécessité de lier l'histoire des Scythes à celle de Bysance. Il décrit avec élégance et exactitude l'établissement et les mœurs des Mongols dans la Perse; mais il n'est point instruit de leur origine, et il défigure les noms de Gengis et de ses fils.

5 M. Lévêque (Hist. de Russie, tome II) a décrit la conquête de la Russie par les Tartares, d'après le patriarche Nicon et les anciennes chroniques.

6 Pour la Pologne, je me contente de la *Sarmatia Asiatica et Europea* de Mathieu de Michovia ou Micon, médecin et chanoine de Cracovie (A. D. 1506), insérée dans le *Novus Orbis* de Grynæus Fabric., *Bibliot. Latin. mediæ et infimæ ætatis*, tome V, p. 56.

7 Je citerais Thuroczius, le plus ancien écrivain de l'histoire générale (part. II, c. 74, p. 150), dans le premier volume des écrivains *Rerum Hungaricarum*, si ce même volume ne contenait pas le récit original d'un contemporain qui fut témoin et victime. (« M. Rogerii. « Hungari, varidiensis capituli canonici, carmen mise- » rabile, seu Historia super destructionem regni Hunga- » riæ, temporibus Belæ IV regis, per Tartaros facta, » p. 292-321.) C'est un des meilleurs tableaux que je connaisse du tumulte et des calamités d'une invasion de barbares.

8 Mathieu Pâris a représenté, d'après des renseignemens authentiques, les terreurs et le danger de l'Europe (consultez son volumineux index au mot *Tartari*). Deux prêtres, Jean de Plano Carpini et Guillaume Rubruquis, et Marco Polo, noble vénitien, visitèrent la cour du grand-khan par des motifs de zèle ou de curiosité. Les relations latines des deux premiers sont insérées dans le premier volume de Hackluyt; l'original italien ou la traduction de la troisième (Fabric., *Biblioth. Latin. medii ævi*, tome II, p. 198, tome V, p. 25) se trouve dans le second tome de Ramusio.

1 Dans sa grande Histoire des Huns, M. de Guignes a traité à fond de Gengis-khan et de ses successeurs. Voyez tome III, l. XV-XIX, et dans les articles des Seljuks de Roum, tome II, l. XI, les Carizmiens, l. XIV, et les Mamelucks, tome IV, l. XXI. Consultez aussi les tables du premier volume; il est très-instruit et très-exact. Cependant je n'ai pris de lui que les idées générales et quelques passages d'Abulféda, dont le texte n'est point encore traduit de l'arabe



l'empereur de la Chine à se retirer au-delà de la rivière Jaune, dans une résidence plus méridionale. Pékin éprouva toutes les calamités d'un long siége[1]; le famine réduisit les habitans à se décimer pour servir de pâture à leurs concitoyens. Quand ils manquèrent de pierres, ils lancèrent des lingots d'or et d'argent. Mais les Mongols firent jouer une mine au milieu de la capitale, et l'incendie du palais dura trente jours. La Chine, ravagée par les Tartares, était encore intérieurement déchirée par des factions, et Gengis ajouta les cinq provinces septentrionales à son empire.

Vers l'Occident, ses possessions touchaient aux frontières de Mohammed, sultan de Carizme, dont les vastes états s'étendaient depuis le golfe Persique jusqu'aux limites de l'Inde et du Turkestan. Gengis, dans l'intention d'entretenir une liaison de commerce et d'amitié avec le plus puissant des princes musulmans, rejeta les sollicitations du perfide calife de Bagdad, qui voulait sacrifier l'état et sa religion à sa vengeance personnelle. Mais un acte de violence et d'inhumanité attira justement les armes des Tartares dans l'Asie méridionale. Mohammed fit impitoyablement massacrer une caravane composée de trois ambassadeurs et de cent cinquante marchands. Ce ne fut cependant qu'après la demande et le refus d'une satisfaction, après avoir prié et jeûné durant trois nuits sur une montagne, que l'empereur du Mogol entreprit de venger son injure par les armes. Nos batailles d'Europe, dit un écrivain philosophe[2], ne sont que de faibles escarmouches, si nous les comparons aux armées qui combattirent et furent immolées dans les plaines de l'Asie. Sept cent mille Mongols ou Tartares marchèrent sous les ordres de Gengis et de ses quatre fils; ils rencontrèrent, dans les vastes plaines qui s'étendent au nord du Sihon ou Jaxartes, le sultan Mohammed à la tête de quatre cent mille guerriers; et, dans la première, bataille qui dura jusqu'à la nuit, cent soixante mille Carizmiens perdirent la vie. Mohammed, surpris du nombre et de la valeur de ses ennemis, fit sa retraite et distribua ses troupes dans les villes de ses frontières, persuadé que la longueur et la difficulté d'un si grand nombre de siéges lasseraient la patience et le courage des barbares. Mais Gengis avait sagement formé un corps d'ingénieurs et de mécaniciens chinois, instruits peut-être du secret de la poudre, et susceptibles d'attaquer sous sa discipline un pays étranger avec plus de vigueur et de succès qu'ils n'avaient défendu leur patrie. Les historiens persans racontent les siéges et la réduction d'Otrar, Cogende, Bochara, Samarcande, Carizme et Candahar. Gengis et les Mongols renouvelèrent les ravages destructeurs des Huns et d'Attila; et je me contenterai d'observer que, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Indus, les conquérans convertirent en un désert une étendue de plusieurs centaines de milles, que la main des hommes avait cultivée et ornée de nombreuses habitations, et que cinq siècles n'ont pas suffi à réparer le ravage de quatre années. L'empereur des Mongols encourageait ou tolérait les fureurs de ses soldats; ils sacrifiaient la jouissance future au plaisir odieux de massacrer et de détruire, et le prétexte de justice et de vengeance animait encore leur férocité. La chute et la mort du sultan Mohammed, qui, abandonné de tous ses sujets, expira dans une île déserte de la mer Caspienne, sont une faible expiation des calamités dont il fut l'auteur. Son fils Gelaleddin arrêta souvent les Mogols dans la carrière de la victoire; mais la valeur d'un seul héros ne suffisait pas pour sauver l'empire des Carizmiens : écrasé par le nombre dans une retraite qu'il faisait sur les bords de l'Indus, Gelaleddin poussa son cheval au milieu des flots; et, traversant avec intrépidité le fleuve le plus rapide et le plus large de l'Asie, il excita chez son vainqueur un mouvement

[1] Plus proprement Yen-king, une ancienne ville dont les ruines sont encore visibles à quelque distance au sud-est de la ville moderne de Pékin, qui fut bâtie par Cublai-khan (Gaubel, p. 146). Pe-king et Nan-king sont des noms vagues, et désignent la cour du nord et celle du sud. On est continuellement embarrassé dans la géographie chinoise, tantôt par la ressemblance, et tantôt par le changement des noms (p. 177).

[2] M. de Voltaire, Essai sur l'Histoire générale, tome III, c. 60, p. 8. On trouve dans son Histoire de Gengis et des Mongols, comme dans tous ses ouvrages, beaucoup de réflexions judicieuses et de vérités mêlées avec quelques erreurs.

d'admiration. Ce fut après cette victoire que l'empereur mongol, cédant aux murmures de ses soldats, consentit à interrompre le cours de ses conquêtes. Chargé des dépouilles de l'Asie, il retourna lentement sur ses pas, se montra sensible à la misère des vaincus, et annonça l'intention de rebâtir les villes détruites par son invasion. Au-delà de l'Oxus et du Jaxarte, les deux généraux qu'il avait détachés avec trente mille hommes de cavalerie pour réduire les provinces méridionales de la Perse joignirent son armée. Après avoir renversé tout ce qui s'opposait à leur passage, forcé le défilé de Derbend, traversé le Volga et le désert, et fait le tour entier de la mer Caspienne, ils revenaient triomphans d'une expédition dont l'antiquité n'offrait point d'exemples, et qu'on n'essaya jamais de renouveler; Gengis signala son retour par la défaite de tous les peuples tartares rebelles ou indépendans, et mourut dans un âge avancé, au sein de la gloire, en exhortant ses fils d'achever la conquête de la Chine.

Le harem de Gengis renfermait cinq cents femmes ou concubines, et, parmi sa nombreuse postérité, il choisit quatre de ses fils, illustres par leur mérite autant que par leur naissance, qui en temps de paix et de guerre conduisirent l'administration de ses états, et ne connurent jamais d'autre émulation que celle de le bien servir. Toushi était son grand-chasseur, Zagatai [1] son grand-juge, Octai son ministre, et Tuli son général. D'un consentement unanime, Octai fut proclamé grand-khan ou empereur des Mogols et des Tartares, et ses trois frères se contentèrent de royaumes dépendans. Octai eut pour successeur son fils Gayuk, dont la mort transmit le sceptre de l'empire à ses cousins Mangou et Cublai, fils de Tuli et petits-fils de Gengis. Dans les soixante-huit premières années qui suivirent sa mort, ses successeurs soumirent presque toute l'Asie et une grande partie de l'Europe. Sans m'asservir à l'ordre des temps ou m'étendre sur les détails des événemens, je donnerai une description générale et concise du progrès de leurs armes, 1° à l'occident, 2° au sud, 3° à l'orient et au nord.

I. Avant l'invasion de Gengis, la Chine était partagée en deux empires ou dynasties du nord et du midi [1], et la conformité des lois, du langage et des mœurs dissimulait la différence d'origine et d'intérêts. La conquête de l'empire du nord, démembré par Gengis, fut totalement accomplie sept ans après sa mort. Forcé d'abandonner Pékin, l'empereur fixa sa résidence à Kaifong, dont l'enceinte formait une circonférence de plusieurs lieues, et qui, si on peut en croire les annales chinoises, contenait quatorze cent mille familles d'habitans ou de fugitifs : il fallut encore avoir recours à la fuite; il s'échappa suivi de sept cavaliers, et se réfugia dans une troisième capitale, où, perdant tout espoir de sauver sa vie, il monta sur un bûcher et ordonna qu'on y mît le feu dès qu'il se serait poignardé. La dynastie des *Song*, les anciens souverains nationaux de tout l'empire, survécut environ quarante-cinq ans à la chute des usurpateurs du nord. La conquête totale ne s'exécuta que sous le règne de Cublai; les Mongols s'occupèrent, durant cet intervalle, de guerres étrangères, et les Chinois, qui osaient rarement faire tête à leurs vainqueurs dans la plaine, se défendirent obstinément dans leurs villes, dont les siéges successifs coûtèrent la vie à un million d'habitans. On employait pour l'attaque et pour la défense toutes les machines de guerre inventées par les anciens : il paraît qu'on se servait déjà de la poudre, des bombes et des canons [2]. Les siéges étaient dirigés par les Mahométans et par les Francs, que les libéralités de Cublai

[1] Zagatai donna son nom à ses états de Maurenahar ou Transoxiane, et les Persans donnent la dénomination de Zagatais aux Mongols qui abandonnèrent ce pays. Cette étymologie authentique et l'exemple des Usbeks, Nogai, etc., doivent nous apprendre à ne pas nier affirmativement que des nations aient adopté un nom personnel.

[1] Marco Polo et les géographes orientaux distinguent les empires du nord et du midi par les noms de Cathai et de Mangi, que le grand-khan et les Chinois portèrent depuis l'an de grâce 1234 jusqu'en 1279. Après qu'on eut trouvé la Chine, la recherche du Cathai égara nos navigateurs du seizième siècle, qui cherchaient un passage au nord-est.

[2] Je me fie à l'érudition et à l'exactitude du père Gaubil, qui a traduit le texte chinois des Annales mongoles ou d'Yuen, (p. 71-93-153); mais j'ignore dans quel temps ces Annales furent composées et publiées. Les deux oncles de Marco Polo, qui servaient comme ingénieurs au siége

attiraient à son service. Après avoir passé la grande rivière, les troupes et l'artillerie furent transportées, sur une longue suite de différens canaux, jusqu'à la résidence royale de Hamcheu ou Quinfai, dans le pays où se fabrique la soie, et le plus délicieux climat de la Chine. L'empereur, prince jeune et timide, se rendit sans résistance, et accepta humblement la permission de vivre exilé au fond de la Tartarie. Cependant la guerre, que les Mongols commençaient à traiter de révolte, se soutenait toujours dans les provinces méridionales, depuis Hamcheu jusqu'à Canton; et les rebelles ou indépendans se réfugièrent sur leurs, vaisseaux; mais, lorsque les *Song* se virent enveloppés par une flotte supérieure, et privés de leur dernière ressource: « Il est plus glorieux pour un mo» narque, dit le plus brave de leurs cham» pions, de mourir libre que de vivre es» clave; » et il se précipita dans la mer avec le jeune prince qu'il tenait dans ses bras. Cent mille Chinois imitèrent cet exemple, et tout l'empire, depuis Tonkin jusqu'au grand mur, reconnut Cublai pour son souverain. Son ambition insatiable méditait la conquête du Japon : la tempête détruisit deux fois sa flotte, et cette expédition malheureuse coûta inutilement la vie à cent mille Mongols ou Chinois : mais la force ou la terreur de ses armes réduisit les royaumes de Corée, Tonkin, Cochinchine, Pégu, Bengale et Thibet, à différens degrés de tribut et d'obéissance. Il parcourut l'océan Indien avec un flotte de mille vaisseaux; une navigation de soixante-huit jours les conduisit, à ce qu'il paraît, à l'île de Borneo, située sous la ligne équinoxiale; et, quoiqu'ils n'en revinssent pas sans gloire et sans dépouilles, l'empereur fut mécontent d'avoir laissé échapper le souverain.

II. Les Mongols firent plus tard la conquête de l'Indostan sous la conduite des princes de la maison de Timour; mais Holagou-khan, petit-fils de Gengis, frère et lieutenant des deux empereurs Mangou et Cublai, acheva celle d'Iran ou de la Perse. Sans entrer dans le détail monotone d'une foule de sultans, d'émirs ou d'atabeks dont il fut vainqueur, j'observerai seulement la défaite et la destruction des Assassins ou Ismaélites [1] de la Perse, destruction qu'on peut regarder comme un service rendu à l'humanité. Ces odieux sectaires avaient régné durant plus de cent soixante ans avec impunité dans les montagnes situées au sud de la mer Caspienne, et leur prince ou iman nommait un lieutenant pour conduire et gouverner la colonie du mont Liban, si formidable et si fameuse dans l'histoire des croisades [2]. Au fanatisme de l'Alcoran, les Ismaélites joignaient les opinions indiennes de la transmigration des âmes, et les visions de leurs propres prophètes. Leur premier devoir était de sacrifier leur vie dès que le vicaire de Dieu l'ordonnait, et d'exécuter sans hésiter tous ses commandemens. Les poignards de ses missionnaires se firent sentir dans toutes les parties du monde. Les chrétiens et les musulmans comptent et exagèrent peut-être un grand nombre d'illustres victimes sacrifiées au zèle, à l'avarice ou au ressentiment du Vieux de la montagne, nom sous lequel on le désignait généralement. L'épée de Holagou brisa ses poignards et anéantit sa puissance: il ne reste aujourd'hui d'autre vestige de ces ennemis de l'humanité que le mot d'assassin, que les langues de l'Europe ont adopté dans son sens le plus odieux. Le lecteur qui a suivi la grandeur et le déclin de la maison des Abbassides ne verra point sa destruction avec indifférence : depuis la chute des descendans de l'usurpateur Seljuk, les califes avaient recouvré leurs états héréditaires de

de Siengyangfoug (t. II, c. 61, dans Ramusio, tome II; voyez Gaubil, p. 155-157), devraient avoir connu et raconté les effets de cette poudre destructive, et leur silence est une objection qui paraît presque décisive. Je soupçonne que la découverte récente fut portée d'Europe en Chine par les caravanes du quinzième siècle, et adoptée faussement comme une ancienne découverte nationale antérieure à l'arrivée des Portugais et des Jésuites. Cependant le père Gaubil affirme que l'usage de la poudre est connu en Chine depuis plus de seize cents ans.

[1] Tout ce qu'on peut savoir relativement aux Assassins de la Perse et de la Syrie est dû à M. Falconet. Voyez ses deux mémoires lus à l'académie des Inscriptions, dans lesquels il a versé une érudition surabondante, tome XVII, p. 127-770.

[2] Les Ismaélites de Syrie composaient quarante mille Assassins, et avaient acquis ou élevé dix forteresses dans les montagnes au-dessus de Tortose. Ils furent exterminés par les Mameluks vers l'an 1280.

Bagdad et de l'Irac d'Arabie; mais on ne s'occupait dans la ville que de controverses théologiques, et le commandeur des fidèles, renfermé dans son harem, passait sa vie entre les bras de sept cents concubines. A l'approche des Mongols, il leur opposa de faibles armées et des ambassades hautaines. « C'est par l'ordre de Dieu, dit le calife Mostasem, que les fils d'Abbas commandent » sur la terre. Il soutient leur trône, et leurs » ennemis seront châtiés dans ce monde et » dans l'autre. Qui est donc cet Holagou qui » ose les attaquer? S'il veut la paix, qu'il se » retire à l'instant de leur territoire sacré, et » il obtiendra peut-être son pardon de notre » clémence. » Un visir perfide conduisait cette aveugle présomption, et assurait son maître que, si les barbares étaient assez imprudens pour entrer dans la ville, les femmes et les enfans suffiraient pour les lapider du haut de leur terrasses. Après deux mois de siége, Bagdad fut emportée d'assaut et pillée par les Mongols; leur féroce commandant prononça la sentence du calife Mostasem, dernier successeur temporel de Mahomet, dont les ancêtres, qui descendaient d'Abbas, avaient occupé durant plus de cinq siècles les trônes de l'Asie. Quels que fussent les desseins du conquérant, le désert de l'Arabie protégea les saintes cités de la Mecque et de Médine[1] contre son ambition. Mais les Mongols se répandirent au-delà du Tigre et de l'Euphrate, pillèrent Alep et Damas, et menacèrent de se joindre aux Francs pour délivrer Jérusalem. C'en était fait de l'Égypte, si sa défense eût dépendu de ses timides habitans; mais les Mamelucks, nés en Scythie, égalaient les Mongols en valeur, et les surpassaient en discipline. Ils attaquèrent régulièrement l'ennemi, et repoussèrent cette multitude formidable à l'orient de l'Euphrate, sur les royaumes de l'Arménie et de l'Anatolie, dont elle s'empara sans obstacle. Le premier appartenait à des chrétiens, et le second était occupé par des Turcs. Les sultans d'Iconium résistèrent quelque temps aux Mongols, mais Azzadin fut forcé de chercher un asile chez les Grecs de Constantinople, et les khans de Perse exterminèrent ses faibles successeurs, les derniers descendans de la race de Seljuk.

III. Octai avait à peine renversé l'empire du nord de la Chine, qu'il résolut de porter ses armes jusqu'aux pays les plus reculés de l'Occident. Quinze cent mille Mongols ou Tartares inscrivirent leur nom sur le registre militaire; le grand-khan choisit un tiers de cette multitude, dont il confia le commandement à son neveu Batou, fils de Tuli, qui régnait sur les conquêtes de son père au nord de la mer Caspienne. Après des réjouissances qui durèrent quarante jours, Batou partit pour cette grande expédition; et ses innombrables escadrons firent une diligence si incroyable, qu'ils parcoururent en moins de six années quatre-vingt-dix degrés de longitude, ou le quart de la circonférence du globe. Ils traversèrent les grands fleuves de l'Asie et de l'Europe, ou à la nage sur leurs chevaux, ou sur la glace durant l'hiver, ou dans les bateaux de cuir qui suivaient toujours l'armée et servaient à transporter les chariots et l'artillerie. Les premières victoires de Batou anéantirent les restes de la liberté nationale dans les plaines immenses du Kipzak[1] et du Turkestan. Dans sa course rapide, il traversa les royaumes connus aujourd'hui sous les noms de Cazan et d'Astracan, et les troupes qu'il détacha vers le mont Caucase pénétrèrent dans le cœur de la Géorgie et de la Circassie. La discorde civile des grand-ducs ou princes de Russie livra leur pays aux Tartares. Ils se répandirent depuis la Livonie jusqu'à la mer Noire, Moscou et Kiow. Les deux capitales ancienne et moderne furent réduites en cendres; et cette calamité passagère fut moins fatale aux Russes que la tache profonde et peut-être indélébile qu'une servitude de deux cents ans a imprimée sur leur caractère. Les Tartares ravagèrent sans distinction les pays qu'ils se proposaient de conserver, et ceux dont ils s'empressaient de

[1] Quelques historiens chinois étendent les conquêtes que Gengis fit durant sa vie jusqu'à Médine, la patrie de Mahomet; et rien ne prouve mieux leur parfaite ignorance de tout ce qui est étranger à leur pays. (Gaubil, p. 42.)

[1] Le Dashté Kipzak, ou plaine de Kipzak, s'étend des deux côtés du Volga dans un espace immense vers le Jaïk et le Borysthène, et est supposé avoir donné naissance aux Cosaques et à leur nom.

sortir. De la Russie, où ils s'étaient établis, ils firent une irruption dans la Pologne et jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Les villes de Lublin et de Cracovie disparurent. Ces destructeurs rapides côtoyèrent la mer Baltique, défirent dans la bataille de Lignitz les ducs de Silésie, les palatins polonais et le grand-maître de l'ordre Teutonique, et coupèrent l'oreille droite de tous les morts, dont ils remplirent neuf sacs, pour servir probablement de trophée à leur victoire. De Lignitz ils dirigèrent leur marche à l'occident sur la Hongrie. Leurs colonnes, partagées en différentes divisions, franchirent les montagnes Carpathiennes, et l'on doutait encore de leur approche lorsqu'ils firent éprouver leurs premières fureurs. Le roi Bela IV assembla les forces militaires de ses comtes et de ses évêques; mais il avait aliéné la nation en recevant quarante mille familles de Comans. Ces hôtes sauvages, soupçonnant qu'on les trahissait et qu'on avait ôté la vie à leur prince, se livrèrent à la révolte. Tout le pays au nord du Danube fut perdu dans un jour, et dépeuplé dans un été; les ruines des villes et des églises entassées étaient recouvertes des ossemens des citoyens, qui expièrent les péchés des Turcs leurs ancêtres. Un ecclésiastique échappé du sac de Waradin a donné la description des calamités dont il avait été victime ou témoin; et les fureurs sanguinaires des siéges et des batailles sont infiniment moins atroces que la perfidie qu'éprouvèrent les fugitifs. Après les avoir attirés hors des bois sous la promesse du pardon et de la paix, on les égorgea de sang-froid lorsqu'ils eurent achevé de rentrer les moissons et les vendanges. Durant l'hiver, les Tartares passèrent le Danube sur la glace, et s'avancèrent vers Gran ou Strigonium, colonie germaine et capitale du royaume. Ils avancèrent leurs machines contre les murs, comblèrent les fossés avec des sacs de terre et de cadavres; et, à la suite d'un long massacre, le khan fit égorger trois cents nobles matrones en sa présence. De toutes les villes et forteresses de la Hongrie, il n'en resta que trois qui résistèrent à l'invasion; et l'infortuné Bela courut se cacher dans les îles de la mer Adriatique.

La terreur se répandit dans le monde latin: un russe fugitif porta l'alarme en Suède; et les nations de la Baltique et de l'Océan tremblèrent à l'approche des Tartares[1], que la crainte et l'ignorance représentaient comme une espèce différente du genre humain. Depuis l'invasion des Arabes dans le huitième siècle, l'Europe n'avait point éprouvé de pareille calamité. Les disciples de Mahomet, destructeurs des religions et de la liberté, paraissaient moins redoutables que les pâtres de la Scythie, qui anéantissaient les villes, les arts et toutes les institutions de la société civile. Le pontife de Rome essaya d'apaiser et de convertir ces invincibles païens; il leur envoya des moines de l'ordre de Saint-Dominique et de Saint-François. Mais le grand-khan leur répondit que les fils de Dieu et de Gengis étaient revêtus d'un pouvoir divin pour soumettre ou exterminer les nations, et que le pape serait enveloppé dans la destruction générale, s'il ne venait pas visiter lui-même, comme suppliant, la horde royale. L'empereur Frédéric II employa un moyen plus efficace: il écrivit aux princes d'Allemagne, aux rois de France et d'Angleterre; il leur peignit le danger commun, et les pressa d'armer leurs vassaux pour cette croisade juste et indispensable[2]. La valeur et la réputation des Francs en imposèrent

[1] Dans l'année 1238, les habitans de la Gothie, aujourd'hui la Suède, et ceux de la Frise, n'osèrent point envoyer, comme à l'ordinaire, leurs vaisseaux à la pêche du hareng sur les côtes d'Angleterre, parce qu'ils redoutaient les Tartares; et, comme il n'y eut point d'exportation, on vendait quarante ou cinquante de ces poissons pour un shelling. (Mathieu Pâris, p. 396.) Il est assez plaisant que les ordres d'un khan des Mongols, qui régnait sur les confins de la Chine, aient fait baisser le prix des harengs dans les marchés de l'Angleterre.

[2] Je vais copier les épithètes caractéristiques ou flatteuses des différentes nations de l'Europe. « Furens ac » fervens ad arma Germania, strenuæ militiæ genitrix » et alumna Francia, bellicosa et audax Hispania, virtuosa » viris et classe munita fertilis Anglia, impetuosis bellatoribus referta Allemania, navalis Dacia, indomita » Italia, pacis ignara Burgundia, inquieta Apulia, cum » maris Græci, Adriatici et Tirrheni insulis piraticis et » invictis Creta, Cypro, Sicilia cum Oceano conterminis » insulis et regionibus, cruenta Hybernia, cum agili » Wallia, palustris Scotia, glacialis Norwegia, suam electam militiam sub vexillo crucis destinabunt, etc. » (Mathieu Pâris., p. 498.)

aux Tartares; cinquante chevaliers et vingt arbalétriers défendirent avec succès le château de Newstadt en Austrie; et les barbares levèrent le siége à l'approche d'une armée d'Allemands. Après avoir ravagé les royaumes voisins de Servie, de Bosnie et de Bulgarie, Batou se retira lentement du Danube au Volga, pour jouir des fruits de ses victoires, dans la ville ou le palais de Serai, qu'il avait fait élever au milieu du désert.

IV. Les Mongols portèrent leurs armes jusque dans les régions glacées du nord. Sheibani-khan, frère du grand Batou, conduisit une horde de quinze mille familles dans les déserts glacés de la Sibérie; et ses descendans régnèrent à Tobolsk durant plus de trois siècles, jusqu'à la conquête des Russes. En suivant le cours de l'Oby et du Jenisey, l'esprit d'entreprise doit avoir fait la découverte de la mer Glaciale; et, en rejetant les contes ridicules d'hommes avec des têtes de chien et des pieds fourchus, nous demeurerons convaincus que quinze ans après la mort de Gengis, les Mongols conservèrent le nom et les mœurs des Samoyèdes, qui habitent aux environs du cercle polaire, dans des huttes souterraines, et ne connaissent d'autre occupation que la chasse, dont ils tirent leur nourriture et les fourrures qui leur servent de vêtemens [1].

Tandis que les Mongols et les Tartares envahissaient à la fois la Syrie et la Pologne, les auteurs de ces grands ravages se contentaient d'en recevoir les relations. A l'imitation des premiers califes, les successeurs de Gengis parurent rarement en personne à la tête de leurs armées. Sur les bords de l'Onon et du Sélinga, la *horde dorée* ou royale présentait le contraste de la grandeur et de la simplicité, d'un repas de mouton rôti et de lait de jument, et, de cinq cents chariots d'or et d'argent distribués dans un seul jour. Les princes de l'Europe et de l'Asie furent contraints d'envoyer des ambassadeurs, ou d'entreprendre eux-mêmes ce long et pénible pélerinage. Le trône et la vie des grands-ducs de Russie, des rois de la Géorgie et de l'Arménie, des sultans d'Iconium et des émirs de la Perse, dépendaient d'un geste du grand-khan des Tartares. Les fils et les petits-fils de Gengis avaient été habitués à la vie pastorale; mais l'usage s'établit insensiblement de faire les élections dans le village de Caracorum [1], où les grands-khans fixèrent leur résidence : Octai et Mangou annoncèrent un changement de mœurs en quittant leurs tentes pour habiter une maison; et leur exemple fut imité par les princes de leur maison et les grands-officiers de l'empire. Renonçant aux forêts sauvages, ils ne chassaient plus que dans l'enceinte de leurs parcs; la peinture et la sculpture embellirent leurs nouvelles habitations; et les trésors superflus se convertirent en bassins, en fontaines et en statues d'argent massif. Les artistes de la Chine et de Paris exercèrent leur génie au service du grand-khan [2]. Caracorum contenait deux rues; l'une était occupée par des ouvriers chinois, et l'autre par des marchands mahométans ; une église nestorienne, deux mosquées et douze temples consacrés au culte de différentes idoles, représentent à peu près le nombre et la division des habitans. Cependant un missionnaire français affirme que l'étendue de la ville de Saint-Denis, près de Paris, excédait celle de la capitale des Tartares, et que le palais de Mangou n'égalait pas un dixième de l'abbaye des Bénédictins de cette ville. Les grands-khans pouvaient amuser leur vanité des conquêtes de la Syrie et de la Russie, mais ils étaient fixés sur les frontières de la Chine. L'acquisition de cet empire faisait leur principal objet; et l'habitude de l'économie pastorale leur avait appris sans doute que le berger trouve son avantage

[1] Voyez dans Hackluyt la relation de Carpin, vol. I, p. 30. Abulghazi donne la généalogie des khans de Sibérie (part. VIII, p. 485-495). Les Russes n'auraient-ils point trouvé de chronique tartare à Tobolsk?

[1] La carte de d'Anville et les itinéraires chinois de de Guignes (tome I, part. II, p. 57) semblent fixer la position de Holin ou Caracorum environ à six cents milles au nord-ouest de Pékin. La distance entre Selinginsky et Pékin est à peu près de deux mille verstes russes, ou treize à quatorze cents milles d'Angleterre. (Voyages de Bell, vol. II, p. 67.)

[2] Rubruquis rencontra à Caracorum son compatriote Guillaume Boucher, orfèvre de Paris, qui avait exécuté pour le grand-khan un arbre d'argent soutenu de quatre lions qui lançaient quatre liqueurs différentes. Abulghasi (part. IV, p. 366) cite les peintres de la Chine ou du Kitai.

à protéger et multiplier ses troupeaux. J'ai déjà célébré la sagesse et la vertu d'un mandarin qui prévint la destruction de cinq provinces fertiles et peuplées. Durant une administration de trente ans, ce bienfaisant ami des Chinois et de l'humanité éluda ou adoucit les calamités de la guerre. Il s'occupa constamment de ranimer le goût des sciences et d'en sauver les monumens, de mettre des bornes au despotisme des commandans militaires, en rétablissant les magistrats civils, et d'inspirer aux Mongols des sentimens de paix et de justice. Il lutta courageusement contre la barbarie des premiers conquérans; et ses leçons salutaires produisirent une heureuse métamorphose. Dès la seconde génération, l'empire du nord et insensiblement celui du midi se soumirent au gouvernement de Cublai, le lieutenant et ensuite le successeur de Mangou; et la nation fut invariablement fidèle à un prince élevé dans les mœurs de la Chine. Il lui rendit les anciennes formes de sa constitution; et les vainqueurs adoptèrent les lois, les usages, et jusqu'aux préjugés du peuple vaincu. On peut attribuer ce triomphe paisible, dont il y eut plus d'un exemple, à la multitude et en même temps à la servitude des Chinois. Les empereurs des Mongols voyaient leur armée absorbée en quelque manière dans l'immense population d'un vaste royaume, et ils adoptaient avec plaisir un système politique qui offrait au prince les jouissances réelles du pouvoir despotique, et abandonnait aux sujets les vains noms de philosophie, de liberté et d'obéissance filiale. Sous le règne de Cublai, on vit fleurir les lettres et le commerce; les peuples jouirent des bienfaits de la justice et des douceurs de la paix. On ouvrit le grand canal de cinq cents milles, qui conduit jusqu'à Nankin; le monarque fixa sa résidence à Pékin, et déploya dans sa cour la magnificence des plus riches souverains de l'Asie. Cependant ce savant prince défigura la simplicité de la religion adoptée par son grand-père; il offrit des sacrifices à l'idole de Fo, et sa soumission aveugle pour les lamas et les bonzes de la Chine excita la jalousie [1] et les plaintes des disciples de Confucius. Ses successeurs admirent dans le palais une foule d'eunuques, d'empiriques et d'astrologues, tandis que dans les provinces treize millions de leurs sujets périssaient de famine. Cent quarante ans après la mort de Gengis, les Chinois révoltés expulsèrent du trône la dynastie des Yuen, race dégénérée de ce fameux conquérant; et les empereurs des Mongols s'ensevelirent dans le désert et dans l'oubli. Avant l'époque de cette révolution, ils avaient déjà perdu la suprématie de différentes branches de leur maison. Les khans de Zagatai ou de la Transoxiane, d'Iran ou de Perse, s'étaient dégagés depuis long-temps des devoirs de l'obéissance; et après la mort de Cublai ils dédaignèrent d'accepter un sceptre ou un titre de ses méprisables successeurs; relativement à leur situation, les uns conservèrent la simplicité primitive des mœurs pastorales, et les autres adoptèrent le luxe des villes de l'Asie; mais les princes et les peuples étaient également disposés à recevoir un nouveau culte. Après avoir hésité entre l'Évangile et l'Alcoran, ils se décidèrent pour la religion de Mahomet, adoptèrent les Arabes et les Persans pour leurs frères, et renoncèrent à toute communication avec les Mongols ou les idolâtres de la Chine.

Il est d'autant plus extraordinaire que l'empire romain ait échappé au désastre général, que les Grecs et les Latins se disputaient ses débris lorsque les Mongols exécutèrent leur invasion. Moins puissans qu'Alexandre, ils se trouvaient comme lui pressés en Asie et en Europe par les pâtres de Scythie; et Constantinople aurait inévitablement partagé le sort de Pékin, de Samarcande et de Bagdad, si les Tartares eussent entrepris de l'assiéger. Mais Batou, comblé de gloire et chargé de dépouilles, repassa volontairement le Danube; et les Grecs et les Francs

[1] L'attachement des khans et la haine des mandarins pour les bonzes et les lamas de la Chine (Duhalde Hist. de la Chine, tome I, p. 502, 503) semblent indiquer qu'ils étaient les prêtres du même dieu, de Fo, divinité de l'Inde, dont le culte prévalut parmi les sectes de l'Indostan, de Siam, du Thibet, de la Chine et du Japon. Mais ce sujet mystérieux est enveloppé d'un nuage que les recherches de notre compagnie d'Asie parviendront peut-être à percer.

se flattèrent d'y avoir contribué [1]. Le conquérant se mit une seconde fois en marche, dans le dessein d'attaquer la capitale des Césars; mais la mort le surprit et sauva Bysance. Son frère Borga conduisit les Tartares dans la Thrace et dans la Bulgarie; mais il fut distrait de la conquête de Constantinople par son expédition de Novogorod, située au cinquante-septième degré de latitude. Il fit le dénombrement de ses habitans, et régla les tributs de la Russie. Le khan des Mongols fit une alliance avec les Mamelucks contre ses compatriotes de la Perse. Treize mille hommes de cavalerie forcèrent le défilé de Derbend; et les Grecs se félicitèrent de ce commencement de guerre civile. Après avoir recouvré Constantinople, Michel Paléologue [2], éloigné de sa cour et de son armée, fut surpris et environné par vingt mille Tartares, dans un château de la Thrace; mais leur expédition n'avait pour but que de délivrer le sultan Azzadin, et ils se contentèrent, en l'emmenant, d'emporter les trésors de l'empereur. Noga, leur général, dont le nom s'est perpétué dans les hordes d'Astracan, excita une révolte redoutable contre Mengo Timour, le troisième khan de Kipzak; il obtint en mariage Marie, fille naturelle de Paléologue, et défendit les états de son beau-père. Les irruptions suivantes ne furent composées que de brigands fugitifs, et quelques milliers de Comans chassés de leur patrie s'enrôlèrent au service de l'empereur grec. Tel est l'effet que l'invasion des Mongols produisit en Europe : loin de troubler la paix de l'Asie romaine, la première terreur de leurs armes assura sa tranquillité. Le sultan d'Iconium sollicita une entrevue personnelle avec Jean Vataces, dont la politique artificieuse encouragea les Turcs à défendre leur barrière contre l'ennemi commun [1]. Cette barrière ne résista pas long-temps, et la frontière de l'empire se trouva découverte par la défaite et la captivité des Seljuks. Le formidable Holagou menaça de conduire une armée de cent mille hommes à Constantinople; et la violente alarme des habitans de Nicée donnera une idée de la terreur qu'il inspirait. La cérémonie accidentelle d'une procession et la répétition de la litanie lugubre : « Préservez-nous, mon Dieu, de la fureur des Tartares! » firent répandre dans la ville la fausse nouvelle d'un assaut et d'un massacre. Les citoyens sortirent en foule de leurs maisons, et couraient en poussant des cris, sans savoir où ni pourquoi : ce ne fut qu'au bout de plusieurs heures que les officiers de la garnison parvinrent à calmer la frayeur qu'avait inspirée cette invasion imaginaire. La conquête de Bagdad détourna heureusement l'ambition de Holagou et de ses successeurs; ils soutinrent dans la Syrie une longue guerre, où ils ne furent pas toujours victorieux; leur querelle avec les Moslems les disposa à s'unir aux Grecs et aux Francs [2]; et, par générosité ou par mépris ils offrirent le royaume de l'Anatolie pour récompense à un vassal arménien. Les émirs, qui occupaient les villes ou les deux montagnes, se disputèrent les débris de la monarchie des Seljuks, mais ils reconnurent tous la suprématie du khan de la Perse; et il interposa souvent son autorité et quelquefois ses armes pour arrêter leurs déprédations et maintenir la paix et la balance de la frontière des Turcs. La mort de Cazan [3], un des plus illustres descendans de Gengis, anéantit cette suprématie et le bien qui en résultait; et le déclin

[1] Quelques échecs que les Mongols essuyèrent en Hongrie (Mathieu Pâris, p. 545, 546) ont pu faire répandre le bruit de l'union et de la victoire des rois francs sur les frontières de la Bulgarie. Abulpharage (Dynast., p. 310), quarante ans après, et au-delà du Tigre, peut avoir aisément été induit en erreur.

[2] Voyez Pachymère (l. III, c. 25, et l. IX, c. 26, 27), et la fausse alarme à Nicée (l. III, c. 27), Nicéphore Grégoras (l. IV, c. 6).

[1] G. Acropolita, p. 36, 37; Nicéph. Grég., l. II, c. 6; l. IV, c. 5.

[2] Abulpharage, qui écrivit en 1284, affirme que, depuis la défaite de Barou, les Mongols n'avaient attaqué ni les Grecs ni les Francs, et on peut le regarder comme un témoin irrécusable. Hayton, prince d'Arménie, s'applaudit de leur amitié pour lui et pour sa nation.

[3] Pachymère fait un grand éloge de Cazan-khan, le rival de Cyrus et d'Alexandre (l. XII, c. 1); dans la conclusion de son histoire (l. XIII, c. 36), il désire l'arrivée de trente mille Tochars ou Tartares, commandés par le successeur de Cazan, pour repousser les Turcs de Bithynie, A. D. 1308.

des Mongols encouragea l'ambition et facilita les succès de l'empire ottoman [1].

Après la retraite de Gengis, le sultan Gelaleddin était revenu de l'Inde gouverner et défendre ses états de Perse. Dans l'espace de onze années, ce héros donna quatorze batailles rangées, où il combattit ou commanda toujours en personne; et la marche de trois cent trente lieues, de Téflis à Kerman, qu'il fit en dix-sept jours à la tête de sa cavalerie, peut faire juger de son activité. Mais la jalousie des princes moslems et les armées innombrables des Mongols le firent succomber. Après sa dernière défaite, le brave Gelaleddin périt sans gloire dans les montagnes du Curdistan. Sa mort dispersa son armée, qui, sous le nom de Carizmiens ou Corasmins, comprenait un grand nombre de hordes turcomanes, dont les chefs s'étaient dévoués à suivre la fortune du sultan. Les plus audacieuses firent une invasion dans la Syrie, et pillèrent le Saint-Sépulcre de Jérusalem; les autres s'enrôlèrent au service d'Aladin, sultan d'Iconium; et c'est parmi ceux-ci que se trouvaient les ancêtres obscurs de la race ottomane. Ils avaient originairement campé sur la rive méridionale de l'Oxus, dans les plaines de Mahan et de Neza; et j'observerai, comme un fait assez extraordinaire, que de ce même endroit sont sortis les Parthes et les Turcs qui ont fondé deux puissans empires. Soliman Shah, qui commandait l'avant ou l'arrière-garde de l'armée carizmienne, se noya au passage de l'Euphrate. Son fils Orthogrul devint le sujet et le soldat d'Aladin, et établit à Surgut, sur les bords du Sangar, un camp de quatre cents tentes ou familles, dont il dirigea cinquante-deux ans le gouvernement civil et militaire. Il fut le père de Thaman ou Athman, dont le nom a été changé en celui de calife Othman; et, si on se représente ce chef de horde comme un pâtre et un brigand, il faut séparer de ces dénominations toute idée de bassesse et d'ignominie. Othman, doué dans un degré éminent de toutes les vertus d'un soldat, profita habilement des circonstances de lieu et de temps qui favorisaient son indépendance et ses succès. La race de Seljuk n'existait plus; la puissance expirante des khans mongols et leur éloignement l'affranchissaient du désagrément de la subordination; il se trouvait placé sur les frontières de l'empire grec; l'Alcoran recommandait de faire la guerre aux infidèles, et la négligence avec laquelle ils gardaient les passages du mont Olympe l'invitait à descendre dans les plaines de Bithynie. Jusqu'au règne de Paléologue, ces passages avaient été vaillamment défendus par la milice du pays, qui jouissait pour récompense de la sûreté de ses propriétés et de l'exemption de toutes les taxes. L'empereur abolit leur privilége et se chargea de la défense; on exigea rigoureusement le tribut; les passages furent oubliés, et les vigoureux montagnards devinrent des paysans timides, sans énergie et sans discipline. Ce fut le 27 juillet de l'année 1299 de l'ère chrétienne qu'Othman entra pour la première fois dans le district de Nicomédie [1]; et l'exactitude singulière de la date semble indiquer qu'on avait prévu les progrès rapides de cette funeste invasion. Les annales des vingt-sept années que dura son règne n'offriraient qu'une répétition des mêmes incursions. A chaque campagne il recrutait et augmentait son armée de captifs et de volontaires, qui se dévouaient à son service. Au lieu de se retirer dans les montagnes, Othman conservait tous les postes utiles et susceptibles de défense; après avoir pillé les villes et les châteaux, il en réparait les fortifications, et préférait le séjour de ses nouvelles acquisitions à la vie errante des nations pastorales. Ce fut vers la fin de sa vie, lorsqu'il était accablé par l'âge et les infirmités, qu'Othman eut la joie d'apprendre la nouvelle d'une victoire importante et de la conquête de Pruse, dont la famine ou la perfidie avait ouvert les portes à son fils Or-

[1] L'origine de la dynastie ottomane est savamment éclaircie par l'érudition de MM. de Guignes (Hist. des Huns, tome IV, p. 329 337) et d'Anville (Empire des Turcs, p. 14-22). Ces deux habitans de Paris sont très en état d'enseigner aux Orientaux l'histoire et la géographie de leur propre pays.

[1] Voyez Pachymère (l. X, c. 25, 26; l. XIII, c. 33, 34-36), et relativement à la défense des montagnes (l. I, c. 3-6), Nicéph. Grég. (l. VII, c. 1), et le premier livre de Laonicus Chalcondyle l'Athénien.

chan. Quoique les Turcs aient publié, sous le titre de son testament, un traité de justice et de modération, on peut dire que sa gloire est principalement fondée sur celle de ses descendans [1].

La conquête de Pruse peut servir de véritable date à l'établissement de l'empire ottoman. Les sujets chrétiens rachetèrent leur vie et leurs propriétés par un tribut ou une rançon de trente mille écus d'or; et la ville fut bientôt transformée, par les soins d'Orchan, en une capitale mahométane. Il la décora d'une mosquée, d'un collége et d'un hôpital; on refondit les monnaies des Seljuks; les nouvelles portèrent le nom et l'empreinte de la nouvelle dynastie; et les plus habiles professeurs des lois civiles et divines attirèrent les étudians persans et arabes des anciennes écoles de l'Orient. Aladin porta le premier le titre de visir, dont son frère Orchan institua l'office en sa faveur; il publia aussi des lois somptuaires, et l'on put distinguer par l'habillement les habitans de la ville de ceux de la campagne, et les Musulmans des infidèles. Les troupes d'Othman n'étaient composées que d'escadrons indociles de cavalerie turcomane, qui servaient sans paie et combattaient sans discipline; mais son fils forma et exerça un corps d'infanterie. Il enrôla un grand nombre de volontaires qui se contentaient d'une faible paie, avec la liberté de rester chez eux lorsqu'on n'avait pas besoin de leurs services. Mécontent de l'inconstance et de la férocité de leur caractère, Orchan résolut d'élever ses jeunes captifs comme ses soldats et ceux du prophète; mais les paysans turcs conservèrent le privilége de former à la suite de l'armée un corps de cavalerie légère, sous le nom de partisans. Par ses soins et son intelligence il parvint à s'assurer une armée de vingt-cinq mille Musulmans, et toutes les machines nécessaires pour le siége ou l'attaque des villes, dont il fit usage avec succès contre les villes de Nicée et de Nicomédie. Orchan accorda des saufs-conduits à tous ceux qui voulurent se retirer avec leurs familles. Mais il disposa des veuves des vaincus en faveur des conquérans qui les épousèrent; il fit vendre les livres, les vases et les images, qui furent en partie rachetés par les habitans de Constantinople. L'empereur Andronic-le-Jeune perdit une bataille, et reçut une blessure de la main d'Orchan [1], qui soumit toute la province ou le royaume de Bithynie, jusqu'aux rives du Bosphore ou de l'Hellespont; et les chrétiens ne purent refuser des louanges à la clémence d'un prince équitable, auquel les Turcs de l'Asie obéissaient volontairement. Orchan se borna modestement au titre d'émir. Parmi les princes de Roum et de l'Anatolie [2], quelques-uns lui étaient supérieurs en forces militaires; les émirs de Ghemian et de Caramanie avaient l'un et l'autre à leurs ordres une armée de quarante mille hommes: placés au centre du royaume des Seljuks, ils ont fait moins de bruit dans l'histoire que les champions de la croix, qui formèrent de petites principautés dans l'empire grec. Les pays maritimes, depuis la Propontide jusqu'au Méandre et à l'île

[1] J'ignore si les Turcs ont des historiens plus anciens que Mahomet II, et je n'ai pu remonter au-delà d'une assez mauvaise chronique (*Annal. Turcici, ad annum* 1550) traduite par Jean Gaudier, et publiée par Leunclavius, (*ad calcem Laonic. Chalcond.*, p. 311-350), avec de copieux pandectes ou commentaires. L'histoire des progrès et des déclins de l'empire ottoman (A. D. 1300-1683) a été traduite en anglais du manuscrit de Démétrius Cantemir, prince de Moldavie (Londres, 1734, in-folio). L'auteur est sujet à de fortes méprises relativement à l'histoire orientale; mais il paraît instruit de l'idiome, des annales et des institutions des Turcs. Cantemir tire une partie de ses matériaux de la *Synopsis* ou de l'Abrégé de Saady Effendi de Larisse, dédié en 1696 au sultan Mustapha, qui est un abrégé précieux des écrivains originaux. Le docteur Johnson fait l'éloge de Knolles (Histoire générale des Turcs jusqu'à la présente année, Londres, 1603) comme du premier des historiens, mais qui a malheureusement choisi un sujet ingrat. Cependant je doute qu'une compilation volumineuse et partiale des écrivains latins, contenant treize cents pages in-folio de harangues et de batailles, puisse instruire, amuser ou éclairer la postérité, qui exige d'un historien un peu de saine critique et de philosophie.

[1] Quoique Cantacuzène raconte les batailles et la fuite d'Andronic-le-Jeune (l. II, c. 6, 7, 8), il dissimule la perte de Pruse, de Nicée et de Nicomédie, que Nicéph. Grég. avoue clairement (l. VIII, 15; IX, 9, 13; XI-6). Il paraît qu'Orchan prit Nicée en 1330, et Nicomédie en 1339, ce qui ne se rapporte pas tout-à-fait aux dates turques.

[2] Le partage des émirs turcs est extrait de deux contemporains, du Grec Nicéph. Grég. (l. VI, 1), et de l'Arabe Marakeschi (de Guignes, tome II, part. II, p. 76, 77). Voyez aussi le premier livre de Laonicus Chalcondyle.

de Rhodes, en furent démembrés irrévocablement sous le règne d'Andronic l'Ancien[1]. Deux chieftains des Turcs, Aidin et Sarukhan, donnèrent leur nom à leurs conquêtes; ces conquêtes passèrent à leur postérité, et leurs barbares descendans foulent encore en Lydie et en Ionie les antiques monumens du christianisme. En perdant Éphèse, les chrétiens déplorèrent la chute du premier ange et l'extinction du premier flambeau des révélations[2]. La destruction est complète, et les traces du temple de Diane et de l'église de Sainte-Marie ont également disparu. Le cirque et les trois théâtres de Laodicée servent de repaires aux renards et aux loups; Sardes n'est plus qu'un misérable village; on ne trouve à Pergame et à Thyatire que des mosquées pour monumens; et Smyrne ne doit sa population qu'au commerce étranger des Francs et des Arméniens. Philadelphie seule s'est sauvée par son courage. Éloignée de la mer, oubliée des empereurs, environnée par les Turcs de toutes parts, ses intrépides citoyens défendirent leur religion et leur liberté durant près d'un siècle, et obtinrent enfin du plus fier des Ottomans une capitulation honorable. Après la destruction des colonies grecques et des églises d'Asie, on voit encore subsister Philadelphie, telle qu'une colonne au milieu des ruines; et cet exemple satisfaisant peut servir à prouver que la voie la plus honorable est aussi quelquefois la plus sûre. Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem[3] défendirent la liberté de Rhodes durant plus de deux siècles : cette île acquit sous leur discipline l'éclat de l'opulence et de la renommée; les exploits brillans de ces braves religieux attirèrent et repoussèrent souvent les armées nombreuses des Turcs et des Sarrasins.

Les discordes des Grecs furent la principale cause de leur destruction. Durant les guerres civiles du premier et du second Andronic, le fils d'Othman acheva sans obstacle la conquête de la Bithynie; et les mêmes désordres encouragèrent les émirs turcomans de Lydie et d'Ionie à construire une flotte et à piller les îles voisines de la côte d'Europe. Réduit à défendre son honneur et sa vie, Cantacuzène eut recours, comme ses adversaires, aux irréconciliables ennemis de son pays et de sa religion. Amir, fils d'Aidin, cachait la politesse et l'humanité d'un Grec sous la robe d'un Mahométan; une estime mutuelle et des services réciproques l'attachaient au grand-domestique; et les orateurs de ces temps comparèrent leur amitié à celle de Pilade et d'Oreste[1]. Lorsqu'il apprit le danger de son ami et la persécution d'une cour ingrate, le prince d'Ionie réunit à Smyrne une flotte de trois cents vaisseaux et une armée de vingt-neuf mille hommes; il mit à la voile au milieu de l'hiver, et jeta l'ancre à l'embouchure de l'Èbre. Suivi d'une troupe choisie de deux mille Turcs, Amir avança sur les bords du fleuve, et délivra l'impératrice, que des Bulgares sauvages tenaient assiégée dans la ville de Démotica. A cette époque, Cantacuzène, réfugié en Servie, laissait ignorer quel était son sort; Irène, empressée de prouver sa reconnaissance à son libérateur, l'invita d'entrer dans la ville, et lui envoya un ambassadeur avec un présent de cent chevaux et de bijoux précieux; mais, par un excès de délicatesse, le prince mahométan refusa de voir l'épouse de son ami absent et malheureux. Résolu de partager le sort de ses compagnons, il soutint dans sa tente l'inclémence de la saison, et refusa toutes les douceurs qu'il ne pouvait pas leur faire partager. Le désir

[1] Pachymère, l. XIII, c. 13.

[2] Voyez les Voyages de Weeler et de Spon, de Pococke et de Chandler, et principalement les Recherches de Smith sur les sept églises de l'Asie, p. 205-276. Les antiquaires les plus dévots tâchent de concilier les promesses et les menaces du premier auteur des révélations avec l'état présent des sept villes. Il aurait peut-être été prudent de borner ses prédictions aux événemens de son siècle.

[3] Consultez le quatrième livre de l'Histoire de Malte par l'abbé de Vertot. Cet agréable écrivain décèle son ignorance, en supposant qu'Othman, un chef de volontaires montagnards, a pu assiéger Rhodes par terre et par mer.

[1] Nicéph. Grég. s'est étendu avec plaisir sur l'amabilité de son caractère (l. XII, 7; XIII, 4-10; XIV, 1-9; XVI, 6. Cantacuzène parle honorablement de son allié, l. III, c. 56, 57-63, 64-66, 67, 68-86-89-96); mais il désavoue son propre penchant pour les Turcs, et nie en quelque façon la possibilité d'une amitié si peu naturelle (l. IV, c. 40).

de venger Cantacuzène, et le besoin de subsistances peuvent servir d'excuse à ses excursions : il laissa neuf mille cinq cents hommes pour garder sa flotte, et parcourut inutilement la province pour découvrir son ami. Une lettre insidieuse, la rigueur de l'hiver, les clameurs de ses volontaires, la quantité de dépouilles et le nombre des captifs hâtèrent son embarquement. Le prince d'Ionie revint deux fois en Europe dans le cours de la guerre civile; il joignit ses troupes à celles de l'empereur, assiégea Thessalonique et menaça Constantinople. Son départ précipité n'échappa point aux traits de la calomnie. On l'accusa d'avoir accepté trente mille écus de la cour de Bysance pour trahir Cantacuzène ou l'abandonner; mais son ami consentit à croire, et peut-être avec raison, que le départ d'Amir était suffisamment justifié par la nécessité de défendre contre les Latins ses états héréditaires. Le pape, le roi de Chypre, la république de Venise et l'ordre de Saint-Jean formèrent une ligue contre la puissance maritime des Turcs. Les galères des confédérés abordèrent sur la côte d'Ionie, et Amir fut tué à l'attaque de la citadelle de Smyrne, défendue par les chevaliers de Rhodes [1]. Avant de mourir, il procura généreusement à son ami un autre allié de sa nation, susceptible, par la proximité de la Propontide et de Constantinople, de lui donner un prompt et puissant secours. La promesse d'un traité plus avantageux décida le prince de Bithynie à rompre ses engagemens avec Anne de Savoie; Orchan s'engagea solennellement à servir Cantacuzène comme son père et son souverain s'il consentait à l'accepter pour son gendre. L'ambition l'emporta sur la tendresse paternelle; le clergé grec ratifia secrètement l'alliance d'une princesse chrétienne avec un disciple de Mahomet; et le père de Théodora raconte lui-même les détails d'une cérémonie qui offensait également la majesté impériale et la pureté de la religion [2]. Des ambassadeurs, suivis d'un corps de cavalerie turque, arrivèrent, dans trente vaisseaux, près de son camp de Selymbrie. On dressa un magnifique pavillon, sous lequel l'impératrice Irène passa la nuit avec ses filles. Dès le matin, Théodora se plaça sur un trône entouré de rideaux de soie brodés en or. Les troupes prirent les armes; mais l'empereur ne descendit point de cheval. A un signal, les rideaux s'ouvrirent et présentèrent l'épouse ou la victime environnée de torches nuptiales et d'eunuques prosternés. L'air retentit du bruit des trompettes; et des poètes, tels que le siècle pouvait les fournir, célébrèrent le triomphe et le bonheur de Théodora. Elle fut livrée à son mari sans aucune des cérémonies du culte chrétien; mais on était convenu par le traité qu'elle continuerait à professer librement sa religion dans le harem de Bursa; et son père fait l'éloge de sa conduite pieuse et charitable dans cette dangereuse et triste résidence. Lorsque l'empereur grec se vit paisiblement assis sur le trône de Constantinople, il rendit visite à son gendre, qui, accompagné de ses quatre fils de différentes épouses, vint l'attendre à Scutari, sur la côte asiatique. Les deux princes partagèrent les plaisirs de la chasse et d'un festin, et Théodora obtint la permisssion d'aller, au-delà de Bosphore, passer quelques jours dans la société de sa mère. Mais Orchan, dont l'amitié était subordonnée aux intérêts de la politique et de la religion, se joignit sans hésiter, dans la guerre des Génois, aux ennemis de Cantacuzène.

Dans son traité avec l'impératrice Anne, le prince ottoman avait stipulé qu'il lui serait permis de vendre ses prisonniers à Constantinople, ou de les transporter en Asie. On exposa tout nus dans les marchés une foule de chrétiens des deux sexes, de tous les âges et de toutes les classes, auxquels on prodiguait les mauvais traitemens pour animer la charité et hâter la rançon. Mais l'indigence

1 Après la conquête de Smyrne par les Latins, le pape chargea les chevaliers de Rhodes de défendre cette forteresse. (Voyez Vertot, l. v.)

2 Voyez Cantacuzène, l. III, c. 95. Nicéph. Grég. qui, relativement à la lumière du Thabor, traite l'empereur de tyran, paraît disposé à excuser ce mariage extraordinaire, et allègue la passion et la puissance d'Orchan, εγγυτατος και τη δυναμει τους κατ᾽ αυτον ηδη Περσικους (*Turcs*) ὑπεραιρων σατραπας (l. xv, 5). Il célèbre ensuite son gouvernement civil et militaire. Voyez son règne dans Cantemir, p. 24-30.

générale exposa un grand nombre de citoyens à être transportés en esclavage chez les infidèles [1]. Cantacuzène fut forcé de se soumettre aux mêmes conditions, et leur exécution acheva d'épuiser l'empire. L'impératrice Anne avait obtenu un secours de dix mille Turcs; mais Orchan employa toutes ses forces au service de son père. Ces calamités n'étaient cependant que passagères; dès que l'orage cessait, les fugitifs retournaient dans leurs anciennes habitations : à la fin de la guerre, les Musulmans évacuaient totalement l'Europe, et se retiraient en Asie. La dernière querelle de Cantacuzène avec son pupille produisit le germe de destruction que ses successeurs ne purent point déraciner; et ses dialogues théologiques contre le prophète Mahomet n'ont point expié cette faute irréparable. Les Turcs modernes, confondant leur premier passage de l'Hellespont [2] avec le dernier, représentent le fils d'Orchan comme un brigand obscur qui, suivi de quatre-vingts aventuriers, passa par stratagème sur une terre ennemie et peu connue. Soliman, à la tête d'un corps de dix mille hommes de cavalerie turque, fut reçu comme ami ou allié dans les vaisseaux de l'empereur grec, qui se chargea de leur subsistance. Les troupes mahométanes rendirent quelques services et commirent beaucoup de désordres dans les guerres civiles de la Romanie. La Chersonèse devint peu à peu une colonie de Turcs; et la cour de Bysance sollicita en vain la restitution des forteresses de la Thrace. Après de longs délais, le prince ottoman ou son fils fixa la rançon à la somme de soixante mille écus, et le premier paiement avait été acquitté lorsque les murs et les fortifications de la plupart de ces villes furent renversés par un tremblement de terre. Les Turcs occupèrent les places démantelées; ils rebâtirent Gallipoli, et Soliman eut soin de repeupler de Mahométans cette clef de l'Hellespont. L'abdication de Cantacuzène rompit les faibles liens de l'alliance domestique; et le jeune Paléologue négligea les conseils pacifiques d'un prince instruit par une longue expérience. Il engageait son successeur à considérer la situation de l'empire, à comparer le nombre, la discipline et l'enthousiasme des Turcs à la faiblesse et à la pusillanimité des Grecs. Paléologue continua la guerre; et les victoires des Mahométans justifièrent les avis de Cantacuzène. Au milieu de ses succès, Soliman tomba de cheval dans un exercice militaire, et perdit la vie; Orchan, son père, succomba peu de temps après à sa douleur.

Mais Amurath premier, fils d'Orchan et frère de Soliman, continua la guerre contre les Grecs avec le même succès; et l'on découvre, à travers l'obscurité des annales bysantines [1], qu'il s'empara presque sans résistance de toute la Romanie et de la Thrace, depuis l'Hellespont jusqu'au mont Hémus, et presque aux portes de la capitale, et qu'il choisit Andrinople, située en Europe, pour le siége de son gouvernement. Constantinople, menacée dès les premières années de sa fondation, avait été successivement attaquée durant le cours de dix siècles par les barbares des deux extrémités du globe; mais, jusqu'à cette époque fatale, les Grecs ne s'étaient point vus environnés du côté de l'Asie et de l'Europe par les établissemens d'une seule puissance ennemie. Amurath, par prudence ou par générosité, négligea de tenter cette conquête facile, et se contenta de commander à l'empereur Jean Paléologue et à ses quatre fils, qui, dès qu'ils en recevaient l'ordre, se rendaient à la cour ou à l'armée du prince ottoman. Il marcha successivement contre les nations sclavoniennes, qui habitaient entre le Danube et la mer Adriatique, contre les Bulgares, les Serviens, les Bos-

[1] On trouvera dans Ducas (c. 8) une description claire et concise de cette captivité, dont Cantacuzène ne parle que d'une manière obscure, et que ce prince semble avouer avec peine.

[2] Cantemir, dans ce passage et relativement aux premières conquêtes d'Europe, donne fort mauvaise opinion des autorités turques, et je n'ai pas beaucoup plus de confiance en Chalcondyle (l. 1, p. 12, etc.). Ils oublient de consulter le quatrième livre de Cantacuzène, qu'on peut regarder comme un des monumens les plus authentiques. Je regrette aussi les derniers livres de Nicéphore Grégoras, qui sont encore en manuscrit.

[1] Depuis l'époque où Grégoras et Cantacuzène terminent leur histoire, on trouve une lacune de plus d'un siècle. George Phranza, Michel Ducas et Laonicus Chalcondyle n'écrivirent qu'après la prise de Constantinople.

niens et les Albaniens; et la terreur de ses armes contint dans leurs limites les tribus belliqueuses qui avaient si souvent insulté l'empire romain. Leurs pays n'abondaient ni en or ni en argent; le luxe, les arts et le commerce leur étaient inconnus; mais une institution sage fit de ces peuples, redoutés dans tous les temps pour leur force et leur intrépidité, les plus redoutables soutiens de la grandeur ottomane [1]. Le visir d'Amurath fit souvenir son souverain que les lois de Mahomet lui accordaient la cinquième partie des dépouilles et de tous les captifs; le ministre ajouta que des officiers vigilans, placés à Gallipoli, lèveraient facilement ce tribut au passage, et pourraient choisir les plus beaux et les plus vigoureux parmi les enfans des chrétiens. Le conseil parut judicieux; on promulgua la loi; des milliers de captifs européens furent élevés dans la religion de Mahomet et l'exercice des armes. Un dervis célèbre fit la cérémonie de consacrer cette nouvelle milice et de lui donner un nom. Placé à la tête de leurs rangs, il étendit la manche de sa robe sur la tête du soldat qui était le plus à sa portée, et leur donna sa bénédiction dans les termes suivans : « Qu'on les nomme » janissaires, *yengi cheri*, ou nouveaux » soldats : puisse leur valeur être toujours » brillante, leur épée tranchante et leurs » bras victorieux! Puissent tous leurs traits » porter à la tête de leurs ennemis, et puis- » sent-ils revenir *blancs* [2] de toutes leurs » expéditions! » Telle est l'origine de cette troupe formidable, la terreur des nations et quelquefois des sultans. Déchus de leur valeur et de leur discipline, ils sont peu susceptibles aujourd'hui de résister à l'artillerie et à la tactique des nations modernes; mais au temps de leur institution ils jouissaient d'une supériorité décisive, parce qu'aucune des puissances de la chrétienté n'entretenait constamment un corps de troupes régulières. Les janissaires combattaient contre leurs compatriotes avec le zèle et l'impétuosité du

[1] Voyez Cantemir, p. 37-41, et ses notes intéressantes.

[2] *Visage blanc* et *visage noir* sont en langage turc des expressions proverbiales de louange et de reproche. *Hic niger est, hunc, tu, Romane, caveto*. Cette expression était aussi usitée chez les Latins.

fanatisme; et la bataille de Cossova anéantit la ligue et l'indépendance des tribus de la Sclavonie. En parcourant, après sa victoire, la scène du carnage, Amurath observait que la plupart des morts n'étaient que des adolescens, et son visir lui répondait, en courtisan, que des hommes d'un âge plus raisonnable n'auraient point entrepris de lui résister. Tandis que le sultan l'écoutait avec complaisance, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui et le blessa mortellement. Ce prince, le petit-fils d'Othman, l'ami des sciences et de la vertu, avait des mœurs simples et un caractère indulgent; mais il scandalisait les Musulmans en se dispensant d'assister à leurs prières publiques; et un muphti eut la hardiesse de l'en punir en refusant son témoignage dans une cause civile. On trouve assez fréquemment dans l'histoire orientale ce mélange de licence et de servitude [1].

Bajazet, fils et successeur d'Amurath, fut surnommé *Ilderim* ou l'Éclair, et tira sans doute vanité d'une épithète qui exprimait fortement la violence de son âme et la rapidité de ses marches destructives. Durant les quatorze années de son règne [2], Bajazet courut sans cesse à la tête de ses armées, de Bursa à Andrinople, du Danube à l'Euphrate; et, quoique très-zélé pour la propagation de sa religion, il attaqua indistinctement en Europe et en Asie les princes chrétiens et les Mahométans, et réduisit sous son obéissance toute la partie septentrionale de l'Anatolie, depuis Angora jusqu'à Amazie et Erzeroum. Les émirs de Ghermian, de Caramanie, d'Ai-

[1] Voyez la vie et la mort de Morad ou Amurath I dans Cantemir (p. 33-45), le premier livre de Chalcondyle, et les annales turques de Leunclavius. Une autre histoire rapporte que le sultan fut poignardé dans sa tente par un Croate, et l'on allégua cet accident à Busbequius (*épist.* I, p. 98), comme une excuse de la précaution insultante dont on usait avec les ambassadeurs, qui n'étaient admis à la présence du souverain qu'accompagnés de deux gardes placés à leur droite et à leur gauche, et qui veillaient avec attention sur tous leurs mouvemens.

[2] L'histoire du règne de Bajazet I ou Ilderim Bayazid, se trouve dans Cantemir (p. 46), dans le second livre de Chalcondyle et des annales turques. Le surnom d'Ilderim ou Éclair semble prouver que les conquérans et les poëtes ont dans tous les temps reconnu la vérité du système qui établit la terreur pour principe du sublime.

din et de Sarukhan furent dépouillés de leurs états héréditaires; et, après la conquête d'Iconium, la dynastie ottomane releva l'ancien royaume des Seljuks. Bajazet fit en Europe des conquêtes importantes avec la même rapidité. Dès qu'il eut asservi les Serviens et les Bulgares sous un joug de servitude régulière, il courut au-delà du Danube chercher de nouveaux ennemis et de nouveaux sujets dans le cœur de la Moldavie [1]. Les peuples de la Thrace, de la Macédoine et de la Thessalie, qui dépendaient encore de l'empire grec, passèrent sous celui du victorieux Ottoman. Un évêque complaisant le conduisit en Grèce à travers les Thermopyles ; et nous observerons, comme un fait authentique et extraordinaire, que la veuve d'un chef espagnol, qui possédait le pays où se rendaient jadis les fameux oracles de Delphes, obtint la protection du sultan par le don d'une de ses filles dont on admirait la beauté. Pour assurer d'Asie en Europe la communication des Turcs, qui jusqu'alors avait été dangereuse et précaire, Bajazet établit à Gallipoli une flotte en croisière, qui balayait l'Hellespont et interceptait tous les secours que les Latins envoyaient à Constantinople. Tandis que ce prince sacrifiait sans scrupule à ses passions la justice et l'humanité, il forçait ses soldats à observer rigoureusement les règles de la décence et de la sobriété : les moissons se faisaient et se vendaient paisiblement au milieu de ses armées. Irrité des abus qu'on lui fit apercevoir dans l'administration de la justice, il rassembla dans une maison tous les jurisconsultes de ses états, qui ne redoutaient pas moins que d'y être brûlés vifs. Ces ministres tremblans attendirent leur arrêt en silence; mais un bouffon d'Éthiopie osa lui représenter la véritable cause de ce désordre; et le souverain ôta pour l'avenir toute excuse à la vénalité en annexant à l'office de cadi un revenu convenable [2]. Enorgueilli de ses succès, il dédaigna son ancien titre d'émir, et accepta la patente de sultan du calife, qui conservait encore en Égypte une souveraineté titulaire, sous les ordres des Mamelucks, qui en exerçaient sous son nom toute l'autorité [1]. Entraînés par la force de l'opinion, les Turcs victorieux rendirent ce dernier hommage aux successeurs d'Abbas et de Mahomet. Le nouveau sultan, jaloux de mériter son titre, porta la guerre en Hongrie, le théâtre ordinaire des triomphes des Turcs et de leurs défaites. Sigismond, roi de Hongrie, était fils et frère des empereurs d'Occident. Sa cause intéressait l'église et l'Europe; et, au premier bruit de son danger, les plus braves chevaliers français et allemands s'empressèrent de joindre ses drapeaux. Bajazet défit à la journée de Nicopolis une armée de cent mille chrétiens, qui, fiers de leur nombre et de leur valeur, s'étaient vantés présomptueusement que si le ciel menaçait de tomber ils le soutiendraient sur le bout de leurs lances. Le plus grand nombre périt dans la plaine, ou se noya dans le Danube; et Sigismond, après s'être réfugié par la mer Noire à Constantinople, fit un long circuit pour retourner dans ses états ruinés [2]. Au moment de la victoire, Bajazet menaça d'assiéger Bude, d'envahir l'Allemagne et l'Italie, et de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre à Rome. Un violent accès de goutte arrêta les projets du prince ottoman; les maladies du corps servent quelquefois à calmer celles de l'âme et de l'imagination, et l'infirmité passagère d'un seul mortel suspendit les malheurs et la ruine des nations.

[1] Cantemir, qui célèbre les victoires du grand Étienne sur les Turcs (p. 47), a composé une description de la principauté ancienne et moderne de Moldavie, que l'on promet depuis long-temps, et qui n'a pas encore été publiée.

[2] Leunclav., *Annal. Turcici*, p. 318, 319. La vénalité des cadis était depuis long-temps un sujet de plainte et de scandale; et, si nous ne voulons pas nous en rapporter à nos voyageurs, nous pouvons du moins en croire les Turcs eux-mêmes (d'Herbelot, Bibliot. Orientale, p. 216, 217-229, 230).

[1] Ce fait, qui est attesté dans l'histoire arabe de Ben Schounah, contemporain et Syrien (de Guignes, Hist. des Huns, tome IV, p. 336), détruit le témoignage par lequel Saad Effendi et Cantemir (p. 14, 15) annoncent l'élévation d'Othman à la dignité de sultan.

[2] Voyez les *Décades Rerum hungaricarum* (Déc. III, l. II, p. 379) de Bonfinius, Italien, qui dans le quinzième siècle fut appelé en Hongrie pour y composer son éloquente histoire de ce royaume. Je donnerais la préférence à une chronique toute brute du temps et du pays, si elle existait et que l'on pût se la procurer.

Telle fut l'issue de la guerre de Hongrie; mais nous devons à la désastreuse aventure des Français quelques mémoires qui font connaître le caractère de Bajazet et les circonstances de sa victoire[1]. Le duc de Bourgogne, souverain de la Flandre et oncle de Charles VI, n'avait pas pu retenir l'ardeur de Jean son fils, comte de Nevers, qui partit accompagné de quatre princes ses cousins et ceux du monarque Français. Le sire de Couci, un des meilleurs généraux du siècle, guidait leur inexpérience[2]; mais l'armée, commandée par un connétable, un amiral et un maréchal[3] de France, n'était composée que de mille chevaliers et de leurs écuyers : ces titres brillans inspiraient la présomption et nuisaient à la discipline. Chacun se croyait digne de commander, personne ne voulait obéir; et les Français méprisaient également leurs alliés et leurs ennemis. Persuadés que Bajazet devait inévitablement périr ou prendre la fuite, ils se préparaient d'avance à visiter Constantinople et à délivrer le Saint-Sépulcre. Lorsque les cris des Turcs annoncèrent leur approche, les jeunes princes, qui s'égayaient à table, se couvrirent avec précipitation de leurs armes, s'élancèrent sur leurs chevaux, coururent à l'avant-garde, et rejetèrent dédaigneusement l'avis de Sigismond, qui tendait à les priver du dangereux honneur de la première attaque. Les chrétiens n'auraient pas perdu la bataille de Nicopolis, si les Français eussent voulu déférer à la prudence des Hongrois; mais ils auraient probablement obtenu une victoire glorieuse, si les Hongrois eussent imité la valeur des Français. Après avoir rapidement dispersé les troupes d'Asie qui formaient la première ligne, ils forcèrent les palissades établies pour arrêter la cavalerie, pénétrèrent jusqu'aux janissaires, les mirent en désordre, et furent enfin accablés par la multitude d'escadrons qui sortirent des bois et attaquèrent de tous côtés cette poignée de guerriers intrépides. Dans cette journée funeste, Bajazet se fit admirer de ses ennemis par le secret et la rapidité de sa marche, par son ordre de bataille et ses savantes évolutions. Mais il abusa inhumainement de la victoire; après avoir réservé le comte de Nevers et vingt-quatre princes ou seigneurs, dont ses interprètes lui attestèrent le rang et l'opulence, le sultan fit amener successivement devant lui les Français captifs, et décapiter en sa présence tous ceux qui refusèrent d'abjurer la foi du christianisme. La perte de ses plus braves janissaires animait sa vengeance; et, s'il est vrai que les Français massacrèrent les prisonniers turcs[1] dans la journée qui précéda la bataille, ils justifièrent par cet exemple odieux la cruauté de Bajazet. Un chevalier dont il épargna la vie obtint la permission d'aller à Paris raconter cette lamentable histoire et solliciter la rançon des princes captifs. En attendant, l'armée turque traîna le comte de Nevers et les barons français dans ses marches; ils servirent de trophées aux Musulmans en Europe et en Asie, et furent rigoureusement emprisonnés à Bursa ou Beroussah, tandis que le sultan résida dans la capitale. Ses sujets demandaient à grands cris qu'on les sacrifiât aux mânes de leurs martyrs; mais Bajazet leur avait promis la vie, et, soit qu'il eût ou pardonné ou con-

[1] Je n'aurais point à me plaindre des peines et des soins qu'exige cet ouvrage, si je pouvais tirer tous mes matériaux de livres semblables à la chronique de l'honnête Froissard (vol. IV, c. 67-69-72-74-79-83-85-87-89), qui lisait peu, faisait beaucoup de questions, et croyait tout. Les Mémoires du maréchal de Boucicault (part. I, c. 22-28) ajoutent quelques faits, mais ils paraissent secs et incomplets, lorsqu'on les compare à l'agréable loquacité de Froissard.

[2] Le baron de Zurlauben (Hist. de l'Acad. des Inscript. tome XXV) a donné des Mémoires complets de la vie d'Enguerrand VII, sire de Couci. Il jouissait d'un rang distingué et de possessions considérables en France et en Angleterre. En 1375, il conduisit dans la Suisse une troupe d'aventuriers pour recouvrer un vaste patrimoine qu'il prétendait lui appartenir comme héritier de sa grand'mère, fille de l'empereur Albert I d'Autriche (Sinner, Voyage dans la Suisse occidentale, tome I, p. 118-124.)

[3] Cet office militaire, si respectable encore aujourd'hui, l'était encore davantage lorsqu'il n'était possédé que par deux personnes. (Daniel, Hist. de la milice française, tome II, p. 5). Le fameux Boucicault en fut un, et commanda l'armée de la croisade. Il défendit depuis Constantinople, gouverna la république de Gènes, s'empara de toute la côte d'Asie, et fut tué à la bataille d'Azincourt.

[1] Relativement à ce fait odieux, l'abbé de Vertot cite l'Histoire anonyme de Saint-Denis (l. XVI, c. 10, 11; Ordre de Malte, tome II, p. 310).

damné, sa parole était irrévocable. Au retour du messager, les présens et l'intercession des rois de France et de Chypre ne laissèrent point de doutes au vainqueur sur le rang de ses prisonniers. Lusignan lui présenta une salière d'or d'un travail exquis, estimée deux mille ducats; et Charles VI envoya, par la voie de Hongrie, un vol d'oiseaux de fauconnerie tirés de la Norwège, et six chevaux chargés du drap écarlate qu'on fabriquait alors à Reims, et de tapisseries d'Arras qui représentaient les batailles d'Alexandre. Après quelques délais occasionés par l'éloignement, Bajazet accepta deux mille ducats pour la rançon du comte de Nevers et des barons existans. Le fameux maréchal de Boucicault fut du nombre; mais l'amiral de France avait péri dans la bataille, et le sire de Couci dans la prison de Bursa. Cette rançon, dont les frais accidentels avaient doublé la somme, tombait principalement sur le duc de Bourgogne ou sur ses sujets flamands, que les lois féodales obligeaient de contribuer à la chevalerie du fils aîné de leur souverain, et à le délivrer de captivité. Pour assurer la dette, on eut recours aux marchands génois, qui s'offrirent de cautionner cinq fois la valeur de cette somme, et firent sentir à ces peuples barbares que le commerce et le crédit sont le nerf des états et le lien des nations. On avait stipulé dans le traité que les captifs français jureraient de ne jamais porter les armes contre leur vainqueur; mais Bajazet les dispensa de cet engagement. « Je méprise, dit-» il à l'héritier de la Bourgogne, tes armes » et tes sermens. Tu es jeune et tu auras » peut-être l'ambition d'effacer la honte ou » le malheur de ta première entreprise. Ras-» semble tes forces militaires, annonce ton » arrivée, et sois sûr que tu trouveras tou-» jours Bajazet prêt à t'offrir ta revanche. » Avant leur départ on les reçut honorablement à la cour de Bursa; les princes français admirèrent la magnificence du sultan, dont l'équipage de chasse et de fauconnerie était composé de sept mille chasseurs et d'autant de fauconniers [1]. Il déploya devant eux la sévérité de sa justice en faisant ouvrir le ventre à un de ses chambellans, qu'une pauvre femme accusait d'avoir bu le lait de sa chèvre. C'est ainsi que juge un sultan qui dédaigne d'examiner la valeur des preuves ou le degré de la faute.

Après s'être délivré d'un tuteur impérieux, Jean Paléologue fut durant trente-six années le spectateur oisif et peut-être indifférent de la ruine de son empire [1]; totalement livré à l'amour ou plutôt à la débauche, l'esclave des Turcs oubliait la honte de l'empereur romain dans les bras des filles et des femmes de Constantinople. Andronic, son fils aîné, avait formé durant son séjour à Andrinople une liaison d'amitié ou de crime avec Sauzes, le fils d'Amurath, et ils firent de concert le projet d'arracher à leurs pères le sceptre et la vie. Amurath, passé en Europe, découvrit et dissipa bientôt cette conjuration; et, après avoir privé Sauzes de la vue, il menaça son vassal de le traiter comme le complice de son fils, s'il ne lui infligeait pas le même châtiment. Paléologue obéit, et, par une précaution barbare, il enveloppa dans son arrêt l'enfance innocente du prince Jean, fils du criminel Andronic. Mais on exécuta l'opération avec si peu d'exactitude, que l'un conserva l'usage d'un œil, et l'autre n'éprouva d'autre infirmité que celle de loucher. On enferma dans la tour d'Anema les deux princes exclus de la succession, et l'empereur récompensa la fidélité de Manuel son second fils, en partageant avec lui la pourpre impériale. Mais, au bout de deux ans, les factions des Latins et l'inconstance des Grecs produisirent une révolution; les princes prisonniers montèrent sur le trône, et les deux

[1] Shereseddin Ali (Hist. de Timour-Beç, l. v, c. 13) fixe à douze mille les officiers et les valets appartenans à l'équipage de chasse de Bajazet. Timour exposa quelques-unes des dépouilles du prince turc dans une partie de chasse. 1° Des chiens courans avec des housses de satin; 2° des léopards avec des colliers enrichis de diamans; 3° des lévriers, et 4° des limiers d'Europe qui égalaient pour la force les lions d'Afrique (idem, l. vi, c. 15). Bajazet se plaisait particulièrement à faire prendre des grues par ses faucons. (Chalcondyles, l. ii, p. 34.)

[1] Pour les règnes de Jean Paléologue et de son fils Manuel, depuis 1354 jusqu'en 1402, consultez Ducas, (c. 9-15), Phranza (l. i, c. 16-21,) et les premiers et second livres de Chalcondyle, qui a noyé son sujet dans un tas d'épisodes.

empereurs prirent leur place dans la tour. Avant l'expiration des deux années suivantes, Paléologue et Manuel parvinrent à s'échapper par le secours d'un moine accusé de magie, abhorré des uns comme un diable, et respecté des autres comme un saint. Les fugitifs se réfugièrent à Scutari; leurs partisans prirent les armes, et les Grecs des deux partis déployèrent l'ambitieuse animosité de César et de Pompée, lorsqu'ils se disputaient l'empire de l'univers. Le monde romain ne consistait plus que dans un coin de la Thrace, entre la Propontide et la mer Noire, dont l'étendue de cinquante milles en longueur, sur une largeur d'environ trente milles, aurait été à peine comparable à une des petites principautés d'Allemagne ou d'Italie, si les restes de Constantinople n'avaient pas encore présenté une ombre de son ancienne grandeur. Pour rétablir la paix, il fallut partager ce fragment d'empire. Paléologue et Manuel conservèrent la capitale; Andronic et son fils fixèrent leur résidence à Rhodosto ou Selymbrie, et gouvernèrent presque tout ce qui n'était pas renfermé dans l'enceinte de Bysance. Satisfait d'une ombre de royauté, Jean Paléologue voulut encore, malgré la nature et la raison, satisfaire sa passion favorite. Il priva son fils bien-aimé, son collègue et son successeur, d'une jeune et belle princesse de Trébisonde; et, tandis que le vieillard épuisé tâchait de consommer son mariage, le jeune Manuel se rendit aux ordres de la Porte Ottomane, suivi de cent Grecs des plus illustres maisons. Ils servirent fidèlement dans les armées de Bajazet; mais l'entreprise de rétablir les fortifications de Constantinople irrita le prince ottoman. Il menaça; on démolit les nouveaux ouvrages; et c'est peut-être faire trop d'honneur à la mémoire de Jean Paléologue, que d'attribuer sa mort à cette nouvelle humiliation.

Manuel, averti de cet événement, s'échappa du palais de Bursa, et prit possession du trône de Constantinople. Bajazet, affectant de mépriser la perte de ce précieux otage, poursuivit ses conquêtes en Asie et en Europe, tandis que le nouvel empereur de Bysance faisait la guerre à son cousin Jean de Selymbrie, qui défendit durant huit années ses droits légitimes à la succession des restes de l'empire. Le victorieux sultan voulut enfin terminer ses exploits par la conquête de Constantinople; mais il se rendit aux représentations de son visir, qui lui fit craindre que cette entreprise n'attirât une ligue de tous les princes de la chrétienté. Bajazet écrivit à l'empereur grec une lettre conçue dans ces termes : « Par la faveur divine, » notre invincible cimeterre a réduit sous » notre obéissance presque toute l'Asie, et » une portion considérable de l'Europe, dans » laquelle Constantinople est enclavée. Il ne » te reste plus rien hors de son enceinte; » sors de cette ville, remets-la dans nos » mains, stipule ta récompense, et songe » aux suites funestes que l'imprudence de » ton refus attirerait inévitablement sur toi » et sur ton peuple. » Mais les instructions secrètes des ambassadeurs chargés de ce message permettaient d'adoucir la rigueur de cette demande, et de proposer un traité que les Grecs acceptèrent avec reconnaissance; ils accordèrent pour prix d'une trève de dix ans un tribut annuel de trente mille écus d'or; mais la tolérance publique du culte de Mahomet, une mosquée et un cadi établis dans la capitale, affligèrent sensiblement les chrétiens [1]. L'esprit inquiet du sultan ne respecta pas long-temps cette trève; Bajazet prit le parti du prince de Selymbrie, et environna Constantinople avec son armée. Effrayé de ce nouvel orage, le faible Manuel implora la protection du roi de France, et en obtint quelques secours sous les ordres du maréchal de Boucicault [2], dont la pieuse valeur était animée par le souvenir de sa captivité et le désir de s'en venger sur les infidèles. Suivi de quatre vaisseaux de guerre, il cingla d'Aigues-Mortes vers l'Hellespont, força le passage défendu par dix-sept galères turques, descendit six cents hommes d'armes et seize cents archers à Constantinople, et en fit la revue dans la plaine voisine, sans daigner jeter les yeux sur les troupes grec-

1 Cantemir, p. 50-53. Ducas est le seul des Grecs qui avoue l'établissement d'un cadi turc à Constantinople; encore cherche-t-il à dissimuler la mosquée.

2 Mémoires du bon Messire Jean-le-Meingre, dit Boucicault, maréchal de France (partie première, c. 30-35).

ques qui y étaient rangées. Son arrivée fit disparaître les Turcs qui assiégeaient Bysance par terre et par mer. Les escadrons de Bajazet n'osèrent plus s'aventurer si près de la ville; et plusieurs forteresses d'Europe et d'Asie furent emportées d'assaut par le maréchal et l'empereur, qui combattirent à côté l'un de l'autre avec la même intrépidité. Mais les Ottomans reparurent bientôt en plus grand nombre; et le brave Boucicault, après s'être maintenu durant une année, résolut d'abandonner un pays qui ne pouvait plus fournir la paie ni la subsistance de ses soldats. Le maréchal offrit à Manuel de le conduire à la cour de France, où il pourrait solliciter lui-même des secours d'hommes et d'argent, et lui conseilla en même temps de faire cesser la discorde civile en cédant le trône à son cousin. Manuel accepta la proposition; il introduisit le prince de Selymbrie dans la ville; et tel était l'excès de la misère publique, que le sort de l'exilé parut préférable à celui du souverain. Au lieu d'applaudir au succès de son vassal, le sultan des Turcs réclama Bysance comme sa propriété; et, sur le refus de l'empereur Jean, il fit éprouver à la capitale les calamités réunies de la guerre et de la famine. Contre un pareil ennemi on ne pouvait rien espérer des prières ni de la résistance; et le sauvage conquérant aurait dévoré sa proie si, dans cette crise, il n'eût pas été précipité du trône par un vainqueur encore plus féroce. La victoire de Timour ou Tamerlan différa la chute de Constantinople d'environ un demi-siècle; et ce service important, quoique accidentel, nous conduit naturellement à l'histoire de ce conquérant mongol.

CHAPITRE LXV.

Élévation de Timour ou Tamerlan sur le trône de Samarcande. — Ses conquêtes dans la Perse, la Géorgie, la Tartarie, la Russie, l'Inde, la Syrie et l'Anatolie. — Sa guerre contre les Turcs. — Défaite et captivité de Bajazet. — Mort de Tamerlan. — Guerre civile des fils de Bajazet. — Rétablissement de la monarchie des Turcs par Mahomet I. — Siége de Constantinople par Amurath II.

Timour eut pour première ambition le désir de conquérir l'univers. Le second vœu de son âme magnanime fut de vivre dans le souvenir et dans l'estime de la postérité. Ses secrétaires recueillirent soigneusement toutes les transactions civiles et militaires de son règne [1]; des hommes instruits révisèrent tous les faits dont ils avaient connaissance; et on croit généralement, dans la famille et dans l'empire de Timour, que ce monarque composa lui-même les commentaires [2] de sa vie et les *institutions* [3] de son gouvernement [4]; mais ces soins ne contribuèrent point à conserver sa renommée : ces monumens précieux, écrits en langue mongole ou persane, restèrent inconnus à l'univers, ou au moins à l'Europe. Les nations qu'il asservit exercèrent une vengeance impuissante et méprisable; et l'ignorance a répété long-temps l'invention de la calomnie [5], qui défigurait sa

[1] On communiqua ces journaux à Sherefeddin ou Cherefeddin Ali, et il composa en langue persane l'Histoire de Timour-Bec, que M. Petit a traduite en français, Paris, 1722, en 4 volumes in-12. Je l'ai pris pour mon guide et je l'ai suivi fidèlement. Sa géographie et sa chronologie sont de la plus grande exactitude, et on peut lui donner confiance pour les faits publics, quoiqu'il exagère beaucoup la fortune et les vertus de son héros. On peut voir dans les Institutions de Timour, le soin qu'il prenait pour se procurer des renseignemens dans son propre pays et chez l'étranger (Institutions de Timour, p. 215-217-349-351).

[2] Ces commentaires sont encore inconnus en Europe; mais M. White nous fait espérer qu'on pourra les procurer à son ami le major Davy, qui se propose de les traduire. Il a lu durant son séjour en Asie ce récit fidèle et détaillé d'une époque intéressante et féconde en événemens.

[3] J'ignore si l'Institution originale écrite en langue turque ou mongole existe encore. Le major Davy, aidé de M. White, professeur de langue arabe, a publié à Oxford, en 1783, in-4°, la traduction persane, et y a joint une traduction anglaise avec un index très-précieux. Cet ouvrage a été traduit depuis du persan en français (Paris 1787) par M. Langlès, très-versé dans les Antiquités de l'Orient, qui y a ajouté une vie de Timour et des notes très-curieuses.

[4] Shah Allum, le présent Grand-Mongol, lit, admire, mais ne peut point imiter les Institutions de son ancêtre; le traducteur anglais croit leur authenticité justifiée par les preuves insérées dans l'ouvrage. Mais, si l'on concevait quelques soupçons de fraude ou fiction, la lettre du major Davy ne serait pas susceptible de les détruire. Les Orientaux n'ont jamais cultivé l'art de la critique. La protection d'un prince, moins honorable peut-être, n'est pas moins lucrative que celle d'un libraire, et on ne doit pas regarder comme incroyable qu'un Persan, le véritable auteur, renonce à l'exactitude pour augmenter la valeur et le prix de l'ouvrage.

[5] On trouve l'original de ce conte dans l'ouvrage sui-



naissance, son caractère, sa personne et jusqu'au nom de Tamerlan[1]. Ce serait cependant un titre de plus à l'estime générale, s'il était réellement passé de la charrue au trône; et sa jambe boiteuse ne pourrait être un reproche qu'autant qu'il aurait eu la faiblesse de rougir d'une infirmité naturelle ou peut-être honorable.

Les Mongols, religieusement attachés à la famille de Gengis, le regardaient sans doute comme un sujet rebelle, quoiqu'il descendit de la noble tribu de Berlass. Carashat Nevian, son cinquième ancêtre, avait été le visir de Zagatai, dans son nouveau royaume de la Transoxiane; et, en remontant à quelques générations, la branche de Timour rejoint, au moins par les femmes[2], la tige impériale[3]. Il naquit à quarante milles au sud de Samarcande, dans le village de Sebzar, qui faisait partie du territoire fertile de Cash, dont ses ancêtres étaient les chefs héréditaires; ils commandaient dix mille hommes de cavalerie nationale[4]. Le hasard le fit naître[1] à une de ces époques d'anarchie qui annonçent la chute des dynasties asiatiques, et ouvrent la carrière à l'ambition de nouveaux aventuriers. La famille des khans de Zagatai était éteinte, les émirs aspiraient à l'indépendance, et leurs dissensions ne pouvaient être suspendues que par la conquête ou la tyrannie des khans de Kashgar, qui, avec le secours d'une armée de Gètes ou de Calmouks[2], avaient envahi la Transoxiane. Timour avait à peine douze ans lorsqu'il fit ses premières armes; à vingt-cinq ans, il entreprit de délivrer son pays. Les regards et le vœu des peuples se tournèrent vers un héros qui défendait leur cause; les chefs, principaux officiers civils et militaires, jurèrent de le soutenir aux dépens de leur fortune et de leur vie; mais, au moment du danger, la frayeur leur imposa silence et glaça leur activité. Il attendit en vain durant sept jours sur les montagnes de Samarcande, et se retira dans le désert avec soixante cavaliers. Atteint dans sa fuite par un corps de mille Gètes, il les repoussa; et ses ennemis, forcés de se retirer après avoir perdu beaucoup des leurs, s'écrièrent : « Timour est un homme bien extraordinaire, » il a toujours pour lui Dieu et la fortune; » mais cette action sanglante réduisit sa petite troupe au nombre de dix, dont trois Carizmiens désertèrent. Il parcourut le désert avec sa femme, ses sept compagnons et quatre chevaux, et passa soixante-deux

vant, fort estimé pour l'éloquence du style : « Ahmedis » Arabsiadæ (Ahmed Ebn Arabshah) Vitæ et Rerum » gestarum Timuri; arabicè et latinè edidit Samuel » Henricus Manger, Franequeræ, 1767, » deux tomes in-4°. Cet auteur syrien trahit sans cesse sa haine et souvent son ignorance, même par les titres injurieux de ses chapitres : « Comment le méchant, comment l'impie, comment la vipère, etc. » Le copieux article de Timour, inséré dans la Bibliothèque Orientale, présente un mélange d'opinions, parce que d'Herbelot a tiré indifféremment ses matériaux (p. 877-888) de Khondemir, d'Ebn Schounah et du Lebtarikh.

[1] *Demir* ou *Timour* signifie en langue turque du fer; et *Beg* est la dénomination d'un grand seigneur ou d'un prince. Le changement d'une lettre ou d'un accent produit le mot *lenc* ou boiteux, et les Européens ont confondu par corruption les deux mots dans le nom de *Tamerlan*.

[2] Après avoir raconté quelques fables ridicules, Arabshah est forcé de reconnaître Timour *Lenc* pour un descendant de Gengis *per mulieres*, et il ajoute avec humeur *laqueos satanæ* (part. I, c. 1, p. 25). Le témoignage d'Abulghazi-khan (part. II, c. 5; part. V, c. 4) est clair, irrécusable et décisif.

[3] Selon une de ces généalogies, le quatrième ancêtre de Gengis et le neuvième de Timour étaient deux frères; ils convinrent que la postérité de l'aîné succéderait à la dignité de khan, et que les descendans du plus jeune exerceraient l'office de ministre et de général. Cette tradition servit du moins à justifier les premières entreprises de l'ambitieux Timour. (Institutions, p. 24, 25, d'après les fragmens manuscrits de l'histoire de Timour.)

[4] Voyez la préface de Sherefeddin et la géographie d'Abulféda (*Chorasmiæ*, *etc.*, *Descriptio*, p. 60, 61) dans le second volume des petits géographes grecs d'Hudson.

[1] Consultez pour sa naissance le docteur Hyde (*Syntagma Disserta.*, tome II, p. 466), et l'opinion des astrologues de son petit-fils Ulugh-Beg. Il naquit dans l'année de grâce 1336, avril 9, 11° 57, P. M. lat. 36. Je ne sais pas s'ils ont bien constaté la grande conjonction des planètes d'où il a tiré, comme d'autres conquérans, le surnom de Saheb Keran, ou Maître des conjonctions. (Bibliot. Orient., p. 878.)

[2] Les Institutions de Timour donnent très-improprement aux sujets du khan de Kashgar le nom d'Ouzbegs ou Uzbeks; ce nom appartenait à une autre race de Tartares qui habitait un pays différent. (Abulghazi, part. V, c. 5; part. VII, c. 5.) Si j'étais bien sûr que ce nom se trouvât dans l'original turc, je n'hésiterais pas de prononcer que les Institutions furent composées un siècle après la mort de Timour, depuis l'établissement des Uzbeks dans la Transoxiane.

jours enfermé dans un donjon, dont il se retira par son courage et le remords de son oppresseur. Après avoir traversé à la nage le courant rapide du Jihoon ou Oxus, il mena, durant plusieurs mois, la vie errante d'un exilé et d'un proscrit sur les frontières des états voisins. Mais l'adversité donna un nouvel éclat à sa renommée; il apprit à distinguer, parmi les compagnons de sa fortune, ceux qui lui étaient attachés personnellement, et à employer le talent ou le caractère des hommes à leur plus grand avantage, et surtout au sien. Timour, après être rentré dans sa patrie, vit augmenter successivement son armée des troupes de confédérés qui l'avaient cherché en vain dans le désert. On lira peut-être avec plaisir le récit simple et pathétique d'une de ses heureuses rencontres. Il se présenta pour servir de guide à trois chefs suivis de soixante-dix cavaliers. « Lorsqu'ils me reconnurent, dit Timour, leur joie fut inexprimable; ils sautèrent à bas de leurs chevaux, et se jetèrent à genoux devant moi; ils baisèrent mes étriers. Je descendis aussi de cheval et je les serrai dans mes bras; je coiffai le premier chef de mon turban; je passai au second mon écharpe garnie de diamans autour de la ceinture, et je fis vêtir mon habit au troisième. Ils versèrent des larmes, et j'y mêlai les miennes: c'était l'heure de la prière, et nous invoquâmes ensemble le maître de l'univers. Nous reprîmes nos chevaux, nous regagnâmes ma retraite; j'assemblai tous mes compagnons, et nous célébrâmes notre réunion dans un festin. » Les plus braves tribus vinrent bientôt le joindre; il les mena contre un ennemi supérieur en nombre, et, après quelque résistance, les Gètes se retirèrent de la Transoxiane. C'était beaucoup pour sa gloire; mais il fallut encore combattre et verser du sang pour forcer ses égaux à reconnaître un maître. La puissance de Houssein et sa naissance illustre obligèrent Timour à se donner pour collègue le frère d'une épouse vertueuse et chérie. Le jalousie troubla bientôt leur union; mais, dans leurs fréquentes querelles, Timour eut toujours l'adresse de faire tomber sur son rival le reproche d'injustice et de perfidie. Il remporta enfin une victoire décisive; et quelques amis officieux débarrassèrent le malheureux Houssein de la vie. Les suffrages unanimes d'une diète ou *couroultai* revêtirent le vainqueur, âgé de trente-deux ans[1], du commandement impérial, mais il affecta de respecter la maison de Gengis; et tandis que l'émir Timour régnait sur le Zagatai et l'Orient, un khan titulaire servait comme simple officier dans les armées de son inférieur. Un royaume fertile, qui comprenait près de deux cents lieues carrées, aurait pu satisfaire l'ambition d'un prince subordonné; mais Timour aspirait au trône du monde, et avant sa mort il avait ajouté vingt-six couronnes à celle du Zagatai. Sans m'étendre sur les victoires de trente-cinq campagnes, ou décrire ses marches continuelles sur le continent de l'Asie, je raconterai succinctement les conquêtes qu'il fit en Perse, en Tartarie et dans l'Inde[2], et je terminerai cette histoire par la guerre des Turcs et la défaite de Bajazet.

I. La jurisprudence des conquérans fournit libéralement à toutes leurs guerres des motifs de sûreté, de vengeance, de gloire, de zèle, de prétention ou de convenance. Timour avait à peine réuni le Carizme et le Candahar à son patrimoine de Zagatai, qu'il tourna ses regards ambitieux sur la Perse. Le vaste pays d'Iran, qui s'étend de l'Oxus au Tigre, ne reconnaissait plus de souverain légitime depuis la mort d'Abousaïd, dernier descendant du grand Holacou. Quarante ans d'anarchie, de discordes et de calamités semblaient inviter l'usurpateur mongol à délivrer les peuples de leurs tyrans. En se réunisssant ils auraient pu se défendre; en combattant séparément ils succombèrent tous, et ne différèrent l'un de l'autre que par la promptitude de la soumission ou l'opiniâtreté de la résistance. Ibrahim, prince de Shirwan ou d'Al-

[1] La vie privée de notre héros occcupe le premier livre de Sherefeddin; et Timour lui-même ou son secrétaire s'étend avec complaisance (Institut., p. 3-77) sur les treize entreprises qui font le plus d'honneur à son mérite personnel, qu'on aperçoit encore dans le récit obscur d'Arabshah, p. 1, c. 1-12.

[2] Le second et le troisième livres de Sherefeddin traitent des conquêtes de la Perse, de la Tartarie et de l'Inde. (Voyez aussi Arabshah, c. 13-55, et les précieux index des Institutions.)

banie, baisa le marche-pied du trône impérial, et offrit au souverain des présens, dont chaque article était composé de neuf objets, selon l'usage des Tartares. Un spectateur observa qu'il n'avait présenté que huit esclaves : « Je suis le neuvième, » répondit Ibrahim, qui s'attendait au reproche, et Timour récompensa cette adulation d'un sourire [1]. Shah Mansour, prince des Fars ou proprement dit de la Perse, et le moins puissant de ses ennemis, se montra redoutable. Dans une bataille, sous les murs de Shiray, il perça avec un corps de quatre mille soldats à travers trente mille hommes de cavalerie, jusqu'à l'endroit où Timour combattait. Il n'avait autour de lui que quatorze ou quinze gardes avec lesquels il fit tête au danger, et reçut deux coups de cimeterre sur son casque [2]. Les Mongols accoururent au secours de leur souverain, et firent tomber à ses pieds la tête sanglante de Mansour. Le vainqueur rendit un hommage barbare à la valeur de son ennemi, en exterminant tous les mâles de sa race intrépide. De Shiray ses troupes s'avancèrent jusqu'au golfe Persique, et la ville d'Ormuz [3] annonça son opulence et sa faiblesse en s'engageant à payer un tribut annuel de six cent mille *dinarts* d'or. Bagdad n'était plus le séjour du calife et de la paix, mais la plus brillante conquête de Houlacou cita l'ambition de son successeur. Depuis les sources du Tigre et de l'Euphrate, tout le pays que ces deux fleuves arrosent dans leur cours fut soumis à son obéissance. Il entra dans Édesse, et châtia les Turcomans qui avaient pillé une caravane de la Mecque. Les chrétiens de la Géorgie bravaient encore dans les montagnes les armes et la loi des Mahométans : le succès de trois expéditions lui obtint le mérite d'une *gazie* ou guerre sainte, et le prince de Téflis devint son ami et son prosélyte.

II. L'invasion du Turkestan put passer pour une vengeance légitime ; l'impunité des Gètes blessait l'orgueil de Timour. Il passa le Sihoon, soumit le royaume de Cashgar et pénétra sept fois dans le cœur de leur pays. Son camp le plus éloigné fut à deux mois de marche ou à quatre cent quatre-vingts lieues au nord-est de Samarcande, et les émirs qui traversèrent l'Irtish gravèrent dans les forêts de la Sibérie un monument grossier de ses exploits. La conquête de Kipzak [1], ou de la Tartarie occidentale, eut pour double motif de secourir les opprimés et de punir les ingrats. Toctamish, prince fugitif, obtint un asile et la protection de Timour, qui renvoya dédaigneusement les ambassadeurs d'Aurus-khan, et les suivit de près à la tête de son armée. Sa victoire rétablit Toctamish sur son trône au nord de l'empire mogol. Mais, après dix ans de règne, le nouveau khan oublia les services de son bienfaiteur, et ne le regarda plus que comme l'usurpateur des droits sacrés de la maison de Gengis. A la tête de quatre-vingt-dix mille chevaux et de toutes les forces de Kipzak, de la Bulgarie, de la Russie, il passa le Sihoon, brûla les palais de Timour, et le força de défendre dans le milieu de l'hiver Samarcande et sa vie. Après quelques reproches suivis d'une brillante victoire, l'empereur s'occupa de sa vengeance. Il envahit deux fois le Kipzac à l'est et à l'ouest de la mer Caspienne et du Volga, avec des forces si considérables, que le front de son armée occupait une étendue

1 Abulghazi-khan cite la vénération des Tartares pour le nombre mystérieux de neuf, et divise par ce motif son histoire généalogique en neuf parties.

2 Arabshah (p. 2, c. 28, p. 183) raconte que le lâche Timour s'enfuit dans sa tente, et évita la poursuite de Shah Mansour en se cachant sous les robes de ses femmes ; peut-être Sherefeddin a-t-il exagéré sa valeur (l. III, c. 25).

3 L'histoire d'Ormuz ressemble à celle de Tyr. Les Tartares détruisirent la vieille ville située sur le continent, et l'ont reconstruite dans une île stérile et manquant d'eau douce. Les rois d'Ormuz, enrichis par le commerce de l'Inde et la pêche des perles, possédaient de vastes états en Perse et en Arabie ; mais ils furent d'abord tributaires des sultans de Kerman, et furent délivrés, l'an de grâce 1505, de la tyrannie de leurs visirs par celle des Portugais. Marco Polo, (l. I, c. 15, 16, fol. 7, 8) ; Abulféda (*Geograph.*, *tabul.* XI, p. 261, 262) ; une chronique originale d'Ormuz dans l'histoire de la Perse par Étienne, (p. 376-416), ou Texeira ; et les itinéraires insérés dans le premier volume de Ramusio ou Ludovico Barthema (1503, fol. 167), d'André Corsali (1517, fol. 202, 203), et d'Odoardo Barbessa, en 1516 (fol. 315-318).

1 Arabshah avait voyagé dans le Kipzak, et acquis de grandes connaissances, de la géographie, des villes et des révolutions de ce pays septentrional (p. 1, c. 45-49).

de treize milles. Durant cinq mois de marche, ils rencontrèrent à peine une trace d'homme dans leur route, et dépendirent souvent du hasard de la chasse pour leur subsistance. Les armées parurent enfin à la vue l'une de l'autre; mais l'étendard de Kipsak renversé par la perfidie de celui qui le portait, détermina la victoire en faveur des Zagatais, et Toctamish, disent les Institutions, abandonna la tribu de Thoushi au vent destructeur de la désolation [1]. Il se réfugia chez le grand-duc de Lithuanie, revint encore sur les bords du Volga, et périt dans les déserts de la Sibérie, après avoir combattu son rival dans quinze batailles. Timour poursuivit son ennemi jusque dans les provinces tributaires de la Russie; il prit un duc de la maison régnante au milieu des ruines de sa principale ville; et la vanité ou l'ignorance orientale put aisément confondre Yeletz avec la capitale de l'empire. L'approche du Tartare fit trembler Moscow, et sa résistance n'aurait pas été vigoureuse, puisque les Russes eurent recours à l'image d'une vierge à laquelle ils attribuent la retraite du conquérant. La prudence et l'ambition le rappelaient vers le Sud, et les soldats mongols, chargés de fourrures précieuses, de toiles d'Antioche [2] et de lingots d'or et d'argent [3], s'éloignèrent avec joie d'un pays ruiné qui ne pouvait plus fournir à leur subsistance. Il reçut sur les bords du Don ou Tanaïs l'humble députation des consuls et des marchands d'Égypte [4], de Venise, de Gènes, de Catalogne et de Biscaye, qui faisaient le commerce dans la ville de Tana ou Azoph, située à l'embouchure de la rivière. Ils lui offrirent des présens, admirèrent sa magnificence, et se fièrent de leur sûreté à sa parole. Mais une armée formidable suivit promptement la visite paisible d'un émir qui avait examiné soigneusement la situation du port et la richesse des magasins. Les Tartares réduisirent la ville en cendres. Ils pillèrent et renvoyèrent les Musulmans; et tous les chrétiens qui ne s'étaient point réfugiés sur leurs vaisseaux furent condamnés à la mort ou à l'esclavage [1]. Le vainqueur satisfit sa vengeance par l'incendie d'Astracan et de Serai, monument de la civilisation naissante [2].

III. Lorsque Timour proposa la conquête de l'Inde ou l'Indostan [3], les princes et les émirs firent entendre un murmure de mécontentement; ils objectèrent les rivières, les montagnes et les déserts qu'il faudrait traverser, les soldats armés de toutes pièces, et les formidables éléphans qu'ils auraient à combattre. Mais le ressentiment de l'empereur était plus à craindre que tous ces dangers; et son génie lui faisait concevoir la facilité d'une expédition qui leur paraissait si terrible. Ses espions l'avaient informé de la faiblesse et de l'anarchie de l'Indostan, de la révolte des soubas dans les provinces, et

[1] Institutions de Timour, p. 123-125. M. White, l'éditeur, se plaint du récit insuffisant et superficiel de Sherefeddin (l. III, c. 12, 13, 14), qui ignorait les desseins de Timour et le véritable ressort de l'action.

[2] Il est plus aisé de croire aux fourrures de Russie qu'aux lingots. Mais Antioche n'a jamais été fameuse pour les toiles, et cette ville était déjà ruinée. Je soupçonne que ces toiles manufacturées en Europe y avaient été portées par la voie de Novogorod, et probablement par des marchands des villes anséatiques.

[3] M. Levêque (Hist. de Russie, tome II, p. 247; Vie de Timour, p. 64-67, avant la traduction française des Institutions) avait corrigé les erreurs de Sherefeddin, et marqué les véritables limites des conquêtes de Timour ou Tamerlan. Ses argumens sont superflus, et les annales de Russie suffisent pour constater que Moscow, qui avait été pris six ans avant cette époque par Toctamish, échappa aux armes d'un usurpateur plus formidable.

[4] Le voyage de Barbaro à Tana en 1436, après qu'on eut rétabli la ville, cite un consul égyptien du Grand-Caire. (Ramusio, tome. II, fol. 92.)

[1] On trouve la relation du sac d'Asoph dans Sherefeddin (l. III, c. 55), et plus détaillée encore par l'auteur d'une chronique italienne (André de Redusiis de Quero *in Chron. Tarvisiano*, dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, tome XIX, p. 802-805). Il avait conversé avec les Mianis, deux frères Vénitiens, dont un avait été au camp de Timour, et l'autre avait perdu à Azoph ses trois fils et douze mille ducats.

[2] Sherefeddin dit simplement (l. III, c. 13) qu'on pouvait à peine distinguer un intervalle entre les rayons du soleil levant et ceux du soleil couchant. On peut aisément résoudre ce problème dans la latitude de Moscow au cinquante-sixième degré à l'aide de l'aurore boréale et d'un long crépuscule. Mais un soleil de quarante jours (Khondemir, dans d'Herbelot, p. 880) nous resserrerait rigoureusement dans ce cercle polaire.

[3] Pour la guerre de l'Inde, voyez les Institutions (p. 129-139), le quatrième livre de Sherefeddin, et l'Hist. de Ferishta dans Dow (vol. II, p. 1-20), qui explique toute l'histoire relative à l'Inde ou l'Indostan.

de l'enfance perpétuelle du sultan Mahmoud, universellement méprisé jusque dans son harem de Delhi. L'armée des Mongols marcha en trois divisions, et Timour observe avec plaisir que ses quatre-vingt-douze escadrons, composés chacun de mille chevaux, correspondaient aux quatre-vingt-douze noms du prophète Mahomet. Entre le Jihoon et l'Indus, ils traversèrent une des chaînes de montagnes que les géographes arabes appellent les ceintures de la terre. Les brigands qui les habitaient furent vaincus ou exterminés; mais un grand nombre d'hommes et de chevaux périt dans les neiges, et l'empereur se fit descendre lui-même dans un précipice sur un échafaud dont les cordes avaient cent cinquante coudées de longueur; et, avant d'atteindre au fond, il fallut répéter cinq fois cette opération dangereuse. Timour passa l'Indus à Attock, et traversa successivement, en suivant les traces d'Alexandre, le *Punjab* ou les cinq rivières [1] qui se jettent dans le fleuve. D'Attock à Delhi on ne compte que six cents milles par la route ordinaire; mais les deux conquérans se détournèrent vers le sud-est, et Timour eut pour motif de rejoindre son petit-fils, qui venait d'achever par son ordre la conquête de Moultan. Le héros macédonien s'arrêta sur le bord oriental de l'Hyphase, à l'entrée du désert, et versa des larmes; mais le Mongol pénétra dans le désert, réduisit la forteresse de Batnir, et parut à la tête de son armée aux portes de Delhi, ville vaste et florissante, et possédée depuis trois siècles par des rois mahométans. Le siége, et principalement celui de la citadelle, aurait pu exiger beaucoup de temps; mais le sultan Mahmoud, qui supposait les forces des Tartares moins considérables, osa paraître avec son visir dans la plaine, suivi de dix mille cuirassiers, quarante mille de ses gardes et cent vingt éléphans dont les défenses était armées, dit-on, de lames d'acier tranchantes et empoisonnées. Timour daigna prendre quelques précautions contre ces monstres, ou plutôt contre la terreur qu'ils inspiraient à ses troupes. Il fit allumer des feux, creuser un fossé et élever une palissade garnie de pointes de fer. Mais l'événement apprit aux Mongols combien leur frayeur était ridicule. Dès que ces animaux indociles eurent été mis en fuite, les Indiens disparurent sans combattre. Timour entra en triomphe dans la capitale de l'Indostan; il admira l'architecture de la grande mosquée, et annonça le dessein d'en construire une semblable. Mais l'ordre ou la permission d'un pillage et d'un massacre général déshonora les réjouissances de la victoire. Après s'être baigné dans le sang des Mahométans, le conquérant féroce résolut de purifier ses soldats dans celui des idolâtres ou Gentoux, qui surpassaient encore, dans la proportion de dix à un, le nombre des Musulmans : il s'avança, pour exécuter cette pieuse intention, à cent milles au nord-est de Delhi, passa le Gange, donna plusieurs batailles, et pénétra jusqu'au fameux rocher de Coupèle, qui, sous la forme d'une vache, semble vomir ce fleuve dont la source descend des montagnes du Thibet [1]. Il côtoya celles du nord à son retour; et cette course rapide d'une seule année ne justifia pas sans doute la prédiction des émirs, qui craignaient que les climats du Midi ne fissent dégénérer leurs enfans en une race d'hommes efféminés comme les Indoux.

Ce fut sur les bords du Gange que Timour apprit par ses messagers les troubles élevés sur les confins de la Géorgie et de l'Anatolie, la révolte des chrétiens et les desseins ambitieux du sultan Bajazet. Soixante-trois an-

[1] L'excellente carte que le major Rennel a donnée de l'Indostan a fixé pour la première fois avec vérité et exactitude la position et le cours du Punjab ou des cinq branches orientales de l'Indus. Il explique avec discernement et clarté, dans son mémoire critique, la marche d'Alexandre et celle de Timour.

[1] Les deux grandes rivières, le Gange et le Burampooter tirent leurs sources dans le Thibet de la chaîne des mêmes montagnes, à une distance de douze cents milles l'une de l'autre, et après un cours tortueux de deux mille milles, elles se rejoignent près le golfe de Bengale. Tel est cependant le caprice de la renommée, que le Burampooter est découvert tout récemment, tandis que le Gange est fameux depuis un grand nombre de siècles dans l'histoire ancienne et moderne. Coupèle, où Timour remporta sa dernière victoire, doit-être située près de Loldong, à onze cents milles de Calcutta; les Anglais y campèrent en 1774 (Mémoires de Rennel, p. 7-59-90, 91-99).

nées et de longs travaux n'avaient altéré ni la vigueur de son corps ni celle de son âme : après quelques mois de repos dans le palais de Samarcande, il annonça une nouvelle expédition de sept ans dans les pays occidentaux de l'Asie [1]. Les soldats qui avaient fait les campagnes de l'Inde eurent le choix de rester chez eux ou de suivre leur prince. Mais toutes les troupes des provinces et des royaumes de la Perse reçurent l'ordre de s'assembler à Ispahan, et d'y attendre l'arrivée de l'empereur. Il attaqua d'abord les chrétiens de la Géorgie, qui se défendirent dans leurs rochers, leurs montagnes et leurs forteresses; mais la persévérance de Timour surmonta tous les obstacles. Les rebelles se soumirent, acceptèrent l'Alcoran et payèrent un tribut. Les deux religions tirèrent également vanité de leurs martyrs; mais les prisonniers chrétiens méritèrent seuls ce titre, puisqu'ils pouvaient choisir entre la mort et l'abjuration. En descendant des montagnes, l'empereur donna audience aux premiers ambassadeurs de Bajazet, et entama une correspondance de reproches et de menaces qui aigrit insensiblement les deux rivaux, et se termina au bout de deux ans par la défaite et la captivité de Bajazet. Deux voisins ambitieux et jaloux ne manquent jamais de prétexte pour se faire la guerre. Les conquêtes des Mongols et celles des Ottomans se touchaient aux environs d'Erzeroum et de l'Euphrate; et les limites incertaines n'étaient établies ni par des traités ni par une longue possession. Chacun de ces deux souverains pouvait accuser son rival d'avoir envahi son territoire, menacé ses vassaux ou protégé des rebelles, au nombre desquels ils comprenaient tous les princes fugitifs dont ils possédaient les royaumes et qu'ils poursuivaient encore pour leur arracher la vie ou la liberté. L'opposition de leurs intérêts était cependant moins dangereuse que la ressemblance de leurs caractères. Le victorieux Timour ne voulait point souffrir d'égal, et Bajazet refusait de reconnaître un supérieur. La première lettre de l'empereur mongol [1] irrita le sultan des Turcs, dont il affectait de mépriser la famille et la nation [2]. « Ne sais-tu pas que la plus » grande partie de l'Asie conquise par nos » armes obéit à nos lois, que nos forces invincibles s'étendent d'une mer à l'autre, » que les potentats de la terre sont rangés » respectueusement en haie à notre porte, » et que nous avons forcé la fortune elle-» même à veiller sur la prospérité de notre » empire? Sur quoi fondes-tu ton audace et » ta présomption? Te crois-tu un héros pour » quelques combats obscurs dans les forêts » de l'Anatolie, pour quelques victoires rem-» portées sur des chrétiens par la faveur du » prophète? L'obéissance aux préceptes du » Coran, qui t'a conduit contre les infidèles, » est la seule considération qui nous empêche » de détruire ton pays, la frontière et le bou-» levart des Musulmans. Ouvre les yeux » tandis qu'il en est temps encore; réfléchis, » livre-toi au repentir, et détourne les fou-» dres de notre vengeance qui grondent sur » ta tête. Songe que tu n'es qu'un insecte, » et que, si tu irrites les éléphans, ils t'écra-» seront sous leurs pieds. » Bajazet, indigné du ton de mépris qui régnait dans cette lettre, y répondit par les reproches et les injures que sa colère et son indignation lui fournirent. Après l'avoir traité de brigand et de rebelle du désert, il récapitule ses victoires d'Iran, de Touran ou des Indes, et s'efforce de prouver que Timour n'a jamais triomphé que par la perfidie de la faiblesse et des vices de ses adversaires. « Tes armées sont » innombrables, je veux le croire; mais oses-» tu comparer les flèches de tes Tartares, tou-» jours prêts à prendre la fuite, aux sabres

[1] Voyez les Institutions (p. 141) jusqu'à la fin du premier livre, et Sherefeddin (l. v, c. 1-16) jusqu'à l'arrivée de Timour en Syrie.

[1] Nous avons trois différentes copies de ces lettres menaçantes dans les Institutions (p. 147), dans Sherefeddin (l. v, c. 14), et dans Arabshah (tome II, c. 19, p. 183-201), qui s'accordent plus pour la substance que pour le style. Il y a apparence qu'elles ont été traduites de l'original turc en langue arabe et en langue persane.

[2] L'émir mongol se donne à lui-même et à ses compatriotes le nom de Turcs, et n'accorde à Bajazet et à sa nation que celui de *Turcomans*. Cependant je ne conçois pas comment les Ottomans pouvaient tirer leur origine d'un matelot turcoman. Ces pâtres habitaient bien loin de la mer, et ne pouvaient établir de relations par mer.

» de mes intrépides et invincibles janissaires? » Je défendrai toujours les princes qui ont » imploré ma protection; viens les chercher sous mes tentes. Les villes d'Erzeroum et » d'Arzingan m'appartiennent; et, si elles ne » me paient pas exactement leur tribut, j'en » irai demander les arrérages sous les murs » de Tauris et de Sultanie. » L'excès de sa colère arracha au sultan une injure plus personnelle: « Si je fuis devant toi, puissent » mes femmes m'être enlevées par trois di» vorces! mais, si tu n'as pas le courage de » m'attendre dans la plaine, puissent les tien» nes ne t'être rendues qu'après avoir satis» fait trois fois les désirs d'un étranger[1]! » Chez les Turcs, une injure de fait ou de parole devient impardonnable lorsqu'elle est relative aux mystères du harem[2]; et ce ressentiment personnel rendit la querelle politique des deux monarques implacable. La première expédition de Timour se borna cependant à détruire la forteresse de Siwa ou Sebaste, située sur les frontières de l'Anatolie; et quatre mille Arméniens enterrés vifs pour avoir rempli leur devoir avec valeur et fidélité expièrent l'indiscrétion du prince ottoman. Timour semblait respecter, comme Musulman, la pieuse occupation de Bajazet, occupé alors du blocus de Constantinople. Il se contenta de lui donner cette première leçon, et tourna ses armes contre l'Égypte et la Syrie. Dans le récit de ces transactions, les Orientaux et Timour lui-même donnent au sultan le titre de *kaissar de Roum* ou de césar des Romains, qu'on pouvait donner légitimement, par une courte anticipation, au monarque qui possédait les provinces des successeurs de Constantin, et menaçait leur capitale[3].

[1] Selon l'Alcoran, c. 2, p. 27 (voyez Sale, page 134), un Musulman qui avait répudié trois fois sa femme ou répété trois fois les termes d'un divorce ne pouvait pas la reprendre qu'un autre ne l'eût épousée et répudiée. Cette cérémonie est suffisamment humiliante, sans ajouter que le premier mari devait nécessairement souffrir que le second jouît de sa femme en sa présence. (État de l'empire ottoman, par Ricault, l. II, c. 21.)

[2] Arabshah attribue particulièrement aux Turcs la délicatesse de ne jamais parler publiquement de leurs femmes, et on doit remarquer que Chalcondyle paraît avoir eu connaissance du préjugé et de l'insulte.

[3] Pour le style des Mongols, voyez les Institutions (p. 131, 147), et, pour les Persans, consultez la Bibliothèque Orientale (p. 882). Je ne découvre cependant pas que les Ottomans aient pris le titre de césars, ou que les Arabes le leur aient donné.

La république militaire des Mamelucks régnait encore en Égypte et en Syrie; mais la dynastie des Turcs avait été chassée par celle des Circassiens[1]; et Barkok, leur favori, passa de sa prison sur le trône. Au milieu de la révolte et de la discorde, il brava les menaces des Mongols, entretint une correspondance avec leurs ennemis, fit arrêter leurs ambassadeurs, et leur en imposa tellement, qu'ils attendirent sa mort avec impatience pour se venger sur le faible Pharage, son fils et son successeur. Les émirs de Syrie[2], assemblés dans Alep, se préparèrent à repousser l'invasion. Ils fondaient leur confiance dans la discipline et la renommée des Mamelucks, et dans la population de soixante mille villages. Au lieu de s'enfermer dans les murs de leurs nombreuses forteresses, les Syriens ouvrirent leurs portes et parurent dans la plaine. Mais l'union ne cimentait point leurs forces; et une partie des émirs abandonnèrent leurs compagnons. Timour avait couvert le front de son armée d'une ligne d'éléphans, dont les tours étaient remplies d'archers et de feux grégeois; les rapides évolutions de sa cavalerie complétèrent la terreur et la déroute. Les Syriens se précipitèrent les uns sur les autres, et furent ou étouffés ou massacrés par milliers à l'entrée de la grande rue d'Alep. Les Mongols entrèrent dans la ville pêle-mêle avec les fugitifs, et les défenseurs lâches ou corrompus rendirent l'imprenable citadelle après une faible résistance. Parmi les supplians et les captifs, Timour distingua les docteurs de la loi, qu'il admit

[1] Voyez les règnes de Barkok et de Pharage dans M. de Guignes (tome IV, l. XXII), qui a tiré des textes d'Aboulmahasen, d'Ebn Schounah et d'Aintabi, quelques faits que nous avons ajoutés à nos matériaux.

[2] Relativement à ces divers évènements, on peut se fier à l'autorité d'Arabshah, quoiqu'il montre en d'autres occasions beaucoup de partialité. (Voyez Arabshah tome I, c. 64-68; tome II, c. 1-14.) Timour devait paraître odieux à un Syrien; mais la notoriété des faits l'aurait obligé de respecter son ennemi et la vérité. Ses reproches servent à corriger l'adulation de Sherefeddin (l. V, c. 17-29).

au dangereux honneur d'une conférence[1]. Quoique zélé Musulman, le prince des Mongols avait appris dans les écoles de la Perse à révérer la mémoire d'Ali et d'Hussein, et à considérer les Syriens comme les ennemis jurés du petit-fils de Mahomet. Il fit à ces docteurs une question captieuse, que les casuistes de Bochara, de Samarcande et de Herat n'étaient point capables de résoudre. « Qui sont, leur demanda-t-il, les véritables » martyrs, des soldats que j'ai perdus dans » le combat ou de leurs ennemis qui ont » succombé? » Un des cadis lui répondit en se servant des expressions du prophète : « C'est l'intention qui constitue le martyr; » et les Musulmans des deux partis, s'ils ont » combattu pour la gloire de Dieu, peuvent » également mériter ce titre. » La succession légitime du calife paraissait plus difficile à décider, et le vainqueur, irrité de la franchise de ce docteur, s'écria : « Tu es aussi » faux que ceux de Damas: Mohawyah n'était » qu'un usurpateur, et Yezid un tyran: Ali » seul est le véritable successeur de Mahomet. » Une interprétation prudente calma sa colère, et il changea le sujet de la conversation. « Quel » âge avez-vous? dit-il au cadi. — Cinquante » ans.—Mon fils aîné serait de votre âge. Vous » me voyez, continua Timour, boiteux et dé» crépit; cependant il a plu au Tout-Puissant » de me choisir pour subjuguer les royaumes » d'Iran, de Touran et des Indes. Je ne suis » point un homme féroce; Dieu m'est témoin » que, dans mes différentes guerres, je n'ai » jamais été l'agresseur, et que mes ennemis » sont eux-mêmes les auteurs de leurs calami» tés. » Tandis qu'il conversait paisiblement, le sang ruisselait dans les rues d'Alep, et l'on n'entendait de toutes parts que les cris de la terreur et les gémissemens des mourans. Le riche pillage abandonné aux soldats peut animer leur avidité; mais l'ordre barbare de présenter un certain nombre de têtes nécessite leur cruauté. Timour en fit, à son ordinaire, de sanglantes et horribles pyramides. Les Mongols passèrent la nuit dans la débauche et la joie, et les Musulmans dans les chaînes et les larmes. Je ne suivrai point le barbare destructeur d'Alep à Damas, où les armées d'Égypte l'attaquèrent et mirent son armée en désordre. On attribua un mouvement qu'il fit pour se retirer à sa détresse et à son désespoir; mais, lorsque les Syriens se réjouissaient de sa défaite, la révolte des Mamelucks obligea le sultan à se réfugier précipitamment dans son palais du Caire. Quoique abandonnés de leur prince, les habitans de Damas défendirent leurs murs; et Timour offrit de lever le siége s'ils voulaient se racheter par des présens, dont chaque article serait composé de neuf pièces. Mais, dès qu'on l'eut introduit dans la ville sous la foi d'une trêve, il viola le traité, exigea une contribution de dix millions en or, et excita ses troupes à châtier la postérité des Syriens, qui avaient exécuté ou approuvé le meurtre du petit-fils de Mahomet. Timour ne réserva du massacre général qu'une famille à laquelle Ali était redevable d'une honorable sépulture, et une colonie d'ouvriers ou d'artisans, qu'il fit passer à Samarcande. Après une existence de sept cents ans, la ville de Damas fut réduite en cendres par le zèle religieux d'un Tartare qui voulait venger le sang d'un Arabe. Les pertes et les fatigues de cette campagne forcèrent Timour de renoncer à la conquête de l'Égypte et de la Palestine; mais, en retournant vers l'Euphrate, il livra la ville d'Alep aux flammes, et crut justifier la piété de ses motifs en accordant des récompenses et la liberté à deux mille sectaires d'Ali qui se proposaient de visiter la tombe de son fils. Je me suis étendu sur les anecdotes personnelles du héros mongol, parce qu'elles servent à faire connaître son caractère; mais je raconterai brièvement[1] qu'il éleva une pyramide de quatre-vingt-dix mille têtes sur les ruines de Bagdad, et qu'après avoir encore ravagé la Géorgie, il campa sur les bords de l'Araxe, et annonça la résolution de marcher contre l'empereur otto-

[1] Ces conversations semblent avoir été copiées par Arabshah (tome I, c. 68, p. 625-645) du cadi ou historien Ebn Shounah, un des principaux acteurs. Mais comment pouvait-il exister encore soixante-quinze ans après cette époque? (D'Herbelot, p. 692.)

[1] Sherefeddin (l. v, c. 29-43) et Arabshah (tome II, c. 15-18) racontent les occupations de Timour entre la guerre de Syrie et celle des Ottomans.



man. Timour rassembla les forces de toutes ses provinces; huit cent mille hommes inscrivirent leur nom sur le rôle militaire [1]; mais le commandement de cinq ou de dix mille chevaux indique plutôt le titre ou le rang des chefs que le nombre effectif des soldats [2]. Les Mongols acquirent des richesses immenses dans le pillage de la Syrie, mais la distribution de leur paie et de sept années d'arrérages les attacha principalement à leurs drapeaux.

Tandis que le prince mongol s'occupait de ces expéditions, Bajazet eut deux années entières pour rassembler ses forces : elles consistaient en quatre cent mille combattans [3]; mais la valeur et la fidélité de ces différens corps ne méritaient pas le même degré de confiance. Nous devons distinguer d'abord les janissaires, qui ont été successivement portés à quarante mille hommes, et une cavalerie nationale ou les spahis modernes; vingt mille cuirassiers d'Europe, couverts d'armures noires et impénétrables; les troupes de l'Anatolie, dont les princes s'étaient réfugiés dans le camp de Timour, et une colonie de Tartares qu'il avait chassée du Kipzak, et établie par Bajazet dans les plaines d'Andrinople. L'intrépide sultan s'avançait au-devant de son rival, et, déployant ses tentes près des ruines de Suvas, il semblait avoir choisi ce poste pour le théâtre de sa vengeance. Timour traversa lentement depuis l'Araxe toute l'Arménie et l'Anatolie, sans négliger aucune des précautions dictées par la prudence. Il faisait observer rigoureusement l'ordre et la discipline; sa cavalerie légère allait à la découverte, et fouillait avec soin les montagnes et les bois. Résolu de combattre les Ottomans dans le cœur de leur empire, le prince des Mongols éluda leur approche en se détournant sur la gauche. Il occupa Césarée, traversa les salines du désert, la rivière Halys, et investit la ville d'Angora. Le sultan, dont l'impatience maudissait une lenteur peu ordinaire aux Tartares [1], vola au secours d'Angora, et les plaines qui l'avoisinent furent la scène d'une bataille mémorable, qui immortalisa la gloire de Timour et la honte de Bajazet. L'empereur des Mongols dut cette victoire à sa discipline, à la supériorité de son génie, et à trente années d'expérience militaire. Il avait perfectionné sa tactique sans contrarier l'antique habitude de sa nation [2], dont les forces consistaient encore dans l'adresse de ses archers et les évolutions rapides d'une nombreuse cavalerie. Toutes les troupes de son armée attaquaient d'une manière uniforme. La première ligne qui chargeait était soutenue par les escadrons de l'avant-garde. Le général suivait des yeux la mêlée; les deux ailes s'avançaient successivement en plusieurs divisions, et se portaient en ligne droite ou oblique où l'empereur jugeait leur secours nécessaire. Chaque division fatiguait l'ennemi par une nouvelle attaque, et, lorsqu'elles manquaient de succès, l'empereur faisait avancer le corps de bataille, qu'il conduisait en personne [3]. Mais, à la bataille d'An-

1 Ce nombre de huit cent mille est tiré d'Arabshah, ou plutôt d'Ebn Shounab, *ex rationario Timuri*, sur le témoignage d'un officier carizmien (tome I, c. 68, p. 617); et il est assez remarquable que Phranza, historien grec, n'y ajoute que vingt mille hommes. Le Pogge compte un million; un autre contemporain latin (*Chron. Tarvisianum ap. Muratori*, tome XIX, p. 800) en compte un million cent mille; et un soldat allemand qui était à la bataille d'Angora atteste le nombre prodigieux de un million six cent mille (Leunclavius, *ad Chalcondyl.*, l. III, p. 82). Timour, dans ses Institutions, n'a daigné calculer ni ses troupes, ni ses sujets, ni ses revenus.

2 Le Grand-Mogol, pour satisfaire sa vanité personnelle ou celle de ses officiers, assure qu'il s'en fallait de beaucoup que son armée fût au complet. Bernier avait pour patron Penge-Hazari, commandant de cinq mille chevaux, dont il n'atteste que le nombre modeste de cinq cents. (Voyages, t. I, p. 288, 289.)

3 Timour lui-même fixe le nombre des Ottomans à quatre cent mille (Institut., p. 153). Phranza les réduit à cent cinquante mille (l. I, c. 29), et le soldat allemand les porte à un million quatre cent mille. Il paraît évident que l'armée des Mongols était la plus nombreuse.

1 Il ne sera peut-être pas inutile de marquer les distances entre Angora et les villes voisines par les journées de caravanes, chacune de vingt-cinq milles : d'Angora à Smyrne vingt, à Kiotahia dix, à Burza dix, à Césarée huit, à Sinope dix, à Nicomédie neuf, à Constantinople douze ou treize. (Voyez les Voyages de Tournefort au Levant, tome II, lettre XXI.)

2 Voyez les systèmes de tactique dans les Institutions; les éditeurs anglais (p. 373-407) y ont ajouté des plans très-soignés qui en facilitent l'intelligence.

3 Le sultan lui-même, dit Timour, doit placer courageusement le pied dans l'étrier de la patience : cette métaphore tartare, omise dans la traduction anglaise, a été conservée par le traducteur français (p. 156, 157).

gora, le corps de bataille fut soutenu lui-même par les escadrons de réserve, que les fils et les petits-fils de Timour commandaient. Le destructeur de l'Indostan avait formé une ligne d'éléphans, qui servaient plus de trophées que d'instrument à ses victoires. L'usage des feux grégeois était commun aux Mongols et aux Ottomans. Mais, si l'une des deux nations eût emprunté de l'Europe l'invention récente de la poudre et des canons, ce tonnerre artificiel aurait probablement assuré la victoire à celle qui s'en serait servie [1]. Bajazet se distingua dans cette journée comme général et comme soldat, mais il fallut céder à l'ascendant de son rival. Par différens motifs, la plus grande partie de ses troupes l'abandonnèrent dans le moment décisif. Sa rigueur et son avarice avaient excité une sédition parmi les Turcs, et son fils Soliman se retira lui-même trop précipitamment du champ de bataille. Les forces de l'Anatolie retournèrent sous les étendards de leurs princes légitimes. Ses alliés tartares se laissèrent séduire par les lettres et les émissaires de Timour [2], qui leur reprochait la honte de servir l'esclave de leurs ancêtres, et leur offrait l'indépendance dans leur ancienne patrie ou dans le pays qu'ils habitaient nouvellement. A l'aile droite de Bajazet, les cuirassiers d'Europe chargèrent avec valeur et succès. Mais la fuite simulée des Tartares épuisa ces masses pesantes, et leur imprudente poursuite exposa les janissaires, seuls et sans cavalerie, à une grêle de traits lancés par les chasseurs mongols dont ils étaient environnés. La soif, la chaleur et la multitude de leurs ennemis firent disparaître ces braves Ottomans; et l'infortuné Bajazet, qu'un accès de goutte rendait impotent des mains et des jambes, s'éloigna du champ de bataille sur un de ses meilleurs coursiers, par le secours de quelques serviteurs fidèles. Le khan titulaire de Zagatai courut à sa poursuite et l'atteignit. Après la défaite des Turcs et la captivité du sultan, toute l'Anatolie se soumit au vainqueur, qui planta ses étendards à Kiotahia, et répandit dans tout le royaume ses ministres de rapine et de destruction. Mirza Mehemmed, son petit-fils, courut à Bursa, suivi de trente mille chevaux; il fit une diligence si incroyable, que quatre mille seulement arrivèrent avec lui, en cinq jours de marche, aux portes de la capitale et à deux cent trente milles du lieu d'où il était parti. Mais le vol de la terreur est encore plus rapide; et Soliman, fils de Bajazet, avait déjà transporté le trésor en Europe. Ils trouvèrent cependant des dépouilles immenses dans la ville et dans le palais; les habitans avaient disparu, et les maisons, presque toutes construites en bois, furent réduites en cendres. De Bursa, Mehemmed tourna vers Nicée, ville encore riche et florissante; et les escadrons mongols n'éprouvèrent d'autre obstacle qu'un peu de retard au passage de la Propontide. Les émirs et Mirza eurent tous le même succès dans leurs excursions. Smyrne, défendue par le zèle et la valeur des chevaliers, attira la présence de l'empereur. Après une résistance opiniâtre, les Mongols l'emportèrent d'assaut, passèrent tout au fil de l'épée sans distinction, et lancèrent les têtes des héros chrétiens sur deux caraques européennes qui étaient à l'ancre dans le port. Les Moslems d'Asie virent détruire avec joie la retraite de leurs formidables ennemis; et l'on observa, en faisant la comparaison des deux rivaux, que Timour avait réduit en quatorze jours une forteresse qui avait soutenu durant sept années le siége ou du moins le blocus de Bajazet [1].

Les écrivains modernes rejettent, comme une fable adoptée par la crédulité [2], l'histoire

[1] Sherefeddin affirme que Timour se servit du feu grégeois (l. v, c. 47); mais le silence universel des contemporains réfute l'étrange soupçon de Voltaire, qui suppose que des canons où sont gravés des caractères inconnus ont été envoyés à Delhi par ce monarque.

[2] Timour avait tenu secrète cette importante négociation avec les Tartares, mais elle est évidemment constatée par le témoignage des Annales arabes (tome I, c. 47, p. 391), des Annales turques (Leunclav., p. 321), et des historiens persans (Khondemir, dans d'Herbelot, p. 882).

[1] Dans la guerre de Roum ou de l'Anatolie, j'ai ajouté quelques faits tirés des Institutions au récit de Sherefeddin (l. v, c. 44-65) et d'Arabshah (tome II, c. 20-35). On ne peut raisonnablement citer, pour cette partie de l'histoire de Tamerlan, que les historiens turcs (Cantemir, p. 53-55; Annales de Leunclav., p. 320-322) et les grecs (Phranza, l. I, c. 29; Ducas, c. 15-17; Chalcondyle, l. III).

[2] Le sceptique Voltaire, dans son Essai sur l'Histoire générale (c. 38), rejette ici, comme dans toutes les autres



de la cage de fer dans laquelle Tamerlan fit enfermer Bajazet. Ils en appellent à l'histoire persane de Sherefeddin Ali, dont nous avons aujourd'hui une traduction française, et dont je vais extraire et abréger la relation plus plausible de cette mémorable translation. Timour, informé que le sultan captif était à l'entrée de sa tente, sortit pour le recevoir, le fit asseoir à ses côtés, et joignant à de justes reproches un ton de considération pour son rang et de pitié pour ses malheurs : « C'est par votre faute, lui dit l'empereur, » que le décret du destin s'est accompli; » vous êtes l'artisan de votre infortune. Ce » sont les épines de l'arbre que vous avez » planté de vos propres mains. Je désirais » épargner et même secourir le champion » des Moslems : en bravant nos menaces et » dédaignant notre amitié, vous nous avez » forcés d'entrer dans vos états à la tête de » nos armées invincibles. Considérez l'événe» ment. Je n'ignore point le sort que vous » réserviez à moi et à mes soldats si vous » eussiez été vainqueur. Mais je méprise la » vengeance; votre vie et votre honneur sont » en sûreté : puisse le Tout-Puissant accep» ter ma clémence pour vous comme un acte » de ma reconnaissance ! » Le sultan captif montra quelques signes de repentir et embrassa, les larmes aux yeux, son fils Mousa, que Timour fit chercher, et qu'on trouva sur le champ de bataille parmi les prisonniers. On logea les princes ottomans dans un pavillon magnifique, où ils furent gardés avec autant de respect que de vigilance. A l'arrivée du harem de Bursa, Timour rendit au monarque captif la reine Despina et sa fille; mais il exigea pieusement que cette princesse de Servie, qui avait professé librement jusque alors la foi chrétienne, acceptât sans délai la religion de Mahomet. Au milieu des réjouissances de la victoire, auxquelles Bajazet fut invité, l'empereur mongol décora son prisonnier d'un sceptre et d'une couronne, en y ajoutant la promesse de le rétablir glorieusement sur le trône de ses ancêtres; mais la mort prématurée de Bajazet en prévint l'exécution. Malgré les soins des médecins, il mourut d'une apoplexie à Akshehr, l'Antioche de Pisidie, environ neuf mois après sa défaite. Le vainqueur versa quelques larmes sur sa tombe. Son corps fut transporté avec pompe dans le mausolée qu'il avait fait élever à Bursa; et son fils Mousa reçut de riches présens de bijoux, d'or, d'armes et de chevaux, et une patente écrite en rouge, qui le déclarait souverain de l'Anatolie.

occasions, le conte populaire, et réduit le plus souvent avec raison la grandeur du vice et celle de la vertu.

Tel est le portrait d'un vainqueur généreux, extrait de ses propres mémoires, et dédié à son fils dix-neuf ans après la mort de son père [1]. A cette époque, où des milliers de témoins connaissaient parfaitement la vérité, un mensonge manifeste aurait été une satire de sa conduite réelle. Ces preuves, adoptées par tous les historiens persans, sont d'un grand poids [2]. Le traitement cruel et ignominieux de Bajazet est cependant attesté par une foule de témoins, dont nous citerons quelques-uns par ordre de temps et de pays. 1° Le lecteur n'a pas sans doute oublié la garnison de Français que le maréchal de Boucicault laissa à son départ pour la défense de Constantinople. Ils étaient à portée d'apprendre des premiers le sort de leur adversaire, et il est plus que probable que quelques-uns d'eux accompagnèrent les ambassadeurs grecs au camp de Tamerlan. C'est d'après leur récit que l'historien du maréchal atteste la captivité et la mort de Bajazet environ sept ans après l'événement [3]. 2° Le nom du Pogge l'Italien est [4] célèbre parmi les restau-

[1] Voyez l'histoire de Sherefeddin (l. v, c. 49-52, 53-59, 70). Cet ouvrage fut achevé à Shiraz dans l'année 1424, et dédié à Ibrahim, fils de Sarokh et petit-fils de Timour, qui régnait sur le Farsistan du vivant de son père.

[2] Après avoir lu Khondemir, Ebn Schounah, etc., le savant d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 882) peut affirmer qu'on ne trouve cette fable dans aucune histoire authentique; mais en niant qu'Arabshah l'ait adoptée d'une manière visible, il fait naître des soupçons sur son exactitude.

[3] Et fut lui-même (Bajazet) pris et mené en prison, en laquelle mourut de *dure mort*. (Mém. de Boucicault, p. I, c. 37.) Ces mémoires furent composés tandis que le maréchal était encore gouverneur de Gènes, d'où il fut chassé en 1409, par une sédition ou émeute du peuple. (Muratori, *Annali d'Italia*, tome XII, p. 473, 474.)

[4] Le lecteur trouvera un récit satisfaisant de la vie et

rateurs de l'érudition dans le quinzième siècle. Il composa son dialogue éloquent sur les Vicissitudes de la fortune [1] dans la cinquantième année de son âge, et vingt-huit ans après la victoire de Tamerlan [2], qu'il célèbre comme l'égal des plus illustres brigands de l'antiquité. Plusieurs témoins oculaires avaient instruit le Pogge de sa discipline et de ses exploits; et il ne néglige point de citer l'exemple du monarque ottoman, que le Tartare enferma dans une cage de fer comme un animal féroce, et donna en spectacle à toute l'Asie. Je pourrais ajouter l'autorité de deux chroniques italiennes d'une date plus moderne, qui servent au moins à prouver que cette histoire, vraie ou fausse, se répandit dans toute l'Europe avec la première nouvelle de la révolution [3]. 3° Dans le temps où le Pogge florissait à Rome, Ahmed Ebn Arabshah composait à Damas la haineuse et élégante histoire de Timour, dont il avait rassemblé les matériaux dans ses voyages en Turquie et en Tartarie [4]. L'écrivain latin et l'arabe, entre lesquels toute correspondance paraît impossible, conviennent l'un et l'autre de la cage de fer, et cet accord annonce évidemment leur véracité. Arabshah raconte encore que Bajazet essuya un autre outrage d'une nature très-sensible. Les expressions indiscrètes d'une de ses lettres sur les femmes et sur le divorce n'étaient point effacées du souvenir de Tamerlan: au milieu d'un festin et d'une fête à l'occasion de sa victoire, des captives servaient à boire aux convives, et le sultan eut la douleur de voir ses concubines et ses femmes légitimes, presque nues, exposées à la licence des regards. Pour éviter à l'avenir une humiliation semblable, on prétend que ses successeurs, excepté un seul, se sont abtenus du mariage; et Busbequius [1], ambassadeur de Vienne à la Porte, et observateur attentif, atteste que, dans le seizième siècle, cette pratique et cette opinion subsistaient encore chez les Ottomans. La différence de langage rend le témoignage d'un Grec aussi indépendant que celui d'un Arabe ou d'un Latin. En rejetant celui de Chalcondyle et de Ducas, qui vivaient à une époque moins éloignée, et qui parlent de ce fait d'un ton moins affirmatif, on ne saurait raisonnablement refuser toute confiance à Georges Phranza [2], *protovestiaire* des derniers empereurs, et qui existait avant la bataille d'Angora. Vingt-deux ans après l'événement, on l'envoya comme ambassadeur à la cour d'Amurath II; et cet historien put converser avec des janissaires qui avaient partagé la captivité de Bajazet et vu le sultan dans sa cage. La meilleure autorité est à tous égards celle des Annales turques, consultées et copiées par Leunclavius, Pococke et Cantemir [3]. Ils déplorent unanimement la captivité de la cage de fer; et des historiens nationaux, qui ne peuvent inculper le Tartare qu'en découvrant la honte de leur prince et de leur pays, méritent quelque confiance.

De ces prémisses opposées, on peut tirer une conclusion probable. Je veux bien supposer que Sherefeddin Ali a raconté fidèlement la première entrevue dans laquelle le

des œuvres du Pogge dans le *Poggiana*, ouvrage intéressant de M. Lenfant, et dans la bibliothèque latine *mediæ et infimæ ætatis* de Fabricius (tome v, p. 305-308). Le Pogge naquit en 1380, et mourut en 1459.

[1] Le dialogue *de Varietate fortunæ*, dont on a publié à Paris, en 1723, une édition complète et élégante, in-4°, fut composé peu de temps avant la mort du pape Martin V (p. 5), et conséquemment vers l'année 1430.

[2] Voyez un éloge brillant et éloquent de Tamerlan (p. 36-39). « Ipse enim novi, dit le Pogge, qui fuere in » ejus castris... Regem vivum cepit, caveaque in modum » feræ inclusum per omnem Asiam circumtulit egregium » admirandumque spectaculum fortunæ. »

[3] *Chronicon Tarvisianum* (dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, tome xix, p. 800), et les *Annales Estenses* (tome xviii, p. 974). Les deux auteurs, André de Redusiis de Quero et Jacques de Delaito étaient contemporains et tous deux chanceliers, l'un de Trévise et l'autre de Ferrare. Le témoignage du premier est le plus positif.

[4] Voyez Arabshah, tome ii, c. 28, 34. Il voyagea *in regiones rumæas*, A. H. 839 (A. D. 1435, juillet 27) (tome ii, c. 2, p. 13).

[1] Busbequius *in Legatione turcicâ*, lettre i, p. 52. Cette autorité respectable est un peu affaiblie par les mariages subséquens d'Amurath II avec une Servienne, et de Mahomet II avec une princesse d'Asie (Cantemir, p. 83-93).

[2] Voyez le témoignage de Georges Phranza (l. i, c. 29), et sa vie dans Hanckius (*de Script. Byzant.*, p. i, c. 40). Chalcondyle et Ducas parlent vaguement des chaînes de Bajazet.

[3] Annales de Leunclav., p. 321, Pococke, *Prolegomen. ad Abulpharag. Dynast.*; Cantemir, p. 55.

vainqueur, humanisé par le succès, affecta de montrer des sentimens de générosité. Mais l'arrogance déplacée de Bajazet l'aliéna insensiblement; les princes de l'Anatolie détestaient le sultan, et leurs plaintes étaient justes. On apprit que Timour avait formé le dessein de le conduire en triomphe à Samarcande, et un trou creusé sous sa tente, dans le dessein de faciliter sa fuite, obligea l'empereur mongol à prendre de nouvelles précautions. La cage de fer portée sur un chariot dans des marches continuelles était peut-être moins destinée à insulter Bajazet qu'à s'en assurer. Timour avait lu dans quelque histoire fabuleuse un traitement semblable infligé à un roi de Perse son prédécesseur. Il condamna Bajazet à représenter la personne de l'empereur romain et à expier son insulte [1]. Mais le courage et les forces du sultan ne résistèrent point à cette épreuve, et l'on peut sans injustice imputer sa mort prématurée à la sévérité de Tamerlan. Son ressentiment ne survécut point à son captif; il ne pouvait plus lui offrir qu'une tombe et quelques larmes; et, si Mousa, le fils de Bajazet, obtint la permission de régner sur les ruines de Bursa, la plus grande partie de l'Anatolie n'en fut pas moins restituée à ses souverains légitimes.

Tamerlan possédait en Asie tout le pays qui s'étend depuis l'Irtish et le Volga jusqu'au golfe Persique, et depuis le Gange jusques à Damas et à l'Archipel. Son armée était invincible, et son ambition sans bornes. Son zèle aspirait à subjuguer et convertir les royaumes chrétiens de l'Occident, que son nom faisait déjà trembler. Arrivé à la pointe de l'Asie, il fut arrêté par l'obstacle insurmontable du faible bras de mer qui la sépare de l'Europe [2]: le maître d'une cavalerie innombrable n'avait pas une seule galère à ses ordres. Les deux passages du Bosphore et de l'Hellespont, de Constantinople et de Gallipoli, étaient, l'un entre les mains des Turcs, et l'autre dans celles des chrétiens. Dans ce danger pressant, ils oublièrent la différence de religion pour s'occuper de la défense commune. Les deux détroits furent garnis de vaisseaux et de fortifications; les deux nations refusèrent à Timour les bâtimens de transport qu'il leur demanda successivement sous le prétexte d'attaquer leur ennemi. Elles flattèrent en même temps sa vanité par des dons, par des ambassades suppliantes, et tâchèrent prudemment de l'engager à la retraite, en lui accordant d'avance tous les honneurs de la victoire. Soliman, fils de Bajazet, implora sa clémence, reçut, dans une patente écrite en rouge, l'investiture du royaume de la Romanie, qu'il possédait déjà par droit de conquête, et affecta le plus grand désir de prouver sa reconnaissance en se prosternant aux pieds du monarque de l'univers. L'empereur grec [1], Jean ou Manuel, se soumit à lui payer le tribut exigé précédemment par le sultan des Turcs, et ratifia ce traité par un serment d'obéissance, dont il était bien résolu de se dispenser dès que le Tartare aurait évacué l'Anatolie. Mais l'inquiétude et la terreur des nations supposèrent que l'ambitieux Timour avait nouvellement formé le projet romanesque de conquérir l'Égypte et l'Afrique, d'entrer en Europe par le détroit de Gibraltar, et de revenir par les déserts de la Russie et de la Tartarie, après avoir subjugué toutes les puissances de la chrétienté. La soumission du sultan d'Égypte détourna ce danger éloigné ou peut-être imaginaire. Au Caire, les honneurs de la prière et le coin des monnaies attestèrent la suprématie du prince mongol; et Samarcande scella la soumission de l'A-

[1] Sapor, roi de Perse, ayant été fait prisonnier, Maximien ou Galérius César l'enferma dans une vache artificielle couverte de la peau d'un de ces animaux. Telle est au moins la fable racontée par Eutyches (Annal., tome I, p. 421, *vers.* Pocock). Le récit de la véritable histoire (voyez le premier volume de cette traduction) nous apprendra à apprécier l'érudition orientale de tous les siècles qui précédèrent l'hégire.

[2] Arabshah (tome II, c. 25) décrit en voyageur curieux et instruit les détroits de Gallipoli et de Constantinople. Pour acquérir une juste idée de ces événemens, j'ai comparé les récits et les préjugés des Mongols, des Turcs, des Grecs et des Arabes. L'ambassadeur d'Espagne parle de l'union des Chrétiens avec les Ottomans pour la défense commune (Vie de Timour ou Tamerlan, p. 96).

[1] Dès que le titre de césar eut été transporté aux sultans de Roum, les princes grecs de Constantinople (Sherefeddin, l. V, c. 54) furent confondus avec les petits souverains chrétiens de Gallipoli et de Thessalonique, etc., sous le titre de του κυριου (Cantemir, p. 51).

frique du tribut de neuf autruches et d'un caméléopard. L'imagination n'est pas moins étonnée d'un conquérant qui médite dans son camp devant Smyrne l'invasion de l'empire chinois, et qui l'exécute en partie [1]. Le zèle religieux et l'honneur national l'invitaient à cette entreprise. Le sang des Ottomans qu'il avait versé ne pouvait s'expier que par une destruction proportionnée des infidèles : arrivé au déclin de sa vie, il jugeait nécessaire de s'assurer une place glorieuse dans le paradis de Mahomet en détruisant les idoles de la Chine, en y fondant des mosquées, et en y établissant la foi d'un seul Dieu et de son prophète. L'expulsion récente des descendans de Gengis blessait l'orgueil du nom mongol ; et les troubles de l'empire offraient une occasion favorable à la vengeance. L'illustre Hongvou, fondateur de la dynastie des *Ming*, était mort quatre ans avant la bataille d'Angora, et son petit-fils avait perdu la vie dans l'incendie de son palais, durant une guerre civile dont un million de Chinois furent les victimes [2]. Avant d'évacuer l'Anatolie, Tamerlan envoya au-delà du Sihoon une armée ou plutôt une colonie de ses anciens et de ses nouveaux sujets pour se faciliter l'accès du pays des Calmouks et des Mongols, idolâtres qu'il voulait subjuguer, et pour bâtir des villes et des magasins dans le désert. Son lieutenant lui envoya une carte et une description exacte des pays inconnus qui s'étendent depuis les sources de l'Irtish jusqu'au mur de la Chine. Durant ces préparatifs, l'empereur acheva la conquête de la Géorgie, passa l'hiver sur les bords de l'Araxe, apaisa les troubles de la Perse, et retourna lentement dans sa capitale après une absence de quatre ans et neuf mois.

Dans un court intervalle de repos, Timour déploya sur le trône de Samarcande [3] la magnificence et l'autorité d'un monarque riche et puissant. Il écouta les plaintes des peuples, distribua les châtimens et les récompenses, fit élever des temples et des palais, et donna audience aux ambassadeurs d'Égypte, de l'Arabie, de l'Inde, de la Tartarie, de la Russie et d'Espagne : ce dernier lui présenta une magnifique tenture de tapisserie qui éclipsait toutes les productions des artistes orientaux. L'empereur célébra les noces de six de ses petits-fils, avec tout le faste et l'appareil des anciens califes, dans les superbes jardins de Canighul. On les décora d'un grand nombre de tentes et de pavillons qui représentaient le luxe d'une grande ville et les trophées d'une armée victorieuse. On abattit des forêts entières pour l'usage des cuisines ; la plaine était couverte de pyramides de viandes, et de vases remplis de différentes liqueurs à la disposition de tous les convives qui se présentaient. Les ambassadeurs de l'Europe ne furent point exclus, dit l'orgueilleux historien persan du banquet royal, où l'on voyait tous les ordres de l'état et toutes les nations de la terre. C'est ainsi, ajoute-t-il, que les *casses* ou les plus petits poissons tiennent une place dans l'océan [1]. Le peuple témoigna sa joie par des mascarades et des illuminations. Tous les ouvriers de Samarcande passèrent en revue, et chaque corps de métier tâcha de se distinguer par des devises et des emblèmes de sa profession. Lorsque les cadis eurent ratifié les contrats de mariage, les princes se retirèrent avec leurs épouses dans les chambres nuptiales, où ils furent déshabillés et rhabillés neuf fois successivement, selon l'usage des Asiatiques, et toujours de nouveaux vêtemens de plus en plus magnifiques. Ceux qu'ils quittaient, quoique ornés de perles et de pierre-

[1] Voyez Sherefeddin (l. v, c. 4), qui décrit dans un itinéraire exact la route de la Chine, qu'Arabshah (t. II, c. 33) n'indique que d'une manière vague et incertaine.

[2] *Synopsis Hist. Sinicæ*, p. 74-76. Dans la quatrième partie des relations de Thevenot, Duhalde, *Hist.* de la Chine, t. I, p. 507, 508, édit. in-fol. ; et, pour la chronologie des empereurs chinois, de Guignes, Hist. des Huns, tome I, p. 71, 72.

[3] Pour le retour, le triomphe et la mort de Timour, voyez Sherefeddin (l. VI, 1-30) et Arabshah (tome II, c. 35-47).

[1] Sherefeddin (l. VI, c. 24) cite les ambassadeurs d'un des plus puissans souverains de l'Europe : nous savons qu'il est question de Henri III, roi de Castille. La relation curieuse de ses deux ambassades existe encore (Mariana, *Hist. Hispan.*, l. XIX, c. 11, p. 329, 330 ; avertissement à l'Histoire de Timour-Bec, p. 28-33). Il paraît aussi qu'il y eut quelque correspondance entre l'empereur mongol et la cour de Charles VII, roi de France (Hist. de France par Velli et Villaret, tome XII, p. 336).

ries, étaient abandonnés aux gens de leur suite. On proclama un édit d'indulgence générale; les lois suspendirent leur activité; le peuple jouit de la licence, et le prince de l'oisiveté; et l'historien de Timour fait sagement observer, qu'après avoir dévoué cinquante ans de sa vie à reculer les bornes de son empire, le conquérant ne connut le vrai bonheur que durant les deux mois qu'il cessa d'exercer sa puissance. Mais il ne tarda pas à s'occuper du gouvernement et des préparatifs d'une nouvelle guerre. On déploya l'étendard impérial, et l'expédition contre la Chine fut annoncée. Les émirs enrôlèrent deux cent mille vétérans; cinq cents vastes chariots et un train immense de chevaux et de chameaux transportèrent les bagages et les provisions; et les troupes, destinées à faire un trajet que les caravanes les plus heureuses n'achevaient pas en moins de six mois, se préparèrent à une longue absence. Timour ne fut retenu ni par son âge ni par la rigueur de l'hiver; il traversa les glaces du Sihoon et campa dans les environs d'Otrar, à trois cents milles de sa capitale, où il termina sa brillante et funeste carrière. La fatigue et l'usage indiscret de l'eau à la glace augmentèrent un accès de fièvre; le conquérant de l'Asie expira dans la soixante-dixième année de son âge, trente-cinq ans après son élévation sur le trône de Zagatai. Ses projets disparurent avec lui, et ses armées se dispersèrent. Sa mort sauva la Chine, et le plus puissant de ses fils sollicita peu de temps après par des ambassadeurs un traité de commerce et d'alliance avec la cour de Pékin [1].

L'Orient et l'Occident ont retenti du nom de Timour. Sa postérité jouit encore du titre d'empereur; et l'admiration de ses sujets, qui le révéraient presque comme une divinité, est justifiée en quelque façon par les louanges ou l'aveu de ses ennemis [2]. Quoique impotent d'une jambe et d'un bras, sa taille et son maintien n'avaient rien d'ignoble; la sobriété et l'exercice maintenaient la vigueur de sa santé; grave et réservé dans ses conversations familières, et peu versé dans l'idiome des Arabes, Tamerlan parlait avec autant de facilité que d'élégance la langue des Turcs et celle des Persans; il s'entretenait souvent avec des hommes instruits sur des sujets de science ou d'histoire, et s'amusait dans ses heures de loisir au jeu d'échecs, qu'il perfectionna ou défigura en multipliant le nombre des pièces et des combinaisons [1]. Quoique d'une secte hétérodoxe, l'empereur mongol n'en fut pas moins un zélé musulman [2]. Mais la solidité de son jugement peut faire présumer que sa vénération pour les astrologues, les présages et les prophéties, n'était qu'une feinte de sa politique. Il gouverna seul et despotiquement son vaste empire. Sous son règne, on ne vit point des rebelles attenter à son autorité, des favoris séduire ses affections, ou des ministres tromper sa justice. Il tenait pour maxime invariable que, quoi qu'il en pût arriver, un prince ne doit jamais révoquer ses ordres ni souffrir qu'on les discute. Mais ses ennemis ont observé que les ordres de destruction s'exécutaient plus exactement que ceux de sa bienfaisance. A sa mort, Tamerlan laissa trente-six fils ou petits-fils, dont la fidélité et la soumission ne se démentirent jamais durant sa vie. Lorsqu'ils manquaient à leur devoir, l'empereur les corrigeait, conformément aux lois de Gengis, par la bastonnade, après laquelle ils reprenaient leurs honneurs et leurs commandemens. Tamerlan pouvait ne

[1] Voyez la traduction de la relation persane de l'ambassade dans la quatrième partie des relations de Thévenot. Ils présentèrent à l'empereur de la Chine un vieux cheval que Timour avait monté. Ils partirent de la cour de Hérat en 1419, et y revinrent de Pékin en 1422.

[2] Tiré d'Arabshah, tome II, c. 96. Les couleurs plus brillantes ou plus douces sont extraites de Sherefeddin, de d'Herbelot et des Institutions.

[1] Il multiplia son nouveau jeu ou système de trente-deux pièces et soixante-quatre cases à cinquante-six pièces et cent dix ou cent trente cases. Mais, excepté à sa cour, l'ancien jeu a paru suffisamment compliqué. L'empereur mongol perdait sans humeur, et un joueur d'échecs sentira toute la valeur de cet éloge.

[2] Voyez Sherefeddin, l. V, c. 15-25. Arabshah (tome II, c. 96, p. 801-803) accuse d'impiété l'empereur et les Mongols, qui donnent même sur l'Alcoran la préférence au Yacsa ou loi de Gengis (*cui Deus maledicat*). Il refuse de croire que l'usage et l'autorité du code païen aient été abolis par Sharokh.

pas être tout-à-fait dépourvu des vertus sociales, ni incapable de clémence et d'amitié; mais les règles de la morale sont fondées sur l'intérêt public, et il suffira peut-être d'applaudir à la sagesse d'un prince dont les immenses libéralités n'appauvrirent point les peuples, et dont la justice augmenta leurs richesses et leur puissance. Le devoir d'un souverain l'oblige sans doute à entretenir l'harmonie de l'obéissance et de l'autorité, à châtier l'orgueil et secourir la faiblesse, à récompenser le mérite et bannir le vice et l'oisiveté de ses états, à protéger le voyageur et le marchand, et contenir la licence du soldat, à encourager les sciences et l'industrie, et à augmenter le revenu sans augmenter les taxes, au moyen d'une répartition modérée. Mais l'exécution de ces devoirs lui procure une ample et prompte récompense. Lorsque Tamerlan monta sur le trône, l'Asie était déchirée par les factions, le brigandage et l'anarchie; sous son règne, un enfant aurait pu porter sans crainte et sans danger une bourse d'or dans sa main, d'un bout de ses états à l'autre. Tamerlan prétendait que le mérite de cette réforme suffirait pour justifier ses conquêtes et son titre à la souveraineté de l'univers. Mais les quatre observations suivantes feront apprécier ses droits à la reconnaissance des peuples, et conclure peut être que l'empereur mongol fut plutôt le fléau du genre humain que son bienfaiteur. 1° Lorsque l'épée de Timour redressait quelques abus ou détruisait quelques tyrannies locales, le mal était infiniment moins funeste que le remède; la discorde, l'avarice et la cruauté des petits tyrans de la Perse opprimèrent sans doute leurs sujets, mais le réformateur écrasa des nations entières. Il fit disparaître des villes florissantes, et l'on voyait souvent sur leurs ruines d'horribles pyramides de têtes humaines entassées par le destructeur. Astracan, Carizme, Delhi, Ispahan, Bagdad, Alep, Damas, Bursa, et beaucoup d'autres, furent pillées, brûlées et totalement détruites par ses troupes et en sa présence. Le restaurateur de l'ordre et de la paix aurait frémi peut-être, si un prêtre ou un philosophe eût osé calculer devant lui les millions de victimes qu'il avait sacrifiées pour les rétablir [1]. 2° Ses guerres les plus sanglantes furent plutôt des incursions que des conquêtes. Il envahit successivement le Turkestan, le Kipzak, la Russie, l'Indostan, la Syrie, l'Anatolie, l'Arménie et la Géorgie, sans avoir l'espérance ou le désir de conserver ces provinces éloignées. Il en sortait chargé de dépouilles, sans laisser après lui ni soldats pour éloigner les fugitifs et les coupables, ni magistrats pour protéger les sujets fidèles et soumis. Après avoir renversé l'édifice de leur ancien gouvernement, il les abandonnait à des calamités aggravées ou causées par son invasion; et ces calamités n'étaient compensées par aucun avantage présent ou possible. 3° Il donnait exclusivement tous ses soins aux royaumes de Transoxiane et de Perse, qu'il considérait comme les états héréditaires de sa famille. Mais ses fréquentes et longues absences suspendaient et détruisaient souvent ses travaux pacifiques. Tandis qu'il triomphait près du Gange ou du Volga, ses serviteurs et même ses fils oubliaient leur maître et leur devoir. La rigueur tardive des enquêtes et des punitions réparait imparfaitement les désordres publics et particuliers; et nous ne devons des louanges aux Institutions de Tamerlan, que comme au projet d'une monarchie parfaite. 4° Quels que fussent les bienfaits de son administration, ils disparurent avec lui. Ses fils et ses petits-fils [2], ennemis les uns des autres et de leurs peuples, s'occupèrent plus de se maintenir sur leurs trônes que du bonheur de leurs sujets. Sharokh, le plus jeune de ses fils, soutint avec quelque gloire un fragment

[1] Outre les passages de ce récit qui condamnent la mémoire de Tamerlan, le lecteur peut se rappeler la note n° 25 du trente-quatrième chapitre de la présente histoire où j'ai parlé de ce conquérant. Il y trouvera le calcul de près de trois cent mille têtes qui servirent de monument à sa cruauté. En exceptant la tragédie de Rowe, je ne m'attendais pas à entendre louer la modération de Timour. (Préface de White, p. 7.) Cependant il faut excuser l'enthousiasme du lecteur et encore plus de l'éditeur des Institutions.

[2] Consultez les derniers chapitres de Sherefeddin, Arabshah et M. de Guignes (Hist. des Huns, tome IV, l. XX); l'histoire de Nadir Shah par Fraser (p. 1-62). L'histoire des descendans de Timour est superficiellement racontée, et la seconde et la troisième partie de Sherefeddin manquent.

de l'empire. Mais après sa mort on vit reparaître la scène de désolation; et, avant la révolution d'un siècle, les Usbeks du Nord et les Turcomans envahirent la Perse et la Transoxiane. La race des Tamerlans aurait cessé d'exister si un héros, son descendant au cinquième degré, chassé par les Usbeks, n'eût pas entrepris la conquête de l'Indostan [1]. Les grands-mongols ses successeurs étendirent leur empire depuis les montagnes de Cashmir jusqu'au cap Comorin, et depuis le Candahar jusqu'au golfe du Bengale. Depuis le règne d'Aurengzeb, ils ont perdu leurs états; un brigand de la Perse a pillé le trésor de Delhi, et une compagnie de marchands chrétiens d'une île de l'Océan septentrional possède aujourd'hui le plus riche de leurs royaumes.

Il n'en fut pas ainsi de l'empire Ottoman; tel qu'un arbre vigoureux courbé par la tempête, il se releva dès que l'orage fut passé, et reprit une nouvelle végétation. Lorsque Timour eut évacué l'Anatolie, dont il avait détruit les villes et les palais, pillé les trésors et enchaîné le souverain, les pâtres et les brigands de la Tartarie s'y répandirent. Les émirs rentrèrent dans leurs districts, récemment usurpés par Bajazet. L'un d'eux exerça lâchement sa vengeance en démolissant son sépulcre; et les discordes des cinq fils du sultan consumèrent rapidement les débris de leur patrimoine. Je citerai leur nom selon l'ordre de leur âge et de leurs actions [2]. 1° J'ignore si celui dont je trace rapidement l'histoire était le véritable *Mustapha*, ou un imposteur qui prétendait le représenter. Il combattit à côté de son père, à la bataille d'Angora; mais lorsque le sultan captif obtint la permission de faire chercher ses fils, on ne trouva que Mousa; et les historiens turcs, esclaves de la faction triomphante, assurent que son frère fut compris parmi les morts. En admettant qu'il se soit échappé, il resta caché durant douze ans à ses amis et à ses ennemis, et parut enfin en Thessalie, où un parti nombreux le reconnut pour le fils et le successeur de Bajazet. Sa première défaite aurait terminé sa vie, si le vrai ou faux Mustapha n'eût pas été sauvé par les Grecs, qui, après la mort de son frère Mahomet, lui rendirent la liberté et l'empire. Il paraît que la bassesse de ses sentimens attestait son imposture. Après avoir été respecté sur le trône d'Andrinople comme le sultan légitime des Ottomans, sa fuite, des chaînes et un supplice ignominieux le livrèrent au mépris public. Plusieurs imposteurs jouèrent successivement le même rôle, et eurent tous le même sort. Ces fréquentes illusions semblent annoncer que la mort du véritable Mustapha n'était pas bien constatée. 2° Après la mort de son père, Isa [1] régna sur les pays voisins d'Angora, de Sinope et de la mer Noire; en congédiant ses ambassadeurs, Tamerlan leur fit des présens et des promesses honorables. Mais leur maître, victime de la jalousie de son frère Mousa, perdit bientôt ses provinces et la vie. 3° On ne compte point Soliman au nombre des empereurs turcs; il repoussa cependant les Mongols, et réunit après leur retraite les trônes d'Andrinople et de Bursa. Brave, actif et heureux à la guerre, il joignait la clémence à l'intrépidité; mais la débauche et la présomption ternissaient son caractère. Il négligea la discipline dans un gouvernement qui doit inévitablement faire trembler ou le sujet ou le souverain. Ses vices aliénèrent les chefs de l'armée et de la loi; et l'ivresse, dont il faisait habitude, paraissait doublement odieuse chez un disciple de Mahomet. Après un règne de sept ans et dix mois, il fut surpris par son frère Mousa dans Andrinople; et le vainqueur l'atteignit dans sa fuite vers Bysance, et le fit périr dans un bain. 4° Mais Mousa s'était dégradé en acceptant l'investiture des Mongols; il ne possédait qu'une faible partie de l'Anatolie; des milices timides et un trésor épuisé ne suffisaient pas pour repousser les vieilles bandes

[1] Shah Allum, le présent grand-mogol, est le quatorzième descendant de Tamerlan par Miran Shah, le troisième fils de ce conquérant. Voyez le deuxième vol. de l'Hist. de l'Indostan par Dow.

[2] On trouve la relation des guerres civiles depuis la mort de Bajazet jusqu'à celle de Mustapha, dans Démétrius Cantemir (p. 58-82), chez les Turcs; parmi les Grecs, dans Chalcondyle (l. IV et V), Phranza (l. I, c. 30-32) et Ducas (c. 18-27). Ce dernier est le plus détaillé et le mieux instruit.

[1] Arabshah, tome II, c. 26, dont le témoignage en cette occasion est irrécusable. Sherefeddin atteste aussi l'existence d'Isa, dont les Turcs ne parlent point



du souverain de la Romanie. Mousa déguisé abandonna le palais de Bursa, traversa la Propontide dans un bateau, parcourut les montagnes de Servie et de Valachie, et parvint après quelques efforts à monter sur le trône d'Andrinople, récemment souillé du sang de son frère Soliman. Durant un règne de trois ans et demi, il remporta quelques victoires sur les chrétiens de la Hongrie et de la Morée; mais sa clémence imprudente et sa timidité le perdirent. Après avoir renoncé à la souveraineté de l'Anatolie, Mousa fut la victime de ses ministres perfides et de l'ascendant de son frère Mahomet, qu'une victoire décisive récompensa de sa prudence et de sa modération. 5° Avant sa captivité, Bajazet avait confié à son fils Mahomet le gouvernement d'Amasie, la barrière des Turcs contre les chrétiens de Trébisonde et de Géorgie, et éloignée d'environ trente journées de Constantinople. La ville, séparée en deux parties égales par la rivière d'Irtish, présente des deux côtés un amphithéâtre [1], et la citadelle d'Amasie passait chez les Asiatiques pour imprenable. Dans le cours de ses expéditions rapides, Tamerlan paraît avoir négligé cet angle de l'Anatolie. Mahomet, sans braver le vainqueur, maintint adroitement son indépendance, et chassa les derniers traîneurs tartares de sa province. Il se débarrassa du voisinage dangereux d'Isa, et les autres respectèrent dans leurs contestations la neutralité qu'il observa jusqu'au triomphe de Mousa; alors il se déclara le vengeur et l'héritier de Soliman. Mahomet acquit l'Anatolie par un traité, et la Romanie par les armes. Le soldat qui lui présenta la tête de Mousa fut récompensé comme le bienfaiteur du prince et des peuples. Durant les huit années que dura son règne paisible, il s'occupa de bannir la discorde civile, et de donner une base plus solide à la monarchie ottomane. Sur la fin de sa vie, Mahomet fit choix de deux ministres sûrs. Il les chargea de guider l'inexpérience de son fils Amurath; et telles furent la prudence et l'union des deux visirs, Ibrahim et Bajazet, qu'ils tinrent la mort de l'empereur secrète durant plus de quarante jours, jusqu'à l'arrivée de son successeur dans le palais de Bursa. Un nouvel imposteur ralluma la guerre en Europe sous le nom de Mustapha. Le premier visir perdit une bataille et la vie. Mais Ibrahim [1] fut plus heureux. Les Turcs révèrent encore le nom et la famille de celui qui termina les guerres civiles par la mort du dernier prétendant au trône de Bajazet.

Durant ces désordres, les plus sages des Turcs, et en général le corps de la nation, désiraient vivement la réunion des parties éparses de l'empire. La Romanie et l'Anatolie, déchirées si souvent par l'ambition des particuliers, tendaient fortement à se rejoindre. Leurs efforts offraient une leçon aux puissances chrétiennes. Si leurs flottes avaient occupé le détroit de Gallipoli, les Turcs auraient été inévitablement chassés de l'Europe; mais le schisme de l'Occident, les factions et les guerres de la France et de l'Angleterre, détournèrent les Latins de cette généreuse entreprise. Ils jouirent d'une tranquillité passagère sans penser à l'avenir, et l'intérêt du moment les engagea souvent à servir l'ennemi de leur religion. Une colonie génoise [2] établie à Phocée [3], sur la côte d'Ionie, s'enrichissait par le commerce exclusif de l'alun [4], et assurait par un tribut sa tran-

[1] Arabshah, *loc. citat.*; Abulféda, *Geograph. Tab.* XVIII, p. 302; Busbequius, lettre 1, p. 96, 97, *in Itinere C. P.*, et Amasiano.

[1] Ducas, Grec contemporain, fait l'éloge des vertus d'Ibrahim (c. 25). Ses descendans sont les seuls nobles en Turquie; ils se contentent d'administrer des fondations pieuses avec l'exemption de toutes charges publiques. Le sultan leur fait annuellement des visites. (Cantemir, p. 76.)

[2] Voyez Pachymère (l. V, 27), Nicéphore Grég. (l. II, c. 1), Sherefeddin (l. V, c. 57), et Ducas (c. 25). Le dernier de ces écrivains, observateur exact, mérite particulièrement la confiance pour tout ce qui concerne l'Ionie et les îles. Parmi les nations qui habitaient la nouvelle Phocée, il nomme les Anglais. (Ιγγληνοι); cette citation atteste l'ancienneté du commerce de la Méditerranée.

[3] Pour l'esprit de navigation et de liberté des anciens Phocéens, consultez le premier livre d'Hérodote et l'index géographique de son dernier et savant traducteur, M. Larcher (tome VII, p. 299).

[4] Pline (Hist. Natur., XXXV, 52) ne comprend point Phocée parmi les pays qui produisent l'alun. Il nomme d'abord l'Égypte, et en second lieu l'île de Mélos, dont les mines d'alun ont été décrites par Tournefort (tome I, lettre IV), également recommandable comme voyageur et comme naturaliste. Après avoir perdu Phocée, les Génois

quillité chez les Ottomans. Dans leur dernière guerre civile, le jeune et ambitieux Adorno, gouverneur des Génois, pris le parti d'Amurath, et arma sept galères pour le transporter d'Asie en Europe. Le sultan, acompagné de cinq cents gardes, s'embarqua à bord de l'amiral, dont l'équipage était composé de huit cents Français : ils pouvaient disposer de la liberté et de la vie d'Amurath. Mais Adorno remplit sa mission fidèlement, et accepta la quittance des arrérages du tribut avec reconnaissance. Ils débarquèrent à la vue de Mustapha et de Gallipoli : deux mille Italiens, armés de lances et de haches de bataille, accompagnèrent Amurath à la conquête d'Andrinople; et ce service vénal obtint bientôt pour récompense la ruine du commerce et de la colonie de Phocée.

Si Timour avait secouru généreusement l'empereur grec, il aurait mérité la reconnaissance des chrétiens[1]. Mais un Musulman qui portait le glaive de la persécution dans la Géorgie, et respectait la sainte guerre de Bajazet, n'était point disposé à plaindre ou à protéger les idolâtres de l'Europe. Entraîné par son ambition, le Tartare délivra involontairement Constantinople; lorsque Manuel abdiqua le gouvernement, il espérait peu de voir différer jusqu'à sa mort la ruine de l'église et de l'empire. Tandis qu'après son retour de l'Occident il s'attendait tous les jours à recevoir la nouvelle de cette catastrophe, il apprit avec autant d'étonnement que de joie le départ, la défaite et la captivité de l'empereur ottoman. Manuel[2] partit sur-le-champ de Modon dans la Morée pour Constantinople, remonta sur son trône, et relégua le prince de Selybrie dans l'île de Lesbos. Il reçut les ambassadeurs du fils de Bajazet, qui, renonçant à leur ancien orgueil, prirent un ton modeste, dans la juste appréhension que les Grecs ne facilitassent aux Mongols l'entrée de l'Europe. Soliman salua humblement l'empereur en lui donnant le nom de père; il sollicita l'investiture du gouvernement de la Romanie, promit un attachement inviolable et la restitution de Thessalonique et des plus importantes places situées sur les bords du Strymon, de la Propontide et de la mer Noire. Cette alliance avec Soliman exposa Manuel au ressentiment et à la vengeance de Mousa. Une armée de Turcs parut aux portes de Constantinople; mais ils furent repoussés par terre et par mer; et, si la capitale n'était point gardée par des troupes étrangères, les Grecs furent sans doute étonnés de leurs victoires. Mais, au lieu de prolonger la division des puissances ottomanes, la politique ou l'inclination engagea Manuel à secourir le plus formidable des fils de Bajazet. Il conclut un traité avec Mahomet, dont la barrière insurmontable de Gallipoli arrêtait les progrès. Le sultan et ses troupes traversèrent le Bosphore dans les vaisseaux grecs; ils furent reçus amicalement dans la capitale, et firent le premier pas vers la conquête de la Romanie. Après la mort de Mousa, le conquérant suspendit, par prudence ou par modération, la prise de Constantinople; fidèle à ses engagemens et à ceux de Soliman, il respecta la paix et les lois de la reconnaissance. A sa mort, il confia la tutelle de ses deux fils à l'empereur grec, dans la vaine espérance de leur assurer un protecteur contre la cruauté de leur frère Amurath. Mais l'exécution de son testament offensait l'honneur et la religion des Mahométans. Le divan prononça d'une voix unanime qu'on ne pouvait point abandonner le soin et l'éducation des jeunes princes à un infidèle. Manuel, offensé de ce refus, assembla ses conseils; les avis furent partagés, mais Manuel eut l'imprudence de céder à la présomption de son fils, et de rendre la liberté au vrai ou faux Mustapha, qu'il rete-

découvrirent, en 1459, ce précieux minéral dans l'île d'Ischia (Ismael. Bouillaud, *ad Ducam*, c. 25).

[1] De tous les écrivains qui ont adopté la générosité fabuleuse de Tamerlan, le chevalier Temple est sans contredit celui qui en a le plus abusé. Après la conquête de la Russie, etc., et le passage du Danube, son héros tartare délivre, visite, admire et refuse la capitale de Constantin; son pinceau séduisant déguise sans cesse la vérité de l'histoire. Mais ses fictions ingénieuses sont encore plus pardonnables que les erreurs grossières de Cantemir. Voyez les œuvres du chevalier Guillaume Temple (vol. III, p. 349, 350, édit., in-8°).

[2] Pour les règnes de Manuel et de Jean, de Mahomet I et d'Amurath II, voyez l'Histoire Ottomane de Cantemir (p. 70-95), et les trois écrivains grecs, Chalcondyle, Phranza, et Ducas, qui l'emporte toujours sur ses rivaux.

nait depuis long-temps en otage ou en captivité, et pour lequel la Porte Ottomane lui payait une pension de trois cent mille aspres [1]. Pour sortir d'esclavage, Mustapha consentit à toutes les propositions; et pour prix de sa délivrance, on stipula la cession de Gallipoli ou des clefs de l'Europe; mais dès que le prince ou l'imposteur fut assis sur le trône de la Romanie, il renvoya les ambassadeurs grecs avec le sourire du mépris, et leur déclara pieusement qu'il aimait mieux avoir à rendre compte après sa mort d'un faux serment, que de la cession d'une ville musulmane entre les mains des infidèles. Manuel devint l'ennemi des deux rivaux, et le victorieux Amurath entreprit dans le printemps suivant le siége de Constantinople [2].

Le dessein pieux de soumettre la ville des césars attira de l'Asie une foule de volontaires qui aspiraient à la couronne du martyre. La perspective de riches dépouilles et de belles esclaves enflammait leur ardeur militaire, et l'empereur ne douta plus du succès de son ambition d'après les promesses et la présence de Séid Bechar, descendant du prophète [3], qui arriva au camp monté sur une mule et suivi de cinq cents disciples. Mais l'événement ne justifia pas ses prédictions, et il dut rougir, en supposant qu'un fanatique en soit susceptible. Les murs de Constantinople résistèrent à deux cent mille Turcs; les Grecs et les étrangers mercenaires repoussèrent tous les assauts et firent des sorties avec succès; le dervis enlevé miraculeusement au ciel pour converser avec Mahomet fut compensé chez les chrétiens par l'apparition de la Vierge Marie, qui parcourait le rempart pour animer leur courage [1]. Après deux mois de siége, une révolte excitée par les Grecs força le sultan de retourner précipitamment à Bursa, et il l'éteignit dans le sang de son frère. Tandis qu'Amurath conduisait les janissaires à de nouvelles conquêtes en Europe et en Asie, Bysance jouit durant trente années d'un repos précaire. Après la mort de Manuel, Jean Paléologue acheta l'empire par un tribut de trois cent mille aspres, et la cession de presque tout ce qui excédait les faubourgs de Constantinople.

En considérant que les principaux événemens de cette vie dépendent du caractère d'un seul acteur, on est forcé d'accorder aux qualités personnelles des sultans le premier mérite de l'établissement et la restauration de l'empire ottoman. On peut remarquer entre eux quelques degrés différens de valeur, de sagesse et de vertus; mais, depuis l'élévation d'Othman jusqu'à la mort de Soliman, durant une révolution de neuf règnes et de deux cent soixante-cinq années, le trône, en admettant une seule exception, fut occupé par une suite de princes actifs et courageux, respectés de leurs sujets et redoutés de leurs ennemis. Au lieu de passer leur jeunesse dans l'indolence fastueuse d'un sérail, les héritiers de l'empire étaient élevés dans les camps et dans les conseils. On leur confiait de bonne heure le commandement des provinces et des armées; et cette institution, quoique la source d'une infinité de guerres civiles, contribuait à la discipline et à la vigueur de la monarchie. Les Ottomans ne peuvent pas s'intituler, comme les anciens califes de l'Arabie, les descendans ou successeurs de Mahomet; et la parenté qu'ils réclament avec les princes tartares de la maison de Gengis paraît moins fondée sur la vérité que sur l'adulation [2]. Leur origine est obscure; mais leur droit sacré se grava

[1] L'aspre des Turcs (du mot grec ασπρος) est ou était une pièce blanche ou d'argent dont le prix est fort baissé aujourd'hui, mais qui valait au moins la cinquante-quatrième partie d'un ducat ou sequin de Venise, et les trois cent milles aspres équivalent à peu près à deux mille cinq cents livres sterling ou soixante mille livres. (Leunclav., Pandect. Turc., p. 406-408).

[2] Pour le siége de Constantinople en 1422, voyez la relation de Jean Cananus, contemporain, publiée par Leo Allatius à la fin de son édition d'Acropolita (p. 188-199).

[3] Cantemir, p. 80. Cananus, qui désigne Séid Bechar sans le nommer, suppose que l'ami de Mahomet fut poussé par la concupiscence à jouer le rôle de prophète, et qu'on promit au saint et à ses disciples la jouissance des plus jolies religieuses de Constantinople.

[1] Pour attester cette miraculeuse apparition, Cananus en appelle au témoignage du saint Musulman; mais qui nous répondra de la véracité de Séid Bechar?

[2] Voyez Ricault (l. I, c. 13). Les sultans turcs prennent le titre de khan. Cependant Abulghasi ne semble pas reconnaître les Ottomans pour ses cousins.

promptement dans l'opinion de leurs sujets d'une manière indestructible. On dépose, on étrangle un sultan faible ou vicieux, mais son fils, quoique imbécile, succède à l'empire, et le plus audacieux rebelle n'a pas encore osé s'asseoir sur le trône de son souverain [1]. Tandis que des visirs perfides ou des généraux victorieux renversaient les dynasties chancelantes de l'Asie, la succession ottomane, confirmée par une révolution de cinq siècles, est devenue le principe le plus sacré de la nation.

Cette nation doit en grande partie sa vigueur et sa constitution à une influence assez extraordinaire. Les premiers sujets d'Othman consistaient en quatre cents familles errantes de Turcomans, qui avaient suivi ses ancêtres de l'Oxus au Sangar; et les plaines de l'Anatolie sont encore couvertes de leurs compatriotes aux tentes blanches ou noires. Mais ce petit nombre se mêla bientôt à la masse des peuples vaincus, qui, sous le nom commun de Turcs, sont unis par l'uniformité des mœurs, du langage et de la religion. Dans toutes les villes, depuis Erzeroum jusqu'à Belgrade, cette dénomination nationale est celle de tous les Musulmans, qui sont considérés comme les premiers et les plus honorables des habitans. Mais ils ont abandonné, au moins dans la Romanie, les villages et la culture des terres aux paysans chrétiens. Dans la première vigueur de l'empire ottoman, les Turcs furent eux-mêmes exclus de tous les honneurs civils et militaires; et l'on créa par la discipline de l'éducation une nouvelle classe de sujets serviles et étrangers, destinés à obéir, à combattre et à commander [2]. Depuis Orchan jusqu'au premier Amurath, les sultans tinrent pour maxime qu'un gouvernement militaire devait à chaque génération renouveler ses soldats, et qu'il ne fallait pas chercher ces soldats parmi les habitans efféminés de l'Asie, mais chez les belliqueuses nations de l'Europe. Les provinces de Thrace, de Macédoine, d'Albanie, de Bulgarie et de Servie devinrent les pépinières des armées ottomanes; et lorsque les conquêtes et la paix eurent diminué le nombre des captifs, dont le cinquième appartenait au sultan, on introduisit la taxe barbare du cinquième enfant, qui se percevait tous les cinq ans dans les familles chrétiennes. A l'âge de douze ou quatorze ans, on enlevait les garçons les plus vigoureux à leurs pères, on enregistrait leurs noms dans le rôle militaire, et dès cet instant ils étaient vêtus, nourris et instruits aux dépens du public, et destinés à le servir. Selon ce que promettait leur extérieur, on les distribuait dans les écoles de Bursa, de Péra et d'Andrinople, sous l'inspection des bachas, ou on les dispersait dans les familles des paysans de l'Anatolie. Les maîtres leur enseignaient pour première instruction la langue turque; on exercait leurs corps à tous les travaux qui pouvaient les fortifier. Ils apprenaient à lutter, à sauter, à courir, à se servir de l'arc, et dans la suite du mousquet, jusqu'au moment où ils entraient dans les compagnies et les chambrées des janissaires. Les plus distingués par les talens, la figure ou la naissance, passaient dans la classe des *agiamoglans* ou au rang supérieur des *ichoglangs;* les premiers étaient attachés au palais, et les autres à la personne du souverain. Ils s'exerçaient tous les jours, sous la discipline des eunuques blancs, à manier un cheval et à lancer un javelot. Ceux dont le caractère paraissait plus disposé à l'étude, s'appliquaient à celle de l'Alcoran et des langues arabe et persane. En raison de l'âge et du mérite, on les faisait passer dans les emplois militaires, civils ou ecclésiastiques. Plus on les conservait, plus ils avaient l'espérance d'un rang distingué. A un âge mûr, on les admettait au nombre des quarante agas qui accompagnaient l'empereur; il les élevait souvent au gouvernement d'une province et

[1] Le troisième visir du nom de Kiuperli, qui fut tué à la bataille de Salankanen en 1691 (Cantemir, p. 382), osa dire que tous les successeurs de Soliman avaient été des imbéciles ou des tyrans, et qu'il était temps d'en éteindre la race (Marsigli, *Stato Militare*, etc., p. 28). Cet hérétique en politique était un zélé républicain; il osa justifier ou approuver la révolution d'Angleterre en parlant à l'ambassadeur de France (Mignot, Hist. des Ottomans, tome III, p. 434); il condamne l'usage de perpétuer les offices dans une même famille.

[2] Chalcondyle (l. v) et Ducas (c. 23) expliquent la politique ottomane et la métamorphose des enfans chrétiens en soldats turcs.

aux premiers honneurs de l'empire [1]. Cette institution convenait parfaitement à une monarchie despotique. Les ministres et les généraux, esclaves du prince dans le sens le plus rigoureux, tenaient de sa bonté leur subsistance et leur instruction. En quittant le sérail, ils laissaient croître leur barbe comme un symbole d'affranchissement, et se trouvaient revêtus d'un office important, sans esprit de parti, sans liaison d'amitié, sans parens et sans héritiers, dépendant absolument de la main qui les avait tirés de la poussière, et qui pouvait, dit le proverbe turc, les briser à sa volonté comme des statues de verre [2]. Durant le cours d'une éducation lente et pénible, il était facile de juger leur caractère, et aucune considération n'empêchait de donner la préférence au mérite personnel. Rien ne contrariait le prince, lorsqu'il avait assez de discernement pour en faire choix. On disposait les candidats par une vie dure à supporter les travaux de la guerre; et ils apprenaient long-temps à obéir avant de passer au commandement. Les troupes étaient toutes animées du même esprit; et les chrétiens qui ont fait la guerre aux Ottomans n'ont pas pu refuser des louanges à la sobriété, la patience et la modestie des janissaires [3]. La victoire ne devait pas paraître douteuse en comparant la discipline et l'éducation des Turcs à l'indocilité de la chevalerie, à l'ignorance des recrues, au caractère séditieux des vétérans, et au désordre qui a régné si long-temps dans les armées de l'Europe.

L'empire grec et les royaumes voisins n'auraient pu se défendre que par le secours de quelque arme nouvelle, de quelque découverte dans l'art de la guerre, qui leur auraient donné une supériorité décisive sur les Turcs. Ils possédaient cette arme et cette découverte au moment de leur chute. Les chimistes d'Europe ou de la Chine se convainquirent, par différentes expériences, qu'un mélange de salpêtre, de soufre et de charbon, produisait, à l'aide d'une seule étincelle de feu, une explosion formidable. Ils observèrent bientôt que cette force expansive, comprimée dans un tube solide, pouvait chasser une balle de pierre ou de fer avec une violence et une rapidité irrésistibles. L'époque précise de l'invention et de l'application de la poudre à canon [1] est enveloppée dans l'incertitude et l'obscurité; mais il paraît suffisamment attesté qu'on la connut vers le milieu du quatorzième siècle, et qu'avant sa révolution l'artillerie était d'un usage familier dans les batailles et les siéges, par terre et par mer, chez les peuples de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre [2]. Il est assez indifférent de savoir laquelle de ces nations s'en servit la première. Toutes possédèrent bientôt le même avantage, et la balance resta dans l'état où elle était auparavant. Cette découverte ne fut pas long-temps la propriété exclusive des chrétiens; la perfidie des apostats et la politique imprudente de la rivalité, la portèrent bientôt chez les Turcs. On peut regarder les Génois qui transportèrent Amurath en Europe comme leurs premiers précepteurs, et il est probable qu'ils servirent ses canons au siége de Constantinople [3]. Ils

[1] Cette esquisse de la discipline et de l'éducation turque est principalement tirée de l'état de l'empire ottoman par Ricaut, du *Stato militare del imperio ottomanno* du comte Marsigli (à la Haye, 1732, in-fol.) et d'une description du sérail approuvée par M. Greaves, et publiée dans le second volume de ses œuvres.

[2] D'après la liste de cent quinze visirs jusqu'au siége de Vienne (Marsigli, p. 13), leur place peut être regardée comme un marché pour trois ans et demi.

[3] Voyez les lettres judicieuses et amusantes de Busbecq.

[1] Le premier et le second volume des Essais chimiques du docteur Watson contiennent deux discours précieux sur la découverte et la composition de la poudre à canon.

[2] Relativement à cet objet, on ne peut point se fier aux autorités modernes. Ducange a recueilli les passages originaux (*Gloss. Latin.*, tome I, p. 675, *Bombarda*). Mais, dans les passages obscurs des écrivains des siècles reculés, les mots de *bruit*, de feu et d'effet, qui semblent indiquer notre artillerie, peuvent très-bien s'adapter aux machines des anciens et aux feux des Grecs. Quant au canon dont les Anglais firent, dit-on, usage à la bataille de Créci, on doit balancer l'autorité de Jean Villani (Chron., l. XII, c. 65) avec le silence de Froissard. Cependant Muratori (*Antiquit. Italiæ medii ævi*, tome II, dissertat. XXVI, p. 514, 515) a produit un passage décisif de Pétrarque (*de Remediis utriusque Fortunæ Dialog.*), qui, avant l'année 1344, a maudit ce tonnerre artificiel, *nuper* rara, *nunc* communis.

[3] Le canon des Turcs, que Ducas cite (c. 30) pour la première fois devant Belgrade (A. D. 1436), servit selon

échouèrent dans la première entreprise; mais, dans le cours de la guerre, l'avantage leur resta probablement, puisqu'ils furent presque toujours les assaillans. Lorsque la première ardeur de l'attaque et de la défense se ralentit, on pointa cette foudroyante artillerie contre des tours et des murs qui n'avaient été destinés à résister qu'aux efforts moins puissans des machines de guerre inventées par les anciens. Les Vénitiens communiquèrent, sans qu'on puisse leur en faire un reproche, l'usage de la poudre aux sultans de l'Égypte et de la Perse, leurs alliés, contre la puissance ottomane. Le secret se répandit bientôt jusqu'aux extrémités de l'Asie, et l'avantage des Européens se trouva borné à des victoires faciles sur les sauvages du nouveau monde. En comparant les rapides progrès de cette invention funeste aux pas lents et pénibles des sciences, de la raison et des arts pacifiques, un philosophe ne pourra s'empêcher de rire ou de pleurer sur la folie du genre humain.

Chalcondyle (l. v, p. 123), dès l'année 1422, au siége de Constantinople.

CHAPITRE LXVI.

Sollicitations des empereurs d'Orient auprès des papes. — Voyages de Jean Paléologue I, de Manuel et de Jean II, dans les cours de l'Occident.—Union des églises grecque et latine proposée par le concile de Bâle, et accomplie à Ferrare et à Florence.—État de la littérature à Constantinople.—Sa renaissance en Italie, où elle fut portée par les Grecs fugitifs.—Curiosité et émulation des Latins.

Durant les quatre derniers siècles de leur empire, on pourrait considérer les marques de haine ou d'amitié des princes Grecs à l'égard du pape, comme le thermomètre de leur détresse et de leur prospérité, comme l'époque du succès et de la chute des dynasties barbares. Lorsque les Turcs de la race de Seljuk envahirent l'Asie et menacèrent Constantinople, nous avons vu les ambassadeurs d'Alexis implorer au concile de Plaisance la protection du Père commun des chrétiens. A peine les pélerins français eurent repoussé le sultan de Nicée à Iconium, que les empereurs de Bysance reprirent ou cessèrent de dissimuler leur haine et leur mépris pour les schismatiques de l'Occident, et cette imprudence précipita la chute de leur empire. Tant qu'il redouta l'invasion des Mogols, Vataces affecta le ton de la modération. Après la prise de Constantinople, des factions et des ennemis étrangers ébranlèrent le trône du premier Paléologue. Tandis que l'épée de Charles le fit trembler, il fit bassement sa cour au pape, et sacrifia au danger du moment sa foi, ses vertus et l'affection de ses sujets. Après la mort de Michel, le prince et le peuple réclamèrent leur ancien symbole et l'indépendance de leur église. Andronic l'Ancien ne craignait ni n'aimait les Latins; dans ses derniers malheurs, l'orgueil servit de rempart à sa superstition; il dédaigna de rétracter à la fin de sa vie les opinions qu'il avait soutenues avec fermeté dans sa jeunesse. Andronic, son petit-fils, sollicita une alliance spirituelle et temporelle avec les princes de l'Occident, lorsque les Turcs envahirent la Bithynie. Après cinquante ans de séparation et de silence, le moine Barlaam fut député secrètement vers le pape Benoît XII; et il paraît que le génie du grand-domestique dirigea ses instructions insidieuses[1]. « Très-saint-père, dit le moine, » l'empereur désire sincèrement la réunion » des deux églises : mais dans une entreprise » si délicate il se trouve forcé de respecter » sa propre dignité et les préjugés de ses » sujets. On peut employer deux moyens différens, la force ou la persuasion. L'insuffisance du premier est déjà démontrée par » l'expérience, puisque les Latins ont subjugué l'empire sans pouvoir ébranler l'opinion des habitans. La persuasion, plus lente, » est aussi plus sûre et plus solide. Trente » ou quarante de nos docteurs, envoyés chez » vous en députation, s'accorderaient probablement avec ceux du Vatican dans l'amour » de la vérité et l'unité d'un symbole; mais, » à leur retour, quel serait le fruit ou la ré-

[1] Cette curieuse instruction a été tirée, je crois, des archives du Vatican, par Odoric Rainald, et insérée dans sa continuation des Annales de Baronius (*Romæ*, 1646-1677, en dix volumes in-folio). Je me suis contenté de l'abbé Fleury (Hist. Ecclés., tome xx, p. 1-8), dont j'ai toujours trouvé les extraits clairs, exacts et dépouillés de toute partialité.

» compense de leur démarche? Le mépris de » leurs confrères et les reproches d'une na- » tion aveugle et opiniâtre. Mais les Grecs » sont accoutumés à révérer les conciles gé- » néraux qui ont fixé les articles de notre » foi; et, s'ils rejettent les décrets de Lyon, » c'est parce qu'on n'a daigné ni entendre ni » admettre les représentans de l'église orien- » tale dans cette assemblée. Pour accomplir » cette pieuse opération, il est nécessaire et » même indispensable qu'un légat intelligent » parte pour la Grèce, assemble les patriar- » ches de Constantinople, d'Alexandrie, » d'Antioche et de Jérusalem, et qu'il pré- » pare avec eux la tenue d'un synode libre » et universel. Mais, dans ce moment-ci, con- » tinua le moine, l'empire a tout à craindre » de l'invasion des Turcs, qui occupent déjà » les quatre principales villes de l'Anatolie. » Les habitans annoncent le désir de rentrer » sous l'obéissance de leur souverain et dans » le sein de leur religion; mais les forces et » les revenus de l'empereur sont insuffisans » pour cette entreprise; et le légat romain » doit se faire accompagner ou précéder » d'une armée de Français, pour chasser les » infidèles et ouvrir la route du Saint-Sépul- » cre. » Barlaam avait sa réponse prête en cas que les Latins exigeassent d'avance quelques garans de la fidélité des Grecs: « 1°, leur » dit-il, un synode général peut seul con- » sommer la réunion des deux églises; et il » est impossible de l'assembler avant d'avoir » délivré les trois patriarches de l'Orient, et » un grand nombre d'autres prélats, du joug » des Mahométans. 2° Les Grecs sont aliénés » par d'anciennes injures et une longue » tyrannie. On ne peut espérer de les récon- » cilier que par quelque acte de fraternité, » par quelque secours efficace, qui appuie » l'autorité et les argumens de l'empereur et » des partisans de l'union. 3° Quand même il » resterait quelque légère différence dans la » foi ou dans les cérémonies, les Grecs ne » sont pas moins les disciples du Christ; et » les Turcs abhorrent et persécutent tout ce » qui porte le nom de chrétien. L'Arménie, » l'île de Rhodes et l'île de Chypre sont éga- » lement en danger, et les princes français » ne peuvent pas employer plus glorieuse- » ment et plus pieusement leurs armes qu'à la » défense générale de la chrétienté. 4° Quand » même ils regarderaient les sujets d'Andro- » nic comme des hérétiques ou des païens, » leur propre intérêt devrait les engager à » protéger un empire chancelant qui sert de » barrière à l'Europe, et à se joindre aux » Grecs contre les Turcs, sans attendre que » ces derniers, après avoir conquis la Grèce, » se servent de ses forces et de ses trésors » pour porter dans le cœur de l'Europe leurs » armes victorieuses. » Les offres, les argumens et les demandes d'Andronic furent éludés avec une dédaigneuse indifférence. Les rois de France et de Naples rejetèrent les dangers et la gloire d'une croisade. Le pape refusa de convoquer un nouveau concile pour régler les anciens articles de la foi; et par complaisance pour les prétentions de l'empereur et du clergé latin, il fit usage, dans sa réponse à l'empereur grec, d'une suscription offensante: « Au *moderator* [1] ou » gouverneur des Grecs, et à ceux qui se » disent les patriarches de l'église d'Orient. » On ne pouvait pas choisir pour cette ambassade une circonstance ou un caractère moins favorable. Benoît XII[2] était un lourd paysan, pétri de scrupules, et abruti par le vin et la paresse. Sa vanité put enrichir la tiare d'une troisième couronne, mais il était également inhabile à gouverner un royaume ou l'église.

Après la mort d'Andronic, les Grecs, en proie aux guerres civiles, ne purent point s'occuper de la réunion générale des chré-

[1] L'ambiguité de ce titre est heureuse ou ingénieuse; et *moderator* est synonyme de *rector*, *gubernator*, ancien terme de la bonne latinité qu'on trouvera non pas dans le Glossaire de Ducange, mais dans le *Thesaurus* de Robert Étienne.

[2] La première épître (*sine titulo*) de Pétrarque représente le danger de la *barque* et l'incapacité du *pilote*. » Hæc inter, vino madidus, ævo gravis ac soporifero rore » perfusus, jamjam nutitat, dormitat, jam somno » præceps, atque (utinam solus) ruit.... heu quanto fe- » licius patrio terram sulcasset aratro, quam scalmum » piscatorium ascendisset. » Cette satire engage son biographe à peser les vertus et les vices de Benoît XII, qui ont été exagérés par les guelfes et les gibelins, par les papistes et les protestans (voyez les Mémoires sur la vie de Pétrarque, tome I, p. 259, II, not. XV, p. 13-16), ce fut lui qui donna occasion au proverbe, *bibamus papaliter*.

tiens; mais, dès que Cantacuzène eut pardonné à ses ennemis vaincus, il entreprit de justifier ou au moins d'atténuer la faute qu'il avait faite en introduisant les Turcs dans l'Europe, et en mariant sa fille à un prince musulman. Deux de ses ministres, accompagnés d'un interprète latin, se rendirent par ses ordres à la cour du pontife romain, transplantée dans la ville d'Avignon, où elle resta durant soixante-dix ans. Ils représentèrent la cruelle nécessité qui les avait forcés d'embrasser l'alliance des infidèles, et proposèrent pieusement une croisade et l'union des deux églises. Le pape Clément VI [1], successeur de Benoît XII, leur fit une réception affable et honorable, parut touché des malheurs de Cantacuzène, convaincu de son mérite, persuadé de son innocence, et parfaitement instruit de l'état et des révolutions de son empire. Le saint-père avait appris tous ces détails d'une dame de la suite de l'impératrice Anne [2]. Clément ne possédait pas les vertus d'un prêtre, mais il aimait l'éclat de la magnificence, et distribuait les bénéfices et les royaumes avec libéralité. Sous son règne, Avignon fut le siége du faste et des plaisirs. Le beau sexe était librement admis dans son palais, et on l'accusa de pratiquer, durant son pontificat, toute l'incontinence de sa jeunesse. Les guerres de France et d'Angleterre ne permettaient pas de penser à une croisade; mais la vanité de Clément s'amusa de ce projet brillant, et les ambassadeurs grecs s'en retournèrent avec deux prélats latins députés par le pontife. A leur arrivée à Constantinople, l'empereur et les nonces se complimentèrent mutuellement sur leur éloquence et leur piété. Les fréquentes conférences se passèrent en louanges et en promesses, dont ils s'amusaient sans y donner la moindre confiance. « Je suis enchanté, leur dit Cantacuzène, du projet de notre guerre sainte; je » trouverai ma gloire personnelle en servant » toute la chrétienté. Mes états offrent aux » armées françaises un passage libre et sûr; » mes troupes, mes galères et mes trésors » seront consacrés à la défense de la cause » commune, et mon sort sera digne d'envie » si j'obtiens la couronne du martyre. Je tâcherais en vain de vous peindre l'ardeur » avec laquelle je désire la réunion de tous » les disciples de Jésus-Christ. Si ma mort » pouvait la hâter, je ferais avec joie le sacrifice de ma vie. Si le phénix spirituel devait naître de mes cendres, j'élèverais mon » bûcher, et je l'allumerais moi-même. » L'empereur grec osa cependant observer que l'orgueil des Latins avait introduit trop précipitamment les articles de foi qui divisaient les deux églises. Il blâma la conduite servile et tyrannique du premier Paléologue, et déclara qu'il ne soumettrait sa conscience qu'aux décrets libres d'un synode général. « Les circonstances, continua-t-il, ne permettent ni au pape ni à moi de nous réunir à Rome ou à Constantinople; mais on » peut choisir une ville maritime sur les frontières des deux empires pour assembler » les évêques et instruire les fidèles de l'Orient et de l'Occident. » Les nonces parurent satisfaits de ses propositions, et l'empereur affecta de déplorer la perte de ses espérances, qui furent bientôt détruites par la mort de Clément et les différentes dispositions de son successeur. Cantacuzène, précipité du trône, passa le reste de sa vie dans un cloître, et frère Antoine borna ses soins à prier pour son pupille et pour l'empire [1].

De tous les princes de Bysance, aucun ne fut si bien disposé que le pupille Jean Paléologue à rentrer sous l'obéissance du pontife romain. Sa mère, Anne de Savoie, avait été baptisée dans le giron de l'église latine; son

[1] Voyez les vies originales de Clément VI dans Muratori (*Script. Rerum italicarum*, tome III, part. II, p. 550-589); Mathieu Villani (Chron., l. III, c. 43, dans Muratori, tome XIV, p. 186), qui le dénomme *molto cavallaresco, poco religioso;* Fleury (Hist. Ecclés., tome XX, p. 126) et la vie de Pétrarque (tome II, p. 42-45). L'abbé de Sade lui accorde plus d'indulgence; mais on devait l'attendre d'un homme de sa naissance et de son état.

[2] On la connaît sous le nom, probablement défiguré, de Zampea; elle avait accompagné sa maîtresse à Constantinople, où elle resta avec elle; les Grecs ne purent pas refuser des louanges à sa prudence, son érudition et sa politesse (Cantacuzène, l. I, c. 42).

[1] Voyez toute cette négociation dans Cantacuzène (l. IV, c. 9), qui, à travers les louanges qu'il prodigue à sa propre vertu, trahit l'inquiétude d'une conscience coupable.

mariage avec Andronic la força de changer de nom et de culte; mais son cœur était demeuré fidèle à son pays et à sa religion. Elle conduisit elle-même l'éducation de son fils, et ne cessa point de gouverner l'empereur dans la maturité de son âge. Lorsque la retraite de Cantacuzène le laissa seul maître de la monarchie grecque, les Turcs commandaient sur l'Hellespont. Le fils de Cantacuzène assemblait des rebelles à Andrinople, et Paléologue ne savait à qui donner sa confiance. Par le conseil de sa mère, et dans l'espérance d'un secours étranger, il sacrifia les droits de l'église et de l'état, et cet acte d'esclavage [1], signé d'encre pourpre et scellé d'une bulle d'or, fut secrètement porté au pape par un Italien. Le premier article du traité consistait en un serment de fidélité et d'obéissance à Innocent VI et à ses successeurs les pontifes suprêmes de l'église catholique et romaine. L'empereur promettait de rendre à leurs nonces ou légats tous les honneurs auxquels ils pouvaient légitimement prétendre; de préparer un palais pour les recevoir, et une église pour leurs cérémonies; enfin de donner Manuel, son second fils, pour otage et garant de sa fidélité. Pour toutes ces concessions, il demandait un prompt secours de quinze galères avec cinq cents hommes d'armes et mille archers pour le défendre contre ses ennemis chrétiens et musulmans. Paléologue promit de soumettre ses peuples et son clergé au joug spirituel du pontife romain. Mais, pour vaincre la résistance qu'il prévoyait de la part des Grecs, il proposa les deux moyens efficaces de l'éducation et de la séduction. Le légat fut autorisé à distribuer les bénéfices vacans parmi les ecclésiastiques qui souscriraient au symbole du Vatican. On institua trois écoles pour enseigner à la jeunesse de Constantinople la langue et la doctrine des Latins, et le nom d'Andronic, héritier de l'empire, parut le premier sur la liste des étudians. Paléologue déclarait que, si tous ses efforts devenaient superflus, si la force et la persuasion se trouvaient insuffisantes, il se croirait indigne de régner. Dans cette supposition, le pieux monarque transférait d'avance toute son autorité à Clément, qu'il suppliait de gouverner sa famille et son royaume, et de marier Andronic son successeur. Mais ce traité n'eut jamais ni exécution ni publicité; les Grecs ne se soumirent point au pape, le saint-père n'envoya point de galères, et le secret de cette négociation évita au souverain une humiliation infructueuse.

Les armées victorieuses des Turcs fondirent bientôt sur lui. Après avoir perdu Andrinople et la Romanie, il se trouva resserré par le fougueux Amurath dans sa capitale, sans espérance de pouvoir la défendre. Ce danger pressant décida Paléologue à s'embarquer pour Venise, d'où il alla se jeter aux pieds du pape. Il fut le premier souverain de Bysance qui visita les princes de l'Occident; mais Paléologue ne pouvait pas espérer de trouver ailleurs des secours et de la consolation, et le rôle de suppliant à Rome lui parut sans doute moins pénible que celui de captif chez les Ottomans. Après une longue absence, les papes retournaient alors des bords du Rhône sur ceux du Tibre: Urbain V [1], d'un caractère vertueux et modeste, encouragea ou permit le pèlerinage des princes grecs, et le palais du Vatican reçut dans la même année les deux fantômes d'empereurs qui représentaient la majesté de Constantin et de Charlemagne. Le souverain de Constantinople, dont les malheurs avaient abattu la fierté, poussa la soumission au-delà de ce qu'on pouvait attendre: il reconnut, en présence de quatre cardinaux, la suprématie du pape et la double procession du Saint-Esprit. Après cette purification, on l'introduisit à une audience publique dans l'église de Saint-Pierre, où Urbain siégeait sur son trône environné d'un cortége de cardinaux. Le prince grec se mit à genoux et baisa dévotement les

[1] Voyez ce traité ignominieux dans Fleury (Hist. Ecclés., p. 151-154); il est tiré de Raynald, et primitivement des archives du Vatican.

[1] Voyez les deux vies originales d'Urbain V dans Muratori (*Script. Rerum italicarum*, tome III, part. II, p. 623-635), et les Annales ecclésiastiques de Spondanus (tome I, p. 573, A. D. 1369, n° 7), et Raynald (Fleury, Hist. Ecclés., tome XX, p. 223, 224). Cependant, d'après quelques contradictions, je soupçonne les historiens des papes d'avoir exagéré les génuflexions de Paléologue.

pieds, les mains et enfin le visage du saint père, qui célébra une grand'messe en sa présence, lui permit de conduire sa mule, et lui donna un repas somptueux dans le Vatican. Malgré cette réception honorable, Urbain accorda quelque préférence à l'empereur d'Occident [1], et Paléologue n'obtint point la permission de chanter l'évangile en qualité de diacre [2]. Urbain tâcha de ranimer le zèle du roi de France et des autres souverains de l'Europe en faveur de son prosélyte; mais ils étaient trop occupés de leurs querelles particulières pour penser à la cause générale. L'empereur fonda son dernier espoir sur Hawkwood [3] ou Acuto, qui, sous le nom de la Confrérie Blanche, ravagea toute l'Italie avec une bande d'Anglais mercenaires, depuis les Alpes jusqu'à la Calabre, vendit ses services à ceux qui voulurent les payer, et encourut une excommunication juste en attaquant la résidence du pape. Urbain autorisa cependant une négociation avec ce brigand; mais le courage ou le génie d'Hawkwood était au-dessous de l'entreprise; et ce fut peut-être un bonheur pour Paléologue d'avoir manqué un secours dispendieux, insuffisant et dangereux [4]. L'infortuné Grec partit pour sa capitale [1]; mais un obstacle humiliant l'arrêta dans sa route. En passant à Venise, il avait emprunté des sommes considérables à une usure exorbitante, et ses créanciers inquiets le retinrent pour sûreté de leur paiement. En vain l'empereur pressait Andronic, régent du royaume, et son fils aîné, d'user de toutes les ressources et de dépouiller, s'il le fallait, les autels, pour tirer son père d'une captivité ignominieuse: insensible à ses plaintes, le régent prolongeait avec plaisir sa honte et son absence. Des coffres vides, des peuples épuisés, et un clergé opiniâtre servaient de prétexte aux délais d'Andronic. Son frère Manuel, touché de cette indifférence, vendit ou engagea ce qu'il possédait, s'embarqua pour Venise, donna tout à son père, et offrit pour l'excédant de se constituer prisonnier à sa place. De retour à Constantinople, l'empereur récompensa ses deux fils comme ils le méritaient. Mais le pèlerinage de Rome ne réforma ni la foi ni les mœurs de l'indolent Paléologue, et sa conversion, dépourvue d'effets comme de sincérité, fut promptement oubliée des Grecs et des Latins [2].

Trente ans après le retour de Paléologue, le même motif fit entreprendre le voyage de l'Occident à Manuel son successeur. J'ai raconté, dans le chapitre précédent, son traité avec Bajazet, l'infraction du traité, et le secours que les Français envoyèrent sous les ordres du vaillant Boucicault [3]. Manuel l'avait sollicité par ses ambassadeurs; mais on imagina que sa présence obtiendrait davantage [4]; et le maréchal, qui lui conseillait ce

[1] *Paulo minus quam si fuisset imperator Romanorum.* Cependant on ne disputait pas son titre d'empereur des Grecs (*Vit. Urbain V.* p. 623).

[2] Elle était réservée aux successeurs de Charlemagne, et ils n'en pouvaient jouir que le jour de Noël. A toutes les autres fêtes les augustes diacres se contentaient de présenter au pape le livre et le corporal lorsqu'il disait la messe. Cependant l'abbé de Sade a la générosité de croire qu'il est possible qu'on se soit relâché de cette règle en faveur du mérite de Charles IV, mais non pas précisément le premier novembre 1368. L'abbé paraît apprécier au juste l'homme et le privilége. (Vie de Pétrarque, t. III, p. 735.)

[3] A travers la corruption de la dénomination italienne (Mathieu Villani, l. VI, c. 79, dans Muratori, t. XV, p. 746), l'étymologie de *Falcone in bosco* représente le mot anglais Hawkwood, le véritable nom de notre audacieux compatriote (Thomas Valsingham, *Hist Anglican. inter Scriptores Cambdeni*, p. 184). Après vingt-deux victoires et une seule défaite, il mourut en 1394, général des Florentins, et la république le fit inhumer avec une magnificence supérieure à ce qu'elle avait fait pour le Dante et Pétrarque (Muratori, *Annali d'Italia*, t. XII, p. 212-371).

[4] Ces Anglais de naissance ou serviteurs des Anglais évacuèrent la France après la paix de Bretigni en 1360, et se répandirent dans l'Allemagne; Muratori s'écrie avec plus de vérité que de politesse: « Ci mancava ancor questo, » che dopo essere capestrata l'Italia da tanti masnadieri » tedeschi ed ungheri, venissero fin dall' Inghilterra » nuovi *cani* a finire di divorarla. »

[1] Chalcondyles, l. I, p. 25, 26. Le Grec prétend qu'il fit une visite à la cour de France, mais le silence des historiens le réfute suffisamment. Je ne suis pas plus disposé à croire qu'il quitta l'Italie *valde bene consolatus et contentus* (*Vit. Urban V*, p. 623).

[2] Son retour à Constantinople en 1370, et le couronnement de Manuel, 25 septembre 1373 (Ducange, *Famil. Bysant.*, p. 241), laissa un intervalle pour la conspiration et le châtiment d'Andronic.

[3] Mémoires de Boucicault, part. I, c. 35, 36.

[4] Chalcondyles (l. II, c. 44-50) et Ducas (c. 14)

voyage, le précéda pour préparer sa réception. Les Turcs interceptaient la communication par terre, mais la navigation de Venise était ouverte et sûre. On le reçut en Italie comme le premier ou du moins comme le second des princes chrétiens. Manuel intéressait tous les chrétiens comme confesseur et champion de la foi, et il mit assez de dignité dans sa conduite pour que la compassion qu'il inspirait ne dégénérât point en mépris. De Venise il passa successivement à Padoue et à Pavie. Le duc de Milan, quoique l'allié secret de Bajazet, le fit conduire honorablement jusqu'aux frontières de ses états [1]. Lorsqu'il entra sur les terres de France [2], les officiers du roi se chargèrent de l'accompagner et de le défrayer. Une cavalerie de deux mille des plus riches citoyens de Paris alla au-devant de lui jusqu'à Charenton. Aux portes de Paris, le chancelier et le parlement le complimentèrent; et Charles VI, suivi des princes et de la noblesse, embrassa son frère avec cordialité. On revêtit le successeur de Constantin d'une robe de soie blanche, et on lui présenta pour monture un superbe cheval blanc. Ce cérémonial n'est point indifférent chez les Français : on y considère la couleur blanche comme le symbole de la souveraineté ; et l'empereur d'Allemagne, après avoir réclamé en vain cette distinction dans sa dernière visite, fut contraint de monter un cheval noir. Manuel logea au Louvre; les bals et les fêtes se succédèrent avec rapidité; en variant ingénieusement les plaisirs de la chasse et de la table, la politesse française parvint à distraire le prince un instant de sa douleur. On lui accorda l'usage particulier d'une chapelle, où ses chapelains officièrent selon le rite grec, au grand scandale des docteurs de Sorbonne et du clergé latin. Mais, du premier coup-d'œil, il put apercevoir qu'il n'avait point de secours à espérer de la France; l'infortuné Charles VI ne jouissait que de quelques instans lucides, et retombait sans cesse dans un état de frénésie ou de stupidité. Le duc d'Orléans, son frère, et son oncle le duc de Bourgogne, saisissaient alternativement les rênes du gouvernement; et la guerre civile fut bientôt la suite de leur désastreuse concurrence. Le premier, jeune et d'un caractère ardent, se livrait avec impétuosité à sa passion pour les femmes et pour tous les plaisirs. Le second était père de Jean, comte de Nevers, délivré récemment de sa captivité chez les Turcs. Le jeune prince aurait volontiers couru de nouveaux hasards pour effacer sa honte; mais son père ne voulait plus l'exposer aux dépenses et aux dangers de la première expérience. Lorsque Manuel eut satisfait sa curiosité, et peut-être fatigué la patience des Français, il résolut de passer en Angleterre. Sur la route de Douvres à Londres, dit notre ancien historien, dont je transcris littéralement les expressions, les moines de Saint-Augustin lui firent, à Cantorbéri, une réception honorable. A Blackheath, il trouva le roi Henri IV, suivi de sa cour, et fut traité à Londres, durant plusieurs jours, comme empereur d'Orient [1]. Mais l'Angleterre était encore moins disposée que la France à entreprendre une croisade. Dans cette même année, on avait détrôné et assassiné le souverain légitime. L'ambitieux usurpateur, en proie à l'inquiétude et aux remords, n'osait point éloigner ses troupes d'un trône continuellement ébranlé par des révoltes et des conspirations; et, si Henri de Lancastre fit vœu de prendre la croix, ce fut

semblent parler avec répugnance de son voyage dans l'Occident.

[1] Muratori, *Annali d'Italia*, t. XII, p. 406. Jean Galeazzo fut le premier et le plus puissant des ducs de Milan. Ses liaisons avec Bajazet sont attestées par Froissard; et il contribua à sauver ou à délivrer les prisonniers français de Nicopolis.

[2] Pour la réception de Manuel à Paris, voyez Spondanus (Annal. Ecclésiast., t. I, p. 676, 677, A. D. 1400, n° 5), qui cite Juvénal des Ursins et les moines de Saint-Denis, et Villaret (Hist. de France, t. XII, p. 331-334), qui ne cite personne, conformément à la nouvelle mode des écrivains français.

[1] Le docteur Hody a tiré d'un manuscrit de Lambeth (*de Græcis illustribus*) une note de l'empereur Manuel sur l'Angleterre. « Imperator, diu variisque et horrendis » paganorum insultibus coarctatus, ut pro eisdem resistentiam triumphalem perquireret, Anglorum regem » visitare decrevit, etc. Rex (dit Walsingham, p. 364) » nobili apparatu.... suscepit (*ut decuit*) tantum heroa; » duxitque Londonias, et per multos dies exhibuit gloriosè, pro expensis hospitii sui solvens, et eum respiciens tanto fastigio donativis. » Il répète la même chose dans son *Upodigma Neustriæ* (p. 556).

sans doute pour apaiser le cri de sa conscience ou distraire le ressentiment de sa nation [1]. Comblé de présens et d'honneurs, le prince grec fit une seconde visite à Paris; et, après avoir passé deux années dans les cours de l'Occident, il traversa l'Allemagne et l'Italie, s'embarqua à Venise, et attendit patiemment dans la Morée le moment de sa ruine ou de sa délivrance. Il échappa cependant à la nécessité ignominieuse de mettre sa religion à l'encan. Le schisme déchirait l'église latine: deux papes, l'un à Rome, l'autre à Avignon, se disputaient l'obéissance des rois, des nations et des universités de l'Europe. L'empereur grec, pour ménager les deux partis, s'abstint de toute correspondance avec l'un ou l'autre. Il partit au moment du jubilé, et traversa toute l'Italie sans demander ou mériter l'indulgence plénière, qui efface les péchés des fidèles, et les dispense de la pénitence. Cette négligence offensa le pape de Rome; il accusa Manuel d'irrévérence pour l'image du Christ, et exhorta les princes de l'Italie à abandonner un schismatique obstiné [2].

Durant le cours des croisades, les Grecs contemplèrent avec autant de terreur que de surprise les émigrations continuelles des pays de l'Occident qui leur étaient inconnus. Les visites de leurs derniers empereurs déchirèrent le voile de séparation, et leur découvrirent les puissantes nations de l'Europe qu'ils n'osèrent plus traiter de barbares. Un historien grec de ce siècle [3] a conservé les observations du prince Manuel et de ceux qui l'accompagnaient. Je vais rassembler ses idées éparses et les présenter à mon lecteur en raccourci. Peut-être ne verra-t-il pas sans plaisir ce tableau grossier des pays dont il connaît sans doute l'état ancien et moderne. « L'Allemagne, dit Chalcondyle, comprend » dans une vaste étendue tous les pays qui » sont entre Vienne et l'Océan, tout l'inter- » valle depuis Prague en Bohême jusqu'à » la rivière Tartessus et aux Pyrénées [1]. » (cette géographie paraîtra sans doute un » peu extraordinaire). Le sol est assez fertile, » quoiqu'il ne produise ni figues ni olives; » l'air y est sain, les hommes sont robustes » et d'une santé vigoureuse. On éprouve » rarement dans ces contrées septentrionales » les calamités de la peste ou des tremble- » mens de terre. Après les Scythes ou Tarta- » res, on peut regarder les Allemands ou » Germains comme la nation la plus nom- » breuse. Ils sont braves, patiens et dociles; » et, si toutes leurs forces obéissaient à un » seul chef, elles seraient irrésistibles. Ils » ont obtenu du pape le privilége d'élire » l'empereur des Romains [2]; et le patriarche » latin n'a point de prosélytes plus zélés et » plus soumis. Des princes et des prélats » gouvernent chacun une portion de ce vaste » pays; mais Strasbourg, Cologne, Ham- » bourg et plus de deux cents villes libres, » forment autant de républiques confédérées, » régies par des lois sages et avantageuses » à leur intérêt général et particulier. Les » duels ou combats singuliers à pied y sont

[1] Shakespeare commence et termine la tragédie de Henri IV par le vœu que ce prince fit de prendre la croix et le pressentiment qu'il avait de mourir à Jérusalem.

[2] Ce fait est raporté dans l'*Historia politica*, A. D. 1391-1478, publiée par Martin Crusius (*Turco-Græcia*, p. 1-43). L'image du Christ que l'empereur refusa d'adorer était probablement un ouvrage de sculpture.

[3] Laonice Chalcondylê termine son histoire des Grecs et des Ottomans à l'hiver de 1463, et sa conclusion précipitée semble annoncer qu'il cessa d'écrire dans cette même année. Nous savons qu'il était d'Athènes, et que quelques contemporains du même nom contribuèrent à la renaissance de l'idiome grec dans l'Italie. Mais, dans ses nombreuses disgressions, cet historien a toujours eu la modestie de ne jamais parler de lui-même : Leunclavius, son éditeur, et Fabricius (*Biblioth.. Græc*, t. VI, p. 474) paraissent ignorer tout-à-fait son état et l'histoire de sa vie. Pour ses descriptions de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, voyez l. II, p. 36, 37, 44-50.

[1] Je ne relèverai point les erreurs de la géographie de Chalcondyle. Dans cette description il a peut-être suivi et mal compris Hérodote (l. II, c. 33), dont on peut interpréter le texte (Hérodote de Larcher, t. II, p. 219-220), ou excuser l'ignorance. Ces Grecs modernes n'avaient-ils donc jamais lu Strabon ni aucun de leurs géographes?

[2] Un citoyen de la nouvelle Rome, tandis que cette nouvelle Rome subsista, n'aurait pas daigné honorer le ρηξ allemand du titre de βασιλευς, ou αυτοκρατωρ Ρωμαιων; mais Chalcondyle avait dépouillé toute vanité, et il désigne le prince de Bysance et ses sujets sous les dénominations exactes et humbles de Ελληνες, et βασιλευς Ελληνων.

» d'un usage familier en temps de paix et » de guerre. Ils excellent dans tous les arts » mécaniques : c'est à leur industrie que nous » devons l'invention de la poudre et des » canons, connus aujourd'hui de la plus » grande partie des nations. II. Le royaume » de France s'étend environ à quinze ou » vingt jours de marche depuis l'Allemagne » jusqu'à l'Espagne, et depuis les Alpes jus- » qu'à la mer, qui la sépare de l'Angleterre : » on y trouve un grand nombre de villes » florissantes. Paris, la résidence des rois, » surpasse toutes les autres en luxe et en » richesses. Une foule de princes font la cour » au monarque dans son palais, et le recon- » naissent pour leur souverain. Les ducs de » Bretagne et de Bourgogne sont les plus » puissans de ses vassaux ; le dernier pos- » sède les riches provinces de Flandre, dont » les ports sont fréquentés par nos commer- » çans et par les négocians des pays les plus » éloignés. La nation française est ancienne » et opulente ; ses mœurs et son langage » diffèrent peu de ceux des Italiens. La di- » gnité impériale de Charlemagne, leurs vic- » toires sur les Sarrasins, et les exploits de » leurs héros Olivier et Roland [1], les enor- » gueillissent au point qu'ils se regardent » comme le premier peuple de l'Occident ; » mais leur vanité a été récemment humiliée » par le résultat malheureux de leur guerre » contre les Anglais qui habitent l'île de la » Bretagne. III. On peut considérer la Breta- » gne, au milieu de l'Océan et vis-à-vis des cô- » tes de la Flandre, comme une ou comme trois » îles réunies par l'uniformité de mœurs et » de langage sous le même gouvernement. Sa » circonférence est de cinq mille stades ; le » pays, couvert d'un grand nombre de villes » et de villages, produit peu de fruits et point » de vin. Mais il abonde en orge, en froment, » en miel et en laines. Les habitans fabri- » quent une grande quantité de draps et d'é- » toffes ; Londres [1], leur capitale, l'emporte, » pour le luxe, la richesse et la population, » sur toutes les villes de l'Occident. Elle est » située sur la Tamise, rivière large et ra- » pide qui, à la distance de trente milles, se » jette dans la mer des Gaules. Le flux et » le reflux offrent tous les jours aux vais- » seaux de commerce la facilité d'entrer et » de sortir sans danger de son port. Le roi » est le chef d'une puissante et turbulente » aristocratie. Ses premiers vassaux possè- » dent leurs fiefs en franc-aleu héréditaire ; » et les lois fixent les limites de son autorité » et de leur obéissance. Ce royaume a été » souvent déchiré par des factions, et conquis » par des étrangers ; mais les habitans sont » renommés par leur valeur et leurs victoires. » Leurs boucliers ressemblent à ceux des » Italiens, et leurs épées à celles des Grecs. » Leurs principales forces consistent dans » la supériorité de leurs archers. Leur lan- » gage n'a aucune affinité avec celui du con- » tinent ; mais leurs vêtemens ne diffèrent » en rien de ceux des Français. On peut re- » garder le mépris de la chasteté des fem- » mes et de l'honneur conjugal comme la » principale singularité de leurs mœurs. Dans » leurs visites réciproques, le premier acte » d'hospitalité est de prostituer leurs femmes » et leurs filles au passant qu'il reçoivent. » Entre amis ils les empruntent et les prêtent » sans scrupule, et sans s'inquiéter des suites » inévitables de ce commerce étrange [2]. » Nous avons des connaissances assez sûres sur les usages et les lois antiques de l'Angleterre pour rejeter avec mépris l'erreur et la crédulité de l'historien grec, qui a confondu sans doute un baiser [3] décent de réception avec

[1] On traduisait dans le quatorzième siècle la plupart des vieux romans en prose française, et ils devinrent la lecture favorite des chevaliers et des dames de la cour de Charles VI. Un Grec est sûrement plus excusable d'avoir cru aux exploits d'Olivier et de Roland que les moines de Saint-Denis d'avoir inséré dans leur chronique de France les fables absurdes de l'archevêque Turpin

[1] *Λονδινη.... δε τε πολις δυναμει τε προεχουσα των εν τη νησῳ ταυτη πασων πολεων, ολβῳ τε και τῃ αλλη ευδαιμονιᾳ ουδεμιας των προς εσπεραν λειπομενη.* Dès le temps de Fitzstephen ou le douzième siècle, Londres paraît avoir joui de cette supériorité en richesse et en grandeur ; elle l'a conservée depuis en augmentant son étendue progressivement avec toutes les autres capitales de l'Europe.

[2] En admettant que le double sens du verbe *κυω*, *osculor*, et *in utero gero* fût susceptible d'une équivoque, on ne pourrait pas douter de l'erreur et du sens de Chalcondyle d'après la pieuse horreur qu'il annonce pour cet usage barbare (p. 49).

[3] Erasme (*Epist. Fausto Andrelino*) parle de la mode

des familiarités indécentes et criminelles. Mais l'erreur et la crédulité de Chalcondyle peuvent servir d'un avertissement utile de se méfier des détails donnés par des voyageurs sur des nations étrangères et éloignées, et de ne pas croire légèrement des faits qui répugnent également au caractère de l'homme et aux sentimens de la nature [1].

Après son retour et la victoire de Tamerlan, Manuel régna paisiblement durant plusieurs annés. Tant que les fils de Bajazet recherchèrent son amitié et ménagèrent ses faibles états, il se contenta de son ancienne religion et composa dans ses loisirs vingt dialogues théologiques pour sa défense. L'arrivée des ambassadeurs grecs au concile de Constance [2] annonça la restauration de la puissance ottomane et de l'église latine : le siége de Constantinople fit presque acquiescer Manuel à la double procession du Saint-Esprit, et il entretint une correspondance de lettres et d'ambassades avec Martin V, lorsque, débarrassé de ses rivaux, ce pontife occupa seul la chaire pontificale. L'ambition d'une part, et de l'autre l'infortune, dictaient un langage de paix et de charité. Manuel affectait le désir de marier les six princes ses fils à des princesses italiennes, et le pape, non moins rusé, députa la fille du marquis de Montferrat avec un cortége séduisant de jeunes filles de haute naissance, dont les charmes lui paraissaient un argument propre à vaincre l'obstination des schismatiques. Sous l'extérieur du zèle, on pouvait cependant apercevoir que tout était faux à la cour et dans l'église de Constantinople. Selon le danger plus ou moins pressant, l'empereur précipitait ou prolongeait ses négociations, autorisait ou désavouait ses ministres, et se tirait d'embarras en alléguant la nécessité de consulter les patriarches et les prélats, et l'impossibilité de les assembler dans un moment où les Turcs environnaient la capitale. D'après l'examen des transactions publiques, il paraît que les Grecs insistaient sur trois opérations successives, un secours, un concile et enfin la réunion. Les Latins éludaient la seconde, et ne voulaient s'engager à la première que comme une suite et une récompense volontaire de la troisième. Mais l'extrait d'une conversation particulière de Manuel nous expliquera plus clairement l'énigme de sa conduite, et ses véritables intentions. Sur la fin de ses jours, l'empereur avait revêtu de la pourpre Jean Paléologue II, son fils aîné, sur lequel il se reposait d'une grande partie de l'administration. Dans un de ses entretiens avec son collègue, où il n'avait pour témoin que l'historien Phranzès [1], son chambellan favori, Manuel, fit part à son successeur du vrai motif de ses négociations avec le pontife de Rome [2]. « Il ne » nous reste, dit Manuel, pour toute ressource » contre les Turcs, que la crainte de notre » réunion avec les Latins, la terreur que leur » inspirent les belliqueuses nations de l'Occi» dent, qui pourraient se liguer pour notre » délivrance et leur destruction. Dès que vous » serez pressé par les infidèles, faites-leur » envisager ce danger. Proposez un concile, » entrez en négociations; mais prolongez-les » toujours, et éludez la convocation de cette

anglaise de baiser les étrangers à leur arrivée et à leur départ, et ne paraît pas en être scandalisé.

[1] Nous pourrions peut-être apliquer cette observation à la communauté des femmes, que César et Dion Cassius supposent avoir existé parmi les anciens Bretons (l. LXII, t. II, p. 1007). Voyez Dion avec les remarques judicieuses de Reimar. Les *arreoy* d'Otahiti, qu'on regardait d'abord comme de la plus grande évidence, nous paraissent moins criminels à mesure que nous acquérons la connaissance des mœurs de ce peuple amoureux et pacifique.

[2] Voyez Lenfant, Histoire du concile de Constance (t. II, p. 576), et pour l'hist. ecclésiast. du temps, les annales de Spondanus, la Biblioth. de Dupin (t. XII), et les vingt-un et vingt-deuxième volumes de l'histoire ou plutôt de la continuation de Fleury.

[1] Dès sa première jeunesse, George Phranza ou Phranzès fut employé au service de l'état et du palais; et Hanckius (*de Scrip. Byzant.*, part. I c. 40) a recueilli sa vie dans ses propres écrits. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans lorsque Manuel le recommanda en mourant à son successeur. « Imprimis vero hunc Phranzen tibi commendo qui mi» nistravit mihi fideliter et diligenter. » (Phranzès, l. II, c. 1.) L'empereur Jean lui montra cependant de la froideur, et préféra le service des despotes du Péloponèse.

[2] Voyez Phranzès, l. II, c 13. Tandis qu'il existe tant de manuscrits grecs dans les bibliothèques du Vatican, c'est une honte que nous soyons réduits à des traductions latines, et aux extraits de Jacques Pontanus, *ad calcem Theophylact. Simocattæ*, Ingolstadt, 1604, qui manquent également d'élégance et d'exactitude. (Fabric., *Bibliot. Græc.*, t. VI, p. 615-620.)

» assemblée, qui ne vous serait d'aucune » utilité spirituelle ou temporelle. La vanité » des Latins et l'opiniâtreté des Grecs ne » s'accorderont jamais. En voulant accomplir » la réunion, vous ne feriez que confirmer » le schisme, aliéner les églises, et nous » exposer sans ressource et sans espoir à la » merci des barbares. » Peu satisfait de cette sage leçon, le jeune prince se leva et sortit en silence. Le prudent monarque, continue Phranzès, me regarda tristement, et reprit ainsi son discours : « Mon fils se croit » un héros et un grand monarque; mais, » hélas! dans ce malheureux siècle, il faut » renoncer à un héroïsme inutile et à une » grandeur imaginaire. Son courage impé- » tueux pouvait convenir dans les temps plus » heureux de nos ancêtres. Notre situation » présente exige moins un empereur qu'un » économe circonspect des débris de notre » fortune. Je n'ai point oublié les vastes es- » pérances qu'il fondait sur notre alliance » avec Mustapha, et je crains que sa témé- » rité imprudente ou même sa piété ne pré- » cipite la ruine de notre maison et de la » monarchie. » L'expérience et l'autorité de Manuel éludèrent le concile et conservèrent la paix jusqu'à la soixante-dix-huitième année de son âge, dans laquelle il expira, revêtu d'un habit monastique, après avoir distribué ses meubles précieux à ses enfans, aux pauvres, à ses médecins et à ses domestiques favoris. Andronic [1], son second fils, eut pour sa part la principauté de Thessalonique, et mourut de la lèpre peu de temps après avoir vendu cette ville aux Vénitiens, qui en furent promptement dépouillés par les Turcs. Quelques succès avaient réuni le Péloponèse ou la Morée à l'empire, et dans des temps plus heureux Manuel avait fortifié l'isthme dans une étendue de six milles [2] d'un mur solide, flanqué de cent cinquante-trois tours, qui disparut à la première irruption des Ottomans. La péninsule fertile aurait pu suffire aux quatre jeunes princes, Théodore, Constantin, Démétrius et Thomas; mais ils épuisaient les restes de leurs forces en guerres civiles, et les vaincus se réfugièrent dans le palais de Constantinople, où ils vécurent sous la protection et la dépendance de leur frère Jean Paléologue II, l'aîné des fils de Manuel, qui fut reconnu pour seul empereur des Grecs après la mort de son père. Il s'occupa d'abord de répudier son épouse et de contracter un nouveau mariage avec la princesse de Trébizonde. La beauté était à ses yeux la plus indispensable qualité d'une impératrice. Il obtint l'aveu de son clergé, en le menaçant de se retirer dans un cloître, et d'abandonner le trône à son frère Constantin, si on refusait de consentir à son divorce. Paléologue gagna sa première ou pour mieux dire sa seule et unique victoire sur un Juif [1], qu'après une longue et savante dispute il convertit à la foi chrétienne; et cette conquête importante a été soigneusement consignée dans l'histoire de ces temps. Mais il renouvela bientôt le projet de réunir les deux églises, et proposa sérieusement, malgré les sages avis que lui avait donnés son père, de se trouver avec le pape dans un concile général au-delà de la mer Adriatique. Martin V encouragea ce dangereux projet, et son successeur Eugène s'en occupa faiblement. Durant le cours de cette négociation languissante, l'empereur reçut une sommation de la part d'une assemblée des prélats indépendans de Bâle, qui s'intitulaient les représentans et les juges de l'église catholique.

Le pontife romain avait défendu et gagné la cause de la liberté ecclésiastique, mais le clergé victorieux se trouva bientôt exposé à la tyrannie de son libérateur, dont le caractère sacré repoussait les armes qu'il employait si efficacement contre les magistrats civils. Les appels anéantissaient leur grande charte ou

[1] Voyez Ducange, *Fam. Byzant.*, p. 243-248.

[2] L'étendue exacte de l'Hexamilion entre les deux mers était de trois mille huit cents *orgygiæ*, ou toises de six pieds grecs (Phranzès, l. I, c. 38), ce qui produit un mille grec plus court que celui de six cent soixante toises de France, que d'Anville prétend être en usage dans la Turquie. On évalue communément la largeur de l'isthme à cinq milles. Voyez les Voyages de Spon, Weeler et Chandler.

[1] La première objection des Juifs est sur la mort de Jésus-Christ : si elle fut volontaire, le Christ est coupable de suicide; à quoi l'empereur oppose un mystère. Ils disputèrent ensuite sur la conception de la Vierge, sur le sens des prophéties, etc. (Phranzès, l. II, c. 12, jusqu'à la fin du chapitre.)

le droit d'élection ; on l'éludait par des commendes, des survivances et des réserves arbitraires [1]. La cour de Rome institua une vente publique qui enrichissait les cardinaux et les favoris du pape des dépouilles de toutes les nations, qui voyaient avec impatience accumuler les principaux bénéfices sur la tête des étrangers et des absens. Durant leur résidence à Avignon, l'ambition des papes se convertit en avarice [2]. Ils imposaient rigoureusement sur le clergé le tribut des dîmes et des premiers fruits, et toléraient ouvertement l'impunité des vices, des désordres et de la corruption. Ce scandale fut aggravé par le grand schisme d'Occident, qui dura plus d'un demi-siècle. Dans leurs fougueuses querelles, les deux pontifes publiaient réciproquement et exagéraient peut-être les vices de leur rival; leur situation précaire avilissait leur autorité, relâchait leur discipline et multipliait les besoins et les exactions. Les synodes de Pise et de Constance [3] s'assemblèrent successivement pour purifier l'église et rétablir sa monarchie; mais, après avoir essayé leurs forces, ces grandes assemblées résolurent de rétablir les priviléges de l'aristocratie chrétienne. Les Pères de Constance prononcèrent une sentence personnelle contre deux pontifes qu'ils refusaient de reconnaître, et déposèrent par une troisième celui qu'ils avaient avoué pour leur souverain. Ils procédèrent ensuite à limiter l'autorité du pape, et ne se séparèrent point qu'ils ne l'eussent soumis à la suprématie d'un concile général. On statua que, pour la réforme et le maintien de l'église, on convoquerait régulièrement ces assemblées à une époque fixe, et que chaque synode indiquerait, avant de se dissoudre, le temps et le lieu de l'assemblée suivante. La cour de Rome éluda facilement la convocation du concile de Sienne ; mais la vigoureuse fermeté de celui de Bâle [1] pensa être fatale à Eugène IV, le pontife régnant. Prévenus de son dessein, les Pères se hatèrent de publier, par leur premier décret, que les représentans de l'église militante étaient exclusivement les possesseurs légitimes de la juridiction spirituelle ou divine sur tous les chrétiens, sans en excepter le pape, et qu'on ne pouvait dissoudre, proroger ni transférer un concile général qu'après la délibération libre de ses membres, suivie de leur consentement. Eugène n'en ayant pas moins fulminé sa bulle, ils osèrent sommer, réprimander et menacer le successeur de saint Pierre. Après lui avoir accordé par quelque délai le moment du repentir, ils déclarèrent finalement que, s'il ne se soumettait pas avant le terme fixe de soixante jours, il demeurerait suspendu de toute autorité temporelle et ecclésiastique ; et, pour établir leur juridiction sur le prince comme sur le prêtre, ils administrèrent le gouvernement d'Avignon, annulèrent l'aliénation du patrimoine sacré, et défendirent de lever à Rome de nouvelles contributions. Leur audace fut justifiée non-seulement par l'opinion générale du clergé, mais par l'approbation et la protection des premiers monarques de la chrétienté. L'empereur Sigismond se déclara en faveur du synode; l'Allemagne et la France en firent autant; le duc de Milan était l'ennemi personnel d'Eugène, et une émeute du peuple romain força le pontife à fuir du Vatican. Rejeté à la fois

[1] Dans le traité *delle Materie beneficiarie* de Fra-Paolo, il décrit, dans le quatrième volume de sa dernière édition, et la meilleure, tout le système politique des papes avec autant de liberté que de discernement. Quand Rome et sa religion seraient anéanties, ce volume précieux offrirait, s'il existait encore, une excellente histoire philosophique et des avis salutaires.

[2] Le pape Jean XXII, lorsqu'il mourut à Avignon en 1334, laissa dix-huit millions de florins d'or, et la valeur de sept millions en argenterie et en bijoux. Voyez la Chron. de Jean Villani (l. XI, c. 20, dans la collection de Muratori, t. XIII, p. 765), dont le frère apprit ces détails des trésoriers du pape. Un trésor de six ou huit millions sterling, ou environ cent quarante millions de France, est énorme dans le quatorzième siècle, et l'époque le rend presque incroyable.

[3] M. Lenfant a donné une Histoire des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, en six volumes in-4°; mais la dernière partie est faite à la hâte, et ne traite complètement que des troubles de la Bohême.

[1] Les actes originaux ou minutes du concile de Bâle composent trois volumes in-folio, que l'on conserve dans la bibliothèque publique. Bâle était une ville libre commodément située sur le Rhin, et défendue par la confédération des Suisses ses voisins. Le pape Pie II, qui, sous le nom d'Æneas Sylvius, avait été secrétaire du concile, fonda en 1459 l'université. Mais qu'est-ce qu'un concile ou une université, en comparaison des presses de Froben ou des études d'Erasme?

par ses sujets spirituels et temporels, il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Eugène se rétracta dans une bulle humiliante qui ratifiait tous les actes du concile, incorporait ses légats et les cardinaux à cette assemblée vénérable, et semblait annoncer sa résignation aux décrets d'une législature suprême. Leur renommée s'étendit jusque dans l'Orient, et ce fut en leur présence que Sigismond reçut les ambassadeurs ottomans [1], qui lui présentèrent onze grands vases remplis de robes de soie et de pièces d'or. Les Pères de Bâle aspiraient à la gloire de ramener les Grecs et les Bohémiens dans le giron de l'église; leurs députés pressèrent l'empereur et le patriarche de Constantinople de se réunir à une assemblée qui possédait la confiance des nations de l'Occident. Paléologue ne refusa point cette proposition, et le sénat catholique reçut honorablement ses ambassadeurs. Mais le choix du lieu parut un obstacle insurmontable. Il refusait obstinément de traverser les Alpes ou la mer de Sicile, et exigeait qu'on assemblât le concile dans quelque ville de l'Italie ou dans les environs du Danube. Les autres articles éprouvèrent moins de difficulté. On convint de défrayer l'empereur et une suite de sept cents personnes durant son voyage [2], de remettre sur-le-champ une somme de huit mille ducats [3] pour aider son clergé, et d'accorder, dans son absence, un secours de dix mille ducats, de trois cents archers et de quelques galères pour la sûreté de Constantinople. La ville d'Avignon fit les fonds des premières avances, et l'on prépara l'embarquement à Marseille avec un peu de lenteur et de difficulté.

[1] L'annaliste Spondanus (A. D. 1433, n° 25, t. I, p. 824) raconte d'une manière peu affirmative cette ambassade ottomane, qui n'est attestée que par Crantzius.

[2] Syropulus, p. 19. Il paraît par cette liste que les Grecs exagérèrent le nombre des laïques et des ecclésiastiques qui suivirent l'empereur et le patriarche, mais le grand ecclésiastique n'en donne point le compte exact. Les soixante-quinze mille qu'ils exigèrent du pape (p. 9, de la négociation) étaient au-dessus de leurs besoins, et devaient passer leurs espérances.

[3] Je me sers indifféremment des mots ducat et florin, qui tirent leur dénomination, les premiers des ducs de Milan, et les seconds de la république de Florence. Ces pièces d'or, les premières qui furent frappées en Italie et peut-être dans le monde latin, peuvent être comparés pour le poids au tiers d'une guinée d'Angleterre.

Dans sa triste situation, Paléologue jouissait du plaisir de voir les puissances ecclésiastiques de l'Occident rechercher à l'envi son amitié. Mais l'artificieuse activité du monarque l'emporta sur la lenteur et l'inflexibilité de la république. Les décrets de Bâle tendaient à limiter le despotisme du pape, et à introduire dans l'église un tribunal suprême et permanent. Eugène portait le joug avec impatience, et l'union des Grecs lui fournissait un prétexte décent de transporter du Rhin sur le Pô un synode indocile et factieux. Au-delà des Alpes, les Pères n'espéraient plus de conserver leur indépendance. La Savoie ou Avignon, qu'ils acceptèrent avec répugnance, étaient considérés à Constantinople comme l'extrémité de l'univers [1]. L'empereur et son clergé redoutaient les dangers d'une longue navigation; ils s'offensèrent de la déclaration impérieuse par laquelle le conseil annonça qu'après avoir anéanti la nouvelle erreur des Bohémiens, il déracinerait bientôt l'ancienne hérésie des Grecs [2]. Le prudent Eugène, affectant toujours de la douceur et de la complaisance, invitait respectueusement le souverain de Constantinople à faire cesser par sa présence le schisme des Grecs et celui des Latins. Il proposa pour le lieu de l'entrevue Ferrare, située sur les bords de la mer Adriatique; et, à l'aide d'une surprise ou de quelque artifice, il présenta un décret du concile qui approuvait cette translation dans une ville de l'Italie. On équipa pour cette expédition neuf galères à Venise et dans l'île de Candie : elles devancèrent les vaisseaux

[1] A la fin de la traduction latine de Phranzès, on trouve une longue épître grecque, ou déclamation de Georges de Trébizonde, qui conseille à Paléologue de préférer Eugène et l'Italie. Il parle avec mépris de l'assemblée schismatique de Bâle, des barbares de la Gaule et de l'Allemagne, qui s'étaient ligués pour transporter la chaire de saint Pierre au-delà des Alpes : οἱ ἄθλιοι (dit-il) σε καὶ τὴν μετὰ σοῦ συνοδὸν ἔξω τῶν Ἡρακλείων στηλῶν καὶ πέρα Γαδήρων ἐξάξουσι. N'y avait-il donc point de carte géographique à Constantinople?

[2] Syropulus (p. 26-31) déclare son indignation et celle de ses compatriotes. Les députés de Bâle tâchèrent d'excuser cette imprudence, mais ils ne pouvaient nier ni changer l'acte du concile.

de Bâle; l'amiral romain reçut ordre d'attaquer et de les détruire [1]; et ces pieuses escadres auraient pu se rencontrer dans les mêmes mers où Sparte et Athènes s'étaient disputé jadis la gloire de la prééminence. Alternativement assailli par les deux factions, qui semblaient toujours prêtes à en venir aux mains pour obtenir la préférence, Paléologue hésita encore avant de quitter son palais et de tenter cette dangereuse entreprise. Il se rappelait les conseils de son père, et le bon sens devait lui indiquer que les Latins, qui ne pouvaient pas s'accorder entre eux, étaient peu capables de concilier une contestation étrangère. Sigismond essaya de le détourner de son voyage. On ne pouvait pas le soupçonner de partialité, puisqu'il adhérait au concile; et le prince grec était d'autant plus disposé à suivre ses conseils, qu'il avait l'étrange espérance d'obtenir la nomination du prince allemand pour succéder à son empire [2]. Le sultan des Turcs était encore un conseiller qui ne méritait pas sa confiance. mais qu'il craignait d'offenser. Amurath ne comprenait rien aux querelles théologiques. Mais il redoutait l'union des chrétiens, et il offrit d'ouvrir ses trésors aux besoins de Paléologue, en déclarant toutefois avec générosité que Constantantinople serait inviolablement respectée durant l'absence de son souverain [3]. De magnifiques présens et des promesses encore plus brillantes décidèrent le prince grec. Il voulait peut-être s'éloigner pour quelque temps du malheur et des dangers. Après s'être débarrassé des députés du concile par une réponse ambiguë, il annonça la résolution de s'embarquer sur les galères du pape. Le grand âge du patriarche Joseph le rendait plus susceptible de crainte que d'espoir : effrayé des dangers qu'il allait courir sur l'océan, le pontife observa que dans un pays étranger sa faible voix et celle d'une trentaine de ses prélats se feraient difficilement entendre au milieu de la multitude des Latins. Il céda cependant à la volonté de Paléologue, à la flatteuse assurance qu'on l'écouterait comme l'oracle des nations, et au désir secret d'apprendre de son frère de l'Occident à rendre l'église indépendante des souverains [1]. Les cinq porte-croix ou dignitaires de Sainte-Sophie furent contraints de l'accompagner; et l'un d'eux, le grand-ecclésiarque ou prédicateur, Silvestre Syropulus [2], a composé [3] une histoire curieuse de la *fausse union* [4]. Parmi les membres du clergé qui obéirent malgré eux aux ordres de l'empereur et du patriarche, on trouve, dans une liste choisie de vingt prélats, les métropolitains d'Héraclée, Cy-

[1] Condolmieri, neveu et amiral du pape, déclare expressément *ὁτι ὁρισμον εχει παρα του παπα ἱνα πολεμηση ὁπου αν ευρη τα κατεργα της συνοδου, και ει δυνηθη καταδυση και αφανιση*. Les Pères du synode donnèrent des ordres moins sévères à leurs marins, et les deux partis tâchèrent de cacher aux Grecs cette animosité, jusqu'au moment où les deux escadres se rencontreraient.

[2] Syropulus parle des espérances de Paléologue (p. 36) et du dernier avis de Sigismond (p. 57). L'empereur grec apprit à Corfou la mort de son ami, et il serait retourné à Constantinople s'il en eût été instruit plus tôt (p. 79).

[3] Phranzès lui-même, quoique par des motifs différens, était de l'avis d'Amurath (l. II, c. 13). « Utinam ne synodus ista unquam fuisset, si tantas offensiones et detrimenta paritura erat. » Syropulus parle aussi (p. 58) de l'ambassade ottomane. Amurath tint religieusement sa parole. Il menaça peut-être (p. 125-219), mais il n'attaqua point la ville.

[1] Le lecteur rira peut-être de l'ingénuité avec laquelle il fit part de cette espérance à ses favoris : *τοιαυτην πληροφοριαν σχησειν ηλπιζε και δια του παπα εθαρρει ελευθερωσαι την εκκλησιαν απο της αποτεθεισης αυτου δουλειας παρα του βασιλεως* (p. 92); mais il lui aurait été difficile de pratiquer les leçons de Grégoire VII.

[2] Le nom chrétien de Silvestre est tiré du calendrier latin. En grec moderne *πουλος* s'ajoute à la fin d'un mot pour exprimer un diminutif; et aucun des argumens de l'éditeur Creyghton ne peut l'autoriser à substituer *Sguropulus* (*Sguros*, *fuscus*) au Syropulus de son propre manuscrit, dont le nom est signé par lui-même dans les actes du concile de Florence. Pourquoi l'auteur ne serait-il pas d'extraction syrienne ?

[3] D'après la conclusion de cette histoire, j'en fixerais la date dans l'année 1444, quatre ans après le synode. Lorsque le grand ecclésiarque abdiqua son office (sect. XII, p. 330-350), le temps et la retraite avaient calmé ses passions; et Syropulus, quoique souvent impartial, n'est jamais emporté.

[4] « Vera historia unionis non veræ inter Græcos et » Latinos (*Hagæ Comitis*, 1660, in-fol.). » Robert Creyghton, chapelain de Charles II, durant son exil, la publia le premier avec une traduction libre et fleurie. Le titre polémique est sûrement de l'invention de l'éditeur, puisque le commencement de l'ouvrage manque. On peut classer Syropulus parmi les meilleurs écrivains de Bysance pour le mérite de la narration et même du style ; mais il est exclus des collections orthodoxes des conciles.

sique, Nicée, Nicomédie, Éphèse et Trébizonde, et deux nouveaux évêques, Marc et Bessarion, que la confiance en leur éloquence et leur mérite personnel avaient fait élever à l'épiscopat. On nomma quelques moines et quelques philosophes pour donner plus d'éclat à l'érudition et à la sainteté de l'église grecque, et une troupe de chanteurs et de musiciens pour le service de la chapelle impériale. Les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem envoyèrent des députés, ou on leur en supposa; le primat de Russie représentait une église nationale, et les Grecs pouvaient le disputer aux Latins pour l'étendue spirituelle de leur empire. On exposa les précieux vases de Sainte-Sophie aux dangers de la mer, afin que le patriarche pût officier avec la pompe ordinaire; et l'empereur employa tout l'or qu'il put rassembler à décorer son char et son lit d'ornemens massifs [1]. Mais tandis que les Grecs tâchaient de soutenir l'extérieur de leur ancienne magnificence, ils se disputaient le partage des quinze mille ducats que le pape leur avait donnés pour aumône préliminaire. Lorsque tous les préparatifs furent terminés, Paléologue, suivi d'un train nombreux, accompagné de son frère Démétrius et des premiers personnages de l'état et de l'église, s'embarqua sur les huit galères du pape, cingla par le détroit de Gallipoli dans l'Archipel, et passa dans le golfe Adriatique [2].

Après une longue et fatigante navigation de soixante-dix-sept jours, l'escadre jeta l'ancre devant Venise, et la magnificence de la réception attesta la puissance de cette république. Au faîte de la grandeur et de la prospérité, Auguste, souverain du monde, n'avait jamais exigé de ses sujets les honneurs que les Vénitiens indépendans prodiguèrent à son faible successeur. Du haut d'un trône placé sur la poupe de son vaisseau, Paléologue reçut la visite, ou, pour parler à la grecque, reçut les adorations du doge et des sénateurs [1]. Ils montaient le Bucentaure suivi de douze puissantes galères: la mer était couverte de magnifiques gondoles; l'air retentissait d'acclamations; la soie et l'or étincelaient sur les vaisseaux et sur les vêtemens des matelots; et tous les emblèmes présentaient les aigles romaines unies aux lions de Saint-Marc. Cette procession brillante remonta le grand canal et passa sous le pont de Rialto. Les Orientaux contemplaient avec admiration les palais, les églises et l'immense population d'une ville qui semblait flotter sur les vagues [2]. Mais ils soupirèrent en apercevant les dépouilles et les trophées du sac de Constantinople. Après avoir séjourné quinze jours à Venise, Paléologue continua sa route alternativement par terre et par eau jusqu'à Ferrare. La politique du Vatican l'emporta dans cette occasion sur sa vanité, et le prince grec reçut tous les honneurs dus à l'empereur de l'Orient. Il fit son entrée sur un cheval noir, mais on conduisait devant lui un superbe cheval blanc dont le harnais était décoré d'aigles en broderie d'or. Il marcha couvert d'un dais soutenu par les princes de la maison d'Est, les fils ou les parens de Nicolas, marquis de la ville, et souverain plus puissant que Paléologue [3]. Le prince grec ne descendit de che-

[1] Syropulus (p. 63) exprime uniment son intention: ἵν' οὕτω πομπάων ἐν Ἰταλοῖς μέγας βασιλεὺς παρ' ἐκείνων νομίζοιτο; et la traduction latine de Creyghton présente un exemple de ses brillantes paraphrases. « Ut pompâ circumductus noster imperator Italiæ, populis aliquis deauratus Jupiter crederetur, aut Cræsus ex opulentâ Lydiâ. »

[2] Sans m'asservir à citer Syropulus pour chaque fait particulier, j'observerai que la navigation des Grecs, depuis Constantinople jusqu'à Venise et Ferrare, se trouve dans sa quatrième section (p. 67-100), et que cet historien a le rare talent de mettre chaque scène sous les yeux de son lecteur.

[1] Durant la tenue du synode, Phranzès était dans le Péloponèse; mais le despote Démétrius lui fit un récit exact de la manière honorable dont l'empereur et le patriarche furent accueillis à Venise et à Ferrare (*Dux.... sedentem imperatorem adorat*). Les Latins s'expriment d'une manière plus vague (l. II, c. 14, 15, 16).

[2] La surprise qu'éprouvèrent le prince Grec et un ambassadeur de France à la vue de Venise (Mémoires de Philippe de Comines, l. VII, c. 18) prouvent incontestablement qu'elle était dans le quatorzième siècle la première et la plus belle ville du monde chrétien. Relativement aux dépouilles de Constantinople que les Grecs y aperçurent avec douleur, voyez Syropulus (p. 87).

[3] Nicolas III, de la maison d'Est, régna quarante-huit ans (A. D. 1393-1441); il posséda Ferrare, Modène, Reggio, Parme, Rovigo et Comacchio. Voyez sa vie dans Muratori (*Antichità Estense*, t. II, p. 159-201.)

val qu'au pied de l'escalier ; le pape s'avança jusqu'à la porte de son appartement, releva le prince au moment où il fléchissait le genou, et, après l'avoir embrassé paternellement le conduisit à un siége placé à sa gauche. Le patriarche grec ne voulut point descendre de sa galère avant d'être convenu d'un cérémonial qui mît une apparence d'égalité entre l'évêque de Rome et celui de Constantinople : celui-ci reçut du premier un embrassement fraternel, et tous les ecclésiastiques grecs refusèrent de baiser les pieds du pontife romain. A l'ouverture du synode, les chefs ecclésiastiques et temporels voulurent occuper le centre ou la place d'honneur ; et Eugène n'éluda l'ancien cérémonial de Constantin et de Marcien qu'en alléguant que ses prédécesseurs ne s'étaient trouvés en personne ni à Nicée ni à Chalcédoine. Après de longs débats, on convint que les deux nations occuperaient les deux côtés de l'église, que la chaire de saint Pierre serait élevée à la tête du premier rang des Latins, et que le trône de l'empereur grec, à la tête de son clergé, serait à la même hauteur, en face de la seconde place ou du siége vacant de l'em pereur d'Occident [1].

Mais dès que les réjouissances et les formalités firent place à des discussions sérieuses, les Grecs, mécontens du pape et d'eux-mêmes, se repentirent de leur imprudent voyage. Les émissaires d'Eugène l'avaient représenté à Constantinople comme au faîte de la prospérité, environné des princes et des prélats de l'Europe, qui obéissaient à sa voix et se sacrifieraient pour le défendre. L'assemblée peu nombreuse du concile de Ferrare dissipa l'illusion. Les Latins ouvrirent la première session avec cinq archevêques, dix-huit évêques et dix abbés, dont le plus grand nombre étaient sujets ou compatriotes du pontife italien. Excepté le duc de Bourgogne, aucun des souverains de l'Occident ne daigna paraître ou envoyer des ambassadeurs ; et il n'était pas possible de supprimer les actes judiciaires de Bâle contre la personne et la dignité d'Eugène, qui se terminèrent par une nouvelle élection. Dans ces circonstances, Paléologue demanda et obtint un délai, dans l'espérance de tirer quelque avantage temporel de sa démarche, et l'on remit à six mois la seconde session. L'empereur, suivi d'une troupe de favoris et de janissaires, passa l'été dans un monastère situé agréablement à six milles de Ferrare. Oubliant dans les plaisirs de la chasse les querelles de l'église et les calamités de l'état, il s'occupa plus de détruire le gibier que d'écouter les justes plaintes du marquis et des laboureurs [1], tandis que ses malheureux Grecs souffraient tous les maux de l'exil et de la pauvreté. On avait accordé à chaque étranger une somme de trois ou quatre florins d'or par mois ; et quoique la somme entière ne montât pas à plus de sept cents florins, l'indigence ou la politique du Vatican laissait toujours beaucoup d'arrérages [2]. Ils désiraient presque tous abréger leur séjour et leur misère ; mais un triple obstacle s'opposait à leur fuite. On ne souffrait pas qu'ils sortissent de Ferrare sans un passeport de leurs supérieurs ; les Vénitiens avaient promis d'arrêter et de renvoyer les fugitifs ; et en arrivant à Constantinople ils ne pouvaient échapper à l'excommunication,

[1] Le peuple des villes latines rit beaucoup des vêtemens des Grecs, de leurs longues robes, de leurs manches et de leur barbe. L'empereur n'était distingué que par la couleur pourpre et son diadème ou une tiare, dont la pointe était ornée d'un magnifique diamant. (Hody, *de Græcis illustribus*, p. 31.) Un autre spectateur convient cependant que la mode grecque était *piu grave e piu degna* que l'italienne (Vespasien, *in Vit. Eugen. IV*; Muratori, t. xxv, p. 261.)

[1] Pour les chasses de l'empereur, voyez Syropulus (p. 143, 144-191). Le pape lui avait envoyé onze mauvais faucons, et il acheta un excellent coureur qui venait de Russie. On sera peut-être surpris de trouver le nom de janissaires, mais les Grecs adoptèrent ce nom des Ottomans sans en imiter l'institution, et on en fit souvent usage dans le dernier siècle de l'empire grec.

[2] Les Grecs obtinrent, après beaucoup de difficultés, qu'au lieu de provisions on leur ferait une distribution d'argent. On donna quatre florins par mois aux personnes d'un rang honorable, et trois florins pour chaque domestique. L'empereur en reçut trente-quatre, le patriarche vingt-neuf, et le prince Démétrius vingt-quatre. La paie entière du premier mois ne monta qu'à six cents quatre-vingt-onze florins. Cette somme annonce que le nombre total des Grecs n'excédait pas deux cents (Syropulus, p. 104, 105). Au mois d'octobre 1438, on devait les arrérages de quatre mois : on en devait encore trois mois en avril 1439, et cinq et demi dans le mois de juillet, à l'époque de l'union (p. 172-225-271).

aux amendes, et à une sentence qui condamnait, même les ecclésiastiques, à être dépouillés nus et fouettés publiquement [1]. La faim, plus que les argumens, décida les Grecs à ouvrir la première conférence ; et ce ne fut qu'avec une répugnance extrême qu'ils consentirent à suivre le synode à Florence. Mais la peste déclarée à Ferrare rendit cette nouvelle translation inévitable : on soupçonnait la fidélité du marquis ; les troupes du duc de Milan approchaient de la ville ; et, comme elles occupaient la Romagne, ce ne fut pas sans peine et sans danger que le pape, l'empereur et les prélats firent leur chemin à travers les sentiers peu fréquentés de l'Apennin [2].

Mais la politique et le temps surmontèrent tous ces obstacles. La violence des Pères de Bâle contribuait aux succès d'Eugène. Les nations de l'Europe détestaient le schisme, et rejetèrent l'élection de Félix V, qui fut successivement duc de Savoie, ermite et pape. Les plus puissans des princes se rapprochèrent de son rival, et passèrent insensiblement de la neutralité à un attachement sincère. Les légats et quelques membres respectables désertèrent vers les Romains, qui virent augmenter chaque jour leur nombre et ramener l'opinion publique. Il ne restait aux Pères de Bâle que trente-neuf évêques et trois cents membres du clergé inférieur [3] ; tandis que les Latins de Florence réunissaient à la personne du pape huit cardinaux, deux patriarches, huit archevêques, cinquante-deux évêques et quarante-cinq abbés ou chefs d'ordres religieux. Les travaux de neuf mois et les débats de vingt-cinq sessions opérèrent enfin la réunion des Grecs. Les deux églises agitèrent quatre questions principales : 1° l'usage du pain azyme dans la communion ; 2° la nature du purgatoire ; 3° la suprématie du pape ; 4° la procession simple ou double du Saint-Esprit. La cause des deux nations fut discutée par dix habiles théologiens. Le cardinal Julien employa son éloquence inépuisable en faveur des Latins, et les Grecs eurent pour principaux champions Marc d'Éphèse et Bessarion de Nicée. Nous ne passerons point sous silence une observation qui fait honneur aux progrès de la raison humaine. On traita la première de ces questions comme un point peu important qui pouvait varier sans conséquence selon l'opinion des temps ou des nations. Quant à la seconde, les deux partis convinrent qu'il devait y avoir un état intermédiaire de purification pour les péchés véniels des justes, et que la nature de cette purification était un mystère dont chacun des disputans serait instruit dans peu d'années. La suprématie du pape paraissait plus importante et plus contestable ; cependant les Orientaux avaient toujours reconnu l'évêque de Rome pour le premier des cinq patriarches ; les Latins admirent qu'il ne devait exercer sa juridiction que conformément aux saints canons ; condescendance vague qui pouvait se définir ou s'éluder selon les circonstances. La procession du Saint-Esprit, du Père seul, ou du Père et du Fils, était un article de foi plus profondément enraciné dans l'opinion des hommes. Dans les sessions de Ferrare et de Florence, on divisa l'addition latine de *Filioque* en deux questions : 1° si elle était légale ; 2° si elle était orthodoxe. Il serait peut-être déplacé de me vanter ici de mon impartialité, mais il me semble que les Grecs avaient en leur faveur un argument victorieux dans la défense que fit le concile de Chalcédoine d'ajouter aucun article, quel qu'il fût, au symbole de Nicée, ou plutôt de Constantinople [4]. Dans les affaires de ce monde, il n'est pas aisé de conce-

[1] Syropulus (p. 141, 142-204-221) déplore l'esclavage des Grecs qu'on retenait de force en Italie, et déclame violemment contre la tyrannie de l'empereur et du patriarche.

[2] On trouve une relation claire et exacte des guerres d'Italie dans le quatrième volume des Annales de Muratori. Il paraît que Syropulus a exagéré les craintes et la précipitation du pape dans sa retraite de Ferrare à Florence. Les actes prouvent qu'elle fut assez tranquille et en quelque façon volontaire.

[3] Syropulus compte sept cents prélats dans le concile de Bâle ; mais l'erreur est palpable et peut-être volontaire. Les ecclésiastiques de toutes les classes qui furent présens à ce concile, et tous les prélats absens qui adhéraient expressément ou tacitement à ses décrets, n'auraient pas suffi pour composer ce nombre.

[4] Les Grecs opposés à l'union dédaignèrent d'employer cet argument. (Syropulus p. 178-193-195-202). Les Latins n'eurent point honte de produire un vieux manuscrit du second concile de Nicée, dans lequel on avait ajouté le *Filioque* au symbole (p. 173).

voir qu'une assemblée de législateurs puisse lier les mains à des successeurs revêtus de la même autorité ; mais une décision dictée par l'inspiration divine doit être vraie et immuable ; l'avis d'un évêque ou d'un synode provincial ne peut pas prévaloir contre le jugement universel de l'église catholique. Quant au fond de la doctrine, la dispute paraissait interminable ; la procession d'un Dieu confond l'intelligence humaine : on ne trouvait rien dans l'Évangile qui pût résoudre cette question ; les textes des Pères pouvaient avoir été sacrifiés par supercherie, ou embrouillés par des argumens captieux ; et les Grecs ne connaissaient ni les écrits des saints latins, ni leurs caractères [1]. Nous pouvons du moins assurer que les argumens des deux partis parurent impuissans à leurs adversaires. La raison peut éclairer le préjugé, une attention soutenue peut rectifier l'erreur du premier coup-d'œil, lorsque l'objet est à notre portée ; mais les évêques et les moines avaient appris dès leur enfance à répéter une formule de mots mystérieux. Ils crurent que leur honneur national et personnel dépendait de la répétition des mêmes mots ; et l'aigreur d'une dispute publique acheva de les rendre intraitables.

Tandis qu'ils se perdaient dans un labyrinthe d'argumens obscurs, le pape et l'empereur désiraient également une apparence d'union qui pouvait seule remplir le but de leur entrevue ; l'obstination ne résista point à des négociations personnelles et secrètes. Le patriarche Joseph avait succombé sous le poids de l'âge et des infirmités ; l'espoir d'occuper sa place tentait l'ambition du clergé, et il se laissa entraîner par l'exemple des archevêques de Russie et de Nicée, Isidore et Bessarion, dont la soumission obtint promptement la dignité de cardinal. Dans les premiers débats Bessarion s'était montré le plus zélé champion de l'église grecque ; et, malgré les invectives de ses compatriotes [2], il présenta, si l'on peut croire l'histoire ecclésiastique, l'exemple rare d'un patriote qui obtint les faveurs de la cour autant par sa résistance que par sa soumission. Aidé de ses deux coadjuteurs spirituels, l'empereur séduisit le plus grand nombre des évêques, qui cédèrent successivement à l'exemple ou à l'autorité. Prisonniers chez les Latins, et dépouillés de leurs revenus par les Turcs, les prélats Grecs éprouvèrent bientôt la plus affreuse indigence [1] : ils dépendaient pour leur retour des vaisseaux de Venise et de la générosité du pape : et leur situation était si pressante, qu'il suffisait pour les gagner de leur offrir le paiement des arrérages de leur solde, d'une dette légitime et exigible [2]. Le secours que le danger de Constantinople exigeait peut excuser en quelque façon leur dissimulation ; mais on y ajouta de vives inquiétudes pour leur sûreté personnelle, en insinuant que les hérétiques opiniâtres seraient abandonnés en Italie à la justice ou à la vengeance du pontife romain [3]. Dans la première assemblée, vingt-quatre membres de l'église grecque approuvèrent la formule de l'union, et il n'y eut que douze opposans. Les règles de l'ancienne discipline excluaient les cinq porte-croix de Sainte-Sophie, qui pouvaient prétendre à remplacer le patriarche ; leur droit de voter fut transmis à des moines dont on attendait plus de complaisance, et le monarque obtint des suffrages presque unanimes. Deux fidèles patriotes osèrent seuls déclarer leurs sentimens personnels et ceux de la nation. Démétrius, frère

1 Ως εγω (dit un Grec célèbre) οταν εις ναον εισελθω Λατινων ου προσκυνω τινα των εκεισε ἁγιων, επει ουδε γνωριζω τινα. (Syropulus, p. 109.) Voyez l'embarras des Grecs (p. 217, 218-252, 253-273).

2 Voyez la dispute polie de Marc d'Éphèse et de Bessarion dans Syropolus (p. 257), qui ne dissimule jamais les vices de ses compatriotes, et rend un hommage impartial aux vertus des Latins.

1 Relativement à l'indigence des Grecs et de leurs évêques, voyez un passage de Ducas, chap. 31. Un de ces prélats possédait pour tout bien trois vieilles robes, etc. Bessarion avait gagné quarante florins d'or à enseigner pendant vingt-et-un ans dans son monastère, mais il en avait dépensé vingt-huit dans son voyage du Péloponèse, et le reste à Constantinople (Syropulus, p. 127).

2 Syropulus prétend que les Grecs ne reçurent point d'argent avant d'avoir signé l'acte d'union (p. 283) ; il raconte cependant quelques circonstances suspectes ; et l'historien Ducas affirme qu'ils se laissèrent corrompre par des présens.

3 Les Grecs annoncent douloureusement leurs craintes d'un exil ou d'un esclavage perpétuel, dont l'empereur ne cessait de les menacer (p. 260).

de l'empereur, évita le spectacle de cette union illusoire en se retirant à Venise, et Marc d'Ephèse, confondant peut-être le sentiment de sa conscience avec celui de son orgueil, traita les Latins de schismatiques, rejeta leur communion, et se déclara hautement le champion de l'église grecque et orthodoxe[1]. On essaya de rédiger le traité d'union en termes qui pussent satisfaire les Latins sans trop humilier les Grecs ; mais en pesant les mots et les syllabes, on laissa cependant un peu incliner la balance en faveur du Vatican. On convint que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un principe et d'une substance, qu'il procède du Fils étant de la même nature et de la même substance, et qu'il procède du Père et du Fils par une spiration et une production. Le lecteur comprendra plus facilement les articles du traité préliminaire. Eugène s'engageait vis-à-vis des Grecs à payer tous les frais de leur retour ; à entretenir dans tous les temps deux galères et trois cents soldats pour la défense de Constantinople ; à fournir dix galères pour un an, ou vingt pour six mois, lorsque les circonstances l'exigeraient, à solliciter dans une occasion pressante les secours des princes de l'Europe, et à faire mouiller dans le port de Bysance tous les vaisseaux qui transporteraient des pélerins à Jérusalem.

Dans la même année, et presque le même jour, on déposait Eugène à Bâle, tandis qu'il terminait à Florence la réunion des Grecs avec les Latins. Le premier de ces synodes, que le pontife Romain appelait à la vérité une assemblée de démons, le déclara coupable de simonie, de parjure, de tyrannie, d'hérésie et de schisme[2], incorrigible de ses vices et indigne de tenir aucun rang dans l'ordre ecclésiastique. Le second, au contraire, le révérait comme le vicaire de Jésus-Christ, dont la piété et les vertus avaient réuni les catholiques de l'Orient et de l'Occident après une séparation de six siècles. L'acte d'union fut signé par le pape, l'empereur et les principaux membres des deux églises, sans excepter même ceux qu'on avait exclus, comme Syropulus[1], du droit de donner leurs suffrages. Deux copies semblaient suffire, l'une pour l'Orient, l'autre pour l'Occident ; mais Eugène en fit transcrire et signer quatre, afin de multiplier les monumens de sa victoire[2]. A l'époque mémorable du six juillet, les successeurs de saint Pierre et de Constantin montèrent sur leurs trônes en présence des deux nations assemblées dans la cathédrale de Florence. Leurs représentans, le cardinal Julien, et Bessarion, archevêque de Nicée, parurent dans la chaire, et, après avoir lu à haute voix l'acte d'union, chacun dans sa langue nationale, ils se donnèrent publiquement le baiser de paix et de réconciliation. Le pape et son clergé officièrent conformement à la liturgie romaine ; on chanta le symbole avec l'addition du *Filioque*. Les Grecs déguisèrent assez gauchement leur approbation, en prétextant qu'ils n'avaient pas compris des sons mélodieux mais mal articulés[3] ; et les Latins refusèrent avec fermeté d'admettre aucune des cérémonies orientales. L'empereur et son clergé n'oublièrent pas cependant tout-à-fait l'honneur national. Ils ratifièrent le traité volontairement, sous la clause tacite qu'on n'entreprendrait de rien innover dans leur symbole ou leurs

[1] Syropulus (p. 265, 266) introduit assez plaisamment sur la scène un autre opposant : le chien favori de Paléologue aboya continuellement durant la lecture du traité d'union. On employa inutilement les caresses et les coups de fouet pour le faire taire.

[2] Les vies des papes, recueillies par Muratori (t. III, part. II, t. XXV), représentent Eugène IV comme un pontife de mœurs pures et même exemplaires. Sa situation difficile, et le grand nombre d'ennemis qui guettaient ses actions, étaient un motif et sont un garant de sa circonspection.

[1] Syropulus crut qu'il était moins honteux d'assister à la cérémonie de l'union que d'en signer l'acte ; mais il fut obligé de faire l'un et l'autre, et donne l'obéissance due à l'empereur pour son excuse (p. 290-292).

[2] Il n'existe plus aujourd'hui aucun de ces actes originaux de l'union. Des dix manuscrits dont on en conserve cinq à Rome, et les autres à Florence, Bologne, Venise, Paris et Londres, neuf ont subi l'examen d'un critique habile : M. de Bréquigni les rejette à raison de la différence des signatures grecques et des fautes dans l'écriture. On en peut cependant regarder quelques-uns comme des copies authentiques qui furent signées à Florence avant le 26 d'août, époque à laquelle le pape et l'empereur se séparérent. (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XLIII, p. 287-311.)

[3] Ημιν δε ως ασημοι εδοκουν φωναι (Syropulus, p. 297).

cérémonies; ils ménagèrent et respectèrent la généreuse fermeté de Marc d'Éphèse, et refusèrent, après la mort de Joseph, de procéder à l'élection d'un nouveau patriarche ailleurs que dans la cathédrale de Sainte-Sophie. Eugène surpassa ses promesses et leurs espérances par la libéralité de ses récompenses générales et particulières. Les Grecs s'en retournèrent par Ferrare et Venise, avec moins de pompe et plus de modestie [1]. J'instruirai mon lecteur, dans le chapitre suivant, de la réception qu'on leur fit à Constantinople. Le succès de la première entreprise encouragea Eugène à renouveler cette scène édifiante; les députés des Arméniens et des Maronites, les Jacobites d'Égypte et de Syrie, les Nestoriens et les Éthiopiens, successivement admis à baiser les pieds du pape, annoncèrent l'obéissance et l'orthodoxie de l'Orient. Leurs ambassadeurs, inconnus chez les nations qu'ils prétendaient représenter [2], répandirent dans l'Occident la pieuse renommée d'Eugène, et des clameurs adroites accusèrent les schismatiques de la Suisse d'être les seuls opposans à la parfaite union du monde chrétien. Ils se lassèrent enfin de leurs efforts inutiles. Le concile de Bâle se sépara, et Félix, renonçant à la tiare, retourna dévotement dans son délicieux hermitage de Ripaille [3]. Des actes de concessions mutuelles établirent la paix générale: on oublia les projets de réforme; les papes continuèrent à exercer la suprématie spirituelle et à en abuser, et les élections de Rome ne furent troublées depuis par aucune contestation [4].

[1] En retournant à Constantinople, les Grecs conversèrent à Bologne avec les ambassadeurs d'Angleterre, et se moquèrent de l'union prétendue de Florence (Syropulus, p. 307).

[2] La conversion des Nestoriens et des Jacobites, etc., est peu probable, puisque j'ai inutilement feuilleté, pour en trouver des traces, la Bibliothèque Orientale d'Assemani, fidèle esclave du Vatican.

[3] Ripaille est situé près de Thonon dans la Savoie, au midi du lac de Genève. C'est aujourd'hui une chartreuse. Æénas Sylvius et les Pères de Bâle prodiguent des louanges à la vie austère du duc ermite; mais le proverbe italien atteste que le public n'adopta pas leur opinion. Ce proverbe a passé dans la langue française, et l'on dit encore *faire ripailles*. Voyez Adisson, Voyage d'Italie.

[4] Relativement aux conciles de Bâle, Ferrare et Florence, j'ai consulté les actes originaux qui forment les dix-sept et dix-huitième volumes de l'édition de Venise, et sont terminés par l'histoire d'Augustin Patrice, Italien du quinzième siècle. Ils ont été rédigés et abrégés par Dupin (Biblioth. Ecclésiast., t. XII et le continuateur de Fleury) (t. XXII). Le respect de l'égllise galicane pour les deux partis les a contenus dans une circonspection qui les rend presque ridicules.

Les voyages consécutifs de trois empereurs ne leur produisirent pas de grands avantages dans ce monde ni peut-être dans l'autre; mais les suites en furent heureuses. Ils portèrent l'érudition grecque en Italie, d'où elle se répandit chez toutes les nations de l'Occident et du Nord. Dans l'esclavage abject où les sujets de Paléologue étaient réduits, ils possédaient seuls la clef des trésors de l'antiquité. Leur langue, riche, énergique et harmonieuse, donnait une âme aux objets des sens, et un corps aux abstrations de la philosophie. Depuis que les barbares, après avoir forcé les barrières de la monarchie, s'étaient répandus jusque dans la capitale, ils avaient corrompu la pureté du dialecte, et il fallut le secours d'un copieux glossaire pour interpréter une multitude de mots tirés des langues arabe, turque, sclavonne, latine ou française [1]. Mais cette pureté se soutenait à la cour, et on l'enseignait encore dans les colléges. Un savant Italien [2], qui résida long-temps à Constantinople, où il avait contracté une alliance [3] honorable, environ trente ans avant la conquête des Turcs, nous

[1] Meursius, dans son premier essai, rassembla trois mille six cents mots *græco-barbares;* il en ajouta mille huit cents dans une seconde édition, et laissa cependant encore beaucoup à faire à Portius, Ducange, Fabrotti, etc. (Fabric. *Biblioth. Græc.*, t. X, p. 101, etc.) On trouve des mots persans dans Xénophon, et des mots latins dans Plutarque: tel est l'effet inévitable du commerce et de la guerre. Mais cet alliage n'altéra point le fond de la langue.

[2] François Philelphe était un sophiste ou philosophe vain, avide et turbulent. Lancelot a composé sa vie (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. X, p. 691-751), et Tiraboschi (*Istoria della Letteratura Italiana*, t. VII, p. 282-294), en grande partie d'après ses propres lettres. Ses ouvrages sérieux et ceux de ses contemporains sont oubliés; mais leurs épîtres familières peignent encore les hommes et les temps.

[3] Il épousa et avait peut-être séduit la fille de Jean, petite-fille de Manuel Chrysoloras. Elle était jeune, riche et belle, et d'une famille noble alliée à celle des Doria de Gênes et aux empereurs de Constantinople.

a laissé une description du langage des Grecs, embellie peut-être par sa partialité. « La langue vulgaire, dit Philelphe [1], a été corrompue par le peuple et la multitude de marchands ou d'étrangers qui arrivent tous les jours à Constantinople et commercent avec les habitans. C'est des disciples de cette misérable école que les Latins ont reçu les traductions plates et obscures de Platon et d'Aristote. Mais nous ne nous attachons qu'aux Grecs, qui méritent d'être imités parce qu'ils ont échappé à la contagion. On retrouve dans leurs conversations familières la langue d'Aristophane et d'Euripide, des philosophes et des historiens d'Athènes; et le style de leurs écrits est encore plus pur et plus correct. Ceux qui sont attachés à la cour par leur place et leur naissance conservent toute l'élégance et la pureté des anciens; on retrouve toutes les grâces et la naïveté du langage chez les nobles matrones, qui n'ont aucune communication avec les étrangers, ni même avec leurs concitoyens. Elles paraissent rarement dans les rues, et ne sortent de leurs maisons que sur la fin du jour, pour aller à l'église ou visiter leurs plus proches parens. Dans ces occasions, elles vont à cheval couvertes d'un voile, accompagnées de leurs maris et d'un nombre de domestiques [2].

Parmi les Grecs, un clergé opulent et nombreux se dévouait au service des autels : les moines et les évêques se distinguèrent toujours par l'austérité de leurs mœurs, et ne se livrèrent jamais, comme les ecclésiastiques latins, aux plaisirs bruyans du monde et aux désordres de la vie militaire. Après avoir perdu une partie de leur temps dans la discorde et l'oisiveté du cloître, un petit nombre d'esprits curieux se livraient avec ardeur à l'étude de l'érudition grecque sacrée et profane. Les ecclésiastiques présidaient à l'éducation de la jeunesse; les écoles d'éloquence et de philosophie se perpétuèrent jusqu'à la chute de l'empire; et l'on peut affirmer que l'enceinte de Constantinople contenait plus de sciences et de livres, qu'il n'y en avait de répandus dans les vastes contrées de l'Occident [1]. Mais nous avons déjà observé que les Grecs étaient dans une situation languissante ou rétrograde, tandis que les Latins faisaient des progrès à pas de géant. L'esprit de liberté inspira aux peuples celui de l'émulation; et le plus petit des états d'Italie contenait plus de population et d'industrie que l'empire expirant de Bysance. En Europe, les dernières classes de la société s'étaient affranchies de la servitude féodale, et l'indépendance éveilla la curiosité, mère de toutes les sciences. La superstition avait conservé une connaissance imparfaite de la langue latine; des milliers d'étudians peuplaient les universités répandues depuis Bologne jusqu'à Oxford [2]; et leur ardeur mal dirigée, pouvait se tourner vers des objets plus intéressans et plus utiles. L'Italie fit les premiers pas dans la restauration des sciences, et Pétrarque a mérité, par ses leçons et son exemple, d'être considéré comme le premier qui en ralluma le flambeau. L'étude et l'imitation des écrivains de l'ancienne Rome produisit un style plus

[1] « Græci quibus lingua depravata non sit.. ... ita loquuntur vulgo hâc etiam tempestate ut Aristophanes comicus, aut Euripides tragicus, ut oratores omnes, ut historiographi, ut philosophi... litterati autem homines et doctius et emendatius.... Nam viri aulici veterem sermonis dignitatem atque elegantiam retinebant imprimisque ipsæ nobiles mulieres; quibus cum nullum esset omnino cum viris peregrinis commercium, merus ille ac purus Græcorum sermo servabatur intactus. » (Philelp., *Epist. ad* ann. 1451, *apud.* Hodium, p. 188, 189.) Il observe dans un autre passage : « uxor illa mea Theodora locutione erat admodum moderatâ et suavi et maxime atticâ. »

[2] Philelphe fait aussi ridiculement remonter la jalousie grecque ou orientale aux mœurs de l'ancienne Rome.

[1] Voyez l'état de la littérature des treizième et quatorzième siècles dans les œuvres du savant et judicieux Mosheim (*Institut. Hist. Ecclesiast.*, p. 434-440, 490-494).

[2] A la fin du quinzième siècle il existait en Europe environ cinquante universités, et plusieurs avaient été fondées avant l'année 1300. Elles étaient peuplées en raison de leur petit nombre. Bologne comptait dix mille étudians, principalement de jurisprudence. Dans l'année 1357, les étudians d'Oxford diminuèrent de trente mille à six mille (Histoire de la Grande-Bretagne, par Henri, vol. IV, p. 478). Cependant ce reste était encore fort supérieur au nombre qui compose aujourd'hui cette université.

pur, des raisonnemens plus justes et des sentimens plus nobles. Les disciples de Virgile et de Cicéron s'approchèrent avec un empressement respectueux des grands maîtres de la Grèce. Durant le sac de Constantinople, les Français et même les Vénitiens avaient également détruit les ouvrages de Lysippe et d'Homère : un seul coup suffit pour anéantir irrévocablement les chefs-d'œuvre de l'art ; mais une plume suffit pour renouveler et multiplier les œuvres du génie, et ce fut à recueillir et étudier ces copies immortelles que Pétrarque exerça son intelligence et son activité. La conquête des Turcs hâta sans doute le départ des muses, et nous ne pouvons pas nous défendre d'un mouvement de terreur, en réfléchissant que les écoles et les bibliothèques de la Grèce auraient pu être détruites avant que l'Europe sortît de sa barbarie, et que les germes des sciences auraient péri avant que son sol fût suffisamment préparé pour leur culture.

Les plus savans Italiens du quinzième siècle attestent la renaissance de l'érudition grecque, ensevelie depuis plusieurs siècles dans l'oubli [1]. On cite cependant au-delà des Alpes quelques hommes savans, qui, dans les siècles d'ignorance, se distinguèrent honorablement par la connaissance de la langue grecque ; et la vanité nationale n'a point négligé les louanges dues à ces exemples d'érudition extraordinaire. Sans examiner trop scrupuleusement leur mérite personnel, on est forcé d'avouer que leur science était sans motif et sans utilité ; qu'ils pouvaient aisément satisfaire leur vanité et des contemporains ignorans ; qu'il existait chez eux très-peu de manuscrits écrits dans la langue qu'ils avaient apprise miraculeusement, quoiqu'on ne l'enseignât dans aucune université de l'Occident. Il en restait quelques vestiges dans un coin de l'Italie, comme langue vulgaire ou du moins comme langue ecclésiastique [1]. La première impression des colonies doriennes et ioniennes n'était pas totalement effacée : les églises de la Calabre conservaient leur ancien attachement pour le trône de Constantinople, et les moines de Saint-Basile faisaient encore leurs études au mont Athos et dans les écoles de l'Orient. Nous avons déjà cité comme sectaire et comme ambassadeur le moine Barlaam, qui ressuscita le premier au-delà des Alpes la mémoire ou les écrits d'Homère [2]. Pétrarque et Bocace [3] le représentent comme un homme de petite taille, mais étonnant par la profondeur de son génie et de son érudition, qui avait un discernement juste et rapide, mais une élocution lente et difficile. Ils attestent que, dans le cours de plusieurs siècles, la Grèce ne produisit point son égal pour la connaissance de l'histoire et de la philosophie. Les princes et les docteurs de Constantinople reconnurent la supériorité de son mérite par leurs attestations. Il en existe encore une : l'empereur Cantacuzène, le protecteur de ses adversaires, avoue que cet invincible logicien [4] possédait à fond Euclide, Aristote et Platon. A la cour d'Avignon, il se lia d'intimité avec Pétrarque [5], le plus savant des Latins ; et le désir mutuel de s'instruire fut le motif de leur commerce littéraire. Le Toscan suivit avec ardeur l'étude de la langue grecque ; malgré la sécheresse et la difficulté des premières règles, Pétrarque parvint à sentir les beautés des poètes et des philosophes dont il possédait le génie. Mais

[1] Les écrivains qui ont traité le plus à fond la restauration de la langue grecque en Italie sont le docteur Henri Hody (*de Græcis illustribus*, *linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus*, Londini, 1742, grand in-octavo) et Tiraboschi (*Istoria della Letteratura italiana*, t. v, p. 364-377 ; t. vii, p. 112-143). Le professeur d'Oxford est un savant laborieux, mais le bibliothécaire de Modène jouit des avantages d'un historien national et moderne.

[1] « In Calabria, quæ olim magna Græcia dicebatur, » coloniis græcis repleta, remansit quædam linguæ » veteris cognitio. » (Docteur Hody, p. 2.) Si les Romains la firent disparaître, elle fut restaurée par les moines de Saint-Basile, qui possédaient sept couvens dans la seule ville de Rossano (Giannone, *Istoria di Napoli*, t. i, p. 520).

[2] *Ii barbari*, dit Pétrarque en parlant des Allemands et des Français, *vix, non dicam libros sed nomen Homeri audierunt*. Peut-être le treizième siècle était-il, à cet égard, moins heureux que celui de Charlemagne.

[3] Voyez le caractère de Barlaam dans Bocace, *de Genealog. Deorum*, l. xv, c. 6.

[4] Cantacuzène, l. ii, c. 36.

[5] Relativement à l'intimité entre Pétrarque et Barlaam, et à leurs deux entrevues à Avignon en 1339, et à Naples en 1342, voyez les excellens Mémoires sur la vie de Pétrarque, t. i, p. 406-410, t. ii, p. 75-77.

il ne jouit pas long-temps des précieuses leçons de son nouvel ami. Barlaam abandonna une ambassade inutile, et provoqua imprudemment, à son retour en Grèce, le fanatisme des moines, en tâchant de substituer la lumière de la raison à celle de leur *nombril*. Après une séparation de trois ans, les deux amis se rencontrèrent à la cour de Naples; mais le généreux écolier, renonçant à l'occasion de se perfectionner, obtint pour Barlaam, à force de recommandations, un évêché dans la Calabre sa patrie [1]. Les différentes occupations de Pétrarque, l'amour, l'amitié, ses correspondances et ses voyages, le laurier qu'il reçut à Rome, et ses nombreuses compositions en vers et en prose, en latin et en italien, le détournèrent de son étude favorite; et dans un âge avancé il lui resta moins d'espoir que de désir d'apprendre la langue grecque. Il avait environ cinquante ans lorsqu'un de ses amis, ambassadeur de Bysance, également versé dans les deux langues, lui fit le cadeau d'une copie d'Homère. La réponse de Pétrarque annonce également sa reconnaissance, ses regrets et son éloquence. Après avoir célébré la générosité du donateur et la valeur d'un don qu'il préférait à des richesses, il continue ainsi : « Le présent du texte original de ce divin » poète, source de toute invention, est digne » de vous et de moi : vous avez rempli votre » promesse et satisfait mes désirs. Mais votre » générosité est imparfaite : en me donnant » Homère il fallait aussi vous donner vous-» même pour guide, et m'aider à découvrir, » à sentir les beautés infinies de l'Iliade et » de l'Odyssée. Mais hélas! Homère est muet » pour moi, je suis sourd pour lui, et je ne » puis me servir du trésor que je possède. » J'ai placé le prince des poètes à côté de » Platon, le prince des philosophes, et je » jouis du plaisir de les contempler. J'avais » déjà tout ce qui a été traduit en latin de » leurs écrits immortels; mais, sans en tirer » du profit, j'éprouve de la satisfaction à les » voir dépouillés de tout vêtement étranger. » La vue d'Homère m'enchante; et, quand je » tiens dans mes mains ce silencieux volume, » je m'écrie avec un soupir : Divin poète, » avec quelle joie j'écouterais tes chants ini-» mitables, si la mort d'un ami et l'absence » d'un autre n'ôtaient pas à mon ouïe toute » sa sensibilité! Mais l'exemple de Caton » m'encourage, et je ne désespère pas en-» core, puisqu'il ne parvint à la connaissance » des lettres grecques que sur la fin de » sa vie [1]. »

La science à laquelle Pétrarque tâchait en vain d'atteindre ne résista point aux efforts de son ami Bocace [2]. Cet ingénieux écrivain, qui doit sa célébrité au Décameron et à une centaine de nouvelles licencieuses, peut être considéré à juste titre comme celui qui ranima, en Italie, l'étude abandonnée de la langue grecque. Il parvint à retenir auprès de lui, en 1360, Léon ou Léonce Pilate, disciple de Barlaam, qui allait à Avignon. Bocace le logea dans sa maison, lui obtint une pension de la république de Florence, et dévoua tous ses loisirs au premier professeur grec qui enseigna cette langue dans les contrées occidentales de l'Europe. L'extérieur de Léon aurait dégoûté un disciple moins ardent. Enveloppé d'un manteau de philosophe ou de mendiant, son maintien ignoble, ses cheveux noirs rabattus sur son visage, sa barbe longue et malpropre, le rendaient presque effrayant. Il était d'un caractère inconstant

[1] L'évêché auquel Barlaam se retira était primitivement l'ancien Locri, Seta Cyriaca dans le moyen âge, et par corruption Hieracium (Gérace). (*Dissertat. chorographica Italiæ medii ævi*, p. 312.) Le *dives opum* du temps des Normands fut bientôt réduit à l'indigence, puisque l'église même était pauvre : la ville contient cependant encore trois mille habitans (Swinburne, p. 340).

[1] Je transcrirai un passage de cette épître de Pétrarque (*Famil.*, IX, 2) : « Donasti Homerum non in alienum » sermonem violento alveo derivatum, sed ex ipsis græci » eloquii scatebris, et qualis divino illi profluxit ingenio. » Sine tuâ voce Homerus tuus apud me mutus, imo vero » ego apud illum surdus sum. Gaudeo tamen vel adspectu » solo, ac sæpe illum amplexus atque suspirans dico : » O magne vir, etc. »

[2] Pour la vie et les écrits de Bocace, né en 1313 et mort en 1375, le lecteur peut consulter Fabricius (*Bib. Latin. medii ævi*, t. I, p. 248, etc.) et Tiraboschi (t. V, p. 83, 439-451). Les éditions, les traductions et les imitations de ses nouvelles ou contes sont innombrables. Il eut honte cependant de communiquer à son ami Pétrarque ces bagatelles licencieuses ou peut-être scandaleuses.

quoique taciturne, et ne réparait cet extérieur rebutant, lorsqu'il parlait latin, ni par les grâces ni même par la clarté de l'élocution. Mais Léon avait enrichi abondamment son imagination de toute l'érudition des Grecs : également versé dans la fable et l'histoire, dans la grammaire et la philosophie, il expliqua les poèmes d'Homère dans les écoles de Florence. Ce fut d'après ses instructions que Bocace composa, en faveur de son ami Pétrarque, une traduction littérale en prose de l'Iliade et de l'Odyssée, dont il est probable que Laurent Valla se servit secrètement pour composer dans le siècle suivant sa version latine. Bocace recueillit dans la conversation de Léon les matériaux de son traité sur les dieux du paganisme, que son siècle regarda comme un prodige d'érudition. L'auteur le parsema de caractères et de passages grecs pour exciter la surprise et l'admiration de ses contemporains ignorans [1]. Les premiers pas de l'instruction sont lents et pénibles ; l'Italie entière ne fournit d'abord que dix disciples d'Homère : Rome, Venise et Naples n'ajoutèrent pas un seul nom à cette liste. Mais les étudians se seraient multipliés et les progrès auraient été rapides, si Léon n'eût pas abandonné au bout de trois ans leur instruction. En passant à Padoue, il s'arrêta quelques jours chez Pétrarque, qui fut aussi mécontent de son insociabilité qu'étonné de sa vaste érudition. Mécontent des autres et de lui-même, insensible au bonheur dont il pouvait jouir, Léon ne le voyait jamais que dans l'éloignement : Thessalien en Italie et Calabrois en Grèce, il méprisait, en présence des Latins, leurs mœurs ; leur religion et leur langage, et regretta l'opulence de Venise et le faste de Florence dès qu'il fut arrivé à Constantinople. Après avoir importuné inutilement ses amis d'Italie de ses lettres et de son repentir, il résolut d'aller lui-même solliciter leur indulgence. Mais, à l'entrée du golfe Adriatique, le vaisseau qu'il montait fut assailli d'une tempête, et l'infortuné professeur, qui s'était attaché comme Ulysse à un mât, périt frappé de la foudre. Le sensible Pétrarque pleura sa perte ; mais il s'informa soigneusement si quelque copie de Sophocle ou d'Euripide n'était point tombée dans les mains de quelque marinier [1].

Malgré le zèle de Pétrarque et les succès de Bocace, la génération suivante se borna d'abord à perfectionner l'éloquence latine ; elle abandonna totalement l'érudition grecque, et ce ne fut que vers la fin du quatorzième siècle que cette étude se renouvela d'une manière durable en Italie [2]. Avant d'entreprendre son voyage, Manuel députa des orateurs aux souverains de l'Occident pour émouvoir leur compassion. Parmi ces envoyés, Emmanuel Chrysoloras [3] est considéré comme le plus illustre par son éloquence et par son rang ; on assure que ses ancêtres vinrent de Rome avec le grand Constantin. Après avoir visité les cours de France et d'Angleterre, où il obtint quelques contributions et beaucoup de promesses, le député consentit à faire publiquement les fonctions de professeur, et Florence eut encore tout l'honneur de ce second succès. Chrysoloras, également versé dans les langues grecque et latine, mérita les récompenses de la république, et surpassa ses espérances. Des écoliers de tout âge et de tous les rangs accoururent à son école, et l'un d'eux composa une histoire générale,

1 Bocace se permet une honnête vanité : « Ostentationis » causâ græca carmina adscripsi... jure utor meo ; meum » est hoc decus, mea gloria scilicet inter Etruscos » græcis uti carminibus. Nonne ego fui qui Leontium » Pilatum, etc. » (*De Genealogiâ Deorum*, l. XV, c. 7.) Cet ouvrage oublié aujourd'hui eut treize ou quatorze éditions.

1 Léonce ou Léon Pilate est suffisamment connu par ce qu'en disent le docteur Hody (p. 2-11) et l'abbé de Sades (Vie de Pétrarque, t. III, p. 625-634-670-673). L'abbé de Sades a très-habilement imité le style dramatique et animé de son original.

2 Le docteur Hody (p. 54) blâme Léonard Arétin, Guarin, Paul Jove, etc., d'avoir affirmé que les lettres grecques avaient été restaurées en Italie *post septingentos annos;* comme si, dit-il, elles avaient fleuri jusqu'à la fin du septième siècle. Ces écrivains dataient probablement de la fin de l'exarchat, et la présence des militaires et des magistrats grecs à Ravenne devait avoir conservé en quelque façon l'usage de leur langue nationale.

3 Voyez l'article de Manuel ou Emmanuel Chrysoloras, dans Hody (p. 12-54) et Tiraboschi (t. VII, p. 113-118). La date précise de son arrivée flotte entre les années 1390 et 1400, et n'a d'autre époque sûre que le règne de Boniface IX.

dans laquelle il rend compte de ses motifs et de ses succès. « A cette époque, dit Léonard » Arétin [1], j'étudiais la jurisprudence; mais » entraîné par mon penchant pour les belles- » lettres, je fis ma rhétorique et ma logique » avec quelque succès. A l'arrivée de Manuel, » je balançai en moi-même si j'abandonnerais » l'étude des lois pour saisir l'occasion pré- » cieuse qui se présentait, et je raisonnai » ainsi : Te livreras-tu à ton goût et à l'oc- » casion de le satisfaire? refuseras-tu d'ap- » prendre à converser avec Homère, Platon » et Démosthènes, avec les poètes, les phi- » losophes et les orateurs que toutes les gé- » nérations ont reconnus pour les grands » maîtres des sciences? Il se trouvera tou- » jours un nombre suffisant de professeurs » du droit civil dans nos universités; mais » un maître de langue grecque et un maître » comme celui-ci, si on le laisse échapper, » on ne le remplacera peut-être jamais. Con- » vaincu par ce raisonnement, je me livrai » tout entier à Chrysoloras, et mon ardeur » était si vive, que je répétais la nuit, dans » mes songes, les leçons que j'avais étudiées » dans la journée [2]. » Jean de Ravenne, élève de Pétrarque [3], expliquait dans le même temps les auteurs latins à Florence : les Italiens qui illustrèrent leur siècle et leur pays se formèrent à cette double école, et cette ville devint l'utile séminaire de l'érudition des Grecs et des Romains [4]. L'arrivée de l'empereur rappela Chrysoloras de son école à la cour; mais il enseigna dans la suite à Pavie et à Rome avec le même succès et les mêmes applaudissemens. L'éloquent Grec passa les dix-huit dernières années de sa vie tantôt comme envoyé, et tantôt comme professeur : l'honorable emploi d'éclairer par ses talens une nation étrangère ne lui fit jamais oublier ce qu'il devait à son prince et à son pays; Emmanuel Chrysoloras mourut à Constance, où il avait été député vers le concile par son souverain.

D'après cet exemple, une foule de Grecs indigens et instruits au moins de leur langue se répandirent en Italie. Les habitans de Thessalonique et de Constantinople fuirent loin de la tyrannie des Turcs dans un pays riche et libre, où on les accueillit généreusement. Le concile fit luire dans Florence la lumière de l'église grecque et du système de Platon : les fugitifs qui adhéraient à l'union eurent le double mérite d'abandonner leur patrie, non-seulement pour la cause du christianisme, mais plus particulièrement pour celle du catholicisme. Un patriote qui sacrifie son pays et sa conscience aux séductions de la faveur peut n'être pas dépouillé de toutes les vertus sociales d'un particulier Loin de son pays, il est moins exposé aux reproches humilians d'esclave et d'apostat, et la considération qu'il acquiert chez les étrangers peut le rétablir insensiblement dans sa propre estime. Bessarion obtint la pourpre ecclésiastique pour prix de sa docilité, et le cardinal grec, patriarche titulaire de Constantinople, fut considéré à Rome comme le chef et le protecteur de sa nation [1]. Il exerça ses talens dans les légations de Bologne, de Venise, de France et d'Allemagne. Peu s'en

[1] Cinq ou six citoyens nés à Arezzo ont pris successivement le nom d'Arétin; le plus célèbre et le moins digne de l'être vécut dans le seizième siècle. Léonard Bruni l'Arétin, disciple de Chrysoloras, se distingua par la connaissance de plusieurs langues, et mérita aussi l'estime de son siècle, comme orateur et comme historien; il fut successivement le secrétaire de quatre papes, et le chancelier de la république de Florence, où il mourut, A. D. 1444, âgé de soixante-quinze ans (Fabric., *Bibl. medii ævi*, t. I, p. 190, etc.; Tiraboschi, t. VII, p. 33-38).

[2] Voyez le passage d'Arétin, *in Commentario Rerum suo tempore in Italia gestarum*, *apud Hodium*, p. 28 30.

[3] Pétrarque, qui aimait ce jeune homme, se plaint souvent de la curiosité trop avide, de l'activité indocile, et du penchant à l'orgueil, qui annonçaient le génie et les talens futurs de son disciple (Mémoires sur Pétrarque, t. III, p. 700-709).

[4] « Hinc græcæ latinæque scholæ exortæ sunt, Gua- » rino Philelpho, Leonardo Aretino, Caroloque, ac » plerisque aliis tanquam ex equo trojano prodeuntibus, » quorum emulatione multa ingenia deinceps ad laudem » excitata sunt. » (Platina *in Bonifacio IX*.) Un autre auteur italien ajoute les noms de « Paulus Petrus Verge- » rius, Omnibonus Vincentius, Poggius, Franciscus Bar- » barus, » etc. Mais je doute qu'une chronologie exacte accordât à Chrysoloras l'honneur d'avoir formé tous ces savans disciples (Hody, p. 25-27, etc.).

[1] Voyez dans Hody l'article de Bessarion (p. 136-177). Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, et les autres Grecs que j'ai nommés ou omis, sont cités dans les différens chapitres de ce savant auteur. Voyez aussi Tiraboschi, dans la première et la seconde partie de son sixième tome.

fallut qu'un conclave ne l'élevât sur le trône pontifical [1]. Ses honneurs ecclésiastiques illustrèrent son mérite et ses travaux littéraires. Il fit de son palais une école, et, dans ses visites au Vatican, le cardinal était toujours suivi d'un train nombreux de disciples des deux nations [2], de savans fiers de leurs talens et de leur réputation; et leurs écrits, qui croupissent aujourd'hui dans la poussière, furent de quelque utilité à leurs contemporains.

Je n'entreprendrai point de compter tous ceux qui contribuèrent dans le quinzième siècle à restaurer la littérature grecque. Il suffira de citer avec reconnaissance les noms de Théodore Gaza, de Georges de Trébizonde, de Jean Argyropole et de Démétrius Chalcondyle, qui enseignèrent leur langue nationale dans les écoles de Florence et de Rome. Leurs succès égalèrent ceux de Bessarion, l'objet de leur vénération publique et de leur secrète envie. Ces grammairiens menaient une vie humble et obscure; ils avaient refusé d'entrer dans la carrière lucrative de l'église; leurs mœurs et leurs vêtemens les séquestraient de la société; et, puisque le mérite de l'érudition leur suffisait, ils devaient aussi se contenter de sa récompense. Jean Lascaris [3] mérite une exception. Son affabilité, son éloquence et sa naissance illustre recommandèrent à la cour de France un descendant des empereurs: on l'employa alternativement dans la même ville, comme professeur et comme négociateur. Par ambition ou par reconnaissance, ces savans cultivèrent l'étude de la langue latine, et quelques-uns acquirent en peu de temps la facilité d'écrire et de parler une langue étrangère avec élégance. Mais ils ne dépouillèrent jamais la vanité nationale. Leurs louanges ou au moins leur admiration étaient réservées exclusivement aux écrivains de leur pays, aux talens desquels ils devaient leur réputation et leur subsistance. Ils trahirent quelquefois leur mépris par des critiques ou plutôt des satires de Virgile et de Cicéron [1]. Ces habiles maîtres durent leur supériorité à la pratique habituelle d'une langue vivante; et leurs premiers disciples ne pouvaient plus discerner combien ils avaient dégénéré de la science et même de la pratique de leurs ancêtres. La génération suivante proscrivit dans les écoles la prononciation vicieuse [2] qu'ils y avaient introduite. Ils ne connaissaient point la valeur des accens grecs, qui faisaient de la prononciation attique une harmonie musicale. Ces accens n'étaient à leurs yeux, comme aux nôtres, que des marques inutiles en prose et gênantes dans la poésie. Ils possédaient les véritables principes de la grammaire; les précieux fragmens d'Apollonius et d'Héro-

[1] Les cardinaux frappèrent à sa porte, mais son conclaviste refusa d'interrompre l'étude de Bessarion. « Nicolas, lui dit-il lorsqu'il en fut instruit, ton respect me coûte la tiare et à toi le chapeau. »

[2] Tels que Georges de Trébizonde, Théodore Gaza, Argyropule et Andronic de Thessalonique, Philelphe, le Pogge, Blondus, Nicolas Perrot, Valla, Campanus, Platina, etc., *viri* (dit Hody avec le zèle d'un disciple) *nullo ævo perituri* (p. 156).

[3] Il était né avant la prise de Constantinople, et poussa sa brillante carrière jusqu'en 1535. Léon X et François I furent ses illustres patrons. Il fonda par leur secours les colléges grecs de Rome et de Paris (Hody, p. 247-275). Lascaris laissa en France de la postérité; mais les comtes de Vintimille n'ont d'autre droit à son nom qu'une alliance douteuse avec la fille de l'empereur grec, dans le treizième siècle (Ducange, *Fam. Byzant.* p. 224-230).

[1] François Floridus a conservé et réfuté deux épigrammes contre Virgile et Cicéron, et traite l'auteur de *Græculus ineptus et impudens* (Hody, p. 274). Un critique anglais a accusé de nos jours l'Énéide de contenir *multa languida, nugatoria, spiritu et majestate carminis heroici defecta*, et beaucoup de vers que lui Jéremie Markland aurait rougi d'avouer lui appartenir (*Præfat. ad Statii sylvas*, p. 21, 22).

[2] Émmanuel Chrysoloras et ses collègues ont été accusés d'ignorance, d'envie et d'avarice (Sylloge, etc., t. II, p. 235). Les Grecs modernes prononcent le β comme un *v* consonne, et confondent les trois voyelles (η ι υ t plusieurs diphtongues. Telle était la prononciation commune et vicieuse que l'opiniâtre Gardiner maintint dans l'université de Cambrigde par des statuts sévères Mais le monosyllabe Βη représentait à une oreille attique le bêlement d'un mouton; et un bélier aurait été à cet égard un meilleur témoignage qu'un évêque ou un chancelier. On trouvera les traités des savans qui rectifièrent la prononciation, et particulièrement d'Érasme, dans le sylloge d'Havercamp (deux volumes in-octavo, Lugd. Bat. 1736-1740). Mais il est difficile de peindre des sons par des mots; et, en renvoyant à l'usage moderne, ils ne peuvent respectivement se faire entendre que de leurs compatriotes. Nous observerons qu'Érasme a donné son approbation à notre prononciation du θ, *th*. (Érasme, t. II, p. 130.)

dien furent fondus dans leurs leçons; et leurs traités de la syntaxe et des étymologies sont encore aujourd'hui d'un grand secours aux étudians. Lorsque les bibliothèques de Bysance furent détruites, chaque fugitif saisit un fragment du trésor, une copie de quelque auteur dont nous leur devons l'existence. Ils en multiplièrent laborieusément les copies, corrigèrent le texte, et y ajoutèrent leurs interprétations ou celles des anciens commentateurs. Les Latins connurent le sens littéral, mais non pas l'esprit des auteurs classiques de la Grèce. Les beautés du style disparaissent dans une traduction. Mais Théodore Gaza eut le bon esprit de choisir les solides ouvrages de Théophraste et d'Aristote. Leurs histoires naturelles des plantes et des animaux ouvrirent un champ vaste à la théorie et aux expériences.

On poursuivit cependant, toujours par préférence, les vaines illusions de la métaphysique. Un Grec estimable ressuscita en Italie le génie de Platon, condamné à l'oubli depuis long-temps [1], et l'enseigna dans le palais des Médicis. Son élégante philosophie pouvait être de quelque avantage dans un temps où le concile de Florence ne s'occupait que de querelles théologiques. Son style est un précieux modèle de la pureté du dialecte attique; il adapte souvent ses plus sublimes pensées au ton familier de la conversation, et les enrichit quelquefois de tout l'art de l'éloquence et de la poésie. Les dialogues de ce grand homme présentent un tableau dramatique de la vie et de la mort d'un sage; et, quand il daigne descendre des cieux, son système moral imprime dans l'âme l'amour de la vérité, de la patrie et de l'humanité. Socrate recommanda le doute et l'examen par ses préceptes et son exemple; et l'enthousiasme des platonistes, qui adoraient aveuglément les visions et les erreurs de leur divin maître, pouvait servir à corriger la méthode sèche et dogmatique de l'école péripatéticienne. Aristote et Platon avaient un mérite si égal, quoique leurs sentimens fussent très-opposés, qu'on trouverait en les balançant la matière d'une controverse interminable. Ces deux sectes divisèrent les Grecs modernes, qui combattirent sous l'étendard de leurs chefs avec moins d'intelligence que d'obstination; et les fugitifs de Constantinople choisirent Rome pour leur nouveau champ de bataille. Mais les grammairiens mêlèrent bientôt la haine et les injures personnelles à cette contestation philosophique; et Bessarion, quoique partisan zélé de Platon, soutint l'honneur national en interposant les avis et l'autorité d'un médiateur. Les académiciens enseignaient leur doctrine dans les jardins des Médicis; mais cette société philosophique fut bientôt détruite; Platon fit encore les plaisirs du cabinet, mais son puissant rival resta seul l'oracle de l'école et de l'église [1].

J'ai représenté impartialement le mérite littéraire des Grecs, que l'ardeur des Latins seconda et surpassa peut-être. Un grand nombre de petits états indépendans partageaient l'Italie; les princes et les républiques se disputaient alors l'honneur d'encourager et de récompenser la littérature. Nicolas V [2], dont le mérite fut infiniment supérieur à sa réputation, se tira, par son érudition et ses vertus, de l'obscurité où l'avait placé sa naissance. Le caractère de l'homme l'emporta toujours sur l'intérêt du pape, et Nicolas aiguisa de ses propres mains les armes dont on se servit bientôt pour attaquer l'église romaine [3]. Lié d'amitié avec les principaux savans de

[1] Georges Gemistus, qui a composé de volumineux ouvrages sur différens sujets : il fut le maître de Bessarion et de tous les platonistes de son siècle. Dans sa vieillesse, Georges visita l'Italie, et retourna promptement mourir dans le Péloponèse. Voyez une curieuse diatribe *de Leo Allatius de Georgiis*, dans Fabricius (*Biblioth. Græc.*, t. x, p. 739-756).

[1] Boivin (Mém. de l'Acad. des Inscript., t. ii, p. 715-729) et Tiraboschi (t. vi, part. i, p. 259-288) ont éclairci l'état de la philosophie platonique en Italie.

[2] Voyez la Vie de Nicolas V, par deux auteurs contemporains, Janottus Manettus (t. iii, part. ii, p. 905 962) et Vespasien de Florence (t. xxv, p. 267, 290), dans la collection de Muratori. Consultez Tiraboschi (t. vi, p. 1-46, 51-109) et Hody, aux articles de Théodore Gaza, de Georges de Trébizonde, etc.

[3] Le lord Bolingbroke observe, avec autant d'esprit que de justesse, que les papes furent, à cet égard, moins politiques que le muphti, et qu'ils rompirent eux-mêmes le talisman qui enchaînait depuis si long-temps le genre humain. (Lettres sur l'étude de l'Histoire, l. vi, p. 165, 166, édit. in-octavo, 1779.)



son siècle, il devint leur protecteur. Telle était la rare simplicité de ses mœurs, qu'on n'y aperçut aucun changement après son exaltation. Lorsqu'il pressait d'accepter un présent, il l'offrait moins comme une mesure du mérite que comme une marque de son affection; et, lorsque la modestie hésitait à profiter de sa faveur : « Prenez, disait-il; vous » n'aurez pas toujours un Nicolas parmi » vous. » L'influence du saint-siége se répandit dans toute la chrétienté, et le vertueux pontife en profita plus pour acquérir des livres que des bénéfices. Il fit chercher dans les ruines des bibliothèques de Constantinople et dans tous les monastères de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne les anciens manuscrits de l'antiquité, dont il faisait tirer des copies exactes lorsqu'on refusait de lui vendre l'original. Le Vatican, ancien dépôt des bulles et des légendes, se remplit d'un mobilier plus intéressant; et, dans les huit années d'un règne malheureusement bien court, Nicolas parvint à composer une bibliothèque de cinq mille volumes: c'est à sa libéralité que le monde latin fut redevable des traductions de Xénophon, Diodore, Polybe, Thucydide, Hérodote et Appien; de la géographie de Strabon, de l'Iliade, des plus précieux ouvrages de Platon, d'Aristote, de Ptolémée, de Théophraste et des Pères de l'église grecque. Un marchand de Florence, qui gouvernait la république sans titre et sans armes, imita l'exemple du pontife romain. Côme de Médicis [1] fut la tige d'une suite de princes; son nom et son siècle sont presque synonymes de la restauration des sciences. A un crédit immense il ajouta l'éclat de la renommée; ses richesses furent consacrées à l'avantage du genre humain; ses correspondances s'étendaient du Caire à Londres, et le même vaisseau lui rapportait souvent des livres grecs et des épiceries de l'Inde. Le génie et l'éducation de son petit-fils Laurent en firent non-seulement le protecteur, mais un membre et un juge de la littérature. Il soulagea les pauvres et récompensa le mérite; l'académie platonique faisait le charme de ses loisirs; il encouragea l'émulation de Démétrius Chalcondyle et d'Ange Politien; et Jean Lascaris, son zélé missionnaire, rapporta de l'Orient deux cents manuscrits, dont quatre-vingts étaient inconnus alors aux bibliothèques de l'Europe [1]. Le même esprit anima toute l'Italie, et les progrès des nations payèrent les princes de leur libéralité. Les Latins se réservèrent la propriété exclusive de leur propre littérature; et ces disciples de la Grèce devinrent bientôt capables de transmettre et de perfectionner les leçons qu'ils avaient reçues. L'émigration cessa après une courte succession de maîtres étrangers; mais le langage de la Grèce s'était répandu au-delà des Alpes, et les étudians de France, d'Allemagne et d'Angleterre [2] propagèrent dans leur patrie l'instruction qu'ils avaient reçue dans les écoles de Rome et de Florence [3]. L'art et l'industrie sont également suceptibles de perfectionner les productions de la terre et celles de l'esprit : les auteurs grecs, oubliés sur les bords de l'Ilissus, ont été embellis sur ceux de l'Elbe et de la Tamise; Bessarion ou Gaza auraient pu porter envie à la supériorité des Barbares; ils auraient admiré l'exactitude de Budé, l'abondance d'Étienne, l'érudition de

[1] Voyez l'Histoire de Côme et de Laurent de Médicis dans Tiraboschi (t. vi, part. I, l. I, c. 2). Il fait un grand éloge d'Adolphe d'Aragon, roi de Naples, des ducs de Milan, Ferrare, Urbin, etc. La république de Venise est celle qui a le moins de droits à la reconnaissance des savans.

[1] Tiraboschi (t. vi, part. I, p. 104), extrait de la préface de Jean Lascaris à l'Antologie grecque, imprimée à Florence en 1494. « Latebant (dit Alde dans sa préface » aux orateurs grecs, dans Hody, p. 149) in Atho Thraciæ » monte: eas Lascaris..... in Italiam reportavit. Miserat » enim ipsum Laurentius ille Medices in Græciam ad » inquirendos simul et quantovis emendos pretio bonos » libros. » Il est assez digne de remarque que le sultan Bajazet II facilita cette recherche.

[2] Grocyn, Linacer et Latimer, qui avaient étudié à Florence, sous Démétrius Chalcondyle, introduisirent la langue grecque dans l'université d'Oxford, dans les dernières années du quinzième siècle. Voyez la vie curieuse d'Érasme, composée par le docteur Knight. Quoiqu'un zélé champion de l'académie, il est forcé d'avouer qu'Érasme apprit à Oxford le grec, qu'il enseigna à Cambridge.

[3] Les Italiens désiraient se réserver le monopole de l'instruction grecque. Lorsque Alde fut sur le point de publier ses commentaires sur Sophocle et Euripide : « Cave, lui dirent-ils, cave hoc facias, ne barbari istis » adjuti, domi maneant; et pauciores in Italiam ventitent. » (Docteur Knight, dans sa Vie d'Érasme, p. 376, extrait de Beatus Rhenanus.)

Scaliger, le goût d'Érasme, le discernement de Reiske ou de Bentley. L'invention de la presse fut un avantage accidentel, mais Alde Manuce et ses successeurs employèrent cet art précieux à perpétuer et multiplier les ouvrages de l'antiquité [1]. Un seul manuscrit apporté de la Grèce produisait dix mille copies, toutes plus belles que l'original. Sous cette forme, Homère et Platon liraient leurs propres ouvrages avec plus de satisfaction, et leurs anciens commentateurs ne peuvent pas comparer leurs travaux à ceux des éditeurs modernes.

Avant la renaissance de la littérature classique, les peuples de l'Europe étaient plongés dans la plus épaisse ignorance, et leur jargon barbare annonçait la grossièreté de leurs mœurs. Ceux qui étudièrent les idiomes de Rome et de la Grèce se trouvèrent transplantés dans un nouveau monde de sciences et de lumières. Ils se familiarisèrent avec les nations policées, avec le langage sublime de l'éloquence et de la raison. Une telle société devait nécessairement élever l'âme et perfectionner le goût des modernes : on aurait cependant pensé, d'après les premiers essais, que l'étude des anciens avait plutôt arrêté que précipité l'essor du génie. L'esprit d'imitation tient toujours un peu de l'esclavage, et les premiers disciples des Romains et des Grecs ne semblaient appartenir ni à leur pays ni à leur siècle. L'étude des anciens aurait pu perfectionner l'état présent de la société; mais les critiques et les métaphysiciens suivaient servilement l'autorité d'Aristote; les poètes, les historiens et les orateurs répétaient orgueilleusement les pensées et les expressions du siècle d'Auguste; ils observaient les ouvrages de la nature avec les yeux de Pline et de Théophraste, et quelques-uns d'eux rendaient secrètement hommage aux dieux d'Homère et de Platon [1]. Une foule d'imitateurs latins parurent dans le siècle qui suivit la mort de Pétrarque et de Bocace. Mais on citerait difficilement dans ce siècle la découverte d'une science, un ouvrage d'invention ou d'éloquence dans la langue [2] nationale. Mais, lorsque ce précieux engrais eut suffisamment fertilisé le sol, la végétation fit des progrès rapides; les idiomes modernes se perfectionnèrent; les auteurs classiques de Rome et d'Athènes inspirèrent le goût et l'émulation; l'Italie et ensuite la France et l'Angleterre abandonnèrent les séduisantes fictions de la poésie pour se livrer aux spéculations et aux expériences de la philosophie. Le génie, aidé des circonstances, peut quelquefois luire prématurément; mais l'éducation d'un peuple ou d'un individu exige indispensablement qu'on exerce sa mémoire avant de mettre en mouvement les ressorts de sa raison ou de son imagination, et ce n'est qu'après les avoir imités long-temps que l'artiste parvient à égaler et quelquefois à surpasser ses modèles.

[1] La presse d'Alde Manuce, Romain, fut établie à Venise vers l'année 1494. Il imprima au-delà de soixante ouvrages volumineux de littérature grecque, dont la plupart étaient encore en manuscrit, outre plusieurs traités de différens auteurs, dont il fit successivement jusqu'à quatre éditions (Fabric. *Biblioth. Græc.*, t. XIII, p. 605, etc.). Sa gloire ne doit pas cependant nous faire oublier que le premier livre grec, la grammaire de Constantin Lascaris, fut imprimé à Milan en 1476, et que l'Homère imprimé à Florence en 1488 fut enrichi de tout l'art de la typographie. Voyez les Annales typographiques de Mattaire, et la Bibliographie instructive de Debure, imprimeur et libraire de Paris, distingué par son érudition et son mérite personnel.

[1] Je choisirai trois exemples frappans de cet enthousiasme classique. 1° Au synode de Florence, Gemistus Pletho dit à Georges de Trébizonde, dans une conversation familière, que toutes les nations renonceraient bientôt à l'Évangile et à l'Alcoran pour embrasser une religion ressemblante à celle des Gentils (*Leo Allatius*, apud *Fabricium*, t. X, p. 751). 2° Paul II persécuta l'académie romaine, fondée par Pomponius Lætus; et les principaux membres furent accusés d'hérésie, d'impiété et de paganisme (Tiraboschi, t. VI, part. I, p. 81, 82). 3° Dans le siècle suivant, des étudians et des poètes célébrèrent en France la fête de Bacchus, et immolèrent, dit-on, un bouc en réjouissance des succès que Jodelle avait obtenus par sa tragédie de Cléopâtre (Dictionnaire de Bayle, art. JODELLE; Fontenelle, t. III, p. 56-61.) Il est probable qu'on a mal à propos confondu un jeu d'écoliers avec une impiété sérieuse.

[2] Bocace mourut dans l'année 1375; et nous ne pouvons pas supposer que Louis Pulci composa son *Morgante Maggiore*, et Boyardo son *Orlando Inamorato*, avant l'année 1480. (Tiraboschi, t. VI, part. II, p. 174-177.)



CHAPITRE LXVII.

Schisme des Grecs et des Latins. — Règne et caractère d'Amurath II. — Croisade de Ladislas, roi de Hongrie. — Sa défaite et sa mort. — Jean Huniades. — Scanderbeg. — Constantin Paléologme, dernier empereur de Constantinople.

Un Grec éloquent, le père des écoles de l'Italie, a comparé et célébré les villes de Rome et de Constantinople [1]. La vue de l'ancienne capitale du monde frappa Emmanuel Chrysoloras d'étonnement; il convint que la résidence de ses ancêtres surpassait tout ce que l'imagination pouvait suggérer, et qu'un philosophe avait eu raison de s'écrier que Rome était sans doute habitée par des dieux. Ces dieux ou ces hommes n'existaient plus depuis long-temps; mais à travers les ruines, l'œil de l'enthousiasme croyait discerner encore l'image de la prospérité. Les monumens des consuls et des césars, des martyrs et des apôtres, excitaient de toutes parts l'admiration du philosophe et la dévotion du chrétien. Emmanuel confessa que les armes et la religion de Rome avaient été destinées à régner dans tous les temps sur l'univers. Sa vénération pour les beautés antiques des bords du Tibre ne lui fit point oublier la seconde Rome sa patrie. Chrysoloras célèbre les avantages naturels et éternels de Constantinople. Il détaille les monumens plus fragiles de la magnificence et des arts dont elle était ou avait été embellie; observe modestement que sa gloire rejaillit sur la ville dont elle n'est que la première colonie, et que les parens se voient avec plaisir égalés ou même surpassés par leurs enfans. « Constantinople, dit l'orateur, est située sur une colline entre l'Europe et l'Asie, entre l'Archipel et la mer » Noire. Elle joint ensemble les deux mers » et les deux continens, et tient à son gré » les portes du commerce ouvertes ou fermées. Son port est le plus vaste et le plus » sûr de l'univers : on peut comparer les » portes et les murs de Constantinople à ceux » de Babylone; ses tours hautes et nombreuses sont construites avec la plus grande » solidité; le second mur ou la fortification » extérieure servirait de défense et d'ornement à une capitale ordinaire; ses fossés » profonds se convertissent à volonté en un » canal large et rapide, et cette île artificielle peut être alternativement environnée, » comme Athènes [1], par les eaux ou par le » continent. » On allègue des causes qui durent contribuer naturellement à perfectionner le plan de la nouvelle Rome. Le monarque qui la fonda commandait à toutes les nations civilisées du monde, et, dans l'exécution de son dessein, il employa aussi utilement les sciences et les arts de la Grèce que la puissance des Romains. La grandeur de la plupart des villes a dépendu du temps et des événemens; on y trouve toujours un mélange irrégulier de magnificence et de difformité, et les habitans, attachés à l'endroit qui les a vus naître, ne peuvent rectifier ni les vices du sol ou du climat, ni les erreurs de leurs ancêtres. Mais le plan de Constantinople et son exécution furent l'ouvrage libre d'un seul génie, secondé par le zèle de ses sujets et des souverains qui lui succédèrent. Quoique les îles adjacentes offrissent une quantité de marbres inépuisables, on transporta des matériaux du fond de l'Europe et de l'Asie; les édifices publics et particuliers, les palais, les églises, les aquéducs, les citernes, les portiques, les colonnes, les bains et les hippodromes furent tous construits sur des dimensions convenables à la grandeur de la capitale de l'Orient. Le superflu de ces richesses embellit les deux côtes; et les alentours de Bysance jusqu'à l'Euxin, à l'Hellespont et au grand mur, ressemblaient à un grand faubourg ou à une suite continuelle de jardins. Dans ce tableau enchanteur, il confondait le passé avec le présent, les temps de

[1] Voyez l'épître de Manuel Chrysoloras (*ad calcem Codini de Antiquitatibus C. P.* 107-126); la suscription prouve que Jean Paléologue fut associé à l'empire avant l'année 1414, qui est l'époque de la mort de Chrysoloras. L'âge de ses deux plus jeunes fils, qui étaient l'un et l'autre *Porphyrogeniti*, indique une date encore plus ancienne (Ducange, *Fam. Byzant.*, p. 224-247).

[1] Un écrivain a observé qu'on pouvait environner d'eaux la ville d'Athènes (*τις ειπειν την πολιν των Αθηναιων δυνασθαι και παραπλειν και περιπλειν*). Mais ce qu'on se permettra de dire dans un discours oratoire, de la ville de Constantinople, ne convient point à celle d'Athènes, située à cinq milles de la mer, et qui n'est ni environnée ni traversée par des canaux navigables.

prospérité avec celui de la décadence; mais la vérité échappe involontairement à l'orateur, et il avoue que sa malheureuse patrie n'est plus que l'ombre ou le fantôme de la superbe Bysance. Les anciens ouvrages de sculpture avaient été défigurés par le zèle aveugle des chrétiens ou par la violence des barbares. Les plus beaux édifices étaient démolis pour faire de la chaux. On brûlait les marbres précieux de Paros et de la Numidie, ou on les employait aux usages les plus grossiers. Il ne restait de la plupart des statues que leurs piédestaux; presque toutes les colonnes étaient mutilées ou rompues; on voyait à découvert les tombes des empereurs; les ouragans et les tremblemens de terre avaient aidé la lime du temps, et la tradition populaire remplissait les espaces vides de monumens d'or ou d'argent. Il distingue toutefois de ces merveilles, qui n'ont peut-être jamais existé que dans l'imagination, la colonne de porphyre, le colosse de Justinien [1], et l'église ou le dôme de Sainte-Sophie; mais il oublie d'observer que, dans le siècle précédent, les fondemens du colosse et de l'église avaient été soutenus et réparés par les soins actifs d'Andronic l'aîné. Trente ans après que l'empereur eut ajouté à Sainte-Sophie deux colonnes ou arcs-boutans, l'hémisphère oriental essuya une secousse violente; les images, les autels et le sanctuaire furent ensevelis dans les ruines. Mais le mal ne tarda pas à être réparé. Les citoyens de toutes les classes travaillèrent avec persévérance à déblayer les décombres, et les Grecs employèrent les précieux débris à reconstruire ce magnifique temple de l'Orient [2].

[1] Nicéphore Grégoras a décrit le colosse de Justinien (l. VII, 12); mais ses dimensions sont fausses et ridicules. L'éditeur Boivin a consulté son ami Girardon; et le sculpteur lui a donné les justes proportions d'une statue équestre. Pierre Gillyus a examiné celle de Justinien : elle n'était plus sur une colonne, mais dans la cour extérieure du sérail. Il était à Constantinople lorsqu'on la fondit et qu'on la convertit en une pièce de canon (*de Topograph. C. P.*, l. II, c. 17).

[2] Voyez les ruines et les réparations de Sainte-Sophie (Grégoras l. VII, 12; l. XV, 2). Andronic la fit étayer en 1317, et l'hémisphère oriental s'écroula en 1345. Les Grecs exaltent en style pompeux la sainteté et la magnificence de ce paradis terrestre le séjour des anges et de Dieu lui-même, etc.

Menacés d'une destruction prochaine, la ville et l'empire de Constantinople fondaient un dernier espoir sur leur réunion avec la capitale spirituelle de la chrétienté. Mais les démonstrations d'amitié et les promesses que les Grecs et les Latins s'étaient mutuellement prodiguées dans le concile de Florence étaient fausses et perfides [1]. Dès qu'ils furent séparés, tout l'édifice de l'union disparut comme un songe [2]. L'empereur et ses prélats partirent sur les galères de Venise; mais lorsqu'ils relâchèrent dans les îles de Corfou et de Lesbos, les sujets des Latins se plaignirent hautement de l'union prétendue, qui ne servirait, disaient-ils, que d'un nouvel instrument à la tyrannie. En arrivant à Bysance, ils entendirent de toutes parts le murmure général du mécontentement. Depuis plus de deux ans qu'avait duré leur absence, la capitale était privée de ses chefs civils et ecclésiastiques, et le fanatisme fermentait dans l'anarchie; des moines turbulens gouvernaient la conscience des femmes et des dévots, et leur prêchaient pour premier précepte la haine des Latins et de leur religion. Avant son départ pour l'Italie, l'empereur avait flatté ses sujets d'un prompt et puissant secours, et le clergé s'était vanté présomptueusement de remporter une victoire facile sur les schismatiques de l'Occident. Ce double contre-temps mit les Grecs en fureur. Les prélats qui avaient souscrit furent intimidés; le moment de la séduction était passé, et la colère du peuple leur parut plus redoutable que celle du pape et de l'empereur. Loin de vouloir excuser leur conduite, ils confessèrent humblement leur faiblesse et leur repentir, et demandèrent pardon à Dieu et à leurs compatriotes. Lorsqu'on leur de-

[1] Syropulus (p. 312-351) prétend que le schisme des Grecs s'annonça dès la première fois qu'ils officièrent à Venise, et fut confirmé par l'opposition générale du clergé et du peuple de Constantinople.

[2] Relativement au schisme de Constantinople, voyez Phranzès (l. II, c. 17), Laonic. Chalcondyle (l. VI, p. 155, 156) et Ducas (c. 31). Le dernier s'exprime avec franchise et liberté. Parmi les modernes, on peut distinguer le continuateur de Fleury (t. XXIII, p. 338, etc., 401, 402, etc.), et Spondanus (A. D. 1440-30). Le bon sens du dernier se noie dans une mer de préjugés, dès qu'il est question de Rome ou de la religion.

manda, d'un ton sévère, comment le concile d'Italie s'était terminé, et quel en serait l'avantage · « Nous avons, répondirent-ils d'une » voix étouffée par les soupirs et les larmes, » nous avons abjuré notre foi; nous sommes » des impies, des criminels azymites qui » ont renoncé au très-saint sacrifice. » On apelait azymites ceux qui communiaient avec du pain azyme ou sans levain, et je ne doute point que mon lecteur n'accuse en ce moment d'inconséquence l'éloge que j'ai fait plus haut de la philosophie renaissante. « Hélas, continuèrent-ils, nous avons succombé à la misère; on nous a séduits par » la fraude, par la crainte et l'espérance » d'une vie transitoire. Nous méritons qu'on » abatte la main qui a scellé notre crime, » qu'on arrache la langue qui a prononcé le » blasphème. » Ils prouvèrent la sincérité de leur repentir par un zèle ardent pour les plus minutieuses cérémonies, pour les dogmes les plus incompréhensibles. Ils se séquestrèrent et n'eurent de communication avec personne, pas même avec l'empereur, dont la conduite fut un peu plus décente et plus raisonnable. Après la mort du patriarche Joseph, les archevêques de Trébizonde et d'Héraclée refusèrent d'accepter sa place, et le cardinal Bessarion préféra la retraite sûre et tranquille du Vatican. Il ne restait à choisir au parti de l'empereur que Métrophanes de Ciziques, qui fut sacré dans l'église de Sainte-Sophie; mais elle resta vide. Les porte-croix abandonnèrent le service des autels. La contagion se communiqua de la ville aux villages, et Métrophanes fit inutilement usage des foudres ecclésiastiques pour rappeler le peuple à l'obéissance. Les regards des Grecs se tournèrent vers Marc d'Éphèse, et payèrent à sa fermeté dans le malheur un tribut d'applaudissement et d'admiration. Son exemple et ses écrits propagèrent la flamme de la discorde religieuse, et en succombant aux infirmités de l'âge il supplia jusqu'au dernier soupir qu'on n'admît point à son convoi les adhérens de Rome, qu'il dispensait de prier pour lui.

Le schisme ne se renferma point dans les limites étroites de l'empire grec. Tranquilles sous celui des Mamelucks, les patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem assemblèrent un nombreux synode, désavouèrent leurs représentans à Ferrare et à Florence, condamnèrent le symbole et le concile des Latins, et menacèrent l'empereur de Constantinople des censures de l'église orientale. Parmi les sectaires de la communion grecque, les Russes étaient les plus puissans, les plus ignorans et les plus superstitieux. Leur primat, le cardinal Isidore, courut rapidement de Florence à Moscow [1], pour sceller le triomphe du pape sur cette nation indépendante. Mais les évêques russes avaient puisé leurs principes au mont Athos, et le souverain et ses sujets suivaient les opinions théologiques de leur clergé. Le titre et le faste du légat, sa crosse latine et ses liaisons avec des hommes impies, qui célébraient le service divin avec des gants aux mains et des bagues aux doigts, scandalisèrent les Russes. Isidore fut condamné par un synode; on l'enferma dans un monastère, et le cardinal n'échappa qu'avec beaucoup de difficulté à la fureur d'un peuple féroce et fanatique [2]. Les Russes refusèrent le passage aux missionnaires de Rome, qui espéraient convertir les païens au-delà du Tanaïs [3], et justifièrent leur refus par la

[1] Isidore était métropolitain de Kiow; mais les Grecs, sujets de la Pologne, ont transporté ce siége des ruines de Kiow à Lemberg ou Léopold (Herbestein, *in Ramusio*, t. II, p. 127); et les Russes transférèrent leur obéissance spirituelle à l'archevêque, qui devint, en 1588, le patriarche de Moscow. (Lévesque, Hist. de Russie, t. III, p. 188-190, extrait d'un manuscrit de Turin, *Iter et labores archiepiscopi Arsenii.*)

[2] Le curieux récit de Lévesque (Hist de Russie, t. II, p. 242-247) est extrait des archives du patriarchat. Les débats de Ferrare et de Florence y sont décrits avec autant de partialité que d'ignorance. Mais on peut croire les Russes relativement à leurs propres préjugés.

[3] Le chamanisme ou l'ancienne religion des Chamans ou Gymnosophistes, a été repoussé par les brames de l'Inde dans les déserts du Nord. Des philosophes qui allaient tout nus furent obligés de s'envelopper dans des fourrures. Ils dégénérèrent à la longue en magiciens ou charlatans. Les Morvans ou Tcheremisses de la Russie européenne professent cette religion constituée sur le modèle terrestre d'un roi ou d'un Dieu, de ses ministres ou anges, et des esprits rebelles qui contrarient son gouvernement. Comme ces tribus du Volga n'admettent point les images, elles rétorquaient sur les chrétiens le nom d'idolâtres avec une espèce de raison. (Lévesque,

maxime qui fait du schisme un crime plus grave que celui de l'idolâtrie. L'aversion des Bohémiens pour le pape fit excuser leurs erreurs, et le clergé grec sollicita par une députation l'alliance de ces enthousiastes sanguinaires [1]. Tandis qu'Eugène se félicitait de la réunion des Grecs et de leur orthodoxie, ses partisans étaient circonscrits dans les murs, ou plutôt dans le palais de Constantinople. La résistance refroidit bientôt le zèle de Paléologue, dont l'intérêt personnel avait été le plus puissant mobile. Il craignit d'exposer sa couronne et sa vie en aliénant une nation qui n'aurait pas manqué de secours, pour soutenir sa révolte. Le prince Démétrius son frère, retiré avant l'union en Italie, menaçait d'embrasser la cause de la religion, et l'intelligence apparente des Grecs et des Latins alarmait le sultan des Turcs.

« Le sultan Murad ou Amurath mourut » âgé de quarante-neuf ans, après en avoir » passé trente et demi sur le trône. Il était » courageux et équitable, magnanime et pa» tient dans ses entreprises, instruit et com» patissant, pieux et charitable : ce prince » aimait les sciences et les encourageait; il » possédait toutes les vertus d'un souverain » et tous les talens d'un général. Amurath » remporta un grand nombre de victoires » brillantes, et n'échoua jamais que devant » Belgrade. Sous son règne, ses soldats fu» rent toujours victorieux, ses sujets riches » et tranquilles. Après une conquête, il s'oc» cupait d'abord de construire des mosquées, » des caravanserais, des colléges et des hô» pitaux. Le sultan donnait tous les ans mille » pièces d'or aux descendans mâles du pro» phète; il en envoyait deux mille cinq cents » aux devots de la Mecque, de Médine et de » Jérusalem [2]. » Ce portrait est tiré d'un historien de l'empire ottoman. Mais les plus cruels tyrans ont obtenu les louanges des peuples esclaves et superstitieux; et les vertus d'un sultan sont souvent des crimes utiles à sa personne, et approuvés de ses sujets. Une nation qui n'a jamais connu les avantages des lois et de la liberté se prosterne docilement aux pieds d'un monarque absolu. La cruauté du despote prend à ses yeux le caractère de la justice; elle appelle libéralité ce qui n'est que profusion, et décore l'obstination du nom de fermeté. Celui qui rejette les excuses les plus raisonnables trouve peu d'actes de soumission impossibles; et le coupable doit nécessairement trembler où l'innocent n'est pas en sûreté. Des guerres continuelles maintinrent la tranquillité des peuples et la discipline des soldats. Les janissaires regardaient la guerre comme un commerce; ceux qui échappaient aux dangers partageaient les dépouilles, et applaudissaient à l'ambition du souverain. La loi de Mahomet recommandait aux Musulmans de travailler à la propagation de la foi. Tous les infidèles étaient leurs ennemis et ceux de leur prophète, et les Turcs regardaient leur épée comme le meilleur instrument de conversion. Les chrétiens ont cependant reconnu eux-mêmes la modération et l'équité d'Amurath; ils ont considéré la prospérité de son règne et sa mort paisible comme la récompense de ses vertus. Dans la vigueur de son âge et de sa puissance militaire, il déclara rarement la guerre sans en avoir des raisons légitimes : la soumission le désarmait facilement après la victoire, et, quand il acceptait une convention, sa parole était sacrée et inviolable [1]. Les Hongrois furent presque toujours les agresseurs. La révolte de Scanderbeg l'irrita. Le perfide Caramanien, vaincu deux fois, obtint deux fois son pardon du monarque ottoman. Thèbes, surprise par le despote, justifia l'invasion de la Morée: le petit-fils de Bajazet put enlever aux Vénitiens Thessalonique, si récemment achetée par eux; et, après le premier siége de Con-

Histoire des peuples soumis à la domination des Russes, t. I, p. 194-237, 423-460.)

[1] Spondanus, Annal. Ecclés., t. II, A. D. 1451, n° 13. L'épître des Grecs avec la traduction latine existe encore dans la bibliothèque du collége à Prague.

[2] Voyez Cantemir, Histoire de l'Empire ottoman, p. 94. Murad ou Morad serait peut-être plus correct; mais j'ai préféré le nom généralement connu à cette exactitude minutieuse, et très-peu sûre lorsqu'il faut convertir des caractères orientaux en lettres romaines.

[1] Voyez Chalcondyle (l. VII, p. 136-188), Ducas (c. 33) et Marin. Barletius, dans la vie de Scanderbeg (p. 145, 146). Sa bonne foi pour la garnison de Sfetigrade fut un exemple et une leçon pour son fils Mahomet.

stantinople, l'absence, les malheurs et les indiscrétions de Paléologue n'engagèrent jamais le sultan à entreprendre la facile conquête de cette capitale.

Mais le trait le plus frappant du caractère et de la vie d'Amurath est sans doute d'avoir abdiqué deux fois le trône; et, si ces motifs n'eussent pas été dégradés par un mélange de superstition, nous ne pourrions pas refuser des louanges à un monarque philosophe [1] qui sut discerner dès l'âge de quarante ans le néant des grandeurs humaines. Après avoir remis le sceptre entre les mains de son fils, il se retira dans la délicieuse résidence de Magnésie; mais, il la partagea avec des saints et des ermites. Ce fut dans le quatrième siècle de l'hégyre que la religion de Mahomet admit une institution si opposée à son caractère; mais, durant les croisades, les derviches multiplièrent leurs différens ordres, à l'imitation des moines chrétiens ou latins [2]. L'auguste solitaire, accoutumé à gouverner un empire, s'asservit au jeûne, à la prière et aux pratiques ridicules des fanatiques, qui, après avoir tourné long-temps, prenaient un étourdissement naturel pour la lumière céleste [3]. Mais l'invasion des Hongrois calma un moment son enthousiasme; et son fils prévint le vœu du peuple en s'adressant à son père au moment du danger. Sous la conduite de leur ancien général, les janissaires furent vainqueurs; mais, après la bataille de Varne, il regagna son ermitage, et recommença ses jeûnes, ses prières et ses pratiques circulaires avec les compagnons de sa retraite. Le danger de l'état interrompit une seconde fois ses pieuses occupations. L'armée victorieuse dédaigna l'inexpérience de son fils : le pillage d'Andrinople et l'émeute des janissaires décida le divan à solliciter la présence d'Amurath pour prévenir leur révolte. Ils tremblèrent et obéirent a la voix de leur ancien commandant, qui porta malgré lui le poids du diadème, dont quatre ans après il fut débarrassé par la mort. L'âge ou les infirmités, le caprice ou l'infortune ont fait descendre plusieurs princes du trône, et ils ont eu le temps de s'en repentir. Mais Amurath, libre de choisir, et après avoir essayé de l'empire et de la solitude, fit une seconde fois de la vie privée l'objet de sa préférence.

Après le départ des Grecs, Eugène n'oublia point leurs intérêts temporels, et son zèle fut animé par l'approche des Turcs, qui menaçaient les côtes de l'Italie. Mais la fantaisie des croisades était passée, et les Francs montrèrent une indifférence aussi déraisonnable que l'avait été leur enthousiasme. Dans le onzième siècle, l'Europe entière, docile a la voix d'un moine fanatique, se précipita sur l'Asie pour délivrer le Saint-Sépulcre; et, dans le quinzième, les plus pressans motifs de politique et de religion ne purent pas réunir les Latins pour la défense commune de toute la chrétienté. L'Allemagne était une fabrique inépuisable d'armes et de soldats [1]; mais, pour mettre en mouvement ce corps languissant et compliqué, il aurait fallu l'impulsion d'une main ferme et vigoureuse, et le faible Frédéric III ne jouissait ni de l'influence d'un empereur ni d'une considération personnelle. Une longue guerre avait

[1] Voltaire (Essai sur l'Histoire générale, c. 89, p. 283, 284) admire le philosophe turc. Aurait-il fait le même éloge d'un prince chrétien qui se serait retiré dans un monastère? Voltaire était à sa manière bigot et intolérant.

[2] Voyez les articles *Derviches*, *Fakirs*, *Nasser*, *Rohbaniat*, dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot. Les écrivains arabes et persans ont traité superficiellement ce sujet; et c'est parmi les Turcs que ces espèces de moines se sont principalement multipliées.

[3] Ricaut, dans l'État présent de l'empire ottoman (p. 242-268), donne beaucoup de détails qu'il tira de ses conversations personnelles avec les principaux derviches, qui font pour la plupart remonter leur origine au règne d'Orchan. Il ne parle point des *Zichides* de Chalcondyle (l. VII, p. 286), parmi lesquels Amurath se retira. Les *Seids* de cet auteur sont les descendans de Mahomet.

[1] Dans l'année 1431, l'Allemagne leva quarante mille hommes d'armes pour faire la guerre aux Hussites de la Bohême (Lenfant, Histoire du Concile de Bâle, t. I, p. 318). Au siége de Nuys, sur le Rhin, en 1474, les princes, les prélats et les villes envoyèrent chacun leur contingent, et l'évêque de Munster (qui n'est pas des plus grands) fournit quatorze cents chevaux, six mille hommes d'infanterie, tous habillés de vert, et douze cents chariots. Les armées réunies du roi d'Angleterre et du duc de Bourgogne étaient à peine égales à un tiers de cette multitude d'Allemands (Mémoires de Philippe de Comines, l. IV, c. 2). Les puissances de l'Allemagne entretiennent six ou sept cent mille soldats bien payés et bien disciplinés.

diminué les forces de la France et de l'Angleterre, sans épuiser leur animosité [1]. Mais le duc de Bourgogne, prince vain et fastueux, se fit sans danger et sans frais un mérite du zèle pieux de ses sujets, qui cinglèrent des côtes de la Flandre vers l'Hellespont. Les républiques de Gènes et de Venise, plus à portée du théâtre de la guerre, réunirent leurs flottes sous l'étendard de saint Pierre. Les royaumes de Pologne et de Hongrie, qui servaient en quelque façon de barrières intérieures au patrimoine de l'église, avaient le plus grand intérêt à éloigner les Turcs. La guerre était l'élément des Scythes et des Sarmates, et ces nations auraient probablement exécuté cette entreprise avec succès, si elles eussent dirigé contre l'ennemi commun les forces militaires qui s'entre-détruisaient dans leurs discordes civiles. Mais l'esprit de faction qui les désunissait les rendait indociles et incapables de soumission. Le pays était trop pauvre et le monarque trop peu puissant pour entretenir une armée régulière; et les corps indisciplinables de cavalerie hongroise et polonaise manquaient des armes et de l'esprit qui rendirent en quelques occasions la gendarmerie française invincible. Les desseins d'Eugène et l'éloquence de son légat, le cardinal Julien, rencontrèrent cependant des circonstances favorables [2] dans la réunion des deux couronnes sur la tête de Ladislas [3], prince jeune et ambitieux, et dans la valeur d'un héros, du fameux Huniades, l'admiration des chrétiens et la terreur des Turcs. Le légat répandit libéralement les pardons et les indulgences; un grand nombre

[1] Ce ne fut qu'en 1444 que la France et l'Angleterre convinrent d'une trève de quelques mois. (Voyez les *Fœdera* de Rymer et les chroniques des deux nations.)

[2] Pour la croisade de Hongrie, Spondanus (Annal. Ecclésiast., A. D. 1443, 1444) m'a servi de guide. Il a lu et comparé avec soin les écrits des Grecs et ceux des Ottomans, les historiens de Hongrie, de Pologne et de l'Occident. Son style clair et son jugement méritent confiance lorsqu'il peut se dépouiller des préjugés religieux.

[3] J'ai supprimé dans le nom de Ladislas la lettre W, par laquelle la plupart des écrivains le commencent, *Wladislas*, soit pour se conformer à la prononciation polonaise, ou pour le distinguer de l'infant Ladislas d'Autriche, son rival. Callimaque (l. I, II, p. 447-486), Bonfinius (Décad. III, l. IV), Spondanus et Lenfant ont écrit l'histoire de leur concurrence pour le trône de Hongrie.

de guerriers allemands et français s'enrôlèrent sous l'étendard sacré, et de nouveaux alliés d'Europe et d'Asie rendirent ou firent paraître la croisade un peu plus formidable. Un despote fugitif de Servie exagéra la détresse et l'ardeur des chrétiens qui habitaient au-delà du Danube; ils avaient, disait-il, unanimement résolu de défendre leur religion et leur liberté. L'empereur grec [1], plus courageux que ses ancêtres, se chargea de garder le Bosphore, et promit de sortir de Constantinople à la tête de ses troupes nationales et mercenaires. Le sultan [2] de Caramanie annonça la retraite d'Amurath et une diversion puissante dans l'Anatolie; et, si les flottes de l'Occident eussent occupé au même instant le détroit de l'Hellespont, la monarchie ottomane aurait été coupée et détruite inévitablement. Le ciel et la terre devaient sans doute contribuer avec joie à la destruction des mécréans; et le légat répandit l'opinion d'un secours invisible ou peut-être visible du fils de Dieu et de sa mère, en termes prudemment équivoques.

La guerre sainte était le cri unanime des diètes de Pologne et de Hongrie; et Ladislas, après avoir passé le Danube, conduisit l'armée de ses sujets confédérés jusqu'à Sophie, la capitale des Bulgares. Ils remportèrent dans cette expédition deux brillantes victoires, qui furent attribuées avec raison à la valeur et à la conduite du célèbre Huniades. A la première affaire, il commandait une avant-garde de dix mille hommes avec lesquels il surprit le camp des Turcs; à la seconde, il défit et prit le plus renommé de leurs généraux, malgré le double désavantage du terrain et du nombre. L'approche de l'hiver et les fortifications naturelles et artificielles du mont Hémus arrêtèrent ce héros, que six jours de marche auraient pu conduire

[1] Les historiens grecs, Phranza, Chalcondyle et Ducas, ne représentent point leur prince comme un personnage fort actif dans cette croisade : il paraît que, après l'avoir sollicitée, il la contraria par sa timidité.

[2] Cantemir lui attribue l'honneur du plan, et cite sa lettre pressante au roi de Hongrie. Mais les puissances mahométanes sont rarement instruites des transactions de la chrétienté, et la situation des chevaliers de Rhodes devait leur donner des relations avec le sultan de Caramanie.

du pied des montagnes aux portes d'Andrinople ou à celles de Bysance. L'armée fit paisiblement sa retraite; et son entrée eut en même temps l'air d'un triomphe militaire et d'une procession religieuse. Le roi et ses guerriers suivaient à pied une double file d'ecclésiastiques. Il partagea judicieusement ses récompenses et ses louanges entre les deux nations, et l'humilité chrétienne tempéra l'orgueil de la conquête. Treize bachas, neuf étendards et quatre mille prisonniers étaient d'irrécusables trophées de la victoire. Mais, à leur retour, les croisés l'exagérèrent sans scrupule, et persuadèrent facilement qu'ils avaient détruit des millions d'Ottomans [1]. La preuve la plus incontestable et l'effet le plus salutaire de leur succès fut une députation du divan, chargée de solliciter la paix, de racheter les prisonniers, et d'évacuer la Servie et la frontière de Hongrie. Par ce traité, conclu dans la diète de Segedin, le roi, le despote et Huniades obtinrent tous les avantages publics et particuliers qu'ils pouvaient raisonnablement désirer. On convint d'une trève de dix ans; les disciples de Jésus-Christ et ceux de Mahomet jurèrent sur l'Évangile et sur l'Alcoran, ils invoquèrent également le nom de Dieu comme le protecteur de la vérité et le vengeur du parjure. Les ambassadeurs turcs proposèrent de substituer l'eucharistie à l'Évangile; mais les chrétiens refusèrent de profaner leurs saints mystères [2].

Durant toute cette transaction, qu'il désapprouvait, le cardinal légat, trop faible pour s'opposer seul à la volonté du peuple et du monarque, observa un morne silence. Mais la diète n'était pas encore rompue lorsque Julien apprit par un envoyé que le Caramanien était entré dans l'Anatolie, et que l'empereur grec avait envahi la Thrace; que les flottes de Venise, de Gènes et de Bourgogne occupaient l'Hellespont, et que les alliés, informés de la victoire de Ladislas, dont ils ignoraient le traité, attendaient impatiemment le retour de son armée. « Est-il donc » vrai, s'écria le cardinal [1], que vous tromperez leurs espérances et que vous abandonnerez lâchement votre propre fortune? » C'est à eux, c'est à votre Dieu et aux chrétiens vos frères que vous avez engagé votre » foi; et cette première obligation annule » un serment sacrilége fait aux ennemis de » Jésus-Christ. Le pape est son vicaire dans » ce monde; vous ne pouvez légitimement ni » promettre ni agir sans sa sanction. C'est en » son nom que je sanctifie vos armes et, que » je vous absous du parjure. Suivez-moi dans » le chemin du salut et de la gloire; et, s'il » vous reste encore des scrupules, rejetez » sur moi le crime et le châtiment. » L'inconstance des assemblées populaires et le caractère sacré du légat secondèrent ses funestes argumens : on résolut la guerre dans le même lieu où l'on venait de jurer la paix; et les Turcs furent en conséquence attaqués par les chrétiens, qu'ils purent alors, avec une espèce de raison, nommer des infidèles. Les maximes du temps pallièrent le parjure de Ladislas, dont le succès et la délivrance de l'église latine auraient été la meilleure excuse. Mais le traité qui aurait dû lier sa conscience avait diminué ses forces. Lorsqu'ils entendirent proclamer la paix, les volontaires allemands et français se retirèrent avec des murmures d'indignation. Les Polonais se dégoûtèrent d'une expédition si éloignée de leur pays, et peut-être d'obéir à des chefs étrangers; leurs palatins saisirent l'occasion pour se retirer précipitamment dans leurs provinces ou dans leurs châteaux. Les Hon-

[1] Dans leurs lettres à l'empereur Frédéric III, les Hongrois annoncent qu'ils ont tué trente mille Turcs dans une seule bataille. Mais le modeste Julien réduit le nombre des morts à six mille, ou même deux mille infidèles (Æneas Sylvius *in Europ.*, c. 5, et lettre 44-81, *apud Spondanum*).

[2] Voyez l'origine de la guerre des Turcs, et la première expédition de Ladislas, dans les cinquième et sixième livres de la troisième décade de Bonfinius, qui imite avec assez de succès le style et la division de Tite-Live. Callimaque (l. II, p. 487-496) est cependant plus pur et plus authentique.

[1] Je ne prétends pas garantir l'exactitude littérale du discours de Julien, dont les expressions varient dans Callimaque (l. III, p. 505-507), dans Bonfinius (Décade III, l. VI, p. 457, 458), et dans d'autres historiens, qui ont peut-être employé leur propre éloquence en faisant parler les orateurs de ce siècle. Mais ils conviennent tous qu'il conseilla le parjure, que les protestans ont censuré amèrement, et que les catholiques, découragés par la défaite de Varna, ont faiblement défendu.

grois étaient divisés par des factions ou retenus par des scrupules louables ; et les débris de la croisade qui entreprirent cette seconde expédition se trouvèrent réduits au nombre insuffisant de vingt mille hommes. Un chef des Valaques, qui joignit l'armée royale avec ses vassaux, osa observer que le sultan était souvent suivi d'une troupe aussi nombreuse dans ses parties de chasse ; et le don de deux chevaux d'une vitesse extraordinaire aurait pu indiquer à Ladislas ce qu'il augurait de l'événement. Mais le despote de Servie, après avoir recouvré son royaume et rejoint sa famille, se laissa tenter par la promesse de nouvelles possessions. L'inexpérience de Ladislas, l'enthousiasme du legat et la présomption du vaillant Huniades parvinrent à persuader que les plus invincibles obstacles devaient s'aplanir et céder aux efforts des champions de la croix. Après avoir passé le Danube, deux routes différentes pouvaient également les conduire à Constantinople et à l'Hellespont : l'une, directe, escarpée et difficile, traverse le mont Hémus ; l'autre, plus longue et plus sûre, conduit par des plaines et le long des côtes de la mer Noire, où ils pouvaient toujours, selon l'ancienne coutume des Scythes, couvrir leurs flancs d'un rempart de chariots. Ils préférèrent judicieusement la seconde. L'armée catholique traversa la Bulgarie, brûlant et saccageant impitoyablement les églises et les villages des chrétiens, et prit son dernier poste à Varna, près du bord de la mer, dont le nom est devenu célèbre par la défaite et la mort de Ladislas [1].

Ce fut sur ce terrain funeste que, au lieu d'apercevoir la flotte qui devait seconder leurs opérations, ils apprirent qu'Amurath, sorti de sa solitude de Magnésie, arrivait avec toutes ses forces d'Asie au secours de ses conquêtes d'Europe. Quelques écrivains prétendent que l'empereur grec, intimidé ou séduit, lui avait livré le passage du Bosphore; et le neveu du pape, qui commandait les galères de Gènes et la flotte confédérée, eut la bassesse d'abandonner pour des récompenses pécuniaires la garde de l'Hellespont. D'Andrinople le sultan s'avança précipitamment à la tête de soixante mille hommes; et, lorsque Huniades et le légat eurent examiné de plus près l'ordre et le nombre des Turcs, ils proposèrent trop tard une retraite devenue impraticable. Le roi se montra seul résolu de vaincre ou de périr, et peu s'en fallut que sa généreuse résolution ne fût couronnée de la victoire. Les deux monarques combattaient au centre en face l'un de l'autre; et les Beglerbegs, ou généraux de l'Anatolie et de la Romanie, commandaient la droite et la gauche, vis-à-vis des divisions d'Huniades et du despote. Dès la première charge, les ailes de l'armée turque furent rompues; mais cet avantage devint un malheur. Dans l'ardeur de la poursuite, les vainqueurs dépassèrent l'armée des ennemis, et privèrent leurs compagnons d'un secours nécessaire. Lorsque Amurath vit fuir ses escadrons, il désespéra de la journée ; un janissaire vétéran saisit la bride de son cheval, et le sultan eut la générosité de récompenser le soldat qui avait osé apercevoir la terreur de son souverain et s'opposer à sa fuite. Les Turcs avaient exposé aux yeux de toute l'armée le traité de paix, monument de la perfidie chrétienne; et le sultan, tournant ses regards vers le ciel, implora la protection du Dieu de vérité, et supplia, dit-on, Jésus-Christ lui-même de venger l'abus sacrilége que des impies faisaient de son nom et de sa religion [1]. Avec l'infériorité du nombre et des rangs en désordre, Ladislas se précipita courageusement sur les ennemis et perça jusqu'à la phalange impénétrable des janissaires. Amurath, si l'on en croit les annales otto-

[1] Varnes ou Varna était, sous la dénomination d'Odessus, une colonie de Milesiens, qui fut nommée ainsi d'après le héros Ulysse (Cellarius, t. I, p. 374 ; d'Anville, t. I, p. 312). Selon la description de l'Euxin, par Arrien (p. 24, 25, dans le premier volume des Géographes de Hudson), elle était située à dix-sept cent quarante stades de l'embouchure du Danube, à deux mille cent quarante de Bysance, et à trois cent soixaute au nord du promontoire du mont Hémus, qui avance dans la mer.

[1] Quelques auteurs chrétiens affirment qu'il tira de son sein l'hostie sur laquelle on avait juré d'observer le traité. Les Musulmans supposent avec plus de probabilité qu'il invoqua Jésus-Christ ; et cette opinion semble être celle de Callimaque (l. III, p. 516 ; Spond. A. D. 1444, n° 8).



manes, perça d'un javelot le cheval du roi de Hongrie [1]; il tomba sous les lances de l'infanterie; et un soldat turc s'écria d'une voix forte: « Hongrois, contemplez la tête de votre » souverain! » La mort de Ladislas acheva la défaite; et Huniades, accourant de son imprudente poursuite, en déplora les suites irréparables. Après avoir tâché inutilement de retirer le corps du roi, il employa les derniers efforts de son courage à sauver les restes de la cavalerie valaque. Dix mille chrétiens périrent à la bataille de Varna; la perte des Turcs fut plus considérable, mais moins sensible relativement à leur grand nombre. Le sultan philosophe n'eut pas cependant honte d'avouer qu'une seconde victoire semblable entraînait la destruction du vainqueur. Il fit élever une colonne à l'endroit où le roi de Hongrie tomba; mais l'inscription modeste célébrait la valeur et déplorait l'infortune de Ladislas, sans blâmer son imprudence [2].

Je ne puis me décider à m'éloigner du champ de Varna sans donner à mon lecteur une esquisse du caractère et de l'histoire des deux principaux personnages, de Jean Huniades et du cardinal. Julien Césarini [3] descendait d'une famille noble de Rome. Ses études embrassèrent l'érudition des Grecs et celle des Latins, la jurisprudence et la théologie; et son génie flexible réussit également dans les écoles, à la cour et dans les camps. A peine était-il revêtu de la pourpre romaine, qu'on le chargea d'aller en Allemagne solliciter l'empire d'armer contre les rebelles et les hérétiques de la Bohême. L'esprit de persécution est indigne d'un chrétien, et la profession des armes ne convient point à un prêtre; mais les mœurs de son temps excusaient l'une, et Julien justifia l'autre par son intrépidité dans la déroute des Allemands. En qualité de légat du pape, il ouvrit le concile de Bâle, mais le président se montra bientôt le plus zélé champion de la liberté ecclésiastique, et prolongea l'opposition durant sept années par son zèle et son intelligence. Après avoir encouragé les démarches les plus violentes contre la personne et l'autorité d'Eugène, quelque motif secret lui fit quitter brusquement le parti populaire. Le cardinal se retira de Bale a Ferrare; et, dans les débats des Grecs et des Latins, les deux nations admirèrent la sagacité de ses argumens et la profondeur de son érudition théologique [1]. Nous avons vu dans l'ambassade de Hongrie les funestes effets de ses sophismes et de son éloquence, dont il fut la première victime. Le cardinal, qui faisait à la fois le métier de prêtre et celui de soldat, périt à la bataille de Varna. On raconte les circonstances de sa mort de plusieurs manières; mais on croit assez généralement que l'or dont il était chargé retarda sa fuite et tenta la barbare avarice de quelques chrétiens qui fuyaient avec lui.

D'une origine obscure ou au moins suspecte, Huniades s'éleva par son mérite au commandement des armées de Hongrie. Son père était de Valachie, et sa mère de la Grèce. Il est possible que sa race inconnue descendît des empereurs de Constantinople. Les prétentions des Valaques et le surnom de *Corvinus*, du lieu où il avait pris naissance, pourraient suggérer quelques faibles

[1] Un critique judicieux croira difficilement à ces *spolia opima* d'un général victorieux, si rarement obtenues par la valeur, et si souvent inventées par l'adulation (Cantemir, p. 90, 91). Callimaque (l. III, p. 517) dit simplement: « Supervenientibus janizaris, telorum » multitudine, non tam conf ssus est quam obrutus.»

[2] Outre quelques passages d'Æneas Sylvius que Spondanus a recueillis soigneusement, on peut comparer au nombre des meilleures autorités trois historiens du quinzième siècle: Philippe Callimaque (*de Rebus à Wladislao Polonorum atque Hungarorum rege gestis, libri* III, *in Bell, Script. Rerum hungaricarum*, t. I, p. 433-518), Bonfinius (Decad, III, l. V, p. 460-467), et Chalcondyle (l. VII, p. 165-179). Les deux premiers étaient Italiens; mais ils passèrent leur vie en Pologne et en Hongrie (Fabric., *Biblioth. Latin. med. et infimæ ætatis*, t. I, p. 324; Vossius, *de Hist. Latin.*, l. III, c. 8-11; Dictionn. de Bayle, BONFINIUS). Voyez Félix Petancius, chancelier de Segnie (*ad calcem Cuspinian. de Cæsaribus*, p. 716-722), auteur d'un petit traité qui représente le théâtre de la guerre du quinzième siècle.

[3] M. Lenfant a donné la généalogie du cardinal Julien (Hist. du Concile de Bâle, t. I, p. 247, etc.) et ses campagnes de Bohême (p. 315, etc.). Spondanus et le continuateur de Fleury ont rapporté par occasion ses services à Bâle et à Ferrare, et sa fin malheureuse.

[1] Syropulus fait un éloge généreux des talens d'un ennemi (p. 117): Τοιαυτα τινα ειπεν ὁ Ιουλιανος, πεπλατισμενως αγαν και λογικως, και μετ' επιστημης και δεινοτητος ῥητορικης.

soupçons d'une alliance avec les patriciens de l'ancienne Rome [1]. Dans sa jeunesse il fit les guerres d'Italie, et fut retenu avec douze cavaliers par l'évêque de Zagrad. Sous le nom du chevalier Blanc [2], il acquit une renommée brillante; un mariage avantageux amélioria sa fortune, et, en défendant les frontières de la Hongrie, il remporta trois victoires sur les Ottomans. Ce fut par son crédit que Ladislas de Pologne obtint la couronne de Hongrie; le titre et l'office de waivod de Transylvanie fut la récompense de ce service important. Dans la première croisade de Julien, Huniades battit deux fois les Turcs, et, durant l'absence et la minorité de Ladislas d'Autriche, on oublia les fautes de la bataille de Varna; Huniades fut nommé général et gouverneur de la Hongrie. Dans les premiers momens, la crainte imposa peut-être silence à l'envie; mais un règne de douze ans annonce qu'il unissait les talens du politique à ceux du militaire. L'examen de ses exploits ne présente point l'idée d'un habile capitaine. Le chevalier Blanc se distingua moins comme général que comme soldat, comme le chef de barbares indisciplinés qui attaquent avec impétuosité, et ne rougissent pas de prendre la fuite. Sa vie militaire est composée d'alternatives romanesques, de victoires et de revers. Les Turcs, qui se servaient de son nom pour effrayer les enfans indociles, l'appelaient *Jancus Laïn* ou le scélérat; mais cette haine est une preuve de leur estime. Ils ne purent jamais pénétrer dans le royaume dont Huniades était le gardien, et ce fut au moment où le royaume paraissait sans ressources que le général parut le plus redoutable. Au lieu de se borner à une guerre défensive, quatre ans après la défaite de Varna, Huniades pénétra une seconde fois dans le cœur de la Bulgarie, et soutint, dans la plaine de Cossovie, jusqu'au troisième jour, les efforts d'une armée ottomane quatre fois plus nombreuse que celle qu'il commandait. Le héros abandonné errait seul dans les forêts de la Valachie, lorsqu'il fut arrêté par deux voleurs. Mais, tandis qu'ils se disputaient une chaîne d'or qui pendait à son col, il reprit son épée, tua un des brigands et mit l'autre en fuite. Après avoir couru de nombreux dangers pour sa liberté et pour sa vie, Huniades rassura son peuple par sa présence. La défense de Belgrade contre toutes les forces ottomanes, commandées par Mahomet II, fut le dernier et le plus glorieux exploit de sa vie. Après un siége de quarante jours, les Turcs, parvenus jusque dans la ville, furent forcés de se retirer et de lever honteusement le siége. Toutes les nations célébrèrent Huniades et Belgrade comme les boulevarts de la chrétienté [1]; mais il mourut environ un mois après cette brillante victoire; et l'on peut regarder comme la plus honorable de ses épitaphes le regret du sultan Mahomet, qui déplora la perte d'un adversaire digne de lui, contre lequel il ne pouvait plus espérer de prendre sa revanche. A la première vacance du trône, les Hongrois reconnaissans nommèrent et couronnèrent Mathias Corvin, âgé de dix-sept ans. Son règne fut long et prospère; Mathias aspirait à la gloire du saint et du conquérant; il encouragea les sciences, et Huniades a été célébré par la reconnaissance éloquente des orateurs et des historiens que son fils attira de l'Italie [2].

[1] Voyez Bonfinius (Décad. III, l. IV, p. 423). Comment les Italiens pouvaient-ils prononcer sans honte ou le roi de Hongrie entendre sans rougir la flatterie ridicule qui confondait le nom d'un village de Valachie avec le surnom accidentel, quoique glorieux, d'une branche de la famille Valérienne de l'ancienne Rome?

[2] Philippe de Comines (Mém., l. VI, c. 13) le cite sur l'autorité de la tradition du temps, et en fait le plus brillant éloge sous le nom singulier du chevalier Blanc de Valeigne (Valachia). Chalcondyle et les Annales turques de Leunclavius l'accusent non-seulement d'infidélité, mais même de lâcheté.

[1] Voyez Bonfinius (Déc. III, l. VIII, p. 492) et Spondanus (A. D. 1456, n° 1-7). Huniades partagea la gloire de la défense de Belgrade avec Capistran, moine de l'ordre de saint François; et, dans leur récit particulier, le saint ni le héros ne daignent pas parler du mérite de leur rival.

[2] Voyez Bonfinius, Décad. III, l. VIII; Déc. IV, l. VIII. Les observations de Spondanus sur le caractère et la vie de Mathias Corvin sont très-curieuses (A. D. 1461, n° 1; 1475, n° 6; 1476, n° 14-16; 1490, n° 4, 5). L'admiration de l'Italie était l'objet de son ambition. Pierre Ranzanus, Sicilien, a célébré ses exploits dans l'*Epitome Rerum hungaricarum* (p. 322-412). Galestus Martius de Narni a recueilli tous ses bons mots et ses sentences

Dans la liste des héros, on associe assez généralement Huniades et Scanderbeg [1], et ils méritèrent l'un et l'autre l'attention de la postérité en différant la ruine de l'empire grec par leurs exploits contre les Ottomans. Jean Castriot, père de Scanderbeg, était [2] souverain héréditaire d'un petit district de l'Épire ou de l'Albanie, entre les montagnes de la mer Adriatique. Trop faible pour résister à la puissance du sultan, Castriot acheta la paix en se soumettant à payer un tribut. Il donna ses quatre fils pour otages ou garans de sa fidélité; et les quatre jeunes princes, après avoir été circoncis, furent élevés dans la religion de Mahomet, et formés à la politique et à la discipline des Turcs [3]. Les trois aînés restèrent confondus dans la foule des esclaves et périrent, dit-on, d'un poison lent; mais l'histoire ne fournit point de preuve qui autorise à rejeter ou admettre cette imputation. Elle paraît peu probable lorsque l'on considère les soins et l'attention avec lesquels on éleva George Castriot, le quatrième frère, qui annonça dès sa plus tendre jeunesse la vigueur et l'intrépidité d'un soldat. Il obtint la faveur d'Amurath par trois victoires successives sur un Tartare et deux Persans qui avaient fait un défi aux guerriers de la cour ottomane, et le nom turc de Scanderbeg, *Iskender Beg* ou Alexandre seigneur, atteste également son triomphe et sa servitude. La principauté de son père fut réduite en province; mais on lui accorda pour indemnité le titre et le rang de sangiac, le commandement de cinq mille chevaux et la perspective des premières dignités de l'empire. Il servit avec honneur dans les guerres d'Europe et d'Asie; et l'on ne peut se défendre de sourire à l'artifice ou à la crédulité de l'historien, qui suppose que Scanderbeg ménageait les chrétiens dans toutes les rencontres, et se précipitait avec fureur sur les ennemis musulmans. La gloire d'Huniades est sans reproche; il combattit pour sa patrie et sa religion; mais les ennemis qui ont loué la valeur du patriote ont flétri son rival des épithètes ignominieuses de traître et d'apostat. Aux yeux des chrétiens, sa révolte est justifiée par la tyrannie imposée à son père, par la mort suspecte de ses trois frères, par sa dégradation et l'esclavage de son pays. Ils admirent le zèle, quoique tardif, avec lequel Scanderbeg défendit la foi ou l'indépendance de ses ancêtres. Mais, depuis l'âge de neuf ans, ce guerrier professait la doctrine de l'Alcoran, et l'Évangile lui était inconnu. L'autorité et l'habitude déterminent la religion d'un soldat, et il est assez difficile d'indiquer la nouvelle lumière qui vint l'éclairer à l'âge de quarante ans [1]. Ses motifs paraîtraient moins dictés par l'intérêt ou la vengeance, s'il eût rompu sa chaîne dès qu'il en sentit le poids; mais un si long oubli de ses droits équivalait presque à une renonciation, et chaque année de soumission et de récompense cimentait les liens mutuels du sultan et de son sujet. Si Scanderbeg converti à la foi chrétienne médita long-temps le dessein de se révolter contre son bienfaiteur, on excusera difficilement une lâche dissimulation, qui ne pouvait servir qu'à favoriser la perfidie, qui ne pouvait promettre que dans l'intention de se parjurer, et qui contribuait

(p. 528-568), et nous avons une relation particulière de son mariage et de son couronnement. Ces trois ouvrages sont réunis dans le premier volume des écrivains *Rerum hungaricarum* de Bell.

[1] Le chevalier Guillaume Temple, dans son agréable Essai sur les vertus héroïques (vol. III, p. 385 de ses OEuvres), les place au nombre des sept chefs qui méritèrent et ne portèrent pas la couronne. Bélisaire, Narsès, Gonsalve de Cordoue, Guillaume premier, prince d'Orange, Alexandre, duc de Parme, Jean Huniades et George Castriot ou Scanderbeg.

[2] Je désirerais trouver quelques mémoires simples et authentique écrits par un ami de Scanderbeg, qui me représentassent le lieu, l'homme et les temps. Dans la vieille Histoire Nationale de Marinus Barletius, prêtre de Scodra (*de Vitâ, Moribus et Rebus gestis Georgii Castrioti*, etc., l. XIII, p. 367, *Argentorat.*, 1537, in-fol.), le style ampoulé est chargé d'un tas de faux ornemens. Voyez Chalcondyle, l. VII, p. 185; l. VIII, p. 229.

[3] Marinus parle légèrement et avec répugnance de son éducation et de sa circoncision (l. I, p. 6, 7).

[1] Si Scanderbeg mourut (A. D. 1466) dans la soixante-troisième année de son âge (Marinus, l. XIII, p. 370), il naquit en 1403. S'il fut arraché à ses parens par les Turcs à l'âge de neuf ans, *novennis* (Marinus, l. I, p. 1-6), cet événement doit être arrivé en 1412, neuf ans avant l'accession d'Amurath II au trône : ce prince hérita donc de l'esclave albanais, et n'en fit pas lui-même l'acquisition. Spondanus a observé cette inconséquence, A. D. 1431, nº 31; 1443, nº 14.



avec activité à la ruine temporelle et spirituelle de tant de millions de ses malheureux frères. Approuverons-nous sa correspondance secrète avec Huniades tandis qu'il commandait l'avant-garde de l'armée ottomane? L'excuserons-nous d'avoir déserté ses étendards et arraché par sa trahison la victoire à son protecteur? Dans la confusion de la déroute, il aperçut le reis-effendi ou principal secrétaire. Scanderbeg, lui appuyant un poignard sur la poitrine, l'obligea de dresser un firman ou patente du gouvernement d'Albanie, et le fit massacrer avec toute sa suite pour assurer le secret de son expédition. Suivi de quelques aventuriers instruits de son dessein, il se rendit précipitamment, à la faveur de la nuit, du champ de bataille aux états de son père. A la vue du firman, Croya lui ouvrit ses portes : dès qu'il fut maître de la citadelle, Scanderbeg dépouilla le masque de la dissimulation, et, renonçant publiquement au prophète et au sultan des Turcs, il se déclara le vengeur de son pays et de sa famille. Aux noms de religion et de liberté la révolte fut générale ; la race martiale des Albanais jura unanimement de vivre et de mourir avec son prince héréditaire, et les garnisons ottomanes eurent le choix du martyre ou du baptême. A l'assemblée des états d'Épire, on choisit Scanderbeg pour conduire la guerre contre les Turcs, et tous les alliés s'engagèrent à fournir leur contingent d'argent et de soldats. Leurs contributions, ses domaines et les salines abondantes de Selina lui procurèrent un revenu annuel de deux cent mille ducats [1], dont il employa la totalité pour le service public. Affable dans ses manières et sévère dans sa discipline, il bannissait de son camp tous les vices et le luxe superflu, et maintenait son autorité en donnant l'exemple. Sous sa conduite, les Albanais se crurent invincibles et le parurent à leurs ennemis. Attirés par l'éclat de sa renommée, les plus braves aventuriers de France et d'Allemagne accoururent sous ses drapeaux. Ses troupes nationales consistaient en huit mille chevaux et sept mille hommes d'infanterie. Mais Scanderbeg évaluait habilement les obstacles et les ressources des montagnes; des torches allumées annonçaient le danger, et toute la nation se distribuait dans des postes inaccessibles. Avec ces forces inégales, Scanderbeg résista durant trente années à toutes les forces de l'empire ottoman, et deux conquérans, Amurath II et le célèbre Mahomet, son fils, échouèrent toujours contre un rebelle qu'ils poursuivaient avec un mépris simulé et un ressentiment implacable. Amurath entra dans l'Albanie suivi de soixante mille chevaux et de quarante mille janissaires. Il put sans doute ravager les campagnes, occuper les villes ouvertes, convertir les églises en mosquées, circoncire les jeunes chrétiens et immoler les captifs inviolablement attachés à leur religion; mais les conquêtes du sultan se bornèrent à la forteresse de Sfetigrade; et la garnison, qui résista constamment aux assauts, fut vaincue par un artifice grossier et par les scrupules de la superstition [1]. Amurath perdit beaucoup de monde au siége de Croya, la forteresse et la résidence des Castriots, et le leva honteusement. Durant sa marche, son attaque et sa retraite, il eut toujours à se défendre d'un ennemi presque invincible qui le harcelait sans cesse [2], et le dépit de cette humiliante expédition contribua peut-être à abréger les jours du sultan [3]. Au milieu de ses conquêtes et de sa prospérité, Mahomet II dévorait ce chagrin avec amertume. Il permit à ses lieutenans de négocier une trêve, et le prince d'Albanie mé-

[1] Pour ses forces et son revenu, voyez Marinus, l. II, p. 44

[1] Il y avait deux Dibras, le supérieur et l'inférieur; l'un en Bulgarie, et l'autre en Albanie. Le premier, à soixante-dix milles de Croya (l. I, p. 17), était contigu à la forteresse de Sfetigrade, dont les habitans refusèrent de boire l'eau d'un puits où l'on avait eu la perfidie de jeter un chien mort (l. V, p. 139, 140). Il nous manque une bonne carte de l'Épire.

[2] Comparez le récit de Cantemir avec la déclamation prolixe du prêtre albanais (l. 4, 5 et 6), qui a été copié par les étrangers et par les modernes.

[3] En l'honneur de son héros, Barletius (l. VI, p. 188-192) fait mourir le sultan sous les murs de Croya, de maladie à la vérité; mais cette fable ridicule est anéantie par les Grecs et les Turcs, qui conviennent unanimement de l'époque et des circonstances de la mort d'Amurath à Andrinople.

rite d'être considéré comme le défenseur habile et zélé de la liberté de son pays. L'enthousiasme de la religion et de la chevalerie a placé son nom entre ceux d'Alexandre et de Pyrrhus, qui ne rougiraient pas sans doute de leur intrépide compatriote; mais la faiblesse de sa puissance et de ses états le place à une grande distance des héros qui ont triomphé de l'Orient et des légions romaines. La saine critique a su réduire à sa juste valeur le récit brillant de ses exploits, les bachas et les armées vaincues, et les trois mille Turcs qu'il immola de sa propre main. Dans la solitude obscure de l'Épire, ses biographes ont pu aisément satisfaire leur partialité en composant des romans; mais l'histoire d'Italie enseigne à discerner leurs fictions, et ils se démasquent eux-mêmes dans le conte fabuleux de son expédition, lorsqu'il passa la mer Adriatique à la tête de huit cents hommes pour secourir le roi de Naples [1]. Ils auraient pu avouer, sans ternir sa gloire, qu'il fut à la fin obligé de céder à la puissance ottomane. Forcé de fuir, il demanda un asile au pape Pie II, et ses ressources étaient probablement épuisées, puisque Scanderbeg mourut à Lissus, dans le territoire de Venise [2]. Les Turcs victorieux renversèrent son sépulcre; mais la pratique superstitieuse des janissaires, qui portaient ses os enchâssés dans un bracelet, annonce involontairement leur vénération pour sa valeur. La conquête de son pays, qui suivit immédiatement sa mort, est encore un monument de sa gloire. Mais, s'il eût judicieusement balancé les suites de la soumission et

[1] Voyez ses exploits dans la Calabre, neuvième et dixième livres de Marinus Barletius, auxquels on peut opposer le témoignage ou silence de Muratori (*Ann. d'Ital.*, t. XIII, p. 291), et de ses auteurs originaux Jean Simonetta (*de Rebus Francisci Sfortiæ; in Muratori*, *Script. Rerum ital.*, tome XXI, p. 728, et autres). La cavalerie albanaise acquit bientôt de la renommée en Italie sous le nom de *Strudiots* (Mémoires de Comines, l. VIII, c. 5).

[2] Spondanus, d'après les meilleures autorités et les plus sages réflexions, a réduit le colosse de Scanderbeg à une taille ordinaire (A. D. 1461, n° 20; 1463, n° 9; 1465, n° 12, 13; 1467, n° 1). Ses propres lettres au pape et le témoignage de Phranza, réfugié dans l'île de Corfou, démontrent sa détresse, que Marinus essaie gauchement de dissimuler (l. X).

de la résistance, un patriote généreux aurait peut-être renoncé à une entreprise dont tout le succès devait disparaître avec lui. Scanderbeg imagina peut-être que le pape, le roi de Naples et la république de Venise se réuniraient pour défendre un peuple de chrétiens qui gardaient les côtes de la mer Adriatique et le passage étroit qui sépare la Grèce de l'Italie. Son fils encore enfant fut sauvé du désastre; les Castriots [1] possédèrent un duché napolitain, et leur sang s'est perpétué jusqu'à nos jours dans les plus illustres familles du royaume. Une colonie d'Albaniens fugitifs obtint un établissement dans la Calabre, où ils conservent encore le langage et les mœurs de leurs ancêtres [2].

Après avoir parcouru la longue carrière de la décadence et de la chute de l'empire romain, je suis enfin parvenu au règne du dernier empereur de Constantinople, qui soutint si faiblement le nom et la majesté des césars. Après le décès de Jean Paléologue, qui survécut environ quatre ans à la croisade de Hongrie [3], la famille royale se trouva réduite, par la mort d'Andronic et la possession monastique d'Isidore, aux trois fils de l'empereur Manuel, Constantin, Démétrius et Thomas. Le premier et le dernier étaient au fond de la Morée. Mais Démétrius, qui possédait le domaine de Sélymbrie, se trouvait dans les faubourgs à la tête d'un parti. Malgré les malheurs publics, son ambition n'était pas moins active, et la paix de son pays avait été déjà troublée par sa conspiration avec les Turcs et les schismatiques. On enterra l'empereur défunt avec une précipitation extraordinaire ou même suspecte. Démétrius se servit, pour justifier ses prétentions au trône, d'un sophisme faible et usé : il observa qu'il était l'aîné des fils nés sous le règne de son père. Mais l'impératrice mère, le sénat et les soldats, le clergé et le peuple

[1] Voyez la famille des Castriots dans Ducange (*Fam. Dalmaticæ*, etc., XVIII, p. 348-350).

[2] M. Swinburne (Voyages dans les Deux-Siciles, vol. I, p. 350-354) cite cette colonie d'Albanais.

[3] La Chronologie de Phranza est claire et authentique; mais au lieu de quatre ans et sept mois, Spondanus (A. D. 1445, n° 7) donne sept ou huit ans au règne du dernier Constantin; il se fonde sur une fausse lettre d'Eugène IV au roi d'Éthiopie.

se déclarèrent unanimement pour le successeur légitime, et le despote Thomas, étant accidentellement revenu à Constantinople sans avoir été prévenu de l'événement, soutint avec chaleur les droits de son frère Constantin. On députa sur-le-champ à Andrinople l'historien Phranza en qualité d'ambassadeur. Amurath lui fit des présens et une réception honorable; mais son approbation annonçait sa supériorité et la chute prochaine de l'empire d'Orient. Constantin fut couronné à Sparte par deux illustres députés. Il partit au printemps de la Morée, évita la rencontre d'une escadre turque, entendit avec satisfaction les acclamations de ses sujets, célébra les réjouissances du nouveau règne, et épuisa par ses largesses les trésors d'un état indigent. Il céda immédiatement à ses frères la possession de la Morée, et les deux princes, Démétrius et Thomas, scellèrent leur amitié, en présence de leur mère, par l'assurance souvent trompeuse de sermens et d'embrassemens. L'empereur s'occupa ensuite du choix d'une épouse. On proposa la fille du doge de Venise; mais la noblesse de Bysance objecta dédaigneusement la distance entre un monarque héréditaire et un magistrat électif, et, dans la détresse où ils se trouvèrent bientôt après, cet affront fut ressenti par le magistrat de cette puissante république. Constantin hésita entre les familles royales de Géorgie et de Trébizonde, et l'ambassade de Phranza décrit, dans sa vie publique et privée, les derniers momens de l'empire grec [1].

Phranza, *protovestiaire* ou grand-chambellan, partit de Constantinople comme fondé de procuration pour faire la demande, et l'on épuisa le reste des ressources pour donner de l'éclat à cette commission. Sa nombreuse suite était composée de nobles, de gardes, de moines et de médecins; on y joignit une troupe de musiciens; et cette ambassade dispendieuse fut prolongée durant plus de deux ans. A son arrivée en Géorgie ou Ibérie, les habitans des villes et des villages s'attroupèrent autour des étrangers; et telle était leur grossière ignorance, qu'ils prenaient le plus grand plaisir à entendre des sons harmonieux sans savoir ce qui les produisait. Un vieillard âgé de plus de cent ans, qui avait été emmené en captivité par les barbares [1], raconta aux Grecs des merveilles de l'Inde [2], d'où il était retourné en Portugal par une mer inconnue [3]. Phranza continua son voyage jusqu'à Trébizonde, où il apprit la mort récente d'Amurath. Loin de s'en réjouir, il annonça la crainte qu'un prince jeune et ambitieux n'adhérât pas long-temps au système sage et pacifique de son père. Après la mort du sultan, Marie, sa veuve [4], chrétienne et fille du despote de Servie, avait été reconduite honorablement dans sa famille. Sur la réputation de son mérite et de sa beauté, l'ambassadeur la désigna comme la plus digne de fixer le choix de l'empereur. Phranza détaille et réfute toutes les objections possibles. La majesté de la pourpre suffit, dit-il, pour ennoblir une alliance inégale; l'obstacle de la parenté peut se lever par la dispense de l'église au moyen de quelques aumônes; l'alliance du sultan est une circonstance sur laquelle on a toujours fermé les yeux; et Phranza ajoute que, quoique âgée de près de cinquante ans, Marie peut encore donner un héritier à l'empire. Constantin reçut docile-

[1] Phranza (l. III, c. 1-6) mérite estime et confiance.

[1] En supposant qu'il ait été pris en 1394, lorsque Timour fit sa première invasion en Géorgie (Sherefeddin, l. III, c. 50), il est possible qu'il ait suivi son maître tartare dans l'Indostan en 1398, et qu'il se soit embarqué de là pour les îles à épiceries.

[2] Les heureux Indiens vivaient au-delà de cent cinquante ans, et jouissaient des plus parfaites productions du règne végétal et du règne minéral; les animaux étaient d'une taille colossale, des dragons de soixante-dix coudées, des fourmis longues de neuf pouces (*formica indica*), des moutons comme des éléphans, *quid libet audendi*, etc.

[3] Il s'embarqua dans un vaisseau des îles aux épices, pour un des ports extérieurs de l'Inde, *invenitque navem grandem ibericam quâ in Portugaliam est delatus*. Ce passage supposé en 1477 (Phranza, l. III, c. 30), vingt ans avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, est faux ou miraculeux. Mais cette nouvelle géographie est entachée de l'erreur ancienne et incompatible qui plaçait les sources du Nil dans l'Inde.

[4] Cantemir, qui la nomme la fille de Lazare Ogli et l'Hélène des Serviens, fixe l'époque de son mariage avec Amurath dans l'année 1424. On ne croira pas aisément que, durant vingt-six années de cohabitation, le sultan *corpus ejus non tetigit*. Après la prise de Constantinople, elle se réfugia auprès de Mahomet II (Phranza, l. III, c. 22).

ment l'avis que son ambassadeur lui fit passer par le premier vaisseau qui partit de Trébizonde; mais les factions de la cour s'opposèrent à ce mariage, et la sultane le rendit impossible en consacrant pieusement le reste de sa vie à la profession monastique. Réduit à la première alternative, Phranza donna la préférence à la princesse de Géorgie; et son père, ébloui d'une alliance si glorieuse, renonça, non-seulement à demander, selon la coutume nationale, un prix pour sa fille, mais offrit de plus une dot de cinquante-six mille ducats et cinq mille de pension annuelle[1]. Il assura l'ambassadeur que ses soins ne resteraient pas sans récompense, et que, comme l'empereur avait adopté son fils au baptême, sa fille pourrait compter sur la protection de la future impératrice de Constantinople. A l'arrivée de Phranza, Constantin ratifia le traité et assura l'envoyé de Géorgie qu'au commencement du printemps ses galères iraient chercher la princesse. Après avoir terminé cette affaire, l'empereur prit à part le fidèle Phranza, et, l'embrassant, non pas avec la froideur cérémonieuse d'un souverain, mais comme un ami dans le sein duquel on est impatient de répandre le secret de son âme après une longue absence: « Depuis que » j'ai perdu ma mère et Cantacuzène, qui me » donnaient seuls des conseils désintéressés[2], » je suis environné, dit le souverain de Bysance, d'hommes auxquels je ne puis accorder ni amitié, ni confiance, ni estime. Vous » connaissez Lucas Notaras, le grand-amiral: obstinément attaché à ses propres sentimens, il assure partout qu'il dirige à son » gré mes pensées et mes actions. Le reste » des courtisans est conduit par l'esprit de » parti ou par des vues d'intérêt personnel: » faut-il donc que je consulte des moines sur » des projets de politique ou de mariage? » J'aurai encore besoin de votre zèle et de » votre activité. Au printemps, vous engagerez un de mes frères à solliciter en personne le secours des puissances de l'Occident. De la Morée, vous irez en Chypre » exécuter une commission secrète, et de là » vous passerez en Géorgie, d'où vous ramènerez la future impératrice. — Vos ordres, » sire, répondit Phranza, sont irrésistibles; » mais daignez considérer, ajouta-t-il avec » un sourire, que, si je m'absente continuellement de ma famille, ma femme pourrait » être tentée de chercher un autre époux ou » de se jeter dans un monastère. » Après avoir plaisanté sur ses craintes, l'empereur prit un ton plus sérieux, l'assura qu'il l'éloignait pour la dernière fois, qu'il destinait à son fils une riche et illustre héritière, et à lui l'important office de grand-logothète ou de principal ministre d'état. On arrangea sur-le-champ le mariage; mais l'amiral avait usurpé l'office, quoique incompatible avec sa place. Il fallut quelque temps pour négocier son consentement et une indemnité. La nomination de Phranza fut à moitié déclarée et à moitié supprimée, de peur de déplaire à un favori envieux et puissant. On fit, durant l'hiver, les préparatifs de l'ambassade; et Phranza résolut de saisir cette occasion d'éloigner son fils, et de le placer, à la moindre apparence de danger, chez les parens de sa mère, dans la Morée. Tels étaient les projets publics et particuliers qui furent dérangés par la guerre des Turcs, et ensevelis sous les ruines de l'empire.

CHAPITRE LXVIII.

Règne et caractère de Mahomet II. Siége, assaut et prise de Constantinople par les Turcs. Mort de Constantin Paléologue. Servitude des Grecs. Destruction de l'empire romain en Orient. Consternation de l'Europe. Conquêtes de Mahomet II; sa mort.

Avant de décrire le siége de Constantinople par les Turcs, il convient de donner des détails sur la personne et le caractère de Mahomet II[1]. Il était fils d'Amurath II: sa mère

[1] Le lecteur se rapellera les offres d'Agamemnon (Iliade, I-V, 144) et l'usage général de l'antiquité.

[2] Cantacuzène (j'ignore s'il était parent de l'empereur qui portait ce nom) était grand-domestique, défenseur zélé du symbole grec, et frère de la reine de Servie, chez laquelle il fut envoyé en qualité d'ambassadeur (Syropulus, p. 37, 38-45)

[1] Lorsqu'il s'agit du caractère de Mahomet II, il est dangereux de s'en rapporter aux Turcs ou aux chrétiens. Le portrait le plus modéré qu'on en ait fait est de Phranza (l. I, c. 33), dont l'âge et la solitude avaient calmé le ressentiment. Voyez aussi Spondanus (A. D. 1451, n° 11), le continuateur de Fleury (t. 22, p. 552), les

avait été chrétienne, et qualifiée du titre de princesse; mais vraisemblablement elle se trouva dans la foule de ces concubines qui venaient de tous les pays peupler le sérail du sultan. Il eut d'abord l'éducation et les sentimens d'un dévot Moslem; et à cette époque de sa vie, lorsqu'il conversait avec un infidèle, il ne manquait pas de recourir aux ablutions pour purifier ses mains et son visage. Il paraît que l'âge et le trône affaiblirent cet esprit de bigotisme; son âme ambitieuse ne voulait reconnaître aucun pouvoir au-dessus du sien; et on dit que dans l'intimité il osait traiter le prophète de la Mecque de brigand et d'imposteur. Mais en public il montra toujours du respect pour la doctrine et la discipline du Coran [1]; ses indiscrétions privées n'arrivèrent jamais à l'oreille du peuple; et il faut, sur cet objet, se défier beaucoup de la crédulité des étrangers et des sectaires. Instruit par les maîtres les plus habiles, il fit de rapides progrès; on assure qu'il parlait ou entendait cinq langues étrangères [2], l'arabe, le persan, le chaldaïque ou l'hébreu, le latin et le grec. Le persan pouvait contribuer à ses amusemens, et l'arabe à son édification : les jeunes Orientaux apprenaient pour l'ordinaire ces deux idiomes. Au milieu du commerce des Grecs et des Turcs, il désira peut-être savoir la langue d'une nation qu'il voulait asservir; il désira peut-être bien connaître les éloges que les Latins faisaient de lui en vers [3] et en prose [4]. Mais on ne voit pas l'usage qu'il pouvait faire du dialecte grossier des Hébreux, qui étaient ses esclaves. Il savait l'histoire et la géographie; son émulation s'enflammait à la lecture des héros de l'Orient, peut-être de ceux de l'Occident [1]; il était versé dans l'astrologie, et sur ce point il mérite de l'indulgence, à cause de la sottise de son siècle, et parce que ce vain savoir suppose quelque connaissances des mathématiques : on juge qu'il aimait les arts, car il appela dans sa cour et récompensa les peintres de l'Italie [2]. Mais la religion et les lettres ne parvinrent pas à dompter son caractère sauvage. Je ne rappellerai pas, et je crois faiblement l'histoire de ses quatorze pages, auxquels on ouvrit le ventre pour voir qui d'entre eux avait mangé un melon, ni ce conte de la belle esclave qu'il décapita lui-même, afin de prouver à ses janissaires que les femmes ne le subjugueraient point. Le silence des annales turques, qui n'accusent d'ivrognerie que trois princes de la ligne ottomane [3], atteste sa frugalité. Mais la fureur et l'inflexibilité de ses passions sont incontestables. Il paraît hors de doute que dans son palais, ainsi qu'à la guerre, les motifs les plus légers le déterminaient à verser des ruisseaux de sang, et que ses infâmes goûts déshonorèrent souvent les plus nobles d'entre ses captifs. Durant la guerre d'Albanie, il médita les leçons de son père, qu'il

Elogia de Paul Jove (l. III, p. 164-166), et le Dictionnaire de Bayle (t. III, p. 272-279).

[1] Cantemir (p. 115). Les mosquées qu'il fonda attestent son respect pour la religion. Au reste, il disputa librement avec le patriarche Gennadius sur la religion grecque et la religion musulmane (Spond., A. D. 1453, n° 22.

[2] « Quinque linguas præter suam noverat, græcam, » latinam, chaldaicam, persicam. » L'auteur qui a traduit Phranza en latin a oublié l'arabe, que tous les Musulmans étudiaient sans doute afin de lire le livre du prophète.

[3] Philelphe demanda au vainqueur de Constantinople, dans une ode latine, la liberté de la mère et des sœurs de sa femme, et il obtint cette grâce. Les envoyés du duc de Milan donnèrent l'ode à Mahomet. On soupçonnait Philelphe de vouloir se retirer à Constantinople; cependant il prêchait souvent la guerre contre les Musulmans. Voyez sa vie, par M. Lancelot, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. x, p. 718-721, etc.)

[4] Robert Valturio publia à Vérone, en 1483, les douze livres *de Re Militari* : c'est le premier qui ait parlé de l'usage des bombes. Sigismond Malatesta, prince de Rimini, son protecteur, offrit cet ouvrage, avec une épître en latin, à Mahomet II.

[1] Si l'on en croit Phranza, Mahomet II étudiait assidûment la vie et les actions d'Alexandre, d'Auguste, de Constantin et de Théodose. J'ai lu quelque part qu'on avait traduit par ses ordres les vies de Plutarque en langue turque. Si le sultan savait le grec, il destinait cette version à l'usage de ses sujets; et cependant ces vies sont une école de liberté aussi bien que de valeur.

[2] Le célèbre Gentile Bellino, qu'il avait fait venir de Venise, reçut de lui une chaîne et un collier d'or, avec une bourse de trois mille ducats. Je suis de l'avis de Voltaire : l'histoire de cet esclave qu'on décapita pour fournir au peintre une occasion d'observer le jeu des muscles me paraît ridicule.

[3] Ces empereurs ivrognes furent Soliman I, Sélim II et Amurath IV (Cantemir, p. 61). Les sophis de la Perse offrent sur ce vice une liste plus longue et plus suivie, et, dans le dernier siècle, nos voyageurs européens assistèrent à leurs orgies.

surpassa bientôt, et on attribue à son invincible cimeterre la conquête de deux empires, de douze royaumes et de deux cents villes. Il avait les qualités d'un soldat et peut-être celles d'un général : la prise de Constantinople mit le comble à sa gloire ; mais, si nous comparons les moyens, les obstacles et les exploits, Mahomet II n'approche pas d'Alexandre ou de Timour. Les forces ottomanes qu'il commandait furent toujours plus nombreuses que l'armée des ennemis ; cependant il ne passa ni l'Euphrate ni la mer Adriatique ; et Huniades et Scanderbeg, les chevaliers de Rhodes et le roi de Perse arrêtèrent ses progrès.

Sous le règne d'Amurath, il parvint deux fois au trône, dont il descendit deux fois : sa jeunesse ne lui permit pas de s'opposer au rétablissement de son père, mais il ne pardonna jamais aux visirs qui conseillèrent cette mesure salutaire. Il épousa la fille d'un émir turc, et, après des fêtes qui durèrent deux mois, il partit d'Andrinople avec sa femme, et il se rendit à Magnésie. Au bout de six semaines, il fut rappelé par un message du divan, qui annonçait la mort d'Amurath, et une disposition à la révolte de la part des janissaires. Sa célérité et sa vigueur ranimèrent l'obéissance de ces troupes ; il traversa l'Hellespont avec une garde choisie, et à un mille d'Andrinople les visirs et les émirs, les imans et les cadis, les soldats et le peuple se prosternèrent aux pieds du nouveau sultan. Il avait alors vingt-un ans ; afin de prévenir les séditions, il ordonna la mort de ses frères, qui étaient en bas âge [1]. Bientôt il reçut les complimens des ambassadeurs de l'Asie et de l'Europe, qui sollicitèrent son amitié ; il prit, avec eux, le langage de la modération et de la paix. Ce qui acheva de tromper l'empereur grec, il ratifia, par des sermens solennels et de belles protestations, le traité avec l'empire ; enfin il assigna, sur un riche domaine des bords du Strymon, une pension annuelle de trois cent mille aspres due à la cour de Bysance, qui, à sa prière, gardait un prince ottoman. Mais ses voisins durent trembler lorsqu'ils virent, au milieu des frivolités de la jeunesse, réformer le faste de la maison de son père. Les sommes consacrées au luxe furent employées à des objets d'ambition ; il renvoya ou il enrôla parmi ses troupes un corps inutile de sept mille fauconniers. Durant l'été de la première année de son règne, il parcourut les provinces d'Asie à la tête d'une armée ; mais, après avoir humilié l'orgueil des Caramaniens, il accepta leur soumission, afin de n'être détourné par aucun obstacle de l'exécution de ses grands desseins [1].

Les casuistes musulmans, et en particulier les casuistes turcs, ont décidé qu'une promesse contraire à l'intérêt et aux devoirs de leur religion ne peut lier les fidèles, et que le sultan peut abolir ses propres traités et ceux de ses prédécesseurs. La justice et la magnanimité d'Amurath avaient méprisé cet immoral privilége ; mais telle fut l'ambition de son fils, le plus orgueilleux des hommes, qu'il eut recours à la dissimulation et à la perfidie. Le mot de paix était sur ses lèvres, et au fond du cœur il respirait la guerre : il ne songeait qu'à s'emparer de Constantinople, et l'indiscrétion des Grecs lui fournit le premier prétexte d'une rupture [2]. Loin de se faire oublier, leurs ambassadeurs suivirent

[1] On sauva Calapin, un de ces jeunes princes, et il reçut à Rome le baptême et le nom de Callistus Othomanus. L'empereur Frédéric III lui accorda un domaine en Autriche, où il termina sa carrière ; et Cuspinien, qui dans sa jeunesse avait vu Caliste, donne des éloges à sa piété et à sa sagesse. (*De Cæsaribus*, p. 672, 673.)

[1] Voyez l'avénement de Mahomet II au trône dans Ducas (c. 33), Phranza (l. I, c. 33 ; l. VII, c. 2), Chalcondyle (l. VII, p. 199), et Cantemir (p. 96).

[2] Avant de décrire le siége de Constantinople, j'observerai qu'à l'exception d'un petit nombre de mots échappés à Cantemir et à Leunclavius, je n'ai pu me procurer aucune relation faite par des Turcs ; et je regrette qu'un de leurs princes ou de leurs auteurs n'ait pas raconté la prise de Constantinople, ainsi que Soliman II a décrit le siége de Rhodes (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXVI, p. 723-769). Je dois donc m'en rapporter aux Grecs, dont les préventions se trouvent à quelques égards subjuguées par leur détresse. Je suivrai principalement Ducas (c. 34-42), Phranza (l. III, c. 7-20), Chalcondyle (l. VIII, p. 201-214), et Léonardus Chiensis (*Historia C. P. a Turco expugnatæ ; Nuremberg*, 1544, in 4°, vingt feuilles). Le dernier de ces récits est le plus ancien, puisqu'il fut composé dans l'île de Chios, le 16 août 1453, soixante-dix-neuf jours après la prise de Constantinople. On peut tirer quelques détails d'une lettre du cardinal Isidore (*in Farragine Rerum Turcica-*

son camp, pour demander que le prince turc payât, et même augmentât la somme annuelle que recevait l'empire grec. Le divan fut importuné de leurs plaintes, et le visir, ami secret des chrétiens, se vit contraint de leur adresser la parole, dans le sens de la résolution qu'on venait d'y prendre. « Sots et » misérables Romains, leur dit Calil, nous » connaissons vos desseins, et vous ignorez » le péril ou vous êtes! Le scrupuleux Amu- » rath n'est plus; sa couronne appartient à » un jeune vainqueur, qui n'est enchaîné » par aucune loi, et qu'aucun obstacle ne » peut arrêter. Si vous échappez à sa colère, » remerciez la bonté divine, qui diffère en- » core le châtiment de vos péchés. Pourquoi » vouloir nous effrayer d'une manière indi- » recte, et par de vaines menaces? Relâchez » le fugitif Orchan, couronnez le sultan de « Romanie, appelez les Hongrois des autres » rives du Danube, armez contre nous les » nations de l'Occident, et soyez sûrs que » vous ne ferez que provoquer et précipiter » votre ruine. » Mais, si ces terribles paroles du visir effrayèrent les ambassadeurs, ils furent flattés de l'audience courtoise, et des propos affectueux du prince ottoman, et Mahomet, les assura qu'au moment où il serait de retour à Andrinople il écouterait les plaintes des Grecs, et s'occuperait de leurs intérêts. Dès qu'il eut repassé l'Hellespont, il supprima la pension qu'on leur payait, et il ordonna de chasser leurs officiers des rives du Strymon : il annonçait ainsi ses dispositions à la guerre. Bientôt il donna un second ordre, qui commença à quelques égards le siége de Constantinople. Son grand-père avait élevé une forteresse du côté de l'Asie, dans le passage étroit du Bosphore : Mahomet résolut d'en construire une plus formidable sur la rive opposée, c'est-à-dire du côté de l'Europe; et mille maçons eurent ordre de se trouver au printemps dans la bourgade d'Asomaton, située à environ cinq milles de la capitale de l'empire grec [1]. La persuasion est la ressource des faibles, mais les faibles persuadent rarement: les ambassadeurs de Constantin essayèrent vainement de faire avorter la résolution de Mahomet. Ils représentèrent que le grand-père du sultan avait demandé la permission de Manuel pour bâtir un fort sur son propre territoire, mais que cette double fortification, qui allait rendre les Turcs maîtres du détroit, porterait atteinte à l'alliance des deux nations; qu'elle intercepterait le commerce des Latins dans la mer Noire, et peut-être, affamerait Constantinople. « Je ne forme point d'entre- » prise contre votre ville, répondit le per- » fide sultan, mais ses murs sont la borne » de votre empire. Avez-vous oublié la dé- » tresse où se trouva mon père, lorsque » vous fîtes une ligue avec les Hongrois, lors- » qu'ils envahirent notre contrée par terre, » lorsque des galères françaises occupaient » l'Hellespont? Amurath se vit réduit à for- » cer le passage du Bosphore; et vos moyens » n'égalaient pas votre malveillance. J'étais » alors un enfant; les Moslems tremblaient, » et les *gabours* [2] insultèrent à nos mal- » heurs. Mais, lorsque mon père eut remporté » la victoire dans les champs de Varna, il » fit vœu d'élever un fort sur la rive occi- » dentale; et je dois accomplir ce vœu: » avez-vous le droit, avez-vous la force d'em- » pêcher ce que je veux faire sur mon propre

rum, ad calcem Chalcondyl. Clauseri; Bâle, 1556) au pape Nicolas V, et d'un traité de Théodose Zygomula, qu'il adressa, l'an 1581, à Martin Crusius (*Turco-Græcia*, l. I, p. 74-98, Bâle, 1584). Spondanus (A. D. 1453, nº 1-27) fait en peu de mots, mais en bon critique, la révision des faits et des matériaux divers. Je prendrai la liberte de négliger les relations de Monstrelet et des Latins, fondées sur des oui-dire.

[1] Peter Gillius, *de Bosphoro Thracio*, l. II, c. 13. Leunclavius (Pandect., p. 445) et Tournefort (Voyage dans le Levant, t. II, lettre 15, p. 443, 444) sont les auteurs qui font le mieux connaître la situation de la forteresse et la topographie du Bosphore; mais je regrette la carte ou le plan que Tournefort envoya au ministre de la marine de France. Le lecteur peut relire le chapitre dix-sept de cette histoire.

[2] Ducas exprime par le terme de *kabour* le nom de mépris que les Turcs donnent aux infidèles, et Leunclavius et les modernes par celui de *giaour*. Le premier mot vient, selon Ducange (*Gloss. Græc.*, t. I, p. 530), de καβουρον, qui en grec vulgaire signifie tortue; les Turcs veulent désigner par-là un mouvement rétrograde à l'égard de la foi. Mais d'Herbelot (Biblioth. Orient., p. 375) observe que *gabour* n'est autre chose que le mot *gueber* qui, a passé de la langue persane dans la langue turque.

» territoire? Car ce terrain est à moi; les » établissemens des Turcs en Asie arrivent » jusqu'aux côtes du Bosphore, et l'Europe » est désertée par les Romains. Retournez » chez vous; dites à votre roi que le sultan » actuel ne ressemble guère à ses prédécesseurs, que ses résolutions surpassent les » vœux qu'ils formèrent, et qu'il en fait plus » qu'ils n'en ont entrepris. Vos jours sont en » sûreté; mais je ferai écorcher vif le premier d'entre vous qui reviendra avec un pareil message. » Après cette déclaration, Constantin, le premier des Grecs par son courage ainsi que par son rang [1], avait résolu de prendre les armes, et de résister à l'approche et à l'établissement des Turcs sur le Bosphore. Il se laissa subjuguer par l'avis de ses ministres de l'ordre civil et de l'ordre ecclésiastique; ils lui firent adopter un système moins noble et moins prudent que le sien; ils le déterminèrent à souffrir de nouveaux outrages des Turcs, à laisser les Ottomans se charger du crime de l'agression, et à compter sur la fortune et le temps, pour la destruction d'un fort que Mahomet semblait ne pouvoir garder long-temps aux environs d'une grande capitale. L'hiver s'écoula au milieu des espérances des hommes crédules et des craintes des hommes sages: les Grecs négligèrent les préparatifs de guerre; ils fermèrent les yeux sur le danger qui les menaçait; et, dès le commencement de la belle saison, la conduite de Mahomet ne leur laissa aucun espoir de salut.

On désobéit rarement à un maître qui ne pardonne jamais. Le 26 mars, la bourgade d'Asomaton réunit un essaim d'ouvriers turcs; on leur mena par terre et par mer les matériaux de l'Europe et de l'Asie dont ils avaient besoin [2]. La chaux avait été préparée dans la Cataphrygie; on tira les bois des forêts d'Héraclée et de Nicomédie, et les carrières de l'Anatolie fournirent la pierre. On comptait mille maçons: chacun était aidé de deux manœuvres, et on fixa leur tâche journalière à la mesure de deux coudées. On donna à la forteresse [1] une forme triangulaire: une grosse tour épaula chacun des angles, dont l'un se trouvait sur la colline, et les deux autres sur la côte de la mer. On fixa l'épaisseur des murs à vingt-deux pieds, et à trente celle des tours, et une solide plate-forme de plomb couvrit tout l'édifice. Mahomet aiguillonna et dirigea les ouvriers avec une ardeur infatigable; ses trois visirs s'empressèrent à l'envi d'achever leur tour respective; le zèle des cadis le disputa d'émulation à celui des janissaires; le service de Dieu et du sultan ennoblissait les fonctions les plus ignobles, et l'œil d'un despote, dont le sourire donnait des espérances de fortune, et dont le regard menaçant était un arrêt de mort, échauffait le zèle de la multitude. L'empereur grec vit avec effroi les progrès des travaux; c'est en vain qu'il essaya, par des caresses et des présens, d'apaiser un ennemi inflexible qui cherchait et fomentait secrètement les occasions de rupture. Ces occasions ne tardèrent pas à se présenter. Les profanes Moslems employaient sans scrupule les débris des églises et même des colonnes de marbre consacrées à l'archange saint Michel, et ils égorgèrent quelques chrétiens qui voulurent les arrêter. Constantin avait demandé une garde turque pour la protection des champs et des récoltes de ses sujets. Mahomet établit cette garde, mais il lui ordonna d'abord de laisser un libre pâturage aux mulets et aux chevaux du camp, et de défendre ses concitoyens s'ils étaient attaqués par les naturels du pays. Les personnes de la suite d'un chef ottoman avaient abandonné la nuit leurs chevaux au milieu d'un champ de blé qu'on devait récolter le lendemain: le dommage irrita les Grecs, l'insulte acheva de les révolter, et plusieurs in-

[1] Phranza rend justice au bon sens et au courage de son maître. « Calliditatem hominis non ignorans imperator » prior arma movere constituit. » Et il relève la sortie des « cum sacri tum profani proceres, » qu'il avait entendus « amentes spe vanâ pasci. » Ducas n'était pas du conseil privé.

[2] Au lieu de ce récit clair et suivi les annales turques (Cantemir, p. 97) font revivre le sot conte de la peau de bœuf et le stratagème qu'employa Didon pour la construction de Carthage. Il faut avoir des préventions antichrétiennes pour mettre ces annales au-dessus des historiens grecs.

[1] Sur les dimensions de cette forteresse, qu'on nomme aujourd'hui le vieux château d'Europe, Phranza n'est pas tout-à-fait d'accord avec Chalcondyle, dont la description a été vérifiée sur les lieux par Leunclavius, son éditeur.

dividus des deux nations furent massacrés dans une dispute qui en fut la suite. Mahomet écouta les plaintes avec joie, et fit partir un détachement avec ordre d'exterminer les habitans du village; les coupables avaient pris la fuite, mais quarante moissonneurs, qui, comptant sur leur innocence, travaillaient en paix, tombèrent sous le fer des Turcs. Jusqu'alors Constantinople avait reçu les Turcs qu'y amenaient le commerce et la curiosité : à la première alarme, l'empereur ordonna de fermer les portes; mais, toujours occupé de la paix, il relâcha, le troisième jour, les Turcs qui s'y trouvaient [1], et son dernier message à Mahomet annonça la ferme résignation d'un chrétien et d'un guerrier. « Puisque ni les sermens, ni les traités, ni la » soumission ne peuvent assurer la paix, dit-il » au sultan, poursuivez le cours de vos hostilités. Ma confiance est en Dieu : s'il lui plaît » d'adoucir votre cœur, je me réjouirai de cet » heureux changement; s'il vous livre Constantinople, je me soumettrai sans murmure à sa volonté. Mais, tant que le juge des » princes de la terre n'aura pas prononcé, je » dois vivre et mourir en défendant mon peuple. » La réponse de Mahomet fut péremptoire et celle d'un ennemi; ses fortifications étaient achevées, et, avant de retourner à Andrinople, il chargea un aga et quatre cents janissaires de lever un tribut sur tous les navires, sans distinction de pays, qui passeraient, à la portée de ses batteries. Un navire vénitien, qui refusait d'obéir aux nouveaux maîtres du Bosphore, fut coulé bas au premier coup de canon. Le capitaine et trente matelots se sauvèrent dans la chaloupe; mais ils furent conduits à la Porte chargés de fer : on empala le chef, on coupa la tête aux autres, et l'historien Ducas vit à Démotica [2] leurs corps exposés aux bêtes féroces. Le siége de Constantinople fut renvoyé au printemps; mais une armée ottomane marcha tout de suite dans la Morée, afin d'occuper les forces des frères de Constantin. A cette époque de malheurs, la femme de l'un des princes, du despote Thomas, accoucha d'un fils, « dernier héritier, dit Phranza dans sa » douleur, de la dernière étincelle de l'em» pire romain [1]. »

Les Grecs et les Turcs passèrent l'hiver dans l'agitation; les premiers étaient agités par leurs craintes, les seconds par leurs espérances, et les uns et les autres par des préparatifs de défense et d'attaque; et les deux empereurs, qui sentaient tout ce qu'ils avaient à perdre ou à gagner, se montrèrent les plus occupés de l'issue de la guerre. L'ardeur de la jeunesse et la violence du caractère donnaient une nouvelle chaleur aux émotions de Mahomet; il parut s'intéresser à la construction du palais de Jean Numa qu'il fit élever à Andrinople [2], et auquel il donna une hauteur prodigieuse; mais la prise de Constantinople absorbait toutes ses pensées. Il se leva vers la seconde veille de la nuit, et manda son premier visir. Calil-Bacha, qui avait des crimes à se reprocher, et qui connaissait Mahomet, fut alarmé du message et de l'heure : il avait eu la confiance d'Amurath, et il lui avait conseillé de remonter sur le trône. Mahomet, à son avénement à la couronne, l'avait confirmé dans la place de visir, et il avait paru lui donner des marques de faveur; mais le vieux ministre savait bien qu'il marchait sur une glace fragile, qu'elle pouvait se rompre sous ses pas, et le plonger dans l'abîme. Ce visir avait de l'affection pour les chrétiens, et, pour le perdre dans l'opinion publique, on lui donnait le nom de *Gabour Ortachi*, ou de frère de lait des infidèles [3].

1 Parmi les Turcs qui se trouvèrent à Constantinople lorsqu'on ferma les portes, il y avait quelques pages de Mahomet, si convaincus de son inflexible rigueur, qu'ils demandèrent qu'on leur coupât la tête si on leur ôtait les moyens d'être de retour au camp avant le coucher du soleil.

2 Le capitaine vénitien est regardé comme un martyr par Ducas (c. 35), et par Phranza (l. III, c. 3,) qui avait navigué sur son navire.

1 « Auctum est Palæologorum genus, et imperii successor, parvæque Romanorum scintillæ hæres natus, » Andræas. » Etc. (Phranza, l. III, c. 7.) Cette expression énergique a été inspirée par sa douleur.

2 Cantemir, p. 97, 98. Le sultan doutait de sa conquête ou ignorait le mérite supérieur de Constantinople. Une cité ou un royaume peut quelquefois être ruiné par la fortune impériale de son souverain.

3 Le président Cousin traduit le mot συντροφος par celui de père nourricier; il suit, il est vrai, la version latine; mais, dans sa précipitation, il a négligé la note dans laquelle Ismaël Boillaud (*ad Ducam*, c. 35) reconnaît et rectifie son erreur.

Dominé par son avarice, il entretint avec l'ennemi une correspondance vénale et criminelle, qui fut découverte et punie après la guerre. Lorsqu'il reçut pendant la nuit l'ordre de se rendre auprès du roi, il embrassa sa femme et ses enfans, qu'il craignait de ne plus revoir; il remplit de pièces d'or une coupe, précipita ses pas, se prosterna devant le sultan, et, selon l'usage des Orientaux, lui offrit l'or qu'il avait apporté [1]. « Je ne veux » pas, lui dit Mahomet, reprendre ce que je » t'ai donné, mais plutôt accumuler mes » bienfaits sur ta tête. A mon tour, je veux » de toi un présent qui me sera bien plus » utile, et auquel je mets bien plus de prix : » je te demande Constantinople. » Le visir, revenu de sa surprise, lui répondit : « Le » même Dieu, qui vous a donné une si grande » portion de l'empire romain, ne vous refu» sera pas la capitale et le peu de domaines » qui restent à cet empire. Sa Providence et » votre pouvoir me l'assurent, et vos fidèles » esclaves et moi nous sacrifierons nos jours » et notre fortune pour exécuter vos volon» tés.—*Lala* [2] (c'est-à-dire précepteur), dit le » sultan, vous voyez cet oreiller: dans mon » agitation je l'ai poussé toute la nuit d'un » côté et d'un autre. Je me suis levé, je me » suis recouché, mais le sommeil s'est refusé » à mes paupières. Je ne vous recommande » qu'une chose : prenez garde à l'or et à l'ar» gent des Romains, car nous valons mieux » qu'eux à la guerre, et, à l'aide de Dieu et du » prophète, nous ne tarderons pas à nous em» parer de Constantinople. » Pour connaître la disposition de ses soldats, il parcourut souvent les rues seul et déguisé, et, lorsqu'il voulait se cacher à l'œil vulgaire, il punissait de mort l'indiscret qui s'avisait de le découvrir. Il employait ses heures de loisir à tracer le plan de la capitale de l'empire grec, à discuter avec ses généraux et ses ingénieurs en quel endroit on élèverait des batteries, et de quel côté on donnerait l'assaut, où l'on ferait jouer les mines, et où l'on appliquerait les échelles. Durant le jour, on essayait les manœuvres et les opérations imaginées pendant la nuit.

Parmi les instrumens de guerre, il étudiait avec un soin particulier la grande découverte que venaient de faire les Latins, et son artillerie surpassa celle qu'on avait vue jusqu'alors. Un fondeur de canons, du Danemark ou de la Hongrie, qui trouvait à peine sa subsistance au service des Grecs, passa du côté des Turcs, et le sultan le paya bien. La première question que lui fit Mahomet fut celle-ci : « Puis-je avoir un canon d'un calibre » assez fort pour renverser les murs de Con» stantinople ? » Et le fondeur lui répondit : « Je connais la force de ces murs, et, quand » ils auraient plus d'épaisseur que ceux de » Babylone, je leur opposerais une machine » d'une force supérieure. » D'après cette réponse, on établit une fonderie à Andrinople; on prépara le métal, et, dans l'espace de trois mois le fondeur, qui se nommait Urbain, présenta un canon de bronze d'une grandeur prodigieuse et presque incroyable. Le calibre avait douze palmes, et il lançait un boulet de pierre qui pesait plus de six quintaux [1]. On l'essaya devant le nouveau palais; mais, afin de prévenir les suites funestes que pouvaient entraîner le saisissement et la frayeur, on avertit le public que le lendemain on se servirait du canon. L'explosion se fit sentir à cent stades à la ronde. La portée du boulet fut de plus d'un mille, et il s'enfonça d'une brasse sur le terrain où il tomba. Pour le transport de cette effrayante machine, on

1 L'usage de ne jamais paraître qu'avec des présens devant son souverain ou devant son supérieur est très-ancien parmi les Orientaux, et il paraît analogue aux sacrifices, qui sont encore plus anciens et plus universels. Voyez des exemples de cette coutume en Perse, dans Ælien, *Hist. Var.*, l. I, c. 31, 32, 33.

2 Le *lala* des Turcs (Cantemir, p. 34) et le *tata* des Grecs (Ducas, c. 35) viennent des premières syllabes que prononcent les enfans; et on peut observer que ces mots primitifs, qui désignent leurs parens, ne sont qu'une répétition d'une même syllabe, composée d'une consonne labiale ou dentale et d'une voyelle ouverte. (Desbrosses, *Mécanisme des langues*, t. I, p. 231-247.)

1 Le talent attique pesait environ soixante mines ou livres avoir-du-poids (voyez Hooper, *on Ancient Weights, Measures*, etc.); mais parmi les Grecs modernes on a donné cette dénomination classique à un poids de cent et de cent vingt-cinq livres (Ducange, ταλαντον). Léonard de Chios mesure le boulet ou la pierre du second canon : *Lapidem qui palmis undecim ex meis ambibat in gyro.*

réunit trente chariots attelés de soixante bœufs; on plaça des deux côtés deux cents hommes pour tenir en équilibre et soutenir cette lourde masse; deux cent cinquante ouvriers, chargés d'aplanir la route et de repaver les ponts, marchèrent en avant; et il fallut près de deux mois pour la conduire à cent cinquante milles. Un philosophe très-gai [1] se moque en cette occasion de la crédulité des Grecs, et il observe avec beaucoup de raison que les vaincus exagèrent tout. Il calcule que, pour chasser un boulet de deux cents livres, il faudrait environ cent cinquante livres de poudre; que, cette quantité de poudre ne pouvant s'allumer à la fois, le coup partirait avant que la quinzième partie prît feu, et qu'ainsi le boulet aurait très-peu d'effet. Quoique je connaisse mal l'art de la destruction, je remarque cependant que l'artillerie, aujourd'hui plus éclairée, préfère la multitude des pièces à un moindre nombre d'une grande taille, la vivacité du feu au bruit ou même à l'effet d'une seule explosion. Au reste, je n'ose rejeter le témoignage positif et unanime des contemporains, et il doit paraître assez vraisemblable que les premiers fondeurs passèrent, dans leurs efforts ambitieux, les bornes de la modération : un canon turc plus considérable que celui de Mahomet garde encore l'entrée des Dardanelles; et, si l'usage en est incommode, une épreuve récente a montré qu'il produit beaucoup d'effet. Trois cents livres de poudre chassèrent un boulet de onze quintaux à la distance de six cents toises; le boulet se sépara en trois morceaux: qui traversèrent le canal, et, laissant la mer couverte d'écume, allèrent par ricochets frapper et rebondir contre la colline opposée [2].

Tandis que Mahomet menaçait la capitale de l'Orient, l'empereur grec implorait le secours des nations et celui du ciel. Mais les puissances invisibles ne répondaient point à ses supplications, et la chrétienté voyait avec indifférence la chute de Constantinople, qui n'avait d'autre espoir que d'être secourue par la jalousie politique du sultan d'Égypte. Parmi les états qui pouvaient aider Constantin, les uns se trouvaient trop faibles et les autres trop éloignés : ceux-ci croyaient le danger imaginaire, et ceux-là croyaient la destruction de l'empire grec inévitable : des querelles domestiques occupaient les princes de l'Occident, et la fausseté ou l'obstination des Grecs avait irrité le pontife de Rome. Au lieu d'employer en leur faveur les armes et les trésors de l'Italie, Nicolas V annonça la destruction de leur état, et l'accomplissement de cette prophétie intéressait son honneur. Il fut peut-être ému de compassion lorsqu'il les vit au dernier degré du malheur; mais sa pitié arriva trop tard; ses efforts manquèrent d'énergie et n'eurent aucun succès, et Constantinople était au pouvoir des Turcs avant que les escadres de Gènes et de Venise sortissent de leurs ports [1]; les princes, ceux mêmes de la Morée et des îles de la Grèce, demeurèrent neutres : la colonie génoise établie à Galata négocia un traité particulier, et, d'après la parole du sultan, ils crurent survivre à la ruine de l'empire. Un grand nombre de plébéiens et quelques nobles abandonnèrent lâchement leur pays; la cupidité des riches refusa à l'empereur et garda pour les Turcs des trésors qui auraient acheté des armées de mercenaires [2]. Malgré cette défection et malgré sa misère, Constantin se prépara toutefois à lutter contre son redoutable adversaire; son courage éga-

[1] Voyez Voltaire, Hist. Génér., c. 91, p. 294, 295. Dans son ambition littéraire, il parle souvent d'astronomie, de chimie, etc.

[2] Le baron de Tott (t. III, p. 85-89), qui fortifia les Dardanelles contre les Russes dans la dernière guerre, a décrit avec feu et d'un ton presque comique sa prouesse et la consternation des Turcs. Mais ce voyageur n'a pas su prendre le ton qui inspire de la confiance.

[1] *Non audivit, indignum ducens*, dit l'honnête Antonin; mais la cour de Rome était déja inquiète du progrès des Musulmans; elle rougissait de sa conduite. Platina dit en effet, avec le ton d'un homme habitué aux affaires : *In animo fuisse pontifici juvare Græcos.* Et Æneas Sylvius est encore plus positif : *Structam classem*, etc., dit-il. (Spond., A. D. 1453, nº 3.)

[2] Antonin, *in Proem. Epist. cardinal Isidor. apud. Spondanum;* et le docteur Johnson a très-bien exprimé dans sa tragédie d'Irène cette circonstance caractéristique.

The groaning Greeks dig up the golden caverns,
The accumulated wealth of hoarding ages;
That wealth which, granted to their weeping prince,
Had rang'd embattled nations at their gates.

lait ses dangers, mais il manquait de forces. Dès les premiers jours du printemps, l'avant-garde des Turcs ravagea les bourgs et les villages, jusqu'aux portes de Constantinople. Elle épargna et protégea ceux qui se soumirent, mais elle égorgea quiconque voulut résister. Les villes que possédaient les Grecs sur la mer Noire, Mesembria, Acheloum et Bizon, se rendirent à la première sommation; Selymbrie mérita seule les honneurs d'un siége ou d'un blocus; et, tandis que les habitans, pleins de valeur, étaient investis du côté de la terre, ils mirent leurs embarcations à la mer; ils allèrent piller la côte de Cyzique, et vendirent en place publique les captifs qu'ils ramenèrent. Mais tout se prosterna à l'arrivée de Mahomet : il s'arrêta d'abord à cinq milles de la capitale de l'empire grec; il s'approcha ensuite avec son armée en bataille; il arbora son drapeau devant la porte de Saint-Romain, et commença le 6 d'avril ce siége si mémorable dans l'histoire.

Les troupes de l'Europe et de l'Asie s'étendaient jusqu'au hâvre, à droite et à gauche de la Propontide; les janissaires se trouvaient devant la tente de Mahomet; un fossé profond couvrait les lignes ottomanes, et un corps particulier environnait le faubourg de Galata, et surveillait la foi douteuse des Génois. Philelphe, qui fit de si grandes recherches sur ces matières, et qui résidait en Grèce trente années avant le siége, assure que les forces des Turcs, en les comprenant toutes sans exception, ne pouvaient être de plus de soixante mille cavaliers et de vingt mille fantassins, et il accuse la pusillanimité des nations chrétiennes qui s'étaient soumises à une poignée de barbares. Le nombre des *capiculi* [1], soldats de la Porte qui marchaient avec le prince, et qu'on payait de son trésor, ne fut peut-être pas en effet plus considérable; mais les bachas entretenaient ou levaient une milice provinciale dans leurs gouvernemens respectifs; un grand nombre de terrains devaient un service militaire; l'appât du butin attirait une foule de volontaires sous le drapeau de Mahomet, et le fanatisme dut y conduire un essaim d'hommes affamés et intrépides, qui augmentèrent du moins la terreur des Grecs, et qui servaient à émousser le glaive des chrétiens au premier moment de l'action. Ducas, Chalcondyle et Léonard de Chios portent à trois ou quatre cent mille hommes l'armée du sultan; mais Phranza se trouva plus près, il l'observa mieux, et il n'y compta que deux cent cinquante-huit mille hommes, évaluation qui me paraît la plus exacte [1]. La marine des assiégeans était moins formidable : il y avait trois cent vingt navires dans la Propontide, mais dix-huit seulement pouvaient être regardés comme des navires de guerre, et il paraît que le plus grand nombre n'était que des flûtes et des transports, qui versaient dans le camp des hommes, des munitions et des vivres. Constantinople avait alors plus de cent mille habitans; mais on trouve cette évaluation d'après la liste des captifs, et non d'après l'état des combattans. C'étaient pour la plupart des ouvriers, des prêtres, des femmes et des hommes dénués de ce courage que les femmes elles-mêmes ont déployé quelquefois, lorsqu'il s'agissait de pourvoir à leur sûreté. Je conçois la répugnance des sujets à servir sur une frontière éloignée, d'après la volonté d'un despote; mais l'homme qui n'ose pas exposer sa vie pour défendre ses enfans et sa propriété a perdu dans la société la disposition la plus active et la plus énergique de la nature humaine. D'après un ordre de l'empereur, on avait recherché quel nombre de citoyens et de moines pourrait ou voudrait prendre les armes pour la défense du pays. La liste fut remise à Phranza [2], et, plein d'étonnement et de dou-

[1] Les troupes chargées de la garde du palais sont appelées *capiculi* chez les Turcs, et celles des provinces *serarculi*. La plupart des noms et des institutions de la milice turque existaient avant le *canon Nameh* de Soliman II. C'est d'après ce canon et d'après son expérience que le comte Marsigli a composé son état militaire de l'empire ottoman.

[1] L'observation de Philelphe est adoptée par Cuspinien, qui, en 1508, écrivit le livre intitulé *de Cæsaribus*, *in Epilog. de Militiâ turcicâ*, p. 697. Marsigli prouve que les armées effectives des Turcs sont beaucoup moins nombreuses qu'elles ne le paraissent. Léonard de Chios ne compte que quinze mille janissaires dans l'armée qui assiégea Constantinople.

[2] « Ego, eidem (imperatori) tabellas exhibui non absque

leur, il avertit son maître que la nation ne pouvait compter que sur quatre mille neuf cent soixante-dix *Romains*. Constantin et son fidèle ministre gardèrent ce triste secret, et on tira de l'arsenal la quantité de boucliers, d'arbalètes et de mousquets dont on avait besoin. Ils se procurèrent un corps de deux mille étrangers sous les ordres de Justiniani, noble génois; on fit de grandes largesses à ces auxiliaires, et on promit l'île de Lemnos à la valeur et à la victoire de leur chef. Une grosse chaîne ferma l'entrée du hâvre, que défendaient d'ailleurs quelques navires de guerre et des navires marchands, et on retint, pour le service public, tous les vaisseaux des nations chrétiennes, qui arrivèrent successivement de Candie et de la mer Noire. Une capitale de treize et peut-être de seize milles de circonférence n'avait, contre toutes les forces de l'empire ottoman, qu'une garnison de sept ou huit mille soldats. L'Europe et l'Asie étaient ouvertes aux assiégeans, et la force et les vivres des Grecs diminuaient chaque jour, sans espérer aucun secours du dehors.

Les premiers Romains se seraient armés avec la résolution de vaincre ou de mourir. Les premiers chrétiens se seraient embrassés, et auraient attendu paisiblement la couronne du martyre. Mais les Grecs de Constantinople ne montraient de la fermeté que sur les matières de religion; et cette fermeté ne produisait que de l'animosité et de la discorde. L'empereur Jean Paléologue avait renoncé, avant de mourir, au projet de réunir l'église grecque et l'église latine, projet qui déplaisait à sa nation; et on ne le reprit que lorsque la détresse de Constantin son frère fit une loi de recourir à la dissimulation et à la flatterie sur tous les objets [1]. Il envoya des ambassadeurs à Rome; il les chargea de demander des secours temporels, en assurant que les Grecs se soumettraient à la domination spirituelle du pape : il dit que, s'il avait négligé l'église, les soins pressans de l'état l'avaient exigé, et il témoigna le désir de voir dans sa capitale un légat du pontife. Le Vatican savait trop combien il fallait peu compter sur la parole des Grecs, mais il ne pouvait sans malhonnêteté dédaigner ces signes de repentir : il accorda plus aisément un légat qu'une armée; et, six mois avant la prise de Constantinople, le cardinal Isidore, né en Russie, y parut en cette qualité avec un cortége de prêtres et de soldats. L'empereur le traita comme son ami et comme son père; il écouta avec respect ses sermons publics et particuliers, et signa, ainsi que les plus soumis d'entre les prêtres et les laïques de l'église grecque, l'acte d'union, tel que le concile de Florence l'avait dressé. Le 12 décembre, les Grecs et les Latins se réunirent pour le sacrifice et la prière dans l'église de Sainte-Sophie; on y fit une commémoration solennelle des deux pontifes, c'est-à-dire de Nicolas V, vicaire de Jésus-Christ, et du patriarche Grégoire, qu'un peuple rebelle avait exilé.

Mais le vêtement et la langue du prêtre latin qui officia à l'autel scandalisèrent les Grecs; ils observèrent avec horreur qu'il consacrait des pains azymes et qu'il versait de l'eau froide dans la coupe de l'eucharistie. Un historien national avoue en rougissant qu'aucun de ses compatriotes, sans excepter l'empereur lui-même, ne fût de bonne foi dans cette réconciliation [1]. Pour se disculper de leur soumission précipitée et absolue, ils dirent qu'ils s'étaient réservé le droit de faire par la suite une révision de l'acte; enfin ils ne craignirent pas de confesser leur parjure. Accablés des reproches de leurs frères, ils dirent à basse voix : « Ayez patience; attendez que la ville soit délivrée du grand dragon qui cherche à nous dévorer : vous verrez alors si nous sommes réconciliés sincèrement avec les azymites. »

» dolore et mœstitiâ, mansitque apud nos duos aliis occultus numerus. » (Phranza, l. III, c. 8.) En lui passant quelques préventions nationales, on ne peut désirer un témoin plus authentique, non seulement des faits publics, mais des conseils privés.

[1] Spondanus raconte l'union avec partialité et d'une manière imparfaite. L'évêque de Pamiers mourut en 1642, et l'histoire de Ducas, qui parle de ces faits (c. 36, 37) avec vérité et avec courage, n'a été imprimée qu'en 1649.

[1] Phranza, qui signa l'acte d'union, avoue qu'on ne se prêta à cette réconciliation que *propter spem auxilii*; et, en parlant de ceux qui ne voulurent pas assister au service commun dans l'église de Sainte-Sophie, il affirme avec plaisir que *extra culpam et in pace essent* (l. III, c. 20).

Mais la patience n'est pas l'attribut du zèle religieux, et l'artifice d'une cour ne peut contenir l'énergie et la violence de l'enthousiasme populaire. Les citoyens des différentes classes et les personnes des deux sexes se portèrent en foule à la cellule du moine Gennadius[1] pour consulter ce religieux, qui passait pour l'oracle de l'église. Le saint personnage ne se montra point, absorbé dans ses profondes méditations, ou dans ses extases mystiques; mais il avait exposé sur sa porte une tablette, où la multitude entière lut successivement ces terribles paroles : « Misérables Romains, vous » abandonnez donc la vérité! Au lieu de mettre votre confiance en Dieu, pourquoi » comptez-vous sur les Italiens? En perdant » votre foi, vous perdrez votre ville. Seigneur, ayez pitié de moi! je proteste en » votre présence que je n'ai point de part à » ce crime. Misérables Romains, faites vos » réflexions, arrêtez-vous, et montrez du repentir : au moment où vous renoncerez à » la religion de vos pères, en vous liguant » avec l'impiété, vous vous soumettrez à une » servitude étrangère. » D'après l'avis de Gennadius, les vierges consacrées à Dieu, pures comme les anges et orgueilleuses comme les démons, s'élevèrent contre l'acte d'union, et abjurèrent toute communion avec les associés présens et à venir de l'église latine et la plus grande partie du clergé et du peuple, approuva et imita leur exemple. En sortant du monastère de Gennadius, les Grecs dévots se dispersèrent dans les tavernes, burent à la confusion des esclaves du pape, vidèrent leurs verres en l'honneur de l'image de la sainte Vierge, et la supplièrent de défendre contre Mahomet cette ville, qu'elle avait autrefois défendue contre Chosroès et le Chagan; enivrés de fanatisme et de vin, ils s'écrièrent bravement : « Qu'avons-nous besoin de secours ou » d'union? Qu'avons-nous besoin des Latins? » Loin de nous le culte des azymites! » Cette frénésie épidémique troubla la nation durant l'hiver qui précéda la victoire des Turcs; et le carême et l'approche de Pâques, au lieu d'inspirer la charité, ne servirent qu'à renforcer l'obstination et le crédit des fanatiques. Les confesseurs scrutèrent et alarmèrent les consciences; ils imposèrent des pénitences rigoureuses à ceux qui avaient reçu la communion des mains d'un prêtre accusé d'avoir donné un aveu formel ou tacite à l'union. Son service à l'autel communiquait la souillure aux spectateurs de la cérémonie; les prêtres qui y assistaient sans y prendre part perdaient la vertu de leur caractère sacerdotal; et, même dans le danger d'une mort subite, il n'était pas permis d'invoquer les secours de leurs prières, ou leur absolution. Dès que le sacrifice des Latins eut souillé l'église de Sainte-Sophie, le clergé et le peuple s'en éloignèrent comme d'une synagogue juive, ou d'un temple païen; et cette basilique, où, parmi des nuages d'encens et au milieu d'une multitude innombrable de flambeaux, on avait entendu chaque jour des prières et des actions de grâces, demeura déserte. Il semblait que les Latins fussent les plus odieux des hérétiques et des infidèles; et le premier ministre de l'empire, le grand-duc déclara qu'il aimerait mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du pape, ou un chapeau de cardinal[1]. Une disposition si indigne du patriotisme et de la charité chrétienne devint générale, et il en résulta de grands malheurs pour l'empire : Constantin fut privé de l'affection et de l'appui de ses sujets, et leur lâcheté naturelle prit un caractère de sainteté par leur résignation aux décrets de Dieu ou le chimérique espoir d'une délivrance miraculeuse.

Deux des côtés du triangle que forme la

[1] Il porta d'abord le nom de Scholarius, auquel il substitua celui de Gennadius quand il se fit moine ou lorsqu'il devint patriarche. Il défendit à Florence cette union qu'il avait attaquée à Constantinople avec fureur; et Léon Allatius (*Diatrib. de Georgiis in Fabric. Biblioth. Græc.*, t. x, p. 760-786) a supposé deux hommes de ce nom; mais Renaudot (p. 343-383) a rétabli l'identité de sa personne et la duplicité de son caractère.

[1] Φακιόλιον, καλύπτρα, sont assez bien rendus par chapeau de cardinal. Les Grecs et les Latins n'avaient pas le même habit, ce qui donna une nouvelle vivacité à la mésintelligence.

ville de Constantinople se trouvent sur la côte de la mer, et ils étaient inaccessibles à l'ennemi; la Propontide défendait une de ces deux parties, et le hâvre défendait l'autre. Un double mur et un fossé de cent pieds de profondeur couvraient la base du triangle ou le côté de terre : Phranza, témoin oculaire, donne à ces fortifications une étendue de six milles [1], et c'est ici que les Ottomans formèrent leur principale attaque. Constantin, après avoir réglé le service et le commandement des postes les plus périlleux, entreprit de défendre le mur intérieur. Les premiers jours du siége, les soldats descendirent dans le fossé, ou firent une sortie en pleine campagne; mais ils s'aperçurent bientôt que, vu leur nombre, il valait mieux conserver un chrétien que tuer vingt Turcs, et ils se bornèrent ensuite à lancer des armes de trait du rempart. C'était de la prudence et non de la faiblesse : la nation, il est vrai, était pusillanime et vile; mais Constantin mérite le nom de héros; sa troupe de volontaires avait la valeur des premiers Romains, et les auxiliaires étrangers soutenaient l'honneur de la chevalerie de l'Occident. C'est au milieu de la fumée, du bruit et du feu de la mousqueterie et du canon, que des grêles de javelines et de traits tombaient sans cesse sur l'ennemi. Chacune de leurs petites armes vomissait cinq ou même dix balles de plomb de la grosseur d'une noix; et, lorsque les rangs se trouvaient bien serrés, ou lorsque la poudre avait beaucoup de force, le même coup faisait tomber plusieurs guerriers. Les assiégés renversaient les travaux des assiégeans. Chaque jour ajoutait à la science des chrétiens; mais leur magasin de poudre était peu considérable, et devait se trouver bientôt épuisé. Leur artillerie, peu nombreuse et de petit calibre, ne pouvait produire de grands effets; et, s'il se trouvait quelques pièces assez fortes, ils craignaient de les placer sur de vieux murs, que l'explosion devait ébranler et renverser [1]. Les Musulmans connaissaient aussi l'artillerie, et l'employaient avec d'autant plus de supériorité, qu'ils avaient plus de zèle et de richesses, et qu'ils obéissaient à un prince plus absolu. Nous avons déjà parlé de la grande coulevrine de Mahomet, laquelle joua un grand rôle à cette époque des annales de l'empire : cette énorme bouche à feu se trouvait épaulée de deux autres presque aussi grandes [2]. Les Turcs pointèrent une longue chaîne de canons contre les murs; quatorze batteries foudroyèrent en même temps les endroits les plus accessibles; et les auteurs, en parlant de l'une d'entre elles, se servent d'expressions équivoques, d'où il résulte qu'elle contenait cent trente pièces, et qu'une décharge vomissait cent trente boulets. Au reste, malgré le pouvoir et l'activité de Mahomet, on aperçoit l'enfance de l'art. Quoique le despote comptât les momens et fût toujours aux batteries, la grande coulevrine ne pouvait tirer que sept fois par jour [3]. Le métal échauffé creva; plusieurs soldats périrent, et on admira l'habileté d'un canonnier qui, afin de prévenir cet accident, imagina de verser de l'huile dans les bouches à feu après chaque explosion.

Les premiers boulets des Musulmans firent plus de bruit que de ravage, et c'est d'après l'avis d'un chrétien que les canonniers apprirent à diriger leurs coups sur les deux côtés des angles saillans d'un bastion. Les artilleurs n'étaient pas adroits, mais la multiplicité des coups produisit de l'effet; et les Turcs, s'étant avancés jusqu'aux bords du fossé, entreprirent de combler l'ouver-

[1] Il faut réduire les milles grecs à une très-petite mesure, qui s'est conservée dans les werstes de Russie, lesquels sont de cinq cent quarante-sept toises de France, et de cent quatre deux cinquièmes au degré : les six milles de Phranza n'excèdent pas quatre milles d'Angleterre, selon d'Anville (Mesures Itinéraires, p. 61-123, etc.).

[1] « At indies doctiores nostri facti paravere contra » hostes machinamenta, quæ tamen avare dabantur. » Pulvis erat nitri modica exigua; tela modica; bom- » bardæ, si aderant, incommoditate loci primum hostes » offendere maceriebus alveisque tectos non poterant. » Nam si quæ magnæ erant, ne murus concuteretur » noster, quiescebant. » Ce passage de Léonard Chiensis est curieux et important.

[2] Selon Chalcondyle et Phranza, la grande coulevrine creva. Ducas dit que l'habileté du canonnier empêcha cet accident. Il est clair qu'ils ne parlent pas de la même pièce.

[3] Environ un siècle après le siége de Constantinople, les escadres de France et d'Angleterre tirèrent trois cents coups dans un combat de deux heures qui eut lieu dans la Manche (Mémoires de Martin du Bellay, l. x, dans la Collection générale, t. xxi, p. 239).

ture, et de se frayer un chemin pour donner l'assaut [1]. Ils y entassèrent une quantité innombrable de fascines, de tonneaux et de troncs d'arbres; et telle fut l'impétuosité des travailleurs, que ceux qui se trouvaient sur les bords, ou les plus faibles, furent poussés dans le précipice, et ensevelis au même instant sous les masses qu'on y jetait. Les assiégeans s'efforçaient de remplir le fossé, et les assiégés n'oubliaient rien pour détruire ces travaux; et, après des combats très-meurtriers, ils détruisaient toujours pendant la nuit ce que les soldats de Mahomet avaient fait pendant le jour. L'art des mines offrait une ressource au sultan; mais le terrain était un rocher; les ingénieurs chrétiens l'arrêtaient d'ailleurs par des contre-mines; on n'avait pas encore imaginé de remplir de poudre à canon ces passages souterrains, et de faire sauter des tours et des villes entières [2]. Ce qui distingua le siége de Constantinople, c'est la réunion de l'artillerie ancienne et de l'artillerie moderne. Les bouches à feu étaient entremêlées de machines qui lançaient des pierres et des dards; le boulet et le bélier battaient les mêmes murs; et la découverte de la poudre à canon n'avait pas fait négliger l'usage du feu grégeois. Une immense tour de bois s'approchait sur des cylindres; une triple couverture de peaux de bœufs défendait ce magasin mobile de munitions et de fascines. Les guerriers qu'elle renfermait tiraient sans danger par les ouvertures; et trois portes qu'elle offrait sur le devant permettaient aux soldats et aux ouvriers de faire des sorties et de se retirer. Ils montaient par un escalier à la plate-forme supérieure, et, du haut de cette plate-forme, on pouvait, avec des poulies, élever une échelle avec laquelle on formait un pont qui saisissait le rempart ennemi. Tous ces moyens d'attaque, dont plusieurs étaient nouveaux, renversèrent la tour de Saint-Romain: après un combat opiniâtre, les Turcs furent repoussés de la brèche et arrêtés par la nuit. Ils comptaient à la pointe du jour recommencer l'attaque avec une nouvelle ardeur et plus de succès. L'empereur et le Génois Justiniani ne perdirent pas un moment de cet intervalle de repos; ils passèrent la nuit sur le rempart, et pressèrent des travaux d'où dépendaient le sort de l'église et celui de Constantinople. Aux premiers rayons de l'aurore, l'impatient Mahomet eut la douleur de s'apercevoir que sa tour de bois avait été réduite en cendres, que les Grecs avaient nettoyé et rétabli le fossé, et relevé la tour de Saint-Romain. Il annonça lui-même que cette attaque échouerait: il s'écria ensuite que trente-sept mille prophètes ne l'auraient pas déterminé à croire que les infidèles pussent en si peu de temps faire un pareil ouvrage.

La générosité des princes chrétiens fut tardive. Du moment où Constantin craignit qu'on n'assiégeât sa capitale, il demanda des secours dans les îles de l'Archipel, dans la Morée et en Sicile. Cinq grands vaisseaux [1] armés en guerre auraient appareillé de Chios dès les premiers jours d'avril, mais un vent du nord les arrêtait [2]. Un de ces vaisseaux portait le pavillon impérial; le reste appartenait aux Génois; ils étaient chargés de froment et d'orge, d'huile et de végétaux, et surtout de soldats et de matelots pour le service de la capitale. Après un pénible délai, une petite bise leur permit enfin de mettre à la voile, et le second jour un vent du sud leur

[1] J'ai choisi quelques faits curieux sans vouloir égaler l'éloquence meurtrière et infatigable de l'abbé Vertot, dans ses prolixes descriptions des siéges de Rhodes, de Malte, etc. Cet agréable historien avait l'esprit romanesque, et, écrivant pour plaire aux chevaliers de Malte, il a pris leur enthousiasme et le caractère de leur chevalerie.

[2] Un manuscrit de George de Sienne, qui est de 1480, indique pour la première fois des mines de poudre à canon (Tiraboschi, t. VI, part. I, p. 324). On les employa d'abord à Sarzanella en 1487; mais leur amélioration est de 1503; et on en attribue l'honneur à Pierre de Navarre, qui les employa avec succès dans les guerres d'Italie (Hist. de la Ligue de Cambrai, t. II, p. 93-97).

[1] Il est singulier que les Grecs ne s'accordent pas sur le nombre de ces célèbres vaisseaux. Ducas en indique *cinq*, Phranza et Léonard en indiquent *quatre*, et Chalcondyle en indique *deux*, et il faut que les uns se bornent à indiquer les plus grands, tandis que les autres indiquent en outre les plus petits. Voltaire, qui donne un de ces navires à Frédéric III, confond les empereurs d'Orient et d'Occident.

[2] Le président Cousin montre une ignorance grossière de la géographie lorsqu'il retient ces vaisseaux à Chios par un vent du sud, et qu'il les conduit à Constantinople par un vent du nord.

fit traverser l'Hellespont et la Propontide; mais la capitale de l'empire grec était déjà investie par mer et par terre, et l'escadre turque, placée à l'embouchure du Bosphore, s'étendait d'un rivage à l'autre en forme de croissant, afin d'intercepter ou du moins de repousser ces audacieux auxiliaires. Le lecteur qui a présent à l'esprit le tableau géographique de Constantinople concevra et admirera la grandeur de ce spectacle. Les cinq vaisseaux chrétiens s'avançaient, au milieu des acclamations, à force de rames et de voiles, contre une escadre ennemie de trois cents navires : le rempart, le camp, les côtes de l'Europe et de l'Asie étaient couverts de spectateurs qui attendaient avec inquiétude l'issue du combat qui allait se livrer. Le premier coup d'œil n'était pas favorable aux chrétiens; les Musulmans avaient une supériorité effrayante, et, dans un calme, leur nombre et leur valeur devaient sûrement triompher. Toutefois leur imparfaite marine n'avait pas été créée à loisir par le génie du peuple, mais par la volonté du sultan : au comble de la grandeur, les Turcs ont reconnu que, si Dieu leur a donné l'empire de la terre, il a laissé celui de la mer aux infidèles [1]; et une suite de défaites, une rapide décadence ont établi la vérité de ce modeste aveu. Si l'on en excepte dix-huit galères d'une certaine force, le reste de l'escadre était composé de bateaux ouverts, grossièrement construits, et qu'on faisait mouvoir avec une grande maladresse, qui étaient remplis de soldats et dénués de canon; et, puisque le courage vient en grande partie du sentiment de nos forces, les plus braves janissaires durent trembler sur un nouvel élément. Du côté des chrétiens, d'habiles pilotes gouvernaient cinq grands vaisseaux remplis des vétérans de l'Italie et de la Grèce, qui avaient une longue habitude des travaux et des dangers de la navigation. Ils cherchaient à couler bas ou à mettre en pièces les faibles embarcations qui les arrêtaient. Leur artillerie balayait les vagues; ils versaient le feu grégeois sur ceux des ennemis qui osaient s'approcher pour tenter l'abordage, et les vents et les flots sont toujours du côté des navigateurs les plus habiles. Les Génois sauvèrent dans ce combat le vaisseau impérial, qui se trouvait accablé par le nombre, et les Turcs, repoussés deux fois, essuyèrent une perte considérable. Mahomet était sur la grève; il encourageait les Musulmans par sa voix, par des promesses de récompense, par la crainte qu'il inspirait, plus puissante sur eux que la crainte de l'ennemi. L'effervescence de ses esprits, les mouvemens de son corps [1] semblaient imiter les actions des combattans, et il poussait son cheval dans la mer, comme s'il avait été le maître de la nature, ou comme si cet effort eût pu avoir quelque succès. Ses clameurs, celles du camp déterminèrent les navires turcs à une troisième attaque encore plus meurtrière; et je dois citer, sans le croire, le témoignage de Phranza, qui dit que, de l'aveu des Turcs, le massacre de cette journée leur coûta plus de douze mille hommes. Ils s'enfuirent en désordre vers les côtes de l'Europe et de l'Asie, tandis que les chrétiens s'avancèrent triomphans et sains et saufs le long du Bosphore, et mouillèrent en dedans de la chaîne du hâvre. Dans l'ivresse de la victoire, ils soutenaient que la force de leurs bras aurait écrasé toute l'armée des Turcs. Baltha-Ogli, l'amiral ou le capitan-pacha, avait été blessé à l'œil, et prétendait, de son côté, qu'il fallait attribuer la défaite à cet accident : c'était un renégat issu des princes de la Bulgarie; l'avarice souillait ses qualités militaires, et, sous le despotisme d'un prince ou celui du peuple, le malheur passe trop souvent pour une preuve du crime. Mahomet oublia le rang et les services de ce guerrier; quatre esclaves l'ayant étendu par terre, il lui donna cent coups d'un bâton du plus précieux des métaux [2] : il avait ordonné sa mort, et le vieux

[1] On peut observer la faiblesse et la décadence continuelle de la marine turque dans Ricaut (*State of the Ottoman Empire*, p. 372-378), dans Thevenot (Voyages, part. I, p. 229-242), et dans les Mémoires du baron de Tott (t. III). Ce dernier écrivain cherche toujours à amuser et étonner son lecteur.

[1] Je dois l'avouer, j'ai sous les yeux le tableau animé que fait Thucydide (l. VII, c. 71) de l'effervescence et des gestes des Athéniens durant un combat naval qui eut lieu dans le havre de Syracuse.

[2] Selon le texte exagéré ou corrompu de Ducas (c. 38), cette barre d'or pesait cinq cents livres. Bouillaud lit cinq

général adora la bonté du sultan, qui se contenta ensuite de le dépouiller de ses biens et de l'exiler. Ce secours ranima l'espoir des Grecs, et accusa l'indifférence des peuples de l'Occident qui se trouvaient alliés de l'empire. Des millions de croisés étaient venus dans les déserts de l'Anatolie et de la Palestine, où la mort était inévitable, mais Constantinople se trouvait bien fortifiée et très-accessible : un armement peu considérable des puissances maritimes aurait sauvé les restes du nom romain et maintenu une forteresse chrétienne au centre de l'empire ottoman. Les tentatives pour la délivrance de Constantinople, se bornèrent aux cinq vaisseaux dont je viens de parler; les nations les plus éloignées se montrèrent insensibles aux progrès des Turcs, et l'ambassadeur de Hongrie, ou du moins celui de Huniades, résidait au camp des Turcs, afin de dissiper les craintes et de diriger les opérations du sultan [1].

Il était difficile aux Grecs de pénétrer le secret du divan; toutefois les auteurs sont persuadés qu'une résistance si opiniâtre fatigua la persévérance de Mahomet. On dit qu'il médita une retraite, et qu'il aurait levé le siége si l'ambition et la jalousie du second visir ne se fussent pas élevées contre les perfides avis de Calil-pacha, qui avait toujours des rapports secrets avec la cour de Bysance. Ce qui parait sûr, il jugea qu'il serait impossible de s'emparer de la ville, s'il ne parvenait pas à former une attaque du côté de la mer, en même temps que ses troupes donneraient l'assaut de l'autre côté; mais il n'avait aucun moyen de forcer le hâvre; la grosse chaîne qui le fermait se trouvait appuyée de huit grands navires, de vingt autres plus petits, et d'un assez grand nombre de galères et de bateaux; et, loin que les Turcs espérassent de renverser cette barrière, ils redoutaient une sortie des vaisseaux grecs, et un second combat en pleine mer. Au milieu de ces perplexités, le génie de Mahomet conçut et exécuta un plan d'une hardiesse merveilleuse; il résolut de faire transporter par terre, de la rive du Bosphore dans la partie la plus enfoncée du havre, ses navires et ses munitions. La distance est d'environ dix milles, le terrain est inégal, et il se trouvait parsemé de broussailles; et, comme il fallait passer derrière le faubourg de Galata, le succès de l'entreprise ou la mort de tous ceux qu'on y emploierait dépendait de la colonie génoise. Mais ces avides marchands ambitionnaient la faveur d'être dévorés les derniers, et le sultan, rassuré sur ce point, suppléa par la multitude de bras au défaut de ses connaissances dans la mécanique. Il fit en une nuit couvrir une demi-lieue de chemin de planches de sapin enduites de suif et de graisse. Il fit tirer du détroit et couler sur ces planches, à force de machines et de bras, quatre-vingts galères ou brigantins de cinquante à trente rames; deux guides ou pilotes étaient au gouvernail et à la proue de chaque navire; les voiles flottaient au gré des vents, et des chants et des acclamations égayèrent ce grand travail. Dans le cours d'une seule nuit, la flotte des Turcs gravit la colline, traversa la plaine et fut lancée dans le havre, dans un lieu où il n'y avait pas assez d'eau pour les navires plus lourds des Grecs. La terreur qu'inspira aux Grecs cette opération, et la confiance qu'elle donna aux Turcs, exagérèrent son importance réelle; mais le transport de la flotte de Mahomet fut notoire et incontestable, et les écrivains des deux nations l'ont raconté [1]. Les anciens avaient employé souvent ce stratagème [2]: les galères ottomanes, je dois le répéter, n'étaient que de gros bateaux; si nous comparons la

cents dragmes ou cinq livres, et ce poids suffisait pour exercer le bras de Mahomet et froisser le corps de son amiral.

[1] Ducas, qui s'avoue mal informé sur les affaires de Hongrie, donne à ce fait un motif de superstition. Les Hongrois, dit-il, croyaient que Constantinople serait le terme de la conquête des Turcs. Voyez Phranza (l. III, c. 20) et Spondanus.

[1] Le témoignage unanime des quatre Grecs est confirmé par Cantemir (p. 96), d'après les annales turques; mais je voudrais réduire la distance de *dix* milles, et prolonger l'intervalle d'*une* nuit.

[2] Phranza cite deux exemples de navires qu'on transporta ainsi sur l'isthme de Corinthe l'espace de six milles : l'un fabuleux, celui d'Auguste après la bataille d'Actium; l'autre véritable, celui de Nicétas, général grec du dixième siècle. Il aurait pu y ajouter l'audacieuse entreprise d'Annibal, qui voulait introduire ses navires dans le havre de Tarente (Polybe, l. 8, p. 749, édit. Gronov.).

grandeur des navires et la distance, les obstacles et les moyens, on a peut-être exécuté de nos jours [1] une entreprise aussi merveilleuse [2]. Dès que Mahomet eut des navires et des troupes dans la partie supérieure du havre, avec des tonneaux réunis par des solives et des anneaux de fer, et revêtus d'un plancher solide, il construisit à l'endroit le plus resserré un pont, ou plutôt un môle, large de cinquante coudées et long de cent. Il établit un de ses plus grands canons sur cette batterie flottante, tandis que les quatre-vingts galères, les troupes et les échelles approchaient du côté le plus accessible, où les guerriers latins avaient autrefois donné l'assaut. On a reproché aux chrétiens de n'avoir pas détruit les ouvrages avant qu'ils fussent achevés; mais un feu supérieur fit taire le feu de leur batterie, et durant plusieurs nuits ils essayèrent de brûler les navires ainsi que le pont du sultan. La vigilance de Mahomet empêcha leur approche; les galiotes les plus avancées furent prises ou coulées bas; il fit massacrer quarante guerriers, les plus braves de l'Italie et de la Grèce; l'empereur fit exposer sur ses remparts les têtes de deux cent soixante captifs musulmans; et il y a lieu de penser que ces justes mais cruelles représailles ne diminuèrent pas sa douleur. Après un siége de quarante jours, rien ne pouvait plus différer la prise de Constantinople; la garnison se trouvait alors bien diminuée et épuisée par la double attaque; le canon des Ottomans avait détruit de toutes parts ces fortifications qui avaient résisté pendant près de dix siècles à l'attaque des ennemis : elles offraient plusieurs brèches, et l'artillerie des Turcs avait abattu quatre tours près de la porte de Saint-Romain. Pour payer ses troupes disposées à la séduction, Constantin fut réduit à dépouiller les églises, en promettant de restituer quatre fois la valeur de ce qu'il y prenait, et les ennemis de l'union le traitèrent de sacrilége. L'esprit de discorde diminuait encore le peu de forces des chrétiens : les auxiliaires génois et vénitiens faisaient valoir leur prééminence respective, et Justiniani et le grand-duc, qui gardaient leur ambition au milieu de ces terribles dangers, s'accusaient mutuellement de perfidie et de lâcheté.

Durant le siége de Constantinople, on avait parlé quelquefois de paix et de capitulation, et il y avait eu plusieurs messages entre le camp et la ville [1]. La fierté de l'empereur grec se trouvait abattue par le malheur, et, pourvu qu'on mît à couvert sa religion et sa royauté, il se serait soumis à toutes les conditions. Mahomet désirait épargner le sang de ses soldats; il désirait surtout s'assurer des trésors de Bysance, et il offrit aux *gabours* l'alternative de se faire circoncire, de payer un tribut ou de se résigner à la mort. Une somme annuelle de cent mille ducats aurait satisfait sa cupidité; mais son ambition voulait la capitale de l'Orient; il proposa à Constantin un équivalent de cette ville; il proposa la tolérance aux Grecs, ou, s'ils l'aimaient mieux, de se retirer en sûreté; mais, après une négociation infructueuse, il déclara qu'il trouverait un trône ou un tombeau sous les murs de Constantinople. L'honneur et la crainte d'essuyer des reproches de toutes parts ne permettant pas à Paléologue de livrer sa capitale aux Ottomans, il résolut de souffrir les dernières extrémités de la guerre. Le sultan employa plusieurs jours aux préparatifs de l'assaut, et les Grecs eurent quelques momens de répit, d'après son attachement à l'astrologie, qui semblait fixer au 29 de mai la grande époque. Le 27 au soir, il donna ses derniers ordres. Il manda les chefs de ses troupes, et ses hérauts publièrent dans son camp la disposition motivée du service de chaque division. La crainte est le premier principe du gouvernement despotique : il employa dans ses menaces le style des Orientaux; il dit que, quand les fugitifs et les dé-

[1] Je veux surtout parler de nos embarquemens sur les lacs du Canada, en 1776 et 1777, dont le travail fut si considérable et dont l'effet fut si inutile.

[2] Un Grec de Candie, qui avait servi les Vénitiens dans une entreprise pareille (Spond., A. D. 1438, nº 37), conseilla et exécuta peut-être cette opération.

[1] Chalcondyle et Ducas diffèrent sur l'époque et les détails de la négociation; et, comme la reddition de la place ne pouvait être ni glorieuse ni salutaire, le fidèle Phranza semble dire que son prince ne songea jamais à se rendre.

serteurs auraient les ailes d'un oiseau [1], ils n'échapperaient pas à son inflexible justice. La plupart de ses janissaires et de ses pachas avaient reçu le jour dans des familles chrétiennes; mais des adoptions successives perpétuaient la gloire du nom turc, et, quoique les individus changeassent, l'imitation et la discipline maintenaient l'esprit d'une légion, d'un régiment ou d'une *oda*. On persuadait aux Musulmans qu'ils faisaient une guerre sainte; on les exhorta à purifier leur esprit par la prière, leur corps par sept ablutions, et à s'abstenir de nourriture jusqu'au soir du lendemain. Des essaims de derviches parcoururent les tentes, afin d'inspirer aux soldats le désir du martyre, pour leur donner l'assurance qu'ils passeraient une jeunesse inépuisable au milieu des rivières et des jardins du paradis et dans les bras des houris aux yeux noirs. Mahomet, toutefois comptait principalement sur l'effet des récompenses temporelles et visibles. On promit une double solde aux troupes qui seraient victorieuses. « La » ville et les bâtimens m'appartiennent, dit Mahomet, mais je vous abandonne les captifs et » le butin, les métaux précieux et les belles » femmes : soyez riches et heureux. Les pro» vinces de mon empire sont nombreuses; » l'intrépide soldat qui montera le premier » sur les murs de Constantinople sera gou» verneur des plus agréables et des plus opu» lentes; et telle sera ma reconnaissance, » qu'il obtiendra plus de richesses et plus » d'honneur qu'il ne peut en désirer. » Des motifs si variés et si puissans répandirent une ardeur générale parmi les Turcs; sans s'occuper du soin de conserver leurs jours, ils demandèrent à grands cris qu'on donnât le signal de l'action. Le camp retentissait de cette acclamation · « Dieu est Dieu; il n'y a » qu'un Dieu, et Mahomet est l'apôtre de » Dieu [1]. » Et les illuminations des Musulmans éclairèrent la mer et la terre, depuis Galata jusqu'aux Sept-Tours.

La situation des chrétiens était bien différente : ils déploraient à grands cris leurs péchés et le châtiment qui les menaçait. On avait exposé dans une procession solennelle l'image céleste de la Vierge; mais la Vierge n'écouta point leurs prières : ils accusèrent l'obstination de l'empereur, qui n'avait pas voulu rendre la place; ils anticipèrent les horreurs de leur sort, et soupirèrent après le repos et la sûreté dont ils espéraient jouir sous le despotisme des Turcs. Les plus nobles d'entre les Grecs et les plus braves d'entre les alliés furent mandés au palais; on les prépara le 29 au soir à ce qu'ils devaient faire, et aux dangers qu'ils courraient au moment de l'assaut général. Le dernier discours de Paléologue fut l'oraison funèbre de l'empire romain [2] : il fit des promesses, il fit des supplications, il essaya vainement de donner à ses sujets l'espoir qu'il n'avait plus. Son peuple n'avait dans l'esprit que des idées de douleur et de misère, et l'Évangile et l'église chrétienne ne proposaient aucune récompense sensible aux héros qui tomberaient en servant leur pays. Mais l'exemple du prince et l'ennui de se voir renfermés dans

[1] Ces ailes (Chalcondyle, l. VIII, p. 208) ne sont qu'une figure orientale; mais, dans la tragédie anglaise d'Irène, la passion de Mahomet n'est ni sensée ni raisonnable :

Should the fierce North, upon his frozen wings,
Bear him aloft above the wondering clouds,
And seat him in the Pleiads golden chariot
Thence should my fury drag him down to tortures.

Indépendamment de la fureur de ce transport, j'observerai 1º que l'action des vents ne s'exerce pas au-delà de la région inférieure de l'atmosphère; 2º que le nom, l'étymologie et la fable des Pléiades sont purement grecs (Scholiast. *ad Homer.* Σ. 686, Eudoci. *in Ionid*, p. 339; Apollodore, l. III, c. 10; Heine, p. 229, not. 682), et que les Pléiades n'avaient point d'anologie avec l'astronomie de l'Orient (Hyde, *ad Ulugbeg. Tabul. in Syntagma Dissert.*, t. I, p. 40-42; Goguet, Origine des Arts, etc., t. VI, p. 73-78; Gebelin, Hist. du Calendrier, p. 73), que Mahomet avait étudiée; 3º le chariot n'existe ni dans la science de l'astronomie ni dans la fable. J'ai peur que le docteur Johnson n'ait confondu les Pléiades avec la grande ourse ou le chariot, le zodiaque avec une constellation du nord :

Αρκτον θ' ἣν και ἁμαξαν επικλησιν καλεουσι.

[1] Phranza reproche à ces acclamations d'avoir employé non pas le nom de Dieu, mais celui du prophète. Le zèle pieux de Voltaire est excessif et même ridicule.

[2] Je crains que Phranza n'ait composé ce discours; et il a une odeur si forte de sermon et de couvent, que je doute beaucoup que Constantin l'ait prononcé. Léonard lui attribue une autre harangue dans laquelle il montre plus d'égards pour les Latins qui lui servaient d'auxiliaires.

une ville assiégée avaient armé ces guerriers du courage du désespoir ; et l'historien Phranza, qui assista à une si triste assemblée, la décrit d'une manière pathétique. Ils versèrent des larmes, ils s'embrassèrent; malgré leurs familles et leurs richesses, ils se dévouèrent à la mort. Chacun des chefs se rendit à son poste, et passa la nuit à faire sur le rempart une garde vigilante. L'empereur et quelques personnes entrèrent dans l'église de Sainte-Sophie, qui en peu d'heures allait devenir une mosquée; ils pleurèrent, ils prièrent aux pieds des autels, et y reçurent la sainte communion. Il se reposa quelques momens dans le palais, où des cris et des lamentations se faisaient entendre de toutes parts; il demanda pardon à tous ceux qu'il avait pu blesser [1], et il monta à cheval pour visiter les gardes et reconnaître les mouvemens de l'ennemi. La chute du dernier des Constantins est plus glorieuse que la longue prospérité des césars de Bysance.

Un assaut général peut quelquefois réussir au milieu des ténèbres ; Mahomet, d'après ses connaissances militaires et astrologiques, attendit la pointe du jour du 29 mai 1453 de l'ère chrétienne. On n'avait pas perdu un seul instant de la nuit; les troupes, le canon et les fascines s'étaient avancés au bord du fossé, qui, en plusieurs endroits, offrait un chemin uni jusqu'a la brèche, et ses quatre-vingt galères touchaient presque avec leurs proues et leurs échelles d'escalade les murs du havre les moins susceptibles de défense. Le sultan ordonna le silence sous peine de mort; mais les lois physiques du mouvement et du son ne se trouvent pas soumises à la discipline et à la crainte. Chaque individu pouvait étouffer sa voix et mesurer ses pas, mais la marche et le travail d'une armée produisirent nécessairement des sons confus qui frappèrent l'oreille des sentinelles des tours. Au lever de l'aurore, les Turcs donnèrent l'assaut par mer et par terre, sans tirer, selon leur usage, le canon du matin, et leur ligne d'attaque fut si serrée et si continue, qu'on l'a comparée à une longue corde bien tressée ou bien tordue [1]. Les premiers rangs étaient composés du rebut des troupes, d'un ramas de volontaires qui se battirent sans ordre et sans discipline, de vieillards ou d'enfans, de paysans et de vagabonds, et enfin de tous ceux qui avaient joint les Turcs d'après l'aveugle espoir d'obtenir du butin ou le martyre. Une impulsion commune les porta au pied des murs; les plus audacieux qui osèrent monter sur le rempart furent précipités dans le fossé; la foule se trouvait si pressée, que chaque dard et chaque boulet des chrétiens renversait des guerriers. Mais cette laborieuse défense ne tarda pas à épuiser leur force et leurs munitions : le fossé était rempli de morts qui servirent de pont aux troupes régulières de Mahomet. Les soldats de l'Anatolie et de la Romanie, conduits par leur pachas et leur sangiaks, chargèrent successivement. Plusieurs corps furent repoussés; l'assaut durait depuis deux heures, et les Grecs avaient l'avantage. On entendit la voix de l'empereur, qui excitait ses soldats à achever par un dernier effort la délivrance de leur pays. Dans ce fatal moment, les invincibles janissaires, qui n'avaient pas encore combattu, s'ébranlèrent. Le sultan, à cheval et une massue à la main, animait leur valeur; il avait autour de lui dix mille hommes de ses troupes domestiques, qu'il réservait pour les momens décisifs, et de la voix et de l'œil il pressait l'impétuosité de la bataille. On voyait derrière la ligne la nombreuse troupe de ses bourreaux qui poussaient, qui contenaient, qui punissaient les guerriers; et si le danger était au front, la honte et une mort inévitable se trouvaient au dos de ceux qui songeaient à prendre la fuite. La musique guerrière des tambours, des trompettes et des timbales étouffait les cris de l'effroi et de la douleur, et l'expérience a prouvé que l'opération mécanique des sons, en donnant plus de vivacité à la circulation du sang et

[1] Cette humilité que la dévotion a quelquefois arrachée aux princes qui se trouvaient au lit de la mort est une perfection ajoutée à la doctrine de l'Évangile sur le pardon des injures : il est plus facile de pardonner quatre cent quatre-vingt-dix fois que de demander une seule fois pardon à un inférieur.

[1] Outre les dix mille gardes, les matelots et les soldats de marine, Ducas dit que deux cent cinquante mille Turcs, cavaliers ou fantassins, prirent part à l'assaut général.



des esprits, produit sur la machine humaine plus d'effet que l'éloquence de la raison et de l'honneur. L'artillerie des lignes, des galères et du pont des assaillans foudroyait les Grecs; un nuage de fumée, qui ne pouvait plus être dissipé que par la délivrance ou la destruction complète de l'empire romain, enveloppait le camp et la ville, les assiégeans et les assiégés. Les combats singuliers des héros de l'histoire et de la fable amusent notre imagination et nous inspirent de l'intérêt; les savantes évolutions de la guerre peuvent éclairer l'esprit et perfectionner un art nécessaire, mais pernicieux au genre humain; mais la description d'un assaut général n'offre que du sang, du désordre et des crimes; et séparé d'une scène qui n'a point eu de spectateurs, et dont les acteurs eux-mêmes ne pouvaient se former une idée exacte, je n'essaierai pas de la dessiner.

Si Constantinople ne fit pas une plus longue résistance, il faut l'attribuer à la balle ou au trait qui frappa Justiniani. La vue de son sang et l'extrême douleur que lui causait sa blessure effraya ce chef, qui, par son bras et ses conseils, était le plus ferme rempart de la ville. Comme il abandonnait son poste pour chercher un chirurgien, l'infatigable empereur s'aperçut de sa retraite, et l'arrêta : « Votre blessure, s'écria Paléologue, » est légère; le danger est imminent; votre » présence est nécessaire, et de quel côté se » fera votre retraite? — Je me retirerai, dit » le Génois épouvanté, par le chemin que » Dieu a ouvert aux Turcs. » Et à ces mots il traverse rapidement une des brèches du mur intérieur. Ce trait de lâcheté souilla une vie toute guerrière; il survécut peu de jours, et ses derniers instans qu'il passa à Galata ou dans l'île de Chios, furent empoisonnés par les reproches de sa conscience et par ceux du public [1]. La plupart des auxiliaires latins imitèrent son exemple, et la défense se ralentit au moment où les Turcs redoublèrent de vigueur. Le nombre des Ottomans était cinquante fois, peut-être cent fois plus considérable que celui des chrétiens : les doubles murs de la place, foudroyés par l'artillerie, n'offraient plus qu'un amas de ruines : il devait y avoir, dans une circonférence de plusieurs milles, des endroits accessibles ou mal gardés, et, si les assiégeans se rendaient maîtres d'un seul point, la ville se trouvait à jamais perdue. Hassan le janissaire, d'une stature et d'une force gigantesques, mérita le premier la récompense qu'avait promise le sultan. Son cimeterre d'une main et son bouclier de l'autre, il escalada le mur extérieur; dix-huit des trente guerriers qui marchèrent sur ses traces périrent sous le fer de l'ennemi; parvenu au sommet, et s'y défendant avec ses douze camarades, il fut précipité dans le fossé; on le vit se relever sur ses genoux, mais une grêle de dards et de pierres ne tarda pas à l'écraser. Toutefois il avait montré qu'on pouvait gagner le haut du rempart : bientôt un essaim de Turcs couvrit les murs et les tours, et les Grecs, perdant ainsi l'avantage du terrain, furent accablés par la multitude des Musulmans qui augmentait d'un moment à l'autre. On aperçut long-temps au milieu de la troupe ennemie l'empereur [1] qui faisait toutes les fonction, de général et de soldat. Les nobles qui combattaient autour de lui soutinrent jusqu'à leur dernier soupir les honorables noms de Paléologue et de Cantacuzène. Les dernières paroles de l'empereur annoncent son désespoir. « Aucun » des chrétiens ne voudra-t-il donc me couper la tête [2]? » Et sa dernière inquiétude fut de tomber vif entre les mains des infidèles [3]. Il avait eu la précaution de quitter

[1] Phranza, qui censure avec force l'évasion de Justiniani, exprime sa douleur et celle du public. Ducas, d'après des raisons que nous ne connaissons point, le traite avec plus de douceur et d'égards; mais Léonard de Chios montre de l'indignation : *gloriæ salutisque sui oblitus*. Les Génois, compatriotes de Justiniani, ont toujours été suspects et souvent coupables dans tout ce qu'ils ont fait en Orient.

[1] Ducas dit que l'empereur fut tué par deux soldats turcs. Si l'on en croit Chalcondyle, il fut blessé à l'épaule et ensuite écrasé sous la porte de la ville. Phranza, entraîné par son désepoir, se précipita au milieu des Turcs, et il ne fut pas témoin de la mort de Paléologue.

[2] Spondanus (A.D. 1453, nº 10), qui espère le salut de l'empereur, cherche à absoudre cette demande du crime de suicide.

[3] Léonard de Chios observe avec raison que, si les Turcs avaient reconnu l'empereur, ils auraient fait des efforts pour sauver un captif dont la personne eût été si agréable à Mahomet.

ses habits de pourpre: au milieu du carnage, il tomba sous une main inconnue; et le grand nombre de cadavres entassés sur le sien le cachèrent à tous les yeux. Après sa mort, il n'y eut plus de résistance, et la déroute fut générale; les Grecs se réfugièrent vers les maisons de la place, et chacun se pressant d'entrer, ils périrent en foule sous la porte de Saint-Romain. Les Turcs victorieux arrivèrent à la hâte par les brèches du mur intérieur, et à mesure qu'ils avancèrent dans les rues, la division qui avait forcé la porte de Phénar du côté du havre les joignit [1]. Ils passèrent deux mille chrétiens au fil de l'épée durant la première chaleur de la poursuite; mais l'avarice triompha bientôt de la cruauté, et ils avouèrent qu'ils auraient sur-le-champ fait grâce aux Grecs, si la valeur de Constantin et de ses soldats d'élite ne leur eût appris qu'ils trouveraient la même opposition dans tous les quartiers de la capitale. Ainsi, après un siége de cinquante jours, tomba au pouvoir de Mahomet II cette Constantinople qui avait bravé les forces de Chosroès, du chagan et des califes. Les Latins n'avaient renversé que son empire, mais les Musulmans vainqueurs, renversèrent sa religion[2].

Les nouvelles désastreuses se répandent avec rapidité; mais telle était l'étendue de Constantinople, que les quartiers les plus éloignés ignorèrent quelques momens leur triste sort [3]. Mais, au milieu de la consternation générale, au milieu des affreuses inquiétudes que chacun éprouvait pour soi et pour les siens, au milieu du tumulte et du bruyant fracas de l'assaut, les personnes en âge de raison ne durent guère se livrer au sommeil; et je ne puis croire, comme on le dit, que les janissaires aient éveillé un grand nombre de femmes grecques. Dès qu'on n'espéra plus aucun remède au malheur public, les Grecs désertèrent les maisons et les couvens; égarés par la frayeur, ils s'amoncelaient dans les rues comme une troupe de timides animaux: ils semblaient s'imaginer que leurs faiblesses réunies produiraient la force, ou que dans cette foule chacun d'eux trouverait sa sûreté et deviendrait invisible. Ils se réfugiaient de toutes parts dans l'église de Sainte-Sophie; en moins d'une heure, les pères et les maris, les femmes et les enfans, les prêtres, les moines et les religieuses remplirent le sanctuaire, le chœur, la nef et les galeries supérieures et inférieures; ils en barricadèrent les portes; ils cherchaient un asile dans ce temple qui la veille encore leur paraissait un édifice souillé. La prédiction d'un fanatique ou d'un imposteur leur donnait de la confiance: cet homme leur avait persuadé que les Turcs emporteraient Constantinople, qu'ils poursuivraient les Grecs jusqu'à la colonne de Constantin, sur la place qui précède Sainte-Sophie, mais que ce serait le terme des malheurs de l'empire; qu'un ange descendrait du ciel un glaive à la main, et livrerait son glaive et l'empire à un pauvre homme assis au pied de la colonne; qu'il lui dirait: « Prends ce glaive et venge le peuple du Seigneur; » qu'à ces mots les Turcs prendraient la fuite, que les Romains les chasseraient alors jusqu'aux frontières de la Perse. Ducas accuse ici, avec beaucoup de raison, la discorde et l'opiniâtreté des Grecs: « Si l'ange avait paru, s'écrie cet historien, » s'il eût proposé d'exterminer vos ennemis, » à condition que vous souscririez l'union de » l'église, dans ce fatal moment, vous auriez » encore refusé ce moyen de salut, ou vous » auriez trompé votre Dieu. [1] »

Ils attendaient l'ange qui n'arrivait point,

[1] Cantemir, p. 96. Les vaisseaux chrétiens qui étaient à l'embouchure du havre avaient retardé l'attaque de ce côté.

[2] Chalcondyle est absurde: il suppose que les Asiatiques saccagèrent Constantinople pour venger les anciens malheurs de Troie; et les grammairiens du quinzième siècle observent avec délices que la grossière dénomination de Turcs semble venir du nom plus classique de *Teucri*.

[3] Lorsque Cyrus surprit Babylone, qui célébrait une fête, la ville était si grande, et les habitans faisaient la garde avec si peu de soin, qu'il fallut un long-temps pour instruire les quartiers éloignés du succès du roi de Perse. Hérodote (l. I, c. 191) et Usher (Annal., p. 78), qui citent sur ce point un passage du prophète Jérémie.

[1] Cette description animée est tirée de Ducas (c. 39), qui, deux années après, se rendit auprès du sultan en qualité d'ambassadeur du prince de Lesbos (c. 44). Jusqu'à la conquête de Lesbos en 1463 (Phranza, l. III, c. 27), cette île dut être remplie de fugitifs qui se plaisaient à redire et peut-être à embellir l'histoire de leur malheur.

lorsque les Turcs enfoncèrent les portes de Sainte-Sophie : ceux-ci, n'éprouvant point de résistance, ne se livrèrent point au carnage; ils ne s'occupèrent que du soin de choisir et de garder leurs prisonniers. La jeunesse, la beauté et l'apparence de la richesse déterminèrent leur choix, et l'antériorité de la saisie, la force personnelle et l'autorité des chefs décidèrent alors du droit de propriété. Les captifs mâles furent liés avec des cordes, et les femmes avec leurs voiles et leurs ceintures : les sénateurs furent accouplés à leurs esclaves, les prélats aux portiers des églises, et les jeunes gens de race plébéienne aux nobles vierges, qui jamais ne s'étaient montrées en public, et qui jamais n'avaient vu leurs plus proches parens. Cette captivité confondit tous les rangs, elle brisa les liens de la nature; et les gémissemens des pères, les larmes des mères, les lamentations des enfans ne purent émouvoir les inflexibles soldats de Mahomet. On remarqua surtout les cris des religieuses qu'on avait arrachées des autels, et qu'on voyait sous la main du vainqueur, la poitrine découverte et dans tout le désordre du désespoir; et il faut croire qu'un petit nombre d'entre elles avaient la tentation de préférer le sérail à leur monastère : les rues étaient pleines de longues files de ces malheureux captifs qu'on conduisait au dehors de la place. Le vainqueur se hâtait pour revenir faire de nouveaux esclaves; il pressait leurs pas tremblans, il employait la menace et les coups. Toutes les églises et tous les couvens, tous les palais et toutes les habitations de la capitale offraient la même scène, et le lieu le plus sacré ou le plus solitaire ne pouvait défendre la personne ou la propriété des Grecs. Soixante mille captifs furent traînés dans le camp et sur la flotte ; ils furent échangés ou vendus d'après le caprice ou l'intérêt de leurs maîtres, et on les dispersa dans les diverses provinces de l'empire ottoman. Il est bon de faire connaître ici les aventures de quelques-uns de ces captifs. L'historien Phranza, premier chambellan et principal secrétaire de l'empereur, tomba, ainsi que sa famille, au pouvoir des Turcs. Après quatre mois d'esclavage, il recouvra sa liberté; l'année suivante il ne craignit pas d'aller à Andrinople, et racheta sa femme, qui appartenait au *mir-bashi*, ou au maître de la cavalerie ; mais on avait réservé pour l'usage de Mahomet ses deux enfans, qui se trouvaient dans la fleur de l'âge et de la beauté. Sa fille mourut dans le sérail; son fils, âgé de quinze ans, préféra la mort à l'infamie, et fut poignardé par le sultan, qui voulait attenter à sa pudeur [1]. Rien ne peut expier ce forfait, et pour l'atténuer on observa en vain que Mahomet rendit la liberté à une matrone grecque et à ses deux filles, après avoir reçu une ode latine de Philelphe, qui avait pris sa femme dans cette noble famille [2]. L'orgueil ou la cruauté de Mahomet demandait le légat du pontife de Rome; mais le cardinal Isidore parvint à s'échapper sous l'habit d'un homme du peuple [3]. Les vaisseaux italiens étaient toujours maîtres de la chaîne et de l'entrée du hâvre extérieur. Ils avaient signalé leur valeur durant le siége, et, pour se sauver, ils profitèrent du moment où le pillage de la ville occupait les équipages turcs. Lorsqu'ils appareillèrent, une foule suppliante couvrit la grève; mais ils ne pouvaient se charger de tant de malheureux : les Vénitiens et les Génois choisirent leurs compatriotes; et, malgré les promesses de Mahomet, les habitans de Galata abandonnèrent leurs maisons et se sauvèrent avec ce qu'ils avaient de plus précieux.

Le tableau du sac des grandes villes est uniforme, il présente toujours les mêmes

[1] Voyez Phranza, l. III, c. 20, 21. Ses expressions sont positives : *Ameras suâ manu jugulavit... volebat enim eo turpiter et nefarie abuti. Me miserum et infelicem!* Au reste, il ne put savoir que par ouï-dire les scènes sanglantes et infâmes qui se passaient au fond du sérail.

[2] Voyez Tiraboschi (t. VI, part. I, p. 290) et Lancelot (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. X, p. 718). Je ne m'imagine pas comment il a pu donner des éloges à l'ennemi public, qu'il traite en beaucoup d'endroits comme le plus corrompu et le plus inhumain des tyrans.

[3] Les commentaires de Pie II supposent qu'Isidore plaça son chapeau de cardinal sur la tête d'un mort, que cette tête fut coupée et portée en triomphe, tandis que le légat lui-même fut vendu et livré comme un captif sans valeur. La grande chronique des Belges ajoute de nouvelles aventures à l'évasion d'Isidore. Celui-ci, dit Spondanus (A. D. 1453, nº 15), les supprime dans ses lettres de crainte de perdre le mérite et les récompenses d'avoir souffert pour Jésus-Christ.

malheurs; les mêmes passions produisent les mêmes effets, et, lorsque ces passions n'ont plus de frein, l'homme civilisé diffère peu de l'homme sauvage. Parmi les vagues exclamations du bigotisme et de la haine, on n'accuse pas les Turcs d'avoir versé de gaîté de cœur le sang des chrétiens; mais selon leurs maximes, qui furent celles de l'antiquité, la vie des vaincus leur appartenait; et le vainqueur avait le droit de garder à son service, de vendre ou de rançonner les captifs des deux sexes [1]. Le sultan avait accordé à ses soldats toutes les richesses de Constantinople, et ils s'enrichirent plus dans une heure de pillage qu'ils n'auraient pu le faire dans un travail de plusieurs années. Le butin n'ayant pas été partagé d'une manière régulière, le mérite n'en fixa pas les portions; et les valets du camp, qui n'avaient point essuyé la fatigue et les dangers de la bataille, s'approprièrent les récompenses de la valeur. Le récit de toutes ces déprédations n'amuserait pas et n'instruirait point le lecteur; on les a évaluées à quatre millions de ducats [2]. Une petite partie de cette somme fut prise sur les Vénitiens, les Génois, les Florentins et les négocians d'Ancône. Ces étrangers augmentaient leur fortune par la multitude de leurs affaires; mais les Grecs consumaient la leur dans la vaine ostentation de leur palais et de leur garde-robe; ou bien ils enfouissaient leurs trésors, de peur que le fisc ne les réclamât pour la défense du pays. La profanation et le pillage des églises et des monastères excitèrent de vives plaintes. Sainte-Sophie, que les Grecs nommaient le ciel terrestre, le second firmament, le véhicule des chérubins, le trône de la gloire de Dieu [3], fut dépouillée des offrandes qu'y avait portées durant des siècles la dévotion des chrétiens : l'or et l'argent, les perles et les pierreries, les vases et les ornemens qu'elle contenait, furent employés à des usages profanes. Lorsque les Musulmans eurent ôté aux images ce qu'elles pouvaient offrir de précieux, ils brisèrent, ils foulèrent aux pieds, ils brûlèrent ou employèrent dans les étables et dans les cuisines le bois et la toile qui étaient la matière première de ces monumens de la religion des Grecs. Au reste, les Latins qui s'emparèrent de Constantinople s'étaient permis les mêmes sacriléges : le fanatique Musulman regardait comme des idolâtres ceux qui rendaient un culte aux images de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints; et les Latins étant catholiques, leur conduite étonne davantage. Un philosophe, au lieu de joindre ses clameurs à celles du public, observera peut-être qu'au déclin des arts le travail n'avait pas plus de prix que la matière, et que la supercherie des prêtres et la crédulité du peuple ne tardèrent pas à rouvrir d'autres sources de visions et de miracles. Il regrettera plus la perte des bibliothèques de Bysance, qui furent anéanties ou dispersées au milieu de la confusion générale. On dit que cent vingt mille volumes disparurent alors [1], qu'avec un ducat on achetait dix volumes, et que cette valeur, trop considérable peut-être pour un livre de mauvaise théologie, était celle des œuvres complètes d'Aristote et d'Homère, c'est-à-dire des plus belles productions de la science et de la littérature des anciens Grecs. On aime à penser que l'Italie recueillit du moins une portion inestimable de nos richesses classiques, et que des ouvriers d'une ville d'Allemagne avaient fait une découverte qui brave le temps et les barbares.

Le désordre et le pillage commencèrent à Constantinople dès la première heure [2] de cette mémorable journée du 29 mai; ils se

[1] Busbeck s'étend avec plaisir et avec éloge sur les droits de la guerre et sur la servitude si commune parmi les anciens et parmi les Turcs (*de Legat. Turcica*, *epist.* III, p. 161).

[2] Cette somme est indiquée dans une note marginale de Leunclavius (Chalcondyle, l. VIII, p. 211); mais, lorsqu'on nous dit que Venise, Gènes, Florence et Ancône, perdirent 50, 20 et 15 mille ducats, je soupçonne qu'il y a un chiffre d'oublié; et, dans cette supposition même, les sommes enlevées aux étrangers ne formeraient pas le quart de la somme totale du butin.

[3] Voyez les éloges et les lamentations passionnées de Phranza (l. III, c. 17).

[1] Voyez Ducas (c. 43) et une épître du 15 juillet 1453, écrite par Laurus Quirinus au pape Nicolas V (Hody, *de Græcis*, p. 192, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Cotton).

[2] On suivait à Constantinople le calendrier Julien, qui compte les jours et les heures depuis minuit. Mais il semble que Ducas comptait les heures depuis le lever du soleil.

prolongèrent jusqu'à la huitième : à ce moment Mahomet arriva en triomphe par la porte de Saint-Romain; il était accompagné de ses visirs, de ses bachas et de ses gardes, lesquels, dit un historien de Bysance, avaient la force d'Hercule, l'adresse d'Apollon, et équivalaient, un jour de bataille, à dix hommes ordinaires. Le vainqueur [1] parut satisfait et émerveillé à la vue de ces dômes et de ces palais, qui ressemblaient si peu à l'architecture orientale, et dont la magnificence lui semblait bizarre. Lorsqu'il fut dans l'Hippodrome ou l'*atmeidan*, la colonne des trois serpens attira son attention, et pour montrer sa force, il abattit, avec sa massue de fer ou sa hache de bataille, la mâchoire inférieure de l'un de ces reptiles gigantesques [2], que les Turcs prenaient pour des idoles ou des talismans de la ville. Il descendit de cheval à la grande porte de Sainte-Sophie, et entra dans l'église; il eut un grand soin de ce trophée de sa gloire : apercevant un Musulman fanatique qui brisait le pavé de marbre, il l'avertit d'un coup de cimeterre que, s'il avait accordé à ses soldats le butin et les captifs, il avait réservé pour le souverain les édifices publics et privés. Il fit une mosquée de la métropole de l'église d'Orient : les richesses portatives ne s'y trouvaient plus; on renversa les croix; les peintures à fresque et les mosaïques furent effacées des murs, qui furent purifiés et dépouillés de tout ornement. Le même jour, ou le vendredi suivant, le *muezin* ou le crieur proclama, du haut de la tour la plus élevée, l'*ezan* ou l'invitation publique au nom de Dieu et de son prophète; l'iman prêcha, et Mahomet II fit la *namaz* de prières et d'actions de grâces sur le grand autel, où l'on avait célébré les mystères chrétiens, si peu de jours avant, devant le dernier des césars [3]. En sortant de Sainte-Sophie, il se rendit au palais qu'avaient habité tous les successeurs de Constantin : il n'y trouva plus le faste de la royauté; sa solitude ramena son esprit sur les vicissitudes de la grandeur humaine, et il dit d'après un poète persan : « L'araignée a fabriqué sa » toile dans le palais impérial, et la chouette » a poussé ses cris d'avertissement sur les » tours d'Afrasiab [1]. »

[1] Voyez les Annales turques, p. 329, et les Pandectes de Leunclavius, p. 448.

[2] J'ai déjà parlé de cet ancien monument. Voyez le chapitre 17.

[3] Nous devons à Cantemir (p. 102) les détails donnés par les Turcs sur la conversion de Sainte-Sophie en mosquée, que Phranza et Ducas déplorent avec tant d'amertume. Il est assez amusant de voir comment le même objet paraît sous des jours opposés à un musulman et à un chrétien.

Toutefois il avait encore des inquiétudes, et, pour être assuré de sa victoire, il voulait savoir ce qu'était devenu Constantin, s'il avait pris la fuite, s'il était prisonnier, ou s'il avait péri dans le combat. Deux janissaires vinrent demander la récompense due aux meurtriers de ce prince, qu'on reconnut dans un tas de morts, aux aigles d'or brodés sur sa chaussure : les Grecs versèrent des larmes en voyant la tête de leur souverain; Mahomet, après avoir fait exposer aux regards publics ce sanglant trophée [2], accorda à son rival les honneurs de la sépulture. Lucas Notaras, grand-duc de l'empire [3], se trouvait le plus important des prisonniers. On l'amena au pied du trône avec ses trésors. « Et pourquoi, lui dit le sultan indigné, n'avez-vous pas employé ces trésors à la défense de votre prince et de votre pays? — » Ils vous appartenaient, répondit l'esclave, » Dieu vous les avait réservés. — S'ils m'étaient réservés, répliqua le despote, pourquoi donc avez-vous eu l'audace de les » retenir si long-temps, et de vous permettre une résistance si infructueuse et si » funeste? » Le grand-duc allégua l'obstination des auxiliaires et quelques encouragemens secrets de la part du visir turc; il sortit enfin de cette périlleuse entrevue,

[1] Ce distique, rapporté par Cantemir en original, tire une nouvelle beauté de l'application. C'est ainsi qu'au sac de Carthage Scipion répéta la fameuse prophétie d'Homère. Les conquérans de tous les temps ont éprouvé le même sentiment généreux.

[2] Je ne puis croire avec Ducas (voyez Spondanus, A. D. 1453, n° 13) que Mahomet ait envoyé la tête de l'empereur grec dans la Perse, l'Arabie, etc. Il paraît que des trophées moins inhumains le contentèrent.

[3] Phranza était l'ennemi du grand-duc, et lorsqu'il se fut retiré dans un monastère après la mort de celui-ci, le temps, qui calme tout, ne put lui arracher un mouvement d'intérêt ou de pardon pour son rival.

avec l'assurance qu'on lui pardonnait et qu'on protégerait ses jours. Mahomet alla voir la femme de Notaras, qui était accablée de douleur et de maladie; et, pour la consoler il la traita avec toute la douceur et tous les égards d'un fils. Il eut la même clémence pour les principaux officiers de l'état; il paya lui-même la rançon de plusieurs; et durant quelques jours il se déclara l'ami et le père des vaincus. Mais bientôt la scène changea, et, avant son départ, le sang des plus nobles captifs inonda l'Hippodrome. Les chrétiens parlent avec horreur de sa perfide cruauté : dans leur récit, l'exécution du grand-duc et de ses deux fils est un martyre héroïque; ils disent qu'il perdit la vie pour avoir refusé ses enfans aux infâmes désirs de Mahomet. Mais un historien grec a laissé tomber un mot sur une conspiration, sur un projet de rétablir l'empire de Bysance, sur des secours qu'on attendait de l'Italie. On sait les châtimens réservés à ces entreprises dans tous les pays; et, lorsqu'un vainqueur se débarrasse de l'un des vaincus qui trahissait sa confiance, il est difficile de le blâmer. Le sultan retourna à Andrinople le 18 juin, et il sourit des viles et trompeuses félicitations des princes chrétiens qui voyaient leur perte dans la chute de l'empire d'Orient.

Constantinople n'offrait plus que la dévastation et la solitude; mais on n'avait pu lui ôter cette admirable position qui la désignera toujours pour la métropole d'un grand empire, et le génie du lieu triomphera toujours des accidens de la guerre et des révolutions de la fortune. Bursa et Andrinople ne furent plus que des capitales de province, et Mahomet II établit sa résidence et celle de ses successeurs sur la belle colline qu'avait choisie Constantin, et qui semble dominer l'Europe et l'Asie [1]. Il détruisit les fortifications de Galata, où les Latins pouvaient se retirer; il fit réparer les dommages causés par l'artillerie des Turcs, et avant le mois d'août on avait préparé une grande provision de chaux pour réparer les murs de la capitale. Le sol et les édifices publics et privés, sacrés et profanes appartenant au vainqueur, il prit en dehors de la pointe du triangle un terrain de huit stades pour son sérail ou son palais. C'est là qu'au sein de la mollesse, le *grand-seigneur*, nom emphatique imaginé par les Italiens, semble régner sur l'Europe et sur l'Asie, mais où il se trouve exposé à une escadre ennemie qui serait maîtresse de la mer. Il accorda un grand revenu à la mosquée de Sainte-Sophie : il y fit construire des minarets élevés; il l'environna de bocages et de fontaines, qui servent aux ablutions des Musulmans, et qui leur procurent de la fraîcheur. On suivit ce modèle dans la construction des *jami* ou mosquées royales : la première fut bâtie par Mahomet lui-même sur les ruines de l'église des saints apôtres et des tombeaux des empereurs grecs. Le troisième jour après la conquête, une vision révéla le tombeau d'Abou-Ayub ou Job, qui fut tué durant le premier siége des Arabes; et c'est devant le sépulcre de ce martyr que les nouveaux sultans ceignent le glaive impérial [1]. Constantinople n'appartient plus à l'historien de l'empire de Rome, et je ne décrirai pas les édifices civils et religieux que les Turcs profanèrent ou élevèrent. La population ne tarda pas à se rétablir; et avant la fin de septembre cinq mille familles de l'Anatolie et de la Romanie s'étaient conformées à l'ordre du prince, qui leur enjoignait, sous peine de mort, d'habiter la capitale. Les innombrables sujets de Mahomet, dont la fidélité était reconnue, gardaient son trône; mais il avait les vues d'un grand administrateur, il voulut rassembler les Grecs : ceux-ci accoururent en foule du moment où ils n'eurent plus à craindre pour leur vie et leur liberté, et le libre exercice de leur religion : on reprit le cérémonial de la cour de Bysance dans l'élec-

[1] Voyez sur ce point Cantemir (p. 102-109), Ducas (c. 42), Thévenot, Tournefort et nos autres voyageurs modernes. L'auteur de l'*Abrégé de l'Histoire Ottomane* (t. I, p. 16-21) fait un tableau exagéré de la grandeur, de la population, etc., de Constantinople: il dit qu'en 1586 les Musulmans étaient moins nombreux dans cette capitale que les chrétiens ou même les Juifs.

[1] Le *Turbé*, ou monument sépulcral d'Abou-Ayub, est décrit et gravé dans le *Tableau général de l'empire ottoman* (Paris, 1787, grand in-folio), ouvrage qui a peut-être plus de magnificence que d'utilité (t. I, p. 305, 306).



tion et l'investiture d'un patriarche. C'est avec un mélange de satisfaction et d'horreur qu'ils virent le sultan, environné de toute sa pompe, remettre aux main de Gennadius la crosse ou le bâton pastoral, symbole de ses fonctions ecclésiastiques, le conduire à la porte du sérail, lui donner un cheval richement équipé, et commander à ses visirs et à ses bachas de le mener au palais qu'on lui destinait[1]. Les deux religions partagèrent les églises de Constantinople; on fixa les bornes des deux cultes, et, jusqu'aux attentats de Sélim, petit-fils de Mahomet, les Grecs[2], jouirent plus de soixante ans des avantages de cette disposition. Les défenseurs du christianisme, excités par les ministres du divan, qui voulaient éluder le fanatisme de Sélim, osèrent soutenir que ce partage avait été un acte de justice, et non pas de générosité, un traité, et non pas une concession, et que, si une moitié de la ville avait été prise d'assaut, l'autre moitié s'était rendue à la suite d'une capitalution sacrée; que le feu avait consumé la chartre, mais que la déposition de trois vieux janissaires suppléait à cette perte; et leurs corruptibles sermens ont plus de poids sur l'esprit de Cantemir que la déclaration positive et unanime des auteurs contemporains [3].

[1] Phranza (l. III, c. 19) décrit cette cérémonie qui s'est peut-être embellie en passant dans la bouche des Grecs et dans celle des Latins. Le fait est confirmé par Emmanuel Malaxus, qui a écrit en grec vulgaire l'*Histoire des Patriarches après la prise de Constantinople*, insérée dans la *Turco-Græcia* de Crusius (l. V, p. 106-184). Mais peu de lecteurs croiront que Mahomet ait adopté cette formule catholique : *Sancta Trinitas quæ mihi donavit imperium te in patriarcham novæ Romæ diligit*.

[2] Spondanus décrit (A. D. 1453, n° 21, 1458, n° 16) d'après la *Turco-Græcia* de Crusius, l'esclavage et les querelles domestiques de l'église grecque. Le patriarche qui succéda à Gennadius se livra au désespoir et se jeta dans un puits.

[3] Cantemir (p. 101-105) insiste sur le témoignage unanime des historiens turcs anciens et modernes; il dit que ces auteurs ne se seraient pas permis un mensonge pour diminuer leur gloire nationale, puisqu'il est plus honorable de prendre une ville d'assaut que par capitulation. Mais 1° ces témoignages me paraissent douteux, puisqu'il ne cite aucun historien particulier, et que les Annales turques de Leunclavius affirment sans exception que Mahomet prit Constantinople *per vim* (p. 329). 2° On peut employer le même argument en faveur des Grecs contemporains, qui n'auraient pas oublié ce traité honorable et salutaire. Voltaire préfère, selon son usage, les Turcs aux chrétiens.

J'abandonne aux armes turques les débris du royaume des Grecs en Europe et en Asie, mais je dois parler, dans une histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain en Orient, des deux dernières dynasties[1] qui aient donné des lois à Constantinople. Démétrius et Thomas[2], despotes de la Morée, furent consternés en apprenant la mort de Constantin Paléologue, leur frère, et la ruine de la monarchie. Comme ils se trouvaient sans espoir de garder leurs petits états, ils se disposèrent, ainsi que les Grecs d'extraction noble qui suivaient leur fortune, à passer en Italie, où le glaive des Ottomans ne pourrait pas les atteindre. Leurs premières inquiétudes furent dissipées par Mahomet, qui se contenta d'un tribut de douze mille ducats; et, tandis que son ambition étudiait les pays et les îles de l'Europe pour y faire de nouvelles invasions, la Morée eut un répit de sept ans. Mais ces sept années furent une période de douleur, de discorde et de misère. Trois cents archers d'Italie ne pouvaient plus défendre l'*hexamilion*, boulevart de l'isthme relevé et renversé si souvent : les Turcs s'emparèrent des portes de Corinthe; ils firent dans cette incursion beaucoup de captifs et de butin; les Grecs se plaignirent, mais on les écouta avec indifférence et avec mépris. Les Albanais, tribu errante de pasteurs adonnés au vol, remplirent la péninsule de brigandages et de meurtres : Démétrius et Thomas implorèrent le secours dangereux et humiliant d'un bacha voisin; et, après avoir étouffé la révolte, il traça aux deux princes la règle de leur conduite. Ni les liens

[1] Voyez Ducange (*Fam. Bysant.*, p. 195) sur la généalogie et la chute des Comnènes de Trébizonde; sur les derniers Paléologues, le même savant, dont les recherche sont exactes (p. 244-247, 248). La branche des Paléologues de Montferrat ne s'éteignit que dans le siècle suivant; mais ils avaient oublié leur origine et les parens qui leur restaient en Grèce.

[2] Phranza (l. III, c. 21-30) fait le récit de la malheureuse querelle de ces deux frères : mais il a trop de prévention en faveur de Thomas. Ducas (c. 44, 45) est trop bref; Chalcondyle (l. 8, 9, 10) est trop diffus, et il se permet trop de digressions.

du sang, ni des sermens renouvelés au pied des autels, et au moment de la communion, ni la nécessité dont la force est encore plus impérieuse, ne purent apaiser ou suspendre leurs querelles. Chacun d'eux porta le fer et la flamme sur le territoire de l'autre; ils consumèrent dans cette guerre dénaturée les aumônes et les secours de l'Occident, et ils ne développèrent leur puissance que pour des exécutions arbitraires qui auraient déshonoré des sauvages. Le plus faible, entraîné par sa position et par la vengeance, invoqua le sultan, et, lorsqu'il crut le moment favorable, celui-ci se déclara l'ami de Démétrius, et il entra dans la Morée. Après avoir pris possession de Sparte : « Vous êtes trop faible, » dit-il à son allié, pour contenir cette pro- » vince turbulente. J'épouserai votre fille, » et vous passerez le reste de vos jours dans » la tranquillité et les honneurs. » Démétrius sentit sa faute, mais il fallut obéir : il livra sa fille et ses forteresses; il suivit à Andrinople son souverain et son gendre, et il reçut pour son entretien et celui de sa maison une ville de la Thrace, et les îles adjacentes d'Imbros, de Lemnos et de Samothrace. Il vit l'année suivante David, le dernier des princes de la race des *Comnènes*, qui, après la prise de Constantinople par les Latins, avait fondé un nouvel empire sur la côte de la mer Noire [1]. Mahomet, qui poursuivait ses conquêtes dans l'Anatolie, investit avec une escadre et une armée la capitale de David, qui prenait le titre d'empereur de Trébizonde [2], et la négociation fut très-courte. « Voulez-vous, lui dit le sultan, en résignant » votre royaume, conserver vos jours et vos » richesses? ou serai-je réduit à vous ôter » votre royaume, vos richesses et la vie? » Le faible Comnène fut épouvanté, et suivit l'exemple d'un Musulman son voisin, le prince de Sinope [1], qui, d'après une pareille sommation, avait livré une ville fortifiée, quatre cents canons et dix ou douze mille soldats. On exécuta fidèlement les articles de la capitulation de Trébizonde; David et sa famille furent conduits dans un château de la Romanie; mais David fut soupçonné, d'après de légers indices, d'entretenir une correspondance avec le roi de Perse, et le vainqueur l'immola avec toute sa famille à sa jalousie ou à sa cupidité. Quoique l'infortuné Démétrius se trouvât le beau-père du sultan, il fut bientôt condamné à l'exil et à la perte des misérables restes de sa fortune; son abjecte soumission excita la pitié et le dédain de Mahomet : on ramena à Constantinople les Grecs de sa suite, on lui assigna une pension de cinquante mille aspres, et il finit par embrasser la vie monastique. Il n'est pas aisé de prononcer si la servitude de Démétrius est plus humiliante que l'évasion de son frère Thomas [2]. Lorsque la Morée tomba au pouvoir des Turcs, celui-ci se réfugia à Corfou, et de là en Italie, avec quelques adhérens qui manquaient de tout : son nom, ses malheurs, et la tête de l'apôtre saint André qu'il traînait à sa suite, lui valurent l'hospitalité du Vatican; et une pension de six mille ducats que lui firent le pape et les cardinaux prolongea sa misère. André et Manuel, ses deux fils, furent élevés à Rome; mais l'aîné, méprisé de ses ennemis et à charge à ses amis, s'avilit par sa conduite et par son mariage. Il ne lui restait que son titre d'héritier de l'empire de Constantinople, et il le vendit successivement aux rois de France et d'Aragon [3]. Charles VIII, aux jours de sa gloire,

[1] Voyez la perte ou la conquête de Trébizonde dans Chalcondyle (l. IX, p. 263-266), Ducas (c. 45), Phranza (l. III, c. 27) et Cantemir (p. 107).

[2] Tournefort (t. III, lettre 17, p. 179) dit que Trébizonde *est mal peuplée*; mais Peyssonel, le dernier et le plus exact des observateurs, lui donne cent mille habitans (Commerce de la mer Noire, t. II, p. 72). Il parle de la population de la province (p. 53-90). Sa prospérité et son commerce sont troublés continuellement par les querelles factieuses de deux *odas* de janissaires, dans l'une desquelles trente mille *Lazi* s'enrôlent ordinairement (Mémoires de Tott, t. III, p. 16, 17).

[1] Ismael Beg, prince de Sinope ou de Sinople, avait un revenu de deux cent mille ducats, qui provenait surtout de ses mines de cuivre (Chalcond., l. IX, p. 258, 259). Peyssonel (Commerce de la mer Noire, t. II, p. 105) dit que la ville moderne a cent mille habitans. Cette population paraît énorme; toutefois c'est en commerçant avec un peuple qu'on connaît sa richesse et sa population.

[2] Spondanus raconte d'après Gobelin (*Comment. Pii II*, l. V) l'arrivée et la réception du despote Thomas à Rome (A. D. 1461, n° 3).

[3] Par un acte daté A. D. 1494, septembre 6, et envoyé dernièrement des archives de Rome à la bibliothé-

qui fut de si courte durée, voulait réunir à sa couronne l'empire d'Orient et le royaume de Naples : au milieu d'une fête publique, il prit le titre d'*Auguste* et l'habit de pourpre ; les Grecs se réjouissaient, et les Ottomans tremblaient déjà de voir arriver les chevaliers français [1]. Manuel Paléologue, second fils de Thomas, voulut revoir sa patrie : il ne pouvait pas inquiéter la Porte qui le reçut bien ; grâces aux bontés du sultan, il vécut à Constantinople dans l'aisance ; et un nombreux cortége de chrétiens et de Musulmans assista à ses funérailles. Il y a des animaux d'un naturel si généreux, qu'ils ne veulent point propager leur espèce dans la servitude : Manuel n'eut pas la même délicatesse : il accepta du grand-seigneur deux belles femmes, et laissa un fils, qui adopta l'habit et la religion d'un esclave turc.

Lorsque les Turcs furent maîtres de Constantinople, on sentit et on exagéra l'importance de cette perte : la chute de l'empire d'Orient déshonora le pontificat de Nicolas V, qui fut d'ailleurs paisible et heureux, et la douleur ou l'effroi des Latins ranima ou parut ranimer l'enthousiasme des croisades. L'un des princes de l'Occident les plus éloignés, Philippe, duc de Bourgogne, assembla à Lille en Flandre les premiers personnages de sa noblesse, et régla le fastueux appareil de la fête, de manière à frapper leur imagination et leurs sens [2]. Un Sarrasin d'une taille gigantesque entra dans la salle du banquet ; il conduisait un simulacre d'éléphant qui portait un château ; on vit sortir du château, en habit de deuil, une matrone qui représentait la religion : elle déplora ses malheurs, elle accusa la paresse de ses champions : le héraut de la toison d'or s'avança, tenant sur son poing un faisan qu'il offrit au duc, selon les rites de la chevalerie. Alors Philippe promit de faire en personne une sainte guerre contre les Turcs : les barons et les chevaliers imitèrent son exemple ; ils firent des sermens à Dieu, à la vierge Marie, aux dames et au *faisan* : ils y ajoutèrent des vœux particuliers qui ne furent pas moins bizarres. Mais l'exécution de tous les engagemens dépendait de diverses conjonctures étrangères, et le duc de Bourgogne, qui vécut encore douze ans, soutint jusqu'au dernier moment de sa vie, avec scrupule et peut-être de bonne foi, qu'il irait combattre les Musulmans. Si le même feu avait embrasé tous les cœurs, si l'union des chrétiens avait égalé leur valeur, si toutes les puissances, depuis la Suède [1] jusqu'à Naples, avaient fourni leur contingent de soldats et de subsides, il y a lieu de croire que les Européens auraient repris Constantinople, et qu'on aurait repoussé les Turcs au-delà de l'Hellespont et de l'Euphrate. Mais le secrétaire de l'empereur, qui écrivit toutes les dépêches, qui assista à toutes les assemblées, Ænéas Sylvius [2], homme distingué par ses vues politiques et ses talens oratoires, décrit lui-même les obstacles que rencontra ce projet. « La chrétienté, dit-il, » est un corps sans tête, une république qui » n'a ni lois ni magistrats. Le pape et l'em- » pereur ont l'éclat que donnent les grandes » dignités ; ce sont des fantômes éblouissans ; » mais ils sont hors d'état de commander, et » personne ne veut obéir : chaque pays est

que nationale de Paris, le despote André Paléologue, en se réservant la Morée et quelques avantages particuliers, transmit à Charles VIII, roi de France, les empires de Constantinople et de Trébizonde (Spondanus, A. D. 1495, n° 2). M. de Foncemagne (Mémoire de l'Académie des Inscriptions t. XVII, p. 539-578) a publié une dissertation sur cet acte, dont il avait reçu une copie de Rome.

[1] Voyez Philippe de Comines (l. VII, c. 14), qui compte avec plaisir le nombre des Grecs dont on espérait le soulèvement. Il ajoute dans ses calculs que les Français n'auraient à faire que soixante milles d'une navigation aisée, que la distance de Valona à Constantinople n'est que de dix-huit jours de marche, etc. La politique de Venise sauva l'empire turc en cette occasion.

[2] Voyez les détails de cette fête dans Olivier de la Marche (Mémoires, part. I, c. 29, 30), et l'extrait et les observations de M. de Sainte-Palaye (Mémoires sur la Chevalerie, t. I, part. III, p. 182-185). Ils expliquent le rôle que jouaient le paon et le faisan dans les grandes cérémonies.

[1] Après un dénombrement qui se fit alors, on trouva que la Suède, la Gothie et la Finlande contenaient dix-huit cent mille combattans, et qu'ainsi elles étaient bien plus peuplées que de nos jours.

[2] Spondanus a fait en 1454, d'après Æneas Sylvius, le tableau de l'état de l'Europe, qu'il a enrichi de ses observations. Cet annaliste précieux et l'Italien Muratori donnent la suite des événemens depuis 1453 jusqu'en 1481, époque de la mort de Mahomet, et à laquelle je terminerai ce chapitre.

» gouverné par un souverain particulier, et » chaque prince a des intérêts séparés. Quelle » éloquence faudrait-il pour réunir sous le » même drapeau un si grand nombre de » puissances, qui ne sont point d'accord, et » qui se détestent? Si on pouvait rassembler » leurs troupes, qui oserait faire les fonctions » de général? quel ordre établirait-on dans » cette armée? quelle en serait la discipline » militaire? qui voudrait entreprendre de » nourrir une si grande multitude? Parviendrait-on à savoir leurs langues diverses, » ou à diriger leurs mœurs incompatibles? » Quel homme viendrait à bout de réconcilier » les Anglais et les Français, Gènes et l'Aragon, les Allemands et les peuples de la » Hongrie et de la Bohême? Si les troupes » chargées de cette guerre sont peu nombreuses, elles seront accablées par les » infidèles, et si elles sont très-nombreuses, » elles le seront par l'énormité de leur masse » et par leur désordre. » Toutefois, lorsque Ænéas Sylvius fut pape, sous le nom de Pie II, il passa le reste de sa vie à négocier une guerre contre les Turcs. Il produisit au concile de Mantoue quelques étincelles d'un enthousiasme simulé, ou qui manqua d'énergie; mais lorsqu'il arriva à Ancône pour s'embarquer lui-même avec les troupes, les engagemens s'évanouirent en excuses; le jour du départ, fixé d'une manière précise, fut remis à une époque indéfinie, et il renvoya avec des indulgences et des aumônes sa petite armée, qui n'était composée que de pélerins allemands. Ses successeurs et les autres princes de l'Italie ne s'occupèrent pas de l'avenir; dominés par le moment, ils ne songèrent qu'à s'agrandir autour d'eux : la distance ou la proximité de chaque objet déterminait à leurs yeux sa grandeur apparente. Des vues plus étendues les auraient engagés à soutenir sur mer une guerre défensive contre l'ennemi commun, et l'appui de Scanderbeg et de ses braves Albanais aurait empêché l'invasion du royaume de Naples. Le siége et le sac d'Otrante par les Turcs répandirent une consternation générale, et le pape Sixte se disposait à passer les Alpes, lorsque la mort de Mahomet II, qui termina sa carrière à l'âge de cinquante-un ans, dissipa cet orage [1]. Il aspirait à la conquête de l'Italie, et la possession de Constantinople lui donnait tant de facilités pour l'exécution de ce projet, que, selon toute apparence, le même prince aurait subjugué l'ancienne et la nouvelle Rome [2].

CHAPITRE LXIX.

État de Rome depuis le douzième jusqu'au quinzième siècle. — Domination temporelle des papes. — Séditions dans la ville de Rome. — Hérésie politique d'Arnaud de Bresse. — Rétablissement de la république. — Des sénateurs. — Orgueil des Romains. — Leurs guerres. — Ils sont privés de l'élection et de la présence des papes, qui se retirent à Avignon. — Jubilé. — Nobles familles de Rome. — Querelles des Colonnes et des Ursins.

Dans le cours des premiers siècles de la décadence et de la chute de l'empire romain,

1 Outre les deux annalistes indiqués dans la note précédente, le lecteur peut consulter Giannone (*Istoria civile*, t. III, p. 449-455) sur l'invasion du royaume de Naples par les Turcs. Quant aux détails du règne et des conquêtes de Mahomet II, j'ai fait usage quelquefois des *Memorie Istoriche de' Monarchi Ottomanni, di Giovanni Sagredo* (Venise, 1677, in-4º). Dans la paix et dans la guerre, les Turcs ont toujours fixé l'attention de la république de Venise. Sagredo, en qualité de procurateur de Saint-Marc, examina toutes les dépêches et toutes les archives de cette république, et il a quelque mérite du côté du style et du côté de la pénétration. Au reste, il a trop d'aigreur contre les infidèles; il ignore leur langue et leurs mœurs, et sa narration, qui n'offre que soixante-dix pages sur Mahomet II (p. 69-140), devient plus détaillée et plus authentique à mesure qu'il approche des années 1640 et 1644, qui terminent ses recherches.

2 Comme c'est ici la fin de mes travaux sur l'empire grec, je vais dire quelques mots sur la grande collection des écrivains de Bysance dont j'ai indiqué les noms et les témoignages dans le cours de cette histoire. Aldus et les Italiens n'imprimèrent en grec que les auteurs classiques des temps plus éclairés; et c'est aux Allemands que nous devons les premières éditions de Procope, d'Agathias, de Cédrenus, de Zonaras, etc. Les volumes de la Bysantine (36 volumes in-folio) sont sortis successivement (A. D. 1648, etc.) de l'imprimerie du Louvre, avec quelques secours des imprimeries de Rome et de Leipsig. Mais l'édition de Venise (A. D. 1729), qui coûte moins et qui est plus complète, est aussi inférieure à celle de Paris en correction qu'en magnificence. Les Français qui furent chargés de l'édition n'ont pas tous le même mérite; mais les notes historiques de Charles Dufresne Ducange donnent un prix au texte d'Anne Comnène, de Cinnamus, de Villehardouin, etc. Les autres ouvrages qu'il a publiés sur ces matières, c'est-à-dire le glossaire grec, le *Constantinopolis Christiana*, et les *Familiæ Bysantinæ*, répandent une forte lumière sur les ténèbres du Bas-Empire.

on a toujours l'œil fixé sur la cité royale qui avait donné des lois à la plus belle portion de la terre. Nous contemplons sa fortune d'abord avec admiration, ensuite avec pitié, et toujours avec attention; et, lorsque notre esprit s'éloigne du Capitole pour examiner les provinces, on regarde ces provinces comme des branches détachées successivement du trône de l'empire. La fondation d'une nouvelle Rome sur les rivages du Bosphore nous a obligé de suivre les successeurs de Constantin, et nous avons parcouru les contrées de l'Europe et de l'Asie les plus éloignées, afin de découvrir les causes de la longue faiblesse de la monarchie de Bysance. Les conquêtes de Justinien nous ont rappelé aux bords du Tibre: nous avons vu de quelle manière l'ancienne métropole fut délivrée; mais cette délivrance ne fit que changer ou peut-être qu'aggraver la servitude. Rome avait déjà perdu ses trophées, ses dieux et ses césars, et la domination des Goths n'avait été ni plus humiliante ni plus oppressive que la tyrannie des Grecs. Au huitième siècle de l'ère chrétienne, une querelle religieuse sur le culte des images amena l'indépendance des Romains : leur évêque devint le père temporel ainsi que le père spirituel d'un peuple libre, et le titre ou le simulacre de l'empire d'Occident que rétablit Charlemagne donne encore du relief à la singulière constitution de l'Allemagne moderne. Le nom de Rome nous frappe toujours d'un respect involontaire. Le climat, dont je n'examine pas ici l'influence, n'était plus le même [1] : mille canaux étrangers y avaient souillé la pureté du sang; mais ses ruines imposantes et le souvenir de sa grandeur passée ranimèrent une étincelle du caractère de la nation. Les ténèbres du moyen âge offrent quelques scènes dignes de nos regards, et je ne terminerai cet ouvrage qu'après avoir décrit l'état et

[1] L'abbé Dubos, qui a soutenu et exagéré l'influence du climat avec moins de génie que Montesquieu son successeur, parle lui-même de la dégénération des Romains et des Bataves. Il répond, sur le premier de ces exemples, 1° que l'altération est moins réelle qu'apparente, et que les modernes Romains ont la prudence de cacher les vertus de leurs ancêtres ; 2° que l'air, le sol et le climat de Rome ont souffert une grande et visible altération. (Réflexions sur la Poésie et la Peinture, part. II, sect. 16.)

les révolutions de la *ville de Rome*, qui se soumit à l'autorité absolue des papes vers l'époque où les Turcs asservirent Constantinople.

Au commencement du douzième siècle [1], époque de la première croisade, les Latins respectaient Rome comme la métropole du monde, comme le trône du pape et de l'empereur, qui tiraient de la cité éternelle les titres, les hommages dont ils jouissaient, et le droit ou l'exercice de leur empire temporel. Il ne sera pas inutile de répéter ici qu'une diète nationale choisissait au-delà du Rhin les successeurs de Charlemagne et des Othons; mais ce prince se contentait du modeste titre de roi de l'Allemagne et de l'Italie, jusqu'au moment où il venait sur les bords du Tibre chercher la couronne impériale [2]. Ils recevaient à quelque distance de la ville les hommages du clergé et du peuple, qui allaient à leur rencontre avec des branches de palmier et des croix ; ces figures de loups et de lions, de dragons et d'aigles, qu'on voyait sur les bannières des soldats, rappelaient les légions et les cohortes de la république, dont l'esprit ne subsistait plus. L'empereur jurait trois fois de maintenir les libertés de Rome, d'abord au pont de Milvius, ensuite à la porte de la ville, et enfin sur l'escalier du Vatican, et de misérables largesses imitaient faiblement la magnificence des premiers césars. Il était couronné par le pape dans l'église de Saint-Pierre : il semblait que la voix de Dieu se confondit avec celle du peuple; les citoyens marquaient leur aveu par ces acclamations : « Victoire et longue vie au pape notre » souverain! victoire et longue vie à l'empe» reur notre souverain! victoire et longue vie » aux soldats romains et teutons [3]! » Les

[1] Le lecteur est éloigné de Rome depuis si long-temps, que je lui conseille de se rappeler ou de relire le quarante-neuvième chapitre de cette histoire.

[2] Les auteurs qui décrivent le mieux le couronnement des empereurs d'Allemagne, surtout de ceux du neuvième siècle, sont Muratori, qui suit les monumens originaux (*Antiquitat. Italiæ medii ævi*, t. I, dissert. 2, p. 99, etc.), et Cenni (*Monument. Domin. Pontif.*, t. II, dissert. 6, p. 261). Je ne connais le dernier que par les extraits étendus de Schmidt (Hist. des Allemands, t. III, p. 255-266).

[3] *Exercitui romano et teutonico!* Il y avait en effet une armée d'Allemands; mais ce qu'on appelait l'armée romaine n'était plus que *magni nominis umbra*.

noms de César et d'Auguste, les lois de Constantin et de Justinien, l'exemple de Charlemagne et d'Othon établissaient la domination des empereurs; on gravait leur titre et leur image sur les monnaies du pape[1], et, pour annoncer leur juridiction, ils remettaient le glaive de la justice au préfet de la ville. Mais le nom, la langue et les mœurs d'un maître barbare réveillaient tous les préjugés des Romains. Les césars de la Saxe et de la Franconie étaient les chefs d'une aristocratie féodale; ils ne pouvaient exercer cette discipline civile et militaire qui seule assure l'obéissance d'un peuple éloigné, lequel peut-être ne savait souffrir ni la servitude ni la liberté. L'empereur passait les Alpes une seule fois à la tête d'une armée d'Allemands ses vassaux. J'ai décrit le paisible cérémonial de son entrée et de son couronnement; mais les clameurs et la sédition des Romains, qui ne voyaient dans ce prince qu'un étranger qui venait envahir leur territoire, ne tardaient pas ordinairement à troubler la paix : son départ était toujours brusque et souvent honteux; et, comme il ne revenait pas en Italie, on insultait son pouvoir et on oubliait son nom. Les progrès de l'indépendance en Allemagne et en Italie minèrent la base de la souveraineté impériale, et Rome en fut affranchie par le triomphe des papes.

L'empereur avait régné par droit de conquête; l'autorité du pape était fondée sur l'opinion et l'habitude, qui forment une base moins imposante, mais plus solide. Le pontife, en affranchissant son pays de l'influence d'un roi étranger, devint cher à son troupeau. Le choix du vicaire de Jésus-Christ ne dépendait plus de la nomination vénale ou arbitraire d'une cour d'Allemagne; il était choisi librement par le collége des cardinaux, qui, pour la plupart, se trouvaient originaires ou habitans de Rome. Les applaudissemens des magistrats et du peuple confirmaient son élection, et les suffrages des Romains semblaient créer cette puissance ecclésiastique à laquelle on obéissait en Suède et dans la Bretagne. Les mêmes suffrages donnaient à la capitale un souverain et un pontife. On croyait généralement que Constantin avait accordé aux papes la domination temporelle de Rome, et les publicistes les plus courageux, les plus audacieux sceptiques se bornaient à contester le droit de l'empereur et la validité de sa donation. Telles étaient l'ignorance et la tradition de quatre siècles, qu'on n'avait aucun doute sur la vérité du fait, sur l'authenticité de la donation; et des effets bien réels et bien anciens ne permettaient plus d'apercevoir l'origine de cette fable. On gravait le nom de *dominus* ou de seigneur sur la monnaie de l'évêque; son droit était reconnu par des acclamations et des sermens de fidélité; et, d'après le consentement volontaire ou forcé des empereurs d'Allemagne, il avait long-temps exercé une juridiction suprême ou subordonnée sur la ville et le patrimoine de saint Pierre. Le règne des papes, qui satisfaisait les préventions de Rome, n'était pas incompatible avec ses libertés, et des recherches plus sévères auraient découvert une source encore plus noble de leur pouvoir, la reconnaissance d'une nation qu'ils avaient arrachée à l'hérésie et à la tyrannie des empereurs grecs. Il paraît que, dans un siècle de superstition, la puissance royale et l'autorité sacerdotale réunies durent se fortifier l'une et l'autre, et que les clefs du paradis donnaient à l'évêque de Rome un moyen très-sûr de se faire obéir sur la terre. Les vices personnels de l'homme pouvaient, il est vrai, affaiblir le caractère sacré du vicaire de Jésus-Christ; mais l'austère vertu de Grégoire VII et de ses successeurs effaça les scandales du dixième siècle; et, au milieu des combats d'ambition qu'ils soutinrent pour les droits de l'église, les revers et les succès augmentaient également la vénération du peuple. Victimes de la persécution, on les voyait quelquefois errer dans la pauvreté et dans l'exil; et le zèle avec lequel ils se dévouaient au martyre devait émouvoir et in-

[1] Muratori a donné la série des monnaies papales (*Antiquitat.*, t. II, dissert. 27, p. 548-554). Il n'en trouve que deux antérieures à l'année 800 : nous en avons cinquante depuis Léon III jusqu'à Léon IX, où l'on voit le titre et l'image de l'empereur qui régnait alors : aucune de celles de Grégoire VII ou d'Urbain II n'est parvenue jusqu'à nous; mais il paraît que Paschal II ne voulut pas permettre sur les siennes cette preuve de dépendance.

téresser tous les catholiques. Ils créaient, jugeaient, déposaient quelquefois les rois de la terre, et le plus orgueilleux des Romains ne se croyait pas avili en se soumettant à un prêtre qui voyait les successeurs de Charlemagne lui baiser les pieds, et tenir son étrier lorsqu'il montait à cheval [1]. A ne considérer même que les avantages temporels, la ville de Rome devait maintenir la tranquillité et la gloire de la résidence des papes, d'où un peuple vain et paresseux tirait la plus grande partie de ses subsistances et de ses richesses. Il est vraisemblable que le revenu des papes avait diminué : des mains sacriléges avaient envahi en Italie et dans les provinces un assez grand nombre de domaines du patrimoine de saint Pierre, et les vastes concessions de Pepin et de ses descendans, réclamées plutôt que possédées par l'évêque de Rome, ne pouvaient compenser cette perte. Mais une foule innombrable de pélerins et de supplians nourrissait le Vatican et le Capitole; l'enceinte de la chrétienté se trouvait agrandie, et le jugement des causes, en matières ecclésiastiques et en matières civiles, absorbait l'attention du pape et des cardinaux. Une nouvelle jurisprudence avait établi dans l'église latine le droit et l'usage des appels [2]; et on engageait ou l'on sommait les évêques et les abbés du Nord et de l'Occident à venir solliciter ou porter des plaintes, accuser leurs ennemis, ou se justifier au sanctuaire des saints apôtres. On citait un fait qu'il faut regarder comme une espèce de prodige : on dit que deux chevaux de l'archevêque de Mayence et de Cologne repassèrent les Alpes chargés d'or et d'argent [3] : mais on ne tarda pas à voir que le succès des pélerins et des cliens dépendait moins de la justice de la cause que de la valeur de l'offrande. Ces étranger montraient avec ostentation leurs richesses et leur piété, et leurs dépenses sacrées ou profanes tournaient par mille canaux au profit des Romains.

Des raisons si puissantes devaient maintenir la soumission du peuple de Rome à son père spirituel et temporel. Mais les indomptables passions triomphent souvent des préjugés et de l'intérêt. Le sauvage qui coupe l'arbre pour en cueillir le fruit [1], l'Arabe qui pille les caravanes, sont animés par cette grossière impulsion de la nature qui songe au présent sans s'occuper de l'avenir, et sacrifie à des jouissances momentanées la longue et paisible possession des plus grands biens. C'est ainsi que les Romains inconsidérés tarirent la source de leur richesse; ils volèrent les offrandes des fidèles, ils blessèrent les pélerins, sans calculer le nombre et la valeur de ces pélerinages qu'allait arrêter leur fureur. L'influence même de la superstition est mobile et précaire, et souvent l'avarice ou l'orgueil délivre l'esclave dont la raison est asservie. Les fables et les oracles des prêtres produisent beaucoup d'effet sur un barbare; mais son esprit est d'autant moins disposé à préférer l'imagination aux sens, à sacrifier les désirs et les intérêts de ce monde à un motif éloigné, ou à un objet invisible et peut-être idéal. Dans la vigueur de l'âge et de la santé, ses mœurs sont toujours en contradiction avec sa foi; et le désordre continue jusqu'à l'époque où la vieillesse, la maladie ou l'infortune, éveillent ses craintes et le livrent à la pieté et aux remords. J'ai déjà dit que l'indifférence moderne sur les matières de religion est plus favorable à la paix et à la sûreté des prêtres. Sous le règne de

[1] Voyez Ducange, *Gloss. mediæ et infimæ Latinitatis*, t. VI, p. 364, STAFFA. Les rois rendaient cet hommage aux archevêques, et les vassaux le rendaient à leurs seigneurs (Schmidt, t. III, p. 262); et la cour de Rome avait l'adresse de confondre les marques de la soumission filiale et celles de la soumission féodale.

[2] Le zélé saint Bernard (*de Consideratione*, l. III, t. II, p. 431-442, édit. de Mabillon, Venise, 1750) et le judicieux Fleury (Discours sur l'Histoire Ecclésiastique, IV et VII) déplorent ces appels que toutes les églises formaient devant le pontife romain; mais le saint croyait aux fausses décrétales, et il ne condamne que l'abus des appels : l'historien plus éclairé recherche l'origine et combat les principes de cette nouvelle jurisprudence.

[3] « Germanici.... summarii non levatis sarcinis onusti » nihilominus repatriant inviti. Nova res! Quando hactenus aurem Roma refudit? et nunc Romanorum consilio » id usurpatum non credimus. » (Bernard, *de Consideratione*, l. III, c. 3, p. 437.) Les premiers mots de ce passage sont obscurs et vraisemblablement altérés.

[1] « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du » fruit, ils coupent l'arbre au pied, et cueillent le fruit. » Voilà le gouvernement despotique (Esprit des Lois, l. V, c. 13); et les passions et l'ignorance sont toujours despotiques.

la superstition, ils avaient trop à espérer de l'ignorance, et trop à craindre de la violence des hommes. Alors un père, dominé par le repentir, donnait ses biens à l'église; mais ces mêmes biens redevenaient la proie d'un fils avide : on adorait les ecclésiastiques, mais on attentait à leur personne; et les mêmes individus plaçaient sur l'autel ou foulaient aux pieds la même idole. Dans le système féodal de l'Europe, les distinctions et la mesure des pouvoirs n'étaient fondées que sur les armes : on écoutait ou l'on suivait rarement la paisible voix de la loi et de la raison. Les Romains dédaignaient le joug et insultaient à l'impuissance de leur évêque[1], qui ne pouvait, par son éducation et par son caractère, exercer la puissance du glaive décemment ou avec succès. Les motifs de son élection et les faiblesses de sa vie faisaient la matière de leur entretien, et la proximité diminuait le respect que son nom et ses décrets inspiraient à un monde barbare. Cette remarque n'a pas échappé à notre historien philosophe. « Le nom et l'autorité de la cour » de Rome en imposaient aux contrées de l'Europe les plus éloignées, où l'ignorance était » grossière, et où l'on ne connaissait ni son » caractère ni sa conduite; mais en Italie on » respectait si peu le souverain pontife, que » ses ennemis environnaient les portes de » Rome, qu'ils contrôlaient son gouvernement dans la ville, que des ambassadeurs, » qui arrivaient des extrémités de l'Europe » pour lui témoigner l'humble ou plutôt l'abjecte soumission du plus grand monarque » de son siècle, eurent bien de la peine à parvenir jusqu'à son trône et à se jeter à ses » pieds[2]. »

Dès les premiers temps, la richesse des papes a excité l'envie; leur pouvoir a rencontré de l'opposition, et on s'est permis des violences contre leur personne. Mais la longue guerre de la tiare et de la couronne augmenta le nombre et enflamma les passions de leurs ennemis. Les Romains, sujets et adversaires de l'évêque et de l'empereur, ne purent jamais embrasser de bonne foi et avec persévérance la faction des Guelfes ou celle des Gibelins; ils étaient tour à tour recherchés par les deux partis, et, dans leurs bannières, ils arboraient alternativement les clefs de saint Pierre et l'aigle d'Allemagne. Grégoire VII, qu'il faut regarder comme le fondateur de la monarchie papale, fut chassé de Rome, et mourut à Salerne, où il se trouvait exilé. Trente-six de ses successeurs[1] soutinrent, jusqu'à leur retraite à Avignon, une lutte inégale contre les Romains : on attenta souvent à leur vieillesse et à leur dignité ; et la sédition et le meurtre souillèrent les églises au milieu des solennités de la religion. Je fatiguerais, je dégoûterais le lecteur, si je racontais tous ces traits de brutalité, qui n'avaient point de plan suivi : je me bornerai à quelques événemens[2] du douzième siècle, qui peignent la situation des papes et celle de la ville de Rome. Au moment où Paschal II officiait, le jeudi de la semaine sainte, il fut interrompu par les cris de la multitude : elle demandait d'un ton impérieux la confirmation

[1] Jean de Salisbury, qui eut une conversation familière avec Adrien son compatriote, accuse l'avarice du pape et du clergé : « Provinciarum deripiunt spolia, ac si thesau- » ros Cræsi studeant reparare. Sed rectè cum eis agit al- » tissimus, quoniam et ipsi aliis et sæpè vilissimis » hominibus dati sunt in direptionem. » (*De Nugis Curialium*, l. VI, c. 24, p. 387.) A la page suivante, il blâme la témérité et l'infidélité des Romains, dont les papes s'efforçaient en vain de captiver l'affection avec des présens, au lieu de la mériter par leurs vertus. C'est dommage que Jean de Salisbury, qui nous a donné tant de moralités et d'érudition, ne se soit pas occupé davantage du soin de peindre les mœurs de son temps.

[2] Hume, *History of England*, vol. I, p. 419. Le même auteur rapporte, d'après Fitz-Stephen, un acte de cruauté bien atroce et bien singulier que se permit contre les prêtres Geoffroi, père de Henri II. « A l'époque où » il était maître de la Normandie, le chapitre de Seez s'a- » visa de procéder sans son consentement à l'élection d'un » évêque : il ordonna de mutiler tous les chanoines et » l'évêque qu'ils avaient nommé, et il fit servir sur un » plat de bois les parties génitales de ces malheureux. »

[1] On trouve dans les historiens latins de Muratori (t. III, part. I, p. 277-685) la vie des papes, depuis Léon IX et Grégoire VII, par le cardinal d'Aragon, Pandolphe de Pise, Bernard Guide, etc., qui ont écrit d'après des monumens authentiques; et j'ai toujours eu ce recueil sous les yeux.

[2] C'est Muratori qui me sert ordinairement de guide. Cet excellent écrivain emploie souvent dans ses Annales et cite avec la liberté d'un maître sa grande Collection des Historiens latins en vingt-huit volumes; et, ce trésor étant dans ma bibliothèque, c'est par un excès de zèle que j'ai consulté les originaux.

d'un magistrat qu'elle favorisait. Le silence du pontife accrut la fureur de la populace; et, ayant refusé de se mêler des affaires de la terre lorsqu'il s'occupait de celles du ciel, des menaces et des sermens lui déclarèrent qu'il serait la cause et le témoin de la ruine publique. Le jour de Pâques, se rendant avec son clergé, en procession et pieds nus, aux tombeaux des martyrs, il fut assailli deux fois, sur le pont Saint-Ange et devant le Capitole, d'une grêle de pierres et de dards. On rasa les maisons de ses adhérens : Paschal se sauva avec peine; et, après avoir couru bien des dangers, il leva une armée dans le patrimoine de saint Pierre; et les calamités de la guerre civile, qu'il fit naître ou qu'il endura, empoisonnèrent ses derniers jours. Les scènes qui suivirent l'élection de Gélase II, son successeur, furent encore plus scandaleuses. Cencio Frangipani [1], baron puissant et factieux, entra dans le conclave les armes à la main; il dépouilla, frappa, foula à ses pieds les cardinaux, et saisit le vicaire de Jésus-Christ à la gorge : il traîna Gélase par les cheveux, il l'accabla de coups, il le blessa avec ses éperons, et le fit conduire dans sa propre maison, où il l'enchaîna. Une insurrection du peuple délivra le pontife; les familles rivales de Frangipani s'opposèrent à sa fureur; et Cencio, qui se vit contraint de demander pardon, regretta moins son entreprise que son mauvais succès. Peu de jours après, le pape fut encore attaqué au pied des autels. Tandis que ses ennemis et ses partisans se livraient un combat meurtrier, il se sauva en habits pontificaux. Lors de cette indigne évasion, durant laquelle sa suite fut dispersée et désarçonnée, il excita la pitié des matrones romaines; et on le trouva seul et à demi mort de crainte et de fatigue dans les champs qu'on voit derrière l'église de Saint-Pierre. Après avoir, selon le langage de l'Écriture, secoué la poussière de ses souliers, il s'éloigna d'une ville où l'on insultait à sa dignité, où l'on mettait en danger sa personne; et, ce qui montre bien la vanité de l'ambition sacerdotale, le pape avoua qu'il lui paraîtrait moins dur d'obéir à un seul empereur que de se voir soumis à tant de maîtres [1]. Ces exemples suffisent; mais je ne peux omettre les malheurs de deux papes du même siècle, Lucius II et Lucius III. Le premier, montant à l'assaut du Capitole, en équipage de guerrier, reçut un coup de pierre à la tempe et expira en peu de minutes. Le second vit son cortége chargé de blessures. Plusieurs de ses prêtres avaient été faits prisonniers dans une émeute; les cruels Romains, épargnant un de ces captifs qui devait servir de guide, crevèrent les yeux des autres : ces infortunés, à qui on avait mis des mitres sur leur tête, furent placés sur des ânes, le visage tourné vers la queue, et on leur fit jurer de se montrer en public pour servir de leçon au chef de l'église. L'espoir ou la crainte, la lassitude ou le remords, la disposition du peuple et la conjoncture des temps, amenaient quelquefois un intervalle de paix et de soumission, et on rétablissait le pape, au milieu de la joie, dans le palais de Latran ou le Vatican, d'où on l'avait chassé avec violence. Mais la racine du mal était profonde, et son action subsistait toujours; et ces momens de calme se trouvèrent précédés et suivis d'orages qui coulaient presque à fond la barque de saint Pierre. Rome offrait sans cesse le spectacle de la guerre et de la discorde : les diverses factions fortifiaient et assiégeaient les églises et les palais. Et, après avoir donné la paix à l'Europe, Caliste II eut seul assez de puissance et de fermeté pour interdire aux particuliers, dans la métropole, l'usage des armes. Les émeutes de Rome excitèrent une indignation générale chez les peuples qui révé-

[1] Je ne puis m'empêcher de transcrire cet énergique passage de Pandolphe de Pise (p. 384) : « Hoc audiens » inimicus pacis atque turbator jam fatus Centius Frajapane, more draconis immanissimi sibilans, et ab imis » pectoribus trahens longa suspiria, accinctus retro gladio » sine more concurrit, valvas ac fores confregit. Ecclesiam » furibundus introiit inde custode remoto papam per » gulam accepit, distraxit, pugnis calcibusque percussit, » et tanquam brutum animal intra limen ecclesiæ acriter » calcaribus cruentavit; et latro tantum Dominum per capillos et brachia, Jesu bono interim dormiente, detraxit ad domum usque deduxit, inibi catenavit et inclusit.»

[1] « Ego coram Deo et ecclesiâ dico, si unquam possibile esset, mallem unum imperatorem quam tot dominos.» (*Vit. Gelas. II*, p. 398.)

raient le trône apostolique; et saint Bernard a fait, avec les formes tranchantes de son esprit et de son zèle, dans une lettre à Eugène III, son disciple, le tableau des vices de ce peuple rebelle [1]. « Quel homme, dit le moine de » Clairvaux, ne connaît pas la vanité et l'ar» rogance des Romains, peuple élevé dans la » sédition, nation cruelle, intraitable, qui » dédaigne d'obéir, à moins qu'elle ne soit » trop faible pour résister? Lorsque les Ro» mains promettent de servir, ils aspirent à » régner; s'ils jurent de vous demeurer fi» dèles, ils épient l'occasion de se révolter : » si vos portes ou vos conseils leur sont fer» més, ils exhalent leur mécontentement par » des clameurs. Habiles à faire le mal, ils » n'ont jamais appris l'art de faire le bien : » odieux à la terre et au ciel, sacriléges en» vers la Divinité, livrés à la sédition, jaloux » de leurs voisins, cruels à l'égard des étran» gers, ils n'aiment personne, et personne » ne les aime. Et, tandis qu'ils cherchent à » inspirer la frayeur, ils vivent eux-mêmes » dans des transes continuelles; ils ne veu» lent pas se soumettre, et ils ne savent point » gouverner; ils manquent de fidélité à leurs » supérieurs; ils se rendent insupportables à » leurs égaux; ils paient d'ingratitude leurs » bienfaiteurs; leurs demandes et leurs refus » annoncent la même impudence; ils sont ma» gnifiques dans leurs promesses, et, à l'exé» cution, on découvre ce qu'ils valent; enfin » l'adulation et la calomnie, la perfidie et la » trahison, sont les moyens ordinaires de leur » politique. » Sûrement le pinceau de la charité chrétienne n'a pas colorié ce sombre portrait [2], mais il ressemble aux Romains du douzième siècle [3].

Les Juifs n'avaient point voulu reconnaître Jésus-Christ, qui se montrait à eux sous le caractère d'un homme du peuple; et, lorsque son vicaire s'environnait de la pourpre et de l'orgueil du monarque de ce monde, les Romains purent également le méconnaître. L'agitation des croisades avait fait reparaître en Occident quelques étincelles de curiosité et de raison. La secte des Pauliciens, qui avait commencé dans la Bulgarie, s'établit en Italie et en France : les visions des Gnostiques se mêlèrent à la simplicité de l'Évangile, et les ennemis du clergé accordèrent leurs passions et leur conscience, la dévotion et l'amour de la liberté [1]. Arnaud de Brescia [2], qui ne s'éleva jamais au-dessus des derniers rangs de l'église, et qui portait l'habit de moine comme un habit de pauvreté plutôt que de soumission, emboucha le premier la trompette de la liberté romaine. Ses adversaires ne pouvaient lui disputer de l'esprit et de l'éloquence, car ils en avaient souvent éprouvé les traits; ils avouent malgré eux la pureté spécieuse de sa morale, et, ce qui donna de la vogue à ses erreurs, elles se trouvaient mêlées à des vérités utiles et importantes. Il avait été disciple de l'infortuné Abailard [3], qu'on soupçonne également d'hérésie; mais l'amant

[1] « Quid tam notum seculis quam protervia, et cervi» cositas Romanorum? gens insueta paci, tumultui » assueta, gens immitis et intractabilis usque adhuc, » subdi nescia, nisi cum non valet resistere. » (*De Considerat.*, l. IV, c. 2, p. 441.) Le saint reprend haleine, et il continue ainsi : « Hi invisi terræ et cœlo, utrique injecere manus, » etc. (P. 443.)

[2] Pétrarque, en qualité de citoyen de Rome, demande la permission d'observer que saint Bernard, malgré ses vertus, était un homme; que le ressentiment put l'entraîner; qu'il a pu se repentir de ses mouvemens de colère, etc. (Mémoires sur la Vie de Pétrarque, t. I, p. 330.)

[3] Baronius emploie une excuse facile dans l'index du douzième volume de ses Annales. Il distingue les *catholici* et les *schismatici* romains. Il applique aux premiers tout le bien et aux seconds tout le mal qu'on a dit de la ville de Rome.

[1] Mosheim expose les hérésies du douzième siècle (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 419-427). Il a une opinion favorable d'Arnoud de Bresse. J'ai parlé ailleurs de la secte des Pauliciens (c. 54), et j'ai suivi leurs migrations depuis l'Arménie jusque dans la Thrace et la Bulgarie, en Italie et en France.

[2] Othon, évêque de Freysingen (Chron., l. VII, c. 31; *Gestis Frederici I*, l. I, c. 27; l. II, c. 21) et le troisième livre de *Ligurinus*, poème de Gunther, A. D. 1200 (Fabric., *Biblioth. Latin. med. et infimæ ætatis*, t. III, p. 174, 175), parlent de l'esprit et du système d'Arnaud de Brescia. Guilliman (*de Rebus Helveticis*, l. III, c. 5, p. 108) copie le long passage qui a rapport à cet hérésiarque.

[3] Bayle s'est amusé à composer avec beaucoup de légèreté et de savoir les articles ABAILARD, FOULQUES, et HÉLOÏSE, dans son Dictionnaire critique. Mosheim expose très-bien la dispute d'Abailard et de saint Bernard sur plusieurs points de théologie scholastique et positive (*Institut. Hist. Eccles.*, p. 412-415).

d'Héloïse avait de la douceur et de la flexibilité dans le caractère, et l'humilité de son repentir édifia et désarma les juges ecclésiastiques. Il est vraisemblable qu'Arnaud emprunta de son maître des définitions métaphysiques de la Trinité, contraires au goût de son temps ; on censura mollement ses idées sur le baptême et l'eucharistie; mais une hérésie *politique* fut la source de sa réputation et de ses malheurs. Jésus-Christ ayant déclaré que son royaume n'est pas de ce monde, Arnaud soutint que le glaive et le sceptre appartenaient au magistrat civil; que les honneurs et les possessions temporelles étaient l'apanage des laïcs; que les abbés, les évêques et le pape lui-même devaient renoncer à leurs domaines ou à leur salut; qu'après l'abandon de leurs revenus, les dîmes et les oblations volontaires des fidèles suffiraient non pas au luxe et à l'avarice, mais à la vie frugale qui convient à l'exercice des travaux spirituels. Le prédicateur fut révéré quelque temps comme un patriote, et ses dangereuses leçons ne tardèrent pas à produire le mécontentement ou la révolte de Brescia contre son évêque. Mais la faveur du peuple est moins durable que le ressentiment des prêtres; et, lorsqu'au concile général de Latran Innocent II [1] eut condamné l'hérésie d'Arnaud, le préjugé et la crainte déterminèrent les magistrats à exécuter le décret de l'église. Le disciple d'Abailard ne pouvait plus trouver d'asile en Italie : il passa les Alpes, et fut accueilli à Zurich, ville qui est aujourd'hui la capitale du premier des cantons suisses. Zurich, qui avait été d'abord une garnison romaine [2], ensuite une royale maison de campagne et un chapitre de femmes nobles, était devenue peu à peu une cité libre et florissante, où les commissaires de l'empereur prononçaient quelquefois sur les appels de la peuplade de Milan [1]. Les sermons du précurseur de Zuingle reçurent des éloges dans un siècle qui n'était pas encore mûr pour la réformation ; un peuple qui a de la bravoure et de la simplicité adopta et conserva long-temps plusieurs idées du système d'Arnaud : l'art ou le mérite de celui-ci séduisit l'évêque de Constance et même le légat du pape, qui oublièrent en sa faveur les intérêts de la cour de Rome et ceux de l'ordre qu'ils devaient défendre. Les violentes exhortations de saint Bernard [2] éveillèrent enfin leur zèle, et l'ennemi de l'église, tourmenté par la persécution, prit un parti désespéré : il vint dans Rome arborer son étendard en face du successeur de saint Pierre.

Toutefois le courage d'Arnaud ne manquait pas de discrétion; il se trouvait protégé, il avait peut-être été appelé par les nobles et le peuple, et son éloquence prêcha la liberté sur les sept collines. Mêlant dans ses discours les passages de Tite-Live et de saint Paul, les raisons de l'Évangile et l'enthousiasme de liberté que respirent les auteurs classiques, il fit voir aux Romains jusqu'où, d'après leur patience et les vices des prêtres, ils avaient dégénéré des premiers temps de l'église et de la cité. Il les engagea à revendiquer les droits inaliénables des hommes et des chrétiens, à rétablir les lois et les magistrats de la république, à respecter le *nom* de l'empereur, mais à réduire leur pasteur au gouvernement spirituel de son troupeau [3]. Le gouvernement spirituel du pape ne pouvait

[1] Romanus ab illo
Præsule, qui numeros vetitum contingere nostros
Nomen ab INNOCUA ducit, laudabile vita.

Il faut applaudir à l'adresse de Ligurinus, qui tire un compliment délicat du nom anti-poétique d'Innocent II.

[2] On a trouvé à Zurich l'inscription *Statio turicensis* en lettres romaines (d'Anville, Notice de l'ancienne Gaule, p. 642-644 : mais c'est sans preuves que la ville et le canton ont usurpé et même se sont approprié les noms de *Tigurum*, et *pagus tigurinus*.

[1] Guilliman (*de Rebus Helveticis*, l. III, c. 5, p. 106) rappelle la donation (A. D. 833) de l'empereur Louis-le-Pieux à l'abbesse Hildegarde sa fille. *Curtim nostram Turegum in ducatu Alamanniæ in pago durgaugensi*, avec les villages, les bois, les prairies, les eaux, les serfs, les églises, etc. Charles-le-Chauve accorda le *jus monetæ* : la ville fut environnée de murs sous Othon I; et les antiquaires de Zurich répètent avec plaisir ce vers de l'évêque de Freysingen :

Nobile Turegum multarum copia rerum.

[2] Bernard, lettres 195, 196, t. I, p. 187-190. Au milieu de ses invectives, un aveu important lui est échappé, *qui, utinam quam sanæ esset doctrinæ quam districtæ est vitæ*. Il convient qu'Arnaud eût été une acquisition précieuse pour l'église.

[3] Il conseille aux Romains,

Consiliis armisque suis moderamina summa
Arbitrio tractare suo : nil juris in hâc re



même échapper à la censure du réformateur, et il apprit au clergé inférieur à résister aux cardinaux, qui avaient usurpé une autorité despotique sur les vingt-huit quartiers ou paroisses de Rome [1]. Il y eut durant cette révolution des vols, des violences et des meurtres, et quelques propriétaires virent démolir leur maison. La faction victorieuse s'enrichit des dépouilles du clergé et des nobles du parti contraire. Le règne d'Arnaud de Brescia dura plus de dix ans, et sur ces entrefaites deux papes, Innocent II et Anastase IV, tremblèrent au milieu du Vatican, ou ils errèrent en exil dans les villes des environs. Un pontife plus ferme et plus heureux monta enfin sur le trône de saint Pierre. Ce fut Adrien IV [2], le seul Anglais qui ait porté la tiare, et qui, par son mérite, s'éleva du fond du monastère de Saint-Alban. Il attendait une occasion d'employer les foudres de l'église; et, comme il y eut un cardinal de tué ou de blessé dans la rue, il jeta un interdit sur le peuple de Rome : depuis Noël jusqu'à Pâques la ville fut privée du culte religieux. Les Romains avaient méprisé leur prince temporel, ils se soumirent avec effroi aux censures de leur père spirituel; ils expièrent leur crime par le repentir, et le bannissement du prédicateur séditieux fut le prix de leur absolution. Mais la vengeance d'Adrien n'était pas satisfaite, et le couronnement de Frédéric Barberousse, dont l'époque approchait, devint funeste au réformateur qui avait blessé les chefs de l'église et de l'état. Le pape eut avec l'empereur une entrevue à Viterbe : il fit le tableau du caractère indomptable des Romains, des insultes, des outrages et des craintes qui assiégeaient continuellement sa personne et son clergé, des funestes suites qu'aurait l'hérésie d'Arnaud, qui voulait renverser tous les principes de la subordination civile et ecclésiastique. Ces raisons persuadèrent Frédéric, et il sacrifia son opinion au désir de la couronne impériale. Dans les calculs de l'ambition, l'innocence ou la vie d'un individu sont des intérêts de peu d'importance; et ils immolèrent leur ennemi commun à une réconciliation momentanée. Arnaud, depuis sa retraite de Rome, vivait sous la protection des vicomtes de la Campanie : l'empereur vint à bout de l'enlever; le préfet de la ville prononça l'arrêt; le martyr de la liberté fut brûlé vif sous les yeux d'un peuple ingrat, et on jeta ses cendres dans le Tibre, afin qu'elles ne fussent pas recueillies par ses partisans [1]. Le clergé triomphait : la secte de l'hérésiarque fut dispersée, mais sa mémoire vivait encore dans l'esprit des Romains. Vraisemblablement ils tirèrent de son école ce nouvel article de foi, que la métropole de l'église catholique n'est pas soumise aux peines de l'excommunication et de l'interdit. Les papes répondaient sans doute que la juridiction suprême qu'ils exerçaient sur les rois et les nations embrassait d'une manière spéciale la ville et le diocèse du prince des apôtres. Mais personne ne les écoutait, et le même principe qui atténuait l'action des foudres du Vatican devait en tempérer l'abus.

L'amour de la liberté a fait croire que, dès le dixième siècle, le sénat et le peuple de Rome rétablirent la république dans leurs premières luttes contre les empereurs saxons, que tous les ans on choisissait deux consuls parmi les nobles, et que dix à douze magistrats plébéiens firent revivre le nom et les fonctions des anciens tribuns [2]. Mais ce fait

Pontifici summo, modicum concedere regi
Suadebat populo. Sic læsâ stultus utrâque
Majestate, reum geminæ se fecerat aulæ.

Et la poésie de Gunther s'accorde en ce point avec la prose d'Othon.

[1] Voyez Baronius (A. D. 1148, n° 38, 39), d'après le manuscrit du Vatican. Il s'élève à grands cris contre Arnaud (A. D. 1141, n° 3). C'est à lui qu'il attribue les hérésies *politiques* qu'on voyait alors en France, et dont l'influence le blessait.

[2] Le lecteur anglais peut consulter la *Biographia Britannica*, article d'ADRIEN IV ; mais nos propres auteurs n'ont rien ajouté à la réputation ou au mérite de leur compatriote.

[1] Outre l'historien et le poëte que j'ai déjà cités, le biographe d'Adrien IV raconte les dernières aventures d'Arnaud (Muratori, *Scriptor. Rerum ital.*, t. III, part. I, p. 441, 442).

[2] Ducange (*Gloss. Latinitatis mediæ et infimæ ætatis*, DECARCHONES, t. II, p. 726) rapporte ce passage d'après Blondus (Decad. II, l. 2) : *Duo consules ex nobilitate quotannis fiebant, qui, ad vetustum consulum exemplar, summæ rerum præessent;* et Sigonius (*de Regno Italiæ*, l. VI ; *Opp.*, t. II, p. 400) parle des consuls et des tribuns du dixième siècle. Blondus et même Sigonius ont trop suivi la méthode classique, où l'on

important disparaît au flambeau de la critique. Au milieu des ténèbres du moyen âge, on découvre quelquefois des sénateurs, des consuls et des fils de consuls [1]. Mais les empereurs donnaient ces titres; les citoyens puissans les prenaient d'eux-mêmes, afin de marquer les rangs et les dignités [2], et peut-être la prétention d'une naissance patricienne; enfin ces qualités s'attachaient à la personne, ne donnaient point de fonctions [3], et ce n'est qu'en 1144 que les actes de la ville commencent à indiquer la glorieuse époque du rétablissement du sénat. L'ambition de quelques individus ou l'enthousiasme du peuple produisit à la hâte une nouvelle constitution; et au douzième siècle Rome n'avait pas un antiquaire ou un législateur qui fût en état de développer ou de rétablir l'harmonie et les proportions de l'ancien modèle. L'assemblée générale d'un peuple armé et libre se permettra toujours de bruyantes acclamations. Il était difficile qu'une multitude aveugle, qui ne connaissait ni le trône ni les avantages d'un gouvernement bien combiné, adoptât cette division régulière des trente-cinq tribus, cet équilibre des centuries calculé d'après les fortunes, les débats des orateurs d'un système opposé, ni enfin la lente opération des suffrages donnés à haute voix ou au scrutin. Arnaud proposa de faire revivre l'ordre équestre; mais quel pouvait être le motif ou la mesure d'une pareille distinction [1]? Il aurait fallu réduire, d'après la pauvreté qui régnait alors, la quotité de fortune nécessaire pour être membre de la classe des chevaliers : on n'avait plus besoin des fonctions civiles des juges et des fermiers du fisc, et les fiefs et l'esprit de chevalerie suppléaient d'une manière plus noble au devoir primitif des individus de l'ordre équestre, c'est-à-dire au service de guerre qu'ils devaient faire à cheval. La jurisprudence de la république était devenue inutile, et on ne la connaissait pas. Les nations et les familles de l'Italie qui obéissaient aux lois de la ville de Rome et aux lois barbares avaient insensiblement formé une masse commune, et il ne restait plus du Code et des Pandectes de Justinien qu'une faible tradition et des fragmens imparfaits. Les Romains auraient sans doute rétabli, avec leur liberté, la dénomination, le titre et les fonctions de consuls, s'ils n'avaient pas dédaigné un titre si prodigué par les villes d'Italie, qu'à la fin il n'a plus désigné que les agens du commerce en pays étranger. Mais les droits des tribuns, si redoutables qu'ils arrêtaient les conseils publics, supposent ou doivent amener une démocratie autorisée par les lois. Les anciennes familles patriciennes étaient sujettes de l'état, et les modernes barons se trouvaient en être les tyrans; et les ennemis de la paix et de la tranquillité publique, qui insultaient le vicaire de Jésus-Christ, n'auraient pas respecté long-temps le caractère d'un magistrat plébéien qui n'était pas armé [2].

suppléé par la raison ou l'imagination à ce qui manquait aux anciens monumens.

[1] Il est question dans le panégyrique de Berengarius (Muratori, *Script. Rer. ital.*, t. II, part. I, p. 408) d'un Romain *consulis natus*, au commencement du dixième siècle. Muratori (Dissertat. 5) a découvert qu'en 952 et 956 il y avait un *Gratianus in Dei nomine consul et dux*, et un *Georgius consul et dux*; et, en 1015, Romanus, frère de Grégoire VIII, se qualifiait orgueilleusement, mais d'une manière un peu vague, de *consul et dux et omnium Romanorum senator*.

[2] Les empereurs grecs ont donné jusqu'au dixième siècle aux ducs de Venise, de Naples, d'Amalfi, etc., le titre de *υπατος* ou de consul (voyez *Chron. Sagornini passim*), et les successeurs de Charlemagne n'abdiquèrent aucune de leurs prérogatives. Mais, en général, les noms de *consul* et de *sénateur*, qu'on donnait autrefois chez les Français et les Allemands, ne signifient autre chose que comte ou *seigneur* (*Segneur*, Ducange, *Glossaire*). Les écrivains monastiques ont souvent cédé à l'ambition d'employer les grands mots classiques.

[3] Un diplôme d'Othon (A. D. 9980 contient ces mots : *consulibus senatus populique romani*; mais l'acte est vraisemblablement supposé. L'historien Dithmar dit à l'occasion du couronnement de Henri I, A. D. 1014, dans Muratori, Dissert : 20). *A senatoribus duodecim vallatum quorum sex rasi barba, alii prolixa, mystice incedebant cum baculis.* Le panégyrique de Berengarius fait mention du sénat (p. 406).

[1] Dans l'ancienne Rome, l'ordre équestre ne devint une troisième branche de la république que sous le consulat de Cicéron, qui se donne le mérite de cet établissement. (Pline, Hist. Nat., XXXIII, 3; Beaufort, République romaine, t. I, p. 144-155.)

[2] Gunther décrit ainsi le plan démocratique qu'avait formé Arnaud de Brescia :

Quin etiam titulos urbis renovare vetustos,
Nomini plebeio secernere nomen equestre,

On aperçoit, au milieu de la révolution du douzième siècle, qui fut pour Rome une nouvelle existence et une nouvelle époque, les grandes opérations qui annoncèrent ou confirmèrent son indépendance politique. I. Le mont Capitolin, l'une des sept collines de la cité[1], a environ quatre cents verges de longueur, et sa largeur est de deux cents. Un escalier de cent marches conduisait au sommet de la roche Tarpéienne : si la hauteur ou la pente n'est pas aujourd'hui considérable, il faut se souvenir que les décombres des édifices l'ont diminuée, et qu'ils ont comblé les précipices. Dès les premiers siècles, le Capitole avait servi de temple pendant la paix et de forteresse pendant la guerre; les Romains s'y défendirent lorsque les Gaulois furent maîtres de la ville; durant les guerres civiles de Vitellius et de Vespasien[2], ce sanctuaire de l'empire fut pris d'assaut et brûlé. A l'époque de l'histoire où je suis parvenu, les temples de Jupiter et des divinités qui lui servaient de cortége avaient disparu; des monastères et des maisons les avaient remplacés ; les gros murs de la forteresse, les longs portiques qui aboutissaient au bas de la colline, n'offraient plus qu'un amas de décombres. Le premier usage que firent les Romains de leur liberté fut de fortifier de nouveau le Capitole, d'y établir leur arsenal, et d'y tenir leur conseil; et, sous ce dernier rapport, le choix était d'autant plus heureux, que les citoyens ne pouvaient y monter sans se souvenir de leurs ancêtres. II. Les premiers césars avaient le droit exclusif de fabriquer les monnaies d'or et d'argent; ils abandonnèrent au sénat celui de fabriquer les monnaies de bronze et de cuivre[3]. L'adulation du sénat prodiguait les emblèmes et les légendes sur le mérite du prince, qui pouvait se dispenser du soin de célébrer ses vertus. Les successeurs de Dioclétien ne mirent pas même d'intérêt à l'adulation du sénat; leurs officiers reprirent à Rome et dans les provinces la direction de toutes les monnaies, et les Goths qui régnèrent en Italie, et les dynasties grecques, françaises et allemandes, héritèrent de la même prérogative. Le sénat de Rome revendiqua au douzième siècle ce droit de fabriquer les monnaies, perdu depuis huit cents ans ; droit auquel les papes semblaient avoir renoncé depuis que Paschal II s'était établi au-delà des Alpes. On montre dans les cabinets des curieux quelques-unes de ces médailles du douzième ou treizième siècle, frappées par la république de Rome. Il y en a une d'or, sur laquelle on voit Jésus-Christ, tenant de la main gauche un livre avec cette inscription : Vœu du Sénat et du Peuple romain, Rome capitale du monde : Sur le revers, saint Pierre remet la bannière à un sénateur à genoux qui porte la toge, et qui a près de lui un bouclier où se trouvent gravés son nom et les armes de sa famille[1]. III. Le préfet de la ville n'était plus qu'un officier municipal; toutefois, sur quelques affaires civiles et criminelles, on appelait encore à son tribunal, et un glaive nu qu'il recevait des successeurs d'Othon était l'emblème de ses fonctions[2]. On n'ac-

Jura tribunorum sanctum reparare senatum,
Et senio fessas mutasque reponere leges;
Lapsa ruinosis et adhuc pendentia muris
Reddere primæv Capitolia prisca nitori.

Mais quelques-unes de ces réformes étaient des chimères, et d'autres n'étaient que des mots.

[1] Après de longues disputes parmi les antiquaires de Rome, il paraît aujourd'hui reconnu que le sommet du mont Capitolin, près de la rivière, est le *mons Tarpeius*, l'*Arx*, et que sur l'autre sommet l'église et le couvent de l'*Ara celi* occupent la place du temple de Jupiter. (*Nardini*, *Roma antica*, l. v, c. 11-16.)

[2] Tacite, *Histor.*, III, 69, 70.

[3] Ce partage du droit sur les monnaies n'est pas cependant un fait positif, mais l'opinion vraisemblable des meilleurs antiquaires. Voyez la Science des médailles du Père Joubert (t. II, p. 208-211). Le baron de la Bastie a perfectionné ce livre, et l'édition qu'il en a donnée est devenue rare.

[1] La vingt-septième Dissertation sur les Antiquités de l'Italie (t. II, p. 559-569 des OEuvres de Muratori) offre une suite de monnaies sénatoriales, qui portaient les obscurs noms de *Affortiati*, *Infortiati*, *Provisini*, *Parparini*. Durant cette époque, tous les papes, sans en excepter Boniface VIII, s'abstinrent du droit de fabriquer des monnaies, que Benoît XI reprit, et qu'il exerça d'une manière régulière dans la cour d'Avignon.

[2] Un historien allemand, Gérard de Reicherspeg (*in Baluz. Miscell.*, t. v, p. 64, *apud Schmidt*, Hist. des Allemands, t. III, p. 265) décrit ainsi la constitution de Rome au onzième siècle : « Grandiora urbis et orbis negotia spectant ad Romanum pontificem, itemque ad » Romanum imperatorem; sive illius vicarium urbis » præfectum, qui de suâ dignitate respicit utrumque,

cordait cette dignité qu'aux nobles familles de Rome; le pape ratifiait l'élection du peuple; mais les trois sermens qu'on exigeait lui imposèrent des obligations contradictoires, qui durent souvent l'embarrasser[1]. Les Romains, devenus indépendans, supprimèrent un officier dont ils n'étaient pas assez les maîtres; ils le remplacèrent par un *patrice*; mais ce titre, que Charlemagne n'avait pas dédaigné, était trop grand pour un citoyen ou pour un sujet, et après la première effervescence de la rébellion, ils consentirent sans peine au rétablissement du préfet. Environ un demi-siècle après cet événement, Innocent III, le plus ambitieux, ou du moins le plus heureux des pontifes, affranchit les Romains de ce reste de soumission à un prince étranger : il investit le préfet avec une bannière et non pas avec une épée, et il le déclara absous de toute espèce de serment ou de service envers les empereurs d'Allemagne[2]. Les préfets ont disparu; de nos jours, les papes donnent le gouvernement civil de Rome à un cardinal ou à un prélat qui doit le devenir; mais sa juridiction est très-limitée, et ce n'est pas du sénat et du peuple qu'il tire ses pouvoirs. IV. Après la renaissance du sénat[3], les pères conscrits, si je puis employer cette expression, étaient revêtus de la puissance législative et du pouvoir exécutif; mais ils ne songeaient guère au lendemain, et la violence et le tumulte troublaient habituellement leurs fonctions. Lorsque l'assemblée était complète, on y trouvait cinquante-six sénateurs[1], et les plus distingués d'entre eux avaient le titre de conseillers; le peuple les nommait peut-être chaque année, mais chaque citoyen ne donnait sa voix que pour le choix des électeurs; ces électeurs étaient au nombre de dix dans chaque quartier ou paroisse, et cette forme présentait ainsi la base la plus solide d'une constitution libre. Les papes, qui, dans cet orage, crurent devoir se courber devant la fureur du peuple, confirmèrent par un traité l'établissement et les priviléges du sénat; ils espérèrent que le temps, la paix et la religion rétabliraient leur pouvoir. Les Romains, d'après des motifs d'intérêt public ou d'intérêt privé, faisaient quelquefois un sacrifice momentané de leurs prétentions; ils renouvelaient alors leur serment de fidélité au successeur de saint Pierre et à celui de Constantin[2].

La ville ne connaissant aucun frein, ses conseils manquèrent d'union et de vigueur, et les Romains adoptèrent bientôt une forme d'administration plus énergique et plus simple. Un seul magistrat, ou deux au plus, furent revêtus de toute l'autorité du sénat; et, comme ils ne restaient en place que six mois ou une année, la courte durée de leur exercice contrebalançait l'étendue de leurs fonctions; mais les sénateurs de Rome profitaient de ces instans de règne pour satisfaire leur ambition et leur avarice : des intérêts de famille ou de parti corrompaient leur justice;

» videlicet dominum papam cui fecit hominium, et dominum imperatorem a quo accipit suæ potestatis insigne, » scilicet gladium exertum. »

1 Un auteur contemporain (*Pandulph. Pisan.*, *in Vit. Paschal. II*, p. 357, 358) décrit de cette manière l'élection et le serment du préfet en 1118 : « Inconsultis » patribus...,. loca præfectoria...,. laudes præfectoriæ,... » Comitiorum applausum...,. juraturum populo in ambonem sublevant...,... confirmari eum in urbe præfectum petunt. »

2 « Urbis præfectum ad ligiam fidelitatem recepit, et » per mantum quod illi donavit de præfecturâ eum publicè » investivit, qui usque ad id tempus juramento fidelitatis » imperatori fuit obligatus, et ab eo præfecturæ tenuit » honorem. » (*Gesta Innocent. III*, dans Muratori, t. III, part. I, p. 487.)

3 Voyez Othon de Freysing., Chron. VII, 31, *de Gest. Frederici I*, l. I, c. 27.

1 Un auteur anglais, Roger Hoveden, parle des seuls sénateurs de la famille Capuzzi, etc., « quorum temporibus melius regebatur Roma quam nunc (A. D. 1194) » est temporibus LVI senatorum. » (Ducange, Gloss., t. VI, p. 191, SENATORES.)

2 Muratori (Dissert. 42, t. III, p. 785-788) a publié un traité original qui a pour titre *Concordia inter D. nostrum papam Clementem III et senatores populi romani super regalibus et aliis dignitatibus urbis, etc., anno 44° senatus*. Le sénat y prend le langage de l'autorité : *Reddimus ad præsens.... habebimus..... dabitis præsbyteria.... jurabimus pacem et fidelitatem*, etc. Le même auteur rapporte aussi une *Chartula de Tenimentis Tusculani*, datée de la quarante-septième année de la même époque, et confirmée *decreto amplissimi ordinis senatus acclamatione P. R. publice Capitolio consistentis*. C'est là qu'on trouve la distinction de *senatores consiliarii* et de simples sénateurs. (Muratori, Dissert. 42, t. III, p. 787-789.)

ils ne punissaient que leurs ennemis, et ne trouvaient de la soumission que parmi leurs adhérens. L'anarchie, que le soin pastoral de l'évêque ne tempérait plus, fit sentir aux Romains qu'ils ne pouvaient se gouverner eux-mêmes, et ils cherchèrent au dehors un bien qu'ils n'espéraient plus de leurs concitoyens. A la même époque, les mêmes motifs déterminèrent les républiques d'Italie à une mesure qui paraît étrange, mais qui convenait à leur position, et qui eut des effets plus salutaires [1]. Elles choisissaient, dans une ville étrangère et amie de Rome, un magistrat de famille noble et d'un caractère irréprochable, tout à la fois guerrier et homme d'état, et réunissant en sa faveur la voix de la renommée et celle de son pays : elles lui déléguaient pour un intervalle déterminé le gouvernement dans la paix et dans la guerre. Le traité entre le gouverneur et la république qui l'appelait, était muni de sermens et de signatures : on régla, avec une précision scrupuleuse, leurs devoirs réciproques ainsi que la durée du pouvoir et la quotité du salaire de ce magistrat étranger. Les citoyens juraient de lui obéir comme à leur légitime supérieur; il jurait de son côté d'avoir l'impartialité d'un étranger et le zèle d'un patriote. On le nommait *podestà* [2]; il choisissait quatre ou six chevaliers ou jurisconsultes, qui l'aidaient à la guerre et dans l'administration de la justice; sa maison, montée sur un pied convenable, était à ses frais : de peur que sa femme, ses enfans et ses frères n'eussent de l'influence, il ne pouvait les avoir près de lui. Durant l'exercice de ses fonctions, on ne lui permettait pas d'acheter une terre, de former une alliance, ou même d'accepter une invitation chez un citoyen; et, avant de retourner dans sa patrie, il devait répondre aux plaintes qu'on élevait contre son gouvernement.

[1] Muratori (Dissert. 45, t. IV, p. 64-92) a très-bien expliqué cette forme de gouvernement; et l'*Oculus pastoralis*, qu'il a donné à la fin, est un traité ou un sermon sur les devoirs de ces magistrats étrangers.

[2] Les auteurs latins, ceux du moins du siècle d'argent, transférèrent le titre de *potestas* de l'office au magistral :

Hujus qui trahitur prætextam sumere mavis,
An Fidenarum Gabiorumque esse POTESTAS.
(JUVÉNAL. Satir. X, 99.)

C'est ainsi que, vers le milieu du treizième siècle, les Romains appelèrent de Bologne le sénateur Brancaléon [1], dont un historien anglais a fait connaître le mérite. Soigneux de sa réputation, et bien instruit des difficultés de cette grande charge, il refusa d'abord l'honorable commission qu'on lui proposait, mais il se rendit enfin. La durée de son gouvernement fut fixée à trois ans, et pour cela on suspendit les règlemens de la ville. Les citoyens coupables l'accusèrent de cruauté; le clergé le croyait partial, mais les amis de la paix et du bon ordre applaudirent à sa fermeté et à son intégrité. Les criminels ne furent jamais assez puissans pour braver ou éluder sa justice. Il fit mourrir sur un gibet deux nobles de la famille d'Annibaldi; il eut le courage d'ordonner dans Rome et la campagne d'alentour la démolition de cent quarante tours qui servaient de repaires aux brigands. Il traita le pape comme un simple évêque, et l'obligea de résider dans son diocèse : enfin son étendard de guerre inspira l'effroi, et il l'arbora avec succès. Les Romains, indignes du bonheur, le payèrent d'ingratitude. Ils furent excités par des citoyens qui pillaient l'état, et qu'il avait réprimés; ils déposèrent et emprisonnèrent leur bienfaiteur, et il serait mort sous la main des bourreaux, si Bologne n'avait pas eu des otages de sa sûreté. Avant de partir, le sage Brancaléone avait exigé qu'on livrât trente otages des premières familles de Rome; dès qu'on sut le *podestà* en danger, sa femme demanda qu'on fît autour des otages une garde plus sévère; et Bologne, fidèle à l'honneur, brava les censures du pape. Cette généreuse résistance laissa aux Romains le loisir de comparer le présent et le passé : Brancaléon fut tiré de sa prison, et conduit au Capitole au milieu des acclamations du peuple. Il montra ensuite la même fermeté dans son administration, et il eut les mêmes suc-

[1] Voyez la vie et la mort de Brancaléon dans l'*Historia Major* de Mathieu Pâris, p. 741-757-792-797-799-810-823-833-836-840. Les pélerinages et les sollicitations de procès maintenaient des liaisons entre Rome et Saint-Alban, et le clergé anglais, plein de ressentiment, se réjouissait lorsque les papes étaient humiliés et opprimés.

cès ; sa mort fit disparaître l'envie, et on renferma sa tête dans un vase précieux, qu'on déposa au sommet d'une grande colonne de marbre [1].

Bientôt on reconnut que la raison et la vertu d'un gouverneur ne suffisaient pas ; au lieu d'un simple citoyen qui les assujettissait à une soumission précaire, les Romains choisirent pour leur sénateur un prince qui, déjà revêtu d'un pouvoir indépendant, se trouvait en état de les défendre contre l'ennemi et contre eux-mêmes. Leurs suffrages tombèrent sur Charles d'Anjou, le prince le plus ambitieux et le plus guerrier de son siècle, lequel accepta en même temps le royaume de Naples que lui offrait le pape, et l'office de sénateur que lui donnait le peuple romain [2]. Marchant à la conquête de son royaume, il passa dans Rome ; il y reçut les sermens de fidélité ; il logea au palais de Latran, et, durant ce premier séjour, il eut soin de ne pas laisser apercevoir les traits fortement prononcés de son caractère despotique. Au reste, il éprouva l'inconstance du peuple, qui reçut avec les mêmes acclamations son rival, l'infortuné Conradin ; et la jalousie des papes fut alarmée de voir un prince puissant qui donnait des lois au Capitole. Il avait d'abord été revêtu durant sa vie de l'autorité de sénateur ; mais on régla ensuite que ses pouvoirs seraient renouvelés tous les trois ans, et l'inimitié de Nicolas III obligea le roi de Sicile à abdiquer le gouvernement de Rome. Ce pontife impérieux fit valoir dans une bulle l'authenticité et la validité de la donation de Constantin, non moins essentielle à la paix de la ville qu'à l'indépendance de l'église ; il établit l'élection annuelle du sénateur, et déclara incapables de remplir cet emploi les empereurs, les princes et toutes les personnes d'un rang trop éminent et trop illustre [1]. Martin IV, qui désira l'emploi de sénateur, révoqua les exclusions prononcées par la bulle de Nicolas III. Sous les yeux et en vertu de l'autorité du peuple, deux électeurs conférèrent, non pas au pape, mais au *noble et fidèle Martin*, la dignité de sénateur, l'administration suprême de la république [2] jusqu'à sa mort, avec le droit d'en exercer les fonctions par lui-même ou par ses délégués. Environ un demi-siècle après, on accorda le même titre à l'empereur Louis de Bavière, et la liberté de Rome fut ainsi reconnue par ses deux souverains, qui acceptèrent un office municipal.

Lorsque Arnaud de Brescia eut soulevé les esprits contre l'église, les Romains cherchèrent, dans les premiers momens de la rébellion, à mériter les bonnes grâces de l'empereur, et à faire valoir leur mérite et leurs services dans la cause du césar. Leurs ambassadeurs adressèrent à Conrad III et à Frédéric I des discours qui respirent l'adulation et l'orgueil, et où l'on voit combien ils savaient peu leur propre histoire [3]. Après quelques mots sur le silence du premier de ces princes, qui négligeait de venir à Rome, et d'y recevoir la couronne impériale : « Nous » supplions votre majesté, lui disaient-ils, de

[1] Mathieu Pâris termine ainsi le morceau sur Brancaléon : « Caput vero Brancaleonis in vase pretioso super » marmoream columnam collocatum, in signum sui va» loris et probitatis, quasi reliquias, superstitiosè nimis » et pomposè sustulerunt. Fuerat enim superborum, po» tentum et malefactorum urbis malleus et extirpator, » et populi protector et defensor, veritatis et justitiæ » imitator et amator. » Un biographe d'Innocent IV (Muratori, *Script.*, t. III, part. I, p. 591, 592) fait un portrait moins favorable de ce sénateur gibelin.

[2] Les historiens dont Muratori a inséré les ouvrages dans le huitième volume de sa collection, Nicolas de Jamsilla (p. 592), le moine de Padoue (p. 724), Sabas Malaspina (l. II, c. 9, p. 808), et Ricordano Malespini (c. 177, p. 999), parlent de la nomination de Charles d'Anjou à l'office de sénateur perpétuel de Rome.

[1] La fameuse bulle de Nicolas III, qui fonda sa souveraineté temporelle sur la donation de Constantin, subsiste toujours ; et, Boniface VIII l'ayant insérée dans la *sexte* des décrétales, les catholiques ou du moins les papistes doivent la révérer comme une loi perpétuelle et sacrée.

[2] Je dois à Fleury (Hist. Ecclés., t. XVIII, p. 366) un extrait de cet acte de l'autorité du peuple, qu'il a tiré des Annales ecclésiastiques d'Odericus Raynaldus, A. D. 1281, n° 14, 15.

[3] Othon, évêque de Freysingen, a conservé ces lettres et ces discours (Fabric., *Biblioth. Lat. med. et infim. ævi*, t. V, p. 186, 187). Il était fils de Léopold, marquis d'Autriche ; Agnès sa mère était fille de l'empereur Henri IV, et il était frère et oncle de Conrad III et de Frédéric I. Depuis il a publié une chronique de son temps en sept livres. Deux de ces livres parlent *de Gestis Frederici I* ; et le dernier se trouve dans le sixième volume des historiens de Muratori.

» ne pas dédaigner la soumission de vos enfans et de vos vassaux, de ne pas écouter les acclamations de nos ennemis, qui sont les vôtres, qui peignent le sénat comme l'ennemi de votre trône, et qui sèment la discorde pour en recueillir les fruits. Le pape et le *Sicilien* ont formé une ligue impie; ils veulent s'opposer à *notre* liberté et à *votre* couronnement. A l'aide du ciel, notre zèle et notre courage ont triomphé jusqu'ici. Nous avons pris d'assaut les maisons et les forteresses des familles puissantes, et surtout des Frangipani, qui leur sont dévoués. Nous avons des troupes dans quelques-uns de ces édifices, et nous avons rasé les autres. Le pont de Milvius, qu'ils avaient rompu et que nous avons réparé et fortifié, vous offre un passage; et votre armée peut entrer dans la ville sans que les machines du château Saint-Ange puissent l'atteindre. En tout ce que nous avons fait et tout ce que nous projetons, nous n'avons songé qu'à votre gloire et à votre service, persuadés que bientôt vous viendrez vous-même venger les droits envahis par le clergé, faire revivre la dignité de l'empire, et surpasser la réputation et la gloire de vos prédécesseurs. Puissiez-vous fixer votre résidence dans Rome, la capitale du monde, donner des lois à l'Italie et au royaume teutonique, et imiter Constantin et Justinien[1], qui, par la vigueur du sénat et du peuple, obtinrent le sceptre de la terre[2]! » Mais Conrad, qui avait les yeux fixés sur la Terre-Sainte, et qui, bientôt après son retour de la Palestine, mourut sans venir à Rome, se laisa peu séduire par ces vues brillantes et trompeuses.

Frédéric Barberousse, son neveu et son successeur, mit plus de prix à la couronne impériale, et gouverna le royaume d'Italie d'une manière plus absolue qu'aucun des successeurs d'Othon. Environné de ses princes ecclésiastiques et séculiers, il donna, dans son camp de Sutri, audience aux ambassadeurs de Rome, qui lui adressèrent ce discours remarquable par la fierté et la pompe du style. « Écoutez la reine des cités; venez avec des intentions paisibles et amicales dans l'enceinte de Rome, qui a secoué le joug du clergé, et qui veut couronner son légitime empereur. Puisse, sous votre heureuse influence, la nation des Romains recouvrer son antique gloire! Soutenez les droits de la ville éternelle; abaissez sous sa domination l'insolence des autres peuples. Vous n'ignorez pas que dans les premiers siècles la sagesse du sénat, la valeur et la discipline de l'ordre équestre étendirent ses armes victorieuses en Orient et en Occident, au-delà des Alpes et sur les îles de l'Océan. Nos vices, en l'absence de nos princes, avaient fait tomber le sénat, cette noble institution, et nos forces ont diminué avec notre sagesse. Nous avons rétabli le sénat et l'ordre équestre; l'un dévouera ses conseils et l'autre ses armes à votre personne et au service de l'empire. N'entendez-vous pas la cité de Rome? Elle vous dit : Vous n'aviez avec moi que des rapports d'hospitalité; je vous ai adopté pour un de mes citoyens; vous étiez pour moi un de ces étrangers qui passent leur vie au-delà des Alpes, et je vous ai choisi pour mon souverain[1]; je me suis donnée à vous; je vous ai donné tout ce qui m'appartenait. Le premier, le plus sacré de vos devoirs est de jurer, de signer que vous verserez votre sang pour la république, que vous y maintiendrez la paix et la justice, que vous observerez les lois de la ville et les chartres de vos prédécesseurs, et que pour récompenser les fidèles sénateurs qui vous proclameront au Capitole, vous leur paierez dix mille marcs d'argent. Enfin, avec le nom d'Auguste, prenez-en le caractère. » La fastueuse rhétorique des ambassadeurs n'était pas épuisée, mais Frédéric, qu'impatientait leur vanité, les interrompit et prit avec eux le langage d'un roi et d'un conquérant. « La valeur et la sagesse

[1] Nous désirons, disaient les Romains ignorans, remettre l'empire « in eum statum, quo fuit tempore Constantini et Justiniani, qui totum orbem vigore senatus et populi romani suis tenuêre manibus. »

[2] Othon de Freysengen, *de Gestis Frederici I*, l. 1, c. 28, p. 662-664.

[1] « Hospes eras, civem feci. Advena fuisti ex transalpinis partibus; principem constitui. »

» des premiers Romains ont eu en effet de la » célébrité, leur dit-il; mais on ne retrouve » pas cette sagesse dans votre harangue, et » je voudrais que vos actions nous offrissent » leur courage. Ainsi que toutes les choses » de ce monde, Rome a éprouvé les vicissi- » tudes des siècles et de la fortune. Vos fa- » milles les plus nobles se sont transplantées » dans la cité royale élevée par Constantin, » et il y a long-temps que les Grecs et les » Francs ont épuisé le reste de vos forces et » de votre liberté. Voulez-vous revoir l'anti- » que gloire de Rome, la sagesse du sénat » et le courage des chevaliers, la discipline » du camp et la valeur des légions? vous les » retrouverez dans la république d'Allema- » gne. L'empire n'est point sorti de Rome » nu et dépouillé. Les ornemens et les vertus » de l'empire ont aussi passé les Alpes pour » se réfugier chez un peuple qui en est plus » digne[1]; on les emploiera pour votre dé- » fense, mais ils exigent votre soumission. » Vous dites que les Romains ont appelé mes » prédécesseurs ou moi; l'expression est im- » propre, on ne nous a pas appelés, on a » invoqué notre secours. Charlemagne et » Othon, dont les cendres reposent ici, dé- » livrèrent Rome des tyrans étrangers et do- » mestiques qui l'opprimaient, et leur do- » mination fut le prix de votre délivrance. » Vos aïeux ont vécu, ils sont morts sous » cette domination. Je vous réclame à titre » d'héritage et de possession; et qui osera » vous arracher de mes mains? Les Francs[2] » et les Germains sont-ils affaiblis par la » vieillesse? Suis-je vaincu? suis-je captif? » Ne suis-je pas environné des drapeaux » d'une grande et invincible armée? Vous » imposez des conditions à votre maître, vous » exigez des sermens; si les conditions sont » justes, les sermens deviennent superflus; » si elles sont injustes, les sermens devien- » nent criminels. Pouvez-vous douter de ma » justice? Elle s'étend sur le dernier de mes » sujets. Après avoir rendu à l'empire romain » le royaume de Danemark, ne saurai-je » pas attaquer ou défendre le Capitole? Vous » prescrivez la mesure et l'objet de mes lar- » gesses: je les répands avec profusion, mais » elles sont toujours volontaires. J'accorde- » rai tout au mérite qui aura de la patience, » et je refuserai tout à l'importunité[1]. » L'empereur et le sénat ne purent soutenir toutes ces prétentions de domination et de liberté. Frédéric, réuni au pape et suspect aux Romains, continua sa marche: une sortie du Capitole troubla son couronnement; le nombre et la valeur des Allemands triomphèrent; mais, après cette petite victoire, il ne se crut pas en sûreté sous les murs d'une ville dont il se disait le souverain. Douze années après, il voulut placer un anti-pape sur le trône de saint Pierre; il assiégea Rome, et douze galères pisanes remontèrent le Tibre; mais l'artifice de la négociation et une maladie contagieuse qui frappa les assiégeans sauvèrent le sénat et le peuple; et on ne voit pas que depuis cette époque Frédéric ou ses successeurs aient essayé de prendre la ville. Les papes, les croisades et l'indépendance de la Lombardie et de l'Allemagne les occupèrent assez; et Frédéric II fit présent au Capitole du grand drapeau qu'on nommait le *carroccio* de Milan[2]. Après l'extinction de la maison de Souabe ils furent relégués au-delà des Alpes,

[1] « Non cessit nobis nudum imperium, virtute suâ » amictum venit, ornamenta sua secum traxit. Penes nos » sunt consules tui, etc. » Cicéron ou Tite-Live n'auraient pas rejeté ces images qu'employait un barbare né et élevé dans la forêt Hercynienne.

[2] Othon de Freysingen, qui connaissait sûrement le langage de la cour et de la diète d'Allemagne, parle des Francs du douzième siècle comme de la nation régnante (*proceres franci, equites franci, manus Francorum*): au reste il ajoute l'épithète de *Teutonici*.

[1] Othon de Freysingen, *de Gestis Frederici I*, l. II, c. 22, p. 720-723. Dans la traduction et l'abrégé de ces actes authentiques et originaux, je me suis permis quelques libertés, mais sans m'écarter du sens.

[2] Muratori (Dissertat. 26, t. II, p. 492) a tiré des Chroniques de Ricobaldo et de François Pepin ce fait curieux et les vers détestables qui accompagnèrent le présent :

Ave decus orbis, ave! Victus tibi destinor, ave!
Currus ab Augusto Frederico Cæsare justo.
Væ Mediolanum! Jàm sentis spernere vanas
Imperii vires, proprias tibi tollere vires.
Ergo triumphorum urbs potes memor esse priorum
Quos tibi mittebant reges qui bella gerebant

Voici maintenant un passage des dissertations italiennes (t. I, p. 444): « Ne si dee tacere che nell' anno 1727, una copia desso Caroccio in marmo dianzi ignoto si scoprè nel Campidoglio, presso alle carceri di quel luogo, dove Sisto V l'avea fatto rinchiudere. Stava esso posto sopra quatro colonne di marmo fino colla sequente inscrizione, etc. »

et leurs derniers couronnemens laissèrent apercevoir la faiblesse et la misère des césars teutoniques [1].

Sous le règne d'Adrien, à l'époque où l'empire se prolongeait de l'Euphrate à l'Océan, du mont Atlas aux collines Grampiennes, un historien plein d'imagination [2] retraçait ainsi aux Romains le tableau de leurs premières guerres. « Il fut un temps, dit Florus, où » Tibur et Préneste, nos maisons de plai- » sance durant l'été, étaient l'objet des vœux » de conquête offerts au Capitole; nous re- » doutions alors les bocages d'Aricie; nous » pouvions triompher sans rougir des villages » sans nom des Sabins et des Latins, et Co- » riole donnait un titre qu'on ne croyait pas » indigne d'un général victorieux. » Ce contraste du passé et du présent flattait l'orgueil de ses contemporains; il les aurait humiliés s'il avait pu leur montrer le tableau de l'avenir, s'il leur avait prédit qu'après dix siècles Rome serait dépouillée de l'empire et resserrée dans ses premières limites; qu'elle recommencerait ses petites hostilités sur ces mêmes cantons qu'embellissaient ses maisons de campagne et ses jardins. Le territoire qui borde les deux rives du Tibre était toujours réclamé et quelquefois possédé comme le patrimoine de saint Pierre; mais les barons ne reconnaissaient point de maîtres, et les villes imitaient trop fidèlement les révoltes et les discordes de la métropole. Les Romains des douzième et treizième siècles travaillèrent sans relâche à soumettre ou à détruire les vassaux rebelles de l'église et du sénat; et, si le pape modéra quelquefois les vues intéressées de leur ambition, il les excita souvent par le secours de ses armes spirituelles. Leurs petites guerres furent celles des premiers consuls et des premiers dictateurs qu'on tirait de la charrue. Ils se rassemblaient au pied du Capitole; ils sortaient de la ville, pillaient ou brûlaient la récolte de leurs voisins, livraient des combats tumultueux, et rentraient dans leurs murs après une expédition de quinze ou vingt jours. Les siéges qu'ils formaient étaient mal conduits et d'une longue durée : ils se livraient après la victoire aux ignobles passions de la jalousie et de la vengeance; ils foulaient aux pieds l'ennemi vaincu, au lieu d'honorer sa valeur. Les captifs sollicitaient leur pardon en chemise et la corde au cou : le vainqueur démolissait les remparts et même les maisons des cités rivales; il dispersait les habitans dans les villages des environs. Sa férocité renversa de cette manière les villes de Porto, d'Ostie, d'Albano, de Tusculum, de Préneste et de Tibur ou Tivoli, où les cardinaux évêques ont aujourd'hui leur résidence [1]. Porto et Ostie, les deux clefs du Tibre, ne se sont pas relevées [2]: les bords marécageux et malsains de cette rivière sont remplis de troupeaux de buffles, et le Tibre est presque perdu pour la navigation et le commerce. Les collines offrant une douce retraite contre les chaleurs de la fin de l'été se sont ranimées avec la paix : Frascati s'est formé près de Tusculum : Tibur ou Tivoli a repris la dignité d'une petite ville [3]; et les bourgades moins étendues d'Albano et de Palestrine renferment les maisons de campagne de plusieurs cardinaux et de quelques princes de Rome. Les Romains qui se permettaient ces dévastations furent souvent

1 Muratori raconte avec impartialité (Annal., t. x, xi, xii) le déclin des armes et de l'autorité des empereurs en Italie; et les lecteurs peuvent rapprocher sa narration de l'Histoire des Allemands (t. iii, 4), par Schmidt, qui a mérité l'estime de ses compatriotes.

2 *Tibur nunc suburbanum, et æstivæ Prænestæ deliciæ, nuncupatis in Capitolio votis petebantur.* On peut lire avec plaisir le passage entier de Florus (l. i, c. 11), et il a obtenu les éloges d'un homme de génie (Œuvres de Montesquieu, t. iii, p. 634, 635, édition in-4°).

1 « Ne a feritate Romanorum, sicut fuerant Hostienses, » Portuenses, Tusculanenses, Albanenses, Labicen- » ses, et nuper Tiburtini, destruerentur.» (Mathieu Pâris, p. 757.) Ces événemens sont indiqués dans les Annales et l'Index de Muratori (dix-huitième volume).

2 Voyez le tableau animé que fait le P. Labat (Voyage en Espagne et en Italie) de l'état ou de la ruine de ces villes, qui sont, pour ainsi dire, les faubourgs de Rome; ce qu'il dit des rives du Tibre, etc. Il avait résidé longtemps aux environs de Rome. Voyez aussi une description plus exacte de cette partie de l'Italie, que le P. Eschinard (Rome, 1750, in-8°) a ajoutée à la carte topographique de Cingolani.

3 Labat (t. iii, p. 233) dit que le gouvernement romain publia pendant son séjour en Italie un décret qui a mortifié l'orgueil et la pauvreté de Tivoli : *In civitate tiburtinâ non vivitur civiliter.*

contenus et repoussés par les cités voisines et les alliés de celles-ci. Ils virent forcer leur camp au premier siége de Tibur; et on peut, à quelques égards, comparer les batailles de Tusculum[1] et de Viterbe[2] aux mémorables journées de Trasymène et de Cannes. Trente mille Romains furent battus par mille cavaliers allemands, que Frédéric Barberousse avait envoyés au secours de Tuscule; et, d'après les calculs les plus authentiques et les plus modérés, le nombre des morts fut de trois mille, et le nombre des prisonniers des deux tiers de cette quantité. Soixante-huit ans après, les Romains firent la guerre à Viterbe avec toutes les forces de Rome; et, par une rare coalition, l'aigle des Césars se trouva mêlée aux clefs de saint Pierre sur les drapeaux des deux armées: un comte de Toulouse et un évêque de Winchester commandaient les troupes du pape. Les Romains perdirent beaucoup de monde, et leur déroute fut honteuse; mais si le prélat anglais a réellement écrit qu'ils étaient au nombre de cent mille et qu'ils laissèrent trente mille hommes sur le champ de bataille, la vanité seule a pu lui dicter cette exagération. Si en rebâtissant le Capitole on eût fait revivre la politique du sénat et la discipline des légions, l'Italie se trouvait si divisée, qu'il eût été facile de la conquérir une seconde fois. Mais à la guerre, les Romains de ce temps n'étaient qu'au niveau des républiques des environs, et ils étaient inférieurs dans les arts. Leur verve guerrière ne durait pas long-temps; après quelques saillies désordonnées, ils retombaient dans l'apathie nationale; ils négligeaient les institutions militaires, et confiaient de nouveau leur défense à des mercenaires étrangers, usage qui est ignominieux et qui a de grands périls.

L'ambition est une mauvaise herbe qui croît de bonne heure et avec rapidité dans la vigne du Seigneur. Le peuple choisissait l'évêque de Rome sous les premiers princes chretiens, et la vénalité et la violence déshonoraient cette élection; des meurtres souillaient les sanctuaires de Rome; et du troisième au douzième siècle l'église fut troublée par des schismes fréquens. Le mal fut passager et local aussi long-temps que le magistrat civil prononça en dernier ressort sur ces discussions; la faveur jugeait peut-être du mérite autant que l'équité; mais le compétiteur évincé ne pouvait guère arrêter le triomphe de son rival. Lorsque les empereurs eurent perdu leurs anciennes prérogatives, lorsqu'on eut établi pour maxime que le vicaire de Jésus-Christ n'est justiciable d'aucun tribunal de la terre, le schisme et la guerre menaçaient la chrétienté. Dès que le saint-siége devenait vacant, les prétentions des cardinaux et du clergé inférieur, des nobles et du peuple, étaient vagues et sujettes à contestations; la liberté de l'élection se trouvait anéantie par les émeutes d'une ville qui ne reconnaissait plus de supérieur. A la mort d'un pape, les deux factions procédaient, en différentes églises, à une double élection. Le nombre et le poids des suffrages, l'époque de la cérémonie, le mérite des candidats se balançaient mutuellement: les membres les plus respectables du clergé différaient d'opinion; et les princes étrangers qui se courbaient devant le trône spirituel ne pouvaient découvrir le légitime pape. Les empereurs qui voulaient opposer à un pontife ennemi un pontife dévoué à leurs intérêts produisirent souvent le schisme: chacun des compétiteurs essuyait les outrages des adhérens de son rival; ils se voyaient réduits à acheter des partisans, que l'avarice ou l'ambition animait presque toujours. Alexandre III régla l'ordre de succession au trône pontifical[1]; il abolit les élections tumultueuses du clergé et du peuple, et attribua au seul collége des cardi-

[1] Muratori a pesé sagement le témoignage de neuf auteurs contemporains sur la bataille de Tusculum (t. x, p. 42-44).

[2] Mathieu Pâris, p. 345. L'évêque de Winchester, qui commandait une partie de l'armée du pape, se nommait Pierre des Roches. Il fut évêque trente-deux ans (A. D. 1206-1238), et l'historien anglais en parle comme d'un guerrier et d'un homme d'état (p. 178-399).

[1] Voyez Mosheim, *Institut. Hist. Eccles.* p. 401-403. On avait contesté l'élection d'Alexandre lui-même; il manqua d'y succomber, et Innocent, dont le mérite était douteux, ne fut reconnu pape que parce que le génie et le savoir de saint Bernard firent pencher la balance en sa faveur. (Voyez sa vie et ses écrits.)

naux le droit de choisir le pape[1]. L'exercice de cet important privilége plaça sur le même niveau les évêques, les prêtres et les diacres, qui jusqu'alors avaient formé trois classes : les prêtres qui desservaient des paroisses obtinrent le premier rang; on les prenait indifféremment chez toutes les nations chrétiennes, et ils pouvaient d'ailleurs posséder les plus riches bénéfices et les évêchés les plus considérables : les sénateurs de l'église catholique, coadjuteurs et légats du souverain pontife, furent revêtus de pourpre, symbole du martyre et de la royauté; ils cherchèrent à se placer au niveau des rois; et, comme ils n'ont guère été plus de vingt ou vingt-cinq jusqu'au règne de Léon X, leur petit nombre ajouta un nouveau prix à leur dignité. Ce fut un trait de sagesse de charger les cardinaux de l'élection du pape : on dissipait les incertitudes et les scandales; et cette opération coupa si bien la racine du schisme, que dans un intervalle de six siècles on ne vit qu'une seule fois une double élection. Mais, comme on avait exigé les deux tiers des voix, l'intérêt et les passions des cardinaux différèrent souvent le choix d'un nouveau pape; et, tandis qu'ils prolongeaient l'interrègne où ils ne dépendaient de personne, le monde chrétien n'avait point de chef. Le trône pontifical vaquait depuis trois ans, lorsque les suffrages se réunirent sur Grégoire X; il voulut prévenir un pareil abus. La bulle qu'il a publiée sur cette matière, après avoir éprouvé quelque oppositiou, a passé dans le code de la loi canonique[2] : elle accorde neuf jours pour les funérailles du pape défunt et l'arrivée des cardinaux absens; elle ordonne de les emprisonner le dixième jour, chacun avec un domestique, dans un appartement ou conclave commun, qui ne soit séparé ni par des murs ni par des tapisseries; de ne laisser à chaque cardinal qu'une petite fenêtre, par où l'on introduira les choses dont ils auront besoin; de fermer toutes les portes, qui seront gardées par les magistrats de la ville, afin que les cardinaux n'aient aucune communication avec le dehors; si l'élection n'est pas faite en trois jours, de ne servir aux cardinaux qu'un plat le matin et un plat le soir, et, à la fin du huitième jour, de ne leur accorder qu'une petite quantité de pain, d'eau et de vin. Lors de la vacance du saint-siége, la même bulle défend aux cardinaux de toucher aux revenus de l'église, ou de se mêler de l'administration, excepté dans des cas de nécessité très-rares; elle annulle expressément toute espèce de conventions et de promesses parmi les électeurs; elle leur enjoint de prêter serment qu'ils demeureront incorruptibles. On s'est relâché peu à peu sur quelques articles d'une rigueur incommode et superflue; mais la clôture est demeurée entière : des raisons de santé et de liberté excitent toujours les cardinaux à hâter le moment de leur délivrance; et l'introduction du scrutin a couvert les intrigues du conclave[1] du voile de la charité et de la politesse[2]. Les Romains furent ainsi dépouillés de l'élection de leur prince et de leur évêque; et, au milieu de l'effervescence de la liberté qu'ils croyaient avoir reconquise, ils se montrèrent insensibles à la perte de cet

[1] Thomassin (Discipline de l'église, t. I, p. 1262-1287) a très-bien discuté ce qui a rapport à l'origine, aux droits, à l'importance, aux vêtemens, à la préséance, etc., des cardinaux, mais leur pompe n'a plus le même éclat. Lorsqu'on fixa leur nombre à soixante-douze, on voulut qu'ils représentassent sous son vicaire le nombre des disciples de Jésus-Christ.

[2] Voyez la bulle de Grégoire X (*approbante sacro concilio*) dans le SEXTE de la loi canonique (l. I, tit. 6, c. 3), c'est-à-dire dans le supplément aux décrétales que Boniface VIII promulgua à Rome en 1298, et qu'il adressa à toutes les universités de Rome.

[1] Le génie du cadinal de Retz avait droit de peindre le conclave de 1655, auquel il assista (Mémoires, t. IV, p. 15-57). Mais j'ignore le cas qu'il faut faire des lumières et de la véracité d'un anonyme italien, dont l'histoire (*Conclavi de Pontifici Romani*, in-4°, 1667) a été continuée depuis le règne d'Alexandre VII. La forme accidentelle de l'ouvrage donne une leçon aux ambitieux sans les décourager. En sortant d'un labyrinthe d'intrigues, on voit la cérémonie de l'adoration, et dans la page suivante on voit les funérailles de l'heureux candidat.

[2] Voici les expressions pittoresques du cardinal de Retz: « On y vécut toujours avec le même respect et la même » civilité que l'on observe dans le cabinet des rois; avec » la même politesse qu'on avait dans la cour de Henri III; » avec la même familiarité que l'on voit dans les colléges; » avec la modestie qui se remarque dans les noviciats, et » avec la même charité, du moins en apparence, qui pour» rait être entre des frères parfaitement unis. »

inestimable privilége. L'empereur Louis de Bavière, qui suivit les traces d'Othon-le-Grand, voulut le leur rendre. Après quelques négociations avec les magistrats, il les fit assembler[1] devant l'église de Saint-Pierre; le pape d'Avignon, Jean XXII, fut déposé, et le peuple ratifia l'élection du pape qu'on avait choisi pour succéder à Jean XXII; il fut établi, dans une espèce de loi, que l'évêque de Rome ne serait jamais absent plus de trois mois de l'année, que chaque absence ne serait jamais de plus de deux jours, et qu'on le chasserait du trône s'il ne revenait pas à la troisième sommation[2]. Mais Louis oubliait sa faiblesse et les préjugés de son temps: hors de l'enceinte de son camp le fantôme qu'il avait créé ne put obtenir aucune considération; les Romains méprisèrent leur propre ouvrage; l'anti-pape demanda pardon à son légitime souverain[3], et cette infructueuse attaque affermit le droit exclusif des cardinaux.

Si l'on eût toujours fait au Vatican l'élection des papes, l'infraction aux droits du sénat et du peuple aurait été punie; mais les Romains s'oublièrent et on les oublia durant l'absence des successeurs de Grégoire VII, qui ne se crurent pas obligés de résider dans leur diocèse; Le soin de ce diocèse les intéressait moins que le gouvernement de l'église universelle; et les papes ne pouvaient aimer une ville où leur pouvoir éprouvait des obstacles, et où leur personne courait souvent des dangers. Pour échapper à la persécution des empereurs et aux guerres de l'Italie, ils se retirèrent au-delà des Alpes, dans un canton de la France, où le monarque voulut bien les recevoir: en d'autres occasions, pour se mettre à l'abri des séditions de Rome, ils vécurent et moururent à Agnani, à Pérouse, à Viterbe et les cités des environs, où ils passaient des jours plus tranquilles. Lorsque le troupeau se trouvait blessé ou appauvri par l'absence du pasteur, le peuple lui déclarait d'une manière impérieuse que saint Pierre avait établi sa chaire, non pas dans un obscur village, mais dans la capitale du monde; il le menaçait de détruire la ville et les habitans qui oseraient lui offrir une retraite. Les papes revenaient: on leur demandait des dédommagemens pour les pertes qu'avait occasionées leur désertion; on leur présentait l'état des maisons qu'on n'avait pas louées, des denrées qu'on n'avait point vendues, et enfin des dépenses des serviteurs et des étrangers à la suite de la cour, dont la ville de Rome n'avait pas profité[1]. Après avoir joui de quelques momens de paix, et peut-être d'autorité, ils étaient chassés par de nouvelles séditions, et rappelés par des lettres du sénat, qui, selon les circonstances, prenait un ton de maître, ou le ton du respect. En pareille occasion, les exilés ou les fugitifs qui se retiraient avec le pape s'éloignaient peu de la métropole, et ne tardaient pas à y revenir; mais, au commencement du quatorzième siècle, le trône apostolique fut transféré, à ce qu'il paraissait pour toujours, des rives du Tibre à celles du Rhône; et on peut dire que cette transmigration fut une suite de la querelle de Boniface VIII et du roi de France[2].

1 « Richiesti per bando (dit Jean Villani) senatori di » Roma, e 52 del populo, e capitani de' 25, e consoli » (*consoli?*), et 13 buoni uomini, uno per rione. » Je ne puis dire quelle portion de ces détails fut momentanée, ni quelle autre était ordinaire et permanente. Au reste, les anciens statuts de Rome donnaient quelques faibles lueurs sur l'état de la constitution à cette époque.

2 Villani (l. x, c. 68-71, dans Muratori, *Script.*, t. XIII, p. 641-645) parle de cette loi, et raconte toute l'affaire avec beaucoup moins d'horreur que Muratori. Ceux qui ont étudié les temps barbares de nos annales ont dû observer combien les projets de la superstition sont mobiles et incohérens.

3 Voyez dans le volume I des Papes d'Avignon la vie de Jean XXII (p. 142-145), la Confession de l'antipape (p. 145-152), et les notes laborieuses de Baluze (p. 714, 715).

1 « Romani autem, non valentes nec volentes ultra suam » celare cupiditatem, gravissimam contra papam movere » cœperunt questionem, exigentes ab eo urgentissimè » omnia quæ subierant per ejus absentiam damna et jac- » turas, videlicet in hospitiis locandis, in mercimoniis, » in usuris, in redditibus, in provisionibus, et in aliis » modis innumerabilibus. Quod cum audisset papa, præ- » cordialiter ingemuit, et se comperiens MUSCIPULATUM, » etc. » (Mathieu Pâris, p. 757.) Il suffit de renvoyer à Spondanus et à Fleury, pour les détails ordinaires de la vie des papes, pour leurs actions, leur mort, leur résidence et leur absence.

2 Outre les historiens généraux de l'église d'Italie et de France, nous avons un traité précieux, composé par un savant, ami de M. de Thou. Il a pour titre: Histoire particulière du grand différend entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel, par Pierre Dupuis (t. VII, part. II, p. 61-82),

Le premier attaqua le second avec ses armes spirituelles; mais les trois ordres du royaume, qui réclama d'ailleurs les priviléges de son églises, repoussèrent les excommunications et les interdits, et le pape ne put se soustraire à d'autres armes que Philippe-le-Bel eut le courage d'employer. Le pape résidait à Agnani, sans prévoir le danger qui le menaçait : son palais et sa personne furent attaqués par trois cents chevaliers, que Guillaume de Nogaret, ministre de France, et Sciarra Colonna, noble romain, avaient levés secrètement. Les cardinaux prirent la fuite; les habitans d'Agnani oublièrent la fidélité et la reconnaissance qu'ils devaient au pape : celui-ci, conservant de l'intrépidité, quoiqu'il se vît seul et sans armes, s'assit dans son fauteuil, et attendit le glaive des Gaulois, à l'exemple des anciens sénateurs. Nogaret se contenta d'exécuter les ordres de son maître; Colonna accabla d'injures et de coups le pontife, qu'il haïssait personnellement : la captivité de celui-ci fut de trois jours, durant lesquels sa vie courut des dangers. Ce délai de trois jours, qu'on ne peut expliquer, ranima la valeur des partisans de l'église : Boniface fut délivré, mais il était blessé au cœur, et il mourut bientôt dans un accès de fureur et de vengeance. L'avarice et l'orgueil ont déshonoré sa mémoire; et, quoiqu'il ait montré le courage d'un martyr dans une cause qui intéressait les droits de l'église, on ne l'a pas élevé au rang des saints. « Ce fut un » grand pécheur, disent les chroniques du » temps; il se glissa comme un renard sur le » trône apostolique; il régna comme un lion, » et mourut comme un chien. » Il eut pour successeur Benoît XI, qui, malgré son extrême douceur, excommunia les émissaires impies de Philippe-le-Bel, et lança sur la ville et le peuple d'Agnani des malédictions dont les esprits superstitieux croient encore apercevoir les effets [1].

et on l'a inséré dans l'Appendix des dernières éditions de l'histoire du président de Thou.

[1] Il n'est pas aisé de savoir si Labat (t. IV, p. 53-57) s'amusait ou parlait sérieusement lorsqu'il suppose qu'Agnani éprouve encore l'effet de cette malédiction de Benoît XII, et que la nature, fidèle esclave des papes, y arrête chaque année la maturité des champs de blé, des vignes ou des oliviers.

A sa mort, l'habileté de la faction française fixa la longue indécision du conclave. Elle proposa de choisir, dans un intervalle de quarante jours, l'un des trois candidats qui seraient nommés par ses adversaires. La faction contraire, ayant souscrit à cette offre spécieuse, présenta trois sujets, à la tête desquels se trouvait l'archevêque de Bordeaux, qui passait pour un ennemi forcené de son roi et de son pays. La faction française avait bien prévu qu'on le mettrait à la tête des trois candidats qu'elle avait demandés, et, connaissant son ambition, elle crut qu'elle en tirerait parti. On lui offrit la tiare s'il voulait se soumettre à des conditions : ces conditions furent réglées dans une entrevue particulière; et telle fut la célérité et le secret de la négociation, que le conclave élut d'une voix unanime l'archevêque de Bordeaux, qui prit le nom de Clément V [1]. Le nouveau pape ordonna bientôt aux cardinaux de le suivre au-delà des Alpes; et les deux partis jugèrent que le sacré collége ne retournerait plus à Rome. Clément V avait promis de résider en France, et ses goûts l'y portaient : après avoir promené sa cour dans le Poitou et la Gascogne, après avoir ruiné les villes et les couvens qui se trouvèrent sur sa route, il s'établit enfin à Avignon [2], qui a été plus de soixante-dix-sept ans [3] la résidence du pon-

[1] Voyez dans la chronique de Giovanni Villani (l. VIII, c. 63, 64-80, dans Muratori, t. XIII) l'emprisonnement de Boniface VIII et l'élection de Clément V. Les détails de cette élection ne sont pas clairs.

[2] Les vies originales des huit papes d'Avignon, Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI et Clément VII, ont été publiées par Étienne Baluze (*Vitæ Paparum avenionensium*, Paris, 1693, deux volumes in-4°), avec de longues notes bien travaillées et un second volume d'actes et de documens. Il montre le zèle d'un éditeur et d'un patriote, et il justifie ou excuse dévotement les caractères de ses compatriotes.

[3] Les Italiens comparent Avignon à Babylone, et la translation du saint-siége dans cette ville à la captivité de Babylone. La préface de Baluze réfute gravement ces métaphores violentes, plus analogues à l'ardeur de Pétrarque qu'à la raison de Muratori. L'abbé de Sade, qui aime Pétrarque et son pays, est embarrassé. Il observe avec modestie que plusieurs incommodités du local d'Avignon ont disparu, et que les Italiens qui se trouvaient à la suite de la cour de Rome y avaient porté la plupart des vices qui ont excité la verve du poète (t. I, p. 23-28

tife de Rome et la métropole de la chrétienté. Du côté de terre, par mer et par le Rhône, l'accès d'Avignon est facile; les provinces méridionales de France ne le cèdent pas à l'Italie; le pape et les cardinaux y bâtirent des palais, et les trésors de l'église y attirèrent bientôt les arts du luxe. Les évêques de Rome possédaient déjà le comtat Venaissin[1], district peuplé et fertile qui est aux environs; ils profitèrent ensuite de la jeunesse et de la détresse de Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, pour acheter la souveraineté d'Avignon, qui ne fut payée que quatre-vingt mille florins[2]. Les papes, dont le règne était si orageux depuis quelque temps, vécurent honorés et tranquilles à l'ombre de la monarchie française, et au milieu d'un peuple obéissant; mais l'Italie déplorait leur absence; et Rome solitaire et pauvre dut se repentir d'avoir chassé du Vatican le successeur de saint Pierre. Son répentir arrivait trop tard et fut inutile. Lorsque le sacré collége eut perdu ses vieux membres, il se remplit de cardinaux français[3], qui virent Rome et l'Italie avec mépris et avec horreur, et qui nommèrent des papes français attachés à leur patrie par des liens indissolubles.

Le progrès de l'industrie avait formé et enrichi les républiques de l'Italie; le temps de leur liberté est l'époque la plus florissante de leur population et de leur agriculture, de leurs manufactures et de leur commerce, et leurs travaux, d'abord mécaniques, amenèrent peu à peu les arts du luxe et du génie. Mais la position de Rome était moins favorable, et le sol moins fertile : ses habitans avaient de la paresse et de l'orgueil, et, dans leurs folles idées, ils croyaient que le tribut des sujets devait nourrir à jamais la métropole de l'église et de l'empire. Le grand nombre de pélerins qui venaient au tombeau des apôtres entretenait à quelques égards ce préjugé; le pape, touché de leurs plaintes, établit l'ANNÉE SAINTE[1], qui ne fut pas moins utile au peuple qu'au clergé. Depuis la perte de la Palestine, le produit des indulgences, destiné aux croisades, demeurait sans objet, et le trésor le plus précieux de l'église fut enlevé huit ans à la circulation publique. Boniface VIII, qui avait tout à la fois de l'ambition et de l'avarice, lui ouvrit un nouveau canal : il avait assez de lumières pour connaître les jeux séculaires qu'on célébrait à Rome à la fin de chaque siècle, et il résolut de former une institution pareille avec un tout autre objet. Pour sonder sans péril la crédulité populaire, on prêcha un sermon sur cette matière; on eut l'adresse de répandre des bruits, on fit valoir la déposition de quelques vieillards, et, le premier janvier de l'année 1300, l'église de Saint-Pierre fut remplie de fidèles qui demandèrent à grands cris les indulgences de l'année sainte, *qu'on était dans l'usage d'accorder*. Le pontife, qui épiait et excitait leur dévotion, ayant l'air de reconnaître la justice de leurs prétentions, d'après le témoignage des vieillards, publia une absolution plénière en faveur de tous les catholiques qui, dans le cours de cette année et à la fin de chaque siècle, viendraient en pélerinage aux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. La chrétienté fut instruite en peu de temps de cette heureuse nouvelle : on vit arriver, des provinces les plus voisines de

[1] Philippe III, roi de France, céda en 1273 le comtat Venaissin au pape, après qu'il eut hérité des domaines du comte de Toulouse. Quarante années auparavant, l'hérésie du comte Raymond leur avait donné un prétexte de le saisir; et dès le onzième siècle ils formaient quelques prétentions obscures sur quelques terres *citra Rhodanum* (*Valesii Notitia Galliarum*, p. 459-610; Longuerue, Description de la France, t. I, p. 376-381).

[2] Si une possession de quatre siècles ne formait pas un titre, de pareilles objections pourraient rendre le marché nul; mais il faudrait rendre la somme, car elle fut payée. *Civitatem Avenionem emit.... per ejusmodi venditionem pecuniâ redundantes*, etc. (*secunda Vita Clement. VI in Baluze*, t. I, p. 272; Muratori, *Script.*, t. III, part. II, p. 365). L'argent comptant séduisit Jeanne et son second mari, qui en avaient besoin pour retourner à Naples.

[3] Clément V fit tout de suite une promotion de dix cardinaux, neuf français et un anglais (*Vit.* 4, p. 63, et Baluze, p. 625, etc.). En 1331, le pape refusa deux prélats pour lesquels le roi de France demandait la pourpre; *quod* XX *cardinales, de quibus* XVII *de regno Franciæ originem traxisse noscuntur, in memorato collegio existant*, (Thomassin, Discipline de l'Église, t., p, 1281.)

[1] Les premiers détails que nous ayons sur cette affaire sont du cardinal Jacques Caietan (*Maxima Biblioth. Patrum*, t. XXV), et je ne sais si le neveu de Boniface VIII était un sot ou un fripon; mais on a moins d'incertitude sur le caractère de son oncle.

l'Italie, et ensuite des contrées les plus éloignées, telles que la Hongrie et la Bretagne, des essaims de pélerins, qui, sans s'occuper des fatigues et de la dépense, avaient entrepris un voyage qui devait obtenir le pardon de leurs péchés, et qui n'offrait pas les dangers du service militaire. Le rang ou le sexe, la vieillesse ou les infirmités ne les arrêtèrent pas; et tel fut leur empressement, qu'il y eut plusieurs personnes d'étouffées dans les rues et dans les églises. Il n'est pas facile d'évaluer leur nombre avec justesse; les prêtres, qui savent combien de pareils exemples sont contagieux, en ont peut-être exagéré le nombre; mais un historien judicieux, qui était à Rome alors, nous assure que durant le jubilé il n'y eut jamais moins de deux cent mille étrangers dans la ville; et un autre témoin dit que dans toute l'année on y vit plus de deux millions d'étrangers. Une légère offrande de la part de chaque individu aurait donné un immense trésor, et deux prêtres, qui tenaient des rameaux à la main, furent occupés nuit et jour à recueillir sans compter les monceaux d'or et d'argent qu'on versait sur l'autel de Saint-Paul[1]. Heureusement que c'était une année de paix et d'abondance; si le fourrage fut cher, si les hôtelleries et les logemens furent à un prix énorme, l'adroit Boniface et les avides Romains avaient eu soin de préparer d'inépuisables magasins de pain et de vin, de viande et de poisson. Les richesses que procure le hasard disparaissent bientôt dans une ville qui n'a ni commerce ni industrie; et telle fut la cupidité et la jalousie de la génération suivante, qu'on pria Clément VI[2] d'accorder un nouveau jubilé sans attendre la fin du siècle. Le pape eut la bonté d'y consentir; il offrit à Rome ce misérable dédommagement de ce qu'elle avait perdu par la translation du saint-siége; et, pour qu'on ne l'accusât pas de manquer à la loi de ses prédécesseurs, il établit le jubilé de la loi mosaïque[1] : sa bulle eut de l'effet, et le nombre, le zèle et la libéralité des pélerins ne le cédèrent pas à ce qu'on avait vu au premier jubilé. Mais ils essuyèrent le triple fléau de la guerre, de la peste et de la famine : on attenta à la pudeur des femmes et des vierges dans les châteaux de l'Italie; et les farouches Romains, qui n'étaient plus contenus par la présence de leur évêque, volèrent et égorgèrent un assez grand nombre d'étrangers[2]. L'avidité des papes fixa ensuite à trente-trois et à vingt-cinq ans l'époque du jubilé qu'on venait d'ordonner à la fin de chaque demi-siècle : lorsqu'on déclara qu'il aurait lieu tous les trente-trois ans, on allégua pour motif la durée de la vie de Jésus-Christ. La profusion des indulgences, la révolte des protestans, et l'affaiblissement de la superstition, ont bien diminué les produits des jubilés; toutefois le dernier qu'on a célébré (le dix-neuvième) a été une année de plaisir et de profit pour les Romains, et le sourire du philosophe ne troublera pas ici le triomphe du clergé et le bonheur du peuple[3].

Au commencement du onzième siècle, l'Italie fut en proie à la tyrannie féodale, qui accablait également le souverain et le peuple. Ses nombreuses républiques, qui bientôt étendirent leur liberté et leur empire sur les campagnes d'alentour, vengèrent les droits de la nature humaine. On brisa le glaive des nobles, on affranchit leurs serfs, on démolit leurs châteaux; ils rentrèrent dans la société,

[1] Voyez Jean Villani (l. VIII, c. 36) dans le douzième volume de la Collection de Muratori; et le *Chronicon Astense*, dans le onzième volume (p. 191, 192) de la même Collection. *Papa innumerabilem pecuniam ab eisdem accepit, nam duo clerici, cum rastris*. Etc.

[2] Les deux bulles de Boniface VIII et de Clément VI se trouvent dans le *Corpus Juris canonici* (*Extravagant. Commun.*, l. v, tit. 9, c. 1, 2).

[1] Les années et les jubilés sabbatiques de la loi de Moïse (Car. Sigon., *de Republicâ Hebræorum; Opp.*, t. IV, l. III, c. 14, 15, p. 151, 152); la suspension de toute espèce de soins et de travaux, cette restitution périodique des terres et cet affranchissement de dettes, de servitude, etc., paraissent une belle idée; mais l'exécution en serait impraticable dans une république non théocratique; et, si l'on pouvait me démontrer que les Juifs observaient cette fête ruineuse, j'en serais charmé.

[2] Voyez la Chronique de Matteo Villani (l. I, c. 56) dans le quatorzième volume de Muratori, et les Mémoires sur la vie de Pétrarque, t. III, p. 75-89.

[3] M. Chais, ministre de la communion protestante à La Haye, a épuisé cette matière dans ses *Lettres historiques et dogmatiques sur les Jubilés et les Indulgences*, La Haye, 1751, trois volumes in-12; ouvrage laborieux et qui serait agréable si l'auteur avait voulu préférer le caractère d'un philosophe à celui d'un théologien polémique.

ils y reprirent les habitudes de l'obéissance; leur ambition ne s'occupa plus que des honneurs municipaux, et, à Venise et à Gênes, où se trouvait l'aristocratie la plus orgueilleuse, chaque patricien fut soumis aux lois [1]. Mais la faible administration de Rome ne put dompter ses rebelles enfans, qui, dans la ville et hors des murs, méprisaient l'autorité du magistrat. Ce n'était plus une dispute civile entre les nobles et les plébéiens sur le gouvernement de l'état; les barons soutenaient leur indépendance par la force des armes; ils avaient fortifié leurs palais et leurs châteaux, et ils pouvaient soutenir un siége; ils étaient défendus par leurs vassaux et par une foule de serviteurs qu'ils avaient à leurs gages. Par l'origine et l'affection, ils étaient étrangers à leur pays [2]; et un véritable Romain aurait repoussé ces fiers étrangers, qui dédaignaient le nom de citoyens, et se qualifiaient de princes de Rome [3]. Après tant de révolutions, les familles avaient perdu leur chartrier; on avait aboli les surnoms; le sang de diverses nations s'était mêlé dans mille canaux, et les Goths et les Lombards, les Grecs et les Francs, les Germains et les Normands avaient obtenu les plus belles possesions de la faveur du prince, ou comme un tribut payé à leur valeur. Il est aisé de concevoir que les choses durent se passer ainsi; mais l'élévation d'une famille de Juifs au rang de sénateurs et de consuls est la seule de ce genre qu'offre la longue captivité de ces malheureux proscrits [4]. Sous le règne de Léon X, un Juif opulent et éclairé embrassa le christianisme, et prit le nom du pontife qui fut son parrain. Pierre, son fils, ayant montré du zèle et du courage dans la cause de Grégoire VII, ce pape lui donna le gouvernement du môle d'Adrien, qu'on appela ensuite la tour de Crescence, et qu'on nomme aujourd'hui le château Saint-Ange. Le père et le fils eurent beaucoup d'enfans; leurs richesses, amassées par l'usure, passèrent dans les familles de Rome les plus anciennes; et leurs alliances devinrent si nombreuses, qu'ils parvinrent à placer sur le trône de saint Pierre le petit-fils du converti. Une majorité du clergé et du peuple le soutenait; il régna plusieurs années sous le nom d'Anaclet, et il n'a été flétri du nom d'anti-pape que par l'éloquence de saint Bernard et le triomphe d'Innocent II. Après sa défaite et sa mort, sa famille ne semble pas avoir joué de rôle, et aucun des nobles modernes ne voudrait descendre d'une race juive. Je n'ai pas le dessein de faire connaître les familles romaines qui se sont éteintes à diverses époques, ou celles qui se sont prolongées jusqu'à nos jours [1]; celle des *Frangipani*, qui eut des consuls à la renaissance de la république, tire son nom d'un bel acte de générosité : elle distribua du pain dans une famine, et il est plus glorieux pour elle d'avoir accordé ce bienfait au peuple que d'avoir, avec les *Corsi* ses alliés, enfermé un grand quartier de la ville dans les chaînes de ses fortifications. Les *Savelli*, qui paraissent être d'extraction sabine, ont conservé leur illustration. On trouve sur les monnaies des premiers sénateurs le vieux surnom de *Capizucchi*; les *Conti* ont gardé les honneurs, mais non pas les domaines des comtes de Signia; et les *Annibaldi* doivent avoir été bien ignorans ou

1 Muratori (Dissert. 47) cite les Annales de Florence, de Padoue, de Gênes, etc., l'analogie des autres événemens le témoignage d'Othon de Freysingen (*de Gest. Fred. I*, l. II, c. 13) et la soumission du marquis d'Est.

2 Dès l'an 824, l'empereur Lothaire I crut devoir interroger le peuple romain, et savoir de tous les individus d'après quelle loi nationale ils voulaient être gouvernés (Muratori, Dissert. 22).

3 Pétrarque attaque ces étrangers, tyrans de nom, dans une déclamation ou épître pleine de vérités hardies et d'un pédantisme absurde. Il veut appliquer les maximes et même les préjugés de l'ancienne république à Rome, telle qu'elle se trouvait au quatorzième siècle (Mémoires, t. III, p. 157-169).

4 Pagi (*Critica*, t. IV, p. 435, A. D. 1124, nº 3, 4) rapporte l'origine et les aventures de cette famille juive. Il parle d'après le Chronographus Maurigniacensis et Arnulphus Sagiensis de Schismate (dans Muratori, t. III, part. I, p. 423-432). Les faits doivent être vrais à quelques égards, mais je voudrais qu'on les eût froidement racontés avant d'en faire un reproche à l'anti-pape.

1 Muratori a publié deux dissertations (41 et 42) sur les noms, les surnoms et les familles de l'Italie. Sa critique ferme et modérée a pu blesser quelques nobles qui s'enorgueillissent de leurs fabuleuses généalogies. Au reste, quelques onces d'or pur valent mieux que des quintaux d'un métal grossier.

bien modestes, s'ils n'ont pas dit qu'ils descendaient du héros de Carthage [1].

Mais dans le nombre, et peut-être au-dessus des pairs et des princes de Rome, il faut distinguer les maisons rivales des *Colonnes* et des *Ursins*, dont l'histoire domestique est une partie essentielle des annales de Rome moderne. I. Le nom et les armes des Colonnes [2] ont donné lieu à plusieurs étymologies bien incertaines; et, dans ces importantes recherches, les orateurs et les antiquaires n'ont oublié ni la colonne de Trajan, ni les colonnes d'Hercule, ni la colonne à laquelle on attacha Jésus-Christ lors de sa flagellation, ni enfin la colonne lumineuse qui guida les Israélites dans le désert. C'est en 1104 que l'histoire en parle pour la première fois; et l'explication qu'on donnait alors de leur nom atteste leur pouvoir et leur antiquité. Les Colonnes, ayant usurpé les *Cavæ*, provoquèrent les armes de Paschal II; mais ils obtinrent la possession légitime des fiefs de Zagarola et de *Colonna*, dans la campagne de Rome; il est probable que cette dernière bourgade avait une colonne élevée, reste d'une ancienne maison de campagne ou d'un ancien temple [3]. Ils possédaient aussi une

[1] Le cardinal de Saint-George, dans l'histoire de l'élection et du couronnement de Boniface VIII, qu'il a publié en mauvais vers (Muratori, *Script. Rerum ital.*, t. III, part. I, p. 641, etc.), décrit ainsi l'état et les familles de Rome lors du couronnement de Boniface VIII (A. D. 1295):

Interea titulis redimiti sanguine et armis
Illustresque viri romanâ a stirpe trahentes
Nomen in emeritos tantæ virtutis honores
Intulerant sese medios festumque colebant
Aurata fulgentes toga sociante catervâ.
Ex ipsis devota domus præstantis ab *Ursa*
Ecclesiæ, vultumque gerens demissius altum
Festa *Columna* Jocis, nec non *Sabellia* mitis;
Stephanides senior, *Comites*, *Anibalica* proles
Præfectusque urbis magnum sine viribus nomen.
(L. II, c. 5, 100, p. 647, 648.)

Les anciens statuts de Rome (l. III, c. 59, p. 174, 175) distinguent onze familles de barons qui doivent prêter serment *in consilio communi*, devant le sénateur, qu'ils n'accorderont ni asile ni protection aux malfaiteurs, aux proscrits, etc., serment qu'on n'observait guère.

[2] C'est dommage que les Colonnes n'aient pas publié une histoire complète et critique de leur illustre maison. J'adopte l'idée de Muratori (Dissert. 42, t. III, p. 647, 648).

[3] Pandolph. Pisan., *in Vit. Paschal. II, in Muratori, Script. Rerum ital.*, t. III, part. I, p. 335. Cette famille a encore de grandes possessions dans la campagne de Rome; mais elle a vendu aux Rospigliosi le fief de *Colonna* (Eschinard, p. 258, 259.

moitié de la ville de Tusculum, qui se trouve à peu de distance, et l'on présume de là qu'ils descendent des comtes de Tusculum, qui, au dixième siècle, opprimèrent les papes. Selon leur opinion et celle du public, leur famille vient des bords du Rhin [1], et les souverains de l'Allemagne ne rougissent pas d'avoir une affinité réelle ou fabuleuse avec une maison qui, dans les révolutions de sept siècles, a obtenu souvent les illustrations du mérite, et toujours celles de la fortune [2]. Vers la fin du treizième siècle, la branche qui avait le plus de pouvoir était composée d'un oncle et de six frères, qui avaient tous de grandes charges au service militaire ou dans l'église. Pierre, l'un d'entre eux, fut choisi pour sénateur de Rome; un char de triomphe le porta au Capitole, et quelques voix le saluèrent du nom de césar : Jean et Étienne furent nommés marquis d'Ancône et comtes de la Romagne par Nicolas IV, si dévoué à leur famille, que sur des portraits satiriques on le voit emprisonné dans une colonne creuse [3]. Après sa mort, leur morgue révolta Boniface VIII, le plus implacable des hommes. Deux cardinaux de cette famille contestèrent son élection, et il employa contre leur maison les armes temporelles et spirituelles du saint-siége [4]. Il proclama une croisade contre ses ennemis personnels : leurs

[1] Te longinqua dedit tellus et pascua Rheni,

dit Pétrarque. En 1417 un duc de Gueldres et de Juliers avoua (Lenfant, Histoire du Concile de Constance, t. II, p. 539) qu'il descendait des aïeux de Martin V (Othon Colonea). Le feu roi de Prusse observe, dans les Mémoires de Brandebourg, que dans les armes des Colonnes le sceptre a été confondu avec la colonne. Pour soutenir l'extraction romaine de cette maison, on a supposé (*Diario di Monasdelchi*, dans les *Script. Rerum ital.*, t. XII, p. 533) qu'un cousin de l'empereur Néron s'était sauvé de Rome, et avait fondé la ville de Mayence.

[2] Je ne dois pas oublier le triomphe romain ou l'ovation de Marc-Antoine Colonne, qui avait commandé les galères du pape à la bataille de Lépante (de Thou, Hist., l. VII, t. III, p. 55, 56; Muratori, *Oratio* X, *Opp.*, t. I, p. 180-190).

[3] Muratori, *Annali d'Italia*, t. X, p. 216-220.

[4] L'attachement de Pétrarque pour la maison de Colonne, a engagé l'abbé de Sade à donner beaucoup de détails sur la position de cette famille au quatorzième siècle, sur la persécution de Boniface VIII, le caractère d'Étienne et de ses fils, leurs querelles avec les Ursini, etc. (Mémoires sur Pétrarque, t. I, p. 98-110-146-148-174-176-222-230-275-

biens furent confisqués; les troupes de saint Pierre et celles des nobles rivaux des Colonnes assiégèrent les forteresses qu'ils avaient des deux côtés du Tibre; et, après la ruine de Palestrine ou de Préneste, leur principale résidence, la charrue, emblème d'une dévastation éternelle, passa sur son terrain. Les six frères, dégradés, bannis et proscrits, furent réduits à se déguiser; ils errèrent en Europe à travers mille dangers, mais conservant toujours l'espoir de rentrer dans leurs domaines, et de s'y livrer à la vengeance. Ils trouvèrent un asile à la cour de France; ils conçurent et dirigèrent l'entreprise de Philippe-le-Bel; et je donnerais des éloges à leur magnanimité s'ils avaient respecté l'infortune et le courage du tyran captif. Le peuple romain annula les actes civils de Boniface VIII; il rétablit les Colonnes dans leur dignité et leurs possessions : on peut juger de leurs richesses par le tableau de leurs pertes, et se former une évaluation de ces pertes par les cent mille florins d'or de dédommagement qu'on leur accorda sur les biens des complices et des héritiers du dernier pape. Les successeurs de Boniface VIII eurent soin d'abolir toutes les censures et toutes les déclarations d'incapacité prononcées contre cette maison, que l'orage dont nous venons de parler affermit sur une base plus solide [1]. Sciarra Colonna signala sa hardiesse lors de l'emprisonnement du pape à Agnani; et longtemps après, lors du couronnement de Louis de Bavière, cet empereur, plein de reconnaissance, permit aux Colonnes de porter une couronne royale sur leurs armes. Mais celui qui eut à cette époque le plus de réputation et de mérite fut Étienne premier du nom, que Pétrarque aimait et estimait comme un héros supérieur à son siècle, et digne de l'ancienne

280.) Sa critique rectifie souvent les faits rapportés par Villani, d'après des ouï-dire. Elle rectifie également les erreurs de quelques modernes. On m'assure que la branche d'Étienne ne subsiste plus.

[1] Alexandre III avait déclaré les Colonnes, qui adhéraient à l'empereur Frédéric I, incapables de posséder aucun bénéfice ecclésiastique (Villani, l. v, c. 1). On renouvelait toutes les années l'excommunication portée contre eux, et Sixte-Quint leva cette persécution (*Vita di Sixto V*, t. III, p. 416). La trahison, le sacrilége et la proscription sont souvent les meilleurs titres de l'ancienne noblesse.

Rome. La persécution et l'exil développèrent ses talens dans la paix et dans la guerre : victime du malheur, il fut un objet non de pitié, mais de respect : à la vue du danger, il déclarait son nom et son pays; et un jour qu'on lui demanda : « Où est maintenant votre » forteresse? » il mit la main sur son cœur et répondit : « Là. » Au retour de la prospérité, il montra la même grandeur d'âme, et jusqu'à la fin de ses jours il soutint, par lui-même et par ses enfans, sa dignité dans la république romaine et à la cour d'Avignon. II. Les Ursins sont venus de Spolette [1] au douzième siècle : on les appelait les fils d'Ursus; ils descendaient d'un fameux personnage dont on ne sait rien, sinon qu'il est leur premier ancêtre. Ils se distinguèrent bientôt entre les nobles de Rome par le nombre et la valeur de leurs alliés, par la force des tours qu'ils possédaient, par les dignités du sénat et du sacré collége, et par deux papes de leur famille, Célestin III et Nicolas III [2]. Leurs richesses prouvent que les abus du népotisme sont très-anciens : Célestin aliéna en leur faveur les domaines de saint Pierre [3], et Nicolas, qui sollicita pour eux l'alliance des monarques, voulait leur fonder de nouveaux royaumes dans la Lombardie et la Toscane, et les revêtir à jamais de l'office de sénateur de Rome. Tout ce que

[1] .....Vallis te proxima misit
Appenninigenæ qua prata virentia sylvæ
Spoletana metunt armenta gregesque protervi.

Monaldeschi (t. XII, *Script. Ital.*, p. 533) donne une origine française à la maison d'Ursini. Elle a pu en effet passer de France en Italie à une époque très-reculée.

[2] La Vie de Célestin V, que le cardinal de Saint-George a publiée en vers (Muratori, t. III, part. I, p. 613, etc.), contient ce passage, qui est lumineux et qui ne manque pas d'élégance (l. I, c. 3, p. 203, etc.) :

..... Genuit quem nobilis Ursæ (*Ursi ?*)
Progenies, romana domus, veterataque magnis
Fascibus in clero, pompasque experta senatus,
Bellorumque manu grandi stipata parentum
Cardineos apices necnon fastigia dudum
Papatus iterata tenens.

Muratori (Dissert. 42, t. III, p....) voudrait lire *Ursi*. Il observe que le premier pontificat de Célestin III, Ursin, était inconnu.

[3] *Filii Ursi, quondam Celestini papæ nepotes de bonis ecclesiæ romanæ ditati.* (*Vit. Innocent. III*, dans Muratori, *Script.*, t. III, part. I.) La prodigalité de Nicolas III envers ses parens se voit mieux encore dans Villani et Muratori; cependant les Ursins dédaignèrent les neveux d'un pape *moderne*.

nous avons dit de la grandeur des Colonnes rejaillit également sur les Ursins, qui ont toujours été leurs rivaux, et qui déployèrent la même quantité de forces durant la longue querelle qui troubla l'état de l'église pendant plus de deux siècles et demi. La jalousie de la prééminence et du pouvoir fut la véritable cause de leur querelle; mais, pour offrir un prétexte spécieux à l'esprit du peuple, les Colonnes adoptèrent le nom de Gibelins et le parti de l'empire, et les Ursins épousèrent celui de Guelfes et la cause de l'église. On voyait l'aigle et les clefs sur leurs bannières; et ces deux factions combattirent avec fureur à l'époque où l'on ne se souvenait plus dès longtemps de l'origine et de la nature de la dispute [1]. Après la retraite des papes à Avignon, elles se disputèrent, les armes à la main, le gouvernement de la république; elles réglèrent à la fin qu'on élirait chaque année deux sénateurs rivaux, ce qui perpétua les maux de la discorde. Leurs hostilités particulières ravagèrent la ville et la campagne, et la balance pencha alternativement de l'un et de l'autre côté. Aucun individu des deux familles n'avait péri par le glaive à l'époque où Étienne Colonne le jeune surprit et égorgea le champion le plus renommé des Ursins [2]. Les Colonnes violèrent la trêve qui subsistait alors; les Ursins se vengèrent lâchement de cet assassinat, car ils massacrèrent à la porte d'une église un jeune homme et deux domestiques de la maison Colonne. Le même Étienne Colonne fut nommé sénateur de Rome pour cinq ans, et on lui donna un collègue qui ne devait rester en place qu'une année; la muse de Pétrarque, s'abandonnant à ses vœux ou à ses espérances, semblait prédire que le fils de son héros rétablirait l'antique gloire de Rome et de l'Italie, que sa justice anéantirait les loups et les lions, les serpens et les *ours* qui s'efforçaient de renverser l'inébranlable COLONNE de marbre [1].

[1] Muratori expose la dispute des factions des Guelfes et des Gibelins dans la cinquante-unième dissertation sur les antiquités d'Italie.

[2] Pétrarque (t. I, p. 222-230) chante la victoire des Colonnes après cette levée de boucliers; mais deux auteurs contemporains, l'un de Florence (Giovanni Villani, l. x, c. 220), et l'autre de Rome (Ludovico Monaldeschi, p. 533, 534), contrarient l'opinion du poète, et sont moins favorables à leurs armes.

CHAPITRE LXX.

Caractère et couronnement de Pétrarque. — Rétablissement de la liberté et du gouvernement de Rome par le tribun Rienzi. — Ses vertus et ses vices, son expulsion et sa mort. — Les papes quittent Avignon et retournent à Rome. — Grand schisme d'Occident. — Réunion de l'église latine. — Derniers combats de la liberté romaine. — Statuts de Rome. — Formation définitive de l'état ecclésiastique.

Les modernes ne voient dans Pétrarque [2] que le chantre de Laure et de l'amour. Telle est l'harmonie de ses vers, que les Italiens le regardent ou plutôt l'adorent comme le père de leur poésie lyrique; et l'enthousiasme ou l'affectation de la sensibilité amoureuse répète ses chants ou du moins son nom. Quelle que puisse être l'opinion d'un étranger, il n'a qu'une connaissance superficielle de la langue italienne, et il doit s'en rapporter sur ce point aux yeux d'une nation éclairée. Toutefois j'ose espérer et je présume que les Italiens ne comparent pas des sonnets et des élégies, dont la marche est toujours uniforme et ennuyeuse, aux sublimes compositions de leurs poètes épiques, à l'originalité sauvage du Dante, aux beautés régulières du Tasse, ou à la variété enchanteresse de l'inimitable Arioste. Je suis encore moins propre à juger du mérite de l'amant, et je m'intéresse peu à une passion métaphysique pour une femme dont on a contesté l'existence [3], pour une femme si occupée

[1] L'abbé de Sade (t. I, notes, p. 61-66) a appliqué le sixième sonnet de Pétrarque, *Spirto Gentil*, etc., à Étienne Colonne le jeune:

Orsi, lupi, leoni, aquila e serpi
Ad una gran marmorea *Colonna*
Fanno noja sovente ed a se danno.

[2] Les Mémoires sur la Vie de François Pétrarque (Amsterdam, 1764, 1767, trois volumes in-4°) sont très-détaillés et très-agréables. C'est un ouvrage fait avec zèle, et écrit d'après l'étude exacte du poète et de ses contemporains; mais on perd trop souvent le héros au milieu de l'histoire générale de son siècle, et l'auteur affecte trop la politesse et la galanterie. Dans la préface du premier volume, l'abbé de Sade indique vingt biographes italiens qui ont traité le même sujet, et il examine leur mérite.

[3] L'opinion de ceux qui ne voient dans Laure qu'un objet imaginaire prévalut dans le quinzième siècle; mais les scrupuleux commentateurs n'étaient point d'accord, et ils disputaient pour savoir si Pétrarque a voulu

d'ailleurs [1], qu'elle eut onze enfans légitimes [2], tandis que son amoureux Céladon soupirait et chantait ses douleurs auprès de la fontaine de Vaucluse [3]. Au reste, dans l'opinion de Pétrarque et celle des plus graves de ses contemporains, son amour était un péché, et les vers italiens un amusement frivole. Il dut à des vers et à des morceaux de philosophie et d'éloquence écrits en latin sa réputation, qui ne tarda pas à remplir la France et l'Italie : ses amis et ses disciples se multiplièrent dans chaque ville, et, si le gros volume de ses œuvres [4] dort en paix, notre reconnaissance doit des éloges à l'homme qui, par ses préceptes et par son exemple, fit revivre le goût des auteurs du siècle d'Auguste. Pétrarque aspira dès ses premières années à la couronne poétique. Il obtint dans le cours de ses études le degré de maître ou de docteur royal en poésie [5]; et le titre de poète-lauréat, que la coutume, plutôt que la vanité, perpétue à la cour d'Angleterre [1], a été inventé par les césars de la Germanie. On donnait un prix au vainqueur dans les jeux de musique de l'antiquité [2]; on croyait que Virgile et Horace avaient été couronnés au Capitole : cette idée échauffa Pétrarque, qui voulut obtenir les mêmes honneurs [3], et le laurier [4] eut pour lui un attrait de plus, parce que ce nom ressemblait à celui de Laure. Les difficultés augmentaient le prix de la couronne et de la maîtresse; et, si la vertu ou la prudence de Laure fut inflexible [5], il subjugua du moins la nymphe de la poésie. Sa vanité n'était pas

désigner par ce nom la religion ou la vertu, la sainte Vierge ou..... Voyez les préfaces du premier et du second volume de l'abbé de Sade.

1 Laure de Noves naquit vers l'an 1307; elle épousa, au mois de janvier 1325, Huges de Sade, noble citoyen d'Avignon. Sa jalousie n'était pas un effet de l'amour, car il se maria une seconde fois, sept mois après la mort de Laure, qui arriva le 6 avril 1348, vingt-un ans après l'époque où Pétrarque l'avait vue pour la première fois.

2 *Corpus crebris partubus exhaustum* : l'abbé de Sade, si plein d'attachement et de reconnaissance pour Pétrarque, descend au dixième degré d'un des enfans de Laure. Il est vraisemblable que cette parenté lui a fait naître le projet de son ouvrage, et l'a déterminé à faire les plus grandes recherches sur les moindres détails de l'histoire et du caractère d'un de ses aïeux. (Voyez surtout le t. I, p. 122, 123-133; notes, p. 7-58; le t. II, p. 455-495; notes, p. 76-82.)

3 L'abbé de Sade (Mémoires, t. I, p. 340-359) décrit la fontaine de Vaucluse d'après les ouvrages de Pétrarque et ses connaissances personnelles. Ce n'était au vrai qu'une retraite d'ermite, et les modernes se trompent beaucoup s'ils supposent que Laure et son heureux amant vécurent dans la grotte.

4 L'édition de Bâle, du seizième siècle, sans indication de l'année, contient mille deux cent cinquante pages, petit caractère. L'abbé de Sade demande à grands cris qu'on fasse une édition latine de Pétrarque. Mais je doute beaucoup qu'elle soit utile au libraire et agréable au public.

5 Voyez Selden. *Titles of Honour* (t. III de ses OEuvres, p. 457-466). Un siècle avant Pétrarque, saint François reçut la visite d'un poète *qui ab imperatore fuerat coronatus et exinde rex versuum dictus*.

1 Depuis Auguste jusqu'à Louis XIV, la muse des poëtes n'a été que trop mensongère, et vénale : mais je suis tenté de croire que dans aucun siècle et dans aucune cour il n'y a jamais eu, ainsi qu'à la cour d'Angleterre, un poète stipendié, qui, sous tous les règnes et dans toutes les occasions, soit obligé de fournir deux fois par an des vers flagorneurs, qu'on puisse chanter dans la chapelle du palais, et, je crois, en présence du souverain. Je parle avec d'autant plus de liberté, que la vertu du roi d'Angleterre est au-dessus de ces éloges, et que le poète actuel est un homme de génie.

2 Isocrates (*in Panegyrico*, t. I, p. 116, 117, édit. Battie, Cantab. 1729), revendique pour Athènes sa patrie la gloire de l'établissement de αγωνας και τα αθλα μεγιστα μη μονον ταχους και ρωμης, αλλα και λογων και γνωμης. On imita à Delphes les Panathénées; mais aux jeux olympiques on ne donna la couronne de musique que lorsqu'elle fut arrachée par la vanité du tyran Néron. (Suétone *in Nerone*, c. 23; Philostrat., *apud Casaubon, ad locum*; Dion Cassius, ou Xiphilin, l. LXIII, p. 1032, 1041; Potter, *Greek Antiquities*, vol. I, p. 445-450.)

3 Les jeux capitolins (*certamen quinquennale musicum, equestre, gymnicum*) furent établis par Domitien (Suétone, c. 4) l'an 86 de Jésus-Christ (Censorin., *de Die natali*, c. 18, p. 100, édit. Haverscamp), et ne furent abolis qu'au quatrième siècle (Ausonius, *de Professoribus Burdegal. V*). Si la couronne était accordée au mérite supérieur, l'exclusion de Stace (*Capitolia nostræ inficiata lyræ*, Sylv., l. III, v., 31) fait honneur aux jeux du Capitole : les poètes latins qui vécurent avant Domitien ne furent couronnés que dans l'opinion publique.

4 Le laurier était la couronne des jeux de Delphes, et non des jeux capitolins, ce qu'ignoraient Pétrarque et les sénateurs de Rome (Pline, Hist. Nat., XV, 39; Hist. critique de la République des Lettres, t. I, p. 150-220). Les vainqueurs ne recevaient au Capitole qu'une guirlande de feuilles de chêne (Martial., l. IV, épigramme 54).

5 L'abbé de Sade s'est efforcé, et avec quelque succès, de prouver la chasteté de Laure, en dépit de la censure des graves personnages et du sourire malin des gens du monde. (T. II, notes, p. 76-82.)

délicate, puisqu'il se plaît à vanter ses propres travaux ; son nom était devenu populaire; ses amis le servaient avec chaleur, et sa dextérité surmonta les oppositions publiques ou secrètes de la jalousie et du préjugé. A l'âge de trente-six ans, on le pria d'accepter un honneur qu'il désirait vivement: il était alors dans la solitude de Vaucluse; et, le jour où il reçut cette belle invitation de la part du sénat de Rome, il en reçut une semblable de la part de l'université de Paris. Sans doute il n'appartenait pas au savoir d'une école de théologie et à l'ignorance d'une ville livrée au désordre de distribuer cette couronne immortelle, que les hommages du public et de la postérité décernent au génie; mais Pétrarque eut soin d'écarter cette fâcheuse réflexion, et, après quelques momens d'incertitude et de joie, il se décida pour les honneurs que lui offrait la métropole du monde.

La cérémonie de son couronnement [1] se fit au Capitole, par le suprême magistrat de la république, son protecteur et son ami. On y vit douze jeunes patriciens en habit écarlate, et six représentans des plus illustres familles, en robes vertes, avec des guirlandes de fleurs. Le sénateur, comte d'Anguillara, allié des Colonnes, monta sur son trône, environné des princes et des nobles ; et Pétrarque, appelé par un héraut, se leva. Après avoir fait un discours sur un texte de Virgile, et formé à trois reprises des vœux pour la prospérité de Rome, il s'agenouilla devant le trône, et le sénateur, en lui mettant une couronne de laurier sur la tête, lui dit: « C'est la récompense du mérite. » Le peuple, dans ses acclamations, souhaita une longue vie au Capitole et au poète. Pétrarque, pour donner une marque de son génie et de sa reconnaissance, prononça ensuite un sonnet à la gloire de Rome : le cortége se rendit au Vatican, et le poète déposa devant l'autel de Saint-Pierre la couronne profane qu'il venait d'obtenir. Le diplôme [1] qu'on offrit à Pétrarque lui accordait un titre et des priviléges qui ne subsistaient plus depuis treize siècles : on l'autorisait à porter une couronne de laurier, de lierre ou de myrte, à prendre l'habit de poète, à donner des leçons, à établir des discussions et des interprétations, et à faire des compositions dans tous les lieux et sur tous les sujets de littérature. Le sénat et le peuple ratifièrent cette grâce, et on y ajouta le caractère de citoyen de Rome, comme une récompense de son zèle pour la gloire de cette ville. Cette distinction était honorable, et il la méritait. Il avait puisé dans les écrits de Cicéron et de Tite-Live les idées de ces patriotes des beaux temps de la république; son imagination ardente donnait à toutes les idées la chaleur du sentiment, et faisait de tout sentiment une passion. La vue des sept collines et de leurs ruines majestueuses fortifia ces impressions. Il aimait un pays qui, après l'avoir couronné, l'adoptait pour un de ses enfans. La misère et l'abaissement de Rome excitèrent son indignation et sa pitié; il dissimula les fautes de ses concitoyens; il applaudissait avec enthousiasme aux derniers héros et aux dernières matrones de la république; et, entraîné par le souvenir du passé et des espérances sur l'avenir, il se plaisait à oublier les mœurs du temps où il vivait. Rome passait toujours pour être, selon les lois, la maîtresse du monde; le pape et l'empereur avaient abandonné leur poste, et s'étaient retirés sur les bords du Rhône et du Danube, mais en reprenant ses vertus, elle pouvait rétablir sa liberté et sa domination. Tandis que Pétrarque se livait ainsi à son enthousiasme et à son éloquence [2], une ré-

[1] L'abbé de Sade décrit avec beaucoup d'exactitude tout ce qui a rapport au couronnement de Pétrarque (t. I, p. 425-435 ; t. II, p. 1-6; notes, p. 1-13). Ces détails sont tirés des écrits de Pétrarque et du Journal romain *de Ludovico Monadeschi* ; il a eu soin de ne pas mêler à ce récit les fables plus récentes de Sannuccio Delbene

[1] L'acte original est imprimé parmi les pièces justificatives dans les Mémoires sur Pétrarque, t. III. p. 50-53.

[2] On aura des preuves de son enthousiasme pour Rome si on lit au hasard une page de Pétrarque ou de son biographe français. Ce dernier a décrit le premier voyage du poète à Rome (t. I, p. 323-335) ; mais, au lieu de tant de fleurs de rhétorique et de moralités, Pétrarque aurait fait l'amusement de son siècle et de la postérité s'il eût joint une description exacte de la ville et celle de son couronnement.

volution qui réalisa pour un moment ses brillantes chimères étonna l'Italie et l'Europe. Je vais parler de l'élévation et de la chute du tribun Rienzi [1] : le sujet a de l'intérêt, les matériaux sont en grand nombre, et le coup-d'œil d'un barde rempli de patriotisme [2] animera quelquefois le récit détaillé mais simple du Florentin [3] et du Romain [4] qui ont traité ce morceau d'histoire.

Dans un quartier de la ville qui n'était habité que par des artisans et des Juifs, le mariage d'un cabaretier et d'une blanchisseuse produisit le libérateur de Rome [5]. Une pareille famille ne pouvait donner ni dignité ni fortune à Nicolas Rienzi Gabrini; mais elle s'imposa des privations pour le faire élever avec soin; et cette éducation occasiona sa gloire et sa fin tragique. Le jeune plébéien étudia l'histoire et l'éloquence, les écrits de Cicéron, de Sénèque, de Tite-Live, de César et de Valère Maxime, et son génie s'éleva au-dessus de ses égaux et de ses contemporains : il lisait avec une ardeur infatigable les manuscrits et les marbres de l'antiquité; pour instruire ses concitoyens, il aimait à prendre un langage familier; et, lorsqu'on le provoquait, il s'écria souvent : « Où sont aujourd'hui ces Romains? a-t-on leurs vertus, » leur justice et leur puissance? Pourquoi » n'ai-je pas reçu le jour dans ces temps heureux [1] ? » Lorsque la république envoya à la cour d'Avignon une ambassade composée des trois ordres de l'état, on n'oublia pas les talens de Rienzi, et il fut un des treize députés des communes. Il harangua le pape Clément VI, et il eut le plaisir de converser avec Pétrarque, esprit analogue au sien; mais bientôt l'humiliation et la pauvreté arrêtèrent ses désirs ambitieux; il n'avait plus qu'un vêtement, et il vivait des aumônes de l'hôpital. Il sortit de la misère par son mérite ou par hasard; il obtint l'emploi de notaire apostolique, qui lui procura un salaire journalier de cinq florins d'or, des liaisons plus honorables et plus étendues, et l'avantage de faire contraster l'intégrité de ses paroles et de ses actions et les vices de sa patrie. Son éloquence rapide et persuasive faisait une grande impression sur la multitude, toujours disposée à l'envie et à la censure : la mort de son frère, tué par des assassins qu'on n'avait pas punis, lui donnait une nouvelle ardeur; et il était impossible d'excuser ou d'exagérer les malheurs publics : on ne trouvait plus à Rome la tranquillité et

[1] Le P. du Cerceau, jésuite, a écrit l'Histoire de la *Conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi, tyran de Rome, en* 1347; ouvrage publié à Paris en 1748, in-12, après sa mort. Je lui dois quelques faits et divers documens qui se trouvent dans un livre de Jean Hocsemius, chanoine de Liége, historien contemporain (Fabricius, *Biblioth. Latin. med. ævi*, t. III, p. 273, t. IV, p. 85).

[2] L'abbé de Sade, qui fait un si grand nombre d'excursions sur l'histoire du quatorzième siècle, n'a pas marqué de traiter une révolution qui intéressait Pétrarque si vivement (Mémoires, t. II, p. 50, 51-320-417; notes, p. 70-76; t. III, p. 221-243, 366-375). Il y a lieu de croire qu'aucune des idées ou aucun des faits qui se trouvent dans les écrits de Pétrarque ne lui ont échappé.

[3] Giovanni Villani, l. XII, c. 89-104, dans Muratori, *Rerum italicarum Script.*, t. XIII, p. 969, 970-981-983.

[4] Muratori a inséré dans son troisième volume des Antiquités italiennes (p. 249-548) les *Fragmenta Historiæ romanæ ab anno* 1327 *usque ad annum* 1354, dans le dialecte qu'on parlait à Rome et à Naples au quatorzième siècle, et une version latine en faveur des étrangers. Les fragmens contiennent les détails les plus authentiques de la Vie de Cola (Nicolas) di Rienzi : ils avaient été imprimés en 1627, in-4°, sous le nom de Thomas Fortifiocca, dont on ne dit rien dans cet ouvrage, sinon qu'il avait été puni par le tribun pour un crime de faux. La nature humaine est rarement capable d'une impartialité si sublime et si simple : mais, quel que soit l'auteur de ces fragmens, il les a écrits sur les lieux et au temps de la révolution, et il peint sans dessein et sans art les mœurs de Rome et le caractère du tribun.

[5] Le plus beau moment de la vie de Rienzi, celui de son gouvernement en qualité de tribun, se trouve dans le dix-huitième chapitre des Fragmens (p. 399-479). Ce chapitre dix-huit forme dans la nouvelle division le deuxième livre de l'histoire, qui contient trente-huit chapitres ou sections d'une moindre étendue.

[1] Voici un échantillon de l'idiome qu'on parlait à Rome et à Naples au quatorzième siècle : « Fo da soa juventuine nutricato di latte de eloquentia, bono gramatico, » megliore rettuorico, autorista bravo. Deh como et » quanto era veloce leitore! molto usava Tito Livio, Se» neca, et Tullio, et Balerio Massimo, molto li dilettava » le magnificentie di Julio Cesare raccontare. Tutta la die » se speculava negl' intagli di marmo lequali iaccio in» torno Roma. Non era altri che esso, che sapesse lejere » li antichi pataffii. Tutte scritture antiche vulgarizzava; » quesse fiure di marmo justamente interpretava. Oh » come spesso diceva : Dove suono quelli buoni Romani ? » dove ene loro somma justitia? Poteramme trovare in » tempo che quessi fiuriano! »

la justice, objets de toutes les sociétés civiles : des attentats qu'on se permit contre la pudeur des femmes et des filles blessèrent profondément des citoyens[1] jaloux qui avaient enduré des outrages personnels et le vol de leurs propriétés; ils étaient opprimés également par la morgue des nobles et la corruption des magistrats; et, comme des portraits satiriques l'indiquaient alors, si les lions du Capitole se distinguaient par l'abus des armes, les chiens et les serpens se distinguaient par l'abus des lois. Rienzi avait imaginé ces emblèmes allégoriques pour échauffer le peuple; il les plaçait dans les rues et dans les églises; et, tandis que la foule les regardait avec curiosité, l'orateur, plein de hardiesse, en développait le sens, il en appliquait la satire; il allumait les passions des spectateurs, et annonçait un espoir éloigné de délivrance et de bonheur. Les priviléges de Rome, sa souveraineté à jamais durable sur les barons et sur les provinces, étaient l'objet de ses discours en public et en particulier; et un monument de servitude devint, entre ses mains, un titre de liberté. Le décret du sénat qui accordait les plus grandes prérogatives à l'empereur Vespasien avait été inscrit sur une table de cuivre qu'on voyait encore dans le chœur de l'église de Saint-Jean-de-Latran[2]. Il invita les nobles et les plébéiens à la lecture solennelle de ce décret, et on éleva un théâtre pour les recevoir. Rienzi arriva couvert d'un habit qui avait de la magnificence et quelque chose de mystérieux; il expliqua l'inscription, il la traduisit en langue vulgaire; il la commenta[3], et peignit avec éloquence l'antique gloire du sénat et du peuple, d'où dérivait toute espèce de pouvoir légal. Telle fut l'ignorance des nobles, qu'ils n'aperçurent pas le but du réformateur : ils l'arrêtèrent quelquefois par des paroles ou par des voies de fait; mais ils lui permettaient souvent d'amuser de ses menaces et de ses prédictions les personnes qui se rassemblaient au palais Colonne; le moderne Brutus[1] prenait le masque de la folie, et jouait le rôle d'un bouffon pour cacher sa sagesse. Tandis qu'il se livrait à leur mépris, le rétablissement du *bon état*, son expression favorite, paraissait au peuple désirable, possible, et même prochain; tous les plébéiens étaient disposés à donner des éloges à leur libérateur, et quelques-uns eurent le courage de lui donner des secours.

Une prophétie ou plutôt une sommation affichée à la porte de l'église de Saint-George fut le premier aveu public de ses desseins, et une assemblée de cent citoyens qu'il harangua la nuit sur l'Aventin fut le premier acte de la révolution. Après avoir exigé des conspirateurs un serment de garder le secret et de se secourir, il leur fit voir l'importance et la facilité de l'entreprise; il leur dit que les nobles désunis et sans ressource n'étaient puissans que parce qu'on les croyait forts; que le pouvoir et le droit se trouvaient dans les mains du peuple; que les revenus de la chambre apostolique tireraient de la misère les pauvres citoyens, et que le pape lui-même approuverait leur victoire sur les ennemis du gouvernement et de la liberté. Après avoir assuré à sa première déclaration l'appui d'une troupe fidèle, il ordonna, au son des trompettes, que chacun eût à se trouver sans armes, la nuit du lendemain, devant l'église de Saint-Ange, afin de pourvoir au rétablissement du *bon état*. Durant cette nuit mémorable, il fit célébrer trente messes du Saint-Esprit, auxquelles il assista : à la pointe jour il sortit de l'église, tête nue, mais bien armé et ayant autour de

1 Pétrarque rapproche la jalousie des Romains du caractère facile des maris d'Avignon (Mémoires, t. I, p. 330).

2 Les fragmens de la *Lex Regia* se trouvent dans les Inscriptions de Gruter (t. I, p. 242), et à la fin du Tacite d'Ernesti, avec des notes savantes de l'éditeur (t. II)

3 Je ne puis omettre une grosse faute de Rienzi. La *Lex Regia* autorise Vespasien à étendre le *pomærium*, mot familier à tous les antiquaires. Le tribun n'en connaissait pas la valeur; il le traduisait le *jardino de Roma cioene Italia;* et le traducteur latin (p. 406) et l'historien français (p. 33), dont l'ignorance est moins excusable, ont adopté ce sens. Le savoir de Muratori lui-même s'est endormi sur ce passage.

1 « Priori (Bruto) tamen similior, juvenis uterque, » longè ingenio quam cujus simulationem induerat, ut » sub hoc obtentu liberator ille P. R. aperiretur tempore » suo.... Ille regibus, hic tyrannis contemptus. » (*Opp.*, p. 536.)

lui cinq cents conjurés. L'évêque d'Orviète, vicaire du pape, qu'on avait déterminé à jouer un rôle dans cette cérémonie, marchait à la droite de Rienzi, devant lequel on portait trois étendards, sur lesquels étaient peints les symboles de la liberté, de la justice et de la paix. Le premier, qu'on nommait la *bannière de la liberté,* représentait Rome assise sur deux lions, et tenant d'une main une palme, et de l'autre un globe; sur celle de la *justice*, on voyait saint Paul un glaive à la main, et sur le troisième saint Pierre avec les clefs de la *concorde* et de la *paix*. Rienzi était encouragé par les applaudissemens d'une foule innombrable qui comprenait peu de chose à tout cet appareil, mais qui formait de grandes espérances; et la singulière procession qu'il avait imaginée se rendit du château Saint-Ange au Capitole. De secrètes émotions qu'il s'efforça de supprimer troublèrent son triomphe : il pénétra sans obstacle et avec l'air de la confiance dans la citadelle de la république; et du haut du balcon il harangua les plébéiens, qui confirmèrent ses actes et ses lois de la manière la plus flatteuse : on eût dit que les nobles n'avaient ni armes ni conseils. On avait eu soin de choisir le moment où Étienne Colonna, le plus redoutable d'entre eux, ne se trouvait pas à Rome. A la première rumeur il revint dans son palais; il affecta de mépriser cette émeute de la populace, et déclara au député de Rienzi que, lorsqu'il en aurait le loisir, il jetterait par les fenêtres du Capitole le fou qui l'avait chargé d'une si belle commission. La grande cloche sonna bientôt le tocsin; le peuple devint si furieux, et le danger si pressant, qu'Étienne Colonne gagna avec précipitation le faubourg Saint-Laurent, et ensuite son château de Palestrine, regrettant son imprudence qui n'avait pas étouffé la première étincelle de la révolution. On publia au Capitole un ordre général et péremptoire, qui enjoignait à tous les nobles de se retirer paisiblement dans leurs domaines : ils obéirent; et leur départ assura la tranquillité de Rome, où l'on ne vit plus que des citoyens soumis aux volontés du réformateur.

Mais, cette soumission volontaire disparaissant avec les premiers mouvemens de l'enthousiasme, Rienzi reconnut l'importance de justifier son usurpation par des formes régulières et un titre légal. S'il l'eût voulu, le peuple, reconnaissant et enivré de l'exercice du pouvoir, aurait accumulé sur sa tête les titres de sénateur et de consul, de roi et d'empereur : il préféra l'antique et modeste nom de tribun; la protection des communes formait l'essence de ce titre sacré, mais il n'avait jamais donné de part à la puissance législative ou au pouvoir exécutif de la république. Rienzi, revêtu du caractère de tribun, publia, de l'aveu des Romains, les règlemens les plus salutaires pour le rétablissement et le maintien du bon état. Conformément aux vœux de l'honnêteté et de l'inexpérience, une loi ordonna de terminer en quinze jours tous les procès civils. Le danger des parjures multipliés justifie peut-être une autre loi qui infligeait au crime de fausse accusation la peine qu'aurait subie l'accusé. Les désordres du temps le déterminèrent peut-être à punir de mort tous les homicides, et à ordonner la peine du talion sur toutes les injures. Comme on ne pouvait espérer une bonne administration de la justice qu'après avoir aboli la tyrannie des nobles, on déclara que personne, excepté le suprême magistrat, n'aurait la possession ou le commandement des portes, des ponts ou des tours de l'état; qu'on n'introduirait aucune garnison particulière dans les villes ou châteaux du territoire de Rome; que les barons répondraient de la sûreté des grands chemins et de la libre circulation des denrées, et que la protection des malfaiteurs et des voleurs entraînerait une amende de mille marcs d'argent. Pour que ces règlemens eussent de l'effet, pour qu'ils ne fussent pas ridicules, le glaive de la puissance civile devait contenir les nobles. Au premier moment d'alarme, la cloche du Capitole pouvait rassembler plus de vingt mille citoyens; mais le tribun et les lois avaient besoin d'une force régulière et permanente. Tous les hâvres de la côte avaient un vaisseau chargé de la défense du commerce. Les treize quartiers de la ville levèrent et tinrent constamment sous les armes une milice de trois cent soixante cavaliers et de treize cents fantassins, et on retrouve l'es-

prit généreux des républiques dans les trois cents florins qu'on assigna aux héritiers des soldats tués au service de la république. Rienzi employa les revenus de la chambre apostolique aux frais de la défense de l'état, à l'établissement des greniers publics, au soulagement des veuves, des orphelins et des couvens pauvres. Les fourrages, l'impôt sur le sel et les douanes produisaient chacun cent mille florins par année [1]; les abus étaient bien crians, si, comme on le dit, la judicieuse économie du tribun tripla en quatre ou cinq mois le revenu de la contribution sur le sel. Après avoir ainsi rétabli les forces et les finances de la république, Rienzi manda les nobles, qui continuaient à jouir d'une sorte d'indépendance dans leurs châteaux; il leur enjoignit de se trouver au Capitole, et de venir prêter le serment de fidélité au nouveau gouvernement, et de soumission aux lois du bon état. Les princes et les barons craignirent pour leur personne; mais ils sentirent qu'un refus aurait encore plus de dangers, et ils rentrèrent dans Rome avec le maintien qui convenait à de paisibles citoyens. Les Colonnes et les Ursins, les Savelli et les Frangipani, parurent au milieu de la foule devant le tribunal d'un plébéien, de ce vil bouffon dont ils s'étaient moqués si souvent; et un dépit qu'ils ne pouvaient cacher augmentait leur humiliation. Le même serment fut prononcé tour à tour par les diverses classes de la société, par les prêtres et par ceux qui vivaient noblement, par les juges et les notaires, par les marchands et les artisans, et on observa avec raison que les dernières classes furent celles qui eurent le plus de bonne foi et de zèle. Ils jurèrent de vivre et de mourir au sein de la république et de l'église, dont on lia adroitement les intérêts en associant, pour la forme, l'évêque d'Orviète, vicaire du pape, à l'office de tribun. Rienzi se vantait d'avoir affranchi le trône et le patrimoine de saint Pierre d'une aristocratie de rebelles; et Clément VI, qui se réjouissait de la chute des nobles, affectait de croire aux démonstrations d'attachement que lui donnait le réformateur, d'applaudir à ses grandes qualités, et de confirmer le pouvoir dont il avait été revêtu par le peuple. Un zèle très-vif pour la pureté de la foi animait les discours et peut-être le cœur de Rienzi; il cherchait sans doute à faire croire que sa mission était surnaturelle, car il laissa entrevoir ses prétentions au caractère d'inspiré de Dieu : il imposa une amende assez considérable à ceux qui ne rempliraient pas le devoir annuel de la confession et de la communion; et des règlemens sévères parurent assurer le bien-être spirituel et temporel de ses concitoyens [1].

Jamais peut-être l'énergie d'un seul homme n'a produit de si grands effets que dans la brusque révolution opérée par le tribun Rienzi. Il soumit à la discipline d'une armée ou d'un couvent un repaire de bandits; il écoutait avec patience, il rendait une prompte justice, il était inexorable dans ses châtimens; le pauvre et l'étranger l'abordaient sans peine, et ni la naissance, ni la dignité, ni les immunités de l'église, ne pouvaient sauver le coupable ou ses complices. Il abolit dans Rome les maisons privilégiées et tous ces asiles qui arrêtaient les officiers de la justice, et il employa aux fortifications du Capitole le fer et le bois de leurs barricades. Le père des Colonnes avait reçu un criminel dans son palais ; il ne voulait point le rendre, et Rienzi le fit enlever de force. On avait volé près de Capranica une mule et une jatte d'huile, et le seigneur du canton, qui était de la famille des Ursins, fut condamné à payer la valeur de la mule et de l'huile, et de plus à une amende de cinq cents florins, pour avoir mal gardé la route : on ne respecta pas plus la personne des barons que leurs maisons ou leurs terres; et, soit par hasard, soit à dessein, Rienzi traitait avec la même rigueur les chefs

[1] Je lis dans un manuscrit *perfumante quatro* SOLDI, dans un autre *quatro* FIORINI : cette différence est grave, puisque le florin valait dix *solidi romains* (Muratori, Dissert. 28). Il résulte de la première version qu'il y avait à Rome vingt-cinq mille familles, et de la seconde qu'il y en avait deux cent cinquante mille; et il me paraît que la première est plus conforme à la situation de Rome et de son territoire au quatorzième siècle.

[1] Hocsemius, p. 398, dans du Cerceau, Hist. de Rienzi, p. 194. Les quinze lois que publia ce tribun se trouvent dans Fortifiocca (l. II, c. 4).

des factions opposées. Pierre Agapet Colonne, qui avait été sénateur de Rome, fut arrêté dans la rue pour une injustice ou pour une dette; et Martin des Ursins, qui, entre divers actes de violence et de rapines, avait pillé un navire naufragé à l'embouchure du Tibre, mourut de la main du bourreau [1]. Le nom de celui-ci, son mariage récent, sa maladie, qu'on croyait mortelle, les sollicitations de deux cardinaux qui étaient ses oncles, n'ébranlèrent pas l'inflexible tribun, qui voulait faire un exemple, et qui avait choisi sa victime. Les officiers publics arrachèrent Martin des Ursins de son palais et de son lit : son procès ne fut pas long, mais on suivit les formes légales; la cloche du Capitole assembla le peuple; il arriva dépouillé de son manteau et les mains liées derrière le dos; on le fit mettre à genoux et on lui lut son arrêt de mort; on lui laissa peu de momens pour sa confession, et on le mena au gibet. Dès ce moment, tous les coupables perdirent l'espoir d'échapper au châtiment, et l'évasion des méchans et des hommes oiseux purifia bientôt la ville et le territoire de Rome. Alors, dit Fortifiocca, les forêts se réjouirent de n'être plus infestées de brigands; les bœufs reprirent les travaux du labourage; les pélerins revinrent dans les églises; les grands chemins et les hôtelleries se remplirent de voyageurs; le commerce, l'abondance et la bonne foi reparurent dans les marchés, et des bourses d'or laissées sur une route furent en sûreté. Lorsque les sujets n'ont pas à craindre pour leur vie et leur propriété, l'industrie se ranime d'elle-même : Rome était toujours la métropole du monde chrétien, et les étrangers qui avaient joui de l'heureuse administration du tribun publièrent dans tous les pays sa gloire et sa fortune.

Rienzi, enivré par ses succès, conçut une idée qui avait de la grandeur, mais qui peut-être était chimérique : il voulait former des divers états de l'Italie une république fédérative, dont Rome serait la tête. Il n'était pas moins éloquent dans ses écrits que dans ses discours : il fit sur cet objet un grand nombre de lettres qu'il envoya aux villes libres et aux différens princes par des messagers. Ces messagers traversaient à pied les bois et les montagnes, une baguette blanche à la main; leur personne avait dans les contrées ennemies le caractère sacré des ambassadeurs, et, prenant à leur retour le langage de la flatterie ou de la vérité, ils dirent qu'ils avaient trouvé les grands chemins bordés d'une multitude à genoux, qui priait le ciel pour le succès de leur voyage. Si les passions avaient pu écouter la raison, si l'intérêt public avait pu triompher de l'intérêt particulier, *la chambre de justice* qu'il créa aurait anéanti la discorde qui troublait les peuples, et fermé les Alpes aux barbares du Nord. Mais l'époque favorable à cette réunion était passée; et, si Venise, Florence, Sienne, Pérouse et d'autres villes inférieures offrirent au *bon état* les vies et la fortune de leurs sujets, les tyrans de la Lombardie et de la Toscane méprisèrent ou détestèrent le plébéien qui venait d'établir une constitution libre. Leur réponse cependant, ainsi que celle des autres cantons de l'Italie, était remplie de témoignages d'amitié et de considération pour le tribun : Rienzi reçut bientôt des ambassadeurs des princes et des républiques, et, au milieu de ces étrangers et dans toutes les occasions, il savait prendre la courtoisie familière ou majestueuse d'un souverain [1]. L'époque la plus glorieuse de son règne fut

[1] Fortifiocca, l. II, c. 11. Les détails de ce naufrage font connaître quelques circonstances du commerce et de la navigation du quatorzième siècle. 1° Le navire avait été construit à Naples, et on l'avait frété pour les ports de Marseille et d'Avignon. 2° Les matelots étaient originaires de Naples et de l'île d'OEnaria, et moins habiles que ceux de la Sicile et de Gênes. 3° Le navire était revenu de Marseille en longeant les côtes; assailli par une tempête, il s'était réfugié à l'embouchure du Tibre, mais il manqua le courant et échoua : l'équipage, n'ayant pu le dégager, descendit à terre. 4° Ce navire portait au trésor royal le revenu de la Provence, plusieurs balles de poivre, de cannelle et d'étoffes de France, et le tout ne valait que vingt mille florins.

[1] Ainsi une ancienne connaissance d'Olivier Cromwell, qui se souvenait de l'avoir vu entrer à la chambre des communes d'un air si gauche et si ignoble, fut étonnée de l'aisance et de la majesté que le protecteur avait sur le trône. (Voyez Harris, *Life of Cromwell*, p. 27-34, d'après Clarendon, Warwick, Witelocke, Waller, etc.). Il paraît qu'un homme qui sent son mérite et son pouvoir, prend aisément les manières de sa dignité.

le moment où Louis, roi de Hongrie, invoqua sa justice contre sa belle-sœur, Jeanne, reine de Naples, qui avait fait étrangler son mari[1]. Le tribun instruisit le procès de Jeanne d'une manière solennelle; mais, après avoir entendu de part et d'autre les avocats[2], il eut la sagesse de renvoyer à une autre époque la décision de cette grande affaire, que le glaive du Hongrois ne tarda pas à terminer. Au-delà des Alpes, et surtout à Avignon, la révolution excitait la curiosité, la surprise et les applaudissemens. Pétrarque avait vécu dans l'intimité avec Rienzi; peut-être lui avait-il donné des conseils secrètement; les écrits qu'il publia à cette époque respirent le patriotisme et la joie; et, entraîné par ses devoirs de citoyen de Rome, il oublia le respect qu'il devait au pape et la reconnaissance qu'il devait aux Colonnes. Il défend la révolution, il applaudit au héros, et, à travers quelques craintes et quelques avis, il fait de beaux calculs sur les progrès et la permanence de la nouvelle république[3].

Tandis que Pétrarque s'abandonnait à ses chimères, la réputation et le pouvoir de son héros déclinaient avec rapidité; et le peuple étonné, qui avait vu d'un œil d'admiration l'ascension du météore, commença à remarquer les irrégularités de sa marche, et les vicissitudes de la lumière et de l'ombre. Plus éloquent que judicieux, plus entreprenant que résolu, Rienzi ne tenait pas ses talens asservis à l'empire de la raison; il exagérait toujours les objets de crainte et d'espoir : sans doute la prudence n'aurait pas élevé son trône, mais elle devait le soutenir, et il n'en fit aucun usage. Au faîte des grandeurs, ses bonnes qualités prirent insensiblement le caractère des vices qui touchent à chaque vertu : sa justice dégénéra en cruauté, sa libéralité en profusion, et le désir de la réputation ne fut plus qu'une vanité puérile. Il aurait dû savoir que les premiers tribuns, si forts et si sacrés dans l'opinion publique, avaient le ton, le vêtement ou le maintien d'un plébéien ordinaire[1], que, lorsqu'ils parcouraient la ville à pied, un seul *viator* les accompagnait. Les Gracques auraient souri d'indignation et de mépris en voyant leur successeur se qualifier de SÉVÈRE ET MISÉRICORDIEUX; LIBÉRATEUR DE ROME; DÉFENSEUR DE L'ITALIE[2]; AMI DU GENRE HUMAIN, DE LA LIBERTÉ, DE LA PAIX ET DE LA JUSTICE; TRIBUN AUGUSTE. C'est avec un appareil de théâtre que Rienzi avait préparé la révolution; mais ensuite, livré au luxe et à l'orgueil, il abusa de la maxime qui recommande de parler tout à la fois aux yeux et à l'esprit de la multitude. Il avait une belle figure[3], mais l'intempérance ne tarda pas à la grossir et à la défigurer; et, comme il avait beaucoup de disposition au rire, il ne la corrigeait en public qu'en affectant un air sévère. Dans les grandes occasions il portait une robe de velours ou de satin de plusieurs

[1] Voyez les détails, les causes et les effets de la mort d'André, dans Giannone (t. III, l. XXIII, p. 220-229) et les Mémoires sur la vie de Pétrarque (t. II, p. 143-148-245-250-375-379; notes, p. 21-37). L'abbé de Sade voudrait diminuer le crime de Jeanne.

[2] L'avocat qui plaida contre Jeanne ne put rien ajouter à la force et à la brièveté de la lettre de Louis de Bavière : « Johanna! inordinata vita præcedens, retentio potestatis in regno, neglecta vindicta, vir alter susceptus, et excusatio subsequens, necis viri tui te probant fuisse participem et consortem. » Jeanne de Naples a des traits singuliers de ressemblance avec Marie d'Écosse.

[3] Voyez l'*Epistola hortatoria de capessendâ republicâ*, que Pétrarque adressa à Rienzi (*Opp.*, p. 535-540) et sa cinquième églogue ou pastorale, qui est une allégorie continuelle et remplie d'obscurité.

[1] Plutarque, dans ses questions romaines (*Opuscul.*, t. I, p. 505, *edit. græc. Henr. Steph.*), établit sur les principes les plus constitutionnels la simplicité et la grandeur des tribuns, qui, à proprement parler, n'étaient pas des magistrats, mais des surveillans de la magistrature. Il était de leur devoir et de leur intérêt *ομοιουσθαι σχηματι, και στολη και διαιτη τοις επιτυγχανουσι των πολιτων.... καταπατεισθαι δει* (mot de Curion) *και μη σεμνον ειναι τη του δημαρχου οψει... οσω δε μαλλον εκταπεινουνται τω σωματι τοσουτω μαλλον αυξεται τη δυναμει*, etc. Rienzi et Pétrarque n'étaient peut-être pas en état de lire un philosophe grec, mais Tite-Live et Valère Maxime, qu'ils étudiaient souvent, contiennent cette modeste doctrine.

[2] On ne peut rendre ni en anglais ni en français ce titre énergique mais barbare de *zelator Italiæ* que prenait Rienzi.

[3] *Era bell' uomo* (l. II, c. 1, p. 399). Il faut remarquer que le *riso sarcastico* de l'édition de Bracciano ne se trouve pas dans le manuscrit romain qu'a publié Muratori. Au retour de son premier exil, lorsqu'on le peignait presque comme un monstre, *Rienzi travea una ventrasca tonna trionfale a modo de uno abbate asiano or asinino.* (L. III, c. 18, p. 523.)

couleurs, garnie de fourrure et brodée en or : il tenait un sceptre d'acier, surmonté d'un globe et d'une croix d'or, qui renfermait un petit morceau de la vraie croix. Lorsqu'il parcourait la ville, ou assistait à une procession, il montait un cheval blanc, symbole de la royauté; le grand drapeau de la république, qui offrait un soleil environné d'étoiles, une colombe et une branche d'olivier, flottait au-dessus de sa tête; il jetait à la populace des pièces d'or et d'argent; il était entouré de cinquante gardes armés de hallebardes; et un escadron de cavalerie, qui avait des tymbales et des trompettes d'argent massif, précédait sa marche.

Le désir qu'il montra d'obtenir le rang de chevalier [1] laissa voir la bassesse de sa naissance, et dégrada la dignité de ses fonctions: en se faisant armer chevalier, il se rendit tout à la fois odieux aux nobles et aux plébéiens. Cette cérémonie épuisa les sommes qui restaient au trésor, et tout ce que le luxe et les arts de son temps pouvaient fournir. Le cortége partit du Capitole et alla au palais de Latran : on avait préparé des décorations et des jeux dans toute la longueur du chemin; le clergé, l'ordre civil et l'ordre militaire marchaient sous leurs bannières; les dames romaines accompagnaient sa femme, et les ambassadeurs des divers états de l'Italie louèrent en public et tournèrent secrètement en ridicule une pompe si bizarre et si nouvelle. Il ne rentra que le soir au palais de Constantin; il remercia alors et renvoya son nombreux cortége, qu'il invita à la fête du lendemain. Il reçut l'ordre du Saint-Esprit des mains d'un vieux chevalier : la purification du bain était une cérémonie préalable; et, ce qui scandalisa et révolta les Romains, plus qu'aucune autre des actions du tribun, il se servit du vase de porphyre où, d'après une sotte tradition, on croyait que Constantin avait été guéri de sa lèpre par le pape Silvestre [1]. Ne se contenant plus sur rien, il osa dormir dans l'enceinte sacrée du baptistère; et, un accident ayant fait tomber son lit de parade, on jugea que sa chute était très-prochaine. Lorsque les fidèles se rassemblaient pour les cérémonies du culte, il se montrait à eux dans une attitude majestueuse, avec une robe de pourpre, son épée et ses éperons d'or. Sa légèreté et son insolence interrompirent bientôt les saints mystères. Un jour il se leva de son trône, s'avança vers les fidèles, et dit à haute voix : « Nous ordonnons au pape Clément de se » présenter à notre tribunal; nous lui ordonnons de résider dans son diocèse de Rome; » nous intimons le même ordre au collége » des cardinaux [2]. Nous sommons devant » nous les deux prétendans, Charles de » Bohème et Louis de Bavière, qui prennent » le titre d'empereurs; nous ordonnons à tous » les électeurs d'Allemagne de nous informer » sur quel prétexte ils ont usurpé le droit » inaliénable du peuple romain, qui est l'an» cien et légitime souverain de l'empire [3]. » Il tira ensuite son épée, l'agita à trois reprises vers les trois parties du monde, et, dans son extravagance, il dit trois fois : « Et » cela aussi m'appartient. » L'évêque d'Orviète, vicaire du pape, essaya d'arrêter toutes ces folies; mais une musique guerrière étouffa ses faibles protestations; et, au lieu de sortir de l'assemblée, il dîna avec Rienzi, son collègue, à une table réservée jusqu'alors au souverain pontife. On prépara un de ces

[1] Quelque étrange que pût paraître cette fête, on en avait vu de pareilles. En 1327, un Colonne et un Ursin furent créés chevaliers par le peuple romain : ils se baignèrent dans de l'eau de rose; on déploya toute la magnificence des rois, et ils furent servis à Sancta Maria d'Araceli sur le mont Capitolin, par les vingt-huit *buoni uomini*. Ils reçurent ensuite de Robert, roi de Naples, l'épée de chevalier (Hist. Rom., l. I, c. 2, p. 259).

[1] Tout le monde croyait alors à la lèpre et au bain de Constantin (Pétrarque, *Epist. Famil.*, VI, 2); et Rienzi, pour justifier sa conduite, observa à la cour d'Avignon qu'un chrétien dévot n'avait pu profaner un vase dont un païen s'était servi. Mais la bulle d'excommunication lancée contre le tribun rappelle ce crime (Hocsemius, dans du Cerceau, p. 189, 190).

[2] Cette sommation *verbale*, relative au pape Clément VI, que rapportent Fortifiocca et un manuscrit du Vatican, est contestée par le biographe de Pétrarque (t. II, notes, p. 70-76), avec des raisons de peu d'effet. On ne doit pas s'étonner si la cour d'Avignon ne traita point cette question délicate.

[3] Quant aux deux empereurs rivaux sommés au tribunal de Rienzi, Hocsemius (dans du Cerceau, p. 163-166) rapporte ce trait de liberté et de folie.

banquets que les césars donnèrent jadis aux Romains. Les appartemens, les portiques et les cours du palais de Latran étaient remplis de tables pour les hommes et les femmes de toutes les conditions : un ruisseau de vin coulait des narines du cheval de bronze qui portait la figure de Constantin; la populace ne se plaignit que d'une chose, ce fut de manquer d'eau; et, contenue par la discipline et la crainte, elle ne se permit aucun écart. Bientôt après on couronna Rienzi [1]; les plus distingués d'entre les prêtres de Rome placèrent sept couronnes l'une après l'autre sur sa tête; elles représentaient les sept dons du Saint-Esprit : les premiers tribuns, dont Rienzi se piquait toujours de suivre l'exemple, auraient désapprouvé fortement la cérémonie et l'emblème : des spectacles si extraordinaires trompaient ou flattaient le peuple, qui satisfaisait sa vanité par celle de son chef. Mais dans sa vie privée il s'écarta bientôt des lois de la frugalité et de l'abstinence; et les plébéiens, qui avaient du respect pour le faste des nobles, furent blessés du luxe de leur égal. Sa femme, son fils, son oncle, qui avait exercé la profession de barbier, tenaient, avec des manières ignobles, des maisons de princes; et Rienzi se livra aux vices des rois sans en prendre la majesté.

Un auteur a décrit ainsi l'humiliation des barons de Rome : « Ils paraissaient devant » le tribun tête nue, les mains croisées sur » la poitrine, et le regard baissé. Ils trem- » blaient, bon Dieu! comme ils tremblaient [2]! » Tant que Rienzi n'imposa d'autre joug que celui de la justice, tant que ses lois parurent être celles du peuple romain, leur conscience les forçait d'estimer l'homme qu'ils détestaient par orgueil et par intérêt : les extravagances du tribun ajoutèrent le mépris à la haine; et ils eurent l'espoir de renverser un magistrat que la confiance publique ne soutenait plus avec la même force. L'animosité des Colonnes et des Ursins fut suspendue pour un moment; ils se réunirent par leurs vœux contre Rienzi, et concertèrent peut-être leurs projets. On saisit alors un meurtrier qui essaya d'attenter aux jours du tribun; on le mit à la torture, il accusa les nobles : dès l'instant où Rienzi mérita le sort d'un tyran, il en prit les soupçons et les maximes : le même jour, sous différens prétextes, il invita au Capitole ses principaux ennemis, parmi lesquels on comptait cinq personnes de la famille des Ursins et trois de celle des Colonnes : ils arrivèrent persuadés qu'on les appelait à un conseil ou à une fête, et Rienzi les fit arrêter : innocens ou coupables, ils durent avoir la même frayeur. Le son de la grosse cloche ayant rassemblé le peuple, ils furent accusés d'une conspiration contre la vie du tribun, et il ne se leva pas une main et pas une voix pour arracher les premières têtes de la noblesse au danger qui les menaçait. Ils passèrent la nuit dans des chambres séparées, et Étienne Colonne, frappant à la porte de sa prison, conjura les sentinelles, à diverses reprises, de le délivrer par une prompte mort d'une servitude si honteuse. L'arrivée d'un confesseur et le tintement de la cloche les instruisirent de leur destinée. La grande salle du Capitole, où l'on devait leur trancher la tête, était tapissée de rouge et de blanc. La physionomie du tribun était sombre et sévère, les bourreaux tenaient le glaive, et le son des trompettes interrompit les barons, qui voulurent adresser un discours à l'assemblée. Rienzi n'était pas moins agité que ces captifs; l'éclat de leur nom lui en imposait; il craignait leur famille, l'inconstance du peuple, et les reproches du monde entier; et, après un outrage aussi cruel, il imagina sottement qu'on lui pardonnerait s'il faisait grâce. Son discours, où l'on remarqua de l'embarras, fut celui d'un chrétien et d'un suppliant; en jouant le rôle d'un humble ministre des communes, il pria ses maîtres de pardonner à ces nobles criminels, et se porta caution de leur repentir et de leur bonne conduite. « Si la clémence des Ro- » mains vous fait grâce, leur dit le tribun, » ne promettrez-vous pas de consacrer votre

[1] Il est singulier que Fortifiocca n'ait pas parlé de ce couronnement, qui est si vraisemblable en lui-même, et qui est appuyé du témoignage de Hocsemius et même de Rienzi (du Cerceau, p. 167-170-229).

[2] « Puoi se faceva stare denante a se, mentre sedeva, li baroni tutti in piedi ritti co le vraccia piegate, e co li capucci tratti. Deh como stavano paurosi! » (*Hist. Rom.*, l. II, c. 20, p. 439.)

» vie et votre fortune à la défense du *bon* » *état?* » Les barons étonnés firent une inclination de tête, et, tandis qu'ils renouvelèrent leur serment de fidélité, ils formèrent peut-être en secret le vœu plus sincère de se livrer à la vengeance. Un prêtre prononça leur absolution au nom du peuple; ils reçurent la communion, ainsi que le tribun; ils assistèrent à un banquet, et, lorsqu'on eut épuisé tous les signes de réconciliation, ils retournèrent chez eux avec les nouveaux titres de généraux, de consuls et de patriciens[1].

Le souvenir du danger qu'ils avaient couru les arrêta pendant quelques semaines; mais, à la fin, les plus puissans d'entre les Ursins sortirent de la ville avec les Colonnes, et arborèrent à Marino l'étendard de la rébellion. On répara à la hâte les murs de ce château; les vassaux se rendirent auprès de leurs seigneurs; les hommes mis hors de la protection des lois s'armèrent contre le magistrat; de Marino jusqu'aux portes de Rome, on enleva le bétail, on dévasta les vignes et les champs de blé, et le peuple accusa Rienzi de ces calamités, sans se souvenir qu'elles étaient habituelles avant l'administration du tribun. Rienzi paraissait avec plus d'avantages sur la tribune que sur le champ de bataille; il ne s'occupa du soin d'arrêter les rebelles que lorsqu'ils eurent levé beaucoup de soldats et rendu leurs forteresses imprenables. La lecture de Tite-Live ne lui avait donné ni les talens ni la valeur d'un général: vingt mille Romains qu'il conduisit à l'attaque de Marino revinrent sans succès: sa vengeance s'amusa à peindre ses ennemis la tête en bas, et à noyer deux chiens (au moins aurait-il fallu deux ours), pour montrer le traitement que méritaient les Ursins. Les rebelles, convaincus de son incapacité, poussèrent leurs opérations avec plus de vigueur: soutenus secrètement par un assez grand nombre de citoyens, ils entreprirent de pénétrer dans Rome, par force ou par surprise, à la tête de quatre mille fantassins et treize cents cavaliers. On gardait la ville avec soin: le tocsin sonna toute la nuit: Rienzi fit aussi ouvrir insolemment les portes; mais ils crurent devoir se retirer. Les deux premières divisions s'éloignaient lorsque les nobles de l'arrière-garde, surpris de trouver une entrée libre, voulurent en profiter; et bientôt ils furent accablés par le nombre, et massacrés sans quartier. Étienne Colonne le jeune, de qui Pétrarque attendait la gloire de l'Italie, fut tué, après avoir vu tomber sous le fer de l'ennemi Jean son fils, jeune homme qui donnait de grandes espérances, Pierre son frère, son neveu et deux bâtards de sa maison. Sept personnes de la maison Colonne ayant ainsi perdu la vie, Rienzi s'avisa de dire que c'étaient les sept couronnes du Saint-Esprit; et, pour ajouter à sa satisfaction, le vieux chef de la maison de Colonne mourut bientôt de douleur. Le tribun, pour animer ses troupes, imagina une apparition et une prophétie de saint Martin et de Boniface VIII[1]: à l'exemple des bons capitaines, il poursuivit les fuyards; mais il oublia les maximes des anciens Romains, qui abhorraient les triomphes qu'on obtenait dans la guerre civile. Il monta ensuite au Capitole, déposa sur l'autel son sceptre et sa couronne, et se vanta *d'avoir coupé une oreille dont le pape et l'empereur n'avaient pu venir à bout*[2]. Dominé par la vengeance, il ne permit point qu'on enterrât les morts, et les corps des Colonnes, qu'il menaça d'exposer avec ceux des plus vils malfaiteurs, furent enterrés par les religieuses de leur famille[3].

[1] La lettre où Rienzi justifie sa conduite envers les Colonnes (Hocsemius, dans du Cerceau, p. 222-229) montre bien que c'était un fripon et un fou.

[1] Rienzi, dans la lettre citée plus haut attribue à saint Martin, qu'il qualifie de tribun, et à Boniface VIII, ennemi bien reconnu de la maison de Colonne, à lui-même et au peuple romain, la gloire de ce combat, dont Villani (l. XII, c. 104) fait une bataille régulière. Fortifiocca (l. II, c. 34-37) décrit en détail et avec simplicité le désordre du combat, la fuite des Romains et la lâcheté de Rienzi.

[2] Je ne parle ici que de la famille d'Étienne Colonne. Le P. du Cerceau confond souvent le père et le fils. Après l'extinction de la première souche, cette maison s'est perpétuée dans les branches collatérales, que je ne connais pas d'une manière bien exacte. « Circumspice, dit Pétrar» que, familiæ tuæ statum, Columniensium *domos:* so» lito pauciores habeat Columnas. Quid ad rem? Modo » fundamentum stabile, solidumque permaneat. »

[3] Les cardinaux de la maison Colonne fondèrent le cou-

Le peuple partagea la douleur de ces saintes filles; il se repentit de sa fureur, et abhorra l'indécente joie de Rienzi, qui alla voir le lieu où ces illustres victimes avaient reçu la mort. C'est là qu'il accorda à son fils les honneurs de la chevalerie; chacun des cavaliers de sa garde donna un coup léger au jeune néophyte; et, ce qui fut ridicule et inhumain, l'ablution se fit dans un étang encore souillé du sang des nobles [1].

Rienzi fut réduit à prendre la fuite un mois après ce triomphe. Ivre de ses victoires, il perdit le peu de vertus civiles qu'il avait encore, et il les perdit sans acquérir la réputation d'un habile guerrier. Une opposition redoutable se forma contre lui dans la ville, et, lorsqu'il proposa à l'assemblée publique [2] d'établir un nouvel impôt, de régler le gouvernement de Pérouse, trente-neuf membres combattirent son opinion : on voulut les accuser de perfidie et de corruption; ils se défendirent avec noblesse. Le tribun employa la force au défaut des raisons, et prouva lui-même que, si la populace lui était dévouée, les citoyens respectables ne défendaient plus sa cause. Il paraît que le pape et les cardinaux ne furent jamais sa dupe. L'insolence de sa conduite les révolta; la cour d'Avignon fit partir pour l'Italie un cardinal légat; et, après une négociation inutile et deux entrevues avec Rienzi, il fulmina une bulle d'excommunication, qui dépouillait le tribun de son office, et le traitait de rebelle, de sacrilége et d'hérétique [3]. Les barons qui existaient alors étaient humiliés de leur soumission; l'intérêt et la vengeance les engagèrent au service de l'église; mais, se souvenant de la mort tragique des Colonnes, ils abandonnèrent à un aventurier le péril et la gloire de la révolution. Jean Pepin, comte de Minorbino [1] au royaume de Naples, avait été condamné, pour ses crimes ou pour ses richesses, à une prison perpétuelle; et Pétrarque, en sollicitant la liberté du captif, contribua d'une manière indirecte à la perte de son ami. Minorbino se glissa dans Rome avec cent cinquante soldats; il environna de barricades le quartier des Colonnes, et fit sans peine ce qu'on avait jugé impossible. Dès le premier moment d'alarme, la cloche du Capitole ne cessa de tinter, mais ce signal n'ébranla point le peuple, et le pusillanime tribun, versant des larmes sur cette ingratitude, abdiqua le gouvernement et le palais de l'état.

Le comte Pepin rétablit l'aristocratie et l'église sans faire aucun usage de son épée; on chargea de l'administration trois sénateurs; le légat fut le premier, et ses collègues furent choisis dans les familles rivales des Colonnes et des Ursins. On abolit toutes les institutions du tribun, on mit sa tête à prix; mais son nom paraissait encore si redoutable, que les barons balancèrent trois jours à entrer dans la ville : Rienzi, enfermé dans le château Saint-Ange, y demeura plus d'un mois sans être inquiété, et il s'évada après avoir essayé vainement de ranimer le courage et l'affection des Romains. Leur chimère de liberté et d'empire avait disparu; dans leur abattement ils étaient prêts à se livrer à la servitude, pourvu qu'elle fût tranquille et bien réglée. Ils remarquèrent à peine que les nouveaux sénateurs tiraient du siége apostolique leur autorité; que, pour réformer la

vent de Saint-Sylvestre pour celles de leurs parentes qui embrasseraient la vie monastique. En 1318 les religieuses étaient au nombre de douze. Les autres filles de cette maison épousaient leurs parens jusqu'au quatrième degré, et on justifiait cet usage par le petit nombre de nobles familles romaines (Mémoires sur Pétrarque, t. I, p. 110; t. II, p. 401).

[1] Pétrarque écrivit à la famille Colonne une lettre pleine d'affectation et de pédanterie (*Fam.*, l. VII, *epist.* 13, p. 682, 683). Il avait moins d'attachement pour elle que de patriotisme. «Nulla toto orbe principum familia carior: » carior tamen respublica, carior Roma, carior Italia. »

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain.

[2] Pollistore, auteur contemporain, qui a conservé plusieurs faits curieux (*Rerum italicarum*, t. XXV, c. 31, p. 798-804), indique obscurément cette assemblée et l'opposition qu'y trouva Rienzi.

[3] Le P. du Cerceau (p. 196-232) a traduit les brefs et les bulles de Clément VI contre Rienzi, d'après les Annales ecclésiastiques d'Odericus Raynaldus (A. D. 1347, n° 15-17-21, etc.), qui les avait trouvés dans les archives du Vatican.

[1] Matteo Villani décrit l'origine, le caractère et la mort de ce comte de Minorbino, homme *da natura inconstante e sanza fede*. Minorbino avait eu pour grand-père un notaire astucieux qui s'enrichit des dépouilles des Sarrasins de Nocera, et qui acquit ensuite la noblesse (l. VII, c. 102, 103). Voyez des détails sur sa détention et sur les efforts que fit en sa faveur Pétrarque (t. II, p. 149-151).

république, on avait revêtu quatre cardinaux d'un pouvoir dictatorial. Rome fut agitée de nouveau par les querelles sanglantes des barons, qui se détestaient les uns les autres, et qui méprisaient les communes. Leurs forteresses à la ville et à la campagne se relevèrent et furent démolies une seconde fois. « Et les avides loups, dit l'historien Villani, » dévorèrent les paisibles citoyens, qui for- » maient un troupeau de moutons. » L'orgueil et l'avarice des nobles épuisèrent à la longue la patience des Romains, et une confrérie de la vierge Marie protégea ou vengea la république. La cloche du Capitole sonna le tocsin; les nobles, en armes, tremblèrent devant une multitude désarmée; Colonne, l'un des sénateurs, se sauva par une fenêtre du palais, et Ursini fut tué à coups de pierres au pied de l'autel. Deux plébéiens, Cerroni et Baroncelli, occupèrent successivement le dangereux office de tribun. Cerroni avait trop de douceur pour le siècle où il vécut : après une faible lutte, il voulut goûter la vie douce de la campagne, où il porta une belle réputation et une fortune honnête. Baroncelli, dénué d'éloquence ou de génie, se distingua par sa fermeté : il parlait comme un patriote, et marchait sur les pas des tyrans; l'homme qu'il soupçonnait perdait la vie; mais on se lassa de ses cruautés, et il en fut puni. Au milieu des malheurs publics, on oublia les fautes de Rienzi, et les Romains regrettèrent la paix et la prospérité du *bon état* [1].

Rienzi reparut après un exil de sept ans. Lorsqu'il se sauva du château Saint-Ange, sous un habit de moine ou de pélerin, il alla implorer l'amitié du Hongrois qui régnait à Naples; il excita l'ambition de tous les aventuriers qu'il rencontrait; il était revenu à Rome dans la foule des pélerins du jubilé; il s'était ensuite caché parmi les ermites de l'Apennin, et il avait erré dans les villes de l'Italie, de l'Allemagne et de la Bohème. On ne le voyait point, mais son nom inspirait encore la terreur, et la cour d'Avignon, qui était toujours inquiète, prouve assez combien on le redoutait. Sur ces entrefaites, un étranger à qui Charles IV donnait audience eut la noble franchise d'avouer qu'il était le tribun; il étonna une assemblée d'ambassadeurs et de princes par l'éloquence d'un patriote, par les visions d'un prophète, par ce qu'il dit de la chute des tyrans et du royaume du Saint-Esprit [1]. Néanmoins l'empereur fit arrêter Rienzi, qui, dans sa captivité, soutint son caractère d'indépendance et de dignité, et qui eut l'air de se rendre de lui-même à Avignon, où le pape demanda avec instance qu'on l'envoyât sous escorte. Il partit en effet de Prague accompagné de satellites. Son entrée à Avignon fut celle d'un malfaiteur; il fut enchaîné dans sa prison, et quatre cardinaux eurent ordre d'examiner les crimes d'hérésie et de rébellion dont on l'accusait. Les folies de la fin de son règne avaient refroidi Pétrarque; le zèle du poète se ranima en revoyant son ami dans le malheur; il se plaignit hardiment d'un siècle où l'empereur livrait au pape le libérateur de Rome. Le procès et la condamnation de Rienzi auraient fixé l'attention sur des objets qu'il était prudent de laisser sous le voile : on aurait discuté la suprématie temporelle des papes, le devoir de résidence, et les priviléges civils et ecclésiastiques du clergé et du peuple de l'ancienne capitale du monde. Le pontife qui régnait alors méritait le surnom de *Clément*; les malheurs et la grandeur d'âme du captif excitèrent sa pitié et son estime, et Pétrarque croit qu'il respecta dans le héros le nom et le sacré caractère de poète [2]. On adoucit

[1] Matteo Villani (l. II, c. 47; l. III, c. 33-57-78) et Thomas Fortifiocca (l. III, c. 1-4) racontent les troubles de Rome depuis le départ de Rienzi jusqu'à son retour. Je ne me suis pas arrêté sur Cerroni et Baroncelli, qui ne firent qu'imiter Rienzi leur prédécesseur.

[1] Le zèle de Pollistore, inquisiteur dominicain (*Rer. ital.*, t. XXV, c. 36, p. 819), a sûrement exagéré ces visions, qui ne furent connues ni des amis ni des ennemis de l'ex-tribun. Si Rienzi eût dit que le règne du Christ avait été remplacé par celui du Saint-Esprit, qu'il fallait abolir la tyrannie du pape, on aurait pu le convaincre du crime d'hérésie et de rébellion sans blesser le peuple romain.

[2] L'étonnement et presque la jalousie de Pétrarque est une preuve, sinon de la vérité de ce fait incroyable, au moins de la bonne foi de celui qui le raconte. L'abbé de Sade (Mémoires, t. III, p. 243) cite la sixième épître du treizième livre de Pétrarque; mais c'est le manuscrit royal qu'il a consulté, et non pas l'édition ordinaire de Bâle (p. 920).

la prison de Rienzi; on lui donna des livres, et il chercha, dans une étude assidue de Tite-Live et de la Bible, la cause et la consolation de ses malheurs.

Sous le pontificat d'Innocent VI, il eut lieu d'espérer sa liberté et son rétablissement; et la cour d'Avignon fut persuadée que cet homme, qui avait eu autrefois tant de succès dans sa rébellion, pouvait seul apaiser et réformer l'anarchie de la métropole. Après avoir exigé solennellement de lui une promesse de fidélité, elle l'envoya en Italie, avec le titre de sénateur; mais la mort de Baroncelli, qui survint alors, parut arrêter sa mission; et le légat, le cardinal Albornoz [1], habile homme d'état, lui permit avec répugnance, et, sans lui donner de secours, de continuer sa périlleuse entreprise. Rienzi fut d'abord reçu comme il le désirait; le jour de son entrée fut une fête publique; et son éloquence et son crédit firent revivre les lois du *bon état :* mais ses vices et ceux du peuple ne tardèrent pas à couvrir de nuages une si belle aurore. Il dut, au Capitole, regretter souvent sa captivité d'Avignon; et, après une administration de quatre mois, il fut massacré dans une émeute qu'avaient suscitée les barons romains. On dit qu'il avait contracté des habitudes d'intempérance et de cruauté dans la société des Allemands et des Bohémiens; le malheur avait amorti son enthousiasme, sans fortifier sa raison ou sa vertu, et, au lieu de cette assurance de la jeunesse qui amena tant de succès, il n'avait plus que les froids calculs de la défiance et du désespoir. Il avait été choisi par le peuple lors de sa première administration, et il avait exercé un empire absolu sur le cœur des Romains. Le sénateur n'était plus que le vil ministre d'une cour étrangère, et suspect aux citoyens; il fut abandonné par le prince. Albornoz, qui voulait le perdre, lui refusa toujours des hommes et de l'argent; Rienzi, en sa qualité de sujet, enchaîné par le serment qu'on exigea de lui lors de son départ d'Avignon, n'osait plus toucher aux revenus de la chambre apostolique; et un nouvel impôt, qu'il songeait à établir, fut le signal des clameurs et de la sédition. Une cruauté inspirée par des motifs personnels souillait même sa justice; il sacrifia à sa jalousie le citoyen de Rome le plus vertueux; et, lorsqu'il fit exécuter un voleur public qui l'avait aidé de sa bourse, le magistrat oublia ou se rappela trop les obligations du débiteur [1]. Une guerre civile épuisa ses trésors et la patience de la ville; les Colonnes, enfermés dans le château de Palestrine, se permettaient toujours des hostilités, et ses mercenaires méprisèrent bientôt un chef ignorant et timide, qui se montrait jaloux de toute espèce de mérite de la part des subalternes. Rienzi offrit durant sa vie et à sa mort un bizarre assemblage d'héroïsme et de lâcheté. Lorsqu'une multitude furieuse investit le Capitole, lorsque ses officiers de l'ordre civil et de l'ordre militaire l'abandonnèrent, le sénateur, intrépide en ce moment, saisit le drapeau de la liberté, se présenta sur le balcon, prononça un discours éloquent, dans lequel il chercha à émouvoir les Romains, et à leur persuader que sa chute entraînerait celle de la république. Des imprécations et une grêle de pierres interrompirent sa harangue : un trait lui perça la main, et, dès cet instant, il tomba dans un vil désespoir : il se retira au fond du palais, et, ne s'y croyant pas en sûreté, il descendit, à l'aide d'un drap, dans une cour qui précédait la prison. Abandonné de tout le monde, et n'ayant plus aucun espoir, il fut assiégé jusqu'au soir : le peuple furieux brisa les portes du Capitole. Le sénateur, caché sous l'habit d'un plébéien, voulut s'évader, mais on le reconnut, et on le traîna sur la plate-forme du palais où il avait jugé et fait exécuter tant de monde. On le laissa une heure entière à

[1] Ægidius, ou Giles Albornoz, noble espagnol, archevêque de Tolède, et cardinal légat en Italie (A.D. 1353-1367), rétablit par ses armes et par ses conseils la domination temporelle des papes. Sepulveda a écrit sa vie; mais Dryden n'a pu raisonnablement supposer que le nom d'Albornoz ou celui de Wolsey fût connu du mufti de la tragédie de don Sébastien.

[1] Le Père du Cerceau (p. 344-394) a fait, d'après Matteo Villani et Fortifiocca, un précis de la vie et de la mort du chevalier de Montréal, qui mena la vie d'un voleur, et mourut en héros. Il désola l'Italie à la tête d'une troupe de brigands; il s'enrichit et devint formidable; il avait de l'argent dans toutes les banques : celle de Padoue, par exemple, lui devait soixante mille ducats.

moitié nu, et à demi mort, au milieu de la multitude. Le peuple, qui se précipitait pour le voir, oubliait sa fureur et s'abandonnait à la curiosité et à l'étonnement; un dernier mouvement de respect et de compassion agissait en sa faveur; il allait l'emporter sur la haine, lorsqu'un assassin l'égorgea d'un coup de poignard. Rienzi expira au même instant; son corps, percé de mille coups par la rage de ses ennemis, fut d'abord abandonné aux chiens et aux Juifs, et ensuite livré aux flammes. Il ne serait pas aisé de dire si cet homme extraordinaire eut plus de vertus que de vices; mais, dans une longue période d'anarchie et de servitude, Rienzi a été regardé souvent comme le libérateur de son pays, et le dernier des patriotes romains [1].

Pétrarque désirait avec ardeur le rétablissement de la république, et, après la mort de son héros plébéien, il tourna les yeux vers le roi des Romains pour l'exécution de son projet. Le Capitole était encore souillé du sang de Rienzi lorsque Charles IV, qui allait se faire couronner empereur et roi d'Italie, descendit les Alpes. Il reçut à Milan la visite du poète, dont il paya les adulations par des flatteries; il accepta une médaille où on le comparait à Auguste, et il eut l'air de promettre d'imiter le fondateur de la monarchie romaine. C'est par une fausse application des noms et des maximes de l'antiquité que Pétrarque conçut de si belles espérances et se trompa toujours. Il aurait dû voir que les temps n'étaient pas les mêmes, et que les caractères différaient beaucoup; qu'il ne fallait pas comparer le premier des césars à un prince bohémien élevé par la faveur du clergé au rang de chef nominal de l'aristocratie germanique. Loin de songer à rendre à Rome sa gloire et ses provinces, Charles avait promis au pape, par un traité, de sortir de Rome le jour de son couronnement, et Pétrarque, étonné de le voir partir si tôt, l'accabla de reproches [2].

Pétrarque, ne pouvant plus espérer de voir le rétablissement de la liberté et de l'empire, forma des vœux moins élevés: il entreprit de réconcilier le pasteur et le troupeau, et de ramener l'évêque de Rome dans son diocèse. Son zèle sur ce point ne se ralentit jamais; on le vit adresser successivement ses exhortations à cinq papes, et l'enthousiasme et la liberté animèrent toujours son éloquence [1]: fils d'un citoyen de Florence, il ne cessa de préférer le pays où il avait reçu le jour à celui de son éducation, et la belle Italie l'emportait à ses yeux sur toutes les autres parties du monde. Sans doute, malgré ses factions domestiques, elle était plus éclairée, plus riche et plus policée que la France; mais la différence n'était pas telle que Pétrarque eût le droit de traiter de barbares toutes les contrées situées au-delà des Alpes. Il détestait, il méprisait Avignon, qui lui paraissait une nouvelle Babylone, et le réceptacle de tous les vices et de tous les genres de corruption; mais il oubliait que ces vices n'étaient pas une production de la France, et qu'ils marchaient à la suite du pouvoir et du luxe de la cour des papes. Il avoue que le successeur de saint Pierre est l'évêque de l'église universelle, mais il ajoute que l'apôtre avait établi son siége non sur les bords du Rhône, mais sur ceux du Tibre, et que la métropole du monde chrétien se trouvait privée de son pontife, tandis que toutes les villes du monde chrétien avaient le leur. Depuis la translation du saint-siége, on avait laissé dépérir le palais de Latran, le Vatican, leurs autels et leurs saints; et comme si le tableau de la vieillesse et des infirmités d'une femme en pleurs pouvait ramener un mari volage, souvent il peignait Rome sous l'emblème d'une

[1] Fortifiocca, qui ne paraît être ni l'ami ni l'ennemi de Rienzi, raconte (l. III, c. 12-25) son exil, sa seconde administration et sa mort. Pétrarque, qui aimait le *tribun*, apprit avec assez d'indifférence la mort du *sénateur*.

[2] L'abbé de Sade décrit d'une manière agréable, et d'après Pétrarque lui-même, la confiance et les espérances trompées du poète (Mémoires, t. III, p. 375-413); mais sa grande douleur fut le couronnement de Zanubi, son rival, par l'empereur Charles IV.

[1] Voyez dans les Mémoires agréables et exacts de l'abbé de Sade, la lettre de Pétrarque à Benoît XII en 1334 (t. I, p. 261-265), à Clément VI, en 1342 (t. II, p. 45-47), et à Urbain V en 1366 (t. III, p. 677-691); l'éloge et l'apologie du dernier de ces pontifes (p. 711-715-771). On trouve (*Opp.*, p. 1068-1085) sa discussion pleine de fiel sur le mérite respectif de la France et de l'Italie.

matrone affligée [1]. D'autres fois il disait que la présence du souverain dissiperait le nuage qui couvrait les sept collines, qu'une gloire éternelle, la prospérité de Rome et la paix de l'Italie seraient la récompense du pape qui oserait prendre cette généreuse résolution. On vient de voir que Pétrarque adressa ces vues à cinq pontifes : les trois premiers, Jean XXII, Benoît XII et Clément VI, se plaignirent ou s'amusèrent de la hardiesse de l'orateur; mais enfin Urbain V s'occupa de ce mémorable changement qu'acheva Grégoire XI. Il rencontra des obstacles presque insurmontables. Un roi de France, qui a mérité le surnom de Sage, ne voulait point affranchir les papes de la dépendance où ils se trouvaient de sa couronne, depuis leur séjour sur les bords du Rhône; la plupart des cardinaux étaient français; ils se montraient attachés à la langue, aux mœurs et au climat d'Avignon, à leurs magnifique palais, et surtout aux vins de Bourgogne. L'Italie leur paraissait une terre étrangère ou ennemie, et ils s'embarquèrent à Marseille avec une extrême répugnance. Urbain V vécut trois années au Vatican en sûreté et d'une manière honorable : il avait une garde de deux mille cavaliers, et il y reçut les félicitations du roi de Chypre, de la reine de Naples et des empereurs d'Orient et d'Occident. Mais bientôt la joie de Pétrarque et des Italiens fit place à la douleur et à l'indignation. Urbain retourna en France, d'après des motifs d'utilité publique ou des raisons particulières, d'après ses goûts qui le rappelaient à Avignon, ou enfin d'après les prières des cardinaux, et l'élection très-prochaine de son successeur fut affranchie du patriotisme oppresseur des Romains. On dit que les puissances du ciel s'intéressèrent à leur cause, qu'une sainte pélerine, Brigitte de Suède, désapprouva le départ d'*Urbain* dont elle prédit la mort. Sainte Catherine de Sienne, qu'on appelait l'épouse de Jésus-Christ et l'ambassadrice des Florentins, excita Grégoire XI à retourner à Rome; et il paraît que les papes eux-mêmes crurent aux visions de ces deux femmes [1]. Au reste, des raisons temporelles appuyaient ces avis du ciel. Des troupes ennemies entrées dans Avignon y avaient outragé le saint-siége : un héros qui se trouvait à la tête de trente mille brigands y avait exigé une absolution et une rançon du vicaire de Jésus-Christ et du sacré collége, et cette maxime des guerriers français, qu'il faut épargner le peuple et piller l'église, était une nouvelle hérésie très-dangereuse [2]. A l'époque où le séjour d'Avignon devenait ainsi odieux au pape, les Romains le pressaient vivement de retourner parmi eux. Le sénat et le peuple le reconnurent pour leur souverain légitime; ils lui offrirent les clefs des ports, des ponts et des forteresses, du moins pour le quartier situé au-delà du Tibre [3]. Mais ils déclarèrent en même temps qu'ils ne pouvaient plus supporter le scandale et le malheur de son absence, et que son obstination à demeurer sur les bords du Rhône les détermineraient à faire revivre et à soutenir leur ancien droit d'élection. On demanda à l'abbé du mont Cassin, si renommé par le clergé et le peuple, s'il accepterait la tiare [4].

1 Squalida sed quoniam facies, neglectaque cultu
Cæsaries ; multisque malis lassata senectus
Eripuit solitam effigiem ; vetus accipe nomen.
Roma vocor.

(*Carm.*, l. II, p. 77.)

Il prolonge cette allégorie au-delà de toute mesure, et il fatigue la patience du lecteur. Les lettres en prose qu'il adressa à Urbain V sont plus simples et plus persuasives (Senilium, l. VII, p. 811-827; l. IX, lettre I, p. 844-854).

1 Je n'ai pas le loisir de m'arrêter sur les légendes de sainte Brigitte et de sainte Catherine; la dernière surtout offre des histoires amusantes. Leur effet sur l'esprit de Grégoire XI est attesté par le discours de ce pape au lit de la mort. Il avertit les assistans, « ut caverent ab » hominibus, sive viris, sive mulieribus, sub specie reli» gionis loquentibus visiones sui capitis, quia per tales » ipse seductus, » etc. (Baluz., *Not. ad Vit. Pap. Avenionensium*, t. I, p. 1223.)

2 Cette expédition de brigands est racontée par Froissard (Chronique, t. I, p. 230) et dans la Vie de du Guesclin (Collection générale des Mémoires Historiques, t. IV, c. 16, p. 107-113). Dès l'année 1361, la cour d'Avignon avait souffert les violences de cette espèce de flibustiers, qui passèrent ensuite les Alpes (Mémoires sur Pétrarque, t. III, p. 563-569).

3 Fleury cite, d'après les Annales d'Odéricus Raynaldus, le traité original qui fut signé le vingt-un décembre 1376, entre Grégoire XI et les Romains (Hist. Ecclés., t. XX, p. 275).

4 La première couronne sur la mitre des papes (Ducange, *Gloss. Lat.*, t. V, p. 702) indique la donation de

Il répondit : « Je suis citoyen de Rome [1], et » mon premier devoir est d'obéir à la voix de » mon pays [2]. »

Si on cherchait, d'après des inspirations superstitieuses, à donner l'explication d'une mort prématurée [3], et si on voulait juger du mérite des conseils et des résolutions par l'événement, on serait porté à croire que le ciel manifesta sa désapprobation d'une mesure aussi raisonnable pourtant et aussi convenable en apparence; car Grégoire XI mourut quatorze mois après son retour au Vatican, et sa mort fut suivie du grand schisme d'Occident, qui divisa l'église durant plus d'un demi-siècle. Le sacré collége était alors composé de vingt-deux cardinaux : six étaient demeurés à Avignon ; onze Français, un Espagnol et quatre Italiens entrèrent au conclave en suivant les formes ordinaires. On n'avait pas encore établi la loi qui ordonne de choisir le pape parmi les cardinaux, et ils nommèrent d'une voix unanime l'archevêque de Bari, sujet de Naples, et recommandable par son zèle et son savoir ; le nouveau pape prit le nom d'Urbain VI. Une lettre du sacré collége assura que l'élection avait été libre et régulière. La cérémonie de l'adoration, de l'investiture et du couronnement se fit de la manière accoutumée : Rome et Avignon obéirent au pouvoir temporel d'Urbain VI, et le monde latin reconnut sa suprématie ecclésiastique. Durant plusieurs semaines, les cardinaux lui montrèrent de l'attachement et de la fidélité ; mais, lorsque les chaleurs de l'été leur permirent de sortir de Rome avec décence, ils se réunirent à Anagni et à Fundi, où ils étaient en sûreté : ils jetèrent le masque, ils convinrent de leur fausseté et de leur hypocrisie ; ils excommunièrent le pape qu'ils qualifièrent d'apostat et d'anté-christ, et procédant à une nouvelle élection, ils choisirent Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII, et l'annoncèrent aux nations pour le légitime vicaire de Jésus-Christ. Ils dirent qu'au premier conclave, la violence des Romains, qui menaçaient d'égorger les cardinaux si l'on n'élisait pas l'archevêque de Bari, avait forcé leur premier choix, et que cette élection avait été involontaire et illégale. Des faits et des vraisemblances paraissent justifier cette plainte. Les douze cardinaux français formant plus des deux tiers des suffrages se trouvaient maîtres de l'élection, et quelle que fût leur jalousie relativement à la province où ils avaient reçu le jour, on ne peut guère présumer qu'ils aient sacrifié librement leurs droits et leurs intérêts à un étranger qui, à coup-sûr, ne songeait pas à rétablir le saint siége en France. Les récits des contemporains varient et ne s'accordent pas [1], mais on y entrevoit plus ou moins la violence que se permit le peuple de Rome, qui réclamait ses priviléges et qui craignait une seconde émigration. On dit que trente mille rebelles armés environnèrent le conclave et l'intimidèrent par leurs cris; que les cloches du Capitole et de Saint-Pierre sonnèrent le toc-

Constantin ou de Clovis. Boniface VIII y ajouta la seconde pour annoncer que les papes, outre un royaume spirituel, ont un royaume temporel. Les trois états de l'église sont représentés par la triple couronne qu'introduisit Jean XXII ou Benoît XII (*Mémoires sur Pétrarque*, t. I, p. 258, 259).

[1] Baluze (*Not. ad Pap. Avenion.*, t. I, p. 1194, 1195) allègue des témoins sur les menaces des ambassadeurs de Rome, et la résignation de l'abbé du mont Cassin, *qui, ultrò se offerens, respondit se civem romanum esse, et illud velle quod ipsi vellent.*

[2] La Vie d'Urbain V, celle de Grégoire XI (Baluze, *Vit. Paparum Avenionensium*, t. I, p. 363-486) et Muratori (*Scriptor. Rer. italic.*, t. III, part. I, p. 610-712) racontent le retour des papes à Rome, et la réception que leur fit le peuple. Au milieu des disputes du schisme, on examina toutes les circonstances sévèrement et avec partialité, et surtout lors de la grande vérification qui décida l'obéissance de la Castille, et à laquelle Baluze renvoie si souvent dans ses notes, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Harlay (p. 1281, etc.).

[3] Ceux qui croient à l'immortalité de l'âme peuvent-ils regarder la mort d'un homme de bien comme un châtiment ? Ils montrent alors l'insensibilité de leur foi. Mais un philosophe ne peut convenir avec les Grecs, ον οι θεοι φιλουσιν αποθνησκει νεος (Brunck, *Poetæ Gnomici*, p. 231). Voyez dans Hérodote (l. I, c. 31) le conte moral et agréable des jeunes gens d'Argos.

[1] M. Lenfant a abrégé et comparé, dans le premier livre de l'Histoire du concile de Pise, les récits des partisans d'Urbain et de ceux de Clément, des Italiens et des Allemands, des Français et des Espagnols. Il paraît que les derniers se montrèrent les plus actifs et les plus verbeux dans cette querelle. L'éditeur Baluze a donné dans ses notes des preuves sur tous les faits et toutes les paroles rapportées dans les vies originales de Grégoire XI et de Clément VII.

sin; que le peup e forcené criait de toutes parts: « La mort ou un pape italien; » que les douze bannerets ou chefs de quartier répétèrent la même menace sous la forme d'un charitable avis; qu'on fit des préparatifs pour brûler les cardinaux réfractaires, qu'on les eût massacrés au Vatican, s'ils eussent donné la tiare à un Français. On ajoute que leur dissimulation, durant quelques semaines qui suivirent le conclave, ne fut pas moins forcée; que l'orgueil et la cruauté d'Urbain les menaçait d'un danger encore plus grand; qu'ils ne tardèrent pas à connaître ce tyran assez insensible pour se promener dans son jardin et réciter son bréviaire au milieu des cris des cardinaux auxquels on donnait la torture dans une chambre voisine. Son zèle inflexible, qui blâmait hautement leur luxe et leurs vices, les aurait forcés de remplir leurs devoirs dans leurs paroisses à Rome; et, s'il n'eût pas différé la promotion qu'il méditait, le nombre des cardinaux italiens l'aurait emporté de beaucoup sur le nombre des cardinaux français. Ceux-ci, qui désiraient d'ailleurs de repasser les Alpes, violèrent la paix et l'unité de l'église, et les écoles catholiques disputent encor sur la validité de la première ou de la seconde élection [1]. La vanité de la nation, plutôt que l'intérêt, détermina la cour et le clergé de France [2]. La Savoie, la Sicile, l'île de Chypre, l'Aragon, la Castille, la Navarre et l'Ecosse, entraînés par cet exemple, se rangèrent du parti de Clément VII, et, après sa mort, de celui de Benoît XIII. Rome et les principaux états de l'Italie, l'Allemagne, le Portugal, l'Angleterre [3], les Pays-Bas et les royaumes du Nord adhérèrent à l'élection d'Urbain VI, qui eut Boniface IX, Innocent VII et Grégoire XII pour successeurs.

Les deux papes, dont l'un habitait les bords du Tibre, et l'autre les rives du Rhône, s'attaquaient mutuellement par des écrits et avec les armes : ils troublèrent l'ordre civil et l'ordre ecclésiastique de la société, et les Romains souffrirent une bonne partie de ces maux, dont on pouvait les accuser d'être les premiers auteurs [1]. Ils avaient compté rétablir le saint-siége dans leur capitale, ou sortir de leur pauvreté à l'aide des tributs et des offrandes des nations; mais le schisme de la France et de l'Espagne détournèrent le cours de ces richesses, et les deux jubilés qu'on célébra dans l'espace de dix ans ne purent les dédommager de leur perte. Les armes étrangères et des émeutes populaires obligèrent Urbain VI et ses trois successeurs à abandonner le Vatican. La funeste animosité des Colonnes et des Ursins subsistait toujours : les bannerets de Rome s'emparèrent et abusèrent des priviléges d'une république; les vicaires de Jésus-Christ, qui avaient levé des troupes, punirent les rebelles par le gibet, le glaive et le poignard; et onze députés du peuple, appelés à une conférence amicale, furent assassinés et jetés dans la rue. Depuis l'invasion de Robert-le-Normand, les Romains avaient terminé leurs divisions intestines, sans faire intervenir des étrangers. Mais, au milieu des désordres du schisme, un voisin ambitieux, Ladislas, roi de Naples, défendit et trahit tour à tour le pape et le peuple : il fut déclaré *gonfalonier* ou général de l'église par le souverain pontife, tandis que les citoyens lui déférèrent le choix de leurs magistrats. Il assiégea Rome trois fois, et y entra trois fois comme un vainqueur barbare; il profana les autels, attenta à la pudeur des femmes, pilla les marchands, fit ses dévotions à Saint-Pierre, et laissa une garnison dans le château Saint-

[1] Les Italiens qualifient d'antipapes Clément VII et Benoît XIII : les Français se bornent à douter de la validité de la seconde élection (Baluze, *in Prefat.*). Il est singulier ou plutôt il ne faut pas s'étonner que les deux partis aient eu des saints, des visions et des miracles.

[2] Baluze s'efforce (Not. p. 1271-1280) de justifier la pureté et la piété des motifs de Charles V, roi de France: ce prince refusa d'écouter les raisons d'Urbain; mais les partisans d'Urbain ne refusèrent-ils pas aussi d'écouter les raisons du parti de Clément ? etc.

[3] Une épître ou une déclamation qui est sous le nom d'Édouard III (Baluze, *Vit. Paparum avenionensium*, t. I, p. 553) montre bien le zèle de la nation anglaise contre ceux qui étaient du parti de Clément. Ce zèle ne se borna pas à des paroles : l'évêque de Norwich débarqua sur le continent à la tête de trente mille fanatiques (Hume, *History*, volume III, p. 57, 58).

[1] Outre les historiens généraux, le Journal de Delphinus Gentilis et celui d'Étienne Infessura, dans la grande Collection de Muratori, décrivent la situation et les malheurs de Rome.

Ange. Ses armes ne furent pas toujours heureuses; mais tels furent ses triomphes dans le cours de la guerre, que sa mort prématurée sauva seule la métropole et l'état ecclésiastique [1].

Je n'ai pas entrepris l'histoire du schisme d'Occident; mais la succession contestée des papes intéressait beaucoup Rome, qui est l'objet des derniers chapitres de cet ouvrage. Les premiers conseils pour la paix et la réunion des chrétiens sortirent de l'université de Paris et de la faculté de Sorbonne, dont les docteurs étaient regardés, au moins dans l'église gallicane, comme les plus habiles des théologiens [2]. Ils écartèrent sagement toutes les recherches sur l'origine et les raisons des deux partis; et, pour remédier à tant de maux, ils proposèrent, 1° l'abdication simultanée des deux papes, après que chacun d'eux aurait autorisé les cardinaux de la faction opposée à se réunir pour une élection légitime; 2° et que les nations refusassent [3] d'obéir, si l'un des deux compétiteurs préférait ses intérêts à ceux du public. Dès que le saint-siége vaquait, ces médecins de l'église demandaient avec instance qu'on prévînt les funestes suites d'un choix précipité; mais la politique du conclave et l'ambition des cardinaux n'écoutaient ni la raison ni les prières, et, lorsque celui qu'on portait au trône avait obtenu la tiare, il oubliait les promesses qu'il avait faites pour y arriver. L'artifice des pontifes rivaux, les scrupules ou les passions de leurs adhérens, et les vicissitudes des factions qui en France gouvernaient Charles VI privé de sa raison, éludèrent durant quinze ans les desseins pacifiques de l'université de Paris. On adopta enfin une résolution vigoureuse : une ambassade solennelle, composée du patriarche titulaire d'Alexandrie, de deux archevêques, de cinq évêques, de cinq abbés, de trois chevaliers et de vingt docteurs, se rendit à la cour d'Avignon et à celle de Rome : elle y demanda, au nom de l'église et du roi, l'abdication des deux papes, de Pierre de Luna, qu'on nommait Benoît XIII, et d'Angelo Corrario, qu'on appelait Grégoire XII. Pour l'honneur de Rome et le succès de leur commission, les ambassadeurs demandèrent une conférence avec les magistrats de la ville : ils déclarèrent, d'une manière très-positive, que le roi très-chrétien ne voulait point tirer le saint-siége du Vatican, qui était à ses yeux la résidence convenable au successeur de saint Pierre. Un orateur répondit, au nom du sénat et du peuple, que les Romains désiraient concourir à la réunion de l'église; il déplora les maux temporels et spirituels du long schisme, et réclama la protection de la France contre les armes du roi de Naples. Les réponses de Benoît et de Grégoire furent édifiantes et trompeuses; et les deux rivaux, pour éluder leur abdication, furent animés du même esprit. Ils convinrent de la nécessité d'une entrevue préliminaire; mais ils ne purent jamais s'accorder sur le temps, le lieu et la forme de cette entrevue. « Si l'un avance, » disait un serviteur de Grégoire, l'autre recule; l'un semble être un animal qui craint » la terre, et l'autre une créature qui craint » l'eau. Ainsi de vieux prêtres, pour conserver leur pouvoir quelques instans de plus, » compromettent la paix et le salut du monde » chrétien [1]. »

Enfin leur obstination et leur artifice excitèrent la haine : chacun d'eux fut abandonné

[1] Giannone suppose qu'il prenait le titre de *rex Romæ;* titre qu'on ne connaissait plus depuis l'expulsion de Tarquin. Mais on a découvert ensuite qu'il fallait lire *rex Ramæ* ou *de Rama,* royaume obscur annexé à la couronne de Hongrie.

[2] Le rôle principal et décisif que joua la France lors du schisme d'Occident a été décrit par Pierre Dupuis dans une histoire particulière rédigée d'après des documens authentiques, et insérée dans le septième volume de la dernière édition de l'ouvrage du président de Thou, son ami (part. XI, p. 110-184).

[3] Le vaillant docteur Gerson fut l'auteur ou du moins le champion zélé de cet expédient. Il dirigea souvent les procédés de l'université de Paris et de l'église gallicane, et il en parle très au long dans ses écrits théologiques, dont Leclerc (Biblioth. choisie, t. X, p. 1-78) a donné un bon extrait. Gerson joua un rôle important aux conciles de Pise et de Constance.

[1] Leonard Bruni d'Arezzo, l'un des hommes qui ont contribué à la renaissance de la littérature classique en Italie, et qui, après avoir servi plusieurs années à la cour de Rome en qualité de secrétaire, se retira pour exercer l'honorable fonction de chancelier de la république de Florence (Fabric., *Biblioth. medii ævi*, t. I, p. 290). Lenfant (Concile de Pise, t. I, p. 191-195) a donné la version de cette épître curieuse.

par ses cardinaux, qui embrassèrent les cardinaux de l'autre parti comme des amis et des collègues : une nombreuse assemblée de prélats et d'ambassadeurs soutint cette révolte. Le concile de Pise déposa le pape de Rome et celui d'Avignon ; le conclave élut Alexandre V d'une voix unanime, et, après la mort d'Alexandre, nomma de la même manière Jean XXIII, le plus dépravé de tous les hommes. Mais, au lieu d'éteindre le schisme, la précipitation des Français et, des Italiens ne fit que créer un troisième compétiteur au trône de saint-Pierre. On contesta les droits du concile de Pise et du conclave qui en fut la suite. Un roi d'Allemagne, ceux de Hongrie et de Naples adhérèrent à la cause de Grégoire XII, et les Espagnols, entraînés par la dévotion et le patriotisme, reconnurent Benoît XIII qui était leur compatriote. Le concile de Constance réforma les décrets inconsidérés du concile de Pise. L'empereur Sigismond y joua un grand rôle en qualité de protecteur de l'église catholique ; et ce concile, d'après le nombre et l'importance des membres de l'ordre civil et de l'ordre ecclésiastique qui y assistèrent, semblait former les états-généraux de l'Europe. Des trois compétiteurs, Jean XXIII fut la première victime : il prit la fuite, mais on le ramena captif : on l'accusa de meurtre, de viol, de sodomie et d'inceste ; et après avoir souscrit à sa condamnation, il expia dans une prison la sottise d'avoir exposé sa personne dans une ville libre qui le trahit. Grégoire XII, dont la juridiction se trouvait bornée à l'enceinte de Rimini, descendit du trône avec plus de gloire ; la session où il renonça au titre et à l'autorité de légitime pape, fut convoquée par son ambassadeur. Pour vaincre l'obstination de Benoît XIII et de ceux qui le soutenaient, l'empereur fit le voyage de Constance à Perpignan. Les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre et d'Écosse obtinrent un honorable traité ; Benoît fut déposé par le concile, de l'aveu des Espagnols : mais, le vieillard n'inspirant plus de crainte, on le relégua dans un château solitaire, où il excommuniait deux fois par jour les royaumes rebelles qui avaient abandonné sa cause. Après avoir extirpé les restes du schisme, le concile de Constance procéda avec lenteur et avec sagesse à l'élection du souverain de Rome et du chef de l'église. Dans cette grande occasion, on ajouta aux vingt-trois cardinaux qui formaient le sacré collége, trente députés tirés en nombre égal des cinq grandes nations de la chrétienté, l'italienne, l'allemande, la française, l'espagnole et l'anglaise [1]. On pouvait craindre cette intervention des étrangers ; mais ils eurent la générosité de choisir un Italien et un Romain, et Othon Colonne, recommandable par sa famille et par son mérite personnel, réunit les voix. Rome le reçut avec joie et avec soumission. L'état ecclésiastique fut défendu par sa puissante famille, et c'est sous ce rè-

[1] Je vais donner quelques détails sur cette prétention des Anglais, qui fut soutenue fortement par leurs ambassadeurs contre ceux de France. Les derniers soutenaient que la chrétienté était essentiellement divisée en quatre grandes nations, qu'il n'y avait que les quatre voix de l'Italie, de l'Allemagne, de la France et de l'Espagne, et que les royaumes moins étendus (tels que l'Angleterre, le Danemark, le Portugal, etc.) se trouvaient compris sous l'une ou l'autre de ces divisions générales. Les Anglais disaient de leur côté que les îles Britaniques, dont ils formaient la principale, devaient être regardées comme une cinquième nation et une cinquième voix ; ils recoururent à la vérité et à la fable pour relever l'éclat de leur pays : ils dirent que les îles Britanniques comprenaient l'Angleterre, l'Écosse, le pays de Galles, les quatre royaumes d'Irlande et les Orcades, et avaient huit couronnes royales et quatre ou cinq langues, l'anglais, le gallois le dialecte du comté de Cornouailles, l'écossais et l'irlandais; que la plus grande de ces îles a du nord au sud huit cents milles ou quarante journées de chemin; que l'Angleterre seule contenait trente-deux comtés ou cinquante-deux mille paroisses (exagération effrontée), outre les cathédrales, les colléges, les prieurés et les hôpitaux. Ils alléguèrent la mission de saint Joseph d'Arimathie, la naissance de Constantin, etc., sans oublier le témoignage de Barthélemy de Glanville (A. D. 1360), qui ne comptait que quatre royaume chrétiens, 1° celui de Rome, 2° celui de Constantinople, 3° celui d'Irlande, qu'on disait être transféré aux monarques anglais, et 4° celui d'Espagne. Les Anglais triomphèrent dans les conseils; mais les victoires de Henri V ajoutèrent beaucoup de poids à leurs raisons. Sir Robert Wingfield, ambassadeur de Henri VIII auprès de l'empereur Maximilien I, trouva à Constance les mémoires des deux partis sur cette question, et les fit imprimer à Louvain en 1517. On les a publiés avec plus de correction dans le recueil de Von der Hardt (t. v), d'après un manuscrit de Leipsig; mais je n'ai vu que l'extrait de ces actes donné par Lenfant (Concile de Constance, t. II, p. 447-453, etc.).

gne que les papes sont rentrés au Vatican pour n'en plus sortir[1].

Martin V reprit le droit de fabriquer les monnaies que le sénat avait exercé durant près de trois siècles[2]; il y fit mettre son image et son nom, et c'est à lui que commencent les médailles des papes. Eugène IV, son successeur immédiat, est le dernier pontife qui se soit vu chassé de Rome par une émeute[3]; et Nicolas V, successeur d'Eugène IV, est le dernier que la présence d'un empereur romain ait importuné[4]. I. La querelle d'Eugène et des Pères du concile de Bâle, le fardeau ou la crainte d'une nouvelle excise, déterminèrent les Romains à envahir le gouvernement temporel de la ville. Ils prirent les armes, élurent sept gouverneurs de la république et un connétable du Capitole; ils emprisonnèrent le neveu du pape, assiégèrent le pontife dans son palais, et, lorsqu'il prit la fuite en habit de moine, et que sa barque descendit le Tibre, ils l'assaillirent d'une multitude de traits. Toutefois il avait encore au château Saint-Ange une garnison fidèle et de l'artillerie; les batteries foudroyaient la ville sans relâche, et un boulet renversa la barricade du pont, et dispersa les héros de la république. Une rébellion de cinq mois avait épuisé leur constance. Sous la tyrannie des nobles gibelins, les plus sages d'entre les patriotes regrettèrent l'empire du pape, et bientôt le peuple partagea ces sentimens. Les troupes de saint Pierre occupèrent de nouveau le Capitole; les magistrats furent déposés; on punit de mort ou l'on exila les plus coupables, et le légat, arrivant à la tête de deux mille fantassins et de quatre mille chevaux, fut salué comme le père de la ville. Eugène, qui fut arrêté par les conciles de Ferrare ou de Florence, par sa frayeur ou par son ressentiment, revint beaucoup plus tard. Le peuple lui montra de la soumission; mais, au milieu des acclamations qui accompagnèrent son entrée, il sentit que, pour entretenir la fidélité des Romains et assurer son repos, il devait abolir sans délai l'odieux impôt qui avait été une des causes de la révolte. II. Rome s'embellit et s'éclaira sous le paisible règne de Nicolas V. Tandis que le pape s'occupait des ornemens de sa capitale et du bonheur de son peuple, l'approche de l'empereur Frédéric III l'alarma; au reste, le caractère et la puissance de ce prince ne devaient pas inspirer de l'effroi. Après avoir rassemblé dans la métropole ses forces militaires, après avoir réglé les sermens et les traités[1] qu'il exigerait de l'empereur, Nicolas le reçut d'un air satisfait. On était alors si disposé à la soumission, Frédéric III était si faible, que rien ne troubla la pompe de son couronnement; mais cette vaine cérémonie était si humiliante pour l'Allemagne, que ses successeurs se sont dispensés d'aller à Rome, et que le choix des électeurs leur a paru un titre suffisant.

Un citoyen a remarqué avec satisfaction et avec orgueil que le roi des Romains, après avoir salué légèrement les cardinaux et les prélats qui allèrent à sa rencontre, distingua le sénateur de Rome et son habit de cérémonie, et que dans ce dernier adieu le fantôme de l'empire et celui de la république s'embras-

[1] Un ministre protestant, M. Lenfant, qui quitta la France pour se retirer à Berlin, a écrit avec assez de bonne foi, de soin et d'élégance, l'histoire des trois conciles successifs de Pise, de Constance et de Bâle. Elle forme six volumes in-4°. Ce qui regarde le concile de Bâle est la partie la plus mauvaise, et ce qui regarde le concile de Constance est la partie la meilleure.

[2] Voyez la vingt-septième dissertation des Antiquités de Muratori, et la première instruction de la science des médailles du Père Joubert et du baron de la Bastie. L'Histoire métallique du pape Martin V et de ses successeurs a été composée par deux Moines, Moulinet, originaire de France, et Bonnani, originaire d'Italie. Mais je crois que la première partie des suites a été rétablie d'après des médailles récentes.

[3] Après les vies d'Eugène IV (*Rer. Italic.*, t. IX, p. 869, et t. XXV, p. 256), le Journal de Paul Petroni et d'Étienne Infessura offre les détails les plus sûrs touchant la révolte des Romains contre Eugène IV. Le premier, qui vivait alors et qui se trouvait à Rome, parlait le langage d'un citoyen qui redoute également la tyrannie des prêtres et celle du peuple.

[4] Lenfant (Concile de Bâle, t. II, p. 276-288) décrit le couronnement de Frédéric III d'après Æneas Sylvius, qui assista à cette brillante scène, et qui y joua un rôle.

[1] Le serment de fidélité que le pape imposait à l'empereur a été inséré et consacré dans les Clémentines (l. II, tit. 9); et Æneas Sylvius, qui attaqua la nouvelle prétention du pontife, ne prévoyait pas qu'en peu d'années il monterait sur le trône de saint Pierre, et qu'alors il adopterait les maximes de Boniface VIII.

sèrent d'une manière amicale [1]. Selon les lois de Rome [2], son premier magistrat devait être docteur ès lois, étranger, et résidant au moins à quarante milles de la cité : d'autres articles lui interdisaient des rapports de parenté ou d'alliance avec les habitans. On le nommait chaque année ; lorsqu'il sortait de charge, on examinait sévèrement sa conduite, et il ne pouvait exercer le même office qu'après un intervalle de deux ans. Il recevait trois mille florins pour ses dépenses et son salaire ; lorsqu'il se montrait au dehors, il représentait la majesté de la république. Il portait une robe de brocart d'or ou de velours cramoisi ; pendant l'été une étoffe de soie plus légère. Il avait un sceptre d'ivoire à la main : les trompettes annonçaient son approche ; il était précédé d'au moins quatre licteurs, qui tenaient des baguettes rouges chargées de banderolles. Son serment au Capitole indiquait ses pouvoirs et ses fonctions : il jurait d'observer et de maintenir les lois, de réprimer les hommes arrogans, de protéger les pauvres, et d'administrer la justice avec commisération. Il était aidé par trois savans étrangers, par les deux *collatéraux*, et le juge des appels en matière criminelle. Les lois attestent qu'ils jugèrent un grand nombre de procès pour crime de vols, de rapts et de meurtres ; et telle est la faiblesse de ces lois, qu'elles semblent autoriser les querelles privées et les associations de gens qui s'armaient pour leur défense. Le sénateur n'était chargé que de l'administration de la justice. Trois *conservateurs*, qu'on changeait tous les trois mois, prenaient soin du Capitole, du trésor, du gouvernement de la ville et de son territoire. La milice des treize quartiers se rassemblait sous les drapeaux des *caporioni* ; et le premier de ces chefs avait un rang particulier, et portait le nom de *prieur*. Le peuple exerçait son pouvoir législatif dans le conseil secret ou à l'assemblée générale. Les magistrats et leurs prédécesseurs immédiats, des officiers du fisc et des tribunaux, et trois classes de treize, vingt-six et quarante conseillers, en tout environ cent vingt personnes, formaient le conseil secret. Tous les citoyens mâles pouvaient voter à l'assemblée générale ; et, ce qui ajoutait à la valeur de ce privilége, on avait soin d'empêcher que les étrangers n'usurpassent le titre de citoyens de Rome. De sages précautions prévenaient les tumultes de la démocratie. Les magistrats avaient seuls le droit de proposer une question. On ne permettait à personne de parler, si ce n'est du haut d'une chaire ou d'un tribunal : les acclamations en désordre étaient défendues ; on prenait les voix au scrutin, et on publiait les décrets au nom du sénat et du peuple. Il ne serait pas facile d'indiquer une époque où la pratique ait été parfaitement d'accord avec cette théorie, car l'ordre s'est établi peu à peu avec la décadence de la liberté ; mais, l'an 1580, on fit un recueil des anciens statuts, on les divisa en trois livres, et, sous le pontificat et de l'aveu de Grégoire XIII [1], on les adapta au moment où l'on se trouvait. Les Romains suivent encore ce code civil et criminel ; et, si les assemblées populaires ne subsistent plus, un sénateur étranger et trois conservateurs résident toujours au Capitole [2]. Les papes ont adopté la politique des cé-

[1] « Lo senatore di Roma, vestito di brocarto con quella » beretta, con quelle maniche et ornamenti di pelle, » co' quali va alle feste di Testaccio et Nagone, » a pu échapper à l'observation d'Ænéas Sylvius ; mais un citoyen de Rome en parle avec admiration et avec complaisance (*Diario di Stephano Infessura*, p. 1133).

[2] Voyez dans les statuts de Rome le *sénateur et les trois juges* (l. I, c. 3-14), les *conservateurs* (l. I, c. 15, 16, 17 ; l. III, c. 1), les *caporioni* (l. I, c. 18 ; l. III, c. 8), le *conseil secret* (l. III, c. 2), le *conseil commun* (l. III, c. 3). Le titre des *querelles domestiques*, *des défis et des actes de violence*, etc., occupe plusieurs chapitres (c. 14-40) du second livre.

[1] « Statuta almæ urbis Romæ auctoritate S. D. N. » Gregorii XIII, pont. max., a senatu populoque rom. » reformata et edita Romæ, 1580, in-folio. » Les vieux statuts, qui étaient tombés en désuétude, et qui ne convenaient plus, furent réunis en cinq livres qu'on ne publia point ; et Lucas Pætus, savant jurisconsulte, fut chargé de la rédaction qu'on a imprimée : au reste, je regrette l'ancien code, quoique la liberté y fût encrassée de dispositions barbares.

[2] Durant mon séjour à Rome (en 1765), ainsi que durant le séjour que M. Grosley a fait dans la même ville (Observations sur l'Italie, t. II, p. 361), le sénateur de Rome était M. Bielke, noble suédois, qui avait embrassé la religion catholique. Les statuts indiquent plutôt qu'ils n'établissent le droit de nommer le sénateur et les conservateurs qu'exerce le pape.

sars ; et, tandis que l'évêque de Rome exerçait le pouvoir absolu d'un monarque temporel et spirituel, il faisait semblant de conserver les formes d'une république.

C'est une vérité triviale, que les caractères extraordinaires doivent trouver des occasions qui leur soient favorables, et que le génie de Cromwell et de Retz pourrait expirer maintenant dans l'obscurité. Ce fanatisme de liberté qui porta Rienzi sur un trône conduisit Porcaro au gibet un siècle après. Celui-ci était d'une noble extraction, et d'une réputation sans tache ; il avait de l'éloquence et un esprit éclairé : s'élevant au-dessus de ses contemporains, il voulut rendre la liberté à sa patrie et immortaliser son nom. De toutes les tyrannies, celle des prêtres révolte davantage un esprit qui a de l'élévation et des lumières. On venait de reconnaître que la prétendue donation de Constantin avait été fabriquée ; Pétrarque était l'oracle des Italiens ; et, toutes les fois que Porcaro relisait l'ode qui décrit le patriote et le héros de Rome, il s'appliquait les visions du poète. C'est aux funérailles d'Eugène IV qu'il fit son premier essai des dispositions du peuple : il prononça un discours étudié, et appela les Romains à la liberté et aux armes ; ils paraissaient l'écouter avec plaisir, lorsqu'un grave personnage prit la défense de l'église et de l'état. La loi déclarait coupable de haute trahison un orateur séditieux ; mais le nouveau pontife, qui avait de la compassion et de l'estime pour Porcaro, se chargea de l'honorable soin de le ramener par la persuasion et d'en faire son ami. L'inflexible républicain appelé, à Agnani, en revint avec une nouvelle gloire et un accroissement de zèle. Il cherchait une occasion favorable pour exécuter son plan. Il ne l'attendit pas long-temps. Au milieu des jeux de la place, des petits garçons et des artisans ayant pris querelle, il s'efforça de soulever le peuple. Nicolas, toujours humain, ne voulut pas le punir de mort ; il se contenta de le reléguer à Bologne, en lui assignant une pension honnête, et ne lui imposant d'autre obligation que celle de se présenter chaque jour devant le gouverneur de la ville. Mais Porcaro croyait, d'après Brutus, qu'on ne doit ni fidélité ni reconnaissance aux tyrans. Lorsqu'il fut à Bologne, il déclama contre la sentence arbitraire du pape ; il forma peu à peu un parti et une conspiration ; son neveu, jeune homme rempli d'audace, qui vivait à Rome, y assembla une troupe de conjurés ; il était convenu avec son oncle que tel jour il donnerait une fête aux amis de la république. Porcaro se sauva de Bologne, et parut au milieu des convives avec une robe de pourpre et d'or ; sa voix, son maintien, ses gestes annonçaient un mortel courageux, prêt à sacrifier ses jours pour la liberté de son pays. Il les harangua sur les motifs et les moyens de leur entreprise ; il fit le tableau des libertés de Rome, de la mollesse et de l'orgueilleuse tyrannie du clergé, de l'aveu formel ou tacite de tous les citoyens ; enfin, pour mieux les séduire, il leur présenta l'odieux appât de la vengeance personnelle, et leur promit quatre millions de ducats. Demain, fête de l'Épiphanie, il serait aisé, ajouta-t-il, d'arrêter le pape et les cardinaux à la porte de l'église de Saint-Pierre ou au pied de l'autel ; de conduire le pontife chargé de fers sous les murs du château Saint-Ange, et là d'arracher de lui, le poignard sur la gorge, la reddition de cette forteresse ; de monter ensuite au Capitole, de sonner le tocsin, et de rétablir la république dans une assemblée populaire. Lorsqu'il prononçait ces paroles, un traître avait déjà instruit le gouvernement. Un sénateur, à la tête d'une garde nombreuse, investit la maison où se trouvaient les conjurés : le neveu de Porcaro parvint à s'ouvrir un passage à travers la foule ; mais le chef de la conspiration fut saisi dans une armoire, où il déplorait la haine de ses ennemis, qui avaient fait avorter un dessein dont l'exécution n'était différée que de trois heures. Après des crimes si manifestes et si multipliés, le pape n'écouta que sa justice. Porcaro et neuf de ses complices furent pendus sans confession, et au milieu des terreurs et des invectives de la cour de Nicolas : les Romains furent touchés de la mort de ces martyrs de la liberté publique ; ils leur donnèrent presque des éloges[1]. Mais c'est au

[1] Machiavel (*Istoria Fiorentina*, l. VI, *Opere*, t. I,



fond du cœur qu'ils applaudissaient ce Porcaro : leur compassion n'eut aucun effet, et leur liberté fut à jamais perdue : si on les a vus se soulever depuis, lorsque le trône vaquait, ou lorsque l'on manquait de pain, on trouve de pareils mouvemens au sein de la plus abjecte servitude.

Mais l'indépendance des nobles, fomentée par la discorde, survécut à la liberté des communes, qui ne peut être fondée que sur l'union du peuple. Les barons conservèrent long-temps le privilége d'opprimer leurs concitoyens; leurs maisons étaient des forteresses et des asiles; ils protégeaient contre les lois une troupe féroce de bandits et de criminels qui les servaient de leurs épées et de leurs poignards. L'intérêt particulier entraîna quelquefois les papes et leurs neveux dans ces querelles domestiques. Les maisons rivales se livrèrent des combats et firent des siéges sous le règne de Sixte IV : le protonotaire Colonne fut mis à la torture et décapité après avoir vu son palais en cendres; et Savelli, son ami, fut égorgé dans la rue, parce qu'il ne voulait pas célébrer la victoire des Ursins [1]. Mais les papes ne tremblèrent plus au Vatican : lorsqu'ils avaient assez de caractère pour vouloir que leurs sujets fussent soumis, ils avaient assez de force pour l'exiger; et les étrangers qui remarquaient quelques désordres particuliers, admiraient néanmoins la modération des impôts et la sage administration de l'état ecclésiastique [2].

Les foudres du Vatican dépendent de l'opinion : leur vain bruit ne produit aucun effet s'il frappe sur la raison ou sur des hommes aigris par leurs passions; et le prêtre qui n'a d'autre appui est exposé à la violence du noble ou du plébéien qui se trouve son adversaire. Mais, lorsque les papes eurent quitté le séjour d'Avignon, le glaive de saint Paul garda les clefs de saint Pierre. Rome avait une forte citadelle, et le canon est bien puissant contre les séditions populaires; une troupe régulière de cavalerie et d'infanterie servait sous le drapeau du pape; ses revenus suffisaient aux dépenses de la guerre; et, lorsque la ville se révoltait, le pontife pouvait, d'après l'étendue de ses états, y faire venir une armée de voisins irrités et de sujets fidèles [1]. Depuis la réunion des duchés de Ferrare et d'Urbin, l'état ecclésiastique se prolonge de la Méditerranée à la mer Adriatique, et des confins du royaume de Naples aux bords du Pô : la plus grande partie de cette vaste et fertile contrée reconnaît dès le seizième siècle la souveraineté des pontifes de Rome. Ils ont d'abord fondé leurs droits sur les donations véritables ou fabuleuses des siècles d'ignorance. Je ne pourrais raconter ce qu'ils ont fait successivement pour consolider leur empire sans me jeter dans l'histoire de l'Italie et même celle de l'Europe, sans m'arrêter sur les crimes d'Alexandre VI, sur les opérations militaires de Jules II, et sur cette noble politique de Léon X, qui a été traitée par de grands historiens [2]. Du-

p. 210, 211, édit. Lond., 1747, in-4°) a fait un récit très-court, mais très-curieux, de la conspiration de Porcaro, qui est d'ailleurs racontée dans le journal d'Étienne Infessura (*Rerum Italicarum*, t. III, part. II, p. 1134, 1135) et dans un écrit particulier qu'a publié Léon-Baptiste Alberti (*Rer Ital.*, t. XXV, p. 609-614). Il est amusant de comparer le style et les opinions du courtisan et du citoyen. « Facinus profecto quo... neque periculo » horribilius, neque audaciâ detestabilius, neque crude» litate tetrius, a quoquam perditissimo uspiam excogi» tatum sit.... » — « Perdette la vitta quell' homo da bene, » e amatore dello bene et libertà di Roma. »

[1] Les désordres de Rome que la partialité de Sixte IV étendit beaucoup, sont exposés dans les journaux d'Étienne Infessura et d'un citoyen anonyme qui en furent les témoins. Voyez les troubles de l'année 1484, et la mort du protonotaire Colonne, tome III, part. II, p. 1083-1158.

[2] « Est toute la terre de l'église troublée pour cette par» tialité (des Colonnes et des Ursins), comme nous dirions » Luce et Grammont, ou en Hollande Houe et Caballan; » et, quand ce ne seroit ce différend, la terre de l'église se» roit la plus heureuse habitation pour les sujets, qui soit » dans tout le monde (car ils ne payent ni tailles ni » guères autres choses), et seroient toujours bien conduits » (car toujours les papes sont sages et bien conseillés); » mais très-souvent en advient de grands et cruels meur» tres et pilleries. »

[1] L'économie de Sixte-Quint porta à deux millions et demi d'écus romains le revenu de l'état ecclésiastique (*Vit.*, t. II, p. 291-296). L'établissement militaire était si bien monté, qu'en un mois Clément VIII put faire une invasion dans le duché de Ferrare avec trois mille cavaliers et vingt mille fantassins (t. III, p. 64). Depuis cette époque (A. D. 1597) les armes des papes se sont rouillées; le revenu doit avoir augmenté au moins en apparence.

[2] Surtout par Guichardin et Machiavel : le lecteur peut consulter l'Histoire générale du premier, l'Histoire de Flo-

rant la première période de leurs conquêtes, et jusqu'à l'expédition de Charles VIII, les papes furent en état de lutter avec succès contre les princes et les pays voisins, qui avaient des forces militaires inférieures ou tout au plus égales à celles de la cour de Rome. Mais, dès que les monarques de la France, de l'Allemagne et de l'Espagne se disputèrent l'empire de l'Italie avec des armées gigantesques, les successeurs de saint Pierre appelèrent l'artifice au secours de leur faiblesse; ils cachèrent dans un labyrinthe de guerres et de traités leurs vues ambitieuses, et l'espoir, qui ne les abandonne jamais, de reléguer les barbares au-delà des Alpes. Les guerriers du Nord et de l'Occident, réunis sous le drapeau de Charles-Quint, détruisirent souvent l'équilibre que le Vatican s'efforçait d'établir; les plans mobiles et faibles de Clément VII exposèrent sa personne et ses domaines; et Rome fut en proie, durant sept mois, à une armée qui ne connaissait pas de frein, et qui se montra plus cruelle et plus avide que les Goths et les Vandales [1]. Après cette sévère leçon, les pontifes resserrèrent leur ambition; ils reprirent le rôle paternel qui leur convient, et ne firent plus de guerre offensive, si l'on en excepte une querelle inconsidérée où le vicaire de Jésus-Christ et le sultan des Turcs s'armèrent en même temps contre le royaume de Naples [2]. Les Français et les Allemands se retirèrent à la fin du champ de bataille; les Espagnols étaient bien affermis dans la possession de Milan, de Naples, de la Sicile, de la Sardaigne et des côtes de la Toscane, et il fut de leur intérêt de maintenir la paix et la dépendance de l'Italie, qui ont duré presque sans troubles depuis le milieu du seizième siècle jusqu'au commencement de celui-ci. La cour d'Espagne dominait et protégeait le Vatican: les préjugés et l'intérêt du roi catholique le disposaient en toutes les occasions à soutenir le prince contre le peuple; et le cercle du despotisme enferma de toutes parts les amis de la liberté et les ennemis des lois, qui jusqu'alors avaient trouvé dans les états voisins des encouragemens, des secours et un asile. L'éducation et l'habitude de l'obéissance subjuguèrent à la longue l'esprit turbulent de la noblesse et des communes de Rome. Les barons oublièrent les guerres et les factions de leurs aïeux, et le luxe et le gouvernement les asservirent peu à peu. Au lieu de soutenir à leurs frais une multitude de vassaux, de partisans ou de domestiques, ils affermèrent leurs domaines, et employèrent le prix du bail à ces dépenses privées qui multiplient les plaisirs et diminuent le pouvoir du propriétaire [1]. Les Colonnes et les Ursins ne luttèrent plus que sur la décoration de leurs palais et de leurs chapelles; et l'opulence subite des familles papales égala ou surpassa leur antique splendeur. On n'entend plus à Rome la voix de la liberté ni celle de la discorde: la noblesse et les plébéiens y formaient jadis un torrent écumeux qui renversait ses barrières; leur oisiveté et leur servitude peuvent être comparées aujourd'hui aux eaux stagnantes d'un lac paisible.

La domination temporelle du clergé scandalise également le chrétien et le philosophe [2].

rence, le Prince, et le Discours politique du second. Guichardin et Machiavel, Fra Paolo et Davila, leurs dignes successeurs, ont été regardés avec raison comme les premiers historiens des peuples modernes, jusqu'au moment où l'Écosse s'est levée pour disputer cette gloire à l'Italie.

[1] Dans l'histoire du siége de Rome par les Goths, j'ai comparé (chapitre 31) les barbares et les sujets de Charles-Quint Lorsque j'ai écrit ces détails, ainsi que d'autres sur la conquête des Tartares, j'avais peu d'espoir d'achever cet ouvrage.

[2] Le détail des faibles hostilités que se permit par ambition le pape Paul IV, de la maison des Caraffes, se trouve dans le président de Thou (l. xvi, xviii) et Giannone (t. iv, p. 149-163). Deux bigots catholiques, Philippe II et le duc d'Albe, osèrent séparer le prince romain du vicaire de Jésus-Christ, et ce caractère sacré, qui aurait sanctifié sa victoire, fut employé habilement à la protection de sa défaite.

[1] Le docteur Adam Smith (*Wealth of Nations*, v., i, p. 495-504) explique d'une manière admirable le changement des mœurs et les dépenses qu'amène ce progrès de la civilisation. Il prouve que des vues de jouissances personnelles, et d'autres causes non moins viles, ont les effets les plus salutaires, relativement au bonheur des peuples de l'Europe.

[2] M. Hume (*History of England*, vol. i, p. 389) conclut avec trop de précipitation que, si la même personne réunit le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique, il importe peu de lui donner le nom de prince ou de prélat, puisque le caractère de magistrat temporel prédomine toujours

La majesté locale de Rome, le souvenir de ses consuls et de ses triomphes ajoutent de l'amertume à la douleur qu'inspire sa servitude. Si l'on calcule de sang-froid les avantages et les défauts du gouvernement ecclésiastique, on peut le louer dans son état actuel comme une administration douce, décente et paisible, qui n'a pas à craindre les dangers d'une minorité ou la fougue d'un jeune prince, qui n'est point minée par le luxe, et qui est affranchie des malheurs de la guerre. Mais ces avantages se trouvent contre-balancés par ces souverains, rarement originaires de Rome, qui changent à peu près tous les sept ans. Celui qui monte sur le trône de saint Pierre à soixante ans est parvenu au déclin de sa vie et de ses forces; il n'espère pas vivre assez pour achever les opérations qu'il entreprendrait, et l'idée qu'il ne doit pas laisser sa couronne à sa famille ajoute à son indolence. On tire le pontife du sein de l'église et même du fond des couvens : en général, son éducation et ses habitudes ne le disposent pas en faveur de la raison, de l'humanité et de la liberté. Son esprit a perdu de son ressort dans les chaînes de la foi : il a appris à respecter ce qui n'est pas digne de respect, et quelquefois à mépriser ce qui est digne de l'estime de tous les êtres raisonnables; à punir l'erreur comme un crime; à regarder la mortification de la chair et le célibat comme la première des vertus; à mettre les saints du calendrier[1] au-dessus des héros de Rome et des sages d'Athènes; à juger enfin le missel ou le crucifix plus utiles que la charrue ou le métier qui produit des étoffes. Il peut dans les nonciatures ou sous la pourpre acquérir quelque connaissance du monde : mais que peut-il en résulter contre les effets que je viens de décrire? Sans doute il peut par l'étude et l'expérience arriver à une juste appréciation de son état, mais il doit presque toujours

[1] Un protestant peut dédaigner la dispute sur la préférence que mérite saint François ou saint Dominique; mais il ne doit pas condamner à la hâte le zèle ou l'esprit judicieux de Sixte-Quint, qui plaça les statues des apôtres saint Pierre et saint Paul sur les colonnes de Trajan et de Constantin, qui ne portaient plus les statues de ces deux empereurs.

avoir un peu de cet esprit de dévotion qu'il prêche au monde chrétien. Ce Sixte-Quint[1], qui montra du génie, avait passé sa vie dans un couvent de Franciscains; il ne fut que cinq ans sur le trône, et il anéantit la race des bandits et de tous ces hommes vicieux proscrits par les lois; il abolit les lieux de franchise où se retiraient les scélérats[2]; il créa une marine et une armée de terre; il rétablit les monumens de l'antiquité; il voulut les égaler dans ses constructions; et, après avoir usé noblement du revenu public, il laissa cinq millions d'écus dans le château Saint-Ange. Mais la cruauté souilla sa justice; des vues de conquête furent la cause de son activité; les abus reparurent à sa mort : on dissipa le trésor qu'il avait amassé; il chargea la postérité de trente-cinq nouveaux impôts et de la vénalité des offices; et, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, un peuple ingrat ou opprimé renversa sa statue[3]. L'originalité sauvage de Sixte-Quint a une place particulière dans l'histoire des papes; et, pour juger

[1] Grégoire Leti a publié la Vie de Sixte-Quint (Amsterdam, 1721, 3 vol. in-12). C'est un ouvrage détaillé et amusant, mais il n'inspire pas une pleine confiance. Toutefois les Annales de Spondanus et de Muratori (A. D. 1585-1590), et l'histoire contemporaine du grand de Thou (l. LXXXII, c. 1, 2; l. LXXXIV, c. 10; l. c, c. 8) confirment ce qu'on y lit du caractère du pape, ainsi que les principaux faits.

[2] Les ministres étrangers ont emprunté de la noblesse de Rome ces lieux privilégiés, *quartieri* ou *franchises*. Jules II avait aboli l'*abominandum et detestandum franchitiarum hujus modi nomen*; mais les franchises ont encore reparu après Sixte-Quint. Je ne puis apercevoir la justice ou la grandeur d'âme de Louis XIV, qui, en 1687, envoya à Rome un ambassadeur (le marquis de Lavardin) avec mille officiers, gardes et domestiques armés, pour soutenir ce droit inique et insulter Innocent XI au sein de sa capitale (*Vita di Sixto V*, t. III, p. 260-278; Muratori, *Annali d'Italia*, t. XV, p. 494-496; et Voltaire, Siècle de Louis XIV, t. II, c. 14, p. 58, 59).

[3] Cet outrage donna lieu à un décret qui fut inscrit sur le marbre et placé au Capitole. Le style de ce décret est d'une simplicité noble et républicaine. « Si quis, sive privatus, sive magistratum gerens, de collocandâ vivo pontifici statuâ mentionem facere ausit, legitime S. P. Q. R. decreto in perpetuum infamis et publicorum munerum expers esto. M. D. X. C., mense Augusto. » (*Vita di Sixto V*, t. III, p. 469.) Je crois qu'on observe encore ce décret, et je sais que tous les princes qui méritent des statues devraient établir la même défense.

des maximes et des effets de leur administration temporelle, il faut examiner les arts et la philosophie, l'agriculture et le commerce, la richesse et la population de l'état ecclésiastique. Quant à moi, je ne veux faire de chagrin à personne, et dans ces derniers momens je ne m'aviserai pas d'offenser le pape ou son clergé [1].

[1] Les histoires de l'église, de l'Italie et de la chrétienté m'ont servi dans la composition du chapitre que je viens de terminer. La vie des papes fait souvent connaître l'état de la ville et de la république de Rome; et on trouve les événemens du quatorzième et du quinzième siècle dans des chroniques que j'ai examinées avec soin, et que je vais indiquer dans l'ordre des temps.

1° Monaldeschi (Ludovici Boncomitis) *Fragmenta Annalium Roman.* (A. D.) 1328, dans les *Scriptores Rerum italicarum* de Muratori, t. XII, p. 625. N. B.—La confiance qu'inspire ce fragment se trouve bien diminuée par une interpolation singulière, où l'auteur raconte sa *propre mort*, à l'âge de cent quinze ans.

2° *Fragmenta* (*Historiæ Romanæ vulgo* Thomas Fortifiocca, *in romanâ dialecto vulgari* (A. D. 1327-1354) dans Muratori, *Antiquitat. medii ævi Italiæ*, t. III, p. 247-548, qui a servi de base à ce que j'ai dit de Rienzi.

3° Delphini (Gentilis) *Diarium Romanum*, (A. D. 1370-1410) dans les *Rerum Italicarum*, etc., t. III, part. II, p. 846.

4° Antonini (Petri) *Diarium Rom.* (A. D. 1404-1417), t. XXIV, p. 969.

5° Petroni (Pauli) *Miscellanea Historica Romana* (A. D. 1433-1446), t. XXIV, p. 1101.

6° Volaterrani (Jacob.) *Diarium Rom.* (A. D. 1472-1484), t, XXIII, p. 81.

7° Anonymi *Diarium urbis Romæ* (A. D. 1481-1492), t. III, part. I, II, p. 1069.

8° Infessuræ (Stephani) *Diarium Romanum* (A. D. 1294-1378-1494), t. III, part, II, p. 1101.

9° *Historia arcana Alexandri VI*, *sive excerpta ex Diario* Joh. Burcad. (A. D. 1492-1503), *edita a Godefr. Gulielm. Leibnizio*, Hanovre, 1697, in-4°. On peut compléter le grand et précieux ouvrage de Burcard d'après les manuscrits qui sont dans les diverses bibliothèques d'Italie et de France. (M. de Foncemagne, Mémoires de l'Aacadémie des Inscriptions, t. XIII, p. 597-606.)

Excepté le dernier ouvrage, ces fragmens et journaux se trouvent dans les recueils de Muratori, mon guide et mon maître dans l'histoire d'Italie. Le public lui doit sur cette matière: 1° *Rerum italicarum Scriptores* (A. D. 500-1500) *quorum potissima pars nunc primum in lucem prodit*, etc., vingt-huit vol. in-folio, Milan, 1723-1738-1751. On désire des tables chronologiques et alphabétiques pour servir de clef à ce grand ouvrage qui est en désordre et dans un état encore bien défectueux. 2° *Antiquitates Italiæ medii ævi*, six vol. in-folio, Milan, 1738-1743, en soixante-quinze dissertations curieuses sur les mœurs, le gouvernement, la religion, etc., des Italiens du moyen âge, avec un supplément considérable de chartres, de chroniques, etc. 3° *Dissertazioni sopra le Antichità italiane*, trois vol. in-4°, Milan, 1751, traduction en italien de l'ouvrage précédent, faite par l'auteur lui-même et qu'on peut citer avec la même confiance que le texte latin des Antiquités. 4° *Annali d'Italia*, dix-huit vol. in-8°, Milan, 1753-1756, abrégé sec, mais exact et utile, de l'Histoire d'Italie, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. 5° *Della Antichità estense ed italiane*, deux vol. in-folio, Modène, 1717-1740. Dans l'histoire de cette noble famille, d'où sortent les rois actuels de l'Angleterre, Muratori n'est pas entraîné par la fidélité et la reconnaissance qu'il devait aux princes d'Est en qualité de sujet. Dans tous ses ouvrages, il se montre un écrivain laborieux et exact, et il s'élève au-dessus des préjugés ordinaires de sa profession. Il était né en 1672; il est mort en 1750, après avoir passé près de 60 ans dans les bibliothèques de Milan et de Modène. (*Vita del Proposto Ludovico Antonio Muratori*, par Gian Francesco Soli Muratori, son neveu et son successeur, Venise, 1756, in-4°.).

CHAPITRE LXXI.

Tableau des ruines de Rome au quinzième siècle. — Quatre causes de décadence et de destruction. — Le Colisée cité pour exemple. — La ville nouvelle. — Conclusion de l'ouvrage.

Vers la fin du règne d'Eugène IV, le savant Pogge [1] et un de ses amis, serviteurs du pape l'un et l'autre, montèrent sur la colline du Capitole; ils se reposèrent parmi les débris des colonnes et des temples, et de cette hauteur ils contemplèrent l'immense tableau de destruction qui s'offrait à leurs yeux [2]. Ému par le lieu de la scène et par le tableau, le Pogge moralisa sur les vicissitudes de la fortune, qui n'épargne ni l'homme, ni ses travaux les plus imposans, qui précipite dans le même tombeau les empires et les cités; et la grandeur passée de Rome ajouta à l'effet que produisaient ses ruines. « Virgile, dit-il à son ami, a décrit l'état de » Rome à l'époque où Évandre accueillit l'é- » chappé de Troie [3]. La roche Tarpéienne, que

[1] J'ai déjà indiqué (chap. LXV, t. II, pag. 815) l'âge, le caractère et les écrits du Pogge, et j'ai fait une mention particulière de ce discours moral sur les vicissitudes de la fortune.

[2] « Consedimus in ipsis Tarpeiæ arcis ruinis, pone ingens portæ cujusdam, ut puto, templi, marmoreum » limen plurimasque passim confractas columnas, unde » magnâ ex parte prospectus urbis patet. » (P. 5.)

[3] Énéide, l. VIII, 97-369. Cet ancien tableau, qui est d'une

» voilà, ne présentait alors que des buissons. » Au temps du poète, la couverture dorée » d'un magnifique temple resplendissait au » loin: le temple n'est plus; on a pillé l'or » qui le décorait; la roue de la fortune a » achevé sa révolution, et des épines et des » ronces couvrent de nouveau ce terrain sa- » cré. La colline du Capitole, où nous som- » mes assis, était jadis la tête de l'empire ro- » main, la citadelle du monde et la terreur » des rois : c'est ici qu'on donnait les spec- » tacles du triomphe; c'est ici qu'on étalait » les dépouilles et les tributs d'un si grand » nombre de nations. Que les temps sont chan- » gés, et quelle dégradation! On ne recon- » naît plus ces chemins où l'on voyait nos hé- » ros sur le char de la victoire; la fange souille » l'emplacement qu'occupaient les bancs des » sénateurs. Jetez les yeux sur le mont Pala- » tin, et, parmi ses énormes débris, qui ne » présentent plus les formes de l'architecture, » cherchez le théâtre de marbre, les obélis- » ques, les statues colossales, les portiques » du palais de Néron; examinez les autres » collines de la cité, vous apercevrez partout » des ruines et un désert. Le Forum, où le » peuple romain créait des lois et nommait ses » magistrats, est aujourd'hui environné d'une » haie, et l'on y cultive des légumes, ou bien » il sert de promenade aux pourceaux et aux » buffles. Tant d'édifices publics et privés, » qui, par la solidité de leur construction, » semblaient braver tous les âges, sont pro- » sternés dans la poussière; ils sont en piè- » ces, et n'offrent plus que les membres dis- » persés d'un géant; et la main terrible de la » destruction se montre surtout à côté de ces » monceaux imposans qui ont survécu aux » outrages du temps et de la fortune [1]. »

Ces ruines sont décrites en détail par le Pogge, l'un des premiers qui ait négligé les monumens de la superstition pour s'occuper de ceux de la grandeur des Romains [1]. I. Parmi les ouvrages du temps de la république, il distinguait encore un pont, un arceau, un sépulcre, la pyramide de Cestius, et, dans la partie du Capitole occupée par les officiers de la gabelle, une double rangée de voûtes qui portaient le nom de Catulus. II. Il indique onze temples plus ou moins conservés : le Panthéon était en son entier, mais il ne restait que trois arceaux et une colonne de marbre du temple de la paix, que Vespasien fit élever après les guerres civiles et son triomphe sur les Juifs. III. Il fixe un peu légèrement à sept le nombre des *thermes* et des bains publics que Rome avait jadis; la dégradation de chacun d'eux ne laissait plus entrevoir l'usage et la distribution de leurs diverses parties; mais ceux de Dioclétien et d'Antonin Caracalla étaient encore appelés du nom de leurs fondateurs; ils étonnaient les curieux qui observaient la solidité et l'étendue de ces édifices, la variété des marbres, la grosseur et la multitude des colonnes, qui voyaient avec satisfaction tant de travaux et tant de dépenses employés aux plaisirs du public. Aujourd'hui même il reste quelques vestiges des *thermes* de Constantin, d'Alexandre, de Domitien ou plutôt de Titus. IV. Les arcs de triomphe de Titus, de Sévère et de Constantin se trouvaient en entier, et le temps n'en avait point effacé les inscriptions; un fragment d'un autre qui tombait en ruine était honoré du nom de Trajan, et sur la voie Flaminienne on en remarquait deux autres qu'on attribuait à Faustine et à Gallien. V. Le Pogge, après avoir décrit le Colisée, qui excite encore notre admiration, a pu négliger un petit amphithéâtre de brique, qui vraisemblablement servait aux gardes prétoriennes; des édifices publics occupaient déjà l'emplacement des théâtres de Marcellus et de Pompée, et on ne distinguait plus que la position et la forme du cirque agonal et du grand cirque. VI. Les colonnes de Trajan et d'Antonin étaient debout, mais les obélisques égyptiens étaient brisés ou ensevelis sous la terre. Cette troupe de dieux et de héros créés

touche si délicate et amené avec tant d'art, devait intéresser vivement un Romain, et, d'après nos premières études, il fait sur nous la même impression.

[1] « Capitolium adeo.... immutatum ut vineæ in senatorum subselliasuccesserint, stercorum ac purgamentorum receptaculum factum. Respice ad Palatinum montem.... vasta rudera.... cæteros colles perlustra omnia vacua ædificiis, ruinis vineisque oppleta conspicies. » (Pogge, *de Varietat. Fortunæ*, p. 21).

[1] Voyez le Pogge, p. 8-22.



par le ciseau des statuaires avait disparu; il ne restait qu'une statue équestre de bronze, trois statues de marbre, et par-dessus tout les deux chevaux de Phidias et de Praxitèle. VII. Le mausolée ou sépulcre d'Auguste n'offrait plus qu'un monceau de débris; celui d'Adrien était bien conservé, et, sous le nom de château Saint-Ange, il a pris le nom et la force d'une citadelle. Si l'on y ajoute quelques colonnes éparses çà et là, telles étaient les ruines de l'ancienne ville, car les murs, qui formaient une circonférence de dix milles, qui avaient trois cent soixante-dix-neuf tours et treize portes, étaient d'une construction plus récente.

C'est plus de neuf siècles après la chute de l'empire d'Occident, et même du royaume des Goths en Italie, que le Pogge faisait cette triste description. Durant la longue période d'anarchie et de malheurs où l'empire, les arts et les richesses abandonnèrent les bords du Tibre, la ville ne put ajouter à ses embellissemens ou conserver les anciens; et, comme toutes les choses humaines doivent rétrograder si elles n'avancent pas, le progrès de chaque siècle hâtait la ruine des ouvrages de l'antiquité. Pour mesurer le progrès du dépérissement, et indiquer à chaque époque l'état de chaque édifice, il faudrait se donner une peine infinie, et ce travail n'aboutirait à rien: je me bornerai donc à examiner en général les causes et les effets; mais, avant de commencer cette recherche, je ferai deux observations préliminaires. I. Deux siècles avant la complainte éloquente du Pogge, un auteur anonyme avait publié une description de Rome [1]. Son ignorance a pu revenir sur les mêmes objets, en leur donnant des noms bizarres ou fabuleux: toutefois ce topographe si peu éclairé avait des yeux et des oreilles; il était en état d'observer les restes d'antiquités qui subsistaient encore, et d'écouter les traditions du peuple. Il indique d'une manière très-distincte sept théâtres, onze bains, douze arcs-de-triomphe et dix-huit palais, plusieurs desquels avaient disparu lorsque le Pogge écrivit. Il paraît que plusieurs des admirables monumens de l'antiquité ont subsisté long-temps [1], et que les principes de la destruction ont agi avec une force progressive aux treizième et quatorzième siècles. II. La même réflexion est applicable aux trois derniers siècles, et nous chercherions en vain le *Septizonium* de Sévère [2], dont Pétrarque et les antiquaires du seizième siècle parlent avec éloge. Tant que les édifices de Rome furent entiers, la solidité de la masse et l'accord des parties résistèrent à l'impétuosité des premiers coups; mais, la destruction commencée des fragmens ébranlés, ils tombèrent au premier choc.

Après des recherches faites avec beaucoup de soins sur la destruction des ouvrages des Romains, je trouve quatre causes principales dont l'action s'est prolongée durant plus de dix siècles. I. Le dégât opéré par le temps et la nature. II. Une dévastation dont les barbares et les chrétiens se sont rendus coupables. III. Le sacrilége usage des matériaux qu'offraient les monumens de l'antiquité. IV. Les querelles domestiques des habitans de Rome.

I. L'homme parvient à élever des monumens bien plus durables que sa courte vie; mais ces monumens sont périssables comme lui, et, dans l'immensité des siècles, sa vie et ses ouvrages n'ont qu'un instant. Il n'est pas facile cependant de circonscrire la durée d'un édifice auquel on a donné une grande solidité. Les anciens admiraient déjà ces pyramides orgueilleuses [3], ouvrages des premiers Égyp-

1 *Liber de Mirabilibus Romæ, ex registro Nicolai cardinalis de Arragonia. in Bibliotheca sancti Isidori armario IV*, nº 69. « Montfaucon (*Diarium Italicum*, p. 283-301) a publié ce traité avec de petites notes très-judicieuses. Il en parle ainsi: « Scriptor XIII circiter » sæculi, ut ibidem notatur; antiquariæ rei imperitus, » et, ut ab illo ævo, magis et anilibus fabellis refertus: » sed, quia monumenta quæ iis temporibus Romæ supererant pro modulo recenset, non parum inde lucis mutuabitur qui Romanis antiquitatibus indagandis operam » navabit.» (P. 283.)

1 Le Père Mabillon (*Analecta*, t. IV, p. 502) a publié la relation d'un voyageur anonyme du neuvième siècle, qui, en décrivant les églises et les saints lieux de Rome, indique plusieurs édifices, et surtout des portiques, qui avaient disparu avant le treizième siècle.

2 Voyez, sur le Septizonium, les Mémoires sur Pétrarque (t. I, p. 325), Donatus (p. 338), et Nardini (p. 117-414).

3 L'époque de la construction des pyramides est très-

tiens; cent générations ont disparu comme les feuilles de l'automne [1], et, après la chute des Pharaons et des Ptolémées, des Césars et des califes, les mêmes pyramides sont encore debout malgré les débordemens du Nil. Un édifice composé, qui a un grand nombre de parties, est plus sujet au dépérissement, et il n'est pas rare que des ouragans et des tremblemens de terre, des inondations et des incendies accélèrent la dégradation. Sans doute l'atmosphère et le sol de Rome ont éprouvé des secousses; ses tours élevées se sont écroulées, mais il ne paraît pas que les sept collines se trouvent sur des cavités, et la ville n'a éprouvé dans aucun siècle ces convulsions de la nature qui, en peu de momens, ont réduit en poudre les édifices d'Antioche, de Lisbonne ou de Lima. Le feu est l'agent qui contribue le plus à la vie et à la mort: un homme produit par négligence ou par méchanceté une étincelle qui forme de grands ravages, et on trouve des incendies à toutes les époques des annales romaines. Le mémorable incendie qu'on vit sous le règne de Néron, et que les historiens reprochent à cet empereur, dura six ou neuf jours [2]. Les flammes dévorèrent une quantité innombrable d'édifices accumulés dans des rues étroites et tortueuses; et, lorsqu'elles cessèrent, des quatorze quartiers de Rome, quatre seulement étaient dans leur entier, trois se trouvaient détruits complètement, et sept avaient été endommagés par la fumée et par le feu [3]. L'empire étant au plus haut point de sa gloire, la métropole se releva avec un nouvel éclat; mais les vieux citoyens regrettaient les chefs-d'œuvre des Grecs, les trophées de la victoire, et les monumens de l'antiquité primitive ou fabuleuse. Dans les temps de misère et d'anarchie, chaque blessure est mortelle, chaque perte est sans remède, et les soins publics du gouvernement et l'activité de l'intérêt particulier ne peuvent réparer le dégât. Mais les incendies produisent plus de ravages dans une ville florissante que dans une ville misérable. 1° Les matières combustibles, la brique, le bois et les métaux se consument ou se fondent promptement, et les flammes attaquent en vain des murailles nues, des voûtes d'une grande épaisseur. 2° C'est dans les habitations plébéiennes qu'une funeste étincelle cause pour l'ordinaire des incendies; mais, dès que le feu les a dévorées, les grands édifices qui ont résisté à la flamme, ou qu'elle peut atteindre, se trouvent seuls au milieu d'un espace vide, et ne courent plus de danger. La position de Rome l'expose à de fréquentes inondations. Sans en excepter le Tibre, le cours des rivières qui descendent de l'un ou l'autre côté de l'Apennin est irrégulier et de peu de longueur; leurs eaux sont basses durant les chaleurs de l'été, et, lorsque les pluies ou la fonte des neiges les grossissent au printemps et en hiver, elles forment des torrens impétueux. Si le vent les repousse à leur embouchure dans la mer, leur lit ordinaire ne pouvant les contenir, elles débordent et inondent sans obstacles les plaines et les villes des environs. Des pluies extraordinaires enflèrent le Tibre peu après la première guerre punique, et un débordement de plus longue durée, et plus étendu que ceux qu'on avait vus jusqu'alors, détruisit tous les bâtimens

ancienne, et on ne sait rien sur ce point. Diodore de Sicile (t. I, l. I, c. 44, p. 72) ne peut dire si on les éleva mille ou trois mille quatre cents ans avant la dix-huitième Olympiade. Sir John Marsham, qui a diminué la longueur des dynasties égyptiennes, voudrait fixer cette époque environ vingt siècles avant Jésus-Christ (*Canon. Chronicus*, p. 47).

[1] Voyez la harangue de Glaucus dans l'Iliade (Z. 146). Homère emploie souvent cette image si naturelle et si triste.

[2] Le savant des Vignoles (Histoire critique de la République des Lettres, t. VIII, p. 74-118; IX, p. 172-187) dit que cet incendie arriva A. D. 64, juillet 19, et que la persécution des chrétiens commença au 15 novembre de la même année.

[3] « Quippe in regiones quatuordecim Roma dividitur, » quarum quatuor integræ manebant, tres solo tenus de» jectæ: septem reliquis pauca tectorum vestigia super» erant, lacera et semiusta. » Parmi les anciens édifices qui furent consumés, Tacite compte le temple de la Lune élevé par Servius Tullius, la chapelle et l'autel consacrés par Évandre *præsenti Herculi*, le temple de Jupiter Stator, construit pour accomplir un vœu de Romulus, le palais de Numa, le temple de Vesta *cum penatibus populi romani*. Il regrette ensuite les *opes tot victoriis quæsitæ et Græcarum artium decora... multa quæ seniores meminerant, quæ reparari nequibant*. (*Annal*. XV, 40, 41.)

qui se trouvaient au-dessous des collines de Rome. Divers moyens amenèrent le dégât, selon la nature du sol; les édifices furent entraînés par une impulsion subite, ou dissous et minés par le séjour des eaux[1]. La même calamité se renouvela sous le règne d'Auguste: la rivière renversa les palais et les temples qui étaient sur ses bords[2]: cet empereur eut soin de nettoyer et d'agrandir le lit, mais ses successeurs eurent à s'occuper des mêmes périls et des mêmes travaux[3]. La superstition et des intérêts particuliers arrêtèrent long-temps le projet de détourner dans de nouveaux lits le Tibre et quelques ruisseaux qui lui portent leur tribut[4]. On l'a exécuté depuis, mais les avantages de cette opération n'ont pas dédommagé du travail et de la dépense. La servitude des rivières est la victoire la plus belle et la plus importante que les hommes aient obtenu sur la nature[5]. Et si le Tibre put faire de pareils ravages sous un gouvernement actif et ferme, est-il possible de dénombrer les effets de l'inondation après la chute de l'empire d'Occident, et aurait-on pu les arrêter? Le mal lui-même produisit enfin le remède. L'accumulation des décombres et de la terre détachée des collines a exhaussé le sol de Rome, qui se trouve élevé de quatorze ou quinze pieds[1] au-dessus de l'ancien niveau, et cette ville est aujourd'hui moins accessible aux débordemens de la rivière[2].

II. Tous les auteurs qui imputent aux Goths et aux chrétiens la destruction des monumens de l'ancienne Rome ne se sont pas donné la peine d'examiner jusqu'où pouvait aller la haine des Goths et des chrétiens, ni jusqu'à quel degré ils eurent le loisir et les moyens de satisfaire leur inimitié. J'ai décrit plus haut le triomphe de la barbarie et de la religion, et je vais indiquer en peu de mots la liaison réelle ou imaginaire de ce triomphe avec la ruine de l'ancienne Rome. Nous pouvons imaginer, ou croire sur la parole des autres, que les Goths et les Vandales sortirent de la Scandinavie pour se venger de l'émigration d'Odin[3], pour châtier les oppresseurs des nations; qu'ils désiraient brûler tous les monumens de la littérature classique, et établir leur architecture nationale sur les débris de l'ordre toscan et de l'ordre corinthien. Mais, dans la réalité, les guerriers du Nord n'étaient ni assez sauvages ni assez raffinés pour former ces projets de destruction et de vengeance. Les pasteurs

«[1] A. U. C. 507, repentina subversio ipsius Romæ » prævenit triumphum Romanorum...... diversæ ignium » aquarumque clades penè absumpsere urbem. Nam Tibe- » ris insolitis auctus imbribus et ultra opinionem, vel » diurnitate vel magnitudine, redundans, omnia Romæ » ædificia in plano posita delevit. Diversæ qualitates lo- » corum ad unam convenere perniciem; quoniam et quæ » segnior inundatio tenuit madefacta dissolvit, et quæ » cursus torrentis invenit, impulsa dejecit. » (Orose, *Hist.*, l. IV, c. 11, p. 244, édit. Havercamp.) Il faut observer que l'apologiste chrétien cherche à exagérer les malheurs du monde païen.

[2] Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore etrusco violenter undis
Ire dejectum monumenta regis
Templaque Vestæ.

(*Horat. Carm.* I, 2.)

Si le palais de Numa et le temple de Vesta furent renversés du temps d'Horace, les édifices que consuma l'incendie de Néron pouvaient à peine mériter les épithètes de *vetustissima* ou d'*incorrupta*.

[3] « Ad coercendas inundationes alveum Tiberis laxavit, » ac repurgavit, completum olim ruderibus, et ædificio- » rum prolapsionibus coarctatum. (Suétone, *in Augusto*, c. 30.)

[4] Tacite rapporte les pétitions que les différentes villes de l'Italie adressèrent au sénat sur cet objet. On peut remarquer ici les progrès de la raison. Dans une affaire pareille, on consulterait sans doute l'intérêt des riverains; mais la chambre des communes rejetterait avec dedain un argument où l'on dirait « que la nature assigne aux ri- » vières le cours qui leur est propre, etc. »

[5] Voyez les Époques de la Nature de l'éloquent et philosophe Buffon. Son tableau de la Guyane, province de l'Amérique méridionale, est celui d'une terre neuve et sauvage où les eaux abandonnées à elles-mêmes ne sont point soumises à l'homme (p. 212-561, édition in-4°).

[1] M. Addison a remarqué dans son voyage en Italie ce fait curieux et incontestable. (Voyez ses Œuvres, t. II, p. 98, édition de Baskerville.)

[2] Le Tibre a cependant quelquefois endommagé la vill de Rome dans les temps modernes; et, en 1530, 1557, 1598, les Annales de Muratori citent trois grandes inondations qui produisirent beaucoup de mal (t. XIV, p. 268-429; t. XV, p. 99, etc.)

[3] Je déclare ici qu'après dix années de réflexion je rejette cette histoire de l'évasion d'Odin, qui se retira, dit-on, d'Azof en Suède, à laquelle je n'ai jamais cru sérieusement (voyez ce que j'en ai dit au chapitre X). Il paraît qu'on a pris les Goths pour les Germains; mais au-delà de César et de Tacite les antiquités de la Germanie n'offrent que de l'obscurité et des fables.

de la Scythie et de la Germanie avaient été élevés dans les armées de l'empire; ils en avaient pris la discipline, et, bien instruits de la faiblesse de l'état, ils entreprirent une invasion. La langue latine leur était devenue familière; ils avaient l'habitude de respecter le nom et les titres de Rome; et comme ils ne pouvaient égaler les arts et les travaux littéraires d'une période plus éclairée, ils montraient plus de dispositions à les admirer qu'à les anéantir. Les soldats d'Alaric et de Genseric, qui possédèrent un moment la capitale, se livrèrent à toute l'effervescence d'une armée victorieuse. Au milieu des actes de débauche et de cruauté qu'ils se permirent de gaîté de cœur, les richesses d'un transport facile furent l'objet de leurs recherches, et l'orgueil, la sensualité et l'avarice ne pouvaient trouver de satisfaction à briser à coups de bélier les monumens des consuls et des césars. D'ailleurs ils n'eurent pas de momens à perdre. Les Goths évacuèrent Rome le sixième jour [1], et les Vandales le quinzième [2]; et, quoiqu'il soit plus facile de détruire que d'élever un édifice, leur fureur précipitée aurait eu peu d'effet sur les solides constructions de l'antiquité. Le lecteur doit se souvenir qu'Alaric et Genseric eurent soin de respecter les bâtimens de Rome; qu'on répara ces bâtimens sous l'heureuse administration de Théodoric [3], et que le ressentiment passager de Totila [4] fut reprimé par ses propres réflexions et par les conseils de ses amis et de ses ennemis. Si une pareille accusation ne doit point regarder les barbares, il n'en est pas de même des catholiques de Rome. Les statues, les autels, les temples du paganisme paraissaient abominables à ceux-ci, et il y a lieu de croire que, maîtres absolus de la ville, ils travaillèrent avec zèle et avec persévérance à effacer tous les vestiges de l'idolatrie de leurs ancêtres. La démolition des temples de l'Orient [5] leur offrait un exemple à suivre, et elle appuie notre conjecture. Il est

[1] Voyez le chapitre 31 de cet ouvrage.
[2] Ch. 36, ibid.
[3] Ch. 39, ibid.
[4] Ch. 43, ibid.
[5] Ch. 28, ibid.

vraisemblable ensuite que les nouveaux convertis eurent une grande part au mérite ou au démérite d'un pareil attentat. Toutefois leur aversion se bornait aux monumens de la superstition des païens, et leur zèle ne les portait pas à détruire les édifices qui servaient aux affaires et aux plaisirs de la société. La nouvelle religion fut établie, non par un tumulte populaire, mais par les décrets des empereurs et du sénat. De tous les individus qui composaient la hiérarchie chrétienne, les évêques de Rome furent communément les plus sages et les moins fanatiques : on sait qu'un des papes a fait du Panthéon une église [1], peut-être pour mieux conserver ce bel édifice, et on ne cite aucun cas où les pontifes aient encouragé la dévastation.

III. La valeur de tout objet qui sert aux besoins ou aux plaisirs de l'espèce humaine se compose de sa substance et de sa forme, de la matière et de la main d'œuvre. Son prix dépend du nombre de ceux qui peuvent l'acquérir ou l'employer, de l'étendue du marché, et par conséquent de l'aisance ou de la difficulté qu'on trouve à l'exporter au dehors, selon la nature de la chose, le lieu où elle est, et les conjonctures passagères de ce monde. Les barbares qui se rendirent maîtres de Rome usurpèrent en un moment le travail et les trésors de plusieurs générations. Mais, excepté les choses d'une consommation immédiate, ils durent voir sans convoitise toutes celles qu'on ne pouvait transporter sur les chariots des Goths ou sur les navires des Vandales [2]. L'or et l'argent excitèrent

[1] « Eodem tempore petit a Phocate principe templum, » quod appellatur PANTHEON, in quo fecit ecclesiam sanctæ » Mariæ semper virginis, et omnium martyrum; in quâ » ecclesiâ princeps multa bona obtulit. » (Anastase, ou plutôt *Liber pontificalis in Bonifacio IV*, dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, t. III, part. I, p. 135.) Selon un auteur anonyme cité par Montfaucon, Agrippa avait consacré le Panthéon à Cybèle et à Neptune, et Boniface IV le dédia à la Vierge, *quæ est mater omnium sanctorum* (p. 297, 298), aux Calendes de novembre.

[2] Flaminius Vacca (dans Montfaucon, p. 155, 156. Son mémoire se trouve aussi (p. 21) à la fin de la *Roma Antiqua* de Nardini), et plusieurs Romains, *doctrinâ graves*, étaient persuadés que les Goths avaient enterré à Rome leurs trésors dont ils révélaient le lieu *filiis nepotibusque*,

d'abord leur avarice, parce que dans chaque pays et sous le moindre volume, ils procurent une quantité plus considérable du travail et de la propriété des autres. Un chef barbare peut mettre du prix à un vase ou à une statue de ces métaux précieux; mais la multitude plus grossière ne s'attachait qu'à la substance, sans s'occuper de la forme; elle n'y voyait qu'un moyen d'avoir des lingots qu'on convertirait ensuite en monnaies. Les pillards les moins actifs et les moins heureux enlevèrent de l'airain, du plomb, du fer et du cuivre: les tyrans grecs prirent tout ce qui avait échappé aux Goths et aux Vandales; et lorsque l'empereur Constans fit à Rome un voyage de forban, il enleva les plaques de bronze qui couvraient le Panthéon [1]. Les édifices de Rome offraient une vaste carrière de pierres et de marbres très-variés; le premier travail, celui de tirer les matériaux du sein de la terre, était fait; les métaux se trouvaient purifiés, et on pouvait les employer sans autre préparation; les marbres se trouvaient taillés et polis; ils étaient prêts pour l'enchère dès qu'il y aurait des acheteurs. On avait déjà pillé les choses précieuses qui ornaient les monumens de l'antiquité; mais les Romains se montraient disposés à démolir les arcs-de-triomphe et les murailles dès que le bénéfice pourrait l'emporter sur les frais du travail et de l'exportation. Si Charlemagne eût fait de l'Italie le siége de l'empire d'Occident, loin d'attenter aux constructions des césars, il aurait voulu les réparer; mais des vues politiques retinrent ce monarque dans les forêts de la Germanie; il ne put satisfaire son goût pour les arts qu'en achevant la dévastation, et les marbres de Ravenne [2] et de Rome décorèrent le palais qu'il éleva à Aix-la-Chapelle [1]. Cinq siècles après Charlemagne, Robert, roi de Sicile, le plus sage et le plus éclairé des souverains de son siècle, se procura des matériaux de la même manière, à l'aide du Tibre et de la Méditerranée, avec moins de peines; et Pétrarque se plaignait avec indignation de ce qu'on dévastait l'ancienne capitale du monde pour embellir la paresseuse cité de Naples [2]. Au reste, les pillages ou les ventes des marbres et des colonnes ne furent pas communs dans le moyen âge: on se consolerait si du moins le peuple de Rome eût employé les anciennes constructions à des usages publics ou privés, mais la fortune et la position de ces édifices les rendaient, à bien des égards, inutiles à la ville et à ses habitans. Les murs décrivaient toujours la même circonférence; mais la ville était descendue des sept collines dans

Vacca raconte quelques anecdotes pour prouver que des pélerins d'au-delà les Alpes, héritiers des Goths victorieux, venaient de son temps fouiller et piller Rome et ses environs.

[1] « Omnia quæ erant in ære ad ornatum civitatis de» posuit: sed et ecclesiam B. Mariæ ad Martyres quæ de » tegulis æreis cooperta discooperuit. » (Anastas., *in Vitalian.*, p. 141.) Le vil Grec n'eut pas même le misérable prétexte de piller un temple païen; le Panthéon était déjà une église catholique.

[2] Voyez sur les dépouilles de Ravenne (*mustva atque marmora*) la concession du pape Adrien I à Charlemagne (*Codex Carolin.*, *epist.* 67, dans Muratori, *Script. ital.* t. III, part. II, p. 223).

[1] Je citerai le témoignage authentique du poète saxon (A.D. 887-899) *de Rebus gestis Caroli Magni* (l. v, 437-440, dans les historiens de France (t. v, p. 180).

Ad quæ marmoreas præstabat *Roma* columnas,
Quasdam præcipuas pulchra Ravenna dedit.
De tam longinquâ poterit regione vetustas
Illius ornatum, Francia, ferre tibi.

Et j'ajouterai, d'après la Chronique de Sigebert (Historiens de France, t. v, p. 378): « Extruxit etiam Aquisgrani » basilicam plurimæ pulchritudinis, ad cujus structu» ram a *Roma* et Ravenna columnas et marmora devehi » fecit. »

[2] Un passage de Pétrarque (*Opp.*, p. 536, 537, *in Epistolâ hortatoriâ ad Nicolaum Laurentium*) est si énergique, et il vient si à propos, que je ne puis m'empêcher de le transcrire. « Nec pudor aut pietas continuit quomi» nus impii spoliata Dei templa, occupatas arces, opes » publicas regiones urbis, atque honores magistratuum » inter se divisos (*habeant*)? quam unâ in re, turbulenti » ac seditiosi homines et totius reliquæ vitæ consiliis et » rationibus discordes, inhumani fœderis stupendâ socie» tate convenerant, in pontes et mœnia atque immeritos » lapides desævirent. Denique post vi vel senio collapsa » palatia, quæ quondam ingentes tenuerunt viri, post di» ruptos arcus triumphales (unde majores horum forsi» tan corruerunt), de ipsius vetustatis ac propriæ impie» tatis fragminibus vilem questum turpi mercimonio cap» tare non puduit. Itaque nunc, heu dolor! heu scelus » indignum! de vestris marmoreis columnis, de liminibus » templorum (ad quæ nuper ex orbe toto concursus » devotissimus fiebat), de imaginibus sepulchrorum sub » quibus patrum vestrorum venerabilis civis (*cinis*) erat, » ut reliquas sileam, desidiosa Neapolis adornatur. Sic » paulatim ruinæ ipsæ deficiunt. » Le roi Robert était cependant l'ami de Pétrarque.

le champ de Mars, et plusieurs de ces beaux monumens qui avaient bravé les outrages des siècles se trouvaient loin des habitations et pour ainsi dire dans un désert. Les palais des sénateurs ne convenaient plus aux mœurs ou à la fortune des pauvres magistrats qui les avaient remplacés; on avait perdu l'usage des bains [1] et des portiques : les jeux du théâtre, de l'amphithéâtre et du cirque ne subsistaient plus depuis le sixième siècle; quelques temples furent convertis en églises, mais en général les églises chrétiennes préférèrent la forme de la croix, et la mode ou des calculs raisonnables avaient établi un modèle particulier pour les cellules et les bâtimens des cloîtres. Le nombre de ces pieux établissemens se multiplia outre mesure sous le règne ecclésiastique; la ville contenait quarante monastères d'hommes, vingt de femmes, et soixante chapitres et colléges de chanoines et de prêtres [2], qui augmentaient la dépopulation du dixième siècle. Mais si les formes de l'ancienne architecture furent dédaignées d'un peuple insensible à leur usage et à leur beauté, il en prenait les matériaux dès que ses besoins ou la superstition les demandaient : les plus belles colonnes de l'ordre ionique et de l'ordre corinthien, les marbres de Paros et de Numidie les plus précieux, servirent à la bâtisse ou à la réparation d'un couvent ou d'une écurie. Le dégât que les Turcs se permettent chaque jour dans les villes de la Grèce et de l'Asie peut servir d'exemple; et, dans la destruction graduelle des monumens de l'ancienne Rome, Sixte-Quint, qui employa les pierres du Septizonium au noble édifice de Saint-Pierre, est seul excusable [3]. On aime à voir un fragment ou une ruine en quelque lieu qu'on les trouve; mais la plupart des marbres furent non-seulement défigurés mais détruits. On les brûla pour en faire de la chaux. Le Pogge, en arrivant à Rome pour la seconde fois, n'y

[1] Au reste, Charlemagne se baigna et prit l'exercice de la natation avec cent de ses courtisans (Eginhard, c. 22, p. 108, 109); et Muratori indique des bains publics qu'on construisit à Spolette en 814 (Annales, t. VI, p. 416).

[2] Voyez les Annales d'Italie, A. D. 988. Muratori avait trouvé ce fait et le précédent dans l'Histoire de l'Ordre de saint Benoît publiée par le P. Mabillon.

[3] *Vita di Sisto Quinto, de Gregorio Leti*, t. III, p. 50.

trouva plus le temple de la Concorde [1], ni beaucoup d'autres grands édifices qu'il y avait vus à son premier voyage; et une épigramme qu'on fit à cette époque annonçait la crainte qu'on ne détruisît tout-à-fait les monumens de l'antiquité [2]; il en restait un petit nombre, et cette circonstance arrêta seule la dévastation des Romains. Pétrarque, entraîné par son imagination, a pu supposer à Rome plus d'habitans qu'elle n'en avait [3]; mais j'ai peine à croire que, même au quatorzième siècle, on n'y en trouvât que trente-cinq mille. Si, depuis cette époque jusqu'au règne de Léon X, la population s'éleva à quatre-vingt-cinq mille âmes [4], cet accroissement dut être funeste à l'ancienne cité.

IV. Mais les hostilités domestiques des Romains ont surtout contribué à la destruction des monumens de l'antiquité. De fréquentes séditions troublèrent la paix de la ville, sous la domination des empereurs grecs et français: c'est au déclin de l'autorité des successeurs de Charlemagne, c'est-à-dire dans les premières années du dixième siècle, que commencèrent ces guerres privées qui violèrent impunément les lois du code et celles de l'Évangile, qui outragèrent la majesté du souverain absent, et la personne du vicaire de

[1] « Porticus ædis Concordiæ, quam cum primum ad urbem accessi vidi ferre integram opere marmoreo admodum specioso, Romani post modum ad calcem ædem totam et porticus partem disjectis columnis sunt demoliti. » (P. 12.) Le temple de la Concorde n'a donc pas été détruit dans une sédition, comme je l'ai lu dans un traité manuscrit *del' governo civile di Rome*, qu'on me prêta durant mon séjour à Rome, et qu'on attribuait faussement, je crois, au célèbre Gravina. Le Pogge assure aussi que les pierres du sépulcre de Cæcilia Metella furent réduites en chaux (p. 19, 20).

[2] Cette épigramme, qui est d'Ænéas Sylvius, lequel devint ensuite pape sous le nom de Pie II, a été publiée par le père Mabillon, d'après un manuscrit de la reine de Suède (*Musæum Italicum*, t. I, p. 97).

Oblectat me, Roma, tuas spectare ruinas;
Ex cujus lapsu gloria prisca patet.
Sed tuus hic populus muris defossa vetustis
Calcis ad obsequium, marmora dura coquit;
Impia tercentum si sic gens egerit annos
Nullum hinc indicium nobilitatis erit.

[3] « Vagabamur in illâ urbe tam magna; quæ, cum propter spatium vacua videretur, populum habet immensum. » (*Opp.*, p. 605, *Epist. familiares*, II, 14.)

[4] Ces détails sur la population de Rome à différentes époques sont tirés d'un très-bon traité du médecin Lancisi, *de Romanis Cœli qualitatibus* (p. 122).

Jésus-Christ. Durant cinq siècles, Rome éprouva sans interruption les funestes suites de la querelle des nobles et du peuple, des Gibelins et des Guelfes, des Colonnes et des Ursins : j'ai exposé dans les deux chapitres précédens les causes et les effets de ces désordres publics, dont plusieurs détails ne sont pas arrivés jusqu'à nous, et dont quelques autres ne méritent pas d'être connus. A cette époque, le glaive décidait tous les différends, et la loi ne pouvait protéger la vie ou la propriété de personne : les hommes puissans s'armaient pour l'attaque et la défense, contre ceux de leurs concitoyens qu'ils craignaient ou qu'ils détestaient. Si l'on en excepte Venise, toutes les républiques de l'Italie se trouvaient dans le même cas ; les nobles fortifiaient leurs maisons et élevaient de grosses tours [1] qui les garantissaient d'une attaque subite. Les villes étaient remplies de ces constructions de guerre ; Lucques contenait trois cents tours, dont la hauteur était bornée à quatre-vingts pieds par les lois ; et, en suivant la proportion convenable on peut appliquer ces détails aux états plus riches et plus peuplés. Lorsque le sénateur Brancaléon voulut rétablir la paix et la justice, son premier soin fut, comme nous l'avons dit, de démolir cent quarante des tours de guerre qu'on voyait à Rome ; et à la dernière époque de l'anarchie et de la discorde, sous le règne de Martin V, l'un des treize ou quatorze quartiers de la ville en contenait encore quarante-quatre. On s'empressait de détruire d'anciens ouvrages pour élever ces funestes constructions : les temples et les arcs-de-triomphe offraient une base solide aux remparts de briques ou de pierres, que les nobles projetaient ; et je puis citer pour exemple les tours qu'on éleva sur les arcs-de-triomphe de Jules-César, des Titus et des Antonins [2]. Il fallait peu de changemens pour faire une bonne citadelle d'un théâtre, d'un amphithéâtre ou d'un mausolée. J'ai observé plus haut que le mole d'Adrien est devenu le château Saint-Ange [1]. Le Septizonium de Sévère fut en état de résister à l'armée d'un grand prince [2] ; le sépulcre de Metella devint un fort [3] ; les Savelli et les Ursins occupèrent les théâtres de Pompée et de Marcellus [4] ; ils fortifièrent ces édifices qui ont acquis peu à peu l'élégance d'un palais d'Italie. Les églises elles-mêmes furent converties en arsenaux et en redoutes, et les machines de guerre qu'on voyait sur le comble de l'église de Saint-Pierre épouvantaient le Vatican et scandalisaient le monde chrétien. Un lieu fortifié ne tarde pas à essuyer une attaque, et tout ce qui est attaqué souffre du dégât. Si les Romains avaient pu enlever aux papes le château Saint-Ange, ils auraient anéanti ce monument de servitude. Toutes les constructions de défense furent exposées à un siége, et à chaque siége on fit un grand usage des machines de destruction. Lorsque Nicolas IV mourut, Rome se trouva abandonnée six mois à la fureur de la guerre civile. « Les » maisons, dit un poète contemporain revêtu » de la pourpre [5], furent brisées par des

[1] Tous les faits qui ont rapport aux tours de Rome et des autres cités de l'Italie se trouvent dans la compilation amusante que Muratori a publiée sous le nom d'*Antiquitates Italiæ medii ævi*, Dissert. 26, t. II, p. 493-496 du latin, et t. I, p. 446 du même ouvrage en italien.

[2] « Templum Jani nunc dicitur, turris Centii Frangapanis ; et sane Jano impositæ turris lateritiæ conspicua » hodieque vestigia supersunt. » (Montfaucon, *Diarium Italicum*, p. 186.) L'auteur anonyme (p. 285) indique « arcus Titi, turris Cartularia ; arcus Julii Cæsaris et » senatorum, turres de Bratis ; arcus Antonini, turris » de Cosectis, etc. »

[1] « Hadriani molem.... magna ex parte Romanorum » injuria.... disturbavit : quod certe funditus evertissent, » si eorum manibus pervia, absumptis grandibus saxis, » reliqua moles extitisset. » (Poggius, *de varietate Fortunæ*, part. I.)

[2] A celle de l'empereur Henri IV (Muratori, *Annali d'Italia*, t. IX, p. 147).

[3] Je dois placer ici un passage important de Montfaucon : « Turris ingens rotunda.... Cæciliæ Metellæ.... » sepulchrum erat, cujus muri tam solidi, ut spatium » per quam minimum intus vacuum supersit : et TORRE » DI BOVE dicitur, a boum capitibus muro inscriptis. Huic » sequiori ævo, tempore intestinorum bellorum ceu ur- » becula adjuncta fuit, cujus mœnia et turres etiamnum » visuntur ; ita ut sepulchrum Metellæ quasi arx oppi- » duli fuerit. Ferventibus in urbe partibus, cum Ursini » atque Columnenses mutuis cladibus perniciem inferrent » civitati, in utriusve partis ditionem cederet magni mo- » menti erat. » (P. 142.)

[4] Voyez les témoignages de Donat, Nardini et Montfaucon. On aperçoit encore dans le palais Savelli des restes considérables du théâtre de Marcellus.

[5] Jacques, cardinal de Saint-George, *ad velum aureum* dans la Vie du pape Célestin V, qu'il a composée en vers

» pierres d'une grosseur énorme [1]. Les coups » du bélier percèrent les murailles; les tours » furent en proie au feu et à la fumée, et » l'appât du butin et les vengeances don» naient aux assiégeans une nouvelle ar» deur. » La tyrannie des lois acheva le dégât, et les diverses factions de l'Italie rasèrent tour à tour les maisons et les châteaux de leurs adversaires [2]. Si l'on compare les hostilités des étrangers et celles des citoyens relativement au tort qu'elles ont fait aux ouvrages de l'antiquité, il paraît que les dernières ont été les plus funestes, et on peut citer Pétrarque à l'appui de cette opinion. « Voyez, dit-il, ces restes qui attestent l'an» cienne grandeur de Rome, le temps et les » barbares ne peuvent s'enorgueillir d'une » si grande dévastation; il faut l'attribuer à » ses propres citoyens, aux plus illustres de » ses enfans; et vos ancêtres (il écrivait à un » noble de la famille d'Annibaldi) ont fait » avec le bélier ce que le héros carthaginois » ne put faire avec le glaive de ses trou» pes [3]. » La troisième et la quatrième des causes que je viens de décrire eurent une action réciproque, car on détruisait les anciens monumens pour réparer les maisons et les tours qu'abattait la guerre civile.

On peut appliquer chacune de ces observations à l'amphithéâtre de Titus, qui a pris le nom de Colisée [1], d'après son étendue, ou d'après la statue colossale de Néron, et qui peut-être aurait subsisté à jamais s'il n'avait eu d'autre ennemi que le temps et la nature; les antiquaires qui ont calculé le nombre des spectateurs sont disposés à croire qu'il y avait, au-dessus du gradin de pierre le plus élevé, des galeries de bois à plusieurs étages; lesquelles furent à diverses reprises consumées par le feu et reconstruites par les empereurs. Les conquérans ou les fanatiques, la cupidité des barbares ou celle des chrétiens s'emparèrent d'abord de tout ce qui était d'une substance précieuse, ou avait un caractère profane, des statues des dieux et des héros, des ouvrages de bronze, ou des ornemens revêtus de feuilles d'or et d'argent. On voit plusieurs trous dans les énormes pierres qui composent les murs du Colisée, et voici les deux conjectures les plus vraisemblables qu'on ait formées sur cet objet. Des crampons d'airain ou de fer liaient l'assise inférieure à l'assise supérieure, et l'œil de la rapine ne dédaigna pas les métaux les moins précieux [2]. On a tenu long-temps une foire ou un marché dans l'arène de cet amphithéâtre; une ancienne description de la cité parle des ouvriers établis au Colisée, et ils firent ou ils agrandirent ces trous pour y placer les morceaux de bois qui soutenaient leurs échopes et leurs tentes [3].

(Muratori, *Script. Rerum ital.*, t. I, part. III, p. 261, l. I, c. 1, vers. 132, etc.).

Hoc dixisse sat est, Romam caruisse senatu
Mensibus exactis heu sex; belloque vocatum (*vocatos*)
In scelus, in socios fraternaque vulnera patres.
Tormentis jecisse viros immania saxa;
Perfodisse domus trabibus, fecisse ruinas
Ignibus; incensas turres, obstructaque fumo
Lumina vicino, quo sit spoliata supellex.

[1] Muratori (*Dissertazioni sopra le Antiquità Italiane*, t. I, p. 427-431) nous apprend qu'on se servait souvent de boulets de pierre du poids de deux ou trois quintaux. Les autres disent que ces boulets de pierre pesaient quelquefois douze ou dix-huit *cantari* de Gènes; chaque *cantaro* pèse cent cinquante livres.

[2] La sixième loi des Visconti abolit ce funeste usage; elle enjoint strictement de conserver *pro communi utilitate* les maisons des citoyens bannis (Gulvaneus, de la *flamma*, dans Muratori, *Script. Rerum italicarum*, t. XII, p. 1041).

[3] Pétrarque adressait ces paroles à un ami qui lui avait montré en rougissant et en versant des pleurs *mœnia*, *laceræ specimen miserabile Romæ*, et qui songeait à les rétablir (*Carmina latina*, l. II, *Epist. Paulo Annibalensi*, XII, p. 97, 98).

Nec te parva manet servatis fama ruinis
Quanta quod integræ fuit olim gloria Romæ
Reliquiæ testantur adhuc; quas longior ætas
Frangere non valuit, non vis aut ira cruenti
Hostis, ab egregiis franguntur civibus heu! heu!
. . . . . . Quod ille nequivit (*Hannibal*)
Perficit hic aries.

[1] Le marquis Maffei traite dans la quatrième partie de la *Verona illustrata* des amphithéâtres, et en particulier de ceux de Rome et de Vérone, de leurs dimensions, de leurs galeries de bois, etc. Il paraît que c'est d'après son étendue que celui de Tite porte le nom de *Colosseum* ou *Coliseum*, puisqu'on donna la même dénomination à l'amphithéâtre de Capoue, qui n'avait point de statue colossale, puisque celle de Néron se trouvait dans la cour (*in atrio*) de son palais, et non pas dans le Colisée (part. IV, p. 15-19, l. I, c. 4).

[2] Joseph Marie Suarès, savant évêque à qui l'on doit une histoire de Préneste, a publié une dissertation particulière sur les sept ou huit causes de ces trous, dissertation réimprimée depuis dans le Trésor de Sallengre. Montfaucon (*Diarium*, p. 233) dit que la rapine des barbares est *una germanaque causa foraminum*.

[3] Donat, *Roma vetus et nova*, p. 285.

Lorsque le Colisée fut réduit à sa majestueuse simplicité, les pélerins du Nord le voyaient encore avec étonnement et avec admiration, et leur enthousiasme créa ce proverbe, qui a quelque chose de sublime, et que le vénérable Bède inséra, au huitième siècle, dans ses écrits: « Rome subsistera tant que le Colisée sera debout. Cette ville tombera avec le Colisée, et le monde tombera avec la chute de Rome [1]. » Le Colisée se trouvant dominé par trois collines, on ne le choisirait pas pour une forteresse dans la moderne théorie de l'art militaire; mais la force de ses murs et de ses voûtes pouvait résister aux machines de siége; il pouvait contenir une nombreuse garnison; et, tandis qu'une faction occupait le Vatican et le Capitole, l'autre se retranchait au palais de Latran et au Colisée [2].

Nous avons parlé de l'abolition des jeux de l'ancienne Rome, mais il ne faut pas prendre ces mots à la rigueur, car, au quatorzième et au quinzième siècle, la loi [3] ou la coutume de la ville réglait les jeux qui se donnaient avant le carême, sur le mont Testacée et dans le cirque Agonal [4]. Le sénateur présidait en grand appareil; il adjugeait et distribuait les prix, c'est-à-dire un anneau d'or, ou le *pallium* [1] de laine ou de soie. Un impôt sur les Juifs fournissait à ces dépenses [2], et, après les courses de chevaux, de char ou à pied, il y eut quelquefois une joute ou un tournoi de soixante-douze jeunes Romains. L'an 1332, on donna au Colisée un combat de taureaux, à l'exemple des Maures et des Espagnols; et le Journal d'un auteur contemporain peint les mœurs de ce temps [3]. On répara un nombre de gradins suffisant pour asseoir les spectateurs; et une proclamation, qui fut publiée jusqu'à Rimini et Ravenne, invita les nobles à venir exercer leur habileté et leur courage dans cette périlleuse aventure. La fête eut lieu le 3 septembre; les dames romaines formaient trois divisions, et occupèrent trois balcons revêtus d'une étoffe écarlate: la belle Jacova de Rovère conduisait les matrones qui habitaient au-delà du Tibre, où le sexe offre encore de nos jours les traits et le caractère de l'antiquité. Les autres étaient, comme à l'ordinaire, pour le parti des Colonnes ou pour celui des Ursins. Les deux factions s'enorgueillissaient du nombre et de la beauté de leurs femmes; l'historien vante les charmes de Savella des Ursins, et les Colonnes regrettèrent l'absence d'une jeune personne de leur famille, qu'une entorse retenait chez elle. Un vieux citoyen tira au sort les combattans, qui, descendus dans l'arène, attaquèrent les taureaux sans autre arme qu'une lance, et, à ce qu'il paraît, à pied. Monaldesco indique ensuite les noms, les couleurs et les devises de vingt chevaliers qui

[1] « Quamdiu stabit Coliseus, stabit et Roma; quando cadet Coliseus, cadet Roma; quando cadet Roma, cadet et mundus. » (Bède, *in Excerptis, seu collectaneis* dans Ducange, *Glossar. med. et infimæ latinitatis*, t. II, p. 407, édit. Basil). Il faut attribuer ces paroles aux pélerins anglo-saxons qui allèrent à Rome avant l'année 735, époque de la mort de Bède, car je ne crois pas que ce moine soit jamais sorti de l'Angleterre.

[2] Je ne puis retrouver dans les Vies des Papes par Muratori (*Scriptor. Rerum italicarum*, t. III, part. I) le passage qui atteste ce fait, qui est de la fin du onzième siècle ou du commencement du douzième.

[3] Voyez les *Statuta urbis Romæ*, l. III, c. 87, 88, 89, p. 185, 186. J'ai déjà donné une idée de ce code municipal. Le Journal de Pierre Antoine, de 1404 à 1417 (*Muratori*, *Scriptor. Rerum italicarum*, t. XXIV, p. 1124) fait aussi mention des courses de *Nagona* et du mont Testacée.

[4] Quoique les édifices du cirque Agonal ne subsistent plus, il conserve toujours sa forme et son nom (*Agona*, *Nagona*, *Navona*), et l'intérieur est assez uni pour qu'on puisse y donner le spectacle d'une course de chevaux. Mais le mont Testacée, cet amas singulier de *poterie cassée*, paraît seulement destiné à un usage annuel de précipiter des cochons du haut en bas, pour l'amusement de la populace (*Statuta urbis Romæ*, p. 186).

[1] Le *pallium*, selon Ménage, vient de *palmarium*, et cette étymologie est mauvaise. Il est aisé de concevoir qu'on a pu transférer l'idée et le mot de robe ou de manteau à la matière de ce vêtement, et ensuite à la laine ou à la soie qu'on donnait pour prix (Muratori, Dissert. 33).

[2] Pour subvenir à ces frais, les Juifs de Rome payaient chaque année onze cent trente florins. Ce qui excédait les onze cents florins représentait les trente pièces d'argent que Judas reçut lorsqu'il livra son maître. Les Juifs, ainsi que les jeunes chrétiens, donnaient le spectacle d'une course à pied. (*Statuta urbis*, *ibidem*.)

[3] Ludovico Buonconte Monaldesco a décrit ces combats de taureaux, d'après la tradition plutôt que d'après ses souvenirs, dans le plus ancien des fragmens des Annales romaines (*Muratori*, *Script. Rerum italicarum*, t. XII, p. 535, 536); et, quoique cet ouvrage soit bizarre, il a un grand air de vérité.

se distinguèrent davantage. Il nomme Malatesta, Polenta, Della Valle, Cafarello, Savelli, Capoccio, Conti, Annibaldi, Altieri, Corsi, c'est-à-dire les plus illustres maisons de Rome. Chacun d'eux avait choisi sa couleur d'après son goût et sa position. Les devises respiraient l'espérance ou la douleur, la bravoure ou l'esprit de galanterie: *Je suis seul comme le plus jeune des Horaces. — Je vis inconsolable. — Je brûle sous la cendre. — J'adore Lavinie* ou *Lucrèce. — Si je suis étouffé dans le sang, est-il une mort plus agréable? — Ma fidélité est aussi pure. — Y a-t-il quelqu'un de plus fort que moi?* Le lecteur verra bien que ces devises annonçaient un étranger plein d'audace, un chevalier qui pleurait sa maîtresse ou sa femme, un amant discret, une déclaration d'amour énoncée avec réserve, ou la férocité du courage, et qu'enfin les deux dernières avaient rapport à une livrée blanche et à une peau de lion. L'orgueil ou la prudence des Ursins ne leur permit pas d'entrer dans la lice, où trois de leurs rivaux portaient ces devises qui prouvaient la fierté des Colonnes: — *Je suis fort malgré ma tristesse. — Ma force égale ma grandeur.* Celle du troisième: *Si je tombe, vous tomberez avec moi*, était adressée aux spectateurs. Selon l'auteur qui nous sert ici de guide, les Colonnes voulaient dire que tandis que les autres familles étaient soumises au Vatican, eux seuls soutenaient le Capitole. Le combat fut meurtrier. Chacun des chevaliers attaqua un taureau sauvage, et il paraît que les animaux remportèrent la victoire, puisque onze seulement demeurèrent étendus sur l'arène, que dix-huit des athlètes perdirent la vie, et que neuf autres furent blessés. Pendant que chaque famille pleurait sa perte, la pompe des funérailles qui eurent lieu dans les églises de Saint-Jean-de-Latran et de Sainte-Marie-Majeure procura une seconde fête au peuple. Sans doute ce n'est pas en de pareils combats que les Romains devaient prodiguer leur sang; mais, en blâmant leur folie, il faut donner des éloges à leur bravoure, et les nobles chevaliers qui étalent leur magnificence en exposant leurs jours sous les yeux des belles excitent plus d'intérêt que les milliers de captifs et de malfaiteurs que l'ancienne Rome traînait malgré eux à la boucherie de l'amphithéâtre [1].

Le Colisée servit rarement à cet usage; la fête que nous venons d'indiquer a peut-être été la seule. Mais les citoyens avaient chaque jour besoin de matériaux, et ils allaient sans crainte et sans remords démolir ce beau monument. Un acte du quatorzième siècle accorda aux deux factions le droit scandaleux de tirer des pierres de l'amphithéâtre de Titus, qu'on ne regardait plus que comme une carrière [2]; et le Pogge observe avec indignation que la plupart de ces pierres furent réduites en chaux [3]. Pour réprimer un abus si criant, et prévenir les crimes qui pouvaient se commettre la nuit dans sa vaste enceinte, Eugène IV l'environna d'un mur, et une chartre qui a existé long-temps donnait le terrain et l'édifice à des moines d'un couvent voisin[4]. Le mur fut renversé dans une émeute après la mort de ce pape: le peuple déclara alors que le plus beau monument de l'ancienne Rome ne devait jamais devenir une propriété particulière, et, s'il l'eût respecté d'ailleurs, sa résolution mériterait des éloges. Au milieu du seizième siècle, le Colisée se trouvait endommagé dans l'intérieur, mais la circonférence extérieure de seize cent douze pieds était entière: on y voyait trois rangs d'arcades qui s'élevaient à cent huit pieds. C'est aux neveux de Paul III qu'il faut imputer l'état de ruine où il se trouve maintenant; et tous les voyageurs qui vont examiner le palais Farnèse doivent maudire le sacrilége et le luxe de ces prince parvenus [5]. On fait le même

[1] Muratori a publié une dissertation particulière (la vingt-neuvième sur les jeux des Italiens durant le moyen âge.)

[2] M. l'abbé Barthélemy a parlé dans un mémoire concis mais instructif (Mémoires de l'Acad. des Inscriptions, t. XXVIII, p. 585) de cet accord des factions, *de Tiburtino faciendo* dans le Colisée, d'après un acte original qui est aux archives de Rome.

[3] *Coliseum.... ob stultitiam Romanorum* majori ex parte *ad calcem deletum.* (Le Pogge, p. 17.)

[4] Eugène IV le donna aux moines olivetains; Montfaucon l'assure d'après les Mémoires de Flaminius Vacca (nº 72); ils ont espéré long-temps de trouver une occasion favorable de faire valoir ce droit.

[5] Après avoir mesuré le *priscus amphitheatri gyrus*, Montfaucon (p. 142) se contente d'ajouter qu'il était entier sous Paul III; *tacendo clamat.* Muratori (*An-*

reproche aux Barberins, et sous chaque règne on eut à craindre les mêmes attentats, jusqu'au moment où Benoît XIV, le plus éclairé des pontifes, profita des traditions de l'histoire et de la fable, sur le grand nombre de martyrs chrétiens que la persécution y avait immolés, et arrêta le dégât en y établissant des espèces de chapelles [1].

Lorsque Pétrarque vit pour la première fois ces monumens dont les débris sont bien au-dessus des plus belles descriptions, il fut étonné de la stupide indifférence [2] des Romains [3] : il s'aperçut qu'excepté Rienzi et l'un des Colonnes, un habitant des rives du nord connaissait mieux que les nobles et les citoyens de la métropole les restes de tant de chefs-d'œuvre, et une pareille découverte l'humilia au lieu de l'enorgueillir [4]. Une ancienne description de la ville, composée dans les premières années du treizième siècle, montre bien l'ignorance et la crédulité des Romains : je n'indiquerai pas les erreurs sans nombre de lieu et de noms qu'offre cet ouvrage; je me bornerai à un passage [5] qui méritera le mépris et l'indignation. « Le capitole, dit l'auteur anonyme, est ainsi » nommé parce qu'il est la tête du monde : » c'est de là que les consuls et les sénateurs » gouvernaient autrefois la ville et toutes les » contrées de la terre. Ses murs très-élevés » et d'une grande épaisseur, étaient couverts » de verre et d'or, et surmontés d'un toit » qui offrait les plus belles sculptures. Au-» dessous de la citadelle se trouvait un palais, » d'or pour la plus grande partie, orné de » pierres précieuses, et qui valait à lui seul » le tiers du monde entier. On y voyait ran-» gées par ordre les statues de toutes les pro-» vinces, qui avaient une clochette au cou; et, » par un effet de la magie [1], si une province » se révoltait contre Rome, la statue qui la » représentait se tournait vers le point de » l'horizon où étaient les rebelles; la clo-» chette sonnait; le prophète du Capitole » annonçait le prodige, et le sénat était averti » du danger qui menaçait la république. » Je vais indiquer une autre erreur moins grave, mais aussi absurde : elle a rapport aux deux chevaux de marbre, menés par de jeunes hommes nus, qui étaient jadis aux bains de Constantin, et qui sont aujourd'hui au mont Quirinal. L'auteur les attribue à Phidias et à Praxitèle; et son assertion, dénuée de fondement, serait excusable s'il ne se trompait pas de plus de quatre siècles sur le temps où vécurent ces statuaires grecs, en franchissant le temps qui sépare l'époque de Périclès de celle de Tibère, s'il n'en faisait pas des philo-

nali d'Italia, t. XIV, p. 372) s'énonce avec plus de liberté sur l'attentat du pape Farnèse et l'indignation du peuple romain. Je n'ai contre les neveux d'Urbain VIII d'autres preuves que cette remarque populaire : « Quod » non fecerunt barbari, fecêre Barbarini » que la ressemblance des mots a peut-être établie.

[1] En qualité d'antiquaire et de prêtre, Montfaucon parle ainsi de la ruine du Colisée : « Quod si non suopte merito » atque pulchritudine dignum fuisset quod improbas ar- » ceret manus, indigna res utique in locum tot martyrum » cruore sacrum tantopere sævitum esse. »

[2] Au reste les statuts de Rome (l. III, c. 81, p. 18) soumettent à une amende de cinq cents aurei quiconque démolira un ancien édifice, *ne ruinis civitas deformetur, et ut antiqua ædificia decorem urbis perpetuo repræsentent.*

[3] Pétrarque, en parlant de son premier voyage à Rome (A. D. 1337, voyez Mémoires sur Pétrarque, t. I, p. 322, etc.), dit : « Miraculo rerum tantarum, et stu- » poris mole obrutus.... Præsentia vero, mirum dictu, » nihil imminuit : vere major fuit Roma, majoresque sunt » reliquiæ quam rebar. Jam non orbem ab hac urbe do- » minum, sed tam sero domitum, miror. » (*Opp.*, p. 605, *Familiares* II, 14, *Joanni Columnæ.*)

[4] Il excepte les *rares* connaissances de Jean Colonne. « Qui enim hodiè magis ignari rerum romanarum, quam » romani cives? Invitus dico, nusquam minus Roma » cognoscitur quam Romæ. »

[5] L'auteur, après avoir décrit le Capitole, ajoute : « Statuæ erant quot sunt mundi provinciæ, et habebat » quælibet tintinnabulum ad collum. Et erant ita per ma- » gicam artem dispositæ, ut quando aliqua regio romana » imperio rebellis erat, statim imago illius provinciæ » vertebat se contra illam; unde tintinnabulum resonabat » quod pendebat ad collum; tuncque vates Capitolii qui » erant custodes senatui, etc. » Il cite l'exemple des Saxons et des Suédois, qui, après avoir été subjugués par Agrippa, se révoltèrent de nouveau : « Tintinnabu- » lum sonuit; sacerdos qui erat in speculo in hebdo- » madâ senatoribus nuntiavit. » *Agrippa* retourna aux lieux d'où il venait, et réduisit les Persans. (*Anonym.*, dans Montfaucon, p. 297, 298.)

[1] Le même écrivain assure que Virgile *captus à Romanis exiit, ivitque Neapolim.* Guillaume de Malmesbury (*de Gestis Regum Anglorum*, l. II, p. 66) introduit dans son ouvrage un magicien du neuvième siècle; et, au temps de Flaminius Vacca (nº 81, 103), on croyait vulgairement que les étrangers (les Goths) invoquaient les démons pour découvrir des trésors cachés.

sophes ou des magiciens dont la nudité était l'emblème de leurs connaissances et de leur amour du vrai, et qui révélèrent à l'empereur ses actions les plus secrètes, et, après avoir refusé des récompenses pécuniaires, sollicitèrent l'honneur de laisser à la postérité ce monument d'eux-mêmes [1]. L'esprit des Romains en proie aux idées de magie, devint insensible aux beautés de l'art; le Pogge ne trouva plus à Rome que cinq statues, et, par bonheur, tant d'autres ensevelies sous les ruines par hasard ou de dessein prémédité, n'ont été découvertes qu'à une époque plus éclairée [2]. La figure du Nil, qu'on voit au Vatican, fut retrouvée par des ouvriers qui fouillaient une vigne près du temple ou du couvent de la Minerve; mais le propriétaire impatienté de la visite des curieux, fit rentrer dans le sein de la terre ce marbre qui lui paraissait sans valeur [3]. La découverte d'une statue de Pompée, de dix pieds de hauteur, occasiona un procès. On l'avait trouvée sous un mur de séparation; afin de ne pas violer le droit de l'un des deux propriétaires, le juge décida qu'on séparerait la tête du corps, et il fallut l'intervention d'un cardinal et la libéralité du pape pour arrêter l'exécution de la sentence [4].

[1] Anonyme, p. 289. Montfaucon (p. 191) observe avec raison que, si ces statues représentent Alexandre, elles ne peuvent être l'œuvre de Phidias, qui vécut dans la LXXXIII[e] olympiade, et de Praxitèles, qui vient dans la CIV[e] et par conséquent avant ce conquérant (Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 19).

[2] Guillaume de Malmesbury (l. II, p. 86, 87) raconte qu'on découvrit d'une manière miraculeuse (A. D. 1046) le tombeau de Pallas, fils d'Évandre, tué par Turnus; que depuis le moment de sa mort il y avait toujours eu de la lumière dans son sépulcre; qu'on y trouva une épitaphe latine, le corps bien conservé, qui avait une large blessure à la poitrine (*pectus perforat ingens*), etc. Si cette fable est appuyée de quelques témoignages des contemporains, on peut juger de l'esprit que portaient les Romains dans la découverte des chefs-d'œuvre de l'art.

[3] « Prope porticum Minervæ, statua est recubantis, » cujus caput integrâ effigie, tantæ magnitudinis, ut » signa omnia excedat. Quidam ad plantandas arbores » scrobes faciens detexit. Ad hoc visendum, cum plures » in dies magis concurrerent, strepitum adeuntium fastidiumque pertæsus, horti patronus congestâ humo » texit. » (Poggius, *de Varietate Fortunæ*, p. 12.)

[4] Voyez les Mémoires de Flaminius Vacca, n° 57, p. 11, 12, à la fin de la *Roma Antiqua* de Nardini (1074, in-4°).

Mais les nuages de la barbarie se dissipèrent peu à peu, et la paisible autorité de Martin V et de ses successeurs travailla tout à la fois à la police de l'état ecclésiastique et à la réparation et l'embellissement de la capitale. Les progrès en ce genre, qui commencèrent au quinzième siècle, n'ont pas été l'effet naturel de la liberté et de l'industrie. Une grande ville se forme d'abord par le travail et la population du district d'alentour, qui fournit aux citadins des subsistances et la matière première des manufactures et du commerce. Mais la plus grande partie de la campagne de Rome n'offre qu'un désert. Des vassaux indigens y cultivent avec paresse les domaines des princes et du clergé, qui ont envahi tout le terrain, et les misérables récoltes qu'on y fait deviennent la proie du monopole. Le séjour d'un monarque, les dépenses d'une cour livrée au luxe et le tribut des provinces contribuent ensuite à l'accroissement d'une capitale. Les tributs et les provinces ont disparu avec la chute de l'empire; si le Vatican a su attirer quelques parcelles de l'argent du Mexique et de l'or du Pérou cet objet est peu considérable. Enfin le revenu des cardinaux, le salaire des officiers, les contributions que lève le clergé, et les offrandes des pélerins et de ceux qui ont besoin du pape, alimentent l'oisiveté de la cour et de la ville d'une manière assez mesquine et très-précaire. La population de Rome, bien inférieure à celle des grandes capitales de l'Europe, n'excède pas cent soixante-dix mille âmes [1]; et, dans la vaste enceinte de ses murs, la plus grande partie des sept collines n'offre plus que des ruines et des vignobles. On doit attribuer à la superstition et aux abus du gouvernement la beauté de la ville moderne. Les palais des familles qui ont donné des pontifes au monde

[1] En 1700, les habitans de Rome (non compris huit ou dix mille Juifs, étaient au nombre de cent trente-huit mille cinq cent soixante-huit (Labat, Voyages en Espagne et en Italie, t. III, p. 217, 218). En 1740, on évaluait la population à cent quarante-six mille quatre-vingts âmes; et en 1765, lorsque je quittai cette ville, on en comptait cent soixante-un mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf, les Juifs non compris. J'ignore si l'accroissement de la population a continué.

chrétien, attestent la servitude du peuple ; on admire la richesse de ces édifices, où l'architecture, la peinture et la sculpture se sont prostituées au service de quelques parvenus : on y voit des galeries, des jardins qui renferment les morceaux de l'antiquité les plus précieux, enlevés souvent à l'état. C'est avec plus de décence que les papes ont employé des trésors à la pompe du culte ; mais il n'est pas besoin d'indiquer cette multitude d'autels, de chapelles et d'églises qu'ils ont fondés : et la magnificence de Saint-Pierre, le plus beau temple que les hommes aient jamais élevé, est connue partout : la gloire de Jules II, de Léon X et de Sixte-Quint s'y trouve liée aux talens supérieurs du Bramante, de Fontana, de Raphaël et de Michel-Ange. La munificence qui bâtit tant de palais et d'églises s'est occupée avec le même zèle de faire revivre les superbes ouvrages des anciens : on a relevé des obélisques étendus sur la poussière ; on les a placés dans les lieux où ils devaient produire le plus d'effet ; on a réparé trois des onze aquéducs des césars et des consuls ; on a amené sur une suite d'arcades de construction ancienne et nouvelle des rivières qui jettent dans des bassins de marbre des masses d'une très-belle eau ; et le spectateur qui voudrait monter à la hâte le péristile de Saint-Pierre y est arrêté par une colonne de granite d'Égypte qui s'élève à la hauteur de cent vingt pieds, au milieu de deux magnifiques fontaines dont l'abondance ne tarit jamais. Les antiquaires et les savans ont jeté du jour sur la topographie, la description et les monumens de l'ancienne Rome [1], et les voyageurs partent en foule des contrées du Nord, jadis sauvages, pour voir la capitale du monde, pour marcher sur cette terre qu'habitèrent autrefois des héros, pour y contempler non les reliques de la superstition, mais les ruines de l'empire.

[1] Le Père Montfaucon partage en vingt jours les observations qu'il a faites sur les diverses parties de la ville (*Diarium Italicum*, c. 8-20, p. 104-301) : il aurait au moins dû les diviser en vingt semaines ou vingt mois. Ce savant bénédictin fait la revue des topographes de l'ancienne Rome ; il examine les premiers efforts de Blondus, de Fulvius, de Martianus Faunus, de Pyrrhus Ligorius, qui serait le meilleur sans aucune comparaison, si son érudition eut égalé ses recherches, des écrits d'Onuphrius Panvinius, *qui omnes observavit*, et des ouvrages récens mais imparfaits de Donatus et de Nardini. Au reste, Montfaucon réclamait un plan et une description de l'ancienne ville qui ne laissassent plus rien à désirer ; et pour y parvenir, il recommandait, 1° de mesurer l'espace et les intervalles des ruines ; 2° d'étudier les inscriptions et les palais où on les trouve ; 3° de rechercher tous les actes, chartres et journaux du moyen âge, qui donnent le nom d'un lieu ou d'un édifice de Rome. Le grand travail que proposait Montfaucon aurait besoin d'être encouragé par un prince ou par le public ; le plan très-étendu que Nolli a publié en 1748 fournirait une base solide et exacte pour la topographie de l'ancienne Rome.

L'histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, le tableau le plus vaste et peut-être le plus imposant des annales du monde, excitera l'attention de tous ceux qui ont vu les ruines de l'ancienne Rome : elle doit même exciter l'attention de tous les lecteurs. Les diverses causes et les effets progressifs de cette révolution sont liés aux événemens de l'histoire qui inspirent le plus d'intérêt : elle développe la politique artificieuse des césars, qui conservèrent long-temps le nom et le simulacre de la république ; les désordres du despotisme militaire ; la naissance, l'établissement et les sectes du christianisme ; la fondation de Constantinople ; la division de la monarchie ; l'invasion et les émigrations des barbares de la Germanie et de l'Italie ; les institutions de la loi civile ; le caractère et la religion de Mahomet ; la souveraineté temporelle des papes ; le rétablissement et la chute de l'empire d'Occident ; les croisades des Latins ; les conquêtes des Sarrasins et des Turcs ; la chute de l'empire Grec et la situation et les révolutions de Rome à l'époque du moyen âge. L'importance et la variété du sujet a pu satisfaire l'historien ; il a senti ses imperfections, mais il a souvent regretté la disette des matériaux. C'est au milieu des débris du Capitole que j'ai formé le projet d'un ouvrage qui a occupé et amusé vingt années de ma vie ; et, quoique j'y aperçoive moi-même des défauts, je le livre enfin à la curiosité et à l'indulgence du public.

Lausanne, 27 juin 1787.

FIN.



TABLE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME ET DE LA DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE XLII.

État du monde barbare. — Établissement des Lombards sur le Danube. — Tribus et incursions des Esclavons. — Origine, empire et ambassades des Turcs. — Fuite des Avars. — Chosroës premier ou Nushirvan, roi de Perse. — Prospérité de son règne et ses guerres avec les Romains. — Guerre Colchique ou guerre Lazyque. — Les Éthiopiens.

CHAPITRE XLIII.

Rébellion de l'Afrique. — Rétablissement du royaume des Goths par Totila. — L'ennemi s'empare de Rome; mais les troupes de l'empereur d'Orient la reprennent. — Conquête définitive de l'Italie par Narsès. Extinction des Ostrogoths. — Défaite des Francs et des Allemands. — Dernière victoire, disgrâce et mort de Bélisaire. — Mort et caractère de Justinien. — Comète, tremblement de terre et peste.

CHAPITRE XLIV.

Idée de la jurisprudence romaine. — Lois que publièrent les rois. — Les Douze-Tables des décemvirs. — Les lois du peuple. — Les décrets du sénat. — Les édits des magistrats et des empereurs. — Autorité des jurisconsultes. — Codes, Pandectes, Novelles et Institutes de Justinien. — 1° Droit des personnes; 2° droit des choses; 3° injures et actions privées; 4° crimes et peines.

CHAPITRE XLV.

Règne de Justinien-le-Jeune. — Ambassade des Avars. — Leur établissement sur les bords du Danube. — Conquête de l'Italie par les Lombards. — Adoption et règne de Tibère. — Règne de Maurice. — État de l'Italie sous les Lombards et les exarques de Ravenne. — Embarras et misère de Rome. — Caractère et pontificat de Grégoire Ier.

CHAPITRE LXX.

Caractère et couronnement de Pétrarque. — Rétablissement de la liberté et du gouvernement de Rome par le tribun Rienzi. — Ses vertus et ses vices, son expulsion et sa mort. — Les papes quittent Avignon et retournent à Rome. — Grand schisme d'Occident. — Réunion de l'église latine. — Derniers combats de la liberté romaine. — Statuts de Rome. — Formation définitive de l'état ecclésiastique.

CHAPITRE LXXI.

Tableau des ruines de Rome au quinzième siècle. — Quatre causes de décadence et de destruction. — Le Colisée cité pour exemple. — La ville nouvelle. — Conclusion de l'ouvrage.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

